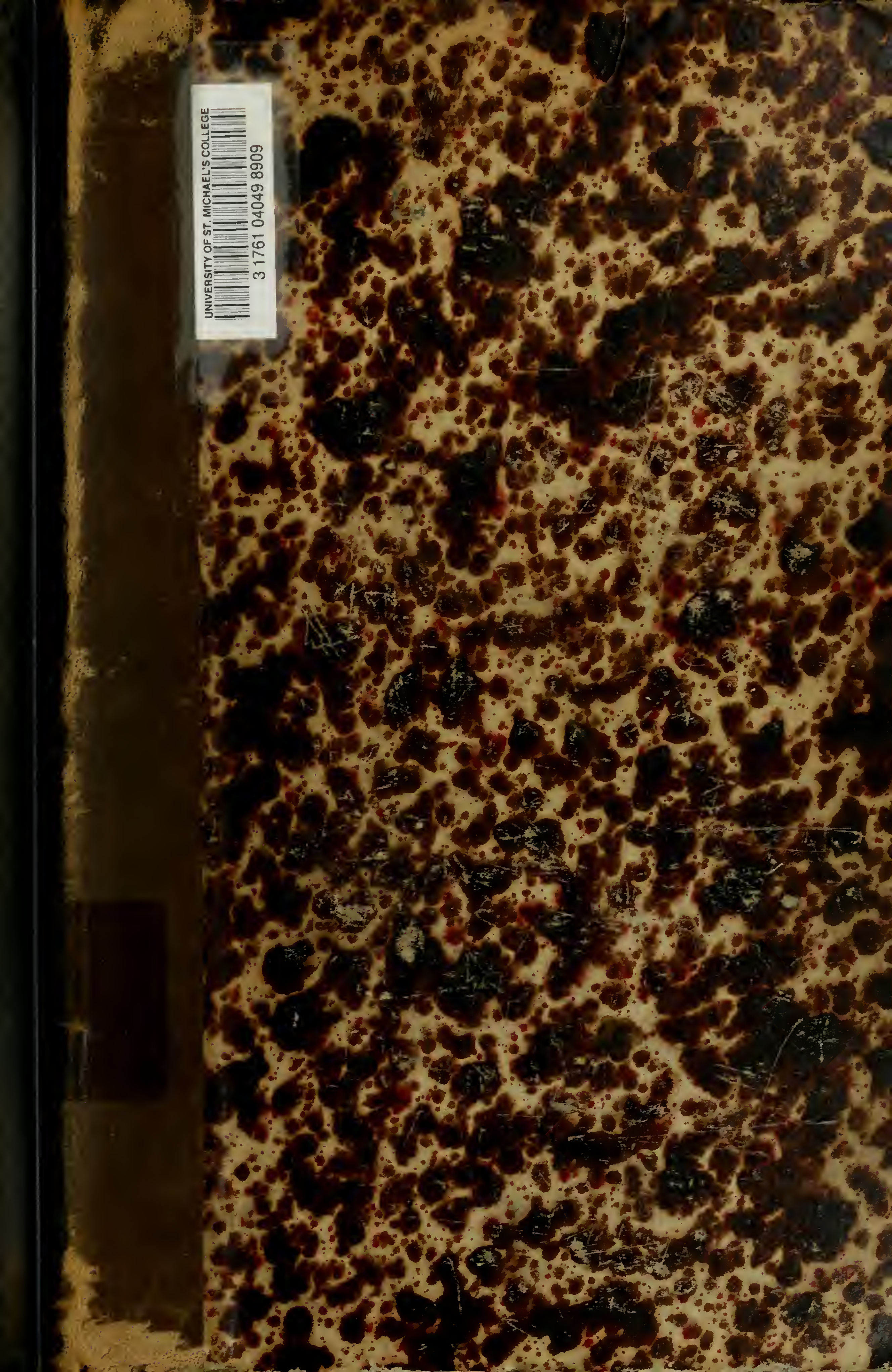
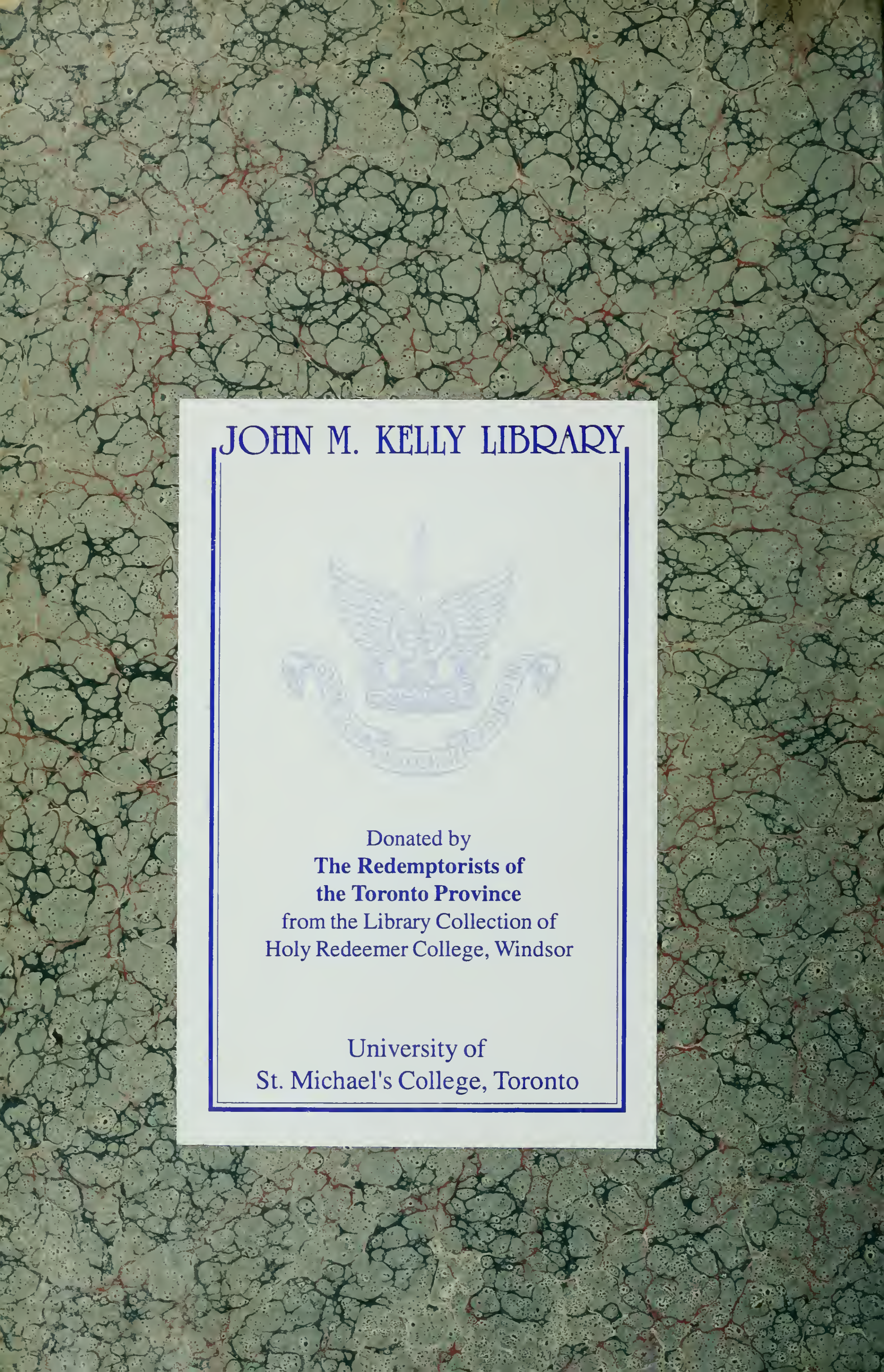
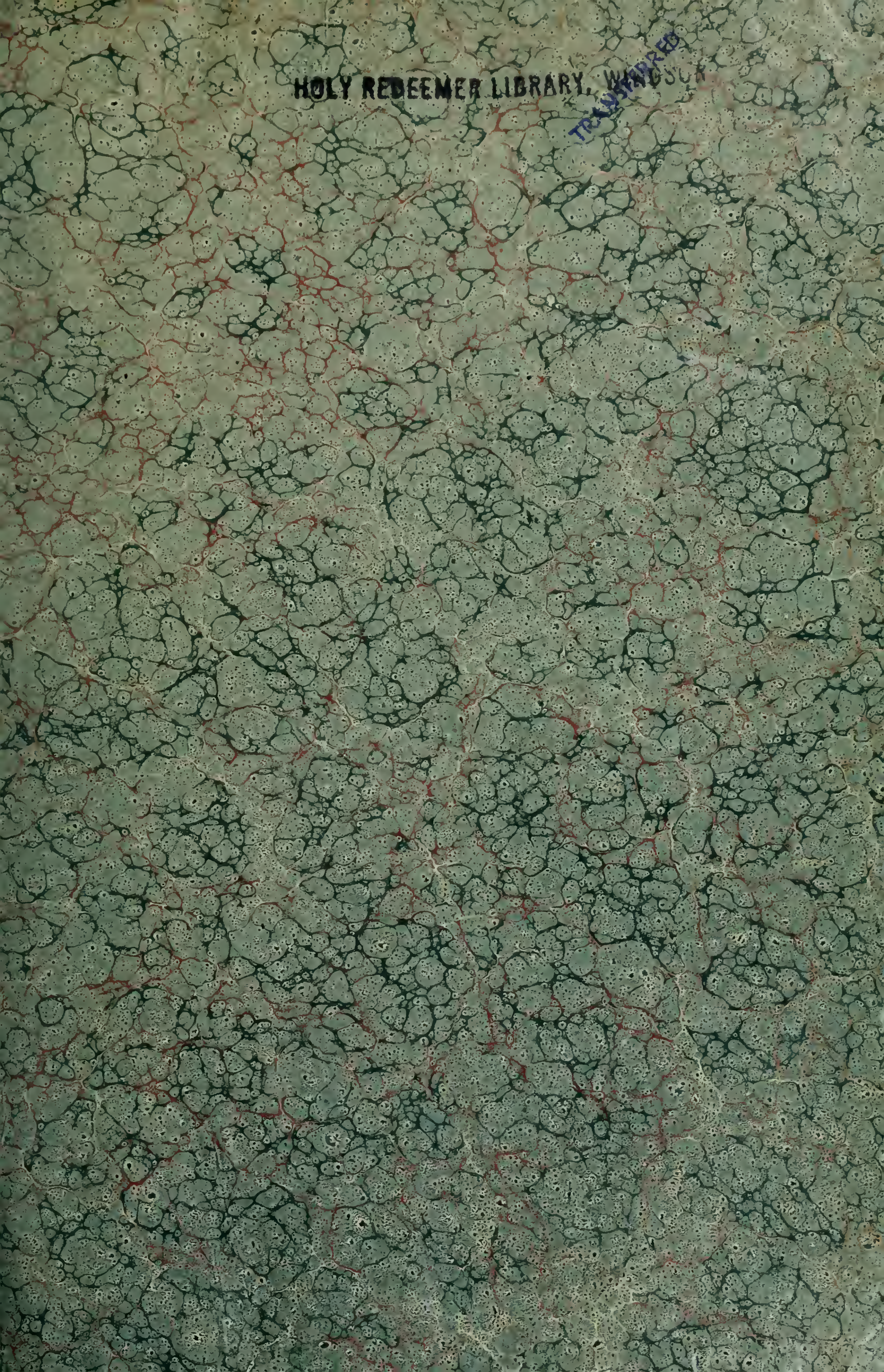

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04049 8909


JOHN M. KELLY LIBRARY
Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor
University of
St. Michael's College, Toronto



HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

ŒUVRES COMPLÈTES

# DE BOUDON.




ST. MICHAEL'S COLL

# ŒUVRES COMPLÈTES

# DE BOUDON,

## GRAND ARCHIDIACRE D'ÉVREUX,

RÉUNIES, POUR LA PREMIÈRE FOIS, DANS UN ORDRE LOGIQUE ET ANALOGIQUE,

Renfermant

## SES DIVERS OPUSCULES ASCÉTIQUES,

ET

## UN TRÈS-GRAND NOMBRE DE LETTRES ET D'EXHORTATIONS

JUSQU'ICI INÉDITES,

REPRODUITES D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES OU DES COPIES AUTHENTIQUES
CONSERVÉS AU GRAND SÉMINAIRE D'ÉVREUX,
CORRIGÉES D'APRÈS CES MÊMES MANUSCRITS, ET AUGMENTÉES DE NOMBREUX FRAGMENTS
OMIS DANS LETTRES DÉJA ÉDITÉES;

PUBLIÉES,

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.



## TOME DEUXIÈME.

3 FORTS VOLUMES IN-4°, PRIX : 24 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

# SOMMAIRE

### *DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME DES OEUVRES COMPLÈTES DE BOUDON.*


Du respect dû à la sainteté des églises et des profanations qui s'y commettent. 9
Les saintes voies de la Croix, où il est traité de plusieurs peines intérieures et extérieures, et des moyens d'en faire un bon usage. 107
Le Malheur du monde. 227
Avis catholiques touchant la véritable dévotion de la bienheureuse Vierge. 323
Dieu seul, ou le saint esclavage de l'admirable Mère de Dieu. 377
La dévotion à l'immaculée Mère de Dieu. 587
Les grands jours de la divine Providence. 755
La dévotion aux neuf chœurs des Anges. 825
La vive flamme d'amour dans le bienheureux Jean de la Croix. 943
L'homme intérieur, ou Vie du vénérable P. Jean Chrysostome. 1123
De l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1345
Méditations sur ces mots : *Dieu et moi.* 1469


## AVIS.

Quelques personnes attribuent à Boudon, en dehors des trente ouvrages que nous avons intégralement reproduits, les trois suivants :

*Dévotion à saint Joachim;*
*Dévotion à l'ange gardien;*
*Observations sur les cérémonies de la Messe, et l'administration de la sainte communion.*

Nous croyons que ces personnes se trompent, et il nous semble avoir d'assez bonnes raisons pour persévérer dans cette croyance. En effet, pour nous les procurer, nous avons fait ce que jamais éditeur n'a peut-être conçu et ce qu'on ne tentera probablement jamais. La chose paraîtra fabuleuse ; mais le vrai a beau n'être pas vraisemblable, il n'en est pas moins vrai. Nous avons donc cherché ces ouvrages, et cela pendant un an entier par la voie des journaux de Paris, de province et de l'étranger, par la voie des prospectus, par la voie des bibliothèques publiques, par la voie de beaucoup de bibliothèques privées, par la voie des évêchés, par la voie des séminaires grands et petits, par la voie des libraires en vieux et neuf, enfin par la voie de toutes les communautés religieuses d'hommes et de femmes de France, de Belgique, de Suisse et de Savoie, et tous nos efforts, tous nos soins, comme toutes nos dépenses ont été inutiles.

Tout porte donc à croire que l'on a confondu la *Dévotion à l'ange gardien* avec la *Dévotion aux neuf chœurs des anges*, par nous rééditée, d'autant plus que ce dernier ouvrage est suivi de la *Dévotion à l'ange gardien.*

De même, il paraît certain que les *Observations sur les cérémonies de la Messe, et la sainte communion* sont un seul et même ouvrage, avec celui qui est intitulé : L'*amour de Jésus au très-saint Sacrement de l'autel.*

Quant à la *Dévotion à saint Joachim*, c'est autre chose : cet opuscule a peut-être existé ; mais comme il ne pouvait avoir que quelques pages, il a pu facilement périr.

Notre édition des *OEuvres* de Boudon est donc bien réellement *complète.* Néanmoins si quelque autre parvenait plus tard à notre connaissance, nous nous engageons à le reproduire et à l'envoyer *gratis* et *franco* à nos souscripteurs


Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# HENRI-MARIE BOUDON,

## GRAND ARCHIDIACRE D'ÉVREUX.

—

## DU RESPECT DU A LA SAINTETÉ DES ÉGLISES

### ET DES PROFANATIONS QUI S'Y COMMETTENT.

—

## A LA TRES-SAINTE ET SURADORABLE TRINITÉ.

—

O très-sainte et suradorable Trinité, un seul Dieu en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Dieu d'infinie majesté, devant qui tout ce qui est n'est rien ; abîmé dans mon néant, et dans le rien de tout l'être créé, en votre divine présence, je vous offre l'ouvrage de votre divine providence, et le consacre uniquement à votre plus grande gloire ! O Père éternel, faites éclater votre puissance ; Juge de la terre, montrez votre grandeur ; rendez aux superbes ce qu'ils méritent, qui osent bien profaner votre temple saint, et qui désolent le lieu de votre demeure. Jusqu'à quand ces profanateurs, Seigneur, jusqu'à quand triompheront-ils? Jusqu'à quand publieront-ils leurs injustices ? Jusqu'à quand ces ouvriers d'iniquité se répandront-ils en de vains discours dans votre maison, qui est une maison d'oraison ? Ces insensés agissent comme si vous ne les voyiez pas ; ces hommes sans jugement, comme si vous n'y preniez pas garde. O Père des lumières, faites-leur connaître que celui qui donne la science à l'homme ne peut rien ignorer : car celui qui a fait l'oreille, n'entendra-t-il point ; et celui qui a formé l'œil, ne verra-t-il pas ? Apprenez-leur que celui qui châtie les nations tout entières, saura bien les reprendre dans sa fureur, et les châtier dans sa colère. O Verbe increé, qui par une charité excessive, avez voulu être comme l'un de nous, vous faisant homme dans les pures entrailles de l'immaculée Vierge, assistez-nous, Dieu qui êtes notre Sauveur, délivrez-nous pour la gloire de votre nom ; et pour l'amour de votre nom, hâtez-vous de nous prévenir par vos miséricordes, parce que nous sommes réduits à l'extrémité de la misère, les pécheurs profanant le tabernacle où vous habitez parmi les hommes. Réveillez-vous, Seigneur : pourquoi semblez-vous dormir, pour parler le langage de votre Ecriture ? Regardez la désolation de votre maison, couvrez d'ignominie ceux qui la déshonorent, faites-leur ressentir la pesanteur de votre divin bras, et faites luire sur nous tout votre visage, afin que nous retournions à vous, et que nous vous servions tous les jours de notre vie. O Saint-Esprit ! venez et renouvelez la face de la terre ! Exterminez-en le péché, ôtez l'iniquité de votre demeure ; vous qui d'un seul regard faites trembler la terre, jetez la terreur dans les pécheurs insolents qui commettent des irrévérences dans vos temples. Répandez dans votre bienveillance vos biens et vos grâces sur Sion votre sainte Eglise, et que l'éclat de votre gloire en sorte depuis l'orient jusqu'à l'occident, que vos saints s'y assemblent qui gardent votre alliance, que tous ensemble nous vous y offrions un sacrifice de louanges, nous vous y rendions nos vœux en présence de votre peuple, au milieu de votre maison. O très-sainte et suradorable Trinité, soyez exaltée et surexaltée à jamais ! Que toutes choses célèbrent vos louanges et votre gloire éternellement. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

—

## A L'ADMIRABLE MÈRE DE DIEU,

### TOUJOURS VIERGE, ET IMMACULÉE EN SA TOUTE SAINTE CONCEPTION.

Grande reine du ciel, me voici à vos pieds, comme aux pieds de ma glorieuse Dame, et de ma bonne maîtresse, pour y apporter à mon ordinaire ce petit ouvrage, aussi bien que tous les autres que la divine Providence m'a fait donner au public. Souffrez, ô Souveraine des anges, que je vous dise, que vos pieds sacrés sont le lieu de mon repos pour jamais; que j'y habiterai, parce que c'est le lieu que j'ai choisi. Mais n'êtes-vous pas cette sainte Sion que le Seigneur a choisie lui-même pour sa demeure et pour y habiter éternellement? Oh! que cette demeure est aimable! Que mon âme languisse et se consume du désir de glorifier Dieu dans cette maison! que mon cœur et ma chair en brûlent d'ardeur. Heureux celui qui y habite! il louera pour jamais le Tout-Puissant qui y a fait des choses si grandes. Il disposera dans son cœur les moyens d'avancer vers sa bienheureuse fin dans cette vallée de larmes, il ira de vertu en vertu et verra le Dieu des dieux en Sion: car c'est là que le Seigneur répand ses bénédictions et donne une vie éternelle. C'est cette cité bien munie où il fait éclater sa miséricorde et sa puissance, où il cache ses serviteurs dans le secret de son visage contre les troubles des hommes, où il les tient à couvert comme dans son tabernacle contre la contradiction des langues. C'est cette Jérusalem fondée sur les montagnes saintes, dont ce Seigneur de toutes choses aime mieux les portes que toutes les tentes de Jacob. Cette cité de Dieu dont l'on dit des choses si glorieuses, dont l'on dira qu'un homme, et un homme est né dans elle, un Homme-Dieu, le Sauveur qui a été envoyé au monde pour être exposé à la vue de tous les peuples comme l'objet de leur salut, pour être la lumière qui éclairera les nations et la gloire du peuple d'Israël: les hommes sauvés par ce divin Rédempteur, qui ont été faits ses enfants adoptifs sur le Calvaire, en la personne du disciple bien-aimé saint Jean l'Evangéliste, et c'est ce signe de sa bonté envers ses serviteurs, et les fils de sa servante, afin que ceux qui les haïssent les voient, et soient couverts de confusion. O bienheureuse Vierge, que tous ceux donc qui demeurent en vous soient comme des personnes ravies de joie, selon la prédiction du Prophète-Roi, car ils peuvent tout espérer et tout attendre, s'ils marchent dans les voies de la vérité et de la justice. Impétrez-nous cette grâce, ô Mère de miséricorde, et la bénédiction de votre Fils adorable sur votre pauvre et indigne serviteur, sur cet ouvrage, et sur ceux qui le liront, pour la seule gloire de la très-sainte et suradorable Trinité, qui soit uniquement glorifiée en toutes choses. O mon bon ange! ô tous les neuf chœurs des anges bienheureux, ô vous tous les saints et les saintes de Jésus, après vous avoir salués avec tous les respects dont la grâce me rend capable, demandez tous l'établissement de cette gloire en nous, et dans tout le reste des créatures. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

---

## SOUPIRS

### *SUR LES PROFANATIONS DE LA SAINTETÉ DE LA MAISON DE DIEU.*

*Dieu*, dit le prophète Isaïe, *m'a révélé une épouvantable prophétie, mes entrailles en sont saisies de douleur; je suis déchiré au dedans de moi comme une femme qui est en travail; ce que j'entends m'effraye; et ce que je vois m'épouvante. Mon cœur est tombé en défaillance, mon esprit est rempli d'effroi et de ténèbres.* C'est de la manière que s'exprime le prophète (*Isa.* XXI, 2-4) dans la vue surnaturelle qui lui fut donnée de la ruine de Babylone par les Perses et les Mèdes.

Mais voici bien un autre spectacle qui se présente à nos yeux, ce n'est pas la destruction de Babylone, mais la désolation de la maison de Dieu. Babylone était la ville des ennemis de Dieu et de son peuple, le lieu de l'exil de ses plus fidèles serviteurs, du bannissement de ses prophètes, Babylone était une ville idolâtre; elle était la retraite des dragons, et les démons y habitaient. Cependant la seule compassion naturelle qu'Isaïe eut de la chute de cette grande ville lui causa une douleur si extrême qu'il eut de la peine à l'expliquer. Quelle doit être la nôtre, si nous regardons les irrévérences qui vont à la destruction du culte de Dieu, dans les lieux mêmes qui lui sont entièrement consacrés! Quelle doit être notre consternation, ô mon Dieu! Otez-nous ce cœur de pierre qui nous rend si insensibles à ce qui blesse votre honneur, et donnez-nous ce cœur de chair et docile, qui nous rende capable des pieux mouvements de votre grâce. Certainement, à voir ce qui se passe dans nos temples, à voir les irrévérences qui s'y commettent, et dont nous ne pouvons douter par la funeste expérience que nous en avons, nous pouvons bien dire, avec plus de justice, que le prophète dont nous venons de parler, qu'une vision bien dure nous est montrée. Notre âme devrait bien s'affaiblir dans la douleur, pour parler avec un autre saint, et nos années se passer dans les gémissements. Nous devrions nous nourrir d'un pain de larmes durant le jour et durant la nuit.

La maison royale et la ville de Dibon, nous dit l'Ecriture, sont montées à leurs hauts lieux pour pleurer la perte de Nabo et de Medaba; Moab sera dans les cris et les hurlements. Ils iront dans les rues revêtus de sacs, les maisons et les places publiques retentiront de toutes parts du bruit de leurs plaintes, mêlées de leurs larmes. (*Jer.* XLVIII,18, 38, 37.) Nous avons plus de sujet de pleurer sur la désolation de la maison de Dieu, de nous écrier à la vue d'un spectacle si lamentable, et de nous pénétrer d'affliction. Que nos cœurs donc poussent des soupirs sur les profanations de la sainteté des églises, qu'ils jettent des rugissements, et ne nous lassons jamais de gémir. Marchons tout le jour dans la douleur, et lavons nos lits de nos pleurs et les arrosons de nos larmes.

Ces sentiments ne sont point une exagération, et ceux qui auront quelque connaissance et quelque amour de Dieu les entendront facilement. Le monde qui ne connaît point Dieu, les amateurs du siècle et les enfants de ténèbres ne les comprendront pas. Mais vous, Chrétiens, devenez maintenant sages, instruisez-vous, vous qui êtes les enfants de lumière. Servez le Seigneur avec crainte, embrassez la pureté de sa doctrine, de peur qu'il ne s'irrite contre vous, et que vous ne périssiez de la droite voie. Lorsque tout d'un coup sa colère s'allumera, heureux tous ceux qui espéreront en lui! Apprenez que Dieu que vous priez, et qui demeure avec tant d'amour dans nos églises, a des grandeurs qui ne se peuvent comprendre. Il ne peut être compris d'aucune intelligence, parce qu'il est au-dessus de la portée de toutes sortes d'esprits. Il faut que les plus grands génies et les plus forts esprits de la terre avouent cette vérité, et que tout ce qu'ils peuvent dire et même penser de cet Etre suprême est infiniment éloigné de ce qu'il est. Les intelligences les plus sublimes du ciel dans le pays de la lumière doivent reconnaître qu'ils ne le peuvent comprendre; c'est pourquoi les séraphins qui furent montrés à Isaïe voilent leurs faces, nous marquant par cette posture que, quoiqu'ils soient les plus proches de Dieu et qu'ils voient sa divine essence, néanmoins ils ne la comprennent pas. Dieu est un abîme de grandeur, où il faut que tout esprit se perde; c'est pourquoi l'Apôtre nous enseigne que Dieu habite une lumière inaccessible. C'est pourquoi, selon la version de saint Jérôme, l'hymne même qui lui est dû dans la sainte Sion est l'hymne du silence.

Et c'est ce silence dont nous le devons honorer dans nos églises, avec les plus profondes adorations dont sa divine grâce nous rend capables. Honorons-le, dit le divin saint Denys, au livre de sa *Théologie mystique*, avec un chaste et ineffable silence, car il surpasse tout ce que l'on peut dire et penser. Dans la doctrine du même saint, c'est une essence suressentielle, une bonté plus que bonne, une puissance surpuissante, une perfection plus que parfaite, une divinité plus que divine. Après toutes les plus grandes lumières que l'on en peut avoir, il faut savoir qu'il y a encore un chemin infini à faire.

C'est pourquoi le Psalmiste nous déclare qu'il est environné d'obscurité et de nuages. Et quand Dieu parut à Salomon dans son temple, tout cet auguste lieu fut couvert d'un nuage épais; et quand il y parlait dans le Propitiatoire, c'était au milieu d'une nuée. Le temple mystérieux qui fut montré à Isaïe se trouva plein d'une fumée qui le cachait. Toutes ces choses se passaient en figure, et elles nous signifiaient la grandeur de la gloire de Dieu, qui réside dans nos églises, voilé, sous les espèces du très-saint Sacrement de l'autel, et qui servent comme de nuée à sa grandeur.

Après cela, reconnaissons que, si d'autant plus qu'une personne est excellente et élevée, d'autant plus lui doit-on faire honneur, la majesté de Dieu, qui est infinie, mérite des respects sans bornes et infinis. A cette vue, que seront donc toutes les créatures du ciel et de la terre, sinon de s'anéantir en sa divine présence, et reconnaître leur entière impuissance à lui rendre les honneurs qui lui sont dus? *Tout ce que le Liban a d'arbres*, dit un prophète, *ne suffirait pas pour allumer le feu de son autel, et tout ce qu'il y a d'animaux serait trop peu pour être un holocauste digne de lui.* (*Isa.* XL, 16.) Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étaient point, et il les regarde comme un vide et comme un néant.

Quelle insolence donc, et quelle présomptueuse témérité à ces chétifs néants, non-seulement de vouloir être quelque chose devant ce grand tout: mais d'y paraître avec irrévérence? Voici une grande vérité et qui est incontestable. Quand depuis l'établissement de la religion chrétienne, l'on n'aurait commis qu'une seule irrévérence en la présence du Dieu des éternités qui a choisi sa demeure sur nos autels, c'est ce qui mériterait tous les maux de la vie, et tous les fléaux dont il punit les hommes, le moindre mal du Créateur étant plus grand que le plus grand de toutes les créatures.

Voilà ce qui doit faire le sujet de nos soupirs. Mais où toutes les créatures de la terre trouveront-elles assez de larmes pour répandre, non pas seulement sur une irrévérence, mais sur une infinité de profanations de la maison de Dieu, qui ont été commises, et qui se commettent tous les jours en tant de royaumes, de provinces, de villes et de villages? S'il arrive des maladies qui aient des douleurs aiguës, on entend crier, se plaindre et gémir. La crainte et l'affliction règnent partout, si Dieu châtie les peuples de la famine, de la guerre ou de la peste. Tous ces maux n'approchent point du mal des offenses contre Dieu, par les irrévérences qui se font dans ses temples, et cependant nous y sommes insensibles. O aveuglement de l'esprit: ô endurcissement du cœur humain, que vous êtes étranges!

Très-pure Vierge, aurore sacrée dont est sorti le soleil de justice, faites luire par vos

puissantes intercessions ce divin Soleil, qu'il nous fasse marcher dans les beaux jours de la grâce, dans lesquels nos ténèbres étant dissipées, nous découvrions ses grandeurs suradorables, et apprenions les respects qui lui sont dus. Obtenez-nous des secours puissants de votre Fils bien-aimé, qui amollissent la dureté de nos cœurs, et nous touchent vivement de son pur et saint amour. Intéressez-vous, grande reine du ciel et de la terre, pour les intérêts de ce Fils adorable, pour la gloire de ses temples. Et vous, esprits célestes et glorieux qui en êtes les sacrés gardiens, n'oubliez rien pour en ôter ce qui les déshonore. Bienheureux saints qui en êtes les patrons et protecteurs, défendez-en l'honneur. O tous les neuf chœurs des bons anges! ô tous les saints et saintes de Jésus, joignez-vous tous ensemble pour soutenir la cause de notre commun maître, et pour inspirer une profonde vénération pour les lieux qui lui sont consacrés.

Prédicateurs qui montez dans les chaires, vous qui annoncez l'Evangile à Sion, élevez votre voix avec force; vous qui annoncez l'Evangile à Jérusalem, élevez-la, ne craignez point, dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu ; aux peuples chrétiens : Voici votre Sauveur qui est au milieu de vous, comme un pasteur qui paît ses brebis, et qui demeure dans ses tabernacles pour vous nourrir de son sacré corps et de son précieux sang. Mais annoncez à ces peuples leurs cruelles ingratitudes, les crimes qu'ils font dans sa maison. Criez sans cesse, et ne cessez de parler, faites retentir vos voix comme des trompettes, jetez de grands cris dans la violence de vos douleurs, de ce que le grand Dieu des éternités est honteusement insulté dans ses maisons par ses domestiques, ses serviteurs et ses sujets.

Vous dont le cœur pousse au dehors une bonne parole, pour parler avec le Psalmiste, et qui composez vos ouvrages pour le roi du ciel, écrivez, à l'imitation de l'Apôtre, avec liberté, pour accomplir le ministère que Jésus-Christ vous a commis, et pour honorer Dieu par le sacrifice de la prédication de l'Evangile, pour donner la science du salut, et pour éclairer ceux qui sont ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Enseignez la grande et profonde miséricorde de notre Dieu, par laquelle ce Soleil levant nous est venu visiter du ciel, et a établi sa demeure parmi les hommes, voulant bien converser avec eux. Instruisez-les de l'excès d'un amour si incompréhensible, et instruisez-les de l'excès de la dureté de leurs cœurs à un amour si touchant. Ecrivez les bontés de Dieu, écrivez l'insensibilité des hommes, et que ces choses soient écrites pour une autre race, selon le langage de l'Ecriture, et que les personnes qui vivent puissent ouvrir les yeux.

Vous dont la bouche médite la sagesse et dont la langue parle de ce qui est juste, qui avez la loi de Dieu dans vos cœurs et qui parlez des choses divines, déplorez dans vos entretiens familiers la désolation de la maison de Dieu. Peut-être qu'à force de gémir et de soupirer, quelques profanateurs rentreront dans leur cœur pour se convertir, et que le Dieu de toute bonté sera moins offensé; peut-être que le zèle de la maison du Seigneur en pressera plusieurs, et qu'ils en prendront la défense! C'est dans cette vue que je me laisse à l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour donner ce petit traité au public. Ah! je voudrais pouvoir crier par toute la terre, à l'honneur de la maison de Dieu; mais au moins dans l'impuissance où j'en suis, je le crierai en autant de lieux que ces écrits paraîtront. O mon Seigneur et mon Souverain! faites, en votre divine vertu, que les paroles qui y sont soient de ces paroles enflammées, de ces paroles ardentes comme le feu, selon l'un de vos saints prophètes.

Levez-vous, Seigneur ; que l'homme ne se fortifie point, qu'il sache en votre divine présence qu'il n'est rien, et que l'impie cesse d'être superbe. Qu'il ne pense plus que vous ayez détourné votre face pour ne point voir ses insolences ; qu'il ne dise plus, en son cœur, que vous ne vous en mettez point en peine; Seigneur, mon Dieu, levez-vous, haussez votre bras, que les profanateurs de vos temples soient dissipés. Qu'ils soient dissipés comme la fumée se dissipe, et que, comme la cire fond devant le feu, de même que leurs irrévérences soient anéanties. Que les justes, au contraire, soient dans la joie et comblés d'allégresse devant vos saints autels; qu'ils y chantent des cantiques, qu'ils y disent des hymnes à la gloire de votre nom. Mais que le zèle de l'honneur de votre maison les fasse sécher de regret, dans la vue des profanations qui s'y commettent. Qu'ils tombent, avec le saint roi David, dans la défaillance en considérant les méchants qui abandonnent votre loi ; qu'ils se rendent sensibles aux opprobres et aux outrages que l'on vous fait.

O Père éternel, vous voyez ces opprobres, ces affronts, cette ignominie que l'on fait souffrir à votre Fils bien-aimé dans ses sanctuaires. Tous ceux qui le déshonorent sont devant vos yeux; vous voyez qu'ils ajoutent de nouvelles blessures à la douleur des plaies qu'il a autrefois reçues, amassant iniquité sur iniquité. Ne détournez pas votre visage de la cause de ce Fils adorable; sauvez Sion, le lieu de sa demeure, en y détruisant tout ce qui est contraire à la gloire de son nom. Que les yeux de ceux qui la profanent ne soient plus obscurcis, afin qu'ils ne voient point; qu'ils ne soient plus courbés contre terre, de peur que vous ne répandiez votre colère sur eux, et que la fureur de votre indignation ne les surprenne. Donnez à votre Fils bien-aimé des personnes qui prennent part à sa douleur et qui le consolent. O Saint-Esprit, inspirez des mouvements de la piété la plus sainte, pour faire garder le profond respect qui est dû à la majesté suprême de l'adorable Jésus résidant sur nos autels.

Les conciles, les Papes, les évêques ont fait des canons, des décrets, des statuts pour le faire observer inviolablement; et tous ces règlements sont négligés. O mon Seigneur et mon Dieu, comment pouvoir vivre après cela! Ah! que ne fait-on pas pour le point d'honneur de la créature? On fait tout, on n'oublie rien; quelquefois même l'on expose ou l'on donne sa vie pour le soutien de ce point d'honneur. L'on dit que l'honneur est plus cher que les biens et que la vie; mais que doit-on dire de celui du Créateur? cependant l'on y est insensible, et l'on verra de ses yeux mille irrévérences qui se font dans les églises sans en avoir le cœur touché.

C'est ce qui a obligé plusieurs prélats de ce royaume de faire des ordonnances pour en imprimer la vénération dans l'esprit et dans le cœur des chrétiens, et remarquant ensuite comme ils parlent, la dureté, l'aveuglement et l'impiété des profanateurs des temples qui continuaient toujours, ils ont jugé à propos de donner plusieurs avis pour ne rien omettre de ce qui pouvait achever d'arracher des lieux saints un si horrible scandale. En voici un fidèle extrait que nous en avons fait en rapportant leurs propres paroles.

Qui que vous soyez qui entrez en ces lieux saints, souvenez-vous que Dieu y est présent, qu'il vous regarde, et qu'il vous dit : *Ma maison est une maison de prière.* (*Matth.* xxi, 13.) Adorez donc avec crainte et avec tremblement sa divine majesté qui fait trembler les anges mêmes, et si vous désirez qu'il vous écoute, observez les choses suivantes :

I. Ne venez dans l'église que pour l'adorer, le louer, et pour le prier.

II. Ne la faites point servir de passage pour raccourcir votre chemin, ou pour quelque autre considération.

III. Pensez, en y entrant, que vous allez paraître devant votre roi et votre juge, en qualité de pécheur et de criminel, pour lui demander grâce et miséricorde.

IV. Révérez le sanctuaire et n'entrez point dans l'enclos des autels, et sachez que si cet article s'adresse à tous les laïques, il regarde particulièrement les femmes, auxquelles l'Eglise, par ses saints canons, le défend très-sévèrement.

V. Mettez les deux genoux en terre pour rendre vos adorations à celui devant lequel le ciel, la terre et l'enfer les fléchissent.

VI. Si vous ne pouvez demeurer à genoux sur le pavé de l'église, et que, pour quelque incommodité, vous soyez obligés de vous appuyer ou de vous asseoir, récompensez cette liberté que vous prenez par quelque démonstration extérieure qui édifie le prochain, et montrez-vous en cette posture plutôt comme prosternés en pénitents, que comme recherchant vos aises en libertins et en profanes; et jamais ne vous élevez sur les bancs qui sont proches des autels, car vous y troubleriez les prêtres, ni sur ceux qui sont entre l'autel et le peuple, car vous scandaliseriez les personnes qui seraient derrière vous, et les empêcheriez de voir le saint autel qui doit être l'objet de leur attention.

VII. Ne soyez point couverts, ni debout, ni assis, si ce n'est par quelque incommodité notable, durant les cérémonies du saint sacrifice de la messe, pendant lesquelles les chrétiens doivent adorer à genoux celui qui y est immolé pour eux; et souvenez-vous que l'Eglise vous ordonne d'être debout lorsqu'on lit l'Evangile, pour témoigner extérieurement la disposition intérieure où vous devez être d'obéir, sans retardement et sans aucune résistance, à la parole de votre Dieu.

VIII. Ne tournez point le dos à l'autel, mais attachez-y vos yeux, sans tourner la tête çà et là pour les porter sur les créatures.

IX. Ne soyez point oisifs ni distraits pendant les saintes cérémonies; priez, ou occupez votre esprit dans la méditation des vérités chrétiennes.

X. Ne vous amusez jamais à causer et vous entretenir dans les églises, et si vous êtes obligés à parler par quelque nécessité considérable, du moins que ce soit en peu de paroles, et si bas, que l'attention de vos frères n'en puisse être troublée.

XI. Il serait à souhaiter que vous fussiez tous assez persuadés que vous êtes les brebis de Jésus-Christ, et que les églises sont comme les célestes bergeries où ce divin Pasteur vous appelle, pour faire que vous ne voulussiez y paraître qu'avec la douceur des agneaux, et non pas armés, comme beaucoup font; mais au moins souvenez-vous, qui que vous soyez, que la profession oblige à porter des épées, de les quitter lorsque vous approcherez des sacrements; et pour quelque considération que ce soit, ne soyez pas si téméraires que d'apporter des fusils et autres armes à feu dans la maison de Jésus-Christ, comme si vous vouliez renouveler l'injurieux traitement que lui firent les Juifs dans le jardin des Olives.

XII. N'y amenez point et n'y souffrez point de chiens, et songez que Notre-Seigneur chassa autrefois, du temple de Jérusalem, même les animaux qui étaient destinés pour les sacrifices.

XIII. N'y apportez point d'enfants qui fassent du bruit; n'y en souffrez point qui courent ou qui se jouent, et particulièrement avec des choses qui servent à la dévotion, comme des heures et des chapelets; mais apprenez-leur dès leur bas âge à s'y tenir dans la révérence et dans le respect.

XIV. Que l'on évite, autant qu'il sera possible, de salir la maison du souverain de l'univers, par des crachats ou autres choses; et que l'on ait au moins la retenue de ne la traiter pas moins honnêtement qu'une maison commune et profane.

XV. Ne faites point des cimetières un lieu de jeu et de promenade ; respectez les murs de l'église au dehors comme au dedans : car toute cette terre est sainte et mérite un profond respect.

XVI. Il y a une autre profanation qui est d'autant plus étrange qu'elle se voit dans les choses mêmes qui devraient servir d'ornement aux églises : c'est dans les tapisseries qui représentent quelquefois des choses si indécentes, qu'elles ne sembleraient même pas assez modestes pour une salle de bal. Or, comme ces ornements qui ne devraient servir qu'à imprimer dans les chrétiens un plus grand respect pour la maison de Dieu, peuvent devenir par ce désordre des sujets de scandale et de péché, on doit défendre d'orner aucune église de tapisseries qui ne contiennent, s'il se peut, des histoires saintes, ou du moins des représentations honnêtes et décentes, assurant ceux qui sont zélés pour l'honneur du temple de Dieu, qu'il se tiendra plus honoré d'une pauvreté propre, et d'une simplicité chrétienne que de ces sortes de décorations, indignes de la pureté de notre sainte religion.

XVII. Comportez-vous pour le moins avec autant de révérence et de modestie dans le palais du Roi du ciel, et devant sa face, que vous feriez dans la chambre et en la présence d'un roi ou de quelqu'autre prince de la terre.

Ajoutons à ces avis les décrets de deux conciles généraux : le premier, celui du concile œcuménique tenu à Lyon, en présence du Pape Grégoire X, l'an 1274. *Il est juste*, dit le concile, *que la sainteté soit l'ornement de la maison du Saint des saints ; et que, comme il a choisi ce lieu pour y faire paraître ses grandeurs dans une paix profonde, on les adore avec tranquillité. C'est pourquoi nous ordonnons que les chrétiens entrent dans les églises avec humilité et dévotion ; qu'ils s'y comportent d'une façon qui soit agréable à Dieu et aux hommes, et capable d'édifier aussi bien que d'instruire ceux qui les considèrent ; qu'ils ne s'abandonnent jamais dans ces lieux saints à des conversations vaines, inutiles et ridicules, et beaucoup moins à des entretiens infâmes et à des cajoleries impertinentes. En un mot, qu'ils bannissent des églises tout ce qui peut déplaire à la divine Majesté et troubler le service divin, de crainte d'irriter Dieu par leurs crimes, et d'attirer ses plus terribles et plus soudaines vengeances dans les lieux où ils doivent fléchir sa colère. Que les évêques apportent toute la diligence nécessaire pour faire exécuter le décret ; qu'ils exhortent leurs diocésains à y obéir ponctuellement ; qu'ils emploient l'autorité de ce canon pour arrêter les désobéissants ; et même qu'ils choisissent, entre ceux qui fréquentent souvent les églises, des personnes capables, auxquelles ils commettent l'exécution de cette ordonnance. Que, s'il s'en rencontrait d'assez insolents pour mépriser ces défenses, outre les punitions qu'ils recevront des évêques ou de leurs députés, ils doivent appréhender les rigueurs de la justice de Dieu aussi bien que de la nôtre, jusqu'à ce qu'ayant confessé leur crime, ils fassent un propos véritable et sincère de s'amender.*

Dans le décret du sacré concile de Trente, les Pères disent : *Que les évêques ne souffrent pas que les séculiers, ni aucun régulier offrent le saint sacrifice de la messe en des maisons particulières, en un mot hors de l'église ou autres oratoires consacrés spécialement au culte divin, qui seront désignés et visités par les évêques ; qu'ils donnent aussi ordre que la messe ne soit point célébrée, qu'auparavant ceux qui y assistent n'aient témoigné par leur modestie extérieure, qu'ils n'y sont pas moins présents d'esprit que de corps ; qu'ils bannissent des églises ces musiques où l'on mêle quelques airs lascifs ou impurs, soit qu'ils soient touchés sur l'orgue ou chantés ; qu'ils ne permettent pas qu'on traite d'aucunes affaires séculières dans ces lieux sacrés ; qu'ils en bannissent tous les discours inutiles qui ne peuvent être que profanes, les promenades, les bruits, les tumultes, les cris, afin que la maison du Seigneur soit véritablement et puisse être appelée maison d'oraison.*

Saint Pie, Pape cinquième de ce nom, établit différentes peines pour réprimer les différentes irrévérences que l'on peut commettre dans les églises, et donne ordre aux chapitres, curés, vicaires, sacristains, portiers et autres qui ont soin des églises cathédrales, collégiales et paroissiales, d'avertir ceux qui commettaient quelques insolences dans les églises, et même de s'y opposer, ou du moins de les déférer aux évêques, pour les faire punir, ce que Sa Sainteté leur commande sous de certaines peines. Elle ordonne aussi aux religieux, en vertu de sainte obédience, de députer quelque personne qui ait soin de chasser telles gens, et, s'ils se trouvent négligents à s'acquitter d'un si juste devoir, elle veut qu'ils soient grièvement punis par l'ordinaire du lieu.

Mais le grand saint Jean Chrysostome estime cette négligence si criminelle, de ceux qui n'ont pas assez de courage pour corriger ceux qui commettent des irrévérences dans les lieux consacrés à Dieu, soit par des discours inutiles ou en autre manière, qu'il assure qu'il n'y aurait pas sans doute de quoi s'étonner si le tonnerre tombait, non-seulement sur les profanateurs, mais sur ceux qui ne les reprennent pas : car, dit ce grand prélat, leurs profanations, et nos langueurs à les corriger ne sont dignes que de la foudre. Mais c'est même, ajoute ce Père, les traiter trop doucement que de se contenter de les reprendre, et de leur faire des reproches, il faudrait jeter semblables personnes hors de l'église, comme gens sacriléges, et plus dommageables à la société des fidèles que ne sont les voleurs et les meurtriers. Nous nous laissons à l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour faire voir dans ce petit traité que ce sont ces profanateurs qui attirent les plus grands fléaux de Dieu sur la terre, et qui sont cause des plus grands maux dont la divine justice punit les hommes. Ecoutons encore cet admirable saint, que le zèle de la maison de Dieu dévorait ;

parlant encore à ces profanateurs, il leur dit : Considérant votre déréglement, qui me fait horreur, je recommande vos consciences à Dieu, et je déclare aux personnes qui n'en sont point coupables par elles-mêmes, qu'elles ne pourront éviter les jugements de Dieu, et leur condamnation, si elles n'avertissent et ne corrigent celles qui tombent devant leurs yeux dans ce désordre. La générosité dans cette rencontre sera plus précieuse devant Dieu que la prière. Ne craignez point d'interrompre vos oraisons pour corriger votre prochain : car, en lui faisant considérer sa faute avec force, prudence et douceur, vous lui profiterez beaucoup, et vous ferez pour vous-même un grand profit. Ces paroles sont bien remarquables à ceux qui avertissent ; car, pour s'en acquitter dignement, il ne suffit pas de dire en général que l'on ne fait pas bien, et d'une manière précipitée, il faut reprendre avec beaucoup d'honnêteté et de civilité, et d'une manière douce : mais si la douceur n'a pas d'effet, il le faut faire avec force et généreusement, se servant des plus grandes vérités de la religion, pour faire entrer dans le respect qui est dû à l'infinie majesté de Dieu.

Voilà les décrets des conciles généraux, des Papes, les règlements et les avis des évêques : mais le grand mal est, que peu y font réflexion, et que les autres les négligent. Cependant le Saint-Esprit nous crie par l'Apôtre : Obéissez et soyez soumis à vos pasteurs, qui veillent comme devant rendre compte de vos âmes, afin qu'ils le fassent avec joie, et non en gémissant : car ce ne serait pas votre avantage. Quiconque résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui s'opposent à elle se damnent.

Nos rois très-chrétiens ont bien voulu soutenir de leur puissance l'autorité de l'Eglise. Henri II a fait une ordonnance par laquelle il défend à tous ses sujets, et en particulier aux gentilshommes et gens de justice, et à ceux qui sont en autorité, de commettre des irrévérences dans les églises : mais qu'il veut que toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, se tiennent prosternées et en dévotion, pour être l'église et la maison de Dieu et d'oraison. Henri III a fait une semblable ordonnance, dans laquelle il enjoint aux huissiers et aux sergents, sur peine de privation de leurs états, de mettre et constituer prisonniers ceux qui y contreviendront. Mais le roi présentement régnant, que le ciel comble de ses bénédictions, ayant été informé que plusieurs personnes de son royaume demeuraient dans les églises sans respect et sans révérence, au mépris des saints conciles et ordonnances des rois ses prédécesseurs, et que tels attentats contre la divine majesté étaient commis à raison qu'ils trouvent de l'impunité, et particulièrement parmi les personnes de naissance, Sa Majesté estimant que sa puissance ne pouvait être plus dignement employée, que pour faire rendre à Dieu par tous ses sujets, les respects et les honneurs qui lui sont dus partout, et principalement dans les églises devant les Tabernacles, où il est corporellement présent, conformément aux décrets desdits conciles, et articles des ordonnances des rois ses prédécesseurs : fait très-expresses inhibitions et défenses par son ordonnance qu'elle a voulu signer de sa propre main, à toutes personnes laïques de quelque état, sexe et condition qu'elles soient, de se comporter dorénavant irrévéremment dans les églises des villes, ou de la campagne, par paroles, gestes, ou autres actions indécentes, ni occuper le sanctuaire des autels, sur peine de désobéissance. Mandant Sa dite Majesté à tous juges, tant des juridictions royales que subalternes et seigneuriales, chacun en droit soi, qu'ils aient dorénavant à garder et à faire garder exactement les articles desdites ordonnances, et la présente par tous les endroits de leurs juridictions ; et de procéder à cette fin si besoin est, contre les coupables, par informations, décrets, condamnations, amendes et autres actes de justice requis pour en faciliter l'exécution. Et d'autant que de la présente ordonnance, décrets desdits conciles et articles des ordonnances ci-dessus mentionnées, on pourra avoir besoin pour mettre en divers endroits desdites églises, Sa dite Majesté veut qu'aux copies collationnées, foi soit ajoutée comme aux originaux.

Après tous ces décrets de l'Eglise, et les ordonnances des rois, ceux qui profanent encore la maison de Dieu, ou ceux qui négligent d'y apporter l'ordre, ne s'amassent-ils pas un trésor de colère, au jour de la vengeance, par leur endurcissement et l'impénitence de leur cœur? Tout homme, nous déclare le Saint-Esprit par l'Apôtre, doit être soumis aux puissances souveraines, et nécessairement, non-seulement pour éviter la punition, mais pour satisfaire à sa conscience. Tous ceux donc qui ont été baptisés en Jésus-Christ doivent obéir à ces lois de l'Eglise et des puissances de l'Etat séculier.

Si elles regardaient quelque chose de temporel, elles seraient observées. Les souverains de la terre envoient des ordres pour des intérêts des créatures ; on les publie, on les fait garder ; s'il se rencontre des désobéissants, on les châtie, les magistrats y veillent avec soin, les officiers les exécutent ponctuellement. Les mêmes puissances font des ordonnances pour les intérêts de Dieu, à peine y pense-t-on. O intérêt de Dieu ! ô intérêt de Dieu, que vous êtes négligé ! Le roi présentement régnant fait d'expresses défenses à toutes sortes de personnes, de quelque état, sexe et condition qu'elles puissent être, de commettre des irrévérences dans la maison de Dieu ; et il n'y a rien de plus commun et de plus ordinaire ! La rébellion à de si justes défenses règne de tous côtés. Il commande à tous juges de faire garder son ordonnance et celles de ses prédécesseurs, et de procéder contre les coupables par informations, décrets et condamnations, amendes et autres actes de justice. Et dans quels lieux informe-t-on, condamne-t-on ceux qui se comportent irrévéremment par paroles, gestes, ou autres actions indécentes, ou qui occupent le sanctuaire

des autels? comme il est porté en ladite ordonnance, et sous peine de désobéissance. Et en quels lieux les huissiers et sergents mettent-ils prisonniers ceux qui y contreviennent? Ces irrévérences par paroles, gestes ou autres actions indécentes sont qualifiées par Louis le Grand d'attentats contre la divine majesté, et il déclare qu'ils se commettent parce qu'on les laisse impunis. Il commande donc qu'on les punisse, et il ne trouve point d'obéissance. O misère de la vie présente! Oui, une personne de la plus basse condition fait des plaintes en justice qu'elle a été maltraitée; aussitôt on informe les avocats, les procureurs s'en mêlent, les huissiers courent, les magistrats jugent, on donne un jugement, on punit le coupable. On attente contre la majesté de Dieu, pour parler même dans les termes de l'ordonnance, et personne ne s'en met en peine. On aurait grand sujet ici d'être affligé et humilié jusque dans l'excès, et de jeter des rugissements par le gémissement de son cœur, selon le langage du Psalmiste. Certainement celui qui aimera Dieu dira avec le même Prophète, à la vue d'un spectacle si terrible : *J'ai trouvé l'affliction et la douleur* (*Psal.* CXIV, 3); *mon cœur en est saisi pendant le jour* (*Psal.* XII, 2), *et elle est toujours présente devant mes yeux* (*Psal.* XXXVII, 18); *ma force m'a abandonné, la lumière de mes yeux me quitte et elle n'est plus avec moi.* (*Ibid.*, 10.)

O insensés que vous êtes, qui vous a charmés pour ne pas voir en plein midi! Notre bon Sauveur a révélé à une grande sainte qu'un grand nombre de personnes étaient damnées, parce qu'elles avaient vécu dans de certains péchés sans même y faire réflexion, et ainsi sans jamais en avoir fait pénitence, par un aveuglement volontaire. C'est ce qui se voit dans les profanateurs de la maison de Dieu, et dans ceux qui n'apportent pas l'ordre à ce désordre. Les ecclésiastiques, les magistrats séculiers, les officiers de justice, et les autres personnes pensent-ils même à s'accuser de leur négligence criminelle; les confesseurs en interrogent-ils? L'on ne s'occupe guère des péchés d'omission de ses devoirs dans tous les états, et c'est la source des plus grands malheurs de la terre.

---

# LES HORREURS

# DES PROFANATIONS DES ÉGLISES.

## PREMIÈRE HORREUR.

### Chapitre premier.

### *Les profanateurs des églises sont des personnes sans raison.*

Si l'homme, entre toutes les créatures de la terre, a reçu le plus noble des êtres, Dieu tout bon l'ayant créé à son image, et lui ayant donné l'intelligence et la raison; sans doute que c'est une grande horreur de le voir dégénérer ignominieusement d'une si haute noblesse, et en obscurcir honteusement les excellences; et c'est ce qui arrive à ceux qui sont assez malheureux de profaner la sainteté des temples consacrés à la majesté infinie de Dieu, puisqu'il faut être sans raison pour se laisser aller à ces désordres, et n'avoir pas même le sens commun. Car enfin, savoir que nos églises sont la maison de Dieu, et qu'il y est présent d'une manière toute particulière, y résidant même corporellement, et ne pas s'appliquer à lui, et ne pas demeurer dans un profond respect, c'est ce qui est contre toute sorte de bon sens et de bonne lumière. Les gens les plus grossiers, avec toute leur stupidité, ont encore assez de raison pour ne pas perdre les respects en la présence de quelque grand de la terre; il faut donc dire que ceux qui en manquent à l'égard de Dieu n'en ont plus d'usage.

Oh! qui saurait un peu ce que c'est que la grandeur infinie de Dieu. Voici, dit le prophète Isaïe (XL, 14), *que les îles*, c'est-à-dire, selon la façon de parler des Hébreux, toutes les nations qui étaient au delà de la mer, à leur égard, *ne sont devant Dieu qu'un peu de poussière*, et tout l'univers comme une goutte de rosée, selon qu'il est écrit en la *Sagesse*. (XI, 23.) Si, selon Boèce, toute la terre n'est que le point du point, c'est-à-dire le point du reste du monde, où nous retrouverons-nous devant Dieu, nous qui sommes une si petite partie de ce point? Si toute la nombreuse multitude des hommes, à l'égard des anges, n'est comme rien, que sommes-nous en la présence de Dieu, devant qui ces sublimes intelligences ne sont que de purs néants? Oh! qu'il est vrai que toutes les créatures ensemble, et du ciel, et de la terre, non-seulement ne sont pas un point, mais ne sont rien devant la majesté infinie de Dieu.

Comment donc sortir de son néant dans les maisons où il demeure dans une sainteté si divine? Dans l'entrée du célèbre temple d'Apollon, on voyait écrit, en lettres d'or, ces mots : *Connais-toi toi-même.* Ces pauvres infidèles, au milieu de toutes leurs ténèbres, avaient assez de clarté pour savoir que la créature devait extrêmement s'humilier, entrant dans leurs temples, devant les divinités qui, quoique fausses, passaient

dans leur esprit pour véritables. Sera-t-il dit, après cela, que les enfants de lumière seront moins éclairés de ce qu'ils doivent au véritable Dieu? Vous entrez, dit saint Jean Chrysostome, dans un palais royal, l'on vous conduit dans la chambre du monarque, vous vous tenez dans toute la décence possible, vous regardez si tout est propre en votre habit, vous réglez vos pas, vos gestes; et quand vous entrez dans la maison de Dieu, vous y venez sans aucune retenue. Oui, dit ce Père, l'on veut de l'ordre partout; les soldats sont en ordre quand ils vont au combat, si l'on va à la danse les pas sont réglés, si l'on va au jeu l'on garde des mesures; il n'y a que dans la maison de Dieu où l'on porte le déréglement. Cependant, s'écrie encore ce saint, ce n'est ni le lieu d'une danse, ni d'un jeu, et néanmoins souvent l'on n'y remarque que des désordres.

*Craignez Dieu*, dit le Saint-Esprit, *et gardez ses commandements; c'est en cela que consiste tout l'homme* (*Eccle.* XII, 13) : donc sans cela l'homme n'est pas homme, il n'a plus de raison. Les profanateurs de nos églises ne sont donc plus de véritables hommes, puisqu'ils sont sans la crainte de Dieu. Crainte divine et salutaire, qui produit une singulière retenue et une composition très-modeste, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur, particulièrement dans la prière et dans les églises. O hommes, ô pauvres et chétives créatures, instruisez-vous. Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous avec lui avec tremblement. Sachez que c'est lui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main; et qui, la tenant étendue, a pesé les cieux; qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre, qui pèse les montagnes et met les collines dans la balance : c'est lui qui s'assied sur le globe de la terre, et qui voit tous les hommes qu'elle renferme comme des sauterelles. Qui a suspendu les cieux comme une toile, et qui les étend comme un pavillon qu'on dresse pour s'y retirer; qui anéantit ceux qui recherchent avec tant de soin les secrets de la nature, et qui réduit à rien les juges du monde. Levez vos yeux en haut, et considérez que c'est lui qui fait marcher en un si grand ordre l'armée des étoiles, et qui les appelle toutes par leur nom, sans qu'il manque rien à leur harmonie, tant il excelle en grandeur, en vertu et en puissance. Tremblez donc lorsque vous entrez dans son sanctuaire. Pourquoi osez-vous vous y tenir avec immodestie?

Mais sans parler présentement des irrévérences extérieures, réservant ce sujet pour les chapitres suivants, est-ce avoir le sens commun d'aller à la maison d'oraison pour y prier sans prier, ou y prier mal? C'est néanmoins un désordre très-commun, particulièrement dans les campagnes. Vous y verrez des gens, ou dans une dernière stupidité, ou laissant aller leur imagination volontairement à toutes les idées qui se présentent, et pensant à toutes choses, à l'exception de celle qui les doit occuper. O misère de la vie humaine! l'on passe les jours ordinaires dans une étonnante désoccupation de Dieu et de l'éternité. L'on n'est occupé que de la créature et d'une vie qui passe bien vite. L'on ne pourrait pas y donner une application plus forte quand elle ne passerait jamais. L'esprit et le cœur de l'homme sont tous plongés en la terre et dans les choses de la terre. Les jours de dimanche et fête sont des jours où l'on cesse de travailler, pour penser sérieusement aux affaires éternelles et pour assister au service divin. Le temps que dure la célébration d'une messe est au moins ordonné par l'Eglise pour y adorer Dieu, et l'on s'en oublie encore. Il est ici difficile de retenir ses larmes. O mon Dieu! ô mon Dieu! le grand tout, et l'unique tout de vos pauvres créatures; est-il possible qu'elles passent tant d'heures et de jours sans se souvenir presque de vous, et qu'elles s'en oublient encore durant une petite demi-heure qui est destinée pour y penser? Ainsi, vous remarquerez des personnes, et en grand nombre dans les campagnes, qui, arrivant à l'église pour y entendre la sainte messe, se mettent à genoux en entrant, et quelquefois, tournant la tête de tous côtés, qui y récitent un *Pater* et un *Ave* par pure coutume; qui ensuite demeurent assis sur les siéges qu'ils trouvent, sans aucune attention à Dieu, et sans y faire aucune prière, et demeurent de la sorte durant tout le temps de la célébration des divins mystères, à l'exception de celui où l'on élève la divine hostie et le saint calice, ou encore plus par routine que par piété, ils frappent leurs poitrines et disent quelques mots de prières, et voilà tout. En vérité est-ce là entendre la sainte messe dans l'esprit de l'Eglise, et comme elle l'ordonne? Mais combien de personnes passent presque toute leur vie dans une stupidité si lamentable? Il y en a qui ont assisté aux divins mystères de la sorte, durant les quarante et cinquante années, ou plus. Malheur à nous, à qui le Dieu d'infinie majesté, non-seulement peut faire ce reproche: *Ce peuple m'honore des lèvres, et son cœur est bien éloigné de moi* (*Matth.* XV, 8); mais de plus, qu'il n'en est pas honoré, même des lèvres, puisqu'il ne les ouvre pas, ni sa bouche pour annoncer ses louanges.

Une conduite si déréglée des pères et des maîtres est imitée par les enfants et les serviteurs. Allez à la messe, leur dit-on, et ils y vont sans savoir ce qu'ils y ont à faire, non pas en hommes raisonnables, mais comme des bêtes brutes. Ainsi quand ils n'y causent ou n'y badinent pas, ils y demeurent comme des statues de pierre sans aucun mouvement de piété : et après tout, on appelle cela avoir soin que les enfants et domestiques assistent au saint sacrifice de la messe. Je sais qu'à l'égard des enfants l'on dira qu'ils sont encore jeunes : mais je réponds, que je parle des enfants qui ont l'usage de raison, et par suite qui sont obligés de craindre, d'adorer et d'aimer Dieu, et ainsi qu'ils le doivent prier, implorer son

secours, et lui demander pardon de leurs péchés, étant en une manière moins excusables que les personnes âgées qui vivent dans l'infidélité, et qui ont moins de connaissance de Dieu, et de la vérité qu'eux.

Mais voici ce qui est grandement étonnant : on les fait bien instruire de toute autre chose. On leur apprend bien à faire la révérence, et à observer les règles de la civilité, et de la bienséance si on les mène chez des personnes de condition. Les paysans les plus rustiques les instruisent parfaitement de quantité de choses qu'ils font, tout petits qu'ils sont, dans leurs ménages. Combien en ai-je vus qui gardaient ou les vaches, ou les moutons, ou d'autres animaux dans leur bas âge, avec des soins extrêmes depuis le matin jusqu'au soir, et qui s'acquittent exactement des petites commissions qu'on leur donne, quand on les envoie demander quelque chose? O grandeur souveraine ! ô mon Dieu ! il n'y a que vous seul qu'on néglige.

Le remède serait, que tous ceux qui savent lire, et les grands et les petits, eussent des livres de prières pour s'appliquer à Dieu, au moins durant la célébration des divins mystères, et les autres des chapelets. Les femmes et les filles en ont assez ordinairement; mais il n'en est pas de même des hommes et des garçons; au moins dans la plupart des provinces de ce royaume. La dépense n'en peut pas être considérable; car un sou ou deux pour avoir un chapelet, ou quelques sous pour avoir un livre de prières, n'est pas une somme notable. Ils perdront leur chapelet, dira-t-on : eh bien! il leur en faut donner un autre. Cette dépense approche-t-elle de celle que les plus pauvres font pour avoir des chemises, des habits, des chapeaux, et autres choses nécessaires à une vie qui périt? Ah! plaindra-t-on quelques sous pour la vie éternelle, et le service du grand Dieu des éternités?

Ensuite les pasteurs doivent enseigner la nécessité d'assister saintement au saint sacrifice de la messe, et la manière qu'il faut tenir pour la bien entendre, veillant à ce que tous leurs peuples aient des livres de prières, ou des chapelets, et leur apprenant la manière de s'en bien servir ; les interrogeant de ce devoir dans le confessionnal. Le grand saint Charles Borromée en savait bien l'importance, lorsqu'il ordonne que l'on instruise du saint sacrifice dans le temps de la messe, afin que les peuples, en ayant plus de connaissance, ils y assistent avec plus de respect et de dévotion. Il veut que les curés fassent connaître aux pères de famille, et aux maîtres l'étroite obligation qu'ils ont de s'acquitter de ces devoirs, et de veiller à ce que leurs enfants et domestiques s'en acquittent chrétiennement.

Ce grand saint veut que l'on apprenne à bien prier : car il est écrit que l'homme est maudit qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence. Il faut donc prier, réciter ses prières posément, et non pas à la hâte : il faut prononcer entièrement tous les mots, et non pas à moitié. Si on récite l'office avec quelqu'autre, il faut prendre garde que l'on n'anticipe pas le verset sur l'autre, et qu'il soit achevé auparavant que de commencer. Il faut prier avec attention, sans dissipation volontaire d'esprit, sans égarement de vue, choisissant les lieux propres au recueillement quand l'on prie hors de l'église, où l'on garde le silence, et où personne ne parle, considérant la grandeur infinie de Dieu, qui veut bien souffrir que nous l'entretenions, ce qui est une grâce inestimable. Oh! si les hommes savaient ce don de Dieu, et qui est celui à qui ils parlent! S'il fallait pour avoir cet honneur, un seul moment durant la vie, souffrir toutes sortes de peines, il n'y aurait pas à délibérer : et voici qu'à tous moments on le peut avoir, et cela facilement, et l'on n'y pense pas; ou si l'on s'y applique, c'est avec une négligence inexplicable.

Il serait nécessaire, pour ne pas tomber dans un état si déplorable, de n'aller jamais à la sainte messe, ni à la prière, sans rentrer en soi-même pour considérer avec de sérieuses réflexions, ce que l'on va faire, sans se pénétrer de la majesté suradorable d'un Dieu devant qui les puissances des cieux tremblent; sans faire un acte de contrition de ses péchés, comme l'enseigne saint Charles Borromée; car quelle apparence de paraître devant une telle majesté, souillé de l'ordure abominable du péché ! Ah! voudrait-on paraître en la présence d'un grand monarque avec un habit plein de boue et de fange? Il serait nécessaire de temps en temps, durant le saint sacrifice de la messe, et au commencement de chaque heure de l'office, de rentrer ainsi en soi-même, méditant avec attention ce que l'on fait. Il serait nécessaire de se demander à soi-même (car l'on sort du logis pour aller assister au sacrifice redoutable): O mon âme, mon âme? où allons-nous, et qu'allons-nous faire? O la grande et admirable chose que le moment de l'incarnation d'un Dieu dans les entrailles de l'immaculée Vierge, que ces moments précieux de sa douloureuse passion, et dans lesquels il s'est immolé à son Père pour nos péchés!

Qu'aurions-nous fait si nous nous étions trouvés présents à ces divins mystères, et si nous avions su ce que nous connaissons? Mais savons-nous bien, ou au moins pensons-nous bien que c'est le même Dieu qui se va trouver sur nos autels, et qui va s'y sacrifier? Ces vérités méditées de la sorte nous apprendraient les respects intérieurs et extérieurs qu'il nous faut garder, priant et assistant au saint sacrifice de la messe : mais apprenons-les de Jésus même. L'évangéliste saint Luc (IV, 17) rapporte que le livre du prophète Isaïe lui ayant été donné, il se leva pour le lire, pour lire la parole de Dieu; mais que ne faisait-il pas quand tout Dieu qu'il était il priait son Père comme homme? Ce qui se passait dans son intérieur ne se peut comprendre ; mais l'Ecriture nous enseigne qu'il se prosternait le visage en terre en priant.

O ver de terre ! ô morceau de boue ! ô chétif néant ! ô misérable pécheur ! arrête les yeux de ton esprit sur ce Dieu-Homme prosterné de la manière, regarde comme il prie. Ah ! que dois-tu faire, infâme criminel ? Où trouveras-tu un lieu assez bas pour t'humilier ? Mais dans quelle place seras-tu bientôt à son redoutable jugement, quand tu lui rendras compte de toutes les irrévérences commises en sa divine présence ? Voilà bien de quoi te toucher, si tu faisais usage de ta raison secourue de la grâce, si tu agissais en homme raisonnable, c'est-à-dire, si tu conduisais tes actions par raison et animé de l'Esprit de Dieu, qui t'a été donné en qualité de Chrétien. *Mais l'homme*, dit le Psalmiste, *lorsqu'il était dans l'honneur, il ne l'a pas compris; il a imité les bêtes qui sont sans raison, et il leur est devenu semblable.* (*Psal.* XLVIII, 13.) Voilà l'état funeste où il s'est réduit par le péché. Voilà ce qui le rend comme une personne sans raison à l'égard du service de Dieu. Si on lui demande pourquoi il vient à la messe quand il y assiste, il dira aussitôt que c'est pour l'entendre; mais si, y étant présent de corps, il ne l'entend pas véritablement par ses irrévérences extérieures, en s'y tenant comme une statue de bois ou de pierre, sans prier, on lui répond pourquoi il vient à l'église pour entendre la messe, puisqu'il ne l'entend pas, il faut qu'il demeure sans réplique.

## DEUXIÈME HORREUR.

### CHAPITRE II.

*Les profanateurs des églises tombent dans la dernière et la plus haute des folies.*

C'est une grande horreur que l'homme n'agisse plus en homme, ne se servant pas de sa raison : mais c'en est encore une plus grande qu'il tombe dans la dernière et la plus haute des folies : et c'est ce qu'il fait quand il est assez malheureux pour profaner la sainteté des temples consacrés à Dieu; car y a-t-il une folie comparable à celle d'une personne qui vient insulter Dieu jusque dans sa propre maison ? Il faudrait connaître l'infinie grandeur de Dieu insulté pour comprendre l'excès de la folie de la personne qui ose bien s'attaquer à une majesté si terrible. Oh ! que le Seigneur que nous adorons est grand ! Il faut que toute puissance, toute sainteté, toutes les perfections naturelles et surnaturelles disparaissent en sa sainte présence. Tous les anges bienheureux et tous les saints, qui, dans leurs excellences, sont comme autant d'étoiles éclatantes dans le ciel de la gloire, doivent se retirer quand ce divin soleil de la Divinité commence à paraître. Quand toutes les créatures du ciel et de la terre s'immoleraient et seraient détruites en sacrifice à sa grandeur, ce ne serait que des néants qui s'anéantiraient devant sa majesté suprême.

Il a donc fallu que Dieu, par une conduite admirable pour se faire rendre les honneurs qui lui sont dus, ait trouvé un moyen de se les rendre lui-même à soi-même. C'est pour ce sujet qu'il s'est uni hypostatiquement à la nature humaine, et qu'il a célébré un sacrifice infini à la grandeur infinie de son Etre suradorable. Mais comme son Etre suradorable demande dans tous les siècles les mêmes honneurs et les mêmes adorations, il a voulu continuer le même sacrifice sur nos autels, quoique d'une manière qui ne soit pas comme sur le Calvaire : et c'est pour ce sujet qu'il a institué le très-saint Sacrement de l'autel, où il se trouve réellement, et s'immole tous les jours. C'est dans ce mystère où il s'anéantit soi-même, ah ! lui qui est le grand tout; que deviendra donc ici la créature ? Si, en toutes sortes de lieux et d'états, elle doit toujours demeurer dans son néant en sa divine présence, combien doit-elle être anéantie dans nos églises, où la majesté de Dieu habite corporellement, pour me servir des termes de l'Apôtre. Je ne suis pas surpris, après cela, si les saints ont pris des soins si exacts pour détruire la moindre petite distraction ; si le saint abbé Etienne, religieux de Cîteaux, dès l'entrée de l'église, quittait toutes sortes de pensées inutiles. Oh ! qui saurait ce que c'est de se détourner un seul instant de Dieu, par la plus légère distraction volontaire !

Mais arrêtons-nous dans la vue de ce Dieu anéanti sur nos autels, pour considérer ce qui s'y passe et découvrir la folie extrême de la malheureuse créature qui lui insulte. Le grand Dieu des éternités est dans cet anéantissement effroyable pour obtenir le pardon de nos crimes des miséricordes de son Père : et la créature criminelle va dans ses temples pour en faire de nouveaux ! Que dirait-on si une personne avait été assez malheureuse et perfide pour attenter à la vie de son roi, et que ce monarque, par une bonté tout extraordinaire, voulût bien la recevoir en sa grâce, si, étant admise en sa présence royale, elle s'élevait contre lui par de nouveaux outrages ? Ne passerait-elle pas pour folle, et tout à fait désespérée ? Oui, sans doute, puisque, méritant tous les supplices imaginables et étant sur le point d'en recevoir le pardon, elle se ferait de gaieté de cœur de nouveaux sujets pour accroître ses tourments et ses peines. C'est cependant ce que fait le détestable profanateur des églises. Ah ! combien de fois peut-être s'est-il rendu criminel de lèse-majesté divine ? Autant de fois qu'il a commis de péchés mortels : et, après tant de crimes, et si atroces, il entre dans la maison de Dieu tête levée, dans une posture vaine ou superbe, ne s'occupant de rien moins que de la grande réconciliation qu'il a à faire avec son Créateur, souvent pensant à tout autre chose, et quelquefois accumulant crime sur crime par ses irrévérences.

O grandeur souveraine de mon Dieu, est-il possible que nous voyions ce que nous voyons ? Non, ce n'est point un zèle emporté qui nous fait parler : nous n'outrons point les choses, et nous n'usons pas d'exagération

quand nous nous écrions que nous devrions arroser de nos larmes le pavé de nos églises, les faisant couler de nos yeux à torrents; que nous devrions en faire retentir les voûtes par nos clameurs; que l'on devrait entendre crier de tous côtés : Miséricorde, miséricorde, miséricorde; que nous devrions y être prosternés, tremblant de frayeur et de crainte, couverts de honte et de confusion, n'osant lever les yeux vers le ciel. Celui qui sera un peu pénétré de la majesté infinie de Dieu, de l'insolence du pécheur rebelle, de l'énormité du péché, entendra bien ces vérités. Bienheureux celui qui en sera éclairé dès cette vie, par l'oraison, qui obtient une foi vive, et la pureté de cœur. Malheureux ceux qui demeureront dans leur aveuglement, et qui n'ouvriront les yeux pour voir celui qu'ils ont méprisé qu'après leur mort, où il se manifestera dans sa majesté d'une manière infiniment terrible.

Mais au moins si le misérable profanateur faisait un peu de réflexion, que le lieu saint où il est, est destiné pour y ménager l'affaire de son salut; affaire la plus grande de toutes ses affaires, affaire l'unique affaire, affaire d'une conséquence infinie, où il s'agit de tout gagner ou de tout perdre; affaire où il s'agit d'un bonheur infini ou d'un malheur éternel. Hélas! ces mots sont bientôt dits, mais qui en pourra pénétrer la signification? S'il considérait un peu ses activités, ses empressements, ses soins pour ses affaires temporelles, qui ne sont que des bagatelles, telles qu'elles puissent être, qui ne sont rien, comparées à l'affaire de l'éternité. Si après cela il comparait l'attention qu'il a donnée, et qu'il donne à ce qui passe, avec son application à ce qui ne finira jamais, pourrait-il ne pas voir l'excès de sa folie? Oh! combien de personnes paraîtront au redoutable jugement de Dieu, qui, durant toute leur vie, n'auront pas donné une seule fois l'attention et les soins pour leur bonheur ou malheur éternel qu'ils auront pris pour une chétive affaire temporelle.

Arrêtons-nous ici, mon cher lecteur, et considérons ensemble les occupations empressées que l'on se fait pour le moindre procès, les peines que l'on prend; l'on n'épargne rien; s'il faut aller plaider dans un lieu éloigné, l'on regarde peu si la saison est fâcheuse, l'on souffre le froid ou le chaud, l'on consulte des avocats, l'on prend des procureurs, l'on sollicite les juges, l'on emploie ses amis, l'on s'occupe entièrement du procès, l'on en parle dans toutes les occasions, et jusqu'à fatiguer ceux qui écoutent. Les passions sont émues, les désirs, les craintes s'emparent de l'âme, l'on est travaillé d'inquiétude, et à peine pense-t-on à autre chose. C'est ce qui est ordinaire.

Mais d'autre part regardons ce qui se passe, ce qui se fait à l'égard du jugement que nous attendons, et dont il n'y a point d'appel, qui sera décisif de notre éternité, dans lequel nous serons jugés, ou pour jouir du bonheur de Dieu par une participation glorieuse, ou pour aller en enfer pour un jamais, pour un jamais, et y être les compagnons des diables, y brûlant avec eux dans les flammes éternelles. Le grand Dieu des éternités, et l'éternité à peine occupent-ils l'esprit; qui en parle dans les compagnies et conversations? qui y pense en particulier? Mais voici ce qui ne peut se comprendre. On cesse de travailler de certains jours par l'ordre de Dieu et de l'Eglise, comme les dimanches et les fêtes, pour s'y appliquer avec plus de loisir, et l'on ne s'en souvient pas. Dans ces jours on prend une petite demi-heure durant la célébration des redoutables mystères, pour en considérer l'importance, et dans ce temps même l'on s'en oublie. Combien trouvera-t-on de personnes qui y fassent une réflexion pareille à celle qu'ils font à un chétif procès? Hélas! nous l'avons dit dans le chapitre précédent, plusieurs à peine y ouvrent la bouche pour y prier; et ceux qui y prient, avec quelle négligence le font-ils?

Mais où en trouvera-t-on qui méditent sur cette grande et unique affaire, comme elle le mérite, et dans les temps où il semble que l'on y pense davantage, comme dans les temps de la confession et de la communion? Pour demeurer dans notre comparaison, s'en occupe-t-on pour lors avec les mêmes soins, la même attention que l'on fait d'un procès? Cependant la vie se passe de cette manière; et après cela quelle espérance nous reste-t-il du salut? Oh! que je vois bien la vérité de ces paroles de notre grand maître! *Il y a peu de personnes sauvées.* (*Matth.* XXII, 14.) J'entends que l'on me répond, que Dieu ne nous a pas mis au monde pour nous damner, et c'est ce qui est bien vrai. Mais Dieu ne nous a pas mis non plus sur la terre pour y périr de faim, et néanmoins combien de peines faut-il souffrir pour avoir du pain? Il faut labourer la terre, la herser, la semer, couper le blé quand il est mûr, le porter à la grange, le battre, le vanner, le porter au moulin, pétrir la farine, la mettre au four, et faire cuire le pain; et sans ces travaux l'on n'en aurait point: c'est à quoi Dieu oblige pour donner quelque nourriture à son corps.

Voyez les autres travaux qu'il faut prendre pour avoir du vin, toutes les fatigues des laboureurs, des artisans, et des personnes de toutes sortes de conditions pour subsister dans cette vallée de larmes. Dites tant que vous voudrez que Dieu est bon, il l'est encore plus que vous ne pouvez dire et penser; néanmoins sans ces travaux il ne donnera pas au monde ses besoins. Après cela nous imaginerons-nous qu'il nous accorde son paradis, vivant dans la négligence où nous sommes? Il ne donnera pas des choses très-utiles aux hommes, sans qu'il leur en coûte bien cher, et l'on croira qu'il leur fera part d'un bien infini, à ne rien faire!

O insensés que nous sommes! qui nous a ainsi enchantés? Continuons à méditer la folie des pécheurs, qui sont abîmés dans un assoupissement lamentable. Dieu, dans l'ordre de son aimable providence, leur envoie

des prédicateurs qui élèvent leur voix avec force en la vertu qu'il leur donne, pour les tirer de leur sommeil léthargique. Nos églises, pour ce sujet, se remplissent de peuples pour entendre la voix de Dieu par celle de ses ministres. Mais comment se prépare-t-on à une grâce si nécessaire et si utile ? Tous ces peuples élèvent-ils leur esprit et leurs cœurs au Seigneur de toutes choses, pour lui demander cette grâce, et recevoir la bénédiction de sa sainte parole ? Bien loin de gémir avec un cœur contrit et humilié, pour impétrer ce don céleste, ils font en attendant que le prédicateur monte en chaire, de la maison d'oraison un lieu public et profane, où chacun parle et s'entretient de toutes sortes de choses. Pour lors on entend un murmure de tous côtés, et les irrévérences y sont communes. Faut-il ensuite s'étonner si l'on voit si peu de fruit de tant de sermons ? S'ils ne peuvent avoir des effets salutaires que par la pure miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quelle apparence de la recevoir, lorsque l'on traite avec si peu de respect son corps adorable, que cet aimable Sauveur pourrait dire avec bien de la justice à tous ces peuples : est-ce ainsi que vous ne pouvez veiller une heure avec moi ? O mon Dieu et mon souverain ! est-il possible que l'on ne puisse pas au moins vous donner le peu de temps que l'on est en votre divine présence dans vos temples? Hé! sera-t-il dit que l'on ne se lassera point de s'entretenir avec les créatures ; que presque toute la vie s'emploiera ou à parler avec elles, ou à y penser, et que l'on n'aura que des froideurs et des rebuts pour votre divine conversation? Mais quelle misère de voir des gens de bien d'autre part tomber dans ce déréglement !

J'ai su qu'un serviteur de Dieu, divinement zélé pour le saint respect qui lui est dû dans les églises, se rencontrant dans une cathédrale, se trouva vivement touché d'y remarquer le désordre dont nous parlons : les personnes qui y étaient assemblées en grand nombre parlant les unes avec les autres, en attendant le sermon : et que par un mouvement extraordinaire de l'esprit de Dieu, qui n'est point sujet aux règles communes, montant sur une chaire, il fit quelques cris d'une manière puissante, ce qui surprit tout le monde et les fit cesser de parler, occupés qu'ils étaient d'une chose si singulière ; ce qui lui donna lieu de leur parler avec force, leur disant, que c'était une chose assez surprenante de les voir dans le silence, une action de folie apparente ayant pu les mettre dans un respect que la présence corporelle d'un Dieu caché, et résidant sur l'autel, ne pouvait obtenir. L'effet de cette action marqua bien qu'elle venait de l'esprit de Dieu, par le changement qui en arriva, les personnes qui venaient à l'église pour entendre le sermon, y gardant le silence.

Ce que je vais rapporter est plus imitable, ne sortant pas de la conduite ordinaire. Un curé zélé, dans l'une des plus grandes villes de France, ne manquait pas de se trouver dans son église lorsque le peuple s'assemblait pour écouter la divine parole, et en faisant le tour, et allant en différents endroits, partout il faisait signe que l'on eût à se tenir en silence, et dans le respect : ce qui sans doute opérait un grand bien pour la gloire du Dieu caché qui y demeure avec une bonté si admirable. Je ne dis rien ici de ces honteuses profanations qui s'y commettent, et dont nous pourrons parler autre part, par ces gens aveuglés qui y traitent de nouvelles, et de quelque chose de pire.

Les hommes qui cherchent des excuses dans leurs péchés, disent qu'ils ne causent, et ne parlent pas pendant le divin office, mais ils ne considèrent pas que l'église est toujours la maison d'oraison, qu'elle n'est destinée qu'à la prière et à l'adoration de Dieu. Qu'un chacun n'y fasse, s'écrie saint Augustin „ que ce à quoi elle est destinée, et dont elle porte le nom de maison d'oraison. N'y a-t-il pas des maisons, des marchés, des lieux publics pour s'y entretenir de la terre et des choses de la terre ? Ces gens-là ne passeraient-ils pas pour ridicules, qui diraient qu'ils s'en vont à l'eglise pour y parler de leurs affaires temporelles? Dieu, parlant du temple de Salomon, dit (*IV Reg.* IX, 3) qu'il l'a choisi et sanctifié pour y établir son nom éternellement, ou pour toujours ; que ses yeux et son cœur y demeureront toujours. S'il parlait de la sorte d'un temple qui différait des nôtres comme le jour de la nuit, quelles doivent être ses pensées de ceux où il réside corporellement?

Mais rentrons ici en nous-mêmes par de sérieuses réflexions sur ce que nous avons dit de l'état d'anéantissement que le Verbe, l'image vivante du Père des lumières, y porte en sa divine présence. Cet état d'anéantissement n'est pas passager, pour de certains moments, ou pour les temps de la célébration des divins mystères ou de l'office : Jésus, l'adorable Jésus, le Roi des rois, et devant qui tous les glorieux monarques ne sont qu'un peu de cendre, y est sans cesse anéanti sous les espèces de la divine eucharistie. O divin état infiniment surprenant qui fera l'admiration des chérubins et des séraphins et de tout ce qu'il y a de plus éclairé dans la gloire durant toute la bienheureuse éternité. O état admirable qui fait trembler tout ce qu'il y a de plus sublime dans les cieux, qu'un Dieu pourtant ne porte pas pour l'amour de ces intelligences célestes, mais pour les hommes, ces misérables ingrats, qui en abusent si honteusement.

Après une si grande et si terrible vérité, le conçoive qui pourra, mais il faut ici que j'avoue que je ne puis comprendre comment l'on peut entrer dans l'église, sans à même temps être saisi d'une divine frayeur. Comment l'on n'est pas rempli de crainte lors que l'on y va même, et que l'on en approche: comment l'on y peut demeurer en quelque temps que ce puisse être sans trembler. Apprenez, ô viles créatures ! que l'adorable souverain de toutes choses y demeure tou-

jours. Hélas ! que faisons-nous? l'on garde des mesures de respect dans la chambre du roi, en son absence même. Pendant la cérémonie que les Grecs observent, où ils portent avec revérence le pain qui doit être consacré, tout le peuple se prosterne et s'humilie devant Dieu, parce qu'ils honorent sa grandeur dans ce pain qui doit être consacré, quoiqu'il ne le soit pas encore.

Oh ! qu'il est certain qu'une personne qui connaîtra un peu Dieu, ne dira jamais la moindre parole dans l'église, si ce n'est dans la nécessité ; et pour lors elle parlera à voix basse, et d'une manière qui fera assez voir qu'elle en a une véritable foi. Le saint cardinal de Bérulle avait cette foi bien vive, lorsque dans les règlements de l'une de ses visites des Carmélites, il recommande à la prieure de sortir quelquefois du chœur, pour dire simplement un oui ou un non, après lui avoir ordonné de ne dire jamais que les seules paroles nécessaires.

Qu'aurait dit et fait ce saint cardinal, s'il avait trouvé des religieuses parlant assez librement dans leur chœur, ce qui arrive aisément, à raison qu'il est fermé d'une grille, et particulièrement quand on le balaye. Cette vue me fait souvenir de ce qui se passe quand les personnes séculières balayent les églises ; elles y parlent, et y crient avec moins de retenue qu'elles ne feraient au milieu d'un marché. La même chose arrive quand on les pare. Mais quels bruits, quelle confusion quand ceux qui louent les chaises les placent ! Quelles irrévérences n'y font-elles pas ! il est très-certain qu'elles se comporteraient avec plus de bienséance, si elles étaient obligées de faire quelque chose dans la maison d'une personne un peu considérable. O prêtres du Seigneur! au moins vous qui avez l'honneur d'être si particulièrement de sa maison, n'en soutiendrez-vous point l'honneur; n'instruirez-vous pas ces gens, ne veillerez-vous pas sur leurs devoirs ? Il serait aussi à souhaiter que l'on enseignât les ouvriers quand ils travaillent, de prendre garde à la présence du Dieu qui y habite, et d'y agir avec toute la vénération qui est possible.

C'est un abus de se servir des grilles qui ouvrent dans l'église, comme des parloirs, ce qui néanmoins se pratique dans quelques maisons religieuses. Il faut le répéter, l'église est une maison d'oraison pour parler à Dieu, qui dans l'excès de son immense charité le veut bien permettre, et non pas un lieu d'entretien pour les créatures. Cependant j'ai vu avec frémissement ces sanctuaires profanés par les vains entretiens qui s'y faisaient. J'ai vu à des grilles tout proche de l'autel où le Dieu de toute grandeur réside, des gens qui y causaient avec autant de liberté que dans une rue. L'on m'objectera que de bons et savants religieux font de pareilles choses, recevant les visites des femmes dans l'église; mais je réponds que l'honneur de Dieu est le seul principe, et la seule fin de cette conduite. Quelques religieux reçoivent donc les visites des femmes dans la maison d'oraison, parce que l'on suppose qu'elles n'y viennent que pour apprendre à la bien faire, ou pour y traiter seulement des affaires de Dieu, qui regardent sa gloire, parce que l'on suppose que l'on ne dira simplement que le nécessaire à l'égard des choses saintes, parce que la retenue devant être singulière que l'on doit garder avec les femmes, l'on a pensé que la présence corporelle d'un Dieu en serait un moyen efficace; et que dans un lieu si saint, on n'y dirait pas de paroles inutiles. Si l'on en use autrement, c'est un abus qui ne doit pas autoriser les désordres contre qui nous crions. Il y a des maisons de religieux, où l'on a de certains lieux ouverts à la porte, où l'on reçoit ces sortes de visites.

Nous verrons avec le secours divin, en la suite de ce discours, les respects étonnants que les infidèles même gardent dans leurs temples; ce qui nous doit couvrir d'une confusion extrême, mais répétons auparavant que de finir ce chapitre, que c'est une folie bien étrange d'aller dans un lieu pour y recouvrer la santé de l'âme, et s'y faire de nouvelles plaies, d'y aller pour y remercier Dieu tout bon de ses bienfaits, et le traiter insolemment ; d'y aller pour y trouver la médecine à ses maux, et d'en faire son venin ; d'y aller pour y trouver la vie, et s'y procurer la mort; d'y rire, d'y badiner en la présence d'un juge devant qui nous avons une affaire d'une conséquence infinie, d'y aller à ce que l'on dit pour entendre la messe, le sermon, ou les offices divins, et cependant n'y servir qu'à y distraire les autres, et au démon empêchant le culte de Dieu, lui insultant et se moquant de lui, se divertissant criminellement de la sorte, pendant, hélas ! que l'on attise les feux où l'on doit brûler pour un jamais.

C'est bien ici que l'on devrait s'écrier avec le prophète Osée (IX, 8) : *La folie est dans la maison de Dieu*, par ces malheureux aveugles et insensés qui la profanent si honteusement : et cependant cela arrive souvent par ceux qui se piquent de bel esprit et de sciences, qui veulent passer pour des esprits forts; ou par des gens que l'Apôtre appelle (*Rom.* I, 20) les créatures de ce monde, c'est-à-dire, par des gens qui y règnent, les personnes du beau monde, qui y font plus de bruit, qui y ont plus d'éclat : mais qui se disant sages sont devenus fous, parce que, connaissant Dieu, ils ne le glorifient pas comme Dieu, ni ne lui rendent pas grâces ; mais se perdent dans la vanité de leurs raisonnements, et leur esprit insensé est rempli de ténèbres.

## TROISIÈME HORREUR

### Chapitre III

*Les profanateurs des églises ont moins de sentiment que tout ce qu'il y a d'insensible.*

Si nous ne voyions les effets funestes du péché, nous ne les pourrions jamais croire. Oh! qui aurait jamais pu penser que le cœur de chair de l'homme, qui de sa nature est

si sensible, et qui tous les jours se laisse toucher si vivement par les créatures, peut être sans aucun sentiment pour son Créateur ! C'est cependant, c'est ce que nous remarquons si souvent dans les irrévérences qui se commettent dans les églises contre le Dieu d'infinie majesté. On parle, on crie, on prêche, on écrit ; les puissances de l'état ecclésiastique et de l'état séculier se joignent pour donner des ordres contre les profanateurs, et tout cela avec peu d'effet. Ces profanateurs, comme les idoles des nations, ont des yeux et ne voient point, ils ont des oreilles et n'entendent point, ils ne sentent rien.

*L'homme*, dit le Psalmiste, *lorsqu'il était dans l'honneur, ne l'a pas compris; il a imité les bêtes qui sont sans raison, et leur est devenu semblable* (*Psal.* XLVIII, 13), ce que nous avons déjà remarqué dans le premier chapitre. Mais considérons ici que les bêtes sans raison, si on peut parler de la sorte, ont plus de respect pour les choses saintes, que l'homme ; et qu'en cela il se ravale honteusement au-dessous d'elles. Les histoires des Vies de saints nous apprennent que les animaux les plus féroces, comme les tigres et les lions, ont respecté la sainteté des serviteurs de Dieu. Les corbeaux les ont nourris dans la solitude, les lions les ont servis, les crocodiles leur ont prêté leur dos pour passer des fleuves, et néanmoins les saints ne sont que de pures créatures, qui participent en quelque manière à la sainteté de Dieu. Il ne faut pas après cela être surpris si ces bêtes, dépourvues d'intelligence, ont marqué à leur façon leur vénération pour la grandeur de Dieu dans les temples consacrés à son culte.

Saint Ambroise rapporte, que des grenouilles, qui étaient dans des eaux proche d'une église, causant de la distraction aux peuples qui y étaient assemblés pour prier, par le bruit qu'elles faisaient, ne se firent plus entendre du tout, après que le prêtre du lieu le leur eut commandé. Mais les créatures même inanimées se sont émues, et ont frémi d'horreur de l'ingratitude des hommes, et ont voulu comme se venger contre eux à cause de leur rébellion contre leur souverain. Quand vous serez en la présence du corps adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostome, dites-vous à vous-même : Voilà ce corps d'un Homme-Dieu crucifié, dont le soleil, à la vue de sa grandeur humiliée par les créatures, a marqué l'horreur de leur perfidie par son éclipse, et cachant sa lumière à la terre. C'est à raison de ce crime que le voile du temple a été rompu, que la terre a tremblé, que les pierres se sont brisées. C'est ce corps adorable dont la vertu s'est fait ressentir aux maladies qui ont été guéries, non-seulement par son attouchement ou de ses vêtements, mais encore de la frange de sa robe. Interrogez la mer, et elle vous répondra qu'elle en a connu la puissance lorsqu'il a marché sur ses flots comme sur la terre. Les vents et les orages l'ont reconnu, lorsqu'ils ont obéi à sa voix. Interrogez la mort et demandez-lui : *O mort, qu'est devenue ta victoire? où est maintenant la pointe de tes armes?* (*I Cor.* XV, 55.) D'où vient présentement qu'étant autrefois si redoutable à tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre, tu es devenue méprisable aux enfants mêmes : et elle vous déclarera qu'elle a été vaincue par ce corps adorable du Fils de Dieu.

Quelle horreur donc des profanateurs des églises, qui ont moins de respect pour un Dieu-Homme qui y demeure caché sous les espèces eucharistiques, que les bêtes privées de raison et les créatures inanimées ! Ajoutons ici, qu'on a vu le corps mort de saint Didace, religieux de l'ordre de saint François, se lever du tombeau où il était, lorsqu'on élevait la divine hostie au très-saint sacrifice de la messe. O étrange dérèglement de l'homme et de l'homme chrétien, qui a moins de vénération pour un Dieu, que les crocodiles, les serpents, les dragons n'en ont pour ses saints, qui sont de pures créatures : mais il faut que la dureté de son cœur soit bien grande, puisqu'il est plus dur que les pierres et les rochers.

L'on est sensible à tout, il n'y a que Dieu pour qui l'on est sans sentiment ; ce qui est effroyable à penser et à dire, et ce qui marque le dernier endurcissement. On commet des irrévérences dans les temples, sans s'en mettre en peine ; on en voit commettre par les autres, et l'on n'en est pas touché. Ceux mêmes qui ont soin de la maison du Seigneur, y étant souvent, se comportant dans leurs fonctions avec une certaine routine, y donnent peu d'attention à leur égard et à l'égard des autres. Les pères et les mères, les maîtres et les maîtresses négligent le soin qu'ils doivent prendre de leurs enfants et de leurs domestiques, pour les y faire tenir dans une respectueuse crainte : mais quelle insensibilité de ceux qui se disent les disciples du Fils de Dieu, et qui en font une haute profession ! Si l'on envoie un enfant à une personne de haute qualité, on l'instruit des civilités qu'il lui doit rendre, on le châtie, on lui donne le fouet s'il commet des insolences en sa présence. Si cela arrive à un valet à l'égard d'une personne de haute considération, on le chasse, et quelles excuses n'en fait-on pas ? Que les enfants, que les valets soient immodestes devant le Souverain du ciel et de la terre, qu'ils y parlent, qu'ils y badinent, qu'ils assistent au divin sacrifice sans y prier, qu'ils n'aient ni heures, ni chapelet pour le faire, c'est dont l'on s'occupe peu : et si l'on y donne quelque attention, ce sera très-légèrement. On se contentera de leur dire que cela n'est pas bien, ou qu'ils doivent mieux faire. Oh ! qu'il n'en irait pas de même, pour peu qu'il s'agît du propre intérêt ! Certainement les pères et les mères, les maîtres et maîtresses ne se contenteraient pas de simples paroles, ou de quelque légère correction, si leurs fils ou filles, serviteurs et servantes, par le défaut de leurs soins, leur causaient quel-

que perte temporelle : on y apporterait bientôt bon ordre. O dureté du cœur humain! ô ténèbres ! ô aveuglement des hommes à l'égard de Dieu, que vous êtes incompréhensibles !

Saint Charles Borromée veut que les pasteurs, que les prédicateurs parlent fortement sur ce sujet, que l'on enseigne efficacement aux pères de famille leurs devoirs et leurs obligations à l'égard de toutes les personnes qui sont sous leur charge. Ce grand prélat veut que dans les familles l'on en bannisse tous les livres mauvais ou dangereux, et qu'il y en ait de spirituels et de dévotion. Aussi est-il vrai, que comme il n'y a rien de plus pernicieux que la lecture des livres mondains, aussi n'y a-t-il rien de plus utile que celle des bons livres. Il serait à désirer que les enfants apprissent à lire dans ces livres de piété, ce qui leur serait un moyen de s'instruire à même temps de la crainte et de l'amour de Dieu. C'est ce que l'on devrait beaucoup recommander, particulièrement dans les écoles de campagne, parce que les enfants, ayant appris à lire, pourraient les soirs, durant l'hiver, faire lecture de ces bons livres à toute leur famille pendant leur travail ; ce qui serait suivi avec le secours divin d'une grande bénédiction. Le *Pédagogue chrétien* en petit volume, l'*Introduction à la Vie dévote*, ou quelques autres livres de dévotion, qui ne coûtent pas cher, y pourraient beaucoup servir. J'ai su des paroisses, où les pasteurs faisant de pareilles lectures vers le soir après le travail des bonnes gens de la campagne, ce qu'ils pratiquaient durant un certain temps de l'année, Dieu tout bon et tout miséricordieux y répandait ses grâces en abondance.

Une lecture méditée des vérités de la religion, quelques réflexions fortes sur la majesté infinie de Dieu, à qui l'on va parler dans sa maison d'oraison, seraient bien capables, avec sa grâce, d'amollir la dureté de nos cœurs. Tremblez dans mon sanctuaire, dit Dieu : il veut donc que l'on y entre dans des sentiments d'une juste appréhension, qui passe jusqu'au tremblement. Cependant ce sanctuaire n'était qu'une figure de nos églises ; ainsi les respects que Dieu y demandait n'étaient que les ombres de ceux que nous devons rendre dans les nôtres. Quand le Roi-Prophète veut adorer le Seigneur de toutes choses dans la maison d'oraison de l'ancienne loi, qu'il y désire bénir son saint nom et lui rendre grâce de tout son cœur, il déclare qu'il lui chante des hymnes de louange en la présence des anges (*Psal.* CXXXVII, 1), c'est-à-dire qu'il en considérait les profondes humiliations devant cette majesté, lorsqu'ils lui rendent leurs adorations, pour les imiter.

Nous avons plus de sujet d'entrer dans cette pratique lorsque nous sommes dans nos églises, où ces esprits sublimes s'y trouvent en plus grand nombre, et avec des respects tout extraordinaires. Elles ont des anges qui les gardent à raison de leur sainteté; les autels qui y sont en ont, mais ils y viennent à grandes troupes pour y honorer leur divin roi et le nôtre. Là où est le roi, disait la séraphique Thérèse, là est sa cour. Nilus, disciple de saint Jean Chrysostome, rapporte que ce grand prélat voyait ces bienheureux esprits sous des formes sensibles dans l'église, et spécialement dans le temps du divin sacrifice. Il écrit que ce saint, plein d'admiration et comblé d'une joie céleste par cette vision surnaturelle, racontait à ses amis spirituels que ces esprits admirables, dans ces formes empruntées, lui paraissaient vêtus de robes très-éclatantes, les pieds nus, les yeux abaissés, environnant le saint autel, attentifs d'une manière divine au mystère qui s'y célébrait dans un profond silence et une modestie merveilleuse. C'est ce que Dieu a découvert d'une façon sensible à quelques-uns de ses saints; mais c'est ce qui se fait tous les jours dans nos temples, quoique d'une manière invisible à nos yeux. Qu'il serait à désirer qu'à l'imitation du saint Prophète-Roi, nous y fissions nos prières en la présence de ces glorieuses intelligences, nous laissant abîmer dans des derniers anéantissements devant celui qui est, et devant qui tout le reste n'est rien.

## QUATRIÈME HORREUR.

### Chapitre IV.

*Les profanateurs des églises déclarent hautement et publiquement la guerre à Dieu.*

Si c'est le propre du péché de se cacher et de fuir la lumière, et c'est pourquoi les pécheurs, dans l'Ecriture, sont appelés les enfants de ténèbres, et les ténèbres mêmes ; il faut dire qu'entre les péchés, c'est un effroyable monstre et une étrange horreur la profanation des églises qui se fait publiquement. Ah ! cieux, étonnez-vous de l'insolence d'une créature de néant qui ose bien s'élever contre le grand et redoutable tout, et lui déclarer et faire la guerre jusque dans sa propre maison, le lieu saint qu'il a choisi pour être uniquement consacré à son culte.

Il est vrai que Dieu est partout, qu'il est plus présent dans les lieux où nous sommes que nous n'y sommes nous-mêmes, ce qui nous doit tenir incessamment, dans tous les moments de la vie et en quelque lieu que nous puissions être, dans les lieux les plus écartés et les plus secrets aussi bien que dans les publics, et à la vue de tout le monde, dans une crainte respectueuse, nous donnant bien de garde de penser et de faire devant Dieu ce que nous n'oserions en la présence d'une chétive créature. Oh ! que cette vérité est grande, et qu'elle doit être méditée avec une profonde attention ! Mais ce Dieu immense, qui remplit les cieux et la terre de la majesté de sa gloire, s'est choisi de certains lieux où il réside par des opérations très-singulières, et dans lesquels il rend présente son humanité sainte, qui n'est que dans le ciel et dans ces lieux divins, sa divinité étant partout. Son corps adorable

donc, son sang précieux, sa sainte âme, hors le paradis, ne sont que dans nos églises ou dans les lieux où se trouve le sacrement de son amour, et c'est ce qui en rend la sainteté auguste et infiniment terrible.

C'est là qu'il attend spécialement les hommages des hommes, et ces vers de terre, que la confusion de leurs péchés devrait perdre dans un abîme d'humiliations en sa divine présence, s'y tiennent avec insolence. Ils entrent dans les églises la tête levée, avec aussi peu de respect que s'ils entraient dans un marché ou la salle d'un bal. Vous les y verrez entrer quelquefois plusieurs ensemble, parlant et s'entretenant comme dans une rue; et, à peine les mystères ou les offices divins sont-ils achevés, qu'ils en sortent de la même manière, sans se donner le peu de temps qu'il faudrait pour y garder le silence. Combien y en a-t-il qui s'y tiennent en des postures indécentes? Vous en verrez qui n'y fléchissent qu'un genou, comme si c'était trop pour ces morceaux de boue de mettre les deux en terre devant une majesté suprême, ou comme s'ils voulaient s'en moquer, à l'imitation des Juifs, lorsque, s'agenouillant devant lui, ils lui disaient : Je vous salue roi des Juifs; avec cette différence, que ces gens ne savaient ce qu'ils faisaient, ne le connaissant point, et les Chrétiens le traitent de la sorte, ne doutant point qu'il ne soit Dieu.

Il y en a qui parlent hautement comme dans un marché. L'on y rencontre des troupes de personnes en plusieurs lieux, et hélas! quelquefois de celles qui y devraient apporter l'ordre, qui, causant les uns avec les autres, font de la maison de Dieu une maison profane. Nous avons vu, et nous ne le pouvons écrire sans frémissement, les hommes et les femmes se servir des bancs et des siéges des églises pour s'y entretenir à l'aise. Nous avons vu des gens y aller et y demeurer, devant ou après le service divin, des temps considérables pour y parler de toutes sortes de choses : nous savons que l'on se sert de ces lieux saints pour y prendre le frais en été.

Mais quel spectacle aux yeux de ceux qui ont un peu de foi, de voir dans les premières et principales églises du royaume, les ailes du chœur pleines de personnes de toutes sortes d'états, qui pendant que l'on y officie solennellement parlent et agissent ensemble, comme ils feraient dans leurs maisons : d'y voir dans quelques-unes de ces églises la plus grande partie de la nef, où l'on y loue des chaises, soit durant l'office divin, soit après, où se commettent les mêmes irrévérences. O fous et insensés que vous êtes! n'avez-vous pas vos maisons pour y parler et causer? mais pourquoi venez-vous dans les temples consacrés à Dieu, est-ce pour le prier, et vous le déshonorez. J'ai vu une grande église, où tous les dimanches et les fêtes les chapelles étaient remplies de ces profanateurs, et, ô mon Dieu! qui y remédie?

Continuons à annoncer au peuple de Dieu les crimes qu'il fait, et à la maison de Jacob les péchés qu'elle commet. Nous avons vu les lieux saints servir à la promenade; mais n'en voit-on pas la sainteté profanée avec impiété par des personnes qui osent bien y rire, y badiner, y folâtrer pendant la célébration des redoutables mystères, et lorsque les colonnes du ciel tremblent. Oserons-nous bien écrire ce qui se passe durant les messes qui se célèbrent tard, et que l'on appelle de belles messes (nous ne l'écrivons qu'avec horreur), parce que le beau monde s'y trouve. O l'horreur des horreurs! c'est ce que nous ne pouvons exprimer : mais nous pouvons écrire ce qui est rapporté dans l'histoire de la Vie d'une personne décédée en odeur de sainteté. Un jour pendant que quelques personnes parlaient dans l'église, Notre-Seigneur lui parut lui en témoignant son déplaisir, et elle aperçut qu'il entrait dans une grande colère. Une autre fois ce bon Sauveur lui dit environ les onze heures, qui est à peu près le temps que le beau monde se trouve dans le lieu saint : Je m'en vas bien souffrir, ma fille, je m'en vas être saoulé d'opprobres : paroles qui lui percèrent le cœur. Mais une vive douleur s'en doit emparer, quand l'on considère que le Dieu d'une majesté infinie souffre même ces opprobres par ceux qui sont les maîtres de la police, et par des magistrats. Comme nous ne marquons pas la province, ni la ville, nous croyons pouvoir dire ce qui s'est fait publiquement et hautement à la vue de tout le monde dans une église, où l'on célébrait environ les onze heures du midi les jours ordinaires, la messe pour les magistrats quand ils étaient sortis du palais. Sans faire tort à la piété de ceux qui s'y tenaient dans la modestie chrétienne, il y en avait qui s'y comportaient avec tant d'irrévérences, et profanant si honteusement la sainteté du lieu, et les divins mystères, qu'on avait de la peine à concevoir comment le prêtre pouvait offrir le divin sacrifice parmi tant d'irrévérences. Et de vrai, comment pouvoir se taire ayant un Dieu entre les mains, et le voir si outrageusement méprisé? Mais comment les plus considérables de ces magistrats pouvaient-ils n'y apporter pas l'ordre? Ah! que feraient-ils si dans ce temps l'on offensait le moindre de leur compagnie? mais ce n'est qu'un Dieu qui l'est. Voilà, mon Souverain, comme vous êtes traité en ce monde : cependant cette impie profanation était ordinaire.

Les femmes se mettent de la partie pour grossir les troupes ennemies de la majesté de Dieu dans ses temples. C'est dans ce lieu où l'humiliation de la chétive créature doit régner, en vue d'un Dieu-Homme qui y demeure dans des anéantissements incompréhensibles, qu'elles s'élèvent davantage. C'est en cette présence qu'elles s'étudient de paraître plus vaines, et qu'elles s'ornent le plus, ne considérant pas dans leur aveuglement, que ces habits dont elles se parent, sont la peine du péché, et leur doivent faire souvenir de l'obligation qu'elles ont de faire

pénitence, étant criminelles de lèse-majesté divine. Mais écoutez; femmes, voici ce que le Seigneur a dit par le prophète Isaïe: *Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux, et des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas, et étudié toutes leurs démarches, le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, et il arrachera tous leurs cheveux. En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissants d'or, leurs colliers, leurs filets de perles, leurs brasselets, leurs coiffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfum, leurs pendants d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui leur pendent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamants, leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux, et leurs habillements légers contre le chaud de l'été : et leur parfum sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs cheveux frisés en une tête nue et sans cheveux, et leur riche corps de jupe en un cilice.* (*Isa.* III, 16-26.)

C'est ce que le Seigneur a dit, ce n'est pas un docteur, un prédicateur, un homme zélé. Voilà le jugement que Dieu fait de la vaine parure des femmes : il ne parle par des desseins criminels qu'elles peuvent avoir, il ne crie que contre leur vanité. C'est à cette vanité que s'adressent ses menaces qu'il leur fait par son prophète : mais s'il marque tant d'indignation contre ces vains ornements dans la loi ancienne, que ne doit-on pas craindre de sa colère dans ces derniers temps, dans lesquels il a été fait l'opprobre des hommes. Sainte Elisabeth de Hongrie entrant dans une église vêtue selon sa qualité, et elle était souveraine, arrêtant ses yeux sur un crucifix, et les portant ensuite sur ses habits, elle entra dans une telle confusion, qu'elle prit dans ce moment la résolution de les quitter pour toujours.

Et de vrai c'est une chose bien honteuse à une dame chrétienne, qui se dit la disciple d'un Dieu crucifié, d'être parée mondainement : au moins elle doit prendre tout le soin possible pour retrancher le luxe inutile, et se contenter du nécessaire conformément à son état, et autant que la bienséance de sa condition, et les lois d'une juste obéissance lui peuvent permettre. Mais quel éloignement doit-elle porter de ces coiffures indécentes? Quelle application doit-elle avoir à ne paraître dans la maison de Dieu qu'avec toute la modestie possible, et jamais avec ces queues traînantes, ce qu'elles n'oseraient faire devant le roi. L'on rapporte en la Vie de saint Gaultier abbé de Saint-Martin près Pontoise, qu'apercevant dans son église une dame vêtue avec beaucoup de vanité, et avec la queue d'une robe traînante; il l'en reprit hardiment, et lui remontra que Dieu était offensé par cet excès ; mais cette femme qui avait le cœur aussi vain que son habit, s'en piqua, et fut bien si effrontée que de lui dire, qu'en dépit de lui, et de ses remontrances, elle retournerait à l'abbaye le dimanche d'après vêtue encore plus superbement. En effet elle y revint, mais dans un état bien différent, et tout autre qu'elle ne se le promettait. Car aussitôt qu'elle eut répondu au saint homme avec tant d'insolence, elle fut possédée du diable; et le saint abbé étant mort le vendredi suivant, elle fut amenée à son tombeau pour être délivrée des esprits malins par son intercession, ce que le saint ne refusa point après les longues prières qui lui furent adressées.

Mais ce n'est pas aux seuls ornements que la vanité des femmes s'arrête, elle les porte à se placer sur des bancs, ou d'autres lieux élevés, s'y faisant voir pendant qu'un Dieu cache toutes ses grandeurs sous le voile des espèces de la divine Eucharistie. Les séraphins, ces esprits si sublimes, s'abaissent, se voilent en sa divine présence. Le démon, dit saint Bernard, qui a voulu paraître, s'est malheureusement précipité dans les enfers. Oh! que bienheureux, s'écrie saint Ephrem, est celui qui se rend semblable aux chérubins et séraphins, dans l'imitation de leurs profonds anéantissements! Les désordres de ces femmes passent encore plus avant; elles se placent quelquefois dans le chœur, et se mettent dans les siéges des prêtres ou des religieux, servant de distraction ou de tentation à ses ministres : d'autres fois elles entrent dans le sanctuaire même, et se font voir au prêtre qui est à l'autel, comme si elles voulaient le distraire de l'attention qu'il doit donner aux redoutables mystères qu'il célèbre.

Ce n'est pas tout : leur vanité ne se lassant pas de toutes ces irrévérences dans la maison de Dieu, elles y ajoutent la nudité honteuse de leurs gorges, de leur sein, de leurs épaules ou de leurs bras, et de la sorte, elles déclarent à Dieu une guerre ouverte et publique. O malheureuses créatures, qu'il serait à désirer que vous fussiez tombées mortes en sortant de vos maisons, plutôt que de venir d'une si cruelle manière braver le Souverain de toutes choses jusque dans sa propre maison. Vous y faites ce que les diables n'oseraient y entreprendre, ni faire avec tant d'insolence. Oh! si vous saviez les outrages que vous faites à Dieu! Il est, ce grand Dieu des éternités, il est présent avec l'âme qu'il a prise, son corps et son sang, se faisant homme dans ces lieux tout consacrés à son culte, où vous paraissez pour soutenir le parti du diable contre sa divine majesté. C'est là où avec vos nudités, dont plusieurs dames infidèles rougiraient et que les saints Pères appellent les soufflets de l'enfer, vous allumez le feu de la convoitise, travaillant à éteindre le feu divin que le Fils de Dieu est venu apporter en terre. Ah! disait cet adorable maître, et que veux-je sinon que ce feu brûle. Mais que ne fait-il pas dans le très-saint sacrement de l'autel pour l'allumer dans les cœurs? Ah! c'est là où il nous montre bien qu'il est le Sauveur de nos âmes; et misérables partisans du démon que vous êtes, avec les dé-

testables attraits que vous donnez aux sens, vous faites fouler aux pieds son précieux sang et en rendez le prix inutile. Il est sur nos autels, cet aimable Sauveur, pour y gagner les cœurs à son pur et divin amour, et vous venez en sa divine présence pour les lui disputer. Il réside dans nos tabernacles pour y écouter les humbles prières de ses pauvres créatures, et pour les réconcilier à son Père par une véritable contrition de leurs péchés et un sincère esprit de pénitence; et vous vous faites voir servant au diable pour donner des distractions par vos vains ornements et maudites nudités, et pour être cause de nouveaux crimes, le diable faisant par vous ce qu'il ne pourrait par lui-même.

Mais ce n'est pas votre dessein, direz-vous; vous n'y pensez pas, et vous y devez penser. Ceux qui ont crucifié celui que vous reconnaissez pour votre Dieu, n'avaient pas le dessein de crucifier un Dieu : ils ne le savaient pas, ils ne le connaissaient pas, ils ne savaient ce qu'ils faisaient ; mais ils le devaient savoir, et ils étaient inexcusables dans leur aveuglement. *Les pécheurs*, dit l'Apôtre, *crucifient eux-mêmes le Fils de Dieu de nouveau, et lui font souffrir l'opprobre* (*Hebr.* VI, 6); ce n'est pourtant pas, généralement parlant, leur dessein. Malheur à vous dans vos ténèbres, car vous les aimez mieux que la lumière ; parce que vos œuvres sont mauvaises, et c'est le sujet de votre condamnation. Nous ne disons rien de ces libertins et libertines qui viennent à dessein dans les temples pour y donner ou recevoir l'amour de la créature. Leur crime est trop énorme pour y penser, et, à plus forte raison, pour en parler. Nous remarquerons seulement que le grand saint Jean Chrysostome a dit de ces gens : qu'ils font de la maison de Dieu un lieu infâme. La créature peut-elle pousser son insolence plus loin contre son Créateur ? Après ce que saint Jérôme a écrit des châtiments effroyables d'une personne qui avait élevé dans le luxe des vains ornements une jeune demoiselle, nous pouvons écrire ici ce que l'on a rapporté dans la vie d'une sainte personne qui, se plaignant un jour à notre bon Sauveur du scandale que causait une dame dans l'église où elle était, par l'excès de la vanité de ses habits, et peut-être de ses nudités, il lui fit connaître que dans peu elle en serait punie éternellement; et cette dame, qui était jeune, mourut un peu après.

Mais écoutez, dames mondaines, voici ce que Dieu dit par l'un de ses prophètes : *Femmes comblées de richesses, levez-vous et entendez ma voix. Filles qui vous croyez si assurées, prêtez l'oreille à mes paroles ; dans quelques jours votre assurance se changera en un grand trouble. Tremblez, femmes riches, pâlissez audacieuses, dépouillez-vous de vos ornements, couvrez-vous de confusion et revêtez-vous de sacs. Pleurez vos enfants et pleurez votre terre* (*Isa.* XXXII, 9-13) ; car enfin le jour viendra, et peut-être bien plus tôt que vous ne pensez, où il faudra quitter et être dépouillées de toutes choses, et être jetées dans un sépulcre pour y servir de nourriture aux vers et aux serpents. Le jour viendra que vous paraîtrez devant ce juge terrible que vous avez si insolemment attaqué.

Cependant continuons à remarquer les désordres qui se commettent dans la maison de Dieu, pour crier incessamment contre un mal si funeste. Il y a d'autres femmes qui y portent de petits enfants, qui n'ont pas l'usage de raison, y servent d'un sujet continuel de distraction aux autres, par les cris ou les jeux de ces petites créatures. Nous avons rapporté que saint Jean Chrysostome avait la grâce de voir sensiblement les saints anges proche des autels, mais il faut ajouter ici qu'il les voyait aller de tous côtés dans l'Eglise pour y tenir dans le respect les personnes qui y étaient, et particulièrement les ecclésiastiques. Nous lisons au contraire dans les Vies des Pères, que l'un de ces saints aperçut les démons qui n'oubliaient rien pour y distraire ceux qui y priaient. C'est ce que font ces femmes avec leurs enfants, qui en cela sont malheureux quoiqu'ils ne pèchent pas, n'ayant pas encore du tout l'usage de raison, en ce qu'ils servent d'instruments aux démons pour désoccuper de Dieu les âmes qui font leurs prières.

Il est vrai que ces femmes objectent qu'elles ne peuvent pas les tenir dans le silence, ou la modestie. Mais pourquoi donc les porter à l'Eglise ? Si elles ont des filles assez âgées, ou des servantes pour les garder, pendant qu'elles assistent au saint sacrifice de la messe, elles les doivent laisser dans leurs maisons; et ensuite étant retournées envoyer leurs filles, ou leurs servantes, pour s'acquitter aussi du commandement de l'Eglise. Si elles n'ont personne, qu'elles en usent comme elles font lorsqu'elles vont aux marchés ou à d'autres affaires, et où elles ne les portent pas. Mais c'est un artifice du diable pour profaner la maison de Dieu, il donne des mouvements pressants à ces mères pour porter leurs enfants à l'église, et où elles badinent incessamment. Si elles prétextent que c'est pour entendre la messe, c'est une illusion pour celles qui ne les peuvent pas tenir sans jouer et badiner avec eux, puisque non-seulement elles ne sont pas appliquées à Dieu, mais qu'extérieurement elles ne gardent pas le respect; et que de plus elles servent d'obstacle aux autres personnes pour la bien entendre. L'on voit de ces femmes promener leurs enfants dans la maison de Dieu, ou les y laisser courir quand ils peuvent marcher, jeter des clefs, ou en faire du bruit pour leur servir de divertissement, frapper sur des siéges, rouler de petites boules, et faire cent autres badineries, qui assurément sont de grands empêchements à l'attention que l'on doit à Dieu, pour toutes les personnes qui voient ou entendent ces choses. Les chapelets même qui sont consacrés spécialement à la prière, sont les instruments

ordinaires des jeux de ces femmes avec les enfants : il y en a même qui les mènent à l'église pour les apprendre à marcher : et il semble que les démons n'oublient rien pour causer en mille manières la profanation de la maison de Dieu par le moyen de ces créatures, qui en font un lieu de récréation, et qui, par un instinct singulier que l'on peut juger leur être donné au moins en partie par ces esprits d'enfer, y portent leurs enfants avec activité et empressement en toutes sortes de temps durant la messe et les offices divins, et dans les autres heures. Nous lisons dans la Vie d'une sainte personne, l'indignation que Notre-Sauveur lui marqua pour ces irrévérences; et nous sommes témoins de la punition qu'il en a faite dans une église où nous étions : où nous remarquâmes qu'un serviteur de Dieu et de sa très-sainte Mère, ayant repris l'une de ces femmes qui y badinait avec son enfant environ une heure ou deux après midi, et elle faisant peu d'état de la correction qui lui était faite, tout à coup son enfant fut réduit dans une telle extrémité, qu'elle fit de grands cris, disant que son enfant se mourait. Aussi saint Augustin estime que la plus petite irrévérence dans les lieux saints est une grande injure à Dieu, et aux saints anges qui y sont présents.

Si nous ne sommes pas pénétrés de cette vérité, ce sont les épaisses ténèbres qui nous environnent, qui nous la cachent. Oh! combien de fautes qui nous paraissent très-légères, sont beaucoup considérables aux yeux de Dieu et des saints, qui les regardent par sa pure et divine lumière. Disons encore ici avec une extrême douleur ce que nous avons vu en différentes provinces, et dans les églises les plus considérables du royaume, et d'autre part les mieux réglées, des enfants raisonnablement âgés, s'en servir comme d'une place publique pour y jouer. Un Dieu mériterait bien sans doute que l'on veillât à ces déréglements, et apparemment si de temps en temps on en châtiait quelques-uns, ce serait le moyen d'y apporter un bon ordre. Celui que l'on observe dans l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet de Paris, ne peut être assez loué, pour tenir les enfants dans la modestie, et dans l'application à la prière pendant les offices divins. On les assemble dans un lieu qui n'est destiné que pour cela, où ils ont tous des heures ou des chapelets pour prier; et il y a un ecclésiastique toujours proche d'eux qui veille exactement sur toutes leurs actions, et qui n'y souffre aucune indécence sans être châtiée. Pourquoi dans les lieux où ils se comportent avec tant d'irrévérences qu'ils y jouent même, comme nous le venons de dire, quoi que ce soit hors le temps des offices, ne destine-t-on pas quelque ecclésiastique ou autre personne sage, pour y prendre garde, et empêcher ces désordres ?

C'en est encore un très-considérable que d'y amener des chiens, qui, quelquefois se trouvant plusieurs ensemble, courent, jouent, ou se mordent, et sont un sujet continuel de distraction. Si l'on dit qu'ils demeurent près des personnes sans faire bruit, c'est toujours un défaut de respect que de leur donner l'entrée dans la maison de Dieu; et l'on doit savoir que c'est l'une des fonctions des moindres ordres que l'évêque donne à ceux qui s'engagent dans l'état ecclésiastique, d'empêcher cet abus. Dans les premiers temps où il y avait toujours à la porte une personne pour empêcher qu'aucun chien ou aucun autre animal n'y entrât, Dieu était le même que celui que nous avons présentement, et il est de sa nature immuable : est-ce qu'il ne demande pas de nos jours les mêmes vénérations ? Oh! si notre bon Sauveur s'est servi d'un fouet pour chasser de la porte d'un temple, qui n'était que la figure des nôtres, des hommes qui le profanaient, ne se trouvera-t-il point des personnes qui au moins aient le même zèle pour chasser des chiens qui souvent entrent jusque dans le sanctuaire ?

Cependant l'on est si insensible pour ce qui nous devrait toucher infiniment, ce qui regarde l'honneur de Dieu, que j'ai vu en de certains lieux un si grand nombre de chiens dans les églises, courant de tous côtés, qu'à peine les prêtres pouvaient-ils avoir l'attention requise aux divins mystères, et néanmoins cela arrivait tous les jours sans que personne pensât efficacement à y apporter le moindre remède. O misère du péché, où trouverait-on une personne qui souffrît la même chose dans sa salle ou dans sa chambre; et il faut, ô mon Souverain, que vous le souffriez. Après tout, l'on pensera être justifié, lorsqu'on dit que ce sont ces animaux qui suivent, comme si l'on n'était pas dans l'obligation et le pouvoir de les empêcher, les faisant enfermer. J'ai eu la consolation en Notre-Seigneur, et je n'en sais point d'autre véritable, d'avoir vu une grande princesse qui ne manquait jamais de donner cet ordre. Il y a des dames qui ont de la peine à le faire, parce qu'elles ont trop de tendresse pour leurs chiens; elles les veulent avoir auprès d'elles, elles ne pourraient pas souffrir qu'on leur fît la moindre peine, ce qui leur arriverait s'ils étaient enfermés, c'est-à-dire, que ce sont des dames bien naturelles, mais peu chrétiennes, qui savent bien peu la première leçon qu'elles ont dû apprendre dans l'école du Fils de Dieu, le renoncement de soi-même ; mais qu'elles sachent que la nature corrompue n'entrera jamais dans le ciel ; et qu'elles apprennent à y mourir, vivant d'une vie surnaturelle, si elles veulent avoir quelque part dans le royaume de Dieu. Chose étrange, mais terrible, que la considération d'une tendresse pour un chien l'emportera par-dessus le respect que l'on doit au Créateur du ciel et de la terre. Il s'est trouvé même des personnes consacrées à Dieu, qui portaient ces animaux dans leurs manchons en hiver à l'église, lorsqu'elles y allaient chanter le divin office. Ces cavaliers ou gentilshommes qui y mènent leurs chiens de chasse, ou y font porter leurs oiseaux, en rendront un

compte terrible au juge redoutable, qui prononcera leur sentence au jour de leur mort.

## CINQUIÈME HORREUR.

### Chapitre V.

### *Les profanateurs des églises sont les plus cruels ennemis du divin amour.*

Ce n'est pas une chose surprenante dans la nature corrompue de trouver une personne qui en maltraite une autre, dont elle est beaucoup offensée, quoique cela soit étonnant dans le christianisme, où notre divin Maître nous ordonne d'aimer ceux qui nous haïssent. Mais ce qui serait bien étrange, c'est de voir des gens en outrager d'autres dont ils reçoivent mille bienfaits, et qui leur donnent tous les témoignages d'une amitié la plus sincère, et abuser même des effets les plus pressants de leur affection pour les offenser davantage. Une conduite si inhumaine, sans doute, causerait une extrême horreur ; et c'est néanmoins celle que tiennent les profanateurs des églises.

O mon âme, arrêtons-nous ici pour la considérer ! Laissons-nous aller aux plus puissants mouvements de la grâce pour être vivement pénétré de la grandeur de ce mal, qui est l'horreur des horreurs. Mais comment le concevoir ? Il faudrait comprendre, ce qui ne se peut pas, et la dignité infinie, et l'amour infini du Dieu de toute majesté, qui réside corporellement sur nos autels ; il faudrait savoir ensuite que ce Dieu infini qui nous aime infiniment, a choisi la divine Eucharistie, comme le règne, le triomphe et la consommation de l'excès de son amour envers de chétifs néants, et des néants qui sont ses ennemis.

Il serait nécessaire de pénétrer à fond ces divins excès, et de méditer dans la pureté de la plus sainte lumière, combien est grande la distance du tout et du rien, du Créateur et de la créature ; de méditer dans un profond recueillement les conduites de l'amour d'un Dieu envers les hommes ses ennemis. Son amour infini l'ayant obligé à se faire homme comme eux, pour les tirer d'un abîme de maux qui ne se peuvent penser, et qui n'ont point de fin, et pour leur acquérir un bonheur éternel, ces malheureux lui ont fait perdre la vie au milieu d'une infinité de douleurs et de peines. Après cela il semble bien que c'est fait du monde, ou qu'au moins le monde ne l'aura plus : et voici ce qui fera l'étonnement de toute l'éternité glorieuse. Non-seulement ce tout-puissant Souverain du ciel et de la terre demeurera encore avec ces barbares, mais il y demeurera en toutes sortes de lieux.

Encore auparavant qu'il en eût été crucifié, il n'était que dans la Judée ou la Galilée ; après qu'ils l'auront fait mourir, et qu'il aura répandu pour eux jusqu'à la dernière goutte de son sang, il sera en toutes sortes de royaumes, de provinces, de villes et de villages, et ce sera avec des hommes qui ne l'outrageront pas comme les Juifs, qui ne savaient ce qu'ils faisaient, mais avec une pleine connaissance qu'il est le Seigneur de la gloire. Davantage, ce ne sera pas pour quelques années, mais jusqu'à la consommation des siècles.

O amour, ô amour de mon Dieu, que vous êtes admirable ! comment ici ne se pas perdre dans un abîme d'étonnement : ce Dieu qui connaît toutes choses, ne savait pas seulement la manière barbare dont ses créatures l'avaient traité ; il savait tous les maux qu'il en devait recevoir jusqu'à la fin du monde. Il avait une vue très-distincte de toutes les profanations qui se commettaient dans tous les lieux où son amour incompréhensible l'obligerait de résider, et cet amour vraiment incompréhensible ne se rebute de rien. Dans cette vue la séraphique Thérèse s'écrie dans un transport de la divine charité : O Père éternel, si vous laissez faire ce Fils bien-aimé, il va encore s'abandonner à de nouveaux outrages, et plus cruels incomparablement que les premiers.

Car qui en pourrait jamais exprimer, et la grandeur, et la multitude ? Oh ! qui pourrait compter toutes les irrévérences qui se sont commises dans toutes les églises de la terre, depuis plus de mille six cents ans, et celles qui se commettront jusqu'à la fin du monde ? ce nombre ne peut être su que de Dieu seul qui les souffre, leur énormité ne peut être comprise que de Dieu qui en est offensé et qui les endure par ceux qui font profession d'être ses disciples. O mon débonnaire Sauveur ! c'est ici que vous pouvez bien dire avec votre Prophète : *Si c'eût été mon ennemi qui m'eût fait des imprécations, je l'aurais souffert : et si celui qui me haïssait eût parlé de moi avec insolence, je me fusse retiré de devant lui. Mais c'est vous qui n'étiez qu'un cœur avec moi, et mon intime ami ; qui mangiez avec moi une nourriture délicieuse.* (*Psal.* LIV, 13-15.) Ah ! qu'elle est bien autre que celle de la manne ; car ce n'est plus un pain fait de la manne des anges, c'est le corps de Jésus formé par l'opération du Saint-Esprit dans les entrailles de la toute pure Vierge. O hommes cruels et dénaturés, est-ce ainsi que vous reconnaissez les excès de la charité incompréhensible d'un Dieu envers vous ? entendez cette vérité que je vas vous dire : Si Dieu vous avait moins aimés, il ne serait pas tant offensé : si vos ingratitudes sont excessives, c'est parce que son amour est dans l'excès.

Ah ! n'oubliez pas comme cet ancien peuple les merveilles qu'il fait pour vous, afin que vous ne deveniez pas une race corrompue et rebelle, une race qui n'a point redressé son cœur, et dont l'esprit n'a point été fidèle ; qui ne se souvient point des choses admirables et prodigieuses qu'il opère en sa faveur ; de ses bienfaits, et qui ne laisse point de pécher contre lui et d'irriter sa colère. N'amassez plus iniquité sur iniquité, n'ajoutez plus de nouvelles blessures aux plaies de votre doux Sauveur. Ses plaies ne vous semblent-elles pas assez grandes, ou assez nombreuses, lui en voulez-vous faire encore de nouvelles ? N'a-t-il pas assez reçu

de coups de fouets, voulez-vous encore le flageller par vos profanations barbares? Il est les jours et les nuits sur les autels pour vous entendre, pour recevoir vos prières, pour vous consoler, pour vous combler de ses plus grandes grâces, pour se donner lui-même à vous, pour vous servir de nourriture par son divin corps et son précieux sang. Ah ! des amours si excessifs ne serviront-ils qu'à augmenter la dureté de vos cœurs, des amours que jamais créature mortelle n'aurait pu s'imaginer, des amours que les plus sublimes esprits du ciel n'auraient jamais pu penser.

La divine parole nous apprend que dans le temps de l'institution du sacrement de son amour, c'était pour lors qu'il était livré. O mon Sauveur, présentement que vous demeurez continuellement avec nous dans ce sacrement, n'est-ce pas le temps que vous êtes plus méprisé ; le révérend P. Amelot, personnage d'une profonde érudition, et d'une singulière piété, a écrit en la vie de la vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse Carmélite à Beaune, qu'un jour Notre-Seigneur lui découvrant l'état de son cœur divin, et sa bonté sans bornes ni limites envers les hommes, et lui parlant de ceux qui profanent le sacrement de son amour, lui dit : Ils m'estiment pour une chose de néant, et ils me craignent moins que ne firent les Juifs qui me causèrent la mort. Regarde combien mon cœur fut blessé lorsque Judas m'appelant son ami me trahit par un baiser. Ils renouvellent la plaie que je reçus pour lors dans mon cœur. Ah, mon divin Maître ! vous seul savez combien cette plaie, que vous avez reçue une seule fois en votre douloureuse passion, se renouvelle tous les jours. Oh ! quel nombre, et sans nombre, de Judas depuis tant de siècles ! et combien y en aura-t-il dans ceux qui nous suivront? Mon cher lecteur, à cette vue votre cœur ne s'amollit-il point? sera-t-il sans tendresse pour un Dieu si aimant, et si peu aimé? Pourra-t-il retenir la dureté qu'il a eue par le passé? lui arrivera-t-il encore de se laisser aller aux plus petites irrévérences en la présence de son divin corps? Pensez-y bien, et après y avoir bien pensé, ne négligez rien pour apporter des remèdes efficaces à ces irrévérences que vous pouvez faire, et que commettent les autres.

Souffrez que je vous demande ici si les offenses commises contre un Dieu fait homme, dans le temps de sa passion, si jamais vous l'avez médité avec attention, ne vous ont point touché. Certainement il est bien difficile de n'être pas sensible aux outrages qu'il a endurés, si on les considère avec réflexion. Mais savez-vous bien que le sacrement de son amour en est le mémorial ; ce qui fait dire à saint Ambroise que l'Eglise célèbre tous les jours les obsèques de son Sauveur. Ah ! donc les profanations que vous en faites, et que les autres en font, ne vous toucheront-elles point? Mais voici une profanation qui s'en fait, qui est bien étonnante. Quoique l'Eglise, comme nous venons de le dire, célèbre tous les jours la mémoire de son Sauveur, il y a néanmoins de certains temps où elle y est appliquée d'une manière plus spéciale, comme la semaine sainte; et c'est pour lors que les irrévérences sont plus grandes.

Considérez ce qui se passe pour ce sujet dans le temps de l'office que l'on appelle vulgairement *les Ténèbres*, dans les derniers jours d'une semaine si sainte, lorsqu'il y a quelque belle voix qui en chante les leçons, et qu'il s'y trouve une musique agréable. Plusieurs se rendent à l'église de bonne heure, pour y avoir leur place, et le même désordre que nous avons remarqué quand nous avons parlé de ceux qui viennent entendre le sermon, s'y trouve, et avec des particularités assez considérables, puisque c'est dans un temps où toute l'Eglise est occupée du souvenir de la passion de l'adorable Jésus. En vérité c'est bien une marque que nos cœurs sont plus durs que les rochers, puisque dans ce temps-là même ils sont si insensibles à l'amour d'un Dieu qui les a sauvés, qu'à peine y faisons-nous réflexion. Hélas ! on pense, et l'on parle de toute autre chose. L'on voit une multitude de personnes causer, et parler ensemble à l'ordinaire, et dont une grande partie continue à parler, pendant même que l'on récite l'office. Mais à peine la belle voix commence-t-elle à se faire entendre, chantant une leçon, que vous voyez tout le monde attentif à l'entendre. Pour lors il se fait un silence universel de toutes parts; et aussitôt que la leçon est finie, chacun recommence à parler, et il se fait un bruit général de tous côtés. O désordre lamentable que l'on ne pourrait jamais croire, si la malheureuse expérience que nous en avons ne nous laissait plus lieu d'en douter.

La satisfaction du plaisir des oreilles l'emportera donc par-dessus toute la considération que l'on doit avoir pour un Dieu, et pour l'excès de son amour envers nous. Mais quand sera-ce que nous mortifierons nos sens, nous qui en qualité de Chrétiens devons mener une vie crucifiée, si ce n'est dans les jours de la grande mémoire des peines immenses du divin Crucifié? Chercherons-nous toujours de vains plaisirs jusqu'aux pieds du corps du Sauveur, qui a été déchiré par tant de supplices pour l'amour de nous? Mais quelle cruauté d'y porter la profanation ! O hommes, que vous connaissez peu l'infinie majesté de Dieu ! que vous savez peu ce que c'est que de ne pas garder le respect en sa divine présence ! une âme un peu éclairée de la pure lumière, souffrirait tout plutôt que d'y proférer une seule parole non nécessaire, plutôt que de se laisser aller à la moindre distraction volontaire. Une personne d'une vertu éminente, qui par une conduite spéciale souffrait beaucoup pour les irrévérences qui se commettent dans les églises, sentait ses peines augmenter d'une étrange manière, lorsque l'on y allait pour avoir le plaisir d'y entendre les belles voix. Ce lui était une souffrance extrême d'y

voir la moindre immodestie : et elle découvrit la tromperie d'une créature qui passait pour sainte, parce qu'elle ne l'y voyait pas assez respectueuse.

Il y faut trembler pour peu de lumière que l'on ait de l'Etre suradorable du grand tout; et tout cœur doit s'y consumer du divin amour, pour peu de connaissance que l'on ait de ses bontés inénarrables. La musique à la vérité est louable quand elle sert à élever l'esprit à Dieu; et c'est la fin de l'Eglise dans l'usage qu'elle en fait. Mais malheur à nous dans la corruption où nous vivons, qui est si ordinaire presque en toutes choses, et particulièrement dans ce qui est agréable aux sens. Au lieu de nous élever à Dieu par l'usage que nous en faisons, nous nous en servons pour nous plonger en nous-mêmes. L'on rapporte qu'au milieu d'un concert fort harmonieux de plusieurs belles voix, où il s'en trouva une fort désagréable et enrouée, l'on entendit une voix céleste qui dit, que c'était la seule que Dieu écoutait, et qui lui était agréable : parce que le cœur de la personne était appliqué à notre Sauveur, pendant que les autres étaient occupés vainement de la beauté de leurs voix, ce qui n'est que trop ordinaire. Hélas! faut-il que dans les honneurs mêmes que l'on rend à Dieu, la créature s'y cherche, s'y trouve; et qu'au lieu des véritables louanges qu'elle lui doit donner, elle le déshonore par de nouvelles offenses. Après cela je laisse à juger si spécialement pendant les ténèbres de la semaine sainte, il est à propos d'y donner des musiques si agréables; puisque par l'usage corrompu que l'on en fait, elles servent d'occasion à tant de profanations si indignes de ceux qui portent le nom de Chrétien, et qui font profession d'être les disciples de Jésus-Christ.

Mais ce n'est pas là que s'arrête l'effroyable dureté du cœur des Chrétiens. Lorsque le corps du Fils de Dieu paraît exposé sur nos autels, c'est lorsqu'elle paraît davantage : lorsqu'il se fait voir dans le triomphe de son amour, c'est dans ces temps que nos ingratitudes éclatent. Ingrates créatures que nous sommes, n'entrerons-nous jamais dans les justes reconnaissances de la charité sans bornes de l'aimable Jésus. Une présence sensible des espèces, sous lesquelles ce Dieu caché réside, n'est pas encore suffisante de tenir les hommes dans le respect. Il y en a plusieurs à la vérité qui s'y tiennent avec recueillement; mais combien y en a-t-il qui y commettent des irrévérences? C'est ce qui a obligé de grands prélats à ne pas permettre l'exposition si fréquente de ce corps adorable, parce que, dit un savant archevêque dans ses statuts synodaux, ce n'est pas tant l'exposer que le prostituer. Il y a certains lieux où il semble qu'il suffit d'avoir des indulgences, pour en avoir l'exposition : en d'autres toutes sortes de confréries, et de tous les métiers pensent qu'on leur doit accorder dans leurs fêtes. La première fois qu'il a été exposé en la cathédrale de Paris, a été l'année 1627. Il y a encore des cathédrales dans lesquelles on ne l'expose jamais. Ce n'est pas que nous voulions en rien contredire l'usage présent, qui a été introduit saintement, et par l'esprit de Dieu, puisqu'il est autorisé par l'Eglise ; mais nous soupirons sur les abus que l'on en fait. Quelquefois même il demeure sur nos autels sans aucun ecclésiastique qui le garde et sans presque autres personnes qui lui rendent leurs adorations, quelquefois des ecclésiastiques parlant, et s'entretenant avec des séculiers; des enfants badinant, jouant et courant en sa divine présence. Au moins il serait bien juste qu'il fût gardé avec de profonds respects, qu'il y eût plusieurs cierges allumés sur l'autel, que l'on veillât avec soin ; qu'aucune personne, soit celles qui sont âgées, soit les enfants, n'y commissent pas la moindre irrévérence.

Or c'est ce qui ne se peut presque pas faire lorsque le peuple s'assemble pour le sermon, à raison de l'aveuglement qui règne dans la plupart des esprits, et de la dureté des cœurs. Il n'est pas aisé d'imprimer le respect dans les loueurs de chaises, dans les laquais qui les gardent, et dans la multitude du peuple qui s'assemble. C'est pourquoi je sais des diocèses, ou dans la permission que l'on donne d'exposer le très-saint sacrement de l'autel, l'on excepte toujours le temps que l'on s'assemble pour le sermon. Et de vrai j'ai de la peine à concevoir l'usage contraire, et en voici la raison. A même temps que le prédicateur monte en chaire, on le voile (ou selon ceux qui sont plus versés dans les rubriques, on le devrait mettre dans le tabernacle), et le prédicateur ne commence point à prêcher qu'il ne soit voilé. Cependant le prédicateur ne parle pas de nouvelles, ni d'autres choses indifférentes; il n'ouvre sa bouche que pour annoncer les louanges de ce Dieu caché, et pour en soutenir les divins intérêts. Durant ce temps-là tout le monde est dans le silence et dans le respect. Il suffit qu'un seul homme ouvre sa bouche pour parler devant ce corps adorable, quoique pour sa seule gloire, afin que l'Eglise ordonne qu'on le voile. Comment donc le laisser exposer aux irrévérences des loueurs de chaises, des laquais et de tant d'autres personnes. Dieu nous préserve d'agir par routine et par coutume sans considérer ce que nous faisons. Oh! que peu de personnes y pensent avec une attention vraiment chrétienne. J'ai vu arriver de grands princes lorsque le corps du Dieu de toute grandeur était exposé ; et à même temps la plupart de ceux qui étaient à l'Eglise tourner le dos à ce Souverain du ciel et de la terre, monter sur leurs chaises pour voir ces grands du monde en parler, s'en occuper, ce qui excitait un murmure universel de tous côtés. O mon Dieu! que l'on garderait bien d'autres mesures si l'on était dans la chambre d'un monarque, et qu'il fît l'honneur d'y entretenir ceux qui y seraient. On ne lui tournerait pas le dos de la manière, on serait très-éloigné de quitter son entretien pour parler à quelque autre.

Mais il faut le dire avec la dernière douleur, c'est que Dieu qui aime infiniment, n'est point aimé Les saints qui étaient pénétrés de sa divine lumière ont passé leur vie dans les gémissements à cette vue. L'on en a rencontré en des lieux écartés, qui, considérant un mal si terrible répandaient tant de larmes, et soupiraient si puissamment qu'ils paraissaient en devoir mourir : état bien opposé à celui de tant d'ingrats, de tant de barbares qui sont tout à fait insensibles au divin amour. Hélas le Dieu de l'amour et qui est l'amour même demeure les jours et les nuits dans ses saints temples, les bienheureux esprits du ciel lui tiennent compagnie, comme nous l'avons dit ci-devant; il n'y est pourtant pas pour les anges, c'est pour les hommes, et les hommes le laissent! Qui le pourrait jamais croire, si l'expérience ne nous le faisait voir tous les jours? Si un prêtre est une demi-heure à célébrer le très-saint sacrifice, l'on s'ennuie, l'on se plaint, on trouve ce temps long; l'on en cherche qui traitent les divins mystères avec précipitation, on y court avec ardeur. Après cela peut-on dire que l'on a de l'amour pour Dieu? Le peut-on penser sincèrement, je le demande? Est-ce que les personnes qui aiment ont de la peine à converser une demi-heure avec leurs amis et leurs amies. Saint Augustin se plaignait dès son temps d'une si effroyable dureté qui a passé même en proverbe : *Courte messe et long dîner.* Nous pouvons bien écrire ce qui se dit, ce qui se fait en riant, mais nous ne l'écrivons qu'avec horreur et avec étonnement. Hélas! est-il possible que ces duretés se disent, se fassent à l'égard d'un Dieu, et qu'on n'y fasse point réflexion?

Voilà les horreurs de ces ennemis du divin amour, qui servent d'occasion à plusieurs serviteurs et servantes de Dieu à trouver des moyens de lui faire incessamment des réparations d'honneur. Ainsi il s'en trouve qui passent des temps considérables, et le jour et la nuit, à tenir une fidèle compagnie à notre bon Sauveur au pied de ses autels; il s'en trouve qui y passent les nuits entières. Nous avons connu une bonne servante de Dieu et de son immaculée Mère, décédée depuis peu en la ville d'Evreux, qui, durant plusieurs années, a passé les nuits entières devant le très-saint sacrement de l'autel, dans une église de religieuses, et dans une oraison continuelle; mais l'une de ses occupations, durant ces longues veilles, était d'y faire des réparations d'honneur à notre divin Maître, ce qu'elle faisait la corde au cou, le cierge en la main, et quelquefois nu-pieds et nu-jambes, pendant les froids les plus rigoureux de l'hiver, criant miséricorde pour les irrévérences qui se commettent dans la maison d'oraison. La vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse Carmélite, faisait aussi de grandes réparations pour ces profanations; et le Fils de Dieu lui en ayant imprimé dans l'âme une très-vive douleur, il lui fit garder une retraite fort exacte l'espace de trois mois, dans laquelle il lui fit souffrir des tourments extrêmes pour ces affronts faits à sa divine majesté. C'est une dévotion à inspirer de tous côtés, quoique ce ne soit pas en la manière de ces âmes d'une vertu extraordinaire. L'on peut établir l'adoration perpétuelle de Jésus au très-saint sacrement comme elle se pratique en plusieurs diocèses, les prélats les partageant et assignant à chaque doyenné un ou plusieurs mois de l'année, dans lesquels toutes les personnes qui y sont en prennent les heures, et ce jour-là se confessant et communiant : en sorte que dans toutes les paroisses il y ait un ou plusieurs jours destinés pour cela, selon l'étendue des doyennés. Je sais des diocèses où, les pasteurs appelant à leur secours, pour célébrer ces jours avec plus de solennité, les autres pasteurs leurs voisins, et d'autres ecclésiastiques ou religieux, tous les peuples s'y confessent et communient, comme à la fête de Pâques. Et ce qui est de particulier et d'une bénédiction singulière est que les peuples ayant pour lors des confesseurs extraordinaires, ils se confessent avec plus de liberté : ce qui remédie à quantité de confessions sacriléges, spécialement dans les campagnes, où plusieurs, par honte ou timidité, n'ayant qu'un seul prêtre, qui est leur curé, pour se confesser, ou tout au plus deux, cèlent des péchés considérables. Nous avons eu la consolation, dans un voyage que la divine Providence nous a fait faire en Allemagne, d'y voir l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement de l'autel établie en différents diocèses; et M. le grand pénitencier d'Augsbourg nous assura qu'à l'occasion d'un petit livre, intitulé l'*Amour de Jésus au saint sacrement de l'autel*, qui a été traduit de notre langue en l'allemande, il y avait plus de quatre-vingt mille personnes de cette ville, et dans les autres lieux du diocèse, qui avaient pris des heures pour y rendre leurs adorations à notre bon Sauveur. Nous avons aussi appris, depuis peu, que l'on travaille à établir la même dévotion en Italie. Adorable Jésus, quand sera-ce que vous ferez luire sur toute la terre votre visage, afin que tous les peuples connaissent votre voie et votre conduite, que tous les peuples vous louent et vous rendent leurs hommages? Bénissez pour ce sujet votre terre, délivrez-la de sa captivité, remettez-en l'iniquité. Bénissez-la, comblez-la de vos bénédictions, afin que vous soyez craint jusqu'à ses extrémités. Apaisez entièrement votre colère, calmez tous les flots de votre indignation, faites-nous retourner à vous, donnez-nous la vie, et que tous vos peuples, toutes les nations entrent dans votre joie et dans votre allégresse; que le temps arrive où tous les hommes vous adorent en esprit et en vérité.

## SIXIÈME HORREUR

### CHAPITRE VI.

*Les profanateurs des églises sont des apostats de la foi.*

Si le grand Apôtre déclare (*I Tim.* v, 8)

que ceux qui n'ont pas soin de leurs parents, et surtout de leurs domestiques, ont renoncé la foi, nous pouvons bien dire la même chose, à plus forte raison, de ceux qui négligent le corps adorable d'un Dieu, les autels sur lesquels il repose, les vaisseaux sacrés et ornements qui servent à son ministère, les églises où il habite et les autres lieux consacrés à son culte; car, quoique ces Chrétiens dont parle l'Apôtre ne renoncent pas la foi par leurs paroles, mais par leurs actions, de même, quoique ceux dont nous écrivons conservent la foi, néanmoins l'on peut dire qu'ils en sont des apostats par leurs œuvres. Il est vrai que la foi peut être sans les œuvres (c'est la doctrine de l'Eglise); mais le Saint-Esprit nous enseigne, dans l'*Epître de saint Jacques* (II, 17-20), que si quelqu'un a la foi et qu'il n'ait pas les œuvres, sa foi lui sera inutile; et il le compare aux démons, qui croient aussi, quoique ce ne soit pas d'une foi infuse, mais naturelle. Ah! s'écrie ici saint Augustin, peut-on rien dire de plus fort, de plus véritable, et en moins de paroles? Que les profanateurs de nos églises entendent donc ici la voix du Saint-Esprit, qui leur crie : Montrez-moi votre foi, qui est sans les œuvres. O mon Seigneur et mon Dieu, est-ce vous croire, est-ce croire que vous habitez avec des excès d'un amour si prodigieux dans nos églises, et y commettre tant d'irrévérences? Oh! disent les hérétiques, si nous croyions que le corps d'un Dieu que nous adorons fût dans les temples, hé! que ne ferions-nous pas! O catholiques! vous qui le croyez, que ne devez-vous donc pas faire! Montrez, montrez votre foi par vos actions.

Je vous invite à rentrer en vous-mêmes, et à considérer avec toute l'attention possible que c'est Dieu, que c'est Dieu qui réside corporellement dans nos temples. Ecoutons, vous et moi, les exclamations d'un grand serviteur de ce Dieu de toute majesté et de son immaculée Mère, sur ce sujet. Voici, s'écrie-t-il, l'Agneau de Dieu, celui qui efface les péchés du monde; c'est ici qu'est le corps que la très-pure Vierge a porté neuf mois dans ses entrailles, ce corps qui a reposé en la crèche, qui a soupiré pour nous dans les persécutions, gémi sous le faix des douleurs et expiré en la croix. Mais considérez que ce corps, autrefois couvert de tant de honte, couvert de tant et de si profondes plaies, déchiré de tant de supplices, est le corps de Jésus-Christ ressuscité, tout environné de clartés radieuses, dont il est éclatant dans la pompeuse magnificence de sa gloire. C'est ce corps qui a plus de lumière lui seul que tout le paradis ensemble, que n'en auront tous les corps des bienheureux, pour faire un second jour dans l'éternité glorieuse. A la vérité, c'est ici où se rencontre le chef adorable de Jésus percé d'épines en tant d'endroits, mais plus brillant que mille soleils, et qui est le sujet des adorations des esprits glorieux; c'est ici où sont les mains percées de clous pour l'amour de nous, mais ce sont elles qui donnent le mouvement à toutes choses. Mais ce n'est pas encore ici où se rencontre cette âme grande et généreuse, cette âme illustre et glorieuse, pleine d'une grâce infinie et d'une sainteté excessive, parée de toutes les plus admirables clartés qui puissent tomber dans une âme : belle âme, la merveille du paradis! C'est encore ici où se trouve le Verbe, image vivante du Père des lumières, ce Dieu d'infinie majesté, devant qui croulent et tremblent les colonnes du ciel, devant qui mille mondes ne sont qu'un point, devant qui toutes les créatures ensemble du ciel et de la terre ne sont rien.

Après cela, comment croire ces grandes vérités et ne pas demeurer dans les églises avec crainte et avec tremblement? O prêtres du Seigneur, comment les croire et n'être pas saisis de frayeur en la célébration des divins mystères? Ah! dans quel état devons-nous être, quand nous tenons entre nos mains le corps d'un Dieu pour le mettre dans nos poitrines, ce Dieu devant qui les séraphins, parmi tous les éclats de leur gloire, se voilent la face de respect. Avec quelle pureté d'un amour saint et tout divin, avec quelles adorations, quels anéantissements de tout ce que nous sommes, devons-nous recevoir ce corps adorable sur nos autels? Avec quels soins devons-nous prendre garde aux plus petites irrévérences qui y pourraient arriver.

C'est dans cette vue, et pénétrés de l'honneur qui lui est dû, que nous avons dit et répété en plusieurs des livres que la divine Providence nous a fait donner au public, qu'il fallait apporter toute l'attention possible pour empêcher plusieurs irrévérences qui arrivent au sujet des particules des hosties consacrées, puisque ce corps d'un Dieu y est réellement. Que l'on ne s'étonne pas si nous en parlons tant de fois. Hélas! il ne nous en coûte que des paroles, et épargnerons-nous notre voix ou notre plume au sujet du respect qui est dû à une majesté suprême pour laquelle toutes les créatures devraient donner leur vie, ou laisser anéantir leur être.

Mais qui pourrait raconter tous les anéantissements épouvantables où un Dieu se réduit dans le sacrement de l'amour? Chantons ses louanges, invoquons son saint nom, publions ses ouvrages parmi ses pauvres et chétives créatures; souvenons-nous que son nom est grand, chantons lui des hymnes, parce qu'il a fait des choses magnifiques; que sa grandeur soit annoncée dans toute la terre. O maison d'Israël, tressaillez de joie et bénissez Dieu, parce que le grand, le saint d'Israël est au milieu de vous! (*Deut.* XXIII, 14.) Mais il y est, ce Dieu de toute grandeur, avec des humiliations qui ne se pourront jamais comprendre. Comme les particules se détachent des saintes hosties et que, sous la moindre, l'adorable Jésus y est réellement et corporellement; et que ce détachement arrive imperceptiblement de temps en temps en la communion des peuples, il en tombe par terre. O grand Dieu des éternités! que deviendra ici la créature? Eh!

comment après cela nous peut-il rester l'ombre de la moindre superbe? O cendre, ô ver de terre! où te mettras-tu lorsque ton Dieu est dans la poussière, et quelquefois sous nos souliers? O mondains, ô mondaines! comment paraître dans les lieux où il porte ces anéantissements avec vos vanités? Comment, Chrétiens, ne nous laissons-nous pas tous abîmer dans le néant devant un Dieu qui s'anéantit de la sorte? Mais ces humiliations lui arrivent souvent après que l'on a fait tout le possible pour les empêcher. Il est vrai, mais cependant elles ne laissent pas d'être des humiliations d'un Dieu. Mais il les prévoyait bien, il a bien voulu s'y assujettir. Ah! c'est ce qui jettera de l'étonnement dans toute la bienheureuse éternité.

O mon Souverain! quand ces abaissements infinis ne vous devraient arriver qu'une seule fois durant tous les siècles, tous les anges et tous les hommes ne devraient-ils pas faire tous leurs efforts pour tâcher de les empêcher? N'oublions donc rien pour y travailler de toutes nos forces avec le secours divin. L'on met des nappes en la communion des peuples, c'est ce qui ne remedie pas à ces divins anéantissements, car on n'en discerne pas les particules, à moins qu'elles ne fussent grandes; on ne s'applique pas à y regarder; on laisse tomber les nappes. Ceux qui ont écrit saintement et exactement de cette matière, comme Messieurs du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, disent qu'il faut avancer le ciboire près le menton, afin qu'il ne tombe rien par terre. Les balustres trop larges sont très-incommodes pour cela; et c'est à quoi il faudrait penser, et à prendre garde de ne pas tenir le ciboire fort éloigné des personnes qui communient, ce que font de certains, sans faire aucune réflexion sur les suites qui en arrivent. On peut un peu secouer la main dans le ciboire quand on sent des fragments tombés sur les hosties que l'on donne à la communion, et ne pas entièrement le remplir, de peur que le vent ou quelque autre accident ne les fasse tomber à terre.

On devrait, dans toutes les maisons de religieuses, avoir une espèce de patène ou plaque d'argent, aussi grande que la petite grille de la communion, pour y recevoir les particules quand elles y reçoivent le corps vivifiant du Sauveur, l'expérience faisant voir qu'il en tombe souvent dans les lieux où l'on en a l'usage. Mais afin que ce saint usage ait son effet, les religieuses doivent s'approcher de cette patène, et non pas s'en tenir éloignées, ce que j'ai remarqué en plusieurs lieux, en sorte que la patène soit au-dessous de leur bouche. Elles ne doivent pas élever la nappe qui est dessous avec leurs mains; elles doivent prendre garde à ne la pas toucher de leurs voiles, de peur d'enlever les particules sacrées. Le prêtre qui communie doit approcher le ciboire proche de la patène et ne pas laisser d'intervalle, et on doit disposer la grille de manière que cela se puisse faire facilement. Il faut avoir soin que les fenêtres du chœur soient fermées, ou les portes, de peur que le vent, venant à se renfermer dans la fenêtre de la grille, ne fasse tomber quelques saintes hosties. Après la communion, le prêtre emporte la patène ou plaque d'argent, la tenant de manière que rien n'en puisse tomber; ayant vu avec soin s'il y a des fragments, il les met dans le ciboire ou dans le calice. Il y a des lieux où une des religieuses, qui a communié la dernière, les prend avec la langue avec beaucoup de respect: et cela se fait pour obvier à la négligence de certains prêtres qui à peine s'appliquent à purifier ces patènes.

Voilà ce qui peut se faire dans toutes les maisons religieuses, et ce serait un remède universel, à l'égard de tous ces lieux, pour empêcher grand nombre d'irrévérences du corps du Fils de Dieu. S'il faut faire quelque dépense pour avoir une de ces patènes, qui doit être aussi grande que le passage de la fenêtre de la grille, c'est bien peu de chose. Et que ne devrait-on pas faire pour ce qui regarde immédiatement le corps d'un Dieu? Y a-t-il rien que l'on doive épargner? Nous trouvons bien le nécessaire pour tout ce qui regarde les nôtres. Et après tout, combien fait-on d'autres dépenses pour les autels et pour les ornements, dont la nécessité n'est pas si considérable? Messieurs les visiteurs et supérieurs peuvent bien rendre ce service à notre bon Sauveur par leurs ordonnances, et nous connaissons des personnes zélées pour son honneur, qui donnent aux pauvres monastères de quoi avoir ces patènes, quoiqu'il y en ait peu qui ne le puissent faire. Et c'est une des œuvres les plus glorieuses à sa suprême majesté.

Le respect infini que nous devons au corps du Fils de Dieu, nous presse encore de soupirer sur l'insensibilité des cœurs de ceux qui s'en disent les disciples, à l'égard des vaisseaux sacrés qui sont destinés à son service. L'on trouve des calices, des patènes, des ciboires d'étain, si peu propres, si noirs si pleins de taches, que l'on ne voudrait jamais se servir de rien de semblable à son usage. La petite aiguille ou broche, comme on l'appelle, qui ferme le ciboire, ne doit pas être de bois, mais d'argent. Certainement c'est traiter le roi du ciel bien pauvrement, d'en user d'une autre manière. Les tabernacles doivent être très-propres, et dans la décence digne d'une majesté souveraine qui y réside: et néanmoins souvent dans les campagnes ils sont dans un état qui marque assez le peu de foi de ceux qui en doivent prendre le soin. On ne trouve rien pour tout ce qui touche un Dieu, chez un grand nombre de pasteurs, de seigneurs, de gentilshommes, pendant que l'on trouve tout suffisamment et quelquefois abondamment pour toutes les choses qui leur sont nécessaires et même superflues. Comment les bénéficiers, qui ont de si amples revenus, qu'ils emploient à avoir des chevaux, des carrosses, des meubles magnifiques, pourront-ils voir et souffrir leur grand maître et leur Dieu en des calices, en des ciboires,

en des tabernacles de la sorte, au moins dans aucune paroisse qui dépende de leurs bénéfices? Peut-on agir de la manière, et avoir de la foi. N'est-ce pas même une chose étonnante parmi les Chrétiens, de le savoir dans cet état, en quelque lieu que ce puisse être de la terre, sans en même temps tout faire et tout donner pour l'en tirer? Tout ce qu'il y a de Chrétiens au monde ne devraient-ils pas s'épuiser, s'il était nécessaire, pour un sujet si juste et si divin? Ces gens qui consument tant de millions pour des bâtiments à loger de chétives créatures, des vers de terre, comment ne pensent-ils point à loger leur Créateur? Combien d'Eglises, d'autels, de tabernacles seraient richement ornés? combien aurait-on de calices, de ciboires d'argent pour la centième partie de ces dépenses extraordinaires? Il y a plus, la négligence en différents endroits est si extrême à l'égard du corps du Fils de Dieu, que l'on ne prend pas soin des clefs du tabernacle où il réside : on les laisse à l'Eglise, sous prétexte qu'elles sont cachées en de certains lieux, ce qui donne lieu à les prendre et à faire des profanations terribles. Oh ! que ces ecclésiastiques se donneraient bien de garde de laisser de la sorte la clef du coffre où est leur argent!

Les autels sont profanés par les personnes qui mettent dessus leurs chapeaux, leurs gants, leurs mouchoirs, et qui s'y appuient: et lorsqu'on les détruit, on ne les doit jamais employer à en faire des tombes, ou pavés des Eglises; parce que, dit saint Charles Borromée, tout ce qui a été consacré au culte de Dieu, ne doit jamais être employé à aucun autre usage. Ainsi il ordonne que les matériaux des églises détruites, soient convertis à une autre église, ou lieu dédié à Dieu. A plus forte raison donc les calices et ciboires rompus ne doivent pas être mis entre les mains des ouvriers pour être fondus et servir à des usages profanes. C'est encore une profanation de la sainteté des images de les tenir en des nudités honteuses, ce qui est sévèrement défendu par les conciles, ou de les habiller mondainement, et quelquefois avec des gorges et des bras découverts; ce qui est une invention diabolique, et qui fait horreur à Dieu et à ses saints. Les visiteurs devraient absolument les faire ôter des temples et aucune personne particulière ne les devrait garder. Cependant, ô ténèbres de ceux qui par leur profession sont des enfants de lumière, on aura de la peine à les ôter, parce qu'elles sont bien faites, parce qu'elles contentent les yeux, sans se mettre en peine des défenses de l'Eglise et sans considérer combien elles sont odieuses à notre bon Sauveur. Remarquons ici en passant, l'aveuglement de ces dames chrétiennes, dont les portraits paraissent avec des nudités honteuses. O chrétiennes de nom, et dans la vérité pires que les infidèles, quel compte aurez-vous à rendre au redoutable tribunal de Dieu? C'est encore faire une injure à la sainteté des autels, d'y voir des cupidons, des marmousets et choses pareilles dont quelques artisans se servent pour en orner les colonnes ou autres endroits.

Les ornements sont profanés par les armes que les seigneurs ou les autres personnes qui les donnent y font mettre : et c'est une chose pitoyable, comme le dit très-bien un pieux et savant auteur, de mettre sur ces ornements, sur les murailles des Eglises, et ce qui est surprenant sur les calices même, des armes qu'un gentilhomme ne voudrait pas porter, comme ils les font mettre sur leurs chariots, et sur la couverture de leurs mulets; en sorte qu'un prêtre à l'autel sera chargé des mêmes livrées que les animaux; ou les missels et chandeliers qui y servent, et sur lesquels il n'y doit rien avoir d'autre chose profane, ce qui est assez ordinaire sur les chandeliers. Les chasubles, aubes, nappes doivent être très-propres, il n'y doit rien avoir de déchiré; on ne les doit pas laisser traîner sur des coffres, non plus que de vieilles images indécentes dans l'église. Lorsque les ornements ou images ne servent plus, il faut enterrer les images dans le cimetière, et brûler les vieux ornements, et en jeter la cendre dans la piscine.

C'est une chose lamentable de voir en plusieurs lieux l'indécence des ornements. Si un maître habille son laquais, il veut qu'il soit vêtu honnêtement; mais enfin il ne faut pas se lasser de le redire, il n'y a que ce qui regarde Dieu qui est négligé. On trouvera sur des ciboires des voiles pitoyables, des corporaux, des palles, des purificatoires, des aubes, des nappes dans un désordre qui fait peur. Il est vrai que l'on aura soin d'avoir à sa table une nappe, des serviettes blanches et nettes, pendant que ce qui sert à la table du Seigneur du ciel et de la terre, est entièrement négligé. C'est néanmoins une doctrine constante parmi les théologiens, que c'est un péché mortel de célébrer avec des ornements notablement sales; aussi est-ce une injure considérable au divin maître, à qui l'on sert avec une indécence si indigne de sa haute majesté. On ne devrait jamais couvrir les palles d'étoffe, mais de linge, parce que se salissant, on ne peut les blanchir; et c'est un abus de permettre aux laïques de les toucher, puisqu'on doit garder les mêmes règles à leur égard, qu'à l'égard des corporaux et des purificatoires, selon les saints décrets.

Elles doivent être lavées, aussi bien que les corporaux et purificatoires, en trois eaux, par un ecclésiastique et en jeter l'eau en la piscine, puis les donner à blanchir à des personnes religieuses, ou autres personnes pieuses avec permission. Les vaisseaux dans lesquels on les blanchit, ne doivent servir à autre chose. On devrait aussi faire une lessive particulière pour le linge de l'église, comme les surplis, les nappes et essuie-mains, que l'on ne doit pas mêler avec le linge domestique, et en jeter la cendre dans un coin du cimetière.

Les églises sont profanées qui servent de colombiers, qui sont pleines d'ordures, d'a-

raignées, parce qu'on néglige de les balayer et dont l'on se sert comme d'un lieu de passage ; car enfin c'est la faire servir à un usage profane et elle ne doit être employée qu'au seul culte de Dieu. Quelques religieux ne faisant pas assez d'attention à cette vérité, pour abréger le chemin de ceux qu'ils reconduisent et qui les sont venus voir, les mènent par leur église et les y font passer et quelquefois même parlant et s'entretenant avec eux ; ce qui est indigne de la sainteté de la maison de Dieu. Jamais on ne doit souffrir que l'on y porte aucun ustensile, ou aucune autre chose profane, comme l'on remarque avec douleur en plusieurs endroits, la facilité du passage servant de prétexte, Notre-Seigneur nous en donnant l'exemple, dont il est écrit en saint Marc (II, 16), qu'il ne permettait pas que personne transportât aucun vase par le temple Il y a des lieux où il serait facile d'y apporter efficacement le remède, donnant ordre que l'on y fermât l'une des portes par où l'on passe, au moins lorsque l'on ne célèbre pas l'office divin. C'est un désordre que les murailles de la maison de Dieu servent à soutenir des arbres pour faire des espaliers que l'on y fasse des amas de fagots ou d'autres bois, ou que l'on y place des choses pareilles. Nous avons vu avec horreur, dans une ville célèbre, que les habitants d'une rue y jetaient toute la boue, dont l'abondance les couvrait presque jusqu'aux vitres. Etrange aveuglement de ces personnes, qui ne pouvant souffrir ces immondices proche de leurs maisons, veulent que la maison de Dieu en soit souillée : mais quel aveuglement de celles qui le permettent. Nous avons vu une cathédrale dont les murailles servaient à attacher les chevaux les jours de foire ou de marché. L'on voit publiquement dans l'une des premières villes du royaume, les murailles de l'église d'une célèbre paroisse, servir à y étendre et faire sécher des cuirs. Il y a des lieux où l'on vend des marchandises aux portes. Les édifices que l'on fait bâtir tout proche des temples et qui y tiennent, sont contre le respect qui leur est dû et les règles de l'Eglise.

Il faut dire la même chose des placards ou affiches que l'on met aux portes, qui donnent avis des choses profanes, et quelquefois ridicules. O grand Dieu ! où est le zèle de votre maison? C'en est une profanation continuelle, celle qui arrive par les quêteurs ou quêteuses qui demandent pour les prisonniers ou autres pauvres, qui passent les jours presque entiers dans ce lieu saint et terrible à s'y entretenir les uns avec les autres comme dans une maison séculière, et souvent avec moins de retenue, y parlant si haut, qu'on les entend des saints autels où l'on immole le Sauveur du monde. J'ai vu, où cela se pratique, dans une église qui n'est pas grande, ces gens qui par suite n'étaient pas éloignés du grand autel, non-seulement y parler incessamment durant la célébration de toutes les messes, mais y demeurer assis, et continuer leurs irrévérences, lors même qu'on montrait la divine hostie. Que l'on considère ici ce que notre Sauveur a fait autrefois. Comparons son zèle avec nos froideurs, et ne cessons jamais de nous étonner de nos insensibilités. L'on objecte que ces quêteurs et quêteuses demandent pour les pauvres ; mais faut-il pour cela que la maison de Dieu en soit incessamment profanée? Faut-il que la majestée d'un Dieu en soit méprisée? Pourquoi n'y aura-t-il pas des ecclésiastiques dans les paroisses, et des religieux dans les monastères qui veillent à leur faire garder le silence? Pourquoi les laisse-t-on dans l'église, et ne les met-on pas au dehors à l'entrée. Si ces gens ne sont pas si commodément, faut-il pour leur commodité qu'un Dieu en souffre? Les assemblées des marguilliers ou trésoriers, ou des frères que l'on appelle de la Charité, qui se font dans les églises, sont sagement défendues en quelques diocèses, à raison que, traitant de leurs affaires, de leurs confréries, ou rendant leurs comptes, cela se fait avec bruit, murmures, querelles et clameurs, et quelquefois même de hautes insolences, ce que nous avons remarqué plusieurs fois. C'est pourquoi il y a des statuts synodaux qui ordonnent que ces assemblées, dans les campagnes, se feront en la maison presbytérale, ou en quelque autre lieu destiné pour cela.

*Celui qui craint Dieu*, dit l'Ecriture, *ne néglige rien* (*Eccle.* VII, 19) ; c'est ce qui nous oblige aussi de parler des abus qui se commettent en sonnant les cloches. Comme dans l'ordre de l'Eglise, elles sont bénites avec tant de cérémonie, et que selon son esprit il y a des personnes destinées dans la cléricature pour les sonner; c'est ce qui fait assez voir le respect que l'on doit avoir lorsqu'on s'en sert, et néanmoins c'est à quoi l'on manque fort ordinairement. Souvent elles servent aux enfants pour jouer et badiner. Aux processions qui se font dans les campagnes, les enfants et autres gens précèdent pour sonner les cloches, et commettent mille insolences; et lorsque plusieurs processions vont en un même lieu, ce sont des disputes à qui les sonnera, et cela quelquefois jusqu'à se battre. Le remède serait, à ces déréglements, de tirer les cordes en haut du clocher et y laisser quelques personnes sages pour les sonner à l'arrivée des processions. Nous avons su des profanations honteuses qui arrivent lorsque l'on sonne durant toute la nuit à la fête de la Toussaint, à l'occasion de la mémoire que l'on fait des trépassés, les sonneurs faisant cuire leur souper, et tourner les broches dans l'église, y mangeant et y buvant avec insolence, et y disant et faisant mille impertinences; ce qui a obligé des prélats d'ordonner que l'on cesserait de sonner à neuf ou dix heures du soir, et à défendre que l'on mangeât dans la maison de Dieu. C'est un abus que les femmes les sonnent, et aux baptêmes aussi bien que dans les autres temps, et dans les fêtes de Pâques, où

les sonneurs ordinaires, pour quelque argent qu'on leur donne, en laissent la liberté à toutes sortes de personnes, et particulièrement à celles de la campagne, qui viennent exprès aux villes où cet abus règne, les garçons et les filles en faisant leur divertissement, et profanant de la sorte ce qui est bénit avec tant de cérémonie, et la solennité de ces saints jours, les uns venant après les autres pour sonner, sans d'autre motif que celui de leur récréation, et sans autre sujet. Je ne dis rien des abus qui peuvent se commettre donnant la liberté à de jeunes gens et à des filles de monter au haut du clocher et d'y rester ensemble. Si saint Charles ne peut souffrir que les princes et les magistrats se servent des cloches pour marquer le temps de la retraite, ou l'heure de se trouver à leurs plaids, comment aurait-il pu tolérer un usage si profane? Il serait à désirer que les cordes fussent enfermées dans les clochers, et qu'elles ne tombassent pas dans l'église, à raison des irrévérences qui arrivent par ceux qui les tirent, et qui parlent hautement et impudemment les uns avec les autres, et quelquefois durant tout le temps de la célébration de la messe, et même pendant qu'on y élève le corps adorable de Notre-Seigneur, quelques fondateurs ayant demandé que l'on sonnât incessamment durant tout ce temps-là, ne prévoyant pas le mauvais usage que l'on en devait faire. C'est de la sorte que ce qui a commencé par l'esprit s'achève par la chair, l'homme animal n'entendant point les profonds respects qui sont dus à Dieu dans ses temples.

Les cimetières, qui sont des lieux saints, sont aussi profanés quand il s'y fait quelque chose de profane; comme lorsque l'on s'y arrête pour parler de choses séculières, lorsqu'ils servent de passage pour aller en d'autres lieux que l'église, et qui sont comme un chemin public; à quoi l'on pourrait remédier en fermant quelques avenues, ou en séparant quelque espace qui serait clos pour servir de chemin, si absolument l'on ne pouvait pas faire autrement, après en avoir tiré les corps qui y auraient été enterrés, et que l'on placerait dans un autre endroit du cimetière. Lorsque l'on y tient des marchés ou foires, que l'on y étend du foin, du grain, du linge, que l'on y fait quelque travail que ce soit, et à plus forte raison quand on y joue, lorsque l'on en vend l'herbe pour servir de nourriture aux bêtes; et ce qui est bien pire, lorsque l'on y met les bêtes pour y paître, lorsqu'ils ne sont pas clos. Toutes ces profanations sont sévèrement défendues dans les conciles, et elles ne cessent pas d'être très-communes par le défaut du zèle des pasteurs, et par l'aveuglement que cause le malheureux intérêt dans la plupart des hommes, qui le préfèrent à l'intérêt et à l'honneur de Dieu, y faisant même servir ce qui est consacré à son culte. Ainsi, pour tirer quelque peu de revenu des cimetières, il y en a qui les louent, comme des pâturages communs, où pour ne pas faire quelque dépense pour la nourriture de ses bêtes, il n'y a rien que l'on ne profane. Si l'ordre était même bien observé, l'on n'y doit pas planter d'arbres fruitiers. Le quatrième concile de Milan défend que l'on y élève des sépulcres magnifiques, et avec bien plus de sujet dans les églises, comme aussi ceux qui sont environnés d'armes ou enseignes, et déclare que c'est un abus que l'on ne doit pas tolérer, que des corps puants et infects soient honnorés, comme si c'étaient des reliques des saints. Les tombeaux sont appelés des monuments, parce qu'ils admonestent de penser à la mort, et de prier pour ceux qui ne sont plus en ce misérable monde; ils ne doivent donc pas être des instruments de la vanité. C'est à la vue de ces monuments qu'il faut méditer à loisir la brièveté de la vie, la longueur de l'éternité, la folie des mondains qui s'arrêtent à ce qui passe si vite, qu'il faut offrir ses prières et ses vœux pour les âmes des trépassés, et non pas s'occuper d'aucunes choses temporelles.

Les chapelles domestiques sont profanées quand elles sont proches des lieux où l'on jette du fumier ou d'autres ordures; des étables où l'on retire des animaux; quand, aux environs ou au dessus, on y laisse des trous ou des avances de toits où les pigeons ou autres bêtes se retirent, y font leurs petits, et quelquefois, entrant dans les chapelles, y laissent tomber leurs excréments, et jusque sur l'autel; quand on y laisse entrer les chiens; quand on les place dans quelque petit coin d'une maison profane. Elles doivent être séparées de tout bâtiment, et il n'y doit rien avoir ni au-dessus ni au-dessous. Il ne faut pas mettre d'armoires au-dessous de l'autel pour y resserrer quelque chose. Mais qui en pourrait jamais assez déclarer les abus?

Ordinairement, on pratique le contraire de ce qui se doit observer. Il y a de ces chapelles domestiques dans lesquelles on entend la messe au pied ou à la ruelle du lit, à demi-vêtu, et dans des états où l'on aurait honte de paraître devant une personne considérable. Un auteur ecclésiastique a judicieusement remarqué que l'on étend quelquefois la permission, qui a été donnée pour y assister au saint sacrifice à l'égard de certaines personnes ou pour de certaines nécessités, ce qui est, dit-il, un grand abus; car, que dirait-on si une personne, qui, à raison de ses infirmités, aurait dispense pour manger de la viande dans les jours défendus, voulait étendre cette dispense à toute sa famille. Il arrive encore un désordre d'une suite déplorable dans ces chapelles, c'est que les serviteurs ou d'autres personnes ignorantes, comme les paysans dans la campagne, y entendant la messe, ne sont pas instruits des vérités fondamentales de la religion, et ainsi ils ne sont pas en état de salut: et, quand ils auraient quelque instruction, ils ne sont point animés, par de saintes exhortations, à la pratique des vérités qu'ils

croient, ce qui leur est commun avec les seigneurs et les dames. Et cependant il s'agit du salut éternel, qui, étant d'une conséquence infinie, mériterait bien que l'on empêchât la célébration des divins mystères dans ces lieux, au moins les jours des dimanches.

Mais voici ce qu'on aurait de la peine à croire de personnes catholiques! Ces chapelles domestiques sont le lieu où le grand Dieu du ciel et de la terre est reçu. Or, je demande si c'est le lieu le plus propre et le plus orné de la maison? O mon Souverain, qu'il faut ici bien dire qu'il n'y a point de foi! Que l'on aille chez des gens de qualité, et que l'on voie si la belle chambre, pour y recevoir de chétives créatures, n'est pas plus ornée; que l'on considère l'étoffe des lits et des chaises, et leur valeur avec les parements de l'autel; les tapisseries des murailles, avec ce qui est sur celles de la chapelle, et peut-être n'y a-t-il rien; les soins que l'on prend pour tenir propres, et la chapelle et les chambres, hélas! quelle différence! O grand Dieu! comment êtes-vous traité? Que l'on compare la multitude du beau linge qui sert à table, la netteté qui s'y trouve, la vaisselle que l'on y sert avec ce qui sert à l'autel; les nappes, les chandeliers et autres choses pareilles, souvent à à peine y a-t-il des nappes à changer : où elles sont sales, où elles sont d'une toile qui n'approche pas de la beauté des autres; souvent à peine y aura-t-il deux ou trois aubes, deux ou trois chasubles, car ce n'est pas une chose extraordinaire qu'il n'y en ait qu'une ou deux, pendant que Monsieur et Madame auront des chemises en quantité et des habits précieux. Combien de dépenses fera-t-on pour ces habits, et toutes les années, et quelle est celle que l'on fait pour un Dieu? O l'horreur des horreurs! L'on trouvera deux corporaux, encore pourvu qu'ils y soient, pour y placer le corps d'un Dieu, des palles sales, des purificatoires noirs et gâtés, et en très-petit nombre, pendant que la dame aura des mouchoirs d'un très-grand prix pour mettre sur une chair qui doit être mangée des vers : encore si l'adorable Jésus avait autant et de si beau linge, des ornements aussi précieux à son service que les mouchoirs de cou des demoiselles suivantes et des filles de chambre, que leurs jupes?

O vous tous, qui que vous soyez, créatures chétives, misérables et criminelles créatures, qui n'êtes que des néants, est-il possible que vous croyiez en Dieu; avez-vous la moindre lumière de ses grandeurs, de ses excellences infinies? Répondez-moi, ou, le demandant à votre âme, répondez-vous à vous-mêmes. Recevriez-vous de la sorte un roi qui vous ferait l'honneur de loger chez vous, ou quelque prince? Mais disons plus. Est-ce ainsi que vous recevriez un gentilhomme, une dame qui vous viendrait voir? Les nappes que l'on servirait à votre table, les draps que vous donneriez pour coucher, les serviettes pour s'essuyer, seraient-elles aussi sales, aussi peu nettes que le linge qui sert à l'autel, que les palles qui couvrent le saint calice, que les purificatoires, que les aubes? Mais, il le faut répéter, quelle comparaison y a-t-il de vos belles jupes avec les chasubles, et de tout ce qui est dans votre maison, avec ce qui est dans la maison de Dieu, et d'un Dieu qui descend du ciel en terre pour vous y visiter et pour vous donner en nourriture son sacré corps. O ténèbres de la terre, que vous êtes épaisses! Les esprits ne seront-ils point étonnés et de Dieu et de ses bienfaits; les cœurs n'en seront-ils point touchés; demanderait-on trop si, pour accorder la permission d'une chapelle, on voulait que Dieu au moins, ah! peut-on écrire ces choses, que Dieu au moins y fût aussi bien reçu qu'un gentilhomme, qu'une dame; que le lieu qu'on lui destine fût aussi propre, aussi orné que les chambres qui servent aux personnes de qualité; que le seigneur et la dame à qui la permission est accordée eussent au moins autant de soin du corps du Souverain de toutes choses que celui qu'ils prennent de leur corps; que les ornements qui lui servent fussent aussi précieux que leurs habits, et quelquefois que ceux de leurs domestiques.

Passons de ces profanations lamentables des chapelles domestiques à celles des chapelles dépendantes des prieurés, d'abbayes, ou de quelques monastères. Partout l'horreur se présente, et pour peu de connaissance que l'on ait de Dieu, l'on ne peut pas s'empêcher de trembler. Ce n'est pas une chose rare de voir ces chapelles dans un désordre extrême, et encore incomparablement plus grand que celles dont nous venons de parler. Mais comment le penser? Est-ce parce qu'elles appartiennent à des ecclésiastiques? il est néanmoins vrai qu'elles en dépendent. Souvent l'édifice est à demi ruiné : le toit, les murailles en décadence, des trous et ouvertures en plusieurs endroits; au dedans, elles paraissent comme des granges ou des celliers, avec cette différence, que les granges ou celliers sont en bonne réparation. A peine y a-t-il un tableau ou une image raisonnable sur l'autel : ordinairement l'on y trouve une seule chasuble et qui est gâtée, quelque aube de grosse toile et sale, un corporal et deux ou trois purificatoires qui font peine à regarder; et même en plusieurs lieux un chétif calice d'étain, tout noir et plein de taches. Il y a pourtant du revenu à ces chapelles, l'on s'en sert fort bien pour ses propres commodités pendant que Dieu est négligé et abandonné de la sorte.

Ne nous lassons jamais de le dire : ô mon Dieu! ô mon Dieu! où est la foi? O bénéficiers, qui devez connaître la grandeur de l'Etre infini qui est si mal reçu, si mal traité dans les lieux qui dépendent de vous, quelle victime vous reste pour vos péchés? Mais quelle attente du redoutable jugement de Dieu? Combien pensez-vous que méritent de grands supplices ceux qui foulent aux pieds de la sorte l'honneur du Fils du Dieu, et qui le traitent avec tant d'opprobre? *Car*

*nous savons*, dit l'Apôtre, *celui qui a dit : La vengeance m'appartient, et je la prendrai.* (*Hebr.* x, 30.) Et encore ailleurs : *Le Seigneur jugera son peuple. Souvenez-vous que ce vous sera une chose terrible de tomber entre les mains de ce Dieu vivant.* (*Ibid.*, 31.) Il se rencontre de ces bénéficiers qui, recevant toutes les années exactement les revenus de ces chapelles, ne les ont jamais vues, en ayant pris possession par procuration.

Cependant c'est une chose grandement étonnante que ces désordres règnent presque dans toutes les provinces. Le remède serait de les visiter fort exactement; mais, comme en plusieurs diocèses cela ne se fait point, parce qu'il n'y a point de personnes qui en soient les visiteurs ordinaires, et que la députation des extraordinaires se fait rarement, comme l'expérience le fait voir, il serait à désirer que l'on donnât quelque ordre à une négligence si contraire à l'honneur de de Dieu. C'est ce qui a obligé de grands prélats d'ordonner à leurs archidiacres d'en faire la visite à même temps que celles des paroisses. Or, ensuite de la visite, il est nécessaire de faire saisir le temporel, et pour la réparation des édifices, et pour la décoration du dedans, et pour avoir les ornements nécessaires, ce qui est très-facile, ne pouvant avoir qu'un bon effet : car quel appel peut-on faire de ce qui est de la dernière justice? et où est le juge, soit ecclésiastique, soit séculier qui pourrait juger que l'on jouît des revenus des églises, les laissant dans le désordre? O mon Sauveur! s'il y a des décimes, où est le receveur qui ne s'en fasse payer? N'y aura-t-il donc que vous qui serez négligé? Il faut encore remarquer qu'il y a de ces chapelles qui étant en décadence servent de retraite aux bergers, et quelquefois à des personnes très-mal intentionnées; et il s'en rencontre plusieurs qu'il serait très-à-propos de transférer en l'église paroissiale, à raison, qu'étant dans des lieux très-écartés, on n'y peut laisser aucun ornement, et, pour l'ordinaire, elles demeurent tout à fait abandonnées, et surtout on ne devrait jamais permettre de célébrer dans ces lieux, à raison de l'indécence, ce qui est un déshonneur à notre divin Maître; mais s'il y a des messes de fondation, on les pourrait célébrer en l'église paroissiale, et veiller avec grand soin que toutes les obligations de ces bénéfices s'acquittent, dont de certains font un très-mauvais usage, ce qui leur sera un sujet d'une terrible condamnation, frustrant ainsi l'intention des fondateurs, et privant de pauvres âmes qui brûlent dans les feux du purgatoire, des secours qu'on leur a laissés, ce qui est une extrême cruauté. C'est à quoi les supérieurs doivent veiller avec les derniers soins, mais pour cela il faut qu'ils examinent toutes les obligations des bénéficiers, qui souvent les ignorent eux-mêmes, n'ayant jamais pris la peine de les apprendre. Car enfin les enfants du siècle sauront parfaitement leurs devoirs, pendant que les enfants de lumière les ignorent et les négligent d'une manière qu'on ne peut assez déplorer.

Mais quel aveuglement plus déplorable que celui des Chrétiens à l'égard des églises et des chapelles dans lesquelles l'on célèbre les divins et redoutables mystères. Que l'on fasse réflexion sur le zèle du peuple de l'ancienne loi par l'édifice du temple, et sur les froideurs et les glaces où nous sommes pour les nôtres; certainement il faudra se laisser aller à des étonnements dont il ne sera pas aisé de se tirer. Nous l'avons dit avec saint Augustin, l'ancien temple n'était qu'une figure des nôtres, et il est facile de juger de cette vérité, la différence des respects et des soins qui doivent se trouver entre ce temple du peuple d'Israël et entre les églises des Chrétiens, et néanmoins David assure qu'il s'est appliqué de toutes ses forces à préparer ce qui était nécessaire pour le premier, parce que, dit-il, c'est une grande chose, car ce n'est pas une demeure que l'on prépare pour un homme, mais pour un Dieu; ce qui étonnait si fort son fils Salomon, qu'il s'écrie : « Peut-on donc penser qu'un Dieu veuille véritablement choisir une demeure sur la terre, car si les cieux des cieux ne le peuvent comprendre, à plus forte raison le temple qu'on lui édifie? » Mais qu'y avait-il dans ce temple, une arche où étaient les tables de la loi? Quel service y rendait-on au souverain Etre et au Seigneur de toutes choses, le maître absolu de la vie et de la mort? On lui sacrifiait des taureaux et des moutons, et pour cela on fit une dépense de cent millions d'or, sans compter l'argent qui y fut employé, d'un prix inestimable.

Après cela, où en sommes-nous dans nos tiédeurs intolérables, si nous considérons ce que nous venons de dire de l'état de nos églises et des chapelles? Il y a des dames, et nous l'avons déjà remarqué, qui auront plusieurs mouchoirs d'un grand prix, à raison de leurs dentelles, la valeur d'un seul suffirait pour avoir des ornements raisonnables, ou pour l'église paroissiale ou pour les chapelles; mais ce qui fait frémir, c'est qu'à peine y aura-t-il dans ces lieux des corporaux et purificatoires. Des bénéficiers auront des dix mille, des vingt, des trente mille livres de rente, ils s'en serviront bien pour faire bâtir de belles écuries pour leurs chevaux, et ils ne donneront rien pour la maison de Dieu. J'ai trouvé en des maisons des pots de chambre d'argent, et le corps adorable du Fils de Dieu était dans de l'étain en l'église de la paroisse. Faut-il ensuite être surpris de tant de maux qui inondent la terre. Que l'on remarque dans le prophète Aggée les malédictions que Dieu a données aux Israélites, pour le peu de soin qu'ils avaient de lui bâtir une maison. Combien les punitions qu'il en a faites ont été universelles, et à l'égard de la terre, des animaux et des hommes, et puis nous ne nous étonnerons plus de tous nos maux.

Mais auparavant que de finir ce chapitre, considérant ce qui est rapporté dans l'Evangile par saint Marc, que notre divin Sauveur

étant entré dans le temple, il y regarda tout. Et il y regarda tout, dit un savant et pieux interprète, comme maître et comme zélé pour tout ce qui touchait l'honneur de son Père, faisant attention sur l'obligation que nous avons d'imiter son zèle, après avoir tout regardé à son imitation dans nos églises, nous y voyons encore qu'elles sont profanées par la lecture dans le prône des affaires séculières, et quelle plus grande profanation que de mêler les choses séculières avec les plus divines. O Dieu! se peut-il faire que lorsque l'Église exhorte le plus puissamment tous les fidèles à se disposer au grand mystère qui se va opérer par la toute-puissance du Saint-Esprit, le mystère du sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, et dans le temps que le prêtre qui est à l'autel s'écrie à haute voix, qu'on élève son esprit et son cœur en haut : car pour lors rien de terrestre ne nous doit plus occuper, on fasse des lectures de tout ce qui peut davantage arrêter à la terre? d'affaires de ce monde les plus pressantes et les plus capables de donner davantage d'émotion, et de remplir le plus l'imagination? Si Dieu permettait aux démons d'interrompre l'attention à Dieu par quelques choses sensibles, pourraient-ils se servir de moyens qui y fussent plus propres? Assurément les ténèbres lamentables qui nous environnent de toutes parts, et qui font qu'ayant des yeux on ne voit point, sont les causes d'un si grand mal; car autrement il serait impossible que des juges chrétiens ordonnassent ces sortes de lectures qui devraient être faites par une personne laïque, ou si la nécessité y contraint, au moins par un ecclésiastique après la sainte messe, hors de l'église et hors du cimetière.

Nos églises sont encore profanées par les tapisseries dont on les orne, dans lesquelles on y voit des représentations de ce qui est purement terrestre; et ce qui est pire, quelquefois des fables des faux dieux. Il ne faut qu'avoir le sens commun pour discerner combien cet usage est abominable aux yeux de Dieu et de ses anges; mais le péché nous ôte les premières lumières. Il serait à désirer que l'on n'y remarquât aucune peinture des personnes séculières, sous prétexte qu'elles y ont aumôné quelques présents, rien n'y doit paraître que de saint. Le peu de silence qu'observent certaines gens qui y gardent les reliques, est bien opposé à la sainteté de la maison d'oraison, et au profond recueillement dans lequel l'on s'y doit tenir. C'est ce qui est entièrement odieux aux saints dont l'on garde les précieuses reliques, que l'on déshonore par ce défaut de respect.

Disons de plus pour ne rien omettre, que la noirceur et la saleté des vases où l'on met les saintes huiles, de celui dont l'on se sert pour répandre l'eau du baptême sur la tête de l'enfant, sont indignes des choses saintes qu'elles renferment, et à quoi elles servent. Il ne serait pas difficile, au lieu de ces vases tout rouillés et moisis, qui sont d'étain, d'en avoir d'argent, dont il n'y en a qui ne coûtent que trente livres, ou vingt-cinq. Les eaux benoîtiers, qui servent à l'eau bénite, et qui sont pleins de tant d'ordures, parce qu'on pense peu à les nettoyer, sont encore des marques d'une négligence extrême.

Davantage c'est un abus quand l'on coupe le pain bénit, de ne pas le couper également, la distribution que l'on en fait, tenant lieu de la sacrée communion, ainsi l'on n'en doit bénir que ce qui doit être distribué, et ne pas vendre le reste à la porte de l'église, ce qui se pratique en de certains lieux, coutume tout à fait abusive qui ne doit pas être tolérée, comme celle de grandes pièces que l'on donne et que l'on porte aux maisons, les mangeant dans les repas ordinaires. Les églises sont encore profanées par celle qui se fait dans les fêtes des saints qui en sont les patrons, à raison de jeux, des excès de manger et de boire, des danses, des foires et des marchés qui s'y tiennent. Combien y a-t-il de ces fêtes ainsi profanées, où plusieurs n'assistent pas au saint sacrifice de la messe, où bien loin de s'acquitter du jeûne quand elles arrivent à des jours où il est commandé, comme la fête de saint Matthieu, venant dans les Quatre-Temps, l'on s'emporte à des excès de bouche, et elles servent d'occasion à un très grand nombre de péchés mortels, mais nous nous réserverons à parler de ce sujet dans quelque autre traité, si la divine Providence en dispose de la sorte.

Enfin si l'on est surpris que je particularise tant de choses, je n'ai qu'un mot à dire, qui sera entendu de tous ceux qui aiment Dieu. Le moindre mal du Créateur est plus à craindre que le plus grand de la créature; de là vient qu'il vaudrait mieux que tout l'univers pérît, qu'un seul péché véniel se commît. Que l'on ne s'étonne donc plus si je m'étends sur tant de choses en ce chapitre, et dans quelques autres, qui peuvent blesser le respect qui est dû à une majesté suprême. Ah! s'il serait plus tolérable que tous les anges et tous les hommes fussent anéantis que la moindre irrévérence se fît à l'égard du grand Dieu des éternités, que ne devons-nous pas faire en la vertu de celui en qui nous pouvons tout pour en empêcher une si nombreuse multitude. Je vous demande, ô hommes, que pensez-vous que l'on dût faire pour empêcher la destruction d'une ville, d'une province, d'un royaume, et de tout le monde ensemble? Apprenez que le moindre péché véniel est un plus grand mal. Les diables ne l'ignorent pas, puisque l'un d'eux a travaillé pendant quarante ans à en faire commettre un par un serviteur de Dieu.

Mais si vous me dites que je sors hors du sujet que je traite, je réponds avec saint Jérôme, qu'il n'est pas aisé de donner des bornes à l'amour. Je réponds ce qu'il y a longtemps que la grâce de mon Sauveur me fait dire : Dieu seul, et que je veux dire avec le divin secours éternellement : Je n'ai et je ne désire point garder d'autres mesures que celles de son divin intérêt. Je ne cherche point à plaire aux hommes. Que Dieu seul

soit glorifié, et voilà tout : pour nous, il ne nous appartient que la honte et la confusion.

Nous avons pensé que tant de particularités marquées au sujet des irrévérences qui se commettent contre l'honneur qui est dû à notre bon Sauveur, pourraient en sa vertu réveiller quelques personnes de l'assoupissement où l'on est, et leur faire ouvrir les yeux pour rendre à Dieu ce qui est dû à Dieu, son aimable et divine Providence l'ayant déjà fait par plusieurs petits traités pour sa gloire, qu'elle nous a fait donner au public, et qu'elle a répandus, par la traduction qui s'en est faite, dans plusieurs royaumes étrangers. C'est ainsi qu'il lui a plu confondre la sagesse des sages, la prudence des prudents, nous choisissant, nous qui sommes vil et méprisable dans le monde, et qui ne sommes rien, qui n'annonçons pas ses vérités par la sublimité du discours, et qui ne parlons pas avec des paroles que la sagesse humaine emploie, des paroles étudiées, de peur que la croix de Jésus-Christ soit anéantie, et afin que la puissance de Dieu paraisse dans notre faiblesse et qu'il soit seulement et uniquement glorifié.

Dans cette vue de sa seule gloire, apprenons encore les profonds respects que nous devons à Dieu dans ses temples et dans ses mystères, des premières personnes de la terre. Constantin le Grand porta, sur ses épaules royales, douze hottées de terre pour bâtir une église. Théodose le Jeune, empereur, entrant dans une église avec ses gardes, leur faisait mettre les armes bas, il ôtait son diadème, quoique ce fût la marque de sa dignité impériale, et il n'approchait de l'autel que pour aller à l'offrande, se retirant ensuite dans la nef. Saint Venceslas, roi de Bohême et glorieux martyr, semait le grain dont l'on devait faire les hosties pour consacrer, et il cueillait de ses propres mains les grappes de raisin dont l'on devait faire le vin qui servait au saint sacrifice. Ceux qui connaissent Dieu ne seront pas étonnés de ces respects des grands du monde qui avaient une vraie foi ; mais ils ne se lasseront jamais d'admirer, comme des gens, qui se disent fidèles, démentent si honteusement leur créance par leurs actions.

Nous invitons tous les véritables adorateurs de Dieu, ceux qui le servent en esprit et en vérité, de réparer, en toutes les manières possibles, leurs profanations des lieux saints qui sont consacrés au culte de Jésus-Christ; ce qu'ils peuvent faire, non-seulement quand ils sont dans les églises, mais en toutes sortes d'endroits, élevant souvent leur esprit et leur cœur à ce bon Sauveur de nos âmes ; et particulièrement lorsqu'ils passent devant quelques-uns de ses temples, ne manquant jamais de l'y adorer, s'humiliant profondément devant sa majesté divine, et lui rendant grâce de tout leur cœur pour son excessif amour qui l'arrête sur nos autels. Il est bon ensuite de saluer avec grand respect les saints anges qui sont proche de lui, et tous les anges gardiens des personnes de la paroisse, les saints qui en sont les patrons, et de prier ce Dieu de miséricorde qu'il fasse part de son précieux sang, de ses mérites et satisfactions aux pauvres âmes du purgatoire dont les corps sont inhumés dans le cimetière.

## SEPTIÈME HORREUR.

### CHAPITRE VII.

*Les profanateurs des églises sont cause que le nom de Dieu est blasphémé.*

Ecoutez ceci, maison de Jacob, dit l'esprit de Dieu par Isaïe, vous qui portez le nom d'Israël, qui êtes sortis de la terre de Juda, qui jurez au nom du Seigneur, qui vous souvenez du Dieu d'Israël, sans être à lui dans la vérité et dans la justice. Mon nom est blasphémé sans cesse pendant tout le jour. (*Isa.* LII, 5.) La maison de Jacob et d'Israël était une figure de l'Eglise, et ceux qui se souviennent de Dieu sans être à lui dans la vérité nous marquent ceux qui, étant dans l'Eglise, portent la qualité de Chrétiens et ne le sont que de nom, démentant par leurs actions ce qu'ils professent de bouche. Ils peuvent se glorifier en Dieu de la loi nouvelle qu'ils ont reçue; mais ils doivent trembler en ce qu'ils la déshonorent par leur désobéissance, violant l'alliance qu'ils ont faite avec le Seigneur dans le saint baptême, et étant cause que le nom de Dieu est blasphémé par les hérétiques et infidèles, parce que voyant leurs impiétés ils méprisent leur religion. C'est ce que Dieu reproche hautement et fortement par le prophète Ezéchiel (XXXVI, 8, 20) à son peuple qui était parmi les gentils.

*Mais malheur à celui par qui le scandale arrive; il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le jetât au fond de la mer.* (*Matth.* XVIII, 6.) Voilà le malheur où tombent les profanateurs des églises. Ils scandalisent les fidèles par leur mauvais exemple, et donnent occasion aux faibles et imparfaits de les imiter. Ils scandalisent les hérétiques et infidèles par le peu d'estime qu'ils leur donnent de la foi; ce qui fait assez connaître les horreurs de leur impiété. L'on a écrit, sur ce sujet, une chose bien remarquable d'un Turc qui avait pris résolution de se faire Chrétien. Dieu tout bon, dit le Psalmiste qui est prompt à faire du bien et tendre à pardonner les fautes ; qui est patient dans les injures et magnifique dans ses faveurs ; qui est bon envers tous les hommes et dont les miséricordes éclatent en tous ses ouvrages, ayant éclairé de sa divine lumière un Turc, par le moyen d'un missionnaire apostolique, et lui ayant touché si vivement le cœur qu'il avait pris le dessein de tout quitter pour avoir la grâce d'être à sa suite ; après avoir prêté l'oreille à ses divines inspirations, ayant oublié sa nation et la maison de son père, avait suivi celui qui l'avait instruit des saints mystères, et était venu avec lui dans le pays des Chrétiens. Si la joie était grande dans le ciel parmi les anges

de la conversion de cet infidèle, elle l'était aussi en terre parmi les véritables disciples de Jésus-Christ. Ils relevaient le Seigneur par leurs louanges, pour parler avec le Prophète-Roi (*Psal.* XXIX, 1), parce qu'il l'avait pris en sa garde, et qu'il avait tiré son âme de l'enfer, et de ceux qui descendent dans la fosse. Mais leur joie fut bientôt changée en larmes; et ils pouvaient dire avec le même Prophète (*Ibid.*, 6) : Si nous avons été ce matin dans la joie, le soir nous demeurerons dans les larmes. Des commencements si heureux auront une fin funeste par les mauvais exemples des profanateurs des églises. Ce Turc, accoutumé au profond respect que l'on garde dans leurs mosquées, s'étant aperçu des irrévérences qui se commettent avec tant de liberté dans nos églises, en fut tellement scandalisé qu'il en conçut du mépris pour notre sainte religion, et qu'il s'imagina que la religion des peuples qui croient la présence du Dieu qu'ils adorent sur leurs autels, et qu'ils traitent avec si peu de respect, ne pouvait pas être la véritable. Ainsi il changea de résolution; et il retourna à ses premières erreurs.

Mais sans chercher des exemples si éloignés, nous n'avons qu'à nous arrêter à ce que nous voyons et entendons tous les jours des hérétiques. Ils ne conçoivent pas, disent-ils, la foi que nous avons de la présence réelle de l'adorable Jésus, au très-saint sacrement, et le peu d'attention que nous donnons à une présence si admirable. Là-dessus ils s'écrient : Ah! que ne ferions-nous pas si nous étions dans la même croyance? Les manières d'agir et les irrévérences de quelques ecclésiastiques, soit en célébrant, soit en récitant l'office divin, leur donnent des sujets de crier contre l'Eglise catholique, et d'en faire la matière de leurs livres; particulièrement la précipitation, la négligence de certains prêtres dans la célébration des divins mystères. Le peu de gravité que quelques-uns gardent en pratiquant les saintes cérémonies, leur donnent occasion de railler et de dire qu'ils chassent des mouches. La manière peu modeste de quelques enfants, ou d'autres personnes plus âgées, qui servent le prêtre au saint autel, leur cause des mépris de la religion. Si un démon, comme il a été remarqué, a travaillé quarante ans pour faire tomber un serviteur de Dieu dans une faute vénielle, nous pouvons bien penser que l'enfer fera tous ses efforts pour faire commettre quelques irrévérences dans ce qu'il y a de plus saint et de plus divin; et que celles qui se font par les personnes qui servent le prêtre au très-saint sacrifice, sont des effets de ces esprits malins. C'en est une assez ordinaire que la précipitation dont usent les répondants aux versets qui suivent immédiatement le *Confiteor*, qui se dit au commencement de la messe, et au *Kyrie eleison*, le célébrant y donnant quelquefois occasion en commettant la même faute. Le quatrième concile de Milan, pour remédier à ces dérèglements, a très-sagement ordonné que le clerc ne servît point au prêtre à l'autel, qu'auparavant il n'eût été parfaitement instruit de tout ce qu'il faut observer en son ministère, et jugé propre à cette fonction par le maître des cérémonies. Au moins si l'on ne peut pas trouver partout des personnes qui soient dans la cléricature pour répondre à la sainte messe, l'on devrait bien particulièrement dans les grandes églises, avoir un nombre de jeunes gens choisis pour cet effet, qui seraient bien instruits et modestes, et à qui l'on donnerait de petites soutanes comme aux enfants de chœur. L'honneur du service d'un Dieu mérite bien que l'on fasse le peu de dépense qui serait nécessaire.

Oh! si l'on était un peu pénétré de la gloire que Dieu reçoit du très-saint sacrifice de la messe! Il est certain que si l'on mettait ensemble toutes les vertus, et toutes les bonnes œuvres des hommes et des anges, et toutes les louanges, tous les honneurs, tous les services qu'ils ont rendus à Dieu, et qu'ils rendront éternellement; tout cela n'est pas si glorieux à Dieu, comme une seule messe. Comment donc ne pas tout faire afin que toutes choses y soient dans l'ordre? Quelle modestie doit éclater dans tous les mouvements extérieurs, les postures, les gestes de celui qui célèbre, et de celui qui répond? Quelle gravité dans les paroles? Comment ne se préparer pas à célébrer un mystère qui fait trembler les puissances des cieux par une attention profonde de ce que l'on va faire? Comment aller à une action si divine l'esprit occupé de la terre ou du monde, ou peut-être de quelque gain sordide? Comment la faire sans être saisi de frayeur et être dans le dernier recueillement? Comment, immédiatement après l'avoir faite, laisser le Souverain de toutes choses, que l'on a reçu dans sa poitrine sans l'entretenir, et remplissant soudain son cœur, dans lequel il loge, de pensées et d'affections des choses terrestres? En vérité, c'est le bien profaner d'en user de la sorte.

Mais ne soyons pas encore cause que son nom soit blasphémé, par une vie peu édifiante, et digne de la sainteté de la grâce chrétienne; et surtout que les ecclésiastiques se souviennent, non-seulement d'être l'exemple des fidèles, comme le veut l'Apôtre, (*Tit.* II) par la parole, par la conversation, par la charité, par la foi, par la chasteté, se conduisant, dit un interprète, avec tant de sagesse et de vertu, qu'ils préviennent le mépris : car selon le sentiment de saint Jérôme, c'est une grande ruine de l'Eglise quand les clercs sont moins vertueux que les laïques; mais de plus, qu'ils considèrent dans la doctrine du même Apôtre, de se donner eux-mêmes en toutes choses l'exemple des bonnes actions par l'instruction, par la pureté des mœurs, par la gravité, afin de confondre nos adversaires, qui ne pourront dire aucun mal de nous. C'est ce qui a fait dire à un Père de l'Eglise, que toutes leurs œuvres doivent être autant de voix et de paroles qui instruisent par leur sainteté. Et saint Grégoire assure qu'ils sont dignes d'autant de

morts qu'ils donnent de mauvais exemples, et qu'en cela ils deviennent les plus grands obstacles à la gloire de Dieu.

Ils doivent, pour parler encore avec l'Apôtre, s'occuper à lire, à exhorter et à instruire. Leur occupation doit être dans la lecture des saints livres, dans la méditation de la loi du Seigneur, le jour et la nuit, afin, leur dit l'évêque dans l'ordination, qu'ils enseignent ce qu'ils croient, et qu'ils fassent ce qu'ils enseignent. Le défaut du catéchisme a beaucoup contribué à l'hérésie, et la négligence de l'exhortation, à la dépravation des mœurs; c'est pourquoi le saint concile de Trente ordonne que l'on instruira et exhortera tous les dimanches et les fêtes. Nous avons amplement parlé de la nécessité et de l'obligation de ces choses, et avons montré les moyens de s'en bien acquitter, dans le livre intitulé : *La science sacrée du catéchisme*, que la divine Providence nous a fait donner au public.

Mais il faut que la parole que l'on annonce soit pure et exempte de reproche, comme le déclare l'Apôtre. L'on ne doit pas s'en servir pour paraître et acquérir de l'estime, ou pour le lucre temporel. Elle doit être proportionnée à ceux qui l'écoutent, ne disant pas des choses trop relevées, mais surtout elle doit être soutenue d'une vie très-édifiante et irréprochable. Si ce sont des ecclésiastiques qui aient des serviteurs, l'Apôtre que nous ne nous lassons point de citer, veut qu'ils soient d'exemple aussi bien que les maîtres, afin, dit-il, de faire honorer en toutes choses la doctrine de Dieu notre Sauveur; c'est-à-dire que la vertu des serviteurs est l'ornement de la religion, et fait honorer la foi aux infidèles et aux hérétiques, les voyant si réglés.

Le déréglement de quelques ecclésiastiques, contre qui l'Eglise a fait tant d'ordonnances, contre qui les Pères ont invectivé avec tant de force, et en particulier saint Bernard, qui dit qu'on les prendrait plutôt pour des soldats que pour des clercs, à voir leur habit, le mauvais usage des bénéfices, dont le revenu est le patrimoine des pauvres, et qui doivent être donnés, selon la doctrine des conciles, aux plus dignes, est cause que le nom de Dieu est blasphémé parmi les hérétiques. C'est de cette source que l'hérésie est née dans ces derniers siècles, comme le remarque très-bien un pieux auteur ecclésiastique; et c'est là le plus fort argument dont les personnes simples sont battues par ceux qui les veulent séduire. C'est ce qui a donné sujet à leur prétendue réformation, et à tant de plaintes qu'ils ont faites dans leurs écrits.

Cependant, comment peuvent-ils ignorer la sainteté de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, s'ils veulent un peu ouvrir les yeux et considérer les vertus éminentes de tant de personnes qui ont vécu dans sa foi, et qui y vivent encore présentement? Sans parler des saints dont ils ne demeurent pas d'accord qu'ils aient été entièrement dans ses sentiments, ils ne peuvent pas nier qu'un saint Grégoire le Grand, un saint Anselme, un saint Bernard n'aient été de sa communion, qu'ils n'aient célébré la sainte messe, et fait profession de croire les mêmes vérités que nous croyons. Nous ne nommons que ce peu de personnes entre un nombre qu'on aurait de la peine à compter de saints et d'illustres personnages qui ont éclaté en toutes sortes de vertus. Pour peu que l'on soit versé dans l'histoire ecclésiastique, il n'y a pas lieu de douter de cette vérité. La sainteté même de la religion catholique a paru d'une manière éminente dans les personnes les plus engagées dans le siècle, comme en plusieurs empereurs et impératrices, rois, reines, et autres princes et princesses. Quelle piété plus solide que celle de saint Henri, empereur, de sainte Cunégonde, impératrice, de saint Louis, roi de France, de saint Edouard, roi d'Angleterre, de saint Etienne, roi de Hongrie, de saint Venceslas, roi de Bohême, de saint Casimir, prince de Pologne, d'une sainte Elisabeth, reine de Portugal, de sainte Marguerite, reine d'Ecosse, de sainte Elisabeth de Hongrie? Quelle pratique plus héroïque des vertus que celle qui s'est observée dans le commencement de tous les instituts réguliers, et qui se renouvelle de temps en temps, par les réformes qui s'en font? Que l'on médite avec attention ce qui s'est fait dans les commencements et dans les réformes de l'ordre de Saint-Benoît, et l'on verra qu'il a donné à l'Eglise un nombre prodigieux de saints et de saintes. Quelle vie plus surprenante en austérité et dans le dégagement de toutes les choses du siècle, que celle de saint Bernard et de ses religieux? que celle de saint Bruno et de ses disciples? Saint François d'Assise n'a-t-il pas été admirable dans l'amour de la pauvreté, aussi bien que la nombreuse multitude de ses disciples qui l'ont imité? Saint Dominique n'a-t-il pas excellé dans le zèle du salut des âmes, et ses religieux qui l'ont suivi? Saint François de Paule a été un prodige d'humilité et de charité, vertus qui ont éclaté dans ceux qui ont été ses disciples. Saint Ignace et sa compagnie, saint Caétan et ses religieux ont paru comme des soleils qui ont éclairé le monde par leurs lumières.

Ce serait une vaste matière de plusieurs volumes, de rapporter les vertus éminentes de toutes les personnes qui ont éclaté en sainteté dans l'Eglise catholique en la succession de tous les siècles. Peut-on ne pas voir, si l'on ne s'aveugle volontairement, la vie exemplaire de tant d'ordres religieux et de congrégations régulières? L'esprit de la retraite, de la solitude, de la pénitence, ne règne-t-il pas encore présentement parmi les Chartreux? dans les maisons réformées de saint Benoît, dans celles de saint Bernard? L'on a vu dans ces derniers temps revivre dans les premières maisons des Carmes déchaussés, l'ancienne austérité des Pères du désert. On a vu ces premiers religieux de la réforme de la séraphique sainte Thérèse, ne manger que des herbes qu'ils cueillaient

dans les campagnes, sans y mettre même de l'huile que les jours des fêtes solennelles; ce qui s'est pratiqué en Espagne dans le couvent de Pastrane. Les déserts que ces mêmes religieux habitent encore aujourd'hui, ne sont-ce pas des lieux où la sainteté règne? Les maisons des séminaires ecclésiastiques sont remplies d'exemples d'une édification singulière, et il en sort tous les jours des personnes qui peuvent dire : *Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ en tout lieu.* (*II Cor.* II, 15.)

Mais l'esprit apostolique n'a-t-il pas continué, et ne continue-t-il pas tous les jours dans les missionnaires de l'Eglise romaine, qui vont prêcher l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre ? Le don des langues, l'esprit de prophétie, les miracles, le don de force, et les autres grâces gratuites que l'esprit de Dieu a communiqués aux apôtres et aux premiers disciples, ont été accordés à ces hommes apostoliques. Que n'a point fait un seul de ces hommes de Dieu en ces derniers temps, le grand saint François Xavier, qui a prêché l'Evangile en vingt-quatre royaumes, et converti, par le secours divin, plus d'un million de personnes? Que n'ont pas souffert ces missionnaires parmi les nations les plus barbares? Les uns ont été écorchés, les autres brûlés à petit feu, quelques-uns noyés, quelques autres crucifiés ; et enfin il n'y a point de tourments qu'ils n'aient enduré avec une force invincible.

Les infidèles convertis, et qui ont reçu la foi, ont aussi reçu les prémices de l'Esprit. Ils ont donné en différents lieux leur sang et leur vie pour le nom de Jésus-Christ le Sauveur de tous les hommes. La persécution des catholiques du Japon n'a rien cédé en cruauté à celle des premiers Chrétiens, et la constance des martyrs de la foi a été égale. On a vu les petits enfants courir au martyre et l'endurer avec un pareil zèle. Les miracles de la toute-puissance d'un Dieu ont éclaté dans le sexe fragile des femmes et des jeunes filles, comme dans les premiers temps. Tout cela néanmoins s'est passé en des personnes de la foi de l'Eglise romaine. Peut-on bien après cela se récrier sur le défaut de sa sainteté? S'il s'est glissé de la corruption dans les mœurs de quelques ecclésiastiques, de quelques ordres réguliers, ou en d'autres personnes de sa communion, faut-il s'en étonner, puisque dans le collége apostolique de douze personnes, il s'en est trouvé un de très-méchant. La même corruption des mœurs n'était-elle pas dans les premiers temps, puisque les saints Pères invectivent contre avec tant de force?

Il serait à désirer que les hérétiques considérassent sans passion ces vérités et fissent réflexion que leur prétendue réformation est assez étrange, puisque sous le prétexte d'une réforme, l'on ôte les moyens de la pénitence, l'abstinence et le jeûne, qui sont si recommandés par la parole de Dieu, par l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses saints. L'on ôte les vœux, les conseils de notre bon Sauveur, les instituts qui font profession de les suivre; et voit-on parmi eux des congrégations qui gardent le célibat, qui vivent en pauvreté et dans l'abandon à la divine Providence ; qui passent une partie des nuits en la divine psalmodie, qui châtient leur corps par les cilices et les haires ?

Il serait à désirer qu'ils considérassent qu'il ne sort personne de leurs sociétés pour aller prêcher l'Evangile, que ceux mêmes de leur communion qui vont aux pays étrangers pour le commerce, y gardent un entier silence pour la cause de Jésus-Christ, bien loin d'y répandre leur sang pour la foi. Mais qu'ils fassent réflexion sur ce qui se passe aujourd'hui dans les pays ou les souverains les pressent de retourner au sein de la véritable Eglise dont ils se sont séparés, on les a vus presque tous abjurer leur religion en très-peu de temps, de peur de souffrir quelque chose en leurs biens temporels. Je leur demande si l'on trouvera rien de pareil dans l'Eglise romaine. L'esprit de Dieu est plus fort que toute la puissance des hommes ; s'il réside dans une personne véritablement, il n'y a tourment qu'elle ne souffre plutôt que de trahir la cause de Dieu. Si dans la véritable Eglise il s'est trouvé des renégats, il y en a eu des millions qui ont enduré le martyre. Comment donc, s'ils ont la véritable religion, peuvent-ils l'abjurer si universellement? N'est-ce pas une marque tout à fait évidente, qu'elle n'est soutenue que par l'esprit de l'homme, en la même manière qu'elle a été introduite? Si après toutes les abjurations l'on persévère dans les mêmes sentiments, il est bien visible que c'est un pur effet de l'opiniâtreté qui demeure lorsqu'on se voit à couvert de quelques pertes ou incommodités temporelles que l'on craignait, et qui ont fait renoncer la prétendue religion à ceux qui ne l'ont abjurée qu'en apparence; ce que l'on ne doit jamais faire quand il s'agit même de perdre mille vies.

## HUITIÈME HORREUR.

### CHAPITRE VIII.

*Les profanateurs des églises sont pires que les infidèles.*

Comme l'Apôtre s'est servi de cette expression (*I Tim.* V, 8), et qu'il a déclaré nettement que les Chrétiens qui n'ont pas soin de leurs domestiques sont pires que les infidèles, nous pouvons bien à plus forte raison nous exprimer de la sorte à l'égard de ceux qui négligent le respect qui est dû au corps adorable de notre Sauveur et de notre Dieu. Ah ! c'est ici qu'il faut s'écrier : Regardez parmi les nations et perdez-vous dans l'étonnement, quand vous aurez vu le respect qu'ils gardent dans leurs temples, et les profanations qui se font dans nos églises. Autrefois il n'était pas permis aux Juifs d'aller dans le temple avec des souliers, mais en ce temps-là ils étaient le peuple de Dieu ; mais c'est ce que n'oseraient faire encore présen-

tement les Turcs. Ils se déchaussent donc par une extrême vénération qu'ils ont pour le lieu où ils offrent leurs prières. Ils n'oseraient cracher sur le pavé, ils n'oseraient pas même passer dans la rue devant aucune de leurs mosquées, ni à cheval, ni en carrosse, et ils sont obligés de descendre. Quand ils font leurs pèlerinages à un certain lieu où l'on garde un os de Mahomet, ils n'y entrent que nu-pieds. Une mahométane, après avoir vu le sépulcre de ce faux prophète, se creva les yeux, disant qu'elle n'avait plus rien à voir au monde. Cependant les Turcs ne reconnaissent pas Mahomet pour Dieu, mais seulement pour l'un de ses grands serviteurs et le législateur de sa loi. Quelle honte donc aux Chrétiens, s'ils considèrent parmi tant de tiédeur, leur indévotion, et combien ils sont éloignés dans le culte qu'ils rendent au vrai Dieu de la vénération que ces gens rendent aux os d'un damné! Quelle confusion aux profanateurs de nos églises, s'ils font quelque réflexion sur ces respects étonnants des infidèles pour leurs mosquées, de n'oser pas même, comme nous venons de le dire, passer ni à cheval, ni en carrosse dans la rue devant leurs portes? Mon souverain, soutenez vos intérêts, levez-vous dans votre grandeur; que l'homme se tienne dans son néant en votre divine présence.

Ce n'est pas tout, il faut dire quelque chose d'infiniment surprenant: Les infidèles sont plus respectueux pour les démons devant leur idoles, que ne sont un grand nombre de Chrétiens en la présence du Dieu d'infinie majesté. Nous lisons dans le premier livre des *Rois* (v, 3), que l'idole de Dagon ayant été jetée par terre en la présence de l'arche, les habitants du pays rendirent de si grands honneurs au lieu que cette idole avait touché et où elle était tombée, qu'eux tous et leurs prêtres prenaient garde de n'y marcher jamais. C'est ainsi qu'une idole qui n'est rien et qui est abattue honteusement par une puissance divine, est honorée, pendant que le vrai Dieu, qui est le grand tout, et qui a un souverain empire sur toutes choses, est criminellement méprisé. Les temples des idolâtres ont aujourd'hui encore des gardes pour en empêcher l'entrée aux Chrétiens, dans la pensée qu'ils ont qu'ils seraient profanés par la seule vue des peuples qui ne sont pas de leur croyance.

Dans Tranquebar qui est un lieu de la côte de Coromandel, il y a présentement un temple si ancien qu'il ne semble plus qu'une vieille masure enfoncée en terre, qui est éclairée jour et nuit de quantité de lampes, dont les portes sont toujours fermées par respect, et où les habitants incessamment font une garde exacte, de peur qu'aucune personne étrangère n'y entre. Leurs idoles sont ornées de brocard, de pierreries, et de richesses inestimables, et même la figure du diable, qu'ils honorent, disent-ils, de peur qu'il ne leur fasse du mal. Or, en de certains jours de leurs fêtes, ils traînent une pagode, qui est la figure d'un temple, sur un char à quatre roues; ce qu'ils font avec beaucoup de cérémonies. La pagode est parée de riches tapisseries, avec un grand nombre d'écharpes de soie de toutes couleurs qui ressemblent à des flammes lorsque le vent les fait mouvoir. Les diables y sont représentés jetant du feu par les yeux, les naseaux, et leurs gueules, et avec de grandes cornes, avec les idoles de leurs fausses divinités. Elle est précédée par quantité de personnes le flambeau à la main, et elle est suivie de gardes; et ce qui est étrange, il y en a qui par un zèle particulier se jettent le ventre contre terre devant la pagode, afin qu'elle leur passe sur le corps, et qu'ils en soient roués et brisés, croyant qu'en mourant de la sorte ils seront bienheureux. Si ceux qui traînent la pagode font la moindre faute, à même temps ils sont battus outrageusement, et bien loin de se plaindre, ils regardent comme une faveur particulière ce traitement, et ceux qui ont reçu plus de coups dans le temps de la fête, sont ceux qui sont les plus estimés.

Ce spectacle n'est-il pas bien capable de faire répandre des larmes de sang à ceux qui sont éclairés de la véritable lumière, et que le péché n'a pas rendus insensibles? Voilà donc les honneurs que l'on rend aux démons mêmes, et dans leurs temples, et devant leurs figures. Voilà les dépenses que l'on fait à orner avec tant de richesses et tant de magnificence ces détestables figures. Voilà le faux zèle que l'on a pour ces maudits esprits, qui va jusqu'à prodiguer cruellement sa vie pour leur honneur.

Mais si notre dureté nous empêche de répandre des larmes de sang à la vue de ces choses, au moins versons-en à torrents de communes, et que nos yeux en deviennent une source intarissable, considérant la négligence effroyable qui a été remarquée des églises, des chapelles, des autels, des tabernacles, des ornements, et des vaisseaux sacrés; et d'autre part les soins étonnants de ces infidèles pour leurs temples et leurs idoles. O cieux, étonnez-vous sur cette vérité! Sera-t-il dit que des idolâtres orneront si magnifiquement des figures du démon, qu'elles seront couvertes de pierreries et de richesses inestimables, et que le corps adorable du vrai Dieu sera placé en des tabernacles si chétifs, sur des autels si négligés, en des lieux si peu décents? On n'épargnera rien, on fera des dépenses excessives pour des esprits d'enfer, et à peine voudra-t-on contribuer d'un peu d'argent pour le culte du Créateur du ciel et de la terre: cependant les démons sont des créatures abominables qui n'aiment et ne peuvent aimer les hommes, dont tous les desseins vont à les perdre pour un jamais, et qui effectivement engagent à une damnation éternelle tous ceux qui se laissent aller à leurs méchantes suggestions. Ils ne sont pas nos créateurs ni nos rédempteurs, ils n'ont point perdu de vie pour l'amour de nous et néanmoins une si grande partie du monde les suit, qu'ils en sont appelés par le Fils de Dieu, les princes.

Dieu est le seul que l'on peut appeler le véritable ami : car tous les autres, s'ils lui sont comparés, ne méritent pas d'en porter le nom. Nous tenons tout de lui, nous lui sommes redevables de tout ce que nous sommes : de toute éternité il a pensé à nous avec des pensées de paix, et d'une miséricorde incompréhensible, sans cesse il veille sur nous avec une attention infinie. Il n'y a pas un seul moment dans la vie, et le jour et la nuit, qu'il n'ait ses yeux divins arrêtés sur nous avec des amours qui ne se peuvent comprendre ; son aimable et divine providence nous sert de mère, et de la meilleure des mères dans tous nos besoins, et en toutes sortes d'occasions. Sa charité est si excessive qu'elle l'oblige à se faire comme l'un de nous en s'anéantissant jusqu'à se faire homme, et à prendre nos infirmités, à l'exception du péché et de l'ignorance ; elle l'oblige de mourir ignominieusement sur une croix pour nous délivrer des maux éternels que nous méritions ; elle l'oblige à nous donner le corps et le sang qu'il a pris en viande et en breuvage : et après des amours si pressants, si forts, si admirables, hélas ! il est si peu aimé ! il n'y a point de maître qui soit plus mal servi, et les démons avec toute leur haine emporteront plus de cœurs que ses ravissantes et incroyables bontés.

Oh ! qu'il faut bien dire qu'ils sont tout de glace pour un Dieu si aimant ! Nous venons d'écrire ce que de pauvres infidèles font, lorsqu'ils portent leurs idoles par les rues, qu'ils s'estiment heureux d'être brisés par les roues du char où elles sont placées. Après cela peut-on voir sans douleur des catholiques dans les processions où le très-saint Sacrement de l'autel est porté, si peu appliqués à l'amour d'un Dieu qui est tout triomphant dans ce mystère ? Combien en voit-on dans la suite qui s'entretiennent ensemble de bagatelles, ou de leurs affaires ? En vérité, si nous ne voyions ces choses, il serait impossible de les penser. Dans les autres processions qui se font dans les campagnes, et quelquefois il y a aussi bien du désordre dans celles des villes, il semble qu'elles soient un sujet de divertissement : on s'y prépare comme à une récréation, les jeunes gens courent devant pour sonner les cloches, comme il a été dit, et font cent insolences ; ils disputent à qui les sonnera, et quelquefois cela va jusqu'à se battre. L'aveuglement est si extraordinaire en quelques lieux, que les paroisses différentes allant à une même église, disputent à qui y arrivera le plus tôt ; et pour cela partent à des heures indues, le jour n'étant pas encore venu. Nous disons ce que nous savons. Ces disputes superstitieuses sont suivies de querelles, les filles et les garçons y prennent des libertés que l'on ne doit pas tolérer, et enfin ils font des profanations des processions.

O Dieu ! quelle différence entre une dureté de cœur si étrange de gens qui se disent les disciples d'un Dieu fait homme, et les ardeurs extrêmes du faux zèle des infidèles ! On peut sans doute appliquer à ces Chrétiens, avec bien de la justice, ces paroles de notre divin Maître : *Les Ninivites se lèveront au jugement avec cette nation, et ils la condamneront* (*Matth.* XII, 41), parce que si ces idolâtres avaient eu quelque peu de tant de lumières qui nous environnent de tous côtés, qu'auraient-ils fait pour un Dieu, eux qui font et souffrent tant de choses pour les démons ? On peut encore dire que la reine du Midi se lèvera au jugement avec cette nation, et elle la condamnera, parce qu'elle vint de l'extrémité de la terre entendre la sagesse de Salomon (*Ibid.*, 42) : et il y a ici un plus grand que Salomon. Il ne faut pas faire un long et pénible chemin pour avoir l'honneur de sa divine conversation, par le moyen de l'oraison. Il est à nos portes, on lui peut parler quand on veut, il ne donnera pas, ce Roi des rois, et devant qui Salomon et tous les plus grands monarques qui ont jamais été ne sont qu'un peu de poussière, il ne donnera pas, dis-je, l'heure de l'audience, ses pauvres et chétives créatures la prendront quand il leur plaira. Il est toujours prêt de les écouter, il les attend les jours et les nuits depuis tant de siècles sur nos autels, et cependant, au lieu de jouir d'un bonheur qui surpasse toute pensée, les hommes trouveront le temps d'une petite demi-heure trop long, et ils n'ont que des rebuts pour sa divine conversation, la quittant à la première occasion pour s'entretenir les uns les autres.

Disons encore que les infidèles se lèveront au jugement pour condamner nos irrévérences par les respects extraordinaires qu'ils ont eus pour les sacrifices impies qu'ils ont offerts aux démons. Ce page d'Alexandre, dont l'histoire nous apprend qu'il aima mieux se laisser brûler la main par le feu qui y était tombé, servant à un sacrificateur des idoles, que de le détourner le moins du monde de l'application qu'il avait au sacrifice, s'il eût fait quelque cri, ou s'il eût marqué en quelque autre manière sa douleur ; ne condamnera-t-il pas nos distractions volontaires dans la prière, et les sujets que nous en donnons aux autres ? Quelle condamnation pour ces profanateurs, pour ces causeurs, pour ces immodestes, pour ces dames avec leurs parures mondaines, avec leurs affreuses nudités, pour ces femmes qui viennent dans la maison de Dieu avec leurs enfants, qui, par leur badinerie ou clameurs servent d'un sujet d'une distraction continuelle !

## NEUVIÈME HORREUR.

### CHAPITRE IX.

*Les profanateurs des églises sont plus insolents que les démons.*

Il n'y a rien de plus superbe que le démon. La divine parole, pour nous faire connaître son orgueil, nous fait voir qu'il a dit en son cœur : *Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu ; je*

*m'assiérai sur la montagne de l'Alliance, aux côtés de l'Aquilon. Je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées, et je serai semblable au Très-Haut.* (*Isa.* XIV, 13, 14.) C'est lui qui est appelé dans l'Écriture le meurtrier qui ne travaille qu'à tout perdre, ainsi le Prince des apôtres exhorte les fidèles à être sobres et à veiller, *parce que*, dit-il, *le diable votre ennemi tourne à l'entour de vous comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un qu'il puisse dévorer.* (*I Petr.* V, 8.) C'est dans ce sens que le prophète Isaïe appelle ces cruels esprits, les bêtes des champs, les bêtes des forêts, qui viennent toutes pour dévorer leurs proies, et en la personne de Nabuchodonosor, il nomme le diable un maître impitoyable, qui exige sévèrement le tribut; un fier dominateur, qui dans son indignation frappait les peuples d'une plaie incurable, qui s'assujettissait les nations dans sa fureur et qui les persécutait cruellement; l'homme qui a épouvanté la terre, qui a jeté la terreur dans les royaumes, qui a déserté le monde, qui a retenu dans les chaînes ceux qu'il avait faits prisonniers. Notre divin Maître nous enseigne en saint Jean, qu'il a été homicide dès le commencement, parce qu'il a fait mourir le premier homme. (*Joan.* VIII, 44.)

Le même saint Jean dans son *Apocalypse* (XII, 3) le décrit comme un grand dragon, et il le qualifie de la sorte à cause de sa grande puissance; et parce qu'il vole et qu'il porte son venin par tout le monde. Il l'appelle roux ou de couleur d'or, pour montrer ses richesses et sa royauté; s'étant rendu le prince du monde, des amateurs du siècle, qui se sont laissés vaincre par ce dragon, s'abandonnant à ses tentations, suivant les inclinations déréglées de leurs convoitises, et tombant malheureusement par leur infidélité à la grâce dans le péché, qui les a rendus captifs de ce monstre infernal, après qu'il a entraîné de sa queue la troisième partie des étoiles du ciel, et qu'il les a fait tomber sur la terre; c'est-à-dire les anges apostats, qui paraissaient si brillants au point du jour, et qu'il a entraînés par son exemple, par sa puissance, par l'autorité que sa qualité de chef lui donnait sur des inférieurs, par le venin de l'amour-propre.

Et néanmoins ce grand dragon, cet ancien serpent, qui s'appelle diable et Satan, et qui séduit tout le monde, est précipité devant l'adorable Jésus, et les siens avec lui. Il faut que leur orgueil soit humilié, et toute leur superbe abaissée en sa divine présence. Il faut que ces esprits qui voulaient être semblables au Très-haut, et se placer au-dessus des nuées les plus élevées, soient précipités de leur gloire, et soient en des abîmes d'un anéantissement entier, quand l'adorable Jésus paraît. C'est pour lors que le ciel dit : *Maintenant le salut, la force, le règne de notre Dieu, et la puissance de son Christ sont assurés, parce que l'accusateur de nos frères qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité; et c'est ce qui donne de la joie aux cieux et à ceux qui y habitent.* (*Apoc.* XII, 10, 12.)

Mais s'ils étaient capables de douleur, ne seraient-ils pas accablés de tristesse, lorsque la toute-puissance de Dieu précipitant dans les abîmes les esprits les plus élevés par leur nature, l'homme, qui n'est qu'un peu d'argile et un vase de terre, ose bien insolemment s'élever en sa divine présence. Au moins que la terre soit dans les pleurs et dans la langueur, et le Liban dans la confusion, que les anges de paix pleurent amèrement à la vue des profanations du saint temple de Dieu, à la vue de son divin sanctuaire misérablement pollué, à la vue du Dieu du ciel et de la terre qui y a établi sa demeure, qui est honteusement méprisé. Ce n'est plus Saron qui est changé en désert, ni le Basan et le Carmel qui sont dépouillés de leurs fruits. Ce ne sont plus les rues de Sion qui sont désolées, ce ne sont plus ses chemins qui sont abandonnés, parce que personne ne passe plus dans ses sentiers, ce qui excitait les cris et les gémissements des peuples de l'ancienne alliance; mais c'est un Dieu qui, dans sa propre maison, dans le lieu qu'il a choisi pour y habiter corporellement jusqu'à la consommation des siècles, est traité indignement par de pauvres et chétives créatures, par de chétifs néants.

Malheur à nous qui pendant que les démons croient et que cette foi les fait trembler, eux qui ne croient pas d'une foi infuse, mais naturelle; avec la foi divine que nous avons reçue si miséricordieusement par la charité, et les mérites ineffables de notre Sauveur Jésus-Christ, bien loin de nous tenir dans la crainte et dans le tremblement dans les églises, où il réside avec son corps adorable et son précieux sang, y commettons des irrévérences lamentables. Ah! disent les saints, parlant aux profanateurs de la maison de Dieu : Les diables croient et tremblent, encore si vous croyiez et trembliez. O l'horreur des horreurs, que des Chrétiens en cela soient pires que les démons, moins craignant Dieu que les esprits d'enfer!

Nous lisons en saint Marc (V, 2 et seq.) qu'on amena à notre bon Sauveur, dans le pays des Géraséniens, un homme possédé qui sortait des tombeaux où il faisait sa demeure, et personne ne le pouvait plus lier même avec des chaînes, parce qu'ayant eu souvent les fers aux pieds, et ayant été lié de chaînes, il les avait rompues et avait brisé ses fers, et personne ne le pouvait dompter Il était jour et nuit dans les tombeaux et sur les montagnes, criant et se meurtrissant avec des pierres; mais voyant Jésus de loin, il courut et l'adora. Voilà ce que fit la seule vue de Jésus à un diable si furieux et si cruel. O Chrétiens! ô Chrétiens! qui dites que vous êtes ses disciples, aurez-vous moins d'ardeur pour aller rendre vos adorations à ce Dieu fait homme? Ce démon courut et l'adora. Courez et l'adorez, et apprenez qu'il est grand et digne des plus hautes

hautes louanges; c'est lui qui a fait les cieux, il est environné de gloire et de majesté, la sainteté et la magnificence reluisent dans son sanctuaire. Offrez donc à ce Seigneur l'honneur et la gloire, offrez-lui la gloire qui est due à son nom; apportez-lui des hosties, et entrez dans son temple; adorez le Seigneur dans son sanctuaire, et que toute la terre tremble devant sa face. Apportez-lui des hosties, vos corps, dit le grand Apôtre (*Rom.* XII, 1), comme une victime sainte, qui lui soit agréable; les immolant à sa divine grandeur par la mortification, par le détachement des plaisirs des sens, par un renoncement entier à toute la corruption qu'ils ont contractée par le péché, afin de lui rendre un culte spirituel, l'adorer en esprit et en vérité. Offrez-lui vos âmes comme des victimes spirituelles, et qui lui soient agréables par des sacrifices intérieurs de vos passions, de tous mouvements propres: car c'est dans cet état qu'il faut paraître en sa présence, et non pas avec immodestie et parlant avec les créatures, ou se laissant aller à des distractions volontaires.

L'évangéliste saint Marc (V, 10) ajoute que les démons priaient instamment Notre-Seigneur Jésus-Christ de ne les pas chasser du pays de Géraséniens; plût à Dieu que les misérables profanateurs des églises le priassent avec autant d'instance de ne les pas chasser du paradis qu'il leur a destiné, et que par leur endurcissement et l'impénitence de leur cœur, ils ne s'amassassent un trésor de colère au jour de la vengeance auquel Dieu fera paraître la justice de son jugement, ayant méprisé les richesses de sa bonté, de sa patience, et de sa longue attente! Saint Luc rapporte (IV, 34), parlant de ce possédé, qu'un démon disait à Notre-Seigneur: *Je sais qui vous êtes, vous êtes le Saint de Dieu*, et que lui ayant commandé de sortir, il lui obéit incontinent. Ah! si au moins ces ingrats profanateurs rentraient en eux-mêmes, pour considérer que Jésus qui leur est présent sur nos autels est le Saint des saints, la sainteté même, qui remplit les cieux et la terre de la majesté de sa gloire; s'ils se rendaient attentifs à ses divines inspirations pour les suivre avec fidélité, s'ils étaient remplis de crainte comme ceux qui furent les témoins de cet assujettissement des démons, s'ils disaient avec eux: *Qu'est-ce que ceci? il commande*, parlant du Fils de Dieu, *avec empire et avec vertu aux esprits impurs et ils sortent;* et qu'ensuite ils réfléchissent sur la dureté de leur cœur qui résiste opiniâtrément à celui à qui les diables obéissent.

Mais qu'ils soient couverts de honte, qu'ils soient couverts de leur confusion comme d'un double manteau, pour parler avec le Psalmiste (*Psal.* CVIII, 29), voyant que les démons ne tremblent pas seulement devant Dieu, mais aux seules approches des personnes, ou autres choses où sa divine vertu se rencontre. Ainsi saint Jérôme écrivant contre un hérétique qui se raillait de la vénération des reliques des saints, assure que les démons hurlaient en leur présence: et la crainte extraordinaire que ces cruels esprits en faisaient paraître lui donne lieu de lui reprocher son aveuglement et son impiété, l'appelant même un monstre qui doit être exilé jusqu'aux extrémités de la terre. On a rapporté de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, religieuse Carmélite, qu'un grand nombre de démons paraissant dans un lieu où elle était, sous des formes sensibles, ils prenaient la fuite à sa seule vue, et se précipitaient en foule. Ils marquaient la même frayeur devant ce prodige de grâce et de sainteté de nos derniers temps, cet homme de douleurs, tout crucifié au monde, et tout uni à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le bienheureux P. Jean de la Croix, premier religieux de la reforme des Carmes déchaussés. Ceux qui ont quelque expérience de ce qui se passe dans la possession des démons n'ignorent pas combien ils redoutent les personnes où l'Esprit de Dieu réside. On les voit quelquefois fuir devant eux avec une vitesse incroyable, et se cacher de telle sorte, qu'on a bien de la peine à les faire paraître. Les seules images des saints les mettent même en fuite, comme on l'a vu en différentes occasions.

Nous lisons dans les *Actes*, que l'on portait aux malades des bandeaux et des tabliers qui avaient touché saint Paul, et que leurs maladies les quittaient, et les démons en sortaient. Il est rapporté dans la *Vie* de saint Malachie, qu'ayant couché dans une maison, le diable en eut une telle horreur, qu'un homme, qui en était tourmenté cruellement, fut délivré de sa tyrannie par la paille de son lit. Ces ennemis donc de Dieu sont dissipés comme la fumée se dissipe, non-seulement quand Dieu s'élève, mais ils sont encore saisis de trouble et de terreur aux approches des moindres choses où sa vertu réside. Il n'y a que l'homme qui se fortifie insolemment devant ce Dieu de toute grandeur. *La terre*, s'écrie le Prophète-Roi, *a été ébranlée, et les cieux se sont fondus en pluie à la présence du Dieu de Sinaï, à la présence du Dieu d'Israël* (*Psal.* LXVII, 9); et l'homme, ce morceau de boue, sera sans sentiment! mais qu'il sache que dans peu Dieu brisera les têtes de ses ennemis, les têtes orgueilleuses de ces profanateurs.

## DIXIÈME HORREUR.

### CHAPITRE X.

*Les profanateurs des églises sont cause des plus grands fléaux de Dieu sur la terre.*

Que le Seigneur est grand, et qu'il est digne de louange, que sa grandeur est infinie, qu'elle est incompréhensible! que tous les âges à venir louent ses ouvrages, et publient sa puissance; qu'ils célèbrent la grandeur et la gloire de sa majesté sainte; qu'ils récitent ses merveilles, et qu'ils annoncent la souveraineté de ses jugements terribles. (*Psal.* XLVII, 1 et seq.) Que les hommes en voient la sainteté de la justice dans les châ-

timents qu'elle fait des fautes qui nous paraissent les plus légères. David, pour un péché léger de vanité, en fut châtié de la peste, qui en trois jours fit mourir soixante et dix mille personnes. Oh! qui saurait ce que c'est que de faire la moindre chose qui soit désagréable aux yeux de sa suprême Majesté ! Oh! que son nom est saint et redoutable !

Mais il est terrible dans les punitions qu'il fait des plus petits défauts de respect envers les choses consacrées à son service. David est saisi de frayeur voyant Oza frappé de mort sur-le-champ, pour n'avoir pas touché l'arche avec assez de vénération, quoiqu'il l'eût fait par nécessité, et de peur qu'elle ne fût renversée par terre. Les Bethsamites au nombre de cinquante mille, avec soixante et dix des plus qualifiés, furent mis aussi à mort sur-le-champ pour l'avoir regardée avec quelque sorte de curiosité. Nous savons ces choses, nous les croyons, mais où est notre foi? cinquante mille personnes meurent pour un léger défaut de respect pour l'arche : hélas ! que devons-nous attendre pour tant d'impiétés qui se commettent contre le corps adorable d'un Dieu ?

Mais continuons à méditer les effets terribles de la divine justice sur les profanateurs des choses saintes de l'ancienne loi. Il est difficile de lire en l'Ecriture les châtiments d'Héliodore, qui avait été envoyé par son roi pour s'emparer des richesses du temple, sans avoir de la crainte. Deux anges parurent visiblement, qui le fouettèrent avec tant de force, qu'il en tomba par terre ayant perdu la parole et toute espérance de vie : et effectivement il l'eût perdue sans les prières et le sacrifice qu'offrit pour lui le saint pontife Onias. Mais ayant obtenu par ces vœux le pardon de son crime, il publiait partout la grandeur des peines qu'il en avait souffertes. Pompée pour avoir permis qu'on logeât ses chevaux dans le parvis du temple, à raison qu'il n'y avait pas assez d'écuries, depuis ce temps-là fut un prince malheureux, et toutes ses affaires furent en désordre.

Mais y a-t-il rien de plus étonnant que les menaces dont Dieu se sert par le prophète Isaïe contre les profanateurs de son temps ? *Poussez des cris et des hurlements*, crie ce prophète, *parce que le jour du Seigneur est proche, le Tout-Puissant viendra pour tout perdre. C'est pourquoi tous les bras seront languissants, et tous les cœurs se fondront; ils seront agités de convulsions et de douleurs, ils souffriront des maux comme une femme qui est en travail, ils se regarderont l'un l'autre avec étonnement, et leurs visages seront desséchés, comme s'ils avaient été brûlés par le feu. Voici le jour du Seigneur qui va venir, le jour cruel, plein d'indignation et de fureur, pour déserter la terre, pour réduire en poudre tous les méchants. Je viendrai venger les crimes du monde, et punir l'iniquité des impies : je ferai cesser l'orgueil des infidèles, et j'humilierai l'insolence de ceux qui se rendent redoutables. L'homme sera plus rare que l'or, il sera plus précieux que l'or le plus pur. Alors Babylone sera comme un daim qui s'enfuit, ou comme une brebis égarée, sans qu'il y ait personne pour la ramener. Chacun l'abandonnera pour s'unir à leur peuple, et ils fuiront tous dans leur pays. Quiconque sera trouvé sera tué, tous ceux qui se présenteront passeront au fil de l'épée; leurs enfants seront écrasés contre terre à leurs yeux, leurs maisons seront pillées, et leurs femmes seront violées. Je vas susciter contre eux les Mèdes, qui ne chercheront point d'argent, et qui ne se mettront point en peine de l'or; mais qui perceront les petits enfants de leurs flèches, qui n'auront point de compassion de ceux qui sont encore dans les entrailles de leurs mères, et qui n'épargneront point ceux qui ne font que de naître. Cette grande Babylone, cette reine entre les royaumes du monde, qui avait porté dans un si grand éclat l'orgueil des Chaldéens, sera détruite, comme le Seigneur renversa Sodome et Gomorrhe. Les bêtes sauvages s'y retireront, les maisons seront remplies de dragons, les autruches y viendront habiter, les hiboux hurleront à l'envi l'un de l'autre dans les maisons, et les sirènes habiteront dans ses palais de délices.* (*Isa.* XIII, 6 et seq.)

Tous ces châtiments furent révélés au prophète Isaïe, dont Dieu devait punir les rois de Babylone pour avoir profané les vases du temple. C'est pourquoi il appelle les guerriers dont il se devait servir, les ministres de sa fureur, il les appelle ses troupes, qu'il fera venir des terres les plus reculées et de l'extrémité du monde.

Mais donnons nos attentions à ce qui est arrivé à la ville de Jérusalem, parce qu'elle n'avait pas connu le temps de sa visite, et à raison des irrévérences commises dans son temple, qui ont été cette abomination de désolation prédite dans le lieu saint; car, quoique quelques-uns interprètent cette abomination de désolation dans le lieu saint, de l'Antechrist à la fin du monde, et qu'elle puisse y être appliquée, néanmoins, à la lettre, elle doit être entendue du temps de la destruction et ruine de la ville de Jérusalem.

Il est vrai que les interprètes ne conviennent pas tous en ce sujet. Quelques-uns l'entendent de l'idole qu'Antiochus Epiphanes y fit mettre sous le titre de Jupiter Olympien, et quelques autres de l'image de César que Pilate y fit poser la nuit. Il y en a qui l'expliquent de la statue d'Adrien et d'autres de l'armée de Tite, empereur. Mais toutes ces explications ne conviennent pas à l'abomination de désolation dont notre divin Sauveur parle, et qui devait arriver un peu avant la prise de Jérusalem; car les auteurs de la première et de la seconde l'expliquent de ce qui s'était passé auparavant la prédiction du Fils de Dieu, l'idole de Jupiter ayant été mise dans le temple deux siècles devant sa venue, et l'image de César, environ quarante ans auparavant la destruction de la ville. Ceux qui l'ont interprétée de la statue

d'Adrien n'ont pas pris garde qu'elle n'a pas été placée dans le temple, qui était détruit il y avait longtemps, et les autres qui l'entendaient de l'armée de Tite n'ont pas considéré que les avis que notre Maître donnait de prendre pour lors la fuite auraient été inutiles, à raison du siége qui leur ôtait le lieu de s'évader, et que, de plus, cette armée était aux environs de la ville, et non pas au dedans.

Il faut donc dire qu'elle doit s'expliquer des profanations du temple par les prêtres et les peuples, qui furent extraordinaires trois ou quatre ans auparavant la destruction de la ville, sous le président Cestius; et Josèphe remarque que, sous ce président, le bruit courut qu'elle devait être prise, et que plusieurs même se retirèrent. Le même auteur assure que les profanations furent si extrêmes en ce temps-là, que, si l'armée des Romains ne fût pas venue pour châtier ces profanateurs, il croit que la terre se fût ouverte pour les abîmer, ou bien que le ciel les aurait tués de ses foudres.

Que si Dieu a exercé ses jugements de la sorte sur ceux qui ont profané un temple qui n'était qu'une figure des nôtres, comme nous l'avons dit plusieurs fois, hélas! que devons-nous attendre? Que doivent craindre ceux qui font des outrages si indignes au corps d'un Dieu fait homme par leur libertinage et leurs irrévérences? Tant de calamités arrivées à la malheureuse ville de Babylone et à ses rois pour avoir emporté des vases qui servaient aux cérémonies de l'ancienne loi, tous les malheurs de la ville de Jérusalem ne nous ouvriront-ils point les yeux? N'avons-nous pas plus de sujet de pousser des cris et des hurlements? Notre débonnaire Sauveur s'approchant de cette dernière ville, il pleura sur ses maux et sur son aveuglement. Malheur à nous qui rions et passons la vie dans les plaisirs, ne pensant pas au jour de la colère et des vengeances, et qui nous aveuglons sur nos propres misères! Oh! si nous connaissions ce qui nous est maintenant caché! Mais, au moins, comment ne voyons-nous pas tant de maux qui inondent la terre? Mais comment ne faisons-nous jamais réflexion sur leur cause? Dieu nous frappe, afin que nous levions les yeux vers lui pour implorer ses miséricordes, pour apaiser sa divine justice, changeant de vie et nous convertissant, faisant pénitence de nos péchés. Il est sur nos autels comme sur le trône de ses plus grandes miséricordes pour écouter nos cris et nos gémissements, et c'est aux pieds de ces autels que nous irritons davantage sa colère par nos irrévérences. Non, dit saint Jean Chrysostome, il ne faut point chercher d'autre source de toutes nos misères, voilà d'où viennent nos maux, et que tout le bien se perd; car, bien loin, dit ce Père, que la maison d'oraison nous soit un lieu de réconciliation, il devient un lieu d'ire pour les irrévérences qui s'y commettent.

C'est une chose considérable que les auteurs même païens écrivent beaucoup d'exemples très-rares de grandes punitions arrivées pour avoir manqué de respect dans les temples de leurs faux dieux, et Socrate a remarqué que les profanations des temples sont les marques de l'ire de Dieu. Il n'y a plus à en douter après ce que la Vérité même nous a révélé, les donnant pour signes aux habitants de Jérusalem, afin que ceux qui les verraient pussent fuir avant qu'elle fût saccagée.

Hélas! nous les voyons tous les jours, et nous demeurons sans crainte; à peine rentrons-nous dans notre intérieur pour en méditer les funestes effets. Voilà ce qui fait la désolation de toute la terre; voilà la source des maux qui inondent tout le monde. On n'a point de respect pour Dieu et on le déshonore, parce qu'on le connaît bien peu, ce qui fait crier à Isaïe (XXXIV, 1 et seq.) : *Ecoutez, enfants d'Israël, ce que le Seigneur a dit : Voici ce qui se passe dans le jugement qu'il fait des habitants de la terre. La terre est dépourvue de sa divine connaissance; pour cela elle sera réduite dans un état si lamentable, que, si elle était capable de larmes, elle se consommerait, elle se fondrait en pleurs.* Et, de vrai, Dieu proteste qu'il l'affligera de maladies, de morts funestes; qu'il n'épargnera pas même les animaux qui y vivent, les oiseaux de l'air, les poissons de la mer. Il proteste que les héritages et les biens n'en empêcheront point les besoins et ne profiteront pas même à ceux qui les possèdent; que depuis un bout du monde jusqu'à l'autre il enverra le fléau de la guerre; qu'on aura beau dire : La paix, la paix, qu'il n'y aura point de paix.

Mais, si nous lisons dans Jérémie (XLVIII, 10) que l'homme est maudit qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence, quelles malédictions n'arriveront pas à ceux qui se comportent dans la maison d'oraison non-seulement négligemment, mais criminellement? Si une négligence dans le service du Souverain des êtres, attire ses châtiments, que doivent attendre ceux qui insultent insolemment à cette Majesté suprême? Si l'ancienne loi nous en donne des exemples redoutables, la nouvelle nous en fait voir qui sont bien capables de toucher efficacement nos cœurs, et de nous porter à une sincère pénitence. Saint Isidore rapporte qu'Attila, roi des Goths, assiégeant Cordoue, et ayant profané l'église de Saint-Ascicèle, la faisant servir d'écurie pour ses chevaux et de logement à ses soldats, à cause qu'elle était hors de la ville, cela fut cause qu'il fut vaincu miraculeusement par les habitants, que l'un de ses enfants fut tué, et tous les principaux de son armée, et lui obligé de se sauver par la fuite, laissant tous ses trésors au pillage de ses ennemis; et qu'enfin il fut massacré par les siens. L'histoire ecclésiastique nous met devant les yeux plusieurs de ces punitions exemplaires, et enfin la divine parole nous crie que les fléaux des pécheurs sont en grand nombre. Dieu saura bien leur rendre abondamment ce qu'ils méritent. Oh! que c'est une chose terrible

quand sa divine main s'appesantit sur nous !

## ONZIÈME HORREUR

### CHAPITRE XI.

*Les profanateurs des églises sont cause des plus terribles délaissements de Dieu.*

Nous avons vu dans le chapitre précédent que les profanations des temples attirent l'ire de Dieu sur la terre, et qu'elles sont la source des grands maux qui l'inondent; mais ces maux ne sont pas les plus grands châtiments de sa justice vengeresse, puisque ce sont des maux temporels, des maux qui passent avec la vie, des maux qui ne sont rien comparés aux spirituels, des maux qui deviennent de véritables biens, si l'on en fait un saint usage chrétien, des maux qui ont servi aux élévations les plus glorieuses de la plus éminente sainteté ; des maux qui sont des faveurs inestimables à ceux qui les savent bien prendre dans l'ordre de Dieu, et les recevoir avec soumission de son aimable providence. C'est ce qui fait dire au prophète Isaïe dans les cantiques qu'il chante à Dieu (XII, 1) : *Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous vous êtes mis en colère contre moi.* Et au prophète David : *Seigneur, il m'a été bon que vous m'ayez humilié.* (*Psal.* CXVIII, 72.) *Mes os que vous avez humiliés tressailliront d'allégresse* (*Psal.* L, 10) ; *nous nous sommes réjouis des jours que vous nous avez affligés, et des années que nous avons senti les maux.* (*Psal.* LXXXIX, 15.)

Mais qui connaît la grandeur de la colère d'un Dieu, et qui peut dans la grandeur de sa crainte comprendre que son indignation est aussi terrible qu'elle l'est, lorsqu'il abandonne les hommes à leurs volontés déréglées, et qu'il les punit ensuite par des peines qui ne finiront jamais? Que le feu, le soufre et la tempête sont leur partage, comme parle l'Ecriture ; que les flots et tous les orages de son ire viennent fondre sur eux. Ce sont les châtiments dont le Seigneur, qui est juste et qui aime la justice, punit les profanateurs de ses temples, et qu'ils attirent sur les provinces et royaumes, s'en retirant à raison de l'abus de ses grâces. *Le méchant a aigri le Seigneur,* dit le Psalmiste, *la grandeur de sa colère fera qu'il ne s'en mettra plus en peine.* (*Psal.* IX, 13.) Si donc il demeure dans nos églises dans le sacrement admirable de son amour, n'endurcissons point nos cœurs à un amour si touchant, de peur qu'il ne nous dise comme autrefois aux Israélites : *Ce peuple se laisse toujours emporter à l'égarement de son cœur ; ils n'ont point connu mes voies, et je leur ai juré dans mon ire qu'ils n'entreront point dans mon repos.* (*Psal.* XCIV, 10, 11.)

Comme Dieu se plaît à communiquer plus libéralement ses grâces dans les églises qu'il a choisies pour entendre nos prières, et qu'il y communique plus abondamment ses faveurs à ceux qui s'en approchent comme il faut; aussi fait-il paraître davantage ses châtiments sur ceux qui s'y comportent mal. Considérons ici qu'une bonne partie de la vie se passe dans l'iniquité. Oh ! combien de personnes sont coupables du sang et de la mort de notre Sauveur, par les péchés mortels qu'ils commettent ; le nombre des péchés véniels ne se peut dire. L'église est la maison de miséricorde pour y obtenir le pardon de tant de fautes et de tant de crimes ; et faut-il par nos irrévérences qu'elle devienne le tribunal de la justice où Dieu exerce ses plus sévères jugements? Faut-il qu'elle soit le lieu des vengeances? Ah ! qu'il vaudrait bien mieux pour ces profanateurs qu'ils n'y entrassent point, puisqu'ils en sortent plus criminels qu'ils n'y étaient venus.

Mais ce qui est de plus terrible, c'est que Dieu voyant les outrages qu'il reçoit dans sa maison par ceux qu'il a comblés de ses grâces, pendant que les infidèles gardent les derniers respects dans leurs temples, il les abandonne par un très-juste jugement. Cette vérité paraît assez dans ce que l'Ecriture rapporte des Machabées et du peuple d'Israël qui, se voyant secourus extraordinairement par une puissance divine, et le culte de Dieu rétabli, ils offraient leurs prières et leurs vœux au Tout-Puissant pour obtenir de ses miséricordes que, s'ils tombaient en de nouvelles fautes, il ne les punisse pas, les livrant aux nations, mais les châtiant par d'autres peines. Ils étaient donc bien persuadés que Dieu punissait les peuples par cet abandonnement.

Notre divin Maître ne nous laisse pas lieu d'en douter en l'Evangile de saint Matthieu, où parlant aux chefs des prêtres et aux anciens du peuple, il se servit d'une parabole qui le montre évidemment. *Un père de famille,* leur disait ce divin Sauveur, *planta une vigne et l'entoura d'une haie; il y fit faire un pressoir et y bâtit une tour, et l'afferma à des vignerons, puis s'en alla faire un voyage ; et lorsque le temps des vendanges s'approchait, il envoya ses serviteurs aux vignerons pour en recevoir le fruit. Mais les vignerons prenant ses serviteurs en battirent un, tuèrent l'autre, et lapidèrent l'autre. Il y envoya encore d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers, et ils leur en firent autant. Enfin il leur envoya son fils, disant : Ils respecteront mon fils. Mais les vignerons voyant le fils, s'entredirent : Voici l'héritier, venez, tuons-le, nous aurons son héritage ; et le prenant ils le jetèrent hors de la vigne, et le tuèrent. Lors donc que le maître de la vigne sera venu, que fera-t-il à ces vignerons? Il exterminera les méchants, dirent-ils, et affermera sa vigne à d'autres vignerons qui lui en rendront le fruit dans la saison. Après cette parabole, Notre-Seigneur Jésus-Christ leur dit : C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits* (*Matth.* XXI, 33-43.)

Cette vigne, expliquent les interprètes, signifie le peuple juif; la haie, la providence

de Dieu qui le protége par ses anges et par ses prophètes; le pressoir, la loi qui, par la crainte des peines, exigeait de lui les fruits de la justice; la tour, le temple où étaient les sentinelles, à savoir les prêtres et les docteurs, pour veiller sur le peuple; les vignerons, les rois, les pontifes, les prêtres; les serviteurs, les prophètes que les Juifs ont fait mourir; le fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or cette vigne a été affermée à d'autres vignerons; Dieu a quitté le peuple juif, et il leur a ôté son royaume pour le donner au peuple chrétien. Leur maison a été laissée déserte, comme il leur avait été prédit par le Sauveur, après ce reproche, qui marque assez les soins de son aimable providence: ***Jérusalem*, *Jérusalem*, *combien de fois ai-je voulu assembler vos enfants, comme la poule assemble ses petits sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu !*** (*Matth.* XXIII, 37.)

Or, qui pourrait assez expliquer les effets lamentables du délaissement de ce peuple endurci? Certainement on lui peut appliquer avec beaucoup de justice ces paroles du Psalmiste : *Il a aimé la malédiction, et elle tombera sur lui; il a rejeté la bénédiction, et elle s'éloignera de lui; il s'est couvert de la malédiction comme d'un vêtement, elle est entrée comme l'eau dans ses entrailles et comme l'huile jusque dans ses os; il en est revêtu comme de sa robe, et il en est ceint à jamais comme de sa ceinture. Psal.* CVIII, 18-19.) L'on peut encore dire que ce peuple est errant et vagabond, et chassé de son pays; que son iniquité vit toujours dans le souvenir du Seigneur, lui étant toujours opposé; qu'il a été livré au pouvoir de toutes les nations, et que ceux qui le haïssent en sont devenus maîtres; que ses enfants sont abaissés sous les mains d'un chacun, et qu'ils sont couverts de honte et d'infamie. Enfin ce peuple, par toute la terre, est sans temple, sans sacrifice, sans république, sans royaume.

C'est là le traitement que le Seigneur fait à ceux qui le méprisent, qu'il a rejetés, et dont il a détourné son visage; mais sa fureur ne s'est-elle pas allumée contre les brebis de sa bergerie, contre son troupeau qu'il s'est acquis par son sang, et qu'il a racheté par une mort douloureuse pour être son héritage? Il le conduisait selon sa volonté, le tenant par la main; mais il l'a perdu, parce qu'il s'est éloigné de lui, parce qu'il a profané sur la terre le tabernacle où l'on révère non-seulement son nom, mais sa réelle présence au sacrement de l'amour; il a levé ses mains pour le punir, et il l'a rebuté dans la fureur de son indignation. Qu'est devenue la terre sainte, sanctifiée par la naissance d'un Dieu fait homme, par sa demeure visible durant tant d'années, par tout son sang adorable qu'il y a répandu? N'a-t-on pas lieu de lui dire ce que le Fils de Dieu a reproché à la ville de Capharnaüm : *Vous avez été élevé jusqu'au ciel, et vous descendrez jusqu'aux enfers.* (*Luc.* X, 15.) Cette terre, si sainte et si pleine de bénédictions, n'est-elle pas maintenant une terre toute désolée?

Que sont devenues toutes ces églises de l'Asie et de l'Afrique, de la Grèce, tous ces pays où la majesté de la religion chrétienne a été si florissante? Les nations ne les ont-elles pas profanées honteusement? Combien ont-elles commis d'impiétés dans ces sanctuaires? Elles y ont mis leurs drapeaux et leurs étendards; elles se sont jointes ensemble pour en abattre les portes, comme si elles eussent été dans une forêt; elles les ont brisées, elles se sont glorifiées fièrement au milieu de leurs solennités, et elles ont fait cesser les jours de leurs fêtes. Nous n'y voyons plus nos signes, l'étendard sacré de la croix en a été arraché, il n'y a plus de prêtres, il n'y a personne qui nous connaisse.

Mais si nos pères ont raconté, s'ils ont laissé à la postérité ces châtiments arrivés en leurs jours et dans les siècles passés, tous ces maux ne sont-ils pas venus sur nous dans ces derniers temps? La religion catholique n'est-elle pas bannie d'une grande partie du monde chrétien : de la Suède, du Danemark, de l'Ecosse, de l'Angleterre, de la Hollande, de tant de lieux différents de l'Allemagne, de la Pologne et de tant d'autres endroits? Ah! qui aurait dit aux peuples de ces royaumes, de ces provinces, dans le temps que la véritable religion y florissait: Dans peu l'adorable Jésus sera chassé de vos églises, elles seront sans prêtres, vos pays sans foi; auraient-ils pu le croire? C'est néanmoins ce qui est visible aujourd'hui à nos yeux.

Malheur à nous qui sommes insensibles à de si grands maux! Ah! qu'il faut bien dire que nos cœurs sont plus durs que les pierres et les rochers! Est-ce donc, s'écrie saint Cyprien, que Dieu n'a plus d'yeux pour voir nos crimes, que sa providence n'a plus soin de ce qui se passe, qu'il est comme les idoles qui ont des oreilles et n'entendent point? Est-ce qu'il ignore les choses, parce qu'il les souffre pour un temps? Est-ce qu'il ne connaît pas les secrets des cœurs, et qu'il ne demandera pas compte? Ceux que la foi a quittés n'étaient-ils pas ses créatures comme nous, rachetées de son sang précieux, nourries de son sacré corps, assistées et soutenues par les mêmes sacrements que nous avons, par les grâces et les mêmes moyens qui nous sont donnés? Pourquoi donc notre chair ne sera-t-elle pas transpercée de sa crainte? Pourquoi ne serons-nous pas saisis de frayeur à la vue de ses jugements?

Que nos yeux versent des ruisseaux de larmes, parce que nous n'avons pas gardé sa foi. Que notre vie s'affaiblisse dans la douleur, et que nos années se passent dans les gémissements de voir un Dieu si aimant les hommes, et qui en est si peu aimé; de voir les excès de son amour qui font les excès de nos ingratitudes; de voir ses divines bontés si outrageusement offensées. Oh! misérables profanateurs de sa maison, rentrez en vous-mêmes, considérez les attentats que vous faites à la suprême Majesté qui est présente d'une manière si admirable sur nos autels. Ah! ne cesserez-vous jamais de lui insulter?

Et vous, âmes véritablement chrétiennes, qui aspirez saintement et généreusement à son pur amour, préparez des lieux de retraite à ce Dieu exilé de tant d'endroits par les hérétiques, à ce Dieu méprisé par tant de catholiques. Cette vue obligea la séraphique Thérèse à entreprendre la réforme de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel; son cœur généreux, vivement touché du bannissement et des opprobres du Sauveur de tous les hommes, lui chercha des âmes pures et saintes dans lesquelles il pût se retirer avec plaisir, ce qui lui réussit avec tant de bénédiction qu'il voulut bien lui-même lui témoigner combien ce soin et ce zèle lui étaient agréables, lui disant : Ma fille, hâte-toi de me faire des maisons. O vous qui lisez ceci, et moi qui l'écris, hâtons-nous en sa divine vertu de lui préparer nos cœurs, par la pénitence, la sainteté des mœurs, le dégagement de tout l'être cru, et un attachement inviolable à lui seul, ne désirant, ne cherchant, ne voulant, ne respirant qu'après ses seuls intérêts. Ah! Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul pour jamais dans l'union de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et rien autre chose. Sa toute sainte et toujours immaculée Vierge-Mère, même dès le premier instant de sa pure conception, notre bonne Maîtresse et glorieuse Dame, Dame de toute miséricorde, avec saint Joseph, saint Jean l'évangéliste, tous les bienheureux anges et saints, veuillent nous obtenir cette grande grâce.

## DOUXIÈME HORREUR.

### CHAPITRE XII.

*L'insensibilité étonnante de ceux qui négligent d'apporter le remède aux profanations des églises.*

Peuples, écoutez tous, vous tous qui habitez sur la terre, prêtez l'oreille. Hommes du commun, grands du monde, le riche et le pauvre ensemble. (*Isa.* XXXIV, 1.) L'homme est touché des moindres choses qui le regardent ou qui ont rapport aux créatures, pour peu qu'il les considère, et il est insensible à Dieu et à ses divins intérêts. Peut-on se figurer une vérité plus étonnante, et qui est plus capable de donner de l'horreur? Nous avons parlé de l'insensibilité de ces malheureux qui profanent la sainteté des temples, nous parlons ici de ceux qui négligent d'y apporter l'ordre. Encore les profanateurs souvent sont sans lumière et sans amour : mais ce qui est plus surprenant, c'est que plusieurs de ceux qui les négligent, ont quelque crainte de Dieu.

O mon Seigneur et mon Dieu, c'est de la manière que vous traitent vos créatures. Oui, ô grand Dieu des éternités! c'est une vérité. Une personne aura un chien que l'on frappe sans sujet, et elle ne se taira pas : Pourquoi, dira-t-elle, frappez-vous mon chien? Et vous, ô Dieu d'une majesté infinie, vous serez déshonoré, et on ne dira pas un seul mot. Hélas! nous l'avons déjà dit, un père, une mère, un maître, une maîtresse, ne se contenteront pas de faire une forte correction à leurs enfants ou serviteurs, s'il leur arrivait d'outrager quelque personne considérable; on donnerait le fouet aux uns, et on chasserait les autres.

Qui s'élèvera donc contre les méchants, ou qui se joindra pour combattre les misérables profanateurs de la maison de Dieu? Il n'y a point à hésiter, toutes les créatures raisonnables le doivent faire. Venez, enfants, parlez, c'est votre père que l'on offense; serviteurs, c'est votre maître; sujets, c'est votre roi; toutes les créatures, c'est votre Créateur. Il n'y a donc personne qui ne doive s'intéresser pour empêcher les irrévérences des églises, tout le monde le doit faire, les personnes de toutes sortes d'états, de condition et de sexe.

Mais particulièrement les ecclésiastiques et religieux en ont une obligation indispensable; ils sont appelés hommes de Dieu, c'est-à-dire qu'ils en doivent prendre la cause et la querelle en main, et défendre son honneur au péril de leur vie, dont ils sont les dépositaires, et leur ayant comme abandonné ses propres intérêts. Oh! qui pourrait dire combien spécialement le sacerdoce consacre entièrement au culte de Dieu? qui pourrait comprendre la grâce que Dieu leur fait de leur confier son corps?

Si après de telles faveurs ils ne soutiennent pas ses intérêts généreusement, quel jugement doivent-ils attendre, et des ministres qui sont à ses gages au service des autels? Le Fils de Dieu paraissant à une sainte âme lui déclara sur ce sujet, que sa douleur était grande à l'égard de ceux qui souffraient les irrévérences qui se commettaient dans les églises; qu'il y en avait même qui se disaient ses serviteurs et faisaient profession de l'aimer, qui l'abandonnaient dans sa propre maison aux insultes de ses ennemis qui étaient mus de l'esprit du démon, que leurs fautes retomberaient sur eux, et qu'en quelque façon ils étaient plus coupables, ayant plus de connaissance et plus de foi, que le peu d'amour qu'ils lui portaient devait paraître dans ces occasions, qu'au reste la difficulté n'était pas si grande, que reprenant dans l'esprit de Dieu, plusieurs en seraient touchés; que surtout il demanderait un compte terrible aux prêtres, dont il avait voulu dépendre d'une manière si étonnante; et pour lors il se fit voir dans une colère effroyable, les menaçant de permettre en punition, que leur foi deviendrait si faible, qu'à peine auraient-ils du sentiment pour son honneur; que c'était une lâcheté insupportable à des gens tout engagés à son service, d'abandonner si honteusement sa cause.

Mais écoutons le grand saint Jean Chrysostome, qui dans la force du zèle dont il était animé pour la maison de Dieu, s'écrie, et nous l'avons remarqué dès le commencement : Je m'étonne que la foudre ne nous écrase avec les coupables, quand nous y voyons des désordres sans nous en mettre en peine. Et il est vrai que les ecclésiastiques souvent sont cause des désordres des

églises, parce qu'ils manquent de zèle et de prudence chrétienne pour les empêcher comme ils doivent, et en cela leurs péchés sont bien plus grands que ceux des laïques, à raison de la dignité et de la sainteté de leur état, qui les consacrant particulièrement à Dieu, les oblige à en soutenir les intérêts : et parce qu'il leur est bien plus facile d'avertir et de corriger les profanateurs des églises, à raison de leur caractère, qui imprime le respect, et qui donne une plus grande liberté de reprendre.

Saint Charles Borromée était très-persuadé de cette vérité lorsqu'il avertit les ecclésiastiques de ne pas dissimuler les péchés, et quand ils sont publics de les reprendre hautement devant tout le monde pour en donner terreur aux autres, et il crie, malheur à ceux qui se taisent ou dissimulent, car Dieu juste leur en fera rendre un compte terrible : et il veut que l'on établisse bien l'usage de la correction fraternelle, que l'on ne reprenne pas seulement ceux qui manquent, mais encore que les pasteurs instruisent leurs peuples de ce devoir. Et afin qu'un chacun sache comment l'on se doit comporter dans les églises, il en faut faire de saintes et fortes instructions et l'on doit donner avis que jamais l'on n'y entre sans faire réflexion à ce que l'on y doit faire, à la grandeur du Dieu devant qui les puissances du ciel tremblent, et à qui l'on va parler : sans renouveler de temps en temps des actes de foi de son adorable présence, pour ne pas faire de nouveaux péchés dans le lieu des grandes miséricordes; sans cela les ecclésiastiques sont en danger d'y perdre le respect parce qu'ils y sont très-souvent, et lorsque cela leur arrive, comment pourraient-ils reprendre dans les autres le mal qu'ils commettent eux-mêmes ?

Qu'ils se souviennent donc de la sainteté de leur divin état, qu'ils en remplissent les devoirs en la vertu de celui en qui nous pouvons tout : et après cela, dit le grand saint Jean Chrysostome, qu'ils ne souffrent pas les plus petites irrévérences dans la maison de Dieu; qu'aucun n'y parle et n'y commette la moindre indécence, qu'ils prennent soin que tout le monde s'y tienne dans les profonds respects qui sont dus à une majesté souveraine.

L'auteur du livre intitulé, *Le parfait ecclésiastique*, prêtre du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, parlant du ministre qui sert au saint sacrifice de la messe, enseigne qu'il doit faire cesser le bruit, quand il en entendra ; et s'il se fait par les enfants, qu'il doit presser ceux qui les conduisent de les emporter et de sortir ; que l'on ne doit pas souffrir des chiens dans l'église, et pour cela que l'on n'épargne ni le fouet ni le bâton; que si les ecclésiastiques souffrent des irrévérences dans les temples, ils auront un grand saint qui les condamnera, aussi bien que ceux qui les commettent, et ce sera saint Jean Chrysostome qui leur dira : Ne faudrait-il pas chasser de l'église telles gens, comme scandaleux, comme larrons, comme corrompus, et comme des pernicieux remplis de tous maux ?

Mais disons même qu'ils auront plusieurs personnes laïques et gens simples qui les accuseront au redoutable jugement de Dieu, ayant fait paraître autant de zèle, pour la cause de notre bon Sauveur, qu'ils ont montré de lâcheté. J'ai connu un pauvre valet d'écurie, qui se trouvant dans une église célèbre de Paris, et y remarquant plusieurs impiétés de quelques libertins, pendant que le reste du monde qui était présent gardait le silence, parla avec tant de force à ces impies, et d'une manière si haute qu'ils se trouvèrent chargés de confusion, et furent obligés de se mettre à genoux, et de se tenir dans le respect. C'est ainsi que l'esprit du Seigneur remplit de force et de vigueur ceux qui semblent n'être rien, pendant qu'il laisse dans la faiblesse des gens qui ont de la piété en apparence, comme parle l'Apôtre (*II Tim.* III, 5), mais qui n'en ont pas la vérité ou la force. Comme des tableaux, dit saint Jean Chrysostome, qui semblent des hommes, mais qui n'en ont pas la vie.

Mais quelles excuses pourrons-nous apporter à notre redoutable juge, quand nous paraîtrons en sa divine présence à notre mort, des négligences criminelles que nous avons eues à défendre l'honneur de sa maison? puisqu'il est écrit de lui, que le zèle qu'il en avait l'avait dévoré. Expression admirable de l'Ecriture (*Joan.* II, 17), qui dit que notre divin Maître était dévoré par le zèle de la maison de Dieu : c'est-à-dire, que comme ce que nous mangeons se convertit en notre substance, de même notre bon Sauveur était tout zèle. Et certainement il le montra bien, quand ayant fait un fouet de ficelles, il chassa hors du temple de Salomon tous ceux qui le profanaient : car jamais il n'a paru plus irrité, ni plus transporté de zèle. Ah ! s'écrie ici saint Chrysostome, que nous ne pouvons nous lasser de citer, on a chargé d'opprobres ce débonnaire Sauveur, on lui a reproché qu'il était un séducteur; un homme diabolique, et il souffre toutes ces choses avec une douceur admirable. Quand Judas vient le baiser pour le livrer à ses ennemis, il lui présente sa bouche sacrée; il donne sa tête quand on la veut couronner d'épines, ses mains quand on veut les clouer sur une croix : quand les bourreaux le veulent fouetter, il leur abandonne son corps : mais on lui voit le fouet en main pour châtier les profanateurs de la maison de son Père. Il ne se contente pas de les reprendre, il ne lui suffit pas de leur faire voir leurs fautes, il les chasse honteusement le fouet en main. Ah ! pour lors, mon débonnaire Sauveur, vous pouviez bien dire ce que le saint Roi-Prophète avait prédit de vous : *Je suis devenu comme un étranger, parce que le zèle de votre maison, ô mon Père, m'a dévoré.* (*Psal.* LXVIII, 9, 10.) Et de vrai c'était un état bien étranger à cet innocent Agneau. Il paraissait bien pour lors comme une autre personne, tant cette manière d'agir était éloignée de lui. Exemple merveilleux, mais

bien efficace pour apprendre aux Chrétiens ses disciples, qui doivent être ses imitateurs, et particulièrement aux ecclésiastiques, qu'ils ne doivent pas avoir de langues pour répondre aux injures qui leur sont dites, ni d'impatience contre ceux qui les offensent; mais qu'ils doivent avoir une voix tonnante et un courage divin quand il s'agit de défendre l'honneur de Dieu.

Que n'ont point fait les hommes apostoliques qui étaient pleins de force et de grâce pour soutenir les intérêts de notre commun Maître? Ils ont châtié, d'une manière surprenante, ce qui n'avait que l'ombre du péché dans les moindres fautes faites par surprise à l'égard du ministère des saints autels, comme il se voit en saint Bernard, qui imposa pour pénitence à un clerc qui servait à la messe, les sept psaumes pénitentiels tous les jours durant un temps considérable, en se prosternant sept fois; et de plus de prendre sept fois la discipline, parce qu'il s'était mépris donnant de l'eau pour du vin au prêtre qui était à l'autel, et quoique cette faute n'eût pas été volontaire. On a vu dans l'ordre de Prémontré, s'il arrivait que l'on eût fait quelque faute durant la célébration des divins mystères, non-seulement ceux qui l'avaient commise, mais tous les autres religieux qui avaient été présents, faire de grandes pénitences. Mais ce divin zèle n'a pas manqué dans nos jours dans les personnes qui ont été animées de l'esprit de Dieu.

Il a éclaté saintement et avec force en feu M. Bourdoise, ecclésiastique du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, homme véritablement de Dieu, et qui avait été choisi de la divine Providence pour confondre la sagesse des sages du monde, et la prudence des prudents du siècle. On l'a vu, à l'imitation de son grand Maître, chasser de l'église ceux qui y commettaient des irrévérences : et cette action ayant été rapportée à saint François de Sales, dont la douceur a été incomparable, ce grand évêque dit qu'il y aurait bien des personnes damnées pour n'avoir pas eu assez de zèle, et que l'on ne devait pas se plaindre de celles qui en étaient remplies. C'était bien le sentiment du savant Laynez, l'un des premiers compagnons de saint Ignace le fondateur de la Compagnie de Jésus. Ce personnage, qui a passé pour l'un des plus doctes de son temps, qui parut avec tant d'éclat dans le sacré concile de Trente, et dont le discours plein d'érudition, qu'il fit au concile pour la défense de l'immaculée conception de la glorieuse Mère de Dieu, contribua beaucoup à la déclaration que les Pères firent dans le décret du péché originel, qu'ils n'entendaient pas y comprendre la très-sainte Vierge, disait quelquefois qu'il y aurait un grand nombre de personnes damnées par le défaut du véritable zèle.

Certainement quand l'on considère ce que le faux zèle fait faire pour le démon, et que l'on fait réflexion sur les tiédeurs et la lâcheté qui se rencontrent pour l'honneur de Dieu, on n'a pas de la peine à se persuader de cette vérité. Nous avons parlé des respects des Turcs et des païens dans leurs temples; mais il faut ici remarquer les soins prodigieux qu'ils ont de châtier les plus petites irrévérences que l'on peut y commettre. Cela va si avant, que les mahométans font subir la peine de plusieurs coups de bâton à ceux qui passent à cheval ou en carrosse devant leurs temples, sans mettre pied à terre, et descendre par respect. Hélas ! où en sommes-nous si nous pensons sérieusement à ces choses ? Il y a présentement des nations païennes, et nous l'avons déjà remarqué, qui faisant porter leurs idoles en cérémonie en de certains temps, si ceux qui les portent font la moindre faute, aussitôt ils sont battus outrageusement; et ceux qui ont reçu plus de coups sont les plus estimés, tenant à grand honneur d'être maltraités pour leurs idoles. Mais ce qui se pratique parmi les bonzes de Meaco, qui sont comme les religieux du pays, est bien plus surprenant. Comme ils ont coutume de se prosterner tous les jours devant leurs pagodes, avant le lever du soleil, s'il s'en rencontre qui ne s'acquittent pas de ce devoir, parce qu'ils dorment trop, on les fait mourir par un genre de supplice qui est étrange.

Après ces choses pourrons-nous épargner quelques paroles pour la défense de la cause du véritable Dieu ? Il ne s'agit pas d'être outragé à coups de bâton; il n'est pas question de donner sa vie par de cruels supplices, comme font les infidèles pour l'honneur de leurs idoles qui ne sont rien, et de leurs temples. Il ne faut qu'ouvrir la bouche, dire quelques paroles, montrer un peu de courage pour la défense du vrai Dieu et l'honneur de sa maison, et on ne le fera pas. Une si horrible insensibilité vient en quelques-uns de ce qu'ils connaissent peu, de ce qu'ils aiment peu Dieu ; ainsi ils sont peu touchés de ce qui le regarde. La honte et la crainte en empêchent d'autres, ne faisant pas réflexion qu'ils prendront bien la liberté, comme il a été dit, de parler si l'on frappe leur chien sans sujet, sans oser dire une parole voyant leur Créateur offensé. Qu'ils se souviennent cependant de ce que le Fils de Dieu nous déclare dans l'Evangile en saint Marc : *Si quelqu'un*, dit ce divin Maître, *a honte de moi*, et de mes paroles parmi cette race illégitime et pécheresse, *le Fils de l'homme aussi aura honte de lui lorsqu'il viendra avec les saints anges en la gloire de son Père.* (*Luc.* IX, 26.) Oh ! que les hommes rendent bien témoignage en cela de leur peu d'estime de Dieu ! tous les officiers et serviteurs des grands de la terre tiennent à gloire de les souffrir, et de défendre leurs intérêts; n'y aura-t-il que les serviteurs du grand Roi du ciel qui auront honte de défendre sa cause ?

Il faut, dit saint Charles Borromée, que les ecclésiastiques spécialement agissent pour cela en l'esprit de Dieu ; et comme bons soldats, rendant un bon combat sans aucune crainte : et rien ne les doit empêcher de

corriger publiquement les fautes publiques, quelques médisance, calomnie, injure, vexation qui leur en puissent arriver. Il ne faut pas s'en dispenser, de crainte de déplaire : car le grand Apôtre nous crie que s'il plaisait aux hommes, il ne serait pas serviteur de Jésus-Christ. (*Galat.* I, 10.) Malheur à ceux qui se taisent, ou dissimulent quand il faut parler ! Oh ! combien y a-t-il de ces personnes lâches à donner le remède aux désordres, de peur d'irriter quelques particuliers, et par de maudites considérations humaines ?

Mais qui nous fera du mal, si nous sommes zélés pour le bien? *Si vous souffrez même quelque chose pour la justice*, dit le Prince des apôtres (*I Petr.* III, 14), *vous êtes heureux*. Or, c'est un bien inestimable, lorsque non-seulement on est zélé pour le bien ; mais de plus qu'il en arrive des croix. Notre divin Maître ne nous enseigne-t-il pas lui-même (*Matth.* V, 10) que ceux qui sont persécutés pour la justice sont bien heureux? Saint Pierre, remarque un interprète, dit : *Si vous souffrez quelque chose*, voulant nous insinuer que c'est un bonheur pour peu que l'on souffre, parce que rien ne nous rend plus semblables à Jésus-Christ que de souffrir pour la justice ; et que la perfection consiste dans cette patience. *Ne craignez point* donc, dit encore le même Prince des apôtres (*Ibid.*), *ceux qui vous font peur, et ne vous troublez point* de leurs menaces. Les saints martyrs n'ont point rougi de Jésus-Christ dans des temps où son Evangile passait pour une folie, et où ses disciples étaient regardés comme la balayure et l'ordure du monde : ils ont parlé de sa loi devant les rois, et ils n'en rougissaient point. Et nous, nous aurons honte de dire quelques paroles pour son nom dans nos jours, et en des lieux où il est adoré comme Dieu, et où tout le monde fait profession d'être à sa suite.

Il n'y a donc point à hésiter, nous devons soutenir hautement l'honneur de Jésus-Christ et de sa maison. C'est pour lors qu'il faut reprendre, pour me servir des paroles de l'Apôtre (*II Tim.* IV, 2), en temps et hors de temps, c'est-à-dire toutes les fois qu'il s'en présentera occasion, le faisant selon la prudence chrétienne, et ne s'arrêtant pas à la prudence de la chair. Il faut premièrement supplier avec une entière patience, comme parle encore le même Apôtre (*Ibid.*), usant de paroles douces et honnêtes, ne se contentant pas de dire en général que l'on fait mal, mais en insinuant prudemment quelque bonne raison, comme de la présence réelle de Jésus-Christ sur nos autels, de la grandeur infinie de sa majesté suprême, du profond respect qui lui est dû, ou se servant de quelque autre considération capable de toucher, et remontrant qu'apparemment c'est que l'on n'y fait pas réflexion. On a vu souvent par expérience que des gens qui méprisaient la correction qu'on leur faisait en général, se laissaient toucher aux considérations fortes et particulières : car enfin, à moins que d'être tout à fait impie, il est difficile de ne se pas rendre à des vérités sensibles, et les plus grandes de la religion. Si cependant l'impiété continue, si l'on a quelque autorité, l'on doit parler hautement et avec force, ce qui ordinairement aura quelque effet, à raison de la confusion qui en arrive, et de la présence des autres personnes qui se rencontrent. Il y en a qui se mettent à genoux proche des personnes qui causent, et qui tâchent par leur modestie et dévotion de faire quelque honte à ceux qui commettent des irrévérences.

Après tout, dit saint Augustin, il ne faut pas penser que la charité soit paresseuse ou négligente, qu'on l'observe, et que sous prétexte de l'observer l'on doive avoir une douceur molle et complaisante ; ce n'est pas de la sorte qu'on observe la charité. Plusieurs se sont perdus parce qu'on ne les a pas repris, qui auraient été sauvés si on l'avait fait. Il est vrai qu'il y en aura qui ne feront pas bon usage de la correction, mais cela n'a pas empêché le Fils de Dieu de le faire, que nous devons tous imiter : et son honneur ne permet pas qu'on se taise et dissimule quand il est mal traité dans sa maison. Ici je fais réflexion sur ce qui arrive tous les jours. On vient dire à des gentilshommes que d'autres qui leur sont amis sont offensés ; on monte à cheval, on se rend en diligence pour leur faire offre de services, et pour les assister. On vient dire à un enfant que l'on maltraite son père, il court pour le défendre. Une femme trouve son mari dans la rue que l'on bat cruellement, elle crie, elle pleure, elle se tourmente, et personne de ceux qui la voient dans cet état ne l'accuse d'indiscrétion, quelques cris qu'elle fasse ; l'on dit : Je le pense bien, il ne faut pas s'en étonner, c'est son mari qui est traité outrageusement. Ah ! c'est Dieu, c'est notre grand et unique tout qui l'est, et à peine s'en remue-t-on ; et si en de certaines occasions l'on s'en émeut un peu, souvent on crie à l'indiscrétion. O mon Souverain et mon Dieu, je ne me lasse point de le dire : Hé, que vous êtes peu connu et peu aimé ! Certainement, dit saint Grégoire, si l'on garde le silence à la vue des offenses de Dieu, ordinairement c'est par quelque motif humain, ou enfin c'est le propre intérêt qui nous touche.

Il n'est pas possible d'aimer Dieu en vérité, et de n'être pas sensible à tout ce qui regarde sa gloire. Nous en avons un exemple bien pressant au chapitre III[e] du *II*[e] livre des *Machabées*, où nous lisons le zèle admirable des prêtres et de tout le peuple, dans la crainte où ils étaient de la profanation du temple, Héliodore ayant été envoyé pour en emporter l'argent et les autres dons qui y avaient été offerts, à raison de la grande vénération que l'on avait pour la sainteté du lieu. Toute la ville s'émeut, les prêtres avec leurs habits sacerdotaux étaient prosternés devant l'autel : mais particulièrement le grand prêtre était saisi d'une douleur si vive, que tout son extérieur en était changé. Son visage abattu de tristesse, et toutes les autres parties de son corps qui marquaient une frayeur extraordinaire, faisaient assez connaître la

grandeur de la peine dont il était affligé. On voyait sortir des maisons le monde en affluence, faisant publiquement des prières, de peur que le temple ne fût profané. Les femmes allaient par les rues couvertes de cilices; les vierges qui vivaient renfermées, sortaient de leur retraite, pour implorer hautement le secours du Tout-Puissant : mais toutes généralement, soit dans les places publiques, soit dans les maisons, levaient leurs mains vers le ciel, pour en obtenir la protection : et enfin, et le grand prêtre, et toute la multitude du peuple étaient dans une douleur accablante. Peut-on voir un zèle plus ardent pour empêcher la profanation d'un temple qui n'était que la figure des nôtres, comme il a été répété plusieurs fois : et ce zèle tout de feu et de flammes, comparé à nos glaces, ne nous doit-il pas bien couvrir de confusion? C'est ce qui s'est passé dans une loi de rigueur; et nous qui sommes et qui vivons dans une loi de grâce et d'amour, nous sommes presque sans amour.

Les conciles et les papes ont fait des canons, les rois des ordonnances, comme nous l'avons remarqué dès le commencement de ce traité, pour empêcher les irrévérences des églises; mais qui se met en peine de les exécuter? Les maisons des grands ont des personnes aux portes qui y sont incessamment pour y veiller, les princes ont des gardes pour leur sûreté, et les maisons de Dieu sont délaissées. Il ne serait pas difficile, dans les principales, d'avoir quelques personnes de piété et zélées pour avertir tout le monde de s'y tenir dans le respect, pour en ôter les irrévérences, pour n'y pas souffrir que les enfants y badinent, pour en chasser les chiens; mais il faudrait que ce fussent des gens qui eussent l'esprit de Dieu, comme de bons ecclésiastiques, à qui l'on donnât un revenu honnête pour leur nourriture et leur entretien. L'on fait bien d'autres dépenses pour le luxe et la vanité, les aises d'une malheureuse vie qui périt. Je sais une cathédrale dans laquelle on députait un chanoine, ce qui se faisait successivement pour veiller à ce que rien d'indécent ne se fît dans l'église. Dans les premiers siècles, il y avait des diacres qui se promenaient doucement par l'église, pour prendre garde que personne ne fît le moindre bruit ou le moindre signe; ainsi tout le peuple demeurait attentif et en silence. Bienheureux ceux à qui les yeux seront ouverts en cette vie présente, et qui seront pénétrés de la grandeur du Souverain qu'ils servent, et qui auront un véritable zèle pour son honneur. Bienheureux ceux qui marcheront dans la vérité, connaissant le grand tout de Dieu et le rien de la créature, et qu'à proprement parler il n'y a que Dieu seul, qu'il n'y a que ses seuls intérêts à estimer. O Dieu seul! Dieu seul, à jamais Dieu seul en trois personnes, par l'immaculée Mère Vierge, le glorieux saint Joseph, saint Jean l'Evangéliste, tous les bons anges et saints.

---

LES

# SAINTES VOIES

## DE LA CROIX,

### OU IL EST TRAITÉ DE PLUSIEURS PEINES INTÉRIEURES ET EXTÉRIEURES,

ET DES MOYENS D'EN FAIRE UN BON USAGE.

## A NOTRE-DAME DE PITIE.

Sainte Vierge, ce petit ouvrage vient se rendre à vos pieds sacrés aussi bien que tous les autres qui sont sortis de mes mains, comme chose qui vous appartient par ma qualité d'esclave; et parce que vous êtes ma souveraine maîtresse et auguste reine, j'ose vous le dédier, appuyé sur votre douceur inconcevable, comme à la dame de toute pitié, votre douleur n'en ayant jamais eu de semblable parmi les pures créatures : et de vrai, si la douleur a pour fondement l'amour, il faut bien dire que la vôtre n'en a jamais eu d'égale, puisque votre amour ne peut souffrir de comparaison. Aussi êtes-vous toujours incomparable en quelque manière que l'on vous considère. Vos souffrances mériteraient que les créatures fondissent en larmes, et que tous les cœurs se fendissent de regret; mais le mien particulièrement ne devrait plus vivre après la vue d'un tel spectacle et si digne de compassion. Je le confesse, ma divine princesse, il y a longtemps que je devrais être mort de douleur par la considération de l'extrémité de vos peines; mais d'autre part, je reconnais que je suis entièrement indigne d'une si grande grâce. Au moins, ô très-pieuse et très-douce

dame, recevez avec votre bénignité ordinaire, ce petit ouvrage consacré à Dieu seul en votre honneur pour une marque des respects que je veux rendre à vos douleurs, pour un témoignage, et de la grande compassion que j'en ai, et de l'amour que je leur désire porter le reste de ma vie. Ah! je voudrais, de toute l'étendue de mon cœur, du plus intime de mon âme, que toutes les lignes et toutes les paroles qui le composent, fussent autant de voix qui vous criassent de la terre au ciel que je veux prendre la part possible à toutes vos douleurs, aussi bien qu'à toutes vos joies, à tout ce qui vous a affligée, aussi bien qu'à tout ce qui vous a consolée. Je voudrais que ce fussent autant de langues qui bénissent et donnassent des louanges sans fin à la très-suradorable Trinité, pour la fermeté inviolable et la constance invincible qu'elle vous a données au milieu de tous les orages et de toutes les tempêtes dont votre cœur a été environné sans être ébranlé. Souffrez, ma glorieuse dame, ces élans d'amour à mon pauvre cœur en votre aimable présence, et obtenez-moi quelque part, et à ceux qui liront cet ouvrage, à l'amour et à la fidélité que vous avez eus pour les saintes voies de la croix. Ainsi soit-il.

---

## *A SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE ET AUX BIENHEUREUSES MARIES*

### SUR LE CALVAIRE.

—

Saintes personnes du Calvaire, plus heureuses mille fois dans l'abjection de ce lieu, que si le Tout-Puissant vous avait donné place sur les trônes les plus augustes de la terre; après m'être abîmé aux pieds de notre commune souveraine, la digne dame de ce mont d'amour et de croix, je me viens prosterner aux vôtres, pour vous présenter cet ouvrage qui ne respire que l'intérêt de Dieu seul dans les saintes voies de ses souffrances.

Aimable favori de Jésus et de Marie, après notre incomparable mère, ce petit livre vous appartient par mille titres d'obligations inconcevables que j'ai à vos amoureuses bontés; mais il est encore à vous comme au grand disciple de la croix aussi bien que de l'amour; puisque notre divin Roi vous a fait le très-grand honneur, (ô séraphins, soyez-en étonnés) de vous faire boire au calice que son Père éternel lui avait donné, et qu'il vous a fait un homme de douleur à son imitation. Aussi a-t-il voulu que vous fussiez le fidèle témoin de la consommation de ses douleurs sur la croix, et que dans cet état crucifiant tous les Chrétiens fussent élevés en votre aimable personne à la qualité glorieuse d'enfants de sa divine mère, qui nous a engendrés à Dieu au milieu d'une mer immense de peines qui pénétraient de toutes parts son cœur virginal au pied de la croix. Hélas! je ne m'étonne pas si, après cela, vous parliez si volontiers des souffrances, comme vous le fîtes bien paraître à sainte Elisabeth de Hongrie, à laquelle vous faisant voir sensiblement, comme à celle que le ciel avait mise par privilége sous votre particulière conduite, pour toute faveur vous lui fîtes la promesse que les croix ne lui manqueraient point.

Heureuse amante du Fils de Dieu, glorieuse sainte Madeleine, je viens ensuite vous offrir ce petit écrit, comme à celle qui a gardé une fidélité inviolable à la croix de notre bon Maître. Beaucoup d'eaux de toutes sortes de peines et contradictions n'ont pu éteindre les ardeurs de votre précieux cœur tout brûlant d'amour pour l'adorable Crucifié, dont il a été tant aimé, et d'une manière capable de ravir les plus sublimes intelligences des cieux, ces esprits du plus pur amour. Ces vues demandent avec justice, que les cœurs des fidèles vous aiment. Grande sainte, le mien veut s'acquitter de l'amour qu'il vous doit, au moins, selon son petit pouvoir : agréez charitablement ce petit témoignage qu'il vous en donne.

Bienheureuses Maries Jacobé et Salomé, je vous offre encore cet ouvrage de la croix avec les soumissions respectueuses et toutes les affections de mon âme. Bien des raisons m'y obligent, mais spécialement la dévotion très-ancienne et immémoriale du diocèse d'Evreux pour vos saintes personnes, qui célèbre votre fête dans son étendue le 23 octobre, en fait une solennité de première classe en son église cathédrale, avec des honneurs qui ne sont pas communs, y ayant de plus dans cette église une chapelle particulière consacrée à votre gloire, où les peuples vont faire leurs dévotions et rendre leurs adorations à la très-adorable Trinité, qui vous a élevées, par sa grande bonté et miséricorde, à toute la gloire que vous possédez avec des priviléges si extraordinaires. De plus, plusieurs belles églises dédiées à Dieu sous l'invocation de votre saint nom, dans l'étendue de mon archidiaconé, me sont encore des motifs bien pressants de vous rendre quelques témoignages de mes respects. Mais l'alliance que le ciel vous a donnée avec Marie, mère de Jésus, et par conséquent avec Jésus fils de Marie, et surtout l'amour constant et fidèle que vous avez fait paraître pour ce Dieu-Homme crucifié, sont encore à mon égard des raisons qui m'engagent indispensablement à donner des marques de la haute estime que j'ai conçue de votre éminente sainteté, et des désirs ardents que je ressens qu'elle soit plus connue et plus aimée. Ah! que ne suis-je dans le pouvoir de faire connaître partout vos admirables excellences! que ne suis-je dans le pouvoir de les faire aimer à tant de peuples qui les connais-

sent si peu, et qui en sont si peu touchés! Oui, ô grandes saintes, si je le pouvais, votre dévotion serait non-seulement la dévotion du diocèse d'Evreux, mais de tous les diocèses. O mon Seigneur et mon Dieu, augmentez-la de plus en plus dans les lieux où elle est établie, et donnez-la à ceux qui ne l'ont pas. Rendez-moi digne, selon la multitude de vos grandes miséricordes, d'y contribuer en quelque chose en votre vertu dans le diocèse d'Evreux, et spécialement dans l'étendue de l'archidiaconé que je tiens, et ne tiens purement que par une faveur extraordinaire de votre sainte mère, entre les mains de laquelle je l'ai mis, et mets encore entièrement aujourd'hui sous la protection du glorieux saint Taurin, premier apôtre et patron du diocèse d'Evreux (et j'écris ceci par une spéciale providence, le onzième d'août, jour de la fête de ce saint évêque), pour en disposer sans réserve selon votre bon plaisir.

O fidèle amant, ô fidèles amantes du Calvaire, recevez donc ce petit témoignage de mon amour et de mes respects, et obtenez-moi la bénédiction de l'adorable Jésus crucifié, et de sa virginale Mère, et à ceux qui liront ces petits traités pour l'honneur et la gloire de la croix de notre Sauveur, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.

---

# LES SAINTES VOIES DE LA CROIX.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE PREMIER.

*La science de la Croix est un mystère caché.*

Il n'y point à douter que la science de la croix ne soit un mystère caché, puisque la divine parole nous l'apprend. C'est ce mystère caché, dont parle l'Apôtre aux Ephésiens (VI, 19), et qu'il nous assure, écrivant au peuple de Corinthe (*I Cor.* I, 23), avoir été un scandale aux Juifs et une folie aux gentils. Chose étrange que ce mystère, le grand chef-d'œuvre de la sagesse d'un Dieu, ait passé pour une folie parmi les nations, et que les plus forts génies et les plus beaux esprits du monde s'en soient moqués. C'est de la sorte que l'esprit humain, demeurant en soi-même, et ne se servant que de ses propres lumières, comprend les choses divines. Faites-y réflexion, vous qui lisez ces écrits, et apprenez par la faiblesse de la lumière de l'esprit humain, à ne faire état que des clartés de la foi. Mais ce qui est encore bien plus étonnant, c'est de voir que les Juifs n'ont pas connu ce mystère, quoiqu'il se soit accompli devant leurs yeux, et eussent entre leurs mains les Ecritures et les prophéties qui l'avaient prédit en tant d'endroits. Bien plus, la Sagesse même incarnée, le révélant à ses disciples, il était toujours pour eux une parole cachée; ils n'en avaient aucun sentiment; ils avaient même peur d'en avoir plus de connaissance. Le Fils de Dieu leur découvrait ce secret, et il ne laissait pas de leur être voilé par leur peu de disposition, en sorte que leur divin Maître, leur parlant des humiliations de ce mystère profond, l'Evangile nous enseigne que leurs esprits étaient occupés du point d'honneur, et qu'en ce temps-là ils voulaient savoir lequel d'entre eux serait le plus grand. O mon Dieu! comment ne point voir, étant si proche de la lumière, et d'une lumière infinie? comment ne point apprendre sous un tel Maître. Oh! quels sujets d'humiliation, ou, pour mieux dire, d'anéantissement à la créature! Après cela, cessons de nous étonner, si nous voyons encore tous les jours les disciples du même Maître, tant de Chrétiens, être dans l'ignorance de ce mystère, quoiqu'ils fassent profession de l'honorer : la raison est qu'ils sont bien éloignés de l'esprit de mort et d'anéantissement, qui rend l'âme disposée à l'intelligence de ce divin secret.

Cette sagesse de l'Evangile n'est point entendue par les sages du siècle, dont la prudence est une mort, selon le témoignage du grand Apôtre, qui déclare nettement qu'elle est ennemie de Dieu, parce qu'elle n'est, ni ne peut être sujette à la Loi. (*Rom* VIII, 7.) Paroles qui, bien méditées, doivent donner une grande frayeur et une horreur épouvantable de cette maudite sagesse de la chair, qui n'est qu'une folie aux yeux de Dieu et des saints anges. Grands génies, beaux esprits, qui trouvez parmi les créatures de la terre tant d'estime et d'admiration, apprenez donc que toute votre sagesse n'est qu'une véritable folie : apprenez, ô hommes! le jugement que vous devez faire, et tâchez, avec la grâce, de vous tirer de l'illusion du monde, dont le jugement est directement opposé et entièrement contraire à celui de Dieu. Oh! quel malheur, et quelle source de malheurs, qui ne finiront jamais! Mépriser ce que Dieu estime, estimer ce que Dieu méprise; voilà la maxime des sages du monde. N'est-ce pas pour cela que le grand Apôtre s'écrie : *Que personne ne se trompe : si quelqu'un d'entre vous paraît sage, qu'il*

*devienne fou.* (*1 Cor.* III, 18.) Pour être sage aux yeux de Dieu, il faut être comme un insensé aux yeux du monde, dont les pensées ne sont que pure vanité, dont la prudence est réprouvée de Dieu. Disons donc ensuite avec le même Apôtre : *Que personne ne se glorifie dans les hommes* (*1 Cor.* III, 21); dans leurs sentiments, qui ne sont qu'illusion ; dans leur estime, qui n'est que tromperie; dans le jugement qu'ils font des choses, qui n'est qu'erreur. Dans un état si déplorable, comment entendraient-ils le mystère caché de la croix? Non, les mondains n'y comprendront jamais rien, quelque lecture qu'ils fassent, quelque sermon qu'ils entendent.

Les superbes et les suffisants ne l'entendent jamais; car il est écrit que Dieu leur résiste, qu'il s'éloigne d'eux. Hélas ! si ceux qui ont approché de plus près la lumière même, la Sagesse incarnée, ne l'entendaient pas avant la venue du Saint-Esprit, comment pourront l'entendre ceux qui sont plongés dans les ténèbres? L'on a donc beau faire de grandes et longues études, prendre des degrés dans les écoles de philosophie et de théologie, se rendre habile dans les plus hautes sciences, et les enseigner même, si la superbe et la suffisance s'y rencontrent, ces gens seront toujours ignorants de la science de la croix ; et avec toute leur doctrine, ils n'arriveront jamais à en savoir l'ABC. Ils sont même entièrement inhabiles pour l'étude de cette science, et tout à fait incapables d'être admis en son école.

Le désir de l'honneur est une opposition formelle à la connaissance de ce mystère, qui ne se donne pas à ceux qui mettent leur joie dans l'estime et l'applaudissement des hommes, et dans l'amitié des créatures, dont ils craignent les rebuts et les contradictions. Les amateurs d'eux-mêmes, qui travaillent à donner de la satisfaction à leur esprit et à leur corps, et qui se recherchent, n'en auront pas l'intelligence. Les mépris et les abaissements de la croix peuvent être très-difficilement aperçus parmi l'éclat des honneurs. Comment pourrait-on connaître ses douleurs, et goûter ses souffrances parmi les aises de la vie ! La délicatesse des habits et des lits, la somptuosité des meubles, la bonne chère des tables, sont comme autant de voiles épais qui nous dérobent la vue de la croix. Hélas ! quel rapport de la douceur vaine et trompeuse de la vie du siècle, avec la dureté de ce bois salutaire ! L'empereur Héraclius voulant porter la sainte croix sur laquelle le Fils de Dieu a été crucifié, ne put jamais avancer d'un pas, pendant qu'il demeura vêtu de ses habits royaux ; il fut obligé de prendre un habit simple et pauvre pour avoir cet honneur.

Mais ce qui est bien déplorable, est de voir plusieurs personnes qui font profession de dévotion, qui en parlent, qui la prêchent, et qui cependant sont très-peu instruites dans la connaissance de ce mystère. Le grand secret, pour en avoir une véritable lumière, est la pratique, qui est une pratique de pauvreté, de douleur, de mépris, de contradictions, de délaissements, de rebuts, d'ignominies , et comme cette pratique est plus ordinaire aux gens simples, qui sont dans la souffrance et dans la privation de ce que le monde estime, souvent de pauvres idiots, de simples femmelettes, sont bien savants dans cette doctrine, pendant que les doctes n'y connaissent rien. C'est donc de la sorte, ô Père éternel, qu'il vous a plu d'en ordonner. *Vous cachez ces choses aux sages et aux prudents , et vous les révélez aux petits.* (*Matth.* XI, 25.) Prenons donc bien garde à marcher toujours dans la simplicité chrétienne, et pour me servir de la comparaison de l'Apôtre, en la *IIe Epître aux Corinthiens,* craignons que nos sens ne soient corrompus, comme Eve a été séduite par la finesse du serpent. *Prenez garde*, dit l'Ecriture (*Eccli.* XIII, 16) *à votre ouïe.* Ah ! qu'il est difficile, n'entendant parler des honneurs, des plaisirs et des biens, qu'avec une grande estime, de ne pas se laisser corrompre par les sentiments du siècle, en prenant ses maximes !

## CHAPITRE II.

### *S'il est à propos d'écrire des voies de la croix.*

On ne demande pas ici s'il est à propos de parler ou d'écrire en général des voies de la croix, puisqu'il suffit d'être chrétien pour ne pas ignorer que non-seulement il est à propos, mais encore qu'il est nécessaire de parler, de penser et de repenser à des voies par lesquelles tous les disciples du Fils de Dieu doivent marcher indispensablement. La difficulté est de savoir s'il est bon de traiter en particulier de certaines voies intérieures crucifiantes, à raison des suites qui en peuvent arriver. Il y a des personnes qui disent qu'on ne doit pas écrire de ces peines, parce que les faibles se les impriment facilement dans l'imagination , par la lecture qu'ils en font; qu'ils s'en forment des états imaginaires, et se persuadent être dans des sentiers fort élevés ; et que les autres s'en choquent et les méprisent. Cependant la pratique des docteurs et des maîtres de la vie spirituelle est toute contraire au sentiment de ces personnes. Les livres qu'ils ont donnés au public ne laissent aucun lieu de douter de cette vérité. S'il fallait les citer en particulier, il faudrait citer presque tous les grands personnages qui ont écrit des voies mystiques. Nous nous contenterons de rapporter ce que saint Bonaventure en a écrit. Ce saint docteur (*De process. relig.*, cap, 4, 5), écrivant des voies intérieures crucifiantes, dit que, premièrement il arrive une soustraction de dévotion, ensuite un ennui de prier, d'entendre de bonnes choses, d'en parler ou d'en faire, et d'assister aux choses divines. De plus, l'on est tenté d'impatience contre Dieu ; on va jusqu'à se demander pourquoi il est si dur : et cette tentation est si violente, que l'homme est presque hors de soi-même. Enfin, dit-il, les plus âpres tentations sont d'hésiter en la foi catholique, de désespérer de la mi-

séricorde de Dieu, de blasphémer, contre lui et ses saints, de vivre dans une certaine perplexité d'une conscience craintive et plaintive, et enfin de n'admettre point de conseil salutaire. Jusqu'ici sont les paroles de ce saint docteur. Je ne dis rien de saint Jérôme et de saint Bernard, qui ont cru glorifier Dieu en laissant à la postérité la connaissance des tentations qu'ils ont portées contre la pureté, et dont ils ont spécifié plusieurs circonstances particulières. Je ne parle point du grand Apôtre, qui a voulu que toute l'Eglise sût ses peines sur le même sujet. Il n'a pu manquer de conduite en les laissant par écrit, puisque le Saint-Esprit le conduisait en écrivant de la sorte. On ne peut pas blâmer avec justice les Pères de l'Eglise qui ont traité des peines intérieures, puisque la lumière, la prudence, la charité et l'expérience ne leur ont pas manqué. Les saintes femmes mêmes, et les bienheureuses vierges, qui ont donné des écrits au public, ont traité de ces voies de souffrances; comme, entre plusieurs, sainte Catherine de Gênes, la bienheureuse Angèle de Foligny, dont les peines extrêmes donnent de grands sentiments de compassion, selon le jugement qu'en fait saint François de Sales. Mais sainte Thérèse, en plusieurs lieux de ses livres, n'a-t-elle pas parlé des peines intérieures? Le lecteur en pourra voir des témoignages bien forts, que nous rapporterons en plusieurs endroits de ce petit ouvrage. Les auteurs des Vies des saints n'ont pas fait des difficultés de rapporter leurs sentiments et leurs souffrances. Il ne faut que lire les Vies de ces âmes éminentes en sainteté, tant de celles qui ont vécu dans les premiers temps de l'Eglise et dans la continuation des siècles, que de celles qui ont paru dans les derniers temps. Ne lisons-nous pas qu'un saint Benoît s'est jeté dans les épines, par la violence d'une tentation contre la pureté; un saint François dans la neige, pressé par la même peine? Un saint Pierre Célestin s'est trouvé réduit en de grandes angoisses, au sujet de la même tentation. Il y en a eu qui en ont été affligés toute leur vie. L'histoire de saint François de Sales marque ses peines au sujet de son salut; celle de la vénérable mère de Chantal en fait voir d'extrêmes, qu'elle a portées durant tout le cours de sa vie. L'histoire de saint Ignace nous apprend les tourments que les scrupules lui ont donnés, jusque-là que ce grand saint fut tenté du désespoir. La Vie de la bienheureuse Madeleine de Pazzi montre des croix intérieures qui sont terribles. Enfin, les livres des Pères de la vie spirituelle, et les histoires des saints, sont remplies de voies de souffrances.

S'il n'était donc pas à propos d'en écrire, il faudrait condamner les Pères de l'Eglise, supprimer les livres des docteurs mystiques, et nous ôter l'histoire des Vies des Saints. Mais, dit-on, plusieurs en abusent. Je réponds que les directeurs doivent veiller à ne pas permettre la lecture des livres qui ne sont pas utiles aux âmes qu'ils conduisent, et qu'un chacun doit prendre garde à ne pas se servir de ce qui ne l'aide pas, ou lui sert d'empêchement dans le chemin de la perfection; et qu'ainsi il faut faire un choix des livres qui nous sont propres, ne se servant pas indifféremment de toutes sortes de livres spirituels. Mais s'il arrive que quelques-uns n'en fassent pas un bon usage, il ne faut pas, pour l'abus que l'on fait des choses, les condamner; autrement il faudrait blâmer l'Ecriture sainte, dont tant d'hérétiques ont abusé, les livres des Pères de l'Eglise, enfin tout ce qu'il y a de plus saint dans la religion.

Mais pourquoi écrire de ces matières! Les saints docteurs l'ayant fait, cela suffit pour persuader un esprit raisonnable qu'il est utile et nécessaire d'en écrire et d'en parler. Mais nous pouvons encore dire qu'il est nécessaire d'en traiter pour le besoin de quantité d'âmes qui marchent par ces voies de souffrances, et qui, demeurant dans les petites villes ou dans les villages de la campagne, sont dépourvues de personnes qui leur puissent donner des lumières sur ces états. Il faudrait avoir passé par ces voies de peines pour savoir dans quelles angoisses la pauvre âme qui les souffre est réduite. Mais, avec toutes ces peines extrêmes, que deviendra-t-elle, ne sachant que faire, et souvent étant tentée de désespoir, et s'imaginant déjà être damnée; et qui pis est, trouvant quelquefois des confesseurs peu éclairés, qui prendront ses tentations pour des péchés, et ne lui serviront qu'à se perdre d'une manière incroyable à ceux qui n'ont pas d'expérience de ces sortes de tourments et de souffrances! Si on considère bien la qualité de ces peines, qui surpassent tout ce que l'on peut souffrir au dehors, et les suites qui vont jusqu'à l'éternité, et la grande privation de secours, qui est assez ordinaire à ceux qui sont dans ces tristes situations, on demeurera d'accord qu'il y a une nécessité extrême de donner quelque assistance à ces personnes. Un pauvre, qui mourrait de faim, serait dans un état où il y aurait la dernière obligation de le secourir. Mais cet état dont nous parlons, emporte quelque chose de bien plus pressant. Il ne s'agit pas de la vie d'un corps, qu'il faut tôt ou tard perdre; il est question du salut d'une âme, qui est d'une conséquence infinie. Or l'éclaircissement que l'on donne, par les livres qui traitent des croix intérieures aux personnes qui les portent, les instruit de la bonté de ces états, de l'amour et douceur de la divine Providence qui les envoie, quoiqu'elle paraisse très-rigoureuse, leur apprend comment il faut s'y comporter, les fortifie et les encourage; les soutient au milieu de leurs abattements et des tentations de découragement et de désespoir, et leur fait faire usage de leurs épreuves, ou des châtiments que l'amour et la justice divine exercent sur elles. Plusieurs confesseurs et directeurs, qui ne sont pas assez

expérimentés dans ces sentiers, reçoivent beaucoup de lumières par la lecture de ces traités ; et enfin, l'adorable Jésus en est beaucoup glorifié dans ses membres, qui ne lui sont jamais plus unis que lorsqu'ils lui sont plus conformes dans ses croix. La charité donc de Jésus-Christ nous presse de donner ce petit ouvrage pour l'établissement de sa gloire et de celle de sa très-sainte Mère, dans les âmes crucifiées. Le peu d'expérience que j'ai me fait voir très-clairement que ces âmes sont entièrement dignes de compassion, et que parmi les personnes qui souffrent ce sont elles qui sont les plus affligées. Que ceux qui ne font pas état de leurs croix me pardonnent ; mais je ne puis douter que ce sont des croix terribles. Qu'ils pardonnent à quelque peu de zèle qu'il plaît à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge de me donner pour leur assistance. Quand on est un peu pénétré de la longueur de l'éternité, des tourments de l'enfer, du bonheur du paradis, et surtout de la charité excessive, répétons-le, de la charité excessive d'un Dieu-Homme, mourant sur un gibet, au milieu d'une immensité de douleurs, que l'esprit humain ne peut comprendre, pour l'assistance des âmes, on ne passe pas si légèrement sur leurs besoins ; mais qu'y a-t-il qu'on ne doive faire ? O cœur adorable de Jésus, ouvrez-vous ; ô fournaise d'amour, paraissez à vos créatures ; ô charité ineffable, ô miséricorde excessive, faites-vous connaître. C'est à vous, c'est pour vous que j'écris cet ouvrage ; bénissez-le, et en tirez votre gloire et celle de la divine Marie.

## CHAPITRE III.

### *La voie de la croix est le grand chemin royal de la bienheureuse éternité.*

Il y a plusieurs voies, ô mon Dieu ! qui conduisent à votre bienheureuse jouissance ; il y a plusieurs sentiers qui mènent à votre glorieuse éternité. Mais, ô mon Dieu ! vous avez fait un grand chemin qui y conduit, dans la dernière sûreté. Or, mon âme, ce grand chemin n'est autre que la voie de la sainte croix. Cette voie est le grand chemin royal de tous les élus, parce qu'elle mène à la cité du Roi des rois. Elle est le grand chemin royal, parce que c'est par cette voie que marche la grande troupe des saints, la Reine de tous les saints, et le grand Roi du paradis. Elle est le grand chemin royal du salut ; car c'est par elle que les courriers de la bienheureuse éternité portent les douces dépêches de la grâce ; c'est par elle que marchent les grands convois de vivres nécessaires ; c'est par elle que l'on mène toutes les précieuses marchandises du beau paradis. Allons mon âme, jusqu'à l'origine du monde ; descendons ensuite de siècle en siècle jusqu'à nos derniers jours. Considérons avec attention ce qui s'est passé dans la loi de nature, dans la loi écrite, et dans la loi de grâce ; et nous verrons bien clairement que la voie de la croix a toujours été le grand chemin royal des élus.

Si je vois un Abel qui est agréable à Dieu, je vois en même temps un Caïn qui le persécute. Il faut qu'un Abraham soit dans la dernière épreuve par l'ordre qu'on lui donne de sacrifier son fils unique. Job sera réduit sur un fumier, dans un délaissement extrême, méprisé de ses amis, moqué de sa propre femme, et dépouillé de tous ses biens et de ses enfants. Moïse a un Pharaon pour l'exercer. David a un Absalon son enfant. Elie a une Jésabel. Tobie perd la vue, et est dans le danger de perdre la vie. Saint Jean-Baptiste a un Hérode qui le fera mourir. Tous les apôtres et disciples sont des gens de croix. S'il se rencontre même de petits innocents, la faiblesse de leur âge ne les exemptera pas de ce chemin rigoureux. Parce qu'ils appartiennent particulièrement à Dieu, ils seront tous baignés dans leur sang, et il leur en coûtera la vie, qu'ils ne font presque que de recevoir. En un mot, l'Eglise chante que tous les saints ont bien souffert. Enfin, mon âme, regarde comme le roi de tous les saints celui qui est la voie, la vie et le modèle de toutes les âmes qui seront sauvées, marche à pas de géant, ou pour mieux dire, cours dans cette voie, depuis le premier moment de sa divine conception, jusqu'au dernier moment de sa vie. Considérez comme la très-sainte Vierge, sa bénie mère, lui tient compagnie ; saint Jean l'Evangéliste, son cher favori : sainte Madeleine, sa fidèle amante ; et pour le dire en peu de paroles, tous ceux qu'il a le plus favorisés de son amour. Souvenez-vous, comme l'Ecriture l'enseigne (*Apoc.* VII, 14), que ceux qui ont été agréables à Dieu, ont passé par beaucoup de tribulations, qu'ils ont été faits ses amis par ses épreuves.

Grande sûreté donc pour tous ceux qui vont par ce chemin, puisque c'est le grand chemin royal du salut : celui qui y marche, est bien en assurance. O âme, qui que tu sois, pourquoi t'affliges-tu dans cette voie de la croix ? Il me semble que j'entends tous les bienheureux, qui savent si bien les routes certaines de la glorieuse éternité, te crier : Ne craignez point, vous êtes bien, vous allez bien, vous tenez le grand chemin royal du ciel. Les voleurs et les homicides n'y sont pas à craindre, car ils fuient devant la croix, avec plus de frayeur et de vitesse, que les hommes ne font devant les canons de la terre et les foudres du ciel.

Il n'en est pas de même dans les voies des consolations temporelles et spirituelles ; nos ennemis invisibles s'y mêlent facilement, s'y cachent, et y sont à couvert ; la chair s'y fortifie, la nature y prend sa vie, l'amour-propre s'y nourrit, l'esprit du monde s'y introduit.

Ces routes de goût même spirituelles, sont bien dangereuses ; car l'on y prend facilement le change. Quoiqu'on y puisse aller à Dieu, et qu'on y aille, on est souvent tout surpris de voir que, sans y penser, on se trouve dans le chemin de la nature, au lieu de la voie de la grâce. Les douceurs sensibles provenant de la grâce, les consolations

qui arrivent par les satisfactions que l'on a en cette vie, et qui sont innocentes, sont de petits chemins écartés qui peuvent mener au ciel, mais ces petits sentiers vont à travers les terres; de temps en temps on a de la peine à les découvrir, quelquefois ils manquent, et on ne sait où l'on en est. On se trouve toujours embarrassé par mille détours qu'ils obligent de faire. Il faut souvent frapper aux portes, et crier pour demander le chemin, et pour savoir si l'on n'est pas égaré; sans cesse il faut avoir de l'attention, autrement on s'égare. Mais dans le grand chemin royal de la croix, il ne faut que marcher, il n'y a qu'à suivre; un aveugle le tiendrait sans s'égarer, y allant au bruit de ceux qui y marchent. C'est une chose inutile que d'y demander des adresses : il n'y a personne de ceux qui en sont instruits qui ne réponde : Vous n'avez que faire de vous mettre en peine, il n'y a qu'à aller tout droit; vous ne sauriez jamais manquer, à moins que de plein gré vous ne vouliez quitter ce grand chemin de la croix, pour prendre des sentiers de goûts et de consolations.

Au reste il ne faut pas se troubler, si cette voie paraît fâcheuse à la vue ; il est vrai qu'il y a quantité d'eau à passer, mais le fond en est bon, l'on y marche à pied ferme, il n'y a rien à craindre. Celui qui voudrait s'en détourner pour aller plus à l'aise parmi les prairies couvertes de fleurs où tout est riant, n'irait pas loin sans trouver des fossés qu'il ne pourrait franchir, ou sans enfoncer tout à coup bien avant dans les terres molles, dont il ne se tirerait pas sans grande difficulté. Le plus assuré est de tenir le grand chemin frayé par tous les saints du paradis. Il n'y a point de péril à aller par la voie du Fils de Dieu et de sa très-sainte Mère. O mon Sauveur, je vois vos vestiges empreints dans ce chemin, j'y remarque très-clairement vos traces; tirez-nous après vous, et ne permettez jamais que nous nous égarions dans les voies du siècle. Nous vous demandons cette grâce et miséricorde par votre amour et charité excessive, et par le cœur très-aimant de votre aimable Mère, par tous vos anges et vos saints. Oh! que l'aveuglement du monde, qui ne recherche que des voies aisées, est à déplorer! Mais que le bonheur est grand de ceux qui portent leur croix à la suite d'un Dieu incarné et de sa virginale Mère.

## CHAPITRE IV.

### *Qu'il faut nécessairement marcher par la voie de la croix.*

Il n'y a point à hésiter sur ce que la divine parole nous assure; c'est pourquoi il faut croire la voie de la croix nécessaire, puisqu'elle nous l'apprend. Tant de sentiers qu'il vous plaira, où l'on goûte des plaisirs innocents, s'ils mènent au ciel, les roses qui y croissent auront toujours leurs épines. Que les dures et pesantes croix fassent le grand chemin royal du paradis, il s'en rencontrera toujours de médiocres ou de petites dans toutes les voies qui y peuvent conduire; car enfin, c'est un oracle prononcé par le Saint-Esprit même : *Qu'il nous faut par beaucoup de tribulations entrer dans le royaume de Dieu.* (*Act.* XIV, 21.) Remarquez que le Saint-Esprit ne nous enseigne pas qu'il est de la bienséance, qu'il est utile, ou qu'il vaut mieux souffrir; mais il dit très-clairement, *qu'il le faut.* Il faut donc le faire : il n'y a point à délibérer.

De vrai, la qualité du pécheur demande de soi des souffrances; car Dieu, qui est très-juste, ne peut pas laisser le crime impuni : sa justice le châtie, soit en cette vie, soit en l'autre. Mais, comme la béatitude est réservée pour l'autre vie à ses bons serviteurs, il est donc nécessaire que leurs fautes soient châtiées en ce monde; et d'autre part, à la réserve de la Vierge, toujours immaculée, même dans le premier instant de sa toute sainte conception, tous les hommes ont péché : donc tous les hommes doivent porter des croix.

Mais la qualité de Chrétien ne permet pas que l'on soit exempt des souffrances; car s'il a fallu que l'adorable Jésus, le chef de tous les fidèles, qui ne font qu'un corps mystique avec lui, ait souffert pour entrer dans la gloire, comme la divine parole nous l'assure, à plus forte raison les membres doivent être affligés. Dans le corps naturel, si la tête fait mal, ou le cœur, tout le reste des membres est dans la peine. L'on n'est point à son aise, quand ces principales parties sont dans la douleur. Mais quelle apparence que le roi n'entre dans son royaume, qui lui appartient de droit, qu'à force de plaies; et que l'esclave des démons à qui l'enfer est dû, le possède sans qu'il lui en coûte rien ! Retenez bien les paroles de l'Écriture, disait notre bon Sauveur à sainte Thérèse : *Le serviteur n'est pas au-dessus du maître.* (*Matth.* X, 24.) C'est une vérité tout à fait sensible : mais, hélas! pourquoi n'en faisons-nous pas l'application? *Où je suis,* disait encore notre maître, *mon serviteur y sera.* (*Joan.* XIV, 3.) Il est bien juste : et quel moyen de faire autrement, puisque nous avons encore le très-grand honneur, honneur inconcevable, d'être ses membres? Comment le chef ira-t-il d'un côté, et les membres de l'autre? Vous voyez bien, vous qui lisez ceci, que cela est impossible, à moins que les membres ne se séparent de leur chef : en ce cas, ce seront des membres sans vie, morts et pourris, qui ne seront plus propres qu'à être jetés dans les feux de l'enfer. Disons ici, faisant réflexion sur cette vérité : Hélas ! à quoi pensons-nous, quand nous pensons à ne pas souffrir? c'est vouloir l'impossible, et voilà la plus haute folie du monde. Oh ! que c'est donc avec grande justice que notre maître s'écrie en saint Luc : *Celui qui ne porte pas sa croix après moi ne peut pas être mon disciple.* (*Luc.* XIV, 27.) Pesez bien ces paroles : *Ne peut pas être.* Il ne dit pas : Il aura de la difficulté à l'être, mais *il ne le peut.*

Voilà donc le grand sujet de la doctrine de la croix, que Notre-Seigneur prêchait à tous les peuples, Il ne leur découvrait pas tous les mystères du règne de Dieu, et quoiqu'il en donnât la connaissance à ses disciples, comme il le témoigne, il y avait cependant plusieurs choses, comme il assure, qu'il ne leur disait pas, parce qu'ils n'y étaient pas encore disposés. Mais, pour la doctrine de la croix, il la prêchait autrement, sans aucune remise et sans aucun retardement. O prudence humaine, que deviens-tu ici? Ne semblait-il pas qu'il fallait attendre que ce peuple grossier, à qui notre bon Sauveur parlait, fût plus disposé? Si ce divin maître réservait de certaines choses à dire, même à ses disciples, après la venue du Saint-Esprit, y avait-il rien en apparence qui ne méritât plus qu'une doctrine si sévère, et en ce temps presque inouïe, et à l'égard d'un peuple tout charnel? d'autant plus que ce peuple, au lieu d'en faire un bon usage, s'en scandalisait, en murmurait jusque-là que quelques-uns voulurent précipiter du haut d'une montagne ce divin Maître qui l'enseignait, et ses proches le voulurent garrotter, disant que c'était un furieux. Pourquoi prêcher une doctrine qui a de telles suites? cependant il en parlait tout haut publiquement et à découvert, et il disait à tous: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix.* (*Matth.* XVI, 24.) Il le disait à tous, à ses disciples et aux peuples les plus grossiers; et il en parle si généralement qu'il n'y met aucune exception. Si quelqu'un veut venir après moi, c'est-à-dire qui que vous soyez, riche ou pauvre, savant ou ignorant, grand ou petit; fussiez-vous général d'armée, prince, roi ou empereur; de quelque qualité et condition que vous puissiez être, de quelque âge, soit jeune ou vieux; de quelque sexe, soit homme ou femme; de quelque état, soit dans le siècle, soit hors du siècle; si quelqu'un d'entre vous veut venir après moi, qu'il porte sa croix, il faut se résoudre à la souffrance. C'est pour cela que l'Evangile nous apprend que ses miracles faisant un grand éclat, et remplissant d'étonnement et d'admiration ceux qui les voyaient, il en désoccupait ses disciples, et leur recommandait de mettre bien avant dans leurs cœurs les discours qu'il leur faisait de sa mort et passion, dont il les entretenait dans le temps de ses actions les plus miraculeuses; pour leur marquer que ce n'étaient pas les consolations qui nous doivent arrêter en cette vie, mais bien les peines et les travaux.

Que dites-vous donc, ô Chrétien, quand vous vous plaignez de vos peines? Faites-vous bien réflexion à la qualité que vous prenez? Etre Chrétien, et être crucifié, c'est une même chose. Si vous renoncez aux souffrances, il faut renoncer au christianisme. En vérité, encore une fois, savez-vous bien ce que vous faites, quand vous parlez de ne point souffrir? Est-ce que vous voulez quitter la religion chrétienne, renier votre baptême, et n'être plus des disciples de Jésus-Christ? Or, si vous voulez en être, attendez-vous à des peines, soit d'esprit, soit de corps; soit de la part des hommes, dont les contradictions ne manquent pas; soit de la part de l'enfer, qui vous combattra toujours; soit de la part de la nature corrompue, de vos inclinations, de vos passions et de vos humeurs. Souvenez-vous bien de ce que l'Eglise chante, que la croix est notre unique espérance. Il n'y a rien à espérer que par cette voie.

## CHAPITRE V.

*Que le bonheur du Chrétien consiste à souffrir en ce monde. Réponse à quelques difficultés que l'on objecte sur ce sujet.*

Si la voie de la croix est nécessaire au salut, quel plus grand bonheur que d'y être! Et au contraire, y a-t-il malheur comparable à celui de n'y pas être? Mais si c'est le grand chemin royal, comme il a été montré, n'est-ce pas un grand bonheur que d'y marcher en assurance? C'est pourquoi, comme nous le dirons, la croix est la véritable marque de la prédestination; et de vrai, les membres sont sauvés par la conformité qu'ils ont avec leur chef. Disons de plus, n'est-ce pas un bien tout extraordinaire de se voir dans la souffrance, puisque dans le sentiment des saints, il n'y a pas de gloire comparable à celle des croix? La voie de la croix est le grand et véritable moyen qui, dans la séparation qu'il porte à des créatures, nous unit à Dieu, et n'est-ce pas dans cette union que se trouve le bien des biens, et le souverain bien? O mon âme, quel bonheur que celui des souffrances! Elles sont, disait une sainte âme, nos pères et nos mères, qui nous ont engendrés sur le Calvaire. Ceux qui ne les reçoivent pas ressemblent à ceux qui chassent leur père et mère de la maison. Sainte Thérèse assure que c'est une rêverie de penser que Notre-Seigneur reçoive qui que ce soit en son amitié, sans le mettre à l'épreuve par des peines; et son grand directeur, le vénérable père Balthazar Alvarez, parlant sur ce sujet, disait: « Si le supérieur d'une maison était le premier à l'oraison du matin, et aux autres exercices, et que les autres demeurassent au lit, sans doute que cela le fâcherait; à plus forte raison, Notre-Seigneur, étant ce qu'il est, et se voyant le premier à la croix, ne sera pas content, si on ne veut pas lui tenir compagnie. »

Disons encore que le bonheur des souffrances est extrême; puisque celui qui a la croix a tout. Elle purifie, et satisfait; elle délivre, et sauve; elle embellit, et orne; elle enrichit, et ennoblit. Elle est utile aux bons et aux vicieux, parce qu'elle fait avancer à la vertu les uns, et qu'elle purifie les autres de leurs fautes, et leur en obtient le pardon. Il faut encore dire, ce que l'on ne peut assez répéter, que ceux qui sont sauvés ne sont sanctifiés que par la même grâce qui est en Jésus; autrement l'esprit de Jésus serait contraire à lui-même, et tout autre dans le chef que dans les membres. Or, la

grâce de Jésus est une grâce qui cloue et qui attache à la croix. L'esprit de la croix est l'esprit de notre esprit ; il est la vie de notre vie. Ceux qui souffrent davantage, dit un serviteur de Dieu, accomplissent plus ce qui manque à la passion du Fils de Dieu, car il lui manque que le fruit en soit appliqué : l'application d'une grâce qui prend sa source dans les souffrances, se fait beaucoup mieux par les croix, que par une autre voie.

Sainte Thérèse assurait que Notre-Seigneur envoyait plus de croix à ceux qu'il aimait plus spécialement ; elle avait appris cette doctrine de la bouche du même Fils de Dieu, qui lui avait dit : mon Père envoie de plus grands travaux à ceux qu'il aime davantage. Il ne faut que savoir ce qui s'est passé dans la religion chrétienne, pour être entièrement persuadé de cette vérité. Jamais personne n'a été plus aimé du Père éternel, que le divin Jésus ; et jamais personne n'a tant souffert. Après Jésus, la très-sainte Vierge surpasse toutes les créatures en grâces, et en même temps elle les surpasse en peines. La mesure donc de notre bonheur se doit prendre de la mesure de nos croix. Heureux celui qui souffre, plus heureux celui qui souffre davantage, très-heureux celui qui est accablé de toutes sortes de peines, qui ne vit que de croix, qui y passse toute sa vie à l'imitation de notre bon Sauveur et de sa sainte mère, et enfin qui y expire !

Mais c'est une vérité de foi, que la béatitude de cette vie consiste dans les larmes. *Bienheureux ceux qui pleurent* (*Matth.* v, 5) dit la Vérité même. Or, par les larmes, sont entendus tous les sujets d'affliction qui nous peuvent arriver, qui sont capables de toucher et de tirer des larmes : et notre divin Maître voulant en expliquer quelque chose plus en particulier, déclare à ses apôtres, qu'ils seront bienheureux lorsqu'ils seront maudits, et même que l'on en dira faussement toute sorte de mal, lorsqu'ils seront haïs, rebutés, chassés, et que leur réputation sera perdue. C'est pourquoi le Saint-Esprit prononce cet oracle dans les Ecritures : *Voici que nous béatifions ceux qui ont été dans les souffrances* (*Jac.* v, 11), et il apporte le témoignage des deux Testaments, de la loi ancienne et de la nouvelle, par les exemples de Job et de l'adorable Jésus, pour ôter tous les doutes que l'on pourrait se former sur ce sujet. De là vient que le grand Apôtre, instruisant les fidèles leur apprend qu'outre le don de la foi, le don des croix leur a été de plus accordé. Ce qui mérite bien d'être pesé avec beaucoup d'attention, pour en concevoir l'estime que l'on doit en avoir : car enfin, c'eot un grand don de Dieu que celui des peines. Aussi la très-sainte vierge a révélé à une sainte âme, qui a souffert des peines dont l'on ne trouve point de semblables dans toutes les vies des saints, qu'elle avait employé tout son crédit pour les lui obtenir ; et pour ce sujet elle lui fait faire beaucoup de pèlerinages très-pénibles, des jeûnes extraordinaires et quantité d'autres mortifications. On rapporte de la même sainte personne, que, priant Notre-Seigneur pour un pauvre marchand fort tourmenté de soldats qui étaient logés chez lui, ce bon Sauveur lui dit que ce marchand était bien obligé à ses soldats, c'était parce qu'ils servaient d'instrument à la divine Providence pour le faire souffrir. Mais l'esprit humain, poussé d'un secret amour-propre, ne manque pas de raisonnements pour opposer à cette doctrine de la croix. Quel plaisir, dira-t-il, Dieu peut-il prendre dans ces voies de souffrances ? Quel bien en tire-t-il pour les âmes, ou quelle gloire pour son saint nom ? Certainement, Dieu, de soi-même, est toute bonté : son plaisir est d'en faire, et de combler de biens ses chères créatures. Son dessein, quand il a créé l'homme, n'a pas été de lui faire porter des peines, mais de lui faire mener une vie bienheureuse en ce monde et en l'autre. Cela est vrai, à ne regarder que le premier état de choses ; mais l'homme s'étant dépravé et corrompu par le péché, il s'est de lui-même engagé à la peine qui lui est nécessaire pour le tirer de sa corruption, et le rétablir dans un état de salut. C'est pourquoi Dieu lui envoie des souffrances, comme un bon père qui fait prendre des médecines amères à son enfant malade, qui lui est bien cher ! Hélas, son plaisir serait de ne pas donner cette peine à son enfant : mais supposez sa maladie, il y est obligé ; et c'est son amour qui le presse d'en user de la sorte. Il est aisé de voir ensuite le bien qu'il en arrive aux âmes, et la gloire que Dieu tout bon en tire, puisque le salut éternel s'y opère. O quel bonheur ! ô le bonheur ! ô le souverain bonheur ! Plusieurs des chapitres de ce petit ouvrage, donneront assez de lumière sur cette vérité.

Cela est difficile à comprendre, dira quelqu'un. Voici ce que le grand prélat répond à cette difficulté au chapître 16 de la *Lutte spirituelle :* Ceci vous semblera difficile à croire, dit ce grand homme ; mais si vous vous souvenez que les rameurs en leur assiette, tournent leurs épaules au lieu où ils conduisent leur barque, vous ne trouverez pas étrange que Dieu, par l'eau et le feu de la tribulation, vous fasse tendre au rafraîchissement. Et au chapitre 6 du même livre : Qui ne sait que les arbres, plus battus des vents, jettent de plus profondes racines ; que l'encens ne jette son odeur que quand il est brûlé ; que la vigne ne profite que quand elle est taillée ? Pourquoi tant de fléaux, tant de pauvretés, de pestes, de famines, de guerres, et d'autres misères, si ce n'est pour le bien des élus ? Le Fils de Dieu n'a-t-il pas mis la consommation de notre salut dans la consommation de ses souffrances, et le délaissement même du Père éternel ?

Mais les souffrances, répliquera-t-on, ne sont pas la fin des états spirituels. Il est bien vrai ; mais ce sont les moyens qui y conduisent. Voulez-vous, sous prétexte que ce ne

sont que des moyens, ne vous en pas servir? Rome est le terme qu'un homme se propose dans le dessein qu'il prend d'aller en cette première ville du monde; tous les villages, bourgs et villes qui y mènent, ne sont que des moyens par où il faut passer : cependant il est nécessaire de passer par ces moyens, autrement on n'y arrivera jamais. Or, pendant que nous sommes en cette vie, nous sommes toujours dans la voie; nous n'arriverons parfaitement et entièrement à notre fin, qu'après la mort; et en ce monde il y a toujours à combattre : ce qui ne se fait pas sans peine. De là vient que l'Ecriture nous enseigne que la vie de l'homme sur la terre, est un combat ou milice (*Job* VII, 1): et le Fils de Dieu donne pour partage, en cette vie présente, les pleurs et les larmes à ses disciples.

On répartira encore que, dès cette vie même, les états les plus crucifiants conduisent à la jouissance de Dieu. J'en demeure d'accord; mais cette jouissance, comme l'enseigne très-bien saint Augustin, n'est pas sur la terre en sa totale perfection : c'est pourquoi elle n'est pas exempte de croix, qui sont données toujours en ce monde, ou pour purifier l'âme de plus en plus, ou pour l'embellir, l'orner et l'enrichir davantage. De quelque côté que vous preniez la chose, vous verrez le besoin des croix, puisqu'il y a toujours à purifier ou à perfectionner de plus en plus. Cela est clair, quant à ce qui touche la perfection dans les peines de la très-sainte Vierge. J'avoue qu'il y a de certains états de croix qui ne durent pas toujours, de certaines peines qui ne sont que pour de certains temps, et de certaines dispositions de quelques états intérieurs. Dieu est le maître, il sait les appliquer, selon sa très-grande sagesse, aux uns plus, aux autres moins. J'avoue qu'il y a de certaines âmes qui souffrent, par la divine grâce, avec tant de vigueur qu'elles semblent ne pas souffrir en souffrant. Nous dirons dans la suite de cet ouvrage que les voies des croix sont différentes : cependant ce sont des croix.

Tout ce qu'il y a à faire dans les voies divines, est d'y être en la manière que Dieu veut. Ce n'est pas à nous à nous faire nos croix, nous n'avons qu'à les recevoir de la main de Dieu, ou grandes ou petites, ou pesantes ou légères, selon qu'il lui plaira en disposer. Seulement il faut prendre garde à une illusion de quelques spirituels, qui, sous prétexte de jouissance de Dieu, veulent nous introduire dès cette vie, dans un état tout de consolations et de joies, et ne parlent de souffrances que comme des choses qui ne sont que pour un certain temps. Je l'ai déjà dit, je demeure d'accord qu'il y a quelques voies crucifiantes qui ne sont pas pour toujours; mais cette règle n'est pas générale, comme il paraît par l'exemple de plusieurs saints, qui ont porté des peines intérieures étranges durant tout le cours de leur vie. Par exemple, un saint Hugues, qui en a été tourmenté jusqu'à la mort; et dans nos derniers temps, le saint homme le P. Jean de Jésus Maria, général des Carmes déchaussés, qui témoignait en mourant n'en être pas quitte; comme aussi la vénérable mère de Chantal, qui paraissait, en sa dernière maladie, n'en être pas délivrée.

Il y en a que Dieu conduit par une voie mêlée de souffrances et de consolations. Ce qui fait dire à un serviteur de Dieu ces paroles : « Comme l'orfévre retire de temps en temps son ouvrage du feu, le travaille, et regarde s'il est parfait, et n'étant pas encore achevé, il le rejette en la fournaise; de même quelquefois Dieu retire l'âme des travaux, lui donne quelques consolations; mais, n'étant pas encore bien purgée, elle est rejetée dans ses peines. »

Dieu est toujours infiniment adorable et aimable en ses conduites. Il est le maître souverain qui fait bien tout ce qu'il fait. Ce n'est point à la nature à les examiner; son droit est de s'y soumettre en aveugle, avec une entière soumission et un très-grand amour. Toujours est-il très-vrai que les croix nous sont bonnes, en quelque état que nous puissions être. Premièrement, pour satisfaire à la justice divine en l'union des satisfactions de notre bon Sauveur. Hélas! nous avons mérité de souffrir à jamais dans l'enfer, pour nos péchés; nous avons mérité d'être privés de la présence de Dieu, et de toute consolation pour un jamais : avons-nous donc sujet de nous étonner si nous portons des peines et des privations durant le cours d'une vie qui passe sitôt. Secondement, nous en avons toujours besoin pour être purgés de nos imperfections. Nous l'avons déjà dit, il y a toujours en cette vie quelque chose à purifier : les saints tombent dans quelques imperfections, et il est assuré que la moindre empêche l'entrée du ciel. C'est pourquoi on rapporte de quelques saintes âmes, admirables en leurs vertus, qui ont même passé par des états intérieurs de très-grandes croix, qu'elles n'ont pas laissé d'aller en purgatoire. Toute notre vie, disait saint François de Sales, n'est qu'un noviciat, nous ne ferons la profession d'une entière et totale profession qu'après la mort. En troisième lieu, les croix sont nécessaires pour nous humilier. C'est le sentiment de saint Grégoire, qui enseigne que celui qui est plus ravi en contemplation est plus travaillé de tentations. L'exemple de saint Paul est un témoignage indubitable de cette vérité. C'est ce qui fait, selon la doctrine du même Père, que souvent on trouve une plus grande douleur, en cela même qu'on bâtit pour le repos. D'où vient que le Prophète a bien dit : *Vous lui avez renversé son lit dans son infirmité* (*Psal.* XL, 4); comme s'il disait : Tout ce que quelqu'un s'est préparé pour le repos, vous lui avez changé cela en trouble. En quatrième lieu, les croix sont toujours avantageuses, parce qu'elles servent à l'augmentation de la grâce, de l'amour de Dieu, du mérite et de la gloire. De là vient que Notre-Seigneur en a fait si bonne part aux âmes sur lesquelles il avait de grands desseins. C'est ainsi, dit sainte

Thérèse, qu'il s'est comporté avec ses saints, qu'il a chargés de peines après leur avoir départi ses grâces, et un don sublime d'oraison. Il est rapporté de la sainte mère de Chantal, que notre Sauveur récompensa ses peines par de nouveaux supplices. En cinquième lieu, la conformité des membres avec leur chef, demande d'être crucifiés avec lui, avec celui qui n'a pas été un moment sans douleur, et qui, dans le temps même de la communication de la gloire à son saint corps sur le Thabor, en avait l'esprit occupé, et s'entretenait de sa douloureuse passion. Le glorieux saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, pénétré de cette vérité, assurait que, quand la gloire de Dieu serait égale dans la consolation et dans la souffrance, il aimerait toujours mieux la souffrance, parce qu'elle donne plus de rapport à notre divin maître. Oh ! que c'est une chose honteuse, s'écriait saint Bernard, de voir un membre dans la délicatesse sous un chef couronné d'épines !

Quelqu'un objectera ici ces paroles de notre Sauveur : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés de chaînes, et je vous soulagerai.* (*Matth.* XI, 28.) Il est certain que Dieu, fidèle en ses promesses, soulagera tous ses disciples : mais comment ? Il les soulagera par le repos éternel qu'il donnera en l'autre vie; il les soulagera en la vie présente par la force qu'il leur donnera à porter leur croix, ce qui est commun à tous ceux qui souffrent, car quoique le don de force ne soit pas égal, sa grâce est abondante dans toutes les âmes crucifiées. Il les soulagera quelquefois par des consolations sensibles; mais c'est ce qui n'arrive pas à tous. Il les soulagera encore par la délivrance de certaines peines ; mais ce que l'on doit remarquer, est que, par ces paroles, on ne doit pas entendre ordinairement ni un soulagement sensible, ni la délivrance totale des peines; autrement comment accorder cette vérité avec l'état public de tant de saintes âmes qui ont eu recours à Jésus-Christ, et qui ont toujours été dans la peine ?

On objectera encore ces paroles de l'Apôtre : *Réjouissez-vous tous au Seigneur* (*Philip.* IV, 4); et on en conclura que le bonheur est donc dans la joie. Mais il est facile de répondre à cette objection : car ou l'Apôtre entend parler d'une joie sensible, ou d'une joie qui réside en la cime de l'âme, et qui est bien souvent imperceptible. De dire qu'il veut parler d'une joie sensible, c'est ce qui ne se peut pas : car ce serait aller contre toute expérience, contre tout ce qui se lit dans la Vie des saints, contre toute la doctrine des Pères de l'Eglise et des maîtres de la vie spirituelle, et contre l'autorité même de l'Ecriture en la bouche du même Apôtre, que l'on ferait tomber dans une contradiction manifeste; puisqu'il assure qu'il a souffert outre mesure, et non-seulement extérieurement, mais qu'il a été dans les angoisses d'esprit, jusque-là même que quelquefois la vie lui était à charge; et cela, non-seulement par le désir qu'il avait de voir Jésus-Christ, mais encore par la grandeur de ses peines, qui lui faisait dire qu'il était ennuyé de vivre. Donc il est manifeste que cette joie continuelle dont il parle, ne peut s'entendre de la joie sensible, qui n'est pas toujours permanente en ce monde-ci. Il parle donc d'une joie qui réside en la cime de l'âme, qui vient d'une abondance de paix qui donne la parfaite conformité avec la volonté divine; car l'âme ne voulant que ce que Dieu veut, est toujours contente en tout ce qui lui arrive. Or, cette paix ou cette joie est si souvent cachée, que non-seulement les sens n'y ont aucune part, mais encore la partie raisonnable inférieure. Nous avons parlé suffisamment dans notre livre *Du règne de Dieu en l'oraison mentale*, de la différence de la partie inférieure raisonnable, d'avec la suprême partie de l'âme; ce qu'il est assez nécessaire de savoir, plusieurs savants même les confondant, et entendant par la partie inférieure, la sensitive et animale. L'exemple de notre Sauveur éclaircit entièrement la chose, puisque son âme était affligée d'une tristesse mortelle, en même temps qu'elle jouissait de la gloire. Or, dit saint François de Sales, cette tristesse ayant porté ce bon Sauveur à demander à son Père que ce calice amer passât loin de lui, s'il était possible, et ayant ajouté qu'il n'en allât pas comme il voulait, mais selon la volonté de son Père, il est évident que Notre-Seigneur n'était pas seulement affligé dans sa partie sensitive qui n'a point de volonté, mais encore dans la partie inférieure raisonnable. Jésus jouissait donc d'une joie inénarrable dans la suprême partie de son âme, en même temps qu'il souffrait les tourments les plus grands qui furent jamais. Ce qui marque bien que la joie dans la cime de l'âme peut s'allier avec tous les états intérieurs les plus pénibles. Et dans le temps que notre bon maître était si délaissé de son Père qu'il s'en plaignit publiquement, n'est-il pas vrai que la gloire de son âme était égale et qu'elle possédait la joie de la vision béatifique ! Il faut donc dire que la joie continuelle à laquelle l'Apôtre exhorte n'est autre que celle qui réside en la suprême partie de l'âme, par une entière conformité à la volonté divine ; joie qui souvent est imperceptible, qui n'est nullement aperçue, ainsi qui laisse l'âme dans la désolation, qui ne sait en plusieurs états si elle est résignée au bon plaisir divin, qui ne connaît pas ce qui se passe dans son fond, tout cet acte réfléchi lui étant ôté. Cette joie était véritablement dans ces saintes âmes qui ont souffert des peines d'esprit jusqu'à la mort; mais comme elle n'était nullement aperçue, elle n'en recevait aucune consolation.

Mais, ajoutera-t-on, plusieurs se forment des états imaginaires des peines surnaturelles, ou se causant des souffrances par leur imprudence et par leur faute. Il est aisé de répondre que ces abus ou fautes sont à éviter, que nous ne les approuvons pas; mais

les abus qui se rencontrent dans les états les plus saints, ou les fautes que l'on y commet, n'ôtent pas la perfection et l'excellence de ces états. Pour ce qui regarde les abus, il les faut détruire avec la grâce de Notre-Seigneur. A l'égard des fautes, on en doit avoir regret et cependant en porter les peines avec patience, en en faisant un saint usage. Toutes les âmes qui sont en purgatoire y sont pour leurs fautes et leurs péchés; ce sont des peines qu'elles se sont procurées d'elles-mêmes par leurs offenses : cela n'empêche pas que ce ne leur soit un très-grand bonheur d'y être purifiées pour jouir de la vision de Dieu.

On ajoutera que les consolations sont bonnes et que les lumières sensibles sont des dons de Dieu. Tout cela est vrai ; mais aussi il est sûr qu'elles sont dangereuses à raison de la nature. On ne pourrait pas nier sans erreur que les biens naturels ne soient bons, comme par exemple l'or et l'argent, les terres, les vignes et choses semblables, qui sont les richesses de la vie présente ; que ce soient des dons de Dieu, et avec cela le Fils de Dieu s'est déclaré bien nettement au sujet de ces biens, et a prononcé : Malheureux ceux qui les possèdent, à raison du danger qui s'y trouve ! il a mis le bonheur dans la souffrance de la pauvreté, qui en prive. Appliquez ceci aux consolations spirituelles, qui sont les richesses dont l'amour-propre s'entretient. Nous ne disons pas que ce soit chose mauvaise que ces consolations ; nous disons même qu'elles sont utiles et nécessaires à quelques âmes pour les aider dans leurs faiblesses : nous avouons que Dieu les donne quelquefois à de très-grands saints: que ceux qui en ont les doivent recevoir avec action de grâces , comme les personnes riches leurs biens temporels, et en faire un saint usage, sans s'y attacher.

Mais, à dire vrai, le bonheur de la vie présente consiste plutôt dans leur privation que dans leur jouissance. Premièrement, comme il a été dit, à raison du danger de l'amour-propre qui s'y glisse facilement. Notre-Seigneur parlant à une sainte âme lui dit qu'il le fallait bien plus remercier pour les afflictions que pour les consolations, parce que les consolations enivraient de vanité et d'orgueil; que, pour mille qui se perdent dans les afflictions, dix mille périssent dans les consolations sensibles, qui sont la pâture de l'amour-propre. Secondement, le diable souvent s'y mêle. Une femme avait des consolations si grandes qu'elle en était toute transportée et était obligée de dire qu'elle n'en pouvait plus : la sainte Vierge révéla que c'était le diable qui les lui donnait, et dit que quand l'âme s'épanouit par ces voies, le démon s'en approche et lui brouille l'esprit de plusieurs pensées et affections qui viennent de l'amour-propre. En troisième lieu, c'est un retardement à la perfection. Il en arrive à peu près dans ces voies sensibles, comme à un voyageur qui, ayant bien du chemin à faire, au lieu d'aller tout droit, s'amuse à la rencontre des belles maisons et des beaux jardins que la curiosité presse de de voir. Il n'en est pas de même de celui qui ne trouve en son voyage que des lieux désagréables et fâcheux ; il marche sans aucun retardement, et n'est-il pas vrai qu'il arrive plus tôt au lieu où il va, et où il a affaire ? En quatrième lieu, il y a plus d'amour de Dieu, généralement parlant, dans la privation des goûts et lumières sensibles, car il y a moins de créatures. Nous en avons traité plus amplement en notre livre *Du règne de Dieu en l'oraison mentale.* Disons seulement ici ce qu'assurait sainte Catherine de Gênes, sur ce sujet : Un moyen qui me plaît davantage, disait cette sainte, est quand Dieu donne à l'homme un esprit occupé en grande peine et affliction, de telle manière que la partie propre ne peut se repaître ; il est nécessaire qu'elle se consomme. Dans les consolations, les créatures se mettent entre Dieu et nous; dans les afflictions Dieu se met entre nous et les créatures pour nous en séparer. Notre-Seigneur a dit à une sainte âme, que les prières lui étaient plus agréables lorsqu'on les faisait dans la sécheresse, la peine, la douleur et la répugnance. Mais enfin l'Ecriture ne nous dit-elle pas que saint Pierre ne savait ce qu'il disait quand il disait qu'il était bon de demeurer dans la consolation du Thabor ? Cependant les divines lumières qui y paraissaient, les douceurs que l'on y goûtait, étaient très-bonnes et très-excellentes, puisque c'était un rejaillissement des lumières et des torrents de la gloire du paradis et de la gloire du Sauveur même.

Après tout, l'adorable Jésus est le véritable exemplaire de tous les élus, et sa divine vie, la règle de la vie de tous ceux qui seront sauvés. Jetant donc les yeux sur ce modèle adorable, nous n'y verrons que croix : croix extérieures terribles, croix intérieures extrêmes. Toute sa sainte vie s'est passée dans la douleur; car, ou il souffrait actuellement des peines extérieures, ou son esprit en était affligé par la vue très-présente qu'il en avait, et cela avec tant de fidélité pour la croix que sur le Thabor même, la gloire faisant un déluge de joie de toutes ses facultés, tant inférieures que supérieures, qui portaient leurs effets jusque sur ses vêtements, au lieu d'y arrêter son esprit, il en détournait ses pensées pour ne songer qu'aux tourments de sa passion, et pour nous enseigner fortement que les joies sensibles ne sont pas propres pour cette vie : vous diriez qu'il veut étouffer dans l'esprit de ses disciples la vue de la gloire qu'il leur avait montrée, ne les entretenant ensuite que des souffrances ignominieuses de sa croix. Enfin cette proposition du grand Apôtre est générale : *Jésus-Christ n'a point pris de satisfaction en lui-même.* (*Rom.* XV, 3.) Cette proposition est si universelle, dit le révérend P. Louis Chardon, Dominicain, en son excellent *Livre de la croix de Jésus* , ouvrage qui ne peut être assez loué, qu'elle comprend son entendement, son esprit, son jugement, sa mémoire, ses richesses et les trésors de la science,

qui ne l'ont jamais satisfait. Elle comprend encore la complaisance qu'il pouvait tirer de l'union ineffable de son âme sainte avec une personne divine. Quelle pensée plus pressante pour être transporté de joie. Après tout cela la joie inénarrable qu'il devait recevoir de la vision béatifique est refusée pour donner la préférence à la pensée de la confusion de la croix qui sempare d'une partie de son esprit. Mais en mourant, remarque le même auteur, son amour pour la croix ne meurt pas. Son côté sera ouvert par un coup de lance : il veut que la divine Eucharistie soit une représentation continuelle de sa passion; et parce que le sacrifice doit finir avec le monde, il réserve ses plaies pour l'éternité; plaies capables non-seulement de recevoir les doigts, mais encore les mains de ses apôtres, pour nous marquer que ses inclinations à la croix ne peuvent finir.

Je sais que quelques-uns disent qu'il était nécessaire que l'adorable Jésus fût ainsi crucifié, parce qu'il était le Sauveur des hommes, et qu'il était venu satisfaire pour leurs péchés. Mais, ô mon Dieu ! que l'esprit de l'homme est bizarre et peu raisonnable dans ses pensées ! S'il a été nécessaire que celui qui est l'innocence même ait souffert, le criminel doit-il mener une vie délicieuse ? Si ce Fils bien-aimé du Père éternel, tout Dieu qu'il était, pour avoir pris l'apparence du pécheur et s'être présenté en son nom à son Père, a été accablé sous les torrents de sa colère, et en a porté des déluges de souffrances, l'esclave du démon, qui ne mérite que la colère de Dieu et l'enfer, doit-il être exempt de peines ? Oh ! l'étrange et inconcevable raisonnement ! Il faut que le Maître, le Seigneur, le Fils, le Roi, et Dieu même souffre ; mais pour l'esclave, le sujet, la créature, le néant, et le pécheur qui est au-dessous du néant, ce n'est pas là son affaire : la joie et la douleur de la vie, voilà son partage.

Je demande de plus à ces personnes, si la croix n'était pas la grande grâce de la vie présente, d'où vient que le Fils de Dieu a tant souffert, et a souffert jusque-là que la vie lui était à charge, comme il est rapporté en saint Marc, au chapitre XIV, puisque la moindre de ses peines était suffisante pour satisfaire pour des millions de mondes? Cette surabondance de croix nous est un témoignage infaillible de son amour pour les souffrances. Je leur demande encore d'où vient que la très-sainte Vierge a été abîmée comme dans une mer immense de douleurs, et qu'elle a plus enduré que tous les saints. Je leur demande d'où vient que la sainte Eglise chante : *Tous les saints, combien ont-ils souffert ?* La sainte Vierge cependant qui n'a jamais contracté ni commis le moindre péché, ne pouvait souffrir pour être purifiée de ses taches, étant plus pure que le soleil et les anges. Marque évidente que les états de peine ne sont pas seulement pour purifier, mais pour sanctifier de plus en plus les âmes. Enfin je leur demande de qui nous apprendrons les voies du ciel, si ce n'est de celui qui est la voie, la vérité et la vie ! Certainement, s'il eût trouvé, selon sa sagesse infinie, qu'il y eût eu quelque chose de meilleur en ce monde que la souffrance, il l'eût enseigné par son exemple. Cette pensée est du livre divin de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ce que tant de miracles n'avaient pu faire, il l'a fait par la croix : marque donc qu'elle renferme quelque chose de plus grand que ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus miraculeux en cette vie.

Mais écoutons ce divin maître, parlant à tous ses disciples : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même et qu'il porte sa croix.* (*Matth.* XVI, 24.) Il ne dit pas : Ayez de hautes contemplations, de belles lumières, des consolations et des joies spirituelles : il ne demande que la croix, et pour prévenir la mauvaise réponse de ces personnes qui disent que cela est bon pour un temps, il ne limite point son ordre à de certains âges, conditions ou états intérieurs ; mais il prononce généralement à tous ceux de sa suite, qu'ils doivent porter la croix ; et pour ôter tout doute, un évangéliste rapporte qu'il disait qu'il fallait porter sa croix *tous les jours*. Voilà une décision bien nette. Il le faut bien, puisque le même divin maître nous assure que comme son Père l'a envoyé, il nous envoie. Si donc il a été envoyé pour souffrir, nous sommes aussi en ce monde pour la peine. Que ces personnes qui renvoient les tourments à notre bon Sauveur fassent réflexion sur ce passage, qui est expliqué, comme je le fais, par les saints Pères et les auteurs spirituels.

Enfin, sommes-nous plus sages que la Sagesse même ? Le Fils de Dieu a cru que son Père serait plus glorifié par les voies de la croix, que par les voies douces ; pourquoi ne serions-nous pas dans les mêmes sentiments ? Tout le christianisme a été établi dans cet esprit. Toutes les réformes et les plus grands desseins de Dieu ne s'accomplissent que par ce moyen. Le salut, dans l'Ecriture (*Apoc.* VIII, 8), est comparé à une montagne, parce qu'il faut peiner pour y monter. Sa voie est étroite, et bien étroite ; ce qui fait voir que l'on n'y marche pas sans difficulté. La sûreté y est tout entière, mais la peine s'y trouve. C'est une parole fidèle, dit le grand Apôtre, que si nous mourons avec Jésus, nous mourrons avec lui, mais ne voyez-vous pas la condition ? C'est pourquoi il appelle tous les Chrétiens des morts. Il faut donc conclure par ces paroles que le Fils de Dieu adressait à sainte Thérèse : « Le bien de ce monde ne consiste pas à jouir de moi, mais à me servir, à travailler pour ma gloire, et à souffrir à mon imitation. » Ne vous étonnez pas ensuite si cette grande sainte avait pris pour maxime, *Ou souffrir, ou mourir ;* comme si elle eût voulu dire : Dès que l'on ne souffre plus en ce monde, il faut le quitter, la croix y étant notre grande affaire. Ne nous étonnons pas si sainte Catherine de Sienne choisit la couronne d'épines, et la préféra à toutes les autres.

## CHAPITRE VI.

*Les croix sont une marque de prédestination, et d'une haute prédestination.*

O éternité! ô éternité, que tu entres peu dans l'esprit des hommes! leur aveuglement est si déplorable qu'ils sont tous plongés dans la pensée de ce qui ne fait que passer, et ils ne s'occupent de rien moins que de ce qui est éternel. Il est bien vrai encore que l'éternité entre peu dans les âmes qui en sont même les plus pénétrées, parce que tous les hommes ne peuvent la comprendre; mais en même temps il est aussi vrai qu'elle comprendra tous les hommes. O éternité, tous les hommes entreront, pour n'en sortir jamais, dans les abîmes dont la profondeur n'a point de fin. Mon âme, voilà de grandes vérités qui nous regardent, dont nous aurons l'expérience, et dans peu. Bientôt nous allons entrer dans cette éternité, après quelques années qui nous restent, s'il nous en reste encore. Sera-ce dans l'éternité bienheureuse ou malheureuse! c'est ce que nous ne savons pas. O incertitude épouvantable! j'aperçois les colonnes du ciel qui en tremblent: je vois que ceux qui doivent juger le monde en pâlissent d'effroi. Cependant, tremblons tant qu'il nous plaira, faisons de nos yeux des sources intarissables de larmes, il en faut passer par là. O mon âme, dans peu, encore une fois, nous y allons passer.

C'est donc en ce sujet qu'il faut prendre des mesures bien justes: s'y tromper, c'est se perdre sans ressource. Hélas! ô pensée terrible! c'est une damnation assurée. Les docteurs se présentent, et les saints Pères, qui nous donnent des signes de prédestination, c'est-à-dire, des marques pour connaître si l'on possédera la bienheureuse éternité. Ils en apportent plusieurs qui demandent de profonds respects, qui sont bien capables de consoler. Mais écoutons celui qui ne peut se tromper et qui ne peut tromper, le Saint-Esprit, l'Esprit de vérité. Assurément les choses qu'il révèle sont infaillibles.

J'entends donc qu'il dit dans l'Ecriture: *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs convoitises.* (*Galat.* v, 24.) O mon âme, il faut donc être crucifiée pour être à Jésus-Christ. J'entends qu'il dit que *celui qui hait son âme en ce monde la garde pour la vie éternelle.* (*Joan.* XII, 25.) Voilà qui nous apprend qu'il faut se haïr pour être sauvé; et si certainement, qu'il assure, pour ôter tout doute, que celui qui s'aime se perdra. J'entends qu'il dit, que les élus sont des gens que le Père éternel a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils. Donc la véritable marque de la prédestination se trouve dans la ressemblance que l'on a avec ce Fils bien-aimé. Arrêtons, arrêtons donc nos yeux sur ce divin original, pour en devenir de véritables copies; et de temps en temps regardons-nous pour voir si nous lui ressemblons. C'est ce qui doit faire notre règle en matière de salut. Vous qui lisez ceci, prenez-y garde. Etes-vous semblable à Jésus-Christ? O mon âme, nous qui écrivons ces vérités, lui sommes-nous semblables! On entendit, dit l'Ecriture, une voix des cieux, qui disait: *Vous êtes mon Fils bien-aimé* (*Matth.* XVII, 15): et incontinent l'esprit le chassa dans le désert, et il y était avec les bêtes, comme le rapporte saint Marc. Aussitôt que le ciel déclare que l'adorable Jésus est Fils bien-aimé du Père éternel, aussitôt le voilà dans la souffrance. Mais hélas! toute sa vie n'a été qu'une continuelle croix. Si l'on demande au Fils de Dieu que son favori, saint Jean l'Evangéliste, soit assis auprès de lui en son royaume, il demande s'il peut boire son calice. Voilà la condition nécessaire dont les favoris ne sont pas exempts. Benjamin, dans l'ancienne loi, était la figure des prédestinés; aussi la coupe ou calice lui est donnée; présent, dit saint Ambroise, qui ne se fait qu'à l'un de tous les enfants de Jacob. On donne bien du blé à tous; mais le calice est réservé pour un seul. Enfin, notre grand docteur du salut, l'adorable Jésus, nous enseigne que ses disciples pleureront, et que le monde se réjouira, ce monde qui ne connaît pas Dieu et qui est son ennemi. On ne peut donner des marques plus visibles du salut. Les pleurs et les larmes, selon la doctrine d'un Dieu-Homme, sont le partage des prédestinés.

Mais ces marques sont-elles si certaines et si générales qu'elles conviennent à tous les élus! Il n'y a point à douter, puisque le Saint-Esprit nous assure très-clairement, en l'épître des Hébreux, que Dieu reprend et châtie tous ses enfants. Qui dit tous n'en excepte pas un. Et afin de ne laisser aucun subterfuge à l'esprit humain, il appelle ceux qui ne sont pas châtiés des illégitimes, et non pas de véritables enfants. L'Ecriture peut-elle parler plus clairement? C'est pourquoi saint Augustin ne fait pas difficulté de dire que celui qui n'est pas au nombre des personnes qui souffrent n'est pas au nombre des enfants de Dieu: qu'il ne faut pas espérer l'héritage du salut, sans participer à la croix; que c'est bien se tromper que de vouloir s'exempter des peines en cette vie, aucun des élus n'en ayant pas été exempt. Voulez-vous l'entendre, dit ce Père? Dieu n'a qu'un Fils naturel, qui est l'innocence même, et qui est impeccable, et cependant il ne l'a pas exempté de la loi des souffrances. Un saint évêque, bien pénétré de cette vérité, ayant rencontré un homme qui lui dit qu'il avait toujours été dans l'honneur et dans l'aise, jouissant d'une bonne santé, au milieu d'une abondance de biens, et d'une famille qui était toute dans la prospérité: Hélas! s'écria ce prélat, voilà de grands signes de la colère de Dieu; fuyons bien vite d'une maison où il ne paraît aucune croix. A peine était-il sorti que la colère de Dieu tomba sur cet homme et sur sa famille, qui furent tous accablés sous les ruines de leur maison.

Il faut dire de plus que les croix non-

seulement sont les marques de la prédestination, mais d'une haute prédestination : cela se voit manifestement en la personne de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge, et des plus grands saints, qui ayant été élevés à une plus haute sainteté, ont été chargés de plus pesantes croix. Ces pierres vives, dont le Tout-Puissant bâtit la Jérusalem céleste, sont, comme le chante l'Eglise, polies par le coup des afflictions. Or, dans cette grande cité de la Jérusalem céleste, tous les prédestinés y ont chacun une demeure particulière, qui, à proportion qu'elle doit être ample et élevée, demande plus ou moins de travail. Le peu de travail que l'on fait pour commencer et achever un bâtiment, est une marque bien évidente que ce n'est pas grand'chose. Courage donc, ô mon âme, qui souffrez : toutes vos peines ne servent qu'à l'accroissement de votre gloire. Voyez-vous tous ces gens qui s'unissent pour vous faire souffrir ; ces démons qui vous attaquent avec rage ; ces hommes méchants qui vous font des persécutions si injustes, ces bons qui s'y mêlent, pensant bien faire ; ces amis qui vous laissent, ces proches qui vous rebutent ? Ce sont autant d'ouvriers qui travaillent à vous faire de glorieuses couronnes. O les bons ouvriers ! et qu'ils sont aimables, si vous les connaissez bien, et si vous les regardez par les yeux de la foi, et non par les yeux de la chair ? Oh ! que bienheureux sont ceux qui pleurent ! Demeurons-en aux sentiments d'un Dieu, quoi qu'en pensent les créatures. O mon âme, les heureuses nouvelles ! nous régnerons, nous régnerons avec le grand Roi Jésus, si nous souffrons avec lui.

## CHAPITRE VII.

*Les croix élèvent à une gloire incomparable.*

Oh ! que les ambitieux du siècle n'entendent-ils bien cette vérité ! qu'ils changeraient bientôt d'humeur et d'inclination, foulant aux pieds tout ce qui éclate davantage dans le monde, pour ne plus soupirer qu'après la gloire de la croix ! Oui, nous soutenons, avec les saints les plus éclairés, qu'elle est incomparable. Mais cette vérité éclate d'une manière admirable en la bouche d'or de l'éloquent saint Jean Chrysostome. Vous diriez que le ciel verse dans l'esprit de ce grand prélat de Constantinople toutes les plus riches lumières de la croix, parce qu'il le destine aux plus pénibles souffrances. Tous les mystères les plus cachés de la croix lui sont manifestés. On le fait pénétrer dans l'intime de ses plus divins secrets, parce qu'il doit passer dans les voies les plus rigoureuses et servir d'un modèle achevé de patience à toute la postérité. Voici les sentiments de cet homme divin sur la gloire incomparable des souffrances.

Premièrement, si dans les honneurs les plus relevés du siècle, il n'y a rien de plus brillant que les couronnes des monarques, il assure que souffrir est quelque chose de plus brillant que l'empire de l'univers, et que tous ceux qui souffrent chrétiennement sont de grands rois. Secondement, si les qualités d'apôtres et d'évangélistes sont les premières dignités de l'état de Jésus-Christ, il proteste que la gloire de l'apostolat et de l'écrivain sacré doit céder à celle des souffrances ; qu'il est plus illustre d'être chargé de chaînes pour Jésus-Christ, que de porter la qualité d'évangéliste ou celle de docteur du monde. En troisième lieu, il déclare qu'il quitterait volontiers le ciel, s'il était à son choix, pour endurer pour le Dieu du ciel ; qu'il préférerait les cachots aux premières places de l'empyrée ; que la gloire des séraphins ne lui donne pas tant d'envie, que celle des plus pénibles croix. C'est pourquoi il estime saint Paul plus heureux d'avoir été emprisonné, que d'avoir été ravi au troisième ciel ; et il préfère l'ignominie du prince des apôtres, chargé de fers, à la félicité de l'esprit bienheureux qui le délivre. En quatrième lieu, il poursuit, et ne fait pas difficulté de dire qu'il aime mieux être maltraité de Jésus-Christ, par sa participation de sa croix, que d'être honoré de ce Roi du ciel et de la terre. En cinquième lieu, comme il remarque que le don des miracles attire la vénération de tous les peuples, il enseigne que commander aux démons, donner le branle et le mouvement à tous les éléments, arrêter le soleil, sont de moindres choses que l'honneur des souffrances. Et de vrai, le grand saint Augustin considère dignement que l'Evangile nous dit que le Sain-Esprit n'était pas donné, parce que Jésus n'était pas glorifié, et cela dans le temps qu'il faisait des miracles admirables. Chose étrange ! dit ce Père ; Jésus n'était pas glorifié lorsqu'il commandait à la mort par la résurrection de plusieurs à qui il redonnait la vie ; il est glorifié, lorsque la mort lui commande et lui fait perdre la sienne.

N'est-ce pas à raison des ignominies et des abjections de cette mort douloureuse de notre divin Maître, que son Père l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, en sorte qu'au nom de Jésus toutes les créatures du ciel, de la terre et de l'enfer, fléchissent le genou ? N'est-ce pas pour cela qu'il appelle l'heure de sa mort, l'heure de sa gloire ? Après cela cessons de nous étonner si les saints mettent le dernier point d'honneur de la vie présente dans les derniers abaissements. Saint Paul prend pour une de ses plus honorables qualités, celle de *Paul le captif* ou *l'enchaîné*, (*Philem.* 1) et met sa grande gloire dans l'infamie du gibet souffert pour le nom de son maître.

Je vous demande, à vous qui lisez ces vérités, ce que vous faites. Vous venez de voir ce que le roi des saints et ses plus grands saints ont fait ; mais que voyez-vous en vous-même ? Examinez un peu devant Dieu vos sentiments sur ces croix : vous y considérez-vous comme un grand roi, comme une personne dont les souffrances sont plus estimées des apôtres et des évangélistes que leurs qualités, qui les rendent les premiers de l'Eglise ? Vous y regarderez-vous comme

celui dont l'état donnerait de l'envie aux séraphins, s'ils en étaient capables, et qui vous rend plus glorieux que si vous ressuscitiez les morts? Car si cela est, pourquoi êtes-vous triste ? Pourquoi vous impatientez-vous quand vous souffrez? Etes-vous d'humeur à murmurer de ce que l'on vous met le sceptre en main et la couronne en tête, et que l'on vous fait des honneurs que les monarques mêmes ne prétendent pas ? O pauvre affligé, rebuté, délaissé, qui es traité comme l'ordure du monde, réjouis-toi, console-toi. Réjouis-toi, ô pauvre, qui n'as pas un morceau de pain : encore un peu, un peu de patience, et aux yeux de tous les hommes de la terre, et à tes propres yeux, qui, en ce monde, sont souvent fermés à ces divines lumières, tu te verras élevé à une gloire incomparable. De quoi donc avez-vous peur, dit saint Ambroise? Ceux qui craignent d'être tentés et affligés craignent d'être couronnés.

## CHAPITRE VIII.

*Les croix sont le paradis de la terre.*

On a bien recherché en quel lieu du monde est le paradis terrestre, et fort inutilement. Sans tant de recherches, le voilà tout trouvé. Il ne faut pas aller loin pour faire une si heureuse découverte. Avez-vous trouvé à souffrir, vous avez trouvé le paradis de la terre. Cette proposition peut-être semblera de prime abord surprenante, mais elle n'en est pas moins assurée. Il n'y a personne qui puisse nier qu'il n'y a point d'autre véritable paradis que Dieu seul, et que c'est dans sa seule union que l'âme trouve sa parfaite félicité. C'est une vérité constante pour le ciel et pour la terre, avec néanmoins cette différence, que l'union avec Dieu dans le ciel est dans son terme; qu'elle n'augmente plus et est exempte de toute peine, et, qu'au contraire, l'union avec Dieu en cette vie peut augmenter et croître de plus en plus ; ce qui ne se fait pas sans difficulté, à raison des obstacles que nous y avons. Or, comme les croix sont le grand moyen qui éloigne de nous les empêchements à l'union divine, nous retirant de l'être créé pour nous unir à l'incréé, on peut bien dire qu'elles sont le paradis de ce monde, puisque, par elles, nous sommes unis à Dieu seul, notre centre et notre fin.

C'est pourquoi nous disons que la félicité de la vie présente consiste dans les souffrances, puisqu'elles nous font jouir de Dieu seul d'une manière plus pure et plus parfaite. Il est vrai que souvent la douceur de ce bonheur n'est pas goûtée dans les sens, ni connue dans la partie inférieure raisonnable, de peur que l'amour-propre et la propre satisfaction ne s'y mêlent ; mais ce bien ne laisse pas d'être véritablement dans l'âme, qui jouit de son véritable bonheur quand elle est dans son centre, c'est-à-dire dans l'union avec son Dieu. Elle le voit bien, quand il plaît à son Souverain de le lui manifester; ce qu'il fait quelquefois avec des douceurs sensibles si charmantes, ou, si les sens n'y ont pas de part, avec des lumières si vives et si certaines, qu'il lui semble être dans les avant-goûts de la joie des bienheureux, parmi les croix les plus pénibles à la nature.

Mais enfin ces douceurs sensibles et ces lumières aperçues ne sont que de petits rejaillissements de la grâce sur la partie sensitive, ou quelque connaissance réfléchie du bien que l'on possède, qui est l'union avec Dieu seul. Or cette union, en ce monde, est d'autant plus pure et plus parfaite, qu'elle est moins connue. Pourvu que l'on soit très-uni à son centre, on possède la félicité dont on peut jouir. On peut ici remarquer la raison par laquelle de saintes âmes se sont trouvées dans une grande tristesse, lorsque les croix qui les affligeaient étaient sur le point de finir. Quelquefois même elles étaient tout étonnées d'où leur pouvait provenir une tristesse si extraordinaire; car, ordinairement, on sent de la joie dans la délivrance des peines. C'est que ces âmes ayant rencontré leur bonheur dans l'union avec Dieu seul par le moyen des croix, et connaissant qu'elles allaient perdre ce moyen, se trouvaient dans la peine, appréhendant, dans sa privation, de ne pas jouir de leur centre parfaitement.

Nous disons ensuite qu'il est plus doux de souffrir que de penser à la souffrance. Cela peut encore paraître surprenant, et cependant cela est très-vrai. La raison est que la pensée de la souffrance ne nous unit pas à Dieu seul comme la souffrance actuelle. Le chemin qui mène au lieu où l'on va est le moyen nécessaire pour y arriver; mais il y a bien de la différence de la pensée de se mettre en chemin, ou bien de le prendre. Vous voyez bien que la pensée d'aller au lieu ne nous y conduit pas; de même les sentiments, les vues ou pensées des croix ne nous conduisent pas à l'union avec Dieu seul, comme les croix mêmes, et par conséquent ne nous font pas jouir du bonheur qui se rencontre dans cette union comme les souffrances actuelles. O âme chrétienne, fais ce que tu voudras, tourne-toi de quel côté que tu pourras ; quand tu jouirais de tous les honneurs, plaisirs et richesses du monde, tu ne trouveras ton repos qu'en Dieu seul : Dieu seul est ton principe, ta fin et ton centre. Voyez-vous cet homme qui, par quelques faux pas, s'est disloqué un os ; il souffre de grandes douleurs, et crie. Mais si on lui disait : Eh ! pauvre homme, pourquoi cries-tu? tu n'as rien de rompu ; l'os de ta jambe ou de ton pied est en son entier. Hélas ! vous dirait-il, il est bien vrai ; mais c'est assez, pour me faire bien de la douleur, qu'il soit hors de sa place. Si un os hors de son lieu ordinaire est capable de donner tant de peine, ô mon Dieu ! que doit-on penser d'une âme qui est hors de l'union avec Dieu? Mais quel bien est-ce que la croix, puisqu'elle nous y conduit si avantageusement, nous y conserve si sûrement,

nous en fait jouir de plus en plus si saintement?

J'ai connu une personne qui, étant malade, se trouvait soulagée du mal de tête, que la fièvre lui donnait, en s'entretenant du bonheur des croix; et voici comme elle y pensait. Elle se représentait un grand délaissement des créatures, un grand nombre de persécutions, la perte de son honneur et de ce que l'on a de plus cher au monde. Elle se considérait comme abandonnée de ses amis, décriée parmi les gens de bien et les serviteurs de Dieu, ne trouvant qu'oppositions partout, regardée comme la malédiction du monde. Ensuite elle se voyait dans un tel abandon de toutes les créatures, que, réduite dans une dernière extrémité de maladie, elle ne pût pas trouver une table pour se retirer, pas un verre d'eau pour sa nécessité, pas une seule personne pour l'assister; mais qu'elle fût obligée de mourir en pleine rue, dans un ruisseau, comme un pauvre chien. S'entretenant de la sorte, elle se trouvait bien soulagée, et elle disait : Cet état est le paradis de la terre. S'il y a quelque bonheur au monde, c'est celui-là. Dans la suite des temps, cette personne a éprouvé une grande partie de ce qu'elle pensait pour lors, et je lui ai ouï dire, dans l'épreuve, qu'elle était bien éloignée de changer de sentiment, mais qu'elle découvrait cent mille fois mieux que la félicité de la vie présente consiste à y souffrir beaucoup. O Dieu seul! Dieu seul! Dieu seul!

—

ORAISON A LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

*La reine de toutes les plus saintes lumières de la grâce.*

Sainte Vierge, vous êtes comme une divine aurore dans le point du jour de votre conception immaculée, toute pure et toute sainte; vous êtes comme une belle lune dans le progrès de votre vie admirable; vous êtes encore choisie comme soleil, non-seulement parce que vous êtes toute couverte du soleil de justice et que vous êtes toute pénétrée des lumières de la grâce et des ardeurs ineffables de son pur amour, mais encore parce que, comme c'est le soleil visible qui donne le jour au monde sublunaire, de même c'est pour vous que le soleil visible communique ses clartés à tout le monde de la grâce. O sainte Vierge, obtenez donc à mon esprit, et à ceux qui liront ce petit ouvrage, qui est tout à vous, aussi bien que tout le reste que je puis avoir, quelque participation spéciale aux lumières de votre Fils bien-aimé, qui nous fasse concevoir toujours une très-haute estime de la croix, pour avoir ensuite un véritable amour qui nous serve à nous unir à la très-sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Dieu seul. Ainsi soit-il.

---

# LIVRE DEUXIEME.

—

## CHAPITRE PREMIER.

*Les voies de la croix sont différentes.*

Quoiqu'il soit vrai que les véritables disciples du Fils de Dieu portent tous leur croix à l'imitation et à la suite de leur divin Maître, il est néanmoins assuré qu'ils ne la portent pas également. Tous marchent par la voie de la croix, mais d'une manière bien différente. Les uns y sont conduits par des peines extérieures, les autres par des peines intérieures. Vous en voyez qui sont exercés par des maladies corporelles; vous en voyez qui sont affligés par la perte de leurs plus belles lumières, et même de leur esprit, comme il est arrivé à des premiers hommes du monde et à d'autres serviteurs de Dieu. Il y en a qui sont réduits à une grande pauvreté, soit par la perte d'un procès ou d'autres fâcheux événements, soit par la misère de leur naissance. Il y en a qui gémissent par la privation de leurs honneurs, de leurs charges et de leurs emplois. Quelques-uns sont persécutés des hommes; ils ne trouvent de tous côtés que contradictions, et des bons aussi bien que des méchants; leur réputation est déchirée, on leur suscite des calomnies de toutes parts. Quelques autres sont rudement tourmentés par les démons. Il s'en trouve d'étrangement crucifiés par des peines intérieures qui sont très-différentes, selon la disposition de la divine Providence. Vous en remarquerez dans un grand abandonnement de personnes qu'ils ont obligées, de leurs amis, de leurs parents et même des plus proches. Une femme souffrira beaucoup d'un mari, un mari d'une femme, un père d'un enfant.

Or, il y a de ces personnes crucifiées qui portent plusieurs de ces croix ensemble. Il y en a qui sont tourmentées de tous côtés, du ciel et de la terre, des hommes et des démons, extérieurement et intérieurement. Il y a des croix qui, quoique légères en elles-mêmes, sont très-pesantes et font beaucoup souffrir ceux qui les ont. Il y en a qui de soi sont très-lourdes et qui deviennent fort légères par la facilité que la grâce y donne. On rencontre des personnes qui font pitié par les maux épouvantables qu'elles endurent; et, au dedans, ces gens surabondent de joie, ce qui fait qu'ils souffrent presque sans souffrir. On en verra d'autres dont les peines sont si légères que leurs meilleurs amis n'en font que rire; personne ne croit les devoir plaindre; cependant leurs souffrances sont extrêmes. Après tout, quoiqu'il soit vrai que le Chrétien a toujours la croix

à porter durant le cours de cette vie, puisqu'il a toujours à combattre et qu'il peut toujours pécher (quand même il serait confirmé en grâce, ce don n'exemptant pas de péchés véniels), cependant il y a des conduites de Dieu qui sont mêlées de beaucoup de consolations. Il y a des âmes à qui la peine ne fait presque plus de peine. Dans toutes ces voies différentes, il faut adorer, aimer, bénir, louer et remercier avec une soumission totale la disposition de la divine Providence, se donnant bien de garde de vouloir éplucher et examiner pourquoi Dieu conduit les uns d'une manière, et les autres d'une autre. L'esprit créé se perdrait dans cet abîme. Dieu est le maître absolu; c'est à la créature à se tenir dans une entière dépendance de ses ordres, à les adorer et aimer, à garder un profond silence dans un dernier respect, et n'être pas si insolemment téméraire que de lui demander: Pourquoi le faites-vous? A bas l'esprit humain, à bas le raisonnement humain devant Dieu! Autrement, c'est se faire une voie pour aller en enfer, pour y être damné éternellement avec les esprits diaboliques qui y sont pour leur superbe. Je ne dis pas que l'on puisse empêcher quantité de pensées qui viennent involontairement, mais il ne s'y faut pas arrêter avec détermination de la volonté.

Au reste, il y a des crucifiés que Dieu tire de l'opprobre de ce monde, et dont il justifie l'innocence sans épargner même les miracles pour ce sujet. Mais il y en a dont l'innocence demeure toujours opprimée, qui vivent et meurent dans leurs croix, qui même sont persécutés après leur mort. Cela se voit en plusieurs saints, qui ont porté des peines intérieures durant toute leur vie, ou qui ont toujours été dans la calomnie, leur mémoire étant même combattue après leur mort. L'on peut dire à tout cela, que ceux-là sont plus heureux qui ont plus de conformité à Notre-Seigneur qui a toujours été dans la douleur, dans la pauvreté, dans le mépris, qui, étant l'innocence même, n'a pas été justifié, mais sur les accusations que l'on faisait de sa divine personne, a été jugé et condamné à toutes sortes de tribunaux ecclésiastiques et laïques, par les rois, par les gouverneurs de provinces, par le grand-prêtre, par les pontifes et les docteurs de la loi; qui n'a voulu faire aucun miracle en la croix pour se justifier, quoiqu'on lui dît qu'on croirait en lui, s'il en faisait; qui n'en a point voulu faire pour tirer sa très-sainte Mère, et saint Joseph, de leurs pauvreté et afflictions. A la vérité, il en fait plusieurs pour le soulagement de quantité de saints : mais il n'en a pas usé de la sorte à l'égard de sa divine personne, de celle de sa sainte Mère, de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste, qu'il a laissés dans une conduite ordinaire pour les biens de la vie. Il a de plus voulu, ce Dieu-Homme, après sa mort, et au milieu de ses triomphes, souffrir encore par les péchés des Chrétiens, par l'erreur des hérétiques, par l'infidélité des Turcs et des païens : il a exposé son corps à des ignominies effroyables dans le très-saint sacrement, n'y faisant voir aux sens autre chose qu'une apparence du pain ; il souffre d'être blasphémé tous les jours, méprisé, contredit, rebuté, chassé de l'esprit, du cœur, et extérieurement de tant de provinces et royaumes, dont l'hérésie a banni la divine Eucharistie. Après cela, doit-on s'étonner s'il a des élus qu'il destine à des souffrances durant toute leur vie, et même après leur mort? Le jour du grand jugement général, à la fin des siècles, est réservé pour mettre en évidence toutes choses, et pour récompenser ou punir publiquement, et devant tous les peuples de la terre, le vice ou la vertu.

## CHAPITRE II.

### *Que chacun doit porter sa croix et de quelle manière il faut la porter.*

Après avoir parlé de tant de croix différentes, que nous reste-t-il, sinon de prendre la nôtre, celle qu'il plaît à la divine Providence de nous donner? Mais que notre Maître s'explique clairement sur ce sujet, lorsqu'il dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix* ! (*Matth.* XVI, 24.) Car il ne dit pas qu'il porte la croix, mais sa croix. C'est donc une vérité certaine, qu'il faut que chacun porte la sienne. O mon âme, vois-tu ce divin Roi des prédestinés, à la tête de tous ses élus, chargé de la plus lourde croix qui fut jamais, et qui renferme toutes les croix des saints? Si tu prends bien garde à toute sa suite, tu ne verras aucun de ceux qui sont à lui, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles, qui ne porte la sienne. Résolument, il faut donc aussi porter la nôtre : et comment faire autrement? Serions-nous assez perdus d'esprit pour penser qu'il y aurait une exception pour nous seuls, de la vie générale de tous les prédestinés? Non, non, il n'y a point à hésiter sur ce qui est sûr de la dernière certitude. Chacun doit porter sa croix.

Nous parlerons amplement, dans le quatrième livre de ce petit ouvrage, de la manière de la bien porter. Mais nous dirons ici quelque chose de ce qu'il y a à éviter ou à faire. Disons donc, pour commencer, qu'il faut se donner de garde de trois choses.

La première, de ne se les pas procurer par ses fautes ou par son imagination, se formant des états de peines, parce qu'on les a lus ou entendus, ou parce qu'on y a trop rêvé. Quand les fautes sont faites, ayez-en regret, mais ne vous inquiétez pas; et, pour l'imagination, tâchez doucement d'y apporter du remède, la divertissant de son application, et agissant selon les avis que les personnes expérimentées vous donneront. Après cela, donnez-vous du repos, et sachez une bonne fois que les effets qui viennent de vos péchés ou de votre imagination, et qui ne sont plus volontaires en vous, sont des croix que Dieu veut que vous portiez. Ne vous abattez donc pas sous vos peines, parce que vous vous les êtes procurées :

courage, consolez-vous; Dieu, qui n'a pas voulu la cause, en veut l'effet. Nous l'avons déjà dit, et peut-être le répéterons-nous encore : les peines du purgatoire ont-elles une autre cause que le péché? Faites comme ces bonnes âmes qui y souffrent. Endurez avec paix avec douceur, et tranquillité d'âme.

La seconde chose que l'on doit éviter, est de ne pas s'amuser à désirer d'autres croix que celles que nous avons. Vous verrez de certaines personnes qui ne font que penser à ce qu'elles n'ont pas, et ne pensent jamais bien à ce qu'elles ont. Elles s'occupent des peines des autres, elles s'imaginent qu'elles leur seraient plus propres ; elles ne veulent pas, à ce qu'elles disent, ne pas porter la croix : hélas! non, mais elles voudraient bien d'autres croix que celles dont elles sont chargées. Pour ce sujet, elles se figurent qu'elles en feraient un tout autre usage, et qu'elles ne s'y laisseraient pas aller dans les fautes où elles tombent. Tout cela n'est qu'amour-propre et présomption. Pensons-nous être plus sages que la Sagesse éternelle, et savoir mieux les croix qui nous sont propres que Dieu même? O quelle folie, quelle imprudence! Croyez-moi, nous n'y entendons rien. Si on nous laissait faire, nous ferions des croix qui nous seraient ou trop longues ou trop courtes, ou trop pesantes ou trop légères. Il n'appartient qu'à Jésus seul de nous les tailler toutes justes. Tenez pour certain que celle que vous avez, quoi qu'en disent vos sens et votre esprit, est celle qui vous est juste. Demeurez-en là ; songez à en faire un bon usage. Le démon vous donne le change, de peur qu'elle ne vous soit utile; il vous fait penser à d'autres dont il ne s'agit pas, et vous fait oublier celle que vous avez. Après tout, ne perdez-vous pas le temps? Et de quoi cela vous sert-il ?

La troisième chose que l'on doit fuir, est une subtilité de l'amour-propre, qui suggère qu'il est bien juste de porter sa croix ; mais qu'il serait à désirer qu'on l'eût à porter d'une autre manière. On veut bien le mal que l'on a, mais on serait bien aise de l'avoir d'une autre façon. Tout cela n'est qu'une pure tromperie. Il faut porter sa croix, et la porter en la manière que Dieu la donne. C'est la volonté de Dieu qu'il y faut envisager, et non pas précisément la croix, puisque c'est sa divine volonté que nous y devons faire, et non pas la nôtre. Souvenez-vous que la croix de Notre-Seigneur, je veux dire celle que l'on porte chrétiennement, ne consiste pas précisément à beaucoup jeûner, à veiller et à souffrir, puisque les diables ne mangent et ne dorment jamais, et qu'ils souffrent des peines indicibles. Elle ne consiste pas précisément à se priver de son bien pour le donner aux pauvres, et vivre en pauvreté, puisque le grand Apôtre assure que cela peut se faire inutilement et sans le véritable amour de Dieu. (*I Cor.* XIII, 3.) Elle ne consiste pas dans la solitude; car combien de bergers méchants qui y passent leur vie! Elle est donc dans la souffrance portée par l'esprit de Jésus-Christ, parce qu'il le veut de la sorte. Or cela ne se peut pas faire, si on ne souffre en la manière qu'il ordonne.

Ensuite, ménagez bien toutes vos croix. Oh! qu'il est bon en cette matière d'être un grand ménager! Ce solitaire en était un merveilleux, qui, voyant les vers tomber de sa chair à demi-pourrie, les recueillait tous avec grand soin, pour se les appliquer à d'autres endroits de son corps. Il avait grand'peur d'en perdre le moindre. Ne perdez donc pas la moindre occasion de souffrir, ne laissez pas écouler le moindre de ces moments heureux; devenez saintement avare en cette rencontre. Voyez-vous cet homme attaché au bien? C'est lui arracher le cœur que de lui faire perdre une pistole. O quelle joie pour lui, si on lui présentait un trésor, où on lui donnât la liberté de puiser un jour entier, et de prendre à pleines mains de l'or et de l'argent! Je vous assure qu'il n'en perdrait pas un moment; serait bien habile, qui le divertirait à d'autres choses. Mais savez-vous que le trésor des souffrances renferme des richesses immenses pour la gloire? Si vous aviez un morceau de la vraie croix, et qu'il vous en échappât quelques parcelles qui tombassent à terre, aussitôt vous vous jetteriez à genoux pour les recueillir ; vous regarderiez partout, de peur d'en perdre la moindre partie; vous appelleriez vos enfants pour vous aider à les chercher. Hélas! les croix que vous portez sont encore l'accomplissement de la croix de notre bon Sauveur. Prenez-y bien garde, n'en laissez rien échapper.

Pour tout cela, encore une fois, regardez bien la divine volonté dans vos croix. Voyez-y Dieu ; ne regardez pas la tentation comme suggérée par le malin esprit, mais venant de la part de Dieu pour votre propre bien; faites de même en tout ce qui vous arrive de la part des hommes ou des causes naturelles, soit pour les maladies, pertes, ou autres accidents. Ne faites pas comme les chiens qui courent après la pierre qu'on leur jette, sans regarder ceux dont elle vient : cet exemple est familier et ordinaire, mais il est utile; faites-en l'application. O mon Dieu, verrons-nous toujours les causes secondes, sans envisager la première?

## CHAPITRE III.

*Suite du même discours*

Nous demandons à Dieu, dit sainte Thérèse, que sa volonté soit faite, et quand il nous envoie des travaux qui sont un effet de sa volonté, nous n'en voulons plus. Il faut donc être fidèle dans l'acceptation des croix ; mais ce n'est pas assez de les accepter, il y faut entrer avec un grand courage, ne point s'amuser à délibérer, à consulter, à écouter ses répugnances. Pourquoi, dit un auteur spirituel, tant marchander à faire l'ouvrage de Dieu? Il faut, dit le même, se fier à tous les desseins de Dieu, même sans les connaî-

tre ; être bien aise de les ignorer, c'est assez qu'il le veut ; être content de ne voir goutte dans ses états. L'âme non-seulement ne doit pas savoir ce qu'elle est, mais elle ne doit être rien devant l'être suradorable de Dieu. Pour ce sujet, l'on doit éviter les réflexions volontaires et les raisonnements, à quoi les femmes particulièrement sont plus sujettes. Le diable s'y mêle, et puis la contention avec laquelle on veut reconnaître son état, ou résister au mal, remplit tellement l'imagination des images de la tentation, que l'on dira que l'on s'y accoutume. On ne manque pas de prétexte ; car l'on dira que l'on réfléchit pour voir si l'on a consenti à la tentation, ou non. Mais dans les âmes peinées, c'est ordinairement une ruse de l'amour-propre, et un mouvement de curiosité, comme aussi la réitération des confessions générales. Pour toutes choses, il faut s'en rapporter à un directeur expérimenté, et se souvenir que, pour persévérer dans le bien, deux choses sont très-nécessaires : le faire, quoique l'on y ait de l'opposition ; le faire au milieu de toutes les ténèbres imaginables. Après cela, l'on doit détourner doucement son imagination de l'application à ses peines, et en éviter l'examen ; comme aussi une certaine tendresse sur soi-même, ou une vaine tromperie de l'esprit, qui nous fait croire que nous sommes les personnes les plus misérables du monde, et qu'il y en a peu qui souffrent comme nous. Vous voyez de ces gens qui ne se lassent jamais de parler de leurs croix, qui se les approprient (car c'est une chose merveilleuse que l'amour-propre s'y glisse quelquefois), qui s'en élèvent et s'en font accroire ; qui s'y regardent, et pensent faire quelque chose. Hélas ! nous en sommes indignes, et dans les voies les plus pénibles, nous avons tout sujet de nous humilier grandement, de craindre et de bien connaître notre misère et notre néant.

Un des grands secrets, pour bien porter sa croix, est d'en ôter l'inquiétude, et de rendre la peine tranquille par une totale conformité à la divine volonté. On ne peut jamais assez le dire, l'inquiétude ne vaut rien, non plus que le découragement et l'abattement. Humiliez-vous bien, car c'est le dessein de Dieu ; ne vous inquiétez pas, car c'est ce que le démon prétend. Il faut de plus, dit un grand prélat, ne pas tant craindre : le premier pas, pour arriver à la victoire, est de s'assurer ; et puis je vous dirai une ruse de guerre : c'est que le démon, tout faible et tout damné qu'il est, n'a rien rabattu de son orgueil ; de sorte qu'il ne peut supporter le mépris, et qu'il s'éloigne de ceux qui le combattent de cette façon.

Surtout, il faut bien prendre garde que la patience ne consiste pas à ne souffrir aucune agitation, à n'avoir pas de répugnance, à ne pas sentir de l'ennui, du chagrin involontaire, à ne pas avoir de l'opposition pour le bien, mais bien à vouloir souffrir dans son fond tout ce que Dieu veut, et en la manière qu'il le veut, malgré tout ce que l'on peut ressentir au contraire. Bien des gens donc se trompent, qui vous disent qu'ils ne veulent pas souffrir, parce qu'ils ont de grandes aversions et des répugnances sensibles aux souffrances ; puisque, si vous les examinez bien dans leur fond, ils ne voudraient pas autre chose que ce que Dieu veut. L'exemple de Notre-Seigneur est bien consolant dans ce sujet. Il témoigne de la tristesse et de l'ennui ; l'on peut donc bien se plaindre. Il prie deux ou trois fois son Père, que ce calice s'éloigne de lui : marque que la sensibilité de la partie inférieure n'empêche pas l'entière conformité aux ordres de Dieu. Il y a de grandes âmes que les douleurs sensibles faisaient crier à haute voix, et dont toutefois la volonté ne laissait pas d'être totalement perdue en celle de Dieu ; et notre Maître n'a-t-il pas crié hautement sur la croix dans son grand délaissement de son Père ?

Remarquez que souvent les efforts que l'on fait pour se délivrer de la croix que l'on porte, sont très-inutiles. Il y a des personnes peinées, dit Taulère, qui, lorsqu'elles apportent plus de diligence et font plus d'efforts, deviennent plus sèches au dedans, et dures comme des pierres, si bien qu'à grande peine souffrent-elles quelquefois patiemment, et sont de plus en plus tourmentées et abattues de courage, outre qu'il s'y rencontre une secrète présomption qui fait agir, comme si l'on pouvait venir à bout des tentations par ses efforts ; et c'est le moyen de les augmenter, car l'orgueil croît ; et elles sont données pour l'ôter.

L'abandon total et sans réserve est donc nécessaire pour une entière indifférence à toutes sortes de souffrances, et pour leur qualité, et pour leur quantité, et pour leur durée. Quelquefois Dieu ne fait qu'attendre cet abandon parfait, pour soulager la personne qui souffre, comme il se lit du vénérable frère Alphonse Rodriguez, de la compagnie de Jésus. La propre volonté est la grande cause de nos peines : si elle était anéantie, souvent elles cesseraient ; mais il ne faut pas s'étonner si, la cause durant toujours, les effets en arrivent. Vos peines vous sont données pour vous purifier, et pour vous détacher : au moins c'est l'une des principales causes. Vous demeurez toujours attaché à vouloir ou ceci ou cela dans vos croix ; comment voulez-vous donc qu'elles cessent ? Ne voyez-vous pas que vos propres désirs sont toujours de nouvelles matières de souffrances ? Ah ! que Dieu sait bien mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes ! Pesez bien ces vérités. Il voit ce qui nous arrive, il nous aime plus que nous ne nous aimons ; il peut l'empêcher, et ne l'empêche pas. Il faut donc nécessairement, et sans aucun doute, que la chose nous soit plus avantageuse.

Un peu de patience donc, de courage, de recours à la grâce de Notre-Seigneur ; et quand tout serait désespéré selon la prudence humaine, il nous rendra victorieux. Dieu ne manque jamais de donner la grâce pour souffrir ; si nous succombons, c'est

notre faute. Voici comme en parle l'illustre prélat du Bellay, dans sa *Lutte spirituelle*, au chap. 17 : « Cette vérité étant indubitable, que Dieu, qui est fidèle en ses promesses, ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, on tire de là un argument nécessaire, que ceux qui succombent n'ont pas fait tout ce qu'ils pouvaient pour y résister; et quand ils cherchent dans leurs faiblesses des excuses à leur péché, on peut leur fermer la bouche en leur disant : que l'iniquité ment à elle-même. Comme ces méchants qui disent, chez le Sage, que le Soleil de justice ne les a pas éclairés. Dieu ayant fait à la vigne de leur intérieur toutes les façons nécessaires, c'est leur seule méchanceté qui rend des ronces au lieu de raisins. Combien de saints, avec de moindres grâces, ont vaincu de plus grandes tentations ! Non, non, jamais Dieu ne dénie son assistance à celui qui fait ce qu'il doit. »

Mettez donc votre confiance au secours du Seigneur, et ne vous amusez pas à considérer vos forces, qui ne sont qu'une pure faiblesse. Avec Jésus, nous pourrons tout, nous pourrons surmonter tout ce qui est le plus capable de nous faire peur. Ne vous étonnez pas si vous sentez si peu de vigueur pour combattre ces tentations que vous prévoyez, ou pour souffrir ces tourments qui pourront vous arriver. Comme il n'est pas encore temps ni de combattre ni de souffrir, ces grands secours, qui ne vous manqueront pas du côté de Dieu, ne vous sont pas encore donnés : quand vous les aurez dans leur temps, les croix actuelles que vous porterez vous feront moins de peur que la simple pensée que vous en avez. Quand vous serez dans l'occasion, tenez ferme dans le sacrifice, supportez-vous dans les répugnances que vous y aurez, et même dans les fautes que vous y ferez. Souffrez par l'amour pur de Dieu seul, sans espérance d'aucune consolation. Souffrez avec amour, avec joie, avec action de grâces, avec étonnement de l'honneur que l'on vous fait de participer à la croix du Fils de Dieu. Aimez avec courage la justice de Dieu, qui est Dieu même, aussi bien que sa divine miséricorde et sa bonté. Si vous avez un peu de l'amour pur, vous l'aimerez, cette justice, quoi qu'il vous en coûte, et ensuite vous serez ravi que vos fautes en soient châtiées, sans chercher la diminution de la peine. Un excellent directeur, voyant une âme qui était dans de grands tourments, lui disait : Dieu le veut, c'est assez; si, en détournant une épingle, je pouvais vous les ôter, je ne le ferais pas.

Enfin le démon, ne pouvant faire manquer une âme dans la voie des souffrances, se plaît au moins à la détraquer de ses devoirs. Ne quittez donc pas vos exercices spirituels, ni aucune occupation qui regarde votre vocation, pour quelque ennui, tristesse, inquiétude ou peine que vous puissiez avoir. Faites, dit un grand prélat, comme ces malades qui mangent plus par raison que par appétit. Soyez ensuite plus assidu à l'usage des sacrements, quoique vous pratiquiez toutes choses sans goût, sans sentiment et, comme il vous semble, sans ferveur; au contraire, avec aversion, répugnance, contre-cœur et violence d'esprit.

## CHAPITRE IV.

### *Des croix corporelles.*

Réjouissez-vous, vous qui êtes affligés de maladies. Sainte Thérèse bénissait Dieu de ce que, n'étant pas d'une forte complexion, cela lui donnait la fièvre dans ses voyages et augmentait ses peines. Elle assurait qu'une âme cultivée par les travaux et par les maladies n'est jamais sèche, mais toujours imbibée de l'esprit de Dieu. Réjouissez-vous, vous qui avez quelques défauts corporels, soit que vous les ayez dès votre naissance, soit qu'ils vous soient arrivés par quelque accident : vous n'en serez pas si agréables aux créatures, qui, ne s'attachant pas à vous, vous donneront lieu de vous en détacher, pour vous unir à Dieu seul. Oh ! quelle heureuse grâce, que ces disgrâces de la nature ! Que ne voudrions-nous pas avoir donné en l'autre vie, pour les moyens qui, nous séparant de l'être créé, nous unissent au Créateur ! Oh ! combien, oh ! combien, oh ! combien d'âmes gémissent dans les enfers, pour avoir eu des corps bien faits et de beaux talents naturels ! Oh ! si vous les pouviez entendre maudire ce que le monde aime tant, ces beautés, ces bonnes grâces naturelles ! Combien d'âmes sont sauvées, parce que, déplaisant aux créatures, elles se sont attachées à Dieu; ou parce que, ayant un corps infirme et sujet aux maladies, elles n'ont pu s'engager dans les vaines voies du siècle ! J'en ai connu qui m'ont dit qu'elles seraient perdues sans leurs maladies.

Cependant, le saint livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* dit que peu de personnes deviennent meilleures par les infirmités des maladies. C'est qu'elles n'en font pas un usage chrétien. Faites-en donc un bon usage; et pour cela apprenez que la grâce des maladies est bien grande. Dieu, dit sainte Catherine de Gênes, fait un purgatoire en ce monde des corps des personnes malades. Apprenez que c'est une grâce si grande, qu'elle suffit pour arriver à une haute sainteté, comme nous lisons de plusieurs saints, qui ont passé toute leur vie dans des maladies continuelles. Que faisaient ces personnes éminentes en sainteté? Visitaient-elles les pauvres? prêchaient-elles? Quels étaient leurs exercices et leurs emplois, sinon d'être malades? Tâchez d'avoir recours au ciel, pour en obtenir une grande patience : elle est très-nécessaire dans les maladies qui ont des douleurs aiguës ou qui sont de longue durée. Souvenez-vous que les maladies qui durent longtemps doivent être soigneusement ménagées pour l'éternité : c'est l'emploi que la divine Providence donne à ces personnes pour gagner le ciel. Qu'elles y prennent bien garde, pour en faire un fidèle usage : ordinairement la durée, quand elle est longue, les rend ennuyeuses.

Ensuite veillez sur les ruses de l'amour-propre qui se mêle partout : il ne manquera pas de vous fournir ici quantité de prétextes, colorés même de la gloire de Dieu, pour vous donner de l'ennui dans vos maladies : il vous mettra en l'esprit que vos infirmités sont à charge à ceux avec qui vous êtes : mais Dieu, qui veut ces infirmités, en veut toutes les suites. Il faut donc les vouloir, et se tenir en repos, quoique l'on soit à charge et incommode aux autres. Il vous fera voir que vous êtes inutile au monde ; et particulièrement si vous vivez dans quelque communauté, il tâchera de vous attrister par cette vue : mais sachez que les malades véritablement Chrétiens ne sont pas inutiles, comme se l'imaginent ceux qui n'envisagent les choses que par des yeux de chair. Oh! que ces gens de souffrances attirent de douces miséricordes du ciel sur les maisons où ils sont, et qu'ils y font incomparablement plus de bien, que ces personnes qui ont tant d'aptitudes, tant d'intrigues, tant d'industries naturelles, et qui sont communément regardées comme les soutiens des communautés ! O mon Dieu, que vos yeux divins regardent bien les choses d'une autre manière que les yeux des hommes prudents de la sagesse humaine ! Jamais les communautés n'ont été mieux, et pour l'assistance temporelle aussi bien que pour la spirituelle, que lorsqu'elles ont été plus remplies de véritables crucifiés. Entendez bien cette vérité, ô supérieurs ! et souvenez-vous que vos maisons ne peuvent être plus fortement appuyées que sur la croix.

L'amour-propre prétextera encore que les maladies privent des exercices spirituels, des pratiques de la communauté ou de sa vocation ; comme, par exemple, un prédicateur, de la prédication ; un supérieur, des fonctions de sa charge; un artisan, de l'exercice de son métier. Mais que ces prétextes sont grossiers dans leur subtilité ! Je vous demande pourquoi vous voulez tous ces exercices, si ce n'est parce que Dieu les veut ? dès lors donc que Dieu ne les veut plus, pourquoi les voudriez-vous, si ce n'est par votre propre volonté, qui est un grand déréglement? Mais cela empêche beaucoup de bien, me direz-vous. Voilà encore un détour de votre amour-propre. Est-ce à nous à faire le bien que Dieu ne veut pas que nous fassions? Cela est bon, répliquerez-vous encore : mais c'est que je suis religieux, prédicateur, ou artisan. L'amour-propre est une étrange bête, que l'on ne tue pas facilement, et même qui renaît toujours. Est-ce que Dieu ne sait pas que vous êtes religieux, prédicateur, artisan? Il le sait bien, mais puisqu'il vous envoie les infirmités que vous souffrez, il en veut toutes les privations et peines qui en arrivent.

On dira encore que tout cela est bon, mais qu'il en arrive de bonnes humiliations : on est regardé de mauvais œil, dans une maison ; on est méprisé, on est rebuté; on s'ennuie, dans la longueur du temps, de vous servir et assister. Tant de charité qu'il vous plaira dans une forte maladie, si les incommodités durent longtemps, particulièrement quand elles ne sont pas si notables, on manque souvent de plusieurs besoins. Hélas! vous plaignez-vous du trop de grâces que le ciel vous fait ? Si vos croix sont plus grandes, vous en êtes plus heureux devant Dieu. J'oubliais de vous dire que Dieu laisse quelquefois des personnes de grande vertu si sensibles à leurs maux, qu'à moins d'un grand discernement, vous croiriez qu'elles sont fort impatientes quoique dans leur fond elles soient admirablement résignées à la divine volonté. Les douleurs de sainte Catherine de Gênes lui faisaient quelquefois faire des cris jusqu'au ciel, dit l'histoire de sa vie. J'ai connu des âmes d'une vertu extraordinaire, à qui la même chose est arrivée. Cela sert à humilier, et à couvrir des vertus qui raviraient si elles étaient aperçues. Certainement le miroir de patience, le bienheureux Henri de Suso, pleurait et criait à hauts cris, et quelquefois dans les rues, au milieu de ses souffrances. Les impatients ne doivent pas de là prendre un sujet d'excuse à leur peu de résignation; mais les personnes véritablement résignées, peuvent se consoler par ces exemples, si leur partie inférieure est vivement touchée, et jusqu'aux larmes ; cela n'empêche pas l'entière conformité de la volonté avec la volonté de Dieu.

## CHAPITRE V.

*De la perte de l'honneur.*

Quoi que l'homme puisse faire par ses austérités, aumônes, catéchismes, prédications, oraisons, s'il n'arrive au mépris de l'honneur, il ne parviendra jamais à l'entière union avec Notre-Seigneur; parce que c'est ce qu'il a le plus aimé et chéri en ce monde, et l'état dans lequel il est né et est mort. Chose étrange ! nous ne voulons point ce qu'un Dieu-Homme a toujours recherché; ou si nous en voulons, nous nous lassons bientôt de ce qu'il a aimé jusqu'au dernier moment de sa vie divine. Que deviendra ici la prudence humaine de certains spirituels, qui estiment et assurent qu'il est nécessaire, pour faire le bien, d'avoir du crédit et d'être en honneur parmi les hommes ? La grande sainte Thérèse regarde cette maxime, non-seulement comme insupportable, mais comme très-pernicieuse. Redisons encore ce qui a été dit autre part : Sommes-nous plus sages que la Sagesse éternelle, pour trouver des voies plus propres à faire le bien, que celles qu'elle a prises? O mon âme, arrêtons nos yeux sur cet exemplaire parfait, et ne les en détournons pas.

Considérons qu'il a une horreur si extrême pour l'honneur du monde, qu'en sa naissance il paraît dans une chétive étable, au milieu de deux vils animaux, sur un peu de paille. Ne voilà-t-il pas une étrange abjection pour la naissance du Roi des rois? Un peu après il s'enfuit honteusement devant ceux qui le poursuivent : il passe son

enfance dans une terre étrangère, dans une grande misère : ensuite il demeure caché dans la boutique d'un pauvre charpentier, jusqu'à l'âge de trente ans. O misérable point d'honneur, te voilà bien foulé aux pieds par le Dieu de toute gloire ! Que vos conduites, mon Dieu, sont éloignées de celles des hommes ! Est-il possible que la famille sainte de Jésus, Marie, et Joseph, famille sans éclat, dans la privation des biens de la vie, sans valet ni servante, famille d'un pauvre artisan que l'on ne connaît point, soit pour être à la tête de tous les bienheureux dans la gloire éternelle? Il est vrai que l'adorable Jésus paraît en public durant trois ans et plus ; mais, ô mon Dieu, hélas ! ce n'est que pour se voir chargé de confusion et rassasié d'opprobres. Si ses sermons font éclat, il trouvera des gens qui s'en moquent; et même il y aura de ses proches qui le regarderont comme s'il avait perdu le jugement, et qui le voudront arrêter comme un furieux.

Cependant les peuples se partagent dans leurs opinions : les uns disant que c'était un bon personnage, et les autres soutenant que c'était un trompeur et un hypocrite. Peut-être que quelques-uns suspendaient leur jugement dans cette variété d'opinions, disant qu'il fallait attendre, et voir ce qui arriverait. O Père éternel, ne justifierez-vous point l'innocence de votre Fils bien-aimé? Non, le ciel n'est pas si éloigné de la terre, que les voies de Dieu le sont de celles des hommes. Enfin, dans cette attente de ceux qui humainement paraissaient les plus judicieux, disant qu'il ne se fallait pas hâter, voilà le procès que l'on instruit de ce divin Sauveur. De prime abord, ne vous semble-t-il pas que ses affaires ne peuvent mieux aller? Tôt ou tard, dit-on, on reconnaît l'innocence. Sans doute que celui qui n'est pas coupable de la moindre faute, sera déchargé. Et comment faire autrement? Le voilà donc saisi; il est accusé. O bonté infinie ! ô miséricorde, ô charité excessive ! vous souffrez que plusieurs témoins déposent contre vous: ce sont, à la vérité, de faux témoins, mais toujours ce sont des témoins. Ce débonnaire Seigneur est accusé de crimes contre Dieu, contre les hommes et contre lui-même, et des crimes les plus atroces, comme de lèse-majesté divine et humaine, d'affectation pour la divinité, et d'usurpation de la monarchie de la terre. L'on crie qu'il est un séducteur des peuples, perturbateur du repos public ; que c'est un buveur de vin, et qu'il a une alliance secrète avec les démons ; qu'il en est même possédé. Il est conduit au tribunal ecclésiastique : sans doute que les pontifes, les prêtres, seront favorables à son innocence, que les docteurs ne se laisseront pas surprendre. Hélas ! ce sont ces gens qui le condamneront avec plus de passion, et le grand pontife déchirant ses habits, marque assez l'horreur qu'il en conçoit. Il est mené devant le gouverneur de la province, devant le roi Hérode, et partout il est condamné. Quelle plus grande infamie que celle-là? Car le monde ne manquait pas de dire : Il est condamné par les pontifes, par les rois, et autres juges ; on le trouve coupable dans toutes sortes de tribunaux, ecclésiastiques et séculiers ; il y a des preuves par les témoins qui déposent. On voit bien à présent que toute la sainteté qui paraissait en cet homme, n'était qu'hypocrisie, et ses miracles qu'illusion ; on avait bien raison de dire que c'était un trompeur, un séducteur de peuples qui se laissaient séduire par ce personnage ; voilà toutes choses à découvert, son procès fait et parfait, et son arrêt prononcé.

Ce qui faisait encore beaucoup, pour donner vogue à ces discours, était la conduite de ses disciples. Voyez-vous, disait-on, ce ne sont pas seulement des gens qui lui sont opposés, qui agissent contre lui : l'un de ses propres disciples l'a livré à nos pontifes, marque de la connaissance qu'il en avait. Celui qui paraissait le plus zélé d'entre eux, a trouvé sa vie si honteuse, qu'il n'a pas même osé dire devant une simple servante qu'il le connaissait, et a mieux aimé se parjurer que de dire qu'il était de sa suite. Tous les autres l'ont abandonné : ce qui est un signe visible de la vérité des choses dont il est accusé. Il est vrai qu'il y a trois ou quatre femmelettes qui le suivent encore ; mais ce sont des femmes qui se laissent emporter à la passion, plutôt qu'à la conduite d'une droite raison. Après tout, il faut que ce soit un étrange homme, puisqu'on lui préfère des voleurs et des homicides, et que ce sont gens craignant Dieu qui sollicitent contre lui : car ces gens s'exerçaient aux œuvres de miséricorde, demandant la délivrance d'un prisonnier, et étaient si religieux, qu'ils ne voulaient pas transgresser la loi en entrant dans le prétoire, où ils eussent contracté une souillure légale. On ajoutait de plus que Dieu, qui est protecteur des innocents, l'ayant lui-même abandonné, quoiqu'il l'appelât hautement, après tant de choses, il n'y avait plus à douter de ses prévarications ; enfin, qu'il était mort sur la croix, ce qui était une malédiction déclarée, non-seulement par l'opinion du vulgaire, mais par l'autorité des divines Ecritures. Voilà, ô prudence humaine, la conduite d'un Dieu-Homme ! Voilà, ô sages spirituels, comme un Dieu s'y est pris pour faire le plus grand bien qui ait jamais été fait.

Mais au moins, dira quelqu'un, il n'a pas voulu être accusé, et être suspect en matière de pureté. Il suffit que la Vierge des vierges, sa très-pure Mère, ait été soupçonnée d'adultère, pour faire voir que l'on doit être prêt à souffrir à son honneur en toutes manières. Aussi ce divin Maître, pour obvier à ces objections, après avoir dit à ses disciples : *Vous serez bienheureux lorsqu'on parlera mal de vous*, ajouta, et non pas sans dessein, *lors même qu'on en dira toute sorte de mal*

(*Matth.* v, 11.) Voyez-vous comme il n'excepte rien? Combien de ses saints ont été noircis au sujet de la pureté!

Est-il possible, s'écriait sainte Thérèse, que je désire, ô mon Dieu! que l'on ait quelque bonne opinion de moi, après que l'on a dit tant de mal de vous? C'est pour cela que l'Apôtre proteste que le monde lui est crucifié, et qu'il est crucifié au monde, c'est-à-dire que le monde et son honneur lui étaient en la même horreur qu'est aux yeux d'un passant la rencontre d'un homme attaché au plus infâme gibet, et qu'il était réciproquement en horreur au monde, voyant qu'il chérissait ce qu'il abhorrait, les mépris et les infamies; et c'est pour cela que cet homme apostolique assure qu'il était regardé comme un insensé. Oh! que saint Ignace, le fondateur de la compagnie de Jésus, avait bien raison de dire aux siens, qui sont destinés pour faire de très-grands biens par leurs emplois, que tout état dans lequel on est moqué et méprisé des hommes, et même tenu pour méchant et insensé, est un état précieux dans la vie spirituelle! Je voudrais, dit la sainte que nous venons de citer, que l'étude de la pénitence fût dans l'amour des mépris et calomnies: en cela il n'est pas besoin de forces corporelles.

## CHAPITRE VI.

### *Des persécutions des hommes.*

C'est une vérité assurée, puisque nous la tenons de la Vérité même, que tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution. Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. (*Joan.* xv, 20.) Si le monde a persécuté cruellement son souverain, le Seigneur de toutes choses, il n'épargnera pas ses disciples! Comment le monde ne ferait-il pas la guerre à ceux qui lui sont opposés, puisqu'il maltraite d'une manière si fâcheuse ceux qui soutiennent le plus son parti? C'est pourquoi c'est un oracle du Saint-Esprit, que celui qui se dispose à servir Dieu doit se préparer à l'épreuve.

Le ciel ayant donné, par un amour extraordinaire, le grand saint Jean, l'évangéliste, pour conducteur à sainte Elisabeth de Hongrie (nous écrivons ceci le jour de la fête de cette admirable sainte), cet aimable favori de Jésus et de Marie lui prédit que les croix ne lui manqueraient pas. C'est la grande grâce de tous les amis de notre Sauveur, qui, entre plusieurs souffrances qui leur arrivent, ont toujours bien à souffrir du monde. Si l'on se sépare des compagnies, pour penser plus sérieusement à son salut, il crie contre la mauvaise humeur; si l'on est sérieux dans la conversation, il dit que c'est une dévotion qui fait peur, que cela rebute les gens, que cette manière d'agir dégoûte du service de Dieu; si l'on est gai et de bonne humeur, aussitôt on en fait des sujets de raillerie, disant que les dévots se réjouissent aussi bien que les autres, qu'il est aisé d'être dévot de la sorte; s'il arrive quelque accident fâcheux dans les affaires, ou des pertes de biens, on s'en prend aussitôt à la dévotion, on se plaint que l'on ne prend pas le soin nécessaire du ménage, quoique cela soit faux, et que l'on y fasse tout ce que l'on peut; si les personnes ont un naturel incommode, et tombent en quelque faute, on se prend de tout à la dévotion, dit le grand saint François de Sales; enfin, toute la vie de ceux qui servent Dieu est mise à l'examen, sans se mettre beaucoup en peine des injustices que l'on commet dans les jugements que l'on en porte.

Mais il faut avouer qu'il y a des personnes qui sont mises à l'épreuve fortement, et qui semblent ne vivre que pour être un but de contradiction. Celle des langues est une des plus sensibles par les médisances, les calomnies, les railleries, et mille discours offensants. Si l'on tombe en quelque véritable faute, vous diriez que c'est rendre une grande gloire à Dieu de la rendre publique. Si c'est une faute qui ne soit pas considérable, l'esprit humain est ingénieux à trouver des biais qui la font passer pour faute d'importance; et quelquefois ces fautes légères donneront sujet à une grande persécution. Il est rapporté dans la vie du saint homme, le P. Jean de la Croix, qu'après toutes les informations que l'on fit de sa vie, les articles donnés contre lui, quand ils eussent été véritables, n'étaient que des péchés véniels. Cependant quel bruit et quelles tempêtes ces informations ne firent-elles pas? Si l'on ne peut pas nier les actions de vertu qui éclatent, on les blâme d'hypocrisie, on attribue les grâces particulières au démon, on soutient que la conduite n'est qu'illusion et tromperie. Si l'on parle simplement de quelque miséricorde que l'on a reçue de Notre-Seigneur, on crie au défaut d'humilité. Si l'on garde le silence dans les accusations dont on est chargé, on tire de là des preuves que l'on est coupable, on soutient que l'on est obligé, en bonne conscience, de se justifier, et qu'il y va de l'honneur de Dieu. Si on parle, on dit que les saints ne disaient mot. Si on croit en certaines occasions devoir dire ses pensées, on juge que c'est orgueil. Vous diriez que les esprits des hommes ne sont remplis que de pensées d'opposition pour ces personnes. On approuve ceux qui les maltraitent, on juge qu'elles en doivent bien de reste à ceux qui les offensent davantage. Tout est bien dans les autres, tout est mal dans celles-ci. Voici ce qu'en dit la Recluse de Flandre en son excellent livre *De la Ruine de l'amour-propre* : Si l'on peut apercevoir quelque impression naturelle en laquelle il n'y aura pas de péché, l'on en fera de grands vices, et on dira: *Voilà cette sainte personne!* Et ceci arrive, non-seulement par des personnes séculières, mais même des plus spirituelles, et quelquefois du confesseur, qui ne sait que penser de son pénitent. Il n'y a calomnie qui ne se mette contre cette créature; et, par de faux rapports de gens qui pensent bien dire, celle qui était auparavant en

honneur, en crédit, et estimée de tous les plus parfaits et vertueux, la voilà méprisée, moquée et abandonnée de toutes les créatures ; et, qui pis est, il semble que les esprits, et Dieu même, se bandent pour faire endurer cette personne.

Nous en ferons voir, avec le secours du ciel, un illustre exemple à la fin de ce petit ouvrage, en la personne de sainte Thérèse, renvoyant le lecteur qui en voudra savoir davantage, au livre *De l'esclavage de l'admirable Mère de Dieu*, où nous en avons rapporté quantité d'exemples. Il suffit de dire ici, que le grand serviteur de Dieu, le P. Balthazar Alvarez, de la compagnie de Jésus, confesseur de la sainte que nous venons de citer, et dont elle avait appris par révélation qu'il n'y avait personne au monde qui le surpassât en perfection, eut étrangement à souffrir du côté des hommes, et même de quelques-uns de sa compagnie. Il y eut de faux témoignages contre lui ; il fut chargé d'une faute notable dans une congrégation générale de sa société : on lui attribuait les fautes de ses disciples, qui ne parlaient pas comme il faut de l'oraison. C'est l'une des injustices des hommes, d'attribuer aux directeurs les manquements de ceux qu'ils dirigent. Sainte Thérèse assure qu'il n'eut pas peu à souffrir, à raison des jugements que l'on faisait d'elle. On se prenait de tout à lui.

Après tous les discours que l'on peut tenir des personnes, l'on en vient à l'état. Voici comme en parle sainte Thérèse, au chap. 2 du *Chemin de la perfection :* Souvent on nous tient de tels propos (elle parle de l'Oraison) : Cela est plein de dangers ; une telle s'est perdue par-là, l'autre a été déçue, cette autre qui priait beaucoup est tombée ; cela fait tort à la vertu ; cela n'est pas bon pour les femmes, d'autant plus qu'elles pourraient avoir des illusions ; il serait plus à propos qu'elles filassent ; le *Pater* et l'*Ave* suffisent.

Au milieu de toutes ces persécutions, souvenez-vous bien que toutes les créatures ne sont rien devant Dieu, et qu'ainsi vous ne devez pas vous mettre en peine d'être attaquée par le rien. Mon Dieu, vous voilà bien embarrassée, ô pauvre âme ! pourquoi vous tourmentez-vous de rien ? Apaisez un peu votre esprit, rentrez en vous-même, ce n'est rien. Oh ! que vous découvrirez clairement cette vérité dans l'instant de votre mort ! Courage ; le monde passe bientôt, et plus tôt pour vous que vous ne pensez. Après votre mort, que vous nuira la contradiction des langues, le mépris des hommes, les humiliations en votre honneur ? Quoi ! toutes les créatures ensemble ne sont rien devant Dieu ; leurs paroles sont donc moins que rien. Ce qui vous inquiète est donc moins que rien. En vérité, n'est-ce pas une folie ? Quelques lumières que vous ayez par des clartés infuses et surnaturelles, ou par la science acquise, fussiez-vous le plus savant de l'univers, si vous ne savez parfaitement cette science de rien, vous êtes bien éloigné du royaume de Dieu. Mais il faut que cette science soit mise en pratique, il est facile d'en avoir des preuves : si vous vous mettez encore en peine du qu'en dira-t-on, marque infaillible que vous ne l'avez pas. Ecoutez, spirituel, vous êtes encore bien dans les ténèbres, si vous vous inquiétez de l'estime des hommes. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul suffit. Eprouvez-vous à cette pierre de touche.

N'attendez donc jamais grand'chose de ces gens qui sont si curieux d'honneur, de réputation, qui sont si sensibles à ce que l'on pense ou que l'on dit d'eux. Encore remarquez l'inutilité de leurs peines ; car ces gens au point d'honneur, qui, par politique, tâchent de gagner tous les cœurs, et qui n'oublient rien pour contenter tout le monde, avec tous leurs efforts, je parle même de ceux qui passent pour les plus obligeants de la terre, dont on dit qu'ils plaisent à un chacun, ne laissent pas de recevoir des coups secrets qui touchent au vif et qui leur donnent à penser bien davantage. Combien faut-il que ces gens fassent de lâchetés, et souvent de péchés, pour ne pas irriter les créatures ! combien de trahisons contre leur conscience ! combien de dissimulations sur le vice, le laissant impuni ! combien de malversations dans leurs charges ! combien d'épouvantables crimes en la présentation ou collation des bénéfices ! combien de désordres soufferts dans les particuliers et dans les communautés !

Tenez pour maxime de ne jamais rien faire pour plaire aux hommes, de n'omettre jamais rien, de peur de leur déplaire. Laissez la créature, n'envisagez que Dieu seul. Il y a de certaines choses indifférentes qu'il faut quitter, à l'exemple du grand Apôtre, quand elles font bruit, et que les faibles s'en scandalisent. Mais il faut tenir ferme à faire le bien, malgré la contradiction des langues, à l'imitation du Fils de Dieu, qui continuait à manger avec les publicains et les pécheurs, pour prendre de là occasion de les retirer de leurs vices, laissant murmurer les scribes et les pharisiens, qui en étaient scandalisés et qui en faisaient de grands murmures. Qui voudrait faire autrement priverait Dieu d'une grande gloire qu'il reçoit de quantité d'excellentes actions qui se font, et le démon empêcherait facilement les plus grands biens, lui étant aisé de susciter des bruits et des scandales pour les ruiner. Le grand serviteur de Dieu dont nous avons parlé, le P. Balthazar Alvarez, souffrant beaucoup, comme il a été dit, à l'occasion de sainte Thérèse, la direction qu'il en avait faisant bien murmurer, il lui manda qu'il ne lui manquerait jamais, malgré tous ces bruits et murmures. C'était un homme qui ne regardait que Dieu seul. Sa sainte était fort convaincue du mépris que l'on doit faire des discours des hommes au sujet de la pratique des vertus ; c'est pourquoi elle dit ces paroles : Si les hommes disent qu'il n'est pas bon de fréquenter si souvent la communion, lors on s'en approche plus souvent ; s'ils disent qu'il y a du

péril dans l'oraison, le serviteur de Dieu tâche de faire valoir combien l'oraison est bonne. Elle dit de plus : Ne vous laissez pas séduire par qui que ce soit qui vous montre un autre chemin que celui de l'oraison. Si quelqu'un vous dit qu'en cela il y a du danger, tenez-le lui-même pour dangereux. Fuyez-le, ne laissez jamais écouler ceci de votre mémoire. De dire que le chemin de l'oraison soit périlleux, Dieu ne le permet jamais. C'est une invention du démon que de jeter de telles frayeurs. Considérez, d'autre part, le grand aveuglement du monde qui ne voit pas les millions d'âmes qui se perdent par faute d'oraison; et, si quelqu'un tombe dans ce chemin, il remplit de crainte les cœurs. Pour moi, je n'ai jamais remarqué de ruse du démon plus pernicieuse.

Finissons ce chapitre par ces paroles de l'Ecriture : *Ne savez-vous pas que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu?* (*Jac.* IV, 4.) C'est ce qui fait dire au divin Paul : *Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.* (*Galat.* I, 10.) Je vous laisse à méditer ces vérités à loisir, et puis vous verrez s'il faut se mettre en peine de l'amitié des hommes et avoir soin de leur plaire.

## CHAPITRE VII.

### *De la contradiction des bons.*

Ceux qui sont à Jésus-Christ et à sa très-sainte Mère souffrent des hommes en des manières différentes. Il y en a qui les persécutent par envie, jalousie, vengeance; parce que leur bonne vie est contraire à leurs œuvres; parce qu'ils ne peuvent supporter la lumière de leurs ardeurs; parce que l'ardeur de leur zèle travaille à la destruction de leurs mœurs corrompues, à les réformer et à établir une sainte discipline. Il y en a d'autres qui les poursuivent, pensant rendre service à Dieu, agissant avec des intentions droites et bonnes. Or, entre ceux-ci il s'en rencontre qui poursuivent les gens de bien sans commettre aucun péché, Dieu permettant qu'ils aient des fondements justes pour le faire. Le P. Louis Dupont, de la compagnie de Jésus, en la Vie du P. Balthazar Alvarez, rapporte sur ce sujet l'exemple du glorieux saint Joseph, qui soupçonna la très-sainte Vierge d'un crime, sans aucune faute de sa part, parce qu'il la voyait enceinte et ne pouvait pas savoir la conception du Verbe en ses entrailles par l'opération du Saint-Esprit.

Il est vrai que le nombre de ces personnes est très-rare, la corruption de la nature, l'amour-propre, les recherches secrètes du propre intérêt se rencontrant presque partout. Souvent donc la nature corrompue se mêle avec les intentions les plus droites, soit parce qu'on prend les choses avec trop de chaleur, qu'on les pousse trop avant, que l'on veut en venir à bout avec trop d'empressement, que l'on a peur de paraître y avoir été trompé; soit parce qu'on se laisse trop prévenir, se rendant trop facile à écouter les accusations, se préoccupant l'esprit, se remplissant la mémoire des fautes que l'on objecte, sans penser avec assez de loisir aux raisons contraires, soit parce qu'on donne trop de lieu à l'opération du démon, qui, voulant, dans ces occasions, s'emparer de l'imagination, grossit les espèces, remue et agite les passions, en sorte que l'on est peu susceptible des véritables raisons que l'on n'entend presque pas. Nous en avons un illustre exemple en la personne de l'un des supérieurs du vénérable P. Jean de la Croix, qui ne cessa d'exercer le serviteur de Dieu d'une façon très-fâcheuse, jusque-là qu'il avait peine qu'on allât le voir; et l'histoire nous apprend que son imagination était occupée par un démon, ce qui rendait inutile tout ce qu'on pouvait lui dire à l'avantage du saint homme, et le tenait toujours en colère et dans l'aigreur. Or, ces personnes, avec toutes leurs bonnes intentions, ne laissent pas d'être coupables : après avoir servi à Dieu pour purifier et sanctifier ses meilleurs serviteurs, elles sont châtiées en ce monde ou en l'autre vie dans le purgatoire par de grandes peines, comme l'histoire des saints nous l'apprend. Il est vrai que ces personnes ne voudraient pas agir de mauvaise foi; mais il y a de leur faute à se laisser tromper, soit pour les raisons qui ont été dites, soit pour d'autres. Enfin c'est une chose fâcheuse de faire souffrir les serviteurs de Dieu, avec toutes les bonnes intentions que l'on a, et le démon s'en sert pour ses desseins.

Dieu tout bon a sa gloire pour fin dans l'exercice de ses serviteurs et la sanctification de leurs âmes, et il établit son règne d'une manière admirable par les travaux et les persécutions qu'ils souffrent, de telle sorte qu'il accomplit ses plus grands desseins par la voie des croix, voie cachée à la prudence des hommes qui ne peuvent se persuader que les humiliations et anéantissements soient des moyens avantageux pour faire le bien; car quelle apparence qu'un homme dans les fonctions apostoliques y réussisse mieux par les rebuts, les délaissements, les calomnies et autres souffrances? Ne semble-t-il pas qu'un homme de la sorte a besoin d'une haute réputation, de l'estime et de l'amitié des créatures? Cependant, qu'on regarde l'adorable Jésus, les saints apôtres qui ont converti l'univers, les plus grands saints dont la divine Providence s'est le plus servie, et vous les verrez accomplir tous les grands desseins de Dieu, étant accablés sous ces sortes de croix.

C'est ce qui fait que Dieu ne permet pas seulement qu'ils soient exercés par les méchants, mais encore par les bons. Ce serait peu de souffrir par des personnes dont les témoignages ne font pas toute l'impression possible sur les esprits : il est à propos de souffrir par des gens de probité, dont on ne puisse pas rejeter facilement les sentiments. Tels étaient ceux qui persécutaient sainte Thérèse; leur autorité était si grande, et leur vertu si considérable, que c'était beau-

coup les offenser que de ne les pas croire, comme dit le prélat qui a écrit la *Vie* de cette sainte. Aussi le saint P. Pierre d'Alcantara, remarque bien que c'était l'un des plus grands travaux qu'elle eût soufferts, que la persécution des bons. Les piqûres des mouches à miel, disait Notre-Seigneur, sur ce sujet, à une sainte mère, sont bien plus douloureuses que celles des autres mouches. On ne manque pas de dire que les accusations sont prouvées, puisque des gens de probité condamnent ceux contre lesquels elles sont faites. On croit que ces gens qui ne sont pas des novices en fait de vertu, et qui ont beaucoup de lumières, ne se trompent pas; et quand même la passion y serait mêlée, l'on ne pourrait se le persuader. Ainsi l'on conclut, sans hésiter, à la condamnation des personnes, sans en avoir le moindre remords de conscience; et voilà l'anéantissement de ces âmes exercées que Dieu prétend sanctifier par ses voies, ce qui n'arriverait pas si les méchants étaient les seuls qui leur fussent opposés.

Le démon, au contraire, a bien d'autres fins dans ses contradictions, s'en servant pour empêcher mille biens qui arriveraient par le moyen des serviteurs de Dieu persécutés, les décriant, ou au moins rendant leur conduite suspecte, afin que l'on ne prenne aucune confiance en eux, voyant bien que Dieu leur accorde des grâces extraordinaires dans leurs emplois. Quelquefois même il se transforme en ange de lumière, paraissant à de certaines personnes à qui il donne des avis conformes à ses desseins, pour détourner les âmes de se servir des serviteurs de Dieu, colorant les choses de beaux prétextes de la gloire de Dieu et du bien des consciences; et s'il arrive que ces illusions soient prises pour des révélations divines, il mène les choses à des extrémités incroyables : ceux qui s'y arrêtent se persuadent agir par les ordres de Dieu. Que les personnes de probité prennent garde de ne pas seconder les desseins de cet esprit infernal, et qu'elles apprennent une bonne fois que, quoique l'on n'y pense pas, souvent l'on donne lieu à ses entreprises, même avec de très-bonnes intentions, dont il ne laisse pas de profiter, comme nous l'avons dit plusieurs fois.

## CHAPITRE VIII.

### *De l'abandonnement des créatures, et particulièrement des amis.*

Nous nous plaignons souvent de ce qui doit faire le sujet de nos joies; et lorsque nous pensons être les plus misérables, c'est alors que nous sommes les plus heureux. Cette vérité est tout éclatante à ceux qui se servent des lumières de la foi au sujet des délaissements des créatures et spécialement des amis. Il est vrai que l'abandonnement, surtout des personnes amies, des proches, ou de ceux que l'on a beaucoup obligés, est une des choses du monde les plus sensibles. Le bienheureux Henri de Suso ayant été accusé par une malheureuse femme qui lui porta même, et lui laissa entre les mains, un enfant qu'elle prétendait être de lui, voulant se consoler avec quelques-uns de ses amis spirituels, en fut grandement rebuté : ils ne voulurent pas même lui parler. C'est ce qui est assez ordinaire; on ne voit pas volontiers les personnes humiliées. Or le saint homme avoua que ce lui fut un coup très-sensible. Mais le Prophète parlant en la personne de notre débonnaire Sauveur, ne marque-t-il pas que le délaissement de ses amis lui a été une affliction bien rude et une douleur extraordinaire?

Cependant le Chrétien, qui est un homme de grâce, dont la vie est surnaturelle, trouve des biens inestimables dans les privations les plus rigoureuses de la nature. Enfin c'est tout dire, que l'on trouve Dieu. Où il n'y a plus de créatures, on y rencontre Dieu seul. O douces et aimables vérités, qui faites le paradis des âmes ! hélas ! si les hommes vous entendaient ! L'esprit d'amour, dit l'histoire de sainte Catherine de Gênes, lui ôta tous ses amis et les personnes spirituelles dont elle recevait quelque soulagement, et elle demeura seule, abandonnée, tant de dedans que de dehors; il la priva même de son confesseur. C'est que Dieu en voulait faire une créature toute divine : aussi cette sainte a été incomparable dans le pur amour de Dieu seul. Saint Paul ne vivait pas, il n'y avait que Jésus seul en l'homme apostolique; mais il fut élevé à une possession glorieuse par des privations extrêmes. O mon Dieu, que les conduites de la Providence sont admirables ! Le grand Apôtre se trouva délaissé des Galates, il devint même leur ennemi pour leur avoir dit trop franchement leurs vérités : il se trouva rebuté de ces peuples dont lui-même dit des merveilles en parlant de l'amitié qu'ils lui avaient témoignée, jusque-là qu'ils l'avaient reçu comme un ange du ciel, comme Jésus-Christ lui-même; et pour ainsi parler (ce sont les termes de l'Apôtre), ils se fussent arraché les yeux pour les lui donner, s'il en eût eu besoin. (*Galat.* IV, 15.) Ne déclare-t-il pas dans la seconde Epître à Timothée, qu'il s'est trouvé abandonné de tout le monde? Mais en même temps il ajoute que le Seigneur l'a assisté; tant il est vrai que Dieu est où les créatures manquent.

Mais y a-t-il jamais rien eu de semblable à l'humanité sainte de l'adorable Jésus, qui a été unie hypostatiquement au Verbe divin? En sorte qu'il est vrai de dire que Jésus est Dieu; et ensuite, chose admirable, il est certain que les abandonnements qu'il a portés, sont incomparables. Il est trahi par un de ses disciples; le premier de ses apôtres le renie; tous le quittent; les anges le laissent à la cruauté de ses ennemis; il se sépare de sa sainte Mère, la laissant au pied de la croix; le Saint-Esprit le conduit au sacrifice, comme l'enseigne l'Apôtre; le Père éternel l'abandonne; il se délaisse lui-même, en sorte que ses sujets, ses créatures, le ciel, la terre, et, comme remarque un excel-

lent auteur, son Père, sa Mère, le Saint-Esprit, et Jésus même ne font qu'un corps pour affliger Jésus. Toutes les puissances divines, célestes, humaines et infernales s'unissent pour le tourmenter.

Ces vues, si l'âme en est un peu pénétrée, donnent plus d'envie de l'abandonnement des créatures que de crainte. Non, non, que la nature frémisse tant qu'elle voudra, que l'esprit humain raisonne tant qu'il lui plaira; ce spectacle d'un Dieu-Homme ainsi délaissé, inspire un amour incroyable pour tous les délaissements possibles. Quel moyen, après cela, de n'en être pas saintement passionné, de ne pas soupirer d'amour après ces aimables abandonnements? Quel bonheur d'y avoir quelque part, et combien s'en doit-on tenir heureux! Quelle fortune comparable à celle qui nous fait entrer dans les états du Roi du ciel et de la terre! Le dessein que j'ai pris de ne faire qu'un petit abrégé de cette matière en cet ouvrage, m'arrête : il y aurait de quoi écrire ici pour le reste de la vie.

O les douces, heureuses et agréables nouvelles, lorsqu'on nous vient dire que tout le monde nous quitte, et les personnes mêmes dont on ne l'aurait jamais pensé! Allez, dit l'âme, allez, créatures; retirez-vous, à la bonne heure. Vos éloignements nous sont de douces approches du Créateur. Ah! que l'échange en est heureux! Dieu pour la créature, répétons-le, Dieu pour la créature! O mon âme, quelle tromperie plus funeste que de chercher la consolation dans l'être créé! Consolations trompeuses, vous êtes de grandes et véritables désolations. Voici ce qui arrive. Nous faisons à peu près comme ces gens qui tombent dans quelque abîme; ils se prennent partout où ils peuvent, de peur d'y tomber. S'ils rencontrent quelque chose où ils puissent se prendre infailliblement, ils s'y arrêteront. Hélas! voilà ce que font les pauvres créatures qui sont attirées et appelées à la glorieuse perte d'elles-mêmes, en l'abîme de l'être de Dieu par l'union de sa grâce; elles s'attachent à ce qu'elles rencontrent, il faut qu'elles ne trouvent plus rien pour se laisser abîmer. O abîme divin, ô mon cher abîme, qu'à jamais ma chétive âme soit perdue en toi pour ne se trouver jamais!

O merveilleux et terrible exemple de nécessité, de tout quitter pour tout trouver. Les apôtres, après la résurrection, n'aimaient pas seulement Jésus leur bon maître comme homme, mais comme Fils de Dieu; mais parce qu'ils l'aimaient pour leur consolation, pour leur satisfaction, il est oligé de leur dire, qu'il est expédient qu'il se retire d'eux. Apprenez de là, ô âmes qui souffrez des abandonnements intérieurs, qu'il est utile de les porter. Sainte Madeleine tourne le dos aux anges qui lui parlent, quoiqu'elle en pût recevoir des consolations indicibles : car il est vrai que les anges et les saints ne sont que des moyens pour aller au Créateur, et qu'il faut s'en séparer quand ils en divertissent; comme il arrive quelquefois aux âmes élevées, lorsqu'elles sont actuellement dans l'oraison d'union. Mais il y a bien plus : il faut même mourir à Jésus dans le sens qu'il a été dit, pour ne vivre qu'à Jésus, pour Jésus et de Jésus. C'était la pratique du divin Paul, qui protestait ne connaître plus Jésus selon la chair, en tant qu'il peut satisfaire à l'amour-propre. (*II Cor.* v, 16.) Il y faut tellement voir Dieu, que le divin Sauveur ne peut souffrir qu'on l'appelle bon, quand on ne le considère que comme un saint ou un prophète. *Notre bon Maître*, lui dit-on; quelles paroles mieux dites? et cependant il ne peut les souffrir. Aussitôt il répond : *Il n'y a personne de bon que Dieu.* (*Matth.* xix, 17.) Disons donc toujours : Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul.

—

### ORAISON A LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

*La consolation des affligés.*

Sainte Vierge, ce n'est pas sans sujet que les Chrétiens de toute part ont recours à vous, comme Notre-Dame de Consolation. C'est avec grande justice que l'Eglise chante que vous êtes la consolation des affligés, puisqu'il n'est pas possible de jeter les yeux avec une intention chrétienne sur tout ce qui s'est passé durant le cours de votre sainte vie toute pleine de croix, sans en être puissamment consolé. Ne pouvoir douter sans crime que vous êtes la Mère de Dieu, savoir d'autre part qu'il vous a donné pour partage en ce monde la pauvreté, le mépris et la douleur, c'est être dans la dernière conviction que ces souffrances sont les plus riches présents du ciel. Après cela, quel moyen de n'être pas consolé, de ne pas surabonder en joie de se voir honoré de ces faveurs? Sainte Vierge, que ces vérités ne nous partent pas de devant les yeux, et que votre amour soit toujours dans notre cœur pour en faire un saint usage. Ainsi soit-il.

---

# LIVRE TROISIÈME.

## CHAPITRE PREMIER.

*Des peines d'esprit, et premièrement des tentations d'infidélité et de blasphème.*

Un auteur a fort bien dit que comme les croix intérieures des Chrétiens sont une expression ou imitation des croix intérieures de Jésus-Christ, et que comme cette vie crucifiée par des peines qui ne se voient point, représente la vie cachée d'un Dieu-Homme qui renferme ses plus grandes merveilles; de même ceux qui les portent, sont les plus

belles images de ce divin Sauveur. Les autres martyrs ont les anges et les hommes pour spectateurs, ceux-ci n'ont que Dieu seul pour témoin ; c'est ce qui rend ces états plus saints, puisqu'ils vous mettent hors de la complaisance des créatures, qui savent peu plaindre ou peu louer ce qu'elles ne voient et n'entendent pas. Au reste, ces souffrances surpassent de beaucoup toutes les peines extérieures, qui sont des croix douces quand l'esprit est satisfait. C'est ce qui a fait dire à sainte Thérèse que les travaux des contemplatifs étaient incomparablement plus rudes que tous ceux de la vie active.

Pour commencer à en traiter, il est à propos de descendre dans le particulier, et premièrement de parler des peines qui arrivent au sujet des tentations contre la foi. Ceux qui auront quelque expérience de cette sorte d'exercice avoueront qu'il est le plus rude et le plus terrible de tous. C'est dans cette épreuve que l'âme peut dire ces paroles d'un prophète : *Il a fermé mes voies avec des pierres carrées* (*Thren.* III, 9); car toutes les avenues en sont bouchées à la consolation. Dans les autres, il reste au moins une consolation, qui est la pensée de Dieu, je veux dire la foi qu'il y en a un; car, pour le souvenir actuel et connu, souvent il est ôté dans plusieurs autres tentations. Mais ici le doute vient qu'il n'y en a point. De quel côté donc pourrait-on se consoler? De la part de la terre? hélas! c'est ce qui ne se peut. Du côté du ciel? il semble qu'il manque. De la vie présente? c'est où l'on trouve ses peines. De l'autre vie? il paraît qu'il n'y en a point. En vérité, cette épreuve est étrangement pénible.

Les âmes néanmoins ne doivent pas s'abattre sous ces croix. Elles doivent savoir que Dieu tout bon les a fait porter à plusieurs de ses saints. Un grand nombre d'élus ont marché dans cette voie. De notre temps, on a vu la vertueuse mère de Chantal pleurer à chaudes larmes, disant qu'elle se voyait sans foi, sans espérance et sans charité. On a vu un saint, général d'un ordre réformé, tellement travaillé de cette tentation, lui qui consolait tous ceux qui étaient tentés, par ses avis et ses livres spirituels, étant un grand maître de la vie intérieure, qu'il était obligé de crier à haute voix : *Je crois, je crois*, demandant ensuite aux religieux qui étaient auprès de lui s'ils lui avaient ouï prononcer ces paroles.

Que faut-il donc faire dans cette épreuve, sinon de se donner bien garde de raisonner, ne se laissant pas aller à un artifice du malin esprit, qui nous suggère qu'il est à propos de chercher des raisons pour nous délivrer de cette tentation. L'expérience fait assez voir que c'est le moyen de s'embarrasser davantage. Mais je vous dis de plus : Fuyez en cette rencontre le combat avec le démon. Si une fois vous venez aux prises par le raisonnement de cet esprit artificieux, vous êtes pris, et votre perte est comme assurée. On rapporte d'un savant homme qui se mourait, que le démon ayant pris la forme humaine, et s'étant travesti en la personne d'un docteur considérable qui paraissait lui rendre une visite de civilité, il pensa être perdu, ayant voulu raisonner avec ce démon déguisé, sur les matières de la foi. Bien lui en prit d'avoir jeté les yeux sur une image de la sainte Vierge, qui était proche de son lit: car ce regard d'amour mit en fuite l'ennemi, et, sans ce secours de la Mère de toute miséricorde, c'était fait de son salut. Saint François de Sales assurait que sans un secours extraordinaire du ciel, il eût succombé à une tentation très-subtile contre le très-saint sacrement de l'autel ; tentation si dangereuse, que jamais ce grand évêque ne l'a voulu dire, en prévoyant le danger. Toutes les hérésies ne viennent que de la liberté qu'on prend d'examiner les vérités de la religion, s'appuyant sur ses propres lumières, sur son raisonnement, sur les interprétations que l'on donne à l'Ecriture, aux conciles, aux décisions des Souverains Pontifes, contre la doctrine du grand Apôtre, qui enseigne clairement qu'il faut captiver l'entendement sous l'obéissance de la foi. (*II Cor.* x, 5.) Car que veut-il dire par cette captivité, sinon de le tenir arrêté et lié sous l'obéissance de la foi, croyant simplement ce que Dieu nous a révélé par lui-même ou par son Eglise, assujettissant son esprit sous les décisions des conciles, des Souverains Pontifes, auxquels le Fils de Dieu a donné de confirmer leurs frères dans la foi? Nous devons être sages par l'expérience de tant de siècles, qui nous apprennent que les hérétiques n'ont pas manqué de raisons spécieuses, subtiles et fortes en apparence; se servant de l'Ecriture, qu'ils citaient continuellement, aussi bien que de l'autorité des Pères; mettant au jour de beaux ouvrages qui charmaient les esprits par la douceur de leur style, la beauté de leur éloquence; plusieurs même gagnant les cœurs par les exemples d'une vie édifiante, austère, et dans le mépris du siècle. Mais parce qu'ils manquaient d'une sincère soumission au chef de l'Eglise et aux conciles, ils ont erré malheureusement, aussi bien que tous ceux qui les ont suivis. Plusieurs royaumes ont perdu la foi de cette manière. O bienheureux ceux qui, obéissant simplement au Pape et à l'Eglise, sont demeurés dans la véritable religion! Les luthériens et les calvinistes, dans le dernier siècle, criaient hautement que le Pape se trompait, qu'ils voulaient un concile général; ensuite, se voyant encore condamnés par le concile, ils disaient qu'il n'était pas légitime, à raison de la brigue du Pape; et en disant toutes ces choses, ils se sont effroyablement trompés, et tous leurs adhérents, qu'ils ont engagés avec eux dans la condamnation éternelle. Ceux qui vivaient pour lors, qui s'en sont rapportés aux Souverains Pontifes et aux conciles, ont conservé la foi pour eux et pour leur postérité; et si nous vivons dans un pays catholique, nous en avons l'obligation à leur obéissance.

Le grand remède donc, dans ces tentations, est celui que conseillait saint François

de Sales : prendre la fuite par la porte de la volonté, laissant celle de l'esprit raisonnant. C'est en cette matière que le conseil des Pères de la vie spirituelle doit avoir lieu, qui recommande tant l'abstraction. C'est pour lors qu'il est nécessaire de s'en servir, durant même le temps de l'oraison, se tenant dans une abstraction totale par un acte direct, évitant toutes les réflexions volontaires; je dis volontaires, car l'on ne peut pas empêcher mille et mille pensées qui viennent de toutes parts, seulement il les faut laisser passer sans s'y arrêter, au moins de propos délibéré. Nous en avons appelé plus amplement dans notre livre *Du règne de Dieu en l'oraison mentale.*

Mais que fait-on, dira quelqu'un, durant cette abstraction? L'on y pratique quantité d'actes excellents, comme nous l'avons montré dans le livre cité ci-dessus, et en particulier celui de la foi, qui est d'autant plus pur et plus en sûreté, qu'il est moins connu et que le démon ne le peut combattre : ce qui le tourmente beaucoup; c'est pourquoi il n'oublie rien pour faire descendre dans des opérations sensibles, afin qu'il y puisse avoir lieu de combattre l'âme, à laquelle il ne peut rien faire tant qu'elle est retirée dans la forteresse de son fond au centre.

Mais comment pourrais-je produire des actes de foi lorsque j'en suis privé? dira celui qui est dans cette épreuve. Je ne puis faire d'actes, disait la sainte mère de Chantal; ce m'est un martyre, quand je vois tout le monde savourer le bien de la foi, de m'en voir privée. C'est se tromper, répond un grand prélat; l'on n'est pas privé de l'acte de la foi, quoiqu'il le semble, et qu'on ne l'aperçoive pas. Sous un grand tas de cendres chaudes il y a encore un charbon vif, et d'autant plus ardent qu'il est plus couvert, le feu enclos dans une fournaise étant bien plus actif que celui qui a l'air plus libre. Et en effet, il faut que la foi soit bien vive, pour retenir l'âme dans la crainte de Dieu au milieu de tous ces renversements. Hélas! vous vous plaignez de n'avoir plus de foi; et c'est la foi qui vous fait plaindre de la sorte. Si vous n'en aviez plus, pourquoi craindriez-vous le péché et les tentations? Celui qui en est véritablement privé, comme les athées, s'abandonne à toutes sortes de crimes. Pourquoi vous tenez-vous avec respect devant le saint sacrement, pourquoi vous confessez-vous, si ce n'est parce que vous croyez ces sacrements? Il est donc vrai que vous avez la foi, comme il est certain que vous ne la sentez pas.

Pour ce qui regarde les tentations de blasphèmes, elles ne sont pas si dangereuses; elles font plus de peur que de mal, par l'horreur qu'elles impriment. Souvenez-vous que, quand tous les blasphèmes de l'enfer vous passeraient par l'esprit, vous n'en seriez pas moins agréable aux yeux de Dieu. Apprenez une bonne fois que les plus maudites pensées ne vous rendent point criminel; c'est le seul, parfait et entier consentement de la volonté. Ne vous mettez pas en peine; votre volonté, votre cœur n'est point librement dans ces horribles blasphèmes, non plus que dans les attaques contre votre foi. La tentation est si pressante, et le pauvre esprit si accablé, que l'on pense consentir quand on résiste. Tâchez de vous tenir le plus tranquille que vous pourrez, et surtout évitez le chagrin et l'inquiétude volontaire.

O mon cher Théophile, s'écrie l'illustre prélat du Bellay en sa *Lutte spirituelle*, si vous saviez le don de Dieu! Ces tentations, que vous prenez pour des torrents qui ravagent votre foi, me sont autant de marques honorables de votre fidélité ; et tel sera, comme je le crois, le jugement de ceux qui ont quelque expérience en cette escrime ou lutte spirituelle. Vous la maudissez, et moi je la bénis; et quand je la voudrais maudire, il ne serait non plus en ma puissance, qu'à Balaam de jeter des imprécations contre l'armée d'Israël. (*Num.* XXIV, 1 *et seq.*) Le démon, cet impudent, osa bien dire au Fils de Dieu, qu'il lui donnerait des royaumes, s'il voulait se prosterner devant lui et l'adorer. Si de semblables idées passent par votre esprit, vous en étonnez-vous, et pensez-vous qu'il redoute davantage le disciple que le maître?

Finissons ce chapitre par les sentiments de sainte Thérèse. J'avoue, disait-elle, que tant plus je rencontre de difficultés à concevoir un mystère de notre foi, et tant plus j'ai d'inclination à le croire, et j'y ressens d'autant plus de dévotion. Mon esprit est aussitôt satisfait dans la difficulté, en me représentant que Dieu peut agir d'une manière que je n'entends point, et sans qu'il soit besoin qu'il nous le fasse comprendre, et que nous le trouvions agréable. Je me sens si forte, qu'il me semble que je m'opposerais à tous les luthériens pour la moindre cérémonie de l'Eglise. Cette grande sainte, en mourant, assurait qu'elle était consolée de mourir fille de l'Eglise ; la sainte sœur Marie de l'Incarnation ajoutait, et fille de la très-sainte Vierge. Que les âmes ne s'étonnent pas si ces inclinations et pensées ne leur sont pas sensibles : comme il a été dit, qu'elles demeurent dans la foi cachée dans leur fond, et qu'elles ne s'inquiètent plus de rien.

## CHAPITRE II.

*D.s tentations de réprobation, de découragement et de désespoir.*

Sainte Thérèse écrit dans le chapitre 1er de la 6e demeure du *Château intérieur* que le démon fait entendre à l'âme qu'elle est réprouvée de Dieu. Elle pouvait en parler par son expérience, ayant reçu ces plaies du ciel, pour parler avec l'évêque qui a écrit sa *Vie*, comme si Dieu lui eût tourné le dos. Une de ses religieuses, dans le couvent d'Alve, fut tourmentée durant sept ans par les démons, qui lui mettaient dans l'esprit qu'elle était damnée sans ressource. Il me semble, dit sainte Catherine de Gênes, que

je suis abandonnée de l'aide divin; au moins je n'en ai aucun sentiment qui puisse être connu. Dans nos jours, le grand saint François de Sales a été tenté par ces épreuves; il n'est pas possible d'écrire le grand nombre de bonnes âmes qui ont été rudement affligées de cette tentation.

Mais enfin, il n'y a point à douter, Dieu veut d'une volonté sincère notre salut. Il y a plus, il le veut davantage que nous ne le voulons nous-mêmes; et il a plus fait pour nous sauver, que nous ne ferons jamais, et même que nous ne pouvons faire : en vérité, c'est ce qui est infiniment consolant. Il est vrai, nous nous aimons, nous avons des attaches incroyables pour ce qui nous touche, pour nos propres intérêts; mais il est encore plus véritable que Dieu a plus d'amour pour nous, pour notre bien, que nous n'en pouvons avoir. Que celui qui en doute, jette les yeux sur son anéantissement dans l'Incarnation; qu'il regarde la crèche ; qu'il aille en esprit sur le Calvaire ; qu'il fasse bien attention à l'état de mort où il est depuis plus de dix-huit cents ans en la divine Eucharistie, en autant de lieux qu'il y a d'autels au monde où se célèbre le très-saint sacrifice de la messe; qu'ensuite il réfléchisse amoureusement sur cet article de la foi, qu'il est descendu des cieux pour nous autres hommes, et pour notre salut; et puis qu'il voie s'il y a la moindre apparence, la moindre ombre de pouvoir douter de sa bonne volonté pour le salut de nos âmes ; encore davantage, que son amour, pour rompre entièrement et ôter toutes les difficultés qui pourraient se présenter sur ce sujet, a voulu nous obliger, sous peine d'encourir sa disgrâce, de recevoir son précieux corps à la mort, son âme, sa divinité, comme s'il nous voulait dire : O pauvre âme, de quoi t'affliges-tu ? Peux-tu avoir peur que je ne te donne pas mon paradis, puisque je me donne à toi-même ? Et afin que tu sois plus assurée, non-seulement je te permets de me recevoir, mais je te le commande, et avec un amour si pressant, que tu ne pourras t'en priver, s'il est en ton pouvoir, sans perdre ma grâce et mon amitié. Les pensées de réprobation ne viennent pas de ce Dieu d'une miséricorde infinie, mais de l'ennemi de notre salut, par l'envie et la rage qu'il a conçue contre notre bien.

C'est pourtant une vérité certaine, que Dieu tout bon permet cet exercice pour le plus grand bien de nos âmes; et on y doit se comporter à peu près comme dans les tentations de la foi. Le raisonnement n'y est pas bon; je dis ordinairement, pour les personnes fortement tentées au sujet de la prédestination. C'est un labyrinthe à l'esprit humain dont il ne se tirera pas. Le secret est de faire, autant que l'on peut, abstraction des pensées qui arrivent à ce sujet, n'y réfléchissant pas, au moins volontairement, s'abandonnant sans réserve à la divine Providence, sans en examiner les desseins et les conseils, qui sont infiniment au-dessus de la portée de nos faibles esprits, allant toujours son chemin dans les voies de Dieu, et s'acquittant de ses devoirs ordinaires. Celui à qui un démon travesti en ange de lumière avait dit qu'il était réprouvé, fit un acte héroïque de pur amour, lorsqu'il prit là sujet d'en servir Dieu avec plus de soin et de fidélité. Hélas ! dit-il, si par mes fautes je mérite d'être damné, et que je ne puisse aimer Dieu éternellement, au moins il faut que je l'aime en cette vie de la bonne manière. O mon âme, puisque nous n'avons qu'un certain nombre d'années bien courtes à aimer la divine bonté, aimons donc, aimons, il n'y a pas un moment à perdre. Récompensons, par la ferveur du divin amour en ce monde, ce que nous ne pourrons pas faire en l'autre. Le démon fut grandement confus ; et voilà la manière excellente de le combattre, se servir de ses tentations pour en mieux faire.

Toujours, quoi qu'il arrive, on ne doit jamais se décourager, jamais s'abattre. Cette règle est si générale, qu'elle ne souffre aucune exception. Quelques prétextes donc dont vous vous puissiez servir, ne peuvent jamais donner de véritable lieu au découragement. Quand vous auriez commis tous les péchés de tous les hommes ensemble, ne vous découragez jamais : souvenez-vous que la rémission des péchés est un des articles de notre foi. Pensez bien à cette vérité, qu'il faut croire la rémission des péchés, sous peine de damnation éternelle. Mais, me direz-vous, je suis le plus grand pécheur du monde; j'ai fait des abus et des profanations de sa grâce, qui vont au delà de tout ce que l'on peut penser. Ma vie s'est passée dans de continuelles récidives, après les lumières et faveurs extraordinaires du ciel. Non, tout cela n'épuisera pas la bonté infinie d'un Dieu Dans la vérité, si nous avions affaire à une bonté limitée, comme celle des créatures, nous aurions tout sujet de craindre, mais une bonté infinie est le sujet de nos espérances : c'est lui faire une injure signalée que d'en désespérer, et c'est un des péchés contre le Saint-Esprit. Quand il ne vous resterait plus qu'un instant de vie, ne perdez pas courage; il est encore temps d'éprouver les grandes miséricordes dans l'adorable Jésus.

Vous me direz encore que, depuis même que vous êtes dans le service de Dieu, vous ne faites que tomber : et moi je vous dis que vous ayez, avec le secours du ciel, à vous relever courageusement. Si vous tombez cent fois, mille fois par jour, relevez-vous autant de fois. Considérez une personne qui voyage, et qui fait bien des chutes : n'est-il pas vrai qu'en tombant et se relevant, enfin elle arrive où elle va, quoiqu'elle y emploie plus de temps que celui qui irait sans broncher, et qu'elle souffre plus de peine ? Mais si cette personne, sous prétexte qu'elle a fait grand nombre de chutes, demeurait abattue dans la boue, sans doute qu'elle n'achèverait jamais son voyage, et que ce serait le plus grand mal qu'elle pourrait faire. Appliquez-vous ceci dans les

voies du salut. Allez, servez-vous de vos chutes pour mieux avancer; et jamais, sur toutes choses, de découragement. Mais je vous avertis de ne pas remettre à vous relever de vos fautes au temps d'une confession que vous préméditez. Quel plaisir y a-t-il de demeurer dans la boue et la fange, quand ce ne serait qu'un quart d'heure ? Faites en sorte que l'on puisse dire de vous : Aussitôt tombé, aussitôt relevé. Si vous me répliquez que vous tombez même dans quelques fautes notables : à la vérité voilà bien de quoi vous humilier, et de grands sujets de contrition ; mais après tout, reprenez une nouvelle vigueur dans le sang de Jésus-Christ, et sous la protection de la Mère de toute miséricorde : je ne me lasserai pas de vous répéter, ne vous découragez jamais. Ainsi, ce n'est pas une raison que celle que plusieurs âmes tentées apportent ordinairement, quand on leur propose l'exemple des saints qui ont porté des tentations semblables à celles qu'elles souffrent, que leurs peines ont bien une autre cause, qui ne vient que de leurs péchés ; car, après avoir considéré que souvent les saints apportaient de pareilles raisons durant le temps de leurs épreuves, je veux que ces souffrances soient des châtiments des crimes, cela ne doit pas faire perdre le courage; bien au contraire, il n'y a rien qui soit plus capable de le relever. Dieu ne punit pas deux fois une même faute. Oh ! qu'il est doux, disait saint Bernard, que Dieu se mette en colère contre nous en cette vie, et de descendre en enfer tout vivant ! Ceux qui y descendront en cette vie, n'y descendront pas en l'autre.

Par la tentation, dit l'illustre prélat du Bellay, nous sommes châtiés saintement. Combien donc serions-nous injustes si, lorsque les tentations nous oppressent, nous pensions être abandonnés de Dieu, puisque c'est alors que sa charité nous presse davantage? Tant s'en faut, dit saint Jérôme, que ce soit une marque d'être délaissé de Dieu, qu'au contraire c'est un signe particulier de son soin. La tentation marque élection. Ceux qui ne sont pas éprouvés, sont réprouvés. Le démon ne se soucie pas de tenter ceux qui sont à lui : il n'en veut fortement qu'à ceux qui sont à Dieu ; semblable en cela aux mâtins qui n'aboient qu'aux étrangers, et nullement aux domestiques de la maison. O quelle consolation, de se reconnaître par là étranger de ce Cerbère d'enfer, et d'être domestique de Dieu ! Dieu, selon la multitude de sa colère, laisse le pécheur à son aise; et selon la multitude de ses miséricordes, il le châtie en ce monde pour ne le pas perdre en l'autre. Quand sainte Thérèse eut révélation qu'il n'y avait personne au monde qui surpassât en sainteté le P. Balthazar Alvarez, il était pour lors tourmenté des doutes de son salut. Une ville attaquée et battue par l'ennemi, c'est une marque qu'elle n'est pas à lui ; et d'autant plus qu'elle est forte, il y a plus de gens de guerre et de canons à la battre : si elle était prise, il n'y aurait plus ni d'assauts, ni d'attaques. Courage, ô âme qui êtes tentée, le grand bruit que l'ennemi fait au dehors, est un signe qu'il n'est pas au dedans.

## CHAPITRE III

*Des sécheresses, ténèbres, distractions et répugnances aux bons exercices.*

Dieu, dit sainte Thérèse, met quelquefois l'âme dans une telle aridité, qu'il semble qu'il n'y ait jamais eu aucun vestige de vertu. Elle-même avait porté cet état dix-huit ans ou environ, cheminant par les déserts de la vie intérieure, sans qu'il lui fût permis de cueillir la moindre fleur, de celles mêmes qui y croissent pour les saints. Un Père de la compagnie de Jésus, qui est mort de froid dans les neiges du Canada, n'a jamais eu que des sécheresses et de grandes peines intérieures au milieu de tous les travaux où l'engageaient ses fonctions apostoliques. J'ai connu un excellent religieux chartreux, qui a assuré à sa mort, que depuis son entrée dans la sainte religion, et il y avait quarante ans, il n'y avait eu que des aridités dans tous ses exercices.

Il y a des âmes qui ne marchent pas seulement dans les déserts, mais parmi les ténèbres. Dieu laisse quelquefois ignorer à l'âme ses propres défauts, parce qu'elle ne les pourrait pas supporter; puis après il lui en donne la connaissance, et la purifie. Nous en avons un grand exemple en sainte Catherine de Gênes, qui ne voyait pas de certains défauts qu'elle avait, quoique très-avancée dans le chemin de la perfection ; de plus, durant bien des années, elle devenait de jour en jour plus ignorante des secrètes opérations de Dieu, afin que sa grâce demeurât en sa pureté.

Les personnes les plus saintes ne sont pas exemptes des distractions. Sainte Thérèse assure, au chap. 30 de sa *Vie*, que quelquefois elle ne pouvait pas tenir son imagination l'espace d'un *Credo*, sans être distraite. Que diraient, s'écrie-t-elle, ceux qui m'estiment bonne, s'ils voyaient un tel déréglement de pensées ! Saint Jérôme, au dialogue contre les lucifériens, rapporte que *fort souvent*, remarquez bien ce que dit ce Père, *fort souvent*, en son oraison, ou il se promenait par les porches et galeries, ou il s'occupait des comptes de profit et d'intérêts, ou emporté par une pensée déshonnête, il souffrait des choses qui sont honteuses à dire. Saint Grégoire (*Moral.*, l. x) enseigne que dans l'oraison, le ciel quelquefois et l'enfer sont resserrés ensemble, l'esprit étant élevé à la contemplation des choses célestes, et à même temps étant repoussé par les images d'une chose illicite. Saint Bernard (*Traité de la maison intérieure*, chap. 49), dit ces paroles : Lorsque je veux retourner à mon cœur, la saleté des désirs charnels et le tumulte des vices dissipent ma pensée. Au reste, plus le tumulte des pensées qui me pressent est grand, plus je dois insister et persévérer avec ardeur dans l'oraison.

Il y a des états où l'on devient comme insensible. Sainte Thérèse le rapporte d'elle-même, assurant que durant quelque temps elle était insensible au bien et au mal, comme une bête. Pour lors on peut bien dire avec le Prophète : *O Seigneur, je suis devenu comme une bête de charge devant vous.* (*Psal.* LXXII, 23.) On est privé de tous ses sentiments dans l'exercice des vertus que l'on pratique souvent sans les connaître. La vertueuse mère de Chantal disait que cet état était un martyre; et elle ajoutait que quelquefois tous ses sentiments et toutes ses puissances avaient dressé comme une garnison rebelle dans son cœur, parce qu'il arrive des répugnances et des aversions effroyables pour toutes sortes de bien, et pour tout ce qui est saint et de plus divin.

Le grand secret de toutes ces voies est de bien apprendre, premièrement, que le sentiment ou le défaut de sentiment ne nous rendent ni agréables, ni désagréables à Dieu, mais l'opération libre de la volonté qui coopère à la grâce, ou qui résiste au mal par son secours, ou bien qui s'y abandonne, se laissant aller au péché par sa liberté, et par défaut de coopération à la grâce qui lui est donnée pour l'éviter. Secondement, que les sécheresses et aridités sont des moyens plus efficaces pour l'union divine, que les goûts et les consolations, y ayant moins ordinairement de notre amour-propre, et plus d'amour de Dieu. Il faut ici remarquer un abus très-commun parmi les personnes de dévotion, qui la mettent où elle n'est point, et qui ne la mettent point où elle est. Nous en avons fait un chapitre dans notre livre *Du règne de Dieu en l'oraison mentale.* Nous dirons seulement ici que cet abus est de la dernière conséquence. Car comment pratiquer solidement la dévotion, si on la met où elle n'est pas? Comment y persévérer, si on ne la met pas où elle est? Combien de ces personnes vous disent : Je n'ai point de dévotion, parce qu'elles n'ont pas le goût de la dévotion, et qu'elles sont dans les sécheresses, les aridités, les ténèbres ou les répugnances pour le bien ! Combien pensent y être fort élevées, à raison qu'elles jouissent de la douceur sensible ! Cependant souvent ceux qui pensent n'en avoir pas, en ont beaucoup, s'ils sont fidèles à leurs exercices, malgré leurs insensibilités et leurs aversions. Oh ! qu'il fait bon aller par cette voie, où la nature ne trouve pas son compte, où l'amour de Dieu fait agir pour Dieu ! Car pourquoi pratiquerait-on le bien, puisqu'on n'y trouve aucune satisfaction, et que l'on y souffre bien du mal? Le grand serviteur de Dieu, le P. Jogues, de la Compagnie de Jésus, qui a souffert une cruelle mort dans le Canada pour la cause de Jésus-Christ, se voyant à demi rôti et mangé à belles dents par les barbares, et regardant des supplices nouveaux qu'on lui préparait, entra dans une épreuve terrible; car souffrant des tourments inouïs extérieurement, il se trouva délaissé intérieurement sans aucune consolation, sans le moindre sentiment de piété, jusque-là qu'il lui semblait qu'il eût été plus heureux d'être une bête, comme une certaine dont il voyait la peau écorchée, que non pas un homme. A votre avis, ce grand homme n'avait-il point de dévotion en cet état? Sans doute qu'il la possédait dans un degré héroïque; en cela semblable à son divin Maître, qui, au milieu des douleurs de la croix, se trouva abandonné de son Père, et ce fut pour lors qu'il dit que tout était consommé. Notre-Seigneur commandait à une personne d'une sainteté admirable, de réciter ordinairement le rosaire de la sainte Vierge; et cependant d'ordinaire elle y sentait de grandes répugnances ; ayant le cœur plein de sécheresses, l'esprit de distractions, le démon lui mettant quantité de méchantes imaginations, en sorte qu'elle n'en pouvait prononcer les paroles qu'avec une très-grande peine; mais sa fidélité était à persévérer constamment à le dire, à mesure qu'elle y avait plus de répugnance et de difficulté. Comme un jour elle voulait s'efforcer à avoir une attention plus sensible, la très-sainte Mère de Dieu l'avertit doucement qu'il ne fallait pas. Cette personne, dans le commencement de la vie, regorgeait de consolation; mais dans le progrès et à la fin elle en fut privée, et devint comme insensible. Les consolations sont les confitures que l'on donne aux petits enfants pour leur faire manger leur pain; on le mange tout sec, quand on est plus fort et plus avancé en âge.

Pour les distractions, il faut prendre garde à ne s'y pas arrêter volontairement, et à en éviter les causes, qui sont les attaches à quoi que ce soit; car l'attache à un objet en donne le souvenir, l'idée en revient souvent à l'esprit, ou le trop d'actions, de visites, de conversations qui ne sont pas nécessaires, qui remplissent tellement l'imagination d'espèces des choses créées, qu'à peine peut-on penser aux divines. Après cela, il se faut tenir en repos, ayant regret des causes que l'on a données aux distractions par le passé, et en portant l'effet comme une juste punition de la divine justice. Enfin on doit savoir, selon sainte Thérèse, que l'imagination est une volage, une coureuse, que l'on ne peut pas retenir comme l'on voudrait. Faire de grands efforts pour l'arrêter, c'est se gâter la tête et ruiner la santé; à quoi il faut bien prendre garde, plusieurs s'étant rendus inhabiles par là, le reste de leur vie, à toutes sortes d'emplois. La même sainte assure qu'après y avoir soigneusement pensé, elle n'a pas trouvé de meilleur remède pour les distractions que de les mépriser, et qu'il faut traiter l'imagination comme une folle, la laisser là, et ne pas s'y amuser. De vrai, le soin que plusieurs prennent d'empêcher l'imagination de courir ne sert qu'à la rendre plus volage; et au lieu d'en ôter les distractions, c'est s'en faire de nouvelles. Pourvu que le cœur ne soit pas distrait, demeurez en repos : Dieu voit bien au fond de votre âme que vous êtes à l'oraison pour l'amour de lui; toutes ces distractions involontaires n'empêchent pas cette intention, quand elles

dureraient tout le temps de votre oraison : au contraire, la souffrance qu'elles vous donnent, bien portée, vous unit plus à sa divine bonté que beaucoup de goûts et de sentiments. Faites réflexion sur ce que nous vous avons rapporté des saints Pères, qui ont donné connaissance à toute la postérité, non-seulement des distractions causées par des pensées indifférentes, mais par des pensées sales, ou d'autres très-méchantes. C'est ce qui doit parfaitement consoler les âmes qui sont affligées par ces épreuves, les plus grands saints et les Pères de l'Eglise l'ayant été, et même l'ayant laissé par écrit : ce qui marque, cela soit dit en passant, qu'il est inutile d'écrire de ces états pénibles, comme il a déjà été remarqué ; que Dieu en tire sa gloire, et les pauvres âmes affligées leur appui et leur consolation. Hélas! nous étonnerions-nous si le feu agit sur le bois sec, puisqu'il agit de telle sorte sur le vert? Combien les saints Pères des déserts ont-ils souffert d'aridités, de ténèbres, de distractions et de peines intérieures! Disons encore que souvent dans la solennité des plus grandes fêtes, c'est pour lors qu'on est plus aride et plus sec, pour nous faire mourir mieux à l'amour de nous-mêmes, et à notre propre satisfaction.

## CHAPITRE IV.

### *Des tentations contre la pureté.*

Les tentations contre la pureté viennent d'une nature faible, dont le feu de la convoitise s'allume par le trop bon traitement du corps, par l'oisiveté, par l'immortification des sens, et particulièrement de la vue, par la mollesse et le luxe des habits, par le trop de conversation et de liberté avec les personnes de différent sexe; surtout par des amitiés, qui, quoiqu'elles ne soient point déshonnêtes, sont trop dans les sens, et ont trop de considération pour les qualités naturelles, soit du corps, soit de l'esprit : ou bien elles viennent de la trop grande crainte que l'on en a, ce qui sert à en imprimer plus fortement les idées dans l'imagination, ou bien du diable qui les donne, soit pour porter au péché, soit pour troubler l'âme, ou pour lui faire quitter l'oraison et les autres exercices de vertu.

Mais Dieu tout bon, qui les permet, en tire sa gloire et le bien des âmes. Il fait comme les jardiniers qui font venir des œillets, de la marjolaine et d'autres fleurs odoriférantes, sur le fumier. Les rébellions de l'appétit sensuel, dit le grand saint François de Sales, au livre IXᵉ *De l'amour de Dieu*, tant en l'ire qu'en la convoitise, sont laissées en nous pour notre exercice, afin que nous pratiquions la vaillance spirituelle en leur résistant. Plus l'or est éprouvé dans la fournaise, disait Notre-Seigneur à une sainte âme, plus il est pur; tout de même, plus la chasteté est éprouvée dans la fournaise du feu de la concupiscence, à laquelle on n'adhère pas, plus elle est pure et belle. Ces tentations sont un réveille-matin qui excite toutes les vertus, savoir : l'humilité, la patience, la soumission à la volonté divine, l'amour de Dieu, la foi, l'espérance et tout le reste des autres vertus. N'est-ce pas ce qui faisait dire à l'Apôtre qu'il était fort dans sa faiblesse? (*II Cor.* XII, 10.) C'est pourquoi une personne d'une grande sainteté priant la très-sainte Vierge qu'elle délivrât une âme qui était affligée des tentations contre la pureté : Non, dit cette Mère de Dieu, je n'en ferai rien, je ne le ferai pas ; ce sera un des plus beaux fleurons de sa couronne : il n'y a point de victoire sans combat; si on lui ôtait les tentations, on lui ôterait les occasions de combattre, de remporter plusieurs victoires, et de gagner autant de prix.

C'est ce qui doit beaucoup consoler les personnes qui sont affligées de ces tentations, qui, quoiqu'elles portent au péché, ne sont jamais pourtant un véritable péché, quelques effets qu'il en arrive, quand le consentement n'y est pas. La boue qui est jetée sur les rayons du soleil ne les salit pas ; de même, l'impureté des pensées ne donne aucune souillure à l'âme, si elle n'y adhère point. Ce serait une erreur, dit saint François de Sales, de s'imaginer que notre sens ou l'appétit sensitif soit péché, et une erreur condamnée par l'Eglise en l'opinion de certains solitaires anciens, qui pensaient qu'on pouvait tout à fait éteindre les passions, et non-seulement les mortifier. Nous ne pouvons donc jamais être coupables, quoique la tentation bouleverse la partie inférieure, et révolte toutes les passions et tous les sens intérieurs et extérieurs, si nous ne cédons à cet orage volontairement.

Mais ce qui doit être un motif très-puissant d'une consolation singulière à ces pauvres âmes tentées, est que ces sortes d'épreuves n'empêchent pas les plus saints progrès dans les voies spirituelles, mais contribuent beaucoup à s'y avancer. Le vénérable César de Buz, fondateur des Pères de la doctrine chrétienne, s'est élevé à une haute sainteté par ses épreuves, qui l'ont rudement tourmenté durant une grande partie de sa précieuse vie, et qui lui étaient d'autant plus sensibles qu'il était privé de la vue corporelle, étant devenu aveugle, et par conséquent qui s'imprimaient plus vivement et plus fortement dans son imagination. La sainte fondatrice des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, la mère Alexis Leclerc, nommée en religion Thérèse de Jésus, a porté sur ce sujet des peines qui font compassion, tant elles sont grandes. Saint Pierre Célestin en a été travaillé jusqu'à consulter le souverain pontife s'il ne cesserait pas de célébrer la messe à cause des effets que produisaient ces tentations ; ce que le chef de l'Eglise lui défendit, lui ordonnant de continuer toujours à son ordinaire d'offrir le sacrifice redoutable de notre religion. Saint Jérôme en a été persécuté en sa vieillesse, et en la manière qu'il a laissé lui-même par écrit. Mais enfin, Satan a bien osé souffleter un corps aussi chaste et aussi vierge que celui de saint Paul, et dont la pureté est allée

jusqu'au troisième ciel. C'est une preuve manifeste que, pour vivre de la vie divine, il n'est pas nécessaire de ne pas sentir les rébellions des sens et de la nature ; puisque cette merveille des apôtres, dont l'Écriture nous assure (*Galat.* II, 20), qu'il ne vivait plus, et qu'il n'y avait que Jésus qui vivait en lui, était vivement tourmenté de l'aiguillon de la chair. (*II Cor.* XII, 7.) (1) La chasteté ne consiste pas dans une grande insensibilité, mais dans la résistance à tout ce qui est contraire à la parfaite pureté ; à raison de quoi, dit un grand prélat, elle est comparée au lis qui croît au milieu des épines.

Si l'on demande ce qu'il faut faire dans ces occasions, tous les livres spirituels sont remplis de saints avis et de salutaires remèdes pour remporter la victoire dans ces combats. Nous dirons seulement ici qu'il faut fuir discrètement les occasions de la tentation. Si les saints dans leur vieillesse, et dans les déserts en ont été si exercés, et si quelques-uns y ont succombé, cela marque assez qu'il y a bien à craindre, et qu'il faut extrêmement se défier de soi-même, ne s'appuyant aucunement sur les victoires du passé, et se persuadant que la chasteté est un don de Dieu qui n'est donné qu'aux humbles. Les orgueilleux ordinairement tombent dans le péché d'impureté. On doit veiller à résister au commencement des mauvaises pensées. Figurez-vous un charbon ardent qui tomberait sur votre habit ; hélas ! tarderiez-vous à le faire tomber? Ces pensées sont des charbons de feu d'enfer. Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, avait coutume de dire que le diable était semblable au serpent, qui glisse tout son corps où une fois il a passé la tête ; et le divin Pacôme rapportait que les démons avaient été obligés et forcés de lui avouer qu'ils craignaient beaucoup ceux qui résistaient de prime abord à leurs tentations, et dont ils étaient aussitôt repoussés avec vigueur ; mais qu'ils se jouaient des autres qui y étaient négligents.

Cependant il faut dire avec sainte Thérèse, en la 2[e] demeure du *Château intérieur*, que Notre Seigneur permet souvent que de mauvaises pensées nous affligent, sans les pouvoir chasser de nous ; pour lors on ne doit ni s'attrister, ni s'inquiéter. Il suffit que la volonté n'y soit pas. Il faut recourir à la prière, à la dévotion de la Vierge des vierges, et spécialement au mystère de son immaculée conception, dont on voit arriver des secours miraculeux. Il est bon de bénir et louer saint Joachim et sainte Anne, en leur disant que la très-sainte Vierge leur bienheureuse fille est sortie d'eux sans aucune tache originelle. Une âme d'une vertu admirable se sentait extraordinairement assistée des tentations horribles contre la pureté, qui lui étaient causées par les magiciens et sorciers, en honorant la sainte Vierge et ses glorieux parents en cette manière. La dévotion aux saints anges, les amis des chastes, est aussi grandement efficace. Après cela on doit se tenir en repos, à l'exemple du grand Apôtre. Voici comme en parle saint François de Sales, au chap. 7 du liv. IX de *L'amour de Dieu* : « L'aiguillon de la chair, messager de Satan, piquait rudement saint Paul, pour le faire précipiter au péché. Le pauvre apôtre souffrait cela comme une injure honteuse et infâme : c'est pourquoi il l'appelait un soufflettement et un bafouement, et priait Dieu qu'il lui plût de l'en délivrer. Mais Dieu répondit : *O Paul, ma grâce te suffit, et la force se perfectionne dans l'infirmité.* (*II Cor.*, XII, 9.) A quoi ce grand saint acquiesçant : *Donc*, dit-il, *volontiers je me glorifierai en mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi.* » (*Ibid.*, 10.) Remarquez que non-seulement nous ne devons pas nous inquiéter en nos tentations, mais nous glorifier d'être infirmes, afin que la vertu divine paraisse, nous soutenant en notre faiblesse.

## CHAPITRE V.

### *Des doutes et scrupules.*

Toutes les peines, même les plus méchantes, ne nous peuvent rendre coupables, tandis qu'elles nous déplaisent, non plus que notre entendement ne s'infecte pas par la connaissance qu'il a des plus grands maux du monde. Voyez-vous, dit l'illustre évêque de Bellay, en sa *Lutte spirituelle*, une glace de miroir? elle représente naïvement la chose qui lui est opposée, mais cette chose n'est pas dans la glace ; il en est ainsi de notre cœur. C'est une glace où le diable peut par ses artifices représenter tout ce qu'il y a de plus hideux, de plus infâme, de plus abominable dans l'enfer ; mais il n'y a que la seule volonté qui puisse ouvrir la porte, et y faire entrer ces exécrations. Que le diable fasse donc tant de grimaces qu'il voudra, qu'il forme devant votre cœur les images les plus sales, qu'il profère aux oreilles de votre intérieur tous les blasphèmes et impiétés les plus détestables qui se puissent imaginer, toutes ces choses ne vous peuvent rendre coupables. Quand même ces tentations dureraient toute notre vie, dit notre bienheureux P. saint François de Sales, elles ne sauraient nous souiller d'aucun péché. Vous direz que vous ne redoutez que votre sentiment, et moi je tiens avec toute la théologie, bien plus assurée que vos appréhensions, qu'il est autant possible de joindre le douter et le consentir, que le certain avec l'incertain ; parce que le consentement présuppose un acquiescement de l'âme si plein, et une détermination si absolue, qu'elle ne laisse après soi aucun doute. La marque la plus expresse de ne pas consentir est quand on doute de consentir. Je ne voudrais mettre le péché capital que dans une détermination de la volonté qui ne laissât après soi aucun doute de la malice. Oui ; mais, répli-

(1) Il n'est pas sûr que l'aiguillon dont parle saint Paul fût celui de l'impureté. Saint Chrysostome soutient fort le contraire. Les saints docteurs sont partagés sur ce point.

querez-vous, tant de tentations et de croix qu'il vous plaira, pourvu que je n'offense point Dieu. Mais est-il possible que vous ne voyiez pas que c'est la peine que vous fuyez? et c'est là que l'amour-propre joue son rôle et vous donne subtilement le change. Humiliez-vous devant Dieu, et reconnaissez qu'il sait mieux ce qu'il vous faut que vous-même. Jusqu'ici ce sont les paroles de ce grand évêque.

Les scrupuleux sont très-sujets à ces doutes, dont les scrupules, selon Grenade, viennent, ou de ce qu'ils ne peuvent pas faire la différence entre la pensée et le consentement de la volonté; et à cela l'unique remède est l'obéissance, s'en rapportant au jugement du directeur; ou de ce que les hommes ne comprennent pas assez la bonté de Dieu, et le désir extrême qu'il a de les sauver. Ils le traitent comme un juge rigoureux et bizarre, et ils sont infiniment injurieux à la bonté de Dieu, étant entièrement éloignés des sentiments qu'ils en doivent avoir. Ce sont les propres paroles de cet auteur. Pour lors il faut, selon le commandement du Saint-Esprit, prendre des sentiments de bonté du Dieu de toute miséricorde, et le chercher en simplicité de cœur. (*Sap.* I, 1.) Il est vrai que les scrupuleux ont des pensées de la conduite de Dieu, qu'ils ne pourraient pas prendre d'un honnête homme sans l'offenser. Il leur semble que Dieu ne veille que sur leur perte. Oh! que ces miséricordes sont bien plus grandes que nous ne pouvons jamais penser!

Les scrupules viennent quelquefois d'une humeur mélancolique; et en cet état on a besoin de récréations honnêtes et du secours de la médecine, ou de la qualité de l'esprit; et en ce cas il est assez difficile d'y remédier; cependant l'assujettissement du jugement y fera beaucoup. Les scrupules viennent aussi de la lecture des livres de théologie, et spécialement des matières de la prédestination, de la grâce, ou d'autres sujets qui ne sont ni propres ni nécessaires à ceux qui s'en occupent, soit par la lecture, soit par l'entretien, comme aux femmes ou aux hommes qui ne sont pas obligés par leur état d'étudier ces matières. Pour lors il n'y a point d'autre voie que de renoncer absolument à ces lectures, se défaire des livres que l'on en a, quitter les entretiens où l'on en parle, ne s'arrêter jamais volontairement aux raisonnements, ni aux pensées qui en arrivent, les éloignant doucement de son esprit, ou n'y pensant pas avec une entière vue, n'y donnant plus d'occasion; autrement ces curiosités sont suivies d'étranges peines et malheurs: et l'expérience fait voir que ces esprits, curieux ordinairement, ont toujours quelque peine, et ne sont jamais dans un parfait repos. Les scrupules viennent encore par une conduite particulière de Dieu, pour purifier et humilier l'esprit. Dans cet état, le remède est la patience et la soumission aux ordres de Dieu. Ils viennent aussi du démon, qui les donne pour abattre, pour décourager, pour rendre la dévotion insupportable; et il faut lui résister. Ils peuvent encore venir, ou être augmentés par les directeurs timides, peu résolus et expérimentés; quand cela est, il faut nécessairement changer de confesseur, il n'y a point à cette rencontre à hésiter.

On ne peut assez dire ici combien est grande la nécessité d'un directeur expérimenté dans ces voies: ceux qui n'ont que de la science, y peuvent nuire en plusieurs rencontres; car il est nécessaire, outre la connaissance générale que la science donne de la différence, de la pensée et du consentement de la volonté, de bien pénétrer ce qui se passe dans l'intérieur de la personne qui demande avis, non-seulement selon ce qu'on en peut apprendre d'elle-même, qui ordinairement pense faire les choses tout d'une autre manière qu'elle ne les fait, mais encore par une longue expérience que l'on a dans ces états, qui en fait juger tout d'une autre façon que l'on ne pourrait jamais faire sans cette expérience. Il faut avoir assez de lumières pour prévenir ces âmes affligées, pour entendre ce qu'elles ne peuvent expliquer, pour leur dire ce qu'elles ne disent pas, pour discerner leurs opérations intérieures où elles ne voient goutte, pour avoir des clartés au milieu de toutes les ténèbres, pour les assurer où elles ne font que craindre pour les tenir fermes où elles ne font que douter et trembler. Enfin, il faut un directeur plein d'une charité extraordinaire pour supporter doucement les scrupules de ces personnes, qui quelquefois sont ridicules, sans raison, sans fondement, ou bien qui sont honteux par les pensées extravagantes qu'ils suggèrent, ou rebutants par leur opiniâtreté, qui est le défaut ordinaire. Tout cela demande une charité extraordinaire. Il y a des âmes, dit sainte Thérèse, qui sont assez affligées, sans les affliger davantage; autrement on leur ferme le cœur, on les met dans un abattement extrême, on les décourage; et quelquefois ces rebuts et sévérités les tentent de désespoir. Saint Ignace, qui a été rudement éprouvé par les scrupules, fut tenté un jour de se précipiter du haut d'une maison en bas, tant la peine qui le pressait était grande. Combien de fois a-t-il été tenté de quitter les voies de la perfection, le démon lui suggérant de retourner à une vie commune, qu'il lui faisait paraître n'être pas sujette à toutes ces épreuves! On a vu des plus forts esprits, de grands théologiens, qui donnaient solution de toutes choses, tomber dans les scrupules. J'en ai connu qui étaient doués d'un grand jugement, qui ne manquaient pas de lumières ni de doctrine, qui en étaient travaillés d'une manière que l'on aurait de la peine à croire, leurs scrupules étant des choses de rien et de pures bagatelles. Mais celui qui n'est pas tenté, que sait-il? Que les esprits les plus assurés sachent que si Dieu les abandonnait le moins du monde à ces tentations, ils seraient souvent plus ridicules que ceux qu'ils ont peine à supporter. Cependant la charité doit être accompagnée d'une certaine fermeté pour

les empêcher de donner de nouvelles occasions à leurs scrupules, ne leur souffrant pas, par exemple, de réitérer leurs confessions et choses semblables dont nous allons parler.

Premièrement, les confessions générales ne leur sont nullement propres, quand ils en ont fait une fois. Ils pensent que leur répétition les tirera de leurs peines, et ils se trompent bien. Saint François Xavier disait que ces confessions, au lieu d'un scrupule qu'elles avaient, en faisaient dix. Aussi il n'y a pas de bénédiction ; la véritable cause qui pousse à en faire, n'étant que l'amour propre et la propre satisfaction, quoique de beaux prétextes de conscience ne manquent pas. C'est donc déplaire à Dieu dans cet état, de réitérer les confessions générales ; et les directeurs les doivent empêcher. Les confessions même annuelles ne leur sont pas utiles. Il faut leur défendre d'aller deux fois à confesse avant que de communier ; car ils sont tentés plusieurs fois d'y retourner, s'imaginant ne s'en être jamais bien acquittés. On leur doit dire qu'ils n'y retournent pas, même quand ils penseraient avoir oublié quelque péché : il leur suffit de le dire à la première confession qu'ils feront. Le directeur doit tenir ferme à les faire communier quand il le juge à propos, les faisant passer par-dessus les difficultés que leur imagination leur suggère.

Secondement, c'est une grande règle pour ces personnes de laisser là tous leurs péchés dont elles doutent ; car, quoique celles qui sont dans une grande liberté d'esprit doivent s'en accuser, cependant celles-ci ne le doivent pas, n'y en ayant pas d'obligation pour elles. Cette règle étant bien gardée, les confessions de ces personnes, qui seraient d'une longueur ennuyeuse, seront bientôt faites, car à peine s'accusent-elles d'un péché dont elles seraient entièrement certaines. Ce n'est pas une bonne raison de dire que l'on s'en accuse pour plus grande sûreté ; car Dieu ne les ayant pas obligées, et d'autre part cela n'étant pas convenable à leur état, ce n'est qu'amour-propre que tout cela. Il faut prendre garde que ces personnes s'opiniâtrent à dire leurs tentations, quand elles voient qu'on les empêche de s'accuser de ce qui est douteux ; s'imaginant facilement avoir donné un plein consentement au péché ; c'est pourquoi les Pères spirituels disent qu'on ne doit ni les croire, ni leur permettre de se confesser de leurs tentations, à moins qu'elles ne soient si certaines d'y avoir consenti avec une parfaite liberté qu'elles en puissent jurer sur les saints Évangiles. Elles doivent éviter les longs examens de conscience où elles excèdent toujours : leur état en demande très-peu, et elles n'ont que trop de vues de leurs fautes. Qu'elles se souviennent que la confession n'est pas établie pour gêner les consciences, comme le disent les hérétiques, mais pour les soulager ; que Dieu ne demande de nous autre chose, sinon de nous confesser à la bonne foi de ce qu'il nous souvient, après un examen raisonnable, sans rien céler volontairement ; que Dieu pardonne aussi bien les péchés qu'on oublie que ceux dont on s'accuse ; autrement ceux qui ont défaut de mémoire seraient obligés à l'impossible. Au reste, on doit se tenir en repos sur l'avis d'un sage confesseur ; car, quand bien même il se tromperait, la personne qui obéit est en sûreté de conscience. Ainsi, par exemple, celui qui douterait de la validité d'une confession générale, ou d'autres confessions, si le sage confesseur juge qu'elles ont été bien faites, il doit s'en arrêter à l'avis qu'on lui donne ; et quand le confesseur se serait absolument trompé, et qu'il y aurait eu de véritables défauts dans ces confessions, celui qui obéit n'en répondrait pas devant Dieu, et ne lui serait pas moins agréable.

En troisième lieu donc, surtout il faut éviter l'attache au propre jugement, renoncer à ses pensées, et ne se pas conduire par ses sentiments. Nous ne devons pas nous choisir des remèdes à nous-mêmes ; car c'est ce qu'on ne laisse jamais à la disposition des malades. Les médecins mêmes, quand ils sont indisposés, en consultent d'autres : les habiles avocats demandent avis dans leur propre cause. La soumission d'esprit est absolument nécessaire, et on gagne plus par une simple soumission que par mille instructions que l'on pourrait prendre, et que par toutes les austérités et autres dévotions que l'on pourrait pratiquer. Saint Ignace, comme nous l'avons dit, étant réduit dans d'étranges angoisses par les scrupules, jeûna durant huit jours tout entiers sans rien prendre, pour fléchir la miséricorde divine, et en obtenir la délivrance, mais tout cela inutilement ; une simple soumission à son confesseur le délivra de ses peines. Dieu demande l'asujettissement de l'entendement ; l'on a beau faire, sans cela l'on travaille en vain. Pour les pensées qui viennent de ce que l'on ne s'explique pas bien, que le confesseur ne nous entend point, qu'il ne connaît pas notre état, elles doivent être méprisées comme de subtiles inventions de l'amour-propre. Il faut dire sincèrement ce qui se passe dans son intérieur, et en la manière qu'on le peut dire, on n'est pas obligé à davantage. C'est l'affaire du confesseur d'examiner s'il entend bien les choses, et la nôtre est d'obéir avec fidélité.

Enfin il faut aller généreusement contre les scrupules. S'ils veulent qu'on répète l'office, les prières ordonnées par pénitence, qu'on entende de nouveau la messe les jours d'obligation après y avoir assisté, s'imaginant que l'on n'a pas satisfait au précepte, on n'en doit rien faire. S'ils donnent des pensées que l'on commet des sacriléges dans l'usage des sacrements de certaines choses ; l'on doit passer outre, pratiquant avec courage toutes ces choses, quelque répugnance, difficultés et craintes que l'on en puisse avoir. Si l'on objecte que c'est un crime de faire une action, quoique bonne, avec une conscience erronée, croyant qu'il y a péché ; je réponds qu'il est vrai que la conscience

qui dicte qu'il y a péché dans l'action n'a point de fondement de croire le contraire : mais ici il n'en va pas de même, puisque le sage directeur assure qu'il n'y a point de péché où la personne peinée en croit. C'est pourquoi, non-seulement elle ne fait point de mal d'aller contre son jugement, mais encore c'est un grand point de perfection qu'elle pratique. Un prêtre étant fortement tenté de désespoir, parce qu'il pensait commettre autant de sacriléges qu'il célébrait de fois le très-saint sacrifice de la messe, se persuadant de plus qu'il péchait dans toutes ses actions, la divine Providence lui adressa un saint personnage, et d'une grande expérience, qui lui dit : Allez, Monsieur, passez par-dessus tous ces sacriléges que vous vous imaginez, faites toutes ces actions que vos scrupules vous disent être de grands péchés, et qui, selon la lumière véritable des personnes sages, ne le sont pas. Il obéit simplement, malgré tous ses sentiments; et par cette obéissance il fut entièrement délivré de ses peines. J'ai connu une personne qui avait fait plusieurs confessions générales pour remédier à quelques-unes qui étaient invalides, mais enfin sans trouver le repos de conscience qu'elle cherchait par la réitération de ses confessions, dont, à la vérité, la première était nécessaire. Après tout cela, elle voulut tout de nouveau se préparer à une confession générale, avec des attentions extraordinaires : ce qu'elle fit durant un très-long temps, l'ayant écrite bien amplement avec un soin merveilleux. Ensuite elle se confessa à loisir dans une chapelle particulière, pour le faire avec plus d'attention; et l'ayant fait après toutes ces diligences et ces soins, elle se trouva dans le trouble plus que jamais, d'où elle n'a pu sortir que par une soumission de son esprit au jugement des confesseurs, qui lui ont conseillé de ne plus faire de ces confessions générales, quoique selon sa pensée sa dernière eût encore été invalide. Elle est entrée par cette soumission dans une paix admirable; mais ce n'a pas été sans combat qu'il lui a fallu donner pour ne plus réitérer ses confessions, croyant, selon son jugement, ne les avoir pas bien faites. Dieu lui a donné cette paix pour récompense de son obéissance. Sans cette soumission elle serait encore dans la peine, avec tous ses soins et le travail de son esprit.

## CHAPITRE VI.

*Des peines causées par le démon.*

Il y a des tentations ordinaires et extraordinaires des démons. Leurs tentations ordinaires sont quand ils tentent par le monde, ou les sensualités de la chair. Ces esprits malheureux se servent des biens de fortune, de nature, comme des richesses, honneurs, charges, beauté du corps, du bel esprit, de la belle humeur, pour donner de l'attache aux créatures, et porter au péché; et les hommes, par une ingratitude qui surpasse toute pensée, au lieu de se servir des dons de Dieu pour l'en bénir et le louer, en abusent misérablement; de sorte que plus ils sont gratifiés, plus ils en sont ingrats. Par exemple, si une personne est douée d'une beauté extraordinaire, souvent elle en sera plus attachée à elle-même, et servira d'un plus grand obstacle aux autres dans les voies du salut. De plus, les malins esprits tentent par les biens de la grâce, soit en glissant de la corruption dans l'intention de ceux qui les ont, soit en y mêlant de la superbe et de l'orgueil. Orgueil, vice plus commun que l'on ne pense, et d'autant plus dangereux qu'il est caché, qu'il a fait tomber les colonnes de la vie spirituelle, et ruiné dans un moment des trésors immenses des dons du ciel.

Les démons tentent extraordinairement quand ils demandent à Dieu permission d'attaquer l'âme avec des assauts extraordinaires; permission que Dieu tout bon ne leur accorde point, sans donner en même temps des grâces particulières pour résister. Car, enfin, c'est une vérité de foi, toute pleine de consolation, que Dieu est fidèle, et qu'il ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces; c'est pourquoi c'est toujours notre faute si nous succombons. Un démon disait un jour à saint Pacôme que si Dieu leur permettait de tenter les personnes d'une vertu commune, comme celles qui sont dans la pratique héroïque, elles ne pourraient résister à leurs efforts; mais c'est ce que l'infinie miséricorde de Dieu ne leur accorde pas.

S'ils livrent aux saints des combats qui sont terribles, la force divine dont ils sont revêtus est admirable. Il est vrai que c'est à ces âmes éminentes qu'ils en veulent, que c'est contre elles qu'ils déchargent leur rage d'une manière effroyable. La raison est qu'ils y voient moins de nature et plus de grâces; ils y voient plus de Dieu et c'est ce qui les désespère. Ils se mettent peu en peine du reste; de là vient qu'ils craignent peu les directeurs, les prédicateurs, quoique gens de bien, quand ils tiennent encore à la nature par l'estime de l'esprit, des biens, des honneurs, de l'éclat, de la réputation, et ils ne leur font pas de grandes persécutions : mais quand un homme, par l'amour du mépris, de la pauvreté, de la douceur, et par un entier détachement, n'est plus rempli que de Dieu, tout l'enfer tremble. Oh ! qu'une personne où il n'y a que Dieu seul est redoutable aux troupes infernales, quand bien même elle serait dans un désert sans s'employer à aucune fonction extérieure ! Voilà le sujet de tous ces combats de l'enfer contre les anciens solitaires, qui, à la vérité, ont été étranges et terribles, et presque continuels. Voilà le sujet des oppositions qu'ils apportent aux âmes d'oraison, parce que c'est l'un des plus assurés et des plus efficaces moyens de se remplir de Dieu seul.

Tout l'enfer s'assemble, dit sainte Thérèse, dans la 5e demeure du *Château intérieur*, pour empêcher l'oraison. Il sait le tort qu'il lui en arrive. Remarquez que cette grande sainte

ne dit pas seulement que des légions de diables, ou mille et mille légions, conspirent pour empêcher ce saint exercice, mais tous les diables ensemble, marque assez évidente de la très-grande gloire qui en revient à Dieu, et des biens extrêmes qui en viennent aux âmes. Sainte Catherine dit encore au chap. 8e de sa Vie, qu'elle ne comprend pas ce qui fait craindre ceux qui veulent s'adonner à l'oraison; mais que c'est le diable qui donne ces peurs. Et dans un autre lieu elle dit, qu'il les donne quelquefois excessives. Que ceux qui ont tant de peur des voies de l'oraison, fassent réflexions sur ces vérités, particulièrement ces gens qui n'en peuvent souffrir ce qu'il y a de plus éminent et parfait, sous prétexte des abus qui s'y peuvent glisser, et qui rejettent même des communautés les personnes qui ont plus d'entrée dans les voies divines, coopérant de la sorte, sans y penser, aux desseins des démons. Chose étrange, dit encore notre sainte : si une personne d'oraison tombe, l'on crie, l'on s'en étonne; et l'on ne crie et ne s'étonne pas de cent mille qui périssent par faute de s'adonner à ce saint exercice. Le diable tâche d'en détourner par l'exemple de ceux à qui la pratique de l'oraison semble n'avoir pas réussi, et pour cela il s'efforce, ou de faire tomber dans l'illusion quelque personne d'éclat, ou de noircir la réputation de ceux qui en ont le véritable esprit. Or, c'est en cette rencontre qu'il joue de son reste, donnant les inquiétudes et des peines pour troubler, dégoûter, faire quitter, ou au moins diminuer le temps de cet exercice divin. Quelquefois il en cause des horreurs et des répugnances très-sensibles; il en fait souffrir le corps, il épouvante : et quand il découvre qu'une âme est appelée à une oraison simple, et aux plus saints degrés de l'union divine, c'est pour lors qu'il travaille davantage pour arrêter cette âme dans le sensible, pour l'empêcher de sortir de ces actes ordinaires, pour la faire demeurer dans l'opération connue du discours et de ces puissances, pour susciter quelque directeur ignorant dans ces voies, qui l'en détourne, et qui lui en donne de la crainte; car il sait bien, le malheureux qu'il est, les trésors précieux de grâces qui sont renfermés dans cet état surnaturel.

Les personnes d'oraison sont donc combattues par les démons d'une manière spéciale, parce que c'est le moyen qui unit plus à Dieu seul, et que c'est la plénitude de ce Dieu seul qui leur est redoutable. Ceux qui en sont plus remplis, sont leurs plus grands ennemis, et ils en sont attaqués par toutes sortes de voies, et surtout par des persécutions qu'ils leurs suscitent, en telle sorte que quelquefois, comme le dit sainte Thérèse; ils semblent traîner tout le monde à demi aveuglé après eux, parce que le tout se passe sous prétexte d'un bon zèle. Mais leurs persécutions sont plus furieuses contre ceux qui, étant pleins de Dieu, travaillent à la réforme des mœurs, et au rétablissement de la discipline, toute l'histoire des saints en est pleine d'exemples. C'est une chose considérable que ne pouvant venir à bout des ouvriers de Jésus-Christ, par les persécutions qu'ils leur suscitent de la part des hommes, ils tâchent de les intimider par des bruits qu'ils font dans les lieux où ils sont, par des spectres qu'ils font paraître, par de grandes frayeurs qu'ils causent, par les obsessions ou possessions des personnes qu'ils gouvernent. Cette manière de résistance par des obsessions ou possessions, est celle qui est la plus dangereuse, et qui leur réussit ordinairement le mieux ; soit parce que ceux qui travaillent à la réforme des mœurs, entrent dans la crainte des suites qui en peuvent arriver, ne regardant pas assez Dieu seul, et ainsi se relâchent de leurs desseins, ce qui est un très-grand mal de céder de la sorte au démon ; soit parce que l'on ne fait pas l'usage de la grâce que l'on devrait. J'ai bonne expérience de ces dangereuses tentations des démons dans plusieurs lieux où l'on a voulu s'appliquer à établir les plus purs moyens de l'établissement des intérêts de Dieu seul. A peine le grand serviteur de Dieu, le P. de Mataincourt, avait-il pris possession de sa cure, qu'un grand nombre de ses paroissiens furent possédés, les diables déchargeant leur rage comme ils pouvaient. Quand le démon ne peut faire autre chose, il afflige le corps. Il a pris saint Ignace pour l'étrangler. Il a voulu étouffer la séraphique Thérèse ; et ils venaient à légion fondre sur elle pour la maltraiter. Que n'en a pas souffert son saint coadjuteur en sa réforme, cet homme de Dieu seul, le vénérable P. Jean de la Croix ? Ils firent tomber un pan de muraille sur l'un des neveux de la sainte, qui en fut accablé ; ils renversèrent une autre muraille sur une sœur converse, qui en fut tuée. Au couvent d'Alve, ils rompirent le pied à une autre religieuse, ils en enlevèrent une autre lorsqu'elle sortait du réfectoire, ces malheureux ne cessant de la battre : mais Notre-Seigneur parut avec des verges de feu, pour les en châtier. Enfin on les a vus s'assembler pour conspirer contre cette sainte réforme du Carmel, n'oubliant rien pour s'y opposer.

Après tout cela, il faut avouer que leurs grandes tentations sont pour l'intérieur. La partie inférieure n'en est pas seulement accablée de peine, je dis la sensitive, mais encore la partie supérieure et raisonnable ; et pour ne pas parler de moi-même au sujet de ces sortes de peines, qui pourront étonner ceux qui les ignorent, ou les directeurs qui n'ont pas toute l'expérience qui serait à désirer, je rapporterai ce qu'en disent les maîtres de la vie intérieure, et particulièrement ce qu'un auteur savant et spirituel en a écrit. La tentation, dit cet auteur, devient quelquefois si violente que l'âme se sent remplie de tout ce qui se fait dans les enfers. Au dedans, elle a de l'aversion de Dieu, des supérieurs, des gens de bien ; elle est toute pleine de blasphème, et se sent si unie à ces objets, qu'il ne lui semble ne les devoir pas rejeter. Au dehors, elle souffre des fantômes et des visions horribles, quelquefois des

coups, des maladies extraordinaires. Quelquefois les démons forment des paroles articulées, et font prononcer des blasphèmes, comme si c'était l'âme qui les formât elle-même. Quelquefois ils assoupissent toutes les puissances, ou offusquent tellement le sens commun, que la volonté n'a plus l'usage de la liberté. Ils se mêlent dans les passions, les humeurs, les imaginations, et excitent des vices et des rages comme les damnés. Si l'âme veut faire quelque exercice spirituel, elle est pleine d'abomination qu'elle ne peut ôter. Dans quelques états ils lient tellement l'âme qu'il lui semble qu'elle pèche à chaque moment; et ils se cachent, afin qu'elle croie que c'est elle seule qui fait toutes ces choses. Ils lui mettent des impressions fortes qu'elle agit en tout cela librement, pour la porter entièrement au désespoir; et on ne saurait presque lui persuader le contraire. Elle ne s'aperçoit point du bien que Dieu fait en elle dans la suprême partie. Elle ne voit rien qu'abominations et choses exécrables. Enfin il arrive à cette âme ce que dit sainte Thérèse, que le diable s'en joue comme d'une pelote.

Voilà en abrégé une partie des peines extraordinaires causées par les démons, qui tentent les hommes en tant de manières différentes qu'il n'est pas possible de les supporter. Nous avons fait un chapitre de leurs différentes tentations, dans notre livre *De la dévotion aux neuf chœurs des saints anges*, dont nous n'avons pas le loisir de traiter ici. Nous dirons seulement qu'il n'y a artifice dont ils ne se servent, particulièrement envers ceux qui se donnent généreusement au service de Dieu. Ils s'efforcent de leur rendre la dévotion insupportable par les peines qu'ils leur donnent, leur suggérant qu'on peut se sauver plus doucement dans une voie plus commune. Ils tentèrent de la sorte, comme il a été dit, saint Ignace : ils lui représentèrent qu'il n'est pas tant nécessaire de se mortifier; et ce fut une tentation qu'ils livrèrent à saint François. Ils poussent à faire du bien, à s'engager en des vocations où Dieu n'appelle pas : ils détournent des voies où l'on est appelé, sous prétexte de vertu. Lorsqu'ils voient une âme toute résolue à servir Dieu sans réserve, ils travaillent à la pousser à bout, se mêlant dans les voies de Dieu, mais l'y faisant marcher avec trop de précipitation et d'empressement; ou lui faisant faire des mortifications excessives qui ruinent la santé et la rendent inhabile aux fonctions de son état. S'ils s'aperçoivent que l'on ait de l'inclination pour les choses extraordinaires, ils se transfigurent en anges de lumière; ils prennent même la figure de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et des saints pour jeter dans l'illusion; et afin de mieux réussir dans leurs artifices, ils portent à quantité de bonnes choses, ils en disent de véritables qui sont cachées, ils en prédisent, par leur conjecture qui est prodigieuse, de certaines qui semblent ne pouvoir avoir été prédites que par l'esprit de Dieu; et ce qui est fort à remarquer, ils prédisent, et cela même arrive aux astrologues quelquefois, des choses qui ne peuvent être sues que par révélation divine; Dieu le permettant de la sorte pour une juste punition de ceux qui s'appuient sur ces choses extraordinaires. Nous avons la conduite de la foi qui ne peut nous tromper, et il faut s'y arrêter. L'esprit humain ne peut pas concevoir la subtilité de ces esprits artificieux, qui, souvent parlant contre eux-mêmes, disent qu'il ne faut pas croire facilement aux visions des démons; paraissent en anges de lumière, pour louer et approuver des personnes qui ont méprisé les illusions d'autres démons, afin de tromper plus facilement les âmes. Quelquefois même, et les personnes qui prennent une bonne direction, et les directeurs, quoique très-grands personnages, y sont pris. Il y a eu de saintes personnes qui ont été fort souvent trompées par ces voies de visions et de révélations, dont on ne peut jamais se donner assez de garde.

Mais quel remède à toutes ces tentations? Il nous faut veiller à ne pas aider aux démons par nos libertés, par nos conversations et nos immortifications. Nos attaches, dit sainte Thérèse, leur donnent prise; nous leur donnons des armes pour nous combattre, qui sont nos honneurs, nos plaisirs, nos richesses. Hélas! plusieurs saints personnages fuyant toutes ces choses, n'ont pas laissé d'être vaincus. Que pensons-nous faire, nous qui sommes si éloignés de leurs forces et qui ne sommes remplis que de faiblesses et de misères? Le grand saint Antoine recommandait beaucoup les jeûnes, les sacrées veilles, l'oraison et surtout un fervent amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour triompher des malins esprits. Notre Maître disait qu'il y en a qui ne se chassent que par le jeûne et l'oraison. (*Matth.* XVII, 20.) La dévotion à la très-sainte Vierge et aux saints anges a des effets miraculeux contre toutes leurs attaques.

Pour les personnes tentées par des peines extraordinaires, comme sont celles que nous avons rapportées, elles ont besoin d'une patience merveilleuse, à raison des grands travaux qu'elles souffrent. Elles doivent s'efforcer de ne se pas laisser aller à leurs humeurs en se renfermant mal à propos en elles-mêmes, et s'appliquant à leur peine, et faire, si l'on peut, que rien ne paraisse à l'extérieur, je dis si l'on peut s'étudier à ne point envisager ses souffrances, leur attention fait que l'on s'y enfonce davantage. Cela se doit entendre d'une attention volontaire. Autant qu'il est possible éviter tout retour et réflexion. S'abandonner à la divine conduite par acceptation, sans réserve, de toutes sortes de croix, sans autre vue que celle-là seule, Dieu mérite d'être servi, quand on devrait porter les peines de l'enfer. Une âme fort affligée des démons, disait : Si vous m'épargnez le moindre coup que Dieu veut que vous me donniez, que sa colère tombe sur vous et augmente vos peines. Pour cela il en faut venir à la sainte haine de soi-même,

ne se souciant pas non plus de soi, que si l'on n'était pas. Il ne faut désirer voir que ce que Dieu montre, ni être que ce que Dieu fait être. La fidélité est grandement nécessaire dans ces états, le moindre relâchement volontaire donne de grandes forces aux démons, et l'on expérimente de grandes peines à faire le bien pour la moindre infidélité commise. Surtout l'on a besoin d'une profonde humilité, qui fait enrager les diables, s'humiliant même au-dessous d'eux comme sous les instruments de la divine justice et se persuadant fortement que l'on mérite bien d'autres tourments que tous ceux que l'on souffre ; ce qui est très-véritable. Une tentation qui arrive ordinairement aux personnes peinées, est de vouloir se mettre en repos et de songer aux moyens d'y réussir ; mais cela ne sert qu'à augmenter leurs souffrances. Dieu demande un parfait abandon de l'âme à tous ses desseins sans aucune exception ni réserve.

Au reste, si le directeur expérimenté est nécessaire en toutes sortes de voies, dans cet état on en a un besoin extrême ; comme c'est l'un des états des plus grandes souffrances que l'on puisse porter en ce monde, il est très-nécessaire d'y être grandement assisté, quoiqu'il soit bien rare de rencontrer des personnes qui y soient propres. Il faut que ce soient des gens fort éclairés, autrement ils prendront les opérations du démon pour celles des personnes affligées ; ce qui serait capable de les désespérer. Car si ces personnes agissaient d'elles-mêmes avec leur pleine liberté, elles seraient les plus impies et les plus abominables du monde : ce qui est bien éloigné de ces pauvres âmes qui sont à Dieu et qui l'aiment, quoiqu'elles ne le voient pas ; ce que l'on peut remarquer dans de certains petits moments d'intervalle où elles sont en liberté, car pour lors nous les voyons en peine de l'offense de Dieu, avec soin et désir de le servir. Une des marques qu'elles ne sont pas libres, est l'aversion furieuse qu'elles ont quelquefois des personnes qui travaillent à leur salut, ou qui sont gens de bien, contre lesquelles, en de certaines occasions, elles vomissent mille injures et mille imprécations, puisqu'il est certain que dans leur fond elles les honorent ; ce qu'elles reconnaissent fort bien, quand les démons leur donnent le moindre relâche.

L'on doit raisonner de la même sorte, touchant ce qui se passe en elles contre Dieu. J'ai connu des personnes qui ont été bien des années dans ces sortes de souffrances, dans lesquelles on avait peine à remarquer aucun péché volontaire, à cause qu'elles n'avaient pas ordinairement l'usage de leur liberté. Cependant comme elles pensent l'avoir, et que les démons mêmes font ce qu'ils peuvent pour le leur faire croire, elles soutiennent opiniâtrément qu'elles se laissent aller avec une entière détermination de la volonté à toutes les abominations qui leur viennent. C'est pourquoi le directeur doit être fort éclairé, et l'on rapporte du P. Coton, de la Compagnie de Jésus, qu'il rencontra un jour une femme possédée, dont ayant examiné l'état, il découvrit pleinement qu'elle ne péchait en aucune manière dans tous les assauts que lui livraient les diables ; quoique la plupart de ceux qui l'avaient vue auparavant eussent jugé qu'elle y consentait librement. Il faut aussi veiller à prendre son temps pour leur donner l'absolution sacramentelle, ce que les démons craignent extrêmement, et il leur faut faire produire quelque acte de douleur en un moment, parce que les diables s'en apercevant leur ôtent aussitôt leur liberté ; ce qui arrive souvent, ces personnes criant qu'elles ne veulent pas l'absolution ; dont il se faut mettre peu en peine, ces cris venant de l'opération des malins esprits.

Il est encore nécessaire d'une charité cordiale, d'une longue patience, d'une grande douceur pour soutenir, fortifier et consoler ces âmes. Notre-Seigneur, tout Dieu qu'il était, ayant bien voulu permettre au diable de le prendre, de l'emporter, de le tenir entre ses bras, d'en faire ce qu'il voulait, le montant et le faisant aller en plusieurs lieux ; il n'y a pas à s'étonner s'il lui permet d'agir sur les fidèles qui doivent avoir une dévotion spéciale au mystère de la tentation de ce débonnaire Sauveur. Il y a eu des saints qui ont été possédés quelques jours auparavant leur mort. Si cet état est l'un des plus humiliants et des plus pénibles, il est aussi l'un des plus grands pour arriver à une haute sainteté. Si les personnes qui en sont affligées endurent pour leurs fautes, qu'elle ne laissent pas de se consoler, c'est une marque de leur salut. Dieu qui les châtie par les démons en cette vie les délivrera miséricordieusement de leur tyrannie en l'autre. Oh ! quelle grâce, quelle miséricorde, quelle consolation, de voir des peines infinies et éternelles changées en des souffrances qui passeront sitôt ! Qu'elles regardent Dieu dans leurs tourments, étant assurées que les démons ne peuvent rien faire sans sa permission ; ce qui est bien facile à remarquer dans l'Ecriture, qui nous enseigne que le diable ne put tenter Job sans une permission spéciale. Cela étant de la sorte, encore une fois, quelle consolation ! Assurons-nous que ce Père des miséricordes ne permet point que nous soyons affligés de la sorte, que ce ne soit pour notre plus grand bien ; mais nous ne le voyons pas, il nous paraît tout le contraire : il suffit que cela soit aux yeux de Dieu, et cela nous doit contenter pleinement. Il faut donc se tenir dans une grande patience, ne pas contester avec nos pensées, mais les laisser là, faisant garder le silence à notre esprit, de telle sorte même que le diable ne sache pas ce qui se passe en nous, nous retirant dans le centre de l'âme. Oh ! quel fruit l'on doit tirer de cette conduite, si l'on en fait un bon usage !

Enfin, il faut avoir un grand courage ; je ne dis pas le sentir, car dans le sentiment ce ne sont qu'abattements et désespoirs. Sainte Thérèse dit que, comme elle considérait que les démons étaient les esclaves

du Seigneur qu'elle servait, elle disait : Pourquoi n'aurai-je pas la force de combattre tout l'enfer? Elle assurait de plus qu'elle ne craignait pas ces mots, diable, diable, où l'on peut dire Dieu, Dieu, et qu'elle craignait plus ces personnes qui ont tant de peur des démons, comme de certains confesseurs. Aussi Notre-Seigneur lui dit : *Que craignez-vous? Ne suis-je pas tout-puissant?* Ces paroles, s'écrie la sainte, sont capables de faire entreprendre de grands travaux. Et de vrai, ayant un si grand roi qui peut tout, quel sujet avons-nous de craindre? Le diable, selon le témoignage de saint Antoine, s'enfuit des esprits résolus ; ce qui est conforme à l'Ecriture qui dit : *Résistez au diable, et il s'enfuira de vous.* Le mépris que l'on en fait les arrête et diminue leurs forces.

Il est toujours bien certain qu'ils ne peuvent pas opérer dans le franc arbitre, qui demeure toujours libre, quoique, comme il a été dit, ils puissent quelquefois en empêcher l'usage. C'est pourquoi tous les magiciens et sorciers ne peuvent jamais, par leurs maléfices, nécessiter la volonté au péché. Il est vrai que les maléfices y donnent une pente extraordinaire et causent des tentations véhémentes ; ce qui fait que la plupart des hommes s'y laissent aller, parce qu'il y en a peu qui soient fidèles à la grâce dans la mortification de leurs passions, spécialement quand elles pressent fortement. Cependant il n'y a point de tentation, telle qu'elle puisse être, quand tous les diables ensemble et tous leurs suppôts auraient conspiré pour y faire succomber, dont l'on ne puisse triompher avec le secours de Notre-Seigneur. Le mal est que l'on n'a pas assez de recours aux moyens divins qu'il nous donne, aux sacrements, à la pénitence, aux jeûnes, à l'oraison et autres exercices de vertus, et que l'on ne veille pas assez à dompter ses inclinations. Combien de fois les magiciens ont-ils fait tous leurs efforts pour porter au consentement du péché certaines personnes, dont ils n'avaient jamais pu venir à bout! Nous en avons un illustre exemple en la personne de sainte Justine, martyre.

Or, entre tous les moyens les plus efficaces contre les assauts des démons, l'usage du sacrement de l'Eucharistie est le plus puissant remède. Les obsédés, dit le P. Surin, de la Compagnie de Jésus, dans le *Catéchisme spirituel*, sont aidés des reliques, et surtout de la très-sainte Eucharistie, qui est le renfort dans tous les maux surnaturels et même naturels. La rage que les diables marquent, quand les possédés communient, les tourments qu'ils leur font souffrir le jour de la sainte communion, sont de grands signes du mal qui leur en arrive et des grands biens que les âmes en reçoivent. L'expérience même fait voir que, pour empêcher ce divin remède, ils laissent en repos ceux qu'ils tourmentent durant quelque temps, quand ils se retirent de la sainte communion, tâchant de les tromper de la sorte par cette fausse douceur. C'est à quoi les directeurs doivent prendre garde, ne privant pas ces pauvres âmes de cette nourriture divine qui est Dieu même, et ayant recours à sa divine miséricorde pour leur soutien, allant en des lieux de dévotion pour elles, jeûnant, priant, faisant même pénitence pour les désordres que le démon leur fait faire, quoiqu'elles n'en soient pas coupables, s'humiliant devant Dieu pour la la superbe de ces esprits orgueilleux, et s'étudiant à ne leur donner aucune prise par l'imperfection et le péché.

Je finirai ce chapitre par une remarque que j'ai faite en des personnes possédées ou obsédées ; c'est qu'il est presque impossible de les faire communier, quand on les a laissées un long temps dans la privation de ce sacrement d'amour. Les démons se servent de cette privation pour se fortifier de telle manière qu'il est très-difficile d'en venir à bout.

## CHAPITRE VII.

### *Des peines surnaturelles.*

Toutes les peines qui viennent des hommes et des diables ne sont point comparables à celles que l'on reçoit immédiatement de Dieu. Il est facile de supporter toutes les contradictions des hommes et tous les combats de l'enfer, quand on est soutenu sensiblement, ou avec douceur, dans l'intérieur ; mais quand il plaît à Dieu de nous affliger lui-même, il n'y a rien de plus terrible. Job, l'homme du monde qui a souffert avec le plus de patience, s'écrie et conjure ses amis d'avoir pitié de lui, quand il est touché de la main de Dieu ; et notre débonnaire Sauveur témoigne à haute voix et publiquement sa douleur, dans le délaissement de son Père éternel. C'est pourquoi les âmes qui souffrent des peines surnaturelles sont dignes de compassion, et d'autant plus que souvent toutes les croix étant au dedans ne paraissent pas aux yeux des hommes, et que la plupart ne peuvent pas même les entendre. Il y en a au contraire d'autres, et j'en connais dont les croix extérieures sont grandes et font peur; et cependant elles souffrent très-peu, à raison de la douceur intérieure qui leur est donnée. Quand on souffre des créatures, l'on peut recevoir du soulagement du Créateur, et souvent on est soutenu sensiblement ; mais quand c'est lui-même qui nous afflige, où pourra-t-on prendre la consolation? Cette croix est épouvantable.

Je suis bien aise, dans ces matières, de ne point parler de moi-même. Voici ce que dit de ces peines le P. Simon du Bourg, religieux capucin : L'âme se sent toute plongée dans la nature corrompue, par le ressentiment vif de ses passions, de dégoût de Dieu, d'ennui dans les choses spirituelles. L'ange de Satan lui est donné, qui la tourmente de choses impures, d'infidélité, de blasphèmes, avec tant de violence que quelquefois il semble qu'elle les profère ; et

effectivement cela arrive à quelques personnes. Elle est dans la tristesse, dans les ténèbres, dans les scrupules. Elle croit qu'elle consent aux tentations, et qu'elle est perdue. Elle ne croit pas à ses confesseurs; et comme c'est Dieu qui la tient surnaturellement dans ces peines, elle n'en peut sortir, jusqu'à ce qu'il lui plaise. Il y a des directeurs qui la tourmentent, faute d'expérience; car, qui n'a pas été tenté, que sait-il? Ils ne veulent plus se mêler d'elle; ils la jugent faible d'esprit et mélancolique. Envie lui prend de quitter l'oraison, où elle ne trouve plus que peine.

La nature inférieure ainsi purifiée, il faut que l'esprit le soit par la soustraction de ces actes qu'il produisait en la première purgation; ce n'est pas assez que ces actes soient ôtés, si l'on connaît encore que l'on aime, que l'on ressent cet amour. Dieu ôte cette vue et ce sentiment. Il veut que nous ne nous voyions plus nous-mêmes, comme si nous n'étions pas. Il prive, non-seulement des actes reflexes, comme en la première purgation, mais de plusieurs actes directs, et ne lui laisse plus qu'une soumission à sa divine volonté; soumission qui n'est pas active, mais passive, qui n'est pas ressentie, mais démentie. Dans la première purgation, elle a quelquefois des actes ressentis, des résistances sensibles contre les tentations : dans cette seconde, elle résiste sans sentiment, elle opère virtuellement, sans connaissance ni satisfaction. Que si elle s'efforce de s'élever vers Dieu, elle sent un poids d'une pesanteur insupportable, qui tombe sur son entendement et sur sa volonté : il lui semble que tout ce qui s'est passé en elle, n'est que fiction et tromperie. C'est ainsi que la partie sensitive est purgée par tous ces divers travaux, comme aussi par maladie, perte de biens, et autres sortes de peines. C'est ainsi que la partie intellective l'est, comme aussi par les tentations contre la foi, de réprobation et de désespoir. C'est de la sorte que la volonté l'est, et par d'autres angoisses étrangères. Jusqu'ici sont les paroles de cet auteur.

Mais écoutons la grande maîtresse des voies intérieures, la séraphique Thérèse. Elle dit, au chap. 30 de sa *Vie*, que ce sont quelquefois les choses de rien qui nous inquiètent : que l'âme cherche du secours, et que Dieu permet qu'elle n'en trouve point; qu'on a les yeux bandés, que la foi est pour lors amortie, et toutes les autres vertus; que si l'âme veut s'appliquer à l'oraison, et se retirer en solitude, c'est augmenter sa croix; que c'est en vain qu'on cherche du remède dans la lecture; que sa peine paraît une parcelle des gênes de l'enfer; que la conversation est insupportable, parce qu'on a pour lors l'esprit dégoûté, et il semble qu'on aurait courage de manger tout le monde. Les confesseurs tourmentent. Il semble qu'on ôte le pouvoir de penser à aucune bonne chose, et le désir d'aucun acte de vertu. Il sert de peu de faire de bonnes œuvres extérieures. Elle dit, au chap. 36, qu'il ne lui venait en l'esprit que ce qui pouvait la contrarier. Au chapitre 1[er] de la 6[e] demeure du *Château intérieur*, elle ajoute qu'il semble à l'âme que jamais elle ne s'est souvenue de Dieu; qu'elle ne se fait pas entendre aux confesseurs, et qu'elle les trompe; et quoi qu'on lui dise, cela ne sert de rien. Le diable lui fait entendre qu'elle est réprouvée de Dieu; et il y a quantité de choses qui la combattent avec un saisissement intérieur si sensible et si intolérable, qu'elle ne sait à quoi les comparer, si ce n'est aux peines que l'on souffre dans l'enfer. Elle ne reçoit aucune consolation, ni de la lecture, ni des prières. Ce sont des angoisses qu'on ne peut nommer. Elle est en mauvaise humeur, la solitude lui est ennuyeuse, la conversation lui déplaît, toutes les créatures la tourmentent, comme elles tourmentent les damnés. Voilà comme parle cette grande sainte, dont la doctrine est une doctrine du ciel, comme l'a qualifiée l'Eglise; et elle assure en d'autres lieux, que le ciel et la terre n'avaient aucune consolation pour elle; et que l'âme ressent Dieu comme s'il lui était opposé, comme s'il la rejetait, la combattait, comme n'ayant plus d'accès auprès de lui.

Ajoutons encore ici les sentiments d'un auteur fort spirituel, qui, dans un livre qu'il a donné au public, parle de la sorte : Il semble à l'âme qu'elle est abandonnée de Dieu et délaissée au péché : elle ne sait si elle y consent ou non. Les directeurs la rebutent; on doute de son état, on la contredit. Quelquefois elle a encore quelque sentiment pour Dieu; d'autres fois, point du tout. Dieu quelquefois suspend les actes de la foi. Il semble à cette âme qu'elle se plaît dans l'aversion de Dieu; elle a horreur de ceux qui lui en parlent.

Dieu, dans certains états, lui retire ses peines, parce qu'elle se les approprie par une secrète approbation, et la met dans un état de bêtise. En d'autres, il la tient comme suspendue sur un gibet entre la vie et la mort, la lumière et les ténèbres; ou il la rebute, l'empêchant de rien faire pour lui, et permettant souvent ce qui semble contraire. Enfin Dieu laisse quelquefois en des âmes bien aimées l'effet du péché, quoiqu'il leur en ait ôté les habitudes et les inclinations. Il y a des âmes, dit encore le P. Surin, en son *Catéchisme spirituel*, qui se trouvent si avant dans la peine, dans l'expérience du mal, et même dans le sentiment des vices, sans pourtant y donner aucun consentement, qu'il leur semble qu'au dedans et au dehors les eaux les environnent.

On a vu une personne dans une innocence admirable, et d'une sainteté prodigieuse, qui portait la malignité, les sentiments et les effets du péché, à savoir de l'orgueil, de l'ambition, de l'avarice, de l'impureté et de la colère. Quand elle portait les sentiments de l'orgueil, elle était tout en fureur. Lorsqu'elle portait les sentiments de l'avarice, il lui semblait qu'elle eût voulu avoir les biens de tout le monde.

Quand elle avait les sentiments de l'impureté, son imagination était remplie de choses abominables. Elle portait ainsi les dispositions des pécheurs et la malédiction due au péché. La frayeur, la crainte, l'ennui et la tristesse qui sont les apparences du péché, la suivaient partout. Dieu avait commandé à toutes ses créatures de la traiter en rigueur. Elle se trouva, à ce qu'il lui semblait, dans un entier dénûment de toute espérance du salut pour l'avenir, ni de sortir jamais de l'état où elle était; dans un entier dégoût de toutes les choses qui s'étaient passées en elle, sans aucune correspondance, ni avec le ciel, ni avec la terre, ni avec le Créateur, ni avec les créatures; et la sainte Mère de Dieu lui fit connaître que c'était la mort qui était plantée en son cœur, qui y était vivante et répugnante, et qu'elle en avait pris une entière possession. Notre-Seigneur avait fermé la porte à toutes consolations humaines et divines, et l'avait ouverte à toutes désolations. Elle sentait la peine du désespoir, qui lui ôtait la foi et l'espérance, c'est-à-dire qu'elle n'en avait aucune connaissance; car les ténèbres sont si épaisses et si horribles que l'on ne sait où l'on est, et s'il y a une Eglise, une religion, une foi, un Dieu. On a comme un bandeau sur les yeux, et l'on souffre sans savoir le bien de la souffrance. Les trois vertus théologales sont comme mortes. La nature s'y rend sensible. L'esprit y paraît comme égaré, comme sans lumière et sans raison. La porte est fermée à tout ce que l'on peut dire pour faire goûter la bonté de cet état. Dieu passe dans le pur fond, et laisse le reste presqu'à l'abandon. C'est comme un vaisseau de terre rempli d'une précieuse liqueur; mais il ne la sent ni ne la goûte point. Cependant Notre-Seigneur fit connaître à cette âme que cet état était le plus grand don qu'il lui eût fait. C'est une chose remarquable qu'il la voulait tellement destituée de toute consolation, qu'il l'empêchait de penser à plusieurs choses divines qui pouvaient lui en donner. C'est cet état que le saint livre de l'*Imitation* appelle l'exil du cœur; car, après avoir enseigné que ce n'est pas grand chose d'être privé des consolations humaines, lorsqu'on jouit des divines, il ajoute que c'est une chose véritablement grande d'être privé de toute consolation divine et humaine, *et de porter l'exil du cœur*. O Dieu, que de mystères sont cachés quelquefois en deux ou trois paroles de ce livre divin, que l'on passe bien légèrement! Celles-ci nous font voir clairement cette vérité. Combien de personnes, même spirituelles, les lisent tous les jours sans les entendre! Oh! qu'il y en a peu qui sachent ce que c'est que l'exil du cœur! Un grand serviteur de Dieu, des plus éclairés de notre siècle, dont la mémoire est en bénédiction, je le nomme par honneur, feu M. de Bernières, trésorier de France de la ville de Caen, m'a avoué qu'il les avait lues bien des fois, sans y faire réflexion, jusqu'à ce que le feu P. Binet, de la compagnie de Jésus, lui en eût donné lieu par une explication admirable qu'il lui en fit. Hélas! Dieu seul est la véritable patrie, le véritable lieu du cœur: donc l'exil du cœur consiste à en être banni; ce qui paraît à l'âme qui en ressent les effets, quoique dans son fond jamais elle ne lui ait été plus unie. Ceux qui se sont étudiés dans la connaissance particulière des vies des saints, ne peuvent ignorer que plusieurs ont passé par ces épreuves terribles; et ceux qui ont une longue expérience de ce qui se passe dans l'intérieur des personnes qui marchent dans les voies de l'esprit n'en pourront aucunement.

## CHAPITRE VIII.

*Continuation du sujet précédent.*

Quand ma divine volonté conduit, disait Notre-Seigneur à une sainte âme, elle ne laisse rien d'humain. Dieu ôte tout, pour ne laisser rien de propre à l'âme, ni lumières, ni sentiments spirituels. Il abandonne l'imagination aux distractions et aux autres peines ci-dessus décrites. Il prive l'entendement de ses clartés, la volonté de tout goût et de tout amour sensible. Il dénue la mémoire de toutes les choses qui ne lui sont point nécessaires, tant de l'ordre naturel que du surnaturel. Il prive l'âme des actes réfléchis des vertus, ne concourant pas avec elle pour les lui laisser produire, quoiqu'il concoure puissamment pour les actes; et ainsi, ôtant les actes réfléchis et ne laissant pas la connaissance des actes directs, on ne s'aperçoit plus de ce qui se passe dans la partie suprême; on ne s'aperçoit nullement de la conformité que l'on a à la divine volonté, ni de la paix qui réside dans le centre, ni de la foi, de l'espérance et de la charité, que l'on possède dans un degré éminent: l'on ne voit que le trouble, que les irrésignations, que les peines que l'on sent, et qui sont bien connues. Conduite que Dieu, tout bon, tient sur les âmes, pour laisser leurs vertus dans leur pureté, et pour empêcher que l'amour-propre ne s'y glisse, qui se mêle presque partout par les réflexions que l'on y fait, et par une très-subtile et inconnue satisfaction que l'on y prend. Ensuite, comme c'est le propre du divin amour de changer de croix, il les augmente selon ses desseins et son infinie sagesse, y mettant la main lui-même, ce qui est épouvantable: aussi le Fils de Dieu, qui n'avait dit mot à tous les tourments de la terre et de l'enfer, crie dans le délaissement de son Père, qui vient être la cause immédiate de sa passion intérieure.

Si l'on demande pourquoi toutes ces croix, nous en avons dit plusieurs causes, et nous en parlerons encore. Il suffit de dire qu'un seul péché véniel mérite tous les fléaux temporels. Mais je demande pourquoi les peines du purgatoire. N'est-ce pas le même Dieu qui fait souffrir en ce monde et en l'autre? Ce sont aussi les mêmes âmes qui endurent. Au reste, ce glaive séparant l'âme et l'esprit, pénétrant jusqu'aux entrailles, et fondant

jusqu'à la moelle des os, ne sépare de l'être créé que pour être uni à l'incréé. On rapporte que Notre-Seigneur disait à une sainte personne : Quand j'ai baissé mon chef vers la terre en expirant, c'était pour montrer aux fidèles le lieu où j'ai souffert, et qu'il faut qu'ils y souffrent. Ceux qui s'approchent de ma douloureuse passion, mon divin amour les consume en eux-mêmes, les transforme en moi et les déifie. Voilà où aboutissent tous les anéantissements divins, qui consistent en ce que les personnes n'ont point d'action par elles-mêmes, n'agissant plus que par l'esprit de Jésus-Christ. Elles n'ont plus de désirs propres, d'affections, de craintes, d'espérances. On ne peut vivre ni mourir; on n'agit plus par soi-même, mais par le mouvement de la grâce. Vous m'avez promis, disait un jour une sainte âme à Notre-Seigneur, les plus belles choses du monde, et je n'en sens rien, je n'en vois rien, je n'en crois rien. C'est que vous êtes dans le néant, lui répondit cet aimable Sauveur. Mais quels anéantissements semblables à ceux de ce divin Maître? Ses peines et ignominies lui en font porter d'incomparables; son âme étant séparée de son corps, il n'était plus homme, et par suite Jésus; il est, durant quelques heures, au nombre des choses qui ne sont plus. Toutes les créatures ne sont anéanties, et même les plus saintes, qu'à l'égard de leurs opérations : en Jésus, l'anéantissement en va jusqu'à sa nature humaine, quoique toujours unie à la personne du Verbe. Mais, ô cieux! ô terre! quels anéantissements votre Souverain ne souffre-t-il pas dans le très-saint sacrement de l'autel! O créature qui n'es rien et qui veux toujours être quelque chose, soit dans la nature, soit dans la grâce, regarde ton Dieu, qui est seul grand et unique tout, toujours dans le néant en la divine Eucharistie, depuis plus de dix-huit cents ans, en tous les endroits de la terre, et qui y sera jusqu'à la fin du monde, pour satisfaire à la grandeur de son Père, offensée par tes superbes élévations. O Dieu! quelle voix crie à nos cœurs, non pas de la terre, non pas du ciel, mais du Dieu du ciel et de la terre : Il n'y a que Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul! A bas toute créature! quelle ne parte jamais du néant, qui est sa place. O aimables et infiniment aimables croix qui y conduisez, qui y faites persévérer! O détestables et infiniment dignes de toute exécration, plaisirs, honneurs, richesses, qui en détournez ou qui en retirez malheureusement!

Il est bien vrai qu'il faut souffrir beaucoup pour entrer dans cet heureux état du néant divin; et parce que tous les efforts que la créature peut faire avec la grâce commune ne sont pas capables d'y introduire, Dieu, tout bon, vient miséricordieusement au secours par ces peines qui sont extraordinaires, soit qu'elles le soient en elles-mêmes, soit qu'étant ordinaires, comme par exemple les maladies du corps, elles soient données d'une manière qui ne l'est pas. Oh! que les hommes savent peu les bontés de notre Dieu très-miséricordieux! L'on trouve sa conduite pleine de rigueur, lorsqu'elle est toute remplie de miséricorde ineffable. Les hommes pécheurs, malades de la grande maladie du péché, ou gâtés par les taches qui en restent, ne peuvent ni se guérir, ni se laver parfaitement avec des remèdes ordinaires. Que fait Dieu dans son excessive charité, cet unique médecin de nos âmes? Il y met lui-même sa divine main; et parce que le mal demande une application douloureuse des remèdes, nous crions et nous nous tourmentons, quand nous devrions baiser un million de fois amoureusement cette main divine, et fondre en actions de grâces de ce qu'elle s'applique à notre sanctification. Grâce très-particulière, qui demande des reconnaissances singulières; car Dieu, tout bon, ne fait pas la grâce de ces croix extraordinaires à un chacun : c'est une faveur réservée pour les meilleurs amis. Hélas donc! qu'avons-nous à nous plaindre, s'il nous traite comme ses favoris? Cependant, comme ces peines sont très-rudes à la nature, sainte Thérèse assure que si l'âme les savait avant que de les souffrir, elle aurait de la peine à s'y résoudre : tant il est vrai que nos lâchetés sont grandes et nos misères excessives.

Il faut ici remarquer un certain abus de plusieurs, qui pensent être dans ces états surnaturels de peine, et qui n'y sont pas. Voici quelques marques que l'on donne de l'état passif des peines : La première, si l'âme ne trouve et ne veut trouver aucun goût dans toutes les choses du monde, quoique tentée d'inclination pour elles; car c'est une marque qu'elle est unie à Dieu : autrement elle se laisserait aller à ses mouvements de nature. La seconde, si elle a soin de n'offenser point Dieu, si elle craint le péché, puisque, si elle n'aimait point Dieu, elle ne se soucierait pas de pécher. La sécheresse qu'elle porte pour lors est une aridité, et non pas une tiédeur. La troisième, si elle ne peut méditer comme elle faisait, mais se trouve arrêtée par une notice générale, et vue simple, sans distinguer rien en particulier. La quatrième, si les personnes expérimentées assurent que son état de peines est passif. Au reste, il y a autant de différence entre ces peines et les autres qu'entre le jour et la nuit.

Mais que faut-il faire dans ces états? Adorer la divine volonté en la manière qu'on le peut, s'y abandonnant sans aucune réserve, sans retour ni sans réflexion, pour tous les tourments qu'il lui plaira nous envoyer. Eviter un certain désir secret de sortir de ces peines, ce qui est opposé à un certain abandon; aussi bien cela ne sert qu'à les augmenter, puisqu'elles sont données pour ôter toute imperfection, et par conséquent ce désir, qui en est une grande. Lorsque la colère de Dieu se présente avec ses châtiments, il les faut recevoir avec joie, et à bras ouverts, et enfin tout ce qui arrivera de la part des hommes, des démons et furies de l'enfer. Si vous manquez à adorer un

seul des coups que la divine volonté a ordonnés, la colère de Dieu tombe sur vous, et augmente vos peines. C'est ce que disait aux démons une sainte âme, comme nous l'avons déjà remarqué.

Mais pour descendre plus dans le particulier de ce qu'on doit faire parmi ces peines purifiantes, nous rapporterons les avis qu'en donne le P. Simon de Bourg, religieux capucin. Dans la première purgation de la partie inférieure, dont il a été traité ci-dessus, l'on ne doit pas se dissiper dans les plaisirs des sens, sous prétexte de soulagement, quoiqu'il soit à propos de prendre quelque honnête récréation dans la vue de la volonté de Dieu. Il ne faut pas se contraindre à une fâcheuse introversion, cela ruinerait la tête, et rendrait inhabile à l'oraison. Il faut accepter ses peines amoureusement, quand même elles arriveraient pour nos fautes et péchés; s'estimer digne de tous nos maux, et de plus grands incomparablement que ceux que nous endurons, puisque nous méritons l'enfer. Voir la conduite de Dieu dans la permission qu'il donne au démon. Tenir pour certain que la voie de peine est la meilleure, la plus pure et la plus sûre. Se tenir heureux de la part que l'on a aux souffrances de notre Sauveur. Se tenir content dans la pointe de l'esprit. S'unir à l'opération divine dans les tourments qu'elle fait porter à la nature corrompue. Patienter l'oraison dans une vue simple de Dieu, quoique nullement ressentie, qui est une mort de nos actes et de nous-mêmes; opérant d'autant plus que nous croyons ne rien faire. Enfin acquiescer humblement aux sentiments du directeur expérimenté.

Dans la seconde purgation de l'esprit. Que l'âme ne s'efforce pas d'avoir la présence de Dieu sensible; cela ne servirait qu'à redoubler ses peines, et à la tirer de la contemplation où Dieu la met. Qu'elle s'abstienne de ses propres actes, se contentant de sa coopération à la divine opération au sommet de l'esprit, non pas ressentie, mais démentie. Qu'elle ne réfléchisse pas sur soi pour juger ce qui se passe en elle. La sainte mère de Chantal fit vœu au milieu de ses angoisses, de ne jamais réfléchir sur soi volontairement, pour apprendre ce qu'elle faisait. Ce vœu ne doit être imité que par l'avis d'un sage directeur, qui ne doit presque jamais le permettre dans ces états, mais il faut entrer dans la pratique par une généreuse résolution. Après tout, il faut vivre sans goûts et consolations, sans sentiments ni vue, sans amour connu, puisque Dieu ne le veut pas. Il nous fait vivre de la mort, disait le glorieux saint François de Sales. L'âme pour lors, comme une palme sacrée, s'élève d'autant plus qu'elle est chargée et abaissée. Un grand prélat parlant de ses souffrances intérieures, qu'il compare aux maux extérieurs, pour en rendre l'intelligence plus sensible : vous le dirai-je, dit-il à son ami ? si quelqu'un vous avait guéri de vos maux, vous le devriez faire appeler en jugement, afin qu'il eût à vous les rendre, tant ils sont utiles et avantageux.

Sainte Thérèse en savait bien les avantages, quand elle assurait, dans le livre du *Chemin de la perfection*, que l'âme gagne plus en recevant des peines de Dieu, qu'elle n'aurait fait en dix ans par son choix. L'état souffrant, disait une sainte personne, est le plus court chemin de la perfection, car il sépare plus, et par conséquent il unit davantage. Saint Pierre et saint André paraissant à cette personne lui déclarèrent que parmi tous ces états souffrants, ce qu'il y avait de plus excellent, était la privation de toute consolation intérieure; et Notre-Seigneur voulant lui enseigner qu'il suffit que l'intime de l'âme soit vu de Dieu, que les sens et même la partie inférieure raisonnable ne connaissent pas, et que quelquefois les âmes les plus saintes paraissent aux yeux des hommes comme les autres personnes, sans qu'ils remarquent la grande différence de leur intérieur; il se servit de l'exemple d'une hostie consacrée, qui étant mise en quelque lieu avec d'autres qui ne le sont pas, aucun ne la peut discerner que celui qui l'a consacrée.

—

### ORAISON A NOTRE-DAME DES MARTYRS.

O sainte Dame, c'est à bon droit que votre auguste et précieux nom de Marie, entre plusieurs significations admirables qu'il porte, veut dire une mer ou un assemblage de toutes les eaux; car il est vrai que votre douleur est grande comme une mer; et comme la mer, dans son étendue prodigieuse, reçoit en son sein tous les fleuves et ruisseaux, selon le témoignage de l'Ecriture; de même la grandeur de votre cœur immense renferme éminemment toutes les croix des martyrs. C'est donc avec justice que l'Eglise vous honore comme leur digne reine, et c'est dans l'union de ces sentiments que celui qui est le dernier et le plus indigne de ses enfants se prosterne devant le trône de vos grandeurs, pour vous présenter ses hommages en qualité de votre esclave, vous appelant à son aide comme la dame et la reine des martyrs. O ma bonne maîtresse, rendez-moi digne de mêler mes larmes avec les vôtres, et de vous tenir compagnie, me tenant debout et ferme au pied de la croix avec vous. Ainsi soit-il.

# LIVRE QUATRIÈME.

## CHAPITRE PREMIER.

*Des causes des croix.*

Comme nous en avons déjà parlé en plusieurs endroits de ce petit ouvrage, et spécialement au chap. 5 du liv. I, où plusieurs raisons, que nous avons rapportées pour faire voir les avantages des croix, peuvent en même temps en faire connaître les causes, il suffit de dire ici qu'elles sont données, ou pour nous châtier et satisfaire à la divine justice, ou pour nous purifier, ou pour nous sanctifier : et en toutes ces manières, le divin amour s'en mêle, l'amour de Dieu sur sa chère créature y est très-grand, et plus grand que l'on ne peut jamais penser. Oh ! quel aveuglement de ne l'y pas voir! quelle dureté de n'en être pas fortement touché ! quelle ingratitude de n'en point avoir de reconnaissance ! quelle infidélité de n'en point faire un usage chrétien !

L'on souffre pour ses péchés; et n'est-il pas bien juste? Qui saurait ce que c'est que la maladie du péché n'en serait pas étonné. C'est pour le péché les peines de l'enfer à jamais, à tout jamais, sans aucune fin, pour toujours, pour l'éternité. C'est pour le péché les feux et les flammes du purgatoire. C'est par le péché que la mort a eu son entrée dans le monde, et toutes les misères que nous y voyons. Sans le péché, il n'y aurait eu ni mort, ni maladie, ni souffrances. C'est ce monstre qui est la cause de tous nos maux. Hélas ! Dieu de soi n'est que bonté, et n'aurait pas rendu sa créature misérable. Mais quelle miséricorde de nous donner des châtiments dans ce monde, puisque, si nous en faisons un bon usage, ils nous délivreront des tourments dans l'autre vie ! Il faut ici remarquer qu'il y a des personnes d'une éminente sainteté, que Dieu destine pour être des victimes à sa justice, leur faisant de grandes et épouvantables souffrances, et s'en servant pour absoudre et délivrer grand nombre de pécheurs de leurs vices et crimes. Nous en avons un illustre exemple en la très-dévote sœur Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse carmélite de Beaune, qui a porté d'extrêmes peines pour les péchés de plusieurs, tantôt souffrant pour les superbes, quelquefois pour les avares, d'autres fois pour les jureurs, et ainsi devant des victimes à la justice de Dieu pour un grand nombre de criminels. Mais nous avons de plus l'exemple du Saint des saints, et de la sainteté même qui a porté tous les péchés du monde, en étant chargé pour satisfaire à la justice de son Père. O mon âme, arrêtons-nous ici. Regarde ce qui doit arriver aux pécheurs, et par conséquent à nous, si la justice de Dieu traite avec tant de rigueur les innocents, si le Père éternel n'épargne pas son propre Fils.

L'on souffre pour être lavé et purifié du péché, des taches et des méchants effets qu'il laisse dans nos âmes. Pour ce sujet, nous avons dit qu'il y a deux sortes de purgations, l'une active, l'autre passive. La malignité de la nature corrompue est si extrême qu'elle ne peut être séparée du mal qu'à force de tourments. Si nos corps ont besoin de tant de remèdes qui font peine, et dont il y en a quelques-uns qui sont très-douloureux, comme ceux qui sont nécessaires, par exemple, pour être guéri de la pierre, nos esprits ont besoin de souffrances bien plus grandes, pour être délivrés de leurs maux spirituels qui surpassent incomparablement tous les autres maux qui sont au monde. C'est pourquoi Dieu tout bon y met sa divine main par les peines surnaturelles qu'il donne, comme il a été dit ci-devant. C'est pour cela qu'il ôte les consolations, qui, pour avoir trop de commerce avec le corps, jettent dans l'entendement je ne sais quel nuage, qui empêche, avec l'amour-propre qui s'y glisse, qu'on ne découvre ses imperfections. C'est pour cela que l'esprit est crucifié par des croix terribles, qui lui sont nécessaires pour être purgé de ses fautes, et particulièrement de quelques défauts très-cachés, dont il ne s'aperçoit pas. Je vois, disait sainte Catherine de Gênes, ô mon Dieu ! que je vous ai dérobé secrètement de ce qui vous appartient, et que je me suis délectée en plusieurs grâces spirituelles; et l'histoire de sa vie rapporte que, durant dix ans, elle fut purifiée par un amour occulte qu'elle ignorait, et qui tous les jours, de plus en plus, lui devenait caché, de tout le larcin qui avait été fait subtilement à cet amour ; et que de cette sorte la pénitence en fut faite en secret, sans que la cause en fût connue.

L'on souffre pour la sanctification de l'âme, qui dit deux choses : la première, un détachement ou une séparation de tout ce qui est impur, inférieur, bas et ravalé; la seconde, une union intime avec Dieu. Or, à proportion que la sainteté de Dieu est communiquée à la créature, elle produit une plus grande ou moindre union par la privation générale de tout ce qui est incompatible avec sa pureté, ce qui n'arrive point sans de très-grandes souffrances ; car quel moyen d'être divisé et séparé de soi-même sans souffrir beaucoup? C'est pourquoi les grands desseins de Dieu sur les personnes qu'il destine à une éminente sainteté, sont suivis de pesantes croix. Oh! quelle consolation pour vous, qui souffrez, si vous connaissez votre bonheur !

Enfin l'on souffre, parce que l'on est Chrétien et membre de Jésus-Christ, le chef ado-

rable de tout son corps mystique : la raison est que, lorsque le chef, le cœur ou les autres parties principales d'un corps sont dans la douleur, tout le reste des membres est dans la peine. Pour être donc véritablement membre de Jésus crucifié, il faut être attaché en croix avec lui. C'est ce que dit le grand Apôtre, quand il enseigne que ceux qui sont à Jésus-Christ sont des crucifiés.

## CHAPITRE II

*Pourquoi Dieu souvent ne nous exauce pas quand nous le prions qu'il nous délivre de nos souffrances.*

Dieu tout bon souvent n'écoute pas les prières que nous lui faisons d'être délivrés de nos croix, pour les causes qui ont été rapportées; mais, au-dessus de toutes ces raisons et de toutes celles que les hommes, et même les anges pourraient dire, il y en a une qui porte la dernière conviction, et à laquelle on ne peut résister; c'est que Dieu est la raison même et la souveraine raison; et il lui est impossible de ne pas agir raisonnablement. Quand donc il nous envoie des croix, elles sont raisonnables, et il n'en arrive aucune sans sa divine conduite, l'Ecriture nous assurant (*Amos* III, 6) qu'il n'y a point de mal dans la cité, que le Seigneur n'ait fait; et nous apprenant (*Matth.* v, 36) qu'une feuille ne tombe pas des arbres, ni le moindre cheveu de nos têtes, sans sa sainte et sage providence. Nous pouvons ensuite bien dire souvent que nous ne savons pas les raisons de nos croix, mais jamais qu'il n'y en a point, y en ayant toujours de très-grandes que nous devons adorer et aimer sans les connaître.

D'autre part, si nos croix sont justes, elles nous sont toujours utiles et glorieuses. C'est ce qui est infiniment consolant. Elles sont justes, puisque, comme nous venons de le dire, Dieu nécessairement agit toujours avec justice et avec raison, et il ne peut pas faire autrement; mais elles sont toujours pour notre plus grand bien; parce que ce même Dieu, il n'y en a pas d'autre que lui, est véritablement notre Père, et le meilleur de tous les pères, en la présence duquel tous les autres pères, quelque amour qu'ils puissent avoir pour leurs enfants, ne méritent pas d'en avoir le nom ; et c'est un Père tout puissant et tout sage. Or, en cette qualité, nous ne pouvons douter qu'il ne cherche en toutes choses le bien de ses enfants, et qu'il ne leur donne toujours ce qui leur est le plus utile, rien ne l'en pouvant empêcher. Après tout, si ces biens que notre Père, qui est aux cieux, nous donne, sont accompagnés de beaucoup de peines, il le fait parce qu'il nous est nécessaire et avantageux d'être traités en cette manière. Voyez-vous ce père de la terre qui fait saigner son enfant dans une extrémité de maladie; il lui est bien sensible de voir pleurer ce pauvre enfant, qui, n'étant pas en âge de comprendre le besoin qu'il a de cette saignée, crie et fait bien du bruit quand on lui bande et serre son petit bras. Hélas ! ses cris percent le cœur de ce pauvre père. Cependant il demeure ferme à lui faire donner ce remède douloureux. Si, touché des cris de son enfant, il entrait dans ses inclinations, et le laissait mourir, ne diriez-vous pas, vous qui lisez ceci, que ce serait une cruauté à ce père en cette occasion, de se rendre aux larmes de son enfant? Cependant cet enfant jette de hauts cris, s'impatiente et se tourmente grandement; c'est qu'il n'est attentif qu'à un peu de peine qu'il ressent, et qui se passe bientôt, et qu'il n'en voit pas les heureuses suites. Voilà à peu près comme nous faisons dans nos croix, qui nous sont des remèdes un peu fâcheux, mais qui ne durent guère, la vie n'étant qu'un moment, comparée à l'éternité; et nous ne voyons pas un poids immense d'une gloire infinie qu'elles opèrent en nous.

Adorons, mon âme, la croix de notre divin Sauveur, qui n'a pas été exaucé du Père éternel, l'ayant prié deux ou trois fois qu'il éloignât de lui, s'il était possible, le calice de sa passion. Hélas ! il le voyait très-bien lorsqu'il était attaché à une croix ; il savait bien qu'il était son Fils, et son Fils très-innocent; il connaissait très-bien ses maux ; il l'aimait plus qu'on ne peut dire, et néanmoins il ne l'a pas voulu délivrer, le laissant dans un abandon épouvantable. On rapporte de la sainte mère de Chantal que, priant un jour pour ses peines, Notre-Seigneur lui dit : L'homme de douleur n'a pas été exaucé; ne pensez donc pas l'être. Je vois bien tes croix, disait un jour le même Sauveur à l'un de ses plus grands serviteurs, le P. Balthazar d'Alvarez; je t'aime mieux que tu ne t'aimes toi-même ; il est en mon pouvoir de te délivrer de tes croix si je le veux, et cependant je ne le fais pas. C'en était bien assez à ce grand homme. Il est facile à une âme moins éclairée que la sienne d'en tirer la conséquence; mais qu'il est juste que nous en tirions de semblables dans nos souffrances ! O mon Dieu, qu'elles sont douces et consolantes ! Quel repos, quelle paix ne donnent-elles pas à l'esprit, si l'on veut en faire un bon usage !

## CHAPITRE III.

*Des ennemis de la croix, et des ruses dont l'amour-propre et la prudence de la chair se servent pour se tirer de ses voies.*

Le grand Apôtre nous enseigne (*Philip.* III, 18) qu'il y a plusieurs ennemis de la croix, et il en parlait souvent, comme il assure, parce qu'il croyait qu'il était nécessaire de les reconnaître pour s'en donner de garde et les éviter. Mais ce qui est grandement considérable, c'est qu'il n'en peut parler qu'en pleurant, ce qu'à peine pourra-t-on remarquer dans tous les sujets dont il traite dans le reste de ses épîtres, qui sont toutes comme autant de miracles. Disons ici qu'il n'y a point à s'étonner sur les larmes de l'homme apostolique. Ce qui nous doit surprendre, c'est de voir qu'il y ait des Chré-

tiens qui ne soient pas dans ses sentiments, et qui demeurent insensibles où il faudrait répandre des torrents de larmes. Si la croix doit être l'exercice journalier des Chrétiens, comme le déclare notre Maître dans l'Evangile; si elle est l'unique espérance des fidèles, comme le chante l'Eglise; si, dans la croix qu'il nous faut glorifier (remarquez ces mots : qu'il faut glorifier, et que l'Eglise ne dit pas qu'il est à propos ou utile, mais qu'il le faut) : si la croix doit être toute notre philosophie et notre théologie, toute notre connaissance et notre amour, n'est-ce pas un mal effroyable que de s'y opposer? Et quel moyen de s'empêcher de pleurer, quand on pense qu'elle trouve des ennemis parmi ceux qui font profession de la suivre et de l'honorer? Quel moyen de n'en pas parler souvent pour les découvrir? Car il y en a plusieurs de cachés et de couverts, qui sont d'autant plus dangereux qu'ils sont moins aperçus.

Les mondains, les sages du siècle, les superbes et suffisants, les grands esprits qui s'en font accroire, les gens délicats, qui aiment leurs aises, qui travaillent à donner de la satisfaction à leur esprit et à leur corps, les gens curieux d'honneur et avides de gloire, qui mettent leur joie dans l'applaudissement des hommes, qui désirent d'en être estimés et aimés, qui craignent les créatures, leurs contradictions et leurs rebuts, gens amateurs d'eux-mêmes; ce sont autant de gens qui sont opposés à l'esprit de la croix, qui leur est un mystère caché qu'ils n'entendent et ne peuvent entendre, le seul esprit de mort rendant l'âme disposée à l'intelligence de ce secret.

Il y a d'autres ennemis de la croix qui sont des politiques et qui, plus philosophes que disciples d'un Dieu-Homme crucifié, tâchent d'accommoder la doctrine de l'Evangile avec la sagesse de ce monde et la prudence de la chair; qui veulent bien, à ce qu'ils disent, que Dieu soit servi, mais qui veulent en même temps, sans le dire, que la nature le soit, et que l'amour-propre trouve son compte et sa propre satisfaction. Ils désirent de plaire à Dieu et de plaire au monde, contre ce que dit l'Ecriture, que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu. Or, il y a plusieurs de ces gens-là parmi les personnes qui font profession de dévotion. Il y en a plusieurs parmi les prédicateurs, directeurs et confesseurs, qui sont chargés de conduire les âmes dans les voies du service de Dieu, d'où il arrive deux grands maux : le premier, que quantité de personnes n'avancent point dans la voie spirituelle, quantité de communautés demeurent dans une manière de vie molle et lâche, dans l'ignorance et le défaut d'amour de la perfection évangélique; le second, que Dieu est privé d'une haute gloire; l'Eglise, les diocèses, les communautés, de biens immenses et inestimables, dont ils seraient remplis si l'on s'attachait uniquement à Dieu seul, si l'on avait lui seul en vue, foulant aux pieds tous les respects humains, toutes les raisons de la chair et du sang, toute l'estime et l'amitié des créatures, ne se souciant que de Dieu et allant à lui sérieusement par les saintes voies de la croix, dont nous parlons en tout ce petit ouvrage. Mais ces ennemis couverts de la croix non-seulement sont bien éloignés de la pratique de ces maximes, mais de plus ils ont de la peine à souffrir les personnes véritablement crucifiées au monde; ils s'opposent secrètement à leur conduite; ils détournent les âmes de la prendre; ils les rendent suspectes; ils soutiennent le parti du monde qui leur déclare hautement la guerre, leur suscitant d'horribles persécutions, en faisant courir mille bruits à leur désavantage, et n'oubliant rien pour les rendre inutiles.

Cependant, ces ennemis cachés de la croix ne manquent pas de prétextes spécieux, qu'ils colorent de la gloire du Seigneur. Ils soutiennent qu'il faut avoir soin de son honneur; qu'il se faut acquérir une réputation glorieuse; que la naissance, les richesses, les honneurs rendent plus considérable ce que l'on dit et ce que l'on fait; que l'estime est nécessaire pour introduire dans les esprits ce que l'on y veut insinuer; qu'il faut gagner l'amitié des gens, et particulièrement être bien auprès des grands si l'on veut réussir; qu'il est à propos de se faire des amis pour en être soutenu; qu'il faut mener une vie qui ait de l'éclat dans le monde et qui donne de la réputation; que le mépris, les contradictions, la pauvreté, sont de grands obstacles qui empêchent le bien; qu'il faut prendre garde à ne point faire du bruit, laissant les gens bonnement comme ils sont; que ces desseins de rétablissement de la discipline ecclésiastique dans les diocèses, ou de réforme dans les communautés, troublent la paix; et s'il arrive que Dieu se serve d'une personne pour l'établissement de la discipline parmi les ecclésiastiques, de l'observance régulière parmi les personnes religieuses, de la véritable dévotion parmi les fidèles qui vivent dans le siècle, le diable et les hommes s'y opposent par leurs contradictions; et que cela fasse du bruit, aussitôt on dit que, pour le bien de la paix, il faut que cette personne se désiste; et ces politiques travailleront de tout leur mieux à faire manquer, au moins autant qu'il est en eux, les plus grands desseins de Dieu. Il est vrai que souvent ils ne savent pas ce qu'ils font; mais leur aveuglement tenant de leur immortification et de leur vie peu crucifiée, ou de l'attache à leurs sentiments, ils ne sont pas excusables devant Dieu, à qui ils rendront quelque jour un compte bien terrible des oppositions dont ils ont été cause, ou qu'ils ont apportées à l'établissement de ses divins intérêts.

En vérité, il est bien difficile de ne pas pleurer avec l'Apôtre, lorsqu'on pense à ces ennemis de la croix de Jésus-Christ, particulièrement quand on considère que ces sages de la terre, c'est comme en parle l'Apôtre, ne doivent pas ignorer la conduite

de Dieu. Il faut de l'honneur et de l'estime, disent-ils, c'est ce dont un Dieu-Homme se prive. Il faut des créatures, il en est délaissé; son plus fidèle ami le renie avec jurement; un de ses disciples le trahit; les autres s'enfuient, on n'oserait pas dire qu'on le connaît, on demeure caché. Il faut faire de beaux sermons qui plaisent; ceux qu'il fait sont la simplicité même. L'amitié des peuples est nécessaire, ils crient qu'il soit crucifié. On doit être considéré, il passe pour fou à la cour. Une réputation glorieuse fait beaucoup, on lui préfère un larron, il sert de jouet à toute la populace, de moquerie à tous les soldats d'Hérode; et il est dans une telle abjection, qu'il dit de lui-même qu'il est plutôt un ver de terre qu'un homme. Il est condamné, comme un criminel, dans tous les tribunaux, par les prêtres et les docteurs, par un roi, et par un gouverneur de province. On a besoin de bien, et il est si pauvre qu'il n'a pas où reposer sa tête. Cependant, voilà la conduite d'un Dieu : sans doute qu'elle doit l'emporter sur celle que des Chrétiens peu éclairés pourraient prétendre, quoiqu'elle soit un scandale aux Juifs, et une folie aux gentils.

Or, si Dieu s'est servi de ces moyens pour l'établissement de ses divins intérêts, ses disciples pourront-ils bien s'imaginer devoir prendre d'autres voies, comme s'ils avaient plus de sagesse en leur conduite? Mais à quoi pensons-nous? Que l'on regarde tout ce qui s'est passé depuis la publication de l'Evangile, et l'on verra clairement que l'esprit de Dieu, qui est toujours le même, n'a fait réussir ses plus grands desseins que par les croix. Qu'on lise toutes les Vies des saints, et l'on verra s'il s'est servi d'autres moyens pour les élever à l'éminente perfection où ils sont arrivés. L'Evangile s'est-il établi par d'autres voies dans tous les lieux où il a été prêché, ou la discipline ecclésiastique dans les diocèses, ou les réformes dans les ordres réguliers? Nous en avons apporté quantité d'exemples très-touchants dans notre livre *Du saint esclavage de l'admirable Mère de Dieu*. Enfin, l'Apôtre dit aux Thessaloniciens (*Epist. I*, c. I, v. 2) : *Vous savez, mes frères, que notre entrée n'a pas été inutile parmi vous, mais que nous avons auparavant beaucoup souffert, et qu'on nous a chargé d'opprobres et d'injures.* N'admirez-vous point, dit saint Grégoire le Grand, que l'Apôtre parle comme s'il eût cru que son entrée eût été inutile, si elle n'eût été accompagnée d'afflictions et d'outrages? Le P. Balthazar Alvarez était bien de ce sentiment, lorsqu'écrivant à sainte Thérèse, il lui dit : J'éloigne de ma pensée que votre révérence se puisse glorifier en d'autres choses que dans les croix. Vos angoisses ne m'ont point étonné; car je sais en quelle liberté vivent au milieu d'elles ceux qui aiment Dieu; et j'ai eu de meilleurs succès ès affaires de votre révérence par ces moyens, que par ceux que l'on espère être plus favorables.

## CHAPITRE IV.

### *Nous devons avoir une haute estime de la croix, et nous en tenir indignes.*

Il faudrait savoir ce que c'est que le paradis, ce que c'est qu'une éternité de gloire, en un mot, ce que c'est que Dieu même, pour prendre une juste estime de la croix, puisqu'en nous séparant de la terre, en nous détachant des créatures, en nous faisant renoncer à nous-mêmes, elle nous introduit avantageusement dans l'éternité glorieuse et nous met dans la jouissance d'un Dieu. Après cela nous avons beau faire, jamais nous ne pouvons estimer nos croix autant qu'elles méritent. Sainte Thérèse assure, dans le livre *Du chemin de la perfection*, que les contemplatifs estiment les travaux comme les autres l'or et les pierreries. Il est certain qu'une âme véritablement éclairée fera plus d'état d'une bonne croix que de toutes les richesses de la terre, d'un bon affront que de tous les honneurs du monde. Elle donnerait tout ce qu'il y a de plus précieux sur la terre, toutes les couronnes, si elle les avait, pour les plus honteuses humiliations. Les ignominies et les confusions lui sont plus chères que tous les applaudissements des hommes : elle aimerait mieux être chargée d'opprobres, et qu'on lui jetât de la boue partout où elle passe, que de se voir caressée et dans une estime glorieuse. J'ai dit autre part qu'une personne d'une éminente piété, pénétrée de ses vues, protestait qu'elle aurait de la peine à se défendre de l'amour-propre si on la prenait pour la faire mourir sur une potence en Grève. Voilà un étrange goût, diront les sages de la terre, les philosophes; mais il est vrai que ç'a été le grand goût d'un Dieu-Homme, qui n'a vécu que pour mourir sur un gibet.

Plusieurs saints, remplis de ces véritables lumières, ont fait de grandes pénitences et de longs voyages en des lieux saints, pour obtenir de Dieu tout bon la grâce de souffrir. Notre-Seigneur a révélé que les plus grandes croix étaient des dons qu'il n'accordait qu'à la faveur de sa très-sainte Mère. Ce sont des faveurs spéciales réservées à ses favoris, qui y ont plus ou moins de part, selon qu'ils en sont plus ou moins aimés. A-t-on jamais vu de sujet sur lequel la grâce de Dieu se soit épanchée avec plus de libéralité que sur Jésus-Christ? Mais, en même temps, y en a-t-il jamais eu sur lequel la justice de Dieu se soit exercée avec tant de rigueur? Jamais de gloire semblable à la sienne, jamais de croix qui soient égales. Après Jésus, jamais personne plus aimée de Dieu que la très-sainte Vierge, et jamais personne plus dans la souffrance.

Cela étant, il est tout clair que nous sommes indignes de l'honneur des souffrances. Nos péchés, disait le P. de Condren, de sainte mémoire, méritaient bien plutôt que nous eussions part aux honneurs du siècle, à ses plaisirs et à ses richesses, et, dans cette vue, il s'écriait qu'il était grandement étonné de

n'être pas du nombre de ces gens qui sont glorieux selon le monde, et, de vrai, souvent c'est le partage des réprouvés. Voyez-vous, disait encore ce saint personnage, le Grand Turc est l'un des plus grands ennemis de Jésus-Christ, et c'est le Seigneur qui a le plus de biens, de plaisirs et d'honneurs. Les pauvres, disait la bienheureuse Angèle de Foligny, les abjects, les humiliés, ce sont les favoris de Jésus - Christ, qui ont l'honneur d'être assis à sa table et de manger avec lui, étant nourris des mêmes mets; car le Fils de Dieu a été nourri d'opprobres et de pauvreté. Le saint homme, le P. Jean de la Croix, le savait bien, lorsque cet adorable Sauveur, lui mettant à son choix de lui demander ce qu'il voulait pour récompense des grands travaux qu'il avait soufferts pour sa gloire : Seigneur, répondit cet homme admirable, je vous demande seulement de souffrir, et d'être méprisé pour vous. L'âme, dit sainte Thérèse dans la 6e demeure du *Château intérieur*, connaît, avec toutes sortes de vérités, qu'elle ne mérite pas de souffrir pour un Dieu un petit travail, combien plus d'en endurer un plus grand. Que les personnes de croix prennent donc bien garde à ces vérités, surtout pour ne pas s'en faire accroire, pour ne pas prendre mal à propos une certaine confiance de nature dans leurs états, une complaisance secrète, une estime subtile.

O mon âme! le reste de nos jours, n'ayons donc plus que des respects extrêmes pour les voies crucifiantes, voies pénibles à la nature, humiliantes devant les hommes, très-saintes dans l'ordre de la grâce, et toutes glorieuses aux yeux de Dieu, de ses anges. Déclarons-nous, une bonne fois, avec notre souverain Maître ; estimons bienheureux, avec lui, ceux que l'on maudit, dont l'on dit toute sorte de mal, qui sont haïs, chassés, rebutés, qui sont dans les pleurs et les larmes ; estimons, avec le Saint - Esprit notre Dieu , qu'il vaut bien mieux aller dans une maison de pleurs que de joie. Que toutes les personnes, les lieux, les maisons, qui seront marqués au signe de la croix, soient pour nous des choses vénérables. L'on respecte avec sujet les images de la croix, qui ne sont que de bois ou de papier ; à plus forte raison vénérons les images vivantes, comme sont tous les Chrétiens affligés. Si jamais nous entrons dans les maisons malheureuses selon le monde, où nous ne trouvions que des familles misérables, où nous n'entendions que gémissements et soupirs, où nous ne voyions que pauvreté et misères, arrêtons-nous par respect : souvenons-nous que ce sont là les Louvres et les palais de Dieu. Et ne savons-nous pas que les hôpitaux, lieux de maladies et de douleur, ont le privilége d'être appelés les hôtels de Dieu , privilége qui, dans l'usage, leur est tout singulier ? Oh! quel bonheur! Si nous rencontrions quelque personne qui fût le rebut du monde, qui ne sût, pour ainsi dire, où donner de la tête, qui fût délaissée et contredite des bons aussi bien que des méchants, abandonnée de ses proches et de ses meilleurs amis, qui servît de fable et de jouet dans les compagnies, et qui fût réduite dans l'extrémité de toutes choses par la privation des biens, de l'honneur, et de tout ce qui peut contenter les sens; oui, mon âme, par honneur à un état si saint, nous devrions baiser la terre par où elle passe ; car enfin la croix, partout où elle paraît, mérite une vénération toute singulière. Si nous considérons notre divin exemplaire, l'adorable Jésus, nous verrons qu'il va au-devant de ses bourreaux, et qu'il les prévient de civilité : c'est parce qu'ils venaient le prendre pour le mener à la croix. Recevons donc, avec de profonds respects, toutes les croix qui nous arrivent, allons même quelquefois au devant par civilité ; honorons-les en nous dans toutes les personnes, dans tous les lieux où elles se font remarquer. Oui, l'on devrait descendre de cheval, par honneur, quand on passe devant les maisons affligées, avoir la tête découverte, et tout l'intérieur dans le recueillement.

Il faut pourtant dire que, parmi même les personnes de piété, il en est bien peu qui soient fidèles à l'honneur qui est dû aux croix. Hélas! on ne veut ni de la croix ni des personnes qui la portent; on cherche une dévotion caressée, applaudie, qui soit approuvée, estimée ; les personnes dirigées courent après les directeurs qui sont dans l'éclat; l'on court après les prédicateurs qui ont la vogue, sans beaucoup considérer les effets qui en arrivent pour l'intérêt de Dieu; quelques dames du monde suffisent pour les mettre en crédit ; l'on est bien aise d'avoir sous sa direction des âmes qui font du bruit par l'estime que l'on en a ; l'on est ravi d'avoir le beau monde à son sermon ; l'on dira : il y avait tant de carrosses qui remplissaient les rues! O mon Dieu , quelle pitié! La nature se trouve partout! Quand on s'est moqué du monde et de ses conversations, elle veut avoir son compte parmi la troupe de gens de dévotion, dont on veut être aimé, et dont on est bien aise d'avoir l'estime. L'expérience fait voir que, partout, l'on se porte soi-même.

Mais les gens de croix ne plaisent pas. Il est vrai que l'on trouve encore quelques personnes qui les considèrent, les assistent et les soutiennent pendant qu'ils sont soutenus par quelques autres créatures. La contradiction des méchants ne fait pas un grand effet contre eux, tant qu'ils sont dans l'approbation des bons. L'opposition de quelques gens de dévotion n'empêche pas qu'on les considère, pourvu qu'il y en ait d'autres qui les estiment. Mais lorsque chacun se retire, et les bons et les méchants, l'on se retire avec les autres : tant il est vrai qu'il y en a peu qui ne regardent que Dieu seul : oui, Dieu seul, mais c'est dans la bouche : dans la pratique l'on veut la créature avec lui. L'on rougirait de demeurer avec un Dieu seul, l'on aurait honte, l'on serait dans la confusion de se déclarer pour une personne de croix, que tout le monde humilie. Aussi cette grâce est très-rare, et on la remarque peu dans ceux mêmes qui d'ailleurs

sont bien avancés dans les voies de Dieu. Cette grâce suppose un parfait désintéressement, un dégagement entier; car souvent les amis des crucifiés sont mis en croix, et ont part à leurs souffrances. Elle demande une grandeur de courage, de la générosité chrétienne, n'y ayant rien de plus généreux que l'esprit chrétien. C'est pourquoi c'est une erreur insupportable, de vouloir couvrir la timidité et la lâcheté de son naturel sous de faux prétextes de vertu; puisque la vertu n'est jamais lâche, quand elle est véritable.

L'histoire ecclésiastique est remplie d'exemples merveilleux, qui font assez voir la générosité invincible de l'esprit chrétien : mais il faut avouer qu'elle a éclaté d'une manière admirable en quelques amis de saint Jean Chrysostome, pour la défense de sa cause. Le lecteur Eutrope en perdit la vie, et il est reconnu par l'Eglise comme martyr. Quantité de dames, dans la faiblesse de leur sexe, aimèrent mieux perdre leurs biens, souffrir un fâcheux exil, et se voir chargées d'injures et d'opprobres, que de quitter la défense de leur saint directeur.

Le grand Apôtre fait une estime si particulière de la générosité chrétienne que dans l'*Epître aux Romains* (c. XVI) il fait une mention honorable des personnes qui ont tenu bon pour lui et qui l'ont assisté; il les recommande, il veut qu'on les salue de sa part en particulier. Il en marque les noms, afin que non-seulement elles soient connues des fidèles de son temps, mais encore des Chrétiens de tous les siècles, jusqu'à la consommation du monde. Il parle de quelques-uns qui avaient même exposé leur vie pour sa personne; et il déclare qu'ils méritent, non-seulement sa reconnaissance, mais celle de toutes les Eglises. Il assure que toutes les Eglises des nations les en remercient, et leur en rendent grâces. Dans la *II^e Epître à Timothée*, il prie le Seigneur de faire miséricorde à la maison d'Onésiphore, parce qu'il n'a pas eu honte de ses chaînes, et qu'étant venu à Rome il l'a cherché avec soin; ce qui touche tellement ce grand cœur qu'il réitère plusieurs fois la prière qu'il fait au Seigneur, de lui faire miséricorde, la demandant pour sa personne, pour sa maison, pour toute sa famille. Mais n'enseigne-t-il pas, dans la même Epître à son cher Timothée, que Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de force? C'est pourquoi il lui déclare qu'il ne doit point rougir de ses liens, et avoir honte de sa personne dans les humiliations où il était.

## CHAPITRE V.

### *Que nous devons aimer la croix.*

L'amour suit l'estime; nous aimons les choses à proportion de l'état que nous en faisons. Nous venons de parler du prix des croix, et ce petit ouvrage est plein de motifs qui sont bien capables de nous en faire voir la valeur et de presser de les aimer. Mais, en un mot, disons ce qui peut porter la dernière conviction dans l'esprit; touchant l'obligation que nous avons d'avoir de l'amour pour les croix. Jésus Dieu-Homme les a aimées; donc elles sont aimables. Il les a aimées avec des ardeurs inexplicables; donc elles doivent être les sujets de nos plus fortes complaisances. Que les hommes disent tout ce qu'ils voudront; quand tous ensemble s'uniraient pour nous insinuer le contraire, il en faut demeurer aux sentiments d'un Dieu. Tous les hommes peuvent se tromper, un Dieu ne peut ni se tromper, ni tromper les autres. Celui qui le suit marche dans la lumière et la vérité : tout autre chemin est égaré et plein de ténèbres.

L'adorable Jésus notre Dieu a aimé les souffrances. Elles ont été son trésor, sa joie, sa gloire, ses délices, son cœur, son amour. Il épouse la croix dès son entrée au monde, c'est pourquoi il est l'homme de douleurs; il ne la quitte point, il y vit, il y meurt. Vous diriez qu'il ne trouve point de termes pour expliquer à son goût les inclinations qu'il a pour elle. Il ne lui suffit pas de dire qu'il la désire, mais il assure qu'il la désire d'un désir, c'est-à-dire d'un désir que les anges et les hommes doivent adorer, mais dont ils ne pourront jamais pénétrer la grandeur. L'amour de la croix le presse si vivement que des personnes de toutes sortes d'âges et de conditions l'environnant, en sorte que l'on se foulait les uns les autres, tout à coup il s'écrie au milieu d'un long discours : *J'ai été baptisé d'un baptême*, entendant parler de sa passion; *et comment suis-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse?* (*Luc.* XII, 50.) Mais cet amour l'occupait si continuellement que dans le temps même qu'il faisait paraître les éclats de sa gloire sur le Thabor, il s'entretient des excès de peines qu'on lui devait faire souffrir. Ce n'est pas tout, il est tellement transporté de l'amour de la croix qu'il appelle Satan le prince des apôtres, lorsque par une grande bonté naturelle il veut l'en détourner; et il nomme Judas son ami, lorsqu'il lui donne le moyen d'aller au supplice qu'il y doit endurer. Il dit à saint Pierre dans cette occasion, qu'il se retire de lui, qu'il lui est un scandale : et il se lève et va au-devant du disciple qui le trahit pour lui donner le baiser de paix. Madeleine, sa grande amante, n'aura que ses pieds; Jean, son heureux favori, aura la poitrine; mais sa bouche est réservée pour Judas. C'est la réflexion de l'auteur du *Livre de la croix*.

Quel moyen de savoir toutes ces vérités, de connaître tous ces amours précieux de Jésus pour la croix, sans prendre feu, et être tout de flamme pour les peines et souffrances? disons avec le Saint-Esprit Dieu : N'être que des crucifiés. Etre Chrétien, et porter la croix, c'est une même chose. Mais apprenons de l'un des premiers Chrétiens, le grand amant de la croix, la belle manière de l'aimer. C'est le glorieux saint André dont nous parlons. Il déclare à haute voix qu'il l'a aimée avec soin; ce n'a pas été d'un amour lâche, négligent, paresseux, tiède; qu'il y avait longtemps qu'elle

était le sujet de ses désirs. Il ne souhaitait pas le jour de l'homme, pour parler avec l'Ecriture (*Jer.* XVII, 16), c'est-à-dire, les délices et les honneurs de la vie présente : qu'il l'avait recherchée sans aucune intermission. Ce n'avait pas été seulement dans les transports d'une oraison de lumière et de douceurs, et parmi les consolations, ou au milieu des mouvements agréables d'une dévotion sensible; mais parmi les aridités et les dégoûts, le jour et la nuit, en tout temps et en toutes sortes d'occasions et d'états, sans jamais relâcher rien de l'ardeur qui le faisait soupirer continuellement après elle. D'aussi loin qu'il l'aperçoit, il la salue, il lui rend ses respects, il ne s'en cache pas aux juges, il n'a pas honte de l'Evangile. Tout à coup même il s'écrie, comme un homme transporté, aussitôt qu'il la voit, vous diriez qu'il est ivre de son amour : et sans se mettre en peine de ce que diront les hommes qui la regardaient comme maudite, il l'appelle bonne, précieuse; il lui présente ses hommages, et lui adresse ses prières. Vous diriez qu'il va aux noces; mais je ne me trompe pas, la croix est le lit nuptial des âmes et des épouses d'un Dieu-Homme. Il y va tout en joie, dans une dernière assurance; car il est vrai que c'est une voie sûre pour le ciel. Il prie, il conjure, mais avec toutes les instances possibles, les peuples qui l'en veulent délivrer, de ne le pas priver de ce bonheur, de ne lui pas ravir cette gloire; il se sert de cette aimable croix, comme d'une chaire sacrée, y étant attaché sans mourir, durant deux jours, pour prêcher à tout le monde les divins mystères de notre sainte religion. J'invite tous les amants de la croix à venir à cette école, pour y apprendre une bonne fois à aimer de la belle manière les souffrances.

## CHAPITRE VI.

*Qu'il faut recevoir les croix avec joie, avec actions de grâces, avec étonnement.*

Celui qui a un véritable amour pour la croix ne souffre pas seulement avec patience, comme le remarque saint Bernard, mais encore avec joie. Agir d'une autre manière, c'est manquer de foi, puisque la foi nous enseignant que les croix sont les plus grandes grâces de Dieu; si l'on était intimement persuadé de cette vérité, comment pourrait-on n'avoir point de joie quand on en est favorisé? Si un grand roi vous honorait d'un don très-précieux, n'en seriez-vous pas tout ravi? Faudrait-il vous exhorter à la patience? Mais que dirait ce monarque, mais que dirait tout le monde si on savait que vous eussiez reçu ce don précieux seulement avec patience? Aussi le Fils de Dieu, parlant de la manière d'accepter les plus rudes croix, dit à ses disciples : *Réjouissez-vous et tressaillez de joie.* (*Matth.* V, 11, 12.) L'Apôtre, entrant dans les sentiments de son divin Maître, proteste qu'il est non-seulement rempli de consolation, mais qu'il surabonde de joie dans toutes ses tribulations (*II Cor.* VII, 4); et parlant des premiers Chrétiens, il dit que l'abondance de leur joie a été dans la multitude de leurs tribulations. Mais le Saint-Esprit nous enseigne en l'*Epître de saint Jacques* (c. I, v. 2), que plusieurs sortes de souffrances sont la matière de toutes sortes de joies. Ainsi, selon la doctrine du Saint-Esprit, les croix doivent être le sujet, non-seulement d'une grande joie, mais de toutes les joies. Figurons-nous donc la joie d'une personne pauvre à laquelle des richesses immenses arriveraient; d'une personne qui aimerait les délices de la vie, qui en goûterait toutes les douceurs apparentes; d'une personne abjecte qui serait élevée sur le trône, à laquelle on donnerait une couronne. Figurons-nous la joie des marchands qui font de grands gains dans leur trafic, des laboureurs qui font une heureuse récolte, des généraux d'armées qui gagnent des batailles, des rois dans la conquête des villes et provinces, des malades dans le recouvrement de leur santé, des captifs dans la délivrance de leurs chaînes, des plus affligés dans la cessation de leurs peines, et enfin tous les sujets de joie qui peuvent arriver généralement, et sans réserve; toutes ces joies doivent être les joies d'une personne crucifiée. Ne nous étonnons donc plus si le Fils de Dieu a dit que dans les souffrances il faut tressaillir ou bondir de joie. Ce ne serait pas exagérer, quand on dirait qu'il en faut mourir. Combien de personnes en sont mortes pour des sujets qui ne sont rien, comparés aux véritables, aux grands et extraordinaires que les croix nous donnent!

Mais il est vrai que la joie chrétienne ne dépend en rien du sensible : elle a son siége dans le centre de l'âme, où souvent elle n'est point aperçue de la partie inférieure, même raisonnable. Elle y demeure cachée pour y demeurer dans sa pureté; ses écoulements sur la partie sensitive, qui arrivent quelquefois, sont très-exposés au danger de l'amour-propre, par la satisfaction qui en découle. Elle compatit très-bien avec la tristesse de la partie inférieure, ce qui est évident en Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Apôtre qui dit (*I Cor.* VII, 4) qu'il surabonde de joie en toutes ses tribulations, ne laisse pas d'avouer qu'elles l'ont affligé jusqu'à lui faire porter la vie en ennui. Ce qui marque évidemment qu'il le faut entendre de la joie qui est en la suprême partie de l'âme, autrement il tomberait en contradiction. Nous ne nions pas pour cela que la partie inférieure et sensitive de l'Apôtre n'y ait eu part en quelques rencontres. Nous disons seulement qu'il suffit que la joie soit dans la cime de l'âme, qu'il prend son contentement en l'ordre de la divine conduite sur elle, quoique souvent dans le sentiment elle ne ressente qu'une tristesse accablante. Cette joie n'empêche pas même les plaintes modérées de la partie inférieure, lorsque les sens ressentent toutes les afflictions, et qu'ils se plaignent, Notre-Seigneur les regardant comme de petits enfants qui pleurent quand on les châtie. Qui les voudrait empêcher de

pleurer, les étoufferait. Mais cette joie fait que, malgré les sentiments contraires, l'on est ravi d'être dans la peine, qu'on en marque l'estime à tout le monde, que partout l'on fait état des croix, tant de celles qui nous arrivent que de celles que nous remarquons dans les autres. Il y en a même qui s'écrient en ces occasions, pour se congratuler d'un si grand présent du ciel. L'on témoigne et de vive voix, et par écrit, l'estime que l'on en a, et il est bien juste. Si les gens du monde se congratulent tant pour quelque bonne fortune qui leur sera arrivée, ô Dieu, quelle glorieuse fortune, selon l'esprit de Jésus-Christ, que celle des souffrances! Je sais qu'elles sont rudes à la nature, mais si l'avare, disait le P. Balthazar Alvarez, avait employé beaucoup d'argent à façonner sa vigne, et qu'il la vît grêlée, ce qui sans doute l'affligerait beaucoup: si, dis-je, cet avare apprenait qu'elle aurait été grêlée par une grêle d'écus, son affliction serait bientôt changée en la plus douce consolation qui lui pût arriver. Or, mon âme, apprenons que les croix sont autant de pièces d'or du ciel, elles en font les pierres précieuses.

Tous ces objets de joie en même temps le sont d'actions de grâces. C'est pourquoi il faut bien prendre garde à n'en être pas ingrat. Aussitôt donc qu'il nous arrive quelque affliction, soit au corps, soit à l'esprit, et de quelque part qu'elle arrive, mettons-nous aussitôt à genoux pour en remercier la divine Providence; et plus l'affliction est grande, plus elle mérite de reconnaissance et d'application, soit pour faire célébrer des messes en action de grâces, soit pour pratiquer quelques bonnes œuvres, comme jeûnes, pèlerinages, aumônes, visites de malades, de prisonniers, et autres semblables. Le grand serviteur de Dieu, le P. Jean Chrysostome, du troisième ordre de Saint-François, le savait bien, lui qui s'était engagé par vœu de jeûner cent jours en l'honneur de saint Joseph, s'il pouvait obtenir de Dieu tout bon, par son intercession, d'être méprisé de tout le monde. Dans ces occasions, les amis chrétiens s'assemblent pour s'unir à remercier Dieu; car l'on n'oublie rien pour marquer sa reconnaissance. Ceux qui sont plus éclairés en donnent avis aux autres, afin que les dons de Dieu ne demeurent pas sans être reconnus. Un seigneur d'Angleterre ayant perdu tout son bien et étant réduit à la pauvreté, en fit chanter le *Te Deum* dans une communauté. J'ai su une femme qui, ayant perdu son procès, vint faire célébrer la sainte messe en action de grâces. Si l'on remercie Dieu dans la guérison d'une maladie, dans la délivrance d'une fâcheuse affaire, à plus forte raison dans l'événement d'une bonne croix: car si un pauvre vous témoigne ses obligations pour un écu que vous lui donnez, que doit-il faire si vous lui donnez cent pistoles? Or, les croix sont les plus riches présents du ciel. Souvent notre ingratitude nous en prive, ou fait que Dieu nous retire celles qu'il nous avait envoyées, et nous laisse à nos plaisirs, comme le Grand Turc, tant de seigneurs infidèles, et tant de réprouvés qui abondent en délices et en honneurs en ce monde.

Enfin si notre bon Sauveur nous traite comme ses favoris, ne nous épargnant point les croix, n'avons-nous pas tout sujet de nous en étonner, nous qui mériterions pour nos péchés d'être abandonnés à nos désirs et aux aises de la nature? Oh! quel étonnement, quand on considère que Dieu tout bon semble quelquefois renverser toutes choses, pour nous accorder le grand bonheur des souffrances! Vous verrez des pères abandonner leurs enfants, des enfants maltraiter leurs pères, des maris souffrir de leurs femmes, des femmes de leurs maris, vos meilleurs amis vous délaisser, ceux qui vous ont plus d'obligation vous maltraiter; des juges se fermer les yeux, jugeant tout autrement qu'il ne faut; des supérieurs se préoccuper, sans relâcher rien de leur préoccupation; des gens de bien se tromper; des personnes d'une éminente vertu être dans l'erreur; des témoins s'aveugler, et le démon, comme dit sainte Thérèse, traîner presque tout le monde après soi dans les bruits qu'il fait courir. Certainement ces grands coups du ciel en sont les coups de grâces. Etonnons-nous donc avec sujet si nous en sommes honorés, mais ne cessons jamais de nous en étonner. Le don des souffrances est une grâce trop précieuse pour des gens tels que nous sommes. Cela est bon pour les favoris d'un Dieu. Assurément dans ces occasions il faut s'en prendre à la faveur de la Reine du ciel, des saints anges, ou de quelques autres saints du paradis qui nous ont procuré de telles grâces.

## CHAPITRE VII.

*Qu'il faut porter sa croix avec toutes ses dimensions.*

Quoique nous ayons déjà traité amplement de la manière dont il faut porter la croix; comme c'est une matière dont on ne peut trop parler pour en faire un saint usage, nous dirons encore ici qu'en portant sa croix, il faut prendre garde à la porter avec toutes ses dimensions, dont, au sentiment de saint Augustin et de saint Anselme, l'Apôtre écrit aux Ephésiens, et qu'il estime si mystérieuses que pour les comprendre avec tous les saints, car tous les saints en ont eu la science, et pour en obtenir l'intelligence aux fidèles à qui il écrit, il fléchit les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que, selon les richesses de sa gloire, il les fortifie de sa vertu par le Saint-Esprit. (*Ephes.* III, 14, 16.) Il est très-vrai que, sans un secours particulier de cet esprit divin, ces mystères demeureront toujours cachés spécialement aux prudents du siècle et aux sages du monde, qui fuient les souffrances, et qui estiment qu'il y va de leur honneur de les éviter.

Appuyés donc uniquement sur la lumière et sur la vertu de Jésus-Christ que nous de-

mandons en toute humilité, prosternés et abîmés devant la majesté infinie du Père éternel, et que nous demandons par le Saint-Esprit, au nom glorieux de Jésus, de sa bienheureuse Mère, de tous les bons anges et saints, reconnaissant que nous en sommes entièrement indignes, nous disons qu'il faut porter la croix avec toutes les dimensions que saint Paul lui attribue, c'est-à-dire, avec sa largeur, sa longueur, sa hauteur et sa profondeur : et c'est en cela que consiste particulièrement la connaissance de la charité de Jésus-Christ, où toutes les sciences humaines ne peuvent arriver, et qui est donnée à ceux dans lesquels l'adorable Jésus demeure par la foi, et qui ont un bon fondement, et ont jeté de profondes racines dans son amour.

Or, il faut entendre par la première dimension de la croix, qui est la largeur, toutes les circonstances, effets et suites qui accompagnent, ou qui suivent les croix que nous portons. C'est une grande pitié de voir des personnes qui s'imaginent vouloir bien porter la croix (si elles ont un peu de vertu, elles seraient honteuses de dire et de penser autrement); mais ce qu'elles voudraient bien, ce serait de ne pas porter telle et telle croix, à raison de ses circonstances ou de ses effets. Elles ne se soucieraient pas, disent-elles, de la pauvreté; mais la honte, les mépris, la dépendance qui en arrivent, c'est ce qui leur fait peine. Elles souffriraient volontiers leurs maladies; mais ce qui les afflige, c'est que cela les empêche d'aller à l'église, de faire les exercices communs de la communauté; si c'est un prédicateur, un missionnaire, cela le prive du bien qu'il pourrait faire, cela est incommode aux autres personnes, cela est à charge, l'on devient inutile. L'on serait content d'aller en un lieu, de changer de demeure, quoique la nature en souffre : mais ce qui tourmente, c'est qu'on n'y aura pas plusieurs moyens que l'on avait autre part, et qui semblent très-utiles. L'on serait ravi d'être crucifié, mais non pas de certaines sortes de tentations, ou de croix intérieures. L'on serait bien aise d'endurer des contradictions, mais de les souffrir de certaines personnes proches, ou qui nous sont très-obligées, ou bien pour une faute que l'on n'a pas faite, c'est ce qui est sensible. Or, toutes ces personnes ne voient pas que ces pensées sont suggérées par notre amour-propre, que pendant qu'il nous amuse de l'estime et de l'amour des croix que nous n'avons pas, il nous veut empêcher de porter chrétiennement celles qui nous sont données. Celles que nous avons sont les croix que Jésus-Christ veut que nous portions, et non pas celles que nous nous figurons.

Il faut donc porter sa croix avec sa première dimension, qui est la largeur, quelques circonstances qui y puissent être. Dieu ne le sait-il pas, et ne le voit-il pas bien? Certainement c'était une chose bien fâcheuse au bienheureux Robert d'Artus d'Arbrisselles d'être noirci publiquement par des bruits qui le chargeaient des crimes infâmes propres aux hérétiques illuminés. Il était fondateur d'ordre, et d'un ordre de filles aussi bien que d'hommes; et ainsi il semblait qu'il avait besoin de sa réputation, et d'autant plus que cet ordre avait beaucoup de contradictions; et nous voyons encore tous les jours des personnes qui ont peine à le goûter, quoique sans un véritable sujet. Les crimes qu'on lui imputait regardaient la pureté, ce qui devait être bien sensible au fondateur qui gouvernait les filles; c'était un peu auparavant sa mort, dans le temps où ordinairement la réputation doit être établie ou jamais. Il souffrait particulièrement de Geoffroy, abbé de Vendôme, personnage très-célèbre, qui lui écrivit une lettre dans laquelle il exhorte ce saint homme de se comporter plus discrètement avec les femmes, parce que, disait-il, il se montrait rude aux unes, jusqu'à les tourmenter de faim et de soif, etc., et était doux et affable aux autres, les fréquentant même la nuit. Cependant ce grand serviteur de Dieu et de la très-sainte Vierge, voyant bien que cette croix, pour honteuse qu'elle lui pût être, était sa croix, il la portait dans une grande paix, jusque-là qu'il ne fit aucune réponse à la lettre du célèbre abbé de Vendôme. Ses religieuses ne manquèrent pas de le soutenir glorieusement, disant qu'on lui imputait de faux crimes; mais l'homme de Dieu abandonna sa défense à la divine Providence. Au reste, tous les dévots de la sainte Vierge lui doivent beaucoup de reconnaissance, pour avoir établi un ordre dans l'Eglise, dont la fin principale est d'honorer la maternité de la sainte Mère de Dieu, qui est aussi la mère de tous les fidèles. C'est pour ce sujet qu'il a voulu une dépendance singulière des religieux de ce saint ordre à l'égard des filles, pour imiter la dépendance du disciple bien-aimé, le glorieux saint Jean l'évangéliste, à l'égard de la Vierge des vierges. Chose à la vérité qui est singulière à cet ordre, mais qui n'en est pas moins recommandable, et qui lui est si essentielle que (comme l'a dignement remarqué le feu P. de Condren de sainte mémoire, personnage qui avait des lumières angéliques et un amour de séraphin, n'aimant que Dieu seul), ce serait le détruire que de le changer, ayant été inspiré de Dieu pour honorer dans l'Eglise, d'un culte spécial, la maternité de la sainte Vierge, et la filiation adoptive de tous les fidèles en la personne de l'aimable saint Jean l'évangéliste, qui doit être le saint de la grande dévotion de tous les enfants de Marie. Nous en avons fait un chapitre dans notre livre *De l'esclavage de la Mère de Dieu.*

De plus, il faut porter sa croix avec sa seconde dimension, qui est la longueur, c'est-à-dire sa durée, tant de temps qu'il plaira à Dieu tout bon de nous la faire porter. Saint François d'Assise a toute sa vie été un homme de croix; mais il souffrit durant deux années des peines extraordinaires

d'esprit, qui lui causaient quelquefois un tel ennui dans la partie inférieure qu'il ne souffrait pas pour lors qu'aucun religieux lui parlât. Saint Hugues, évêque de Grenoble, et plusieurs autres saints, ont souffert des peines d'esprit jusqu'à la mort. Sainte Brigitte assure que le ciel lui a révélé que la très-sainte Vierge eut la connaissance des tourments de son Fils bien-aimé, dès l'enfance de ce divin Sauveur. Sainte Thérèse dit la même chose, déclarant l'avoir apprise de Notre-Seigneur par la révélation. Ainsi cette mère d'amour fut, depuis ce temps-là, une mère de douleur, qui lui a continué le reste de sa très-sainte vie, par le souvenir du Calvaire. Mais l'adorable Jésus a toujours été dans la souffrance l'espace de plus de trente-trois années, qui ont fait le cours de sa précieuse vie, et cela jour et nuit, en tout temps et en tout lieu.

C'est pourquoi le calice qu'il dit, en saint Matthieu, qu'il boira, il assure qu'il le boit en saint Marc. Après tout cela, selon le sentiment de quelques Pères, par ces paroles : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé* (*Matth.* XXVII, 46) ? il témoignait qu'il n'était pas encore satisfait de ses peines, comme s'il eût voulu dire : Pourquoi délaissez-vous ainsi mon corps aux faiblesses qui le conduisent à la mort? Que ne le fortifiez-vous par miracle, afin qu'au lieu de trente-trois années que j'ai souffert, je puisse souffrir durant plusieurs siècles ? Il ne faut pas s'étonner ensuite si le glorieux saint François Xavier, qui disait à Dieu dans les consolations : En voilà assez, mon Seigneur; lui disait-il dans les souffrances : Encore plus, mon Dieu, encore plus; si sainte Thérèse enseigne, en la 5e demeure du *Château intérieur*, que ce serait un repos, si les travaux que nous souffrons ne finissaient point jusqu'à la fin du monde, souffrant pour un Dieu si bon ; s'il se rencontre des personnes dans des croix terribles, à qui la seule pensée d'en être délivrées fait peur, qui se sentent saisies d'une certaine tristesse, quand elles pensent que Dieu tout bon pourra bien mettre fin à leurs travaux, et apporter quelque changement dans leurs affaires. J'ai connu des personnes à qui cela est arrivé plusieurs fois, et je sais que leur témoignage est véritable.

Il faut encore porter sa croix avec la troisième dimension, qui est la hauteur, c'est-à-dire la multitude de ses peines, qui arrivent les unes sur les autres ; en cela semblables aux eaux (et l'Ecriture les y compare [*Job* XIV, 19]), que nous voyons grossir insensiblement, monter et s'élever par leur abondance, et puis ensuite se déborder.

Enfin, il faut porter sa croix avec la quatrième dimension, qui est la profondeur, c'est-à-dire la grandeur du tourment qu'elle fait souffrir, pénétrant dans le plus intime, et touchant jusqu'au vif; et nous devons en tous les états ne point détourner les yeux de dessus notre divin Maître, dont la pleine connaissance lui appliquait, à chaque moment tout à la fois ce qu'il devait souffrir successivement par parties, et en différents lieux, qui ressentait d'une manière admirable tous les tourments des martyrs, les persécutions des fidèles, les travaux de l'Eglise, l'horreur du péché, et spécialement de tous ceux à qui sa précieuse mort serait inutile par leur faute, ne correspondant pas à son amour, l'abandon de son Père, dont il était traité comme s'il eût commis tous les péchés des hommes. Oh ! que ce spectacle donne de fortes inclinations pour la croix ! En vérité il y a des âmes qui en sont insatiables, dont la soif ne peut être apaisée, qu'on ne peut rassasier d'opprobres. Mais que faisons-nous, nous autres misérables pécheurs? Hélas ! l'on dit assez qu'il faut supporter la croix, et l'on fait tout ce que l'on peut pour ne pas la rencontrer, ou pour s'en défaire quand on l'a trouvée. Si l'on a à se vêtir, l'on veut un bon habit; à se loger, une belle maison ; à se nourrir, des viandes délicates ; et l'on n'oublie rien pour avoir ses aises. Si l'on voyage, l'on demande où est la bonne hôtellerie, et dans l'hôtellerie la bonne chambre, et dans la chambre le bon lit. Dans les saisons de l'année, l'on ne cherche que le beau temps : enfin partout, si l'on y prend garde, l'on ne veut point de la croix. Si Dieu tout bon en envoie que l'on puisse éviter, l'on s'occupe l'imagination dans le désir d'en être délivré, ou l'on se figure que d'autres nous seraient plus propres, souhaitant par un déréglement extrême avoir ce que l'on n'a pas, et ce que Dieu par conséquent ne veut pas de nous ; et ne pas avoir ce que l'on a, et ce que Dieu demande.

## CHAPITRE VIII.

*La parfaite croix en la personne de la séraphique sainte Thérèse.*

Il y a des croix commencées, il y en a qui sont beaucoup avancées, et il y en a de parfaites qui sont entièrement achevées, qui sont dans leur totale consommation, et à qui rien ne manque. Comme ces dernières sont assez rares, par le défaut d'usage, par le peu de correspondance aux mouvements de la grâce et aux desseins de Dieu, par notre peu de vigueur et de courage, et surtout parce que nous ne savons pas assez estimer le don de Dieu, que nous lui en sommes ingrats, et ne nous appliquons pas à l'en remercier, l'en bénir, l'en aimer, souffrant avec actions de grâces et dans la croyance que nous en sommes entièrement indignes, ce qui est une vérité très-assurée, nous avons pensé de proposer un exemple de l'une des plus belles croix et des plus achevées que Notre-Seigneur ait plantées dans son Eglise, pour nous donner du feu dans nos glaces, et nous animer généreusement à ne point mettre d'obstacle à la grâce divine, nous abandonnant sans réserve à toutes ses divines motions, afin qu'elle achève pleine-

ment en nous les croix qu'elle y travaille par une miséricorde spéciale de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère.

C'est la divine Thérèse dont nous venons de parler, pour dire seulement un mot dans ce petit abrégé de sa très-douloureuse passion, qui est un accomplissement sacré, pour m'expliquer aux termes de l'Apôtre, des passions ou souffrances inconcevables de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tout ce qui me fait peine en ce sujet, est d'être obligé à me restreindre dans une aussi vaste matière, selon le dessein de ce petit ouvrage. La passion ou les croix de cette amazone chrétienne, ne sont avec justice que de très-grands et très-dignes sujets des plus gros et étendus volumes: comment donc en pouvoir traiter dans l'espace d'un petit chapitre d'un ouvrage qui n'est qu'un abrégé très-raccourci? C'est pourquoi j'avoue ingénument que ce n'est pas tant un portrait des souffrances de la sainte que je fais ici, comme c'en est un faible et léger crayon que j'en donne. Adorons seulement, vous qui lisez ceci, et moi avec vous, Jésus souffrant dans les souffrances de sainte Thérèse; honorons la passion de notre débonnaire Sauveur dans celle de sa généreuse servante; pensons aux douleurs de la sainte, pour nous élever à celles du Saint des saints. Faisons-en quelquefois le sujet de nos entretiens et de nos communions, faisons célébrer la sainte messe en actions de grâces du grand usage que cette âme séraphique en a fait, afin d'obtenir par ses puissantes intercessions la grâce de l'imiter en sa fidélité.

Allons voir ensuite, ô mon âme, ce prodige de grâces qui a paru à toute l'Eglise, en nos derniers siècles. O Dieu, quel spectacle se présente à nos yeux! Mon âme, le peu de vue que nous en avons, et hélas! ce n'est rien, nous découvre l'une des plus belles et des plus achevées croix qui aient jamais paru. Nous avons dit que nous n'en dirions qu'un mot; en un mot donc je vois le ciel, la terre, l'enfer, Dieu, la très-sainte Vierge, les anges, les saints, les bonnes et méchantes personnes d'ici-bas, et les démons mêmes conspirer tous unanimement, quoique avec des fins différentes, à bâtir cette croix. Jamais y a-t-il eu d'ouvrage travaillé avec une plus grande, plus savante ou plus expérimentée multitude d'ouvriers? La matière dont l'on compose cette croix vivante renferme son corps et toutes ses parties, ses sens extérieurs, son âme et ses puissances; ce qui la touche dans le bien naturel, temporel et moral: soit que vous y regardiez l'utile ou l'agréable, soit que vous y considériez l'honorable; ce qui la touche dans le bien spirituel et surnaturel; peut-on se figurer une plus vaste et plus riche matière de croix? Si toutes les peines, selon le témoignage de cette sainte, sont autant de pierres précieuses, peut-on rien voir de plus précieux et plus brillant? Il faut que toutes les plus fortes vues des créatures mortelles d'ici-bas se ferment à tant de divines lumières, il n'y a pas moyen d'en supporter l'éclat. Mais, mon âme, ne vois-tu point que cette femme forte, et dont l'on aurait de la peine à trouver le prix, quand on la chercherait jusqu'au bout du monde, travaille elle-même à se faire d'elle-même une croix? Voilà ce qui la rend parfaite; Dieu veut qu'avec tout le reste de ses créatures, et même avec sa divine main, nous y mettions la nôtre; sans cela l'ouvrage ne s'achève point.

Le corps de la sainte n'est qu'une pure croix. Apprenons-en la vérité de sa bouche: elle assure qu'elle était pleine de douleurs depuis les pieds jusqu'à la tête. Hélas! voilà bien de quoi être crucifiée, quand elles seraient légères, à raison de leur multitude; mais elle déclare qu'elles étaient si aiguës, que l'on pensait que ce fût une rage; et de vrai elles l'empêchaient de prendre aucun repos, ni le jour, ni la nuit même, qui est destinée pour quelques soulagements. Elle fut si desséchée et brûlée, que ses nerfs commencèrent à se retirer. Il lui semblait que ses os étaient hors des jointures: cela allait quelquefois jusqu'à la priver de sentiment, ce qui lui est arrivé une fois durant quatre jours. Elle fut même jugée morte, et mise en état d'être enterrée, les cierges brûlant à l'entour de son corps, dont les yeux se trouvèrent fermés par la cire qui tombait dessus. D'autres fois elle était comme une personne qu'on étrangle, l'on ne pouvait plus la toucher. Mais peut-être que ces peines corporelles ne lui ont pas duré longtemps. Elle a été trois ans percluse. Durant vingt ans elle a eu des vomissements.

Elle dit, dans la 6ᵉ demeure du *Château intérieur*, parlant d'elle, qu'elle connaît une personne qui ne peut pas dire avoir passé un jour sans douleur, et qu'elle en a de toutes les sortes. Remarquez bien ceci, *et qu'elle en a de toutes les sortes.* De plus, il faut savoir que ce n'est pas une imagination qui se flatte dans la grandeur de ses peines, puisque, selon le sentiment des médecins rapporté au chapitre 32 de sa *Vie*, elle a enduré des douleurs des plus terribles qui se puissent souffrir en ce monde. Après tout, cette incomparable sainte, très-véritable en ses paroles, et très-éloignée de toute complaisance, qui avait un courage invincible, et qui surpassait son sexe, assure que Dieu seul sait les maux qu'elle a soufferts en son corps; elle rend ce témoignage à la vérité dans les premiers chapitres de sa *Vie*, où elle rapporte encore tout ce que nous avons dit ici, quand nous n'avons point cité le lieu où elle le dit. N'est-il donc pas bien vrai que son corps virginal était une pure croix? Croix dont la grandeur et le prix ne peuvent être connus des hommes, puisque, comme elle le déclare, il n'y a que Dieu seul qui en sait les maux et les peines.

Si la sainte était une croix en son corps, elle l'était encore d'une manière bien plus

parfaite en son esprit. L'esprit ne surpasse pas tant en noblesse le corps, comme les croix intérieures et spirituelles surpassent en excellence les croix corporelles et extérieures. Ayant été conduite par le Saint-Esprit dans le désert intérieur, elle y passa une bonne partie de sa vie, sans y recevoir de ces rosées du ciel, qui ne laissent pas de tomber pour les autres, de temps en temps, dans ces affreuses solitudes. Pour elle, elles ne lui étaient que comme ces montagnes de Gelboé, où la pluie ne tombe point; ou comme cette terre du Psalmiste, qui est sans eau et sans chemin. Elle ressentait une profonde tristesse, et ne savait que devenir parmi tous ces maux intérieurs. Elle ne recevait que des plaies du ciel, en même temps que la terre la faisait souffrir de toutes parts. Elle était toute crucifiée en son corps, elle était toute crucifiée en son esprit. Mais si vous me demandez ce que c'est que ces croix, la sainte vous répondra d'elle-même dans l'histoire de sa vie, qu'il n'y a que Dieu seul qui sache les maux qu'elle a soufferts extérieurement, comme nous l'avons déjà dit; à bien plus forte raison donc les maux intérieurs ne seront pas connus des créatures : aussi dit-elle, en la 6e demeure du *Château intérieur*, que ce sont des angoisses qu'on ne peut nommer. Si pourtant vous la pressez au moins de nous en rapporter quelque chose de ce qu'elle ne peut dire, elle qui y était si savante, elle assure dans le même lieu que nous venons de citer, que ce sont des peines qu'elle ne sait à quoi comparer, qu'à celles des enfers. Hélas ! c'en est beaucoup dire en peu de paroles ; et cependant nous conjecturons ce que ce peut être, quand avec tout cela elle déclare qu'on ne les peut nommer.

Mais, me direz-vous, ces grâces extraordinaires que le ciel lui faisait la consolaient beaucoup au milieu de ses souffrances, aussi bien que tant d'approbations de notre bon Sauveur, de sa sainte Mère et des anges et des saints. Il est vrai que cela était bien capable de la consoler: mais parmi des peines horribles qu'elle portait, comme celle qui lui arriva le jour de l'établissement de sa première maison, on lui ôtait la liberté de réfléchir sur ses lumières, sur les apparitions et sur tous les ordres que Notre-Seigneur lui avait donnés. D'ailleurs ses grâces lui paraissaient un songe, une imagination; il lui venait mille doutes des plus grands, elle pensait être trompée; et dans cette vue, hélas! ses grâces, au lieu de la soulager, lui étaient un sujet d'une extrême douleur. Il lui venait en esprit qu'il suffisait bien qu'elle fût déçue, sans encore tromper les autres.

Que fera donc cette incomparable sainte au milieu de toutes ces angoisses? Si elle cherche un secours, Dieu, dit-elle au chapitre 20 de sa *Vie*, ne permet pas qu'elle en trouve. Etrange croix, dont les tourments, selon la sainte, sont intolérables, et avec cette extrémité de peines laissent l'âme sans secours ni soulagement. Si l'on veut rentrer en soi-même pour y rencontrer quelque remède, on a les yeux bandés (c'est la sainte qui parle) ; on ôte à l'âme le pouvoir de penser à aucune bonne chose, et le désir d'aucun acte de vertu. La foi est pour lors comme amortie, et toutes les autres vertus. Elle croit n'aimer pas Dieu. Il semble que jamais l'on ne s'est souvenu de Dieu. L'entendement demeure quelquefois si obscurci, que l'on est comme sans lumière et sans raison, et il ne vient en l'esprit que ce qui peut contrarier. Si l'on veut s'appliquer à l'oraison, c'est encore augmenter sa croix et redoubler ses peines.

La sainte tâchait de faire de bonnes œuvres extérieures, et elle dit que cela lui servait peu. Si elle se retirait en solitude, elle y était tourmentée; si elle conversait avec quelques personnes, elle y endurait beaucoup : la conversation est pour lors insupportable; il semble qu'on aurait le courage de manger tout le monde. Si elle s'appliquait à la lecture, elle lui était inutile. Quand elle parlait de son état à ses confesseurs, souvent ils la criaient et grondaient beaucoup, quelques résolutions qu'ils eussent prises du contraire; dans plusieurs occasions, toutes les assurances qu'ils lui donnaient ne lui faisaient aucune impression de consolation, quoiqu'elle s'assujettît à leurs ordres; il lui paraissait qu'elle ne s'expliquait pas bien, qu'elle ne se faisait pas entendre, ou bien qu'elle les trompait. Mais au moins Dieu lui restait, il est vrai ; mais elle pensait en être réprouvée, elle le regardait comme contraire et opposé, et croyait n'avoir plus d'accès auprès de sa divine majesté. Vers les grandes fêtes, ses tourments redoublaient. Elle était privée de toute consolation du côté du ciel et de la terre. Elle était insensible au bien comme une bête. Elle était crucifiée au corps, à l'esprit, en elle-même, par ses pensées, par sa mémoire, son imagination, par l'oraison, par les vertus, par les bonnes œuvres, par la lecture, par la solitude, par la conversation, par toutes les créatures ; les choses créées lui étaient comme aux damnés pour ce qui regarde la peine. Enfin elle était crucifiée par Dieu même. Tout ceci est tiré particulièrement du chapitre 50 de sa *Vie*, et de la 6e demeure du *Château intérieur*, quoiqu'elle en parle encore en plusieurs autres lieux.

Après cela, il faut encore remarquer que les contradictions des hommes ont grandement servi à travailler et embellir une si précieuse croix. Elle s'est vue sur les bras presque de toutes sortes de personnes de toutes conditions et états. Les nobles lui ont résisté, les magistrats lui ont été fortement opposés, les officiers du roi, le gouverneur de la ville où elle établissait son premier monastère ont agi puissamment contre elle. Dans plusieurs assemblées de ville où tous les corps étaient appelés, l'on a conclu à la destruction de ses plus saints desseins. Ce qui est encore de bien fâcheux, toute une populace qui n'a point d'autre raison que

ses caprices, et qui s'emporte ordinairement dans toutes sortes d'excès, était mutinée contre la sainte, criait contre elle, lui disait des paroles injurieuses et en voulait venir aux mains pour renverser de force sa pauvre maison, avec le gouverneur, qui menaçait d'en rompre la porte, d'en chasser quatre pauvres orphelines, qui ont été les premiers et dignes sujets de la réforme du Carmel. Ce n'est pas tout; cela serait peu, si elle n'avait souffert des ecclésiastiques, des religieux, des prélats, de ses propres sœurs, de ses supérieurs, de son général, de ses amis, de ses confesseurs, de ceux qui d'autre part tâchaient de la soutenir.

Elle a souffert des princes du siècle, disent les leçons du jour de sa fête; mais elle a beaucoup enduré des princes et des prélats de l'Eglise. Avec toute la modestie elle écrit franchement, parlant de l'un de ces prélats, qu'il semble que Dieu l'avait suscité pour exercer sa patience. Son général, qui lui avait dit de faire autant de fondations qu'elle avait de cheveux à la tête, se trouva tout changé et lui donna un couvent pour prison, lui défendant de ne plus se mêler de rien et la rendant, de cette sorte, ce semblait, inutile. Les religieuses du monastère où elle était quand elle commença à vouloir établir sa réforme criaient qu'elle leur faisait affront et parlaient de la mettre en prison. Ses confesseurs, comme il a été dit, la grondaient d'une manière fâcheuse, l'improuvaient, trouvaient à redire à son peu d'avancement, selon leurs pensées, lui disaient que ses grâces étaient des illusions, et qu'elle était trompée du démon; ils lui écrivaient des lettres insupportables : on ne manquait pas de leur donner avis qu'ils se donnassent de garde d'elle, et l'affaire en vint à un tel point qu'elle ne faisait que pleurer, dans la crainte qu'elle avait de ne point trouver de confesseur qui la voulût confesser. Hélas! s'écrie-t-elle, si l'on prétend quelquefois recevoir de la consolation d'un confesseur, il semble que tous les démons sont de son conseil pour l'induire à me tourmenter. Il y a plus; elle souffrait même de ses directeurs qui la soutenaient plus courageusement, comme du saint homme le P. Balthazar Alvarez. La raison est que ce lui était une peine extrême d'apprendre les persécutions qu'on leur faisait à son sujet. On blâmait étrangement leur conduite, en même temps que la sienne était improuvée. Ajoutons ici que ses amis n'ont pas peu contribué à la crucifier. Les uns interprétaient ses actions d'une manière qui ne lui était point avantageuse; les autres croyaient qu'elle manquait d'humilité; ceux-ci trouvaient à redire à sa conduite, et les autres la taxaient d'opiniâtreté, en ce qu'elle ne suivait point leur avis. L'histoire de l'ordre rapporte que ses amis communs s'assemblèrent, et qu'ils prirent la résolution de la faire conjurer comme une possédée. Quelquefois ils ne savaient où ils en étaient, à raison de quantités d'avis qu'on leur donnait de se donner de garde d'elle et de bien veiller sur eux à son occasion. Mais ce lui fut un grand tourment de les avoir sur les bras à la fondation du premier monastère. Après qu'il se fut passé beaucoup de temps dans les disputes, tintamarres, travaux et procès au sujet de cet établissement, le gouverneur et la ville promirent de s'apaiser, et témoignèrent qu'ils seraient contents pourvu que le monastère fût renté. Ses amis, après en avoir délibéré, estimèrent qu'il fallait contenter le gouverneur et la ville; qu'il n'était pas à propos de continuer le trouble et de risquer même une fondation d'une telle conséquence pour une chose qui ne détruisait pas la perfection de l'observance que l'on avait dessein d'y établir. L'histoire dit que tous ses amis furent de ce sentiment. Cependant, pour le fortifier davantage, l'on proposa de consulter des docteurs, et les docteurs furent du même avis que tous ses amis. Représentez-vous l'extrémité où était réduite en cet état cette grande sainte : elle ne pouvait se résoudre à prendre des rentes; mais c'était une pensée opposée à celle des docteurs et de ses amis. Cependant, comme elle demeurait dans ses sentiments, c'était pour passer pour opiniâtre, pour n'agir que par sa tête, pour n'avoir point de soumission et pour donner lieu de croire qu'elle était trompée et qu'elle n'avait point de véritable vertu. Il est vrai qu'elle avait l'avis du saint homme le P. Pierre d'Alcantara, qui lui avait mandé qu'en matière de perfection les docteurs n'étaient pas les gens à qui il fallait s'adresser, et qu'il fallait savoir par expérience ce que c'est que pauvreté pour en parler dignement. C'est ce que la sainte a écrit, qu'en matière de foi, et pour savoir si les actions sont conformes à la raison, il faut consulter les doctes, et qu'elle n'en avait jamais été trompée; mais, pour le reste, qu'ils ne se doivent pas mêler de ce qu'ils ne savent point. Nous avons rapporté au long les témoignages de la sainte dans notre livre *Du règne de Dieu en l'oraison mentale*, dans les chapitres où nous avons traité des directeurs et de la direction. Cette âme séraphique n'agissait donc pas par sa propre lumière; mais cela lui servait de peu pour sa défense, les docteurs et ses amis étant d'un sentiment opposé à celui du bienheureux Pierre d'Alcantara.

Voilà donc notre sainte dans une contradiction terrible de toutes sortes de personnes, et, ce qui est plus fâcheux, dans la persécution des bons aussi bien que des méchants. Voyons un peu quelque chose de ce qu'elle souffre dans ces oppositions. Si la médisance est une des plus grandes persécutions, il faut dire que la sienne est bien grande, puisque non-seulement l'on parlait mal d'elle, mais que l'on en disait toute sorte de mal. Voici ce qu'en écrit le pieux évêque de Tarassone en sa *Vie* : Les choses que l'on déposa contre la sainte mère et les religieux et religieuses de son ordre, et celles qu'on leur imposa, furent en si grand nombre, qu'on n'épargne aucune action infâme dont on peut tacher la réputation d'une

vile femmelette, de laquelle celle de la sainte fut noircie et injurieusement souillée, puisque, en ce qui concerne l'honnêteté, on dit d'elle le dernier des opprobres qu'on puisse reprocher à une coureuse, à une femme destituée de la crainte de Dieu. Dieu permit même que, dans un de ses voyages, elle fût maltraitée par une dame qui crut qu'elle lui avait dérobé un de ses patins, et qui, de l'autre, lui donna quantité de coups sur la tête, où elle souffrait de grandes douleurs, lui disant cent choses injurieuses pour rendre ses médisances publiques. L'on composa plusieurs mémoires et libelles diffamatoires, et l'on tâcha de faire une voix commune de tous ces mensonges. Sa réputation était de la sorte perdue, non-seulement dans les coins secrets de la ville, mais encore dans les places publiques, voire même dans les cloîtres et en sa présence. L'on en disait mille maux de tous côtés. Dans une assemblée de la ville de Médine, un religieux, qui était en grande estime, en parla fort mal, et la compara à une créature remplie de l'esprit de mensonge, qui avait fait grand bruit dans toute l'Espagne. Dans la fondation de Tolède, les femmes voisines lui contaient mille injures, et l'on venait quelquefois jusqu'à la grille pour l'accabler de reproches sanglants.

Que fera cette incomparable sainte au milieu de toutes ces tempêtes? Si elle parle avec franchise, l'on crie à la superbe; on assure que sa vertu est imaginaire puisqu'elle manque d'humilité. Si elle répond de son état, on dit qu'elle veut faire la spirituelle et enseigner les autres. Quand elle disait quelque chose par mégarde, et sans y faire attention, les serviteurs de Dieu la prenaient d'un autre biais, et entrevoyaient des conséquences. Il ne se peut dire les discours, les risées, les blâmes d'extravagances dont elle fut accablée. Lorsqu'elle proposa sa réforme, les religieuses où elle était criaient qu'elle leur faisait tort, et qu'il fallait la mettre en prison. Mais voici une étrange épreuve; c'est celle qu'elle souffrit de la part de son général. Comme il était fort saint, on ne pouvait le soupçonner de n'être pas très-bien intentionné; comme il était d'une grande expérience et d'une haute sagesse, il eût été inutile de dire qu'il n'agissait pas avec tant de prudence; comme il l'aimait beaucoup, il était facile de se persuader qu'il ne lui était en rien opposé; comme il s'était servi avec confiance d'elle, on jugeait qu'il fallait qu'il eût de grandes raisons pour être ainsi changé à son égard; comme il avait fait faire quantité d'informations à son sujet, qui lui furent données dans un chapitre général des Carmes mitigés, et qu'il avait pris avis des plus graves Pères qui y étaient assemblés, et que le tout avait été conclu par le définitoire, on ne pouvait pas penser qu'il y eût de la préoccupation ou de la tromperie. Au reste, il y avait des témoins et des déposants, qui la chargeaient de crimes qui étaient fort griefs. La postérité a bien su que c'étaient de faux témoignages; mais pour lors ils n'étaient pas connus. La suite des temps a bien fait voir que ce général s'était laissé préoccuper, et qu'il avait été trompé; que, tout saint qu'il était, il avait fait souffrir d'une manière très-fâcheuse le prodige de la grâce de son temps; mais pour lors c'étaient des choses cachées et inconnues. Ce qui était encore bien plus remarquable, c'est que presque tous les Pères mitigés s'opposaient à la sainte. Or, quelle apparence de faire plus de cas des sentiments d'une femme avec quelque petit nombre de personnes, que de presque tous les religieux d'un ordre? Ajoutons à cela qu'il semblerait qu'au moins, pour le bien de la paix, il fallait se désister, puisqu'il n'y avait pas d'autres moyens d'apaiser les troubles. De plus, comme il a été dit, ses contradictions ne venaient pas seulement de gens mal intentionnés, emportés de passion ou d'envie, mais de telle considération, que c'était beaucoup les offenser que de ne pas déférer à leur jugement. Il semblait que c'était faire tort à leurs vertus, à leurs lumières et à leurs qualités. C'est ce qui fut cause qu'outre les informations de l'ordre, il fut informé de la part du saint office de l'inquisition contre la sainte, à raison de l'autorité des personnes qui l'accusaient et de l'estime de vertus où elles étaient, et la poursuite fut si avancée qu'on attendait chaque jour qu'on la dût mettre prisonnière avec ses religieuses.

Cependant, comme l'on ne pouvait pas empêcher le brillant de ses vertus, et que ses grâces même extraordinaires étaient sues de plusieurs, l'on répondait que ces grâces étaient des illusions du diable, ou bien qu'elles venaient de son imagination; que ces vertus n'avaient que l'apparence, et qu'au fond elle était une superbe et une hypocrite; ce qu'on prenait la peine de lui venir dire à elle-même; qu'elle se jetait dans des extrémités; que c'était une trompeuse; qu'il fallait s'en donner de garde; que c'était une coureuse, une éventée; qu'elle eût bien mieux fait de demeurer en repos dans son couvent, y vivant en bonne religieuse, et s'y acquittant des exercices ordinaires de la communauté, comme les autres.

O mon Dieu, que vos voies sont éloignées des voies des hommes! O sagesse, ô prudence humaine, que deviens-tu ici? Mais enfin l'esprit de mon Dieu est toujours le même; tous ses plus grands desseins ne s'établissent que par les plus grandes croix. N'attendez jamais de grands coups de grâce où vous ne remarquerez pas des oppositions extraordinaires. Les desseins où tout le monde applaudit, qui ne donnent que de l'honneur et de l'approbation à ceux qui les entreprennent, ne marquent pas de grands effets d'esprit divin. Assurez-vous que l'enfer ne s'oubliera pas s'il redoute puissamment quelque chose. Croyez que le monde sera toujours le monde, c'est-à-dire opposé à ceux qui lui en veulent véritablement, ne se souciant que de Dieu seul. Eh bien! Thérèse est destinée pour former un grand nombre de maisons religieuses. La prudence hu-

maine dit que cela ne se peut pas sans beaucoup d'argent; elle n'a pas un denier, elle est réduite dans l'extrémité d'une pauvreté qui fait peur. Cette prudence dit qu'elle a besoin d'une réputation qui ne soit pas combattue, particulièrement voulant réformer, non-seulement des filles, mais des hommes, son honneur est mis en compromis de toutes parts; elle est le sujet des railleries des compagnies. Cette prudence juge au moins qu'elle doit être fortement soutenue pour la mettre à couvert de ces opprobres, et donner lieu à l'exécution de ses desseins; partout elle ne trouve que contradictions des prélats, de ses supérieurs, de ses religieux, de ses religieuses, de ses amis, de ceux qui lui sont contraires, des grands du monde, enfin de toutes sortes de personnes; et ceux qui lui étaient les plus opposés étaient ceux qui étaient les plus goûtés. Le prélat Sega persista opiniâtrément dans la croyance qu'il fallait empêcher la réforme, condamnant, emprisonnant et bannissant avec une très-grande rigueur ceux qu'il pensait lui pouvoir résister; ordonnant, sous peine de plusieurs censures, à ceux qui y travaillaient, de n'y plus penser, et de ne plus traiter aucune affaire. Ceux qui persuadèrent au Père général de faire une étroite défense à la sainte de ne s'en plus mêler s'imaginèrent par là rendre cette réforme impossible, et laisser cette glorieuse réformatrice dans un ennui extrême.

Mais que les hommes se trompent dans leurs mesures! celui qui habite dans les cieux se moque bien de tous leurs efforts, qui ne sont rien devant sa majesté très-adorable. Toute la sagesse se trouve dévorée en sa divine présence. Il prend plaisir à rompre toutes les voies dont ils se servent pour combattre ses desseins, pour les établir avec plus de force. C'est la manière dont le Tout-Puissant triomphe des plus sages du siècles, conduisant toutes choses à leurs fins par des moyens qui, selon toute la prudence humaine, ne sont propres qu'à les détruire. Oui, ô mon Seigneur et mon Dieu, vos plus grands ouvrages se font dans le néant, vos plus magnifiques édifices ne s'élèvent que sur des ruines qui font peur. Les pierres vives qui les composent, ce sont celles que le monde jette aux ordures, et qu'il juge inutiles et de nulle valeur. Tous les siècles font voir avec éclat cette sage et puissante conduite de Dieu; mais les hommes n'ouvrent les yeux que bien tard; ils la découvrent dans les siècles qui la précèdent, et ne la voient nullement dans les temps où ils vivent. Tous les fidèles voient bien actuellement que toutes les persécutions de sainte Thérèse, qui la menaçaient et son ordre d'une ruine totale, n'ont servi qu'à l'établir plus glorieusement; mais c'était une chose cachée à la plupart des personnes de son temps. Cependant il faut avouer que nous sommes bien bornés dans nos lumières. Qui aurait jamais pensé que l'envie des frères de Joseph eût été le grand moyen de toute sa gloire ? La politique qui veut perdre un homme peut-elle mieux se conduire que celle de ces frères? Qui n'aurait pas dit du pauvre Joseph : Voilà un homme perdu sans ressource? Mais, ô providence de mon Dieu, que vous êtes admirable! Sa perte fait sa plus glorieuse fortune. Ceux qui travaillent à sa ruine sont ceux qui, sans y penser, travaillent à le faire un des premiers hommes de la terre. Oh! qui est semblable à notre Dieu, qui, du haut de sa demeure divine, arrête ses yeux avec plaisir sur les personnes qui sont dans les plus vils états de la vie, pour les tirer de la poussière et leur donner place avec les princes de son peuple? Je demande si tous les frères de Joseph avaient conspiré unanimement, n'oubliant rien, et faisant tous leurs effors pour faire la fortune de leur frère, qu'eussent-ils fait, qu'eussent-ils pu faire? Mais, travaillant par leur envie à le perdre, ils servaient à la divine Providence de moyen pour en faire un vice roi, et l'un des plus glorieux hommes du monde. C'est ce que ce grand patriarche remarque dignement, lorsque, parlant à ses frères tout saisis de frayeur lorsqu'ils l'eurent reconnu, il leur dit que ce n'était pas tant par leurs conseils que par la volonté de Dieu qu'il avait été envoyé en Egypte.

Mais revenons à notre sainte; et après l'avoir vue toute crucifiée au corps et à l'esprit par la main de Dieu et par celle des hommes, voyons-la encore attachée à la croix par les démons mêmes : il faut qu'elle souffre en tout ce qu'elle est, et de tout ce qui est. Aussi Dieu tout bon la faisait endurer pour les péchés des autres, dont elle portait les peines qu'ils méritaient, pour leur obtenir la grâce que la divine miséricorde leur accordait. Les démons ne l'ont pas fait seulement souffrir par leurs artifices, lui disant des paroles intérieures, et lui paraissant sous la forme de Notre-Seigneur pour la tromper, mais ils l'ont tourmentée effroyablement par leur rage, et si souvent qu'elle assure que, si elle le voulait dire, elle lasserait tous ceux à qui elle le dirait. Ces malheureux esprits tâchaient quelquefois de l'étouffer et venaient à légions fondre sur elle, la faisant endurer d'une manière cruelle.

Son âme généreuse, au milieu de tous ces tourments, marchait en dame, comme si elle eût été dans son royaume; et de vrai, Jésus-Christ ayant entré en la gloire par ces moyens, c'est par ces voies que les saints y sont associés et règnent éternellement avec lui dans son empire qui n'aura jamais de fin.

Venez, ô mon Seigneur Jesus, venez : *que votre règne nous arrive, que votre nom soit sanctifié, et que votre divine volonté soit faite en la terre comme au ciel.* (*Matth.* VI, 10.) Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

## ORAISON A LA TRES-SAINTE VIERGE,

### LA PERFECTION DES VOIES DE DIEU.

O admirable Vierge Mère, c'est avec grande justice que l'Eglise chante que votre demeure est dans la plénitude des saints, Dieu tout bon ayant fait de votre personne sacrée comme un abrégé accompli de toutes les grâces qu'il a répandues dans tous ses élus ! Vous êtes le grand chef-d'œuvre du Tout-Puissant dans toutes les voies de la perfection et par conséquent dans les saintes voies de la croix aussi bien que dans les autres. C'est donc avec sujet que je finis à vos pieds ce petit ouvrage, aussi bien que je l'y ai commencé, le mettant entièrement entre vos mains sacrées pour y mettre la perfection que votre Fils bien-aimé y veut donner, pour la seule gloire et le seul intérêt de Dieu seul, de la très-sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

LE

# MALHEUR DU MONDE.

### A LA SAINTETÉ DE DIEU SEUL EN TROIS PERSONNES.

Grand Dieu des éternités, vous êtes infiniment saint, et votre divine parole nous apprend que personne ne peut être saint comme vous. Père éternel, vous êtes saint, parce que vous êtes tout-puissant; et ainsi vous ne pouvez pécher; car le péché n'est pas un effet de puissance, mais le défaut d'une vraie impuissance. O Fils bien-aimé du Père éternel, vous êtes saint, parce que vous êtes la sagesse même, et ainsi vous ne pouvez pécher, ce qui est la plus grande des folies. O Saint-Esprit vous êtes saint, parce que vous êtes la bonté infinie; et le péché, qui est un mal infini, ne peut être en vous. O mon Dieu, c'est cette vérité que vous avez répétée tant de fois dans les divines Ecritures, dans lesquelles vous vous appelez le Dieu saint.

Mais vous voulez bien que vos créatures participent à votre sainteté. C'est pourquoi vous appelez votre peuple une nation sainte. (*I Petr.* II, 9.) C'est ce que vous demandez d'une manière spéciale de tous les Chrétiens, les ayant choisis pour être des saints. Ah ! ne dites-vous pas que vous voulez qu'ils soient des saints, parce que vous êtes saint? Malheur au monde dans sa corruption, contre lequel, dit excellemment l'un de vos serviteurs : O Dieu incarné, vous avez tant crié, vous avez tant de fois invectivé dans vos prédications, jusqu'à le traiter en excommunié, à le charger de malédictions, jusqu'à dire que vous n'étiez pas de ce monde, et que ceux qui sont à vous n'en étaient pas aussi; jusqu'à dire que le diable en était le prince : aussi est-ce lui qui en fait les lois tout opposées aux vôtres, qui en invente les modes bien éloignées de votre divin esprit, qui en établit les maximes contraires à celles de votre saint Evangile.

O mon Dieu, jugez-moi, pour vous parler avec votre Psalmiste, et faites le discernement de ma cause d'avec la nation qui n'est pas sainte. Délivrez-moi de l'homme du monde injuste et trompeur, parce que c'est vous qui êtes ma force. Ne me rejetez pas : faites luire votre lumière et votre vérité, qui me découvre toujours les illusions et le mensonge du monde. Je renonce pour jamais en votre divine présence, à toutes ses lois, à toutes ses modes, à son malheureux esprit qui n'est que vanité, que volupté, que richesses. Je publie hautement devant les anges et les hommes, que je crois fermement, sans en avoir le moindre doute, que les riches sont malheureux, et ceux qui vivent dans les aises et les honneurs du siècle. Je m'attache, avec votre divin secours, inviolablement aux maximes de votre Evangile; et je crois sincèrement que les pauvres sont bienheureux, ceux qui sont humiliés et qui sont dans les souffrances. O Seigneur ! à qui nous en rapporterions-nous, n'est-ce pas vous qui avez les paroles de la vie éternelle? Eclairez les yeux des mondains endormis dans la mort; détruisez l'empire du prince du monde, qu'il ne puisse plus dire qu'il a vaincu votre peuple. Donnez votre bénédiction à ce petit ouvrage que votre divine

providence me fait donner au public, et qui crie avec vous : Malheur au monde. Faites-lui entendre votre voix toute-puissante par la voix faible du plus indigne de vos serviteurs, et du dernier des hommes, afin que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive ; pour lors mon cœur se réjouira de ce que vous aurez été notre Sauveur ; je vous chanterai de saints airs, à vous qui nous comblez de vos biens, et je louerai par mes cantiques votre nom très-haut. Ainsi soit-il.

---

## A LA SAINTETÉ DE L'IMMACULÉE VIERGE MÈRE DE DIEU.

Admirable Mère de Dieu, toujours Vierge, et toute immaculée en votre sainte conception, vous êtes choisie comme le soleil, parce que vous surpassez en sainteté tous les saints, comme le soleil en lumière tout le reste des astres. Votre sainteté entre les plus pures créatures est incomparable, parce que si les anges et les hommes sont saints par la participation de la sainteté de Dieu, ensuite de l'union singulière qu'ils ont eue avec lui ; comme aucune créature ne lui a été unie si intimement que vous, aussi aucune ne vous est semblable en sainteté ; car qui des anges et des hommes peut dire à un Dieu : *Vous êtes mon Fils* (*Psal.* II, 7), comme vous le dites en vérité. Vous êtes la cité du saint, comme parle un Prophète, où le Seigneur a désiré d'habiter, et d'y habiter éternellement. (*Psal.* CXXXI, 13.) Vous êtes son sanctuaire qu'il a bâti comme une haute forteresse sur la terre, comme parle le Psalmiste (*Psal.* LX, 4), qu'il a fondée pour durer éternellement. Vous êtes le ciel nouveau, et la terre nouvelle de l'Ecriture (*Isa.* LXV, 17), dans lesquels la justice habitera, parce que le péché en sera banni, et que toutes les vertus y demeureront. Ciel nouveau incomparablement plus beau, plus lumineux, plus glorieux que les autres cieux, qui n'étant pas nets en la présence de Dieu, comme nous le dit la divine parole, vous êtes toute belle à ses yeux, et il ne trouve aucune tache en vous. (*Cant.* IV, 7.) Ciel nouveau, plus élevé au-dessus des saints que les cieux au-dessus de la terre, qui annonce la gloire de Dieu à tous les hommes, et qui répand sa divine lumière et les flammes de son amour de toutes parts. Vous êtes cette terre nouvelle, que le Seigneur a bénie, dans laquelle la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, et la justice et la paix. (*Psal.* LXXXIV, 11.) De laquelle la vérité est née, et le salut d'Israël est sorti, lorsque le Seigneur a fait cesser la captivité de son peuple ; dans laquelle la gloire habite, dans laquelle la plaie du péché originel n'a jamais approché, ni le mal d'aucun péché actuel, parce que le Seigneur vous a environnée comme d'un bouclier, qu'il vous a couverte de ses épaules : ainsi vous avez toujours été juste dans toutes vos voies, et sainte dans toutes vos actions ; ce qui a mis Jacob dans la joie, et Israël dans l'allégresse.

O sainte cité de Dieu ! que de choses glorieuses l'on dit de vous ! C'est pour cela que mon cœur se réjouit, et que ma langue chante de joie, prenant plus de part à tout ce qui vous regarde, ô ma très-débonnaire Dame ! qu'à tout ce qui me touche, à mes propres intérêts. O Vierge singulière en sainteté entre les pures créatures, qui n'avez point éprouvé la corruption, qui n'avez jamais eu de part au monde, j'apporte à vos pieds sacrés ce petit ouvrage qui en fait voir le malheur, aussi bien que tous les autres qu'il a plu à la divine Providence nous faire donner au public, ne voulant rien avoir qui ne vous soit dédié, et entièrement consacré en l'honneur de Dieu seul, qui a fait en vous des choses si grandes. O ma très-douce, très-miséricordieuse et très-fidèle Mère, donnez-y, s'il vous plaît, votre sainte bénédiction, afin que le monde aveuglé par ses infidélités ouvre les yeux et connaisse son propre malheur, qu'il se convertisse, et marche dans la voie de la vérité. Bénissez aussi votre pauvre et indigne serviteur, délivrez-le de la contagion du siècle. Ah ! faites, et je vous le demande par le cœur de votre Fils bien-aimé, et par votre charitable cœur, que je ne sois point de ce monde, que je ne sois plus à moi-même, que je sois uniquement à Dieu seul, que Jésus soit toutes choses en tout ce que je suis, pour la gloire de la suradorable Trinité. Ainsi soit-il.

---

LE

# MALHEUR DU MONDE.

## CHAPITRE PREMIER.

*Ce que l'on entend par le monde.*

Le monde, dont parlent les divines Ecritures avec horreur, n'est pas l'univers, les éléments, la terre, ni une société civile de personnes dans les différents états et conditions qui s'y rencontrent. Ce n'est pas de ce

ce monde dont le Fils de Dieu assure qu'il n'est point, ni ses disciples; mais c'est le monde qui vit selon la sensualité, l'orgueil et la curiosité; c'est de ce monde dont le Saint-Esprit nous déclare, en la *Ire Épître de saint Jean* (c. I, v. 16 et seq.), que tout ce qui s'y trouve est, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; ce qui ne vient point du Père, dit le saint évangéliste, car les inclinations corrompues du corps et de l'âme qui nous portent à user des choses avec déréglement, ne viennent pas de Dieu; c'est le péché qui en est la cause.

Par ces trois concupiscences, le bien-aimé disciple entend les trois sources de tous les péchés, lesquels, selon la doctrine des saints, sont les voluptés des sens, le désir des honneurs et la curiosité de savoir; c'est de ce monde dont il crie, que si quelqu'un l'aime, la charité du Père n'est pas en lui, car son amour et celui de Dieu ne peuvent pas compatir ensemble. Il ne faut pas penser à les accorder l'un avec l'autre, ce qui fait dire à l'apôtre (*I Joan.* II, 15) : *N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde;* et le grand et puissant motif qu'il en suggère, est que le monde passe et sa concupiscence aussi; qu'il périt avec ses plaisirs, que nous touchons déjà à sa fin. C'est un motif dont le Saint-Esprit se sert en plusieurs lieux de l'Ecriture pour nous déprendre de son malheureux attachement. Et saint Paul, animé de cet esprit divin, a jugé qu'il était si fort et si efficace qu'il le propose pour être dans le monde comme si on n'y était point, ce qui lui fait dire aux Corinthiens : *Je vous déclare, mes frères, que le temps est court, et qu'il faut désormais que ceux qui sont mariés vivent comme ne l'étant point; ceux qui pleurent, comme ne pleurant point; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point; ceux qui achètent, comme ne possédant point; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point, parce que la figure du monde passe.* (*I Cor.* VII, 30 et seq.)

Ici je me sens pressé de crier avec le Prophète-Roi : *Hommes sans jugement, revenez à vous.* Insensés, devenez enfin sages avec le Saint-Esprit. Souvenez-vous que la mort ne tardera guère à venir. En ce jour-là que deviendront vos pensées, vos inclinations, vos attaches pour le siècle? Est-ce la peine de s'embarrasser, de s'inquiéter, de s'arrêter à ce qui passe si vite pour ne revenir jamais? Eh! que vous restera-t-il de ces faux biens de la terre, de ces honneurs trompeurs, de ces malheureux plaisirs? Nous mourons tous les jours, nous approchons de notre dernière heure, et l'enchantement où le péché nous met et dont le diable se sert est si étrange, que nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir. Le conçoive qui pourra; car c'est ce qui paraît inconcevable, quand nous devrions éternellement demeurer en la terre, on ne pourrait pas s'y attacher davantage, et quand on ne ferait que passer en l'autre vie pour quelques heures, on ne pourrait pas s'en mettre moins en peine.

Cependant répétons-le avec l'homme apostolique : *Le temps est court, la figure de ce monde passe* (*I Cor.* VII, 31); mais l'expérience nous laisse-t-elle le lieu d'en douter? Que reste-t-il donc désormais, sinon que ceux qui usent de ce monde y soient comme n'en usant point? J'ai connu une jeune demoiselle, riche, fille unique et de qualité, qui étant pressée par sa mère de se marier, qui était demeurée veuve fort jeune, peut-être dans la pensée de faire trouver à sa fille un parti plus avantageux, elle lui demanda pour combien de temps elle pourrait espérer de demeurer dans le mariage. Sa mère lui ayant répondu que dans l'âge où elle était elle pouvait bien demeurer dans cette condition quarante ou cinquante ans : Ah! ma mère, répliqua-t-elle, ce n'est pas la peine de se marier; et elle ne s'est point mariée, et ces années sont présentement passées. Au contraire, j'ai connu un ecclésiastique qui avait bien de l'esprit humain, qui était d'une condition à entrer dans les premières dignités de l'Eglise, et qui, ayant été touché particulièrement de Dieu, vivait d'une manière édifiante; mais comme la mortification du corps et de l'esprit, qui est inséparable du véritable Chrétien, lui était dure, le démon s'en servit, dans la pensée qu'il lui donna qu'étant encore jeune il aurait longtemps à souffrir. Il adhéra aux illusions du malin esprit, et il se relâcha beaucoup de sa manière de vie. Il me disait qu'il avait considéré que la vie était longue, et qu'il lui faudrait souffrir longtemps. J'appris peu de temps après sa mort, qui fut terrible. Le monde passe, et sa concupiscence aussi; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement, parce qu'il s'attache à celui qui est éternel.

C'est de ce monde et de sa concupiscence que nous parlons dans ce petit traité, nous laissant à l'esprit de notre bon Sauveur Jésus-Christ, sous la protection de son immaculée Mère Vierge, qui nous sert, par une miséricorde inénarrable, de protectrice et de mère continuellement en toutes choses, des bons anges et des saints, pour en découvrir dans sa divine lumière les malheurs.

Cependant il nous faut remarquer qu'il y a des personnes dans le siècle qui ne sont point de ce monde, et qu'il y en a qui en ont tout l'esprit, et qui en sont véritablement, quoiqu'elles en soient séparées par le cloître, comme les personnes religieuses, ou par la sainteté de leur état, comme les ecclésiastiques. Combien y a-t-il eu de personnes qui, au milieu des embarras du siècle, ont usé du monde comme n'en usant point! Que l'iniquité se ferme la bouche; que le pécheur ne s'égare point en cherchant des excuses dans ses péchés. Les rois et les princes sont ceux sans doute qui sont plus dans le monde; et il y en a eu plusieurs qui y ont été comme n'y étant point. Saint Louis roi de France, saint Edouard roi d'Angleterre, saint Etienne roi de Hongrie, et un grand nombre d'autres rois, de princes et de

princesses y ont paru comme des morts par leur dégagement parfait, et un entier renoncement à eux-mêmes. On a vu un saint Henri, empereur, grand dans le siècle par ses victoires, par ses conquêtes, par des actions dignes d'une éternelle mémoire, se prosterner aux pieds d'un saint abbé, en plein chapitre, en la présence de tous ses religieux, lui demandant avec une humilité presque sans exemple l'habit de la religion, étant dans le dessein de quitter l'empire, si on lui eût permis, pour se soumettre à un simple moine; et cet incomparable empereur passait les nuits en oraison, souffrait les injures avec une patience angélique, et est demeuré vierge avec sainte Cunégonde son épouse, soutenu par la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le secours de la Reine des vierges, la très-digne Mère de Dieu, à qui il avait une dévotion toute singulière. Que les justes en voyant ces choses se réjouissent; que la confusion couvre le pécheur; que l'homme sage les observe, et que tous ensemble nous chantions les miséricordes du Seigneur.

Mais d'autre part il y a des personnes séparées du monde par leur état et par leur profession, qui y sont bien plongées en esprit et par leurs attachements. Un religieux est un mauvais riche devant Dieu, qui, après avoir fait vœu de pauvreté, a encore l'esprit de propriété, soit en se réservant des choses particulières; car, parmi les personnes religieuses, tout, à l'imitation des premiers Chrétiens, doit être mis en commun, et on doit distribuer à chacun ce qui est nécessaire selon son besoin. L'usage des pensions que l'on a introduit, et qui n'entre pas entièrement dans le commun, a reproduit un grand relâchement dans les communautés régulières, d'autre part fort réglées, lorsqu'on en laisse la disposition aux particuliers. Si l'on considère l'esprit et la vie de tous les saints fondateurs de chaque ordre, et de tous leurs premiers religieux, on verra quelle horreur ils auraient eue de ce déréglement. Certainement saint François de Sales, dans ces derniers temps où la concupiscence du monde règne, quoiqu'il ait donné à ses religieuses des constitutions d'une douceur admirable, comme les appelle l'Eglise, a bien pensé à remédier à ce désordre, lorsqu'il veut même que l'on change aux religieuses leurs chapelets de temps en temps, de peur que la propriété ne s'y glisse. S'il ne veut pas qu'une religieuse garde un chapelet, ce qui est d'un prix si modique, comment aurait-il permis de disposer d'une pension que les gens du siècle disent être accordée pour les menus plaisirs à des personnes qu'il a voulu porter toutes extérieurement à une croix, pour les faire souvenir que leur vie doit être crucifiée.

Les ecclésiastiques qui sont séparés du monde par la sainteté de leur salut, à même temps qu'ils reçoivent en prenant la tonsure le saint habit de la religion du clergé, car c'est ainsi que l'Eglise l'appelle, en conservent l'esprit, lorsque s'étant dépouillés de l'ignominie de l'habit séculier, c'est encore comme l'Eglise parle, ils le portent de telle manière qu'à peine le peut-on distinguer d'avec les personnes séculières? Comment pourrait-on même penser que les ecclésiastiques ne sont pas du monde qui sont tout pleins des désirs de ses biens temporels, de ses honneurs et de ses faux plaisirs, après cependant qu'ils ont déclaré au pied des autels, devant l'évêque, et à la face de l'Eglise, qu'ils ont pris le Seigneur pour leur portion et héritage? Oh! combien il y a de personnes qui, étant séparées du monde par leur état et profession, y demeurent d'esprit et de cœur, y vivent et y meurent!

## CHAPITRE II.

### *Le malheur du monde dans sa malice.*

On crierait peut-être à l'emportement, si un autre que Dieu nous avait assuré que tout le monde consiste en malice. C'est ce que le Saint-Esprit fait dans le chapitre v de la *Ire Epître de saint Jean*, Mais le même Esprit déclare hautement par le prophète Jérémie (v, 1 et seq.), que le Seigneur cherche dans Jérusalem un homme juste sans en pouvoir trouver. *Cherchez*, dit Dieu, *dans Jérusalem; allez par ses rues, regardez et considérez dans ses places, si vous y trouvez un homme qui fasse la justice*, c'est-à-dire, comme l'expliquent les interprètes, un homme dont les œuvres soient bonnes, qui juge sainement des choses, qui rende à Dieu ce qui lui appartient: *un homme qui cherche la foi ou la vérité*, c'est-à-dire qui soit vraiment fidèle, qui regarde les choses et les pratique selon les règles de la vérité. Mais le prophète, ne trouvant que des cœurs endurcis, dit que c'est peut-être qu'il cherche cet homme juste parmi le simple peuple, qui est dans l'ignorance et sans jugement, ce qui lui fait prendre résolution d'aller parmi les premiers de la ville, qui sont personnes qui ne manquent pas de lumière, et qui savent ce qu'il faut rendre à Dieu; et il y trouve encore plus d'iniquité. Car il est vrai que la suffisance d'esprit et la superbe qui règne souvent dans ces sortes de personnes, les éloigne encore davantage de Dieu. C'est pourquoi nous lisons dans le chap. VII de l'*Evangile de saint Jean*, que les chefs des prêtres et les pharisiens disaient qu'il n'y avait aucun des magistrats ou des pharisiens qui eussent cru en Notre-Seigneur, mais seulement la populace.

Cependant c'est dans Jérusalem que le Seigneur cherche un homme de bien; ce n'est pas dans un pays infidèle, c'est dans une ville à qui il envoyait sa parole, à qui il annonçait les règles de la justice, à un peuple qui connaissait ses jugements, dans lequel son nom était grand, qu'il traitait tout d'une autre sorte que toutes les autres nations; et néanmoins c'est ce peuple qui s'est égaré, qui est devenu inutile, où il n'y a personne qui fasse le bien. Cet ancien philosophe savait quelque chose de cette vérité, qui allait en plein midi cherchant, à

ce qu'il disait, un homme avec un flambeau allumé, comme si le soleil avec toutes ses brillantes clartés n'eût pas eu assez de lumières pour lui en faire trouver un seul, un homme vraiment raisonnable dans sa conduite ; et de vrai, si tout l'homme consiste à craindre Dieu et à garder ses commandements, puisque c'est ce que la raison demande, on en trouvera peu qui les observent dans une exacte fidélité.

Le monde est dans la corruption des trois concupiscences, de la sensualité, de l'orgueil et de la curiosité. C'est pourquoi Babylone, dans l'Ecriture, en est la figure. Babylone, que le Saint-Esprit appelle dans Isaïe (XIII, 21), dans Jérémie (X, 22), *la retraite des dragons ;* dans l'*Apocalypse* (XVII, XVIII), *la demeure des démons :* Babylone, dont le Saint-Esprit en Isaïe assure que les bêtes sauvages s'y retireront, figure, comme l'explique saint Jérôme, des démons qui habitent dans les âmes des mondains : que ses maisons seront remplies de dragons, d'autruches et de hiboux, ce qui marque les vices et les démons différents dont elles seront possédées ; que les satyres y feront leurs danses, et les cruelles syrènes habiteront dans ses palais de délices ; pour apprendre que la vie du monde, qui est une vie de jeux, de divertissements et de tous les plaisirs que l'amour du siècle invente avec tant de soin, est un effet de l'empire que le démon s'acquiert sur les âmes. Et le Saint-Esprit prédit toutes ces choses par le prophète de Babylone, qu'après l'avoir qualifiée auparavant de *la grande Babylone,* de *la reine entre les royaumes du monde*, comme choses qui sont réservées à l'éclat du faux honneur, des vains plaisirs, du siècle corrompu.

Les véritables disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui mènent une vie crucifiée avec lui, et qui ne sont point du monde, comme il nous l'enseigne, sont citoyens avec les saints et domestiques de Dieu ; citoyens de la même ville, de la Jérusalem céleste, que les saints. Mais les mondains sont citoyens de Babylone, dans laquelle les sens y exercent leur empire. Ils sont citoyens du siècle, de qui l'Esprit de Dieu dit dans Isaïe (III, 16 et seq.), que les filles se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux et des gestes des mains; qu'elles ont mesuré tous leurs pas et étudié toutes leurs démarches, dont le Seigneur rendra chauve leur tête, et dont il arrachera tous leurs cheveux, dont il leur ôtera leur chaussure magnifique, leurs croissants d'or, leurs colliers, leurs filets de perles, leurs brasselets, leurs coiffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfum, leurs pendants d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui leur pendent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamants, leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et leurs habillements légers contre le chaud de l'été; dont l'Esprit de Dieu dit que le parfum sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs cheveux frisés en une tête nue et sans cheveux, et leurs riches corps de jupe en un cilice.

C'est donc Dieu qui déclare par lui-même le jugement qu'il fait de tous ces ornements de la vanité du siècle, et la condamnation qu'il en fait marque assez l'horreur qu'il en a : cependant c'est un mal que le monde ne connaît point, et qui le regarde même comme un bien ; et au lieu de le plaindre, on y applaudit, on en a de l'estime, on le recherche, on se le procure.

Nous l'avons dit, tout le monde est dans la corruption des trois concupiscences, de la sensualité, de l'orgueil et de la curiosité. (*I Joan.* II, 16.) Nous avons expliqué ce que l'on doit entendre par ce monde ; c'est de l'amour de ce monde que le Saint-Esprit déclare dans *l'Epître de saint Jacques* (IV, 4), qu'il est une inimitié contre Dieu, et que quiconque veut l'aimer, il se rend ennemi de Dieu. C'est à ce monde que le Seigneur dit dans Isaïe (I, 4), *Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité, à la race corrompue, aux enfants méchants.* Et comme parmi les hommes la plupart sont du monde corrompu qui ne verra jamais Dieu, c'est pourquoi le Fils de Dieu nous assure qu'il y en aura peu de sauvés. Que les partisans du monde ne se récrient pas ici, comme si cette vérité était prononcée par quelque docteur, ou quelque saint, dans un zèle emporté. C'est Dieu lui-même qui nous l'assure. Que les libertins ne disent pas: Qui est revenu de l'autre monde, pour nous en dire des nouvelles, et nous apprendre s'il y en a peu de sauvés? (*Sap.* II, 5.) Voici le Fils de Dieu qui en est venu, qui juge toutes les âmes, qui sait sans pouvoir se tromper ce qui leur arrive. C'est lui qui est la vérité même qui nous révèle qu'il y a peu d'élus. Il ne faut point se tromper, le monde corrompu sera privé de Dieu pour jamais.

O mal, dont l'on peut dire qu'il est l'unique mal ! ô malheur des malheurs, et le plus grand de tous les malheurs ! ô malheur qui ne finira jamais ! ô malheur infini ! ô malheur qui ne se peut comprendre ! abîme dans lequel il faut que tout esprit se perde ! et cependant malheur dont le monde corrompu aura une funeste expérience pour jamais. Oh ! quel malheur du monde en sa malice !

## CHAPITRE III.

*Le malheur du monde dans ses ténèbres.*

Malheur sur malheur au monde dans ses ténèbres ; car non-seulement il est aveugle, et il ne connaît pas son aveuglement, mais il s'imagine avoir beaucoup de lumière. Les mondains marchent dans les ténèbres, mais dit le Saint-Esprit par le Psalmiste, ils n'en connaissent rien, et ne le comprennent pas : au moins les aveugles du corps le savent bien ; s'ils pouvaient recouvrer la vue par quelques remèdes, ils n'oublieraient rien

pour s'en servir : ils croient à ceux qui ont de bons yeux, qui leur enseignent le chemin qu'ils doivent tenir : ils les en remercient : mais les mondains dans leur aveuglement, s'imaginant bien voir, méprisent ce qu'on leur dit, et ils rejettent la lumière qui leur est présentée. *La lumière est venue au monde*, dit le saint évangéliste (*Joan.* III, 19) ; *et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière.* De cette manière, pour me servir des termes de l'Ecriture (*Job*, V, 14 ; *Deut.* XXVIII, 29), ils ont tâtonné le mur en plein midi, comme font les aveugles corporels pour se conduire ; et au milieu des plus beaux jours de la grâce ils sont demeurés ensevelis dans l'ombre de la mort

Ils regardent même ceux qui sont divinement éclairés, comme des idiots. C'est pour cela qu'ils diront après leur mort, comme nous l'apprend le Saint-Esprit : *Insensés que nous sommes, nous croyions que leur vie fût une folie, et que leur fin dût être sans honneur; mais voyez comme ils ont été mis au nombre des enfants de Dieu, et que leur partage est entre les saints.* (*Sap.* V, 4-6.) En effet, mes frères, s'écrie le grand Apôtre, *considérez ceux que Dieu a appelés parmi vous, il n'y en a pas beaucoup de sages selon la chair : mais Dieu a choisi ceux qui semblent sans esprit dans le monde, afin de confondre les sages ; et ce qui semble folie en Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui semble faiblesse en Dieu est plus puissant que les hommes.* (*I Cor.*, I, 27 et seq.)

Mais ce qui est grandement étonnant, est que cette funeste illusion ne se trouve pas seulement parmi les infidèles, mais en des Chrétiens qui dans leur état devraient être des enfants de lumière ; *et qui disent*, comme parle le prophète, *que le mal est bien, et que le bien est mal* (*Isa.* V, 20) : qui donnent aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres : qui changent le mal en bien, estimant les personnes qui vivent selon les désirs du siècle, comme des personnes sages et de grand esprit, dans la poursuite des biens temporels, des honneurs et des aises de la vie ; et approuvant la voie large qui conduit à la mort pour une voie sûre qui conduit à la vie : qui changent le bien en mal en déshonorant la vertu, et traitant de ridicule ceux qui la pratiquent. C'est de la sorte qu'ils se raillent de ceux qui font profession de la dévotion, qu'ils paraissent à leurs yeux des gens vils et méprisables, des gens, comme dit l'Apôtre, qui semblent sans esprit ; et qu'ils donnent le nom de ténèbres à la lumière, et se perdant dans la vanité de leurs raisonnements et de leur esprit insensé, se disant sages ils sont devenus fous.

Car y a-t-il une folie pareille, un aveuglement semblable à celui du monde, qui préfère les sens à la raison, le temps à l'éternité, la créature à Dieu ? Qui ne pense qu'aux divertissements de la vie présente, pendant que les feux sont allumés dans l'enfer qui le doivent brûler pour un jamais. O enfer ! qui est bientôt dit, mais qui passe toutes les pensées des hommes, et en la grandeur de ses supplices, et en leur durée qui ne finira jamais ; ô jamais ! ô jamais ! ô éternité, éternité, éternité qui vous pourra comprendre ?

Cependant le Fils de Dieu vous déclare que la plupart des hommes iront dans ce lieu funeste de tourments incompréhensibles, puisqu'il nous enseigne qu'il y a peu de personnes sauvées. Après une vérité si certaine, nous étant révélée par un Dieu qui est la vérité même, que les libertins ne disent plus qui est revenu de l'autre monde pour nous en apprendre des nouvelles. Voilà le Fils de Dieu qui en est venu, qui nous assure de cette vérité, dont non-seulement tous les catholiques, mais les hérétiques demeurent d'accord. Il y a plus, les Turcs font profession de croire un enfer ; et les nations infidèles conviennent qu'il y a une autre vie que celle-ci où le vice est puni et la vertu récompensée.

Aussi si vous interrogez ces personnes, elles vous répondront qu'elles croient un paradis et un enfer : et après cela le monde vit comme s'il n'y en avait point. Quand on serait certain que l'on serait infailliblement sauvé, on ne pourrait pas s'en mettre moins en peine. Le grand Apôtre (*I Cor.* IX, 27), le prodige de la grâce et du divin amour, s'écrie qu'il a peur d'être réprouvé, et les mondains parmi toute leur corruption sont dans l'assurance.

La religion nous apprend que l'on est damné pour un seul péché notable ; et les mondains criminels non-seulement d'un péché mortel, mais souvent d'un grand nombre, se réjouissent et dorment à leur aise dans un état si lamentable. Où est la foi des vérités de la religion ? Y a-t-il une seule personne qui voulût s'exposer à dormir dans un lit plein de dragons et de serpents ? et on dort paisiblement avec le péché. qui non-seulement nous peut faire perdre une vie qui passera bien vite, mais qui nous engage à une mort éternelle. Eh ! combien de personnes sont passées de leur lit dans les flammes éternelles ? Où est la foi des vérités de la religion ? Quelles inquiétudes à des gens qui auraient offensé outrageusement quelque grand monarque ! quelle peine à leurs familles, à leurs amis ! et on traite le crime de lèse-majesté divine comme une affaire de rien. Le pécheur se divertit ayant pour ennemi un Dieu ; les parents et les amis n'en sont point touchés. Où est la foi des vérités de la religion ? Où trouvera-t-on une personne qui, étant tombée dans l'ordure, aussitôt ne s'applique à se nettoyer ? S'il rejaillit quelque peu de boue sur le visage, aussitôt on l'ôte, et, si on ne le faisait pas, ceux qui le verraient en donneraient avis. On demeure néanmoins dans l'horrible état du péché mortel les jours, les semaines, les mois et les années. Etat si affreux, que si on en connaissait l'abomination, il n'y a personne qui le pût souffrir sans mourir. Souvent les amis, les proches, les pères, les

mères, les maris, les femmes, les maîtres le voient, et on pense peu à y remédier. Un serviteur de Dieu se trouvant dans une assemblée où il y avait plusieurs princesses, et nous l'avons appris de l'une de ces princesses, il leur dit : Mesdames, ayez autant de soin de vos âmes que vous l'avez de vos souliers, et vous serez sauvées. Cette proposition, qui est d'un grand saint, paraîtra de prime abord surprenante, et cependant elle est bien vraie ; car, si les gens de qualité donnaient autant d'application à tenir leurs âmes dans la pureté qu'ils en ont pour avoir leurs souliers propres et bien nets, sans doute qu'ils vivraient en bons chrétiens, et qu'ensuite ils seraient sauvés.

Oh ! que c'est bien ici qu'il faut crier : Ah ! la folie ! ah ! l'aveuglement! qu'il faut dire qu'il n'y a point d'aveugle semblable à ceux mêmes qui doivent être les enfants de lumière. (*Luc.* XVI, 8.) C'est bien ici que ces paroles de Dieu, par le prophète Isaïe : *Ecoutez, sourds ; aveugles, ouvrez les yeux et voyez* (XLII, 18), doivent être appliquées. Qui est l'aveugle sinon mon serviteur? Qui est le sourd sinon celui à qui j'ai envoyé mes prophètes? Mais il faut dire aux Chrétiens, sinon à celui à qui Dieu a envoyé son propre Fils : Qui est l'aveugle sinon le serviteur du Seigneur? Vous qui voyez, n'observez-vous point ce que vous voyez? Vous qui avez les oreilles ouvertes, n'entendez-vous point? C'est ainsi que Dieu se plaint de l'aveuglement et de l'insensibilité du peuple qui fait profession d'être à son service. Ah ! il est vrai, le diable et le monde ont des gens qui les servent, qui ont les yeux, les oreilles et les cœurs ouverts à tout ce qu'ils désirent d'eux, et Dieu n'est ni regardé, ni écouté, ni obéi, pendant qu'on est actif et intelligent en toute autre chose qu'en ce qui le regarde.

Mais qu'il faut bien dire que le malheur du monde est bien grand dans ses ténèbres, puisque la mort, qui est si capable de détacher des choses de la vie présente, ne sert qu'à en augmenter la cupidité. Ainsi la mort sert d'occasion à une infinité de procès, et entre les personnes les plus proches, qui disputent pour de faux biens temporels, que la mort a enlevés pour un jamais à ceux dont ils prétendent les héritages, ne pensant point qu'il leur faudra aussi bientôt les quitter pour une éternité. Disons encore que la mort, ce temps si redoutable, sert d'occasion à plusieurs bénéficiers de leur damnation éternelle, résignant ou changeant leurs bénéfices, ou enfin procurant qu'ils tombent entre les mains de personnes qui n'en sont pas dignes, la vue de la chair et du sang, le respect humain, les vues temporelles dominant encore lorsque l'on est prêt de paraître au terrible jugement de Dieu, et cet aveuglement arrivant quelquefois à des personnes qui ont, d'autre part, quelque probité, perdant de la sorte leurs âmes par une maudite complaisance. Il se rencontre même des confesseurs qui y contribuent malheureusement, qui crient au pauvre malade : Monsieur, vous ne pensez pas à votre parent ; pourquoi laisser aller votre bénéfice en des mains étrangères? La parenté ne s'oublie pas ; on presse et on fait tout ce que l'on peut pour conserver le bénéfice dans la famille, sans se mettre en peine de la damnation où l'on engage le misérable parent.

Mais n'est-ce pas encore la mort qui sert d'occasion à la poursuite des bénéfices à charge d'âme, ou de ceux que l'on appelle simples? On est dans l'attente inquiète des nouvelles de la mort des malades, et à même temps qu'on les a apprises, on court la poste pour les bénéfices ; et ceux, dit le saint livre de l'*Imitation* de Notre-Seigneur, qui à peine feraient un pas pour la vie éternelle, courent bien loin pour la moindre prébende. Ce sont pourtant des gens qui ont pris le Seigneur pour la part de leur héritage dès lors qu'ils sont entrés dans l'état ecclésiastique.

On se laisse emporter à la cupidité des revenus des bénéfices simples, ne considérant pas qu'ils sont le prix des péchés, comme les Pères disent, les fidèles les ayant donnés pour la rémission de leurs fautes, et qu'ils sont le patrimoine des pauvres ; et que l'on n'en doit user, après ce que l'on en a pris pour le nécessaire, que selon les usages pour qui ils sont destinés. Comme ils sont le patrimoine des pauvres, les saints Pères, parlant de ceux qui en usent mal, ne font point de difficulté de dire qu'ils sont plus méchants que les larrons et les voleurs publics. Et certainement si prendre à un pauvre une somme modique, est un très-grand péché, que sera-ce de leur ravir tous les ans des sommes si considérables? Quelle attente terrible du jugement de Dieu à ces gros bénéficiers, qui leur auront ravi chaque année dix, vingt mille livres et plus, et cela quelquefois durant dix, vingt, trente années? Il ne faut pas s'y tromper, on n'échappera pas le jugement de Dieu. Que dirait-on d'un administrateur d'un hôpital qui en aurait employé une partie des revenus à se divertir et à se donner du plaisir? Si c'est une vérité de foi que nous devons rendre compte au redoutable jugement d'une parole inutile, ô Dieu, quel compte à rendre du patrimoine des pauvres que l'on aura dissipé ! Saint Prosper proteste qu'il ne peut pas expliquer l'énormité du crime des ecclésiastiques qui font un mauvais usage des biens destinés pour les pauvres. Saint Jérôme assure même que les bénéficiers, qui ont du bien de leur patrimoine pour se nourrir et s'entretenir, ne peuvent rien prendre pour leurs usages des revenus de leurs bénéfices ; que s'ils font autrement, ils commettent un sacrilége, et ils boivent et mangent leur condamnation. Il cite sur ce sujet Notre-Seigneur, qui, en saint Matthieu au chap. XVII, ne voulut pas payer le tribut qu'on lui demandait des aumônes qu'il recevait, mais envoya saint Pierre pêcher un poisson, où il trouva dans sa bouche un sicle qu'il donna pour payer pour lui et pour son apôtre.

Ces obligations des bénéfices simples sont capables de donner de la frayeur à ceux qui les poursuivent; mais les devoirs des bénéfices qui ont charge des âmes doivent percer de crainte ceux qui les recherchent. Saint Chrysostome les considérant, s'écrie, qu'il s'étonne comment un curé se sauve. On comprendra facilement le sentiment de ce Père, si d'un côté l'on fait une forte réflexion, que les curés sont les coadjuteurs de Jésus-Christ, envoyés comme cet adorable Sauveur pour le salut des hommes; qu'ils ont pour règle dans la conduite d'une affaire qui est d'une conséquence infinie, l'amour et les travaux d'un Homme-Dieu; que c'est sur cet Homme-Dieu agissant, instruisant, souffrant, qu'ils se doivent former, devant être les copies de ce divin modèle, qu'une seule des âmes qui leur sont commises est plus précieuse aux yeux de Dieu que tous les royaumes et l'univers ensemble; que le gain ou la perte d'une seule âme est de plus grande importance que la possession ou la perte de tous les empires; qu'il n'y en a pas une seule qui ne soit d'un prix infini, ayant coûté le sang d'un Dieu; et qu'ainsi la perte d'une seule âme est un plus grand mal que si l'on avait perdu tout le monde ensemble: ce qui a fait dire à saint Bernard que le poids de la charge des âmes était redoutable même aux forces des esprits célestes. Et si ensuite de ces réflexions on médite sérieusement d'autre part les obligations étroites que l'on a de veiller sur ces âmes, que l'on en répondra âme pour âme, nous le répétons, il est facile de concevoir le sentiment de saint Chrysostome.

Il faut premièrement connaître toutes les personnes dont l'on est chargé, au moins autant que cela se peut faire; car le Saint-Esprit nous dit dans les *Proverbes*, qu'il faut avoir une exacte connaissance de son troupeau; et notre divin Sauveur nous enseigne dans l'Evangile (*Joan.* x, 3), que le véritable Pasteur des brebis les appelle par leur nom quand il les conduit. Les paysans et les bergers savent précisément le nombre de leurs moutons et de leurs agneaux. Jacob le savait si bien qu'il en répondait, et payait à Laban chaque bête que le loup emportait. C'est pourquoi il y a plusieurs rituels, comme le rituel romain, celui du diocèse d'Evreux, qui ordonnent aux curés d'avoir un livre de l'état des âmes dans lequel le nom de tous leurs paroissiens avec leurs qualités, conditions et besoins, soit marqué. On voit dans les *Actes de l'Eglise de Milan* un formulaire de ce registre, où chaque famille est marquée page par page tout de suite. Le nom du père de famille y est en tête, son âge, sa condition, ses besoins, ensuite celui de sa femme, de ses enfants, de ses serviteurs. Aux deux côtés de la page on marque s'ils sont instruits du catéchisme, s'ils communient, ou s'ils sont en état, ne communiant pas encore, de se confesser, et les autres observations nécessaires sur leur manière de vie, afin qu'on puisse travailler à apporter l'ordre en toutes choses.

Sans ces soins il est difficile qu'il ne se trouve plusieurs personnes qui ne soient pas instruites des vérités au moins fondamentales de la religion, et qui ne soient hors de l'état du salut: ce que l'expérience fait voir tous les jours dans les paroisses de la campagne, où l'on pourrait bien garder cet ordre, et dans lesquelles on trouve même des jeunes gens qui ont parfaitement l'usage de la raison qui jamais ne se sont confessés. Cependant le curé doit répondre de toutes ces personnes en particulier; et s'il n'a pas soin de les instruire toutes, s'il n'a pas soin de leurs mœurs, dans quel état est-il? puisque l'Apôtre prononce hautement (I *Tim.* v, 8), que les maîtres qui n'ont pas soin de leurs domestiques renoncent la foi, et sont pires que les infidèles. Car ordinairement les infidèles ne manquent pas de zèle pour leurs erreurs. Si des personnes séculières sont dans un état si déplorable, négligeant le soin de quelques serviteurs, que doit-on penser des pasteurs des âmes, si par leur faute une seule périt par défaut d'instruction et des autres soins nécessaires?

Mais si tous les Chrétiens en qualité de membres de Jésus-Christ, doivent être saints (*I Cor.* vi, 15), quelle obligation aux ecclésiastiques à la sainteté, puisqu'ils sont les principales parties du corps mystique du Fils de Dieu, qu'ils en sont les yeux, et qu'ils sont appelés par notre Sauveur la lumière du monde. (*Matth.* v, 14.) L'habit du pontife de l'ancienne loi où étaient attachées des clochettes, était une figure de la vie exemplaire qu'ils doivent mener. Tout doit être voix en eux. Tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent, leurs conversations, leur habit, leur manière d'agir, toute leur vie doit être devant Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre (*II Cor.* ii, 1). Tout doit annoncer la grandeur du divin maître, dont ils sont les ministres. Ils sont le sel de la terre (*Matth.* v, 13); mais si le sel devient insipide, avec quoi pourra-t-on le saler. Il ne pourra servir, dit le Fils de Dieu, ni pour la terre, ni pour le fumier, il ne sera plus bon à rien qu'à être jeté dehors. Que celui-là m'entende qui a des oreilles pour entendre. Oh! plût à Dieu qu'une doctrine si sainte fût entendue! il n'y a point de principe en la nature qui puisse redonner la force au sel quand il l'a perdue. Qui redonnera donc aux ecclésiastiques la bonne odeur de Jésus-Christ qu'ils sont obligés de répandre partout, quand leur vie peu édifiante fait tout le contraire? Les Pères disent qu'ils sont coupables d'autant de péchés, qu'ils en causent par leurs mauvais exemples; et saint Bernard les traite de persécuteurs de l'Eglise de Dieu. Leurs moindres défauts, à raison de la sainteté de leur état, sont bien grands aux yeux de Dieu et de ses anges; et nous lisons de saint Ambroise, qu'il refusa d'admettre aux ordres deux personnes dont les gestes n'étaient pas assez modestes.

Certainement le grand Apôtre veut même

que la modestie de tous les Chrétiens soit connue à tous les hommes (*Philip.* IV, 5); et il se sert de la modestie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour exhorter les Corinthiens recevoir les vérités qu'il leur enseigne. (*II Cor.* X, 1.) On ne peut dire combien cette vertu a de force sur les esprits, et combien les cœurs en sont touchés. On rapporte de saint Lucien, martyr, que sa modestie convertissait les païens et leur persuadait d'embrasser la foi de Jésus-Christ. Ce qu'ayant appris l'empereur Maximien qui l'avait condamné à la mort, et ayant eu la curiosité de le voir, il n'osa jamais le regarder quand il fut devant lui, de peur de se faire Chrétien. Il y a eu des saints, comme saint François, qui seulement en se montrant ont fait de forts sermons. Enfin saint Paul aux Philippiens (IV, 8) veut que tout ce qui est véritable, tout ce qui est charitable, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur et saint, tout ce qui nous acquiert de la réputation, s'il y a quelque vertu à pratiquer, s'il y a quelque conduite digne de louange, que ce soit l'occupation de l'esprit des Chrétiens. Ces paroles qui sont un abrégé de toute la piété et de la sainteté morale qui regardent les Chrétiens de toutes sortes de conditions, conviennent d'une manière bien plus particulière aux ecclésiastiques, dans lesquels tout ce qui est pur et saint, toute la conduite digne de louange, doivent éclater avec édification.

Quelle misère donc si ceux qui sont la lumière du monde en deviennent les ténèbres! si ceux qui en doivent prêcher hautement le mépris en inspirent la vanité! Quel aveuglement dans ces derniers temps, où bien loin de servir à la réforme de la corruption du siècle, plusieurs contribuent par leur habit et leur extérieur à soutenir le luxe. Ils ont dû en entrant dans l'état ecclésiastique, mettre bas et se dépouiller de l'ignominie de l'habit séculier, c'est comme parle l'Eglise, et il semble qu'ils ont peur de porter l'habit de Jésus-Christ. L'habit long, ou la soutane, est peu porté, à peine se distingue-t-on des séculiers. Les cheveux empruntés, que les saints n'ont pu souffrir dans les femmes, je parle des perruques, leur sont ordinaires. Encore si pour la dernière nécessité ils en portaient de conformes à la modestie cléricale; mais ils en ont comme les séculiers, et quelquefois avec plus de vanité. O l'horreur! plusieurs se font couper leurs cheveux pour porter ces perruques; et ils les portent jusqu'aux autels, ils les portent en célébrant les redoutables mystères, ils les portent avec une élévation présomptueuse, lorsqu'un Dieu s'anéantit soi-même, je me sers de l'expression de l'Apôtre (*Philip.* II, 7), sous l'apparence d'une petite hostie et de la moindre particule de l'hostie. L'Eglise sous le Pape Zacharie était bien en d'autres sentiments, lorsque dans le concile romain, elle défendait aux prêtres de porter la calotte pendant la messe.

La vie des clercs en toutes choses doit être si éloignée des manières du siècle, que le second concile d'Orléans ne voulait pas même qu'ils demeurassent avec les séculiers. Et le concile troisième de Cologne invective avec force contre ceux qui y demeurent, y servant de précepteurs ou de chapelains, à la grande ignominie du clergé, ce sont les paroles du concile, qui gémit de voir que ceux qui sont les conducteurs du troupeau de Jésus-Christ, et qui y doivent être à la tête, y paraissent les derniers, et soient quelquefois employés bassement à des affaires temporelles.

C'est encore pour la même raison que les conciles ont défendu aux ecclésiastiques d'avoir des femmes qui demeurent chez eux. Il est vrai qu'il y en a qui exceptent les plus proches parentes, comme les mères et les sœurs; mais il y en a aussi, comme celui de Reims, sous Adrien Ier, du temps de Charlemagne, qui ne veulent pas que les parentes y logent sous prétexte de pauvreté, car on les peut assister ailleurs. Le concile troisième de Mayence defend même que les sœurs y demeurent; et le troisième concile de Constantinople, qui est le sixième général, n'excepte que la mère. La discipline de l'Eglise gallicane ne permet pas aucunes servantes quelque âgées qu'elles soient. Le concile de Mayence, sous Carloman, et celui de Soissons, où saint Médard assista, ont fait des ordonnances très-sévères sur ce sujet. Le second concile de Tours sous Pélage Ier ne souffre pas même qu'un clerc fasse seulement travailler chez lui une couturière; ce qui avait été auparavant défendu dans le concile d'Agde. Enfin, tous les conciles, dans toutes les provinces chrétiennes, défendent la demeure des servantes chez les clercs, et très-particulièrement les ménages des personnes mariées. Saint Cyprien déplore le malheur de ceux qui ont la témérité de contrevenir à ces ordres. Saint Jérôme, saint Grégoire le Grand, et les autres Pères se récrient contre. Et l'Eglise donne tous ces ordres pour apprendre aux ecclésiastiques combien leur vie doit être sainte par l'éloignement de tout ce qui pourrait servir d'occasion à en obscurcir la pureté.

C'est une obligation commune à tous les clercs, et particiculièrement aux prêtres, dont la promotion sacrée les élève en quelque façon au-dessus des anges; et l'on peut dire que la grandeur et la sainteté de leur état est quelque chose de si divin que, si l'on était vivement pénétré, on n'aurait jamais la hardiesse d'y entrer. Un ange en ayant révélé quelque chose à saint François, ce saint, quoique la merveille des saints, n'a jamais osé entrer dans le sacerdoce.

Après cela ne faut-il pas déplorer amèrement le malheur des ténèbres du monde, où l'on voit tant de personnes s'ingérer dans un état si saint, sans en craindre les suites. On s'y ingère de soi-même, les parents et les amis y introduisent; les pères et mères y destinent leurs enfants auparavant même qu'ils soient capables de faire un juste choix d'un état de vie. Et voici que l'Apôtre s'é-

crie aux Hébreux (v, 4, 5) : *Personne ne s'attribue cet honneur, mais il faut y être appelé de Dieu comme Aaron. Aussi Jésus-Christ ne s'est point glorifié lui-même pour être pontife, mais il a été glorifié lui-même par celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils.* O paroles ! ô vérités ! qui sont autant de foudres épouvantables pour écraser l'entreprise téméraire et de ceux qui entrent dans le clergé sans vocation, et de ceux qui coopèrent à leur entrée. Que les pères et les mères, les parents, ne se flattent point de l'éducation pieuse qu'ils donneront aux jeunes gens à qui ils procureront des bénéfices simples, qu'on les élèvera dans des séminaires. *Si le Seigneur n'édifie la maison, en vain travaillent ceux qui tâchent de la bâtir.* (*Psal.* cxxvi, 1.) On a vu, dans nos jours, de ces jeunes gens nourris dans des séminaires les plus exemplaires de la France, y donner beaucoup d'édification pour un temps, mais qui, en étant sortis, ont été d'étranges sujets de scandale. On ne fera jamais rien de bien, si on n'est appelé de Dieu. Il n'y a point à douter sur ce sujet. *Toute plante*, dit notre divin maître en saint Matthieu (xv, 13), *qui n'aura point été plantée par mon Père céleste, sera arrachée.* Ecoutez, pères, écoutez, parents et amis, voici ce que vous dit l'Esprit de Dieu par le prophète Isaïe (xxx, 1) : *Malheur à vous qui faites des desseins sans moi, qui formez des entreprises qui ne viennent pas de mon Esprit, pour ajouter toujours péché sur péché.* Cruels parents, qui sont cause souvent de la damnation éternelle par les bénéfices qu'ils procurent, et par la destination qu'ils font des personnes à l'état ecclésiastique, et même à d'autres emplois sans l'ordre de Dieu. Rebuffe dit des ecclésiastiques non appelés qu'il eût mieux valu qu'on les eût attachés à une roue, et qu'on les y eût rompus. Ce désordre terrible ne laisse pas néanmoins de régner. On demeure tout plongé dans la terre, on ne rêve et on ne parle que des choses temporelles. Ainsi on appelle dans les familles, les uns monsieur l'abbé, qualité ridicule à un jeune homme, puisque le nom même d'abbé marque une paternité spirituelle à l'égard des moines ou religieux ; les autres, monsieur le chevalier, qui est un autre déréglement effroyable, quand l'effet en arrive que l'on entre dans l'ordre de Malte, qui est un ordre vraiment religieux, et dans lequel on fait une profession solennelle des trois vœux de la religion, et qu'on y entre sans une vocation spéciale, qui doit être singulière, à raison que les chevaliers, qui ont les mêmes obligations que les autres religieux, sont tous les jours dans des occasions dangereuses de violer les promesses qu'ils ont faites à Dieu, dont les autres sont exempts. Et cependant ces chevaliers n'ont-ils pas une âme à perdre comme les autres? ne subiront-ils pas le jugement de Dieu ? ne sont-ils pas obligés de rendre au Seigneur Dieu les vœux qu'il ont faits? Au Dieu terrible, dit le Psalmiste, qui ôte la vie des princes, et qui se montre terrible à tous les rois de la terre !

Une attribution si téméraire de ce qui appartient à Dieu, ne s'arrête pas seulement aux jeunes gens dont nous parlons, les filles ont la même destinée ; on en fait le choix pour le cloître : et si l'on a assez de crédit, on travaillera à les faire abbesses; ce qui est, dit un concile de Paris, si on n'y apporte pas toutes les précautions nécessaires, une fosse ou un abîme où on les précipite. C'est pourquoi le second concile de Châlons, et un concile de Mayence ordonnent qu'on n'élira que des abbesses d'une grande religion et sainteté, qui servent de guides par leurs bons exemples en toutes choses, et même à l'extérieur dans leurs habits, aux religieuses qui leur sont sujettes, pour les conduire au royaume du ciel. Cet ordre de ces conciles à l'égard des habits, nous donne lieu en passant de remarquer un abus ordinaire au sujet des habits, lorsqu'on reçoit les filles à leur entrée. Le quatrième concile de Carthage veut qu'on la présente à l'évêque avec des vêtements qui conviennent à la vie qu'elle doit mener : mais l'abus est si grand dans cette occasion que l'on présente quelquefois les filles non-seulement parées excessivement, et d'une manière indigne de chrétiennes, mais encore la gorge et les bras découverts ; et quelquefois elles sont habillées de la sorte par les religieuses, qui emploieront avec elles beaucoup de temps à les parer de la sorte, leur remplissant l'esprit et l'imagination des vanités honteuses du siècle, au lieu de les préparer à l'action sainte qu'elles vont faire par l'oraison, le recueillement, et une profonde méditation de la grandeur de la majesté infinie de Dieu, à laquelle elles vont s'offrir.

Après tout, que ceux qui entrent dans un état de vie, que ceux qui y font entrer, fassent une sérieuse réflexion sur ce que nous avons rapporté de l'Apôtre : Que Jésus-Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être pontife, mais qu'il a été glorifié par son Père. (*Hebr.* v, 5.) Cependant y a-t-il jamais eu, et y peut-il avoir jamais quelqu'un qui ait plus de divines qualités pour être pontife? avec cela néanmoins il faut qu'il reçoive l'ordre de son Père ; et de viles créatures, de chétifs néants ne voudront pas l'attendre. On s'appropriera ce qui appartient à un Dieu. On voudra, par une élévation damnable, se rendre les maîtres du choix du genre de vie, ou pour soi, ou pour les autres : en cela semblables à ceux dont parle le Prophète-Roi, qui disent : *Qui dominera sur nous ?*

On fait entrer dans le clergé ou le cloître ceux que Dieu n'y appelle pas, et on empêche d'y entrer ceux que Dieu y appelle. La créature se regarde et ses propres intérêts : elle a ses vues de l'établissement d'une famille ; elle cherche sa satisfaction, elle se consulte, et des gens qui agissent par le même esprit, et on ne consulte point Dieu ; on ne fait point d'attention à sa gloire, on ne s'attache point à sa divine volonté, ou ceux qui ont quelques sentiments de piété tâchent inutilement de la faire servir à ce qu'ils veulent. Ils

veulent que Dieu s'assujettisse à ce qu'ils veulent. De la sorte, ou l'on s'oppose à la vocation soit à l'état ecclésiastique, soit à la vie religieuse, ou l'on retarde, ou à peine peut-on se résoudre à y consentir ; et quelquefois les personnes appelées, succombant à tous ces obstacles, perdent leur vocation, embrassent un état où Dieu ne les met pas : ce qui attire de grands malheurs, non-seulement pour l'autre vie, mais pour la vie présente. A cela les personnes qui ont l'esprit du siècle demandent si on ne peut pas se sauver dans le monde ; mais elles ne voient pas qu'étant dans un état hors de l'ordre de Dieu, il n'y donne pas les grâces qu'il aurait accordées abondamment, et qu'il y est très-aisé de se perdre et très-difficile de s'y sauver. De plus, pensent-elles que ce soit peu de choses de résister à un Dieu, de laisser ses desseins pour exécuter ce que désire et ce qui plaît à la chétive créature.

C'est de la manière dont le monde se règle. On se conduit et l'on agit par des motifs humains. Continuons à soupirer inconsolablement sur le malheur des ténèbres de ce monde misérable. On ne remarque en tout son procédé que des vues de la créature. Ah ! qu'il est vrai que Dieu est peu considéré! Les saints conciles ordonnent que l'on donnera les bénéfices à ceux qui en sont les plus dignes, à ceux dont l'on doit attendre, avec un vrai fondement, qu'ils en feront usage pour la plus grande gloire de Dieu ; qu'ils en emploieront les revenus, après en avoir pris le nécessaire, à la nourriture des pauvres et à d'autres œuvres de piété; qui s'acquitteront parfaitement de toutes les charges ; qu'ils entreront dans l'amour et le zèle de Jesus-Christ pour le salut des âmes. Ainsi il les faut donner à ceux qui ont un véritable amour de Dieu ; non pas aux plus savants qui n'ont pas beaucoup de l'amour divin. C'est la remarque de saint Jean Chrysostome, sur ces paroles du Fils de Dieu à saint Pierre, lorsqu'il lui veut donner le gouvernement des âmes : Pierre, m'aimez-vous? ce qu'il lui répète par trois fois. Il lui demande uniquement le divin amour; c'est parce que jamais celui qui aime véritablement Dieu n'entreprendra rien sans toutes les qualités nécessaires de science, de prudence chrétienne et de tout ce qui est propre à son état.

Malheur sur malheur à tous les patrons, nominateurs ou collateurs des bénéfices, qui ont des considérations de parenté, de services, de respects humains. Un grand cardinal a dit, avec bien de la justice, qu'il était convaincu que l'on se damnait si l'on nommait aux bénéfices en considération des amis, à la recommandation, à la sollicitation. C'est une chose très-digne d'être considérée, et qui a été remarquée par un serviteur de Dieu, que tout le collége des apôtres n'osa pas nommer un successeur à Judas, pas même l'un des deux saints qu'ils connaissaient très-dignes ; que la très-glorieuse Vierge, toute pleine de divines lumières, ne voulut pas s'en mêler, disant aux apôtres ses sentiments. Les communautés qui donnent les bénéfices aux fils de leurs avocats, de leurs procureurs, à la simple recommandation de leurs juges ou des personnes dont elles ont besoin, doivent bien faire réflexion sur cet exemple. L'angélique docteur estimait même que l'on est indigne d'un bénéfice dès lors qu'on le demande ou qu'on le fait demander. Enfin, donner les bénéfices à ceux qui n'y entrent pas par la porte, par Jésus-Christ, c'est les donner à des voleurs, selon la doctrine de cet adorable Sauveur.

Comment donc les rendre, pour ainsi dire, héréditaires? Comment travailler à ne les pas laisser sortir des familles ? Saint Pierre Damien, parlant de ceux qui ont fondé des bénéfices, à condition que leurs descendants les posséderaient, dit qu'ils font comme une échelle par où toute leur postérité est en grand danger d'aller en enfer, et il rapporte une vision terrible sur ce sujet, dans laquelle on vit une échelle qui s'enfonçait dans l'enfer à mesure que les descendants du fondateur s'asseyaient sur ses échelons, jusqu'au dernier de la lignée, après quoi on ne la voyait plus, étant tout abîmée.

C'est encore un effet des ténèbres du monde, que la translation des bénéfices sans des causes évidentes de la gloire de Dieu. Néanmoins c'est ce qui est très-ordinaire ; tous les jours on y voit des curés, et autres bénéficiers, qui permutent, et, ce qui est déplorable, souvent dans la pure vue du revenu ou de quelque autre commodité temporelle. Ainsi on demande communément, quand il s'agit de permuter avec un autre bénéfice, combien vaut-il? et quelquefois, après cela, si le revenu est considérable, le changement est bientôt fait, quoique avec des personnes indignes, et, en de certaines occasions, qu'ils quittent pour leur mauvaise conduite. Pour lors ne peut-on pas leur attribuer ces paroles de Judas, dans la trahison du Sauveur du monde : Que voulez-vous me donner, et je vous le mettrai entre les mains? Les translations des bénéfices sont défendues par le concile général de Constance et celui de Latran, sous Léon X, sans une évidente nécessité.

Au reste, que tous les patrons des bénéfices cherchant des excuses dans leurs péchés, ne se trompent en disant qu'ils présentent à l'évêque ceux qu'ils nomment, et que c'est son affaire de voir s'ils sont dignes ; car l'évêque, en examinant la doctrine, ne peut pas leur donner l'amour de Dieu, le zèle de sa divine gloire et les autres qualités nécessaires.

Malheur donc au monde dans ses ténèbres et même à l'égard des choses saintes, et il est si extrême qu'il se rencontre encore dans ce qui peut servir de remède aux désordres, comme dans la prédication de la parole de Dieu, que plusieurs font servir par un renversement de tout ordre aux choses temporelles. On a écrit que quelquefois, au lieu de donner aux chaires des prédicateurs, on donnait aux prédicateurs des chaires : qu'au

lieu de faire manger le prédicateur afin qu'il prêche, le prédicateur prêche pour manger, estimant moins Jésus-Christ que son ventre. On a écrit que, lorsque l'on donnait une chaire à une communauté, c'est lui donner du temporel et non pas donner un prédicateur à l'Eglise. Ordinairement on sollicite pour avoir des chaires et pour soi et pour les autres. Souvent elles se donnent aux recommandations. C'est de la sorte que l'intérêt de Dieu est traité; et c'est la cause du peu de fruit que l'on voit dans les stations de l'avent et du carême.

C'est d'où vient la différence que l'on remarque dans ce qu'on appelle missions et ces stations. On voit dans les missions les pécheurs qui se convertissent, des restitutions qui se font du bien d'autrui, les ennemis se réconcilier, les personnes scandaleuses renoncer aux occasions du péché, des confessions générales pour remédier aux abus de la vie passée. Mais que voit-on dans les stations de l'Avent et du carême? Nous parlons de ce qui arrive communément. La cause d'une si grande différence vient de ce que les missionnaires n'annoncent point la parole de Dieu par des vues temporelles: ils n'ont en vue que la gloire de Dieu, et Dieu répand ses bénédictions abondamment dans leurs missions.

Il ne faut pas dire que c'est la multitude des missionnaires qui causent les bénédictions que l'on remarque dans les missions. Nous avons connu un religieux de la Compagnie de Jésus, homme de Dieu, qui prêchant le carême dans une cathédrale, les cœurs furent si vivement touchés qu'il y eut quatre mille personnes qui firent des confessions générales. Mais les apôtres, qui souvent allaient seuls, n'ont-ils pas converti l'univers?

Certainement, c'est qu'ils étaient pleins du Saint-Esprit. Grand nombre de prédicateurs font peu de chose, parce qu'ils ont peu de cet Esprit divin, et beaucoup de l'esprit de l'homme; et dans le sentiment de saint Bernard, ces prédicateurs sont d'autant pires que leurs talents extérieurs les relèvent, la science, l'éloquence et les autres agréments naturels. Un homme d'oraison, de mortification, désintéressé, qui ne cherche que Dieu seul, qui ne se regarde point dans un entier oubli de soi-même, est propre pour prêcher les vérités d'un Evangile qui n'enseigne que le renoncement à toutes choses, l'amour de la croix, l'imitation d'un Homme-Dieu crucifié.

Il y en a qui semblent vendre la parole de Dieu, qui l'altèrent, dit le grand Apôtre; et cet Apôtre plein de foi et du Saint-Esprit ne laisse pas d'exhorter les Colossiens de prier Dieu pour lui, afin qu'il publie l'Evangile en la manière dont il en doit parler. Et cet Apôtre, après avoir reçu son apostolat de la propre bouche du Fils de Dieu, ne laisse pas d'aller en Jérusalem, et cela par la révélation de Dieu, afin de conférer avec les autres apôtres qui y étaient, saint Pierre, saint Jean et saint Jacques, de l'Evangile qu'il annonçait, de peur, dit-il, que toute sa course passée, et celle de l'avenir ne fussent vaines. Saint Bernard déplore ici la témérité des prédicateurs qui se mettent si peu en peine de leurs fonctions apostoliques, pendant que le miracle des prédicateurs est dans la crainte et le tremblement.

Malheur au monde dans ses ténèbres, puisqu'il traite la majesté infinie d'un Dieu avec moins de respect que de viles créatures pour lesquelles on a quelque considération. La négligence des églises et des chapelles n'est-elle pas une preuve convaincante de cette vérité? Les personnes de qualité ont-elles autant de soin d'orner, de parer, de tapisser les églises et leurs chapelles, comme elles en ont de leurs chambres? Nous avons gémi dans plusieurs des livres que la divine Providence nous a fait donner au public sur un aveuglement si terrible, particulièrement à l'égard des chapelles domestiques. C'est le lieu saint de la maison, où celui devant qui les puissances des cieux tremblent, celui qui est le Roi de la gloire, devant qui tous les monarques ne sont qu'un peu de poussière et de cendre, est reçu, et qu'il veut bien visiter dans les excès de ses miséricordes incompréhensibles. Après cette vérité peut-on concevoir que ce ne soit pas le lieu le plus propre et le mieux orné? Pourrait-on jamais s'imaginer que de chétives créatures eussent la préférence sur un Dieu dans leur logement, si l'expérience ne laissait pas lieu d'en douter? Oh! quelle différence entre les ameublements des chambres et les ornements qui servent à ces chapelles, entre le beau linge que l'on fait servir à de chétifs néants et les nappes, les aubes destinées au service du grand Dieu des éternités! entre les chandeliers et la vaisselle d'argent que l'on voit sur les tables, et les chandeliers et les vases qui sont pour le saint Autel! oserait-on le dire, les demoiselles suivantes, les valets de chambre, les laquais seront vêtus plus proprement, auront des habits en meilleur état, que les ornements de la maison de Dieu. Mais ce qui passe toute pensée, est de voir le même désordre, et quelquefois beaucoup plus grand, dans des chapelles qui dépendent de gros bénéficiers. Nous en avons vu de honteusement profanées servant aux receveurs ou fermiers à y retirer du grain, ou à y mettre du foin et des choses pareilles. Feu M. Bourdoise dont la mémoire est en bénédiction, assez connu pour son rare zèle à l'égard de toutes les choses ecclésiastiques, disait, que s'il venait quelqu'un des pays étrangers, et qu'il vît ces églises et chapelles mal propres et la maison des bénéficiers ou seigneurs belle, il dirait que les maîtres de la maison seraient des honnêtes gens, et celui des églises et des chapelles un coquin.

Malheur au monde dans ses ténèbres! car semblable aux idoles des païens, il a des yeux et ne voit point. On apprend à tous les Chrétiens dès leur enfance la présence de Dieu en toutes choses; et si on en interroge, on répond aussitôt que Dieu est présent par-

tout. Il est donc vrai qu'il est présent partout, et que partout il est ce qu'il est. La divine Providence nous en a fait donner un petit livre au public. Il est avec autant de majesté et de grandeur dans une goutte d'eau qu'il est dans le ciel. Il est dans cette majesté incompréhensible dans nos maisons, dans nos chambres, dans les villes, dans les campagnes et en toutes sortes de lieux, et il y est plus que nous n'y sommes : et néanmoins on y pense aussi peu que s'il était très-éloigné de nous. Une présence si intime n'occupe point, n'imprime pas le respect que la moindre personne considérable donnerait, on ne l'entretient point, on ne la regarde pas même.

Malheur au monde dans ses ténèbres, puisque Dieu veillant continuellement et sans l'interruption d'un seul moment par son aimable providence, sur tout ce qui se passe dans l'univers, sur tous nos besoins en particulier, et de telle manière qu'un seul cheveu ne tombe point de nos têtes sans sa divine conduite, prenant soin généralement, et sans la moindre réserve de tout ce qui nous regarde; les hommes ni ne font attention à une providence si douce et si universelle, ne voyant que les causes secondes, ni ne se confient à ses soins divins, mettant tout leur appui sur les moyens humains, comme si Dieu demeurait dans le ciel, sans se soucier de ce qui se passe en terre!

Malheur au monde dans ses ténèbres, car il vit, dit saint Augustin, comme s'il n'avait point de foi, s'arrêtant seulement à ce que ses yeux de chair lui font voir, ne se conduisant que par les sens! Ainsi, il ne faut pas s'étonner si la présence de Dieu, quoique très-intime, n'en est pas connue, puisque Dieu est un pur esprit. C'est pour la même raison que les esprits célestes qu'il donne par une providence qui ne se peut expliquer, dans le sentiment de l'Eglise pour gouverner les hommes par des soins si assidus et si charitables, en sont oubliés avec tant d'ingratitude. Toute la terre est pleine d'anges, quand il n'y aurait que les anges gardiens des hommes. On en rencontre donc autant qu'il s'en trouve dans les villes et les campagnes. Nos yeux de chair nous découvrent toutes les créatures visibles. Notre foi demeure presque inutile à l'égard de ces aimables esprits. Qui pense à converser avec eux, comme les saints Pères nous y exhortent, à les remercier avec la reconnaissance qui leur est due pour tant de bienfaits si obligeants, à avoir recours à eux dans les besoins, à s'appliquer à eux de temps en temps, à eux qui pensent sans cesse à nous.

Malheur au monde dans ses ténèbres, car y ayant marché durant toute sa vie, il y meurt encore misérablement. N'ayant point aimé véritablement Dieu en la vie, il meurt sans l'amour en la mort. N'en est-ce pas une preuve très-sensible, de l'entendre parler comme il fait. Si on l'exhorte à se confesser, à recevoir les sacrements, il dit sans difficulté qu'il n'est pas encore temps, qu'il n'est pas assez malade, comme s'il y avait des temps dans la plus parfaite santé où l'on ne dût pas se réconcilier avec Dieu; comme s'il n'y avait que la nécessité indispensable de la mort qui dût y obliger. O grandeur infinie de Dieu, qu'il est vrai que le monde ni ne vous connaît, ni ne vous aime! Si l'on apprenait aux malades que quelque monarque voulût leur faire l'honneur de leur rendre une visite, diraient-ils qu'ils ne sont pas encore assez malades? Et voilà que le grand Dieu des éternités veut bien leur faire la grâce de les visiter, et, ce qui est incompréhensible, de se donner en nourriture, et ils crient qu'il n'est pas temps. Les prélats assemblés dans le grand concile de Latran, et il y en avait plus de mille, ordonnent, sous peine d'excommunication, aux médecins, d'avertir leurs malades, avant que de rien ordonner pour la santé du corps, d'appeler les médecins de l'âme, les prêtres. Et comment pouvoir négliger le soin des âmes, dont il n'y en a pas une seule qui ne soit d'un prix infini, pendant que l'on donne tant de soins à un malheureux corps qui doit mourir?

O monde, que tu es misérable et en la vie et en la mort! mais le conçoive qui pourra, s'il reste encore le moindre degré de la foi. Hé quoi donc! on est malade! Il est vrai que l'on peut guérir, et il est vrai que l'on peut mourir. Comment risquer une éternité tout entière, comment s'exposer à perdre le paradis, et à s'engager à l'enfer? Voilà pourquoi ce que le monde fait, et dans les temps où il faudrait tout faire et tout souffrir pour éviter ce malheur infini; et c'est dans ces temps-là même que l'affaire du salut est négligée. Les malades la négligent, quoiqu'elle leur soit d'une conséquence infinie, et les parents, les proches, les amis, bien loin d'y travailler de toutes leurs forces, souvent y servent d'obstacles. Ils empêchent qu'on ne parle de recevoir les sacrements, parce que, disent-ils, cela ferait peur au malade, cela pourrait augmenter sa maladie; et ils ne se mettent pas en peine de le mettre en danger de lui faire perdre son âme. O Chrétiens! qui n'en ont que le nom et que les apparences, et qui agissent en infidèles! c'est un grand abus que de différer encore trop longtemps à faire recevoir l'extrême-onction, puisque même elle a pour l'une de ses fins de redonner la guérison au corps, et que plusieurs recouvrent la santé, qui seraient morts sans la réception de ce sacrement. Il suffit qu'il y ait danger de mort, et il ne faut pas attendre l'article de la mort, et qu'il n'y ait plus rien à espérer, puisque ce sacrement est en partie institué pour redonner la santé. Il se trouve même plusieurs prêtres qui manquent beaucoup dans ce sujet; et, il le faut dire en passant, les pauvres gens de la campagne souvent en sont peu assistés lorsque la nécessité en est plus pressante. On les abandonne quand on leur a donné les sacrements, on les laisse mourir sans secours, lorsque les diables redoublent leurs efforts pour le perdre.

Malheur au monde dans ses ténèbres, en

la vie, en la mort et après la mort ! La vie du Chrétien est une vie humble, puisqu'il est disciple d'un homme Dieu, dont la divine parole nous enseigne que, dès le premier instant de son incarnation, il s'est anéanti soi-même ; et le monde est tout rempli de vanité. Elle paraît jusque dans les offrandes que l'on présente à ce Dieu humilié. On fait mettre des armes sur les murailles des églises sur les tableaux, sur les chasubles, et, ce qui est étrange, sur les calices même ; et pendant qu'un seigneur ne fait pas porter ses livrées ni à ses gentilshommes, ni à ses valets de chambre, les réservant pour ses laquais, on les fait porter aux ministres des saints autels et aux calices qui reçoivent le sang d'un Dieu. Eusèbe rapporte que jamais le grand Constantin ne voulut que son nom parût dans toutes les églises qu'il fit bâtir en grand nombre, et qu'il se moquait de Trajan l'empereur qui le faisait mettre dans ses bâtiments, appelant cela l'herbe pariétaire.

Après tout, encore si la mort ouvrait les yeux pour découvrir le mensonge du monde ; mais ses vaines illusions règnent encore après la mort, où l'on porte même la vanité par les testaments que l'on fait et les ordres que l'on donne pour des funérailles et des sépultures. Oh ! qu'il fait bon d'être humilié à la suite du Fils de Dieu ! Nous lisons de saint Pacôme qu'il priva un de ses religieux qui avait été imparfait des honneurs que ses parents avaient pris soin de lui faire rendre dans ses obsèques ; ce qui ayant étonné ces parents, l'homme de Dieu leur dit : Vous ne savez pas combien cette humiliation servira à l'âme de ce religieux. Les Chrétiens, dans les premiers siècles, étaient bien éloignés du faste que l'on remarque dans ces derniers temps. Le cimetière était le lieu de leur sépulture et non pas nos églises ; et Eusèbe rapporte que Constantin fut enterré devant la porte. Nous avons vu, il y a peu d'années, plusieurs évêques qui ont voulu être enterrés de cette manière. Les conciles d'Auxerre, d'Arles et de Nantes, défendent que les corps soient inhumés dans les églises. L'esprit du christianisme est toujours un esprit d'humilité.

Enfin malheur sur malheur au monde dans ses ténèbres, qui, le tenant tout occupé de la crainte des peines de cette vie, le laissent dans une indifférence déplorable des maux de la vie future ! C'est ici qu'il nous faut convaincre fortement de ce malheur par ce que nous allons dire. Quand il serait certain que nous serions sauvés par une révélation divine, comment n'être point percés de crainte à la vue de la grandeur des tourments du purgatoire ? Comment y donner lieu par nos passions immortifiées ? Il est vrai, les Pères de l'Eglise et l'angélique docteur après eux, enseignent que ces tourments surpassent tous ceux de la vie. Mais quand les feux qui y servent à la justice vengeresse de Dieu ne causeraient pas plus de peines que les feux de ce monde, comment peut-on les négliger avec tant d'insensibilité ? Ah ! si une seule bluette de feu tombe sur un habit, on la secoue aussitôt ; si, par mégarde, on touche avec le doigt un charbon ardent, on le retire bien vite. Où en serions-nous, si nous étions assurés de finir notre vie au milieu des flammes, quoique le tourment ne doive pas durer longtemps ? Hé ! qui de nous pourra demeurer dans le feu dévorant ? Qui d'entre nous pourra subsister dans les flammes du purgatoire, qui sont allumées par la colère d'un Dieu ? Levez-vous maintenant, Seigneur, haussez votre grandeur, faites éclater votre puissance ; que les hommes connaissent la justice de vos jugements, qu'ils embrassent la pureté de votre loi, et qu'ils marchent dans la sainteté de vos voies, de peur que vous ne vous irritiez contre eux. O moment redoutable, lorsque tout d'un coup votre colère s'allumera après la mort, condamnant aux flammes terribles du purgatoire ! Hélas ! c'est dans ces feux que brûlent des personnes qui nous étaient chères et dont les maux des maladies nous touchaient si fortement, dont l'on dit ordinairement qu'elles sont bienheureuses en étant délivrées par la mort, ne faisant pas réflexion que ces maux n'étaient presque rien, comparés aux tourments du purgatoire. Certainement c'est dont l'on a peu de foi, aussi bien que des autres vérités catholiques ; c'est pourquoi on a si peu d'application, et pour s'en délivrer soi-même par le détachement de tout l'être créé, et pour y soulager les âmes qui y sont détenues. C'est ce qui nous a obligé d'en donner un petit traité avec le secours divin au public.

Après toutes ces choses, il faut dire que les ténèbres sont faites sur toute la terre, et qu'elles couvrent tout le monde. Et saint Paul, aux Ephésiens, appelle les démons gouverneurs de ces ténèbres, dont ils remplissent le monde, et le frappent d'un si grand aveuglement qu'il ne voit plus. (*Ephes.* VI, 12.) Comme les bêtes sauvages se promènent en liberté, et que les lionceaux rugissent après leur proie, la nuit s'étant formée, comme le dit le Psalmiste. (*Psal* CIII, 20, 21,) de même les diables règnent dans ces ténèbres du péché, que l'Apôtre appelle, dans la *I^re Epître aux Corinthiens* (VIII, 5), les dieux de ce siècle. C'est au milieu de leur obscurité que les diables, nos ennemis, *tournent à l'entour de nous comme des lions rugissants, cherchant quelqu'un qu'ils puissent dévorer.* (*I Petr.* V, 8.) Heureux ceux qui leur résisteront, se tenant fermes dans la foi (*Ibid.*, 9), qui nous éclaire des rayons du soleil de justice, nous faisant passer de la nuit du péché dans le beau jour de la grâce.

## CHAPITRE IV.

### *Le malheur du monde en ce qu'il ne connaît point Dieu et son Fils Jésus-Christ.*

C'est une vérité que l'on aurait peine à croire, si notre divin maître, qui est la vérité même, ne nous l'avait enseignée. Et c'est ce qu'il a déclaré parlant à son Père,

à qui il dit : *Père juste, le monde ne vous a point connu.* (*Joan.* XVII, 25.) Le Saint-Esprit l'avait déjà enseigné par ses paroles du Prophète-Roi : *Le Seigneur a jeté les yeux du haut du ciel sur les enfants des hommes, pour voir s'il y en a quelqu'un qui connaît Dieu et qui le cherche, ils se sont tous égarés.* (*Psal.* XIII, 2.) *Il était dans le monde*, dit saint Jean l'Évangéliste, *et c'est lui qui a fait le monde, et le monde ne l'a pas connu.* (I, 10.) Oui, même après qu'il a été vu en la terre, selon la prédiction du prophète Baruch (III, 38) et, qu'*il a conversé avec les hommes*, il est venu chez soi, car toute la terre lui appartient; et tous ceux qui l'habitent et les siens l'ont si peu connu qu'ils ne l'ont pas reçu. (*Joan.* I, 11.)

C'est bien ici qu'il faudrait répandre des torrents de larmes sur le malheur du monde, qui n'est pas, qui ne vit pas, qui ne marche pas seulement dans les ténèbres, à l'égard des vérités de la religion, des moyens du salut, des occasions de la damnation éternelle à l'égard des illusions dont il est rempli, ce que nous avons déploré dans le chapitre précédent; mais à l'égard de Dieu même et de son Fils Jésus-Christ. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si nous avons dit que sa présence, en toutes choses, et sa divine providence lui étaient inconnues. Certainement le grand Apôtre prononce avec bien de la justice qu'il est les ténèbres mêmes.

Voilà le dernier malheur du monde, et la cause de son malheur éternel. Car, comme la connaissance de Dieu est absolument nécessaire pour arriver à notre fin, ce qui fait tout notre bonheur, le défaut de cette connaissance nous en mettant dans la privation, nous jette dans un mal infini. *La vie éternelle consiste*, dit notre divin maître parlant à son Père, *à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé* (*Joan.* XVII, 3); et on ne peut parvenir à la vie éternelle sans cette connaissance. Il faut connaître Dieu, il faut connaître Jésus-Christ. Personne ne va à son Père que par lui; et celui qui le voit voit aussi son Père. (*Joan.* XIV, 9.) *Je suis*, nous déclare-t-il, *la lumière qui suis venu au monde, afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres.* (*Joan.* VIII, 12.) La plénitude de la véritable science consiste dans cette connaissance de Dieu et de son Fils Jésus-Christ : c'est ce que les Pères de l'Eglise enseignent; ceux qui en sont plus divinement éclairés, ce sont les savants aux yeux de Dieu et de ses anges. C'est ce qu'on appelle la science des saints, que Dieu donne aux petits et humbles de cœur, aux personnes vraiment détachées d'elles-mêmes, du siècle et de tout ce que le siècle estime; dans laquelle il a rendu admirables des gens sans lettres, de simples femmes, pendant que cette science est cachée aux sages et aux prudents du monde. Nous avons connu un célèbre docteur qui disait qu'il avait été longtemps sans connaître Dieu, avec toute sa doctrine; il voulait dire qu'il ne le connaissait pas par la science des saints.

Or, si c'est dans la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ que consiste la vie éternelle, comme l'on n'en peut douter, on doit nécessairement convenir que c'est ce qui fait tout notre bonheur, et en même temps demeurer d'accord que son ignorance est la cause de tous nos maux. Et voilà le malheur, comme il a été déjà dit, et le très-grand malheur du monde, selon le témoignage que notre divin maître en a rendu.

On aurait donc bien sujet d'aller crier de ville en ville, et de village en village : Au Dieu inconnu ! Autrefois l'Apôtre l'a fait dans Athènes, le pays des savants du siècle, et au milieu d'un sénat l'un des plus sages de la terre. Mais on peut le prêcher parmi le peuple chrétien. On peut le crier, qu'il adore Dieu sans le connaître : car est-ce le connaître que de lui insulter jusque devant ses autels, où il réside corporellement, profanant la sainteté de ses temples par les irrévérences que l'on y commet, y causant impunément, s'y tenant en des situations peu modestes? ce que l'on remarque assez communément lorsque l'on s'assemble pour entendre les sermons, dont il ne faut pas être surpris si l'on en voit si peu d'effet, s'y préparant d'une si étrange manière. Est-ce le connaître de n'avoir pas de honte de le traiter avec si peu de respect et de n'oser ouvrir la bouche pour empêcher qu'il ne soit déshonoré de la sorte? Ceux mêmes qui doivent élever leur voix, comme le son d'une trompette, pour me servir des expressions de l'Ecriture, pour crier contre ces profanations, souvent demeurent muets, et quelquefois les commettent avec plus de hardiesse. Voici ce qu'on lit sur ce sujet dans les *Sentences chrétiennes et cléricales* de feu M. Bourdoise, prêtre de la communauté de Saint-Nicolas du Chardonnet, dont saint François de Sales a eu une si haute estime, et dont il se servait quand il allait prêcher dans Paris pour lui tenir compagnie. C'est lui qui parle dans ces *Sentences* que l'on a données au public. J'ai une fois en ma vie mis hors et chassé d'une cathédrale cent treize causeurs en deux heures, et en aurais bien mis davantage, si le cent quatorzième qui se présenta n'eût été un prêtre bénéficié de cette église; car alors je trouvai à qui parler, et là toute mon autorité et mon zèle furent trop courts. Là j'expérimentai qu'il n'y a rien à gagner aux prêtres. Ces profanations, aussi bien que l'ignorance de Dieu, nous ont obligé, assisté de miséricordes de notre bon Sauveur et de la protection de son immaculée Mère Vierge, de donner au public deux traités, dont l'un est de Dieu inconnu, et l'autre des horreurs des profanations des églises.

Est-ce connaître Dieu de faire si peu d'état de l'honneur qu'il nous fait, vermisseaux de terre que nous sommes, non-seulement nous permettant de l'entretenir quand il nous plaît, mais nous y exhortant, qu'il

semble que ce nous soit une peine de converser avec sa majesté suradorable par l'oraison; qu'une demi-heure que dure une messe où il se trouve présent avec son sacré corps et son précieux sang, paraît un temps trop long, que l'on s'en ennuie. En userait-on de la sorte avec les rois de la terre s'ils permettaient de les entretenir et de leur parler? On passe la plupart des jours dans la conversation des viles créatures, on se plaint si l'on est seul, et dans leur privation, et on crie contre la longueur d'une demi-heure s'il la faut donner à Dieu ; et encore comment la lui donne-t-on?

Est-ce connaître Dieu de négliger la divine communion de son sacré corps? Est-ce le croire? Doute-t-on que tous les véritables trésors n'y soient renfermés? que ferait-on si on avait le pouvoir de quelque trésor précieux d'or ou d'argent? mais il faut être dignement disposé pour participer à cette communion vivifiante, il est vrai. Hé! comment ne fait-on pas tout pour s'y préparer? Je mourrai sans le pouvoir comprendre, comment il est possible de perdre une seule communion par négligence, je dis par négligence, puisque c'est se priver d'un trésor infini qui vaut mieux que le ciel et la terre.

Est-ce connaître Dieu de lui préférer la créature, des voluptés criminelles aux plaisirs divins de son paradis, de lui préférer un peu d'or, d'argent, de biens temporels, des honneurs passagers; ce que fait tous les jours le monde par l'avarice, l'ambition, la vie sensuelle. En vérité c'est ne le pas connaître de faire moins d'estime de sa possession ou de sa perte que des viles choses de la terre, pour lesquelles on s'embarrasse tant, ou pour les gagner, ou pour ne les pas perdre, et pour lesquelles on l'offense si criminellement.

Est-ce connaître Dieu que de négliger ses divins intérêts, pendant que tout le monde est dans la recherche des siens propres, et des intérêts des autres créatures? Les intendants envoient des ordres pour les intérêts des princes. On les exécute avec la dernière exactitude, et il est juste, et il le faut faire. Les mêmes princes donnent des ordres pour punir les blasphémateurs, pour empêcher les profanations des églises; qui s'applique à leur exécution? quelle attention y donnent les magistrats et les autres officiers? Hélas! à peine y pense-t-on! On blasphème, on profane la sainteté des églises, on n'y remédie point. Les plus pauvres, les gens de la plus basse condition trouvent des avocats, des procureurs qui plaident pour leurs intérêts; où sont les avocats, les procureurs qui plaident pour soutenir la cause d'un Dieu, qui entreprennent ses affaires? Il est vrai, il y a les gens du roi, où trouverons-nous les gens de Dieu? Si l'on attaque les droits honorifiques, soit des ecclésiastiques, soit des séculiers, on fait de grands et de longs procès. Chacun dit, je suis obligé de garder mes droits. O mon Seigneur et mon Dieu, faites-nous penser et garder les vôtres! A la moindre nouvelle que l'on apprend que ces droits des créatures sont blessés, aussitôt on prend des mesures pour y remédier, pour en empêcher la continuation. On avertit, on sait mille et mille désordres que l'on commet contre la majesté de Dieu; ou l'on demeure comme insensible aux outrages de cette majesté infinie, ou l'on s'y applique bien peu. On y fait peu de réflexion, on les oublie aisément, ou les soins que l'on en prend sont bien médiocres.

Après cela cessons de nous étonner si Dieu s'adresse même aux choses inanimées de ce qu'il n'est point connu, et par son peuple qu'il a élevé et nourri comme son enfant, et qu'il a comblé de ses bienfaits. *Cieux, écoutez*, dit-il, par le prophète Isaïe; *et, toi terre, prête l'oreille.* C'est de la sorte qu'il parle à ce qui n'a pas de sentiment, pour faire connaître aux hommes leur aveuglement. Il ajoute, *le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître; mais Israël ne m'a pas connu, et mon peuple a été sans entendement.* (*Isai.* I, 2, 3.) Dieu fait encore le même par le prophète Jérémie, par lequel il appelle pour témoins de la perfidie de son peuple les oiseaux du ciel. Moïse, animé de son Saint-Esprit, appelle en témoignage le ciel et la terre. (*Deut.* IV, 26.) On peut remarquer ici que les ténèbres du pécheur sont bien épaisses, la dureté de son cœur bien étrange, son insensibilité bien extrême, puisque Dieu s'en plaint même à ce qui est dépourvu d'intelligence.

Le saint Prophète-Roi a dit de lui qu'il a imité les bêtes qui sont sans raison, et qu'il leur est devenu semblable. (*Psal.* XLVIII, 13.) Et, lui parlant, il s'écrie : *Ne devenez pas comme le cheval et le mulet, qui sont sans raison.* (*Psal.* XXXI, 9.) Mais il est encore au-dessous des bêtes, et plus stupide, puisque le bœuf et l'âne connaissent leurs maîtres, car ils les servent et leur obéissent comme ils veulent, quoique entre les animaux ils soient les plus stupides. C'est ce que remarque saint Jérôme, qui pense que Dieu s'en sert pour ce sujet.

Mais puisque Dieu veut bien se servir de la comparaison de ces animaux, voici une chose assez surprenante à cet égard et rapportée par une personne qui l'a vue, et qui en a été le témoin oculaire. Un esclave s'étant enfui de Rome et s'étant caché dans une solitude, il y rencontra un lion à qui il ôta une épine qui lui perçait le pied. A quelque temps de là, cet esclave étant repris, il fut condamné à la mort et exposé aux lions dans l'amphithéâtre de Rome, selon la coutume de ce temps-là. Or, il arriva que le lion qu'on lui lâcha pour le dévorer était celui à qui il avait tiré l'épine du pied, et que l'on avait pris et enfermé avec les autres pour le supplice des criminels. Ce fut un spectacle bien surprenant à tout le peuple romain assemblé dans l'amphithéâtre; car, à la vue de ce misérable esclave, qui était presque déjà sans sentiment dans la crainte de la mort qui l'avait saisi, le lion, qui le reconnut, s'arrêta quelque temps

comme immobile, et ensuite, s'approchant de lui, il commença à le flatter de sa queue comme les chiens font ordinairement, et à le lécher avec sa langue. Pour lors il se fit de grands cris d'une exclamation générale de tout le peuple étonné : on crie la liberté de l'esclave, et on l'obtient. L'empereur même, voulant savoir la cause d'un événement si singulier, l'apprit de la bouche de l'esclave; ensuite on laissa le lion libre aussi bien que l'esclave, qui le conduisant comme un chien après lui dans les rues, on jetait des fleurs à pleines mains sur le lion.

Que cet exemple est pressant ! un lion a tant de reconnaissance pour un homme qui lui a tiré une épine du pied, et nous, qui devons tout à Dieu, et qui nous a délivrés de l'enfer, bien loin de reconnaître sa bonté infinie, nous le crucifions derechef, pour parler avec l'Apôtre, nous rendant coupables de sa mort par nos péchés qui en sont la cause. Saint Antoine de Padoue, pour convertir un hérétique, fit reconnaître la présence du Sauveur en la sainte hostie, par un cheval, d'une manière miraculeuse, qu'on avait laissé un temps considérable sans manger, et à qui, présentant de l'avoine devant le très-saint sacrement de l'autel, il n'y toucha point, et la laissa pour se tenir en la manière qu'il pouvait en respect devant ce sacrement adorable. Saint François d'Assise avait un agneau qui fléchissait les genoux lorsqu'on l'élevait au très-saint sacrifice de la messe. Malheur au monde, à la nation pécheresse, à la race corrompue des hommes qui ont si peu de respect pour ce Dieu caché en la divine Eucharistie !

A ces vues, ou il faut renoncer à avoir plus de cœur, ou il faut qu'il ne respire plus que pour le divin amour. Ah ! que nous avons bien d'autres sujets que les anciens prophètes de nous adresser aux cieux et à la terre, d'appeler à témoins les animaux en témoignage de ce que les hommes ni ne connaissent Dieu ni ne l'aiment. Dieu ne nous élève plus, il ne nous nourrit plus d'une manne faite par le ministère des anges, mais de son propre corps, de son propre sang, après qu'il s'est immolé sur une croix pour nous, et nous a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ecoutez, pierres, écoutez, rochers, vous avez bien amolli votre dureté, vous vous êtes bien brisés lorsque cet aimable Sauveur a souffert. Ah ! ce n'était pas pour vous, c'était pour les hommes, ces ingrats qui sont toujours insensibles à ses bienfaits. Tous les éléments, dit saint Grégoire, ont connu ce Dieu Sauveur en leur manière : les cieux, par la nouvelle étoile qui a paru ; la mer, qui a obéi à sa voix ; la terre, qui a tremblé à sa mort ; le soleil, qui s'est éclipsé ; les pierres, qui se sont brisées ; la mort, par la résurrection de ceux qui étaient privés de vie. Et après cela le monde ne le connaît point.

Ici saint Bernard s'écrie : Que devons-nous faire pour le connaître? Il répond : Nous avons plus besoin d'un cœur contrit et humilié que de beaucoup d'étude. Nous avons plus besoin de soupirer et de pleurer que de raisonner et d'étudier; de l'oraison que de la lecture. Il faut donner plus de temps à la contemplation des choses célestes qu'à l'occupation des choses de la terre. *Approchez-vous de Dieu*, dit le Psalmiste, *et soyez éclairés.* (*Psal.* XXXIII, 6.)

Que l'homme ne cherche point d'excuse dans son ignorance. Les hommes ont toujours été sans excuse, nous enseigne l'Apôtre aux Romains (I, 2); *car, par la connaissance que les créatures de ce monde ont des choses qui ont été faites, ce qui est invisible en Dieu leur devient visible, même sa puissance éternelle et sa divinité.* Il parle des infidèles, qu'il appelle les créatures de ce monde, à la différence des Chrétiens, qui sont appelés dans l'Ecriture la nouvelle créature. Le Saint-Esprit nous révèle (*Joan.* I, 9) que la lumière véritable éclaire tout homme venant en ce monde, c'est-à-dire tout homme capable de lumière, lorsque la raison est assez forte en son âme pour être digne ou de punition ou de gloire, Dieu l'éclaire intérieurement et l'échauffe, en sorte que, s'il ne manque pas à cette première grâce, il l'augmente et accomplit son œuvre, lorsque le jugement lui est venu à une juste maturité, et qu'il est obligé de se convertir à Dieu.

Mais entre tous les hommes, les Chrétiens qui connaissent et qui aiment peu Dieu, seront plus châtiés : car ils sont ce peuple qui marchait dans les ténèbres, et qui a vu une grande lumière, à qui le jour s'est levé lorsqu'il habitait dans la région de l'ombre de la mort (*Luc.* I, 79), à qui la lumière a été aussi claire que le soleil en plein midi. (*Isa.* XVIII, 4.) C'est le sujet de leur condamnation comme nous le dit l'Evangile, *car ils ont aimé mieux les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises : car quiconque fait mal hait la lumière, et il ne se présente point à la lumière de peur qu'il ne soit repris de ses œuvres* (*Joan.* III, 19, 20.)

## CHAPITRE V.

*Le malheur du monde dans ses richesses.*

Le monde est malheureux dans ses richesses, car un Dieu a dit que les riches sont malheureux. C'est donc une vérité de la dernière certitude. Mais qui la croit parmi ceux mêmes qui font profession de croire ce que Jésus-Christ a dit? Il a dit que les riches étaient malheureux, parce qu'ils avaient leur consolation. (*Luc.* VI, 24, 25.) C'est que les délices de cette vie qui passent bientôt, sont les biens des réprouvés, et leurs maux sont les peines d'enfer qui durent toujours. Au contraire les maux des justes sont temporels, et leurs biens ne finissent point. Ainsi dans le saint Evangile, Abraham dit au riche enseveli dans l'enfer, et qui voyait le Lazare pauvre dans le lieu de repos : *Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens durant votre vie, comme Lazare ses maux ; maintenant il est consolé, et vous êtes tourmenté.* (*Luc.* XVI, 25.) Dans cette vue saint Basile s'écrie : Je suis saisi de frayeur,

car je ne lis point dans l'Ecriture d'autres causes de la damnation de ce riche, sinon qu'il était vêtu de pourpre et de soie, et qu'il se traitait tous les jours splendidement. Dieu qui se met en colère contre cet autre riche dont il est parlé encore en saint Luc (XVI, 1 et seq.), et jusqu'à le faire mourir, et qui l'appelle insensé, ce n'est pas à raison d'aucune injustice, mais pour la joie qu'il avait de ses biens ; et n'est-ce pas l'ordinaire des riches? *Mon âme*, disait-il, *tu as de grands biens amassés pour plusieurs années, repose-toi, mange, boi, fais bonne chère.* Mais Dieu lui dit : *Insensé, cette nuit on te redemande ton âme, et pour qui sera ce que tu as amassé?* Il en est de même, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, de celui qui s'amasse un trésor. Voilà le malheur de tous ceux qui amassent des biens temporels. Un jour un ecclésiastique de condition, qui avait carrosse, étant venu voir son évêque chez qui j'étais, me fit un discours de ses richesses et de ses honneurs ; alors la pensée me vint du riche dont nous venons de parler : et cet ecclésiastique qui était en très-bonne santé, et qui n'était éloigné de sa belle maison qu'environ de 7 à 8 lieues, étant monté dans un carrosse, demeura malade en chemin et mourut.

Le Fils de Dieu a dit que les riches sont malheureux, à raison des dangers où ils sont de leur perte éternelle. Car son Apôtre conduit par son esprit, nous enseigne que *ceux qui veulent seulement devenir riches tombent dans la tentation et dans les piéges de Satan, et en beaucoup de désirs vains et nuisibles, qui plongent les hommes dans la mort et dans la damnation.* (*I Tim.* VI, 9.) Et adressant sa parole à son disciple Timothée qui était évêque, il lui dit : *Mais vous, ô homme de Dieu, éloignez-vous de ces choses.* (*Ibid.*, 11.) C'est le propre de l'homme de Dieu d'être détaché de toutes les choses de la terre, pour avoir le cœur recueilli en une seule chose qui est Dieu seul, comme c'est le propre de l'homme du monde d'être distrait par une multitude de pensées, et de désirs du propre intérêt.

Le Fils de Dieu a dit que les riches sont malheureux, car ils sont sujets à l'avarice, dont son Apôtre a écrit (*Ibid.*, 10) qu'elle était la racine de tous les maux, qui a fait que quelques-uns de ceux qui l'ont aimée se sont éloignés de la foi, et elle les a engagés en beaucoup de peines. C'est que l'avare, dit un pieux et savant interprète sur ces paroles, ne s'abstient d'aucun péché pour satisfaire à sa passion, témoin le traître Judas ; et il cite l'*Ecclésiastique* (X, 10), qui déclare, qu'*il n'y a rien de plus mauvais que d'aimer l'argent, car celui qui l'aime vendra même son âme.* On n'épargne rien, ni amis, ni frères, ni sœurs, ni pères, ni mères. On quitte, on met bas toute sorte de considération quand il s'agit de l'intérêt. Les personnes les plus unies se divisent ; c'est une source d'une infinité de querelles et de procès ; on commet toutes sortes de crimes. Combien d'homicides arrivent par l'amour de l'argent? Enfin le Saint-Esprit, dans l'*Ecclésiaste*, déclare qu'*il n'y a rien de plus méchant que l'avare.*

Il sacrifie à son argent comme à une idole : c'est pourquoi l'Apôtre en plusieurs lieux (*Galat.* V, 20 ; *Ephes.* V, 5 ; *Col.* III, 5), appelle l'avarice une idolâtrie; parce que l'avare met toute sa confiance en son argent. Il lui défère, dit saint Thomas, l'honneur qui est dû à Dieu, y occupant toutes ses pensées et toute sa vie. Nous avons rapporté de l'Apôtre que les avares s'égarent de la foi, parce que, comme enseigne encore l'angélique docteur, ils se forment une autre doctrine que celle du Fils de Dieu, par laquelle ils s'imaginent pouvoir se sauver, et particulièrement les usuriers. Et c'est pourquoi le même Apôtre avertit, de ne se laisser séduire à personne par de vains discours (*Ephes.* V, 6) ; car les riches avares ne manquent pas de prétextes pour couvrir leur déréglement, et il n'y a que trop de personnes qui entrent dans leurs sentiments. Mais, continue l'homme apostolique, *gardez-vous d'avoir part avec eux.* Il ne veut pas même que l'on nomme ce péché, que l'on en entende parler parmi les Chrétiens, pour en faire voir l'horreur. Le désordre en est si extrême que l'on y donne tout son cœur et toutes ses affections. Ce que Dieu a quelquefois fait connaître miraculeusement, comme nous le lisons dans les actes de la Vie de saint Antoine de Padoue qui, prêchant aux funérailles d'un homme riche, assura à son auditoire qu'il était damné, parce que son cœur avait été tout à l'argent, et que pour témoignage de la vérité qu'il prêchait, on allât voir dans le coffre où était son trésor, et qu'on y trouverait son cœur, et en effet il y fut trouvé. Notre Sauveur l'a enseigné dans l'Evangile (*Matth.* VI, 21), que là où est notre trésor, là est aussi notre cœur.

Cet adorable Sauveur nous avertit de nous garder de toute avarice. Il dit de toute avarice, pour nous marquer qu'il y en a bien des espèces, que l'on se laisse aller à ce crime en bien des manières. Et il ajoute que quelques biens qu'un homme possède, ce n'est pas en leur abondance que sa vie consiste. Aussi dans la prière qu'il nous a enseignée (*Matth.* VI, 9), il veut que l'on demande à son Père le pain, c'est-à-dire ce qui est nécessaire, et non pas des choses délicieuses et superflues.

Les riches sont malheureux, parce qu'il leur est difficile de satisfaire à leurs obligations, et il est rare qu'ils s'en acquittent. La plupart regardent le précepte de l'aumône comme une chose d'une pure dévotion. Ainsi la part qu'ils font aux pauvres de leurs biens et revenus est bien éloignée de ce qu'ils leur doivent donner. Cependant peut-on rien voir de plus fort que ce que le saint Evangile nous apprend sur ce sujet? Peut-on jamais assez considérer que l'adorable Jésus dans son redoutable jugement y parle seulement du défaut de miséricorde, quand il y condamne les réprouvés aux flammes éternelles; car il dira à ceux qui sont à sa gauche : *Retirez-vous de moi*,

*maudits, allez au feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas logé; nu, et vous ne m'avez pas vêtu; malade et prisonnier, et vous ne m'avez pas visité.* Alors ils lui répondront : *Seigneur, quand vous avons-nous vu avoir faim ou soif, ou étranger, ou nu, ou malade, ou prisonnier, et nous ne vous avons pas rendu tous ces offices?* Mais il leur répondra : *En vérité je vous dis, autant de fois que vous avez manqué de le faire à l'un de ces petits, vous avez manqué de le faire à moi-même; et ils s'en iront au supplice éternel.* (*Matth.*, XXV, 41 et seq.)

Après cela il ne faut pas s'étonner si le Saint-Esprit crie par l'apôtre saint Jacques (V, 1) : *Et vous, riches, pleurez et jetez des cris de désespoir pour les afflictions qui vous doivent arriver.* C'est, comme traduit un savant interprète, le mot de hurlement, et il dit que ces cris sont comme ceux que jettent les chiens ou les loups, qui hurlent, lorsque la faim les réduit à la rage et à l'extrême douleur. Ainsi l'apôtre saint Jacques veut que les riches jettent des cris semblables à ces hurlements des bêtes désolées, parce qu'ils seront sans espérance de secours et de consolation. *La pourriture a perdu les richesses que vous aviez entassées.* C'est-à-dire le blé que vous gardiez dans vos greniers, les viandes et les autres provisions au lieu de les donner aux pauvres. Le ver a mangé vos habits, les gardant en trop grande quantité, et dont l'on devrait revêtir les nus. *La rouille a consumé votre or et votre argent*, ce qui ne serait pas arrivé si on l'avait distribué à ceux qui sont dans le besoin. Et il ajoute : *Vous vous êtes amassé un trésor de colère pour les derniers jours.* (*Jac.*, V, 1-3.) Certainement il faut que les riches aient perdu tout sentiment, s'ils ne tremblent pas à ces vérités.

Cependant, après tout ce qu'un Dieu a dit, quelque terribles que soient ses divins jugements contre les riches qui ne donnent pas assez l'aumône, on vit et l'on meurt dans une espèce de léthargie à cet égard. La seule loi naturelle nous apprend l'étroite obligation que l'on a d'assister le prochain dans l'extrême besoin; alors il faut retrancher tout ce qui est superflu; et l'on est coupable d'autant de morts qu'on laisse mourir de personnes par défaut de secours, si on est dans le pouvoir de les assister. Nous écrivons ceci dans un temps des plus pressantes nécessités, grand nombre de personnes mourant de faim, et plusieurs dans les rues sans trouver où loger. Et néanmoins nous voyons le luxe régner dans les habits, la bonne chère dans les tables, de grandes dépenses dans les divertissements. Qui le pourrait croire, si l'expérience n'ôtait pas tout lieu d'en douter. On emploie de l'argent au jeu, on le perd, et quelquefois des sommes considérables, et Jésus-Christ souffre la faim, la nudité, les derniers besoins dans ses membres, et on le laisse, on l'abandonne. Si les saints Pères ont vendu les vaisseaux sacrés de l'Eglise en de pareilles occasions pour assister les pauvres, comment les riches garderont-ils tant de meubles superflus? comment peuvent-ils garder de l'argent dans leurs coffres? ô aveuglement inconcevable! Nous en avons su qui sont morts laissant à leurs héritiers, d'autre part riches, des revenus considérables, et encore de grandes sommes d'argent amassé, en donnant une petite partie aux pauvres, et dans les temps dont nous parlons. Mais comment les confesseurs leur ont-ils pu administrer les sacrements dans cet état? O mort épouvantable si l'on reçoit l'Evangile de Jésus-Christ!

Mais que les riches ne se trompent pas malheureusement dans les aumônes qu'ils distribuent. Dans les derniers besoins, ce n'est pas assez de donner, mais il faut au moins donner tout le superflu, et quelquefois se retrancher de quelque partie du nécessaire; néanmoins l'illusion les tient comme enchantés. Ils tâchent d'apaiser leurs consciences en faisant à la vérité des aumônes, mais en ne distribuant pas ce qu'ils doivent donner. On ne laisse pas de leur donner de grandes louanges, et les pauvres même publient partout leurs libéralités, pendant qu'ils sont criminels aux yeux de Dieu. Car quand on nourrirait cent pauvres qui sont dans la dernière misère, si on est en état de donner du secours à plusieurs autres qui sont dans l'extrême besoin, on se rend criminel devant Dieu si on ne le fait pas. Ce n'est pas simplement un casuiste ni un docteur, mais Jésus-Christ Dieu qui a dit : *En vérité je vous dis, autant de fois que vous avez manqué d'assister l'un de ces petits, vous avez manqué de le faire à moi-même.* (*Matth.* XXV, 45.) Et ces gens selon la doctrine du Fils de Dieu, qui n'est pas seulement probable, mais infaillible, s'en iront au supplice éternel. Faisant réflexion sur le même évangile, où notre maître condamne ceux qui ne l'ont pas logé, je ne comprends guère comment les magistrats ne donnent pas ordre que l'on ait au moins quelques étables, ou quelques autres lieux pour retirer les pauvres qui meurent sur le pavé.

Oh! qu'il est rare de trouver des riches qui s'acquittent de leurs devoirs, et des confesseurs qui y veillent exactement! Les théologiens ont assez écrit sur cette matière. On n'ignore pas ce que l'on doit faire; mais, hélas! on ne fait pas ce que l'on sait. Répétons-le : Qui donne le superflu dans les besoins extrêmes? Mais quelquefois ceux qui doivent servir d'exemple, qui y doivent tenir la main, sont très-éloignés de s'acquitter de leurs obligations.

Toutes ces vérités font assez connaître la raison pour laquelle il est difficile qu'un homme riche soit sauvé. Mais écoutons avec crainte et tremblement les propres paroles de notre maître céleste. *Je vous dis*, assure-t-il, *il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'un riche entre*

*dans le royaume des cieux.* (*Matth.* XIX, 24.) Néanmoins, dit saint Jean Chrysostome, il y a peu de personnes qui ne soient prises par l'intérêt. C'est une chose bien étonnante, ce que le Saint-Esprit nous apprend sur ce sujet par le prophète Jérémie (VI, 13; VIII, 10), qui le répète en deux différents chapitres, dans lesquels il déclare hautement que tous sont attachés à l'avarice, depuis le plus petit jusqu'au plus grand : il n'en excepte ni les prophètes ni les prêtres, contre lesquels il invective fortement. Le grand Apôtre ne crie-t-il pas (*Philip.* II, 21) que tout le monde cherche ses propres intérêts, et non pas ceux de Jésus-Christ? Ceux même qui, dès leur entrée dans la religion du clergé, lorsqu'ils ont reçu la tonsure et l'habit de la sainte religion, c'est, comme parle l'Eglise, non-seulement par le supérieur d'une maison régulière, mais par les mains de l'évêque; qui ont protesté, en sa présence et au pied des autels, qu'ils prenaient le Seigneur pour la part de leur héritage, tombent honteusement dans ce crime. C'est une chose lamentable de voir en plusieurs l'inquiétude qu'ils se donnent pour les biens temporels : les vues et l'application qu'ils ont à l'argent dans leurs fonctions, qui souvent sert de motif pour les faire agir; les emportements où ils sont dans les poursuites empressées de ce qu'ils prétendent leur être dû, et où il y a quelquefois de l'excès. Leur avarice les aveugle tellement, qu'ils n'ouvrent pas les yeux à la mort, après les avoir eu fermés à la lumière de l'Evangile, quoiqu'ils l'aient prêché durant leur vie : ils meurent avec de l'argent amassé. Et pour qui sera cet amas d'argent, qui appartient aux pauvres? Pour des héritiers qui le dissiperont et qui se moqueront d'eux. O mort épouvantable!

Les Pères de l'Eglise n'ont parlé qu'avec horreur de ces ecclésiastiques avares; leur malheur est inexplicable, et celui de tous les Chrétiens qui sont attachés aux richesses, et qui ne pensent qu'à acquérir et à s'agrandir toujours. Car comment Dieu souffrira-t-il, dans ceux qui font profession d'être à sa suite, à qui il a découvert le bonheur de la pauvreté et du dégagement de toutes choses, après leur en avoir donné des exemples si pressants par sa vie pauvre, s'étant incarné, ce qu'il a condamné avec tant de force dans son ancien peuple, à qui les biens temporels étaient promis pour récompense? C'est à ce peuple à qui il dit par le prophète Isaïe (V, 9) : *Malheur à vous qui joignez maison à maison, et qui ajoutez les terres aux terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque. J'ai appris ce que vous faites, dit le Seigneur des armées, et je vous déclare que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes et si embellies seront toutes désertes.* Elles le seront à la mort, pour tous ceux qui ont pris tant de soins de les acquérir ou de les bâtir.

## CHAPITRE VI.

### *Le malheur du monde dans ses plaisirs.*

*Malheur à vous qui riez!* (*Luc.* VI, 25.) C'est un Dieu qui parle, à qui les sens et l'esprit humain, avec tous ses raisonnements, le doivent céder. Et certainement c'est être malheureux de porter des marques que l'on n'est pas des disciples de Jésus-Christ, qui ont les pleurs pour partage. C'est à eux à qui Dieu incarné dit : *En vérité, en vérité, je vous dis que vous pleurerez et que vous gémirez. Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse.* (*Ibid.*, 25.) Ces paroles du Sauveur doivent être sérieusement méditées; car cette répétition : *En vérité, en vérité*, marque quelque chose de grand et de très-certain : elles nous apprennent indubitablement que les pleurs, les gémissements, les afflictions sont le partage de ses véritables disciples, et la joie du siècle le partage du monde.

*Ceux qui sont à Jésus-Christ*, écrit l'Apôtre (*Galat.* V, 24), *ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs passions;* parce que, selon la remarque d'un interprète, la grâce du baptême qui est toujours vivante en eux, les a entés en Jésus crucifié, et que le vieil homme est toujours cloué à la croix avec Jésus-Christ : de sorte que la vie du Chrétien est une continuelle mort à la chair et aux vices, et une vie de personnes ressuscitées. Tous les Chrétiens sont des crucifiés, ce qui ne peut être sans douleur et sans beaucoup de peines. Tous doivent porter leur croix à la suite de leur maître, sans aucune exception. Si quelqu'un veut me suivre, déclare-t-il, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. Il n'y a point de réserve, dit saint Jean Chrysostome, si l'on veut être Chrétien, il faut porter sa croix; quand on serait roi, général d'armée, soldat, il n'y a point d'état, de condition, de qualité, de sexe, d'âge qui en soient exempts : et certainement s'il a fallu que Jésus-Christ ait souffert pour entrer dans sa gloire, y a-t-il une pure créature qui puisse espérer d'y entrer sans souffrances? Tous ne sont pas appelés au célibat, c'est une grâce particulière pour les personnes qui sont le plus en faveur auprès du Fils de Dieu, tous ne sont pas appelés au cloître, à la solitude, aux grands emplois extérieurs, à la prédication de l'Evangile, à faire de grandes choses; mais tous sans en excepter un seul, ont vocation pour porter leur croix.

C'est pourquoi les saints qui marchaient dans la lumière ont tremblé quand ils n'en ont pas vu les marques. Un évêque, homme de Dieu, faisant voyage, entra dans la maison d'un riche, qui l'entretenant lui apprit qu'il abondait en tout ce que le monde appelle prospérité; qu'il avait nombre d'enfants tous bien nés, de grands biens, beaucoup de santé, et enfin toutes les aises de la vie, sans savoir ce que c'était que l'affliction. A ces paroles l'évêque se trouva plein de crainte, et donna ordre à ceux de sa suite de se retirer aussitôt, ce qu'il fit avec eux. L'ire de Dieu, dit ce pontife, est sur cette maison; et à peine étaient-ils sortis, qu'elle tomba et accabla sous ses ruines ceux qui y étaient. Le méchant, dit le Prophète-Roi, a aigri le Seigneur; la grandeur de sa colère

fera qu'il ne s'en mettra plus en peine : il l'abandonnera à ses plaisirs. Les méchants, dit encore le même Psalmiste, ne sentent point les misères humaines comme les autres, et ils ne souffrent point les châtiments que souffre le reste des hommes. C'est pourquoi l'orgueil s'est saisi d'eux. Leur iniquité comme à force de s'être engraissée est sortie au dehors. Ils ont passé dans toutes les passions de leur cœur. Ils ont porté leur bouche jusque dans le ciel, et leur langue a passé sur la terre sans épargner personne. Voilà ces méchants et ces heureux du siècle qui possèdent des richesses. Vous voyez, s'écrie ici saint Bernard, que jamais Dieu n'est plus irrité que lorsqu'il ne se met pas en colère. Saint Jérôme remarque que la bonace de la prospérité du siècle est une horrible tempête.

Le Saint-Esprit dit aux Hébreux (XII, 6) : *Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il ne reçoit aucun pour son fils, qu'il ne lui fasse sentir ses verges.* Persévérez-vous dans la docilité, Dieu vous traite comme ses enfants : car qui est l'enfant qui ne soit point corrigé par son père ; et si vous êtes exempts de la correction que tous les enfants ont reçue, vous êtes donc bâtards, et non pas de légitimes enfants. Que si nous avons respecté nos pères selon la chair lorsqu'ils nous ont châtiés, combien plus devons-nous honorer par notre soumission celui qui est notre père selon l'esprit.

Saint Bernard, touché vivement de ces vérités, demandait à Dieu qu'il le châtiât en ce monde. Le saint homme Job soupirait après les souffrances, il les demandait avec instance après tant de maux qu'il avait endurés ; il protestait que sa consolation serait que Dieu ne l'épargnât point. Cela ne surprend point le véritable fidèle, qui croit à la divine parole, qui nous enseigne que ceux qui ne sont pas du nombre des personnes affligées ne sont pas du nombre des enfants de Dieu. Notre-Seigneur, dit un saint, est son enfant qui est sans péché, mais il n'est pas sans croix. De là vient que le Saint-Esprit nous apprend que les sages ont leur cœur dans les choses affligeantes, et les fous dans les vaines joies. Et qu'il vaut bien mieux aller en une maison où il y a de la douleur, que dans une maison de banquet et de festin. C'est pourquoi il est encore écrit en Job (V, 3 et seq) : Que le fou s'enracine dans la terre, et que sa prospérité est un sujet de malédiction. Adam dans l'état même d'innocence a fait une chute épouvantable dans le paradis terrestre où il n'y avait que des délices ; et les plaisirs, selon la remarque de saint Augustin, ont fait plus de mal à Salomon que toute sa sagesse ne lui a profité.

Malheur au monde donc dans ses plaisirs, malheur à ceux à qui tout y rit par une prospérité abondante ; malheur à vous, dit l'esprit de Dieu, qui vous levez dès le matin pour vous plonger dans les excès de la table. (*Isa.* V, 11.) Saint Jérôme a entendu particulièrement ces paroles des pasteurs de l'Église, qui sont comme enivrés de l'amour du siècle, que quelques-uns d'eux boivent depuis le matin jusqu'au soir, c'est-à-dire dans toute la conduite de leur vie, pendant que les peuples meurent de faim, et sont sans aucune instruction. *Ce qui est cause que l'enfer a étendu ses entrailles, et qu'il a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini, et ce qu'il y a d'illustre et de puissant y descend en foule.* (*Ibid.*, 14.) Et le même esprit de Dieu dans le prophète Joël (I, 5 et seq.), parlant à ceux qui mettent leur joie dans les plaisirs de la table, qui boivent le vin avec plaisir, ne leur laisse que les cris et les hurlements comme les chiens et les loups. Saint Paul parlant de ceux qui font leur Dieu de leur ventre, qui ne s'attachent qu'à leurs plaisirs sensuels, et qui mettent leur gloire en ce qui les devrait confondre, qui ne pensant qu'à la bonne chère, se glorifient dans les excès de la bouche, et dans l'impudicité dont ils devraient plutôt rougir, il écrit qu'il en parle en pleurant, ne pouvant contenir ses larmes à la vue de leurs déréglements ; il les appelle les ennemis de la croix de Jésus-Christ, que l'Eglise invoque comme notre unique espérance, aussi il apprend que leur fin sera la perdition. (*Philip.* III, 18 et seq.)

C'est la doctrine de son grand Maître : *Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle.* (*Matth.* X, 39.) Aimer sa vie, ou sauver sa vie, car Notre-Seigneur dit tous les deux, c'est vivre dans les plaisirs et le faux repos de ce monde : mais ce qui est bien à remarquer, c'est que tous les quatre évangélistes rapportent cette doctrine du Sauveur de tous les hommes; et saint Matthieu et saint Luc la répètent plusieurs fois en différents chapitres. Et de vrai on ne la peut trop insinuer à des hommes qui sont si portés à satisfaire leurs sens.

Mais malheur à eux, car la joie du monde, qui est vaine, n'ayant rien de solide, qui n'est qu'une joie d'un moment par rapport à l'éternité, sera suivie d'angoisses inexplicables qui dureront toujours; et les tourments, comme l'enseigne saint Jean dans l'*Apocalypse* (XVIII, 7), seront proportionnés à la grandeur de leurs délices. Les dames qui auront eu plus de plaisirs en la vie, souffriront davantage dans l'enfer. Voilà la recompense des malheureuses joies du monde.

Au contraire ceux qui n'oublient pas la consolation que Dieu leur donne par ces paroles : *Mon fils, ne méprisez pas la correction du Seigneur, et ne vous découragez pas lorsqu'il vous reprend.* (*Prov.* III, 11; *Hebr.* XII, 5.) Ceux qui tiennent pour un sujet de très-grande joie les afflictions qui leur arrivent, comme saint Jacques y exhorte dans son *Epître* catholique (c. IV), et qui en font un usage chrétien, qui sont du nombre des disciples de Jésus-Christ, à qui il a promis les gémissements et les pleurs, se réjouiront et personne ne leur ravira leur joie; car elle sera éternelle. Ah! qu'il fait bon, et

qu'il est avantageux de souffrir avec le Fils de Dieu durant le moment d'une vie qui n'est qu'une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et qui se dissipe bientôt : c'est comme en parle le Saint-Esprit dans l'Ecriture, pour entrer dans sa joie pour un jamais dont la grandeur ne se peut penser, et dont la durée est éternelle.

## CHAPITRE VII.

### *Le malheur du monde dans ses honneurs.*

Malheur au monde dans ses honneurs, car la divine parole nous assure : Que le Seigneur, qui est le Très-Haut, regarde les choses basses, et voit de loin celles qui sont hautes (*Psal.* CXXXVII, 6); que les personnes puissantes souffriront puissamment. (*Sap.* VI, 7.) L'élévation dans le siècle sert d'occasion à l'élévation d'esprit et de cœur. Et il est écrit : *Malheur à la couronne d'orgueil, aux ivrognes d'Ephraïm, à la fleur passagère, qui fait leur faste et leur joie, à ceux qui habitent au haut de la vallée grasse. Le Seigneur fort et puissant sera comme une graisse impétueuse, il sera comme un tourbillon qui brise tout, comme un déluge d'eau qui se répand sur une grande campagne et qui l'inonde. La couronne d'orgueil sera foulée aux pieds.* (*Isa.* XXVIII, 1 et seq.) *J'humilierai*, dit Dieu, *les grands de la terre.* (*Isa.* X, 33.) C'est lui qui précipite l'orgueil dans les enfers. *Il a fait descendre les grands et les puissants de leur trône*, dit la très-sainte Vierge dans son divin cantique, *et a élevé les petits.* (*Luc.* I, 52.) Et quand elle prophétise que toutes les nations dans la succession de tous les siècles, la diront bienheureuse, elle déclare que c'est parce que il a regardé la bassesse de sa servante. C'est de la manière, remarque son dévot saint Bernard, que celle qui est Mère de Dieu se qualifie.

Mais il faut bien dire que l'élévation où les honneurs du monde mettent les hommes, est quelque chose de très-dangereux pour le salut, puisque le Sauveur de nos âmes, pour nous apprendre combien leur éloignement est nécessaire, a voulu opérer tous les mystères de notre rédemption par l'anéantissement. C'est ce que nous enseigne son Apôtre du premier de ses divins mystères. Ah! s'écrie cet homme de Dieu, il s'est anéanti soi-même en prenant l'être d'un esclave, en se rendant semblable aux hommes. Il assurait de lui-même pendant sa vie, qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir. Etonnant et admirable état d'un Dieu qui appelle les choses qui ne sont pas, comme si elles étaient, dont la voix est entendue par ce qui n'a pas de sentiment, à qui la mer et les vents obéissent, devant qui les puissances des cieux tremblent. Il a fini sa vie par l'anéantissement épouvantable de la croix. Il est anéanti d'une manière qui jettera de l'admiration dans les esprits les plus sublimes de la gloire éternellement, dans le mystère de la divine Eucharistie, en autant de lieux que nous avons d'églises dans toute l'étendue de la terre, et il demeurera dans cet anéantissement incompréhensible jusqu'à la consommation des siècles. O terre! ô poudre! ô cendre! ô chétif néant! après cela comment peux-tu vouloir de l'élévation, et comment peux-tu la souffrir?

O chrétiens! qui avez peu de l'esprit du Chrétien, qui tend à s'humilier en toutes choses. Poursuivre l'honneur, dit la séraphique sainte Thérèse, et penser imiter Jésus-Christ, c'est tenir un chemin égaré. L'adorable Jésus connaissant que les peuples avaient dessein de le faire roi, il s'enfuit tout seul, et se cacha dans une montagne. Saül ayant été choisi roi par Samuel, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Dieu, se cacha dans sa maison, comme il est écrit dans le I[er] *Livre des Rois*. Heureux s'il eût persévéré dans la voie de l'humilité. Il s'appelait lorsqu'il fut élu, le fils de Jémini qui était son grand-père, et non pas le fils de Cis qui était son père, parce que Jémini était dans un état plus abject et plus ravalé. Il s'appliquait à s'abaisser lorsque par l'ordre de Dieu même il était élevé. Aussi l'Ecriture dit, que pour lors il n'y avait point d'hommes parmi les Israélites qui fût meilleur que lui. Il demeura dans l'humilité et dans la piété deux ans. C'est pourquoi dans le I[er] *Livre des Rois*, il est écrit qu'il a régné deux ans, quoique dans le même livre on trouve dans un autre lieu qu'il en a régné quarante. Il y a du mystère ; c'est que comme nous venons de le remarquer, il n'a régné que deux ans persévérant dans ses premiers sentiments. Les honneurs le changèrent malheureusement.

C'est ce qui arrive souvent aux personnes qui non-seulement y sont attachées, mais à celles qui en connaissant la vanité s'y trouvent engagées. Comment pourraient ceux qui les estiment et qui les poursuivent persister dans le dégagement chrétien, puisque ceux qui ont eu une véritable lumière de leur rien, y font de pitoyables chutes. Nous écrivons ce que nous connaissons. Nous avons vu des personnes d'une rare piété qui, ayant été introduites auprès des grands de la terre par l'estime que l'on avait de leur vertu, s'y sont relâchées d'une manière bien capable de donner de la crainte de l'élévation. L'air du grand monde a je ne sais quoi de contagieux dont il est difficile de se préserver. On a écrit dans la vie d'un illustre prélat, prince de naissance, qu'étant quelquefois obligé d'aller à la cour de son souverain, il en revenait toujours avec quelque sorte de diminution de la ferveur de sa dévotion. Et on rapporte du saint homme le P. Caraffe, général de la compagnie de Jésus, que dans cette vue on ne l'a pu obliger de se reposer un jour entier, passant en faisant voyage, chez ses plus proches parentes, parce qu'elles étaient princesses. Ces illustres personnes disaient qu'il fallait fuir le mauvais air. *Moïse*, dit l'Apôtre, *étant devenu grand, déclara qu'il n'était point fils de la fille de Pharaon, aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir du plaisir du péché qui passe sitôt.* (*Hébr.* XI, 24, 25.) Il appelle la

félicité du monde, sa joie, son repos, ses honneurs, le péché qui passe sitôt, parce que la jouissance, l'amour et l'attachement à ces choses n'est pas sans péché. Saint Thomas remarque que sa vertu est admirable, car il méprisa les deux choses que les hommes aiment le plus, l'aise et les honneurs; et il préféra les deux choses contraires, l'affliction et la pauvreté. Il ne jugea pas, comme nous l'apprend la divine parole, les trésors des Egyptiens comparables aux richesses de l'opprobre de Jésus-Christ. Philon écrit qu'il devait succéder à Pharaon. Ainsi il quitta de grandes richesses, et de grands honneurs pour se réduire à la condition de ses frères qui étaient tous esclaves et cruellement traités; et c'est ce qu'il appelle l'opprobre de Jésus-Christ, qu'il considérait en ce peuple comme dans sa figure.

Nous devons ici considérer que l'Apôtre appelle l'opprobre de Jésus-Christ des richesses à qui les trésors des Egyptiens ne sont pas comparables. Et ces trésors dont il s'agit, étaient la succession d'un royaume, à laquelle Moïse préfère les plus basses humiliations, une pauvreté extrême, les traitements les plus cruels; parce que, dit le même Apôtre, il en considérait la récompense : et c'était par la foi qu'il fallait un si généreux mépris de tous les premiers honneurs du siècle. C'est par la foi, dit encore le même homme apostolique, que les saints, dont le monde n'était pas digne, ont vaincu les royaumes, qui se sont retirés quittant leur patrie, en cherchant une meilleure qui est celle du ciel.

Certainement il serait très-difficile de s'arrêter à la terre et à ses honneurs, si l'on avait une foi vive du ciel et de ses grandeurs. Tout Chrétien doit convenir que la gloire du ciel surpasse infiniment tous les honneurs du monde, et qu'elle ne finira jamais. Et le Saint-Esprit nous enseigne dans la *Ire Epître aux Corinthiens*, que comme la clarté du soleil est autre que celle de la lune, et que les étoiles ne sont pas égales en lumière, qu'il en sera de même quand les corps ressusciteront. Il y aura une différence inexplicable parmi les bienheureux dans la gloire. Quelle différence entre la gloire de l'humanité sainte de la très-heureuse Vierge, des apôtres, et du reste des bienheureux! Sainte Thérèse assure qu'elle a connu clairement par une révélation divine, qu'il y a plus de différence entre les premiers anges et les autres, qu'il n'y en a entre un roi et un homme du commun : et l'on a écrit du saint homme Alphonse Rodriguez de la compagnie de Jésus, ce n'est pas celui dont les livres de piété sont en édification, c'était un frère coadjuteur ou frère lai, que paraissant après sa mort, il avait révélé qu'il surpassait autant dans la gloire Philippe II, roi d'Espagne, que ce roi l'avait surpassé en sa qualité pendant qu'ils vivaient en terre. Toujours est-il très-certain qu'un pauvre charpentier comme saint Joseph, qu'un pauvre solitaire qui a vécu dans une privation générale de tout ce que le siècle estime et recherche, comme saint Jean-Baptiste; que des gens qui ont été la balayure et l'ordure du monde comme les apôtres, seront les premiers de l'éternité.

Si donc, disent les Pères de l'Eglise, on aime véritablement l'honneur, comment ne travailler pas pour des grandeurs incompréhensibles et qui n'auront point de fin? Comment pourra-t-on dire que l'on se met peu en peine si l'on est des derniers dans la gloire du ciel, pendant que l'on n'oublie rien pour être plus élevé dans les faux honneurs de la terre, qui disparaissent comme l'ombre, et dont il ne restera rien à la mort?

Voilà le malheur, s'écrie saint Jean Chrysostome, de la plupart des grands du siècle : ils sont dans un évident péril de leur damnation; et quand ils sont sauvés, des derniers dans le paradis. Ainsi s'accomplissent les paroles du Fils de Dieu en saint Matthieu (XIX, 30) : *Plusieurs qui étaient les premiers deviendront les derniers, et les derniers deviendront les premiers.*

En vérité c'est être vraiment malheureux que de se trouver dans des états à qui conviennent tous les malheurs que Jésus-Christ a prononcés dans l'Evangile. Car si c'est un malheur, selon cet Homme-Dieu, que d'être riche, les grands du monde abondent en richesses; si c'est un malheur que de rire et d'être à son aise, ce sont eux qui ont les délices de la vie présente; si c'est un malheur d'être approuvé du monde, et d'en recevoir les bénédictions, il n'y a point de personnes qui en soient plus applaudies. On leur donne toutes sortes de louanges; le moindre bien qu'ils font est préconisé de tous côtés, on les flatte dans toutes leurs actions.

Mais y a-t-il malheur pareil à leur manière de vie? A peine sont-ils sortis du lit, qu'ils sont assiégés de gens qui les attendent, et ils passent les jours entiers toujours en des compagnies qui ne les quittent point. Tous leurs entretiens sont de la terre, leurs desseins terrestres. On parle ou de nouvelles, ou de parties de chasse, et l'une de leurs occupations est de courir après des bêtes. Souvent leurs conversations sont de chiens et de chevaux : et parmi les dames on s'occupe d'habits et de bagatelles. Une grande princesse de nos jours étant touchée vivement de Dieu, déplorait les misères de sa condition, et disait qu'ordinairement ce qui en faisait l'occupation, n'était pas seulement indigne d'un Chrétien, mais de l'homme raisonnable.

Cependant le temps qui nous est donné est d'un prix infini, puisqu'il a coûté le sang d'un Homme-Dieu; et il ne s'en passe pas un seul instant dans lequel on ne puisse plus gagner ou perdre que toutes les couronnes de la terre, puisque dans tous les moments nous pouvons, ou mériter de nouveaux degrés de grâce, ou les perdre, et que le moindre de ces degrés est quelque chose de plus précieux que tout l'univers ensemble. Il n'y a donc personne qui n'ait de plus grandes choses à acquérir, que toutes les

prétentions des grands du siècle. Et après tout, que faisons-nous pour ces grandes choses, par rapport à ce qu'ils font? Nos soins, nos travaux approchent-ils de leurs applications et de toutes les peines qui suivent leurs entreprises? Le feu P. de Condren, l'un des hommes les plus divinement éclairés de ces derniers temps, disait qu'il s'étonnait comme il n'était pas né prince, reconnaissant que ses fautes le méritaient. Comme il voyait les choses dans la lumière de Dieu, il était pénétré du malheur des honneurs du monde. Ah! qu'il fait bon n'y avoir point de part! La servitude et l'esclavage est ce qui en éloigne davantage, et néanmoins l'Apôtre dans sa *Ire Epître aux Corinthiens* ( VII, 21 ), adressant ses paroles à un homme de cet état, lui dit : *Avez-vous été appelé, étant esclave, n'en soyez pas en peine; et quand vous pourriez même acquérir votre liberté, préférez-lui votre servitude.* Il savait que le divin Maître avait choisi la condition de serviteur venant au monde, et il n'ignorait pas ce qu'il avait enseigné à ses apôtres, lorsque, n'ayant pas encore reçu le Saint-Esprit, ils eurent contestation lequel d'entre eux ils devaient tenir pour le plus grand : car après leur avoir appris qu'il n'en devait pas être entre eux comme parmi ceux qui ont autorité sur les peuples, il leur déclara que celui qui est le plus grand doit être comme le plus petit, et celui qui est le premier comme le serviteur.

Les grands honneurs qui ont été attachés dans la succession des temps aux premières charges de l'Eglise, les ont rendues redoutables aux saints. Ils ont tremblé dans la vue du compte qu'ils devaient rendre de toutes les âmes qui sont commises à leurs soins. Donc la négligence, dit saint Jean Chrysostome, leur attira d'effroyables châtiments : mais ils ont eu encore peur de l'élévation qui les accompagne. De là vient que plusieurs ont fui, et qu'ils se sont cachés, quand ils y ont été élus. Ils savaient la chute de Lucifer pour avoir été élevé; celle d'Adam, quoiqu'ils eussent été créés dans la justice et dans la sainteté, et qu'ils n'eussent rien en eux qui les portât au déréglement, quoique leur élévation fût de Dieu. Ils savaient la perte de Judas dans la compagnie du Fils de Dieu, instruit immédiatement de ses paroles sacrées et de ses divins exemples, choisi par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et appelé à l'apostolat. Hélas! que doivent craindre ceux qui s'introduisent eux-mêmes, qui briguent, qui poursuivent les dignités ecclésiastiques, et souvent par des motifs temporels et intéressés : qui vivent au milieu de la corruption du siècle, où tout est plein de tentations et de périls. On rapporte sur ce sujet quelque chose de bien terrible de Godefroi, prieur de Clairvaux : C'était un personnage d'un si grand mérite que saint Bernard, homme rempli de lumières divines, crut qu'il glorifierait beaucoup Dieu et rendrait de grands services à l'Eglise, s'il acceptait l'évêché de Tournay. Il l'en pressa donc, et de plus, le souverain pontife Eugène voulut l'y obliger. Cependant ce saint religieux s'en excusa toujours et ne l'accepta point. Il demeura dans sa retraite. Or, paraissant après sa mort, il dit que la très-sainte Trinité m'a fait connaître, que si j'eusse été du nombre des évêques, j'eusse été du nombre des réprouvés. Le jugement de ceux qui sont en charge, dit le Saint-Esprit dans le livre de la Sagesse, sera très-sévère.

Après tout cela le monde ne respire qu'après les honneurs, on y court de tous côtés; c'est le piége où les démons prennent le plus de personnes, c'est leur tentation la plus ordinaire, et c'est la tentation dont le diable osa tenter même Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Luc.* IV, 5), lui promettant tous les royaumes du monde avec leur gloire. Voilà ce qu'il promet au monde malheureux, les choses temporelles. Les saints ont remarqué que lorsqu'il voulut tenter Notre-Seigneur Jésus-Christ, il l'éleva, l'ayant mis au haut du frontispice du temple, et sur une très-haute montagne; et que c'est une figure de ce qu'il fait à ceux à qui il prépare des chutes plus funestes : il les élève bien haut, pour les faire tomber plus malheureusement.

Cependant le désir déréglé de l'honneur est si commun, qu'il n'y a pas, comme les saints le remarquent encore, jusqu'à ceux qui font profession de fouler aux pieds, comme les religieux, les religieuses, d'autre part d'une vie austère et mortifiée, qui n'y soient pris. Ceux mêmes s'y laissent prendre qui le combattent publiquement dans les chaires. Sainte Thérèse dont la doctrine est qualifiée de céleste par l'Eglise, considérant un si grand mal, a écrit qu'il fait des ravages, qu'il n'y a point de venin qui donne la mort si irrémissiblement; que le moindre petit point de ce maudit honneur est une peste, que la personne qui va par là tient un chemin égaré, qu'il lui est impossible d'être unie à Jésus-Christ, qu'elle a sujet de craindre d'être un Judas, et qu'enfin, elle prie Dieu de la vouloir délivrer de ces gens qui le veulent servir, et avoir soin de leur honneur craignant l'infamie. Je n'ajoute rien en cela aux sentiments et aux termes de la sainte; mais ce qu'il faut encore considérer, est l'avis qu'elle donne, que le pis est que le diable fait croire, que l'on est obligé d'avoir ce désir déréglé de l'honneur. Elle était étonnée comment on pouvait s'en mettre en peine, voyant Jésus-Christ, Dieu, outragé d'injures, de faux témoignages, et crucifié au milieu de deux larrons, comme le plus criminel. Est-il possible que nous croyions ces choses et que nous vivions comme nous faisons?

## CHAPITRE VIII.

### *Le malheur du monde dans les dangers où il se trouve.*

Saint Léon, considérant ce qui se passe dans le monde, s'écrie : Tout y est plein de périls, tout y est plein de piéges. Les convoitises y tentent, les plaisirs des sens y

dressent des embûches, les biens temporels y servent d'une occasion dangereuse, les pertes que l'on en fait inquiètent, les détractions y font de la peine, les louanges sont remplies de flatteries, les haines y irritent, en sorte qu'il est difficile d'éviter les péchés que tous ces maux causent. Malheur à moi, dit saint Bernard, nous sommes dans un pays de guerre, où des flèches mortelles tombent de tous côtés. On est en danger partout, partout on trouve des obstacles. De quelque côté que je me tourne, je ne trouve rien qui m'assure; ce qui est agréable et ce qui est fâcheux, la prospérité et l'adversité, les richesses et la pauvreté, les veilles et le sommeil, le travail et le repos, toutes ces choses sont autant de sujets de combats. La vie est tellement pleine de tentations, que l'on pourrait dire que c'est une continuelle tentation. Le monde, enseigne saint Ambroise, est tout environné de précipices, et ce qui est de plus terrible, c'est que la plupart des hommes y périssent. C'est ce qui fut montré à saint Antoine, l'honneur des déserts; il vit le monde tout plein de piéges, et ces vues ont percé de crainte les plus grands saints.

Les saints religieux dans leurs cloîtres, et l'éloignement de la plupart des dangers du monde, ont servi Dieu avec crainte et avec tremblement. Les divins solitaires au milieu des déserts les plus affreux, dans une séparation entière du siècle et de toutes les occasions dangereuses qui y sont, ont été saisis de frayeur. Le grand Apôtre, dans un parfait dépouillement, dans un dégagement universel du monde, tout plein du Saint-Esprit, tout rempli des sentiments de Jésus-Christ, regardant comme de la boue et de la fange tout ce que le siècle a de plus précieux, ayant été élevé jusqu'au troisième ciel, et d'autre part châtiant son corps par de longues veilles, par la faim, la soif, la nudité, vivant dans l'affliction et dans la douleur, s'exposant à toutes choses et les plus pénibles pour la gloire de son maître, dans les voyages, dans les villes, dans le désert, sur mer, sur terre, souffrant de toutes sortes de personnes, de ceux de sa nation, des gentils, des faux frères, les fouets, les verges, les naufrages, les prisons, et souvent se trouvant proche de la mort, avoue qu'il est dans la peur, et dans la peur d'être damné.

Saint Jean Chrysostome méditant les périls du monde, gémit dans l'amertume de son cœur. Je ne sais, dit-il, où j'en suis, et je ne saurais revenir de l'étonnement où me met la chute de David, ce qui a donné plusieurs fois de l'émotion à mon esprit, ce qui m'a grandement affligé. Je considérais que David était le père de Jésus-Christ, à raison qu'il en tirait son origine selon la chair, qu'il avait vécu dans l'innocence, qu'il était plein d'humilité, qu'il se confiait en Dieu, dont Dieu avait dit qu'il était selon son cœur, qui faisait du bien à ses ennemis, qui portait le cilice, qui jeûnait très-rigoureusement, qui s'appliquait à la prière au milieu des plus grandes occupations que l'on puisse avoir en cette vie, sept fois le jour, qui faisait l'oraison au lever de l'aurore, à midi et le soir, qui se levait toutes les nuits, à minuit, pour rendre ses adorations à l'infinie majesté de Dieu, et qui, fortifié de la sorte, ne laisse pas de tomber à la seule vue d'une femme. Après cela, ou il faut être insensible ou dans la dernière présomption, si l'on ne passe pas toute sa vie dans la crainte et le tremblement. Si ceux qui sont comme des étoiles brillantes tombent du ciel de la plus sublime perfection, et à la moindre occasion, que ne doivent pas craindre les hommes rampants sur la terre, remplis de faiblesses, qui ne peuvent se soutenir, tous pleins de blessures et au milieu d'une infinité de dangers.

Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, qui a eu l'honneur d'être appelé le chapelain de la Mère de Dieu, pour sa rare dévotion envers cette auguste reine du ciel, et à raison de ses incomparables grandeurs qu'il a prêchées, et dont il a écrit avec un zèle singulier, vit un jour, dans une extase, un grand fleuve impétueux qui entraînait quantité d'ordures, trouble, sale et vilain étrangement; et il entendit une voix qui disait: Ce fleuve est le monde, et c'est de cette eau dont les hommes de la terre sont abreuvés.

C'était le sentiment de saint Augustin, qui s'écrie: Malheur à toi, fleuve du monde. Qui pourra ne pas se laisser emporter à l'impétuosité de tes eaux? jusqu'à quand ne seras-tu point desséché? jusqu'à quand entraîneras-tu après toi les malheureux enfants d'Eve dans les abîmes d'une mer épouvantable? Mais ce saint docteur remarque que la coutume est l'un des plus gros torrents de ce fleuve, et l'un des plus rapides, qui enlève le plus de monde et les jette dans le précipice. Quand le Saint-Esprit, par le prophète Isaïe, dit: Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité, plusieurs interprètes pensent qu'il parle aux pécheurs habitués dans leurs péchés, qui, n'ayant point résisté à la coutume, se sont fait une nécessité de pécher qui les tyrannise cruellement. Ainsi on entend dire aux moindres: que fera-t-on, c'est la coutume? Et de la sorte on est damné pour jamais par coutume. On a honte même, comme le remarque saint Augustin, de ne pas faire comme les autres. Si l'on porte des habits trop magnifiques, ou même qui ne soient pas assez modestes, on rougira d'être vêtu chrétiennement, car ce n'est pas la mode. Maudites modes que le diable invente quand elles sont contre la modestie, et que l'on aime mieux suivre que celles de Jésus-Christ. Si l'on est trop libre dans les compagnies et dans les divertissements, on veut faire comme les autres. Si on fait des dépenses excessives, si l'on emploie l'argent au jeu, on est de ces parties, et l'on ne fait pas réflexion que ceux qui se sauvent sont en petit nombre, et qu'ainsi l'on ne doit pas faire comme le grand nombre, puisqu'il faut être du petit si l'on aspire véritablement au

salut. Qui pourrait jamais expliquer les maux des méchantes coutumes dont le monde est rempli ? Saint Chrysostome, faisant attention sur les maux qui en arrivent, s'étonne des Juifs qui, étant nourris de la manne qui était une nourriture céleste, et du ministère des saints anges, c'est pourquoi elle est appelée le pain du ciel et le pain des anges, ne laissaient pas de regretter les oignons d'Egypte, parce qu'ils y étaient accoutumés. Ainsi, la maudite coutume du monde est cause que l'on préfère la dure servitude de ses passions à la liberté glorieuse des enfants de Dieu, les plaisirs des sens à ceux de l'esprit, la chair à Dieu.

Le monde etant ainsi plein de toutes parts de dangers, notre Maître, dit saint Bernard, nous apprend, dans la prière qu'il nous a enseignée, de demander à Dieu en toute humilité, de ne pas permettre que nous soyons tentés, notre faiblesse nous devant faire craindre la tentation. Il nous crie : *Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation, veillez, priez, de peur que l'on ne vous trouve endormi*. (*Matth.* XXVI, 41, 42.) *Prenez garde que vos cœurs ne s'appesantissent par les soins de cette vie.* (*Luc.* XXI, 34.) Le prince de ses apôtres, saint Pierre, nous exhorte à être prudents et à veiller dans la prière. Ces avis ne s'adressent pas seulement aux ecclésiastiques et aux religieux, aux solitaires, aux personnes retirées. Quand notre Sauveur ordonne à ses apôtres de veiller, il leur déclare qu'il dit à tous ce qu'il leur dit.

Les gens du monde ont une éternité de bonheur à acquérir, et une éternité de peines à éviter, aussi bien que ceux du cloître. Ils ont le même paradis à espérer, et le même enfer à craindre. Il n'y a que cela de différence, que ceux qui sont séparés des embarras du siècle sont incomparablement moins en danger que ceux qui y demeurent. Cependant l'enchantement est si prodigieux, que le monde renvoye au cloître l'application à la prière ; comme si les malades renvoyaient la médecine à ceux qui se portent bien ; comme si ceux qui marchent dans un chemin plein de voleurs et de précipices ne s'appliquaient point à en éviter les périls, disant que ces soins sont bons pour ceux qui voyagent en des lieux où il n'y a rien à craindre. Voilà la folie du monde insensé. On dit qu'on n'a pas le loisir de penser à Dieu, que l'on a trop d'affaires, Hé quoi donc ! il n'y aura que la seule et unique affaire, affaire d'une conséquence infinie, qui sera négligée ! Ces gens néanmoins d'affaires trouvent du temps pour boire, pour manger, pour dormir ; et jamais le monde a-t-il eu une seule personne, quelques affaires qu'elle ait eues, qui n'en ait pas trouvé le loisir? si ce n'est en de certaines heures, on en sait bien trouver d'autres. Ces gens d'affaires ne parlent-ils plus aux autres créatures ? O folie qui n'a rien de pareil ! Il n'y a que Dieu à qui l'on n'a pas le loisir de parler ; il n'y a que l'affaire de l'éternité qui ne nous occupe point.

Après tout, il n'y a point de moment dans la vie dans lequel nous ne soyons en danger de perdre le paradis, et d'être damnés. Il est très-certain que tous les hommes seront ou sauvés ou damnés, qu'ils seront pour un jamais ou dans le paradis ou dans l'enfer. Où serez-vous, vous qui lisez ceci? A quoi pensez-vous, si vous n'y pensez bien? De là vient la nécessité de l'oraison mentale ; elle est telle que saint François de Sales, que chacun sait n'avoir pas été emporté en matière de dévotion, veut néanmoins que les gens même qui vivent dans le siècle et dans l'embarras du ménage, en fassent tous les jours une heure ; et cela avec tant d'exactitude, que si l'on n'a pas eu le loisir le matin, qu'on en reprenne le temps vers le soir. Nous en pourrons parler encore avec le secours divin dans la suite de ce Traité.

Mais écoutons ici le grand Maître, notre divin Sauveur, qui dit qu'il faut toujours prier, et ne se point relâcher; qu'il faut veiller et prier en tout temps. Ecoutons son Apôtre (*Col.* IV, 2 et seq.), qui nous dit : *Priez continuellement, faites en tout temps, par l'esprit, toutes sortes de prières et des applications à Dieu, et veillez, par lui, en offrant des vœux avec grande instance :* qui nous avertit (*I Thess.*, V, 2) que *le jour du Seigneur arrivera, comme un voleur qui vient la nuit. Car lors*, nous apprend-il, *que les hommes se vanteront d'être en paix et en assurance, ils seront surpris par une soudaine ruine qu'ils ne pourront éviter, comme une femme est surprise par les douleurs de l'enfantement.* (*Ibid.*, 3.) Il crie ensuite aux Chrétiens qu'ils ne sont pas dans les ténèbres pour être surpris par ce jour comme par un voleur : qu'ils sont tous enfants de la lumière et du jour, et non pas des enfants de la nuit et des ténèbres : qu'ils ne doivent donc pas s'endormir comme les autres, mais veiller et être sobres. Ecoutons le prince des apôtres, qui nous dit : *Soyez prudents* (*I Petr.* IV, 7), *et veillez dans la prière;* et il parle de la sorte après avoir donné avis que la fin de toutes choses était proche. Ecoutons le disciple de l'amour, et le disciple très-aimant et bien-aimé, qui nous dit : *Heureux celui qui veille et qui conserve ses vêtements, afin qu'il ne marche point nu* (*Apoc.* XVI, 15), la grâce dont nous devons être revêtus, de peur qu'en étant dépouillés, nous ne demeurions confus devant Dieu et ses anges.

## CHAPITRE IX.

### *Le malheur du monde pour les scandales.*

*Malheur au monde pour les scandales*, dit le Fils de Dieu : *car celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le jetât au fond de la mer.* (*Matth.* XVIII, 6, 7.) Il vaudrait donc mieux pour la plupart des hommes, de perdre leur vie, de mourir, puisqu'ils sont occasion de scandale les uns aux

autres, c'est-à-dire de péché. C'est ce que notre bon Sauveur fit un jour connaître à la séraphique sainte Thérèse, où il lui montra le monde comme un champ plein de toutes sortes de personnes qui avaient toutes des armes en leurs mains, et qui se donnaient réciproquement des blessures mortelles. Voilà ma fille, lui dit notre maître, ce qui se passe dans le monde.

Nous y avons, remarque saint Jean Chrysostome, une guerre continuelle. *Les pécheurs y ont bandé leur arc, ils ont mis leurs flèches dans le carquois:* ce sont les paroles du Psalmiste (*Psal.* x, 3), dont il se sert pour tirer les uns sur les autres. Celui-ci jette ses flèches dans les oreilles, par les médisances qu'il fait; celui là les jette dans les yeux, par des objets sensuels; les uns blessent le corps par la délicatesse et la multitude des viandes; les autres les mains, par la rapine et l'avarice, et quelques-uns les pieds, faisant aller après eux dans les voies de l'iniquité. C'est pourquoi l'Apôtre nous exhorte de nous fortifier en Notre-Seigneur et en sa vertu toute-puissante, et de nous armer de toutes les armes de Dieu, de nous tenir debout, portant sur nos reins la ceinture de la vérité, et nous revêtant de la cuirasse de la justice, et prenant le bouclier de la foi. (*Ephes.* xi, 13, 14.)

Le monde est plein de scandales; car on y trouve partout des occasions de péché : on y trouve des gens qui sont remplis de l'estime des honneurs du siècle, que l'ambition possède, qui ne font état que de ceux qui y sont élevés par leur naissance, par leurs charges et emplois, qui y font grand bruit et que l'on considère beaucoup; c'est ce dont ils parlent, c'est ce qu'ils poursuivent, et c'est ce dont ils inspirent en même temps l'esprit et l'affection. On y en rencontre d'autres qui ne pensent qu'à amasser de l'argent, et acquérir de plus en plus des biens temporels, qui n'estiment heureux que ceux qui sont riches, et ils donnent le désir de l'être. Il y en a qui sont tout plongés dans les aises de la vie, qui ne respirent qu'après les divertissements, qui passent leurs jours dans les plaisirs, dans les jeux, dans toutes sortes de récréations; ce qu'ils ne peuvent faire sans avoir des compagnons de leur vaine joie qu'ils attirent après eux. La médisance est assez ordinaire dans les conversations; le diable, disent les saints, est sur la langue des uns, et sur l'oreille des autres: c'est une maladie, dit un grand cardinal, dont tout le monde est presque malade. Et si ce mal en était ôté, écrit saint François de Sales, la plus grande partie des péchés ne serait plus. Vous verrez, enseigne l'angélique Docteur, des personnes d'autre part exemptes de toutes sortes de vices qui tombent dans celui-ci.

Mais malheur au monde pour les scandales, puisqu'il se sert même des dons naturels qu'il a reçus de Dieu, pour se porter à l'offense de Dieu. Ainsi plusieurs abusent de la bonté de leur esprit, de leurs lumières, de leurs sciences, pour servir d'occasion de ruine aux autres. Cependant, il faut considérer que les Pères de l'Eglise ont parlé avec une force singulière, particulièrement contre les scandales que les femmes causent par leur beauté naturelle, leurs ornements, le luxe de leurs habits et leurs honteuses nudités. Il est vrai que la beauté naturelle est un bien de nature, mais dans l'état de la corruption où l'on est, elle sert d'occasion à beaucoup de maux. L'histoire nous apprend que Pâris s'étant laissé prendre à la beauté d'Hélène, c'est ce qui fut cause de la guerre de Troie qui dura dix ans. On y donna vingt-quatre batailles, et il y eut plus d'un million d'hommes tués, et la ville de Troie fut entièrement détruite.

C'est toujours un malheur que d'être même la cause innocente de la ruine des autres, ce qui doit beaucoup humilier les femmes, même modestes, qui ont de la beauté; car les saints docteurs méditant ces paroles que l'Eglise attribue à la très-pure Vierge : Qu'elle est comme un lis entre les épines, remarquent que les autres femmes ont été des épines, ou pour elles, ou pour les autres : mais qu'en elle son incomparable beauté portait tous ceux qui la regardaient à la pureté. Ç'a été l'un de ses priviléges, dont nous avons une joie spéciale de parler, prenant beaucoup plus de part à tout ce qui regarde la glorieuse Mère de Dieu qu'à tout ce qui nous touche.

Malheur aux femmes qui se servent de leur beauté pour allumer la convoitise, qui en font vanité, qui désirent d'être vues et de plaire, qui veulent gagner les cœurs, qui se laissent cajoler par les hommes. Il y en a qui, cherchant des excuses dans leurs péchés, disent qu'elles sont sans aucune mauvaise intention en toutes ces choses, qu'elles n'y cherchent que le pur divertissement qui n'est point criminel, que leur esprit se conserve sans aucune mauvaise pensée. Mais quand cela serait, peuvent-elles répondre de l'esprit et du cœur des hommes qui leur parlent, et qui les flattent agréablement? Ce n'est pas assez, dit Tertullien, à une femme chrétienne d'être chaste, elle en doit donner extérieurement toutes les marques. Elle ne doit pas affecter ni de voir ni d'être vue. C'est le propre de ceux qui sont à Dieu d'agir dans une sainte pudeur. Les hommes et les femmes qui ont le véritable amour de Notre-Seigneur sont également sur leur garde, pour éviter toute familiarité entre les sexes. Saint François de Sales remarque que ces amitiés entre les deux sexes, que l'on appelle innocentes, et qui le sont pendant plusieurs années quelquefois, se terminent à la fin à de puantes charnalités; c'est de la manière dont il s'exprime.

Nous avons rapporté dans le second chapitre de ce traité le jugement et la condamnation terrible que Dieu fait (*Isa.* iii, 16) de tous leurs vains ornements, de leurs habits magnifiques, de leurs coiffures, de leurs colliers et bracelets, de leurs cheveux frisés, de leur vanité dans leurs gestes, dans leurs regards, dans leur manière de marcher la tête

haute, mesurant leurs pas et étudiant toutes leurs démarches. On n'avait pas néanmoins en ces temps-là encore vu un Homme-Dieu sur lequel nous devons former nos mœurs, percé d'épines, couvert de plaies, attaché à une croix. Sainte Elisabeth de Hongrie, ayant jeté les yeux avec attention sur son image sacrée, fut si honteuse de se voir vêtue magnifiquement, que depuis ce temps-là elle ne porta plus d'habits que très-modestes, quoiqu'elle fût une souveraine.

Sixte V a donné des bulles dans lesquelles il défend le luxe des habits, et particulièrement les queues traînantes. Et nous lisons de saint Gaultier, abbé de Saint-Martin près Pontoise, que prêchant au jour des Rameaux, il s'y trouva une dame vêtue avec beaucoup de vanité, et ayant la queue de sa robe qui traînait, ce qui donna lieu au saint abbé de lui faire une forte correction, lui remontrant que Dieu était offensé dans cet excès, outre le danger des âmes qui pouvaient se perdre par ses attraits. Cette dame, qui avait le cœur aussi vain que son habit, se piqua de cette correction : mais elle en fut divinement châtiée, le diable s'étant saisi de son corps.

Le Saint-Esprit dit aux femmes par le chef de l'Eglise, saint Pierre, qu'elles méprisent ce qui paraît au dehors, qu'elles ne frisent point leurs cheveux, qu'elles ne se parent point d'or ni de riches habits, mais qu'elles ornent l'homme du cœur au dedans, par la pureté incorruptible d'un esprit tranquille et modeste, qui est très-riche devant Dieu. (*I Petr.* III, 3.) *Toute la gloire de la fille du roi est au dedans*, dit le Prophète-Roi. (*Psal.* XLIV, 14.) C'est là, dit saint Grégoire de Nazianze, que se trouve la vraie beauté, et que souvent celles qui se parent au dehors perdent. Un esprit chaste, paisible, modeste, est un grand ornement devant Dieu. La grâce, la mort aux sens et aux passions, et un saint recueillement, ce sont des richesses qu'une femme vertueuse porte partout. Saint Paul, animé et conduit par le même esprit que saint Pierre, veut que les femmes soient parées avec pudeur et modestie, sans se friser et sans porter ni or, ni perles, ni habits somptueux.

Mais il veut qu'elles soient vêtues de robes décentes, qui signifie selon les Grecs une robe qui couvre tout le corps ; et c'est en cette sorte d'habits de femmes que l'Apôtre fait consister la bienséance. Qui croira, dit Tertullien, que celles qui découvrent leurs épaules ou leur sein ne prostituent pas la chasteté? comment pourrai-je me persuader qu'une femme soit chaste, qui découvre en elle ce qui est capable d'allumer les feux de la convoitise : peut-elle ignorer que se faisant voir de la sorte aux yeux d'un chacun, elle n'invite fortement à l'impureté. Les saints Pères ont appelé ces femmes les soufflets des diables ; car ces malins esprits s'en servent pour allumer le feu de l'impudicité : en cela pires et plus dangereuses que les démons même, car saint Paulin et saint Cyprien remarquent qu'ils n'oseraient découvrir indécemment celles dont ils possèdent les corps. Et saint Cyprien donne pour l'un des signes des femmes possédées, quand elles sont en l'air la tête en bas, et que leurs habits ne tombent pas sur leur visage. C'est ce que nous avons connu dans ces personnes; et ce qui est arrivé devant des témoins qui sont irréprochables il y a peu de temps.

Nous rapporterons ici ce qu'a remarqué un serviteur de Dieu sur ce sujet. Il écrit ce que Pline dit du soin de la nature pour conserver la pudeur des femmes noyées, de qui le corps nage sur l'eau la face en bas. Il cite Valère Maxime qui rapporte que le consul romain Sulpice répudia sa femme, parce qu'elle était une fois sortie sans être voilée. Et Vitellius qui a écrit que Postume Vestale fut enterrée comme une incestueuse, parce qu'elle avait paru dans les rues la tête haute et les yeux élevés. Il parle de saint Jérôme qui a loué les filles de Phidon l'Athénien qui aimèrent mieux mourir que de paraître découvertes. Que les femmes chrétiennes apprennent la pudeur des païennes, qu'elles l'apprennent de la nature même, et qu'elles sachent que les infidèles se lèveront au jugement, et les condamneront.

Mais qu'elles tremblent, apprenant ce que le Saint-Esprit nous déclare dans le *Livre des Nombres* (c. XXXI). Que Dieu commanda de tuer toutes les femmes madianites, parce qu'elles avaient tenté les Israélites, quoiqu'il n'y en eût que quelques-unes d'entre elles, le reste ayant eu seulement de la complaisance; et les filles vierges au nombre de trente-deux mille furent faites captives. De plus les saints Pères remarquent qu'il n'y a jamais eu de punition plus exemplaire dans l'Ecriture que celle des princes et des magistrats des Israélites, pour avoir souffert que les femmes madianites parées et ornées parussent et conversassent familièrement avec les Israélites; car il ordonna à Moïse de les faire pendre tous sans en excepter un seul. Les mêmes saints Pères appellent louves celles qui se servent de fard, des victimes malheureuses de l'impudicité. Ils disent que cela n'appartient qu'à une misérable Jézabel. Nous le répétons encore, que les femmes vaines ne s'excusent pas sur leurs intentions qu'elles prétextent n'être pas mauvaises ; car voici ce que saint Jean Chrysostome dit parlant à l'une d'elles : Vous ne pensez pas, ô misérables, que vous aiguisez un glaive qui fera périr ; que vous donnez à boire dans une coupe pleine de venin ; et vous croyez vous excuser parce que vous-même n'y buvez pas : Il déclare qu'elles sont plus criminelles que ceux qui vendent du poison ; parce que les autres ne tuent que le corps, et elles donnent la mort aux âmes.

Enfin le Fils de Dieu disant à saint Pierre, *Allez, Satan, ôtez-vous de devant moi, vous m'êtes à scandale, car vos sentiments ne sont pas selon Dieu, mais selon les hommes* (*Matth.* XVI, 23) : parce que ce saint résistait à la mort qu'il devait souffrir, par compassion,

et l'amitié qu'il avait pour lui; cela nous donne lieu de considérer que le monde est encore plein de scandales, parce que ses sentiments ne sont pas selon Dieu ; au contraire il en inspire de tout opposés, comme nous le dirons avec le secours de sa grâce. Et comme l'on agit selon que l'on est prévenu de l'estime pour les choses, on mène une vie très-éloignée de celle qu'il demande de nous. Comme l'on n'a que des sentiments selon les hommes, on vit à la mode des hommes, et non pas en Chrétien. Les pères et les mères élèvent dans ces sentiments leurs enfants. Ces sentiments sont l'esprit dominant en toute la terre; et c'est de la manière que chacun contribue à la ruine les uns des autres.

Le monde est à scandale. en détournant du culte de Dieu par les railleries qu'il fait de la dévotion de ceux qui la pratiquent, n'approuvant les exercices de piété, et étant cause que des personnes faibles n'ont pas la hardiesse de s'y appliquer, se cachant pour fréquenter les sacrements, ou exercer d'autres bonnes œuvres. Les pères et les mères, les parents et les amis sont à scandale à leurs enfants, à leurs proches, leur résistant quand ils veulent mourir au monde, en entrant dans l'état religieux ; et dont ils rendront un compte épouvantable au jugement de Dieu ; car ils doivent se souvenir que Dieu est le maître, et qu'il est plus juste de lui obéir qu'à des créatures. Ils doivent se souvenir que c'est faire une attentat injurieux à ses droits divins, que de se rendre maître de la vocation des personnes. Ce qui souvent est puni dès cette vie, par les maux et les disgrâces qui arrivent à ceux qui, ne suivant pas la vocation divine, se laissent engager en des états où leurs parents les mettent. Saint Jérôme rapporte sur ce sujet un exemple terrible d'une dame romaine, qui cependant n'avait pas commis d'autre faute, que de parer, et cela par l'ordre de son mari, une jeune fille qui voulait se donner à Dieu, pour la rendre agréable au monde; et c'est assez l'ordinaire : car ce Père de l'Eglise assure que l'ange du Seigneur lui parut avec d'effroyables menaces à raison de ce qu'elle avait eu plus d'égard à ce qu'elle devait à son mari, qu'à ce qu'elle devait à Dieu. Il appelle ses mains sacriléges, qui ont osé parer et orner la tête de cette jeune fille. Il lui prédit qu'elles deviendraient sèches en punition, que son mari et ses enfants mourraient : et saint Jérôme apprend que toutes ces punitions arrivèrent.

Mais *malheur au monde pour les scandales* (*Matth.* XVIII, 7), quand ceux qui en doivent être la lumière deviennent des ténèbres; quand ceux qui en doivent être les guides, sont aveugles; car ils tombent tous dans la fosse; et eux et ceux qu'ils conduisent. Quand par leur vie peu édifiante, leurs conversations trop mondaines, leurs actions trop libres ils scandalisent les autres ; quand leurs paroles, leurs sermons n'étant pas soutenus d'une vie conforme à ce qu'ils disent, ils donnent occasion de ne les pas croire, quand ils se servent du crédit, de l'estime, de la confiance que l'on a en eux pour la ruine des ames, et le déshonneur de leur état. Ils sont en cela, dit l'angélique Docteur, les ministres du diable : et beaucoup plus dangereux, car on a en horreur les démons.

Il faut prendre garde, dit l'Apôtre aux Romains (XIV, 13, 15), de ne point donner de scandale à son frère, de n'être pas cause de la perte de celui pour qui Jésus-Christ est mort. Ce qui fait dire à saint Jean Chrysostome, que le scandale est un mal de Jésus-Christ, en tant qu'il sert d'occasion à la perte des âmes pour lesquelles il a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang; qu'il ôte une vie surnaturelle plus précieuse que toutes les vies des anges. Oh! quels reproches les malheureux damnés se feront-ils éternellement dans l'enfer, pour s'être causé la damnation les uns les autres! Que le beau monde, qui se pique tant d'amitié, fasse ici réflexion qu'un jour ces amitiés, qui servent d'occasion au péché, seront suivies d'une haine enragée pour jamais.

Finissons ici par ces paroles de notre grand Maître : *Si votre œil, votre main vous sont un sujet de scandale, arrachez-les, coupez-les, et les jetez loin de vous; car il vaut mieux pour vous qu'un de vos membres périsse, que non pas tout votre corps soit jeté dans l'enfer* (*Matth.* V, 29); c'est-à-dire, qu'il n'y a pas à hésiter, si une personne qui nous est chère comme notre œil, comme notre main, nous détourne du service de Dieu, et nous engage dans les sentiments du siècle, nous inspire l'esprit du monde, il faut s'en séparer. Ah! qu'il vaut bien mieux les quitter que d'être séparé de Dieu! qu'il vaut bien mieux s'éloigner des personnes qui nous sont dangereuses, que de se priver de la compagnie de la très-sainte Vierge, de tous les bons anges et de tous les saints, et de demeurer lié avec des créatures, pour aller avec elles en enfer.

## CHAPITRE X.

*Le malheur du monde dans ses occupations.*

Malheur au monde dans ses occupations: car il est tout attaché à ce qui se passe, et ce qui ne finira jamais ne l'occupe point. Nous le savons de la propre bouche d'un Dieu, qu'il n'y a qu'une chose nécessaire ; tout le reste donc ne l'est pas : et c'est cette unique chose nécessaire que le monde néglige ; et le reste à qui il donne toutes ses attentions. Vraiment c'est bien ici qu'il faut crier, au monde renversé; car c'est un étrange renversement de ne point s'appliquer à l'unique chose nécessaire, et de n'avoir de l'empressement que pour ce qui ne l'est pas. N'est-ce pas pour cela que la divine parole nous avertit que le nombre des fous est infini? (*Eccle.* I, 15.) Car si l'on considère bien ce qui se passe dans le monde, on le verra tout plein de ces insensés.

Que l'on aille de ville en ville, de village

en village, de province en province, de royaume en royaume, vous y trouverez des gens dont l'esprit, la morale et la volonté sont pleins des pensées, du souvenir et de l'affection des choses temporelles. L'attachement aux honneurs, aux plaisirs et aux richesses, est l'esprit dominant de la terre : c'est où tendent les soins, les inquiétudes, les recherches et les poursuites de la plupart des hommes. La joie du monde est dans leur possession, sa tristesse dans leur privation. *Tous cherchent leur intérêt*, nous dit l'Apôtre (*Philip.* II, 21), et cet intérêt ne regarde que la vie présente. C'est cet intérêt qui règne dans toutes les conditions, dans les grands et les petits, parmi les magistrats et leurs officiers, les marchands et les artisans, les laboureurs et les vignerons, et enfin dans les personnes de toutes sortes d'états.

Saint Jean Chrysostome déplorant ce malheur du siècle, qui pense si peu à l'éternité, et tant à la terre, dit qu'il voudrait avoir une voix qui se fît entendre dans toutes les parties du monde, pour crier avec le Prophète : O enfants des hommes ! jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant? Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge ? C'est la terre et ce qui s'y passe qui donne le branle et le mouvement à toutes les entreprises. C'est ce qui fait le sujet des maux publics, des guerres qui désolent les royaumes, et des maux des particuliers, les procès, les divisions et les querelles. C'est l'amour des biens de la terre qui fait faire des voyages aux marchands, et aller d'un bout du monde à l'autre; c'est ce qui leur fait exposer leur vie à mille dangers, se priver des personnes qui leur sont plus chères, et de la douceur de leur patrie. Si l'on ouvrait les lettres des postes, on les verrait pleines de nouvelles et d'affaires de la terre.

Ceux qui font les sérieux dans le grand monde, qui éclatent davantage, qui y sont dans la plus haute estime, sont ceux qui sont le plus dans l'empressement des affaires; qui y sont les plus désoccupés du Créateur, et les plus occupés des créatures. La sagesse du monde va à amasser des biens, à en acquérir tous les jours de plus en plus, à bâtir des maisons, à dresser des jardins, à conduire des fontaines, et les faire venir de loin ; et tout d'un coup il faut mourir sans qu'il en reste rien. Les plaisirs du monde sont de tenir bonne table, de faire une idole de son ventre, ou d'attacher à des cartes, comme parle un serviteur de Notre-Seigneur, un esprit immortel, qui n'est fait que pour être éternellement à Dieu. Si l'on se met au jeu, ajoute-t-il, ce n'est pas pour passer le temps, mais pour le perdre. Ah ! si ces gens voyaient leurs heures qui roulent sur les têtes, comme elles passent, et s'en vont dedans l'éternité, crier vengeance, creuses et vides qu'elles sont, ou pleines d'inutilités; si, après le jeu on pénétrait dans leurs âmes, oh ! qu'on les verrait faibles, sans aucune bonne pensée, sans aucun sentiment de dévotion ! l'ardeur du jeu a tout tari ; elles ont perdu toutes leurs forces à ne rien faire. Grand Dieu, si nous devons payer à votre justice jusqu'à un moment mal employé, où trouveront ces personnes de quoi satisfaire pour tant d'heures si honteusement prodiguées? Mais que répondront-elles à votre redoutable tribunal aux plaintes de tant de pauvres qui ont souffert dans leurs besoins, après avoir dispersé si malheureureusement leur argent? que diront-elles aux justes reproches de leurs créanciers que l'on ne payait point, des artisans, des ouvriers, et même de leurs serviteurs ?

L'occupation des dames est après des cheveux, à se regarder dans un miroir, en des ajustements, à parler de leurs jupes, de leurs habits, des modes. Il y en a, dit le serviteur de Dieu que nous venons de citer, qui font vanité de leur gorge; et il se trouvera telle femme qui aura damné plus d'âmes par ces appas étudiés que plusieurs saints n'en ont gagné par beaucoup de travaux. O cieux! ô terre! dites-nous, est-il possible que celles qui mettent les âmes en enfer puissent prétendre un paradis?

Combien y en a-t-il, qui disent qu'ils ne savent que faire, qui passent leur vie dans l'oisiveté, qui est la cause, dit l'Ecriture, de beaucoup de maux, et qui en a été appelée avec justice l'école et l'académie. Le Saint-Esprit nous enseigne que l'oisiveté a été l'une des causes de l'iniquité de Sodome, et ensuite de sa totale ruine; mais les travaux de ceux qui font le plus de bruit dans le monde ne sont, comme parle le prophète Isaïe (LIX, 5), que des toiles d'araignées. Tous ces honneurs où ils ont été élevés, tout cet amas de biens qu'ils ont acquis, ne sont rien en effet. Ce sont des choses qui leur deviennent inutiles à leur mort, et comme des toiles d'araignées auxquelles ils se sont occupés toute leur vie; et l'on peut dire de leurs années, pour parler avec le Psalmiste (*Psal.* LXXXIX, 9), qu'elles sont semblables à l'araignée. Ces gens, que l'on appelle dans le siècle les gens d'affaires, ces gens toujours occupés, qui à peine ont le loisir de penser à Dieu, semblables à l'araignée, qui s'ôte les entrailles dans son travail, emploient tout leur esprit et toutes leurs forces; et comme le travail de l'araignée des jours et des nuits, et dans les maisons des rois, de même que dans celles des plus chétives personnes, se termine à prendre des mouches, aussi tous leurs travaux se réduisent à rien.

C'est de la manière cependant que se passent les choses parmi ce que le monde a de plus illustre, parmi la noblesse et les plus grands seigneurs; c'est de la sorte que l'on emploie le temps, qui est quelque chose de si précieux. Quels regrets lorsque la valeur en sera connue, et que l'on verra le mauvais usage que l'on en aura fait! Saint Jean, dans son *Apocalypse* (X, 1-6), dit qu'il vit un ange, debout sur la mer et sur la terre, qui leva la main au ciel, et qui jura, par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et ce qui est dans le ciel, la terre et ce

qui est dans la terre, la mer et ce qu'il y a dans la mer, qu'il n'y aurait plus de temps. Il faut que cette nouvelle soit étrangement terrible, puisque le Fils de Dieu l'annonce avec un jurement si solennel : car c'était lui qui parlait par cet ange. Oh! quelle chose effroyable, de n'avoir plus de temps pour travailler à son salut! Que ne voudraient point faire toutes les personnes qui sont en l'autre vie, où elles découvrent d'une manière inexplicable l'inutilité, la vanité, le rien de tous les emplois, que le monde appelle les grandes affaires! Ah! si elles pouvaient avoir quelques moments d'une infinité qu'elles ont perdus si malheureusement!

Elles découvrent pour lors la grandeur de Dieu, et ensuite le prix de son sang; et elles connaissent que le temps qui est donné aux hommes depuis le péché d'Adam lui a coûté ce sang adorable, lui a coûté sa vie; qu'une goutte de ce sang vaut plus que tout l'or, tout l'argent, tous les trésors de la terre, plus que toutes les couronnes et les empires, plus que tout le monde et les millions de mondes, plus que toutes les vies des anges et des hommes, et que cependant le temps est le prix de ce sang. Ah! il est donc vrai, perdre un moment de ce temps est plus que de perdre toutes ces choses si on les avait en sa possession; perdre un moment de ce temps est un larcin d'un bien d'une valeur infinie. Mais si les hommes condamnent à la mort un voleur pour avoir dérobé quelque somme d'argent, quel jugement doivent attendre ceux qui ont dérobé à notre Sauveur ce qui lui a coûté sa vie?

Après cela, peut-on dire qu'il reste quelque peu de bon sens au monde et aux sages du monde, aux beaux esprits du siècle? Sachez encore, ô hommes! et nous en avons déjà remarqué quelque chose, qu'il n'y a point de moment dans le temps dans lequel nous ne puissions acquérir la possession d'un Dieu. O hommes sans jugement, revenez à vous! Insensés, devenez enfin sages! Voilà une affaire de grande conséquence, et elle est d'une conséquence infinie : *Ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment est ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu* (I *Cor.* II, 9; *Isa.* LXIV, 4); car c'est lui-même qui se veut donner avec toutes ses grandeurs incompréhensibles. C'est pour ce bien infini que le temps nous est donné, et vous l'employez tout aux choses viles et basses d'une vie qui disparaît comme les ombres.

Rentrez dans vous-mêmes, et considérez quelle part Dieu a dans tous vos désirs, tous vos desseins, tous vos emplois. Il faut s'acquitter des devoirs de son état. Les personnes destinées à l'étude doivent étudier, les magistrats doivent s'appliquer à rendre la justice, les artisans, les laboureurs, les vignerons doivent travailler. Les pères et les mères, les maîtres doivent prendre soin de leurs enfants, de leurs familles, de leurs valets. Les serviteurs sont obligés à servir. Ce n'est pas ce que l'on blâme, mais c'est le peu de vue que l'on a de Dieu dans toutes ces choses. Les besoins de la vie présente demandent que l'on y pense, il est vrai ; mais comment penser si peu à ce qui doit arriver dans l'éternité.

Il y a vingt-quatre heures dans le jour ; combien en donne-t-on pour penser sérieusement à l'éternité et au grand Dieu de l'éternité? Le monde est toujours le monde, c'est-à-dire, toujours un aveugle et un insensé : il ne manque pas de répondre que l'on a tant d'affaires, et nous l'avons déjà écrit, que l'on n'en a pas le loisir. Peut-on dire quelque chose de plus ridicule ? Ces affaires pourtant n'empêchent pas qu'on ait le loisir de manger, de boire, de dormir, et de prendre les autres besoins nécessaires pour le corps : et, après tout, on n'en a pas pour se sauver, pour acquérir une éternité de gloire, ou éviter une éternité de peines.

Il y a plus, dans le temps même que l'on destine pour penser à Dieu, ou l'on s'en oublie, ou l'on y pense mal, ou même on l'offense. Voyez les gens du monde, leur pauvre esprit, pendant leurs prières, n'est plein que de pensées de la terre ; il y est tout rampant lors même qu'il veut s'élever au ciel. Leur cœur, qui y est attaché, ne permet pas à leur esprit de s'en désoccuper ; mais s'ils s'occupent de Dieu, oserait-on le dire, ils le font avec moins d'attention qu'aux moindres de leurs affaires. Que l'on parle aux pauvres de leur salut, c'est ce qui leur fait peu d'impression ; qu'on leur parle de leurs misères, ils sont dans la dernière sensibilité. Nous écrivons ces vérités dans un temps où ces misères sont extrêmes, où l'on voit quantité de pauvres couchés dans les places, accablés de faim, de maladies, et proches de la mort ; et nous nous sommes souvent étonnés de n'en trouver pas presque un seul qui demandât les sacrements, et qui se mît en peine de l'autre vie, pendant qu'ils crient, qu'ils gémissent, qu'ils pleurent sur leurs besoins.

Mais si l'on considère bien ce qui arrive et aux riches et aux pauvres, entre le grand nombre d'hommes qui meurent tous les jours, combien s'en trouvera-t-il qui puissent dire au jugement de Dieu, qu'ils ont donné autant d'attention à l'affaire de leur salut, qu'ils ont fait à un procès, s'ils en ont eu, ou qu'ils auraient fait s'il leur en était arrivé? Que l'on prenne garde à l'application que l'on a quand l'on assiste au saint sacrifice de la messe, ou aux offices divins, ou à celle que l'on donne à un procès, aux soins que l'on en prend dans l'examen des difficultés, dans la recherche des raisons pour le gagner, dans le choix des avocats et des procureurs, dans la sollicitation des juges, dans les amis que l'on emploie, dans les peines que l'on se donne, n'ayant aucun égard ni aux saisons fâcheuses, ni à toutes les autres incommodités que l'on est obligé de souffrir, parce que, dit-on, c'est pour un procès de conséquence. Ah Dieu ! quelle différence entre ces soins et ceux que l'on prend dans le temps que l'on destine pour

penser à la grande affaire du salut? Mais quelle confusion au jugement de Dieu, après un déréglement si épouvantable, et que l'on ne pourrait jamais se figurer, si l'expérience n'en ôtait tout lieu d'en douter. S'il arrive parmi les gens du commun la perte d'un écu, on en sera plus touché, on y pensera davantage qu'à la perte de Dieu par un péché mortel; si cette perte arrive par un enfant, on le châtiera, si c'est par un domestique, on fera grand bruit; que les enfants et domestiques offensent Dieu, ou l'on gardera le silence, ou l'on se contentera de dire, cela n'est pas bien, sans s'en mettre beaucoup en peine.

Mais ce qui est encore plus terrible, c'est de remarquer à la mort l'occupation des gens du monde. On a encore l'esprit tout rempli des affaires de la terre, lorsqu'il la faut quitter; on en parle, on y pense, on est dans l'inquiétude pour les affaires des enfants, des familles, on y donne ordre, on craint qu'elles ne réussissent bien, pendant que l'on pense faiblement à ses propres affaires, et qui sont d'une conséquence infinie, que l'on ne pense point du tout à ces affaires éternelles pour ses enfants et pour ses familles. Cependant y a-t-il temps où l'on doive ouvrir les yeux, si ce n'est à la mort, et on les a encore fermés.

Considérons de plus en plus le malheur du monde dans ses occupations, et tremblons de crainte de le voir non-seulement désoccupé de Dieu, dans le temps qu'il destine pour s'en occuper, mais encore dans l'offense même de sa majesté infinie. Les irrévérences qui se commettent dans les églises, les maisons d'oraison, en y causant, en y manquant de respect, et qui ne sont que trop ordinaires, sont bien capables de nous en donner de l'horreur. C'est ce qui nous a pressé d'en donner un traité entier au public, sous le titre des *Horreurs des profanations des églises*, dans lequel la divine Providence nous en a fait parler amplement.

Nous avons parlé du scandale des femmes. Il faut encore dire ici qu'elles le portent jusqu'au pied des autels. Quand l'Apôtre leur ordonne d'être vêtues modestement (*I Tim.* II, 9), c'est particulièrement lorsqu'elles prient, et il enseigne que toute femme qui prie Dieu sans être voilée, se déshonore elle-même. (*I Cor.* XI, 6.) Qu'elle le doit faire à cause des anges, soit des esprits célestes qui sont présents parmi les fidèles, soit des prêtres. (*Ibid.*, 11.) Il traite cela comme une vérité qui ne peut être contestée. Il en fait juges les Corinthiens à qui il écrit. (*Ibid.*, 13.) Il déclare que si quelqu'un soutient le contraire, c'est que ce n'est point sa coutume, ni celle de l'Eglise de Dieu; c'est-à-dire de contester sur ce sujet, ni de permettre aux femmes d'être sans voiles. (*Ibid.*, 16.) Que les femmes et leurs partisans répondent à l'Apôtre, sous prétexte des coutumes du monde, qu'ils apprennent qu'elles sont contraires à la coutume de l'Eglise de Dieu, et aux coutumes mêmes des femmes païennes.

Mais, ô l'horreur des horreurs, les femmes par le luxe de leurs habits, et ce qui est infiniment plus effroyable, par leurs nudités, portent l'abomination de désolation dans le lieu saint. Elles s'y font voir non pas seulement parées comme des temples, pour parler avec le Prophète-Roi (*Psal.* CXLIII, 12), mais souvent beaucoup mieux que les saints autels, et elles y paraissent comme les idoles, dont les démons se servent pour attirer les yeux et les cœurs des hommes; en cela pires que les démons mêmes, qui tremblent en la présence de Dieu qu'elles outragent avec tant d'insolence. Maudites créatures, créatures vraiment de malédiction, qui viennent disputer à un Dieu, jusque dans sa propre maison, en sa propre présence, la conquête des cœurs, pour lesquels il a donné tout son sang, et pour lesquels il réside dans des anéantissements incompréhensibles sous les espèces du divin sacrement, et à qui il donne encore tous les jours son sacré corps! Il y a même des lieux où ces malheureuses femmes se trouvent dans les églises aux dernières messes que l'on y célèbre, et où c'est le rendez-vous de ce qu'on appelle le beau monde, et qui font des temples du grand Dieu, un lieu infâme. Je n'oserais pas parler de la sorte, si saint Chrysostome ne l'avait écrit. C'est sur elles que la convoitise des yeux s'arrête, et les désirs du cœur. Elles regardent et elles sont regardées, et le grand Dieu des éternités est négligé, est délaissé, est offensé. Nous lisons dans la vie d'une sainte personne, que soupirant amèrement dans une église où elle voyait une de ces femmes parées, Notre-Seigneur lui fit connaître que dans peu elle serait damnée, et elle mourut peu après.

Hélas! nous offensons Dieu, misérables que nous sommes, en plusieurs manières; les églises sont les lieux pour nous réconcilier avec ce Dieu de miséricorde, et par nos irrévérences nous en faisons un lieu de vengeances. Il y a des mères qui y apportent les enfants et qui y badinent avec eux; on les fait servir aux démons, en ce qu'ils donnent des occasions de distraction; quand ils sont plus âgés, ils courent dans la maison de Dieu, ils y jouent, ils s'accoutument de bonne heure aux profanations, qu'ils y continuent dans le progrès de leur vie. On y fait peu de réflexion et à leur égard et à l'égard des personnes âgées, on n'oserait prendre le parti de Dieu; à la moindre chose qui nous choque, on ne se tait pas. On voit Dieu traité avec irrévérence dans sa propre maison, on garde le silence : ce qui fait dire à saint Jean Chrysostome, qu'il s'étonne comme les foudres du ciel ne tombent pas pour écraser, et ceux qui commettent ces irrévérences, et ceux qui ne tâchent pas de les empêcher.

Continuons à gémir sur la désoccupation de Dieu, et du salut dans les jours destinés pour s'y appliquer. On travaille les jours ordinaires, et dans les travaux, on pense peu que la gloire de Dieu en doit être la fin. C'est pour cela que nous sommes créés, que nous sommes au monde; c'est le motif que

nous devons avoir en toutes sortes de choses. Il y a des jours de dimanche et de fête dans lesquels on cesse de vaquer aux travaux extérieurs, pour vaquer avec plus de loisir à l'affaire précieuse du salut, et au Dieu du salut; et ces jours sont employés souvent aux divertissements. C'est un abus contre lequel saint Basile, saint Augustin, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille, saint Jean Chrysostome et les autres Pères ont écrit fortement. Et les conciles des premiers temps aussi bien que ceux des derniers y ont défendu les spectacles, les danses et les chansons.

C'est de la manière que l'on passe sa vie dans le siècle; c'est ce qu'on appelle le monde, et ce que l'on fait en disant, qu'il faut faire comme les autres. Mais le Saint-Esprit dit par le prophète Michée (II, 1) : *Malheur à ceux qui s'occupent de choses inutiles*, on doit convenir que le monde est bien malheureux. C'est ce que les infidèles ont même connu, et ont déploré au milieu de toutes leurs ténèbres. C'est cependant dans cette sorte de vie si désoccupée du ciel, de l'éternité de Dieu, et si occupée du temps, de ce qui se passe, des affaires du siècle, que l'on élève les enfants, dont on leur remplit l'esprit et le cœur, les entraînant dans le malheur de leurs pères et mères.

## CHAPITRE XI.

### *Le malheur du monde dans son opposition à Jésus-Christ.*

Jésus-Christ, nous enseigne l'Apôtre, est toutes choses en tous (*Col.* III, 11.) Il est notre lumière, sans lui nous sommes des aveugles, et nous marchons dans de perpétuelles ténèbres. Il est notre force, sans lui nous ne sommes qu'une pure faiblesse. Il est notre vie, sans lui nous sommes dans l'état d'une affreuse mort. Il est notre salut, sans lui il faut être perdu. Hors de lui, il n'y a plus rien à espérer. Quel malheur après cela, non-seulement de n'être pas avec lui, mais de lui être entièrement opposé? C'est néanmoins le malheur commun du monde; et ce qui mérite des torrents de larmes du monde qui se dit Chrétien, et qui faisant profession d'être son disciple, lui est tout à fait contraire.

Si nous méditons bien cette vérité, il sera très-difficile de n'être pas pénétré de douleur et de crainte. Oui, il est vrai, le monde au milieu du christianisme est tellement opposé à Jésus-Christ, que si une personne étrangère venait dans le pays des Chrétiens, n'en ayant jamais vu, et que d'autre part un ange lui eût révélé la doctrine de Jésus-Christ, elle ne pourrait pas les discerner, si elle s'arrêtait seulement à leurs sentiments. Car ce qui semble épouvantable à écrire, mais ce qui se passe réellement, le monde est tout opposé à Jésus-Christ dans ses pensées, dans ses paroles et dans ses actions. Cependant, nous dit l'Apôtre, nous devons avoir les mêmes sentiments que Jésus-Christ (*I Cor.* I, 10); c'est une suite nécessaire du christianisme, dont la grâce nous faisant une même chose avec lui, puisqu'elle nous fait ses membres, nous donne en même temps le même esprit. Et où le trouverons-nous parmi la plupart des Chrétiens?

Le Fils de Dieu a déclaré *bienheureux les pauvres.* (*Matth.* V, 3.) Ce qu'il a appris par ses divines paroles, et par les exemples d'une vie qui crie hautement le bonheur de la pauvreté à ceux qui ont des oreilles pour entendre. Et le monde les dit, et il les estime malheureux, soit qu'ils le soient par leur naissance, soit qu'ils le soient devenus par la perte de leurs biens. Combien est-il éloigné de la haute estime que cet état demande au Chrétien, qui, selon ce que nous apprend le Saint-Esprit dans l'*Epître de saint Jacques* (II, 5), est un état dont il se doit glorifier; et de vrai, c'est une grande gloire d'être de la condition de Jésus-Christ, notre roi.

Le Fils de Dieu nous apprend que ceux qui pleurent sont bienheureux, c'est-à-dire, qui sont dans des états de misères, de souffrances, soit de l'esprit, soit du corps, soit qu'elles viennent des hommes, des démons, ou par une pure conduite de son aimable providence; qui soient si affligeantes, que selon la nature on ait de la peine à ne pas pleurer, et le monde regarde ces états comme un vrai malheur!

Le Fils de Dieu dit : *Bienheureux ceux qui souffrent maintenant la faim.* (*Matth.* V, 6.) Et le monde tient que c'est une grande misère, qu'il est bon d'avoir une bonne table, de faire grand'chère, de se nourrir délicatement. Le Fils de Dieu déclare à ses disciples, qu'ils seront bienheureux lorsque les hommes les haïront, leur diront des injures, et qu'ils auront leur nom en abomination à cause de lui. Que pour lors ils doivent se réjouir, et être transportés de joie (*Luc.* VI, 22,23); ce qui fait voir que c'est un incomparable bonheur. Et c'est ce que le monde regarde comme un grand mal.

Au contraire, le Fils de Dieu prononce que les riches sont malheureux, parce qu'ils ont leur consolation. Que ceux qui sont rassasiés, qui rient maintenant, que les hommes bénissent, sont malheureux (*Ibid.*, 25, 26.) Et le monde est tout persuadé que c'est un bonheur d'être riche, de faire de bons repas, d'être dans les aises de la vie, d'y être approuvé des hommes.

Le Fils de Dieu dit : *Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient.* (*Matth.* V, 44.) Et le monde dit quand il est offensé de quelqu'un : C'est mon ennemi, je ne saurais le voir, je ne saurais lui parler; dans la rencontre on s'en détourne, ou on ne le salue pas. Bien loin de lui faire du bien, le monde qui paraît le plus modéré, se contente de dire : Je ne lui veux pas de mal. Bien loin de le bénir quand il maudit, et de prier pour lui quand on est calomnié, on en dit tout le mal que l'on en sait, et quelquefois le mal que l'on ne sait pas. On se sert de toutes

sortes de voies pour le décrier. On porte un cœur toujours irrité, on tâche par toutes sortes de moyens de s'en venger. Que l'on est éloigné de lui faire du bien, comme notre divin Maître le demande?

Le Fils de Dieu nous apprend qu'on nous fera la même mesure que nous aurons faite aux autres. (*Luc.* VI, 38.) Où trouvera-t-on du monde qui croie cette vérité? Celui qui ne fait pas du bien à son ennemi ne la croit pas, car il serait sans espérance de salut; car quelque mal qu'il en ait reçu, il n'approchera jamais du mal du péché que nous commettons contre Dieu, qui est un mal qui a quelque chose d'infini, et qui nous rend coupables de la mort d'un Homme-Dieu, et que nous traitons si outrageusement, après qu'il a donné son sang jusqu'à la dernière goutte pour nous, et dont nous dépendons si absolument, que, s'il cessait un moment de nous bien faire, nous serions tout à fait perdus. Hélas! à quoi le monde pense-t-il? Pense-t-il qu'il sera traité de Dieu comme il aura traité le prochain? Qu'il considère donc la manière dont il en use à son égard, pour connaître ce qu'il en doit espérer.

Le Fils de Dieu nous assure qu'il répute fait à sa propre personne, ce que l'on fait à son prochain. (*Matth.* XXV, 40.) Le monde le traite-t-il comme Jésus-Christ? loge-t-on les pauvres, leur donne-t-on leurs besoins, leur parle-t-on avec respect, les reçoit-on avec honneur, comme on ferait ce divin Sauveur, si on le voyait en sa propre personne? Les premières personnes de la terre avaient la foi de cette vérité : comme les saints Henri, les saints Louis, les saints Edouard, et plusieurs autres rois et reines qui avaient pour eux des respects inexplicables, qui les servaient à genoux, et ceux qui étaient les plus affreux, qui avaient les maux les plus capables de donner de l'horreur, ils leur donnaient à manger de leurs propres mains.

Le Fils de Dieu dit : *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux* (*Luc.* VI, 36); *soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* (*Matth.* V, 48.) Est-ce là le modèle que le monde prend pour régler ses mœurs? Se règle-t-il en ses pensées, en ses paroles, en ses actions sur la conduite d'un Dieu? a-t-il un cœur miséricordieux envers les misérables comme le cœur de ce Père qui est dans les cieux, soit en compatissant à leurs misères, soit en leur donnant des secours, soit en supportant leurs défauts, en exerçant la patience, en leur remettant leurs offenses, en ne se lassant point de leur bien faire, quel mal qu'ils nous fassent, à l'imitation de notre Père qui fait lever le soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons.

Le Fils de Dieu dit : *Je vous dis moi, que vous ne résistiez point quand on vous fera du mal. Si on vous fait un procès pour avoir votre robe, abandonnez encore votre manteau. Donnez à qui vous demande, et ne vous détournez point de celui qui veut emprunter quelque chose de vous. Prêtez sans en rien espérer.* (*Ibid.*, 39-42.) Et le monde dit : Il se faut défendre quand on nous fait du mal. Il faut plaider fortement, quand on veut nous prendre ce qui nous appartient. On ne doit pas prêter facilement, et quand on le fait, il faut faire valoir son argent.

Le Fils de Dieu dit : *N'amassez pas des trésors sur la terre, où la rouille et les vers les peuvent corrompre, et ou les larrons les déterrent et les dérobent. Personne ne peut servir Dieu et l'argent. On ne peut servir deux maîtres. Vous ne devez pas vous inquiéter pour le boire et pour le manger, ni pour les vêtements. Ce sont les gentils qui s'inquiètent de toutes ces choses. Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.* (*Matth.* VI, 19, 24, 25, 32, 33.) Et le monde dit : Il est bon d'amasser de grands biens; il met sa joie et son repos dans l'argent qu'il a dans ses coffres. Il se tourmente, et passe sa vie dans l'inquiétude, dans la crainte de manquer de bien; et il agit en cela comme les gentils, et quelquefois s'en mettant plus en peine que ces infidèles. Notre maître n'exclut pas par ces paroles les soins modérés que l'on prend dans son ordre, mais les soins inquiets, et qui troublent. Saint Jean Chrysostome remarque ici, que si notre Sauveur nous avait recommandé d'amasser des trésors, et de faire tous nos efforts avec toutes les inquiétudes possibles pour avoir de l'argent, que nous ne pourrions pas nous y appliquer davantage.

Le Fils de Dieu crie à tous ceux qui veulent le suivre, qu'ils renoncent à eux-mêmes, et qu'ils portent leurs croix. (*Matth.* XVI, 24.) C'est la condition indispensable de tous les Chrétiens. Et partout on ne trouve que des gens qui tâchent de satisfaire à leurs désirs, la propre volonté domine et règne dans les personnes de toutes sortes d'états, et en toutes sortes d'occasions.

Après cela si l'on médite sérieusement et avec attention ces vérités, on verra dans un grand jour, que les sentiments, les paroles, les actions et la conduite du monde sont tout à fait opposés à Jésus-Christ. Ainsi que l'on aille de royaume en royaume, de ville en ville, de porte en porte; que l'on demande au monde qui s'y rencontre, s'il croit que les riches soient malheureux, que ce soit un bonheur d'être pauvre, que ce soit un malheur d'avoir vingt, trente mille livres de rente, un bonheur d'avoir perdu un procès, son bien, d'être né pauvre; un bonheur d'être délaissé des créatures, d'en être méprisé et rebuté, d'en souffrir des injures. Combien en trouvera-t-on qui répondront selon l'Evangile, qui parleront comme le Fils de Dieu a fait? Chose étonnante, que parmi même ceux qui font une profession plus spéciale de dévotion, on a peu de foi des maximes de l'Evangile, on rencontrera de ces gens piqués au vif, si l'on a médit d'eux, si on leur a fait quelque offense, sensible étrangement au point d'honneur! Il n'y a pas, dit la séraphique Thérèse, jusqu'au prédicateur, au religieux et à la religieuse

qui n'en soient touchés, et qui n'aient le respect humain.

Cependant les vérités pratiquées dont nous venons de parler dans ce chapitre sont les sujets de notre foi, aussi bien que les vérités spéculatives. Le même Dieu qui nous a révélé le mystère de la suradorable Trinité, et du très-saint sacrement de l'autel, c'est le même qui nous a déclaré le bonheur de la pauvreté et le malheur des riches, le bonheur des afflictions et le malheur des aises de la vie, le bonheur des humiliations et le malheur de l'élévation des honneurs : nous sommes obligés de croire à ce qu'il nous dit à l'égard des vérités pratiques, comme à l'égard des spéculatives. Les cinq sens, il est vrai, y répugnent entièrement, et elles sont au-dessus de la raison : mais la raison comprend-elle le mystère suradorable de la glorieuse Trinité? mais tous les sens ne sont-ils pas contraires à la foi de la réelle présence du corps de Jésus-Christ en la divine Eucharistie? Les yeux n'y voient que du pain, le goût et l'attouchement n'y goûtent et n'y touchent que du pain; et néanmoins au-dessus de la raison, et malgré les sens on croit ces mystères, et celui qui ne les croit pas est véritablement hérétique. On rapporte sur ce sujet d'une demoiselle, qui, ayant été reçue de saint François de Sales pour être religieuse dans l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie, lui demanda de faire abjuration de l'hérésie auparavant que de prendre l'habit. Ce qui ayant surpris le saint, parce qu'elle avait toujours fait profession de la foi catholique, elle s'expliqua, lui disant : Mon Père, il est vrai que je suis née, et que j'ai toujours vécu dans la religion catholique, mais sans avoir cru les vérités; car j'ai cru que les riches étaient bienheureux, et les pauvres malheureux; que c'était un malheur d'être dans les misères de la vie, et un bonheur d'y avoir ses aises. Ainsi je n'ai point cru les vérités que Jésus-Christ a révélées.

Mais comment le monde les pourrait-il croire? A peine commence-t-on à avoir l'usage de la raison, que l'esprit s'imprime des sentiments tout opposés. Les pères, les mères, les gouvernantes les inspirent aux enfants, qui n'entendent parler qu'avec estime de tout ce que le Fils de Dieu condamne. Qu'il est rare de trouver des familles où l'on apprenne les maximes de l'Evangile! Au contraire les enfants sont élevés en gentils, car on leur enseigne ce qui est propre aux infidèles, selon la doctrine de notre sauveur Jésus-Christ. Il ne faut pas s'étonner ensuite si le cœur et l'affection tendent à l'amour des choses du siècle, des honneurs, des richesses et des plaisirs, et à l'éloignement des humiliations, des mortifications et des croix.

Ce sont de ces honneurs, de ces biens temporels et des fausses joies du siècle dont l'on parle dans les compagnies; c'est ce qui y fait le sujet des entretiens. A peine oserait-on y parler de Dieu. Que les entretiens y sont rares de l'éternité, du mépris des choses qui passent, de la vanité de ce qui est l'objet des désirs de la plupart des hommes, des moyens de servir Dieu. On y parlera assez des voies pour acquérir des biens, des bénéfices, des dignités, des charges; on y louera hautement ceux qui y réussissent, dans les assemblées, même les plus sérieuses, où l'on traite d'affaires, de sciences, de doctrine; l'on s'y occupe peu de la doctrine de Jésus-Christ. Souvent, pour me servir des paroles de l'Apôtre (*I Tim.* IV, 7), on s'y arrête à des fables, à des généalogies qui n'ont point de fin, et qui sont plutôt une source de disputes que d'édification selon Dieu. On disputera de l'origine des familles, de leur noblesse, de leur antiquité; on considérera peu la glorieuse et inestimable alliance que la grâce du christianisme nous donne avec les trois personnes divines de la suradorable Trinité, la condition où elle nous élève d'être les membres de Jésus-Christ, et ensuite d'être les cohéritiers de son royaume infiniment glorieux et qui n'aura jamais de fin On parle de tout, on s'entretient de tout, à l'exception de l'unique chose nécessaire.

Qui pourrait dire la compassion que ces entretiens donnent aux saints anges, et combien ceux des personnes même les plus sérieuses selon le monde leur paraissent ridicules. Les saints les ont vus plusieurs fois lorsqu'ils leur ont paru sous des formes sensibles, en des manières tristes, pour apprendre la pitié qu'ils avaient des hommes qui s'occupaient en des choses si peu dignes de la grandeur de leur vocation. C'est ce qui éteint aussi l'esprit de Dieu, empêchant l'usage de ses dons ou faisant perdre la ferveur de la dévotion. Comme notre bon Sauveur se trouve au milieu de ceux qui sont assemblés en son nom, qu'il s'y plaît et qu'il y demeure, aussi il s'éloigne de ceux qui sont unis par l'esprit du monde. Ce qu'on lit de la bienheureuse Angèle de Foligny sur ce sujet est très-considérable, qu'ayant pris pour compagne dans un voyage qu'elle faisait une personne d'une grande piété, Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il ne lui aurait pas fait les grâces singulières qu'il lui accorda, si elle en eût choisi une autre qui eût eu moins de son esprit.

Au contraire le démon se rencontre parmi les amateurs du siècle; et il y a des personnes dans lesquelles il réside d'une manière particulière, et qui sont ensuite très-dangereuses à celles avec qui elles conversent. Un homme se mourant, et dans une assez douce paix, un hérétique de ses amis l'étant venu voir par civilité, à même temps il s'écria qu'il était tourmenté de tentations contre la foi : c'est que le démon qui résidait dans l'hérétique comme dans son fort, lui jeta ses traits enflammés, comme parle l'Apôtre.

Il tente dans l'impudique de l'impureté, dans l'avare de l'avarice, dans le superbe de vanité et d'orgueil : c'est à quoi il faut prendre garde, et particulièrement à la mort, tâchant de n'avoir que des personnes de piété auprès de soi. Comme les enfants de

Dieu sont poussés par son Esprit, comme nous l'enseigne saint Paul, de même ceux qui par le péché sont les enfants du diable, sont mus de son esprit; et c'est lui qui les fait agir. Il a sa demeure dans eux, et il s'en sert. On a remarqué dans les personnes qu'il possède corporellement, et à qui il donne le mouvement de leurs actions, qu'elles font les mêmes choses que les pécheurs ordinaires, en leur façon de s'exprimer, ou en leur manière d'agir. Tout y est mouvement d'orgueil, de vanité, d'impureté, de colère; tout y ressent l'esprit du monde, leurs paroles, leurs gestes. Le déréglement du siècle y paraît hautement: on y voit la bagatelle, la curiosité, les vains attachements des dames du monde, et les manières dont elles se servent. C'est que l'esprit du monde, que l'Apôtre déclare n'avoir point (*I Cor.*, II, 12), est l'esprit du démon, et qui est opposé à Jésus-Christ.

Certainement il est si contraire, que les maximes de l'Evangile lui semblent une folie, et ce qui est rapporté dans l'évangéliste saint Luc (XVI, 14), que les Pharisiens, qui étaient avares, se moquaient de la doctrine du Fils de Dieu, qui ne prêchait que l'amour de la pauvreté, et le détachement des richesses, arrive encore tous les jours. Les verités du renoncement à soi-même, et aux autres créatures sont dures; on ne peut les goûter, et souvent on se raille de ceux qui les disent et les pratiquent. C'est assez que d'être plein de l'esprit de Dieu, pour trouver partout de l'opposition. Les prédicateurs apostoliques, qui vivent dans l'amour de la pauvreté, du dégagement de toutes choses, ne manqueront jamais de contradictions. Ceux qui se rendent complaisants aux hommes sont les bienvenus, on leur applaudit, on les recherche, on les aime. On laisse les gens de Dieu, on les contredit, on les fuit, ils ne sont pas approuvés. Les œuvres qui sont le plus à la gloire de Dieu trouvent mille difficultés; les œuvres du péché, ou qui y tendent, n'en rencontrent point. On jurera, on dira des paroles indécentes; on chantera publiquement des chansons peu honnêtes, les magistrats passent, pas un ne dit mot: on les laisse distribuer dans les campagnes, où des gens les apprennent, les chantent, qui souvent ignorent les principes de la foi.

## CHAPITRE XII.

*Le malheur du monde en ce qu'il ne peut recevoir le Saint-Esprit*

Saint Augustin remarque très-bien que, comme le corps naturel de l'homme reçoit uniquement sa vie de l'âme qui l'anime, de même tous les Chrétiens, qui sont le corps mystique de Jésus-Christ, ne vivent tous que de son seul esprit; et comme le corps naturel meurt à même temps que l'âme en est séparée, aussi le Chrétien tombe dans un état funeste d'une mort la plus horrible de toutes, lorsqu'il perd la grâce et l'amour de Jésus-Christ par le péché. C'est l'état malheureux du monde dans l'abandonnement à ses convoitises; dont l'on peut assurer ce que le Fils de Dieu ordonne de dire de sa part à l'évêque de l'Eglise de Sardes: Je sais quelles sont vos œuvres, vous avez la réputation d'être vivant, quoique vous soyez mort. O combien y en a-t-il dans le monde qui sont des gens pleins d'une grande santé, qui passent leurs jours dans les divertissements et dans les plaisirs, qui se promettent de longues années, et qui devant Dieu sont véritablement morts! Hélas! c'est à quoi le monde pense peu, et c'est bien à quoi il devrait penser! Les soins de la santé du corps occupent presque tous les hommes. C'est ce que partout on se demande les uns aux autres. Dès qu'on se rencontre, la première chose dont il est question, c'est de la santé du corps. A l'abord on se demande, Comment vous portez-vous? Mais combien y en a-t-il de ceux qui répondent qu'ils se portent bien, qui ont perdu la véritable vie, la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ: combien y en a-t-il que l'on complimente sur leur bonne santé, à qui l'on devrai donner des larmes sur l'état de leur mort lamentable! O mort infiniment affreuse aux yeux de Dieu et de ses anges!

Or cette mort arrive, parce que le Saint-Esprit n'habite plus dans l'âme, qui est privée de la grâce sanctifiante par le péché, et qui n'en reçoit plus la véritable vie. Mais le malheur des malheurs du monde, est que non-seulement il n'a pas le Saint-Esprit, mais qu'il ne le peut recevoir. Ce sont les propres paroles du Fils de Dieu en saint Jean au chapitre XIVe, qui, promettant à ses disciples le Saint-Esprit, leur déclare, que le monde ne le peut recevoir; c'est-à-dire, le monde demeurant dans sa corruption, le monde ne cessant point d'être monde, de même que la nuit ne peut pas être le jour, et le jour la nuit. Il faudrait que le monde changeât d'esprit, de sentiments, de maximes, d'inclinations. L'esprit du monde et l'esprit de Dieu ne sont pas seulement dissemblables, mais entièrement contraires: on ne peut les voir ensemble, ils sont incompatibles.

C'est ce que saint Jacques dans son *Epître* catholique (III, 17, 15), enseigne admirablement, par l'opposition de la sagesse qui vient du ciel de l'esprit de Dieu, et la sagesse du monde. *La sagesse qui vient d'en haut*, dit cet apôtre, *est chaste, paisible, modeste, détachée de son propre sens, unie avec les bons, pleine de miséricorde et de bonnes œuvres; elle n'est point défiante ni dissimulée, et la sagesse du monde est une sagesse terrestre, sensuelle et diabolique.*

*La sagesse qui vient du ciel* du Saint-Esprit *est chaste, paisible, modeste, et détachée de son propre sens:* car elle est pure et élevée au-dessus des sens, qu'elle sait mortifier et vaincre, prend et se sert des moyens propres à les assujettir à la grâce; ainsi elle crucifie la chair avec ses convoitises, et rend l'homme obéissant à Dieu, le tenant entièrement sous sa domination et son empire.

*Elle est paisible, modeste, détachée de son propre sens*, parce qu'elle fuit les contentions; elle se laisse facilement persuader, elle n'est pas opiniâtre, elle est prompte à se soumettre. Ces marques ont toujours servi de règle aux saints et aux maîtres de la vie spirituelle, pour discerner si les personnes qui étaient en estime d'une sainteté singulière, avaient le véritable esprit de Dieu. Ainsi nous lisons que de saints solitaires ayant appris la vie extraordinaire du bienheureux Simon Stylite sur sa colonne, lui envoyèrent dire de leur part, qu'il eût à descendre de sa colonne, et à quitter le genre étonnant de vie qu'il menait, avec ordre, s'il résistait, de l'y obliger, ces Pères ne trouvant point de marques plus assurées de l'esprit de Dieu, que la disposition à se soumettre. Et c'est ce qu'ils trouvèrent d'une manière admirable dans cet incomparable saint, qui se mit en état d'exécuter l'ordre qu'il recevait, au même temps qu'on le lui eut proposé : et ce qui est très-digne de remarque, c'est que ces solitaires n'étaient pas ses supérieurs. C'est une maxime très-véritable qu'il ne faut attendre rien de bon d'une personne qui est opiniâtre, propriétaire dans ses exercices de piété, quand elle ferait des miracles. L'esprit de Dieu est un esprit de soumission et d'obéissance; et non-seulement de volonté, mais d'entendement; car le véritable obéissant ne veut pas seulement se soumettre en faisant ce qui lui est ordonné, mais il croit facilement que ceux qui lui commandent ont raison, qu'ils sont plus éclairés que lui, qu'il se trompe dans ses pensées.

*La sagesse du monde*, au contraire, *est terrestre, sensuelle, diabolique;* au lieu que celle de Dieu vient d'en haut, du ciel, celle-ci est toute de la terre; c'est où elle prend son origine et ses progrès. Comme elle est toute dans l'estime des honneurs, des plaisirs et des biens de la terre, c'est ce qui fait son occupation, comme nous l'avons remarqué, c'est à quoi elle s'applique, c'est ce qu'elle enseigne; et ceux qui sont les mieux instruits dans ces affaires de la terre, qui inspirent plus les moyens d'y réussir, et qui y réussissent davantage, passent pour les plus habiles; ce sont les sages du monde. Bien loin d'être paisible, de posséder une véritable paix que Dieu seul donne, que l'âme seule possède, qui lui est entièrement unie, elle est toute dans les guerres qui viennent des cupidités, comme l'enseigne encore l'apôtre saint Jacques (*Ibid.*, XIV, 16), qui combattent dans les corps par la révolte des sens et des passions, par l'inclination aux voluptés, les membres servant d'armes au péché; et au dehors par les contestations et les querelles pour le bien et pour la gloire, qui sont les sources de toutes les guerres.

*La sagesse du monde est sensuelle, tout animale*, et par suite toute contraire à l'esprit. Dieu proteste, dans l'Ecriture (*Gen.*, VI, 3), que son esprit ne demeurera plus dans l'homme, parce qu'il est chair : mais elle est diabolique, car elle vient du démon. Ainsi elle est fière, orgueilleuse, superbe; elle marche en choses grandes, elle se porte à ce qui éclate et ce qui est au-dessus d'elle. Ses yeux sont élevés et son cœur enflé. Elle présume beaucoup d'elle-même, méprise facilement les sentiments des autres, pense toujours avoir raison, demeure propriétaire dans ses pensées, elle veut toujours l'emporter. Elle a un esprit dominant, une volonté dominante, elle préfère ses pensées à celles des autres, elle veut faire ce que ses pensées lui suggèrent. La superbe règne dans elle, comme dans le diable d'où elle vient.

C'est cette sagesse diabolique qui est la source de toutes les hérésies, qui ont toutes un esprit particulier, opiniâtre, point de volonté à se soumettre, préférant leurs fausses lumières aux décisions des Papes et de l'Eglise, s'abusant quelquefois par quelques œuvres éclatantes d'aumônes, de retraite, d'austérités corporelles. C'est ce que l'on a vu dans plusieurs Pères du désert, qui, ayant mené une vie angélique, se sont enfin perdus tombant dans l'hérésie, comme il est arrivé à plusieurs à l'égard de l'hérésie des monothélites. Mais nous l'avons dit, et c'est ce que l'on ne peut jamais assez répéter; jamais il ne faut attendre rien de bon d'une personne attachée à ses sentiments opiniâtres, propriétaire dans ses pensées et ses actions, quand d'autre part elle ferait des miracles.

*Malheur à vous*, dit Dieu par le prophète Isaïe, *qui êtes sages à vos propres yeux, et qui êtes prudents en vous-mêmes.* (*Isa.* V, 21.) Et il dit en un autre lieu du même prophète : *Je ferai une merveille dans ce peuple; car la sagesse des sages périra, et la prudence des hommes intelligents sera obscurcie. Malheur à vous qui vous retirez dans la profondeur de vos cœurs!* (*Isa.* XXIX, 14, 15.) L'Apôtre s'écrie (I *Cor.* III, 19), *l'Ecriture dit* (*Job*, V, 13) : « *J'arrêterai les sages dans leurs subtilités. — Dieu a connu les pensées des sages, et en a découvert la vanité.* » (*Psal.* XCIII, 11.) *Je confondrai la sagesse des sages, et je rejetterai la prudence des prudents.* (*Isa.* XXIX, 14; I *Cor.* I, 19.) Où sont les philosophes, les docteurs de la loi, où sont les curieux des secrets de la nature? C'est pourquoi il assure qu'il ne prêche point la sagesse de ce monde, ni des princes du monde, c'est-à-dire des démons. (I *Cor.* I, 20.) Il déclare que le Saint-Esprit dit clairement que quelques-uns renonceront à la foi, écoutant des esprits d'erreur et des doctrines de démons (*I Tim.* IV, 1); voilà la sagesse diabolique.

Cette sagesse néanmoins terrestre, sensuelle et diabolique, est la sagesse du monde, si directement contraire à celle de Dieu que, comme elle est une folie à ses yeux divins, selon la doctrine de l'Apôtre, de même la sagesse de Dieu est une folie aux yeux du monde. (I *Cor.* I, 25.) C'est par cette folie de la prédication, dit-il, qu'il a plu à Dieu de sauver ceux qui auront la foi (*Ibid.*, 27, 28) : et il écrit de lui-même,

qu'on le regardait comme un insensé. (II *Cor.* XII, 6.) Il ne faut pas en être surpris, le serviteur n'est pas au-dessus du maître, dont saint Marc l'évangéliste, au chapitre III, ℣ 21, de son Evangile, rapporte que ses parents vinrent pour se saisir de lui; car ils disaient, *il a l'esprit aliéné.* Après cela on ne doit pas s'étonner si ceux qui prêchent la pureté de son Evangile, qui enseignent que c'est un bonheur d'être pauvre, d'être misérable dans la vie présente, d'y avoir beaucoup de traverses et de contradictions; que c'est un malheur d'être riche, et d'y avoir beaucoup d'honneurs et de plaisirs, et qui tâchent, avec le secours de leur divin Maître, de prêcher plus ces vérités par leurs actions que par leurs paroles, sont désapprouvés, sont méprisés, sont quelquefois moqués, si l'on s'éloigne d'eux; si la parenté, les familles les regardent comme des gens qui font tort à leur honneur. Cependant notre Apôtre écrit : *Que nul ne se trompe soi-même; si quelqu'un d'entre vous se croit sage selon le monde, qu'il devienne fou* (*I Cor.* III, 18) : c'est-à-dire qu'il renonce à la sagesse séculière, pour suivre les maximes du Fils de Dieu qui semblent folie.

*Mais à qui le Seigneur donnera-t-il l'intelligence de la parole?* dit le prophète Isaïe, *à des enfants qu'on ne fait que de sevrer.* (*Isa.* XXVIII, 9.) Ce ne sera pas aux superbes, mais à ceux qui ont la simplicité et l'innocence des enfants. Notre bon Sauveur rend grâces à son Père de ce qu'il a caché les choses qu'il enseigne aux sages et aux prudents; car il les laisse dans leur aveuglement que leur cause leur orgueil, et de ce qu'il les a découvertes aux petits. (*Luc.*, X, 21.) Il ne les fait connaître et goûter intérieurement qu'aux simples et aux humbles. Il rend grâces à son Père de ce que tel est son plaisir. Et saint Luc nous apprend que, lorsqu'il dit ces paroles, à cette heure là même son esprit eut un transport de joie. Son plaisir, comme celui de son Père, est de s'entretenir avec les simples et de leur découvrir ses secrets.

C'est ce qu'il a fait, dès le commencement de l'établissement de l'Evangile, se communiquant à de pauvres pêcheurs, et se servant d'eux pour enseigner sa doctrine à toute la terre. C'est ce qu'il a fait dans la suite des siècles; et on ne peut assez admirer les hautes et divines lumières qu'il a données aux Brigitte, aux Thérèse, et à d'autres personnes simples et sans lettres. Le P. Ribera, de la Compagnie de Jésus, personnage d'une rare érudition, aussi bien que d'une piété singulière, rapporte, dans la *Vie* qu'il a écrite de sainte Thérèse, que, recevant plusieurs ordres de Dieu pour les dire de sa part, et la sainte lui disant avec humilité qu'elle s'étonnait de ce qu'il ne s'adressait pas aux doctes et savants, il lui répondit : Ma fille, ils ne me croiraient pas. Il parlait sans doute des doctes suffisants en eux-mêmes, et non pas des savants qui sont humbles. Saint Jean, au chapitre VIII (℣ 45-49) de son Evangile, écrit, que les archers envoyés par les chefs des prêtres et par les pharisiens, étant retournés vers eux sans se saisir de la personne de Notre-Seigneur, et leur ayant dit : *Jamais homme ne parla comme cet homme*, les pharisiens leur répliquèrent : *Etes-vous aussi de ceux qui vous êtes laissé séduire? Y a-t-il quelqu'un des magistrats ou des pharisiens qui ait cru en lui?* Ils ajoutèrent qu'il n'y avait que la populace. Il faut être humble, non-seulement de paroles et à l'extérieur, mais il faut être humble de cœur pour recevoir l'esprit de Dieu et ses vérités. L'apôtre saint Jacques dit de plus (III, 17 et seq.) que la sagesse qui vient du ciel n'est ni défiante ni dissimulée. Elle est toujours sincère, elle fait marcher simplement sans aucuns détours. Elle parle comme elle pense, à la différence de la sagesse diabolique des hérétiques qui cachent leur doctrine, qui la déguisent; qui, dans les apparences, quand ils craignent les puissances ecclésiastiques ou séculières, font profession des vérités catholiques, usant d'artifices, de restrictions, se réservant à se produire dans les temps qu'ils espèrent leur être favorables.

## CHAPITRE XIII.

### *Le malheur du monde en ce qu'il n'est point du royaume de Dieu*

C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui nous enseigne cette vérité. Il déclare hautement et publiquement en saint Jean (XVIII, 36), que son royaume n'est pas de ce monde; et il veut si fortement que les hommes le sachent, qu'il le répète deux fois. Il dit à son Père, que ses disciples ne sont pas de ce monde, comme il n'en est pas (*Joan.* XV, 19.) Et il le faut bien, puisqu'ils ont l'honneur d'être ses membres : car les membres d'un corps ne sont pas où le chef ne se rencontre point. Au contraire il disait aux Juifs : Vous êtes de ce monde, et je ne suis pas de ce monde.

Malheur au monde donc, puisque Jésus-Christ n'en est point. Il est donc sans Jésus-Christ, il demeure donc en lui-même; et que fera-t-il, que deviendra-t-il dans sa faiblesse, dans sa misère, dans son rien? Que profite à l'homme, dit notre Maître, de gagner tout le monde, s'il perd son âme? Posséder tous les empires, avoir toutes les couronnes, jouir de tous les honneurs, de tous les plaisirs, de tous les biens de la terre, c'est ce qui ne sert de rien, si avec toutes ces choses on perd malheureusement son âme: Or sa perte est bien assurée sans Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Il n'y a point de salut en aucun autre*, nous dit le Saint-Esprit dans les *Actes des Apôtres* (IV, 12); *car il n'y a point sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.* Malheur au monde, parce que les disciples de Jésus-Christ n'en sont point, comme leur divin Maître n'en est pas. Malheur au monde, puisque les Juifs, les gentils, les infidèles en sont. Voilà ses disciples ses sectateurs. Etre du monde, c'est être

comme les Juifs et comme les païens. Etrange état donc de ces gens, dont l'on dit qu'ils sont du monde, et qu'ils sont même bien du monde : c'est-à-dire, que non seulement ils sont malheureux, mais qu'ils sont plongés dans un extrême malheur. Ah ! s'ils le connaissaient, et si les hommes trompés par l'estime qu'ils en font le savaient ! mais les paroles de Jésus-Christ font peu d'impression dans la plupart des esprits.

Comme cet adorable Sauveur voit que ses disciples ne sont pas du monde, il s'adresse à son Père, et il lui fait une grande prière de les en séparer en vérité. Tous les Chrétiens en sont séparés par la sainteté de la grâce de leur baptême, dans lequel ils y renoncent, et à toutes ses pompes. Mais ils en sont si séparés, que l'Apôtre nous déclare nettement, que *nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, avons été baptisés dans sa mort, parce que nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, pour mourir avec lui, afin que comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire et par la puissance de son Père, de même aussi nous marchions dans une nouvelle vie, étant certains que si nous sommes entés en lui par la ressemblance que nous avons eue à sa mort, nous le serons aussi à sa résurrection : car nous savons que notre vieil homme a été crucifié avec lui.* (*Rom.* VI, 3-6.) Si nous sommes donc tous morts par le baptême avec Jésus-Christ, nous ne devons avoir aucune part avec le monde, de même que les morts n'y en ont plus. Il faut que la grâce du détachement nous en sépare aussi véritablement, que la mort nous en prive généralement. Il faut y être comme si l'on n'y était pas. Il faut s'y regarder toujours comme mort ; y vivre au milieu de sa contagion, sans en contracter rien de sa corruption. L'Apôtre, qui était l'un des véritables disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, assure ensuite (*Galat.* VI, 14), que le monde lui est crucifié, et qu'il est crucifié au monde ; parce qu'étant mort avec Jésus-Christ, tout était mort pour lui en même temps. Il n'avait ni de vie, ni de considération pour aucune des choses pour lesquelles Jésus-Christ ne vit plus : car il n'est point ressuscité pour vivre dans ce monde, et selon la vie de ce monde, c'est comme parle un pieux interprète de ces paroles de l'Apôtre ; mais en Dieu et pour Dieu. De la même sorte ce grand Apôtre était mort à l'égard du monde, et il ne pouvait rien trouver en lui, que la privation de la vie qui est selon lui, et que l'opprobre et l'infamie des personnes crucifiées. Il était à l'égard du monde, comme les personnes qui meurent sur un gibet ; aussi il déclare qu'il en était traité comme les ordures de toute la terre.

Le véritable caractère de tous ceux qui sont à Notre-Seigneur Jésus-Christ, est d'être morts au monde, et par suite de n'en être plus ; c'est ce qui les distingue d'avec les Juifs et de tous les infidèles dont le caractère au contraire est d'être du monde. Cependant grand nombre de Chrétiens ne laissent pas d'être du monde. C'est pourquoi le Fils de Dieu priant pour ses disciples, demande à son Père qu'il les en sépare en vérité, et non-seulement par des apparences extérieures. C'est à quoi les personnes du cloître doivent prendre garde particulièrement : Puisqu'elles ne sont pas du monde, dit notre Maître à son Père (*Joan.* XVII, 14), comme je n'en suis pas, séparez-les du monde en vérité. Votre parole est la vérité ; c'est-à-dire, cette doctrine est votre vérité dans laquelle ils doivent être sanctifiés, non selon le monde, mais selon vous ; non selon les sens, mais selon leur régénération par le baptême.

Ensuite il dit : Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la vérité. C'est donc pour nous que cet aimable Sauveur s'est sanctifié, ou séparé dès son entrée au monde. Il s'en est séparé par sa naissance pauvre dans une étable, dans toute sa vie vivant dans la pauvreté, le mépris et la douleur ; durant trente ans demeurant caché dans la boutique d'un charpentier. Dans sa vie conversante, par les contradictions, humiliations qu'il a souffertes ; à sa mort, expirant ignominieusement sur une croix. Voilà ce qu'il a fait en notre nom, afin qu'au moins le détachement de toutes les choses de la terre fût dans nous dans la vérité. Car ce n'a pas été seulement pour ses apôtres qu'il a prié de la manière ; car il dit encore à son Père : Ce n'est pas seulement pour eux que je vous prie, mais c'est aussi pour ceux qui croiront en moi par leurs paroles. Voyez, mon cher lecteur, si vous en êtes vraiment du nombre, si la prière du Fils de Dieu est accomplie en vous ? Etes-vous séparé du monde en vérité? n'y tenez-vous plus? y êtes-vous mort?

Y avez-vous la grâce d'y souffrir beaucoup de traverses et de contradictions? Le feu père de Condren, l'un des plus illustres morts au monde de notre siècle, dont Dieu seul était son ciel, sa terre, tous ses honneurs, tous ses plaisirs et tous ses biens ; qui n'a vécu que de l'esprit du sacrifice de tout l'être créé à la grandeur de Dieu, disait qu'il y avait grand sujet de craindre pour pour ceux qui possèdent leur repos en ce monde, et grand sujet d'espérer pour ceux dont les affaires sont toujours traversées. Le serviteur n'est pas plus grand que le maître, nous enseigne le Sauveur de tous les hommes. Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous eussiez été du monde, le monde eût aimé ce qui était à lui ; mais le monde vous hait parce que vous n'êtes pas du monde. Grand sujet donc de joie d'en être haï, et délaissé et méprisé : et c'est ce qui arrive ordinairement à ceux qui sont particulièrement à Notre-Seigneur ; ni leurs paroles, ni leurs conversations, ni leur manière de vie ne plaisent pas au monde, qui se retire d'eux, qui ne les fréquente pas. Il faut être du monde pour lui plaire, y éclater, y faire bruit, avoir équipage, du train. Ceux-là ne manquent pas de visites, d'honneurs, de respects. Ils sont même recherchés par ceux qui, par état, sont séparés du

monde, et dont l'esprit n'en étant pas entièrement détaché, ne considèrent pas beaucoup ceux qui n'y font pas grande figure. C'est assez à un ecclésiastique de n'avoir pas de biens, de vivre en pauvreté, de n'avoir pas de train, pour n'être pas considéré dans les compagnies, pour ne recevoir pas de visites, pour être au rebut, et de ceux même qui, d'autre part, font profession de pauvreté. Mais bienheureux ceux qui n'ont point de part en un monde dont le Fils de Dieu n'est pas, dont tous ses véritables disciples ne sont pas !

Malheureux ceux qui sont du monde, puisqu'il déclare que son royaume n'en est pas ! Il ne faut qu'avoir des yeux et les ouvrir pour découvrir pleinement cette vérité. Les rois de la terre y sont obéis, y sont respectés; ils y ont leurs officiers, et il y en a que l'on appelle, pour ce sujet, les gens du roi; ils font exécuter ponctuellement leurs ordres, et si quelqu'un était assez misérable pour parler contre l'obéissance et le respect qui leur sont dus, à plus forte raison si l'on se révoltait contre eux, aussitôt on se saisirait de ces personnes, et on le doit faire, on les punirait. Dieu cependant est blasphémé par quelques-uns; il est offensé de tous côtés; les crimes deviennent publics, les scandales éclatent; on attaque Dieu jusque dans sa propre maison, dans ses églises, par les irrévérences qui s'y commettent; tout demeure impuni. L'un des premiers princes du royaume, qui s'était donné à Dieu spécialement dans les dernières années de sa vie, voyant quantité de personnes qui lui faisaient la cour, dit à ceux qui étaient proches de lui : Si j'offensais Dieu, pas une de ces personnes n'en dirait mot; si l'on me faisait la moindre insulte, toutes seraient dans l'émotion; mes officiers mettraient l'épée à la main pour ma défense; on arrêterait aussitôt la personne qui m'aurait voulu insulter.

Ce prince disait une vérité qui n'a pas seulement lieu à l'égard des personnes de sa haute qualité, dont la crainte pourrait empêcher ceux qui ne sont pas encore morts au siècle de prendre la liberté de les faire souvenir de leurs offenses contre Dieu ; mais, ce qui est incompréhensible, on garde même le silence à l'égard des personnes les plus viles de la terre. Que l'on entende blasphémer un homme de rien dans les rues, on ne dit mot; que l'on entende proférer des paroles déshonnêtes, on se tait. Dans les églises où l'on a assez d'insolence pour y traiter avec peu de respect la majesté infinie d'un Dieu, on n'a pas assez de hardiesse pour s'y opposer; dans les compagnies on y rougit pour l'Evangile; on n'oserait en soutenir les maximes.

Il y a encore plus : les rois de la terre envoyant des ordres, donnant des déclarations pour empêcher les crimes publics, les scandales, les blasphèmes, les irrévérences des églises, enjoignant à leurs officiers d'y tenir la main, les menacant même des peines, tous ces ordres demeurent sans exécution], on les néglige. Si l'on y veille un peu de temps, comme on a fait il y a peu au sujet des irrévérences des églises, ensuite des ordres du roi, et sur les plaintes que les nouveaux convertis faisaient, qui s'étonnaient du peu de respect que l'on avait pour la présence du corps d'un Dieu dans nos temples, dont on leur faisait un article de foi ; et qui disaient que l'on était beaucoup plus modeste dans ceux qu'ils quittaient, où l'on ne croyait pas cette présence ; si on a veillé quelque temps pour faire observer les ordres de notre grand monarque sur ce sujet, ils ont été bientôt négligés.

Disons encore que le royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ, bien loin d'avoir quelque lieu dans le monde, y trouve des oppositions de toutes parts. Il suffit souvent d'y proposer quelque dessein pour sa gloire pour y rencontrer quelques contradictions. Les plus grandes œuvres pour son honneur sont celles qui sont les plus combattues. Les personnes qui travaillent le plus pour l'établissement de ses divins intérêts sont celles que l'on persécute. Chose étonnante parmi des Chrétiens, que le relâchement s'introduise, soit dans le clergé, soit parmi les religieux, on ne fait pas grand bruit, on le tolère, et c'est ce qui est cause de tous les désordres qui en arrivent. Que l'on travaille pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique, ou l'observance régulière, on y aura des difficultés inexplicables. Sainte Thérèse, dans ces derniers siècles, et ce séraphin terrestre le bienheureux Jean de la Croix, s'appliquèrent avec un zèle divin pour rétablir le premier esprit du Carmel ; quand ils auraient conspiré contre l'Etat, et qu'ils auraient pris des desseins de perdre les villes et les provinces, on n'en aurait pas été plus ému. Quelles persécutions n'ont-ils pas souffertes; les prisons, les calomnies et toutes sortes d'opprobres?

## CHAPITRE XIV.

*Le malheur du monde en ce que le démon en est le prince.*

Nous disons, *malheur au monde* (*Matth.* XVIII, 7), parce que Jésus-Christ l'a dit, et les malheurs que nous en écrivons sont écrits dans son saint Evangile et dans les divines Ecritures des livres canoniques. Si le narré de ces malheurs cause de l'horreur, c'est le Saint-Esprit qui en dispose de la sorte, nous ne faisons qu'en suivre les expressions. On ne doit pas trouver étrange que l'on parle comme Dieu parle, et que l'on écrive comme les apôtres et les évangélistes ont écrit. Dire que le diable est le prince de ce monde, cette expression pourra sembler bien dure à quelques-uns ; cependant ce sont les propres paroles de Jésus-Christ Dieu.

C'est de la manière qu'il parle du diable au chapitre XII de l'Evangile de saint Jean, qu'il appelle le prince de ce monde. Son apôtre, conformément à son divin Maître, nomme aussi les démons les princes de ce monde et de ces ténèbres. Le disciple bien-aimé, dans sa *I^re Epître*, parlant de la victoire

des enfants de Dieu sur l'Antechrist, dit qu'ils l'ont vaincu, parce que celui qui est en eux est plus grand que celui qui est dans le monde. C'est-à-dire que Jésus-Christ qui est en eux est plus grand que l'esprit malin qui est le prince et comme l'âme du monde impie. Il est même comme le père du monde pécheur. Jésus-Christ notre Sauveur déclare aux Juifs, dont il dit aussi qu'ils sont du monde, qu'ils sont les enfants du diable, et qu'ils veulent accomplir les désirs de leur père. Le Saint-Esprit nous enseigne dans la I[re] *Epître de saint Jean*, que celui qui pèche est enfant du diable. Il est même appelé diable par le Fils de Dieu en la personne de Judas. Or le démon a son trône dans le monde ; il y est comme dans sa ville royale, où il donne ses lois, où il a sa cour et ses plus fidèles ministres.

C'est là où il a conspiré la perte des hommes dès la création du monde ; c'est pourquoi notre maître nous apprend (*Joan.* VIII, 44) qu'il a été homicide dès le commencement, faisant mourir Adam, le premier homme. C'est ce qu'il a continué dans la succession de tous les siècles, et ce qu'il continue tous les jours. L'envie qu'il a de leur nuire est inexplicable, aussi bien que les efforts qu'il fait contre eux, et les artifices dont il se sert pour les perdre.

Il leur fait une cruelle guerre, les combattant ouvertement par les tentations les plus grossières d'impureté, d'ivrognerie, de jurements, de querelles, de haines, d'injustices, de scandales. Ainsi saint Jean dans son *Apocalypse* vit sortir de la gueule du dragon des esprits impurs en forme de grenouilles, qui paraissaient de la sorte à cause de leur impureté, et des cris importuns qu'ils font, se servant des paroles et des raisonnements du monde, qui ne parle que de sensualité, que de vengeances, que des moyens d'acquérir des richesses, que d'ambition, d'orgueil et de curiosité : c'est pourquoi l'Apôtre avertit (*Ephes.* V, 6) de ne se pas laisser séduire par de vains discours.

Mais il exhorte à se fortifier en Notre-Seigneur et en sa vertu toute-puissante, et à s'armer de toutes les armes de Dieu, afin de se pouvoir défendre des embûches du démon. Quand il s'agit de ses artifices, l'homme apostolique veut que l'on s'arme de toutes pièces ; car il use de tant de ruses pour attaquer les hommes, qu'il n'est pas possible de les dire. C'est pourquoi il a pris la forme d'un serpent dès le commencement du monde, et il est appelé dans l'*Apocalypse* (XII, 8, 9), *l'ancien serpent qui séduit tout le monde*. Aussi l'Ecriture remarque que le serpent est le plus rusé de tous les animaux.

Il étudie les inclinations, et il tente conformément à la propre humeur, à la condition et à l'état où l'on se trouve. Quelquefois il attaque par ce qui éclate et qui paraît grand aux yeux des hommes. C'est de cette manière qu'il tenta Notre-Seigneur lorsqu'il lui montra tous les royaumes du monde, ce qu'il fit par des images formées en l'air, et qu'il lui dit : *Je vous donnerai tout cela si vous vous prosternez devant moi.* (*Matth.* IV, 9.) Quelquefois il se sert du prétexte de la nécessité, comme il fit encore à Notre-Seigneur, lorsqu'ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim, et il lui dit : *Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres se changent en pain.* (*Ibid.*, 3.) D'autres fois il tente de présomption, comme on peut le remarquer dans la tentation de notre adorable Sauveur, lorsque l'ayant transporté dans la ville sainte, et l'ayant mis au haut du frontispice du temple, il lui dit : *Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit qu'il a commandé à ses anges de prendre soin de vous, et qu'ils vous porteront en leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre.* (*Ibid.*, 5, 6.) L'on peut voir ici que le démon se servant de l'Ecriture sainte, il ne faut pas s'étonner si les hérétiques, qui sont animés et conduits par son esprit, s'en servent si souvent en abusant malheureusement pour leur propre perte, et la perte des âmes qu'ils séduisent. Il a tenté Eve sous prétexte d'en faire une déesse : *Vous serez comme des dieux*, lui dit-il (*Gen.* V, 3), en lui parlant d'Eve et d'Adam : il leur promet une science extraordinaire, et c'est la tentation dont il se sert à l'égard des beaux esprits, des gens de lettres, des esprits curieux, qui sont tous plongés dans l'étude des sciences humaines, avec peu d'application à la science des saints, qui se donne aux humbles, et que l'on acquiert par le dégagement des choses créées, l'exercice de l'oraison et l'union intime avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est aux pieds d'un Homme-Dieu crucifié que l'on devient savant dans cette science du ciel, dont les gens de lettres, qui ne sont pas mortifiés à eux-mêmes, sont dépourvus, dont l'intérieur est sec et tout aride dans la privation des bénédictions de Dieu, par leur curiosité d'esprit et l'application immodérée à l'étude. Et l'on voit de ces gens-là, qui auront de la peine à employer une heure dans l'oraison, qui passent les jours à la lecture des livres : tentation assez ordinaire aux esprits ou curieux, ou qui veulent paraître par leurs discours ou leurs écrits.

Oh ! qu'il est difficile aux doctes, dans la recherche de l'histoire et l'examen des difficultés qui s'y trouvent, dans la discussion des vérités dont l'on dispute, de n'y chercher que Dieu seul ! qu'il est rare d'y conserver l'esprit d'oraison et de recueillement ! Et cependant, à la mort, que servira la curiosité des sciences ? Oh ! que la savante ignorance des personnes sans lettres qui auront eu la science des saints y aura d'avantages et de bénédictions ! Certainement, tout est donné à la vraie humilité de cœur, au détachement et à l'union avec Dieu, grâces qui s'accordent par l'oraison et le recueillement. C'est pourquoi les démons tâchent toujours de jeter dans les embarras d'occupations qui n'en laissent pas le temps. C'est à quoi même les personnes qui s'emploient dans les bonnes œuvres extérieures doivent veiller ; car, si elles ne pren-

nent le temps pour se retirer et vaquer à Dieu, à la fin elles seront toutes dissipées. Un prédicateur, un missionnaire, qui de temps en temps ne fera pas quelque retraite, se répandra tout au dehors et perdra l'esprit intérieur.

C'est à quoi les démons travaillent, qui savent bien que les œuvres éclatantes extérieures servent de peu, si elles ne sont animées de l'Esprit de Dieu. Ce sont des ennemis bien redoutables, qui joignent avec la grandeur de leur esprit, qui ne trouve rien de semblable parmi les hommes, une force incroyable : ce qui faisait dire à l'un d'eux, à saint Pacôme, qu'il n'y aurait point d'homme qui pût leur résister, s'il n'était soutenu de la vertu divine de Jésus-Christ, dont la Providence ne leur permettait pas de se servir de tout leur pouvoir. Ils ont de plus l'expérience de tous les siècles ; ils sont invisibles, ils sont infatigables, ils reviennent toujours à la charge, ils ne se lassent jamais. C'est pourquoi il est dit dans l'*Apocalyse* (XII, 12) : *Malheur à vous terre et mer, parce que le diable est descendu vers vous dans une grande colère, sachant qu'il lui reste peu de temps.* Ces paroles sont remarquables pour le temps de la mort.

Après tout, la plupart des hommes se laissent vaincre par ces malheureux esprits ; et c'est pour ce sujet qu'ils sont appelés les princes de ce monde. Et l'Ecriture nous apprend que chacun est esclave de celui qui l'a vaincu. O dure servitude que l'esclavage du démon! Jamais y a-t-il eu une tyrannie pareille, une cruauté semblable? On en peut voir quelque chose, en de certaines occasions, dans les possédés ; mais ce sera dans l'enfer où ils exerceront leur tyrannie d'une manière inconcevable sur les malheureux damnés.

L'Apôtre nous apprend (*II Tim.* II, 26) que dès ce monde les démons tiennent captifs les pécheurs, selon leur volonté. Vérité terrible, et dont le monde n'est point pénétré. Quelle horreur du pécheur, de vivre sous la captivité du diable, selon sa volonté! Ainsi il tombe d'abîme en abîme, de péché en péché. Ainsi, quand on lui parle de quitter ses vices, ses passions, il répond qu'il ne saurait. Oh! si les braves du monde, si ceux qu'on en appelle les héros, qui sont dans le péché, savaient l'effroyable esclavage du diable, dont ils sont les captifs! Oh! si ces beaux messieurs et ces belles dames du monde, qui s'étudient avec tant de soin à vivre en leur liberté, connaissaient la misérable servitude où ils sont réduits, ayant le démon pour tyran, qui les mène comme il veut! Si Dieu ouvrait les yeux pour découvrir ce qui se passe dans le monde, que l'on y verrait d'épouvantables choses! *Malheur à vous*, dit le Saint-Esprit en Isaïe (V, 18), *qui traînez comme des cordes une longue suite d'iniquités!* Ce sont les engagements différents dans le péché qui sont comme autant d'anneaux d'où se forme une chaîne qui entraîne les pécheurs dans le mal, et dont le diable les tient garrottés.

## CHAPITRE XV.

### *Le malheur du monde dans les peines de cette vie et dans les tourments de l'autre.*

Il y a trois sortes de personnes dans la terre. Il y en a qui sont uniquement à Dieu seul, par le renoncement à tout ce qui n'est pas Dieu. Ces personnes, dit saint François de Sales, sont très-rares, et il s'en trouve si peu, que le divin Epoux, quand il parle de quelqu'une de ces heureuses personnes, l'appelle son unique colombe, comme si elle était seule. Or, l'on voit dans ces personnes quelque image du paradis, où Dieu étant toutes choses en tous, un bonheur achevé et parfait s'y rencontre toujours. Ces personnes sont le peuple béni de Dieu, dont la bénédiction l'accompagne à la ville et aux champs, et entre et sort avec lui ; sur lequel, comme nous l'enseigne l'Ecriture (*Deut.* XXXII, 11), il étend ses ailes, comme l'aigle sur ses petits ; dont il porte le nom écrit en ses mains ; dont il conserve le souvenir, que les siècles ne pourront effacer ; dont la paix est comme une puissante rivière dans son abondance ; dont la joie est continuelle, au moins dans la suprême partie de l'âme, qui sera durable et affermie, qui passera par les eaux et surnagera, qui sera au milieu des flammes sans en être brûlé : car toutes les eaux des contradictions des hommes, des afflictions de la vie, des tourments des tyrans et des démons, ne pouvant éteindre la simplicité et pureté de son amour de Dieu seul, y demeurant incessamment uni, il y repose comme dans son centre, dans une plénitude de paix si abondante, que sainte Catherine de Gênes, pour donner quelque idée de la félicité de ces personnes, assure que si on en faisait un précis, que si on les pressait fortement, il n'en sortirait autre chose qu'une paix divine.

Il y en a d'autres qui sont à Dieu, mais qui tiennent encore imparfaitement à une autre chose qu'à Dieu ; qui ne peuvent pas dire, comme saint François d'Assise : Mon Dieu et mon Tout. Ces personnes ne jouiront jamais de la paix divine des premiers. Pour peu que le cœur de l'homme se repose autre part que dans son centre, qui est Dieu seul, il est tourmenté : ainsi ces personnes, quoique vertueuses, sont sujettes à bien des chagrins, ont bien des mécontentements. C'est ce qui est cause que l'on en rencontre peu qui soient dans une joie continuelle, à laquelle l'Apôtre exhorte (*II Cor.* VII, 4) ; qui ne contient jamais que des moments d'une paix divine, même au milieu de ce qu'il y a de plus affligeant en la vie, parce qu'il y en a peu qui se contentent de Dieu seul.

Mais enfin il y en a d'autres, et c'est ce que l'on appelle le monde, qui sont vides de Dieu, plongées dans l'amour d'elles-mêmes et des autres créatures, toutes pleines des désirs du siècle et de ses vanités, et celles-là sont malheureuses en cette vie et en l'autre. *Bienheureux est l'homme*, dit le Psalmiste, (*Psal.* I, 1-4), *qui ne s'est point laissé aller au conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans*

*la voie des pécheurs, et qui ne s'est point assis dans la chaire de contagion et de la peste : mais qui au contraire met toute son affection en la loi du Seigneur, et qui la médite le jour et la nuit. Il sera semblable à un arbre planté sur le bord des eaux courantes, qui portera son fruit en son temps. Sa feuille ne tombera point, et tout ce qu'il fera réussira heureusement.* Après cela ce saint roi s'écrie : *Il n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi; mais ils seront semblables à la poussière que le vent emporte de dessus la terre.*

Ils seront le jouet des démons dont ils sont les esclaves, comme nous l'avons remarqué dans le chapitre précédent; ils les mèneront selon leur volonté; et comme le diable est leur chef, qu'ils en sont les membres, ils seront animés de son esprit turbulent, inquiet, furieux, agité, troublé et toujours dans la peine. *Les pécheurs*, dit saint Pierre, *tenant des discours pleins d'orgueil et de folie, promettent la liberté, quoiqu'ils soient eux-mêmes esclaves de la corruption, parce que chacun est esclave de celui qui l'a vaincu* (*II Petr.* II, 18, 19), comme nous l'avons encore dit. Ce droit, dit un interprète, est le droit de la guerre, et ce droit se trouve dans le péché et dans la concupiscence et dans les démons à l'égard des pécheurs; et pour peu que l'on cède à ces maîtres, ils augmentent leur domination, en sorte que le monde pécheur ayant pour maître le péché, la concupiscence et le démon, il est étrangement tyrannisé, tantôt par ses passions qui l'emportent comme le vent la poussière, quelquefois en des agitations furieuses de dépit, de colère et de haine, quelquefois en des soins inquiets et pleins de troubles, des biens et des richesses; d'autres fois en des désirs des satisfactions sensuelles qui ne le laissent jamais en repos.

Le pécheur, dit l'Ecriture, sera revêtu au dehors, et rempli au dedans de malédictions (*Psal.* CVIII, 18), car n'est-il pas bien juste que celui qui a Dieu pour ennemi, ait pour partage l'horreur et la désolation, et comme les plus grands maux deviennent de grands biens à ceux qui aiment Dieu, les plus grands biens lui deviennent de grands maux. Les impies ont beau crier : *La paix, la paix* (*Jerem.* VI, 14); le Seigneur a dit : *Il n'y a point de paix pour les impies* (*Isa.* LVII, 21); car le véritable repos ne se trouve qu'en Dieu seul, dont ils sont privés du divin amour. Et comment pourraient-ils se reposer entre les bras de celui à qui ils font une cruelle guerre? Leurs prospérités sont pour eux de grandes peines. Ils trouvent la douleur dans leurs plaisirs, et tous les efforts qu'ils font à se procurer de la satisfaction, leur causent mille inquiétudes.

Le monde a beau faire, qu'il aille où il voudra, qu'il prenne des ailes, pour parler avec le Psalmiste, pour voler vers l'Orient, et qu'il habite vers l'extrémité de la mer; qu'il parcoure toute la terre et toutes les mers, qu'il jouisse de toutes les grandeurs qui s'y trouvent, des plaisirs que l'on y peut rencontrer; qu'il soit en pouvoir d'y prendre toutes les satisfactions que l'on y peut goûter, et qu'il ne se dénie rien de ce qui lui est agréable, il ne sera pas encore content, et il aura bien des choses qui lui feront peine. Aussi, depuis la création de l'univers, il n'a pu encore faire un homme parfaitement content. Qu'on lise toutes les histoires, et on n'y trouvera pas une seule personne entièrement satisfaite. Il n'a point de richesses sans épines, il n'a point de douceurs sans amertume, il n'a point de grandeurs sans tourment.

Il n'y a nul âge, nul sexe ni nulle condition qui soient exemptes de souffrances; mais si le monde souffre dans ce qu'il a de plus doux et de plus agréable, quelle sera son affliction au milieu des maux qui l'environnent de toutes parts? Quelles tristesses, quelles désolations dans la perte des biens, des charges, des femmes, des enfants et des autres personnes que l'on aime? Comme il est sans vue de Dieu et sans son divin amour, sans la vue des vérités qui servent à modérer les maux de la vie, qu'il ne médite pas, il se donne en proie à la douleur et il boit un fiel bien amer, sans le mélange des douces consolations des serviteurs de Dieu. Il demeure sans secours, et il boit de la coupe du vin de la colère du Seigneur jusqu'au fond de la lie. S'il est malade, il est dans des impatiences furieuses, il est dans des chagrins insupportables et des inquiétudes assommantes quand il lui arrive des maux qui l'affligent. Il est tourmenté pendant le jour, et la nuit qui est destinée pour le repos, ne le laisse pas sans peines.

Mais qui pourrait dire les amertumes du monde quand il faut sortir de cette vie? Il voit que son heure est venue, il voit qu'il faut partir. Il regarde que ses attachements, dont il a dit tant de fois qu'il ne pouvait se déprendre, vont être rompus. Il connaît qu'une nécessité indispensable l'oblige de se séparer de ce qui l'arrêtait et l'empêchait d'être à Dieu. Quelle horreur de quitter par force ce que jamais on n'a voulu lui donner par amour? On lui arrache tout d'entre les mains, ses biens, ses amis; il faut entrer dans une privation générale de toutes choses sans la moindre réserve. Mais quels saisissements de frayeur et d'horreur, s'il n'est point dans l'insensibilité dont nous parlerons, à la vue de l'éternité où il va entrer? Il est certain qu'il y a un paradis et un enfer dans cette éternité ; mais quelle espérance peut-il avoir du bonheur éternel du paradis, après s'être écarté du chemin qui y conduit? Toutes les apparences ne sont-elles pas qu'il s'en va dans le malheur infini de l'enfer, après avoir tenu la voie de la perdition? O quels transissements pour lors, quelles terreurs, quelle désolation !

Ces peines du monde durant la vie présente, seront suivies de tourments dans la malheureuse éternité, qui ne se peuvent ni expliquer, ni être comprises. Hélas ! cela est bientôt dit, être damné; mais c'est ce qui passe toute pensée. O monde ! ô monde ! il faut bien dire que ton malheur est bien grand, puisqu'il est incompréhensible?

## CHAPITRE XVI.

### *Le malheur du monde dans son insensibilité.*

Malheur au monde dans son insensibilité à toutes les plus grandes vérités de la religion dans son insensibilité à son propre bien, à son propre malheur, dans son insensibilité à l'éternité, et au Dieu de l'éternité ; lorsqu'il est vivement sensible à tout le reste, et que les moindres choses, ce qui n'est rien, le touchent fortement.

Que ne fait-on pas, pour éviter les maux passagers d'une vie qui disparaît comme les ombres ? Quels soins ne donne-t-on pas pour s'y procurer les biens apparents que le siècle trompé estime? Si la peste infecte quelque lieu, on sépare bien vite les personnes qui en sont atteintes des autres. Dans les villes et autres lieux proches on met des gardes à toutes les avenues, à toutes les portes, on ne laisse entrer personne sans des témoignages bien avérés que l'on ne vient pas du lieu infecté. On fait des prières publiques et particulières : mais que le péché, qui sans doute est un mal incomparablement plus dangereux, règne dans les personnes, que leurs conversations servent d'occasion dangereuse pour y faire tomber les autres ; qui se met en peine de les éviter? Quelles précautions apporte-t-on pour s'en préserver ? A-t-on recours à la prière ? Oui, il n'y a point de pères, de mères, de maîtres qui laissassent aller leurs enfants, leurs serviteurs dans un lieu pestiféré. C'est un mal, dit-on, trop contagieux, chacun le craint pour soi et pour ses amis. Après cela on ne craint ni pour soi, ni pour les autres le mal de l'offense de Dieu.

Que d'émotions dans le monde aux nouvelles de la perte d'un procès où il s'agit de tout le bien que l'on possède, de la perte de l'honneur, d'une infamie cruelle de toute une famille ! On perd le paradis, on devient infame aux yeux de Dieu et de ses Anges, on n'en est pas plus ému. Quelle consternation dans tout un pays aux approches d'une armée ennemie qui ravage tout, qui met tout au pillage, qui met tout à feu et à sang sans épargner personne. Le monde devient captif du diable, pour en souffrir à jamais, l'on ne s'en donne point d'inquiétudes.

La justice de Dieu est comme les montagnes, dit la divine parole, comme la profondeur des eaux de la mer que l'on ne peut sonder. Ses jugements sont un profond abîme, où il faut que tout esprit se perde. Elle condamne le pécheur pour un seul péché notable à des supplices éternels. L'ange est la plus noble des créatures : c'est sa plus belle, sa plus éclatante, sa plus vive image, et, pour ainsi dire, Dieu l'arrache de son sein pour l'abîmer dans les enfers dès lors qu'elle se souille du même péché.

*C'est de la sorte*, dit le prince des Apôtres, *que Dieu n'a point épargné les anges qui ont péché ; mais il les a liés des chaînes de l'enfer, où il les a précipités, les livrant aux supplices, et les réservant pour le jour du jugement* (*II Petr.* II, 4.) L'homme s'engage dans les mêmes maux par le péché qu'il commet contre Dieu, et un seul péché notable le rend digne de son ire éternelle. On apprend ces vérités aux enfants, on est élevé, on vit dans cette croyance, et l'on en est moins touché que d'une fable. Hélas ! s'écrie ici saint Augustin, il faut dire que l'état du pécheur soit bien étrange. On lit, remarque ce Père, en des histoires fabuleuses, des aventures tristes, on sait qu'elles ne sont jamais arrivées, l'on en est ému jusqu'aux larmes. L'idée seule de quelque accident lamentable frappe fortement l'imagination et le cœur ; et des maux très-réels qui ne finiront jamais, qui nous regardent nous-mêmes, que nous croyons sans en douter, nous laissent sans sentiment.

Si quelqu'un tombe malade, dit saint Jean Chrysostome, on court au médecin ; on prend des médecines, on n'épargne pas la dépense, on a des gardes pour veiller le malade ; et tous les jours le monde reçoit des plaies mortelles du péché, qui nous engagent dans une mort éternelle, et le monde n'y a aucun égard. On vit dans ce funeste état, on s'y divertit, on y dort paisiblement. On n'a point recours aux remèdes spirituels, on ne s'approche point des sacrements ; et, ce qui est très-épouvantable, c'est que dans les maladies mêmes où l'on n'oublie rien, où l'on fait tout pour en être délivré, le monde a peur qu'on ne lui parle de confession, on dit que l'on n'est pas encore assez malade, Les amis, ou pour dire mieux ceux qui portent ce nom, et qui sont dans la vérité des ennemis très-cruels, empêchent qu'on ne fasse souvenir le malade de mettre ordre à sa conscience ; cela, disent-ils, lui pourrait faire peur. Et on ne se soucie point de lui faire risquer son salut et de lui faire perdre son âme.

Vraiment il faut bien dire que le monde est infiniment malheureux dans son insensibilité. Nous avons connu plusieurs personnes élevées dans les exercices d'une piété vraiment chrétienne ; nous en avons connu qui dans leur jeunesse, avaient fait des actes héroïques d'une vertu éminente ; nous en avons connu qui avaient quitté les honneurs et les richesses du siècle pour suivre Jésus-Christ ; nous en avons connu qui ont été des directeurs considérables, des docteurs, des prédicateurs, qui ayant pris l'esprit du monde, sont tombés dans une insensibilité inconcevable, et qui est allée à une telle extrémité qu'il y a eu de ces directeurs, docteurs, prédicateurs qui n'ont pas même voulu se confesser. Nous parlons de gens que nous avons connus intimement, et qui à tout ce qu'on leur pouvait dire de plus pressant, demeuraient sans réponse et sans sentiment. Ah ! que le monde pécheur est dans un état effroyable ! Certainement il faut avouer, comme nous l'avons remarqué, que, pendant qu'on le flatte d'une heureuse santé, qu'il est mort bien véritablement, car il est privé de tout sentiment comme un cadavre, comme le corps d'un mort.

Ainsi il a beau entendre les plus fortes vérités de la religion, c'est ce qui ne fait point d'impression ni sur son esprit ni sur son cœur. C'est pourquoi notre divin Maître déclare en saint Matthieu que cette prophétie d'Isaïe s'accomplit en lui : *Vous écouterez, et en écoutant vous n'entendrez point ; vous verrez, et en voyant vous ne verrez point ; car le cœur de ce peuple est devenu tout charnel ; ils ont eu les oreilles sourdes, et ils ont fermé les yeux de peur que leurs yeux ne voient, et que leurs oreilles n'écoutent, et que leur cœur ne comprenne, et qu'étant convertis je ne les guérisse.* (*Isa.* VI, 9 ; *Matth.* XIII, 14, 15.) Le monde en vient jusqu'à ne plus croire presque, ainsi il dit en Isaie (V, 19) : *Que Dieu se hâte, que ce qu'il doit faire arrive bientôt.* C'est qu'il veut voir les jugements de Dieu pour les croire.

O insensibilité qui mériterait plus de larmes que toutes les mers ne renferment de gouttes d'eau ! Car enfin un malheur infini ne peut être jamais assez déploré. C'est ce que notre bon Sauveur nous veut faire connaître, lorsque, se tournant vers les femmes qui pleuraient, le voyant accablé des douleurs de sa passion et de sa croix, il leur dit : *Filles de Jérusalem, ne pleurez point pour moi, mais pleurez pour vous-mêmes et pour vos enfants, car le temps viendra auquel on dira aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Cachez-nous, parce que s'ils font ceci au bois vert, que ne feront-ils point au bois sec?* (*Luc.* XXIII, 28, 30, 31.) c'est-à-dire, si le Fils de Dieu est traité de la sorte parce qu'il s'offre à son Père pour apaiser sa colère contre le monde, que sera-t-il fait au monde qui est le coupable ? Hélas ! quel sera son malheur, puisque le même Sauveur veut qu'on lui réserve ses larmes, et qu'on ne pleure pas sur les tourments inexplicables qu'il souffrait. O monde pleure donc, pleure pour toi, pour tes enfants, pour tous ceux qui t'aiment, et pleure inconsolablement ; que tes yeux deviennent une source intarissable de larmes ; mais pleure à torrents, et si cela se pouvait, jette des torrents de larmes de sang.

Mais le monde est devenu comme une pierre, comme un rocher, dont rien ne peut ébranler la dureté. *Ses sectateurs*, dit la divine parole dans les *Proverbes* (II, 8, 13, 14), *ayant quitté le droit chemin, marchent par des voies pleines de ténèbres ; ils se réjouissent après avoir mal fait, et ils tressaillent de joie dans ce qu'il y a de plus méchant.* Toute la vie du Chrétien, comme nous l'enseignent les conciles, est une continuelle pénitence, et ils passent leur vie dans les plaisirs, les jeux, les divertissements, les danses, que l'on a appelées avec sujet les pompes du diable, à qui tous les Chrétiens ont renoncé par leur baptême. A Dieu ne plaise, dit saint Augustin, qu'elles se rencontrent parmi les Chrétiens, car c'est où les démons ont leurs commerces. Que la fille d'Hérode danse, et non pas la fille chrétienne ; c'est au *Livre des noces* qu'il parle de la sorte. Et les Pères ont remarqué à ce sujet, que la danse a quelque chose de bien terrible, puisqu'elle a renversé d'une manière si étrange le jugement d'Hérode, qu'elle l'a obligé de faire mourir saint Jean qu'il craignait et révérait comme un homme juste et saint. Le grand saint Jean Chrysostome, dans l'une de ses homélies, les appelle des danses diaboliques. Saint Ambroise dit qu'il faut être fou ou ivre pour danser. Le troisième concile d'Arles dit que les païens en sont les auteurs par le mouvement de l'esprit diabolique, ce qui l'oblige à les défendre. Le sixième concile général, les conciles de Laodicée, d'Agde, de Sens, font la même défense. Celui d'Agde défend même de voir danser. Il ne faut pas regarder ni écouter, dit Tertullien, ce qu'il n'est pas permis de faire. Ce n'est pas que la danse de soi soit mauvaise ; mais les saints Pères l'on regardée avec horreur à raison des suites qui en arrivent. C'est la grande pompe du monde, comme il a été dit, parmi les personnes de qualité. C'est où son esprit domine, où le luxe et la vanité sont dans leur éclat, où la nudité des gorges se fait voir, ou les périls de l'âme se trouvent, où les attachements se forment, où le diable lance ses traits enflammés par ce qu'il y a de plus agréable aux sens ; et parmi le simple peuple le libertinage y est ordinaire entre les sexes différents, les chansons qui s'y disent sont remplies au moins de paroles équivoques contre la pureté, les gestes, les mouvements indécents et contre la modestie, tout y est plein d'occasions de péché.

C'est de la manière que le monde, bien loin d'être sensible à ses maux, en fait le sujet de ses divertissements et de ses vaines joies. Semblables à une troupe d'aveugles qui, se tenant par la main, s'en iront en dansant dans le précipice. *Les mondains*, dit Job, *se réjouissent au son des instruments de musique ; ils passent leurs jours dans la prospérité, et dans un moment ils descendent dans les enfers.* (*Job* XXI, 12, 13.) Après cela peut-on se figurer un malheur comparable à celui du monde, qui, non-seulement est insensible à son propre malheur, ce qui le rend incurable, mais qui se réjouit dans ses maux qui sont éternels et infinis ?

## CHAPITRE XVII.

### *Des moyens d'être dans le monde, sans être du monde.*

*Fuyez du milieu de Babylone*, nous dit le Saint-Esprit par le prophète Jérémie, *et qu'un chacun sauve son âme.* (*Jer.* L, 8.) Or Babylone, dans le sentiment des Pères, est la figure du monde. Bienheureuses les personnes qui en sortent par la sainteté de leur état, que la pureté du célibat en délivre de l'un des plus grands embarras du siècle, du mariage. C'est pourquoi le grand Apôtre écrit aux Corinthiens (*I Cor.* VII, 1) : Je crois qu'à cause des misères présentes un homme fait bien de ne se point marier. Les personnes mariées souffriront de l'affliction de la chair : or, je voudrais vous l'épargner. Les

maux en sont tels, dit saint Augustin, que ce serait une grande folie de s'y exposer, n'était la crainte de l'incontinence. *Je désire*, ajoute l'Apôtre, *que vous soyez exempts d'inquiétude; celui qui n'est point marié a soin de servir le Seigneur et de se rendre agréable à lui; mais celui qui a une femme se met en peine pour les choses du monde, de sorte qu'il est partagé.* (*I Cor.* VII, 32, 33.)

Bienheureux ceux qui, s'étant dépouillés de l'ignominie de l'habit séculier, c'est comme parle l'Eglise, ont pris le saint habit de la religion du clergé, recevant la tonsure du pontife, et qui à même temps ont dû laisser toutes les vanités du siècle, prenant le Seigneur pour leur part et héritage. Mais malheur à ceux qui, recevant une si haute grâce en vain, retournent en arrière: *Quiconque dans la milice de Dieu*, écrit l'Apôtre à Timothée, *évite les emplois qui regardent cette vie afin de plaire à celui qui l'a enrôlé.* (*II Tim.* II, 4.) Les soldats ne s'appliquent pas à la nourriture des troupeaux, à l'agriculture, à la marchandise et aux autres emplois qui ne leur conviennent pas. Saint Cyprien infère de cet endroit que Geminius Victor, prêtre, n'avait pas dû nommer par son testament Geminius Faustin pour tuteur, et il défendit que l'on priât et que l'on offrît le sacrifice pour lui après sa mort. Un concile d'Afrique avait déjà fait cette loi; et les lévites, qui n'avaient point de fonds de terre et qui vivaient de dîmes, en avaient été l'exemple. L'Apôtre dit ensuite : Concevez ce que je dis, Dieu vous en donnera l'intelligence. Il exhorte les ecclésiastiques à concevoir cette doctrine de la séparation des choses du monde, parce que c'est une parole qui souvent leur est cachée, et qu'ils n'entendent point. Dieu en donne l'intelligence à ceux qui s'appliquent à l'oraison et à la retraite, et qui sont petits à leurs yeux et humbles de cœur.

Bienheureux ceux qui fuient du milieu de Babylone pour se retirer dans le cloître, et se mettre à couvert des orages et des tempêtes de la mer agitée du monde. Mais tous ne sont pas appelés à la sainteté des états qui séparent du siècle. La plupart des hommes s'y trouvent engagés par les devoirs de leur condition; et cependant, sans aucune exception, tous les Chrétiens, véritables disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne sont point du monde. Ils doivent donc être dans le monde sans être du monde, c'est-à-dire comme le veut notre Sauveur, et il en prie son Père, qu'ils soient préservés du mal du monde, de sa malice et de ses déréglements. C'est dans ce sens qu'une voix crie dans l'*Apocalypse* (XVIII, 4) : *Sortez de Babylone, mon peuple*; c'est-à-dire renoncez à sa malice. C'est pour cela, écrit l'Apôtre à Tite (II, 11), que la grâce de notre Sauveur a été découverte à tous les hommes, nous apprenant à renoncer à l'impiété, et qu'il écrit aux Galates que Notre-Seigneur s'est livré lui-même pour nous retirer du siècle corrompu. Qu'il est juste de méditer à loisir, et avec une profonde attention, une grâce qui a coûté si cher au Sauveur de tous les hommes.

Tout Chrétien donc doit se convaincre avant toutes choses que la grâce du christianisme l'oblige à mourir au péché; qu'y étant mort par le saint baptême, il n'y doit plus revivre; car c'est contre la nature qu'un mort revive. Sa vie se doit passer dans l'innocence par l'exacte observance des commandements de Dieu et de son Eglise. Mais si, par le dernier des malheurs, il tombe dans quelque péché notable, il n'y a pas un seul moment à perdre; que dans l'instant même, avec le secours de notre Sauveur, il se relève d'une chute si funeste; qu'il pense bien que, si un charbon de feu était tombé seulement sur son habit, qu'à même temps il l'ôterait; si de la boue avait rejailli sur son visage, il n'attendrait pas à s'essuyer; si un serpent s'était lié à quelque partie de son corps, aussitôt il ferait tous ses efforts pour s'en déprendre : comment donc pourra-t-on différer à se délivrer du péché qui rend coupable des feux éternels de l'enfer, qui rend l'âme si abominable, qu'il n'y a point de pécheur qui pût se supporter soi-même s'il en découvrait l'horreur; qui met dans l'esclavage du diable, qui rend l'homme ennemi de Dieu, et qui a Dieu pour son adversaire. Comment, dans cet état de l'abomination de désolation, peut-on retarder à se confesser, et à se bien confesser? Comment peut-on remettre à une bonne fête? Comment peut-on retarder d'un moment à entrer dans l'esprit de pénitence, et à produire des actes d'une vraie et sincère contrition?

Mais que le monde, sujet à d'étranges illusions, ne se trompe pas dans une affaire de la dernière conséquence. L'esprit d'une vraie pénitence est très-rare. Ce n'est pas assez que nous disions au confesseur que l'on aimerait mieux mourir que de plus retomber dans le péché, et que nous le pensions même. Cela doit être vrai aux yeux de Dieu. Il faut qu'à ses yeux l'âme soit dans une disposition sincère de plutôt tout perdre et de plutôt tout souffrir que de l'offenser notablement; l'amour qui lui est dû nous oblige de le préférer à toutes choses. Sans cet amour de préférence point de salut. Et néanmoins le monde malheureux ne lui préfère-t-il pas tous les jours ses plaisirs, son ambition, son or et son argent? On voit bien que l'impudique, que l'ivrogne ne préfèrent pas leurs plaisirs à leurs vies; car si l'on dit à l'impudique, lorsqu'il va commettre son péché brutal, qu'on l'attend pour le tuer, il s'en abstient; si l'on dit à l'ivrogne qu'il y a du poison dans le vin dont il est passionné, il ne le boit pas. Mais il n'en est pas de même du monde pécheur; on lui dit, on lui crie qu'il perd son âme, qu'il s'engage dans un mal infini, s'il se laisse aller au péché, c'est ce qui ne l'empêche pas. Qu'il est rare que la crainte de Dieu et de ses divins jugements fassent des effets pareils à ceux que causent la peur des maux de la vie.

C'est ce qui rend la pénitence rare devant Dieu, quoique souvent elle ait de belles apparences devant les hommes. La pénitence d'Antiochus, dont parle l'Ecriture, semblait avoir toutes les conditions de la plus sincère et de la plus véritable. Cet homme superbe rentre dans soi-même, s'humilie devant Dieu, reconnaît qu'il est juste de lui être soumis. Cet infidèle promet d'embrasser la vraie religion ; cet homme, qui avait commis des injustices à l'égard du temple de Dieu, non-seulement prend résolution de les réparer, mais, de plus, de lui donner tous les ans des revenus considérables ; et après cela, l'Ecriture nous apprend que cet homme qui implorait de la sorte la miséricorde de Dieu, ne l'obtiendrait point. C'est que sa pénitence, à ses yeux divins, n'était pas véritable. Ce n'est donc pas assez d'avoir recours aux sacrements ; mais on doit le faire avec les dispositions requises. Cependant, l'un des moyens d'être dans le monde sans être du monde, est de les fréquenter souvent, et de le bien faire.

Mais la grâce de notre Sauveur, qui a été découverte à tous les hommes, s'est manifestée non-seulement pour nous faire renoncer au péché, mais encore aux désirs du siècle ; désirs de biens, d'honneurs et de plaisirs. C'est où tendent, c'est ce que nous prêchent si fortement la vie d'un Homme-Dieu, toute dans la pauvreté, le mépris et la douleur. Cet Homme-Dieu nous enseigne en saint Matthieu (XIII, 22), que le soin de ce monde, et la tromperie des richesses étouffent sa parole. Il ajoute en saint Luc (III, 14), les plaisirs de la vie ; en saint Marc (IV, 19), la passion pour les autres choses. Ceux qui veulent avec attachement toutes ces choses que le siècle estime, aime et recherche, tombent dans les piéges du démon. Il faut remarquer que notre divin Maître, parlant des richesses, dit qu'elles causent de la tromperie et de l'illusion, parce que souvent le monde, dans son attachement aux biens temporels, s'aveugle sous des prétextes de leur nécessité. Ainsi, après avoir renoncé au peché, il faut se détacher des désirs du siècle. Si la condition où l'on est engagé ne permet pas d'en être dans la privation, on doit au moins ne pas s'y laisser prendre par l'affection, il ne faut pas y mettre son cœur.

C'est pourquoi le grand Apôtre s'écrie (*I Cor.* VII, 29-31), parlant aux personnes engagées dans le siècle, et non pas à ceux qui en sont séparés : *Il faut désormais que ceux qui sont mariés vivent comme ne l'étant point ; ceux qui pleurent comme ne pleurant point ; ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point ; ceux qui achètent, comme ne possédant point ; ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point.* Certainement, il ne se peut rien dire de plus fort, ni de plus saint pour apprendre et pour obliger ceux qui sont dans le monde à n'être point du monde. Ce n'est pas seulement un casuiste, un docteur, un Père de l'Eglise qui enseignent cette doctrine, c'est le Saint-Esprit ; et qui demande que ceux qui sont mariés ne soient non plus attachés au mariage que ceux qui vivent dans le célibat ; ceux qui se réjouissent et qui ont les plaisirs de la vie, ceux qui achètent, qui ont des biens temporels n'y tiennent pas davantage d'affection que s'ils en étaient dans la privation. Enfin que ceux qui usent de ce monde, s'en servent comme n'en usant point ; qu'ils en soient aussi dépris de cœur, comme des solitaires dans les déserts.

Comme les Juifs rejetaient le levain, lorsqu'ils célébraient leur fête de Pâques, nous devons bannir loin de nous le levain d'Egypte, qui signifie la corruption du monde. Célébrons notre fête, dit l'Apôtre, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice ou de la corruption, mais avec le pain pur de la sincérité et de la vérité.

La pensée de la mort est l'un des plus efficaces moyens pour entrer dans cette disposition. C'est pourquoi l'Apôtre, auparavant que d'exhorter ceux qui usent du monde de n'y être non plus attachés que s'ils n'en usaient point, dit que le temps est court, et il finit par ces paroles : *La figure de ce monde passe.* (*Ibid.*, 31.) Le Saint-Esprit, dans l'Ecriture, nous presse d'y penser ; et c'est l'une des tromperies du monde, de dire que le souvenir en est trop gênant, que l'on ne vivrait pas si l'on s'en occupait. Les saints qui l'ont eue souvent en vue ont vécu, et ils ont vécu en pensant à la mort dans une paix divine, leur esprit vraiment content ; pendant que le monde ne jouit jamais d'un véritable repos au milieu de tous ses divertissements. Mais en cela comme dans tout le reste, il faut s'arrêter au conseil de l'esprit de Dieu, qui connaît infiniment mieux que l'esprit de l'homme ce qui nous est propre.

Il est même doux de penser à la mort quand on s'applique à se détacher des choses qu'elle nous fera quitter. Nous avons dit que le corps du monde a toujours été considéré sous le nom de Babylone dans l'Ecriture ; et c'est de cette Babylone du monde, qu'un ange crie d'une grande force : *Elle est tombée, la grande Babylone. Les marchands de la terre se sont enrichis de son luxe ; mais ils pleureront en la voyant, parce qu'il n'y a plus personne qui achète ses marchandises. Il n'y aura plus de fruits délicieux, de viandes délicates et magnifiques. Malheur, malheur ! cette grande ville qui était vêtue de soie, de pourpre et d'écarlate, et qui était parée de pierreries et de perles, a perdu en un moment toutes ces grandes richesses. Tous les mariniers et tous ceux qui trafiquent sur la mer, se couvrant la tête de poussière, crieront, pleureront et soupireront. Malheur, malheur ! on n'entendra plus la voix des joueurs de harpe ni des musiciens, ni le son des trompettes. On n'y entendra plus de voix ni d'époux, ni d'épouses. En ce temps là, les rois de la terre, qui ont vécu avec elle dans les délices, pleureront et jetteront de grands cris. Ils diront : Malheur, malheur, ô grande ville de Babylone ! ô ville*

*puissante ! ta condamnation est venue en un instant!* (*Apoc.* XVIII, 2, 3, 11, 13, 16, 17, 19, 22, 10.) Cette condamnation qui arrive dans un moment dans la chute de Babylone, est la figure du jugement du monde dans l'instant de la mort, qui ne laisse que des pleurs, des soupirs et des cris à ceux qui l'ont aimé, et qui se voient privés de tout ce qui éclate davantage. Mais la mort et la pensée de la mort donnent de la joie à ceux qui meurent au monde auparavant que de mourir. C'est une vérité que le disciple bien-aimé apprend, par une voix du ciel qui lui ordonne même de l'écrire, afin que tous les peuples ne l'ignorent pas. Bienheureux les morts qui meurent, lui crie cette voix céleste ! Or, c'est un sujet de consolation, et non pas de tristesse de s'occuper de ce bonheur. Il est doux de penser à ce qui nous fait bienheureux. *Le point du jour est venu,* dit le Saint-Eprit par Isaïe, (XXI, 12) *et la nuit va suivre. Si vous cherchez, cherchez avec soin. Hâtez-vous, dit Notre-Seigneur, pendant que vous avez encore un peu de lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent.* (*Joan.* XII, 35.) Il veut que nous soyons dans une continuelle attente de sa venue, dont nous ignorons le temps, l'heure et le moment. Le souvenir de la mort contribue beaucoup à nous y préparer, mais quelle extravagance du monde de ne pas vouloir penser à ce qui doit arriver par une nécessité indispensable, de vivre comme si on ne devait jamais mourir, de s'attacher à la terre comme si jamais l'on n'en devait sortir.

Le Prince des apôtres veut que nous nous y considérions comme des étrangers, des gens qui passent, qui ne se mettent pas en peine de s'établir dans des lieux de passage. (*I Pet.* II, 11.) Nous n'avons pas besoin ici de demeure permanente ; et l'Ecriture nous avertit (*Psal.* CXXXI, 14) que l'éternité est notre maison, le lieu de notre demeure. De là vient que l'Apôtre nous donne avis d'y vivre sobrement, n'y prenant que le nécessaire. (*Tit.* II, 12.) Et le Fils de Dieu nous ordonne d'y éviter les soins qui causent de l'inquiétude, ce qu'il veut sans exception ; et c'est pour cela, pour ôter tout prétexte, qu'il spécifie les besoins les plus grands, le boire, le manger et les vêtements. Et après cela, remarque saint Jean Chrysostome, le monde ne pourrait pas s'inquiéter davantage pour les choses de la terre qu'il fait, si notre Maître lui avait ordonné d'en avoir les soins inquiets, et de s'en embarasser avec trouble. Voilà comme l'on croit à sa doctrine, et comme elle est pratiquée.

Il faut prendre garde que le Fils de Dieu n'exclut pas les soins nécessaires et dans l'ordre, mais les soins inquiets. Il ne faut donc pas que le monde dise : Il faudrait être religieux pour vivre de la sorte. Tous ceux qui sont à Dieu, n'étant pas attachés aux choses de la terre, n'en sont point offusqués, et dans la pureté de leur lumière ils donnent un plus grand et un meilleur ordre à leurs affaires, à leurs ménages et à leur famille.

Les soins du monde sont accompagnés de ténèbres, et ensuite de déréglements qui sont si extrêmes, que les soins de la vie présente l'emportent incomparablement au-dessus de ceux que l'on doit prendre pour l'éternité. Il serait à désirer, dit saint Jean Chrysostome, et il assure qu'il ne le dit qu'avec confusion, que l'on donnât au moins autant d'attention à son salut, qu'aux besoins de la vie. C'est ce qui fait écrire à l'Apôtre aux Romains (VI, 19) : *Je vous traite humainement*, c'est-à-dire qu'il aurait droit de leur proposer des choses beaucoup plus difficiles ; comme vous avez fait servir vos membres à l'injustice pour l'iniquité, faites-les maintenant servir à la justice pour votre sanctification. C'est comme s'il disait : Je vous demande seulement autant d'attention à vous sauver que vous en avez eu à vous damner.

Cependant l'on ne fait pas attention à ce que les païens même ont considéré, que Dieu ne nous donne rien qu'avec beaucoup de travail. Pour avoir seulement du pain, il faut labourer la terre, il la faut semer, il faut que le blé croisse et devienne mûr, ce qui demande du temps. Ensuite on est obligé de le couper, de le mettre dans les granges, de le battre, de le vanner, de le porter au moulin et de le faire cuire. Sans tous ces soins on n'aura point un morceau de pain. Que l'on dise tant que l'on voudra que Dieu est bon, qu'il n'a pas mis ses créatures au monde pour les faire périr de faim ; il faut cependant, avec le secours de Dieu, faire tous ces travaux, autrement on n'aura pas de pain. Or, si Dieu oblige les hommes à tant de travaux pour avoir un peu de nourriture, peut-on croire qu'il donnera le paradis sans beaucoup de peine ? Mais y a-t-il une folie pareille à ces gens du monde, qui vous disent, qu'étant tout plongés dans les affaires de la terre, ils n'ont pas le loisir de prendre du temps pour leur salut? Est-ce qu'il peut y avoir des affaires qui puissent empêcher l'affaire du salut éternel ?

Le véritable Chrétien doit se prêter aux affaires, et non pas s'y donner ; mais il doit même, quelques affaires qu'il puisse avoir, ménager toujours du temps pour se tenir en repos et vaquer à la grande affaire de l'éternité. Saint François de Sales demande, et c'est aux personnes engagées dans les embarras du siècle, tous les jours une heure d'oraison mentale ; et cela avec tant d'exactitude que, si quelques jours on n'en a pas le temps le matin, on le reprenne vers le soir ; et que l'on se contente pour cela de très-peu de prières vocales quand elles ne sont pas d'obligation, si on n'a pas le loisir de les dire. Et de vrai, y a-t-il rien de plus juste, que de vingt-quatre heures de jour en prendre au moins une heure pour penser sérieusement à l'unique chose nécessaire, à l'affaire d'une conséquence infinie ? C'est ici où les démons font tous leurs efforts pour empêcher cet exercice. Ils savent bien, dit sainte Thérèse, qu'une personne qui s'applique sérieusement à l'oraison mentale tôt ou

tard leur échappera. Ils savent bien ce que nous enseigne la divine parole, que tous les maux arrivent de ce que l'on ne considère pas, avec une sérieuse attention, les vérités divines. Ainsi la plupart des gens du monde qui se contentent de réciter des prières vocales, à peine connaissent-elles les maximes de l'Evangile, la conduite de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A peine sont-elles pénétrées des plus grandes vérités de la religion, dont la sainte méditation remplit l'esprit et le cœur. *Bienheureux est l'homme*, dit le Prophète-Roi, *qui médite la loi du Seigneur le jour et la nuit.* (*Psal.* I, 2.) C'est un moyen admirable pour être dans le monde sans être du monde. De plus, il faut tâcher de faire une retraite tous les ans durant huit ou dix jours. La pratique en devient commune dans la Bretagne, et elle est suivie d'une abondance de grâces et de bénédictions étonnantes. On doit encore ne pas tant se répandre au dehors, et trouver des heures pour être seul. Les bonnes lectures sont nécessaires, et elles sont une source de grâces; comme la lecture des mauvais livres, des romans et autres pareils sont cause de beaucoup de maux. Il est certain que ces lectures étouffent l'esprit de piété et de dévotion, et inspirent l'esprit de vanité et d'amour pour le monde. Les pères et mères ne les doivent jamais permettre à leurs enfants, et se donner de garde d'une tromperie diabolique qui les insinue sous prétexte d'apprendre le langage du monde. Ah! que cet apprentissage coûtera cher à la mort! Notre bon Sauveur a passé trente ans de sa vie dans la retraite, lui qui était venu au monde pour la plus grande des affaires; et pendant les trois ou quatre ans de sa vie conversante, souvent il se retirait en des lieux écartés, et y menait ses disciples. Que doivent faire de chétives et faibles créatures?

Comme les gens d'affaires des grands seigneurs dressent leurs comptes pour les rendre à leurs maîtres, il est nécessaire que nous nous tenions prêts pour rendre notre compte à la mort à notre juste Juge. C'est une folie que d'attendre dans le temps de la maladie, où souvent on n'en a pas le loisir ou la liberté de l'esprit pour y penser comme l'on doit. C'est une affaire à laquelle il faut apporter toute la diligence possible, particulièrement à l'égard des péchés que l'on a pu commettre contre la justice : toute la terre en est remplie, et il s'en fait beaucoup auxquels on ne fait pas de réflexion, et dont l'on ne s'accuse jamais, bien loin d'y apporter l'ordre. C'est à quoi les gens d'épée, les commandants et les soldats, les magistrats, les avocats, les procureurs, les marchands doivent veiller extraordinairement. S'il est de foi que l'on rendra compte d'une parole inutile, il est très-certain que le plus petit tort que l'on aura fait au prochain ne sera pas oublié, et qu'il n'y a point de dommage que l'on ne doive réparer. Il faut pour apporter un bon ordre à toute sa vie, prendre du temps; celui de la retraite y est très-propre. Choisir un confesseur savant, zélé et expérimenté, et faire une bonne confession générale.

C'est une vérité que l'éloignement des mauvaises compagnies, est ce qui contribue davantage à vivre chrétiennement dans le monde. Ordinairement on prend les sentiments et la manière de vie de ceux avec qui l'on converse : on devient bon avec les bons, et méchant avec les méchants. On a honte même, dit saint Augustin, de ne pas faire comme eux; les occasions dangereuses font périr une infinité de personnes; et dans ces occasions on a vu tomber ceux qui étaient les mieux établies dans la vertu. C'est ce qui arrive particulièrement à l'égard de l'impureté. *Je sais*, est-il dit dans l'*Apocalypse* (II, 13) *que vous demeurez où Satan a son trône ;* c'est pourquoi on ne saurait assez apporter de précaution dans le monde.

Il faut souvent animer sa foi à l'égard des vérités de la religion, des jugements de Dieu. Il faut beaucoup s'étudier à l'humilité, car il est écrit : *Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles.* (*Jac.* IV, 6.) Les personnes élevées dans le siècle et qui ont de grands biens y doivent beaucoup veiller; c'est pourquoi le Saint-Esprit veut que l'on commande aux riches de ne point se repaître d'orgueil et de ne point espérer dans les richesses incertaines. (*I Tim.* VI, 17.)

Il est nécessaire de mortifier les sens. Eve, dans l'état d'innocence, s'est perdue par la beauté du fruit et la curiosité des yeux. *Ma sœur, mon épouse*, dit le divin Epoux, *est un jardin fermé* (*Cant.* IV, 12), il le répète deux fois, parce que l'on ne saurait trop être fermé aux tentations par la garde des sens.

La pratique des bonnes œuvres obtient les grâces dont nous avons besoin, spécialement les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles. On ne saurait trop se souvenir de ce que le Fils de Dieu nous a déclaré : Que nous serons mesurés à la même mesure que nous aurons mesuré les autres. Là-dessus saint Jean Chrysostome nous apprend que c'est nous qui écrirons notre sentence au jour de notre jugement. Que les vindicatifs y pensent bien, qu'ils ne se trompent point en se contentant de dire : Je ne veux point de mal. Il leur sera fait comme ils auront fait, et si Dieu ne leur fait pas de bien et de grands biens, que deviendront-ils? Que les riches prennent ici leur mesure pour faire leurs aumônes.

Enfin il faut se souvenir que nous sommes dans une continuelle guerre avec le monde, avec la chair, avec nous-mêmes, avec les démons; que c'est une guerre qui dure jour et nuit, qui est plus forte encore à la mort, et qu'ainsi incessamment nous devons être sur nos gardes et prendre pour nous défendre, comme le dit l'Apôtre, toutes les armes de Dieu; que la plus petite prise que nous donnerons à ces ennemis est capable de nous perdre. Goliath était armé de toutes parts, mais parce que son front était un peu découvert, c'est par où il reçut le

coup de la mort. On doit résister de prime abord aux tentations ; la négligence donne lieu au monde, aux sens et aux démons de nous vaincre.

Après tout, comme il y a peu de personnes, sauvées selon le témoignage infaillible du Fils de Dieu, il faut donc être du petit nombre. Comme la voie du ciel est étroite et qu'il y en a peu qui la trouvent, comme le chemin de perdition est large, il ne faut pas vivre comme la plupart du monde fait, et c'est se perdre de s'imaginer qu'il faut faire comme les autres.

Nous finissons en exhortant à une solide dévotion à l'immaculée Vierge mère de Dieu et aux saints anges. L'arche que Noé bâtit pour se sauver du déluge universel, lui et toute sa famille, était la figure de la très-sainte Vierge. Ceux qui veulent se sauver du naufrage du monde doivent se retirer sous sa protection miséricordieuse, afin d'arriver au port du salut, et glorifier la suradorable Trinité, Dieu seul en trois personnes durant toute l'éternité. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

---

# AVIS CATHOLIQUES

TOUCHANT

# LA VÉRITABLE DÉVOTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE.

—

## AU LECTEUR.

—

Comme Dieu seul est la fin de toutes choses, c'est à lui seul que se doivent terminer tous les desseins des hommes ; et très-particulièrement les Chrétiens le doivent avoir en vue dans tout ce qu'ils se proposent. Ce n'est donc point la considération de leur propre intérêt, ou de l'intérêt des autres créatures leurs semblables, qui doit donner le mouvement à pas une de leurs actions. *Deus omnia in omnibus* (*I Cor.* xv, 28). Dieu doit être notre tout en toutes choses. Je désire de tout mon cœur, mon cher lecteur, qu'il le soit dans ce petit traité, que j'ai entrepris par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour ses seuls intérêts; et en vérité l'intérêt de Dieu seul suffit. Et il est juste et bien doux de dire et redire, de bouche et de cœur : Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul, et rien de plus. C'est donc l'intérêt de Dieu seul qui me fait donner au public ce petit traité de la véritable dévotion de sa très-pure et toujours immaculée mère Vierge, dans la pensée que j'ai, qui n'est pas seulement ma pensée, mais le sentiment des saints et des docteurs de l'Eglise, que Dieu tire une très-grande gloire du véritable culte de la très-sacrée Vierge. Je l'ai commencé par l'instruction que l'on doit donner de ce culte au peuple de la campagne, en connaissant la nécessité par ma propre expérience : car je puis dire avec vérité que souvent, interrogeant ce peuple sur ce sujet, il me répond que la sainte Vierge est autant ou plus que Dieu même. Certainement, l'ignorance des pauvres peuples de la campagne est ordinairement bien grande; et c'est ce qui m'a obligé d'écrire, comme j'ai fait, de la manière de leur expliquer ce que c'est que la très-heureuse Vierge, et le culte qui doit lui être rendu. Il me semble que personne ne se doit étonner si j'ai parlé de la nécessité de cette instruction à l'égard du peuple, puisque tous les jours les plus sages et les plus saints prélats ordonnent bien des catéchismes pour enseigner à ce peuple la connaissance de Dieu même, et des sacrés mystères de notre religion : et parce que je me suis proposé en vue l'intérêt de Dieu seul, c'est ce qui m'a pressé de faire quelques digressions qui m'ont paru servir en quelque chose à sa gloire. Dans le commencement du traité j'y ai remarqué plusieurs causes qui rendent souvent inutiles les ordonnances des prélats touchant le catéchisme; et en vérité c'est à quoi il faudrait bien penser, puisqu'enfin il s'agit de la perte des âmes rachetées par le sang d'un Dieu, et ensuite de la privation d'une grande gloire que Notre-Seigneur tirerait de leur salut. Vers la fin, j'ai parlé de plusieurs irrévérences qui se commettent à l'égard du corps adorable de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, qui souvent arrivent par le défaut d'application que l'on y fait; j'ai cru que la remarque que j'en faisais pourrait servir à la réflexion que l'on y doit faire. J'ai dit que les prédicateurs, lorsqu'ils se servent de quelque façon de parler de quelques saints touchant le culte de la très-sainte Mère de Dieu, devant le peuple, qui pourrait leur servir d'occasion d'erreur, à raison de leur ignorance, en doivent exposer le sens et l'esprit, et les expliquer clairement, qu'il ne leur en reste aucun sujet d'être abusés, l'expérience en faisant encore assez voir la nécessité, et j'en ai su des suites très-fâcheuses. Ce n'est pas qu'en cela j'aie la moindre pensée de trouver à redire en aucune façon à ces manières de parler des saints : bien au contraire, j'ai une haute estime, une profonde vénération, et je puis dire avec sincérité, un grand amour et une singulière dévotion pour toutes ces expressions dont les saints se sont servis avec beaucoup de vérité et de sagesse ; mais je veux dire seulement qu'il les faut expliquer au peuple, comme on le doit faire de plusieurs passages de l'Ecriture sainte, qui, mal entendus, ont souvent servi d'occasion d'erreur. Or, comme la nécessité d'expliquer les lieux difficiles de l'Ecriture, ne diminue en rien le respect que l'on en doit avoir, il faut dire la même chose de la nécessité qui se rencontre d'expliquer au peuple certaines manières de parler des saints. Après avoir parlé de l'instruction que l'on doit donner du véritable culte de la très-sacrée Vierge, j'ai remarqué qu'il fallait bien prendre garde de n'en pas diminuer la dévotion, sous prétexte des

abus qui peuvent s'y glisser, et sous d'autres spécieux prétextes. Il faut instruire le peuple du culte de la très-sainte Mère de Dieu, il est vrai ; il en faut ôter les abus, il est vrai ; il faut enseigner en quoi consiste la solide dévotion, il est vrai ; mais, d'autre part, il ne faut rien oublier, il faut tout faire pour établir, pour conserver, pour augmenter l'esprit de piété envers cette adorable Vierge, que nous n'honorerons jamais autant qu'elle le mérite. Je ne puis pas dissimuler ici le procédé de plusieurs personnes, qui va à l'éloignement des devoirs de respect que les Chrétiens sont obligés de lui rendre. Les pratiques solides de la véritable dévotion de la glorieuse Vierge sont combattues; elles sont le sujet de la raillerie de certaines personnes, qui, d'autre part, font profession d'une vie assez mortifiée à l'égard de l'extérieur ; on en parle d'une manière ridicule, et qui va même à l'impiété; ensuite on en voit arriver des effets très-pernicieux, un refroidissement dans les cœurs à l'égard de la dévotion de la très-sainte Vierge, et un mépris, dans les esprits, des moyens qui l'établissent. Cependant on se sert de spécieux prétextes. Si, par exemple, une personne demande avis si elle prendra la pratique de quelque exercice de piété envers la Mère de Dieu, on lui donnera, pour toute réponse, que sa dévotion consiste dans l'imitation de ses vertus, ne prenant pas garde que cet exercice de piété est un moyen avantageux pour y arriver ; et qu'en éloignant de ces pratiques on ôte aux fidèles un grand secours pour se rendre ses imitateurs. Il est encore vrai que l'on méprise les rosaires, que l'on jette les scapulaires, que l'on parle contre ses confréries et congrégations : c'est ce qui m'a obligé d'en parler, et en particulier de la confrérie de Notre-Dame du mont Carmel, qui est celle qui est la plus combattue, pendant que Dieu continue à la soutenir par de grands miracles qu'il opère de temps en temps en sa faveur : et comme il y a plusieurs personnes qui la combattent sans en avoir une pleine connaissance, j'ai tâché d'en éclaircir ce qui peut faire plus de difficulté. Après tout, j'ai toujours parlé de la dévotion de la très-sacrée Vierge selon l'usage de l'Eglise : car il me semble qu'étant prise de cette manière, elle doit être reçue de tous les fidèles, et je proteste, en présence de Dieu, que je me veux arrêter toujours à ses sentiments et à sa conduite, et garder une véritable obéissance, comme le porte notre profession de foi dans le saint concile de Trente, à celui qui en est le chef visible, le vicaire de Jésus-Christ, le souverain Pontife, à qui il appartient, dit le vénérable abbé de Celles, en l'une de ses Epîtres, d'approuver ou improuver l'ordre qui doit être observé dans toute l'Eglise.

---

# AVIS CATHOLIQUES

TOUCHANT

# LA VÉRITABLE DÉVOTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE.

—

## SECTION PREMIÈRE.

*La bienheureuse Vierge veut être servie en esprit et en vérité.*

I. Si vous voulez servir dignement la très-sainte Vierge, faites des œuvres qui soient dignes de ses véritables serviteurs. C'est avec grande justice que l'on entend dire d'un bout du monde à l'autre, et en autant de lieux qu'il y a de pays où il se rencontre des Chrétiens, que la bienheureuse Vierge est Notre-Dame. C'est une grande miséricorde de Dieu sur toute son Eglise, de lui avoir donné sa très-glorieuse Mère pour Dame et pour protectrice : mais tous ceux qui lui disent Notre-Dame ne sont pas pour cela ses véritables serviteurs ; ce n'est pas assez de l'aimer de parole et de langue, il faut l'aimer par des œuvres et en vérité. Ne vous contentez pas donc seulement d'une piété extérieure ; mais que tout votre intérieur glorifie son saint nom par une fidèle observance de tous les commandements de Dieu, car cette grande Dame veut être servie en esprit; et c'est de cette manière que son Fils adorable demande qu'elle soit servie.

II. La bienheureuse Vierge n'a pas besoin d'un faux honneur, elle veut être servie en vérité. Et parce que le peuple de la campagne souvent est dans l'ignorance de la croyance catholique qu'il en doit avoir, il est nécessaire de l'en instruire; et afin qu'il ne lui reste plus aucune erreur sur ce sujet, il est très à propos de lui enseigner qu'elle n'est qu'une pure créature, et par suite qu'elle n'a pas toujours été ; que plusieurs siècles après la création du monde elle est née d'une sainte dame nommée Anne, et a eu pour père un saint personnage appelé Joachim ; que non-seulement elle n'est pas égale à Dieu, mais qu'elle est infiniment au-dessous de lui, avec lequel aucune créature, quelque excellente qu'elle puisse être, ne peut avoir de proportion ; que Dieu est son Créateur, son Sauveur et son tout; que Dieu, qui a toujours été, qui ne peut avoir de commencement ni de fin, qui a créé toutes choses, qui a fait le ciel et la terre, le monde et tout ce qu'il y a au monde ; qui est un pur esprit, ayant dessein de se faire homme, c'est-à-dire de prendre un corps et une âme, a choisi par pure bonté la bienheureuse Vierge pour cet effet, étant âgée environ de quinze à seize ans ; qu'il pouvait bien choisir une autre fille pour s'incarner dans ses entrailles, et en faire sa glorieuse Mère ; qu'elle lui est redevable de tout ce qu'elle est, de son innocence, de sa maternité divine, et de toutes ses grâces ; que c'est Dieu qui l'a préservée de péché, qui l'a comblée de mérites, et qui lui a accordé tous ses priviléges; que sans Dieu elle ne serait rien, et n'aurait aucun

pouvoir; que c'est en Dieu qu'elle est tout ce qu'elle est, et qu'elle peut tout ce qu'elle peut.

III. Il faut instruire le peuple ignorant que la bienheureuse Vierge n'est pas notre fin, mais un moyen avantageux qui y conduit heureusement; qu'on va à la glorieuse Vierge pour aller à Dieu, mais que c'est à Dieu seul qu'il faut s'arrêter, et qu'il est lui seul notre unique fin ; que c'est Dieu comme notre fin que nous nous devons proposer dans toutes les prières que nous lui adressons, dans tous les honneurs que nous lui rendons; que toutes les dévotions qui se pratiquent en son honneur doivent être rapportées à Dieu ; qu'il se faut bien donner de garde d'avoir aucune dévotion à la bienheureuse Vierge sans avoir ce rapport à Dieu, autrement ce ne serait pas l'honorer, mais l'offenser ; que nous devons aimer Dieu pour l'amour de lui-même, et sa très-pure Mère pour l'amour de lui. Cette différence de l'amour que nous devons à Dieu et de l'amour que nous devons à la très-sainte Vierge, doit être enseignée clairement aux peuples; et que c'est l'amour, l'honneur et la gloire de Dieu que nous cherchons, que nous voulons, dans tout l'amour, tout l'honneur et toute la gloire que nous rendons à la glorieuse Vierge.

IV. Dieu seul donc en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, est la fin de tout le culte intérieur et extérieur que l'on rendra à la bienheureuse Vierge; sa divine volonté est le fondement de toute sa véritable dévotion. Nous aimons, nous honorons la divine Marie, nous l'invoquons, nous avons recours à sa charitable bonté dans nos besoins, parce que Dieu le veut de la sorte. Il est vrai qu'il est infiniment suffisant à soi-même, et qu'il n'a aucun besoin de la sainte Vierge, ou de ses anges et de ses saints. Il est le maître de ses dons et de ses grâces, qu'il peut accorder sans leur faveur et leurs prières; mais puisqu'il veut s'en servir pour nous conduire à lui, il est juste de nous soumettre à ses ordres, et de tendre à notre fin par les moyens qui nous sont donnés par sa très-sainte providence.

V. Nous avons grand sujet de bénir la miséricordieuse conduite de Dieu pour les instructions qui se font à présent aux peuples par la vigilance des prélats et par les soins des pasteurs particuliers. Mais, après tout, l'on peut encore dire avec vérité que la moisson est grande et qu'il y a peu d'ouvriers. Il y a une ignorance digne de compassion parmi les pauvres peuples des campagnes, et même à l'égard des vérités fondamentales de la religion. Je sais que les prélats travaillent à y apporter le remède par les ordres du catéchisme, mais ces ordres souvent ont peu d'effet pour les trois défauts que je vais remarquer.

Le premier est, que l'on fait le catéchisme trop rarement, plusieurs pasteurs se contentant de le faire deux ou trois fois l'Avent, et quatre ou cinq fois le Carême, ou dans quelques autres occasions, mais peu souvent, quoique les saints conciles ordonnent aux pasteurs d'instruire leurs paroissiens tous les dimanches de l'année. Or, l'expérience faisant voir que les peuples oublient facilement les vérités qu'on leur enseigne, il est nécessaire de les répéter souvent ; et, afin que cette répétition ne soit pas ennuyeuse, il faut diversifier les sujets et y mêler une bonne morale ; il faut donner la connaissance de Dieu, mais il faut porter les cœurs à l'aimer. Il n'y a rien de plus terrible que la connaissance de cet Etre suradorable destitué de son divin amour.

Le second défaut est, que l'on ne fait pas le catéchisme dans un temps où les peuples sont assemblés. Ainsi vous verrez des pasteurs faire des instructions devant ou après la messe, auparavant ou après vêpres, lorsqu'il y a très-peu de personnes dans leur église; ce qui arrive ordinairement dans les paroisses de la campagne, et c'est de ces paroisses que nous parlons toujours; et souvent ce peu de personnes qui y seront assemblées, ce sont celles qui sont les plus instruites. C'est ce qui a obligé de sages prélats d'ordonner que l'on ferait le catéchisme, dans le temps du prône, aux paroisses des campagnes. Et, en vérité, sans cela le prône a peu d'effet ; il demeure même presque inutile à l'égard de l'instruction ; et quand on célèbre plusieurs messes, qu'on le ferait alternativement un dimanche à la messe matinale, et l'autre à la grand'messe, afin que les maîtres des familles soient instruits, qui assistent le plus souvent à la grand'messe, et les domestiques, qui se trouvent ordinairement aux premières messes.

Le troisième défaut arrive de ce que l'on ne fait pas bien le catéchisme : premièrement, de ce que l'on se contente de le faire apprendre seulement par mémoire. Je sais qu'il est utile et assez nécessaire d'en user de cette manière ; mais de plus, il faut donner quelque intelligence des vérités que l'on enseigne, au moins des fondamentales ; et aux enfants même, quand ils ont l'usage de la raison, et surtout de leur donner quelque lumière de la grandeur de Dieu, et qu'il n'y a rien qui lui soit semblable, même parmi les plus excellentes créatures. Il faut particulièrement leur donner connaissance de sa miséricorde et de sa justice, de l'éternité de l'autre vie, des mystères de la très-sainte Trinité, de l'Incarnation, du très-saint sacrement de l'autel et du sacrement de pénitence. C'est une grande pitié de trouver des enfants qui ont de l'esprit et de la raison, qui, ayant appris par mémoire tout ce que contient leur catéchisme, n'ont pas la moindre connaissance de Dieu. C'est souvent ce que j'ai rencontré, quoiqu'en peu de temps il soit facile de les en instruire, ce que je vois tous les jours par mon expérience. Or, pour instruire les personnes âgées, il est bon d'interroger les enfants en leur présence, et les interroger elles-mêmes dans le particulier au tribunal de la confession. Il serait beaucoup à désirer que les

visiteurs ne s'informassent pas seulement si le catéchisme se fait, mais de plus, s'il se fait fréquemment, s'il se fait dans les temps que les peuples sont assemblés; s'il se fait comme on le doit faire, et en conférer avec douceur et charité avec les pasteurs qu'ils visitent, leur en marquant la nécessité et leur faisant connaître qu'ils ne s'acquittent pas de leurs charges quand ils ne font que simplement lire leur prône ; ou bien que l'on enseigne seulement la jeunesse dans les écoles. Oh ! combien de personnes avancées en âge sont dans une ignorance grossière des vérités de la religion ! La négligence des défauts que je viens de remarquer en est la grande cause. Je prie les personnes qui ont une véritable charité pour les âmes, de souffrir en patience cette digression. Le sujet que je traite m'en ayant donné occasion, je l'ai prise avec joie ; car il me semble qu'il y va de la gloire et de l'intérêt de notre divin Sauveur; et, pourvu qu'il soit établi, nous avons tout ce que nous désirons; car enfin Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul, et il nous suffit, et en la vie, et en la mort, et après la mort.

VI. Quand une personne parlerait la langue des anges et des hommes (*I Cor.* XIII, 1), jamais elle ne pourrait assez louer la très-digne Mère de Dieu ; ses grandeurs sont ineffables, et ses prérogatives surpassent toutes nos pensées, certainement il est difficile à un bon cœur de ne pas dire tout ce qui se peut dire en la louange de la très-sainte Vierge, demeurant toujours dans les règles de l'Eglise. Celui qui aime d'un amour fervent cette bienheureuse créature, la plus aimée de Dieu, la plus aimante et la plus aimable qui fut jamais, sait bien ce que je dis. Cependant lorsqu'on se sert de certaines façons de parler extraordinaires de quelques saints, qui pourraient servir d'occasion au peuple de tomber dans l'erreur, et aux hérétiques de se scandaliser, on doit les expliquer clairement et faire toujours voir la différence infinie qu'il y a entre Dieu et la très-pure Vierge, qui lui est entièrement redevable de toutes ses grandeurs.

## SECTION II.

*Il faut prendre garde en ôtant les abus du peuple touchant le culte de la très-sainte Vierge, d'en diminuer la véritable dévotion.*

I. C'est une pratique assez ordinaire parmi les hérétiques, de combattre les vérités de notre sainte religion, et d'en attaquer les dévotions les plus réglées, sous prétexte d'une plus grande perfection qu'ils marquent vouloir établir, ou de quelques abus qu'ils prétendent détruire. L'esprit malin qui les meut et qui les conduit, s'est servi de cet artifice pour leur ôter la dévotion de la bienheureuse Vierge et des saints, la vénération due à leurs images, et les plus saintes cérémonies de l'Eglise. Ils ont dit que Dieu est un Dieu jaloux (*Exod.* XXXIV, 14), que c'est à lui qu'appartient l'honneur et la gloire (*Apoc.* V, 13), qu'il n'y a qu'un Dieu et un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ (I *Tim.* II, 5), que nous avons pour avocat envers le Père, Jésus-Christ, qui intercède pour nous (I *Joan.* II, 1), et sous prétexte de ces vérités que la sainte Eglise reconnaît pour incontestables, et ensuite de quelques abus de certaines personnes peu instruites, que la même Eglise condamne, ils ont crié contre l'intercession des saints; ils ont prêché et écrit qu'il ne fallait plus les servir d'un culte de respect et d'amour; qu'il ne fallait plus s'adresser à eux pour aller à Dieu. Sous prétexte de quelques personnes ignorantes à l'égard des images, ils les ont ôtées de nos temples; sous prétexte que l'on s'occupait trop aux choses extérieures, et que la propre volonté s'y trouvait, ils ont aboli les plus saintes cérémonies de l'Eglise; sous prétexte du parfait amour de Dieu, ils ont condamné l'amour qui est mêlé de la crainte des peines de l'enfer, ou de l'espérance des récompenses éternelles. Tous ces motifs avaient de belles apparences de l'honneur, de la gloire et de l'amour de Dieu, mais les suites en ont été bien funestes. On a vu dans le dernier siècle Luther prêcher avec un grand zèle en apparence contre l'abus des indulgences, mais ce zèle apparent se termina enfin contre les indulgences mêmes.

II. Les docteurs catholiques conduits par l'Esprit de Dieu, sont bien éloignés de ces extrémités : ils enseignent que l'adoration que nous devons à Dieu, n'appartient qu'à lui seul; que c'est lui qu'il faut glorifier dans les honneurs que l'on rend à la bienheureuse Vierge et aux saints que nous honorons pour l'amour de lui ; que nous le servons lui seul du culte de latrie; que nous avons plusieurs avocats d'intercession ; mais qu'il n'y en a pas un seul qui le soit au même sens que Jésus-Christ; que c'est par Jésus-Christ et la vertu de son saint nom que nous espérons et recevons toutes les grâces qui nous sont données par les intercessions de la glorieuse Vierge et des saints; que nous ne nous servons des images que par rapport à leurs prototypes. S'il se rencontre quelques abus parmi le peuple ignorant, l'Eglise les condamne, et c'est une pure calomnie des hérétiques de les lui imputer.

III. Mais les docteurs catholiques découvrant les erreurs de quelques ignorants touchant le culte de la bienheureuse Vierge, prennent bien garde d'en diminuer la véritable dévotion. Ils disent que la très-sainte Vierge déteste les honneurs qu'on lui rend qui n'appartiennent qu'à Dieu seul, et l'amour que l'on a pour elle, qui n'est pas rapporté à ce Dieu de toute majesté et de toute gloire; qu'il ne faut pas partager son cœur pour l'aimer, sans aimer Dieu; qu'il ne la faut pas honorer, comme si Dieu ne nous suffisait pas : mais ils disent qu'en Dieu et pour Dieu, elle est la toute aimable; ils exhortent par tout à son chaste amour, parce que c'est la volonté du Dieu de

l'amour. Ils disent qu'elle demande que nous soyons ses imitateurs, comme elle l'a été de Jésus-Christ; que c'est dignement l'honorer de pratiquer les vertus dont elle nous a donné les exemples; mais ils disent que sous prétexte de l'imitation de ses vertus, il ne faut pas négliger les pratiques d'un saint culte intérieur et extérieur; que ces pratiques sont des moyens d'obtenir de cette Mère de la belle dilection, les secours puissants de ses charitables intercessions pour travailler fortement au renoncement de nous-mêmes, pour porter chrétiennement notre croix, et pour suivre Jésus-Christ son Fils bien-aimé. Ils enseignent aux peuples quel est l'esprit des confréries érigées en son honneur : mais ils enseignent que ces dévotions sont louables, et qu'il est très-avantageux de s'y engager. Ils instruisent qu'il ne faut pas croire légèrement à toutes sortes d'histoires; mais ils apprennent qu'il y en a de bien autorisées; comme nous le dirons dans la suite de ce discours; et qu'il est bon et utile d'en parler, d'en prêcher, d'en écrire, puisque c'est une pratique reçue même dans les conciles généraux. Ils voient bien, que si nous réduisions le culte de la bienheureuse Vierge à la seule imitation de ses vertus, qu'en ce sujet nous ne lui donnerions que ce que ses plus déclarés ennemis les hérétiques lui accordent.

IV. La dévotion donc véritable et solide de la bienheureuse Vierge, consiste bien dans l'imitation de ses vertus; mais, pour y arriver elle donne de plus une très-haute estime de ses excellences et grandeurs; elle donne un amour zélé qui nous applique à son service, soigneusement, fréquemment et promptement; elle donne un respect profond pour sa personne sacrée pour tout ce qui regarde son service, et par suite pour ses confréries et congrégations, pour toutes les dévotions réglées qui se pratiquent en son honneur; ses chapelles et autels, ses images en quelques lieux qu'elles soient, les choses qui servent à sa dévotion, comme les chapelets, les scapulaires, les livres qui traitent de ses louanges, les ordres qui lui sont particulièment dédiés, et les personnes qui font une profession particulière de la servir; elle inspire un désir pressant de lui plaire, une confiance amoureuse en sa miséricorde et bonté, un zèle très-ardent qu'elle soit connue, invoquée et aimée; travaillant de tout son pouvoir à l'établissement des solides pratiques de sa dévotion en toute sorte de lieux, et engageant doucement les autres à faire de même; s'opposant avec sagesse à ceux qui les attaquent, soit ouvertement, soit en des manières cachées, sous des prétextes spécieux; soutenant tout ce qui regarde son culte avec une sainte liberté, accompagnée d'une prudence chrétienne; n'ayant pas de honte de défendre les intérêts de cette grande reine que Dieu a bien voulu choisir pour sa mère. Et en vérité ce nous serait trop d'honneur, non-seulement de donner nos paroles et d'être exposés à la raillerie, mais encore de répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour leur défense. O ma très-bonne Mère! ô ma très-sainte Dame, que je sois le reste de mes jours l'opprobre de la terre, et l'abjection même, s'il y va d'un seul degré de votre gloire! Que diront ces gens qui font profession de son service, et qui à peine osent ouvrir la bouche pour défendre ses intérêts dans une compagnie, quand ils paraîtront en sa glorieuse présence?

## SECTION III.

*La dévotion de la bienheureuse Vierge est véritable quand elle est réglée par l'usage de l'Eglise.*

I. Il ne se faut pas étonner si l'on remarque tant de différentes pratiques touchant le culte de la glorieuse Vierge, enseignées par des personnes d'une haute capacité et d'une piété éminente. Quand on considère les honneurs qu'un Dieu a bien voulu lui rendre lui-même, on ne doit plus être surpris de tous les respects que les créatures lui rendent quand on demeure dans les bornes de la foi. C'est par cette vertu divine que nous croyons indubitablement que Dieu lui a envoyé un prince de sa cour en ambassade, qu'il l'a choisie pour sa mère, et que, s'étant fait son enfant, il a voulu lui être assujetti. Ces honneurs sont si grands, si divins et si admirables, qu'ils deviennent un abîme où il faut que tout esprit créé se perde d'admiration et d'amour. Après cela, que peuvent faire toutes les créatures ensemble pour honorer celle que le souverain Roi de toutes choses, le Créateur du ciel et de la terre a voulu honorer de la sorte? quels amours ne devons-nous pas avoir pour celle qui a été aimée de Dieu d'une manière si incompréhensible?

II. Ces vues ont inspiré aux plus grands saints une dévotion envers cette admirable Vierge, remplie de toutes les tendresses qu'un amour sacré peut donner. Dévotion qui, ayant été établie avec l'Evangile, et ayant continué dans la succession de tous les siècles, est venue heureusement jusqu'à nous. Dès le commencement de l'Eglise de la loi de grâce, saint Pierre, le prince des apôtres, le chef et le pasteur de tous les fidèles, consacra à Dieu une chapelle sous l'invocation de son nom. Tous les apôtres, dit saint Ildephonse, lui ont porté un singulier respect; et, entre tous, saint Jean l'Evangéliste a eu pour elle une vénération et un amour qu'il serait difficile d'expliquer. Saint Luc en fit plusieurs portraits pour satisfaire à la dévotion des premiers Chrétiens. Saint Grégoire, le faiseur de miracles, invitant toute l'Eglise aux sentiments de vénération pour une si grande princesse, déclare dans un discours de l'Annonciation, que tous ceux qui lui auront une sincère dévotion, jouiront d'une grâce angélique. Saint Basile, en sa *Liturgie*, ordonne que le diacre qui précède l'évêque, parlant au peuple, s'écrie à haute voix : Souvenons-nous de la très-sainte et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, notre

souveraine dame. Saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité, la proposant à tous les Chrétiens comme leur bonne mère, ne veut-il pas ensuite qu'ils aient pour elle tous les sentiments de piété qu'un véritable enfant doit avoir? Le grand saint Ildephonse, archidiacre, et ensuite archevêque de Tolède, traitant de sa virginité, déclare qu'il désire d'en être avec fidélité le serviteur. Saint Jean Damascène, au discours premier de la Mère de Dieu, assure qu'il attache à ses pieds son âme comme à une ancre très-ferme, et qu'il lui dédie et consacre son esprit, son âme, son corps, et tout ce qu'il est. Saint Bernard se surpasse soi-même quand il parle de la très-sacrée Vierge : aussi dit-il qu'il n'y a rien qui lui ravisse tant le cœur que de traiter de ses louanges; c'est pour ce sujet que ne trouvant pas assez de temps libre pendant la journée, il se retranchait une partie du repos de la nuit pour écrire de ses grandeurs; n'ayant rien après Jésus de plus cher et de plus doux que de penser tout à son aise à la divine Marie, le digne objet de ses plus tendres affections. Aimons-la, s'écrie ce dévot saint, de toutes les affections de nos cœurs; que son aimable nom ne sorte point de notre bouche, et qu'il ne s'éloigne jamais de notre cœur. Saint Bonaventure, sur ces paroles du Psalmiste (*Psal.* CXXII, 2) : *Sicut oculi ancillæ*, enseigne que toutes les âmes fidèles sont les servantes de l'auguste reine du paradis, et même toute l'Eglise universelle. Les yeux de cette servante, dit ce docteur Séraphique, doivent toujours être aux mains de sa maîtresse, parce que les yeux de toute l'Eglise doivent toujours regarder les mains de Marie : c'est par les mains de cette dame que nous possédons tout le bien que nous avons. Saint Bernardin de Sienne étant beaucoup fatigué, à raison de ses fonctions apostoliques, ne trouvait rien, après Dieu, qui lui récréât l'esprit plus agréablement que quelque lieu solitaire où il pût penser à loisir à la sainte Vierge. Saint Anselme publie que l'honneur de la servir, est quelque chose de plus glorieux que de commander aux nations, et d'avoir l'empire du monde.

III. Mais les Papes et les conciles généraux nous apprennent assez les véritables sentiments de l'Eglise touchant la solide dévotion de la bienheureuse Vierge. Innocent III exhorte toute sorte de personnes, dans quelque état qu'ils puissent être, d'avoir recours à l'immaculée Mère de Dieu dans tous leurs besoins et toutes leurs nécessités. Celui qui est dans l'état du péché, dit ce Souverain Pontife, dans un sermon qu'il a fait sur la fête de l'Assomption, qu'il invoque Marie; car qui est celui qui l'a invoquée durant la nuit du péché, et qui n'a point été exaucé? Que celui-là aussi qui se lève au matin de la pénitence, lève les yeux vers cette aurore : quiconque ressent les attaques de ses ennemis, soit du monde, ou de la chair, ou du diable, qu'il regarde celle qui paraît comme une armée bien rangée en bataille. Grégoire VII, qui a été honoré de Dieu de plusieurs miracles après sa mort, écrivant à la princesse Mathilde, pour reconnaissance des services qu'elle avait rendus à l'Eglise contre les schismatiques, il lui dit qu'il l'a mise en la protection de la mère de Notre-Seigneur, qu'il continue, et qu'il ne désistera jamais de l'y mettre; et il lui promet qu'elle trouvera en elle un cœur plus tendre à l'aimer, et plus prompt à la servir qu'en sa propre mère.

IV. Le concile d'Ephèse, qui est le troisième concile général, et l'un des quatre que saint Grégoire le Grand respectait comme les quatre évangélistes, enseigne d'une manière admirable le zèle que nous devons avoir pour soutenir les intérêts de la Mère de Dieu. Il est difficile d'entendre ce qui se passa dans ce concile au sujet de l'honneur de cette Mère incomparable, sans être sensiblement touché; il est difficile d'y penser, sans ressentir des mouvements extraordinaires de joie, d'amour et de tendresse; en voici quelque chose en abrégé : L'infâme patriarche Nestorius, sous le spécieux prétexte de soutenir la vérité et de défendre l'honneur de Dieu (prétexte assez ordinaire aux hérétiques), voulait ravir à la très-sacrée Vierge la glorieuse qualité de sa bienheureuse mère; il tâcha pour ce sujet de surprendre les magistrats, et de gagner par ses libéralités les officiers de l'empereur; il composa plusieurs traités et cahiers volants remplis de faussetés et d'artifices, qu'il répandait en diverses provinces par ses émissaires, et particulièrement dans les monastères qui florissaient le plus en sainteté, se persuadant que s'il pouvait les séduire, la réputation de leur vertu en attirerait plusieurs à son parti : mais ayant fait monter en chaire l'évêque Dorothée, qui prononça que la qualité de Mère de Dieu n'était pas due à la très-sainte Vierge, ce fut une chose bien remarquable que la consternation du peuple de la grande ville de Constantinople; il sort de l'église, il court par les rues, il met l'alarme partout, il crie contre Nestorius et ses suppôts : l'on vit pour lors sortir de leurs retraites de vénérables vieillards qui avaient blanchi dans leurs solitudes, et paraître au milieu des troupes nombreuses de cette grande ville pour soutenir l'honneur de leur glorieuse princesse. Pour lors on vit non-seulement les solitaires, mais plusieurs ecclésiastiques et plusieurs laïques, être battus à coups de pieds et à grands coups de soufflets souffrir des affronts ignominieux pour la querelle de la très-pure Vierge : on vit les cachots remplis de ces illustres confesseurs qui surabondaient de joie dans leurs chaînes.

Cependant, saint Cyrille, l'un des plus dévots de la Mère de Dieu qui fut jamais, et que les fidèles serviteurs de la divine Marie doivent honorer d'une manière très-spéciale (l'ordre des Carmes en fait la fête le 28 janvier), fit tant, par ses instances, qu'un concile général fut convoqué dans la ville d'Ephèse, où les Pères, étant assemblés, il n'est pas possible d'exprimer la ferveur que le

peuple fit paraître pour sa sainte patrone; depuis le matin jusqu'au soir, il attendait aux portes de l'Eglise; toutes les autres occupations cessèrent; ce bon peuple, oubliant ses nécessités, ne pensait qu'aux intérêts de la très-sainte Vierge; enfin, les portes de la grande Eglise étant ouvertes, le grand Cyrille, légat du Saint-Siége, parut à la tête de plus de deux cents évêques, et fit lire la sentence de condamnation contre l'impie Nestorius : « Nous avons, disait ce saint légat du bienheureux Pape Célestin, condamné ce nouveau Judas; nous l'avons privé de tout grade et dignité ecclésiastiques. » A ces paroles, l'on entendit de grands cris de joie et d'allégresse, dont l'on commença de faire retentir les airs de toutes parts. L'on criait : L'ennemi de la glorieuse Vierge est terrassé; vive la grande, l'auguste et toujours victorieuse Mère de Dieu; l'on prononçait toute sorte d'exécrations contre Nestorius; l'on donnait mille bénédictions au glorieux Cyrille et aux autres prélats; l'on conduisit les Pères en leurs maisons avec des flambeaux, et les dames faisaient brûler des parfums dans les rues par où ils devaient passer. On alluma des feux de joie; partout on ne parlait que des victoires de la Mère de Dieu, et il semblait qu'une nouvelle vie eût été rendue à ce peuple, qui estimait l'injure faite à la Mère de Dieu pire que la mort même. Les saints abbés et ermites sortirent de leurs cellules, et, entre autres, le célèbre moine Dalmasius, qui, depuis quarante-huit ans, était demeuré enfermé dans son monastère, y alla, avec les autres, par un ordre exprès qui lui fut donné du ciel, et tous chantaient des hymnes et des cantiques en actions de grâces du jugement du concile. Jamais décret de l'Eglise n'a été reçu avec tant de joie.

Pour ce qui est de saint Cyrille, il ne se peut dire avec combien d'applaudissements il fut reçu en sa ville d'Alexandrie, où, ayant fait prêcher un évêque, qui prononça que la très-sainte Vierge était Mère de Dieu, tout le peuple, qui avait été jusqu'alors dans le silence, poussa de grands cris, disant : Voilà quelle est la véritable foi ! O grand Cyrille ! nous souhaitions entendre cette parole, et ce bon évêque, continuant sa prédication, comme il eut, dans la suite du discours, réitéré ces paroles : La Vierge Mère de Dieu, le peuple, pour la seconde fois, fit de grands cris, se réjouissant, les larmes aux yeux, de ce que ce prélat parlait ainsi.

Je ne sais après cela comme il se trouve des personnes qui, se disant catholiques, tâchent de diminuer la dévotion de la Mère de Dieu; comme si la grande application que l'on y a était contraire au premier esprit du christianisme. O mon Dieu ! s'il y a quelque plainte à faire, c'est de nos insensibilités; car nous pouvons dire avec bien de la justice, que nos plus grandes ardeurs pour la Mère de Dieu, ne sont que des glaces comparées à la fervente dévotion à la très-sacrée Vierge dans les premiers siècles, comme il est facile de le remarquer très-clairement par ce qui s'est passé dans ce concile.

Les Pères du second concile de Nicée, assemblés jusqu'au nombre de trois cent cinquante, sous le Pape Adrien, qui y envoya ses légats pour y présider en son nom, non-seulement crurent qu'ils devaient rétablir l'honneur de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère, et le culte légitime dû à leurs saintes images, mais ils jugèrent qu'il serait à propos d'insérer dans les actes du concile diverses histoires recueillies de quelques auteurs catholiques, où il était parlé de plusieurs miracles en faveur de la Mère de Dieu. Ainsi il est rapporté dans l'action quatrième, d'un anachorète extraordinairement travaillé de tentations contre la pureté par un long espace de temps, à qui le diable parut visiblement, et lui dit que jamais plus il ne le tenterait, pourvu qu'il cessât d'honorer l'image de Marie mère de Jésus qu'il avait dans sa cellule. Ce que l'ermite ayant appris au saint abbé Théodore, il lui donna avis qu'il lui serait plus expédient d'être exposé aux tentations les plus infâmes, que de manquer à aucun des devoirs de religion qu'il pratiquait en l'honneur de la très-sacrée Vierge devant son image; et de vrai, quoique les tentations au sujet de l'impureté soient plus dangereuses qu'il ne se peut dire, cependant il est très-assuré qu'il n'y en a point de plus redoutables que celles qui portent au relâchement de la dévotion de la très-sacrée Vierge. Dans la même action il est rapporté qu'un homme possédé du diable en avait été délivré à la vue d'une image de la très-pure Vierge, le diable confessant qu'il ne pouvait demeurer dans le lieu où serait honorée l'image de la Vierge Marie et Mère de Jésus-Christ. Dans la même action on lit la punition miraculeuse d'un misérable qui avait méprisé une image de la glorieuse Vierge. On parle, dans l'action cinquième, d'un anachorète qui avait coutume d'entretenir un cierge allumé devant une image de la Mère de Dieu, qui ayant une dévotion particulière de faire quelques pèlerinages, tantôt en Jérusalem pour adorer la sainte croix, d'autres fois à Ephèse pour honorer la mémoire de saint Jean l'Evangéliste, le disciple de l'amour, et le Fils bien-aimé de la grande reine du ciel, et qui employait quelquefois deux ou trois, et même jusqu'à six mois de temps en ses voyages; qui, recommandant avec une dévote simplicité à la très-sacrée Vierge le cierge qu'il laissait allumé devant son image, le retrouvait toujours allumé à son retour, et au même état qu'il l'avait laissé à son départ.

Mais le dernier concile général, le saint concile de Trente, a fait paraître hautement le zèle d'une dévotion particulière pour la très-sainte Vierge, lorsqu'il a enseigné que l'Eglise tenait qu'elle avait été préservée de tout péché actuel; et lorsqu'il a déclaré que ce n'était pas son intention de comprendre dans le décret du péché originel l'immaculée Mère de Dieu.

V. Voilà les sentiments des saints et de

l'Eglise même, au sujet de la dévotion de la très-sainte Vierge, qui nous font voir très-clairement non-seulement l'estime et les tendresses que nous devons avoir pour elle; mais que, de plus, pour être imitateurs de ses vertus, il nous faut servir de divers moyens propres à cette fin, comme des pratiques intérieures et extérieures que les saints nous ont enseignées par leur doctrine et par leurs exemples, et que l'Eglise approuve par son autorité et par son usage. Il ne suffit donc pas, comme il a été déjà remarqué, de dire seulement aux peuples que la Mère de Dieu demande de nous que nous pratiquions les vertus dont elle nous a donné les exemples; mais on doit leur suggérer divers exercices de piété, autorisés par les saints et par l'Eglise pour l'honorer; car c'est par ces moyens que nous arriverons heureusement à l'imitation de ses vertus; et tout catholique doit se persuader fortement que la dévotion de la très-sacrée Vierge est véritable, quand elle est conforme aux sentiments des saints, approuvés par l'autorité et par l'usage de l'Eglise; et que non-seulement ces moyens consacrés par l'usage de l'Eglise ne sont pas une dévotion indiscrète, mais que c'est une folie insolente de les désapprouver.

VI. Ces moyens pratiqués chrétiennement sont une source de grâces, de bénédictions et de faveurs inestimables; mais ils demandent une fidélité exacte, si l'on ne veut pas s'en rendre indigne, et se mettre en état d'être privé de ces grands biens et avantages. La très-digne Mère de Dieu a témoigné en plusieurs occasions combien l'inconstance dans ces pratiques de piété en son honneur lui était désagréable. Les vies de saint Edmond, du bienheureux Herman Joseph, du dévot Thomas à Kempis nous donnent de belles preuves de cette vérité, et, s'il m'est permis de dire ce que j'ai vu et ce que je sais par plusieurs expériences, je puis assurer avec toute sorte de sincérité, que j'ai connu différentes personnes qui, marchant à grands pas dans les voies de la perfection chrétienne, pendant qu'elles ont été fidèles à plusieurs exercices de piété dont elles honoraient la très-sainte Vierge, sont tombées dans des états pitoyables, par leur inconstance dans ces pratiques. La seule pensée de leur changement funeste me fait trembler et me donnerait envie de crier dans toutes les occasions, que la fidélité au culte de la Mère de Dieu est un bien que l'on doit conserver plus chèrement que sa propre vie. J'ai remarqué dans les communautés ce que j'ai vu dans les personnes particulières; j'en ai connu de très-considérables par la dévotion extraordinaire qu'elles avaient à la très-sacrée Vierge, et ensuite par la pratique des plus solides vertus. Elles s'efforçaient saintement à faire paraître en toute manière le zèle qu'elles avaient pour sa gloire, et cette mère d'amour leur obtenait toute sorte de grâces et de bénédictions : il semblait que le ciel prenait plaisir à les combler de ses plus saintes faveurs, et les avantages qu'il leur faisait étaient si grands qu'on avait de la peine à les croire; mais en même temps qu'elles ont quitté quelques pratiques de dévotion envers la très-sacrée Vierge, par la persuasion de certaines gens qui se piquent de force d'esprit, on les a vu déchoir d'une manière étrange. Que les supérieurs et supérieures des maisons prennent bien garde à cet artifice du malin Esprit; c'est un des plus dangereux dont il se puisse servir, et qui a des suites très-fâcheuses. Les philosophes du siècle, qui ne se gouvernent que par leur raisonnement, les sages et les prudents du monde auront de la peine à entendre cette doctrine que Dieu révèle aux petits et aux humbles de cœur, et à qui il fait connaître que les moindres choses du culte de sa très-digne Mère sont d'une conséquence plus grande que l'on ne peut penser. Je ne puis taire ici ce que nous lisons dans les annales de l'Eglise, et ce qui est rapporté par saint Antonin des écrits du bienheureux cardinal Pierre Damien, qui parle de la chose comme témoin occulaire. Ce grand cardinal donc assure que les religieux d'un certain monastère de l'ordre de saint-Benoît, ayant embrassé la pratique de réciter tous les jours le petit office de Notre-Dame, et l'ayant depuis quitté par la persuasion d'un religieux nommé Gozon, sous de beaux prétextes (car l'on en trouve toujours assez), ils furent accablés de toutes sortes de misères; mais ayant été consulté sur le remède à tant de maux qui les affligeaient, et leur ayant conseillé de reprendre leur pieuse coutume, de réciter tous les jours l'office de la très-sacrée Vierge, à même temps qu'ils eurent exécuté le conseil de ce savant et pieux personnage, aussitôt ils se virent délivrés de tous leurs maux. « Ayant quitté vos exercices ordinaires de dévotion envers la Reine de la paix, leur disait ce grand homme, c'est en vain que vous cherchez cette paix. »

VII. S'il se rencontre quelques-uns de ces moyens qui servent d'occasions de scandale aux hérétiques, il faut, comme il a déjà été dit, les expliquer nettement, et en faire voir avec évidence le sens et l'esprit; si, ensuite, ils persévèrent dans leurs erreurs, ils doivent en attribuer la cause à leur opiniâtreté. La doctrine et la pratique de l'Evangile ont été un sujet de scandale aux Juifs; cela n'a pas empêché les apôtres d'en publier les vérités et la sainteté de la morale. Il y a longtemps que les hérétiques ont reproché à l'Eglise le culte de la sainte Vierge, sous prétexte de défendre la vérité et de soutenir l'honneur de Dieu : ils lui ont reproché la solennité de ses fêtes, et en particulier des fêtes de sa conception et de son assomption. Luther témoignait que la fête de la conception de la bienheureuse Vierge lui était insupportable, Calvin, dans une de ses lettres écrite au mois d'octobre de l'année 1543, exhorte ceux de sa secte à être plus constants à rejeter les fêtes des papistes, et spécialement celles de la conception et de l'assomption de la Vierge, qu'ils célèbrent, dit cet hérésiarque, avec grande solennité. L'Eglise déplore

avec une grande charité l'aveuglement volontaire de ces misérables, qui peuvent bien ouvrir les yeux s'ils veulent; mais elle continue toujours sa dévotion envers sa reine; elle célèbre avec plus de vénération que jamais les fêtes de sa conception et de son assomption; elle demeure ferme dans le culte de sa glorieuse dame, que le démon ne peut souffrir; car il connaît bien cette vérité que l'Eglise chante, que c'est la Vierge Marie qui a détruit toutes les hérésies dans toute l'étendue de l'univers. C'est là la source de toutes les oppositions publiques, et sûreté des gens qui errent dans la foi contre la dévotion de la Mère de Dieu : c'est pourquoi, à même temps que le diable infuse les esprits d'une méchante doctrine, il y glisse de prime abord quelque refroidissement à l'égard de la dévotion de la très-pure Vierge, qui s'augmentant insensiblement, il vient jusqu'à un éloignement secret, sous des prétextes spécieux d'abus, et enfin il arrive jusqu'à une opposition publique. Cet esprit infernal tient la même conduite artificieuse à l'égard du respect dû au Saint-Siége apostolique, qu'il combat de toutes ses forces, sachant bien qu'il est la chaire de vérité, et, par suite, opposé à toutes les erreurs.

## SECTION IV.

*La très-sainte Vierge est louée avec prudence et discrétion, quand elle l'est selon l'usage de l'Eglise.*

I. Les louanges que l'on donne à la très-sacrée Vierge sont bien réglées quand elles sont conformes à l'usage de l'Eglise; et c'est la louer avec prudence et discrétion quand on lui attribue les prérogatives que les saints Pères lui ont attribuées dans leurs écrits, et que l'Eglise a consacrées par son usage. Or l'Eglise fait dire par cette sainte Mère, qu'elle est la Mère de la belle dilection; qu'en elle se rencontre toute l'espérance de la vie et de la vertu; que ceux qui l'écoutent ne seront point confondus; que celui qui l'aura trouvée aura la vie; et les autres éloges et titres d'honneur qu'elle lui donne sont si considérables que l'on n'y peut rien ajouter. Quand elle veut louer sa pureté, elle l'appelle la Virginité même. Quand elle veut nous marquer la confiance que nous devons avoir en sa bonté, elle l'appelle notre vie, notre douceur, notre espérance. Elle chante, comme il a été dit, qu'elle seule a détruit toutes les hérésies dans toute l'étendue de l'univers; mais les prérogatives qu'elle lui attribue, par l'application qu'elle lui fait de l'Ecriture, ne sont-elles pas tout à fait admirables?

II. Cette conduite que tient l'Eglise dans les louanges qu'elle donne à la Mère de Dieu, n'est pas une chose nouvelle. L'esprit de Dieu qui la gouverne dans nos temps est le même que celui qui l'a animée dans les premiers siècles. Les prérogatives qu'elle donne aujourd'hui à la très-sacrée Vierge, et qu'elle ordonne de lire dans les leçons de matines du saint jour de l'octave de sa glorieuse nativité, ont été insérées dans les Actes du concile général d'Ephèse, par les ordres des Pères qui y étaient assemblés, et elles furent prononcées dans ce concile en présence de tous ces illustres évêques, par le grand saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui y présidait en qualité de légat du bienheureux Pape Célestin. Or voici comme saint Cyrille parle dans ce discours qu'il fit au concile :

« C'est par vous, dit ce saint patriarche, adressant ses paroles à la divine Marie, que la Trinité est honorée et sanctifiée, par qui la croix est nommée précieuse et est adorée par tout le monde; c'est par vous que le ciel est rempli d'allégresse, et que les anges et archanges se réjouissent, par qui les démons sont mis en fuite, et par qui l'homme tombé est relevé dans les cieux; c'est par vous que toute créature engagée dans les ténèbres de l'idolâtrie est arrivée à la connaissance de la vérité, par qui les fidèles reçoivent le baptême, par qui toutes les églises de la terre ont été fondées, par qui les gentils sont portés à faire pénitence; et enfin qu'est-il besoin de tant de paroles? c'est par vous que le Fils unique de Dieu, la véritable lumière, a éclairé ceux qui étaient dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, par qui les prophètes ont annoncé, et par qui les apôtres ont prêché le salut aux nations. Et qui est l'homme qui puisse jamais assez dire à votre louange : O Marie, Mère et Vierge! »

Après des louanges si sublimes, je laisse à considérer si l'on peut parler d'une manière plus glorieuse de cette sainte cité de Dieu? cependant c'est de la manière que l'Eglise parle aujourd'hui de la bienheureuse Vierge; c'est de la manière qu'elle a parlé dans les premiers siècles, dans un concile général, que saint Grégoire le Grand, comme il a été déjà remarqué, respectait comme l'un des quatre évangélistes. Les Pères de ce concile, à qui la lumière, ni la solide dévotion ne manquait pas, bien loin d'y trouver à redire, ont approuvé cette façon de parler, ont voulu même que ces louanges fussent insérées dans les Actes du concile; ils n'ont pas cru qu'elles pussent servir d'un sujet véritable de scandale aux hérétiques de leur temps, et à ceux qui pourraient venir dans la suite des siècles. Les autres Pères et les Souverains Pontifes n'ont jamais dit que ces louanges fussent excessives; mais, après tout, puisque l'Eglise continue à les donner à la Mère de Dieu, on ne doit pas dire qu'elles ne sont pas bien réglées.

III. Si l'on objecte qu'il y a plusieurs de ces éloges que l'Eglise donne à la sainte Vierge, qui semblent n'appartenir qu'à Jésus-Christ, il est facile de répondre que l'Eglise en ce sujet imite la conduite de Dieu même, qui attribue quelquefois à ses créatures des titres qui semblent n'appartenir qu'à lui seul. On ne peut rien voir de plus fort en cette matière, que le témoignage de Jésus-Christ, la vérité même, qui reconnaît que dans l'Ecriture le nom de Dieu a été donné aux anciens prophètes, par ces paro-

les du Psalmiste : *J'ai dit que vous étiez des dieux.* (*Psal.* LXXXI, 6.) Si les hérétiques voulaient considérer sans passion et de bonne foi cette conduite de Dieu, qui est incontestable, selon même leurs principes, puisqu'elle nous est rapportée par la divine parole, ils seraient convaincus qu'il n'y a point d'excès dans la conduite de l'Eglise, qui dans tous les titres d'honneur qu'elle donne à la sainte Vierge, ne lui en donne aucun qui soit si incommunicable, comme celui du nom de Dieu ; que Dieu même ne laisse pas d'attribuer à des créatures moins nobles incomparablement, que celle qu'il a choisie pour sa Mère. Disons encore que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la véritable lumière du monde, ne laisse pas de donner la même qualité à ses apôtres. (*Matth.* V, 14.) Disons que quoique ce soit le propre de Dieu de remettre les péchés, Notre-Seigneur néanmoins dit aux mêmes apôtres qu'ils les remettront. (*Matth.* XVIII, 18.) La toute-puissance appartient à Dieu, et cependant saint Paul ne fait pas difficulté de dire qu'il peut tout : Il est vrai que c'est en celui qui lui donne force : il est vrai que les apôtres ne sont pas la lumière du monde, et ne remettent pas les péchés dans le même sens que Jésus-Christ ; il est proprement la lumière du monde, et remet les péchés : il est vrai que les anciens prophètes n'étaient pas des dieux, dans le sens que Dieu l'est, et ce serait une impiété et un blasphème de le penser ; mais il nous suffit de faire voir très-clairement, par la conduite de Dieu même, qu'il y a des titres d'honneur qui n'appartiennent proprement qu'à Jésus-Christ, qui peuvent être attribués à la très-sacrée Vierge et aux saints, sans blesser le souverain respect qui est dû à la majesté infinie de Dieu. C'est pourquoi, c'est avec grande justice que l'Eglise continue toujours à donner les mêmes louanges à sa glorieuse Dame dans ses offices, dans les Antiennes et Répons qu'elle chante en son honneur, quoique les hérétiques les appellent excessives : elle persévère à réciter l'*Ave Maria stella* et le *Salve Regina*, malgré les reproches que les mêmes hérétiques lui font mal à propos, que ces prières sont une louange excessive et hyperbolique. Quand donc les panégyristes de la sainte Vierge lui attribuent les mêmes prérogatives que l'Eglise, ne la louent-ils pas avec prudence et discrétion? Il est vrai cependant, et c'est une chose que nous trouvons juste de répéter souvent, que les prédicateurs doivent prendre garde devant qui ils parlent ; et lorsqu'ils se servent de certains éloges devant des personnes simples et grossières, qui pourraient leur servir d'occasion de penser que la sainte Vierge est autant que son Fils, et a le même pouvoir, ils doivent exposer le sens et l'esprit de ces éloges, non-seulement par quelques paroles qui souvent ne sont comprises que par les personnes intelligentes, mais par une instruction claire et familière qui ne puisse laisser aucune erreur dans les esprits.

## SECTION V.

*Honorer la très-sainte Vierge, comme notre Dame, notre avocate et notre Mère et avoir souvent recours à elle, c'est l'honorer selon l'usage de l'Eglise et la conduite de Dieu même.*

I. La dévotion que tous les peuples catholiques ont à la très-sainte Vierge, comme à leur bonne Dame et maîtresse, est bien fondée, puisqu'elle est appuyée des sentiments des Pères et de l'autorité de l'Eglise. Saint Athanase, dans un sermon qu'il a fait de la Mère de Dieu, dit ces paroles à ce sujet : « Puisque celui qui est né de la sainte Vierge, est le Roi, le souverain Seigneur et le Dieu de l'univers, il est bien juste que nous reconnaissions la Mère qui l'a conçu et enfanté, pour notre reine et Dame souveraine. » Il dit de plus dans le même lieu, que cette qualité de reine et de Dame lui appartient par une spéciale prérogative; et ensuite parlant à cette glorieuse Vierge, il lui adresse ces paroles : « Il est de notre devoir de vous reconnaître et de vous appeler notre Mère, notre Dame et souveraine Princesse. » Ces sentiments de ce saint patriarche, qui lui sont communs avec les autres Pères, sont autorisés de toute l'Eglise, qui, dans ses offices, appelle et reconnaît la très-sacrée Vierge pour sa Dame et pour sa reine.

II. Ces hérétiques nous objectent que l'Evangile nous enseigne que Jésus-Christ est notre unique Maître ; que le droit sur toutes les créatures appartient à Dieu seul : mais il est aisé de répondre que l'Eglise n'attribue à aucune créature du ciel et de la terre, la qualité de maître et de souverain dans le sens qu'elle appartient à Dieu; et c'est pourquoi elle chante que Jésus-Christ est le seul Seigneur. C'est dans ce sens qu'il faut prendre les paroles de l'Ecriture, et non pas seulement à la lettre; autrement, ceux même qui nous les objectent ne pourraient appeler ni reconnaître les rois et les princes dont ils sont sujets, pour leurs seigneurs et leurs maîtres, ce qui est insoutenable. Cependant, s'ils traitent bien de souverains les rois de la terre, comme ils y sont obligés, sans blesser l'honneur suprême qui est dû à la souveraine majesté de Dieu ; s'ils reconnaissent et appellent leurs reines celles qui sont leurs épouses, quand bien même elles ne seraient pas de haute qualité par leur naissance, pourquoi trouvent-ils étrange que nous donnions la qualité de dame et de reine à celle qu'un Dieu a choisie pour sa mère, et qui lui est unie par l'union la plus intime qui se soit jamais trouvée en aucune pure créature. Mais écoutons parler en cette matière saint Germain, patriarche de Constantinople, qui lui adresse ces paroles qui suivent, dans un discours qu'il a fait au sujet de sa présentation au Temple. O très-noble Vierge, dit ce saint prélat, que les langues malignes qui osent parler contre vous avec superbe et mépris, soient rendues muettes, que leurs vaines prétentions soient réduites au néant, qu'ils soient confondus, qu'ils pé-

rissent, et que la juste punition qu'ils ressentiront les oblige de reconnaître que la qualité de reine et de Dame souveraine vous appartient comme à celle qui seule a l'honneur d'être la Mère de notre souverain Seigneur et notre vrai Dieu.

III. Si donc, ô âme fidèle, la très-sacrée Vierge est notre glorieuse Dame, et notre grande reine et souveraine, sachez que son service est à préférer aux empires; que sa servitude est quelque chose de plus glorieux que les sceptres et les couronnes; qu'une journée passée dans quelque occupation pour sa gloire, vaut mieux que dix mille dans les plus grands emplois de la terre; qu'il est incomparablement plus doux, plus avantageux et plus honorable d'être l'un de ses derniers, mais véritables serviteurs, que d'être élevé aux premières charges du monde. Mais si l'on vous dit que la qualité de serviteur ne convient pas bien à un chrétien, qui a été mis en liberté ayant été racheté au prix du sang du Fils de Dieu, qui n'est plus serviteur, mais ami, mais enfant : répondez que nous devons d'autant plus nous abaisser, que la grâce de vocation nous élève, que la servitude dont nous faisons profession compatit bien avec la qualité d'enfant et d'ami : répondez que, selon les écritures, le Fils naturel de Dieu s'étant fait homme, a pris la forme de serviteur (*Philip.* II, 7), et qu'il assurait qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir (*Matth.* XX, 28); que la très-pure Vierge étant qualifiée par l'ange Mère de Dieu, prend la qualité de sa servante (*Luc.* I, 38); que saint Paul, dans la loi nouvelle où nous avons reçu la grâce de l'adoption des enfants, ne laisse pas de se glorifier qu'il est le serviteur de Jésus-Christ (*Rom.* I, 1); que la glorieuse Vierge, depuis qu'elle est triomphante dans le ciel, a donné la qualité de serviteur à ses plus fidèles amis, comme à saint Bernardin de Sienne, et à saint André, religieux du Carmel ; que l'Eglise a approuvé un ordre de religieux que l'on nomme l'ordre des Servites, parce qu'ils font une profession spéciale de servitude envers la Reine du ciel. Après cela je laisse à considérer à un véritable dévot de Notre-Dame, ce qu'il doit faire dans son service, l'application qu'il y doit apporter, la ferveur qui le doit faire agir, le zèle qu'il doit avoir pour tout ce qui touche ses intérêts, le courage qu'il doit faire paraître pour défendre tout ce qui regarde son culte, et pour s'opposer généreusement aux entreprises que l'on fait contre son service, la confiance qu'il doit avoir en la protection d'une si puissante Dame, contre tous ses ennemis visibles et invisibles, les heureux succès qu'il doit attendre de ses secours, les récompenses magnifiques qu'il doit espérer de ses libéralités. J'ose bien dire que celui qui a fait l'heureuse rencontre du service d'une si grande et bonne maîtresse, a trouvé toute sorte de biens : et il n'y a point d'éloquence qui puisse en exprimer assez les avantages. Ensuite, considérez ce que les courtisans de la terre font et souffrent à la cour dans le service des souverains de la terre; et considérez combien la reine du ciel mérite plus d'honneur et de soins : comparez les services que vous lui rendez avec ceux que l'on rend aux grands du monde, et je ne doute point que vous ne rougissiez de honte et de confusion ; mais au moins que ces vues vous pressent de servir notre grande Dame avec plus de ferveur et de fidélité que jamais.

IV. Les saints Pères et l'Eglise, qui appellent et reconnaissent la glorieuse Vierge pour leur dame et leur reine, l'appellent et la reconnaissent pour leur fidèle avocate. Nous avons, dit saint Bernard dans un *Sermon de l'Assomption de la bienheureuse Vierge*, de ce lieu de notre pèlerinage, envoyé devant nous une avocate, laquelle étant la mère de notre juge, et la mère de miséricorde, traitera heureusement les affaires de notre salut. Toute l'Eglise l'invoque sous cette qualité, la priant de tourner vers nous ses yeux de miséricorde. Elle désire que les fidèles, dans cette terre d'exil et dans cette vallée de larmes, soupirent après les charitables secours d'une avocate si puissante et si fidèle. Il est vrai que nous avons pour avocat envers le Père, Jésus-Christ qui intercède pour nous : mais, dit saint Bernard dans un *Sermon* qu'il a fait *sur l'Apocalypse*, la majesté divine qui reluit en lui, imprime dans les esprits un respect accompagné de crainte. Notre Dieu étant un feu consumant, le pécheur n'a-t-il pas sujet de craindre de s'en approcher, de peur que comme la cire se fond devant le feu, de même il périsse devant sa face. Il est vrai que Jésus-Christ est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. (*Luc.* XIX, 10.) C'est lui qui appelle tous ceux qui sont travaillés, et qui sont chargés, afin de les soulager (*Matth.* XI, 28); il est vrai qu'il s'est fait notre frère : mais ce frère, dit saint Bernard dans un de ses *Sermons*, qui a voulu être tenté en toutes manières (hormis le péché), afin que l'expérience de nos misères le rendît plus miséricordieux en notre endroit, bien qu'il ait été fait homme, est néanmoins toujours demeuré Dieu (*Hebr.* IV, 15.) Il retient toujours, dit ce Père dans un autre endroit, la puissance et autorité de Juge. Voulez-vous avoir un avocat envers lui ? ayez recours à Marie, qui est une pure créature humaine : ce n'est pas que Jésus ne soit la porte, la voie, la vérité et la vie, et personne ne vient au Père que par lui (*Joan.* XIV, 6); c'est Jésus-Christ qui est le Médiateur du Nouveau Testament. Mais saint Bernard nous enseigne, dans le sermon que j'ai cité, sur quelques paroles de *l'Apocalypse*, que Marie nous sert de médiatrice envers ce souverain Médiateur; que cette Vierge bénite entre toutes les femmes ne nous est pas inutile; qu'il y a pour elle un rang convenable en cette réconciliation. Ce Père enseigne que quoique Jésus-Christ seul nous puisse suffire, puisque toute notre suffisance dépend de lui, qu'il était convenable que l'un et l'autre sexe fût employé à notre réparation, puisque l'un et l'autre avait contribué à notre perte.

Cependant il faut savoir que cette doctrine n'est pas opposée à celle de l'Apôtre, qui nous apprend qu'il n'y a qu'un Dieu et un Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ (*I Tim.* II, 5), puisque saint Bernard, avec toute l'Eglise, ne reconnaît pas la très-sainte Vierge pour médiatrice et avocate au même sens que son Fils est proprement médiateur et avocat, comme il a déjà été remarqué. Ce saint, les autres Pères et toute l'Eglise, ne reconnaissent qu'un seul médiateur souverain, un médiateur de rédemption, Jésus-Christ, qui nous a réconciliés à son Père par sa mort, et ouvert le ciel par ses mérites : mais l'Eglise et les Pères enseignent que nous avons plusieurs médiateurs et avocats d'intercession, qui sont les saints, et très-spécialement la reine des saints, dont les suffrages et mérites tirent toute leur valeur de la médiation de Jésus-Christ; et ainsi toute la gloire de notre rédemption et de notre salut appartient à cet aimable Sauveur, c'est à sa charité infinie que nous avons l'obligation de notre salut, et de tous les biens qui nous aident à l'obtenir.

V. Les saints Pères de l'Eglise appellent et reconnaissent encore la bienheureuse Vierge pour mère de tous les fidèles. Nous avons déjà remarqué le sentiment de saint Augustin sur ce sujet, qui enseigne dans le Livre de la sainte Virginité, que la glorieuse vierge Marie étant vraiment mère de Jésus-Christ, selon le corps, elle est aussi spirituellement la mère de tous ceux qui sont les membres du même Jésus-Christ. Toute l'Eglise l'invoque dans ses offices, sous cette aimable qualité, et la prie de se montrer mère en notre endroit, Mais comme c'est Jésus-Christ expirant d'amour pour nous sur une croix qui a donné à la très-pure Vierge, en la personne de saint Jean l'Evangéliste, la qualité de mère de tous les Chrétiens, il ne faut pas douter qu'en même temps il ne lui ait inspiré un véritable amour de mère pour nous, et un amour plus fort et plus tendre, dit un saint archevêque, que celui que la nature donne aux mères pour leurs enfants. Certainement les Chrétiens, pour correspondre fidèlement à cette grâce et à cet amour, doivent avoir pour cette mère la plus aimante qui fût jamais, une affection filiale, qui surpasse celle que tous les sentiments naturels peuvent donner aux enfants les mieux nés envers leurs parents.

Cette grâce d'avoir la mère d'un Dieu pour mère, est inestimable : appartenir à la mère d'un Dieu par une union si singulière, c'est ce qui doit faire l'étonnement de tous les siècles. O mon Seigneur et mon Souverain, qu'est-ce que l'homme, dont vous vous souvenez avec un tel excès de charité! Est-il donc bien possible, ô mon Dieu, que l'homme pécheur, ce misérable néant, ait pour mère votre Mère! Ah! si les hommes étaient bien pénétrés de cette étonnante vérité, il n'y a point à douter qu'ils ne fussent entièrement ravis d'admiration et d'amour! Oh! le beau sujet de méditation, Marie Mère de Dieu, la mère des hommes! Mais que l'aveuglement des hommes est grand qui connaissent si peu un tel bonheur! Que leur insensibilité est extrême d'en être si peu touchés! O mon Dieu, quelle misère de les voir si occupés des moindres choses temporelles, et si désoccupés des plus précieuses grâces du ciel!

Je vous demande, à vous qui lisez ceci, quelle réflexion avez-vous faite depuis que vous êtes au monde sur une faveur si précieuse : combien de fois y avez-vous pensé? Quelles actions de grâces en avez-vous rendues à la divine bonté? peut-être n'en avez-vous jamais remercié votre divin Sauveur? C'est de la manière que les hommes sont ingrats et peu sensibles aux bienfaits de leur Créateur. Pensez sérieusement à être plus reconnaissant à l'avenir; communiez quelquefois; offrez, ou faites offrir le saint sacrifice de la messe; faites de bonnes œuvres; donnez quelque temps à l'oraison; chantez des cantiques et des hymnes en action de grâces pour une faveur si singulière? Oh! si vous saviez le don de Dieu, et qui est celui qui vous donne sa très-digne Mère pour mère! Invoquez souvent la glorieuse Vierge sous cette aimable qualité de mère. Sainte Brigitte assure qu'elle a appris par révélation divine, que les personnes et familles recevraient des bénédictions particulières, qui auraient soin tous les jours de réciter dévotement trois fois le verset de l'*Ave Maris stella*, qui commence par ces paroles, *Monstra te esse matrem.* Cette pensée que la mère d'un Dieu est notre mère, est capable de remplir de douceur et de consolation les personnes les plus affligées; elle est capable d'assurer les personnes les plus timides et les plus scrupuleuses, de bannir toute défiance des esprits les plus tentés de désespoir, d'encourager les esprits les plus abattus, d'affermir nos espérances, et de combler de joie tous les fidèles. Mais quelles trendresses un bon cœur ne doit-il pas ressentir pour une si bonne, si douce et si miséricordieuse mère!

VI. Il ne faut pas s'étonner ensuite si les saints et toute l'Eglise Même implorent si souvent les secours de la Mère de Dieu. Si l'Eglise universelle a recours à elle comme à la reine des cieux, la souveraine dame des anges, la fenêtre du ciel, la porte du paradis, la mère de miséricorde, l'avocate des pécheurs, l'espérance des pauvres enfants d'Eve relégués en cette vallée de larmes; avec combien de religion honore-t-elle tous ses mystères, et tant de fêtes qu'elle a instituées pour sa gloire? Et comme si toutes ces solennités n'étaient pas suffisantes pour contenter sa dévotion, elle destine un jour toutes les semaines, c'est à savoir le samedi, qu'elle consacre à sa mémoire : mais ce qui est de merveilleux, c'est que du jour de la conception de Notre-Seigneur, elle en fait une fête de son immaculée Mère, et l'office et les hymnes de ce jour sont en l'honneur de cette grande reine. Elle appelle le jour de la présentation de Notre Sauveur, la fête de la Purification de la Vierge, et les hymnes de

ce jour, dans le Bréviaire romain, sont en l'honneur de cette pure Vierge. Ce qui est encore de plus étonnant, c'est que le jour de la Circoncision de l'adorable Jésus, et qui est le jour de l'octave de la solennité de sa divine naissance, les antiennes de l'office sont de la Vierge, aussi bien que l'oraison du jour, dans laquelle l'Eglise pour commencer l'année demande à Dieu de ressentir les secours de sa puissante protection. Elle commence et finit tous ses offices par ses louanges, et par son invocation ; on publie les vérités de l'Evangile sous sa faveur ; on commence les sermons par la salutation angélique. Combien d'églises cathédrales dédiées à Dieu sous son nom par toute la terre? Et se rencontre-t-il presque aucune Eglise où il n'y ait une chapelle en son honneur?

VII. C'est donc une illusion de dire que l'on emploie trop de temps à honorer la Mère de Dieu, puisque l'usage de l'Eglise universelle est plus que suffisant pour faire voir la solidité de la dévotion des particuliers en la multitude des pratiques de piété bien réglées en son honneur. Si les hérétiques nous objectent qu'il y a des excès dans ces respects ; s'ils disent que l'on fait plus de prières à la sainte Vierge qu'à Dieu, alléguant sur ce sujet le chapelet, où l'on récite à chaque dixaine une fois seulement l'Oraison Dominicale et dix fois la Salutation Angélique, on doit leur faire connaître que Dieu seul étant l'unique fin de toutes choses, sa gloire est le terme où s'arrêtent tous les honneurs que nous rendons aux saints et à la reine des saints ; et que l'Eglise catholique enseigne que l'on ne peut, sans une idolâtrie détestable, agir d'une autre manière ; que nous ne séparons pas l'honneur de la sainte Vierge d'avec l'honneur de Dieu, de telle sorte que l'on pense que lorsqu'on honore la sainte Vierge, Dieu ne soit pas honoré. Mais pour l'intelligence de cette vérité, il faut savoir que nous honorons Dieu en deux manières : la première immédiatement, le bénissant, et l'adorant en lui-même ; la seconde, le louant et l'aimant en ses créatures ; mais de quelque façon que nous considérions la chose, c'est toujours cet Etre infiniment aimable et adorable, qui est aimé et adoré. Nos âmes, nos esprits doivent toujours aller à Dieu, soit que nous y allions tout droit, soit que nous y allions par des moyens qu'il a établis en l'ordre de son amoureuse Providence. C'est Dieu que nous glorifions dans les fêtes de la suradorable Trinité, et dans les fêtes de Notre-Seigneur; et c'est le même Dieu qui est aussi glorifié dans toutes les fêtes de Notre-Dame, des anges et des saints. C'est Dieu que nous prions par l'Oraison Dominicale, et par la Salutation Angélique que nous adressons à sa sainte Mère, afin qu'elle le prie pour nous ; ainsi c'est toujours à Dieu que toutes nos prières se terminent ; et nous ne donnons rien à la mère que nous ne donnions au Fils. Nous louons Dieu par l'Oraison Dominicale, nous louons Dieu par la Salutation Angélique ; tout est pour Dieu, tout pour sa gloire, quoique par des manières différentes, et selon les ordres de sa divine volonté. Il se faut donc bien donner la garde de s'imaginer qu'en honorant la sainte Vierge, nous n'honorions pas Dieu : c'est pourquoi si nous honorons Dieu en récitant l'Oraison Dominicale, nous l'honorons aussi en récitant la Salutation de l'Ange. Il faut dire la même chose de toutes les autres prières, antiennes et hymnes de la bienheureuse Vierge, des anges et des saints.

Cette réponse doit aussi satisfaire aux plaintes que font certaines personnes, de ce que quelquefois il y a plus de monde aux pieds des autels de la très-sainte Vierge, que devant les autels consacrés aux mystères de Notre-Seigneur : puisque leurs plaintes ont la même objection pour fondement, savoir est que l'on va plus à la sainte Vierge qu'à Dieu, comme si la foi catholique ne nous apprenait pas que Dieu seul est la fin de tous les devoirs de respect et de religion que nous rendons à la bienheureuse Vierge ; que nous allons à elle afin qu'elle nous mène à Dieu. Aller donc à la sainte Vierge, c'est aller à Dieu par elle ; et tant s'en faut qu'en cela on manque au respect qui est dû à la majesté infinie de notre Souverain, qu'au contraire, c'est par respect que l'on a peur de s'approcher de lui immédiatement, et que l'on s'adresse à la créature qui lui est plus agréable, afin qu'elle nous présente, ne s'arrêtant pas à elle, mais allant par elle à Dieu, qui doit être notre tout en toutes choses. Au reste, il n'y a point d'autel qui ne soit un autel de Jésus-Christ : tous les autels, sans aucune réserve, lui sont tous consacrés, quoique sous divers titres de mystères différents, ou sous diverses invocations, soit des saints, soit de la reine des saints, et par suite, tous les autels de la glorieuse Vierge sont tous des autels de Jésus-Christ.

Mais si l'on demande pourquoi ordinairement on ne s'adresse pas à Dieu immédiatement, nous en avons rapporté les raisons tirées de saint Bernard, mais la plus forte que l'on peut apporter en ce sujet, et qui est encore du même Père, dans l'un de ses sermons, c'est que telle est la volonté de Dieu. Il est très-vrai, comme il a déjà été dit, que Dieu n'a aucun besoin de sa bienheureuse Mère pour nous conduire à lui; mais son plaisir est de s'en servir, et il en a disposé de la sorte dans l'ordre de sa Providence. Certainement dans l'ordre de la nature, Dieu n'a aucun besoin des causes secondes pour exécuter ses desseins ; sa toute-puissance n'y est pas liée, et cependant dans la voie ordinaire, nous ne pouvons subsister sans nous en servir. Ce n'est point manquer de confiance en sa divine Providence, comme si elle ne nous suffisait pas ; ce n'est point préjudicier à la souveraine estime que nous devons avoir de lui, comme si en le possédant nous ne possédions pas tout, que d'avoir recours aux moyens qu'il a établis dans l'ordre de la nature : comme, par exemple, de nous servir pour nous conduire de la lumière

du soleil, de la clarté de la lune et des étoiles, de prendre l'air pour respirer, de nous approcher du feu pour nous échauffer, de nous nourrir par le moyen des viandes, de prendre des maîtres qui nous enseignent les lettres, des médecins qui nous assistent dans nos maladies, des laboureurs, des artisans pour cultiver les terres et exercer les arts : au contraire, ce serait une grande témérité et une présomption ridicule de ne s'en pas vouloir servir, et cela n'empêche en rien que Dieu ne soit notre Tout dans tous ces moyens naturels ; l'usage que nous faisons de ces choses n'empêche point que nous ne croyions que sans Dieu elles ne nous serviraient de rien, que sans Dieu, quand nous les posséderions toutes, nous n'aurions rien.

Nos adversaires demeurent d'accord de ces principes dans l'ordre de la nature ; mais pourquoi y trouver à redire dans l'ordre de la grâce ? C'est le même Dieu qui a établi des moyens dans tous les deux ordres, dont il veut que nous nous servions. Pourquoi ne lui obéirions-nous pas dans un état aussi bien que dans l'autre ? Quoiqu'il soit la lumière même, il veut se servir du soleil pour nous éclairer dans l'ordre de la nature ; et dans l'ordre de la grâce, n'appelle-t-il pas ses apôtres la lumière du monde (*Matth.* v, 14), parce qu'il s'est servi d'eux pour porter les clartés de la foi par toute la terre ? S'il se sert des aliments pour conserver la vie naturelle, ne se sert-il pas des sacrements pour nous conserver la vie spirituelle ? L'Ecriture ne nous apprend-elle pas (*Psal.* xc, 11) qu'il a commandé à ses anges de nous garder en toutes nos voies ? Ce n'est donc pas lui faire tort que de s'assujettir à ses ordres, et de faire usage des moyens qu'il a établis dans l'ordre de la grâce, aussi bien que dans l'ordre de la nature ; et comme, selon l'Angélique docteur, et l'expérience, outre les témoignages de l'Ecriture, Dieu se sert presque toujours des causes secondes pour faire ce qu'il opère dans l'ordre de la nature et de la grâce, il nous fait assez voir par cette conduite, qu'il veut que nous allions à lui ordinairement par ces moyens. Je sais qu'il y a des âmes qui lui sont immédiatement appliquées par des attraits d'une grâce spéciale ; qui se servent très-rarement des moyens qui sont communs et ordinaires aux autres personnes ; qui marchent dans une voie qui tient plus du ciel que de la terre, où l'on ne va pas de la créature au Créateur, mais où l'on trouve dans le Créateur la créature : ces âmes doivent être fidèles à leur grâce et toutes doivent marcher par les voies par lesquelles Dieu tout bon les conduit, toute la perfection de l'homme consistant à servir Dieu en la manière qu'il désire d'un chacun de nous. Mais ce Dieu de toute bonté opérant toutes choses en tous et par tous, mérite d'être continuellement adoré, béni, loué et aimé dans toutes ses conduites différentes ; en ce qu'il est en lui-même, en ce qu'il fait par lui-même, en ce qu'il est en ses saints, en ce qu'il fait par ses saints.

Après cela il faut dire qu'en allant à Dieu par la sainte Vierge, ce n'est pas seulement s'assujettir à l'usage de l'Eglise, mais à la conduite de Dieu, qui nous en a même voulu donner des témoignages tout à fait assurés, par les miracles qu'il a faits en faveur de la dévotion de sa sainte Mère. Il est vrai qu'il ne faut pas croire tout esprit, et particulièrement en cette matière, qu'il ne faut pas croire légèrement toutes les histoires des apparitions, des révélations et des miracles ; qu'il ne faut pas ouvrir l'oreille à des contes et à des fables : mais aussi il ne faut pas être du nombre de ceux qui ferment l'oreille à la vérité. Quand nous parlons des miracles, nous ne parlons que de ceux qui sont appuyés d'une suffisante autorité. Or, il est aisé de montrer que Dieu a fait grand nombre de miracles en faveur de plusieurs pratiques de dévotion en l'honneur de sa virginale Mère, par ce qui en est rapporté dans les annales de l'Eglise, dans les livres de personnes éminentes en science et en vertu, dans les écrits des saints, dans les conciles même, comme nous l'avons fait voir dans le second concile général de Nicée ; et il est bon et utile d'en parler, d'en prêcher, d'en écrire, quand ils sont légitimement approuvés ; puisque c'est une pratique de l'Eglise dans les conciles généraux.

Je dis de plus, que Dieu non-seulement a opéré des miracles en faveur de la dévotion de la sacrée Vierge, mais qu'il en a fait dans toute la terre habitable ; non-seulement dans tous les royaumes, mais dans un grand nombre de diocèses, et quelquefois dans plusieurs lieux d'un même diocèse ; et cependant on trouvera peu de lieux de dévotion qui soient immédiatement en l'honneur de Notre-Seigneur, où il lui plaise d'opérer des miracles : ce qui est une marque évidente qu'il désire que l'on s'adresse à lui ordinairement par sa sainte Mère. Ceux qui trouvent à redire au grand concours des peuples qui viennent en foule implorer le secours de Dieu, par les intercessions de la Reine du ciel, doivent considérer qu'il faudrait s'en prendre à Dieu même, qui autorise ces dévotions par la voie des miracles, et qui ne les approuverait par ces voies extraordinaires de sa toute-puissance, si elles ne lui étaient pas agréables : ce qui montre encore assez que c'est lui qui en donne le mouvement et qui les inspire. Si dans la voie commune il voulait que l'on s'adressât à lui immédiatement, il ferait plus de miracles quand on viendrait l'honorer en des lieux qui sont consacrés immédiatement en son honneur : et cependant, comme il a été dit, l'on trouvera peu d'images miraculeuses de Notre-Seigneur, si on les compare au grand nombre d'images miraculeuses de sa sainte Mère ; il est le maître, ce n'est point à nous à lui en demander la raison, lui seul connaît pourquoi il en dispose de la sorte. Seulement il faut dire que n'y ayant que lui seul qui puisse faire des miracles, ceux qu'il opère en faveur des pratiques de piété en l'honneur de la très-sacrée Vierge,

sont une preuve indubitable que ces dévotions sont un effet de sa divine volonté.

VIII. Allons donc à Dieu par Marie, puisqu'il le veut de la sorte. L'angélique docteur nous enseigne, dans ses *Opuscules*, que le Chrétien en toutes sortes de périls peut être garanti de tout mal, et obtenir son salut par l'entremise de cette glorieuse Vierge; car elle est, dit ce saint, cette mystique Tour de David de laquelle pendent mille boucliers, c'est-à-dire, toutes sortes de remèdes contre les dangers. Il enseigne aussi que le fidèle peut en toutes les occasions de pratiquer la vertu, recevoir assistance de cette même Vierge; car c'est pour cela qu'elle dit, ajoute-t-il, en moi est l'espérance de la vie et de la vertu. « O Chrétien, s'écrie saint Bernard dans un *sermon* qu'il a fait de l'Annonciation, qui reconnaît que pendant le cours de cette vie tu es embarqué sur cette mer où tu es incessamment agité d'orages et de tempêtes, si tu veux éviter le naufrage, ne détourne jamais les yeux de l'aspect favorable de cette Etoile : si les vents des tentations s'élèvent, si tu rencontres les écueils des tribulations, regarde cette Etoile, appelle Marie à ton secours : si tu es agité par les vagues de la superbe, de la détraction, de l'ambition, de l'envie, regarde cette Etoile, invoque Marie : si la colère ou l'avarice, ou quelque appas de la chair, vient pour renverser la barque de ton âme, lève tes yeux vers Marie : si étant troublé par l'énormité de tes crimes, confus par le mauvais état de ta conscience, et effrayé par la crainte des jugements de Dieu, tu te vois en péril d'être submergé dans le gouffre de la tristesse et du désespoir, pense à la miséricorde et à la charité de Marie : dans les dangers, dans les angoisses, dans les doutes et perplexités d'esprit, pense à Marie, invoque Marie. »

Guillaume, évêque de Paris, en son *Livre de la Rhétorique divine*, parlant à la Mère de Dieu, s'écrie : « Est-ce à faux titre, ou en vain que toute l'Eglise vous appelle son avocate et le refuge des misérables? Non, il ne sera jamais dit, qu'ayant enfanté pour tout le monde la fontaine de piété, elle refuse à aucun le secours de sa miséricorde.» Il assure ensuite que cette Mère de grâce nous a appris et nous a pleinement persuadé, par des exemples sans nombre, des effets de sa clémence. Il est vrai que l'on peut dire, après ce grand évêque, qu'il serait bien difficile de compter les exemples que tous les siècles nous donnent de ses miséricordes indicibles envers les pécheurs les plus misérables; et c'est un avis très-salutaire aux pécheurs, et aux pécheurs les plus abandonnés, de pratiquer quelques exercices de piété envers celle que l'Eglise appelle leur refuge, et l'on en voit de temps en temps des effets admirables. Il est vrai qu'il y a des personnes qui abusent de la dévotion à la très-sainte Vierge, et qui en prennent occasion de s'abandonner avec plus de liberté au péché : cet abus est à blâmer; mais en le détruisant, comme il a été dit, il faut prendre garde à ne rien diminuer de la dévotion à la sainte Mère de Dieu. Combien de misérables abusent tous les jours des bontés infinies de Jésus-Christ? demeurant dans l'habitude de leurs crimes, sous prétexte que ce très-doux et très-aimable Rédempteur est venu pour sauver ce qui était perdu (*Luc.* XIX, 10); qu'il n'est point venu dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. (*Joan.* III, 17.) Il faut crier contre cet abus des miséricordes de notre bon Sauveur; mais l'abus que l'on en fait ne doit pas empêcher que l'on n'exhorte tous les fidèles, et même les plus grands pécheurs, d'avoir recours au trône de sa grâce, de prêcher partout qu'il appelle ceux qui sont travaillés, et qui sont chargés pour les soulager (*Matth.* XI, 28), que ses miséricordes sont infinies et inépuisables.

## SECTION VI.

*Entrer dans les confréries érigées en l'honneur de la très-sainte Vierge; visiter ses églises, orner ses autels et ses images, ce sont des dévotions selon l'usage de l'Eglise.*

I. La volonté des hommes ni la nôtre ne doivent pas être la règle de nos dévotions, mais la volonté de Dieu seul, qui conduit à lui par des voies bien différentes. Tout le monde n'est pas appelé à la pratique de toute sorte de dévotion, ce qui même ne serait pas possible; et il ne faut pas croire, que dès lors qu'un état est bon, nous y devions entrer, et que nous devions marcher par toute sorte de voies, quand elles sont parfaites. C'est une grande tromperie de s'ingérer dans un état, quoique saint, si nous n'y sommes appelés. C'est ce qui fait la perte de plusieurs qui prennent des bénéfices, qui entrent dans le sacerdoce, ou bien qui embrassent des genres de vie austères et rigoureux, parce que ce sont de bonnes choses, ne prenant pas garde si Dieu les demande d'eux. Que chacun donc marche selon sa vocation, et se rende fidèle à sa grâce.

Mais il faut se souvenir que si nous ne devons pas pratiquer toute sorte de dévotions, nous ne laissons pas d'être obligés de les honorer, quand elles sont bonnes et conformes à l'esprit de l'Eglise. Comme peu de personnes agissent par la grâce, mais par les mouvements de la nature corrompue, plusieurs manquent beaucoup en ce sujet. Vous les entendez dire : je n'approuve pas cette dévotion, ou celle-là me plaît, suivant en cela l'instinct de la nature et les petites lumières de leur esprit. Celui qui a le véritable esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit humble, honore même les dévotions des particuliers, quand elles sont bonnes et saintes; mais il a un profond respect, il loue et il approuve celles qui sont reçues par le Saint-Siége apostolique; et il est bien éloigné de l'esprit du superbe, qui porte à faire plus d'état de son jugement que de celui des Souverains Pontifes et de l'usage de l'Eglise.

Celui donc qui est animé du véritable Es-

prit de Dieu a un profond respect pour toutes les associations et confréries érigées en l'honneur de la sainte Mère de Dieu, et qui sont approuvées par le Saint-Siége ; et s'il ne croit pas être appelé de Dieu pour y entrer, au moins il loue la piété de ceux qui s'y engagent; et de vrai, comment ne pas approuver ce que tant de Souverains Pontifes ont approuvé? Le bienheureux François de Sales était un saint rempli du Saint-Esprit; il était savant, il était évêque, et dans l'esprit de la véritable hiérarchie ; et avec toutes ses qualités, il exhorte, dans son Introduction à la vie dévote, à entrer volontiers dans les confréries et associations des lieux où l'on demeure. Cet humble saint avait pratiqué lui-même cet avis, ayant bien voulu, depuis même sa promotion à l'épiscopat, recevoir le cordon du troisième ordre de saint-François de Paule. Dans le siècle où il y a tant de corruption, c'est une prudence chrétienne de s'unir particulièrement avec ceux qui travaillent à s'en séparer par les exercices des bonnes œuvres, et par une sainte union de prières que l'on offre à Dieu les uns pour les autres; et Notre-Seigneur fait beaucoup de grâces à ces unions faites en son amour et pour son amour.

II. Dieu s'est servi de l'établissement de la confrérie du Saint-Rosaire, pour faire des biens incroyables à son Eglise. Saint Dominique, qui a été donné au monde par les intercessions de la très-sainte Vierge, et à qui l'Esprit de Dieu avait inspiré la dévotion du saint Rosaire, en faisait ordinairement le sujet de ses sermons, de ses catéchismes et exhortations ; il prêcha cette dévotion avec tant de ferveur en plusieurs provinces et royaumes, qu'en peu de temps des milliers de personnes, de toute sorte d'états, de conditions et de pays, s'y enrôlèrent ; et par ce moyen il retira de l'hérésie grand nombre d'hérétiques, il convertit grand nombre de pécheurs, et il renouvela l'esprit de dévotion pour la très-sacrée Vierge. Ce grand saint passait les jours, les mois et les années à la bénir, à la louer, à la servir, à l'aimer et à en imprimer l'amour et la vénération dans tous les cœurs ; et il disait à ses religieux, que pour avoir bénédiction dans leurs emplois, ils devaient être singulièrement dévots à Notre-Dame.

Les congrégations de la très-sacrée Vierge établies dans les maisons de la Compagnie de Jésus, renferment les exercices de la plus solide piété, et sont une image de la dévotion des premiers fidèles. La fin qu'ils se proposent, comme il est marqué dans leurs règles, est non-seulement d'accomplir les devoirs communs des Chrétiens, mais de tendre efficacement avec le secours divin à la perfection. L'on s'y assemble pour ce sujet toutes les semaines, tous les congréganistes y psalmodient ensemble, y entendent la parole de Dieu, y méditent la loi du Seigneur par l'exercice de l'oraison mentale, purifient leur conscience par le sacrement de pénitence, y assistent aux divins mystères, et participent unanimement à la communion vivifiante du précieux corps de Jésus-Christ. Ils font de saintes conférences des moyens de s'avancer en la vertu, et d'assister le prochain en toutes les manières possibles; ensuite ils se répandent dans tous les lieux où il y a des misérables pour les soulager dans leurs maux; ils vont aux hôpitaux, ils vont aux prisons, ils vont aux pauvres honteux, pour y exercer des œuvres de miséricorde, ils procurent des Missions pour la conversion des pécheurs, ils instruisent les ignorants, ils consolent les affligés, et ils travaillent à retirer du vice ceux qui y sont engagés.

III. Dieu très-bon et très-miséricordieux, se sert aussi de la confrérie du sacré Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel (c'est ainsi que notre saint Père Clément X, l'appelle dans sa bulle) pour communiquer de grandes grâces à ses fidèles ; et il semble, que d'autant plus cette dévotion est combattue, il prenne davantage de plaisir à la soutenir et à la défendre par les miracles qu'il opère en sa faveur, qui sont des preuves plus puissantes que toutes les raisons que l'on pourrait apporter. Il y en a plusieurs qui sont d'une notoriété publique, et qui sont légitimement approuvés. Mais je m'arrête dans ce sujet, aussi bien que dans les autres, au fondement que j'ai pris pour tout ce petit traité, qu'une dévotion, et en particulier, celle que l'on a pour la très-sacrée Vierge, est véritable, quand elle est selon l'usage de l'Eglise.

Je prie donc les personnes qui combattent la sainte association du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel que, mettant bas toute la préoccupation qu'ils peuvent avoir contre cette dévotion, ils considèrent de bonne foi et sans passion, qu'ayant été reçue et approuvée par le Saint-Siége, et pratiquée dans toute sorte de royaumes et provinces catholiques, elle est selon l'usage de l'Eglise, et par suite véritable et légitime. Elle a été reçue par le Saint-Siége apostolique, puisque Jean XXII, Alexandre V, Clément VII, Pie V, Grégoire XIII, Clément VIII et Paul V l'ont approuvée. On ne peut pas dire que ces approbations ont été obtenues obreptivement, qu'il y a eu de la surprise ou de la précipitation, que l'on n'a pas considéré les choses avec assez de loisir, puisqu'elles ont été données par tant de Papes, et examinées dans tant de siècles différents, dans le XIII$^e$, XIV$^e$, XV$^e$ et XVI$^e$. Si toutes les bulles que l'on allègue ne sont pas dans les bullaires, il ne faut pas en être surpris, puisqu'ils sont compilés depuis peu, et qu'il en manque un très-grand nombre d'autres très-importantes dont on ne combat pas la vérité, quoiqu'elles ne s'y trouvent pas. Si cette raison était forte, elle devrait avoir lieu à l'égard des autres bulles que l'on ne conteste pas, aussi bien qu'à l'égard de celles-ci; cependant on trouve assez de bulles chez Roderic et Chérubin qui établissent la vérité de la dévotion du saint scapulaire de Notre-

Dame du mont Carmel. Si on objecte que ceux qui les rapportent ne s'accordent pas en toutes les dates et les paroles, il est facile de répondre que l'incertitude des circonstances des choses ne doit pas faire révoquer en doute la substance. Les différentes opinions du temps de la naissance de Jésus-Christ, de l'année qu'il a été crucifié doivent-elles diminuer en rien la vérité de ces choses? Mais, sans parler de Clément VIII, qui a approuvé dans notre siècle la confrérie du Scapulaire du Carmel, que peut-on répondre au décret de Paul V, qui confirme le privilége du samedi, accordé par la très-sainte Vierge? Peut-on dire que ce décret est faux, puisque l'on en voit l'original à Rome, dans le couvent de Sainte-Marie Transpontine; mais que peut-on répondre à la solennité de cette association qui se célèbre tous les ans à Rome avec tant d'éclat aux yeux du Pape, et depuis si longtemps? Les plus célèbres prédicateurs en prêchent tous les ans les priviléges publiquement et devant les premières personnes de l'état ecclésiastique; on en donne le petit habit aux personnes de toutes sortes d'états dans cette grande ville. Serait-il bien possible que, si c'était un abus, et en matière de dévotion, et d'une dévotion si commune et si publique, qu'il eût été toléré de tant de Souverains Pontifes qui ont vécu depuis l'établissement de cette confrérie, sans qu'il s'en fût trouvé un seul qui y eût trouvé à redire? Serait-il bien possible que dans Rome, où l'ordre est si sévère pour empêcher les erreurs, le Saint-Siége apostolique étant la chaire de Vérité, on permît que l'on en prêchât aux peuples de si considérables.

Le décret des cardinaux qui ont approuvé le Bréviaire de l'Ordre, dans lequel la révélation et la faveur de la très-sacrée Vierge, faites à saint Simon Sthok, sont insérées, fait bien voir que ces éminentes personnes les estiment véritables. Le grand cardinal Bellarmin est un de ceux qui y ont donné leurs approbations. L'approbation d'une personne si illustre pour sa profonde érudition, pour sa grande expérience, pour sa piété si extraordinaire, mérite bien d'être considérée: après tout, les priviléges du saint scapulaire n'ont pas manqué d'oppositions, et c'est ce qui a donné lieu au sévère et sérieux examen qui en a été fait de temps en temps; ce qui doit ôter tous les doutes que l'on pourrait avoir que cette matière n'a pas été assez éclaircie. Le siècle dernier, en l'an 1569, après une longue dispute, l'Université de Salamanque prononce, sur ce sujet, en faveur des Carmes, et il est rapporté, dans la Riche Alliance du P. Léon, religieux Carme réformé, que le célèbre prédicateur de l'ordre de Saint-François, Jean Carthagène, assure qu'il est témoin oculaire des signes manuels des docteurs de cette fameuse Université. Ces priviléges ont été examinés fortement par la sacrée congrégation du saint Office en l'an 1606 et en l'an 1613. On y a écouté avec loisir tout ce que l'on y pouvait opposer, et enfin, après un jugement contradictoirement donné, elle les a approuvés. Le saint et suprême tribunal de l'Inquisition, au royaume de Portugal a fait de même, par un décret donné à Lisbonne le 14 de juin 1628, dans lequel le décret de la congrégation du saint office est rapporté en termes exprès. Les plus célèbres docteurs de Sorbonne ont donné la même résolution, le 18 d'août 1648, et ils répondent à la demande que leur avait faite, sur ce sujet, l'un des premiers et des plus illustres archevêques de France, 1° Que la confrérie peut être conservée ès lieux où elle est déjà, et érigée où elle n'est pas. 2° Que les indulgences accordées aux confrères peuvent être publiées. 3° Que pour la bulle appelée *Sabbatine*, il faut s'en tenir au décret de Paul V, en date du 11 février 1613, *signé* Hennequin, J. Charton, J. Perigret, R. Duval, Hallier, N. Cornet, M. Grandin, Le Maître. Or, ce décret de Paul V confirme celui de la congrégation du saint office, dont nous avons parlé; et ce grand Pape ne prononça sur cette matière qu'après un long et exact examen, et déclara qu'il était permis de prêcher publiquement dans les Eglises, et d'annoncer aux fidèles que le peuple chrétien peut pieusement croire le privilége accordé par la sainte Vierge aux confrères de l'association du Scapulaire du Carmel, au premier samedi après leur mort, quand ils auront gardé fidèlement les conditions prescrites par cette glorieuse Reine du ciel.

Mais notre saint Père Clément X, après avoir donné ordre au cardinal Bona, dont la singulière érudition a été assez connue, de faire une exacte recherche des grâces et priviléges accordés par les Papes ses prédécesseurs à l'association du sacré Scapulaire de Notre-Dame du mont Carmel, pour ôter tous les doutes, dit ce grand Pontife, qui peuvent arriver sur ce sujet, prononce dans une bulle, donnée le 8 de mai 1673, que Jean XXII a publié le privilége accordé par la très-sainte Mère de Dieu en faveur des confrères du Scapulaire du Carmel, pour le premier samedi d'après leur mort; ce qu'il approuve et soutient de son autorité apostolique. Après cela, peut-on dire avec justice que cette association et ses priviléges n'ont pas été approuvés par le Saint-Siége? mais étant approuvés de la sorte, sans difficulté, ils demandent de la vénération; et c'est une chose bien indigne d'un chrétien et d'un catholique de désapprouver ce qu'approuve le Souverain Pontife, qui est le vicaire de Jésus-Christ, comme nous le reconnaissons par notre profession de foi; c'est une chose bien indigne, qu'un enfant de l'Eglise blâme témérairement ce qui est loué par celui qui en est le Chef, et qui est le Père commun de tous les fidèles. De plus, je prie ceux qui sont opposés à cette dévotion, de considérer que la plupart des personnes qui crient contre, blâment ce qu'ils ignorent, et que peut-être eux-mêmes ne l'ont jamais bien entendue. Je les prie de considérer sans passion, qu'il n'est pas possible, même aux particuliers, de faire un examen exact de

cette matière, puisqu'il s'agit de quantité de choses de fait dont ils ne peuvent pas avoir une entière connaissance, comme les personnes établies, pour en juger par une autorité légitime; et particulièrement les éminentissimes cardinaux, et surtout les Souverains Pontifes, qui, outre l'autorité que Dieu leur a donnée de juger de ces choses, et la lumière spéciale qu'ils reçoivent du Saint-Esprit pour le bien faire, peuvent mieux voir que toute autre personne, si les témoignages que l'on allègue en leur faveur sont véritables; ayant un plein pouvoir de se faire apporter, et d'examiner tout ce qui peut justifier ou détruire les priviléges dont il est question. Je les prie de faire réflexion que l'examen en ayant été fait plusieurs fois, et dans différents siècles, ces priviléges ont toujours été approuvés, sans que l'on puisse marquer une seule fois quand ils ont été examinés par une autorité légitime, dans laquelle l'on en ait jugé d'une autre manière. Je les prie de voir sans passion, s'il est juste que des particuliers, qui ne peuvent pas avoir une pleine connaissance de ces choses, les condamnent. Davantage, je leur demande que quand ils en auraient connaissance, s'ils doivent préférer leur jugement à celui des Souverains Pontifes, et blâmer entre eux ce qui a été approuvé dans Rome, dans l'Italie, la France, l'Espagne et le Portugal, par l'examen exact qui en a été fait par ceux qui en ont eu droit de le faire. Après tout, s'il reste quelques doutes à éclaircir, que l'on s'adresse au Pape qui en est le juge, sans se laisser aller à des invectives qui blessent la charité et l'union, et qui n'apportent aucun ordre aux choses.

IV. On objecte les priviléges de cette association, et l'on dit qu'ils ne sont pas croyables. Je réponds qu'après l'examen qui en a été fait par les docteurs des plus célèbres Universités du monde, par de grands prélats, par la congrégation des cardinaux, par les Souverains Pontifes, qui les ont approuvés, on a un juste fondement de les croire pieusement, et cela doit suffire; et il est du bon sens de tenir une chose pour croyable, quand les Papes en ont décidé de la sorte; et que les prélats, sur les plaintes et difficultés qu'on leur a opposé, ont apporté toute la diligence possible pour connaître si les approbations qu'on allègue du Saint-Siége étaient bien véritables; ayant, pour ce sujet, fait assembler les docteurs des plus fameuses universités, qui ont déclaré qu'il n'y avait point de surprise. Mais, pour donner une véritable connaissance de ces priviléges à un grand nombre de personnes qui ne les entendent pas, je dirai qu'il en faut distinguer de deux sortes, au sujet du Scapulaire de la sainte Vierge. Le premier regarde les religieux et les religieuses de cet ordre, à qui la sacrée Mère de Dieu a promis, par la révélation qu'elle en a faite à saint Simon Sthok, que, mourant avec le saint scapulaire, ils seraient préservés des flammes éternelles. Le second regarde toutes les personnes qui leur sont associées, à qui la même Vierge a promis, par la révélation qu'elle en a faite au Pape Jean XXII, qu'elle les délivrerait du purgatoire le premier samedi d'après leur mort, pourvu qu'ils gardassent les conditions qu'elle leur demande. Pour le premier privilége, il doit être entendu des religieux et des religieuses qui auront porté dignement le scapulaire de leur ordre, c'est-à-dire qui auront mené une vie conforme à leur règle et à leurs constitutions; et, étant pris dans ce véritable sens, je ne vois pas qu'il y ait sujet de le censurer. Si l'on réplique que ce privilége, étant pris dans ce sens, sera commun à tous les Chrétiens, à qui la vie éternelle est promise quand ils auront observé les divins commandements, je réponds, premièrement, que c'est un privilége de l'état religieux d'avoir de certaines règles, qui sont des moyens très-propres et très-avantageux pour garder les commandements de Dieu; je réponds, en second lieu, que la très-puissante Mère de Dieu, par la promesse qu'elle a faite à saint Simon Sthok, s'est engagée d'obtenir des grâces spéciales aux personnes religieuses du Carmel, pour les aider à vivre et à mourir saintement, ce qui est un privilége très-spécial. J'avoue qu'il faut prendre garde à ne pas se rendre indigne de ces faveurs par le mauvais usage que l'on en peut faire; qu'une personne religieuse infidèle à la grâce de vocation, qui aura abusé des dons de Dieu et de sa sainte Mère, et qui mourra dans l'impénitence, ne laissera pas d'être damnée; et qu'ainsi il ne suffit pas d'avoir précisément un scapulaire, mais qu'il est nécessaire de le porter dignement. Quelqu'un pourra encore dire que les paroles que l'on rapporte de la sainte Vierge à saint Simon Sthok promettent absolument la délivrance de l'enfer à celui qui mourra avec le scapulaire de son ordre; mais il ne se faut pas étonner si la très-digne Epouse du Saint-Esprit parle comme cet Esprit adorable dans les divines Ecritures. Il est écrit, par exemple, que *quiconque aura invoqué le nom du Seigneur sera sauvé.* (*Joel.* II, 23.) Ces paroles sont dites sans réserve, et cependant personne n'y peut trouver à redire sans impiété, puisque ce sont paroles de Dieu, et qui doivent être interprétées de ceux qui auront invoqué dignement le nom du Seigneur par l'observance de ses commandements. Mais l'on abuse des promesses de la Mère de miséricorde : il ne faut pas en être surpris, puisque la même chose arrive à l'égard des grâces et des promesses de son Fils bien-aimé. Pour le second privilége, qui regarde tous les associés de la confrérie de Notre-Dame du mont Carmel, il faut savoir que cette glorieuse Dame ne leur a promis la délivrance du purgatoire, le premier samedi d'après leur mort, qu'à de certaines conditions, qui, étant fidèlement gardées, il n'y a pas grand sujet de s'en étonner. Or, ces conditions sont de réciter tous les jours ou le Bréviaire ou l'office de Notre-Dame, pour ceux qui le peuvent faire; et pour ceux qui en sont dans l'impuissance, de s'abstenir de

chair tous les mercredis et samedis d'après Noël, dans les lieux où l'on mange de la viande, et observer les jeûnes de l'Eglise, et, de plus, de garder la chasteté, chacun selon son état. Ces conditions supposées, il faut remarquer, premièrement, que ce privilége est très-rare, car il y a peu de personnes des associés qui aient tous les jours récité leur office sans y manquer depuis qu'elles sont dans la confrérie, ou qui l'aient récité comme on le doit faire, je veux dire sans une distraction volontaire notable, et avec la prononciation requise; ou si elles s'en sont acquittées dignement, ou ont gardé exactement l'abstinence, si elles ne peuvent lire, et observé les jeûnes de l'Eglise, peut-être auront-elles pris plaisir volontairement à quelque pensée impure, et par suite n'auront pas gardé la chasteté. On sait assez, dans la corruption du siècle, combien il est rare de trouver des personnes qui ne manquent pas contre la chasteté. Secondement, que ce privilége est promis à des âmes qui sont en purgatoire, c'est-à-dire à des personnes décédées en charité, plus enflammées du divin amour qu'elles ne sont brûlées par les feux de ce lieu purifiant. Or, s'il y a quelques personnes capables de quelques priviléges, sans doute que ce sont celles qui non-seulement aiment Dieu souverainement, mais qui l'aiment sans le plus offenser, mais qui ont un amour pur, un amour immuable, et qui sera éternel; des personnes qui s'en vont dans le royaume de leur Père, *héritiers de Dieu*, *cohéritiers de Jésus-Christ* (*Rom.* VIII, 17), qui s'en vont régner pour un jamais avec ce grand Roi.

Après tout, pour peu de temps que souffrent ces âmes, qui sont autant de princesses du ciel dans ces prisons de la justice de Dieu, dont les peines surpassent les tourments de la vie présente, et ceux même des martyrs, dont la seule pensée fait trembler, n'est-il pas vrai que c'est encore beaucoup pour ces bien-aimées du Roi du ciel. Toute l'Eglise reconnaît la sainte Vierge pour la reine et la mère de miséricorde, pour le refuge des pécheurs; si donc elle est si favorable à ceux même qui sont encore dans le péché, qui sont les ennemis de son Fils et ses propres ennemis; si elle leur obtient tant de grâces pour les délivrer de leurs crimes, et pour ensuite les délivrer des peines infinies de l'enfer, doit-on avoir de la difficulté à croire qu'elle impètre à des âmes qui ne respirent plus que le divin amour, la délivrance de quelques peines temporelles? Un pécheur énorme à la mort fait un acte d'une véritable contrition, toute la théologie demeure d'accord que, par cet acte, il est délivré des tourments qu'il devait souffrir pour un jamais dans l'enfer : c'est le privilége de la grâce sanctifiante que Dieu accorde à l'acte d'une douleur parfaite, et d'un amour souverain de sa divine Majesté. Voilà une délivrance bien étonnante, et ce semble pour peu de chose! Mais c'est le prix du sang d'un Dieu que cette grâce : le privilége de la sainte Vierge, n'est-il pas aussi un des fruits des mérites du même Sauveur? qui n'est accordé qu'aux âmes à qui le bienfait de la rédemption est déjà appliqué pour leur salut, et à des âmes qui ont honoré cette digne Mère du Rédempteur avec beaucoup de fidélité.

Au reste, une association qui demande une si grande fidélité à la prière, qui porte si efficacement à la mortification des sens, à la garde de la chasteté, doit-elle être décriée comme si elle servait d'occasion à l'impénitence? Mais tous les associés ne la regardent pas dans cet esprit? Hélas! combien de Chrétiens regardent-ils le christianisme comme ils le doivent faire? Combien de fidèles honorent Dieu des lèvres? Le saint Evangile en est-il moins saint? Mais il faudrait enseigner fortement aux peuples quel est l'esprit de cette confrérie, et de toutes les autres, et ce qu'il faut faire pour participer aux grâces qui y sont accordées? C'est ce qui est très-vrai, et c'est ce dont je prie le Père de de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes, par les mérites de la passion de son Fils bien-aimé Notre-Sauveur. J'avertirai ici que le Pape Paul V a défendu les images qui représentaient la sainte Vierge comme descendant elle-même en personne dans le purgatoire pour y délivrer les âmes qui y souffrent : il suffit que cette grande reine y descende par l'effet de ses charitables intercessions, qui obtiennent la liberté à ces pauvres âmes par les mérites de Jésus-Christ.

V. C'est un usage approuvé de toute l'Eglise, que d'aller en pèlerinage visiter les lieux consacrés à Dieu sous l'invocation des saints, et l'Eglise fait une telle estime de cette pratique de dévotion, que les Souverains Pontifes ont coutume de se réserver les vœux que l'on fait à l'égard des lieux les plus considérables. Nous avons dans l'antiquité, des exemples de cette dévotion pratiquée même par de grands saints dans les premiers siècles et dans nos derniers temps. Saint Charles Borromée, quoique cardinal et archevêque, a fait plusieurs pèlerinages avec une édification admirable. C'est donc une véritable dévotion, et selon l'usage de l'Eglise, que de visiter les temples, chapelles et autres lieux dédiés à Dieu, sous l'invocation de la bienheureuse Vierge : mais il faut prendre garde à aller visiter ces saints lieux avec la modestie requise, avec piété et récollection intérieure, et y avoir pour fin la gloire de Dieu.

VI. C'est un usage approuvé de l'Eglise que d'honorer la sainte Mère de Dieu en ses images : et nous avons rapporté ci-dessus du second concile général de Nicée, plusieurs miracles que Dieu a faits en faveur même de la dévotion particulière de quelques personnes qui rendaient de certains respects à la sainte Vierge en ses images; comme, par exemple, par des cierges qu'ils faisaient brûler devant en son honneur. Il est vrai qu'il faut bien enseigner aux peuples que ces images, quoique miraculeuses, n'ont point de vertu en elles-mêmes, et qu'il faut attribuer

à Dieu les miracles qui se font dans les lieux de piété; car c'est lui seul qui les fait, quoique par l'intercession de sa glorieuse Mère et des saints.

VII. C'est un usage approuvé de l'Eglise que de parer les temples et images de la très-sacrée Vierge, par des ornements précieux. Comme l'honneur que l'on rend à ces images se rapporte à la Mère de Dieu, tout ce qu'il y a de plus précieux sur la terre y est très-dignement employé. Cependant il ne faut point négliger le soin des pauvres qui sont les membres de Jésus-Christ, particulièrement lorsque la nécessité est grande, et l'obligation pour lors en est étroite; mais il serait à désirer sur ce sujet, que les personnes les plus ferventes employassent leurs voix et leurs plumes, pour crier et pour écrire contre le luxe des mondains, qui ont tant de soin de parer leurs corps, pendant que Jésus-Christ souffre la faim et la soif dans ses membres; ces dames qui sont couvertes d'or et de pierreries, pendant que les membres de Jésus-Christ sont nus et exposés aux injures de l'air, sont des sujets qui méritent bien la sainte indignation de leur zèle. Mais je crois qu'il est juste, avant tout, de travailler à ôter toutes ces vaines parures, dont sont couvertes les puantes carcasses des misérables mondains et mondaines, auparavant que de dépouiller les saintes images de la bienheureuse Vierge, et nos églises de leurs ornements. Judas, dès le commencement de la loi de grâce, a fait des plaintes de la piété de sainte Madeleine, cette grande amante du Fils de Dieu, au sujet du parfum précieux dont elle avait oint les pieds de cet aimable Sauveur: et ses plaintes avaient pour prétextes spéciaux l'assistance des pauvres. Pourquoi, disait ce malheureux, ce parfum n'a-t-il pas été vendu 300 deniers, et donné aux pauvres?

VIII. Cependant, il faut prendre garde, avant toutes choses, de prendre tout le soin possible pour orner les tabernacles où repose le corps adorable de notre Dieu; pour avoir des ciboires, des soleils et des calices d'argent; pour avoir de beau linge qui serve au saint autel, et, particulièrement, des corporaux qui soient d'une toile serrée, qui ne soient point troués, et qu'ils soient sans aucune dentelle; je dis sans aucune dentelle, parce qu'elle n'est pas propre à recevoir les parcelles consacrées de la sainte hostie qui y pourraient tomber. L'honneur du corps d'un Dieu, qui est contenu sur la moindre parcelle de la sainte hostie, mérite bien que l'on fasse application à cette remarque, particulièrement dans les monastères des religieuses, qui, ordinairement, mettent de grandes dentelles aux corporaux qui servent aux autels de leurs églises. Cette vue m'oblige de remarquer encore que les autels portatifs ne doivent pas être éloignés du bord de la table plus de deux ou trois pouces, afin que le corporal qui les couvre soit avancé jusque sur le bord de la dite table, pour la même raison que dessus. Davantage pour le même sujet, il est encore nécessaire que le corporal avance, et couvre le cadre où est attaché le devant de l'autel. Anciennement on ne se servait pas de ces cadres, et l'usage n'en devrait pas être souffert, à moins qu'ils ne soient bien étroits; car les parcelles de la sainte hostie y peuvent tomber, quand on l'élève pour la montrer au peuple, à moins que l'on n'ait pris le soin de le couvrir du corporal, et c'est à quoi souvent l'on ne pense pas, et quelquefois même il est bien difficile de le faire, quand l'autel portatif en est trop éloigné. C'est à quoi les visiteurs doivent prendre garde, soit par leurs soins, soit par les avis qu'ils en doivent donner aux prélats, qui y peuvent donner ordre par quelque règlement. J'ai encore remarqué une profanation assez ordinaire du corps du Fils de Dieu, qui arrive lorsque les prêtres, ayant communié le peuple, vont laver leurs doigts sans considérer s'il n'y est point resté de particule consacrée, ce qui arrive souvent. Le manuel de Rouen leur donne avis d'y prendre garde, afin que, s'il y en était resté, ils les fissent tomber dans le ciboire, et ne les jetassent pas dans l'eau, ce qui est une profanation. Les prêtres doivent aussi ne rien toucher avec les doigts consacrés, non pas même le ciboire, jusqu'à ce qu'ils aient regardé s'il n'y est point resté aucune particule, autrement, s'il y en avait, elle pourrait s'attacher à la chose qu'ils toucheraient.

Cette digression pourra paraître assez extraordinaire, mais je n'ai pu m'en empêcher, quand j'ai considéré qu'il s'agit de l'honneur du corps d'un Dieu, et il me semble que, quand bien même quelqu'une des irrévérences dont j'ai parlé ne serait arrivée qu'une fois depuis l'institution du très-saint sacrement de l'autel, cela serait bien capable de nous presser d'employer tous nos soins pour y apporter le remède, et c'est ce qui m'a obligé d'en parler dans plusieurs petits ouvrages que nous avons donnés au public avec le secours divin. Oh! si nous connaissions la grandeur suradorable de la majesté infinie de Dieu, tous les hommes emploieraient volontiers leurs vies, et des millions de vies, s'ils les avaient, et souffriraient toute sorte de tourments pour en empêcher la plus petite irrévérence. C'en est une très-notable que l'usage des tapisseries indécentes dont l'on se sert pour orner nos temples dans les solennités des fêtes. O mon Dieu! où est la foi et la piété de ceux même qui se disent fidèles? L'on verra, dans ces tapisseries, des nudités honteuses dans les personnages qui y sont représentés, des histoires d'amour profane et illicite, des fables ridicules et impertinentes. O Chrétiens! est-ce de la sorte que vous honorez la sainteté des temples du Dieu de toute grandeur? Mais comment les ecclésiastiques souffrent-ils de telles profanations dans la maison de Dieu, qu'un honnête païen aurait de la peine à supporter dans la sienne? Mais n'en est-ce pas encore une des plus grandes de laisser le corps adorable de notre Sauveur exposé dans le temps que l'on s'assemble pour le sermon? Que

notre aveuglement est extrême! Dès lors que le prédicateur monte en chaire, on voile la divine Eucharistie, quoique, pour lors, tout le monde soit dans le silence et le respect, et on la laisse exposée pendant qu'un chacun parle, que l'on crie, et que, souvent même, les laquais qui gardent les chaises de leurs maîtres font quantité d'insolences.

## SECTION VII.

*Soutenir les prérogatives de la très-sainte Vierge, et les honorer, c'est une dévotion selon l'usage de l'Eglise.*

I. Il y a des priviléges de la bienheureuse Vierge, comme, par exemple, celui de son Immaculée Conception, que l'Eglise n'a point encore définis; ainsi on n'est pas obligé de les croire comme des articles de foi : cependant les honneurs que l'on rend à ces priviléges, par une croyance pieuse, sont fondés sur l'usage de l'Eglise; et cet usage est une forte raison pour les soutenir et pour les honorer. Les saints docteurs ont toujours eu une si haute estime de l'usage de l'Eglise universelle, qu'ils ont eu peine à recevoir les dévotions particulières qui n'en étaient pas autorisées : ainsi quelques saints ont trouvé à redire que l'on introduisît la fête de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, dans un temps où le Saint-Siége ne l'avait pas encore approuvée; mais depuis que les Souverains Pontifes lui ont donné leur approbation, et qu'ensuite elle a été reçue de toute l'Eglise, cet usage universel a fait de si justes et de si puissantes impressions sur les esprits, que les plus célèbres universités de théologie en ont soutenu l'opinion; et, entre autres, l'université de Paris n'accorde la qualité de docteur qu'à condition de défendre ce privilége de la Mère de Dieu.

II. N'est-il pas bien juste de suivre en ce sujet, comme en tout autre, l'inclination générale de l'Eglise universelle? Nous avons déjà dit que dans le dernier concile œcuménique, parlant du péché originel, elle déclare qu'elle n'y comprend pas l'immaculée Mère de Dieu. Le Pape Paul V défend, dans une bulle, de soutenir, dans les sermons, leçons ou autres actes publics, l'opinion contraire à l'Immaculée Conception. Le Pape Grégoire XV défend, par une autre bulle, non-seulement de soutenir l'opinion contraire dans les actes publics, comme dans la précédente, mais encore dans les entretiens particuliers. Le Pape Alexandre VII a fait paraître un zèle extraordinaire, digne de la haute piété de ce grand pontife, pour ce mystère de pureté. Clément IX, à la prière de notre grand monarque le roi très-chrétien Louis XIV, a ordonné une octave pour la solennité de la fête de la Conception de l'immaculée Mère de Dieu. Il y a des ordres religieux institués en son honneur, qui sont approuvés du Saint-Siége; l'office de l'Immaculée Conception, qui se dit dans tout l'ordre de Saint-François, en est approuvé. Les Papes ont donné de grandes indulgences à ceux qui honoreront ce privilége. Ensuite on remarque un consentement presque unanime de tous les fidèles pour la pieuse croyance de cette vérité. La confrérie en ayant été instituée dans le royaume d'Espagne après une solennité qui dura depuis le huitième d'octobre jusqu'au huitième de décembre, sous le règne de Philippe III, le roi catholique, les princes et princesses, les ducs, marquis, comtes, et enfin les plus grands du royaume, plusieurs universités, colléges, cent quatre-vingts monastères et plus de vingt mille autres personnes y ayant tous donné leur nom, firent tous vœu de soutenir l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu.

III. Davantage, le ciel conspire avec la terre pour l'établissement d'une si sainte dévotion. Sainte Thérèse y était appliquée d'une manière spéciale, selon l'ancienne dévotion de l'ordre du Carmel; cet ordre tenant même par tradition que le prophète saint Elie a honoré ce privilége de la très-sacrée Vierge, ensuite de la révélation divine qui lui en avait été faite. Cette grande sainte faisait honorer ce mystère de l'Immaculée Conception tous les samedis par la communauté où elle avait été reçue religieuse; et elle rapporte qu'un prêtre qu'elle connaissait fut délivré d'une attache déshonnête par la dévotion qu'il avait à ce mystère. Le célèbre prédicateur apostolique Avila conseillait cette dévotion comme un moyen singulier pour être délivré de l'impureté. Sainte Brigitte, dans ses *Révélations*, qui ont été approuvées de l'Eglise, assure qu'il lui a été révélé que la très-pure Vierge a été conçue sans péché originel. On objecte sainte Catherine de Sienne, qui a été d'un sentiment contraire; mais cette sainte, en cela, suivait le sentiment de plusieurs de son ordre; elle parlait suivant cette opinion, et nullement par révélation; supposé encore que ce qui se lit de cette matière dans les écrits de cette grande sainte soit d'elle, plusieurs estimant qu'il y a été ajouté. Sainte Brigitte, que nous venons de citer, déclare, dans les mêmes *Révélations*, au livre VI^e^, que la bienheureuse Vierge lui avait manifesté que Dieu avait permis que plusieurs personnes pieuses avaient douté de la vérité de son Immaculée Conception, afin de donner plus d'occasion à ses dévots de faire paraître leur zèle à l'égard d'un privilége qui lui était contesté.

IV. Un célèbre théologien, dans un gros volume intitulé : *Théologia Mariana*, qui est l'un des plus savants et des plus dévots ouvrages que l'on ait composés en l'honneur de notre incomparable maîtresse, dit que si l'on disputait la noblesse à une personne considérable en la présence d'un grand roi, et que le roi, ne décidant point absolument la chose, déclarât cependant qu'on lui ferait plaisir de tenir cette personne pour noble, sans doute qu'elle aurait juste sujet de se plaindre de ceux qui combattraient sa noblesse; le roi même pourrait s'en offenser pour la résistance que l'on ferait à ses inclinations. Or, de même, dit ce savant homme, ne sem-

ble-t-il pas que c'est se déclarer contre la bienheureuse Vierge que de lui disputer un de ses plus grands priviléges, qu'on peut lui accorder selon l'inclination de l'Eglise?

Qui nous empêche donc d'entrer dans le parti des dévots de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu ? Nous le pouvons, pourquoi donc ne le pas faire? L'Eglise nous y invite, pourquoi résister à ses mouvements? Elle nous accorde de grandes grâces pour ce sujet, comme les indulgences, pourquoi nous priver de ces bénédictions ? Pourquoi dénier à la Mère de Dieu une faveur que soutiennent toutes les plus célèbres écoles de théologie, et qui fait le sentiment presque universel de tout le monde, pour s'attacher à une opinion que l'on n'oserait prêcher ni enseigner publiquement, et dont même il n'est pas permis de disputer dans les entretiens particuliers, selon la bulle de Grégoire XV (3). Comment dénier un privilége à la Mère de Dieu que les Turcs lui accordent, puisqu'ils reconnaissent qu'entre les enfants d'Adam, Marie a été conçue sans péché. Quand nous regarderons comme l'Eglise se comporte en l'endroit de la sainte Vierge, et que nous apprendrons de son usage universel comment nous devons agir à son égard, nous ne nous égarerons pas, et la dévotion que nous lui aurons ne sera ni fausse ni indiscrète, mais très-véritable et très-réglée, ayant pour fondement Dieu seul, pour soutien et appui les mérites de Jésus-Christ, pour fin le seul honneur et la seule gloire de Dieu seul, la source de toutes les grâces qui sont dans la très-sainte Vierge, que toutes les nations disent bienheureuse, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, et qu'il a fait en elle de grandeschoses. (*Luc.* I, 48, 49.) C'est ce Dieu seul qui doit être tout en toutes choses.

## *ORAISON A LA TRÈS-SAINTE VIERGE, MÈRE DE DIEU*

O très-pure et toujours immaculée Vierge, vraie Mère de Dieu, ma glorieuse dame, ma bonne maîtresse, ma reine, ma fidèle avocate, ma très-douce mère, permettez-moi de vous dire, avec un de vos plus zélés serviteurs, saint Germain, patriarche de Constantinople, dans un discours qu'il a fait au sujet de votre dévote présentation, que vous êtes la lumière de mon âme dans mes ténèbres, ma conduite assurée dans mes égarements, ma force et mon appui dans mes faiblesses; que vous êtes le remède des plaies dangereuses que je reçois des ennemis de mon salut; que c'est vous qui réparez mes pertes, qui soulagez mes douleurs, qui rompez mes chaînes, et qui relevez mes espérances; que vous êtes la grande consolation que j'ai reçue de Dieu en toutes mes peines : qu'à jamais la très-sainte et suradorable Trinité soit louée et glorifiée d'avoir donné aux hommes, par les mérites de l'adorable Jésus, une Mère qui a tant d'amour; que le Père soit magnifié dans toutes vos élévations glorieuses ; que le Fils soit béni dans toutes vos grâces et bénédictions; que le Saint-Esprit soit aimé dans toutes vos bontés et miséricordes : qu'un seul Dieu en trois personnes soit honoré dans tous les honneurs que l'on vous rend, soit loué dans toutes les louanges que l'on vous donne, soit invoqué par toutes les prières que l'on vous adresse, soit aimé dans tous les amours que l'on a pour vous, soit remercié par toutes les actions de grâce que l'on vous rend. O Mère de la belle dilection, faites, par vos puissantes intercessions, appuyées sur les mérites de votre Fils bien-aimé, que le divin amour soit établi partout par la destruction du péché, que le nom de Dieu soit sanctifié par tout le monde, que son règne arrive sur tous les hommes, que sa volonté se fasse en la terre comme au ciel. O mon aimable reine, c'est ce règne de l'adorable Jésus notre Dieu et votre Fils, que mon âme vous demande; c'est l'établissement de ses divins intérêts qui me fait soupirer à vos pieds. Admirable Mère de Dieu, souvenez-vous que vous êtes ma mère. Je vous conjure, par les mérites de vos glorieux parents saint Joachim et sainte Anne (je vous offre cette prière dans un jour que l'Eglise célèbre la fête de cette grande sainte votre bienheureuse mère), par les mérites de tous les saints et saintes qui vous ont appartenu d'une manière spéciale, que votre charitable cœur soit toujours pour moi un cœur maternel durant tout le cours de ma vie, à ma mort, et après ma mort, pour le seul intérêt de Dieu seul. Dieu seul, Dieu seul, ma très-débonnaire mère pour le temps, et pour l'éternité; et Dieu seul suffit. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

## *EXTRAITS DE QUELQUES PÈRES SUR LA SAINTE VIERGE.*

O Vierge sainte, ô plante vraiment céleste, la plus précieuse des plantes! ô vrai bois de vie qui seul a été digne de porter le fruit du salut. (S. BERNARD.)

(3) Ce passage de Boudon est remarquable. C'est un éclatant témoignage des sentiments de l'Eglise, il y a deux cents ans, sur l'Immaculée Conception. (*Note de l'éditeur.*)

Marie, par l'excellence de ses vertus, a si bien trouvé grâce auprès du Seigneur, comme l'en assura l'ange, que non-seulement elle mérita d'obtenir du roi de gloire la couronne, et d'être déclarée reine du ciel et de la terre; mais de plus, elle a obtenu par son Fils unique la délivrance du genre humain condamné à la mort éternelle, pour le péché du premier homme. (S. Bonaventure.)

Comment pourrons-nous remercier la Mère de notre Dieu et de Notre-Seigneur, par la fécondité de laquelle nous avons été rachetés de l'esclavage; par l'enfantement de laquelle nous avons échappé à la mort éternelle; par le Fils de laquelle nous avons recouvré ce que nous avons perdu, et de l'exil de la misère nous avons été reconduits à la patrie de la félicité éternelle. (S. Anselme.)

L'échelle de Jacob était un symbole et une figure de la très-sainte Vierge Marie; parce que comme cette échelle était le moyen par lequel la terre s'unissait avec le ciel, et que les anges descendaient par cette échelle, et que le Seigneur tout-puissant était appuyé sur la sommité; ainsi la très-sainte Vierge a été l'échelle par laquelle Dieu est descendu sur la terre, ayant par son moyen pris la nature humaine. Et par cette union, il a fait que l'homme vit Dieu; et par le moyen de Marie les choses qui étaient séparées se sont unies. Par cette échelle mystérieuse les anges sont descendus pour servir leur Seigneur et leur Dieu; et les hommes ayant reçu la grâce de conduire une vie angélique, montent par elle au ciel. (S. Jean Damascène.)

Un buisson qui brûle sans se consumer est certainement une grande merveille; mais ce qu'il signifie n'est sûrement pas un moindre prodige, c'est une vierge environnée du soleil sans en être offensée, c'est-à-dire, c'est Marie, dans laquelle descend l'Esprit-Saint, qui est environnée de l'ombre de la vertu du Très-Haut, qui devient Mère de Dieu, qui conçoit, qui enfante le Verbe divin en conservant intact le trésor de sa virginité. (S. Bernard.)

Quand il s'agit du péché, il faut excepter la Vierge Marie de la loi générale. (S. Augustin.)

C'est une chose certaine, que la sainte Vierge a été exempte du péché originel, par laquelle non-seulement nous avons été délivrés de la malédiction que nous avait méritée notre première mère, mais encore comblés de toutes sortes de bénédictions. (S. Ildefonse.)

Cette Vierge sainte paraît au milieu des enfants d'Adam, comme un lis entre les épines, parce qu'elle est sainte avant de naître. Ce qui constitue la différence essentielle qui existe entre sa naissance et celle des autres hommes, c'est que ceux-ci naissent tous ennemis de Dieu, objets de sa colère, tandis que Marie vient au monde avec le cortége brillant des plus éminentes vertus; et sous le voile des misères et des faiblesses corporelles communes à tout le genre humain, elle cache les plus précieux trésors des célestes bénédictions, et dès le premier moment de son existence elle est pleine de grâces, et le sanctuaire de l'Esprit-Saint. (S. Bernard.)

*On pourrait ajouter ici un nombre infini de passages des SS. Pères à la gloire de Marie; on renvoie pour une ample collection à l'ouvrage d'un de ses serviteurs, qui a pour titre :* Vie de la bienheureuse Vierge Marie, tirée des saintes Ecritures et des témoignages des SS. Pères.

---

# DIEU SEUL

OU

## LE SAINT ESCLAVAGE DE L'ADMIRABLE MÈRE DE DIEU.

—

### A LA VIERGE FIDÈLE.

—

Souveraine reine des anges et des hommes, abîmé dans mon néant, et me reconnaissant entièrement indigne de paraître en votre sainte présence, j'ose néanmoins, appuyé sur vos maternelles bontés, le sujet ordinaire de mes plus douces espérances, vous consacrer cet ouvrage qui ne respire que votre honneur et votre gloire, pour la seule gloire et le seul honneur de Dieu seul, qui est l'unique chose que je désire, et que je veux rechercher en toutes choses. L'oblation entière et irrévocable que je vous ai faite il y a longtemps de tout

ce que je suis en l'être et en l'ordre de la nature, et de la grâce et de tout ce qui en dépend, de toutes les actions naturelles, indifférentes et bonnes que j'opérerai à jamais, m'ôte tout le pouvoir d'en user autrement. Ma vie, tant intérieure qu'extérieure, et généralement tout ce qui est mien, est plus à vous qu'à moi-même, et même, ô ma divine princesse! n'ayant plus rien à moi, tout ce que j'ai vous appartient par mon état et condition de servitude, et je veux et désire de tout mon cœur aujourd'hui, dans un jour tout dédié en l'honneur du glorieux archange saint Michel et de tous les anges, en présence de tous ces esprits bienheureux que j'invoque avec les soumissions les plus respectueuses à mon secours, vous parlant avec l'un de vos plus véritables esclaves, et m'unissant à la sainteté de ses intentions, que vous ayez une puissance spéciale sur mon âme, sur mon état, sur ma vie, sur mes actions, comme sur des choses qui vous appartiennent tout de nouveau par un droit particulier, en vertu de l'élection que je renouvelle de dépendre entièrement de votre maternité et souveraineté, m'abandonnant à tous vos vouloirs, me livrant à tous vos pouvoirs et à tous les effets de votre souveraineté.

Tout mon regret est de n'avoir qu'un cœur et une vie pour vous donner. Mais, s'il m'est permis de donner quelque liberté à mes désirs, je voudrais avoir autant de cœurs et de vies qu'il y a d'étoiles au ciel, de gouttes d'eau dans la mer, d'étincelles au feu, de brins d'herbes sur la terre, pour vous les donner, pour vous les consacrer dans l'ordre de votre Fils bien-aimé et pour sa pure gloire. Mais au moins, puisque cela n'est pas en mon pouvoir, je ferai tout et je n'oublierai rien en la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils adorable, pour vous gagner des cœurs et vous acquérir des esclaves.

Aimable Vierge, il est vrai que mon cœur se sent plus pressé que jamais de vous aimer, et, si je l'ose dire, il me semble qu'il vous aime, et il me paraît qu'il voudrait disputer avec tous les cœurs de votre amour. Mais, hélas! que peut faire un misérable et chétif cœur comme il est? Il appelle donc à son secours tous les neuf chœurs des anges, tous les cœurs des saints, et veut vous aimer par tous leurs amours; et, comme tout cela ne la contente pas, il veut vous aimer par le divin cœur de Jésus. Je conjure ce cœur très-aimable d'anéantir, par sa puissance et miséricorde, tout ce qui est contraire dans tous les cœurs à l'établissement de son règne, toutes les oppositions que les hommes y forment, tous les obstacles qu'ils y apportent, toute la force et les ruses des démons qui le combattent, pour y établir l'empire de son amour, afin que les hommes étant parfaitement assujettis à ses lois, vivant dans un état de servitude perpétuelle, ils soient, ô glorieuse Vierge, ses véritables esclaves et les vôtres.

Bénissez donc, ô Mère de bonté, cet ouvrage qui tend uniquement à cette fin, qui n'a point d'autre but que de vous donner des esclaves en l'honneur de l'état et forme de serviteur que le Verbe éternel a prise, s'anéantissant dans vos pures entrailles, et se rendant votre sujet. Bénissez-le de vos plus amoureuses bénédictions, afin qu'il serve efficacement à votre gloire. Mais que tous les esprits du ciel et de la terre vous bénissent, vous louent, vous aiment, vous remercient pour toutes vos grandes et innombrables miséricordes sur ma très-chétive âme, pour les soins charitables qu'il vous a plu de prendre par l'excès d'une bonté incroyable de tout ce qui me regarde, par la très-douce, très-miséricordieuse et continuelle protection que vous m'avez donnée durant tout le cours de ma vie.

Votre très-aimable cœur, ciel de gloire et de triomphe, image très-accomplie du divin cœur de Jésus, trésor presque immense de toutes sortes de biens, m'a toujours été une source inépuisable de faveurs et de bénédictions. Ce cœur tout d'amour m'a toujours servi d'un doux asile dans toutes mes misères, dans tous les périls où j'ai été, dans tous les dangers où je me suis trouvé. Votre précieux cœur, ô Mère de la belle dilection, a été la douceur de ma vie, ma joie et ma consolation.

Votre saint nom, comme la tour de David d'où pendent mille boucliers et toute l'armure des plus forts, m'a servi de forteresse contre tous mes ennemis, et de lieu de retraite assurée pour y vivre dans une profonde paix parmi la guerre des hommes et des démons; et de quelque côté que je me tourne, en quelque manière que je me regarde, je ne vois rien de bon en moi, je ne remarque aucune grâce qui ne vienne de vos libérales mains. Je vous ai, ma divine princesse, autant d'obligations que j'ai vécu de moments, il n'y a pas un seul instant de ma vie qui ne soit marqué de vos faveurs. En quelque lieu que j'aille, vos miséricordes me suivent, elles me préviennent, elles m'accompagnent; et en quelque état que je puisse être, quelque chose qui m'arrive, vous me faites ressentir les aimables secours de votre puissante protection. Ah! que ma langue s'attache plutôt au palais de ma bouche, que de cesser jamais de publier partout les infinies et incroyables obligations que j'ai à vos amoureuses bontés. Que je m'oublie plutôt de ma droite, que d'en perdre le souvenir. Tant que j'aurai une langue, je dirai partout que vous êtes la Vierge fidèle, et je voudrais que tous les membres de mon corps fussent changés en autant de bouches et de langues pour le dire plus à mon aise. Ah! que vive l'aimable ciel, qui me donnera lieu de le dire sans distraction, durant toute la bienheureuse éternité, à jamais, à jamais.

# AU GRAND SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

ENTRE LES APÔTRES LE TRÈS-AIMANT, ENTRE LES DISCIPLES LE BIEN-AIMÉ, ENTRE LES SAINTS LE TOUT AIMABLE.

—

Grand apôtre de la dilection, cher favori de l'adorable Jésus, le Fils bien-aimé de l'admirable Mère de Dieu, le chérubin de la loi nouvelle, le séraphin du christianisme, la merveille et le prodige de l'Evangile ; après m'être prosterné aux pieds de la Souveraine des anges et des hommes, je viens me jeter aux vôtres, et vous présenter ce petit ouvrage, tout consacré à la gloire de cette auguste impératrice du ciel et de la terre : car à qui pourrais-je mieux le confier qu'à celui à qui la divine princesse qui en fait le sujet, a été si amoureusement confiée par les soins de l'aimable Jésus, à celui qui l'a reçue pour mère de la propre bouche de Dieu même, à celui qui lui a été substitué en qualité d'enfant à la place de son bon maître, qui lui était comme un autre Jésus, qui a été son ange visible, pour la servir dans tous ses besoins, qui en a pris des soins si amoureux durant tout le cours de sa très-sainte vie, soit pour les choses corporelles, soit pour les spirituelles, selon les ordres que notre débonnaire Sauveur lui en avait donnés ? Cet amour non pareil, grand saint, que vous avez eu pour cette Mère du bel amour, engage indispensablement tous les esclaves de cette incomparable reine à être les vôtres ; et il n'est pas possible de n'être pas tout dévoué au service de celui qui a servi avec une fidélité si inviolable celle qui mérite tous les respects des créatures du ciel et de la terre. Un cœur qui aimera véritablement la divine Marie, ne pourra jamais, ô disciple de l'amour, se défendre de vous aimer. La liaison ineffable que le Dieu de toute charité a mise entre votre cœur virginal et le cœur très-pur de la très-sacrée Vierge, ne permet pas que l'on ait du zèle pour la Mère de Dieu, qu'à même temps l'on n'en conçoive pour la gloire de son cher favori.

Il est vrai que toutes sortes de motifs pressent fortement les fidèles de vous honorer d'une manière particulière. L'amour que Jésus, notre Dieu, a eu pour vous, nous impose une nécessité entière de vous aimer, et la grande faveur que vous avez eue auprès de cet aimable Roi de nos âmes, nous invite puissamment à vous rendre tous les respects possibles. Vous avez donné un spectacle d'amour au monde, aux anges et aux hommes. Les séraphins ont trouvé de quoi s'étonner dans l'ardeur de vos flammes, et la pureté des feux sacrés qui a consommé si divinement votre sainte vie, fait l'admiration des âmes les plus éclairées. Les effusions du cœur de Jésus sur votre sainte personne sont ineffables ; aussi êtes-vous par excellence le disciple bien-aimé. Partout où l'on prêchera l'Evangile, cette vérité sera publiée, et aucun fidèle ne la pourra révoquer en doute. L'amour d'un Dieu-Homme pour vous était si grand et si extraordinaire que vous étiez connu par la qualité du disciple de l'amour ; et l'on pouvait dire que l'amour était votre nom, vos possessions, votre honneur, votre gloire, vos plaisirs et votre grâce. Mais si vous pouviez dire certainement, mon bien-aimé est tout à moi, vous pouviez ajouter avec vérité, je suis tout à lui. Si vous étiez très-aimé, vous étiez très-aimant : aussi dans le temps que votre cher Maître expirait ignominieusement sur une croix, vous paraissiez debout sur le Calvaire, donnant des preuves de l'amour le plus constant qui fut jamais. Tous les autres apôtres quittent ce divin Sauveur, et vous lui demeurez fidèle. L'infamie du supplice honteux où il est exposé, les blasphèmes des Juifs, les ris et les moqueries des peuples, la cruauté et la confusion de ses peines, la honte de son supplice et l'arrêt de sa mort, sont des eaux qui ne peuvent éteindre les ardeurs de vos flammes. Vous aimez, lorsque ceux qui sont destinés pour tenir le premier rang dans son amour cessent d'aimer, et cet amour qui est plus fort que la mort, vous fera mépriser mille morts, vous fera souffrir pour votre bien-aimé jusqu'au dernier soupir de votre précieuse vie, les bannissements, les exils, les fouets, les chaudières d'huile bouillante, et tous ces grands travaux inséparables des fonctions et de la vie apostolique.

Mais si une âme n'est grande que par la grandeur de l'amour qui l'enflamme, à quel point de gloire, incomparable saint, avez-vous été élevé, puisque l'amour qui vous a animé a été si admirable ? Cet amour que vous aviez puisé dans le propre cœur de celui qui est le prince et le Dieu de l'amour et qui est l'amour même, avait rempli votre charitable cœur de tant de tendresses pour tous les hommes, qu'il n'y a point de paroles qui le puissent expliquer. Il me semble qu'il était devenu tout charité, s'ouvrant par des profusions inconcevables à toutes sortes de personnes. Vous étiez la lumière des personnes les plus éclairées, le guide des parfaits, l'exemplaire des plus saints, la règle des hommes apostoliques, le docteur des peuples, le prédicateur aussi bien que l'écrivain de l'Evangile. Votre voix comme un tonnerre se faisait entendre par toute la terre, publiant les amours de votre bien-aimé, et il en sortait des éclairs si puissants, des clartés si touchantes qui en faisaient voir les divines beautés, et qui les apprenaient aux hommes, que les cœurs ne pouvaient pas s'empêcher de les aimer. Vous étiez le soutien des faibles, la consolation des affligés, l'espérance des plus désespérés. Les plus malheureux trouvaient en vous un

accès favorable pour être secourus dans tous leurs besoins, pour être assistés dans toutes leurs misères. Vous faisiez des miracles étonnants pour les soulager, vous préveniez les plus misérables par vos soins, vous alliez chercher les âmes les plus perdues jusque dans les forêts et les bois, vous couriez après les plus infâmes et les plus cruels, vous étiez tout à tous, à vos amis, à vos ennemis, aux personnes connues, aux inconnues, aux domestiques et aux étrangers; c'était la charité qui vous inspirait toutes vos pensées, qui formait toutes vos paroles, qui pressait vos pas, et qui animait toutes vos actions. C'était la charité qui faisait l'unique sujet de vos sermons apostoliques, vous en parliez à tout le monde, vous en parliez toujours, et vous en avez parlé jusqu'au dernier soupir de votre vie. Vous alliez avec ferveur aux assemblées des fidèles pour leur publier les excellences de cette vertu, et ne pouvant plus marcher, vous vous faisiez porter entre les bras de vos disciples pour exhorter les Chrétiens à s'entr'aimer les uns les autres, selon le grand commandement que notre divin Maître en a fait.

Les siècles qui ont suivi ont fait voir une suite continuelle de vos admirables bontés : où est celui qui a eu recours à vos charitables intercessions, qui n'en ait ressenti les effets ? Vous avez fait voir en vos fidèles dévots, que le ciel n'a rien de réservé pour ceux qui vous appartiennent; et il est doux et si avantageux d'avoir quelque part en votre faveur, que non-seulement vos amis, mais les personnes qui les touchent en quelque manière, sont dans une heureuse expérience de votre protection.

Mais enfin, vous êtes le saint tout aimable par les rares qualités dont votre divin Maître vous a favorisé. Plusieurs âmes ont amassé des richesses, mais les trésors que vous possédez sont incomparables. Il semble que toutes les grâces ont fait choix de votre cœur virginal, pour y faire leur bienheureuse demeure; et tous les dons que l'esprit de Dieu communique avec tant de différence à ses saints, se trouvent tous ramassés en votre seule personne, qui est comme l'abrégé de toutes les merveilles de la grâce. Vous êtes patriarche, prophète, apôtre, évangéliste, martyr, docteur, confesseur, vierge, anachorète, et vous possédez toutes ces glorieuses qualités dans un degré très-éminent; c'est ce qui fait que toutes sortes de personnes doivent vous prendre pour leur patron, et fidèle protecteur, et vous avoir une dévotion singulière. Ceux qui sont dans la vie active, ceux qui sont dans la vie contemplative, ceux qui vivent dans les villes, ceux qui sont retirés dans les déserts. Les personnes engagées dans le monde, celles qui en sont heureusement séparées. Les hommes apostoliques, les pontifes, les prêtres, les religieux, les vierges, les veuves, les personnes mariées. Les parfaits, les imparfaits, les pécheurs les plus abandonnés et les plus misérables: les riches, les pauvres, les grands, les petits, les princes, les magistrats, les artisans: mais particulièrement les personnes qui vivent dans la persécution et dans la souffrance: puisque vous êtes le disciple de la croix, aussi bien que de l'amour.

Mais que chacun porte ses dévotions où il voudra, pour moi, aimable saint vous serez toujours le grand saint de ma dévotion. Les grandes obligations que je vous ai, m'obligent indispensablement à vous aimer : à peine ai-je commencé à connaître les choses que les bienfaits que j'ai reçus de vous, m'ont donné lieu de reconnaître que vous étiez le saint nonpareil en bonté. J'ai commencé presque aussitôt à ressentir les effets de votre douce protection, que j'ai commencé de vivre; et je n'ai point de termes pour expliquer les biens que vous m'avez procurés durant tout le cours de ma vie. Je vois bien que je demeure comme opprimé sous leur grandeur, et qu'il ne m'est pas possible de produire des remercîments qui leur soient convenables, mais au moins je veux vous louer et vous bénir de toute la force de mon cœur, et que jamais les actions de grâces n'y tarissent. Je veux dire partout les obligations incroyables que j'ai à vos charitables bontés, et publier de toute l'étendue de ma voix qu'entre les saints vous êtes le très-aimant, le très-aimé et le tout aimable. Ah ! que je prends de plaisir de savoir que vous êtes le cher favori de Jésus et de Marie ! et que les grâces que vous en avez reçues sont inestimables ! Que je suis content de votre gloire, et que je prends de part à tous les honneurs qui vous sont rendus ! Que le ciel puisse tous les jours accroître le nombre de vos fidèles serviteurs, et les combler de ses plus saintes bénédictions ! Je ne puis assez bénir mon Dieu, quand je pense qu'il y a un ordre saint dans l'Eglise, qui est tout dédié pour honorer la qualité de mère, que la très-pure Vierge a eue en votre endroit, et la qualité d'enfant que vous avez portée à son égard. Que le Seigneur bénisse de la sainte Sion cet ordre sacré et qu'il ne se lasse jamais de le favoriser de ses plus pures grâces ! Qu'il répande de plus en plus dans son Eglise un instinct général d'amour et de révérence pour vos bontés et excellentes perfections; qu'il les fasse connaître jusqu'aux extrémités de la terre. Que toutes les nations sachent les amours que Jésus et Marie ont eus pour vous; et que votre nom soit grand parmi tous les peuples et depuis un bout du monde jusqu'à l'autre. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul.

—

# DIEU SEUL

OU

# LE SAINT ESCLAVAGE DE L'ADMIRABLE MÈRE DE DIEU.

—

## PREMIER TRAITÉ.

—

### CHAPITRE PREMIER.

*De la dévotion de la très-sainte Vierge en général, et en particulier de la dévotion de son saint esclavage.*

L'incomparable évêque de nos jours, le grand saint de la dévotion de ces derniers siècles, que nous pouvons dire avoir été choisi de Dieu pour l'établir et la réveiller dans les cœurs des fidèles, dans l'excellent livre qu'il a composé de l'*Introduction à la vie dévote,* dont toutes les paroles, animées de l'esprit de Dieu qui les a dictées, portent une onction sacrée dans les âmes, enseigne que la véritable dévotion ne présuppose pas seulement l'amour de Dieu, mais que même elle n'est autre chose que l'amour de Dieu, qui s'appelle dévotion, lorsqu'il nous fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement; et que, comme il appartient à la charité de nous faire faire généralement et universellement tous les commandements de Dieu, il appartient aussi à la dévotion de nous les faire faire promptement et diligemment. C'est pourquoi celui qui n'observe pas tous les commandements de Dieu, ne peut être estimé bon ni dévot, puisque, pour être bon et dévot, il faut avoir, outre la charité, une grande vivacité et promptitude aux actions charitables. La charité donc, selon le témoignage de ce grand saint, étant un feu spirituel, quand elle est fort enflammée, elle s'appelle dévotion.

Mais, comme il n'est pas possible d'aimer Dieu véritablement, sans avoir de l'amour pour celle qu'il a choisie pour sa très-digne Mère, de même il est nécessaire d'avoir de la dévotion pour la très-sacrée Vierge, si l'on est véritablement dévot à Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est donc en lui, par lui et pour lui, qui est notre unique tout en toutes choses, que nous devons aimer la plus aimée, la plus aimante et la plus aimable des pures créatures; et puisque la dévotion est un amour qui fait que nous servons avec une volonté prompte et affectionnée, il faut avoir une promptitude et une affection spéciale d'aimer la glorieuse Mère de Dieu, et de lui rendre service, et généralement de faire tout ce que nous reconnaissons lui être agréable.

Et d'autant que l'amour suppose la connaissance, ne pouvant pas aimer ce que nous ignorons, chacun doit être persuadé par la foi des excellences et des grandeurs de l'admirable Vierge Marie, qui la rendent digne de tout l'honneur et de toute la vénération que peut mériter la plus noble et la plus parfaite des créatures; c'est pourquoi l'âme dévote de cette auguste Souveraine du ciel et de la terre a une très-haute estime de ses excellences et grandeurs, de l'éminence de sa grâce et de sa gloire, et elle n'en parle qu'avec admiration et étonnement; et, après en avoir pensé et dit tout ce qu'elle peut concevoir de grand et de plus glorieux, elle sait que les merveilles que le Dieu tout-puissant a opérées en elle surpassent incomparablement toutes ses pensées, aussi bien que toutes les expressions qu'elle en pourrait faire. Elle ne la voit que comme un abîme de grandeurs, où il faut que tout esprit se perde, avouant qu'elle ne peut être connue parfaitement que de celui-là seul qui l'a créée et enrichie de tant de dons et de grâces; c'est ce qui produit en elle des respects extraordinaires pour sa personne sacrée, et pour tout ce qui regarde son service, un désir pressant de lui plaire, une confiance amoureuse en sa miséricorde et bonté, un zèle très-ardent qu'elle soit connue, honorée, invoquée et aimée, et elle n'oublie rien, et fait tout pour procurer par tous les moyens possibles l'établissement de sa dévotion en toutes sortes de lieux et de personnes.

Or, la dévotion de l'esclavage consiste non-seulement en une volonté prompte et affectionnée à servir la Mère de Dieu, mais elle engage absolument à son service, elle ne lui rend pas quelques honneurs en de certains temps, mais elle l'honore en tous temps, non-seulement par quelques actions, mais par toutes ses actions, dont elle lui cède le droit; en sorte que la personne, non-seulement est à la très-sainte Vierge, mais elle y est autant qu'on le peut être, sans autres bornes ou limites que celles que prescrit le Dieu d'infinie majesté, qui est le seul saint en ses saints, le seul grand en toutes leurs grandeurs, le seul aimable en toutes les grâces qui les rendent dignes d'amour; tou-

tes les créatures, en sa divine présence, n'étant rien, et n'étant ce qu'elles sont qu'en lui seul ; et on ne les doit aimer et honorer que pour son seul amour et sa seule gloire.

## CHAPITRE II.

*Ce que c'est que la dévotion du saint esclavage de la Mère de Dieu.*

Pour bien concevoir ce que c'est que la dévotion d'esclavage dont nous traitons, il est nécessaire de remarquer ce que c'est que la condition d'esclave : or, la condition d'esclave consiste en ce que l'esclave n'a plus rien à soi, et même n'est plus à soi, mais à son seigneur ou maître ; c'est pourquoi tous les biens que les esclaves peuvent avoir, tout ce qu'ils peuvent gagner, tous leurs travaux, toute leur industrie, et même leurs enfants, tout cela appartient à leurs maîtres, qui estiment leur faire grâce, que de leur laisser la vie, et quand ils leur ôtent, ils ne pensent pas commettre d'injustice. Il n'y a rien parmi les hommes qui nous fasse plus être à un autre que l'esclavage. Ceci supposé, il est facile d'entendre ce que c'est que la dévotion de l'esclavage de la Souveraine des anges et des hommes ; qui n'est pas seulement de porter des chaînettes, de faire écrire son nom dans les livres de l'association, de réciter quelques prières, de donner quelques aumônes ou faire quelques présents aux églises, de pratiquer quelques mortifications, ou prendre la qualité d'esclave de la sainte Vierge ; mais c'est une sainte transaction que l'on fait avec la Reine du ciel et de la terre, par laquelle on lui consacre sa liberté pour passer au nombre de ses esclaves, la faisant la maîtresse absolue de son cœur, lui cédant le droit que l'on a en toutes les bonnes actions, se dévouant entièrement au service de sa grandeur, et en faisant une haute protestation. Tous les biens donc que possède celui qui est véritablement esclave de la glorieuse Vierge ne sont plus à lui ; tous ses biens de fortune, de corps et d'esprit, mais à sa bonne Maîtresse, en sorte qu'il n'en peut disposer contre sa sainte volonté. Jean, patricien de Rome, et sa femme, du temps du Pape Libérius, possédant de grands biens, ils voulurent choisir pour leur héritière la très-sainte Mère de Dieu ; et l'ayant priée avec instance d'accepter l'offre qu'ils lui en faisaient, cette mère de miséricorde s'étant de nuit apparue à tous les deux, leur témoigna qu'elle avait reçu leur offrande, et qu'elle désirait que de leurs biens ils en fissent édifier une église en son honneur en la ville de Rome, sur une colline qui se trouverait le matin suivant couverte de neige. Le Pape ayant eu la même vision, désigna le lieu de l'église, qui fut appelée au commencement Notre-Dame des Neiges, ensuite l'église de Sainte-Marie-Majeure. C'était bien, à la vérité, donner à la Reine du paradis ses biens temporels, mais non pas lui céder tout le droit que l'on peut avoir en d'autres biens qui sont plus considérables, et c'est ce que fait notre dévotion, qui donne tout et ne réserve rien.

Or, il faut remarquer, pour l'éclaircissement du sujet que nous traitons : premièment, que l'on peut honorer la sainte Vierge par ses bonnes actions, sans lui en donner la valeur, par exemple, on jeûne en son honneur, cela ne lui donne pas le droit que l'on a en cette action du jeûne ; ainsi ce sont deux choses distinctes d'honorer la sainte Vierge par quelque bonne œuvre, ou lui en donner la valeur. Secondement, quand on dit que l'on donne la valeur de ses bonnes actions, on n'entend pas par là le mérite, car il n'y a eu que Jésus-Christ seul qui l'ait pu faire, tellement que, lorsque l'on dit communément que l'on se fait part les uns aux autres des mérites, cela n'est pas vrai, si l'on prend le terme de mérite en rigueur ; ce n'est qu'en tant que nos actions sont satisfactoires ou impétratoires, que l'on peut en donner la valeur ; et c'est en ce sens que le terme de mérite étant pris, on dit qu'il y en a communication. La dévotion de l'esclavage, ne se réservant rien, donne tout, ainsi le dessein qu'elle inspire, est de ne passer pas un moment de la vie, soit que l'on veille, soit que l'on dorme, soit que l'on agisse, soit que l'on souffre, qui ne soit tout consacré à Notre-Dame et Maîtresse, et de lui dédier de telle sorte tout le droit que l'on peut avoir en toutes ses bonnes actions, qu'elle en dispose pleinement, selon son bon plaisir, le donnant à qui elle le voudra, comme une chose qui est entièrement à elle, par la qualité d'esclave que l'on prend, dont le propre est de n'être plus à soi, de n'avoir rien à soi, mais d'être tout absolument à son maître.

C'est ici que l'on peut remarquer la différence des serviteurs de la Mère de Dieu, et de ses esclaves. Le serviteur a de certains moments où il se repose, où il n'agit pas pour son maître, où il peut travailler pour lui : l'esclave agit en toute sorte de temps et de choses pour son seigneur. Le serviteur peut changer de condition, l'esclave y demeure toujours engagé. Le serviteur peut acquérir du bien de ses gages ; tout l'argent de l'esclave, tous les intérêts qu'il en peut tirer, tout ce qu'il en peut acheter est à son maître. Si le serviteur a des enfants, il en peut disposer : les enfants de l'esclave sont au pouvoir du maître, et sa propre vie même. Ces différences font assez voir qu'il n'y a point de dévotion qui nous engage au service de la Mère de Dieu comme celle de l'esclavage, puisque de toutes les servitudes, il n'y a que l'esclavage qui ôte la liberté ; et elles donnent beaucoup de lumières de la condition des personnes qui sont véritablement esclaves de la reine du ciel, et qui le sont par état et non-seulement par paroles, ou par quelques marques extérieures.

*Ecoutez donc*, dit le Saint-Esprit en l'*Ecclésiastique* (VI, 24-26), *écoutez, mon fils, un sage conseil, que je veux vous donner, et ne cessez jamais d'en faire état, mettez-vous*

*ses fers aux pieds et son collier au cou, et n'ayez point de difficulté à porter ses chaînes.* Ce Dieu d'amour désire que nous lui soyons attachés sans réserve; c'est pourquoi il veut que nous en portions les marques aux principales parties de notre corps, afin qu'il n'y ait rien en nous qui ne soit à son service. Faisons-lui servir notre tête, l'inclinant dévotement, ou la découvrant à la rencontre de ses images; les cheveux, en retranchant le soin que la vanité en donne; les oreilles, les fermant aux entretiens peu honnêtes; aux paroles équivoques, aux chansons mondaines, aux discours inutiles; les yeux, en les détournant des objets sensuels; les lèvres, en baisant avec respect ses saintes images; la langue et la bouche, en s'abstenant, et mortifiant le goût, et parlant de ses grandeurs; les bras et les mains, en travaillant pour elle, donnant l'aumône, ornant ses temples et chapelles, ne les souillant par aucune impureté; les genoux par des révérences et génuflexions; les pieds, allant visiter les lieux dédiés à Dieu en son honneur. Il est bien juste que nous servions cette grande reine en toutes les manières possibles, non-seulement parce que ses grandeurs l'exigent, mais encore à raison de ses bontés incomparables, qui l'ont obligée amoureusement de nous rendre des services, qui feront l'étonnement de toute l'éternité bienheureuse. Elle nous a servis de toute son âme par l'abondance de ses grâces, dont ayant été plus que pleine, dit le dévot saint Bernard, elle a regorgé heureusement sur tous les fidèles; de son corps en ayant donné la matière au Verbe incréé en l'incarnation; de son cœur précieux par la foi, ce qui a donné le commencement à notre salut; de sa tête, l'ayant tant de fois inclinée devant la majesté de Dieu pour nous en obtenir les miséricordes; de ses cheveux dont elle a blessé le cœur du divin Epoux pour l'attirer en notre terre; de ses oreilles, obéissant à la voix de l'ange, ce qui a été la cause de tout notre bonheur; des yeux par les larmes pour nous impétrer le pardon de nos crimes; de ses lèvres par les chastes baisers qu'elle a donnés à son divin enfant, pour le réconcilier avec les hommes; de sa bouche et de sa langue, nous servant d'avocate; de son cœur sacré, y portant celui qui soutient toute la machine du monde, et lui ôtant les armes des mains, et les foudres qu'il devait lancer sur nos têtes criminelles; de ses mains et ses bras, en servant notre débonnaire Sauveur, pour nous acquérir la glorieuse qualité de ses serviteurs; de ses chastes mamelles allaitant celui qui nous nourrit de sa grâce et de son précieux corps et sang; de son ventre sacré, qui l'a porté pour nous délivrer de l'enfer; de ses pieds par les voyages qu'elle a faits de sa maison aux montagnes de Judée, de Nazareth en Bethléem, de la Palestine en Egypte, accompagnant son Fils bien-aimé pendant les jours de sa conversation avec les hommes, visitant après sa mort les lieux saints, et suivant saint Jean l'Evangéliste son fils adoptif en Ephèse, et tout cela pour nous obtenir tant de dons et de grâces dont le ciel nous favorise continuellement.

## CHAPITRE III.

*De l'origine et progrès de la dévotion de l'esclavage de la sainte Mère de Dieu.*

L'auteur du petit livre *De la dévotion de l'esclavage*, qui sans se nommer fait assez connaître la grandeur de sa piété, parlant de l'origine de cette dévotion, après avoir dit qu'elle est fondée sur l'exemple de Jésus-Christ, qui, pour nous obliger à reconnaître la sainte Vierge pour notre maîtresse, a voulu lui-même se soumettre à elle, et ne nous a laissé pour mémoire de ses actions pendant les trente premières années de sa vie, que ces paroles : *Erat subditus illis* (*Luc.* II, 51), il vivait pendant ce temps-là sous l'obéissance de Marie et de Joseph, assure ensuite que cette dévotion est si ancienne, que l'on ne saurait bonnement en trouver les commencements : qu'il est constant néanmoins, que depuis plus de sept cents ans l'on en trouve des marques dans l'Eglise; que saint Odilon abbé de Cluny, qui vivait il y a bien des siècles, a été un des premiers qui l'a pratiquée, s'étant offert à la sainte Vierge la corde au cou, pour être son esclave le reste de ses jours. Ainsi la France a été un des premiers royaumes qui a commencé de pratiquer une si belle dévotion. Il ajoute que les Pères Théatins au commencement de ce siècle ont étendu cette dévotion par toute l'Italie, la Sicile et la Savoie, qu'ils en ont établi de saintes associations au royaume de Naples, à Palerme dans l'église de Saint-Joseph, où les esclaves ont leur chapelle; que l'on a vu à Turin le zèle de ces Pères triompher, lorsque Charles-Emmanuel duc de Savoie avec tous ses enfants et le cardinal Maurice ont pris solennellement ces glorieuses chaînes, donnant un merveilleux exemple à tous leurs sujets.

Le cardinal Pierre Damien rapporte que son frère le B. Marin, se fit esclave de l'heureuse Mère de Dieu en présence d'un prêtre, qui était son père spirituel, qui témoigna que, s'étant dépouillé et mis la corde au cou, il se fit discipliner comme un mauvais serviteur; qu'ensuite il mit une somme d'argent au pied de l'autel pour marque de sa servitude, et qu'il continua le reste de sa vie à payer ce tribut tous les ans avec une grande fidélité, ce qui lui fut une source des plus grandes bénédictions du ciel, celle qui en est la grande reine l'étant venue visiter et consoler à sa mort et lui ayant promis le paradis.

Césarius nous donne un autre exemple bien illustre en la personne de Vaultier de Birbak, proche parent des ducs de Louvain, et un des plus généreux cavaliers de son temps, qui s'étant offert à la Mère de Dieu en qualité d'esclave, en fut favorisé de quantité de dons extraordinaires et de grâces miraculeuses.

Le P. Simon de Roias de l'ordre de la Sainte-Trinité, dit de la Rédemption des captifs, prédicateur du roi catholique Philippe III, confesseur de la reine Marguerite, et vicaire général en son ordre, a mis en vogue la dévotion d'esclavage par toute l'Espagne et l'Allemagne. Ce saint homme, dont Dieu a voulu approuver le zèle ardent pour sa très-pure Mère, l'honorant de plusieurs miracles après sa mort, avait une singulière dévotion à prononcer ces premières paroles de la Salutation Angélique, *Ave, Maria.* Il les disait en toutes sortes d'occasions, il les mettait au commencement de toutes ses lettres, il s'en servait toutes les fois qu'il saluait quelqu'un; ce qu'il faisait avec tant de grâce et de bénédiction, qu'une si sainte coutume s'établit en la cour d'Espagne, les princes et princesses se disant dans les rencontres, *Ave, Maria*, à l'exemple de la reine Marguerite qui saluait de la sorte Philippe III. Une dévotion si exemplaire de cette grande reine, fut bien récompensée de la mère de miséricorde; car étant tombée dans une apoplexie, le P. de Roias l'en fit revenir miraculeusement en prononçant ces sacrées paroles, *Ave, Maria :* ce qui toucha tellement Philippe III, qu'en reconnaissance de ce miracle il promit au saint homme de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Mais l'homme de Dieu s'oubliant de ses propres intérêts, et même de ceux de son ordre, et ne pensant qu'aux intérêts de sa bonne mère, qu'il aimait plus que lui-même, le pria seulement d'obtenir des indulgences de Grégoire XV, pour les esclaves de Notre-Dame, dont il avait érigé une dévote assemblée par la permission de Paul V, sous le titre du doux nom de Marie. Ensuite il entreprit d'étendre cette dévotion partout, et il en écrivit des lettres si remplies d'amour, de ferveur et de zèle, qu'on ne les peut lire sans être sensiblement touché.

Le P. Barthélemy de los Rios de l'ordre de Saint-Augustin, prédicateur du roi catholique Philippe IV, de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, et ensuite du cardinal infant, écrivit plusieurs petits traités, qui furent bientôt traduits en différentes langues touchant la dévotion du saint esclavage de la reine du ciel. Et enfin, il composa un gros volume dans lequel il traite avec autant de piété que de force, de l'antiquité, de l'excellence et de la solidité de cette dévotion.

Il serait ici bien difficile d'exprimer les soins incroyables, que ce fidèle serviteur de Notre-Dame a pris pour l'établissement de la dévotion de son esclavage; les grands travaux qu'il a soufferts, les périls où il s'est exposé, les voyages où il s'est engagé, les contradictions qu'il a portées de la part des hommes et des démons, son courage invincible contre leur rage et leurs persécutions; les aumônes qu'il a procurées; le zèle extraordinaire qui l'a pressé d'en parler aux rois de la terre, et aux autres puisances, d'en présenter des requêtes au Saint-Siége, aux archevêques et évêques; les discours tout de feu qu'il en a faits en public; et en particulier les saintes industries dont il s'est servi pour tant de fêtes célèbres, de processions solennelles, qui se sont faites; pour tant de chapelles magnifiques qui ont été bâties; tant d'ornements somptueux, tant de belles images qui ont été données au sujet des associations de l'esclavage qu'il a établies de tous côtés. Mais l'on peut dire en un mot que l'usage commun de cette dévotion lui est dû : que son zèle pour les intérêts de la Mère de Dieu, est digne de la louange des anges et des hommes, et que ce bien-aimé de Dieu mérite que sa mémoire soit en bénédiction ès siècles des siècles.

L'auteur du petit livre que nous avons cité remarque très-bien que la dévotion d'esclavage a éclaté extraordinairement en notre siècle. L'Eglise, qui se plaît à nourrir toujours les fidèles dans de profonds respects et de tendres sentiments envers Notre-Dame, s'étant déclarée sur cette pratique, et la ferveur s'augmentant, a poussé les fidèles et libres esclaves à faire gloire de leurs fers, et en porter la marque sensible pour se faire reconnaître parmi les autres. Cette glorieuse livrée a fait éclater par tout le monde ceux que l'on ne pouvait auparavant reconnaître, et l'on a commencé à savoir que Marie avait partout ses esclaves.

Ladislas, roi de Pologne, s'étant engagé dans cette servitude, voulut en faire part à tous ses sujets. Il choisit pour cela le P. Stanislas Thanicius, de la compagnie de Jésus, qui, par ses doctes prédications et par le zèle de tous ceux de son ordre qui s'y intéressèrent, comme ils le font toujours quand il s'agit de la gloire de la très-pure Vierge, avança merveilleusement cette dévotion dans tout le royaume.

Notre saint Père le Pape Alexandre VII a expédié une bulle tout récemment, l'an 1658, par laquelle, outre les indulgences qu'avait accordées Urbain VIII aux esclaves de Notre-Dame, il leur en donne d'autres très-considérables, à l'occasion de l'association de l'esclavage établie à Marseille chez les Pères Augustins déchaussés.

Enfin cette dévotion, présentement, est répandue en Italie, en France, en Espagne, en Flandre, en Allemagne, en Pologne, en Angleterre, parmi les fidèles qui y sont, et est passée jusqu'aux extrémités du monde; et l'esprit de Dieu presse si fortement toute sorte de personnes de l'embrasser, que quelquefois, comme il arriva à Bruxelles l'an 1626, à peine les ouvriers peuvent suffire à faire les chaînes dont se chargent ces glorieux captifs.

## CHAPITRE IV.

*Dieu seul est le fondement de l'esclavage de la sainte Vierge.*

Saint Augustin nous apprend, conformément aux divines Ecritures, que toutes choses sont et ne sont pas : elles sont, à raison de l'être qu'elles ont reçu du créateur; elles

ne sont pas, parce qu'elles n'ont pas cet être d'elles mêmes, parce qu'elles ne peuvent pas le conserver, et sont dans une si étroite dépendance de celui de qui elles l'ont reçu, que s'il cessait un moment de les soutenir, elles retomberaient en ce moment même dans le rien d'où elles ont été tirées. Disons, de plus, qu'en la présence de l'être infini de Dieu, toutes les créatures non-seulement sont bien abjectes et très-petites, mais elles ne sont rien. Job, à la vérité, dit que tout l'univers devant Dieu n'est que comme une goutte d'eau, mais le prophète Isaïe assure que ce n'est qu'un néant. Lorsque la créature paraît encore grande aux yeux de l'âme, c'est une marque qu'elle connaît peu Dieu; car il est très-vrai que cet Etre suradorable de Dieu d'infinie Majesté commence un peu à se découvrir, en même temps les créatures se retirent, et à proportion qu'il se manifeste, les créatures se cachent et on ne les voit plus dans le plein midi de sa divine lumière. Il est bien aisé, comme l'enseigne saint François de Sales en son excellent livre de l'*Amour divin*, de voir la lune et les étoiles pendant la nuit; leurs beautés paraissent aimables, leurs clartés douces et grandes; mais depuis que le soleil paraît sur notre horizon, tous ces astres disparaissent. Mais que sont devenues toutes leurs lumières? assurément ils ne les ont pas perdues, mais celles du soleil les cachent. Or, de même, pendant que l'âme demeure dans l'obscurité de ses ténèbres, elle voit le monde, qui lui semble être quelque chose de grand, elle y trouve de la gloire, des biens et du plaisir; mais aussitôt que le soleil de justice, par sa divine lumière, dissipe les nuages qui environnent ses yeux, il n'y a plus de monde pour elle, plus de joie, de plaisir et de grandeurs du monde, plus de terre ni de créatures de la terre. Comme quelque effort que nous fassions pour apercevoir les étoiles en plein jour, il ne nous est pas possible d'en voir aucune, de même l'âme qui peut dire avec ce grand saint et grand archidiacre de l'Eglise romaine saint Laurent, ma nuit n'a plus d'obscurité, cette âme n'estime plus rien que Dieu seul; tous les objets que le monde peut présenter ne lui sont rien; de quelque côté qu'elle jette la vue, elle ne voit qu'une seule chose en toutes choses, Dieu seul. Pour lors, en cet état, elle proteste, avec l'Apôtre, qu'elle ne connaît plus personne; mais c'est par une vie mortifiée, par les mépris, par la douleur et dans le fidèle exercice de l'oraison, que l'on apprend ces vérités divines dans le rayon de lumière qui y est communiqué. C'est une science que l'on n'acquiert pas dans les écoles des hommes, que ne donne pas l'étude des belles-lettres; elle ne se puise qu'aux pieds de l'adorable crucifix. Oh! combien d'âmes gémissent dans leurs ténèbres et demeurent malheureusement attachées aux créatures, au monde et aux choses du monde, leur volonté ne pouvant s'en dégager, parce que leur esprit est tout plein de l'estime des choses créées; et ce qui est bien déplorable, c'est de voir des ecclésiastiques, des prédicateurs, des directeurs, qui doivent être la lumière du monde, et qui, par leur vie peu mortifiée, par le peu d'exercice d'oraison en sont les ténèbres; ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles, dit notre Maître. Oh! qu'il est vrai qu'il y a peu de personnes qui n'estiment et n'aiment que Jésus seul en toutes choses!

Cependant il est très-certain que toutes choses n'étant rien en elles-mêmes, elles ne sont que ce qu'elles sont en Dieu seul. C'est pourquoi, comme selon la doctrine de saint Thomas, le serviteur a un rapport nécessaire au maître, et que la servitude est d'autant plus grande, que le maître et Seigneur a plus de pouvoir, il est assuré que Dieu étant le Seigneur des seigneurs, la servitude qui lui est due ne peut souffrir de comparaison : et comme c'est Dieu qui a fait toutes choses, et que lui seul a un empire absolu et indépendant sur tout ce qui est créé, et que tous les seigneurs et maîtres ne le sont qu'à raison de la communication qu'il leur fait de son pouvoir, l'on doit dire (à proprement parler) que toute la dépendance que nous avons à l'égard des autres n'a point d'autre cause que la dépendance de ce seigneur souverain et infini, qui, selon le langage de l'Ecriture et de l'Eglise, est le seul Seigneur

Dieu seul donc est le fondement de l'esclavage de la sainte Vierge, qui n'est appuyé que sur le pouvoir qu'il lui a donné : et ce pouvoir est si grand, et la communication qui lui a été accordée de son souverain domaine, si extraordinaire, qu'il en suit une obligation très-spéciale de dépendance et de servitude.

Le grand cardinal de Bérulle, qui a excellé en la dévotion de la sainte Vierge, et l'un de ses plus fidèles esclaves, avait une estime si haute de la grâce qui nous lie à cette aimable princesse d'une manière spéciale, qu'étant supérieur du saint ordre des religieuses Carmélites de France, de la réforme de sainte Thérèse, il donna ordre que le très-saint sacrement de l'autel fût exposé une fois tous les mois en l'église du grand couvent du faubourg Saint-Jacques, en action de grâces de la faveur particulière que possède cet ordre, d'avoir pour mère et pour dame, la Mère de Dieu et la dame des anges : dévotion qui se continue encore à présent en cette sainte maison avec plus de ferveur et de zèle que jamais. Cet homme plus éminent par sa rare piété envers la très-pure Vierge, que par la pourpre dont il était orné, en l'un de ses écrits, déclare qu'il la contemple et révère comme la personne la plus haute, la plus sainte, et la plus digne d'amour qui sera jamais, et comme celle qui surpasse en hautesse, dignité et sainteté toutes les personnes humaines et angéliques, même considérées ensemblement : qu'elle a été faite uniquement pour la très-sainte Trinité; qu'elle est comme un monde et un paradis à part, monde de grandeurs et paradis de délices pour le nouvel homme; qu'elle

est un ciel nouveau et une terre nouvelle, terre qui ne porte que l'Homme-Dieu, et ciel qui ne contient que lui, ne tourne qu'à l'entour de lui, n'agit que pour lui ; qu'elle est dans l'univers comme un autre univers, et dans l'empire de Dieu comme un autre empire, univers qui a son centre et ses mouvements différents, empire qui a ses lois et son Etat à part. Il dit de plus, qu'elle fait un nouvel ordre dans tous les ordres de la puissance et sagesse de Dieu, ordre suréminent à tous les ordres de la grâce et de la gloire, ordre tout singulier qui fait et porte un nouvel empire sur les ordres de Dieu, ordre conjoint à l'ordre et à l'état de l'union hypostatique. Mais c'est tout dire, qu'elle est la digne Mère de son créateur, et l'on ne peut rien avancer de plus grand pour marquer sa souveraineté, que de faire voir que Dieu le souverain de toutes choses lui a été sujet. Ces grandeurs, qui renferment, selon le Docteur angélique, une dignité presque infinie, méritent les services de toutes les créatures : mais c'est Dieu seul qui en est la source et l'unique cause, et elles se doivent terminer à son honneur et à sa gloire.

Le cardinal Pierre Damien, qui ne respirait que l'honneur et l'amour de la Mère de Dieu, assure que le précieux et incomparable cœur de la divine Marie est le lieu des plus chastes et innocents plaisirs du sacré époux ; que c'est dans ce cœur très-heureux qu'il a fait comme un amas de tous les plaisirs et délices dont le Saint-Esprit parle avec admiration, qu'il est le lieu de son repos. Puis il demande si le Très-Haut a trouvé son plaisir dans les anges, et il répond qu'il y a rencontré des défauts. Pensez-vous, poursuit-il, que ce soit parmi les astres, dont les uns seront changés en sang, et les autres tomberont du ciel, ou bien dans l'élément du feu, ou au milieu des airs et des vents? Non, réplique-t-il, parce qu'il est écrit que le Seigneur n'habite pas dans le bruit et les habitations de ces choses. Ce n'est pas non plus dans les eaux qui sont sujettes aux tempêtes, ni en une terre qui porte la malédiction d'Adam : il n'y a que le divin cœur de la très-chaste Vierge, où Dieu repose sans y trouver la moindre chose qui lui déplaise, parce que ce très-pur cœur n'a jamais été ouvert qu'à Dieu seul, et a toujours été fermé à toutes les créatures. Dieu seul, Dieu seul est le fondement unique de toutes ses élévations les plus glorieuses, et de toutes ses grandeurs presque infinies.

## CHAPITRE V.

*De l'excellence de la dévotion du saint esclavage de la sainte Vierge.*

On ne peut concevoir rien de plus grand en ce monde que la qualité de serviteurs de Dieu : les plus méchants hommes du monde n'ont pas assez d'impiété pour ne pas révérer une qualité si glorieuse : les chaînes, les servitudes, la pauvreté, les tourments, et toutes les choses les plus horribles, quand elles arrivent pour le service de Dieu, ont une image d'honneur et de beauté qui les fait souhaiter, et qui est capable de donner quelque envie aux bienheureux. Les saints ont toujours pensé que la souveraine gloire est d'être dans l'infamie pour la gloire de Dieu : et il est bien certain que l'honneur du service de Dieu est un honneur extrême, puisqu'il rend illustres et glorieuses les choses les plus honteuses et les plus infâmes qui soient au monde, comme les prisons et les fers. Servir à Dieu, c'est être roi, même c'est être plus que roi : aussi voyons-nous que les rois respectent l'ombre des serviteurs de Dieu, ils honorent leurs cendres, et se tiennent heureux d'avoir la moindre part en leurs prières. La grâce du service de Dieu est le présent le plus magnifique dont le ciel nous puisse faire part, les couronnes et les empires se donnent souvent à ceux que Dieu déteste, et qui seront damnés, mais cette grâce ne s'accorde qu'à ceux pour qui un Dieu en mourant a eu de plus douces et de plus fortes inclinations d'amour. Tous ces empereurs des Turcs avec toutes leurs grandeurs serviront, pour parler le langage de l'Ecriture, d'escabeau aux pieds de ceux qui ont été au service de Dieu, quoiqu'en ce monde ils aient paru comme l'ordure et la balayure de la terre ; et ces gens qui passaient pour des fous et insensés aux yeux des prudents et des sages du siècle, jugeront les nations, commanderont aux peuples, et auront un empire qui ne finira jamais. Dieu se plaît même quelquefois à faire paraître leur gloire dès cette vie, en leur donnant des pouvoirs sur des choses qui ne reconnaissent en rien l'autorité des puissances du monde, comme les maladies, les éléments.

Un saint François de Paule commande à toute la nature, il touche les charbons ardents comme des fleurs, il marche sur les eaux avec autant de fermeté que sur la terre: et pendant que les plus grands princes admirent ce pauvre ermite, un des plus grands rois de notre France est obligé de le prier de l'assister dans ses maux. Les armes, les soldats, et les gardes de ce roi ne peuvent lui ôter la peur, tous les plus célèbres médecins ne le soulagent pas en ses maladies; tous les divertissements que ce royaume si florissant peut donner, ne le délivrent pas de ses inquiétudes : ce prince ne s'assure et n'espère qu'aux prières et mérites d'un solitaire, qui dans la privation de tout ce que le monde recherche, jouit d'un repos que rien ne peut troubler, et possède un bonheur qui surpasse toute l'expression que l'on en pourrait faire. Un chétif laboureur d'Espagne, saint Isidore, parce qu'il a servi Dieu, voit les rois catholiques prosternés devant ses images avec tous leurs sujets. Et une petite bergère, sainte Geneviève, fait toute la gloire de la fameuse ville de Paris. L'on peut remarquer ici en passant combien Dieu prend plaisir à élever les choses les plus humbles : Clovis, le premier roi chrétien de France, est enterré dans le lieu même

où reposent les reliques de sainte Geneviève ; sainte Clotilde reine y a son tombeau ; et pendant qu'on laisse le tombeau de Clovis, et que le sépulcre même de sainte Clotilde est peu fréquenté, tous les peuples accourent en foule à celui d'une simple bergère. Paris la prend pour sa patronne, et ses cendres sont enchâssées dans l'or et au milieu des pierreries, et tous nos rois et toutes nos reines tiennent à honneur d'y venir rendre leurs respects. N'est-ce pas une chose admirable de voir les images glorieuses du bienheureux Jean de Dieu placées dans les lieux les plus honorables de nos temples, et d'entendre retentir les chaires les plus augustes de nos églises, des louanges et des grandeurs d'un homme qui a vécu comme un insensé, se jetant dans la boue et la fange des rues, et faisant courir la populace après lui, servant de jouet et de sujet de railleries aux peuples?

Il est bien difficile de méditer attentivement ces vérités sans concevoir un grand mépris du monde, et sans prendre de généreuses résolutions de se consacrer au service d'un Dieu, qui sait si bien récompenser les personnes qui sont à sa divine majesté. O mon Dieu ! que les hommes ne savent-ils ce que c'est que de vous servir ! Il n'en va pas ici de même que dans le service des hommes, pour les serviteurs qui servent le moins sont plus considérables : tout au contraire la créature est d'autant plus glorieuse, qu'elle est plus au service de Dieu. Les bêtes et les choses insensibles sont moins estimables que les hommes, parce qu'elles sont moins capables du service du Créateur: d'autant moins que nous sommes à nous, et que nous n'avons rien, d'autant plus avons-nous de gloire, parce que le néant et le péché étant notre apanage dans l'état de corruption, nous ne pouvons être quelque chose qu'en Dieu, et ce qui n'y est pas, quelque élevé qu'il paraisse, est bien méprisable. O Seigneur, dit la reine Esther, ne livrez pas votre sceptre à ceux qui ne sont pas. C'est ainsi que le Saint-Esprit par sa bouche qualifie ceux qui servent Dieu, qu'il les appelle son sceptre et sa couronne : c'est de la sorte qu'il fait voir le néant de ceux qui ne le servent pas; lorsqu'il ne se contente pas de dire qu'ils sont vils et abjects, mais qu'il déclare qu'ils ne sont rien du tout. Il y aurait ici à répandre des larmes de sang sur l'aveuglement de la plupart des Chrétiens, et (ce qui est encore plus déplorable) de plusieurs dont l'état du sacerdoce ou du cloître les sépare du monde, qui sont tout plongés dans l'estime des biens temporels, des qualités naturelles, de la condition, de leur naissance, du bel esprit, des sciences, de la faveur des grands, de l'amitié des créatures, tout cela n'étant rien du tout qu'en tant qu'il contribue au service de notre souverain : cependant c'est ce qui occupe presque tous les esprits. Quand on parle de quelqu'un, dit le saint livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, l'on demande s'il est riche, s'il est noble, s'il est savant, et choses semblables; mais bien peu se mettent en peine s'il est pauvre d'esprit, s'il est humble, et s'il est dans la pratique des vertus chrétiennes. Si l'on veut être véritablement grand, on ne le peut devenir que par l'union avec Dieu, et par la participation de ses grandeurs. Or, pour être uni à Dieu, il le faut servir.

Ces vérités marquent assez les grandeurs du service de la très-sainte Vierge, puisqu'il ne consiste que dans le service de Dieu, en sorte que de servir à la sacrée Vierge, c'est servir à Dieu. Mais l'excellence particulière qui se rencontre en son dévot esclavage, est qu'il met au service de la reine du ciel la personne qui le pratique, autant qu'elle y peut être. Dieu tout bon par une très-grande miséricorde a inspiré en nos jours la dévotion à sa sainte Mère plus que jamais : ce qui fait trembler l'enfer et tous ses suppôts : ainsi l'on ne voit de tous côtés que des personnes engagées saintement à l'honorer et aimer. Il y en a qui entrent dans les associations érigées en son honneur, qui lui récitent tous les jours quelques prières, qui jeûnent les samedis, qui visitent ses églises, qui célèbrent ses fêtes avec des respects extraordinaires; d'autres qui procurent sa gloire par des aumônes, par la distribution de ses images, des livres composés en son honneur, par des sermons en public, par de pieux discours en particulier : ainsi les uns sont attachés à son service par de certaines pratiques, et les autres par d'autres : mais la dévotion de l'esclavage embrasse tout, et ne réserve rien : ce qui se doit entendre de toutes les pratiques conformes à l'ordre de Dieu, et à l'état où l'on est. Le véritable esclave de la sainte Vierge n'étant plus à soi, et n'ayant plus rien à soi, il est tout à sa bonne maîtresse. Il ne l'honore pas seulement par quelques-unes de ses actions, mais par toutes ses actions: non-seulement en certains temps comme le samedi, et ses fêtes ; mais en tout temps, tous les jours de sa vie; non-seulement en certaines parties du jour, comme le matin et le soir, mais à tous les moments du jour et de la nuit; non-seulement lorsqu'il assiste au redoutable sacrifice du corps vivifiant et du précieux sang de Jésus-Christ, ou à l'office divin, ou lorsqu'il récite quelques prières, mais par toutes les bonnes actions qu'il fait avec le secours de la grâce; non-seulement par les jeûnes et mortifications qu'il pratique la veille de ses fêtes, mais par toutes les abstinences et austérités qu'il peut faire en tout le cours de sa vie ; non-seulement par quelque partie de ses biens temporels, mais généralement par tout ce qu'il possède et peut avoir. Soit donc qu'il veille, soit qu'il dorme, soit qu'il mange, soit qu'il boive, soit qu'il soit à l'oraison ou à la récréation, soit qu'il garde le silence ou qu'il parle, qu'il marche ou se repose, par toutes ses communions, messes, prières, jeûnes, mortifications, aumônes, exhortations, sermons, entretiens, conversations, visites, lectures, études, par toutes

les fonctions de son état, par tous ses exercices, et enfin généralement par tout ce qu'il fait ou souffre, il rend honneur à sa très-glorieuse dame, offrant tout à son fils bien-aimé en action de grâces des miséricordes inénarables et des dons inestimables dont il l'a privilégiée par-dessus tous les anges et les hommes.

De plus, le véritable esclave, cédant le droit de ses bonnes actions à sa bienheureuse Dame, lui en donne toute la valeur, autant qu'il le peut : en telle sorte qu'il ne peut plus disposer de ses bonnes œuvres. Mais c'est à l'auguste Reine du paradis d'en appliquer la valeur à qui bon lui semble, comme de chose qui lui appartient par la donation qu'on lui en a faite : car c'est le propre de l'esclavage de mettre la personne esclave et ses biens, et tout ce qu'elle peut faire et acquérir, au pouvoir entier du maître et seigneur.

C'est donc en cette glorieuse servitude que consiste l'excellence de cette dévotion, qui rend tous les honneurs à la très-digne Mère de Dieu qu'on peut lui rendre, qui lui fait donner tout ce qu'on peut lui donner. Quand l'amour est grand, il ne dit jamais : C'est assez; rien ne le contente : il veut toujours agir pour le bien-aimé. Or, le cœur qui est véritablement épris de l'amour fervent de la Mère du bel amour se trouve toujours dans des désirs enflammés de sa gloire et de ses intérêts. Après que le véritable dévot de Marie a tout dit, a tout fait, a tout souffert pour sa divine princesse, il lui semble qu'il n'a encore rien fait ou enduré. Toutes les actions les plus généreuses qu'il exerce ne servent qu'à augmenter ses désirs de plus en plus : il regrette de n'avoir qu'une bouche pour publier ses louanges, et qu'un cœur pour l'aimer; il soupire de n'avoir qu'une vie à lui donner; il voudrait avoir autant de cœurs qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, autant de vies qu'il y a de brins d'herbe sur la terre, pour les consacrer à la gloire de la Mère de Dieu. Son zèle le porterait à souffrir mille morts, à être relégué dans les plus sombres cachots des plus affreuses prisons, à être exposé à la raillerie de tous les peuples, à porter toutes les infamies, délaissements et privations des créatures, à être tourmenté même par les peines de l'autre vie, à être crucifié par les hommes et les démons, pour les intérêts de celle qui fait son tout après Jésus et en Jésus, et pour Jésus. Mais au moins, comme il voit que cela ne lui est pas possible, il prend une forte résolution de faire tout ce qu'il pourra faire; s'il n'a qu'une vie, au moins tous les moments, toutes les heures, tous les jours, toutes les semaines, tous les mois, toutes les années lui en seront dédiés. Il lui serait incomparablement bien plus doux de mourir que d'en passer un seul moment, que de faire la moindre petite action qui ne lui fût pas entièrement dévouée. Je serai donc, dit-il, à Marie autant que j'y pourrai être, et c'est ce que fait la dévotion d'esclavage : car qui fait tout, souffre tout et donne tout, ne peut rien faire davantage. Excellence de cette dévotion qui est incomparable, qui, renfermant toutes les autres dévotions, s'élève avec tant de gloire et d'amour, que l'on n'y peut rien ajouter, et qu'il faut dire avec vérité, *non plus ultra*, que l'on ne peut aller plus avant

Son excellence paraît encore en ce qu'elle dépouille l'âme d'une certaine propriété qui ne se glisse que trop souvent dans les actions les plus saintes, en laissant l'application à la sainte Vierge, qui non-seulement agit pour Dieu, mais pour Dieu seul et pour sa plus grande gloire. Quelquefois nous offrons nos bonnes œuvres à la divine bonté pour quelques personnes, et cela plaît à Dieu; mais il y a bien des occasions où Dieu, tout bon, serait plus glorifié si on les appliquait à d'autres. Or, c'est ce que fait notre bonne Maîtresse : elle sait les inclinations de son cher Fils, elle connaît les âmes où il sera plus glorifié dans les secours qui leur seront donnés, et c'est ce que nous ignorons, chétives créatures que nous sommes. De plus, le propre intérêt attache : on sera bien aise d'assister certaines personnes par des motifs naturels, par des inclinations que nous ressentons; mais, remettant tout entre les mains de la sacrée Vierge, l'on se fait quitte de ce que la nature pourrait mêler avec la grâce. C'est une maxime, qu'il y a plus de Dieu où il y a moins de la créature. Enfin, si l'on est fidèle à ne faire rien pour soi, à n'avoir rien à soi, à n'être plus à soi, mais tout à notre glorieuse Dame, c'est être dans le comble de la perfection, puisqu'être tout à Notre-Dame c'est être tout à Dieu : car on ne va à elle que pour aller à Dieu, on ne passe en ses mains que pour demeurer en celles de Dieu, on ne l'aime que pour l'amour de Dieu, on ne cherche sa gloire que pour la gloire de Dieu seul, qui est l'unique fin de toutes les dévotions.

## CHAPITRE VI.

*Eclaircissement des difficultés que l'on peut proposer contre la dévotion de l'esclavage de la sainte Vierge.*

Comme il se rencontre en cette dévotion deux choses principales, toutes les deux ont leurs difficultés. La première, en ce qu'elle porte la personne qui la pratique à honorer la sainte Vierge par toutes ses actions; la seconde, en ce qu'elle lui en fait donner la valeur autant qu'elle le peut faire. Pour la première, il semblera de prime abord qu'il y a quelque excès d'un zèle qui n'est pas selon la science, et que c'est faire tort à Dieu que d'honorer de la sorte sa très-digne Mère : les personnes grossières et sans doctrine y ont particulièrement de la peine, ne concevant pas assez que c'est Dieu qui est loué dans les louanges des saints, et que c'est lui qui est honoré dans tous les honneurs qui se rendent à notre aimable princesse. C'est pourquoi on les doit instruire que Dieu seul étant l'unique fin de toutes choses, et ayant créé toutes les créa-

tures pour sa gloire, c'est l'unique but que nous devons nous proposer en tout ce que nous faisons sans réserve. Ainsi sa gloire est le terme où doivent s'arrêter tous les honneurs des saints et de la reine des saints, et l'on ne peut sans une idolâtrie détestable agir d'une autre manière dans le culte que nous rendons aux créatures qu'il a si glorieusement sanctifiées par sa grâce. Il ne faut donc pas séparer l'honneur de la sainte Vierge d'avec l'honneur de Dieu, de telle sorte que l'on pense que lorsqu'on honore cette auguste reine, Dieu ne soit pas honoré: et pour l'intelligence de cette vérité, il faut savoir que nous honorons Dieu en deux manières : la première, immédiatement, le bénissant et l'adorant en lui-même; la seconde le louant et l'aimant en ses créatures. Mais de quelque façon que nous considérions la chose, c'est toujours cet être infiniment adorable et aimable qui est adoré et aimé. Nos âmes, nos esprits et nos cœurs doivent toujours aller à Dieu, soit que nous y allions tout droit, nous adressant (appuyés sur ses miséricordes) à sa divine bonté, soit que nous y allions par des moyens qu'il nous a établis en l'ordre de son amoureuse providence. C'est Dieu que nous glorifions dans les fêtes que nous faisons de la suradorable Trinité, en l'office que l'Eglise a ordonné pour tous les dimanches de l'année, et aux jours de férie, dans toutes les solennités de Notre-Seigneur Jésus-Christ notre débonnaire Sauveur et notre Dieu, en la fête du Saint-Esprit Dieu pendant toute l'octave de la Pentecôte. Mais c'est le même Dieu qui est aussi glorifié dans toutes les fêtes de Notre-Dame, des anges et des saints. C'est Dieu que nous prions par l'Oraison dominicale, et nous nous adressons à sa très-pure mère par la Salutation angélique, afin qu'elle le prie pour nous. Il faut dire de même dans toutes les autres prières que nous lui faisons, et aux anges et aux saints; mais il faut ici remarquer que c'est Dieu qui est continuellement honoré par toutes ses voies, et qu'il ne suffit pas de dire aux hérétiques, lorsqu'ils nous objectent que, ne disant au chapelet que cinq ou six fois l'Oraison dominicale, et récitant cinquante ou soixante fois la Salutation angélique, nous donnons plus à la créature qu'au Créateur, que nous prions la sainte Vierge par toutes ces oraisons de prier Dieu pour nous ; mais l'on doit ajouter que nous ne donnons rien à la mère que nous ne donnions au fils; que nous louons Dieu par l'Oraison dominicale, que nous louons Dieu par la Salutation angélique, et que tout est pour Dieu, tout pour sa gloire, quoique par des manières différentes, et selon les ordres de sa divine volonté. A la vérité, il est infiniment suffisant à soi-même, et il n'a nul besoin de ses créatures; mais, puisqu'il veut s'en servir pour l'accomplissement de ses desseins, n'est-il pas juste de nous soumettre amoureusement à ses ordres? C'est en cela qu'il fait éclater sa bonté, en ce que donnant quelque part à la créature dans ce qu'il opère, il donne lieu aux couronnes qu'il lui prépare. L'Angélique docteur enseigne que Dieu se sert presque toujours des causes secondes pour faire tout ce qu'il fait dans l'ordre de la nature et de la grâce, il ne nous donne le jour que par le soleil, il ne nous éclaire la nuit que par la lune et les étoiles. Il nous fait respirer par le moyen de l'air, il nous échauffe par le feu, il nous nourrit par les viandes, il nous fait servir en mille manières par les animaux qu'il a destinés à cet usage ; il y a des maîtres qui nous apprennent les lettres et les sciences, des médecins pour nous assister en nos maladies, des laboureurs, des artisans pour nous secourir en nos besoins. Après cela faut-il s'étonner si dans l'ordre de la grâce il se sert d'une Vierge pour notre salut, s'il nous donne des anges et des saints pour coopérer à ses desseins d'amour et de miséricorde? Mais n'est-ce pas toujours ce Dieu de toute bonté, qui, opérant toutes choses en tous et par tous, mérite d'être continuellement adoré, aimé, béni et loué, et en ce qu'il est en lui-même, en ce qu'il fait par lui-même, et en ce qu'il est en ses saints, et en ce qu'il fait par ses saints?

C'est donc Dieu seul qui est la fin unique de cette dévotion ; qui recherche continuellement son honneur dans les honneurs continuels qu'elle rend à sa glorieuse Mère, offrant toutes ses actions à ce Dieu de majesté, en action de grâce des dons et priviléges qu'il lui a acordés avec une libéralité si prodigieuse : et pour ce sujet il n'est besoin que d'en former une bonne fois l'intention, la renouveler de temps en temps, mais surtout l'avoir gravée au fond de son cœur, et faire tout ce que l'on fait chrétiennement, conformément à sa vocation. Quand nous disons donc que l'esclave doit honorer sa glorieuse Dame par toutes les messes qu'il célèbre, s'il est prêtre, par toutes les prières qu'il fait, par ses méditations ou oraisons mentales, par ses sermons s'il est prédicateur, par ses livres s'il compose, par ses discours, conversations ou récréations, nous n'entendons pas que le prêtre pour cela dise tous les jours la messe de la sainte Vierge, ce qui serait contre l'ordre de l'Eglise, ou bien que celui qui médite prenne toujours pour sujet de ses méditations les perfections de la Mère de Dieu, que le prédicateur en fasse la matière de tous ses sermons, et celui qui compose celle de tous ses livres, que l'on en parle toujours en toutes les récréations et conversations; mais nous voulons seulement dire que le prêtre en ses sacrifices, le prédicateur en ses discours publics, et enfin que l'esclave offre tout ce qu'il fait, qu'il souffre et qu'il dit à Dieu tout-puissant en l'honneur de sa bonne maîtresse. Mais quelqu'un pourra dire que cette pratique n'est pas assez conforme à celle de l'Eglise, qui fait honorer un mystère de Notre-Seigneur en quelque solennité, la gloire d'un saint en une fête, et la grandeur d'un autre en quelqu'autre jour solennel; puisqu'elle prétend faire honorer la sainte Vierge en toutes les fêtes, et tous les jours de l'année. Je réponds que

si cet honneur empêchait la pratique ordonnée de l'Eglise, il ne serait pas à insinuer; mais il compatit fort bien avec l'usage que l'Eglise nous commande, n'innovant rien, mais seulement inspirant une intention sainte en gardant toutes les règles de l'Eglise et de l'état où l'on est, de rendre ses respects à l'impératrice du ciel par toutes ses bonnes actions.

Pour ce qui regarde la seconde chose principale de cette dévotion, qui consiste en la cession du droit que l'on peut avoir en ses bonnes actions, en donnant la valeur à la très-sainte Vierge, deux sortes de personnes y peuvent avoir de la difficulté : celles qui sont intéressées, ou celles qui ne le sont pas. Pour les personnes intéressées, elles ont de la peine, en ce qu'elles quittent leurs intérêts pour les mettre entre les mains de la Mère de Dieu, comme un homme qui donnerait son bien, s'en dépouillerait pour en enrichir un autre : et il est vrai que cette dévotion demande qu'on fasse plus de cas des intérêts de la Mère de Dieu que des siens propres; qu'on quitte volontiers ce que l'on a pour lui donner, et qu'on témoigne généreusement que l'on fait plus de cas de Marie que non pas de soi-même : ensuite il faut dire que la sainte Vierge, ayant droit sur nos actions, elle peut nous en ôter la valeur, et la donner à qui bon lui semblera; mais c'est en ce sujet qu'il faut dire si jamais il a été dit que c'est gagner de perdre. Un homme qui serait endetté, et qui n'aurait que peu de chose pour payer ses dettes, s'il savait, par ce peu, obliger un grand prince, et que ce prince ferait ensuite son possible pour l'en reconnaître, sans doute qu'il ne ferait pas difficulté de lui donner, sachant que le prince le récompenserait de quelque chose bien plus considérable. Or, les bontés de la grande reine de l'empirée surpassent incomparablement toutes les bonnes volontés des hommes, elle ne se laissera jamais vaincre en l'amour. O ma chère et très-bonne mère, lui disait sainte Brigitte, je vous aime plus que moi-même, et il n'y a point de peine que je ne voulusse endurer pour votre amour. O Brigitte, lui répondit cette Mère de la belle dilection, sachez que Marie servira plus à Brigitte que Brigitte ne pourrait se servir à elle-même. Hélas! avec toutes nos œuvres satisfactoires nous demeurerons encore bien reliquataires à la divine justice, et si nous sommes délivrés de l'enfer per la miséricorde de notre très-débonnaire Sauveur, nous brûlerons longtemps parmi les feux impitoyables du purgatoire. Or quand la sainte Vierge les aura données, et par suite que nous en serons privés, son crédit auprès de son fils bien-aimé nous servira bien plus que toutes nos œuvres. Davantage, qui pourra penser que nous perdions, pour avoir voulu obliger la plus obligeante de toutes les créatures? Son cœur vraiment maternel souffrira-t-il qu'une personne, pour avoir eu plus de dévotion pour elle, en demeure plus long-temps en purgatoire? Cette mère, la plus cordiale qui fut jamais, même envers ceux qui ne l'aiment pas, permettra-t-elle qu'une âme qui se sera oubliée de ses propres intérêts, pour ne penser qu'à ses intérêts sacrés, en soit de pire condition?

Il faut, de plus, savoir que le mérite de nos actions ne pouvant être donné, comme il a déjà été dit, n'y ayant eu que Jésus-Christ qui l'ait pu faire, les personnes intéressées n'ont rien à craindre de ce côté-là. Ainsi comme par les actions faites en grâce et par la grâce, nous méritons la gloire et satisfaisons pour la peine due à nos péchés, nous ne donnons la valeur de nos actions qu'en tant qu'elles sont satisfactoires ou impétratoires, n'en pouvant donner davantage : mais le mérite qui nous en demeure est beaucoup augmenté par cette dévotion, qui, étant si glorieuse à Dieu et à sa sainte Mère, sera récompensée d'une grande abondance de grâces, qui nous donnera, si nous sommes fidèles, une haute place en la cour du paradis. D'un côté donc le puissant crédit de la Mère de Dieu nous servant davantage que toute la satisfaction de nos bonnes œuvres, et d'autre part le mérite étant augmenté par son esclavage, c'est gagner de tous côtés, et ne rien perdre.

Une autre difficulté se présente, qui regarde l'assistance charitable de nos parents et amis : car quel secours pourrons-nous leur donner, n'ayant plus rien à nous? Je réponds premièrement qu'il n'est nullement croyable que nos parents ou amis, aussi bien que nous, perdent et souffrent à l'occasion d'une dévotion particulière que nous avons à la sainte Vierge, qui saura bien les assister par son pouvoir, ou leur donner la part qu'ils auraient eue en notre petit bien spirituel, si la disposition nous en était demeurée. En second lieu, cela n'empêche pas que l'on ne prie pour eux et pour les autres défunts, quoique l'application de nos bonnes œuvres, en tant que satisfactoires, soit entre les mains de notre bonne maîtresse : au contraire, c'est ce qui nous donnera lieu de prier avec plus de confiance. Une personne riche qui aurait donné tout son bien à une autre plus puissante et meilleure qu'elle, pour en faire des aumônes, à la vérité ayant donné tout son bien, elle ne pourrait plus en disposer; mais rien ne l'empêcherait de prier la personne qui aurait ce bien en son pouvoir, d'en faire part à quelques pauvres qu'elle lui marquerait, et il n'y a pas à douter qu'en cette rencontre on agirait pleinement selon ses désirs.

Pour les personnes désintéressées qui ne regardent que Dieu seul dans un parfait oubli d'elles-mêmes, elles n'ont point de difficulté touchant ce qui a été dit, puisque, sachant bien que la divine Marie agit toujours pour la plus grande gloire de Dieu, elles ont ce qu'elles désirent uniquement. Elles ne se mettent guère en peine si elles en souffriront davantage, car le pur amour ne se regarde jamais, il ferait donner mille vies pour la gloire de Dieu, et pour un seul degré de

cette gloire, volontiers l'âme qui le possède brûlerait jusqu'au jour du jugement. Il est pleinement satisfait lorsque son Dieu est content; et n'ayant plus de propre volonté, il ne veut que ce que Dieu veut et pour soi et pour ses amis. Dieu seul fait tout son plaisir aussi bien que sa gloire, Dieu seul est son unique bien, Dieu seul est tous ses intérêts, Dieu seul est toute sa parenté, toutes ses alliances, il est son grand et très-uniquement unique tout en toutes choses.

Pour la difficulté que les prêtres, soit séculiers ou réguliers, peuvent avoir touchant l'obligation que leur état, office ou charge, leur donne d'appliquer le saint sacrifice de la messe, ou autres bonnes œuvres, à certaines personnes, soit qu'elles soient encore au monde, soit qu'elles soient décédées, ils ne doivent avoir aucune peine de cette dévotion, qui, laissant les personnes qui la pratiquent dans une liberté entière de s'acquitter de leurs devoirs selon l'ordre de Dieu, par la donation qu'elle fait faire du droit des bonnes œuvres, elle entend toujours que ce soit comme on le peut faire dans l'ordre de Dieu, et rien davantage, et conformément à sa sainte volonté, sans préjudice des obligations de l'état où l'on est, ou bien où l'on sera.

Les marques extérieures que les esclaves doivent porter, comme des chaînettes, peuvent être omises par une prudence chrétienne, et non pas par aucune honte : ce qui serait indigne et insupportable à un véritable esclave de la Mère de Dieu. Un religieux ou une religieuse, par exemple, qui ferait voir en cela quelque particularité qui pourrait faire du bruit en sa communauté; un homme ou une femme en leur ménage pourront bien ne pas porter ces marques extérieures, ou les mettre en lieu où elles ne paraissent pas, comme au pied, au bras, et si on ne le peut faire autrement, en quelque lieu des habits où elles soient cachées, mais cela doit être fait avec un très-grand regret, et non pour aucune confusion que l'on craigne. Il n'y a point à rougir dans le service de la grande reine du paradis, dont l'esclavage est à préférer aux empires, et dont les chaînes sont plus glorieuses que les sceptres et les couronnes. Le divin Paul mettait toute sa gloire en ses chaînes, et saint Chrysostome proteste qu'il les aimerait mieux que des diadèmes. Saint Babylas, évêque et martyr d'Antioche, voulut qu'on ensevelît avec son corps les chaînes qui l'avaient garrotté, comme les plus illustres marques de ses victoires. Quoique autrefois il n'y ait rien eu de plus infâme que la croix, à présent ce bois ne laisse pas d'être la chose la plus glorieuse du christianisme : disons le même des fers de l'esclavage : il n'y avait rien de plus ignominieux parmi les anciens, et à présent parmi les fidèles il n'y a rien de plus illustre. Ce sont des chaînes qui nous délivrent de nos chaînes, c'est un esclavage qui ôte l'esclavage, comme la mort de Notre-Seigneur a détruit la mort. Si on se lie, ce n'est que pour se mettre en liberté; il faut porter ces chaînes à l'extérieur, pour marques des liens sacrés qui tiennent notre intérieur à celui de la glorieuse Vierge; il faut porter ces chaînes pour marques de celles dont nous avons été délivrés par son moyen, et pour faire voir que nous ne sommes plus à nous, mais à Marie; pour marquer que nous ne sommes plus à notre corps, plus à nos sens, plus au monde, plus aux vanités du monde, plus aux créatures et à ce que les créatures estiment et aiment, mais tout au pur amour de Marie pour le pur amour de Jésus. Si c'est une chose grande que d'aimer la tout aimable Marie, c'est quelque chose de plus grand que de persévérer en son virginal amour; mais ce qui est très-grand, c'est de ne pouvoir en quelque façon se tirer de son service, et quitter son amour. Il semble que c'est là le privilége des chaînes heureuses de son esclavage, qui, fortes comme la mort, et plus fortes que la mort même, nous lient non-seulement pour le temps, mais pour l'éternité, à notre glorieuse maîtresse. Nous voyons que plusieurs saintes âmes ont voulu même imprimer sur leurs corps avec un fer chaud, les marques de leur amour et de leur servitude, comme le bienheureux Henri de Suso, et la vénérable mère de Chantal. C'était de la sorte que les anciens marquaient leurs esclaves.

Il y en a qui objectent que la qualité d'esclave ne convient pas au Chrétien, que son Maître traite d'ami, et considère comme son enfant; mais il est aisé de répondre que nous devons d'autant plus nous abaisser, que la grâce de notre vocation nous élève. C'est l'Esprit de Dieu qui nous l'ordonne en l'*Ecclésiastique;* c'est l'Evangile qui nous le commande, prescrivant le dernier lieu du banquet à celui qui doit être en la première place. Mais nous avons l'exemple de Dieu même, qui, s'étant revêtu de notre chair, a été comme esclave neuf mois dans les pures entrailles de sa pure Mère; et il n'a pas sitôt paru au monde, qu'on l'a vu enveloppé de bandelettes, comme autant de chaînes dont il était lié par son amour. Il a pris, dit l'Ecriture, la forme de serviteur, et il assurait, cet aimable Dieu-Homme, qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir. L'ange, dit saint Bernard, qualifie la très-pure Vierge, Mère de Dieu, et elle se nomme sa servante : elle ne prend pas la qualité de fille ou d'épouse, mais de servante. Quand le Prophète-Roi parle à Dieu son souverain, il le fait en qualité de son serviteur; qualité qu'il répète, en y ajoutant celle d'enfant de sa très-humble servante. Saint Paul, dans la loi nouvelle, prend plaisir à se vanter qu'il est serviteur de Jésus-Christ. (*Rom.* I, 1.) Mais qui pourra trouver à redire à une qualité que la Mère de Dieu, depuis qu'elle est triomphante dans le ciel, a donné elle-même aux saints ses plus fidèles amis? Elle appelle saint Bernardin de Sienne son serviteur; elle dit la même chose de saint André de l'ordre du Carmel, et évêque; et enfin elle a voulu avoir un ordre dans l'Eglise, qu'on nomme l'ordre des Servites, par une cons-

piration unanime du ciel et de la terre, des hommes et des anges, et de la reine des anges.

Enfin, l'on dira que la dévotion de l'esclavage est une nouveauté; mais nous avons montré qu'elle est ancienne, au chapitre où nous avons parlé de son origine. Mais quand elle serait nouvelle, elle n'en serait pas moins à estimer. S'il fallait rejeter une dévotion parce qu'elle est nouvelle, il faudrait les désapprouver toutes, parce que toutes l'ont été. Nos fêtes les plus solennelles ont autrefois été nouvelles, et une des plus grandes, qui est celle de la naissance de Notre-Seigneur, ne commença à être célébrée dans l'Orient que du temps de saint Jean Chrysostome, et cela encore en la ville d'Antioche, n'ayant été établie qu'environ cent ans après dans cette grande partie du monde. Les cérémonies les plus augustes de notre religion ont eu leur commencement aussi bien que les plus saints ordres des religieux; les nouveautés en matière de doctrine sont à craindre; mais il n'en va pas de même des pratiques de la véritable dévotion, dont l'esprit de Dieu donne de temps en temps de nouvelles lumières, et particulièrement de la dévotion à la sainte Vierge, qui ne peut jamais être assez honorée et aimée. Après tout, si quelques esprits s'opposent à une chose si sainte, il n'y a pas de quoi s'étonner: l'Evangile même n'a été introduit que par les persécutions; le rosaire a eu ses persécuteurs; le scapulaire de Notre-Dame de mont Carmel, quoique autorisé par tant de Papes, et particulièrement après un long et sévère examen par une bulle de Paul V, a encore tous les jours ses contradictions. Plusieurs personnes de piété et de doctrine firent bruit au sujet de l'établissement de la dévotion de l'esclavage au Pays-Bas; le démon qui enrage contre le culte de la Mère de Dieu, se servant de toutes sortes de moyens pour en empêcher le progrès, et quelquefois même de personnes qui ne laissent pas d'être bien intentionnées; mais celle qui a brisé sa tête, le confondra toujours, et sera éternellement victorieuse, avec ses dévots esclaves, de l'enfer et de tous ses suppôts.

Le propre donc de cette dévotion est de consacrer sa personne à la sainte Vierge, autant qu'on le peut faire, par la cession du droit que l'on a en ses bonnes œuvres, et par des respects continuels qu'elle lui fait rendre; et c'est en cela que consiste son saint esclavage; ce qui fait voir assez combien cette dévotion est facile et nullement gênante, n'imposant aucune obligation nouvelle, soit de prières, soit de mortifications, soit d'aumônes ou choses semblables; car, pour ce qui regarde les chaînettes, ou les exercices que nous marquerons en la suite de cette dévotion, chacun en usera selon la prudence chrétienne, et les avis de son supérieur ou directeur. Elle ne demande donc précisément qu'une bonne volonté, ce qui ne contrarie en rien à aucun état, soit ecclésiastique, soit régulier ou séculier. Toutes sortes de personnes peuvent, sans aucune difficulté, s'y engager, les grands et les petits, les doctes et les ignorants, les prelats, les prêtres, les religieux et religieuses, ceux qui vivent dans le siècle, ceux qui sont dans l'emploi et les charges, comme les particuliers, puisqu'elle laisse tout le monde dans une entière liberté de faire ses exercices, et de s'acquitter de ses charges, ne demandant de tous qu'une bonne volonté pour la Mère de Dieu. Elle ne tire point le contemplatif de sa contemplation, soit active ou passive; elle laisse libres les sujets de l'oraison à celui qui médite, elle n'ôte point de temps à ceux qui ont de l'occupation, elle ne fait pas parler celui qui garde le silence, elle ne fait pas taire celui qui parle, elle ne produit pas au dehors le solitaire, elle ne renferme pas ceux qui sont dans la vie active; tout son but est de procurer qu'on soit sans réserve à celle dont Dieu a bien voulu être l'enfant, la choisissant pour sa Mère, mais qu'on y soit dans les ordres de Dieu, et uniquement selon son bon plaisir divin; marchant dans les voies où il nous met, obéissant à tout ce qu'il nous commande et conseille, faisant tout ce qu'il veut, et ne faisant rien de ce qu'il ne veut pas.

C'est la divine volonté qui doit être toute la règle de nos dévotions, et non pas la volonté des hommes ni la vôtre; et l'âme se doit abandonner aux mouvements de la grâce qui conduit à Dieu par des voies bien différentes. La voie de saint Benoît est une voie de retraite et de mortification; celle de saint François d'Assise une voie de pauvreté et de mépris du monde; saint Dominique a été appelé à la prédication, saint François de Paule allait par les sentiers assurés d'une très-profonde humilité; saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, était tout occupé du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes; sainte Thérèse ne respirait que l'amour de l'adorable Jésus; le bienheureux Jean de la Croix, premier religieux de la réforme du Carmel, a été l'incomparable en l'amour des souffrances et de la privation des créatures. On a vu des âmes toutes plongées dans la méditation de la passion de l'adorable crucifié: l'on en a vu qui n'étaient occupées que du mystère amoureux de sa divine naissance; quelques-unes ont été admirables en une spéciale dévotion de la très-pure Vierge; les autres en l'amour extraordinaire qu'elles ont eu pour les bons anges ou les saints. Ainsi la grâce applique différemment les âmes, et toute notre perfection consiste à en suivre avec fidélité les mouvements. Tout le monde n'est pas appelé à la pratique de toute sorte de dévotions, ce qui même ne serait pas possible, et il ne faut pas croire que dès lors qu'un état est bon, nous y devions entrer, et que nous devions marcher par toute sorte de voies quand elles sont parfaites. Il faut examiner ce que Dieu tout bon demande de chacun de nous, et s'y assujettir avec obéissance; mais c'est une grande tromperie de s'ingérer dans un état, quoique saint, si nous n'y sommes appelés: c'est ce qui fait la perte de plusieurs qui prennent des béné-

fices, qui entrent dans le sacerdoce, ou bien qui embrassent des genres de vie austères et rigoureux, parce que ce sont de bonnes choses, ne prennent pas garde si Dieu les demande d'eux. Qu'un chacun donc marche selon sa vocation, et se rende fidèle à sa grâce.

Mais il faut se souvenir que si nous ne devons pratiquer toutes sortes de dévotions, nous ne laissons pas d'être obligés de les honorer quand elles sont bonnes et conformes à l'esprit de l'Eglise. C'est le même Esprit de Dieu qui les inspire, quoique différentes : ainsi elles méritent toutes sortes de respects. Le Chartreux ne doit pas converser comme le Jésuite ; mais il ne doit pas blâmer pour cela l'institut de la Compagnie de Jésus, non plus que le Jésuite l'ordre des Chartreux, parce qu'il ne doit pas être solitaire. Comme peu de personnes agissent par la grâce, mais presque tout le monde par les mouvements de la nature corrompue, vous entendrez souvent des gens qui disent : Je n'approuve pas cette dévotion, ou, celle-là me plaît ; suivant en cela l'instinct de leur nature et les petites lumières de leur esprit, qu'ils préfèrent quelquefois à l'autorité des Souverains Pontifes, et à l'usage universel de l'Eglise. Celui qui est véritablement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, honore, quoiqu'il ne le pratique pas, tout ce qui se fait par l'esprit de Jésus-Christ. La bienheureuse Angélique Paule, auparavant que d'être religieuse, se nommait Virginie : elle changea ce nom en celui de Paule ; elle se mit elle et sa congrégation sous la protection de saint Paul ; elle fit nommer ses fils spirituels les Paulins. Les deux principales maisons qu'elle fonda, portaient, l'une le nom de saint Paul le Converti, et l'autre de saint Paul le Décollé ; elle savait quasi toutes les *Epîtres* de saint Paul par cœur ; ses méditations et discours plus ordinaires étaient de ce grand saint; la pensée et le discours de ce divin Apôtre étaient ses plus chères délices ; elle en portait toujours une image, et elle l'avait même fait graver sur son cachet. Saint Gérard, évêque, fit dresser un autel magnifique en l'honneur de la Mère de Dieu, et il y avait de vénérables vieillards entretenus pour faire brûler de l'encens sans aucune interruption tout le long des jours et des nuits devant ce saint autel. Tous les samedis étaient comme autant de jours solennels, où l'on faisait l'office de la souveraine du ciel et de la terre à neuf leçons, et tous les jours après matines et vêpres ce grand prélat menait processionnellement son clergé en ce lieu tout dédié à l'honneur de sa chère maîtresse, pour y chanter ses louanges, de sorte qu'en cette église tous les jours étaient comme autant de fêtes de la glorieuse Vierge. La bienheureuse Marie d'Oignies faisait souvent onze cents génuflexions en l'honneur de la Mère de Dieu pendant le jour et la nuit, et accompagnant le tout de trois cents coups de discipline, elle allait visiter une de ses chapelles, marchant à pieds-nus au milieu de l'hiver et parmi les glaces, elle y veillait toute la nuit en oraison, et passait plusieurs jours sans manger. Il y a bien des esprits qui auraient trouvé à redire à la conduite de saint Gérard, et aux dévotions de ces bienheureuses ; mais les anges et le ciel les ont hautement approuvées ; car il est vrai que nous devons du respect à ce qui est saint, quand nous ne serions pas en état de le pratiquer : et c'est ce qui doit être observé à l'égard de la dévotion du saint esclavage.

## CHAPITRE VII.

*Les Souverains Pontifes et prélats de l'Eglise approuvent la dévotion de l'esclavage de la sainte Vierge, et accordent quantité d'indulgences en sa faveur.*

La dévotion de l'esclavage de Notre-Dame ayant été entretenue durant plusieurs siècles par la ferveur des particuliers, enfin l'Eglise s'est déclarée sur une pratique si sainte, ayant été approuvée par nos saints Pères les Papes, et par un grand nombre de très-illustres prélats, et ayant été reçue par un consentement extraordinaire des fidèles. De prime-abord qu'elle commença d'éclater davantage, aussitôt elle ne manqua pas d'avoir ses contradictions; plusieurs personnes d'esprit et de piété y trouvant à redire (car c'est l'ordinaire des affaires de Dieu de ne s'établir que par les contradictions); mais la divine Providence, qui conduit toutes choses avec autant de force que de suavité, se servit de ces oppositions pour son établissement : car les raisons que l'on objectait, ayant donné lieu à l'examen sévère et exact qu'en firent plusieurs graves théologiens par le commandement des évêques, elle lui procura les justes approbations que lui donnèrent ces grands hommes avec tous les témoignages qu'on pouvait souhaiter en une telle rencontre.

Le P. Cornelius *a Lapide*, aussi recommandable pour sa grande piété que pour sa rare doctrine, qui a obligé toute l'Eglise par ses dévots et savants *Commentaires* sur l'Ecriture, fut un des premiers qui eut la commission d'examiner cette dévotion : ce qu'il fit avec soin; et l'ayant fait, il lui donna des louanges dignes de sa piété. L'archevêque de Cambrai donna la même charge au P. Herman Hugues, de la Compagnie de Jésus, personnage assez connu par sa vertu et par sa science ; mais l'estime qu'en fit ce Père fut si grande que ce prélat voulut lui-même être du nombre des associés à cette dévotion, et en bénir publiquement les chaînes. Le révérendissime Paul Budot, évêque d'Arras, s'appliqua lui-même à examiner sérieusement les écrits qui en avaient été composés, et il y trouva tant de solidité, tant d'avantages pour le service de Dieu, que, non content de l'approuver, il donna des indulgences, et manda à ses doyens et curés, aux prédicateurs et confesseurs de travailler fortement à son établissement en tous les lieux de sa juridiction. Ensuite les Pères de la Compagnie de Jésus présentè-

rent, au nom de leurs congrégations de Cologne, un petit livre qu'ils avaient fait de cette dévotion à leur archevêque, qui leur donna une ample approbation, par laquelle il reconnaît que cette dévotion est fort ancienne et solide, et hautement louée par le B. cardinal Pierre Damien, et que du temps même de ce très-pieux cardinal, elle avait été reçue en plusieurs parties du monde, et il commanda à tous ses curés de l'avancer selon leur pouvoir, et à tous prédicateurs de prêcher en public, et de dire en particulier qu'il n'y avait rien de contraire aux sacrés canons ou à la véritable piété, et de détromper tous ceux qui s'imagineraient qu'elle serait ou superstitieuse ou moins approuvée. L'archevêque de Malines, Jacques Boonen, Gaspard Nemius, évêque d'Anvers, Antoine Triest, évêque de Gand, donnèrent leur approbation à cette dévotion, la louèrent hautement et voulurent être du nombre des esclaves.

Mais enfin le Saint-Siége l'a autorisée et accordé de grandes indulgences aux associés. Le Pape Grégoire XV donna des indulgences aux esclaves de Notre-Dame, et le Pape Urbain VIII, ayant été consulté sur les marques extérieures des petites chaînes que les esclaves portaient, approuva une si louable ferveur, et donna une bulle le 20e jour de juillet 1631, qui commence *Cum sicut accepimus*, par laquelle il accorde de grandes indulgences à ces captifs de la bienheureuse Vierge, car c'est ainsi qu'il les nomme, et permet d'en ériger des confréries. Les Pères Augustins déchaussés de Provence, voulant établir à Marseille une assemblée d'esclaves de Notre-Dame, se sont adressés à notre Saint-Père le Pape Alexandre VII, qui a expédié une bulle le 23e jour de juin 1658, comme nous l'avons déjà dit, par laquelle, outre les indulgences que leur avait accordées Urbain VIII, il fait les esclaves de Notre-Dame participants de toutes celles qui sont accordées à la grande confrérie de Notre-Dame du Pilier à Saragosse.

Plusieurs prélats ont fait paraître leur zèle pour le saint esclavage, accordant quarante jours d'indulgences au jour de l'entrée en association et au jour de la rénovation qui se fait tous les ans; vingt jours aussi d'indulgences pour tous les jours que l'on portera les chaînettes, pour autant de fois que les esclaves mortifieront quelques-uns de leurs sens ou résisteront à quelque tentation; dix jours à chaque fois qu'ils réciteront l'oraison par laquelle on s'offre à la Mère de Dieu en qualité d'esclave, ou qu'ils feront quelque aumône pour marque de leur servitude, ou qu'ils béniront la table et rendront grâces à Dieu après leur repas, ou enfin lorsqu'ils prononceront ces paroles, *Ave, Maria*, en se saluant, et qu'ils les écriront au commencement de leurs lettres.

Les religieux du couvent de l'hôpital de la Charité, au faubourg Saint-Germain, de Paris, servant les pauvres malades, jour et nuit, avec une charité infatigable, à l'imitation du bienheureux Jean de Dieu, leur glorieux fondateur, qui, par une folie très-sage, s'étant élevé à la plus haute science des saints, a paru un prodige de la grâce, dans nos derniers siècles; ces bons religieux, dis-je, ont rendu, par leur piété, leur maison grandement recommandable : mais elle est encore très-considérable par le concours des peuples, qui y viennent rendre leurs vœux à la majesté divine, et y faire leurs dévotions. Feu M. Bernard, prêtre, dont la mémoire est en bénédiction, avait choisi ce lieu saint, par une inspiration divine, pour y pratiquer les actions éminentes de cette rare piété, qui a fait, en nos jours, l'admiration de tout Paris; et, l'ayant aimé en sa vie, il n'a pas voulu en être séparé en sa mort, ayant désiré que son corps y fût enterré; et y demeurant toujours en esprit, comme il est facile de juger par les merveilles que la toute-puissance de Dieu y opère en faveur de ceux qui en implorent les charitables secours; mais il faut encore dire que ce lieu est très-célèbre par la confrérie de l'esclavage de la très-sainte Mère de Dieu, qui y est établie avec beaucoup de bénédiction. Les grandes indulgences que le Saint-Siége y a concédées marquent encore fortement ce que nous avons déjà dit, combien cette dévotion est approuvée du Siége apostolique, et le Saint-Père, y accordant des grâces si précieuses, fait assez voir le désir qu'il a que les fidèles s'y enrôlent, et se mettent du nombre des glorieux captifs de la Mère de Dieu. J'ai estimé que Dieu tout bon, et sa très-sainte Mère, seraient glorifiés de mettre ici ces indulgences, que notre Saint-Père le Pape Alexandre VII a concédées aux confrères et sœurs de ladite association de l'esclavage de la reine du ciel, établie dans ce couvent et hôpital des religieux de la Charité du faubourg Saint-Germain, de Paris.

Premièrement, tous les fidèles Chrétiens de l'un et l'autre sexe, lesquels entreront ci-après dans ladite confrérie, gagneront l'indulgence et la rémission plénière de tous leurs péchés, le premier jour de leur entrée en icelle, pourvu, qu'étant vraiment pénitents et confessés, ils reçoivent le très-saint sacrement de l'Eucharistie.

2. Les mêmes confrères et sœurs étant à l'article de la mort vraiment pénitents et confessés, et ayant reçu la sacrée communion; ou, s'ils ne peuvent faire cela, étant au moins contrits, et invoquant dévotement de bouche, s'ils peuvent, ou au moins de cœur, le nom de Jésus, gagneront la même indulgence plénière.

3. *Item.* Les mêmes qui, étant vraiment pénitents et confessés, et repus de la sacrée communion, visiteront dévotement, tous les ans, l'église, chapelle ou oratoire de ladite confrérie, au jour et fête de l'Annonciation de la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, qui est la fête particulière du saint esclavage, depuis les premières vêpres jusqu'au soleil couché de ladite fête, et pareillement tous les troisièmes dimanches de

chaque mois, et y feront de saintes prières à Dieu, pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, et l'exaltation de notre mère sainte Eglise, gagneront aussi l'indulgence plénière.

4. Lorsque lesdits confrères et sœurs aussi vraiment pénitents et confessés, et repus de la sacrée communion, visiteront l'église, chapelle ou l'oratoire de ladite confrérie, et y prieront, comme il est dit, aux jours et fêtes de la Conception, de la Nativité, de la Purification et Assomption de la sainte Vierge, ils gagneront chaque jour des susdits qu'ils feront cela, sept ans et autant de quarantaines d'indulgences.

5. Mais chaque fois qu'ils assisteront aux messes et aux autres offices divins qui se célébreront ou réciteront dans ladite église, chapelle ou oratoire, ou aux assemblées publiques ou particulières de la même confrérie, qui se tiendront ou feront; ou lorsqu'ils recevront les pauvres, ou qu'ils mettront la paix entre les ennemis, ou la feront mettre, ou la procureront; comme aussi, lorsqu'ils accompagneront à la sépulture le corps des défunts, soit des confrères et sœurs ou d'autres, ou se trouveront à quelque procession que ce soit, qui se fasse avec la licence de l'ordinaire, ou quand on porte le saint sacrement de l'Eucharistie, soit aux processions, soit aux malades ou autrement, en quelque lieu et manière que ce puisse être, ou, étant empêchés, si, au signe de la cloche qu'on fait pour cela, ils disent une fois l'Oraison dominicale ou la Salutation angélique, ou même s'ils récitent cinq fois la susdite Oraison et Salutation pour les âmes des confrères et sœurs susdits, ou s'ils remettent quelque dévoyé au chemin de salut, ou s'ils enseignent les commandements de Dieu et les choses qui appartiennent au salut à ceux qui ne les savent pas, ou s'ils font quelque autre œuvre que ce soit de piété ou de charité, ils gagneront autant de fois pour chacune desdites œuvres soixante jours d'indulgence.

Il y a encore d'autres indulgences accordées par le Pape Clément VIII, lesquelles ont été confirmées par le Pape Urbain VIII. 1. Tous ceux et celles qui porteront sur soi le chapelet ou couronne de douze *Ave, Maria* et trois *Pater noster*, au nom des douze priviléges que la sainte Vierge a reçus de Dieu, ayant au bout les fers en signe de l'esclavage.

2. Qui la dira tous les jours, autant de fois qu'il la dira gagnera cent jours d'indulgence.

3. Qui, les jours et fêtes de la sainte Vierge, confessé et communié, dira ladite couronne, gagnera indulgence plénière et rémission de tout péché.

4. Qui, les samedis, confessé et communié, la dira, gagnera mille ans d'indulgence.

5. Qui, le jour de la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, fête principale de l'esclavage, confessé et communié, visitera une église ou chapelle de la sainte Vierge, gagnera toutes les indulgences concédées ce jour-là aux églises qui sont dedans et dehors la ville de Rome.

6. Qui, le jour qu'il sera reçu à cette sainte association des esclaves de la sainte Vierge, confessé et communié, s'offrira à la sainte Vierge, et dira l'oraison de l'esclavage, gagnera indulgence plénière et rémission de tout péché.

7. Et tous les autres jours qu'il la dira, gagnera cent ans d'indulgence.

8. Qui, après avoir dit ladite couronne, dira un *Pater noster* et un *Ave, Maria*, pour notre Saint-Père le Pape et pour l'heureux état de la sainte Eglise, gagnera la rémission de la troisième partie de ses péchés.

9. Qui, à l'heure de la mort, dira : «*Jesus, Maria*, je suis esclave de Jésus et de Marie,» gagnera indulgence plénière.

## CHAPITRE VIII.

*La dévotion de la sainte Vierge est prouvée par les saints Pères, l'autorité des conciles, l'usage de l'Eglise et la conduite de Dieu même.*

Ce n'est pas une chose nouvelle que la dévotion à l'immaculée Mère de Dieu ; elle est aussi ancienne que le christianisme, et les saints Pères enseignent qu'elle l'a même précédé, disant que la glorieuse Vierge a été le sujet des désirs et des soupirs des patriarches et des prophètes. Les religieux du sacré ordre du Carmel tiennent par tradition que leur Père, saint Elie, en a eu une connaissance très-claire, que le mystère même de son Immaculée Conception lui fut révélé, qu'il en inspira la dévotion aux enfants des prophètes ses successeurs, et que, dès ce temps-là, tant de siècles auparavant la venue de Notre-Seigneur, le Carmel a commencé de révérer avec de grands honneurs celle qui en devait être la dame patronne. L'on rapporte aussi que le prophète Jérémie en a eu les lumières très-grandes, et qu'il en fit faire même une image que l'on garde encore aujourd'hui, et que la célèbre église de Notre-Dame du Puy prétend avoir en sa possession. L'*Histoire de Chartres* nous apprend que les druides honoraient longtemps auparavant l'incarnation du Verbe, sa très-pure Mère ; qu'ils en avaient fait faire une image avec cette inscription : *A la Vierge qui doit enfanter.* L'on tient que c'est encore la même image qui est gardée avec tant de respect en la chapelle de Notre-Dame de Chartres, un des lieux les plus dévots de notre France. Mais ce qui est admirable, c'est que Dieu faisait plusieurs miracles à l'occasion de l'image de la Vierge qui devait enfanter, lorsque même elle n'était pas encore, et parmi les ténèbres d'un peuple si peu éclairé. Ces théologiens, qui estiment que Dieu non-seulement fit connaître aux anges le dessein de l'incarnation du Verbe, mais encore la Vierge qu'il devait prendre pour sa Mère, enseignent ensuite que les bons anges s'étant soumis aux ordres de Dieu, et à la Vierge qu'il leur donnait pour

souveraine, à raison de sa maternité, et, au contraire, les mauvais anges n'ayant pu souffrir qu'une pure créature fût élevée au-dessus de leur nature angélique; l'on peut soutenir que la soumission que les bons lui ont rendue a été une occasion de leur félicité, comme le défaut de respect une occasion de la perte des esprits rebelles. Ainsi l'on peut dire que, dès l'origine du monde, et dans le ciel même, la dévotion de la sainte Vierge, en quelque manière, a eu son commencement.

Les premiers Chrétiens avaient une dévotion si grande pour cette digne Mère du grand roi Jésus, qu'ils venaient à Jérusalem des lieux les plus éloignés pour avoir le bonheur de la voir ; mais, comme plusieurs ne pouvaient pas faire un si long voyage, quoiqu'ils en eussent un très-grand désir, saint Luc fit divers tableaux de la sainte Vierge pour satisfaire à leur dévotion. Saint Pierre, prince des apôtres et le chef de tous les premiers Chrétiens, consacra une chapelle à Tortose en son honneur. Albert le Grand estime que le disciple très-aimant, saint Jean l'évangéliste, parmi les hauts mystères qu'il a proposés en son *Apocalypse*, a eu un dessein particulier d'y faire voir, sous diverses figures et emblèmes, les excellences et grandeurs de sa très-chère Mère ; et que ce qu'il a dit de ce trône admirable de Dieu, de cet autel mystérieux de cette princesse revêtue d'un soleil et couronnée d'étoiles, se doit entendre de Marie mère de Jésus-Christ. Aussi, quoique tous les saints apôtres, comme parle saint Ildephonse, lui aient porté un singulier respect, et qu'ils lui aient rendu toutes sortes de devoirs, néanmoins saint Jean l'a chérie et honorée jusqu'à la fin de sa vie plus spécialement que les autres. C'était ce saint, comme son enfant bien-aimé, qui introduisait les fidèles en sa présence : c'est ce que nous assure de lui-même le glorieux saint Denis par ces paroles : « Saint Jean, le prince des évangélistes et prophètes, qui, vivant sur la terre, reluit comme un soleil dans les cieux, m'ayant conduit en la présence de cette incomparable Vierge, je me sentis environné extérieurement, et pénétré intérieurement d'une lumière si admirable, et comblé d'une telle douceur et suavité, que mon corps ni mon esprit ne pouvaient supporter une telle félicité, de telle sorte que je suis presque tombé en défaillance. J'atteste Dieu, qui était présent en cette Vierge, que, si la doctrine ne m'eût assuré du contraire, je l'eusse prise pour une divinité revêtue d'un corps mortel. »

Saint Grégoire Thaumaturge ayant été instruit de saint Jean l'Evangéliste par le commandement de la Mère de Dieu, qui lui parurent tous deux au milieu d'une grande gloire en sa chambre, sur la diversité des opinions qui pour lors troublaient la tranquillité de l'Eglise touchant ce qu'il devait croire, il ne faut pas s'étonner s'il a témoigné tant de reconnaissance envers sa chère bienfaitrice, invitant toute l'Eglise aux sentiments de vénération pour une si grande princesse ; et il déclare, en son second discours de l'Annonciation, que tous ceux qui auront une dévotion sincère vers la sainte Vierge, et qui aimeront son incomparable pureté et saintèté, jouiront d'une grâce angélique; et que c'est par elle que la très-sainte et consubstantielle Trinité est connue dans le monde. Saint Basile, en sa liturgie, ordonne qu'un prêtre et un diacre, auparavant que l'évêque sorte de la sacristie, le précède comme ses hérauts, et que le diacre parlant au peuple s'écrie à haute voix : Souvenons-nous de la très-sainte et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, notre souveraine dame.

Saint Ambroise (*De virginib.*, l. II) propose la sainte Vierge à toutes les personnes qui se veulent consacrer à Dieu, comme un très-parfait original de toutes les vertus ; et il dit, en un autre lieu, qu'elle avait une grâce si abondante et si admirable, que non-seulement sa virginité était en assurance parmi les plus insolents, mais que même elle inspirait par ses sacrés regards l'amour de la pureté à ceux sur qui elle portait ses yeux. La grande confiance que ce Père avait en sa protection, lui a fait implorer l'assistance de ses intercessions en divers endroits de ses ouvrages. Mais si la qualité de mère demande toute sorte de devoirs et imprime dans les cœurs toutes les plus douces tendresses de l'amour, saint Augustin invitant les fidèles à la considérer comme leur bonne mère, il voulait qu'ils eussent pour elle tous les sentiments d'une cordiale dévotion. Elle est la mère, dit cet excellent docteur, dans le livre *De la sainte virginité*, de tous les membres de Jésus-Christ, c'est-à-dire tous les Chrétiens, d'autant que par son incomparable charité elle a coopéré d'une manière très-excellente à ce que les fidèles prissent naissance dans l'Eglise. Saint Ildefonse, traitant de la virginité de notre glorieuse Dame déclare qu'il désire avec fidélité d'être serviteur de la Mère, pour avoir l'honneur d'être un dévot serviteur du Fils.

Saint Jean Damascène, au discours premier *De la mort de la Mère de Dieu*, déclare qu'il attache à ses pieds sacrés, son âme comme une ancre très-ferme, et qu'il lui dédie et consacre son esprit, son âme et son corps, et enfin tout ce qu'il est. Saint Bonaventure, sur ces paroles du Psaume (CXXII, 2), *Sicut oculi ancillæ*, enseigne que toutes les âmes fidèles sont les servantes de l'auguste Reine du paradis et même de toute l'Eglise universelle. « Les yeux de cette servante, » s'écrie-t-il, « doivent toujours être aux mains de sa maîtresse, parce que les yeux de toute l'Eglise doivent toujours regarder les mains de Marie : c'est par les mains de cette Dame que nous possédons tout le bien que nous avons. » Et il cite saint Bernard en témoignage de la vérité qu'il avance, qui soutient que Dieu ne fait aucun bien aux hommes, qu'il ne passe par les mains de la très-pure Vierge. « Nous devons, » dit Richard de Saint-Laurens,

au livre second des *Louanges de la Vierge*, nous attacher inviolablement à son saint service ; c'est un conseil sans erreur, de nous lier à ses chaînes, et de tourner toutes les pensées et désirs de nos cœurs vers elle. »

Saint Bernard, dont la langue et la plume ne font que couler le miel et le lait d'une dévotion remplie de toutes les tendresses qu'un amour sacré peut donner, se surpasse soi-même et est tout triomphant quand il parle de sa bonne Mère; aussi dit-il qu'il n'y a rien qui lui ravisse tant le cœur, que quand il s'agit de traiter de ses louanges. C'est pour ce sujet, que ne trouvant aucun moment libre pendant la journée à cause de ses continuelles occupations, il se retranchait une partie du peu de temps qu'il donnait la nuit au repos, pour pouvoir écrire de ses grandeurs, n'ayant rien de plus cher ni de plus doux que de penser tout à son aise à Marie, le digne objet de ses plus tendres affections. Tantôt donc il dit que ses grandeurs sont inouïes, et que pouvant appeler Dieu son fils, nul des anges n'oserait parler de la sorte ; que c'est une élévation qui n'a jamais eu ni n'aura jamais sa pareille, d'avoir ce Dieu pour sujet ; que saint Joseph non-seulement selon son sentiment, mais encore celui des saints Pères, s'est voulu retirer d'elle, ne s'estimant pas digne de demeurer avec une si parfaite créature, qu'il ne regardait qu'avec une sainte horreur de la présence de Dieu en elle : tantôt il assure qu'elle n'est pas seulement touchée du feu du divin amour, mais qu'elle en est de tous côtés couverte, environnée, embrasée, et toute consommée en ses flammes ; quelquefois, que son chef aimable et précieux est bien digne d'être couronné d'étoiles, et qui, brillant plus que les astres, leur donne plutôt une nouvelle splendeur qu'il n'en reçoit de leur part; que la région céleste est devenue plus lumineuse par les irradiations de cet astre virginal ; et d'autrefois, qu'elle est après Jésus, notre médiatrice ; et que si l'on examine bien toute l'histoire évangélique, il n'y a jamais eu en elle la moindre apparence de rigueur ; mais son béni cœur a toujours été rempli de douceur, d'amour, de piété et de miséricorde. Elle est faite toute à tous, dit ce dévot saint . elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude : le captif y trouve sa rédemption, le malade sa guérison, le triste sa consolation, le pécheur sa rémission, le juste la grâce, l'ange la joie, toute la très-sainte Trinité sa gloire, et la personne du Fils reçoit d'elle la substance de sa chair humaine. Hélas! mais que serions-nous sans elle? Si nous ôtons du ciel cette étoile, que restera-t-il sinon une ombre de mort, une nuit très-obscure et fâcheuse? Ayons donc un amour et une vénération toute singulière pour Marie; recourons à elle de toutes les affections de nos cœurs ; car telle est la volonté de celui qui a voulu que nous eussions tout par Marie : que cet aimable nom ne sorte point de notre bouche, et qu'il ne s'éloigne jamais de notre cœur. Saint Bernardin de Sienne, étant grandement fatigué par ses fonctions apostoliques, ne trouvait rien qui lui récréât l'esprit plus agréablement que quelque lieu solitaire où il pût penser à loisir à sa chère maîtresse, et donner une liberté tout entière à son cœur de soupirer tout à l'aise en son amoureuse présence. Saint Anselme publie que l'honneur de la servir est quelque chose de plus glorieux que de commander aux nations et d'avoir l'empire du monde.

Mais enfin, qu'un vicaire de Jésus-Christ parle, c'est-à-dire celui de la bouche duquel Dieu se sert pour nous enseigner ses vérités. C'est le saint Pape Grégoire VII, honoré de miracles après sa mort, en une lettre qu'il adresse à la princesse Mathilde, dont il prenait un soin particulier pour les services qu'elle avait rendus à l'Eglise contre les schismatiques. Le moyen qu'il lui donne pour son salut est d'avoir une dévotion spéciale à la sainte Vierge, et lui assure que l'ayant mise sous sa protection, il l'y met encore, et qu'il ne désistera jamais de l'y mettre.

Les conciles généraux nous peuvent apprendre les véritables sentiments de l'Eglise touchant l'honneur qui est dû à la très-sainte Vierge; mais particulièrement celui d'Ephèse, qui est le troisième concile général, et l'un des quatre que saint Grégoire le Grand respectait comme les quatre évangélistes. Il est bien difficile d'entendre ce qui se passa en ce temps-là pour la défense de l'honneur de notre aimable Souveraine sans être sensiblement touché, à peine peut-on contenir les larmes qu'une sainte joie donne. Pour moi, j'avoue que je n'y puis penser sans en avoir le cœur puissamment attendri : je suis témoin des mouvements extraordinaires de joie et de tendresse qui ont paru dans les cœurs de personnes qui composaient de saintes assemblées où l'on prêchait l'histoire de ce concile, concile sacré à qui l'Esprit de Dieu donna une force admirable contre les ennemis de la Mère de Dieu, et un zèle indicible pour soutenir ses divins intérêts.

Ce qui suit est en partie tiré de l'excellent *Livre de la dévotion à la sainte Vierge*, composé par Mgr Abely, évêque de Rodez. L'infâme Nestorius, selon l'ordinaire des hérétiques, se servant de ruses diaboliques pour ôter à la sainte Vierge la qualité de Mère de Dieu, de prime-abord il déguisait ses desseins, et se servant du même mot que les catholiques, il transposait un accent, dont la transposition changeait entièrement le sens du terme ; car de la façon qu'il le mettait, il voulait dire *Marie, fille de Dieu*, au lieu de *Marie, mère de Dieu*. De plus, voulant connaître si sa doctrine trouverait quelque lieu dans les esprits des peuples, si une fois elle leur était ouvertement prêchée, il se servit d'un prêtre qui était son confident, nommé Anastase, pour la publier en ses sermons. Il tâche de surprendre les magistrats, il gagne

par ses libéralités les officiers de l'empereur, il compose plusieurs traités et cahiers volants remplis de faussetés et d'artifices, et néanmoins les colore d'un spécieux prétexte de soutenir la vérité et de défendre l'honneur de Dieu, il les fait répandre en diverses provinces par ses émissaires, et en envoie particulièrement aux solitaires et monastères qui florissaient en sainteté, se persuadant que s'il pouvait les séduire, la réputation de leur vertu en attirerait plusieurs à son parti.

Mais à même temps que le malheureux Anastase eut prêché en la grande église de Constantinople, que Marie n'était pas mère de Dieu, tous les assistants furent saisis d'horreur; il leur semblait entendre non la voix d'un homme, mais celle d'un démon; un murmure s'élève, tout le peuple s'écrie, et demande justice au patriarche Nestorius, qui tâche par ses artifices d'apaiser les esprits; mais ayant fait monter en chaire l'évêque Dorothée, qui prononça publiquement que la qualité de mère de Dieu n'était pas due à la très-sainte Vierge, et Nestorius ayant déclaré qu'il avait parlé par ses ordres, c'est une chose bien remarquable que la consternation du peuple de cette grande ville. Il sort de l'église, court par les rues, met l'alarme partout, crie contre Nestorius et ses suppôts. Tout ce grand peuple était tellement indigné du blasphème qui avait été prononcé contre leur glorieuse Dame, qu'il faisait tout et n'oubliait rien pour y apporter quelque remède. L'on vit pour lors sortir de leurs retraites de vénérables vieillards qui avaient blanchi dans leurs solitudes, et paraître au milieu des troupes nombreuses de la grande ville de Constantinople pour se jeter aux pieds du patriarche, et lui présenter leurs requêtes; mais cet impie après avoir tâché de surprendre leur simplicité par ses artifices, et voyant leur fermeté en la vraie foi, les fait mener en prison par ses satellites, et leur fait souffrir quantité de tourments. Pour lors on vit non-seulement les solitaires, mais plusieurs ecclésiastiques, plusieurs laïques être battus à coup de soufflets, souffrir des affronts ignominieux pour la querelle de la très-pure Vierge; on vit les cachots remplis de ces illustres confesseurs de l'honneur de la Mère de Dieu, qui mettaient toute leur gloire en leurs chaînes, et surabondaient de joie au milieu de leurs fers.

Cependant, saint Cyrille, un des plus zélés dévots de la mère de Dieu qui fut jamais, que les fidèles serviteurs de Marie doivent prendre pour un des plus grands saints de leur dévotion (l'ordre des Carmes en fait la fête le 28ᵉ jour de janvier), fit tant par ses instances envers le Pape et l'empereur qu'un concile général fut convoqué en la ville d'Ephèse, en la grande église dédiée sous le nom de la très-sainte Vierge, où les Pères du concile étant demeurés toute la journée, leur zèle les portant à travailler incessamment pour une affaire de telle conséquence, il n'est pas possible d'exprimer la ferveur que le peuple fit paraître pour sa sainte patronne. Depuis le matin jusqu'au soir il attendait aux portes de l'église toutes les autres occupations cessèrent, les boutiques demeurèrent fermées : tout ce bon peuple, oubliant ses nécessités, ne pensait qu'aux intérêts de la très-sainte Vierge, qu'il respectait avec une dévotion particulière, ayant pendant sa vie honoré la ville d'Ephèse de sa présence, y ayant fait quelque séjour avec saint Jean le disciple bien-aimé de Jésus-Christ. Enfin, la nuit étant arrivée, et les portes de l'église étant ouverte, le grand Cyrille, légat du Saint-Siége, parut à la tête de plus de deux cents évêques, et fit lire publiquement la sentence de condamnation contre l'impie Nestorius. « Nous avons, disait ce saint patriarche, condamné ce nouveau Judas, nous l'avons privé de tout grade et dignité ecclésiastique. » A ces paroles l'on entendit de grands cris de joie et d'allégresse, dont l'on commença de faire retentir les airs de toutes parts. L'on criait : *L'ennemi de la Vierge est terrassé, vive la grande, l'auguste, et toujours victorieuse Mère de Dieu.* L'on prononçait toute sorte d'exécrations contre Nestorius, l'on donnait mille bénédictions au glorieux Cyrille et à tous les autres prélats; l'on conduisit les Pères en leurs maisons avec des flambeaux, et les dames faisaient brûler des parfums dans les rues par où ils devaient passer. On alluma des feux de joie; partout on ne parlait que des victoires de la Mère de Dieu; c'était le sujet de tous les entretiens, et il semblait qu'une nouvelle vie eût été rendue à ce peuple, qui estimait l'injure faite à la Mère de Dieu pire que la mort même. Les saints abbés et ermites sortirent de leurs cellules, et entre autres le célèbre moine Dalmatius, qui depuis quarante-huit ans était enfermé dans son monastère, y alla avec les autres par un ordre même exprès qui lui fut donné du ciel, et tous chantaient des hymnes et cantiques en action de grâces du jugement du concile. L'on peut dire que jamais décret de l'Église n'a été reçu avec tant de joie.

Comme la superbe des hérétiques s'augmente toujours, Nestorius au lieu de se soumettre au concile, en fait intercepter les lettres, pour empêcher qu'on ne sût dans Constantinople ce qui s'y était passé, et en même temps écrit à l'empereur contre les Pères, et très-particulièrement contre saint Cyrille; et pour mieux couvrir sa perfidie, il proteste qu'il veut garder inviolablement les décrets du concile de Nicée, puis se plaint d'avoir été malicieusement condamné par quelques évêques portés de haine et d'envie, en un concile que l'on avait tenu contre les formes ordinaires, sans lui donner aucun temps pour se justifier.

L'empereur, ayant été surpris de la sorte, envoie un de ses principaux seigneurs à Ephèse, qui fit arrêter saint Cyrille, et le vénérable Memnon, évêque de cette ville d'Ephèse, qui se crurent bienheureux de se voir en prison pour la cause de celle qui nous a

tous tirés de la captivité de l'enfer. Cependant les Pères, voyant toutes les avenues fermées par les soldats qui soutenaient Nestorius, chargèrent un fidèle catholique de leurs lettres qui, pour n'être découvert, se déguise en pauvre, et met toutes ses dépêches dans un bâton creusé, et ainsi arrive heureusement à Constantinople. Ces lettres ayant découvert les impostures de l'hérésiarque, l'empereur ordonna que tout ce qui avait été résolu dans le concile serait exécuté, et fit un édit par lequel, pour abolir entièrement la mémoire honteuse de ce malheureux, il commanda que le nom de Nestorius serait effacé de tous les livres, et que quand on parlerait de ses sectateurs, on ne les appellerait pas *nestoriens*, mais *simoniens*. Il ne fut plus permis de lire ou retenir ses livres; et, après avoir été banni dans les déserts de l'Afrique, sa langue fut rongée des vers, et la terre s'ouvrit sous ses pieds, pour l'abîmer tout vivant dans les enfers.

Le bienheureux Pape Célestin, comblé de joie et de consolation d'avoir vu sous son autorité ces saints prélats condamner ce monstre, leur en écrivit une lettre pour se conjouir avec eux, comme aussi à l'empereur, au clergé et au peuple de Constantinople, pour les exhorter de persévérer en la défense et confession des vérités qui avaient été déterminées par le concile. Pour ce qui est de saint Cyrille, il ne se peut dire avec combien de larmes de joie il fut reçu en sa ville d'Alexandrie, où ayant fait prêcher le jour de la naissance de Notre-Seigneur un évêque, qui prononça que le véritable Emmanuel avait été enfanté par la très-sainte Vierge Marie mère de Dieu, tout le peuple qui avait été jusqu'alors dans le silence, poussa de grands cris, disant : Voilà quelle est la véritable foi, c'est là le vrai don de Dieu. O grand Cyrille! nous souhaitions entendre cette parole : que celui qui ne parle point de la sorte, soit anathème. Et ce bon évêque continuant sa prédication, comme il eut dans la suite du discours réitéré ces paroles, la Vierge mère de Dieu, le peuple pour la seconde fois fit de grands cris, se réjouissant les larmes aux yeux de ce que ce prélat parlait ainsi.

Je ne sais, après cela, comme il se trouve des personnes qui, se disant catholiques, tâchent de diminuer la dévotion de la Mère de Dieu, comme si elle était contraire au premier esprit du christianisme; ou si elles n'ont pas assez de hardiesse pour s'y opposer ouvertement, prétendent que l'on y est trop appliqué. O mon Dieu! s'il y a quelque plainte à faire, c'est de nos insensibilités : car nous pouvons dire avec bien de la justice, que nos plus grandes ardeurs pour la Mère de Dieu ne sont que des glaces, comparées à la fervente dévotion de la sacrée Vierge des Chrétiens des premiers siècles. Que ceux qui avancent témérairement que les louanges sont excessives que l'on donne en nos temps à cette reine des anges, et que les expressions sont trop fortes que l'on fait de ses grandeurs, entendent les sentiments d'un concile parlant par la bouche de celui qui y présidait, le grand saint Cyrille. C'est par vous, dit ce bienheureux patriarche parlant devant tous les Pères, et adressant ces paroles à la divine Marie, c'est par vous que la très-sainte Trinité est adorée et glorifiée; c'est par vous que le ciel est rempli d'allégresse, et que les anges et les archanges se réjouissent; c'est par vous que les démons sont mis en déroute; et que notre chute est réparée et l'entrée du ciel ouverte aux hommes; c'est par votre entremise que ceux qui sont aveuglés de l'idolâtrie, parviennent à la connaissance de la vérité, et par le moyen de la foi à la grâce du saint baptême; c'est par votre faveur et assistance que le saint Evangile a été prêché, et l'Eglise fondée par toutes les régions de la terre. Après des louanges si sublimes, je laisse à considérer si l'on peut parler d'une manière plus glorieuse de cette sainte cité de Dieu.

Le second concile de Nicée, composé de trois cent cinquante prélats, où les légats du Pape Adrien présidèrent, jugea qu'il était si nécessaire d'établir fortement le culte de la sacrée Vierge, que les Pères qui y étaient assemblés ordonnèrent que plusieurs miracles arrivés en sa faveur seraient insérés dans les actes du concile.

Mais l'Eglise universelle, qui ne peut avoir que des sentiments légitimes en toutes les pratiques de dévotion qu'elle approuve, que ne fait-elle pas pour témoigner ses respects envers sa glorieuse Dame? Combien d'églises cathédrales dédiées à Dieu sous son nom par toute la terre? et se rencontre-t-il presque aucune église, où il n'y ait une chapelle en son honneur? Avec combien de religion honore-t-elle tous ses mystères, et tant de fêtes qu'elle a instituées pour sa gloire, et comme si toutes ces solennités n'étaient pas suffisantes pour satisfaire à sa dévotion, elle destine un jour toutes les semaines, c'est à savoir le samedi, qu'elle consacre à sa mémoire. Mais ce qui est de merveilleux, c'est que du jour de la conception de Notre-Seigneur, elle en fait une fête de son immaculée Mère, et l'office et les hymnes du jour sont en l'honneur de cette admirable princesse. Elle appelle le jour de la présentation de notre Sauveur la fête de la Purification de la Vierge, et les hymnes du jour dans le bréviaire romain sont en l'honneur de cette sacrée Vierge. Ce qui est encore de plus étonnant, c'est que le jour de la Circoncision et qui est l'octave de la solennité de la naissance de notre divin Maître, les antiennes de l'office sont de la Vierge aussi bien que l'oraison du jour, dans laquelle l'Eglise, pour commencer l'année, demande à Dieu de ressentir les secours de sa puissante protection. Elle commence et finit tous ses offices par ses louanges et par son invocation; l'on ne publie les vérités de l'Evangile que sous sa faveur; les sermons se commencent par la Salutation angélique. Combien de

confréries et d'associations établies par tout le monde pour l'honorer?

Enfin, il faut finir la preuve de la dévotion à la sainte Vierge par la conduite de Dieu même. Il est aisé de savoir qu'il n'y a point de royaume ni de province où il ne se rencontre des lieux de dévotion de la Mère de Dieu, honorés de plusieurs miracles : ce qui attire un grand concours de peuples de tous côtés. Or il est certain que n'y ayant que Dieu seul qui puisse faire des miracles, ceux qui s'opèrent en ces saints lieux sont une preuve indubitable que les véritables dévotions qui s'y pratiquent sont un effet de sa divine volonté.

C'est donc une illusion que de blâmer le concours des peuples qui viennent implorer le secours de Dieu au pied des autels de sa glorieuse Mère, sous prétexte que cela pourrait apporter quelque diminution au respect souverain qui est dû à Dieu : car nous l'avons déjà dit plusieurs fois, c'est Dieu qui est honoré en tous les honneurs que l'on rend à la Reine du ciel : et si l'on demande, mais pourquoi plutôt en cette église qu'en une autre? Pourquoi tant de monde prosterné devant cet autel, pendant qu'il y a peu de personnes devant plusieurs autres? Je réponds que cela arrive par la conduite de Dieu qui en inspire le mouvement : et si l'on en veut des preuves, je dis que les miracles en sont de si assurées qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Si l'on réplique qu'il y aurait plus de raison d'offrir ses prières devant les autels de Notre-Seigneur; je déclare qu'il n'y a point d'autel de la Vierge qui ne soit un autel de Jésus-Christ, tout ce qui se fait pour la gloire de la Mère ayant pour fin la gloire de son Fils bien-aimé. Si l'on recherche de plus d'où vient que l'on ne s'adresse pas à Dieu immédiatement pour l'ordinaire, la raison en est évidente : c'est parce qu'il a voulu que nous allassions à lui par de certains moyens qu'il nous a donnés, comme par la sainte Vierge. Après tout, que ces personnes opposées à une dévotion si sainte, s'en prennent à Dieu même : car d'où vient que dans un royaume où Dieu opère des miracles en des églises ou chapelles de la sainte Vierge, non-seulement en toutes les provinces, mais presqu'en tous les diocèses, et en plusieurs lieux d'un grand nombre de diocèses, à peine trouvera-t-on quatre ou cinq lieux de dévotion qui soient immédiatement en l'honneur de notre Sauveur, où il fasse ses merveilles? Ce que nous avons remarqué en l'usage de l'Eglise universelle est plus que suffisant pour faire voir la solidité de la dévotion des particuliers, soit en la multitude des pratiques bien réglées, soit dans les louanges qu'ils donnent à celle qui ne peut jamais être assez louée. Et de vrai, outre ce que nous avons dit ci-dessus, c'est une chose bien remarquable de voir les titres et éloges que l'Eglise donne à la sacrée Vierge, et je puis assurer que l'on n'y peut rien ajouter : car que peut-on dire davantage, si l'on veut louer sa pureté, que de l'appeler *la virginité même?* et c'est ce que fait l'Eglise. Peut-on se servir de termes qui marquent davantage la confiance que nous devons avoir en sa bonté que ceux dont l'Eglise use, l'appelant notre vie, notre douceur, notre espérance? Peut-on avancer rien de plus glorieux, que de soutenir qu'elle seule a détruit toutes les hérésies dans le monde universel? et c'est ce que chante l'Eglise, de cette incomparable reine. Je demande ici ce que ces personnes opposées diraient d'un particulier s'il avait écrit, s'il avait prêché, que non-seulement quelques hérésies, mais toutes les hérésies, non-seulement en une partie du monde, mais dans tout le monde, ont été détruites par la seule Vierge? Que ces personnes nous disent d'où vient que les prédicateurs au commencement de leurs sermons récitent la Salutation angélique, et non pas l'Oraison dominicale? d'où vient que le chapelet de la Vierge est la prière commune de presque tous les fidèles, et que la couronne de Notre-Seigneur est une dévotion plus rare? d'où vient que l'office de la divine Sagesse est récité par bien peu de personnes, pendant que presque tous les séculiers qui sont adonnés à la prière récitent celui de Notre-Dame, et font ce que font les églises au chœur quand on fait de la férie : et l'ordre de Saint-Bernard tous les jours, aussi bien que celui des Chartreux en leur particulier, ordres recommandables pour leur singulière piété envers la mère de Dieu, et dont toutes les églises sont dédiées en son honneur?

Sans doute que des mouvements d'une dévotion si universelle en l'Eglise, et parmi les fidèles de l'Eglise, ne peuvent venir que de l'inspiration de l'esprit de Dieu, aussi bien que les sentiments contraires, de l'esprit du démon, qui, craignant extrêmement la puissance de celle qui lui a brisé la tête, et qui lui ravit si souvent tant d'âmes, les tirant du péché qui les engage dans sa malheureuse captivité, fait tous ses efforts, et emploie toute sa rage pour en diminuer les respects. Et c'est ce qu'il fait en deux manières : la première, en combattant ouvertement sa dévotion par les hérétiques et impies ; la seconde, en tâchant d'en détourner par d'autres suppôts, qui assurent d'un côté qu'ils n'en veulent pas au culte de la Mère de Dieu, mais qui, d'autre part, le diminuent par leurs artifices, en dissuadant les pratiques qu'une véritable piété en peut inspirer. J'avoue, et j'en demeure d'accord, que lorsqu'il s'y rencontre de la superstition, de l'ignorance, ou quelque autre abus, qu'il faut abolir ces superstitions, qu'il faut instruire les ignorants, qu'il faut découvrir les abus et les détruire. C'est même ce que j'ai tâché de faire en nos campagnes dans les visites que j'ai faites de nos paroisses, et l'on ne peut assez recommander aux pasteurs qu'ils enseignent à leurs peuples la différence du culte qui est dû à Dieu d'avec celui qui est dû à sa virginale Mère, qui, n'étant qu'une pure créature, doit s'humilier en la présence de ses grandeurs infinies : et c'est une chose

déplorable de voir l'ignorance grossière de grand nombre de ces pauvres gens de la campagne sur ce sujet, et dont les curés rendront un compte terrible au jugement de Dieu ; mais je soutiens qu'il faut bien prendre garde de ne pas ôter la dévotion, sous prétexte des abus qui s'y rencontrent et qu'il faut détruire. Luther, au commencement, ne criait que contre les abus qui se commettaient touchant les indulgences, ensuite il combattit les indulgences mêmes : c'est un piége que les fidèles catholiques doivent éviter. Je dirai ici ce qui m'est arrivé faisant quelques entretiens de piété en une maison religieuse, dont le confesseur me déclara qu'il en avait bien ôté les dévotions de la Vierge, et m'en parlait comme s'il eût fait quelque grand coup pour la gloire de Dieu. Je fus saisi d'étonnement et d'horreur, voyant de mes yeux un déréglement que j'aurais bien eu de la peine à croire parmi des catholiques. Il faut donc bien prendre garde à ces artifices de l'enfer, et être une bonne fois persuadés que, quelque effort que nous fassions pour honorer la Mère de Dieu, jamais nous ne l'honorons assez : car, hélas ! que pouvons-nous faire, pauvres créatures que nous sommes?

Il faut donc avoir une haute estime de sa dévotion, et de toutes les choses, pour petites qu'elles soient, qui peuvent y contribuer : et pour ce sujet il est bon d'avoir ses images, les orner, y faire brûler des cierges, se mettre de ses confréries, solenniser avec des respects particuliers ses fêtes, avoir une dévotion spéciale au samedi, pratiquer des jeûnes et autres mortifications tant intérieures qu'extérieures, avoir et lire de bons livres qui traitent de ses grandeurs, parler et écouter volontiers parler de ses louanges, enfin embrasser avec amour tous les moyens qui peuvent établir ou augmenter sa dévotion, autant que l'ordre de Dieu le demande de nous.

## CHAPITRE IX.

*La dévotion de la très-sacrée Vierge est une source de toutes sortes de bénédictions et de grâces.*

Quand une personne parlerait de la langue des hommes et des anges, il ne lui serait pas possible d'exprimer les avantages qui viennent de la dévotion à l'admirable Mère de Dieu. L'éternité ne sera pas trop longue pour en admirer les biens incroyables, dont le prix est une chose cachée à la terre, et que le monde n'entend point. Oh ! si les hommes savaient ce que c'est que d'avoir une sincère affection pour le service de cette Reine du paradis ! Que n'entendent-ils une bonne fois combien il est doux et glorieux de la servir et aimer? Quand on a trouvé Marie, dit le savant Idiot, tout le bien est trouvé. Et c'est en elle, assure son dévot saint Bernard, que Dieu en a mis la plénitude. Les pauvres y trouvent des richesses pour le soulagement de leur pauvreté ; les malades, des remèdes à leurs maux ; les ignorants, de la science ; les faibles, de la force ; les délaissés, du secours ; les abjects, de la gloire ; les affligés, de la consolation ; ceux qui sont dans la peine, du repos ; ceux qui vivent dans l'inquiétude, de la paix. Les pécheurs y rencontrent la grâce ; les justes, leur sanctification ; les âmes du purgatoire, leur soulagement ; enfin, il n'y a point de condition, point d'état qui n'en ressentent les bénédictions ; point de royaume, point de pays qui ne participent à ses grâces. Toute la terre est remplie de ses miséricordes, et tous les hommes sont obligés à ses amoureuses bontés. Son précieux cœur, qu'un pieux auteur considère comme une vive flamme du pur amour façonnée en cœur ; ce cœur, fournaise sacrée de ce pur amour, la merveille des merveilles et le miracle incomparable des cœurs ; ce cœur, après le cœur de Jésus, le plus doux, le plus tendre, le plus obligeant et le plus charitable de tous les cœurs, non-seulement surpasse en sa charité tout l'amour des séraphins et des saints les plus éminents en la gloire, mais il a plus d'amour lui seul que tous les anges et les saints ensemble. Et il est vrai de dire que quand l'on renfermerait dans un cœur tout l'amour de tous les cœurs qui ont été, qui sont et qui seront jamais, ce cœur n'aurait pas ni tant d'amour, ni tant de tendresse, ni tant de douces inclinations pour le bien des hommes, comme le cœur seul de l'incomparable Marie. Il ne faut donc pas s'étonner si ce cœur très-miséricordieux est comme une fontaine sacrée d'où découlent continuellement, sur toutes les créatures, une multitude presque infinie de toutes sortes de biens.

Le savant cardinal Bellarmin, qui a si bien mérité de toute l'Eglise par ses doctes et pieux écrits, et l'un des plus zélés serviteurs de la très-pure Vierge, avait coutume d'appeler les biens temporels, des maux temporels. Il n'y a pas à s'étonner si un homme si éclairé dans les voies du christianisme parle de la sorte. Mais Aristote, au milieu des ténèbres de l'infidélité, n'a pas laissé de soutenir que les biens temporels n'étaient pas de véritables biens, parce que, disait-il, s'ils étaient des biens véritables, ils rendraient bons ceux qui les possèdent, et c'est ce qu'ils ne font pas. Après l'exemple du Fils de Dieu, qui les a si méprisés, je ne comprends pas l'aveuglement des Chrétiens qui en ont de l'estime, et je ne puis pas concevoir comme un fidèle qui croit par article de foi que les riches sont malheureux, que ceux qui ont leurs consolations en la vie présente sont misérables, que les pauvres d'esprit sont bienheureux, que l'on est bienheureux lorsque les hommes nous haïssent, nous chassent et nous éloignent, lorsque non-seulement ils médisent de nous, mais qu'ils en disent toute sorte de mal ; je ne puis pas, dis-je, concevoir comme l'on fait état de l'honneur du monde, de l'estime et de l'amitié des créatures, des richesses et plaisirs de la terre. Je vois

bien que presque tous les hommes marchent dans les ténèbres, et qu'une si nombreuse multitude est comme un torrent qui entraîne et emporte avec soi tout ce qu'il rencontre. Mais n'est-ce pas une chose bien étrange de marcher dans l'obscurité en plein midi, et de ne pas voir lorsque le soleil nous éclaire de ses plus brillantes lumières? Il est vrai, et cela soit dit avec larmes, l'on parle presque partout en infidèle, et l'on vit en païen. Il arrive souvent même que l'on est plus attaché aux biens sensibles que ces pauvres gens, et au redoutable jour du jugement l'on en verra plusieurs s'élever contre nous, dont les actions serviront à notre condamnation : mais faut-il que les enfants de lumière soient des enfants de ténèbres? Pourquoi dans une famille chrétienne les pères et les mères, les maîtres et maîtresses, ne s'entretenant qu'avec estime des grandes naissances, des richesses et des honneurs de cette vie, portent-ils la corruption dans l'esprit de leurs enfants, de leurs serviteurs, de ceux qui vivent avec eux? Pourquoi les pasteurs des âmes, les religieux, et ceux qui sont dans les dignités de l'Eglise, qui doivent être les soleils du monde, en deviennent-ils les ténèbres, entretenant, et même quelquefois augmentant l'amour des choses de la terre, par l'état qu'ils font de ces choses périssables, ce qu'ils font voir par leurs discours et par leurs actions? Oh! qu'il y a peu de conversations, peu de familles, peu de maisons où l'on ne parle, comme dit l'Ecriture, que des discours de Dieu, où l'on entende faire estime de la pauvreté, de l'abjection, du mépris, des douleurs, selon les maximes de l'Evangile! Tout notre bien, selon ces maximes indubitables, aussi bien que notre honneur et notre gloire, se rencontrent dans les voies de la croix. Cependant tous les Chrétiens, étant appelés au détachement des biens temporels et à la connaissance de leur rien, et ne devant tenir en aucune façon au monde, puisqu'ils y sont morts avec leur Maître qui y a été crucifié, n'ont pas tous l'honneur d'être dans une actuelle pauvreté, et privation des biens de fortune. C'est pourquoi dans cet état, la Mère de miséricorde ne laisse pas de leur accorder sa charitable protection, soit à raison de la nécessité qui s'y retrouve, soit parce que quelquefois Dieu veut faire paraître aux personnes du monde, que les dévots de sa bienheureuse Mère ne perdent rien au mépris qu'ils font de ce qu'ils estiment, et possèdent avec plus d'avantage et moins de peine ce qu'ils recherchent avec bien de l'empressement et de l'inquiétude.

Si c'est le propre de l'amour d'être libéral, jamais il n'y a eu créature plus aimante que la très-sainte Vierge, car jamais il n'y en a eu de plus libérale : elle a fait servir au bienheureux Henri de Suso des mets célestes, et tout pleins de délices, pendant que le monde le nourrissait d'opprobres, et l'abîmait dans les plus noires calomnies. Mais que n'a pas fait cette aimable princesse à son cher Herman, religieux de l'ordre de Prémontré? Elle lui donna le nom de Joseph, et voulut de plus lui accorder la qualité glorieuse de son époux, toute triomphante qu'elle est dans le ciel, et cela en présence des saints anges pour rendre l'action plus solennelle. Si ces faveurs ne jettent l'étonnement dans l'empyrée, je ne sais ce qui y peut causer de l'admiration des choses qui se passent sur la terre. Mais quand le ciel commence une fois à honorer quelqu'un de ses dons, ce n'est pas sitôt fait. Quand Herman avait besoin d'argent, pendant qu'il était écolier, sa divine maîtresse lui en donnait, elle le caressait amoureusement dès son bas âge, et le récréait avec le saint enfant Jésus et saint Jean l'Evangéliste; elle lui remit une dent qu'il avait perdue, et étant sur le point de perdre son sang après une saignée, les bandes dont on lui avait lié le bras s'étant défaites, elle a voulu elle-même les lui raccommoder. Elle a quelquefois invité les religieuses où ce cher favori devait aller, de se préparer à dignement le recevoir. Après ces bontés, il faut avoir le cœur bien dur pour n'être pas vivement touché de l'amour de Marie : et quand nous serions tous convertis en langues et en cœurs, jamais nous ne pourrions assez hautement les louer, jamais nous ne pourrions assez fortement les aimer. Mais Herman Joseph n'a pas été le seul qu'elle a pourvu d'argent en ses besoins, saint Boniface évêque a reçu le même secours.

L'illustre vierge Euphémie s'étant toute consacrée à Dieu par le vœu de virginité dès le commencement de sa vie, son père qui regardait en sa fille plutôt ses intérêts que la gloire du Père céleste, l'épousa malgré elle à un grand seigneur : ce que ne pouvant souffrir cette fidèle épouse de Jésus-Christ, après avoir invoqué le secours de la Vierge des vierges, elle se coupa le nez et les lèvres, se rendant difforme aux yeux des hommes, pour être belle aux yeux de Dieu. Cette action généreuse irrita tellement l'esprit de son père, qu'il la mit entre les mains d'un paysan, qui la faisait servir comme une chétive servante, et l'accablait de travail, et quelquefois même de coups. Elle passa sept ans en cet état, et ensuite en une nuit de Noël pendant que ce paysan et sa famille étaient occupés à manger, s'étant retirée en une étable pour chanter les louanges de Dieu, la digne Mère du saint enfant Jésus venant la trouver accompagnée des anges, elle lui redonna miraculeusement son nez et ses lèvres, et la remit en sa première beauté. Ce qu'ayant su son père, il lui fit bâtir un monastère pour y passer le reste de ses jours. C'est ainsi que la virginité est honorée de la Reine des vierges: et cet exemple doit apprendre aux personnes qui possèdent un si précieux trésor, qu'il n'y a rien qu'elles ne doivent souffrir pour conserver un don si précieux; ceux qui en ont connu la valeur, ont mieux aimé perdre leurs empires que de la perdre même par des voies légitimes, comme le mariage; ont aimé mieux perdre

la vie, et dans le temps de leurs plus belles années, comme les Casimir, ont choisi plutôt de souffrir toute sorte de tourments où la rage des démons et des hommes les a exposés, comme nous le lisons en tant d'exemples de l'*Histoire ecclésiastique.* O virginité, qui changez heureusement les hommes en anges, et qui faites mener ici-bas sur la terre la vie des bienheureux du paradis ! ô vertu toute céleste, toute divine, vertu si chérie de l'époux de nos âmes et de la Reine des anges !

Mais ce qui est admirable, c'est que pour les moindres choses elle fait paraître des bontés excessives. Un gentilhomme de Portugal, qui prenait ordinairement son divertissement à la pêche, demandant la ligne dont il se servait en cet exercice, et son laquais l'ayant rompue, la demoiselle sa femme craignant l'humeur de son mari qui était étrangement colère, eût tout simplement recours à la mère de miséricorde, et en même temps cette même ligne qui avait été rompue en deux pièces, parut tout entière avec une petite marque blanche à l'endroit de sa rupture. Le P. de Grenade rapporte cet exemple, et assure que la ligne lui fut mise entre les mains, qui était une marque de la charité de la Mère d'amour, d'autant plus admirable, que le sujet en était plus rabaissé. Nous lisons dans l'*Histoire de la réforme de l'ordre du Carmel* par sainte Thérèse, qu'une bonne sœur n'ayant personne pour lui aider à porter des plats qu'elle était pressée de servir au réfectoire, et s'écriant: Ah ! sainte Vierge, qui m'aidera ? à même temps cette reine de toutes les douceurs de paradis parut, et l'aida avec des bontés capables de consommer saintement les cœurs de son amour.

Nous avons dit ci-devant que Vaultier de Birbach, cavalier, servait la Mère de Dieu en qualité d'esclave : mais remarquons en sa personne, que les esclaves de la sainte Vierge sont par trop honorés, n'y ayant presque point de faveur dont elle ne l'ait gratifié : sa dévotion le rendait considérable auprès des rois et des reines ; et pendant qu'il était occupé à en exercer avec fidélité les pratiques, on le voyait paraître en des lieux où il n'était pas, y faisant des actions grandes et généreuses par le moyen des anges qui prenaient sa forme par le commandement de leur glorieuse reine; elle lui a changé l'eau en vin, et lui fit présent d'une croix d'or trouvée au pied du calice par un prêtre dont il entendait la messe, avec ces paroles : Donnez cette croix de ma part à mon ami Vaultier.

Saint Jean Damascène ayant écrit pour soutenir l'honneur dû aux images de la sainte Vierge, l'empereur Léon qui leur avait déclaré la guerre, ayant fait contrefaire son écriture, et supposer ses lettres comme si elles lui eussent été écrites par le saint contre le prince de Damas, dont il était chef du conseil, ce prince lui fit couper la main comme à un traître ; mais la sainte Vierge qui ne peut se laisser vaincre en amour, lui remit cette main coupée à son bras, lui laissant une petite ligne rouge pour marque du miracle. Qu'on aille par toute la terre, et l'on y verra en tous les endroits du monde grand nombre de tableaux et de vœux qui prouvent assez ses charitables secours en toute sorte d'infirmités corporelles. Je ne puis omettre ici un exemple qui, en vérité, est plus que suffisant pour donner de l'ardeur pour la dévotion de la sainte Vierge aux cœurs les plus glacés. Il est rapporté par le grand cardinal Baronius, l'un de ses plus dévots serviteurs. Ce grand homme donc écrit que saint Fulbert évêque de Chartres étant fort tourmenté d'une maladie qui le mettait tout en feu, Notre-Dame lui apparut, le consola : mais, ô bonté prodigieuse de la Mère d'amour ! elle voulut bien lui donner de son lait sacré pour ôter de son corps les ardeurs qui lui causaient tant de peines.

Les richesses de l'esprit sont encore plus dangereuses que tous les autres biens temporels : car si l'on n'est parfaitement humble, elles engagent dans une superbe qui est d'autant plus à craindre que souvent elle est moins connue. C'est le propre de ce vice d'aveugler ceux qui en sont possédés, en sorte qu'ils ignorent le mal où ils sont, qu'ils y vivent, et presque toujours y meurent. On en voit très-peu revenir : car quel moyen de se faire quitte d'un péché que l'on ne pense pas avoir, ou si l'on en connaît quelque chose, c'est d'une manière si faible, que jamais l'on en conçoit l'aversion qu'on en doit ? Ce vice ordinairement est incurable, aussi est-ce le péché des démons : et ce qui fait trembler, c'est qu'il se glisse imperceptiblement dans des âmes qui d'autre part sont très-vertueuses. Oh ! combien en a-t-il fait perdre qui avaient triomphé heureusement de tous les autres ! Or, les grands esprits, les gens savants tombent facilement dans ce péché, s'appuyant sur leurs lumières, sur leurs petits raisonnements, sur leurs sciences ; ce qui les rend incapables de la science de Jésus crucifié, aussi bien que des voies de pauvreté, de mépris et de douleur par lesquelles il conduit ses favoris ; c'est pourquoi ce débonnaire Sauveur dit un jour a sainte Thérèse, qu'il avait peine à trouver quelque place dans l'esprit des docteurs. Cependant, lorsque la science est accompagnée d'un profond mépris de soi-même, et du détachement du propre jugement, elle sert beaucoup à l'établissement de l'intérêt de Dieu. C'est ce qui fait que notre glorieuse maîtresse en a favorisé plusieurs de ses dévots, les ayant rendus des prodiges de science, tant il est vrai de dire que toutes sortes de biens sont donnés à ceux qui le servent. Albert le Grand et plusieurs autres très-doctes personnages, sont d'illustres témoins de cette vérité.

## CHAPITRE X.

*Le sujet précédent est continué.*

Mais entre toutes les faveurs que cette

grande et libérale princesse accorde à ses serviteurs, il n'y en a point de comparables à celles qui sont données pour la pratique de la pure vertu ; ce sont aussi les faveurs qu'elle accorde le plus souvent, et dont elle fait bonne part à ses dévots, les faisant exceller dans la pureté de la foi, de l'espérance et de la charité, les conduisant par les voies les plus saintes du christianisme, les enrichissant des plus précieuses grâces, les soutenant en toutes leurs difficultés, les faisant triompher de tous leurs ennemis, et enfin leur procurant des couronnes immortelles dans la possession d'un royaume qui n'aura jamais de fin. Il n'est point besoin de preuves pour convaincre d'une vérité qui est si claire ; il ne faut que lire les *Vies des saints*, et particulièrement de ceux qui ont le plus excellé en son amour, pour en être entièrement persuadé. Je rapporterai seulement ici ce que j'ai appris de témoins oculaires, qui en plusieurs villes de différentes provinces ont remarqué une abondance prodigieuse de grâces sur les dévots de la très-sainte Vierge. Il y en avait qui, dès leur bas âge, ne respiraient que son pur amour, et qui, ne faisant que commencer leurs études dans les basses classes, excellaient en la science des saints. Ils demeuraient ensemble en une maison où ils étaient pensionnaires, pour pouvoir aller au collége, et ils y avaient un petit oratoire où tous les jours ils s'assemblaient pour y rendre leurs respects à leur bonne maîtresse, employant le peu d'argent que leurs parents leur donnaient à orner ses images, à y mettre des fleurs, à faire brûler de l'encens et quantité de cierges en son honneur ; ils disputaient saintement à qui lui donnerait de plus magnifiques éloges, et souvent c'était ce qui faisait tout leur entretien pendant leur repas ; c'était le sujet de leurs récréations, et, quelquefois au milieu de ces discours, leurs cœurs se sentaient si embrasés de l'amour de la divine Marie, que le temps des repas et des récréations leur semblant trop court pour parler à leur aise de ses louanges, ils y employaient une partie de la nuit ; ils faisaient un saint défi à qui lui rendrait plus d'honneur, et passaient des temps considérables à faire des génuflexions, s'humiliant devant cette souveraine du firmament. Leurs plus chères délices étaient les jours de congé, d'aller visiter les églises et chapelles consacrées à Dieu sous son nom, et, en des rencontres, ils faisaient même ces pèlerinages nu-jambes et nu-pieds ; ils se préparoient à ses fêtes par des jeûnes et autres mortifications ; ils jeûnaient sept jours auparavant, ne mangeant presque que du pain et un peu de beurre, et il y en avait qui, la veille de ses fêtes, passaient toute la nuit en la méditation de ses excellences incomparables. Comme ils étaient plusieurs logés en une même chambre, ils se réveillaient les nuits, hors le temps même de ses fêtes, pour psalmodier et réciter des hymnes en son honneur ; enfin ils exerçaient toutes les pratiques de dévotion qui se peuvent faire par de jeunes écoliers qui sont occupés dans l'étude des lettres. Mais pendant que ces jeunes gens, dont il y en avait qui n'étaient pas âgés d'environ plus de treize ou quatorze ans, forçaient d'honorer de la sorte cette reine de toutes les vertus, elle prenait plaisir à les combler de ses plus amoureuses bénédictions. Elle leur avait obtenu des mouvements si puissants pour l'oraison, qu'on les a vus passer les nuits tout entières en cet exercice, et le soleil qui, en se couchant, les avait laissés prosternés devant la divine majesté, les trouvait encore dans le même état lorsque tout de nouveau il commençait à se faire voir sur notre horizon. Ils étaient dans la solide pratique de la mortification intérieure et extérieure. Combien de fois ont-ils essuyé avec une douceur nonpareille les railleries que l'on faisait de leurs dévotions? et en combien de rencontres ont-ils fait paraître avec hardiesse qu'ils ne rougissaient pas de l'Evangile? Il y en avait qui étaient crucifiés de peines d'esprit qui leur causaient des souffrances terribles ; ils marchaient en une terre déserte, sans chemin et sans eau, au milieu d'une nuit obscure, où à chaque pas ils pensaient tomber en quelque précipice. Ils se voyaient privés des consolations du ciel et de la terre ; et de quelque côté qu'ils jetassent les yeux, ils ne découvraient aucun secours. Pour lors ils pouvaient bien dire avec un prophète (*Thren.* III, 9), que toutes leurs voies étaient bouchées par des pierres carrées. Le Seigneur les nourrissait d'un pain de larmes, et il était pour eux un Dieu caché dans la nue. Si, en de certains moments, le ciel leur donnait quelque petite lumière, ce n'était que comme l'éclair qui disparaît en même temps qu'il se fait voir ; il ne leur envoyait sa clarté que, comme dit le Psalmiste, par petites bouchées. (*Psal.* CXLVII, 17.) Leur pauvre cœur leur semblait être comme ces montagnes de Gelboé, où la pluie et la rosée ne tombent jamais. Pour le dire en un mot, ils étaient conduits par les voies de toutes sortes de peines intérieures, et cela pendant bien des années, dans un âge bien jeune, et étant obligés d'étudier ; ce qu'ils faisaient avec un secours si puissant de la Mère de miséricorde, que n'ayant presque pas le loisir de penser à autre chose qu'à leurs peines, ils ne laissaient pas d'être des premiers de leurs classes. Il y en avait qui, après avoir lavé les pieds aux pauvres, buvaient quelque petite partie de l'eau qui avait servi à leur nettoyer les pieds, qui étaient tout remplis de fange et de boue, malgré la résistance que la nature donne à de telles mortifications. Ils se privaient de leur déjeûner pour le donner aux nécessiteux, qu'ils allaient instruire des voies de Notre-Seigneur jusqu'aux portes des églises, et, lorsqu'ils n'étaient pas dans le public, ils se prosternaient à leurs pieds, les baisant avec tendresse et une cordialité nonpareille ; ils se levaient quelquefois la nuit pour aller les prendre dans la rue et les coucher dans leur chambre, avec une si grande bénédiction, que les personnes chez qui ils étaient en pension les souffraient sans leur en faire du bruit. Tout jeunes

qu'ils étaient, leur piété leur donnait une telle autorité qu'on n'osait faire rien qui choquât la modestie en leur présence, et on avait une telle confiance en eux, que j'ai su que de grands pécheurs leur découvraient des crimes énormes qu'ils avaient commis, pour y trouver le remède, et cela à des gens de treize ou quatorze ans. Ils étaient tellement appliqués au très-saint Sacrement, qu'il s'en rencontrait qui demandaient à leurs directeurs permission, pendant l'hiver même, de veiller les nuits aux portes des églises.

J'ai appris certainement que d'autres écoliers, brûlant des mêmes flammes de l'amour virginal de Marie, participaient aux mêmes bénédictions. C'était un plaisir de les voir disputer avec ferveur à qui se rendrait le premier devant la porte d'un collége de la Compagnie de Jésus, pour ensuite se rendre en la chapelle de la Congrégation de Notre-Dame ; ils y étaient dès trois ou quatre heures du matin, attendant que la porte fût ouverte, se souvenant de ce qui est écrit de la sainte Vierge, selon l'application qui lui en est faite par l'Eglise : Bienheureux celui qui veille à mes portes. Ils étaient dans un saint oubli de leurs intérêts même spirituels, pour ne se souvenir que des intérêts de celle qui, en Jésus et pour Jésus, faisait leur tout. Devant les classes et après les classes, et presque tous les jours après souper, ils s'assemblaient pour traiter de ses grandeurs ; et les jours de congé, allant faire des pèlerinages en son honneur, ils faisaient retentir les airs, dans les campagnes et sur les montagnes, des hymnes et cantiques qu'ils chantaient à sa gloire. Ils faisaient célébrer le très-saint sacrifice de la messe, pour remercier Dieu des grandes grâces qu'il lui a faites, et pour demander l'établissement et l'augmentation de son amour. A la fin de l'année, ils faisaient des dévotions en action de grâces des miséricordes que la Mère de Dieu avait reçues en pareille année de sa vie que celle où ils étaient; car l'amour qu'ils portaient à cette mère de la belle dilection les occupait si fortement de tout ce qui la regardait qu'ils n'avaient pas le loisir de penser à eux-mêmes. O heureux oubli de ce que l'on est, pour ne songer qu'à l'objet qui fait le sujet des plus douces complaisances de Dieu ! O mon âme ! ô mon âme ! puisses-tu à jamais être perdue dans un oubli si avantageux ! Tirons-nous à l'écart du monde et des créatures du monde ; perdons une bonne fois la terre de vue, et aimons chèrement les humiliations qui nous y anéantissent. O Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul par sa très-chère Mère, la divine gouvernante de mon cœur, à qui je veux plus être un million de fois qu'à moi-même ! Je reviens à ces fidèles dévots de notre maîtresse : ils avaient un cahier de parchemin dans lequel ils avaient signé, et plusieurs même de leur sang, qu'ils étaient ses esclaves, et lui avaient donné en sa disposition la valeur de leurs bonnes actions. Il y en avait qui avaient signé qu'ils défendraient jusqu'à la mort l'Immaculée Conception, et s'y étaient obligés par vœu, autant que les ordres de l'Eglise leur pourrait permettre. Mais, nous l'avons déjà dit, le cœur de Marie, le plus obligeant de tous les cœurs des pures créatures, ne se laisse pas vaincre en amour. Il me semble (lui disait un jour le saint homme Alphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus), ma très-bonne mère, que je vous aime plus que vous ne m'aimez. Et en même temps il entendit la voix de cette mère de toute bonté qui lui répondit : Vous vous trompez, Alphonse ; sachez que je vous aime davantage. Elle fit bien voir cette vérité à ces personnes dont nous parlons, embellissant leurs âmes, et les favorisant des plus pures vertus.

J'en ai rencontré en d'autres provinces qui étaient animés du même zèle, et qui en ressentaient les mêmes grâces. Ils étaient logés plusieurs en un même lieu, et faisaient tous les jours en commun cent génuflexions en l'honneur de leur glorieuse dame, et la priaient tous ensemble trois fois par jour. Toutes les fois qu'ils entraient en leur chambre, ils disaient ces paroles : *Loué soit à jamais le très-saint Sacrement de l'autel.* Et ceux qui étaient en la chambre répondaient : *Et l'Immaculée Conception de la très-sacrée Vierge, avec les saints anges ;* ils fréquentaient les congrégations établies aux colléges de la Compagnie de Jésus avec une piété merveilleuse ; et ils y recevaient une si grande force pour la pratique des plus héroïques vertus que je puis assurer qu'il ne m'est pas possible de l'exprimer. La grâce les faisait tellement mourrir à eux-mêmes qu'il leur semblait abonder en richesses parmi une pauvreté fort rigoureuse ; et la confiance qu'ils avaient en la Providence est une chose incroyable, aussi bien que les secours extraordinaires qu'ils en avaient qu'on auraient bien de la peine à s'imaginer parmi des créatures qui ont presque tout leur appui sur la terre et les hommes de la terre. O mon Seigneur, quel étrange aveuglement ! ô que les hommes ont peu de foi, et qu'ils savent peu combien vous êtes bon à ceux qui mettent toutes leurs espérances en vous ! Je me trouvai un jour en la chambre de ces personnes, où je fus témoin d'une insigne mortification que pratiqua quelqu'un d'entre eux, disant tout haut des choses fort secrètes qu'il avait en l'esprit, et qui pouvaient lui causer une grande honte et bien de l'humiliation ensuite. Mais que tout ce qui se fait par le mouvement de l'esprit de Dieu est bien fait ! Une si grande mortification, au lieu de produire le mépris qui en devait naturellement arriver, toucha si vivement les cœurs de tous ceux qui étaient présents qu'ils commencèrent à répandre quantité de larmes, magnifiant le Seigneur qui opère de telles grâces dans l'âme des serviteurs de sa très-digne Mère. Ils se souciaient si peu de l'estime du monde, qu'ils prenaient quelque chose de fort ridicule en leurs habits pour se faire moquer par les rues ; ils allaient avec des cruches aux fontaines, pour y être raillés des crocheteurs

et porteurs d'eau qui les chargeaient d'injures et de moqueries, et ils étaient en disposition d'aller faire les fous dans les places publiques, si on leur eût dit que Dieu tout bon en eût été glorifié. Il y a bien d'autres choses plus grandes à dire ; mais ce que je viens de rapporter suffira pour faire connaître les soins amoureux de la Mère de Dieu à l'égard de ses dévots, pour les faire avancer en la vertu. A sa seule voix, dit saint Ambroise, l'âme de saint Jean-Baptiste fut délivrée du péché originel, elle fut sanctifiée, et ce saint devint un grand prophète même avant sa naissance.

Mais nous avons besoin d'un puissant secours, non-seulement pour surmonter les difficultés qui se rencontrent en la pratique de la vertu, mais encore pour triompher des ennemis terribles qui s'y opposent, et par leurs forces qui sont redoutables, et par leurs ruses qui sont très-dangereuses. Si Dieu (disait un jour un de ces malheureux au divin Pacôme, l'honneur des déserts) nous laissait tenter les hommes de toutes nos forces, nous en viendrions bientôt à bout, et ils ne résisteraient jamais à nos attaques. Mais qui pourrait expliquer toutes les ruses dont ils se servent ? Assurément il faut avoir l'esprit éclairé des plus pures lumières du ciel pour les découvrir. Ce sont des ennemis qui ont toute la rage que l'on peut avoir contre les hommes, qui sont terribles en leur malice, qui nous font la guerre sans aucune trêve, dont les combats durent autant que la vie, qui ne se lassent jamais de nous poursuivre, qui, étant vaincus, reprennent de nouvelles forces pour nous attaquer avec plus de vigueur, et ces ennemis sont invisibles, qui entrent sans difficulté dans les chambres les mieux fermées, qui nous suivent de tous côtés, et dans les villes et dans les campagnes, qui ne dorment jamais, qui veillent tout le long des jours et des nuits à notre ruine, qui souvent même nous font la plus cruelle guerre, lorsque nous pensons être dans la plus grande paix ; dont les embûches sont si cachées que, quelquefois où nous pensons trouver plus de sûreté, c'est où il y a plus de péril. Ils se glissent imperceptiblement dans les choses qui d'elles-mêmes nous peuvent servir davantage pour les vaincre, ils se servent de nos armes pour nous défaire, ils empoisonnent nos médecines, ils tournent contre nous les secours qui nous sont donnés pour les combattre, et enfin il y a bien peu de personnes qui ne cèdent à leurs tentations, et ne succombent à leurs attaques. Malheur à nous, qui vivons au milieu de tous ces dangers comme les gens qui sont en assurance. L'on a vu des étoiles du ciel tomber, l'on a vu ceux qui conversaient avec les anges, éloignés dans leurs solitudes des occasions fâcheuses qui nous environnent, remplis des dons de Dieu, et admirables en toutes sortes de vertus, hommes excellents et illustres en sainteté, se perdre et se damner, abattus et terrassés par ces esprits apostats : et nous qui sommes tout plongés dans les sens, qui marchons toujours sur le bord du précipice, il semble que nous n'ayons rien à craindre. O qu'il est vrai que notre aveuglement est une chose surprenante ! Quel moyen donc de se sauver des piéges que nous tendent des ennemis si puissants? Le moyen le plus assuré est la dévotion à la Mère de Dieu, qui est terrible comme une armée rangée en bataille à nos adversaires de l'enfer. A la vérité, les démons craignent grandement les jeûnes, les veilles, les austérités et pénitences, les prières ; mais ils n'ont pas laissé de perdre plusieurs âmes qui avaient excellé en ces choses ; mais jamais il n'a été dit ni ouï qu'une personne véritablement dévote à la très-sainte Vierge, ait été perdue. De là vient qu'il n'y a rien qu'ils redoutent davantage que le culte de la Mère de Dieu. Aussi voyons-nous qu'ils portent étrangement leurs suppôts, comme les hérétiques ou les mauvais catholiques, à le détruire, soit ouvertement, ou indirectement par des prétextes spécieux. Ils savent qu'il est aisé de jeter de la corruption dans l'intérieur de ceux qui éclatent le plus par les œuvres extérieures, comme par les aumônes, assistance des malades, austérités corporelles, et choses semblables ; ils n'ignorent pas que les âmes les plus solidement établies en la vertu, sont sujettes à l'inconstance ; et l'expérience ne les rend que trop savants sur ce sujet. Mais ils connaissent que la protection de la Mère de Dieu ne manquera jamais à ceux qui implorent ses miséricordes, retirant du vice ceux qui y sont plongés, et augmentant les grâces à ceux qui vivent dans l'observance des commandements de son Fils, impétrant à tous la grâce finale et le don d'une précieuse mort. Ne sais-tu pas, disait Notre-Seigneur à un démon qui se plaignait à lui de ce que les plus grands pécheurs lui étaient ravis par le crédit de la sacrée Vierge, que ma mère peut tout en mon empire, et que tout ce qu'elle veut est fait? Ceci est rapporté dans les *Révélations* de sainte Brigitte. Les Pères du second concile de Nicée ont jugé à propos d'instruire tous les fidèles de l'Eglise du grand pouvoir de la Mère de Dieu sur les démons, par les exemples qu'ils ont fait insérer dans les actes du concile. Il est donc rapporté dans l'action quatrième, qu'un solitaire, étant extraordinairement tourmenté des tentations du malin esprit, comme un jour il était accablé d'ennui, le démon lui apparut, et lui promit qu'il cesserait de le tenter, pourvu qu'il désistât d'honorer, et de faire quelques dévotions devant une image de Marie, mère de Jésus. (Il est à remarquer qu'il fit promettre inconsidérément, par serment, à l'ermite de tenir la chose secrète : ce qui marque assez qu'il avait peur que l'on connût une chose très-véritable, que les diables redoutent plus la confiance sincère à la sainte Vierge, que toutes les autres choses dont ils pourraient même espérer plus d'avantage.) En la même action, il est écrit qu'un homme possédé du diable depuis plusieurs

années, fut délivré à l'occasion d'une image de la reine du ciel, qui fut mise dans le lieu où il demeurait; le démon, jetant divers hurlements contre cette image, et avouant qu'il était contraint de sortir par sa vertu, ne pouvant demeurer dans un lieu où serait honorée l'image de Marie vierge, et mère de Jésus-Christ. Un des religieux de l'humble saint François entendait bien cette vérité, lorsque dans une conférence qui se fit après la mort de ce grand saint, où l'on s'entretenait de divers moyens de résister aux diables et à leurs tentations, il dit que sa pratique était d'avoir recours à la Mère de Dieu, de mettre sa confiance en son extrême bonté, et de ne se lasser jamais d'implorer son secours.

Comme le moment de la mort est celui duquel dépend l'éternité de notre salut, ou de notre perte; c'est en ce temps que la reine de miséricorde fait ressortir principalement les effets de sa charité. Le docteur séraphique assure qu'elle envoie saint Michel, archange, pour défendre et assister ses dévots à la mort et après la mort. Or, il serait bien difficile d'exprimer ici combien est douce et puissante, à cet instant terrible, la protection des saints anges, et particulièrement de saint Michel, le prince de ces glorieux esprits. C'est un de nos malheurs de voir tant de glaces dans la plupart des cœurs pour ces grands de l'empirée, qui ne sont animés et qui ne vivent que des plus vives flammes de l'amour divin. Je tiendrais ma vie bien employée si je pouvais contribuer à établir et réveiller la dévotion de ces aimables esprits, et je m'estimerais heureux de pouvoir mourir plusieurs fois pour leur gloire. Notre bonne maîtresse ne se contente pas de nous défendre et soutenir en ce passage, où se doit décider l'affaire de notre bonheur ou malheur éternel, mais elle fait mille faveurs à ses favoris. Un des premiers religieux Servites étant sur le point de mourir, on entendit la voix céleste de cette reine du ciel qui lui dit : « O mon enfant ! parce que vous avez tout quitté pour l'amour de mon Fils, et avez suivi ses conseils, vous posséderez tout en jouissant de la vie éternelle. » A ces paroles, qui furent ouïes de tous les religieux, dont les esprits furent saisis d'une sainte frayeur, toute la compagnie gardant un grand silence, ce fidèle serviteur de Marie expira, et pour lors on entendit de rechef la voix miraculeuse de la bienheureuse Vierge, qui disait : « Venez, ô les saints bien-aimés de mon fils, allez au-devant, glorieux esprits du ciel, tenez compagnie, par honneur, à l'âme de celui qui m'a servie avec tant de fidélité pendant les jours de son pèlerinage; et vous, ô mes très-chers amis et serviteurs, recevez les dépouilles de son corps qu'il vous laisse, et ayez soin de l'ensevelir avec tous les respects qu'il mérite. » C'est ainsi que sont honorés les serviteurs de cette grande reine; c'est ainsi qu'elle rend leur mort précieuse aux yeux de Dieu, des anges et des hommes. Le bienheureux Marin, dont la mémoire sera à jamais glorieuse pour la qualité d'esclave de la souveraine du ciel et de la terre, qu'il a porté avec la ferveur d'un zèle non pareil, étant réduit à l'extrémité d'une maladie de poitrine et de poumon, fut vu un matin parler à quelque personne que l'on ne voyait pas, dont la présence le comblait d'une joie extraordinaire, puis se tournant vers les assistants, il leur dit : Levez-vous, voici la reine du ciel, rendez vos respects à ma bonne maîtresse; et, adressant la parole à la sainte Vierge, il s'écria : « O ma bonne dame, d'où vient que vous voulez bien visiter votre pauvre serviteur? Bénissez-moi et ne permettez pas que celui-là aille dans les ténèbres de l'éternité, que vous avez honoré des lumières de votre douce présence. » En ce temps-là son frère Damien, revenant de l'église, où il avait récité les heures canoniales de la nuit, et lui demandant l'état de sa santé, il lui répondit qu'il était certain de sa mort, et dit ensuite : « O mon cher frère, nous avons ici des domestiques bien peu civils. » Et se plaignant à un homme de considération, qui était présent, de la même incivilité, à raison qu'il ne s'était pas levé à l'arrivée de la reine du paradis, cela lui donna occasion de douter si ce n'était point quelque faiblesse d'imagination qui le fît parler de la sorte. Ce que voyant, le malade, il répartit : « Ne pensez pas que ce que j'avance soit une illusion de l'imagination; c'est une pure vérité; l'on sait assez qu'ordinairement les maladies du poumon laissent le jugement libre : non, il n'y a point à douter, la Mère de notre Sauveur, accompagnée des saints anges, m'est venue visiter; elle s'est montrée à son pauvre serviteur, elle m'a donné sa sainte bénédiction. » Tout ceci est rapporté bien au long par le saint cardinal Pierre Damien, frère du bienheureux Marin, en l'une de ses *Epîtres*. Ils avaient encore un autre frère, archiprêtre, qui s'appelait Damien, et c'est de lui dont il est parlé ci-dessus.

Les soins que la Mère de Dieu prend de ses dévots ne se terminent pas à la vie présente et ne finissent pas à la mort. Cette mère, qui n'a que des entrailles de miséricorde, ne peut les oublier en quelque état qu'ils soient et en quelque lieu qu'ils puissent être. Elle est toujours pour eux une mère d'amour, elle leur rend des assistances continuelles pendant toute leur vie; elle les soutient à la mort, elle les défend au jugement et elle leur donne des secours incroyables dans les feux et les flammes du purgatoire, tantôt les consolant par le ministère des saints anges, tantôt leur appliquant les bonnes œuvres dont on lui cède la disposition, ou procurant de forts mouvements aux vivants de prier et de satisfaire pour eux, et quelquefois obtenant de son Fils bien-aimé la grâce pour ces pauvres captifs, en impétrant la rémission de leurs peines. Notre-Seigneur a fait connaître en plusieurs rencontres qu'il délivre du purgatoire grand nombre d'âmes en sa faveur, et il a voulu que quelques-unes de ces âmes, heureuse-

ment délivrées, fissent savoir en notre terre qu'en de certains jours de grandes fêtes, comme autant de jours de ses triomphes, elle donnait la liberté à ceux qui sont détenus par la justice divine en ces sombres prisons, et les conduisait en la gloire éternelle.

Marie est donc la mère de nos plus douces espérances; c'est en elle, comme le chante l'Eglise, que se rencontrent tous les sujets d'espérer le salut et la vie éternelle, et l'on peut appliquer avec bien de la justice à sa véritable dévotion ces paroles de l'Ecriture : *Toute sorte de biens me sont venus avec elle.* (*Sap.* VII, 11.) L'âme qui l'honore sincèrement n'a rien à craindre et a tout sujet d'espérer; ses dévots doivent se faire quittes de leurs scrupules et mettre bas toutes leurs inquiétudes. Pourquoi leur âme est-elle triste? Pourquoi est-elle troublée? Qu'ils espèrent en ses miséricordes et qu'ils sachent ce que dit saint Anselme : qu'il n'est pas possible de périr sous son aimable protection; qu'ils sachent, selon le témoignage de l'Eglise même, que son esprit est plus doux que le miel, et qu'il n'y a que des grâces et des faveurs à attendre dans son service. C'est un avant-goût de la félicité du ciel que d'être à elle; c'est commencer, dès cette vie, la vie des bienheureux. Aussi est-elle appelée par les saints *un paradis de délices, le paradis de la terre.* Et saint Jean Damascène la nomme *une mer de joie.* Mais si tous ceux qui prennent bien sa dévotion peuvent légitimement aspirer à ces priviléges, ses esclaves y ont des droits particuliers; et l'on peut dire d'eux ces paroles de l'Evangile (*Matth.* XIX, 30) : *Ce sont des derniers qui deviennent les premiers.* Des derniers, par les fers dont ils se chargent, par la servitude qu'ils professent, qui méritent, par leurs abaissements, d'être élevés aux premières places de la gloire. Autrefois Aristote enseignait que le serviteur était une partie animée du maître, mais le Saint-Esprit, en l'*Ecclésiastique* (XXXIII, 31), nous apprend que, lorsqu'il est fidèle, il doit être traité en frère et comme notre propre âme. Non, nous n'avons point à douter que la divine Marie ne soit la meilleure maîtresse qui fut et qui sera jamais, et qu'elle ne nous considère, comme le Saint-Esprit, son époux, le demande. Nous voilà donc bienheureux et infiniment bienheureux, et les sujets que nous avons de nous consoler et de nous réjouir peuvent bien être admirés, mais c'est ce qu'on ne peut exprimer. Ce que nous pouvons dire, est qu'il est bien doux de vivre au service de Marie, et encore plus doux d'y mourir. O mon Dieu! quelle consolation, à la mort, de l'avoir servie avec fidélité, et quel étonnement, dans l'éternité, des biens, priviléges et faveurs incroyables qui sont attachés à sa véritable dévotion.

---

# DEUXIÈME TRAITÉ.

—

## CHAPITRE PREMIER.

*Avoir une affection singulière à tout ce qui regarde le service de la Mère de Dieu.*

Saint Ildefonse, parlant de sa divine maîtresse, assure qu'elle a été presque toute changée dans le divin amour. Comme nous voyons, dit ce saint, que le feu pénètre le fer, de même le Saint-Esprit a tout pénétré et consumé la divine Marie dans les vives flammes de son pur amour; en sorte qu'on ne voyait en elle que les feux adorables de cet amour-Dieu. Une maîtresse si aimante demande des serviteurs et des esclaves qui aiment, et en vérité je ne sais pas comment il est possible d'avoir un cœur, et ne la pas aimer : je ne comprends pas comme il y a des hommes insensibles, pour n'être pas touchés de la chaste dilection d'une princesse si aimable. Disons ici qu'il faut ou n'avoir plus de cœur, ou l'aimer; mais disons qu'il faut être tout de cœur pour l'aimer.

Or celui qui aura un véritable amour pour la très-sacrée Vierge, ne manquera jamais de zèle pour tout ce qui regarde son honneur et sa gloire : et c'est ce zèle que nous donnons pour première pratique à ses fidèles esclaves, qui non-seulement doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir pour les intérêts de leur glorieuse dame; mais encore ils doivent respecter et chérir tout ce que l'esprit de Dieu inspire aux autres touchant le culte d'une si auguste reine. Il faut grandement honorer toutes ses confréries et congrégations, toutes les dévotions réglées qui se pratiquent en son honneur, les chapelles et autels, ses images en quelques lieux qu'elles soient; toutes les choses qui servent à sa dévotion, comme les chapelets, les scapulaires, les livres qui traitent de ses louanges, les ordres qui lui sont spécialement dédiés, les personnes qui font une profession particulière de la servir. Ceux qui aiment véritablement la mère du bel amour n'ont pas besoin de preuves pour les convaincre sur ce sujet, ni de motifs pour les porter à une chose si juste : le chaste amour de leur aimable reine donne assez de lumières à leurs esprits, et assez de flammes à leurs bons cœurs : il ne faut qu'aimer pour entendre ce que je dis; et s'il se trouve des esprits peu éclairés sur cette matière, il n'y a pas à douter qu'il leur tient au cœur. L'on a vu l'un de ses plus dévots esclaves, le grand cardinal de Burelle, s'élever sur ses pieds avec ardeur, et hausser

le bras autant qu'il pouvait, pour toucher du bout du doigt quelqu'une de ses images. C'était l'amour qui lui inspirait de telles pratiques, qui ne seront jamais bien entendues que par ceux qui aiment. Mais que les esprits superbes, et qui enflés de leurs sciences sont tout plongés dans l'orgueil, blasphémant ce qu'ils ignorent, apprennent des choses insensibles mêmes le respect qui est dû à tout ce qui sert au culte de la Mère de Dieu. Qu'ils apprennent à respecter ses scapulaires, des feux qui tant de fois n'ont osé les toucher au milieu de leurs flammes, les laissant dans leur entier, quoiqu'ils eussent consumé tout ce qui les environnait. Qu'ils sachent pendant qu'ils invectivent contre cette dévotion, soit en public, soit en particulier, que toute la nature crie pour leur défense la toute-puissance de Dieu : se servant de tous les éléments pour opérer de grands miracles en faveur de ceux qui les portent. Les diables tremblent, et sont contraints de s'enfuir à la vue des plus petites choses qui servent à sa dévotion, pendant que quelques personnes se laissent aller dans un tel excès de présomption, qu'elles vont jusqu'à les mépriser. Cette reine du ciel a bien voulu elle-même nous faire connaître la haute estime que nous devons avoir de ces choses, qui paraissent si peu considérables aux prudents et sages du monde, lorsque, paraissant à un de ses congréganistes des maisons de la Compagnie de Jésus, elle lui fit une forte correction de ce qu'il avait mal usé d'une plume qui était destinée pour écrire les affaires de la congrégation. Pour moi j'avoue que je ne vois rien de petit, que je trouve tout grand dans le service de ma très-chère maîtresse, l'admirable Mère de Dieu. Je préférerais de balayer ses églises et chapelles aux plus éclatants emplois de la terre ; j'aimerais mieux en cueillir la poussière avec ma langue et ma bouche, que d'entrer dans les charges les plus honorables ; je tiendrai toujours à grande gloire de baiser les vestiges de ses serviteurs, et enfin, je n'ai point de plus forte ambition que de vivre l'esclave de ses esclaves : qualité qui me sera toujours plus chère que ma vie, et dont je fais plus d'état que de tout ce qu'il y a de plus glorieux au monde, et je suis bien aise de dire en face du ciel et de la terre, que ses fers me sont plus agréables que les plus douces libertés : et si l'on me donnait le choix de ressusciter des morts, et de commander à toute la nature, ou bien d'en être chargé, je proteste que je préférerais ces chaînes.

Ce n'est pas assez au cœur sincèrement zélé de chérir et respecter jusqu'aux moindres choses qui regardent le culte de la Mère de Dieu ; mais de plus on les doit soutenir avec une sainte liberté accompagnée d'une prudence chrétienne, et non pas de celle du monde qu'il faut avoir en horreur en toute sorte de rencontres. Il faut bien parler toujours de toutes les véritables pratiques de sa dévotion et engager les autres doucement à faire le même. L'on doit s'opposer avec sagesse à ceux qui les attaquent, soit ouvertement, soit en des manières cachées par des prétextes spécieux. Non, nous ne devons pas rougir quand il s'agit de soutenir les intérêts de notre glorieuse dame ; ce nous serait trop d'honneur de donner non-seulement nos paroles, d'être exposés à la raillerie, de passer pour esprits faibles, mais encore de répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour leur défense. Oh ! plût à Dieu avoir des millions de vies pour les sacrifier toutes à Dieu seul, pour la gloire de mon aimable princesse ! S'il était nécessaire de passer pour le plus insensé des hommes dans l'esprit de toutes les créatures pour un tout petit brin de sa gloire, je le voudrais de tout mon cœur. O ma très-bonne mère ! ô ma très-sainte dame ! je voudrais que tous les hommes me chargeassent d'ignominies, si vous en étiez un tant soit peu plus glorifiée. Oh ! que je sois pour le reste de mes jours l'opprobre de la terre, et l'abjection même, s'il y va d'un seul degré de votre gloire ! Que diront ces gens, qui font profession de son service, et qui n'oseraient pas à peine ouvrir la bouche pour défendre ses intérêts dans une compagnie, quand ils paraîtront en sa glorieuse présence ? Le zèle porte encore à se servir de tous les moyens raisonnables pour l'établissement et l'augmentation de sa dévotion, en procurant l'institution de ses confréries aux lieux où elles ne sont pas, ou en y faisant entrer les personnes dans les lieux où elles sont établies, en faisant prêcher de ses grandeurs, en distribuant des livres qui traitent de sa dévotion, ou bien en les lisant ou racontant dans les occasions ce qu'on y a lu, en donnant de ses images et chapelets à ceux qui n'en ont pas, surtout aux pauvres et aux paysans de la campagne, les instruisant à même temps des principes de la religion ; et comme il faut honorer, selon la foi catholique, la glorieuse Mère de Dieu, leur rapportant quelques exemples et histoires authentiques pour les y animer ; leur enseignant quelque dévotion réglée pour tous les jours, et prenant garde quand on donnera quelque aumône corporelle, et particulièrement dans la visite des malades, de s'en servir pour l'établissement de la dévotion de notre bonne maîtresse, comme étant le propre d'un véritable esclave de travailler incessamment pour son auguste dame. Un des plus excellents moyens est de contribuer aux missions, dans la vue d'y faire connaître et aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à même temps sa très-pure Mère, et particulièrement de coopérer aux missions et séminaires des pays étrangers, pour acquérir des royaumes et empires tout entiers à l'empire de Jésus et de Marie. Les prédicateurs pourront insinuer dans tous leurs sermons quelque motif de son amour, et de temps en temps prendre quelques jours pour en traiter plus au long, et porter tous les cœurs à aimer celle que nous n'aimerons jamais assez. C'était la pratique de saint Bonaventure; mais comme il vit qu'étant gé-

néral de son ordre ses grandes occupations ne lui donnaient pas assez de loisir, il ordonna à tous les prédicateurs qui vivaient en la famille de l'humble saint François, de publier souvent les louanges de l'immaculée Mère de Dieu, et leur disait que c'était un des moyens les plus efficaces de retirer les hommes du vice, et les porter à la vertu. Son zèle passa encore plus avant (dit un pieux et savant auteur) car les bouches et les langues des hommes ne contentant pas encore assez son amour, il appela, pour ainsi dire, à son secours des bouches de fer ; des créatures même inanimées, insinuant la sainte pratique de faire sonner les cloches en quelques heures du jour et de la nuit, pour appeler les hommes à rendre leurs respects à la Mère du Créateur de toutes choses.

## CHAPITRE II.

### *Avoir une dévotion particulière à l'Immaculée Conception de la très-pure Vierge.*

Si sainte Brigitte, au livre VI<sup></sup> de ses *Révélations*, déclare que la bienheureuse Vierge lui a manifesté que Dieu avait permis que plusieurs personnes pieuses avaient douté de la vérité de son Immaculée Conception, afin de donner plus de lieu à ses devots de faire paraître leur zèle en un sujet qui lui était si glorieux, quoique la vérité en fût cachée à quelques-uns qui le révoquaient en doute ; il n'y a point à délibérer pour ses esclaves en cette rencontre, qui doivent faire une haute profession de soutenir tout ce qui regarde la gloire de leur bonne maîtresse. Et c'est une maxime enseignée par les plus saints et plus braves théologiens que nous devons accorder à la Mère de Dieu tous les priviléges qui lui peuvent être donnés sans préjudice de la foi. Nous avons dit que le véritable esclave est autant que l'on peut être selon Dieu à la divine Marie : il faut donc qu'il soit pour sa Conception Immaculée, il doit en soutenir hautement la vérité en toutes sortes d'occasions, il doit se déclarer ouvertement et en public et dans le particulier pour ce mystère, qui doit être le sujet de sa dévotion particulière, en faisant la fête avec toute la solennité possible, en s'y préparant par des pratiques spéciales d'une vertu solide, et en l'honorant souvent le long de l'année par les dévotions que l'amour de sa chère mère lui inspirera. Ce n'est pas de merveille, si lorsque l'on considère une personne, on demeure d'accord touchant ses intérêts de toutes les choses où tout le monde ne trouve aucune difficulté ; mais c'est lui rendre des témoignages d'une amitié sincère, de prendre son parti dans une cause fâcheuse, où elle est puissamment combattue. Disons de même, qu'il ne faut pas s'étonner si des catholiques honorent la très-sainte Vierge en des mystères qu'ils sont obligés de croire par la foi, s'ils célèbrent des fêtes qui sont reçues des schismatiques même, comme celles de l'Annonciation que les Moscovites solennisent avec des respects tout extraordinaires, quoiqu'ils ne reçoivent pas les autres fêtes des mystères de Notre-Seigneur. Les marques d'un zèle véritable que l'on peut donner, doivent paraître en une matière qui est contestée : et nous devons nous réjouir de la liberté qui nous est accordée, pour avoir lieu de témoigner à notre divine princesse notre bonne volonté. Comme c'est elle qui a détruit toutes les hérésies, selon que le chante l'Eglise ; c'est le propre des hérétiques de s'opposer aux honneurs qui lui sont rendus par les fidèles. Dans le dernier siècle, le misérable Luther osait bien dire que les fêtes de la très-sainte Vierge lui déplaisaient beaucoup ; mais surtout la fête de sa très-pure Conception. C'est ce qui doit animer le zèle de ses dévots, dont l'ardeur se doit redoubler par les contradictions de l'enfer et de ses suppôts : aussi voyons-nous que le Saint-Esprit inspire plus que jamais la dévotion de l'Immaculée Conception dans le cœur des fidèles.

Le roi catholique Philippe III obtint de Paul V par ses ambassadeurs, qu'il avait envoyés tout exprès, une bulle par laquelle il était défendu de soutenir dans les sermons, leçons, ou autres actes publics, l'opinion contraire à l'Immaculée Conception : mais il n'est pas possible d'exprimer la joie de tout le royaume d'Espagne à la nouvelle de la bulle : il fit une grande fête depuis le 6 d'octobre jusqu'au 8 de décembre, partout l'on faisait des processions solennelles en actions de grâces, ce n'était que feux de joie de tous côtés, c'était une réjouissance publique de toute sorte d'états et de conditions, qui tâchaient de faire paraître à l'envi l'un de l'autre leur amour pour les intérêts de la souveraine du ciel et de la terre. Grand nombre de princes, plusieurs universités, quantité de chapitres, de colléges et de confréries s'obligèrent par vœu de ne dire jamais rien de contraire à la vérité de ce privilége de la Mère de Dieu ; mais de le croire inviolablement jusqu'au dernier soupir de leur vie, autant que l'Eglise le permettait. L'on en institua la confrérie, que Charles-Quint avait déjà fait établir en d'autres lieux, où le roi, les princes et princesses, les ducs, marquis, comtes, et enfin les plus grands du royaume, plusieurs universités, colléges, cent quatre-vingt monastères, et plus de vingt mille hommes ayant donné leur nom, ils firent tous vœu de soutenir l'Immaculée Conception ; le roi catholique embrassant cette dévotion avec une telle ferveur qu'il serait allé volontiers à pied à Rome, s'il avait cru pouvoir obtenir quelque chose de plus du Saint-Siége en faveur de ce mystère. Philippe IV, digne héritier du zèle d'un roi si pieux, aussi bien que de ses Etats, impétra de Grégoire XV, l'an 1622, une bulle par laquelle il était défendu non-seulement, comme en la précédente, de soutenir l'opinion contraire dans les actes publics, mais encore dans les entretiens particuliers : et à présent cette dévotion s'est tellement augmentée en ce royaume catholique que la plupart des prédicateurs commencent leurs

sermons par ces saintes paroles : Loué soit à jamais le très-saint Sacrement de l'autel et l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu.

Il y a déjà longtemps que notre France s'est déclarée pour le glorieux privilége de celle qu'elle reconnaît pour sa puissante protectrice, étant plus que jamais en sa dépendance, à raison du vœu et de la donation que lui en a faite le feu roi Louis le Juste, de glorieuse mémoire, renouvelée et confirmée par le roi Louis Dieu-Donné, à présent régnant, et ratifiée et acceptée par tous ses sujets catholiques. Sa plus florissante université n'accorde la qualité de docteur qu'à condition de défendre un privilége si avantageux à la mère de toute la science des saints : et ces années dernières l'on a vu dans la capitale du royaume une maison de saintes religieuses établies par la piété de notre grande reine, qui sont toutes dédiées en l'honneur de la très-pure Conception, après la solennité d'une grande fête, suivie d'octave, dans laquelle pendant tous les jours de ladite octave plusieurs princes de l'Eglise et autres fameux prédicateurs publiaient les grandeurs, aussi bien que la vérité du mystère.

Il est bien difficile d'en douter à celui qui considérera que la très-sainte Vierge, si elle n'avait été exempte de péché originel, aurait été sujette du démon : car quelle apparence que celle qui devait briser la tête du serpent infernal en fût l'esclave? Quelle apparence que celle qui devait triompher avec tant de gloire de l'enfer, y fût assujettie? Non dit un ancien Père, la justice ne perpermettait pas que ce vaisseau d'élite fût déshonoré par des misères qui sont communes au reste des hommes. Mais peut-on croire, que si dans la terre où il y a si peu d'ordre, les maîtres cependant y sont préférés aux valets, les rois à leurs sujets; que dans le ciel l'on considère davantage les serviteurs, que celle qui en est l'auguste reine? Si Marie a été sujette au péché originel, il faut dire qu'en cela Adam a eu plus de privilége, et que les anges ont été plus heureux, leur pureté n'ayant jamais été souillée de la moindre tache d'aucun péché. Disons de plus, qu'il y allait de l'honneur de son Fils qu'elle en fût préservée ; parce que comme la gloire des pères descend jusqu'à leurs enfants, de même leur ignominie retourne en quelque manière sur eux. Saint Thomas se sert de cette raison pour prouver que la très-sainte Vierge n'a jamais commis aucun péché véniel.. Mais si cette preuve est forte à l'égard du péché véniel, elle l'est bien plus à l'égard du péché originel, puisque l'âme par le péché véniel ne sort pas de la grâce et de l'amitié de Dieu, et n'est pas sous la domination du démon : ce qui arrive par le péché originel. Si donc l'Angélique docteur ne peut souffrir la pensée du plus petit péché véniel en l'âme de la très-sainte Vierge, s'il estime que son Fils en aurait été déshonoré, qu'il y allait de ses divins intérêts de ne le pas permettre; comment pourra-t-on se persuader que cette âme toute sainte ait tombé dans le péché d'origine, qui est un péché mortel, qui prive du paradis et de la grâce? En vérité la seule idée en donne de l'horreur : car serait-il bien possible que Marie, la plus aimée, aussi bien que la plus aimante des créatures, eût été le sujet de la haine de son Fils, eût été le sujet de l'aversion d'un Dieu qui l'avait destinée pour sa Mère? Serait-il bien possible que le diable pût se vanter de l'avoir eue sous son empire, et de l'avoir détenue captive sous ses fers et garrottée en ses chaînes?

Il est vrai qu'il y a eu quelques saints dans des sentiments contraires; mais c'était dans des temps où ce mystère n'était pas encore assez connu. Ils disaient que la fête qui en était célébrée, n'était pas approuvée des Souverains Pontifes; ils disaient qu'il n'y avait que des Eglises particulières qui en faisaient la solennité. Mais ces raisons pourraient-elles aujourd'hui avoir quelque force, puisque la fête est reçue par le Saint-Siége, et de toute l'Eglise universelle? De plus, il y a de graves auteurs, et des chroniques d'un grand ordre, qui rapportent que ces saints paraissant visiblement après leur mort, se sont rétractés de leurs opinions, et ont avoué la vérité de la Conception Immaculée.

L'on peut encore remarquer que les oppositions de ces saints n'ont servi qu'à faire paraître avec plus d'éclat la pureté sans tache de la bienheureuse Vierge en sa conception toute sainte : car si l'on objecte que leur autorité est grande, c'est ce qui doit persuader davantage la vérité qu'ils ont impugnée, quoi qu'avec respect, puisque toutes les écoles de théologie ayant tant de déférence pour leur doctrine, si elles ne la suivent pas en quelque matière, c'est une des marques les plus fortes que l'on puisse avoir qu'elle n'est pas vraie.

Mais y a-t-il rien de plus puissant, pour nous convaincre les esprits, que l'inclination générale de l'Eglise universelle? Si elle parle du péché originel dans le dernier concile œcuménique, elle déclare qu'elle n'y comprend pas l'immaculée Mère de Dieu. Dès les premiers siècles, le grand saint Augustin a enseigné que lorsqu'il s'agit du péché il ne voulait en aucune façon parler de la bienheureuse Vierge. Et, de vrai, le Saint-Esprit ne lui dit-il pas, dans les *Cantiques*, qu'elle est toute belle et sans aucune tache? Et ne pouvons-nous pas assurer avec justice que c'est ce même Esprit qui unit les esprits de presque tous les fidèles, pour conspirer unanimement à la pieuse croyance de cette vérité? En sorte que, si l'on demande à tous les peuples qui viennent en foule louer le Seigneur en sa sainte Mère par toute la terre habitable, en autant de lieux qu'il y a des églises, le jour de la fête de sa Conception, ce qu'ils viennent honorer en la solennité de ce mystère, sans doute qu'ils répondront qu'ils ont dessein d'honorer la Conception Immaculée de

la Mère de Dieu. Et en cette rencontre, toutes les chaires de nos temples retentissant de cette vérité, toute la terre fait comme un écho à toutes les voix qui s'y font entendre, répétant cette vérité, qui s'y publie par autant de bouches qu'il y a de personnes qui les écoutent. Ajoutons à ceci que les souverains pontifes ont approuvé l'office de l'Immaculée Conception, qui se fait dans tout l'ordre de Saint-François, non-seulement le jour de la fête, mais tous les samedis de l'année, hors le temps de carême, quand ils ne sont pas empêchés par quelque fête; qu'il y a des ordres institués en l'honneur de ce mystère, de grandes indulgences accordées à ceux qui y ont une dévotion spéciale.

Davantage le ciel conspire avec la terre pour l'établissement d'une si sainte dévotion, qu'il ne peut autoriser plus efficacement que par le grand nombre de miracles qu'il fait en sa faveur. Le fameux Avila, prédicateur apostolique d'Espagne, qui vivait dans une extrême pauvreté, n'ayant rien et ne possédant rien, quoiqu'il ne fût pas religieux, mais prêtre dans le siècle, annonçant d'une force merveilleuse les vérités de l'Evangile, exhortait tous les fidèles à la dévotion de la toute sainte Conception, et assurait que c'était un singulier moyen pour être délivré de l'impureté, rapportant de grands miracles que Dieu, tout bon, faisait pour soutenir une dévotion si avantageuse à sa très-sainte Mère. Ces miracles continuent tous les jours, et il y a peu d'années qu'il s'en est fait d'admirables. La séraphique Thérèse avait une dévotion très-spéciale à ce privilége de la glorieuse Vierge; et c'est une des plus anciennes dévotions de l'ordre du mont Carmel, qui tient par tradition que la connaissance en avait été donnée par révélation au saint patriarche Elie. Elle le faisait honorer particulièrement tous les samedis par sa communauté; et elle rapporte qu'un religieux ayant été délivré d'une attache déshonnête qu'il avait pour une malheureuse, qui s'était servie d'un petit portrait qu'elle lui avait donné, où était attaché un maléfice pour le gagner, s'étant défait de ce portrait, elle estime que cette grâce lui a été donnée à raison de la dévotion qu'il portait à l'Immaculée Conception. L'on doit ici remarquer que les maléfices, et tous les démons qui en sont les auteurs, ne peuvent pas forcer la volonté, et que la seule cause du consentement que les hommes donnent au péché par ces maléfices est le mauvais usage de la grâce de Dieu, qui est donnée pour y résister; le peu de soin que nous avons de nous servir des moyens propres pour ne nous pas laisser vaincre, comme des sacrements, de l'oraison, des veilles, des jeûnes, du recours à la protection de la sainte Vierge et des saints anges; et enfin notre faiblesse à nous laisser aller à nos inclinations et à ne pas éviter les occasions, et autres choses qui contribuent à notre perte. Le vénérable P. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé, et singulièrement dévot à la très-pure Conception, après avoir mené une vie toute cachée avec Jésus en Dieu, par l'amour des humiliations et mépris, et s'étant rendu une belle image vivante de l'adorable crucifié en sa vie et en sa mort, a participé à la gloire de sa résurrection, Dieu l'ayant honoré de plusieurs miracles; et il semble que le ciel ait pris plaisir à le faire paraître aux yeux des hommes, après sa mort, à proportion qu'il s'y était voulu cacher pendant sa vie, faisant voir des images miraculeuses de différents mystères et de divers saints dans les moindres parcelles de sa chair très-pure, pour marquer qu'il avait l'esprit de ces mystères et les grâces de ces saints. Mais ce qui est bien considérable, c'est que le mystère de l'Immaculée Conception y paraissait d'une manière tout extraordinaire, comme si cet homme, tout de croix en son nom et en ses actions, cet homme de vertus et de prodiges, n'eût pas été content de n'avoir qu'une bouche et qu'une langue, durant sa vie, pour en persuader la dévotion, et qu'il eût obtenu de Dieu, après sa mort, que les moindres parties de son corps fussent changées comme en autant de langues admirables, pour l'enseigner d'une manière toute-puissante aux âmes les moins zélées.

Disons donc que la raison nous porte à honorer ce mystère, et que l'autorité nous en persuade le respect. Disons que l'inclination de l'Eglise universelle, les approbations, indulgences et autres grâces du Saint-Siége, n'en doivent laisser aucun doute dans nos esprits, qui doivent être tout convaincus par les miracles. Mais disons encore que le ciel ayant parlé clairement sur ce sujet, il n'y a plus d'apparence de ne se pas rendre. Les *Révélations* de sainte Brigitte ont été approuvées de l'Eglise, et cette grande sainte assure qu'il lui a été révélé que la très-pure Vierge a été conçue sans péché originel. Je sais que le cardinal Cajetan, répondant à cette objection, cite sainte Catherine de Sienne, qui a été dans un sentiment contraire. Mais ce n'est pas répondre à la difficulté de l'objection, dont la force n'est pas dans l'autorité seulement d'une sainte, mais dans la révélation qu'elle en a eue de Dieu. Sainte Brigitte dit nettement qu'elle en a eu révélation du ciel; et sainte Catherine de Sienne ne parle que selon ses pensées, dont il ne faut pas s'étonner, puisqu'en cela elle suit l'opinion de la plupart des docteurs de son ordre. Davantage, plusieurs ont estimé que ce qui se lit de cette matière dans les écrits de cette grand sainte y a été ajouté, et n'est nullement d'elle. Mais supposons qu'il en soit ainsi, les prophètes ne parlent pas toujours en prophètes; ils ont leurs lumières propres, dans lesquelles ils se peuvent tromper.

Enfin, l'on me dira que la foi ne nous oblige pas de croire ce privilége de la Mère de Dieu, et il est vrai : c'est pourquoi, comme nous l'avons déjà dit, étant en liberté de le croire, ou de ne nous y pas arrêter, c'est en cela que nous pouvons donner des mar-

ques de notre zèle (3). Un célèbre théologien, dans un gros volume qu'il a intitulé *Theologia Mariana*, qui est un des plus savants et des plus dévots ouvrages que l'on ait composés en l'honneur de notre incomparable maîtresse, dit que si l'on disputait la noblesse à une personne considérable en la présence d'un grand roi, et que le roi ne décidant pas absolument la chose, déclarât cependant qu'on lui ferait plaisir de tenir cette personne pour noble, sans doute qu'elle aurait juste sujet de se plaindre de ceux qui combattrait sa noblesse, et elle pourrait dire qu'ils seraient ses ennemis : car pourquoi attaquer de gaieté de cœur une qualité qui lui est avantageuse? Le roi même aurait lieu de s'en offenser, pour la résistance que l'on ferait à ses inclinations. Or de même, dit ce savant homme, ne semble-t-il pas que c'est se déclarer contre la bienheureuse Vierge, que de lui disputer un de ses plus grands priviléges? Pourquoi ne lui pas donner une faveur, et ne demeurer pas d'accord d'une grâce qui lui est si glorieuse, le pouvant faire en bonne conscience? N'a-t-elle pas lieu de demander pourquoi on lui envie sa gloire? Mais l'Eglise n'y oblige pas. Faut-il pour prendre des sentiments avantageux de la Mère de Dieu, y être obligé? Quelle preuve serait-ce de l'amitié que nous aurions vouée à une personne que nous considérerions beaucoup, d'attendre à la servir quand nous y serions contraints? Quelle apparence donc d'être au service de la reine du ciel à de telles conditions? Pour peu de zèle que l'on puisse avoir pour ses intérêts, y a-t-il occasion que l'on n'embrasse quand il s'agit de les soutenir? Mais disons plus, que si l'Eglise ne nous oblige pas à croire l'Immaculée Conception, elle nous le permet, et même elle nous y invite, et propose des faveurs, et n'a que des grâces pour ceux qui se rangent de cette pieuse croyance. Après cela, qui nous empêche d'entrer dans le parti de ses fidèles dévots? Nous le pouvons, c'est ce qui est incontestable : pourquoi donc ne le pas faire? L'Eglise nous y invite, pourquoi résister à ses mouvements? Elle nous accorde de grandes grâces pour ce sujet : pourquoi nous priver de ces bénédictions? Reprenons ces pensées, et nous mettant en présence de la divine Marie, considérons-les un peu avec attention. O très-sainte Vierge, je puis vous obliger en prenant des sentiments très-glorieux touchant vos priviléges : mais je n'en veux rien faire, n'y étant pas obligé par la foi : cependant il est entièrement en ma liberté de vous marquer en cette rencontre mon zèle : mais je n'en ferai rien : ce n'est pas que je ne connaisse assez que les inclinations de l'Eglise en vont là ; mais j'aime mieux suivre les mouvements de quelques particuliers et les lumières de mon esprit. Je vois, de plus, qu'il y a de grandes bénédictions et des faveurs et grâces nonpareilles, mais je choisis plutôt de perdre toutes ces grâces, et de me priver de toutes ces bénédictions, que de vous accorder une faveur que soutiennent toutes les plus fameuses écoles de théologie, et qui fait le sentiment presque universel de tout le monde : je veux faire bande à part, et m'attacher à une opinion que l'on n'oserait enseigner publiquement, que l'on ne peut plus prêcher, et dont même il n'est pas permis de disputer dans les entretiens particuliers. Voilà ce que font ceux qui tiennent l'opinion contraire de la toute sainte Conception, et en vérité c'est ce que je ne comprends pas : nous ne les condamnons pas, mais nous nous étonnons comme ils peuvent agir de la sorte envers la très-sainte Mère de Dieu.

Il faut ici ajouter que les Turcs reconnaissent qu'entre les enfants d'Adam, Marie a été conçue sans péché. Après cela serait-il bien possible que nous voulussions lui dénier un privilége que les mahométans, ses plus cruels ennemis lui accordent? Quoi! il serait vrai de dire qu'un malheureux Turc, qu'un misérable infidèle aurait des sentiments plus avantageux de la Conception de la tout aimable Marie! C'est ce qu'un bon cœur aura toujours bien de la peine à supporter.

Le dévot Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus, avait signé de son sang qu'il défendrait toujours l'Immaculée Conception, et c'était un ange de la terre, aussi n'y est-il pas longtemps demeuré ; ces âmes innocentes sont plus propres pour l'empirée que pour le monde qui n'en est pas digne, étant tout rempli de corruption : et comme l'on rapportait au grand cardinal Bellarmin la dévotion de cette âme angélique, il s'écria fortement : « O sainte Vierge! vous l'avez voulu avoir de votre parti. » Il ne faut pas en être surpris, puisque le dévot Alphonse Rodriguez a eu révélation qu'une des raisons pour lesquelles Dieu a suscité la Compagnie de Jésus dans son Eglise, est de soutenir l'opinion de la Conception Immaculée ; et de vrai, l'effet qui en est suivi, en a bien fait voir la vérité, tant de savantes plumes de cette société s'étant employées pour la défendre, tant d'éloquents prédicateurs en ayant prêché avec des persuasions si vives la vérité, tant de célèbres docteurs l'ayant enseignée dans les écoles avec une force nonpareille, tant de congrégations de cette Compagnie en ayant établi la dévotion en toutes les contrées du monde.

## CHAPITRE III.

*Honorer avec toute sorte de respect la maternité divine, et l'amour incomparable du précieux cœur de la glorieuse Vierge.*

C'est une chose qui n'avait jamais été ouïe, dit le dévot saint Bernard, qu'une Vierge fût mère et vierge tout ensemble : mais si vous considérez de qui elle est Mère, où est-ce que nous portera l'admira-

(3) L'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge est un dogme de notre foi depuis le 8 décembre 1854.

tion d'une si éminente dignité? N'est-ce pas Marie, qui peut sans crainte appeler le Dieu et le Seigneur des anges, son fils, disant : *Mon Fils, pourquoi avez-vous fait cela? (Luc.* II, 48.) Qui est-ce des anges qui oserait parler de la sorte? Mais Marie se connaissant mère, donne avec assurance le nom de fils à cette sublime Majesté que les anges adorent avec respect; ce Dieu à qui les anges font hommage, à qui les principautés et puissances obéissent, était sujet à Marie, et non-seulement à Marie, mais aussi à Joseph pour l'amour de Marie. Qu'une Vierge, poursuit ce Père, domine dessus un Dieu, c'est une sublimité qui n'a jamais eu et qui n'aura jamais de pareille. Mais toutes ces élévations si éminentes ont pris leur origine de ses humiliations abîmales : C'est par l'humilité qu'elle a conçu, disent les Pères, s'abîmant devant l'infinie majesté de Dieu, qui s'anéantissait pour nous dans ses pures entrailles au moment de l'incarnation : et ce fut pour lors qu'étant élevée à une dignité presque infinie par la qualité de Mère de Dieu, que le ciel lui donnait, elle ne prit que celle de sa servante, et l'on peut bien croire qu'elle choisit même le plus bas et vil degré de servitude, qui est celui de l'esclavage. Dieu ayant arrêté les yeux sur cette humilité de sa servante, comme elle le chante elle-même dans son divin cantique (*Luc.* I, 46 et seq.), c'est la cause pour laquelle toutes les nations la disent bienheureuse : mais son plus grand bonheur, et qui est la source de toutes les autres faveurs dont le ciel l'a comblée, est sa maternité divine, qui, lui donnant la qualité de souveraine des anges et des hommes, de reine du ciel et de la terre, fait le fondement de la dévotion de son saint esclavage. C'est pourquoi tous ses esclaves doivent avoir tous les respects possibles pour sa maternité ; ils doivent vivre et mourir dans une dépendance très-étroite d'une dignité si glorieuse ; invoquer souvent la très-sainte Vierge sous le nom de Mère de Dieu : qualité admirable, qui a fait le sujet de toutes les plus tendres et plus fortes affections des premiers fidèles, et de tous les plus zélés catholiques.

Les fidèles esclaves doivent de plus honorer grandement l'amour de cette mère de la belle dilection, et son cœur virginal, qui a été le siége de cet amour et le principe de la vie humaine et sensible du saint enfant Jésus, puisque pendant que l'enfant est dans le ventre de sa mère, le cœur de la mère est tellement la source de la vie de l'enfant, aussi bien que de sa propre vie, que la vie de l'enfant n'en dépend pas moins que celle de la mère. Cœur, principe de deux vies si nobles et si précieuses, principe de la vie très-pure et très-sainte de la Mère de Jésus, principe de la vie humainement divine, et divinement humaine du fils de Marie ; cœur sur lequel le divin enfant Jésus a pris tant de fois son repos, qui par sa chaleur naturelle a produit et formé le très-pur lait dont il a été nourri ; cœur, la partie la plus noble et la plus vénérable du corps virginal qui a donné un corps au Verbe éternel, qui sera éternellement l'objet des adorations de tous les esprits bienheureux. C'est ce qui donne à ce cœur, lorsqu'il est considéré non-seulement comme matériel et corporel, mais encore en tant qu'il signifie tout l'intérieur de l'admirable Vierge Mère de Dieu, des grandeurs qui sont entièrement ineffables : car je rencontre dans ce cœur l'amour des séraphins, la plénitude de la science des chérubins, la paix des trônes, la grandeur des dominations, la force des puissances, le gouvernement des principautés, l'excellence des vertus, le soin, le zèle, la charité, la pureté des archanges et des anges. O cœur ! que tu es admirable ! J'y trouve la justice des patriarches, la connaissance des prophètes, la religion d'Abel, la piété d'Enoch, la foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, la constance de Jacob, le zèle de Moïse et d'Elie, et tous les plus fervents désirs des anciens Pères. O cœur glorieux, qui renferme toi seul toutes les excellences et vertus de l'Ancien Testament ! Je remarque dans ce cœur la charité des apôtres, la force des martyrs, la fidélité des confesseurs, la pureté des vierges, la retraite des solitaires et toute la sainteté des âmes les plus éminentes. O cœur tout divin, rempli de toutes les grâces de la loi nouvelle ! *Est totum quod vides*, tout ce qui s'entend, tout ce qui se lit, tout ce qui se voit, tout ce qu'il y a de grand au ciel et en la terre, c'est ce cœur sacré et tout précieux. Ramassez en un toutes les lumières du soleil, de la lune et des étoiles ; mettez vous devant les yeux toutes les clartés des corps des bienheureux : ô mon Dieu quel spectacle ! Il n'y a point de corps de bienheureux qui n'ait plus de clarté que le soleil. Mais combien y en aura-t-il dans l'Empyrée ? Combien donc d'aimables soleils dans ce séjour de félicité ? Cependant ce cœur glorieux a plus lui seul de lumières. Figurez-vous toute la puissance des anges, dont un seul vaut plus qu'une armée, selon le témoignage de l'Ecriture. Considérez la force du moindre des démons, qui n'ayant plus de grâce ne jouit plus que de ce qu'il a en sa nature, et ne laisse pas d'être terriblement redoutable; méditez ensuite qu'elle doit être la puissance d'un bon ange, et de tous les saints anges ensemble ; ce grand et digne cœur est lui seul plus puissant. Joignez en un tous les amours, ce cœur très-aimant en a plus et pour Dieu et pour les hommes : *Est totum quod vides*, *et totum quod non vides*. Hélas ! après avoir tout dit, nous n'avons rien dit encore. Ce cœur n'aime pas comme les séraphins, ne connaît pas comme les chérubins, n'est pas saint comme les plus grands saints, puisque tous ces amours, toutes ces lumières, toutes ces saintetés ne sont que des amours, des lumières et des saintetés de serviteurs ou d'amis ; mais les grandeurs de Marie sont des grandeurs d'une mère qui a pour fils un Dieu : et ces grandeurs sont plus hautes que le ciel, plus profondes que les abîmes, plus larges

que la région des airs, et aussi longues que l'éternité même. Il n'y a que celui-là seul qui l'a faite, qui la connaisse pleinement. Si l'on mettait d'un côté ce cœur virginal, et de l'autre tous les anges et tous les saints ensemble, ce seul cœur, le très-uniquement unique cœur entre tous les bons cœurs des pures créatures sans doute l'emporterait. Dieu fait plus d'état de lui seul, Dieu en est plus glorifié, et il est plus cher à Dieu. Ah! cœur donc la merveille de tous les cœurs! ah! cœur dont l'amour est le miracle de tous les amours! cœur le plus ravissant de tous les cœurs, puisque tu as ravi le cœur du Père éternel, son Fils bien-aimé: cœur, le roi de tous les cœurs, puisque tu es le cœur de la Mère d'un Dieu: cœur béni entre tous les cœurs, puisque tu es une source inépuisable de bénédictions: cœur le plus obligeant de tous les cœurs après l'incomparable cœur de Jésus, puisque les obligations que nous lui avons, sont presque infinies et en quantité et en qualité. Qu'un chacun porte ses dévotions où il voudra: pour moi, j'entends qu'après mon Dieu, ô aimable, ô doux, ô ravissant objet, tous les désirs qui s'écloront dans mon cœur, tous les mouvements qui s'élèveront dans mon âme, tous les actes qui se formeront dans ma volonté, toutes mes actions soient consacrées à ta gloire pour la gloire de Jésus, qui doit lui seul être aimé et loué en tous les amours et en toutes les louanges. O cœur inestimable! je t'aime plus que mes yeux, plus que mon cœur, plus que ma propre vie plus que les anges, plus que les saints. Mais c'est ici, mon cœur, où il faut s'élargir dans l'aveu que ce cœur mérite plus d'amour que tous les cœurs, puisqu'il y a plus de Dieu seul. Repassons par notre esprit, considérons toutes les dévotions des âmes les plus ferventes de l'ancienne et de la nouvelle loi. Quel zèle pour les saints anges, quelle ferveur pour tant de saints et de saintes dans les cœurs de leurs dévots! Mettons ensuite et joignons ensemble tout ce zèle, toutes ces ferveurs, ce n'est pas encore assez pour ce cœur admirable, qui mérite l'empire de tous les cœurs. S'ils étaient tous en mon pouvoir, ils en deviendraient bientôt la conquête, ils en seraient bientôt les esclaves, puisque Dieu même s'y est bien voulu assujettir: et c'est ce qui l'a rendu un abîme de grâces, qui contient en soi un nombre presque infini de toutes sortes de bénédictions. Il faudrait être sans cœur pour ne pas honorer d'une manière très-spéciale ce cœur maternel de notre très-bonne mère et très-glorieuse dame, particulièrement après que Notre-Seigneur a bien voulu de sa propre bouche en enseigner la dévotion, en la personne de sainte Mathilde, de l'ordre de Saint-Benoît, qui, étant en peine quelle dévotion elle pratiquerait pour se rendre plus agréable à la très-sainte Vierge, cet adorable Sauveur lui apprit à saluer son béni cœur. Le bienheureux Herman, de l'ordre de Saint-Dominique, l'honorait tous les jours par quelque pratique pieuse: sainte Gertrude lui était singulièrement dévote.

Mais il a plu à Dieu de susciter en nos jours en son Eglise une très-sainte congrégation de missionnaires; instituée par le révérend P. Jean Eudes, l'un des plus zélés et fervents serviteurs de notre auguste princesse, qui est toute dévouée et consacrée en l'honneur de cet aimable cœur. Ces dignes missionnaires, très-recommandables pour la pureté de leur doctrine, et leur zèle incroyable pour le salut des âmes, prêchant l'Evangile avec une vertu nonpareille dans les villes et campagnes, y établissant à même temps la dévotion solide du cœur virginal de Marie: ils procurent que l'on y érige une association ou confrérie en son honneur par la permission de nosseigneurs les prélats, ayant dressé à cette fin de beaux statuts et d'excellents règlements: ils obtiennent le pouvoir d'en faire la fête tous les ans le 8 de février; et comme leur amour est grand, ils inspirent quantité de moyens pour bénir et louer cet aimable cœur. Ils ont fait bâtir un magnifique temple sous l'invocation de ce saint cœur en la ville de Coutances en Normandie, où l'on en célèbre la fête tous les ans, comme il a été dit, le 8ᵉ jour de février, avec une octave solennelle. Ils en font mémoire dans l'office comme de patron, et leur zèle a reçu tant de bénédictions du ciel, que cette dévotion, malgré toutes les oppositions de l'enfer et de la terre, et même de quelques gens de bien, commence à se répandre en grand nombre de lieux de différentes provinces. Les séminaires de Rouen, de Lisieux et de Bayeux en font une haute profession, aussi bien que celui de Dijon, ville qui, conservant encore l'esprit de dévotion envers la sainte Vierge, qu'elle a autrefois reçue de saint Bernard, se rend considérable par les honneurs extraordinaires qu'elle rend à son précieux cœur. L'office de ce sacré cœur composé par le révérend P. Jean Eudes, que nous avons loué ci-dessus, remplit les langues, dit un grand archevêque, du miel et du lait de la sainte épouse; et le cœur de la tendresse des plus saintes affections, et il l'appelle un recueil, et comme une empreinte de toutes les suavités que les saintes lettres et les saints Pères ont laissées à l'Eglise, tirées avec tant de pureté que les vérités de notre foi ni les pratiques des bonnes mœurs n'y courent aucun hasard, mais y peuvent être goûtées comme en leur source. L'on peut dire avec vérité que c'est un office des plus dévots que nous ayons, et qu'il semble que la sainte Vierge en ait inspiré la douceur; il est bien difficile de le lire avec attention sans avoir le cœur saintement attendri. Grand nombre de prélats ont reçu cette dévotion en leurs diocèses, en ont approuvé l'office, et permis aux prêtres de le faire et d'en célébrer la fête le jour que nous avons marqué. Il s'en fait une grande solennité en la célèbre abbaye de Montmartre, par la singulière piété de la princesse qui en est la très-digne abbesse. La même dévotion se pratique chez les reli-

gieuses Bénédictines du Saint-Sacrement de Paris, qui étant toutes dédiées à l'amour de Jésus au très-saint Sacrement, ne respirent que la gloire de la Mère de cet adorable Dieu-Homme, qu'elles honorent comme leur abbesse, ayant mis leur maison, leurs personnes, tout ce qu'elles ont, tout ce qu'elles font, sous la direction et dépendance très-particulière de la glorieuse Mère de Dieu, par les soins de leur vertueuse et zélée supérieure, l'une des plus fidèles esclaves de notre auguste maîtresse.

## CHAPITRE IV.

*Pratiques de dévotion pour tous les ans, les mois, les semaines et les jours.*

Nous avons déjà dit que la seule bonne volonté était nécessaire pour être associé au nombre des esclaves de la sainte Mère de Dieu; que cette dévotion était très-facile, en ce qu'elle n'imposait aucune charge, et qu'elle ne demandait aucun autre exercice de piété des esclaves, que ceux que l'obligation de leur état prescrit, ou la prudente conduite d'un sage directeur. Ainsi, cette dévotion n'ordonne aux ecclésiastiques, aux religieux ou religieuses et aux autres personnes dont la conduite est réglée, d'autres exercices que ceux qu'ils pratiquent : mais parce qu'il y en a plusieurs qui sans se gêner, ou sans se trop charger d'exercices, peuvent en pratiquer quelques-uns avec la bénédiction de l'Esprit de Dieu, qui sont spécialement propres aux esclaves de la sainte Vierge; nous en proposerons pour tous les ans, les mois, les semaines et les jours, que l'on pourra pratiquer autant que l'Esprit de Dieu le demandera d'un chacun; exhortant seulement de faire une sérieuse attention sur cette vérité, que la gloire de Dieu ne se rencontre pas précisément dans le grand nombre de prières, d'actes et de pratiques, mais dans la ferveur avec laquelle on fait ces choses; et que Dieu et sa très-digne Mère sont plus glorifiés d'un psaume, d'un cantique ou d'une antienne, récités avec dévotion, que de tout le psautier, ou d'un grand nombre d'autres prières que l'on ferait à la hâte et avec négligence; ce qui est bien à remarquer par plusieurs personnes, qui, mettant leur dévotion dans la multitude des pratiques, s'en acquittent avec précipitation et avec peu de sentiment de la grandeur infinie de la majesté de Dieu, à qui ils les adressent; c'est pourquoi les saints Pères recommandaient grandement l'usage des oraisons jaculatoires, parce qu'ordinairement elles se font avec plus de vue de Dieu. Oh! combien il y en a qui seront châtiés dans les feux redoutables du purgatoire pour la négligence qu'ils ont eue dans leurs exercices, qui souvent ont été des péchés véniels et non pas des actions dignes d'aucune récompense! Combien y en a-t-il qui, au jour du jugement, se trouveront coupables pour des dévotions qu'ils ont pratiquées par amour-propre, suivant en cela leur inclination naturelle et non pas le mouvement de la grâce; leurs propres lumières plutôt qu'une conduite réglée; se rendant propriétaires de leurs exercices, voulant les faire par leur propre volonté, y étant attachés, ne considérant pas qu'il n'y a que Dieu seul qui est la fin de tous les moyens à qui nous devions nous attacher, et non pas aux moyens qui conduisent à lui, que nous ne devons prendre qu'avec une parfaite indifférence, pour nous en servir seulement dans son ordre, n'écoutant nullement les mouvements propres de la nature, ne les quittant pas à la vérité par inconstance ou négligence, mais selon le bon plaisir divin, qui demande des choses en un temps qu'il veut qu'on quitte en d'autres, changeant nos états comme il lui plaît; et en tout cela la fidélité de l'âme consiste à ne vouloir que ce que Dieu veut, demeurant dans un état et dans les exercices de l'état autant qu'il le veut, et changeant de disposition comme il l'ordonne. Ainsi elle s'arrête à la méditation autant que sa grâce l'y attache; elle passe à la contemplation lorsqu'elle y est appelée; elle fait avec soin tous ses exercices de piété, sans en omettre pas un par ennui, par tentation, par dissipation, par infidélité; mais elle est bien paisible lorsqu'elle ne les peut pas faire, soit par maladie ou par quelques occupations où elle est obligée de se rendre dans l'ordre de Dieu; car ce qu'elle regarde est de faire la volonté de Dieu, sans se mettre en peine des moyens qui servent à aller à Dieu, sinon en tant qu'ils sont conformes à son bon plaisir.

Ces choses supposées, je dis que celui qui prétend à la glorieuse qualité d'esclave de la Mère de Dieu doit choisir quelque jour pour se donner à la souveraine des anges et des hommes en cette qualité, et s'y disposer par une confession générale, si jamais il n'en a fait, prenant garde que la réitération des confessions générales souvent vient de la nature, qui veut se satisfaire en se soulageant de quelques peines, qui ne sont que des scrupules, ce qui n'est suivi d'aucune bénédiction : car ordinairement, dit le grand saint François Xavier, au lieu d'un scrupule que l'on prétend ôter, ces confessions en font regermer dix. Le jour étant arrivé, après la sainte communion, il fera la protestation à sa bonne maîtresse, telle qu'elle est ci-après à la fin de ce livre, se donnant entièrement à elle en qualité d'esclave, et cela non-seulement des lèvres, mais du plus profond du cœur, entrant véritablement dans les dispositions que l'on doit avoir en la volonté, et conformément à ce que nous en avons dit particulièrement aux chapitres 2 et 6 de la Ire partie : c'est pourquoi il sera bon de les lire avec attention, pour savoir en quoi consiste la dévotion de l'esclavage de la très-sainte Vierge, dont il est traité au chapitre 2, et être éclairci des difficultés que l'on y peut former, dont il est parlé amplement au chapitre 6.

Si les Romains autrefois achetaient leurs esclaves en présence de cinq témoins, il est

bon de se donner à l'auguste impératrice du ciel en cette qualité, prenant pour témoins d'une action si sainte son bon ange, saint Gabriel, saint Joseph, saint Jean l'Evangéliste, et le saint ou la sainte dont on porte le nom.

Il est bon d'acheter une petite chaînette, et la faire bénir auparavant par un prêtre, avec l'oraison qui est pour ce sujet à la fin de ce livre.

Il proposera d'augmenter le nombre des esclaves de la digne Mère de Dieu, autant qu'il le pourra faire, soit en donnant des livres qui traitent de la dévotion de l'esclavage, soit en y incitant par les motifs que l'on en peut suggérer dans les entretiens particuliers, et en public, si c'est une personne qui ait droit d'y parler, soit en procurant que l'association de l'esclavage soit établie, se servant de personnes qui ont quelque pouvoir auprès des prélats de l'Eglise, pour en obtenir la permission. Que n'a point fait le dévot P. Barthélemy de los Rios pour cette fin? Mais ses soins ont reçu une telle bénédiction du ciel, que l'on voit à présent cette confrérie établie en grand nombre de villes, en différentes provinces, et en plusieurs royaumes, et un nombre presque infini de personnes de toutes sortes de qualités et d'états qui font gloire de vivre dans l'esclavage de la reine du ciel, dont la servitude est préférable à toutes les couronnes. Malheur à nous qui voyons ces choses, qui les louons et approuvons, pendant que nous demeurons oisifs à ne rien faire, nous contentant de quelques paroles ! O mon Dieu, quelle confusion de voir ce que le zèle d'un seul homme peut faire, et a fait, assisté du ciel, si nous considérons le peu que nous faisons ! En vérité, il faut dire que l'amour de nos cœurs pour celle que nous regardons comme notre très-douce mère et très-aimable maîtresse, n'est pas grand'chose, puisqu'il agit si peu ; l'amour étant du naturel du feu qui agit toujours, et qu'on ne peut cacher.

Il faut de plus que l'esclave de la Mère de Dieu sache qu'il doit porter hautement son service dans toutes les occasions, se déclarer hardiment pour son serviteur et dévot contre les libertins, et ne faire jamais rien d'indigne d'une si glorieuse qualité.

Il aura soin de célébrer avec une dévotion très-particulière, et avec toute la solennité possible, les fêtes de l'Immaculée Conception, de l'Annonciation, et du précieux cœur de la glorieuse Vierge, comme les grandes fêtes de l'Association de l'esclavage de la Mère de Dieu. Il aura aussi une vénération singulière pour le très-doux nom de Marie, dont la fête se fait le 22 de septembre, et il ne prononcera jamais ce sacré nom qu'avec un très-profond respect ; il l'invoquera avec confiance en tous ses besoins, il y aura recours en toutes ses tentations, et il la pourra honorer quelquefois récitant en son honneur cinq psaumes, ou cinq antiennes ou hymnes qui se commencent par les lettres qui le composent : par exemple, récitant le *Magnificat ; — Ad Dominum cum tribularer ; — Retribue servo tuo ; — In convertendo Dominus captivitatem Sion ; — Ad te levavi oculos meos* ; ou bien, *Magnificat ; — Ave maris stella ; — Regina cœli lætare ; — Inviolata ; — Ave Regina cœlorum.*

Il faut prendre quelqu'une des susdites fêtes pour le jour de la rénovation du dessein que l'on a pris de vivre et mourir esclave de la très-digne Mère de Dieu. Pour ce sujet l'on fera avec une nouvelle ferveur d'esprit la protestation de lui céder tout le droit que l'on a en ses bonnes actions, et qu'on peut lui donner : comme aussi on renouvellera le dessein que l'on a eu de l'honnorer en tous les moments de sa vie. L'on fera aussi un sérieux examen (ce qui serait bon de pratiquer tous les mois) de toutes ses actions, pour voir si, dans la vérité, elles sont toutes à la divine Marie : car si elles lui appartiennent (ce qui doit être à raison de la qualité d'esclave) le monde, ni la chair, ni les démons n'y doivent avoir aucune part. C'est ici qu'il faut bien examiner si la profession que l'on fait du saint esclavage est sincère, si elle consiste plus en paroles qu'en effets : et si l'on n'en a pas encore bien pénétré l'obligation, il faut commencer de le faire une bonne fois en la présence de Dieu et des saints anges. L'on considérera les fautes que l'on a commises, comme par exemple en s'appropriant quelques heures ou quelques jours de sa vie, quelqu'une de ses actions (ce qui est une injustice, puisque l'on en a fait cession entre les mains de l'auguste reine du ciel) ou bien en négligeant de travailler puissamment dans le service de sa bonne maîtresse à la pratique des vertus : car enfin la qualité d'esclave dit deux choses. La première, que, mettant la personne en la possession du maître ou seigneur, tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle fait est à lui : la seconde, que toute l'occupation de sa vie est de travailler pour son maître. Ces deux choses bien considérées, il y aura lieu de s'humilier fortement, et en suite de faire quelque pénitence pour demander pardon à notre sainte dame, prenant la discipline, ou jeûnant quelques jours, ou faisant quelque autre action semblable : car c'est le propre des esclaves d'être châtiés quand ils tombent en faute. L'on pourra aussi donner quelques aumônes, pour marque du tribut que l'on doit rendre à l'impératrice du ciel et de la terre, ou bien faire brûler quelques cierges devant ses images, ou contribuer en ce que l'on peut à la décoration de ses temples ou autels, selon le mouvement que l'esprit de Dieu en donnera.

Pline rapporte qu'on a autrefois payé des tributs pour l'ombre : un empereur en a imposé non-seulement pour tout ce que la terre pouvait donner, mais encore pour l'air que l'on respirait. Froton, roi de Danemark, l'exigeait pour toutes les parties du corps, il est bien plus juste que nous le payons à notre Dieu en l'honneur de sa divine Mère. Les Lacédémoniens demandèrent aux Sa-

miens pour tribut un jour de jeûne, c'est-à-dire qu'ils leur payassent autant qu'ils auraient dépensé en ce jour, eux, leurs valets et leurs chevaux. Les personnes riches peuvent en faire autant pour la gloire de la reine du ciel, donnant en aumônes ce qu'ils auraient pu employer dans les repas dont ils s'abstiennent. Louis XI offrit en hommage à la souveraine du ciel le comté de Boulogne; saint Henri, empereur, fit bâtir ou réparer près de mille églises en son honneur; saint François jeûnait tous les jours depuis la fête de saint Pierre jusque l'Assomption; sainte Elisabeth pratiquait le même jeûne, mais c'était au pain et à l'eau; le savant cardinal Tolet, de la Compagnie de Jésus, jeûnait pendant ces quarante jours qui précèdent la fête du triomphe de la reine du paradis avec la même austérité, ne mangeant que du pain et ne buvant que de l'eau. Il ne faut qu'aimer et faire; car l'amour est tout plein d'industries, et il inspirera toujours assez de moyens aux véritables esclaves de payer le tribut à leur bonne maîtresse. C'est une excellente pratique, d'avoir une boîte où l'on mette tous les jours ou toutes les semaines quelque argent de ce qu'on aura pu épargner, pour l'offrir ensuite comme un tribut. Une tentation que l'on aura surmontée, une occasion dangereuse dont l'on aura été délivré, quelque fâcheux accident dont l'on aura été préservé, un acte de vertu que l'on aura pratiqué, quelques grâces particulières que l'on aura reçues, peuvent servir d'une juste occasion pour faire quelque petite épargne, pour mettre dans ce que l'on amasse pour le tribut de notre glorieuse maîtresse; mais l'exercice intérieur de la pratique des vertus lui sera sans doute encore plus agréable. Ainsi, le fidèle esclave, devant travailler continuellement dans son service, s'appliquera à lui rendre quelques devoirs plus particuliers, prenant à tâche de surmonter le vice auquel il est le plus sujet, et de dompter l'inclination qui le domine davantage, ou de pratiquer la vertu qui lui est nécessaire; et tous les actes qu'il fera de la mortification de son inclination, ou de la vertu dont il a plus de besoin, pourront composer un bouquet sacré et mystique qu'il offrira ou tous les mois, ou tous les ans, au jour de la rénovation, à la sainte dame, conférant les mois avec les mois, et les années où il est avec les années précédentes, pour remarquer s'il avance ou recule dans le service de la Mère de Dieu.

La vénérable Mère de Chantal, très-digne première fille du glorieux saint François de Sales, avait ramassé et mis dans une oraison tous les actes de vertu que l'on peut produire, ayant ensuite formé l'intention que toutes les fois qu'elle ferait un certain signe ou dirait de certaines paroles elle entendrait produire tous ces actes. C'est encore une pratique excellente, et qui peut suppléer en peu de temps au pouvoir que l'on n'a pas, de dire et de faire tout ce qu'un bon cœur voudrait bien. Celui qui ne fait pas le mal, mais qui le veut faire, ne laisse pas d'être criminel devant Dieu, qui regarde le cœur de l'homme; de même, la bonne volonté de faire le bien en est considérée quand elle est sincère. Le vénérable Alphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus, étant portier en l'une des maisons de cette Compagnie, avait la volonté lorsqu'il allait à la porte, de s'y rendre comme si Notre-Seigneur et sa sainte Mère y eussent frappé eux-mêmes, et il en fut récompensé par une faveur admirable, notre débonnaire Sauveur et la glorieuse Vierge paraissant visiblement et l'embrassant avec des tendresses dignes de l'admiration de tout le paradis. Aussi était-il de la grande faveur auprès de cette aimable princesse qui, pendant les ardeurs de l'été, lui essuyait la sueur qui coulait de son visage, par un amour ineffable, avec un linge miraculeux. Ce bon frère jetant un jour du blé d'un lieu en un autre fut tellement transporté du zèle des âmes qu'il disait bonnement à Notre-Seigneur qu'il aurait eu bien le désir de convertir autant d'âmes qu'il jetait de grains de blé; et l'adorable Jésus eut tellement agréable sa bonne volonté qu'il lui révéla qu'il aurait la même récompense pour ses désirs comme si l'effet en était arrivé.

Il faut avoir une image de la sacrée Vierge en sa chambre ou en quelque lieu de la maison, et l'honorer et faire honorer par tous ceux sur qui l'on a quelque pouvoir, comme l'image de celle qui en est la maîtresse, prenant soin qu'un chacun la salue en passant, y faisant brûler quelques cierges, et l'ornant selon son pouvoir.

Sainte Brigitte demandant à Notre-Seigneur quelque prière qui lui fût agréable, il lui révéla que ce serait de bénir et honorer tous les membres du corps virginal de sa très-pure Mère; et la sainte Vierge lui apparaissant ensuite lui dit que c'était elle qui lui avait obtenu la grâce de cette dévotion, et que lorsqu'elle s'en acquitterait elle serait consolée de son Fils. Nous avons déjà parlé de cette dévotion; mais disons à présent que saint Jean Damascène la pratiquait, et Richard de Saint-Laurens, pénitencier de Rouen, qui vivait il y a plusieurs siècles. Ce grand homme exhortait de bénir tous les membres du corps sacré de la bienheureuse Vierge, pour être bénis en tous les membres de nos corps. Voici sa pratique :

« Je vous bénis, ô pieds aimables de ma bonne maîtresse, qui n'avez jamais marché que pour Notre-Seigneur; je vous bénis, ô pures entrailles qui l'avez porté; je vous bénis, ô cœur très-aimant qui l'avez tant aimé; je vous bénis, ô glorieuses mamelles qui l'avez allaité; je vous bénis, ô mains sacrées qui l'avez servi; je vous bénis, ô bouche sainte qui lui avez donné des baisers si chastes; je vous bénis, ô langue divine qui n'avez jamais parlé que pour lui seul; je vous bénis, ô oreilles fidèles à écouter ses paroles; je vous bénis, ô beaux yeux qui l'avez regardé uniquement en toutes choses; enfin je vous bénis, ô corps tout virginal, ô

âme toute céleste qui avez été le sanctuaire du divin amour, et le temple auguste de la suradorable Trinité. »

On peut faire une génuflexion à chaque salutation, et pratiquer cette dévotion ou tous les mois, ou au moins une fois l'année.

La même sainte Brigitte a eu révélation que la très-sainte Mère de Dieu donnerait sa bénédiction à toutes les familles et aux personnes qui, ayant recours à elle avec une confiance filiale, lui réciteraient dévotement par trois fois le verset de l'*Ave maris stella : Monstra te esse matrem.* C'est un exercice à établir dans toutes les familles, et particulièrement dans les communautés religieuses, qui attirera sans doute de grandes grâces de la mère de miséricorde. La glorieuse Vierge a aussi fait connaître qu'elle prenait plaisir à la dévotion des sept joies principales qu'elle a eues en ce monde, et de celles dont à présent elle est comblée dans l'éternité sainte. C'est donc une louable coutume que de les honorer; mais il ne faut pas oublier le culte que l'on doit rendre à ses douleurs, dont il y en a sept qui sont les plus remarquables. La première est celle qu'elle porta en la circoncision de son Fils bien-aimé ; la seconde, en la fuite qu'elle fut obligée de prendre en Egypte; la troisième, en la perte de Notre-Seigneur dans le temple ; la quatrième, lorsqu'elle dit le dernier adieu à son cher Fils étant sur le point de sa douloureuse mort; la cinquième, en la rencontre qu'elle en fit portant sa croix ; la sixième, lorsqu'elle l'assista sur le Calvaire; la septième, le voyant expirer et le tenant mort ensuite entre ses bras. On peut honorer ces joies et ces douleurs de notre divine maîtresse, récitant sept *Pater* ou sept *Ave*, ou faisant sept génuflexions, s'humiliant à même temps avec un profond respect devant la divine Majesté pour la remercier de ses grâces envers la très-pure Vierge.

Quand ses restes arrivent, le fidèle esclave doit être tout dans une sainte joie; il doit s'y préparer plusieurs jours auparavant par quantité de dévotions, conformément à son état; il doit les célébrer avec tout le respect possible ; il doit en faire l'octave avec tous les sentiments qu'une véritable piété en peut donner; tous les samedis lui seront des jours de grande dévotion, et dans ces temps, il s'appliquera encore plus particulièrement à la pratique des bonnes œuvres.

Il aura une charité spéciale pour les âmes des trépassés, gagnant les indulgences à leur intention, et faisant tout ce qu'il pourra par le saint sacrifice de la messe, par la communion, jeûnes, austérités, aumônes, prières par lui et par tous ceux à qui il pourra inspirer le même soin, afin que ces âmes, étant délivrées de leurs peines, aillent dans le ciel bénir, louer et aimer celle qui en est l'aimable princesse; se souvenant que c'est toujours à elle, comme il a été expliqué, de faire l'application de nos bonnes œuvres à qui il lui plaît.

Tous les matins, il se souviendra qu'il n'est plus à lui, mais à la très-sacrée Vierge, ainsi, que tout ce qu'il a à faire est de la servir avec fidélité, faisant toutes ses actions purement pour Dieu, et renonçant à tout autre dessein, et tout autre vue, et faisant une sérieuse réflexion que c'est une vérité de foi ; qu'il n'y a que cette unique chose nécessaire, servir et être à Dieu. Les moyens qui y conduisent sont à la vérité bien différents : les voies des religieux ne sont pas semblables à celles des séculiers, c'est pourquoi les personnes qui sont dans le siècle n'y doivent pas vivre comme celles qui sont dans les cloîtres ; mais toutes, sans réserve, et le savant aussi bien que l'ignorant, le pauvre comme le riche, le roi comme le paysan, l'homme marié comme le religieux, tous doivent aller à Dieu, et tous n'ont qu'une seule chose à faire, qui est de le servir. Il faut ici remarquer les artifices du démon, qui tâche de mettre dans la plupart des esprits que de certaines choses sont nécessaires pour aller à Dieu, qui cependant sont incompatibles à leur état, pour ensuite décourager les personnes, et leur faire voir la dévotion comme une chose impossible, à moins que d'être renfermé dans un monastère. Ainsi, il fera que quelques-uns mettront la dévotion dans les jeûnes et austérités, qui n'auront pas la force de les pratiquer; d'autres, dans la retraite, qui sont obligés à la conversation. Ces gens ne prenant pas garde que le service de Dieu ne consiste pas précisément dans de certaines choses, quoique bonnes, mais dans l'assujettissement à la volonté de Dieu, qui conduit à lui, les uns par une voie, les autres par une autre ; tellement que le prince ne doit pas se servir des moyens qui sont propres aux religieux, ni les religieux ne doivent pas prendre ceux qui sont pour les princes ; mais tous doivent tendre à une seule fin, et celui qui est marié doit avoir Dieu pour but dans son ménage, dans ses affaires, dans ses travaux, dans ses occupations, et n'y rechercher que sa gloire, aussi bien que le religieux dans tous les exercices réguliers. Le fidèle esclave entrera donc à son réveil dans ce dessein, pour le suivre fidèlement en toutes les actions de la journée, en faisant une offrande à Dieu seul en général pour toutes ses actions moins considérables, et en particulier pour celles qui font sa principale occupation ; mais ce n'est pas assez de dire de bouche que l'on ne veut que la gloire de Dieu en tout ce que l'on pense, en tout ce que l'on dit ou fait; mais il faut en avoir une sincère volonté, et être continuellement par état dans ce dessein, et non pas pour quelques moments pendant que l'on fait ses prières ; en sorte que toutes les fois qu'on fait réflexion sur ses actions, en quelque temps que ce puisse être, à la table aussi bien que dans l'oratoire, dans la récréation aussi bien que dans l'oraison, l'on puisse voir dans le fond de son cœur que c'est Dieu que l'on cherche et que l'on veut servir ; de telle manière que, s'il n'était pas glorifié en ce que l'on fait, l'on s'en abstiendrait courageusement, quelque inclination que la nature y pût donner.

Si par faiblesse l'on commet des imperfections qui soient contraires à ce dessein, il ne faut pas que ce soit avec une entière connaissance ; mais aussitôt que l'on s'en aperçoit, l'on doit y renoncer pour ce qui regarde la part que la nature y prend, protestant que, malgré les sentiments de la partie inférieure, l'on y veut chercher la gloire de Notre-Seigneur. Heureuses les âmes qui n'y chercheront pas seulement Dieu premièrement, mais qui s'attacheront à lui seul uniquement, qui n'aimeront et ne verront que lui seul en toutes choses. Il n'est pas nécessaire de longues prières ou de grandes directions d'intention, lorsque l'on a une volonté sincère de ne chercher que Dieu en toutes choses, et que ce dessein demeure dans le fond de l'âme par état ; pour lors, une seule ou deux paroles suffisent, comme : « O mon tout, je ne veux que vous, je suis tout à vous, Dieu seul, » et choses semblables.

L'on ne peut assez recommander le fréquent usage des oraisons jaculatoires, dont chacun se servira selon le mouvement de sa grâce. En voici quelques-unes pour ceux qui n'en ont pas l'habitude : « O sainte Mère de Dieu, montrez-vous être ma bonne mère... O mon âme, quand serons-nous tout à Marie, pour être tout à Jésus... Sainte Vierge, je vous aime, et vous veux aimer... O mon cœur ! souvenons-nous bien que nous ne sommes plus à nous, et qu'étant à la reine du ciel, nous ne pouvons plus disposer de nos affections... Mon âme, nous sommes les esclaves de la sainte Vierge, il ne faut donc plus penser avoir aucune liberté de mettre notre joie, ou de nous attrister de ce qui plaît ou déplaît au sang et à la nature..... O monde, il ne faut plus avoir aucune prétention sur nous, puisque nous ne sommes plus à nous..... O quelle injustice, ô mon âme, de faire la moindre petite action pour les créatures ! En conscience, peut-on donner ce qui n'est plus à soi?..... Tout est à Marie, il n'y a donc plus rien pour aucune autre créature..... O mes yeux, non, vous ne pouvez plus regarder ; mes oreilles, rien écouter ; ma langue, rien dire ; ma mémoire, vous appliquer volontairement qu'à ce que veut notre bonne maîtresse. »

Un moment passé avec connaissance dans la recherche de nous-mêmes ou de quelque autre créature mérite de grands châtiments, puisque, dans cet instant, nous nous tirons du domaine et de l'empire de l'auguste impératrice du paradis.

Puisque tout ce que l'esclave fait est acquis à son seigneur, celui qui est dans l'esclavage de la divine Marie ne doit pas être oisif, mais travailler avec ferveur pour sa sainte dame. Quels services ne mérite pas une telle maîtresse? Il faut donc tout faire pour elle, et faire tout ce que l'on fait de bonne grâce et avec une généreuse ferveur. C'est une douce pensée, lorsque l'on est tenté de paresse, d'ennui ou de découragement, de se souvenir que l'on agit pour la digne Mère d'un Dieu. C'est une vue capable de donner une force incroyable parmi toutes les sécheresses, aridités et répugnances que l'on peut avoir dans le service de Dieu. Il y a de certaines bonnes œuvres que l'on doit pratiquer plus particulièrement : comme d'accompagner le très-saint Sacrement, aller souvent le visiter, faire des pèlerinages aux lieux consacrés sous le nom de la très-pure Vierge, aller aux hôpitaux, aux prisons, chez les pauvres honteux, assister les misérables de tout son pouvoir, soit pour ce qui regarde les peines intérieures, soit pour les besoins extérieurs ; réconcilier les ennemis, établir la paix et la charité partout, travailler avec zèle à la destruction du vice et de l'impureté, ruinant les occasions de ce péché, ne permettant jamais des familiarités indécentes, et ne souffrant en aucune façon les paroles équivoques ou trop libres, retirant avec charité les personnes qui y sont engagées, en leur procurant les secours nécessaires, empêchant que celles qui sont dans le péril n'y tombent malheureusement, se servant pour ce sujet de tous les moyens possibles, et n'épargnant rien pour la conservation de la pureté, qui est la chère vertu de la Vierge des vierges ; et c'est un service des plus agréables que l'on puisse rendre à la reine de toute pureté ; avoir un grand soin des tabernacles et des vases sacrés, comme ciboires, calices, et des corporaux, purificatoires et tout ce qui regarde le corps de notre adorable Sauveur, et empêcher de tout son pouvoir les irrévérences qui se commettent en son adorable présence dans nos églises ; procurer, comme il a déjà été dit, avec zèle des missions pour les pauvres gens de campagnes, et faire en sorte que le catéchisme soit fait avec soin dans les paroisses ; mais surtout contribuer, autant qu'il se peut, pour les missions des pays étrangers, pour en faire une conquête glorieuse à l'empire de Jésus et Marie.

Comme l'on doit tenir à gloire d'être chargé des fers de l'esclavage de la reine du ciel, il est bon, de temps en temps, de baiser avec amour et respect les petites chaînes que l'on porte, comme les douces et glorieuses marques de la servitude où l'on est si heureusement engagé ; l'on doit tenir à grand honneur de faire une haute profession d'un si illustre esclavage, se déclarant partout avec une sainte hardiesse l'esclave de la Mère de Dieu, prenant cette qualité en toutes les occasions où l'on pourra s'en servir, comme dans les lettres que l'on écrit, et en d'autres semblables rencontres.

Mais la persévérance est ce qui couronne toutes les pratiques de la vertu. Il y en a beaucoup qui commencent avec une ferveur admirable, plusieurs qui continuent pendant quelques années ; mais il y en a bien peu qui persévèrent jusqu'à la fin. L'on marche facilement dans les voies de la vertu pendant que la consolation dure ; il est aisé d'aller à Dieu lorsque les mouvements qui y portent sont sensibles, qu'on ne trouve rien qui y répugne ; ou si l'on rencontre des difficultés, la douceur que l'on trouve d'autre part les

fait surmonter facilement. L'on n'a pas grand'peine quand les occasions où l'on est, les compagnies que l'on fréquente ne servent pas d'obstacles ; mais la difficulté est de ne pas désister dans la privation des douceurs spirituelles, de tenir bon parmi toutes les contradictions qui arrivent, de ne point retourner en arrière lorsqu'il semble que le ciel s'éloigne de nous, et que la terre s'en approche de bien près ; lorsque la nature se révolte, que les lumières s'éclipsent, que l'on avait de la beauté de la vertu, des grandeurs des humiliations, des richesses de la pauvreté, du bonheur des mépris, du plaisir de la douleur ; que le rien des créatures disparaît, et qu'on ne voit plus que ce que les sens découvrent ; le monde et ses plaisirs que l'on avait eus en horreur devenant agréables, l'âme étant destituée de tout le sensible, Dieu tout bon la voulant conduire par la pure foi. Oh ! qu'il y a peu d'âmes qui soient fidèles dans ces états, qui pratiquent exactement tous leurs exercices dans la privation de tout goût et sentiment, de même qu'elles faisaient dans le temps de la consolation ! Que c'est une chose rare de persévérer dans le dégagement des créatures, lorsque l'on se trouve obligé de converser souvent avec elles, et d'avoir toujours l'esprit mortifié par des gens immortifiés ! Où trouvera-t-on des personnes dont la pureté des maximes ne se corrompe pas par les maximes du monde ; qui n'aient que des mépris pour les richesses, les honneurs et les plaisirs de la vie présente, conversant souvent avec des gens qui n'ont que de l'estime pour ces choses, et qui n'en parlent jamais qu'avec goût et plaisir ? Oh ! combien ai-je vu d'âmes qui, après avoir mené une vie céleste, se sont toutes plongées dans la vie des sens ! Combien en ai-je connues qui, marchant à grands pas dans les voies des saints, se sont engagées dans les routes fâcheuses des pécheurs ! O mon âme ! que ces expériences nous doivent être terribles ! Mais qu'il est vrai que l'on ne peut jamais assez dire que la fidélité est ce qui est de plus rare au monde ! Je ne puis m'empêcher ici de déplorer l'aveuglement de quelques âmes qui ne voient pas leurs chutes ni leurs infidélités, parce qu'il leur reste quelque désir d'être à Dieu ; qui ne connaissent pas le ciel des voies de la perfection d'où elles sont tombées, parce qu'elles tâchent de se préserver de grands péchés. Oh mon Dieu ! que de sujets de toutes parts de nous humilier jusque dans le plus profond des abîmes en la présence de notre Dieu ! Pour être un véritable esclave, il faut être tellement engagé au service de son maître, que l'on ne puisse pas s'en tirer ; il y faut vivre et il y faut mourir. Cette pensée me donne une estime incroyable et un amour indicible pour la qualité d'esclave de la souveraine du paradis, puisque, nous liant pour toute la vie au service d'une si aimable maîtresse, et nous mettant ensuite sous sa continuelle protection, il n'y a rien à craindre, mais tout à espérer. Etre à Marie, c'est être délivré de l'enfer ; mais être toujours à Marie (ce qui est le propre de ses esclaves), c'est être toujours assuré de son bonheur éternel ; mais être tellement à Marie, que l'on ne puisse pas se dégager raisonnablement de son service, c'est ne pouvoir pas être malheureux. Oh mon âme ! écoutons donc encore une fois un sage conseil, et ne cessons jamais d'en faire état. Mettons-nous ses fers aux pieds et son collier au cou, et n'ayons point de difficulté de porter ses chaînes ; ses liens nous serviront de force et de protection, et son carcan sera pour nous une école de gloire, puisque l'on y trouve le plus grand honneur de la vie, et que ces chaînes ne nous attachent que pour nous sauver. C'est donc la fidélité qui est le principal devoir de l'esclave, et les moindres fautes que l'on commet à ce sujet sont dignes de châtiment. Saint Edmond avait une sainte coutume de réciter tous les jours une prière en l'honneur de la sacrée Vierge et de son cher favori saint Jean l'Evangéliste ; mais y ayant manqué quelques jours, ce grand saint lui parut comme irrité, et donnant quelques signes comme s'il eût voulu le punir. La bonté de cet incomparable saint et son incroyable douceur ne lui permirent pas de le châtier ; il se contenta de lui faire connaître sa faute, et la peine qu'elle méritait. Ce qui doit apprendre à tous les dévots de la très-pure Vierge à persévérer constamment dans leurs exercices de piété, et à ne les quitter jamais que dans l'ordre de Dieu.

## CHAPITRE V

*De la foi de la très-sainte Vierge.*

Comme la dévotion de la glorieuse Vierge consiste particulièrement en l'imitation de sa très-sainte vie, car celui qui l'aime en vérité, dit le dévot saint Bonaventure, en devient une vivante image, le fidèle esclave doit s'appliquer sur toutes choses à l'imitation de ses vertus, d'autant plus que son saint esclavage, nous ôtant au monde, aux créatures du monde, et à nous-mêmes, pour nous donner tout à elle sans aucune réserve, pour être uniquement à Jésus seul, est un changement de toute notre vie, et un renouvellement de grâce, un état céleste où l'on entre par le dépouillement du vieil homme, et dans lequel l'on est revêtu du nouveau. Car qui dit être tout à Marie, c'est dire que l'on est tout à Jésus ; et qui est à Jésus n'est plus à soi ni à aucune chose créée. Si on considère donc l'esclavage de la Mère de Dieu, comme on la doit regarder dans son fond, ne s'arrêtant pas seulement aux pratiques extérieures ; c'est un état tout divin, dans lequel toutes les vertus sont comme dans leur règne ; c'est pourquoi le grand exercice du saint esclavage est la pratique solide des vertus, à l'imitation de la très-sacrée Vierge, qui en est un parfait exemplaire, dont toutes les actions, dit saint Ambroise, doivent être continuellement devant nos yeux, pour reconnaître ce qu'il y a en nous à corriger,

ce que nous devons éviter, et ce que nous devons faire.

Or, comme la foi est le fondement de toutes les vertus, c'est cette vertu que le fidèle esclave doit premièrement imiter en sa divine maîtresse, qui est, dit Richard de Saint-Laurens au livre VI des *Louanges de la Vierge*, la femme fidèle, dont la foi a sauvé Adam l'homme infidèle, qui avait été trompé par l'infidélité de la première femme, et qui avait ensuite enveloppé dans ses ténèbres toute sa postérité; ténèbres qui ont été heureusement dissipées par la lumière de la foi de notre sainte dame. C'est pourquoi si nous pouvons dire avec sainte Elisabeth, qu'elle est bienheureuse parce qu'elle a cru, nous devons encore assurer que sa foi nous fait participer à son bonheur, et nous donne une entrée avantageuse en la communication de sa gloire. De là vient que saint Bernard au serm. 2 de la *Naissance de Notre-Seigneur*, dit que le royaume des cieux est semblable à la foi de Marie, parce que les siéges des anges ont été réparés par cette vertu de la très-pure Vierge. Aussi saint Cyrille d'Alexandrie, qui ne peut être jamais assez loué pour son zèle admirable envers les intérêts de la Mère de Dieu, En l'homélie 6 *contre Nestorius*, l'appelle le sceptre de la droite foi, parce qu'elle en a étendu les limites jusqu'aux dernières extrémités de la terre, et établi l'empire dans les nations les plus barbares, auparavant qu'elles eussent cru le mystère de l'incarnation qui se devait accomplir en elle, Dieu n'était connu qu'en la Judée, son nom n'était grand qu'en Israël; mais son royaume depuis ces jours heureux s'est établi par toute la terre, et tous les peuples ont adoré son saint nom.

L'angélique docteur sur le chapitre LXIII d'*Isaïe*, enseigne que Notre-Seigneur fut délaissé de tous ses disciples dans le temps de sa passion, qu'il n'y eut que la très-sainte Vierge qui ne le quitta pas, et qui demeura toujours constante dans la foi. Les cierges qui servent pendant les ténèbres de la semaine sainte, et que l'on éteint, marquent que la lumière de la foi fut éteinte dans l'esprit des disciples ; et celui qui demeure toujours allumé, et qui est au plus haut du chandelier, est un signe que l'Eglise donne, que la foi de la bienheureuse Vierge a toujours été très-brillante, et n'a jamais souffert même sur le Calvaire la moindre obscurité. C'est aussi le sentiment de saint Bernard en ce qu'il a écrit de la douleur de cette sainte mère, que la foi de l'Eglise demeurait en la seule Vierge pendant le temps de la passion. Un chacun hésitait, dit ce Père, mais celle qui avait conçu par la foi, demeurait toujours constante en la foi. Marie est la seule bénie entre toutes les femmes, c'est elle seule qui, pendant le triste jour du sabbat a persisté en la foi, et c'est en elle seule que toute l'Eglise a été conservée pendant ce temps-là. C'est pour ce sujet que quelques-uns estiment que le samedi a été consacré en son honneur. Albert le Grand déclare que notre sainte maîtresse a possédé la foi dans un degré souverain : et saint Ildephonse l'appelle le sceau de notre foi.

Nous devons sur toutes choses nous appliquer à l'imitation de cette vertu, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, quelque intention que l'on puisse avoir de lui être agréable. C'est pourquoi les hérétiques, quelques bonnes œuvres qu'ils paraissent faire, quand ils donneraient tous leurs biens aux pauvres, quand ils souffriraient avec patience tous les maux du monde, quand ils passeraient leur vie dans la retraite, n'ayant point la foi, ne peuvent être sauvés. Cette vérité nous doit bien faire rentrer en nous-mêmes, pour reconnaître les obligations infinies que nous avons à la bonté de Dieu de nous avoir donné la foi, nous ayant fait naître de parents catholiques. Un esprit se perd amoureusement dans les miséricordes de Notre-Seigneur, lorsqu'il considère d'où vient qu'entre tant de millions d'âmes qui vivent dans tous les pays étrangers, et qui sont infidèles, d'où vient que dans les pays où il a pris sa naissance, où il y a plusieurs hérétiques et qui sont ses voisins, il a plu à la divine miséricorde de lui donner le don de la foi. O mon Dieu et mon Seigneur! que vous avons-nous fait? pourquoi nous prévenir de la sorte des bénédictions de votre douceur? O mon âme! il est bien juste de dire avec le Psalmiste : Si le Seigneur ne nous eût aidé encore un peu, nous allions avoir pour demeure l'enfer ! si nos pieds ont été tirés des malheureuses voies qui y conduisent, c'est votre miséricorde, ô mon Sauveur, qui nous en a délivrés. (*Psal.* CXXIII, 1 et seq.)

Mais que cela est bientôt dit, l'enfer, quoiqu'il n'y ait point de langue qui puisse nous en découvrir pleinement l'énormité des tourments. On a beau y penser, c'est ce qu'on ne peut comprendre. A jamais être infiniment malheureux, être brûlé pour un jamais, porter l'ire de Dieu pour une éternité, souffrir des tourments extrêmes pour toujours. Je me représente une âme condamnée à ce lieu de pures peines, qui, entrant en enfer, et commençant à en ressentir les effroyables tourments, connaît assurément en même temps qu'ils ne finiront jamais. Oh ! quelle rage ! quels désespoirs ! et tout cela sans aucun remède, sans la moindre petite espérance de secours; souffrir toutes sortes de peines, qui sont extrêmes dans leur grandeur, et cela pour un jamais. Voilà un abîme. Ces gens cependant qui vivaient dans ces anciens siècles de la gentilité, dont nous foulons aux pieds les cendres malheureuses, sont depuis tant de siècles dans ces peines : et comme elles sont éternelles, elles ne font, pour ainsi dire, que commencer. Pourquoi ne sommes-nous pas nés dans ces temps du paganisme? Ces personnes hérétiques que nous avons connues, avec qui nous avons vécu, sont dans ces tourments. Pourquoi avons-nous eu des parents catholiques? O amour ! ô amour de mon Dieu ! ô miséricordes infinies de l'adorable Jésus ! c'est vous, c'est vous qui êtes la cause de notre

bonheur, et la source de toutes nos grâces. Mais d'où vient que parmi les catholiques nous avons reçu tant de lumières, tant d'instructions ? Pourquoi ne sommes-nous pas comme ces pauvres gens de la campagne, qui vivent presque sans lumière? Pourquoi ne sommes-nous pas comme ces gens qui, vivant dans les villes, ne s'appliquent pas aux connaissances de l'Evangile, ou qui, les ayant reçues, les négligent ou les méprisent, ne pensant à rien moins qu'aux vérités de la foi, et s'occupant presque toujours des choses de la terre, ensevelissant la divine lumière dans l'obscurité des maximes du monde? Des miséricordes si étonnantes méritent des actions de grâces continuelles ; mais au moins faut-il prendre quelques jours pour en remercier la divine bonté. Nos ingratitudes tarissent souvent le cours des plus précieuses grâces du ciel ; à peine trouve-t-on des personnes qui s'appliquent à la reconnaissance des dons de Dieu : nous les recevons sans cesse, et nous en sommes dans un continuel oubli ; et particulièrement pour la grâce de la foi, à peine voit-on des Chrétiens qui en rendent des actions de grâces. Il faut donc faire des communions, avoir soin qu'on offre le saint sacrifice de la messe, faire des neuvaines, donner des aumônes, pratiquer des mortifications, aller en pèlerinage pour remercier Dieu tout bon du don de la foi ; s'assembler plusieurs ensemble pour ce sujet, et pour demander à Notre-Seigneur par sa très-sainte Mère et les saints anges, qu'il ne retire pas ce don de la foi de notre pays, par le mauvais usage que l'on en fait. La fête de l'Epiphanie, qui est la fête de la foi, doit être célébrée avec des dévotions très-particulières, et c'est un jour bien propre pour s'appliquer à louer l'adorable Jésus, de la manifestation de ses divines vérités. L'on doit avoir aussi grand zèle pour procurer l'instruction des pauvres infidèles des pays étrangers, et des gens de la campagne, coopérant aux missions qui s'y font, ou de ses biens, ou de ses prières et autres dévotions que l'on peut offrir, tantôt pour le Canada, tantôt pour la Chine, quelquefois pour la conversion des hérétiques, et d'autres fois pour la destruction de l'ignorance de nos campagnes.

L'on doit aussi conserver toujours un respect extrême, une soumission très-profonde, et un amour filial pour notre Saint-Père le Pape, le père et le pasteur de tous les fidèles de l'Eglise universelle, et le vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ en terre, et ne se départir jamais de l'union que tous les Chrétiens doivent avoir pour le Saint-Siége apostolique et l'Eglise romaine, la mère et maîtresse de toutes les Eglises ; considérant que les démons et les hérétiques leurs suppôts combattent toujours avec rage le Saint-Siége, et tâchent d'en donner tout le mépris qu'ils peuvent, en diminuant l'autorité, et en retirant de l'obéissance sincère qui lui est due ; au contraire, les saints ont des respects admirables pour la chaire de saint Pierre, où sont assis les Souverains Pontifes successeurs de ce prince des apôtres, avec un tel secours de Jésus-Christ et de sa glorieuse Mère, et des bons anges, que les portes de l'enfer n'ont jamais prévalu contre le Siége apostolique ; et quoique la foi ait manqué dans les lieux où les autres apôtres l'ont établie, cependant Rome, le siége de saint Pierre, l'a toujours conservée toute pure et en son entier, avec une fidélité inviolable. L'on doit aussi avoir une haute estime pour les moindres cérémonies de l'Eglise, pour les indulgences, pour toutes les confréries et dévotions qui en sont approuvées, en parlant toujours avec respect, et ayant en horreur le libertinage de certaines personnes qui, se piquant d'esprits forts, raillent sur les choses les plus saintes, et pensent donner des marques de quelques lumières particulières en pointillant sur la religion ou sur les cérémonies de l'Eglise. L'on doit aussi détester une profanation criminelle qui se glisse en nos jours, de la parole de Dieu, des hymnes et cantiques de l'office divin, par des impies qui se servent des termes de l'Ecriture pour sujet de leurs divertissements, et les appliquent aux choses profanes, et qui composent des chansons vaines et mondaines sur l'air des cantiques sacrés. Le démon inspire encore une curiosité dangereuse touchant les matières les plus difficiles de la théologie, comme celles de la grâce et de la prédestination, et les hommes sans études, et même les femmes, les étudient et en disputent dans les compagnies, s'élevant quelquefois par une présomption diabolique, au-dessus de l'autorité du Saint-Père et des prélats, voulant décider des difficultés dont ils ne veulent pas que le Souverain Pontife et les évêques décident.

L'esprit véritablement catholique est bien éloigné de ces manières d'agir ; car il n'a que de l'horreur pour ses propres lumières, qu'il quitte avec humilité pour se soumettre aux lumières des prélats de l'Eglise. Cela n'empêche pas que chacun n'ait ses sentiments, et ses vues, et son jugement ; mais la grâce de Jésus-Christ nous fait soumettre nos sentiments, nos vues et notre propre jugement. Ce n'est donc pas une excuse légitime de dire qu'on n'entre pas dans le sentiment du Saint-Père et des évêques, parce qu'on ne peut pas empêcher les sentiments que l'on a qui y sont contraires ; autrement il n'y aurait presque plus d'obéissance ni dans l'Eglise ni dans les monastères, parce que l'esprit de l'homme, dans la corruption où il est, ne manque pas de prétextes, de beaux raisonnements, qui lui paraissent solides, pour se dispenser de l'obéissance ; s'il ne fallait obéir que lorsque le propre jugement dicte qu'il est raisonnable, la soumission serait bannie de la plupart des esprits, et l'on ne verrait de tous côtés que de fâcheuses rébellions. Le véritable obéissant n'a point peine à juger que les lumières de ses supérieurs sont plus solides que les siennes propres ; ainsi, sans écouter ses pensées, il passe par-dessus tout ce qu'elles peuvent lui donner de connaissances pour s'y assu-

jettir avec humilité. En vérité, il est difficile de comprendre comme une personne qui marche dans la vie spirituelle demeure attachée à son sentiment, sous prétexte que ses supérieurs se trompent, et les Papes et les évêques; car c'est un orgueil trop visible de demeurer en repos, sans crainte d'être trompé, pendant que l'on pense facilement que toutes les puissances de l'Eglise, à qui Dieu donne l'assistance de ses lumières, sont dans l'illusion et l'erreur. Attachons-nous à ce que l'Eglise nous propose, sans écouter aucun raisonnement qui parle au contraire, dans une entière docilité d'esprit, et une ingénuité toute franche et toute cordiale, sans affecter aucune vaine suffisance pour pointiller sur les choses que l'on ne peut comprendre : quoiqu'il y ait des choses qui choquent les sens et l'esprit, il faut démentir ses sens et dédire son jugement, et se vaincre soi-même, pour être pleinement assujetti en son entendement comme en sa volonté. Mais c'est par la porte de la volonté, dit le grand saint François de Sales, qu'il nous faut sauver des piéges que le démon nous tend en l'entendement par les doutes qu'il y glisse sur les vérités de la foi. Excellent remède à ceux qui sont tentés en cette matière, dans laquelle il faut combattre en fuyant, se donnant bien garde de raisonner, sous prétexte même de se convaincre des vérités de notre religion; car le diable ne manquera jamais à fournir de nouveaux sujets de doutes, qui s'augmenteront infailliblement par le discours de l'entendement. Tout ce que l'âme a à faire en cet état, est de ne s'occuper pas volontairement des pensées qui lui arrivent : je dis volontairement, car elle ne peut pas empêcher qu'il ne lui en vienne contre sa volonté ; mais elle doit les laisser anéantir d'elles-mêmes, n'envisageant pas la tentation, bien au contraire, la méprisant, et s'appliquant doucement et sans effort à quelque autre chose, ou, s'il n'est pas en son pouvoir, les souffrant avec patience, sans s'y arrêter avec des réflexions volontaires

## CHAPITRE VI.

*De l'espérance de la très-sainte Vierge.*

La très-sainte Vierge avait mis si généralement toutes ses espérances en Dieu seul, et elle se confiait si amoureusement en sa divine providence, que jamais le moindre petit mouvement de défiance n'a eu aucune place dans son divin cœur, qui est toujours demeuré stable et dans une fermeté inébranlable parmi toutes les tempêtes et orages de la vie présente, espérant contre l'espérance même. C'est pourquoi saint Bonaventure enseigne que pendant les jours de sa chair, pour parler avec l'Ecriture, elle avait des qualités admirables, qui avaient du rapport avec celles des bienheureux, car elle semblait impassible, dit ce saint docteur. Ce qui lui arrivait par son entière confiance en Dieu seul, ne s'étonnant de rien et s'élevant courageusement au-dessus de toutes les afflictions qu'elle souffrait. Dans le temps de la passion de son Fils bien-aimé, les disciples voyant les ignominies de la croix, entrèrent dans le découragement ; mais cette Mère de la belle dilection, comme le remarque sainte Mechthilde au livre I[er] de ses *Révélations*, chapitre 56, pendant que toutes les créatures étaient dans une consternation générale, elle seule demeurait immobile avec la divinité, étant très-intimement unie à celui qui porte pour une de ses qualités : qu'il est le Dieu qui ne change point. « De là vient, « dit saint Ambroise, » que, lorsque l'Ecriture nous déclare (*Joan.* XIX, 25) que le monde fut ébranlé, que le soleil retira ses lumières, que la terre se vit couverte de ténèbres, elle assure que Marie, la Mère du Seigneur, était debout auprès de la croix de son Fils. Elle pouvait donc dire que si elle était noire par la douleur extrême qu'elle portait sur le Calvaire, elle ne laissait pas d'être belle par la fermeté de son espérance. »

Cette vertu est si nécessaire qu'un ancien a dit : que l'homme qui n'espère pas en Dieu n'est pas un homme véritable, mais qu'il mérite d'être mis au rang des bêtes. Cependant, dit le même auteur, il est difficile de se confier uniquement en Dieu seul, car les choses de cette vie mortelle, qui nous environnent insensiblement, nous portent à mettre notre confiance aux hommes, aux honneurs, aux biens, aux puissances, à nos amis, à notre santé, à nos industries, et particulièrement à notre prudence. C'est le propre d'une âme céleste, et qui ne tient plus à la terre, d'ôter de son cœur toute sorte d'appui sur la créature pour ne plus espérer qu'en Dieu seul et attendre tout de sa divine providence pour le temps et l'éternité. A proportion que l'âme est à Dieu, ses espérances sont grandes. Ceux qui le cherchent en vérité ont une grande confiance en ses secours, mais ceux qui lui sont parfaitement unis par un dégagement absolu de tout l'être créé espèrent contre l'espérance même. C'est ce qui fait dire au divin Paul (*Philip.* IV, 13 et seq.) : qu'il est tout-puissant en celui qui lui donne force, quoique d'autre part il ne paraisse rien de plus faible, se voyant persécuté de tous côtés, et par ses ennemis du dehors, et par de faux frères, ses proches par la religion, étant exposé à toute sorte de dangers et environné d'un monde de misères. Saint François Xavier étant sur le point de passer dans une île qui n'avait rien de considérable que la cruauté des barbares qui l'habitaient, qui, ne trouvant plus d'ennemis à manger, se dévoraient inhumainement les uns les autres. Comme ces cruels insulaires se servaient ordinairement de poison pour faire perdre le vie à ceux dont ils voulaient manger la chair, les amis de ce grand saint lui persuadèrent, quoique avec répugnance de son côté, de porter du contre-poison pour se mettre à couvert de leur malice ; mais à peine ce saint fut-il entré dans le bateau qui le devait passer en cette terre barbare, que, ne pouvant souffrir l'appui que sa nature

pouvait prendre dans ces remèdes, il les jeta tous en la mer. « Non, » disait cette âme généreuse, » il ne sera pas dit que Xavier ait mis quelque confiance, pour petite qu'elle puisse être, dans l'être créé; Dieu seul lui suffit, et il lui suffira pour jamais. Il ne faut point d'autres préservatifs du poison des barbares que la protection de sa seule providence. » Et de vrai, l'homme apostolique entra dans ce pays de démons, dont il changea les cœurs et amollit la dureté, et en sortit sans aucun mal.

C'est l'ordinaire des grands saints, de vivre dans un entier abandon à la Providence: ceux qui vivent dans une justice commune, regardant Dieu, envisagent encore la créature. Les saints sont assistés du ciel en tous leurs besoins; il n'y a point de mère qui ait des soins pour son enfant, comme Dieu en a pour eux: il proteste qu'il étendra ses ailes sur eux, ainsi qu'un aigle sur ses petits, et qu'il les portera délicatement sur ses épaules. (*Deut.* XXXII, 11.) C'est cet heureux peuple, à qui il assure qu'il n'a rien à craindre; que le portant en ses flancs et en son sein, il ne peut jamais le mettre en oubli; que son nom même est écrit en ses mains, et que les caractères en sont gravés en sa mémoire. Il l'appelle dans l'excès de ses tendresses, son fils honorable, son fils délicat; il déclare que ses entrailles sont tout attendries sur lui, que sa bénédiction l'ira accompagner en la ville et aux champs, qu'elle entrera et sortira avec lui: le bonheur le suit partout, parce que l'assistance de la Providence ne lui manque jamais. (*Jer.* XXXI, 20.) Il le faut répéter: non, jamais rien ne manque à ce cher peuple, pourvu qu'il ne vienne à manquer de confiance; car la confiance est celle qui suce les mamelles de cette Providence: mais c'est elle aussi qui les empiit par les sentiments qu'elle donne des bontés de son Dieu. Une personne se trouvant à Paris fort destituée des secours humains, il lui fut dit: Que crains-tu? je ferai plutôt venir de cent lieues des gens pour t'assister, plutôt que je permette que les choses nécessaires te manquent. Et de vrai, à quelque temps de là un homme arriva en cette grande ville, dont le séjour ordinaire était éloigné de cent lieues, lequel prit un soin incroyable de cette personne.

J'ai connu un grand serviteur de Dieu, qui était Lorrain, et qui est décédé dans une très-grande vieillesse au séminaire de Saint-Sulpice de Paris, dans lequel les messieurs du séminaire l'avaient retiré avec une grande charité, qui pendant la guerre de Paris étant sorti à la campagne, et ayant fait rencontre de quelques Allemands, il en fut dépouillé entièrement: étant demeuré en chemise, et s'étant rendu ensuite en sa petite chambre, qui était dans le collége de Marmontier, il me vint trouver fort tard, pour pouvoir avoir quelques hardes pour couvrir sa nudité. Il était dans une grande joie de ce qui lui était arrivé: mais je fus fort surpris le lendemain, lors que me rapportant les habits que je lui avait prêtés, il me montra un bon habit dont il était vêtu, et qui lui était juste, qu'un homme inconnu lui avait apporté, lui disant qu'il ne se mît point en peine d'où il venait. J'adorai la providence amoureuse de notre Dieu très-bon et très-miséricordieux, qui avait assisté son serviteur d'une manière si prompte et si merveilleuse: car c'est une chose assez considérable, qu'étant revenu fort tard et près de la nuit, dès le lendemain il reçut un habit qu'il lui était propre, de la main d'une personne qu'il ne connaissait pas. Ce n'est pas en cette seule rencontre que cet homme de Dieu a été favorisé de la divine Providence. Ayant été réduit dans une extrême pauvreté par la misère commune de la Lorraine, il fut contraint lui, sa femme et ses enfants (car il avait été marié et était artisan), d'aller cueillir des herbes dans les prairies; pour se nourrir lui et sa famille, n'ayant pas de pain, ce qu'il faisait non-seulement avec patience, mais avec joie, se mettant à genoux avec ses enfants pour remercier la divine Providence, quand ils trouvaient quelques herbes propres pour leur pauvre nourriture: enfin il fut obligé de venir à Paris, où étant allé au collége de Clermont de la Compagnie de Jésus, et s'arrêtant à la porte, un serviteur de Dieu fut fortement inspiré de lui donner dix écus, et un autre quarante livres. Ce bon homme m'a plusieurs fois raconté qu'il avait une si grande aversion de l'argent, tout pauvre qu'il était, qu'il éloignait sa poche de lui, dans laquelle il avait mis l'argent qu'on lui avait donné, ne pouvant presque le supporter. A quelque temps de là un seigneur de marque lui donna huit cents livres pour placer une sienne fille, et l'on eut soin de procurer à sa femme un logement dans une maison religieuse. Quand la Providence commence de favoriser de ses plus particulières grâces quelqu'un, ce n'est pas sitôt fait. On le place chez un homme de son métier, et jamais il ne fut plus surpris que lorsqu'il vit ses biens s'augmenter d'une manière surprenante et à vue d'œil: il connut bientôt que c'était la bénédiction que le bon Lorrain avait apportée en sa maison, dont on ne le tira qu'à force, pour demeurer chez feu monsieur le Gautre, très-digne successeur du P. Bernard, dont la vie est en odeur de suavité à tous les fidèles. Ce fut en ce lieu que sa vie devint tout extatique, ayant ordinairement des ravissements dont je suis témoin oculaire, durant lesquels son corps devenait si léger, qu'il ne pesait presque rien. On fut obligé de faire des dévotions pour prier Notre-Seigneur de les lui ôter, parce qu'ils lui étaient si fréquents, qu'ils lui ôtaient la liberté d'agir. Ensuite il tomba dans une maladie extraordinaire, qui avait d'autres causes que les naturelles, et qui lui fut donnée pour le faire avancer de plus en plus dans les voies du pur amour. Il m'a dit qu'elle lui avait été prédite par le feu P. de Condé de la Compagnie de Jésus, qui demeurait pour lors au collége de Clermont, qui l'ayant

appelé, lui dit ce qui se passait en son intérieur, et lui prédit ce qui lui devait arriver, à son grand étonnement : aussi ce Père le venant voir en sa maladie, comme il en connaissait la cause, ne s'en mettait pas en peine, pendant qu'un chacun ne pensait qu'au lieu où il devait être enterré, sa mort étant tenue comme certaine. Il avait une vénération singulière pour ce bon Père, qu'il disait avoir vu quelquefois dans de certaines lumières surnaturelles, proche de Notre-Seigneur à la croix. Comme la manière de prêcher de ce Père était fort spirituelle, il n'était pas goûté de plusieurs; mais j'ai connu des âmes appelées à la perfection, qui en étaient touchées d'une manière très-puissante. Ses paroles leur étaient comme des charbons ardents qui les mettaient tout en feu, en sorte que pendant ses sermons elles avaient bien de la peine à se contenir, et à ne pas faire paraître au dehors le feu sacré qui les consumait intérieurement. Elles eussent voulu crier, voilà un homme admirable : et la grâce qu'elles en recevaient, était telle, que dès lors qu'il montait en chaire, et qu'il commençait à faire le signe de la croix, elles étaient toutes transportées par les impétuosités sacrées du divin amour. « O mon Dieu ! que vos conduites sont admirables ! pendant qu'un homme n'est pas goûté de plusieurs, pour ses expressions qui paraissent trop spirituelles, vous vous en servez pour perfectionner les âmes qui vous sont les plus chères. » Ce bon Lorrain était tourmenté visiblement des démons, qui lui apparaissaient en des figures différentes, et qui semblaient, quelquefois, renverser toute sa chambre; quelquefois ils lui parlaient, tâchant de le décourager, lui disant qu'il n'avait rien fait pour Dieu, et, d'autres fois, ils usaient de menaces pour l'intimider. Son oraison était presque continuelle, ce qui l'obligeait d'aller, de grand matin, dans de certaines cavernes proche Paris, et y passer toute la journée en contemplation, ne mangeant, quelquefois, qu'un peu de pain le soir. Je l'ai vu, quelquefois, lorsque nous allions à la promenade, retourner sur ses pas sans dire mot à la compagnie, en sorte que l'on était tout étonné de ne le plus voir, l'application continuelle qu'il avait à Dieu ne lui permettant pas les moindres divertissements avec les créatures. Ce n'est pas que, dans les rencontres, il ne fût fort gai, et d'une agréable conversation. Ayant été prié en quelqu'un des jours gras d'aller manger chez un de ses meilleurs amis, et s'en étant voulu abstenir, par mortification, au retour de l'église de Notre-Dame, où il avait passé quelque temps en oraison devant la très-sainte Vierge, sa bonne mère et maîtresse, il fut grandement étonné de trouver plusieurs mets délicieux, apprêtés sur sa table et sur une nappe bien blanche, et comme il eut peur, de prime abord, que ce ne fût une illusion, il eut recours à la prière; mais, voyant que ces viandes demeuraient toujours, il en mangea avec bénédiction, et fit un excellent repas, le reste qui accompagnait les viandes disparaissant, tant il est vrai que le Seigneur est bon à ceux qui l'aiment, ne leur donnant pas seulement le nécessaire, mais l'agréable, comme il fit dans les noces de Cana, en Galilée. L'élévation de son esprit en Dieu ne lui laissant pas l'usage libre de tous ses sens, il lui est arrivé plusieurs fois d'être renversé par terre, dans les rues, par les carrosses, qui le blessaient notablement, et, n'ayant point d'autre médecin ou chirurgien que la divine Providence, il se trouvait tout à coup guéri.

Qu'il est donc vrai que nous avons un Dieu bon et admirable en ses bontés ! Oh ! qu'il est magnifique en ses promesses, fidèle aux effets, et constant à bien faire ! Oh ! si tous les hommes savaient, dit un dévot personnage de nos jours, ce que c'est d'être serviteur de Dieu, ils feraient mourir en eux tous autres désirs, pour n'avoir que celui d'être du nombre de ceux qui le servent ! Il est écrit des justes : Fiez-vous au Seigneur, vous qui le voyez, et vous ne serez point frustré de vos attentes; considérez que nul n'a jamais espéré au Seigneur qui n'ait recueilli les effets de son espérance : rien n'est refusé au juste, qui est tout à Dieu, de tout ce qu'il lui demande au nom de son Fils. En effet, lorsqu'il se met en prières, il sent son cœur qui s'enfle d'une généreuse espérance, et ses yeux qui grossissent de larmes; il sent une certaine confiance que ses prières seront reçues, encore que Dieu en diffère l'effet : mais si, en de certaines occasions, il souffre quelque nécessité pour son bien éternel, son cœur est si plein de contentement et de satisfaction, qu'il pourrait donner de l'envie aux rois plutôt que d'en porter à leur condition; mais, au contraire, dit encore ce serviteur de Dieu, que nous venons de louer, maudit soit l'homme qui se repose sur un bras de chair et d'os, qui retire son cœur du Seigneur : il sera, comme un misérable sauvageon, planté en terre stérile et ingrate, demeurera en sécheresse sans porter fruit, et Dieu le perdra en sa fureur, et ses espérances seront renversées. Les méchants ont des peines extrêmes à prier Dieu, et plus encore à accompagner leurs prières de confiance, comment se peuvent-ils reposer dans les bras de celui à qui ils font une cruelle guerre; comment peuvent-ils s'appuyer sur ce doux nom de père, parlant à Dieu, eux qui seraient contents qu'il ne fût point leur père, pourvu qu'il se déportât d'être leur juge ? Où donc pourront-ils trouver consolation et allégement en leurs maux, parmi les divers accidents de cette vie; et, s'ils font un effort pour prier Dieu, seront-ils exaucés de celui qui proteste tout haut qu'il se rira de leurs prières, et se moquera de leurs larmes ? Mais les yeux du Seigneur sont sur les justes, et celui qui les garde veille continuellement sur tous leurs besoins : il renverserait plutôt toute la nature qu'ils ne fussent secourus en leurs nécessités; il n'épargne pas même les miracles quand il s'agit de les secourir.

Toutes les histoires des saints sont remplies des témoignages de cette vérité, qui a

éclaté sensiblement dans tous les commencements des ordres religieux, qui, ne s'attachant qu'à Dieu seul, dans l'éloignement de toutes les créatures, ne regardant que ses seuls intérêts, et, perdant de vue toute considération humaine, méritaient des secours extraordinaires de la divine Providence.

Saint Etienne de Grandmont prenait plaisir de placer les couvents de son ordre dans des lieux solitaires, non-seulement pour y converser plus à l'aise avec le ciel, mais aussi pour y vivre dans une plus grande privation du secours des créatures, et un plus entier abandon à la pure conduite de la divine Providence, qui était si parfait, qu'ayant établi des maisons dans une extrême pauvreté, sans aucune rente ou possessions, il voulait que ses religieux y demeurassent sans faire aucune quête, leur ayant ordonné de ne demander aucune aumône qu'après avoir été trois jours sans manger, et en ce cas il leur permettait d'exposer leurs besoins ; mais à condition que les religieux envoyés pour mendier en cette rencontre, seraient choisis du nombre de ceux qui se porteraient le mieux, de peur de donner trop de lieu à la nature qui se laisse facilement toucher à la vue des personnes, dont la faiblesse et les infirmités marquent assez les besoins.

Le bienheureux Gaëtan, fondateur des Théatins, a aussi fondé la congrégation sur une rigoureuse pauvreté, sans aucuns biens ni en particulier ni en commun, prescrivant aux clercs religieux de son ordre de ne demander l'aumône ni par eux ni par d'autres, dans la seule attente de la divine Providence : et il fut si constant à maintenir cet institut (dont chacun jugeait l'observance impossible) qu'il ne voulut jamais consentir au moindre relâchement : d'où vient qne se trouvant à Naples, le comte d'Oppido lui ayant offert de grands revenus, et le bienheureux les ayant refusés, le comte l'en fit presser par d'autres religieux, à qui ce saint répondit : Mes Pères, comment êtes-vous assurés de vos revenus? Ils repartirent : Nous en avons les titres, en vertu desquels nous pouvons contraindre ceux qui nous doivent. Mais moi, dit le bienheureux Gaëtan, j'ai des Ecritures plus authentiques en ces termes : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données.* (*Matth.* VI, 33.) Leur rapportant l'expérience qu'il en avait faite durant plusieurs années à Venise en un temps de cherté, ou sans mendier ils n'avaient jamais manqué de ce qui leur était nécessaire. Le comte lui répondit : « Venise est autre chose que Naples. » Et le saint lui répliqua avec une grande véhémence d'esprit, qu'il croyait que le Dieu de Venise était aussi le Dieu de Naples. Mais le comte n'étant pas persuadé de cela, tâchait de vaincre la constance de Gaëtan, envoyant aux Pères de grandes aumônes. Gaëtan n'en prenait que ce qui lui était nécessaire, rendant le surplus. Enfin, ne pouvant plus résister aux importunes caresses du comte, il commanda un matin à tous les Pères, qu'avec leur habit et leurs bréviaires ils eussent à le suivre : et ayant fait fermer l'église et la maison, il envoya les clefs au comte, lui faisant dire qu'il s'en allait avec ses religieux, pour éprouver si le Dieu de Venise était aussi le Dieu de Naples. Dieu fait quantité de grâces spirituelles et temporelles aux dévots de ce bienheureux, spécialement à ceux qui font des neuvaines à son honneur. On fait la glorieuse mémoire de sa précieuse mort le 7 d'août : et il doit être spécialement honoré par les personnes qui sont abandonnées à la divine Providence.

Lorsque ces ordres ont commencé à se relâcher, le ciel en a retiré son assistance : quand ils n'ont eu rien, ils ont été dans l'abondance, Dieu, qui tient tous les cœurs en ses mains, leur donnant de charitables mouvements de leur porter des biens : et quand ils ont abondé en richesses, ils ont souffert de la disette, et les maisons ont commencé à se ruiner, parce qu'ils se reposaient sur leurs biens et leurs amis. Ceux qui se confient uniquement en Dieu seul, et nullement sur la créature, auront Dieu seul pour leur protecteur, qui vaut mieux que tout le monde et que mille mondes ensemble : ceux qui se confient en Dieu en partie, et en partie sur la créature, ne ressentiront aussi qu'en partie l'assistance de la divine Providence, et seront laissés en plusieurs choses au pouvoir des hommes, qui n'est qu'une pure faiblesse : ceux qui mettent toutes leurs espérances en leurs industries, en leur politique, en leur prudence, en leurs intrigues, en la force de leur esprit, en leurs richesses, en leurs amis, en la faveur des grands, au crédit des hommes qui les soutiennent, et qui s'appuient peu, ou presque point du tout sur Dieu, seront maudits et délaissés, toute leur prudence confondue, toute leur sagesse détruite, tous leurs desseins anéantis, et toutes leurs ligues renversées. Cependant ces gens dans leur aveuglement ne peuvent souffrir qu'avec peine les personnes abandonnées à la divine Providence, dont ils tâchent de faire passer la conduite pour ridicule. Comme ils tiennent tout à la terre, ils ne peuvent souffrir qu'on la quitte : parce qu'ils sont plongés dans la créature, ils ne peuvent voir qu'on la laisse. Les élévations des âmes saintes vers Dieu seul font mal à leurs yeux qui, n'étant pas accoutumés à la pureté des lumières de ce divin soleil, ne prennent plaisir que parmi les obscurités du siècle. Il se rencontre même plusieurs gens de bien qui désapprouvent ces voies d'un parfait abandon, les voulant mesurer à celles où ils se trouvent. J'avoue que pour l'ordinaire il faut faire deux choses. La première, attendre tout de Dieu seul, comme si l'on ne faisait rien ; la seconde, agir et faire tout de son côté, selon les règles de la prudence et dans l'ordre de Dieu. Mais il y a des âmes dont Dieu seul veut prendre le soin, leur pensée doit être uniquement en lui, et il leur donnera amoureusement tous leurs besoins : elles pensent à Dieu, et Dieu pense

à elles : elles s'oublient de tous leurs intérêts, et Dieu veille sur toutes leurs affaires : elles ne sont occupées que de son service, et il est attentif à tout ce qui les touche, elles ne se mettent point en peine de l'avenir, et Dieu y songe pour elles : elles ne se voient jamais, et Dieu les regarde toujours : elles ne recherchent pas l'appui des créatures dont elles ont horreur, et Dieu est leur force, leur refuge et leur protection : leurs armes dans leurs persécutions sont les larmes et les prières : dans les soulèvements des hommes et des diables, de la terre et de l'enfer, et tout leur recours est à Dieu seul, et en sa vertu elles triomphent du monde et des démons : elles ne craignent rien, parce qu'elles ne craignent que Dieu : leur grande maxime est de ne rien espérer de la créature, et d'espérer tout de Dieu seul : et c'est ce qui les met dans une tranquillité que rien ne peut troubler : elles verraient renverser tout le monde, sans perdre un moment de leur paix : paix qui est, selon le témoignage de l'Ecriture, comme une puissante rivière, et abondante comme les eaux de la mer. Ces âmes doivent bien prendre garde du moindre petit appui sur quelque chose de créé, non pas même pour un seul moment, et doive se souvenir que Dieu punira en elles ce qu'il permet dans la conduite ordinaire des autres. Enfin, il faut se persuader qu'où il y a moins de sujet d'espérer en la créature, c'est où il y a plus de sujet d'espérer en Dieu : que dans les états où il y a plus de difficultés, c'est où l'on doit prendre plus de confiance : moins du monde, plus de Dieu. Nous sommes semblables à ces gens qui tombent dans quelque précipice, et qui se prennent à tout ce qu'ils rencontrent : il faut qu'ils ne trouvent rien à s'arrêter, pour se laisser aller dans l'abîme. Or Dieu est l'heureux abîme de nos âmes, où sa divine grâce nous attire : notre misère nous fait attacher aux créatures que nous trouvons en nos voies : il faut tout perdre, pour s'y perdre. C'est donc une miséricorde infinie, que la privation des choses créées. La pauvreté, les mépris, les douleurs, les calomnies, les opprobres, les ignominies, les persécutions ne doivent pas abattre nos espérances, mais les relever hautement. Le Psalmiste nous enseigne fortement ces vérités, lorsqu'il dit qu'une armée tout entière de ses ennemis n'est pas capable de lui donner de la frayeur au cœur : mais il dit plus, lorsqu'il assure que si cette armée venait aux mains pour le combattre, que c'est en cela qu'il rehausserait ses espérances. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul.

## CHAPITRE VII.

### *De la charité incomparable de la très-sainte Vierge.*

Le très-précieux cœur de la très-sainte Vierge est une fournaise d'amour. Il en est un océan immense et un abîme impénétrable : il est le temple de l'amour sacré ; il en est le trône, l'autel, le sanctuaire et le paradis : il ne vit et ne se nourrit que de l'ardeur de ses flammes. Ce pur amour a été le principe, le progrès et la fin de sa belle vie ; et il a tellement investi de toutes parts, pénétré de tous côtés, consumé et transformé la divine Marie, qu'elle semble être l'amour même, devant lequel les séraphins, tout aimants qu'ils puissent être, étant les créatures du pur amour, doivent se voiler de leurs ailes, saisis d'admiration et d'un saint respect. Elle a commencé d'aimer aussitôt que d'être, et elle n'a jamais cessé d'aimer. L'amour l'a fait vivre, l'amour l'a fait mourir : tous les jours de sa vie ont été des jours de l'amour, et il ne s'en est pas écoulé un seul petit moment, qui n'en ait été rempli. Pendant même le peu de sommeil qu'elle donnait à son corps virginal, son divin cœur veillait toujours, en sorte que le jour et la nuit pendant toute sa vie elle a toujours été dans un continuel exercice de l'amour. Le grand précepte de l'amour ne s'accomplira jamais en toute sa perfection en cette vie, disent les saints Pères ; mais c'est le privilége de la Mère de Dieu, qui l'a accompli en toute son étendue en cette vie mortelle, et dont l'amour en cet état de la vie présente a surpassé celui dont les bienheureux jouissent dans l'empyrée. C'est pourquoi ce n'est pas sans sujet que les anges surpris d'une telle nouveauté, s'écrient : *Qui est celle-ci qui monte du désert, abondante en délices?* (*Cant.* III, 6.) Car ces aimables esprits, dit le dévot saint Bernard, ne voient rien de pareil dans l'éternité même glorieuse : car qui des bienheureux peut dire à son Dieu : *Vous êtes mon Fils?* (*Hebr.* I, 5.) Et c'est ce qui a donné sujet à quelques théologiens, de soutenir que l'amour de la sacrée Vierge était différent en espèce de l'amour de tous les justes, et qu'il était d'un ordre plus élevé. Aussi saint Epiphane appelle notre glorieuse reine, le mystère du ciel et de la terre, et l'étonnant miracle de la grâce. Saint Ignace le martyr dans l'une de ses Epîtres à saint Jean l'Evangéliste, témoignant que toutes ses entrailles étaient émues par de pressants désirs de voir celle qui avait donné le salut au monde, la qualifie de prodige céleste, et de miracle très-sacré de la grâce. Saint Jean Damascène la propose comme un abîme de miracles : ce qui est bien visible à l'égard de la nature, puisque la grâce est au-dessus de toutes les forces de la nature. Mais la difficulté est, comme l'on peut dire que la grâce de la très-sainte Vierge est un miracle dans l'ordre surnaturel, puisque c'est le dernier et le plus élevé de tous les ordres ; et ainsi, qu'il n'y a point de grâce qui le surpasse. Cependant l'on peut dire que la grâce de la divine Marie est un miracle de la grâce : premièrement en sa grandeur, parce qu'elle a été dans un degré suprême, et qu'elle a surpassé toutes les grâces prises ensemble de tous les anges et de tous les hommes. Secondement, en sa perfection spécifique, ayant été d'une autre espèce, d'un ordre et d'une excellence plus sublimes. En troisième

lieu, parce que c'était une grâce qui la disposait à la maternité de Dieu, qui renferme une dignité presque infinie, qui est au-dessus de l'ordre commun de la grâce, et qui appartient à l'ordre de l'union hypostatique. C'est ici, dit saint Thomas de Villeneuve, que toutes les langues doivent garder le silence, la grandeur de l'amour de Marie surpassant tout ce que l'on peut dire, et même tout ce que l'on en peut penser.

Cet amour incomparable l'ayant unie très-intimement avec le Dieu de charité, nous ne pouvons douter qu'elle n'ait été animée du même zèle du salut des âmes, qui consumait le cœur de Jésus-Christ. Notre-Seigneur nous l'ayant donnée avec une si douce bonté pour mère, à même temps il lui a donné un cœur vraiment maternel, qui a lui seul plus de tendresses que tous les cœurs des mères qui ont été, qui sont, et qui seront jamais : cœur le plus doux et le plus obligeant de tous les cœurs, après celui de l'aimable Jésus : cœur le nonpareil et tout de charité, toujours ouvert à tous, et jamais fermé à personne : car où est le misérable qui n'en ait été assisté en ses misères ? Où est la personne persécutée qui n'y ait rencontré un asile favorable? Où est la personne affligée qui n'y ait trouvé sa consolation? Où est la personne délaissée qui n'en ait reçu de charitables secours? Qui jamais a espéré en ce cœur tout d'amour, et a été confus? Qui jamais a eu recours à son amoureuse bonté, sans en avoir des effets d'une miséricorde incomparable? Qui l'a invoqué sans en être écouté? Qui l'a prié sans en être exaucé? Non, jamais il n'a été dit ni ouï dans tous les siècles qu'aucun se soit adressé à ce cœur amoureux, et en ait été délaissé. Les plus abandonnés y trouvent un accès favorable, il est l'espérance des plus désespérés, la douceur des esprits les plus peinés, et la vie dans la mort même. C'est le grand secours des Chrétiens, et la lumière des ténèbres des infidèles. Oh! que de choses glorieuses l'on raconte de cette cité de Dieu! La tout aimable Marie aime ceux qui l'aiment, elle marche dans les voies de la justice, pour enrichir les âmes de ses dévots de tous les biens du paradis, et les combler de toutes sortes de bénédictions. Oh! que si les hommes savaient ce que c'est que d'être aimé de cette reine du ciel! Elle donne sa protection d'une manière très-spéciale à tous les Chrétiens; mais son amour ne s'en arrête pas là, elle cherche ceux qui la fuient, elle bénit ceux qui la maudissent, elle prie pour ceux qui la blasphèment, elle n'a que des bontés ineffables pour ses plus cruels ennemis, faisant éclater ces miséricordes sur les injustes aussi bien que sur les justes, sur les fidèles et infidèles, sur les catholiques et hérétiques, répandant ses grâces depuis un bout du monde jusqu'à l'autre, et toute la terre étant remplie de ses libérales faveurs. Oh! combien de peuples qui marchaient dans les ténèbres ont vu une grande lumière ! Combien de pays hérétiques convertis à la foi? Combien de terres d'infidèles soumises à l'Evangile par ses soins ineffables? Son nom est grand dans toutes les nations, il donne de la joie aux anges et à tous les bienheureux, de la sainteté aux âmes les plus parfaites, accroissement de grâces aux justes, le pardon des crimes aux pécheurs, le soulagement dans les peines aux âmes du purgatoire, et jette la terreur dans l'enfer. C'est la liberté des esclaves, le refuge des pécheurs, la santé des malades, la force des faibles, l'élévation des âmes les plus humiliées, les richesses des pauvres, l'honneur des plus méprisés, le plaisir des âmes crucifiées, la défense de ceux qui sont sans secours, et enfin la gloire et l'ornement de tout le christianisme. Disons donc que la divine Marie est une lune qui éclaire miséricordieusement les pécheurs qui errent parmi les obscurités d'une nuit fâcheuse, où leurs péchés les engagent si misérablement. Disons qu'elle est une aurore qui, dans le point du jour qui commence à paraître aux âmes nouvellement converties, les assiste de ses agréables clartés, pour leur faire connaître les voies de la justice. Disons qu'elle est un soleil qui, dans son plein midi, découvre toutes les beautés du monde de la grâce aux âmes parfaites, et les consume délicieusement dans les ardeurs du pur amour. Disons qu'elle est toute à tous, dans toutes sortes d'états et de conditions, pour toutes sortes de besoins et de nécessités, en toutes sortes de lieux, d'occasions et de temps ; et que toujours ses miséricordes sont incompréhensibles. Comme notre mère, elle est portée à nous bien faire ; comme bonne, elle le veut; comme puissante, elle le peut. Que pourrait refuser son Fils, qui est Dieu, à une telle Mère? Mais que ne demandera pas une si charitable Mère pour ses enfants? Richard de Saint-Laurens méditant sur ces paroles du Psalmiste : *Votre oreille, ô mon Dieu! a écouté la préparation du cœur des pauvres* (*Psal.* x, 17), recherche quelle est cette oreille du Seigneur si attentive aux besoins des misérables, que non-seulement elle en écoute les désirs, mais encore la disposition de leur cœur ; et il estime que c'est la glorieuse Mère de Dieu. La bienheureuse Vierge, dit ce grand homme, est votre oreille, ô mon Dieu! parce que c'est par elle que vous écoutez les pauvres, comme nous entendons par nos oreilles.

L'amour, dit saint François de Sales, ne se paye que par l'amour ; ainsi les bontés incomparables du très-saint cœur de notre glorieuse maîtresse demandent de nos cœurs toutes les tendresses possibles ; mais elles ne peuvent être des marques d'une véritable affection, si nous ne prenons soin de lui plaire ; ce que nous ne ferons jamais bien que par l'imitation de son amour envers Dieu et envers le prochain. Il faut donc aimer Dieu ; et premièrement il le faut aimer souverainement, faisant plus d'état de son amitié que de tout le monde et de toutes les choses du monde, et étant en la disposition

de perdre plutôt tout son honneur, tous ses biens, ses charges, ses amis et sa vie même, et de souffrir toutes sortes d'injures et de peines, que de l'offenser par un seul péché mortel. Sans cette disposition il n'y a point de salut, et il faut être damné. Davantage, il faut tâcher à ne commettre jamais aucun péché véniel avec une entière advertance: l'âme qui sait un peu ce que c'est que le pur amour aimerait mieux mourir de mille morts que de commettre la moindre imperfection volontairement. Secondement, il le faut aimer généralement, l'aimant en tout ce que l'on aime, ne cherchant que ses intérêts dans nos intérêts et dans les intérêts de toutes les créatures. Quelque part donc que l'on aille, c'est à Dieu qu'il faut aller; quelque chose que l'on fasse, c'est pour Dieu qu'on la doit faire; tout ce que l'on dit doit être dit pour la gloire de Dieu: il faut porter toutes les peines pour son amour, et dans toutes les affaires n'avoir qu'une seule affaire, qui est d'exécuter sa sainte volonté. En troisième lieu, il le faut aimer uniquement. Oh! que trop est avare à qui il ne suffit! Il ne faut donc pas aimer avec lui des choses qu'il n'aime pas, comme l'imperfection et les bagatelles du monde, il ne faut aimer que ce qu'il aime, et comme il veut qu'on l'aime. Un enfant aime son père, une femme son mari, et Dieu le veut; mais il les faut aimer comme Dieu le veut, non pas par nature, mais par grâce; et en aimant ce que Dieu veut qu'on aime, et comme il le veut, c'est lui seul qui doit être uniquement aimé en tous les objets aimés. O Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul, et toujours Dieu seul! Quand l'âme est arrivée à ne plus aimer que Dieu seul, elle entre dans une parfaite indifférence pour toutes choses, ne voulant plus rien autre chose que ce Dieu seul. Elle ne se soucie plus d'intérêts, elle ne se voit plus, elle ne pense plus à elle, elle ne s'attriste ou ne se réjouit que de ce qui déplaît à Dieu, ou de ce qui lui est agréable. Dieu seul est son tout, et tout le reste ne lui est rien; elle est dans le monde comme s'il n'y avait que Dieu seul et elle, et elle n'est touchée d'autre chose.

Si l'on demande ce qu'il faut faire pour aimer Dieu, l'on répond, selon l'Evangile, qu'il faut se haïr; et, pour se haïr; il faut être bien aise dans les voies de la pauvreté, du mépris et de la douleur; il faut porter sa croix, renoncer à sa propre humeur, ne pas suivre ses inclinations, mortifier les sens intérieurs et extérieurs, et les trois puissances de l'âme, et les mettre dans le rien, afin qu'il n'y ait que Dieu seul. C'est ce chemin admirable du vénérable Père Jean de la Croix, homme tout séraphique, où il y a cinq fois rien, où l'on ne marche que par le néant. Il ne faut donc jamais mettre sa joie dans aucune chose créée: et la fidélité de l'âme, qui cherche Dieu seul, consiste à ne se chercher jamais avec une entière vue dans toutes ses actions. C'est ici qu'il faut prendre les véritables marques de l'amour de Dieu, de qui nous nous approchons que par l'éloignement de la créature; et l'on ne peut trop répéter ces maximes. Où il y a moins de créature, il y a plus de Dieu; où il n'y a rien de la créature, Dieu seul y est. Oh! que bienheureuses donc sont les humiliations, les opprobres, les calomnies, les abandonnements, les pauvretés, puisque tout cela éloigne la créature de nous.

C'est donc Dieu seul qu'il faut aimer, et c'est lui seul qu'il faut aimer dans le cher phochain, premièrement, en ne lui faisant aucun tort en ses biens temporels, comme en lui prenant ou retenant quelque chose qui lui appartient, ou donnant aide et secours à ceux qui lui font quelque injustice. Secondement, prenant bien garde d'en relever le péché secret, quoique véritable, à moins que ce ne soit au supérieur pour y remédier, et encore lorsqu'il est seul, et non pas en présence d'autres personnes; car il n'est permis de le dire précisément qu'à ceux qui sont en autorité d'y apporter le remède, si ce n'est d'autres personnes qui y sont encore nécessaires et dont l'on a besoin. A bien plus forte raison ne doit-on pas parler de péchés que l'on ne sait pas être véritables, et que souvent l'on impose ou bien qui sont douteux. Mais la dernière malice est lorsqu'on les invente, ou bien qu'on les publie légèrement sur des rapports incertains: ce qui est une méchanceté de diable plutôt que d'homme. Il ne faut pas écouter volontiers tous ces gens, ni coopérer à leurs médisances, soit en leur témoignant bon visage, soit en ne les reprenant pas: ce qui est d'obligation à ceux qui ont quelque pouvoir; et lorsqu'on ne peut pas reprendre, au moins il faut faire voir autant que l'on peut que ces discours ne plaisent pas, et tâcher de les divertir sagement. «Le diable,» dit saint François de Sales, «est sur la langue de ceux qui parlent, et sur les oreilles de ceux qui les écoutent.» Ces péchés obligent à la restitution, à quoi plusieurs médisants ne pensent guère; obligation très-étroite, qui sera la cause de la damnation de plusieurs confesseurs qui donnent l'absolution sans l'imposer, et passent assez légèrement par-dessus un crime, «lequel, s'il était ôté, dit encore le glorieux évêque de Genève, la plupart des péchés seraient ôtés.» Vous verrez, dit l'angélique Docteur, des personnes qui, étant exemptes presque de tous les péchés, tomberont dans celui-ci. Le cardinal Tolet l'appelait «une maladie dont tout le monde est malade.» Il est d'autant plus dangereux que l'horreur s'en fait moins connaître: car souvent on traite de galanterie et de bon mot une parole dite au désavantage du prochain; et celui qui l'a dite n'en passe pas pour moins honnête homme. Cela est cause que ce vice devient très-ordinaire, qu'il y a peu de compagnies où il ne se glisse. En venant de la communion, on y récidive; et quelquefois même au lit de la mort, une personne qui aura liberté de parler le commettra facilement dans l'entretien qu'elle aura avec ceux

qui la visitent. Si l'on jurait, si l'on se mettait en colère, chacun y prendrait garde; mais une médisance se glisse imperceptiblement dans le discours, et très-peu de personnes réparent le tort qu'elles font : c'est pourquoi il y a peu d'espérance de salut pour les médisants. Il faut aussi se donner de garde des jugements téméraires, des envies, qui sont encore un mal dangereux qui ronge malheureusement le cœur de plusieurs ; des querelles, des dissensions, des rapports que l'on fait de ce que l'on entend aux personnes qui sont offensées, leur déclarant ceux qui les ont blessées, et ce qui met l'inimitié entre eux. Ces gens sont en horreur à Dieu, et il les a en abomination, et ils sont obligés à rétablir la paix qu'ils ont ôtée. Dieu hait aussi extrêmement un esprit moqueur, et qui raille aux dépens d'autrui. Jamais il ne faut rien dire ou faire qui puisse blesser le cher prochain, soit qu'on le fasse en riant ou d'une autre manière; mais il faut avoir un cœur tout de charité pour tout le monde, estimant un chacun, en parlant toujours avec respect, se prévenant d'honneur les uns les autres, évitant tout ce qui lui peut être désagréable, lui condescendant en toutes choses licites, se donnant de garde d'un esprit pointilleux qui trouve à redire à tout, qui dispute sur toutes choses, qui contrarie à ce que les autres veulent, qui a toujours des sentiments particuliers, qui s'opiniâtre dans le soutien de ses pensées; mais tâchant de faire plutôt la volonté d'autrui que la nôtre. La charité demande encore que l'on assiste libéralement les personnes qui sont dans le besoin : car si elle est véritable, elle n'a rien à elle, mais tout ce qu'elle a est pour las autres. Un cœur attaché au bien ne sait guère ce que c'est que la véritable charité. Enfin, il faut même aimer ceux qui nous haïssent, les bénissant lorsqu'ils nous maudissent, les obligeant lorsqu'ils nous désobligent, priant pour eux d'un cœur sincère, les pénétrant dans les témoignages de toute sorte d'amitié, cherchant les occasions de les servir : ce qu'il faut faire avec joie lorsque ces bienheureuses occasions se présentent, les ménageant avec action de grâce, comme des moments précieux qui nous donnent lieu de témoigner à notre Maître et notre Dieu que c'est en vérité que nous l'aimons. Cette pensée est étrangement forte à l'âme qui a de l'amour pour son Dieu : car que ne voudrait-elle pas faire pour lui en donner des marques? Il est vrai qu'il est dur à la nature d'obliger et de bien faire à ses ennemis; mais il est doux de surmonter la nature pour l'amour de son Dieu. Ce sentiment remplissait de mouvements de charité les cœurs des saints, qui non-seulement faisaient du bien à ceux qui leur faisaient du mal, mais ils s'appliquaient à les obliger et à leur rendre les services les plus notables que l'on peut faire à ses meilleurs amis. Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, avait été très-maltraité d'un certain homme qui demeurait avec lui à Paris, et qui lui avait même emporté le peu de chose qu'il avait, vivant pour lors dans une grande pauvreté : ce qui était une grande perfidie aussi bien qu'une extrême malice. Ce misérable s'étant retiré à Rouen, et saint Ignace ayant appris qu'il y était demeuré malade, fit à pied le chemin qu'il y a de Paris à Rouen, qui est de vingt-huit lieues, et sans prendre aucune nourriture, pour aller le secourir. C'est ce que font les saints, parce que les saints aiment Dieu. Aussi quand on voulait parler d'un Chrétien dans la primitive Eglise, l'on disait que c'était un homme qui aimait ceux qui le haïssaient. C'est en cela que nous montrerons à la très-sainte Vierge, notre douce et très-bonne mère, que nous sommes ses véritables enfants.

## CHAPITRE VIII.

### *De l'humilité de la très-sainte Vierge.*

Si à proportion qu'un édifice doit être élevé, les fondements doivent en être jetés plus avant en terre, que devons-nous penser de l'humilité de la très-sacrée Vierge, qui a été le fondement de toutes ses vertus et de la gloire immense dont son Fils bien-aimé l'a couronnée. Tout est grand en la divine Marie, tout y est admirable, tout y est surprenant : mais il n'y a point d'esprit qui ne se doive perdre dans la profondeur incroyable de son humilité. Que celui-là qui nous peut faire connaître ses grandeurs presque infinies, nous découvre l'abîme de son humilité. « Elle est élevée, » dit saint Bernard, « à la dignité de Mère de Dieu, et elle s'en appelle la servante » : elle porte un Dieu dans ses entrailles, dont elle est la Mère, et elle fait un voyage pénible pour aller rendre visite à sa cousine sainte Elisabeth, de même pour la servir en sa maison. Si on la loue, elle renvoie tout l'honneur qui lui est rendu, à Dieu seul : elle est la souveraine du ciel et de la terre, et elle ne fait point difficulté d'obéir au commandement de César : celle qui comptait quatorze rois dans sa famille, loge volontiers dans une caverne, où elle ne trouve pour compagnie que des bêtes : celle qui est plus pure que les anges, veut bien passer pour immonde le jour de sa purification : celle qui doit commander aux anges et aux hommes, épouse un pauvre charpentier et lui obéit avec une soumission très-respectueuse. « Celle, « dit le saint dévot Bernard que nous venons de citer, « qui est la première de toutes les créatures, se met la dernière dans le cénacle après l'ascension de Notre-Seigneur, au-dessous des veuves et des pénitentes, et de celle dont il est écrit, que sept démons en avaient été chassés ! Si elle parle, elle ne se nomme pas la première. » Elle ne dit pas dans l'Evangile, dit un Père : Voici que moi et votre père, entendant saint Joseph, vous cherchions ; mais elle dit : *Votre père et moi.* (*Luc.* II, 48.) Comme elle devait recevoir en soi un Dieu infini, et renfermer dans ses pures entrailles celui que les cieux et la terre ne peuvent comprendre, elle devait aussi avoir une disposition comme infinie pour la commu-

nication de cet être infini; c'est pourquoi elle se mit dans le néant par une humilité tout abîmable; et, selon la version de Vatable, si elle chante (*Luc.* I, 48), que toutes les nations la diront bienheureuse, c'est parce qu'elle croit que le Seigneur a arrêté les yeux sur son néant. Elle a révélé à sainte Brigitte, qu'elle souhaitait de voir le temps du Messie, pour avoir l'honneur d'être la servante de sa mère, et, comme il est rapporté dans une autre révélation, la servante des servantes de sa mère. Saint Bonaventure nous apprend qu'elle demandait à Dieu la grâce d'être et de vivre dans le temps que son Fils devait s'incarner, et le priait de lui conserver les yeux pour voir sa très-pure mère; sa langue pour pouvoir la louer; ses mains pour pouvoir lui servir; ses pieds pour aller à l'exécution de ses ordres. Mais, ce qui est bien admirable, c'est qu'étant remplie de grâces et ornée de toutes les vertus, et enfin, étant la Mère d'un Dieu, elle a révélé qu'elle ne s'est jamais préférée à aucune créature.

Après cela, où se mettra le pécheur, le ver de terre, le morceau de boue et de crachat, l'ennemi de Dieu et l'esclave de l'enfer? Y a-t-il des abîmes assez profonds pour nous perdre, dans la vue d'une humilité si prodigieuse en la personne de la Mère d'un Dieu? Je ne vois que des abaissements ineffables en celle que Dieu élève au-dessus des séraphins, et je ne vois que des élévations superbes dans ceux qui méritent d'être abaissés jusque dans les enfers: je ne vois que des anéantissements épouvantables en celle qui est la mère du grand tout, et à qui tout est donné; car comment y aurait-il quelque réserve pour une Vierge à qui Dieu se donne pour Fils? Et l'on ne remarque qu'un orgueil détestable en ceux qui n'ont pour apanage que le rien et le péché. Malheur à nous qui pensons être quelque chose, quoique nous ne soyons rien, et qui voulons être considérés des autres, et occuper quelque place dans le monde. Hélas! les saints en qui la vertu de Jésus-Christ deviennent grands, qui disent et font bien ce qu'ils disent et ce qu'ils font, pensent toujours ne rien faire, et ne se croient dignes que de mépris et de confusion, pendant que nous autres, pauvres pécheurs, qui ne sommes que corruption, estimons faire quelque chose et mériter quelque approbation. La misère nous environne de tous côtés, et nous courons après la gloire de toutes parts; nos malheurs ne sont-ils pas extrêmes, et nos malices étrangement criminelles, d'être ce que nous sommes, c'est-à-dire rien, et moins que rien, et cependant vouloir toujours être quelque chose? Le néant nous appartient, car c'est du néant que nous sommes tirés, et c'est dans ce néant que nous retomberions, si Dieu, tout bon, cessait un moment de nous conserver. Mais à ce néant naturel nous ajoutons le néant criminel du péché; ainsi voilà le néant sur néant. Nous ne sommes rien par notre origine naturelle, et nous ne sommes rien par le péché. Ce n'est pas tout, nous sommes même moins que rien, parce que celui qui fait le péché est l'esclave du péché: n'étant donc rien en tant de manières, nous nous mettons encore au-dessous du rien. Oh! que de néants se présentent à une âme véritablement éclairée! Celui donc qui a la lumière de Dieu, et qui ne marche pas dans les voies ténébreuses de la corruption des sens et du monde aveugle, ne peut jamais avoir que de très-bas sentiments de soi-même, et ne se voit jamais que dans son rien. Oh! que Dieu paraît grand à ses yeux, et qu'il y est petit! que de lumières il a sur son incapacité, son impuissance, ses faiblesses, ses misères! qu'il connaît clairement, que quand il a tout fait, il n'a rien fait, et qu'il est toujours un serviteur inutile!

Sainte Thérèse recherchant pourquoi Dieu aimait tant l'humilité, elle découvrit que c'est parce qu'il est le Dieu de vérité. Ceux donc qui marchent dans la vérité, sont toujours humbles: la vanité vient de l'erreur et de l'ignorance; c'est pourquoi les pécheurs qui sont enveloppés dans les nuages du péché, sont plus sujets à la présomption; et les saints qui cheminent dans le beau chemin de la grâce, en sont bien éloignés. L'on s'étonne de ce que l'angélique Docteur disait qu'il n'avait jamais eu de pensées de vanité; l'on est surpris de ce que saint Ignace, le fondateur de le Compagnie de Jésus, assurait qu'il ne savait pas comme l'on pouvait en prendre; et de vrai il y a bien à s'étonner que de pauvres malheureux comme nous sommes, qui y sommes si exposés, quelque misère que nous ayons, pendant que ces saints tout environnés de gloire en étaient si éloignés. Mais c'est, comme nous l'avons dit, que les saints voient les choses dans la vérité, pendant que nous ne les regardons que dans l'illusion; que souvent nous faisons pitié aux saints anges, par l'estime que nous avons de ce que nous sommes, ou de ce que nous faisons! Que ces pensées vaines qui roulent dans nos esprits, leur paraissent ridicules! et qu'elles nous sont ennuyeuses à l'heure de notre mort! que notre orgueil nous deviendra abominable au temps du jugement rigoureux de notre Dieu! Nous découvrirons pour lors la sottise de toutes ces pensées et de tous ces discours de noblesse, de condition, de talents naturels, de grand esprit, de sciences, de charges, d'honneurs, de biens, de beauté de corps, et de choses semblables. Mais pourquoi attendons-nous à connaître la vanité des choses créées, dans un temps où la connaissance en sera inutile? Pourquoi n'ouvrons-nous pas nos yeux aux pures lumières de la foi? Et si nous les ouvrons, si nous savons la vanité de nos pensées et de nos paroles, pourquoi nous trompons-nous nous-mêmes, agissant d'une manière contraire à ce que nous pensons? Celui donc qui est véritablement humble, demeure toujours dans son néant, et il parle et agit, ne se retirant jamais de son rien. De là vient que premièrement il ne s'estime et ne se préfère jamais à aucune

créature, mais il se voit au-dessous de toutes. C'étaient les sentiments du divin Paul, qui se qualifiait le premier des pécheurs (*I Tim.* I, 15) : c'étaient les pensées du grand saint François, qui se reconnaissait pour le plus grand pécheur du monde. En cet état, l'on ne s'occupe pas tant d'une multitude de raisonnements que le propre esprit donne; mais l'on porte une impression de grâce qui fait entrer dans ces sentiments, qui est fondée sur quelque chose de bien plus solide que les raisonnements de nos petits esprits. J'ai connu à Paris un vénérable vieillard, qui marchant dans les rues allait le long du ruisseau, quoique avec incommodité, dans la vue dont il était pénétré, qu'il le devait céder à tout le monde, et se mettre au-dessous des pieds de toute créature.

Le saint homme le P. de Condren se trouvant un jour obligé de coucher, faisant voyage, dans un lieu où les chiens passaient la nuit; et ayant pris un peu de paille qu'il y trouva, pour se reposer : comme il s'aperçut que cette paille servait à un chien qui était auprès de lui, il la quitta pour la lui laisser, dans la vue que ce grand serviteur de Dieu avait, qu'il était au-dessous des chiens par ses imperfections, qui assurément étaient bien légères, puisqu'ayant l'usage de raison dès l'âge de deux ou trois ans, il avait été tellement appliqué à Dieu seul, qu'une personne ayant trouvé un papier où il avait écrit une confession de plusieurs années qu'il avait passées à la campagne à recevoir les compagnies, et dans les divertissements de la chasse, y étant obligé par ses parents, et étant encore bien jeune, et cette personne en ayant lu le commencement par mégarde, ne sachant ce que c'était, elle y trouva qu'il s'accusait d'avoir perdu la présence de Dieu tout au plus neuf ou dix fois durant plusieurs années, et dans des occupations si peu propres au recueillement. Ce sont à la vérité des prodiges de la grâce : mais si ces personnes qui sont les miracles du christianisme, se mettent si bas, ces personnes qui doivent occuper les premières places d'un empire éternel, où se mettront celles dont les péchés méritent le dernier lieu de l'enfer? Le bienheureux François de Borgia disait, qu'il ne pouvait trouver de place assez basse, après qu'un Dieu s'était mis au-dessous des pieds de Judas. Ajoutons à cette pensée, et qu'il s'est laissé porter par le démon. Disons encore, et que dans le très-saint sacrement il s'humilie sous une apparence de pain et de vin, et est exposé à la rage des impies qui l'ont plusieurs fois foulé aux pieds, qui l'ont jeté aux pourceaux, et aux sorciers qui l'ont porté à leur infâme Sabath. Il faut que tout esprit s'arrête dans ces vues terribles, pour se perdre sans ressource dans des abîmes anéantissants. Plus de place donc pour nous dans le monde, plus de place dans aucun esprit pour y trouver la moindre estime, plus de place dans aucun cœur pour y trouver la moindre affection. Dieu seul, Dieu seul Dieu seul; ou si nous y avons quelque place, que ce soit pour y être crucifiés par le mépris et les opprobres, pour y être anéantis par le rebut des créatures. Notre lieu est l'enfer, nous ne sommes dignes que de l'ire de Dieu et de sa colère éternelle.

Cette vérité qui est certaine, pénétrant l'âme du véritable humble, il ne se plaint jamais, il ne pense pas qu'on lui fasse jamais tort; il croit, quelque mal qu'on lui procure, qu'il est toujours trop bien traité : ainsi, il ne regarde jamais ses plus cruels ennemis que comme des gens qui lui font grâce. Et de vrai, si un homme qui serait condamné à être brûlé, n'était puni que d'un soufflet, aurait-il sujet de se plaindre? Si nous donc qui méritons des confusions infinies, souffrons quelques affronts qui passent bientôt, devons-nous nous en étonner? N'est-ce pas une grâce très-grande de souffrir dans le temps, quelques peines que nous puissions avoir, et quand elles dureraient toute notre vie, pour éviter les peines des enfers qui n'auront jamais de fin? Y a-t-il quelque comparaison entre les souffrances qui nous peuvent arriver de la part des hommes, pour grandes qu'elles puissent être, et celles que nous méritons d'endurer pour jamais des démons? Tous les tourments de la vie présente ont-ils quelques rapports avec ceux de l'éternité? Je dis donc que quand l'on viendrait nous prendre pour nous faire mourir sur un gibet, nous n'aurions pas sujet de murmurer, mais d'adorer avec soumission la justice divine : et c'est ce que nous devons faire dans tous les maux qui nous arrivent, soit de la part de Dieu immédiatement, soit de la part des hommes et des démons par la conduite de la divine Providence, qui s'en sert pour notre bien et pour sa gloire. Enfin, le véritable humble n'a pas seulement de très-bas sentiments de lui-même, mais il est bien aise que les autres aient les mêmes pensées de lui : ainsi, s'il voit sa misère, il bénit Dieu lorsqu'elle est connue des autres. Davantage, il se réjouit lorsqu'on lui impose des maux qu'il n'a pas faits, à l'exemple de son divin maître, qui étant l'innocence même, non-seulement a passé pour criminel, mais a été condamné et jugé à la mort ignominieuse de la croix; et à l'exemple de sa bonne maîtresse, qui étant la plus pure créature qui fut jamais, n'a pas laissé de subir la loi de la purification, qui était ordonnée aux femmes dans l'ancienne loi.

## CHAPITRE IX.

### *De la pauvreté de la très-sainte Vierge.*

L'union intime de la très-sainte Vierge avec son Fils bien-aimé ayant été si grande, qu'elle a été qualifiée par quelques Pères, d'unité, ne peut laisser aucun doute qu'elle ne lui ait été parfaitement conforme en sa très-pure vie et en toutes ses actions : c'est pourquoi il est assuré qu'elle a chéri tendrement la pauvreté, et l'a pratiquée dans un dénûment entier de tous les biens tem-

porels, puisque l'adorable Jésus a voulu naître, vivre et mourir très-pauvre, la pauvreté ayant été l'une de ses plus chères vertus. Mais l'on demande comment la sainte Vierge a pu être pauvre, ses parents ayant des biens considérables, dont elle devait hériter, étant fille unique? Saint Joachim et sainte Anne avaient des terres, des bois, et nombre de troupeaux, qui faisaient en ce temps-là une partie des richesses des plus accommodées. Saint Joachim avait de son côté, selon saint Ildephonse, une maison en Nazareth, et une autre en Jérusalem, selon saint Jean Damascène. Saint Germain, patriarche de Constantinople, nous apprend que sainte Anne avait aussi un jardin et un héritage en Nazareth; ce qui leur donnait lieu, selon l'ancienne tradition, de partager tous les ans leurs revenus en trois parties, dont ils offraient la première au temple, et donnaient la seconde aux pauvres, et ils se réservaient la troisième pour leur nourriture et entretien. Si l'on dit que la très-sainte Vierge a donné tous ces biens aux pauvres, l'on répond qu'il était défendu par la loi d'aliéner le bien de sa famille. Cependant il est très-certain qu'elle était pauvre; car autrement Notre-Seigneur ne l'aurait pas été, étant son Fils unique, et à qui par suite appartenait son bien. Davantage, n'ayant offert que deux tourterelles, qui était le présent des pauvres, le jour de la présentation de son Fils bien-aimé; il faut nécessairement conclure qu'elle n'avait pas le moyen d'acheter un agneau, pour faire l'offrande accoutumée. Il faut donc dire qu'elle avait cédé tout le droit qu'elle avait à ses biens, aux personnes de sa famille qui lui étaient les plus proches; car il n'était pas permis d'en priver ceux à qui la succession touchait de plus près; et elle avait fait cette cession auparavant l'incarnation du Verbe en ses chastes entrailles, car autrement elle ne l'aurait pu faire, ayant un fils. Si elle s'était réservée une maison, c'était à raison de l'honnêteté, et même l'on peut dire qu'elle n'en avait que l'usage, et pour pouvoir vivre plus retirée; mais la pauvreté n'en souffrait rien, puisque ce n'était qu'une chétive chambre, qui avait plutôt la forme d'une prison que non pas d'une maison, et qui était toute destituée de meubles, ayant donné ceux dont elle avait hérité aux pauvres. Sainte Brigitte, au livre Ier de ses *Révélations*, déclare qu'elle lui a révélé qu'elle avait fait vœu, dès le commencement de sa sainte vie, de ne posséder rien au monde. Elle inspira le même dessein à son virginal époux saint Joseph, aussi ils vivaient du travail de leurs mains, et sans aucun serviteur ou servante. Quelle conduite de l'amoureuse providence de Dieu, et qu'elle est admirable! Quelle consolation pour les personnes humiliées, pauvres et sans secours! C'est donc ainsi que Dieu traite les deux premières créatures du ciel et de la terre. Saint Bonaventure, considérant les présents que les rois mages avaient offerts à Notre-Seigneur, faisaient, assurément, une somme très-notable, et que la très-sainte Vierge avait distribués en peu de jours aux pauvres (car autrement elle eût été obligée d'acheter un agneau pour offrir au temple, et non pas deux tourterelles); ce saint homme s'écrie: Que pensez-vous que cette sainte dame ait fait de cet or? Croyez-vous qu'elle l'ait mis en dépôt pour le garder, ou qu'elle en ait acheté des maisons, des terres et des vignes? Il est très-certain qu'il n'en a pas été ainsi. Celle qui avait un amour parfait pour la pauvreté, ne se souciait guère de ces choses. Bède et l'abbé Rupert assurent qu'après l'ascension de son Fils, elle ne vivait que d'aumônes, qu'elle venait même recevoir avec les autres pauvres femmes, ou bien qui lui étaient portées par son cher favori saint Jean l'Évangéliste, à qui l'on donnait pour ce sujet une double portion. C'est pourquoi Dominique Soto, enseignant que les pauvres volontaires, et qui le sont par une profession libre, seront au nombre de ceux qui jugeront au dernier jour, dit que la glorieuse Vierge sera toute la première de ces bienheureux pauvres.

L'esprit de pauvreté est tout à fait opposé à l'esprit du monde, qui n'est qu'intérêt, qui n'est que courtoisie, d'où arrivent tant de maux qui inondent presque toute la terre. C'est pourquoi le Fils de Dieu et sa divine Mère ont tant aimé la pauvreté, pour nous apprendre à faire un saint mépris des biens de ce siècle. Ceux qui sont obligés par leur condition d'avoir des biens, ne doivent pas mettre leur esprit dans leurs richesses, ni leurs richesses dans leur esprit, n'y engageant nullement leurs affections, mais bien au contraire s'humiliant de se voir dans un état si éloigné de celui de Jésus et de Marie, dans lequel on ne doit pas s'élever, mais craindre, comme l'ordonne saint Paul (*Rom.* XI, 20), et dont les misères sont si grandes, selon le Saint-Esprit, en l'*Epître de saint Jacques* (V, 1), que les riches ne doivent pas seulement pleurer, mais hurler, pour parler avec l'Ecriture. Feu M. de Renty, assez connu pour son éminente piété, étant tout pénétré de cette lumière, ne se considérait que comme un goujat dans le christianisme, dont les pauvres sont les princes et les rois: ce qui l'obligeait de se mettre quelquefois à genoux devant son directeur, en disant ces paroles: O mon Père! n'y a-t-il pas moyen d'être pauvre? Les riches sont donc plus dignes de pitié que d'envie, et ils doivent porter leur condition avec patience, et non pas avec attache. Ceux qui ont peu de biens s'en doivent donc bien contenter, parce qu'ils sont moins malheureux, et se donner bien de garde d'en désirer davantage, puisque ceux qui veulent être riches tombent dans les tentations et les piéges du diable, et dans plusieurs désirs pernicieux et inutiles, qui conduisent les hommes à la mort, et enfin les perdent.

L'état de la pauvreté est ce qui fait la gloire du christianisme. Nous venons de dire que les pauvres en sont les rois. Cette pensée obligeait le saint homme, P. de Mattain-

court, de faire des civilités extraordinaires aux personnes qui étaient destituées des biens temporels, que les saints appellent quelquefois des maux : et lorsqu'elles le venaient voir, il allait les reconduire bien loin avec de profonds respects. Le P. de Condren, considérant qu'il y avait plusieurs pauvres dont les mœurs étaient fort corrompues, en recherchait la cause dans le mépris de leur grâce. Il n'y a rien, disait-il, de plus élevé parmi les Chrétiens, c'en est la haute condition et la première qualité, c'est une des plus signalées faveurs que Notre-Seigneur fasse en sa miséricorde : c'est pourquoi, assurait-il, lorsque l'on n'en fait pas un bon usage, l'on mérite les dernières punitions de Dieu. Ce n'est pas que, parlant ordinairement, il y en a bien plus de sauvés en cet état que des autres, et il est rapporté dans les *Annales ecclésiastiques*, que les diables étant forcés par saint Dominique, au nom de Jésus-Christ, de dire la vérité, avouèrent que de toutes les conditions, il n'y en avait point dont il en allât moins en enfer, que des pauvres. Il y a même de certaines grâces qui sont attachées à l'état de la sainte pauvreté, et dont les âmes les plus saintes sont privées, n'y étant pas. Nous en avons un bel exemple dans les premières religieuses de sainte Thérèse, qui n'ayant presque rien dans une pauvre maison où elles étaient, se trouvaient comblées d'une si sainte allégresse, et d'une consolation si particulière, que leur esprit et leur cœur étaient dans une joie et dans une paix admirable : et comme il arriva qu'elles furent mieux accommodées, elles commencèrent à se sentir privées de certaines grâces dont elles jouissaient : ce qui leur faisait regretter fortement leur premier état. Or il est à remarquer que ces saintes filles avançaient tous les jours dans la perfection des voies de Dieu : ce n'était donc pas l'infidélité aux mouvements de l'esprit de Notre-Seigneur, ou quelque relâchement de leur ferveur, qui fut cause d'une telle privation; mais seulement le changement de l'état de la dernière pauvreté en un autre où elles avaient un peu plus de secours. Les saints, qui ont connu les richesses inénarrables de la pauvreté, faisaient tout pour obtenir de la divine bonté un don si précieux. Ils ont laissé tous leurs biens, foulant aux pieds généreusement tout ce que la plupart du monde met au-dessus de sa tête, se rendant indignement esclaves de ce que la nature a mis au-dessous de nous bien avant en la terre. J'ai eu le bien de connaître l'un des grands serviteurs de Dieu de notre temps, feu M. de Bernières trésorier de France à Caen, qui avait des tendresses incroyables pour la pauvreté, et qui ayant pris la résolution de quitter tout son bien (qui était considérable); Messieurs ses parents, contre l'ordinaire, ayant de la peine à le voir exécuter ce dessein, il me dit que c'était une chose bien résolue, et qu'enfin il ne pouvait plus supporter d'être riche. Puis il ajouta que si l'on s'opposait davantage aux mouvements qu'il en ressentait, il donnerait ses biens au premier venu. Il exécuta un si généreux dessein plusieurs années auparavant sa précieuse mort; et tant de beaux sentiments de la pauvreté que nous lisons avec une onction si précieuse dans ses divins ouvrages, ne viennent pas seulement des pensées qu'il en a eues par une pure spéculation; mais bien plus par une solide pratique. Saint François alla en pèlerinage aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, pour impétrer du ciel de plus en plus l'établissement de cette chère doctrine de Jésus-Christ, qu'il appelait sa dame et sa reine, et qu'il honorait avec tant d'amour qu'il avait bien de la peine à voir quelqu'un plus pauvre que lui; ce qui le pressait de changer d'habit lorsqu'il rencontrait quelque mendiant plus pauvrement habillé que lui. Etant invité d'aller manger à la table d'un cardinal, il fallut qu'il allât mendier auparavant du pain aux portes, afin d'avoir quelque chose de pauvre en une si bonne table. La bienheureuse Angèle de Foligny fit un pèlerinage de quarante lieues, pour demander la pauvreté, ses directeurs ayant peine à la voir dépouillée de tous ses biens. Le bienheureux Scocelin, qui vivait du temps de saint Bernard, dans un pays de glaces et de neiges, a été l'incomparable dans l'amour de la pauvreté qu'il pratiquait si rigoureusement, qu'il ne portait pas même d'habits, à la réserve de ce qui était nécessaire pour couvrir la nudité de son corps, autant que l'honnêteté le demandait. Il n'avait pas de cellule pour se retirer, se souvenant de ce qui est écrit, que les oiseaux ayant des nids, et les renards des tannières, le Fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête. Il couchait donc à plate-terre, dans les bois ou campagnes, exposé à toutes les injures de l'air, n'ayant pas même un trou en terre pour se défendre des incommodités des saisons. On l'a quelquefois trouvé tombé par terre accablé par la rigueur de l'hiver, n'ayant pour couverture que la neige dont il se servait pour un peu s'échauffer. Saint Bernard, ayant appris avec étonnement une pauvreté si extrême, lui envoya un habit pour le couvrir; mais le saint homme l'ayant reçu avec action de grâces, ne le put garder, disant : L'homme apostolique m'a bien dit de le prendre, mais je n'ai pas d'ordre de le conserver. Le bienheureux Pierre d'Alcantara prêchait partout les richesses inestimables de la pauvreté, et il en parlait comme un amant passionné. Il est bien difficile à celui qui aime Jésus-Christ, de ne pas aimer une vertu qu'il a chérie avec tant d'ardeur. Il faut donc l'aimer dans le détachement des richesses, quand on est obligé par sa condition de les posséder, dans la distribution que l'on en doit faire aux nécessiteux avec une libéralité tout entière, les possédant comme si l'on n'en avait pas, se réjouissant dans la perte qui en arrive, affectionnant les pauvres, leur parlant avec douceur, les visitant avec charité, prenant soin de leurs affaires, se trouvant volontiers en leur compa-

gnie, et surmontant dans la peine que la nature peut souffrir des incommodités qui se rencontrent dans leur assistance. Pour ceux qui sont actuellement dans une pauvreté rude, leur joie doit être dans le fidèle usage d'une si précieuse grâce; ils en doivent ménager toute la suite, tous les effets avec action de grâces à la divine bonté, qui les honore d'une si grande faveur. Ils doivent avoir une haute estime de leur état, ils en doivent parler avec respect, s'étudier tous les jours à s'établir de plus en plus dans l'amour d'une si pure vertu, bien prendre garde à n'en pas mériter la privation par quelque estime ou affection des commodités de la terre, aimer tendrement tout ce qui lui appartient, comme de petites maisons, de pauvres habits, pauvres meubles, et avoir une grande horreur en toutes choses de ce qui lui est opposé, faisant même voir en ses paroles, en ses écrits, et en toutes ses actions, que l'on est véritablement pauvre. La bienheureuse Angèle de Foligny disait que les riches étaient les personnes que Notre-Seigneur nourrissait des miettes de sa table, pendant qu'il faisait l'honneur aux pauvres de les faire manger avec lui, dans les mêmes plats, et des mêmes mets, et assis en même table. Oh! quel honneur d'avoir cet heureux rapport entre Jésus et Marie. L'on rapporte qu'un jour Notre-Seigneur apparaissant à un pauvre, et l'embrassant tendrement, lui disait ces amoureuses paroles: *Pauvre à pauvre, pauvre à pauvre.* Cette pensée est capable de donner des tendresses incroyables pour la sainte et tout aimable pauvreté.

## CHAPITRE X.

### *De la chasteté de la très-sainte Vierge.*

Comme la virginité est la plus excellente espèce de chasteté, c'est en cette vertu que notre bienheureuse maîtresse a excellé d'une manière qui lui est toute particulière, ayant toujours eu toutes les puissances de son âme et tous les sens et organes de son corps si parfaitement assujettis, que jamais elle n'a ressenti le moindre mouvement du vice contraire, la partie inférieure étant entièrement et sans aucune résistance soumise à la supérieure, qui n'était mue et gouvernée que par le seul Esprit de Dieu seul. C'est pourquoi un ancien auteur l'appelle la sœur des anges; car elle vivait dans un corps mortel, comme un esprit dégagé de la matière et comme si elle n'eût pas eu de corps: c'est pourquoi les anges conversaient tous les jours familièrement avec elle, et lui obéissaient (dit l'auteur dont nous venons de parler), comme à leur mère. Il appelle la divine Marie Mère des anges, parce que toutes les vierges étant des anges en la chair, l'on peut dire que notre sainte princesse étant la mère de toutes ces vierges, elle a augmenté le nombre des anges et rempli leurs siéges. Elle est appelée la Vierge par excellence, en sorte qu'à même temps qu'on dit la Vierge, on entend la Mère de Dieu. L'Eglise l'invoque sous la qualité de Reine des vierges et de Vierge des vierges, et, ce qui est admirable, c'est qu'elle l'appelle la virginité même. L'on ne peut rien ajouter à ce sentiment de l'Eglise pour faire voir que la pureté de notre aimable princesse, surpassant toute la pureté créée, est entièrement incomparable. C'est le lis entre les épines des *Cantiques*, selon le témoignage de Denis le Chartreux, parce que toutes les autres filles ont été des épines ou pour elles ou pour les autres; mais la très-pure Vierge a toujours été un lis très-blanc de la virginité, n'ayant jamais su ce que c'est que la rébellion de la chair contre la raison, et ayant toujours inspiré l'amour de la chasteté à toutes les personnes qui ont eu la grâce de la voir, quoiqu'elle fût la plus parfaite en beauté après Jésus qui ait jamais été. Il ne faut pas s'étonner, dit Richard de Saint-Victor, si son visage était angélique, si sa beauté était céleste, puisqu'elle avait la pureté des anges, et que le Verbe, la splendeur de la lumière éternelle, l'avait choisie pour sa Mère. Sa divine beauté était accompagnée d'une si douce majesté et d'un éclat si ravissant, que saint Denis l'ayant vue, déclara qu'il l'eût prise pour quelque divinité si la foi ne lui eût assuré du contraire: mais tous les attraits d'une beauté si extraordinaire ne portaient qu'à la pureté. Ses divins regards, dit le pieux Gerson, comme une rosée céleste éteignaient tous les feux de la convoitise. C'est à bon droit, enseigne Alexandre d'Alèse, qu'elle est comparée au cèdre, parce que, comme c'est le propre du cèdre de tuer les serpents de son odeur, de même sa sainteté ôtait toutes les ardeurs sensuelles: c'est encore avec justice qu'elle est comparée à la myrrhe, parce que, comme la myrrhe fait mourir les vers, aussi sa pureté détruisait tous les mouvements déréglés de la partie inférieure. L'ange qui instruisait sainte Brigitte, lui révéla que sa très-agréable beauté avait été utile et avantageuse à tous ceux qui avaient eu la grâce de la voir, et qu'elle donnait une grande consolation aux âmes. Il lui manifesta de plus que les personnes les plus portées au péché étaient délivrées de leurs tentations autant de temps qu'elles étaient en sa sainte présence. Saint Thomas tient qu'il n'était pas possible d'avoir des pensées sensuelles en la regardant; saint Bonaventure est dans le même sentiment. C'est pourquoi saint Grégoire Thaumaturge qualifie sa beauté de très-sainte beauté. C'était une Vierge dont les regards angéliques faisaient des vierges, et qui imposait comme un précepte de pureté, selon la pensée de saint Ephrem. C'est ce qui faisait que son virginal époux saint Joseph la mena en Egypte sans aucune crainte, connaissant les rares priviléges de sa virginité.

Celui qui veut garder inviolablement la chasteté doit la confier et la mettre entre les mains de la reine des anges, et attendre tous les secours nécessaires pour surmonter les difficultés qui s'y rencontrent de sa puis-

sainte protection. Il doit se souvenir que c'est un don de Dieu, qu'il faut par suite lui demander par prières, jeûnes et autres bonnes œuvres, que c'est un don qui est accordé aux humbles, l'impureté étant la peine du vice superbe, étant certain que tôt ou tard les vains et orgueilleux tomberont dans quelque péché honteux. Je le répète : Que celui-là soit humble qui veut être chaste : la chasteté périra si elle n'est soutenue de l'humilité. C'est un don de Dieu que l'on conserve par l'éloignement des occasions; dans les combats de la chasteté il faut triompher en fuyant. L'on doit donc avoir en horreur toutes sortes de familiarités avec les personnes de différent sexe. Soyez extrêmement prompte, dit saint François de Sales parlant à Philothée, à vous détourner des acheminements de la lubricité; car ce mal agit insensiblement, et par de petits commencements fait progrès à de grands accidents. Il est toujours plus aisé à fuir qu'à guérir. Les corps humains ressemblent à des verres qui ne peuvent être portés les uns avec les autres en se touchant, sans courir fortune de se rompre; et aux fruits, lesquels, quoi qu'entiers et bien assaisonnés, reçoivent de la tare s'entre-touchant les uns les autres. Ne permettez jamais, Philothée, qu'aucun vous touche incivilement, ni par manière de folâtrerie, ni par manière de faveur. L'on doit bien aussi se donner de garde des amitiés fondées sur les sens, ou de certaines vertus vaines qui dépendent des sens; combattant fortement l'inclination affectueuse qui y peut porter : car telles amitiés, dit encore le saint que nous venons de citer, sont folles et vaines, n'ayant pas de fondement ni raison; et mauvaises, d'autant qu'elles se terminent au péché de la chair, et qu'elles dérobent le cœur à Dieu.

Ce n'est pas qu'il ne se passe quelquefois plusieurs années sans qu'il arrive rien qui soit contraire à la chasteté du corps, le démon même l'empêchant par ses ruses, afin que les personnes qui n'ont pas de mauvais desseins, ne découvrant pas le mal de ces amitiés ou trop fréquentes conversations, tombent plus facilement dans ses piéges. Pour les paroles équivoques, elles doivent être en abomination à tous ceux qui aiment la chasteté, n'en proférant jamais et ne permettant pas qu'on en profère en sa présence, soit en témoignant courageusement que cela ne plaît pas, soit en l'empêchant absolument dans les personnes sur lesquelles l'on a du pouvoir. De plus, l'on doit avoir un grand soin de rejeter promptement les mauvaises pensées, se souvenant que si un charbon de feu tombait sur nos habits, nous tâcherions de l'ôter aussitôt et sans aucun retardement. Or ces pensées sont autant de charbons d'enfer que les démons allument pour brûler nos âmes éternellement. Les personnes qui en sont tentées et qui les souffrent à regret, ne doivent pas s'en inquiéter mais se consoler doucement à l'imitation de plusieurs saints et saintes que Dieu a permis d'être exercés par ces sortes de combats.

La dévotion à la Vierge des vierges et aux saints anges est un excellent moyen pour demeurer victorieux de ces tentations; et il s'est trouvé des personnes qui, étant sur le point d'y succomber, en ont été délivrées heureusement, entendant seulement prononcer le sacré nom de Marie. Saint Bernard ayant rencontré un homme tellement plongé dans le vice de l'impureté, qu'il lui semblait comme impossible de s'en corriger; il lui demanda qu'il voulût bien s'en abstenir un jour en l'honneur de la très-pure Vierge; ce que cet homme ayant fait, et le saint l'ayant encore pressé de se mortifier un second jour pour l'amour de cette reine des anges; comme ensuite il voulait encore lui parler pour obtenir de lui quelque nouvelle mortification : « C'en est fait, lui dit-il, mon Père, la résolution en est prise, je serai chaste le reste de mes jours. » C'est ainsi que le ciel bénit ce qui se fait en l'honneur de son auguste princesse, la mère de toute pureté. Ses images mêmes ont une bénédiction particulière pour l'inspirer, et il est bon d'en avoir toujours sur soi quelqu'une, la portant avec dévotion et respect. La ville de Rome étant extraordinairement affligée de la peste, le grand saint Grégoire y fit porter processionnellement, en grande solennité, l'image de notre bonne Maîtresse, pour impétrer de la divine bonté le remède à tant à de maux dont cette première ville du monde était affligée; et, chose admirable, en même temps que cette dévote image passait par quelque lieu, l'air qui était infecté se purifiait, comme si même la corruption des éléments ne pouvait pas supporter la présence d'une image de la Mère de Dieu. Il est donc nécessaire, pour être véritablement son esclave, d'avoir en horreur toute impureté et toutes les choses qui y conduisent, et d'aimer singulièrement la chasteté, comme la vertu de notre sainte dame.

Pour les vierges, leur bonheur est indicible, et elles sont appelées, par les Pères, « la plus illustre partie du troupeau de Jésus-Christ. » Leurs priviléges ont des avantages si particuliers, qu'ils sont incommunicables à tous autres. Leur état est si saint, que les premières personnes de l'Eglise ont tenu à l'honneur d'en prendre soin. Elles appartiennent à Jésus et Marie d'une manière qui leur est toute singulière. Elles seront distinguées dans l'éternité bienheureuse par une gloire qui leur sera propre, et qui ne sera que pour elles. Ces vérités méritent bien qu'elles s'appliquent soigneusement à conserver un trésor si précieux, considérant que si la viginité est une liqueur céleste, elles la portent dans des vaisseaux de terre qu'il est facile de casser. Il ne faut que broncher d'un pas pour tout briser et répandre. Elles en doivent concevoir, avec la grâce de Notre-Seigneur, une si haute estime, qu'il n'y a rien qu'elles ne doivent souffrir, perdre et faire pour sa conservation. Combien de vierges, comme il a déjà été dit, ont

donné leur vie et tout leur sang, et dans un âge très-tendre, pour posséder toujours ce don du ciel? Saint Casimir, prince de Pologne, et tout consommé dans les plus saintes flammes de la dévotion de la Mère de Dieu, aime mieux mourir que de perdre le trésor de la virginité, quoique par le mariage, qui était un moyen licite que les médecins lui proposaient pour le tirer du mal qui lui donna la mort. Cet exemple est merveilleux, et qui doit bien être pesé par les vierges, qui souvent se trouvant embarrassées par quelques difficultés qui peuvent arriver, comme lorsque ne pouvant entrer en religion, ou parce qu'elles n'en ont pas le moyen, ou parce qu'elles n'en ont pas la vocation, sont pressées de se marier. Il s'agissait de la mort, qui est le plus terrible des maux; mais il était question du bien de tout un royaume; car que ne devait-on pas espérer sous le règne d'un prince qui en devait porter la couronne, et qui avait en perfection toutes les qualités qui peuvent faire un grand roi, et un roi bienfaisant à tout le monde? Quelle gloire n'en devait pas arriver à Dieu! Cependant il préfère la virginité à toutes ces considérations, et il aime mieux perdre la vie que de la perdre. Sa mort, qui a été suivie de tant de miracles, est un témoignage certain de l'approbation que Dieu en a donnée, et l'on a trouvé son corps entier plusieurs siècles après sa mort, avec le cantique qu'il avait composé en l'honneur de la Vierge des vierges, et qu'il faisait souvent chanter par ses pages. Notre peu de courage ne nous doit-il pas faire rougir au sujet d'une action si généreuse? Hélas! nous n'avons pas à délibérer sur les couronnes, et il ne s'agit pas de mourir pour demeurer vierge, nous n'avons pas à résister à toute une cour et à tout un royaume qui parlait par les puissances qui le gouvernaient; nous n'avons pas à combattre les plus grandes et fortes raisons que l'on peut jamais opposer. Un parent, une petite difficulté, un qu'en dira-t-on, une crainte d'avoir quelque difficulté à l'avenir, ces choses nous découragent et souvent nous abattent. Les saint Henri, les saint Edouard, et tant d'autres princes et princesses, ont vécu virginalement dans le mariage même, et au milieu d'une florissante cour. L'on ne doit pas se regarder; car nous ne pouvons jamais assez nous défier de nous-mêmes et de nos forces, qui ne sont qu'une pure faiblesse; mais, mettant toute sa confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, en sa très-pure et virginale Mère, et en la protection des saints anges, il faut s'encourager avec une sainte générosité à la pratique d'une vertu si agréable à notre Dieu, mettant bas toutes les vaines craintes que la nature, le monde et les démons peuvent donner.

## CHAPITRE XI.

*Des souffrances de la très-sainte Vierge.*

L'adorable Jésus étant l'homme de douleurs, la divine Marie lui était trop unie pour ne pas souffrir. Mais ses douleurs ont été incomparables en leur grandeur, en telle sorte, dit saint Bernardin, (tom. III, serm. 2 *Du glorieux nom de Marie*, art. 2, chap. 4), que si la douleur de la très-sainte Vierge était divisée et répandue dans toutes les créatures qui peuvent souffrir, elle leur donnerait à toutes la mort. La raison est, disent quelques théologiens expliquant le sentiment de ce saint, que la douleur est proportionnée à la connaissance de la grandeur du mal qui nous afflige, et elle s'accroît à mesure que la lumière que nous en avons s'augmente. Or, la très-sainte Vierge connaissant plus que tous les saints la dignité infinie de son Fils qui était crucifié sur le Calvaire, elle a plus enduré que tous les saints, parce que son Fils crucifié était le sujet de sa douleur. La matière des souffrances d'un saint Laurent a été son gril; celle de saint Etienne, des pierres dont on le lapidait; celle d'un saint Barthélemy, sa propre peau qu'on lui écorchait : mais celle de Marie était Jésus souffrant, c'était la croix de Jésus et toutes ses peines.

Mais ce qui soutient plus la pensée de saint Bernardin, est que la connaissance de la sainte Vierge était suivie d'amour, son amour était égal à ses lumières, elle avait des sentiments qui ne se peuvent dire de la grandeur de Jésus crucifié, qui faisait le sujet de ses douleurs, et elle avait pour lui un amour incomparable. Comme elle a plus aimé que tout le reste des créatures, remarque un ancien, il est indubitable qu'elle a aussi plus souffert, la douleur, dit saint Augustin, ayant pour fondement l'amour. Ajoutons à ces pensées que Marie était une mère qui souffrait, et une mère d'un fils unique, dont elle était mère sans père. C'était une mère Vierge, et une mère d'un Dieu. Sa douleur n'était pas divisée, elle souffrait seule ce qu'un bon père et une mère tendre peuvent souffrir. C'est pourquoi saint Joseph, qui n'était que son père nourricier, n'était plus au monde : son précieux cœur était le lieu où se formait comme un écho, où se faisaient entendre et ressentir les coups de fouets, les injures et moqueries de son Fils Dieu, dont l'âme divine étant séparée du corps, l'âme de cette bénite mère, comme l'assure saint Bernard, fut comme mise en sa place par compassion, pour ressentir le coup de lance qui lui fut donné. Saint Laurent Justinien enseigne qu'en ce temps de la passion, son cœur divin était tout semblable à une glace de miroir; mais c'était un miroir animé de Jésus mourant. Les clous, les cordes, les épines, les douleurs, la mort même, tout cela paraissait dans cet aimable cœur, et tout cela s'y ressentait comme dans un miroir animé. Elle a révélé à sainte Brigitte, que le corps de Jésus étant dans le tombeau, c'était autant comme si deux corps eussent été dans un même sépulcre : mais ses douleurs ne se sont pas terminées au temps de la passion de son Fils bien-aimé, elles ont commencé avec la grâce de la maternité divine, et n'ont fini qu'avec sa vie,

c'est-à-dire qu'elles ont duré pendant l'espace de cinquante-six années, le Verbe s'étant incarné dans ses pures entrailles, lorsqu'elle n'était âgée que d'environ 15 à 16 ans, et sa précieuse mort n'étant arrivée qu'à la soixante-douzième année de sa très-sainte vie, et cela sans parler des autres peines qu'elle a portées depuis l'usage de raison qu'elle eut très-parfait depuis le premier instant de sa conception immaculée jusqu'à l'heureux moment qu'elle fut faite mère de Dieu. Sainte Brigitte nous apprend qu'elle connaissait par une lumière prophétique toutes les particularités de la passion de son unique Fils : c'est pourquoi, pendant qu'elle lui donnait le lait virginal de ses sacrées mamelles, elle pensait au fiel et au vinaigre dont quelque jour il devait boire ; lorsqu'elle le portait sur son sein, elle considérait que ses bras délicats devaient être percés de clous, et attachés à une croix. Parmi les chastes baisers qu'elle lui donnait, elle se représentait le baiser du traître Judas. Si elle le voyait dormir, elle pensait à la mort qui lui devait quelque jour arriver. Cette mère de douleur passait ainsi sa vie très-pure, et en cela, dit saint Epiphane, elle était en même temps et le prêtre et l'autel sur lequel la victime était immolée, non pas une fois comme sur la croix, mais autant de fois qu'elle pensait à ce sacrifice. Un savant homme considérant que Notre-Seigneur n'avait fait que goûter un peu de la portion du vin de myrrhe qu'on lui avait présenté, ce n'est pas sans mystère, dit-il, c'est qu'il voulait que sa sainte mère bût le reste de ce calice. Son amour, comme il est déclaré dans les *Cantiques*, est fort comme la mort, dans les désirs extrêmes qu'elle a d'en souffrir les peines. Mais il est sourd et impitoyable comme l'enfer, n'y mettant aucunes bornes, désirant souffrir à jamais, voulant que son martyre durât toujours. Ses souffrances, que saint Augustin appelle immenses, ne faisaient qu'augmenter ses désirs de souffrir. Elle est comparée avec bien de la justice à une mer; car comme on ne peut pas compter toutes les gouttes de l'eau de la mer, parce que, comme la mer surpasse en la multitude de ses eaux toutes les eaux des rivières et des fleuves ; de même les souffrances de la Mère de Dieu surpassent celles de tous les saints : comme tous les fleuves s'écoulent dans la mer, de même l'on trouve dans le saint cœur de notre glorieuse Maîtresse toutes sortes de croix : comme l'on ne peut pas trouver le fond de la mer, aussi il n'est pas possible de connaître la grandeur de ses peines. Je ne crois pas, dit le dévot saint Bernard, que les douleurs de la très-sainte Vierge puissent jamais être ni expliquées ni connues.

Mais souvenons-nous que celle qui souffre de la sorte est notre douce mère, et que nous avons été faits ses enfants au pied de la croix : que c'est pour nous qu'elle est une mère de douleur, une dame de pitié et de compassion, et c'est ce qui nous donne une obligation très-étroite à lui compatir, à honorer ses douleurs, et à lui tenir compagnie dans ses souffrances. Autrefois elle s'est plainte à sainte Brigitte du peu de personnes qui l'aimaient, parce qu'il y en avait bien peu qui eussent compassion de ses douleurs : mais pour y compatir, il y faut penser, et il les faut considérer. Il est bon de prendre quelque jour de la semaine pour s'y appliquer particulièrement, saluer ses sept principales douleurs, comme nous l'avons marqué ci-dessus au chapitre quatrième, entrer dans les confréries érigées sous ce titre, et visiter les autels dédiés à Dieu en leur honneur. Sainte Brigitte dont nous venons de parler, priant pour un homme de grande qualité qui se mourait, Notre-Seigneur lui ordonna d'envoyer à ce malade son confesseur, qui n'ayant pu gagner rien sur le cœur de cet homme endurci, à la fin, après plusieurs prières, il fut touché, confessant qu'il s'était donné au diable qui lui avait apparu visiblement. Et Notre-Seigneur fit connaître qui lui avait donné la contrition de ses crimes, à raison de la dévotion qu'il avait eue aux souffrances de sa bénite mère. Mais non-seulement Notre-Seigneur délivre de l'enfer, mais honore de priviléges ceux qui ont dévotion aux peines de sa sainte Mère. Un bon religieux de Saint-François ayant souvent demandé à la très-sainte Vierge la pureté de cœur, par le mérite de ses douleurs ; cette mère de miséricorde lui apparut, et lui mettant sa virginale main sur la poitrine, lui dit : Voilà la pureté de cœur que tu demandes, voilà tes souhaits accomplis. C'est une douce consolation pour les personnes crucifiées de se souvenir des croix de la divine Marie, en se désoccupant des choses qui les peuvent faire souffrir. Nous en avons l'exemple, dit un grave auteur, en l'adorable Jésus, qui ayant la tête percée de tous côtés, et le corps tout couvert de grandes profondes plaies, et étant sur le point de rendre l'âme au milieu d'une infinité de douleurs, s'oubliant de lui-même, arrêtait ses regards sur sa très-aimante mère, et lui parlait avec des soins d'un amour inénarrable.

## CHAPITRE XII.

*De l'estime et de l'amour des croix.*

Ce n'est pas assez de penser à notre auguste Maîtresse, de considérer, d'honorer ses douleurs : si nous l'aimons véritablement, nous souffrirons avec elle, et c'est lui tenir compagnie au pied de la croix. Eve étant proche de l'arbre du paradis terrestre, qu'on peut bien appeler en un sens l'arbre de mort, en cueillit du fruit et en mangea : c'est ce qui la rendit misérable et sujette à la mort, et ensuite toute sa postérité s'est trouvée engagée dans le même malheur. Marie étant tout proche de la croix où pendait le fruit de vie, elle en a cueilli, participant, comme nous l'avons dit, d'une manière incomparable à la passion de son Fils : mais cette mère des vivants, pour nous faire vivre, nous donne à manger du fruit de la croix ; il en faut goûter, et il en faut manger, et il

faut absolument que nous digérions une nourriture si solide et si nécessaire.

Il n'y a rien de plus terrible que l'incertitude où nous sommes de notre salut : celui qui est vivement persuadé qu'il y a une éternité bienheureuse et malheureuse après cette vie, et que nous devons inévitablement être bienheureux ou malheureux pour un jamais, ne peut pas s'empêcher de craindre, particulièrement lorsqu'il considère que les plus grands saints ont été saisis d'horreur et de frayeur à la vue de ces épouvantables vérités, et, ce qui est bien plus étrange, c'est que des âmes très-éminentes dans la consommation des vertus, se sont perdues à la fin de leur vie : mais si l'on peut trouver en cette vallée de larmes quelques sujets de consolation qui puissent donner quelque paix à l'âme parmi de si justes craintes, sans doute qu'on les doit chercher dans les croix. Les croix sont les sujets les plus assurés de nos plus douces et plus certaines espérances, elles sont les plus belles et les plus infaillibles marques du salut. L'âme marquée à la croix porte les signes de la prédestination. Une maison toute pleine de croix est un lieu de bénédiction. Une famille qui est dans la souffrance attire toutes les précieuses grâces du ciel. Les saints s'enfuient des lieux et des hommes où l'on ne remarque que des douceurs et des plaisirs, de peur d'être accablés sous les ruines dont ils sont menacés : *car il vaut bien mieux*, dit l'Ecriture, *aller dans une maison de pleurs, que de banquets.* (*Eccle.* VII, 3.) Les joies du monde ordinairement aboutissent à des fins funestes ; et les plus grandes peines souffertes avec un esprit chrétien, sont couronnées des plus saintes récompenses du paradis. Jésus-Christ a promis les pleurs et les larmes à ceux qui sont à lui. (*Joan.* XVI, 20.) Le Saint-Esprit nous assure que ceux qui sont à Jésus-Christ, sont des crucifiés. (*Galat.* V, 24.) Y a-t-il rien donc au monde de plus doux que de pleurer, que de trouver des sujets de larmes en quelque lieu que l'on aille, que de porter sa croix tous les jours de sa vie, puisque ce sont les moyens qui, nous unissant à Jésus, nous donnent par ses mérites un droit au ciel, et assurent notre salut? Ceux qui ne se rencontrent pas sur le Calvaire avec la très-sainte Vierge et le disciple de l'amour saint Jean l'Évangéliste, doivent trembler, puisque, si les souffrances sont promises à ceux qui sont à Jésus-Christ, ne pas souffrir est une grande marque qu'on en est éloigné, et l'on a tout sujet de craindre sa réprobation. Mais dans la doctrine d'un Dieu qui est infaillible, n'est-ce pas être heureux que de vivre dans les souffrances ? Ces grandes vérités sont des vérités de foi ; les révoquer en doute, c'est être infidèle : ce qui nous doit faire avouer que la plupart des Chrétiens qui sont appelés les fidèles, vivent dans l'infidélité, et n'ont point de foi pour les vérités pratiques qui sont celles qui établisent notre salut.

La parfaite jouissance de Dieu, suivie de plaisirs infinis, est réservée pour la longue éternité : la vie où nous sommes et où bientôt nous ne serons plus, qui passe si vite, et qui à peine laisse le loisir de la regarder, est donnée aux souffrances. Il faut donc y être crucifié avec Jésus, dont l'esprit est l'âme de nos âmes, qui nous donne et soutient uniquement la vie, sans lequel il n'y a que mort : et comme il a été l'homme des douleurs, ayant épousé la croix par un mariage tout sacré et indissoluble, nous devons sans cesse y être inviolablement attachés. L'esprit de Jésus est un esprit de croix ; mais l'esprit de Jésus est l'esprit qui nous donne la vie : si nous voulons donc vivre, il faut vivre de la croix. Dans ce sentiment la divine Thérèse s'écriait : *Où mourir, ou souffrir.* Car il est vrai que dès lors que l'on cesse de souffrir, il faut cesser de vivre : ou la croix ou la mort. Quand le temps de nos souffrances est achevé, il est temps de mourir.

Les souffrances font la plus grande gloire du christianisme, nos plus grandes hontes doivent être de nous voir dans l'aise et le plaisir. Le véritable Chrétien se trouvera toujours chargé de confusion, et aura bien de la peine à ne pas rougir quand il sera dans la joie et l'honneur, puisqu'il fait profession de servir un maître qui est l'homme de douleurs, et qu'il se reconnaît membre d'un chef percé d'épines de toutes parts. Cette qualité glorieuse de membre de Jésus lui donne une union si étroite avec cet aimable Dieu-Homme, qu'indispensablement il doit entrer dans toutes les inclinations et aversions de son divin cœur, aimant tout ce qu'il aime, haïssant tout ce qu'il hait, ne devant agir sans réserve que par ses sacrés mouvements. C'est le propre de l'amour de transformer : l'âme qui est Jésus, est plus en lui qu'en elle-même; elle ne vit plus, c'est Jésus qui vit en elle. Elle ne regarde donc les choses que comme il les voit, elle ne les goûte que comme il les goûte : ainsi tout son goût est aux peines et aux croix, toute sa joie dans les douleurs, et elle se sent dans une tristesse accablante quand elle s'en voit éloignée, et paraît toute honteuse. Une personne passant par quelque lieu y fut prise pour une personne de condition : cette estime la tirant en quelque façon du mépris de la croix, lui donna tant de honte, qu'elle se sentit obligée d'y écrire pour détruire cette opinion qu'on avait d'elle, ne la pouvant supporter. Une âme de notre siècle, d'une vertu rare et d'une piété extraordinaire, traitant avec un grand serviteur de Dieu des choses qui pourraient plus réveiller en elle l'amour-propre, elle lui dit que la croix lui paraissait quelque chose de si bon et de si glorieux, qu'elle pensait que si on la venait prendre pour la mener pendre en la place de Grève à Paris, elle aurait bien de la peine à s'y défendre de l'amour-propre. Et de vrai, les plus humiliantes croix sont le comble de l'honneur du christianisme, et en font le dernier point de la gloire. Tous ceux qui souffrent chrétiennement, sont de grands rois dont les chaînes et les prisons

et toutes sortes d'afflictions sont les sceptres et les couronnes.

Mais l'admirable saint Chrysostome (hom. 8 *in Epist. ad Ephes.*) passe plus avant, et soutient que la gloire des souffrances surpasse celle des diadèmes, et assure que souffrir est quelque chose de plus grand que l'empire de l'univers : et son esprit s'élevant toujours de plus en plus dans l'estime des croix, il dit même que la gloire de l'apostolat le doit céder à celle des persécutions ; qu'il est plus illustre d'être chargé de chaînes pour Jésus-Christ, que de porter la qualité d'évangéliste, ou celle de docteur du monde. Mais cet homme divin ne termine pas là l'honneur de la croix : il déclare que s'il avait le choix de la félicité du paradis, ou des peines de la croix, qu'il quitterait volontiers le ciel pour souffrir pour le Dieu du ciel, et qu'il préférerait les cachots et les prisons aux premières places de l'empyrée ; qu'il aimerait mieux être renfermé dans ces lieux sombres, que d'être auprès du trône de Dieu en la compagnie des premiers séraphins. Il poursuit, et ne fait difficulté de dire qu'il estime le divin Paul plus heureux d'avoir été emprisonné, que d'avoir été ravi jusqu'au troisième ciel : qu'au reste, si Dieu avait mis en sa liberté d'être ou l'ange qui délivra saint Pierre de ses chaînes, ou saint Pierre chargé de fers, il aurait sans doute préféré l'ignominie du Prince des apôtres à la félicité de cet esprit bienheureux, parce qu'après tout il fait plus d'état d'être maltraité de Jésus-Christ par la participation de sa croix, que d'être honoré de ce roi du ciel et de la terre. Commander aux démons, continue ce grand patriarche, donner le branle et le mouvement à tous les éléments, arrêter le soleil, sont choses qui sont moindres que l'honneur des souffrances. Nous apprenons, dit-il encore, que saint Paul, tout garrotté qu'il était, par une force miraculeuse brisait les chaînes de ceux qui étaient en sa compagnie, et que comme la mort de Notre-Seigneur a anéanti la mort, de même ces glorieuses chaînes donnaient la liberté à tous les captifs. (*Act.* XVI, 26.) C'était une chose admirable de voir cet Apôtre des nations que l'on conduisait dans un navire, qui du milieu de ses fers délivrait des naufrages, apaisait les tempêtes, commandait aux vents et aux orages, et à qui les mers obéissaient (*Act.* XXVII) : aussi prend-il pour l'une de ses plus honorables qualités Paul le captif ou l'enchaîné, mettant le plus haut point d'honneur dans les liens, et les regardant comme les plus illustres marques du christianisme. Ce n'est pas tout, car il proteste (*Galat.* VI, 14) qu'il ne se glorifie qu'en sa croix, où il est tellement attaché, que le monde ne le considère que comme un homme de gibet. Il y a eu des saints qui ont voulu que l'on enterrât avec eux les instruments de leurs supplices ignominieux, estimant ne pouvoir ressusciter plus glorieusement qu'avec ces signes de leurs croix.

C'est donc le grand bonheur du christianisme, que de souffrir. Notre-Seigneur, qui est la vérité même, s'en est tout à fait déclaré dans son Evangile, il n'y a plus lieu d'en douter : car que peut-on dire davantage que ce que notre maître a déclaré à ses disciples, qu'ils seraient bienheureux lorsqu'ils seraient haïs des hommes, qu'ils en seraient chassés et avec des reproches honteux, que leur réputation en serait déchirée, qu'ils seraient bienheureux lorsque les hommes médiraient d'eux et les persécuteraient, et même lorsqu'ils en diraient toute sorte de mal. N'a-t-il pas mis, cet aimable Dieu-Homme, la béatitude dans la pauvreté, dans les larmes, dans la faim, dans la soif, dans les persécutions? C'est donc une vérité de la foi, que l'on ne peut dénier sans hérésie que le bonheur des Chrétiens est dans les peines, et que les bienheureux des Chrétiens sont ceux qui sont des crucifiés, des persécutés, des abandonnés des créatures. Bienheureux donc sont ceux qui souffrent, plus heureux ceux qui souffrent davantage ; mais très-heureux ceux qui sont crucifiés de toutes parts, qui ne peuvent ou mettre le pied, ou reposer leur tête, ou appuyer leurs mains ou soutenir leurs corps que sur la croix, qui sont des croix vivantes, qui n'ont aucune partie au corps ou à l'esprit qui ne soit crucifiée.

C'est pourquoi si l'on considère bien les conduites de Dieu, l'on verra très-clairement qu'il fait part des souffrances à proportion de l'amour qu'il a pour les âmes. Cette vérité est plus claire que si elle était écrite avec les rayons du soleil. Jamais personne n'a été chère au Père éternel comme Jésus son Fils bien-aimé, et jamais personne n'a tant souffert. Après Jésus, c'est l'aimable Marie qui est la plus aimée, c'est elle aussi qui porte plus de peines. Les apôtres sont les premiers dans l'amour de Jésus, et ils sont les premiers dans toutes sortes de souffrances : leur divin Maître ne leur promet que des trahisons, des ignominies, des fouets, des potences, des gibets, et enfin les plus cruelles morts : et si parmi les apôtres Jean est le cher favori, c'est à lui aussi que l'on donne particulièrement le calice, et il est par excellence le disciple de la croix. Benjamin dans l'ancienne loi en était la figure, aussi il n'y a qu'à lui seul parmi tous ses frères à qui la coupe est donnée. Il n'appartient pas à tous, dit un Père de l'Eglise, de dire avec le Psalmiste : *Je prendrai le calice du Seigneur.* (*Psal.* CXV, 4.) Que l'on considère dans la succession des siècles cette vérité, et l'on trouvera toujours que les favoris de Jésus et de Marie ont été honorés de la bénédiction des souffrances. Le bienheureux Henri de Suso a été l'incomparable dans l'amour de notre Sauveur, et a excellé dans une dévotion tout extraordinaire à la très-sainte Vierge, dont il chantait les louanges tous les jours au lever de l'aurore, avec un amour si angélique, que les anges du ciel prenaient quelquefois plaisir à se mettre de la partie, chantant avec lui les grandeurs de leur commune maîtresse. Elle lui servait

d'un doux refuge dans tous ses besoins, et lui donnait même des viandes miraculeuses à manger lorsqu'il était dégoûté, tant il est vrai que la très-sacrée Vierge est la mère de toutes les douceurs, et n'a que pour ses dévots des bontés incroyables. O sainte Vierge! ô heureuse Mère de Dieu! que les hommes ne savent-ils vos miséricordes! Ce serviteur de Jésus et de Marie, après s'être consommé dans des austérités et des rigueurs dont la seule pensée donne de la peur, et fait trembler (car à peine lit-on dans les Vies des saints les plus sévères rien de si austère), et après avoir mené une vie pénitente durant bien des années, et ce qui est bien remarquable, avec une aversion particulière qu'il en avait (car naturellement il ressentait de la frayeur, et avait peur des pratiques de la pénitence), après tout cela Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il n'avait rien fait, que l'amour-propre avait eu bien de la part à sa vie et à ses exercices, pour pénibles qu'ils pussent être. Hélas! que deviendrons-nous, nous qui lisons ceci? et que pouvons-nous espérer d'une vie si molle et si relâchée que la nôtre? Cependant Notre-Seigneur lui assura qu'à l'avenir il allait le conduire par des voies plus pures, où il y aurait moins de la créature et plus de Dieu : et lui faisant remarquer un chien qui se jouant avec un chiffon qu'il tenait en sa gueule, le jetait de toutes parts, il lui dit qu'il serait traité de la sorte. Et de vrai, en suite de cette promesse le serviteur de Dieu et de la sacrée Vierge passa pour un impur, pour un voleur, pour un sacrilége, pour un hypocrite, pour un trompeur et imposteur, et pour un sorcier, avec des persécutions si violentes, qu'il y eût fallu succomber si la très-sainte Mère de Dieu, sa très-chère maîtresse, et les saints anges, ne l'eussent soutenu. Ses meilleurs amis même l'abandonnèrent : et comme un jour il voulut aller se consoler avec quelqu'un d'eux touchant un affront signalé qu'il avait reçu, une malheureuse lui ayant apporté un enfant comme s'il eût été à lui, il en fut rebuté avec reproches : ce qui lui fut une des peines les plus sensibles qu'il endurât. Mais il est à remarquer que toutes ces honteuses persécutions, dont nous ne rapportons ici que bien peu de chose, ne lui arrivèrent que lorsqu'il fut dans la grande faveur auprès de Jésus, et que cet adorable Sauveur lui eût changé son nom de Henri en celui d'Amand, que le très-aimant et tout aimable Jésus voulut lui imposer lui-même. Comme Notre-Seigneur en donnant les noms, en donne aussi la signification, ayant imposé celui d'Amand au bienheureux Henri, et l'accablant ensuite de toutes sortes d'ignominies, il fit bien voir que ceux qui doivent être aimés du ciel, doivent être haïs des hommes de la terre. On fait la mémoire de ce bienheureux le 25 de janvier.

C'est de la sorte que les bien-aimés de Jésus et de Marie sont traités, car c'est à eux que les grâces du ciel sont accordées libéralement, dont l'une des plus précieuses est la grâce des souffrances. Dans cette vue, l'Apôtre, parlant aux premiers Chrétiens, leur enseigne que non-seulement ils ont reçu le don de la foi de Jésus-Christ, mais encore celui des souffrances. C'est, dit l'éloquent saint Jean Chrysostome, ce qui est bien digne de nos attentions, tous les Chrétiens devant être persuadés fortement d'une si divine doctrine, que les croix sont un don de Dieu, et le don, comme nous le venons de dire, des élus et des prédestinés. Tous les enfants de Dieu ont tous leurs croix ; vérité si constante, dit saint Augustin, que Jésus même n'en est pas exempt. Souvent les richesses sont des dons que Dieu octroie aux réprouvés, aussi bien que les plaisirs et les honneurs. Les perles précieuses, remarquait un grand saint, se trouvent dans les pays des gens qui n'ont ni la connaissance ni l'amour de Dieu. Le Grand Turc est l'un des plus grands ennemis du nom chrétien, mais c'est un monarque dont l'empire est plus étendu, qui a plus de sujets, plus de richesses, plus de plaisirs. Cette vue faisait dire au feu P. de Condren qu'il s'étonnait de n'être pas prince comme ces grands du monde, et que ses péchés le méritaient bien ; qu'il était indigne d'être séparé des grandeurs du siècle et des joies du monde, et d'avoir quelque part à la vie crucifiée de Jésus-Christ qui est le don des dons, et la grâce des grâces, et le grand et merveilleux privilége des amis de Dieu.

Le vénérable P. Jean Chrysostome, du troisième ordre des religieux Pénitents de Saint-François, homme tout consommé dans tous les exercices de la pure vertu, et que le seul amour de Dieu seul avait tellement transformé en l'adorable Jésus, que l'on pouvait dire qu'il ne vivait plus et qu'il n'y avait que Jésus qui fût vivant en lui. Aussi était-il entièrement désintéressé et pour sa personne, et pour tout ce qui le touchait ; ce qu'il fit assez voir dans une occasion dans laquelle on lui offrait une grande somme d'argent pour aider à bâtir un des couvents de son ordre ; car la personne qui la lui offrait, étant un homme de mérite et d'une singulière piété, ayant voulu l'obliger, par une aumône si considérable, à venir quelquefois manger avec lui, quoique ce fût dans le dessein de profiter de ses paroles et de ses exemples. Jamais le serviteur de Dieu n'en voulut rien faire, aimant mieux être privé de tous les avantages qui en pouvaient arriver à son ordre. Pendant qu'il était supérieur il donnait même libéralement des aumônes qu'on faisait au couvent à des pauvres ecclésiastiques, leur disant qu'il était plus facile aux religieux de demander du secours, dans leurs besoins, que non pas aux pauvres prêtres. L'excellent traité que cet homme de Dieu a composé sur la désoccupation des créatures, qui est un petit livre tout divin, marque assez son esprit et sa grâce, qui le mettait dans un éloignement incroyable de tout l'être créé. Il portait des désirs, qu'on ne peut expliquer, de la vie cachée, ce qui l'obligeait,

autant qu'il le pouvait, de chercher des lieux retirés; et, s'il avait pu, il n'aurait plus conversé avec les créatures. Il ne respirait que des anéantissements extrêmes dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes, et ses grandes maximes étaient : anéantissements infinis dans toutes les créatures, tendance à l'infini pour les mépris, abjections, pauvretés et autres voies humiliantes qui y conduisent; être perdu et abîmé infiniment en Dieu seul par Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa virginale Mère. Sa grâce lui donnait des inclinations si fortes pour les humiliations, qu'il avait fait vœu de se faire mépriser autant que l'ordre de Dieu lui pourrait permettre, et de plus, il avait encore fait vœu de jeûner cent jours en l'honneur de saint Joseph, s'il obtenait, par ses intercessions, la grâce d'être méprisé de tout le monde. Le ciel n'écouta ses désirs qu'en partie; il eut de bonnes humiliations, mais elles ne furent pas générales comme il l'avait souhaité. Il avait établi une sainte union de plusieurs personnes qui s'occupaient dans les pratiques de la sainte abjection; il leur donna d'excellents règlements pour y réussir saintement, et il composa un traité admirable sur ce sujet, qui est à présent imprimé, qu'il appela la *Confrérie de la sainte abjection*. C'est un petit traité tout plein de l'onction de l'esprit de Dieu, mais sa doctrine ne sera entendue que des humbles; les sages et les prudents du monde n'y comprendront rien. Ce serviteur de Notre-Seigneur était tellement mort au monde, par l'amour de l'abjection que, s'oubliant de soi-même et de toutes les créatures, il ne respirait que Dieu seul. Aussi, l'on a remarqué qu'entrant dans quelque maison, quoiqu'il eût fait bien du chemin pour y aller, et qu'il fût las, la première parole qu'il disait était : Dieu, ne pensant à rien de créé, et étant tout plongé et abîmé en Dieu seul. Ayant promis, par un mouvement particulier de l'esprit de Dieu, à une personne de piété, que peu de jours après sa mort il lui apparaîtrait, il accomplit sa promesse, mais d'une manière bien considérable; car Notre-Seigneur apparut à cette personne, lui faisant connaître que son serviteur, par le dégagement de tout l'être créé, était tellement uni et perdu en lui que, n'étant qu'une même chose par amour, il fallait que lui-même se fît voir afin qu'il pût paraître comme il s'y était engagé; et cette personne ne vit que Notre-Seigneur. Oh! que bienheureuses sont les voies humiliantes qui conduisent à une fin si glorieuse! Malheur à nous qui, pour si peu de chose comme la créature qui nous arrête, perdons des biens immenses et infinis!

L'on a vu, de notre temps, une autre personne d'une rare vertu, qui a jeûné plusieurs années au pain et à l'eau, et fait des pèlerinages en des chapelles consacrées en l'honneur de la Mère de Dieu, se traînant à genoux sur les pierres qui lui faisaient bien de la douleur, pour obtenir de Notre-Seigneur, par sa très-sainte Mère, la grâce de souffrir des tourments épouvantables qui lui avaient été montrés par des vues surnaturelles, avec la connaissance que notre divin Maître lui donna, que les très-grandes croix étaient des faveurs qu'il n'accordait pas souvent; mais que pour les tourments extrêmes qu'il lui montrait, que c'étaient des dons qu'il n'avait presque octroyés à personne; que c'était bien tout ce que sa sainte Mère pourrait obtenir de lui; et que cette souveraine du ciel prenait un soin très-particulier des âmes qui portaient ces états de croix, dont il lui en donnait l'intendance spéciale, comme à la gouvernante de son Eglise. Saint François Xavier fait douze mille lieues dans le désir du martyre, et paraissant, après sa mort (et cela de notre temps), au P. Mastrilli qu'il guérit tout à coup miraculeusement d'une maladie mortelle, il le voyait comme une personne triste, lorsque, s'entretenant avec ce Père, il lui faisait demander la grâce du martyre, ajoutant qu'après tant de travaux il ne l'avait pu obtenir.

Le bienheureux P. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé, et coadjuteur de la séraphique Thérèse dans la réforme du saint ordre du Carmel, homme qui ne semblait avoir rien de l'homme que le corps, étant tellement dégagé des choses matérielles, qu'il semblait être un pur esprit : aussi sa vie était-elle toute céleste; l'on peut dire qu'il a été le séraphin de nos derniers siècles. Les ouvrages qu'il nous a laissés, que l'on peut lire sans crainte, la doctrine mystique qui y est contenue étant aussi solide que sublime, et donnant des moyens assurés pour être délivré des illusions qui arrivent quelquefois aux personnes spirituelles, et pour être conduit, selon l'Evangile, à la bienheureuse union avec Dieu : ces divins ouvrages, dis-je, sont de ses plus précieuses reliques; mais le chemin qu'il y enseigne pour aller à Dieu, et dont nous avons parlé, et qu'il met dans le rien de toutes choses. Rien dans les sens extérieurs, rien dans les sens intérieurs, rien dans l'entendement, rien dans la mémoire, rien dans la volonté, entendant par là un dégagement sans réserve de tout ce qui n'est pas Dieu seul, le rendait si terrible aux diables, qu'ils ont quelquefois avoué (y étant contraints par l'autorité de l'Eglise) que c'était une des personnes qu'ils avaient la plus redoutée, et qui avait jeté plus de terreur dans l'enfer, entre les saints qui avaient paru dans l'Eglise, à raison, disaient ces malheureux, de son chemin de rien, et des voies anéantissantes par où il marche, et par lesquelles il conduit les autres. Quelques personnes, divinement éclairées, ont vu les troupes de démons fuir en sa présence, comme les hommes peuvent faire devant la foudre, ne pouvant se tenir dans un lieu où était cet homme qui n'était rempli que de Dieu seul. Les voies humiliantes l'avaient introduit dans une union si glorieuse avec Dieu. Il avait été, pendant un temps considérable, renfermé dans un lieu obscur, et qui était comme

un cachot, sans qu'on lui donnât la moindre lumière que celle qu'il recevait du jour, lorsqu'on le faisait sortir de sa prison pour le fouetter inhumainement; ce qu'on faisait régulièrement deux fois par jour. Ce fut dans ce cachot que le ciel lui remplit l'esprit de ses plus divines lumières, et qu'il lui donna les desseins de ses divins ouvrages. La très-sainte Mère de Dieu le délivra de cette prison miraculeusement. Il ne serait pas possible de dire ici toutes les peines que ce saint homme a endurées; mais après tant de croix, Notre-Seigneur lui disant un jour: « Jean, que veux-tu pour tant de peines? » Il répondit: «Seigneur, je ne vous demande que la grâce de souffrir et d'être méprisé. » Il fut écouté en sa prière, et les croix ne lui manquèrent jamais, en sa vie, en sa mort, après sa mort. Admirons ici les conduites de Dieu sur une âme qu'il veut honorer de croix: il est traité d'apostat, et les religieux mitigés lui ôtent l'habit de la sainte religion, le traitant comme nous l'avons marqué ci-dessus. Il est accusé d'établir l'hérésie des Adamites, d'être hérétique, illuminé; on le décrie et déchire malheureusement: l'on écrit contre lui, et l'on est obligé de faire des apologies. Pour le soutenir l'on informe de tous côtés contre sa conduite, particulièrement au sujet du gouvernement des religieuses, et ces informations sont faites par ses propres enfants, par les religieux de la réforme du Carmel. Il y eut même quelques religieux qui s'y comportèrent avec une passion surprenante, et qui furent ensuite punis par des châtiments visibles de la main de Dieu, les hommes n'en ayant pas fait la punition. Ce qui est tout à fait étonnant, est que ce Carme déchaussé meurt sans charge dans l'ordre, et si maltraité en sa dernière maladie par le prieur de la maison où il était, qu'on le privait de tous les secours que les personnes dévotes du dehors voulaient lui donner. C'était un spectacle bien étrange de voir mourir un si saint homme, dont Dieu s'était voulu servir pour commencer la réforme d'un si grand ordre comme celui du Carmel, dans un délaissement extrême des créatures, et avec si peu d'estime et tant d'opposition de l'un de ses enfants, qui pour lors était son prieur, qu'il ne permettait pas non-seulement aux personnes du dehors, mais encore aux religieux, d'avoir la consolation de le voir, le traitant même avec mépris, reproches, et d'une manière tout à fait inhumaine. Mais ces persécutions ne finirent pas avec sa vie, elles continuèrent après sa mort par les nouvelles informations qui furent faites de sa conduite, Notre-Seigneur lui accordant miséricordieusement la demande qu'il lui avait faite, de souffrir et d'être méprisé; ce qui fait le bonheur de la vie chrétienne.

## CHAPITRE XIII.

*Suite du discours commencé.*

Ces vues qui sont données par une spéciale lumière du ciel remplissent l'esprit d'une haute estime des peines et des croix, et cette estime cause dans l'âme un grand étonnement lorsqu'elle se voit conduite par des voies anéantissantes pour le corps, l'esprit, la réputation, et toutes choses enfin dans lesquelles elle peut avoir quelque part; car elle demeure grandement surprise de se voir dans le chemin des saints, et dans cet étonnement elle ne sait à qui s'en prendre qu'aux miséricordes infinies de son Dieu et de son Sauveur. Elle voit bien que ses péchés mériteraient qu'elle fût dans les voies du plaisir, de l'honneur et des richesses, et d'être bien traitée, bien estimée et bien caressée des créatures. O mon Seigneur, s'écrie-t-elle de temps en temps, pourquoi me traitez-vous comme vos plus chers favoris? Pourquoi me donnez-vous la pauvreté, le mépris et la douleur? D'où vient que les créatures se retirent et s'éloignent? D'où viennent ces abandonnements extérieurs et intérieurs? Pourquoi ne suis-je pas dans l'abondance des biens de la terre, dans l'estime et l'amitié des hommes? Ces pensées lui pénètrent le cœur tout d'amour, et la mettent dans un état d'admiration des excessives bontés de Dieu sur elle, d'où elle ne se peut tirer, particulièrement lorsqu'elle considère que son divin Sauveur fait des choses si prodigieuses pour la faire arriver dans cet heureux état des souffrances, fermant le cœur à des gens qui lui sont entièrement obligés, permettant l'aveuglement et la dureté en d'autres dont l'on aurait dû espérer du secours, éloignant des gens de bien qui deviennent de grands persécuteurs, pensant bien faire, et renversant, pour ainsi dire, toutes choses, pour établir le divin état des croix. C'est une chose admirable de remarquer l'amour de Dieu sur de certaines âmes; car que ne fait-il pas pour leur sanctification? Il permet la défaite de l'armée chrétienne pour sanctifier un saint Louis par l'humiliation et les peines d'une prison. Oh! que la prudence humaine est bien ici renversée, selon les petites vues des hommes! Ne semblait-il pas que Dieu aurait tiré plus de gloire de la victoire d'une armée chrétienne, que de la captivité d'un prince? Mais la sagesse des hommes n'entend rien dans les conduites de Dieu. Ce n'est donc pas assez d'estimer les souffrances, mais il faut s'étonner de la faveur que Notre-Seigneur nous fait de nous y donner quelque part, et de plus il faut beaucoup le remercier pour une telle grâce. Une bonne femme avait perdu un procès, elle alla faire dire la messe en action de grâces. Un seigneur d'Angleterre subsistant en France par le moyen d'une partie du revenu qu'il avait en son pays, ayant appris qu'il n'y avait plus d'espérance d'en recevoir aucune chose, alla prier la supérieure d'une maison religieuse de faire chanter un *Te Deum* pour en remercier Dieu, et ce bon seigneur fondait en larmes de joie pour la grâce d'une telle pauvreté, pendant que cette communauté en bénissait et louait la divine bonté. C'est donc avec grande justice qu'il faut faire des dévotions lorsque l'on est honoré des croix, en

action de grâce. Si lorsque l'on a recouvré la santé, que l'on a réussi dans une affaire, l'on fait célébrer des messes, l'on donne des aumônes, pourquoi ne fera-t-on pas la même chose lorsqu'il nous arrive des maladies, des afflictions et d'autres sortes de souffrances, puisque ce sont les plus précieux dons de l'adorable Jésus? L'on donne un écu à un pauvre, et on l'oblige; si on lui donne cent pistoles, n'est-il pas plus obligé? Les âmes pénétrées de ces grandes vérités ont des respects profonds pour toutes les personnes persécutées; elles ont une vénération particulière pour tout ce qui est marqué à la croix. Leur estime et leur amitié s'augmentent à mesure que les persécutions, les pauvretés et les humiliations des personnes affligées s'accroissent. Le rebut que les créatures en font, les en approche; les aversions que l'on en a, leur en donnent de fortes inclinations; on se déclare hautement pour elles lorsque le monde les abandonne, et qu'à peine oserait-on dire qu'on les connaît dans les compagnies. Si l'on rougit quand il s'agit de les défendre, c'est pour lors qu'on les soutient avec plus de hardiesse, c'est pour lors que l'on prend tâche de les voir plus souvent, et de converser plus familièrement avec elles; si elles sont absentes, l'on ne peut s'empêcher de leur témoigner par lettres la part que l'on prend à leur heureux état, et l'on n'oublie rien pour se conjouir de leur bonheur.

La joie suit l'estime des croix, et je ne crois pas que l'on puisse concevoir celle d'une âme qui les porte comme il faut. Il n'y a que ceux qui en ont l'expérience, qui les puissent bien savoir. Une personne étant malade se récréait dans ses douleurs, et sentait son mal de tête soulagé, lorsqu'elle pensait au bonheur qu'il y a de souffrir. Elle se représentait l'état d'une personne qui manquerait de bien, et qui ne serait assistée, et qui, d'autre part, serait décriée en sa réputation, et perdue dans l'esprit et le cœur des hommes; qui serait persécutée de tous côtés, et même des gens de bien et de ses meilleurs amis, et qui enfin, dans un délaissement général de tout le monde, ne trouvant aucun lieu de consolation et de secours, se trouverait réduite à mourir de faim, couchée dans un ruisseau en quelque place publique comme un pauvre chien. Ces vues la consolaient beaucoup, et elle était entièrement persuadée que cet état était le plus grand bonheur de la vie. Dans la suite des temps cette personne s'est vue dans des états de persécutions qu'on aurait de la peine à croire, mais jamais sa joie n'a été égale. Ses peines lui servaient de récréation, et quelquefois elle ne pouvait pas s'empêcher d'en rire à son aise; elle en parlait comme des choses qui seraient arrivées à quelque autre personne qu'elle n'aurait pas connue, et, pour exprimer la joie qu'elle ressentait, elle disait ces paroles de l'Ecriture : Le Seigneur m'a envoyé un fleuve de paix. On lui écrivait qu'elle était perdue de réputation, et ces lettres la consolaient; elle se voyait la fable du monde, le sujet des railleries des compagnies, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple; on lui disait qu'il y avait longtemps qu'on n'avait entendu parler d'une telle persécution, c'est ce qui augmentait sa joie; après tout, lorsqu'on lui assurait que toutes ces souffrances lui devaient suffire : Non, non, disait-elle, je ne suis pas pas encore contente. Elle se trouva un jour dans la tristesse dans une pensée qu'elle eut que cet état de croix pourrait bien changer. Un de ses amis lui écrivant qu'il était outré de douleur de la voir dans une si grande humiliation, il lui faisait une grande pitié de la plaindre sur un sujet qui faisait toute sa gloire dans le monde de la grâce. J'ai eu le bien de voir à Paris un serviteur de Dieu qui était venu d'Angleterre, qui me racontant comme un grand seigneur de son pays avait perdu tous ses biens pour la foi catholique, et qu'ensuite son château ayant été donné à une personne de qualité, mais hérétique, il avait eu le courage de prier cet homme de le vouloir bien loger en quelque petit coin de son château; ce qui lui ayant été accordé, c'était une chose admirable de voir ce seigneur réduit en sa propre maison à n'y avoir qu'un petit trou pour s'y loger, et, dans le dépouillement de tous ses biens, n'avoir plus le moyen que de se nourrir de pain noir, vivant très-content dans un lieu où il voyait avec paix des personnes qui ne lui étaient rien, faire grand'chère tous les jours à ses dépens, et être logées magnifiquement, pendant qu'à peine avait-il du pain à manger. Ce serviteur de Dieu me racontait encore que, passant par le lieu où demeurait ce confesseur de Jésus-Christ, et allant le voir, il en fut reçu avec grande charité, et traité même avec du pain et du lait, qui furent tous les mets du festin qu'il lui fit, ne pouvant davantage. Mais ce qui le ravit est qu'il lui assura qu'il n'avait jamais été si content.

Mais le divin Paul ne se glorifie-t-il pas dans les tribulations écrivant aux Romains (v, 3), et en la *IIe Epître aux Corinthiens* (xi, xii); il parle de ses infirmités, de ses ignominies, de ses persécutions, comme des sujets de ses complaisances. N'assure-t-il pas encore qu'il surabonde de joie en ses peines? (*II Cor.* vii, 11.) Et l'incomparable saint Chrysostome déclare que, lorsque cette merveille des apôtres voyait que les souffrances lui arrivaient tous les jours comme les flocons de neige qui tombent en hiver, il tressaillait d'allégresse comme s'il eût été au milieu du paradis. *Les apôtres*, dit la divine parole, *s'en allaient se réjouissant de ce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus.* (*Act.* v, 41.) Mais le Saint-Esprit nous enseigne en l'*Epître de saint Jacques* (i, 2) que plusieurs sortes de souffrances sont la matière de toutes sortes de joie. Doctrine admirable de l'Esprit de Dieu, qui ne dit pas seulement que les croix doivent être le sujet de la joie, non-seulement d'une grande joie, non-seulement de la plus grande

joie du monde, mais de toutes les joies. Elevons donc ici nos pensées dans la lumière du Saint-Esprit et disons : Ce n'est pas assez de souffrir sans se plaindre, ce n'est pas assez de souffrir en patience, ce n'est pas assez de souffrir avec joie, mais les croix doivent être la plénitude de notre joie. Figurons-nous la joie d'une personne qui serait élevée à la dignité impériale, à qui l'on donnerait une couronne ; notre joie doit être plus grande quand il nous arrive une bonne croix. Figurons-nous la joie de ces gens qui possèdent des richesses et des trésors immenses, qui jouissent en la vie de toutes les douceurs apparentes que l'on y peut goûter, nous devons être plus contents quand nous sommes dans les souffrances. Il y a plus : les croix et plusieurs sortes de croix dans la doctrine d'un Dieu, malgré tous les sentiments de la nature et du monde, doivent nous causer toutes sortes de joies. Repassons donc ici par notre esprit toutes les joies qui donnent tant de satisfaction à tous ceux qui pensent en avoir de véritables sujets, comme les joies des marchands qui trafiquent avec profit dans leurs boutiques, des laboureurs qui font une heureuse récolte d'une riche moisson, des généraux d'armées qui gagnent des batailles, des rois dans la conquête des villes et provinces, des pauvres qui se trouvent tout à coup enrichis, des malades dans le recouvrement d'une parfaite santé, des captifs dans la liberté de leurs chaînes, des plus affligés dans la délivrance de leurs peines, et enfin considérons tous les sujets de joie qui peuvent arriver généralemeut et sans réserve, toutes ces joies doivent être les joies d'une personne persécutée, rebutée, délaissée et crucifiée. Cette vérité est incontestable, puisqu'elle a été dictée par la Vérité même. O mon âme ! il en faut donc demeurer là, et vivre entièrement persuadée que non-seulement les souffrances, c'est-à-dire toutes sortes de croix, font les sujets de toutes les joies imaginables. Cependant, combien y en a-t-il eu que la joie a transportés, et à qui même elle a fait perdre la vie, et pour des sujets bien légers? Il faut donc, il faut être comblé de joie, il faut ne vivre que de joie, il faut mourir de joie, lorsque le ciel ne nous nourrit que de croix et nous accable de tourments. Si l'on en recherche la cause, il est aisé de voir que Dieu seul étant notre souverain bien, il est lui seul notre souveraine joie, que nous ne pouvons posséder que l'union intime avec cet être infiniment heureux. Or c'est le propre des croix de nous y unir par le détachement qu'elles nous donnent de l'être créé. C'est pourquoi il faut avouer qu'il est plus doux de souffrir que de parler des souffrances. La raison est que le discours et les pensées de la croix ne nous unissent pas à Dieu comme les croix actuelles que l'on porte. Oh ! que bien heureuse est l'âme qui n'y est pas unie, quand elle serait dans la jouissance de toutes les douceurs de la terre !

L'âme qui est bien unie à Jésus-Christ, ressent une certaine tristesse lorsqu'elle sort de quelque état de souffrance. Sa douleur est de se voir exempte de douleur, et il n'y a rien qui l'afflige en ce monde, que de n'y pas souffrir. Son repos est sur la croix, et à moins qu'elle ne s'y voie attachée, elle n'est pas contente. Oh ! quel tourment celui est de se voir dans les biens, dans les honneurs et les plaisirs. Sa peine est extrême lorsque les créatures lui applaudissent, la louent, l'estiment et l'aiment. Celui est une mort que de ne pas mourir aux joies du siècle. Car enfin elle est vivement persuadée que le malheur des malheurs est de n'être pas misérable en ce monde, et que s'il se rencontre quelque bonheur en la vie, c'est de n'être pas heureux, Saint Ignace le fondateur de la Compagnie de Jésus disait que, quand bien même la gloire de Dieu serait égale dans la joie et l'honneur, aussi bien que dans les peines et les mépris, il préférerait encore l'humiliation à la gloire, parce que cet état a plus de rapport à celui de Jésus-Christ.

Tous ces sentiments font que jamais on ne se lasse de souffrir. Quand il s'agit de croix, on ne dit jamais, c'est assez. On peut bien dire à la vérité avec le divin Xavier parmi les consolations et les douceurs, que quelquefois le ciel communique en abondance: *C'est assez, Seigneur, c'est assez :* puisqu'il est vrai que la vie présente n'est pas le lieu où l'on doive jouir de ces plaisirs célestes : mais il est bien juste aussi de dire avec le même saint, quelque accablement de peines que l'on puisse porter : *Encore, Seigneur, encore.* Cela est bien difficile à concevoir aux mondains, ou aux âmes lâches. Mais cependant il est vrai, l'union avec Notre-Seigneur donne une soif des croix si extrême, que tous les tourments du monde ne peuvent désaltérer une âme qui en est pressée. Si elle porte la croix de la pauvreté, elle la recherche toujours de plus en plus avec des désirs inexplicables ; et si elle se plaint, c'est toujours de n'être pas assez pauvre. Il faut dire le même des autres états de souffrances. L'on comptait des injures à un serviteur de Dieu, son pauvre cœur en était tout consolé : mais il priait ces personnes de lui faire tous les reproches honteux dont elles le chargeaient, dans une place publique et devant tout le monde. Cet esprit de souffrance éloigne bien de ces réserves que l'on met aux peines, lorsque l'on apporte quelque exception pour de certaines croix. Le cœur véritablement chrétien est prêt à tout, est disposé à tout, à souffrir des méchants, à souffrir des gens de bien, à être persécuté des libertins, et même des personnes de vertu ; à être rebuté des étrangers, à être délaissé de ses plus proches et de ses meilleurs amis. L'on veut bien souffrir en la perte de ses biens, l'on est bien aise de souffrir en son honneur, l'on embrasse les peines du corps et celles de l'esprit : l'on est content d'être crucifié par les hommes et par les démons, du côté du ciel aussi bien

que de la part de la terre : toutes sortes d'humiliations sont les bien-venues, elles sont toutes reçues avec honneur, l'on va même au-devant par respect. Si l'on endure une médisance qui se fait parmi quelques particuliers, on en reçoit de la consolation : mais si l'on est déchiré par des libelles diffamatoires qui se distribuent dans le public, c'est une joie toute particulière. Il n'y a point d'ignominie telle qu'elle puisse être, que de bon cœur l'on n'accepte. L'on est ravi de pouvoir dire avec l'Apôtre : *Nous avons été faits un spectacle au monde, aux anges et aux hommes par toutes sortes de misères.* (*I Cor.* IV, 9.) Disons encore ce qui a été déjà dit. Il n'y a point de joie pareille à celle de devenir la fable du monde, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple, à servir de jouet dans les compagnies, à être le sujet des railleries des villes entières, à être cruellement déchiré par les plus outrageuses calomnies dans les provinces, dans les royaumes, à être maltraité de tous côtés : mais après tout, il faut avouer que le comble de la joie serait d'être emprisonné, chargé de fers, et accusé faussement de tous les plus grands crimes, ensuite être condamné à la mort, et perdre la vie sur un gibet dans une place publique au milieu d'une grande ville. Je sais bien que peu de personnes goûteront ce genre de mort : mais je sais que Jésus-Christ mon Dieu et mon maître l'a goûté, et je sais qu'il ne se peut tromper dans le goût des choses. Je sais que ce qu'il trouve bon, est bon, quoi qu'en pensent et en disent les créatures, dont le goût est bien dépravé par la corruption du péché. Si la divine Providence permet que parmi les plus cruelles persécutions, ceux qui doivent nous soutenir et nous consoler, se retirent, c'est une nouvelle grâce : si la force que le ciel donne pour supporter avec joie les croix passe pour une hypocrisie, c'est une grâce sur grâce : si enfin de tous côtés et en quelque lieu qu'on aille, l'on ne trouve pas à mettre le pied ni reposer la tête que sur la croix, dans une privation générale de toute l'estime et de toute l'amitié des créatures, c'est le comble de la grâce. Dans cette vue, ces sublimes états de folie apparente, qui ont fait la vocation de quelques saints, comme de saint Siméon Stylite, et du bienheureux frère Jean de Dieu, paraissent tout à fait aimables, puisqu'ils privent de l'estime des bons, aussi bien que des méchants, et laissent l'âme tout à Dieu seul : mais ces vocations sont de précieuses faveurs que le ciel accorde à bien peu de personnes. Enfin, dans le chemin de la croix l'on ne met jamais aucune borne : jamais l'on n'y dit : C'est ici qu'il faut s'arrêter.

L'adorable Jésus était comme tout abîmé dans une mer immense de toutes les croix imaginables, et cependant selon le sentiment de quelques Pères, par ces paroles : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?* (*Matth.* XXVII, 46.) il témoignait qu'il n'était pas encore satisfait de ses peines. Car ces Pères estiment qu'adressant ces paroles au Père éternel : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?* il voulait dire : Pourquoi délaissez-vous ainsi mon corps aux faiblesses de la mort ? Que ne le fortifiez-vous par miracle, afin qu'il puisse souffrir davantage, et que ses tourments soient continuels? Je n'ai souffert que pendant trente-trois années, et je voudrais souffrir plusieurs siècles. O mon Dieu, mon Dieu, pourquoi me laissez-vous sitôt à la mort qui mettra la fin à toutes ces peines. Cependant la mort étant arrivée, afin que ces désirs aient au moins en quelque manière leur effet, il substitue en sa place ses élus, qui achèvent d'accomplir ce qui reste de ses souffrances, comme parle le grand Apôtre. Mais entre tous les saints, la reine de tous les saints a achevé d'une manière incomparable ce qui reste des peines de son Fils. Elle pouvait donc bien dire avec Jérémie : *Il m'a remplie d'amertume, et m'a enivrée d'absinthe, il a tendu son arc, et j'ai servi de but à ses flèches qu'il a jetées dans mon cœur, il n'y avait point de fin à mes souffrances.* (*Thren.* III, 15.) Elle pouvait bien dire : *Mon bien-aimé est comme un faisceau de myrrhe qui demeure entre mes mamelles.* (*Cant.* I, 12.) Il y demeurait, non pas comme un bouquet de croix pour un jour, mais pour toute sa très-innocente vie. Et après toutes ces souffrances, son amour dans les *Cantiques* est comparé à la mort et à l'enfer; à la mort (*Cant.* VIII, 6), pour faire voir l'excessive grandeur de ses tourments, comme étant la chose la plus terrible de tout ce qu'il y a de plus terrible en ce monde. Mais il est dit encore semblable à l'enfer, pour nous marquer par son éternité les désirs que cette reine des martyrs avait de la continuation de ses peines. Toute la vie donc du Chrétien est une vie de croix, et c'est une très-grande misère de s'en voir exempt. Saint Ambroise s'affligeait lorsqu'il passait un jour sans affliction : et saint Cyprien est obligé de consoler des Chrétiens, qui dans une occasion d'une maladie contagieuse se voyant tous les jours exposés à la mort, étaient sur le point d'être privés de tourments horribles que la rage des tyrans faisait endurer aux fidèles.

Tous ces désirs font trouver la vie bien courte à l'âme : et quand elle en considère la durée, qui n'est que d'un moment, et le poids immense d'une gloire éternelle qui la doit suivre, elle est obligée de s'écrier : Oh ! que les peines de cette vie passent bien vite ! et que les récompenses que Dieu leur donne, sont longues ! Ah ! qu'il est doux, mais qu'il est utile et avantageux, mais qu'il est glorieux de vivre et de mourir dans l'accablement des croix ! Nous sommes, dit-elle encore, les pierres vives dont doit être bâtie la grande citée du paradis, dans laquelle tous les élus auront une demeure divine. Si nous qui sommes ces pierres mystiques, sommes coupés et taillés par un grand nombre de tourments, c'est une marque évidente que notre maison céleste doit être ample et magnifique : car à proportion que le bâti-

ment doit être grand et élevé, à proportion le travail que les ouvriers emploient à polir les pierres, doit être grand : celles qui ne sont pas mises en œuvre, ne sont pas taillées et coupées, mais on les jette aux ordures : il en va de même des réprouvés, qui sont laissés à leurs désirs, et abandonnés aux joies et aux honneurs du monde. Oh! que la grâce des croix est donc précieuse, et qu'il la faut conserver chèrement! que nous devons prendre garde à ménager tous les moments de peines qui nous sont donnés! et que nous devrions être convaincus, que d'en perdre un instant, c'est faire une perte qui ne se peut comprendre! Cet ermite savait bien cette vérité, qui voyant les vers qui rongeaient son corps, et qui tombaient par terre avec les lambeaux de sa chair, les ramassait avec grand soin pour les appliquer tout de nouveau sur son corps demi-pourri, prenant bien garde qu'il ne s'en perdît pas un seul. Nous voyons tous les jours les avares être attentifs à ne pas perdre un écu, être dans la gêne s'ils perdent une pistole, et nous ne pensons pas aux trésors inénarrables dont nous nous privons, lorsque nous ne faisons pas un usage fidèle des croix. Si l'on mettait une personne attachée au bien dans une chambre pleine de pistoles, pour en prendre à son aise durant une heure, perdrait-elle un quart d'heure de ce temps, et laisserait-elle même un moment sans rien faire? Mais voici que le temps de la vie présente nous est donné pour amasser des biens infinis par notre fidélité à la mortification, et nous nous reposons comme si nous n'avions rien à faire. Les moindres petites parcelles de la véritable croix sont enchâssées dans de précieux reliquaires, et on ne peut jamais assez les honorer : s'il en tombe par mégarde la moindre partie, aussitôt l'on se jette à genoux pour la recueillir avec un profond respect: et c'est ce que doivent faire tous les Chrétiens, à moins que d'être impies. Mais ne devons-nous pas aussi nous souvenir que les croix que nous portons sont vénérables, et qu'il faut les soutenir avec honneur, sans en laisser perdre la moindre chose?

## CHAPITRE XIV.

*La doctrine de la croix est un mystère caché.*

Il est vrai que la parole de la croix est un mystère que Dieu ne révèle qu'à ses saints, à qui il veut faire connaître les richesses de la gloire de ce secret. Cette sagesse de l'Evangile n'est point entendue par les sages du siècle, elle est même bien peu comprise par la plupart de ceux qui font profession de la dévotion. Jamais les mondains n'y comprendront rien, quelque lecture qu'ils fassent, quelque sermon qu'ils entendent, leur esprit n'y a aucune entrée. Les superbes et les suffisants ne l'entendront jamais : elle sera toujours une parole cachée à la prudence humaine : les amateurs d'eux-mêmes l'ignoreront toujours : ceux qui se recherchent ne la trouveront pas: le seul esprit de mort et d'anéantissement rend l'âme disposée à l'intelligence que Notre-Seigneur en donne : il y en a donc qui n'en goûtent pas la science, parce que ce sont des gens délicats qui aiment leurs aises, qui travaillent à donner de la satisfaction à leur esprit et à leur corps : gens curieux d'honneur et avides de gloire, qui mettent leur joie dans l'applaudissement des hommes, qui désirent leur estime, qui aiment à être aimés : gens qui craignent les créatures, très-timides dans les contradictions qui leur en peuvent arriver, qui n'ont pas le courage de leur résister, et d'en souffrir des rebuts. Tous ces gens disent que la parole de la croix est bien dure, et qu'il n'y a pas moyen de l'entendre, ils ont peur même des personnes crucifiées, ils n'oseraient les fréquenter, de crainte d'entrer en la participation de leurs croix, à peine oseraient-ils dire qu'ils les connaissent, et (s'il est nécessaire) pour conserver leur amour-propre dans un besoin, ils les désavoueront et les renieront. Les voies de la croix les font trembler, et ils souffrent à la seule pensée ou aux seuls entretiens des souffrances.

Il y en a d'autres peu intelligents dans la doctrine du mystère de la croix, parce que ce sont des politiques qui veulent accommoder le monde avec Dieu, et l'Evangile avec les sentiments de la nature : ils voudraient bien que Dieu fût servi, à condition que ce serait à leur mode. Ils s'efforcent de plaire à Dieu et de plaire aux hommes, ne prenant pas garde que personne ne peut servir à deux maîtres, et ne se souvenant pas de ce que dit l'Apôtre, que s'il plaisait aux hommes, il ne serait pas serviteur de Jésus-Christ (*Galat.* I, 10); et de ce que nous dit encore l'Ecriture, que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu (*Jac.* IV, 4) : ces personnes sous pretexte de paix quittent la plupart des œuvres de Dieu, à raison de la contradiction qui leur en arrive. Le bruit des hommes jette la frayeur dans l'esprit, elles ont peur des persécutions, les menaces les intimident, et c'est une pitié extrême de les voir manquer aux plus grands desseins de Notre-Seigneur, par leur peu de courage et de confiance en Dieu seul. Oh! combien il est rare de voir des hommes apostoliques qui n'envisagent que Dieu seul, ne se souciant d'aucune autre chose! Hommes divins, qui dans l'amour de la pauvreté font mépris de tous les biens du monde comme de la fange et de l'ordure, ainsi n'ont point de peur qu'on les leur ôte, et ne craignent pas d'en manquer : hommes sans ambition, qui ne désirant ni bénéfices, ni charges, ni dignités, n'en redoutent pas la privation, ni n'en recherchent pas l'éclat : hommes parfaitement désintéressés, qui ayant en horreur leur propre établissement, n'ambitionnent que le seul établissement de Dieu seul : hommes qui dans une entière haine d'eux-mêmes et de tout ce qui les regarde, n'y poursuivent ni leurs aises, ni l'estime, ni l'amitié des créatures, étant ravis d'être crucifiés par leurs haines, leurs

mépris, leurs rebuts, leurs injures, leurs calomnies, et toutes les peines qu'ils en peuvent souffrir : hommes disposés à tout souffrir et endurer pour la gloire de leur maître, et prisons et cachots et gibets et roues et feux, ne se souciant que d'une seule chose, qui est Jésus seul : hommes qui mettent le comble de leur joie et de leur gloire dans les dernières ignominies pour Jésus-Christ, et qui ne sont attachés qu'à la pureté de ses maximes. Ces hommes font de grandes choses pour la gloire de Dieu, et il s'en sert pour accomplir ses plus grands desseins dans son Eglise : mais ce n'est pas sans d'étranges oppositions du côté des hommes et des démons.

C'est pourquoi il y en a bien peu qui aient le courage de supporter toutes ces contradictions ; et s'il s'en trouve quelques-uns qui dans les commencements tiennent bon, il y en a très-peu qui persévèrent. La nature résiste à ces sortes de voies, les parents viennent à la traverse, qui par des considérations de chair et de sang travaillent à détourner leurs amis de ces chemins pénibles de la croix. Quantité de gens, et quelquefois même ecclésiastiques, religieux, prédicateurs, y forment beaucoup de difficultés, et allèguent quantité de prétextes spécieux en apparence, qu'ils colorent de la gloire du Seigneur. Ils crient : La paix, la paix, ne considérant pas que la paix qu'ils demandent, n'est pas la paix de Dieu, mais des hommes, de la nature et du monde. *Je vous donne ma paix*, disait notre divin Maître à ses apôtres, *mais ce n'est pas comme le monde la donne.* (*Joan.* XIV, 27.) Or il faut remarquer que la paix de Dieu et la paix du monde ne sont pas seulement différentes, mais contraires ; ce qui a fait dire à saint Augustin, que celui qui est en paix avec le Sauveur est en inimitié avec le monde. Origène considérant ces paroles de l'Apôtre : *Etant justifiés, ayons la paix avec Dieu* (*Rom.* V, 1), il remarque que ce grand homme n'a pas dit seulement, ayons la paix ; mais, la paix avec Dieu, parce qu'il ne voulait pas, dit ce savant auteur, que nous fissions la paix avec la chair, le monde et le diable, d'autant que la guerre contre le diable fait la paix avec Dieu, avec qui nous ne sommes jamais mieux que lorsque nous sommes plus mal avec le diable. Ainsi plusieurs se trompent par le prétexte de la paix, qui est une véritable guerre aux intérêts de Jésus-Christ. L'on remarque, que si un saint prélat entre pour gouverner un diocèse, à même temps l'on n'entend que tempêtes et orages ; si un missionnaire apostolique prêche fortement les vérités chrétiennes ; ce ne sont que persécutions et médisances. Qui voudrait apaiser ces tempêtes et ces soulèvements, faire mettre bas les armes, ôter ces persécutions et ruiner ces médisances, il faudrait faire quitter le gouvernement des diocèses, des communautés, et l'emploi des fonctions apostoliques à ceux qui ne sont qu'animés de l'esprit de Jésus-Christ, et aussitôt les bruits cesseraient, parce que le diable et le monde auraient leur compte et leur satisfaction.

Il ne faut que considérer ce qui s'est passé depuis l'établissement de l'Eglise, pour être persuadé de ces vérités. Nous en avons un illustre exemple devant les yeux en la personne de feu Monseigneur l'évêque de Cahors, dont la précieuse mort arrivée il n'y a pas encore six ans accomplis, a été suivie de quantité de miracles dont Dieu l'a honoré même pendant sa sainte vie. Cet homme céleste qui était tout employé et suremployé pour le salut de ses frères, qui parmi les travaux d'une vie tout apostolique qui ne lui donnaient pas presque lieu de respirer, qui faisait des missions de vingt-deux mois de suite, sans autre interruption que celle que les jours des grandes fêtes solennelles l'obligeaient de faire pour officier pontificalement en sa cathédrale, qui dans ces missions outre les sermons et catéchismes qu'il donnait lui-même à ses peuples, passait le reste des jours au confessionnal, qui au milieu de tant de fatigues capables d'abattre les corps les plus forts, mortifiait le sien tous les jours par des jeûnes continuels, et ne pensait et ne parlait que des seuls intérêts de Dieu seul : cet homme, dis-je, tout divin qu'il était, n'a pas laissé de faire de grands bruits en son diocèse. Quoi qu'il fût évêque d'un grand évêché, et ainsi surchargé des peines que la charge redoutable de l'épiscopat porte avec soi inséparablement, il ne mangeait jamais de viande, jamais d'œufs, jamais de poisson, et lui ayant été conseillé de prendre au moins un peu de potage maigre, enfin il le quitta, estimant que c'était être trop à son aise, et pour tous mets cet incomparable prélat se contentait d'un plat de légumes, avec du pain noir. C'était l'homme sans respect humain, ne voyant que Dieu seul en toutes choses. Ce qu'il fit bien paraître à feu Mgr le cardinal, qui lui ayant écrit pour lui demander un bénéfice simple qui dépendait de lui, pour un ecclésiastique qu'il lui recommandait de la part même du roi, il ne lui accorda pas, faisant cette généreuse réponse : Qu'il en connaissait de plus dignes en son diocèse ! Mais (ce qui est bien remarquable) c'est que ce n'était qu'un bénéfice simple et sans charge d'âmes. Il avait fait le grand vœu de faire toutes ses actions à la plus grande gloire de Dieu ; et après tout, ce saint évêque était persécuté de tous côtés, accablé d'affaires, et haï des prêtres libertins. On l'a vu chargé de quarante procès tout à la fois, pour soutenir la discipline ecclésiastique et les droits de son évêché, poursuivant avec une vigueur nonpareille les affaires de son église, sans se soucier de toutes les peines qui lui en arrivaient. L'on a vu dans ses synodes des personnes assez téméraires pour lui dire des injures publiquement : ce qu'il supportait avec une patience héroïque : et son zèle incroyable lui attirant mille contradictions, faisait sans doute crier bien des gens ; mais qui enfin a été béni des plus précieuses grâces du ciel, par un change-

ment très-extraordinaire de tout son diocèse : car l'ayant trouvé à son entrée dans de très-grands désordres, il l'a laissé un des mieux réglés de l'Eglise, et l'on peut dire avec vérité, tout florissant par la religion et la piété des peuples qui l'habitent, et par le zèle des pasteurs et des prêtres qui le gouvernent. Si ce saint évêque se fût laissé abattre par les contradictions, s'il eût relâché de ce zèle divin qui le dévorait par une condescendance molle selon la vue des hommes, et sous prétexte d'une fausse paix, les églises de son diocèse seraient encore dans le deuil, les véritables prêtres du Seigneur pleureraient encore de les voir délaissées, et les peuples gémiraient dans l'ignorance des vérités de notre foi, et sous l'oppression tyrannique du péché.

Mais notre maître ne disait-il pas parlant de lui-même, qu'il n'était pas venu apporter la paix, mais le glaive? et n'est-ce pas de lui qu'il a été prophétisé qu'il serait un signe de contradiction? N'est-ce pas encore de cet adorable Sauveur qu'il est écrit, qu'entrant dans les villes, elles se trouvaient toutes dans une émotion générale? Quand le démon ne fait pas de bruit, c'est une marque qu'il ne craint pas : mais lorsqu'il exerce sa rage par des soulèvements qu'il excite dans les esprits, par des impostures et des calomnies qu'il fait courir, par des aversions et des haines qu'il donne, par des ligues et des cabales qu'il lie, c'est un signe très-évident qu'il est dans la crainte, et qu'il prévoit quelque bien extraordinaire qui doit arriver. Le demon ne vous combat pas, disait un des anciens Pères à un solitaire, c'est une marque qu'il vous méprise, et que vous ne feriez pas grand'chose : si vous aviez plus de force, il ne manquerait pas de vous attaquer. N'est-ce pas une chose ordinaire, de voir la plupart des prêtres vicieux vivre dans l'aise et sans difficultés? Qui se met en peine de travailler à apporter le remède à leurs désordres? Combien se trouve-t-il de personnes qui parlent, qui agissent fortement pour ce sujet; à moins que d'avoir quelque intérêt propre qui y pousse? car en ce cas l'on fait toutes les poursuites possibles, l'on en parle aux supérieurs avec ardeur, l'on en fait faire des informations très-exactes avec soin, l'on fait venir les témoins, l'on emploie ses amis, l'on crie, l'on demande justice, l'on n'épargne ni argent ni peines pour en venir à bout : l'on plaide, l'on continue les procès, on les porte de tribunal en tribunal, et tout cela parce que l'on y est intéressé. C'est que l'on a reçu quelque injure du prêtre, que l'on en a souffert quelque chose, ou bien qu'il résiste aux desseins que l'on a; car lorsqu'il ne s'agit que de l'intérêt de Dieu, que de la profanation de nos plus augustes mystères, que du mépris exécrable du sang de Notre-Seigneur que l'on foule aux pieds, que de la damnation des âmes, l'on garde le silence, ou si l'on parle, c'est bien faiblement, et tout au plus l'on s'arrête à en déplorer le mal : mais qui fait un procès pour Jésus-Christ et pour ses divins intérêts? Cependant si quelque homme de Dieu rempli de son esprit attaque le péché, combat les désordres, retire les âmes du libertinage, travaille à la réforme du clergé et des peuples, à même temps l'on voit de tous côtés des gens qui s'élèvent, qui médisent, qui calomnient, qui s'animent, qui font des ligues, qui apportent mille contradictions : c'est que le diable décharge sa rage par ces personnes, ne pouvant supporter l'établissement du royaume de Dieu. Le juste doit demander à Dieu le don de force pour vaincre tous ces obstacles, et considérer que le sage médecin aime bien mieux laisser crier son malade à raison de la douleur que les remèdes lui causent pour lui redonner la santé, qu'en lui ôtant ces remèdes douloureux, le laisser dans quelque repos qui serait suivi de la mort.

Le démon qui prévoit les biens immenses qui sont attachés à l'esprit de la croix, n'y forme pas seulement des oppositions par la délicatesse des sens, ou par le bien apparent d'une paix que Jésus-Christ n'est pas venu apporter en terre; mais se servant du spécieux prétexte de la gloire de Dieu, il combat l'état des souffrances, qui est le moyen le plus efficace pour l'établir. Il ne manque pas, cet esprit de tromperie, d'insinuer dans les esprits que la pauvreté, la douleur, les mépris, les calomnies et opprobres, la haine des gens, leurs contradictions et persécutions, leurs rebuts et délaissements rendent inhabiles les personnes qui les souffrent, à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes : et il lui est d'autant plus facile d'imprimer ces sentiments dans les esprits, qu'ils sont plus conformes aux sens et à la raison même : et c'est ce qui fait que le torrent des hommes en va là, y en ayant bien peu qui, s'élevant par la foi au-dessus des sens et de la raison même, ne regardent les choses que comme Dieu les voit. Cependant, c'est une vérité immuable dans le christianisme, que nous apprenons de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que le grain de froment tombant en terre, ne rapporte rien s'il ne pourrit; mais s'il pourrit, qu'il rapporte beaucoup (*Joan.* XII, 24, 25) : et notre divin Maître dont il est écrit (*Psal* LXXVII, 2) qu'il ouvrirait sa divine bouche en parabole, s'est voulu servir de cette similitude pour nous marquer la nécessité de la croix, pour pouvoir travailler à sa gloire avec bénédiction : car enfin ces paroles sacrées ne nous font-elles pas assez voir qu'on ne peut pas attendre grand'chose d'une âme que les souffrances n'anéantissent pas, et qu'il faut être crucifié avec Jésus-Christ pour glorifier dignement le Père éternel avec lui. Qu'on lise toute l'histoire ecclésiastique, et toutes les Vies des saints, et l'on verra depuis l'établissement de l'Eglise jusqu'à nos jours, que les grands ouvrages du Saint-Esprit ne se sont faits que par des personnes de croix, en sorte que ces personnes sont nées dans les croix, et y ont vécu, ou bien elles ont été introduites dans les états de souffrances par la privation des honneurs,

des biens et plaisirs de ce monde, qu'elles ont volontairement choisie, ou qui leur est arrivée par une pure conduite de la Providence, qui quelquefois même fait des coups admirables pour les y faire venir. Combien de fois a-t-il, pour ainsi dire, comme il a été déjà remarqué, renversé toutes choses, fermant les yeux et bouchant les esprits pour crucifier une personne, et la rendre ensuite propre à l'établissement de ses divins intérêts? Combien de fois a-t-on eu sujet de s'étonner lorsqu'on a vu des pères et des mères s'oubliant de la nature même, tourmenter cruellement leurs enfants, des maris leurs femmes, des femmes leurs maris; lorsqu'on a vu des personnes intimement amies se quitter inhumainement ; des personnes que l'on avait extraordinairement obligées, trahir méchamment leurs bienfaiteurs, des riches tomber tout à coup dans des pauvretés extrêmes, des personnes estimées, dans le déshonneur et l'abandonnement : mais ces choses n'arrivent pas sans une conduite très-particulière de Dieu, qui s'en sert à ses desseins, qui vont à mettre en croix et faire mourir au monde les âmes qu'il a élues pour ses plus grands ouvrages. Ce ne sont pas les souffrances que nous remarquons dans les personnes, qui nous doivent ôter les espérances du bien que l'on en peut attendre; mais bien au contraire, quand elles sont dans l'honneur et l'applaudissement, l'on n'en peut pas espérer grand' chose.

Un grand cardinal, qui était prince de naissance, voulut entreprendre la réforme des chanoines réguliers de Lorraine, et il n'en put venir à bout. Il était néanmoins très-bien intentionné, il avait le pouvoir de l'Eglise et le secours de l'Etat : son autorité devait, ce semble, lever tous les empêchements qui pouvaient se présenter : cependant, cette réforme est réservée à un pauvre religieux que ses propres frères avaient voulu empoisonner plusieurs fois, qui faisait ses voyages dans des paniers de charbonnier : cet équipage humble fit trembler tout l'enfer; qui ne se trouve pas ému de se voir attaqué par des pages et des carrosses!

Saint Charles Borromée est choisi de Dieu pour renouveler l'esprit ecclésiastique, il faut qu'il aille par le chemin royal des croix. Il est cardinal et un grand archevêque, et il semble que ces éminentes et très-illustres qualités le doivent exempter de marcher par le chemin des souffrances : mais s'il a fallu que Jésus-Christ ait souffert pour entrer dans sa gloire (*Luc.* XXIV, 26), ses serviteurs n'y peuvent arriver par une autre voie. On murmure contre ce grand homme, on lui tend des piéges pour le perdre, on fait des ligues pour le ruiner, on crie, on trouve à redire à sa conduite, on décrie même sa dévotion. L'on parle contre ses pèlerins, l'on remontre au Pape son oncle qu'il se rendait ridicule, et qu'il ne vivait pas ni ne marchait pas en cardinal et en prélat; que sa conduite était extraordinaire, indigne de sa condition, et qu'au reste il y avait une personne auprès de lui qui lui faisait faire toutes ces dévotions extravagantes (c'était un Père de la Compagnie de Jésus, qui s'en alla depuis aux pays étrangers, et que Sa Sainteté devait lui ordonner de se retirer. La persécution alla si avant, qu'on prêchait contre le saint en sa présence ; et après tout on conspira contre sa vie, et l'on en vint à l'exécution, en sorte que sans un miracle le saint eût été tué d'une balle qui lui fut tirée, qui tomba par terre sans lui faire aucun mal, l'homme de Dieu demeurant dans une paix si profonde, que la chose étant arrivée durant le temps de l'oraison, il voulut qu'elle fût continuée dans la même tranquillité et sans aucune interruption, comme à l'ordinaire. Quelles persécutions n'a pas souffertes saint Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus? N'a-t-on pas dit de lui, qu'il méritait être brûlé ? Combien de libelles a-t-on donnés au public contre ce grand saint? N'a-t-il pas vu ses enfants dans les dernières des humiliations? Il les a vus excommunier, et ensuite tout le clergé venir devant leur maison, chantant le psaume CVIII, qui est un psaume d'exécration contre Judas, la croix renversée, pour marquer l'horreur que l'on avait de ces Pères, la populace armée de pierres pour les assommer, des tableaux posés dans toutes les places publiques, où ils étaient dépeints entre les mains des démons qui les jetaient dans des feux et des flammes. Ces contradictions extraordinaires rehaussaient incroyablement l'espérance de saint Ignace : et ce fut un des motifs qui engagea le bienheureux François de Borgia d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

## CHAPITRE XV.

*Les grands biens des voies crucifiantes sont montrés par des exemples très-remarquables.*

Quelles persécutions n'a pas souffertes sainte Thérèse, et cela non de personnes communes (dit le pieux évêque de Tarassone dans sa *Vie*), mais des plus graves et de la plus grande autorité, tant de religieux que de prélats, et d'autres signalés en crédit, aux sentiments desquels il fallait déférer, ou bien les offenser beaucoup, ne leur donnant créance. Car les choses que l'on déposa contre la sainte Mère, les religieux et les religieuses de son ordre, et celles qu'on leur imposa furent en si grand nombre, qu'on n'épargna aucune action infâme dont on put tacher la réputation d'une vile femmelette, de laquelle celle de la sainte ne fut noircie et injurieusement souillée, puisque, en ce qui concerne l'honnêteté, on dit d'elle le dernier des opprobres que l'on puisse reprocher à une coureuse, et à une femme destituée de la crainte de Dieu. Les mémoires et les écrits diffamants couraient d'une main à l'autre ; et où ils ne pouvaient parvenir, les langues suppléaient à ce mauvais office, procurant de faire une voix commune de ce mensonge.

C'est de la sorte que parle ce grand prélat, et ensuite il rapporte comment le diable suscita quelques personnes, lesquelles avec émulation ou envie, voyant comme devant Dieu et devant les hommes que cette nouvelle réforme des Déchaussés jetait de brillants éclats de splendeur, commencèrent à semer le bruit par la ville, que c'était une femme éventée, et que par les chemins elle menait en sa compagnie des jeunes dames avec de certains muguets. Elle fut tenue pour démoniaque, et comme telle, on la voulut conjurer. Les uns l'appelaient *endiablée;* les autres, une hypocrite et une dissimulée ; les uns disant qu'elle était déçue et tombée en illusion, d'autres l'accusant d'être trompeuse, et la taxant de mensonge. Quelques-uns l'intimidaient, la menaçant qu'on la conduirait à l'inquisition ; d'autres jugeaient qu'on avait trop tardé à la présenter devant les juges du Saint-Office, et ainsi son honneur était ainsi compromis, et sa réputation perdue, non-seulement dans les coins secrets de la ville, mais encore dans les places publiques, voire même dans les chaires ( et ce qui est le plus remarquable ), le tout en sa présence et celle de sa sœur. Dans une assemblée de la ville de Médine, il se trouva un religieux qui était en estime et dans un grand crédit, néanmoins qui n'excellait pas en prudence : cet homme commença à dire publiquement beaucoup de mal de la bienheureuse mère, la comparant à Madeleine de la Croix, femme remplie de l'esprit de mensonge, renommée dans toute l'Espagne par ses tromperies, et par la communication qu'elle avait avec le diable. Mais (ce qui fut encore pis), dans un chapitre général des Carmes mitigés, le général de l'ordre qui l'avait tant aimée, et qui lui avait ordonné de faire autant de fondations qu'elle avait de cheveux à la tête ( ce sont les paroles de la sainte ), se laissa tellement préoccuper des informations qui lui avaient été données par des personnes pleines de passion et des faux témoignages bien grands dont on la chargea, qu'ému d'indignation contre elle, il lui écrivit une lettre, et lui commanda de prendre pour prison un couvent des Déchaussés : ce qu'elle fit, souffrant avec grand contentement pendant plus d'un an le déshonneur de la prison. On déposa alors contre elle des choses très-grièves, et l'affaire en vint à un tel point, que la sainte et ses religieuses furent accusées au Saint-Office, et chargées de mille mensonges et rêveries qu'on leur imposa. L'autorité des personnes qui les accusaient, et l'estime de vertu qu'elles avaient, était telle, que de la part de l'inquisition, on fit information du fait, et quoique la sainte mère et ses compagnes fussent innocentes et libres du soupçon de ces matières, néanmoins cette poursuite fut si avancée, qu'on attendait chaque jour qu'on les dût prendre et mener prisonnières à l'inquisition,

Mais écoutons parler la sainte elle-même, dans le *Livre de ses fondations :* « Avant que je partisse de Séville, il avait été tenu un chapitre général, d'où on m'apporta un commandement du définitoire, non-seulement pour ne pas fonder davantage, mais aussi pour faire choix d'une maison où je me retirasse, avec défense d'en sortir à l'avenir pour quelque prétexte que ce fût, ce qui est une sorte de prison, parce qu'il n'y a point de religieuse que le provincial ne puisse envoyer d'un lieu dans un autre (j'entends d'un monastère dans un autre ), lorsqu'il se présente quelque chose de nécessaire au bien de l'ordre ; et le pis était que notre Père général était fâché contre moi, sans toutefois lui en avoir donné sujet. La cause provenait de quelques informations qui lui avaient été données par des personnes passionnées. Outre cela, je fus encore chargée de deux faux témoignages, mais fort griefs. Je vous dis cela, mes filles, afin que vous voyiez la miséricorde de Notre-Seigneur, et comme il ne délaisse point ceux qui désirent le servir, que non-seulement ceci ne me donna pas aucune peine, mais me causa une joie accidentelle si grande, que je ne pouvais pas me contenir en moi : de sorte que je ne m'étonne point de ce que faisait le roi David quand il sautait devant l'arche du Seigneur, d'autant plus que pour lors j'eusse voulu ne faire autre chose, tant la joie que je sentais était excessive, de manière que je ne pouvais la cacher. Je n'en sais pas la cause, parce que dans d'autres grandes occasions de murmures et de contradictions qu'il m'a fallu souffrir, je ne sentis pas une joie semblable; et au moins en celle-ci, l'une des deux choses qui m'étaient imposées, était très-notable, parce que pour ce point de ne pas fonder, excepté le mécontentement qu'en pourrait recevoir notre révérend Père général, c'était pour moi un grand repos, et c'était une chose que j'avais souvent désirée, que de finir ma vie dans la quiétude et le calme; quoique ceux qui ourdissaient cette trame, n'avaient pas cette pensée ; mais ils croyaient par là me laisser dans un ennui extrême, bien que peut-être ils avaient d'autres intentions bonnes et droites. Il est bien vrai que les contradictions et les propos que l'on a tenus contre moi lorsque j'étais employée dans ces fondations ( dont quelques personnes le faisaient avec une bonne intention, d'autres avec d'autres fins ), me donnaient quelquefois du contentement; mais que j'aie senti une telle allégresse comme j'en avais en cette occasion, je ne me souviens point que cela me soit jamais arrivé en aucun travail ; car j'avoue qu'en un autre temps, la moindre des trois choses dont je fus pour lors accusée tout ensemble, m'eût été une peine bien sensible. Je crois que ma joie vint principalement de ce qu'il me sembla, puisque les créatures me payaient de la sorte, que j'avais contenté le Créateur, parce que j'ai assez appris que celui qui cherche sa satisfaction dans les choses de la terre et dans les applaudissements des humains, est grandement séduit, laissant à part le peu de fruit qu'on en retire. Aujourd'hui ils sont d'un sentiment, demain d'un autre ;

maintenant ils disent du bien d'une chose, et aussitôt ils en disent du mal : Béni soyez-vous, mon Dieu et mon Seigneur, qui êtes toujours immuable. *Amen.* Celui qui vous servira jusqu'à la fin, aura une vie sans fin dans l'éternité bienheureuse.

Elle dit en un autre lieu, dans le même livre : Ce serait un sujet trop ambitieux, et d'une excessive longueur, si je voulais rapporter les persécutions, les travaux et les afflictions que j'avais soufferts depuis cinq ans et davantage, lesquelles peines ont été telles que Notre-Seigneur seul les peut connaître. Et en un autre endroit : O mon Seigneur! qu'il est bien certain que celui qui vous rend quelque service est bientôt payé par quelque grand travail! En la fondation de Villeneuve de la Xare, elle écrit de la sorte : De grandes persécutions s'élevèrent soudainement contre les Carmélites et Carmes déchaussés, le tout ayant été fort proche d'une ruine totale. L'on peut bien voir par là le dépit qu'avait le diable d'un si saint commencement que Notre-Seigneur avait planté. Les Pères Déchaussés, et spécialement les supérieurs, souffrirent beaucoup dans de faux témoignages dont ils furent chargés, et endurèrent une grande contradiction, presque de la part de tous les Pères de l'Observance mitigée, qui donnèrent de telles informations à notre révérend Père général, qu'encore qu'il fût fort saint, ils le prévinrent néanmoins de telle sorte, qu'ils firent de grands efforts pour empêcher que les monastères des Déchaussés ne passassent point plus avant. Et parce que j'aidais à ceci, ils l'irritèrent contre moi : ce qui a été le plus grand travail que j'aie souffert dans ces fondations, quoique j'en aie eu plusieurs, parce que, de ne point contribuer ou de ne point seconder une œuvre où je voyais clairement que Notre-Seigneur était, et que notre ordre augmentait (des personnes très-doctes, à qui je me confessais, n'y consentaient point), et d'aller contre ce que mon supérieur voulait, ce m'était une mort. En ce temps-là mourut un nonce du Pape qui était un homme de sainte vie, et qui favorisait beaucoup la vertu, d'où vient qu'il estimait les Pères Déchaussés. Mais il en vint un autre qui ne lui succéda pas en cette affection, semblant avoir été envoyé de Dieu pour nous faire exercer la patience. Conformément à l'information que les Pères de l'Observance mitigée lui donnèrent de nous, il se persuada et persista opiniâtrément dans la créance qu'il n'était pas convenable de laisser passer outre ces commencements; et ainsi le mit-il en exécution avec une très-grande rigueur, condamnant, emprisonnant et bannissant ceux qu'il pensait lui pouvoir résister. Ceux qui pâtirent le plus, furent le P. Antoine de Jésus et le P. Jérôme Gracian, contre lequel ce nonce était grandement aigri, et contre le P. Marian de Saint-Benoît. Il donna aussi des pénitences à d'autres religieux des plus graves de l'ordre; mais à ceux-ci il ordonna, sous la peine de plusieurs censures, de ne plus traiter d'aucune affaire. L'on voyait bien que tout cela venait de la part de Dieu, et sa majesté permettait cet orage, afin que la vertu de ces Pères fût mieux connue. Quelques-unes d'entre les religieuses ont beaucoup souffert dans de faux témoignages dont elles furent chargées. Pour moi, j'en ressentais beaucoup plus d'affliction que de ce que j'endurais en mon particulier, parce que cela, au contraire, me donnait du contentement. Celles qui viendront après nous verront combien elles sont obligées d'acquérir et de maintenir la perfection, ayant tant coûté à celles qui sont maintenant vivantes.

Mais n'a-t-on pas vu de notre temps le saint homme P. Ivan arrêté prisonnier, accusé des plus horribles crimes; cet homme qui a paru en nos jours comme la merveille de notre siècle par sa rare sainteté, par ses pénitences et austérités épouvantables, par un entier et absolu dégagement de toute la nature, et par une singulière dévotion à la très-sainte Mère de Dieu, ayant fondé en son honneur un ordre considérable de religieuses, qui sont en édification aux fidèles des lieux où elles sont établies? Le feu P. de Condren, général de l'Oratoire, homme tout céleste et tout divin, n'a-t-il pas été accusé par une de ses filles spirituelles de l'avoir voulu violer? Le P. Coton, de la Compagnie de Jésus, personne tout angélique en pureté (aussi les anges conversaient visiblement et familièrement avec lui, et ç'a été l'un des grands dévots aux anges de notre siècle, après avoir été favorisé, de ces célestes esprits, du don précieux de la virginité, lui ayant ceint les reins pour marque de la grâce extraordinaire de pureté qui lui était accordée), fut accusé devant Henri IV, par une demoiselle, de l'avoir voulu corrompre. On fit contre lui un libelle diffamatoire, intitulé *l'Anticoton*, dans lequel on l'accusait d'avoir rendu mère une fille, marquant la ville et le lieu où l'on prétendait que l'action s'était passée. On écrivit contre lui, des pays étrangers, au roi, lui donnant avis qu'il se donnât de garde de cet homme, qui avait de mauvais desseins contre sa personne. On conspira contre sa vie, et il reçut un coup de couteau dans le carrosse de Mlle Acarie (depuis appelée en religion la sœur Marie de l'Incarnation), qui, après avoir mené une très-sainte vie dans l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel, ayant achevé sa bienheureuse course par une mort précieuse, a été honorée de plusieurs miracles, et a laissé une sainte odeur de vie à tous les peuples de ce royaume. La très-sainte Mère de Dieu (comme il fut révélé à une âme d'une exquise vertu) empêcha, par sa protection toute-puissante, que ce coup de couteau ne fût mortel. Mais la rage des démons, envieux du bien que faisait ce serviteur de Dieu, ne s'en arrêta pas là : ils suscitèrent des magiciens qui firent tous leurs efforts pour le perdre par leurs maléfices. Toutes ces grandes croix ont-elles été des marques que Dieu ne se voulait pas servir de ces saints, de ces saintes, de ces per-

sonnes éminentes en vertu? Mais, plutôt, n'est-il pas visible qu'ils n'ont souffert toutes ces persécutions que parce que Notre-Seigneur les destinait à de grandes choses pour sa gloire?

Dom Barthélemy des Martyrs, archevêque de Brague, a été un des plus excellents prélats du siècle dernier : aussi a-t-il été l'un des plus persécutés, depuis particulièrement son retour de Trente. Car, comme il avait dessein de faire garder exactement toutes les ordonnances du concile, et de travailler au rétablissement de la discipline et à la réformation des mœurs, il vit presque tout le monde se soulever contre lui et travailler à détruire l'estime et la réputation que sa vertu lui avait acquise dans l'esprit du peuple. Le grand différend qu'il eut avec son chapitre arma contre lui les langues d'un grand nombre d'ecclésiastiques, qui s'efforcèrent de le décrier durant plusieurs années, et dans le Portugal, et dans Rome une grande partie de son peuple, et particulièrement les personnes riches, favorisaient les faux bruits et les calomnies que l'on publiait contre lui, et ils s'efforçaient de faire passer pour un excès et pour une rigueur insupportable, la charité vraiment paternelle qui le portait à travailler sérieusement à la guérison de leurs âmes. L'on en vit quelques-uns même qu'il avait repris selon l'ordre de l'Eglise, s'emporter dans une telle fureur, qu'ils le déchirèrent publiquement par toutes sortes d'injures, jusqu'à l'appeler luthérien et hérétique. Il se trouva encore exposé à mille peines, et quelquefois même en danger de souffrir des violences en sa personne. Il a été calomnié dans Rome, ses propres ecclésiastiques ont proposé au Pape des chefs d'accusation contre lui, ses calomniateurs étaient favorisés par un grand nombre de personnes, qui souhaitaient que sa conduite, étant rendue suspecte, devînt inutile, et qu'on lui ôtât le moyen de tenir les choses dans un règlement qui leur paraissait insupportable. On disait publiquement dans les rues contre lui des injures sanglantes, que la pudeur défend de rapporter, et cela après avoir fait d'abord un grand bruit avec divers instruments, pour attirer le monde aux fenêtres, afin d'avoir plus de témoins de l'insulte qu'ils lui voulaient faire. On fit des libelles diffamatoires contre ce grand homme, et dans toutes ces rencontres pénibles dont sa vie a été diversement agitée durant près de vingt-quatre ans qu'il a demeuré dans les fonctions épiscopales, il s'est soutenu par les mêmes consolations qu'il donne aux autres dans son Livre, après les avoir apprises des plus grands saints.

Saint Grégoire, dit-il écrivant à Colombe évêque, qui se plaignait d'avoir beaucoup de persécuteurs et d'ennemis, lui répond : «Vous devez être persuadé, mon cher Frère, que les bons seront toujours haïs et persécutés par les méchants, et qu'il suffit d'agir selon Dieu pour être tourmenté en ce monde, et déchiré par les calomnies des hommes. Si vous êtes moins persécuté, c'est une marque que vous avez moins de piété que vous ne devriez. » L'Apôtre dit aux Thessaloniciens (*I Thess.* II, 1) : *Vous savez, mes frères, que notre entrée n'a pas été inutile parmi vous; mais que nous avons auparavant beaucoup souffert, et qu'on nous a chargé d'outrages et d'injures.* N'admirez-vous point que ce grand Apôtre parle comme s'il eût cru que son entrée parmi eux eût été inutile, si elle n'eût été accompagnée d'afflictions et d'outrages? Un Chrétien et encore plus un évêque devient plus ferme dans les oppositions qu'on lui fait, et plus courageux dans l'adversité, et c'est lorsqu'il agit avec plus de résolution et de vigueur. Ce saint prélat a été tellement possédé de ces sentiments des saints, qu'il répondit à ses amis qui étaient vivement touchés de ses persécutions. Que les calomnies et les persécutions avaient été et seraient toujours le partage des évêques : qu'ils succédaient en cela au traitement comme à la dignité des apôtres : et qu'ils ne se devaient pas croire plus saints que leur Maître, qui étant la sainteté même, n'avait pas laissé d'être accusé et déshonoré comme un séditieux et un scélérat. Tout ceci est tiré de l'histoire de sa vie.

## CHAPITRE XVI.

*Suite du sujet précédent.*

Si nous remontons dans les premiers siècles, nous y verrons un saint Jean Chrysostome le persécuté de son temps, parce qu'il était l'apôtre de son siècle. Que Dieu n'a-t-il point fait par cet homme apostolique? Mais que n'a pas souffert l'homme de Dieu et le miracle de la patience chrétienne? Les vastes temples de la grande ville d'Antioche, dans lesquels il prêchait, n'étant encore que prêtre, se trouvaient trop étroits dans toute leur étendue, pour renfermer la foule des peuples qui y accouraient de toutes parts; et en effet (dit l'histoire de sa *Vie* donnée depuis peu au public) le saint faisait état que cent mille hommes s'assemblaient tous les jours dans le lieu où il prêchait. Les livres qu'il a composés ont éclairé heureusement toute l'Eglise; et saint Isidore de Damiète parlant de celui *Du sacerdoce*, assure qu'il n'y a jamais eu de cœur, qui après l'avoir lu n'ait été blessé des traits de l'amour divin. Etant élevé à la dignité patriarcale, avec quelle force a-t-il travaillé à la réformation du clergé, soit en détruisant toutes les occasions de l'impureté, soit en combattant l'avarice ou la bonne chère des ecclésiastiques de son Eglise? Quel ordre n'apporta-t-il pas pour le bon usage des biens de l'Eglise? Quel soin n'a-t-il pas pris des pauvres? N'a-t-il pas été la protection des vierges, la consolation des veuves, l'appui et le secours des orphelins, et l'asile de tous les misérables? Il établit les prières de la nuit, non-seulement pour les hommes ou les femmes, mais encore pour les enfants, et cela au milieu de la cour de l'empereur.

« L'Eglise de Dieu, » disait ce grand archevêque, « se lève tous les jours à minuit, levez-vous aussi avec elle. Quelque délicat que vous soyez, vous n'êtes pas plus délicat que David qui était un grand roi : et quelque riche que vous soyez, vous n'êtes pas plus riche : et cependant ce prince dit lui-même, qu'il se levait au milieu de la nuit pour louer Dieu de la souveraine justice de ses ordonnances. » L'on entendit par les soins de ce saint les boutiques des artisans retentir du chant des psaumes et cantiques, et l'on vit les maisons séculières changées en monastères par ce pieux exercice. Il leur avait enseigné que comme les diables viennent en foule dans l'âme de ceux qui chantent des chansons impures, au contraire la grâce du Saint-Esprit descend sur ceux qui récitent des cantiques spirituels, et sanctifie leur âme et leur bouche. Les villes pleines de débauche se convertissaient à Dieu par les sermons efficaces de cet homme apostolique, son zèle tout divin ne pouvait avoir de bornes ; et ne pouvant être renfermé dans la ville de Constantinople, il se répandit dans toute la Thrace, qui est divisée en six provinces, et dans toute l'Asie qui dépend de onze métropolitains. Il prit encore soin de toute l'Eglise du Pont, laquelle compte autant de métropolitains que celle d'Afrique, et il devint l'apôtre de vingt-huit provinces tout entières. Il fit brûler les idoles des Phéniciens, et s'appliqua à la conversion des Goths qui étaient tombés dans l'hérésie, non-seulement par quantité de prêtres, de diacres et de lecteurs qu'il ordonna pour instruire ces peuples, parce qu'ils savaient parler leur langue, et étaient remplis de zèle ; mais il alla lui-même en cette église, et se servant de truchement pour conférer avec ces barbares, il leur enseigna la véritable doctrine catholique. De plus, ayant appris qu'il y avait le long du Danube des peuples de Scythie, appelés nomades, qui n'avaient personne pour les instruire, il leur envoya des ouvriers apostoliques pour travailler à leur conversion. Il s'employa avec le même zèle à la destruction de l'hérésie des marcionites ; et ayant soutenu les droits de l'Eglise avec une générosité non pareille, sans avoir aucun respect humain, il a rempli toute la terre de sa doctrine céleste, et a été la lumière du monde.

Ces grands desseins de Jésus-Christ sur cet incomparable prélat devraient être soutenus de l'esprit qui a toujours animé toute l'Eglise, qui n'est autre que l'esprit de la croix. Les grandes choses que Dieu avait résolu de faire par ce saint, devaient avoir pour fondement des croix extraordinaires : aussi jamais personne n'a souffert des persécutions plus violentes. Ce saint agissant dans l'esprit et dans la vertu d'Elie, ayant repris avec force les mauvais ecclésiastiques, s'étant appliqué avec un zèle incroyable à la réformation de leurs mœurs, il s'attira leur aversion, et de leur part ils conspirèrent contre lui, et ils le chargèrent de calomnies pour le décrier dans l'esprit du peuple. Mais c'était, dit l'histoire de sa *Vie*, une puissante consolation à saint Chrysostome de se voir traité comme son Maître : car il savait que Jésus-Christ n'eut pas plutôt ouvert la bouche, qu'il excita le murmure des pharisiens et des docteurs de la loi : et comme la contradiction des pharisiens n'empêchait pas le Fils de Dieu de parler fortement contre leurs désordres, quoique cette liberté lui dût coûter la vie ; ainsi l'opposition du clergé n'empêchait pas ce parfait imitateur de Jésus-Christ de leur représenter leurs plus étroites obligations, quoique cette sévérité épiscopale dût être suivie de la perte de son siége, de sa liberté et de sa vie.

Mais l'ennemi de notre salut ayant entrepris de troubler l'Eglise de Constantinople en la personne de son archevêque, ne perdait nulle occasion de lui susciter des ennemis, et se servait des moindres choses pour le brouiller avec tout le monde. Acace évêque, le menaçant en présence de quelques ecclésiastiques, ne put s'empêcher de dire : « Je lui apprête son bouillon. » Depuis ce temps-là il fit une ligue secrète avec Severien, évêque des Gabales, et ces évêques avec quelques moines s'étant unis entre eux par un esprit de faction, traitèrent des moyens de s'armer contre saint Jean Chrysostome. Le premier expédient dont ils s'avisèrent pour perdre ce saint prélat, fut d'envoyer à Antioche pour faire une exacte recherche de sa vie. Ensuite ils envoyèrent à Alexandrie vers Théophile dont ils connaissaient l'esprit artificieux, qui prit résolution de venir à Constantinople, pour détruire celui qu'il considérait comme son ennemi. Toutes choses étaient disposées en cette grande ville à la brouillerie, quelques-uns du clergé qui ne souffraient qu'avec beaucoup d'impatience la sévérité et le zèle de leur archevêque, semblaient d'eux-mêmes tendre les bras à ses plus grands persécuteurs. Les grands de la cour et les riches de la ville souhaitaient avec passion d'être défaits d'un si sévère censeur : les dames mondaines ne le pouvaient plus supporter : et sur ce que le saint se faisait à lui-même cette objection que l'on pourrait bien par une si sévère conduite s'engager dans un mauvais parti, il répond qu'il ne s'en mettra pas en peine ; que ceux qui s'offensaient de sa conduite, ne le défendraient pas devant le tribunal de Jésus-Christ lorsqu'il serait jugé ; qu'on pouvait user jusqu'à deux ou trois fois de condescendance ; mais qu'on n'était pas toujours obligé de se relâcher de la vigueur ecclésiastique par un esprit d'accommodement.

La ville de Constantinople étant dans cette disposition à l'égard de saint Jean Chysostome, ces évêques qui avaient juré sa ruine, voulurent que Jean son archidiacre le chargeât de vingt-neuf chefs d'accusations, et le moine Isaac de dix-sept. On ne saurait lire sans frémir des accusations si atroces, ou si ridicules ; et il fallait que les yeux de ces prélats et de ces diacres fussent horriblement troublés, puisqu'ils voulaient faire passer le

zèle de ce grand saint pour cruauté, son abstinence pour gourmandise, sa retraite pour orgueil. Mais la plus insolente effronterie devait rougir de vouloir donner atteinte à la chasteté d'un homme qui avait la pureté des anges : ce que l'on faisait l'accusant d'avoir reçu des femmes en sa maison, et d'être demeuré seul avec elles, après en avoir fait sortir tout le monde. L'un des chefs de ces accusations portait d'avoir dit contre les ecclésiastiques plusieurs paroles injurieuses; et un autre d'avoir composé un livre plein de calomnies contre le clergé. On l'accusait encore d'avoir été à l'église sans prier Dieu, ni en entrant ni en sortant : d'avoir fait plusieurs ordinations sans se mettre en peine de tirer d'attestations touchant les personnes qu'il ordonnait; qu'il n'avait pas laissé d'offrir les saints mystères après une grande violence de manger seul, et de mener en particulier une vie de gourmand et de cyclope. De s'être vanté dans l'excès de son amour, et d'avoir usé de ces termes : « J'aime avec une extrême passion, l'amour qui me transporte est furieux.» Qu'il faisait des entreprises sur les provinces des autres prélats. Qu'il affligeait le clergé d'une manière inouïe et lui faisait souffrir des outrages tout à fait extraordinaires. Qu'il donnait les Ordres sans assembler le clergé, et sans prendre son avis. Enfin, ils lui reprochaient une rigueur excessive et une condescendance pleine de mollesse.

Le saint au milieu d'une si horrible tempête demeurait inébranlable et prêchant avec plus de force que jamais, il faisait assez paraître que la grandeur de son courage ne savait ce que c'était que de craindre. «En effet,» disait-il à son peuple, « que pourrions-nous craindre? Serait-ce la mort; vous savez que Jésus-Christ est ma vie, et que ce m'est un gain et un avantage de mourir. Serait-ce l'exil? mais toute la terre et toute son étendue est au Seigneur. Serait-ce la perte de mes biens? Nous n'avons rien apporté en ce monde, et il est certain que nous n'en remporterons rien. Ainsi, toutes les choses du monde les plus terribles sont l'objet de mon mépris, et je me ris des biens et des avantages que les autres souhaitent avec passion. Je ne crains pas la pauvreté, je ne souhaite pas les richesses; je n'appréhende pas la mort, et si je désire de vivre, c'est seulement pour travailler à votre avancement spirituel. Vous savez, «dit-il ensuite,» mes bien-aimés, quel est le sujet pour lequel on me veut perdre : C'est que je n'ai point fait tendre devant moi de riches et précieuses tapisseries; c'est que je n'ai jamais voulu me vêtir d'habits d'or et de soie.» Il prêchait ces sortes de vérités durant l'assemblée des évêques factieux, à qui ayant député trois évêques de sa part, ces trois prélats furent traités outrageusement de ceux de la faction; car ils frappèrent cruellement le premier de ces évêques, ils déchirèrent les habits du second, et ils mirent au cou du troisième une chaîne en fer qu'ils avaient préparée pour le saint, dans le dessein qu'ils avaient de le faire entrer par force dans un vaisseau, et de l'envoyer en des pays inconnus. Ensuite ils condamnèrent ce saint patriarche et le déposèrent de son siége patriarcal, et l'empereur le bannit de Constantinople. Il fut condamné de la sorte sur des mémoires et avec une grande précipitation; car les ouvrages de cabales sont ordinairement suivis d'impatience. Un des prélats même du conciliabule qui avait déposé le saint, prêcha dans Constantinople, que quand Jean serait innocent d'ailleurs, son orgueil extrême justifierait sa déposition, puisque *Dieu*, qui pardonne les autres péchés, *résiste aux superbes*. (*ac.* IV, 6.) Cependant, étant survenu un grand tremblement de terre la nuit que l'homme de Dieu fut enlevé, l'impératrice épouvantée le fit rappeler, et il rentra comme en triomphe en sa ville patriarcale.

Mais son zèle le portant toujours à condamner avec une sainte liberté les mœurs corrompues de cette grande ville, et ayant prêché contre des jeux qui se faisaient devant la statue de l'impératrice, il se mit mal tout de nouveau avec cette princesse, qui ayant mandé des évêques pour cabaler contre lui, ils arrivèrent de tous côtés à Constantinople. Aussitôt ils firent tous leurs efforts pour faire bannir le saint, et se servant du voisinage du temps de Pâques, ils exhortèrent l'empereur Arcade de donner ordre qu'on chassât de l'Eglise le saint archevêque, comme étant convaincu des choses dont on l'avait accusé. Le respect que portait Arcade à l'épiscopat, lui fit croire que des évêques dont la fonction est de prêcher la vérité, n'étaient pas capables de lui assurer une fausseté, et il ne fit pas de réflexion sur l'exemple du grand Constantin, qui n'aurait jamais banni saint Athanase s'il n'eût été trop crédule aux calomnies de quelques évêques. Il fit donc expédier cet ordre inique qui lui était dicté par ces prélats, et commanda à son archevêque de sortir de son Eglise. Le saint eût beaucoup obligé ses ennemis s'il se fût rendu capable de relâcher quelque chose de la grandeur de son courage, et de se retirer de lui-même en se soumettant à cet ordre par une obéissance aveugle; mais sa générosité lui fournit cette réponse : « Comme je n'ai entrepris la conduite de cette Eglise, qu'après y avoir été appelé de Dieu pour y travailler avec soin au salut du peuple, aussi ne puis-je l'abandonner de moi-même. » Arcade qui avait plus de faiblesse que de malice, se trouva embarrassé de cette réponse, et ce prince qui ressentait des secrets remords dans le fond de sa conscience, attendait que le jugement de Dieu éclatât en cette rencontre par quelque événement extraordinaire, étant résolu d'apaiser la colère de Dieu par le rétablissement de ce grand saint, s'il arrivait quelque disgrâce à ses ennemis ou à lui-même; comme il avait formé le dessein d'aller plus avant en sa persécution si la chose lui succédait impunément.

Dans cette agitation de son esprit, il fit venir deux évêques, et, dès qu'ils furent en-

trés dans son palais, il leur découvrit l'inquiétude de sa conscience : « Que faisons-nous, leur dit-il? prenez garde que vous ne m'ayez peut-être pas donné un bon conseil. » Mais ces évêques l'affermirent en sa première résolution et lui protestèrent en termes exprès qu'ils voulaient bien porter sur leurs têtes la déposition de Jean. Pendant ce temps, les prêtres de son Eglise qui craignaient Dieu n'avaient pas laissé d'assembler le peuple pour célébrer la fête de Pâques et en avaient commencé la sainte veille par la lecture des livres saints et le baptême des catéchumènes. Les évêques factieux, ayant appris cette nouvelle, demandèrent main-forte aux officiers de l'empereur pour empêcher cette assemblée. Le général des armées de l'empereur résista de prime abord à cette demande; mais ces évêques, à qui les conseils toujours plus violents paraissaient les meilleurs, répliquèrent qu'il était à craindre que l'empereur ne remarquât l'affection que le peuple conservait toujours pour son archevêque, vu principalement qu'ils lui avaient dit que Jean n'avait plus aucun ami de reste, et qu'il était abandonné de tout le monde comme séducteur. Enfin, ce général leur ayant donné un colonel païen pour l'exécution de leur dessein, comme les veilles des grandes fêtes de Constantinople étaient célébrées dans la même ville jusqu'au premier chant du coq, ce fut durant ce temps de la nuit que ce colonel, assisté de quatre cents soldats et des ecclésiastiques de la faction, se jeta sur le troupeau de Jésus-Christ avec une fureur inouïe. Il renversa les saints et adorables mystères que le diacre tenait entre ses mains, c'est-à-dire qu'il profana par un horrible sacrilége la très-auguste eucharistie; il donna tant de coups de bâton sur la tête des prêtres, qu'il remplit de leur sang la piscine sacrée. On entendait de toutes parts les cris des femmes et les gémissements et les larmes des petits enfants, les plaintes des prêtres et des ministres de l'Eglise que l'on chargeait d'une infinité de coups. Ces excès se commirent dans l'obscurité de la nuit, par l'entremise des évêques, qui marchaient eux-mêmes à la tête des soldats. Le jour étant arrivé, on voyait d'heure en heure de nouveaux édits que l'on affichait en plusieurs endroits, et qui contenaient une infinité de menaces contre ceux qui ne voudraient pas abjurer la communion de Jean. Toutes les prisons se trouvèrent remplies de personnes qui soutenaient le saint, et il y eut des femmes d'illustre condition qui furent traitées outrageusement.

On suborna des assassins pour le tuer, et le valet d'un prêtre, qui s'était armé de trois poignards pour un dessein si exécrable, ayant blessé sept hommes l'un après l'autre, qu'il avait cru servir d'obstacles au coup damnable qu'il voulait faire, sortit des mains du magistrat sans aucune punition, quoique de ces sept hommes blessés, il y en eût quatre qui furent tués et enterrés sur-le-champ, et les autres languirent longtemps après. La protection que Dieu rendit à ce saint le sauva de cette conjuration, pour lui faire remporter la couronne d'un plus long martyre. Cinq jours après la Pentecôte, qui était arrivée cette année-là le cinquième jour de juin, les évêques firent le dernier effort pour le chasser, et s'adressant à l'empereur, ils lui remontrèrent qu'il ne prétendît pas être plus doux que des prêtres et plus saint que des évêques; qu'il cessât donc de vouloir pardonner à un seul homme pour les perdre tous. Ces paroles obligèrent Arcade à donner les mains à ce conseil d'iniquité, et saint Jean Chrysostome reconnut par son propre exemple qu'on ne doit jamais s'appuyer sur les témoignages d'estime et d'affection que les grands donnent, puisqu'Arcade, qui avait autrefois usé d'artifice pour l'enlever d'Antioche à Constantinople, employa six ans après son autorité pour l'en arracher.

Le saint, ayant dit adieu aux évêques de sa communion, fit venir ses filles spirituelles, la généreuse et charitable Olympiade, qui devait avoir la meilleure part aux croix de son archevêque, Pentadie, veuve du consul Timase, et Procule; il manda aussi Salvine, veuve de Nébride, pour leur dire ses dernières paroles. Les gémissements et les cris de ces saintes femmes furent presque toute la réponse qu'elles firent à un discours si affligeant. Elles se jetèrent avec larmes aux pieds de ce cher Père, qu'elles ne devaient plus revoir. Le voilà donc encore pour la seconde fois banni de son siége, pour n'y retourner jamais. Et comme cette affliction était plus sensible à sainte Olympiade qu'à pas une autre, il prit un soin particulier de la fortifier sur ce sujet; et, parce qu'elle était privée de ses prédications, et qu'elle souffrait de cette famine dont Dieu menace les Juifs, quand il dit qu'il fera souffrir une faim et une soif pressantes, non pas par la disette du pain et de l'eau, mais en les privant de sa parole (*Amos*, VIII, 11), il la console en lui promettant de lui écrire autant de fois qu'il trouverait des voies pour lui faire tenir de ses lettres.

Il ne cessait point de consoler ceux qui souffraient pour sa cause, il composait des livres merveilleux pour prouver que personne n'est blessé que par soi-même. Il recevait des lettres de toutes parts, et il y répondait exactement. Dieu lui suscitait des amis qui s'animaient d'une sainte émulation pour l'assister dans sa disgrâce. Il en recevait de fréquentes visites, et ceux qui lui avaient fermé la bouche en le bannissant de Constantinople, ne pouvaient empêcher, par toutes leurs violences, qu'on ne le consultât comme un oracle; et la même envie qui avait porté ses ennemis à le déposer leur fit regarder avec une profonde douleur l'éclat de sa réputation, qui s'augmentait toujours au milieu de son exil, qui lui avait procuré l'occasion de se répandre par tout le monde, ou en publiant ses ouvrages, ou en y envoyant ses lettres. Porphyre, Severien et les autres évêques de cette cabale

étaient rongés d'envie lorsqu'ils voyaient des événements si contraires à leurs desseins. Comme sa prospérité leur avait été odieuse, son affliction même leur était insupportable; ils ne pouvaient souffrir nulle part sa haute réputation, et cette haute réputation le suivait partout. L'honneur de notre saint leur paraissait comme une espèce de miracle qui était plutôt capable de les endurcir que de leur changer le cœur. C'était une chose étonnante que des prélats qui avaient pour eux des puissances séculières, et qui étaient revêtus des richesses de l'Eglise, avec toute leur autorité, eussent tant de peur d'un évêque qui était seul et sans appui, d'un homme qu'ils avaient eux-mêmes chassé de son siége, qui était si faible de corps, et que, tout banni qu'il était, il les fit trembler et pâlir de crainte.

La proscription du saint ne le rendait que plus vénérable à ses disciples, et il recevait de leur part autant de soumission que les adversaires lui faisaient d'outrages. Plusieurs personnes, de l'un et de l'autre sexe, firent divers voyages à Rome pour la défense de sa cause. Ses amis et les dames qui étaient sous sa conduite exerçaient à son égard de si grandes et de si extraordinaires libéralités, qu'il se voyait souvent obligé de leur renvoyer leurs présents. Et c'est ainsi qu'il en usa, particulièrement envers Carterie, qui lui avait envoyé Libanius, que le saint appelle son très-cher frère, et qui l'avait prié instamment, à la fin de sa lettre, de faire voir qu'il avait confiance en elle, et qu'il voulait se servir avec liberté de ce qui lui appartenait, comme si c'était son bien propre. Il lui fait de grandes excuses de ce qu'il lui renvoie son argent, et lui promet de le lui redemander librement quand il en aurait besoin. Sainte Olympiade lui fournissait quantité d'argent, et Pean, qui était un grand seigneur, lui rendait des services très-considérables. Il était capable lui seul de réjouir tous les autres par sa présence dans Constantinople, d'affermir ceux qui étaient chancelants et de remettre dans la bonne voie ceux que la crainte en avait fait sortir. Le saint apprit avec joie son retour dans cette ville impériale, et il le loua de tenir ferme, quoiqu'il fût seul et que personne ne l'assistât dans ce combat de charité, parce que, de tous ses autres amis, les uns avaient pris la fuite, les autres étaient bannis et les autres s'étaient cachés. Le zèle de ce généreux officier n'était pas borné dans la seule ville de Constantinople. Il ne se contentait pas d'empêcher de toutes ses forces qu'il n'y eût aucun déserteur du parti de notre saint, mais il prenait un soin tout particulier de lui gagner tous les jours, par sa douceur, plusieurs de ceux qui s'étaient trouvés engagés dans la faction de ses ennemis. On le conduisit de ville en ville et de désert en désert, dans les provinces les plus éloignées, avec tant de rigueur et de cruauté que ce fut une espèce de miracle de voir qu'il ait pu vivre si longtemps dans un exil si pénible, étant accablé de fièvres et de faiblesses de corps. Tout cela ne l'empêchait pas de composer, dans ses maladies continuelles, des livres remplis de consolation pour ceux qui n'étaient qu'affligés de ses disgrâces; car, s'il était charitable pour ses ennemis les plus cruels, il était plein de tendresse pour ses disciples et de reconnaissance pour ses amis.

Mais une des plus grandes consolations qu'il reçut, en arrivant à la ville de Cucuse, fut d'y voir, le jour même, la généreuse Sabinienne qui y était venue de Constantinople dans la résolution d'aller jusqu'en Scythie pour y suivre le saint si on l'y eût mené; et dès qu'elle eut la consolation de le voir, elle forma le dessein de ne retourner jamais à Constantinople, et de passer le reste de sa vie dans le lieu où il serait, quel qu'il pût être. Les ministres de l'église de Cucuse la reçurent avec tout l'honneur et toute l'affection que méritait une si grande vertu. Ils la considérèrent comme la gloire de son sexe, et ils n'eurent que de la vénération pour une action si généreuse et si héroïque. L'amour spirituel et divin de cette femme ne pouvait aller plus avant, et il était malaisé que le saint reçût une plus grande consolation que celle-là.

Les amis du saint furent enveloppés dans sa persécution, et il serait bien difficile de raconter les supplices dont furent tourmentés la plupart de ceux qui lui étaient demeurés fidèles. On arracha les côtes au lecteur Eutrope, on lui déchira les joues à coups d'ongles de fer, de bâtons et de nerfs de bœuf, on brûla tout son corps avec des torches ardentes, et il souffrit toutes ces choses, quoiqu'il fût jeune et délicat. Plutôt que de dire un mensonge contre son saint archevêque, il aima mieux en perdre la vie, ce qui lui arriva peu de temps après. On entendit une musique céleste à sa précieuse mort, et il est reconnu pour un saint et pour un martyr par toute l'Eglise. Son nom se lit avec honneur dans le Martyrologe romain, le douzième jour de janvier.

Ni l'innocence, ni la haute condition de la généreuse Olympiade ne l'exemptèrent pas de la persécution. Le magistrat lui dit, aussi bien qu'à quelques autres dames de sa compagnie, qu'elles étaient tout à fait à plaindre de fuir avec plus d'opiniâtreté la communion de l'évêque Arsace (c'était l'ennemi de saint Jean Chrysostome), puisque ce serait le moyen de sortir entièrement d'embarras et d'éviter tous les maux dont elles étaient entièrement menacées. Quelques-unes de ces dames, selon le rapport de Sozomène, se laissèrent épouvanter et suivirent le mauvais conseil de ce magistrat. La généreuse Olympiade demeura invincible. Elle fut condamnée à une grosse amende, mais la perte de son argent ne fut pas capable de la toucher, et elle aurait versé son sang pour une cause si juste. Elle fut donc inébranlable au milieu des menaces de ses ennemis, et le jugement inique de ce magistrat ne lui ôta rien de sa constance. Le bruit de cette action si généreuse s'étant

répandu partout, saint Chrysostome en reçut la nouvelle avec plaisir au milieu de son bannissement, et ce lui fut une puissante consolation d'apprendre tout à la fois le courage et l'humilité de sa chère fille. Il ne put s'empêcher de lui témoigner sa joie par une lettre dans laquelle il lui écrit qu'il y a plus de différence entre ce qu'elle a fait et les louanges qu'on lui en donne, qu'il n'y en a entre les morts et les vivants. Ensuite la violence de ses persécutions l'obligea de se retirer à Cyzique, ayant été chassée de son pays, de sa maison, de la compagnie de ses amis et de ses parents.

Sainte Nicarète se retira aussi de Constantinople, pour l'absence de celui qui en était le véritable pasteur. Elle était d'une des plus illustres maisons de Nicomédie. La virginité dont elle avait toujours fait profession, et la sainteté de sa vie, la rendaient encore plus illustre. Pantadie, veuve du consul Timase, se signala aussi dans cette persécution par de très-glorieux combats. Le saint, ayant appris la fermeté de cette dame, en reçut une consolation sensible, et lui témoigna que sa charité sincère était le meilleur remède qu'il pût recevoir au milieu de ses maladies. Dans une des lettres qu'il lui écrivit pendant son exil, il remarque qu'on l'avait fait venir au barreau, elle qui ne connaissait point d'autres lieux que l'église et sa chambre; que du barreau on l'avait menée devant le tribunal des juges, et du tribunal dans la prison; qu'ils avaient aiguisé contre elle les langues de faux témoins; qu'ils avaient forgé une insolente calomnie, commis des meurtres, fait couler des ruisseaux de sang, employé le fer et la flamme pour persécuter de jeunes enfants, jusqu'à les faire mourir dans les tourments; qu'ils avaient fait souffrir une infinité de supplices et fait de très-grandes plaies à plusieurs hommes de mérite et de considération; qu'enfin ils avaient tenté toutes choses pour la contraindre par la peur à parler contre son sentiment. Mais sa constance admirable l'ayant élevée au-dessus de tous leurs efforts artificieux, fut une grande édification pour tous les fidèles défenseurs de notre saint. On n'épargna pas encore ses autres filles spirituelles, et entre les autres il relève particulièrement dans ses lettres Amprucle ou Procule, Bassiane, Chalcidie, Asyncritie, et ses compagnes.

Il y eut des évêques même et des prêtres emprisonnés pour son sujet, et le saint, dans une de ses lettres, les appelle heureux et trois fois heureux, et qu'ils le sont encore plus qu'il ne leur peut exprimer, à cause de leur prison, de leurs liens et de leurs chaînes; qu'ils ont gagné l'affection de toute la terre, qu'ils se font aimer avec passion par les peuples les plus éloignés, que la terre et la mer retentissent de toutes parts de leurs généreuses actions; que l'on publie partout leur constance, leur fermeté inébranlable, leur sage et inflexible resolution, qui n'a rien de lâche et de servil. Cependant les persécuteurs du saint ne purent éviter la juste colère de Dieu. Car il n'y a rien de plus véritable que ce qui a été remarqué par ce même saint après le Psalmiste, que les personnes affligées sont comme des flèches entre les mains d'un homme puissant; et en n'opposant que sa patience à leurs atteintes, il les perce sans y penser de mille coups invisibles; que la force des personnes opprimées consiste dans leur oppression même; que ce n'est ni la bonne vie ni la vertu, mais la seule souffrance des maux qui excite Dieu à la vengeance; que l'affliction est la plus forte défense dont l'on puisse se couvrir; que c'est ce qui attire le secours du ciel sur les personnes affligées; que ceux qui oppriment les personnes faibles doivent trembler, puisque, s'ils ont de leur côté la puissance, les richesses, l'argent et la bienveillance des juges, ces personnes opprimées ont pour elles des armes bien plus fortes, qui sont les pleurs, les gémissements et les injures qu'elles souffrent, et qui attirent sur elles les grâces du ciel; que les gémissements de ces personnes accablées sont des armes qui renversent les maisons, qui en ruinent les fondements et qui détruisent les nations tout entières. Dieu punit l'impératrice Eudoxie d'une mort terrible, et en plusieurs différentes manières miraculeuses les autres persécuteurs, tout cela n'étant pas capable d'éteindre le feu de la persécution, qui s'allumait tous les jours de plus en plus, ce qui faisait dire à ce saint patriarche : « Mes amis ont renoncé à mon amitié, mes proches se sont éloignés de moi, et ceux qui en sont éloignés me chargent de calomnies. » Ceux qui furent constants en sa défense souffrirent mille maux. Quatre évêques d'Orient, ses meilleurs amis, furent bannis et leurs gardes les traitèrent, sur le chemin, avec une horrible cruauté; et l'envie de ses ennemis s'augmentant toujours, ils obtinrent un rescrit de l'empereur pour le faire transporter vers le Pont-Euxin, ses gardes, dans un voyage de trois mois, le traitant avec une cruauté toute barbare : il mourut en son exil, en prononçant les mêmes paroles qu'il avait dites une infinité de fois, les disant d'une voix intelligible à tous les assistants : *Que Dieu soit glorifié en tout.* La trop grande facilité d'Arcade ne demeura pas longtemps impunie, car il ne vécut que cinq mois et demi après notre saint, et mourut à l'âge de trente-un ans. Ses persécuteurs continuèrent leur violence après sa mort. Théophile, patriarche d'Alexandrie, composa même un livre sanglant contre le saint. Toutes ces persécutions furent l'unique récompense de ses travaux. Tout ceci est tiré de l'histoire de sa *Vie*, qui a été donnée au public depuis peu, qui fait voir bien clairement que les grandes croix sont les plus signalées marques des plus grands desseins de Notre-Seigneur sur les personnes qu'il destine aux plus illustres emplois de son Eglise.

Saint Jérôme a été choisi de Jésus-Christ pour être l'un des docteurs et Pères de l'Eglise; que n'a-t-il point souffert par la médisance et la calomnie? De quels crimes ne

l'a-t-on pas voulu accuser? De quelles hérésies ne l'a-t-on pas voulu rendre coupable? On a déposé contre lui qu'il avait de l'amour impur pour sainte Paule. Il était haï de toutes sortes de personnes. Les hérétiques le haïssaient, dit Sévère Sulpice, parce qu'il ne cessait de les combattre; les ecclésiastiques le haïssaient, parce qu'il reprenait leur vie et leurs crimes.

Saint Athanase a été l'un des plus zélés défenseurs de la foi catholique; aussi a-t-il été un des plus persécutés. On le noircit des plus infâmes calomnies; il fut accusé de sacriléges, de meurtres, de magie, d'adultère, et enfin cinq évêques déposèrent contre lui; ce qui fut cause que l'empereur Constantin l'exila, ce bon prince, trop crédule, ayant ajouté foi à la déposition de ces évêques qui paraissaient d'une vie fort sainte et qui avaient été amis du saint, et qu'il avait amenés même avec lui à Tyr.

## CHAPITRE XVII.

*Le discours des avantages des croix est continué.*

Mais y a-t-il rien de plus convaincant en cette matière que l'exemple du grand Apôtre? Le Fils de Dieu dit de lui (*Act.* IX, 15) qu'il est un vaisseau d'élection pour porter son nom devant les rois et les nations, et en même temps il l'assure qu'il lui montrera combien il faut qu'il souffre pour son nom; car il semble que ce soit la même chose d'être un apôtre et de beaucoup souffrir. Aussi cet homme tout divin estime ne pouvoir donner des marques plus assurées de son apostolat que les souffrances. Il savait que son Maître avait dit à ses disciples (*Joan.* XX, 21), qu'il les envoyait comme son Père l'avait envoyé, c'est-à-dire non pas aux honneurs, aux richesses ou aux plaisirs de ce monde, mais aux croix. C'est ce qui fait qu'il s'écrie (*Galat.* VI, 14) : Qu'à Dieu ne plaise qu'il se glorifie en autre chose qu'en la croix, que le monde lui est un crucifié, et qu'il est crucifié au monde! (*Ibid.*) *Nous avons été faits*, dit-il encore, *un spectacle au monde, aux anges et aux hommes.* Nous sommes fous pour Jésus-Christ, nous sommes faibles, nous sommes de peu de considération, l'on nous maudit, nous souffrons persécution, l'on nous blasphème et nous sommes comme les ordures du monde. (*I Cor.* IV, 10-13.) Se peut-on imaginer un état plus crucifiant et plus ignominieux que d'être comme les ordures d'un lieu que l'on balaye et que l'on jette au vent? Si l'humiliation et les mépris rendaient inhabiles aux fonctions apostoliques, jamais homme n'aurait été plus inutile que saint Paul. Si les persécutions obligeaient à la retraite, jamais personne n'a été plus obligé de se retirer que cet apôtre, puisqu'il souffrait de toutes sortes de personnes, et des infidèles et de ceux de sa nation, et même des faux frères, qui se disaient domestiques de la foi; en toutes sortes de lieux, dans les solitudes aussi bien que dans les villes, sur la mer aussi bien que sur la terre. (*II Cor.* XI, 26.) Mais il savait bien, ce qui depuis a été enseigné par saint Grégoire, que l'opposition que l'on forme contre les bons desseins n'est qu'une épreuve et un exercice de la vertu, et non pas une marque que Dieu rejette celui qui souffre.

Dom Barthélemy des Martyrs a écrit que cette parole de Job est propre à celui qui est dans l'apostolat: *J'ai été le frère des dragons et le compagnon des autruches.* (*Job* XXX, 29.) Il rapporte que saint Augustin disait, de son temps: « Si un homme fait quelque mal, qu'un évêque le reprenne, ou le blâme, on dit, voilà un mauvais évêque; qu'il ne le reprenne point, on le loue, et on dit voilà un bon évêque. Et lorsqu'il demeure ferme et constant à reprendre ce qui est répréhensible, on cherche des accusations fausses qu'on lui impute pour le rendre suspect. On dit de lui qu'il ne fait pas ce qu'il dit, ou on l'accuse de faire des choses qu'il ne fait point en effet. » Il cite saint Bernard, qui enseigne qu'un ancien a dit, qu'un homme n'est pas vraiment courageux, s'il ne sent croître son courage parmi les difficultés et les obstacles qui se présentent, et qui assure qu'un homme qui vit de la foi, ne doit jamais avoir tant de confiance et de fermeté que lorsque Dieu le châtie par l'affliction. Ce grand prélat du dernier siècle cite encore ces paroles de la divine Sagesse : *Faisons tomber le juste dans nos piéges, parce qu'il nous est inutile, et qu'il est contraire à nos desseins et à nos œuvres. Il nous reproche la violence de la loi, et il décrie les égarements de notre conduite, sa vue seule nous est insupportable, parce que sa vie est dissemblable de celle des autres, et que sa voix n'est point celle qui est commune et ordinaire. Il nous considère comme des gens qui s'amusent à des niaiseries, et il s'abstient de notre conduite comme étant impure et corrompue, et profère ce qui doit enfin arriver aux justes.* (*Sap.* II, 12, 15, 16.)

Enfin, au-dessus de tous ces exemples, nous avons l'exemple de Jésus-Christ, dont la conduite doit être au-dessus de toutes les conduites; qui parlant du temps de sa Passion, l'appelle l'heure de sa gloire. (*Joan.* XII, 23.) Ce qui a fait remarquer à saint Augustin, que notre divin Sauveur a été glorifié selon ses paroles adorables, lorsque Judas l'a trahi, et qu'il a été proche de sa croix; et que pendant qu'il faisait des miracles, saint Jean a dit que le Saint-Esprit n'était pas donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. (*Joan.* VII, 39.) « Il n'est pas glorifié, » dit ce Père, «selon l'Écriture, lorsqu'il ressuscite les morts; mais il est glorifié lorsqu'on le mène à la mort. » C'est une conduite de l'Esprit de Dieu qu'il faut adorer et nous y soumettre, contre tout ce que la prudence humaine, et la sagesse même de quelques gens de bien peuvent objecter. Jésus-Christ n'a établi la gloire de son Père que par la pauvreté, le mépris et la douleur par les persécutions et les croix. Il ne faut donc pas prétendre prendre d'autres voies :

et de vrai, c'est par ces voies toutes saintes, quoique terribles à la nature, que tous les saints ont marché et ont accompli les grands desseins de Dieu sur eux. Il faut que la prudence de l'homme meure, et soit anéantie aux pieds de Jésus, mort et anéanti, comme parle l'Apôtre. (*Philip.* II, 7.) Jamais l'homme, s'il avait agi selon les lumières de sa sagesse, aurait-il pris des moyens en apparence si contraires aux desseins de Dieu pour le salut des hommes? Ne semble-t-il pas que la haute condition appuie fortement les desseins d'une personne, que la naissance, les richesses, les honneurs rendent plus considérable ce qu'elle dit et fait; que l'estime est nécessaire pour introduire dans les esprits ce que l'on veut y insinuer; qu'il faut gagner les affections des peuples, pour obtenir ce que l'on en désire; qu'il est à propos de se faire des amis pour en être soutenu, qu'il faut prendre garde à ne pas rebuter les esprits par une doctrine sévère; qu'il se faut conserver une réputation glorieuse, particulièrement parmi les grands, dont la faveur semble nécessaire pour réussir; qu'il faut mener une vie qui ait de l'éclat dans le monde, et qui nous y fasse honorer? Sans doute que ces considérations auraient eu lieu dans l'esprit de l'homme agissant en homme, et elles n'en ont que trop encore aujourd'hui parmi les Chrétiens, qui sont des gens morts, ou qui le doivent être aux maximes du siècle. Hélas! si l'admirable Jésus eût pris avis des docteurs, des savants et des politiques, ne lui auraient-ils pas conseillé toutes ces choses? Ne lui auraient-ils pas donné avis de naître de la fille de quelque puissant roi, d'amasser de grands trésors, d'avoir auprès de soi des armées nombreuses et des plus savants hommes du monde, de vivre dans l'honneur et dans l'éclat, et établir une réputation glorieuse depuis un bout du monde jusqu'à l'autre, de faciliter tous les moyens qui pourraient engager les hommes à recevoir sa doctrine; car toutes ces choses ne sont-elles pas les belles voies de faire réussir de grands desseins? Mais que les voies de Dieu sont éloignées des voies des hommes! Il se fait pauvre, il vient au monde dans un lieu pauvre et d'une mère pauvre, il choisit pour son père putatif un pauvre charpentier, et il passe la meilleure partie de sa vie à travailler avec lui, comme un malheureux artisan. Ceux qui l'approchent de plus près sont de pauvres pêcheurs, gens sans science, sans argent, sans éloquence, sans crédit. La doctrine qu'il enseigne est si contraire aux sens, et si élevée au-dessus de la raison, et ce semble si peu propre à un peuple très-grossier, que l'on s'en moque, comme il est remarqué en l'Ecriture, que ses amis voulurent le lier, pensant qu'il eût perdu l'esprit, qu'on le voulut précipiter du haut d'une montagne en bas. (*Luc.* IV, 29.) Il est tellement éloigné de l'honneur, que les peuples courant en foule pour le faire leur roi, il prend la fuite dans des lieux écartés, et se retire sur des montagnes. S'il fait voir quelque éclat de sa gloire sur le Thabor, il commande à ses plus chers disciples de n'en jamais dire un seul mot pendant sa vie. Pour le mépris, c'est tout ce qu'il recherche, il va à la croix avec des désirs inexplicables, ses divines ardeurs pour les plus humiliantes confusions ne se peuvent imaginer. On l'appelle un endiablé, un séducteur, un buveur de vin, il est accusé de crimes, il se trouve des témoins qui en déposent, les juges le condamnent, il est traîné de tribunal en tribunal comme le dernier des hommes, on lui fait souffrir des tourments inouïs, son corps virginal est déchiré de tous côtés, on lui décharge de cinq à six mille coups de fouets, on le couvre de grandes et profondes plaies, on lui perce la tête d'épines, on lui met un roseau en main comme à un insensé, et on le fait mourir tout nu sur une croix.

Voilà une étrange conduite d'un Homme-Dieu, pour établir une loi qu'il vient publier aux hommes. Il faut de l'honneur et de l'estime, disent les hommes, il en est privé; il faut des créatures, il en est délaissé; son plus fidèle ami le renie avec jurement, un de ses disciples le trahit, les autres s'enfuient, on n'oserait pas dire qu'on le connaît, l'on demeure caché. Il faut faire de beaux sermons qui plaisent, ceux qu'il fait le font passer pour ridicule; l'amitié des peuples est nécessaire, ils crient qu'il soit crucifié; il faut de l'estime, on lui préfère un larron; on doit être considéré, il passe pour fou à la cour. Il est dans un état d'abjection si épouvantable, qu'il dit de lui-même qu'il est plutôt un ver de terre qu'un homme, ou s'il est un homme, qu'il n'en est que l'opprobre et l'abjection même. (*Psal.* XXI, 7.) Aussi l'Apôtre dit nettement que sa conduite est un scandale aux Juifs et une folie aux gentils. Cependant, c'est la conduite d'un Dieu qui doit l'emporter par-dessus celle que les hommes et les Chrétiens peu éclairés pourraient prétendre; et si c'est une vérité de foi qu'il a fallu que ce Dieu-Homme ait souffert pour entrer en sa gloire (*Luc.* XXIV, 26), ses disciples penseront-ils y arriver par une autre voie? Nos paroles donc et nos pensées doivent être des paroles et des pensées de croix; notre Maître ne pouvait s'en oublier. Il en parlait à tout le monde, dit l'Ecriture, il s'en entretenait même sur le Thabor au milieu de sa gloire, et il appelle Satan le prince des apôtres lorsqu'il l'en veut détourner. (*Matth.* XVI, 23.) Ce qui nous marque que nous devons regarder nos meilleurs amis, lorsqu'ils nous conseillent d'autres voies que celles de la Croix, comme des tentateurs : nous les devons appeler des Satans. Pour être véritablement de la suite de Jésus-Christ, il faut nécessairement porter sa croix avec lui; et si notre faiblesse nous donne de la crainte, il faut avoir recours à la protection de notre sainte maîtresse. Notre-Seigneur ayant révélé à sainte Gertrude qu'il devait lui arriver une grande croix, comme sa nature en était épouvantée, ce même Sauveur pour l'encourager lui dit qu'il lui donnerait pour protectrice sa sainte Mère, et

qu'ensuite elle se jetât entre ses bras et eût recours à sa protection en tout ce qui lui ferait peine, et qu'elle y trouverait toujours une abondance de secours en ses besoins. Or, comme après cela il lui arriva une croix extraordinaire, la très-sainte Vierge ne manqua pas de la consoler par ces amoureuses paroles : « Ma chère fille, il est vrai, jamais vous n'avez tant souffert, cette croix surpasse toutes les autres; aussi jamais vous n'avez été dans une disposition si grande de recevoir les grâces extraordinaires de mon Fils bien-aimé. »

## CHAPITRE XVIII.

### *De l'oraison de la très-sainte Vierge.*

L'oraison de la divine Vierge était plus propre d'une âme bienheureuse que non pas d'une personne qui est encore dans la voie. C'est le sentiment de Richard de Saint-Laurens au livre IV des Louanges de la bienheureuse Vierge. Aussi est-il vrai qu'elle vivait en la terre comme les bienheureux au ciel. C'est pourquoi son oraison n'a jamais souffert d'extase, l'extase supposant quelque imperfection ; car elle n'arrive qu'à raison de l'imbécillité des puissances ou de la faiblesse du tempérament. C'est ce qui a obligé l'Eglise de finir contre les pauvres de Lyon, que l'extase n'avait jamais eu aucun lieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Plusieurs saints et graves docteurs estiment la même chose de notre divine Princesse. Dans l'extase les sens sont liés, à raison de la trop grande occupation de l'esprit, qui ne peut pas suffire à même temps à la lumière de la contemplation et à ses fonctions extérieures et corporelles. Jamais il n'y aura plus de lumières que dans le ciel, et jamais cependant il ne s'y rencontrera d'extase, parce que l'esprit et le corps y seront fortifiés. Il en va quelquefois en notre terre de même à proportion. Une grande lumière empêche des yeux faibles et malades, de bons yeux la supportent. Cela se remarque dans quelques saints qui ont été à la fin de leur vie moins sujets aux extases, parce que leur entendement et leurs sens extérieurs et intérieurs avaient plus de forces pour soutenir les choses divines, par le secours de celui en qui nous sommes tout puissants. Comme sa douleur, pour grande qu'elle ait été, ne lui a jamais causé aucune pâmoison, jamais les délices de la contemplation ne lui ont ôté la liberté de ses sens. Autrement il faudrait dire que sa très-sainte vie aurait été une extase continuelle, la cause en ayant duré toujours. Son oraison était donc élevée au-dessus de la manière d'agir des apôtres et des plus grands saints, quoiqu'elle ait été accompagnée de tous les priviléges qui ont jamais été accordés à aucune pure créature, et que même elle les ait tous surpassés incomparablement. Les Pères, comme saint Jérôme et saint Ambroise, enseignent qu'étant toute petite dans le temple, elle conversait avec les anges. Les connaissances des saints comparées à la sienne, ne sont pas une goutte d'eau à l'égard de l'Océan. Elle était si élevée, qu'elle est arrivée à la vision béatifique, et il semble qu'il y ait peu de lieu d'en douter, selon le raisonnement de saint Thomas, qui enseigne que tous les priviléges qui ont été accordés aux saints, qui ne sont que serviteurs de Dieu ou amis, ne doivent pas être déniés à sa bien-aimée Mère. Or il soutient que la vision béatifique a été accordée à saint Paul et à Moïse, et dit que c'est le sentiment de saint Augustin. Quand cela ne serait pas, la très-sainte Vierge doit être privilégiée, et après la grâce de sa maternité divine, qui l'élève à une dignité presque infinie, il n'est pas difficile de croire toutes les faveurs que les docteurs de l'Eglise lui attribuent. Quelques-uns ont estimé que dès le premier instant de sa très-pure conception elle a joui de la vision béatifique, les autres ont pensé qu'elle lui a été donnée au moment de l'incarnation : et enfin plusieurs ont jugé qu'elle en avait été favorisée plusieurs fois en sa très-sainte vie.

Mais si son oraison a été admirable en sa hauteur, elle ne l'est pas moins en sa durée. Saint Thomas enseigne qu'en cette vie l'on ne peut pas penser sans cesse actuellement à Dieu ; car quand même l'on en serait occupé toujours durant le jour, durant le sommeil cette actuelle application serait interrompue. Mais il doit être entendu de la loi ordinaire, dans laquelle la sainte Mère de Dieu ne doit pas être comprise. Son oraison a été continuelle, par le moyen de la science infuse qu'elle avait toujours indépendamment des sens. Dieu même détournait les choses miraculeusement, qui pouvaient empêcher une contemplation si continuelle, et ne permettait pas que ses sens fussent trompés. La nuit même durant le peu de sommeil qu'elle prenait, son oraison continuait toujours, et elle n'était pas sujette aux songes qui nous arrivent, par les vapeurs ou par un excès de mélancolie ou de bile, ou causes semblables, son tempérament étant parfait. Si Aristote et Pline écrivent qu'il s'est rencontré des personnes si bien composées, qu'elles n'ont jamais eu aucun songe, de ceux qui arrivent par quelque déréglement de tempérament, on ne peut pas le dénier à la très-pure Vierge : mais nous ne nions pas qu'elle n'en ait eu de ceux qui proviennent des choses qu'on a lues ou entendues le jour. C'est la pensée de saint Ambroise. Son imagination était remplie des choses saintes qu'elle avait lues; mais c'étaient des espèces divines qui la remplissaient. C'est pourquoi Rupert dit que tout le *Livre des Cantiques* lui est appliqué, parce que c'est un cantique tout de joie, il n'y a rien de fâcheux. Mais pendant que cela se passait dans sa fantaisie, son esprit veillait par des lumières purement intellectuelles, qui sont indépendantes de l'imagination : car si l'usage de raison a été accordé à Salomon pendant le sommeil, selon le sentiment de plusieurs grands théologiens, à qui l'Ecriture favorise ouvertement; je ne voudrais pas, dit saint François de Sales, dénier cette

grâce à la très-sainte Vierge. C'est donc avec raison que saint Grégoire de Nysse appelle le sommeil de la bienheureuse Vierge, une sublime liberté, et qu'elle est comparée par un autre Père aux anges qui ne dorment jamais. Sa volonté a toujours été en la loi du Seigneur, et son esprit en a été continuellement occupé durant le jour et durant la nuit.

L'esclave de la sainte Vierge ne la doit jamais quitter, et comme elle se trouve toujours auprès de Dieu par l'exercice de la sainte oraison, il la doit suivre par la même pratique, selon l'étendue de sa grâce, avec une grande fidélité. L'oraison est le soleil de l'âme, sans sa lumière l'on demeure dans les ténèbres, elle est la nourriture de l'âme ; sans cette divine nourriture les forces manquent dans les voies de la glorieuse éternité. C'est l'air sacré que nous devons respirer, et sans lequel l'on ne peut pas vivre dans l'état de la grâce, elle est l'âme de l'âme : ainsi quand elle ne nous anime plus, il faut mourir. Une personne, disent les saints, qui tend à Dieu, dans les combats qu'il faut qu'elle donne contre ses ennemis, est comme un soldat sans épée, si elle ne s'adonne à l'oraison, elle est comme une ville sans murailles, tout exposée à leur rage. L'âme est comme le poisson hors de l'eau, quand elle quitte l'exercice de l'oraison, qui est l'élément dans lequel elle doit vivre.

Le diable qui sait ces choses, n'oublie rien pour en divertir les âmes, et quelquefois il tâche de les surprendre sous de beaux prétextes d'humilité, leur faisant croire qu'elles sont indignes de converser avec Dieu : « Quelle superbe humilité, dit sainte Thérèse au chap. 19 de sa Vie, le diable me suggérait-il, de me faire quitter mon appui ? A présent je suis tellement surprise, que j'en fais des signes de croix, et il ne me semble pas avoir échappé de plus grand péril. » Elle dit que le diable lui représentait qu'il suffisait de prier vocalement, et que même ne s'acquittant pas bien de cette prière, qu'elle n'en devait pas faire une autre plus excellente. « Que ceux, dit la sainte, qui s'adonnent à l'oraison, prennent bien garde à ceci. » Elle assure qu'en quittant l'oraison, elle n'avait que faire des diables pour la traîner en enfer, qu'elle s'y en allait d'elle-même. Elle exhorte de tenir bon, quoiqu'on soit faible et imparfait, et qu'elle ne laissait pas de commettre des imperfections, Dieu lui ayant donné l'oraison d'union. « Le diable, » dit encore cette sainte, sait bien ce qu'il fait, tâchant d'empêcher ce saint exercice. Le traître voit bien qu'une âme qui persévère dans l'oraison, est perdue pour lui, et que les chutes où il l'engage, lui aident par après à faire de grands progrès. » Elle enseigne au chapitre 13 de sa Vie, aux âmes à être courageuses, pourvu qu'elles ne se confient pas en elles-mêmes ; et déclare qu'elle n'en a vu aucune de la sorte demeurer en chemin, ni faire grand profit à celles qui sont timides, quoique d'autre part elles soient humbles. Elle se ressouvenait de saint Paul, qui dit que tout est possible avec Dieu (*Philip.* IV, 13), et que saint Pierre n'avait rien perdu pour s'être jeté en la mer. Elle avertit qu'il faut prendre garde que le directeur n'enseigne l'âme à être comme le crapaud rampant toujours, que le diable pourrait causer un grand mal par là, leur faisant entendre que ce n'est pas à faire aux pécheurs de vouloir être saints. Au chapitre 7 de sa même Vie, elle fait voir que la plus horrible tromperie dont le diable s'est servi en son endroit a été de lui faire quitter l'oraison : il me semblait, dit-elle, que c'était le meilleur de faire comme la plupart du monde fait, et suivant cela, de dire vocalement des prières.

L'esclave de la reine du ciel doit éviter ces piéges, s'adonnant à l'oraison mentale avec fidélité, et ne la quittant jamais sous quelque prétexte que ce puisse être. Elle est bonne pour tous, et tous la doivent faire. « Je ne vois pas, » dit notre sainte au chapitre 8 de sa *Vie*, « comme quoi tout le monde ne doive faire l'oraison mentale. Les méchants la doivent faire afin que Dieu les fasse bons. Il est juste qu'ils souffrent d'être en la compagnie de Dieu au moins deux heures par jour, encore qu'ils ne soient avec Dieu, mais avec les pensées du monde ; mais parce qu'ils se forcent d'être en si bonne compagnie, Dieu empêche les malins esprits d'agir contre eux, et tous les jours diminue leurs forces. » C'est donc une grande tromperie de penser que cet exercice ne soit propre qu'aux personnes retirées ou religieuses. Celles qui sont les plus engagées dans le monde et dans les affaires en ont plus de besoin, et la doivent pratiquer avec plus de soin. Notre siècle nous en donne un exemple bien remarquable en la personne de la sérénissime infante Isabelle-Claire-Eugénie, qui, au milieu d'une multitude de grandes et importantes occupations que le gouvernement de ses États lui donnait, ne passait jamais aucun jour sans donner à l'oraison mentale un temps très-considérable. Elle différait bien ou omettait ses autres exercices de dévotion selon les affaires pressantes qui lui arrivaient; mais pour rien du monde elle ne laissait l'oraison, car elle était persuadée que c'était l'affaire de toutes les affaires la plus pressée, et sans laquelle toutes les autres affaires, quelque soin qu'on y apportât, étaient sans bénédiction. Quelques occupations que l'on puisse avoir, l'on trouve toujours du temps pour satisfaire aux nécessités du corps, pour manger, pour boire et pour dormir. Pourquoi n'en aurait-on pas pour les besoins de l'âme, pour lui donner sa nourriture spirituelle. Cette grande princesse dont la mémoire doit être dans une vénération particulière parmi tous les véritables esclaves de Notre-Dame, ayant beaucoup contribué à l'établissement de cette dévotion en plusieurs provinces, et s'étant mise elle même au nombre de ces glorieux esclaves, prenait une partie de la nuit pour cet exercice an-

gélique, et dérobait à son corps une partie même du sommeil nécessaire pour pouvoir y vaquer avec plus de loisir. Elle faisait tous les jours, à deux heures et demie après minuit, une heure d'oraison mentale. Elle en faisait encore une heure le matin, et une heure quelque temps après le dîner. De plus, elle entendait tous les jours deux messes, et employait encore bien du temps à la prière vocale. Aussitôt qu'elle était levée, elle se prosternait devant la Mère de Dieu, ce qu'elle faisait encore tous les soirs, protestant en présence des anges et des saints qu'elle était l'esclave de leur auguste reine; mais c'était avec des sentiments si tendres et si dévots, qu'ils étaient capables de toucher les cœurs les plus insensibles à la piété. Elle ne pouvait se lasser de déclarer le bonheur qu'elle avait de vivre dans l'esclavage de la souveraine du paradis, et elle faisait plus d'état de ses chaînes que de toutes les couronnes de l'univers. Elle ne dormait que trois heures et demie la nuit, et une demi-heure après le repas.

Les difficultés qui se présentent dans la pratique de l'oraison ne doivent pas étonner une âme saintement généreuse, soit qu'elles arrivent par la malice des démons ou des hommes, ou par les répugnances et les peines que nous y avons. Sainte Thérèse a été durant dix-huit ans, ayant besoin de livres dans l'oraison, excepté après la communion; et son âme craignait autant d'entrer dans l'exercice de l'oraison sans livre, comme si elle eût été pour combattre grand nombre de personnes. Au chapitre 8 de sa *Vie*, elle enseigne qu'on ne doit pas quitter l'oraison, quelques péchés que l'on commette, parce que c'est le moyen de remédier à son mal. Au chapitre 21 du *Chemin de perfection*, elle déclare qu'il faut avoir une grande résolution pour poursuivre le chemin de l'oraison. «Vienne,» s'écrie-t-elle, «ce qui pourra, arrive ce qui voudra, qu'il coûte tant de travaux que vous voudrez, soit que j'y aborde, soit que je meure au chemin, soit que le monde abîme ou périsse; car souvent on nous tient de ces propos : *Cela est plein de dangers ; une telle s'est perdue par là; l'autre a été déçue; cette autre, qui priait beaucoup est tombée; ces choses font tort à la vertu; cela n'est pas bon pour des femmes, d'autant qu'elles pourront avoir des illusions, il serait plus à propos qu'elles filassent; le* Pater *et l'*Ave *suffisent*. Mais ne faites pas d'état, poursuit-elle dans le même chapitre, des craintes qu'ils vous donneront, ni des périls qu'ils vous représenteront. Ne vous laissez pas séduire par qui que ce soit qui vous montre un autre chemin que celui de l'oraison. Si quelqu'un vous dit qu'en cela il y a du danger, tenez-le pour le même danger, fuyez-le. Ne laissez jamais écouler ceci de votre mémoire, parce que possible vous en aurez besoin. De dire que le chemin de l'oraison soit périlleux, Dieu ne le permet jamais. C'est une invention du diable que de jeter ces frayeurs, et, par ces artifices il en fait tomber quelques-uns qui s'adonnaient à l'oraison. Considérez d'autre part le grand aveuglement du monde, qui ne voit pas les milliers d'âmes qui se perdent faute d'oraison; et si quelqu'une tombe dans ce chemin, il en remplit de crainte les cœurs. Pour moi, je n'ai jamais remarqué aucune ruse du diable, plus pernicieuse que celle-là. Au chapitre 8 du *Chemin de perfection*, elle dit qu'elle sait assurément que les croix des contemplatifs sont intolérables, et que Dieu leur en envoie davantage, parce qu'il les aime spécialement; que c'est une rêverie de penser que Notre-Seigneur reçoive quelqu'un en son amitié, sans peine, et que les contemplatifs doivent être généreux, que leur office est de pâtir; et, de vrai, s'il se rencontrait quelques personnes contemplatives dans une ville ou un diocèse, dans une communauté, les persécutions ne leur manquent jamais, on les décrie, on agit contre elles, on s'oppose à leurs desseins, le diable glisse une envie secrète, et forme des contradictions, suscite des difficultés en tout ce qu'elles font, il en donne de la peur aux communautés qu'elles fréquentent, aux lieux où elles demeurent. Il fait passer le bien que l'Esprit de Dieu met en elles pour une hypocrisie, il les fait traiter d'hérétiques illuminés, il les fait accuser de quantité de crimes, il en donne de l'aversion, il fait parler contre leur conduite, la décriant comme mauvaise ou comme indiscrète ou trop violente. L'on voit plusieurs gens de bien, de bons serviteurs de Dieu, d'autre part, qui, ne cheminant pas par ces voies, blâment ce qu'ils ignorent, désapprouvent ce qu'ils n'entendent pas, et souvent les plus rudes persécutions viennent de ce côté-là. Pour l'opposition que forme la plupart des gens du monde, il ne faut pas s'en étonner, l'esprit de la nature corrompue qui les anime, étant directement contraire à l'Esprit de Jésus-Christ, qui remplit les personnes d'une véritable oraison. C'est ce qui fait que quelquefois on verra des villes presque tout entières qui ne pourront les goûter, et qui en auront, s'y sentant portées par une antipathie secrète, et dont elles ne s'aperçoivent pas. J'ai connu une personne, d'autre part, vertueuse, mais qui était fort portée à la superbe, qui se rencontrant dans un lieu dans lequel on parlait de l'amour de l'abjection, quoique ce ne fût pas avec elle, ressentait une telle peine qu'elle ne put pas s'empêcher de la témoigner. C'est que l'esprit de superbe qui était en elle ne pouvait souffrir l'esprit de la sainte abjection de Jésus-Christ. L'histoire de la Vie du saint homme, le P. de Mattaincourt, rapporte, qu'à la sortie du collége, s'étant fait chanoine régulier dans une maison déréglée, par un mouvement spécial de Notre-Seigneur, qui le destinait pour la réforme de cet ordre, les religieux lui mirent plusieurs fois du poison dans son potage, pour le faire mourir; mais, ce qui est remarquable, est qu'en ce temps-là, il ne leur disait mot, il ne parlait pas même contre leurs désordres, étant jeune, et ne faisant que commencer la vie religieuse dans la soumission à ces personnes. D'où

vient donc un excès si cruel dans ces religieux contre un jeune homme qui est leur inférieur, et qui ne dit pas une seule parole qui puisse les choquer? C'est que l'esprit de nature poussé par celui du démon, ne pouvait supporter une âme de grâce, et qui était tout à Jésus-Christ. Le serviteur n'est pas au-dessus du maître (*Matth.* x, 24); s'il l'a persécuté, il les persécutera. Or tous les Chrétiens ne doivent pas ignorer que leur divin Maître a été dans le monde un signe et un sujet de contradiction.

Le diable, selon la doctrine céleste de la séraphique Thérèse, voit bien qu'une âme d'oraison n'ira pas au ciel seule, mais qu'elle en mènera plusieurs avec elle; c'est pourquoi il lui déclarera toujours la guerre, et fera tous ses efforts, sans oublier rien, pour empêcher qu'on n'en prenne les avis, pour lui fermer l'entrée des monastères, pour enfin la rendre inutile. Un confesseur, un prédicateur, un directeur, qui seront plus dans les voies humaines, ne souffriront pas ces contradictions. Le diable n'en a pas grand'chose à craindre, ils laissent leurs âmes dans la plupart de leurs imperfections, ils n'enseignent pas les voies de la pure foi et de la mortification parfaite, ils tâchent d'accommoder la nature avec la grâce, et comme ils sont peu fermes dans la pratique du dénûment, on les goûte avec plus de facilité. Il y aurait sujet de répandre ici beaucoup de larmes, quand l'on considère qu'un grand nombre d'âmes demeurent sans s'avancer, par la faute de ces guides, et qu'ensuite Notre-Seigneur est privé d'une grande gloire. Oh! quel compte ces directeurs rendront au sévère jugement de Dieu! qu'ils souffriront d'étranges peines en l'autre monde pour leur conduite molle, et selon la prudence humaine! qu'ils se souviennent que ce n'est pas assez de dire qu'ils ont conduit selon leur lumière; si elle n'a pas été assez pure, ils doivent en puiser de plus saintes dans une application plus grande à la sainte oraison, à l'amour de la pauvreté et des croix; car la pratique de l'oraison et des vertus humiliantes de l'adorable crucifié est toujours suivie des plus pures lumières du christianisme; et l'expérience fait voir en ce sujet que de petites femmelettes, menant une vie très-mortifiée, très-pauvre, très-dégagée, sont plus savantes dans les voies de la perfection que de grands docteurs qui vivent à leur aise, et qui ne sont pas dans un si grand dégagement. Oh! combien voit-on de monastères dont les uns sont encore remplis de l'esprit du monde qu'ils ont quitté extérieurement, et les autres qui quittant leur première ferveur s'en vont insensiblement dans le relâchement de la discipline régulière, par la recherche de la propre satisfaction, par le trop grand soin du corps, par des particularités dans les habits quant à l'étoffe ou à la forme, dans les chambres, dans le manger, par le traitement inégal des personnes, spécialement dans les maladies, par la permission qu'on donne de recevoir des commodités des parents, ne mettant pas toutes choses en commun, par la négligence du silence, mais surtout par le peu de soin de l'oraison mentale; car le monastère dans lequel la sainte oraison sera négligée, sera exposé à l'attaque et à la rage des démons. Et cependant les directeurs voient ces choses, se taisent, et n'y apportent aucun remède efficace. Aussi les diables les laissent assez en repos. Mais si un homme d'oraison arrive, en même temps la persécution s'élève, il jette la frayeur dans l'enfer. Il y en a qui tâchent de couvrir leur relâchement par des permissions qu'elles disent obtenir des supérieurs; mais l'on ne peut tromper Jésus-Christ. Ah! que les saints sont bien éloignés d'une telle conduite! Grégoire IX, voulant modérer un peu la très-rigoureuse pauvreté de sainte Claire, cette sainte vierge lui dit : « Saint-Père, votre Sainteté me fera toujours beaucoup de grâce de me donner l'absolution pour suivre les conseils du Fils de Dieu. »

Les contemplatifs souffrent donc beaucoup par la malice des démons et des hommes; mais ils ont encore de grandes croix par les souffrances intérieures qu'ils portent, qui surpassent, selon le témoignage de sainte Thérèse, toutes les peines de la vie active. Ceux qui ne sont pas élevés à la contemplation, mais qui s'appliquent à l'oraison par la voie du discours, ont aussi leurs croix. La sainte que nous ne pouvons nous lasser de citer, remarquant quatre sortes d'oraison, dit que la première est de ceux qui méditent, qui tirent l'eau du puits avec force de bras; et elle fait voir qu'outre le travail qu'elles ont en se servant beaucoup de raisonnements de l'entendement, souvent elles souffrent par les sécheresses et aridités : c'est ce qu'elle appelle tirer plusieurs fois du puits le sceau tout sec sans aucune eau. Elle enseigne qu'ils doivent cependant toujours travailler pour contenter leur Seigneur, et que ce n'est pas leur consolation qu'elles doivent chercher, que Dieu les fait souffrir pour voir s'ils pourront boire dans son calice, et lui aider à porter sa croix : que ceux qui ne se soucient pas de consolation, ont bâti sur un fondement solide, son exemple est un puissant et admirable motif pour encourager toutes les âmes qui s'appliquent à la sainte oraison. Elle a été durant tant d'années qu'elle avait besoin même de livres, comme nous l'avons dit, pour s'élever à Dieu, elle qui était destinée non-seulement pour arriver aux plus hauts degrés de la plus parfaite contemplation, mais qui en devait être la maîtresse, comme celle qui était choisie pour réformer le saint ordre de Notre-Dame du mont Carmel, qui a pour grâces particulières la mortification et l'oraison. A peine trouvons-nous dans l'Histoire des saints, rien de plus pressant pour fortifier les âmes peinées dans ce saint exercice, car qui pourra perdre courage, s'il trouve de la difficulté à pratiquer l'oraison, s'il considère les travaux de cette sainte? Qui ne pourra pas concevoir de grandes espérances d'y profiter quelques jours, s'il fait réflexion que la sainte par sa fidélité et sa

persévérance, malgré tous les obstacles qu'elle y a rencontrés, et durant un si grand nombre d'années, enfin y a fait des progrès qui ne se peuvent expliquer. Elle a ressenti pendant un assez long temps tant de répugnance pour l'oraison, qu'elle écoutait avec soin quand l'horloge sonnait pour en être délivrée; et souvent elle eût mieux aimé choisir toutes sortes de pénitence, que de se retirer pour la faire, le diable y contribuant avec la mauvaise habitude d'une certaine tristesse qui la saisissait sitôt qu'elle entrait dans l'oratoire.

Au chapitre 18 du *Chemin de perfection*, elle dit qu'il faut se disposer à recevoir tel état d'oraison qu'il plaira à Notre-Seigneur, non pas seulement une année, ni deux, ni dix seulement. Au chapitre 22 de sa *Vie*, elle blâme ceux qui veulent s'élever d'eux-mêmes, bien qu'il soit vrai que quand Notre-Seigneur veut que l'âme soit mariée, quand ce serait dès le premier jour, qu'il n'y a rien à craindre. Au chapitre 19 du *Chemin de perfection*, elle montre que la méditation est un commencement pour acquérir toutes les vertus : et dans ce même chapitre elle fait voir que Notre-Seigneur élève parfois des âmes qui sont en mauvais état à la contemplation, pour voir si elles voudront jouir de lui. Au chapitre 15 de sa *Vie*, elle enseigne qu'il y a de certains temps où l'âme ne doit se servir de considérations, ni de vues de ses péchés; que d'autres fois elle a besoin de penser au paradis et à l'enfer. Au chapitre 22 de sa même *Vie*, elle dit que ces personnes-là ne sont pas pauvres d'esprit, qui croient que tout est perdu quand elles ne travaillent pas avec l'entendement, ou bien qu'elles n'ont pas une dévotion sensible : que quand même on ne pourrait pas avoir une bonne pensée, qu'on ne doit pas s'en mettre en peine. Au chapitre 19 du *Chemin de perfection*, elle dit qu'il y a de certains entendements qui ne peuvent méditer, ne pouvant être liés, ce qui arrive; qu'elle leur porte grande compassion, parce que peu (le faisant voir par un exemple qu'elle rapporte), ont le courage de persévérer à faire l'oraison, en la manière qu'ils la peuvent faire. Au chapitre 23, elle recommande la fidélité à faire l'oraison aux heures destinées, parce qu'il n'est pas juste d'ôter à Notre-Seigneur ce qu'on lui a donné une fois, et qu'on ne voudrait pas en user de la sorte avec les créatures. Au chapitre 26, qu'il faut faire l'examen, dire le *Confiteor*, et puis regarder Notre-Seigneur, le voir à nos côtés. Je ne vous demande pas davantage, dit-elle, que vous le regardiez, vous qui ne pouvez discourir. Qu'il est bon quelquefois de prendre une image dévote de Notre-Seigneur, et lui parler comme si c'était lui-même. Au chapitre 28, qu'il faut se recueillir au dedans de soi, y parler à Notre-Seigneur, et ne nous étranger pas d'un tel hôte, et que c'est marcher par un bon chemin, qu'il est semblable à ceux qui vont sur mer ayant bon vent, qu'ils font bien plus de chemin que ceux qui vont par terre. Au chapitre 31, qu'il y a des personnes qui se rendent sourdes, parce qu'étant attachées à leurs prières vocales, elles n'écoutent pas Dieu, et que c'est perdre un grand trésor. Au chapitre 17 de sa *Vie*, elle compare la mémoire et l'imagination à ces papillons qui voltigent la nuit, qui ne font pas de mal, qui sont importuns; que le dernier remède, après qu'elle y a bien pensé et sué, c'est de n'en faire point de cas, non plus que d'une personne folle et insensée. Au chapitre 21 du *Chemin de perfection*, elle remarque qu'après que le diable a semé la zizanie dans un temps de trouble, en sorte qu'il semble traîner tout le monde après lui à demi-aveuglé, d'autant que cela se passe sous prétexte d'un bon zèle; Notre-Seigneur suscite quelqu'un qui dessille les yeux.

La très-vertueuse mère de Chantal, parlant à ses religieuses, leur disait : « Le seul moyen de perfectionner l'âme à l'oraison, est la présence de Dieu et la fidélité à retirer ses pensées de toutes choses. C'est un malheur que souvent nous voulons spéculer, et Dieu veut que nous ne fassions qu'aimer, nous laissant simplement à sa merci, comme un petit enfant tout nu entre les bras et sur le sein de sa mère. Quand les distractions nous pressent, il faut faire l'oraison de patience; quand l'on est dans l'impuissance d'agir, il faut faire l'oraison de révérence et de conformité à la volonté de Dieu, usant de quelques paroles d'une amoureuse soumission. » Vous êtes, lui dit un jour saint François de Sales, comme le bienheureux saint Jean : tandis que les autres mangent diverses viandes à la table du Sauveur par plusieurs considérations pieuses, vous vous reposez par un suave sommeil sur sa sacrée poitrine; et pour dernier avis, ne vous divertissez jamais de cette voie. Souvenez-vous de ce que je vous ai tant dit, et qui est dans Théotime, qui est pour vous et pour vos semblables. Vous êtes la sage statue, le maître vous a posé dans la niche, ne sortez de là que lorsque lui-même vous en retirera. Et de vrai, cette sainte âme s'étant voulu mouvoir au sortir de la sacrée communion à faire des actes plus spécifiés que ceux d'un simple regard et anéantissement en Dieu, elle en fut reprise de la divine bonté, et on lui fit entendre qu'elle n'avait agi que par amour-propre, et qu'en cela elle avait fait autant de tort à son âme, que l'on ferait à une personne faible et languissante à laquelle on romprait le sommeil, qui ne peut pas par après trouver son repos.

Ce que l'âme chrétienne a à faire dans toutes ces différentes voies, est de ne s'introduire dans pas une par elle-même, marchant par celle par laquelle elle est attirée de l'Esprit de Dieu : celles qui sont conduites par la voie de la méditation, doivent aller par ce chemin; si elles sont attirées à la contemplation active, elles doivent suivre l'attrait de Dieu. Mais quelques désirs que l'on puisse avoir de la perfection, l'on doit demeurer dans son degré, jusqu'à ce qu'il nous soit dit de monter plus haut. Il ne faut pas aller ni

au-devant de la grâce ni après; mais demeurer toujours avec elle. Ceux qui s'élèvent d'eux-mêmes, font des chutes déplorables; ceux qui ne se laissent pas aller au mouvement de la grâce quand elle les élève, perdent des biens inestimables. Les directeurs manquent beaucoup, qui introduisent les âmes dans des états où elles ne sont pas mises par l'Esprit de Notre-Seigneur; et ceux qui les empêchent d'y entrer quand il plaît à Notre-Seigneur de les y introduire, privent Dieu d'une grande gloire, et lui en rendront compte à son jugement. Il faut seulement s'appliquer au mouvement de sa grâce, servir Dieu à sa mode, et non pas à la nôtre, ayant estime et respect pour les voies des autres, et nous contentant de celles où nous sommes appelés. Il faut seulement remarquer, que plusieurs âmes qui ne se servent pas de la voie du discours ou de la méditation dans l'oraison, mais qui seulement sont appliquées à regarder simplement Notre-Seigneur, ou quelque vérité de la religion, produisant des actes de la volonté, ne sont pas pour cela dans la contemplation passive; mais dans la contemplation active qui se fait avec le secours de la grâce ordinaire, et qui arrive souvent aux personnes affectives, simples et sans étude.

Il est vrai que ceux qui sont favorisés de la contemplation passive, reçoivent des grâces bien particulières de Notre-Seigneur. Il visite, dit sainte Thérèse, les méditatifs comme des ouvriers qui travaillent à sa vigne; mais les contemplatifs sont ses enfants chéris qu'il tient toujours près de soi, et qu'il ne voudrait jamais écarter de son amoureuse présence. Il les fait asseoir à sa table, il leur fait part des viandes qu'il mange jusqu'à s'ôter le morceau de la bouche pour le leur donner. O bienheureux soin, mes filles, s'écrie cette sainte mère, ô très-heureux dénûment des choses si viles, qui nous élèvent à un si haut état! Dans cet état, comme l'âme demeure toujours proche de Dieu, elle participe à ses lumières d'une manière ineffable. Il semble qu'il n'ait rien de réservé pour une telle âme, rien de caché, point de secret pour elle. Il lui manifeste ses grandeurs avec tant de clarté, que tout le monde et toutes les choses du monde ensemble ne lui paraissent plus que comme de chétifs néants, et elle demeure tellement persuadée du rien de tout l'être créé en la présence suradorable du Dieu de toute grandeur, que quand tous les hommes ensemble s'efforceraient de lui faire croire que le monde est quelque chose, il lui serait impossible de le penser. Dans cet état, on lui découvre les élévations glorieuses de la sainte abjection, les véritables douceurs de la mortification, les très-hautes richesses de la pauvreté: elle voit clairement que les voies anéantissantes sont les plus assurées pour aller à Dieu, et que c'est par ces voies que Dieu tout bon reçoit plus de gloire. Dans cet état, elle ne peut s'appuyer sur aucune chose créée ; elle ne se repose qu'en Dieu seul ; elle ne peut se confier qu'en Jésus-Christ, en sa sainte Mère, en la protection des bons anges et des saints. Elle admire comme des personnes vertueuses peuvent encore s'appuyer si fortement sur les moyens humains, gens qui estiment que pour bien réussir dans les charges, les emplois et les occupations, il faut être riche, avoir de l'argent, être dans l'honneur, avoir l'estime et l'amitié des créatures, être considéré, et avoir du crédit parmi le monde. Oh! que ces personnes lui font de pitié! Elle ne trouve pas assez de larmes pour déplorer leur aveuglement. Et de vrai, qu'on lise les *Annales ecclésiastiques* et les histoires des *Vies* des saints, et l'on ne verra pas que Notre-Seigneur ait renouvelé son Esprit parmi les fidèles, ait établi l'Evangile dans les lieux où il a été prêché, ait réformé le monde par la pénitence, ait fait ces grands coups de grâce par le moyen de l'or et de l'argent, par les richesses, ou par les autres voies que la prudence humaine suggère, ou les personnes qu'il a choisies pour ses grands desseins, étaient pauvres, ou elles ont embrassé la pauvreté par le mépris des richesses, et toutes ont été conduites par des voies humiliantes, étant moquées, méprisées, décriées, et souvent méprisées comme l'opprobre du monde.

Le grand saint Nicolas, étant encore laïque, faisait un usage très-chrétien de ses biens, en en faisant part à ceux qui en avaient besoin; mais dès lors qu'il fut prêtre, il les vendit, et ayant aimé les pauvres, il se fit pauvre lui-même. « Les riches, » dit saint Bernard, » qui assistent les pauvres, sont heureux, en ce qu'ils sont les amis des rois du ciel; ils sont en faveur, et ont du crédit auprès de ces grands princes : mais les pauvres ne sont pas les favoris des rois, mais ils sont eux-mêmes de grands rois. Ils ne sont pas seulement du royaume du ciel, mais le royaume du ciel leur appartient. » (*Matth.* v, 3.) Saint Nicolas ayant été choisi pour évêque, bien loin au moins de se réserver quelque peu de chose pour soutenir sa dignité épiscopale, il voulut être plus pauvre que jamais, car n'ayant plus que quelques livres, il s'en défit, n'en voulant plus avoir que par emprunt. Que ne fit pas cet évêque pauvre pour la gloire de Dieu et l'honneur de l'Eglise? Saint François d'Assise était choisi de Dieu ponr réformer les mœurs corrompues des hommes. Les voies par lesquelles l'Esprit de Dieu le conduit, sont voies d'une extrême pauvreté. Ce saint, en plusieurs rencontres, faisait l'insensé, et s'attirait toute sorte de mépris et de confusions. Saint Dominique est donné à l'Eglise par les intercessions de la très-sacrée Vierge, pour y combattre les ennemis du royaume de Dieu, et travailler à l'établissement de son empire divin; à l'âge de vingt-un ans il donna son argent aux pauvres, ses meubles, ses livres ; et, ayant été fait archidiacre d'Osme, qui était conformément au droit, la première dignité de cette Eglise, il vendit jusqu'à ses habits,

croyant ne pouvoir mieux soutenir sa dignité d'archidiacre que par un dépouillement parfait de tous ses biens. Etant venu en France, et ayant été fait grand vicaire de Carcassonne, il souffrit toutes sortes d'ignominies et d'affronts. On le huait, on le sifflait quand il passait par les rues, on lui disait des paroles vilaines, on lui contait toutes sortes d'injures, on vomissait contre lui des blasphèmes horribles. On lui jetait de la boue, des pierres, des bouchons de paille; on courait après lui comme après un insensé. Prêchant contre les Albigeois, on fit des libelles diffamatoires contre le saint. Les légats du Saint-Siége, voyant que tous leurs travaux et ceux des missionnaires n'avaient presque point d'effet, voulaient s'en retourner dans la pensée que l'on travaillait inutilement à la conversion des hérétiques et des mauvais catholiques. Mais saint Dominique ayant eu recours à l'oraison, ce fut là que le ciel lui apprit que la cause qui rendait inutiles tous leurs travaux, était que l'on se servait trop de moyens humains, et qu'il fallait, pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs emplois, et pour prêcher efficacement la parole de Dieu, vivre en pauvreté, dans l'abandon à la divine Providence, sans or ni argent, sans train, sans aucun valet. Le saint proposa ce qu'il avait appris dans l'oraison en l'assemblée de Montpellier, et plusieurs prélats, embrassant cette vie avec le saint, en huit jours deux mille personnes se convertirent, quoique durant plusieurs années, les sermons eussent été sans effet. C'étaient les mêmes personnes qui prêchaient, mais elles prêchaient, menant une vie très-pauvre et abjecte, et auparavant elles travaillaient soutenues de leur or et argent, suivies d'une troupe de valets, vivant dans l'éclat et l'honneur du monde.

Ces voies de Dieu ordinairement ne sont pas goûtées par les personnes qui ne sont pas gens d'oraison, au contraire elles y trouvent à redire, elles les improuvent: comme elles ne sont pas élevées au-dessus des discours de leur esprit, elles s'arrêtent beaucoup aux moyens humains, et font grand cas du bien, de l'estime, de l'amitié des créatures, de la puissance, du crédit, de la naissance, pensant que ces choses contribuent beaucoup à la gloire de Dieu. Il est bien vrai qu'elles y servent. *Nous savons*, dit l'Apôtre (*Rom.* VIII, 28), *que toutes choses coopèrent en bien à ceux qui aiment Dieu;* mais il est aussi très-certain que les plus grandes choses que Notre-Seigneur fait dans son Eglise, il les fait par les voies dont il s'est servi dans le commencement de son établissement. Souvent, c'est une pitié que d'entendre blâmer ces voies sous prétexte qu'elles sont extraordinaires comme si elles devenaient blâmables, parce que peu de personnes les suivent, y ayant peu d'âmes assez généreuses et assez détachées pour y entrer et y persévérer avec fidélité. Sainte Thérèse, traitant des grâces particulières de Notre-Seigneur dans le *Château de l'âme*, rapporte que le bienheureux Pierre d'Alcantara en fut tenu pour fou, et elle appelle le monde misérable de ce que ceci est si peu connu, qu'on tient pour folles les personnes qui ont ces grâces. Dans le même livre elle dit, qu'il fait bon avoir un directeur qui n'ait pas l'humeur du monde, mais qui soit saint: que cela encourage, que c'est comme les petits oiseaux, qui ne pouvant sitôt imiter leurs pères se lançant à tire d'ailes dans les airs, ne laissent pas néanmoins de se dresser peu à peu. Les directeurs qui ne sont pas personnes d'oraison et dans un grand dénûment des choses du monde, nuisent beaucoup aux âmes, non-seulement ne pouvant pas leur donner les avis nécessaires pour l'état de la perfection, mais les en détournant même. Comment donneraient-ils ce qu'ils n'ont pas? Notre séraphique sainte avait bien connu ce mal par sa propre expérience, ayant trouvé des confesseurs qui ne lui faisaient pas voir ses imperfections, et qui même l'assuraient qu'il n'y en avait pas en plusieurs fautes qu'elle commettait, qui ne désapprouvaient pas ses amitiés, parce qu'elles étaient honnêtes, n'en voyant pas les suites, et combien elles empêchent le pur amour. Ils ne goûtent pas la pauvreté, ils n'entendent pas la doctine du mépris. Ils sont humains et politiques, aiment à être à leurs aises, ne se défont pas des vues humaines, sont grandement curieux de leur réputation, veulent être aimés, cherchent leurs intérêts, craignent les hommes, et se mettent en peine de leur approbation, et pour l'ordinaire sont opposés à ceux que Dieu tout bon conduit par les voies de la perfection. A peine quittent-ils jamais les conduites de la prudence humaine. Notre sainte parlant des pénitences de madame de Cardonne, dit que ses confesseurs n'y pouvaient consentir, parce que le monde est à cette heure si plongé dans la discrétion, et si oublieux des grandes grâces que Dieu a faites aux saints et aux saintes, qu'elle ne s'étonne point qu'ils jugeassent son dessein de se retirer dans une solitude, une folie. Mais elle ajoute qu'elle se confessa à un Père de Saint-François, appelé François de Torre, lequel elle connaissait très-bien et tenait pour un saint, vu qu'il vivait avec une extrême ferveur de pénitence et d'oraison accompagnées d'un bon nombre de grandes et sensibles persécutions.

Enfin, le fidèle esclave de Notre-Dame doit se souvenir que dans ses oraisons, il doit avoir recours à sa bonne maîtresse pour tous ses besoins et nécessités. Un homme (comme il est rapporté en la *Vie* de saint Jean l'Aumônier) étant sur le point de mourir, et n'ayant qu'un fils unique, le fit appeler, et lui ayant demandé s'il aimait mieux qu'il lui laissât son argent, ou bien qu'il fût employé au service de sa bonne dame et maîtresse, qui en ce cas prendrait soin de lui et de ses intérêts; le jeune homme préféra la mère de Dieu, et choisit d'être pauvre, laissant la glorieuse reine du

ciel héritière de tous les biens qu'il devait posséder après la mort de son père. Ayant été ainsi dépouillé de tous ses biens, il se trouva dans une grande nécessité, et ne sachant que faire, il avait un recours continuel à l'oraison, invoquant le secours de la Mère de Dieu. L'on ne pouvait pas douter qu'il ne fût puissamment secouru par celle qui n'a jamais délaissé personne. Son oraison fut suivie d'une si grande bénédiction, que le saint patriarche prit un soin très-particulier du jeune homme, et la glorieuse Vierge se servit de ce saint très-miséricordieux pour le pourvoir abondamment de tout ce qui lui était nécessaire.

Nous lisons dans la suite des *Annales* de Baronius, en la continuation qui en a été faite par Bzovius, qu'environ l'an 1213, sous le pontificat d'Innocent III, saint Dominique, prêchant le Rosaire près de Carcassonne en Languedoc, et une multitude presque infinie de peuple s'y enrôlant, un misérable hérétique parlant contre la dévotion du Rosaire, et contre le glorieux saint Dominique qui la prêchait, fut possédé des diables par un juste jugement de Dieu, et il fut réduit dans un état si pitoyable, qu'il déchirait ses habits avec ses dents, et agissait comme un furieux et enragé. Il brisait les cordes dont il était lié, en sorte qu'on fut obligé de le garrotter avec des chaînes de fer. On conduisit ce misérable en cet état au grand saint Dominique, qui pour lors prêchait le saint Rosaire en présence de douze mille personnes : et le saint ayant interrogé de prime-abord le démon de la cause qu'il avait eue d'entrer dans le corps de cet homme, forcé par l'autorité de l'Eglise et la vertu de l'esprit de Jésus-Christ, qui était en l'homme apostolique, il répondit que c'était que Dieu l'avait voulu punir à raison de son irrévérence envers la très-digne Mère de Dieu, que les diables haïssaient mortellement, et à cause des risées qu'il faisait de ses sermons, et du peu de foi qu'il y ajoutait. « Nous sommes, dit ce démon, quinze mille dans le corps de cet homme, parce qu'il a parlé contre les quinze mystères du saint Rosaire, et nous y sommes à regret, et par force, parce que cela nous ôtera le moyen de nous servir de lui, et ainsi nous perdons beaucoup au gain que nous faisions. » L'homme de Dieu l'ayant interrogé en suite de la vertu du saint Rosaire; ce démon, après avoir bien crié et hurlé, assurant que saint Dominique le faisait brûler dans des flammes ardentes, et le garrottait avec des chaînes de feu, pour l'obliger de dire la vérité. Enfin il avoua qu'elle était telle que le saint l'avait prêchée, et que de grands malheurs arriveraient à ceux qui s'y rendraient incrédules. Il ajouta que tous les diables haïssaient Dominique, et qu'ils le craignaient grandement à cause de son oraison et de sa vie austère et exemplaire, et parce qu'il montrait le chemin du ciel par ses exemples et paroles. Mais que tout l'enfer avait conspiré contre lui, et qu'il avait envoyé ses plus forts et malicieux esprits pour le surprendre lui et les siens. Le saint homme continuant à interroger ce possédé, les démons voulurent sortir lorsqu'ils se virent pressés de dire de quelle condition parmi les Chrétiens il y en avait plus de damnés. Enfin, étant contraints de parler, ils dirent : « Nous avons bien des prélats en enfer, grand nombre de princes et princesses, et moins de personnes pauvres et de basse condition, beaucoup de marchands et de bourgeois par l'injustice et la volupté. » — « Mais de prêtres, dit le saint, en avez-vous plusieurs ? — Nous en avons une infinité, répliquèrent les diables, et de véritables religieux pas un seul, mais un grand nombre de ceux qui n'observent pas leurs règles. » Saint Dominique entendit par ces véritables religieux ceux de son ordre, et de l'ordre de Saint-François, qui pour lors étaient dans les premières ferveurs que le Saint-Esprit leur communiquait. Mais ces diables déclarèrent que dans la suite des temps ils auraient en suffisance des religieux de ces ordres, lorsqu'ils s'oublieraient de garder leurs statuts. L'homme de Dieu leur demanda encore quel était le saint qu'ils craignaient davantage, et que les fidèles étaient plus obligés d'aimer et de servir. Les diables commencèrent pour lors à hurler si terriblement, que la plupart des personnes qui étaient présentes, tombèrent par terre saisies d'une extraordinaire frayeur. Les diables criaient : « Dominique, aie pitié de nous, qu'il te suffise que nous soyons tourmentés par nos peines de l'enfer; pourquoi viens-tu nous faire souffrir ? » Ils le priaient de ne les pas contraindre à répondre à cette demande; parce qu'ils prévoyaient que plusieurs personnes en feraient un grand profit. Saint Dominique voyant qu'ils ne voulaient pas répondre, se prosterne par terre, invoque le secours de la Mère de Dieu par le saint Rosaire. Les démons cependant le conjuraient par la Passion du Fils de Dieu, par les mérites de sa Mère, par les suffrages de l'Eglise, de ne les pas contraindre à parler sur ce sujet, et que les saints anges lui révéleraient ce qu'il demandait, quand il le souhaiterait. Le saint faisant redoubler les prières à la reine du ciel, cent anges parurent, et la très-sacrée Vierge au milieu de tous ces esprits bienheureux, qui, ayant touché le possédé du bout d'une verge qu'elle tenait en sa très-pure main, commanda aux diables de répondre. On entendit pour lors les airs retentir de ces paroles qui sortaient de la bouche du possédé : « O notre ennemie, notre confusion, voie du ciel infaillible, c'est toi qui épuises l'enfer. Ecoutez donc, criaient ces esprits malheureux, c'est elle qui réduit tous nos efforts au néant, comme le soleil dissipe les ténèbres ; c'est elle qui découvre toutes nos finesses : nous confessons que personne ne se damne de tous ceux qui persévèrent en son service : un seul de ses soupirs a plus de force que toutes les prières des saints, et nous la craignons plus que tous les bienheureux du ciel. Plusieurs l'invoquant à la mort, contre tout droit, sont

sauvés. Sans elle nous aurions fait perdre la foi à la plupart de ceux qui la conservent encore, elle obtiendra le paradis à ceux qui lui seront véritablement dévots, et qui s'acquitteront dignement du saint Rosaire. » Après cela le fidèle serviteur de la glorieuse Vierge, saint Dominique, fit réciter le saint Rosaire à haute voix et posément par tout le peuple, et les diables sortaient en troupes du corps de ce malheureux, paraissant comme des charbons de feu. Cet exemple admirable tiré des *Annales ecclésiastiques* fait bien voir le pouvoir des prières adressées à l'auguste souveraine du paradis. Mais c'est tout dire que d'assurer que le Tout-Puissant qui est son Fils ne lui peut rien refuser.

## CHAPITRE XIX.

### *Aimer tout ce que la très-sacrée Vierge a aimé.*

Qui dit esclave de la divine Marie, dit une personne qui est toute à cette auguste reine du ciel, qui entre dans tous ses sentiments, et qui fuit toutes ses inclinations, qui ne veut que ce qu'elle veut, et qui aime tout ce qu'elle aime. L'esclave donc doit être tout plein d'amour et de respect pour les personnes qui lui ont été les plus chères, et qu'elle a plus considérées.

Mais comme entre tous les saints le glorieux saint Joseph a eu avec la très-pure Vierge une liaison plus étroite, lui ayant été donné en qualité d'époux, on doit avoir pour ce saint une dévotion très-particulière. La séraphique sainte Thérèse en recommande beaucoup la dévotion, assurant n'avoir jamais rien demandé à Dieu par son intercession, qu'elle ne l'ait obtenu. Elle conseille d'avoir recours à lui pour les difficultés de l'oraison, et de le choisir pour le père spirituel de son âme, particulièrement lorsqu'on est destitué des secours d'un bon directeur, Jésus notre Dieu l'ayant bien voulu choisir pour son père nourricier, nos âmes ne peuvent être en meilleures mains, après sa très-sacrée épouse. La glorieuse sainte Thérèse, dont nous parlons si souvent, et avec une particulière consolation, dit qu'elle ne sait pas comme l'on peut penser à la reine du ciel, et au petit enfant Jésus, sans le remercier pour les assistances qu'il leur a rendues. Le Dieu du ciel et de la terre s'étant fait homme, a bien voulu lui obéir, c'est ce qui l'élève à des grandeurs incomparables. Il a voulu dans l'excès de son amour en dépendre, et il est vrai de dire qu'il est le sauveur du Sauveur. C'est ce qui le met dans l'ordre de l'union hypostatique, ayant servi en tant de manières à l'adorable Jésus dont il a été le père putatif, et à la divine Marie la mère de Dieu, et sa virginale épouse. C'est ce qui fait que plusieurs savants estiment qu'il fait dans le ciel un chœur à part et hors de tous les chœurs des anges et des saints, aussi bien que la glorieuse Vierge. Cela est aisé à croire à celui qui considérera ses emplois auprès de Jésus et de Marie, qui ont été si relevés, que si les séraphins étaient capables d'envie, sans doute ils en prendraient à la vue d'un état si sublime. Les élévations de la grâce incomparable de ce saint sont si hautes, qu'elles surpassent toutes les pensées des hommes : aussi sa divine vie a été une vie toute cachée, parce que la terre en était indigne, et ne méritait pas de la connaître. En un mot, c'est tout dire, quand on dit qu'il a eu un Homme-Dieu pour sujet : si l'on excepte sa sacrée épouse, il n'y a point d'ange ni de saint, point de créature au ciel et en la terre, dont cela se puisse dire. Il faut que tout esprit se perde dans cet abîme de grandeurs. Ces deux qualités de père putatif de Jésus et époux de Marie, lui donne une gloire qui ne peut souffrir de comparaison dans tout le reste des créatures. Dans cet état si glorieux ses mortifications ont été extraordinaires. Saint François de Sales parlant de la mortification de saint Jean-Baptiste, qui demeurait dans son désert selon sa vocation, se privant de la conversation d'un Dieu incarné qui était proche de lui, estime que c'est une des plus grandes qui ait jamais été pratiquée, et il est vrai : mais celle de saint Joseph en sa précieuse mort la surpasse. Il est privé de la conversation de Jésus aussi bien que saint Jean-Baptiste; mais c'est après l'avoir goûtée et en avoir expérimenté les douceurs. C'est une chose bien sensible à ceux qui ne respirent que l'amour du paradis, de se voir retardés de sa bienheureuse possession : mais il est vrai que sa privation toucherait encore bien plus vivement, si l'on en avait joui quelque temps. Le grand évêque de Genève que nous venons de citer, enseigne dans son *Théotime*, qu'il y en a qui estiment que les damnés au jour du jugement verront la divine essence, comme un éclair, en passant, et que cette vue redoublera beaucoup leurs peines : car enfin, pour bien connaître la perte d'une chose, il en faut avoir quelque sorte d'expérience. Mais ce qui est de terrible en la mortification du glorieux saint Joseph en sa mort, c'est qu'il n'est pas seulement privé de la vue et de la conversation des deux plus aimables personnes du monde; mais il en est privé pour aller dans les limbes, qui est la même chose que d'être envoyé en prison, et cela par l'ordre de Jésus, le maître de la vie et de la mort. Hélas! que pouvait-il penser de cet exil où il était envoyé par celui dont il était le père nourricier? Ne semblait-il pas en apparence que c'était qu'il était ennuyé de sa compagnie, ou bien plutôt qu'il ne lui avait pas rendu des services assez fidèles? que pouvait-il juger de la conduite de sa virginale épouse, qui souffrait cette mort sans en demander la délivrance à son Fils bien-aimé? Rien n'est plus fâcheux à un bon cœur qui aime, que lorsqu'il croit de n'être pas aimé. Comme Notre-Seigneur eut demandé plusieurs fois à saint Pierre s'il l'aimait, ce bon saint en fut grandement affligé, parce que c'est une chose bien dure de ne pas aimer ceux qui nous aiment et qui le méritent.

Or ce bon saint qui savait l'amour de son Maître envers lui, avait de la peine à supporter qu'il pensât n'en être pas aimé. En vérité, selon les apparences, saint Joseph pouvait avoir quelque peine de se voir ainsi éloigné de son épouse et de son divin nourrisson, et encore dans un temps où l'adorable Jésus n'avait pas encore commencé de paraître, dans un temps où il ne pouvait bien prévoir qu'il serait nécessaire de donner un autre gardien de la pureté virginale à la reine du ciel : mais comme sa sainteté était élevée au-dessus de la perfection de tous les autres saints, il fallait aussi qu'il les surpassât en ses croix.

On a recours à saint Joseph pour toutes sortes de besoins, en toutes sortes d'états; toutes sortes de personnes le doivent prendre pour patron, mais spécialement les vierges, ayant été le gardien de la Vierge des vierges, et les personnes d'oraison, sa vie ayant été une continuelle contemplation de Jésus et de Marie, vivant et conversant familièrement avec eux dans une si continuelle contemplation de Dieu, que dans cette sainte famille l'on n'y parlait presque jamais. Quand on est bien pénétré de Dieu, l'on a bien de la peine à parler aux créatures, et même des choses divines. Toutes les plus fortes inclinations vont à la retraite et au silence. L'ordre du Carmel a pris ce grand saint pour protecteur; et toutes les personnes qui mènent une vie abjecte, cachée et inconnue aux hommes, qui ne connaissent pas le monde et que le monde ne connaît pas, doivent honorer avec des respects extraordinaires saint Joseph, et leur état les mettra en disposition d'en recevoir des faveurs très-rares et très-singulières.

Saint Joachim et sainte Anne doivent tenir le premier rang après saint Joseph dans le cœur des dévots de la Mère de Dieu. C'est une doctrine constante que Dieu donne des grâces conformément à l'état dans lequel il nous met : de là il faut conclure que les grâces de saint Joachim et de sainte Anne ont été bien grandes, puisqu'ils ont été choisis pour avoir une fille qui serait la mère du Créateur de toutes choses. La sainte Vierge, apparaissant un jour à une personne, lui fit un amoureux reproche de ce qu'elle avait peu de dévotion pour sainte Anne, sa mère. Comment, lui dit-elle, pouvez-vous dire que vous m'aimez, ayant si peu d'affection pour la sainte qui a été ma mère? Ce reproche a le même lieu à l'égard de ceux qui n'ont pas une dévotion spéciale à saint Joachim, son père. Il faut donc prendre à tâche de les honorer autant que nous le pourrons, et d'en inspirer la dévotion en toutes manières possibles.

L'on doit grandement honorer saint Jean-Baptiste, qui est l'un des premiers sujets des plus rares faveurs de la Mère de Dieu, ayant été sanctifié à sa divine voix; sainte Elisabeth, sa mère, qui fut remplie du Saint-Esprit aussitôt qu'elle en eut été saluée; saint Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste, sainte Marie Jacobé et sainte Marie Salomé, ses parentes. Elles sont honorées spécialement dans le diocèse d'Evreux, et l'on en fait la fête double dans toutes les églises de ce diocèse le 22 d'octobre. Mais dans la cathédrale elle est triple ou de la première classe, et il y a une dévote chapelle que l'on appelle des Maries, qui est un lieu d'une particulière dévotion pour tout le peuple d'Evreux. Il y a de plus plusieurs paroisses dédiées à Dieu sous l'invocation des Maries. Sainte Marie-Madeleine doit être l'une des saintes de la grande dévotion des esclaves de Notre-Dame. C'est avec une consolation très-grande que nous écrivons ceci la veille de sa fête : l'amour qu'elle a eu pour le Fils bien-aimé de la très-pure Vierge ne nous laisse aucun lieu de douter de celui qu'elle a eu pour sa très-digne mère. Assurément c'est l'une des plus grandes amantes de Jésus et de Marie qui fut jamais. Sainte Marthe, sa sœur, doit entrer dans le rang des patronnes des esclaves; saint Lazare, son frère, qui a eu l'honneur de porter la glorieuse qualité d'ami de Jésus, et qui en a été favorisé de l'un des plus grands miracles; enfin, tous les saints et saintes qui ont été les parents de Notre-Seigneur et de sa divine Mère, ou qui ont eu avec eux quelque liaison particulière, comme les apôtres et disciples, et les saintes dames qui suivaient Notre-Seigneur dans ses voyages, et l'assistaient charitablement de leurs biens; les rois mages qui ont donné une consolation particulière au précieux cœur de notre sainte maîtresse, et qui le soulageaient dans sa pauvreté par leurs présents; les saints Innocents qui ont souffert la mort à l'occasion de son saint enfant.

L'on doit aussi avoir une dévotion spéciale à tous les saints et saintes qui ont excellé dans l'amour de la très-sacrée Vierge, comme à saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui a défendu avec tant de courage et de constance sa maternité divine, comme nous l'avons déjà remarqué : sa fête se célèbre le 28 de janvier; à saint Ildefonse, archidiacre, et depuis archevêque de Tolède, qui a été l'invincible défenseur de sa très-pure virginité, et à qui elle a donné une très-belle chasuble, que l'on garde encore avec grand respect : sa fête se fait le 23 de janvier; à saint Jean Damascène, qui a eu la main coupée à son service, écrivant pour la défense de ses images, et à qui elle restitua la main miraculeusement; à saint Thomas de Cantorbéry, qui honorait avec tant de vénération ses sept joies principales ; à saint Bernard, son cher nourrisson, qui a si admirablement bien parlé et écrit de ses grandeurs; à saint Norbert, fondateur du sacré ordre de Prémontré, et qui a soutenu si saintement le mystère de son Immaculée Conception ; à saint Anselme, l'un de ses dévots chapelains, qui assure qu'il est impossible de périr, lorsque l'on a un sincère recours à ses maternelles bontés; à saint François d'Assise, qui ne respirait que son honneur et sa gloire.

Saint Dominique doit avoir un lieu très-

particulier parmi les saints qui ont excellé en la dévotion de la Mère de Dieu ; et l'on peut dire que ç'a été sa grâce spéciale, et assurer qu'en ce sujet il a été l'incomparable. Tout petit qu'il était, ses plus ordinaires entretiens avec ses compagnons n'étaient que des moyens pour la servir, et il a passé toute sa vie dans une continuelle occupation de son très-pur amour. Il passait la plus grande partie des nuits à lui réciter trois rosaires, dont il y en avait un pour les âmes du purgatoire, et cela avec tant de fidélité qu'il a continué cet exercice tous les jours jusqu'à la mort, même pendant tous ses voyages, quoique quelquefois il fût accablé de fatigues et de peines, et il se donnait toujours, durant ces trois rosaires, une sanglante discipline; et, ce qui est admirable, c'est que sa discipline était de fer à trois branches, composée d'anneaux carrés d'une épaisseur considérable. Il passait les jours, les mois et les années, à la bénir, à la louer, à la servir, à l'aimer, à l'honorer, à en imprimer l'amour et la vénération dans tous les cœurs. Ordinairement il n'avait pas d'autre sujet de ses sermons et catéchismes ou exhortations, que les grandeurs et les bontés de cette reine du paradis ; et il ne pouvait réussir avec bénédiction pour la conversion des hérétiques et pécheurs, et pour l'avancement des bonnes âmes dans les voies de la perfection, que par la prédication du saint Rosaire; et il disait à ses religieux, que pour avoir bénédiction dans leurs emplois, ils devaient être singulièrement dévots à Notre-Dame. Quand il allait par les chemins, sa conversation se passait dans les discours de la croix et de la sainte Vierge. En fort peu de temps il prêcha avec tant de ferveur la dévotion de son saint Rosaire, en plusieurs provinces et royaumes, que des milliers de personnes de toutes sortes d'états, de conditions et de pays s'y enrôlaient: et par ce moyen il renouvela l'esprit de dévotion pour la Mère de Dieu dans toute l'Eglise, et par toute la terre habitable: et nous voyons encore aujourd'hui, avec joie et consolation, que cet esprit de piété continue et s'établit de plus en plus parmi tous les Chrétiens. La Mère de Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en amour, a eu pour ce grand saint tout ce qu'un cœur vraiment maternel peut avoir. A l'âge de huit à neuf ans elle voulut en être la maîtresse, l'instruisant comme son bien-aimé disciple : elle lui donna même un chapelet miraculeux. A l'âge de dix-huit ans elle le choisit pour son époux, elle l'assistait en tous ses besoins, elle le défendait par miracles, même contre ses ennemis, elle lui donnait des secours merveilleux dans ses maladies, elle le prenait entre ses bras, l'appliquait sur sa poitrine virginale pour lui faire reposer, lui faisait couler de son précieux lait dans la bouche, l'appelant tantôt son ami, tantôt son enfant, et quelquefois son époux. Ç'a été cette mère d'amour, qui l'a obtenu à l'Eglise, et c'est un don qu'elle a fait à tous les fidèles : après sa mort le siècle dernier, elle-même voulut en faire le tableau miraculeux de sa divine main, et elle le donna, paraissant visiblement avec sainte Madeleine et sainte Catherine, la martyre protectrice de l'ordre, aux religieux ses enfants dans le couvent de Loriano. Il s'y est fait un grand nombre de miracles, et les copies, dont il y en a une dans le célèbre couvent des Pères réformés de Saint-Honoré de Paris, se gardent avec une singulière vénération; non-seulement les esclaves de la divine Marie, mais les ecclésiastiques séculiers aussi bien que les réguliers, et les premières dignités des diocèses, doivent avoir une dévotion envers ce saint, ayant été chanoine, archidiacre, grand vicaire, et ensuite fondateur de l'un des plus célèbres ordres de l'Eglise.

Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, et saint François Xavier, ont excellé en la dévotion de la Mère de Dieu : le vénérable Alphonse Rodriguez eut révélation que dans les desseins de Dieu, la compagnie avait été établie en partie pour soutenir l'Immaculée Conception de Notre-Dame. Sainte Thérèse a toujours aimé et honoré la très-pure Vierge comme sa bonne mère, et auparavant qu'elle entrât dans le couvent de Saint-Joseph, Notre-Seigneur lui donna une couronne, la remerciant du service qu'elle rendait à sa Mère : la sainte Mère de Dieu, de son côté remerciant le P. Yvagnes, Dominicain, du soin qu'il avait pris de sainte Thérèse, le revêtit d'un habit blanc miraculeux, et le combla de ses plus saintes bénédictions. Tout l'ordre du Carmel est sous sa protection particulière, et elle en est la dame, la protectrice et la mère. Saint Elie et saint Elisée les premiers Pères de cet ordre doivent être honorés avec de grands respects. Les saintes Gertrude, Mechtilde, Catherine, doivent aussi tenir rang parmi les saintes de la dévotion spéciale des esclaves, aussi bien que saint François de Sales, fondateur d'un ordre tout dédié à la gloire de cette souveraine du ciel : et enfin tous les saints et saintes qui ont une application spéciale au service de cette auguste reine : l'on ne doit pas oublier le bienheureux Herman Joseph, l'un de ses plus chers favoris.

## CHAPITRE XX.

*Avoir une dévotion particulière à saint Jean l'évangéliste.*

Il n'est pas possible d'aimer Notre-Seigneur et sa virginale Mère, sans avoir de l'amour pour saint Jean l'évangéliste. Il a été le bien-aimé du tout aimable Jésus, et de la non jamais assez aimée Marie. Or l'âme chrétienne qui ne doit agir que par l'esprit de Jésus-Christ, et qui doit suivre toutes ses inclinations, aimant tout ce qu'il aime, et n'aimant que ce qu'il aime, doit par une suite nécessaire aimer saint Jean l'évangéliste, qui a été aimé si tendrement du débonnaire Sauveur, qui dans l'Ecriture y est appelé le disciple que Jésus aimait. (*Joan.* XXI, 7.) C'est lui-même qui porte ce témoignage dans son Evangile, et qui assure

que son témoignage est vrai ; il n'a pas peur de rien faire en cela contre la modestie, car c'était une chose si publique parmi les disciples, que pas un n'ignorait qu'il ne fût le cher favori de l'adorable Jésus. Et le Saint-Esprit qui guidait sa plume a voulu que cette glorieuse faveur fût marquée dans l'Evangile, afin que toute la postérité le sût, et afin que tous les Chrétiens, apprenant qu'il avait été si caressé de leur divin roi, lui eussent une dévotion très-particulière. Sa dévotion est donc fondée sur l'Evangile, et elle ne peut être que très-juste, puisqu'elle est toute conforme aux inclinations de notre Maître. Quelquefois il arrive et même dans les dévotions des saints, que l'on s'applique plus aux uns qu'aux autres par mouvement de nature; mais ici il n'y a rien à craindre, puisque en l'aimant, et l'aimant extraordinairement nous faisons ce que Jésus-Christ a fait.

L'amour de cet adorable Théandre a paru particulièrement en le faisant succéder à sa place, lui donnant pour mère sa divine Mère, et le donnant pour enfant à celle dont il a voulu être le fils bien-aimé. Pour connaître une si rare faveur il faudrait connaître entièrement les inconcevables grandeurs de la Mère de Dieu, mais c'est ce qui ne se peut faire, la connaissance, dit saint Bernardin de Sienne, en étant réservée à Dieu seul : pour en prendre quelque idée, l'on peut considérer que la très-sacrée Vierge est plus aux yeux de Dieu elle seule que tout le reste des créatures tant angéliques que humaines: ainsi Notre-Seigneur ayant fait son testament sur le Calvaire, et lui ayant laissé comme pour son héritage, pour tous ses biens, possessions, et revenus (pour parler dans l'esprit de l'Ecriture), lui a plus donné que s'il lui avait fait présent de tout le monde, et d'un million de mondes. Le substituant en sa place, dit un ancien, il devenait comme un autre Jésus. C'est pourquoi un grand auteur, faisant parler la divine Marie sur ce sujet à l'archange saint Gabriel, l'introduit parlant de la sorte à cet esprit glorieux: « Allez, Gabriel, je n'ai plus besoin de vos soins, j'ai un autre ange à présent, qui est un ange incarné qui prend soin de tout ce qui me regarde.» Ce grand et incomparable saint représentait tous les Chrétiens sur le Calvaire, et spécialement ceux qui devaient appartenir d'une manière plus particulière à la glorieuse Vierge : c'est pourquoi il en devait posséder éminemment les grâces, selon la doctrine de ces théologiens, qui estiment que les patriarches des ordres renferment en leurs personnes d'une manière éminente, les grâces de tous leurs religieux. Cette pensée fait voir une élévation des grâces incomparables en ce cher favori de Jésus et Marie ; aussi si l'Ecriture nous apprend que les divisions des grâces sont différentes, et qu'aux uns est accordé le don de prophétie, aux autres celui de la parole, à ceux-ci la grâce de faire des miracles, à ceux-là le privilége d'entendre les langues, le Saint-Esprit distribuant ses dons comme il veut, et à qui il veut; il faut dire que notre saint est d'une manière inouïe, privilégié, puisque toutes les grâces lui sont accordées. Il est patriarche, prophète, apôtre, évangéliste, martyr, docteur, prédicateur, confesseur, anachorète, vierge : mais ce qui est grandement surprenant, c'est que non-seulement il possède toutes les grâces, mais il excelle dans chacune de ces différentes grâces. Les autres saints ont éclaté particulièrement en la pratique de quelque vertu qui leur a été spéciale ; mais la vertu particulière de ce disciple bien-aimé est de n'avoir aucune vertu particulière, mais de les posséder toutes dans un degré très-éminent; ainsi il n'est pas seulement patriarche de toutes les Eglises d'Asie, mais patriarche de tous les Chrétiens, et spécialement de tous les dévots de la souveraine du ciel.

Il est prophète, et ses prophéties sont si sublimes, que les Pères ont dit qu'elles contiennent autant de mystères que de paroles; les prophéties de son *Apocalypse* sont appelées simplement la révélation par excellence. Il est apôtre, mais entre les apôtres, il est le bien-aimé. Il est évangéliste, et entre les évangélistes il en est l'aigle ; il est martyr, mais son martyre sera comme celui de la Reine des martyrs, il aura assez de peine pour mourir, ses souffrances devaient lui donner la mort sans miracle, et cependant il ne laissera pas de vivre par un coup du ciel extraordinaire; il est docteur, mais si admirable, que les Pères l'ont appelé le théologien par excellence. Il est prédicateur, mais si puissant, qu'il en est appelé du Fils de Dieu même l'*enfant de tonnerre*. (*Marc.* III, 17.) Il est confesseur, mais d'une manière toute glorieuse dans son exil, dans lequel il parut comme une solide colonne de la foi, soutenant tous les fidèles dans la confession du nom de Jésus. Il est anachorète dans sa solitude de Pathmos, où ce cœur parfaitement détaché menait une vie plus céleste que humaine. Il est vierge, mais c'est un vierge qui garde la pureté de la Vierge des vierges : ces grâces incomparables marquent assez la force de l'amour de Notre-Seigneur en son endroit, comme d'un bon père, mais les caresses d'une mère très-tendre ne lui manqueront pas. Le Fils de Dieu n'a rien de caché pour lui ; il lui dit tous ses secrets, il lui fait part de tous ses desseins, il lui montre sa gloire sur le Thabor, il le mène avec lui au Jardin. Saint Pierre n'osant lui demander qui serait le malheureux qui le trahirait, il s'adressa à lui, sachant que l'adorable Jésus ne pouvait lui rien céler; il repose sur la poitrine de son Maître et y reçoit toutes les faveurs dont une créature mortelle peut être capable. C'est le cher disciple du cœur, et il y était si attentif que c'est lui qui parle du coup de lance, l'ayant remarqué particulièrement, car sa vue était toujours arrêtée sur la place du cœur amoureux du tout aimable Jésus. Notre-Seigneur paraissant après sa résurrection, et saint Pierre ne le connaissant pas, il lui dit que c'était le Seigneur; il le reconnut aussitôt, car c'est le propre

de l'amour d'appliquer fortement au sujet que l'on aime.

Ses lumières ont été admirables, et saint Jean Chrysostome enseigne que les anges ont appris plusieurs choses de ce saint, que les chérubins mêmes et les séraphins l'écoutaient avec attention. Jamais, dit saint Ambroise, homme n'a connu Dieu avec une plus sublime sagesse; il passe les vertus des cieux, s'élève au-dessus des anges, et va trouver le Verbe uni à Dieu : aussi était-il appelé le dépositaire des trésors du Verbe incarné. Les païens mêmes ont admiré la profondeur de son style, et ont cru que ses paroles devaient être écrites en lettres d'or en tous les lieux les plus honorables. La reine du ciel le députe pour donner une règle de foi à saint Grégoire, le faiseur de miracles. Le Saint-Esprit nous découvre assez la grandeur et la sainteté de ses écrits, puisqu'il déclare (*Apoc.* I, 3) bien heureux celui qui les lit et les entend. Saint Paul, dit Origène, proteste qu'il a vu des choses qu'il n'est pas permis à un homme de dire, et cependant saint Jean les révèle dans le commencement de son Evangile; donc il doit être plus qu'homme selon la pensée de cet ancien.

L'abbé Rupert écrit qu'après l'ascension de Notre-Seigneur, la très-sainte Vierge vivant des biens qui étaient aumônés en commun pour les fidèles, saint Jean l'évangéliste avait soin d'aller prendre tous les jours ce qui lui était donné, et lui apportait avec beaucoup de respect, recevant une double portion, l'une pour sa très-bonne mère et l'autre pour lui. Mais il ne s'appliquait pas seulement à sa nourriture corporelle, il la nourrissait tous les jours de la communion vivifiante du précieux corps de son Fils, célébrant le très-saint sacrifice de la messe en sa sainte présence. Une si bonne mère ne pouvait se séparer de ce fils aîné de tous ses enfants adoptifs. Elle le suivit jusqu'à Ephèse, comme il est rapporté dans une *lettre* que le concile tenu en cette ville adresse au clergé de Constantinople; et celle à qui toutes choses obéissent, à qui Dieu même a bien voulu s'assujettir, obéit à saint Jean. O aimable favori du roi et de la reine du ciel, souffrez ici ces élans d'amour en votre glorieuse présence. O que les faveurs que le ciel vous fait sont rares! et que vos grâces sont précieuses! vous avez en votre suite la Mère d'un Dieu. O bien-aimé disciciple, que vous êtes heureux, et que votre suite est magnifique! elle est plus glorieuse que si elle était composée de toutes les têtes couronnées, elle est plus considérable que si tous les séraphins quittaient l'empirée pour vous accompagner. Mais qui pourrait dire tous les mystères, tous les secrets que cette Mère de bonté a appris à cet aimable saint, tous les dons dont elle l'a ennobli? Si saint Jean-Baptiste a été sanctifié à une seule de ses paroles, que devons-nous penser de la sainteté à laquelle notre saint a été élevé par la conversation familière qu'il a eue avec elle durant tant d'années! Si les plus impurs, à ses approches, se sentaient portés à la pureté, à quel comble de pureté ce saint est-il arrivé, qui a passé une partie de sa vie avec cette reine des anges? Si le cœur de la divine Marie était une fournaise d'amour, de quels feux son âme était-elle embrasée? Nous lisons les vies des saints, et si l'on y rapporte que la très-sainte Vierge leur ait parlé quelquefois, c'est ce qui fait le sujet de leurs éloges; quelles louanges donc mérite cet enfant de Marie, qui a joui si longtemps, et avec des privautés si saintes, des entretiens de celle dont la seule voix réjouit tout le paradis?

Son pouvoir est tout rempli de prodiges, car il chassait les diables des corps des possédés et ressuscitait les morts; mais sa charité était incomparable, comme son bénin cœur avait reposé sur le cœur tout d'amour du Sauveur des hommes, et qu'il avait tant d'entrée dans le cœur de Marie, le plus aimant et le plus miséricordieux de tous les cœurs après celui de Jésus, il ne faut pas s'étonner s'il était si plein d'un amour admirable pour le cher prochain. Il compatissait aux misères des pauvres avec des tendresses ravissantes; ayant trouvé un pauvre misérable sur le point de se désespérer, comme il n'avait pas d'argent, vivant dans une grande pauvreté, il changea les feuilles des arbres en or et les cailloux en pierres précieuses pour l'assister dans ses besoins. Saint Jérôme rapporte qu'à toutes les assemblées des fidèles, tous ses sermons se réduisaient à ces paroles : Mes petits enfants, entr'aimez-vous les uns les autres, dont ses disciples étant enfin ennuyés, il leur fit une réponse, dit ce Père, digne de sa personne sacrée, c'est le commandement du Seigneur, et il suffit. L'on voit, dans ses *Epîtres*, des expressions toutes pleines de tendresses; mais, ce qui est bien remarquable, c'est que sa divine charité souffrait tout, espérait tout, ne rebutait jamais personne; ce qu'il fit bien voir par un exemple merveilleux qui est rapporté dans l'Histoire ecclésiastique. Cet homme apostolique avait confié le soin d'un jeune homme à un évêque qu'il considérait, c'était une personne de grande espérance et qui promettait beaucoup; mais, comme l'homme est inconstant dans ses voies, ce qui nous doit tous faire craindre, il se laissa tellement aller aux tentations du diable, qu'il se mit à voler dans les bois, et il ne fut pas longtemps à mener cette misérable vie, que toute la troupe malheureuse des voleurs le choisit pour leur guide et leur capitaine. Le saint apôtre passant par le lieu et la résidence de l'évêque à qui il l'avait confié, et après lui avoir demandé des nouvelles du jeune homme, ayant appris l'état dans lequel il était, et lui ayant remontré doucement qu'il ne devait pas l'abandonner, quel criminel qu'il pût être, il se met en chemin, tout vieux qu'il était et chargé d'années, et s'en va le chercher. La divine Providence, qui le conduisait, lui ayant fait trouver, le jeune homme fut tellement surpris à la rencontre du saint apôtre, qu'il prit la fuite, ayant honte de paraître en la

présence de l'homme de Dieu. Le bon vieillard commença à doubler le pas, l'amour donnant des forces à son corps il le poursuivit amoureusement, et enfin la douceur de ses paroles l'ayant obligé de s'arrêter, bien loin de crier ou de lui faire des reproches, il le consola par ses paroles toutes de charité, et comme il remarquait qu'il cachait sa main qui avait fait tant de meurtres, et qui avait rougi tant de fois dans le sang innocent de ceux qu'il avait tués, il la lui prit avec beaucoup d'amour et la baisa avec des tendresses capables de toucher les cœurs les plus insensibles; aussi le jeune homme fut-il touché, et, quittant sa malheureuse vie, il suivit le saint et fit une conversion admirable; et, à quelque temps de là, il entra dans l'état ecclésiastique, ayant reçu des grâces très-extraordinaires par les intercessions du charitable saint.

Sa charité est si admirable qu'après sa mort même tout glorieux qu'il est dans le ciel, il veut bien encore se charger de la conduite particulière des âmes comme il l'a fait voir en sainte Elisabeth de Hongrie, qui l'a eu pour son directeur par une grâce spéciale. Comme il a été le disciple de la croix, il lui en procura de bien grandes, et en bon nombre, et en des sujets très-sensibles, c'est ce qu'il lui avait promis, lorsque lui paraissant visiblement, il lui dit: Elisabeth ma chère fille, les croix ne vous manqueront pas.

Il prend des soins merveilleux de la perfection de ses dévots. A Paris, un jeune homme qui portait son nom et qui lui avait une dévotion particulière, entendit une voix la nuit, qui l'animait à persévérer dans le dessein qu'il avait pris de quitter le monde. Huit jours après, entendant la même voix, et demandant qui c'était qui lui parlait? C'est saint Jean l'évangéliste, répond le charitable apôtre, et huit jours encore après, le saint revenant, lui mit en main un papier, dans lequel était écrit le nom de la Compagnie de Jésus, ce qui l'obligea d'entrer dans cette Compagnie.

Il assiste à la mort de ses dévots, il leur obtient des grâces de la Mère de Dieu. Ferdinand, prince de Portugal, un peu avant que de mourir, fut visité par sa chère maîtresse, la très-digne Mère de Dieu, accompagnée d'un grand nombre d'esprits bienheureux, dont saint Michel qui était l'un de ces esprits célestes, s'étant prosterné devant cette reine du ciel, la pria de tirer des misères de cette vie le prince Ferdinand, et de le mettre en leur compagnie. Saint Jean l'évangéliste en qui ce grand prince avait une confiance toute particulière, lui fit aussi la même demande, mais il ajouta qu'il méritait les couronnes dues aux âmes chastes, ayant gardé son innocence baptismale, qu'il perdrait s'il tardait davantage avec les hommes. Souvent les personnes innocentes sont enlevées par une mort qui paraît précipitée; mais c'est par une douce disposition de l'amoureuse providence de Dieu, qui les ôte du monde, de peur qu'y restant davantage ils n'en prennent la corruption.

Mais il n'a pas seulement des bontés toutes particulières pour ses dévots, il en a encore pour les amis de ses dévots; c'est assez que l'on appartienne en quelque manière aux personnes qui l'honorent pour en recevoir des assistances admirables. Saint Edouard, roi d'Angleterre, avait une dévotion singulière à ce glorieux apôtre, et il ne refusait jamais rien de tout ce que l'on lui demandait en son nom, et pour l'amour de lui: une dévotion si rare mérita que saint Jean l'évangéliste lui parût déguisé en pèlerin, lui demandant l'aumône en son nom, et comme c'était dans un temps où le roi (son aumônier étant absent) n'avait rien sur soi qu'un anneau de très-grand prix, le saint le voulut éprouver: mais l'amour du prince pour ce grand apôtre, surpassant toutes les inclinations qu'il pouvait avoir pour les choses du monde qui lui étaient les plus chères, fit que sans autre considération il tira l'anneau de son doigt pour le donner à ce pèlerin déguisé. A quelque temps de là deux pèlerins anglais étant allés aux lieux saints de Jérusalem, et s'étant trouvés surpris de la nuit, ils découvrirent enfin une maison, où ils trouvèrent un vénérable vieillard qui les reçut avec une grande douceur et leur donna à manger: mais le lendemain ils furent bien étonnés de voir disparaître cette maison et d'apprendre de la propre bouche de leur hôte qu'il était saint Jean l'évangéliste, et qu'il aimait uniquement leur roi pour sa rare chasteté; il leur donna l'anneau qu'il avait reçu de sa main, et les chargea d'avertir le roi que dans six mois il mourrait, qu'il ne manquerait pas d'assister à son trépas, et de le visiter à ce moment qui fait la décision de tout notre bonheur.

Le pieux Ribadeneïra conseille de prendre ce saint apôtre pour avocat auprès de la Mère de Dieu; sa qualité d'enfant de Marie, tous les soins qu'il en a pris pendant sa vie toute sainte, l'amour du cœur de ce saint pour Marie, sont des motifs tout-puissants pour nous engager à l'honorer en cette qualité, et nous servir de lui dans toutes les requêtes que nous aurons à présenter à notre bonne Mère. Les contemplatifs et les personnes d'oraison doivent y avoir recours, ce saint ayant été élevé dans les plus hauts degrés de l'oraison et union avec Notre-Seigneur, les personnes peinées tant intérieurement qu'extérieurement doivent se mettre sous sa protection, car il est le disciple de la croix, et il a eu pour partage le calice de son Maître, avec la très-sacrée Vierge. Les prédicateurs, missionnaires, docteurs, confesseurs, doivent avoir pour lui une vénération singulière, ayant possédé toutes ces qualités d'une manière très-éminente. Ceux qui sont dans la vie active, ceux qui sont dans la retraite et la solitude, doivent lui être bien dévots, ayant mené toutes ces deux vies et les ayant consommées dans une très-haute perfection. Mais surtout il doit être le grand patron des vierges, et des âmes chastes, celles qui ont dessein de garder la chasteté doivent lui recommander sur toutes choses, lui mettre entre les mains, et sous sa bienheu-

reuse protection; Jésus-Christ, ayant confié à ses soins, la virginité de la Vierge des vierges, sa très-pure et immaculée Mère, on ne peut pas la mettre en meilleure main. Enfin, comme il a reçu toutes sortes de grâces, toutes sortes de personnes de tous états et conditions ont droit de le prendre pour patron et protecteur. Comme son cœur a été rempli d'une charité si universelle, même pour les plus grands pécheurs, les plus misérables peuvent avec confiance s'approcher de ce saint aussi bien que les plus parfaits; son charitable cœur n'est fermé à personne, il est ouvert à tous; l'on célèbre sa fête deux fois l'année, le vingt-septième de décembre et le sixième de mai, où l'on fait mémoire de ses cruelles souffrances devant la Porte-Latine. On peut s'y préparer comme aux fêtes de grande dévotion, par jeûnes ou abstinence, par des mortifications intérieures, par des aumônes, par des prières, par la visite de quelque chapelle ou autel consacré à Dieu en son honneur, assister le jour aux sermons qui s'en font, ne manquer pas de s'y communier, lire quelque chose de sa vie ou de ses grandeurs, tâcher de gagner quelques personnes pour leur en inspirer le culte et la dévotion, donner de ses images ou des livres qui parlent de ce saint. Il y en a qui récitent tous les jours le commencement de son Evangile: *In principio*; les premiers Chrétiens le portaient sur eux, et à présent, par l'ordre de l'Eglise, les prêtres le lisent à la fin de la sainte messe. Dieu a donné souvent des secours miraculeux à ceux qui le lisent, ou même qui le portent par pure dévotion, sans y mêler rien de superstitieux, comme quelques-uns font par les mouvements du démon, qui tâche de la sorte de profaner les choses les plus saintes; et l'expérience fait voir que c'est un singulier remède contre les maléfices, les vérités d'un Dieu incarné qu'il renferme mettant en fuite les diables, et détruisant tous les maléfices des sorciers et magiciens ses suppôts.

Quand l'Eglise, dans le verset qu'elle chante en son office, le jour de sa fête, parle de l'honneur qui lui est dû, elle dit qu'il le faut beaucoup honorer; et l'expression qu'elle en fait est très-remarquable. Saint Thomas et le vénérable Bède estiment qu'il est au ciel en corps et en âme, Notre-Seigneur et sa sainte Mère n'ayant pas voulu différer la résurrection de son corps au temps de la résurrection générale, voulant avoir auprès d'eux leur cher favori. Il est vrai qu'il y en a qui tiennent qu'il n'est pas mort, et qu'il est réservé pour combattre l'Antechrist dans les derniers temps; mais saint Jérôme écrit qu'il est mort à Ephèse. La tradition de sa mort est merveilleuse, car l'on rapporte qu'ayant fait assembler les fidèles à son ordinaire, comme ses disciples le portaient entre leurs bras (son extrême vieillesse l'empêchant de marcher), après leur avoir donné la paix de Jésus-Christ et pris congé d'eux, il se fit descendre dans une fosse où il fut à même temps environné d'une grande lumière, qui ayant produit dans l'esprit de tous les fidèles beaucoup d'admiration et de profonds respects, cette lumière étant disparue, comme ils voulurent s'approcher de ce sacré tombeau, ils n'y trouvèrent plus rien, mais seulement une liqueur précieuse et toute pleine d'effets admirables.

## CHAPITRE XXI.

*Avoir un respect singulier pour les neuf chœurs des anges.*

Nous ne pouvons ici oublier les saints anges, aussi ce sont ces esprits bienheureux qui, tous les premiers, ont commencé d'honorer notre glorieuse princesse, qui leur fut montrée selon la doctrine de plusieurs grands théologiens (ensuite de Notre-Seigneur), dont elle devait être la très-digne Mère. Sainte Brigitte, dans ses *Révélations*, nous apprend que ces purs esprits aussitôt qu'ils furent créés; dans la vue qu'ils en eurent, furent tellement embrasés de l'amour de cette aimable princesse, que, s'il avait été nécessaire de n'être pas afin qu'elle fût, ils auraient avec joie préféré son être à celui qu'ils avaient reçu. Ce qui est de très-particulier à ces esprits tout d'amour, c'est que leur amour est le premier d'entre tous les amours des pures créatures. Il est aussi le plus fidèle. S'ils ont été les premiers à honorer et aimer la très-pure Vierge, ils ont été les plus fidèles dans son amour et son service, n'y ayant jamais commis la moindre petite imperfection, ni ne s'étant jamais relâchés de leur admirale ferveur, étant le propre de ces esprits immortels de persévérer constamment en ce qu'ils ont une fois entrepris. Ils en ont manifesté les grandeurs qui leur avaient été révélées dès le commencement du monde, aux saints prophètes de l'ancienne loi, n'oubliant rien de tout ce qui se pouvait faire pour en imprimer la vénération et l'amour dans les siècles même qui ont précédé sa sainte naissance. Sainte Brigitte a appris du ciel qu'ils furent remplis d'une joie extraordinaire le jour heureux qu'elle parut en notre terre; jour fortuné pour eux et pour nous, qui doit être gravé dans la mémoire de tous les hommes avec des caractères ineffaçables. Ces gardes de l'empirée tenaient à grand honneur de lui tenir compagnie dans sa retraite au temple, et ce fut l'un des premiers de leur cour glorieuse, l'archange saint Gabriel, qui fut envoyé du ciel vers cette auguste princesse, en qualité d'ambassadeur, pour lui annoncer qu'elle serait Mère de Dieu. Quelques-uns tiennent que ce saint archange lui a servi d'ange gardien; mais il y a de grands docteurs qui soutiennent qu'elle n'a jamais eu d'anges gardiens, mais bien des anges servants, qui se rendaient auprès de leur reine et dame à grosses troupes, pour lui rendre leurs respects et leurs services. Saint Bonaventure enseigne que saint Michel, qui est député de Dieu pour assister les âmes à la mort, et leur

servir d'avocat au jour de leur jugement, attend les ordres de la Mère de Dieu pour défendre plus particulièrement celles qui lui ont eu une dévotion particulière. Notre-Seigneur a aussi révélé que les anges s'appliquaient avec un soin plus spécial à garder les personnes qui se préparaient auparavant les fêtes de la sainte Vierge à les bien célébrer par des jeûnes, oraisons, aumônes, pèlerinages et autres bonnes œuvres. Ces esprits bienheureux en ont quelquefois fait des images admirables, que Dieu a honorées de grand nombre de miracles, pour enflammer les cœurs de plus en plus en l'amour de cette non jamais assez aimée Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il y a tant de raisons qui se présentent en foule de toutes parts, et qui nous obligent d'aimer les anges, qu'il faut être tout à fait insensible si l'on n'est touché de leur amour. Pour moi, je ne vois pas qu'un esprit raisonnable s'en puisse défendre, s'il lui reste encore un cœur capable d'aimer. Mais entre un si grand nombre de motifs que l'on peut avoir de les honorer, ceux-là sont des plus pressants à un cœur qui aime la Mère de Dieu, que l'on prend des respects extraordinaires, qu'ils ont pour cette Souveraine du firmament. Dans cette vue ses esclaves se souviendront de faire une haute profession de la dévotion des anges, les honorant et les faisant honorer en toutes les manières possibles, soit en procurant qu'il s'établisse des confréries ou associations en leur honneur, soit en distribuant les livres qui traitent de ces esprits d'amour, et ayant soin qu'on en fasse des sermons qui apprennent aux peuples leurs grandeurs et leurs bontés, et les moyens de leur avoir une sincère dévotion, soit en donnant des images aux églises et particulièrement aux pauvres gens de la campagne, les instruisant de ce qu'ils doivent savoir de leurs anges gardiens, car ordinairement ils ne savent pas qu'ils en ont, et même ignorent entièrement ce que c'est que les anges, travaillant à ce que les pasteurs et les missionnaires leur en fassent des catéchismes, et leur apprenant quelques prières pour les honorer tous les jours ; soit enfin exhortant, si on ne le peut pas soi-même, à bâtir quelques chapelles sous leur invocation. L'on doit aussi se souvenir combien il est juste de converser d'esprit familièrement avec eux, se retirant quelquefois un quart d'heure ou une demi-heure pour les entretenir, pour leur parler à l'aise, pour leur découvrir son cœur, pour leur exposer ses besoins, pour les remercier de leurs charitables bontés. C'est une pratique excellente de les voir intérieurement dans la rencontre des personnes, puisqu'il est certain que tous les hommes ont chacun un ange, et s'accoutumer à les regarder de l'esprit pendant que les yeux de notre corps s'arrêtent aux personnes qu'ils voient extérieurement. Il y a de leurs dévots qui dans les villes font quelque tour de rues, dans le dessein de faire la cour à tous les anges des personnes que l'on y rencontre, et il est encore bon de les regarder dans les églises et les assemblées où il y a beaucoup de monde ; mais particulièrement l'on y doit penser passant par les villages où ces glorieux esprits sont presque dans un oubli universel. Il y en a qui font un pacte sacré avec eux, qu'autant de fois qu'ils salueront quelqu'un, ils ont dessein de les saluer, renouvelant de temps en temps ce dessein : il y en a qui, parlant aux personnes qui leur sont familières, disent en les saluant, qu'ils saluent leurs saints anges, et l'on a vu quelquefois une si pieuse pratique s'établir en peu de temps à l'imitation les uns des autres. Il s'en rencontre qui, écrivant des lettres, n'oublient jamais d'y saluer les anges de ceux à qui ils écrivent, comme aussi les anges des pays où ils demeurent. Quelques-uns prennent intention, en célébrant les fêtes des saints, de faire en même temps celles des anges qui les ont gardés, rapportant à leur honneur tout ce qui se fait en l'honneur des saints dont on célèbre la mémoire, comme les jeûnes, communions et autres dévotions. Il est encore bien juste, lorsqu'on est seul, de les saluer par les exercices des génuflexions, en faisant neuf, par exemple, en l'honneur des neuf chœurs des anges, demandant quelquefois la bénédiction à son saint ange gardien à genoux, en lui demandant pardon du peu d'usage que l'on a fait de toutes ses bontés. Il faut prendre garde de ne se pas contenter de la dévotion aux anges gardiens, mais il faut de plus honorer tous les neuf chœurs des anges, ce qui est une dévotion assez rare ; car comme les hommes sont fort matériels, ils ont de la peine à s'élever aux choses purement spirituelles, à moins qu'il n'y ait quelques rapports sensibles d'intérêt comme aux anges gardiens.

Il faut donc avoir de la dévotion pour les Séraphins, ce sont ceux qui obtiennent le pur amour ; les Chérubins, qui ont la grâce de la lumière pour éclairer les esprits ; les Trônes, ils ont le don de la paix pour les âmes qui leur demandent ; les Dominations, qui sont comme les secrétaires d'État du grand roi Jésus et de sa divine Mère, afin que ces esprits glorieux nous expédient nos affaires en la cour du paradis ; les Puissances, pour triompher des diables et résister à leurs tentations ; les Principautés, pour avoir l'empire sur ses passions ; les Vertus, pour obtenir le don de courage et de constance dans les voies de Dieu ; les Archanges, pour mépriser les choses temporelles et ne s'attacher plus qu'au Dieu de l'éternité ; les Anges, pour la pureté, l'humilité, la charité du prochain, la pratique de l'oraison et de toutes les autres vertus. Il est bon de se préparer aux fêtes de la très-sacrée Vierge neuf jours auparavant, prenant tous les jours l'un des neuf chœurs à honorer entendant la messe, donnant quelques aumônes, faisant quelque mortification, pensant pendant quelque temps du jour au chœur que l'on honore, afin qu'il supplée à nos manquements envers la Mère de Dieu,

et qu'il nous obtienne de Dieu tout bon le don d'une véritable et sincère dévotion. L'on peut quelquefois donner neuf aumônes en leur honneur, pratiquer neuf actes de mortification, réciter neuf psaumes, visiter neuf autels et autres choses semblables.

Le mardi est un jour consacré particulièrement en l'honneur de tous les anges : le vingt-neuvième jour de septembre, le septième de mai, l'on en fait encore la fête, quoique particulièrement de saint Gabriel. En la province de Normandie, le seizième d'octobre leur est dédié. Le premier jour d'octobre, qui n'est pas empêché par une fête de neuf leçons, se fait la fête des anges gardiens, et le premier jour de mars en quelques églises. L'on fait la fête de saint Gabriel archange, à qui l'on doit avoir une dévotion spéciale, à raison de ce qu'il a été à la très-sainte Vierge, le dix-huitième de mars en quelques lieux, et le vingt-quatrième en d'autres. La fête de saint Raphaël se célèbre le vingtième de novembre en quelques endroits, et en quelques autres en l'un des dimanches qui se rencontrent entre Pâques et la Pentecôte : tous ces jours doivent être de grandes solennités pour les esclaves de Notre-Dame, et l'on doit s'y préparer comme aux fêtes de la plus grande dévotion.

C'est une pratique assez solide, faisant des pèlerinages, de prendre pour compagnon quelqu'un de ces esprits glorieux et tâcher de converser avec lui pendant le chemin, le priant de saluer la très-digne Mère de Dieu de notre part. L'on doit aussi prendre garde à saluer les anges qui prennent le soin des lieux et des églises consacrés à Notre-Dame, les anges des saints qui ont excellé en sa dévotion, afin que nous puissions les imiter.

Quand il se rencontre quelque chapelle sous l'invocation des saints anges, il en faut prendre tous les soins possibles, tant pour ce qui regarde l'extérieur que pour l'intérieur, y faisant adorer Dieu en esprit et en vérité. Il y a des villes où plusieurs personnes de piété s'assemblent et prennent un jour tous les mois pour les visiter et y faire leurs dévotions, et l'on tâche d'y faire prêcher de la dévotion à ces esprits si aimables, si aimants et, hélas ! si peu aimés.

## CHAPITRE XXII.

### *Les illustres esclaves de l'auguste Mère de Dieu.*

Ce chapitre est tiré d'un petit livre *De la dévotion du saint esclavage de la Mère de Dieu*, imprimé, il y a quelques années à Paris, dans lequel, comme nous y avons remarqué avec une consolation singulière, que plusieurs personnes d'une haute sainteté, d'un rare mérite et d'une éminente condition, avaient tenu à honneur de porter les glorieuses chaînes de la reine du ciel ; nous avons cru que Dieu tout bon serait glorifié si nous rapportions dans ce petit ouvrage ce que nous y avons lu, y ajoutant quelques choses extraites des *Fondations* de sainte Thérèse et des livres de l'Histoire générale des Pères Carmes déchaussés.

Saint Odilon, abbé de Cluny, de l'ordre de Saint-Benoît, est un des premiers qui s'est donné à Notre-Dame en qualité d'esclave par une cérémonie solennelle ; nous disons par une cérémonie solennelle, car il est bien croyable que plusieurs autres, dans les siècles précédents, s'étaient attachés au service de notre honorable maîtresse par la même dévotion, quoique ce ne fût pas avec les mêmes marques extérieures. Il mourut le 1er janvier.

Le bienheureux Marin, frère du bienheureux Pierre Damien, cardinal, qui reçut à sa mort la récompense du tribut qu'il avait payé fidèlement à sa bienheureuse maîtresse pendant sa vie. Il mourut le 9 juin.

Le bienheureux Vautier de Birback, à qui Notre-Dame, ensuite de cette généreuse action, fit connaître qu'elle voulait qu'il achevât de lui consacrer sa vie dans l'ordre de Cîteaux, l'ayant honoré d'un grand nombre de merveilles. Il mourut le 22 janvier.

La vénérable Catherine de Cardonne, du sang royal d'Aragon, faisait une haute profession d'être entièrement à Notre-Dame ; elle portait au cou la marque de son esclavage, qui était un petit carcan de fer. Elle a été un prodige de grâces dans ces derniers siècles, et elle sera l'étonnement de ceux qui nous suivront, ayant fait des progrès si merveilleux dans les voies de la perfection, sous la conduite de celle qui en est la mère et la reine de toutes les vertus, sa bonne dame et maîtresse, qu'il n'est pas possible de les apprendre sans les admirer et sans entrer dans de grands sentiments de louange, d'amour et d'actions de grâces pour tant de merveilles qu'il a plu à la divine bonté d'opérer dans cette grande âme : les actions admirables de sa sainte vie sont dignement rapportées dans l'histoire de la réforme des révérends Pères Carmes déchaussés, dans laquelle il y en a un livre tout entier, qui fait une partie de ces grandes choses que Dieu tout bon a voulu faire dans ces derniers temps en la réforme de l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel, dans lequel on a vu en nos jours pratiquer tout ce qui se lit de plus saint et de plus étonnant dans les *Vies* des anciens Pères du désert. Le seul couvent d'Altomire, dit de Notre-Dame du Secours, en peut donner d'illustres témoignages. Ce couvent était situé dans un pays de neiges et de glaces, où les vents soufflaient avec tant d'impétuosité que les religieux qui y demeuraient ne pouvaient presque pas s'entendre lorsqu'ils récitaient leur office, leur maison était si chétive que la neige y tombait de tous côtés, en sorte que les religieux s'en trouvaient tout couverts dans le peu de temps qu'ils donnaient par pure nécessité au sommeil, aussi n'avaient-ils que deux couvertures pour toute la communauté. Ils marchaient nu-pieds sans sandales sur les pointes des rochers, qui étaient tout glacés et quelquefois ils se trouvaient ensevelis

dans les neiges et dans le danger d'y mourir.

Le froid y est si âpre, qu'un frère revenant de la fontaine où il allait prendre de l'eau qui leur était nécessaire, fut obligé de s'approcher du feu pour déprendre ses mains qui étaient gelées à la cruche qu'il portait, et parmi les rigueurs d'un pays si fâcheux, ces bons religieux paraissaient immobiles comme des statues dans l'exercice de la sainte oraison, qui leur était presque continuelle ; les mets les plus délicats de leur pauvre table n'étaient que des pois, encore le frère cuisinier (si on peut l'appeler de la sorte, car hélas ! quelle cuisine ! ) proposa aux Pères, qu'il lui semblait qu'il suffisait d'en faire cuire un seul jour pour tout le reste de la semaine, et que ce serait le moyen de trouver plus de temps pour la sainte oraison. Cette proposition fut reçue avec joie du supérieur et de la communauté, et l'on trouva que c'était trop donner au corps que de lui faire cuire tous les jours ce qui lui était nécessaire pour le soutenir faiblement, et que d'autre part, ce soin ne donnait pas assez de temps au bon frère pour l'exercice de la contemplation. Dans un autre de leurs couvents un colombier leur servait de maison, là ces colombes mystiques et sacrées retirées aussi bien que celles des Cantiques dans le trou de la pierre, et dans la caverne de la masure méditant le jour et la nuit en la loi du Seigneur, faisaient entendre leurs voix aux oreilles du divin époux, et étaient vues avec plaisir de celui qui connaît toutes choses, menant une vie cachée au monde et ne désirant d'être connues que de Dieu seul. Leurs cellules ou plutôt les petits trous de ce colombier étaient de véritables tombeaux, où ces illustres morts étaient ensevelis. Il n'y avait pas un seul siége pour s'asseoir dans tout le couvent, et l'un des Pères ayant proposé d'avoir un petit banc quand on serait en communauté, tous les autres rejetèrent cette proposition, et témoignèrent être dans une grande crainte que cette pensée ne fût un commencement de quelque relâche de leur sainte rigueur. Ils avaient des maisons où ils ne mangeaient que des herbes qu'ils allaient cueillir dans les champs, et telles que la terre les produisait, sans être cultivées, et ils n'y mêlaient de l'huile ou du sel qu'aux grandes fêtes, comme celle de Pâques, de la Pentecôte, ou de l'Assomption de Notre-Dame.

C'était dans les jours de bénédiction et de grâce, que la vénérable Catherine de Cardonne vivait dans un affreux désert. Elle avait vécu plusieurs années dans la cour d'Espagne, ayant toujours eu un grand soin de sa conscience, comme le remarque sainte Thérèse, pendant qu'elle a demeuré parmi les grands du monde, s'exerçant aussi dans les pénitences, dont le désir crût en elle de telle sorte, qu'elle résolut de se retirer en quelque lieu solitaire, où seule elle pût jouir de Dieu, et s'adonner entièrement à la pénitence sans être divertie ou empêchée de personne. Elle s'enfuit donc de la cour, s'étant travestie, ayant pris l'habit d'homme par un mouvement extraordinaire de l'esprit de Dieu, qu'elle garda même depuis qu'elle fut découverte : et ce qui est surprenant, c'est que l'habit de la réforme de Notre-Dame du mont Carmel, qui lui fut montré plusieurs fois miraculeusement dans son désert, par Notre-Seigneur, et saint Elie, et qu'elle devait porter dans la suite du temps, était l'habit des religieux de cet Ordre, et non pas des religieuses : elle prit cet habit de Notre-Dame des Carmes, dit sainte Thérèse, en présence de tous les religieux du couvent de Patrane en l'église de Saint-Pierre, quoique sans désir d'être religieuse, à quoi jamais elle n'eut d'inclination, parce que, comme assure cette séraphique sainte, Notre-Seigneur la conduisant par un autre chemin elle avait crainte que l'obéissance ne lui retranchât ses pénitences et ne la privât de sa chère solitude. Nous rapporterons ici ce que sainte Thérèse, dont nous venons de parler, écrit dans ses *Fondations*, de la vie de cette âme admirable.

Considérant la pénitence de cette sainte (c'est comme elle parle de la vénérable Catherine de Cardonne, qu'elle venait de nommer un peu auparavant), vous voyez, mes sœurs, de combien elle nous devance, animez-vous par un tel exemple à servir Notre-Seigneur avec une nouvelle ferveur, puisque nous n'avons pas sujet de faire moins qu'elle, vu que nous ne venons point de personnes si nobles et si délicates. Car bien que cela n'importe pas, je le dis néanmoins, parce qu'elle avait été élevée et nourrie avec beaucoup de délicatesse, conformément à son extraction, étant de la maison des ducs de Cardonne. Depuis sa retraite, m'écrivant quelquefois, elle signait seulement la pécheresse. Ceux qui mettront par écrit sa vie diront les grandes choses qu'il y a à remarquer. Ayant résolu de se retirer en quelque lieu solitaire, elle communiquait ce dessein à ses confesseurs qui ne pouvaient y consentir, parce que le monde est maintenant si plongé dans la discrétion, que je ne m'étonne pas qu'ils tiennent cela pour folie. Le P. François de Torrez que je connais très-bien, et que je tiens pour un saint, qui vit dans une grande ferveur de pénitence et d'oraison accompagnée d'un bon nombre de persécutions, lui dit qu'elle ne différât pas davantage à suivre la vocation de Dieu.

Cette dame découvrit son dessein à un ermite qui était à Alcale, et le pria de l'accompagner, lui chargeant de n'en dire jamais rien à personne. Ils partirent donc ensemble, et arrivèrent au lieu où est bâti à présent ce monastère (elle parle du couvent de Notre-Dame du Secours) où elle trouva une petite caverne dans laquelle à peine elle se pouvait tenir ; et l'ermite la laissant en ce lieu s'en retourna. Mais de grâce quel amour la conduisait, puisqu'elle n'avait aucun soin de ce qu'elle devait manger, ni des dangers qui lui pouvaient arri-

ver, ni de l'infamie qu'elle pouvait encourir lorsqu'on ignorerait ce qu'elle serait devenue! Ah! que cette sainte âme devait être pure!

J'ai ouï beaucoup de choses de la grande austérité de sa vie, et je crois que ce qu'on m'en a dit était le moins de ce qu'elle pratiquait. Je rapporterai ce que quelques personnes ont ouï d'elle-même, parce que sa franchise et sa candeur étaient grandes, ce qui provenait d'une profonde et singulière humilité : et comme elle connaissait si clairement qu'elle n'avait aucun bien de soi, mais que tout lui venait de la main libérale de son Dieu, elle était fort éloignée de la vaine gloire, et se réjouissait de dire les grâces que Dieu lui faisait. Chose qui est à la vérité dangereuse pour ceux qui ne sont pas parvenus à cet état, parce que pour le moins cela leur serait imputé à une propre louange. Elle dit aux personnes dont j'ai parlé qu'elle avait demeuré huit ans dans cette grotte, qu'elle y avait été plusieurs jours ne mangeant que des herbes et des racines des champs, parce que les trois pains que l'ermite lui avait laissés étant finis, elle demeura destituée de toute sorte de provision, jusqu'à ce qu'un petit berger vînt en ce lieu qui apportait du pain et de la farine, dont elle faisait cuire de petits tourteaux desquels elle mangeait de trois jours en trois jours, sans prendre autre chose.

Mais ce qu'elle souffrait de la part des diables (suivant ce qu'elle a dit elle-même), était plus étrange et plus terrible. Car quelquefois ils lui paraissaient comme de grands dogues, et lui montaient sur les épaules ; d'autres fois ils se présentaient devant elle en forme de couleuvres, dont néanmoins elle n'avait aucune peur.

Devant que le monastère se fît, elle allait entendre la messe en un monastère de religieux de la Mercy, distant d'un quart de lieue de sa retraite, et quelquefois elle s'y en allait à genoux : son habit était de bureau, et sa tunique de gros drap : et il était fait de telle sorte qu'on l'eût pris pour celui d'un homme.

Quelques années après qu'elle eut demeuré ainsi seule, Notre-Seigneur voulut que sa vertu fût divulguée, et on commença à lui porter tant de dévotion, qu'elle ne pouvait se sauver de la multitude des gens qui accouraient pour la voir. Depuis le temps que nos religieux y furent, ils n'avaient point d'autre remède pour ce grand abord de gens, que de la faire monter sur un lieu éminent, afin que de là elle donnât sa bénédiction, et par ce moyen ils se garantissaient de cette foule de peuple.

La sainte Cardonne s'en alla en cour, ce qui ne lui fut pas une petite croix, et elle n'y manqua point de murmures, ni aussi de travaux! Nos religieuses m'ont assuré qu'il sortait d'elle une suave odeur, que même sa ceinture et son habit retenaient encore cette agréable senteur, quoique ces vêtements fussent si grossiers, qu'avec la chaleur qui était très-grande, ils devaient plutôt jeter quelque puanteur, qu'exhaler une si douce odeur. Son corps est enterré dans une chapelle de Notre-Dame, de qui elle était extrêmement dévote, jusqu'à ce qu'on fasse une plus grande église pour l'inhumer avec plus grand honneur, comme il est raisonnable.

Le seul désir de l'imiter (si j'eusse pu) me donnait de la consolation, mais peu néanmoins, parce que je vois que toute ma vie s'est écoulée en désirs, et pour les œuvres je n'en fais point. Ah! que la miséricorde de Dieu me soit propice! en qui j'ai eu toujours confiance ; je le demande à Sa Majesté par son sacré Fils et par la Vierge Notre-Dame, de laquelle par la bonté de Notre-Seigneur je porte l'habit. Un jour achevant de communier en cette sainte église, j'eus un très-grand recueillement, avec une suspension qui m'aliéna. Lors cette sainte femme se représenta à moi par une vision intellectuelle comme un corps glorieux, étant en la compagnie de quelques anges, et elle me dit que je ne me lassasse point, mais que je tâchasse de tirer en avant ces fondations. J'entendis par là, quoiqu'elle ne me le déclarât pas, qu'elle m'aidait auprès de Dieu : elle me dit aussi quelques autres choses qu'il n'est pas nécessaire d'écrire. Je demeurai fort consolée, et espère en la bonté de Notre-Seigneur qu'avec un si bon aide comme est celui de ses prières, je pourrai servir sa majesté en quelque chose. Or vous voyez, mes sœurs, que tous ses travaux ont pris fin avec celle de sa vie, et que la gloire qu'elle a sera d'une éternelle durée : efforçons-nous pour l'amour de Notre-Seigneur à suivre notre sœur (nous ayant en horreur nous-mêmes) comme elle a fait en ce monde. Nous achèverons enfin notre pèlerinage, puisque tout passe si promptement, et que toutes choses prennent fin.

C'est de la sorte qu'en parle cette séraphique sainte, et elle avait raison de dire que ce qu'on lui en avait dit était le moins de ce qu'elle pratiquait, car les actions que Notre-Seigneur et sa sainte Mère ont opérées en elle sont si grandes, qu'il serait bien difficile de les déclarer. Sainte Thérèse comme nous venons de le dire assure, qu'on lui avait rapporté qu'elle avait demeuré huit ans dans une grotte en un lieu désert, et qu'elle y avait été plusieurs jours n'y mangeant que des herbes, les trois pains que l'ermite lui avait laissés étant finis, jusqu'à ce qu'un berger vînt en ce lieu qui lui apporta du pain. Mais non-seulement cette femme forte et vertueuse vierge fut plusieurs jours ne mangeant que des herbes, mais encore plusieurs années ; car s'étant retirée en l'année 1562, elle fut trois ans entiers sans être reconnue de personne : car quoiqu'elle allât en une église qui était éloignée de son désert d'un quart de lieue, ou d'une demi-lieue, pour y entendre la messe, et pour s'y confesser, elle ne se découvrait jamais à son confesseur, et afin de se mieux déguiser, elle avait coutume de

grossir sa voix pour cacher son sexe; et lorsqu'elle se retirait en sa grotte, elle faisait tant de tours et détours, que ceux qui avaient envie de l'observer, étaient enfin contraints de cesser leur curieuse poursuite. Mais enfin elle fut découverte par un berger nommé Benitez, qui trouva le lieu de sa grotte, et ensuite par des prêtres qui reconnurent son sexe, ayant entré dans sa caverne lorsqu'elle n'y était pas, et y ayant trouvé des lettres de dom Jean d'Autriche qui firent connaître que c'était une femme.

Or durant les trois années qu'elle demeura inconnue dans sa caverne qui n'était fermée que par une claie de genets, couchant à plate terre, elle avait pour oreiller une pierre, et pour sa nourriture les herbes toutes crues de la campagne, et se condamna à paître ordinairement sur la terre comme une brebis, sans se vouloir servir de ses mains, encore elle n'en mangeait qu'une certaine quantité, et sans aucun choix, et en la même manière que les ânes qui paissaient en ces lieux-là. Ayant rencontré une fois deux asperges en ses mains, et les ayant mangées pressée de faim, elle en fit une étrange pénitence. Nous avons dit qu'ayant été découverte, elle ne quitta pas l'habit d'homme, ce qui obligea le nonce apostolique de lui faire une sévère correction, et lui ayant répondu qu'elle n'était pas la première femme qui en avait usé de la sorte, il est bien vrai, lui dit le nonce, que quelques saintes l'ont porté, mais elles n'étaient pas reconnues pour femmes : et lui ayant commandé de quitter le capuce, il se trouva tellement changé par une disposition divine, qu'il entra dans les sentiments de la vénérable de Cardonne, et lui permit de porter l'habit de Carme déchaussé.

Il fit ensuite tant d'état de ses mérites, qu'il lui ordonna de prier pour la victoire des Chrétiens sur les Turcs, ce qu'elle fit s'étant mise en retraite, dans le temps que les deux armées étaient aux approches pour le combat. Pour lors, elle eut une vision d'un procès agité devant le tribunal de Dieu entre les diables et les anges; les diables demandaient le châtiment des péchés énormes des catholiques par les Turcs, et les anges criaient miséricorde pour les Chrétiens. Je ne puis passer ceci sans remarquer qu'une des plus grandes punitions que Dieu exerce sur les fidèles, est de les abandonner aux infidèles : c'est pourquoi nous lisons au *IIe Livre des Machabées* (x, 4) que les fidèles du peuple de Dieu prosternés en terre, priaient le Seigneur qu'il ne permît plus qu'ils tombassent dans les premiers malheurs, mais que si par leurs péchés ils venaient à mériter sa juste colère, il les punît sans les livrer aux barbares et aux blasphémateurs de son saint nom. Hélas! nous avons tous sujet de craindre, nous voyons que la plus florissante partie de l'empire chrétien est possédé par les Turcs, qui dans la suite des siècles font toujours de nouveaux progrès sur les Chrétiens, parce que les Chrétiens continuent et augmentent leurs péchés. Je reviens à la vénérable de Cardonne qui vit en esprit la bataille de Lépante, et durant ce temps elle faisait de grands cris, tantôt disant : Seigneur, le vent est contraire, si vous ne commandez qu'il change, nous sommes perdus. D'autres fois : Mon Seigneur, vous avez fait changer le vent, achevez, mon Dieu, ce que vous avez commencé. Elle invoquait la très-sainte Vierge, et ensuite elle se mit à faire des cris d'allégresse pour la victoire gagnée, et déclara que don Jean d'Autriche l'avait remportée, ce qui fut trouvé véritable par l'événement.

Cela n'empêcha pas que le monde ne parlât diversement de sa vertu et elle fut mise à l'inquisition, mais le P. Gaspard de Salazar de la Compagnie de Jésus ayant été député pour l'examiner, trouva tant de solidité en sa vertu qu'il l'approuva hautement, et en disait mille louanges; ainsi elle sortit avec honneur du saint tribunal de l'inquisition.

Clémence de la Sainte-Trinité de l'illustre maison de Manriquez, religieuse réformée de la Mercy, fut si jalouse de ses glorieux liens, qu'elle ne signait jamais ses lettres qu'en ces termes : L'indigne esclave de la Mère de Dieu. Elle voulait même avec un fer chaud s'en imprimer les stigmates sur le visage; mais Notre-Dame l'en empêcha, elle mourut le 26 avril l'an 1612.

Le P. Sauveur Théatin établit cette dévotion par toute la Sicile, et en fit ériger une belle chapelle à Palerme. Notre-Dame envoya par saint Joseph le tableau qui est à l'autel, et qui a fait plusieurs miracles, au frère Vincent Scarpatus, le compagnon fidèle de ses travaux et de sa dévotion. Il mourut l'an 1613, le 15 octobre.

Le P. Jean de Lavalle, illustre martyr de la Compagnie de Jésus au Mexique, avança soigneusement l'esclavage en ce nouveau monde, et fut couronné du martyre, travaillant à dresser un autel à Notre-Dame. L'on trouva après sa mort sur son cœur la cédulle de l'engagement, qu'il avait contracté avec sa bonne maîtresse en se faisant son esclave. Il mourut le 18 novembre en l'année 1616.

Le P. Paul Joseph Dariage de la Compagnie de Jésus, qui se nommait toujours l'*esclave de Marie*, et portait sur son cœur l'écrit par lequel il s'était consacré à elle, et s'était obligé à lui payer son tribut tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, tous les jours et toutes les heures. C'était un homme fort fervent et fort zélé, qui mourut embrassant son crucifix sans aucune maladie, le 6 de septembre, l'an 1622.

Le P. Simon de Roias, de l'ordre de la Sainte-Trinité, prédicateur du roi catholique Philippe III, et confesseur de la reine Marguerite, sa femme, pour rendre cette dévotion universelle en érigea des associations dans toute l'Espagne. Il mourut le 29 de septembre 1624 et fut honoré comme un saint de tout le clergé d'Espagne. Nous en avons parlé ci-dessus, et sa rare dévo-

tion, et le zèle incroyable qu'il a fait paraître pour la gloire de la très-sainte Mère de Dieu, méritent que toute la postérité en parle avec respect, et que sa mémoire soit en bénédiction ès siècles des siècles.

Catherine de Herrera, dame de haute qualité, qui s'étant rangée au tiers ordre de saint Dominique, établit l'esclavage parmi toutes les personnes de condition, et leur fit choisir la fête de l'Annonciation pour payer solennellement leur tribut par un dîner magnifique, qu'elles donnaient aux pauvres. Elle mourut le 25 décembre, environ l'an 1630.

La mère Agnès de Jésus, de l'ordre du glorieux patriarche saint Dominique, décédée à Langeac, le 19 d'octobre 1634, admirable en la conversation familière qu'elle a eue avec Notre-Seigneur, la très-sacrée Vierge, les bons anges et particulièrement son saint ange gardien, et avec plusieurs saints et saintes du ciel; et dans la soif insatiable qu'elle a toujours portée des souffrances, n'étant jamais rassasiée de croix, quoiqu'elle en souffrît des plus rudes, ayant été un prodige de sainteté en notre siècle, et l'une des plus illustres esclaves de la reine du ciel, environ l'âge de sept ans, elle se donna en qualité d'esclave à cette auguste souveraine, en ayant reçu un commandement exprès par une voix du ciel qui lui dit: « Rends-toi esclave de la sainte Vierge, et elle te protégera de tes ennemis, » et ce qui est bien remarquable, c'est qu'alors la dévotion de l'esclavage n'était pas connue dans le lieu où elle demeurait. Aussitôt qu'elle fut retournée à la maison de son père, elle chercha une chaîne de fer, que la Providence lui fit rencontrer incontinent selon son souhait, et elle se la mit sur la chair au tour des reins pour témoignage de sa servitude. Plusieurs bonnes âmes, dit l'histoire de sa *Vie*, ont été émues par son exemple à vouloir être au nombre des esclaves de la Mère de Dieu, dans la confrérie qui en est établie en la célèbre église de Notre-Dame du Puy. L'une des plus chères pratiques de cette grande chère âme a été de renouveler souvent jusqu'à la mort cette heureuse donation de soi-même à la Mère de Dieu. Dans cette vue en la charge de supérieure de son couvent, elle ne s'y regardait que comme la vicaire de la sainte Vierge. Cette souveraine du ciel, pour marque de l'agrément qu'elle a pour cette dévotion, lui mit un jour une chaîne d'or au cou, lui disant: « Je te reçois encore pour mon esclave: » et comme un jour de l'Assomption elle renouvelait encore cette offrande, la très-sacrée Vierge se fit voir à elle avec sainte Cécile, et lui dit: « Je te reçois encore une fois pour mon esclave: » puis sainte Cécile prenant la parole: « Toutes les personnes, lui dit-elle, qui se rendront ainsi esclaves de la très-sainte Vierge, jouiront dans le ciel d'une grande liberté. » Il est bon de dire ici en l'honneur de saint Joseph, époux de la Vierge des vierges, et nous écrivons ceci le jour de sa fête; que cette sainte âme assurait que Notre-Seigneur accordait ce qu'on lui demandait, lorsqu'on le priait par ce saint, et qu'on lui représentait les services qu'il lui avait rendus.

Le P. Vincent Caraffe, septième général de la Compagnie de Jésus, qui, pour marque de sa sainte servitude, portait au pied un cercle de fer, et disait que sa douleur était de n'en pouvoir traîner publiquement la chaîne. Il mourut en haute opinion de sainteté le 8 juin 1643. Il était si ennemi du monde et de ce que le monde estime, qu'il aima mieux s'exposer à coucher dans une solitude où il n'y avait aucune maison, que de rester une seule nuit chez une princesse, sa parente. Il avait coutume de dire, lorsqu'il avait été obligé de se trouver dans le palais des grands: *Chassons le mauvais air;* et il se mettait en prières pour en être délivré. Etant de l'illustre maison des Caraffe, il prenait plaisir à dire qu'il était le fils d'un pauvre homme, entendant son père nourricier. Il avait un amour admirable pour le mépris, ce qui l'incitait à aller dans les grandes places de Naples, monté sur un âne, pour se rendre ridicule; ce qui aigrit une fois si fortement un seigneur de sa famille, qu'il descendit de sa chambre avec un bâton pour le frapper, s'imaginant qu'il y allait de son honneur de ne pas souffrir que ce saint homme, qui était son proche parent, s'exposât de la sorte à la raillerie de toute une populace, et aux mépris des personnes de condition. Il était si simple en sa manière d'habit, que, tout général qu'il était, il portait sa soutane fort courte, comme les frères coadjuteurs de la Compagnie. Je sais une princesse qui, l'ayant vu plusieurs fois à Rome, avait remarqué cette particularité avec étonnement. Il avait un zèle indicible pour la pauvreté; et même, étant général, il ne pouvait souffrir aucun tableau considérable en sa chambre: son inclination pour la sainte abjection le portait à aller laver les plats, et faire les fonctions les plus basses et les plus viles de la maison. Sa seule vue marquait sa sainteté; et un homme s'est trouvé guéri miraculeusement, ayant été pressé intérieurement de demander sa santé à Dieu par les mérites du P. Vincent Caraffe, qui vivait encore; la seule vue qu'il en avait eue une fois dans une église lui ayant laissé une telle estime, qu'il était persuadé que c'était un saint. Enfin sa charité l'a fait mourir, ayant gagné la maladie dont il mourut dans le service des pauvres. C'est ainsi que la souveraine du ciel prend soin de ses fidèles esclaves, lorsqu'ils se laissent conduire par les mouvements de la grâce, qu'elle leur impètre de son Fils bien-aimé.

Il serait bien difficile de rapporter ici toutes les personnes illustres qui ont mis le haut point de leur gloire dans l'esclavage de cette grande reine du ciel. Il suffira de dire qu'elle a été reçue avec respect, pratiquée avec zèle par de très-grands saints, et par les premières personnes de l'Eglise et de l'état séculier. Plusieurs cardinaux, archevêques, évêques, abbés, abbesses, et quantité

de monastères tout entiers ont tenu à grand honneur de porter les chaînes qui les attachaient à une si auguste princesse. Plusieurs rois, reines, princes, princesses, ducs, marquis, comtes, barons, et autres seigneurs se sont engagés heureusement dans ses fers, et se sont attachés à ses chaînes, se rendant esclaves de celle qui est la Mère de celui en qui seul on trouve une véritable liberté.

Le roi catholique Philippe III, se rangeant au nombre des esclaves de Notre-Dame avec toute sa cour, en fit faire une fête publique durant huit jours. Philippe IV embrassa la même dévotion, avec quantité de princes et de princesses. Ladislas, roi de Pologne, voulut que la dévotion de l'esclavage fût établie dans son royaume, et en prit lui-même le premier les glorieuses chaînes à Bruxelles.

En 1626, le jour de l'Assomption de la reine du ciel et de la terre, un grand nombre de prélats et princes, seigneurs, et dames se mirent au nombre de ses esclaves, dont les principaux furent Marie reine-mère du roi Louis XIII. L'infante Isabelle, Marguerite de Lorraine, duchesse d'Orléans; le cardinal Infant, le cardinal de la Cueva, le prince Thomas et le duc de Bavière. Ils voulurent même donner à la postérité des marques extérieures de leur dévotion par leurs signes que l'on voit en la manière que nous allons rapporter dans le livre qui en fut dressé.

La sérénissime infante des Pays-Bas, étant dans ses Etats, signa la première comme il est écrit ci-dessous.

*A Isabel Clara Eugenia esclava della Virgen Maria.*

Ensuite on remarque le signe de Marie, reine-mère du roi très-chrétien Louis XIII. *Marie reine de France et de Navarre, mère du roi, esclave de la très-glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, Notre-Dame.*

En une autre page : *Marguerite de Lorraine, duchesse d'Orléans, femme de Monsieur le frère unique du roi de France, esclave de la Vierge Marie, Notre-Dame.*

Dans le catalogue des hommes : *El cardenal Infante esclavo della Virgen Maria.*

Les autres princes et princesses donnèrent leurs noms avec la même piété, se déclarant hautement les esclaves de celle dont les fers sont plus glorieux que toutes les couronnes et diadèmes.

Charles Emmanuel, duc de Savoie, avec tous ses enfants, et le cardinal Maurice, se sont engagés dans le même esclavage.

Mais le saint cardinal de Bérulle, instituteur des prêtres de l'Oratoire de France, et l'un des premiers supérieurs des religieuses Carmélites de ce royaume selon la réforme de sainte Thérèse, a fait triompher son zèle au sujet de cette dévotion. Il n'oublia rien et fit toutes choses pour acquérir des esclaves à la Mère de Dieu. Son zèle à l'ordinaire ne manqua pas de contradiction, il y eut plusieurs personnes qui y trouvèrent bien à redire; mais le tout ayant été examiné par les plus grands prélats de France, ils y donnèrent les justes approbations que sa rare et solide dévotion méritait.

—

## ORAISON

### POUR BÉNIR LES CHAINETTES.

℣ Adjutorium nostrum in nomine Domini.

℟ Qui fecit cœlum et terram

℣ Dominus vobiscum.

℟ Et cum Spiritu tuo.

*Oremus.* Deus cujus magnitudinis non est finis, qui appendis tribus digitis molem terræ, et libras in pondere montes, et colles in statera; ante cujus conspectum columnæ cœli contremiscunt et pavent; luna etiam non splendet, et stellæ non sunt mundæ; et omnes gentes quasi non sunt, et quasi nihilum et inane; qui convertis sapientes retrorsum, et scientiam eorum stultam facis; quod enim altum est hominibus, abominatio est ante te; qui stulta mundi eligis, ut confundas sapientes, et infirma mundi ut confundas fortia, ignobilia mundi et contemptibilia et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destruas, ut non glorietur omnis caro in conspectu tuo. Qui occulta sapientiæ tuæ, quam nemo principum hujus sæculi agnovit, revelas parvulis; abscondens ea a sapientibus et prudentibus; perdis enim sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobas, resistens superbis, humilibus autem dans gratiam; cui semper humilium ac mansuetorum placuit deprecatio : majestatem tuam trementes et supplices adoramus, in nomine Domini nostri Jesu Christi Filii tui Dei veri, sine quo nihil sumus, nihil possumus, servi inutiles, peccatores, et inferno tantum digni, humiliter petentes, ut hæc vincula quæ in signum perpetuæ servitutis, ad honorem beatæ Mariæ semper virginis, semper immaculatæ, in sanctissima sua conceptione sine macula, purissimæ, veræ Dei genitricis, captivi ejus deferre intendunt, bene † dicere, et sancti †ficare digneris; et concede propitius, ut quicunque illa devote gestaverint, liberentur a servitute hujus mundi, et potestate diaboli, discedant ab eis principes tenebrarum et contremiscant et fugiant pavidi cum omnibus ministris suis. Nec præsumant amplius inquietare, aut molestare servientes potentissimæ cœli terræque reginæ angelorum et hominum dominæ, inferni dominatrici. Sint hæc vincula illis signum in bonum, ut videant qui oderunt se et confundantur. Mitte illis angelum tuum bonum, qui custodiat et foveat in omnibus viis suis. Respice, Domine, de excelso cœlorum habitaculo et de sanctuario tuo super hos captivos catenis his circumdatos propter spem libertatis gloriæ filiorum tuorum, et talem eis benedictionem infundas ut divinæ tuæ providentiæ præsidia jugiter in prosperis et adversis, omnibus diebus vitæ suæ, et in hora mortis sentiant. Concede eis veræ hu-

militatis virtutem, refloreat cor et caro vigore pudicitiæ, et castimoniæ novitate, liberentur a corruptione carnis et tentationum periculis, ab illecebris hujus mundi. Da illis veram cum tua voluntate concordiam, et spiritum tuæ charitatis infunde, munus patientiæ largire, relaxa peccata, ut non amplius eis noceat conscientiæ reatus ad pœnam, et renova ad imaginem tuam: deponant veterem hominem cum omnibus actibus suis, et induant novum hominem qui secundum te Deum creatus est in justitia et sanctitate: illorum impugnatores potentia tuæ defensionis expugna, ac per intercessionem ejusdem semper virginis Mariæ gratia tua illos non derelinquat, sed præveniat et sequatur, et in hora obitus custodiat exitum. Per eumdem Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

*Deinde aspergantur aqua benedicta.*

—

## ORAISON

POUR S'OFFRIR A LA TRÈS-SAINTE VIERGE, EN QUALITÉ D'ESCLAVE.

—

Très-sainte et suradorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, Dieu d'infinie majesté, devant qui les cieux et la terre, tous les anges et les hommes, et la très-sacrée Vierge même ne sont qu'un pur néant, abîmé devant vos divines grandeurs, je reconnais que je ne suis rien et que je ne puis rien, non pas même dire une seule parole chrétiennement, ni avoir la moindre bonne pensée pour l'éternité. Pénétré de cette vérité, je mets toute ma confiance en votre seule vertu, et je n'espère qu'en vos amoureuses bontés. Je confesse que je suis un serviteur inutile, un pauvre pécheur, qui ne suis digne que de l'enfer, qui ne mérite que votre colère, et à qui rien autre chose n'appartient que la damnation éternelle. Je confesse que mes péchés me rendent indigne entièrement de vos miséricordes, que j'implore, ô Père éternel, avec les secours de votre grâce, par les mérites des souffrances et de la mort adorable de Jésus-Christ Notre-Seigneur, votre Fils bien-aimé, mon très-débonnaire Sauveur et toute mon espérance. Appuyé sur sa divine grâce, je déteste et ai en horreur, en général et en particulier, tous les péchés que j'ai commis depuis l'usage de raison jusqu'à présent, parce qu'ils vous déplaisent et parce qu'ils vous offensent; ni la crainte de l'enfer, ô mon Dieu! ni la peur de perdre le paradis ne sont pas les motifs de ma douleur; ce n'est pas aussi seulement à raison de tant de bontés que vous avez eues pour moi, de tant de miséricordes et de grâces, et tant de dons que vous nous avez communiqués si libéralement, que je regrette mes péchés: je les ai en horreur, mon Dieu, à raison de ce que vous êtes; je désire que mon âme en ait toute la douleur possible, parce qu'ils sont contre vous. Je veux, selon vos ordres, m'en confesser de tous au prêtre votre ministre, comme vous l'avez commandé, et à l'avenir, avec le secours de votre grâce, j'aimerais mieux mourir que de vous offenser, faisant une ferme résolution non-seulement d'éviter le péché, mais toutes les occasions prochaines du péché, et désirant sérieusement satisfaire pour tous les péchés que j'ai commis contre la justice en la manière que vos serviteurs l'ordonneront. Ensuite, ô mon Seigneur, mon cœur dit en votre divine présence, et sous la protection de votre puissante main, qu'il veut dès à présent commencer une nouvelle vie, ne vivant plus, ô adorable Jésus, mon Sauveur, qu'en vous, de vous, par vous et pour vous. Tout ce qui me reste donc à faire durant toute ma vie est de vous plaire, d'exécuter vos ordres et suivre fidèlement vos divines volontés. Je vois bien que c'est là la grande affaire, l'affaire des affaires, et l'unique affaire que nous ayons au monde.

Ah! il est vrai, mon souverain Seigneur! je n'y suis ni pour moi, ni pour aucune créature; hélas! nos pauvres cœurs le ressentent bien, ne pouvant trouver de véritable repos en aucune chose créée, n'y ayant que vous seul qui en soyez le centre et la fin, aussi bien que le principe. O mon âme! que tard nous avons bien connu cette vérité! nous laissant aller à tant d'égarements dans la multitude des créatures et des choses du monde que nous recherchions. O mon Dieu! aujourd'hui je renonce par une résolution irrévocable à tout ce qui n'est pas vous; je n'ai plus d'autre dessein ni d'autre volonté que de vous chercher et votre gloire en tout ce que je penserai, dirai, ferai ou souffrirai. C'est vous seul que je veux aimer dans toutes les amitiés; c'est votre divin intérêt que je prétends dans les biens que je puis avoir; c'est votre ordre que je veux exécuter dans l'état où je suis, dans la vocation où vous m'avez appelé, ne m'y regardant que comme votre créature, pour y agir conformément à votre très-sainte volonté, laissant là toutes les considérations de la terre et de la nature, de famille, de proches, d'amis, tous les respects humains, toutes les vues intéressées, soit du bien, soit du plaisir, soit de l'honneur, ne voulant purement dans le bien, le plaisir ou l'honneur de ce monde que le bien de votre gloire, que votre bon plaisir, que votre honneur. Tous les jours donc, ô mon Dieu! à mon réveil je considérerai ces vérités et ne vous offrirai pas seulement toutes mes actions de bouche, mais bien plus de cœur, tâchant de porter ces dispositions par état, de n'avoir point dans le fond de mon âme d'autres desseins. Je me lèverai donc dans la vue et la résolution de vous servir dans

toutes mes actions; ce sera pour vous que je serai occupé selon ma vocation, que je converserai avec les créatures, que je ferai affaire avec elles, que je prendrai des desseins, que j'entreprendrai les choses; toutes mes paroles n'auront point d'autre fin que vous; je mangerai, je me récréerai, je travaillerai, je marcherai, je dormirai, je m'arrêterai en un lieu ou je ferai des voyages, tout cela uniquement pour vous; et, afin qu'en vérité je puisse dire que ces choses n'ont point d'autre fin que votre gloire, je prendrai garde de ne rien faire qui vous y déplaise et tâcherai de les faire comme vous le voulez, et en la manière que vous le désirez, sans empressement, sans inquiétude, sans chagrin, pour la nécessité et dans une juste modération chrétienne; et puisque ce n'est que votre volonté que je veux, je me mets dans une entière indifférence pour recevoir tout ce qu'il vous plaira m'envoyer, soit pauvreté, perte de biens, de réputation, délaissement de mes amis, privation des personnes les plus chères, mépris, confusions, maladies, peines d'esprit, m'abandonnant sans réserve à tout ce que vous voudrez; puisque ce n'est pas moi que je cherche, puisque je ne dois vivre ni pour moi ni pour aucune créature, il me doit bien suffire que votre volonté s'accomplisse et tout le reste me doit être indifférent, puisque vous êtes ma fin, nécessairement il faut aller à vous: les uns y vont par une voie et les autres par une autre, ce n'est pas à nous d'ordonner des moyens qui nous conduisent à notre fin; ce que nous avons à faire est de nous tenir dans la voie où notre bon Maître et Seigneur nous met: quelque pénible qu'elle soit, c'est toujours pour nous la meilleure; que les autres aillent par des chemins plus doux, pour nous tout notre contentement doit être de nous contenter de votre bon plaisir, ô divin Créateur du ciel et de la terre! Mais parce que votre bon plaisir a été de vous donner à nous par la très-sainte Vierge, et que vous voulez que nous nous donnions à vous par cette glorieuse Princesse, et que, dans cette vue, vous l'avez choisie pour votre très-sainte mère, et avez bien voulu vous assujettir à elle et lui obéir par une humilité infiniment étonnante, en l'honneur de cette admirable dépendance, aujourd'hui, en présence de toute la cour céleste, je la prends et choisis pour ma très-bonne et très-chère mère, pour ma très-sainte patronne, pour ma fidèle avocate, pour ma chère maîtresse, pour ma souveraine et ma reine, m'engageant à être le reste de ma vie son vassal et son esclave.

Grande reine, prosterné donc à vos pieds, avec tous les respects et tous les sentiments les plus tendres dont mon cœur est capable, je vous consacre ma liberté et vous cède tout le droit que j'ai sur moi-même et sur toutes mes actions, vous en laissant la disposition entière, au moins autant que je le puis selon les ordres de votre Fils bien-aimé, et conformément à mon état et vocation, pour l'appliquer à qui bon vous semblera, me l'ôtant quand il vous plaira, selon votre bon plaisir et durant ma vie et après ma mort.

O mon âme! que nous sommes heureux d'être entièrement de la sorte à la divine Marie! ne nous regardons donc plus jamais que comme une chose qui lui est entièrement dévouée et consacrée, comme une chose qui lui appartient et qui est entièrement à elle. Non, nous ne sommes plus à nous, nous ne sommes plus à aucune créature du monde; il ne faut donc plus vivre que pour son service et n'entreprendre jamais rien qu'avec sa dépendance.

O mon saint ange! assistez-moi dans une si sainte résolution! Esprits célestes de tous les neuf chœurs des anges! Esprits si aimants et si aimables! aidez-moi à aimer ma divine Princesse, offrez-lui le don que je lui fais de ce que je suis et de tout ce qui m'appartient. Glorieux saints et saintes, et particulièrement mes patrons et patronnes, bienheureux saint Joseph, aimable saint Jean l'évangéliste, vous tous qui avez excellé spécialement dans l'amour et la dévotion de ma grande reine, obtenez-moi quelque part au zèle fervent et à la fidélité inviolable que vous lui avez gardée, pour l'honneur et la gloire de Jésus-Christ, notre Seigneur, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles (4).

(4) Il faut prendre garde à dire plus de cœur que de bouche cette oraison, tâchant d'en bien concevoir le sens, et, l'ayant pris une bonne fois, en faire une ferme résolution pour le reste de sa vie. C'est pourquoi il est à propos de la méditer auparavant que de la réciter, et il faut prier Notre-Seigneur qu'il nous fasse la grâce de nous bien pénétrer de cette vérité: que nous ne sommes au monde que pour lui, que nous n'y avons autre chose à faire; et ensuite, avec l'aide de sa grâce, entrer très-fortement dans le dessein de ne vivre plus que pour sa gloire, portant cette disposition au fond de notre âme et par état, en sorte que, lorsque nous réfléchirons sur nos actions, nous puissions voir que dans le fond de notre cœur c'est Dieu que nous cherchons, et qu'au moins, si nous faisons quelque chose de contraire, que ce ne soit pas par une entière advertance, de telle manière que notre âme demeure toujours invariable quant à son fond. Une âme pénétrée de la sorte renouvellera facilement tous les matins ce qui est contenu en cette oraison, qui consiste au renoncement de tout ce qui n'est pas Dieu, dans le regret de ses fautes et dans le dessein à l'avenir de ne chercher que lui seul et ses divins intérêts, dans une dépendance entière en qualité d'esclave de sa très-sainte Mère. Un mot ou deux suffiront aux âmes heureusement engagées dans le divin amour.

# LA DÉVOTION

A

# L'IMMACULÉE VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU.

—

## A LA TRÈS-IMMACULÉE VIERGE MÈRE DE DIEU.

—

Glorieuse Reine du ciel, n'y ayant aucun des petits ouvrages que la divine Providence m'a fait donner au public, qui ne vous soit dédié ; il est bien juste que, prosterné à vos pieds, je vous présente avec tous les autres celui-ci, qui traite particulièrement de la dévotion qu'on doit avoir pour vous, et en particulier de vos trois priviléges, de votre immaculée conception, de votre perpétuelle virginité, et de votre maternité divine; priviléges qui vous sont si singuliers. O grande et aimable Marie, m'unissant avec votre bienheureux serviteur saint Ildephonse, je vous dis avec lui, que je souhaite de prêcher vos grandeurs autant que je les pourrai prêcher; de vous louer autant que je vous pourrai louer, de vous servir autant que je vous pourrai servir. Mais je m'unis à tous les respects, à toutes les louanges, à toutes les saintes affections, à toutes les actions de grâces, à tous les honneurs que tous les anges et tous les saints vous ont rendus, vous rendent et vous rendront éternellement ; et s'il était en mon pouvoir de vous honorer par tous ces honneurs, je le voudrais, ô ma sainte dame.

De plus quand je pense à ce que vous êtes, ayant été élevée à la glorieuse qualité de Mère de Dieu, à ce que Dieu vous est, s'étant fait votre fils par un amour incompréhensible: je vois bien ce qu'a dit votre dévot serviteur saint Bernard, que tous les anges et les saints ne sauraient jamais assez vous louer : j'entre donc dans l'amour que la trs-èadorable Trinité a eu pour vous, l'amour du Père, l'amour du Fils, l'amour du Saint-Esprit : et c'est tous ces amours que je vous offre dans l'impuissance où je suis de vous aimer autant que vous le méritez. Ah ! que j'ai de joie de vous voir si dignement aimée et louée par les trois personnes divines, car je prends plus de part incomparablement à tout ce qui vous regarde, qu'à tout ce qui me touche. Que toutes les nations vous disent de plus en plus, bienheureuse, et que toutes les langues des hommes et des anges publient partout vos grandeurs et vos obligeantes bontés.

Mais obtenez-moi la grâce, ô ma bonne mère et très-fidèle maîtresse, que je les publie à jamais durant toute l'étendue interminable de l'éternité. Et comme il n'y a personne, selon le témoignage encore de votre dévot serviteur saint Bernard, qui soit plus propre pour parler au cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, que vous, ô Reine, ô Mère de miséricorde : présentez, je vous supplie, à ce cœur adorable ce petit ouvrage que je lui consacre de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit et de toutes mes forces pour sa plus grande gloire, son honneur se trouvant dans le vôtre, en étant la dernière fin : dites à ce cœur tout d'amour ce que je ne puis lui dire ; et ce que vous lui direz, c'est ce que je veux lui dire. Que votre précieux cœur que je salue avec tous les respects du ciel et de la terre, et que je désire être l'objet de ma dévotion singulière, l'aime pour moi, et m'en obtienne le pur amour, le pur amour de lui seul sans la moindre réserve : ah ! un amour qui anéantisse sans aucune exception tout autre amour, et particulièrement l'amour de moi-même, un amour constant, fidèle, invariable, immuable, un amour perpétuel, dans toutes mes pensées, paroles, actions et souffrances, dans tous les moments qui me restent de vie : l'amour et la grâce finale à l'instant de ma mort, mais un amour éternel après ma mort à jamais, pour jamais ; l'unique, le seul amour de Dieu dans l'union du cœur infiniment aimant et infiniment aimable de Jésus. Pour ce sujet je vous adresse, ma puissante protectrice, une prière semblable à celle du grand saint Jérôme à la bienheureuse Paule. Soutenez ma vieillesse par vos prières, aidez-moi à la fin de ma vie par vos intercessions, par votre crédit auprès de la glorieuse Trinité afin que je la glorifie uniquement dans le temps, pour ne cesser jamais de la glorifier pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

—

# PRÉFACE.

Tout le monde chrétien a fait paraître dans tous les siècles sa dévotion envers la très-sainte Vierge, et cette dévotion a été autorisée par un grand nombre de miracles, qui sont autant de témoignages authentiques que Dieu l'agrée, qu'il l'approuve et qu'il en tire sa gloire. Non-seulement les saints Pères et docteurs, mais toute l'Église en général s'est efforcée de l'honorer et de faire éclater ses louanges : et ç'a toujours été l'esprit de l'Église, comme au contraire l'esprit du démon dans les hérétiques a toujours été d'obscurcir sa gloire. L'on a écrit des choses grandes et glorieuses, et il serait bien difficile de dire le nombre des livres qui ont été faits touchant cette dévotion avec beaucoup de piété et de doctrine.

Cependant comme Dieu tire quelquefois sa louange de la bouche des enfants, et que saint Laurent Justinien nous apprend que nul n'est dispensé de publier les louanges de la Mère de Dieu, et que d'autre part, on nous a pressé, pendant que nous en avions de puissants mouvements intérieurs, de donner au public quelque traité sur ce sujet, nous avons pensé que Dieu tout bon le demandait de nous. Avouons néanmoins ingénument que notre faiblesse devrait être un obstacle à ce dessein, si nous ne nous confiions (selon la doctrine du grand Apôtre dans son Épître aux Romains) que l'esprit aide notre faiblesse ; que Dieu choisit ceux qui semblent sans esprit dans le monde pour confondre les sages, et les faibles pour confondre les puissants ; et qu'il se sert de ceux qui sont vils et méprisables et de ceux qui ne sont rien, afin qu'aucun homme ne se glorifie devant lui. Nous avouons encore que nous n'écrivons pas avec des paroles étudiées, avec le langage de la science humaine, avec aucune sublimité de discours. Mais Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, et qui appelle les choses qui ne sont point comme celles qui sont, est assez puissant pour tirer sa gloire de mon abjection et de mon rien.

Nous nous laissons donc à son Saint-Esprit et à sa vertu pour agir, comme parle l'Apôtre, dans la simplicité du cœur, dans la sincérité de Dieu et dans sa grâce ; et non pas dans la sagesse de la chair. Et nous déclarons encore avec cet apôtre que nous n'écrivons rien que ce qui a été lu et connu ; en sorte que ces petits traités de la dévotion envers la très-sainte Vierge ne sont, à proprement parler, qu'un abrégé de ce que les saints et les docteurs en ont dit, et un recueil de ce que l'on trouve dans les livres qui ont été composés. Nous ne faisons que ramasser quelques épis de leur abondante moisson : et nous déclarons que nous n'écrivons rien que ce que nous avons appris des autres, quoique nous n'y ayons pas cité en différents endroits les auteurs en particulier. A l'égard des saints Pères et docteurs, quand nous n'avons pas marqué en quelques occasions les lieux dont nous avons tiré leurs sentiments, c'est lorsque nous avons cru que c'était en des sujets si évidents qu'il n'y avait pas raison d'en douter.

Si l'on dit qu'il y a assez de livres de la dévotion à la sainte Vierge, les saints Pères répondent qu'on ne la peut jamais assez louer, et saint Bernard en particulier assure que, quand tous les hommes s'efforceraient d'en parler, jamais on n'en pourrait assez dire. O glorieuse Vierge, s'écrie ce Père, on dit des merveilles de vous : mais il y en a encore bien d'autres à dire, et il n'y a point de langue qui puisse déclarer l'éminence de votre gloire. Saint Bernardin de Sienne, dans le traité de ses douze priviléges, estime que l'éminence de sa grandeur n'est point comprise par aucun esprit, soit angélique, soit humain. Saint Anselme, dans le livre de son excellence, dit qu'on ne la peut jamais louer autant qu'elle le mérite. Le saint cardinal Pierre Damien, dans un sermon de sa nativité, enseigne que ni l'éloquence la plus féconde des orateurs, ni la subtilité la plus fine des philosophes, ni les raisons les plus solides des docteurs ne suffisent pas pour la louer. Saint Basile de Seleucie s'écrie, lui adressant ces paroles : O sacrée Vierge, celui qui dira de vous tout ce que l'on en peut dire de grand et de glorieux ne s'écartera pas de la vérité ; mais quoi qu'il en dise, il n'égalera jamais par son discours l'éminence de la dignité où il vous a élevée ; et son raisonnement est que, puisque les grandeurs de Dieu sont ineffables, l'excellence de cette sainte créature, qui le touche de si près étant sa mère, surpasse tout ce que les hommes en peuvent dire ou penser : ce qui a fait assurer à saint André de Crète qu'il n'y a que Dieu qui la puisse louer autant qu'elle le mérite. C'est pourquoi l'Église chante dans toute la terre qu'elle est digne de toute sorte de louange.

Si l'on continue encore à se plaindre de la multitude des livres que l'on compose pour exciter à l'amour de Dieu et de sa glorieuse Mère, il faut considérer qu'il y a toujours des prédicateurs qui y excitent et qui y exhortent, et que comme selon la pensée de saint François de Sales, les langues des prédicateurs leur tiennent lieu de plumes, les plumes tiennent lieu de langues à ceux qui écrivent. Et que, comme l'Église a toujours ses prédicateurs qui exhortent à l'amour de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère, on ne doit pas trouver à redire qu'il y ait toujours des personnes qui en écrivent.

Mais que l'aveuglement des hommes est surprenant ! On parle incessamment des choses de la terre, presque tous les entretiens que l'on a ne sont que des choses temporelles, toutes les postes de tous côtés sont chargées de lettres des affaires de ce monde : si l'on parle de Dieu et des choses de Dieu, si l'on en écrit, l'on devient ennuyeux, et l'on est à charge.

Mais s'arrêter aux sentiments du monde, c'est faire injure, comme parle le Psalmiste, à tous les enfants de Dieu. Pour nous, notre bien est de nous tenir unis à lui, et d'y mettre notre espérance pour raconter ses louanges aux portes de la fille de Sion, de la sainte Église. Nous ne nous tairons point en faveur de cette sainte Sion, jusqu'à ce que ceux qui sont justes paraissent comme une vive lumière, et que son Sauveur brille comme une lampe allumée, et celle qu'il a choisie pour sa très-sainte Mère.

Le savant Gerson témoigne qu'il a composé dans sa vieillesse un ouvrage sur le cantique de la sainte Vierge pour contenter sa dévotion. Nous écrivons à l'imitation de ce docteur, quoique très-éloignés et plus qu'il ne se peut dire de son mérite, ces petits traités de la dévotion à la Mère de Dieu, dans notre vieillesse, pour satisfaire aux mouvements de piété que la divine Providence, par une miséricorde très-grande, nous a donnés fortement dès notre plus tendre jeunesse pour cette mère de la belle dilection.

Enfin saint François de Sales a judicieusement remarqué que la doctrine au sujet de la dévotion étant toujours la même, les discours néanmoins qui s'en font sont bien différents. Que ce sont les mêmes fleurs que l'on présente, mais que le bouquet qui s'en fait n'est pas le même. C'est ce que nous pouvons

dire de ces petits traités où nous n'avons pas eu seulement en vue la dévotion de la sainte Vierge en général, mais en particulier d'honorer son Immaculée Conception, sa perpétuelle virginité, et sa divine maternité. C'est pourquoi nous leur avons donné pour titre : *La dévotion à l'immaculée Vierge Mère de Dieu.* Qualités qui lui ont été attribuées dans plusieurs conciles généraux. Après tout, que Dieu seul en trois personnes en soit seulement glorifié dans l'union avec le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ Sauveur de tous les hommes. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

---

# LA DÉVOTION

## A L'IMMACULÉE VIERGE, MÈRE DE DIEU.

## LIVRE PREMIER.

### DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE EN GÉNÉRAL

#### CHAPITRE PREMIER.

Premier Motif. — *La volonté de Dieu.*

La divine volonté est la règle de toutes choses, et toute la perfection consiste à faire ce que Dieu veut. Ce n'est pas à faire beaucoup, ou à faire peu, mais à faire ce que Dieu demande de nous.

C'est la divine volonté que nous devons regarder, et qui nous doit servir de règle en toutes choses; c'est pourquoi nous la donnons pour le premier motif de la dévotion à la très-sainte Vierge, et c'est la vérité qu'elle en est le fondement; car tous les devoirs que nous lui rendons sont appuyés sur ce que Dieu le demande de nous. Quand saint Bernard exhorte à sa dévotion d'une manière si tendre, si douce et si efficace, la raison qu'il en rend est que c'est la volonté de Dieu. Nos sentiments peuvent-ils être plus justes que lorsqu'ils sont conformes aux desseins de Dieu? L'Apôtre nous déclare, écrivant aux Philippiens (II, 5), que nous devons avoir les mêmes sentiments que Jésus a eus; et dans son *Epître aux Romains* (VIII, 9), que personne n'est à Jésus-Christ, s'il n'a son esprit. Or, jamais personne n'a tant honoré la très-sainte Vierge comme cet adorable Dieu-Homme; jamais personne ne l'a tant aimée, l'ayant choisie pour sa Mère, et ce qui est admirable, ayant même voulu lui obéir et lui être assujetti. Et si personne n'est à Jésus-Christ s'il n'a son esprit, comme nous venons de l'apprendre de l'Apôtre, il s'ensuit que les disciples de Jésus-Christ doivent avoir une affection sincère pour la très-sainte Vierge, pour laquelle Notre-Seigneur a eu un amour incomparable.

Nous honorons donc la sainte Vierge, et nous l'aimons parce que Dieu le veut, et sa divine volonté nous est manifestée dans l'exemple qu'il nous en a donné; et nous la devons aimer et honorer plus que toutes les autres créatures, parce qu'il l'a plus aimée et honorée. Si les hérétiques nous objectent qu'il n'a pas besoin d'elle, nous en demeurons d'accord, et toute l'Eglise catholique reconnaît que Dieu est infiniment suffisant à soi-même, et qu'il n'a pas besoin de sa très-sainte Mère pour nous conduire à lui; mais son bon plaisir divin est de s'en servir, et il en a disposé de la sorte dans l'ordre de sa sainte Providence. Il n'avait pas besoin d'elle pour en recevoir tous les secours qu'il en a eus dans son enfance; cependant il l'a voulu de cette manière.

Certainement, dans l'ordre de la nature, Dieu n'a aucun besoin des causes secondes pour exécuter ses desseins. Sa toute-puissance n'y est pas liée, et cependant, dans la voie ordinaire, nous ne pouvons subsister sans nous en servir. Ce n'est pas manquer de confiance en sa Providence, d'avoir recours aux moyens qu'il a établis dans l'ordre de la nature : par exemple, de nous servir pour nous conduire de la lumière du soleil, de la clarté de la lune et des étoiles, de prendre l'air pour respirer, de nous nourrir par le moyen des viandes, de prendre des maîtres qui nous enseignent, des médecins qui nous assistent dans les maladies, des laboureurs pour cultiver les terres. Au contraire, ce serait une grande témérité et une présomption ridicule de ne s'en pas vouloir servir. L'usage que nous faisons de ces moyens n'empêche pas que nous ne croyions que sans Dieu ils ne nous serviraient de rien; que sans Dieu, quand nous posséderions toutes les créatures, nous n'aurions que le néant.

Nos adversaires demeurent d'accord de ces principes dans l'ordre de la nature; mais pourquoi y trouver à redire dans l'ordre de la grâce? C'est le même Dieu qui a établi des moyens dans tous les deux ordres, dont il veut que nous nous servions. Pourquoi ne leur obéirions-nous pas dans un état aussi bien que dans l'autre? Quoiqu'il soit la lumière même, il veut se servir de la lumière du soleil pour nous éclairer dans l'ordre de

la nature : et dans l'ordre de la grâce n'appelle-t-il pas ses apôtres la lumière du monde, parce qu'il s'est servi d'eux pour porter les clartés de la foi par toute la terre? S'il se sert des aliments pour conserver la vie naturelle, ne se sert-il pas des sacrements pour conserver la spirituelle? Ce n'est donc pas lui faire tort de s'assujettir à ses ordres, et de faire usage des moyens qu'il a établis dans l'ordre de la grâce, aussi bien que dans l'ordre de la nature.

Nous ne nions pas qu'il y a des âmes qui lui sont immédiatement appliquées par des attraits d'une grâce spéciale, qui marchent dans une voie qui tient plus du ciel que de la terre. Ces âmes doivent être fidèles à leurs grâces, et toutes doivent marcher par les voies par lesquelles Dieu les conduit, toute la perfection consistant à servir Dieu en la manière qu'il le désire de nous. Cependant il ne faut pas imaginer que la dévotion à la très-sacrée Vierge ne soit que pour les imparfaits; les saints de la plus haute vertu l'ont eue dans un degré éminent, comme nous le ferons voir avec le divin secours dans la suite de ce traité.

Comme la sainteté la plus élevée consiste dans l'union la plus intime avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, à proportion qu'on lui est uni, on entre dans ses dispositions, et par conséquent dans un plus grand amour de sa très-sainte Mère. C'est entrer dans son imitation et s'assujettir à sa conduite que d'aller à lui par Marie.

Mais les miracles que Dieu fait en faveur de la dévotion de la très-sainte Vierge prouvent évidemment que sa divine volonté est qu'elle soit honorée, Dieu ne pouvant faire des miracles pour autoriser l'erreur. Or, quand nous parlons des miracles, nous ne parlons que de ceux qui sont appuyés d'une suffisante autorité ; et nous demeurerons d'accord qu'il ne faut pas croire à tout esprit ; qu'il ne faut pas ajouter foi légèrement à toutes les histoires des apparitions, des révélations et des miracles; qu'il ne faut pas ouvrir l'oreille à des contes et à des fables; mais aussi il ne faut pas être du nombre de ceux qui ferment l'oreille à la vérité, comme font ceux qui rejettent les miracles faits en faveur de la dévotion à la très-sainte Vierge, qui sont approuvés par les évêques après un légitime examen, qui sont rapportés dans les livres des personnes d'une rare érudition, et d'une vertu éminente, dans les conciles mêmes, comme dans le second concile général de Nicée; ce qui marque assez qu'il est bien utile d'en parler, d'en prêcher, d'en écrire, quand ils sont légitimement approuvés, puisque c'est une pratique de l'Eglise dans les conciles généraux.

Mais ce qui est très-considérable est que Dieu non-seulement a opéré des miracles en faveur de la dévotion de la très-sacrée Vierge; mais qu'il en a fait dans toute la terre habitable, non-seulement dans quelques royaumes, mais dans un grand nombre de diocèses, et quelquefois dans plusieurs lieux d'un même diocèse, qui sont consacrés à Dieu sous le nom de la sainte Vierge; ce qui est une marque évidente, qu'il désire que l'on s'adresse à lui ordinairement par sa sainte Mère. Ceux donc qui trouvent à redire au grand concours des peuples qui viennent en foule implorer le secours de Dieu par les intercessions de la Reine du ciel doivent considérer qu'il faudrait s'en prendre à Dieu même, qui autorise ces dévotions par des miracles, et qui ne les autoriserait pas par ces voies extraordinaires de sa toute-puissance, si elles ne lui étaient pas agréables : ce qui montre encore que c'est lui qui en donne le mouvement et qui les inspire. Il est le maître; ce n'est point à nous de lui en demander la raison, comme le remarque saint Augustin, quand il demande pourquoi Dieu fait plutôt de certaines grâces en quelques lieux qu'en d'autres; il sait pourquoi il en dispose de la sorte. Seulement il faut dire que n'y ayant que lui seul qui puisse faire des miracles, ceux qu'il opère en faveur de la piété envers son immaculée Mère sont une preuve incontestable que ces dévotions sont des effets de sa divine volonté.

Après tout, notre grand Maître nous a enseigné dans l'Evangile, au chapitre XIV de saint Jean, que les œuvres que feraient ses disciples par sa puissance seraient aussi grandes, et même plus grandes que celles qu'il avait faites : et dans cette conduite il nous apprend qu'il n'est pas seulement admirable en lui-même et par lui-même, mais aussi dans les saints et par les saints; ainsi il fait éclater sa toute-puissance dans ses favoris, et tout particulièrement dans sa bienheureuse Mère, et par sa bienheureuse Mère.

Dieu veut donc nous communiquer ses grâces par la très-sainte Vierge, et ainsi sa divine volonté est que nous ayons recours à elle. A peine s'est-il formé un corps en ses pures entrailles qu'il veut qu'elle agisse sur une des plus nobles parties de son corps mystique, en la personne de son Précurseur; et en cela il fait voir que sa dignité ne regarde pas seulement le chef, mais encore les membres; combien sa grâce doit être riche et féconde par la vue du premier saint sur lequel elle s'exerce; ce qu'elle fera dans les œuvres de sa grâce, la place qu'elle y tiendra, la société qu'il lui donnera. Il donne à sa simple parole la joie à saint Jean-Baptiste; il lui avance l'usage de la raison, la connaissance des mystères; il le remplit du Saint-Esprit; et il ne produit pas seulement la lumière dans son Précurseur, mais il crée aussi dans son âme des espèces indépendantes des sens. Durant trois mois le Fils de Dieu agit sur saint Jean, mais toujours par sa très-sainte Mère; et en cela il fait connaître quel pouvoir il lui donnera. Les saints ont enseigné que l'arche en était la figure; et comme autrefois Dieu a voulu sauver l'homme par l'arche dans le temps du déluge, de même en quelque manière il nous veut sauver par la bienheureuse Vierge.

Comme Dieu, dit le dévot saint Bernard,

n'a voulu donner le Sauveur du monde que par elle, il veut aussi que nous recevions ses grâces par son moyen. L'Eglise forme un corps mystique, dont l'adorable Jésus est le chef, et tous les fidèles les membres. La sainte Vierge dans la doctrine des saints en est le cou mystérieux; et comme tous les esprits, et toutes les influences passent de la tête par le cou pour se communiquer au reste du corps, ainsi c'est par elle qu'il répand ses bénédictions sur les fidèles. Les hiérarchies inférieures des saints anges reçoivent bien leurs lumières par les supérieures, comme l'enseigne la théologie après saint Denis. Ainsi il n'y a pas à s'étonner si le Fils de Dieu la veut honorer comme ses séraphins. Au reste, quand nous avons de la dévotion à la sainte Vierge, nous révérons en elle ce qu'elle a reçu de Dieu. Tout ce que nous regardons comme l'objet de notre religion, ou de notre dévotion, est Dieu, ou vient de Dieu, comme de son principe; aussi tous les hommages religieux que notre dévotion nous porte à rendre à son immaculée Mère retournent à lui et se terminent à lui, comme à leur fin dernière. C'est avec bien de l'injustice que les hérétiques nous objectent sur ce sujet que Dieu est un Dieu jaloux; qu'il ne donne sa gloire à personne, puisque nous convenons de cette vérité, et que toute l'Eglise catholique enseigne que l'on doit rendre à Dieu seul les honneurs suprêmes qui lui sont dus. Ceux que l'on rend à la sainte Vierge leur sont infiniment inférieurs, et pour l'amour de lui. Nous reconnaissons avec le prince des apôtres qu'il n'y a point de salut qu'en Jésus; qu'il n'y a point sous le ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés. C'est en sa vertu et en sa puissance que la glorieuse Vierge agit, et nous obtient les grâces; c'est par son mérite qu'elle a le bonheur d'être si agréable à Dieu, et le pouvoir de nous secourir. Tout ce qui se dit, tout ce qui se fait en sa louange, retourne à la gloire du Sauveur de tous les hommes; mais l'amour que nous lui devons n'exclut pas celui que nous avons pour elle, comme le grand commandement d'aimer Dieu, compatit bien avec l'amour du prochain. La qualité de Sauveur, de Jésus, n'empêche pas qu'il ne se serve de ses créatures pour coopérer à notre salut.

Il y a grand sujet de s'étonner ici de l'aveuglement des hérétiques, qui ne veulent point avoir recours aux prières des saints, et qui cependant ne font point de difficulté de prier les uns pour les autres. Quelques-uns d'entre eux disent que les saints dans le ciel ne s'occupent plus des besoins des hommes qui vivent sur la terre; comme si le bonheur de leur gloire les absorbait tellement qu'il leur ôtât tout autre pensée. Cependant il faut qu'ils avouent que la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ n'empêche en rien son application au salut de tous les hommes. Mais le prince des apôtres, dans sa seconde Epître (I, 15), ne promet-il pas aux fidèles qu'il aura soin souvent, même après sa mort, qu'ils puissent se souvenir des choses dont il les avait instruits?

Il y en a d'autres qui objectent que les saints dans le ciel ne connaissent pas et n'entendent point les prières qu'on leur adresse; mais l'Apôtre nous apprend, en sa première aux Corinthiens, que, ne connaissant les choses qu'imparfaitement en cette vie, il les connaîtra dans le ciel, comme il a été lui-même connu de Dieu, c'est-à-dire clairement, quoique ce ne soit pas avec la même perfection. Ils ne peuvent nier que toute la tradition, même de l'Eglise primitive, ne leur soit contraire, et que les premiers Pères n'aient eu recours aux intercessions des saints.

C'est de la sorte que la divine Providence en a disposé. Honorons donc celle qui est leur Reine; et, pour parler avec saint Bernard dans l'un de ses sermons, honorons-la dans toute l'étendue de nos cœurs, de toutes nos affections, de tous nos désirs; car telle est la volonté de celui qui veut que nous ayons tout par elle. Ce Père enseigne que c'est un effet de sa miséricorde, à raison de l'infinie majesté de Dieu, devant laquelle les puissances des cieux tremblent, et de laquelle on n'oserait approcher sans crainte, que nos mains étant trop impures pour lui présenter nos offrandes, on les mette entre les mains de la très-pure Vierge, afin qu'elles lui soient agréables. Et il combat ceux qui craignent que le Fils de Dieu ne s'offense de ses louanges, parce que tout ce qui se fait en son honneur appartient à sa gloire. Saint Thomas, *sur les paroles d'Esther* au chapitre IV, nous propose cette Reine comme la figure de la Reine du ciel; et il dit qu'elle a trouvé grâce aux yeux de Dieu, non-seulement pour elle, mais pour tout le genre humain. C'est dans ce sentiment que saint Jean Damascène la compare au soleil, dont toutes les choses sublunaires reçoivent les influences. Saint Bonaventure, dans son *Miroir*, au chapitre VIII, s'écrie : Comme il n'y a point d'homme qui ne soit éclairé du soleil, ou n'en reçoive quelque influence, de même il n'y en a point qui ne ressente les effets de sa miséricorde.

Il ne faut pas craindre que nos misères et nos prières pour en être délivrés lui soient inconnues. L'esprit des bienheureux étant dilaté et fortifié pour avoir la grandeur de l'Etre infini de Dieu, tout le reste étant peu en comparaison, il le peut voir facilement comme dans un miroir, sans que la multitude le brouille ou le dissipe. Ainsi les saints connaissent toutes les prières qu'on leur adresse et ce qui a rapport à eux. Et comme la glorieuse Vierge est mère de Dieu, et en cette qualité reine du ciel et de la terre, et qu'elle connaît plus Dieu que les anges et les saints, elle voit aussi plus tout ce qui est hors Dieu, et ce qui se passe dans l'Eglise.

Ayons toujours pour elle une solide et sincère dévotion; car enfin, nous le répétons avec plaisir, sa dévotion a pour fondement la volonté divine. Sainte Madeleine de

Pazzi prenait tant de satisfaction à ces paroles, *la volonté de Dieu*, qu'elle ne se lassait pas de les répéter, et elle disait à ses sœurs : Ne sentez-vous pas combien c'est une chose douce de nommer *la volonté de Dieu?*

## CHAPITRE II.

### IIe Motif. — *L'esprit de l'Eglise.*

La volonté des hommes ni la nôtre ne doivent pas être la règle de nos dévotions envers la très-sainte Vierge, mais la volonté de Dieu, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent : volonté de Dieu qui se manifeste hautement dans l'esprit de l'Eglise; et c'est à l'Eglise que l'Apôtre, écrivant à Timothée, veut que l'on ait recours pour savoir comment l'on doit se conduire. Aussi l'appelle-t-il la colonne et le soutien de la vérité. Ce qui a fait dire à saint Augustin qu'il recevait l'Evangile, poussé par l'autorité de l'Eglise ; et saint Thomas en sa troisième partie, question 60, art. 10 et 22, et encore en d'autres lieux, enseigne que sa conduite ou son usage a une si grande autorité qu'il la faut suivre en toutes choses; que c'est d'elle que les docteurs reçoivent toute l'autorité qu'ils ont : ce qui fait que l'on doit plus s'arrêter à ses sentiments qu'à ceux de saint Augustin, de saint Jérôme, ou des autres Pères en particulier. Ainsi toute dévotion est bien réglée quand elle l'est par l'esprit de l'Eglise ; et c'est dans cette vue que nous le donnons pour l'un des motifs de la dévotion de la bienheureuse mère de Dieu.

Or on connaît clairement l'esprit de l'Eglise en ce qui regarde sa dévotion dans tous les moyens qu'elle prend et qu'elle inspire pour l'honorer et la faire honorer, et elle nous publie hautement ses sentiments par les souverains Pontifes qui la gouvernent, et par les conciles généraux.

Innocent III exhorte toute sorte de personnes, dans quelque état qu'ils puissent être, d'avoir recours à l'immaculée Mère de Dieu dans tous leurs besoins et toutes leurs nécessités. « Celui qui est dans le péché, dit ce souverain-Pontife, qu'il invoque Marie ; car qui est celui qui l'a invoquée durant la nuit du péché, et qui n'a point été exaucé? Que celui-là aussi qui se lève au matin de la pénitence, lève les yeux vers cette aurore. Quiconque ressent les attaques de ses ennemis, soit du monde, soit de la chair, ou du diable : qu'il regarde celle qui paraît comme une armée bien rangée en bataille. Grégoire VII, recommandable pour sa piété, écrivant à la princesse Mathilde pour reconnaissance des services qu'elle avait rendus à l'Eglise contre les schismatiques, il l'assure qu'il l'a mise en la protection de la Mère de Notre-Seigneur : qu'il continue, et qu'il ne cessera point de l'y mettre; et il lui promet qu'elle trouvera en elle un cœur plus tendre à l'aimer et plus prompt à la servir qu'en sa propre mère.

Le concile d'Ephèse, qui est le troisième concile général, et l'un des quatre que saint Grégoire le Grand respectait comme les quatre évangélistes, enseigne d'une manière admirable le zèle que nous devons avoir pour soutenir les intérêts de la Mère de Dieu. Il est difficile d'apprendre ce qui se passa dans ce concile au sujet de l'honneur de cette mère incomparable, sans en être sensiblement touché; il est difficile d'y faire réflexion sans ressentir des mouvements extraordinaires de joie, d'amour et de tendresse. En voici quelque chose en abrégé.

L'hérésiarque Nestorius, patriarche de Constantinople, sous le spécieux prétexte de soutenir et de défendre l'honneur de Dieu (prétexte assez ordinaire aux hérétiques), voulait ravir à la sainte Vierge la glorieuse qualité de sa bienheureuse Mère. Il tâcha pour ce sujet de surprendre les magistrats et de gagner par ses libéralités les officiers de l'empereur. Il composa plusieurs traités et cahiers volants, remplis de faussetés et d'artifices qu'il répandait en diverses provinces par ses émissaires, et particulièrement dans les monastères qui florissaient le plus en sainteté; se persuadant que s'il pouvait les séduire, la réputation de leur vertu en attirerait plusieurs à son parti. Mais ayant fait monter en chaire l'évêque Dorothée, qui prononça que la qualité de mère de Dieu n'était pas due à la très-sainte Vierge, ce fut une chose bien remarquable que la consternation du peuple de la ville de Constantinople. Il sort de l'Eglise, il court par les rues, il met l'alarme partout, il crie contre Nestorius et ses suppôts. L'on vit pour lors sortir de leurs retraites de vénérables vieillards qui avaient blanchi dans leurs solitudes, et paraître au milieu des troupes nombreuses de cette grande ville, pour soutenir l'honneur de leur glorieuse princesse. Pour lors l'on vit non-seulement les solitaires, mais plusieurs ecclésiastiques, et plusieurs laïques, être battus à coups de pieds et à grands coups de soufflets, souffrir des affronts ignominieux pour la querelle de la très-pure Vierge ; l'on vit les cachots remplis de ces illustres confesseurs, qui surabondaient de joie dans leurs peines.

Cependant saint Cyrille, l'un des plus grands dévots de la sainte Vierge, fit tant par ses instances qu'un concile général fut convoqué dans la ville d'Ephèse, où les Pères étant assemblés, il n'est pas possible d'exprimer la ferveur que le peuple fit paraître pour sa sainte patronne depuis le matin jusqu'au soir. Il attendit aux portes de l'église, toutes les occupations cessèrent; ce bon peuple oubliant ses nécessités, ne pensait qu'aux intérêts de la sainte Vierge. Enfin les portes de l'église étant ouvertes, le grand Cyrille parut à la tête de deux cents évêques, et il fit lire la sentence de condamnation contre l'impie Nestorius. Nous avons, dit ce saint prélat, condamné ce nouveau Judas ; nous l'avons privé de toute grâce et de toute dignité ecclésiastique. A ces paroles l'on entendit de grands cris de joie et d'allégresse, dont l'on commença de faire retentir les airs de toutes parts. L'on criait :

L'ennemi de la Vierge est terrassé, vive la grande, l'auguste et la glorieuse mère de Dieu; l'on prononçait toutes sortes d'exécrations contre Nestorius; l'on donnait mille bénédictions au glorieux Cyrille et aux autres prélats. L'on conduisit les Pères en leurs maisons avec des flambeaux, et les dames faisaient brûler des parfums dans les rues par où ils devaient passer. On alluma des feux de joie partout : on ne parlait que des victoires de la mère de Dieu ; et il semblait qu'une nouvelle vie eût été rendue à ce peuple, tant il avait été affligé de l'injure que Nestorius avait faite à Marie.

Les saints abbés et ermites sortirent de leurs cellules, et entre autres le célèbre moine Dalmatius, qui depuis quarante-huit ans était demeuré dans son monastère, y alla avec les autres par un ordre exprès qui lui fut donné du ciel; et tous chantaient des hymnes et des cantiques, en action de grâces du jugement du concile. Jamais décret de l'Eglise n'a été reçu avec tant de joie.

Pour ce qui est de saint Cyrille, il ne se peut dire avec combien d'applaudissement il fut reçu en sa ville d'Alexandrie, où, ayant fait prêcher un évêque qui prononça que la très-sainte Vierge était mère de Dieu, tout le peuple, qui avait été jusqu'alors dans le silence, poussa de grands cris, disant : Voilà quelle est la véritable loi; ô grand Cyrille! nous souhaitons entendre cette parole. Et ce bon évêque continuant sa prédication, comme il eut dans la suite du discours réitéré cette parole, *la Vierge Mère de Dieu*, le peuple, pour la seconde fois, fit de grands cris, se réjouissant, les larmes aux yeux, de ce que ce prélat parlait ainsi.

Après cela, comment se peut-il faire qu'il se trouve des personnes qui, se disant catholiques, tâchent de diminuer la dévotion à la mère de Dieu, comme si la grande application que l'on y a était contraire au premier esprit du christianisme? O mon Dieu! s'il y a quelque plainte à faire, c'est de nos insensibilités; car nous pouvons dire, avec bien de la justice, que nos plus grandes ardeurs ne sont que des glaces comparées à la fervente dévotion de ces premiers siècles, comme il est facile de remarquer par ce qui s'est passé dans ce concile.

Mais écoutons ce que saint Cyrille prononça dans un discours qu'il fit en présence de tous les Pères assemblés dans ce concile général. Voici comme il parle : « La joie et l'allégresse que je remarque en l'assemblée des fidèles qui se sont rendus en ce lieu, y étant appelés par la sacrée Mère de Dieu, Marie toujours Vierge, me fait passer de la grande tristesse où j'étais au sentiment de joie que la présence et la vue des saints Pères que j'ai devant les yeux m'inspire. C'est maintenant que la parole du Psalmiste s'accomplit à notre égard : Voyez s'il y a chose au monde belle, bonne et agréable, comme des frères qui sont unis ensemble. (*Psal.* CXXXII, 1.) Nous vous saluons donc, ô très-sainte et ineffable Trinité, qui nous avez assemblés dans cette église de la Mère de Dieu. Nous vous saluons aussi, sainte Mère de Dieu, vous qui êtes le véritable trésor de toute la terre, la lampe qui ne s'éteint jamais, la couronne de la virginité, le sceptre et le soutien de la vraie doctrine, le temple incapable de démolition, le lieu et le réceptacle de celui qui ne peut être compris. Mère et vierge tout ensemble, vous par qui celui-là est béni dans les Evangiles, qui vient au nom du Seigneur; nous vous saluons de rechef, vous qui avez renfermé dans votre sein virginal celui qui est incompréhensible; vous par qui la Trinité est honorée et sanctifiée, par qui la croix est nommée précieuse et est adorée par tout le monde; vous par qui le ciel tressaillit de joie, par qui les anges et les archanges se réjouissent et par qui les démons sont mis en fuite, par qui le diable tentateur est tombé des cieux, et par qui la créature tombée a été aussi relevée dans les cieux ; vous par qui la créature engagée dans les erreurs de l'idolâtrie est parvenue à la connaissance de la vérité, par qui les fidèles reçoivent le baptême, et par qui ils reçoivent l'huile d'exultation; vous par qui les églises de la terre ont été fondées, par qui les gentils sont portés à faire pénitence. Enfin, qu'est-il besoin de tant de paroles? vous par qui le fils de Dieu, qui est la lumière, a relui sur ceux qui étaient dans les ténèbres et dans les ombres de la mort; par qui les prophètes ont annoncé et par qui les apôtres ont prêché le salut aux nations, par qui les morts ressuscitent, par qui les rois règnent à la plus grande gloire de la très-sainte Trinité. Eh! qui est l'homme qui en puisse jamais assez dire à la louange de Marie?

C'est comme parle ce grand patriarche d'Alexandrie. Ce n'est pas quelque pieux auteur des modernes, à qui les hérétiques objectent qu'ils excèdent dans les louanges de la très-sainte Vierge; c'est un ancien Père de l'Eglise, et qui parle dans un concile général; ce sont des sentiments que l'Eglise continue de publier par toute la terre, les ayant insérés dans la solennité de l'office de la Nativité de la très-sacrée Vierge, le jour de la sainte Octave.

Mais les Pères du second concile de Nicée, assemblés jusqu'au nombre de trois cent-cinquante, sous le pape Adrien, qui y envoya ses légats pour y présider en son nom, non-seulement crurent qu'ils devaient rétablir l'honneur de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère, et le culte légitime de leurs images; mais ils jugèrent qu'il était à propos d'insérer dans les actes du concile diverses histoires recueillies de quelques auteurs catholiques, où il était parlé de plusieurs miracles faits en faveur de la mère de Dieu. Ainsi il est rapporté, dans l'action quatrième, d'un anachorète extrêmement travaillé de tentation contre la pureté par un long espace de temps, à qui le diable parut visiblement, et lui dit qu'il ne le tenterait plus jamais pourvu qu'il cessât d'honorer l'image de Marie, mère de Jésus, qu'il avait dans sa cellule; ce que l'ermite ayant appris au saint abbé Théodore, il lui donna

avis qu'il lui serait plus expédient d'être exposé aux plus grandes tentations que de manquer à aucun devoir de religion qu'il pratiquait en l'honneur de la très-sacrée Vierge devant son image.

Dans la même action il est rapporté qu'un homme possédé du diable en avait été délivré à la vue d'une image de la très-pure Vierge, le diable confessant qu'il ne pouvait demeurer dans le lieu où serait honorée l'image de la Vierge Marie et Mère de Jésus-Christ. Dans la même action on lit la punition miraculeuse d'un misérable qui avait méprisé l'image de la glorieuse Vierge. On parle, dans l'action cinquième, d'un anachorète qui avait coutume d'entretenir un cierge allumé devant une image de la mère de Dieu, qui ayant une dévotion particulière de faire quelques pèlerinages, tantôt en Jérusalem pour adorer la sainte croix, d'autres fois à Ephèse pour honorer la mémoire de saint Jean l'Evangéliste, le disciple de l'amour et le fils bien-aimé de la grande reine du ciel, et qui employait quelquefois deux ou trois mois, même jusqu'à six, en ses voyages; qui, recommandant avec une dévote simplicité à la très-sainte Vierge le cierge qu'il laissait allumé devant son image, le trouvait toujours allumé à son retour, et au même état qu'il l'avait laissé à son départ.

Enfin le dernier concile général, le saint concile de Trente, a fait paraître hautement le zèle d'une dévotion particulière pour la très-sainte Vierge, lorsqu'il a enseigné que l'Eglise tenait qu'elle avait été préservée de tout péché actuel, et lorsqu'il a déclaré que ce n'était pas son intention de comprendre dans le décret du péché originel l'immaculée Mère de Dieu.

## CHAPITRE III.

IIIe Motif. — *Le soin particulier qu'a l'Eglise d'honorer la sainte Vierge, et les éloges qu'elle lui donne.*

La volonté de Dieu, que nous connaissons par l'esprit de l'Eglise à l'égard de la dévotion de la très-sacrée Vierge, dans les conciles et dans la doctrine des Souverains Pontifes, nous est encore manifestée par le soin particulier que prend l'Eglise d'honorer la sainte Vierge, et par les éloges qu'elle lui donne. Et certainement si saint Augustin, au *Livre de ses rétractations*, se sert d'une hymne de saint Ambroise, qui était chantée en plusieurs Eglises, pour appuyer son sentiment, que sera-ce de la conduite de toute l'Eglise? Saint Célestin, Pape, écrivant aux évêques de France, déclare que les prières de l'Eglise doivent servir à la règle de la foi : *Legem credendi lex statuat supplicandi.* Et il se sert de ces prières contre les pélagiens pour leur montrer la fausseté de leurs opinions.

La dévotion donc de la sainte Vierge est bien fondée, quand elle est appuyée de l'application qu'a l'Eglise à l'honorer, et des éloges qu'elle lui donne. Son application est toute singulière, puisque non-seulement elle honore ses mystères et célèbre avec tant de religion les fêtes qu'elle a instituées pour sa gloire, mais comme si toutes ces solennités n'étaient pas suffisantes pour contenter sa dévotion, elle destine encore un jour chaque semaine, savoir le samedi, qu'elle consacre à sa mémoire. Et, ce qui est remarquable, c'est que, du jour de la Conception de Notre-Seigneur, elle en fait une fête de son immaculée Mère, qu'elle nomme l'Annonciation de la bienheureuse Vierge, et l'office, et les hymnes de ce jour dans le bréviaire de Rome, que l'on récite jusqu'aux extrémités de la terre sont en l'honneur de cette grande Reine. Elle appelle le jour de la présentation de notre bon Sauveur au temple, la fête de la Purification de la Vierge. Ce qui est encore plus considérable, c'est que le jour de la Circoncision de l'adorable Jésus, qui est le jour de l'octave de la solennité de sa très-sainte enfance, les antiennes de l'office sont de la Vierge aussi bien que l'oraison du jour, dans laquelle l'Eglise, pour commencer l'année, demande à Dieu de ressentir les secours de sa puissante protection. Elle commence et finit tous ses offices par les louanges et par son invocation. On publie les vérités de l'Evangile sous sa faveur ; on commence les sermons par la Salutation angélique. Combien d'églises cathédrales sous son nom par toute la terre? A peine s'en rencontre-t-il une seule où il n'y ait pas une chapelle en son honneur.

Mais les éloges que l'Eglise lui donne, l'appelant la Reine du ciel, la Dame des anges, l'Avocate des pécheurs, sont des preuves convaincantes des respects et des honneurs qu'elle veut qui lui soient rendus. Si elle est notre glorieuse dame et notre grande reine et souveraine, elle mérite nos services, et nous devons savoir que son service est à préférer aux empires ; que sa servitude est quelque chose de plus glorieux que les couronnes et les sceptres ; et les premières personnes du monde, les empereurs et les rois ont tenu à grand honneur de dépendre de cette glorieuse reine, de lui soumettre leurs empires. Saint Henri, empereur, l'a honorée comme sa Reine. Jacques Ier, roi d'Aragon, après avoir ôté plusieurs royaumes aux Sarrasins par ses intercessions, donné trente combats contre les Maures, et remporté autant de victoires, fit bâtir, par reconnaissance, un très-grand nombre d'églises en son honneur, et il la regardait plus reine de ses Etats qu'il n'en était souverain lui-même. Quels honneurs ne lui ont pas été rendus par saint Edouard en Angleterre, par un saint Etienne en Hongrie, par Alphonse Ier, de Portugal, par plusieurs rois d'Espagne, et particulièrement par nos rois de France, comme nous le dirons dans la suite de ce traité?

Apprenons qu'une journée passée dans l'occupation, pour sa gloire, vaut mieux que dix mille dans les plus grands emplois de la terre; qu'il est incomparablement plus doux, plus avantageux et plus honorable d'être un

de ses derniers, mais véritables serviteurs, que d'être élevé aux premières charges du monde.

Après cela, un véritable Chrétien ne doit pas faire difficulté de se qualifier serviteur d'une si grande reine, au contraire, il la doit honorer avec une ferveur toute singulière, être plein de zèle pour tout ce qui touche ses intérêts, soutenir avec courage tout ce qui regarde son culte, et s'opposer généreusement aux entreprises que l'on fait contre son service, avoir confiance en sa puissante protection contre tous ses ennemis visibles et invisibles, attendre des heureux succès de ses secours, et espérer de magnifiques récompenses de ses libéralités.

Nous pouvons bien dire que celui qui s'est attaché comme il faut au service d'une si grande et si bonne maîtresse, a trouvé un grand trésor, et il n'y a point d'éloquence qui puisse assez en exprimer les avantages. On doit considérer ensuite ce que les courtisans de la terre font et souffrent dans le service des souverains du monde, et combien la Reine du ciel mérite plus de soins et d'honneurs. L'on aura tout sujet de rougir de honte et de confusion, et il ne sera pas difficile de prendre de fortes résolutions de la servir avec plus de ferveur et de fidélité que jamais.

Or, de dire que la bienheureuse Vierge est appelée dame par l'Eglise, comme on appelle dames les personnes de qualité, et présentement même les personnes du commun, c'est une grande fausseté bien contraire aux sentiments des Pères. Il est vrai que l'on peut entendre sa qualité de dame et de reine des saints à raison de l'éminence de ses vertus, et de ses excellences au-dessus des autres créatures; comme l'on dit que le soleil est le roi des astres, parce qu'il les surpasse tous en clarté. Mais la sainte Vierge a quelque chose de plus dans la doctrine des saints, à raison de sa maternité divine et de la dignité de son Fils le Roi des rois, à laquelle elle participe, non-seulement comme le reste des saints, mais d'une manière spéciale, parce que le droit naturel demande, en quelque sorte, que les honneurs des enfants rejaillissent jusque sur leurs mères; et, de plus, c'est que les enfants en sont une partie.

Tous les autres saints sont les amis de Dieu, et en sont même les enfants adoptifs: mais à qui des anges et hommes Dieu peut-il dire qu'il en est le fils naturel? Peut-il se trouver parmi les esprits sublimes du ciel et parmi tous les saints, aucun qui puisse dire à Dieu : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré, comme cette admirable dame et reine le dit? Aussi l'Eglise n'en appelle aucun le roi de tous les saints. Cependant c'est l'éloge qu'elle donne à sa glorieuse Mère, qu'elle nomme la reine des patriarches, des prophètes, des martyrs, des confesseurs et des vierges, et enfin la reine de tous les saints. A la bonne heure, que tous les saints soient tous des rois, la bienheureuse Vierge est la reine de tous les rois.

Sainte Gertrude dans ses Révélations déclare qu'elle a appris de la mère de Dieu que les anges la servaient. Saint Bonaventure dans son *Miroir*, chap. 3, dit que saint Michel le prince de la milice céleste, avec tous les esprits du ciel obéissent à ses ordres, et le savant Rupert en rend la raison au chap. 4, *Sur les Cantiques*, qu'il tire de sa maternité divine qui la rend participante de l'empire de son fils. C'est pourquoi saint Bernard, dans un sermon du dimanche de l'octave de l'Assomption, dit que la lune, c'est-à-dire l'Eglise prosternée à ses pieds, la reconnaît et l'invoque par des humbles supplications, comme médiatrice auprès du soleil de justice, c'est-à-dire auprès de son fils. Saint Grégoire le faiseur de miracles, dans le sermon de l'Avent, enseigne que toutes les créatures sont obligées de lui rendre l'honneur qui lui est dû comme à la mère de Dieu.

On lit dans un ancien sermon parmi les ouvrages de saint Athanase : Puisque celui qui est né de la sainte Vierge est le roi, le souverain Seigneur, et le Dieu de l'univers il est bien juste que nous reconnaissions la mère qui l'a conçu et enfanté, pour notre dame et reine. Il dit de plus dans le même lieu, que cette qualité de reine et de dame lui appartient par une spéciale prérogative, et ensuite il lui adresse ces paroles : « Il est de notre devoir de vous reconnaître et de vous appeler notre mère, notre dame et notre souveraine princesse. Saint Germain, patriarche de Constantinople, » l'appelle la dame de tous les hommes. Saint André de Candie, la reine de toute la nature humaine. Saint Jean de Damas au livre IV, *De la foi orthodoxe*, chap. 15, la reconnait pour la dame de toutes les créatures, dès lors qu'elle a été la mère du Créateur. Dans le septième concile général elle est appelée la dame de tous les Chrétiens. Innocent IV la qualifie l'*impératrice des anges et la reine du ciel.* Le docte et le pieux Gerson, dans un sermon de l'Annonciation, enseigne que sa qualité de mère de Dieu lui donne un certain domaine sur tout le monde. Saint Cyrille dans un discours que nous avons cité, qu'il fit en la présence de tous les Pères assemblés dans le concile général d'Ephèse, lui applique ces paroles de l'Ecriture: *C'est par moi que les rois règnent.* (*Prov.* VIII, 15.)

Saint Jérôme, interprétant le saint nom de Marie, dit que dans la langue Syriaque il signifie dame : et l'angélique docteur après ce Père dans son *Opuscule* 8, l'explique de la même manière. Mais cette qualité lui est donnée par toute la terre, et lorsque les Chrétiens parlent de notre Dame, il n'y a personne qui n'entende la glorieuse Vierge. Disons donc avec saint Bonaventure sur ces paroles du Psalmiste (*Psal.* CXXI, 2), *comme les yeux de la servante sont sur les mains de sa maîtresse*, que ce nous est un grand bonheur de les avoir sur notre dame : et, avec saint Anselme, que c'est être roi et plus que roi d'être au nombre de ses véritables serviteurs. La qualité de dame de l'univers ne

lui est pas disputée parmi les catholiques, suivant le sentiment de saint Bernardin de Sienne. Il est vrai que les hérétiques n'en veulent pas dépendre, mais il ne faut pas, pour leur plaire, lui dénier ce que l'Eglise lui accorde. Le docte Suarez (tom. II, part. III, disp. 21), estime que la mère de Dieu a quelque qualité en son corps glorieux qui marque sa dignité royale, sa divine maternité et son domaine sur tous les saints.

Les hérétiques nous objectent que l'Evangile nous enseigne que Jésus-Christ est notre unique maître ; que le droit sur toutes les créatures appartient à Dieu seul. Mais il est aisé de répondre que l'Eglise n'attribue à aucune créature du ciel et de la terre la qualité de maître et de souverain dans le sens qu'elle appartient à Dieu ; et elle en est si éloignée qu'elle chante dans la célébration des divins mystères, à haute voix, que Jésus-Christ est le seul Seigneur. C'est dans ce sens de souveraineté absolument indépendante et infinie qu'il faut prendre les paroles de l'Ecriture. Autrement ceux mêmes qui nous les objectent ne pourraient appeler les rois et les princes dont ils sont sujets leurs seigneurs et leurs maîtres ; ce qui est insoutenable.

Cependant s'ils traitent bien de souverains les rois de la terre, comme ils y sont obligés, sans blesser l'honneur suprême qui est dû à la majesté souveraine de Dieu ; s'ils reconnaissent et appellent leurs reines celles qui sont les épouses des rois, quand bien même elles ne seraient pas de haute qualité par leur naissance, pourquoi trouvent-ils étrange que nous donnions la qualité de dame et de reine, à celle qu'un Dieu a choisie pour sa mère, et qui lui est unie par l'union la plus intime qui se soit trouvée jamais en aucune pure créature. Mais écoutons parler, en cette matière, saint Germain, patriarche de Constantinople, dans un discours qu'il a fait au sujet de sa présentation au temple : « O très-noble Vierge, dit ce saint prélat, que les langues malignes qui osent parler contre vous avec superbe et mépris soient rendues muettes ; que leurs vaines prétentions soient réduites au néant ; qu'elles soient confondues ; qu'elles périssent ; et que la juste punition qu'elles ressentiront, les oblige de reconnaître que la qualité de dame et de souveraine vous appartient, comme à celle qui seule a l'honneur d'être la Mère de notre souverain Seigneur et notre vrai Dieu. »

Mais la sainte Eglise, qui honore la Mère de Dieu comme sa dame et sa reine, l'invoque, et a recours à elle comme à son avocate, la priant de tourner ses yeux de miséricorde vers nous. Elle désire que ses fidèles dans cette terre d'exil, et dans cette vallée de larmes, soupirent après les secours d'une avocate si puissante et si charitable. Il est vrai que nous avons pour avocat, envers le Père, Jésus-Christ, qui intercède pour nous. Mais, dit saint Bernard, dans un sermon qu'il a fait dans l'octave de l'Assomption : « La majesté divine qui reluit en lui, imprime dans les esprits un respect accompagné de crainte. Dieu étant un feu consumant, le pécheur n'a-t-il pas sujet de craindre de s'en approcher, de peur que, comme la cire se fond devant le feu, de même il ne périsse devant sa face ? » Jésus-Christ est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu ; c'est lui qui appelle tous ceux qui sont fatigués, afin de les soulager. Il est vrai qu'il s'est fait notre frère ; mais ce frère, dit saint Bernard, bien qu'il ait été fait homme, est néanmoins toujours demeuré Dieu. Il retient toujours la puissance et l'autorité de juge. Voulez-vous avoir un avocat envers lui, ayez recours à Marie, qui est une créature purement humaine.

Ce n'est pas que Jésus ne soit la porte, la voie, la vérité et la vie, et personne ne vient au Père que par lui. C'est Jésus-Christ qui est le médiateur du Nouveau Testament : mais saint Bernard enseigne que Marie nous sert de médiatrice envers ce souverain médiateur ; que cette Vierge bénie entre toutes les femmes tient un rang convenable dans cette réconciliation. Ce Père nous enseigne encore que quoique Jésus-Christ seul nous puisse suffire, puisque toute notre suffisance vient de lui, il était convenable que l'un et l'autre sexe fût employé à notre réparation, puisque l'un et l'autre avaient contribué à notre perte.

Saint Irénée, dès le second siècle, la reconnaissait pour notre avocate ; saint Augustin ensuite, et saint Grégoire de Nazianze. Saint Ephrem, dans une prière qu'il lui adresse, la salue comme notre médiatrice. Saint Procle, patriarche de Constantinople, fait la même chose ; et Guillaume de Paris, qui a excellé en piété et en doctrine, dit hautement, dans une prière qu'il lui présente, que toute l'Eglise des saints l'appelle *Médiatrice auprès de Dieu*, et que ce n'est pas en vain ni inutilement.

Cependant il faut savoir que cette doctrine n'est pas opposée à celle de l'Apôtre, qui nous apprend (I. *Tim*, II, 5) qu'il n'y a qu'un Dieu, et un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ ; car les Pères et les saints docteurs avec toute l'Eglise, ne reconnaissent pas la très-sainte Vierge pour médiatrice et avocate au même sens que son Fils est proprement médiateur et avocat. Ils ne reconnaissent qu'un seul médiateur souverain, un seul médiateur de rédemption, Jésus-Christ, qui nous a réconciliés par sa mort, et ouvert le ciel par ses mérites. Mais l'Eglise et les Pères enseignent que nous avons plusieurs avocats et médiateurs d'intercession, qui sont les saints, et très-spécialement la reine des saints, dont les mérites et les suffrages tirent toute leur valeur de la médiation de Jésus-Christ ; et, ainsi, toute la gloire de notre rédemption et de notre salut appartient à cet aimable Sauveur, et c'est à la charité infinie de son divin cœur infiniment aimant, que nous avons l'obligation de notre

salut, de tous les biens qui nous aident à l'obtenir.

Mais la sainte Eglise qui reconnaît la glorieuse mère de Dieu pour sa reine, sa dame et son avocate, l'appelle ensuite la mère de la belle dilection ; elle dit que c'est en elle que se rencontre toute l'espérance de la vie et de la vertu ; que ceux qui l'écoutent ne seront pas confondus ; que celui qui l'aura trouvée, aura la vie ; et les autres éloges et titres d'honneur sont si considérables, que l'on n'y peut rien ajouter. Quand elle veut louer sa virginité, elle l'appelle la virginité même ; quand elle veut marquer la confiance que nous devons avoir en sa bonté, elle la nomme notre vie, notre douceur, notre espérance ; elle chante qu'elle a détruit toutes les hérésies dans toute l'étendue de l'univers. Les prérogatives qu'elle lui attribue par l'application qu'elle lui fait de l'Ecriture, sont tout-à-fait admirables.

Si l'on objecte qu'il y a plusieurs de ces éloges qui semblent n'appartenir qu'à Jésus-Christ, il est facile de répondre que l'Eglise en ce sujet imite la conduite de Dieu même, qui attribue quelquefois à ses créatures des titres qui semblent n'appartenir qu'à lui seul. On ne peut rien voir de plus fort en cette matière que le témoignage de Jésus-Christ la vérité même, qui reconnaît que dans l'Ecriture le nom de Dieu a été donné aux anciens prophètes, par ces paroles du Psalmiste : *J'ai dit que vous étiez des dieux.* (*Psal.* LXXXI, 6.) Si ceux à qui les éloges de la mère de Dieu font de la peine voulaient bien considérer sans passion et de bonne foi cette conduite de Dieu qui est incontestable, selon même leurs principes, ils seraient convaincus qu'il n'y a point d'excès dans la conduite de l'Eglise, qui dans tous les titres d'honneur qu'elle attribue à la très-sainte Vierge, ne lui en donne aucun qui soit si incommunicable que celui du nom de Dieu. Après cela, de dire que la sainte Vierge ne veut pas de ces titres pompeux, ce serait donc dire qu'il ne la faut pas appeler mère de Dieu, car c'est le titre le plus pompeux qu'on lui puisse donner ; et il faudrait se contenter de dire qu'elle est l'humble servante du Seigneur. Et, comme les Chrétiens ne peuvent pas nier avec justice qu'elle doit être nommée la mère de Dieu, il faut ensuite convenir que cette qualité surpasse toutes les autres louanges qu'on lui donne.

Au reste, il n'est pas vrai que la sainte Eglise tolère ou excuse, ou dissimule les éloges qu'elle donne à la sainte Vierge, puisqu'elle s'en sert dans ses prières publiques, et qu'en cela elle ne s'est pas laissée aller au zèle de quelques particuliers ; car si ce zèle est faux, elle ne le peut pas approuver, et elle serait répréhensible, si elle consentait à des expressions qui ne peuvent pas plaire à Dieu.

Il est vrai que les hérétiques nous font sur cela des reproches et crient contre ces éloges. Luther se plaint de ce que l'Eglise attribue à la très-sainte Vierge quelque chose de ce qui est dit de la Sagesse dans l'Ecriture. Mais comme nous l'avons déjà remarqué, jamais l'Eglise ne lui attribue aucun titre dans le sens qui appartient à Dieu, et jamais elle n'a permis qu'on entendît ces éloges dans le sens qu'ils lui reprochent.

Ces oppositions n'empêchent pas que la sainte Eglise ne continue toujours à donner les mêmes louanges à sa glorieuse dame dans ses offices, dans ses antiennes et répons qu'elle chante à sa gloire ; elle ne dissimule pas sa conduite, elle ne la cache pas ; elle persévère à réciter l'*Ave maris stella*, et le *Salve, Regina*, malgré les reproches qu'on lui fait mal à propos que dans ces prières il y a des louanges excessives.

Au reste, les titres que l'Eglise donne à la très-sacrée Vierge ne sont pas un langage nouveau. Les éloges les plus magnifiques ont été dans la bouche des Pères de qui nous les recevons par une tradition constante, et qui ne sont que des suites du pouvoir et du crédit qu'elle a en qualité de mère de Dieu. Les prérogatives les plus singulières que l'Eglise ordonne de lire dans les leçons de matines du saint jour de l'octave de sa bienheureuse nativité, ont été insérées dans les actes du concile général d'Ephèse, par les Pères qui étaient assemblés, comme nous l'avons déjà remarqué ; et elles furent prononcées dans ce concile en présence de tous ces illustres évêques, par le grand saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui y présidait en qualité de légat du bienheureux Pape Célestin. Les Pères assemblés dans ce concile, à qui la lumière ni la dévotion ne manquaient pas, bien loin d'y trouver à redire, ont approuvé ces façons de parler. Ils n'ont pas cru qu'elles puissent servir d'un sujet véritable de scandale aux hérétiques de leur temps, et à ceux qui pourraient venir dans la suite des siècles.

Les autres Pères, ni les souverains Pontifes n'ont point dit que ces louanges fussent excessives. Saint Bernard, dans un discours qu'il a fait sur l'Evangile *Missus est*, enseigne que quelque empressement que l'on ait de parler de ses grandeurs, c'est ce qu'on ne peut assez louer. Et saint André de Crète, dans un sermon de sa mort, estime qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de lui donner toute la louange qu'elle mérite. Le savant et pieux Père Amelotte, de la Congrégation de l'Oratoire, a judicieusement remarqué que c'est dans les louanges de la Mère de Dieu que les plus doctes des saints Pères ont moins appréhendé l'excès ; puisqu'à l'égard des péchés, saint Augustin, les Papes et les conciles n'ont pas été retenus par les propositions générales de l'Ecriture, de lui attribuer des priviléges tout singuliers, et que la réserve contre l'usage public de l'Eglise, doit être beaucoup plus suspecte en cette rencontre, que l'abondance de cœur et de dévotion. Saint Augustin a écrit que par le respect qu'il portait au Seigneur, il ne voulait nullement la comprendre dans la question où il s'agissait des péchés. Par le respect donc qui est dû à notre Sauveur, selon

ce Père, il faut prendre garde comment l'on en parle, comment l'on en écrit, et aux sentiments que l'on en a ; car si l'on manque à honorer la Mère, cela regarde son fils.

Cependant des personnes en dignité, d'une grande érudition et d'une rare piété, ont remarqué que l'on a vu en ces derniers temps je ne sais quelle malignité contre la dévotion à la Mère de Dieu, et contre ceux qui la servent. On s'est plaint des exercices de piété que l'on pratiquait en son honneur. Mais saint Bernard répond qu'il n'y a rien à craindre dans la dévotion à la sacrée vierge, sinon de n'en pas assez avoir, c'est-à-dire, quand l'on demeure dans l'ordre de Dieu. On a dit que les Pères et les saints docteurs sont allés dans l'excès de ses louanges : les hérétiques les ont appelés rudes ; mais sans doute il est bien plus avantageux, plus assuré de parler, d'écrire comme eux, et de les imiter, que de parler, et de se laisser aller aux plaintes d'un Luther et d'un Calvin, et des autres hérétiques ; il vaut bien mieux parler, vivre et mourir comme un saint Bernard, à qui les adversaires de la sacrée Vierge reprochent qu'il est un de ceux qui l'ont honorée avec plus de superstition ; c'est de la manière qu'ils qualifient faussement son admirable piété, que de vivre et de mourir comme ces faux docteurs.

Mais enfin les louanges que l'on donne à la Mère de Dieu sont bien réglées quand elles sont conformes à l'Eglise, dont l'autorité est plus grande que celle de tous les docteurs, ou de ceux qui seraient dans le sentiment qu'il y aurait de l'excès. Il est vrai, néanmoins, que les prédicateurs doivent prendre garde devant qui ils parlent ; et lorsqu'ils se servent de certains éloges devant des personnes simples et grossières, qui pourraient leur servir d'occasion de penser qu'elle est égale à son fils, et qu'elle a le même pouvoir, ils doivent exposer l'esprit de ces éloges non-seulement par quelques paroles qui souvent ne sont comprises que par les personnes intelligentes, mais par une instruction claire et familière qui ne puisse laisser aucune erreur dans les esprits.

## CHAPITRE IV.

### IVe Motif. — *L'antiquité de sa dévotion.*

La conduite que la sainte Eglise tient dans les louanges qu'elle donne à la Mère de Dieu, et dans les honneurs qu'elle lui rend, n'est pas une chose nouvelle. L'Esprit-Saint qui la gouverne de nos temps, est le même qui l'a animée dans les premiers siècles ; et c'est avec justice que nous avons remarqué dans le chapitre second de ce *Traité*, parlant de ce qui s'est passé dans le concile général d'Ephèse, que les plus grandes ardeurs de nos dévotions ne sont point comparables à la ferveur que les fidèles firent paraître pour lors.

La dévotion à la sacrée mère de Dieu a été grande dès le commencement de l'Eglise de la loi de grâce, et ayant continué dans la succession de tous les siècles, est venue heureusement jusqu'à nous. Tous les apôtres, dit saint Ildefonse, lui ont porté un singulier respect ; et entre autres, saint Jean l'Evangéliste a eu pour elle une vénération et un amour qu'il serait difficile d'expliquer. On tient que saint Luc en fit plusieurs portraits, pour satisfaire à la piété des premiers chrétiens. Saint Irénée, dans le second siècle, la reconnaît pour notre avocate. Sainte Hélène, mère du grand Constantin, fit édifier trois églises en son honneur. Sainte Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose, fit la même chose. C'est elle aussi à qui on fit des acclamations extraordinaires dans les conciles, où elle est qualifiée de protectrice de la foi. Origène l'appelle un trésor céleste. Saint Grégoire, le faiseur de miracles, invitant toute l'Eglise aux sentiments de vénération pour une si grande princesse, déclare dans un discours de l'Annonciation, que tous ceux qui auront pour elle une sincère dévotion jouiront d'une grâce angélique. Saint Ephrem, dans un sermon en son honneur, l'appelle la reine de l'univers, l'avocate et la défense des pécheurs. Il lui dit : « Nous vous sommes dévoués et à votre service dès notre enfance ; nous sommes sous votre garde et protection. » Saint Basile, en sa *Liturgie*, ordonne que le diacre qui précède l'évêque, parlant au peuple, s'écrie à haute voix : « Souvenons-nous de la très-sainte et immaculée Vierge, Mère de Dieu, notre souveraine dame. » Saint Augustin, dans le *Livre de la sainte Virginité*, la présentant à tous les Chrétiens comme leur bonne mère, ne veut-il pas ensuite qu'ils aient pour elle tous les sentiments de piété que de véritables enfants doivent avoir. Saint Cyrille assure que les apôtres l'ont comblée de louanges, et en ont publié la gloire par toute la terre. Saint Basile, évêque de Séleucie, prêchant à son peuple le jour de l'Annonciation, leur enseigne que, les grandeurs de Dieu étant ineffables et incompréhensibles, il faut confesser que les excellences de sa mère, qui le touchent de si près, surpassent tout ce que les hommes en peuvent dire ou penser.

Le grand saint Ildefonse, archevêque de Tolède, traitant de sa virginité, déclare qu'il désire ardemment d'être le serviteur de la Vierge mère. Saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, dans un discours de l'Annonciation, dit que le ciel étant dans l'épouvante à la vue de la majesté de Dieu, cependant une Vierge le reçoit dans son sein virginal avec des dispositions si parfaites que, pour le paiement de cette demeure, il veut bien qu'elle exige de sa bonté la paix pour la terre, la gloire pour les cieux, la vie pour les morts, et le salut pour ceux qui étaient perdus. Saint Grégoire le Grand enseigne que la sainteté consommée des saints n'est que le fondement de sa sainteté, et que son mérite commence où celui des autres finit. Ce souverain pontife ordonne qu'une image de la Vierge qui avait été profanée, fût reportée dans l'église avec le respect qui lui était dû. Saint Jean de Damas, dans un

sermon de son Assomption, assure que c'est faire injure au fils de Dieu que de ne pas honorer sa mère; et dans un autre discours à sa louange, qu'il attache à ses pieds son âme comme à une ancre très-ferme, et qu'il lui dédie et consacre son esprit, son corps, et tout ce qu'il est.

Le vénérable Bède exhorte à servir cette glorieuse reine, parce qu'elle n'abandonne jamais ceux qui espèrent en elle. Nicéphore, patriarche de Constantinople, qui est mort en exil pour la défense des saintes images, en publie hautement les grandeurs. Strabon, qui a composé la *Glose* de l'un et l'autre Testament, en a écrit les prérogatives. Saint Anselme, dans le *Livre de son Excellence*, s'écrie lui parlant : « Qu'est-ce qui pourra resserrer les entrailles de votre miséricorde? Favorisez-nous de votre protection, afin que la louange que vous possédez depuis tant de siècles vous soit justement continuée. »

Quand saint Bernard en parle, il se surpasse lui-même; aussi assure-t-il qu'il n'y a rien qui lui ravisse tant le cœur que de traiter de ses louanges. C'est pour ce sujet que, ne trouvant pas assez de temps libre pendant la journée, il se retranche une partie du repos de la nuit pour écrire de ses grandeurs. N'ayons rien après Jésus de plus cher et de plus doux que de penser tout à son aise à son aimable mère, le digne objet de ses plus tendres affections. « Aimons-la, s'écrie ce dévot saint, de toutes les affections de nos cœurs; que son sacré nom ne sorte pas de notre bouche et qu'il ne s'éloigne jamais de notre cœur. »

Saint Albert le Grand, dans l'un de ses ouvrages intitulé : *Questions sur l'évangile Missus est*, fait deux cent trente questions sur toutes ses qualités de corps et d'esprit, naturelles et surnaturelles, de grâce et de gloire, et il en dit des choses admirables. L'angélique docteur, dans l'*Opuscule* 8e sur la Salutation angélique, enseigne qu'elle a été pleine de grâces pour les répandre sur tous les hommes. Il enseigne de plus que c'est une chose grande dans un saint, quand il a assez de grâce pour le salut de plusieurs; mais qu'en la sainte Vierge il y en a eu pour tous les hommes; que l'on peut avoir son secours dans la pratique des vertus et dans toutes sortes de périls. Saint Bonaventure a tellement excellé en sa dévotion, que l'on croit qu'il ne faut que lire ses opuscules pour avoir un saint amour pour cette aimable reine. Saint Bernardin de Sienne, étant beaucoup fatigué de ses fonctions apostoliques, trouvait un repos agréable lorsqu'il se retirait dans quelque lieu solitaire où il pensait à la sainte Vierge.

Saint Antonin estime qu'elle est comme l'étoile polaire, qui ne se couche jamais, pour conduire ceux qui voyagent sur la mer; qu'elle nous éclaire et conduit en tout temps, de jour et de nuit, dans le calme et dans la tempête, dans la prospérité et dans l'adversité. Gerson, cet illustre chancelier de l'université de Paris, en a dit et écrit des choses admirables.

Mais saint Bernard, dont nous venons de parler, l'appelle l'affaire des siècles, de ceux qui nous ont précédés et de ceux qui nous suivront, et dit qu'elle a été prédite par les prophètes; que c'est cette femme, promise dès le commencement du monde, qui devait écraser la tête du vieux serpent. Saint Albert le Grand, dans ses *Questions sur l'évangile Missus est*, enseigne qu'elle a été prédite en plusieurs manières dans l'ancienne loi; et c'est un sentiment commun des saints, qu'elle a été promise par les prophètes et figurée par les patriarches. C'est une ancienne tradition dans l'ordre du Carmel, que saint Elie en a eu une connaissance distincte par une révélation spéciale; qu'il l'a honorée et qu'il en a inspiré la vénération et l'amour à ses disciples. Il s'est même trouvé des païens qui ont eu quelque connaissance imparfaite de la sainte Vierge, puisque l'on montre encore aujourd'hui, dans la chapelle souterraine de Chartres, une très-ancienne image dédiée à la Vierge qui devait enfanter, que les druides, par un instinct divin, avaient fait faire en son honneur, et puisque les sibylles l'avaient prédite plusieurs siècles avant la naissance du Sauveur.

Saint Vincent Ferrier, dans son second sermon *de la Nativité*, apprend qu'elle a été révélée dès le commencement du monde aux anges, et qu'ils en ont fait une fête, c'est-à-dire qu'ils se sont réjouis de ses grâces et en ont béni Dieu dans le ciel. Sainte Brigite, dans ses *Révélations*, que nous citons parce qu'elles sont approuvées de l'Eglise, dit la même chose. Mais ces sentiments sont appuyés de l'autorité des grands théologiens, qui enseignent que Jésus-Christ a été révélé aux anges dès leur création, et ensuite la très-pure Vierge dont il devait naître. Le docteur Suarez est de cette opinion dans le tome second de la troisième partie, dispute 22, sect. 1, et que les esprits célestes ont commencé de l'honorer dès le commencement du monde. Ce n'est donc pas une chose nouvelle que les honneurs que l'on rend à la glorieuse Mère de Dieu. Nous avons vu quelle a été la haute estime que les saints Pères et les docteurs de l'Eglise ont faite de ses prérogatives; ils nous ont appris avec quelle dévotion il la faut invoquer, avec quelle confiance nous devons rechercher sa protection et ses intercessions auprès de Dieu, et quelles assistances nous pouvons espérer de sa miséricorde. Ils n'en ont eu que des pensées sublimes, ils en ont dit des choses grandes et glorieuses; et après cela, bien loin de reconnaître qu'ils avaient excédé dans ses louanges, ils ont avoué que tout ce qu'ils en avaient dit était encore bien moins que ce qu'ils devaient en dire; que son excellence et sa grandeur étaient incomparablement au-dessus de toutes les louanges qui lui pouvaient être données par les hommes. C'est par eux que le sacré dépôt de la tradition a été conservé et est parvenu jusqu'à nous; c'est aussi d'eux que nous devons apprendre ce que cette tradition nous prescrit touchant les devoirs de

religion et la manière de nous en acquitter tant envers Dieu qu'envers les saints, et particulièrement envers la Reine des saints. Nous ne saurions nous égarer en suivant de si bons guides, et en nous conformant à ce qu'ils ont enseigné et pratiqué.

Mais enfin le monde chrétien a fait paraître dans tous les siècles sa dévotion pour la sainte Vierge; on n'a cessé partout de faire éclater ses louanges; ç'a toujours été l'esprit de l'Eglise; comme, au contraire, l'esprit du démon dans les hérétiques a toujours été d'obscurcir sa gloire, de retirer de sa dévotion et d'empêcher le culte qui lui est dû. Oh! que bienheureux ceux qui, demeurant dans l'esprit de l'Eglise, qui est l'esprit de Dieu, persévèrent inviolablement dans son service, qui, selon la doctrine de saint Anselme, est quelque chose de plus glorieux que de commander aux nations et d'avoir l'empire du monde!

## CHAPITRE V.

### Ve Motif. — *La piété générale de tous les fidèles.*

La dévotion est bien réglee quand elle est selon la pratique universelle des fidèles; et si saint Augustin se sert de l'uniformité et de l'étendue de la croyance des catholiques en toute sorte de lieux, pour prouver qu'ils ont la véritable Eglise, c'est une forte preuve de la solidité et de la sainteté de la dévotion à la très-sainte Vierge que la piété universelle des fidèles envers cette auguste Mère de Dieu. C'est dans cette dévotion générale que l'on voit accomplies ces paroles prophétiques de son divin cantique: *Voici que toutes les nations me diront bienheureuse.* (*Luc.* I, 48.) Car, comme le remarque très-bien Hugues de Saint-Victor sur le chapitre premier de saint Luc, il n'y a ni nation, ni sexe, ni état, ni condition qui ne l'ait appelée bienheureuse. Les gentils, les Grecs, les Barbares, les hommes, les femmes, les grands, les petits, les riches, les pauvres l'ont comblée de bénédictions; les anges, les hommes, le ciel et la terre lui ont rendu leurs respects à l'envi les uns des autres. C'est dans elle que ceux qui voyagent sur la terre mettent après Dieu toute leur confiance; c'est après elle que soupirent les âmes qui expient le reste de leurs péchés dans les flammes du purgatoire; que les habitants du ciel se confessent redevables de leur félicité, (c'est-à-dire, par les mérites de son Fils bien-aimé.) C'est de la manière que parle ce grand homme. Il y a des millions de personnes qui implorent tous les jours sa puissante et maternelle protection; un nombre innombrable de voix éclatantes nous appellent partout à sa dévotion; l'esprit de Dieu en donne un mouvement général à toute sorte de personnes, d'états, de conditions, dans toute sorte de pays.

Comme c'est une malignité d'esprit inséparable des hérétiques d'y être opposés, c'est un sentiment inséparable de tous les véritables catholiques de la soutenir, de l'embrasser, d'y adhérer par une fidélité inviolable. L'établissement de la dévotion à la Mère de Dieu suit toujours l'établissement de la foi: dès lors que le saint Evangile est prêché dans quelque lieu, à même temps le culte de cette Reine y est introduit. Les hommes apostoliques qui y ont annoncé les vérités des mystères de la religion, y ont appris l'honneur qui lui est dû. Nous en avons dans le diocèse d'Evreux une preuve éclatante, dans lequel le grand saint Taurin que Dieu a rendu glorieux par les miracles que sa toute-puissance a opérés, et continue encore dans nos jours de faire en sa faveur, et par ses puissantes intercessions, dédia la première Eglise à Dieu sous l'invocation de son saint nom, et la donna pour patronne et protectrice au pays dont la divine Providence l'a fait apôtre. On apprend aux enfants à l'honorer, à même temps qu'ils commencent à parler.

Nous pouvons dire en vérité que les cieux racontent sa gloire et que le firmament publie ses grandeurs, dont le bruit a retenti par toute la terre, et jusqu'aux extrémités du monde. Toutes les nations qui sont sous le ciel, qui adorent Dieu, honorent les merveilles qu'il a faites en elle. Les Parthes, les Mèdes et Elamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Egypte et le pays de la Libye d'auprès de Cyrène, les Crétois et les Arabes, les Romains, les Italiens et les Français, les Espagnols, les Allemands et les Flamands, les Portugais, les Indes Orientales et Occidentales, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique; tous ont été surpris et frappés d'étonnement à la vue *des choses grandes que celui qui est puissant a faites en elle.* (*Luc.* I, 49.)

Mais il ne faut pas s'imaginer que la piété des fidèles envers la sainte Vierge, qui paraît avec éclat par toute la terre, soit seulement une dévotion populaire de personnes simples. Les têtes couronnées ont tenu à grand honneur de la servir, de la reconnaître pour leur grande dame et reine. Les empereurs grecs et latins, les plus grands rois et princes ont fait une profession spéciale de sa dévotion. Nous avons parlé de ce que saint Henri empereur, qui passait quelquefois les nuits en oraison dans ses églises, a fait pour sa gloire; de ce qu'ont fait les rois d'Angleterre, de Portugal, d'Aragon. On composerait plusieurs livres de la dévotion singulière des monarques et des princes envers cette reine du ciel et de la terre. Il nous suffira de remarquer ici que saint Etienne, roi de Hongrie, a excellé dans le zèle qu'il a eu pour son honneur: il lui fit une oblation solennelle de sa personne et de son royaume; il lui remit sa couronne, son sceptre et toutes les marques de sa souveraineté entre les mains, la suppliant très-humblement de le recevoir avec tous ses peuples, au nombre de ses serviteurs et de ses vassaux.

Il choisit le jour de sa glorieuse Assomption pour cette sainte action; et pour en conserver la mémoire, il voulut que ce jour-

là fût nommé simplement le jour de Notre-Dame.

Cette piété ne fut pas sans fruit, comme l'a écrit un pieux auteur de notre temps; car aussitôt que ce prince eut fait cette oblation religieuse, on vit de tous côtés aborder des ouvriers évangéliques qui se répandirent en divers lieux de son royaume, qui pour lors était encore dans les ténèbres de la gentilité, qui travaillèrent avec tant de bénédiction qu'en fort peu de temps il y eut dix évêchés établis; et les peuples, étant ainsi convertis à la foi, entrèrent dans les mêmes sentiments de dévotion envers la sainte Vierge; en sorte que lorsqu'ils en voulaient parler, ils la nommaient ordinairement Notre-Dame. Et ce qui est encore plus digne de remarque, c'est que leur respect était si grand envers la Mère de Dieu, qu'aussitôt qu'ils entendaient prononcer non-seulement le nom de Jésus, mais aussi celui de Marie, ils fléchissaient les genoux en terre et s'inclinaient profondément; et même, pour un témoignage singulier de leur respect, ils s'abstenaient en leurs discours familiers de prononcer le sacré nom de Marie, au lieu duquel ils l'appelaient Notre-Dame, comme la reconnaissant après Dieu pour leur souveraine Dame et Maîtresse.

Mais sans sortir du royaume, nous y verrons que Louis le Juste, de glorieuse mémoire, a fait une oblation solennelle de sa personne, de ses Etats, de ses sujets, le 10 février 1638, à cette reine du ciel; et que pour lui en donner une marque plus expresse, il déposa sur l'autel de la grande église dédiée à son honneur, à Paris, sa couronne et son sceptre, et voulut, par sa déclaration le même jour, que tous les ans on fît une mémoire particulière de cette glorieuse action le jour de sa fête de l'Assomption, dans toutes les églises de France.

Ce que notre grand monarque Louis XIV heureusement régnant, a ratifié et confirmé par sa déclaration du 5 mai 1650, par laquelle il exhorte tous les évêques et prélats de son royaume de porter ses sujets à concevoir un respect singulier et une dévotion spéciale vers la très-sainte Mère de Dieu, d'implorer sa protection, et de redoubler leurs prières pour implorer la paix et la tranquillité par tout son royaume.

Les papes, les cardinaux, les archevêques, les évêques et les autres prélats, les conciles généraux et nationaux en ont soutenu et défendu fortement les prérogatives. Les Pères de l'Eglise en ont dit, en ont publié des choses grandes et glorieuses; les docteurs et les universités dans tous les royaumes ont conspiré unanimement à en enseigner et défendre les priviléges.

On compte quarante-six papes qui ont écrit de ces louanges, cinquante-sept cardinaux, trente-quatre patriarches, deux cent cinquante-neuf évêques, plusieurs empereurs, rois et princes, cent soixante-sept chanoines réguliers, plus de cent auteurs de l'ordre de Saint-Benoît et autant de l'ordre des Carmes, vingt-huit de l'ordre des Chartreux, deux cent soixante-quatre de l'ordre de Saint-François, trois cent quarante-cinq de l'ordre de Saint-Dominique et autant de la compagnie de Jésus. Et il faut remarquer que depuis cette supputation, qui est faite il y a du temps, les religieux de différents ordres ont donné au public un grand nombre de volumes en son honneur; et il serait bien difficile de rapporter la multitude prodigieuse d'auteurs qui ont écrit de ses excellences dans la Grèce, l'Italie, l'Allemagne, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, dans les Indes et tous les endroits de la terre.

*Toutes les nations la diront bienheureuse.* (*Luc.* I, 45) Dieu tirera sa louange de la bouche des enfants même, des personnes simples, pour confondre ses ennemis, et pour abattre ceux qui lui sont opposés; il la tirera et des saints et des pécheurs, non-seulement des fidèles, mais des infidèles, mais des Turcs qui en parlent dans une haute estime, qui lui accordent des priviléges extraordinaires, qui révèrent les lieux où elle a été pendant sa vie. Il y a plus, les démons ont été forcés plusieurs fois, dans les corps qu'ils possédaient, d'en dire des choses admirables. Tous les efforts des hérétiques qui ont travaillé à en détruire le culte ont servi à la divine Providence à en augmenter la dévotion parmi les peuples catholiques. Nous parlons de ce que nous avons vu en Allemagne, dans laquelle Luther s'est efforcé d'en détruire l'honneur. C'est une chose admirable de voir la piété des catholiques envers cette grande reine; l'on y récite publiquement en plusieurs provinces le chapelet à haute voix, avec autant d'exactitude que le divin office, et même hautement, au son de la cloche, dans les villes hérétiques où ils ont laissé quelques églises aux catholiques. Il me serait bien difficile de déclarer l'ardeur de la dévotion à la sacrée Vierge, que j'y ai remarquée; et Dieu prend plaisir d'y faire de grands miracles en faveur de sa bienheureuse mère, pour en soutenir et en augmenter le culte. Un provincial des Augustins m'assura, dans un couvent où le malheureux apostat Luther avait autrefois demeuré, qu'il n'y avait pas une seule maison de leur ordre dans cette province, dans laquelle Dieu tout bon ne fît des miracles par les intercessions de la glorieuse Vierge. Nous ne pouvons nous lasser de le répéter, nous avons remarqué une dévotion indicible dans ces pays en faveur de la mère de Dieu; nous avons vu de grandes églises pleines de toute sorte de personnes qui y avaient recours avec des marques d'un amour surprenant. Le souvenir qui nous en reste nous touche encore sensiblement, et nous ne pouvons jamais assez magnifier le Seigneur qui rend le nom de sa sainte Mère si admirable par toute la terre.

Combien d'églises cathédrales, d'abbayes, de paroisses bâties en son honneur? A peine trouvera-t-on une seule église où au moins il n'y ait une chapelle sous son invocation. On voit, dans la seule ville de Rome, qua-

rante-six églises dédiées à Dieu sous son nom. Combien d'images miraculeuses en toute sorte de pays, et souvent plusieurs dans un seul diocèse? Mais ces saintes images ne paraissent-elles pas à l'entrée des villes, au coin des rues, aux portes des maisons? Les ordres réguliers ne font-ils pas une profession singulière de l'honorer, et de servir Dieu sous sa maternelle protection? Combien de congrégations, de sociétés qui lui sont dédiées? Combien de fêtes, de solennités, de processions, de pèlerinages, de prières, de vœux, d'oblations que l'on offre à Dieu, le magnifiant dans les grâces qu'il accorde en sa faveur? Combien de marques illustres en tant d'endroits de la dévotion de nos pères? Tous les siècles nous donnent des témoignages authentiques du zèle que l'on a eu pour ses sacrés intérêts. Mais le savant Baronius nous en rapporte un exemple très-considérable du septième. Ce grand homme donc écrit que de certaines personnes, voulant rendre odieux le saint abbé Maxime, firent courir le bruit dans l'armée de l'empereur, qu'il était opposé à la très-sainte Vierge, et, le conduisant par le milieu de l'armée, les soldats commençaient déjà à se mutiner, lorsque, s'en apercevant, il poussa hautement sa voix et cria : « Quiconque n'honore pas la très-sainte Vierge soit anathème, soit anathème! » Et aussitôt on entendit comme autant d'échos qu'il y avait de bouches dans l'armée, qui répétèrent après lui : « Qu'il soit anathème, qu'il soit anathème! » O mon cher lecteur, entrons dans le même zèle, et crions de la bouche et du cœur : « Quiconque n'honore pas la très-sainte Vierge, qu'il soit anathème! » Le même Baronius écrit que l'on a eu un zèle si ardent pour l'honneur de la mère de Dieu, que, Pyrrhus étant tombé dans l'erreur de Nestorius, ennemi de la mère de Dieu, le saint pontife Théodore, pour donner de l'horreur de Pyrrhus, prit du sang du sacré calice, et en signa la condamnation.

Enfin cette auguste reine des anges et des hommes est honorée dans tous les lieux, dans le ciel, sur la terre, sous la terre, dans le purgatoire. Il n'y a que les malheureux damnés qui la haïssent; mais toujours est-il vrai qu'ils sont forcés de reconnaître sa puissance. Répétons encore que toutes les nations la diront bienheureuse, celles qui l'ont précédée la regardant comme la créature admirable dont devait naître le Messie, la source de toutes les grâces et de toutes les bénédictions. Le prophète Isaïe avait prédit (VII, 14) qu'elle enfanterait demeurant vierge; toutes les nations l'ont dite bienheureuse après son divin enfantement, la regardant comme le canal par lequel notre Sauveur Jésus-Christ communique ses dons et ses miséricordes.

C'est donc une dévotion bien réglée que de se conformer à celle de tous les fidèles. Et après tout, a-t-il jamais bien pris à personne d'avoir combattu la dévotion de la sainte Vierge, jamais personne de tous ceux qui l'ont honorée et aimée s'en est-il mal trouvé?

## CHAPITRE VI.

### VIe Motif.—*Ses bontés incomparables.*

Saint Ildephonse a considéré la très-sainte Vierge comme toute changée et tranformée dans le divin amour; et c'est dans cette vue qu'un pieux auteur a écrit qu'il semblait que son chaste cœur n'était autre chose qu'une vive flamme du pur amour, façonnée en cœur. On a dit avec bien de la raison que le Saint-Esprit paraissait en elle, se faisait sentir en elle dans les plus pures et les plus ardentes flammes de son saint amour; que son précieux cœur ne vivait que de ces feux sacrés, en sorte qu'il ne faut non plus s'étonner s'il est plein d'amour envers Dieu et envers les hommes, comme nous ne sommes pas surpris de voir le feu brûler, et la lumière éclairer.

Ses bontés sont incomparables envers les hommes, parce que son amour à l'égard de Dieu, entre toutes les pures créatures, ne peut souffrir de comparaison. Elle surpasse en amour tous les saints qui ont le plus aimé. Tous les esprits célestes, et les séraphins même, qui signifient les incendies des feux sacrés de l'amour de Dieu seul, ne regardent qu'avec étonnement la grandeur de la charité divine dont elle est toute consommée.

C'est dans ces vues que dans l'Eglise universelle qui est conduite par le Saint-Esprit, elle est appelée la mère de la grâce et de la miséricorde. Mais comment ne le serait-elle pas, étant unie si étroitement avec son Fils bien-aimé, dans lequel elle vit plus que dans elle-même? Or, ce divin Sauveur nous enseigne dans l'Evangile, que c'est la miséricorde qu'il demande, et non pas le sacrifice; qu'il n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs? Il veut que nous apprenions de lui qu'il est doux et humble de cœur, et que l'on trouvera de cette manière le repos de son âme. Il crie que son joug est doux, et que son fardeau est léger.

Comme l'union de la bienheureuse Vierge avec son Fils bien-aimé surpasse celle de tous les anges et de tous les saints, de même elle les surpasse tous en sa divine charité. C'est ce qui a fait dire à saint Bernard, au sermon quatrième de l'Assomption, ces belles paroles, s'adressant à cette mère de bonté. « Qui est-ce, dit-il, ô Vierge, qui pourrait mesurer la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de votre miséricorde? Sa longueur assistera jusqu'à la fin du monde tous ceux qui vous invoqueront; sa largeur remplit tout l'univers, de sorte que la terre est remplie de toutes vos bontés; sa hauteur paraît, en ce qu'elle répare les ruines de la Jérusalem céleste; et sa profondeur dans la délivrance de ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. » Et dans un autre de ses sermons : « J'ai recours à Marie, dit-il, parce que je n'y trouve que de l'humanité. » Dans son sermon du dimanche d'après l'octave de l'Assomption, sur ces pa-

roles de l'*Apocalypse* (XII, 1), *un grand signe a paru dans le ciel*, il assure qu'il n'y a rien qui nous doive faire craindre de nous approcher d'elle; qu'elle n'a rien d'austère, qu'elle n'a rien que de la douceur. Feuilletez, dit ce Père, diligemment toute l'histoire de l'Evangile; et si vous trouvez qu'elle ait montré quelque dureté, craignez de vous présenter devant elle. Ensuite il déclare qu'elle s'est faite à tous, soit sages, soit insensés; que le captif trouve en elle sa rançon, le malade sa guérison, le pécheur son pardon, le juste sa grâce, l'ange sa joie, et toute la très-sainte Trinité sa gloire, et la personne du Fils la chair humaine qu'il a prise en elle. Guillaume de Paris, dans une prière qu'il lui adresse, enseigne que c'est avec vérité que saint Bernard, son dévot serviteur et prédicateur de ses louanges, consent que l'on ne parle jamais de sa miséricorde, s'il se trouve quelqu'un qui, l'ayant invoquée dans ses nécessités, se souvienne qu'elle lui ait manqué.

« Je sais, ô sainte Dame, s'écriait Pierre Damien, que vous nous aimez d'un amour invincible; que vous avez entre vos mains les trésors des miséricordes de notre Sauveur. On objecte qu'étant unie parfaitement avec Notre-Seigneur, elle est unie à sa justice, aussi bien qu'à sa miséricorde; et il est vrai qu'elle entre d'une manière inexplicable dans la haine du péché; qu'elle aime et qu'elle adore la justice divine, plus que tous les anges et tous les saints; mais elle est destinée de la divine Providence pour être le canal par lequel il répand ses grâces et ses miséricordes. Ainsi elle est appelée par l'Eglise la reine et la mère de la miséricorde, et non pas la reine et la mère de la justice; elle est appelée par l'Eglise la porte ouverte du ciel, parce que d'elle-même elle est toujours prête à secourir les misérables pour les y faire entrer. Les saints ont remarqué que, dans les noces de Cana, elle demande le secours à son Fils adorable sans être priée, par le pur mouvement de sa charité, par sa pure bonté; car il semblait qu'il n'y avait pas de nécessité. L'on a remarqué que l'eau qui représente les tribulations, y fut changée en vin, qui est la figure des consolations, pour nous apprendre que la divine Providence se servait d'elle pour nous assister dans nos peines, et nous faire trouver de la douceur au milieu de toutes les amertumes de la vie. Mais n'est-ce pas d'elle dont Dieu s'est servi quand il a voulu accomplir la rédemption de tous les hommes, qui est le grand chef-d'œuvre de sa miséricorde?

Car c'est enfin de la manière qu'il en a a disposé dans l'ordre de sa divine Providence; il a voulu, dit saint Bernard, que nous allions à lui par Marie. C'est en cela que nous avons connu la charité de Dieu envers nous; mais il nous la manifeste d'une manière bien sensible, lorsqu'il nous la donne pour Mère : vérité toute pleine d'une consolation ineffable, et d'autre part si certaine, qu'il n'y pas lieu d'en douter. Ce n'est pas seulement un Père qui nous l'a enseignée, un docteur, un savant, un zélé outré; c'est le Saint-Esprit, le Dieu de toute vérité, qui l'a révélée dans le saint Evangile, dans lequel il nous apprend que l'adorable Jésus l'a donnée pour Mère au disciple bien-aimé saint Jean l'évangéliste, qui représentait au pied de la croix tous les hommes. C'est pourquoi saint Augustin, au *Livre de la Virginité*, ne fait pas de difficulté d'assurer qu'elle est la mère de tous les membres de Jésus-Christ, dont nous avons la grâce d'être du nombre. On peut dire, dit le savant Origène en son I^er^ tome sur saint Jean, de chaque chrétien en particulier, qu'elle est sa Mère; et « c'est une mère, dit saint Albert le Grand, qui tient tous les chrétiens dans son sein. » — « Si le Fils de Dieu, dit saint Ambroise, est le frère de tous ceux qui croient en lui, pourquoi la très-sainte Vierge qui l'a engendré ne serait-elle pas leur mère?» C'est sur la croix que notre bon Sauveur a donné la naissance à tous les fidèles, et saint Augustin, au lieu que nous avons cité, enseigne que la très-sainte Vierge a coopéré par sa divine charité à cette divine naissance. Elle avait coopéré à la régénération spirituelle du premier enfant, saint Jean-Baptiste, depuis l'incarnation; mais elle coopère à la régénération de tous sur le calvaire, souffrant pour lors les douleurs qu'elle n'avait pas souffertes à l'enfantement de Notre-Seigneur, que saint Anselme, au *Livre de l'excellence de la Vierge*, chap. 5, estime avoir surpassé toutes celles des martyrs. C'était au pied de la croix qu'elle consentait que, suivant les décrets éternels, son Fils fût immolé pour le salut de tous les hommes; elle l'offrait en sacrifice au Père éternel pour nous. Et saint Ambroise, au livre 10, sur saint Luc, dit qu'elle le faisait avec tant d'amour et de courage, qu'elle était pressée d'ajouter l'offrande de sa mort à celle du Rédempteur. Ajoutons ensuite que si Abraham a été si hautement loué pour avoir eu la volonté d'offrir en sacrifice son fils, quelles louanges ne mérite pas la Mère d'un Homme-Dieu, qui a consenti de toute sa volonté à l'immolation effective de sa vie précieuse, qui est plus considérable que la vie de tous les anges et de tous les hommes?

Or ce n'est pas sans mystère, écrit un pieux et savant auteur, que Notre-Seigneur différa d'achever l'ouvrage de la rédemption jusqu'à ce qu'il l'eût établie pour mère de tous les fidèles, et qu'incontinent après qu'il lui eût donné cette qualité, l'Evangéliste rapporte que Jésus dit : *Tout est consommé* (*Joan.*, XIX, 30); c'était pour nous apprendre que c'était par celle qu'il nous donnait pour mère que nous devions profiter de sa mort et participer à sa rédemption. Il semble, ajoute-t-il, que son amour n'avait plus rien à faire aussitôt qu'il nous eut mis entre ses bras.

Toujours est-il certain que ces paroles qu'il a dites au disciple bien-aimé : *Voilà votre mère* (*Ibid.*, 26), ne furent pas sans effet; car c'est le propre de Dieu de ne pas

seulement donner les qualités, mais ce que les qualités renferment. Ainsi, en nous la donnant pour mère, il lui a donné un cœur de mère, et un amour plus grand incomparablement que celui de toutes les autres mères.

Ce nous est donc une obligation de la reconnaître pour notre mère, puisque Jésus-Christ, en mourant, nous a ordonné de la reconnaître pour telle, et nous ne pouvons pas douter qu'elle ne prenne de nous un soin tout maternel ; car pourquoi ne lui pas accorder ce que l'on accorde tous les jours aux pères et mères de la terre? Les bêtes féroces, les lions et les tigresses ont bien soin de leurs petits. *Une mère*, dit le Seigneur au chapitre XLIX, ℣ 15 d'Isaïe, *peut-elle oublier son enfant, et n'avoir point compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais, quand même elle l'oublierait, pour moi je ne vous oublierai jamais.* Nous pouvons appliquer ces paroles avec raison à la très-sainte Vierge, et c'est avec justice que les saints ont dit que ses entrailles sont toutes remplies et pénétrées de charité depuis que Dieu, qui est la charité même, y a reposé.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'Eglise, dont l'autorité est plus grande que celle de tous les docteurs ou de ceux qui penseraient qu'il y aurait de l'excès dans l'application (et c'est ce que nous avons déjà remarqué), lui applique ces paroles de l'Ecriture (*Sap.*, VII, 11) : *Toutes sortes de biens sont venus avec elle*, puisque, par sa faveur auprès de la divine Majesté, il n'y a point de dons et de grâces que nous ne puissions espérer. Elle peut dire avec vérité : Je marche dans les voies de la justice pour enrichir ceux qui m'aiment et mettre le comble à leurs trésors, ayant un Dieu pour Fils, dans lequel se trouvent tous les trésors de la grâce, et qui est le maître et le souverain de toutes choses. Elle en est la fidèle dispensatrice, et à qui en fera-t-elle une plus ample distribution qu'aux personnes qui l'honorent et qui ont une véritable dévotion pour elle?

Comme elle ne porte pas seulement le nom de mère, mais qu'elle en a le cœur, et de la meilleure et de la plus fidèle des mères, elle prend des soins inexplicables de ses enfants à l'égard du temporel, à l'égard du corps et de l'esprit, à l'égard de leur bien éternel. Elle a assisté ses dévots avec des bontés qui ne se peuvent dire, dans leurs besoins temporels. Le bienheureux Herman Joseph, de l'ordre de Prémontré, a souvent reçu d'elle des faveurs de cette nature : elles sont tout à fait singulières ; il a été l'un de ses favoris. On rapporte que, dès sa jeunesse, elle lui donnait jusqu'à l'argent qui lui était nécessaire pour ses besoins. L'abbé Théodore n'avait plus rien pour nourrir son monastère ; il eut recours à sa bonté maternelle, et voilà trente barques chargées de blé qui lui furent envoyées de Chypre.

Saint Fulbert, évêque de Chartres, était bien malade et tourmenté d'un feu incurable qui lui brûlait la langue ; la glorieuse Vierge, qui est appelée le secours des infirmes, lui parut visiblement, et elle lui fit rejaillir d'un lait miraculeux dans la bouche, qui, lui ayant rempli l'âme d'une consolation céleste, lui redonna une parfaite santé.

Elle a impétré à un religieux de saint Benoît nommé Herman, qui était un pauvre idiot, une admirable connaissance de toutes les sciences. Elle a obtenu le même don à saint Albert, qui, pour ce sujet, a été surnommé le Grand. Saint Rupert, abbé en Allemagne, de l'ordre de saint Benoît, se trouvant assez stupide, devint l'un des savants de son temps par ses prières, après qu'elle lui eut donné avis de faire un usage chrétien de sa faveur. On en fait mémoire le 3 mars, et le 17 avril du bienheureux Herman, religieux de l'ordre de saint Dominique, qui a eu une dévotion spéciale à son saint cœur. Elle lui a obtenu le don de la parole, ayant eu auparavant grande difficulté à parler; et c'est ce qui le rendit l'apôtre de ses grandeurs dans la Pologne et dans l'Allemagne.

Elle a récompensé d'un présent magnifique le zèle que saint Ildephonse, qui a eu l'honneur de porter la qualité de son dévot chapelain, a témoigné pour la défense de sa virginité, et c'est ce dont nous parlerons ailleurs plus amplement avec le secours divin. Elle a instruit saint Grégoire, le faiseur de miracles, dans la diversité des sentiments qui régnaient dans son temps, lui paraissant avec saint Jean l'évangéliste, dont les grandeurs et les excellences sont incomparables, selon le témoignage d'Origène : aussi est-il comparé, entre les évangélistes, à l'aigle, parce qu'il s'est élevé au-dessus de toutes choses et est allé jusqu'au sein du Père éternel pour y découvrir la génération du Verbe. Mais l'une de ses principales grâces a été d'avoir eu l'honneur d'être enfant d'une si glorieuse mère, et d'une mère qui fait éclater ses miséricordes sur les plus misérables, qui sont les pécheurs.

Certainement on ne doit pas en être surpris, puisque tous les jours on voit les pères et mères de la terre, parmi toute la corruption de la nature, qui n'oublient rien pour faire rentrer leurs enfants dans leur devoir, quelquefois des enfants dénaturés, et l'on dit qu'ils ne peuvent pas démentir leur qualité de pères et de mères. Mais, de plus, la Mère de miséricorde prenant la cause des pécheurs, se conforme à son Fils, qui ne demande pas leur mort, mais leur conversion. L'Ecriture ne nous apprend-elle pas que Dieu vit avec plaisir Moïse s'opposer à la punition de son peuple? Saint Bernard l'appelle l'échelle des pécheurs; il dit qu'elle ouvre l'abîme de la miséricorde de Dieu, en sorte qu'il n'y a point de pécheur, quelque énorme qu'il soit, qui ne trouve accès auprès de son Fils par ses charitables intercessions. L'histoire ecclésiastique nous en donne un exemple bien touchant en la

personne de Théphile, dont un auteur, qui en a écrit la Vie, dit, au commencement, ces paroles : « J'avoue que ce sera avec inclination que j'écrirai la vie de saint Théophile pénitent, puisqu'elle fera parfaitement connaître combien la sainte Vierge est miséricordieuse envers les pécheurs, et combien elle a de pouvoir de les retirer des abîmes de l'enfer, où ils seraient précipités par leurs vices et par la violence de leurs tentations. »

Ce Théophile vivait dans le VIe siècle ; il était économe dans l'église d'Adua de la province de Cilicie, et il s'acquittait de sa charge avec une édification si exemplaire et si générale, que son évêque étant mort, il fut élu à sa place, et confirmé par le métropolitain ; mais, quelques instances que pût faire le primat, il était si humble, qu'il ne voulut jamais consentir à son élévation, si bien que l'on fut contraint d'en élire un autre à son refus.

Cependant des personnes envieuses donnèrent de si mauvaises impressions de sa personne auprès du nouvel évêque, qu'il le déposa de son office ; ce qui le toucha si sensiblement qu'il eut recours à un magicien pour tirer raison des personnes qui l'avaient perdu ; et ensuite le diable lui paraissant lui fit renoncer à Notre-Seigneur et à sa très-sacrée Mère : il donna sa renonciation par écrit, signée de son sang, et scellée de son cachet. Mais notre bon Sauveur, dont les miséricordes n'ont point de bornes, étant infinies, lui ayant fait voir l'abomination de son crime, lui inspira d'avoir recours à sa charitable Mère, qui ne ferme jamais son cœur à personne, quelque criminel qu'il puisse être, et cet aimable Sauveur se souvint des miséricordes que Théophile avait exercées envers les misérables ; car il est écrit : *Bienheureux sont les miséricordieux, car on leur fera miséricorde.* (*Matth.* V, 7.)

Ce désolé Théophile se réfugia donc à la porte du temple de la très-sainte Vierge, où ayant persévéré quarante jours en des jeûnes, en des veilles et en prières continuelles, la Mère de miséricorde lui apparut, l'assura du pardon de son crime, et lui rendit la cédule qu'il avait faite au démon.

C'est cette Mère, la meilleure mère des mères, qui a encore soutenu saint Guillaume d'Aquitaine, après sa conversion, dans les effroyables combats qu'il a eus contre les démons, qui le blessèrent un jour de telle sorte dans un désert où il s'était retiré, qu'il demeura comme mort, et il était en danger de sa vie, parce que le lieu étant solitaire, il n'y avait nulle apparence de secours humain ; mais la très-sainte Vierge, dont il avait imploré la faveur pendant ce combat, lui apparut brillante comme le soleil, et, touchant doucement ses plaies, elle lui rendit la santé, et lui donna un nouveau courage de persévérer dans la résistance contre les ennemis de son salut.

Sainte Marie l'égyptienne, après avoir passé dix-sept ans dans de grands désordres, voulant entrer dans l'église pour y adorer la sainte croix, le jour de la fête de l'Exaltation, et en étant repoussée par une vertu divine, elle eut recours à la très-sainte Vierge à la vue de son image, et aussitôt elle y entra sans difficulté : ensuite étant retournée à la même image, elle entendit une voix miraculeuse qui lui déclara l'ordre de Dieu, qu'elle exécuta sous la protection de la Mère de miséricorde. Elle déclara à saint Zozime que ce n'était que par l'assistance particulière de la Mère de Dieu qu'elle avait persévéré dans le désert, au milieu de toutes les tentations qui lui étaient arrivées pendant dix-sept ans, et qu'après, ayant joui d'une paix profonde l'espace de trente ans, et reçu de grandes grâces de Dieu, elle avait obtenu ces grâces par l'intercession de la même Vierge sa protectrice. Mais enfin, comme tous les Chrétiens sont ses enfants, elle les assiste en véritable mère, sans qu'il y ait personne qui se cache à l'ardeur de sa charité maternelle.

Que nos âmes bénissent ici le Seigneur, et que toutes nos entrailles glorifient son saint nom ; qu'elles n'oublient jamais la grande grâce qu'elles en ont reçue de l'avoir pour mère ; que le Seigneur est grand, et qu'il est digne de louange ; que sa grandeur est infinie, qu'elle est incompréhensible, mais qu'il est bon envers tous les hommes. Les ouvrages de sa bonté éclatent au-dessus de sa puissance. O saints du Seigneur ! rendez-lui-en des louanges ; faites connaître aux hommes la douceur de son aimable Providence !

Mais, ô Seigneur ! qu'est-ce que l'homme, qui n'est qu'un souffle, et dont la vie passe comme l'ombre, pour le remplir ainsi de l'abondance de vos grâces ? Vous ne vous êtes pas contenté, ô mon Dieu, de lui avoir donné votre glorieuse Mère pour dame et pour avocate auprès de votre majesté infinie, votre amour a été jusqu'à la lui donner pour mère ! O grâce spécieuse ! ô don inestimable ! qu'un homme, qu'une chétive créature ait pour mère la mère d'un Dieu. Ah ! si les hommes étaient bien pénétrés de cette consolante vérité, ô le beau sujet de méditation ! Marie, la Mère de Dieu, la mère des hommes. Mais que leur aveuglement est grand de connaître si peu un tel bonheur ; que leur insensibilité est extrême d'en être si peu touchés ! O mon Seigneur et mon souverain, quelle misère de les voir si occupés des moindres choses temporelles, et si désoccupés des plus précieuses grâces du ciel !

Je vous demande à vous qui lisez ces vérités, quelle réflexion y avez-vous faite depuis que vous êtes au monde ? combien de fois y avez-vous pensé ? quelles actions de grâces en avez-vous rendues à la divine bonté ? Peut-être n'en avez-vous jamais remercié votre aimable Sauveur ? C'est ainsi que les hommes sont ingrats et peu sensibles aux bienfaits de leur Créateur. Pensez sérieusement à être plus reconnaissant à l'avenir ; communiez quelquefois ; offrez, ou faites offrir le saint sacrifice de la messe, faites de bonnes œuvres, donnez quelque

temps à l'oraison, chantez des cantiques et des hymnes en action de grâce pour une faveur si singulière. *O si vous saviez le don de Dieu* (*Joan.* IV, 10), et qui est celui qui vous donne sa très-digne Mère pour mère ! Invoquez souvent la glorieuse Vierge sous cette aimable qualité de mère. Sainte Brigitte assure qu'elle a appris, par révélation divine, que les personnes et les familles recevraient des bénédictions particulières, qui auraient soin tous les jours de réciter dévotement trois fois le verset de l'*Ave maris stella*, qui commence par ces paroles : *Monstra te esse matrem;* et nous en avons vu la pratique avec une singulière consolation en des communautés religieuses d'hommes qui, étant assemblés, imploraient hautement le secours de la Mère de Dieu, chantant ce verset, *Monstra te esse matrem.*

Cette vérité que la Mère de Dieu est notre mère, est capable de remplir de douceur les personnes les plus affligées ; elle est capable d'assurer les personnes les plus timides et les plus scrupuleuses, de bannir toute défiance des esprits les plus tentés de désespoir, d'encourager ceux qui sont les plus abattus, d'affermir nos espérances, et de combler de joie tous les fidèles.

Certainement les Chrétiens pour correspondre fidèlement à cette grâce et à cet amour, doivent avoir pour cette mère, la plus aimable qui fut jamais, une affection filiale qui surpasse celle de tous les sentiments naturels que les enfants les mieux nés peuvent donner à leurs parents. Ah ! quelle tendresse un bon cœur ne doit-il pas ressentir pour une si douce et si miséricordieuse mère !

## CHAPITRE VII.

VIIe motif. — *Sa puisssante protection.*

Celui qui entendra bien cette vérité, qu'il n y a qu'une seule chose nécessaire, qui est Dieu seul, qui en connaîtra à fond l'importance, qui saura que tout le bonheur de l'homme consiste à posséder ce Dieu seul, et que sa perte engage infailliblement dans des malheurs, qui n'auront jamais de fin, et qui d'autre part n'ignorent pas les dangers continuels où nous sommes, de perdre tout ce qui peut faire notre bonheur, et que cette perte qui ne se peut concevoir, arrive néanmoins tous les jours à la plupart des hommes. Celui-là, dis-je, sera entièrement persuadé du besoin que nous avons d'un grand secours, et d'une puissante protection auprès de la majesté divine, pour ne pas tomber dans un mal qui durera toujours, et ce lui sera un sujet d'une véritable joie, quand il aura trouvé ce secours.

Mais béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'étant venu visiter son peuple pour le racheter, selon qu'il l'avait promis par la bouche de ses saints prophètes, qu'il nous délivrerait de la puissance de nos ennemis, et de la main de tous ceux qui nous haïssent, il a fait en la très-sainte Vierge de grandes choses (*Luc.* I, 49), lui qui est tout puissant, et nous l'a donnée pour protectrice pour nous soutenir au milieu de tous les périls qui nous environnent de toutes parts, et pour nous défendre contre nos ennemis, qui comme des lions rugissants, tournent à l'entour de nous, cherchant quelqu'un qu'ils puissent dévorer. (*I Petr.* V, 8.)

L'angélique docteur nous enseigne que le Chrétien, en toute sorte de périls, peut être garanti de tout mal, et obtenir son salut par son entremise ; « car elle est, dit ce savant docteur, cette tour de David, d'où pendent mille boucliers, c'est-à-dire toutes sortes de remèdes contre les dangers.

Cependant le Psalmiste nous crie : *Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement* (*Psal.* II, 11), car qui ne craindra voyant tomber dans le ciel de l'Eglise des personnes qui y brillaient comme des astres tout éclatants de lumière : et si ceci arrive au bois vert, que ne doit-on point craindre pour le bois sec. O vérité formidable qui nous est révélée par le Saint-Esprit ! *Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.* (*Eccle.* IX, 1.) O vous qui lisez ceci, et moi qui l'écris, où en sommes-nous ? Il est donc vrai, ni vous ni moi, ne savons pas si nous sommes dans la grâce ou la disgrâce de Dieu, si nous ne sommes pas dans le malheureux état de la perdre pour jamais ; pour jamais : vérité bientôt dite, mais dont la signification a une étendue infinie.

Qui ne tremblera après ce que nous apprenons du grand Apôtre, écrivant aux Corinthiens (IX, 27), qu'il traite rudement son corps, et qu'il le réduit en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, il ne soit réprouvé lui-même. C'est saint Paul qui parle; tout saint Paul qu'il était, c'est-à-dire un prodige de grâce, la merveille des apôtres, et l'un des plus grands saints qui fut jamais.

Cependant il ne laisse pas d'être dans la crainte d'être réprouvé. Après cela, où est la personne qui ne doive être saisie de frayeur ? aussi est-ce une vérité que nous marchons toujours sur le bord du précipice près d'y tomber par le propre poids de notre corruption ; il n'y a point de moment dans la vie, dans lequel nous ne puissions pécher et perdre Dieu, et il n'y en a point dans lequel nous ne puissions mourir, et par conséquent dans lequel nous ne puissions être damnés ; vérités certaines, mais bien épouvantables. Hélas ! à quoi les Chrétiens pensent-ils de s'y rendre si insensibles ?

Néanmoins il ne nous arrivera aucun mal si nous nous rendons fidèles à ses grâces ; car il a donné ordre aux anges de nous garder dans toutes nos voies, ils nous porteront même sur leurs mains ; et sous leur protection nous marcherons sur l'aspic et sur le basilic, et nous foulerons aux pieds le lion et le dragon. Ces célestes esprits sont comme des montagnes qui sont autour de ceux qui mettent leur confiance au Seigneur ; et

nous devons tout espérer, dit saint Bernard, sous de si puissants protecteurs. Il n'est pas aisé d'expliquer les assistances qu'ils nous rendent ; ce qui nous oblige à avoir pour eux une dévotion très-singulière.

Mais Dieu qui est riche en miséricorde, (*Ephes.* II, 4), ne s'est pas contenté de nous donner ces esprits sublimes pour nous soutenir dans les périls où nous sommes, et nous défendre contre nos ennemis ; il a encore voulu nous mettre sous la protection de sa bienheureuse Mère, dont saint Bonaventure, après saint Bernard, assure au chapitre 3ᵉ de son *Miroir*, que le seul nom met en fuite les puissances corrompues de l'air, et qu'à sa seule prononciation les démons sont dissipés comme la cire fond devant le feu. Le dévot Thomas à *Kempis* enseigne la même chose dans ses *Opuscules*. Il écrit que son nom est saint et terrible à ces malheureux esprits ; que c'est pour eux une foudre qui les abîme, et qu'ils ne peuvent exercer leurs illusions et prestiges, où il est invoqué avec dévotion. Saint Ephrem qui vivait dans les premiers siècles, dans un sermon l'appelle *la défense des pécheurs*, et dit que Dieu nous a mis sous sa garde et sa protection. Le sage Idiot dit que sa bonté est générale, parce qu'elle est la reine et l'avocate de tous les hommes. C'est ce qui a fait dire à saint Bernard, nous recourons à vous de toutes les parties du monde sous l'ombre de votre protection. L'Eglise chante qu'elle est *terrible comme une armée rangée en bataille* (*Cant.* VI, 3) ; et les démons forcés par l'autorité de l'Eglise, ont avoué à saint Dominique, qu'ils la craignaient plus elle seule que toutes les créatures ensemble ; que sa prière avait plus de pouvoir auprès de Dieu, que celle de tous les anges et de tous les saints. Aussi elle ne prie pas comme les saints et les anges, mais elle prie en mère ; et c'est ce qui a fait dire aux saints qu'elle obtient ce qu'elle demande.

Mais cette mère de grâce et de miséricorde, comme l'appelle la sainte Eglise, fait ressentir particulièrement sa protection à l'heure de la mort ; et c'est pourquoi la même Eglise lui demande spécialement sa charitable assistance dans ce jour redoutable, jour que nous pouvons nommer le jour mauvais, dont celui qui y est délivré est considéré par le Psalmiste comme bienheureux. Car enfin c'est du jour de la mort d'où dépend notre éternité ; c'est dans ce jour que des hommes qui avaient mené une vie céleste se sont perdus par leur infidélité. Il n'y a personne qui ne doive craindre le moment de la mort ; mais ce moment si terrible devient doux à ceux qui ont une véritable dévotion à la Mère de Dieu.

Saint Bonaventure dans le *Miroir de la sainte Vierge*, au chapitre 3ᵉ, écrit que les saints anges prennent souvent ses ordres pour assister un agonisant ; et en particulier l'archange saint Michel, dont la divine Providence se sert spécialement pour secourir les âmes dans cet état : et c'est une des raisons de la dévotion singulière que saint François d'Assise lui portait, jeûnant quarante jours en son honneur avant sa fête ; et ce fut dans l'espace de ces quarante jours qu'il reçut par une faveur tout extraordinaire, les stigmates de la passion du Sauveur. Gerson dans son ouvrage *sur le cantique de la glorieuse Vierge*, est du même sentiment ; il dit que cette auguste dame nous envoie les bienheureux anges et les saints pour nous assister, et qu'elle même nous honore de sa protection dans la vie et à la mort, comme il est constant, dit-il, par quantité de miracles, et il en cite qu'il rapporte de saint Anselme. Mais les morts douces, saintes et heureuses de tant de personnes qui l'ont honorée, ne laissent pas de lieu de douter que s'il est doux de vivre sous sa protection maternelle, il est encore plus doux d'y mourir. Les actes des saints et les annales ecclésiastiques nous en donnent un grand nombre d'exemples, que la brièveté de ce traité ne nous permet pas de rapporter.

Nous dirons seulement que sainte Opportune, abbesse en Normandie, l'ayant honorée pendant sa vie, mourut en la voyant visiblement au milieu des chœurs des prêtres et des religieuses qui étaient présents, l'invoquant sous la qualité de reine du ciel et de dame de toutes les vierges. Le docteur Suarez qui assurait qu'il aurait donné toute sa science pour le mérite d'un *Ave Maria*, quitta cette vie dans des transports de joie ; et Juste Lipse, l'un des savants de ces derniers temps, après l'avoir servie dans sa congrégation établie chez les religieux de la compagnie de Jésus, finit sa vie dans une paix si céleste, qu'il protestait qu'il n'eût jamais cru que sa mort eût été si douce. C'est l'un des avantages ordinaires de ses dévots de mourir dans une paix divine. Ainsi on peut dire qu'on trouve par son intercession le véritable repos ; et tous les jours cette vérité se fait voir : et nous en avons connu dont la précieuse mort a été comblée de consolations angéliques et d'une joie toute céleste. Qu'on lise l'histoire, et l'on verra plusieurs personnes qui ont vécu dans la pratique de la vertu, et qui n'y ont pas persévéré ; mais pas une de celles qui ont eu une particulière et solide dévotion à la très-sainte Mère de Dieu. Saint Bonaventure estime qu'ayant assisté à la mort du Fils de Dieu son Fils bien-aimé, elle y a reçu une grâce extraordinaire pour secourir les pécheurs dans cet état.

De plus, sa puissante protection s'étend même après la mort dans le purgatoire, où les âmes satisfont à la justice divine pour leurs péchés. Saint Bernardin de Sienne enseigne cette doctrine dans le troisième sermon du glorieux nom de Marie, où, expliquant ces paroles de l'*Ecclésiastique* (XXIV, 8) : *J'ai marché au milieu des flots de la mer*, il les applique à la reine du ciel, dont il dit que le pouvoir s'étend dans le purgatoire ; et expliquant ces flots de la mer, il croit qu'ils représentent les peines du purgatoire, qui passent comme les flots, mais qui sont

amers comme la mer. Après il assure que la très-miséricordieuse Vierge en délivre ses serviteurs, priant son Fils de leur appliquer ses mérites. Gerson, dans le livre que nous avons cité, estime que Dieu en délivre plusieurs en sa faveur, et particulièrement le jour de son Assomption. Saint Vincent Ferrier, dans le second sermon de sa Nativité, dit qu'elle fait sentir ses bontés aux âmes qui sont dans le purgatoire, et sainte Brigitte assure qu'elle lui a révélé qu'il n'y a point de peine dans ce lieu qui ne soit adoucie par ses intercessions. Mais la sainte Eglise est bien de ce sentiment, puisque dans des oraisons de la messe que l'on célèbre pour les défunts, elle prie Dieu de les faire jouir de la béatitude par ses prières.

## CHAPITRE VIII.

### VIIIe Motif. — *La doctrine et l'exemple des saints.*

La doctrine des saints a toujours été dans une vénération singulière dans l'Eglise, particulièrement quand leurs pensées n'ont pas été seulement les pensées de quelques particuliers, mais la créance commune des saints docteurs. C'est l'une des fortes preuves de la solidité et de la sainteté de la dévotion de la très-sainte Vierge; puisque les Pères dès les premiers siècles, et dans la suite des temps les saints docteurs en ont publié unanimement les excellences et les avantages, et qu'ils ont donné tant d'éloges à la Mère de Dieu, que les hérétiques à qui toute sorte de piété est odieuse, en ont fait des plaintes, prétendant qu'ils sont allés dans l'excès.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous en avons écrit dans le chapitre 4 où nous avons parlé de sa dévotion, et dans lequel nous avons rapporté les éloges que les saints Pères et docteurs lui ont donnés. Seulement nous dirons que, dès les premiers siècles, saint Ephrem, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire le faiseur de miracles, saint Jérôme, saint Augustin, saint Athanase, saint Epiphane, saint Cyrille, et ensuite saint Ildephonse, saint Germain, patriarche de Constantinople, en ont écrit avec une haute estime et de profonds respects.

Le plaisir de saint Bernard était à toute occasion de faire des digressions à son sujet. Il protestait qu'il n'y avait rien qui lui donnât plus de joie que de parler de ses louanges, et il exhortait dans toutes sortes d'états, de conditions, d'occasions, de périls, d'avoir recours à elle; il exhortait de l'honorer de toute l'étendue de son cœur, de toute l'affection de ses entrailles, de tout son pouvoir. Et dans une oraison qu'il lui adresse, il lui parle de la sorte: « On dit des merveilles de vous, ô Mère de Dieu, mais il y en a encore bien d'autres à dire; on ne saurait seulement prononcer votre nom sans sentir son cœur échauffé. O grande dame! ô tout à fait aimable Marie, on ne peut penser à vous sans que ceux qui vous aiment ne sentent leur cœur s'épanouir de joie. Qui est-ce qui est plus propre à parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous? »

Saint Bonaventure a été l'un des plus zélés prédicateurs de ses excellences; et ayant été élu général de son ordre, il ordonna à tous les prédicateurs de son institut, d'exhorter souvent, dans leurs sermons, à avoir pour elle une dévotion spéciale, parce que c'était l'un des remèdes les plus efficaces pour retirer les âmes du vice, et pour les porter à la vertu. Il a écrit dans la vie de son patriarche saint François, que ce saint aimait la très-pure Vierge d'un amour incroyable; et c'est avec sujet qu'on a dit de lui, qu'il a été un miracle de sa dévotion.

Saint Dominique est assez connu pour sa rare piété envers la Mère de Dieu: il en parlait presque toujours; c'était le sujet ordinaire de ses sermons apostoliques. Il a établi la dévotion de son Rosaire de tous côtés, et c'était par sa pratique qu'il a converti tant d'hérétiques et de pécheurs, Dieu comblant de bénédictions et de grâces le zèle qu'il avait pour sa très-digne mère. L'angélique docteur, l'un de ses plus saints disciples, a excellé dans la même dévotion.

Saint Philippe, de l'ordre des Servites, c'est-à-dire des serviteurs de la sainte Vierge, ayant reçu du ciel la qualité de son apôtre, alla par l'Italie, la France, l'Allemagne, la Pologne, prêchant partout ses admirables grandeurs. Saint Louis Bertrand insérait toujours dans ses sermons quelque chose de ses excellences; ce qui lui attira la bénédiction de la voir à sa mort et d'en être consolé par ses paroles célestes. Saint Charles Borromée jeûnait au pain et à l'eau les veilles de ses fêtes. Il voulut avoir dans sa cathédrale la confrérie du saint Rosaire; il en faisait faire tous les mois une procession solennelle où l'on portait son image avec beaucoup de pompe, et il la faisait placer sur les portes des églises. Il récitait tous les jours le chapelet à genoux; et quand il entendait sonner la prière qu'on lui fait réciter l'*Angelus*, il se mettait aussi à genoux en quelque lieu qu'il fût, et il descendait de cheval pour s'acquitter de cet exercice de piété.

Claude Aquaviva, général de la compagnie de Jésus, dans une épître qu'il adresse à tous les Pères et Frères de la compagnie, les exhorte tous à une dévotion singulière envers la bienheureuse Vierge et à se confier particulièrement à sa protection, comme à un moyen des plus efficaces pour arriver à la perfection: et entre les raisons qu'il en rapporte, il donne l'exemple des saints qui ont fait de grands progrès dans la pratique des vertus par la dévotion à la Mère de Dieu, et en particulier il cite son Père saint Ignace qui en a reçu des secours extraordinaires. La dévotion à la reine du ciel est tellement l'esprit de sa compagnie, que saint François de Borgia, faisant sa visite, et ayant trouvé un religieux qui ne paraissait pas avoir beaucoup de piété envers la sainte Vierge, il dit

aussitôt qu'il sortirait de la société, ce qui effectivement arriva.

Saint Gaétan, le fondateur des Théatins, qui a rétabli parmi les clercs l'esprit apostolique par le dégagement de toutes choses, et l'entière confiance à la divine Providence, a été l'un des grands dévots de cette glorieuse dame, dont il a reçu des grâces tout extraordinaires.

Mais nous traitons d'une matière inépuisable, par la multitude innombrable d'exemples des saints qui ont excellé dans le culte de l'admirable Mère de Dieu. Les chroniques des ordres réguliers, l'histoire de l'Eglise, les Vies des saints en sont toutes remplies.

Cependant je ne puis omettre la piété extraordinaire de saint Etienne de Grandmond à cette bienheureuse Dame. Comme il a été le grand saint de la divine Providence, établissant ses premiers religieux dans un lieu solitaire, sans aucunes provisions ni revenus, et ne les envoyant pas même à la quête pour avoir le secours des aumônes, il a été aussi le grand saint de la dévotion à la sainte Vierge : c'est pourquoi, après s'être voué à la très-sainte Trinité, il s'adresse à elle par ces paroles : « Je recommande à votre Fils et à vous mon âme, mon corps et mes sens. » Et un jour un homme riche, qui avait soin de leur donner quelques aumônes, ayant été trahi par l'hôte où il logeait ordinairement quand il faisait voyage, et livré entre les mains de deux voleurs qui l'emmenèrent et lui firent souffrir de cruels tourments pour en tirer de grosses sommes d'argent ; ses religieux ayant appris son absence sans savoir ce qu'il était devenu, en étaient en peine : mais l'homme de Dieu les ayant repris de leur peu de foi, leur dit : « Je connais une personne qui sait où il est ; mais allons pieds nus jusqu'à l'oratoire, et implorons le secours de la sainte Vierge ; il n'y a point de lieu si caché dont elle ne puisse le retirer et nous le renvoyer. » Or les religieux ayant eu recours à la Mère de Dieu, selon l'ordre de leur saint fondateur, le lendemain le malheureux hôte qui avait trahi, et les deux voleurs furent conduits par une vertu divine, liés et garrottés, au monastère, et l'homme charitable qui avait été pris, mis dans une entière liberté : et le saint, après avoir rendu des actions de grâce à Dieu et à sa sainte Mère, renvoya les voleurs et l'hôte, leur ôtant les chaînes invisibles qui les tenaient liés, et les exhortant à une vraie pénitence.

Je me sens pressé de remarquer encore l'éminente piété envers la sainte Vierge du cardinal de Bérulle, fondateur de la congrégation de l'Oratoire de France, et dont le révérend P. Bourgoin, général de cette congrégation, a dit que sa voie de grâce et sa plus sainte disposition, qui a été l'origine, la base et le fondement de toutes celles qu'il a reçues de Dieu, est la liaison et l'appartenance singulière qu'il a eue à la personne de Notre-Seigneur en sa sainte humanité, et à sa très-sainte Mère ; appartenance telle, que toutes ses prières et ses élévations, toutes ses pratiques et ses écrits la ressentent et en répandent l'odeur ; que toutes ses paroles et tous ses conseils en étaient parfumés, et qu'il ne faisait presque point d'action qui ne procédât de cet esprit ; que, de quelque côté que l'on se retourne en la lecture de ses livres, on le trouve toujours dans cette sainte et divine passion de l'honneur et de l'amour spécial de Jésus et de Marie, et dans un zèle toujours ardent de l'imprimer dans les autres ; que le Fils et la Mère n'ont jamais été séparés en l'objet de la dévotion de ce bon et fidèle serviteur ; qu'il a renouvelé par un esprit puissant cette piété qu'il concevait, et disait là-dessus des choses admirables.

Les lettres qu'il a écrites aux personnes de sa congrégation, aux religieuses Carmélites, dont il a été supérieur, et aux autres personnes de différents états et conditions, en sont des preuves convaincantes. Il écrit à un supérieur de l'une de ses maisons, que le point essentiel de la congrégation est de porter et de conduire à l'honneur spécial de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère ceux avec qui l'on converse. Il écrit à un autre : « Nous devons regarder Jésus et sa très-sainte Mère en tout ce qui regarde notre congrégation. » Et à un autre il lui mande qu'il veut que l'on considère les Pères et confrères comme personnes appartenantes à Notre-Seigneur et à sa très-sainte Mère. Il recommande à un autre de lier toujours les âmes à Jésus et Marie, et il conseille à un confrère d'offrir à l'enfant Jésus et à la très-sainte Vierge son étude. Il exhorte un supérieur de recourir spécialement à la Mère de Dieu dans les nécessités de la maison, disant qu'elle est à son Fils, qu'il lui a donné les maisons de la congrégation ; que, comme Mère de Jésus, elle aura soin de tout ce qui appartient à Jésus ; qu'il doit se reposer en cette pensée, sans se mettre en peine de l'état présent. C'est ce qu'il conseilla encore à un autre qui avait soin des choses temporelles ; et au milieu de quelques orages qui s'étaient élevés, il dit qu'il estimait à propos, pour toutes ces traverses qui occupaient la congrégation, que l'on fît en chaque maison des prières extraordinaires durant un an à la très-sainte Vierge ; que c'est l'un des pouvoirs qui lui sont annexés, de dissiper les nuages qui s'opposent aux desseins et aux œuvres de son Fils sur la terre. Il écrit encore que nous avons tous beaucoup à profiter, servant celle qui a si dignement servi Dieu en qualité de sa Mère ; que pour avancer en la perfection, il faut honorer la vie intérieure de Jésus et de Marie : que tous les deux doivent être notre pensée ordinaire et notre ferme espérance ; qu'il faut avoir recours à eux dans tous nos besoins intérieurs et extérieurs.

Mais voici ce qu'il a écrit à plusieurs supérieures : « Offrez à la sainte Vierge ce que vous avez fait chaque jour ; offrez votre vie et vos œuvres à la louange et honneur sin-

gulier du Fils et de la Mère qu'il honore éternellement; n'oubliez pas la très-sainte Vierge, sanctuaire du Saint-Esprit, où il a opéré la plus grande opération qui soit après les productions éternelles, puisqu'il opère en elle le mystère de l'incarnation; révérez chaque jour ce qu'elle est à Jésus et à la Trinité sainte, et ce que Jésus est en elle. Cela veut dire beaucoup de choses que notre plume ne vous peut pas signifier, et que nulle langue ne peut exprimer. La dévotion que vos novices ont à la très-sainte Vierge est une bénédiction particulière que vous devez conserver et augmenter en leur esprit. »

Ecrivant touchant les Carmélites d'Espagne, qu'il était allé chercher pour les établir en France, parmi toutes les oppositions qu'on leur faisait, et qui étaient grandes, il dit: « Quand je considère que c'est l'affaire de la sainte Mère de Dieu qui commande à toute la terre, et qu'elle a jusqu'à présent assistée de sa faveur extraordinaire, jusqu'en ses plus petites particularités, et qu'il semble qu'elle a voulu, par une miséricorde particulière, m'appeler à la servir en ce sujet et en ce pays, je ne me puis rendre ni ployer en rien, et je veux que, non-seulement l'affaire se fasse, mais qu'elle se fasse avec plus d'avantage, quelque impossibilité qu'il y paraisse. » Et de vrai, elle se fit avec toute la bénédiction que l'on pouvait souhaiter. Il emmena avec lui des Carmélites, et des premières en sainteté, entre lesquelles était la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, la compagne inséparable de sainte Thérèse, qui a expiré même entre ses mains, et que la séraphique mère qualifiait de sainte pendant même sa vie. Dieu l'a honorée de miracles éclatants après sa précieuse mort, et la ville d'Anvers la reconnaît pour sa puissante protectrice, ayant été délivrée deux fois miraculeusement des Hollandais hérétiques, qui avaient commencé de l'assiéger, par son crédit auprès de Notre-Seigneur, à qui ses prières étaient si agréables qu'il lui disait de le prier toujours de plus en plus. Ce fut à elle que l'archange saint Michel parut comme tout triomphant pour la France, lorsque les Espagnols consentirent que l'on emmenât dans ce royaume les Carmélites; et c'est ce qui avait été prédit par M. de Bérulle, qui avait assuré que saint Michel, l'ange de la France, lierait le démon qui s'y opposait, quand il en serait temps, et cela sous la protection de la reine du ciel. C'est pourquoi il écrit à mademoiselle Acharie, qui, depuis, a été religieuse dans l'ordre du Carmel, et y est décédée en grande odeur de sainteté, sous le nom de Marie de l'Incarnation: « L'affaire est faite sans aucun appui et faveur de votre côté, que celle qu'il a plu à la sainte Vierge de donner à notre cause; je vous supplie de lui en rendre grâces particulières. »

Enfin, il ne respirait que tendresse, qu'amour, que zèle pour tout ce qui regardait la Mère de Dieu; c'était sa grande occupation, et il en parlait toujours, il en écrivait en toute sorte de lieux, et à toute sorte de personnes, et de tous états et conditions. Il écrit à la reine d'Angleterre que sa première parole au matin soit le nom sacré de Jésus et de Marie.

Mais ce que tous les saints ont dit et ont fait en l'honneur de la très-sacrée Vierge n'approche point de ce que le Fils de Dieu a fait pour l'honorer; et ce que la foi nous en fait croire surpasse incomparablement tout ce que nous en pouvons apprendre de la doctrine des saints et de leurs exemples, de tout ce qui est rapporté dans leurs vies et dans l'histoire ecclésiastique. Quelle grâce Dieu a-t-il pu faire en sa faveur, qui égale celle qu'il lui a faite de l'avoir prise pour sa Mère. Il faut ici que toute créature demeure dans le silence, que tout esprit se perde dans l'admiration. Un Dieu, répétons-le, un Dieu se faire le véritable enfant d'une fille, n'est-ce pas ce qui passe toute pensée? Tous les autres éloges que les Pères et les docteurs lui attribuent, quelque grands qu'ils puissent être, ne sont-ils pas bien au-dessous de la qualité de Mère de Dieu? Peut-on se plaindre, puisque la foi nous oblige indispensablement de lui attribuer une louange incomparablement élevée au-dessus de tout ce que l'on en a pu dire demeurant dans la vérité de la religion?

Mais peut-on se plaindre du trop de dévotion à son égard, pourvu qu'elle soit, dans l'ordre de l'Eglise, après l'amour qu'un Dieu a eu pour elle? Quand on joindrait ensemble toutes les dévotions des saints, combien ce tout serait-il encore éloigné des honneurs qu'il lui a rendus! Oh! quel amour! oh! quelle tendresse! oh! quelle faveur, de l'avoir choisie pour sa mère, et ensuite de reposer entre ses bras, sur son sein, de la caresser et de l'embrasser! Oh! quel spectacle d'étonnement, de voir celui qui donne la nourriture à toutes les créatures, vouloir bien la recevoir d'une Vierge, de vouloir bien être nourri de son lait; de voir celui qui porte toute chose en sa vertu être porté entre ses bras: que celui qui est tout-puissant se réduise en sa dépendance, qu'il se laisse à son pouvoir pour être porté et conduit. Oh! quel prodige inouï, que celui qui est infiniment suffisant à soi-même veuille bien en recevoir ses besoins; que le Créateur du ciel et de la terre, devant qui les anges se voilent la face, veuille bien la servir et lui obéir! Oh! quel miracle d'amour, que le Fils de Dieu qui est envoyé en terre pour le salut de tous les hommes, n'emploie que trois ans et un peu plus à converser avec eux et à les prêcher, et qu'il en donne trente à sa bienheureuse mère, pour demeurer avec elle! Certainement c'est bien ici qu'il faut crier, que l'amour d'un Dieu pour la très-pure Vierge est bien un amour excessif. Après cela c'est une vérité, que tout ce que les créatures peuvent faire en son honneur est très-peu de chose: que c'est le Fils de Dieu qui, pour ainsi dire, est le fondateur et l'instituteur des services et des respects qui lui sont rendus; motif tout-puissant et efficace pour nous engager in-

dispensablement à l'honorer avec une fidélité inviolable jusqu'au dernier soupir de la vie.

## CHAPITRE IX.

### IXe Motif. — *Les oppositions des démons et des hérétiques.*

Comme l'amour des saints et du Saint des saints pour la très-sainte Vierge, est bien capable de nous animer à l'aimer et à le servir, aussi les oppositions des démons et des hérétiques sont un motif bien puissant pour nous donner une forte inclination pour l'honorer. Que ne devons-nous donc point faire pour sa gloire, à la vue de tant d'efforts que l'enfer et ses suppôts font pour la détruire? Leurs oppositions à cette grande reine, et la crainte terrible qu'ils en ont, doivent bien redoubler notre zèle pour son service, et augmenter notre confiance en ses miséricordes.

Dès le commencement Dieu a déclaré une guerre irréconciliable entre la sainte Vierge et le démon. C'est cette femme selon la doctrine des saints, dont il a dit dans la *Genèse* (III, 15), qu'il fera naître des inimitiés mortelles entre elle et le serpent; qu'il dressera des embûches à son talon; mais qu'elle lui brisera la tête. Comme la haine que les démons ont contre Dieu est inexplicable depuis leur chute malheureuse, de même il serait difficile d'expliquer leur fureur contre sa glorieuse Mère. Ils ont autrefois avoué à saint Dominique, l'un de ses plus zélés dévots, qu'ils la haïssaient mortellement; qu'elle était leur ennemie, leur confusion, qu'elle réduisait tous leurs efforts au néant, comme le soleil dissipe les ténèbres. L'histoire en est remarquable, qui est rapportée dans la continuation des annales de Baronius, où l'on apprend qu'un misérable hérétique, ayant été possédé par une multitude prodigieuse de démons, parce qu'il avait parlé contre la dévotion du saint Rosaire, fut conduit en cet état à saint Dominique qui l'exorcisa en présence d'une infinité de peuples qui venaient de toutes parts pour entendre l'homme apostolique, et qui, ayant interrogé de prime-abord les démons de la cause qu'ils avaient eue d'entrer dans le corps de cet homme, ils répondirent que c'était parce que Dieu l'avait voulu punir de son irrévérence envers la Mère de Dieu.

Le saint dans la suite les ayant interrogés quel était le saint qu'ils craignaient davantage, et que les fidèles devaient le plus honorer, les diables commencèrent pour lors à hurler si terriblement, qu'un grand nombre de personnes qui étaient présentes, tombèrent par terre saisies de frayeur. Ils le priaient de ne les pas contraindre de répondre à cette demande, et que les saints anges lui révéleraient quand il voudrait ce qu'il souhaitait. Cependant le saint redoublant ses prières à la reine du ciel avec tout le peuple qui était présent, les démons, forcés par l'autorité de l'Eglise et le pouvoir de la Mère de Dieu, crièrent d'une manière terrible qu'ils la craignaient plus que tous les bienheureux du ciel, et qu'elle obtiendrait le paradis à ceux qui lui seraient véritablement dévots.

L'expérience continuelle qu'ils ont des grâces singulières qui sont attachées à sa véritable dévotion, les porte incessamment à la combattre, et ils inspirent cette opposition aux hérétiques qui sont animés de leur esprit. Ils montrent en ce sujet qu'ils sont les enfants du diable et, pour ainsi dire, sa postérité, puisqu'ils continuent la guerre qu'il a commencée contre elle.

C'est pourquoi, pour me servir des paroles du Prophète-Roi, *l'orgueil s'est saisi d'eux, leur injustice et leur impiété est comme un habit dont ils se revêtent, leur iniquité est sortie au dehors; ils se sont laissés aller à toutes les passions de leur cœur, leurs pensées et leurs paroles n'ont respiré que la malice, ils ont porté leurs bouches jusque dans le ciel* (*Psal.* LXXII, 6-9), blasphémant contre celle qui en est la reine, et imitant en cela les démons. Quels efforts n'ont-ils point faits dans les premiers temps, et dans la continuation des siècles, pour lui ravir sa plus précieuse qualité de Mère de Dieu, et celle de sa virginité perpétuelle? La haine est si grande dans l'enfer, contre une si puissante dame, qu'en même temps que le démon suscite les hérétiques contre la foi, il les suscite contre elle; comme ils sont les ennemis de l'adorable Jésus, ils le sont de son aimable Mère.

Et c'est ce qui a paru fortement dans nos derniers siècles en Luther et Calvin, et dans leurs suppôts, qui ont tous projeté la ruine de son honneur et de sa dévotion. Ils s'en sont même fait une grande affaire; et pour y réussir, ils ont tâché d'obscurcir sa gloire, la mettant au rang des femmes du commun, et même des femmes pécheresses, l'accusant d'erreur, d'ignorance, prétendant que, pour ce sujet, elle a été reprise de son Fils, humiliée, et tenue dans l'abaissement; qu'elle a été ambitieuse et incrédule.

Ils ont cherché toutes sortes de voies pour l'abaisser. S'il est échappé quelque chose à quelques Pères dans leurs sentiments particuliers et contraires à la doctrine commune des autres saints, qui paraisse n'être pas favorable à la très-sainte Vierge, ils n'ont pas oublié de s'en servir: ils ont employé tout ce qui semble en apparence l'abaisser dans l'Evangile ou être dur à son égard.

Luther, Calvin et leurs disciples soutiennent qu'elle a été reprise de Notre-Seigneur pour ses défauts; et Calvin crie contre le saint concile de Trente qui la déclare exempte de tout péché actuel, objecte le concile de Milève, qui enseigne qu'il n'y a personne qui n'en ait commis. Mais il ne considère pas que la très-sainte Vierge n'est pas comprise dans les règles générales, et que saint Augustin, qui vivait dans les premiers siècles, dans lesquels cet hérétique croit que l'Eglise était encore dans la pureté de sa foi, a écrit qu'il ne la voulait nullement comprendre dans la question où il s'agissait des péchés. C'est

de cette manière qu'il faut interpréter le concile de Milève par le concile de Trente.

Ils veulent encore qu'elle ait été dans l'erreur et l'ignorance, et ils se servent, pour le prouver, du chapitre II, 41 et seq. de saint Luc, dans lequel l'évangéliste décrit l'absence du saint enfant Jésus pendant trois jours qu'il demeura en Jérusalem, la sainte Vierge et saint Joseph pensant qu'il fût avec la compagnie qui était venue avec eux. Il leur dit après qu'ils l'eurent cherché parmi leurs parents et ceux de leur connaissance, et qu'étant retournés en Jérusalem, ils l'eurent trouvé dans le temple : *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'applique aux choses qui regardent le service de mon Père? ce qu'ils n'entendirent pas.* Ils s'efforcent donc de prouver, par ces paroles de l'Evangile, premièrement que la sainte Vierge a été dans l'erreur, puisqu'elle a cru que le saint Enfant s'en retournait de Jérusalem avec ses parents, ou ceux de sa connaissance, lorsque néanmoins il était resté dans cette ville. Mais les saints docteurs répondent qu'elle n'a jamais été dans l'erreur à l'égard d'aucune chose qu'elle ait dû savoir ; qu'elle ne pouvait s'imaginer que son fils, qui était la sagesse infinie du Père Eternel, se fût égaré ou perdu dans le chemin ; mais qu'elle ne connaissait pas la raison particulière de son absence; qu'elle ne forma point aucun jugement certain qu'il fût dans la compagnie de ses parents, ou de ceux de sa connaissance; mais qu'elle pensa qu'il y pouvait être, ayant des conjectures raisonnables qui lui donnaient sujet avec fondement de le penser ; ce qui n'est pas proprement une erreur, ni une ignorance.

De plus, les hérétiques objectent encore ces paroles du divin Enfant à sa bienheureuse Mère et au glorieux saint Joseph : *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'applique aux choses qui regardent le service de mon Père?* Mais il faut de nécessité ne les pas entendre généralement à la lettre ; car il n'est pas possible que la sainte Vierge, qui savait parfaitement que son fils était Dieu, et que saint Joseph, qui pour lors était instruit de cette vérité, ne sussent pas qu'il dût s'appliquer à ce qui regardait le service de son Père. Il n'y a personne, quelque grossière qu'elle fût, qui étant chrétienne, en pût avoir le moindre doute. Il faut donc dire que ce qu'ils ignoraient, était la raison pour laquelle précisément il s'était absenté d'eux, et toutes les circonstances des desseins de Dieu le Père dans cette occasion; ce qui n'est pas un juste sujet d'accuser la glorieuse Vierge d'ignorance, non plus que les anges bienheureux qui, selon l'Apôtre, dans l'*Epître aux Ephésiens* (III, 9, 10), apprennent des choses qu'ils ne savaient pas, c'est-à-dire, selon plusieurs saints Pères, les circonstances du mystère de l'Incarnation, en recevant de grandes lumières par son accomplissement, quoique le mystère leur ait été révélé dès le commencement du monde.

Les hérétiques insistent dans leurs objections, à raison que l'évangéliste rapporte que la sainte Vierge et saint Joseph n'entendirent pas ce que Notre-Seigneur leur disait; mais les raisons dont nous venons de nous servir, sont une réponse à laquelle on ne peut répliquer. Car où est l'esprit raisonnable qui puisse douter qu'ils n'aient pas compris que le Fils de Dieu dût s'appliquer aux choses qui regardent le service de son Père ? Ce qu'ils n'entendaient pas donc étaient les choses particulières dont il voulait parler, et qu'il devait faire, et le temps dans lequel il les devait faire. On peut encore dire qu'ils n'entendirent pas ce que Notre-Seigneur leur disait; avec la connaissance que l'expérience leur donna ensuite, et avec les mêmes lumières qui s'augmentaient tous les jours, ne formant point d'obstacles à la grâce.

Cependant le saint évangéliste (*Luc.* II, 48), nous apprend encore que la sainte Vierge admirait ce qui se disait de lui ; ce qui est une marque, disent les hérétiques, de son ignorance. Mais il est facile de leur faire connaître, s'ils voulaient ouvrir les yeux à la véritable lumière, que son admiration des merveilles que l'on publiait de son adorable Fils, ne provenait pas de l'ignorance qu'elle en eut; car, connaissant qu'il était Dieu, elle savait parfaitement que tout ce que l'on en pouvait dire de plus grand et de plus élevé était infiniment au-dessous de ses grandeurs. Elle n'admirait pas ce que le saint Enfant faisait, et ce qui se disait de lui, comme n'en connaissant pas la cause, qui était sa personne divine unie hypostatiquement à sa sainte humanité ; mais elle en considérait les états avec étonnement, avec admiration, étant toute pénétrée de la conduite de Dieu dans des mystères si adorables. Un astrologue qui connaît la cause de l'éclipse du soleil, ne laisse pas de l'admirer quand elle arrive, et il la regarde avec attention.

Toutes ces objections ne prouvent point qu'elle ait ignoré rien de ce qu'elle devait savoir. Elle a parfaitement su tout ce qui convenait à son état, et il est faux qu'elle n'ait rien entendu de ce que son fils lui disait de son Père, que Dieu a mieux aimé la conduite par une voie ordinaire de grande simplicité que par de sublimes connaissances, et cela par une conduite impénétrable ; car c'est une doctrine opposée à la raison, aux saints Pères, aux docteurs et à l'esprit de l'Eglise.

Elle est opposée à la raison ; car, quelle apparence que la Mère de Dieu, de laquelle il s'est servi pour accomplir le grand mystère de la Rédemption du salut des hommes, non-seulement par elle, mais dans elle, ait eu si peu de lumière des grandes choses que le Tout-Puissant a faites s'incarnant dans ses pures entrailles, lui qui les a révélées aux humbles, et non-seulement aux docteurs de son Eglise, mais à des simples femmes et filles, qu'il a rendues admirables dans la connaissance de ses secrets, comme à sainte Brigitte, à sainte Gertrude, à sainte Catherine de Sienne, à sainte Thérèse, et à

plusieurs autres. Certainement, le grand cardinal Baronius estime qu'il faut être privé d'esprit et de jugement pour croire que Notre-Seigneur ait accordé plus de faveurs à ses serviteurs qu'à sa bienheureuse Mère, et c'est ce qui a fait enseigner à l'angélique docteur qu'il ne lui faut dénier aucune grâce de celles qu'il a faites à ses saints, et c'est sur ce principe que le docte Suarez, au tome II, sur la troisième partie, disp. 14, sect. 7, enseigne que l'on peut assurer avec plus de raison qu'elle a vu l'essence divine étant encore en cette vie mortelle, que Moïse et saint Paul, à qui saint Augustin et saint Thomas accordent ce privilége. Mais disons encore, si les anges et Adam, dans leur création, ont eu des connaissances admirables, comment pourrait-on penser que la sainte Vierge en ait été privée ?

Mais les sentiments des saints Pères et des docteurs de l'Eglise sont entièrement contraires à la doctrine qui veut persuader que la glorieuse Vierge, par une conduite impénétrable, a marché dans une voie fort ordinaire, et sans beaucoup de lumières. Saint Ephrem, dans un discours en son honneur, la salue plus éclatante des brillantes clartés de la divinité, que les chérubins. Origène, au tome VI sur saint Luc, dit qu'elle était savante dans la loi, et qu'elle avait eu l'intelligence des prophètes par la méditation ordinaire qu'elle en faisait. Saint Jérôme estime que la nuée du jour dont parle le Psalmiste, au psaume LXXVII, est la sainte Vierge, parce qu'elle n'a jamais été dans les ténèbres. Les saints docteurs, expliquant les paroles dont il est parlé dans l'Evangile, qu'elle conservait dans son cœur, enseignent que c'était pour en faire part à l'Eglise, pour en instruire les fidèles, pour découvrir aux saints évangélistes les grands mystères qu'ils ont sus par la connaissance qu'elle leur en a donnée, comme ce qui s'est passé lorsque le Verbe s'est incarné, et que l'ange l'a saluée; que l'une des raisons pour lesquelles son adorable Fils l'a laissée au monde, a été pour servir de maîtresse aux Chrétiens. Saint Ambroise (*De inst.*, lib. V) s'écriait que saint Jean n'a parlé si hautement des mystères que parce qu'il a conversé familièrement avec elle, qui était la dépositaire des secrets du ciel; et si, à quelques-unes de ses paroles, saint Jean-Baptiste, dans les entrailles même de sa mère, a reçu une clarté si divine, qu'il a connu le Sauveur, que ne devait pas faire une conversation de tant d'années, le disciple bien-aimé n'y formant aucun obstacle par la pureté de sa vie.

Saint Anselme, au livre *Des excellences de la Vierge*, chapitre 17, l'appelle *la maîtresse des apôtres*. L'abbé Rupert, *Sur les cantiques*, la qualifie de la même manière. Saint Bernard dit qu'il était convenable qu'elle eût, dès le commencement, une pleine connaissance des mystères, puisqu'elle en devait découvrir les secrets aux apôtres, aux évangélistes. Saint Vincent Ferrier, dans ses sermons, prêche qu'elle savait toutes les Ecritures, et, le pieux Gerson, qu'elle entendait toutes les figures de la loi. Saint Thomas, en sa III^e^ partie, q. 27, enseigne qu'elle a reçu le don de sagesse d'une manière éminente, et, Albert le Grand, qu'elle a surpassé, en ce don, tous les hommes. Elle en possédait les trésors, dit saint Ambroise, parce qu'elle a porté dans son sein la sagesse infinie du Père.

« C'est donc avec justice », écrit son dévot saint Bernard, « qu'on nous la représente toute couverte du soleil, puisque l'on ne saurait s'imaginer jusqu'à quelle profondeur elle a pénétré les abîmes de la divine sagesse, et qu'elle a été toute plongée dans la lumière inaccessible de Dieu, en sorte qu'il n'y a rien en elle, non-seulement de ténébreux ou d'obscur, mais qui ne soit pénétré de lumière. » Mais si le Prophète royal exhorte (*Psal.* XXXIII, 6) de s'approcher de Dieu pour être éclairé, y a-t-il une pure créature qui ait approché de si près de ce divin Soleil de justice, et sur laquelle, comme le remarque Denis le Chartreux, il ait répandu ses rayons lumineux avec plus de force? Cette vue a donné lieu, à saint Albert le Grand, d'écrire qu'elle a connu avec plus de perfection les sacrés mystères que le disciple bien-aimé qui a reposé sur la poitrine du Sauveur, et que le grand Apôtre, qui a été ravi jusqu'au troisième ciel. Elle nous est représentée par saint Jean, dans son *Apocalypse* (XII, 1), selon le sentiment des saints docteurs, toute revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et couronnée d'étoiles; car, comme toute la lumière sensible que l'on reçoit en la terre vient de ces astres, toutes les lumières des saints se trouvent, d'une manière éminente, dans la glorieuse Mère de Dieu. C'est ce qui a donné sujet d'écrire à un grand théologien que toutes les illustrations des anciens prophètes, tous les colloques de Moïse avec Dieu, toutes les élévations d'esprit et tous les ravissements des anachorètes sont peu de chose, comparés à ses lumières divines.

Enfin, la sainte Eglise lui applique plusieurs choses qui sont dites de la sagesse, et elle l'appelle, dans ses offices, la Vierge très-prudente; elle la compare à l'aurore éclatante de clartés; elle chante qu'elle est belle comme la lune, choisie comme le soleil. (*Cant.* VI, 9.)

Mais les hérétiques n'écoutent ni l'Eglise ni les saints docteurs; et, étant animés de l'esprit du démon, non-seulement ils se servent de l'Ecriture, pour montrer que la sainte Vierge a eu peu de lumières des sacrés mystères; mais ils en abusent encore pour tâcher de faire voir que son divin Fils l'a reprise, l'a abaissée et rebutée. C'est pour ce sujet qu'ils ont cité tant de fois ces paroles que Notre-Seigneur lui a dites dans les noces de Cana, en Galilée : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi* (*Joan.* II, 4); et Calvin prétend que c'est une correction qu'il lui a faite : mais saint Bernard, qui était plein du Saint-Esprit, dans le sermon 2 du premier dimanche après l'octave de la sainte Epiphanie, enseigne bien le contraire, et il déclare que

Notre-Seigneur ne lui a pas parlé de la sorte à raison de sa personne, mais à cause des personnes qui étaient présentes, pour leur faire connaître sa divinité, « afin, dit saint Augustin, que l'on n'attribuât pas à sa filiation humaine un miracle de sa toute-puissance, qui est dû à sa filiation divine. » Il voulait montrer sa divinité, l'indépendance de l'Être divin, et combien les créatures, quelque saintes qu'elles puissent être, sont éloignées de sa grandeur infinie.

Cette différence entre le Créateur et les créatures est connue par la lumière de la raison : et la lumière de la foi en donne bien une autre intelligence, qui la pénètre encore plus fortement, quand cette vertu est accompagnée du don de sagesse. C'est ce que l'on a vu en des personnes d'autre part sans aucune science acquise, et les plus grands théologiens ont admiré en de simples filles, comme une sainte Catherine de Sienne, une sainte Thérèse, les connaissances admirables qu'elles avaient de Dieu et du rien de toutes les créatures. Cependant, comme nous l'avons remarqué, les connaissances les plus sublimes de saints sont peu de chose comparées aux lumières divines de la Mère de Dieu ; et jamais pure créature n'a connu si parfaitement la différence qui se rencontre entre l'être incréé et l'être créé comme elle l'a connue : c'est ce qu'elle a fait voir, lors qu'étant déclarée Mère de Dieu par l'ange, elle s'est appelée la servante.

Ces paroles donc : *Qu'y a-t-il entre vous et moi* (*Joan.* II, 4), ne sont pas pour elle, car elle était parfaitement et divinement éclairée de leur vérité, ni il ne la veut pas rebuter comme mécontent de sa demande. Saint Jean Chrysostome remarque que c'était un effet d'une prudence singulière ; car elle demande un miracle, lorsque Notre-Seigneur commence à avoir des disciples, qu'il paraît qu'il est temps qu'il se manifeste, et elle le demande pour sa gloire ; auparavant elle ne l'en avait jamais prié durant toute sa vie cachée, et dans ses plus grands besoins ; lors par exemple, qu'elle connut la peine où était saint Joseph à raison de sa grossesse, et lors qu'il fallut s'enfuir dans l'Égypte qui était une terre étrangère.

Aussi plusieurs saints ont conclu d'une manière bien opposée aux hérétiques, de la demande que la sainte Vierge a faite à Notre-Seigneur, et du miracle qu'il a opéré ensuite de sa prière : que le jour des noces de Cana en Galilée est non pas le jour de l'abaissement de cette sainte Dame, mais l'un des jours de ses plus glorieuses élévations. Dieu ayant fait le premier miracle à sa considération, et en ayant avancé même le temps, elle n'a pas été reprise, parce qu'elle n'avait pas manqué ; car si elle eût été coupable, pourquoi le Fils de Dieu eût-il fait ce miracle aussi promptement qu'elle le demandait ? Eût-il été juste d'écouter si favorablement une prière qui n'eût pas été raisonnable ? Mon heure, dit-il, n'est pas encore venue, et cependant il ne laisse pas de faire le miracle à la prière de sa sainte Mère ; il en avance le temps, parce qu'ayant prévu sa demande, il en avait voulu ainsi disposer. Pouvait-il arriver rien de plus glorieux à la bienheureuse Vierge ? Si les saints docteurs enseignent que les anciens Pères ont obtenu de l'infinie bonté de Dieu qu'il avançât le temps du mystère de l'Incarnation, il ne faut pas s'étonner si la reine de tous les saints a impétré qu'il avançât l'heure du miracle.

Mais quelle charité de cette Mère de miséricorde pour ces pauvres mariés ! Elle prévient leurs prières et leur confusion : elle n'attend pas qu'on lui demande son secours, elle leur donne sans en être priée. « Il faut, dit son dévot saint Bernard, qu'un chacun reçoive de sa plénitude. Et quand l'ange (*Luc.* I) la salue pleine de grâce, et qu'il lui dit après, que le Saint-Esprit surviendrait en elle, c'était pour la combler de son amour, et afin qu'ensuite elle répandît de ses bénédictions sur le reste des hommes : c'est pourquoi elle partit aussitôt, et s'en alla en diligence dans les montagnes, en une ville de Juda, pour faire part de ses grâces à sainte Élisabeth, qui fut remplie du Saint-Esprit aussitôt qu'elle eût ouï sa voix et saint Jean-Baptiste qui tressaillit de joie à son arrivée, dans le ventre de sa mère. »

« C'est qu'elle n'est pas seulement, » dit encore saint Bernard, « pleine de grâce, mais qu'elle en regorge : « *Non tantum plena, sed supereffluens.* Elle les répand abondamment sur ces pauvres mariés de Cana, et l'on peut dire que ce jour a été l'un des jours de ses grandes miséricordes, pour lequel ses dévots doivent avoir une vénération particulière.

Enfin les hérétiques objectent encore ces paroles du Fils de Dieu : *Qui est ma mère ?* (*Matth.* XII, 48) à celui qui l'interrompit lorsqu'il parlait au peuple, pour tâcher de montrer qu'il en faisait peu d'estime, ou qu'il la négligeait. Mais les saints Pères des premiers siècles, comme saint Justin martyr, saint Augustin, ont répondu à cette objection, et ils ont dit que notre Sauveur par ces paroles ne voulait pas priver sa glorieuse Mère de l'honneur qui lui était dû, mais faire voir quelle était la maternité qui la rendait plus heureuse ; savoir, celle qui consiste à faire la volonté de son Père qui est dans les cieux, ce qu'elle a accompli plus parfaitement qu'aucune autre créature. Il nous a voulu apprendre que c'est Dieu seul qu'il faut rechercher en toute chose, lui seul qu'il faut avoir en vue, dans un entier détachement, sans aucune exception ; que nous ne devons pas quitter l'œuvre de Dieu pour aucune considération humaine, quelle qu'elle puisse être ; que les ecclésiastiques principalement ne doivent pas exercer leurs fonctions, ni s'y ingérer, ni dans tout ce qui regarde le service de Dieu, par aucune complaisance à leurs parents ; mais qu'il faut dire généreusement dans ces occasions à son père et à sa mère : *Je ne vous connais point* ; et à ses frères : *Je ne sais*

*qui vous êtes*, comme il est porté dans le *Deutéronome* au chapitre XXXIII, 9.

Mais ces paroles ne dérogent en rien à la dignité de Mère de Dieu, qui est doublement Mère de l'adorable Jésus, mère dans son enfantement en le donnant au monde, et mère en faisant la volonté de son Père, et par ses exemples, prières et paroles, le faisant naître dans les âmes. Ce n'est donc pas qu'il n'ait eu toute la tendresse possible pour elle, lorsqu'il a dit : *Qui est ma mère?* lui qui avait tant de bonté pour les plus grands pécheurs ; et il était très-éloigné de la rebuter; de même que l'on ne peut penser, lorsqu'il a enseigné le détachement des pères et des mères par des expressions qui paraissent rudes, comme lorsqu'il dit : *Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, il ne peut être mon disciple* (*Luc.* XIV, 16), qu'il veuille ôter rien du respect et de l'amour qui leur est dû, et il n'aurait garde d'être contraire au commandement exprès qu'il a fait lui-même de les honorer. Et s'il faut aimer le prochain comme soi-même, comment n'aimerait-on pas son père et sa mère?

Les hérétiques insistent encore, et en particulier Calvin, sur la qualité de femme que son Fils lui donne dans les noces de Cana, et au pied de la croix ; ce qui a donné occasion autrefois aux manichéens de soutenir qu'elle n'était pas sa véritable Mère, et aux autres hérétiques, qu'il ne la reconnaissait pas au moins pour telle dans sa vie publique. Mais, dans le sentiment de saint Augustin, le Fils de Dieu l'appelle femme dans les noces de Cana, à raison de l'action miraculeuse qu'il al ait faire, qui n'était pas une action de soumission, mais de souveraineté, et de sa puissance infinie : c'était aussi pour marquer sa divinité aux Juifs, qui ne le reconnaissaient pas pour Fils du Père éternel, et pour prévenir l'opinion de quelques hérétiques, qui ont pensé qu'elle n'était pas une femme, mais une créature céleste. Gerson, dans le premier sermon sur l'évangile d'après la fête de l'Epiphanie, estime que notre Sauveur a appelé femme sa très-sainte Mère par honneur, et comme la nonpareille de son sexe. S'il lui donne encore la même qualité au pied de la croix, ç'a été, dans la doctrine de saint Jean Chrysostome, pour ne pas augmenter sa douleur par la qualité de mère.

Au reste, comme Notre-Seigneur, quand il s'est appelé le Fils de l'homme, n'a point dérogé à la qualité de Fils de Dieu ; de même quand il a appelé la sainte Vierge *femme*, il n'a rien ôté à sa qualité de mère. D'autre part n'ayant appelé femme sa sainte Mère que deux fois, selon l'Evangile, n'est-ce pas une chose étonnante de le voir souvent et en tant d'occasions s'appeler le Fils de l'homme? N'était-ce pas à même temps dire qu'elle était sa mère, n'ayant point de père en la terre selon la chair? Nous lisons qu'il s'est qualifié de la sorte vingt-huit fois en saint Matthieu, quinze fois en saint Marc, vingt-cinq en saint Luc, et onze en saint Jean. Et c'est une chose remarquable, que dans le chapitre second du même saint Jean, où il est parlé des noces de Cana, qui est l'une des deux fois que le Fils de Dieu appelle la sainte Vierge *femme* l'évangéliste qui était conduit par le Saint-Esprit, la nomme trois fois sa mère. Et saint Augustin assure que le Fils de l'homme veut dire le Fils de la Vierge. Saint-Etienne le nomme encore de la sorte, le voyant à la droite de son Père, où il semble l'avoir dû appeler le Fils de Dieu, comme le qualifiant d'une manière qui lui était agréable, et lui donnant une qualité qu'il conserve toujours. « Il a été donné, dit le saint cardinal de Bérulle, à la bienheureuse Vierge en qualité de Fils et de fils propre et naturel ; il sera à jamais son Fils, et sa qualité de Mère de Dieu persévérera toujours dans le ciel, et elle est toujours Mère. »

Cependant il faut remarquer que les hérétiques, imitant le démon, mêlent quelquefois la vérité avec le mensonge ; et comme le démon est appelé dans l'Ecriture léviathan, c'est-à-dire un serpent à plusieurs plis et replis, ils se servent de plusieurs adresses et artifices pour s'insinuer dans les esprits. Ainsi ils ont donné quelquefois de grandes louanges à la sainte Vierge, afin qu'il parût qu'ils l'honoraient, et, pour se mettre à couvert de l'horreur que leur impiété pouvait donner. C'est ce qui a fait dire à Luther dans ce qu'il a écrit sur le *Magnificat*, que ses grâces surpassent celles de tous les hommes, ses connaissances les lumières des prophètes et des apôtres. Œcolempade la nomme la *Reine de l'univers*, et Bucer et Bellanger la comblent d'honneur. Le ministre Drelincourt a fait un livre exprès de son honneur, et il y écrit que Dieu a répandu sur Marie une grâce aussi relevée par-dessus toutes les autres, que le ciel est élevé au-dessus de toute la terre ; une bénédiction unique en son espèce, et qui ne peut être communiquée qu'à sa seule personne.

Ils crient fortement que c'est l'amour de la vérité qui les fait agir, et on les a vus paraître en troupe avec un étendard, dans lequel était écrit en grandes lettres : *Vérité*. Vincent de Lérins nous apprend que Nestorius composait de beaux livres, pour la défendre contre les juifs et les gentils, et qu'il attaquait toutes les hérésies pour faire régner la sienne. Dans un discours qu'il fit à l'empereur Théodose, il lui dit : « Défaites avec moi les hérétiques, et je déferai avec vous les Perses; donnez-moi la terre pure d'hérésies, et je vous donnerai le ciel en récompense. » Il écrivit même au Pape des lettres pleines de respect. Vincent de Lérins, dont nous venons de parler, remarque encore qu'ils affectent un extérieur modeste, une conduite sage, se vantent de ne faire tort à personne et de vivre du travail de leurs mains. Ce sont des loups, selon le témoignage de notre divin Maître, qui se couvrent de la peau des brebis. C'est de la manière qu'ils ont tendu leurs piéges contre l'hon-

neur et la dévotion de la Mère de Dieu, dans lesquels plusieurs se sont laissé malheureusement prendre, et quelques-uns par une molle complaisance, s'imaginant qu'il fallait leur accorder quelque chose pour les tirer de leurs autres erreurs.

Enfin, pour répondre à la difficulté que quelques-uns ont, de ce que les évangélistes ont écrit si peu de chose de la glorieuse Vierge, l'angélique docteur dit que, l'ayant qualifiée de Mère de Jésus, ils l'ont élevée au-dessus de toutes les grandeurs imaginables. C'est plus dire, dans le sentiment de saint Bonaventure, que s'ils en avaient écrit des livres entiers. Quand l'Ecriture (*Matth.* I, 16) nous apprend que Jésus est né de Marie, elle abrége en peu de paroles les louanges qu'on lui peut donner : la gloire qu'elle reçoit d'être Mère de Dieu est plus que tous les éloges qui lui ont jamais été accordés.

C'est, comme l'assure saint Jean de Damas, ce que toutes les langues des anges et des hommes ne sauraient exprimer. De plus, les évangélistes, imitant la conduite de leur Maître, qui disait à ses disciples : *J'ai encore beaucoup de choses à vous déclarer* (*Joan.* XVI, 12), ont laissé à la tradition à publier en particulier ses excellences ; et combien même de grandes choses ont-ils laissées de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans les écrire, comme le témoigne saint Jean (XXI, 25) dans l'Evangile! Il fallait, dans les premiers siècles, établir avant toutes choses la divinité de Jésus-Christ et les vérités fondamentales de la religion.

## CHAPITRE X.

### Xe Motif. — *La gloire de la très-sainte et très-adorable Trinité.*

Dieu déclare plusieurs fois, par le prophète Isaïe (XLI, 4; XLIV, 6; XLVIII, 12), que c'est lui qui est le premier et le dernier, qu'il n'y a point de Dieu que lui seul. Il révèle encore la même vérité à saint Jean dans son *Apocalypse* (I, 17; XXII, 13), dans laquelle il lui dit qu'il est le premier et le dernier. Il est le principe de toutes choses, il en est le centre, il en est la fin; c'est lui qui inspire tous les devoirs de la religion, qui donne tous les mouvements d'une piété singulière envers la sainte Vierge; mais c'est lui qui en doit être la fin, c'est à lui que doivent se terminer tous les exercices de vertu que l'on pratique.

Il veut que sa sainte Mère soit honorée pour son honneur : c'est pour lui-même qu'il a fait toutes choses. Que nos âmes le bénissent à jamais; qu'elles magnifient ce Seigneur, qui la fera nommer bienheureuse dans la succession de tous les siècles. Il s'est servi d'elle comme d'une nue mystérieuse, pour montrer et faire connaître combien sa grandeur est élevée. C'est cette terre qu'il a bénie, dans laquelle il a montré sa miséricorde, et donné le Sauveur qu'il a voulu envoyer; dans laquelle il a annoncé la paix à son peuple, ayant entièrement apaisé sa colère et calmé tous les flots de son indignation; dans laquelle la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont baisées (*Psal.* LXXXIV, 1-11); c'est cette terre qu'il a visitée, et qu'il a enivrée des pluies de sa grâce, et comblée de richesses abondantes (*Psal.* LXIV, 10) ; c'est cette cité de Dieu, dans laquelle le Seigneur est grand et infiniment louable ; c'est cette montagne sainte, qui est fondée avec toute la joie de la terre) *Psal.* XLVII, 1-5), et dont les fondements sont élevés sur les plus hautes montagnes, dont le Seigneur aime plus les entrées que toutes les tentes de Jacob, et dont on a dit des choses vraiment glorieuses. (*Psal.* LXXXVI, 1-3.)

Mais qui est-ce qui a fait et opéré toutes ces merveilles? N'est-ce pas le Seigneur, qui est le premier et le dernier? *Chantons un nouveau cantique à sa gloire : qu'il soit loué dans l'assemblée des saints* (*Psal.* CXLIX, 1) : Louons-le dans les merveilles qu'il a faites dans la glorieuse Vierge ; louons-le selon sa grandeur qui n'a point de bornes; louons-le dans ce sanctuaire de sa divinité, dans ce firmament où éclate sa puissance. C'est de cette puissance, dit l'illustre évêque de Lorette Benzonius *Sur le psaume* LXXXVI, qu'il faut prendre la mesure de ses prérogatives, selon ce qu'elle même a chanté divinement en son cantique, que le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses et selon ce que l'ange lui a annoncé, qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. On peut l'appeler, dit ce grand prélat, *l'étendard de la puissance divine* : car c'est en elle que le Créateur du ciel et de la terre découvre ses plus grands miracles. Quand le Prophète-Roi (*Psal.* VIII, 4) admire le nom du Seigneur dans toute la terre, qu'il contemple les cieux, la lune et les étoiles, il les appelle les ouvrages de ses doigts ; mais quand la Mère de Dieu parle de ce qu'il a opéré en elle, elle déclare qu'il a employé la force de son bras.

Et de vrai des savants ont dignement écrit que les attributs de Dieu éclatent davantage en elle seule que dans le reste des créatures, que Dieu y est plus connu ; car ayant distribué ses dons différemment à chacun selon qu'il lui plaît, selon la mesure que Jésus-Christ a donnée, c'est elle qui en a reçu la plénitude. Ainsi toutes les grâces, plénitudes, priviléges et dons qui sont répandus dans les saints, se trouvent amassés dans cette bienheureuse Dame : grâces et dons qui manifestent dans une lumière admirable la grandeur, la toute-puissance, la sagesse, la puissance, la bonté, la miséricorde, l'amour de Dieu et ses autres attributs, et qui, en le faisant connaître, donnent le sujet de le glorifier hautement.

« Mais c'est dans elle, » dit saint Bernard, « que toute la très-sainte Trinité a trouvé sa gloire, s'y étant manifestée d'une manière singulière. » Origène enseigne qu'avant l'Incarnation du Verbe dans ses pures entrailles, le mystère de l'adorable Trinité était connu de très-peu de personnes et assez

imparfaitement de ceux qui le connaissaient : que sa pleine connaissance était réservée au temps de l'Incarnation. « On ne le pouvait pas connaître par les créatures, dit l'Angélique docteur, mais seulement l'unité de l'essence divine. Mais il se fait connaître dès lors que le Verbe s'unit hypostatiquement à la nature humaine dans la bienheureuse Vierge; car étant faite Mère du Fils de Dieu, cela marque une distinction de personnes entre le Père et le Fils, qui, s'aimant nécessairement, produisent le Saint-Esprit. » C'est pourquoi le grand saint Cyrille lui dit que c'est par elle que la sainte Trinité est glorifiée; son sein virginal est le premier paradis en terre où Dieu s'est fait voir à découvert, et de la manière la plus glorieuse puisque c'est dans ce sein que l'âme de Notre-Seigneur a vu clairement l'essence divine à l'instant même qu'il a été conçu. Ainsi c'est dans cette bienheureuse créature que l'adorable Trinité a reçu plus de gloire. Car quand même Moïse auparavant aurait vu Dieu à découvert, il est toujours à croire qu'il ne l'a pas connu aussi pleinement comme cette sainte âme, ni que jamais personne ne le verra de la sorte. C'est donc avec justice que nous devons la regarder comme le grand chef-d'œuvre qui est plein de la gloire du Seigneur, c'est dans elle et par elle que nous le devons glorifier particulièrement.

---

# LIVRE DEUXIÈME.

—

## CHAPITRE PREMIER.

*De la dévotion aux trois principaux privilèges de la bienheureuse Vierge.*

C'est avec justice que l'Eglise appelle la bienheureuse Vierge admirable, dans les litanies qu'elle récite en son honneur, parce que Dieu a fait en elle de grandes choses, et qu'ayant partagé sa grâce dans les saints, il lui en a donné la plénitude, selon ce qui pouvait convenir à une simple créature. C'est ce qui a donné sujet à saint Epiphane, dans ce qu'il a écrit de ses louanges, de dire que sa grâce était immense : aussi l'archange en la saluant l'appelle *pleine de grâce* (*Luc.* I, 28), pleine de grâce en son esprit, en son âme, en sa raison, en sa volonté, en son imagination, en sa chair, en son appétit, en son corps. Tout était saint dans cette bienheureuse Vierge, parce que le Seigneur était en elle d'une manière extraordinaire. C'est pourquoi l'archange, dans le salut qu'il lui rend, ajoute aussitôt: *le Seigneur est avec vous* (*Ibid.*) ; mais il y a été, dit l'angélique docteur, d'une manière toute singulière, puisqu'il y a été comme son Fils, et c'est dans cette vue que l'ange la respecte, comme devant être la Mère de Dieu. « Et c'est pour lors, dit saint Thomas, que les anges commencent de rendre leurs respects à l'homme », et avec bien de la justice, comme le remarque saint Bernard, parce que l'anéantissement d'un Dieu, comme parle l'Apôtre, dans le sein d'une Vierge en se faisant homme, l'élève incomparablement au-dessus de toutes les pures crétures.

Car qui des anges, et même des plus sublimes séraphins, peut dire à un Dieu : vous êtes mon Fils ? c'est cependant ce que la bienheureuse Vierge dit en vérité, et c'est une chose indubitable que le même Fils du Père éternel est le véritable Fils de la Vierge; ce qui l'élève, dans la doctrine de saint Thomas en sa première partie, à une dignité en quelque manière infinie; nous le répétons, en quelque manière; à raison du Fils qui est Dieu, et dont elle est la véritable Mère, qualité qui est un abîme où il faut que tout esprit se perde ; car avoir un Dieu pour Fils, lui fournir le corps dont il s'est revêtu, avoir un pouvoir de mère sur lui, c'est ce qui est incompréhensible.

C'est dans cette vue que saint Bernardin de Sienne, dans ce qu'il a écrit de ses privilèges, a dit qu'il n'y avait que Dieu qui en connaissait toutes les excellences; que l'éminence de sa grâce passait toute pensée, que jamais nul esprit, soit humain, soit angélique, ne l'a pu concevoir; que c'est un abîme impénétrable. C'est dans cette vue que saint Ildephonse l'appelle ineffable, et que saint Epiphane, dans un sermon de ses louanges, assure que les langues des hommes n'en doivent jamais parler ni faiblement, ni légèrement; que saint Jean de Damas s'écrie que toutes les créatures perdent ici la parole, qu'elles demeurent muettes, qu'elles tremblent d'une sainte horreur; que saint André de Crète, dans le discours qu'il a fait de sa mort, écrit qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de lui donner toute la louange qu'elle mérite.

Enfin il n'y a point de créature qui soit alliée aux trois personnes de l'adorable Trinité d'une manière si glorieuse, le Père éternel lui ayant fait part de sa paternité, lui donnant son propre Fils pour fils, le Fils lui ayant donné sa propre personne, et le Saint-Esprit lui donnant une divine fécondité, en lui conservant toujours et lui perfectionnant sa virginité. C'est ce qui a fait reconnaître aux saints Pères et docteurs de l'Eglise une différence très-grande entre ses grandeurs et les excellences des autres saints; en sorte que, dans leurs sentiments, on ne reconnaît point une élévation pareille ni une royauté semblable parmi eux.

Or, la conduite de l'Eglise est une preuve convaincante de cette vérité, l'Eglise lui déférant un culte particulier, considérant que

Dieu l'a plus honorée que tous les anges et les saints. Ainsi elle veut que l'on honore les anges et les saints du culte de dulie, mais la sainte Vierge du culte d'hyperdulie. « Et c'est un culte, » dit saint Thomas, » qui lui est dû à raison de l'alliance particulière qu'elle a avec la Divinité. » Et certainement, si l'Apôtre (*Rom.* XIII, 7) veut que l'on rende à un chacun l'honneur qui lui est dû, l'honneur à ceux que l'on doit honorer, il n'y a point à douter que la qualité de Mère de Dieu ne demande un honneur extraordinaire. La raison nous apprend qu'il faut faire une grande différence entre la Mère et les serviteurs : et qoique le déréglement domine dans le siècle, cependant on y honore bien d'une autre manière les personnes d'une haute qualité que les personnes du commun. Gerson, savant chancelier de l'université de Paris, se sert de cette raison dans son quatrième traité sur le *Magnificat*, pour montrer son élévation admirable dans la glorieuse éternité, au-dessus de tous les esprits célestes, et il enseigne qu'elle y fait une hiérarchie au-dessus de tous ces sublimes esprits; c'est ce qui lui donne une gloire incomparable, et une beauté que l'on ne peut concevoir. Car, si le plus petit des anges a une beauté qui passe toute pensée, et qu'ils soient tous différents en espèce, et par conséquent en perfection, comme l'estime saint Thomas, et que d'autre part leur nombre ne se puisse exprimer, que sera-ce de la beauté de la très-sainte Vierge, qui est plus grande que celle de tous ces glorieux esprits ? C'est ce qui a fait écrire au bienheureux évêque de Genève, dans son livre *De l'amour de Dieu*, que sa seule voix, en louant cet être infiniment adorable dans le paradis, donnera plus de joie à tous les bienheureux que toutes les autres voix qui en chanteront les grandeurs.

Toutes ces vérités nous doivent bien presser d'avoir une dévotion spéciale à la maternité de la très-pure Vierge. Mais comme sa perpétuelle virginité jointe à sa maternité fait l'une de ses plus excellentes prérogatives; « car en cela, dit saint Bernard, elle n'a rien de semblable parmi les créatures; » c'est encore un puissant motif pour l'honorer sous cette qualité : de plus, son Immaculée Conception doit encore être un grand sujet de notre dévotion, puisque c'est le privilége qui la distingue de tous les enfants d'Adam, qui, tous ont été conçus dans le péché originel; et c'est ce qui m'a obligé de faire un Traité particulier de ces trois principaux priviléges, dans la part que je prends à tout ce qui regarde l'honneur de ma sainte Dame et Maîtresse, pour exhorter et animer à avoir une dévotion particulière aux priviléges qui la distinguent du reste des hommes, et qui l'élèvent glorieusement au-dessus de tous les anges.

## CHAPITRE II.

*De la dévotion à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.*

Nous commençons par la dévotion à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, parce que c'est dans cet heureux moment qu'elle a commencé de paraître comme une divine aurore dont le jour n'a jamais été suivi d'aucune nuit, dont les divines clartés n'ont jamais été offusquées d'aucun nuage. Aussi lui applique-t-on ces paroles du Psalmiste : Que Dieu a mis ses fondements sur les montagnes saintes, et que le Seigneur en aime mieux les portes ou les entrées que tous les tabernacles de Jacob; qu'elle est la cité de Dieu (*Psal.* LXXXVI, 1, 2), que l'impétuosité d'un fleuve, c'est-à-dire de la grâce, comble de joie : que Dieu sera au milieu d'elle, qu'elle ne sera point ébranlée, et que Dieu la secourra au matin et dès le point du jour. (*Psal.* XLV, 5, 6.)

Le prince des ténèbres les avait répandues sur tous les enfants d'Adam depuis la création du monde. Si Jérémie et saint Jean-Baptiste en avaient été délivrés par la prévention d'une lumière singulière, dans les entrailles de leurs mères, ils avaient été auparavant dans de tristes, de fâcheuses et de longues nuits. Mais que le prince des ténèbres attende, les ténèbres n'approcheront point du Messie qui doit naître, qui est la lumière même, ni du point du jour de l'aurore qui doit produire ce soleil de justice. Tous les autres hommes tomberont dans son filet, elle seule n'y sera pas prise.

C'est pourquoi le divin Epoux, dans les *Cantiques* (II, 14), la nomme sa très-unique colombe. L'Eglise l'appelle par excellence la Vierge singulière; car elle est singulière dans ses priviléges. Ce sont les choses vraiment glorieuses que l'on dit de cette Cité de Dieu.

Il est vrai que sa maternité divine est le fondement de toutes ses grâces, de toutes ses grandeurs, de tous ses priviléges ; mais c'est dans le moment de son Immaculée Conception qu'elle a commencé à en ressentir les heureux effets. Et comme c'est une grâce qui lui est singulière ; car si elle n'avait été sanctifiée qu'après être tomoée dans le péché originel, elle n'aurait rien de plus que Jérémie et saint Jean-Baptiste ; et que de plus c'est une grâce qui lui est contestée par quelques particuliers, ceux qui lui sont les plus dévots doivent sur cela faire paraître leur zèle pour elle, et avoir une particulière dévotion à ce mystère.

Aussi lisons-nous dans les *Révélations* de sainte Brigitte, au livre VI^e^, que cette bienheureuse Vierge lui a révélé que son Fils bien-aimé avait permis que quelques-uns doutassent de ce privilége, afin de donner plus de lieu à ses dévots de montrer en cela leur zèle, en défendant son exemption du péché originel. L'amour de Notre-Seigneur pour sa sainte Mère a été un amour plus grand que pour le reste des créatures. Il est donc juste que nous entrions dans ses sentiments. Et comme il n'y a point de créatures qui le touchent de plus près, il n'y en a point pour laquelle nous devions plus nous intéresser à l'égard de tout ce qui regarde son honneur. Cependant comme la solide dévotion doit avoir pour fondement la vérité,

nous invoquons l'esprit de Notre-Seigneur pour prouver la vérité de l'Immaculée Conception par les témoignages de l'Ecriture que l'Eglise lui applique, par l'inclination de la même Eglise, par l'autorité des conciles et des Souverains Pontifes, par les sentiments des Pères, des docteurs et des universités, par le commun consentement des fidèles, et enfin par les révélations et les miracles que Dieu a opérés en sa faveur.

*L'Immaculée Conception de la Mère de Dieu est prouvée par les passages de l'Ecriture que l'Eglise lui applique.*

Nous prouvons l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu par l'Ecriture, en la manière que les saints et les théologiens prouvent son exemption de tout péché actuel : car tous les titres et passages de l'Ecriture que l'on emploie pour soutenir qu'elle a été préservée même des fautes actuelles les plus légères, font voir qu'elle a été aussi préservée du péché originel ; et si on ne les admet pas pour ce privilége, il est difficile qu'on ne les combatte pour les autres. Car si les adversaires nous objectent que l'Ecriture ne dit rien expressément de sa Conception Immaculée, on leur demande si elle parle davantage de son exemption de tout péché actuel ; et c'est ce qu'ils ne sauraient faire voir, et s'ils répondent qu'à l'égard de sa sanctification et de son exemption de tout péché actuel, l'on emploie de certains passages de l'Ecriture, parce que l'Eglise les lui applique, il est évident que l'Eglise attribue les mêmes témoignages en faveur de sa sainte Conception. Et on ne peut disconvenir que l'Eglise ne lui applique certains endroits des livres de la *Sagesse* et des *Cantiques* dans la célébration des divins mystères, et dans l'office le jour de la fête de la Conception, en la même manière que le jour de la fête de la Nativité.

Or l'Ecriture nous dit, dans le livre des *Cantiques* (IV, 7), qu'elle est toute belle et qu'il n'y a point de tache en elle. Et si les adversaires se servent de ces paroles pour éloigner les plus petites taches, comme celle des fautes les plus légères, il n'y a pas moins de raison de s'en servir en faveur de son exemption du péché originel, qui est une difformité fort grande. Ces mots, *Vous êtes toute belle*, selon la doctrine de saint Thomas, ne mettent point de bornes ; quand on dit : *Vous êtes toute belle*, c'est sans réserve, et il veut pour cela qu'on la reconnaisse exempte de tout péché actuel, afin que ces paroles s'accomplissent en elle. Mais comment, selon sa doctrine, s'accompliront-elles en elle, quand elle aurait été préservée des taches de tout péché actuel, si elle a contracté le péché d'origine, qui est une laideur horrible ? Si elle est toute belle, elle ne l'est pas seulement en partie, elle l'est en tout ; s'il n'y a aucune tache en elle, il faut que l'horreur du péché d'origine ne s'y rencontre pas. Cela s'accorde avec ce que l'ange lui dit (*Luc.* I, 28), qu'elle est pleine de grâce, et ces deux témoignages servent à prouver son exemption de toute sorte de péché. Que ce qui est dit dans le *Livre des Cantiques* s'entend de l'Eglise ; cela est vrai surtout en la sainte Vierge qui en est le principal membre, et qui n'a pas été seulement belle en partie, mais en tout, et c'est en elle particulièrement que cette parfaite exemption de toute tache se trouve, tous les autres sans exception, ayant été infectés de la laideur ou du péché actuel, ou du péché originel.

C'est pourquoi, comme nous l'avons déjà remarqué dans le chapitre précédent, l'Eglise lui applique ces paroles du Prophète-Roi, que Dieu la secourra dès le matin, dès le point du jour, à même temps qu'elle commencera d'être (*Psal.* XLV, 6), et qu'il chérit plus ses portes que les pavillons de Jacob (*Psal.* LXXXVI, 2) ; c'est-à-dire les portes par lesquelles elle est entrée au monde, qui sont le moment de sa bienheureuse conception. De plus, Dieu a dit dans la *Genèse* (III, 15), qu'il fera naître des inimitiés entre la femme et le serpent, qu'il dressera des embûches à son talon ; mais il déclare à même temps qu'elle lui brisera la tête. Or plusieurs saints interprètes entendent ces paroles de la bienheureuse Vierge, et que la tête du serpent qu'elle a brisée, est le péché d'origine, parce que c'est le premier péché qui a entré dans l'homme, comme la tête du serpent est la première qui se fourre dans tous les lieux où il entre. La sainte Vierge est cette terre bénie dont parle le Prophète-Roi (*Psal.* LXXXIV, 2), dont le Seigneur a écarté la captivité de Jacob. Il ne dit pas qu'il l'a délivrée, mais qu'il l'a écartée en la préservant. D'ailleurs il est certain que les Saints Pères appliquent à la très-sainte Vierge plusieurs figures de l'Ancien Testament. Or plusieurs de ces figures nous apprennent la vérité de l'Immaculée Conception de notre Dame, comme l'arche de Noé, qui voguait heureusement sur les eaux sans en recevoir aucun dommage, pendant que tout le reste du monde était submergé, et la nue que vit le saint prophète Elie, qui s'éleva du fond de la mer sans en avoir l'amertume.

Enfin les Pères du concile de Bâle définissent que l'opinion de l'Immaculée Conception de la très-pure Vierge est conforme à l'Ecriture, et que, comme telle, elle doit être approuvée et suivie de tous ; et plusieurs facultés de théologie sont entrées dans le même sentiment.

## CHAPITRE III.

*L'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge est prouvée par l'inclination de l'Eglise.*

Saint Thomas enseigne très-bien que l'autorité de l'Eglise a plus de force que celle des docteurs et des Pères même ; et c'est cette autorité qui appuie fortement le sentiment de l'Immaculée Conception de la glorieuse mère de Dieu. Car, quoiqu'elle n'a pas encore voulu définir que c'était une vérité de foi, elle n'a pas pu se déclarer plus

ouvertement, et en plus de manières différentes en faveur de ce privilége.

Car que pourrait-elle faire davantage, que d'exhorter tous les fidèles à croire pieusement l'Immaculée Conception de Notre Dame, de combler de grâces et de faveurs ceux qui l'honorent, d'approuver les prédicateurs qui la prêchent et les docteurs qui l'enseignent, d'autoriser la piété des fidèles qui y ont de la dévotion, d'ouvrir ses trésors et de donner des indulgences à ceux qui la révèrent, pour attirer tout le monde à l'honorer? Et quelle aversion ne marque-t-elle pas pour l'opinion contraire, puisqu'elle défend de la soutenir, et qu'elle excommunie ceux qui seraient assez téméraires pour la prêcher, qu'elle prive de grâce ceux qui oseraient l'enseigner? Comment peut-on dire après cela qu'elle n'est pas plus inclinée pour une opinion que pour l'autre? Et peut-on encore dire qu'elle use seulement de tolérance à l'égard de la piété des fidèles envers ce mystère, puisqu'elle les favorise de ses grâces, et qu'elle excommunie ceux qui osent prêcher contre?

Mais il y a plusieurs siècles que le concile de Bâle a défini que le sentiment de l'Immaculée Conception de Notre-Dame devait être suivi de tous les catholiques. Il est vrai que la définition de ce concile n'oblige pas à le croire comme une vérité de foi, à raison qu'il n'était pas œcuménique, ni uni au Souverain Pontife lorsqu'il fit cette définition; mais toujours est-il vrai que c'était la créance de tous les évêques et de tous les docteurs qui y étaient assemblés, ce qui assurément est d'une grande autorité.

De plus on usa d'une grande exactitude avant que de prononcer sur cette matière. Douze promoteurs du concile donnèrent leur avis sur la manière dont il y fallait procéder. On ne peut pas dire que l'on ne s'est pas donné le loisir d'examiner toutes choses sans rien précipiter, puisque les Pères firent travailler fort longtemps sur ce sujet. L'on ne peut pas objecter que l'on ne considéra pas mûrement les raisons pour l'opinion contraire, puisqu'il fut tenu plusieurs congrégations publiques devant les évêques, où les docteurs des deux opinions furent entendus. Et après toutes les disputes et les éclaircissements de part et d'autre, l'on fit plusieurs fois dans l'assemblée générale du concile des ordonnances publiques à tous ceux qui auraient des livres ou des écrits sur cette manière, de les apporter, et l'on donna encore un temps considérable pour avoir le loisir de proposer ce que l'on aurait à dire sur ce sujet; et après cela les Pères déclarent qu'ayant considéré les raisons apportées de part et d'autre depuis un long temps dans les actions publiques, et ayant encore fait attention sur plusieurs autres, toutes choses mûrement pesées, le concile définit « que la croyance de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge était pieuse, conforme au service de l'Eglise, à la foi catholique, à la droite raison, et à l'Ecriture sainte, et qu'à l'avenir elle doit être approuvée, tenue et embrassée par tous les catholiques. »

Cette définition, environ seize ans après, fut confirmée dans un concile d'Avignon auquel présida le cardinal Pierre de Foix, archevêque d'Arles, et légat du Saint-Siége; et ce qui y donne encore un grand poids, c'est ce que dit la faculté de Paris, qui déclare que le décret du concile de Bâle touchant l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, avait été reçu de toutes les Eglises par le consentement de tout le peuple chrétien. Car l'on peut dire que c'est le consentement commun des Eglises et du peuple chrétien, puisqu'à l'exception d'un très-petit nombre de particuliers, c'est la doctrine des universités, des royaumes, des peuples catholiques et des évêques unis au Souverain Pontife, comme nous le prouverons plus amplement avec le secours divin, dans la suite de ce traité.

Enfin toute l'Eglise assemblée au dernier concile général, le saint concile de Trente, après avoir parlé du péché originel, déclare que ce n'est pas son intention de comprendre dans le décret où il est parlé du péché originel la sainte et immaculée Vierge Mère de Dieu; mais qu'il veut que les Constitutions de Sixte IV soient observées, et qu'il les renouvelle. Or Sixte IV dans ses *Constitutions* approuve et loue la piété des fidèles qui honorent l'Immaculée Conception, donne des indulgences à ceux qui assisteront aux offices de la fête, défend d'écrire ou de prêcher contre, sous peine d'excommunication, dont il réserve l'absolution au Saint-Siége apostolique. Voilà donc le sentiment de l'Eglise universelle, puisqu'elle veut que ces *Constitutions* soient observées. Après cela nous nous sentons encore pressés de répéter ce que nous avons déjà remarqué : Peut-on dire que l'Eglise ne fait pas plus paraître d'inclination pour le sentiment de l'Immaculée Conception que pour le sentiment contraire? Peut-on dire que, si elle favorise cette pieuse opinion, elle s'est laissée aller au zèle de quelques particuliers? Car si ce zèle est faux, le peut-elle approuver?

Mais si elle l'approuve, si elle le loue, comme elle le fait, il doit être bon et saint, puisque l'Eglise est toujours gouvernée par le Saint-Esprit : qu'elle en est animée présentement, comme elle l'a été dans les premiers siècles, que c'est toujours le Saint-Esprit qui préside dans sa conduite, que l'Eglise de notre temps est la même que celle des apôtres.

## CHAPITRE IV.

*L'Immaculée Conception est prouvée par l'autorité des Souverains Pontifes.*

C'est encore une forte preuve de l'Immaculée Conception de la très-sainte Mère de Dieu, que les bulles des Souverains Pontifes, qui ne doivent pas être considérées comme de simples décrets de l'Inquisition, mais comme des *Constitutions apostoliques*

adressées à toute l'Eglise, et dont l'autorité est d'autant plus grande qu'elles ont été reçues avec respect et avec un zèle merveilleux de tous les royaumes. Les *Constitutions* même de Sixte IV ont éte reçues dans le saint concile de Trente, qui, les ayant renouvelées, a ordonné qu'elles fussent observées.

Paul V, après la remontrance que lui firent les évêques d'Espagne et le roi catholique, que quelques-uns prétendaient que l'Eglise ne favorisait pas plus la doctrine de l'Immaculée Conception de Notre-Dame, que l'opinion opposée, pour rendre témoignage du contraire, donna une bulle, par laquelle il défendit d'enseigner et de prêcher l'opinion qui nie le privilége de la Mère de Dieu. Et Grégoire XV, après avoir renouvelé les Constitutions de Sixte IV et de Paul V, fait la même défense, et sous quelque prétexte que ce soit, même d'interpréter l'Ecriture, les saints Pères et les docteurs ; et il prive les contrevenants de prêcher, d'enseigner, d'avoir voix active et passive en toutes sortes d'élections, et condamne à une perpétuelle inhabileté à toutes ces choses, se réservant et aux Pontifes ses successeurs le pouvoir d'en dispenser. De plus il défend les livres contraires, et même de soutenir l'opinion qui combat ce privilége dans les discours particuliers.

Mais Alexandre VII, dans sa bulle donnée l'an 1661, adressée à toute l'Eglise, et reçue avec applaudissement, déclare : 1° que c'est l'ancienne piété des fidèles envers la bienheureuse Mère de Dieu, de croire que son âme, au premier moment de sa création et de son infusion dans le corps, a été préservée de la tache du péché originel par un privilége et une grâce spéciale de Dieu, en vue des mérites de Jésus-Christ ; 2° qu'il souhaite favoriser et augmenter cette dévotion. En troisième lieu, il déclare contre ceux qui oseraient lui disputer cet honneur, sous quelque prétexte qu'ils le fissent, soit par écrit, soit de vive voix, dans les sermons, les entretiens, les disputes, décidant ou affirmant quelque chose de contraire, ou apportant des arguments sans en donner la solution, ou en quelque manière que ce puisse être et qu'on la puisse imaginer; qu'outre les peines et censures contenues dans les Constitutions de Sixte IV, ils seront de plus privés d'enseigner, de prêcher, d'interpréter, d'avoir voix active et passive dans toutes sortes d'élections, sans qu'il soit besoin d'autre déclaration ; et qu'ils deviennent inhabiles à perpétuité *ipso facto* aux fonctions de prêcher, d'enseigner, d'interpréter; sur quoi ils ne pourraient être absous que par lui ou ses successeurs. Enfin il condamne les livres dans lesquels l'opinion de l'Immaculée Conception, ou la fête ou le culte serait révoqué en doute, ou dans lesquels on aurait mis quelque chose de contraire quelle qu'elle puisse être.

Plusieurs Papes ont qualifié la Conception de la très-sainte Vierge d'*Immaculée*, comme Paul V, dans sa bulle qui commence *Regis pacifici*. Urbain VIII la qualifie de la même manière dans ses lettres expédiées pour le jubilé que l'on devait célébrer dans le couvent de Salamanque, chez les religieux de Saint-François, en l'année 1627, et l'année d'auparavant il avait mis la première pierre à l'église des Capucins, dédiée à Dieu sous le titre de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.

Toutes ces bulles et constitutions apostoliques sont non-seulement des preuves invincibles que les Souverains Pontifes ne sont pas dans l'indifférence à l'égard des priviléges de l'Immaculée Conception ; mais des autorités incontestables de leur zèle pour ce mystère, et de la volonté qu'ils ont qu'il soit honoré de tout le peuple chrétien, qui en cela ne suit que l'inclination de l'Eglise et du Pape, qui en est le chef visible.

C'est ce zèle que les Souverains Pontifes ont fait paraître avec beaucoup d'ardeur dans les occasions qui se sont présentées ; mais en voici un bien remarquable dans le jugement qui a été donné par l'un de ces grands Pontifes contre un religieux docteur, professeur en théologie dans l'université de Paris, nommé Jean de Montesson, et, ce qui est à remarquer, il y a plus de trois siècles. Ce religieux ayant soutenu des thèses contre l'Immaculée Conception, et quelques-uns de ses confrères ayant prêché la même doctrine, ce qui avait causé un grand bruit, la faculté de théologie et toute l'université en corps s'assembla et censura cette doctrine. Ensuite l'évêque de Paris confirma la censure, et condamna solennellement les propositions du religieux docteur par une sentence juridique qu'il prononça en cérémonie dans le parvis de Notre-Dame, en présence d'une infinité de personnes, qui étaient accourues à ce spectacle comme au triomphe de la sainte Vierge. Le religieux Jean de Montesson, qui, ayant prévu sa condamnation, s'était retiré, appela de cette sentence au Pape. Sur cela, l'université de Paris députa quatre de ses plus célèbres docteurs, dont l'un était Pierre Dailly, qui depuis fut évêque de Cambrai ; deux autres de l'ordre des Bernardins, et le quatrième appelé Pierre Dalainville. Ces députés ayant eu audience en plein consistoire, et Jean de Montesson s'étant défendu de vive voix et par écrit, le Pape, après avoir mûrement examiné les choses et à diverses reprises, durant près d'un an, confirma la sentence de l'évêque de Paris et la censure de l'université, à laquelle il renvoya Jean de Montesson, avec ordre de se soumettre entièrement à sa correction ; mais la nuit suivante il s'enfuit et se retira secrètement dans son pays d'Aragon.

Cependant, comme quelques-uns de son parti ne laissaient pas de soutenir ses opinions, se croyant bien appuyés de l'évêque d'Evreux, qui était confesseur du roi, qui était dans leurs sentiments, l'université les retrancha de son corps, et l'évêque de Paris les interdit de la prédication et de la confes-

sion. On en mit plusieurs en prison, et ceux qui paraissaient en public étaient poursuivis du peuple et accablés d'injures par les rues.

Or, le Pape ayant appris la fuite de Jean de Montesson et l'opiniâtreté de ses adhérents, les excommunia par une bulle, pour être fulminée en France, qui ayant été présentée au roi par l'évêque d'Auxerre, le roi ordonna que l'on arrêterait prisonniers tous ceux qui parleraient ou écriraient contre l'Immaculée Conception de Notre-Dame; et, ce qu'il y eut de plus fort en cela, c'est que l'université obtint du roi, qui était Charles VI, que l'évêque d'Evreux, qui était son confesseur, rétracterait son opinion et la condamnerait comme contraire à l'Immaculée Conception de Notre-Dame, par un acte public, comme il le fit en présence du roi, du connétable, des seigneurs de la cour et du conseil, du recteur de l'université, des députés de toutes les facultés; et la chose alla si avant que le roi ne voulut plus se servir de lui. Tout ceci se prouve par les actes et les histoires de ce temps-là.

## CHAPITRE V.

*L'Immaculée Conception de Notre-Dame est prouvée par les fêtes et les offices, par les églises et les autels, par les ordres et sociétés qui sont en son honneur.*

Certainement c'est une preuve bien forte du privilége de la Conception de la Mère de Dieu que la fête que l'Eglise en fait, parce qu'elle ne célèbre point de fêtes profanes, selon le sentiment des Pères et des docteurs. C'est pourquoi saint Bernard dit qu'il reçoit en assurance les fêtes instituées de l'Eglise, comme celles de l'Assomption et de la Nativité de la sainte Vierge, et qu'en cela l'Eglise ne se trompe point. Saint Thomas se sert de la même raison pour prouver la sainteté de la naissance de Notre-Dame; et il enseigne que l'usage de l'Eglise est d'une très-grande autorité, à laquelle il faut s'arrêter davantage qu'à celle de quelques docteurs particuliers, quels qu'ils soient.

C'est pourquoi Suarez, tome II, sur la III[e] p, disp. 3, sect. 5, considérant que présentement toute l'Eglise célèbre la fête de la Conception de la glorieuse Vierge, enseigne qu'il semble qu'elle ait en quelque façon canonisé ce mystère. Blosius, Surius, Ambroise Catharin et le commun des docteurs sont dans le même sentiment.

Mais les adversaires répondent que la fête de la Conception de Notre-Dame est la fête de sa sanctification; et c'est ce qui est bien difficile à soutenir présentement, puisque les Papes défendent avec censures de se servir de ce terme de sanctification dans la célébration de la fête. Sixte IV, dans l'une de ses constitutions renouvelées par le concile général de Trente, défend, sous peine d'excommunication, d'appeler cette fête autrement que la *Fête de la Conception*. Paul V a défendu que l'on se servît d'autres termes que de celui de la Conception en la célébration de la messe et dans l'office que l'on récite en public et en particulier. Grégoire XIII a fait la même ordonnance.

Or la conception de la sainte Vierge n'est autre chose que l'union de son âme avec son corps dans le sein de la bienheureuse sainte Anne, sa mère; et avant l'union actuelle du corps et de l'âme, on ne peut pas dire proprement qu'un enfant soit conçu; j'ajoute proprement, car quelques-uns ont qualifié de la sorte la matière qui se dispose pour être en état de recevoir l'âme.

Nous avons déjà remarqué qu'Alexandre VII déclare, dans sa bulle, que c'est une ancienne piété des fidèles de croire la Conception Immaculée de la très-sainte Vierge et d'en célébrer une fête solennelle. Et Clément IX en a établi l'octave, quoiqu'elle arrive dans les avents, à la prière de Louis le Grand, roi de France.

Qu'auraient donc fait saint Bernard et saint Thomas, présentement que toute l'Eglise universelle, et non pas seulement quelques Eglises particulières, célèbre la fête de la Conception de la sainte Vierge, et dans l'Orient, et dans l'Occident, dans les Indes, la Chine, dans le Canada, dont l'église cathédrale est dédiée à Dieu en l'honneur de ce mystère? Ce n'est plus seulement l'Eglise de Lyon ou quelques Eglises particulières, c'est toute l'Eglise qui en fait la fête avec tant de pompe et qui l'autorise par tant de faveurs; c'est, dis-je, l'Eglise universelle dont il faut suivre la conduite, selon le sentiment de ces grands saints, et à laquelle il faut s'arrêter.

De plus, l'office que toute l'Eglise fait encore de la Conception de Notre-Dame, est une forte preuve de la sainteté de ce mystère, car un culte général de l'Eglise ne peut être fondé sur un dogme faux, et il n'est pas possible que toutes les Eglises errent dans un office solennel qu'elles font, à l'égard de la vérité du mystère qu'elles honorent. C'est ce qui fait que saint Bernard, au sermon 3[e] de la veille de la Nativité de Notre-Seigneur, leur donne une pleine autorité; et saint Augustin a cru même pouvoir se servir contre les pélagiens d'un hymne de saint Ambroise qui se chantait en plusieurs lieux, pour appuyer son sentiment. Aussi saint Célestin, Pape, écrivant aux évêques de France, leur marque que les prières de l'Eglise en doivent régler la croyance, et il s'en sert pour montrer l'erreur des hérétiques pélagiens.

Or on ne peut pas dire, du moins il n'est nullement probable, que l'office de l'Eglise marque seulement que la fête soit de sa sanctification, puisqu'il a été défendu à quelques particuliers de se servir de cette expression, aussi bien dans l'office qu'à l'égard de la solennité; et ce qui est bien considérable, c'est que c'est le même office que celui de sa Nativité, dont la sainteté ne peut être révoquée en doute. Dans l'un des répons de matines, on chante que la Conception est sainte, et dans l'antienne de vêpres qu'elle a causé une joie universelle dans tout le monde; ce qui ne serait pas, si elle avait été infectée du péché originel.

Sixte IV en avait institué un office, qui marque expressément que la Conception de la sainte Vierge est immaculée, et auquel il avait accordé les mêmes indulgences que Urbain IV avait données à l'office du très-saint Sacrement de l'autel. C'est cet office que le saint homme François d'Ettain, évêque de Rodez, qui a été honoré de miracles durant sa vie et après sa mort, apporta à son diocèse à son retour de Rome.

Les adversaires objectent que cet office a été changé par le saint pape Pie V, mais en cela il n'a pas eu d'autre intention que de régler le bréviaire selon les plus anciens ; il n'a pas eu le dessein de déroger à la sainteté du mystère, puisque c'est le même office qu'il ordonne de réciter que celui de la Nativité, et que la Conception est appelée sainte, comme nous l'avons déjà remarqué. L'Eglise change bien quelquefois les offices des mystères ou des saints, mais jamais son sentiment à l'égard du culte qui leur est dû, autrement elle aurait été dans l'erreur, et ce serait mettre au milieu d'elle autel contre autel.

Mais ce qui marque assez les intentions de saint Pie V, c'est qu'il a permis aux religieux de Saint-François de réciter l'office de la Conception à leur ordinaire, qui marque expressément que la Conception de Notre-Dame est immaculée ; et si l'on y a corrigé quelque chose, comme il arrive souvent à l'égard des bréviaires, on n'y a rien changé pour ce qui regarde la vérité du privilége, et c'est toujours un office de l'Immaculée Conception. Sixte V et Paul VI leur ont donné la même permission, et de le réciter même tous les samedis qui ne sont pas occupés.

De plus, les ordres institués en l'honneur de l'Immaculée Conception, et approuvés des Souverains Pontifes, sont de grandes preuves de sa vérité. Il y a longtemps que l'Espagne a un ordre tout dédié en l'honneur de Notre-Dame, et qui a été établi depuis quelques années à Paris. Nous avons appris des religieuses de ce couvent, qui étaient auparavant de l'ordre de saint François, que, se voyant en état de prendre ce nouvel ordre, et ayant demandé à Dieu qu'en témoignage de sa volonté, il lui plût de leur ôter quelques incommodités qui leur faisaient de la peine, elles en ont été heureusement délivrées. Jules III a approuvé leur règle, dans laquelle il est dit que la bienheureuse Vierge a été, dès le premier moment de sa Conception, dans la grâce de Dieu, et il déclare qu'il les a mises sous la conduite des frères mineurs, à raison qu'ils ont toujours défendu la Conception Immaculée de la très-sainte Mère de Dieu. Innocent VIII l'a encore approuvée; Clément VII et Paul III ont confirmé leurs priviléges; Paul IV et Sixte V leur ont accordé de grandes grâces, qui ont été confirmées par Clément VIII.

Il y a des ordres de milice approuvés des Souverains Pontifes, qui font profession d'honorer ce privilége, et qui se sont même obligés de le défendre.

Mais presque tous les ordres religieux honorent spécialement l'Immaculée Conception de Notre-Dame, et, entre tous, l'ordre des Prémontrés y est tout dévoué. Saint Norbert, qui en est le fondateur, exhortait singulièrement ses religieux à avoir pour cette fête une dévotion spéciale, et c'est une des raisons pour lesquelles ils portent un habit tout blanc. Tout l'ordre de Saint-François fait une haute profession de la soutenir. Jules II a dit de ces religieux, qu'ils ont beaucoup travaillé, et essuyé beaucoup de difficultés pour sa défense. Les religieux de la compagnie de Jésus se sont déclarés ouvertement, dans toutes sortes d'occasions, et de paroles et par leurs écrits, pour ce mystère ; et le P. Jacques Laynez, l'un des premiers compagnons de saint Ignace, et qui a été général de la compagnie, personnage qui a été estimé pour l'un des savants hommes de son siècle, assistant au concile de Trente en qualité de théologien du Pape, fit paraître un zèle si ardent pour ce privilége, qu'ayant la fièvre quarte, et devant parler au concile en présence des Pères le jour de l'accès de sa fièvre, il surmonta généreusement la difficulté que son mal lui donnait, en sorte qu'il commença son discours dans la violence de la fièvre, et il le continua longtemps avec beaucoup de force et de piété. Plusieurs autres théologiens ayant aussi signalé leur zèle pour la même cause, le concile fit sa déclaration dans le décret du péché originel, que ce n'est pas son intention de l'y comprendre. Nous avons vu dans un manuscrit du célèbre P. Eusèbe Nieremberg, religieux de la même compagnie, que saint Ignace a fait durant sa vie un grand miracle, en confirmation de la vérité de ce mystère.

Davantage, il y a des confréries et saintes sociétés, approuvées des Papes, en l'honneur de la Conception Immaculée. L'une des plus célèbres est celle dont l'empereur Charles-Quint procura l'institution, et dont il fut le premier confrère, et qui s'est étendue jusqu'aux Indes. Philippe II s'y fit inscrire, et toute la famille royale; tous les princes firent la même chose. Les grands d'Espagne, les vice-rois, les ducs, les marquis, les comtes, plusieurs colléges et universités, cent quatre-vingts monastères et, en peu de temps, plus de vingt mille personnes de toute sorte de condition, d'âge, de sexe, et tous s'obligèrent par vœux de défendre l'Immaculée Conception. Combien d'autels dédiés à Dieu à son honneur?

Après toutes ces preuves, peut-on douter raisonnablement de l'inclination de l'Eglise? Et comment peut-on dire encore qu'elle n'a pas plus d'inclination pour une opinion que pour l'autre?

Enfin, avant de conclure ce chapitre, je dois donner avis que plusieurs se sont laissés surprendre à l'occasion d'un décret du maître du sacré palais, qui parut il y a quelques années, et qui défendait un petit livre imprimé à Milan, qui contenait l'office de l'Immaculée Conception, pensant que cet

office avait été censuré par le Pape, et qu'on ne pouvait plus le réciter en conscience. On pouvait bien juger que la défense ne regardait pas le petit office de l'Immaculée Conception, qui est en usage parmi les fidèles depuis plus de deux cents ans; car comment le maître du sacré palais aurait-il défendu un office que l'on récite en particulier de l'Immaculée Conception, pendant que tout l'ordre de Saint-François et plusieurs diocèses chantent en public dans leurs églises cet office approuvé par les Souverains Pontifes?

Mais les Papes se sont assez expliqués sur ce sujet. Depuis ce décret, Innocent XI a témoigné qu'il n'avait jamais eu l'intention de défendre ce petit office, et l'empereur ayant consulté notre saint Père le Pape Innocent XII touchant cette difficulté, il lui a répondu que, par la défense que l'on a faite du livre où était l'office de l'Immaculée Conception, on n'y comprenait pas celui de l'office qui depuis un très-long temps se récite dans l'Eglise par la permission du Saint-Siége, et qu'il n'avait jamais prétendu diminuer en aucune façon le culte de la Mère de Dieu, mais plutôt l'augmenter et l'amplifier autant qu'il sera possible; mais que la défense regardait une indulgence apocryphe que le dit livre contenait. Ensuite il donna à l'empereur les louanges que méritait le grand zèle qu'il faisait paraître pour l'Immaculée Conception de Notre-Dame.

## CHAPITRE VI.

*La vérité de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge est prouvée par les saints docteurs et les universités catholiques.*

Saint Augustin enseignant au livre v *contre Julien*, que l'exemption de tout péché actuel est une preuve évidente de l'exemption du péché originel, dès lors que l'on convient qu'il a soutenu que la très-sainte Vierge n'a jamais commis aucun péché actuel, il faut, selon son principe, demeurer d'accord qu'elle a été préservée du péché d'origine. L'auteur du livre *De operibus Christi*, parmi les ouvrages de saint Cyprien, enseigne que la sainte Vierge est bien différente des autres femmes, et qu'elle n'a eu aucune part à leur péché.

Saint Ildephonse, dans son traité pour la défense de la virginité de la Mère de Dieu, dit qu'elle n'a jamais contracté le péché originel. Nicéphore, patriarche de Constantinople, soutient qu'elle a été préservée de tout péché dans son âme et dans son corps. Saint Laurent Justinien, en plusieurs lieux de ses écrits, est dans les mêmes sentiments. Saint Jean de Damas écrit qu'elle devait être plutôt une production de la grâce que de la nature. Le sage Idiot appelle sa conception *immaculée.* Saint Anselme, au livre *De la Conception de la sainte Vierge*, chap. 18, déclare qu'il était de la bienséance pour la Mère de Dieu qu'elle eût une telle pureté, que l'on n'en pût concevoir une plus grande au-dessous de Dieu. Saint Bruno, *sur le psaume* CI, la reconnaît exempte de tout péché. Saint Dominique, dans son petit livre *Du sacrement du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, écrit que, comme le premier homme a été formé d'une terre qui n'a point été sujette à la malédiction, de même qu'il était de la bienséance que la même chose arrivât dans le second Adam, c'est-à-dire Jésus-Christ, dont la terre, c'est-à-dire sa Mère Vierge dont il est sorti, n'a jamais eu aucune part à aucune malédiction. Et Vincent de Beauvais assure que ce livre, ayant été jeté trois fois dans le feu, est toujours demeuré entier, en témoignage des vérités qui y étaient écrites.

Le docte et pieux Canisius au livre v[e] *De la Mère de Dieu*, chapitre 27, écrit que saint Albert le Grand dans un certain traité des priviléges de la sainte Vierge, l'exempte de la règle générale, selon laquelle tous les enfants d'Adam ont péché. Saint Vincent Ferrier au sermon 2[e] *De la Nativité*, enseigne qu'il ne faut pas croire que la sainte Vierge ait été conçue en péché comme nous; mais qu'à même temps que son âme fut créée, les anges firent la fête de la Conception dans le ciel. Le docteur Alvarez dans son discours 2[e] *De la Conception de la sainte Vierge*, dit que saint Raymond et saint Louis Bertrand prêchaient la Conception Immaculée. Thaulère, ce docteur si éclairé, l'a soutenue. Dominique Soto, Ambroise Catharin, Louis de Grenade, Melchior Canus, et plusieurs autres personnages très-célèbres de l'ordre de Saint-Dominique, ont été dans le même sentiment.

Mais le pieux et savant Gerson, chancelier de Paris, a été un des docteurs qui ont soutenu avec le plus de force le privilége de la Mère de Dieu : il a composé des sermons en son honneur, et il répond aux témoignages de quelques Pères qui paraissaient contraires. Le docteur subtil Scot s'est signalé glorieusement dans la défense de ce mystère, et dans l'assemblée que l'on tint à Paris, il répondit avec beaucoup de force à cent arguments que l'on objectait, et qu'il réfuta tous, et l'Université ensuite défendit de soutenir l'opinion contraire.

On peut dire que ce mystère est par préciput un objet de dévotion à tout l'ordre de Saint-François; et un religieux de cet ordre séraphique a recueilli il y a plus de trente ans en plusieurs volumes les témoignages d'un nombre prodigieux d'auteurs, qui ont soutenu dans leurs livres la Conception Immaculée de Notre-Dame, et cette nuée de témoins est bien grossie depuis ce temps-là.

De plus, toutes les plus célèbres universités de l'Eglise catholique qui se sont déclarées hautement en faveur de la Conception Immaculée de la Mère de Dieu sont une forte preuve de sa vérité. Celles de Palerme, de Messine, de Salamanque, de Séville, de Valence, d'Alcala, de Sarragosse, de Coïmbre; celles de Cologne et de Mayence, qui s'étaient même obligées de ne pas tenir mentalement et dans le cœur l'opinion

contraire; et l'université de Vienne, après avoir passé le serment de la défendre, s'est encore engagée de jeûner tous les ans la veille de sa fête.

Mais il faut avouer que l'université de Paris a fait paraître un zèle admirable pour ce privilége de l'admirable Mère de Dieu; elle en a déclaré l'opinion très-pieuse et une religieuse doctrine; une opinion commune, et d'une vérité inviolable; elle a jugé l'opinion contraire, fausse, et contraire au respect qu'on doit à la dignité de Mère de Dieu; elle s'est dévouée et obligée de soutenir la Conception Immaculée par un serment particulier, que l'on sera tenu de défendre très-vigoureusement, avec une défense très-expresse de prendre la défense de l'opinion opposée en quelque manière que ce soit; elle ordonne des peines à ceux qui seraient assez hardis pour le faire : elle déclare qu'ils sont privés de tous les honneurs dont ils jouissent, elle les dégrade, et les rejette de sa compagnie comme des païens et des publicains, elle prie les évêques de leur résister courageusement, de les punir, et de les chasser de leurs diocèses, elle les exhorte à faire prêcher le privilége de la très-sainte Vierge, et à soutenir de toutes leurs forces ceux qui le prêchent.

Toutes ces choses sont gardées dans les archives et les registres de la faculté, dans lesquels on trouve que les docteurs ayant tenu trois assemblées générales, la première le 3 mars, la seconde le 6, et la troisième le 9, l'année 1496, ils déclarent qu'après avoir célébré la messe de la Conception, et fait une grande et sérieuse délibération, ils se sont dévoués et obligés par un serment particulier de défendre et soutenir la doctrine très-pieuse que depuis longtemps ils ont crue, et qu'ils croient toujours, qui assure que la très-sainte Mère de Dieu par un don très-particulier a été préservée du péché originel. C'est pourquoi ils ordonnent que nul à l'avenir ne soit reçu dans leur sacré collége, s'il ne proteste par un pareil serment qu'il tiendra et qu'il défendra toujours vigoureusement, selon ses forces, cette religieuse doctrine : et que, si quelqu'un d'entr'eux (ce que Dieu ne veuille pas permettre), se tournant du parti des adversaires de cette dévotion à la sainte Vierge, ne méprisant pas seulement leur autorité, mais celle du concile (ils parlent du concile de Bâle), ose en quelque manière que ce soit prendre la défense de l'opinion contraire, ils déclarent qu'il est privé de tous les honneurs dont ils jouissent, qu'ils le dégradent, et qu'il doit être rejeté de leur corps. La faculté ordonna ensuite que la lecture du décret, pour le rendre plus solennel, fût faite dans une assemblée, où assistèrent le recteur de l'université, l'archevêque de Bourges, sept évêques, un grand nombre de personnes de qualité, de docteurs et bacheliers, et une multitude innombrable d'étudiants, et le serment fut prêté par cent douze docteurs, qui s'exige encore aujourd'hui.

Enfin ils conclurent leur décret en s'adressant aux évêques et aux docteurs, qu'ils invitent à s'unir de sentiment avec eux, et les soutenir et les autoriser, exhortant les révérendissimes Pontifes des Eglises de Jésus-Christ, leurs pasteurs et leurs chefs, de croire comme eux que la Mère de Dieu très-sainte et très-digne de toute louange, a été préservée du péché originel par une faveur singulière de Dieu; de prêcher et soutenir de leur bénédiction et de toutes leurs forces ceux qui le prêchent. Ils les conjurent par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, et par l'amour de sa très-sainte Mère, de résister courageusement selon leur devoir, et selon l'autorité que Dieu a donnée, à ceux qui contredisent cette doctrine, de les punir, et de les chasser de leurs diocèses, de sorte que la dévotion, la piété, l'amour et la religion du peuple très-chrétien envers la très-glorieuse Mère de Dieu, unique espérance du genre humain, s'augmente tous les jours de plus en plus, et qu'elle s'embrase. « Vous ferez sans doute en cela, disent-ils, une chose très-agréable à son très-aimable Fils, Notre-Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, et très-utile au peuple dont vous avez le soin. — Fait à Paris, l'an 1496, le 3 de mars pour la première assemblée, le 6, pour la seconde, et le 9 du même mois pour la troisième. »

De plus, la même faculté a censuré la doctrine de Baïus, qui enseigne qu'aucun autre que Jésus-Christ n'avait été exempt de péché originel. Et dans sa déclaration, le 15 de février 1565, elle dit, à l'égard d'une affaire arrivée sur ce sujet, la réponse commune de tous, fut cette confession, qu'ils croyaient avoir jurée comme une chose d'une vérité inviolable dont ils ne doutaient point, ainsi qu'ils avaient toujours appris de leurs majeurs, que c'était dans ce sens et pour cela que ce serment avait été institué, ils parlent du serment de soutenir, de défendre l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu. Enfin quatre-vingts universités font le même serment de soutenir ce privilége de la très-sainte Vierge.

Mais tout récemment la faculté de théologie de Paris a fait paraître la continuation de son zèle pour le privilége de la Mère de Dieu dans la censure qu'elle a faite d'un livre le 17 de septembre en l'année 1696; dans laquelle elle déclare d'abord qu'elle s'arrête à ce que ses majeurs ont déterminé de la Conception Immaculée de la Vierge Marie; c'est à savoir qu'elle a été préservée du péché originel dans sa Conception. De plus, elle déclare qu'elle l'honore comme la véritable Mère de Dieu, et en cette qualité élevée au-dessus de toutes les créatures visibles et invisibles, qu'elle la croit avec l'Eglise exempte de tout péché, même véniel, Vierge et Mère tout ensemble, et toujours Vierge, et qu'elle déteste toutes les hérésies contraires; qu'elle la reconnaît avec les saints Pères pour médiatrice, et qu'après sa mort elle a été élevée au ciel en corps et en âme; qu'elle se confie principalement à ses puis-

santes intercessions ; et qu'ayant toujours fait une profession spéciale de soutenir son honneur, elle est toujours dans la résolution de le défendre dans toutes les occasions qui se présenteront.

## CHAPITRE VII.

*La vérité de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu est prouvée par le sentiment commun des peuples catholiques.*

C'est un sentiment si commun que l'Immaculée Conception de Notre-Dame, qu'il y a longtemps que Trithème a dit que presque tous les évêques, les docteurs et les peuples, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, concouraient tous unanimement à la soutenir. Et de vrai, pendant que tous les ans, les jours de la fête, tous les prédicateurs la prêchent, partout l'on voit tous les peuples qui assistent à leurs sermons, les entendre avec plaisir, et être si persuadés de cette vérité que s'il échappe quelque chose de contraire à un prédicateur, à même temps il attire l'indignation et le murmure de ceux qui l'écoutent ; ce qui est suivi de bruit et de scandale, comme même les Souverains Pontifes l'ont remarqué dans leurs bulles, et l'opinion contraire au privilége de la très-sainte Vierge est si décriée, qu'à l'exception d'un très-petit nombre de personnes, tout le monde abandonne présentement son parti.

Qu'on aille de royaume en royaume, de province en province, dans les villes, dans les campagnes, demander les sentiments sur ce sujet, partout on ne trouvera que des défenseurs de l'Immaculée Conception. Mais le sentiment est si universel, qu'il s'est répandu par toutes les Eglises catholiques de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique, de l'Afrique, dans l'Orient, dans l'Occident, parmi les Latins, les Grecs ; dans les Indes, dans le Japon, dans le Canada, et jusqu'aux extrémités de la terre, partout où l'Eglise romaine est suivie. C'est pourquoi c'est avec vérité qu'on appelle la doctrine de l'Immaculée Conception de la très-pure Vierge, le sentiment commun de tous les peuples catholiques et des peuples autorisés par les docteurs, les universités et les Papes. Or il est bien difficile qu'une persuasion si universelle soit si fortement établie dans l'Eglise, sans un effet particulier du Saint-Esprit qui la gouverne.

Aussi saint Augustin a considéré aux livres de la *Cité de Dieu*, comme une chose admirable, les sentiments unanimes de la multitude des peuples, des villes et des campagnes, et des docteurs et des ignorants, et il assure que ce n'était pas une chose de médiocre autorité : il a dit que ce consentement des peuples et des nations le retenait dans l'Eglise.

On peut dire que l'on élève les enfants dans l'esprit de l'Eglise dans cette doctrine, puisque dans l'*Abrégé de la doctrine chrétienne* du cardinal Bellarmin, que Clément VIII a fait enseigner, on y apprend que la sainte Vierge a été conçue sans le péché originel

Mais toute l'Espagne a fait éclater un zèle admirable pour ce privilége, particulièrement l'année 1614, dans l'assemblée célèbre qui s'y fit des principaux évêques et des plus doctes théologiens, à laquelle présidait l'archevêque de Capoue, qui pour lors était légat du Saint-Siége dans ce royaume. On délibéra dans vingt séances, s'il était expédient de députer vers le Saint-Siége en faveur de l'Immaculée Conception ; et l'affaire ayant été mûrement examinée, on jugea que Dieu en serait glorifié, et qu'en cela l'on suivrait l'ancienne piété des fidèles. Ensuite Philippe III envoya des ambassadeurs à Paul V, Souverain-Pontife, qui après avoir entendu leurs raisons, donna une première bulle, dans laquelle il renouvela les constitutions de Sixte IV et de Pie V.

Mais le zèle de Philippe III, des archevêques et évêques, les pressa d'insister tout de nouveau auprès du Souverain-Pontife pour obtenir quelque chose de plus, avec un si heureux succès, que le Pape donna une seconde bulle, par laquelle il défendit d'enseigner l'opinion contraire. Et le roi Philippe avait tant d'ardeur, et une dévotion si fervente pour le privilége singulier de la très-sainte Vierge, qu'il protestait que s'il eût cru pouvoir encore obtenir quelque chose de plus avantageux en sa faveur, à condition qu'il irait à Rome à pied, il y serait allé.

Or il serait difficile de pouvoir dire avec quelle joie les bulles furent reçues en toute l'Espagne. On en fit une fête depuis le 8 d'octobre jusqu'au 8 de décembre, et pendant ce temps là en n'entendait partout que les louanges de la sainte Vierge : on chantait des hymnes et des cantiques en action de grâces dans toutes les églises, on faisait des processions de tous côtés, on allumait des feux de joie de toutes parts, on donnait toutes les marques de joie que l'on fait paraître dans les plus célèbres victoires ; enfin tout le monde, tous les ecclésiastiques et séculiers, les grands et les petits, les savants et le simple peuple, n'oubliaient rien, et faisaient tout pour rendre des témoignages d'une dévotion extraordinaire à l'Immaculée Conception de Notre-Dame. Les universités de ce royaume, plusieurs chapitres, communautés et colléges, s'obligèrent par vœu de la soutenir, et une infinité de particuliers firent la même chose ; des évêques même avec tout leur clergé assemblé dans leurs synodes, en ordonnèrent le culte, ce qu'a encore fait un comte d'Avignon.

Ferdinand III, empereur, s'obligea aussi par vœu de la défendre, et la prit pour la patronne de l'Autriche en cette qualité ; et Louis le Grand notre roi, dont la divine Providence comble le règne de tant de bénédictions, a obtenu du Saint-Père qu'on célébrerait l'octave de cette fête.

Enfin la divine Providence, qui dispose de toutes choses avec suavité et une force admirable, a voulu encore en tirer la louange de ses ennemis, des infidèles mahométans, pour

confondre les adversaires. Un certain de cette secte nommé Horayra, dans un livre qu'il a fait, que les Turcs gardent, et qu'ils ont dans une vénération extraordinaire, a écrit que tous les enfants d'Adam sont mordus de Satan, à l'exception de la sainte Vierge. Et Mahomet dans son *Alcoran*, enseigne qu'elle surpasse en pureté tous les hommes et toutes les femmes, et qu'elle a été continuellement attachée à Dieu seul. On peut donc dire avec l'Eglise que sa conception a répandu une sainte joie généralement dans tout le monde : non-seulement plusieurs se réjouiront en sa Conception, comme il est arrivé en la naissance de saint Jean-Baptiste, mais elle causera une allégresse universelle.

## CHAPITRE VIII.

### *L'Immaculée Conception de la Mère de Dieu est prouvée par de fortes raisons.*

Le concile de Bâle a jugé que ce privilége de la sainte Vierge était conforme à la droite raison, supposant les principes de la foi, et cela dans un décret qui a été approuvé par le consentement et la religion de tout le peuple chrétien. C'est comme parle la faculté de théologie de Paris.

Et de vrai, si les saints Pères et docteurs ont enseigné que la raison demandait qu'elle fût exempte de tout péché actuel, ensuite de la dignité à laquelle elle a été élevée, tous les arguments dont ils se sont servis servent aussi pour prouver son exemption du péché d'origine, et ils n'ont pas moins de force à l'égard de ce privilége. Ainsi les raisons que l'on apporte de saint Augustin, de saint Bernard, de saint Thomas, pour prouver qu'elle n'a point été sujette à aucun péché actuel, font voir qu'elle a été préservée du péché originel, comme nous allons le montrer.

Ils se servent de ces paroles de l'Ecriture : *Quelle participation y a-t-il de la justice et de l'injustice, ou quelle communication y a-t-il entre les ténèbres et la lumière? Quel accord y a-t-il entre Jésus-Christ et Bélial ? Quel rapport y a-t-il entre le temple de Dieu avec les idoles?* Ce sont les paroles du grand Apôtre en sa *IIe Epître aux Corinthiens* (VI, 14 - 16), par lesquelles il montre qu'il ne faut pas faire des alliances avec les infidèles, il ne faut pas joindre les bons avec les mauvais. Mais ces témoignages enseignent que Dieu, qui est la sainteté même, ne s'unira pas à une même chair qui a été infectée du péché. Ils disent que la sainte Vierge n'a pas été sujette aux moindres péchés véniels, parce que l'Ecriture nous assure que la sagesse n'entrera point dans une âme qui veut le mal, ni dans un corps qui est sujet aux péchés; et qu'ainsi le Fils de Dieu qui est la sagesse du Père ne devait pas habiter non-seulement dans son âme, mais encore dans son corps, si elle n'avait été exempte des plus petits péchés actuels. Mais le péché originel rend l'âme bien plus difforme et le corps plus déréglé que le péché véniel, et bien plus indigne de la demeure du Fils de Dieu. Ils apportent encore les paroles de l'Apôtre que nous venons de citer : *Quelle communication y a-t-il entre les ténèbres et la lumière? quel accord y a-t-il entre Jésus-Christ et Bélial?* pour faire connaître qu'elle n'a jamais commis aucune faute vénielle, parce que le péché, quelque léger qu'il soit, porte toujours avec soi quelque obscurité dans l'âme ; cependant il ne la prive pas du beau jour de la grâce comme le péché originel, qui met dans une nuit tout à fait ténébreuse et sans la moindre clarté. Et la réponse que font les adversaires, que le péché originel n'est pas une faute simplement personnelle, ne suffit pas; car cela n'empêche pas que le péché originel n'ait les mauvais effets que nous avons marqués, et qui ne semblent pas pouvoir s'accorder avec la sainteté convenable à celle qui devait être en qualité de mère la demeure spéciale et privilégiée du Fils de Dieu.

*Car il était juste que nous eussions un Pontife comme lui, qui fût saint, exempt de vice, et séparé des pécheurs* (*Hebr.* VII, 26), et cela, dit un savant interprète sur ces paroles de l'Apôtre, bien plus que les enfants d'Aaron dans le Saint des saints de l'ancien temple, qui n'était qu'une figure de la Mère de Dieu; et cependant Dieu avait ordonné qu'aucun autre que le grand prêtre n'entrât dans cette partie la plus sainte, sous peine de la mort. Comment donc aurait-il permis que le péché eût eu la moindre entrée dans l'âme de sa très-sainte Mère, et que non-seulement le péché y eût entrée, mais qu'il y eût établi sa demeure? Il n'a pas voulu même que dans la construction de l'ancien temple on y entendît un seul coup de marteau, et il avait ordonné qu'il fût couvert de toutes parts de fin or : à plus forte raison donc aura-t-il empêché le tumulte des démons dans la conception de la bienheureuse Vierge, la couvrant et l'ornant de toutes parts du pur or de son saint amour.

David, comme il se voit dans le *Livre Ier des Paralipomènes*, employa la valeur de deux mille quatre cents millions d'écus en la dépense qu'il préparait pour le temple; encore il jugeait que c'était peu de chose, parce que ce n'était pas une dépense pour le logement d'un homme, mais pour la demeure d'un Dieu. Mais nous l'avons dit, ce temple n'était qu'une légère figure de la Mère de Dieu, dans laquelle Dieu devait demeurer d'une manière qui n'a jamais rien eu de pareil parmi les pures créatures. Quelle abondance donc de richesses de la grâce ne lui a-t-il pas accordée?

C'est une maxime généralement reçue parmi les théologiens après saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas et les autres Pères, que la grâce lui a été donnée conformément à la dignité à laquelle elle a été élevée. Or la dignité de Mère de Dieu est quelque chose de plus elle seule que tout ce que nous pouvons concevoir de grand dans les anges et dans les hommes; c'est pourquoi les saints disent qu'elle est incon-

présensible : donc il faut convenir que sa grâce a surpassé toutes celles qui ont été données aux anges et aux hommes. C'est ce que saint Albert le Grand, dans ce qu'il a écrit des louanges de la bienheureuse Vierge, appelle un principe connu par soi-même, la raison nous faisant juger que Dieu lui a accordé toutes les grâces qu'il a faites aux autres créatures. Et ne peut-on pas dire que c'est ce que veut insinuer le septième concile général dont nous avons parlé, qui déclare qu'elle surpasse en clarté, en gloire, en perfection toutes les créatures intelligibles?

Il faut donc par ce principe reçu si généralement, ne lui pas dénier ce qui a été accordé à Adam et à Eve, et à tous les anges, sans excepter un seul, et cependant il y en a un nombre qui ne se peut pas dire ; et de tout ce grand nombre, il n'y en aurait pas un seul qui ne fût plus favorisé dans l'exemption de toute tache que la Mère de Dieu. Cependant quelle différence entre les serviteurs et les saints avec leur Dame, leur reine et la Mère du Souverain de toutes choses! Qu'elle apparence qu'ils aient été plus privilégiés?

Jean Bachon, célèbre théologien, qui vivait il y a plus de trois cents ans, cite un passage de saint Anselme, qu'il dit avoir lu dans le livre *De la Conception de la bienheureuse Vierge*, au chapitre 6 ; livre qu'il assure avoir vu en plusieurs lieux, dans lequel ce saint s'écrie : « Est-ce que la sagesse de Dieu n'a pas eu assez de lumières et sa divine vertu assez de pouvoir, pour se faire une demeure nette de toute la contagion de la nature humaine? Est-ce qu'ayant préservé les anges, elle n'a pas pu préserver celle qui devait être sa Mère? Dieu, qui de toute l'éternité l'avait destinée pour être la reine et la dame de ces esprits célestes, l'aurait-il rendue leur inférieure, en la laissant tomber dans le péché? Que l'on en pense ce que l'on voudra, pour moi j'écris ce que j'ai écrit, et ce que j'ai écrit je ne le changerai point. »

Mais de plus, il y allait de l'honneur d'un Dieu incarné dans ses entrailles; car on pourrait dire qu'il est le Fils d'une Vierge qui aurait été sujette à la malédiction; et l'Ecriture nous apprend en plusieurs lieux, que la gloire des pères se communique à leurs enfants; et dans l'*Ecclésiastique* le Saint-Esprit nous enseigne, au chapitre III, ỳ 12, 13, que, comme la gloire du père fait l'honneur de son enfant, de même le déshonneur du père retourne sur l'enfant. C'est ce qu'a considéré saint Augustin, qui a trouvé cette raison si forte qu'il s'en est servi, quoique l'Ecriture dise généralement et sans exception, qu'il n'y a point d'homme qui ne pèche, pour ne pas comprendre dans cette règle générale la sainte Vierge, écrivant que, quand il s'agit des péchés, il ne veut pas parler d'elle pour l'honneur de son Fils ; saint Bernard et saint Thomas se servent du même raisonnement de la bienséance, de la dignité de la Mère de Dieu, et de l'honneur de Jésus-Christ, son Fils, pour ne la pas renfermer dans la loi générale, et l'exempter de tout péché actuel.

Or, ce raisonnement prouve aussi fortement son exemption du péché originel, qui est une tache bien plus honteuse et à la Mère et au Fils, et rend beaucoup plus difforme que celle d'une légère distraction volontaire, ou bien de quelque parole inutile, qui ne l'aurait pas privée de la grâce de Dieu. Le péché originel est appelé par saint Cyrille une exécrable malédiction ; c'est un venin inexplicable, un état abominable, un abîme de toute sorte de misères ; et comment Dieu l'aurait-il pu souffrir dans tous ces états dans lesquels elle aurait été son ennemie et l'objet de sa haine, lui, comme il a été dit, qui a toujours aimé les saints anges, qui n'ont pas été un seul moment dans sa disgrâce? Mais n'en serait-il pas tombé aussi quelque déshonneur sur son fils?

Saint Chrysostome regarde le péché originel comme l'esclavage du démon. Comment engager la sainte Vierge dans une si affreuse servitude? Celle qui devait briser la tête du serpent a-t-elle dû lui être sujette? Est-il possible que le démon puisse se vanter qu'il en a triomphé le premier, qu'il l'ait possédée avant que Dieu, qui devait être son Fils, la possédât; que celle qui devait être le temple et l'épouse du Saint-Esprit, d'une manière qui n'a rien de comparable parmi les pures créatures, ait été la demeure du péché et du démon? Si quelque petite tache sur le corps d'une personne la rendait et la mettait hors d'état de pouvoir épouser quelque monarque, que serait-ce si elle était laide, difforme et pleine d'infection? Comment donc assurer, ce qui est hors de doute, que la très-sainte Vierge n'a pas été souillée de la moindre faute vénielle pour l'honneur de son fils, et néanmoins penser qu'elle a été infectée du péché originel, qui est une chose abominable, la source de tous les péchés, et dont les principaux effets sont les péchés actuels, péché qui laisse encore dans les hommes qui en ont été infectés, des impressions malheureuses pour tout le reste de la vie, après même en avoir été délivrés par le saint baptême? Est-ce là ce qu'on veut attribuer à la Mère d'un Dieu? Si saint Thomas veut qu'on la reconnaisse exempte des légers péchés véniels, afin que ces paroles des *Cantiques* (IV, 7) s'accomplissent : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée et il n'y a point de tache en vous :* comment cependant ces paroles se vérifieront-elles, si la tache du péché originel s'y trouve? Quoique ce ne soit pas une faute personnelle, cela en empêche-t-il la difformité? Serait-ce une bonne raison dans la comparaison dont nous venons de nous servir, de représenter à un monarque qu'une personne fort difforme qu'on voudrait lui donner pour épouse ne serait pas dans cet état par sa propre faute?

Davantage, il est difficile de concevoir que Dieu, qui a ordonné d'honorer son père et sa mère, ait laissé sa Mère dans une si grande misère et dans un tel déshonneur. Si le Verbe qui devait être son fils l'a pu

préserver, on peut dire qu'il l'a fait; c'est l'un des raisonnements du docteur subtil : car le Sauveur se formant une Mère, la raison demande qu'il l'ait formée toute parfaite, et pour l'amour de soi-même et pour l'amour d'elle, et pour l'amour de nous; que cette grâce incomparable ait été accompagnée de toutes les autres faveurs, et qu'aucune créature ne lui ait été préférée.

Il est vrai que le privilége de l'Immaculée Conception entre les pures créatures lui est singulier : mais c'est le privilége de la Mère de Dieu de n'être point soumise en bien des choses aux lois communes qui s'étendent sur les enfants d'Adam; c'est une loi commune que toutes les femmes enfantent avec douleur; qu'elles cessent d'être vierges quand elles sont mères, que tous les hommes soient sujets à quelques péchés véniels. Or, la très-sainte Vierge a été exempte de toutes ces choses, et pourquoi s'étonnera-t-on si Dieu a changé ces choses en l'ordre de la nature en plusieurs occasions pour l'amour de ses serviteurs, comme l'ardeur du feu à l'égard des enfants dans la fournaise de Babylone? et si elle a dû être vierge pour l'enfanter, n'est-il pas de la bienséance qu'elle ait été préservée du péché d'origine? parce qu'une personne peut n'être pas vierge et demeurer dans l'innocence, mais une vierge qui contracte le péché, quand ce ne serait que pour un moment, n'est pas dans l'innocence.

Le bon sens même fait si bien voir la bienséance de ce privilége dans la Mère de Dieu, qu'un célèbre évêque, Jacques de Valence, dans l'exposition du *Magnificat*, rapporte qu'un mahométan étant venu à Avignon l'année 1322, pour être instruit de la religion chrétienne, et y ayant entendu un prédicateur qui apportait quantité de raisons pour prouver que la sainte Vierge avait été conçue en péché originel, il en fut tellement scandalisé qu'il s'en retourna sans se faire Chrétien, ne pouvant concevoir que des Chrétiens qui la reconnaissent pour Mère de Dieu lui dénient cet avantage d'être exempte de tout péché. Ne serait-ce pas faire un grand déshonneur à un roi que de publier que sa mère aurait eu une maladie contagieuse qui lui aurait gâté le corps, principalement si la chose n'était pas assurée, et que l'on eût toutes les raisons de croire le contraire?

Mais comment répondre à ce raisonnement? Je peux soutenir licitement cette prérogative de la sainte Vierge, mais avec beaucoup d'avantage et d'utilité, gagnant des indulgences qui sont accordées pour cela, et cependant je veux lui dénier. C'est comme si on lui disait : Auguste reine du ciel, il est en mon pouvoir de convenir que vous avez reçu une grâce qui vous est singulière ; l'Eglise nous y invite, presque tous les fidèles sont dans ce sentiment, les Souverains Pontifes comblent de quantité de faveurs ceux qui suivent une opinion qui vous est si glorieuse ; mais j'aime mieux me priver de toutes ces grâces que de vous faire cet honneur, et me ranger du parti contraire à cette dévotion.

Il est vrai que l'Eglise n'y oblige pas, mais elle y invite en toute sorte de manières. Qu'avons-nous à craindre quand nous suivrons la pratique, la conduite et l'esprit de l'Eglise? Ne pratique-t-on pas plus de soumission à renoncer à ses propres lumières, plus de piété en croyant ce mystère? Et toutes les meilleures pensées que l'on pourrait concevoir de la sainte Vierge, demeurant dans les règles de la foi, sont-elles trop bonnes, et au-dessus des excellences que demande sa dignité? Quelle injure, écrit un savant et pieux auteur, nous a-t-elle fait pour la faire passer pour une pécheresse? quel intérêt y avons-nous? quel profit nous en revient-il? Pense-t-on faire plaisir au Fils de rabaisser la Mère? et aux anges et aux hommes d'abaisser leur reine? Veut-on faire plaisir aux démons de dire qu'elle a été leur esclave? N'est-ce pas une belle victoire de faire passer la Mère de Dieu pour avoir été son ennemie, sujette à l'enfer, et qu'elle est venue au monde en état d'être privée à jamais de celui dont elle devait être la Mère?

N'est-ce pas honorer Dieu que d'honorer sa Mère? Pourquoi donc ne pas prendre les sentiments les plus convenables à sa dignité? Pourquoi suivre ceux qui lui sont contraires? Le concile de Bâle nous enseigne qu'il ne faut pas douter que tout ce que l'on met en avant de sa sublimité ne retourne à la louange de son fils. La gloire de Dieu, qui est ce que nous devons considérer en toute chose, n'arrive pas de soutenir l'opinion opposée, ni la réforme des mœurs, ni le respect envers Dieu, ni la dévotion de la sainte Vierge, ni l'espérance des grâces.

Mais nous l'avons déjà remarqué conformément aux bulles des Papes, il en arrive de grands scandales parmi les peuples; et certainement quel scandale serait-ce, si l'Immaculée Conception de Notre-Dame était une erreur, de voir que les Papes et toutes les Eglises catholiques la font prêcher partout dans les chaires de vérité, et donnent des indulgences à ceux qui l'honorent, et que d'autre part on empêche qu'on prêche le contraire qui serait une vérité; que l'on excommunie, que l'on prive de grade ceux qui la défendent, que l'on n'ose pas même parler en particulier contre une doctrine véritable! L'Eglise pourrait-elle approuver des ordres, des sociétés, des offices, pour honorer une erreur? Dira-t-on que presque toutes les universités catholiques jurent de soutenir cette erreur; que les Papes, les rois, et presque tous les fidèles y sont engagés? Où en serait l'Eglise qui en use de la sorte, qui permettrait, qui favoriserait, qui approuverait que l'on prêchât le mensonge, qui excommunierait et qui priverait d'honneur ceux qui prêcheraient la vérité? Ce raisonnement est bien fort à qui le considérera sans passion, et qui y fera de sérieuses réflexions.

Il faut donc dire avec le concile de Bâle

que toutes sortes de raisons nous doivent persuader que l'opinion de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu doit être embrassée par tous les catholiques : et quelle opinion plus assurée, et quelle dévotion plus solide que ce qui est appuyé de tous les peuples, de presque tous les docteurs et universités, de presque tous les évêques, des Souverains Pontifes, de toute l'Église d'Occident et de l'Orient? Comment ne se pas tenir au sentiment commun de toute l'Église?

Il y a déjà longtemps que le célèbre abbé de Blois a dit qu'il y a sujet de s'étonner présentement qu'il se trouve encore des personnes qui en doutent. Toutes sortes de raisons nous obligent de croire un privilége duquel on peut dire que toutes les églises et autels érigés en son honneur sont comme autant de voix qui le prêchent bien hautement en leur manière.

Il est donc bien plus doux, plus sûr et plus avantageux de se ranger du parti le plus favorable à la Mère de Dieu; et le ciel en mille occasions a rendu témoignage combien ceux qui l'honorent en son Immaculée Conception lui sont agréables, comme nous le ferons voir dans les chapitres suivants. Je puis dire avec vérité que je connais des personnes qui, ayant fait vœu de la défendre dès leur jeunesse, en ont reçu des grâces inexplicables en toute manière, et à l'égard de l'âme et à l'égard du corps, et pour le spirituel et pour le temporel. O mon Seigneur et mon Dieu, que tous ceux qui en sont dans une heureuse expérience en publient les merveilles, qu'ils en bénissent votre saint nom en tout temps, et que votre louange ne parte jamais de leur bouche!

Le saint homme Jean Berchment, de la compagnie de Jésus, étant décédé à Rome étant encore fort jeune, dans une grande odeur de sainteté, comme le cardinal Bellarmin voyait une affluence merveilleuse de personnes qui venaient pour honorer son corps après sa mort, ayant demandé quelque action remarquable d'une vie qui lui attirait une si haute estime de sainteté, on lui dit qu'entre autres actions d'une vie si vertueuse il avait fait vœu de défendre l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu; et là-dessus ce grand cardinal s'écria : O sainte Vierge! vous vouliez encore avoir cette âme innocente de votre parti! O quel bonheur, quelle faveur, quelle grâce d'être du parti de la Mère de Dieu!

## CHAPITRE IX.

### *L'Immaculée Conception de la sainte Vierge est prouvée par les révélations.*

*Mes très-chers*, dit le disciple bien-aimé dans sa *Ire Epître* (IV, 1), *ne croyez pas à tout esprit; mais jugez si les esprits viennent de Dieu.* C'est une instruction bien importante que le favori de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère donne à tous les fidèles; mais d'autre part le grand Apôtre nous donne avis dans sa *Ire Epître aux Thessaloniciens* (V, 19), de n'éteindre pas l'esprit, et de ne pas négliger les prophéties; et dans sa *Ire aux Corinthiens* (V, 4), il dit que celui qui prophétise édifie l'Église de Dieu, que les prophéties sont pour les fidèles.

C'est une promesse que Dieu a faite à l'Église par le prophète Joel (II, 28, 29), qu'il répandra de son esprit sur toute chair, que les enfants et les fidèles prophétiseront, que les jeunes gens auront des visions, et les vieillards des songes; qu'il répandra son esprit sur ses serviteurs et servantes, et qu'ils prophétiseront. Et saint Pierre, au chapitre II des *Actes*, (ỳ 17 et seq.), se sert de cette promesse pour réfuter les railleries que les Juifs faisaient des apôtres, que le Saint-Esprit faisait parler de diverses langues, leur reprochant qu'ils étaient ivres, attribuant ce don céleste, comme font ordinairement de certaines gens que l'on appelle de forts esprits, à une cause purement naturelle.

Mais l'Église qui sait, comme l'assure saint Paul au chapitre XII, (ỳ 7 et seq.) de sa *Ire Epître aux Corinthiens*, que le Saint-Esprit ne se fait paraître à chacun que pour l'utilité commune, ne néglige pas la révélation qu'il fait de ses secrets divins à ses serviteurs et à ses servantes, selon ses promesses; ainsi elle a eu beaucoup de considération pour les révélations des saints, après avoir jugé si elles venaient de Dieu.

C'est ce qui est arrivé à l'égard des *Révélations* de sainte Brigitte, qui ont été approuvées par plusieurs Souverains Pontifes, par Grégoire XI, après les avoir fait examiner avec beaucoup de soin, dans une assemblée de cardinaux, évêques, du maître du sacré palais, et des docteurs, qui tous jugèrent qu'elles venaient de l'esprit de Dieu; par Urbain VI, qui les fit encore examiner par les plus grands hommes de son temps. On peut voir ce qu'a écrit là-dessus le célèbre cardinal de la Tour brûlée. Ambroise Catharin dit qu'elles ont été louées dans le concile général de Constance. Mais l'effet même des choses qui y sont prédites longtemps auparavant qu'elles soient arrivées, en marque assez la vérité : comme la punition des Grecs, qui, ne voulant pas se soumettre au Pape, sont contraints de s'assujettir à la domination tyrannique du Turc.

Or cette sainte, en plusieurs livres de ses *Révélations*, et en des chapitres différents, déclare que l'Immaculée Conception de Notre-Dame lui a été révélée; que la très-sainte Mère de Dieu l'a assurée que c'était une vérité qu'elle avait été conçue sans péché.

Les adversaires, se sentant pressés par ce témoignage, tâchent de se défendre par une révélation opposée, qu'ils prétendent avoir été faite à sainte Catherine de Sienne. Mais on ne trouve point cette révélation dans celles que l'on a anciennement recueillies de cette sainte, ni dans les livres de sa *Vie*, ni pas un mot dans ce que ses confesseurs en ont dit. Ceux qui étaient alors contraires à l'o-

pinion de l'Immaculée Conception n'auraient pas manqué de citer cette révélation, si elle avait été publiée, puisqu'ils n'ont rien oublié pour soutenir leur sentiment, et qu'ils ont dit, sur ce sujet, ce qui était et ce qui n'était pas. C'est ce que remarque Ambroise Catharin, évêque de l'ordre de Saint-Dominique, au livre Ier *De la Conception de la Vierge.* Et certainement ils n'auraient pas manqué d'opposer cette révélation de sainte Catherine de Sienne, dans un temps où celles de sainte Brigitte étaient examinées, et qu'elles étaient publiées partout; ce qu'ils auraient pu faire avec d'autant plus de facilité que le maître du sacré palais avait été un des examinateurs dans une des assemblées tenues à ce sujet. C'est ce qui fait que presque tous les auteurs l'ont rejetée comme fausse et supposée.

Il est vrai qu'elle est rapportée par saint Antonin, longtemps après la mort de la sainte ; et c'est de lui que Cajetan et ceux de son parti l'ont prise. Mais saint Antonin n'appuie ce qu'il en écrit d'aucun témoignage, si ce n'est de celui de Jean de Naples, qui vivait en même temps que lui, quatre-vingts ans après la mort de la sainte. Au reste, ceux qui ont été les plus familiers de la sainte, savoir, Raymond de Capoue, de l'ordre de Saint-Dominique, Etienne le Chartreux, et Thomas de Sienne, qui ont écrit la vie et les révélations de la sainte, n'ont fait aucune mention de la révélation dont il s'agit. Saint Antonin n'en a parlé que sur quelque faux rapport, quatre-vingts ans après le temps auquel on dit que cette révélation a été faite, et ne cite sur cela aucun écrit de la sainte. Il faut avouer qu'en l'année 1496, environ six-vingts ans après la mort de sainte Catherine de Sienne, on imprima, à Bresce, cette *oraison*, mais on ne marque pas sur quel exemplaire on l'a prise; au lieu que dans l'édition de 1565, dans laquelle la révélation n'est pas, on marque expressément qu'on a suivi un exemplaire original qui était écrit par Raymond de Capoue, confesseur de la sainte, et qui se gardait en Autriche, chez les PP. Chartreux du monastère de Maubarc. Au reste, Melchior Canus, de l'ordre de Saint-Dominique, qui ne peut pas être suspect à cet égard, et Sixte de Sienne observent que saint Antonin a écrit beaucoup de faits qu'il n'avait pas assez examinés, et qu'il s'est montré trop facile à les croire.

Il est vrai que les adversaires citent ces paroles, qu'ils prétendent être à la fin de l'une des épîtres de sainte Catherine de Sienne, et qu'elle dit, parlant à Dieu, au sujet de la Conception de la sainte Vierge dans le péché : « Vous savez, ô Seigneur, que c'est la vérité. » Mais Ambroise Catharin, religieux dominicain, et un grand prélat, au livre IIIe *De la Conception de la sainte Vierge,* écrit qu'elles y ont été ajoutées, et qu'il avait vu même ces paroles rapportées diversement en plusieurs lieux ; et ce qui donne tout lieu de penser que c'est une addition, c'est qu'avant ces paroles on a mis qu'elle les avait dites en suite de ce qu'elle écrivait auparavant. Ces paroles, qui sont répétées deux fois : *Et subjunxit,* « *et ensuite elle dit ;* » ces paroles, dis-je, n'étant point de la sainte même, font croire que l'addition qui les suit n'est point d'elle non plus; et cela d'autant plus, que cette addition, qui regarde la conception de la Vierge, n'a aucune liaison ni aucun rapport avec le sujet de l'oraison qui précède, touchant la dernière fin de l'homme, et paraît visiblement hors d'œuvre et fourrée par quelqu'un après coup en cet endroit. Le P. Marrache de Lucques, de la congrégation des Clercs-Réguliers de la Mère de Dieu, a composé un livre exprès en Italie, où il montre clairement la supposition de cette révélation, que quelques-uns ont prétendu avoir été faite à sainte Catherine de Sienne.

De plus, la révélation du privilége de la Mère de Dieu n'a pas seulement été faite à sainte Brigitte, mais à plusieurs autres personnages. C'est une tradition constante dans l'ordre de Saint-Norbert, que la très-sainte Vierge lui apparut et lui ordonna de prendre un habit tout à fait blanc, en témoignage de son Immaculée Conception. Le grand cardinal Baronius approuve la révélation qui en a été faite à l'abbé Hélouin, dont nous parlerons, avec le secours divin, dans le chapitre qui suit. Sainte Gertrude, et la bienheureuse Jeanne de la Croix, sainte Hildegarde, sainte Elisabeth de Hongrie et sainte Françoise ont eu de semblables révélations, ainsi qu'il est rapporté par les auteurs de leurs Vies cités par le P. Marrache de Lucques dans le livre que nous avons déjà allégué. Le pieux et savant Gerson en rapporte aussi plusieurs.

Le vénérable Alphonse de Rodriguez, religieux, frère coadjuteur de la compagnie de Jésus, a appris par révélation divine que la très-sainte Vierge prenait un grand plaisir à la dévotion qu'il avait de réciter tous les jours le petit office de son Immaculée Conception, et que Dieu avait destiné la compagnie pour en défendre la vérité, et que l'événement a bien montré et fait voir tous les jours par tant de célèbres prédicateurs de la société qui la prêchent, et tant de savantes plumes qui écrivent pour sa défense.

## CHAPITRE X.

### *L'Immaculée Conception de la très-pure Vierge est prouvée par les miracles.*

C'est une preuve tout à fait convaincante, qui ne laisse aucun lieu de douter, quand il arrive quelques miracles en faveur d'une doctrine. C'est la preuve dont Jésus-Christ s'est servi pour faire connaître qu'il était le Fils de Dieu, et qu'il a laissée à son Eglise pour apprendre qu'elle a la véritable religion ; car n'y ayant que Dieu seul qui puisse faire des miracles par sa propre puissance, dès lors qu'il en fait en faveur de quelque chose, il faut nécessairement qu'elle soit vraie, parce qu'il ne peut autoriser le mensonge et ce qui est faux. Ainsi, s'il en a opéré

en faveur de l'Immaculée Conception de sa sainte Mère, c'est un témoignage assuré qu'elle est véritable.

Or c'est ce qu'il lui a plu de faire de temps en temps, pour confirmer le sentiment commun des fidèles. Hélouin, abbé du Bec, étant sur mer, et se voyant dans un évident danger, à raison d'une furieuse tempête qui s'était élévée, eut recours à la Mère de miséricorde, le refuge ordinaire dans les plus grands besoins, et pour lors il eut une révélation divine dans laquelle il lui fut dit qu'il serait délivré du péril où il se trouvait, s'il promettait de faire célébrer la fête de l'Immaculée Conception de Notre-Dame le 8 de décembre, et en ayant fait le vœu, aussitôt la tempête cessa. Ensuite il en fit célébrer la fête en son abbaye, qui fut après reçue avec une grande solennité dans toute la Normandie. C'est la révélation qui a été approuvée par le cardinal Baronius, comme nous l'avons insinué au chapitre précédent.

Le docteur subtil, Scot, avait l'esprit naturellement grossier et inhabile aux lettres; mais ayant demandé instamment à la Mère de Dieu le don des sciences, elle lui apparut, et elle l'assura qu'elle avait exaucé ses prières, à condition qu'il défendrait l'honneur de son privilége. L'effet fit bientôt voir la vérité des promesses de la très-sainte Vierge; car il posséda en perfection non-seulement l'intelligence de l'Ecriture sainte et la théologie, mais encore la philosophie, la jurisprudence, et les mathématiques et les autres sciences naturelles; il répondit à deux cents arguments que les docteurs opposés apportèrent; il les réfuta tous par des réponses solides. La faculté fit un décret ensuite de ne donner le bonnet de docteur qu'à ceux qui promettraient de soutenir le privilége de l'Immaculée Conception, et on lui donna la qualité de *docteur subtil.*

Mais s'il a été savant, il a été aussi un saint religieux, homme d'une grande pauvreté et d'une sublime oraison, et honoré de plusieurs apparitions célestes de la glorieuse reine dont il avait défendu l'honneur avec tant de bénédiction. Le P. Labbe, de la compagnie de Jésus, l'appelle *Martyr de l'Immaculée Conception*, à cause des calomnies qu'on a inventées, et qu'on lui a imputées pour avoir soutenu ce saint mystère, particulièrement au sujet de son genre de mort, dont voici la vérité. Il est mort à Cologne, dans son pauvre lit, entre les mains de ses frères, et son corps a été mis dans un tombeau d'étain devant le grand autel. Saint Bernardin de Sienne le qualifie de bienheureux dans l'un de ses sermons. Vuadingue au tome III[e] des *Annales des Mineurs*, Bernardin de Bustis, Genebrard, Sponde lui donnent la même qualité. Il est décédé le 8 novembre, n'étant agé, à ce que l'on écrit, que de trente-quatre ans.

Les bulles de l'approbation de l'ordre de l'Immaculée Conception établi en Espagne, et dont il y a présentement une maison à Paris dans le faubourg Saint-Germain, ayant été perdues sur la mer par le naufrage d'un navire dans lequel elles étaient, furent trouvées miraculeusement dans la chambre de la bienheureuse fondatrice Béatrix de Sylva, miracle qui fut authentiquement approuvé par l'archevêque de Tolède; et on y voit encore présentement ces bulles qui y sont conservées avec beaucoup de vénération.

Cartagène rapporte qu'un religieux ayant prêché contre l'Immaculée Conception, et qu'étant allé ensuite célébrer les divins mystères au grand autel où etait l'image de la sainte Vierge, cette image lui tourna miraculeusement le dos, et qu'il devint aveugle; que cette image se conserve encore dans le couvent des religieux de Saint-François de Toulouse. Il raconte aussi dans son *Livre de la Conception*, que d'autres prédicateurs avaient été divinement punis, qui avaient osé prêcher contre le mystère de l'Immaculée Conception.

Bernardin de Bustis écrit qu'un célèbre prédicateur, Jean de Viterbe, était tombé dans une maladie mortelle après avoir prêché contre ce mystère, ce qui lui ayant donné lieu de faire réflexion sur son action, il en conçut un grand regret, et fit vœu qu'il défendrait le privilége de la sainte Vierge le reste de sa vie, et aussitôt il fut guéri. Il exécuta son vœu avec beaucoup de fidélité et de constance, ayant souffert plusieurs persécutions à ce sujet, et il donna même un livre au public dans lequel il soutient que ç'a été l'opinion de saint Thomas et des premiers de son ordre.

Ambroise Catharin, dont nous avons parle souvent, religieux de Saint-Dominique, évêque, dans son *Livre de la Conception de la sainte Vierge*, assure que, faisant voyage avec trois autres personnes, ils rencontrèrent des voleurs, dont ceux de sa compagnie furent fort maltraités, mais dont il ne reçut aucun mal, les voleurs ne le voyant point, de même que s'il n'y avait point été ; parce qu'il priait la bienheureuse Vierge de le délivrer de leurs mains, comme elle avait été préservée du péché originel.

Le roi catholique Ferdinand, apres avoir employé plusieurs années pour prendre la ville de Grenade, sans y avoir réussi, la prit heureusement, après avoir fait vœu, s'il la prenait, de faire bâtir une église en l'honneur de l'Immaculée Conception. Le prédicateur apostolique si célèbre dans toute l'Espagne, Avila, exhortait un chacun d'avoir une singulière dévotion à ce privilége de la Mère de Dieu, et il assurait que l'on en recevait des grâces extraordinaires contre les tentations d'impureté. C'est dans ce sentiment que de grands personnages ont conseillé pour en être délivré, ou pour n'y pas succomber, de dire de temps en temps ces paroles : O sainte Vierge, par votre perpétuelle virginité et votre Conception Immaculée, purifiez mon âme et mon corps. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Et la séraphique sainte Thérèse, attribue la délivrance de l'état déplorable d'un prêtre à la dévotion qu'il avait à la sainte Conception de la Mère de Dieu. Mais il y a bien d'autres

miracles rapportés par différents auteurs, et qui ne doivent pas être suspects, et pour ce qui regarde l'âme, et le corps, lorsque d'autre part les adversaires n'en sauraient produire un seul autorisé en faveur de leur opinion.

## CHAPITRE XI.

*On examine les difficultés que l'on objecte de l'Ecriture.*

Ceux qui sont opposés à la doctrine de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, et dont présentement le nombre est petit, objectent ce passage de l'Ecriture : *Tous ont péché en Adam.* ( *Rom.* III, 23.) Ainsi, disent-ils, l'Apôtre n'en exceptant pas la sainte Vierge, il faut conclure qu'elle a été conçue en péché originel. Mais saint Jérôme, dans une *Epître* au Pape Damase, nous apprend que ces paroles, de *tous*, dont se sert l'Ecriture, ne doivent pas toujours se prendre sans aucune exception, et que quelquefois elles doivent être entendues *de la plus grande partie ;* comme lorsqu'il est dit dans le psaume XIII, vers. 3 , que tous les hommes se sont égarés, qu'ils sont tous également devenus inutiles, qu'il n'y a personne qui fasse le bien, qu'il n'y en a pas un seul. Car même la divine parole nous assure que Simon, Zacharie, Elisabeth, que saint Joseph étaient des personnes justes. Ainsi les passages généraux de l'Ecriture ont quelquefois leur exception, et leur vérité subsiste dans le plus grand nombre. Il est dit ( *Gen.* III, 16), que les femmes enfanteront avec douleur ; cela n'empêche pas que la très-sainte Vierge ne soit exceptée de cette loi générale.

Comme elle est dans un ordre plus élevé que toutes les créatures, elle ne doit pas être comprise dans les règles communes ; car autrement on ne pourrait pas l'exempter du péché actuel, non plus que du péché originel. Il est écrit dans le *II[e] Livre des Paralipomènes* (VI, 36), qu'*il n'y a point d'homme qui ne pèche.* Saint Jacques nous enseigne, dans son *Epître catholique* ( III, 2), que *nous offensons tous en beaucoup de choses ;* et saint Jean, le disciple bien-aimé (*I Joan.* I, 8), que, *si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons*, et que *la vérité n'est pas en nous.* Cependant l'Eglise a défini que la bienheureuse Mère de Dieu n'avait point péché actuellement, et ne croit pas qu'elle soit comprise dans les termes généraux de l'Ecriture. Pourquoi donc ne pas faire la même chose à l'égard du péché originel ?

On ne peut pas nier que saint Augustin, au moins pour ce qui regarde le péché actuel, ne nous enseigne qu'elle en a été préservée, nonobstant tous les passages de la divine parole que l'on peut citer sur ce sujet. Donc il ne tenait pas que les propositions universelles de l'Ecriture fussent sans exception. Il fallait même que les plus sages de son temps fussent de ce sentiment à l'égard de la sainte Vierge; car autrement il n'aurait pas pensé à l'exclure des termes généraux de la parole de Dieu en écrivant contre Pélage. Il faut donc ainsi expliquer les paroles de l'Ecriture, et le concile de Milève, que les hérétiques nous objectent, qui dit qu'il n'y a personne sans péché.

Saint Augustin, les Papes, le dernier concile général, n'ont pas été détournés par les propositions générales de l'Ecriture de lui attribuer des priviléges. La retenue contre l'usage public de l'Eglise ne peut être louable au sujet du privilége de sa Conception Immaculée. Le concile général a fait là-dessus une exception, donc il est bon de la faire. C'est donc avec justice que nous soutenons que les objections de l'Ecriture ne concluent rien contre ce privilége ; mais qu'au contraire plusieurs passages de la divine parole, qui lui sont attribués par l'Eglise (comme ces paroles du *Cantique* (IV,7) *: Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a aucune tache en vous* ), le prouvent fortement.

## CHAPITRE XII.

*On répond aux objections que l'on fait au sujet de la tradition, et on apporte de nouvelles preuves tirées des Pères.*

Persévérez, mes frères, dit saint Paul, et gardez les traditions que vous avez apprises, soit par notre parole, soit par notre Epître. (*II Thess.* II, 14.) Ce n'était donc pas son dessein, comme le remarquent saint Basile, saint Epiphane, et autres, de réduire par écrit toutes les choses qu'il avançait, ou de la foi ou de la discipline ; ce qui fait voir qu'il y a plusieurs vérités que lui et les autres apôtres ont enseignées de vive voix aux fidèles, qui sont venues jusqu'à nous, par un sentiment perpétuel qui s'est conservé dans la succession des siècles.

C'est en cette manière que la doctrine de l'Immaculée Conception de Notre-Dame est venue jusqu'aux derniers temps, car, comme le remarque très-bien le pieux Père Amelotte, l'Eglise ne la tiendrait pas sans cette tradition, et il n'est pas nécessaire que cette tradition se trouve communément dans les termes exprès des Pères, quoiqu'elle s'y rencontre quelquefois ; mais il suffit qu'elle ait été conservée par leur doctrine dans l'esprit et le cœur des fidèles. Il y a eu des temps qui n'ont pas demandé qu'on s'attachât à la faire paraître par écrit.

Dans les premiers siècles les apôtres et les Pères ont été occupés à établir les vérités fondamentales de la foi, et à faire connaître la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Combien peu, dit l'auteur que je viens de citer, trouvait-on de témoignages des Pères touchant la validité du baptême des hérétiques ? ou plutôt s'en trouvait-il quelqu'un, puisque saint Etienne Pape n'apporte pour preuve que la tradition. Qui avait publié avant saint Grégoire de Nazianze que la Vierge a enfanté sans douleur ? Savait-on généralement ce que les adversaires tiennent, qu'elle a été sanctifiée dans le ventre de sa mère? On peut remarquer que dans le IV[e] siècle l'on ne célébrait pas encore la fête de sa Nativité. Com-

bien de choses ont été établies dans l'Eglise, dont la lumière est venue des apôtres, plutôt par une tradition verbale que par les écrits des saints Pères : et le P. Amelotte cite encore Tertullien sur ce sujet, qui dit qu'il a fallu que l'instruction se réglât et se perfectionnât par le Saint-Esprit.

Gerson confirme ces sentiments, enseignant que le Saint-Esprit révèle quelquefois à l'Eglise et aux docteurs des vérités, ou quelque sens de l'Ecriture, dans une plus grande lumière qu'il n'avait fait auparavant, que c'est ainsi que saint Grégoire le dit sur ces paroles de l'Ecriture (*Dan.* XII, 4) : *Plusieurs passeront, et la science se multipliera :* que c'est pourquoi Moïse a plus su qu'Abraham, les prophètes que Moïse, et les apôtres plus que les prophètes.

La lumière a été donnée à l'Eglise peu à peu, comme le jour au monde : le jour n'est pas donné tout d'un coup comme dans son plein midi ; il a son aurore qui le délivre des ténèbres, et puis il s'éclaircit toujours, et il reçoit de plus grandes lumières. C'est de la sorte que l'Eglise, qui est éclairée toujours du même soleil de la vérité qui fait tout son jour, a vu, dès le commencement en gros, ce qu'elle a vu depuis en détail et plus distinctement, comme l'aurore, à qui elle est comparée dans les *Cantiques*, fait voir les choses assez confusément d'abord, et puis un peu plus distinctement, et enfin dans tout leur jour. Ainsi l'exemption de la sainte Vierge n'a pas été ignorée dès les premiers siècles, mais elle n'a pas été éclaircie comme dans les derniers; et c'est pourquoi quelques docteurs ont été dans le sentiment contraire, comme nous le ferons voir dans le chapitre suivant.

Gerson dit que la doctrine de l'Immaculée Conception de Notre-Dame est de ces vérités que l'on a connues plus distinctement, et par les miracles, et par la plus grande partie de l'Eglise, par le commun consentement des fidèles unis aux docteurs, aux évêques et aux Papes, et ce commun consentement par une ancienne tradition dont on ignore l'origine, selon la doctrine des Pères, est une marque qu'elle est venue des apôtres.

Enfin, l'Eglise est toujours conduite par le même esprit, qui est l'esprit de vérité, aussi bien dans ces derniers temps que dans les premiers siècles. Il est toujours vrai que celui qui a des oreilles doit entendre ce que cet esprit dit aux Eglises. Celui qui a des oreilles, c'est celui qui est dans une parfaite disposition de soumission et d'obéissance. Or si nous écoutons cet esprit dans ceux qui gouvernent l'Eglise, nous apprendrons qu'elle invite, qu'elle exhorte à entrer dans le sentiment de la doctrine du privilége de la conception de la Mère de Dieu; qu'elle favorise de ses grâces ceux qui suivent cette doctrine; qu'elle punit ceux qui seraient assez hardis pour publier rien de contraire; ce qui semble une marque de sa tradition, sans laquelle elle n'en userait pas de la sorte : et c'est ce qui doit satisfaire aux objections que les adversaires opposent.

Mais il faut dire de plus que cette vérité a été renfermée dans les propositions générales des Pères. Saint Ambroise, en son *Commentaire sur le psaume* CXVIII, assure qu'elle a été exempte de tout péché. Saint Jérôme, *sur le psaume* LXXVII, dit qu'elle n'a jamais été dans les ténèbres, mais toujours dans la lumière. Saint Ephrem déclare qu'elle a été très-éloignée de toute tache de péché. Saint Cyrille, au concile d'Ephèse, publie que ce serait une témérité de supposer en elle quelque coulpe de péché. Mais dès les premiers temps de l'Eglise, la liturgie de saint Jacques, dont Allatius prouve l'antiquité, et celle de saint Jean Chrysostome, qui est reçue par les savants, l'appellent *toute sainte, sans tache* et *plus que bénie;* ce qui fait connaître que la vérité de l'Immaculée Conception a été, du moins dès le commencement, insinuée et suffisamment énoncée. Ainsi on peut dire que cette vérité a un assez grand fondement dans la tradition.

Saint Maxime, archevêque de Turin, qui vivait au Ve siècle, dit qu'elle a été une demeure convenable au Verbe incarné, étant toute pure par la grâce originelle.

Le VIe concile général tenu à Constantinople a reçu avec applaudissement la lettre du grand patriarche de Jérusalem, Sophronius, dans laquelle il appelle la sainte Vierge Immaculée, sainte de corps et d'âme, et libre de toute contagion de péché, ce qui ne marque pas seulement le péché actuel, mais l'originel, qui se contracte et se gagne par contagion. Le IIe concile général de Nicée la nomme plus pure que toute la nature sensible et intellectuelle, c'est-à-dire plus pure non-seulement que les hommes, mais encore que la nature intellectuelle, qui sont les anges, qui n'ont jamais eu la moindre tache de péché. N'est-ce pas dire sa Conception Immaculée ?

Saint Jean de Damas, dans le Ménologe des Grecs qu'il a dressé, marque la fête de la Conception de la sainte Vierge, et il vivait dans le VIIIe siècle ; et il ajoute qu'elle a été pure. Dans les siècles qui ont suivi saint Fulbert, évêque de Chartres, saint Pierre Damien, saint Bruno, l'abbé Rupert, Hugues et Richard de Saint-Victor, ont tous reconnu le privilége de la Mère de Dieu. L'on apprend encore d'une constitution de l'empereur Emmanuel, citée par Balsamon, qu'il y a longtemps que l'on en a célébré la fête dans l'Eglise grecque ; et l'on trouve dans quelques anciens manuscrits quelques discours en son honneur, composés par l'empereur Léon surnommé le Sage, qui a commencé de régner à la fin du IXe siècle. Grotserus rapporte que c'était une coutume très-ancienne, que l'on croit venir des apôtres, d'invoquer la sainte Vierge dans la cour de l'empereur de Constantinople, sous la qualité de toute sainte; coutume qui s'observe encore aujourd'hui parmi les Grecs, et qui est si ordinaire que nous avons appris dans une relation des missionnaires

apostoliques, que le vaisseau dans lequel ils étaient, ayant abordé dans un lieu où il y avait quantité de voleurs, qui aussitôt se saisirent des coffres où étaient leurs meubles; comme ils trouvèrent d'abord l'image de la sainte Vierge, ils eurent tant de respect pour la sainte image que celui qui leur commandait ayant crié par plusieurs fois, la toute sainte, la toute sainte, dans leur langue, ils ne touchèrent à rien de tout ce qui était dans le coffre dans lequel elle était gardée.

Les adversaires objectent que la fête que les Grecs ont célébrée était celle de la Conception que l'on appelle active, c'est-à-dire lorsqu'elle a conçu Notre-Seigneur. Il est vrai qu'ils ont fait cette fête; mais l'une n'a pas empêché l'autre : et dans le Ménologe des Grecs elle est appelée la conception de sainte Anne, ce qui ne peut convenir à celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Eglise latine qui honore par une grande solennité le 25 de mars dans la fête de l'Annonciation la Conception de notre Sauveur, n'exclut pas pour cela la solennité de son Immaculée Mère, le 8 de décembre.

Ils insistent et ils opposent une fête de saint Jean-Baptiste, qui s'est faite dans l'Eglise grecque, qui cependant ne peut pas marquer que la Conception de saint Jean ait été sans péché. Mais il est facile de leur répondre qu'elle ne pouvait pas non plus être la fête de sa sanctification comme ils le prétendent, parce qu'il n'a pas été sanctifié dans sa conception, et par conséquent sa sanctification n'était pas encore. Les Grecs donc honoraient en cette fête le miracle qui a délivré ses parents de la stérilité, par l'heureuse fécondité qui leur a été accordée. De plus, jamais l'Eglise latine n'a reçu cette fête, et elle a ordonné que l'on ôterait de l'office de tous les bréviaires, en la fête de la Conception, le mot de sanctification, où il se trouverait, pour ôter tout lieu d'en appliquer le sens au mystère qu'elle célèbre.

## CHAPITRE XIII.

### *On satisfait aux difficultés des saints docteurs que l'on oppose.*

Nous disons d'abord que le sentiment commun des Pères et des saints docteurs n'a jamais été contraire à la doctrine de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu. Car si cela était, comment tant d écoles de théologie et tant de célèbres universités la pourraient-elles défendre? Comment le saint concile général de Trente aurait-il pu ne la pas comprendre dans le décret qu'il a fait du péché originel? Comment les Papes pourraient-ils excommunier ceux qui prêchent le contraire? Est-ce que les Papes, les conciles, tant de facultés de théologie seraient tous dans l'ignorance du commun sentiment des Pères? Ou s'ils ne l'ignorent pas, comment pourraient-ils soutenir une doctrine contraire? Est-ce que l'Eglise présente serait opposée à l'ancienne? Quelle apparence d'en avoir la moindre pensée?

Il faut donc nécessairement dire que ce n'a pas été l'opinion commune des Pères; que l'on en a cité plusieurs passages faux; que ceux qui sont véritables doivent être interprétés; que plusieurs ont varié, et que l'opinion contraire de quelques-uns ne doit rien conclure contre le sentiment des autres.

Les évêques et les plus célèbres docteurs d'Espagne, dans la légation de Philippe leur roi, à Paul V, lui remontrent que plusieurs témoignages des saints Pères, que l'on citait contre le privilége de la sainte Vierge, avaient été dépravés, ou mutilés, ou inventés. Ambroise Catharin, de l'ordre de Saint-Dominique, en son livre de la Conception, assure qu'étant encore novice, on lui avait rapporté plusieurs témoignages des Pères contre ce privilége, de sorte qu'il était entré facilement dans l'opinion contraire; mais qu'il avait été obligé de changer de sentiment, ayant remarqué dans la suite des temps que ces témoignages n'étaient pas cités fidèlement; et il en appelle Dieu à témoin. On a imprimé un livre à Bruxelles, que l'on appelle, *Trutina Mariana*, qui le prouve doctement. On allègue en particulier quelques passages de saint Augustin qui ne sont pas fidèles : ce qui montre, dit le P. Amelotte, qu'on ne les avait pas examinés sur les lieux. Jules II a ordonné que le livre de Blandel serait brûlé, qui cite plus de deux cents auteurs faussement pour l'opinion opposée. La citation que quelques-uns objectent de saint Ambroise n'est pas non plus véritable, que la chair de Jésus-Christ a été sujette au péché dans sa Mère, car il n'a pas dit dans sa Mère, et il ne parle en aucune façon de la sainte Vierge, mais de la chair sujette au péché de chacun des hommes en général.

Pour ce qui regarde les lieux véritables des saints Pères, ils doivent être interprétés. Quand ils ont dit que tous les hommes ont péché, il faut les expliquer comme l'Ecriture, et comme on les explique à l'égard du péché actuel; et quand ils n'ont excepté que Notre-Seigneur, ils ont voulu enseigner qu'il n'y avait que lui seul qui dût être exempt de péché par lui-même : au lieu que l'exemption du péché n'est accordée à sa bienheureuse Mère que par sa grâce. Si l'on insiste qu'ils la comprennent indirectement dans le péché originel, on répond qu'elle y est comprise de droit, et non pas de fait, selon la loi commune, et non pas selon le privilége.

Mais si quelques saints docteurs parlent distinctement de sa Conception, et ne la tiennent pas immaculée, il faut les entendre de la conception de son corps lorsqu'il se formait et qu'il n'était pas encore animé, et non pas du moment de l'infusion de son âme, car le mot de conception se prend en plusieurs manières : il y en a une qui précède la vie lorsque le corps se forme; il y en une autre lorsque l'âme y est unie. Or, c'est de la première qu'il les faut entendre, de la sainte Vierge comme sortie de ses parents par la voie ordinaire de la génération, qui est com-

mune à tous les parents pécheurs. C'est de la manière qu'il faut expliquer saint Augustin, quand il dit que le corps de la sainte Vierge est venu d'une chair pécheresse.

Cependant s'il se trouve quelque Père qui ait cru que la bienheureuse Mère de Dieu n'a point été préservée du péché originel, il y en a aussi quelques-uns qui ont pensé qu'elle n'avait pas été exempte du péché véniel. Saint Chrysostome semble lui attribuer quelque vanité dans une de ses Homélies sur saint Matthieu. Origène estime aussi qu'elle était tombée en quelque légère faute. Mais comme l'opinion particulière de ces Pères, qui est sans fondement, n'a pas empêché l'Eglise de définir qu'elle a été préservée de tout péché actuel; de même le jugement de quelques Pères ne doit pas conclure contre son exemption du péché originel. Quelques-uns des Pères se sont trompés à l'égard de certaines vérités : comme ceux qui ont pensé que les anges n'étaient pas de purs esprits; que les âmes ne jouissaient pas de Dieu à la sortie de leurs corps, quoiqu'elles n'eussent plus rien à expier, et en cela on ne les doit pas suivre. Il y a des anciens qui n'ont pas reconnu pour sacrés et canoniques tous les livres que le concile de Trente a, depuis eux, déclaré tels; cela n'a pas empêché l'Eglise de les admettre.

Les adversaires citent, parmi les saints docteurs qu'ils opposent, saint Bernard en particulier, et, spécialement, en ce qu'il a désapprouvé la fête de la sainte Conception de la glorieuse Vierge, que les chanoines de Lyon célébraient. Mais l'on peut dire que ce n'était pas par un défaut d'affection envers cette auguste reine du ciel, lui qui entre les saints a excellé en sa dévotion, ni par l'éloignement de la vérité du privilége ; mais parce que, selon son sentiment, il n'appartenait pas à une Eglise particulière d'introduire une nouvelle solennité sans l'autorité du Saint-Siége ; et il assure, dans l'une de ses épîtres, qu'il ne trouve rien de plus sûr que de se soumettre au Souverain Pontife, et, dans celle qu'il adresse aux chanoines de Lyon, qu'il est prêt de corriger sur son jugement toutes ses pensées. Que ferait-il donc à présent que tant de Papes ont prononcé en faveur de la fête de l'Immaculée Conception? Il déclare qu'il donne des louanges à la sainte Vierge, sans crainte, parce qu'il voit que l'Eglise les lui accorde. S'il vivait donc, il faudrait qu'il fût dans le sentiment que sa conception est sainte, puisque l'Eglise, dans l'office du jour de sa fête, dans un des répons de matines, la qualifie de la sorte. Il dit encore qu'il croit fermement sa nativité sainte, parce que l'Eglise en fait la fête, et que l'Eglise ne se trompe pas. Il serait donc obligé de juger de la même manière de sa conception, puisque l'Eglise en célèbre la solennité? Peut-être aussi a-t-il entendu par le mot de conception celle qui se fait avant que le corps soit animé.

On objecte encore particulièrement saint Thomas, mais l'on répond premièrement que quelques auteurs habiles estiment qu'il a été altéré dans les endroits où il dit que la Mère de Dieu a été conçue dans le péché, et qu'il a enseigné expressément le contraire dans les *Commentaires* qu'il a faits sur le Maître des Sentences. On trouve dans des anciens exemplaires qu'il tenait la doctrine de l'Immaculée Conception de Notre-Dame, comme Canisius et Salméron l'assurent, personnages très-doctes et très-vertueux. Sponde témoigne, conformément à ces auteurs, qu'il a vu des anciens exemplaires de saint Thomas où ce qu'on lui fait dire contre le privilége de la Mère de Dieu ne se rencontrait pas ; et Salméron, dont nous venons de parler, dit que le cardinal de la Tour-Brûlée, de l'ordre de Saint-Dominique, reconnaît que les lieux de saint Thomas qui marquent l'exemption de la très-pure Vierge du péché d'origine sont véritablement de lui. C'est ce que font voir encore les *Commentaires sur le Maître des Sentences*, dont il est parlé, imprimés à Lyon, chez Jacques Myt, l'année 1520, et exactement revus par le révérend Père Lombard, de l'ordre des Frères Prêcheurs, où on lit, au premier livre, ces paroles qu'on a ôtées depuis dans d'autres impressions : « Il se peut faire qu'une créature soit si pure qu'il n'y a en aucune autre qui la surpasse en pureté, ce qui sera si elle n'est atteinte d'aucune contagion de péché. Telle a été la pureté de la bienheureuse Vierge Marie, qui a été exempte de tout péché originel et actuel. » Quelques-uns ayant voulu éluder ce passage, ont dit avec peu de solidité qu'il le faut entendre du temps où elle a été délivrée du péché; car on pourrait dire de même, ce qui est absurde, que tous les Chrétiens auraient été exempts du péché d'origine, parce qu'ils en ont été délivrés. De plus, les paroles du passage qui disent qu'il n'y a point de créature qui la surpassent en pureté marquent assez le sens du saint docteur. Si on trouve quelque chose de contraire sur le troisième livre des susdits *Commentaires*, des savants ont remarqué qu'il avait écrit plutôt sur le troisième que sur le premier ; ce qui peut être arrivé, parce que ce sont des matières qui ne dépendent pas les unes des autres ; et de cette manière il aurait rétracté ce qu'il aurait auparavant enseigné

Théophile Raynaud, de la compagnie de Jésus, assure que, dans une ancienne édition des Commentaires du même saint, sur les Epîtres de saint Paul, qui est dans le collége de sa compagnie, dans la ville de Vienne en Dauphiné, on y trouve en la leçon sixième, sur le troisième chapitre aux Galates, que la très-sainte Vierge a été parfaitement exempte de toute sorte de péché, tant de l'originel que de l'actuel. On voit les mêmes paroles dans le meme lieu du saint, dans un livre d'une fort ancienne édition, qui est chez les religieux de l'ordre de Saint-François, du couvent d'Arles; et elle se trouve encore dans les éditions faites à Paris, les années 1529 et 1541, quoiqu'on les ait supprimées dans les autres éditions. On lit encore les mêmes sentiments dans son opuscule sur la Salutation angélique.

Si cependant il a enseigné le contraire en d'autres endroits, cela donne lieu à la seconde réponse, que les variations qu'il a faites font que l'on ne peut pas conclure rien de certain au sujet de l'opinion de ce docteur, et c'est le jugement que l'on doit porter de quelques autres. De plus, si ce que l'on attribue à saint Thomas dans quelque lieu de ses ouvrages où il soutient qu'il est de la foi que tous les hommes, à l'exception de Notre-Seigneur, ont contracté le péché originel, est véritablement de saint Thomas, son sentiment en ce sujet n'aurait pas d'autorité, puisqu'il serait contraire au concile de Trente, et aux décisions des Souverains Pontifes.

On répond, en troisième lieu, que toutes les raisons dont il se sert pour prouver que la sainte Vierge a été exempte du péché actuel, ou elles ne le prouvent pas, ou elles prouvent son exemption du péché d'origine; et il faut dire la même chose des autres saints docteurs. Ces raisons sont la bienséance de la dignité de Mère de Dieu, l'union intime et singulière qu'elle a eue en cette qualité avec lui, le déshonneur qui serait arrivé au Fils de Dieu par le péché de sa Mère, l'Ecriture nous assurant (*Eccli.* III, 13) que le déshonneur des parents retombe sur les enfants; ce qui devrait, ce semble, rejaillir spécialement sur Notre-Seigneur, dont elle a été la véritable mère, et encore plus parfaitement que les autres mères, puisqu'elle l'est sans père du côté de la chair. Et certainement le péché originel aurait donné à la sainte Vierge une tache beaucoup plus honteuse qu'un péché véniel.

On répond, en quatrième lieu, que la doctrine de saint Thomas tient pour certain que l'Eglise ne fait jamais la fête que de ce qui est saint, et qu'ainsi par son principe, il faudrait présentement qu'il changeât de sentiment s'il avait été opposé à la sainteté de la conception de la bienheureuse Vierge, car s'il n'y avait de son temps que quelques Eglises particulières qui en fissent la fête, et dont l'on prétend qu'il se défendait, présentement elle est célébrée dans toute l'Eglise universelle. Et on ne peut pas dire que c'est la fête de sa sanctification, puisque les Papes ont défendu de se servir de ce terme. A l'égard de l'objection que l'on fait d'une fête de la conception de saint Jean-Baptiste dans l'Eglise grecque, et qui n'a jamais été reçue dans l'Eglise latine, nous y avons répondu dans le chapitre précédent.

Mais de plus, comme le saint docteur enseigne que la coutume de l'Eglise est d'une très-grande considération, et qu'il la faut suivre; et que c'est de l'Eglise que les docteurs catholiques tirent leur autorité, que pour ce sujet il en faut faire plus d'état que de quelque docteur que ce puisse être : selon sa doctrine on doit s'arrêter à la conduite de l'Eglise à l'égard de la conception de la très-pure Vierge.

Enfin quand les conciles et les Pères n'exceptent que Jésus-Christ à l'égard du péché, ils entendent, comme il a déjà été dit, qu'il n'y a que lui seul qui soit impeccable. Lorsqu'ils disent qu'il n'y a personne au monde qui ne pèche, et lorsqu'ils semblent comprendre la sainte Vierge dans le péché originel, il les faut expliquer quant au droit, et non pas quant au fait, de sa chair avant qu'elle fût animée, et non pas depuis l'infusion de son âme. De plus, les Pères n'ayant appuyé leurs sentiments que sur l'Ecriture, ils n'ont pas plus de force que les textes mêmes. Or le saint fait voir que ces textes souffrent exception au regard du péché actuel, et qu'il n'est pas de foi qu'ils n'en souffrent à l'égard du péché originel; car autrement il n'aurait pas pu renouveler les constitutions des Papes qui défendent d'accuser d'hérésie la doctrine de l'Immaculée Conception de Notre-Dame; et les Pères qui ont toujours soumis leurs sentiments à l'Eglise, ont fait assez connaître eux-mêmes que s'ils vivaient en nos jours, s'ils ont eu quelques sentiments contraires, ils les changeraient, comme saint Bernard qui a déclaré qu'il réservait cette question à l'examen et à l'autorité de l'Eglise romaine, et sans doute qu'ils recevraient même avec joie de la doctrine du privilége de la Mère de Dieu voyant l'applaudissement dont l'Eglise l'appuie, l'approbation qu'elle lui donne; ce que les souverains pontifes ont décidé en sa faveur, les grâces qu'ils lui ont accordées, la dévotion générale des fidèles, les difficultés éclaircies, une approbation universelle, l'opinion contraire condamnée au silence; ce qui n'était pas encore arrivé de leur temps, et c'est ce qui les retenait.

Mais présentement il y a lieu de s'étonner, comme le dit avec justice le célèbre Louis de Blois, qu'il se trouve encore quelques personnes qui révoquent en doute cette vérité, alléguant quelques Pères. Car selon le sentiment de Melchior Canus, évêque, de l'ordre de Saint-Dominique, c'est ce qui ne doit pas maintenant avoir de lieu. Si saint Augustin, les Papes et le concile général n'ont pas cru que les propositions générales de l'Ecriture fussent contraires au privilége dont il s'agit à l'égard de la Mère de Dieu, on ne doit pas après cela être retenu sur ce point par des expressions générales de quelques saints docteurs, quoiqu'on les honore extrêmement, et c'est ce qu'enseignent maintenant les écoles de théologie, et les plus célèbres universités, comme nous l'avons marqué.

## CHAPITRE XIV.

*Réponse aux raisons que l'on objecte.*

La première raison que l'on objecte est que si la sainte Vierge n'avait pas contracté le péché originel, le Fils de Dieu ne serait pas son Rédempteur; et que cependant la divine parole nous enseigne aux *Actes des apôtres* (IV, 12), qu'il n'y a point de salut en aucun autre : car il n'y a point au ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés, et que Notre-Seigneur lui-même, se comparant à la vigne, au

chap. xv de saint Jean, nous déclare que, comme le bois de la vigne ne peut porter de lui-même de fruit, s'il ne demeure attaché au cep, que nous ne le pouvons non plus si nous ne demeurons en lui, et que sans lui on ne peut rien faire, il est certain qu'il faut convenir de ces vérités, et que la glorieuse Vierge avec les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse doit se prosterner vis-à-vis celui qui est assis sur le trône, et adorer celui qui vit dans les siècles des siècles, et jeter ses couronnes devant son trône en reconnaissance de la grandeur de Dieu, et en témoignage qu'elle tient de lui toutes ses grâces, elle chante elle-même dans son divin cantique (*Luc.* I. 47) que son esprit ravi de joie rend grâces à Dieu son Sauveur.

Il n'y a donc point à douter que Dieu n'ait été son Sauveur, et jamais même aucune créature n'a eu plus de part à la passion de son Fils ni à sa grâce; qui ne l'a pas seulement délivrée du péché, qui est une faveur commune à tous les hommes; mais qui l'en a préservée. Ainsi personne n'a été racheté si hautement et si noblement par son précieux sang. Les autres hommes ont été rachetés de leurs péchés, mais la sainte Vierge l'a été plus qu'eux, parce qu'elle ne l'a pas été d'une tache dont elle ait été souillée, mais dont elle l'eût été si son Fils bien-aimé ne l'eût préservée, car il y a en Dieu une rédemption abondante qui ne relève pas seulement ceux qui sont tombés, mais qui a retenu sa Mère seule pour empêcher qu'elle ne tombât

Il fallait, afin que le Fils de Dieu fût le Sauveur des hommes en toute manière, qu'il en délivrât et qu'il en préservât, et cette seconde est la plus noble, et il était de la gloire de Notre-Seigneur de faire cette grâce à quelque créature. Mais à qui était-elle plus convenable qu'à sa bien-aimée Mère? C'est une faible raison de dire qu'il faut qu'elle soit tombée dans le péché, afin que son Fils en soit Sauveur. Bien loin que la prévention de la grâce qui l'en a préservée donne quelque atteinte à la qualité de son Rédempteur, que c'est de la gloire qui lui vient de son exemption que quelques théologiens infèrent qu'elle n'a pas dû contracter le péché originel. Il serait en quelque sorte moins parfait Rédempteur si, en délivrant les autres de la captivité, il ne prévenait pas sa sainte Mère pour l'empêcher d'être captive. C'est comme parle un savant et pieux auteur.

La seconde raison que l'on apporte, est que tout ce qui naît d'un père et d'une mère est sujet au péché. Il est vrai que selon la loi commune il y est sujet; mais le concile général et les Papes nous enseignent que la sainte Vierge n'est pas comprise dans cette règle. Nous avons déjà remarqué que Dieu a dispensé plusieurs fois des règles générales, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Il a arrêté dans l'ordre de la nature le cours du soleil en faveur de Josué et l'ardeur du feu de la fournaise de Babylone pour sauver ses serviteurs qu'on y avait jetés. Dans l'ordre de la grâce quoique tous les hommes naissent dans le péché, Jérémie et saint Jean-Baptiste ont eu le privilége d'une nativité sainte dans la grâce.

La troisième raison que l'on objecte, c'est que la très-sainte Vierge a souffert les peines et les afflictions qui viennent du péché, et enfin la mort; et de là on veut inférer qu'elle est tombée dans le péché. On répond qu'il y a de certaines peines qu'elle a souffertes, comme la faim, la soif, ce qui lui est commun avec son Fils; mais elle n'a pas été sujette aux maladies, aux douleurs de l'enfantement, et à l'ignorance des vérités qu'elle a dû savoir. Et à l'égard de la mort qui est entrée dans le monde par le péché, elle n'a pas toujours été un effet du péché, puisque le Sauveur est mort qui était l'innocence même; et cela fait voir que l'on peut mourir par d'autres raisons. Notre-Seigneur est mort qui n'a jamais péché, pour détruire le péché: sa très-sainte Mère est morte, pour être conforme à son Fils. Dans l'état même de la justice originelle, la mort serait arrivée naturellement dans la longueur du temps, et c'est pourquoi le fruit de l'arbre de vie était donné dans le paradis pour conserver la vie. Or la sainte Vierge étant d'une nature mortelle, et Dieu ne la voulant pas exempter de la mort comme il eût fait dans l'état d'innocence les autres hommes, elle est morte comme il a été dit pour être conforme à son Fils, dans les transports du pur amour.

## CHAPITRE XV.

### *De la dévotion à la perpétuelle virginité de la Mère de Dieu.*

Comme les créatures ont quelque chose qui les distingue, la bienheureuse Vierge a aussi sa différence. Nous avons montré dans les chapitres précédents, que son Immaculée Conception la distinguait de tous les enfants d'Adam qui ont été conçus dans le péché, et que c'était l'un de ces trois principaux priviléges à qui nous devons avoir une dévotion singulière. Nous parlons dans ce présent chapitre de sa perpétuelle virginité, qui jointe à sa maternité est un plus grand miracle que la résurrection des morts. Toujours est-il vrai qu'il est plus rare, et c'est le second privilége de la bienheureuse Vierge que nous proposons comme le sujet de nos plus particulières dévotions.

C'est un grand miracle que d'être Vierge et Mère tout ensemble, ce qui est arrivé dans le mystère incompréhensible de l'Incarnation, et c'est pourquoi notre glorieuse maîtresse chante dans son cantique (*Luc.* I, 51) que Dieu y a déployé la force de son bras: et l'ange Gabriel lui déclare (*Ibid.*, 37) qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Il faut, dit saint Augustin, que nous reconnaissions que Dieu peut faire des choses qui passent nos pensées et nos raisonnements.

Cependant les saints Pères, écrivant contre

les Juifs et les païens, se sont servis de quelques raisons pour leur prouver la virginité jointe à la maternité de la bienheureuse Vierge : quand ils ont parlé aux Juifs, ils se sont servis de la comparaison d'Adam qui a été formé d'une terre vierge, pour leur faire connaître qu'il était bien convenable que le Messie fût conçu d'une Vierge. Ils leur ont fait remarquer que le prophète Isaïe (VII, 14) avait prédit au roi Achab comme un grand prodige, qu'une Vierge enfanterait demeurant vierge ; car de penser qu'il aurait voulu seulement lui marquer qu'une personne qui aurait été vierge auparavant enfanterait comme les autres mères, ce n'aurait pas été un prodige selon le dessein qu'il avait de lui en montrer un.

Quand ils ont parlé aux gentils, ils se sont servis de ce qu'ils admettaient eux-mêmes ? « Vous écrivez, leur disaient-ils, que Minerve est née dans la cervelle de Jupiter sans aucune mère ? Que Bacchus est né de sa cuisse, et Vénus de l'écume de la mer ? Après cela quelle difficulté pouvez-vous avoir que la sainte Vierge ait enfanté demeurant vierge ? » Mais ils leur prouvaient aussi cette vérité par les Sibylles qui l'avaient prédit, dont ils recevaient et gardaient les prédictions comme des oracles.

Les Pères se sont encore servis de ce qui arrive dans la nature, de ce que le soleil pénètre le cristal sans le briser ni le rompre. « Les abeilles, » dit saint Ambroise, « en produisent d'autres sans se mêler les unes avec les autres, et l'on n'en doute pas. » Saint Augustin rapporte dans la *Cité de Dieu* qu'il y a certains animaux qui conçoivent par le vent et par l'air. Lactance, au tom. IV *De la vraie sagesse*, dit la même chose. Pourquoi disputer à Dieu un prodige dans la virginité et fécondité de sa Mère ?

Mais laissons là les raisonnements et les exemples naturels. Il est marqué très-clairement et très-expressément dans l'Evangile, que la sainte Vierge a conçu le Fils de Dieu par l'opération du Saint-Esprit et qu'elle est toujours demeurée vierge avant qu'elle enfantât Jésus-Christ. Mais c'est aussi une vérité de foi, qu'elle est toujours demeurée vierge dans l'enfantement et après l'enfantement. Les apôtres ont enseigné cette vérité, et elle est venue à nous par une perpétuelle tradition qui a été reconnue et reçue par le consentement unanime de tous les catholiques. Saint Ephrem, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Basile, saint Epiphane, saint Jean Chrysostome ont témoigné qu'ils croyaient fermement cette vérité. Et après eux saint Ildephonse, saint Jean de Damas, et les autres docteurs ont dit que Notre-Seigneur était sorti de la sainte Vierge, comme il était entré après sa résurrection, les portes fermées dans le lieu où étaient les apôtres, laissant toutes choses dans leur entier. Que la manne en était la figure qui était produite sans aucun travail des hommes, et la porte qu'Ezéchiel vit qui demeurait fermée, et par laquelle aucun homme ne passerait, parce que Dieu y avait passé.

Bien loin de penser que son divin enfantement ait préjudicié en quelque manière à sa virginité, saint Augustin a cru qu'elle a été plus vierge par son enfantement, à raison qu'il l'a plus unie à son Fils adorable. Enfin c'est une vérité qui a été définie dans les cinquième, sixième et septième conciles généraux : et enfin dans le premier concile de Latran.

Les démons de leur côté qui ont toujours déclaré une guerre continuelle à la bienheureuse Vierge, ont fait tous leurs efforts pour combattre une prérogative qui lui est si singulière ; et ils ont suscité des hérétiques et dans les premiers siècles et dans les derniers pour s'y opposer de toutes leurs forces. Il est certain, comme nous l'avons déjà remarqué, que tous ceux qui ont l'esprit de Dieu, soutiennent avec une divine générosité, tout ce qui regarde la gloire de la bienheureuse Vierge ; de même que ceux qui sont animés de l'esprit du démon tâchent de la détruire. Jovinien, moine apostat, publiait que la virginité n'avait aucun avantage pardessus le mariage, et que la sainte Vierge avait cessé de l'être après son enfantement. Helvidius était du même sentiment; mais cette hérésie fut combattue puissamment par saint Jérôme, saint Augustin et saint Basile. Saint Ildephonse dans son livre *De la perpétuelle virginité*, parlant contre Jovinien, s'écrie, « Que cette bouche qui profère ces blasphèmes devienne muette ; que l'esprit d'où procèdent ces pensées devienne stupide et hébété. » Il appelle Helvidius homme sans pudeur et sans honneur. Il invoque la Mère de Dieu et la prie de lui faire aimer la gloire de sa virginité. Plusieurs hérétiques modernes, comme Pierre Martyr et ses semblables, ont suivi les erreurs de ces anciens. Comme ils sont mus du même esprit, il ne faut pas s'étonner s'ils ont les mêmes sentiments.

Mais ces ennemis de la sainte Vierge sont morts; leurs hérésies sont décriées, et la foi de l'Eglise persévère toujours malgré tous les efforts des démons et de leurs suppôts. Elle chante dans toute son étendue qu'elle est toujours demeurée vierge. Elle l'appelle la Vierge des vierges ; la Reine des vierges ; elle la qualifie même de sainte et Immaculée virginité. C'est qu'elle a possédé cette vertu d'une manière incomparable, comme si elle n'avait pas eu de corps, toujours également pure et paisible ; ce qui la distingue des autres qui ont eu de fâcheux combats à donner. « La pureté des anges, dit saint Bernard, n'en approche pas ; c'est la plus parfaite virginité qui fut jamais après celle de Notre-Seigneur. » Quand on en parle, selon la remarque de saint Epiphane, on la nomme la Vierge par excellence. L'Eglise l'appelle la Vierge singulière ; singulière en sa pureté. Elle est la Vierge incomparable, en tout temps, en tout ce qu'elle a été, dans son corps, dans son âme, dans

son cœur, dans ses yeux, dans ses paroles et dans ses pensées.

Saint Grégoire de Nazianze a dit que la très-sainte Trinité est la première vierge; mais la glorieuse Mère de Dieu en est une sainte copie. Elle imite la virginité de Dieu, en ce qu'elle est féconde; et comme le Père éternel qui est vierge, ne laisse pas d'engendrer son Fils vierge, de même elle engendre vierge ce même Fils de Dieu. Comme il n'y a qu'un seul Père qui est vierge, qui est le Père éternel, ainsi il n'y a qu'elle seule Mère qui demeure vierge. Saint Ephrem, l'un des premiers Pères, et dont on lisait les écrits publiquement dans l'Eglise après les livres de l'Ecriture, dans l'un de ses sermons l'appelle la pieuse vierge avant l'enfantement, en l'enfantement et après l'enfantement, la Vierge immaculée et Mère de Dieu. Saint Jean Chrysostome, dans sa *Liturgie*, l'honore sous les qualités de très-sainte, d'immaculée, de très-bénie, de glorieuse dame, Mère de Dieu, et toujours Vierge Marie.

Saint Jean de Damas écrit que c'est par elle que l'amour et la gloire de la virginité se sont répandus partout. Il est vrai que les Pères reconnaissent dans l'ancienne loi saint Elie pour vierge; et saint Ephrem enseigne que la virginité sert comme de chariot pour élever dans le ciel ceux qui la gardent avec Elie, et il exhorte fortement à demander beaucoup cette sublime vertu. Nous apprenons dans l'*Ecclésiastique* qu'Elie a eu des prophètes pour ses successeurs, dont saint Jérôme a écrit dans sa lettre à Rustique; et saint Isidore de Séville estime que ce sont eux qui, dans l'ancienne loi, ont les premiers fait une profession spéciale de la pauvreté et de la chasteté. C'est de quoi nous avons parlé plus amplement dans le *Livre de la vive flamme d'amour en la personne du bienheureux Jean de la Croix*, que la divine Providence nous a fait donner au public. Mais cela n'empêche pas que la virginité n'ait plus glorieusement éclaté par la sainte Vierge, et que cette angélique vertu n'ait été pratiquée après elle plus ordinairement et par un plus grand nombre de personnes.

Comme c'est une vertu qui rend les hommes semblables aux anges, on ne saurait assez en publier les grandeurs et les louanges, inviter à sa pratique selon les conseils du Fils de Dieu, et exhorter à la dévotion de la perpétuelle virginité de la Mère de Dieu, pour impétrer une grâce si précieuse. Tous ceux qui y aspirent et qui désirent conserver ce trésor inestimable doivent s'appliquer particulièrement à une dévotion si sainte. C'est encore un grand moyen de résister à toutes les tentations contraires qui peuvent venir, soit de notre nature corrompue, soit des hommes ou des démons. Chacun peut savoir combien les combats en ce sujet sont fréquents, combien il y a de personnes qui demeurent vaincues, la plupart du monde succombant aux tentations de l'impureté; et c'est une doctrine commune des saints docteurs que la plupart des damnés se sont perdus par ce vice. Nous avons donc besoin de la puissante protection de la Vierge des vierges pour ne pas tomber dans ce malheur si commun. Nous avons vu que sa seule vue inspirait la pureté lorsqu'elle était encore dans l'état de cette vie. Que ne doit-on pas espérer pour la pratique de cette vertu, de ses intercessions, présentement qu'elle règne glorieusement dans le ciel avec son Fils bien-aimé? On a donné sa sainte image au public, et au bas cette prière, pour obtenir la pureté du corps et de l'âme : *O très-pure Vierge, je vous prie de m'obtenir la pureté de cœur et de corps, et je vous demande cette grâce par votre Immaculée Conception et votre sainte virginité;* et on pourrait y ajouter : *et par votre divine Maternité. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Avila, ce fameux prédicateur, apôtre de l'Espagne, assurait que plusieurs personnes avaient reçu des secours extraordinaires de Notre-Seigneur au sujet de la chasteté, en récitant avec dévotion et confiance de pareilles prières.

Demandons avec saint Ildephonse à cette reine des Vierges qu'elle nous fasse aimer la gloire de sa virginité. Ce saint a impétré cette faveur; il l'a aimée et il l'a défendue; et comme cette mère de bonté ne se laisse jamais vaincre en amour, ce n'a pas été sans en être magnifiquement récompensé. Elle lui apparut, et lui donna une chasuble que l'on garde encore aujourd'hui. Or cette apparition est si authentique, que dans un concile tenu à Tolède, sous un évêque appelé Gilles, il fut ordonné que l'on en célébrerait la fête en reconnaissance d'une si grande grâce de la bienheureuse Vierge, et c'est une des raisons pour lesquelles les docteurs honorent ce saint de la qualité de son chapelain. Il est rapporté dans sa Vie que priant au tombeau de sainte Léocadie, vierge et martyre, en présence du roi, cette sainte vierge sortit miraculeusement de son tombeau, et que le prenant par la main elle lui dit, en présence de toute l'assistance : O Ildephonse, par vous la vie de Notre-Dame est maintenue, voulant parler de son immaculée virginité. Après quoi elle se retira dans son sépulcre; et le saint lui ayant coupé un morceau de son voile, il est encore gardé présentement dans l'église de Tolède. Cette Vie a été écrite par le R. P. Giry, religieux de l'ordre des Minimes, et approuvée par de célèbres docteurs de la faculté de Paris.

Nous lisons aussi dans les chroniques de l'ordre de Saint-François un grand miracle en faveur de la perpétuelle virginité de la Mère de Dieu. Car il y est rapporté que le B. Fr. Gilles étant visité par un autre religieux qui était tenté sur ce sujet, il l'en délivra d'une manière miraculeuse. Il prit un bâton, et il en frappa trois fois la terre, disant à la première fois : « Marie est vierge devant l'enfantement; » en la seconde : « Marie est vierge en l'enfantement; » en la troisième : « Marie est vierge après l'enfan-

tement; » et à même temps il en sortit un beau lis.

Ce privilége de notre grande dame est d'une si haute vénération dans l'Eglise, si autorisé par des miracles, et les saints Pères ont eu pour cette vérité un zèle si ardent, que cela nous doit obliger à l'honorer d'une manière très-particulière, selon les mouvements que la grâce en inspire. Car Dieu, tout bon et tout miséricordieux, ne manquera pas de favoriser de grâces particulieres le zèle de ceux qui vengeront la virginité de Marie, et qui auront dans cette vue une haute estime de la vertu de virginité, par laquelle la sainte Vierge s'est rendue si agréable à ses yeux divins. Plusieurs saints et saintes qui ont été pénétrés de la divine lumière ont mieux aimé perdre leur honneur, leurs biens et leur vie, que de perdre cette vertu angélique, même par des moyens licites, comme par le mariage. Que les personnes qui sont appelées à la garder conservent le don de Dieu, quoi qu'il leur en puisse coûter; et que les pères et les mères ne soient pas si malheureux que de les en empêcher, en y apportant des obstacles; car ils rendront un compte terrible au sévère jugement de Dieu, et quelquefois ils en seront châtiés, et eux, et leurs enfants dès cette vie.

## CHAPITRE XVI.

*De la dévotion à la maternité de la glorieuse Mère de Dieu.*

Nous proposons en la sainte Vierge la qualité de Mère de Dieu comme l'un de ses principaux priviléges, et même le plus grand de tous. Aussi est-il la source de toutes les grandeurs et de tous les autres priviléges de cette Mère admirable. Cette qualité demande de nous des respects extraordinaires, et doit nous persuader que tout le service que nous lui rendons est bien peu de chose, particulièrement si nous considérons combien son Fils, qui est Dieu, l'a honorée comme sa mère.

Quand les saints Pères ont considéré la qualité de Mère de Dieu, ils n'en ont parlé qu'avec étonnement. Saint Chrysostome l'appelle un miracle étonnant; saint Epiphane, un miracle qui cause de la terreur; saint Jean de Damas, un assemblage de miracles; saint Anselme s'écrie, que c'est une hauteur où la pensée humaine ne peut atteindre, une profondeur qui n'est pas même connue des anges.

C'est pourtant une vérité que la sainte Vierge est vraie Mère de Dieu, et non-seulement qu'on la peut, mais qu'on la doit qualifier de la sorte. Elle est Mère de Dieu, parce que le corps qu'il a pris, a été formé par l'opération du Saint-Esprit, composé de tous ses organes et de tous ses membres dans le corps de la bienheureuse Vierge, ce qui s'est fait dans un instant. Et au même moment que l'âme fut créée et unie au corps, l'âme et le corps furent unis par une union physique et substantielle à la subsistance adorable du Verbe pour subsister en elle et par elle. Ainsi la nature humaine de Jésus-Christ n'avait point d'autre suppôt ou autre personne que le Verbe.

La conception donc du corps de Jésus-Christ, son animation et son union hypostatique, sont arrivées dans un même temps. Ainsi, Jésus-Christ a toujours été Dieu; et par conséquent la bienheureuse Vierge n'a pu être Mère de Jésus, sans être Mère de Dieu. Il ne faut pas penser, dit saint Grégoire, que le corps du Sauveur ait été formé avant l'union du Verbe: mais comme enseigne saint Jean de Damas, à même temps que la chair de Jésus-Christ a été conçue, dans le même instant elle a été unie au Verbe. De plus, la sainte Vierge a même beaucoup plus coopéré à la formation de son corps que les autres mères, puisqu'elle a donné toute la matière, les autres mères n'en donnant qu'une partie.

Ceux qui lui ont disputé la qualité de Mère de Dieu, ne l'ont fait que parce qu'ils divisaient Jésus-Christ, et au lieu de le confesser un Homme-Dieu, ils ne le reconnaissaient que comme un homme divin. Ils étaient obligés d'avouer qu'elle était mère, et qu'étant mère il fallait qu'elle le fût de quelqu'un, c'est-à-dire de quelque personne. De là vient que Nestorius admettait en Jésus-Christ deux personnes, une humaine et une divine; mais n'y ayant véritablement qu'une personne divine, Jésus-Christ, qui n'est pas moins Dieu qu'homme, étant le terme de sa maternité, il faut qu'elle soit Mère de Dieu; car Jésus-Christ ne subsiste que par la propre subsistance du Verbe.

Il est vrai qu'elle n'a pas engendré la divinité, mais comme les pères et mères ne laissent pas d'être appelés, et d'être en effet les pères et mères de leurs enfants, quoiquils n'aient pas créé leurs âmes; ainsi la sainte Vierge est vraie Mère de Dieu, quoiqu'elle ne le soit pas de la divinité. Et saint Paul, en la *Ire Epître aux Corinthiens* (II, 8), n'a pas fait de difficulté d'assurer que les Juifs ont crucifié le Seigneur de la gloire, quoiqu'ils n'aient pas crucifié la Divinité.

Mais la qualité de Mère de Dieu nous est assez manifestée dans l'Ecriture par ces paroles que l'ange lui dit: *Le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu* (*Luc.* I, 35), puisque ces paroles, le Fils de Dieu naîtra de Marie, et Marie sera la Mère du Fils de Dieu, signifient la même chose. Le disciple bien-aimé nous enseigne que le Verbe était Dieu, et que le Verbe s'est fait chair. (*Joan.* I, 14.) Et n'est-ce pas dans les entrailles de la bienheureuse Vierge? L'ange qui appelle Sauveur son enfant, n'en marque-t-il pas à même temps la divinité, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse sauver les hommes, et les délivrer de l'enfer. Et de plus, comme le saint Evangile l'appelle Mère de Jésus, et que Jésus, comme il a été remarqué, est Dieu, il nous l'a déclarée nécessairement Mère de Dieu.

Plusieurs conciles ont défini cette vérité,

et particulièrement celui d'Ephèse dans lequel les Pères tout d'une voix ont crié que Jésus-Christ était Dieu, et la sainte Vierge Marie Mère de Dieu, qu'il fallait chasser Nestorius et tous ceux qui suivaient sa doctrine, qu'ils étaient excommuniés. Plus de deux cents évêques souscrivirent ces anathèmes contre ces hérétiques dans le concile d'Ephèse. Tout le peuple en fit des feux de joie, et accompagna les Pères avec des flambeaux et des parfums jusqu'à leurs logis. Toute la ville fut éclairée de luminaires. Il ne faut pas cependant s'imaginer, comme quelques-uns ont dit, que le nom de la Mère de Dieu que l'Eglise donne à la glorieuse Vierge, ne soit pas plus ancien que le concile d'Ephèse. C'est un terme de tradition apostolique consacré de tout temps dans l'Eglise. On le lit dans la liturgie de saint Jacques, dans saint Denis d'Alexandrie, dans saint Hippolyte martyr, dans saint Méthode, aussi martyr et évêque, dans saint Ephrem, saint Epiphane, saint Athanase, saint Basile, et plusieurs autres Pères. Saint Cyrille dans le livre *De la vraie Foi*, écrit : Le nom de la Mère de Dieu a été en usage parmi les saints docteurs qui nous ont précédés, et qui se sont rendus recommandables par l'intégrité de leur foi. Julien l'Apostat qui vivait avant le concile d'Ephèse, reprochait aux Chrétiens qu'ils nommaient sans cesse Marie Mère de Dieu, et il était tellement en usage parmi les catholiques, et le peuple était si accoutumé à l'entendre, que tout le monde fut scandalisé, et tout le peuple criait contre Nestorius, quand ils entendirent qu'il parlait contre.

On ne peut pas dire l'horreur que les conciles et les saints Pères ont fait paraître contre cette abominable hérésie. Le concile d'Ephèse qualifia de Judas Nestorius. Saint Augustin avait déjà écrit au livre de la Foi que ceux qui refusent de reconnaître la sainte Vierge pour mère du Seigneur Jésus, lui semblaient dignes d'exécration et d'horreur. Et Baronius rapporte que le zèle du pontife Thodire fut si ardent contre Pyrrus, qui suivait l'hérésie de Nestorius, qu'il prit du sang du calice pour écrire sa condamnation.

Les démons de leur côté, comme nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois, dans la guerre perpétuelle qu'ils font contre tout ce qui regarde l'honneur de la sainte Vierge, ont fait tous leurs efforts contre cette qualité qui lui est si glorieuse. Ils se sont servis de ceux qui sont animés de leur esprit pour l'attaquer, et pour tâcher de la détruire, ou au moins de l'affaiblir; non-seulement dans les siècles qui nous ont précédés, mais encore dans le nôtre : et c'est ce que l'on a vu quelquefois avec douleur. L'Eglise a mis dans la seconde partie de la Salutation angélique, « sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » C'est une prière que l'on a conservée depuis plusieurs siècles avec beaucoup de piété ; l'on a remarqué dans le *Journal des savants*, que l'on a imprimé des Heures en Flandres où à la place de ces paroles, *Marie Mère de Dieu*, l'on a substitué ces mots, *Marie mère de Jésus-Christ*. Nous connaissons une maîtresse d'école, personne d'une probité reconnue, dans l'une des premières villes du royaume, qui nous a assuré que les enfants d'une dame de grande qualité lui rapportaient que leur mère leur demandait pourquoi ils se servaient de ces paroles dans la Salutation angélique, *sainte Marie, Mère de Dieu*.

Mais la glorieuse Vierge, qui a triomphé de toutes les hérésies malgré tous les efforts de l'enfer, conservera toujours ses prérogatives singulières ; elle sera toujours la grande, la puissante, l'admirable Mère de Dieu ; qualité qui lui demeurera éternellement dans le ciel, aussi bien qu'en la terre. Jésus n'est pas moins son fils dans la gloire, qu'il l'était dans le monde présent. Il n'a pas moins d'inclination ni moins d'amour pour elle. Il n'a pas changé d'esprit à son égard. Il n'était pas moins Dieu sur la terre, qu'il est présentement dans le ciel.

Cet adorable Sauveur a déclaré (*Matth.* XVI, 17) bienheureux saint Pierre qui l'avait reconnu pour Fils de Dieu ; et que ce n'étaient pas la chair et le sang qui le lui avaient révélé, mais son Père, qui est dans les cieux. Disons à son imitation : Bienheureux ceux qui reconnaissent sa très-sainte mère pour Mère de Dieu ; et que ce ne sont pas les sens qui nous apprennent cette vérité. Vivons et mourons dans la foi de l'Eglise qui nous l'enseigne ; et comme c'est le plus glorieux privilége de la sainte Vierge, appliquons-nous à l'honorer plus particulièrement le reste de nos jours. Si nous aimons sa gloire, nous y sommes obligés, puisque c'est ce qui l'a élevée à ses plus sublimes grandeurs : si nous espérons en sa protection, c'est ce qui la rend toute-puissante auprès de son Fils bien-aimé. Accoutumons-nous à implorer le secours de la très-douce Vierge, sous cette qualité de mère ? Crions-lui avec toute l'Eglise qu'elle se montre notre mère : *Monstra te esse Matrem*. Répétons-lui souvent cette prière ; elle a bien voulu révéler à sainte Brigitte qu'elle se rendra favorable à ceux qui s'en serviront, qu'elle accordera sa maternelle protection aux familles, aux communautés qui auront recours à elle, l'invoquant de cette manière. Il est bon de s'en servir en forme d'oraison jaculatoire, lui disant souvent : O glorieuse Vierge, montrez que vous êtes Mère de Dieu, et que vous êtes notre mère, que je suis au nombre de vos enfants adoptifs. Faites-moi ressentir le pouvoir qu'une qualité si sublime vous donne.

—

# LIVRE TROISIÈME.

## DES PRATIQUES DE LA DÉVOTION A LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

### PREMIÈRE PRATIQUE.

*Honorer la sainte Vierge en esprit et en vérité.*

Ce que nous regardons comme l'objet de notre religion et de notre dévotion, est Dieu. Comme il a déjà été remarqué, tout vient de Dieu comme de son premier principe, et y doit retourner. Ainsi, tous les hommages religieux que la dévotion à la sainte Vierge nous fait lui rendre, retournent à Dieu, et y doivent retourner comme à leur dernière fin. Comme c'est donc Dieu que nous honorons en elle, sa véritable dévotion demande que nous l'honorions en esprit et en vérité. Car *Dieu*, dit notre divin Sauveur (*Joan.* IV, 24), *est esprit; il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité; et ce sont ceux-là que le Père demande pour l'adorer.*

La bienheureuse Vierge n'a pas besoin d'un faux honneur, elle veut être servie en vérité; et parce que nous pensons que Dieu tout bon sera par ce moyen glorifié, c'est sa seule gloire que nous voulons avec son divin secours, rechercher uniquement pour jamais. Et c'est par ce motif que nous traitons encore ici le même sujet, dont nous avons écrit dans le petit livre des *Avis catholiques*, touchant la véritable dévotion à la bienheureuse Vierge. Nous répéterons ce que nous y avons dit, que le peuple grossier de la campagne se trouvant souvent dans l'ignorance de la créance catholique qu'il en doit avoir, il est nécessaire de l'en instruire. Pour ce sujet, afin de ne lui laisser sur cela aucune erreur, il est très à propos de lui enseigner qu'elle n'est qu'une pure créature; qu'elle n'a pas toujours été, que plusieurs siècles après la création du monde, elle est née d'une sainte dame nommée Anne, et a eu pour père un saint personnage appelé Joachim : « Que non-seulement elle n'est pas égale à Dieu, mais qu'elle est infiniment au-dessous de lui, avec lequel aucune créature, quelque excellente qu'elle puisse être, ne peut avoir de proportion : que Dieu est son Créateur, son Sauveur et son tout : que Dieu, qui a toujours été, qui ne peut avoir de commencement ni de fin, qui a créé toutes choses, qui a fait le ciel et la terre, le monde et tout ce qu'il y a au monde; qui est un pur esprit, ayant dessein de se faire homme, c'est-à-dire de prendre un corps et une âme, a choisi pour cette fin, par une pure bonté, la bienheureuse Vierge; qu'il pouvait bien choisir une autre fille pour s'incarner dans ses entrailles et en faire sa glorieuse Mère : qu'elle lui est redevable de tout ce qu'elle est, de son innocence, de sa maternité divine et de toutes ses grâces; que c'est Dieu qui l'a préservée du péché, qui l'a comblée de mérites, et qui lui a accordé tous ses priviléges; que sans Dieu elle ne serait rien et n'aurait aucun pouvoir : que c'est en Dieu qu'elle est tout ce qu'elle est, et qu'elle peut tout ce qu'elle peut. »

Il faut instruire le peuple ignorant que la bienheureuse Vierge n'est pas notre fin, mais un moyen avantageux qui y conduit heureusement. Que l'on va à la glorieuse Vierge pour aller à Dieu; mais que c'est à Dieu seul qu'il faut s'arrêter, et qu'il est lui seul notre dernière fin. Que c'est Dieu, comme notre fin, que nous nous devons proposer dans toutes les prières que nous adressons à la sainte Vierge, dans tous les honneurs que nous lui rendons; que toutes les dévotions qui se pratiquent en son honneur doivent être rapportées à Dieu; que, sans ce rapport, ce ne serait pas l'honorer, mais l'offenser. Que nous devons aimer Dieu pour l'amour de lui-même, et sa très-pure Mère pour l'amour de lui. Cette différence de l'amour que nous devons à la très-sainte Vierge doit être enseignée clairement aux peuples; et que c'est l'amour, l'honneur et la gloire de Dieu que nous cherchons, que nous voulons, dans tout l'amour, tout l'honneur et toute la gloire que nous rendons à la glorieuse Vierge.

Enfin, quoique ce soit une vérité que, quand une personne parlerait de la langue des anges et des hommes, jamais elle ne pourrait assez louer la grande et l'admirable Mère de Dieu, que ses grandeurs sont ineffables! que ses prérogatives surpassent toutes nos pensées, et qu'il est difficile à un bon cœur de ne pas dire tout ce qui se peut dire à la louange de la très-sainte Vierge : celui qui aime d'un amour fervent cette bienheureuse créature, la plus aimée de Dieu, la plus aimante et la plus aimable qui fut jamais, entendra bien ce que je dis : cependant, lorsque l'on se sert de certaines manières extraordinaires de parler de quelques saintes qui pourraient servir au peuple grossier d'occasion de tomber dans l'erreur, on doit les expliquer clairement, faire toujours voir la différence infinie qui se rencontre entre Dieu et la très-sainte Vierge, qui lui est entièrement redevable de toutes ses grandeurs, et c'est ce qui a déjà été remarqué.

*Il faut prendre garde en ôtant les abus du peuple touchant le culte de la très-sainte Vierge, d'en diminuer la véritable dévotion.*

C'est une pratique assez ordinaire, parmi

les hérétiques, de combattre les vérités de notre sainte religion, et d'en attaquer les dévotions les plus réglées, sous prétexte d'une plus grande perfection qu'ils veulent établir, ou de quelques abus qu'ils prétendent détruire. L'esprit malin, qui les meut et qui les conduit, s'est servi de cet artifice pour leur ôter la dévotion envers la bienheureuse Vierge et les saints, la vénération due à leurs images, et les plus saintes cérémonies de l'Eglise. Ils ont dit que Dieu est un Dieu jaloux, que c'est à lui qu'appartient l'honneur et la gloire ; sous prétexte de ces vérités que la sainte Eglise reconnaît pour incontestables, et de quelques abus de certaines personnes peu instruites que la même Eglise condamne, ils ont crié contre l'intercession des saints, ils ont prêché et écrit qu'il ne fallait plus les honorer d'un culte de respect et d'amour, qu'il ne fallait plus s'adresser à eux pour aller à Dieu. De même, sous prétexte de certains abus de quelques personnes ignorantes à l'égard des images, ils les ont ôtées des temples ; sous prétexte que l'on s'occupait trop aux choses extérieures, et que la propre volonté s'y trouvait, ils ont aboli les plus saintes cérémonies de l'Eglise ; sous prétexte du parfait amour de Dieu, ils ont condamné l'amour qui est mêlé de la crainte des peines de l'enfer, ou de l'espérance des récompenses éternelles. Tous ces motifs avaient de belles apparences de l'amour, de l'honneur et de la gloire de Dieu ; mais les suites en ont été bien funestes. On a vu, dans le dernier siècle, Luther prêcher avec un grand zèle, en apparence, contre l'abus des indulgences ; mais cette apparence de zèle se termina enfin contre les indulgences mêmes.

Les docteurs catholiques conduits par l'esprit de Dieu sont bien éloignés de ces extrémités. Ils enseignent que l'adoration que nous devons à Dieu n'appartient qu'à lui seul : que c'est lui que nous devons glorifier dans les honneurs que l'on rend à la bienheureuse Vierge et aux saints que nous honorons pour l'amour de lui ; que nous le servons lui seul du culte de latrie ; que nous avons plusieurs avocats d'intercession, mais qu'il n'y en a pas un seul qui le soit au même sens que Jésus-Christ ; que c'est par Jésus-Christ, et par la vertu de son saint nom que nous espérons et recevons toutes les grâces qui nous sont données par l'intercession de la glorieuse Vierge et des saints, que nous ne nous servons des images que par rapport à leurs prototypes. S'il se rencontre quelques abus parmi le peuple grossier et ignorant, l'Eglise les condamne, et c'est une pure calomnie des hérétiques de les lui imputer.

Mais les docteurs catholiques découvrant les erreurs de quelques ignorants touchant le culte de la bienheureuse Vierge, prennent bien garde de n'en point diminuer la véritable dévotion. Ils enseignent que la très-sainte Vierge a en horreur qu'on lui rende des honneurs souverains qui n'appartiennent qu'à Dieu seul; et qu'elle veut que l'amour que l'on a pour elle soit rapporté à ce Dieu de toute majesté et de toute gloire ; mais ils disent qu'en Dieu elle est tout aimable. Ils exhortent partout à son chaste amour, parce que c'est la volonté du Dieu de l'amour. Ils disent qu'elle demande que nous soyons ses imitateurs, comme elle l'a été de Jésus-Christ ; que c'est dignement l'honorer de pratiquer les vertus dont elle nous a donné les exemples ; mais ils disent que, sous prétexte de l'imitation de ses vertus, il ne faut pas négliger les pratiques d'un saint culte intérieur et extérieur, que ces pratiques sont des moyens d'obtenir de cette Mère de la belle dilection les secours puissants de ses charitables intercessions ; pour travailler fortement au renoncement de nous-mêmes, pour porter chrétiennement notre croix et pour suivre Jésus-Christ son Fils bien-aimé. Ils enseignent aux peuples quel est l'esprit des confréries érigées en son honneur ; mais ils enseignent que ces dévotions sont louables, et qu'il est avantageux de s'y engager. Ils instruisent qu'il ne faut pas croire légèrement à toutes sortes d'histoires, mais ils apprennent qu'il y en a de bien autorisées, et qu'il est bon et utile d'en parler, d'en prêcher et d'en écrire, puisque c'est une pratique reçue même dans les conciles généraux.

La véritable dévotion donc à la bienheureuse Vierge consiste bien dans l'imitation de ses vertus, mais pour y arriver elle donne de plus une très-haute estime de ses excellences et de ses grandeurs. Elle donne un amour zélé qui nous applique à son service, soigneusement, fréquemment et promptement. Elle donne un respect profond pour sa personne sacrée, pour tout ce qui regarde son service, et par conséquent pour toutes ses confréries et congrégations, pour toutes ces dévotions réglées qui se pratiquent en son honneur, ses chapelles, ses images en quelques lieux qu'elles soient, les choses qui servent à sa dévotion ; comme les chapelets, les scapulaires, les livres qui traitent de ses louanges, les ordres qui lui sont particulièrement dédiés, et les personnes qui font une profession particulière de la servir. Elle inspire un désir pressant de lui plaire, une confiance amoureuse en sa miséricorde et en sa bonté, un zèle très-ardent qu'elle soit connue, invoquée et aimée ; travaillant de tout son pouvoir à l'établissement des solides pratiques de sa dévotion en toutes sortes de lieux, et engageant doucement les autres à faire de même ; s'opposant avec sagesse à ceux qui les attaquent, soit ouvertement, soit en des manières cachées, sous des prétextes spécieux : soutenant tout ce qui regarde son culte avec une sainte liberté, accompagnée d'une prudence chrétienne ; n'ayant pas de honte de défendre les intérêts de cette grande reine, que Dieu a bien voulu choisir pour sa Mère. Et en vérité ce nous serait trop d'honneur, non-seulement de donner nos paroles et d'être exposés à la raillerie, mais encore de répandre notre sang pour sa défense. O ma très-bonne

Mère! ô ma très-sainte Dame! que je sois le reste de mes jours l'opprobre de la terre, et l'abjection même s'il y va d'un seul degré de votre gloire.

Que diront ces gens qui font profession de son service et qui à peine osent ouvrir la bouche pour défendre ses intérêts dans une compagnie? Que peuvent-ils dire pour excuser leur lâcheté?

### DEUXIÈME PRATIQUE

*Imiter les vertus de la très-sainte Vierge.*

L'imitation de Dieu est excellente à toute créature, dit un savant et pieux auteur; mais elle est naturelle aux enfants : d'où vient que, dans l'Ecriture, être l'enfant de quelqu'un, c'est l'imiter. C'est pourquoi le grand Apôtre, lorsque l'adoption des enfants a été accomplie en nous, s'écrie aux Ephésiens (v, 1) : *Imitez Dieu comme ses très-chers enfants.* Et saint Augustin enseigne que toute la religion se réduit à imiter Dieu.

Si nous voulons donc être les enfants de la très-sainte Vierge, nous devons l'imiter; et toute la grande et solide dévotion qu'on a pour elle se réduit principalement à imiter ses vertus. Il faut lui devenir conforme, car c'est ce qui fait la véritable amitié; et pour ce sujet, il ne faut rien faire qui lui soit désagréable, et de plus il faut lui plaire par l'habitude des vertus.

Non-seulement elle les a pratiquées; mais comme le remarque son dévot saint Bernard, elle a excellé dans leur exercice; elles lui ont été toutes singulières; elle les a eues dans le plus haut degré de perfection. Sa foi a été admirable, lorsqu'elle a cru aux paroles de l'ange, qui lui annonçait le mystère de l'Incarnation. Car, selon le raisonnement humain, que peut-on concevoir de plus incroyable qu'un Dieu qui se fait homme dans les entrailles d'une fille? O foi admirable de la très-sainte Vierge! qui croit qu'un Dieu, dont la grandeur de l'être l'éloigne infiniment de la créature, veuille bien se former un corps de son sang, et que celui devant qui toutes les puissances des cieux tremblent devienne son enfant et la choisisse pour sa mère! Certainement c'est une foi que l'on ne peut assez admirer. Elle ne demande pas néanmoins aucun miracle pour s'assurer, et si elle dit à l'Ange : *Comment cela se fera-t-il?* (*Luc.* I, 34) les Pères enseignent que ce n'est pas qu'elle doute de sa parole, mais c'est qu'elle s'informe du moyen, à cause du vœu qu'elle avait fait de virginité. C'est pourquoi sa sainte cousine Elisabeth la publie bien heureuse d'avoir cru : la divine Providence en ayant disposé de la sorte pour confondre les hérétiques, qui ont osé soutenir qu'elle avait hésité dans sa foi. Sainte Elisabeth n'en a pu avoir connaissance que par le Saint-Esprit, qui lui a révélé la foi intérieure de la très-sainte Vierge. Aussi l'Ecriture nous apprend qu'elle en fut remplie avant que de déclarer cette vérité, et au contraire, si les hérétiques doutent de sa foi, c'est qu'ils sont pleins du malin esprit. Luther objecte les paroles du Fils de Dieu en saint Matthieu (VIII, 10), lorsqu'il dit à ceux qui le suivaient parlant du centenier? *Je vous dis en vérité que je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël.* Mais il faut expliquer ces paroles de ceux qui avaient cru en lui depuis sa prédication, et par les miracles qu'il faisait. Car sainte Elisabeth, et particulièrement saint Jean-Baptiste avaient encore une foi plus rare, et dans un plus éminent degré; et à plus forte raison la glorieuse Mère de Dieu, qui a toujours possédé cette vertu d'une manière héroïque, et en qui elle a été, comme nous avons déjà remarqué, toute singulière, même dans le temps de la Passion de son Fils bien-aimé, où la plupart des disciples de Notre-Seigneur la perdirent.

C'est la vertu que nous devons premièrement et principalement imiter en notre bonne Mère et glorieuse Maîtresse, avec d'autant plus de soin, qu'elle est rare dans un grand nombre de Chrétiens, que c'est le défaut de cette vertu qui est la cause de tous les désordres. Le Fils de Dieu nous dit en saint Luc (XVIII, 8) : *Quand le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre?* Vérité terrible, et qui nous doit donner une grande crainte. Elle a fait trembler les plus grands saints : misérables pécheurs que nous sommes, que devons-nous faire? Saint Jérôme considérant ces paroles de notre divin Maître, aux deux aveugles dont il est parlé en saint Matthieu (IX, 29), *Qu'il vous soit fait selon votre foi*, s'écrie : Je ne désire point d'entendre ces paroles; car s'il m'est fait selon ma foi, je serai perdu. Certainement je ne laisse pas de croire en Dieu le Père, en Dieu le Fils, et en Dieu le Saint-Esprit, et toutefois je ne veux point qu'il me soit fait selon ma foi; car l'homme ennemi vient souvent, et mêle de la zizanie dans la divine moisson; par exemple, je fais l'oraison, et je ne prierais point, si je ne croyais; mais si je croyais, comme je le devrais, je purifierais mon cœur pour la prière, et j'arroserais mes joues de mes larmes.

Ce Père de l'Eglise nous insinue par ces paroles avec quel respect nous devons nous présenter à la prière; avec quelle contrition, avec quelle sainteté, si nous avions une foi vive dans la grandeur infinie de l'Etre adorable de Dieu. Et il nous enseigne fortement, que dans nos meilleures actions nous sommes si peu pénétrés de la majesté de Dieu, qu'il semble que nous n'en avons pas la foi. Plût à Dieu que les hommes le connussent un peu; mais l'on peut certes crier : Au Dieu inconnu; et c'est ce qui nous a obligé de donner un traité au public sous ce titre de *Dieu inconnu*. O mon Seigneur et mon Créateur, comment les créatures vous parlent-elles? hélas! je l'écris à ma confusion, et je veux bien m'en accuser devant toutes les personnes qui liront cet ouvrage, ayant le cœur pénétré d'une vive douleur. Comment ai-je parlé à votre divine

majesté, tant de fois que vous m'avez fait l'honneur que je vous criasse? Miséricorde, miséricorde, miséricorde. Oui, l'on a vu des ordonnances des prélats qui demandaient à leurs ecclésiastiques, quand ils célèbrent les divins mystères, ou qu'ils récitent leurs divins offices, qu'au moins ils parlassent à Dieu, comme ils parlent à un honnête homme, à qui on ne parle pas avec autant de précipitation, autant de négligence, avec si peu d'attention que l'on fait à un Dieu.

Mais écoutez, ô Chrétiens, peut-on dire que vous avez la foi en Dieu, vous qui vous plaignez de la longueur d'une messe qui dure une demi-heure? Ah! cieux! étonnez-vous de voir qu'une chétive créature, un ver de terre, fasse si peu d'état de l'honneur qu'un Dieu lui fait de venir en personne converser avec elle : et du mystère dans lequel il continue à s'immoler pour elle par des anéantissements qui passent toute pensée. Des gens qui se disent Chrétiens, s'ennuient d'être une demi-heure avec le souverain du ciel et de la terre : eux qui passent les jours en des conversations avec de viles créatures? Ah! les saints passaient non-seulement les jours, mais encore les nuits, dans l'oraison, et ils trouvaient le temps bien court : c'est qu'ils avaient la foi, et nous ne l'avons pas.

Mais peut-on dire que les Chrétiens ont de la foi, qui vont même jusqu'à l'innocence, parlant et causant ensemble dans nos temples : le lieu et la maison d'oraison, et quelquefois même lorsque le corps adorable d'un Homme-Dieu est exposé? Mais comment l'expose-t-on, dans des temps où les peuples s'assemblent pour assister à vêpres ou au sermon : où très-souvent on commet mille irrévérences? croit-on qu'un Dieu réside corporellement en la divine eucharistie, quand on n'a pas le zèle de remontrer le respect qui lui est dû à ceux qui le traitent avec irrévérence par leur peu de modestie, et par les entretiens qu'ils ont les uns avec les autres! O grandeur adorable, est-il possible que nous voyions ce qui arrive tous les jours? Quoi! on aura honte d'ouvrir la bouche pour dire, prenez garde au respect que vous devez à la présence du Seigneur du ciel et de la terre. C'est ce qui nous a encore pressé de donner au public un traité intitulé : *Des profanations des églises.*

Continuons encore à gémir inconsolablement sur le peu de foi de ceux même que l'on appelle fidèles. Qui croit les vérités pratiques? cependant le même Fils de Dieu qui nous a fait connaître les vérités spéculatives, dont l'on aurait horreur de douter, nous a aussi révélé les autres. Les vrais Chrétiens croient le mystère de l'adorable Trinité, celui de l'Incarnation ; ils croient le mystère du très-saint Sacrement de l'autel ; et cela parce qu'il a plu à Dieu tout bon de nous les révéler. Mais n'est-ce pas le même Dieu qui nous a appris que les riches étaient malheureux, et les pauvres bienheureux? N'est-ce pas un Dieu qui crie dans l'Evangile, en saint Luc (VII, 20-26) : *Vous êtes bienheureux vous qui êtes pauvres, vous qui souffrez maintenant la faim, vous qui pleurez maintenant ; vous serez bienheureux lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous chasseront, qu'ils vous diront des injures : mais au contraire malheur à vous, riches, malheur à vous qui êtes rassasiés, malheur à vous qui riez maintenant, malheur à vous lorsque les hommes vous béniront.* Je demande après cela qu'on aille de ville en ville, de village en village, et où trouvera-t-on des Chrétiens qui croient ces vérités? Mais elles sont contraires aux sens. Dira-t-on de même du très-saint Sacrement de l'autel? n'y est-il pas contraire? mais elles sont au-dessus de la raison. Le mystère de la très-sainte Trinité ne l'est-il pas? cela empêche-t-il qu'on ne croie ces mystères? Pourquoi donc ne croirait-on pas ces autres vérités pratiques! Ah! qu'il est vrai que le Fils de Dieu trouve peu de foi sur la terre!

On rapporte sur ce sujet qu'une demoiselle étant sur le point d'entrer aux religieuses de la Visitation, nouvellement établies par le grand saint François de Sales, lui dit qu'il était nécessaire avant cela qu'elle reçût l'absolution de l'hérésie : le saint à ces paroles demeura tout surpris, parce qu'elle était née de parents catholiques et avait toujours fait profession de la foi catholique; mais elle le tira bientôt de son étonnement, lui disant : « Mon Père, c'est que j'ai cru que les pauvres étaient malheureux et les riches bienheureux : que c'était un malheur d'avoir des croix et un bonheur d'être dans les aises de la vie, et ainsi je n'ai point cru à Jésus-Christ mon Dieu, qui nous a enseigné le contraire. » Là-dessus le saint prélat s'écria ! « O ma fille, que vous avez raison, voilà le mensonge du monde et l'illusion même de la plupart des Chrétiens. »

Nous devons implorer le secours de la très-sainte Vierge pour être délivrés de ces erreurs. Elle obtient le don de la foi, sa conservation et son accroissement à ses dévots. Elle a envoyé saint Jean l'évangéliste à saint Grégoire le Thaumaturge, pour l'instruire du mystère de la très-sainte Trinité; et comme la dévotion envers la sainte Vierge est bannie des pays hérétiques, la foi l'est aussi. « Nous n'avons point recours à la Vierge, disait le misérable Luther:» mais au contraire dans tous les lieux où elle se conserve, la foi y demeure.

On peut remarquer la même chose dans tous les Etats qui sont demeurés dans l'union avec le Pape, et il n'y en a pas un seul depuis les premiers siècles jusqu'à ces derniers temps, qui sont restés dans son obéissance, où la foi ne se soit conservée.

Après cela nous croyons devoir donner avis qu'il ne faut pas résister aux tentations contre la foi, en faisant des réflexions sur les difficultés qui en naissent, et en cherchant des raisons pour les combattre. « Il faut, dit saint François de Sales, s'enfuir en cette rencontre par la porte de la volonté, et non pas par celle de l'entendement. » Le grand remède est de se soumettre sans rai-

sonner, autrement on donne lieu au démon de se mêler dans nos réflexions, et l'on se met en danger d'en être malheureusement trompé ; mais nous avons amplement parlé de ce sujet dans notre livre *Des saintes voies de la croix*.

La foi est donc la vertu que nous devons premièrement imiter en notre bonne Mère et maîtresse, mais nous devons singulièrement nous appliquer à l'imitation de son humilité; cette vertu étant le fondement des autres; et c'est une vérité que tout édifice de la perfection qui sera établi sur un autre fondement tombera en ruine infailliblement. N'attendez jamais rien de bon d'une personne qui n'est pas véritablement humble, quand même elle ferait des miracles. Quel foudre pour les superbes d'apprendre du Saint-Esprit (*Jac.* IV, 6) *que Dieu leur résiste*. Hélas, que feront-ils, que deviendront-ils? non-seulement Dieu les abandonne, mais il leur résiste. O état plus lamentable et plus terrible qu'il se peut jamais dire ni penser! mais bienheureux les humbles, *à qui il accorde sa grâce!*

Or le véritable humble a de bas sentiments de soi-même, beaucoup d'estime pour les autres, et il ne méprise jamais personne. Il voit tous les autres au-dessus de lui, et il se reconnaît pour la plus vile et la dernière des créatures. De plus il est bien aise que les autres aient les mêmes sentiments. Ainsi, non-seulement il n'est pas fâché d'être méprisé des autres, mais il en est content : car il doit vouloir être traité comme il le mérite; et s'il se croit la plus vile des créatures, il reçoit sans impatience tous les mauvais traitements qu'on lui fait. Mais quel sujet de plainte peut avoir une personne qui mérite l'enfer? doit-elle s'étonner ou murmurer contre la divine Providence dans tous les grands maux qui lui peuvent arriver, et contre les personnes dont elle se sert pour l'affliger? Oh! combien tous ces maux sont-ils moindres que ceux que nous méritons! oh! combien devons-nous bénir la divine Providence, qui nous envoie des peines pour nous délivrer de plus grandes; et, loin de nous irriter contre ceux dont elle se sert, nous devrions les reconnaître comme des gens à qui nous sommes très-obligés, quoiqu'ils pensent à nous faire du mal.

Voilà la vertu que la très-sainte Vierge demande très-particulièrement de ses dévots, à l'imitation de son Fils bien-aimé, qui veut que tous ses disciples l'apprennent de lui. *Il s'est humilié soi-même*, nous crie le grand Apôtre (*Philip.*, II, 8), et c'est un Dieu, répétons-le, et c'est un Dieu. L'homme, qui n'est qu'un chétif néant, pourra-t-il après cela ne pas s'humilier en toutes choses? mais hélas! comment ce qui n'est rien pourra-t-il assez s'abaisser?

4 Entre les pures créatures, jamais il n'y a eu rien de plus élevé que la glorieuse Vierge, et néanmoins on rapporte une révélation dans laquelle elle a déclaré que jamais elle ne s'est estimée au-dessus de personne. Saint Bernard, sur le chapitre XII de l'*Apocalypse*, enseigne qu'elle se mettait au-dessous de tous les autres, au-dessous des pénitents, et même de la pécheresse publique, dont notre Sauveur avait chassé sept démons.

Les Pères disent que c'est par cette vertu d'humilité, qu'elle a possédée dans un degré inexplicable, qu'elle a attiré le Verbe dans son chaste sein. Mais ils enseignent aussi que c'est par sa pureté incomparable qu'elle s'est rendue si agréable à Dieu. Ils disent que sa pureté n'a rien eu de pareil parmi les créatures mortelles, et qu'elle a surpassé celle de tous les esprits célestes. C'est ce qui doit obliger ses dévots à un amour extraordinaire de cette vertu; et nous pouvons appliquer à ce sujet ces paroles de l'Ecriture (*II Cor.* VI, 14) : *Quelle communication entre les ténèbres et la lumière?* Comment veut-on allier l'impureté avec la dévotion de la plus pure des créatures? comment peut-on penser avoir de l'amour pour la Vierge des vierges pendant que l'on est attaché à ce qui lui est le plus opposé. Certainement la grâce de la vocation au christianisme est si sainte que l'Apôtre (*Ephes.* V, 3) ne veut pas même que l'on entende parler parmi les Chrétiens d'impudicité; c'est un vice qui devrait être ignoré parmi eux. Hélas! c'est ce qui souvent y est très-commun. O déréglement! ô malheur! ce qui ne devrait pas même être nommé, c'est ce qui est pratiqué.

Mais les dévots de la reine des Vierges doivent très-particulièrement avoir en horreur non-seulement l'impureté, mais les choses qui y servent d'occasion, comme les romans et la lecture de tous les livres déshonnêtes, qui est un poison mortel pour les âmes. Il faut non-seulement ne pas lire ces livres, mais les brûler, afin qu'ils ne servent pas d'occasion de péché aux autres. Jamais il ne faut dire aucune parole à double entente, ni en écouter. Elles sont quelquefois plus dangereuses que les paroles entièrement déshonnêtes, que les personnes, pour peu de prudence qu'elles aient, n'oseraient ni proférer ni entendre, pendant que l'on se donne une grande liberté à l'égard de celles-là, sous prétexte que l'on n'entend qu'à demi ce qu'elles signifient. Les amitiés particulières entre les personnes de différents sexes sont bien dangereuses, et elles se terminent quelquefois à des désordres les plus honteux, comme le remarque saint François de Sales, qui ne veut pas souffrir que les personnes de différents sexes se laissent jamais toucher sous prétexte d'amitié. On dit que l'on n'y pense pas au mal ; mais le diable y pense bien assez, et cet esprit artificieux empêche même que durant de certains temps il n'en arrive pas, afin que se confiant dans son expérience on agisse avec plus de liberté, et l'on est surpris que tout à coup l'on tombe misérablement. C'est à quoi même les personnes spirituelles, les directeurs et les personnes dirigées doivent veiller exactement. On ne saurait assez dire les chutes lamentables qui sont arrivées

aux plus saints en ce sujet, et, ce qui doit faire trembler de frayeur, les suites funestes que l'on en a vues. Oui, il est très-vrai, l'impureté produit l'aveuglement et l'endurcissement, et particulièrement quand elle est accompagnée de la profanation de sacrements, comme dans les personnes consacrées à Dieu. Je suis témoin des châtiments épouvantables que Dieu en fait. J'en ai connu, et des personnes doctes, prédicateurs, grands directeurs, gens en charge dans l'Église, qui n'ont pas même voulu se confesser après leur chute. J'en ai connu qui sont morts en désespérés. *Il ne faut pas se tromper*, dit l'Apôtre ; *on ne se moque pas de Dieu.* (*Galat.* VI, 7.)

On doit se persuader qu'il n'y a point de petites fautes en cette matière, soit à raison de l'action que l'on fait, soit à raison des dangers où l'on s'expose. C'est en ce point que l'on doit toujours observer une grande sévérité sans aucune complaisance. Oh ! combien de femmes par leur lâche complaisance, par leurs attraits, par leur trop grande liberté dans les conversations, par leurs habits, ont-elles donné lieu aux hommes d'offenser Dieu et de se perdre ! Je ne parle pas de leurs infâmes nudités, que Dieu et ses saints anges détestent, et que les honnêtes femmes païennes n'ont jamais souffertes. C'est de la sorte que ces femmes font la guerre à Dieu, et la font jusque dans sa maison, au pied des autels, paraissant en cette manière dans nos églises, et y faisant périr les âmes pour lesquelles un Dieu qui s'est fait homme est mort.

Quoique nous ayons parlé amplement de la dévotion à l'Immaculée Conception, néanmoins nous réciterons ici qu'elle est très-efficace pour obtenir la pureté. Le seul souvenir de la très-pure Vierge produit des effets de bénédiction. Nous avons écrit, en la Vie du saint homme le P. Jean Joseph Surin, de la compagnie de Jésus, et qui a été quelque temps possédé corporellement par les démons, ce qui a tourné à la gloire de Notre-Seigneur, de son immaculée Mère, et a servi à sa sanctification, que dans les commencements de sa possession le démon le tourmentant en son corps et dans son imagination par des tentations extraordinaires contre la pureté, il s'en délivrait en se formant l'image de la très-sainte Vierge dans son imagination.

Davantage les véritables serviteurs de la Mère de Dieu doivent aspirer généreusement à la perfection ; et ils ne doivent pas mettre d'autres bornes à leurs désirs que la divine volonté. Mais que veut dire autre chose le plus grand des commandements, d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa volonté et de toutes ses forces? Y a-t-il quelque chose de réservé? en vérité c'est une chose bien indigne d'une âme généreuse de penser et de dire : Je ne voudrais pas offenser Dieu mortellement, mais du reste je n'aspire pas à le servir parfaitement. Comment avoir le courage d'offenser Dieu, au moins d'un propos délibéré, par la plus petite faute vénielle? voudrions-nous traiter quelqu'un de nos amis de cette manière? comment ne pas vouloir plaire à Dieu autant que nous le pourrons, et que nous le devrons selon l'étendue de notre grâce?

Il faut penser sérieusement que les deux grands moyens pour arriver à l'amour de Dieu de tout son cœur sont le détachement et l'oraison. Considérons, et avec une grande attention, que la première leçon que notre divin Maître fait à tous ses disciples, et cela sans aucune exception ni de condition ni d'état, est le renoncement à nous-mêmes. Mais, ô mon Seigneur et mon Dieu ! combien de chrétiens à la fin de leur vie, n'ont pas encore appris la première leçon ! De quelque côté que l'on se tourne, on ne voit que des sujets de larmes à l'égard de la doctrine d'un Homme-Dieu. Loin de la pratiquer, à peine l'entend-on. Presque partout on ne trouve que des attachements aux biens temporels, aux plaisirs, aux honneurs, aux créatures, au propre intérêt. Je ne m'étonne pas si le Fils de Dieu nous a enseigné ensuite que l'on ne pouvait pas être son disciple, si l'on ne renonçait à toutes choses ; à son père, à sa mère, à sa femme, aux enfants, qui sont les personnes qui nous touchent de plus près.

Il n'y a donc pas à hésiter sur une doctrine si générale et si claire du Fils de Dieu; il faut être détaché de tout pour posséder le grand Tout. C'est dans ce détachement que notre glorieuse Maîtresse s'est rendue incomparable, aussi bien que dans toutes les autres vertus.

Notre Sauveur laisse sa très-sainte Mère un grand nombre d'années après sa mort dans l'exil de cette vie, et elle y demeure dans une conformité parfaite à sa divine volonté. Ceux qui ont eu l'expérience des effets du divin amour savent la grandeur de la peine que l'on souffre dans la privation de la parfaite jouissance de Dieu. Sainte Thérèse criait que ce lui était une mort que de ne pas mourir. Je sais que ceux qui aiment peu n'entendent guère cette doctrine. Or quelle devait être la souffrance de la glorieuse Mère de Dieu, qui a plus aimé que tous les anges et tous les saints, dans l'absence où elle était de son adorable Fils. Quand elle pensait que tant de justes jouissaient de la gloire, ne semblait-il pas en apparence que son Fils la délaissait bien? mais sans se regarder, elle ne voyait que Dieu seul ; et il lui suffisait d'accomplir sa divine volonté. Que diront ici ces âmes qui dans leurs peines intérieures ou extérieures, se tourmentent et se plaignent d'être délaissées de Dieu, qui ont de la peine à se soumettre aux conduites de la divine Providence?

Apprenons de notre bonne Maîtresse que les conduites, qui en apparence sont les plus rudes, sont le partage de ceux que Dieu aime le plus. Les saints ont dit que ses souffrances ont été incomparables entre les pures créatures ; et spécialement lorsqu'elle

était au pied de la croix : et néanmoins l'Evangile nous déclare qu'elle y était debout, ce qui marque sa confiance. L'Eglise l'appelle la reine des martyrs. C'est de cette manière que la Mère d'un Dieu est traitée. Loin donc de nous inquiéter dans nos croix, elles nous doivent être un véritable sujet de joie ; considérant que c'est le précieux don que Notre-Seigneur fait aux personnes qu'il considère davantage, et sur lesquelles il a de plus grands desseins.

Le détachement est donc nécessaire pour aller à Dieu, mais il doit être accompagné de l'oraison. C'est pourquoi la Séraphique sainte Thérèse, qui en a été une grande maîtresse, assure que tout le monde la doit faire, quoi que l'on puisse dire : et c'est une chose assez remarquable, que saint François de Sales, qui a tâché d'ôter les difficultés que l'on objectait dans les voies de la dévotion, a cru néanmoins la pratique de l'oraison mentale si nécessaire à la dévotion, qu'il veut qu'on la fasse tous les jours pendant quelque temps avec tant d'exactitude, qu'il demande que si on n'en a pas eu le loisir le matin, l'on en reprenne le temps vers le soir. Certainement nous en avons vu la pratique fidèle dans nos jours dans les premières personnes de l'Europe, dans des princes et dans des généraux d'armées : ce qui doit ôter tout prétexte d'excuse à ceux qui disent que leurs affaires ne le permettent pas.

Enfin l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ est la vertu que les dévots à la très-sainte Vierge doivent pratiquer très-singulièrement. Saint Bernard dit que non-seulement elle avait reçu de grandes blessures du divin amour, mais qu'elle en était toute pénétrée : ce qui a donné lieu à de pieux et savants auteurs d'écrire que l'on pouvait dire que son cœur était une vive flamme du plus pur amour. Sa qualité de Mère, et de mère d'un enfant Dieu, ne nous donne que des idées de l'amour le plus grand qui fut jamais parmi toutes les pures créatures.

Aimons donc l'adorable Jésus, aimons-le autant que nous le pouvons selon l'étendue de notre grâce; et quand nous l'aurons aimé de toutes nos forces, souvenons-nous que nous sommes bien éloignés de l'aimer autant qu'il le mérite, et que nous ne sommes que des serviteurs inutiles.

Mais je m'adresse à vous, ô prêtres du Seigneur, comme à ceux qui participent le plus à sa glorieuse maternité ; et qui devez avoir pour elle une dévotion plus spéciale. Notre grand Maître a dit : *Quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère* (*Marc.* III, 35) : parce que, selon saint Ambroise, saint Gregoire le Grand, saint Bernard, celui-là qui par ses paroles ou par ses exemples, fait naître Jésus-Christ en l'âme de quelqu'un, est sa mère. Mais à qui cela appartient-il davantage qu'à vous qui êtes la lumière du monde : et qui comme des trompettes sacrées devez élever vos voix pour annoncer les divines vérités aux peuples ; mais qui de plus reproduisez tous les jours sur les saints autels le sacré corps de notre Sauveur Jésus-Christ? Nous avons parlé, dans plusieurs des livres que la divine Providence nous a fait donner au public, du soin que vous devez prendre de ce corps adorable, en la célébration des mystères redoutables, et dans la communion des peuples ; et particulièrement dans le livre *De la sainteté ecclésiastique.* Pensez, mais pensez-y bien, que Jésus-Christ se trouve avec son corps, son âme, sa divinité sous toutes les particules des saintes espèces ; et que plusieurs prêtres par défaut d'attention, laissent perdre des particules de l'hostie consacrée, lesquelles tombent quelquefois par terre par leur faute. O mon Dieu, si nous avions la foi ! quand cette humiliation et profanation du corps d'un Dieu ne serait arrivée qu'une fois depuis l'institution de ce sacrement adorable, que ne devrions-nous pas faire, et que ne devrions-nous pas souffrir pour empêcher que cela n'arrivât jamais !

Il ne faut pas ici se récrier comme sur un scrupule : c'est une vérité de foi que Jésus-Christ Dieu est sous les particules sacrées ; l'expérience ne laisse aucun lieu de douter qu'elles ne se détachent souvent des saintes hosties. C'est pourquoi, dans les messes solennelles, le diacre porte la patène lorsque le prêtre communie ceux qui y assistent ; mais n'est-ce pas le même corps qui se trouve dans la communion que l'on fait aux messes basses? et comme l'on n'a pas de diacre pour y porter la patène, il faut donc prendre d'autres précautions. Dans la congrégation réformée des religieux Mathurins, le prêtre porte la patène entre les doigts de la main gauche avec le ciboire. Il serait à désirer que les couvercles y fussent attachés, comme plusieurs manuels l'ordonnent; et autrefois ils y étaient presque tous. Ce serait le grand moyen, avançant ledit couvercle sous la bouche des communiants, d'y recevoir les saintes particules. Un savant religieux de l'ordre de Saint-Dominique, a donné plusieurs traités au public qui en marquent avec beaucoup d'érudition la nécessité. Et un illustre prélat, écrivant contre les hérétiques, s'est servi de la précaution qui s'observait exactement dans les premiers siècles, pour empêcher qu'aucune particule sacrée ne tombât par terre, pour leur prouver qu'une précaution si exacte est une grande marque que l'on croyait qu'il y avait autre chose en l'eucharistie que du pain.

Cette expression dont nous nous servons encore dans nos jours, *s'approcher de la sainte table de la communion,* vient de ce que l'on mettait une espèce de table longue et étroite, comme un banc ou siége, que l'on couvrait d'une nappe qui servait comme de corporal pour recevoir les particules sacrées, que l'on recueillait ensuite, comme l'on fait présentement celles qui sont sur les corporaux. On donne présentement des nappes, et ce n'est plus qu'une cérémonie, car, de la manière qu'on les tient, elles ne sont pas propres à recevoir les divins frag-

ments; et de plus on n'y regarde pas. On se donne ces nappes les uns aux autres, on les laisse pendre du côté de la terre, de telle manière qu'elles sont comme inutiles. La divine Providence a inspiré depuis quelque temps, de mettre dans les grilles des communautés religieuses, une espèce de grande patène ou de plaque d'argent doré, que le prêtre rapporte et purifie après la communion; et souvent l'on y trouve plusieurs particules sacrées qui seraient, sans cela tombées par terre, et des religieuses nous ont assuré y en avoir trouvé plusieurs fois avant que l'on se servît de ce remède. Mais afin que cet usage ait son effet, le prêtre doit approcher le ciboire tout proche de ces espèces de patène, et les religieuses s'avancer tout contre de leur côté. Les balustres qui sont trop larges ou trop hauts empêchent que l'on ne puisse approcher le ciboire assez près, et ainsi donnent lieu aux profanations qui arrivent.

La foi que nous devons avoir du corps de notre Sauveur au très-saint Sacrement de l'autel, l'estime dont nous devons être vivement pénétrés de sa grandeur infinie, étant uni hypostatiquement au Verbe, l'amour qui nous devrait consumer pour un Dieu si aimant dans ce sacrement d'amour, sont bien capables de nous animer fortement à ne rien négliger dans une matière d'une telle conséquence. Quelques-uns disent que notre bon Sauveur a bien prévu ces humiliations, mais n'a-t-il pas prévu les profanations des hérétiques, des magiciens, et les sacriléges de tant de catholiques par leurs communions indignes? Faut-il pour cela n'y apporter pas tous les remèdes possibles? Mais cet amour incomparable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que nous devons imiter dans notre bonne Mère, nous engage en même temps à imiter l'amour qu'elle a eu pour le prochain, et sa grande miséricorde qu'elle exerce tous les jours. Etre chrétien et aimer cordialement le prochain et même celui qui nous est le plus opposé et qui nous fait le plus de mal, c'est la même chose. C'est ce qui était si commun parmi les fidèles de la primitive Eglise, que les païens disaient hautement que c'était le propre des Chrétiens d'aimer leurs ennemis. Mais comment pouvoir faire autrement? celui que nous reconnaissons pour notre Dieu nous le commande; voulons-nous ne lui pas obéir? Il faut que nous aimions le prochain comme il nous a aimés : il ne se contente pas de nous le dire par ses divines paroles, il se propose pour exemple. Mais, ô Dieu, quel exemple! Après cela où le pécheur trouvera-t-il des excuses? Objectera-t-il qu'il n'a donné aucun sujet à la personne qui est son ennemie? Ah! quel sujet un Dieu nous a-t-il donné de l'offenser? Objectera-t-il les obligations que cette personne lui a? lui en a-t-elle comme nous en avons à Dieu? que c'est une personne qui le touche de près, un enfant, un frère, un ami? Ne sommes-nous pas les enfants de Dieu? l'inégalité de la condition? quelle différence entre le Créateur et la créature! La grandeur de l'offense est-elle comparable à celle d'un Dieu? Le mal que l'on a fait approche-t-il du traitement que nos péchés ont fait au Souverain du ciel et de la terre, des tourments qu'ils lui ont fait souffrir, des humiliations et confusions qu'ils lui ont fait porter, de la mort ignominieuse sur une croix, dont ils sont la cause? Mais comment faire du bien à ceux qui nous font du mal? Mais comment Dieu ne cesse-t-il pas de nous faire du bien? Mais ce sont des gens qui réitèrent et qui continuent à nous maltraiter. mais combien y a-t-il que nous vivons et que nous avons continué de pécher? Il est bien dur, après tant de mauvais traitements, de prévenir et de rechercher encore nos ennemis. Mais un Dieu le fait bien, qui ne cesse de nous prévenir de ses grâces; et, s'il ne nous prévenait pas, il faudrait mourir dans son péché, et être à jamais damné.

Comment donc le Chrétien fera-t-il, après des exemples si pressants de notre bon Sauveur Jésus-Christ? Ou il faut qu'il les imite, ou qu'il cesse de prier. C'est l'état infiniment terrible où il se réduit, puisque, dans l'oraison que le Fils de Dieu lui a enseignée, il est obligé de dire à notre Père qui est dans les cieux : pardonnez-moi mes offenses, comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé. Car, s'il ne les pardonne pas, et qu'il prie de la sorte, n'est-ce pas dire à Dieu : ne me faites pas miséricorde, puisque je ne la fais pas?

Mais la qualité de dévot de la très-sainte Vierge ajoute encore une obligation très-pressante d'aimer le prochain. C'est une Mère qui a des entrailles toutes de miséricorde, et elle est appelée par l'Eglise la Reine et la Mère de miséricorde. Quel moyen d'espérer d'avoir quelque part à sa miséricorde, si on ne la fait pas; si on ne fait du bien à ceux qui nous font du mal; en exerçant toutes les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, en rendant tous les services possibles au prochain? C'est ce qui doit distinguer les dévots de la très-miséricordieuse Vierge. C'est là en particulier le caractère de leur dévotion.

## TROISIÈME PRATIQUE.

*Entrer dans les associations érigées en l'honneur de l'admirable Mère de Dieu.*

La solide dévotion envers la très-sainte Mère de Dieu demande assurément l'imitation de ses vertus, comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent. Mais nous avons aussi remarqué dans la section du premier chapitre, que si nous réduisions son culte à la seule imitation de ses vertus, en ce sujet nous ne lui donnerions que ce que les hérétiques, ses plus déclarés ennemis, lui accordent. La sainte Eglise évite les extrémités du peuple juif grossier, qui se donnait tout au culte extérieur, et des hérétiques qui, sous prétexte d'un culte plus pur, ont rejeté les plus saintes pratiques extérieures. La véritable dévotion doit être intérieure et extérieure. Comme le corps

humain est de l'intégrité et de l'essence de l'homme, quoique ce ne soit pas sa principale partie qui est l'âme, cependant il faut joindre l'un avec l'autre pour être un véritable homme. « C'est pour ce sujet, dit saint Augustin, que Dieu a institué les sacrements en des signes sensibles, parce que l'homme est composé de corps et d'âme, et qu'il n'est pas purement spirituel. »

Dans cette vue la sainte Eglise se sert de différentes pratiques intérieures et extérieures que les saints nous ont enseignées par leur doctrine et par leurs exemples, et qu'elle approuve par son autorité et par son usage, et qui sont des moyens pour arriver à l'imitation de ses vertus. Il ne suffit pas de dire seulement aux peuples que la Mère du Seigneur demande de nous que nous l'imitions; mais on doit leur suggérer divers exercices de piété autorisés par les saints et par l'Eglise, pour obtenir cette grâce et pour l'honorer. Et tout catholique doit fortement se persuader que ces moyens qui ont cette autorité, non-seulement ne sont pas une dévotion indiscrète, mais que c'est une folie insolente de les désapprouver.

Or entre les exercices de piété envers la très-sainte Vierge, qui sont autorisés de l'Eglise, les associations érigées en son honneur sont du nombre. Il est vrai que tout le monde n'est pas appelé à la pratique de toutes sortes de dévotions : et il ne faut pas croire que, dès lors qu'un état est bon, nous y devions entrer. C'est une grande tromperie de s'ingérer dans un état, quoique saint, si nous n'y sommes appelés. C'est ce qui fait la perte de plusieurs, qui prennent des bénéfices, qui entrent dans le sacerdoce, ou en d'autres genres de vie, n'examinant pas si Dieu le demande d'eux.

Mais il faut se souvenir que si nous ne devons pas pratiquer toutes sortes de dévotions, nous devons les honorer, quand elles sont bonnes et conformes à l'usage de l'Eglise. Comme peu de personnes agissent par la grâce, mais par les mouvements de la nature corrompue, plusieurs manquent beaucoup en cette matière. Vous les entendrez dire : je n'approuve pas cette dévotion, ou celle-là me plaît, suivant en cela l'instinct de la nature, ou leurs petites lumières. Celui qui a le véritable esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit humble, honore même les dévotions des particuliers quand elles sont bonnes et saintes; mais il a un profond respect, il loue et il approuve celles qui sont reçues par le Saint-Siége apostolique; et il est bien éloigné de l'esprit de superbe, qui porte à faire plus d'état de son jugement, que de celui des Souverains Pontifes, et de l'usage de l'Eglise.

Celui donc qui est animé du véritable esprit de Dieu, a un profond respect pour toutes les associations et confréries érigées en l'honneur de la très-sainte Vierge, et qui sont approuvées par le Saint-Siége. Et s'il ne croit pas être appelé de Dieu pour y entrer, au moins il loue la piété de ceux qui s'y engagent : et de vrai, comment ne pas approuver ce que tant de Souverains Pontifes ont approuvé? Le bienheureux François de Sales était un saint, il était évêque, et dans l'esprit de la véritable hiérarchie; et avec toutes ces qualités, il exhorte dans son *Introduction à la vie dévote*, à entrer volontiers dans les confréries et associations des lieux où l'on demeure. Cet humble saint a pratiqué lui-même cet avis; ayant bien voulu, depuis même sa promotion à l'épiscopat, recevoir le cordon du troisième ordre de Saint-François de Paule.

Il est vrai que tous les Chrétiens, selon la doctrine de l'Apôtre (*Ephes.* IV, 4), ne sont tous qu'un corps et un esprit appelés à la même espérance; car si nous sommes les membres les uns des autres, et d'un même chef, comme le même Apôtre nous l'enseigne (*Rom.* XII); nous ne devons avoir qu'un même esprit qui nous anime, qui est le Saint-Esprit. Aussi les *Actes des apôtres* (IV, 32), nous apprennent que les premiers Chrétiens n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme.

Mais comme les Chrétiens se sont relâchés de leur charité, quoiqu'ils soient toujours un même corps, dont ils sont les membres, et qu'ils soient toujours appelés à une même espérance, il y en a un grand nombre qui ne marchent pas dans le sentier étroit qui y conduit, mais dans le chemin large de la perdition. C'est pourquoi c'est une chose sainte que quelques-uns s'unissent particulièrement pour aller plus sûrement dans la voie de la vie éternelle, et se donnent la main les uns aux autres pour s'y soutenir. C'est ce que remarque très-dignement le grand saint François de Sales, qui dans cette vue exhorte d'entrer dans les associations, qui font une sainte union par un lien plus particulier, dans la participation des bonnes œuvres et des prières que l'on fait les uns pour les autres.

Or c'est une grâce spéciale : car il arrive souvent que nous obtenons par les prières des autres ce que nous n'aurions pas obtenu par les nôtres. Un charbon noir étant uni à plusieurs autres qui sont embrasés, devient ardent comme les autres.

La confrérie du Saint-Rosaire de la Vierge est l'une des principales, et Dieu s'en est servi pour faire des biens incroyables à son Eglise. Saint Dominique qui a été donné au monde par les intercessions de la Mère de Dieu, et à qui le Saint-Esprit avait inspiré la dévotion de son Rosaire, en faisait ordinairement le sujet de ses sermons et de ses catéchismes. Il prêcha cette dévotion avec tant d'ardeur en plusieurs provinces et royaumes, qu'en peu de temps des milliers de personnes de toutes sortes d'états, de conditions et de pays, s'y enrôlèrent; et par ce moyen il délivra de l'hérésie grand nombre d'hérétiques, il convertit grand nombre de pécheurs, et il renouvela la dévotion envers la très-sacrée Vierge. Ce grand saint s'occupait avec une singulière affection à l'honorer, à la bénir, à la louer et à en imprimer l'amour et la vénération dans tous

les cœurs. Il disait à ses religieux que, pour avoir la bénédiction dans leurs emplois, ils devaient lui être singulièrement dévots. Le bienheureux Alin de la Roche rapporte quantité de miracles étonnants que Dieu tout bon et tout-puissant a faits en sa faveur.

Les hérétiques nous objectent ici, à l'occasion du chapelet, que l'on fait plus de prières à la bienheureuse Vierge qu'à Dieu, puisqu'on récite une fois seulement à chaque dizaine, l'Oraison dominicale, et dix fois la Salutation angélique. Mais ils ne considèrent pas que Dieu étant l'unique fin de cette dévotion, aussi bien que de toutes choses sans aucune réserve, sa gloire est le terme où s'arrêtent tous les honneurs que nous rendons à la Reine des saints; et que l'Eglise catholique enseigne que nous ne pouvons pas sans idolâtrie agir d'une autre manière ; que nous ne séparons pas l'honneur de la très-sainte Vierge d'avec l'honneur de Dieu.

Cette réponse doit aussi satisfaire aux plaintes de quelques personnes, de ce qu'il y a quelquefois plus de monde aux pieds des autels consacrés à Dieu en l'honneur de la très-sainte Vierge (car c'est toujours à Dieu que les autels sont consacrés), puisque leurs plaintes ont la même objection pour fondement, savoir, que l'on va plus à la très-sainte Vierge qu'à Dieu; comme si la foi catholique ne nous apprenait pas que Dieu est la fin de tous les devoirs de respect et de religion qu'on lui rend, que nous allons à elle afin qu'elle nous mène à Dieu.

Au reste, il n'y a point d'autel qui ne soit un autel de Jésus-Christ, quoiqu'ils soient consacrés sous divers titres de mystères différents, ou sous diverses invocations soit des saints, soit de la Reine des saints, et par conséquent tous les autels de la glorieuse Vierge sont des autels de Jésus-Christ.

De plus, les hérétiques nous objectent qu'il y a de la superstition à réciter l'Oraison dominicale et la Salutation angélique avec un certain nombre, comme il se pratique en récitant le chapelet. Mais ils doivent savoir que l'on ne s'arrête pas au nombre précisément, que ce n'est pas l'intention de l'Eglise; comme s'il y avait quelque vertu dans ces nombres. Elle en bannit toute la superstition qui pourrait s'y glisser et elle la condamne, mais elle s'en sert à l'imitation du Prophète-Roi, qui nous apprend (*Psal.* CXVIII, 164), qu'il s'appliquait spécialement à louer Dieu sept fois le jour. Saint Augustin remarque qu'il y a des nombres dans l'Ecriture qui ont une signification mystérieuse, et qu'il ne les faut pas mépriser, comme par exemple, le nombre de quarante consacré par l'usage des anciens prophètes, et par celui même du Fils de Dieu dans son jeûne au désert, ensuite par celui de l'Eglise.

Les hérétiques insistent encore sur la répétition de la même prière que l'on fait toujours en récitant le chapelet; mais ils ne considèrent pas que les animaux mystérieux de l'Apocalypse répètent sans cesse jour et nuit la même chose, *que le Seigneur Dieu tout-puissant est saint.* Les séraphins d'Isaïe répètent aussi trois fois, *que Dieu est saint;* et s'ils ne font pas cette répétition par superstition, l'Eglise ne le fait pas non plus. Mais notre grand et divin Maître, qui doit être notre exemplaire, n'a-t-il pas répété la même prière plusieurs fois au jardin des Oliviers ?

Mais Dieu a bien fait voir, comme nous l'avons remarqué, combien l'association du Rosaire de la sainte Vierge lui est agréable, par les miracles qu'il a opérés en sa faveur. Les religieux augustins et les religieux cordeliers ont aussi leurs confréries, qui ont leurs grâces et leurs bénédictions. Les religieux mathurins ont la confrérie de la Très-sainte Trinité et de Notre-Dame du Remède, à laquelle les Papes ont accordé de grands priviléges. Nous en avons écrit et parlé amplement dans les livres que la divine Providence nous a fait donner au public : l'un, *De la dévotion à la Très-sainte Trinité;* l'autre, *Des grands secours de la divine Providence, par Notre-Dame du Remède,* et particulièrement dans ce dernier. Comme cette confrérie a pour l'une de ses fins de coopérer à la rédemption des captifs qui gémissent sous la dure tyrannie des infidèles, qui leur font souffrir des tourments dont le seul récit fait trembler, et qui les exposent à des dangers de se pervertir en renonçant à la foi, ce motif est bien capable de faire entrer dans cette association à raison de la miséricorde toute singulière que l'on exerce à l'égard des corps et des âmes, par rapport à la vie présente, et par rapport à la vie éternelle, et à raison de la gloire qui en revient à la très-adorable Trinité, qui doit être notre fin dernière en toutes choses. Ainsi il ne faut pas s'étonner si les Souverains Pontifes ont honoré cette confrérie de faveurs très particulières.

Dieu tout bon et tout miséricordieux se sert aussi de la confrérie du sacré Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel (c'est ainsi que notre Saint Père Clément X l'appelle dans sa bulle), pour communiquer de grandes grâces aux fidèles; et il semble que plus cette dévotion est combattue, plus il prenne plaisir à la soutenir et à la défendre par des miracles, qui sont des preuves plus puissantes que toutes les raisons que l'on pourrait apporter.

Il y en a plusieurs qui sont d'une notoriété publique, et qui sont légitimement approuvés. On les peut voir dans les auteurs qui en ont traité. Je dirai seulement que depuis peu d'années, après la bataille de Senef, un soldat fut trouvé tenant son chapelet d'une main et son scapulaire de l'autre, ayant la tête percée d'outre en outre d'un coup de mousquet; et cela le troisième jour après la bataille, qui était resté parmi les blessés, et qui criait qu'on lui donnât un prêtre pour se confesser; ce qui lui ayant été accordé, il se confessa dans une grande présence d'esprit, donnant des marques d'une véritable pénitence, et il rendit ensuite son

âme à Dieu. Un illustre marquis qui avait eu ordre de Mgr le prince, de visiter les blessés, en a fait dresser un procès-verbal qu'il a signé avec plusieurs autres seigneurs de la cour.

Mais je m'arrête dans ce sujet aussi bien que dans les autres, au fondement que j'ai posé d'abord, qu'une dévotion, et en particulier elle que l'on a pour la très-sacrée Vierge, est véritable, quand elle est selon l'usage de l'Eglise, qui ne peut approuver que ce qui est conforme à la divine volonté, qui est la règle solide de tous les exercices de piété.

Je prie donc les personnes qui combattent l'association du sacré Scapulaire de Notre-Dame du mont Carmel, que, mettant bas toute la préoccupation qu'elles peuvent avoir contre cette dévotion, elles considèrent de bonne foi et sans passion, qu'ayant été reçue et approuvée par le Saint-Siége, pratiquée dans toutes sortes de royaumes et de provinces catholiques, elle est selon l'usage de l'Eglise, et par conséquent véritable. Elle a été reçue par le Saint-Siége apostolique, puisque Jean XXII, Alexandre V, Clément VII, Pie V, Grégoire XIII, Clément VIII, Paul V et Clément X l'ont approuvée; on ne peut pas dire que ces approbations ont été obtenues obrepticement, qu'il y ait eu de la surprise ou de la précipitation; que l'on n'a pas considéré les choses avec assez de loisir, puisqu'elles ont été données par tant de Papes et examinées dans tant de siècles différents, dans les XIII<sup></sup>e XIV<sup></sup>e, XV<sup></sup>e XVI<sup></sup>e et XVII<sup></sup>e siècles. Mais que peut-on répondre à la solennité de cette association qui se célèbre tous les ans à Rome avec tant d'éclat aux yeux des Papes? Et depuis un si long temps les plus célèbres prédicateurss en prêchent, tous les ans, les priviléges publiquement dans cette grande ville et par toute la terre, et devant les premières personnes de l'état ecclésiastique. On en donne le petit habit aux personnes de toutes sortes d'états. Serait-il bien possible, si c'était un abus en matière de dévotion, qu'il eût été toléré par tant de Souverains Pontifes depuis l'établissement de cette confrérie, sans qu'il s'en fût trouvé un seul qui y eût trouvé à redire? Serait-il bien possible que dans Rome, où l'ordre est si sévère pour empêcher les erreurs, le Saint-Siége apostolique étant la chaire de vérité, on permît que l'on prêchât aux peuples des erreurs si considérables?

Mais notre saint Père Clément X, après avoir donné ordre au cardinal Bona de faire une exacte recherche des grâces et des priviléges accordés par les Papes ses prédécesseurs à l'association du sacré Scapulaire de Notre-Dame du mont Carmel, pour ôter tous les doutes, dit ce Souverain Pontife, qui peuvent arriver sur ce sujet, prononce, dans une bulle donnée le 8 mai 1673, que Jean XXII a publié le privilége accordé par la très-sainte Mère de Dieu en faveur des confréries du Scapulaire du Carmel pour le premier samedi d'après leur mort, ce qu'il approuve et soutient de son autorité apostolique. Après cela peut-on dire avec justice que cette association et ses priviléges n'ont pas été approuvés par le Saint-Siége? Je dis association et ses priviléges, pour obvier aux sentiments de quelques-uns qui déclarent que ce n'est pas l'association qu'ils combattent, mais ses priviléges.

Mais étant approuvés de la sorte, sans doute qu'ils demandent de la vénération, et c'est une chose qui n'est pas digne d'un catholique de désaprouver ce que tant de Souverains Pontifes ont approuvé, eux qui sont les vicaires de Jésus-Christ, comme nous le reconnaissons par notre profession de foi. C'est une chose qui n'est pas convenable à un enfant de l'Eglise de blâmer témérairement ce qui est loué par celui qui en est le chef, et qui est le père commun de tous les fidèles.

De plus, je prie ceux qui sont opposés à cette dévotion de considérer que la plupart des personnes qui parlent contre blâment ce qu'elles ignorent, et que peut-être elles-mêmes ne l'ont jamais bien entendue. Je les prie de considérer sans passion qu'il n'est pas possible, même aux particuliers, de faire une exacte recherche de cette matière, puisqu'il s'agit de quantité de choses de fait, dont ils ne peuvent pas avoir une parfaite connaissance comme les personnes établies pour en juger par une autorité légitime, et particulièrement les éminentissimes cardinaux, et surtout les Souverains Pontifes, qui, outre l'autorité que Dieu leur a donnée de juger de ces choses et la lumière spéciale qu'ils reçoivent pour le gouvernement de l'Église, peuvent mieux voir que toute autre personne si les témoignages que l'on allègue en leur faveur sont véritables, ayant un plein pouvoir de se faire apporter et d'examiner tout ce qui peut justifier ou détruire les priviléges dont il est question. Je les prie de faire réflexion que l'examen en ayant été fait plusieurs fois en différents siècles, ces priviléges ont été toujours approuvés, sans qu'on puisse marquer une seule fois, quand ils ont été examinés par une autorité légitime, où l'on ait jugé d'une autre manière. Je les prie de voir sans passion s'il est juste que des particuliers qui ne peuvent pas avoir une pleine connaissance des choses ne laissent pas de les condamner.

Mais, pour donner une véritable connaissance de ces priviléges à un grand nombre de personnes qui ne les entendent pas, je dirai qu'il en faut distinguer de deux sortes au sujet du sacré Scapulaire de la sainte Vierge. Le premier regarde les religieux et religieuses de cet ordre, à qui la très-sainte Vierge a promis, par la révélation qu'elle en a faite à saint Simon Stok, que, mourant avec le saint scapulaire, ils seraient préservés des flammes éternelles. Le second regarde toutes les personnes qui leur sont associées, à qui la Mère de miséricorde a promis, par la révélation qu'elle en a faite au

Pape Jean XXII, qu'elle les soulagerait des peines du purgatoire le premier samedi d'après leur mort. C'est, comme parle Paul V, dans son décret, pourvu qu'elles gardassent les conditions qu'elle leur demande.

A l'égard du premier privilége, il doit être entendu des religieux et des religieuses qui auront porté dignement le scapulaire de leur ordre, c'est-à-dire qui auront mené une vie conforme à leurs règles et à leurs constitutions, et, étant pris dans ce véritable sens, je ne vois pas qu'il doive faire peine. Si l'on répond que ce privilége, étant pris dans ce sens, sera commun à tous les Chrétiens, à qui la vie éternelle est promise quand ils auront gardé les divins commandements, je dis à cela premièrement, que c'est un privilége de l'état religieux d'avoir de certaines règles, qui sont des moyens très-propres et très-avantageux pour observer les commandements de Dieu. Je dis, en second lieu, que la très-puissante Mère de Dieu, par la promesse qu'elle a faite à saint Simon Stok, s'est engagée d'obtenir des grâces spéciales aux personnes religieuses du Carmel, pour les aider à vivre et à mourir saintement : ce qui est un privilége très-spécial. J'avoue qu'il faut prendre garde à ne se pas rendre indigne de ses faveurs par le mauvais usage qu'on en peut faire ; qu'une personne religieuse, infidèle à la grâce de sa vocation, qui aura abusé des dons de Dieu et de sa très-sainte Mère, et qui mourra dans l'impénitence, ne laissera pas d'être damnée ; et qu'ainsi il ne suffit pas d'avoir précisément un scapulaire, mais qu'il est nécessaire de le porter dignement.

Quelqu'un pourra encore dire que les paroles que l'on rapporte de la Mère de miséricorde à saint Simon Stok, promettent absolument la délivrance de l'enfer à celui qui mourra avec le scapulaire de son ordre. Mais il ne faut pas s'étonner si la très-digne épouse du Saint-Esprit parle comme cet Esprit adorable dans les divines Ecritures. Il est écrit (*Joel.* II, 32), par exemple, que quiconque aura invoqué le nom du Seigneur, sera sauvé : ces paroles sont dites sans réserve, et cependant personne n'y peut trouver à redire sans impiété, puisque ce sont les paroles de Dieu, et néanmoins elles doivent être interprétées de ceux qui auront dignement observé le don du Seigneur par l'observance de ses commandements. Si l'on insiste et que l'on réplique que l'on abuse de ces promesses de la très-miséricordieuse Vierge, on voit tous les jours la même chose arriver à l'égard des grâces et des promesses de son Fils bien-aimé.

Disons que, comme on reconnaît un serviteur par trois choses, la première quand il demeure dans la maison du maître ; la seconde quand on porte ses livrées ; la troisième par les services qu'il lui rend, de même on reconnaît un serviteur de l'admirable Mère de Dieu, lorsque l'on entre dans quelques-unes de ses associations, car c'est être comme son domestique, quand on porte ses livrées, comme le chapelet, le scapulaire et autres marques visibles de sa dévotion, et lorsqu'on lui rend tous les jours quelques services par les exercices de piété.

Mais comment blâmer les scapulaires, les chapelets et autres marques visibles que l'on est engagé au service de la reine des anges et des hommes? Si on peut bien porter un habit pour marque que l'on est à un prince, pourquoi ne le pas faire pour témoigner que l'on est à la Mère de Dieu? Trouve-t-on à redire dans le siècle que l'on se distingue des autres, comme il se voit dans les habits des magistrats? et n'est-ce pas même ce qui se pratique dans la religion? Ignore-t on que Dieu lui-même, dans l'ancienne loi, a prescrit des vêtements particuliers aux prêtres pour se distinguer des laïques, et faire connaître qu'ils étaient à son service, et que l'Eglise, conduite par son Esprit divin, fait la même chose dans la loi nouvelle?

Ne voyons-nous pas ensuite que les grands du monde protégent ceux qui portent leurs livrées, et les seules livrées font que l'on respecte ceux qui les portent ; et que même on ne les châtie pas quelquefois quand ils le méritent. Plusieurs effets d'une protection extraordinaire de la Mère de Dieu, font bien voir cette vérité. Nous l'avons dit, et nous le répétons : sa véritable et parfaite dévotion consiste dans l'imitation de ses vertus, et dans la pratique fidèle des exercices de piété en son honneur. Pour participer aux grâces de ses associations, il faut en remplir les devoirs.

Cependant, comme il y a une charité commencée, selon que l'enseigne saint Augustin, et toute la théologie, charité qui est bonne, quoiqu'elle ne soit pas parfaite ; aussi il y a une dévotion imparfaite envers la très-sainte Vierge, qui ne laisse pas de recevoir quelquefois sa bénédiction. Nous appelons une dévotion imparfaite celle qui se trouve dans les pécheurs, et qui souvent leur obtient une véritable conversion. Comme la sainte Eglise honore la Mère de Dieu sous la qualité de reine des saints, elle l'honore aussi sous celle de refuge des pécheurs. C'est pourquoi saint Bernard les exhorte à y avoir recours dans l'abîme de leurs misères, et plusieurs autres saints; et l'on trouve des exemples étonnants de pécheurs convertis avant leur mort, lesquels observaient quelques pratiques de piété en son honneur. Feu Monsieur de Quériolet, qui a été conseiller au parlement de Bretagne, dont l'on a donné la *Vie* au public, nous en donne un témoignage très-sensible : il s'était laissé aller dans le comble de l'impiété, et néanmoins il pratiquait quelque exercice de dévotion envers la très-sacrée Vierge ; les démons, forcés par l'autorité de l'Eglise dans les exorcismes, ont été obligés d'avouer que cette puissante reine du ciel l'avait retiré du bourbier de ses crimes par ses intercessions. Et les mêmes démons, dans plusieurs rencontres, par l'horreur et la peine qu'ils ont fait paraître de ses seules livrées, comme du chapelet et du scapulaire, ont bien fait voir que les mar-

ques de sa dévotion lui sont très-agréables. Plusieurs rois et plusieurs grands princes ont tenu à honneur de les porter.

Mais parmi les associations de Notre-Dame, les congrégations établies chez les Pères de la compagnie de Jésus ont aussi des grâces très-particulières. On peut dire qu'on y voit beaucoup de marques de grande dévotion. On s'y assemble exactement, on y récite l'office divin, on y fait des prières publiques et particulières; on y entend la parole de Dieu; on y donne des sujets d'oraison que l'on pratique; on y fréquente les sacrements, on y lit des livres de piété, on y apprend à servir Dieu et à travailler à la perfection chrétienne; à obéir à ses supérieurs, à bien gouverner sa famille; en un mot à bien s'acquitter des devoirs d'un Chrétien et d'un parfait Chrétien. On s'excite mutuellement les uns les autres, et par paroles et par exemples, à l'exercice des vertus, à aimer son prochain, à l'assister dans toutes ses nécessités corporelles et spirituelles; et pour ce sujet, on va voir les pauvres honteux, les pauvres des hôpitaux et les prisonniers; et l'on veille à détruire, autant qu'on le peut le crime où il se trouve. Nous avons dit quelque chose des grâces que Juste Lipse, illustre pour sa doctrine et encore plus par sa piété, y a reçues. Il se trouvait tous les dimanches, et ordinairement le premier, à la chapelle de la congrégation de Louvain, et à la mort, il assura le P. Léonard Lessius, Jésuite, qu'il n'y avait rien qui lui donnât plus de consolation, que d'avoir été de la congrégation, et qu'il n'eût jamais pensé que la mort eût été si douce, de la manière qu'il l'expérimentait.

Il y a encore des troisièmes ordres pour les séculiers parmi plusieurs religieux, comme ceux de Saint-Dominique, de Saint-François d'Assise, de Saint-François de Paule. La multitude des saints qui ont fait profession de ces ordres est un témoignage manifeste combien ils sont agréables à Notre-Seigneur, par les bénédictions extraordinaires qu'il répand abondamment.

Au reste, j'avertis ici que ces dévotions particulières ne doivent pas être un obstacle à rendre assidûment ses devoirs à la paroisse, où Dieu répand des bénédictions spéciales.

## QUATRIÈME PRATIQUE.

### *Célébrer les fêtes de l'admirable Mère de Dieu avec une dévotion singulière.*

La bienheureuse Eglise chante hautement que la vierge Marie a détruit toutes les hérésies dans toute l'étendue de l'univers. Il ne se faut pas étonner ensuite si les hérétiques lui sont si opposés. C'est pourquoi, en même temps que le diable infecte les esprits d'une méchante doctrine, il y glisse d'abord quelque refroidissement à l'égard de la dévotion à la très-pure Vierge, lequel s'augmentant insensiblement, vient jusqu'à un éloignement secret, sous des prétextes qui paraissent d'abord spécieux, et enfin il arrive jusqu'à une opposition publique.

C'est ce qui paraît assez à l'égard des fêtes de la glorieuse Mère de Dieu. On a commencé à dire qu'on ne les célébrait pas du temps des apôtres, et que, lorsque l'Eglise les a établies, elle l'a fait par la condescendance et la faiblesse qu'elle a pour quelques-uns; qu'elle s'est laissée aller au zèle de quelques particuliers, et on ne considère pas que si ce zèle est faux, elle ne le peut pas approuver. On a traité d'histoires feintes ou incertaines, les miracles qui ont donné lieu à l'institution de plusieurs de ces fêtes; ce qui a fait dire aux hérétiques que l'Eglise se joue de la crédulité des peuples, et à faire là-dessus des railleries et des calomnies. C'est ce qui leur a donné occasion de nous reprocher que ce sont les révélations prétendues de cerveaux creux qui sont le fondement de tant de fêtes de Notre-Dame, de fondations, de règles, de canonisations, et qu'il ne fallait pas s'étonner ensuite si les principaux dévots de l'Eglise romaine aspiraient avec tant d'ardeur à ces visions et à ces faveurs.

Mais laissons les hérétiques animés de l'esprit du démon; arrêtons-nous aux saints pleins de l'Esprit de Dieu. Disons avec saint Bernard, dans l'épître 174: « Que la sainte Eglise ne se trompe nullement dans le jugement qu'elle fait de la sainteté des fêtes; » ce qui lui fait dire: « Je tiens pour assuré ce que j'ai appris d'elle, et je l'enseigne aux autres. » Le grand saint Augustin appelle « une folie très-insolente de ne pas suivre sa pratique générale. » Or, l'Eglise célèbre en tout lieu les fêtes de la glorieuse Vierge avec beaucoup de vénération. Nous devons donc les célébrer avec une dévotion spéciale; car de dire que l'Eglise les tolère seulement, c'est ce qui est insoutenable, sa pratique universelle faisant voir manifestement le contraire. Ecrions-nous donc ici avec saint Jean de Damas: « Venez, toutes les nations du monde, venez, tous les habitants de la terre, de toute langue, de tout âge, de toute dignité; célébrons ensemble, avec joie, les fêtes de celle qui fait toute la réjouissance de tout le monde. »

L'Eglise, dans la fête de la sainte Conception, exhorte, dans l'office qu'elle en récite aux laudes, de la célébrer avec allégresse, et de glorifier Jésus-Christ de cœur et d'esprit dans cette sacrée solennité de la glorieuse Vierge Mère de Dieu. C'est donc une fête que nous devons célébrer, dans l'esprit de l'Eglise, avec joie, une haute estime et une affection singulière. Le malheureux Luther, agité des furies du malin esprit, disait qu'entre toutes les fêtes de la bienheureuse Vierge, il avait une horreur particulière pour la fête de sa conception; opposition spéciale du démon dans cet hérésiarque, qui marque évidemment que Dieu et sa très-sainte Mère en reçoivent une gloire extraordinaire. Les véritables enfants de l'Eglise, qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, doivent, au contraire, avoir une dévotion singulière à la fête de la sainte Conception de la Vierge, et cette auguste reine du ciel a

bien voulu révéler à sainte Brigitte, comme nous l'avons écrit, que ceux qui ont une dévotion particulière pour elle, doivent se distinguer des autres par l'amour et la vénération de ce mystère. Notre invincible monarque, Louis le Grand, a obtenu du Saint-Père que l'on ferait une sainte octave de cette fête, et l'on peut attribuer tant d'heureux succès qui lui sont arrivés, au service et au culte qu'il rend à cette reine des anges et des hommes.

La solennité de la sainte Nativité doit encore être d'une grande vénération à tous les fidèles; et puisque l'Eglise nous apprend qu'elle a donné de la joie à tout le monde, ils ont tout sujet de s'y réjouir chrétiennement dans le Seigneur, comme le veut l'Apôtre. Certainement, si la naissance de saint Jean-Baptiste a causé tant de joie, parce qu'il devait être le précurseur du Fils de Dieu, que doit faire la naissance de celle qui en doit être la Mère? Baronius prouve que la fête de la Nativité de la glorieuse Vierge a été célébrée, par les Latins et les Grecs, dès l'année 446. Et parce que cette fête est un sujet de joie à tout le monde, comme nous venons de le dire avec l'Eglise, elle ne l'est pas pour une ville ou pour un peuple seulement, mais pour tous les hommes de la terre. Il n'est donc pas vrai que Dieu l'ait laissée dans l'obscurité.

L'Eglise célèbre encore la fête de sa dévote présentation au temple. C'est une ancienne tradition qu'elle y a été présentée à Dieu à l'âge de trois ans. On cite là-dessus une *Epître* attribuée à saint Evodius, qui a succédé à saint Pierre dans la chaire d'Antioche. Saint Germain, patriarche de Constantinople, dans un sermon qu'il a fait de cette fête, apprend la même chose. Cette fête est ancienne parmi les Grecs; mais enfin l'Eglise latine l'a reçue, et elle a été instituée par Paul II.

Les anciens Pères, comme saint Epiphane, évêque de Salamine, saint Grégoire de Nysse, père du grand saint Basile, George de Nicomédie, saint Germain, patriarche de Constantinople. saint Jean de Damas, Nicéphore, disent qu'elle a passé les années, depuis sa présentation jusque vers le temps de l'annonciation, dans le temple. Il y avait même des filles et des veuves qui demeuraient dans des cellules séparées, dont l'office était de méditer en la loi du Seigneur, et le jour et la nuit.

Or, quelques Pères ont écrit que les saints anges la servaient dans le temple, et lui donnaient sa nourriture. On en peut voir les témoignages dans le livre d'un savant religieux de la compagnie de Jésus, qui est un gros volume intitulé, *Theologia Mariana*, dans lequel il traite de sa présentation au temple, où il marque les lieux des témoignages des Pères. Après ce que les saints docteurs ont enseigné, qu'il ne fallait pas dénier à la Mère de Dieu les grâces qui ont été accordées à ses serviteurs, il n'est pas difficile de croire que cette grande reine ait été nourrie par les saints anges, puisque l'histoire des saints nous apprend que cette faveur a été accordée à plusieurs Pères du désert. Mais on ne peut douter que le peuple d'Israël ne l'ait été par le ministère de ces esprits célestes, durant un long temps qu'ils ont été nourris de la manne, qui, pour cela, est appelée le pain des anges.

On doit avoir une vénération tout extraordinaire pour la fête de l'Annonciation, puisque c'est dans cette glorieuse fête que s'est accompli le mystère de l'incarnation d'un Dieu dans ses pures entrailles. Mystère qui est le fondement de tous ses autres mystères, de toutes ses autres fêtes et de toutes ses grandeurs; car elle n'a été préservée du péché originel dans son immaculée conception, elle n'a été sainte dans sa nativité, prévenue des dons extraordinaires dans sa présentation, toute pure dans sa purification, bénie entre toutes les femmes dans sa visitation, préservée de corruption, et élevée au ciel en corps et en âme dans son assomption, qu'à raison de sa qualité admirable de Mère de Dieu. Cette fête est très-ancienne, et l'on en trouve des sermons dans saint Athanase et dans saint Grégoire, le faiseur de miracles.

La fête de sa purification a été instituée, dans le v[e] siècle, par le saint Pape Gélase; c'est dans ce jour heureux, qui est aussi le jour de la présentation de notre bon Sauveur au temple, qu'elle l'a offert au Père éternel. On ne lui avait présenté jusqu'alors que des sacrifices d'animaux; mais, dans ce saint jour, on lui offre son Fils bien-aimé, Dieu comme lui; et il lui est offert par les mains de la plus pure et la plus sainte créature qui ait jamais été. C'est donc le jour de la grande gloire de Dieu, et de la gloire de Notre-Dame, qui demande de nous tous les respects dont nous sommes capables.

La fête de la Visitation a été établie l'an 1385, sous le Pape Urbain VI. C'est dans le jour de ce mystère qu'elle a commencé d'exercer sa qualité de Mère envers les hommes: Dieu s'étant servi d'elle pour sanctifier saint Jean-Baptiste, et le mettre au nombre de ses enfants, en le délivrant du péché originel. C'est ce qui doit obliger fortement tous les Chrétiens à avoir une dévotion spéciale pour cette fête, la glorieuse Mère de Dieu leur ayant été donnée par une faveur indicible en la personne du favori du Sauveur pour mère au pied de la croix. Plusieurs ordres religieux font une octave solennelle de cette fête.

Mais la fête de son assomption glorieuse au ciel, en corps et en âme, est l'accomplissement de tous ses mystères. Nous avons déjà remarqué plusieurs fois que, comme les hérétiques sont mus de l'esprit du démon, ils ont une grande opposition à tout ce qui regarde le culte de la très-sainte Vierge; et parce qu'ils en font paraître une extraordinaire à l'égard des fêtes de sa conception et son assomption, c'est une marque que Dieu y est particulièrement glori-

fié. Nous venons de le dire dans ce chapitre.

Calvin, dans une de ses lettres écrite au mois d'octobre l'an 1543, exhorte ceux de la secte à être plus constants à rejeter les fêtes des papistes, et spécialement celles de la Conception et de l'Assomption de la Vierge, qu'ils célèbrent, dit cet hérétique, avec une grande solennité.

La vérité l'oblige à reconnaître que l'Eglise catholique célèbre ces fêtes avec une vénération spéciale. Il y a bien des siècles que l'on fait la fête de sa glorieuse Assomption. Il en est parlé dans les *Capitulaires* de Charlemagne, et elle avait vigile et octave dès le temps du Pape Nicolas Ier, en l'année 858. Léon IV avait déjà ordonné cette fête. Il y en a qui estiment qu'elle a été célébrée dès les premiers siècles. Du temps de saint Grégoire le Grand, l'oraison qui s'y récitait, et que l'on dit encore présentement en plusieurs Eglises et ordres, le témoigne assez, puisqu'elle nous apprend que la sainte Vierge, ayant subi une mort temporelle, n'a pu être néanmoins abaissée par les liens de la mort. *Veneranda hujus diei festivitas, in qua sancta Dei genitrix mortem subiit temporalem, nec tamen nexibus mortis deprimi potuit.*

L'Eglise dit hautement avec saint Jean de Damas le jour de la fête, dans les leçons de matines : *Aujourd'hui l'arche animée du Dieu vivant n'est point retournée en terre, mais étant un ciel animé, elle est placée dans les tabernacles éternels.* C'est du corps sans doute qu'elle parle; car l'âme ne retourne pas en terre. Elle dit en termes exprès le septième jour de l'octave, avec saint Bernard, « que la nature humaine est élevée en Marie au-dessus des esprits immortels. »

Nicephore liv. II, chap. 23 de l'*Histoire ecclésiastique*, cite Juvénal, qui dit avoir appris d'une ancienne tradition, que le corps de la sainte Vierge était ressuscité. La tradition en était donc déjà ancienne dès le Ve siècle. Saint Sabas, abbé très-célèbre qui vivait dans le même siècle, est dans le même sentiment, que son corps est dans le ciel. Saint Grégoire de Tours, liv. *Des miracles*, rapporte la même tradition, et comme une opinion générale. Saint Jean de Damas écrit que c'était une ancienne tradition de son temps, et l'Eglise a tant déféré à ce sentiment, qu'elle l'a inséré dans l'office de l'octave de la fête. Pierre Damien établit le sentiment de l'assomption corporelle de la Mère de Dieu. Guillaume de Paris et Albert le Grand soutiennent la même chose. Saint Thomas, dans l'opusc. 8, dit : « Nous croyons que la sainte Vierge est ressuscitée après sa mort, et qu'elle a été élevée au ciel, suivant ce que dit David (*Psal.* CXXXI, 8) : *élevez-vous, Seigneur, dans votre repos, vous et l'arche de votre sanctification :* et qu'ainsi elle a été exempte de nos malédictions. » Denis le Chartreux assure qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Voilà donc une tradition générale, et soutenue universellement par les saints docteurs dans l'Eglise latine et grecque. Ce sentiment est si fort qu'il est imprimé dans l'esprit de tous les fidèles, parlant généralement.

Mais le seul raisonnement est une preuve si forte, et de l'incorruption du corps de la Mère de Dieu, et de sa glorieuse résurrection, qu'on n'y peut rien répondre. Les saints docteurs se sont servis des témoignages de l'Ecriture, qui nous apprend que le déshonneur des pères et des mères retourne sur leurs enfants, pour enseigner que l'honneur du Fils de Dieu se trouve dans celui de sa bienheureuse Mère. On cite sur ce sujet un sermon *De l'Assomption*, qu'on lit parmi les ouvrages de saint Augustin, où l'auteur dit que le Fils de Dieu ayant pris sa chair de la chair de Marie, il ne peut penser, et il n'oserait dire que cette chair ait servi de nourriture aux vers. Adrien III, Souverain Pontife, dans une institution de la foi à un sultan, dit que la très-sainte Vierge a conçu sans honte, qu'elle a enfanté sans douleur, et qu'elle est sortie de ce monde sans être sujette à la corruption.

Mais que dire aux saints Pères et docteurs qui assurent si hautement qu'il ne faut rien dénier à la Mère de Dieu de ce qui a été accordé aux saints qui sont ses serviteurs? Saint Bernard, dans son épître 174, non-seulement soutient cette vérité, mais il regarde le soupçon du contraire comme un mal. Et Baronius *in prævio apparatu*, écrit qu'il faut être insensé, et avoir des pensées bien basses de Dieu, pour croire qu'il a fait de plus grandes faveurs à ses serviteurs qu'à sa Mère. Or il est certain, et c'est ce qui se voit encore présentement, qu'il y a plusieurs corps des saints qui sont préservés de corruption. Comment donc le corps de la Mère de Dieu ne le sera-t-il pas?

Si les adversaires conviennent de ce privilége, on leur demande en quel lieu se trouve ce sacré corps? Ils ne sauraient en assigner aucun dans toute la terre. Mais serait-il possible qu'il y demeurât caché et sans honneur, pendant que Dieu a révélé tant de fois les lieux inconnus où reposaient les reliques de ses serviteurs? Peut-on dire qu'il a moins honoré sa sainte Mère, et qu'il laisse son corps dans l'obscurité, pendant que les ossements de ses saints et leurs cendres sont enchâssés dans l'or et les pierreries, et honorés des personnes de toutes sortes d'états ?

Il est vrai que les hérétiques, qui se sont toujours efforcés d'abaisser la glorieuse Vierge, comme les saints se sont appliqués à la louer et à l'exalter, ne se contentent pas de dire que son Fils l'a négligée pendant sa vie, mais qu'il la tient encore dans l'humiliation après sa mort. Ils ne mettent pas sur cela de différence sur ses reliques et celles des impies, dont le Psalmiste dit dans le psaume XXXVI, qu'elles périront. Ce qui a paru si peu convenable et si peu croyable à quelques-uns d'eux, comme à Bullinger et Brentius, et à quelques autres, qu'ils ont été obligés de reconnaître que le corps de la sainte Vierge est dans le ciel.

Si les corps de plusieurs saints, comme saint Matthieu nous l'apprend au chap. XXVII (52, 53) de son Evangile, *qui étaient morts, ressuscitèrent à la mort du Sauveur de tous les hommes, et vinrent dans la sainte cité, et apparurent à plusieurs :* celui de leur Reine sera-t-il moins privilégié? Si l'on répond que ces saints sont morts de rechef, nous disons que l'Ecriture ne nous en dit rien, quoiqu'elle nous déclare nettement sa résurrection. De plus, la raison nous persuade qu'ils sont ressuscités pour toujours; parce que n'ayant eu ce privilége qu'à cause qu'ils servaient de témoins à la résurrection, la preuve n'aurait pas été si forte s'ils avaient été encore sujets à la mort. C'est ce qui a obligé plusieurs Pères d'entrer dans ce sentiment; comme saint Ambroise, saint Hilaire, saint Epiphane, le vénérable Bède et saint Anselme. Mais verrait-on ensuite dans le ciel les corps glorieux de ces saints, pendant que le corps de leur reine serait caché, et mis dans l'oubli? Saint Pierre Damien, qui vivait il y a plus de six cents ans, publie dans un sermon de l'Assomption, que les anges révèrent son corps dans le ciel. Saint François de Sales écrit, dans son livre *De l'amour divin*, qu'il est tout éclatant de lumières dans le paradis, et qu'il donne une joie singulière à tous les bienheureux.

Si Usuard et Adon en doutent, qu'est-ce que cela fait contre la tradition qui les précédait? Deux auteurs peuvent-ils avoir quelque poids contre le torrent des saints docteurs, et le sentiment commun de tous les catholiques, et la pieuse croyance de l'Eglise universelle? Au reste il faut prendre garde qu'un certaine épître que l'on a attribuée à saint Jérôme sur ce sujet, ou à Sophronius, n'est ni de l'un ni de l'autre.

On objecte la *Lettre* du concile d'Ephèse au clergé et au peuple de Constantinople, dans laquelle on prétend qu'il dit que les dépouilles de la très-sainte Vierge sont dans cette ville, et l'on interprète, par ces dépouilles, que c'est son corps. Nous allons montrer que cela n'est nullement vrai; mais quand nous le supposerions véritable, cela marque-t-il que son corps était à Ephèse? Est-ce la même chose que les dépouilles d'un homme mort et son corps? Nous voyons souvent que les serviteurs d'un maître, après sa mort, ont ses dépouilles, c'est-à-dire ses habits ou autre chose qui lui appartenait. Michel Glycas, Grec, dans la troisième partie de ses *Annales*, assure que la Mère de Dieu est ressuscitée comme son Fils, et que l'on a trouvé dans son tombeau les dépouilles qui avaient servi à l'ensevelir. Voilà des dépouilles, dans le tombeau, dont le corps glorieux était ressuscité. Pourquoi le concile d'Ephèse, s'il avait parlé des dépouilles de la sainte Vierge, ce qui n'est pas, ne pourrait-il pas être entendu de cette manière? N'a-t-on pas pu dire, à Constantinople, où l'on a gardé sa ceinture, et en d'autres lieux où l'on a conservé quelque chose de son linge et de ses habits, que l'on a eu de ses dépouilles?

De plus, dans cette supposition du tombeau de la sainte Mère de Dieu, dans lequel son sacré corps serait resté, est-il croyable qu'il serait demeuré sans honneur, particulièrement dans une ville toute dévouée à son service? Il ne se lit pas que les peuples y soient allés en dévotion. Comment se persuader que les tombeaux des saints aient été si visités, que l'on y soit allé en foule de toutes parts, que leurs reliques aient attiré la vénération de toutes sortes de personnes, et que le sépulcre de la très-sainte Vierge, que ses précieuses reliques auraient été si négligées qu'elles seraient demeurées dans un entier oubli? Quoi! Notre-Seigneur aurait révélé les corps de ses serviteurs, qui étaient cachés, et il aurait laissé celui de sa très-sainte Mère dans la poussière, parmi les vers et dans l'obscurité?

Enfin il faudrait que le ciel, la terre, Dieu et les hommes eussent agi, pour faire mettre dans l'oubli le sépulcre et les reliques de la Mère de Dieu, et pour les laisser sans aucune vénération. C'est ce qui est contre toutes sortes de vraisemblances.

La très-sainte Vierge a été enterrée dans Gethsémani, proche de Jérusalem, dans la vallée de Josaphat; mais son sépulcre ayant été ruiné, dans l'entière désolation de ce lieu par les armées, sous les empereurs Vespasien et Tite, demeura inconnu durant quelque temps; ce qui est cause que saint Jérôme n'en parle pas, et il fut découvert au temps de l'empereur Marcien et de l'impératrice Pulchérie, la divine Providence ne le voulant pas laisser davantage dans l'obscurité. C'est ce qui donna occasion à l'impératrice de demander des reliques de la sacrée Mère de Dieu à Juvénal. Il lui envoya sa ceinture, qui fut trouvée avec ses habits, son corps étant ressuscité, et qui fut transportée à Constantinople, où les Grecs firent deux fêtes en son honneur; l'une le 31 d'août, qui est le jour qu'elle fut trouvée, et l'autre le 2 de juillet, qui est le jour qu'elle fut reçue à Constantinople. Saint Germain, patriarche de cette ville, et Eutymius, ancien Père grec, ont fait de beaux discours en l'honneur de cette fête, et ils rapportent une quantité de miracles faits par l'attouchement de cette ceinture.

Après tous ces témoignages et toutes ces raisons, nous pouvons encore nous servir de la révélation faite à sainte Brigitte, parce que ses révélations sont approuvées par le Saint-Siége, comme nous l'avons montré au sujet de l'immaculée conception de Notre-Dame; et, en cela, nous ne nous servons point, ni de feintes révélations, ni de fables pour tromper les peuples, comme les hérétiques le reprochent. Sainte Brigitte donc, au chap. 57 du liv. VI de ses *Révélations*, déclare que la très-sainte Vierge lui a dit : « Je suis dans le ciel avec mon Fils, où je fus élevée en corps et en âme le jour de mon assomption. » Voilà la révélation du lieu où sont les saintes reliques. Pierre, abbé de Cluny, surnommé le Vénérable, rapporte au liv. II *Des miracles*, chap. 30, que les cierges qui

brûlaient à Rome dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, dès les premières vêpres de la fête de l'Assomption, jusqu'à la fin des secondes, étaient trouvés, au bout de vingt-quatre heures, aussi entiers que lorsqu'on les y avait allumés; et ce miracle se faisait en ce temps-là toutes les années, non pas dans un lieu inconnu, mais dans la première ville du monde, à la gloire de la Mère de Dieu, qui est montée ce jour-là au ciel, en corps et en âme, comme le tient l'Eglise.

Enfin le sentiment de la glorieuse assomption de la très-sainte Mère de Dieu au ciel, en corps et en âme, est si fortement imprimé dans l'esprit des fidèles, et il est reçu si généralement dans l'Eglise, que la Faculté de Paris a censuré fortement l'opinion contraire, à l'occasion d'un sermon que frère Jean Morcel, religieux jacobin, avait prêché en l'église de Saint-Benoît, dans lequel il avait soutenu que l'on n'était pas obligé de croire que la sainte Vierge avait été élevée au ciel en corps et en âme. La Faculté donc, l'an 1497, déclara que cette opinion était téméraire, scandaleuse, contre la commune croyance, diminutive de la bonne dévotion du peuple chrétien à la très-excellente et bénite Vierge Marie, et fausse. Et la censure de la Faculté fut approuvée par l'évêque de Paris, qui obligea ledit religieux de se rétracter publiquement dans l'église où il avait prêché.

Il est bien juste donc que nous nous en tenions à la commune croyance, que nous ne suivions pas une opinion qui, selon que parle la Faculté de Paris, est diminutive de la bonne dévotion du peuple chrétien à la très-sacrée Vierge; mais que nous prenions des sentiments qui l'établissent. Nous en devons célébrer la fête avec joie, et nous réjouir de l'assomption de cette inventrice de grâces; c'est comme parle saint Bernard dans l'un de ses sermons sur cette fête, à moins que de vouloir passer pour peu affectionnés à ce qui regarde son honneur. Saint François d'Assise se préparait à cette glorieuse solennité par un jeûne de quarante jours. Sainte Elisabeth, reine de Portugal, s'y disposait de la même manière, mais elle jeûnait, pendant ces quarante jours, au pain et à l'eau. Le cardinal Tolet, illustre pour sa doctrine aussi bien que pour sa piété, jeûnait quarante jours de la même manière, au pain et à l'eau, se disposant à la célébration de cette glorieuse solennité.

Il y en a qui prennent douze jours pour honorer ses douze principaux priviléges; il y en a qui en prennent neuf, et les autres trois; quelques-uns jeûnent durant ce temps-là, et les autres se contentent de faire quelques mortifications extérieures dans les occasions qui ne manquent pas; il s'en trouve qui font un nombre de mortifications intérieures qu'ils présentent à la Mère de Dieu, comme un bouquet spirituel, le jour de sa fête. On peut aussi s'appliquer spécialement aux œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles, instruisant ou faisant instruire les ignorants, travaillant à retirer quelques âmes du péché ou à en porter d'autres à la perfection : pratiques très-agréables à la très-pure Vierge, qui est la Mère de miséricorde. On peut dans les neuf jours s'appliquer chaque jour à honorer l'un des neuf chœurs des bons anges, afin qu'ils s'unissent avec nous à honorer notre commune Dame et à en obtenir la puissante protection auprès de son Fils bien-aimé, s'adresser souvent à son bon ange gardien, afin qu'il la salue de notre part et qu'il la révère en sa manière angélique, et supplée à nos défauts et à notre impuissance. Il est bon de choisir tous les jours quelque temps pour s'entretenir avec la Mère de bonté, la congratulant au sujet des faveurs qu'elle a reçues de Dieu tout bon en sa fête, et lui parlant comme un enfant avec sa mère; s'occupant à imiter en particulier quelqu'une de ses vertus, et lui demandant qu'elle nous impètre par ses intercessions celle qui nous est la plus nécessaire, aussi bien que du vice qui prédomine davantage en nous. C'est un saint exercice durant trois jours de s'appliquer chaque jour à honorer l'une des trois personnes divines de la très-adorable Trinité, pour la remercier des grâces qu'elle lui a faites le jour du mystère que l'on doit célébrer. Enfin un bon cœur ne manquera pas de saintes pensées et industries pour se préparer aux fêtes de notre glorieuse Maîtresse. On rapporte des révélations par lesquelles on a appris que Notre-Seigneur fait beaucoup de faveurs à ceux qui s'y disposent dignement, et l'une de ses faveurs est d'être mis tout de nouveau sous une protection très-singulière des saints anges.

Outre les sept fêtes de la Mère de Dieu, dont nous avons parlé, qui se célèbrent dans l'Eglise universelle, Innocent XI, Souverain Pontife, a encore ordonné que l'on ferait la fête du nom de la bienheureuse Vierge Marie, le dimanche dans l'octave de la fête de sa sainte Nativité; commandant que cette fête, qui ne s'observait auparavant qu'en quelques lieux, fût solennisée dans l'Eglise universelle, et la faisant insérer pour cette fin dans le bréviaire romain, en actions de grâces de la glorieuse victoire remportée sur les Turcs proche de Vienne par les Chrétiens, sous la protection de cette grande reine du ciel : et pour servir d'un témoignage perpétuel d'un secours si grand et si avantageux. Il y a encore plusieurs autres fêtes en l'honneur de Notre-Dame, mais qui ne sont pas universelles dans toute l'Eglise.

Le saint Pape Pie V a institué la fête de Notre-Dame de la Victoire le 7 d'octobre, en mémoire de la célèbre victoire de Lépante remportée contre les Turcs; et parce que pendant cette guerre on avait recours fréquemment à la bienheureuse Vierge, en récitant son rosaire. La principale solennité qui se faisait de cette association le premier dimanche de mai, a été transférée au premier dimanche d'octobre. Les religieux Mathurins font aussi la fête de Notre-Dame

du Remède l'un des dimanches de ce mois en mémoire de la même victoire, parce que le général de l'armée chrétienne, avant le combat, s'était voué à Dieu sous la protection de sa très-pure Mère, invoquée sous la qualité de Notre-Dame du Remède; et, la victoire remportée, il envoya les enseignes prises sur les ennemis en reconnaissance, pour être mises dans une église dédiée à Dieu sous le même titre de Notre-Dame du Remède.

On fait la fête de l'attente du divin enfantement de la Mère de Dieu en plusieurs lieux le 18 de décembre, et cette fête est très-solennelle dans l'Espagne. Le saint cardinal de Bérulle, qui a excellé en la dévotion de la très-sainte Vierge, a institué la fête de ses grandeurs le 17 de septembre, et elle s'observe dans toute sa congrégation. Tout l'ordre des religieux Carmes fait une grande fête de Notre-Dame du mont Carmel le 16 de juillet ou le dimanche suivant. Le révérend P. Jean Eudes, qui a établi une congrégation de missionnaires, dont la piété et le zèle sont une bonne odeur de Jésus-Christ, a institué la fête du précieux cœur de la Mère de Dieu, le 8 de février, qui a été reçue par plusieurs des plus grands prélats de France dans leurs diocèses, autorisée par le légat du Saint-Siége, et enfin par un bref de notre saint Père le Pape Clément IX, célébrée avec toute la solennité possible dans toute la susdite congrégation. Certainement si l'on a fait une si grande fête de sa ceinture dans la ville impériale de Constantinople; si les saints Pères en ont fait des sermons, et si l'on honore avec tant de respect les cendres des saints, quelle vénération ne mérite pas le cœur de la Mère de Dieu, qui a été le principe de la vie humaine du saint Enfant, Dieu incarné, pendant qu'il a été dans ses pures entrailles, et qui a été si rempli des sentiments du plus pur amour? Ensuite, il ne faut pas s'étonner si la mort du vénérable P. Jean Eudes a été si précieuse, si douce et si pleine de consolations célestes. Il semblait que le ciel lui était tout ouvert, et l'heure de la mort qui est si redoutable, était pour lui une heure toute pleine et tout abondante de délices et de consolations spirituelles. Il parlait du paradis comme s'il y eût déjà été; et ses paroles étaient des paroles d'onction et de vie à ceux qui étaient présents. C'est le privilége des véritables dévots de la très-sainte Vierge, non-seulement de mourir chrétiennement, mais dans la douceur et la paix. Il ne faut donc pas être surpris si elle a fait couler comme un fleuve de paix dans le cœur de l'un de ses plus zélés serviteurs de notre siècle, lui qui était l'enfant béni de son cœur.

On fait la fête des noces de la sainte Vierge avec saint Joseph en quelques lieux le 22 de janvier, et dans l'ordre du Carmel, réformé par la séraphique sainte Thérèse, le 15 du même mois. Le premier vendredi de la Passion, la fête de ses douleurs, autrement de Notre-Dame de Piété. Le premier jour d'après l'octave de la fête de Pâques, celle de l'apparition que lui fit son Fils bien-aimé étant ressuscité dans la gloire. Le 13 de mai, la fête de Notre-Dame aux Martyrs. Le premier jour de juin, la fête de son intérieur. La fête de ses joies le 5 ou 10 juillet. La fête de Notre-Dame des Anges, dans tout l'ordre de Saint-François, le 2 d'août. La fête de Notre-Dame aux Neiges le 5 dans toute l'Eglise, ayant été insérée dans le bréviaire romain, qui se dit dans toutes les parties du monde. L'un des dimanches d'août la fête de Notre-Dame de la Merci ou de la Rédemption des captifs, parmi les religieux de cet ordre. La fête de la sainte enfance de la glorieuse Vierge le 12 d'octobre. Un des derniers dimanches de novembre, la fête de sa protection accordée par Alexandre VII, Souverain Pontife.

Tous les jours de ces fêtes doivent être d'une vénération singulière aux dévots de la très-sainte Vierge; toutes celles qui se célèbrent publiquement dans toute l'Eglise ou dans des ordres religieux, ou en quelques lieux par la permission du Souverain-Pontife ou des évêques, doivent être honorées d'un culte public, et les autres d'un culte particulier. Il faut s'y disposer comme nous venons de le dire, se confesser et communier le jour de la fête, faire quelque lecture du mystère, se tenir plus recueilli et s'appliquer avec plus d'affection à l'oraison mentale.

## CINQUIÈME PRATIQUE.

*Honorer la très-sainte Vierge par différents exercices de piété.*

Il ne se faut pas étonner si l'on remarque tant de pratiques touchant le culte de la glorieuse Vierge, enseignées et observées par des personnes d'une haute capacité et d'une piété éminente Quand on considère les honneurs qu'un Dieu a bien voulu lui rendre lui-même, on ne doit plus être surpris de tous les respects que les créatures lui rendent, quand l'on demeure dans les bornes de la foi. C'est par cette vertu divine que nous croyons indubitablement que Dieu lui a envoyé un prince de sa cour comme un ambassadeur céleste, pour lui annoncer la nouvelle qu'il l'a choisie pour sa Mère; et que s'étant fait son enfant, il a voulu lui être assujetti. Ces honneurs sont si grands, si divins, si admirables, qu'ils deviennent un abîme, où il faut que tout esprit créé se perde d'admiration et d'amour. Après cela, que peuvent faire les créatures pour honorer celle que le souverain Roi de toutes choses, le Créateur du ciel et de la terre, a voulu honorer de la sorte? Il l'a plus honorée en la choisissant pour sa glorieuse Mère, que tous les anges et tous les hommes ensemble ne peuvent faire. Si toute dignité, perfection, excellence, à proportion de sa grandeur, mérite un honneur plus ou moins grand, la Mère de Dieu en mérite un extraordinaire : aussi la sainte Eglise ne veut pas que l'on rende plus qu'un culte de dulie à tous les anges et

à tous les saints ensemble; mais elle lui rend un culte particulier d'hyperdulie, tous les saints n'étant honorés que d'un culte inférieur.

Le véritable dévot de la très-sacrée Vierge le pratiquera selon le mouvement de sa grâce, conformément à son état et à sa condition, et selon ce que Dieu tout bon demandera de lui, autant qu'il le pourra connaître. Mais ce qui doit être commun à tous, est une haute estime et un amour singulier pour la Mère de Dieu. Les Pères et les saints docteurs après en avoir pensé, après en avoir dit des merveilles, ont avoué humblement que tout ce qu'ils en avaient prêché et écrit était bien au-dessous de son excellence. Ces sentiments nous apprennent bien la haute estime que nous en devons avoir, et de tout ce qui regarde son culte, comme ses fêtes, ses associations, les marques de son service, le chapelet, le scapulaire, ses images, les lieux de dévotion qui lui sont consacrés spécialement, les pèlerinages que l'on y fait, les livres qui traitent de la vénération qui lui est due, les personnes qui font une profession spéciale de l'honorer, et enfin de tous les moyens approuvés et légitimes dont on se sert pour glorifier Dieu en elle.

L'amour doit suivre l'estime, et si nous en avons une estime extraordinaire, l'amour que nous devons lui porter doit être tout singulier. Lorsque saint Bernard y exhorte, il se surpasse soi-même, et il en parle avec des ardeurs si divines, et avec un zèle si fervent, avec tant d'onction, qu'il est difficile de lire ce qu'il en a écrit sans brûler du feu tout pur de son chaste amour. C'est ce qui lui a donné la qualité de dévot de la très-sainte Vierge par excellence.

Aimons-la donc respectueusement, aimons-la tendrement; cet amour nous convient en qualité d'enfants d'une si bonne mère; aimons la fervemment avec une fidélité inviolable.

Or l'amour enferme le souvenir que l'on en doit avoir : on pense aisément et fréquemment à ce que l'on aime, et même il est difficile de n'y pas penser. Nous avons rapporté de saint Bernard de Sienne qu'il aimait la retraite pour y penser avec plus de loisir. Ensuite on en parle souvent, et saint Bernard assure qu'il n'y avait rien qui lui donnât plus de plaisir que de discourir de ses louanges. Nous avons connu de jeunes écoliers de la congrégation de Notre-Dame, des religieux de la compagnie de Jésus, qui s'assemblaient pour disputer saintement à qui lui donnerait plus de louanges. L'histoire de saint Dominique nous apprend que son entretien ordinaire était de la très-pure Vierge. Il y en a qui seraient bien fâchés d'écrire seulement une lettre dans laquelle au moins son saint nom ne parût pas. Il y a des prédicateurs qui prennent un jour la semaine, durant l'Avent et le Carême, pour faire un sermon en son honneur. Il y en a qui ne prêchent jamais sans exhorter à sa dévotion, et y dire quelque chose en sa louange. C'était la pratique du saint évêque Hening, dont sainte Brigitte parle dans ses *Révélations*, et déclare que la sainte Vierge lui dit : « Dites à cet évêque, puisqu'il a tant de zèle pour moi, de commencer tous ses sermons par mes louanges, que je lui veux servir de mère, et à l'heure de sa mort présenter moi-même son âme à Dieu. » Qu'il est bon de servir une telle maîtresse, une si douce mère !

Si ceux qui l'aiment y pensent fréquemment et en parlent souvent, ils ne manquent pas tous les jours d'avoir recours à elle et de la prier. Ainsi ils sont exacts à réciter quelques prières en son honneur, comme le chapelet, son grand office, ou le petit office de son Immaculée Conception. C'est une pratique assez ordinaire de saluer la très-sainte Vierge par la Salutation angélique, quand l'horloge sonne; mais comme cela se fait souvent sans beaucoup d'attention, il serait bien mieux de rentrer dans soi-même, pour considérer que Dieu est très-présent dans le lieu où l'on est, l'y adorer ensuite, et le remercier des grandes choses qu'il a faites dans la glorieuse Vierge. Cet exercice servirait encore à se mettre en la présence de Dieu. Le vénérable Alphonse Rodriguez ne manquait pas, à toutes les heures du jour et de la nuit, lorsqu'il était éveillé, d'honorer l'Immaculée Conception de Notre-Dame. Exercice angélique, et qui était si agréable à ces esprits célestes, que son ange gardien, à ce qu'on rapporte, le réveillait souvent la nuit pour s'en acquitter.

La Salutation angélique est l'une des prières à la bienheureuse Vierge qui a plus de bénédiction; elle remplit le ciel de joie et la terre de grâces. Les premières paroles ne sont pas composées par des hommes : elles viennent du ciel. C'est un ange qui les a apportées de la part de Dieu, et c'est une Mère de Dieu qui les a reçues. Les secondes viennent d'une sainte qui parlait par le mouvement de l'Esprit de Notre-Seigneur, et le reste vient de l'Eglise. C'est donc bien fait de dire une chose si sainte, et qui renferme le mystère de l'Incarnation, et tout ce qu'il y a de plus grand en la glorieuse Vierge; c'est imiter un ange, c'est faire la volonté de Dieu; c'est parler, comme la bienheureuse Elisabeth, par le mouvement du Saint-Esprit; c'est suivre l'esprit de l'Eglise, qui la joint dans tous ses offices avec l'Oraison dominicale, et qui l'a ordonnée pour nous obtenir des grâces, et particulièrement le don de persévérance à la mort. Le chapelet de soixante-trois *Ave, Maria*, a pris son origine dans l'ordre de l'admirable saint François d'Assise. Il y a un petit chapelet de trois *Pater* et de douze *Ave*, en l'honneur des principaux priviléges de la reine du ciel. Il y en a encore d'autres, soit en l'honneur de ses vertus, soit en l'honneur de ses joies.

Nous avons parlé des jours de ses fêtes; mais toutes les semaines l'Eglise lui dédie le jour du samedi, en faisant célébrer son

office quand ce jour n'est pas occupé d'autre part. C'est le jour dans lequel Dieu s'est reposé, et qui est la figure du jour perpétuel de la grâce dans la très-pure Vierge : aussi n'y est-il point parlé du *soir*, comme dans les autres jours que Moïse décrit dans la création du monde, et qui sont les figures des autres saints, dont les grâces ont été obscurcies par les ténèbres, soit du péché originel, soit du péché actuel. Ce jour du samedi a été l'un des jours de la grande dévotion des dévots de la Mère de Dieu; et c'est une pratique assez ordinaire d'y jeûner en son honneur. Nous avons connu un hérétique luthérien qui, au milieu de son infidélité, ayant quelque amour pour la très-sainte Vierge, jeûnait tous les samedis pour l'honorer, et qui avait été préservé d'une manière merveilleuse de la mort, dans une forêt où on l'avait voulu tuer; et c'est de lui-même que nous l'avons appris. Il avait toutes les marques d'une future conversion, que l'on peut espérer que la Mère de miséricorde lui obtiendra.

Davantage, les dévots de la Reine des anges et des hommes s'appliquent en différentes manières à lui donner des témoignages de leur estime et de leur amour. Ils ont une dévotion spéciale à son très-doux nom de Marie; et il y en a qui l'honorent en récitant le *Magnificat*, *Ave, maris stellà*, *Regina cœli, lætare*, *Inviolata*, *Ave, Regina cœlorum*, cantique, hymne et antiennes qui commencent par les lettres qui composent son précieux nom de Marie. Le bienheureux Herman, l'entendant prononcer, se prosternait par terre. Il y a des royaumes dans lesquels, par respect, on ne souffre à aucune personne de le porter; et dans les lieux où il est permis, plusieurs saintes personnes l'ont pris, en témoignage qu'elles étaient toutes dévouées au service de la Mère de Dieu. Saint Bernard, au sermon 4 *De l'Assomption*, écrit qu'on ne saurait la nommer sans être embrasé du pur amour; qu'on ne saurait y penser sans sentir son cœur tout rempli de joie; que son souvenir apporte la paix, la douceur, la délectation spirituelle, qui est inséparable de sa véritable dévotion. Cette Mère admirable a bien voulu révéler elle-même à sainte Brigitte, comme elle l'assure dans ses *Révélations*, que les anges se réjouissent entendant son nom, que les diables tremblent et s'enfuient, que les âmes qui sont dans le purgatoire en reçoivent du soulagement, et que les anges gardiens redoublent leurs soins. Cela se doit entendre quand il est bien invoqué. O nom précieux! ô nom sacré! ô nom aimable, nom admirable, nom de douceur, de consolation et de paix, nom de protection! je désire vous révérer tous les jours de ma vie; servez-moi toujours de refuge et d'asile, particulièrement à l'heure de ma mort. O mon bon ange! esprit céleste, au milieu de tous les soins assidus que vous prenez de tout ce qui me regarde, avec des bontés inexplicables, redoublez ces soins, pour me donner de plus en plus de la vénération et de l'amour pour le très-doux nom de Marie, pour la gloire du divin nom de Jésus, par lequel et dans lequel le nom de Marie est grand au ciel et en la terre; le tout se terminant à la très-adorable Trinité, qui est la fin de toutes choses.

Les véritables dévots de la Mère de Dieu ont encore beaucoup de vénération pour ses joies. Saint Thomas de Cantorbéry y avait une dévotion singulière. L'on en honore sept principales dans le ciel et sept principales qu'elle a eues lorsqu'elle vivait en ce monde. Saint Bernardin de Sienne disait qu'il croyait être redevable à la dévotion des sept principales joies de la très-pure Vierge de la plupart des grâces qu'il avait reçues du ciel; et elle a révélé à sainte Mechtilde que cette dévotion lui était très-agréable.

Nous avons parlé de la piété singulière avec laquelle on doit célébrer la fête de son cœur maternel ; mais nous disons encore ici que l'on doit avoir en tout temps un amour tendre pour un cœur tout plein de charité et de miséricorde. Après le divin cœur de Jésus, c'est le cœur le plus aimé qui fut jamais. Il est donc juste qu'à l'imitation d'un Dieu nous l'aimions incomparablement. C'est le cœur le plus aimable, à raison de ses grâces, de ses excellences, de ses grandeurs, de ses bontés : c'est ce qui demande une vénération très-particulière ; mais c'est le cœur le plus aimant, et qui surpasse en amour et en bonté toutes les tendresses et les affections des meilleures mères : c'est ce qui nous oblige d'avoir pour ce cœur un amour qui surpasse tous les amours des enfants les mieux nés. C'est un cœur qui est ouvert à tous. Il est le refuge des pécheurs; les affligés y trouvent leur consolation; les malades, leurs remèdes; les justes, des grâces pour servir Dieu; les saints, de puissants secours pour s'avancer dans les voies de la perfection. C'est un cœur qui n'est fermé à personne : les saints ont dit qu'aucun de ceux qui y ont eu un véritable recours n'en a été délaissé. Il est non-seulement, dit le dévot saint Bernard, plein de grâces, mais il en surabonde, pour les communiquer à ceux qui s'en approchent. En vérité, il faut avoir le cœur étrangement dur pour n'être pas touché de toutes ces vérités et ne pas brûler dans les saintes flammes de son pur amour. Mais quel moyen de n'y avoir pas une très-grande confiance?

C'est encore un usage approuvé de l'Eglise, que de visiter les temples, chapelles et autres lieux dédiés à Dieu sous l'invocation de la bienheureuse Vierge. Dès les premiers siècles on faisait des pèlerinages aux lieux saints, soit à Jérusalem, soit à Rome. L'antiquité nous donne des exemples de cette dévotion, pratiquée même par de grands saints, et dans nos derniers temps saint Charles Borromée, quoique cardinal et archevêque, a fait plusieurs pèlerinages avec une édification toute singulière ; les miracles que Dieu y fait marquent assez combien cette dévotion lui est agréable, et il ne l'approuverait jamais par ces effets extraordinaires

de sa toute-puissance, si elle ne l'était pas. Comment donc y trouver à redire, puisque Dieu l'autorise miraculeusement? Il est vrai qu'il en faut éviter les abus, qui se trouvent en plusieurs personnes, qui des pèlerinages aux lieux saints font des sujets de leurs divertissements. Il faut y éviter tout ce qui est contraire au véritable culte de Dieu; il faut y aller adorant Dieu en esprit et en vérité, s'entretenant dans le chemin des choses saintes, y méditant dans la loi du Seigneur, repassant par son esprit les années de sa vie, demandant souvent miséricorde pour ses péchés avec une douleur sincère et une résolution généreuse de ne le plus offenser. On y doit garder une grande modestie, et prendre garde à ne pas se laisser aller aux profanations que le démon y mêle, particulièrement quand l'affluence des peuples est extraordinaire. Nous nous sommes trouvé dans ces occasions où les hommes et les femmes passaient la nuit à danser et à dire des chansons peu décentes.

Ces abus ne doivent en rien diminuer de la véritable piété des fidèles, que l'Eglise approuve, pendant qu'elle a en horreur ces abus. On dira que Dieu est en tous lieux, et qu'il n'est pas nécessaire d'aller le chercher dans ceux qui sont éloignés. Mais saint Augustin, dans l'une de ses épîtres, répond à cette objection, et dit que, quoique Dieu soit partout, il ne fait pas partout des miracles. Or, de rechercher la cause, dit le même Père, pour laquelle Dieu en fait plutôt en de certains lieux qu'en d'autres, c'est une témérité.

Cependant l'Eglise fait une telle estime de cette pratique de dévotion, que les Souverains Pontifes ont coutume de se réserver les vœux que l'on fait à l'égard des lieux les plus considérables. Les hérétiques, sur ce sujet, nous reprochent que c'est à Dieu seul qu'on doit faire des vœux. C'est ce dont nous demeurons d'accord; mais le terme de vœu dont on se sert à l'égard des saints, ne leur est pas attribué comme à Dieu, qui est le principe de toutes les grâces et le souverain de toutes choses. On s'en sert, à leur égard, en reconnaissance qu'ils nous ont servi d'avocats auprès de sa divine majesté, et non pas comme à l'égard de Dieu. Et cet usage n'est pas nouveau; les anciens se sont servis du mot de vœu pour expliquer les dévotions que les fidèles faisaient aux tombeaux des martyrs, en reconnaissance des grâces qu'ils en avaient reçues par leur intercession. On objecte encore saint Grégoire de Nysse, qui semble désapprouver les pèlerinages. On doute si ce que l'on cite de lui sur cela est de lui véritablement; mais quand nous le supposerions, c'est contre les pèlerinages des moines solitaires qu'il parle, dont il n'approuve pas les voyages, à raison de la vie retirée dont ils faisaient profession.

C'est un usage approuvé de l'Eglise d'honorer la sainte Mère de Dieu en ses images, et nous avons rapporté, dans le chapitre 2 du livre 1er du IIe concile général de Nicée, plusieurs miracles que Dieu a faits en faveur même de la dévotion particulière de quelques personnes qui rendaient de certains respects à la sainte Vierge en ses images, comme, par exemple, par des cierges qu'elles faisaient brûler devant. Nous y avons fait voir combien ces saintes images donnent de la terreur aux démons, et leurs artifices pour empêcher qu'elles ne soient honorées; et le tout tiré du IIe concile général de Nicée, dont nous venons de parler.

Il est vrai qu'il faut bien enseigner aux peuples que ces images, et même les miraculeuses, n'ont point de vertu en elles-mêmes, et qu'il faut attribuer à Dieu les miracles qui se font dans les lieux où elles sont honorées; car c'est lui seul qui les fait, quoique par l'intercession de sa glorieuse Mère et de ses saints. La sainte Eglise est bien éloignée de les vénérer comme les païens faisaient à l'égard de leurs idoles, où ils reconnaissaient une divinité, ou d'y mettre sa confiance comme les infidèles. « Ce n'est pas, disent les Pères du concile de Nicée, dans la lettre qu'ils écrivirent à Tharase, patriarche de Constantinople, à la matière ni aux couleurs que l'on adresse le culte des images, mais à ceux que les images représentent, suivant la doctrine de saint Basile le Grand. » C'est de la manière que nous honorons l'image de la Mère de Dieu, notre Dame, l'Immaculée Mère, de toute pureté. Dans ce concile, où il y avait trois cent cinquante ou soixante prélats, il est dit que l'exposition des saintes images n'est pas une dévotion nouvellement inventée, mais une tradition des apôtres, et une ordonnance approuvée de l'Eglise catholique. On frappe d'anathème ceux qui ne les honorent pas, ceux qui disent que les Chrétiens adorent les images comme des divinités, et que l'Eglise catholique leur rend de l'honneur comme aux idoles. Tertullien, au livre IIe *contre Marcion*, a enseigné, dès les premiers siècles, que Dieu défendait les idoles, et non pas les images, puisqu'il voulait que la figure en relief des chérubins fût exposée aux deux côtés de l'arche. Dès le commencement de l'Eglise, saint Luc fit le portrait de la Mère de Dieu que l'on envoya en divers lieux pour satisfaire à la piété des fidèles, qui ayant un grand désir de la voir, ne pouvaient pas aller en Jérusalem.

Les saints ont beaucoup souffert pour soutenir le culte catholique qui est dû aux saintes images. Quelques-uns sont morts au milieu des tourments, et les autres en exil, comme saint Germain et saint Nicéphore, tous deux patriarches de Constantinople. Saint Jean de Damas eut la main coupée pour leur défense. Mais la très-sainte Vierge, que l'Eglise appelle par excellence la Vierge fidèle, ne manqua pas de venir au secours de son zélé serviteur : elle lui redonna miraculeusement sa main qui avait été coupée, avec un ordre exprès de s'en servir pour écrire de ses grandeurs, ce qu'il a exécuté avec beaucoup de fidélité et de zèle.

Les impies au contraire ont fait tous leurs efforts pour détruire les saintes images.

Julien l'Apostat, qui a été l'un des plus méchants et tout dévoué au démon, les faisait abattre; les hérétiques l'ont imité, et ils ont grand tort de nous reprocher que nous adorons dans leur culte, le bois et les pierres; puisque leur culte s'adresse, comme nous l'avons déjà remarqué, aux personnes qu'elles représentent. Si nous nous mettons donc à genoux devant elles, cet honneur va à la très-sainte Mère de Dieu et aux saints qu'elles représentent. Mais s'ils insistent que l'on ne doit pas même révérer les saints de cette manière, la divine parole les doit convaincre de leur erreur, puisque nous lisons dans la *Genèse* (XVIII, 2), qu'Abraham adora les trois anges qui lui parurent; que Josué au chap. V, v. 15, se prosterna le visage contre terre et adora le prince de l'armée de Dieu. Et ce qui est rapporté au chap. XX, 20, *livre Ier des Paralipomènes* est bien fort, où il est dit du peuple assemblé, qu'il s'inclina et adora Dieu, et ensuite le roi. Si l'Ecriture approuve l'adoration rendue aux rois, quelle difficulté peut-on avoir des honneurs que l'on rend à la Mère de Dieu et aux saints? Au reste, le terme d'adoration que l'Ecriture attribue non-seulement à Dieu, mais à des hommes, nous donne lieu de remarquer que ce mot ne marque pas toujours le culte religieux de latrie, qui n'est dû qu'à Dieu seul; ni même le culte religieux que nous rendons aux saints; mais quelquefois un honneur purement civil; et ensuite il faut savoir que l'adoration est un acte intérieur de la volonté, qui présuppose l'estime de l'entendement. Si donc je ne reconnais pas dans les choses que j'honore une excellence infinie et une souveraineté suprême, ce qui n'est qu'en Dieu seul, le culte extérieur que je rends, n'est pas une adoration de latrie.

La vénération donc des saintes images, et en particulier de celles de la Mère de Dieu, est très-sainte, et approuvée même de Dieu par les miracles qu'il opère en sa faveur en plusieurs lieux. C'est une piété très-louable de distribuer ces images de la glorieuse Vierge, et nous pouvons dire en toute vérité que nous en avons vu des bénédictions étonnantes que Dieu y a données. Il est bon et avantageux d'en avoir dans toute les maisons, leur seule vue mettant en fuite les démons; d'en faire placer dans les lieux publics, comme aux portes des églises et des villes, à l'entrée des maisons: nous avons eu une très-grande consolation d'en trouver en certains lieux de l'Allemagne, dans les pays catholiques, quelquefois de quart de lieue, ou de demi-lieue, en demi-lieue, qui étaient dignement placées en des piliers, ce qui sert beaucoup à réveiller la dévotion des passants, et à leur donner lieu de magnifier le Seigneur dans sa glorieuse Mère. Comme c'était dans un pays où le malheureux Luther avait autrefois porté l'habit de religieux, et où il s'était efforcé d'anéantir la dévotion de l'immaculée Mère-Vierge, je ne pouvais assez admirer la conduite de la divine Providence, qui non-seulement l'y a conservée, mais augmentée notablement. Presque dans toutes les paroisses on y récite son chapelet à haute voix après les vêpres, les peuples, jusqu'aux enfants qui ont l'usage de raison, s'unissant avec leurs prêtres, et tous ensemble louant et saluant la Mère de Dieu avec une grande ferveur: dévotion qui n'est pas sans récompense de la part du ciel, par les bénédictions qu'il y répand. Nous y avons vu un grave religieux, provincial de l'ordre des Augustins, qui nous assura, dans le couvent où le misérable apostat Luther avait demeuré, qu'il n'y avait pas une seule de leurs maisons dans toute leur province, où Dieu tout bon et tout-puissant n'opérât des miracles en faveur de la dévotion à la très-sacrée Vierge. Que votre saint nom, mon Sauveur, soit béni à jamais; qu'il soit glorifié dans tous les siècles, et dans toute l'étendue de l'éternité; que tous vos anges et vos saints vous adorent, et vous remercient de ce que vous tirez la gloire de votre bienheureuse Mère des oppositions de ses ennemis, et de ceux qui la haïssent.

C'est un usage approuvé de l'Eglise que de parer les temples et orner les images de la Mère de Dieu par des ornements précieux. Comme cet honneur se rapporte à Dieu, tout ce qu'il y a de plus précieux sur la terre y est dignement employé. Dieu avait ordonné pour lui-même qu'on édifiât un tabernacle, dans lequel l'arche bâtie de bois très-précieux et incorruptible était couverte au dedans de fin or; le propitiatoire, les chérubins, la table et tout le tabernacle étaient aussi revêtus d'or. Tous les vases, jusqu'aux mouchettes du luminaire, étaient d'or massif; les habits des prêtres étaient tissus d'or, de soie et de pierreries. David prépara pour le temple deux mille cinq cent cinquante millions d'or, et de plus un million d'argent: encore il estimait que c'était peu de chose. Villalpandus estime que son fils Salomon y employa plus de trois mille millions d'or, sans compter l'argent et les métaux, et que le temple était au dedans tout battu d'or, et tout étincelant de pierreries. Et la raison que ce grand roi en rend au *Livre II des Paralipomènes*, chap. II, est que l'édifice qu'il faisait bâtir, était pour un Dieu qui est infiniment plus grand que tous les dieux de la terre.

Dans la loi nouvelle, Théodoret écrit que l'on voyait les temples des martyrs admirables pour leur beauté, illustres pour leur grandeur, enrichis de toutes sortes d'ornements. Saint Paulin, évêque de Nole, dans plusieurs de ses épîtres, témoigne qu'il y avait en plusieurs endroits d'Italie de son temps, des églises dont les lambris étaient dorés, et les autels de fin or parsemés de pierreries. Constantin donna des ornements d'autel, des chapes et chasubles parsemées de pierreries. Saint Jérôme parlant de Népotien, écrivant à Héliodore, dit qu'il était tout occupé à orner les églises; qu'à la fête des martyrs il jetait des fleurs dans toute l'église. Saint Augustin parle au livre XXII

*De la cité de Dieu*, chap. 8, des fleurs que l'on jetait sur les reliques de saint Etienne, et qu'une femme en ayant pris une, et l'ayant portée à ses yeux, elle recouvra la vue ; saint Grégoire de Nazianze loue sa sœur Gorgonie des dons qu'elle faisait à l'Eglise. Saint Paulin nous apprend que de son temps les autels étaient environnés d'une grande quantité de cierges. Mais Dieu même est l'auteur de leur usage, car c'est lui qui a ordonné à Moïse de faire un magnifique chandelier, pour y mettre les luminaires qui y devaient brûler. Ces lumières sont les symboles de la divinité, de la gloire du paradis ; et dans la loi de grâce, de l'humanité adorable du Sauveur, et de la foi des Chrétiens. La vénération dans les premiers siècles était si grande pour les autels, que personne n'en osait approcher que les prêtres : aussi étaient-ils fermés de balustres, que saint Grégoire de Nazianze appelle les limites stables et fixées des hommes. Quelle différence entre cette ancienne piété des fidèles, et le peu de respect que l'on voit présentement dans nos églises, où les femmes mêmes ne font pas de difficulté, par une témérité terrible, de se placer tout proche des saints autels, et pendant qu'on y célèbre les mystères redoutables, s'y faisant voir aux prêtres du Seigneur, et leur servant d'une distraction dangereuse !

Ecrions-nous ici avec le grand saint Augustin : « Que faisons-nous, mes frères ? » L'ancien temple n'était que la figure des nôtres, et cependant nous avons vu les sommes immenses que David et son fils ont employées pour le bâtir : nous avons vu que ce temple au dedans était tout revêtu d'or, et étincelant de pierreries. Voilà l'estime et les soins que l'on a pris de ce qui n'était qu'une figure : il ne faut qu'avoir le sens commun pour juger de ce que mérite la réalité. Ecrions-nous ici avec le prophète Habacuc (I, 5) : *Voici qu'il arrive, ce que personne ne pouvait jamais croire.* Les mille millions d'or sont employés à l'édifice d'un temple pour y adorer une arche, un coffre de bois, dans lequel était la manne. Mais que faisons-nous pour nos églises, dans lesquelles un Dieu réside corporellement ? Dieu commande qu'on lui dresse un tabernacle tout revêtu d'or, pour mettre l'arche, ce coffre de bois, et dans les nôtres le précieux corps de Jésus-Christ y demeure avec son âme et sa divinité. O mon Seigneur et mon Dieu, combien sont-ils négligés, particulièrement dans nos campagnes ! Il y a longtemps que nous l'avons écrit dans le petit livre *De l'amour de Jésus au très-saint Sacrement de l'autel*, nous devrions répandre des torrents de larmes sur notre insensibilité, de ce que nous ne sommes pas morts de douleur et de regret, de les voir dans l'état où nous les avons trouvés. Pleurez avec moi, mes frères, vous qui lisez ceci, de voir l'amour d'un Dieu si mal reconnu, et demandez miséricorde pour un si indigne archidiacre.

Ah ! cieux, déchirez-vous, et vous, portes du firmament, soyez grandement étonnées ! Les mouchettes du luminaire qui servaient à l'ancien tabernacle étaient d'or massif. O mon Dieu, ô mon Dieu ! dans quel état sont les vases sacrés qui servent à vos autels, les ornements, les chasubles, les chapes, les aubes, les surplis ! J'ai été dans des lieux où les seigneurs avaient de la vaisselle d'argent en abondance, et où le corps et le sang du Fils de Dieu étaient reçus et gardés dans de l'étain.

Nous voudrions ici crier sans cesse, et élever notre voix aussi fortement qu'une trompette, pour dire à ces messieurs et à ces dames qui ont tant de soin d'orner leurs corps : Réveillez-vous de votre sommeil, pleurez et hurlez, pour me servir des termes de l'Ecriture, dans l'oubli profond et inconcevable où vous êtes de la grandeur infinie d'un Dieu. Pensez bien, et repensez dans quel état est la maison de Dieu, et dans quel état est la vôtre. Que ceux qui ont des chapelles particulières répandent des larmes de sang, de voir la manière dont elles sont bâties : de voir les ornements, le linge, les chandeliers, les aubes, les chasubles qui y servent. Passant par un lieu où il y avait un seigneur et une dame, qui était une dame de vertu et de piété, elle nous dit que lorsque leurs habits et autres meubles ne pouvaient plus leur servir, elle les réservait pour sa chapelle. Mais nous le disons, nous mourrons sans le pouvoir concevoir, que les demoiselles suivantes même, nous disons encore plus, que les habits des valets de pied ou des laquais sont plus riches et plus propres souvent que ce qui sert aux chapelles domestiques. Esprits célestes, anges bienheureux, parmi toutes vos lumières, l'auriez-vous jamais pensé ? Auriez-vous bien pu penser à la magnificence des maisons des seigneurs et des dames, à la propreté de leurs chambres, aux magnifiques tapisseries qui les ornent, aux meubles précieux qui les remplissent ; à la valeur de la vaisselle d'argent, des chandeliers qui servent à leurs tables, à la beauté des nappes qui les couvrent, des serviettes que l'on y donne pendant que leurs chapelles sont si négligées ? O messieurs, jusqu'à quand serez-vous dans cet aveuglement, et dans cette dureté de cœur ! Considérez, mais avec de sérieuses réflexions, comment vous recevriez chez vous le roi, ou un prince, s'il vous faisait l'honneur d'y vouloir loger. Quelle dépense ne fait-on pas, et quels soins ne prend-on point ? Mais comment recevez-vous les personnes ordinaires qui y vont ? leur donnez-vous des draps, des serviettes qui ne soient pas bien blancs ? Hé, comment sont les nappes de l'autel de votre chapelle, les aubes ? et quel rapport des ornements avec vos meubles ? Cependant un Dieu, un Dieu est reçu dans votre chapelle ! Ah ! qu'il faudrait bien crier ici, ô Dieu inconnu ! Est-ce le connaître ? est-ce avoir de la foi ?

Cependant, avant toutes choses, il faut avoir soin que les tabernacles soient bien ornés, que les calices, les ciboires, les soleils soient d'argent. Les prêtres doivent veiller à ce que

les corporaux ne soient pas troués ni trop garnis de dentelle, parce qu'ils ne sont pas propres à recevoir les parcelles consacrées de la sainte hostie qui y pourraient tomber; et c'est ce qui arrive souvent dans les monastères des religieuses, qui mettent de grandes dentelles aux corporaux qui servent à leurs églises. Cette vue m'oblige encore de remarquer que les autels portatifs ne doivent pas être éloignés du bord de la table plus de deux ou trois pouces ; car autrement la divine hostie ne serait pas élevée, pour être montrée au peuple, au-dessus du corporal, et, s'il s'en détachait des particules, elles tomberaient sur la nappe, et non sur le corporal. Pour la même raison il faut avancer le corporal pour couvrir le cadre de bois où est attaché le devant d'autel, quand cela se rencontre, ce qui est un usage nouveau et contre l'ordre, et qui ne devrait pas être souffert, à moins qu'il ne soit bien étroit.

Les ornements sont nécessaires pour la majesté de la religion et pour exciter la dévotion des peuples, et il y faudrait employer tous les plus beaux ornements du monde et les plus précieuses richesses, pour reconnaître la grandeur infinie de la majesté de Dieu, à qui tout est dû, et pour lui rendre de plus grands hommages. Mais qu'il est vrai que son royaume n'est point de ce monde ! Quelle différence de la magnificence des palais des grands de la terre, et de celle de ses maisons ! On donne quelquefois à Dieu les restes de la vanité et ce dont l'on est dégoûté.

Quelques-uns objectent les Pères qui ont semblé parler contre la multitude des ornements des églises, lorsque l'on abandonnait les pauvres. Mais ils en ont voulu dire seulement qu'il ne faut pas préférer cet embellissement à leur grand besoin. Saint Bernard et quelques autres ont aussi fait quelque distinction entre les chapelles des moines solitaires, ou des religieux qui font en tout une profession exacte de la pauvreté, et les autres églises.

Il est vrai qu'il faut assister les pauvres, qui sont les membres de Jésus-Christ. Mais, avant que de dépouiller nos églises de leurs ornements pour leur donner les secours nécessaires, il faut ôter aux dames et aux séculiers ceux qui servent à leur vanité. Il serait à désirer que les plus fervents employassent leur voix et leur plume pour crier et pour écrire contre le luxe des mondains, qui ont tant de soin de parer leur corps, pendant que Jésus-Christ souffre la faim et la soif dans ses membres : de ces dames qui sont couvertes d'or, pendant que les membres de Jésus-Christ sont nus. Voilà des sujets qui méritent bien la sainte indignation de leur zèle.

Il faut travailler à ôter toutes ces vaines parures dont sont couverts les corps des mondains, avant que de dépouiller les saintes images de la bienheureuse Vierge, et nos Eglises de ce qui les orne. Judas, dès le commencement de la loi de grâce, a fait des plaintes de la piété de sainte Madeleine, au sujet des parfums précieux dont elle avait oint les pieds du Fils de Dieu ; et ses plaintes avaient pour prétexte spécieux l'assistance des pauvres. Pourquoi, disait ce malheureux, ce parfum n'a-t-il pas été vendu trois cents deniers, et donné aux pauvres ? Le concile qui fut tenu à Aix-la-Chapelle, qualifie de disciples et de successeurs de Judas, ceux qui trouvent à redire que l'on fasse des donations aux églises. Après tout, quand Salomon a fait bâtir le temple, il y avait des pauvres, et lorsque d'autres grands rois ont fait édifier de magnifiques églises.

Cependant il faut prendre garde qu'il n'y ait rien d'indécent dans les églises, ni dans ce qui les orne. C'est une très-grande indécence de se servir de tapisseries dans les églises, où l'on voit des nudités honteuses dans les personnages qui y sont représentés, des histoires d'amour profane et illicite, des fables ridicules et impertinentes. O Chrétiens, est-ce de la sorte que vous honorez la sainteté du temple du Dieu de toute grandeur ! Mais comment les ecclésiastiques souffrent-ils de telles profanations dans sa maison ? Les conciles ordonnent que l'on en ôte toutes les images où l'on remarque quelque nudité, quelque situation qui n'est pas modeste. C'est une chose affreuse de trouver quelques images des saints et de la reine des saints, parées comme les personnes mondaines du siècle, avec tous les ornements que la vanité y fait porter, et quelquefois dans un tel excès, que l'on y aperçoit des gorges découvertes et des bras nus ; ce qui est bien l'abomination de la désolation dans le lieu saint. En vérité, est-ce honorer les saints que de les représenter dans leurs images d'une manière qu'ils ont en horreur.

Finissons cette matière déplorant encore une des grandes irrévérences qui se commet dans nos églises, lorsqu'on laisse le corps de notre Sauveur exposé pendant que l'on s'assemble pour le sermon, qui est un temps où ceux qui louent les chaises, parlent et crient, et les laquais qui les retiennent pour leurs maîtres, et souvent plusieurs personnes causent et s'entretiennent. Que notre aveuglement est extrême ! Dès lors que le prédicateur monte en chaire on voile la divine Eucharistie, quoique pour lors tout le monde soit dans le silence et le respect. Il suffit dans l'ordre de l'église, que le prédicateur parle, et néanmoins il ne parle que pour son honneur et sa gloire.

Mais continuons à parler des différentes pratiques de piété envers l'admirable Mère de Dieu. Il est bien difficile de savoir un peu les charitables bontés de son cœur envers les hommes, sans s'appliquer à rendre tout le service possible au prochain à son imitation. L'exercice donc des œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, doit être l'une des grandes dévotions de ses véritables serviteurs, comme il a déjà été remarqué. Et comment la très-pure Vierge, que nous

avons appelée plusieurs fois avec l'Eglise la Mère et la reine de miséricorde, pourrait-elle avouer pour ses enfants et ses sujets, ceux qui auraient le cœur dur envers le prochain : soit en ne lui pardonnant pas les offenses que l'on en pourrait avoir reçues, et en ne lui faisant pas du bien, soit en ne l'assistant pas dans tous ses besoins spirituels et corporels.

Nous devons avoir une extrême reconnaissance pour tous ses bienfaits. Ah ! qu'il est juste d'y penser souvent, et de les méditer à loisir. Ils sont plus considérables que nous ne pensons, et en bien plus grand nombre. O mon âme, bénis la Mère de ton Seigneur, et que toutes mes entrailles louent son saint nom. O mon âme, bénis la Mère de ton Seigneur, et n'oublie jamais toutes les grâces que tu as reçues par son intercession. O ! mon âme, mon âme, chantons ses miséricordes éternellement. Il est bon de pratiquer plusieurs exercices de piété pour la remercier de toutes ses bontés, et de destiner quelque temps pour le faire à loisir.

On doit faire une haute profession de son service, et ne pas rougir des marques que l'on en peut donner. Il en faut avoir plus d'estime, que de toutes les couronnes de la terre. Il faut s'intéresser généreusement pour tout ce qui regarde sa gloire ; travailler avec un grand zèle pour établir tout ce qui touche son honneur : dont l'un des meilleurs moyens est la distribution des livres qui traitent de sa dévotion. Comme il n'y a rien qui soit plus dangereux que la lecture des mauvais livres, l'une des choses qui est suivie de plus de bénédictions, est la lecture des bons. Nous avons connu des curés qui, faisant assembler leurs paroissiens pour leur en lire, remarquaient dans cette pratique une abondance singulière de grâces. Il serait à désirer que l'on en donnât aux enfants, particulièrement à la campagne, pour apprendre dans les écoles à lire ; car ensuite ils en pourraient faire la lecture dans leurs familles les soirs en hiver ; ce qui aurait de grands effets de grâces, particulièrement quand on y rapporte des exemples, et en même temps empêcherait des discours peu chrétiens et des chansons peu honnêtes.

Mais il faut travailler à établir le culte de la Mère de Dieu. Il faut aussi s'opposer en la vertu de Notre-Seigneur à tout ce qui y est contraire, et spécialement dans les temps où nous vivons, où, comme il a déjà été remarqué, il se glisse une certaine malignité contre la dévotion de la Mère de Dieu. Toutes les oppositions que l'on y forme, nous doivent servir à redoubler notre zèle, et à ne rien oublier pour soutenir saintement l'honneur de notre grande et bonne maîtresse, en tout ce qui regarde son culte, ses prérogatives et excellences.

Davantage sa dévotion nous porte à un amour de complaisance et de bienveillance : à un amour de complaisance, considérant toutes ses perfections, et notre volonté en étant touchée de complaisance, nous en réjouissant saintement et tressaillant d'allégresse dans leur souvenir. On s'écrie avec le divin époux (*Cant.* IV, 1 ; II, 10) : Que vous êtes belle ! ô la bien-aimée de Dieu, que vous êtes belle ! vous êtes sa très-uniquement unique colombe, sa parfaite ; vos beautés sont sans tache ; et elles n'ont rien de pareil parmi tout le reste des créatures.

Or cet amour de complaisance est suivi de l'amour de bienveillance qui nous porte à désirer pour notre bonne maîtresse l'accroissement de sa gloire par les honneurs que les anges et les hommes lui peuvent rendre. On désire que son nom soit béni, loué, aimé, remercié, exalté et glorifié de plus en plus ; et commençant par soi-même, l'on regarde généralement en quoi on le pourra glorifier; prenant une résolution généreuse de n'y manquer jamais, et autant qu'on le pourra faire dans l'ordre de Dieu. Mais comme l'âme se trouve dans l'impuissance de louer la glorieuse Vierge, autant qu'elle le mérite, elle invite toutes les créatures à son secours. Elle souhaite ardemment que tout esprit loue le Seigneur en elle. Elle s'unit à tous les honneurs que tous les anges et les saints lui rendent, lui rendront et lui ont rendus. Et si elle peut l'honorer par tous ces honneurs, elle se réjouit beaucoup de la gloire qui lui en arrive. Au-dessus de tout elle lui offre l'amour incompréhensible des trois personnes divines, et elle ne se lasse jamais de les magnifier pour les grandes choses qu'elles ont faites en elle.

Enfin, il faut prendre garde à ne pas s'acquitter négligemment des devoirs qu'on lui rend, du chapelet, de l'office et de tous les autres exercices de piété ; mais à la servir avec le respect qui est dû à la reine du ciel et de la terre, et à la Mère d'un Dieu. Cet avis est bien à remarquer, parce qu'un grand nombre de personnes y manquent, faisant les choses par une certaine routine et habitude, sans esprit intérieur ; et, pour ce sujet, on doit, dès le commencement de ses exercices, considérer l'excellence de la personne à qui l'on va parler, ou bien qu'on honore par quelque autre devoir, et la grandeur infinie d'un Dieu qui est la fin de toutes ces pratiques. Cette auguste reine a bien voulu quelquefois faire la correction à quelques-uns de ses bons serviteurs de quelques négligences, comme il est rapporté du bienheureux Herman.

On doit aussi veiller à observer une fidélité exacte dans tous les services qu'on lui rend. Saint Jean de Dieu a reçu une punition pour avoir manqué à dire son chapelet. Le bienheureux cardinal Pierre Damien, ayant établi parmi des religieux l'usage de réciter l'office de Notre-Dame, ces religieux le quittèrent, et depuis ce temps ils furent accablés de tant de calamités et de misères spirituelles et temporelles, qu'ils furent obligés, par le conseil du même cardinal, de rétablir cette dévotion ; et aussitôt ils furent

délivrés de tous leurs maux. Le cardinal Baronius rapporte cette histoire.

La dévotion à la très-sainte Vierge se pratique avec un véritable esprit intérieur, la persévérance dans sa dévotion est une source de toutes sortes de grâces et de bénédictions. O Saint-Esprit, mon Dieu ! vous qui avez dit par le Prophe-Roi : *Souvenez-vous des merveilles que Dieu a faites* (*Psal.* CIV, 5); faites-moi la grâce de les méditer et de les raconter à mes frères. Venez donc et écoutez, vous tous qui craignez Dieu, et je vous raconterai combien il a fait de grâces aux âmes dévouées au service de son immaculée Mère. Mon Dieu, je suis votre serviteur, et parce que je suis votre serviteur et le fils de votre servante, je publierai les miséricordes que vous faites par ses intercessions.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici, sur ce sujet, ce que j'ai vu de mes yeux, et dont j'ai été témoin avec beaucoup d'édification. Je les publierai à l'avantage de la dévotion envers la sainte Vierge.

Nous en avons connu qui, dès leur bas âge, avaient un amour très-tendre pour la très-pure Vierge, et dont elle prenait des soins qu'on aurait de la peine à expliquer. Ils vivaient dans des lieux où il y avait peu de secours pour le spirituel, et, sans le secours des hommes le Seigneur était leur protecteur. Dès leur jeunesse, ils étaient jetés entre ses bras, et il était le sujet de leurs louanges. Ils passaient quelquefois un temps considérable de la nuit à les chanter hautement, la divine Providence disposant les choses avec tant de douceur, que les personnes qui étaient couchées dans la même chambre et dans les chambres voisines, et qui en étaient réveillées, le souffraient sans s'en plaindre. Ils n'avaient point d'autre maître pour l'oraison mentale que Dieu seul, et il y en avait qui, dès l'âge de neuf ou dix ans, se consacraient à Dieu sans hésiter par le vœu de chasteté. Il me serait difficile d'expliquer leur application à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, les entretiens innocents, tout pleins d'un amour tendre avec les saints, et les grâces que Dieu tout bon faisait par eux à leurs compagnons, qui leur disaient quelquefois ce qu'ils avaient de plus secret dans leur conscience, qui leur découvraient leurs péchés et leurs maux, auxquels ils apportaient le remède, en leur inspirant de bien approcher des sacrements. Ils étaient tellement prévenus des bénédictions de la douceur du Seigneur, que, mangeant avec leurs parents chez des personnes qui les avaient invités, ils quittaient la table et la compagnie, pour se retirer en quelque lieu secret, et y penser aux choses saintes.

Nous en avons connu qui, dès leur bas âge, ne respirant que l'amour de la très-sacrée Vierge, et ne commençant qu'à étudier dans les basses classes, excellaient dans la science des saints. Ils demeuraient ensemble dans une maison où ils étaient pensionnaires, pour pouvoir aller au collége, et ils y avaient un petit oratoire où tous les jours ils s'assemblaient pour y rendre leurs respects à leur bonne maîtresse, employant le peu d'argent que leurs parents leur donnaient à orner ses images, à y mettre des fleurs, à faire brûler de l'encens et quantité de cierges en son honneur. Ils disputaient saintement à qui lui donnerait de plus magnifiques éloges. Souvent c'est ce qui faisait tout leur entretien pendant leur repas; c'était le sujet de leurs récréations, et quelquefois, au milieu de ces discours, leurs cœurs se sentaient si embrasés de l'amour de la très-pure Vierge, que le temps des repas et des récréations leur semblait trop court pour parler à son aise de ses louanges. Ils y employaient une partie de la nuit; ils se faisaient un saint défi à qui lui rendrait plus d'honneur, et ils passaient des temps considérables à faire des génuflexions, s'humiliant devant cette auguste Dame des anges. Leurs plus chères délices étaient, les jours de congé, d'aller visiter les églises et les chapelles consacrées à Dieu sous son nom ; et quelquefois, quand ils étaient sortis de la ville, ils faisaient ces pèlerinages nu-pieds.

Ils se préparaient à ses fêtes par des jeûnes et d'autres mortifications. Ils jeûnaient sept jours auparavant, ne mangeant presque que du pain et un peu de beurre ; et il y en avait qui, la veille de ses fêtes, passaient toute la nuit dans la méditation de ses excellences incomparables. Comme ils étaient plusieurs logés dans une même chambre, ils se réveillaient les nuits, hors le temps même de ses fêtes, pour psalmodier et réciter des hymnes en son honneur. Enfin ils exerçaient toutes les sortes de dévotions qui se peuvent pratiquer par de jeunes écoliers qui sont occupés dans les lettres, et le plus avancé n'était alors que dans la classe que l'on appelle *la troisième*.

Mais pendant que ces jeunes gens s'efforçaient de la sorte d'honorer la reine de toutes les vertus, elle prenait plaisir à les combler de ses plus saintes bénédictions. Elle leur avait obtenu des mouvements si puissants pour l'oraison, qu'on les a vus passer les nuits entières dans cet exercice ; et le soleil, qui les avait laissés prosternés devant la divine majesté, les trouvait encore dans la même application, lorsque tout de nouveau il commençait à paraître sur notre horizon. Ils étaient dans la solide pratique de la mortification intérieure et extérieure. Combien de fois ont-ils essuyé la raillerie que l'on faisait de leurs dévotions, et en combien de rencontres ont-ils fait paraître avec hardiesse qu'ils ne rougissaient pas de l'Evangile ! Il y en avait qui étaient crucifiés de peines d'esprit, lesquelles leur causaient des souffrances terribles : ils marchaient dans une terre déserte, sans chemin et sans eau, au milieu d'une nuit obscure, dans laquelle à chaque pas qu'ils faisaient ils pensaient tomber dans le précipice. Ils se voyaient privés des consolations du ciel et de la terre ; et, de quelque côté qu'ils jetassent les yeux, ils ne découvraient aucun

secours. Pour lors ils pouvaient dire avec un prophète, que toutes leurs voies étaient bouchées avec des pierres carrées. (*Thren.* III, 9.) Le Seigneur les nourrissait d'un pain de larmes, et il était pour eux un Dieu caché dans la nue. Si en de certains moments Dieu leur donnait quelque lumière, ce n'était que comme l'éclair qui disparaît en même temps qu'il se fait voir : il ne leur envoyait sa clarté que de temps en temps, par de petits rayons; leur pauvre cœur leur semblait être comme les montagnes de Gelboë où la rosée et la pluie ne tombent jamais.

Pour le dire en un mot, ils étaient conduits par toutes sortes de voies de peines intérieures, et cela pendant plusieurs années, dans un âge bien jeune, et étant obligés d'étudier; ce qu'ils faisaient avec un secours si puissant de la Mère de Dieu, que, n'ayant presque pas le loisir de penser à autre chose qu'à leurs peines, ils ne laissaient pas d'être les premiers de leurs classes.

Il y en avait qui, après avoir lavé les pieds des pauvres, buvaient quelque petite partie de l'eau qui avait servi à nettoyer leurs pieds tous pleins de boue et de fange, malgré les résistances que la nature donne à de telles mortifications. Ils se privaient de leur déjeûner pour le donner aux nécessiteux, qu'ils allaient instruire des voies de Notre-Seigneur jusqu'aux portes des églises; et, lorsqu'ils n'étaient pas en public, ils se prosternaient à leurs pieds, les baisant avec tendresse. Ils se levaient quelquefois les nuits pour aller les prendre dans les rues et les faire coucher dans leur chambre; les personnes chez qui ils étaient en pension le souffrant paisiblement. Ce qui fait voir manifestement une protection spéciale de la Mère de Dieu, si l'on considère que c'étaient de jeunes écoliers qui ouvraient les portes d'une maison, et quelquefois après minuit, pour introduire des pauvres mandiants dans la maison de ceux qui les tenaient en pension.

Tout jeunes qu'ils étaient, leur piété leur donnait une telle autorité qu'on n'osait rien faire qui choquât la modestie en leur présence; et on avait une telle confiance en eux, que de grands pécheurs leur découvraient des crimes énormes qu'ils avaient commis, pour y trouver le remède. Ils étaient tellement appliqués au très-saint sacrement de l'autel, qu'il s'en trouvait qui demandaient la permission de veiller des nuits entières aux portes des églises à leur directeur, ce qui ne leur fut pas accordé. D'autres écoliers, brûlant du même feu de l'amour de la très-sacrée Vierge, s'étant unis à quelques-uns de ceux dont je viens de parler, participaient aux mêmes bénédictions. C'était un divin plaisir de les voir disputer à qui se rendrait le premier devant la porte d'un collége de la Compagnie de Jésus, pour ensuite se rendre en la chapelle de la congrégation de Notre-Dame. Ils y étaient dès trois ou quatre heures du matin, attendant que la porte fût ouverte, se souvenant de ce qui se dit de la bienheureuse Vierge, selon l'application que l'Eglise lui en fait : *Bienheureux celui qui veille à mes portes.*

Ils étaient dans un saint oubli de leurs intérêts, pour les intérêts de celle qui en Jésus et pour Jésus faisait leur occupation. Devant les classes et après les classes, et même après souper, ils s'assemblaient pour traiter de ses grandeurs, et les jours de congé, allant faire des pèlerinages en son honneur, ils faisaient retentir les airs dans les campagnes et sur les montagnes, des hymnes et cantiques qu'ils chantaient à sa gloire. Ils faisaient célébrer le très-divin sacrifice pour remercier Dieu des grandes grâces qu'il lui a faites et pour demander l'établissement et l'augmentation de sa dévotion en toutes sortes de lieux.

Je reviens à ces dévots serviteurs de la Reine du ciel. Ils avaient un cahier de parchemin dans lequel ils avaient signé, et plusieurs de leur sang, qu'ils se dévouaient à son service autant que l'ordre de Dieu le permettait et le voulait: et en particulier ils avaient fait vœu de défendre son Immaculée Conception autant qu'ils le pourraient faire, et conformément à l'esprit de l'Eglise.

Mais, nous l'avons déjà dit, le cœur de Marie le plus obligeant de tous les cœurs ne se laisse pas vaincre en amour. Il me semble, lui disait un jour le vénérable frère Alphonse Rodriguez de la Compagnie de Jésus, ma bonne Mère, que je vous aime plus que vous ne m'aimez; et à même temps il entendit une voix de cette mère de bonté qui lui répondit : vous vous trompez, Alphonse; sachez que je vous aime davantage. Elle fit bien voir cette vérité aux écoliers dont nous parlons, les comblant de toutes sortes de faveurs, non-seulement pour leur propre bien mais pour l'édification de l'Eglise.

O, ma glorieuse Dame, ma bonne maîtresse, ma sainte patronne, ma fidèle avocate, ma puissante protectrice, mon asile, mon refuge, ma très-douce et très-miséricordieuse Mère! je finis à vos pieds sacrés ce petit ouvrage consacré à votre gloire, comme je l'ai commencé et continué. O Mère de grâce et de miséricorde! recevez-moi et tenez-moi sous votre puissante protection en ma vieillesse et en ma mort, comme vous l'avez fait dès le commencement de ma vie : que je ressente les effets de vos plus miséricordieuses bénédictions lorsque mon âme sortira de mon corps. Soyez sa fidèle avocate au tribunal redoutable de votre Fils bien-aimé; faites-le souvenir de vos saintes mamelles qui l'ont allaité, afin que le sang qu'il a répandu pour moi et les plaies sacrées qu'il a portées me soient miséricordieusement appliquées. Ah! que je vive et que je meure dans votre service, pour vous bénir, aimer, remercier, louer et glorifier à jamais.

—

## ORAISON A L'IMMACULÉE VIERGE, MÈRE DE DIEU,

*Composée par Sixte IV, Souverain Pontife, à laquelle il a donné de grandes indulgences en faveur de ceux qui la réciteront ; confirmée par Paul V et Alexandre VII, suivant l'exemplaire imprimé à Rome.*

—

Je vous salue, Marie, Mère de Dieu, reine du ciel, porte du paradis, dame du monde ; vous êtes Vierge singulière, vous êtes conçue sans péché originel et pour cela très-immaculée. Vous avez été très-véritablement vierge avant l'enfantement, en l'enfantement et après l'enfantement ; impétrez-nous de vivre saintement, et priez pour nous Jésus, votre bien-aimé Fils, et recevez-moi après ma mort ; délivrez-moi par vos prières de tous maux d'esprit et de corps, et faites que je puisse contribuer au bien des autres, pour acquérir les œuvres de miséricorde et me réjouir éternellement avec vous en paradis. *Amen*

—

## JESUS † MARIA.

### ACTE POUR SE DÉVOUER A NOTRE-DAME EN QUALITÉ D'ENFANT.

—

O très-sainte Vierge Marie, très-digne Mère de mon Dieu, Mère de miséricorde, ma protectrice, ma vie, ma douceur et mon espérance, moi soussigné, prosterné aux pieds de votre sacrée Majesté, et animé du pressant désir de vous appartenir en la manière la plus parfaite, je vous supplie très-humblement de me recevoir aujourd'hui et pour jamais au nombre de vos enfants. Hélas ! je confesse être très-indigne d'une si glorieuse qualité ; mais, instruit par la foi catholique, qui m'apprend qu'étant la mère de Jésus-Christ, dont nous sommes les frères, vous êtes aussi la nôtre ; fortifié aussi par ces amoureuses paroles de Jésus mourant : *Femme, voilà votre fils* (*Joan.* XIX, 26), qu'il vous adressa en faveur de saint Jean et en sa personne pour tous les Chrétiens, je prends cette liberté, que je vous conjure d'agréer.

C'est donc dans la plus profonde humilité dont je suis capable, qu'en présence de mon cher ange gardien et à la face de tout le paradis, je vous prends pour mère et veux vous reconnaître, honorer et aimer comme telle dans le temps et dans l'éternité. Je vous fais une totale et irrévocable donation de mon inutile personne, et de toutes choses en moi et hors de moi, qui en dépendent et dépendront jamais, en général et en particulier, et vous en déclare, autant qu'il m'est possible, la maîtresse absolue, ne voulant jamais avoir d'autre vue en quoi que ce soit que de vous plaire comme à ma très-bonne mère, et par vous à Jésus-Christ, votre Fils, mon sauveur et mon Dieu, vous suppliant par tout l'amour qui est entre lui et vous, par les tendresses de vos cœurs sacrés, de vouloir m'accorder la grâce que je vous demande d'être reçu en qualité d'un de vos enfants entre vos bras et d'y trouver un asile éternel. Puisque vous êtes ma bonne mère, je vous aime en union à l'amour que la très-sainte Trinité vous portera dans le temps et l'éternité ; je vous présente du fond de mon cœur tous les bonheurs, toutes les joies, tous les amours que vous recevrez de ce grand Dieu d'amour et de tous les bienheureux dans toute l'éternelle félicité ; je désirerais pouvoir vous aimer en mon particulier autant que vous méritez d'amour et autant que vous êtes admirable.

Donnez-moi, s'il vous plaît, un cœur de véritable enfant envers vous, une obéissance fidèle à la volonté de Notre-Seigneur, votre adorable Fils, et la vôtre, à laquelle je m'abandonne pour jamais, une tendre confiance en votre bonté maternelle, et toutes les autres dispositions qui me sont nécessaires envers la meilleure de toutes les mères.

Faites-moi aussi la grâce de prendre un soin singulier et maternel de mon salut et de tout ce qui me touche, continuellement le reste de ma vie et à ma mort, au moment de laquelle, je vous conjure, ô ma très-honorée et très-fidèle mère, de ne me pas abandonner et recevoir mon âme entre vos bénites mains. Ainsi soit-il.

*Le susdit acte fait sans pouvoir jamais être révoqué ce du mois de l'an de grâce* 17 *et signé*

Il est à propos de former cet acte, la première fois, après une bonne confession et une sainte communion, et le renouveler tous les ans au même jour, ou, ce qui serait encore mieux, tous les mois ou même toutes les semaines.

—

LES

# GRANDS SECOURS DE LA DIVINE PROVIDENCE

## PAR LA TRÈS-SAINTE VIERGE MÈRE DE DIEU,

### INVOQUÉE SOUS LE TITRE DE NOTRE-DAME DU REMÈDE, DANS L'ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ ET DE LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS

—

## A LA TRÈS-SAINTE ET SURADORABLE TRINITÉ.

—

Très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, j'apporte avec crainte et tremblement au pied du trône de vos grandeurs ce petit ouvrage qui de soi vous est entièrement dédié, traitant des priviléges et des grâces d'une association d'un ordre qui vous est si singulièrement consacré qu'il porte même le nom de votre très-suradorable mystère. O Trinité des personnes divines, un seul Dieu en essence, selon la multitude de vos grandes miséricordes ne me rejetez pas de votre divine présence, dont je mérite d'être privé dans les enfers pour un jamais ! Permettez, selon les excès de votre charité, qu'un peu de boue et de poussière, un peu de cendre, ose bien se présenter et ce petit ouvrage à Votre Majesté. O grand Tout, souffrez que ce qui n'est rien, que le pur néant vous fasse cette petite offrande ! Je sais bien par votre grâce que j'en suis entièrement indigne, et mon grand étonnement, c'est que vous souffriez qu'une chose si vile et si misérable, comme je suis, ose même penser à vous. Mais je ne le fais qu'en qualité de membre de Jésus, comme une partie du corps mystique de Jésus, dans son union et par ses mérites.

O Trinité incompréhensible ! qui surpassez toute raison, tout entendement, toute essence, toutes les lumières des hommes, toutes les lumières des anges glorieux, toutes les lumières de la très-sacrée Vierge, et qui n'êtes comprise que de vous seule; cet éloignement infini de la capacité de mon entendement est une cause qui me porte à croire davantage la grandeur de votre mystère. Toutes les ténèbres sacrées à notre égard, qui environnent de toutes parts le lieu que vous habitez si majestueusement, m'en donnent de plus vives et de plus certaines clartés. Ah ! je voudrais, dans la fermeté que j'en reçois par votre divin secours, donner non-seulement ma vie, mais des millions de vies pour en soutenir et en défendre la vérité ; et je vous supplie en toute humilité d'agréer que la protestation que j'en fais présentement se continue autant de fois que je respirerai, et particulièrement au moment de ma mort. C'est l'intention que j'en prends en votre divine présence et celle de vos saints anges, prenant à témoins le ciel et la terre, que je veux vivre et mourir dans cette foi, condamnant et anathématisant avec la sainte Eglise toutes les erreurs qui y sont contraires. O Saint-Esprit, l'une de ces trois personnes divines, le Dieu de mon cœur, et toute ma confiance, uniquement appuyé sur vos bontés infinies, j'espère et je vous demande cette grâce par le cœur de Jésus et de Marie, par tous les anges bienheureux et tous les saints. Je sais, ô Trinité suradorable ! que votre mystère a été le plus combattu, a été attaqué par l'hérésie la plus étendue, la plus longue et la plus opiniâtre, tous les démons de l'enfer ayant conspiré à en obscurcir la vérité, parce que c'est le mystère qui est le principe, la perfection et la fin de tous les autres mystères ; et c'est ce qui en doit augmenter le zèle parmi tous les fidèles. Ah ! que ne voudrais-je pas faire en votre vertu, pour en donner la connaissance aux infidèles, pour en accroître l'amour et la dévotion parmi les Chrétiens !

Mais que de saintes joies mon cœur n'est-il pas comblé, quand je pense que les séraphins même dans l'empyrée, le jour des clartés, se voilent leurs faces pour témoigner que vos grandeurs surpassent toutes leurs lumières. Oui, ô suradorable Trinité, mon Dieu ! le silence même vous est dû dans la sainte Sion. Que de douces satisfactions pour mon âme, quand elle considère que vos excellences étant infinies sont incompréhensibles ! Car, mon Dieu, ah ! oui, je veux de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, prendre uniquement part à vos intérêts, et je renonce par une résolution irrévocable à tout autre intérêt, soit dans le temps, soit dans l'éternité : je ne veux autre chose et au ciel et en la terre, et en la vie et en la mort. Votre seule gloire donc, ô très-sainte Trinité ! est pour tout ce que je suis, que je sois anéanti, ou que je porte des confusions éternelles, s'il y va d'un seul degré de cette gloire, que je veux aimer avec votre grâce généralement et très-uniquement. O glorieuse Trinité mon Dieu ! non-seulement mon âme désire aimer toute chose pour vous, mais ne veut aimer que vous seule en toutes choses. Ici mes paroles et mes pensées manquent, sachant qu'une si vile créature comme je suis, et de plus

toutes les créatures ensemble ne peuvent jamais penser ni dire ce que vous méritez. J'entre donc dans vos puissances, me perdant dans votre abîme. Ah! je veux vous parler par vos paroles, je veux vous aimer par votre amour, je veux vous glorifier par la gloire que vous vous rendez. Sacré abîme, que je sois à jamais perdu en vous! C'est tout ce que je désire, tout ce que je prétends tout ce que je demande. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

## A NOTRE-DAME DU REMÈDE.

Très-sainte Vierge, me voici prosterné à vos pieds, le lieu de ma demeure et de mon refuge ordinaire, pour y remercier de toute l'étendue de mon âme la divine Providence des grandes et innombrables grâces qu'elle m'a faites en votre faveur et par vos puissantes intercessions. Elle m'a servi toujours d'une bonne, d'une douce et fidèle Mère dans tous les états différents de ma vie, dans tous mes besoins spirituels et corporels, dans tous les périls, dans toutes les nécessités, dans tous les maux où je me suis trouvé. J'en ai ressenti les libérales bontés à même temps que j'ai commencé d'être, et tous les moments de ma vie ont été autant de secours de ses grandes miséricordes. C'est à ses grandes et immenses miséricordes que j'ai l'obligation de ce que je ne suis pas présentement l'objet de l'ire éternelle de Dieu, et que je suis entièrement redevable de ce que je ne brûle pas pour un jamais dans les enfers. Adorable Jésus! dans l'impuissance où je suis de reconnaître de si grandes grâces, j'ai recours à vous! mon aimable Sauveur et mon unique tout en toutes choses; j'ai recours à votre cœur infiniment aimant, pour y trouver les reconnaissances que j'en dois avoir, pour y trouver les satisfactions pour le mauvais usage que j'en ai fait, pour y trouver une oraison, une voix qui demande et qui crie pour moi la continuation de ces miséricordes infinies, dont je mérite d'être privé.

Mais ô Vierge sacrée, la reine et la mère de toute miséricorde, je dois avouer ici publiquement ce que je fais avec toute la joie de mon cœur, et devant les anges, et devant les hommes, que c'est par vous que la divine providence ma bonne mère m'a toujours été si propice et si favorable; c'est par vous que j'ai trouvé dans ses divins et charitables soins le remède à tous mes maux. Ainsi, ô glorieuse reine du ciel, vous avez toujours été à mon égard, et je peux dire en toutes choses, une dame de bon remède. Vous avez été, ô saint ange qui êtes député à ma garde vous le savez, ma dame de bon remède dès ma plus tendre jeunesse : car quelles assistances n'ai-je point reçues de votre miséricordieuse bonté en cet âge, et pour le corps et pour l'âme, et généralement pour tous mes besoins. Le souvenir que j'en ai me touche tendrement; et il me semble que mon cœur devient semblable à une cire fondue au milieu de mes entrailles, pour user du langage du Psalmiste quand j'y pense avec attention. Vous avez été ma dame de bon remède dans tous les progrès de ma vie; et, au milieu de plusieurs tempêtes que des orages différents y ont formées, vous m'y avez continuellement soutenu de votre douce et puissante main, par des effets d'une bonté incomparable. Grande reine du paradis, vous m'avez montré que c'est avec justice que vous êtes honorée sous la qualité de Notre-Dame du remède et du bon remède, de Notre-Dame du secours et du bon secours, de Notre-Dame de toutes aides, m'ayant assisté avec un amour tout maternel, par des secours des remèdes si efficaces et en toutes les manières possibles. O aimable Mère de Dieu, continuez vos miséricordes le reste de ma vie et particulièrement à l'heure de ma mort; achevez, perfectionnez ce que vous avez si charitablement commencé pour la gloire de la suradorable Trinité, afin que ses divins intérêts soient à jamais établis parfaitement en mon corps, et tous ses sens intérieurs et extérieurs, en mon âme et toutes ses puissances, dans mon être et mon action; que partout, en tout, il n'y ait plus que Dieu seul par Jésus et en Jésus, le roi de mon cœur et mon unique vie. A Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul pour jamais, à jamais! Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

LES

# GRANDS SECOURS DE LA DIVINE PROVIDENCE

## PAR LA TRÈS-SAINTE VIERGE MÈRE DE DIEU,

INVOQUÉE SOUS LE TITRE DE NOTRE-DAME DU REMÈDE, DANS L'ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ ET DE LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

### CHAPITRE PREMIER.

*Les dangers extrêmes au milieu desquels nous vivons.*

O Saint-Esprit, mon Dieu, ouvrez mes yeux, ouvrez les yeux de mes frères pour découvrir l'extrémité des dangers où nous sommes, et où nous vivons. Dissipez selon la multitude de vos grandes miséricordes les

ténèbres épaisses qui nous environnent de tous côtés, et qui nous empêchent de voir des maux dont nous sommes menacés, qui, dans leur excessive grandeur, nous devraient être infiniment sensibles. Cependant, ô hommes, vous le savez, et vous ne le savez que trop : vous avez des yeux, et vous ne voyez pas; vous avez des oreilles, et vous n'entendez pas; vous vivez, et vous êtes sans sentiment.

La foi, ce don de Dieu, est un œil spirituel tout plein de divines lumières, tout plein de célestes clartés, qui vous découvre un paradis et un enfer; qui vous fait connaître les grandeurs de Dieu, ses aimables bontés, sa redoutable justice; qui nous apprend que pour un seul péché mortel l'on perd le paradis, l'on s'engage à l'enfer, l'on perd Dieu, l'on se prive des doux effets de sa grâce; qui vous enseigne qu'il n'y a point de moment en la vie présente, où vous ne puissiez tomber dans tous les malheurs épouvantables : et après de si grandes et de si certaines lumières, vous fermez les yeux à des vérités si touchantes. Hélas! vous marchez en aveugles; hélas! vous vivez sans aucun sentiment.

Esprit-Saint, souffrez que j'invoque de rechef votre divin secours, vous demandant en toute humilité l'assistance de vos pures lumières. Quel étonnement de l'âme, lorsqu'en étant éclairée, elle demeure pénétrée des beautés inénarrables du paradis, des horreurs infinies de l'enfer, de la longueur incompréhensible de l'éternité, de la grandeur suprême de Dieu; et qu'ensuite elle considère par une serieuse réflexion que dans tous les instants de la vie elle est en danger d'être privée pour un jamais de ces beautés infiniment aimables; qu'elle est en danger de tomber dans des malheurs infiniment terribles! Certainement le grand serviteur de Dieu, le P. Vincent Caraffe, général de la Compagnie de Jésus, décédé dans l'odeur d'une sainteté extraordinaire, avait grande raison de dire, que la vie du Chrétien était une vie d'étonnement et d'admiration. Car enfin, est-ce une chose concevable, que de croire ce que nous croyons, et de vivre comme nous vivons?

O mon Dieu! ô mon Dieu! ô mon Dieu! Il est vrai que, jusqu'au dernier soupir de ma vie, je suis dans le danger de vous perdre, et en vous perdant de perdre tout; de perdre un bonheur infini, de m'engager dans un malheur éternel; de faire une perte totale de tout bien sans aucune réserve, de tout honneur, de tout plaisir, de tomber dans un abîme de tout mal, de toutes sortes de peines, et cela pour un jamais, pour une éternité O grandes et étonnantes vérités pleinement certaines, mais infiniment terribles! J'aurais ici plus d'envie de pleurer que d'écrire, particulièrement quand je considère que la plupart des hommes non-seulement courent risque de ces malheurs, mais qu'ils s'y trouvent déplorablement enveloppés. O mon âme, qui vous a dit que nous ne serions point du nombre de ces misérables? Les saints, ces anges de la terre, menant ici une vie toute céleste, ont tremblé dans la vue d'un danger si horrible. Que devons-nous donc faire parmi tant de misères qui nous accablent? En vérité il me semble que toute la terre devrait retentir de nos cris et de nos gémissements; partout les hommes baignés dans leurs larmes devraient crier sans cesse de toutes parts, miséricorde, miséricorde. Celui qui aura une véritable foi, sera bien persuadé que ce discours n'est pas une exagération de paroles; mais que les vérités qu'il renferme, surpassent tout ce que l'on en peut dire, tout ce que l'on en peut même penser. Mais je sais, ô mon Dieu! que vous êtes peu connu des hommes, et qu'ensuite ils savent peu estimer votre perte, ils savent peu craindre le danger de vous perdre. Mais quelle douceur de la divine Providence, de nous donner de si grands secours parmi des dangers si extrêmes, par les assistances charitables de la très-douce et très-miséricordieuse Vierge; puisque sa solide et véritable dévotion est l'une des plus grandes marques que l'on évitera heureusement avec le secours divin tous ces dangers. Cette vérité n'a pas besoin de preuves, puisqu'elle est reçue si généralement par les saints et par les docteurs de l'Eglise; mais elle prouve bien clairement que c'est avec bien de la justice, que la très-sainte Mère de Dieu est invoquée sous le titre de Notre-Dame du Remède.

## CHAPITRE II

*La multitude des maux qui nous environnent de toutes parts.*

Les dangers où nous vivons sont extrêmes; mais la multitude des maux que nous souffrons actuellement, est inexplicable. Si le péché est le plus grand des maux, s'il en est l'unique cause, si à proprement parler, il est l'unique mal ; nous nous y trouvons plongés à même temps que nous commençons d'être, puisque nous sommes conçus dans l'iniquité. Mais si l'ire de Dieu est ce qu'il y a de plus effroyable dans toute l'horreur des tourments les plus terribles, à peine voyons-nous le jour que nous la portons, puisque nous naissons enfants d'ire. Mais hélas! nos maux s'augmentent à mesure que nos jours se multiplient! Misérables et criminels que nous sommes, nous ajoutons péché sur péché. Nous ajoutons au péché d'origine le péché actuel, dont le nombre est plus grand que celui des cheveux de nos têtes. Ah! qui le pourrait compter? Tout le monde est dans la malignité, selon le témoignage de la vérité même. Toute la terre est inondé par le déluge universel du péché. Oh! combien d'âmes malheureuses gémissent sous la barbare tyrannie de ce monstre; les unes par des infâmes impudicités, les autres par de cruelles vengeances; celles-ci par les honteux excès du boire et du manger; celles-là par des injustices, par des jurements, par une négligence criminelle du culte de Dieu, par un oubli profond de leur salut.

Partout on ne découvre que des révoltes contre le souverain de toutes choses; la plupart des créatures ont presque toujours les armes en main contre leur Créateur : mais ce qui est bien digne de nos larmes, c'est que celles qui lui sont les plus fidèles, ne laissent pas de tomber dans le péché véniel. Il est vrai que les âmes qui marchent généreusement dans les voies du saint amour n'en commettent jamais avec une entière connaissance; car le pur et divin amour a plus en horreur le moindre péché veniel, je dis même l'ombre du péché véniel, que tous les diables d'enfer, et l'enfer même; ce n'est que par surprise qu'elles en commettent, mais cependant toujours elles s'y laissent aller, quoique ce ne soit pas avec une entière vue.

La nature humaine, dans cet état si déplorable, tombe dans une corruption qui laisse de grandes difficultés au bien, qui donne de grandes et fortes inclinations pour le mal. L'entendement est obscurci, la mémoire déréglée, la volonté toute faible, les sens intérieurs et extérieurs dans une fâcheuse révolte contre la raison, le corps se trouve sujet à des infirmités qui enfin l'accablent et le détruisent. Les familles ont leurs maux domestiques par tant de sujets d'afflictions qui leur arrivent; les royaumes, les provinces et les Etats se trouvent désolés par les guerres, par la peste, par la famine.

*L'homme*, dit le saint patriarche Job (XIV, 1), *dont la vie est si courte, est rempli d'un grand nombre de misères.* C'est homme qui, selon le sentiment du même saint (*passim*), n'est qu'une feuille, une fumée, un vent; qui, selon David, n'est qu'une ombre, toute sorte de vanité, et la vanité même disparaît comme une vapeur en moins de rien, selon que nous l'enseigne encore la divine parole, et selon ce que l'expérience nous apprend tous les jours. A peine commençons-nous d'être en ce monde que nous cessons d'y être; et cependant dans une vie qui passe si vite, les maux que l'on y souffre sont en grand nombre. Celui-là avait grande raison qui assurait que l'homme n'y était pas seulement misérable, mais qu'il y était la misère même.

## CHAPITRE III.

*Les ennemis que nous avons à combattre.*

Mais parmi tant de maux qui nous font soupirer en cette vallée de larmes, l'on doit compter, entre ceux que nous devons craindre avec plus de sujet, les ennemis que nous avons à combattre. Nous avons le monde pour adversaire, et l'une des plus signalées victoires de notre foi, et le triomphe qu'elle en remporte. Ses maximes sont bien mauvaises, puisqu'elles sont opposées aux maximes d'un Dieu; mais elles ont quelque chose de si dangereux et de si gagnant qu'elles sont ordinairement suivies, et ce qui est bien déplorable, des Chrétiens mêmes, au grand mépris des sentiments de Jésus-Christ. Je vous demande à vous-même, qui lisez ces lignes, si vous n'en êtes pas du nombre? Le monde dit, le monde croit que les riches sont bienheureux, que bienheureux sont ceux qui vivent dans l'aise et le plaisir, dans les honneurs et les grandeurs du siècle; ne le dites-vous pas, ne le croyez-vous pas? Jésus-Christ qui est Dieu, dit que tous ces gens sont malheureux; il enseigne que le véritable bonheur se trouve dans la pauvreté, dans les larmes, dans les privations, dans la haine, le rebut des créatures, dans la perte de la réputation par les médisances, dans les mépris, la douleur, les ignominies. Etes-vous l'un de ses véritables disciples, croyez-vous à sa doctrine? Où trouvons-nous, parmi ceux même qui font profession de croire aux vérités qu'il a révélées, des fidèles qui le croyaient? Ne va-t-on pas, ne court-on pas après le monde qui entraîne après soi la plupart des hommes? N'est-ce pas ce qui marque fortement combien il est un ennemi dangereux?

Mais il l'est d'autant plus, que lorsqu'il blesse le plus cruellement et donne des coups mortels, c'est lorsqu'il fait meilleur visage, qu'il témoigne plus d'amitié, qu'il fait plus de caresses. Les biens et les plaisirs qu'il donne, les honneurs où il élève, ce sont les chaînes si agréables à la nature et aux sens, dont il se sert pour vous tenir misérablement dans sa captivité. Certainement un ennemi est bien redoutable, qui combat par tout ce qu'il y a de plus doux en la vie, parlant seulement selon l'homme; il ne faut pas s'étonner s'il a tant d'esclaves à sa suite. Cependant dans la vérité ses douceurs sont un poison mortel qui ravissent aux âmes la vie de la grâce. Un jour Notre-Seigneur fit voir à sainte Thérèse ses habitants qui, dans leur aveuglement parmi tout ce qui se passe en la vie, se faisaient une guerre cruelle, et se donnaient des blessures mortelles avec des armes différentes. Aussi est-il très-vrai que dans la plupart des conversations, des amitiés, des commerces, des emplois, l'on se sert d'occasion de péché les uns aux autres par les médisances qui sont ordinaires dans les entretiens, par la raillerie, la moquerie, les paroles libres ou à double entente; par les suites de querelles, de disputes, de haines; par les excès dans les tables, par les feux de l'impureté que les hommes et les femmes allument en tant de manières; par les usures, les concussions et toutes sortes d'injustices qui se pratiquent. Mais voici une chose bien étrange : c'est que l'esprit du monde, se glissant dans ce qu'il y a de plus saint, c'est où il fait plus de ravages. Il fera donner un bénéfice à celui qui n'en est pas digne, cela se fait par ami, comme l'on parle, et voilà l'occasion malheureuse de la damnation éternelle, et à celui qui le donne, et à celui qui le sollicite, et à celui qui le prend. Une molle complaisance, le respect humain, le point d'honneur, la crainte du qu'en dira-t-on, les vues naturelles, le propre intérêt, la propre satisfaction, l'amour-propre règnent de tous côtés. Souvent même ce n'est qu'amusement de

créatures dans les emplois de dévotion. Ainsi l'esprit du monde tient un empire bien universel. J'entends que l'on me dira : que voulez-vous? c'est le monde, il faut faire, il faut vivre comme les autres. O Chrétiens! ne savez-vous pas que l'amitié du monde est ennemie de Dieu? Avez vous oublié, mais l'avez-vous jamais su, que la voie que vous devez tenir, et qui conduit au salut, est une voie bien étroite, qu'il y a peu de personnes qui y marchent, que pour y aller à la suite du Fils de Dieu il ne faut pas faire, il ne faut pas vivre comme les autres, selon que vous le pensez, c'est-à-dire qu'il ne faut pas être du grand nombre, mais du petit, puisque Dieu nous a révélé qu'il y aura peu de personnes sauvées? (*Matth.* xx, 16.)

Le monde donc est un ennemi dont nous ne saurions jamais assez nous défier, que nous devons toujours craindre. Mais voici encore un ennemi bien plus dangereux, puisque nous l'avons en nous-mêmes. Fuyez du milieu de Babylone, dit le Saint-Esprit : or, Babylone, dans le sentiment des saints, est la figure du monde. Heureuses les âmes qui s'en séparent par la retraite dans le cloître. Heureuses les vierges qui se tiennent à la suite de l'Agneau céleste, renonçant aux embarras du mariage. Ah! si les vierges connaissaient le don de Dieu! Si elles savaient estimer le trésor inestimable de la virginité, que ne quitteraient-elles pas, que ne souffriraient-elles pas, pour ne pas perdre un bien si grand, que l'on ne peut jamais assez en estimer la valeur! Que les vues humaines feraient peu d'impression sur leur esprit, les vaines considérations d'une volonté aveugle des parents, la crainte d'un établissement trop faible. Adorable Jésus, le divin Epoux de la virginité, oui, il faudrait perdre un monde entier, si on l'avait, les millions de vies, s'il était possible, souffrir toutes les pauvretés et toutes les misères pour une vertu qui vous est si chère, qui est si agréable à votre sainte Mère et aux esprits célestes. Heureuses les personnes qui dans le siècle savent se séparer par une fuite discrète des compagnies et des conversations. Mais il n'y a point de solitude où nous portant nous-mêmes nous ne trouvions bien à combattre. Un saint solitaire, dans sa jeunesse, avait remporté une glorieuse victoire de soi-même par sa résistance invincible aux sollicitations impudiques d'une femme. Il avait triomphé avec le secours divin de sa chair, mettant les doigts de sa main au feu, et les y faisant brûler, pour ne pas brûler dans les flammes du feu de l'impureté. Or, il arriva que dans sa vieillesse on lui amena dans son désert une femme possédée du démon, pour la délivrer de ce malheureux esprit; ce qu'il fit par la ferveur et l'assiduité de la sainte oraison. Mais ce solitaire, ne se défiant pas assez de soi-même, trouva dans lui-même un cruel ennemi qui lui ravit toutes ses palmes. Il tomba dans le péché d'impureté avec la femme possédée qu'il avait délivrée du diable. Cet exemple est étrangement surprenant à qui en considérera bien les circonstances. C'est un vieillard dont le corps était tout atténué de jeûnes, de veilles et d'autres macérations, dont l'âme était remplie de grâce et favorisée de dons célestes extraordinaires, et qui était arrivé aux plus hautes élévations d'une éminente sainteté; qui dans l'entière séparation des créatures de la terre ne conversait plus qu'avec les anges : cependant dans cet âge, lui qui dans sa jeunesse avait triomphé si glorieusement de l'impureté, s'y laisse malheureusement aller, et avec une personne dont il venait de chasser le diable ; ce qui même naturellement lui devait donner de l'horreur.

Enfin l'Apôtre nous enseigne (*Ephes.* vi, 12), que nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais contre des puissances invisibles, puissances redoutables par leur force, infiniment dangereuses dans leurs ruses, infatigables dans leurs attaques, avec lesquelles il faut être aux prises tous les jours de sa vie et combattre jusqu'au dernier soupir de la mort. Un jour Dieu fit voir au grand saint Antoine l'un de ces esprits infernaux sous la forme d'un géant monstrueux, qui de sa tête touchait les nues, et qui étendait ses bras dans les airs d'une manière tout extraordinaire; il lui fit voir, dis-je, un nombre d'âmes sous des formes sensibles qui faisaient leurs efforts pour s'élever dans le ciel ; mais ce qui toucha beaucoup le saint homme, c'est qu'il remarqua que presque aucune de ces âmes n'échappait aux prises du démon. Il y en avait qui à peine s'étant élevées de terre y étaient repoussées par ce malheureux esprit. Il y en avait d'autres qui s'élevaient davantage malgré toutes ses résistances; quelques-unes même paraissaient dans une si haute élévation qu'il semblait qu'elles étaient hors de sa prise; cependant enfin elles se trouvaient terrassées par la force de ce terrible ennemi. C'est ce qui fait crier à cet ange terrestre : O mon Dieu! qui échappera?

## CHAPITRE IV.

### *L'impuissance où nous sommes de nous délivrer de nos maux.*

Les hommes délaissés à eux-mêmes ne peuvent par leur propre vertu se délivrer de leurs maux. Ceux d'entre eux qui paraissent avoir plus de force sont sujets à de plus grandes faiblesses : les premières personnes du monde, qui, à raison de leurs grands pouvoirs, sont appelées les puissances de la terre, ne peuvent s'exempter des misères du corps, et encore moins de celles de l'âme. L'homme, dans son origine, n'est rien ; et si Dieu tout bon cessait un moment de lui conserver l'être qu'il lui a donné, dans le même instant il retournerait dans le rien; il ne peut rien par lui-même, il ne mérite rien.

L'homme, selon le témoignage que nous en rend la parole sacrée, ne peut pas dire une seule parole chrétienne que par les mouvements du Saint-Esprit; il ne peut pas

même avoir la moindre bonne pensée; mais son impuissance paraît d'une manière bien sensible et bien touchante dans l'état misérable du péché. C'est sans doute le plus grand des maux qui lui puisse arriver, et par suite celui qui le doit toucher davantage. Il y va uniquement de son propre intérêt, intérêt propre, qui le fait agir si puissamment dans tout le reste des choses qui le regardent. Et s'il s'applique aux affaires à proportion qu'elles lui sont considérables, l'état du péché où il est malheureusement tombé étant à son égard une affaire d'une conséquence infinie, elle mériterait, s'il était possible, des soins proportionnés, des soins qui fussent infinis. Je veux même ensuite qu'un ange de lumière lui fasse voir ces vérités dans un grand jour; cependant il est assuré que l'homme dans cet état d'une misère infinie, quelque connaissance qu'il en puisse avoir, ne peut s'en tirer par soi-même, quelques efforts qu'il puisse faire.

Il faut bien dire après cela que l'homme est dans une étrange impuissance. Oh! combien donc l'aveuglement est extrême de ces pécheurs qui diffèrent tous les jours leur conversion, s'imaginant qu'ils feront une véritable pénitence quand il leur plaira; se promettant de faire une bonne confession à quelque bonne fête, ou remettant leur retour vers Dieu dans un âge plus avancé ou à la fin de leurs jours, comme s'ils pouvaient disposer des mouvements de la grâce à leur volonté! O illusion épouvantable! ô tromperie diabolique, qui envoie tous les jours un si grand nombre de personnes dans les enfers!

## CHAPITRE V.

*Les desseins de Dieu, dans l'ordre de sa divine providence, sont de nous donner le remède à nos maux par la très-sainte Vierge.*

Tout le monde étant inondé par le déluge universel de toutes ces sortes de misères, Dieu, le Père de toute consolation, se souvenant de sa miséricorde, y a voulu remédier en nous donnant son propre Fils, le grand et le souverain remède à tous nos maux. C'est en ce Fils bien-aimé en qui toutes choses ont été renouvelées et rétablies, c'est de lui, c'est par lui, c'est en lui que toutes les grâces sont accordées aux hommes. C'est lui qui est le véritable Sauveur de tous, et il n'y a point d'autre nom que celui de Jésus en la vertu duquel nous puissions être sauvés. Sa croix est notre unique espérance; nous devons tout attendre par ses mérites, qui sont infinis. Il est la porte, la voie, la vérité et la vie. Toute notre suffisance vient de lui; il est le seul médiateur souverain, seul médiateur de rédemption, qui nous a réconciliés à son Père par sa mort, et ouvert le ciel par ses mérites. Tous les autres avocats qui sont médiateurs d'intercession, comme la très-sainte Vierge et les saints, tirent toute la valeur de leurs mérites de la médiation de Jésus-Christ; et ainsi toute la gloire de notre rédemption et de toutes les grâces qui nous aident à l'obtenir appartient à cet aimable Sauveur.

Cet aimable Sauveur est notre tout en toutes choses; il est infiniment suffisant à soi-même; il est infiniment suffisant à tous, et il n'a besoin de personne. Cependant il a voulu choisir une vierge par sa pure bonté pour se donner au monde par elle, pour distribuer par ses pures mains ses grâces et ses faveurs aux hommes. Cette Vierge est bénie entre toutes les femmes, et toutes les nations la disent bienheureuse, parce qu'il a regardé sa bassesse, la tirant du rien, qui est son origine commune avec le reste des créatures, pour l'élever à des grandeurs ineffables dont elle lui est entièrement redevable, n'étant purement ce qu'elle est que par les grâces spéciales qu'elle a reçues de Dieu d'une manière admirable. C'est Dieu qui l'a préservée de péché, qui l'a comblée de mérites et de gloire, qui l'a élevée incomparablement au-dessus de tous les anges et de tous les saints, mais qui demeure toujours infiniment au-dessous de Dieu, avec lequel, quelque excellente qu'elle puisse être, elle ne peut avoir de proportion. Ceci soit dit pour l'instruction du peuple grossier, qui doit bien savoir que nous n'allons à la très-sainte Vierge que pour arriver à Dieu, qui lui seul est notre dernière fin; que c'est pour lui que nous aimons et que nous servons la très-glorieuse Vierge, mais que nous l'aimons pour l'amour de lui-même, et que nous le servons d'un culte qui n'appartient qu'à lui seul.

Sainte Brigitte nous apprend dans ses *Révélations* que les anges ayant connu les desseins de Dieu de donner le remède à nos maux par la très-sacrée Vierge, parce qu'il l'avait choisie pour s'incarner dans ses chastes entrailles, et donner le salut au monde, ils en firent une grande fête dans le ciel. Mais toute l'Eglise ne chante-t-elle pas que sa bienheureuse naissance a apporté une joie universelle dans tout le monde, à raison que c'est d'elle qu'est sorti le soleil de justice, Jésus-Christ notre Dieu, qui en a ôté la malédiction.

C'est dans cette vue que l'Eglise et les Pères l'ont regardée comme le grand moyen dont la divine Providence s'est servie pour donner le remède à tous nos maux. Il est vrai que Jésus-Christ (*Matth.* XI, 28) appelle tous ceux qui sont travaillés et qui sont chargés, afin de les soulager; il est vrai qu'il s'est fait notre frère, dit saint Bernard, qu'il a voulu être tenté en toutes manières, hormis le péché, afin que l'expérience de nos misères le rendît plus miséricordieux en notre endroit. Mais ce frère, dit le même saint, bien qu'il ait été fait homme, est toujours demeuré Dieu, et Dieu étant un feu consumant, le pécheur n'a-t-il pas sujet de craindre de s'en approcher; de peur que, comme la cire se fond devant le feu, de même il périsse devant sa face?

C'est pourquoi ce Dieu de majesté, dans les excès de ses miséricordes inénarrables, nous a donné la très-sacrée Vierge, qui

n'est qu'une pure créature, afin que par elle nous allassions avec moins de crainte au trône de sa grâce : et ce chef adorable l'a établie comme le canal sacré de son corps mystique, pour faire couler par cette aimable Vierge toutes ses influences sur tous ses membres; et en cela il nous a fait paraître les douceurs incompréhensibles de sa divine providence. Puisque donc Dieu dans l'ordre de sa divine providence nous communique ses dons et ses grâces par Marie, comme l'enseignent positivement les saints Pères, nous devons avoir recours à elle dans nos maux, pour y trouver le remède. Saint Thomas nous enseigne dans ses Opuscules que nous pouvons être garantis de tout mal par son entremise; il dit qu'en toutes sortes d'occasions nous pouvons recevoir son assistance.

Or la divine Providence donne ses secours d'une manière si abondante et si universelle par la très-sacrée Vierge dans toute la différence des temps, comme tous les siècles nous en peuvent donner des preuves incontestables ; dans toutes sortes de lieux, tous les royaumes, toutes les provinces, toute la terre habitable nous servant de témoins illustres de cette vérité à l'égard de toutes sortes de personnes, de quelque sexe, qualité, et état qu'elles puissent être, comme une infinité d'exemples bien avérés nous le font voir évidemment; pour toutes sortes de maux, comme tant de prodiges, et une multitude innombrable de miracles opérés par la toute-puissance de Dieu en faveur de cette Mère de miséricorde, ne nous laissent pas lieu d'en douter, soit à l'égard de l'Eglise militante, soit à l'égard de l'Eglise souffrante ; qu'enfin, après une conduite si visible de l'aimable providence de Dieu, l'on peut bien penser et dire que la bienheureuse Vierge est le grand remède à nos maux.

Le grand Cyrille, dans la harangue qu'il fit dans le célèbre concile d'Ephèse, déclare que c'est par elle que la divine Providence a tiré les gentils de leur idolâtrie. Et l'Eglise enseigne que c'est par elle que toutes les hérésies sont détruites. Les saints Pères publient que c'est par elle que les pécheurs sont portés à faire pénitence. Dans tous les fléaux publics, de la peste, de la guerre, Dieu a pris plaisir à faire ressentir aux peuples les plus doux effets de ses miséricordes par ses intercessions. Mais que l'on repasse par son esprit tous les maux que l'imagination nous peut représenter, soit à l'égard du public, soit à l'égard des particuliers, soit à l'égard du corps, soit à l'égard de l'âme, soit à l'égard des choses temporelles, soit à l'égard des choses spirituelles, à l'égard du temps ou de l'éternité, je puis soutenir avec autant d'assurance que de vérité, qu'il n'y en a point où la très-douce Vierge ne se soit montrée une mère de miséricorde.

Cette mère de la belle dilection a assisté ses serviteurs par des voies extraordinaires et souvent miraculeuses dans les choses temporelles, quand elle a vu qu'elles étaient utiles pour leur avancement dans le chemin du salut et pour la gloire de Dieu. Elle leur a procuré de l'argent dans leurs besoins, elle les a soulagés dans leurs nécessités, elle les a consolés dans leurs peines, elle les a délivrés de leurs maladies, elle les a soutenus dans leurs humiliations et mépris, elle les a défendus parmi toutes les contradictions qui leur sont arrivées, elle leur a obtenu de la science et une grande doctrine, des emplois illustres et considérables; elle les a secourus sur la mer, les préservant de naufrages ; elle les a assistés sur la terre, les y délivrant d'une infinité de dangers.

Mais qui pourrait dire combien de pécheurs se sont convertis et ont fait pénitence, combien d'âmes ont été tirées du pouvoir des diables et préservées de l'enfer ? combien de personnes tièdes ont été délivrées de leur lâcheté et ont marché avec ferveur dans les voies de Dieu ? combien d'âmes se sont fait quittes de leurs imperfections et des obstacles qui les empêchaient d'arriver aux plus intimes unions divines, et qui ensuite sont arrivées aux plus hauts degrés d'une sainteté éminente par les prières et à la faveur de cette mère de la grâce ?

Certainement il est bien difficile d'y penser sans en être ému par les plus doux mouvements d'un amour tout plein de tendresse. Le souvenir de tant de bontés, la pensée d'un si grand nombre de miséricordes mettent le cœur d'une manière bien forte sous le pressoir d'un saint amour. En vérité, ou il faudrait n'en plus avoir, ou il faut tout donner à l'amour d'une Vierge si aimante et si aimable, pour l'honneur et l'amour de Dieu seul, qui doit être la fin de tous les amours que l'on porte à une si noble et si obligeante créature. Ici il me prendrait envie de pouvoir aller par toute la terre, criant à tous les peuples avec le dévôt saint Bernard : « Aimons la très-sacrée Vierge de toutes les affections de nos cœurs : que son aimable nom ne sorte point de notre bouche et qu'il ne s'éloigne jamais de notre cœur! » Ah ! je conçois bien pourquoi plusieurs d'entre les plus grands saints ne se contentaient pas de soupirer de son ardente dilection durant le long des jours, mais qu'ils se retranchaient une partie du repos de la nuit pour penser plus à l'aise à cette mère du bel amour. Je conçois bien pourquoi ils faisaient de saintes retraites, et choisissaient des lieux solitaires pour donner plus de liberté à leurs soupirs et chanter plus à loisir ses louanges. O ma très-bonne et très-douce Dame, ô la reine de mon cœur ! non je ne me lasserai jamais, avec le secours divin, de dire partout que vous êtes la tout aimable, de publier dans toutes les occasions vos bontés inénarrables ; je veux chanter vos miséricordes durant toute ma vie et à ma mort, et je vous demande en toute humilité, par la charité infinie du cœur de Jésus mon Sauveur, votre Fils bien-aimé, la grâce de les chanter éternellement après ma mort. Ah ! qu'elles sont grandes sur votre pauvre et indigne serviteur ! Ah ! faites, ô ma très-sainte Dame ! que je vous aime et que je vous serve en vérité,

et que votre pur et chaste amour aille toujours croissant dans mon cœur jusqu'à l'éternité bienheureuse, pour pouvoir vous y aimer parfaitement, continuellement et éternellement. Ah ! quand sera-ce, quand sera-ce, ô très-douce et très-pieuse Vierge? O le charitable refuge des pécheurs ! je vous conjure par les mérites de toutes les souffrances de la passion douloureuse de votre cher Fils mon Sauveur, de m'obtenir la grâce finale, pour pouvoir jouir de ce bonheur.

## CHAPITRE VI.

*Les desseins de Dieu manifestés font voir que c'est avec justice que la sainte Vierge est honorée sous le titre de Notre-Dame du Remède.*

Les desseins que Dieu a pris de se servir de la très-sacrée Vierge, pour communiquer aux hommes ses dons et ses grâces, sont si sensibles, qu'il n'y a personne parmi les fidèles qui les doive ignorer ; il les fait voir d'une manière très-évidente par toutes sortes de secours qu'il leur donne à sa faveur dans tous leurs besoins. Il est vrai que tous ses saints sont autant de canaux sacrés par lesquels il fait couler doucement ses influences sur notre terre ; mais comme il leur distribue diversement ses dons et ses grâces, de même il se sert d'eux d'une manière différente pour assister les personnes qui ont recours à sa miséricorde par leurs charitables instructions. Ainsi dans l'ordre de sa divine providence il se sert de saint Sébastien, de saint Roch, pour assister les pestiférés ; de saint Laurent, de sainte Apolline pour le mal de dents ; de sainte Agathe pour le mal des mamelles ; de saint Paul pour la morsure des vipères ; de saint Firmin pour les gouttes ; de saint Gautier, abbé, de sainte Geneviève pour les fièvres et autres sortes de maladies ; de saint Blaise pour le mal de gorge ; de saint Leufroi, abbé dans le diocèse d'Evreux, pour la guérison de la folie ; de saint Léonard ou saint Dominique de Silos pour la délivrance des captifs ; de saint François de Paule pour donner la vertu d'humilité ; de saint François d'Assise pour la pauvreté évangélique ; de saint Ignace, de saint François Xavier, de saint Dominique pour le zèle du salut des âmes ; de saint Paul ermite, de saint Onufre pour la vie retirée et solitaire; de saint André, de saint Clément, évêque d'Auxerre, pour l'amour des souffrances et la persévérance dans l'exercice des peines ; de saint Jean de Matha pour les enfants en langueur ; de saint Felix de Valois pour les écrouelles et rhumatismes; de sainte Catherine de Gênes, de sainte Thérèse pour le divin et pur amour ; de saint Gaëtan, fondateur des Théatins pour l'abondon à la divine Providence ; du bienheureux Jean de la Croix, premier Carme déchaussé pour la patience dans les calomnies, rebuts et délaissement des créatures ; de saint François de Sales pour la douceur envers le prochain ; de saint Jean l'Evangéliste, de saint Henri, empereur, pour la pureté ; de sainte Barbe pour une heureuse et sainte mort; de saint Michel pour la destruction de l'amour-propre et la grâce finale ; de saint Gabriel pour l'amour des mystères de Jésus-Christ ; de saint Raphaël contre les diables, contre l'impureté, et pour les voyages.

Mais comme ses grâces, partagées à ses saints dans une variété admirable, ont été toutes accordées à son unique Mère, ce qui la rend non-seulement plus glorieuse que les plus grands saints, mais plus aimable que tous les saints ensemble; de même, il lui a donné un cœur plus aimant, non-seulement que les meilleurs cœurs qui ont le plus aimé, mais que tous les cœurs ensemble. Aussi est-il vrai que son béni cœur est comme un océan immense d'amour qui a plus d'amour lui seul que tous les cœurs qui ont été les plus fervents dans le pur amour. C'est pourquoi jamais personne n'a eu recours à son assistance maternelle avec une solide dévotion, qui en ait été rebuté. Elle aime à la vérité ceux qui l'aiment, mais elle aime même ceux qui ne l'aiment pas ; elle pense, avec des bontés indicibles, à ceux mêmes qui n'ont jamais pensé à elle ; elle prévient de ses miséricordes souvent ceux qui semblent en être plus éloignés. Comment rejetterait-elle ceux qui ont un véritable recours à ses charitables bontés? Elle ne refuse ses assistances à personne, et, comme nous l'avons remarqué, la divine Providence ne se sert pas seulement d'elle, comme des autres saints, pour l'assistance particulière dans de certains besoins, mais généralement pour donner le remède à toutes sortes de maux.

Ces vues, qui découvrent manifestement les desseins de Dieu, font bien connaître que c'est avec justice que la très-sainte Vierge est honorée sous le titre de Notre-Dame du Remède. Mais le grand nombre de miracles que Dieu a opérés par sa toute-puissance, en toutes sortes de lieux, en faveur des affligés qui ont eu recours à sa très-sainte Mère, miracles qu'il continue, et qui sont plus fréquents que jamais, ne laissent aucun lieu de doute à l'égard des mêmes desseins; desseins qui ont paru dans leur dernier jour au mystère de l'Incarnation, puisque le Père éternel ne nous y donne Jésus que par Marie, Jésus qui est le souverain remède à tous nos maux. C'est donc avec un solide fondement et une grande vérité que Marie est appelée Notre-Dame du Remède.

## CHAPITRE VII

*La fidélité que nous devons apporter aux desseins de Dieu.*

Il est infiniment juste que la créature vive et meure dans une entière dépendance et un parfait assujettissement aux volontés de son Créateur. Son bon plaisir divin doit faire tous ses plaisirs, sa volonté doit être dans une continuelle mort à l'égard de ses propres inclinations; elle ne doit avoir de vie

que dans la volonté de son Dieu, dont les desseins adorables doivent faire uniquement tous ses desseins; en sorte qu'à proprement parler, elle ne doit rien vouloir ni au ciel, ni en la terre, ni en la vie, ni en la mort, ni dans les choses temporelles, ni dans les spirituelles, par elle-même et par son propre mouvement, se tenant toujours dans une entière indifférence à l'égard de tout ce qui lui peut arriver, de tout ce qu'elle doit faire ou souffrir, de tous les états qu'elle doit porter, ne voulant uniquement que ce que Dieu veut, et voulant absolument tout ce que Dieu veut.

C'est en cela proprement que s'accomplit toute sorte de justice; c'est en cela que consiste la véritable sainteté et toute la perfection; c'est dans cet état que Dieu est très-hautement glorifié, et c'est sa seule gloire que nous devons uniquement rechercher et aimer. Ce n'est donc pas précisément ni dans la grandeur, ni dans la multitude des bonnes œuvres, que consiste la perfection, mais dans l'accomplissement des desseins de Dieu, soit en peu, soit en beaucoup, et dans la fidélité qu'on y apporte. Notre admirable maître Jésus nous donne une conviction entière de cette vérité par son exemple. O mon Dieu! qu'il est admirable, qu'il est adorable, mais qu'il est plein de douceur et de consolation pour tous ceux qui ne peuvent pas faire de grandes choses! Jésus est le Fils bien-aimé du Père éternel, qui lui est consubstantiel et égal, et qui est véritablement Dieu; il vient au monde, il se fait homme, il demeure trente-trois ans en notre terre, et il en passe trente dans une vie cachée; il fait le métier d'un pauvre artisan, il travaille dans la boutique d'un charpentier. O esprit humain, que deviens-tu ici? Oh! combien cette sagesse céleste et divine est éloignée de la lumière! Toute la prudence de la terre, toute la science des savants n'y comprend rien. Un Dieu se fait homme, et il passe presque toute sa vie à faire le métier de charpentier; c'est ce qui est infiniment admirable. Il réserve un bien plus grand éclat, des choses qui paraissent plus grandes pour ses disciples, mais il lui suffit d'exécuter les ordres de son Père, sa volonté lui servait de nourriture et de toutes choses.

Cet exemple bien médité est bien capable d'apaiser l'inquiétude de certaines personnes même qui font une profession plus spéciale de la piété, qui s'embarrassent dans plusieurs désirs de dons et de grâces qu'elles n'ont pas, de certains états où elles aspirent, de quelques secours spirituels dont elles sont privées, qui, à leur avis, leur seraient fort nécessaires. Nous ne sommes jamais mieux que quand nous sommes comme Dieu veut que nous soyons, et nous sommes dans l'ordre de la volonté de Dieu quand nous acceptons humblement les choses qu'il nous faut faire ou qu'il nous faut souffrir, indépendamment de notre choix. Agissons, si la divine Providence en dispose de la sorte; ne faisons rien quand il lui plaira d'en ordonner de la manière. Mais il y a peu de personnes spirituelles qui soient bien instruites dans la science de ce rien, et encore moins qui sont fidèles dans sa pratique. Saint Jean-Baptiste, cet incomparable saint, est arrivé aux plus hautes unions divines par le fidèle usage qu'il en a fait. Car, qu'a fait cet homme admirable durant trente années, quels pauvres a-t-il assistés, quels peuples a-t-il instruits, quels emplois a-t-il exercés? Le néant de tout ce qui paraît a été son unique exercice, la volonté de Dieu son unique pratique, jusque-là même qu'il se privait de la vue et de la conversation de ce Dieu incarné et visible, qu'il savait être si proche du lieu où il était, parce qu'il savait que c'était son ordre. O anéantissement de la propre volonté, tu es la reine de toutes vertus. Vivons, mourons sans propres désirs, nous contentant de tous les états où il plaira à la divine Providence de nous faire entrer; ne voulant rien que ce que nous avons, que ce que nous souffrons, lumières ou ténèbres, consolations ou peines, tranquillité ou tentations, assistance ou privations de secours, action ou inaction, emploi ou vie entièrement retirée, avoir du succès dans ce que nous faisons, ou ne réussir en rien de ce que nous entreprenons et de ce qui nous arrive, même dans les bonnes œuvres; nous donnant de garde de l'illusion, qui est si commune, même parmi les gens de bien qui, sous prétexte de gloire de Dieu, veulent le glorifier à leur mode, et non pas à la sienne.

C'est ce qui fait que les saints, c'est-à-dire ceux qui, dans un entier détachement d'eux-mêmes et de tout l'être créé, par une parfaite mort, sont totalement unis à Dieu, veillant avec tant d'exactitude sur toutes les recherches subtiles de la nature qui se rencontrent si souvent dans les emplois les plus saints, sous de belles apparences de l'honneur divin. J'ai lu sur ce sujet une pratique bien digne d'imitation du grand serviteur de Dieu, le P. Baltazar Alvarez de la Compagnie de Jésus, et l'un des principaux directeurs de la séraphique sainte Thérèse. Cet homme si saint, que l'épouse de Jésus-Christ, la vierge Thérèse, dont nous venons de parler, assurait avoir appris par révélation qu'il n'y avait personne de son temps sur la terre qui le surpassât en perfection, quoiqu'il y eût pour lors des personnes admirables en sainteté, ne s'ingérait pas de soi-même dans les bonnes œuvres, quelque bien qu'on en pût espérer; il attendait paisiblement l'ordre de Dieu, et, à l'égard de la direction des âmes pour lesquelles il avait tant de grâces extraordinaires, il ne recevait que celles que la divine Providence lui envoyait et qui s'y sentaient attirées par l'inspiration divine, et non pas par la sollicitation des créatures, quelque bien intentionnées qu'elles pussent être; car son sentiment était qu'il ne voulait pas faire plus de bien que celui que Dieu demandait de lui, suivant en cela, comme le remarque très-bien le P. Dupont dans sa vie, la doc-

trine de son Maître qui dit : Celui que mon Père me donne viendra à moi, et celui qui viendra à moi, je ne le rejetterai pas ; car je suis descendu du ciel, non pas pour faire ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé. Heureuse la personne qui peut dire avec le même Maître céleste auparavant que de mourir : « O mon Père, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'avez mis entre les mains. » Il y en a plusieurs qui auront fait de grandes choses et bien éclatantes aux yeux des hommes, mais très-vides aux yeux de Dieu ; dont les travaux seront jugés inutiles et vains, parce qu'ils n'ont pas travaillé dans l'ordre de Dieu.

Ces vérités nous conduisent insensiblement à la considération de la fidélité que nous devons aux desseins de Dieu, qui se sert de la bienheureuse Vierge pour donner le remède à nos maux. Il est vrai qu'il est infiniment suffisant à soi-même ; qu'il n'a besoin de personne ; qu'il nous peut communiquer ses dons sans l'entremise de la très-sacrée Vierge : il est le maître de ses grâces qu'il peut accorder sans la faveur ni de la Vierge, ni des saints. L'Eglise reconnaît ces vérités pour incontestables, et elle en demeure d'accord. C'est donc en vain que les hérétiques nous les objectent ; mais l'Eglise enseigne qu'il est juste de nous soumettre aux ordres de la divine Providence, et de tendre à notre fin par les moyens qu'elle nous donne ; et puisqu'elle nous y veut conduire par la bienheureuse Vierge, nous devons entrer dans ses desseins ; et toute la perfection, comme il a été remarqué, consiste à s'y rendre parfaitement fidèle.

## CHAPITRE VIII.

*Confrérie dans l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, et de la Rédemption des captifs, sous l'invocation de Notre-Dame du Remède, par une conduite particulière de la divine Providence.*

Nous avons remarqué très-clairement que la divine Providence voulait communiquer aux hommes ses plus favorables secours, par la très-sainte Vierge dans tous les maux qui leur arrivent ; et qu'ainsi c'était avec beaucoup de justice qu'on l'invoquait sous le titre de *Notre-Dame du Remède :* mais il faut avouer que la confrérie, érigée sous ce glorieux titre de Notre-Dame du Remède dans l'ordre de la Sainte-Trinité et de la Rédemption des captifs, est un effet d'une condition particulière de la même Providence.

La première raison qui s'en présente est la protection très-spéciale de la Mère de Dieu. La protection de la souveraine des anges est si spéciale envers cet ordre qu'elle ne se contente pas de le combler de ses plus abondantes bénédictions dans le temps et après son établissement ; mais elle y pense avec amour lorsqu'il n'est pas encore ; elle en prédit la bénédiction à la vertueuse et illustre mère de celui qui en devait être le premier patriarche. Ce fut à cet homme de Dieu, le grand saint Jean de Matha, qu'elle promit sa maternelle protection, et pour sa personne et pour tout son ordre, et il n'en ressentit pas seulement les effets d'une assistance commune, puisque les secours qu'il en reçut allèrent jusqu'aux miracles. Il pouvait bien raconter avec l'Apôtre les dangers et les peines que la divine charité lui avait fait souffrir pour ses frères sur les mers et sur la terre : mais il pouvait bien à même temps produire la terre et les eaux comme des témoins irréprochables de la fidélité des promesses de sa glorieuse Maîtresse, qui lui servait partout d'une défense invincible contre tout ce qui lui pouvait nuire, et d'un secours assuré et général dans tous ses besoins. Oh ! qui pourrait raconter les aimables douceurs du cœur charitable de la bienheureuse Mère de Dieu ! Si saint Jean de Matha a des difficultés dans la conduite des affaires de son ordre, elle le fortifie, elle l'encourage ; s'il se trouve dans d'étranges angoisses, elle le console ; s'il est en danger de sa vie, elle vient à son secours ; s'il est près d'être accablé sous les cruels tourments que les barbares lui font souffrir, elle l'en délivre. Les bontés du cœur de Marie pour ce saint sont si tendres, qu'elle lui donne une bourse pleine d'or et d'argent dans ses besoins et pour le soulagement des pauvres captifs ; assistance qu'elle lui a rendue plusieurs fois avec des amours inénarrables. Mais cette Vierge fidèle, qui avait pris des soins si doux de son serviteur durant sa vie, ne l'oublia pas à sa mort. Elle se fit voir à lui, elle le consola, et sa mort fut précieuse par les secours d'une si puissante protectrice. Elle fit la même grâce à saint Félix de Valois, second patriarche de l'ordre, dont l'on peut dire que la vie et la mort ont été l'ouvrage des mains de la reine du ciel, par la multitude et la grandeur des grâces qu'elle lui a obtenues de son Fils bien-aimé. Mais les tendresses de la Mère de Dieu pour l'ordre de la Très-Sainte-Trinité et de la Rédemption des captifs sont si singulières, qu'elle a bien voulu paraître revêtue de l'habit qu'il porte, qu'elle a bien voulu suppléer au défaut des religieux pour la sacrée psalmodie de la nuit, se faisant voir sensiblement dans le chœur de leur église accompagnée d'une grande multitude d'anges qui occupaient avec leur reine les siéges des religieux, et paraissaient revêtus de leur habit pour chanter matines à la place de ces religieux qui étaient demeurés endormis dans leurs cellules.

Une protection si maternelle de la très-sacrée Vierge a toujours continué dans la suite des siècles, et à l'égard des chefs d'une congrégation si miséricordieuse, et à l'égard de ses membres. Elle s'est montrée visiblement à Robert, l'un de ses généraux, elle lui a rendu la santé pour rendre par ce moyen la liberté à quantité d'esclaves. Ses religieux ont été secourus par des manières même miraculeuses, par les soins de cette Vierge fidèle, qui a toujours été et le grand refuge et le grand remède à cet ordre sacré.

dans toutes ses nécessités. C'est cette mère d'amour qui les a soutenus au milieu de tant de cruels tourments que la rage des barbares leur a fait souffrir. On les a entendus chanter au milieu des feux et des flammes qui les brûlaient, on les a vus dans une constance invincible dans les cachots et au milieu des fers; il s'en est trouvé qui, à l'âge de quatre-vingts ans, ont souffert le martyre avec une générosité surprenante, étant encouragés et fortifiés par les dons célestes que leur bonne Maîtresse leur obtenait. Ah! qu'il est doux de vivre, ah! qu'il est doux de mourir aux pieds et sous la protection d'une si bonne dame et d'une si fidèle et si aimable mère! La sainteté héroïque de tant de religieux et de religieuses de cet ordre en est une preuve bien forte, mais particulièrement les vertus admirables des bienheureuses Constance, fille de Pierre, second roi d'Aragon, de Catherine d'Orthoneda, et d'Anne de Ségura.

Mais si la protection de la très-sacrée Vierge envers cet ordre a été si grande, le zèle de cet ordre pour cette auguste dame a été extraordinaire. L'on peut dire que, comme cette bienheureuse Vierge a eu des pensées de paix et d'amour pour lui, auparavant même qu'il fût, comme il a été remarqué, de même l'on peut assurer, dans un sens, qu'elle en a été honorée en quelque manière, auparavant son établissement, en la personne de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois, qui devaient en être les premiers patriarches. Ces deux grands saints ayant été tout consacrés au culte de cette grande reine, tous deux ont été heureusement engagés au service de cette glorieuse souveraine des anges, à même temps qu'ils ont commencé de vivre. Les parents de saint Jean de Matha le lui consacrèrent au moment de sa naissance; et ce béni enfant, par une pure conduite toute céleste, ne prenait qu'une fois le jour le lait de sa nourrice, le samedi, pour marquer, dès son enfance, la sainte attache qu'il aurait à Dieu dans le culte de sa glorieuse Mère. Saint Félix de Valois lui fut aussi offert par madame Eléonore, sa très-vertueuse mère; mais c'est tout dire, qu'il lui fut présenté par les mains de saint Bernard, qui, dans l'ardeur ordinaire de sa dévotion incomparable pour cette mère de tous les fidèles, la pria de considérer cet enfant comme sien, puisque sa mère lui cédait de bon cœur le droit de sa maternité, souhaitant même qu'il ne fût pas appelé son enfant, mais l'enfant de la très-sacrée Vierge. Des commencements si heureux, et qui avaient engagé si saintement ces deux saints au service de Marie, eurent des progrès admirables : toute leur vie se passa et fut terminée dans l'exercice de son chaste et pur amour.

L'ordre sacré dont ils ont été les patriarches a commencé, à leur imitation, d'honorer la sainte Vierge, aussitôt qu'il a commencé d'être; et ce n'est pas sans une conduite particulière de la divine Providence que la première fois que l'habit en a été donné par le Souverain Pontife même, ça été dans l'une des fêtes de la Mère de Dieu. Ses religieux se rendaient si remarquables dans son culte qu'on les appelait les religieux qui servaient la sainte Vierge : aussi est-il vrai qu'ils ont toujours fait paraître un zèle généreux quand il s'est agi de soutenir ses sacrés intérêts. Ses écrivains ont fait de doctes et pieux traités pour la défense de son Immaculée Conception; et, entre autres, l'un de ses plus illustres généraux, le révérendissime Robert Gaguin. Et ne peut-on pas dire que c'est l'une des raisons pour laquelle le ciel a donné l'habit blanc à cet ordre? Si l'on assure bien que la blancheur de l'habit du saint ordre de Prémontré est une marque des desseins que la divine Providence avait de s'en servir pour la défense de la sainteté Immaculée de la Conception de la bienheureuse Vierge, pourquoi ne dirons-nous pas la même chose de l'ordre sacré de la Sainte-Trinité? Il est vrai que, dans son habit, qui lui est miraculeusement donné par un ange, l'on remarque deux autres couleurs dans son scapulaire, la couleur rouge et la couleur bleue; mais ces deux couleurs, dans leur signification, peuvent bien encore rendre témoignage de la toute sainte conception de Marie : la couleur rouge représentant l'ardeur du pur amour de Dieu seul, dans laquelle elle a été conçue, et la couleur bleue ses inclinations toutes célestes dès le premier moment de son heureuse origine. Je me sens pressé de m'écrier ici, à l'imitation du saint et célèbre cardinal Bellarmin, dans une pareille occasion : « Glorieuse Vierge, vous avez encore voulu avoir cet ordre sacré de votre parti, qui eût l'honneur de soutenir un privilége qui vous est si singulier! »

Mais quel zèle le même ordre n'a-t-il pas fait paraître dans toutes les occasions où l'honneur de sa bonne maîtresse s'est trouvé engagé? Il y a plusieurs siècles que les religieux, dans la crainte que l'une de ses images ne fût profanée par les Maures qui l'avaient entre leurs mains, n'oublièrent rien pour l'en tirer, ce qu'ils firent enfin fort heureusement. C'est ce qui obligea le roi Ferdinand, qui chassa les Maures de Cordoue, de donner à ces zélés religieux le fonds de la terre où cette image avait été premièrement trouvée par des esclaves, et qui ensuite était venue en la possession des barbares leurs maîtres, avec tous les revenus qui en dépendaient, pour leur marquer quelque reconnaissance de leur zèle; et ensuite cette image ayant été honorée dans la ville de Cordoue dont nous venons de parler, sous le titre de Notre-Dame du Remède, Dieu y a opéré quantité de miracles en faveur de ceux qui y ont eu recours à ses miséricordes par les intercessions de sa très-pure Mère. Le même zèle a éclaté dans nos derniers temps avec l'édification et la joie de tout le christianisme, par la délivrance d'une autre image de la glorieuse Vierge des mains des Turcs, par les soins et les travaux des religieux du même ordre, dont la solide dévotion a été

plus forte que la mort, comme l'a bien montré en nos jours le saint homme Pierre de la Conception, religieux du troisième ordre de la Sainte-Trinité, qui, ayant été brûlé tout vif dans la ville d'Alger, il y a peu de temps, l'année 1667, pour avoir annoncé aux barbares les grandeurs de la divine Marie, jamais on ne le put empêcher d'en publier les excellences même au milieu des feux et des flammes, d'où on l'entendait chanter *ses louanges avec un amour admirable*. Je ne puis ici taire la dévotion incroyable de l'illustre P. Simon de Royas, confesseur de la reine catholique d'Espagne, Elisabeth de Bourbon, envers la même Vierge. L'on a écrit avec justice que toute sa vie a été un ouvrage de la Reine du ciel; dès sa jeunesse on l'appelait l'enfant de la sainte Vierge, et cet enfant, dans tout le cours de sa sainte vie, a travaillé si dignement pour la gloire de sa bonne mère, que l'on rapporte qu'il a fait presque autant d'esclaves de Jésus-Christ par une dépendance particulière de sa sainte mère, qu'il y avait de personnes de son temps dans tous les lieux qu'il a habités. Plusieurs églises et dévotes chapelles du même ordre, consacrées à Dieu sous différents titres d'honneur de sa bienheureuse Mère, où l'on remarque un grand concours de peuples, à raison des grâces extraordinaires que l'on y reçoit, sont encore d'illustres témoignages de sa rare dévotion pour cette aimable et puissante protectrice des Chrétiens, aussi bien que l'honneur singulier qu'il rend à son très-doux et très-précieux nom de Marie, par l'office de neuf leçons qu'il en fait tous les samedis, et par la fête qu'il en célèbre le 17 septembre avec une grande solennité.

Il était donc bien convenable qu'une dévotion si sainte de la glorieuse Vierge, considérée comme la Dame du Remède, fût établie dans un ordre qui en a été si singulièrement aimé, et qui l'a servie avec un zèle si extraordinaire. Mais, secondement, il faut dire qu'il était bien juste qu'elle y fût invoquée sous le même titre, à raison des desseins de la divine Providence sur cet ordre, qu'elle destine pour remédier aux grands maux que souffrent présentement les fidèles qui gémissent sous la dure captivité des barbares. Et c'est ce qui m'oblige de dire quelque chose des souffrances extrêmes de ces pauvres captifs, qui trouvent leur liberté dans les soins charitables des religieux de l'ordre de la Sainte-Trinité, qui, pour ce sujet, portent encore le titre de la Rédemption des captifs.

Les religieux de cet ordre, qui ont été tant de fois témoins oculaires de la rage des Turcs contre ces pauvres esclaves, assurent que la furie de ces infidèles est si extrême, qu'il n'y a point de discours qui puisse l'expliquer. Ce n'est pas aussi ce que je prétends faire, mais seulement de dire quelque chose des tourments épouvantables que la cruauté de ces barbares leur fait souffrir.

Il s'en trouve qu'ils enferment dans de petites caves, chargés de chaînes au cou, aux pieds et aux mains, ne leur donnant pour toute nourriture qu'un peu de pain moisi et de l'eau croupie. Il s'en rencontre que l'on charge de chaînes qui pèsent plus de cent livres; les uns servent de rameurs dans les galères, et à tout moment sont accablés de coups de bâton, et quelquefois même on leur coupe les bras et les jambes, si l'on pense qu'ils ne travaillent pas assez, pour donner l'exemple aux autres. Les autres, qui travaillent dans les champs, y souffrent tant d'excès que souvent ils en perdraient la vie, si les Turcs de temps en temps ne modéraient leur travail dans la crainte qu'ils ont de perdre leur rançon en perdant leurs esclaves par la mort. Quelquefois ils leur font courber les pieds en haut qu'ils attachent à leurs épaules, puis ils les suspendent au plancher, et leur déchargent cent ou deux cents coups de bâton ou de nerfs de bœuf sous la plante des pieds. D'autres fois ils leur arrachent les ongles des pieds et des mains; il y en a qu'ils empalent, faisant asseoir le patient sur un pieu pointu, qu'ils font sortir de force tantôt par le gosier, tantôt par les épaules, et les laissent souvent en cet état des deux ou trois jours, sans qu'il soit permis à personne de leur donner un mot de consolation. Il y en a qu'ils font écorcher tout vifs, ou qu'ils font brûler à petit feu. Avouons ensuite que si la seule idée de ces peines est capable de donner une extrême frayeur, que devons-nous penser de l'état pitoyable où sont réduits ceux qui les souffrent actuellement?

Mais ce qui est digne d'une compassion extrême, c'est le danger évident où sont ces pauvres captifs de la perte de leurs âmes. Hélas! si les faiblesses sont si grandes des Chrétiens qui vivent dans des pays où ils reçoivent tant de secours par les sermons publics, par les exhortations particulières, par la lecture des bons livres, par la conversation et l'exemple des personnes de vertu, par la fréquentation des sacrements; s'ils font des chutes si malheureuses dans des lieux où le chemin de la vertu est si facile; s'ils n'ont pas le courage souvent de résister à un chétif plaisir des sens; s'ils n'ont pas la force de dompter un mouvement de colère, dans quel danger seront de pauvres fidèles captifs qui ont la même nature corrompue, qui sont destitués de tous les secours dont nous venons de parler, qui sont accablés cruellement sous les peines que nous venons de remarquer, et qui, dans l'extrémité de leurs tourments, sont sollicités par les barbares de renoncer à leur foi, avec des promesses magnifiques de successions, de biens, de mariages, et de leur entière liberté? En vérité, ce péril est plus grand que l'on ne peut dire, et qui quelquefois est suivi de la damnation éternelle par le changement de religion; ce qui arrive malheureusement à plusieurs. Il est bien difficile de réfléchir sérieusement sur un état si pitoyable, sans en être vivement touché : il est bien difficile d'y penser sans larmes; mais il sera bien

difficile à une personne qui aura un peu de véritable foi, de ne pas faire tous ses efforts pour y apporter quelque remède. Les glaces des cœurs des Chrétiens qui sont si peu émus des souffrances de leurs frères méritent des larmes de sang. Il me prendrait envie d'aller crier par tout le christianisme : O fidèles qui avez si peu de foi, jusqu'à quand demeurerez-vous dans vos insensibilités? Oui, il est vrai, si l'on voyait un chien tourmenté comme ces pauvres esclaves, on en aurait pitié; cent et cent personnes travailleraient à l'ôter de ses tourments, et même toutes les personnes qui ont le naturel un peu sensible; et voici que les images vivantes de Dieu sont dans les feux et les flammes, ou honteusement déchirées par toutes sortes de profanations ; voici que nos frères souffrent des peines, dont la seule pensée fait horreur, et on les abandonne par une dureté qui ne se comprend pas. Je dis que c'est une dureté incompréhensible, et je le dis sans aucune exagération ; car il n'est pas possible de la comprendre pour peu de lumière que l'on ait de la charité de Jésus-Christ. Ah! s'il est vrai que la charité de Jésus notre Sauveur est la règle de la nôtre, où en sommes-nous, et que devenons-nous après cette vérité ? Quel rapport ont nos froideurs avec les ardeurs de son divin amour? L'adorable Jésus est le modèle de l'amour que nous devons avoir pour nos frères; et nous voyons, et nous le croyons, que son amour lui fait donner la plus belle des vies parmi une infinité de tourments pour notre propre salut; et, malheureux que nous sommes, à peine voulons-nous donner la moindre chose de nos superfluités. Il est certain que si tant de Chrétiens, qui font de si grandes dépenses en festins, en habits, en curiosités qui ne sont pas nécessaires, retranchaient tous les ans quelque peu de chose de tous ces excès, les sommes que l'on en pourrait recueillir seraient plus que suffisantes pour la délivrance de tous les captifs. Mais ces gens ne sont pas dignes de cette grâce, gens que l'on peut appeler, avec les Pères, des Chrétiens masqués, puisqu'ils n'en ont que l'apparence. Mais au moins si tous ceux qui craignent Dieu faisaient tous les ans quelque réserve pour une charité si nécessaire! Mais comment ne le pas faire? Est-il possible que parmi un si grand nombre de fidèles répandus dans tant de provinces et de royaumes, l'on ne trouve pas de quoi racheter nos pauvres frères qui gémissent sous la plus cruelle tyrannie de la terre? Faut-il renfermer ce secours parmi les confréries de l'ordre de la Sainte-Trinité et de Notre-Dame du Remède? Y a-t-il une seule famille chrétienne qui n'y dût pas contribuer? Faut-il le dire? mais cependant c'est une vérité; si l'on retranchait quelque chose de la dépense que l'on fait en chiens et en chevaux, les membres de Jésus-Christ, notre Dieu, seraient soulagés, et délivrés des dangers d'une damnation éternelle; la religion chrétienne ne serait pas exposée aux opprobres qu'elle souffre des renégats; le mahométisme ne triompherait pas insolemment de la foi de notre Sauveur. L'on verra donc au jour du jugement que la vaine attache à un chien, à un cheval, l'aura emporté par-dessus tout l'amour que l'on doit à un Dieu ; mais si ce jugement sera terrible pour toutes sortes de fidèles, que sera-t-il aux ecclésiastiques qui consument les revenus de leurs bénéfices d'une manière si indigne même du nom chrétien? Faut-il que le zèle de racheter les pauvres esclaves, ou au moins de procurer leur rédemption, demeure parmi les religieux de l'ordre de la Sainte-Trinité? Pourquoi tous les prédicateurs, tous les directeurs, tous les confesseurs, tous les écrivains, ne crieront-ils pas au secours de ces pauvres affligés? Pourquoi chacun ne contribue-t-il pas de ses soins, de ses aumônes, de ses prières, pour leur délivrance? Mais, ô foi, ô foi, que tu es rare! ô charité, ô charité, que tu es peu commune! O mon Seigneur et mon Dieu, si la dilection du prochain est le témoignage de votre amour, il faut dire que vous êtes peu aimé; et de ne vous pas aimer, c'est le dernier des malheurs, c'est la source de tous nos maux. Cependant, parce que cet amour de mon Dieu presse les religieux de l'ordre de la Sainte-Trinité, de faire tous leurs efforts pour la délivrance des captifs qui sont entre les mains des Turcs, et que la divine Providence qui les a destinés pour remédier à l'extrémité de leurs maux, a ordonné en sa conduite toute sainte que la confrérie de Notre-Dame du Remède, fût établie en cet ordre tout de charité; j'ai pensé que Dieu tout de bon serait glorifié, et sa bienheureuse Mère; si je disais quelque chose de ses excellences, comme je vais le faire au chapitre suivant.

## CHAPITRE IX.

*Les grandeurs de l'ordre de la Sainte-Trinité, et de la Rédemption des captifs*

Ayant parlé des desseins de la divine Providence pour communiquer aux hommes ses plus grands secours par la confrérie de Notre-Dame du Remède dans l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, je me sens obligé de dire quelque chose des excellences de ce saint ordre, dans son institution, dans sa fin et dans ses moyens. Ses grandeurs sont admirables dans son institution, puisque Innocent III, l'un des plus grands et savants Papes qui aient gouverné l'Eglise, a déclaré que ce n'était pas seulement l'ouvrage de l'homme, une invention de l'esprit humain, et c'est ce qui est commun à tous les ordres religieux qui sont appouvés dans l'Eglise; mais que cet ordre sacré n'avait pas même été institué par les saints, mais par le Saint des saints, par Dieu seul. Aussi est-ce une chose bien remarquable que l'ange qui parut au Souverain Pontife dans l'institution de l'ordre, se fit voir avec un visage qui représentait celui de notre adorable Sauveur, pour, lui faire connaître que c'était Dieu même

qui agissait sous cette forme extraordinaire : mais parce que le reste de la figure était semblable à celle dont l'on se sert pour représenter les esprits célestes, on dépeint cette personne sous la forme d'un ange. Or, cette personne qui se montra dans cette apparition merveilleuse au Souverain Pontife, et qui s'était fait voir auparavant à saint Jean de Matha, ne dit pas une seule parole ni à l'un, ni à l'autre, de peur qu'on attribuât à un ange même du ciel ce que Dieu s'était uniquement réservé. Nous pouvons dire encore que ce fut pour la même raison que toutes les deux apparitions faites au Pape et à saint Jean de Matha, leur arrivèrent à tous deux, lorsqu'ils célébraient le saint sacrifice de la messe; et immédiatement après la consécration, l'adorable Jésus ne se contentant pas d'apprendre ses desseins sur cet ordre par une apparition admirable qui représentât sa personne en celle d'un ange, mais voulant lui-même se trouver réellement présent en la divine Eucharistie, lorsqu'il veut se manifester aux hommes. C'est encore pour le même sujet que cet ordre porte le nom auguste de la Très-Sainte-Trinité: et la divine Providence a voulu ensuite, comme elle dispose de toutes choses avec une sagesse infinie, que ce fût le Souverain Pontife, la première personne de la terre, qui en prescrivît l'habit après la lumière surnaturelle qui lui en avait été donnée dans la principale église du christianisme, Saint-Jean de Latran, et qui le donne lui-même aux deux saints qui en devaient être les premiers professeurs, saint Jean de Matha, et saint Félix de Valois; ce qu'il ne fit qu'après avoir ordonné des prières et des jeûnes, pour demander l'assistance spéciale du Saint-Esprit, qui était l'adorable instituteur d'une congrégation si sainte.

Et c'est de ce divin principe qu est émanée la haute sainteté de ces deux saints, qui les premiers ont fait profession de cette règle céleste. Tous deux ont été élevés à la cime d'une perfection admirable par la pratique héroïque des plus éminentes vertus; tous deux ont été un spectacle d'amour aux yeux de Dieu, un spectacle d'admiration aux anges, un spectacle d'étonnement aux hommes. Tous deux ont été des hommes tout de grâce, dans lesquels il semblait qu'Adam n'avait point péché, par la sainteté de leurs inclinations et l'innocence de leurs mœurs.

Saint Jean de Matha fut consacré à Dieu sous la protection de la très-sainte Vierge, au moment de sa naissance; et cette offrande, faite avec une diligence si prompte, lui fut si agréable, qu'il commença de le posséder, dès son enfance, dans une plénitude si abondante, que ce bénit enfant, à la mamelle de sa nourrice, n'en prenait le lait qu'une fois le jour tous les lundis, mercredis, vendredis et samedis de chaque semaine, ayant dès lors appris à jeûner et à se mortifier dans un temps où les autres ne savent rien, et ignorent toutes choses. Des commencements si parfaits dans les voies de la sainteté furent suivis de progrès que l'on ne peut expliquer. Les vertus des personnes les plus avancées dans les sentiers de la grâce éclataient dans sa jeunesse. Sa vie et ses actions étaient conduites par le Saint-Esprit qui le gouvernait; il ne faut pas s'étonner, si, en ayant reçu la plénitude dans son cœur, il parut sur lui visiblement en forme de colombe, lorsqu'il reçut l'ordre de prêtrise. Ce saint avait pris la qualité de docteur dans l'université de Paris, et y avait enseigné quelques années : mais à même temps, ayant étudié dans l'école du paradis, et s'y étant rendu l'un des grands maîtres dans la science surnaturelle qui y est communiquée, il y a enseigné cette doctrine céleste durant tout le cours de sa vie, et par ses paroles et par ses exemples. Il n'était pas de ces maîtres qui disent, et qui ne font pas. Sa haute théologie était la connaissance de Jésus-Christ crucifié ; c'est ce que ce docteur du ciel disait à ses disciples c'est ce qu'il disait à tout le monde. Mais si la bouche de ce juste ne méditait que la sagesse de la croix, si sa langue ne parlait que des justes maximes d'un Dieu-Homme crucifié ; il en était une image vivante par sa pratique. Son corps virginal, mis à nu par les barbares, était une belle expression de la nudité de notre divin Sauveur sur le Calvaire ; ce corps innocent, meurtri de coups, battu de verges et de cordes, pressé avec tant de cruauté, restait une belle copie de cet adorable Rédempteur flagellé à la colonne. Je ne suis pas surpris ensuite si cet *homme de Dieu* (*I Tim.* VI, 11), qui continuait la vie de Jésus-Christ, et qui était si uni à ses humiliations et à ses douleurs, participait à ses avantages.

La mer et les vents lui obéissaient, à l'exemple de son maître; et en sa vertu, un jour les infidèles ayant rompu les cordages du navire où il était, en ayant mis les voiles en pièces, et aussi le gouvernail, il ne pouvait attendre avec tous ceux qui étaient avec lui, humainement parlant, qu'un naufrage assuré. Mais, que peut craindre celui qui est entre les mains de la divine Providence? Que ne peut pas espérer un homme tout plein de Dieu, et qui se repose uniquement et pleinement sur ses soins? Le saint, rempli d'une confiance parfaite en la divine Providence, prit sa chape qu'il attacha aux antennes au lieu de voile; et le vaisseau, en six heures, fit trois cents lieues, et arriva heureusement au port de la terre d'Italie où il allait; mais il se trouva encore plus heureusement au port du Paradis, le 17 décembre, par une mort précieuse, en la présence du Seigneur et de ses anges; mais la fête s'en célèbre présentement le 8 février, qui doit être dans une singulière vénération à tous les fidèles, et très-spécialement à tous ceux qui ont un véritable zèle pour la rédemption des pauvres captifs.

Nous avons dit que saint Félix de Valois, la seconde personne qui fit profession dans l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, fut consacré à Dieu, et présenté à la très-sainte

Vierge par les mains de saint Bernard, dès le commencement de sa vie. Nous avons dit que sa vertueuse mère souhaitait qu'il fût appelé l'enfant de la Vierge et non pas le sien; mais nous disons présentement qu'ayant été élevé sous la protection de la mère de toutes les grâces du paradis, il a été comblé de ses plus douces et plus saintes bénédictions. Pour faire l'éloge de ce saint en peu de paroles, l'on pourrait dire qu'il a été l'homme de Dieu seul, étant mort à toute l'estime et l'amitié des créatures, étant mort à soi-même, ne désirant, ne voulant, ne recherchant que Dieu seul. Dès sa jeunesse, il était si parfaitement mort à son corps, que son grand plaisir était de fréquenter le monastère de Clairvaux, et d'y prendre sa nourriture avec les religieux qui y vivaient de feuilles de hêtre cuites, et du pain de vesce et d'avoine.

Mais ce n'est pas ce que j'admire, et qui me plaît davantage dans ce saint. Encore il se trouve plusieurs personnes qui vivent dans un assez grand détachement des sens: mais qu'il est rare d'en rencontrer qui soient au monde, comme s'il n'y avait que Dieu seul et eux seuls dans le monde; des gens morts à toutes sortes d'habitudes et de connaissances, qui se contentent de la seule connaissance et du seul amour de Dieu seul! En vérité la vie de la plupart des hommes n'est qu'un amusement de créatures. Que sont la plupart des hommes? Ce sont des créatures qui s'amusent les unes aux autres, et ce qui est bien digne de larmes, c'est que cet amusement se trouve parmi les personnes qui font profession d'une singulière piété, et dans les emplois les plus saints. Cet amusement se rencontre dans les directions et de la part de ceux qui conduisent, et de la part de ceux qui sont conduits, dans l'emploi de la prédication, dans l'exercice des œuvres de charité. Ah! que Dieu seul suffit en vérité à peu de personnes! De là arrive l'empressement de connaître et d'être connu; d'avoir au moins quelque part dans l'estime et l'amitié des créatures. Oh! que bienheureux sont ceux dont la vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu! Nous avons traité amplement de cette vérité dans le livre *De la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu*, que nous avons donné au public.

Saint Félix de Valois était l'un de ces bienheureux, mais il jouissait de cette béatitude d'une manière incomparable. Il était issu du sang royal de France, de la ligne d'Hugues Capet, et l'aîné de sa maison. Il pouvait attendre une ample succession, de grandes charges, et les premiers emplois du royaume, s'il eût resté dans le siècle. Il foule aux pieds tout ce que les autres regardent avec estime et admiration. Il quitte généralement ce qui fait le sujet des recherches et des empressements du monde. Il renonce au siècle et à tous les honneurs: mais cependant sa haute qualité devait encore lui procurer au moins dans l'état ecclésiastique les premières dignités. Il en avait l'exemple en la personne d'Henri, fils du roi Louis le Gros, son cousin, qui, étant caché dans la solitude de Clairvaux, en fut tiré pour paraître sur le chandelier de l'Eglise, en qualité d'archevêque. Mais cet homme de Dieu seul se cache au monde de telle manière, que non-seulement il en prend la fuite se retirant dans un désert, mais il s'en procure un oubli entier par le changement de son nom de Hugues en celui de Félix: car s'étant caché de la sorte, ses parents crurent qu'il était mort. Ah Dieu! ils ne se trompaient pas, quoique ce fût d'une autre manière qu'ils ne le pensaient. Hugues est un mort, mais un mort vivant; c'est pourquoi on ne l'appellera plus de son nom d'Hugues, mais de celui de Félix par une conduite toute particulière de la divine Providence; puisque Félix et heureux veulent dire la même chose: dans sa mort il vit en terre de la vie des bienheureux du ciel, Dieu seul lui étant tout en toutes choses.

Il vit cependant ici-bas jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; et peut-être que le ciel lui laisse de si longues années, et ne se hâte pas de l'enlever, parce qu'il voit qu'il mène en terre la vie des anges. Et de vrai il est si peu sensible à tout ce qui peut toucher le plus fortement, qu'il choisit pour le lieu de la seconde retraite le pays de Valois, qui était son héritage, et un lieu où il pouvait recevoir de très-grands honneurs, en étant le Seigneur. Une telle demeure aurait été à un autre un grand sujet d'une forte tentation; mais le bienheureux Félix n'est touché de rien; c'est qu'il est mort, pour m'exprimer comme saint Bernard, de la mort des anges; c'est-à-dire, qu'il est parfaitement détaché de la matière, comme ces intelligences spirituelles: et comme ces purs esprits sont au monde sans y être connus, de même notre saint y est tellement caché, qu'à la réserve de saint Jean de Matha, qui seul savait son nom et sa qualité sous le dernier secret, jamais personne n'a su ce qu'il était. Dieu seul étant toute sa suffisance, il se contentait uniquement d'être connu de lui seul, et c'est ce qui l'a élevé glorieusement aux plus hautes connaissances de l'essence divine dans l'empyrée le quatrième jour de novembre, qui est le jour heureux de sa mort. A l'instant les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, comme si elles eussent voulu apprendre aux hommes par ce miracle, ou bien qu'il ne fallait pas différer un moment à publier les grandeurs de la divine Providence dans le bienheureux Félix, ou bien que les voix des hommes n'étant pas assez suffisantes pour les exprimer dignement, elles venaient en quelque façon à leurs secours, pour annoncer par leur son et à leur mode les grandes choses que le Tout-Puissant avait faites en son saint. Les peuples par un instinct divin vinrent en foule à ses obsèques, et ce qui est très-singulier dans la conduite même miraculeuse que Dieu tient à l'égard de ses plus chers amis, toutes les personnes, sans en excepter une seule, impétrèrent favorablement les grâces qu'ils demandaient à la divine Ma-

jesté par son fidèle serviteur. Dieu est admirable dans tous ses saints ; mais il prend plaisir à glorifier davantage ceux qui se sont le plus cachés, parce que c'est le grand et l'assuré moyen de lui rendre une plus haute gloire. La vie cachée de notre adorable Sauveur durant trente années, celle de sa virginale Mère, de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste, sont des preuves incontestables de cette vérité. Toutes les requêtes présentées à la divine Majesté sous la faveur de saint Félix de Valois, qui en ont été toutes exaucées, peuvent bien servir d'un juste motif d'une dévotion particulière pour ce saint; mais son parfait anéantissement à tout l'être créé, sa perte totale en Dieu, son attache unique à lui seul, sa vie cachée et inconnue aux hommes pour n'être connu que du Créateur, me semblent des sujets capables d'enlever tous les cœurs. L'on en célèbre la fête présentement le 20 novembre.

Toutes ces choses découvrent assez les grandeurs de l'ordre de la très-sainte Trinité dans son institution : mais la fin qu'il se propose en manifeste encore les excellences d'une manière très-évidente, puisque sa fin est semblable à celle qu'un Dieu a eue dans le grand ouvrage de l'Incarnation. Dieu se fait homme pour racheter les hommes qui gémissaient dans la captivité; cet ordre est établi pour la rédemption des mêmes hommes captifs. Jésus est le Rédempteur des hommes esclaves de Satan ; les religieux de cet ordre sont les rédempteurs des hommes esclaves des barbares infidèles; ainsi en cette manière ils participent glorieusement à la qualité de Rédempteur de l'adorable Jésus dans le sens qui a été dit : ce qui ne doit pas faire peine, puisque l'Ecriture (*Psal.* LXXXI, 6) donne même par participation la qualité de dieux aux saints qui sont unis intimement à Dieu. Or cet ordre, par une fin si noble, exerce la miséricorde à l'égard des plus misérables, des plus affligés et des plus délaissés dans leurs maux, comme nous l'avons remarqué; cet ordre par la même fin délivre la religion des plus grands opprobres qui lui puissent arriver par les infidèles, et la fait triompher glorieusement d'une manière toute victorieuse au milieu de la barbarie de ses plus cruels ennemis; c'est ainsi que cet ordre donne une grande joie aux anges du ciel, retirant de pauvres âmes qui sont les ouailles de Jésus-Christ, du danger où elles sont exposées d'être dévorées par le loup infernal ; c'est ainsi qu'il glorifie la très-sainte Trinité, étant tout consacré à l'honneur et à la gloire de ce plus auguste et plus grand de nos mystères, qui est le principe et la fin de tous les autres mystères.

Enfin ses excellences sont grandes dans les moyens dont il se sert pour arriver à une fin si noble. Comme il y a une fin qui a de grands rapports à celle qu'un Dieu a eue dans la rédemption des hommes, il prend des moyens qui en quelque façon sont semblables à ceux qu'a choisis notre adorable Sauveur. Le Fils de Dieu descend du ciel pour aller dans une terre qui est bien éloignée; les religieux de cet ordre quittent leur pays pour aller en des lieux étrangers parmi des peuples barbares. Le Fils de Dieu paye à son Père la rançon pour ses pauvres créatures captives de l'enfer, ces bons religieux payent celle qui est due pour les Chrétiens esclaves des Turcs. Le Fils de Dieu, par un amour inénarrable, se met à la place des hommes pour souffrir ce qu'ils doivent endurer, et les délivre de la sorte de toutes leurs misères ; ces religieux en bien des occasions se sont faits esclaves des infidèles, et ont tiré par une charité si chrétienne les captifs de leur cruelle servitude ; mais que ne font-ils pas, que ne souffrent-ils point à l'imitation de leur divin Maître pour un si digne sujet?

Ils écrivent, ils parlent en public et en particulier, pour tâcher, en la vertu de celui qui est leur force, de toucher les cœurs, et de les porter à donner quelque assistance aux maux extrêmes des pauvres captifs. Tous les troncs de leurs églises et de celles qui leur sont associées, sont autant de voix qui crient miséricorde pour ces personnes affligées. Ils vont, ils courent de province en province, de royaume en royaume, pour chercher quelque remède à leurs maux ; ils recueillent avec grand soin les aumônes qui leur sont faites; mais de plus, le tiers de toutes les oblations qu'ils reçoivent, quoiqu'elles ne soient pas données en vue des captifs, leur est appliqué par la règle. Leur charité passe plus avant, puisqu'elle leur fait engager les revenus de leurs couvents, pour trouver à intérêt des sommes considérables pour la délivrance des esclaves, et le rétablissement de leur liberté.

Mais ce n'est pas seulement dans ces choses extérieures que leur charité se borne : après avoir donné avec tant de libéralité ce qu'ils ont, ils se donnent encore eux-mêmes ; ils donnent leur liberté, ils donnent leur sang, ils donnent leurs vies. Les uns ont demeuré chargés de fers des douze années dans de sombres prisons ; les autres, à l'exemple de l'Apôtre (*I Cor.* IV, 11-13), ont été traités comme des insensés, ont été moqués, bafoués et rebutés comme l'ordure de la terre. Il y a eu plusieurs généraux de cet ordre tout de charité, qui sont morts de fatigues et par l'excès des travaux soufferts. Quelques-uns ont fini leur vie sous une grêle de flèches ou de pierres; quelques autres l'ont finie par le poison, ou à coups de poignard; il y en a eu d'égorgés, de décapités, de brûlés tout vifs, de transpercés avec des broches ardentes ; il y en a eu à qui l'on a arraché le cœur étant encore vivants ; il s'en est trouvé qui ont été sciés par le milieu, ou qui ont été déchirés avec des crocs de fer tout ardents ; enfin ils peuvent dire avec l'Apôtre (*II Tim.*, II, 10) : Nous souffrons tous pour les élus. Le zèle du salut de leurs frères les dévore, ils s'emploient et suremploient pour le bien de leurs corps et de leurs âmes; ils se font tout à tous pour la délivrance de leurs misères, et l'amour

immense du cœur de Jésus leur servant de modèle, il n'y a rien qu'ils ne fassent, il n'y a rien qu'ils ne souffrent, pour se rendre ses imitateurs, pour l'honneur et la gloire de la suradorable Trinité, qui doit être la fin de toutes choses.

## CHAPITRE X.

### *Le secours de la divine Providence dans la mission des anges.*

Nous parlons des secours de la divine Providence dans la mission des anges, après avoir traité de l'assistance que la même Providence donne aux pauvres captifs parmi les infidèles, par les charitables soins des religieux de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité; et nous le faisons, parce que Dieu se servant du ministère de ces bienheureux esprits presque en toutes choses, comme l'enseigne l'Ange de l'école, saint Thomas : et comme il est facile de prouver par l'Ecriture, sans doute qu'ils contribuent beaucoup à animer et à enflammer le zèle de ces bons religieux dans toutes les grandes choses qu'ils font et qu'ils souffrent pour le soulagement des esclaves parmi les barbares. C'est pourquoi Dieu qui est l'instituteur de leur ordre sacré, comme le déclare le grand Pape Innocent III, selon qu'il a été déjà remarqué, a voulu se servir de ces esprits, tout de charité dans son institution, comme il fit autrefois, lorsqu'il donna sa loi à Moïse. Cette conduite si douce de la divine Providence envers les hommes demanderait avec beaucoup de justice nos plus sérieuses réflexions. Il serait bien juste que de temps en temps nous prissions le loisir de méditer avec attention les bontés ineffables du Dieu du pur amour, qui envoie ces aimables princes de sa cour céleste, pour nous garder dans nos voies. Il serait bien équitable que nous considérassions les bontés toutes charmantes de ces glorieux députés. O hommes, ô hommes qui vous appliquez si bassement et si ordinairement aux vaines choses de la terre, voilà de dignes sujets de vos occupations, que je vous crie ici avec le dévot saint Bernard; rendez-vous familiers ces bienheureux esprits du paradis par la pensée fréquente que vous en aurez, par une vue intérieure de leur présence : puisque tous les hommes ont un de ces esprits célestes pour les garder, vous en trouverez dans tous les lieux où vous vous rencontrerez. Voyez-les donc par une vue intérieure dans les rues et places publiques des villes, dans les marchés et les foires, dans tous les villages où vous passerez, dans les maisons où vous logerez, dans les conversations où vous serez, dans les églises où vous prierez; voyez-les pour honorer leur présence, pour rendre vos respects à leur grandeur, pour admirer leurs excellences et leurs nobles et incomparables qualités, pour les saluer avec une profonde vénération, pour vous entretenir doucement avec eux de vos besoins, de vos misères, de vos desseins, des besoins des autres que vous voulez assister, des affaires de Dieu, de son règne, de ses divins intérêts : aussi bien *notre conversation*, comme le dit l'Apôtre (*Philip.* III, 20), *doit être dans les cieux*. Prenez une bonne fois l'intention, et réitérez-la de temps en temps, de saluer les anges gardiens de ceux à qui vous ferez cette civilité, prenez l'intention d'honorer le saint ange, qu'a eu autrefois le saint dont vous ferez la fête; ainsi, le long de l'année, vous célébrerez tantôt la mémoire d'un ange, et tantôt de l'autre. Assurez-vous que ces pratiques seront suivies de leur bénédiction. Saint François Xavier, entrant dans les Indes, en salua les anges; et c'était un ange en forme d'un Indien qui l'avait invité de passer dans ces pays, aussi bien qu'un autre de ces glorieux esprits, qui avait pressé saint Paul d'aller en Macédoine, lui paraissant sous l'apparence d'un Macédonien. (*Act.* XVI, 9.) Dans les difficultés que vous aurez, ayez recours à leur charitable bonté, soit en ce qui vous touche, soit en ce qui regarde les affaires spirituelles ou temporelles des autres, et vous en recevrez des secours incroyables.

Mais je me sens encore pressé de m'écrier avec le grand saint Léon, Pape : « Faites des amitiés avec les anges, et non-seulement avec ceux qui nous honorent de leur présence spirituelle ici-bas, mais avec tout le reste de leurs troupes angéliques, avec tous leurs neuf chœurs, particulièrement avec les glorieux archanges saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël. L'union que vous aurez avec ces pures intelligences, vous fera mener une vie spirituelle. » Ce fut à cette union qu'une voix du ciel invita autrefois la séraphique Thérèse, et ce fut ensuite qu'elle se trouva heureusement délivrée de ses imperfections, et que le reste de sa vie elle fut toute à Dieu seul. Mais nous ne pouvons laisser échapper aucune occasion d'en parler, que nous ne la prenions avec une joie inexplicable

## CHAPITRE XI.

### *Les grands priviléges de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, et de Notre-Dame du Remède*

Nous joignons ensemble la confrérie de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, et de Notre-Dame du Remède, ayant été unies par une bulle de Paul cinquième; nous joignons leurs grâces qui, ayant été particulières à chacune desdites associations, sont devenues communes à toutes les deux depuis leur union. La confrérie de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité a eu ses commencements dès l'origine de cette sainte famille religieuse. Elle a été instituée par le grand Pape Innocent III, aussi bien que l'ordre; elle a été reçue au grand concile de Latran, composé de plus de quatre cents archevêques et évêques, auquel présidait le même Souverain Pontife, accompagné du sacré collége des cardinaux, des patriarches de Constantinople et de Jérusalem, et les députés de ceux d'Antioche et d'Alexandrie. Il y eut même

des indulgences accordées dans le concile général à cette sainte confrérie. Toutes ces choses en font assez voir les prérogatives qui lui sont toutes singulières, soit dans son institution par le Souverain Pontife même, soit dans sa réception par un concile général et si célèbre comme celui dont nous venons de parler, soit dans les grâces qui lui ont été accordées par ce concile. Après cela, il faut que l'iniquité se ferme la bouche; il faut que ceux qui blâment tout ce qu'ils n'entendent pas demeurent dans le respect, à moins que de s'élever par un orgueil diabolique au-dessus de toute l'autorité de l'Eglise. Je prie ici ceux qui ont tant de peine à goûter les confréries, de considérer qu'en voici une que l'Eglise assemblée dans un concile universel a approuvée, a louée, et à laquelle elle a donné des indulgences pour témoignage de l'estime qu'elle a que ses enfants y entrent; ce qui marque évidemment combien elles sont glorieuses à Dieu et avantageuses aux fidèles. Dans la suite des temps cet ordre s'est encore trouvé enrichi d'une autre confrérie établie sous l'invocation de Notre-Dame du Remède; dévotion déjà assez ancienne, puisqu'il y a au moins deux cents ans qu'elle a commencé. Or, comme ces deux confréries ont été unies par l'autorité du Pape, selon ce que nous venons de remarquer, c'est ce qui m'oblige de ne point séparer leurs priviléges.

Il y a indulgence plénière pour les confrères et sœurs, à l'entrée dans la confrérie, et à l'article de la mort, invoquant le saint nom de Jésus de bouche; ou s'ils ne le peuvent pas de bouche, au moins de cœur, après s'être confessés et communiés.

Il y a indulgence plénière pour lesdits confrères qui, s'étant confessés et communiés, visiteront une église de l'ordre, ou la chapelle de la confrérie, les jours des fêtes de la Nativité et de la Purification de la Vierge immaculée, le jour des cendres, et les jours des fêtes de sainte Catherine, vierge et martyre, de sainte Agnès, en la solennité qui s'en fait pour la seconde fois, qui arrive le 28 janvier, de saint Jean de Matha, de saint Félix de Valois, et le second dimanche d'octobre, qui est consacré à la solennité de Notre-Dame du Remède, et là feront des prières pour la paix entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, et l'exaltation de notre mère sainte Eglise.

Il y a indulgence plénière pour les confrères qui, après s'être confessés et avoir communié, iront à la rédemption des captifs.

Il y a indulgence plénière pour les captifs qui dans un mois se confesseront et communieront.

Il y a indulgence plénière pour les confrères qui, s'étant confessés et ayant communié, assisteront dévotement à la procession de la confrérie, qui se fait une fois tous les mois, et qui prieront pour la paix entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, l'exaltation de notre mère sainte Eglise.

Il y a sept ans d'indulgences, est autant de quarantaines pour les confrères qui réciteront une fois chaque jour six fois l'Oraison dominicale, avec le verset *Gloria Patri*, pour la paix entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, l'exaltation de notre mère sainte Eglise. Il y a encore des indulgences quand on y ajoute une septième fois l'Oraison dominicale pour le roi : mais ces indulgences accordées à la prière pour le roi sont communes à toutes sortes de personnes.

Il y a sept ans d'indulgences et autant de quarantaines pour les confrères accompagnant le saint sacrement, lorsqu'on le porte aux malades, et priant pour eux; accompagnant les corps des défunts, et priant pour eux; assistant aux divins offices que l'on a coutume de célébrer dans les églises de l'ordre, ou la chapelle de la confrérie; logeant charitablement les pauvres, ou enfin, ce qui est bien remarquable, toutes les fois qu'ils feront quelques bonnes œuvres spirituelles ou temporelles pour la rémission de leurs péchés, et la délivrance des captifs.

Il y a des indulgences pour les confrères qui réciteront tous les jours trois fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, et une fois le *Gloria Patri*, avec le *Salve Regina*, priant pour les captifs, afin qu'ils persévèrent dans la foi, et qu'il plaise à Dieu de les délivrer au plus tôt de leur captivité : mais, pour ce sujet, ils doivent de plus se confesser et communier une fois l'année à tel jour qu'ils voudront choisir.

De plus, les mêmes confrères peuvent gagner les indulgences des stations de Rome, comme elles sont exprimées dans le missel romain, visitant une église de l'ordre, ou la chapelle de la confrérie; c'est-à-dire, qu'ils peuvent gagner les indulgences des stations de Rome, tous les dimanches de l'avent, le jour de Noël et les fêtes suivantes de saint Etienne et de saint Jean l'Evangéliste, des saints Innocents, les jours des fêtes de la Circoncision de Notre-Seigneur, et de l'Epiphanie; les dimanches de la Septuagésime, Sexagésime, Quinquagésime, depuis le mercredi des cendres jusqu'au dimanche de *Quasimodo*, tous les jours durant le carême et les fêtes de Pâques; le jour des fêtes de saint Marc et de l'Ascension de Notre-Seigneur, les trois jours des Rogations, le jour de la Pentecôte et toute l'Octave jusqu'au samedi suivant, tous les jours des Quatre-Temps de l'année. Or les indulgences des stations de Rome sont très-grandes durant tous les jours marqués ci-dessus. Il y a des trésors immenses qu'il ne faut pas négliger.

Il y a même des jours où il y a délivrance d'une âme du purgatoire, comme, par exemple, le jour de la fête de saint Jean l'Evangéliste, ce qui est bien à remarquer; et de plus Grégoire XV, ayant déclaré par une bulle qui commence : *Pastoralis*, que toutes les indulgences pour les vivants peuvent être appliquées aux défunts *per modum suffragii*, on peut leur appliquer les indulgences que l'on peut gagner pour soi-même, et

il est très-avantageux et d'une grande miséricorde de le faire souvent.

Enfin les confrères s'étant confessés et ayant communié, et assistant à genoux aux absolutions générales qui se donnent cinq fois l'année, entrent en participation de toutes les bonnes œuvres que les religieux de l'ordre font par toute la terre; ce qui est un bien immense.

## CHAPITRE XII

*La certitude des priviléges de la confrérie de la Très-Sainte-Trinité, et de Notre-Dame du Remède.*

C'est une vérité de foi, que l'adorable Jésus a laissé à son Eglise le pouvoir de donner des indulgences, dont le Souverain Pontife et les évêques sont les dispensateurs. Le Pape en a la plénitude de la dispensation dans toute son étendue; mais cependant l'application en doit être juste, et le vicaire de Jésus-Christ, qui tient ses trésors en ses mains, ne les doit donner sans cause légitime et sans sujet pieux et raisonnable. Or ces causes légitimes sont le culte de Dieu et de ses saints, l'exaltation de la foi, la conversion des pécheurs et des hérétiques, l'établissement de la paix chrétienne, et autres pareils sujets. Et d'autant plus que ces sujets regardent plus immédiatement les intérêts de Dieu, et les établissent plus efficacement, ce sont des motifs plus proportionnés à la grande grâce des indulgences, et ils en rendent l'application plus certaine. C'est ce qui fait plus souvent la différence des jubilés et des indulgences plénières ordinaires, en ce que les jubilés ont presque toujours pour sujet un bien plus universel et une cause plus considérable. Or, c'est ce qui se rencontre dans les indulgences accordées à la confrérie de la Très-Sainte-Trinité, et de Notre-Dame du Remède; car ayant pour une des principales fins la délivrance des captifs parmi les barbares, à même temps la gloire de Dieu s'y trouve, l'honneur de l'Eglise, de la religion, les actes de charité que les catholiques y exercent, donnant une grande édification aux infidèles et aux hérétiques; le bien de la foi demeurant dans plusieurs esclaves qui l'auraient perdue, s'ils n'avaient été tirés de leur captivité, et par suite le salut éternel des âmes, dont plusieurs auraient entré dans le désespoir sans le secours qu'ils attendent de la charité des libérateurs; la miséricorde la plus grande que l'on puisse exercer à l'égard des besoins corporels, la misère des captifs étant inexplicable, comme nous l'avons remarqué.

Les indulgences sont donc bien assurées de la part du sujet; mais elles le sont encore de la part de ceux qui les ont accordées. Car on ne peut pas penser avec raison que les Souverains Pontifes les aient données sans une assez grande connaissance, ou qu'ils aient été surpris, puisque l'on compte cinquante Papes depuis Innocent III, qui ont fait une distribution si libérale de ces trésors de Jésus-Christ. Or, quelle apparence de s'imaginer que parmi une si grande multitude de Papes, et durant le cours de tant de siècles, la cause de ces indulgences n'ait pas été assez examinée? Les Souverains Pontifes l'ont reconnue si pleine de justice, que Paul V, ayant révoqué les indulgences accordées par ses prédécesseurs, il excepte celles qui avaient été données à la confrérie de la Très-Sainte-Trinité et de la Rédemption des captifs, et il crut même que leur sujet était si légitime, que, pour ôter tous les doutes que l'on en eût pu avoir à raison de la révocation qu'il avait faite, quoiqu'il eût déclaré qu'elles n'y étaient pas comprises, il fit expédier une bulle par laquelle il les confirme. A peine Alexandre VII était monté sur le trône de saint Pierre, qu'à même temps il voulut que tous les fidèles sussent qu'il approuvait et confirmait toutes ces indulgences de son autorité apostolique ; mais, tout récemment, notre Saint-Père Innocent XI a donné un bref, le 10 février 1681, par lequel il confirme les indulgences dans la manière qui a été expliquée dans le précédent chapitre.

Enfin ces indulgences sont assurées de la part des bulles qui les contiennent, les originaux en ayant été vus le mardi 26 de l'année 1681, dans le conseil de Monseigneur l'archevêque de Paris, où assistèrent les plus pieux et les plus signalés de ses officiers et des docteurs, qui examinèrent lesdites bulles avec beaucoup de lumière et de sagesse, et les reconnurent pour très-véritables, et les indulgences contenues dans le bref de notre Saint-Père Innocent XI ayant été tout de nouveau examinées, l'on a permis de les publier dans tout le diocèse de Paris.

## CHAPITRE XIII.

*Eclaircissement de quelques difficultés au sujet des indulgences accordées aux confrères de l'ordre de la Très-Sainte-Trinite et de Notre-Dame du Remède.*

Quelques-uns objectent que la grandeur et la multitude de ces indulgences n'est aucunement proportionnée au peu de chose qu'il faut faire pour les gagner; mais il est facile de répondre qu'il faut plus en cette matière considérer les motifs qui servent de fin que les moyens ordinaires pour y arriver; autrement, non-seulement ces indulgences, mais toutes les autres et les jubilés ne seraient pas valables, puisque ordinairement dans les jubilés même les Papes se contentent de prescrire trois jours de jeûne, la visite des églises et quelques prières. C'est donc la cause qui doit être principalement regardée dans la distribution des indulgences; et nous avons fait voir dans le chapitre précédent que les sujets des faveurs spirituelles dont nous parlons sont des plus considérables que l'on puisse se proposer, et qui, bien médités, rendent à Dieu une plus haute gloire que tous les actes particuliers qu'un pénitent pourrait faire. Après tout, pourquoi tant s'étonner si la

sainte Eglise accorde l'indulgence et la rémission de quelques peines temporelles par l'application des mérites du sang de Jésus-Christ, puisque toute la théologie enseigne que Dieu accorde la rémission d'une peine infinie au pécheur criminel pour un seul acte de contrition.

Les autres objectent que ces indulgences empêchent la satisfaction due à la justice divine; mais il faut dire qu'ils ne pensent pas au prix et à la valeur des indulgences, qui n'est autre que le sang de Jésus-Christ. Ce sang adorable, c'est sa valeur, ce sont les mérites des souffrances immenses d'un Dieu-Homme que l'on offre à la justice divine en satisfaction. Or, quelle satisfaction plus grande peut-on donner à la justice de Dieu que les mérites d'un Dieu? S'il y a eu des saints qui ont dit que la seule pensée de la Passion de Notre-Sauveur, méditée avec un amour sincère, était quelque chose de plus grand que grand nombre de pénitences corporelles que l'on pourrait faire; que doit-on dire de l'application des mérites de cette Passion douloureuse par le vicaire en terre de notre aimable Sauveur? Y a-t-il rien que l'on puisse présenter aux yeux du Père éternel, qui lui soit plus agréable, qui apaise davantage sa colère irritée, et délivre plus efficacement le pécheur de ses peines? J'ajoute que ceux qui gagnent plus ordinairement les indulgences sont ceux qui sont plus dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres spirituelles et corporelles, et qui entrent plus efficacement dans le saint zèle que l'on doit avoir de satisfaire à la justice divine en toutes les manières possibles.

Il y en a qui estiment que les indulgences servent d'occasion aux pécheurs de tomber plus facilement dans leurs fautes; mais ils doivent considérer que l'homme criminel et impie abuse de tout; ils doivent faire réflexion que l'infinie miséricorde de Dieu sert tous les jours d'occasion à ces malheureux de commettre leurs crimes avec plus de liberté. Cependant doit-on trouver à redire pour ce sujet aux bontés miséricordieuses et immenses de notre Sauveur? Mais de plus ils doivent voir que l'indulgence suppose toujours l'état de grâce, qu'elle ne peut être gagnée que par une personne qui est dans l'amitié de Dieu. Donc il faut que le pécheur, pour y participer, soit véritablement converti; il faut qu'il ait quitté l'occasion du péché, il faut qu'il ait restitué la réputation du prochain s'il l'a blessée, ou son bien s'il le lui a ôté, ou s'il le retient; il faut que l'impudique ait renoncé à toutes ses brutales attaches; il faut que le vindicatif soit sincèrement réconcilié, et de cœur avec son prochain; et que non-seulement il ne lui veuille pas de mal, mais qu'il lui désire du bien, et soit prêt de lui en faire dans les occasions; il faut que le jureur, le médisant modère sa langue; il faut que l'ivrogne garde la tempérance; enfin il faut être dans la disposition de plutôt mourir que d'offenser Dieu par un péché mortel. Les indulgences donc supposant cet état de véritable réconciliation avec Dieu, tant s'en faut qu'elles contribuent au relâchement du pécheur, qu'elles servent même de moyens très-puissants pour le réduire dans son devoir, dans la dépendance où il doit être à l'égard de son Créateur. Et de vrai, combien se rencontre-t-il de pécheurs qui, à l'occasion des jubilés, donnent ordre à leurs consciences par une sincère confession de leurs fautes, et un véritable changement en leurs mœurs?

## CHAPITRE XIV.

*Ce qu'il faut faire pour gagner les indulgences accordées à la confrérie de la Très-Sainte-Trinité et de Notre-Dame du Remède.*

Il faut entrer en la confrérie, en recevoir le saint scapulaire, le porter sur soi respectueusement, et par rapport à la manière que le portent les religieux; je parle de la manière et non pas de la grandeur du scapulaire: et l'on ne doit point approuver ceux qui le portent dans leurs poches, ou de quelque autre façon semblable; et quand il est rompu, il en faut prendre un autre qui soit tout de nouveau bénit. Je ne vois pas depuis le bref d'Innocent XI qu'il y ait obligation de réciter six fois le *Pater* et le *Gloria Patri:* mais si l'on veut gagner les indulgences qui y sont attachées, il le faut faire. On doit dire la même chose des autres prières, dévotions et bonnes œuvres qu'il faut pratiquer pour gagner les indulgences selon les ordres des Souverains Pontifes. Ainsi ces choses ne sont d'obligation que lorsqu'on veut gagner les indulgences.

De plus, il faut être en état de grâce, car les indulgences, qui sont une rémission de la peine due au péché, ne peuvent servir à ceux qui sont assez misérables pour être dans le crime, qui nous rend indignes de l'amitié de Dieu et de ses plus signalées faveurs. Ah! si les hommes savaient ce que c'est que de s'abandonner au péché, d'avoir pour ennemi un Dieu dont ils dépendent à tous les moments de leur vie, d'être les esclaves du diable, d'être coupables de l'enfer! Il est bien vrai que tout pécheur est ignorant, car une âme, pour peu éclairée qu'elle soit, ne comprendra jamais comment l'on peut tomber dans un péché mortel et encore moins comment il est possible d'y persévérer un instant, et, à plus forte raison, comment il se peut faire que l'on dorme en repos dans un état si déplorable, que l'on rie, que l'on puisse avoir la moindre petite satisfaction. Il n'est pas nécessaire de se confesser et de communier; il suffit que l'âme soit en grâce et dans l'amitié de son Dieu, à moins que l'indulgence que l'on veut gagner ne porte cette obligation.

Ici je donne avis que pour gagner l'indulgence plénière, il faut être détaché de tout péché véniel, car si le péché véniel demeure par l'attache, l'on ne peut pas en gagner la rémission de la peine; c'est ce qui est évident, à quoi la plupart des personnes ne

pensent guère; et c'est ce qui fait qu'il est très-rare que l'on gagne le jubilé ou l'indulgence plénière dans toute son étendue, puisque l'on ne trouve pas ordinairement des personnes qui soient parfaitement détachées de tout péché véniel. L'attache à un seul est capable d'empêcher l'effet total de l'indulgence plénière. Oh ! que bienheureux sont ceux qui ont quelque degré du pur amour ! car le pur amour dans sa netteté ne peut souffrir rien qui déplaise à son Dieu ; l'ombre même du moindre péché véniel lui est plus horrible que tous les tourments des diables, et il souffrirait un million de fois plutôt la mort que d'en commettre le plus petit avec une entière connaissance. Cependant il faut remarquer que la personne qui est en état de grâce peut gagner l'indulgence de tous les péchés mortels, quoiqu'elle ne la gagne pas à l'égard des péchés véniels ou de tous les péchés véniels; car comme ces péchés, à la différence des mortels, peuvent bien se remettre les uns sans les autres, il faut dire la même chose de la peine qu'ils méritent. Il faut encore remarquer qu'il y a de certaines indulgences limitées, comme par exemple, de sept, de dix, de trente ans, de cent ans, qui peuvent être plénières à l'égard de certaines âmes épurées, parce que ces indulgences satisfont pleinement pour la peine qui est due par leurs fautes.

## CHAPITRE XV.

### *Remarque considérable.*

Les Souverains Pontifes, conduits par l'esprit de Dieu, ont regardé la délivrance des pauvres captifs comme une œuvre de charité si nécessaire, qu'ils n'ont rien oublié pour porter efficacement tous les fidèles de toutes sortes d'états à y contribuer en toutes les manières possibles. Ils y ont exhorté puissamment les riches et les pauvres, et afin que les pauvres et les religieux ou religieuses qui ne possèdent rien en propre, ne fussent pas privés de la bénédiction d'une si grande miséricorde, ils les ont saintement animés à suppléer par leurs prières à cette obligation dont ils ne sont pas capables par leur état. Il serait cependant à désirer que les supérieurs, de temps en temps, donnassent quelques aumônes des biens de la maison, y gardant l'ordre qu'ils doivent tenir ; car enfin il y a peu d'œuvres de miséricorde si puissantes et si nécessaires, que la Rédemption des Captifs.

Mais que n'ont point fait ces Pères et ces pasteurs de toutes les ouailles de Jésus-Christ, pour ôter tout prétexte d'excuse aux riches, dans le désir pressant qu'ils ont eu du soulagement et de la liberté des esclaves? Ils ont ouvert tous les trésors de l'Eglise : nous avons vu les richesses immenses des biens spirituels qu'ils en ont tirés, pour les donner aux confrères de l'association de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, qui est tout employé pour la délivrance de ces Chrétiens affligés. Mais l'assistance qu'ils peuvent recevoir de ces associés, ne suffit pas à leur zèle, il ne s'arrête pas seulement à un ordre ou à un certain état de personnes, il s'étend généralement sur tous les fidèles. Nous l'avons dit, les religieux et les pauvres n'en sont pas exclus; mais ils y invitent si puissamment tous ceux qui ont quelques commodités temporelles, qu'en vérité, ou il faut qu'ils se rendent à des désirs si justes, ou il faut que leur cœur ne soit plus cœur, c'est-à-dire, qu'il ne soit plus sensible. Pour ce sujet ils font largesse de leurs plus saintes bénédictions à tous ceux qui, sans aucune réserve, contribuent en quelque manière à une si grande œuvre de charité, même à ceux qui assistent et gratifient les personnes qui y sont destinées. Innocent III, dès le commencement, avait fait participants tous ces charitables fidèles de tous les biens spirituels de l'ordre de la Rédemption des captifs ; plusieurs papes qui lui ont succédé, leur ont accordé de grandes grâces, et spécialement à tous prêtres et clercs, religieux et religieuses qui prêteront aide, secours par conseils, avis, saintes sollicitations et toutes autres voies licites. Ils ont comblé de bénédictions et de grâces spirituelles tous les fondateurs et fondatrices de quelque église de l'ordre dont nous venons de parler ; ils ont voulu même que ces grâces allassent jusqu'à leurs enfants, tuteurs et tutrices. Ils les ont étendues sur les conservateurs dudit ordre, sur les médecins, chirurgiens, avocats et procureurs qui travaillent pour ses religieux.

Après des motifs si pressants, quel moyen de ne pas donner, et avec largesse, des biens temporels, qu'il faudra bientôt quitter à la mort pour jamais ? Quel moyen de s'en défendre, s'il reste encore quelque foi pour ces grâces, s'il reste encore quelque zèle pour son salut, ou pour celui de ses parents vivants et trépassés ? Je conseille à tous les confrères, comme il est difficile qu'ils sachent bien, ou qu'ils se souviennent de toutes les indulgences qu'ils peuvent gagner pour eux, et pour les trépassés, de prendre l'intention tous les matins de gagner toutes celles qui sont en leur pouvoir, et pour eux et pour les défunts, faisant les choses nécessaires dont nous venons de parler dans le chapitre précédent ; et cet avis peut être utile pour les autres personnes qui sont dans le désir de gagner les indulgences.

Mais afin qu'un chacun puisse faire quelque réserve avec plus de facilité pour une œuvre de si grande miséricorde, il serait bon dans chaque famille d'avoir un petit tronc, où l'on mettrait tous les jours de temps en temps ce que l'on pourrait épargner dans l'usage des choses du ménage : pour peu d'amour que l'on ait pour Dieu et pour le prochain, cette pratique deviendra bien facile, et il se passera peu de jours que l'on ne puisse prendre quelque chose sur sa dépense ordinaire, et le peu que l'on réservera ne laissera pas dans la suite de devenir considérable par l'augmentation qui s'en fera. Mais qu'il serait aisé de temps en temps, si nous avions un peu de véritable foi, de mé-

nager la dépense d'un repas que l'on ferait à ses amis, pour le donner à Jésus-Christ qui souffre la faim dans ses fidèles captifs ; de se priver de la superfluité de quelques habits, pour en revêtir ce même Seigneur dans ces personnes; de prendre quelque chose sur son revenu, pour l'offrir à celui qui le donne, étant le maître absolu du ciel et de la terre; d'attribuer quelque partie du gain que l'on peut faire en marchandises ou autrement aux pauvres esclaves, et se faire de la sorte des trésors dans le ciel. *Mais pensez-vous que le Fils de l'homme trouve de la foi sur la terre?* (*Luc.* XVIII, 8.) Certainement elle est bien rare en la pratique, et c'est ce qui est la cause de tous nos malheurs.

## CHAPITRE XVI.

*Du peu de foi de grand nombre de catholiques à l'égard des indulgences.*

Si nous donnons notre estime et nos affections aux choses à proportion qu'elles nous paraissent considérables en elles-mêmes, ou avantageuses pour notre propre bien, ah ! il faut dire que la foi des indulgences est bien rare. Cette vérité n'a point besoin d'autres preuves, que la seule connaissance de ce que c'est que l'indulgence. Considérons donc que l'indulgence est une rémission de la peine due à nos péchés par une application extraordinaire des satisfactions surabondantes de Jésus-Christ Dieu, de la Vierge sacrée sa bienheureuse Mère, et des saints. Une application de choses si précieuses et qui nous procure des biens si avantageux, demande assurément toute notre estime et tout notre amour.

Les saints sans doute sont quelque chose de bien grand, puisque les premières personnes du monde, les rois et les monarques révèrent leurs cendres avec de profonds respects, et se prosternent en toute humilité devant les châsses qui renferment quelques-uns de leurs ossements, puisqu'ils tiennent à honneur de les porter enchâssés dans de l'or et couverts de pierres précieuses. Si l'on a ces respects pour leurs cendres, que doit-on avoir pour la valeur de leurs satisfactions? Mais que doit-on penser de celles de la reine de tous les saints? mais quel jugement doit-on faire de celles de Jésus-Christ? C'est ici où il faut que tout esprit se perde : il n'y a point à douter, le prix du sang d'un Dieu est inestimable. Joignez ensemble, si vous voulez, toutes les lumières des anges du ciel et des bienheureux; joignez-y encore celles de la très-pure Vierge, la mère des plus belles clartés, toutes ces lumières n'arriveront point à la parfaite et entière connaissance de la valeur de ce sang précieux. Elle est infinie, et par suite ne peut être comprise par tous les esprits créés qui ont des bornes.

O hommes, ô hommes, ce sont cependant ces satisfactions d'un Dieu-Homme, de son immaculée Mère et de ses saints, qui vous sont communiquées par les indulgences. Et cependant quel état en faites-vous? Si l'on doit juger de l'estime que vous en avez, par l'usage que vous en faites, il sera facile de conclure que les moindres choses de la terre qui vous paraissent considérables, font des impressions bien plus fortes sur vos esprits : et pour vous convaincre, je veux bien même m'en rapporter à vous qui lisez ce petit livre. Rentrez donc par une bonne réflexion dans vous-mêmes, voyez par un retour sur votre vie passée les désirs que vous avez eus des biens périssables de la terre, les empressements que vous en avez portés, les soins, les fatigues que vous avez pris pour en jouir, regardez ensuite ce que vous avez fait pour gagner les indulgences.

Ah! mon cher lecteur, après ces vues, cachons-nous à nous-mêmes, si nous le pouvons, nous ne méritons certainement que des confusions infinies. Quel bien est-ce que l'application des satisfactions d'un Dieu? Quel bien est-ce que la jouissance d'un peu de terre boueuse et des revenus temporels qui en arrivent? La différence se peut-elle comprendre? Mais peut-on comprendre la différence des soins que vous avez pris de ces deux choses? Oui, le peu de sentiment, le peu de zèle que vous avez eu pour un bien immense, serait bien capable de faire douter de votre religion et de votre foi. Car que pourrait juger un Turc de votre créance s'il s'arrêtait à votre pratique? Vous avez peut-être des médailles bénites que vous portez, où il y a des indulgences ou ordinaires ou extraordinaires appliquées; peut-être ne les connaissez-vous pas? Un livre de deux ou trois sous vous les apprendrait : mais si vous les savez, quel usage en faites-vous? Négligeriez-vous de la sorte une bourse pleine de pistoles, si vous l'aviez? Vous êtes dans une confrérie où vous en pouvez gagner un si grand nombre, quelle est votre pratique? Mais pourquoi, si vous n'avez pas le bonheur d'être dans ces saintes associations, négligez-vous d'y entrer et de participer à ces grandes grâces ?

Mais quelle excuse pouvez-vous en avoir, puisque la chose est si facile? Visiter quelques églises, réciter quelques prières, donner quelque aumône, y a-t-il rien de plus aisé? Cependant les trésors de la sainte Eglise, qui renferment les précieuses satisfactions dont nous parlons, sont ouverts aux hommes, et pour si peu; aux hommes qui pour des choses de néant font et souffrent de si grandes choses. Je vois bien que la difficulté que vous m'objecterez, est qu'il est nécessaire d'être en état de grâce, et qu'ainsi il faut renoncer au péché : mais appelez-vous difficulté de quitter la créature pour le Créateur, de préférer l'infini au fini, et de faire céder le temps à l'interminable éternité? O aveuglement inexplicable! ô ténèbres dignes de toutes les horreurs! ô folie la plus haute et la plus épouvantable de toutes les folies!

Mais encore si le mérite et l'excellence des satisfactions de Jésus et de Marie ne vous touchent pas, est-il possible que vous soyez insensible à vos propres intérêts ?

Sachez donc que jamais rien de souillé n'entrera dans le ciel ; et l'angélique Docteur enseigne que l'âme, pour être réunie à son principe divin dans la béatitude, doit être aussi pure que lorsqu'elle en a été créée dans l'état d'innocence ; c'est une nécessité indispensable que cette pureté parfaite pour jouir de Dieu dans le paradis : où il faut que vous ayez une pureté sans tache pour entrer dans le ciel, où il n'y aura jamais de ciel pour vous. J'entends bien que vous me direz que le purgatoire sera votre remède : mais, ô Dieu, quel remède, et combien il est terrible ! Nous en dirons quelque peu de chose dans le chapitre suivant, et ce peu ne laissera pas de vous apprendre combien il est épouvantable d'être purifié dans ces feux et ces flammes. Or je vous demande s'il y a même quelque ombre de raison d'aimer mieux brûler impitoyablement au milieu de ces brasiers, que de prendre le soin de gagner des indulgences, qui au moins nous délivreront d'une grande partie de ces peines.

Au reste les indulgences sont des biens que les âmes les plus désintéressées peuvent gagner sans intérêt, ou au moins sans aucune vue du propre intérêt. Je sais bien que la bienheureuse Catherine de Gènes ne voulait pas autrefois les gagner par un motif très-pur et très-dégagé, dans la pensée qu'elle avait que la satisfaction qu'elle devait à la justice divine en serait diminuée. Or cette âme toute céleste et grandement détachée de tout ce qui la regardait, marchant avec une générosité admirable dans les voies du pur amour, désirait payer par ses propres souffrances, et satisfaire à la justice de Dieu qu'elle aimait avec force et tendresse, par toutes sortes de tourments. Mais l'on peut dire que par le même motif très-pur de satisfaire à la justice de Dieu, il faut gagner les indulgences, et que c'est même la voie la plus efficace ; puisque c'est par l'application extraordinaire des satisfactions surabondantes d'un Dieu-Homme ; application extraordinaire qui est plus que si l'on offrait autant de jeûnes et de disciplines, et autres actes d'austérités, que l'on aurait vécu de jours durant sa vie. Représentez-vous ici un homme endetté de sommes immenses, à qui il ne resterait plus rien pour les payer, que le gain qu'il pourrait tirer d'un travail assez médiocre ; si un grand prince avait la bonté de lui donner tout à la fois la somme à laquelle il est obligé, ne ferait-il pas une chose incomparablement plus agréable à la personne à laquelle il demeure redevable, d'accepter le présent du prince, pour lui satisfaire par ce moyen, que sous prétexte de le vouloir faire par son propre travail, différer le payement de sa dette jusqu'à la fin de sa vie, et même s'exposer à ne s'en acquitter jamais d'une si belle manière ? L'on peut donc gagner les indulgences par un pur zèle de l'intérêt de la justice de Dieu, mais encore par une pure recherche de son divin amour et de sa seule gloire, puisque les indulgences ôtent de l'âme ce qui reste, et qui lui peut être agréable, puisqu'elles la mettent en état de jouir plus promptement de sa bienheureuse vision, et par suite de l'aimer et de le glorifier parfaitement et sans aucune intermission.

Toutes ces vues font assez connaître que ces grâces sont de grands et de précieux trésors. C'est ici que je m'écrie : Où est la foi ? Car je vous prie de considérer ce que vous feriez, si l'on vous donnait le pouvoir de prendre de quelque grand monarque tout l'argent que vous pourriez durant quelques heures : perdriez-vous cette occasion, en négligeriez-vous les moyens ? avec quel empressement vous y porteriez-vous ? Et, hélas ! que faites-vous pour acquérir ces trésors du Souverain du ciel et de la terre, et cela pour une éternité ?

## CHAPITRE XVII.

*Du peu de foi du purgatoire parmi un grand nombre de fidèles.*

Toutes les vérités de la religion chrétienne considérées sont autant de sujets capables de nous tirer les larmes sur le peu de foi des fidèles. Nous disions dans le chapitre précédent que la foi des indulgences était rare, nous disons dans celui-ci que la vive foi du purgatoire n'est pas commune. Nous disions que, pour prouver le peu de foi des indulgences, il ne fallait que savoir ce que c'est que l'indulgence, nous disons que pour convaincre pleinement du peu de foi du purgatoire, il suffit de savoir ce que c'est que le purgatoire, c'est-à-dire en avoir la connaissance telle qu'on la peut avoir ici-bas en terre, et qui est toujours bien légère, et qui n'arrive pas à la parfaite lumière de la grandeur inconcevable de ses tourments.

Nous en dirons cependant quelque chose pour la gloire de notre divin Maître ; et ce que nous avons à en dire, est que les tourments du purgatoire sont incomparables en leur grandeur, c'est ce qui fait dire aux saints Pères et docteurs de l'Eglise, que la plus petite peine de ce lieu de souffrances surpasse tout ce qu'il y a de plus cruel en ce monde : donc pour un seul péché véniel il faudra plus souffrir que ne souffrent toutes les personnes qui sont tourmentées par les plus violentes douleurs de la colique, du mal de dents, de la goutte, de la pierre, et autres maladies semblables. Donc par le même principe, les peines du purgatoire surpassent toutes celles que la rage la plus cruelle des barbares a pu inventer ; et hélas ! leur seule lecture fait trembler : elles surpassent encore toutes les souffrances des martyrs, les tourments d'un saint Laurent rôti sur un gril, d'un saint Clément d'Ancyre qui a été martyrisé d'une manière si terrible l'espace environ de trente ou quarante ans. Si l'on en peut apporter quelque raison, c'est que c'est le même feu en substance qui y brûle, que celui de l'enfer ; c'est ce qu'enseigne l'angelique Docteur. C'est un feu qui est allumé par la colère d'un Dieu ; ah ! c'est ce qui est infiniment

terrible, qui prend sa force de sa toute-puissance, autrement il ne ferait jamais aucune impression sur les âmes. C'est le Saint-Esprit qui (pour me servir des termes de l'Ecriture) est ce souffle sacré qui l'embrase comme un torrent de soufre. Or, le Saint-Esprit étant l'amour personnel du Père et du Fils, il venge les injures qui leur ont été faites par le péché; et si le grand amour fait les grandes haines et les grandes haines les grandes vengeances, quelles vengeances doit prendre un amour infini?

O Saint-Esprit mon Dieu, écrivant ceci je me sens tout saisi de frayeur. Quoi donc, mon Dieu, mon âme sera le sujet de vos vengeances! ô mon âme, que devenir ici? Hélas! que serons-nous dans ce temps de la colère d'un Dieu? O vérité capable de jeter une terreur accablante de toutes parts! O vie présente, que tu es justement appelée une vallée de larmes! après cela quel moyen d'y prendre aucune vaine satisfaction? quel moyen d'y commettre avec tant de facilité des offenses qui seront la matière et les sujets de ces tourments épouvantables? O hommes, quand vous vous y laissez aller, avez-vous la foi des châtiments qui y sont réservés? Quand vous auriez eu révélation, ô pécheur, que l'infinie miséricorde de Jésus-Christ vous pardonnerait vos péchés, et que vous seriez délivré de l'enfer, quel sujet d'une frayeur extrême pour vous, que le feu et les flammes du purgatoire? quand même vous sauriez que ces peines vous seraient changées en celles que l'on peut souffrir en ce monde; que, par exemple, la divine justice se contenterait de vous faire porter des peines pareilles à celles d'un saint Clément d'Ancyre dont nous avons parlé; que vous seriez seulement tenaillé, déchiré, mis sur la roue, brûlé durant trente ou quarante ans, qui sont des tourments bien moindres que ceux de ce lieu purifiant, je vous demande, où en seriez-vous? Et vous dites, en riant, que vous seriez bien aise d'aller en purgatoire. O aveuglement inconcevable! Est-ce que vous vous imaginez que, pour être à l'autre monde, vous ne serez plus vous-même, et que ce sera quelque autre que vous qui y souffrira pour vous? Redisons-le encore, ô aveuglement inconcevable! Vous entendez des gens, dans leurs petites peines, qui, ne les pouvant supporter, diront qu'ils seraient bienheureux d'être morts; vous verrez des personnes qui diront d'une autre personne qui sera morte: Oh! qu'elle est bienheureuse! Leur raison est qu'elle est délivrée d'un mal qu'elle souffrait en sa maladie. O fous et insensés que nous sommes, gens de peu de foi! eh! ne savons-nous pas que cette personne, si Dieu lui a fait la miséricorde de la délivrer de l'enfer, brûle impitoyablement dans les brasiers du purgatoire?

Nous avons commencé à dire que ces feux surpassent toutes nos connaissances, et c'est ce que Notre-Seigneur révéla à sainte Brigitte, à laquelle il dit qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui puisse comprendre le supplice du purgatoire. Jamais donc l'œil n'a vu, jamais l'oreille n'a entendu, jamais l'imagination ne s'est représenté la grandeur de ces souffrances. Figurons-nous ici toute la terre en feu, ce qui arrivera au jour du jugement, tout cet embrasement n'égale pas l'ardeur de ces flammes purifiantes. Sainte Madeleine de Pazzi apprit, dans un ravissement, que tous les tourments du monde n'étaient rien comparés à ceux de ces lieux souterrains; mais, dans une vue surnaturelle qui lui fut donnée de l'âme de l'un de ses frères qui y était purifiée, elle s'écria: « O Dieu! je n'ai plus le cœur de vivre sur terre, ni de converser parmi les créatures après une vision si horrible. Pitié, pitié! miséricorde, miséricorde! Ah! il est vrai, tous les tourments des martyrs qu'étaient-ce comparés à ce feu? »

O vous tous qui lisez ces choses, aurez-vous encore le cœur de vous attacher au monde et aux choses périssables de ce monde? Pourrez-vous bien encore demeurer arrêtés aux créatures et à la terre? Par vos attaches, vous vous détournez de Dieu; c'est ce qui mérite la peine du dam, de la privation de sa glorieuse vue: vous vous attachez à la créature, c'est ce qui mérite la peine du sens. Ah! si vous saviez ce que vous faites. Vous vous portez donc vers la créature, et vous vous éloignez de Dieu; eh bien! vous aurez la créature, mais qui vengera l'outrage que vous avez commis contre le Créateur. Ah! combien de douleurs pour de chétifs plaisirs qui ne méritent pas d'en porter le nom, et qui passent si vite! Cette considération bien méditée est très-capable, avec le secours divin, de nous mettre dans un grand dégagement de toutes les créatures.

Mais, ô vous tous qui lisez ces choses! et vous et moi allons en esprit dans le purgatoire, et, après y avoir vu par la foi les tourments inconcevables des pauvres âmes qui y brûlent, écrions-nous, après une vue si horrible, avec la sainte Madeleine de Pazzi: Pitié, pitié! miséricorde, miséricorde! Crions-le de tous côtés à tous ceux à qui nous pourrons le faire; criez-le, prédicateurs, dans les chaires; dites-le, directeurs, dans le confessionnal, dans le particulier. Ah! si l'on remarque une émotion générale dans toute une ville pour une maison qui brûle, quelle doit être celle que l'on doit avoir pour des âmes qui ont goûté le sang d'un Dieu, qui sont tourmentées au milieu des feux et des flammes? Mais quels sentiments devons-nous avoir pour des personnes qui nous ont été si chères? Il est vrai que, si nous les avions vues en ce monde dans le feu pour un quart d'heure seulement, nous aurions été touchés d'une pitié extrême. Il est vrai que, si elles paraissaient encore à nos yeux corporels dans l'état des peines où elles sont en l'autre vie, nous en porterions la dernière douleur, et nous ferions toutes choses pour les en délivrer; mais parce qu'il ne nous reste que la vue de

la foi pour les apercevoir dans les brasiers du purgatoire, nous sommes insensibles, marque très-évidente de la faiblesse et de la langueur de notre foi.

Mais notre peu de lumière et nos duretés extrêmes n'empêchent pas les tourments de ces pauvres âmes, et, pendant qu'elles sont dans notre oubli, la justice vengeresse de Dieu s'en souvient bien pour en tirer les satisfactions de leurs offenses, qui ne sont pas sitôt expiées, comme nous pourrions le penser. Il est certain que pour un seul péché véniel il faut aller dans le purgatoire, et il y a eu des saints qui y ont beaucoup souffert, lors même que Dieu opérait des miracles en leur faveur. Comme c'étaient des saints, il fallait que ce fût pour des fautes bien légères. Aussi est-il vrai qu'une négligence, une omission, une inadvertance suffisent pour ces sortes de fautes. Or, si ces fautes sont punies de cette manière, s'il faut tant souffrir dans ce lieu terrible, qu'arrivera-t-il pour des millions de péchés véniels, pour un nombre sans nombre, qui ne se peut compter ni concevoir, de ces sortes de péchés que l'on aura commis durant toute sa vie? Mon Dieu! qu'arrivera-t-il pour un péché mortel, mais pour cent, pour mille, pour dix et vingt mille péchés mortels? Ainsi les peines du purgatoire non-seulement sont épouvantables en leur grandeur, mais encore en leur durée. Sainte Brigitte rapporte, par ce qu'elle en a appris du ciel, qui le lui a révélé, qu'il y en a qui sont condamnés jusqu'au jour du jugement. Il y a des savants qui estiment que les esprits à qui Notre-Seigneur prêcha après sa mort, selon que nous l'apprenons de l'Ecriture, étaient dans le purgatoire, et qu'il y en avait plusieurs qui avaient resté depuis le déluge, c'est-à-dire environ deux mille quatre cents ans. Saint Vincent Ferrier rapporte qu'il y a eu des âmes qui ont été dans le purgatoire une année tout entière pour un seul péché véniel. Ces vues ont obligé l'Eglise à recevoir des fondations perpétuelles, où l'on continue toujours les prières pour de certaines personnes en particulier. Lisant depuis peu la vie de saint Louis Bertrand de l'ordre de Saint-Dominique, j'ai été grandement touché de ce qui y est rapporté de l'âme du père de ce saint, qui, étant un personnage d'une singulière piété, ne laissa pas d'être huit ans dans les flammes du purgatoire. Mais ce qui m'a plus étonné et causé une plus grande frayeur, n'a pas été seulement la vertu singulière du père de ce saint, qui était honoré durant sa vie de plusieurs apparitions miraculeuses des saints du ciel, qui pour l'ordinaire ne conversent guère qu'avec des âmes assez épurées; mais ça été le peu d'effet, durant tant d'années, des prières et des mortifications étranges de saint Louis Bertrand pour cette âme qui le touchait de si près. Ce grand saint qui a été la merveille de nos derniers temps, obtenait de la divine Majesté ce qu'il lui demandait, jusqu'aux miracles qui étaient à son égard une chose fort commune; et cependant, durant huit ans, il pleure, il gémit, il crie miséricorde pour l'âme de son père, et une âme qui avait été si agréable à Dieu : il faisait tout le possible pour la délivrance des peines qu'elle souffrait : il offrait ses messes, il récitait une infinité de psautiers, de rosaires, il jeûnait avec des rigueurs excessives, il se disciplinait tous les jours jusqu'au sang, et avec tout cela il n'en put obtenir la liberté. Cependant ce qui est encore bien remarquable, c'est qu'il faisait toutes ces choses par mouvement de l'esprit de Dieu, qui le demandait de lui; l'âme de son père lui paraissant de temps en temps sous une forme sensible, qui jetait de pitoyables cris entrecoupés de lamentables gémissements, pour implorer l'assistance de son saint fils, qui, dans sa grande lumière, ne trouvait point d'autre cause de tous ces tourments, qu'une attache que son père avait eue à la personne d'un grand, qui semblait excusable à la raison humaine, pour les obligations qu'il lui avait. Je ne suis pas surpris, après une conduite si rigoureuse de la justice de Dieu, si nous lisons que plusieurs siècles auparavant le saint abbé Etienne reprit saint Bernard de ce que, longues années après la mort de son père, il avait cessé quelques dévotions qu'il avait coutume de faire pour le repos de son âme.

Après toutes ces considérations n'avons-nous pas bien sujet de gémir inconsolablement sur notre peu de foi du purgatoire? Certainement il faut avouer qu'à peine le croyons-nous. Tous les jours nous voyons des personnes qui pleurent, qui crient, qui tremblent dans la vue des maux qu'elles souffrent, ou qu'elles appréhendent. Ainsi l'on dit à un homme que la douleur qu'il endure, vient de la pierre; à un autre, qu'une maladie qui le tourmente est sans remède; à un autre, qu'il est condamné à la roue; il ne faut pas s'étonner de leurs craintes ni de leurs larmes, c'est qu'ils sont persuadés des tourments qui leur doivent arriver. Comment donc être si peu touché des peines du purgatoire, dont toutes celles de la vie ne sont qu'une image? Le bon sens montre assez que c'est qu'on les croit bien peu; donc il y a bien peu de foi. Si l'on faisait bien réflexion sur ces deux choses : que les peines du purgatoire surpassent tous les tourments des martyrs, et que d'autre part elles nous regardent, et qu'il les faut souffrir, en vérité il faudrait changer de vie, et s'étudier de toutes ses forces à l'acquisition d'une pureté parfaite avec le secours de Notre-Seigneur. Quand nous lisons ce que les martyrs ont enduré, si leurs martyres sont bien médités, il n'y a point de courage qui ne tremble : mais dans quel état devons-nous être, si nous considérons que nous en devons souffrir de plus terribles? Passons de notre propre considération à celle des pauvres âmes qui les souffrent actuellement; souvenons-nous que c'est la dernière charité que de travailler à leur soulagement, puisque leurs maux sont extrêmes et qu'elles peuvent bien dire : O vous tous! voyez s'il y a une dou-

leur qui égale la nôtre! Elle est telle que quelques-unes de ces âmes paraissant un peu après leur mort, et de certaines un seul quart d'heure après leur décès, ont témoigné qu'à raison de l'extrémité de leurs tourments, elles pensaient déjà avoir demeuré dans ce lieu de supplice plusieurs années. Il est vrai qu'elles sont assurées de leur salut; mais c'est une illusion qui règne parmi un grand nombre de personnes, que de s'imaginer que pour cela leurs peines ne soient pas inconcevables. Cette assurance qui, sans doute, leur est une consolation ineffable, compatit très-bien avec la rigueur de leurs peines. Si Dieu vous avait révélé par un ange du ciel, comme il a fait à saint François d'Assise et à plusieurs autres saints, que vous serez sauvé, vous auriez la certitude de votre salut; mais si ensuite l'on vous mettait sur un gril pour vous brûler à petit feu, cette connaissance n'empêcherait pas la peine que vous en ressentiriez. Ne vous trompez pas donc, ces âmes sont dignes de la dernière compassion; et d'autant plus qu'il leur est impossible de se soulager en rien, et même de demander du secours que par des voies qui sont très-rares. Je vous conjure donc, vous qui lisez ceci, de vous appliquer le reste de votre vie au soulagement de ces âmes si tourmentées. Hélas! peut-être y avez-vous votre père, votre mère, ou quelque personne qui vous a été bien chère; ne leur déniez pas une compassion que vous auriez sans doute pour un chien, si vous le voyiez dans un pareil état. Cette pensée vous pourra étonner; mais quel étonnement, si elle est véritable! Il n'y a point à douter qu'elle ne le soit. C'est ce qui m'oblige de vous donner quelques avis pour leur assistance dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE XVIII.

*Avis pour l'assistance des âmes du purgatoire.*

Les prières offertes à la divine Majesté pour ces pauvres âmes affligées contribuent beaucoup ou à leur soulagement, ou à leur délivrance; mais particulièrement celles que l'on fait avec une plus grande récollection intérieure, soit qu'elle se pratique par la voie du discours dans la méditation, soit par une vue simple de la contemplation. Un esprit beaucoup recueilli par la méditation des tourments des âmes du purgatoire aura bien de la peine à n'en être pas touché vivement, et les réflexions que leur considération lui fera faire produiront quantité d'actes et de colloques, de demandes d'amour, avec notre aimable Sauveur, pour impétrer la rémission de leurs peines. Le contemplatif par sa vue simple affective demeurera sans cesse au pied du trône de Dieu, pour en obtenir les plus grandes miséricordes. Une heure passée dans cet état d'amour pour une ou plusieurs de ces âmes, sera une forte requête auprès de Dieu, le père de toute consolation; et c'est l'un des plus grands moyens d'en être écouté favorablement. Une âme qui pénétrée fortement, dans son oraison, de la grandeur des peines de ces âmes souffrantes, s'écriera de temps en temps avec sainte Madeleine de Pazzi: « O sang de Jésus-Christ? descendez et éteignez les flammes qui les brûlent! » ferait quelquefois plus pour leur soulagement, que si elle récitait quantité de prières vocales. Mais ce sera encore une pratique qui leur sera beaucoup plus avantageuse, que l'usage fréquent des oraisons jaculatoires à leur intention. Ces prières sont courtes, mais souvent saintement enflammées, et qui obtiennent beaucoup de Dieu. Il serait bon de s'en servir souvent, toutes les fois que l'horloge sonne, récitant avec ferveur les paroles que je viens de rapporter, ou quelques autres semblables : tantôt s'adressant au Père éternel, pour le prier de regarder son Fils Jésus-Christ en elles, et de considérer qu'elles en sont les membres, et que dans cette vue, et non pas pour leurs intérêts, il leur fasse miséricorde; tantôt s'adressant à Jésus-Christ et d'autres fois au Saint-Esprit, quelquefois à la très-sacrée Vierge, mère de miséricorde, et quelquefois aux bons anges, afin qu'ils intercèdent pour elles et en prennent soin auprès de Jésus-Christ leur Rédempteur. Cet exercice bien pratiqué leur serait d'un grand secours, et il serait bon de s'y appliquer durant une semaine, un mois ou quelque autre temps pour quelque âme en particulier, ou pour plusieurs selon le mouvement de la grâce.

Les jeûnes et abstinences, comme toutes nos autres mortifications intérieures et extérieures, l'usage de la discipline, des cilices, des haires, la retraite, le silence, sont encore des moyens d'un grand secours pour ces âmes; mais huit ou dix jours d'une retraite à leur intention, où au moins de temps en temps on pratiquerait l'oraison, comme il a été remarqué, et où l'on ferait usage à toutes les heures ou plus souvent des oraisons jaculatoires, comme nous venons de le dire, serait un des moyens les plus efficaces pour leur glorieuse liberté. Je prie le Saint-Esprit en toute humilité, par le cœur de Jésus et de Marie, par tous les anges et les saints, d'inspirer fortement l'usage de cette pratique; de donner de saints mouvements, de faire des retraites pour les âmes du purgatoire, et à ses serviteurs de l'insinuer de tout leur pouvoir, et d'en procurer en toutes leurs manières possibles des établissements : ce qui serait infailliblement suivi de grandes bénédictions pour les vivants et pour les morts.

Les exercices des œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles sont encore une des voies les plus certaines pour leur obtenir miséricorde. Allez donc charitablement visiter les pauvres dans les hôpitaux ou dans leurs maisons, à l'intention de vos amis trépassés, ou des autres, si vous voulez que Dieu les visite miséricordieusement. Allez dans les prisons, assistez-y les pauvres prisonniers, si vous désirez qu'ils soient assistés dans leur captivité. Ici je me sens obligé de donner un avis, qu'il faut avoir beaucoup

de prudence chrétienne dans l'exercice de cette œuvre de charité, et prendre garde à ne pas coopérer à la délivrance de certains misérables, qui, à peine sont-ils sortis de prison, qu'ils font pis que jamais, et commettent quantité de méchantes actions; en sorte que leur délivrance est la cause de grand nombre de malheurs qui arrivent ensuite. Donnez libéralement l'aumône, consolez les affligés, procurez selon votre pouvoir tout le secours possible, et à l'égard du spirituel et du corporel à votre prochain, surtout la réconciliation des ennemis, le renoncement au crime et à toutes les occasions, la restitution de la réputation et des biens temporels, et une bonne et sincère confession générale, la lecture des bons livres, une sainte horreur des méchants qu'il faut tâcher de faire brûler, comme toutes les peintures indécentes, l'éloignement des mauvaises compagnies, la fréquentation des gens de bien, et autres bonnes œuvres semblables. Toutes ces choses seront comme autant de voix qui crieront hautement aux oreilles de Dieu, et demanderont favorablement la liberté de ces pauvres âmes détenues dans les prisons du purgatoire. Mais il y a des personnes dont la charité va plus loin; elles offrent et donnent toutes les bonnes actions de leur vie, autant qu'elles les peuvent donner, c'est-à-dire, en tant qu'elles sont impétratoires et satisfactoires pour la délivrance de ces âmes; et par un saint désintéressement et un amour singulier de la Mère de Dieu, elles remettent tout entre ses bénies mains, pour en disposer pour qui bon lui semblera. Ames heureuses dans leur désintéressement : car ne pensant plus à leurs propres intérêts ni aux propres intérêts d'aucune créature, pour n'envisager que le seul intérêt de Dieu seul, elles trouveront en Dieu seul incomparablement davantage et pour leurs intérêts et ceux de leurs amis, qu'elles n'auraient fait et dans elles et dans toutes les créatures. Ames heureuses dans leur amour pour la Mère de Dieu, qui leur servira un million de fois plus que tous les efforts que leur amour leur aurait pu faire faire, et tous les efforts des créatures leurs semblables. Une sainte ayant un jour donné de la sorte toutes les bonnes œuvres de sa vie pour une âme du purgatoire, elle l'en vit sortir dans le même temps et entrer glorieuse dans le ciel. Mais si vous ne voulez pas donner toutes les bonnes actions de votre vie, donnez au moins de temps en temps toutes celles que vous ferez durant un mois ou plusieurs, ou durant une année.

Après cela, il faut avouer que le grand et efficace moyen pour leur soulagement ou leur délivrance, est l'application extraordinaire qui se fait des satisfactions surabondantes de Jésus-Christ, de sa glorieuse Mère et des saints par les indulgences que l'on gagne à leur intention. Si vous avez des médailles bénites, et tâchez d'en avoir si vous n'en avez pas; donnez-vous bien de garde de négliger les indulgences qui y sont appliquées pour les défunts. Pour ce sujet ne manquez pas d'avoir des imprimés qui vous en instruisent : nous l'avons déjà dit, pour un sou ou deux vous aurez de petits livres qui traitent des indulgences ordinaires et extraordinaires. Mais il faut demeurer d'accord qu'il y a des confréries, où il est facile de secourir beaucoup les âmes du purgatoire par les indulgences qui y sont accordées. Cette vue seule serait capable de me faire dire avec le grand saint François de Sales, dans son Introduction à la vie dévote, et c'était un évêque : Entrez volontiers dans les confréries des lieux où vous êtes. Je supplie les prêtres de faire réflexion qu'ils peuvent gagner les indulgences pour les morts, d'une manière plus spéciale que les autres, à raison de la célébration de la sainte messe, et de la communion plus fréquente, soit qu'ils aient des médailles bénites, soit qu'ils soient associés dans les confréries; et c'est à quoi il doivent prendre garde, et s'en faire instruire pour s'en acquitter plus dignement.

Mais enfin ces âmes reçoivent leurs grands secours par Jésus immolé au très-saint sacrifice de la messe. Célébrez donc, si vous êtes prêtre, ou faites célébrer le plus souvent que vous pourrez, cet adorable sacrifice pour leur glorieuse liberté; et, afin qu'elles en reçoivent un plus prompt soulagement après leur mort, faites célébrer, le plus promptement que vous pourrez, toutes les messes que vous avez dessein de leur donner. Considérez pour ce sujet que, si vous aviez résolu de payer la somme de mille écus pour l'un de vos amis, dont il serait endetté, et qui serait la cause qu'on le retiendrait prisonnier, il lui serait bien plus avantageux, si vous payiez ladite somme tout à la fois que par parties, et de temps en temps; car de la première manière vous le feriez aussitôt sortir de la prison qu'il gardera jusqu'à ce que sa dette soit entièrement acquittée. De même, par exemple, si la justice divine doit se contenter de la célébration de cent, de trois cents messes, en même temps qu'elles seront célébrées, l'âme sortira de sa captivité, ou elle brûlera les cent ou trois cents jours, si vous n'en faites célébrer qu'une par chaque jour. Choisissez les autels privilégiés par préférence à tous autres, puisque, à ces autels, notre adorable Sauveur y applique ses satisfactions d'une manière extraordinaire. Choisissez les prêtres les plus dévots pour les dire, les communautés les plus vertueuses, car Dieu considère bien d'une autre façon les prières particulières d'un prêtre qui est uniquement à lui, que celles d'un autre plus imparfait. Oh! qui pourrait savoir les bontés de ce Seigneur de toutes choses, particulièrement à l'égard de ceux qui le servent avec fidélité! Il s'est quelquefois trouvé qu'il a accordé la délivrance d'un grand nombre d'âmes du purgatoire aux plus petites actions de ses saints, mais qui étaient faites avec un grand amour de sa gloire. Mais si vous voulez employer votre charité avec zèle pour ces pauvres

âmes, faites des fondations pour toujours à leur intention; ainsi votre zèle se perpétuera dans la suite des siècles; grand nombre d'âmes en seront assistées, et Dieu hautement glorifié.

Voilà les moyens de secourir les âmes du purgatoire; mais ensuite j'ai à faire remarquer premièrement qu'il faut aller au plus tôt à leur secours : oui, il le faut dire sans exagération, il y faut courir comme au feu. Ici, je vous conjure bien de considérer ce que vous feriez si le feu prenait à l'une de vos maisons; y a-t-il quelque heure du jour ou de la nuit où vous ne sortissiez pour y donner au plus tôt le remède? Mais avec quelle emotion, quelle diligence, quels cris, quelles sollicitations! Hélas! cependant ce n'est pas une chétive maison qui brûle, c'est votre père, c'est votre mère, c'est votre mari, c'est votre femme, c'est votre enfant, c'est votre ami. Je vous laisse donc à juger ce que vous devriez faire. Mais, ô malheur! nous ne sommes sensibles que sur les choses matérielles d'une vie qui passe. Ah! Dieu, nous n'avons point de foi. Le grand Xavier, homme tout apostolique, possédait cette vertu aussi bien que les autres en excellence, aussi se levait-il les nuits et allait crier par les places publiques que l'on priât pour les trépassés. Ce grand saint y courait effectivement comme au feu; au moins vous, quand vous ne pouvez pas dormir les nuits, appliquez-vous à méditer leurs peines et à prier pour elles avec une sainte dévotion. Je connais une personne qui, tous les jours, commence sa journée par cette œuvre de charité, que les pauvres peuvent faire aussi bien que les riches. Tous les jours donc étant levée, elle se met à genoux devant quelque image de Notre-Seigneur, et là elle récite trois fois le *Pater* et l'*Ave* en l'honneur de la très-sainte Trinité, et puis cinq fois le *Pater* et l'*Ave* en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur pour une ou plusieurs âmes du purgatoire. Ainsi elle commence sa journée par l'adoration de nos plus saints mystères, et en même temps applique par ce moyen plusieurs indulgences pour ces âmes affligées, que les Souverains Pontifes ont accordées lorsqu'on réciterait ces prières en l'honneur de ces mystères, étant à genoux devant quelque image de Notre-Seigneur ou de Notre-Dame, et que l'on aurait quelque médaille bénite, où les indulgences que l'on appelle ordinaires seraient appliquées. Cette personne y ajoute un *Pater* et un *Ave* pour les agonisants, qui est une dévotion que l'on peut encore appliquer à ces âmes. Enfin elle conclut par une dévotion spéciale qu'elle a, qui est de faire quelque prière pour l'âme qui est la plus pressée de sortir du purgatoire. On honore de la sorte, comme il a été dit, nos plus divins mystères, et l'on exerce la charité envers les morts et les agonisants, et, par cette disposition, l'on se met en état de participer aux plus grandes miséricordes de Notre-Seigneur le long de la journée, car il est écrit : *Bienheureux les miséricordieux, car on leur fera miséricorde.* (*Matth.* v, 7.) Il faut remarquer en second lieu la dureté impitoyable que l'on exerce envers ces pauvres âmes, quand on apporte de la négligence à les secourir. Je vous demande, si votre enfant était tombé dans le feu, si vous ne passeriez pas pour le plus cruel du monde, pour peu que vous l'y laissassiez volontairement? Ah! nous l'avons dit, ce feu ici n'est que l'ombre du feu de l'autre vie. Je passe plus avant : si une étincelle de feu tombait sur votre habit, avec quelle promptitude aussitôt la feriez-vous tomber! O la dureté, ô l'infidélité des cœurs des Chrétiens qui sont touchés vivement pour quelque partie d'un vil habit, et seront insensibles pour les images vivantes d'un Dieu! Prenez donc garde à ne remettre au lendemain, et même à quelque heure plus tard, ce que vous pouvez faire plus promptement pour les trépassés; car enfin, quand il ne s'agirait que d'un demi-quart d'heure, c'est beaucoup, c'est même chose épouvantable que d'être quelques moments dans ces tourments. Les prêtres ou autres personnes rendront un terrible compte au jugement de Dieu, qui retardent les services pour les défunts; ce que l'on ne peut faire sans de grandes causes et très-légitimes.

Il faut remarquer en troisième lieu, qu'il ne faut pas se lasser de prendre soin des âmes décédées. Lisez le chapitre précédent sur ce sujet, et vous verrez qu'elles sont bien plus longtemps dans leurs peines que nous ne pensons : après tout, il n'y a rien à risquer. Si les âmes pour lesquelles vous faites quantité de bonnes œuvres n'en ont plus de besoin, il y en aura toujours assez dans les feux et les flammes du purgatoire, qui crient miséricorde et qui sont dans l'extrême nécessité de nos secours. Ici il faut que je m'écrie, après l'avoir crié tant de fois : O peu de foi des Chrétiens! Tous les jours, nous voyons bien à la vérité que l'on fera célébrer des messes, donner des aumônes immédiatement après la mort, ou quelque peu de temps après, ou durant la première année : mais la plupart en cela agissent plus par coutume (qui cependant est très-juste) que par l'esprit intérieur. Ainsi après cela on ne pense plus à ces âmes, et elles ont tout le loisir de brûler dans les feux qui les tourmentent. Quel aveuglement de tant de personnes, de n'y pas donner ordre pour elles-mêmes auparavant leur mort, par un bon testament, ou en autre manière!

Enfin il faut remarquer que les pasteurs particuliers des paroisses ont une obligation très-étroite de veiller à ce que toutes les fondations pour les défunts soient exécutées ponctuellement par eux et par leurs ecclésiastiques. Pour ce sujet, elles doivent être écrites très-exactement avec toutes leurs conditions dans des obituaires, et non pas dans quelques feuilles de papier qui se peuvent perdre facilement, ou dans quelques livres, comme les *Manuels*, ce qui est assez ordinaire dans les campagnes, parce que ces livres se déchirent et se gâtent dans la suite du temps. Mais ce qui est bien considérable.

est de donner ordre dans le rachat des rentes données pour ces fondations que dans les contrats de remplacement de l'argent l'on ne manque jamais d'y marquer que cet argent provient, et cette nouvelle constitution de la fondation de la personne dont l'on a acquitté la rente : autrement l'on s'en oublie, et les fondations périssent; comme aussi lorsque l'argent est employé aux réparations de l'église, ou autres besoins, à moins que la fabrique, par contrat, ne s'oblige à faire célébrer les fondations, déclarant, dans le contrat, que l'argent donné pour ce sujet a été employé pour le bien de l'Eglise, ce que l'on ne doit guère permettre, à raison des inconvénients qui en arrivent : car enfin si, dans la suite des temps, la fabrique devient pauvre, les fondations demeurent. Les visiteurs et autres supérieurs sont obligés de veiller avec tout le soin possible sur toutes ces choses, et se souvenir que la cause de ces âmes, si dignes de compassion, est entre leurs mains.

Pour finir ce chapitre, je prie toutes sortes de personnes de bien penser à cette vérité de notre foi, qui nous a été déclarée par la bouche de la vérité même, Jésus-Christ, notre Dieu, qu'*à la même mesure que nous aurons mesuré les autres nous serons mesurés.* (*Matth.* VII, 2.) C'est ce qui est infaillible du côté de Dieu ; car il est encore écrit qu'*un jugement sans miséricorde sera fait à celui qui n'aura point fait miséricorde.* (*Jac.* II, 13.) Ainsi, que doivent attendre les immiséricordieux, sinon l'enfer ; ou si, par un coup extraordinaire et un miracle de la grâce, ils ne sont pas damnés, les peines les plus longues et les plus horribles du purgatoire, et peut-être jusqu'au jour du jugement? Souvent même il arrive que par une très-juste conduite de Dieu, quelques biens qu'ils laissent, les héritiers les oublient, et je sais, ce qu'on aurait de la peine à croire, qu'en de pareils sujets une partie des héritiers voulant faire célébrer quelque service pour des gens qui leur avaient laissé de grands biens, l'autre partie les en a empêchés ; et ces gens dont ils héritaient, étaient des ecclésiastiques. O mon Dieu, que vos jugements sont terribles ! C'étaient des ecclésiastiques qui, ayant passé leur vie à amasser de l'argent, en avaient laissé grande quantité à ces beaux héritiers, sans avoir fait aucune aumône, c'est ce qui est épouvantable, et ayant leurs greniers tout pleins de blé de réserve pour le vendre plus cher; leurs corps ont été cachés au milieu de ce blé après leur mort, durant un espace de temps, pour conserver leurs bénéfices. Je rapporte ces exemples à l'imitation des saints Pères qui ont fait la même chose dans leurs écrits. Disons encore que c'est une chose bien étrange et criminelle que la négligence à exécuter les testaments, et dont l'on répondra encore d'une manière bien sévère au jugement de Dieu. Mais comment les enfants ou autres héritiers peuvent-ils quelquefois les disputer, quand bien même ils ne seraient pas tout à fait dans les formes, quand bien même l'étroite justice ne les obligerait pas? Faut-il plaider pour donner l'aumône à de pauvres âmes dont les besoins sont extrêmes? Faut-il plaider pour empêcher qu'on n'éteigne les feux qui les brûlent? Le moindre signe de la volonté d'une personne qui meurt ne doit-il pas suffire, pourvu que la chose se puisse faire? Mais tous les Chrétiens, par leur propre mouvement, ne devraient-ils pas tout faire pour un sujet si pressant? Non, je ne me lasserai jamais de crier : Oh ! le peu de foi ! oh, le peu de foi de ceux qui se disent fidèles !

## CHAPITRE XIX.

*Secours extraordinaire de la divine Providence, en nos derniers temps, par la très-sainte Vierge, invoquée sous le titre de Notre-Dame du Remède.*

C'est un sentiment commun des saints et des docteurs de l'Eglise que la divine Providence nous veut faire ses grâces par la très-sacrée Vierge. C'est ce que nous avons montré au chapitre cinquième de ce traité, et c'est ce qui en fait le principal sujet, puisque, ensuite de ce dessein de Dieu, nous pouvons dire avec bien de la justice que cette souveraine des anges et des hommes est appelée avec sujet Notre-Dame du Remède. Il n'y a point de siècle, depuis l'incarnation, où ce sentiment n'ait été autorisé par des secours admirables que la même Providence a donnés à l'Eglise à la faveur de cette sainte Dame; mais il faut avouer qu'un des plus signalés a été celui qu'elle a accordé si favorablement, dans nos derniers temps, en la bataille de Lépante, contre les ennemis de la religion chrétienne. Comme ce combat était de la dernière conséquence pour le christianisme, on eut recours de toutes parts aux miséricordes de Dieu par la très-sacrée Vierge, le refuge ordinaire de tous les fidèles; et ce fut avec tant de succès que la bataille fut heureusement gagnée par une victoire si glorieuse, que trente mille Turcs y périrent avec leur pacha, six mille furent faits prisonniers; l'on y prit grand nombre de navires, un grand nombre furent coulés à fond; quinze mille Chrétiens esclaves furent délivrés, avec la seule perte de cinq mille hommes du côté des fidèles. Ce triomphe par les secours de Marie, si glorieux au nom chrétien, si désavantageux aux infidèles, obligea le saint Pape Pie V d'établir une fête de Notre-Dame de la Victoire, le septième d'octobre, pour une perpétuelle mémoire à la postérité de l'assistance miraculeuse que la reine du ciel et de la terre avait obtenue ce jour-là, qui était celui où l'on avait donné le combat. Il ordonna encore que ces paroles, *le secours des Chrétiens*, fussent insérées dans les Litanies, afin qu'à l'avenir elle fût encore reconnue plus particulièrement dans toute l'Eglise sous cette qualité, et qu'en cette qualité elle fût invoquée généralement de tous les fidèles.

Cette reconnaissance de ce saint Pape marque assez que le succès d'une si heu-

reuse victoire doit être attribué à la faveur de la Mère de Dieu. Mais si l'on veut rechercher la cause d'une victoire si signalée, l'on peut dire de bonne foi, et sans faire préjudice à personne, qu'il y en a eu plusieurs. Car combien de saintes personnes ont soupiré aux pieds de cette invincible protectrice de l'Eglise, pour en avoir la défense contre ses ennemis! Et entre toutes ces personnes, ne doit-on pas croire, avec bien du fondement, que le saint pape Pie, dont nous venons de parler, a été une de celles qui ont plus touché le charitable cœur de la très-sacrée Vierge par ses instantes prières? Aussi mérita-t-il d'avoir la révélation dans Rome de cette victoire, à même temps qu'elle fut gagnée. La vénérable Catherine de Cardone, à qui tout le combat fut montré divinement dans le lieu où elle était retirée, sans doute a beaucoup contribué, par ses soupirs et ses larmes auprès de la Mère de Dieu, pour en attirer la singulière protection. Je dirai seulement une chose bien remarquable : c'est que cette sainte personne connut dans la révélation qui lui fut faite, ou dans la vision surnaturelle qu'elle en eut, qu'il se passa un grand combat entre les bons anges et les méchants, au sujet de cette bataille, les bons faisant tous leurs efforts auprès de leur Souverain, afin qu'il fît miséricorde aux Chrétiens; et les méchants alléguant de leur part qu'ils en étaient indignes, et que leurs crimes méritaient qu'ils fussent abandonnés aux Turcs et leurs terres livrées à ces infidèles. Car il est vrai, comme on le peut prouver par l'Ecriture, que les victoires des infidèles sont souvent la punition des péchés du peuple de Dieu. Et c'est ce qui nous doit faire trembler, l'expérience nous apprenant tant de succès de leurs armes, qui triomphent toujours de temps en temps des Chrétiens, et assujettisent une grande partie de leurs terres à leur empire; et c'est ce que nous avons encore depuis peu déploré en la prise de l'île de Candie. Cependant que faisons-nous? Ce plus grand des châtiments de la justice de Dieu nous rend-il meilleurs et plus observateurs de l'Evangile? Ajoutons encore ici que les confrères du saint Rosaire de la bienheureuse Vierge ont été de meilleurs avocats auprès de sa maternelle bonté, pour la rendre favorable aux vœux de tout le christianisme, puisque le jour de la bataille, qui était le septième d'octobre, comme il a été remarqué, arrivait cette année au premier dimanche du même mois où, dans tous les lieux où cette sainte confrérie est établie, on en implorait avec beaucoup d'ardeur l'assistance. Cependant il faut avouer qu'on doit attribuer très-particulièrement le succès de cette victoire à la très-sacrée Vierge invoquée sous le titre de Notre-Dame du Remède. Aussi est-elle le remède dans tous nos besoins, premièrement, parce que le général de l'armée chrétienne, don Jean d'Autriche, après avoir balancé la sainteté de plusieurs lieux, comme par exemple du mont Serrat et d'autres semblables, où les peuples se rendent de toutes parts pour implorer les miséricordes de la glorieuse Vierge, et que Dieu honore de quantité de miracles, se détermina à celui où elle est invoquée sous le titre de Notre-Dame du Remède, pour y avoir recours à la divine Providence par ses puissantes intercessions. Secondement, parce qu'étant sur le point de donner le combat, étant monté sur la galère royale, il se mit à genoux, et se voua publiquement, lui et toute son armée, à la très-sacrée Vierge invoquée sous cette qualité. En troisième lieu, parce que ce généreux vainqueur, après la victoire, envoya en la célèbre église de Notre-Dame du Remède, qui est en Espagne, un grand nombre de pièces d'or et une précieuse veste, pour témoignage de la reconnaissance qu'il avait de l'heureux succès de son armée, dont il attribuait le triomphe à la Mère de Dieu, considérée comme la Dame du Remède. En quatrième lieu, toute l'instance qu'il fit auprès de Grégoire XIII, successeur de saint Pie, fut de supplier Sa Sainteté d'accorder des grâces ensuite de son vœu, au lieu où la reine des anges est honorée sous la qualité de Notre-Dame du Remède. En cinquième lieu, c'est ce que ce Pape, dans le bref qu'il fit expédier à la requête de ce grand capitaine, déclare qu'il s'était voué lui et toute son armée, auparavant que de combattre, à la Vierge du Remède, dont il aurait remporté la victoire, et défait l'armée navale des Turcs; et il accorde indulgence plénière à tous ceux qui visiteront l'église où elle est honorée sous cette invocation, et là rendront grâces pour la victoire remportée. C'est ainsi que cette Dame du Remède accorde d'une manière si efficace sa protection dans les plus grands besoins de tout le christianisme; mais qui pourrait dire les secours qu'en reçoivent tous les particuliers dans les maux les plus pressants? Les malades invoquant Notre-Dame du Remède y trouvent leur santé, les femmes en mal d'enfant ont été heureusement délivrées, les esclaves ont recouvré leur liberté ; ceux qui étaient sur le point de périr dans la mer ont été préservés de naufrage : car enfin qui a jamais eu un véritable recours à cette Mère de toute bonté, qui en ait été délaissé? Car c'est ainsi que Dieu l'a ordonné ; c'est par elle qu'il veut donner aux hommes les grands secours de sa divine providence.

## CHAPITRE XX.

*Exhortation à l'assistance charitable des pauvres captifs.*

J'ai peu de choses à vous dire ; mais ce peu renfermera de grandes et de touchantes vérités, pour peu qu'il vous reste de foi et de charité. Vous savez et ne le connaissez que trop par votre propre expérience, c'est le propre intérêt qui donne le mouvement presque à toutes choses. L'on se réjouit, l'on s'afflige, l'on est ému, l'on est dans l'empressement, parce qu'il s'agit de cet intérêt. Ah! si cela est, donnez vos soins, donnez vos aumônes aux pauvres captifs; et voilà

vos intérêts parfaitement établis, puisque le ciel sera votre récompense. O mon Dieu ! quel intérêt pour le peu que vous donnerez ! Ce n'est pas ici seulement cent pour un, vous l'aurez, car la parole de Dieu y est engagée : ce n'est pas mille, ce n'est pas cent mille, mais c'est un infini pour un rien. Considérez bien cette vérité, il n'y a point d'exagération dans l'expression que j'en fais. Ah ! c'est un Dieu qui se donne à vous pour quelque peu d'excréments de terre que vous donnez en son nom : car qu'est-ce autre chose que l'argent? Si nous croyons bien ce que nous disons, que nous croyons, je ne sais pas comment il serait possible de ne pas donner jusqu'à nos propres habits, ce que l'on nous sert sur table, ne réservant rien que le pur nécessaire. Mais il faut toujours le dire, ô foi, où êtes-vous ?

Après cela si vous avez encore le moindre amour pour Jésus-Christ notre Sauveur, il faut que vous n'oubliiez rien pour aider à sauver les pauvres captifs de leur dure servitude. O mon frère le Chrétien, ce n'est point une imagination pieuse, que l'adorable Jésus est captif parmi ces captifs ; c'est une vérité solide et réelle qu'en qualité de fidèles ils sont les membres du corps mystique de cet adorable Dieu-homme. Nous tenons cette vérité de la parole de Dieu, nous la tenons des pures expressions qu'en a voulu faire la vérité même dans le saint Evangile. Saul, a-t-il dit autrefois à saint Paul, lorsqu'il persécutait les Chrétiens, *pourquoi me persécutes-tu? (Act.* IX, 4.) Mais n'est-ce pas encore aujourd'hui ce qu'il peut dire aux barbares? Mais ne leur peut-il pas dire : Pourquoi me tenez-vous dans l'esclavage? Mais ne peut-il pas vous dire à vous : Pourquoi me laissez-vous dans la captivité? Que vous dit votre cœur à une vérité si sensible? Si c'était votre père, si c'était votre mari, si c'était une personne qui vous fût bien chère, qui vous parlât de la sorte dans un pareil état, je vous demande, que feriez-vous ? Epargneriez-vous votre argent, vos rentes, ne vendriez-vous pas même de votre bien, s'il était nécessaire, ou au moins n'emprunteriez-vous pas de quoi les délivrer d'une captivité si cruelle? Ah ! c'est Jésus, c'est Jésus votre Dieu et votre Sauveur qui vous parle, devant qui toutes ces personnes, et tout le reste de l être créé, n'est qu'un néant, et hélas ! que faites-vous ? J'avoue ici que mon cœur, tout dur qu'il est, se trouve attendri. O mon aimable Jésus, ô mon tout, c'est donc vous qui souffrez dans vos membres, c'est vous qui êtes si cruellement persécuté sous leurs fers et sous leurs chaînes, et l'on n'en sera pas touché jusqu'au vif? Non, ce n'est plus vous croire, non ce n'est plus avoir de foi pour ce que vous êtes ; mais non, ce n'est point vous aimer. Etat cependant infiniment épouvantable, n'avoir point d'amour pour l'amour même, pour l'adorable Jésus, le Dieu de l'amour ! O Chrétiens ! ô Chrétiens, évitez ce dernier des malheurs. Aimons Jésus, aimons Jésus, aimons Jésus ; et si vous l'aimez, allez dans la vue de la captivité qu'il porte en la personne de ses membres, faites tout votre possible pour l'en délivrer ; mais plutôt courez, volez, pour ainsi dire, pour le secourir. Sera-t-il bien possible que vous ne soyez point sensible à ses souffrances?

Au reste, si c'est un amour véritable qui vous fait agir, que ne ferez-vous pas ? Certainement le mérite et l'excellence des personnes que l'on a en vue fait faire de grandes choses. Que ne fait pas un soldat à la vue de son roi qui le regarde combattre ? Mais que ne fait pas même le général d'armée, le prince du sang même ? Y a-t-il péril où ils ne s'exposent? Ne prodiguent-ils pas et leur sang et leur vie ? Mais quels efforts ne feraient-ils pas s'ils voyaient la personne royale prise par les ennemis, et cruellement et indignement traitée, pour la délivrer de leurs mains ? Faites réflexion sur ce que les créatures font pour la créature ; voyez, mais voyez-le, non pas à la hâte, mais avec une grande et longue considération, ce que vous devez faire pour le Créateur. Si votre zèle doit être proportionné à la grandeur et aux mérites du sujet qui vous fait agir, que fera-t-il pour un Dieu? Mais, ô vérité capable de nous perdre dans des confusions infinies ! ce que nous faisons pour Dieu et pour notre Sauveur n'approche pas de ce que l'on fait pour la créature. Nous n'avons pas exposé nos vies, ni prodigué notre sang pour ses divins intérêts ; et il semble, ô l'aveuglement ! qu'une petite aumône soit bien quelque chose de considérable. Regardez donc ce que vous avez à faire : si vous êtes un peu à votre aise, vous contenterez-vous de donner tous les ans quinze sous, un écu pour Jésus en la rédemption des captifs ? En vérité aurez-vous bien cette lâcheté? Est-ce là le présent que vous voulez faire à celui dont vous tenez tout ce que vous avez? Quel moyen de ne point être accablé de honte et de la dernière confusion? Ah ! si vous aviez le moins du monde quelque peu de la générosité chrétienne, si vous aviez un peu du véritable amour de Jésus, y aurait-il rien d'épargné pour ses considérations? Regardez donc bien tout ce que vous pourrez prendre sur votre dépense en vos habits, en votre nourriture, en vos festins, en votre train, tout ce que vous pourrez ménager de votre revenu, et donnez libéralement à votre Sauveur. Allez, ne tardez pas à racheter ce Rédempteur dans les personnes des pauvres captifs. O bénéficiers qui vivez si grassement de son pain, qui est celui des pauvres, réveillez-vous du profond assoupissement où vous êtes ; vous faites des dépenses si superflues pour votre plaisir, souvenez-vous de les faire pour Jésus-Christ que vous dites être votre Dieu, et à qui ils appartiennent. Mais que tout le monde sache que c'est une grande grâce que Jésus-Christ, fait, quand il veut bien nous faire l'honneur de se servir des biens qu'il a cependant donnés. C'est une grâce qu'il lui faut beaucoup demander, et avec beaucoup d'humilité, et dont nous sommes tout à fait indignes ; et

prenez bien garde d'en faire bon usage, s'il vous l'accorde, de peur qu'il ne la retire. Mettez-vous à genoux quand elle vous sera donnée, pour l'en remercier. Car nous le voyons tous les jours, quantité de personnes très-riches à peine font-elles quelque chose pour Dieu de leurs biens; ou si peu de chose, que c'est ce qui ne mérite pas d'être considéré, parce qu'elles se rendent indignes que Dieu leur fasse cet honneur.

Enfin je vous exhorte d'entrer dans la confrérie de la très-sainte Trinité et de Notre-Dame du Remède, puisqu'elle est toute destinée pour la rédemption des membres de Jésus-Christ qui sont dans la captivité. Travaillez, non-seulement avec vos biens, mais de vos soins pour cette grande œuvre de miséricorde. C'est le dessein de la divine Providence, qui veut se servir de vous pour donner quelques secours aux misères de vos pauvres frères, comme elle se sert de la très-sacrée vierge Notre-Dame du Remède pour remédier à tous vos maux. O adorable et infiniment aimable Providence, nous implorons vos secours par cette bienheureuse créature : rendez-la-nous propice durant toute notre vie et à l'heure de la mort, pour vos sacrés intérêts; car enfin Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul pour toujours, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

—

### *LA BÉNÉDICTION DU SCAPULAIRE.*

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini,
℟. Qui fecit cœlum et terram.
℣. Dominus vobiscum,
℟. Et cum spirtu tuo.

*Oremus.* — Domine Jesu Christe, qui tegmen nostræ mortalitatis induere dignatus es : obsecramus immensam tuæ largitatis abundantiam, ut hoc genus vestimenti, quod sancti Patres ad innocentiæ et humilitatis indicium, abrenuntiantes huic sæculo, † induere censuerunt, ita bene † dicere et sancti † ficare digneris, ut quicunque hoc usi fuerint indumento, te induere mereantur : Qui vivis et regnas, etc. *Deinde aspergat sacerdos.*

—

### *LA FORME A DONNER AU SCAPULAIRE.*

Induat te Dominus novum hominem, qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis. ℟. Amen.
Kyrie, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Pater noster, etc.
Et ne nos inducas, etc
℣. Salvum fac servum tuum (*vel* ancillam tuam),
℟. Deus meus, sperantem in te.
℣. Mitte ei, Domine, auxilium de sancto,
℟. Et de Sion tuere eum (*vel* eam).
℣. Esto ei, Domine, turris fortitudinis.
℟. A facie inimici.
℣. Nihil proficiat inimicus in eo (*vel* ea);
℟. Et filius iniquitatis non apponat nocere ei.
℣. Benedicamus Patrem, et Filium, cum sancto Spiritu :
℟. Laudemus et superexaltemus eum in sæcula.
℣. Domine, exaudi orationem meam;
℟. Et clamor meus ad te veniat
℣. Dominus vobiscum,
℟. Et cum spiritu tuo.

*Oremus.* — Adesto, Domine, supplicationibus nostris, et hunc famulum tuum (*vel* famulam tuam) cui in tuo nomine habitum religionis imponimus, benedicere digneris; ut te largiente devotus (*vel* devota) persistat, et vitam consequi mereatur sempiternam. Per Christum Dominum nostrum.

*Oremus.* — Omnipotens sempiterne Deus, qui dedisti famulo tuo (*vel* famulæ tuæ) in confessione veræ fidei, æternæ Trinitatis gloriam agnoscere, et in potentia majestatis adorare unitatem : quæsumus, ut ejusdem fidei firmitate, ab omnibus semper muniatur adversis. Per Christum Dominum nostrum.

*Oremus.* — Deus, qui corda fidelium sancti Spiritus illustratione docuisti : da nobis in eodem Spiritu recta sapere, et de ejus semper consolatione gaudere. Per Christum Dominum nostrum.

*Donnant le scapulaire à plusieurs, on se servira du nombre pluriel.*

*Or d'autant que l'on n'est pas toujours en commodité d'avoir un livre pour donner le scapulaire, on pourra user de cette forme en le donnant* :

Accipe (*vel* accipite) habitum ordinis sanctissimæ Trinitatis, in augmentum fidei, spei, et charitatis. In nomine Patris et Filii, et Spiritus sancti. Amen.

—

## BULLE D'INNOCENT XI.

Ad perpetuam rei memoriam. Exponi nobis nuper fecit dilectus filius Josephus Monier procurator generalis ordinis Fratrum sanctissimæ Trinitatis Redemptionis captivorum, quod cum nonnullæ indulgentiæ et peccatorum remissiones ac pœnitentiarum relaxationes confraternitatibus utriusque sexus Christifidelium sub titulo seu invocatione ejusdem sanctissimæ Trinitatis Redemptionis captivorum, a superioribus dicti ordinis ex indulto sedis apostolicæ erectis, et erigendis, apostolica auctoritate concessæ reperirentur, illarum summarium confectum, ac a congregatione venerabilium fratrum nostrorum, S. R. E. cardinalium indulgentiis, et sacris reliquiis præpositorum recognitum et approbatum fuit, tenoris qui sequitur. Videlicet, summarium indulgentiarum a summis pontificibus, confraternitatibus ab ordine sanctissimæ Trinitatis Redemptionis fidelium captivorum erectis et institutis concesserunt : qui ordo non sine divina revelatione a gloriosis sanctis Joanne de Matha et Felice de Valois fundatus fuit; easdemque confraternitates quamplurimi reges,

principes, nobiles, et innumeri utriusque sexus Christifideles ingressi sunt, qui ad tam frequentes et numerosas redemptiones a dicto ordine ab initio illius fundationis usque ad præsens factas liberalibus eleemosynis cooperati sunt. Indulgentiæ vero sunt infrascriptæ, omissis revocatis a beato Pio V, quæ manus adjutrices requirebant, postea a Paulo V, qui revocatis antiquis novas concessit, et postremo a Clemente X, qui omnes generaliter exceptis in hoc præsenti folio contentis nonnullis confirmatis, et aliis prout in brevi sub datis 3 Junii 1533 de novo concessis revocavit.

*Indulgentiæ a Paulo V dictis confratribus et sororibus concessæ*

Primo omnibus et singulis utriusque sexus Christifidelibus vere pœnitentibus et confessis, ac sacra communione refectis, prima die qua in dicta confraternitate ascribentur, ac habitum ceu scapularium manu cujusdam superioris dicti ordinis benedictum susceperint, absque voti emissione, plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem concessit. 2° Eisdem confratribus et sororibus nunc et pro tempore existentibus, scapularium supradictum defeferentibus, si vere pœnitentes et confessi, ac sacra communione refecti, sanctissimum nomen Jesu, ore si potuerint, sin minus corde, in cujuslibet eorum mortis articulo devote invocaverint, plenariam. 3° Eisdem confratribus et sororibus qui vere pœnitentes et confessi, ac sacra communione refecti, ecclesias aut capellam, vel oratorium ordinis, aut confraternitatis die festo sanctissimæ Trinitatis, devote visitaverint, et ibi pro Christianorum principum concordia, hæresum extirpatione, ac sanctæ matris Ecclesiæ exaltatione pias ad Deum preces fuderint, plenariam. 4° Eisdem confratribus et sororibus, qui ad partes infidelium captivos redimendi gratia se transtulerint, ac prius vere pœnitentes et confessi sanctissimum Eucharistiæ sacramentum sumpserint, plenariam. 5° Ipsismet captivis redemptis, qui intra mensem a die eorum reductionis computandum, vere pœnitentes et confessi sanctissimum Eucharistiæ sacramentum sumpserint, plenariam similiter omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concessit. 6° Eisdem confratribus et sororibus, qui supradictum habitum sive scapularium benedictum, Redemptionis signo munitum, pio cordis affectu detulerint, ac semel in dies sexies orationem Dominicam cum versiculo *Gloria Patri*, pro Christianorum principum concordia, hæresum extirpatione, ac sanctæ matris Ecclesiæ exaltatione recitaverint, septem annos, et totidem quadragenas. 7° Eisdem confratribus et sororibus, qui supradictas ecclesias, vel capellas, aut oratoria ordinis vel confraternitatis, hujusmodi in nativitatis et resurrectionis Domini nostri Jesu Christi, in Assumptionis beatæ Mariæ Virginis immaculatæ festis diebus, ac sanctæ Agnetis secundo (quo die revelatione divina prædictus ordo Redemptionis captivorum fuit institutus) visitaverint, ac præfatas orationes pro Christianorum principum concordia, hæresum extirpatione, ac sanctæ matris Ecclesiæ exaltatione recitaverint, septem annos et totidem quadragenas. 8° Eisdem confratribus et sororibus, qui vere pœnitentes et confessi, processioni Scapularii nuncupatæ de licentia ordinarii in una Dominica cujuslibet mensis a superioribus dicti ordinis designanda interfuerint, septem annos et totidem quadragenas. 9° Eisdem confratribus et sororibus, qui opera pia tam spiritualia quam temporalia in remissionem peccatorum suorum, ac pro redemptione captivorum a servitute Turcarum et aliorum infidelium, exercuerint, septem annos et totidem quadragenas. 10° Eisdem confratribus et sororibus, qui vere pœnitentes et confessi, ac sacra communione refecti quotidie per annum ter orationem Dominicam, et toties salutationem angelicam, et in fine semel versiculum *Gloria Patri* cum versiculis, responsoriis et orationibus a præfatis superioribus assignatis recitaverint, et pro captivis apud Turcas detentis, ne nomen Domini nostri Jesu Christi abnegent, sed constantes in fide persistant et quanto citius liberentur, oraverint, semel quotannis, et quo anni die maluerint, septem annos. 11° Eisdem confratribus et sororibus, qui confessi, vel saltem firmum propositum confitendi habentes, captivos redemptos processionaliter receperint, et ad ecclesiam, capellam vel oratorium dicti ordinis vel confraternitatis, comitati fuerint, septem annos et totidem quadragenas. 12° Eisdem confratribus et sororibus, qui cum lumine sanctissimum Eucharistiæ sacramentum, cum ad infirmos defertur, comitati fuerint, et pro his oraverint, quinque annos et totidem quadragenas. 13° Eisdem confratribus et sororibus, quoties defunctorum corpora, tam confratrum et sororum quam aliorum, dum ad sepulturam deferuntur, comitati fuerint, et pro his oraverint, centum dies. 14° Eisdem confratribus et sororibus, qui missis et aliis divinis officiis in ecclesiis vel capellis aut oratoriis præfatæ confraternitatis celebrari solitis, vel congregationibus publicis aut privatis ejusdem interfuerint; vel pauperes hospitio susceperint, aut quodcunque aliud pietatis vel charitatis opus exercuerint, toties pro quolibet prædictorum operum, centum dies. 15° Supradictæ indulgentiæ concessæ fuerunt a felicis recordationis Paulo V, anno 1608, die 6 Augusti, per breve quod incipit, *Cœlestes Ecclesiæ thesauros*. Idem pontifex anno 1620 die 6 Novembris, per breve quod incipit : *Pias Christi fidelium confraternitates*, sequentem indulgentiam plenariam concessit. 16° Confratribus et sororibus confraternitatis sanctissimæ Trinitatis, et sanctæ Mariæ de Remedio in ecclesiis dicti ordinis, qui vere pœnitentes et confessi, ac sacra communione refecti, processioni in una Dominica cujuslibet mensis in dictis ecclesiis ordinis fieri solitæ interfuerint, et ibi pro Christianorum principum concordia, hæresum extirpatio-

ne, ac sanctæ matris Ecclesiæ exaltatione, pias ad Deum preces fuderint, plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem. 17° Et qui ad consequendas indulgentias, de quibus numero x ordinat summus pontifex, ut post tres orationes Dominicas, et tot salutationes angelicas cum versiculo *Gloria Patri*, etiam versiculi et nonnulla responsoria dicantur a superioribus prædicti ordinis assignata, poterit dici unum *Salve, Regina.*

*Indulgentiæ a felicis recordationis Clemente PP. X concessæ.*

Clemens PP. X, confratribus et sororibus vere pœnitentibus et confessis, ac sacra communione refectis, qui aliquam ex ecclesiis dicti ordinis, aut confraternitatis, vel oratorium ejusdem, in quibuslibet infra scriptis diebus devote visitaverint et ibi pro Christianorum principum concordia, hæresium extirpatione, ac sanctæ matris Ecclesiæ exaltatione, pro captivorum libertate et eorum in fide perseverantia, pias ad Deum preces effuderint, scilicet in Nativitatis, et Purificationis B. M. Virginis immaculatæ, in sanctorum Michaelis archangeli, Clementis papæ et martyris, Inventionis sanctæ crucis, et Nativitatis sancti Joannis Baptistæ festis diebus, plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem; similiter in SS. Joannis de Matha et Felicis de Valois patrum nostrorum diebus festis, ecclesias ordinis visitantibus indulgentiam plenariam, omnium peccatorum remissionem. Idem Clemens papa X, confratribus et sororibus ecclesias ordinis, aut confraternitatis, vel capellas aut oratoria ejusdem visitantibus, indulgentias stationum urbis in missali Romano expressarum, in diebus earumdem stationum concessit. Denique indulgentiæ plenariæ in sancti Michaelis archangeli, sancti Clementis papæ et martyris, Inventionis sanctæ crucis, ac Nativitatis sancti Joannis Baptistæ festis diebus pridem confessæ, modo ad alios quatuor, videlicet diem Cinerum, secundam Dominicam Octobris, sanctæ Catharinæ virginis et martyris, et sanctæ Agnetis secundo dies translatæ fuerunt, prout ex brevi sanctissimi domini nostri Innocentii papæ XI sub die 14 Decembris 1678 expedito constat.

*Cônfratrum et sororum obligationes.*

Confratres et sorores nostri habitum seu scapularium parvulum ex lana alba, cruce rubra et cærulea munitum, ab aliquo ejusdem ordinis superiore benedictum sumere, et super se gestare debent. Quando vero scapularium scissum fuerit, ejusque amissa forma, renovatur, eique nova crux apponitur, et de novo benedicitur, prout quando novum sumitur. Ad prædictas indulgentias consequendas non tenentur confratres et sorores prædicti ad emissionem voti, carnis abstinentiam, et jejuniorum observantiam ultra ea quæ ab Ecclesia mandantur. Ut eædem indulgentiæ lucrifiant, orationes recitare, et opera a pontificibus præscripta exercere necesse est. Diversæ indulgentiæ pro diversis orationibus et operibus conceduntur. Itaque confratres et sorores quotidie quasdam indulgentias lucrari facile poterunt; si tamen preces recitare, vel opera prædicta exercere omiserint, non peccabunt.

*Quinque dies benedictionis, et absolutionis generalis (licet a culpa proprie non absolvatur) juxta declarationem felicis recordationis Clementis VIII sunt.*

Feria quarta Cinerum, feria quinta majoris hebdomadæ, S. Catharinæ virginis et martyris, sanctissimæ Trinitatis, et sanctæ Agnetis secundo dies festi, in quibus bona et suffragia religionis communicantur solis confratribus et sororibus confraternitatis, qui vere pœnitentes et confessi, ac sacra communione refecti, genuflexi hujusmodi functioni in ecclesis ordinis peragendæ interfuerint. Quia vero confratres et sorores schedulis impressis vel manu scriptis invitari non solent, suo tempore et debita præparatione convenire procurent, ut tot bonorum participes fiant; Clemens VIII constit. 85. Formam vero benedictionis generalis præscripsit Clemens papa X, prout in brevi 11 Februarii 1673, die 28 Novembris 1679, sac. Cong. Summarium hoc a se recognitum approbavit. A Card. Homodeus. Loco † sigilli. Michael Angelus Riccius Congregationis secretarius.

Cum autem, sicut eadem expositio subjungebat, firmiora sint, et serventur, exactius illa quæ apostolicæ sedi præfatæ munimine corroborantur, nobis propterea dictus Josephus, procurator generalis, dilecti etiam filii moderni ministri generalis ordinis prædicti nomine humiliter supplicari fecit, ut in præmissis opportune providere, et ut infra indulgere de benignitate apostolica dignaremur. Nos igitur ipsos ministrum generalem et Josephum procuratorem generalem specialibus favoribus et gratiis prosequi volentes, et eorum singulares personas a quibusvis excommunicationis, suspensionis, et interdicti aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris et pœnis, a jure vel ab homine, quavis occasione vel causa latis, si quibus quomodolibet innodatæ existunt, ad effectum præsentium duntaxat consequendum, harum serie absolventes, et absolutas fore censentes, hujusmodi supplicationibus inclinari, præinsertum summarium indulgentiarum a memorata cardinalium congregatione recognitum et approbatum, ut præfatur, auctoritate apostolica tenore præsentium approbamus pariter et confirmamus, illique inviolabilis apostolicæ firmitatis robur adjicimus; decernentes easdem præsentes litteras semper firmas, validas et efficaces existere et fore, suosque plenarios et integros effectus sortiri et obtinere, ac illis ad quos spectat, et pro tempore spectabit, plenissime suffragari; sicque in præmissis per quoscunque judices ordinarios et delegatos etiam causarum Palatii apostolici auditores judicari et definiri debere; ac irritum et inane, si secus super

his a quoquam quavis auctoritate scienter, vel ignoranter contigerit attentari, non obstantibus constitutionibus et ordinationibus apostolicis, cæterisque contrariis quibuscunque. Volumus autem ut præsentium litterarum transsumptis, seu exemplis etiam impressis, manu alicujus notarii publici subscriptis, et sigillo personæ in ecclesiastica dignitate constitutæ munitis, eadem prorsus fides tam in judicio quam extra, illud ubique locorum habeatur, quæ haberetur ipsis præsentibus, si forent exhibitæ vel ostensæ. Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris, die 10 Februarii 1680. Pontificatus nostri anno quarto. Signatum I. G. Slusius. Loco † annuli Piscatoris.

*Permissio publicandi ab illustrissimo ac reverendissimo DD. Parisiensi archiepiscopo concessa.*

Visis præsentibus litteris apostolicis indulgentiarum, earum publicationem in ecclesiis nostræ diœcesis permittimus per præsentes. Datum Parisiis anno Domini 1680, die vero quarta Aprilis. *Signatum*, Fr. archiepiscopus Parisensis. *Et inferius*,

*De mandato*, Morange.

# LA DEVOTION

AUX

# NEUF CHŒURS DES SAINTS ANGES.

## A NOTRE-DAME DES ANGES.

Grande Reine du paradis, Souveraine des bienheureux esprits qui jouissent d'un repos éternel et d'une félicité incompréhensible, prosterné à vos pieds, le lieu de tout secours, où les plus grands pécheurs trouvent leur refuge, les plus persécutés leur asile, les plus affligés leur consolation, les plus faibles leur appui, les plus abandonnés une puissante protection; pieds sacrés, où l'infidèle rencontre la foi, l'hérétique la soumission à la sainte Eglise catholique, le pécheur sa conversion, le tiède la ferveur, l'aveugle la clarté, l'impuissant la vertu et la force, le juste la véritable sainteté; pieds glorieux, où les âmes les plus éminentes puisent les plus belles lumières du paradis, apprennent les plus pures maximes de Jésus-Christ, Dieu, votre Fils, s'instruisent des plus solides vérités de la religion, sont embrasées des plus vives flammes du pur amour et se trouvent revêtues d'une justice consommée; aimables pieds, où je veux vivre et mourir comme aux pieds de ma bonne et fidèle maîtresse; prosterné, dis-je, à vos pieds, ô ma puissante protectrice! je vous offre et vous y donne, je vous y dédie et consacre ce petit ouvrage, tout dédié et consacré en l'honneur de tous les neuf chœurs des anges, vos fidèles sujets, et les illustres princes de votre divine cour. Comme vous êtes leur aimable princesse, leur auguste impératrice et glorieuse dame, c'est avec justice que je dédie à vos grandeurs ce qui regarde leurs intérêts et ce qui touche leur gloire. Et puis, ma sainte dame, vous savez que je n'ai rien qui ne soit à vous; c'est une vérité qu'il m'est doux de répéter et de publier hautement en toutes sortes d'occasions, tenant à un honneur incomparable la qualité de votre serviteur, que je veux conserver inviolablement, et que je préfère de toute l'étendue de mon cœur à tout ce qu'il y a de plus grand et de plus glorieux sur la terre. Bénissez, ô la toute sainte, ce petit ouvrage de vos plus saintes bénédictions, y étant intéressée comme à une chose qui vous appartient et qui est toute à vous. Obtenez une onction de grâces pour ceux qui le liront; faites, en vertu de Jésus, votre fils bien-aimé, qu'il serve à établir et accroître la dévotion à tous les chœurs des anges, pour l'honneur et la gloire de Dieu seul, notre principe et notre unique fin en toutes choses. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul.

## A MON BON ANGE GARDIEN.

Mon seigneur et fidèle guide de ma vie, quand je pense à ce que vous êtes, à ce que je suis, à mes ingratitudes, à vos incroyables bontés, mon esprit se trouve comme perdu dans un abîme : je ne sais que devenir et je ne puis que dire. Vous êtes une belle intelli-

gence de la bienheureuse éternité, un pur esprit, un esprit tout de lumière et de clarté, un esprit du pur amour, un grand prince de l'empyrée et l'un des grands rois du paradis; et je ne suis que poussière et que cendre, qu'un chétif morceau de boue, qu'un misérable aveugle, qu'un très-grand pécheur et le dernier de tous les pécheurs. Je reconnais en votre sainte présence, et je le veux dire devant tous les hommes et le donner au public, que je me vois non-seulement mériter la dernière place de la terre, mais la dernière place de l'enfer; je me vois au-dessous de tous les démons et me reconnais pour la dernière créature de tout le monde.

Cependant vous voulez bien aimer une telle créature, vous voulez bien vous appliquer avec soin à tout ce qui la regarde, vous voulez bien l'assister dans tous ses besoins intérieurs et extérieurs, vous voulez bien la défendre contre tout ce qui lui est opposé, vous voulez bien la soutenir contre la puissance de l'enfer ; vous voulez bien, le conçoive qui pourra, l'accompagner inséparablement, lui tenir compagnie sans la quitter, et vous prenez plaisir à l'accabler de vos bienfaits, nonobstant tous ses mépris, toutes ses infidélités et toutes ses ingratitudes. Après l'amour de Jésus et Marie, qui a jamais ouï parler d'un tel amour? Il faut bien dire que c'est l'amour incomparable en sa constance, en sa fidélité; que c'est l'amour le plus désintéressé qui fut jamais; l'amour le plus doux, le plus patient et le plus charitable; l'amour le plus miséricordieux, le plus libéral, le plus fort et le plus généreux.

Grand prince, pourquoi m'aimez-vous de la sorte? Pourquoi n'y a-t-il pas un seul moment de ma vie qui ne soit marqué de quelqu'un de vos bienfaits? O mon âme! il t'est bien doux de penser à ces coups de miséricorde qu'a faits pour toi ce cher prince de ta vie! Il t'est bien doux de te souvenir comme il t'a délivré de l'enfer, des grâces qu'il t'a obtenues, des secours indicibles qu'il t'a donnés en toutes sortes de choses, des soins amoureux qu'il a pris de tout ce qui regarde le temporel et le spirituel. Mon seigneur, que vous rendrai-je pour tous ces biens? Ah! je vois bien qu'il m'est impossible de dignement reconnaître vos excessives faveurs. Quand je vous remercierais autant de fois que je respire, ce ne serait pas grand'chose! O mon âme, que devenir donc ici? Entrons dans les puissances du Seigneur, et prenons dans le cœur sacré de Jésus et de Marie une digne reconnaissance de tant de bontés. Quand nous aurions tout pensé et tout dit, ce ne serait pas assez ; quand nous aurions donné notre vie pour un prince si obligeant, nous ne pourrions pas lui satisfaire, ayant été remplis de toutes sortes de biens par sa faveur et délivrés de toutes sortes de maux.

Mais, aimable prince, les paroles donc me manquant et les forces, je veux vous parler par le précieux cœur de l'adorable Jésus et de sa très-digne Mère. Hélas! je sais bien que je ne puis pas entendre les paroles ineffables de ces divins chœurs, mais au moins tout ce qu'ils vous diront à mon sujet, c'est tout ce que je veux vous dire. Tous les remercîments qu'ils vous feront, ce sont les actions de grâces que je veux vous rendre et que je ne puis. Qu'à jamais ils soient la juste récompense de vos services et la belle reconnaissance de tous vos amours. Après cela, mon cœur prend une résolution inviolable de vous aimer de la bonne manière. Mon seigneur, donnez, s'il vous plaît, votre bénédiction à ces bons désirs et à la sincère volonté qu'il a de vous honorer par toutes les actions de sa vie en Dieu seul et pour Dieu seul, voulant vivre votre serviteur, et le serviteur de tous les neuf chœurs des anges, le reste de mes jours. Notre sainte Dame sera bien aise que son serviteur soit aussi le vôtre, soit aussi serviteur de tous les autres princes du ciel vos semblables, et que toute sa vie soit une vie qui vous honore tous avec elle, dans tous ses instants et jusqu'au dernier moment de la mort, et dans toute l'éternité, et que tous mes jours soient comme autant de fêtes de tout le paradis.

Présentez, cher gouverneur de mon cœur, cette résolution que vous savez qu'il y a longtemps que j'ai prise, avec ce petit ouvrage, à toutes les trois hiérarchies, à tous les neuf chœurs angéliques, aux aimables séraphins, aux savants chérubins, aux glorieux trônes, aux puissantes dominations, aux divines vertus, aux puissances redoutables, aux sacrées principautés, aux saints archanges, aux charitables anges ; et dites-leur là-dessus ce que vous savez bien dire à votre mode angélique et ce que je ne pourrais pas. L'offrande d'une chétive vie comme la mienne et de ce petit ouvrage est bien indigne de leur mérite; mais suppléez à mes misères et à mes défauts. Venant de votre main, d'une main angélique, elle ne pourra qu'être bien reçue des anges. Dites-leur encore que mon cœur a bien d'autres désirs de les honorer et aimer, et qu'il voudrait tenir tous les cœurs des hommes pour les donner à tous les chœurs des anges, pour être ensuite donnés sans réserve au cœur tout aimable de Jésus et Marie, où il n'y a et il n'y a jamais eu que Dieu seul. C'est ce Dieu seul, ô le plus fidèle, le plus constant et le plus aimable de mes amis, que je désire par tous ces désirs ; mais, mon seigneur, encore une fois, pour un si digne sujet, votre sainte bénédiction pour tous les jours de ma vie et au moment redoutable de ma mort. Ainsi soit-il, ainsi soit-il. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul : la fin de toutes les dévotions à la très-sainte Vierge, aux anges et aux saints; et que je désire honorer incessamment dans tous les honneurs que je leur rends.

—

## EXHORTATION A L'AMOUR ET A LA DÉVOTION DES SAINTS ANGES.

—

*La science du sage*, dit le Saint-Esprit, en *l'Ecclésiastique* (XXI, 16), *est semblable dans son abondance, à l'inondation des eaux*, car il est vrai que comme nous voyons les terres et les campagnes toutes couvertes et ensevelies par le débordement des fleuves ou des mers, de même l'esprit du Chrétien, divinement éclairé par la lumière de la foi, en laquelle se rencontre la science du sage, et sans laquelle il n'y a point de véritable sagesse, se trouve quelquefois environné de tant de clarté, qu'il faut nécessairement qu'il s'y perde, et à raison de leur multitude, et à raison de leur grandeur. Cette vérité paraît d'une manière merveilleuse en la connaissance que le christianisme nous donne des saints anges; et c'est en ce sujet qu'il faut dire que la science de l'amour et de ces esprits admirables est une sacrée et divine inondation. Pour peu que l'on y pense comme il faut, une infinité de raisons qui viennent en foule se présenter à l'esprit, l'accablent sous leur force et leur multitude : à dire le vrai, c'est comme un abîme où l'on se perd amoureusement. L'on découvre tant de motifs et tant de raisons pour aimer ces esprits tout d'amour, et tous ces motifs sont si touchants, toutes ces raisons si pressantes, que l'on ne sait où l'on en est. On veut les dire, parce que le zèle de leur dévotion en presse, et on ne peut les déclarer. C'est le propre des grandes choses de ne pouvoir être exprimées. Ces lumières causent, en l'âme qui aime, une espèce de martyre : c'est une chose étrange que son amour multipliant ses lumières, et ses lumières augmentant son amour; à force de la faire aimer, elle se trouve en quelque manière dans l'impuissance d'aimer, parce que l'amour portant l'âme à faire connaître le sujet aimable de ses affections, la grande connaissance qu'elle en a, lui ôte le pouvoir de faire voir combien il est aimable. Elle est ravie de savoir que les motifs qui peuvent engager saintement les cœurs à aimer les bons anges, sont inexplicables; et c'est une pensée qui donne à son esprit une satisfaction bien douce : car c'est beaucoup dire de ces sublimes intelligences, lorsqu'on dit qu'on ne peut jamais assez dignement déclarer leurs mérites. Mais après tout, l'amour est un feu que l'on ne peut cacher; il faut tôt ou tard qu'il paraisse; s'il en coûte pour parler de la dévotion aux saints anges, il en coûterait beaucoup plus encore pour n'en rien dire.

Il faut donc le dire en un mot : tous les motifs possibles, toutes les raisons imaginables nous pressent d'aimer ces esprits d'amour, et de telle manière que je soutiens qu'il faut, ou n'avoir plus d'esprit pour raisonner, ni de cœur pour aimer; ou qu'il faut demeurer d'accord qu'il n'y a rien de plus juste que la dévotion aux saints anges, et qu'on les doit aimer à quelque prix que ce soit. Aussi l'ai-je toujours dit : pour moi, je ne crains point de ne pas aimer les saints anges (l'on suppose toujours le secours de la grâce), car c'est ce qui me semble impossible; mais j'ai peur de ne les pas aimer assez. Dieu y oblige de son côté, et la créature du sien; en peu de paroles c'est tout dire. Si vous regardez Dieu, il faut aimer les anges : si vous regardez la créature, si vous vous regardez vous-même, il les faut aimer. Le pur amour l'ordonne, l'amour intéressé l'exige, Dieu seul le veut, la très-sacrée Vierge, et tous les saints le désirent; notre plaisir, notre propre satisfaction, notre propre intérêt le demandent.

Si vous êtes à Dieu seul, il faut être aux saints anges ; si votre amour est mêlé de vos intérêts, il vous oblige d'avoir de la dévotion pour eux. A la vérité les cœurs des hommes se portent à l'amour par des voies bien différentes. Il y en a, mais bien peu, de si divinement généreux que, ne regardant en quelque sorte plus rien de ce qui les touche, ni intérêt temporel, ni intérêt spirituel, ni paradis, ni enfer, ni le temps, ni l'éternité, ni leur salut, ni leur gloire, dans un entier oubli d'eux-mêmes, ne regardent que Dieu seul, et Dieu seul est leur unique tout, en toutes choses. Dieu seul est pour eux tout ce qui les fait agir; c'est lui seul qu'ils veulent en la vie, en la mort, après leur mort. Il y en a qui regardent Dieu et qui l'aiment; mais la vue et l'amour de Dieu sont mêlés de la vue de leurs intérêts. Il y a des cœurs qui se prennent par la beauté; il y en a qui se laissent aller à l'honneur; il y en a que le bien gagne. Vous en verrez que la grandeur touche, qui sont émus par des excellences et des personnes extraordinaires; il s'en rencontre qu'un amour constant, des services fidèles, des obligations très-particulières emportent. Ainsi les hommes qui ont des cœurs, et des cœurs qui aiment, se laissent aller à l'amour en des manières qui sont bien différentes : comme ils n'ont pas les mêmes inclinations, ils ne se portent pas à aimer les mêmes choses. Celui qui aime le bien ne se mettra pas tant en peine de l'honneur, parce que souvent les choses les plus honorables ne sont pas les plus utiles : et celui qui aime l'honneur méprisera l'argent; il n'y sera pas attaché comme l'avare; il faut qu'il fasse de la dépense pour arriver où la gloire le fait aspirer. Mais s'il se rencontrait des choses qui donnassent des richesses, de l'honneur et du plaisir, assurément elles seraient grandement et généralement aimées.

C'est ici, ô hommes, que je vous appelle à l'amour et à la dévotion des saints anges. Toutes sortes de biens se rencontrent dans leur amour. Si vous aimez Dieu, il faut aimer les anges; si vous aimez les rares perfections que Dieu a mises dans les créatures, il faut aimer les anges; si vous vous aimez vous-mêmes, il les faut aimer; si les choses temporelles vous touchent, ils y rendent des services incroyables. Si vous vous laissez aller au plaisir, à la gloire et au bien, ces bienheureux esprits vous en procureront en cette vie, pourvu que la gloire de leur Maître s'y rencontre ou le bien de votre âme : mais il est toujours certain qu'ils vous obtiendront pour l'éternité des plaisirs qui surpassent toutes les pensées des hommes, aussi bien que des honneurs et des trésors inestimables. Si vous voulez être soutenus par quelques personnes puissantes, il n'y a rien de plus puissant dans l'être créé que la nature angélique. Si vous désirez d'être considérés des grands, ah! ce sont les grands de l'empyrée, les princes et les rois de la glorieuse éternité. Mais, ce qui est bien doux, c'est qu'ils font part à leurs amis de leurs couronnes; ils les associent à leurs empires; et être bien l'ami des anges, c'est aller d'un pas sûr à la royauté, et l'on peut bien s'assurer de porter quelque jour le sceptre et un diadème d'une gloire immortelle. Ah! qu'ils font bien le contraire de ces grands de la terre, qui n'ont rien tant à cœur que de régner seuls : tous les plus forts désirs de ces princes de l'amour, sont d'avoir des compagnons de leur empire. Si votre cœur se laisse prendre à la beauté, ce sont les beaux par excellence; mais leurs beautés ne sont pas de ces beautés de la terre, qui ne sont qu'à fleur de peau, et qu'une maladie efficace; leur beauté est inaltérable, et demeure toujours en même état. Mais comme l'affaire du salut est de la dernière conséquence, c'est en cette grande et unique affaire que l'on en reçoit des secours nonpareils.

Au reste, ce sont des amis incomparables dans leurs mérites, dans leur amour, dans leur constance. Pour leurs mérites, leurs perfections et leur excellence, il n'y a point de plume qui puisse les décrire, ni de bouche, quelque éloquente qu'elle soit, qui les puisse déclarer. Leur amour pour les hommes est tout à fait prodigieux ; car il renferme toutes sortes d'amours. Leur constance est incroyable, puisqu'ils ne se lassent jamais de nous aimer, quelques sujets que nous leur donnions de s'irriter contre nous. Ils veillent infatigablement sur tout ce qui nous regarde. Ils nous servent de forteresses contre la puissance des démons. Ils sont notre protection et notre défense contre tous nos autres ennemis. Ils sont tous à tous les hommes, pour toutes sortes de services, quelque vils et abjects qu'ils puissent être. En peu de paroles voilà de grandes vérités.

Après tout, si vous êtes du nombre de ces pures âmes qui agissent par les mouvements de l'esprit de Jésus-Christ et qui ne voient que Dieu seul, il faut, comme nous l'avons déjà dit, aimer les anges, et où nos inclinations pourront-elles nous porter avec plus de justice et de sainteté qu'à ces objets des plus douces complaisances d'un Dieu? S'il est vrai que les inclinations d'un Dieu doivent faire toutes nos inclinations, il faut exceller dans l'amour des anges, qui sont les grands chefs-d'œuvre de l'amour d'un Dieu. Souvent, à la vérité, nous nous trompons dans les objets de nos amitiés : mais en aimant ce que Dieu aime, et comme Dieu veut que nous l'aimions, il n'y peut avoir de tromperie; de quelque côté donc que nous nous tournions, il faut avoir de la dévotion pour les saints anges. Il faut ici que le cœur de l'homme cesse d'être cœur, ou bien il faut qu'il aime les anges : car où ira-t-il pour se défendre de l'amour angélique? S'il monte au ciel, il y trouvera ces ravissantes beautés de la sainte éternité ; mais ce sont des beautés conquérantes à qui il faut se rendre, ou ne plus aimer. S'il parcourt toute la terre, et qu'il aille jusqu'aux extrémités du monde, tous les éléments, les feux, les airs, les eaux, la terre et tout ce qui s'y rencontre, prêchent hautement l'amour de ces rois de l'amour. Le soleil dans ses mouvements continuels qui lui sont donnés par un ange, annonce tous les jours d'un bout du monde à l'autre cet amour ; et ce bel astre, avec ses rayons de lumière, marque évidemment cette vérité à toutes les créatures d'ici-bas. L'aurore qui précède le lever du soleil publie dès le point du jour les soins charitables de ces astres spirituels du matin du monde, et les plus sombres nuits n'ont pas assez de ténèbres pour en cacher les bontés. Les lumières de ces astres divins n'ont point de couchant ; ces sentinelles posées sur les murs de la mystique Jérusalem veillent également la nuit aussi bien que le jour. Si nous descendons jusqu'au centre de la terre, nous y verrons dans les feux du purgatoire éclater les amours de ces esprits charitables, avec plus d'ardeur que les flammes qui y purifient les âmes. Les pays les plus abandonnés en reçoivent des assistances. Ces soleils de l'empyrée se lèvent sur les pécheurs, aussi bien que sur les justes. Il n'y a point d'infidèle, point de barbare, point de créature raisonnable, pour chétive et malheureuse qu'elle soit, qui n'ait des anges à sa garde. On les trouve dans les plus viles cabanes des dernières créatures de la terre, de même que dans les palais des princes ; tout esprit en ressent les secours ; toute la nature en est aidée ; enfin, il est très-vrai que leur amour triomphe de tous côtés.

Quel moyen donc de résister à tant d'attraits, à de si doux et de si puissants motifs? *O enfants des hommes, jusqu'à quand votre cœur sera-t-il appesanti?* (*Psal.* IV, 3.) Jusqu'à quand aimerez-vous toute autre chose que ce qu'il faut aimer ? Mais nous n'avons ici qu'à répandre des larmes sur la dureté et l'aveuglement des hommes : toutes ces vérités sont certaines, et l'on voit assez que par tous les motifs imaginables l'on doit aimer les saints anges; cependant leur dévotion est bien rare, et s'ils sont des esprits très-aimants, ils sont bien peu aimés. Il est vrai que la dévotion des anges gardiens, qui ordinairement sont du dernier chœur, commence à devenir plus commune : mais l'on trouve peu de personnes appliquées à la dévotion de tous les autres chœurs de ces célestes hiérarchies. Peu de gens s'occupent de l'amour des séraphins, des chérubins, des trônes, des dominations, des vertus, des puissances, des principautés, des archanges.

Je sais bien que ce défaut arrive du peu d'intérieur de la plupart des âmes. Elles sont toutes plongées dans la chair, et elles sont peu touchées que par les choses sensibles : il y en a peu qui par leur dégagement des choses matérielles, et le détachement parfait, donnent lieu à ces pures élévations de la grâce, qui nous font converser en esprit dans le ciel, pendant que nos corps vivent ici-bas sur la terre ; et qui en nous découvrant le monde spirituel, nous occupent de ce qui s'y passe, parce que nous considérons les anges gardiens comme étant auprès de nous (et c'est bien fait, on ne les peut même assez considérer), parce qu'on les regarde comme attentifs à nous procurer du bien et à nous délivrer du mal, l'on en est un peu plus touché; car après tout, ce que l'on fait pour les anges gardiens, n'est presque rien, si l'on médite avec soin les obligations incroyables que nous leur avons. Mais pourquoi ne pas faire amitié avec les séraphins, et tous les autres anges? Plus ils sont élevés, plus leur pouvoir est grand aussi bien que leur amour ; et ce qui est plus pressant, c'est qu'il y a plus de Dieu en eux, qui est le grand motif des âmes qui aiment purement. Mon Dieu ! si les rois de la terre voulaient bien vous recevoir, vous qui lisez ces pages, en leur amitié particulière, et vous mettre du nombre de leurs plus chers favoris, je vous demande ce que vous feriez? Sondez un peu votre cœur sur cette pensée, mais que ce soit de la bonne manière; et ensuite considérez qu'il ne tient qu'à vous de faire de belles et éternelles amitiés avec un nombre innombrable de rois du ciel; il ne tient qu'à vous d'être de la grande faveur auprès d'eux. Si vous voulez même (je vous conjure de penser plus d'une fois à cette vérité), il ne tiendra qu'à vous, à la faveur de leur crédit, d'être rois comme eux dans le séjour fortuné de l'empyrée.

Je vous avoue que je voudrais tout faire, avec le secours de la grâce, pour pouvoir un peu réveiller les esprits des hommes, et les tirer de l'aveuglement où ils sont, au sujet de la dévotion à tous les chœurs des anges. C'est ce qui m'a obligé à donner ce petit ouvrage en leur honneur. Il y a longtemps que j'en suis pressé, non-seulement par des personnes de vertu, à qui je dois beaucoup déférer, mais bien plus par les mouvements intérieurs que j'en porte. Il y a plus de quatorze ou quinze ans que j'en suis tellement pressé, et avec tant de marques, que Dieu tout bon demande de moi ce petit travail, que je croirais commettre une grande infidélité d'y résister. Après nos petits livres de *Dieu seul.* — *De l'amour de Jésus au très-saint Sacrement*, — *De la dévotion à l'admirable Mère de Dieu*, il est juste que nous écrivions *De l'amour et de la dévotion aux neuf chœurs des saints anges.* L'on me dira peut-être que le nombre des livres qui traitent de la piété est grand, mais un grand saint de nos jours, le glorieux François de Sales, a répondu il y a longtemps à cette objection. Hélas! le monde ne se plaint pas de ce que l'on parle presque toujours de la terre : car si vous y prenez garde, presque tout l'entretien des compagnies n'est que des choses sensibles. La terre, les hommes, les plaisirs et les biens de ce monde sont presque toute l'occupation des esprits et des cœurs, et ensuite toute la matière de leurs discours et de leurs écrits.

Considérez un peu sérieusement combien il y en a peu dans une ville qui s'entretiennent de Dieu, et des chères voies qui conduisent à sa bienheureuse possession, comme de la pauvreté, de la chasteté, de la mortification et du renoncement à soi-même; combien de lettres écrit-on tous les jours dans toutes les parties du monde; et n'est-il pas vrai que presque toutes ces lettres ne regardent que les affaires de la terre? Ce sont des lettres pour des procès, pour des rentes, pour des fermes, pour de l'argent, pour s'établir en ce monde, pour se soutenir parmi les créatures, pour en avoir l'amitié et l'estime, pour en détourner les mépris et l'éloignement, pour l'honneur et la gloire de ce chétif monde : qui se plaint cependant de toutes ces lettres? Mais, ô aveuglement et endurcissement épouvantable des créatures! ténèbres et duretés qui demandent des larmes de sang! l'on crie que l'on donne trop d'écrits pour l'amour, l'honneur et l'intérêt de Dieu : ah! monde, que ton procédé en toutes choses est abominable! Je ne veux jamais avoir que des horreurs pour toi, et toutes les aversions imaginables. Je ne me mets donc guère en peine de ce que tu penses et de ce que tu peux penser ou dire; Dieu seul, Dieu seul. Dieu seul, et il me suffit. Ton estime, ô monde, et ton amitié, aussi bien que tous tes discours, ne méritent pas même que l'on y pense un seul moment, si ce n'est pour les détester! Si l'on nous dit que dans nos petits discours tout ce qu'il y a de nous est fort méprisable, nous en demeurons d'accord : nous pensons et disons la même chose; mais c'est ce qui nous fait attendre des grandes bénédictions du ciel; moins de la créature, et plus de Dieu : mon néant me soutient, et je sais que c'est de rien que Dieu a tiré ses plus grands ouvrages.

Me confiant donc uniquement en Jésus seul, et en la protection de sa très-sacrée Mère, et aux puissants et charitables secours des saints anges, je consacre ce petit ouvrage à la gloire de ces bienheureux esprits. J'aurais eu envie d'aller de ville en ville, de village en village, publiant les bontés des anges, et les motifs qui nous engagent à les aimer. J'aurais eu envie d'en parler à tous les hommes, s'il avait été en mon pouvoir, et de crier partout et dans les places publiques, et en toutes sortes de lieux : à l'amour et à la dévotion des anges! Mais au moins, puisque cela ne m'est pas possible, je fais imprimer ces feuilles afin qu'elles suppléent à ma voix, et soient portées où je ne puis me faire entendre, afin que ne pouvant pas grand' chose, et pour parler plus véritablement, ne pouvant rien du tout, au moins je fasse ce que je pourrai faire en la vertu de la grâce, pour donner aux cœurs des hommes de l'amour pour les chœurs angéliques.

Autrefois le divin Chrysostome, considérant la misère du monde, témoignait souhaiter que ces paroles de l'*Ecclésiaste* (I, 2) : *Vanité des vanités, et toutes choses ne sont que vanité*, qui en marquent puissamment le néant, fussent écrites en gros caractères dans les places publiques, sur les portes des villes et des maisons, et en toutes sortes de lieux. Et moi je voudrais que ces paroles du grand saint Léon Pape : *Confirmate amicitias cum sanctis angelis*, faites des amitiés avec les saints anges, parussent en toutes les avenues des villes et villages, en toutes nos églises, dans toutes les chambres et cabinets; que partout il y eût des personnes dont le grand soin fût de les dire et redire; que tous les prédicateurs ne fissent jamais aucun sermon sans les publier fortement, et qu'elles fussent toujours insinuées dans les entretiens particuliers.

Qu'on fasse tout ce que l'on pourra, jamais nous ne nous acquitterons dignement de nos devoirs envers ces aimables esprits. De là vient que les saints Pères n'oublient rien pour nous porter à les honorer et aimer. Tantôt ils nous pressent de les aimer saintement, de faire de belles amitiés avec eux, de nous rendre leur conversation familière; tantôt ils nous exhortent à leur rendre nos respects, et à les honorer autant que nous le pourrons. Quelquefois ils nous disent que nous ne nous oubliions pas de leur présence, que nous soyons soigneux de les regarder, de penser à eux, de les entretenir; et d'autres fois, que nous ayons toutes les reconnaissances possibles pour leurs bontés, et que le souvenir ne s'en efface jamais de nos mémoires. Enfin ils disent tout, et font tout pour nous animer à une dévotion si juste.

Le céleste saint Denis, qui en a écrit si amoureusement, prend plaisir à prendre la qualité de Philange, c'est-à-dire, de l'ami des anges. Cet homme de Dieu, contemporain des apôtres, et disciple du grand Apôtre, tout plein de l'esprit apostolique. et tout plein de l'amour des anges, les apôtres du ciel, et les coadjuteurs des hommes apostoliques de la terre, pour nous marquer, et à toute la postérité, son zèle pour ces admirables intelligences, prend publiquement la qualité de leur ami, et la met dans ses écrits, afin que tout le monde le sache.

Qu'un chacun porte son envie où il voudra: mais pour moi, s'il y a au monde qualité qui doive être désirée à mon goût, c'est celle de philange, d'ami des anges. O qualité préférable à celle de monarque et de souverain! O qualité plus précieuse que l'or, le topaze et toutes les pierreries de l'univers! Y a-t-il quelque chose qu'on ne doive faire et souffrir pour posséder une qualité si glorieuse? O aimables esprits! ma plus grande ambition sera toujours d'avoir le très-grand honneur de votre sainte amitié. Je vous aime et vous veux aimer; mais faites que je vous aime davantage. Je n'ai rien qui me soit plus considérable que mon cœur; je vous le donne, et le mets entre vos mains, pour en être les gouverneurs, pour le donner au pur amour; afin qu'il aime avec vous, et qu'il n'aime que ce que vous aimez et comme vous aimez, Dieu seul. Je n'ai rien de plus précieux que ma vie; je la consacre à votre gloire, et je m'estimerais trop heureux de la perdre pour votre honneur en l'honneur de Dieu : au moins tous les moments en sont dédiés à Dieu pour votre gloire : sans cesse je désire vous louer à la vie, à la mort, après la mort. Je n'ai rien de plus étendu que mes désirs. Ah! ils sont tous à vous, et il me prendrait envie que toute la terre résonnât de vos louanges, que partout il y eût des temples, et dans tous les temples des autels qui vous fussent consacrés; partout des congrégations, des processions fondées, des sermons, des prédicateurs gagés, des plumes employées à votre service; que partout vos images parussent; partout il y eût des solennités établies, des offices composés en votre honneur; qu'il y eût de saintes unions de personnes qui fissent profession de vous faire connaître, de faire remarquer votre aimable présence, de vous faire saluer, et qui n'eussent d'autres plus grands soins que de parler de vous, et de dire à tout le monde qu'il faut vous aimer, et aimer Dieu seul en vous, qui est le grand tout, qui doit être uniquement considéré en toutes choses.

Mais puisque ces choses surpassent mon pouvoir, je ferai au moins tout ce que je pourrai. Au moins, dirai-je par ces feuilles que vous êtes les tout aimables, les très-aimants; et hélas! bien peu aimés. Je crierai à tous ceux qui les liront : A l'amour et à la dévotion des anges! O hommes! aimez les anges; ce sont les amis fidèles par excellence, des avocats, des protecteurs très-puissants, des maîtres très-sages, des pères, des frères tout remplis d'amour pour nous. Ils sont les patrons, les protecteurs, les avocats de toutes sortes de personnes, d'états et de conditions. Aimez les anges, hommes apostoliques; ce sont les divins missionnaires du paradis. Aimez les anges, prédicateurs, docteurs; ce sont les savants de

la science du ciel et de la belle éloquence de l'éternité. Aimez les anges, vous qui êtes les prêtres du Seigneur; c'est par leurs mains que le sacrifice est offert à la majesté de Dieu. Aimez les anges, vous qui êtes retirés dans les cloîtres, ou qui vivez dans la solitude; ces esprits admirables sont toujours retirés en Dieu et n'en perdent jamais la vue. Aimez les anges, vous qui paraissez en public, qui vivez parmi le monde; ces pures intelligences y demeurent avec vous. Aimez les anges, personnes mariées; l'exemple du saint archange Raphaël, qui conduisait Tobie, fait voir d'une manière admirable les soins qu'ils prennent de votre état. Aimez les anges, veuves et orphelins; ce sont les nonpareils dans les charitables secours qu'ils rendent aux personnes qui en ont quelque besoin. Aimez les anges, ô vierges, ô vierges, encore une fois, aimez avec ferveur les anges; ce sont les grands amis de la virginité; ils en sont même les admirateurs, voyant dans des vaisseaux fragiles un trésor si précieux, et des créatures faibles vivre en la terre comme ils vivent au ciel. Aimez les anges, personnes justes; ce sont les guides de la sainteté. Aimez les anges, pécheurs; ils sont pour vous un asile assuré. Aimez les anges, personnes affligées, pauvres, misérables; ils sont la consolation et le refuge de tous les malheureux. Aimez les anges, riches, puissants, grands du monde; ce sont ces divines clartés qui vous feront voir que tout ce qui passe est méprisable, et qu'il ne faut soupirer qu'après la bienheureuse éternité. Mais aimez, ô hommes, les séraphins; ce sont les princes du pur amour. Aimez les chérubins, ce sont les grands docteurs de la science des saints. Aimez les trônes, ce sont les patrons du véritable repos de l'âme, et de la tranquille paix du cœur. Aimez les dominations; ils vous apprendront à devenir les maîtres de vous-mêmes et de toutes choses, vous élevant au-dessus de tout l'être créé par une union intime au Créateur. Aimez les vertus, ce sont les maîtres des voies de la sainte perfection. Aimez les puissances, ils sont vos défenseurs contre la malice, la rage et le pouvoir des démons. Aimez les principautés, ce sont eux qui prennent des soins si grands du bien des monarchies, des Etats, et de ceux qui gouvernent. Aimez les archanges, ce sont les zélateurs du bien commun, et l'on en reçoit mille et mille bénédictions dans les provinces, dans les villes, dans les villages et dans toutes sortes de pays. Aimez, enfin, les anges du dernier chœur, ce sont des astres dont nous ressentons plus souvent les célestes influences, étant plus proches de nous, et veillant sur le bien de tous les hommes en particulier avec un amour et des soins inexplicables. N'ayons plus que des amours de feu pour ces pures flammes de l'empyrée, et ne cessons jamais d'aimer ceux qui ne se lassent jamais de nous bien faire et de nous combler de toutes sortes de grâces.

Mais, ô mon Dieu, bénissez tous les dévots de vos saints anges, tous ceux qui, en lisant ces pages, prendront de véritables résolutions de se consacrer à leur dévotion. Bénissez-les de la bénédiction des justes, les faisant marcher par les voies droites qui conduisent à vous, et les tirant des voies obliques des pécheurs. Bénissez-les de la bénédiction d'Abraham, leur donnant l'esprit de sacrifice, de victime et d'hostie. Bénissez-les de la bénédiction d'Isaac, les mettant dans l'obéissance et l'assujettissement à toutes vos divines volontés. Bénissez-les de la bénédiction de Jacob, leur découvrant les mystères de la sainte religion. Bénissez-les de la bénédiction des élus, leur faisant entendre ces douces paroles : *Venez, les bien-aimés de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde.* (*Matth.* xxv, 34.) Bénissez-les de la bénédiction de ces célestes esprits, les mettant dans leur compagnie, et les faisant jouir de leur bonheur. Grande et auguste reine du paradis, bénissez-les de votre charitable protection, afin qu'étant tous unis dans les mêmes desseins du seul intérêt de Dieu seul, Dieu seul vive et règne dans tous nos cœurs, dans les siècles des siècles.

---

# LA DÉVOTION

## AUX NEUF CHŒURS DES SAINTS ANGES.

—

## PREMIER TRAITÉ.

—

### PREMIER MOTIF.

*Les perfections admirables de ces sublimes intelligences.*

Les excellences des anges sont comme un océan sans fond, et d'une étendue presque immense. Nous l'avons déjà dit, c'est un abîme où il faut que l'esprit se perde. Les âmes éclairées connaissent bien que ce qu'elles en disent est bien éloigné de ce qu'elles en pensent, et ce qu'elles en pensent de ce qu'ils sont; car il est vrai que leurs grandeurs surpassent toutes les pensées des hommes, aussi bien que leurs paroles. La nature angélique est un monde tout entier de perfections; et lorsqu'on y ajoute l'état de la grâce et de la gloire, elle est tout à fait admirable. C'est une chose bien assurée, que la nature de l'homme, quelque parfaite qu'elle soit, est au-dessous des anges, puisque la divine parole nous l'apprend; mais un grave théologien a enseigné, ce qui à la vérité n'est pas l'opinion commune, que le dernier des anges, dans l'état de la gloire, est au-dessus du plus grand des saints; et c'est dans ce sens qu'il expliquait les paroles de l'Ecriture, qui disent que celui qui est le dernier dans le royaume des cieux est plus grand que Jean-Baptiste. Mais outre l'incomparable Mère de Dieu, qui, sans aucun doute, est élevée au-dessus du chœur des anges, il exceptait le glorieux saint Joseph,

à raison qu'il a été dans un autre ordre que le reste des saints, par la part extraordinaire qu'il a eue à l'union hypostatique, ayant possédé la qualité d'époux de la Mère de Dieu, celle de père putatif de ce Dieu-Homme, et en quelque manière la qualité de sauveur du Sauveur.

Au moins est-il très-vrai que les anges sont des substances spirituelles, incorruptibles de leur nature, parfaitement dégagées de la matière et entièrement libres de toutes ces misères qui nous environnent de toutes parts. Ce sont des esprits tout de clarté : ils connaissent toute la nature ; et ce qu'il y a eu de plus caché aux plus grands esprits qui aient jamais été leur est parfaitement connu, et ils connaissent les choses sans aucune difficulté, et des choses innombrables en même temps, et en un moment, sans aucun doute ni obscurité. Ils ne se servent pas de discours comme les hommes, et ne comprennent pas ce qu'ils savent, comme nous, en raisonnant d'une chose à l'autre ; à la première vue qu'ils en ont, ils l'entendent : c'est pourquoi on les appelle par excellence des intelligences. L'Ecriture leur donne un vêtement éclatant et de feu, pour nous marquer leurs lumières ; elle leur donne dans l'*Apocalypse* un habit semblable à celui des anciens pontifes, pour nous faire savoir que les plus saints mystères de la religion leur sont révélés ; enfin elle nous les représente couverts de nues, pour nous apprendre que leurs lumières sont trop brillantes pour pouvoir être supportées par nos esprits ; on ne les peut considérer que voilées ; les vues des hommes ne sont pas assez fortes pour les envisager. Les plus savants hommes du monde ne sont que des enfants, comparés à ces pures intelligences.

Leur puissance est aussi incroyable. Un seul ange pourrait défaire des millions d'hommes mis en bataille, et tous les hommes du monde ensemble ; il pourrait faire des changements merveilleux aux éléments, aux villes, aux provinces et aux royaumes. Les anges peuvent faire souffler les vents, tomber la pluie, gronder les tonnerres, exciter des tempêtes, des tremblements de terre, arrêter les fleuves, donner l'abondance ou la famine, guérir de toutes sortes de maladies ou en donner d'incurables, former des corps, et quantité d'autres merveilles dont les hommes ignorent les causes, et tout cela presque en un moment. On les peint avec des ailes pour marquer leur vitesse qui surpasse celle des cieux et des vents ; en un instant, ils passent d'un bout du monde à l'autre bout, étant ainsi partout, comme parle Tertullien.

Mais leurs beautés sont tout à fait ravissantes ; les plus charmantes de la terre ne sont que de vilaines laideurs, comparées à ces beautés célestes. Les anges ne sont que beauté, et le moindre de tous est plus beau que toutes les beautés du monde mises ensemble. Ici l'esprit se perd dans la pensée d'une infinité de beautés qui se rencontrent parmi ces chœurs angéliques ; car si tous les anges sont différents en espèce, et par conséquent de différente beauté, et que le plus petit en ait plus que toutes les autres créatures de la terre ; que, d'autre part, leur nombre soit comme infini, ne pouvant être compté des hommes, mais de Dieu seul ; ô mon Dieu, que de beautés en la sainte Sion ! Mais jusqu'où doit arriver celle des premiers esprits de cette glorieuse cité ? On rapporte ordinairement sur ce sujet le sentiment de saint Anselme, qui, pour nous donner quelque idée de ces vérités par quelque chose qui tombe sous les sens, dit que, si Dieu mettait un ange à la place du soleil, et qu'il l'environnât d'autant de soleils qu'il y a d'étoiles, et qu'il permît à cet esprit bienheureux de faire écouler dans un corps emprunté quelque rayon de ses lumières, il éclipserait toutes les clartés de ces soleils et les rendrait invisibles à nos yeux. Un savant homme a estimé que le soleil même, qui éclaire cet univers, n'a point d'autre lumière que celle qu'il reçoit de l'ange qui le meut et le tourne ; car, disait-il, quoique l'ange n'informe pas cet astre et ne lui soit qu'une forme assistante, il peut bien lui communiquer toutes ses clartés, comme le sang du corps humain, dans l'opinion de ceux qui pensent qu'il ne soit pas animé, ne laisse pas de recevoir de l'âme un certain éclat, qu'il perd lorqu'elle est séparée du corps.

Enfin tout est charmant dans ces aimables esprits. Un ange paraît à saint François, et, pour le récréer, touche un instrument de musique ; il ne le toucha qu'une fois, mais il le fit si mélodieusement que ce saint assurait qu'il eût fallu mourir de douceur s'il eût redoublé. Cet oiseau miraculeux, dont le chant occupa autrefois si agréablement un religieux serviteur de Dieu, dans une solitude, qu'il y passa plusieurs siècles sans aucun ennui, avec un tel plaisir qu'il croyait n'y avoir été qu'un quart d'heure, Dieu l'y conservant miraculeusement, c'était sans doute un ange qui se servait de la figure d'un oiseau. Le P. Corneille de la Pierre témoigne qu'ayant voulu examiner la vérité de ce miracle il s'était transporté tout exprès sur les lieux où l'on disait qu'il était arrivé, et au monastère dont était le susdit religieux, et qu'après avoir examiné le tout avec soin il en avait trouvé des témoignages très-assurés.

C'est aussi une raison pour laquelle les anges ont été créés dans le ciel empyrée : il était bien raisonnable que de si nobles et si parfaites créatures prissent leur origine dans un ciel, le séjour de la félicité et de tout bonheur. Toutes ces pierres précieuses, qui furent autrefois montrées au prophète Ezéchiel, nous figuraient les différentes perfections des anges. Les saints Pères se surpassent eux-mêmes lorsqu'il est question de leur donner des titres et des éloges. L'on peut dire, en un mot, que ce sont de belles et pures glaces qui représentent la Divinité ; ils en sont les miroirs éclatants et les plus vives images : aussi leurs excellences sont

sans imperfection. Hélas! ce n'est pas comme le peu de perfection que l'on voit ici-bas sur la terre, et qui ne s'y trouve que dans un mélange pitoyable de défauts et de misères. La noblesse des anges est sans bassesse; leur science, sans ignorance; leurs lumières, sans ténèbres; leur puissance, sans faiblesse; leur beauté, sans le moindre petit défaut; leur amour, sans mélange; leur volonté, sans inconstance; leur paix, sans trouble; leur action, sans relâche; leur opération continuelle, sans aucun travail; leurs desseins, sans peine; leur bonheur, sans crainte; leur félicité, achevée de tout point et sans le moindre mal.

Il est rapporté, dans le livre des *Juges* (XIII, 18), que Manué demandant le nom à un ange qui lui apparaissait, il répondit que son nom était Admirable. Au chapitre XVI de la *Genèse* (v, 13), *Agar appela*, dit l'Ecriture, *le nom du Seigneur qui lui parlait : Vous êtes le Dieu qui m'avez vue.* Or c'était un ange qui lui parlait pour lors; mais on leur donne cette qualité, parce qu'ils représentent Dieu d'une manière admirable. De là vient qu'en la même *Genèse*, au chapitre XXXII, v. 30, Jacob dit qu'il a vu le Seigneur face à face, à raison de l'ange qui lui avait apparu. Après toutes ces perfections, les hommes pourront-ils bien se dispenser de l'amour qui est dû aux anges, ces hommes qui sont si portés à aimer ce qui est beau, ce qui est noble, ce qui est parfait? Cette vérité mérite bien d'être considérée à loisir, pour la gloire de Dieu, l'auteur de toutes ces excellences et de toutes ces perfections.

## DEUXIÈME MOTIF.

*Les bontés incomparables de ces esprits d'amour.*

Rien ne blesse tant un bon cœur que de se voir aimé, dit le saint évêque de Genève en son livre *De l'amour divin.* Mais lorsque l'on est aimé par une personne très-considérable, cela relève beaucoup les motifs de l'amour. Si cela est, ou il faut aimer les anges, ou il faut renoncer à l'amour. Nous venons de dire que leur puissance, leurs lumières, leurs beautés sont incomparables; ajoutez à cela qu'ils sont de grands princes, et des rois même, qui règnent dans un empire qui n'a point de fin, avec le souverain Roi de l'éternité; considérez encore que ces aimables princes du beau paradis ne nous aiment pas seulement, mais qu'ils nous aiment de toutes sortes d'amours, et jusqu'à un tel point, qu'il semble qu'ils aient résolu d'emporter le prix de l'amour.

En vérité, vous diriez qu'ils sont les amants passionnés des hommes. Ils nous aiment donc, ces grands de l'empyrée, d'un amour de père; étant toujours en souci de notre avancement, dans la recherche de nos intérêts, dans le désir de nous procurer du bien; ne cessant de nous en faire, regardant tout ce qui nous touche comme leurs propres intérêts; prenant des soins inénarrables pour nous rendre considérables dans les grands honneurs de la glorieuse éternité, et n'oubliant rien pour nous assurer l'héritage de la gloire, qui nous a été acquis par les miséricordes de l'adorable Jésus. Ils nous aiment d'un amour de mère; car il est écrit qu'ils nous porteront en leurs mains. Comme une bonne mère qui tient son enfant en son sein, ils nous portent entre leurs bras; ils ont soin de nos corps, de nos âmes; ils ont toujours les yeux collés sur nous, et nous caressent avec toutes les tendresses qu'un saint amour peut inspirer. Ils nous aiment d'un amour de frère, car ils nous considèrent comme leurs cadets; mais ce qui est bien merveilleux et bien rare, et plus digne du ciel que de la terre, non-seulement ils ne sont pas fâchés de nous voir égaux en gloire, mais nos gardiens sont ravis, et font ce qu'ils peuvent pour nous voir plus glorieux dans le paradis qu'ils ne le sont eux-mêmes. Ils nous aiment de l'amour d'un amant passionné, pensant sans cesse à nous, étant toujours dans la recherche de notre amitié; ne nous quittant de vue ni les jours ni les nuits; quittant même le beau séjour du ciel, pour demeurer continuellement avec nous sur la terre, et nous voulant et procurant plus de bien qu'à eux-mêmes. Ils nous aiment de l'amour d'un vigilant pasteur; car n'est-ce pas de ces bienheureux esprits que l'on peut dire que ceux qui gardent Israël ne dorment et ne sommeillent jamais? Ils nous aiment de l'amour d'un charitable médecin, puisqu'ils pansent nos plaies, guérissent nos maladies, et nous donnent la santé avec une douceur nonpareille. Ils nous aiment de l'amour d'un avocat et d'un procureur, s'appliquant à toutes nos affaires et du ciel et de la terre, et particulièrement à la grande affaire de l'éternité, avec des bontés inexplicables. Ils nous aiment de l'amour d'un fidèle guide, nous conduisant avec des amours prodigieux dans les fâcheuses routes de cette vie, nous délivrant des précipices qui nous environnent de tous côtés. Ils nous aiment de l'amour d'un bon maître, nous tenant sous leur protection, et nous faisant obtenir des récompenses excessives pour le peu de services que nous leur rendons. Ils nous aiment de l'amour d'un savant et soigneux docteur, nous apprenant la science des saints et la haute doctrine de Jésus-Christ. Ils nous aiment de l'amour d'un bon roi, nous défendant de nos ennemis, nous faisant vivre dans la paix et nous tenant dans toute la sûreté possible; et, pour le dire en un mot, ils nous aiment autant qu'ils peuvent nous aimer.

O mon Dieu! que voilà donc nos cœurs pressés de se voir aimés de tous ces amours par des créatures si nobles, si belles, si puissantes, si parfaites, par ces grands rois du paradis. Mais quand ont-ils commencé à nous aimer? Au même temps que nous avons commencé d'être. Combien leur amitié a-t-elle duré? Toujours, sans en excepter un seul instant de notre vie. Durera-t-elle encore longtemps? Jusqu'au dernier

soupir de la vie; et si nous voulons, après la mort à jamais, à jamais, autant que Dieu sera Dieu, pour toute la longue et interminable éternité. Nous aiment-ils en toutes choses? En toutes choses généralement qui regardent notre véritable bien. N'y a-t-il point quelque exception? Il n'y en a point du tout. Que font-ils pour cela? Ils font tout ce qu'ils peuvent faire; il n'y a point d'emplois vils et abjects qu'ils ne prennent quand il s'agit de nous servir. En quels lieux procurent-ils notre bien? En toutes sortes de lieux, de pays et de terres, partout où nous allons, dans le ciel même et sous la terre, au milieu des feux et des flammes du purgatoire. Ne se rebutent-ils point de nos ingratitudes? Ils demeurent immuablement dans notre service sans s'en rebuter, sans s'en lasser jamais, quelques sujets que nous puissions leur donner du contraire.

Il est donc vrai que les saints anges sont nos plus anciens amis, que leur amour est le plus constant, le plus fidèle qui se puisse voir, le plus doux, le plus patient, le plus universel. Tout y est grand, tout y est charmant, tout y est admirable; disons encore tout y est désintéressé. Carque reçoivent-ils des hommes? des ingratitudes inconcevables, des mépris offensants, des injures intolérables. Les infidèles ne les connaissent pas; les hérétiques les connaissent, sans leur rendre les respects qui leur sont dus; la plupart des gens de la campagne les ignorent, aussi bien que les infidèles. Souvent ceux qui en sont les mieux instruits, sont plus méconnaissants. Ceux qui passent pour les aimer, pensent quelquefois à eux, les honorent en de certaines rencontres; et voilà où l'amour des hommes va, pour des esprits qui pensent sans cesse à eux, et qui sont toujours auprès d'eux. Ces vérités méditées sérieusement de temps en temps, jetteront l'âme dans un étonnement d'où elle aura de la peine à revenir, et pour l'excès de l'amour des anges envers les hommes, et pour l'excès des ingratitudes, des froideurs des hommes envers les anges. Enfin, disons encore: Mais d'où vient, célestes esprits, que vous aimez ces hommes, et pourquoi voulez-vous qu'ils vous aiment? C'est ici qu'il faut que tout esprit s'arrête: le comprenne qui pourra; mais j'avoue que l'amour des anges est incompréhensible. Ici il me prendrait envie d'aller criant par toute sa terre, à l'ingratitude, à l'insensibilité du cœur humain. Non, il faut le dire, c'est en ce sujet que l'ingratitude paraît dans toute la noirceur, et la dureté du cœur de l'homme dans son dernier excès. O hommes, ô hommes, revenez donc de ce malheureux état; rendez-vous une bonne fois sensibles à tous ces attraits de l'amour. Aimez les anges, aimez le Dieu des anges; car c'est en lui seul que tout ce qui est aimable doit être aimé.

## TROISIÈME MOTIF.

*Tous les saints anges sont au service des hommes.*

J'avoue qu'en continuant d'écrire touchant l'amour des anges, mon cœur se sent insensiblement de plus en plus touché; et s'ils sont des feux et des flammes de feu, comme nous l'apprenons de l'Ecriture, je ne suis pas surpris si mon cœur se sent liquéfié, pour parler avec le Psalmiste (XXI, 15), comme une cire qui fond devant le feu. O aimables esprits! souffrez ici ces élans d'amour à ma pauvre âme. Ou faites que je meure, ou faites que je vous aime tout à mon aise. Faites que j'aime avec vous du pur amour Jésus, le roi de l'amour, et Marie, la reine du saint amour. Ou il faut cesser de vivre, ou il ne faut plus vivre que de la pureté de cet amour.

Mais que ces motifs, que nous ne faisons que parcourir, sont capables de nous y engager! Nous avons dit que les anges aiment les hommes de toutes sortes d'amour, et qu'ils les aiment avec une fidélité inviolable et une patience inouïe; mais combien y a-t-il de ces aimables princes à leur service? Quelques-uns, peut-être, de leurs troupes célestes. Ecoutons le divin Paul qui nous répond, que tous sont envoyés pour notre salut. (*Hebr.* I, 14.) Tous les anges, enseigne saint Augustin, sont à notre garde, puisque et eux et nous, nous ne faisons qu'une même cité de Dieu, dont une partie que composent les hommes, qui est encore dans la voie, est assistée de l'autre partie, qui sont les anges, qui vivent dans la bienheureuse possession de la fin. Quand l'on parle des anges qui veillent au salut des hommes, dit l'éloquent saint Jean Chrysostome, il ne faut pas seulement entendre les anges des derniers chœurs, mais ceux même des plus élevés et des premiers.

L'on demande, à la vérité, si les anges des premiers chœurs descendent ici-bas pour y assister les hommes? Il y a quelques docteurs qui ne le pensent pas. Mais il leur est difficile d'expliquer les témoignages de l'Ecriture qui font voir le contraire. Saint Raphaël, qui servit de guide au jeune Tobie, assure qu'il est l'un des sept princes qui se tiennent devant le Seigneur. Ce sont des chérubins qui apparaissent au prophète Ezéchiel; c'est un séraphin qui purifie les lèvres d'Isaïe; nous lisons même dans la *Genèse* (III, 24), que Dieu a commis un chérubin à la garde du paradis terrestre. Ainsi il est visible que les anges, même des premiers chœurs, sont envoyés ici-bas pour la conduite des hommes. Les histoires des saints nous enseignent cette même vérité. C'est un séraphin qui imprima les plaies de notre bon Sauveur au corps de saint François; ce fut encore un séraphin qui blessa si amoureusement le cœur de la séraphique sainte Thérèse. Mais enfin ce n'est pas là le point essentiel; il suffit que ce soit une vérité indubitable que tous, sans réserve, prennent soin de nous, soit d'une manière, soit d'une autre: tous les neuf chœurs des anges sont au service des hommes.

Or le nombre de tous ces anges est si excessif, que le saint homme Job déclare qu'il est innombrable. Il y a des savants qui tien-

nent qu'il surpasse le nombre de tous les astres du ciel, de tous les oiseaux de l'air, de toutes les gouttes d'eau, de tous les brins d'herbes, de tous les atomes, enfin, de toutes les créatures visibles. Saint Grégoire de Nice dit qu'il y en a une infinité de millions, c'est-à-dire, qu'à l'égard des hommes, leur multitude est comme infinie, et n'est connue que de Dieu seul : c'est lui seul, dit le grand saint Denis, qui en sait le nombre.

Que ces vérités, quand elles sont bien pénétrées, donnent de grands et de forts mouvements d'amour à nos pauvres cœurs, et qu'elles sont pleines de consolation ! Si l'on vous disait, à vous qui lisez ceci, que le roi a commandé à l'un des premiers princes de sa cour de partir exprès pour se tenir auprès de vous, et pour vous rendre tous les services possibles, où en seriez-vous, et quels sentiments de reconnaissance n'en auriez-vous pas? Pourriez-vous vous tenir de joie ? et quel serait votre étonnement, la surprise, l'allégresse de tous vos parents et amis? Mais c'est ce que nulle histoire ne nous apprend ; la terre n'a rien de si obligeant ; ces faveurs sont réservées pour le ciel. Il n'appartient qu'au Dieu du paradis de faire de ces prodiges d'amour. O mon âme, ô mon âme, y avons-nous jamais bien pensé ? as-tu jamais bien considéré que tous les princes de la cour du Roi des rois entrent dans tes intérêts, sont à ta garde, et veillent avec des bontés ineffables sur ce qui te regarde ? Il est vrai qu'il y a un de ces princes qui y veille plus immédiatement ; mais enfin, *tous*, nous dit l'Ecriture, *sont envoyés pour ceux qui prennent l'héritage du salut.* (*Hebr.* I, 14.) O l'amour du Dieu qui les a envoyés ! O l'amour de ces princes qui sont envoyés ! O quelle consolation à nos chétives âmes ! Pourquoi après cela seront-elles tristes ? pourquoi se troubleront-elles ? Un seul de ces princes nous doit bien ôter toute crainte, et relever nos courages, quelque abattus qu'ils soient; et en voilà des millions, des mille millions, des infinités de millions, pour parler avec les Pères, des nombres innombrables. O mon cœur ! pense une bonne fois que si une si puissante protection te doit bien mettre en sûreté, l'amitié de tous ces illustres de l'Empyrée te doit bien servir d'occupation. Hélas ! quel temps et quel lieu nous restera-t-il pour la terre ? En vérité, il y a trop de belles amitiés à faire dans le ciel avec les anges, pour s'amuser ici-bas avec les hommes ; mais que ces amitiés sont pures et saintes, puisqu'elles se font avec de purs esprits, dans lesquels il n'y a que Dieu seul !

## QUATRIÈME MOTIF.

*Tous les hommes sont assistés des saints anges.*

Il ne faut pas rechercher d'autre raison en l'amour de Dieu, que l'amour même, comme l'apprit de Notre-Seigneur la vénérable mère Madeleine de Saint-Joseph, religieuse carmélite, d'une éminente sainteté. Car pourquoi Dieu aime-t-il les hommes comme il les aime ? Qu'il soit publié entre les peuples, dit le dévot saint Bernard, et qu'ils confessent que le Seigneur a résolu d'agir magnifiquement avec eux. O Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez vous faire connaître à lui, et lui donner les amours de votre cœur? Vous l'aimez, vous en prenez soin, vous lui donnez votre Fils unique, vous lui envoyez votre Saint-Esprit; et afin qu'il n'y ait rien dans le ciel qui ne soit occupé pour lui, vous en députez les bienheureux esprits pour le garder, le servir et l'instruire. Voilà donc l'ange, qui est un grand roi, tout plein de perfections, de beauté et de gloire, au service de l'homme tout rempli d'imperfections, de laideur, de misères; de l'homme, qui n'est qu'une fourmi, un ver de terre, de la pourriture, la pâture des vers, un peu de boue et de fange, et enfin une feuille que le vent emporte. Mais ce qui est étonnant, voilà l'ange au service de l'homme pécheur.

Si nous disons, comme nous apprenons de la divine Parole, que nous n'avons pas péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. Les plus saints tombent dans de fâcheux péchés véniels, quoique ce ne soit pas avec une entière advertance, et le péché véniel est une offense de Dieu : c'est pourquoi les âmes qui sont bien à Dieu ne s'y laissent pas aller que par mégarde; elles aimeraient mieux souffrir tous les tourments imaginables de cette vie, et même de l'autre, que d'en faire un seul avec une entière vue (5-7). L'enfer, disait le dévot saint Anselme, me serait plus supportable que le moindre petit péché. Ceux qui aiment Dieu entendront bien cette vérité; les autres ne la comprendront guère. Il y a bien plus : non-seulement le péché véniel, mais la seule ombre du péché véniel, au sentiment de l'amoureuse et divine Catherine de Gênes, serait capable de faire briser le corps de celui qui saurait bien ce que c'est, quand il aurait un corps de diamant, à la moindre vue qui lui en serait donnée ; tant il est vrai que la plus petite offense de Dieu a quelque chose d'épouvantable ; on ne peut jamais exprimer combien le péché est horrible. Oh ! que si les hommes savaient ce qu'ils font lorsqu'ils y tombent ! Or les anges, ces esprits tout de lumières, en pénètrent encore bien plus fortement l'horreur que les âmes les plus éclairées; et ils ne laissent pas d'assister avec des bontés incroyables les personnes infectées de cette misère.

O âme, qui que tu sois, qui lis ces vérités, je te conjure de t'arrêter un peu pour les considérer à loisir. C'est une chose surprenante que la bonté des anges, qui ne laissent pas de donner leurs soins à des personnes qui se laissent aller à l'offense, même légère, de leur Créateur, vu la connaissance

(5-7) C'est-à-dire avec une pleine connaissance et de propos délibéré.

qu'ils ont des grandeurs suradorables de la majesté divine qui en est blessée. Mais que sera-ce donc de voir qu'ils ne quittent pas ces misérables qui vivent dans le péché mortel, qui sont des déïcides, qui foulent aux pieds le sang d'un Dieu, et sont coupables de sa mort; ces criminels de lèse-majesté divine, ces enfants, ces membres, ces esclaves du diable, ces captifs de l'enfer?

Allons encore plus avant: les hérétiques et les infidèles ont des anges qui les gardent. La grande sainte Thérèse disait que l'âme d'un catholique qui était en péché mortel, était comme un beau miroir dont la pureté était entièrement souillée et vilainement gâtée, et qui n'avait plus rien que de hideux: mais que ce miroir, dans les hérétiques, n'était pas seulement gâté, mais qu'il était cassé. Les lumières surnaturelles de cette âme séraphique lui apprenaient de fortes vérités, sous des similitudes dont elle se servait pour les enseigner aux autres. Le mal de l'hérésie est un mal furieux que l'on ne connaîtra jamais bien que dans le pays des solides et grandes lumières de l'éternité. Après tout, l'amour des anges ne s'en rebute pas; ils veillent sur ces malheureux, sur tous les infidèles, les païens et les idolâtres. Les Turcs, qui font profession d'être leurs ennemis, puisqu'ils le sont du nom Chrétien, en sont assistés. L'antechrist même aura un ange gardien, selon la doctrine de saint Thomas, qui l'empêchera de plusieurs maux qu'il ferait aux autres, et qu'il se ferait à lui-même. Ils sont la même chose dans tous les endurcis, et leur protection n'est pas sans beaucoup de bons effets à l'égard même des hérétiques et infidèles. Ils servent tous ces gens comme leurs maîtres, quoique ce soient des esclaves de l'enfer; ces gens qu'ils voient bien qui se damneront, et qui s'en vont le grand chemin à la perdition.

Admirons ici les bontés des anges. Où est le jardinier qui arrosât un arbre s'il savait qu'il ne porterait jamais de fruit, et qui le fît avec autant de soin comme s'il en devait espérer beaucoup? Mais comment pouvoir sortir d'un abîme d'étonnement, lorsque l'on considère qu'ils continuent avec la même fidélité à nous porter au bien, après avoir reçu de nous mille et mille rebuts, et avoir vu en cent mille rencontres toutes leurs peines inutiles?

Tous ces affronts, toutes ces injures, toutes ces révoltes, toutes ces perfidies, toutes ces malices et horreurs des hommes, qui sont, pour ainsi dire, comme dans un continuel combat avec ces esprits glorieux, le disputant à leur amour par leur ingratitude, ne les empêchent pas d'être tous au service de tous les hommes. Pesons donc bien ces deux grandes vérités : tous les neuf chœurs des anges, sans en excepter un seul, sont au service des hommes ; tous les hommes, tout misérables qu'ils puissent être, sans en excepter un seul, sont assistés des anges. Ils les vont chercher dans ces vastes et immenses forêts du Canada, dans les déserts les plus éloignés, dans les plus sombres cachots, aux extrémités de la terre, au milieu de la barbarie même; et vous diriez qu'ils sont passionnés de ces hommes qui n'ont rien de l'homme que l'apparence, leur vie étant toute brutale, et bien au-dessous des bêtes. Ces beautés célestes donnent leur amour à la laideur même, et elles n'en ont que des mépris insolents. C'est de la sorte qu'aiment ces esprits, qui n'aiment que du pur amour, c'est-à-dire qui ne regardent uniquement que Dieu seul.

## CINQUIÈME MOTIF.

*Les saints anges font tout ce qui se peut faire pour le bien des hommes.*

L'ange qui servit de domestique à ce jeune homme dont il est parlé en l'histoire de l'ordre de Saint-Dominique, fait bien voir cette vérité. Une sainte dame ayant été avertie sur le tard qu'une pauvre femme était dans une extrême nécessité, qui demeurait dans les faubourgs de la ville où elle résidait pour lors, tous ses domestiques étant dehors, elle y envoya son fils, qui était encore fort jeune. Mais comme cet enfant avait peur, allant dans les ténèbres en un lieu éloigné de son logis, un page passa devant la porte, qui le conduisit avec un flambeau jusqu'à la maison de cette femme; et étant obligé de s'en retourner, un homme parut encore, qui le ramena jusque chez sa mère, qui ne douta pas que ce ne fût son bon ange qui lui eût rendu ce charitable office. A la vérité, c'est beaucoup faire pour les hommes que de les garder si amoureusement; mais c'est faire davantage que de prendre leur forme, et de paraître visiblement comme eux, ce qui leur est arrivé tant de fois. Et le savant interprète de l'Ecriture, Corneille de la Pierre, estime qu'après la résurrection, ils formeront quelquefois des corps d'une incroyable beauté pour contenter nos sens extérieurs; mais ce qui est bien encore plus surprenant, c'est de les voir en toute sorte de posture pour nous rendre service. Ils prennent la forme de pauvres, de mendiants, de malades, de lépreux; il n'y a rien qu'ils ne fassent pour les hommes, qui ne font presque rien pour reconnaître tous leurs bienfaits.

Encore si ce n'était qu'en de certaines occasions qu'ils rendissent ces assistances à de si viles et chétives créatures; mais de nous obliger autant de fois que nous vivons de moments, et en la manière qu'ils le font, c'est ce qui est inconcevable. Nous avons dit bien des fois, que les anges nous gardaient; vous l'avez dit, vous qui lisez ceci : mais avons-nous jamais bien pensé à une grâce si rare et si étonnante? Un prince du sang royal qui viendrait dans un méchant village, pour y passer quelque temps au service d'un pauvre paysan, dans un chétif taudis, ne ferait-il pas l'étonnement de tout l'univers? Et si ce paysan était son ennemi, qui le maltraitât sans cesse, et dont le prince ne pût rien attendre pour ses propres inté-

rêts, sans doute c'est ce qui augmenterait beaucoup l'admiration de tout le monde ; mais enfin, si ce prince non-seulement passait quelques mois, quelques années auprès de ce misérable, mais s'il ne le quittait pas jusqu'au dernier soupir de sa vie, qu'il ne le perdît jamais de vue, qu'il fût toujours auprès de cet homme, non-seulement ingrat, non-seulement méchant, mais encore tout brutal, tout plein de maladies puantes, d'ulcères effroyables, de vermines, de gale, et de tout ce qu'il y a de plus infect, où en seraient les esprits des hommes?

Cependant, ô mon âme, c'est de cette manière que ton bon ange te garde ; c'est de la sorte, vous à qui je parle par cet écrit, que votre saint ange vous garde, et vous rend une protection continuelle. Oui, cet aimable prince du paradis ne nous quitte jamais en cette vallée de misères et de larmes. Les anges, dit saint Augustin, entrent et sortent avec nous, ayant toujours les yeux arrêtés sur nous, et sur tout ce que nous faisons. Si nous demeurons en un lieu, ils s'y arrêtent; si nous allons à la promenade, ils nous accompagnent; si nous changeons de pays, ils nous suivent; allons en quelque lieu qu'il nous plaira, sur la terre, sur la mer, ils sont toujours avec nous. Qu'un solitaire se renferme dans un ermitage, son bon ange y demeure avec lui; qu'un voyageur change de pays continuellement, son bon ange le suit de toutes parts. O excessive bonté ! pendant même que nous dormons, ils veillent auprès de nous, ils sont toujours à nos côtés, nous qui sommes des pécheurs, et par suite leurs ennemis; nous qui sommes l'horreur même, par le péché ; nous qui ne pourrions pas nous supporter nous-mêmes, si nous connaissions notre laideur et sentions notre puanteur; nous qui sommes l'ingratitude même ; nous qui passons la plupart de notre vie dans des actions criminelles, soit par le péché mortel, soit par le péché véniel, ou dans des occupations viles et basses, qui assurément font grande pitié à ces esprits éclairés, qui en découvrent pleinement la sottise et la vanité ; nous qui dans les bonnes actions que nous faisons y mêlons quantité de défauts ; avec tout cela, ils ne se lassent jamais d'être auprès de nous, et durant tout le long des jours et des nuits, et tous les moments de notre vie. Et si nous sommes assez heureux que d'être sauvés après notre mort, ils nous rendront visite dans les prisons du purgatoire, et ne tiendront pas à déshonneur de se rendre au milieu des brasiers et des flammes de ce lieu de souffrance pour nous y consoler. En vérité, n'est-ce pas là être nos serviteurs et nos esclaves, et non-seulement nos gardiens? Il y a plus: trouverait-on, je ne dis pas des princes pour servir de chétives personnes de la sorte ; mais pourrait-on bien trouver des personnes, pour malheureuses qu'elles puissent être, qui voulussent servir des rois à ces conditions, et engager leur liberté jusqu'à ce point? Commencez donc à bien savoir aujourd'hui, mais souvenez-vous-en bien, que les anges sont nos domestiques et nos esclaves. O bonté de Dieu ! des princes du paradis, des rois de gloire être nos valets et nos esclaves ! le saint homme Vincent Caraffe avait bien raison de dire que la vie d'un Chrétien était une vie d'étonnement et d'admiration.

Ajoutons à ces amours surprenants que les anges ne se contentent pas de garder les hommes de la sorte; ils vont jusqu'à cet excès, qu'ils gardent les bêtes pour l'amour des hommes, non-seulement parce que, quelquefois déguisés en bergers, ils ont veillé sur des troupeaux de certaines âmes d'élite, comme nous le lisons de saint Félix, qui depuis fut Capucin ; mais parce que, selon saint Augustin, le monde visible est gouverné par des créatures invisibles, par de purs esprits, et que même il y a des anges qui président à chaque chose visible, à toutes les espèces de créatures qui sont dans le monde, soit qu'elles soient animées, soit qu'elles soient inanimées. Les cieux et les astres ont leurs anges moteurs; les eaux ont un ange particulier, comme il est rapporté en l'*Apocalypse* (XI, 6); l'air a ses anges qui gouvernent les vents, comme il se voit dans le même livre (VII, 1, 2), qui nous apprend de plus que l'élément du feu a aussi les siens. Les royaumes ont leurs anges, comme il se lit en Daniel; les provinces en ont aussi qui les gardent, comme on le remarque en la *Genèse*, car les anges qui apparurent à Jacob étaient les gardiens des provinces par où il passait. Jacob, dit saint Augustin, vit deux troupes d'anges; l'une était commandée par l'ange de Mésopotamie, qui avait conduit ce saint patriarche avec sa troupe jusqu'aux confins de Chanaan; là ce saint homme fut reçu par l'ange de Chanaan, accompagné d'une multitude d'anges inférieurs, pour lui servir d'escorte et le défendre de ses ennemis. Chaque pays, selon le sentiment de saint Clément, a un ange qui en prend soin; les villes et les villages en ont aussi, et les familles même particulières, selon le jugement du savant Tostat; à plus forte raison les églises et les autels, comme il a plu à Notre-Seigneur de le révéler à plusieurs de ses saints.

Ainsi tout le monde est plein d'anges, et il semble que la douceur de la divine Providence le demande; car, s'il est vrai, comme le témoignent quelques-uns, qu'il y a dans l'air un si grand nombre de diables que si ces esprits avaient des corps, ils y feraient comme une nuit en plein jour, nous ôtant la vue du soleil : comment les hommes, qui ne sont que faiblesses, pourraient-ils résister à une telle force, s'ils n'étaient secourus par les bons anges? Or tous ces bons anges ne sont pas dans tout cet univers pour n'y rien faire. Comme toutes les étoiles ont leurs influences particulières, de même tous ces esprits bienheureux produisent des effets avantageux pour le bien des hommes, qui sont propres à un chacun d'eux, et, si nous savions toutes les faveurs que nous en recevons continuellement, il faudrait être

plus dur que les pierres pour n'en être pas sensiblement touché. Mais c'est grande pitié que l'homme est tout chair et ne pense guère qu'aux objets qui lui tombent sous les sens. On a beau lui parler des choses spirituelles, ou il ne les entend pas ou il s'en oublie avec facilité. Quoi que le prophète Elisée pût dire à son serviteur de la protection de ces glorieux esprits, ce pauvre homme n'en était pas plus assuré, jusqu'à ce que Dieu, miraculeusement, lui ouvrit les yeux et les lui fit voir sous des formes sensibles. Oh ! que si Dieu, tout bon, nous faisait la même grâce, que nous découvririons de merveilles! Ne laissons pourtant pas de bien considérer que toute la commodité et le bien que nous tirons de la terre, de l'air, de l'eau, du feu, des cieux et des animaux, et enfin de toutes les créatures, nous arrive par le ministère des saints anges qui sont les fidèles ministres du seul Dieu que nous adorons, qui est admirable dans tous ses dons et qui en mérite des louanges immortelles à jamais.

## SIXIÈME MOTIF.

*Les saints anges nous assistent dans les choses temporelles.*

Après avoir parlé des bienfaits des anges en général, il est bon de venir un peu plus aux faveurs particulières dont ils nous gratifient, afin que le cœur de l'homme soit inexcusable et qu'il soit obligé d'aimer à quelque prix que ce soit. « Car si les bienfaits, dit le dévot P. de Grenade, sont à l'amour ce que le bois est au feu qui s'enflamme de plus en plus et devient plus grand à proportion qu'on lui donne de la matière, quels feux et quelles flammes, quels incendies l'amour des anges ne doit-il pas produire en nous, puisque nous sommes accablés de toutes parts, de leurs charitables bienfaits ?» Vous diriez qu'ils ont résolu d'emporter le prix de l'amour, en la manière dont ils nous traitent si obligeamment et en toutes sortes de faveurs dont ils nous honorent avec des profusions d'une libéralité sans pareille. Voyons cette vérité dans les choses temporelles, et puis nous la considérerons dans les spirituelles, qui conduisent à la grande et bienheureuse éternité, et nous serons ensuite obligés d'avouer que dans l'amour des anges l'on trouve toutes sortes de biens.

Les anges ont soin de notre éducation corporelle, et ce furent ces glorieux esprits qui élevèrent dans le désert le petit saint Jean-Baptiste, que sa sainte mère y avait mené, fuyant la persécution d'Hérode, et qui y mourut quarante jours après sa retraite en cette solitude, laissant ce bénit enfant âgé seulement de dix-huit mois, tout seul dans un désert, sans l'assistance d'aucune créature visible. Ils prennent soin de la nourriture de nos corps. Ils portaient à la bienheureuse Clère Indoise, dans une riche coupe, de la manne plus blanche que la neige et dont la délicatesse du goût surpassait celle des mets les plus agréables de la terre. Ils traitèrent et firent bonne chère à saint Firme et saint Rustique, martyrs. Ils portèrent à manger à Daniel dans le lac où il était détenu, et le saint prophète Elie étant couché par terre, si fatigué qu'il n'en pouvait plus, en reçut une nourriture qui lui donna tant de force qu'elles furent suffisantes pour le faire marcher durant quarante jours, jusqu'à la sainte montagne d'Oreb. Ils donnent à boire à ceux qui ont soif. L'enfant d'Agar étant sur le point d'en mourir, ils lui conservèrent la vie par le moyen de l'eau qu'ils montrèrent à cette mère affligée. Ils donnent des habits aux hommes; sainte Anthuse, vierge, en fut revêtue magnifiquement. Ils procurent des honneurs; cent anges parurent à la mort de la bienheureuse Agathe et lui firent son épitaphe. Ils élevèrent à l'honneur de l'épiscopat l'illustre saint Mellon, archevêque de Rouen, et à la première dignité du monde le Souverain Pontife saint Grégoire le Grand. Ils récréent et donnent des plaisirs innocents. Saint François étant malade, ils touchèrent un instrument de musique pour le récréer. Ils donnèrent le même plaisir à Nicolas de Tolentin, six mois durant, auparavant sa mort. Ils firent entendre des concerts ravissants auprès du sacré corps de la Mère de Dieu, trois jours durant, pour la consolation de ceux qui approchaient de ce tabernacle divin. Ils donnèrent des roses à sainte Rosalie, dans un désert qui n'en avait jamais porté. Ils veulent contenter les désirs de leurs amis. Sainte Agnès du mont Polician avait envie d'avoir de certaines reliques; elle en reçut comme elle le souhaitait, par les mains de ces aimables esprits. Ils font la fortune et enrichissent ceux qui les servent, quand cela n'est pas contraire à l'ordre de Dieu; ce fut par leurs saintes industries que Jacob devint riche auprès de son beau-père Laban. Ils obtiennent des enfants aux personnes mariées qui n'en ont pas, comme il se lit au livre des *Juges*, en la personne de Manué. Ils rendent les personnes éloquentes, comme il se voit en Isaïe. Ils font de beaux et riches présents, témoin ce tableau magnifique qu'ils donnèrent à sainte Galle, jeune veuve romaine. Ils tiennent compagnie dans les voyages; nous en avons une forte preuve en la personne de Tobie, qui fut conduit, avec une bonté toute ravissante, par saint Raphaël. Ce même archange tint compagnie visiblement à saint Macaire le Romain, durant trois ans, l'ayant mené depuis sa sortie de Rome, dont ce saint s'était enfui le jour de ses noces jusque bien avant dans les déserts. Ils rendent visite et consolent les serviteurs de Dieu. Toutes les histoires des Pères du désert sont pleines des témoignages de cette vérité. Sainte Lydwine en était souvent visitée; souvent les martyrs, dans leurs prisons, recevaient cet honneur. Mais ne pensez pas, dit le docteur Rupert, qu'ils les aient seulement visités quand ils se sont rendus visibles; ils leur étaient très-présents lors même qu'ils ne les voyaient pas, les soutenant dans leurs peines, leur donnant des forces au milieu de

leurs fers, et prenant même plaisir à compter toutes leurs plaies. Ç'a été un spectacle ravissant de les avoir vus essuyer avec un linge blanc les sueurs d'un glorieux martyr et lui donner de temps en temps de l'eau à boire pour lui procurer quelque rafraîchissement à ses douleurs. O mon Dieu, ô mon Dieu, qu'il fait bon souffrir quelque chose pour vous !

Mais s'ils nous procurent tous ces biens en cette vie, ils nous y assistent, ou nous délivrent de toutes sortes de maux. Ils délivrent de prison, ôtent les chaînes et mettent en liberté, comme l'Ecriture nous l'apprend du Prince des apôtres et l'unique chef de l'Eglise. Ils délivrent des flammes, comme il est rapporté en *Daniel;* des incendies, comme nous le lisons en la *Genèse :* des lions, comme il se voit en la personne du prophète dont nous venons de parler; de la calomnie, de l'infamie et de la mort, comme le Saint-Esprit nous le déclare de Suzanne ; du glaive, comme il est visible en la personne d'Isaac. Ils guérissent de toutes sortes de maladies, comme l'écrit saint Jean, le disciple bien-aimé, en son Evangile. Nous voyons au *IVe Livre des Rois*, comme ils soutiennent leurs amis et s'opposent à ceux qui leur veulent du mal ; ils prennent leurs querelles, prennent l'habit et la forme de soldats, et vont à la guerre pour eux. Nous en avons de prodigieux exemples dans les Machabées. Enfin, il faudrait ici compter tous les maux dont nous pouvons être affligés, soit au corps, soit à l'esprit, soit dans les biens temporels, naturels, moraux, soit dans le particulier, soit dans le public, par les guerres, peste, famine; soit par nos amis, soit par nos ennemis, pour marquer les différents secours que nous recevons des anges, et pour apprendre à tous les peuples que ce sont les aimables et puissants protecteurs à qui il faut avoir recours en tous nos besoins, de quelque nature qu'ils puissent être. A la vérité, la divine Providence nous a donné les saints pour défenseurs; les uns pour la peste, comme saint Sébastien, saint Roch, saint Adrien ; les autres pour le mal de dents, comme saint Laurent, sainte Apolline ; ceux-ci pour le mal des yeux, comme saint Clair, sainte Luce; d'autres pour la captivité, comme saint Léonard, saint Paulin : ainsi dans l'ordre de la Providence l'on a recours particulièrement à un saint pour une chose, et à un autre saint pour une autre ; mais dans l'ordre de la même Providence, les anges sont établis pour nous assister généralement en tous nos maux, et pour nous obtenir toutes sortes de biens. L'on ne peut mieux faire que de s'adresser à ces esprits charitables, et leur faire des dévotions particulières, ou leur en ordonner dans le public, pour apaiser la colère de Dieu, et pour en obtenir les miséricordes.

Admirons encore ici, avant que de finir, la protection des anges dans l'exemple admirable que nous en donne l'Ecriture. C'était un ange qui conduisait le peuple de Dieu par cette colonne miraculeuse dont il est parlé dans l'*Exode*. C'était l'un de ces esprits immortels qui donnait le mouvement à cette colonne, qui a marché devant ce peuple l'espace de quarante ans, et qui lui montrait le chemin qu'il fallait tenir au milieu des déserts, dans lesquels l'on ne remarquait aucune route que l'on pût suivre. Il la faisait aller ou arrêter, selon le besoin qu'avait ce peuple de marcher ou de se reposer. Il la rendait visible, sous la forme d'une nuée durant le jour, et durant la nuit sous celle du feu. Il l'avait rendue épaisse, large, longue, afin qu'elle pût être facilement découverte par une si grande multitude de personnes, qui, selon l'opinion du savant Pererius, tenaient environ cinq lieues de chemin. Il s'en servait pour leur faire ombre et les défendre des grandes et excessives chaleurs du soleil. Il lui fit quitter le devant de ce peuple, pour prendre le derrière, pour se placer dans cette colonne entre les Hébreux et l'armée de Pharaon, éclairant les Hébreux, et aveuglant ces infidèles, qu'il fit périr malheureusement dans les eaux de la mer Rouge, qu'il avait séparée en un instant, pour y faire marcher à sec les troupes qui étaient à Dieu. Toute l'armée des Egyptiens, composée de deux cent cinquante mille soldats, y fut submergée sans qu'il en restât un seul pour en porter la nouvelle. Je laisse à la piété de ceux qui liront cette admirable conduite, d'en méditer à loisir tous les effets. Pour peu qu'on les remarque, on en verra de si touchants, qu'il ne sera pas possible de n'être pas entièrement convaincu que les services que les anges rendent aux hommes sont incomparables, et à en magnifier ensuite le saint nom du Seigneur, qui lui seul opère toutes ces merveilles par les ministres de sa cour céleste.

## SEPTIÈME MOTIF.

*Les saints anges nous rendent de grands services pour l'éternité.*

Il n'y a, à proprement parler, qu'une seule affaire, qui est l'affaire des affaires, la seule grande et unique affaire, et c'est l'affaire de l'éternité. Tout ce qui ne tend pas là n'est rien, et c'est de la manière qu'il en faut penser et qu'il en faut parler. Oh ! que les honneurs, les plaisirs et les biens de ce monde périssable sont donc à mépriser ! Oh ! que tout ce qui passe est indigne de l'occupation d'une âme chrétienne ! En vérité, en vérité, tout le monde, et tout ce que le monde a de plus doux ou de plus affligeant, ne mérite pas que nous nous détournions un moment pour le regarder. Que nous verrons clairement ces vérités au moment de notre mort, et que nous les verrons dans peu ; car nous serons bientôt étonnés qu'il n'y aura plus de monde pour nous ! O la folie du cœur humain de s'y arrêter ! Plût à Dieu que cette vérité de l'Ecriture ne partît jamais de devant nos yeux : *Le monde passe et sa convoitise* (*I Joan.* II, 17), et que nous entendissions une bonne fois que tout ce qui passe ne doit point avoir de place dans nos cœurs. L'éternité est la

seule chose qui nous doit remplir l'esprit; et les services que l'on nous rend pour y arriver heureusement sont les grands services que nous devons considérer. C'est ici que l'amour des anges est tout triomphant; c'est en ce sujet qu'ils montrent bien qu'ils sont nos véritables amis, et que les secours qu'ils nous donnent sont tout à fait à estimer.

Ces bienheureux esprits s'appliquent avec un zèle incroyable à nous procurer la vie de la grâce, qui est la vie de la glorieuse éternité. On les a vus pour ce sujet presser amoureusement des hommes apostoliques, pour aller annoncer l'Evangile aux peuples qui marchaient dans les ombres de la mort, comme il paraît en saint Paul et en saint François Xavier; et dans cette vue ils ont bien même voulu accompagner les ouvriers divins qui travaillaient à établir la vie de l'éternité dans les âmes, comme il est rapporté de saint Martial, qui avait pour compagnons de ses fonctions apostoliques douze anges qui l'assistaient visiblement. Combien d'âmes reçoivent le saint baptême par leurs charitables soins, qui seraient mortes dans la mort du péché originel sans leur ministère! Le P. de Loret, de la compagnie de Jésus, rapporte sur ce sujet un exemple bien remarquable. Au mois de janvier de l'an 1634, en la ville de Vienne, en Autriche, trois âmes délivrées du purgatoire apparurent à un religieux de la même compagnie, pour le remercier de ce que par ses prières et par ses mortifications elles allaient jouir du repos éternel. « Le jour de votre naissance, lui dirent-elles, nos bons anges nous en apportèrent la nouvelle, et nous promirent que vous seriez un jour notre libérateur, ce qui nous consola fort. Au reste, sachez que vous êtes bien obligé à votre ange gardien, parce que sans lui vous n'eussiez pas reçu le baptême; la sage-femme vous avait tellement serré la poitrine et la gorge que vous eussiez été suffoqué, si cet aimable guide n'eût lâché quelque peu de langes pour vous donner la liberté de respirer. »

Ces aimables esprits ne se contentent pas de nous procurer cette vie bienheureuse; mais comme des mères toutes pleines d'amour, ils ont tous les soins possibles de nous la conserver, de l'entretenir et de l'augmenter; c'est pourquoi ils s'appliquent si amoureusement à nous faire recevoir le corps adorable de notre bon Maître, qui est la vie de nos vies, et sans lequel nous ne pouvons avoir de véritable vie. Combien de fois ont-ils porté ce sacrement vivifiant du corps de Jésus-Christ dans les déserts, ou en d'autres lieux, pour conserver et accroître la vie des âmes à qui ils le donnaient! Le bienheureux Stanislas, novice de la compagnie de Jésus, d'une pureté angélique et un ange de la terre, a été honoré de ces faveurs, et saint Onuphre nous fournit en sa personne un illustre témoignage de cette vérité. Ils n'oublient rien de tous les autres moyens qui peuvent nous servir pour notre établissement éternel. L'oraison est un des plus assurés et des plus utiles; c'est par leur ministère que nos prières sont présentées devant le trône de la divine majesté, et entre tous les exercices de la vie spirituelle, il n'y en a point où ils nous soient plus présents pour nous y secourir. La mortification est la sœur germaine de l'oraison; elles doivent être toujours ensemble, et ne se pas séparer. Que n'ont pas fait ces saints esprits, et que ne font-ils pas continuellement pour nous mettre solidement dans la pratique de cette vertu, qui est tellement nécessaire que sans elle on ne peut rien attendre d'une âme; car il est assuré que pour être véritablement Chrétien, il faut être véritablement mortifié. Ils ont paru plusieurs fois visiblement pour en faire de saintes leçons, et ils en ont donné des instructions dignes de leurs lumières.

Ils sont aussi saintement occupés à nous inspirer l'amour de toutes les autres vertus, et particulièrement l'amour de la pureté virginale; car elle nous rend semblables à eux, elle nous fait leurs frères, dit saint Cyprien, elle nous fait entrer plus intimement dans leur sainte amitié. Que ne font-ils pas pour la défendre! ils donnent des combats, ils se travestissent, ils font mourir ceux qui l'attaquent, ils rendent invisibles les personnes qui la possèdent, pour les délivrer du péril; ils changent tout en la nature, pour conserver une vertu qui, élevant l'homme au-dessus de l'homme, lui fait mener en terre une vie toute céleste.

Mais enfin, leurs grands soins vont à donner de l'amour pour l'aimable Jésus et l'aimable Marie. Comme ils savent que l'amour de ces sacrées personnes est l'âme de toutes les vertus, ils s'attachent fortement à le bien placer dans les cœurs. Saint Dominique a été l'un des plus fervents amants de Jésus et de Marie qui fut jamais, aussi était-il le bien-aimé des anges. Il en recevait toutes sortes de secours durant ses longues veilles de nuit, qui le tenaient attaché au pied des saints autels pour y répandre son cœur, et soupirer à l'aise en la présence de son bon Maître, au très-saint Sacrement de l'autel, y invoquant avec larmes la protection de la très-sacrée Vierge. Quelque las qu'il pût être quand il allait par le chemin, il ne se lassait jamais de veiller les nuits en prières, et il tâchait de faire son possible à ce que ce fût devant l'adorable eucharistie. Les anges, ravis de cet amour infatigable, se mettaient de la partie. Ces esprits du ciel prenaient plaisir de se joindre à cet homme céleste. On les voyait venir avec des flambeaux, le prendre à la chambre où il s'était retiré, ouvrir les portes de la maison, et ensuite de l'église où ils le conduisaient; et puis, quand il était temps, le reconduire en la même manière. Les domestiques d'un évêque, chez qui il était logé, s'étant aperçus de cette merveille, ils le témoignèrent à leur prélat, qui, ayant épié le saint homme vers le temps que cette merveille arrivait, eut la consolation d'en être

le spectateur, et eut lieu d'admirer la bonté des esprits célestes envers les hommes.

Mais parce qu'il est nécessaire, pour la pratique de la vertu, d'avoir l'esprit éclairé et la volonté touchée, ils ne manquent pas de donner des lumières à l'entendement, et de pieux mouvements au cœur, éclairant l'entendement quelquefois, et touchant la volonté par la manifestation de quelques vérités cachées sous des similitudes sensibles; mettant dans l'imagination quantité de saintes espèces qui produisent de bonnes pensées; agissant sur les sens extérieurs et intérieurs; remuant les esprits et les humeurs de nos corps, et excitant les passions dans l'appétit sensitif. Ils révèlent les plus divins mystères de la religion. C'est par eux que la loi ancienne a été donnée, et les plus grandes vérités de la nouvelle manifestées. Toute l'ancienne loi est pleine de révélations faites par les saints anges; et dans la nouvelle ils ont annoncé à la glorieuse Mère de Dieu le mystère adorable de l'Incarnation, aux pasteurs la naissance du Fils de Dieu, à saint Joseph la Conception du Verbe incréé dans les pures entrailles de sa virginale épouse, et le lieu où il devait mener le saint Enfant pour le délivrer de la persécution d'Hérode; aux Maries, la résurrection de notre Sauveur; aux disciples, sa venue redoutable au dernier jour du jugement.

Ils pensent de plus, et n'oublient rien pour nous préserver du péché, et pour nous en délivrer quand nous y sommes tombés; tantôt par des vues puissantes du paradis, ou de l'enfer, ou de l'éternité; tantôt par la considération des effets funestes qui suivent le crime; quelquefois par de fortes pensées de la mort, de la brièveté de la vie; d'autres fois par les exemples des saints, ou par la punition des pécheurs. Ces lumières, qui quelquefois nous ouvrent subitement les yeux de l'âme aux plus grandes vérités, ces mouvements inopinés, qui nous surprennent lorsque nous y pensons le moins, et qui nous touchent si efficacement, nous arrivent par le ministère des bons anges. Il y a des moments heureux où l'on se trouve le cœur étrangement pressé d'être à Dieu, sans cependant en savoir la cause, et même au milieu d'une récréation, d'un divertissement, d'un festin, en de certaines rencontres, dans le temps même que l'on est résolu de se laisser aller au crime. Ce sont les anges qui font ces grands coups de salut, si l'on en veut faire bon usage; nous obtenant de la miséricorde de Dieu de fortes grâces, et faisant de leur part des merveilles dans nos sens intérieurs et extérieurs; réprimant nos passions, éloignant les empêchements à l'usage de la grâce, terrassant les démons, et nous facilitant tous les moyens propres pour nous rendre fidèles aux attraits de l'esprit de Dieu. Ils nous découvrent les grandes et petites fautes; ils font voir les imperfections; ils manifestent les oppositions les plus cachées que nous avons à l'esprit de la grâce; ils nous portent à la pénitence, à faire une bonne confession, à satisfaire à la justice divine; et souvent ils ont pris des corps pour paraître visiblement, et par ce moyen pouvoir entretenir les hommes d'une manière plus sensible de l'affaire de leur salut.

Enfin, ils nous animent et nous donnent courage dans les choses difficiles; ils nous consolent dans les travaux et dans les souffrances; ils nous soutiennent pour nous faire persévérer dans la vertu; ils nous obtiennent de la force dans les peines d'esprit, et parmi les scrupules; ils nous conduisent dans les voies les plus obscures; ils relèvent nos esprits abattus; ils donnent de la joie. et procurent cette paix qui surpasse tout sentiment, mettant le fond de l'âme, parmi même tous les orages et toutes les tempêtes qui s'élèvent contre son gré dans la partie inférieure, dans une tranquillité que rien ne peut troubler. C'est le propre de ces esprits de donner de la joie et de la paix : aussi voyons-nous que saint Raphaël saluant le jeune Tobie, lui désire une joie continuelle, et en le quittant il lui souhaite la paix. Il ne tient pas aux saints anges qu'elle ne règne dans l'intime de nos âmes, mais l'attache aux choses créées nous en empêche. Pour être toujours dans la paix, il faut toujours être à Dieu seul.

## HUITIÈME MOTIF.

*La protection des saints anges contre les démons, particulièrement au sujet de leurs différentes tentations, dont il est ici traité.*

« Toute notre vie, dit le dévot saint Bernard, n'est qu'une tentation; et il avait pris cette doctrine de l'Ecriture qui nous enseigne la même vérité. (*Job* VII, 1.) Tentation au dehors, tentation au dedans. Tentation de la part des créatures, nos semblables, tentation du côté de nous-mêmes. C'est une chose étrange, que nous nous soyons à nous-mêmes de dangereux ennemis; que nous soyons obligés de nous tenir sur nos gardes, et de nous défier de nous-mêmes, puisque notre perte vient de nous, qui souvent travaillons de toutes nos forces à notre ruine. Mais nous avons encore d'autres combats à donner contre des ennemis puissants en leur force, cruels en leur rage, redoutables en leurs ruses, innombrables en leur multitude, infatigables en leur poursuite. Ajoutez à cela que ce sont de purs esprits, qui frappent sans être vus, qui entrent partout, qui en bas, quoiqu'invisibles, voient tout ce que nous faisons, et qui combattent avec des personnes très-faibles, lesquelles marchent au milieu d'une sombre nuit, dans des chemins tout glissants, où l'on ne peut presque se soutenir, et qui sont environnés de tous côtés de précipices effroyables, qui sont suivis de malheurs qui ne finiront jamais, et qui sont extrêmes dans leur grandeur. Oh! que si les hommes méditaient bien ces grandes vérités, s'ils donnaient un peu de lieu à la lumière surnaturelle, qu'ils changeraient bien de vie! Ce serait pour lors assurément qu'ils serviraient le Seigneur avec crainte, et que leur chair serait transpercée de la

frayeur des maux épouvantables où nous sommes continuellement exposés, et à qui, hélas ! nous ne pensons guère.

Oh ! qui que vous soyez, qui lisez ces choses, ne les lisez pas sans y faire de grandes attentions ! Ces combats que vous allez voir font une guerre qui ne regarde pas seulement le royaume où vous vivez, et les personnes que vous aimez ; c'est à vous-même qu'elle est déclarée ; c'est vous que ces ennemis furieux attaquent ; c'est avec eux qu'il vous faut combattre ; c'est de leur force et de leur ruse que vous, qui n'êtes qu'une pure faiblesse et sans lumière, devez triompher : ou il faut que vous soyez damné pour un jamais. Répétez ces mots effroyables : damné pour un jamais, damné pour un jamais ! Mais en bonne vérité, savons-nous bien ce que nous disons quand nous parlons de la sorte ? et si nous le savons, pourquoi vivre comme des gens qui n'en ont jamais entendu parler ?

Mettons-nous donc en la présence de la divine Majesté ; et après un désaveu de cœur, pour l'amour de Dieu seul, de tous nos péchés, rentrons en notre intérieur. Après en avoir calmé toutes les passions, considérons, dans la tranquillité de notre âme, que les démons sont nos ennemis enragés, qui ont tous conspiré de nous perdre éternellement : car ils sont si cruels dans leur rage, qu'ils ne s'attachent pas seulement, comme les ennemis de la terre, à nous ôter une vie du corps, qu'il faut tôt ou tard perdre, ou à nous ravir nos biens, notre honneur, nos amis : mais ils en veulent à notre âme pour la priver d'un empire éternel, pour lui enlever une joie et un honneur achevé de tout point, et pour l'engager dans des tourments que l'œil de l'homme n'a jamais vus, que l'oreille n'a jamais entendus, et que l'esprit ne s'est jamais pu figurer : et cela pour une éternité, pour nous faire souffrir ces tourments inconcevables, dans des rages et désespoirs continuels, autant que Dieu sera Dieu. C'est pourquoi dans l'Ecriture, pour nous en donner quelque petite idée, ils sont appelés *loups*, *lions* et *dragons*, leur cruauté ne pouvant jamais être assez bien expliquée.

Cette rage est accompagnée d'une telle puissance, que nous lisons au chap. XLI de *Job* (v. 24), qu'il n'y a point de force en la terre qui lui soit comparable, et que le diable ne craint personne. Tous les hommes unis ensemble ne pourraient lui résister sans un secours particulier du ciel ; et les millions de soldats rangés en bataille ne seraient à cet esprit que comme un peu de paille que le vent emporte. Aussi ces anges de ténèbres sont-ils appelés, dans l'Ecriture, les Puissances ; ils y sont nommés les princes et les gouverneurs de ce monde corrompu, la plupart des hommes s'étant assujettis par le péché à leur détestable tyrannie.

Il faut ajouter à leur rage et à leur force une infinité de ruses malicieuses dont ils se servent pour nous séduire, avec des inventions si subtiles et si méchantes que les plus sages en ont été trompés, et les plus éclairés en sont tombés dans l'aveuglement. C'est pourquoi l'Apôtre appelle le diable *celui qui tente* (*I Thess.* III, 5); et le nom que lui donne l'Evangile est celui de Tentateur. (*Matth.* IV, 3.) Il est encore nommé dans l'Ecriture, tantôt *dragon* et *serpent*, tantôt *chasseur*, *menteur*, et *le père du mensonge*, *un esprit d'erreur et de vertige.* Le serpent, dont il avait pris la figure, est le plus rusé des animaux, comme nous lisons dans la *Genèse*; et ayant trompé nos premiers parents par finesse, il a continué dans la suite de tous les siècles à tenter les hommes par cette voie, voyant que c'est le moyen le plus propre pour en venir à bout, et pour mettre à exécution ses plus cruels desseins. La durée des temps ne lui sert qu'à le rendre plus habile dans ses fourbes, et de là vient que les dernières hérésies sont ordinairement les plus subtiles. Les tentations dont il se sert deviennent tous les jours de plus en plus dangereuses, et c'est ce qui nous doit bien donner lieu de trembler, puisque nous devenons plus faibles et nos ennemis plus redoutables. « Comment, lui disait un jour le grand Pacôme, peux-tu avancer les choses que tu me soutiens devoir arriver à mes religieux ? ne sais-tu pas bien qu'il n'y a que Dieu seul qui connaisse le futur, ou ceux à qui il lui plaît de le révéler ? — Il est vrai, repartit ce démon, je ne le sais pas ; mais la grande expérience que j'ai des choses m'en donne des conjectures si fortes, que souvent je les prévois avec facilité auparavant qu'elles soient arrivées. »

C'est donc un ennemi que les hommes ont dès le commencement du monde, et qui, depuis six ou sept mille ans s'est exercé jour et nuit sans aucun relâche à leur dresser des embûches en toutes choses. Saint Antoine vit un jour le monde plein de piéges, les airs, la terre, les mers et tout le reste des eaux. Il y a des piéges tendus pour la perte éternelle des âmes, dans les déserts et solitudes, au milieu des villes et assemblées, dans les palais et châteaux, dans les plus petites cabanes, dans les honneurs et les bassesses, dans les plaisirs et les souffrances, dans les richesses et la pauvreté, dans les cloîtres et dans le monde, dans le boire, le manger, les veilles, le dormir, dans les exercices les plus saints. Cet ennemi a des traits et des flèches tout prêts à décocher en toutes sortes de lieux, et sur toutes sortes de personnes. Il glisse la médisance dans les entretiens, des pensées sales dans les conversations entre personnes de différent sexe ; quand l'on nous dit quelque chose qui nous fâche, à même temps il ne manque pas de nous porter à la colère ou à la vengeance. Il se met en toutes manières, il prend toutes sortes de figures. Quelquefois, comme le remarque saint Augustin, il prendra la forme d'un loup, et d'autres fois celle d'agneau : en de certaines occasions, il vient nous battre au milieu des ténèbres, et en d'autres, il nous attaque en plein midi. Il y a un dé-

mon dans l'Ecriture appelé le *démon du midi*. (*Psal.* xc, 6.)

Il s'accommode merveilleusement bien à nos humeurs, et dès notre enfance il étudie nos inclinations, il prend garde au penchant de notre nature, à ce qui domine le plus en nous; et c'est là qu'il dresse particulièrement sa grande batterie, comme un général d'armée, bien expérimenté au fait de la guerre, qui attaque une ville par l'endroit le moins soutenable. Il nous prend par notre faible; il fait naître mille occasions de lier des amitiés à ceux qui sont portés à l'amour; il portera à l'impureté et aux plaisirs de la vie les personnes qui ont le sang chaud; les atrabilaires, à la vengeance; les mélancoliques, à la tristesse, à l'abattement de courage, au désespoir; les colères, aux querelles; les flegmatiques, à la paresse; les timides, à l'avarice; les naturels élevés, à l'ambition des charges et des honneurs. Il a dans ses piéges des amorces pour y prendre toutes sortes de personnes, les donnant selon l'inclination d'un chacun, et selon l'humeur qu'il aperçoit dominer davantage.

Pour y réussir mieux, il ne fait voir que ce qui est agréable dans les honneurs ou plaisirs, y cachant subtilement le mal qui s'y rencontre, comme le pêcheur son hameçon dans la nourriture qu'il prépare aux poissons. Il empêche que les voluptueux ne pensent aux infâmes maladies, au déshonneur, à la dissipation des biens qui suivent l'impureté. Il fait de même à l'égard de tous les autres vices; il ne remplit l'imagination que de ce qui plaît à l'humeur, et détourne la vue du malheur éternel, qui est le grand mal, et le souverain et unique mal, qui est caché dans ce bien apparent et trompeur.

S'il remarque ne rien gagner par une tentation, parce que quelquefois l'âme, avec le secours de la grâce, y veille extraordinairement, il l'attaque par plusieurs. Il imite les tyrans qui, voulant pervertir les Chrétiens et les faire renoncer à leur sainte foi, se servaient de toutes sortes de moyens pour réussir dans leur entreprise; tantôt leur proposant de belles alliances, de riches partis, la douceur des plaisirs de la vie; tantôt de glorieuses charges et une fortune élevée. Et quand ces généreux martyrs se rendaient imprenables à tout ce qui pouvait agréer aux sens, ils tâchaient de les surmonter par la peur des tourments et tout ce qu'il y a de plus horrible en ce monde. Ainsi le démon fait la guerre aux hommes par tout ce qui peut charmer les sens ou satisfaire à l'esprit; et lorsqu'il ne gagne rien par cette voie, il prend celle des peines, soit extérieures, soit intérieures. Il se sert de maladies, de pertes de biens, de réputation, de délaissement de nos amis, du mauvais traitement que l'on nous fait, des contradictions que nous avons, de tristesses, d'ennuis, de nos mauvaises humeurs, d'angoisses intérieures, de dégoûts, de scrupules, et d'autres peines très-grandes qu'il nous fait porter à l'égard de Dieu et des hommes.

Une de ses grandes occupations est de bien prendre son temps; ainsi il tentera de l'impureté dans le temps où l'on y sera plus porté; et aussitôt qu'il remarquera quelque émotion violente dans les sens, dans une occasion où le temps, le lieu ou la personne y donneront plus de facilité, en quelque rencontre où il y aura plus de peine à s'en défendre, comme, par exemple, lorsqu'une fille destituée de tout secours voit sa pudicité combattue par des offres qu'on lui fait de la mettre à son aise; ou bien il portera au péché quand l'on est moins sur ses gardes, dans un lieu de campagne où l'on a moins de secours spirituels, le jour que l'on n'aura pas fait l'oraison, ou bien que l'on se sera relâché de ses autres exercices spirituels; dans le temps de la tiédeur, de l'abattement, de l'inquiétude, du découragement; lorsqu'il y a quelque temps que l'on ne s'est pas approché de la confession et de la communion, ou bien dans l'état de privation des goûts et consolations sensibles.

Quelquefois ces malheureux esprits feignent de se retirer, comme ces généraux d'armées qui lèvent le siége de devant une ville pour retourner sur leurs pas et la prendre lorsqu'on y pense le moins. Ils dissimuleront longtemps pour mieux faire leur coup. Par exemple, vous verrez des personnes de différent sexe, soit mariées ou non, qui lieront de fortes amitiés n'ayant aucune intention mauvaise, et il se passera quelquefois des années entières sans que les uns ni les autres pensent au mal : les démons ne les tentent pas, parce que comme ce sont des personnes qui craignent Dieu, elles auraient de la peine de leur amitié si elles en remarquaient le danger. Mais quand ils voient les cœurs bien pris, et la familiarité bien établie et sans crainte, pour lors ils font leurs efforts, et souvent avec des succès qui ne sont que trop funestes. Ainsi ils laisseront engager dans le jeu, dans les divertissements, dans les belles compagnies, dans la lecture des romans, dans la bonne chère et choses semblables, comme le bal ou les promenades un peu libres; et en tout cela ils travailleront afin que les âmes ne s'aperçoivent pas que l'esprit de dévotion se ralentisse en elles : ils empêcheront même plusieurs fautes qu'on y pourrait commettre, afin que ces gens y étant fortement engagés ne puissent que difficilement s'en déprendre, ce qu'ils pourraient faire avec facilité dans le commencement : et étant ainsi pris, ils tentent avec force et leur font ressentir, mais trop tard, le danger où ils se sont exposés sans l'avoir reconnu.

Ils amusent par une fausse paix plusieurs qui sont dans le vice ou dans l'erreur, leur faisant faire quantité d'aumônes, de mortifications, de prières et œuvres semblables, leur procurant de belles lumières, des consolations sensibles, une tranquillité de conscience apparente; et ils trompent de la sorte plusieurs personnes qui sont dans l'hérésie, et qui y demeurent prises par ces belles apparences de vertu, qui servent même aux démons pour y attirer ceux qui en étaient

bien éloignés : c'est pourquoi les hérésies qui se masquent de la piété sont bien plus dangereuses que celles que le pur libertinage introduit. J'ai connu un serviteur de Dieu, qui étant tourmenté par de fâcheuses tentations, et en même temps fort porté à embrasser une opinion hérétique, dès lors qu'il délibérait en quelque façon de prendre cette opinion, toutes ses tentations le quittaient; ces esprits d'enfer se servant de cette ruse pour lui persuader qu'il pouvait en bonne conscience suivre ce sentiment. Souvent il arrive qu'ils usent de cette adresse pour ôter les remords de conscience de ceux qui quittent la religion catholique, faisant qu'ils ne les sentent presque plus, et les portant à la pratique de quantité d'actions fort vertueuses en apparence. Ils s'en servent encore à l'égard de certaines âmes qui, ayant peur de leur perte, à raison de quelque péché mortel où elles sont engagées, tâchent d'apaiser leur conscience par de bonnes œuvres, et de leur ôter ainsi, s'ils peuvent, la juste crainte de leur damnation.

Ces malheureux esprits étudient, autant qu'ils peuvent, les desseins de Dieu sur une âme, pour lui donner le change dans les voies de la grâce, la tirant de celle où elle est appelée. Ils feront entrer dans le cloître celui qui est appelé à servir l'Eglise dans le monde, et ils arrêteront celui qui est appelé au cloître, à demeurer prêtre vivant avec les séculiers. S'ils remarquent une grâce étendue dans une personne, et une grande vocation pour travailler en plusieurs lieux pour le bien des âmes, ils tâcheront de l'arrêter à quelque cure, quelque prébende, ou autre bénéfice qui demande résidence. Le saint homme Avila, bien éclairé de cette vérité, ne voulut jamais consentir aux propositions que lui fit un grand prélat pour l'arrêter dans son diocèse; l'événement a bien fait voir que la gloire de Dieu y était intéressée. Ce fut encore la cause qui pressa plusieurs grands personnages de la Compagnie de Jésus, comme il est rapporté dans leur histoire, de résister aux puissantes poursuites que l'empereur leur faisait de prendre des évêchés, outre la raison particulière qu'ils en ont d'autre part; parce que, disaient-ils, il faut, disait feu M. Vincent (8) à un ecclésiastique de grande piété, qui quittait une cure que son oncle voulait lui donner, pour entrer dans la congrégation de la Mission, il faut, dis-je, être curé du monde.

Il y en a d'autres dont la grâce n'est pas si générale, qu'ils porteront à embrasser trop d'emplois, et les épuisant, les rendent inhabiles à des fonctions plus resserrées que Dieu demande d'eux. Il y a des directeurs qui ont grâce pour les âmes qui commencent dans les voies de la vertu; il y en a qui ont grâce pour celles qui sont avancées, il y en a qui ont des talents admirables pour celles qui sont dans les voies les plus parfaites. L'on a remarqué dans notre siècle, qu'un des plus grands serviteurs de Dieu qui y ait paru avait une grâce prodigieuse pour les âmes les plus parfaites, et très-peu ou presque point pour la conversion des pécheurs. Il se rencontre aussi de saints personnages qui ont des bénédictions incroyables pour tirer les âmes du péché, mais qui en ont peu pour les conduire à une éminente sainteté. C'est une chose rare que d'en trouver dont la grâce s'étende sur toutes sortes d'états. L'occupation des démons est d'appliquer les directeurs hors de leurs grâces, et de leur faire entreprendre ou trop ou trop peu, dans le soin des âmes que Dieu leur adresse. Un grand homme de notre temps, assez connu par plusieurs tomes de Méditations qu'il a données au public, disait à une personne qui lui demandait avis : « Je n'entends rien dans cette voie. » Et un autre religieux de cette même congrégation répondit à une personne qui lui demandait ses sentiments sur son état : « Je n'ai de lumières que jusque-là. » C'étaient des âmes véritablement à Dieu, qui, malgré la haute estime où elles étaient, ne rougissaient pas d'avouer qu'il y avait de certains états dans la vie spirituelle où elles n'avaient pas d'entrées pour y conduire les autres.

Ces esprits artificieux inspirent la solitude à ceux que la grâce mène aux emplois extérieurs pour le prochain, et donnent de l'inclination pour la vie conversante à ceux qu'elle attire à la retraite. Oh! combien, écrit dans une de ses épîtres le saint homme Avila, que nous avons déjà cité, combien y a-t-il de personnes qui prennent les ordres sacrés, et s'ingèrent dans le sacerdoce par les instigations des diables, qui voyant bien leurs défauts et leurs inclinations vicieuses, savent assez les profanations et sacriléges qui en arriveront, lorsque ces prêtres seront obligés de célébrer presque tous les jours le saint sacrifice de la messe! plusieurs de ces gens-là se seraient sauvés dans le mariage.

Ils tentent les pères, mères et parents de l'amour du bien ou de l'honneur, pour, dans ces vues, obliger leurs enfants à prendre des états où Dieu ne les appelle pas : ainsi on les fera entrer dans l'état ecclésiastique, ou dans un cloître, pour le soulagement de la famille, ou pour avoir de l'honneur; par ces mêmes motifs on les pressera d'accepter une charge de judicature, quoiqu'ils n'aient pas, ou la science requise, ou l'application nécessaire pour s'acquitter dignement des devoirs d'un bon juge, d'un bon avocat, ou des obligations d'une autre charge qu'on leur mettra entre les mains. La plupart des gens font toute autre chose qu'ils ne devraient faire, par les tromperies de ces méchants esprits.

S'ils ne peuvent pas nous détourner des voies de la grâce, ils s'y mêlent, nous y faisant faire les choses d'une autre manière que Dieu ne veut. Dieu demande d'une âme les jeûnes, les veilles, l'exercice de la sainte oraison: ils feront trop jeûner, trop veiller,

(8) Aujourd'hui saint Vincent de Paul.

trop prier. C'est, dit le pieux Grenade, une tentation ordinaire à ceux qui commencent de servir Dieu, et qui se rendent souvent par excès inhabiles à ce qu'ils devraient ou pourraient faire dans la suite du temps. Ils font en sorte que l'on ne s'aperçoit pas du mal que l'on se fait à l'esprit et au corps, afin de ruiner l'un et l'autre avec plus de loisir, sous prétexte que l'on n'est pas incommodé de ces pratiques. Dieu demande la perfection: ils y poussent avec un empressement naturel, qui ne vient que d'amour-propre. Dieu veut que nous ayons regret de nos fautes: ils y mêleront l'inquiétude, le découragement, le chagrin et le dépit. Dieu demande que nous travaillions à notre sanctification, avec le secours de sa grâce: ils n'oublieront rien pour nous mettre dans l'impatience, pour nous décourager, nous faisant voir, par les fautes réitérées que nous commettons, que c'est une chose qui nous est comme impossible. Ils feront tous leurs efforts pour nous faire aller devant la grâce, ou après, nous faisant faire les choses hors les temps que Dieu a ordonnés. Il faut faire le bien, et faire celui que Dieu veut de nous, en la manière qu'il le veut, dans le temps qu'il a ordonné. Saint Philippe de Néry assurément était appelé au sacerdoce; mais l'ordre de Dieu sur lui était qu'il y entrât dans un âge déjà assez avancé : jamais aussi il ne se voulut rendre aux prières qu'on lui fit de prendre les ordres sacrés auparavant ce temps-là. L'adorable Jésus était venu au monde pour y immoler sa divine vie pour le salut du monde; il s'enfuit et se cache jusqu'à ce que le temps prescrit par son Père éternel soit arrivé. Il a mis les temps et les moments en sa puissance, dit ce débonnaire Sauveur : ce n'est donc pas à nous de le prévenir ou de reculer quand il est arrivé. Cet aimable Maître devait mourir; mais il fallait mourir dans le temps que son Père éternel avait ordonné. Le silence est une vertu, cependant saint François le reprit en l'un de ses religieux; il y avait de l'excès.

Dieu demande des âmes l'exercice de la sainte oraison; les démons arrêteront à l'oraison de discours, ou à la méditation, celles qui ont attrait de l'Esprit divin pour la contemplation ; ils en élèveront à la contemplation d'autres qui doivent encore marcher par la voie du discours. Ils feront passer de la contemplation active à la passive les âmes que l'Esprit de Dieu n'y introduit pas; celles qui y sont introduites, ils leur en donneront et feront donner de la peur. Ils donneront des consolations sensibles pour tirer de la pure foi ou pour débiliter les forces du corps, ils occuperont trop l'imagination et l'esprit, et tâcheront de gâter le cerveau. Ils se transfigureront en anges de lumière par de fausses visions, révélations, paroles intérieures; et leurs ruses sont si artificieuses, qu'ils feront prendre pour des vues purement intellectuelles leur opération, qui est quelquefois si subtile, qu'en apparence il semble que les sens extérieurs et intérieurs n'y aient aucune part, et que ce soit une opération surnaturelle et par suite de l'Esprit de Dieu, afin que l'on s'y fie, et qu'on tombe plus fortement dans l'illusion.

Dieu veut que l'on se confesse : ils feront approcher de ce sacrement par amour-propre, pour être au plus tôt soulagé de ses fautes, non pas tant par amour de Dieu et mouvement de la grâce que par amour de soi-même, parce que la superbe a de la peine de se voir en cet état humiliant; aussi ces personnes qui s'en approchent de la sorte retombent encore plus lourdement : l'on peut se confesser tous les jours, et plusieurs fois par jour, ce que quelques saints ont fait, mais il faut le faire comme eux.

Dieu demande que l'on communie : les démons empêcheront la fréquentation de ce sacrement d'amour ou ils en feront approcher trop souvent des âmes qui n'y ont pas les dispositions nécessaires, et quelquefois même qui y sont attirées par un mouvement secret de leur amour-propre, quoiqu'elles ne le voient pas. Un écolier, un régent, un prédicateur, un juge, un évêque, doivent faire l'exercice de leurs charges, et vaquer aux obligations de leur état : les démons, sous prétexte de retraite, de dégagement du monde, de l'application à la prière, les feront laisser leur étude, le soin des procès, l'attention à leur diocèse; et d'autre part, sous prétexte d'études, d'affaires, des grands soins que demande l'épiscopat, ils les occuperont tout au dehors; et le prélat, le juge, le prédicateur ne feront qu'étudier, que parler d'affaires, que converser avec les hommes, sans donner presque aucun temps à l'oraison et à la conversation avec Dieu.

O mon Dieu ! à combien de misères le cœur humain n'est-il pas réduit par les ruses de ces ministres de l'enfer, même dans les voies les plus spirituelles ! Le vénérable P. Jean de la Croix, personnage d'une admirable sainteté, nous enseigne qu'il se rencontre dans ceux mêmes qui tendent à la perfection, une secrète satisfaction de leurs bonnes œuvres, une envie de faire leçon de la vie spirituelle, une démangeaison d'en parler. Les diables, dit ce grand maître du chemin de la perfection, les portent à faire quantité de bonnes œuvres par amour-propre. Quelquefois ils font paraître leur dévotion par des signes extérieurs, comme gestes, soupirs, et parlent facilement de leurs vertus, ayant cependant de la peine jusque dans le confessionnal à déclarer nettement leurs péchés. En de certains temps, ils tiennent peu de compte de leurs fautes, et en d'autres, ils s'en attristent avec excès. Ils ont de la peine à louer les autres, et sont bien aises d'être loués. Ils ne se contentent jamais des dons et des grâces de Dieu, de conseils, d'avis, de livres : ils se chargent de pièces curieuses de dévotion. Quand ils n'ont pas de dévotion sensible, ils s'en fâchent contre eux et contre les autres. Ils s'irritent contre les vices d'autrui d'un zèle inquiet, et les reprennent dans ce zèle. Ils voudraient être saints en un jour, et ont des désirs si naturels et si imparfaits de la perfection, que plus

ils font de bons propos et plus ils tombent. Ils tâchent de se procurer du goût dans leurs exercices, s'emportent dans des excès d'austérité qu'ils cèlent quelquefois à leurs directeurs ; ils contesteront avec leurs pères spirituels pour les faire entrer dans leur sentiment. Ils se relâchent et s'affligent quand on leur contredit, et croient que tout ne va pas bien lorsqu'on les tire de leurs pratiques. Ils pensent qu'on ne comprend pas leurs voies, lorsqu'on résiste à leurs pensées. Ils voudraient que Dieu fît leur volonté : d'où vient qu'ils pensent que ce qui n'est pas à leur goût n'est pas la volonté de Dieu. Ils ont de l'envie du bien spirituel de leur prochain, et supportent avec peine de s'en voir devancés dans les voies de l'esprit ; enfin leur goût n'est pas pour la croix et la pure mortification, l'abnégation de soi-même et l'entier anéantissement.

Ce n'est pas que, dans les peines, les diables ne s'y mêlent, invitant quelquefois à désirer des croix, prévoyant bien que certaines âmes n'en feront pas bon usage; ou les poussant à s'en procurer, ce qui n'arrivant pas par l'ordre de Dieu, il est facile d'y succomber, ou leur donnant lieu d'augmenter celles qui viennent de la divine Providence. Par exemple, Dieu enverra quelques peines d'esprit, qu'il faut porter avec patience et résignation ; ils porteront les personnes qui les souffrent à y rêver, à faire trop de réflexion, et par suite à les accroître par elles-mêmes. Comme ils cachent le mal qui se rencontre dans les plaisirs illicites, ils ôtent la vue du bien qui est renfermé dans les peines; ils n'en font voir que ce qui peut faire souffrir, dans le dessein de porter à l'impatience, à l'ennui, au désespoir, aux murmures contre la divine conduite. Ils travaillent puissamment pour faire entrer les âmes dans le découragement, leur faisant voir leurs maux sans remèdes, ne leur faisant envisager que la vie présente, et les poussant à bout. Ils donnent même de pénibles tentations à l'égard de Dieu, par des peines contre la foi, par des pensées que l'on est réprouvé, par des doutes du consentement au péché ; brouillant l'imagination et laissant l'esprit inquiet, parce que l'on ne sait si l'on a consenti à la tentation ou non ; donnant des scrupules au sujet des confessions que l'on s'imagine n'avoir jamais bien faites, faisant réitérer des confessions générales mal à propos, et souvent les confessions ordinaires, par la peur que l'on a de n'avoir pas tout dit ou de s'être mal expliqué ; tenant le cœur dans l'angoisse, car, comme ce sont des esprits hors de toute espérance, hors de tout ordre, et toujours dans des inquiétudes inexplicables, les effets qu'ils produisent sont convenables à leur malheureux état. Ils causent partout où ils sont le trouble, le découragement, la tristesse et le désordre, et s'ils ne peuvent rendre les hommes compagnons de leur misère en l'autre vie, au moins ils tâchent de les y faire participer en la vie présente. Dans les contradictions extérieures, ils suscitent nos proches, nos amis, des personnes que nous avons obligées, comme il se voit en la femme de Job, pour nous irriter, nous représentant dans l'imagination leurs ingratitudes et leurs injustices.

Quelquefois, Dieu le permettant ainsi, ils s'emparent de l'imagination des gens de bien, même d'une telle façon qu'ils leur font voir les choses tout d'une autre manière qu'elles ne sont, rendant inutile par ce moyen tout ce que l'on peut dire et faire au contraire. Ce saint homme, le P. Jean de la Croix, fut empoisonné par les religieux de son ordre, et étrangement maltraité : on lui ôta même l'habit de religieux comme à un incorrigible. L'on s'étonne qu'un si grand serviteur de Dieu ait été traité de la sorte par des gens de bien ; mais il n'en faut pas être surpris : Dieu ayant dessein d'en faire un homme de souffrance, il permit au diable de l'exercer cruellement; et pour ce sujet ces esprits d'artifice ne le faisaient voir aux religieux qui le tourmentaient que comme une personne désobéissante et nullement soumise; et ces pensées ne manquèrent pas d'apparence, car, dans un chapitre que l'on avait tenu dans l'ordre, plusieurs braves religieux, supérieurs en charges et gens de doctrine, et considérables par leurs qualités, avaient ordonné que le P. Jean de la Croix ne se mêlerait plus dans les affaires qu'il avait commencées ; ainsi on ne le regardait que comme rebelle. L'on ne manquait pas de dire que ses desseins, quelque bons qu'ils fussent, étaient à rejeter, puisqu'on lui faisait défense d'y plus penser; qu'au reste c'était une personne sans conduite, qui n'était propre qu'à faire grand bruit et bien brouiller, dans l'ordre du Carmel, par son zèle indiscret et emporté. Tout ce que l'on alléguait au contraire n'était nullement considéré. Mais cette vérité est toute sensible en la dernière persécution qu'il endura à la mort, par le prieur de la maison où il était malade. Ce prieur, quoique religieux réformé, et dans le commencement de l'une des plus saintes réformes qui ait jamais été, dans un temps où les prémices du plus pur esprit de ce saint ordre étaient communiquées en abondance, interprétait toutes les actions de l'homme de Dieu d'une étrange manière, ce qui lui donnait lieu de l'exercer puissamment. C'est une chose étonnante que son provincial, passant par ce monastère, fit ce qu'il put, et par son autorité et par ses raisons, pour adoucir l'esprit de ce prieur ; mais tout cela en vain : le démon, qui était dans son imagination, ne la tenait remplie que de certaines espèces qui lui faisaient voir les choses tout autrement qu'elles n'étaient. Enfin, quelque peu de temps auparavant que l'homme de Dieu expirât, le démon s'étant retiré, voilà ce supérieur dans un étonnement prodigieux de ce qu'il avait fait; il n'était arrivé rien de nouveau, toutes choses étaient dans le même état, le démon seulement s'était retiré.

Les plus petites imperfections donnent de grandes prises à ces esprits apostats. Les

moindres choses, comme il est dignement remarqué dans la Vie de saint Jean Chrysostome, depuis peu donnée au public, leur suffisent pour exciter des passions violentes contre ceux qui leur font la guerre, en tâchant de rétablir les mœurs de l'Eglise dans leur première pureté. Les moindres actions d'un fidèle serviteur de Dieu peuvent servir aux princes des ténèbres, de fondement et d'ouverture à une grande persécution, et ils savent envenimer les choses les plus innocentes. Si les évêques et les prêtres qui ont vécu au temps de la persécution sont morts pour la défense de la foi, les évêques et les prêtres ne peuvent être persécutés, depuis la paix de l'Eglise, que pour la défense de la vigueur de la discipline. Les démons font dans l'imagination ce que certains miroirs font à nos yeux : ils grossissent les espèces, et ils peuvent faire paraître des atomes comme de hautes montagnes.

Ils font aussi voir les choses, comme nous l'avons déjà dit, d'une autre manière qu'elles ne sont; comme ces verres qui vous représentent les objets tout d'une autre couleur que celle qu'ils ont. Ils vous donnent des idées très-fausses de la véritable dévotion ; ils la font mettre où elle n'est pas, en de certaines pratiques, en des lumières et mouvements sensibles ; ils ne la font pas mettre où elle est, dans une volonté résolue de faire la volonté de Dieu en toutes choses, et en la manière qu'il le veut. Ils persuadent aux gens du monde qu'elle n'est bonne que pour les cloîtres, et la font paraître d'une telle façon qu'il ne leur est pas possible de la pratiquer. Leurs artifices vont à la faire envisager comme impossible à ceux qui vivent dans le siècle, afin de leur en ôter la pensée ; ou ils la représentent si hideuse, qu'on n'a pas le courage de l'embrasser ; ou ils lui imposent les défauts de ceux qui en font profession, pour la décrier.

Comme ils sont tous dans la malignité, ils glissent dans les esprits une inclination maligne, qui leur fait trouver du venin dans les actions les plus saintes, et les portent à interpréter en mal les œuvres du prochain ; au contraire de la véritable charité, qui pense du bien d'un chacun, et qui, lorsqu'elle ne peut pas approuver l'action, excuse au moins l'intention. C'est un des maux des plus ordinaires du monde, que de croire le bien avec peine, et de penser le mal avec facilité. Si l'on ne peut pas blâmer une vie vertueuse, qui nous sert de reproche, l'on s'en prend à l'intérieur; et pénétrant le fond du cœur, qui n'est connu que de Dieu seul, on le taxera d'hypocrisie et de dissimulation. Sainte Thérèse rapporte que la sainte dame de Cardone parlait facilement de ses grâces, et disait assez bonnement ses vertus; elle regarde ce procédé comme celui d'une âme qui ne regardait que Dieu seul, sans se considérer : une autre l'aurait condamnée de vanité, et aurait soupçonné cette vertueuse dame de rechercher l'estime des créatures.

Le P. Caussin, dans sa *Cour sainte*, faisant réflexion sur cette vérité, que nous devons être fort retenus à porter notre jugement sur les actions de nos prochains, après avoir hautement loué la conduite du grand saint François de Sales, remarque qu'un esprit critique y aurait bien trouvé à redire. Par exemple, dit cet éloquent auteur, le saint témoigne que le souvenir de madame de Chantal (9), de glorieuse mémoire, lui est si cher, qu'il y pense souvent, et avec affection, et même au saint autel ; un esprit pointilleux n'approuverait pas que l'imagination d'un saint homme fût remplie du souvenir d'une femme ; cependant il y était appliqué par grâce. Mais nous lisons de certains saints qu'ils demandaient à Dieu de ne se souvenir jamais, même dans leurs prières, des femmes qui s'y recommandaient. C'était leur grâce que d'en user de la sorte ; mais les voies que tient l'esprit de Dieu en la conduite de ses saints sont si différentes, que c'est un abîme au pauvre esprit humain.

Quand les démons prévoient de grands secours pour les âmes, des bénédictions spéciales sur une ville, un diocèse, une province, ils suscitent de grandes persécutions contre les personnes dont Dieu veut se servir. Ils n'oublient rien pour les décrier et pour en donner de l'horreur : et non-seulement ils maltraitent les personnes employées dans les fonctions publiques, mais celles qui sont les plus retirées et les plus solitaires, lorsqu'ils y remarquent une vertu extraordinaire ; car ces âmes, dit sainte Thérèse, ne vont jamais au ciel seules; elles sauvent et sanctifient grand nombre de personnes par leurs oraisons et par leur union avec Dieu. L'on a vu de notre temps un religieux carme déchaussé mener une vie fort solitaire sur le mont-Carmel, et imiter ces anciens Pères qui se retiraient dans les solitudes les plus écartées, pour y passer quelque temps dans un entier éloignement des hommes ; c'est une chose étonnante d'apprendre la rage des démons contre ce serviteur de Dieu.

S'ils conjecturent que la piété d'une âme solidement vertueuse, et les grâces extraordinaires que le ciel lui a faites, doivent faire de grands fruits dans l'Eglise, ils travailleront à mettre en vogue quelque créature trompée; ils la feront passer pour sainte, ensuite ils en découvriront les tromperies, pour faire juger qu'il en est de même de celles qui sont mues par l'esprit de Dieu, et par là empêcher le bien qui en peut arriver. S'ils voient que la dévotion s'établisse dans un pays, par la solide pratique de l'usage fréquent des sacrements, de l'exercice de l'oraison, de l'union avec Dieu, ils feront tomber dans quelques fautes quelques-unes des personnes qui font profession de dévotion, et ensuite feront crier contre la fréquente communion, contre l'oraison, et les autres pratiques de piété : ils rendront ri-

(9) Béatifiée en 1751, par N. S. Père le Pape Benoît XIV.

dicules les dévots, et feront les derniers efforts pour s'opposer aux desseins de Dieu. « O mon Seigneur, s'écrie la séraphique Thérèse, que c'est une grande pitié! Si une personne est trompée dans les voies de l'oraison, l'on crie, l'on fait grand bruit, et l'on ne voit pas que pour une personne qui s'égare, prenant mal l'oraison, les milliers d'âmes se damnent par faute de la faire. Le pieux Grenade, en son *Mémorial*, fait un chapitre dans lequel il montre que c'est souvent un grand abus que de crier tant contre les abus de la fréquente communion: « Ce n'est pas qu'on ne les doive blâmer et avoir en horreur; mais l'on ne prend pas garde, dit ce savant maître de la vie spirituelle, que sous prétexte de quelques abus qui se commettent, l'on empêche non-seulement les grands progrès des bonnes âmes en la vertu, par l'usage fréquent de la communion, mais encore, et c'est ce qui est grandement considérable, beaucoup de gloire qui en reviendrait à Dieu. »

Notre-Seigneur révéla à sainte Gertrude, que ceux qui empêchaient la fréquente communion lui ravissaient ses délices. Saint Thomas enseigne que la communion journalière était de précepte dans les premiers siècles. Le saint concile de Trente souhaite que l'usage en pût être rétabli. Il faut examiner les personnes qui reçoivent tous les jours la sacrée communion, afin qu'on n'en fasse pas un mauvais usage: mais de désapprouver un usage si établi dans la primitive Eglise, et que le dernier concile général voudrait pouvoir être rétabli, c'est un effet de la haine que les esprits d'enfer ont conçue contre ce mystère d'amour.

Un grand serviteur de Dieu a sagement remarqué qu'il y a de certaines personnes dans lesquelles les démons sont comme dans leur fort, et par le moyen desquelles ils rendent leurs tentations plus dangereuses. Il y a des personnes dont les approches portent à l'impureté, les autres à la vengeance, les autres à la vanité. Les démons sont dans les yeux de quelques personnes, dans leurs cheveux, dans leurs mains; et ils rendent tout ce que ces personnes font si agréable, leur voix, leurs paroles, le mouvement de leurs yeux, leurs gestes, qu'il est difficile de n'y être pas pris. L'on s'étonne quelquefois de voir des malheureux s'attacher à des créatures assez imparfaites, et quitter leurs femmes qui sont belles et agréables; souvent cela arrive par l'opération secrète des démons, qui mettent des charmes pour les cœurs en des misérables qui naturellement devraient donner de l'aversion. Un malade qui était sur le point de mourir était dans une grande paix; un de ses amis, hérétique, entre en sa chambre pour lui rendre visite, à même temps il se trouva grandement tenté contre la foi. Les démons, qui n'avaient pas de prise dans ce lieu pour combattre ce pauvre malade, se trouvèrent en cet hérétique comme dans leur fort pour l'attaquer: j'ai appris ceci de feu M. Gauffre, digne successeur du P. Bernard, de glorieuse mémoire; et la chose mérite bien d'être remarquée, pour ne pas donner lieu aux diables de nous tenter, particulièrement à l'heure de la mort, prenant garde aux compagnies que nous fréquentons. Disons ici que comme les diables nous font de rudes combats par les gens qui sont à eux, aussi l'esprit de Dieu nous donne de grands secours par les âmes qu'il remplit. La bienheureuse Angèle de Foligni, faisant un voyage de dévotion, fut favorisée de dons grandement extraordinaires, et notre bon Sauveur lui révéla que si elle eût pris une autre compagnie que celle qu'elle avait, qui était une personne de vertu, elle eût été privée de toutes ces grâces. Rien de plus pernicieux que la conversation avec les méchants, rien de plus utile que celle que l'on a avec les gens de bien.

Enfin, le grand ravage de ces maudits esprits est l'établissement de l'hérésie: pour ce sujet ils usent de leurs ruses; ils commencent par les choses qui ne peuvent pas tant étonner de prime abord. Ils suscitèrent Luther pour crier contre les indulgences; mais ils le firent commencer par les abus des indulgences, des cérémonies, et insensiblement ils en vinrent à la foi.

Sainte Thérèse enseignait que le grand courage était tout à fait nécessaire en la milice spirituelle; et il est bien vrai, puisque nos ennemis, non-seulement sont terribles en leur force, cruels en leur rage, extraordinairement redoutables en leurs ruses, mais qu'ils sont infatigables en leur poursuite: toute leur occupation est de nous surprendre; ils veillent à notre perte pendant que nous dormons. « Nos ennemis, dit saint Augustin, sont toujours attentifs à notre ruine, et nous sommes toujours dans l'oubli de notre salut. Ils veillent sans cesse pour nous faire mourir de la mort éternelle, et nous sommes continuellement endormis quand il s'agit de nous sauver. Le sommeil et la nourriture, non plus que les autres soins qui nous lassent, ne les fatiguent jamais, puisqu'ils n'en ont pas besoin; ils sont toujours sous les armes jour et nuit, et durant tout le cours de notre vie, et ils ne les quittent jamais: s'ils donnent quelque apparence de paix ou de trêve, ce n'est que pour mieux nous faire la guerre, et pour nous combattre avec plus de forces et plus de succès. »

De plus, ce sont de purs esprits, aussi vites que nos pensées, qui entrent partout, qui nous suivent partout, à qui rien n'est fermé: vous avez beau mettre des portes et des serrures à vos chambres et à vos cabinets, l'entrée ne laisse pas de leur en être libre; et comme ils sont invisibles, ils vous combattent sans être vus; ils vous frappent, et vous ne voyez personne, ils sont auprès de vous méditant votre perte, et vous n'en savez rien; leurs armes sont invisibles; ce qui marque assez combien il est difficile de s'en défendre. Ils nous tentent en tout temps, et Cassien nous apprend que les Pères du désert connaissaient par expérience que dans

les temps les plus saints leurs tentations étaient plus grandes; comme, par exemple, durant le saint temps de carême.

Leurs attaques deviennent plus violentes à mesure que l'amour de Dieu s'augmente. Dès qu'on commence à le servir, il faut se préparer à la tentation; et il ne faut pas s'en étonner : pour lors la guerre est déclarée, auparavant ils ne s'en mettaient pas en peine, tenant l'âme sous leur tyrannie. Les saints se voient souvent sur le bord du précipice, par la violence de leurs tentations : ce sont ceux-là, dit Cassien, qui souvent sont bien tentés des convoitises de la chair. Ce Pharaon infernal accable de travaux ceux qui tâchent de s'échapper de sa cruelle domination. Il n'y a point de lieu qui nous exempte de cette guerre; nos temples et les lieux les plus saints ne nous en préservent pas : ils se glissent partout. Ils font tomber dans la solitude le pauvre Loth dans l'impureté, lui qui s'était conservé chaste au milieu d'une ville toute pleine des plus monstrueuses impudicités. Il n'y a point d'âge en la vie qui nous mette à couvert de leurs attaques. Un grand et excellent solitaire, ayant résisté à leurs tentations en sa jeunesse, aimant mieux faire brûler son corps dans le feu matériel que d'abandonner son âme aux feux de l'impureté, et triomphant de la sorte de l'effronterie d'une femme qui tendait des piéges à sa pudicité, étant âgé de soixante ans ou plus, se laissa vaincre à ces tentateurs, par le moyen d'une créature qui en était possédée. Considérons cet exemple en passant, et tremblons. Un jeune homme, qui dans la fleur de son âge avait remporté de si glorieux triomphes, se laisse vaincre, et cela dans la vieillesse, après tant de jeûnes et de mortifications, ayant le corps consumé de grandes austérités; après tant de victoires remportées durant le cours de tant d'années; après une vie céleste, tant de dons extraordinaires, tant de grâces miraculeuses, il se laisse vaincre par une femme qui était possédée, ce qui devait donner de l'horreur, et après avoir chassé le diable de son corps.

Un de leurs soins est de nous lasser par la durée du combat; et l'expérience fait assez voir que l'on succombe à la fin, après avoir résisté un long temps. Une âme sera fidèle à ses exercices, malgré tous les dégoûts et toutes les répugnances qu'elle en peut avoir, quoiqu'elle n'y ait aucun sentiment, et qu'elle n'y porte que des peines : à la fin l'ennui l'accable, et elle cède à la tentation. Elle s'assujettira aux bons conseils qu'on lui donne, et gardera inviolablement les ordres qu'on lui prescrit : à la fin elle en fera à sa tête, et cédera à ses pensées et à ses inclinations. Quand ces esprits malheureux voient qu'ils ne peuvent rien gagner, ils vont prendre de nouvelles forces; ils s'associent des démons plus puissants encore et plus malicieux, et reviennent au combat, terrassant souvent ceux qui en avaient auparavant triomphé.

A. rès tout, leur nombre est incroyable. Saint Bernard dit que les diables, qui sont les singes de la Divinité, se partagent, afin que tous les hommes aient un mauvais ange, comme il en ont un bon. Saint Grégoire de Nice est dans le même sentiment. Saint Antoine disait souvent que des millions de diables parcouraient toute la terre. Saint Hilarion, son disciple, disait la même chose, et rapportait sur ce sujet l'histoire de l'Evangile, qui nous enseigne qu'un seul homme en était possédé d'une légion, c'est-à-dire de six mille six cent soixante-six. Le glorieux saint Dominique délivra un malheureux qui était possédé de quinze mille diables, qui étaient entrés dans son corps en punition des railleries qu'il avait faites des quinze mystères du rosaire. Ceci mériterait bien d'être considéré par ces gens qui se raillent des associations établies avec autorité légitime. Mais considérons combien d'ennemis conspirent à la perte d'un seul homme. Saint Jérôme, sur le chapitre VI *aux Ephésiens*, déclare que c'est une opinion générale des docteurs, que l'air est tout rempli de ces ennemis invisibles.

Après cela, donnons un peu nos attentions aux dangers où nous sommes exposés ayant de tels ennemis sur les bras. Mais donnons-les en même temps à la considération de ce que nous sommes, nous qui avons à combattre contre de telles forces. Nous vivons au milieu de la nuit, et dans le plein midi de la grâce, nous ne voyons pas même, aveuglés que nous sommes de nos passions. Nous marchons dans des lieux tout pleins de précipices éternels, et dans des chemins si glissants, que les plus saints ont bien de la peine à s'y soutenir : nous ne savons pas le chemin qu'il faut tenir, et nous prenons facilement, selon le sentiment de saint Bernard, celui de l'enfer; ceux que nous rencontrons sont des aveugles et des ignorants comme nous, qui, au lieu de nous aider à nous tirer de ces mauvais pas, servent à nous y perdre. Nous ne sommes que pure faiblesse, et percés de coups mortels de toutes parts. O mon Dieu, ô mon Dieu, qui pourra se sauver dans un état si déplorable? Hélas! ô homme, à quoi pensons-nous, lorsque nous sommes dans l'oubli de ces dangers effroyables? Est-il donc possible que ces vérités soient indubitables, et que nous y pensions si peu comme il faut? En vérité, en vérité, il faut que nous soyons enchantés; qu'ayant des yeux nous ne voyions pas, des oreilles sans entendre, et des pieds, demeurant cependant immobiles pour l'éternité; nous ne voyons, nous n'entendons, nous ne marchons que pour la vie présente.

Ces aveuglements et insensibilités, sont la cause que la plupart des âmes deviennent la proie des démons : si nous voulions bien nous laisser aller aux lumières et aux mouvements de la grâce, ne pouvant rien de nous-mêmes, nous pourrions tout en celui qui est notre force. C'est en sa vertu qu'il faut résister généreusement à la puissance des démons, qui, à la manière des crocodiles, fuient ceux qui les poursuivent et poursui-

vent ceux qui les fuient. *Résistez au diable*, nous enseigne la divine parole, *et il s'enfuira de vous*. (*Jac*. IV, 7.) Il est vrai que nos forces sont entièrement inégales; mais la vertu de Jésus-Christ supplée à notre faiblesse. Le grand saint Antoine assurait que depuis la venue de Notre-Seigneur, nous pouvions venir à bout du démon comme d'un moineau, et briser ses forces comme l'on ferait de la paille.

Il faut donc mettre toute sa confiance en Jésus-Christ et sa sainte croix, en la protection de sa sainte Mère, qui a écrasé la tête de ce malheureux serpent, et se servir des sacrements, de l'eau bénite, des images saintes, pour détruire tous ses efforts, nous tenant toujours d'une autre part dans l'humilité, vertu toute-puissante pour rendre les tentations de l'enfer inutiles, mais vertu sans laquelle toutes les autres vertus nous serviront de peu contre ses attaques. Saint Antoine, dont je viens de parler, ayant vu tout le monde rempli de piéges, et un démon qui de sa tête touchait les astres, et ravissait la plupart des âmes, fut pénétré de douleur; et comme ce saint homme criait avec force : « Qui pourrait donc s'échapper de ces liens, et des mains de ce monstre infernal? » une voix du ciel lui répondit : « Antoine, ce sera l'humilité. » Cette vertu doit être accompagnée d'une entière défiance de nous-mêmes. Si nous prenons quelque appui sur nos forces, sur notre expérience, notre conduite, nos résolutions, nous sommes perdus; tôt ou tard, infailliblement, nous périrons : et il faut bien prendre garde à une confiance secrète que nous avons en nous-mêmes, qui est quelquefois imperceptible : il semble, quand nous avons fait de certaines pratiques de piété, que tout est gagné; et Notre-Seigneur permet qu'ensuite nous retombions plus lourdement.

Il y a des âmes qui voient bien de certaines imperfections dont elles ont horreur; elles soupirent, elles travaillent, et n'en peuvent venir à bout. C'est, dit le saint homme le P. de Condren, que ces âmes ne connaissent pas encore assez leur faiblesse, leur insuffisance, leur impuissance. La défiance de nous-mêmes doit être suivie de crainte : *Craignez le Seigneur*, est-il écrit, *vous tous qui êtes ses saints* (*Psal*. XXXIII, 10.) Si les saints doivent opérer leur salut avec tremblement (*Philip*. II, 12), que doivent faire les pécheurs? Un larron auprès de la croix est sauvé, un autre dans le même lieu est damné. Dieu pardonne à l'un de ses apôtres qui l'a renié, il condamne un de ses disciples qui l'a trahi. Il y a un paradis, mais il y a un enfer; quelques-uns ont fait une véritable pénitence à la mort, mille et mille sont morts dans le péché. Enfin, l'on a vu les plus belles lumières de l'Eglise s'éclipser, l'on a vu des anges de la terre se précipiter dans les enfers par un mouvement de superbe à la fin de leur vie; l'on a vu des colonnes de l'Eglise ébranlées et abattues, l'on a vu ceux qui y éclairaient les autres des plus pures lumières de la foi tomber dans l'hérésie, l'on a vu des saints devenir des diables.

Pour ce sujet, il faut être fort sur ses gardes, et ne pas donner lieu à la tentation, en évitant toutes les occasions qui pourraient nous y engager. *Veillez et priez*, dit la divine Parole, *de peur que vous n'entriez en tentation* (*Matth*. XXVI, 41); elle ne dit pas de peur que la tentation n'entre en vous, mais de peur que vous n'entriez en la tentation. Quand c'est par l'ordre de Dieu que nous nous trouvons dans le péril, avec son divin secours nous en échapperons; si c'est de nous-mêmes que nous y sommes engagés, nous y périrons. La tentation de Joseph était bien plus forte que celle de David : Joseph était jeune, David était vieux; Joseph était poursuivi par les caresses et les menaces d'une femme qui l'importunait sans cesse, David n'était poursuivi de personne. La pudicité de Joseph était attaquée par une femme qui était sa maîtresse; en lui résistant, il courait risque de sa vie, en donnant les mains à la passion, il pouvait attendre une grande fortune temporelle; David était roi, il n'avait rien à craindre ni rien à attendre que les remords de sa conscience. David était plus avancé dans la vie spirituelle, et c'était l'homme selon le cœur de Dieu; cependant David est vaincu par la tentation, Joseph y résiste : c'est que David s'expose lui-même à la tentation, et que Joseph se trouve engagé dans le péril s'acquittant de son devoir dans l'ordre de Dieu. Les enfants ont été délivrés de la fournaise de Babylone, saint Pierre du danger des eaux; mais, si vous vous jetez à l'eau, ou dans le feu, vous y serez noyé ou brûlé. Si vous vous sentez bilieux, pourquoi n'évitez-vous pas les occasions de la colère? Si vous vous sentez porté à l'amour, pourquoi ne fuyez-vous pas discrètement les occasions des femmes? Vous vous fâchez en jouant, pourquoi donc ne renoncez-vous pas au jeu? Vous êtes distrait quand vous faites vos prières dans des lieux qui ne sont pas assez retirés, que n'en choisissez-vous de plus propres? Saint Ignace, le fondateur de la compagnie de Jésus, avait le privilége de ne point avoir de distractions pendant ses prières; mais il fallait qu'il fît, de son côté, ce qu'il pouvait : quand il ne s'éloignait pas assez du monde et du bruit, il ne jouissait plus de cette grâce.

Soyez aussi prompt à résister à la tentation. Le même saint disait que le serpent fait glisser facilement tout son corps où il a passé sa tête. La négligence que vous apportez à résister à la tentation donne de grandes prises à vos ennemis; ils craignent grandement les âmes qui résistent de prime abord à leurs attaques; car ils voient que ces attaques ne leur servent qu'à leur acquérir des couronnes. Si un charbon de feu tombait sur votre habit, en même temps et avec le plus de diligence qui vous serait possible, ne le jetteriez-vous pas par terre? et, pour peu que vous le laissassiez sur votre habit, n'en serait-il pas gâté? Quoique la négligence ne soit pas entièrement volon-

taire, n'y ayant pas une advertance parfaite, c'est toujours un péché véniel, et un seul péché véniel donne des forces étranges au démon pour nous tenter. Quand les exorcistes des possédés de Marseille avaient commis la moindre petite faute, ils ne pouvaient rien faire contre les démons durant quelque temps : au contraire, lorsqu'on a repoussé la tentation promptement, les démons ont peur de revenir, et leurs forces sont affaiblies. Il ne faut jamais délibérer; une ville qui parlemente est presque prise. Dès lors que l'on voit le péché, ou l'occasion du péché, il faut rompre, il faut quitter, il faut tout souffrir plutôt que d'y penser.

Dans les combats de la chasteté, il faut vaincre en fuyant; ne vous amusez pas à regarder les tentations, fuyez au plus vite : les tentations contre la pureté ont des charmes pour les sens, qui vous prennent si vous les regardez. Dans celles de la foi, il ne faut jamais raisonner : Il faut s'enfuir, disait saint François de Sales, par la porte de la volonté, et non pas par celle de l'entendement. Donnez-vous bien de garde d'aller chercher des raisons pour vaincre ces sortes de tentations; ne disputez pas avec le démon, il est trop habile pour vous; vous ne vous tirerez jamais de ses difficultés. Le saint évêque que nous venons de citer rapportait que cet esprit de subtilité et de malice lui forma une objection si forte contre la présence de Notre-Seigneur en l'Eucharistie, que sans un secours particulier de la grâce il était perdu ; c'est pourquoi jamais cet incomparable prélat n'a voulu dire la difficulté de sa tentation, dans la crainte qu'il avait qu'elle ne fût le sujet de la perte de quelque âme.

Dans les autres peines d'esprit, il faut un grand abandon à Dieu, et y éviter les réflexions volontaires. L'on ne peut pas empêcher que l'imagination n'en soit attaquée, mais on doit les souffrir en patience, et ne les pas entretenir ou augmenter par des réflexions volontaires. Elles portent ordinairement les personnes à être rêveuses : ce qu'il faut tâcher d'éviter, s'occupant doucement, pour y donner le moins de lieu que l'on peut ; la trop grande crainte en imprime les espèces plus fortement dans l'imagination, et, dans les tentations de l'impureté, les sens en sont plus émus.

Dans les peines de scrupules ou d'autres inquiétudes, le remède est de ne se pas arrêter à son jugement, de prendre avis d'une personne expérimentée dans ces sortes de voies (car il y a de grands directeurs qui n'en ont pas d'expérience), et qui ait de la doctrine et de la résolution, et s'en rapporter à ses avis, soit pour ne plus réitérer de confessions générales, quoique l'on estime en avoir besoin ; soit pour ne plus dire de certaines fautes, soit pour ne se pas accuser de certains doutes. Car enfin l'ordre que Dieu a établi en son Eglise est de ne nous pas gouverner immédiatement, mais par les personnes qu'il a appelées aux fonctions sacrées du sacerdoce. Une personne qui, agissant contre la conscience, ferait une chose qu'elle estimerait péché mortel, quoique ce ne fût qu'une faute vénielle, sans doute, si elle faisait cette chose avec une délibération parfaite, il y aurait un péché notable ; mais, si, nonobstant le jugement qu'elle fait de l'énormité d'une faute, elle passe par-dessus, soumettant son jugement à celui de son directeur, qui a plus de lumière qu'elle, et qui discerne mieux le péché d'avec le péché, assurément elle fait bien. Mais elle agit, me direz-vous, contre la conscience ; il est vrai, mais c'est une conscience dans l'erreur, et elle suit les règles d'une conscience véritablement éclairée, qui est celle du directeur. L'on ne doit pas non plus s'inquiéter sur ce qu'il vient en l'esprit que l'on ne s'est pas assez bien expliqué, ou bien que le directeur ne connaît pas bien notre état (ce sont des tentations communes presque à toutes les personnes peinées), ni s'embarrasser sur ce que nos peines peuvent venir de nos péchés ; car, après avoir renoncé à nos fautes, il est expédient d'en porter les peines dans la paix. Les peines du purgatoire sont à la vérité des peines et des châtiments du péché; cela empêcherait-il que les âmes qui y souffrent ne les portent avec tranquillité et une entière résignation aux ordres de Dieu?

Dans les peines de blasphème ou de réprobation, il est nécessaire d'y éviter doucement les réflexions volontaires ; et dans ce temps ordinairement la vue confuse de Notre-Seigneur est plus propre, dans l'oraison, qu'une connaissance distincte des mystères, parce que la tentation s'augmente et s'entretient par la vue distincte des vérités de la foi. Surtout, il est à propos de ne se pas laisser aller au découragement, quelques fautes que l'on commette. Quand vous tomberiez cent fois par jour, relevez-vous cent fois par jour. Un homme ne serait-il pas ridicule s'il demeurait couché au milieu d'une rue dans la boue et la fange, parce qu'il s'est laissé tomber plusieurs fois ? Humilions-nous bien de nos fautes, et en ayons du regret, mais jamais ne nous en décourageons.. C'est une maxime générale : l'ennui et l'impatience causent de grands maux. Apprenons à nous supporter dans nos défauts , attendant avec patience le secours du Seigneur. C'est une fâcheuse tentation que le trop grand empressement à la perfection , que souvent nous voulons par amour-propre. Notre orgueil voudrait nous voir bientôt être parfaits, et il nous fait étonner de ce que nous tombons, qui est tout ce que nous pouvons de nous-mêmes. Mon *juste*, dit l'Apôtre, *vit de la foi* (*Galat*. III, 11) ; c'est la grande et certaine règle de toute la vie spirituelle. Ne vous réglez pas par les goûts, les sentiments, ou les sécheresses et aridités, mais conduisez-vous par la foi, qui vous montrera que Dieu doit être également servi et adoré dans le temps de la tribulation comme dans le temps de la consolation. Ainsi vous serez fidèles à vos exercices, sans considérer si vous y avez répugnance

ou inclination. Vous ne serez jamais non plus trompés dans les voies extraordinaires, où souvent les directeurs perdent beaucoup de temps pour discerner si les grâces viennent de l'esprit de Dieu, du démon, ou de l'imagination, et bien souvent ils y sont abusés.

Les serviteurs de Dieu, qui conclurent que sainte Thérèse était trompée dans ses grâces extraordinaires, à raison de plusieurs imperfections qu'ils remarquaient en elle, se trouvèrent eux-mêmes dans la tromperie. Ce n'est pas une conclusion, dit le savant évêque qui a composé la Vie de la sainte, que les dons que l'on voit dans une âme ne procèdent pas de l'esprit de Dieu, parce qu'elle est imparfaite, car quelquefois ils sont donnés pour délivrer de ces imperfections. Si l'âme, quelques paroles intérieures qu'elle entende, quelque vision qui lui soit représentée, ne s'arrête qu'à la pure foi, laissant ces choses pour telles qu'elles sont, elle demeurera toujours dans la vérité. Si c'est le démon qui agit, il n'en recevra que de la honte et du dépit; si c'est l'esprit de Dieu, il opérera dans l'âme, indépendamment de sa vue ou réflexion. Les tableaux que nous avons dans nos églises sont un usage que l'esprit de Dieu a introduit, et qui le blâmerait serait hérétique. Cependant si l'on s'arrêtait à l'image, au lieu de passer de l'image à la chose représentée, sans doute l'on manquerait beaucoup. Or, les visions que l'esprit de Dieu même donne, sont des figures ou images de la Divinité; elles ne sont pas Dieu, et l'esprit de Dieu ne les donne que pour nous élever à lui. Or, comme la foi est le plus prochain moyen de l'union divine, il faut s'en tenir là. Enfin, l'entier et parfait abandon à la divine volonté pour toutes choses, et en toutes choses, ne désirant rien en particulier, est le grand secret pour vaincre les tentations. L'on doit se souvenir qu'il ne faut pas s'attacher aux moyens qui conduisent à Dieu, quelque excellents qu'ils soient, ni à aucune pratique, quelque bonne qu'elle puisse être; mais qu'on doit la prendre et la quitter quand il la faut prendre ou quitter; car tous ces moyens ne sont pas Dieu, à qui seul nous devons nous arrêter inviolablement comme à notre seule fin.

Avant que de finir cette matière, je me sens pressé de donner avis d'une tentation ordinaire, mais dangereuse, et qui rend presque toutes nos actions, ou inutiles ou imparfaites. C'est que le démon travaille à nous faire occuper de toute autre chose que de ce que nous faisons. Si vous êtes dans l'oraison, il vous fera penser à quelque bonne action que vous avez à faire; quand vous serez dans cette action, il vous occupera d'une autre; et ainsi vous pensez toujours à ce que vous ne faites pas, et ne pensez jamais bien, ou qu'à demi, à ce que vous faites. Or, chaque moment a sa bénédiction; faites bien ce que vous faites, et pour le bien faire ne pensez à autre chose. Le moment passé n'est pas à vous; le futur n'y est pas encore; il n'y a donc que le présent. Or voici la ruse du démon : vous désoccupant du présent, et vous tenant toujours en haleine pour l'avenir, jamais vous n'avez aucun moment à vous.

C'est encore une de ses ruses, de vous donner du goût pour des emplois qui ne sont pas de votre état. Que vous sert-il de vous occuper de la vie des Chartreux, si votre état est dans les emplois extérieurs? et que sert aux Chartreux de penser à la prédication, ou à la visite des hôpitaux, puisqu'il faut qu'ils vivent solitaires? Nous ferions des merveilles, à ce que nous pensons, si nous faisions des choses que cependant nous ne ferons jamais; et nous ne songeons pas à bien faire ce que nous sommes obligés de faire tous les jours. Vous êtes engagé dans un état où il y a bien de la peine à se sauver, et il faut, malgré vous, que vous y demeuriez. Considérez donc sérieusement qu'il faut vous sauver dans cet état si dangereux, et n'allez pas perdre le temps à vous imaginer d'autres états où vous n'entrerez jamais. Travaillez cependant, dans quelque condition que vous soyez, à bien régler vos passions; et sachez que la moindre est capable de vous jeter dans un aveuglement déplorable, et qui vous met même hors d'état de prendre aucun avis; la raison en est que nos passions nous trompant, nous font voir les choses d'une autre façon qu'elles ne sont; ainsi nous les proposons, pour en avoir avis, comme nous les concevons, et l'on nous donne conseil comme nous les expliquons; ce qui fait que souvent l'on est dans de grandes erreurs, même en suivant conseil, et cela par notre faute, ce qui ne nous excusera pas devant Dieu. Or, ce que nous avons déjà dit, que les démons nous trompent dans la vue des choses, cela arrive par le moyen de nos passions, dont ils se servent.

Mais le Dieu du ciel a plus de désir de nous sauver que l'enfer n'a de rage pour nous perdre. Comme il sait à fond nos impuissances, dans l'excès de ses divines miséricordes, il donne des secours proportionnés à nos faiblesses; et pendant que l'enfer veille continuellement à notre perte, ses yeux sont toujours amoureusement ouverts à notre défense. Il nous envoie les anges bienheureux de sa cour céleste, par une Providence que l'Eglise appelle ineffable, pour nous soutenir dans les combats que nous devons donner contre ces puissances, dont la force infailliblement nous accablerait, sans une protection si particulière. « L'âme, » dit saint Bernard, « est quelquefois dans un tel trouble, son esprit dans un ennui si fâcheux, son cœur dans des angoisses si pressantes, son corps tellement affligé, sa tentation si vive, que, sans un grand secours, elle succombera. Elle a besoin pour lors d'être assistée par les anges, continue ce Père; elle a besoin de la consolation de ces esprits du ciel. Comme elle est toute languissante, elle ne pourrait pas marcher; il est nécessaire que les anges la

portent entre leurs bras. » Certainement j'estime qu'en cet état ils la soutiennent, pour ainsi dire, comme avec deux mains, et la font passer si doucement à travers de tous les dangers qui lui donnaient plus de crainte, qu'en quelque façon elle les sent, et ne s'en aperçoit pas. Il nous faut marcher sur les aspics et les basilics; il nous faut fouler aux pieds les lions et les dragons. Qu'il est nécessaire, pour cet effet, d'avoir les anges pour maîtres et pour guides! Qu'il est nécessaire même qu'ils nous portent, particulièrement nous qui ne sommes que comme de faibles enfants! Mais que nous passons facilement ces routes dangereuses, si nous sommes portés par leurs mains! Que craignons-nous? Ils sont fidèles, ils sont sages, ils sont puissants; suivons-les seulement, et ne nous en séparons pas.

Toutes les fois donc que vous vous verrez pressé de quelque grande tentation ou affliction, ayez recours à votre bon ange; dites-lui : Seigneur, sauvez-nous, car nous sommes sur le point de nous perdre. Ce sont les sentiments de ce grand saint qui nous font assez voir la nécessité et la douceur de la protection de ces aimables princes du paradis. Comme les rois font mourir dans leurs Etats les larrons, pour y conserver les biens et la vie de leurs sujets, de même ces glorieux esprits détruisent la puissance des princes de l'enfer pour le salut de nos âmes, et la gloire de leur souverain. Aussi est-il dit dans l'Ecriture qu'ils lient les démons, c'est-à-dire, qu'ils empêchent leur pouvoir. Le solitaire Moïse était grandement tourmenté des tentations de la chair; et allant trouver l'abbé Isidore, pour lui exposer ses peines, et y trouver quelques remèdes, cet abbé lui fit voir une troupe de démons sous des formes sensibles, animés plus que jamais à le combattre; ce qui affligea beaucoup ce serviteur de Dieu : mais peu à peu il lui montra une bien plus grande troupe de saints anges préparés à sa défense, en lui disant : Sachez, mon fils, qu'il nous faut dire, avec le prophète Elisée, que nous en avons plus pour nous que contre nous : ce qui lui donna une telle consolation, qu'il s'en retourna tout joyeux en sa cellule, et dans une grande résolution de résister généreusement à toutes les attaques des esprits de l'enfer. Je vous dis, mon cher lecteur, la même chose, après vous avoir parlé des tentations des démons, de leur rage, de leur force, de leurs ruses et de leur multitude. Nous en avons plus avec nous que contre nous. Cette vérité est bien douce et bien capable de nous consoler dans toutes nos peines; mais méditez-la un peu à loisir. Nous espérons encore en parler, avec le secours du ciel, au sujet de la confiance que nous devons avoir en la protection des saints anges, dont nous traiterons ci-après. Seulement encore un mot : Sachez qu'un seul démon, si Dieu lui permettait, serait capable de faire périr tous les hommes, quand tous les hommes de la terre seraient autant de soldats et tous sous les armes. Mais sachez aussi qu'un seul ange du ciel est plus puissant, en la vertu qu'il reçoit de Dieu, que tous les diables ensemble. Souvenez-vous ensuite que tous ces anges bienheureux veillent avec des bontés qui surpassent nos pensées à notre défense, et que les diables les craignent étrangement et plus que les saints (l'on excepte toujours celle qui ne peut souffrir de comparaison, l'incomparable Mère de Dieu) : la raison est que les bons anges ayant combattu généreusement pour la cause de Dieu contre ces apostats, dans le temps de leur rébellion, ils ont mérité d'avoir un empire particulier sur ces rebelles. Le souvenir aussi que les démons ont, qu'ils ont été dans le même pouvoir qu'eux d'arriver à la gloire, dont ils sont si malheureusement déchus, la vue qu'ils ont du bonheur qu'ils possèdent, et dont ils sont privés, les tourmentent extraordinairement.

## NEUVIÈME MOTIF.

*Les grands secours que les saints anges nous donnent à l'heure de la mort, et après la mort.*

Si l'un des plus grands philosophes a estimé que la mort était la chose la plus terrible de toutes les terribles, quoiqu'il n'eût pas la connaissance de ses suites, que doivent penser les Chrétiens, à qui Dieu tout bon les a si miséricordieusement révélées? Quand un esprit considère sérieusement que de cet instant épouvantable dépend la décision d'une éternité bienheureuse ou malheureuse; que bien peu, et très-peu y reçoivent une sentence favorable pour la sainte éternité; et que la plupart du monde y est condamné aux flammes impitoyables de l'enfer pour un jamais; il faut être plus qu'insensible pour n'avoir pas le cœur transpercé de la dernière frayeur. Mais croyons-nous à ces paroles du Fils de Dieu qui nous apprennent que le chemin de la vie est bien étroit, et qu'il y en a bien peu qui le trouvent? (*Matth.* VII, 14.) Croyons-nous à cette vérité effroyable, qu'il nous a révélée, qu'il y en a bien peu de sauvés? (*Matth.* XX, 16.) Songeons-nous que nous allons, ou pour mieux dire, que nous courons à la mort, où il faudra faire l'expérience de ces infaillibles mais redoutables paroles, vous qui lisez ceci, et moi qui vous l'écris? Quoi! sera-t-il donc vrai, qu'à peine le juste sera sauvé (ce qui fait trembler les âmes les plus innocentes), et que le pécheur vivra dans l'assurance, comme si à la mort le paradis lui était dû et qu'il n'y eût rien à craindre pour lui? *O mon Dieu et mon Seigneur! n'entrez pas en jugement avec votre pauvre serviteur, parce que personne ne sera justifié en votre divine présence.* (*Psal.* CXLII, 2.) Le saint abbé Agathon étant sur le point de mourir, était saisi d'une extrême frayeur; et comme ses disciples étonnés lui demandaient s'il avait quelque chose en sa conscience qui fût un juste sujet d'une telle crainte, il leur ré-

pondit que par la grande miséricorde de Notre-Seigneur sa conscience ne lui donnait aucun remords; mais que les jugements de Dieu étaient bien autres que ceux des hommes. Toutes nos justices, nous enseigne l'Ecriture (*Job* xxv, 4-6), ne sont qu'ordures, quand elles paraissent devant sa divine pureté.

Si donc les saints anges nous rendent de grands secours à cette heure terrible, c'est pour lors qu'ils nous montrent bien qu'ils sont nos véritables amis. On reconnaît le véritable ami dans l'affliction, et lorsqu'on est dans un grand délaissement. Or quelle affliction semblable à celle de la mort, où il s'agit de tout perdre ou de tout gagner, et où tout le monde nous quitte généralement et sans réserve : les maris, leurs femmes; les pères et mères, leurs enfants; les plus fidèles amis, les personnes qui leur sont plus chères. Personne ne nous tient compagnie au tombeau; l'âme s'en va seule dans l'éternité; le corps s'en va seul dans le sépulcre. Oh! quelle étrange solitude, et qu'elle mérite bien de faire souvent l'occupation de nos esprits! Toutes les créatures de la terre nous abandonnent; pas une seule ne nous vient défendre au jugement de Dieu : les plus grandes amitiés de ce monde se terminent à la mort; c'est un privilége de l'amour angélique, dont la durée s'étend au delà de la mort même : aussi il ne faut pas se lasser de le répéter, ce sont les nonpareils en matière d'amour.

Notre-Seigneur a révélé que les âmes qui avaient eu une dévotion particulière aux saints anges pendant leur vie, en recevaient des assistances extraordinaires dans le temps de la mort, et il est bien juste; car enfin Notre-Seigneur, le Dieu de la grande éternité, récompense pour lors la digne réception de ses ambassadeurs; son honneur y est intéressé; car le bon ou le mauvais traitement que l'on fait aux ambassadeurs d'un roi, retourne sur sa personne, et les docteurs tiennent pour un sujet légitime de guerre l'affront qu'un ambassadeur aura reçu. Or les saints anges sont les ambassadeurs du Roi des rois : que ne méritent donc pas ces gens, qui à peine les ont regardés, à peine ont pensé à eux, à peine les ont remerciés, mais les ont traités avec la dernière des ingratitudes, avec les derniers mépris, rebutant leurs avis, se rendant insolents à leurs remontrances? Mon Dieu, que cet instant de la mort nous apprendra de choses! Oh! que bienheureuses sont les âmes qui par leur soumission aux saints mouvements que ces esprits d'amour leur auront inspirés, par l'amour et la dévotion qu'elles auront eus pour ces charitables intelligences, seront en état d'en recevoir les assistances particulières, et la glorieuse récompense de Dieu!

Après la mort, les saints anges présentent nos âmes devant le tribunal de Dieu, et y défendent notre grande cause de l'éternité. Oh! qu'il fait bon pour lors d'avoir de si bons et si zélés avocats! Ils nous accompagnent dans la gloire tout comblés de joie. Ils nous visitent dans le purgatoire, et nous y rendent tous les offices imaginables que l'on peut attendre de la plus belle et de la plus constante amitié. Ils y consolent les âmes, mais à leur manière angélique, c'est-à-dire, d'une consolation toute céleste, dont toutes les joies de ce monde ne sont que des ombres et de pures apparences : ils y procurent leur soulagement ou leur délivrance, par les prières qu'ils inspirent de faire pour elles, par les messes, par les aumônes, par les mortifications; et quelquefois même ils paraissent visiblement pour y exhorter, en se servant des espèces de notre imagination, représentant les personnes que l'on a connues, particulièrement durant le sommeil. Enfin, le docte Suarez estime qu'ils recueilleront au jour du jugement les cendres de ceux dont ils auront été gardiens. Que peut-on ajouter à des soins si amoureux et si fidèles? Mais pourquoi des amours si précieux pour de si chétives créatures, si ce n'est que dans la créature ils y regardent Dieu seul

## DIXIÈME MOTIF.

*La dévotion des saints anges est une marque d'une haute prédestination.*

Si nos yeux étaient un peu plus ouverts aux vérités éternelles, toute notre consolation serait d'être quelque chose dans la glorieuse éternité. Tout ce qui passe est méprisable; et dès lors qu'une chose finit, quelque satisfaction qu'elle peut donner, quelque honneur qui en puisse arriver, l'on n'en doit pas faire grand état. Que sont devenus ces fameux conquérants de la terre, les Alexandre et les César? Où sont leurs lauriers et leurs couronnes! Que leur reste-t-il de leurs triomphes et de leurs victoires? Allons, mon âme, allons en esprit dans ces cachots de feu et de flammes où ils brûlent depuis tant de siècles, et voyons dans ce funeste lieu de toutes les misères, ce que les richesses, les plaisirs et les honneurs de cette vie périssable leur ont servi. Toutes ces choses ont passé, et ils ont passé avec toutes ces choses; il ne leur en reste que de funestes désespoirs, et une rage continuelle, des tourments qui dureront toujours et qui sont inconcevables. Dans la vérité, il n'y a que le bien ou le mal éternel qui doivent nous toucher. Répandons ici des larmes sur l'aveuglement des hommes.

Le cœur humain est fait pour de grandes choses, et il ressent je ne sais quoi en lui-même qui lui donne de forts mouvements pour la grandeur. Ainsi l'on aspire toujours à quelque chose de plus que ce que l'on a. Le soldat voudrait être capitaine, le capitaine général d'armée, le général d'armée serait bien aise d'être prince, le prince désirerait d'être roi, le roi souhaiterait être le monarque du monde : car il est vrai, par une induction générale en toutes sortes de conditions, que l'on aspire toujours à avoir plus, à être quelque chose de plus que l'on

n'est. Il n'y a que pour le ciel et pour l'éternité que l'on demeure dans une bassesse de cœur qui ne se comprend nullement. Vous entendrez des gens qui vous diront qu'ils ne se soucient pas d'être les derniers du paradis. A la vérité ce nous est bien encore trop de grâce, à nous qui ne méritons que les dernières places de l'enfer : mais puisque notre Dieu très-miséricordieux nous invite et nous appelle à des honneurs si élevés, à la sainte éternité, il faut être le plus lâche du monde pour n'y pas aspirer généreusement. *Soyez saintement ambitieux des meilleures grâces*, nous enseigne le Saint-Esprit. (*I Cor.* XII, 31.) Si vous aimez l'honneur, disent les saints, recherchez avec courage celui qui durera toujours. Sainte Thérèse et saint François de Borgia protestaient que pour un seul degré de gloire davantage, ils auraient été contents de brûler dans les feux du purgatoire jusqu'au dernier jour du jugement. Ces âmes éclairées en savaient l'importance ; celles qui sont toutes plongées dans la chair ne voient goutte dans ces pensées.

Mais, dira-t-on, les bienheureux ne sont-ils pas tous parfaitement contents? Ils le sont tous assurément; mais leur joie n'est pas égale. Deux hommes ont chacun un vaisseau plein de pierreries : l'on peut dire que les vaisseaux de tous les deux sont entièrement remplis ; mais si le vaisseau de l'un ne peut contenir que mille pierres précieuses, et que le vaisseau de l'autre en renferme un million, leur plénitude ne sera pas égale, et la différence de leur valeur sera très-grande. De même tous les bienheureux sont pleinement satisfaits ; mais la plénitude de leur satisfaction est bien différente. Il n'y a pas de comparaison entre la félicité de l'heureuse Mère de Dieu et celle des autres saints. Comme une étoile diffère d'une autre en clarté, de même la résurrection des morts. La grande sainte Thérèse, dont nous venons de parler, dit que dans une vision surnaturelle on lui montra la différence de la gloire d'un ange d'un chœur plus élevé d'avec celle d'un ange d'un ordre inférieur, et qu'elle n'est pas concevable. Le docteur spirituel Thaulère, pour tâcher d'en donner quelque idée, dit qu'il y a plus de différence entre un bienheureux qui tient les premiers rangs dans l'Empyrée et un autre qui n'est pas si élevé, qu'il n'y a entre un roi et un paysan. Ces élévations toutes glorieuses où nous sommes si saintement appelés devraient bien rehausser notre courage, et nous donner des inclinations généreuses pour les honneurs de la belle éternité. Mais quand il n'y aurait que ce seul motif, que dans notre plus grande gloire éternelle Dieu y est plus glorifié éternellement, il faut renoncer au divin amour, ou il faut mourir à la peine pour devenir quelque chose dans l'aimable paradis. Un seul degré de la gloire de Dieu à une âme qui a le pur amour, quand il ne s'agirait que d'un moment, lui ferait souffrir dix mille morts et endurer dix mille martyres. Ici il s'agit, non pas seulement d'un degré, mais peut-être d'un million et de cent millions de degrés de gloire, et pour une éternité; et l'on ne s'en remue pas. Qu'il est vrai que nous aimons peu Dieu et ses sacrés intérêts! Qu'il est vrai que nous nous aimons peu nous-mêmes!

Or la dévotion des anges contribue merveilleusement à la perfection du divin amour, et par suite à l'accroissement de la gloire du ciel. Ces esprits sont de vives flammes du pur amour ; il n'est pas possible de s'en approcher souvent sans prendre feu, et participer à leurs ardeurs. Avec les saints l'on se sanctifie ; avec les anges on devient tout angélique, c'est-à-dire tout celeste. C'est le propre de l'amour de rendre les personnes qui aiment semblables; or ils ne peuvent pas nous ressembler : leur pureté est inviolable ; il est donc nécessaire que nous leur ressemblions. Leur vie a toujours été une vie du pur amour ; l'union que nous aurons avec eux nous en procurera quelque rapport. Leurs soins auprès de Dieu pour nous nous obtiennent de grandes grâces, et ils ne se lassent jamais de nous les augmenter et de travailler en nous, afin que, par le fidèle usage que nous en ferons, nos mérites s'accroissent tous les jours de plus en plus. Ils nous façonnent à la perfection ; ce sont les grands maîtres de la vie spirituelle ; ils nous y élèvent avec des amours inénarrables. Quels profits ne ferions-nous pas sous une telle conduite, si nous étions plus sages? Quand sainte Thérèse fut délivrée de ses imperfections et mise dans les plus pures voies de la perfection, une voix céleste lui dit qu'il ne fallait plus converser avec les hommes, mais avec les anges. La conversation des créatures d'ici-bas nous forme de grands obstacles à la sainteté ; celle des anges y fait faire des progrès admirables.

Mais comme la sainteté est rare, la dévotion à ces esprits célestes l'est aussi ; et dans le petit nombre de leurs dévots on n'en rencontre presque pas dont la dévotion aille plus avant qu'aux anges du dernier chœur. Il y en a très-peu qui excellent dans la dévotion des séraphins, des chérubins et des autres anges des premières hiérarchies. Nous lisons bien qu'un saint François, qu'une sainte Elisabeth de Portugal, et d'autres personnes saintes se sont rendus admirables dans cette dévotion ; aussi étaient-ils de grands saints, et établis dans les voies les plus parfaites de la sainteté par les premiers des troupes angéliques, comme il se voit en la personne du même saint François, qui reçut les stigmates sacrés de Notre-Seigneur par un séraphin ; et en celle de sainte Thérèse, dont le cœur fut encore si amoureusement blessé par l'un des premiers séraphins du paradis. Si nous avions un peu du pur amour, ce serait assez de nous dire que Dieu seul, étant dans tous les anges, il y a plus de ce Dieu seul dans ceux qui sont les plus élevés. O Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul!

## ONZIÈME MOTIF.

*La gloire de la très-sainte Vierge.*

Ce n'est pas un motif peu puissant à un cœur qui aime comme il faut la très-sainte Mère de Dieu, que la vue de sa gloire. Nous lisons en des auteurs irréprochables, qu'il s'est trouvé même des pécheurs, et des pécheurs bien criminels, qui dans leur état déplorable ne laissaient pas d'en être si touchés qu'ils protestaient qu'ils auraient bien voulu donner leur vie pour la gloire de cette reine des bontés et des douceurs du paradis; et ces désirs ont été suivis de tant de bénédictions, qu'enfin ils ont obtenu par les soins de la mère de miséricorde une mort chrétienne, par une entière conversion et un changement notable de leur vie. Si des âmes rebelles aux ordres de Dieu sont capables d'être touchées de l'honneur de l'auguste Reine du ciel, à plus forte raison des âmes pures et innocentes, et qui, d'autre part, lui ont une dévotion spéciale, se laisseront aller facilement au zèle d'un honneur si saint, et qui mérite d'être rendu avec tant de justice à celle que nous ne pourrons jamais assez dignement honorer.

Les anges, selon le témoignage de sainte Brigitte, dès le commencement du monde, conçurent un zèle si pur des intérêts de cette reine du paradis, qu'ils eurent plus de joie de ce qu'elle devait être que de ce qu'ils avaient été créés. Combien de personnes dans la suite des temps, à l'imitation de ces bienheureux esprits et par leurs puissants secours, ont préféré les intérêts de la Mère de Dieu à leurs propres intérêts, son honneur à leur honneur, son être à leur être? J'en ai connu qui voudraient avoir un million de vies pour les sacrifier à Dieu pour la gloire de cette incomparable Vierge; qui seraient contents de rester jusqu'au jour du jugement dans les feux épouvantables du purgatoire, s'il y allait de la moindre chose de son honneur; qui voudraient de tout leur cœur être un million de fois anéantis, si Dieu en était plus glorifié. En vérité, un bon cœur ne dit jamais : C'est assez, quand il s'agit de la très-pure Vierge, pourvu que l'on demeure dans l'ordre de Dieu. Hélas! on voudrait tout quitter, tout faire, tout souffrir pour son amour, et après tout l'on voit bien que ce serait encore bien peu pour celle qui a mérité d'être Mère d'un Dieu. Ces vérités m'ôtent tout lieu de douter que le motif de sa gloire ne soit pas l'un des plus puissants dont l'on se puisse servir pour établir plus fortement l'amour et la dévotion des saints anges. C'est ici, ô âmes qui avez de la dévotion pour la glorieuse Vierge, que je vous invite à celle des saints anges. Il y va de sa gloire : c'est tout vous dire, si vous l'aimez en vérité.

La divine Marie est la générale des armées de Dieu, et les anges en sont les troupes glorieuses : ce sont donc les soldats de celle qui seule paraît terrible comme une armée tout entière rangée en bataille; et ils ont fortement combattu pour sa gloire dès la création du monde, s'opposant à Lucifer et aux anges apostats qui n'ont pas voulu se soumettre à son empire, Dieu leur ayant révélé qu'elle devait être quelque jour leur souveraine. Elle est l'auguste et triomphante reine du paradis; les anges sont les fidèles et généreux sujets qui l'ont honorée, comme nous venons de le dire, auparavant qu'elle fût, et qui tiennent à grande gloire d'être assujettis aux lois de son royaume. Elle est dame des anges, et souvent elle est invoquée sous cette qualité de Notre-Dame des Anges; ils sont donc ses serviteurs, mais des serviteurs si zélés, qu'ils ne font qu'attendre la manifestation de ses volontés, pour les exécuter au moindre signe, avec une promptitude inénarrable. Elle est même leur amie; c'est pourquoi dans les *Cantiques* (VIII, 13) le divin époux la prie de parler et de faire entendre sa voix, parce que, dit-il, les amis écoutent. Or, ces amis sont les saints anges. L'on peut dire de plus, qu'elle est leur mère en quelque manière, et c'est le sentiment de plusieurs graves théologiens. Tous ces titres font assez voir qu'il y va de la gloire de cette reine, de cette générale, d'une si glorieuse et si puissante dame, que ses sujets, ses soldats, ses serviteurs soient considérés. L'amour qu'elle a pour eux, les traitant comme ses fidèles amis, et même comme ses enfants, demande par toutes sortes de raisons que nous aimions ce qu'elle aime, que nous ayons de profonds respects pour ceux qu'elle désire d'être honorés. Louons donc et bénissons les saints anges, parce que la très-pure Vierge, l'auguste reine et dame des anges en est louée et bénie : mais louons et bénissons le Seigneur, qui a fait tout ce qu'il y a de grand et de louable, et en la dame des anges, et dans les saints anges; et c'est Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul.

## DOUZIÈME MOTIF.

*Dieu seul.*

Quand on a dit Dieu, tout est dit, et il ne reste plus rien à dire, au moins au pur amour, dont tout le plaisir est de le dire, mais de le dire seul. Comment pourrait-il dire autre chose, puisqu'il ne sait autre chose? *Pour nous*, disait autrefois l'un des plus grands saints de ce pur amour, le divin Paul, *nous ne connaissons plus personne* (*II Cor.* V, 16); car c'est le propre de cet amour, d'ôter la vue de tout ce qui n'est pas Dieu : ou s'il laisse la connaissance de quelque autre chose, ce n'est que pour la voir en son néant, en la présence de cet être suradorable. De là vient qu'il s'écrie : *Qu'ai-je au ciel ou en la terre, sinon vous, ô mon Dieu!* (*Psal.* LXXII, 25.) Il n'a rien en la terre, il n'a rien au ciel; parce qu'il n'a rien que Dieu seul. En vérité, il ne pense plus ni à plaisir, ni à réputation, ou à honneurs, ou à richesses. Il s'oublie des biens naturels, des biens temporels, des biens moraux, des biens spirituels, n'étant rempli que du souverain bien. Je dirai plus; il

perd même la mémoire de soi-même, car il se voit dans le rien, comme le reste des choses : dans l'affaire de son salut, dans son âme, dans le paradis, dans l'éternité, il n'y voit que le Dieu de son âme, le Dieu du paradis, le Dieu de l'éternité. On a beau lui faire voir et lui parler d'autre chose, son cœur est toujours tourné vers Dieu seul. Son cœur et sa chair sont dans une sainte défaillance à l'égard de tout être créé ; Dieu seul, le Dieu de son cœur, et sa part éternelle, fait son unique tout.

C'est dans cet état qu'était cet homme apostolique, qui assurait qu'il ne vivait plus, qu'il n'y avait que Jésus qui vivait en lui. La divine Catherine de Gênes, que l'on peut appeler la sainte de la divinité de Jésus-Christ, ne pouvait pas même supporter ce mot, de moi ; c'est-à-dire, qu'elle ne pouvait en aucune manière regarder le propre intérêt. O mon Dieu, et mon tout! disait et redisait l'humble saint François; et il passait les nuits et les jours à dire ces paroles du pur amour. O douces et agréables paroles, est-il écrit dans le dévot livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et c'est un plaisir de les répéter; car enfin, il est très-vrai, et l'âme qui aime purement, ne doutera pas de cette vérité : le pur amour en sa netteté ne peut voir, ne peut s'arrêter, ne peut dire que Dieu seul. Il ne peut se réjouir, et il ne peut prendre plaisir qu'en Dieu seul. Il ne peut se soucier que de ses intérêts sacrés. Toute sa joie est de les savoir établir, et toute sa tristesse de ne les avoir pas assez considérés. Pour les siens propres, il les a en horreur; c'est pour lui une abomination. Non, il est vrai, il ne se soucie non plus de lui que de la boue des rues, et ces soins que l'on prend de soi-même, lui font grande pitié. Celui qui est dans sa bienheureuse possession, fait un saint mépris de tout propre intérêt ; c'est pourquoi ce lui est une chose de rien d'être dans l'estime ou le mépris des créatures : disons encore davantage, les bons sortent de son cœur, aussi bien que les autres; car il n'y a place que pour Dieu : ainsi il ne se met pas en peine d'être ruiné d'estime dans l'esprit des gens de bien, d'avoir des contradictions des serviteurs de Dieu, et de voir blâmer les meilleures actions que la grâce lui fait faire : Tant moins de créature, dit-il, et plus de Dieu. Les délaissements qu'il en souffre, font son plaisir; et à mesure que ces délaissements s'augmentent, sa joie devient plus grande, son repos plus calme, sa paix plus profonde; car sa dernière et extrême joie est de sortir de l'être créé, pour être plongé dans l'increé. Ce furent les derniers sentiments d'une âme de grâce de notre siècle, que le feu P. de Condren, homme angélique, admira, et qui lui firent souhaiter une mort pareille. Je voudrais, disait-il, mourir de la sorte, en disant : Je quitte l'être créé, pour entrer dans l'increé.

Cet être increé, qui de Dieu seul fait toute l'occupation de la glorieuse éternité; il remplit uniquement tous les esprits, et toutes les âmes des bienheureux qui y vivent : et il serait bien juste qu'il donnât le mouvement à tous les cœurs de la terre, comme il le fait dans le ciel. Mais la plupart des cœurs sont attachés à leurs intérêts, et ceux qui se sont faits quittes de l'intérêt temporel, ne sont pas sans intérêt spirituel. Un contemplatif eut un jour une vue du petit nombre des parfaits amants du Fils de Dieu. Il lui était montré qu'entre mille, il n'y en avait pas cent qui aimassent Dieu, et entre ces cents presque pas un qui l'aimât pour l'amour de lui-même. Cette vue lui coûta bien des larmes. « Ah! disait-il, est-il possible qu'il y ait si peu de cœurs qui aiment de la belle manière; mais combien dans ce très-petit nombre de personnes qui aiment Dieu pour Dieu, s'en trouve-t-il qui, aimant Dieu pour Dieu, n'aiment que lui seul, et avec fidélité? » Le bienheureux Henri de Suso à peine en remarqua-t-il quelques-uns en sa dernière roche, c'est-à-dire, en la révélation qui lui fut faite des plus hautes voies de la perfection. C'est ce qui nous a obligé de donner d'autres motifs en ce petit Traité, afin qu'au moins les hommes aiment en quelque manière que ce soit : mais tous ces motifs ne sont considérables que parce qu'ils se terminent à Dieu. C'est Dieu qui donne la valeur à toutes choses, et sans lui toutes choses ne sont rien.

La nature angélique a des perfections admirables; mais elle ne les tire que de Dieu seul, et ce n'est qu'en lui qu'elle possède des élévations si glorieuses. C'est à Dieu seul, enseigne le dévot saint Bernard, après l'Ecriture, que l'honneur est dû et la gloire. Il est vrai, dit ce saint Père, que nous ne devons pas être ingrats envers les saints anges; que nous leur devons avoir une grande dévotion, et être beaucoup reconnaissants pour leurs bontés; que nous devons être tout pleins d'amour pour de si nobles créatures, qui nous aiment si véritablement; que nous les devons honorer autant que nous pouvons, et que nous devons avoir pour eux tous ces amours et toutes ces reconnaissances. Aimons, s'écrie ce saint homme, et honorons les anges; cependant tout notre amour et tout notre honneur doit être rendu à celui dont nous avons reçu, et eux et nous, tout ce que nous avons, soit pour aimer et honorer, soit pour être aimés et honorés : et après tout, qu'avons-nous de reste, nous qui devons à Dieu tout notre cœur, toute notre âme, toutes nos forces? C'est donc en Dieu et pour Dieu qu'il faut aimer les anges. C'est Dieu qui doit être le grand motif de toutes nos dévotions; et heureuses les âmes que non-seulement la vue de Dieu, mais la vue de Dieu seul fait agir. C'est pour ces âmes saintement désintéressées que nous avons mis Dieu seul pour leur servir de motif dans l'amour et la dévotion que nous les invitons d'avoir pour les esprits du pur amour. Si ce n'est que Dieu seul qu'elles regardent dans les choses, à la bonne heure; elles peuvent donc bien considérer et aimer les anges, car elles les trouveront tout remplis de Dieu seul.

L'épouse, dans les *Cantiques* (III, 2-4), cherche ce Dieu seul au milieu des nuits sombres, et des obscurités de cette vie; et dans l'ardeur de l'amour qui la presse, elle va de tous côtés : elle cherche ce bien-aimé dans les rues et les places publiques, elle en demande des nouvelles à tous ceux qu'elle rencontre; mais tous ses efforts demeurent inutiles et sans effet. Enfin, elle est rencontrée par les gardes de la ville; et les ayant un peu passés, elle trouve avec joie le bien-aimé de son cœur. Or cette amante sacrée est l'âme, divinement éprise du pur amour; c'est pourquoi elle est épouse à raison de son union avec Dieu seul. Comme ses affections ne sont pas partagées, elle mérite le lit nuptial du divin époux; aussi dit-elle qu'elle le cherche en son lit. Cet époux lui déclare qu'il a été blessé d'amour par l'un de ses yeux, et par un seul de ses cheveux (*Cant.* IV, 9) : il veut marquer par là l'unité de ses affections; il ne parle que de l'un de ses cheveux, parce qu'elle n'a qu'une seule liaison; que de l'un de ses yeux, parce qu'elle ne regarde qu'une seule chose, et c'est ce qui lui a ravi son cœur : ainsi elle ne pense qu'à lui, et ne veut que lui seul. Elle va donc dans les rues et les places publiques, le cherchant uniquement; elle ne se met pas en peine s'il fait nuit; elle ne songe pas qu'elle marche dans les ténèbres, son amour lui sert de flambeau et de guide : de même l'âme qui a le pur amour, s'appuyant uniquement sur la foi, cherche Dieu seul sans cesse au travers de tous les voiles des choses créées, et dans les rues et les places publiques, c'est-à-dire, de tous côtés; et comme l'épouse demande son bien-aimé, sans même le nommer, l'amour qui l'a transportée lui faisant croire que tout le monde sait le sujet de ses affections; aussi cette âme crie partout, Dieu seul, sans prendre garde à ceux qui entendent ce langage ou non : elle méprise avec facilité l'aveuglement de ces gens, à qui ce discours est comme une langue étrangère.

Le langage de l'amour, dit saint Bernard, est un langage barbare à ceux qui n'aiment pas. Si je parle, dit l'amoureux saint Augustin, à une personne qui aime, elle ressent assez ce que je dis : si je parle à un cœur glacé et dépourvu de l'amour, il ne l'entend pas. L'épouse ne trouve pas son bien-aimé; c'est que son bien-aimé est Dieu seul; et dans tous les hommes il y a autre chose que Dieu seul; si on excepte celle qui ne peut souffrir de comparaison, la toujours incomparable Vierge Mère de Dieu. Le péché se rencontre dans tous, ou le péché mortel, ou véniel, ou au moins originel; s'il est vrai que quelques saints aient été préservés du péché véniel, comme quelques-uns le pensent de saint Jean-Baptiste : mais enfin, ce bien-aimé se trouve après la rencontre de ceux qui veillent sur la garde de la cité; c'est que ces gardes posés sur les murs de Jérusalem, qui veillent continuellement, sont les saints anges; et on trouve le bien-aimé en les rencontrant, parce qu'il n'y a et n'y a jamais eu en eux que Dieu seul. Il est vrai que l'épouse déclare qu'elle a trouvé son bien-aimé, après avoir un peu passé ces gardes, parce que le pur amour ne s'arrête pas même aux beautés, ni à toutes les autres perfections des anges, pour aimables et pour charmantes qu'elles puissent être : il passe tout cela, et s'en va uniquement à Dieu seul, l'auteur de toutes ces grâces et de tous ces dons, le principe et la fin de toutes choses. Celui qui a le pur amour est dans une mort générale à tout; et c'est cette mort qui apprend la science de ce pur amour : c'est pourquoi saint Bernard souhaitait de mourir de la mort des anges; il entendait par cette mort cet éloignement parfait de toute attache à l'être créé; et dans le désir du pur amour, il soupirait fortement après ce saint dénûment de tout ce qui n'est pas Dieu. *Où trouvera-t-on la sagesse?* dit le saint homme Job. (XXVIII, 12.) Ce n'est pas en la terre de ceux qui vivent délicieusement : l'abîme et la mer disent qu'elle n'est pas avec eux. D'où vient donc la sagesse? Elle est cachée aux yeux de tous les vivants, de tous ceux qui sont en eux-mêmes; elle est même inconnue aux oiseaux du ciel, aux esprits les plus élevés, aux personnes les plus doctes, à tous ces savants, à tous ces grands hommes. Il n'y a que la perdition et la mort, qui ont dit qu'ils en avaient appris quelque chose, et qu'ils en savaient des nouvelles. O mon Père, disait notre Maître, je vous confesse que vous avez caché ces choses aux sages et prudents, et que vous les révélez aux petits! Oh! que bienheureux donc les pauvres d'esprit! oh! que bienheureux ces morts qui meurent au Seigneur, à qui la science de Dieu seul est donnée, et dont la volonté n'est attachée qu'à ce Dieu seul!

Ces âmes ne voyant que cette Majesté infinie dans les saints anges, sont ravies, dans l'heureuse découverte qu'elles en font, en ces troupes glorieuses. O troupes célestes, disent-elles, que vous êtes aimables dans vos beautés, puisqu'elles ne sont que de très-purs miroirs de la beauté de Dieu, sans la moindre petite tache! Il faut bien que nous vous aimions, puisqu'on ne voit que Dieu en vous, puisque vous en avez été toujours remplies, puisque n'ayant jamais été à vous-mêmes, vous avez été toujours à lui seul. Grands princes de l'Empyrée, quel moyen de ne vous pas aimer, puisque vous avez toujours aimé et toujours été aimés de l'amour même, puisque sans cesse vous avez aimé autant que vous avez pu aimer : car il est très-vrai que vous n'avez pas été un seul moment sans amour, et sans le pur amour. O mon âme, si nos inclinations doivent être réglées par les inclinations d'un Dieu, les anges doivent bien être le plus digne sujet de nos plus tendres affections. O mes désirs, allez donc, mais courez, volez à ces ravissants objets, à ces aimables esprits, à ces glorieux princes de la bienheureuse éternité. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul.

—

# SECOND TRAITÉ.

—

## PREMIÈRE PRATIQUE.

*Avoir une dévotion singulière aux anges, archanges et principautés.*

Les trois ordres de la troisième et dernière hiérarchie des anges sont composés des anges, des archanges et des principautés, ou, selon quelques-uns, des vertus. Cette dernière hiérarchie est appliquée spécialement aux soins des hommes, des royaumes et provinces, ou de quelques autres choses particulières qui regardent le bien de l'homme. Nos anges gardiens sont pris ordinairement du troisième ordre de cette hiérarchie: les archanges veillent sur les empires et sur les provinces ; et les principautés communiquent aux anges et archanges les ordres de la divine Providence, qu'ils reçoivent de la seconde hiérarchie. Ils sont appelés principautés, selon saint Grégoire, parce qu'ils sont les princes des célestes esprits des deux ordres inférieurs de leur hiérarchie. Les anges manifestent la divine volonté dans les choses ordinaires ; les archanges la font connaître en celles qui sont de plus grande conséquence ; et les uns et les autres l'apprennent et en reçoivent les lumières par les principautés, qui représentent d'une manière spéciale l'empire et la souveraineté de Dieu. Or, les bontés charitables des bienheureux esprits de cette hiérarchie envers les hommes, sont si excessives, sont si admirables, que jamais nous ne pourrons assez ni les reconnaître, ni les admirer; mais au moins aimons-les autant que nous les pourrons aimer: je sais bien que ce ne sera jamais selon leurs mérites : fasse le ciel, que ce soit de toutes nos forces, autant que l'ordre de Dieu le demande de nous, et en la manière qu'il désire!

Ayons donc une singulière dévotion à nos bons anges gardiens : en vérité, il est bien difficile de s'en défendre ; et il faut n'avoir plus du tout de lumières, et être sans cœur pour ne pas entrer, à leur égard, dans tous les sentiments possibles d'une entière et parfaite reconnaissance. Honorons beaucoup tous les anges gardiens des infidèles, et allons de temps en temps en esprit pour converser avec eux, et leur tenir compagnie, pour leur marquer les regrets de nos cœurs sur l'infidélité des personnes qu'ils gouvernent. Hélas! bien loin de les remercier de leurs soins amoureux, ces pauvres infidèles ne savent pas même qu'ils en sont assistés. Admirez ces princes du ciel, et leur patience infatigable : considérez-en tant de millions dans ces terres étrangères, qui veillent sans se lasser sur tous ces misérables, sans que jamais ils en reçoivent la moindre reconnaissance ; tâchez de suppléer, le moins mal qu'il vous sera possible, à leur oubli ; que ces ingratitudes, ou cette ignorance, vous remplissent le cœur de mouvements d'amour pour ces esprits d'amour. Communiez de temps en temps en leur honneur ; faites des mortifications, donnez des aumônes, entendez la messe, et faites-la célébrer ; surtout comme nous l'avons déjà dit, tenez-leur compagnie en esprit, allez souvent leur rendre visite. Ah! si les princes de la terre, si les rois du monde étaient en quelque lieu où vous puissiez avoir l'honneur de les saluer, de les entretenir à votre aise, de gagner leur amitié, et ensuite d'en être considérés, que feriez-vous? Voici des princes et des rois de l'Empyrée que vous pouvez saluer à loisir, dont vous pouvez avoir les bonnes grâces, qui sauront bien récompenser tôt ou tard l'affection que vous aurez pour eux. Comme ils sont délaissés, ils en auront plus de sujet de vous aimer davantage. Un grand roi et bien généreux qui recevrait hors de son royaume et dans l'abandonnement de ses sujets, des services considérables, ne manquerait pas de les reconnaître hautement quand il serait paisible dans ses Etats ; jugez de là ce que vous devez attendre de ces nobles esprits. Faites des dévotions en leur honneur, pour obtenir de la divine bonté, la conversion des peuples qui sont sous leur charge; afin que connaissant l'adorable Jésus et l'aimable Marie, ils connaissent aussi et révèrent ces grands de la cour céleste. Je vous dis la même chose des anges gardiens des hérétiques, des anges gardiens de tant de pauvres gens de la campagne, qui n'ont guère plus de lumières sur les saints anges, que ceux qui vivent au milieu des terres infidèles. Entrez dans les mêmes pratiques à leur égard, et priez souvent que leur dévotion s'établisse par leur connaissance et leur amour.

Ayez de la dévotion aux anges gardiens de vos amis ; ils vous rendent en bien des rencontres des assistances plus grandes que vous ne pensez, et quelquefois même ils vous donnent des secours que vous ne recevez pas de votre propre ange gardien : il y a des occasions où ils s'intéressent pour le bien de ceux dont ils ont soin, sachant que votre amitié leur est utile pour le salut de leurs âmes. Comme il n'y a rien que ces saints esprits aient plus en horreur que les amitiés mauvaises ou dangereuses, une des choses aussi qui les console davantage, est une sainte union pour l'intérêt de Dieu. Les diables travaillent, autant qu'ils peuvent, à lier de mauvaises amitiés, et les bons anges à les rompre. Les saints anges unissent avec soin les personnes qui vont à Dieu, et les diables n'oublient rien pour les séparer, et y mettre quelque désunion. Une sainte personne ayant contracté une amitié fort chré-

tienne avec une autre, le diable, envieux du bien qui en arrivait, en prit une, et la jeta du haut d'un degré par terre. L'ange gardien de la personne amie accourut bien vite à son secours, et empêcha qu'elle ne fût blessée; mais ce qui est remarquable, c'est que ce fut l'ange de la personne amie, et non pas le gardien de celle qui fut précipitée par le démon.

Dans ce nombre de vos amis, les directeurs spirituels y doivent tenir l'un des premiers rangs; priez leurs bons anges qu'ils leur inspirent des conseils purs et conformes à la divine volonté : vous devez aussi bien considérer ceux de vos pères, mères, parents, ceux des autres personnes dont vous avez affaire, et qui vous rendent ou peuvent rendre quelque service ; l'honneur que vous rendrez à leurs anges ne sera pas sans effet, et vous obtiendrez par leurs moyens ce que vous ne gagneriez jamais par une autre voie. Souvenez-vous bien aussi des anges gardiens de toutes les personnes qui vous obligent ou qui vous ont obligés; ces anges ont plus de part que vous ne croyez aux bienfaits que vous en avez reçus. Honorez les anges de vos ennemis, de ceux qui vous sont opposés en quelque manière que ce soit, c'est le vrai moyen de leur adoucir le cœur; ou, s'il est plus de la gloire de Dieu que vous en souffriez, ces glorieux esprits vous obtiendront des grâces spéciales pour faire un bon usage de vos souffrances, et pour aimer cordialement ceux qui vous haïssent, ou qui vous font de la peine. N'oubliez pas de rendre vos respects aux princes du ciel, qui gouvernent le Souverain Pontife, les évêques et autres personnes qui veillent sur l'Eglise, les rois, princes, gouverneurs et autres administrateurs des choses temporelles.

Les archanges des royaumes et des provinces doivent encore faire le sujet de vos dévotions; comme aussi ceux des villes et villages où vous demeurez, et par où vous passez. C'était la dévotion du saint homme, le P. Le Fèvre, premier compagnon de saint Ignace; et saint François de Sales en fait une honorable mention, en son livre de l'*Introduction à la vie dévote.* Saint François Xavier, allant aux Indes, fit ses dévotions au saint archange de ces pays; et étant encore à Rome, il fut visité et exhorté puissamment de passer en ces terres étrangères par un ange habillé en Indien. Ce Macédonien, qui parut à saint Paul, et qui le pressait d'aller en Macédoine, pour y prêcher l'Evangile était sans doute l'archange de ce pays-là !

Nous avons dit ci-devant, qu'il y avait des anges qui prennent soin des cieux, du soleil, du feu, de l'air, des eaux, de la terre, et même des autres créatures qui sont dans le monde. Et l'angélique Docteur tient que Dieu se sert du ministère des esprits du ciel, pour tout ce qu'il fait ordinairement ici-bas en terre. C'est par eux que les fléaux de sa divine justice sont détournés, que les embrasements et les incendies s'éteignent, que les inondations cessent, que la peste s'apaise, que l'air se purifie, que les terres deviennent fertiles, et enfin que toutes sortes de biens nous arrivent, et que nous sommes préservés d'une infinité de maux ; et souvent tout cela sans que nous nous en apercevions, sans que nous sachions les obligations que nous en avons aux saints anges. Prenons donc aujourd'hui une bonne résolution de les en remercier quelquefois, et de les invoquer et faire invoquer par des prières publiques et particulières, en temps de famine, de guerre, ou de peste, dans les autres maladies et besoins, pour la sécheresse et la pluie, pour les grains de la terre, et en toutes sortes de nécessités. Nous avons aussi dit que c'étaient les protecteurs à qui nous devons avoir recours en toutes choses, et les plus puissants que le ciel nous ait donnés pour détruire toute la puissance de nos adversaires.

Nos églises ont des anges qui les gardent, et les autels mêmes; et ils se rendent à grandes troupes auprès des tabernacles, où repose le très-saint sacrement de l'autel, pour y faire la cour à leur souverain. Plusieurs saints les ont vus rendre leurs adorations à leur grand Roi et au nôtre. Un saint ermite apprit de la bouche même d'un ange, qu'il gardait un autel, et qu'il n'en était point parti depuis sa consécration. C'est à ces anges que nous devons souvent avoir recours, afin qu'ils suppléent à nos négligences, à nos tiédeurs, et à notre peu de respect devant le Dieu d'infinie majesté, au très-saint sacrement, afin qu'ils apaisent sa colère justement irritée, pour tant d'irrévérences qui se commettent en nos églises, afin qu'ils ouvrent les yeux à la plupart des Chrétiens qui font si peu d'attention à la vénération qui est due à nos temples. Il est bon de s'unir à ces esprits célestes, à leurs respects, à leurs amours ; et, à l'imitation du Psalmiste, chanter les louanges de Dieu en leur présence.

O mon Seigneur et mon Dieu, souffrez ici que mon cœur se répande et soupire devant votre majesté, sur le déplorable aveuglement que l'on remarque parmi votre peuple, qui est le peuple de lumière. Est-ce donc vous, ô Dieu infiniment adorable ! qui êtes caché avec toutes vos grandeurs sous le voile des espèces de la divine Eucharistie? Est-ce votre corps, votre sang, votre âme, votre divinité, qui est réellement et véritablement au très-saint sacrement de l'autel? Reste-t-il encore quelque peu de foi pour ces vérités si indubitables?

Mais est-ce une illusion ce que nous voyons, ce que nous touchons, ce que nous apercevons si souvent dans le traitement que vous recevez des hommes en cet auguste mystère? Les cheveux dressent, et il n'y a partie dans tout le corps qui ne tremble de frayeur, quand l'on considère les abominables profanations que font les sorciers, de ce sacrement d'amour, et les impiétés horribles des hérétiques, à l'égard de ce mystère adorable. Mais qui pourra jamais concevoir

les irrévérences des fidèles, des personnes qui croient et qui craignent, et qui se disent prêts de mourir pour cette vérité ; que vous êtes, ô mon Dieu, ô adorable Jésus, très-présent en la divine Eucharistie. Anges du firmament, quel spectacle est-ce pour vous que la vue d'un tel aveuglement? Ah ! qu'il faut bien dire que votre patience prend ces mesures de celle de ce débonnaire Sauveur, pour souffrir de telles irrévérences ! Non, il le faut dire à la face du ciel et de la terre, on ne peut en revenir; il n'est pas possible, il faut se perdre d'étonnement lorsque l'on considère des ténèbres si effroyables. O mon Dieu ! ô mon Dieu ! vivons-nous dans un pays catholique? Nos églises et nos autels sont-ils entre les mains des fidèles ? Ces peuples qui s'y rendent en foule, ont-ils quelque reste de foi ? sommes-nous enchantés dans la découverte que nous faisons de ce qui se passe ; et si ce sont des vérités, pouvons-nous vivre? Est-il possible que nous puissions rester dans un lieu où notre Maître est si étrangement traité?

Ecoutez, Chrétiens, mais écoutez-le bien : C'est une chose hors de doute, que sous la moindre petite parcelle du très-saint sacrement de l'autel, le grand Dieu des éternités y est très-véritablement; tous les catholiques en demeurent d'accord. Mais quels soins apporte-t-on pour empêcher les profanations qui en peuvent arriver? Oh ! combien de prêtres, peu instruits des saintes rubriques, ou peu appliqués aux soins du corps adorable d'un Dieu, ne font presque point d'attention pour recueillir soigneusement les parcelles qui peuvent rester sur la patène ou sur le corporal ! La plupart des autels portatifs sont si petits, que l'on ne peut pas retirer le saint calice un peu à côté ou en arrière pour avancer la patène sur le corporal, et pouvoir lever ledit corporal, et en faire tomber les parcelles qui y restent sur la patène, en sorte que très-souvent le corps du Fils de Dieu y demeure, et tombe par terre, ou bien est porté à l'eau, quand il les faut blanchir. Combien trouve-t-on de corporaux troués, ou dans une saleté qui fait bondir le cœur? L'expérience fait voir dans les maisons religieuses, où l'on se sert à la grille d'une patène quand l'on communie, ou de quelque taffetas rouge ou vert, parce que la couleur du linge ne permet pas de voir les parcelles de la sainte hostie, qui sont de la même couleur ; l'expérience, dis-je, fait connaître que souvent plusieurs parcelles se détachent insensiblement du très-saint sacrement, et que par suite, dans les lieux où il n'y a qu'une nappe ordinaire, elles tombent, ou sur cette nappe, ou par terre, à moins que le prêtre ne veille extraordinairement à porter le ciboire de telle manière, qu'il soit toujours au-dessous de la sainte hostie, ce qui n'est pas presque possible en plusieurs occasions. Si elles tombent sur la nappe, elles tombent aussi par terre ; car à chaque fois que l'on communie, on laisse aller la nappe, et l'on n'y fait pas davantage de réflexion ; ensuite on la plie, on ne la regarde pas, et quand on le ferait, les petites parcelles qui sont presque imperceptibles, ne se pourraient pas voir, à raison de la couleur blanche du linge. Voilà donc le corps d'un Dieu foulé aux pieds, et quelquefois sous les souliers d'une chétive créature.

Combien de tabernacles pleins d'araignées ou de poussière, et si peu fermés, que l'on ne voudrait pas en sa maison avoir des armoires si peu sûres et si sales pour y renfermer les moindres choses ! Combien de prêtres en laissent-ils la clef dans l'église, sans être enfermée sous quelque autre clef, que l'on doit emporter, si l'on n'emporte pas celle du tabernacle ? Et combien de profanations arrive-t-il de ce peu de soin ? Nous parlons des choses que nous savons. Combien de ciboires, honteusement couverts de méchants haillons, pour y mettre la divinité, le corps et le sang de l'adorable Jésus ? Cependant les Chrétiens savent et voient ces choses, et presque personne ne pense à y apporter remède. L'on entend, hé mon Dieu ! combien de fois l'ai-je entendu ? combien de fois me l'a-t-on dit? Il n'y a point d'argent pour avoir même un peu de linge pour faire des corporaux ou purificatoires ! les plus pauvres paysans en trouveront pour leur avoir des chemises et des collets; mais pour vous, mon Dieu, vous n'avez pas ce crédit.

O Messieurs et Mesdames, qui avez tant de beau linge, tant de beaux meubles, tant de vaisselle d'argent, et qui en avez quelquefois pour les plus bas usages, que direz-vous au jour du jugement? Pasteurs qui avez le soin de ce corps adorable, que lui direz-vous? sera-ce une excuse pour vous, de dire en ce jour redoutable, que l'Eglise n'avait pas d'argent pour avoir des corporaux, pour avoir quelque petit ciboire ou calice? L'épargne d'un festin, de quelque repas, ou quelque autre dépense y serait plus que suffisante ; je dis pour des calices et des ciboires ; car deux écus, ou moins, vous suffiraient pour avoir des corporaux, qui quelquefois sont si étroits, que le prêtre, après la consécration, à peine peut-il y tenir les mains. On verra dans la chapelle d'un gentilhomme un calice d'étain ; dans celle de plusieurs ecclésiastiques, qui en ont de bons revenus, la même chose, et presque point de corporaux ou d'ornements pour le saint autel. Mais est-il bien possible que ces choses que nous avançons soient véritables ? y a-t-il encore quelque foi du très-saint sacrement parmi les Chrétiens? nos cœurs peuvent-ils bien subsister après cela, sans se fendre de douleur? Qui me donnera une voix de tonnerre, pour crier par toute la terre aux enfants des hommes, et leur reprocher leur dureté et leur insensibilité?

O anges du paradis, je m'adresse à vous, sachant bien que les hommes sont des endurcis : ayez donc soin, je vous en conjure, je vous demande cette grâce, prosterné à vos pieds, dans le regret de mon cœur, et baigné de larmes ; ayez soin du corps de notre Souverain. Ayez soin de toutes les parcelles des saintes hosties ; donnez de saints mouve-

ments aux prêtres pour les bien nettoyer avant de les consacrer, et pour se servir ensuite de tous les moyens possibles, afin que celles qui restent après la consécration ne soient pas profanées. Inspirez de fortes vues aux prélats, aux archidiacres et aux visiteurs, pour tenir la main pour trouver des moyens à ce que le corps d'un Dieu soit traité, soit gardé avec toute sorte de respect. Donnez de plus en plus des lumières à ceux qui élèvent les ecclésiastiques dans les séminaires, à y donner les instructions nécessaires sur un sujet de telle importance; faites que dans les conférences des ecclésiastiques l'on s'en entretienne, l'on en parle, l'on avise aux remèdes ; touchez le cœur des personnes qui ont quelque commodité, à ce que dans les diocèses l'on s'unisse ensemble pour faire quelque fonds pour avoir des ciboires, calices, corporaux. Je sais, dans l'expérience que j'en ai, par un grand nombre de visites que mon ministère m'oblige de faire tous les ans, que si l'on avait un peu de zèle, il serait facile en quelques années, par les soins d'un prélat, des archidiacres, des curés, de la noblesse et de quelques personnes accommodées, d'avoir des tabernacles décents, des ciboires d'argent ; ou dans les lieux qui sont sujets à être volés, des ciboires de cuivre, dont la concavité serait remplie d'une façon de coupe d'argent, qu'il est facile d'approprier au ciboire fort au juste, et de l'y attacher proprement pour y mettre les saintes hosties, et cela pour peu de dépense, deux écus y pouvant suffire. Ces sortes de ciboires sont aussi propres que les petites boîtes d'argent, et sont plus d'usage, à raison qu'ils contiennent un plus grand nombre d'hosties, qui n'y sont pas exposées, comme dans les petites boîtes, à plusieurs périls que l'on voit en arriver, lorsque l'on s'en sert pour communier à Pâques, ou en d'autres fêtes solennelles, quand il y a grand nombre de personnes qui approchent de la sainte table; il serait aisé, dis-je, d'avoir des tabernacles raisonnables, aussi bien que des ciboires, et de ne se servir plus que de calices d'argent, et de fournir toutes les églises et chapelles de corporaux et purificatoires qui seraient en bon ordre.

Sublimes intelligences, aimables gardiens des chapelles, faites connaître le désordre où elles sont ; faites-en faire la visite exacte ; car très-souvent on ne les visite point, l'on se contente de celles des paroisses, ce qui fait qu'à peine sait-on ceux qui en sont les titulaires, qui souvent n'y viennent point, qui en mangent le revenu impunément, qui laissent les fondations, qui ne s'en acquittent que d'une partie et qui ne font aucune dépense pour ces chapelles ou prieurés qui sont dans un état pitoyable, sans ornements, sans décoration, qui paraissent plutôt des étables ou des granges, que des chapelles destinées à la consécration du corps et du sang d'un Dieu.

Oh! quel compte les prélats rendront-ils de tous ces lieux, où il se commet des irrévérences perpétuelles contre le plus auguste de nos mystères, par le peu de soin qu'ils en ont. Je ne puis ici m'empêcher que je ne dise une remarque que j'ai faite en mes visites. S'il manque à une église une bannière ou un drap de mort, l'on voit un grand empressement pour trouver de l'argent pour en avoir ; si l'on parle sur ce sujet, l'on est écouté, l'on est aidé ; chacun crie que c'est un désordre, et quoique la dépense soit assez considérable, l'on trouve les moyens de la faire : faut-il deux écus pour mettre un ciboire dans la décence, en la manière que nous l'avons dit, ou pour avoir des corporaux, chacun ne dit mot, personne n'y veut entendre. Voilà où va l'aveuglement des Chrétiens, ce qui marque assez et la dureté des cœurs, et le manque de foi. Quelquefois même l'on s'opposera à avoir un calice d'argent, ou un ciborie; l'on criera qu'il suffit bien d'en avoir un d'étain ; que l'on s'en est bien contenté par le passé, et l'on voudra mettre l'argent de la fabrique en rente. Je laisse à penser à toutes les âmes de piété, à ce qu'elles feront pour travailler à remédier à des choses si déplorables, et je convie avec larmes, toutes celles qui sont touchées de la gloire de l'adorable Jésus au très-saint sacrement, de faire quantité de dévotions en l'honneur des saints anges, et spécialement de ceux qui résident dans nos églises, qui sont auprès du très-saint sacrement, qui en gardent les autels, afin qu'ils demandent pardon à la majesté divine de nos irrévérences, de nos froideurs, de notre aveuglement, de notre dureté, et à ce qu'ils inspirent des moyens convenables pour faire rendre les respects qui lui sont dus dans ce mystère d'amour.

Ce que rapporte le P. de Bary Jésuite, en son digne livre de la *Dévotion des anges*, fait bien voir que les communautés ou congrégations ont aussi des anges qui en prennent soin. Il assure donc avoir appris du confesseur d'un jeune homme de la ville d'Eu, que ce jeune homme étant fort malade vers l'heure de midi, un jour de mercredi, deux anges, pleins de majesté et de beauté, lui apparurent, et qu'ils le consolèrent jusqu'au moment de sa mort, qui fut le samedi suivant, comme ils lui avaient prédit. Or l'un de ces anges lui dit qu'il était son ange gardien, et l'autre, le tutélaire de la congrégation de la très-sacrée Vierge, établie en cette ville, au collége de la Compagnie de Jésus. L'ange de la congrégation lui dit de plus, qu'ils étaient envoyés par le commandement de la très-sainte Mère de Dieu, pour l'assister de la sorte, à raison de la patience qu'il avait eue dans un mauvais traitement de son père et de sa mère, particulièrement ayant pu l'éviter, s'il eût voulu, et parce qu'il avait fidèlement observé les règles de la congrégation.

C'est une sainte pratique d'implorer le secours des anges du diocèse dans lequel on est, et des anges de celui qui en est le prélat et de ses officiers, afin qu'ils obtiennent l'établissement du règne de Jésus-Christ dans les fidèles qui y demeurent, la destruction

de l'empire de Satan, et les lumières et la force nécessaires pour gouverner saintement le diocèse; et afin qu'ils empêchent la malice et les ruses des diables, qui travaillent toujours à détruire les moyens dont Dieu veut se servir pour l'établissement de ses divins intérêts.

Enfin, il faut être dévot aux anges, pour en obtenir la pureté de corps et d'esprit, la charité envers le prochain, et la patience; aux archanges, pour en obtenir le zèle de l'intérêt de Dieu pour nous et pour les autres, spécialement pour les princes de l'Eglise et l'Etat séculier, pour les personnes publiques, pour le bien spirituel et temporel des royaumes et provinces; aux principautés, pour la réforme de notre intérieur. L'homme est un petit monde, et il doit commander à ses passions, et les gouverner en roi. Mais comme sa puissance est merveilleusement affaiblie par le péché, il a besoin d'être soutenu, pour ne se pas laisser vaincre à soi-même. Les principautés qui portent à cette glorieuse qualité, par le commandement que Dieu leur a donné sur les anges inférieurs, lui rendront de puissants secours, s'il tâche à ne s'en pas rendre indigne : mais pour cela il faut honorer, avec de profonds respects, ces grands princes du paradis.

## DEUXIÈME PRATIQUE.

*Honorer particulièrement les puissances, les vertus et les dominations.*

La seconde hiérarchie est composée des puissances, des vertus et des dominations; ou, selon quelques-uns qui mettent les vertus dans la dernière hiérarchie, des principautés, des puissances et des dominations. Les dominations, comme seigneurs ou premiers de la seconde hiérarchie, donnent les ordres dans les choses de Dieu; les vertus donnent des forces pour les exécuter, et les puissances résistent aux diables qui s'y opposent, détruisant leur pouvoir, et surmontant tous les obstacles qui s'y rencontrent.

C'est donc les dominations qui, donnant les ordres de Dieu, nous font connaître sa sainte volonté. Oh! que nous serions heureux, si nous pouvions bien discerner la volonté divine d'avec la nôtre! Combien de fois l'amour de nous-mêmes et de la créature, qui ne peut produire en nous que de l'aveuglement, nous donne-t-il le change, et nous fait-il prendre notre volonté pour celle de Dieu? Une âme un peu touchée du divin amour a de la peine, quand elle connaît bien la divine volonté, à s'y opposer : mais la nature corrompue vient secrètement, et nous fait penser facilement que ce que nous voulons est dans l'ordre de Dieu. Nous voudrions bien que la volonté de Dieu fût faite; mais nous serions bien aises que la nôtre se fît aussi; ainsi l'on tâche d'accorder la volonté divine avec la sienne. Ce désordre est bien plus grand que plusieurs ne pensent parmi les spirituels : la dévotion aux dominations y est un grand remède, puisque c'est le propre de ces esprits de lumière de nous faire connaître les ordres de Dieu; ils sont comme les secrétaires d'Etat du grand roi Jésus.

Mais ce n'est pas assez de savoir les ordres de Dieu, il en faut venir à l'exécution. Celui qui connaît la volonté de son maître, et ne la fait pas, sera grandement châtié. O mon Dieu! qu'il est juste que vos créatures vous soient parfaitement assujetties! O Seigneur! qui est semblable à vous? Qui peut paraître en votre divine présence, et y être considéré? Tout l'univers devant vous n'est qu'une goutte de rosée, et toutes les nations qu'un pur néant. Quelle misère de ne pas voler au moindre signe de votre bon plaisir! O bon plaisir divin! puisses-tu être à jamais notre unique plaisir. Allons, mon âme, allons, tirons toujours de ce côté-là : que le monde, et tout ce qu'il y a au monde, soit pour vous à jamais un sujet d'horreur. Oh! que votre volonté se fasse, ô mon Dieu! en la terre comme au ciel! Cependant avec tous nos bons desseins, nous ne faisons rien qui vaille; nos vues sont plus longues que nos bras. L'on voit du haut d'une tour un chemin très-fâcheux par où il faut passer; et la vue en est plus facile sans doute, que la peine qu'il faut souffrir lorsqu'on y marche actuellement. Il en va de même dans nos raisons; il nous semble que rien ne nous arrêtera; et lorsqu'il faut combattre, de petits nains font perdre le cœur à ceux qui défaisaient, en leurs pensées, des géants et des monstres. Nous ne sommes que pure faiblesse; nos sens, nos inclinations nous gouvernent. Vous verrez des personnes de dévotion, qui semblent faire des merveilles, rendre les armes à une petite inclination, se laisser abattre à un je ne sais quoi; cela fait la dernière pitié : après tout cela, notre impuissance ne nous est pas encore connue; nous sommes encore plus faibles que jamais nous ne pouvons penser. Que la dévotion aux vertus soit donc notre ressource, pour être soutenus de ces fortes intelligences. Invoquons-les dans nos faiblesses; conseillons-en la dévotion à tous ceux qui tombent si souvent, quelques bons désirs qu'ils aient; appelons-les à notre aide; aimons-les, et les bénissons quand nous aurons surmonté quelque attache, ou résisté à quelque inclination de la nature. Saint Grégoire estime que c'est par les vertus que Dieu ordinairement fait la plupart des miracles; ayez donc bien de l'amour pour ces anges; et dans les besoins extraordinaires du corps et de l'esprit, dans les maladies publiques et autres maux, ayez recours à eux. C'est encore par eux que Dieu gouverne les saisons, et généralement les cieux et les éléments, quoiqu'il y ait des anges de la dernière hiérarchie qui en prennent un soin particulier. Dans le temps de la peste, d'inondations et choses semblables, une des meilleures choses que l'on puisse faire, c'est de les prier et de les honorer.

Nous avons dit ailleurs les différentes ten-

tations des démons, leurs ruses, leurs malices et leurs forces, et qu'il ne nous est pas possible de résister à ces forces invisibles, de nous-mêmes; nous avons dit que les saints anges nous étaient donnés pour en triompher. Mais il faut dire ici que c'est au chœur particulièrement des puissances, que Dieu a donné un pouvoir très-spécial de détruire tous les efforts des malins esprits; et l'un des plus grands secrets de la vie spirituelle est de s'appliquer avec soin à honorer les bienheureux esprits en chœur. Il n'est ni en mon pouvoir ni en celui des autres hommes, de faire voir assez hautement les merveilleux effets qui en proviennent. Selon ma petite lumière, c'est l'une des dévotions qu'il faut le plus insinuer, que celle des puissances, comme l'une des plus nécessaires et des plus avantageuses. Quand l'on voit des orages s'élever dans l'Eglise ou dans l'Etat, des soulèvements contre des gens qui travaillent à la gloire de Dieu, des oppositions extraordinaires qui se forment aux grands biens que l'on pensait à faire dans les diocèses, dans les villes, campagnes et provinces, pour lors il faut faire quantité de dévotions en l'honneur de ces puissances du ciel, afin qu'elles détruisent et renversent toute la puissance et les misérables desseins de l'enfer.

## TROISIEME PRATIQUE.

*Avoir de profonds respects et des amours extraordinaires pour les trônes, chérubins et séraphins*

La première hiérarchie est composée des séraphins, des chérubins et des trônes; elle reçoit immédiatement les lumières de Dieu, et c'est par elle qu'elles sont communiquées aux deux autres hiérarchies. Les séraphins excellent dans le pur amour de Dieu seul; aussi leur nom ne veut dire qu'incendie, ardeur. Tous les anges sont admirables dans le divin amour; mais les séraphins y sont incomparables. Tous ces esprits angéliques aiment grandement, mais l'amour des séraphins dit une ferveur d'amour sans comparaison (l'on excepte toujours la très-sacrée Vierge, la reine du saint amour). L'amour séraphique, dit un amour excessif, qui brûle et porte des incendies partout où il se rencontre. Le grand saint Denis en rapporte huit propriétés, qu'il compare à celles du feu. Le feu est toujours dans le mouvement, les esprits des séraphins sont continuellement dans une tendance ineffable vers Dieu. Le feu agit toujours : les séraphins sont toujours occupés de Dieu seul, sans jamais s'occuper, non pas même pendant le moindre instant, d'eux-mêmes, ni d'aucune chose créée. Le feu est inflexible; l'amour des séraphins est immuable, rien ne peut lui contrarier. Le feu a beaucoup de chaleur; l'amour des séraphins est tout plein d'ardeur. Le feu, demeurant feu, ne perd jamais sa lumière; la force de l'amour séraphique demeure toujours en son entier. Le feu est pénétrant; l'amour des séraphins ne se contente pas d'une union commune avec Dieu, mais ils désirent la plus intime et la plus étroite. Le feu, non-seulement pénètre ce qui est combustible, mais il le pénètre en toutes ses parties; l'amour séraphique se plonge, se perd et s'abîme en la divinité, par une glorieuse transformation. Le feu échauffe et purge; les séraphins portent l'amour et la clarté dans tous les chœurs des anges inférieurs.

On attribue spécialement aux chérubins la science, comme l'on fait l'amour aux séraphins : ils ne sont pas seulement appelés les savants de la belle science du ciel, mais saint Grégoire assure qu'ils en ont la plénitude. La divine lumière leur donne des connaissances admirables, et les saintes clartés dont ils sont remplis, rejaillissent avec abondance sur les autres hiérarchies. Ils sont représentés chez le prophète Ezéchiel sous une figure sensible, qui a des yeux de toutes parts, parce que ces esprits sont tout de lumière et de clarté.

Les trônes sont appelés de la sorte, par rapport aux trônes des souverains de la terre; parce que comme les trônes matériels sont élevés de terre, de même ces trônes célestes sont dans une élévation très-sublime, proche de la gloire de la majesté de Dieu; avec cette différence, que les grands de la terre sont assis, se tiennent fermes, et se reposent dans leurs trônes; mais au contraire, les trônes du ciel prennent leur fermeté et tout leur repos du souverain du paradis. On ne laisse pas de dire, assure saint Bernard, que Dieu est assis sur ces esprits de paix; et c'est pourquoi on les appelle trônes; mais Dieu, ajoute ce Père, n'y serait pas assis, s'ils ne l'étaient eux-mêmes : de là vient cette paix incompréhensible qu'ils possèdent, qui surpasse tout ce que l'on en peut penser. Il faut dire de plus, que comme les rois se font porter quelquefois dans leur chaise royale, de même Dieu, en quelque manière, porte son esprit par ces anges, et le communique aux anges inférieurs, et aux hommes : comme les rois donnent leurs jugements sur leurs trônes, c'est aussi du milieu de ces trônes que Dieu prononce ses ordres; c'est là où les dominations les apprennent, c'est là où ses divins jugements et ses conseils se manifestent.

Après cela, disons qu'il faut aimer, à quelque prix que ce soit, les trônes, les chérubins et les séraphins; et s'il est bien juste d'avoir du respect et de l'amour pour tous les anges, il faut pour ceux-ci avoir des respects nonpareils, et des amours extraordinaires. Le Seigneur, dit l'Ecriture, a choisi sa demeure dans la paix. Portez donc, dans le temps des guerres, vos dévotions vers les trônes, pour obtenir cette paix que le monde ne peut donner; priez-les pour l'avoir avec vous-mêmes, avec Dieu, et avec votre prochain : mais souvenez-vous que la paix de Dieu n'est pas comme le monde l'estime; car souvent ce qui fait la paix avec Dieu, nous fait une forte guerre avec les hommes. Si je plaisais aux hommes, disait le grand Apô-

tre, je ne serais plus serviteur de Jésus-Christ. Il y a certaines gens, des prédicateurs, des supérieurs, des personnes en charge dans l'Église, qui ont si grande peur de déplaire aux créatures, et qui veulent tellement les contenter, qui craignent si fort la censure du monde, et le jugement que l'on peut faire d'eux; qui sont dans une telle frayeur des contradictions, qu'ils laissent faire la guerre à Dieu par le péché et par l'infidélité dans les emplois de ceux qui sont sous leur charge. C'est cette paix que le Fils de Dieu proteste hautement n'être pas venu apporter en terre : aussi cet aimable Sauveur y a toujours été un signe de contradiction : on ne l'y a pu souffrir, et enfin il lui en a coûté sa divine vie.

Pour être établi fortement dans cette paix divine, que tous les diables et les hommes ne peuvent troubler, il faut, en peu de mots, ne craindre rien, et n'espérer rien d'aucune créature vivante. Ce peu de paroles renferme une paix qui surpasse tout sentiment. Disons encore : Croyez uniquement en Dieu, espérez uniquement en Dieu, aimez uniquement Dieu seul ; ne croyez jamais au monde, ni à ses discours, à ses maximes ; n'espérez jamais rien du monde, ni de ses honneurs, ni de ses plaisirs, ni de ses biens : n'aimez jamais le monde, et vous voilà dans une profonde paix. Ne faites plus d'état de toutes les choses créées; ne les regardez jamais que dans leur néant; ne désirez jamais avoir aucune part ni dans l'estime, ni dans le cœur de qui que ce soit ; que les bons sortent de votre cœur, aussi bien que les autres ; ne faites aucune exception ; soyez prêt de souffrir de toutes les créatures, sans réserve de vos plus intimes, aussi bien que de vos ennemis ; ne croyez pas qu'on vous puisse faire tort : soyez dans un entier abandon à la divine Providence, pour entrer dans toutes les voies les plus affligeantes, soit extérieures, soit intérieures ; ne faites pas de réserve pour aucune croix : n'ayez plus aucun désir ; perdez-les tous dans le bon plaisir divin ; que Dieu seul vous suffise, vous voilà dans une paix du paradis. Souvenez-vous ici que le trouble de la partie inférieure peut bien compatir avec la paix qui réside dans le fond de l'âme, et qui même quelquefois nous est cachée : ainsi il arrive que nous ne sommes jamais mieux en bien des rencontres, que lorsque nous pensons être le plus mal. Le diable donne une fausse paix, qui tôt ou tard n'empêche pas l'inquiétude et le trouble. Au reste, si la paix est le don des dons, et si Notre-Seigneur se sert des bienheureux trônes pour ordonner, il n'y a plus à douter qu'on ne doive avoir pour ces esprits de paix une dévotion toute singulière.

Je dis de même pour les chérubins, puisque ce sont les anges des plus belles lumières du paradis, et qui savent mieux nous instruire dans la belle science des saints. L'on dit, et il est vrai, que nous en savons plus que nous ne faisons ; que dans les voies de la vertu, il y a plus de lumière que de pratique : cependant il est aussi vrai que la parfaite lumière est rare, et vous auriez de la peine à le croire. Oh ! non, je ne parle pas ici de la lumière de ces savants, qu'ils ont puisée seulement dans leurs livres : l'on n'ignore pas que dans notre siècle elle est très-commune ; mais de celle des saints, que l'on rencontre plus facilement dans quelque pauvre frère convers, dans quelque simple femmelette bien mortifiée, que parmi les doctes. Oh ! qu'il est rare, non-seulement d'aimer le mépris, l'abjection, la pauvreté, le renoncement de soi-même, la vie cachée et inconnue ; mais encore d'être bien persuadé de l'excellence de ces choses ! L'on en parlera bien dans l'occasion, par la lecture que l'on en a faite, par conférences que l'on a entendues ; mais ce ne sera pas par une entière persuasion de l'esprit : ou si l'âme est touchée de ces vérités, ce n'est que fort superficiellement. C'est aux pieds de Jésus-Christ crucifié, que s'apprend cette science ; et cela, non pas tant par le raisonnement de l'oraison, du discours, ou de la méditation, que par une vive lumière surnaturelle qui est donnée, et qui n'est guère donnée qu'aux pauvres, qu'aux abjects, qu'aux personnes fort humiliées. Peu de personnes, parmi même celles qui font profession de dévotion, apprennent cette grande leçon de l'école de Dieu : Qu'il est bon qu'on ne sache pas si nous sommes au monde, d'y être entièrement inconnus, ou de n'y être connus que pour être crucifiés, et y passer pour l'opprobre des hommes; qu'il n'y a rien de plus grand que d'y être foulés aux pieds ; que la grande consolation est d'y souffrir de terribles croix à l'intérieur et extérieur; que tout ce qui y est, n'est rien. A peine verrez-vous des directeurs qui, n'estimant plus que Dieu seul, que Jésus crucifié, et étant fortement persuadés qu'il n'y a rien sur la terre, ni honneurs, ni plaisirs, ni richesses qui méritent l'occupation d'une âme chrétienne, aident les âmes à marcher par les sûres voies du néant. S'il s'en rencontre quelques-uns, à même temps tout l'enfer conspire contre eux ; il en donne des frayeurs ; on les craint sans en savoir la cause ; il en fait courir mille bruits, il tâche de les rendre suspects: mille autres directeurs, ou prédicateurs, ne font pas tant de peur aux diables, que l'un de ces gens-là. Un démon forcé par l'autorité de l'Eglise avoua que l'homme de la terre qu'il craignait le plus, était le saint homme le P. Jean de la Croix, parce que, disait cet esprit de l'enfer, il enseigne d'aller à Dieu seul par le chemin du rien : aussi l'on vit bientôt les effets de la rage de ces esprits diaboliques, contre l'homme de Dieu, par les calomnies qu'ils lui suscitèrent, par les informations que firent ses supérieurs contre sa vie, et par les mauvais traitements qu'il en reçut.

Comme les chérubins sont les sacrés ministres des lumières de Dieu, les séraphins le sont de son amour. Quiconque donc aspire au pur amour, doit avoir une liaison très-particulière, et des amours extraordi-

naires pour ces aimables esprits. Les saints qui ont le plus excellé dans le pur amour, en ont reçu des assistances prodigieuses, comme saint François et sainte Thérèse. Ce fut un séraphin, comme il a été dit, qui imprima à saint François les plaies du Sauveur; ce fut un séraphin qui transperça amoureusement d'une flèche sacrée le cœur généreux de la grande Thérèse. Tous les grands amants du Fils de Dieu, ceux même qui ont été les premiers des plus grands saints, n'ont point de plus grande gloire dans le ciel, que celle d'être élevés dans le chœur de ces esprits tout d'amour. C'est à leur heureuse compagnie que les âmes les plus éminentes peuvent aspirer. Feu monsieur Gallemant, homme tout apostolique, et l'un des premiers supérieurs du saint ordre des Carmélites en France, disait que cet ordre était destiné pour remplir le chœur des séraphins, s'il faisait bon usage de l'éminence de sa grâce. L'on a vu dans les apparitions miraculeuses, dont la sainte Vierge a favorisé le vénérable Jean de la Croix, cette reine des anges, qui tenant un paquet, ou comme un livre d'une blancheur merveilleuse, posé sur la tête d'un séraphin, le donnait à sainte Thérèse, et à cet homme de Dieu qui paraissait à ses pieds. Or, ce paquet marquait assez la règle du Carmel : il était posé sur la tête d'un séraphin, pour apprendre que ceux qui la devaient observer, étaient obligés de vivre comme des séraphins en terre; aussi ce séraphin paraissait sans couronne, à raison qu'il représentait des personnes qui sont encore dans la voie; l'on en voyait au-dessus de couronnés, pour faire voir en même temps, qu'après cette vie, ces séraphins de la terre participeraient aux couronnes des séraphins du ciel, et rempliraient les siéges des esprits apostats de ce chœur, qui en ont été malheureusement précipités.

## QUATRIÈME PRATIQUE.

*Avoir une grande dévotion à saint Michel, à saint Gabriel, à saint Raphaël, et aux autres quatre anges qui sont auprès du trône de Dieu.*

Saint Michel a pris la défense de l'honneur de Dieu contre Lucifer, au sujet de l'incarnation du Verbe, et saint Jean Chrysostome estime qu'il fut aussi des premiers à lui rendre ses hommages au jour de son humble naissance en la crèche de Bethléem. C'est lui qui est l'archange tutélaire de l'Eglise, et c'est avec grande raison qu'il passe pour être aussi celui de la France. Les signalés secours que ce royaume en a reçus en sont de fortes preuves. Ce grand prince du paradis a voulu même avoir un lieu en ce royaume, dans le diocèse d'Avranche, qui lui fût particulièrement consacré, qui est à présent vulgairement appelé le mont Saint-Michel; lieu célèbre par le concours extraordinaire des peuples qui y arrivent de toutes parts, pour honorer ce saint archange. C'est lui qui assiste les âmes à l'heure redoutable de la mort, et qui, selon la doctrine de saint Augustin et de saint Bonaventure, ne les assiste pas seulement en ce moment décisif de l'éternité, mais encore les introduit après la mort dans le ciel. Il est bon ici de remarquer qu'il attend les ordres de l'auguste Mère de Dieu, pour assister plus spécialement les âmes qu'elle favorise davantage; c'est le sentiment de saint Bonaventure : et le ciel a bien voulu réserver cette faveur à la reine du ciel. Oh ! qu'il est doux de vivre et mourir sous la protection d'une si aimable et si aimante protectrice! C'est enfin saint Michel qui est estimé le premier de tous les anges en gloire, et le plus élevé des séraphins. Si nous aimons donc l'intérêt de Dieu seul, il le faut aimer; car c'est le grand saint de l'intérêt de Dieu, et de Dieu incarné. Si nous aimons l'Eglise, si nous nous aimons nous-mêmes, si nous avons soin de notre salut, si nous voulons être secourus au dernier moment de la vie : il le faut beaucoup honorer dans les besoins de l'Eglise, pour la destruction des schismes et des hérésies, pour l'établissement de la vigueur de la discipline ecclésiastique, pour la sainteté des mœurs des prélats, et spécialement du Souverain Pontife, pour la conservation et augmentation de la foi dans les pays où elle est établie, pour la publication de l'Evangile dans les terres des infidèles.

Saint Gabriel est aussi l'un des premiers séraphins; et quand on l'appelle archange, comme l'on fait aussi saint Michel, il faut savoir que ce n'est pas que l'on entende qu'il soit simplement du huitième chœur des archanges; mais ce nom d'archange est commun à ceux qui sont les plus considérables entre les princes du ciel, de même que l'est le nom d'ange à tous ces esprits bienheureux, de quelque ordre qu'ils soient, aussi bien aux séraphins qu'aux anges du neuvième et dernier chœur. C'est saint Gabriel qui a été choisi de Dieu pour traiter du mystère de l'Incarnation ; et ceux qui donnent à la reine du ciel un ange gardien estiment que ç'a été ce glorieux prince qui en a eu soin. Et même dans l'opinion de ces savants, qui pensent que la Mère de Dieu n'avait pas d'ange gardien, mais des troupes d'anges servants, c'est saint Gabriel qui était l'un des premiers de ces troupes bienheureuses à servir celle à qui un Dieu n'a pas fait de difficulté de s'assujettir.

Saint Raphaël est encore un des sept premiers princes qui sont auprès du trône de la divine Majesté, comme l'Ecriture nous l'enseigne (*Tob.* XII, 15); il n'y a aucun lieu d'en douter. Il ne faut que lire dans l'Ecriture les services qu'il a rendus à Tobie, pour être saintement passionné de cet esprit du ciel. Il est bien difficile ne ne pas se sentir le cœur amoureusement attendri à la vue des charitables assistances qu'il lui a rendues. Le père de Tobie l'envoyant à la ville de Ragès, et lui ayant recommandé de chercher un guide fidèle pour l'accompagner en son voyage, saint Raphaël lui apparut visiblement, en forme d'un jeune homme d'une

grande beauté, et lui tint compagnie durant tout son voyage, le consolant, l'instruisant, le délivrant de grands périls, et le comblant de mille et mille faveurs. De prime abord il le salue, en lui disant : *Que la joie soit toujours avec vous* (*Tob.* v, 11) ; il le délivre du monstre marin qui pensa le dévorer ; il lui procure de l'argent et une épouse, il empêche les démons de lui nuire, il redonne la vue à son père ; il lui donne, et à toute sa famille, des bénédictions d'une paix céleste, d'une joie du paradis, et une abondance de tous biens pour cette vie et pour l'autre. Il a conduit, comme il a été dit, saint Macaire le Romain durant trois ans visiblement jusque bien avant dans les déserts, lui ayant toujours tenu compagnie depuis sa sortie de Rome, d'où il s'était enfui, ayant quitté son épouse le jour de ses noces pendant qu'on tenait le bal. Il a délivré du mal caduc un novice de Saint-Dominique, à condition qu'il serait bien chaste. Il a délivré des mains des voleurs un pèlerin français qui allait à Saint-Jacques en Galice ; et enfin, il ne faut que lui être dévot pour en ressentir les faveurs qu'il départ avec une libéralité surprenante.

Il y a de plus quatre autres princes du ciel, outre saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, qui sont les plus proches du trône de Dieu, et dont l'on ne sait pas bien les noms. Quelques-uns pourtant disent que le quatrième s'appelle Uriel, et ils prennent leur fondement du livre d'*Esdras*, comme saint Ambroise et saint Bonaventure. Le P. de Barri rapporte qu'on a dédié un temple à Dieu, en l'honneur de ces sept princes en la ville de Panorme, capitale de la Sicile, et qu'il y en a eu un autre en la ville de Rome dédié par Jules III ; qu'il y a eu même une confrérie dressée en leur honneur en la ville de Panorme, dont nous venons de parler. Il rapporte de plus qu'on leur a assigné des symboles particuliers pour apprendre aux peintres à les peindre, et qu'on les voit représentés à merveille en la susdite ville de Panorme, à Anvers et en d'autres lieux. Saint Michel, foulant aux pieds Lucifer, porte en la main gauche une palme verdoyante, et tient en la droite une lance, au bout de laquelle est un étendard blanc comme neige, avec une croix incarnadine au milieu. Saint Gabriel paraît avec un flambeau fermé dans une lanterne qu'il a en sa main droite, la gauche étant occupée à montrer un miroir de jaspe vert, parsemé de taches de diverses couleurs. Saint Raphaël se fait voir ayant en bouche un poisson, en la main gauche une boîte, et avec la main droite conduisant le jeune Tobie. Uriel, ou le quatrième ange, garde en sa main droite une épée nue, et sa gauche pendante, est entourée de flammes. Le cinquième est en la contenance d'un suppliant, baissant modestement les yeux. Le sixième a une couronne d'or en sa main droite, et un fouet à trois cordons noirs en l'autre. Le septième a au bout de son manteau replié quantité de roses blanches. J'ai bien voulu rapporter ces emblèmes des anges ; peut-être cela donnera-t-il envie à quelqu'un de les faire peindre, et il est bien certain que la vue même des tableaux ou images des anges porte à la pureté et à l'amour du ciel.

Enfin, il est assuré qu'il y a sept princes auprès du Dieu de toute grandeur, puisque l'Ecriture nous l'enseigne, et qu'ils ont une puissance spéciale d'assister les hommes, puisque dans le commencement de l'*Apocalypse*, la grâce et la paix sont données au nom de ces sublimes intelligences.

Il ne reste plus qu'à les bien honorer et à implorer leurs secours dans les voies du salut. L'amour-propre est le plus grand ennemi que nous ayons : il a été révélé que saint Michel est député de Dieu pour le détruire, aussi bien que saint Gabriel pour établir l'amour de Dieu. Voilà les deux grandes choses nécessaires pour le salut, la haine de nous-mêmes et l'amour de Dieu. Pour cela, il faut être quitte de tout péché et avoir les vertus. Il faut avoir recours à ces sept princes du paradis, afin qu'ils nous obtiennent la grâce d'éviter les sept péchés capitaux, et nous obtiennent les sept dons du Saint-Esprit. Ceux qui font voyage doivent recourir souvent à saint Raphaël ; et dans l'ordre de la Providence, il paraît que Dieu veut se servir de cet ange pour assister les pèlerins et les voyageurs.

## CINQUIÈME PRATIQUE.

### *Converser intérieurement avec les saints anges.*

La vie du Chrétien est une vie spirituelle : si nous vivons donc de l'esprit, pourquoi ne marchons-nous pas et n'agissons-nous pas en esprit ? Nous sommes élevés à un état surnaturel, et, dans un état si divin, faut-il mener une vie toute sensuelle ? Malheur à nous, qui sommes tous plongés dans la chair et le sang, qui sommes comme des idoles des païens, qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent pas. Nous agissons comme des gens sans foi ; cet œil spirituel de notre âme (c'est de la sorte que saint Augustin parle de la foi) demeure en nous inutile et presque sans effet. Quand nous vivrions au milieu des ténèbres du paganisme, nous ne serions pas plus attachés aux sens et dans un plus grand oubli du monde intérieur. Ah ! que de saintes beautés se découvrent dans ce monde spirituel, que de grandeurs, que de raretés, que de gloire ! Mais il faut avouer que les saints anges en font une belle partie, et que si notre conversation, selon le témoignage de l'Apôtre, doit être céleste, nous sommes obligés de converser souvent avec ces aimables esprits du ciel.

C'était bien le sentiment du grand dévot des anges, saint Bernard, lorsqu'exhortant ses frères à la dévotion de ces esprits angéliques, il leur dit : « Rendez-vous, mes chers frères, la conversation des anges familière, et pensez à eux souvent ; » et de vrai, à quoi pensons-nous, quand nous ne pensons pas à ces éclatantes beautés du paradis ? O mon

Dieu! les créatures d'ici-bas aiment tant ce qui est beau, et prennent tant de plaisir à s'y arrêter; elles ont tant de peine à s'en détacher : l'on converse si volontiers avec les personnes aimables de la terre, et voici que le monde est plein d'anges du paradis, puisque chaque homme a le sien, sans parler de tant d'autres que Dieu y envoie; et ces anges sont parfaitement beaux, doués d'une puissance admirable; ils ont pour les hommes des douceurs toutes charmantes; ils possèdent toutes les qualités imaginables qui peuvent donner saintement de l'amour; au reste, ce sont les rois et les princes de l'empyrée; et cependant, hélas! presque personne n'y pense, et il est bien rare de trouver des hommes qui conversent souvent avec les anges. « Est-ce, » dit encore le saint que je viens de citer, « que nous doutons de leur présence, parce que nous ne les voyons pas? Mais devons-nous juger de la présence des choses par les yeux seulement de nos corps? Est-ce que les hommes n'ont point des âmes, parce qu'on ne voit pas les âmes? Est-ce que Dieu n'est point partout, parce que nos sens ne l'y aperçoivent pas? » C'est que nous n'avons pas de foi, me direz-vous, et il est vrai. Disons encore que c'est que nous sommes trop attachés aux choses de la terre, et pleurons ensuite amèrement de notre peu de foi et de nos attaches. Les saints solitaires conversaient familièrement avec les anges; c'est qu'ils menaient une vie angélique; et, misérables que nous sommes, à peine y pouvons-nous penser un quart d'heure; c'est que notre vie est toute terrestre.

Cette pratique tend à apporter quelque remède à ce malheur. Une personne étant à une fenêtre qui donnait sur une rue où passait bien du monde, fut frappée d'un rayon de lumière qui lui toucha sensiblement le cœur : elle vit, dans ce rayon de grâce, que les hommes étaient dans un oubli incroyable du monde de la grâce; et, étant ainsi pénétrée, elle s'appliquait à entendre ce que disaient toutes les personnes qui passaient par cette rue; et elle n'entendit pas un seul mot de Dieu et des choses de Dieu. Chacun ne parlait que de la terre, que de beau temps, de mangeaille, d'habits, de chevaux et de choses semblables. Oh! que d'anges, disait-elle, qui passent ici, et qui accompagnent ces pauvres gens! Est-il possible que pas un de tous ces gens ne pense à ces princes du paradis? Cette vue la toucha beaucoup, et ensuite elle s'en alla en une foire, qui se tenait en ce pays, dans le dessein d'y aller rendre ses civilités aux anges de tant de personnes qui y venaient en foule de tous côtés. Elle soupirait bien de remarquer, dans une assemblée aussi nombreuse, si peu d'attention au grand nombre d'anges qui y étaient. Elle allait de place en place pour les saluer, pour les entretenir. Oh! que voilà bien, s'écriait-elle, d'autres spectacles à regarder que toutes les raretés et marchandises de la foire!

Cette pratique est bien digne de nos imitations : nous sommes dans une ville, nous marchons dans des rues pleines de monde; eh! que ne regardons-nous intérieurement les anges qui tiennent compagnie à ce monde? que n'allons-nous quelquefois tous à dessein pour aller les y entretenir? Vous entrez dans une église, dans quelque assemblée nombreuse : mon Dieu, que ne vous élevez-vous au-dessus de vos sens pour y voir tous les saints anges? Vous faites voyage avec quelques personnes, vous leur parlez, vous les entretenez : pourquoi ne faites-vous pas de même avec les anges qui les gardent?

J'ai appris d'une personne qui était fort dans ces pratiques, qu'elle prenait plaisir à compter le nombre des personnes avec qui elle se rencontrait, pour avoir lieu de savoir le nombre des anges qui sans doute étaient présents; et, dans la suite des temps, Dieu tout bon, voulant favoriser sa dévotion, les rendait quelquefois aussi sensibles comme si elle les eût vus de ses yeux corporels; elle me disait que quelquefois, en dînant même, et à la table, tout à coup les anges se faisaient connaître à elle d'une manière qu'elle ne pouvait expliquer, mais plus évidente que si les sens y avaient eu part. Vous allez par le chemin; tous les villages ont autant d'anges qu'il y a de personnes qui y demeurent. Hélas! voilà bien des grands du ciel en tous ces lieux : ces pauvres gens de la campagne, à peine le savent-ils, bien loin d'y penser avec dévotion; que ne faites-vous donc votre cour à tous ces rois du beau paradis? Sachez que d'autant plus qu'ils sont délaissés, d'autant plus regarderont-ils de bon œil vos respects. Il y a bien des anges, dans ces villages, à qui jamais l'on ne pensera; si vous les honorez, ils seront bien obligés de vous en reconnaître; et puis ces esprits bienheureux ne savent ce que c'est qu'ingratitude, et ils sont les nonpareils en reconnaissance. Vous seriez bien aise d'avoir l'honneur de la reconnaissance de quelque prince du sang royal, ou de quelques grands rois de la terre; à quoi tient-il que vous ne fassiez belles habitudes avec mille et mille rois de la cour céleste? Vous dites quelquefois que vous voudriez bien, dans vos voyages, avoir le divertissement de quelque honnête compagnie : en vérité, pouvons-nous en avoir un plus doux, un plus agréable que celui de la conversation que vous pouvez avoir avec ces aimables intelligences? Vous allez à la campagne, que ne prenez-vous de certains temps pour y entretenir en esprit les anges qui y sont? Que ne vous retirez-vous quelquefois en votre jardin, que ne faites-vous quelque promenade seul pour jouir de cette grâce?

Mais que dites-vous de la présence de votre saint ange gardien? Est-ce qu'il pensera continuellement à vous, et que vous ne penserez presque jamais à lui? Croyez-vous qu'une petite prière le soir et le matin soit une reconnaissance digne de ses faveurs? Je veux que vous me répondiez sérieusement à ce que je vous demande : En bonne vérité, si l'un des princes de la terre venait

vous rendre visite, le laisseriez-vous depuis le matin jusqu'au soir tout seul, et croiriez-vous bien vous acquitter de vos devoirs, de lui faire la révérence une ou deux fois le jour? particulièrement, si durant tout le jour il vous suivait partout, et vous obligeait en toutes les manières possibles; et que d'autre part vous fussiez quelque pauvre malheureux, tout gâté et puant de sales maladies, et le rebut des hommes, et condamné au gibet pour vos crimes; si sans cesse vous tourniez le dos à cet obligeant prince, dans quel étonnement mettriez-vous tous ceux qui seraient instruits d'une incivilité et d'un mépris si extraordinaires? Je vous demande de plus, votre imagination ne vous donne-t-elle pas de l'indignation d'un tel procédé? Répondez-moi, en seriez-vous capable? Hélas nenni! l'on n'a point ces duretés pour la terre, il n'y a que pour le ciel: cependant c'est ce que vous faites à l'égard du grand prince du ciel qui vous garde. O anges du paradis, pouvez-vous bien souffrir des rebuts si étranges? Il est donc bien juste de les entretenir: c'est une chose insupportable que de les laisser sans dire mot.

Prenez donc quelquefois un quart d'heure, une demi-heure, une heure, ou plus, et après vous être retiré, prenez votre temps pour causer avec votre bon ange: mettez-vous à genoux devant lui; prosternez-vous par terre; et il est bon de temps en temps d'user de cette pratique, lorsqu'on est seul; demandez-lui pardon de vos ingratitudes; demandez-lui sa sainte bénédiction; dites-lui tout ce qu'un bon cœur peut dire à un fidèle et charitable ami. Tantôt, parlez-lui de vos besoins, de vos misères, de vos tentations, de vos faiblesses. Tantôt, parlez-lui du divin amour, et des saintes voies qui conduisent à Dieu. Quelquefois entretenez-le des offenses que les hommes commettent contre leur Souverain, et des divins intérêts de l'adorable Jésus et de sa très-digne Mère; et d'autres fois considérez à loisir les obligations que vous lui avez, les bontés qu'il a pour vous, ses beautés, ses perfections, ses admirables qualités. Agissez avec lui comme avec un bon père, une mère pleine de tendresse, un véritable frère, un ami incomparable, un amant zélé, un vigilant pasteur, un charitable guide, un témoin de vos plus importants secrets, un savant médecin pour guérir toutes vos plaies, un avocat et un puissant protecteur, un juge favorable, un roi tout occupé à vous faire du bien. Invoquez-le selon toutes ces qualités, et les autres que votre amour suggérera. Elles peuvent vous servir d'autant de considérations qui vous feront passer le temps bien plus agréablement qu'avec les créatures de la terre.

Nous disons qu'il nous ennuie quelquefois, que l'on ne saurait à qui parler et que faire: voilà bien de quoi nous occuper, voilà bien avec qui converser. L'on demandait à une religieuse, qui était sans parents, sans amis et sans connaissance de personnes qui lui rendissent visite, si elle n'avait point quelque peine quand elle voyait les autres religieuses visitées. Hélas nenni, répondit-elle, car j'ai une personne fort aimable avec qui je m'entretiens; et quand j'apprends que l'on demande une religieuse au parloir, aussitôt je pars pour lui rendre visite. Et comme l'on ne savait ce qu'elle voulait dire, elle mena à une image du saint ange qui était dans le monastère: « Voilà, dit-elle, mon père, ma mère, toute ma parenté et toutes mes connaissances. C'est là où je viens parler pendant que mes sœurs parlent à la grille, et je sors pour le moins aussi contente qu'elles de mes entretiens. »

Il faut encore aller se promener en esprit dans les terres des infidèles, dans les pays hérétiques, pour converser avec tous les anges de ces personnes; hélas! ils sont bien abandonnés; pour regretter avec eux l'aveuglement et l'infidélité de ces gens, pour leur parler du royaume de Dieu, pour les prier de travailler à son établissement dans tous ces royaumes. L'on peut de la sorte parcourir toute la terre, honorant un jour tous les anges d'un royaume, et en un autre les anges d'un autre pays. Tantôt ceux du Canada, tantôt ceux de la Chine, quelquefois ceux du Japon, d'autres fois ceux des Indes. Il ne faut pas aussi oublier les anges des royaumes chrétiens, et puis ensuite, c'est une chose bien douce d'aller en esprit à la Jérusalem céleste, s'entretenant quelquefois une heure avec les Séraphins, une autre avec les Chérubins, et ainsi allant de chœur en chœur par toutes les hiérarchies célestes. Ce que nous en avons dit peut fournir de sujet d'entretien.

Enfin, c'est un exercice bien louable que de s'accoutumer à saluer les saints anges des personnes que nous rencontrons. Si en faisant chemin nous trouvons un grand seigneur, on le salue, ou quelque personne qui nous soit amie; si nous rencontrons cent fois ces personnes, nous ne manquons pas autant de fois à leur rendre nos civilités: faut-il qu'à l'égard des princes du ciel, et nos plus véritables amis, nous soyons seulement insensibles? La chose est aisée: vous n'en ferez pas plus de révérences, il ne faut que prendre une bonne fois l'intention et faire un pacte sacré, que vous renouvellerez une fois au moins toutes les semaines, qu'autant de fois que vous saluerez quelqu'un, vous entendrez saluer son saint ange. Quand vous vous en souviendrez, en même temps que vous rendrez le salut à qui que ce soit, tout bas en vous-même, dites à son saint ange que vous le saluez. Pour ce sujet, accoutumez-vous à voir par les yeux de l'esprit les anges de ceux que vos yeux corporels vous feront voir: peu à peu le souvenir des saints anges vous sera très-facile, et vous en recevrez toutes sortes de bénédictions. En entrant dans une église, dans un lieu où il y a bien du monde, ne manquez pas d'y saluer tous les anges; et même quand vous serez avec des personnes qui vous sont familières, il sera bon de dire les unes aux autres, tout haut: Je salue vo-

tre saint ange. J'ai vu par ce moyen cette pratique saintement établie; en sorte que dans les compagnies, en y entrant ou sortant, l'on disait hautement tous les uns aux autres : Je salue votre saint ange. Il y en a qui ne manquent jamais, quand ils écrivent à quelqu'un, de mettre au bas de leur lettre qu'ils saluent le saint ange de la personne à qui ils écrivent; et même quelquefois on le prie réciproquement de la part des uns et des autres, de faire ses civilités aux anges des lieux où l'on demeure. Mon Dieu, n'est-ce pas ce que nous faisons tous les jours à l'égard des chétives créatures nos semblables? Pourquoi ne rendons-nous pas au moins ce respect à ces favoris de Jésus et de Marie?

L'on dira que ce sont des dévotions extraordinaires; je l'avoue; mais aussi il faut avouer qu'elles devraient être très-ordinaires. C'est une chose extraordinaire que de voir un véritable saint, une véritable sainte; c'est une chose extraordinaire que de voir des familles, quoique chrétiennes, des bourgades et villes du christianisme même, où l'amour de Dieu règne, et dont le péché soit banni. Hélas! tout le monde est dans la malignité; pour cela faut-il crier, si l'on exhorte à cet extraordinaire? Faut-il trouver à redire si l'on prêche la sainteté, l'amour de Dieu et la destruction du péché? Il est vrai que la dévotion aux saints anges est rare, que la conversation intérieure avec ces esprits célestes est extraordinaire; mais c'est ce qu'il faut regretter avec larmes. Partout, dans les lettres des Turcs, le nom de Mahomet y paraît; et les Chrétiens, qui font profession d'une piété singulière, invectiveront contre une lettre où le nom de Dieu se fera remarquer, où l'on tâchera d'y rendre ses respects aux saints anges! On a vu, à la fin du siècle dernier, le célèbre saint homme le P. de Royas, confesseur en la cour d'Espagne de la reine Marguerite, non-seulement saluer hautement toutes les personnes de cette cour par ces paroles, *Ave, Maria*, mais même il en établit si fortement la pratique, que la reine saluait ordinairement le roi par ces mêmes paroles; et Dieu voulut récompenser la dévotion de cette grande reine, et autoriser cette pratique de piété par un signalé miracle, qui se fit en la personne de cette princesse, au salut que lui donna son confesseur par ces saintes paroles. Cet homme de Dieu les mettait au commencement de toutes ses lettres, et sans doute qu'il ne manqua pas de contradictions, car vous verrez des gens qui désapprouvent tout ce qu'ils ne font pas; mais Dieu après sa mort a bien fait voir, par les miracles dont il l'a honoré, que souvent le ciel donne son approbation à ce que les hommes de la terre condamnent.

## SIXIÈME PRATIQUE.

*Faire des neuvaines en l'honneur des neuf chœurs des anges.*

Les catholiques enseignent qu'il ne faut pas s'arrêter superstitieusement aux nombres, et c'est la doctrine de la sainte Eglise; mais l'on peut dire, sans superstition, qu'il y a de certains nombres mystérieux et consacrés par la piété des fidèles, comme celui de quarante, que les saints Pères remarquent avoir été sanctifié en la personne de Notre-Seigneur, et en celle des anciens prophètes; celui de trois qui, étant multiplié par trois, compose le nombre neuvième, qui nous représente la très-sainte Trinité; c'est pourquoi dans le ciel il y a trois hiérarchies d'anges, et chaque hiérarchie est composée de trois chœurs; et c'est parmi ces neuf chœurs que les élus seront placés. L'usage des fidèles a rendu ensuite dans ces vues la dévotion des neuvaines célèbre, et la séraphique sainte Thérèse nous apprend qu'elle pratiquait cette dévotion, qu'elle faisait quantité de neuvaines en ses besoins.

C'est donc une louable pratique de faire des neuvaines, et spécialement en l'honneur des neuf chœurs des anges, y ayant des motifs tout particuliers qui nous y doivent exciter. Je suis témoin des grâces extraordinaires qui ont été accordées par cette dévotion. J'ai vu des choses merveilleuses arriver pendant que l'on honorait tous les saints anges par cet exercice, et la puissance des démons ruinée en des choses d'importance; et c'est un moyen très-efficace pour obtenir les secours du ciel dans les calamités publiques et dans les besoins particuliers.

Nous avons assez dit que les saints anges nous assistent dans tous nos besoins, soit corporels, soit spirituels, et nous en dirons encore quelque chose dans la suite de ce traité; et parmi ces troupes célestes, les Archanges et les Principautés doivent être particulièrement invoqués pour le bien des royaumes et des provinces, et pour ceux qui les gouvernent. Les Anges qui prennent le soin plus immédiat des cieux, des éléments et des saisons, dans le temps des guerres, des pestes et des famines, et autres malheurs publics; les Puissances, contre les sorciers, magiciens et leurs maléfices; contre les diables, leur rage et leur malice; les Vertus, pour obtenir de Dieu tout bon les secours extraordinaires en nos nécessités, puisque c'est de ces esprits bienheureux que Dieu se sert souvent pour opérer ses merveilles et ses miracles, selon le témoignage de saint Grégoire, comme il a été remarqué ci-dessus. On peut voir ce que nous avons dit touchant les neuf chœurs des anges, aux trois premiers chapitres de ce second traité, et lire, la veille de chaque jour de la neuvaine, ce qui y est rapporté du chœur que l'on doit honorer le lendemain.

Pour en dire ici en peu de mots quelque chose, le premier jour de la neuvaine on honorera les anges du dernier chœur; on peut leur demander la foi, qui est le commencement et le fondement de la vie spirituelle. Le second, les Archanges; l'on demandera le zèle de l'intérêt de celui que la

foi nous fait connaître, et on souhaitera la même connaissance par la foi à tous les fidèles et hérétiques. Le troisième, les Principautés; on priera pour la conservation et augmentation de la foi dans les pays catholiques; et comme la foi doit être accompagnée de la bonne vie, on offrira ses vœux pour l'anéantissement du péché, et pour la réformation de l'intérieur. Le quatrième, les Puissances; on invoquera leur secours contre la force des démons qui nous combattent dans les voies de la foi, et dans les desseins que nous prenons de la mortification chrétienne. Le cinquième, les Vertus; on en implorera l'assistance pour surmonter les difficultés que la chair et le monde nous livrent dans le chemin de la vie spirituelle, et pour obtenir une sainte générosité dans la pratique des vertus chrétiennes. Le sixième, les Dominations, afin que nous connaissions les ordres de Dieu, ce qu'il demande de nous, et afin que sa divine volonté nous soit manifestée. Le septième, les Trônes, afin qu'ils nous obtiennent un parfait assujettissement et un entier abandon à la divine volonté, en quoi consiste cette paix qui surpasse tout sentiment. Le huitième, les Chérubins, pour l'établissement de la lumière de Jésus-Christ en nous, et l'éloiguement de toutes les maximes du monde qui lui sont opposées. Le neuvième, les Séraphins, pour le règne et le triomphe du pur amour dans nos cœurs.

L'on peut pratiquer la même dévotion dans les calamités publiques, qui nous arrivent et continuent parce que nous n'en regardons pas assez la cause. L'on s'en prend aux uns et aux autres, et il faut s'en prendre à soi-même et à ses péchés. Dieu ne nous frappe que pour être regardé, et l'on n'arrête les yeux que sur les créatures. On demande sa paix, et on lui fait toujours la guerre; nos vies ne changent pas, et nos péchés s'augmentent. Oh! que le secours des saints anges nous est nécessaire, et qu'il est bon de leur faire des neuvaines, les priant d'apaiser la juste colère de Dieu, et de travailler à la destruction du péché, son cruel ennemi, et à ruiner les desseins des puissances de l'enfer!

Cette dévotion des neuvaines est encore très-avantageuse pour se bien préparer à la célébration des fêtes de Notre-Seigneur et de sa très-sacrée Mère, s'entretenant tous les jours avec les anges du chœur que l'on honorera, leur témoignant les désirs que l'on a de bien aimer notre bon Maître et notre bonne maîtresse, les priant de suppléer à notre peu d'amour, et de les remercier pour nous, de les louer, de les bénir, de nous en obtenir la solide dévotion, et l'augmentation de plus en plus.

Or, pour bien faire ces neuvaines, chacun peut suivre l'attrait de la grâce, et le conseil de quelque bon serviteur de Dieu. Cependant, pour en donner quelques moyens, ceux qui en auront la commodité, pourront faire célébrer neuf messes en l'honneur des neuf chœurs des anges, faire brûler neuf cierges, donner neuf aumônes; au moins l'on entendra neuf messes, l'on fera neuf actes de mortification, soit extérieure, soit intérieure; neuf génuflexions tous les jours; l'on récitera neuf fois la Salutation angélique, si l'on n'a pas le loisir de dire neuf *Pater*; exercice de piété que le ciel a révélé même à sainte Mectilde; l'on visitera neuf fois quelque chapelle ou autel dédié à Dieu à l'honneur des saints anges, ou l'autel où repose le très-saint Sacrement, qui y est accompagné de ces princes de sa cour. Outre cela, on communiera, selon l'avis de son directeur; l'on se mettra à genoux trois fois le jour, le matin vers le midi et le soir, où l'on se prosternera devant les anges du chœur que l'on honore particulièrement ce jour; on s'adressera à eux le long de la journée, par quantité d'oraisons jaculatoires; l'on tâchera de s'entretenir quelque temps avec ces esprits d'amour. Si l'on s'unit plusieurs ensemble, il y aura encore plus de bénédiction; pour lors l'on pourra chacun chosir son jour pour visiter quelque église, quelques pauvres, et si on le peut, pour jeûner, afin que pendant la neuvaine il y ait un jeûne continuel.

## SEPTIÈME PRATIQUE.

*Prendre de certains jours tous les mois et toutes les semaines, pour honorer plus spécialement les saints anges, et célébrer les fêtes avec tous les respects possibles.*

Je sais une sainte communauté de religieuses carmélites, où tous les mois l'on prend l'un des neuf chœurs des saints anges pour l'honorer; et comme il en reste trois, y en ayant douze en l'année, l'on applique ces trois mois qui restent à quelqu'un des chœurs qui touche le plus, comme par exemple, à celui des Séraphins. Mon cher lecteur, il ne tiendra qu'à vous de faire la même chose, et elle est bien facile.

Si vous voulez, vous pourrez choisir les neuf premiers jours de chaque mois, pour rendre vos respects à ces esprits angéliques; et ensuite quelques jours pour invoquer les anges à qui vous avez plus d'obligation; ou bien, si vous étiez d'assez bonne volonté, le dimanche vous seriez appliqué aux Séraphins, Chérubins et Trônes; le lundi aux Dominations, Vertus et Puissances; le mardi aux Principautés, Archanges et Anges; le mercredi, aux anges des infidèles et hérétiques; le jeudi, aux anges des royaumes et provinces, des églises et autels, et spécialement de ceux qui tiennent compagnie à notre divin Roi, au très-saint Sacrement; le vendredi, aux anges de vos ennemis, ou des personnes qui vous font quelque peine, ou de qui vous avez sujet de craindre quelque mal; le samedi, aux anges de vos parents et amis, de ceux avec qui vous êtes le plus souvent; si vous demeurez en une communauté, des personnes avec lesquelles vous y vivez, surtout de vos amis spirituels et de votre directeur. Ces anges s'intéressent bien plus à votre bien que vous ne pensez. N'ou-

bliez pas les anges des villes et villages où vous faites votre séjour.

Pour celui qui vous garde, tous les jours de votre vie doivent être des jours de dévotion et de reconnaissance pour ses incroyables bontés. Il y en a qui destinent le jour de leur naissance pour en faire la fête en leur particulier. L'on y fait tout ce que l'on peut faire dans les jours des fêtes des saints de sa plus grande dévotion, soit pour s'y préparer, soit pour en faire l'octave. Outre cela, ceux qui le peuvent donnent autant d'aumônes en son honneur que l'on a vécu d'années; ou bien l'on fait autant d'actes de quelque vertu, ou autant de pratiques de dévotion vers cet aimable gardien.

J'ai connu une personne qui en ce temps partageait les années de sa vie en plusieurs jours, pour considérer à loisir les miséricordes de Dieu sur elle, les malheurs dont elle avait été ou préservée, ou délivrée, tant pour le corps que pour l'âme; les grâces qu'elle avait reçues de l'infinie bonté de l'adorable Jésus, de la protection de la très-sacrée Vierge, des anges et des saints. Ces considérations touchent grandement le cœur quand elles sont bien faites; et comme notre saint ange est le ministre dont Dieu se sert pour nous préserver de tous nos maux et pour nous accorder ses bienfaits, cela donne lieu de le remercier, et de le bénir tout à l'aise et dans le particulier, pour toutes ses charitables assistances en notre jeunesse, dans l'âge plus avancé, dans la vieillesse, si l'on y est, remarquant avec soin les choses les plus considérables qui nous sont arrivées durant le cours de la vie. Il faut tout au moins se souvenir que le mardi est un jour dédié en l'honneur des saints anges, et ce jour doit être d'une singulière dévotion à tous ceux qui les aiment. Le vingt-neuvième de septembre est le jour de la grande fête de saint Michel et de tous les autres anges. Le huitième de mai est la fête de son apparition sur le mont Gargan. Et en Normandie l'on célèbre le seizième d'octobre l'apparition de ce glorieux archange sur le Mont de Tombe, communément appelé le Mont-Saint-Michel.

Ce lieu est très-célèbre par le concours d'un grand nombre de personnes qui y viennent de toutes parts, pour y rendre leurs respects à cet aimable prince du ciel; et les grands miracles que la toute-puissance de Dieu y a opérés, sont des motifs bien puissants pour exciter de plus en plus la dévotion des fidèles à rendre ses hommages sur cette sainte montagne, à ce Dieu de toute miséricorde, et implorer les secours de ce premier prince de la cour céleste. L'on peut aller en pèlerinage en ce saint lieu, pour toutes sortes de besoins; mais particulièrement pour être délivré des tentations et des attaques des malins esprits, pour y obtenir la pureté du corps et de l'esprit, et une force invincible dans les voies du salut. Ceux qui aiment les intérêts de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère doivent s'adresser à ce glorieux archange, qui les a si bien soutenus dès le commencement du monde: il serait seulement à désirer que les pèlerins fissent ce voyage avec plus de dévotion qu'on ne le fait pour l'ordinaire, s'entretenant de Dieu le long du chemin, élevant son cœur souvent à Notre-Seigneur et à sa très-digne Mère, implorant les assistances de saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, et de tous les neuf chœurs des anges; se donnant de garde de toute sorte de péché; et enfin, étant arrivés sur le lieu, ne manquer pas de s'y confesser et communier. Une voix du ciel a appris que ce lieu était grandement agréable à Dieu, et qu'il était fréquenté des saints anges. En vérité, cet oracle rend bien douces toutes les peines que l'on peut avoir pour visiter cette sainte montagne, et il est plus doux que l'on ne peut dire, et même que l'on ne peut penser, de se trouver en un lieu si chéri de Dieu, et si fréquenté des princes de sa cour.

La divine Providence a même ordonné que ce ne fût pas un homme de la terre, pour saint qu'il pût être, mais un pur esprit du ciel, et le premier de tous les bienheureux esprits qui fît la consécration de l'église; car saint Aubert, évêque d'Avranches, s'étant mis en devoir de la consacrer, saint Michel l'en empêcha, après lui avoir appris qu'il l'avait lui-même consacrée. C'est ce saint évêque à qui l'archange se fit voir, il y a plus de neuf cents ans, lui apparaissant par trois diverses fois, pour lui marquer que le Mont de Tombe était sous sa protection, et celle de tous les autres anges, et que Dieu voulait qu'on bâtit une église en leur honneur: à la troisième fois, le saint archange toucha la tête du bon évêque, et y laissa une marque qui s'y voit encore aujourd'hui. C'est une chose admirable, qu'un rocher empêchant qu'on ne pût bâtir facilement la chapelle de l'eglise, l'archange voulut que l'on apportât un enfant qui était encore au berceau, qui ayant touché de son pied ledit rocher, en même temps il tomba et laissa la place qui était nécessaire pour la susdite chapelle. Oh! que bienheureux sont les chastes et innocents, les purs et nets de cœur, puisqu'ils sont si chéris de Dieu et de ses anges!

Saint Michel, ne se contentant pas de toutes ces merveilles, et voulant de plus en plus donner des marques visibles de sa faveur pour la sainte montagne de Tombe, commanda à saint Aubert d'envoyer au mont Gargan demander de sa part une partie du drap vermeil qu'il y avait apporté, et une partie du marbre sur lequel il s'était assis, y paraissant en forme humaine; ce qui ayant été accordé aux députés du bon évêque, douze aveugles en différents lieux reçurent la vue par l'attouchement de ces choses saintes, et proche du mont de Tombe, la vue fut donnée à une femme aveugle, dont tout le peuple fut tellement touché, qu'en mémoire d'un si grand miracle, le village qui s'appelait Asteriat, fut nommé Beauvoir, et c'est de la sorte qu'on l'appelle encore aujourd'hui. J'ai eu l'honneur et la bé-

nédiction de voir cette année 1667, le jour de la fête de l'Apparition du glorieux saint Michel en ce lieu sacré, ces précieux gages de l'amour incomparable de ce grand prince du paradis envers les hommes, comme aussi l'écu et l'épée que l'on y garde dans le trésor, qui sont de nouvelles preuves de ses incroyables bontés, et cet écu est garni de petites croix et de matière d'airain aussi bien que l'épée : ce sont encore des présents de l'archange, qu'il ordonna d'y être apportés de la Grande-Bretagne, en suite d'une merveille qui y fut faite par sa force invincible.

L'histoire rapporte qu'il y avait un dragon d'une grandeur effroyable, qui, empoisonnant les eaux de son venin, infectant l'air de son haleine, et faisant mourir tous ceux qu'il rencontrait, avait rendu le pays où il était inhabitable. Ce mal obligea l'évêque du lieu d'avoir recours à Dieu; et après avoir ordonné un jeûne de trois jours et fait quantité d'aumônes, tous les habitants prirent les armes, étant accompagnés du clergé qui marchait processionnellement, implorant le secours du ciel pour donner force au peuple de mettre à mort le dragon; mais ils furent bien étonnés lorsque, étant arrivés près du lieu où il se retirait, ils le trouvèrent mort, ayant auprès de lui l'écu et l'épée dont il a été parlé; et comme ils ne pouvaient s'imaginer qui était la personne qui avait pu tuer ce monstre avec des armes si faibles, saint Michel parut à l'évêque et lui dit que c'était lui qui avait fait mourir le dragon; et quoiqu'il n'eût pas besoin de ces faibles armes pour cet effet, cependant il s'en était voulu servir pour laisser des marques visibles de ce secours; ensuite il commanda que ces armes fussent apportées en l'église du mont de Tombe, où elles sont encore gardées à présent avec une singulière vénération,

Comme il a plu à Dieu, depuis environ trois ans, de manifester en nos jours tout de nouveau le grand saint Gaud, évêque d'Evreux, par l'invention de son saint corps, à cinq lieues proche du Mont-Saint-Michel, j'ai cru que Notre-Seigneur serait glorifié si, parlant des miracles qu'il a opérés en faveur des anges sur le mont de Tombe, je disais un mot de ceux qu'il fait à présent près de ce saint mont en l'honneur d'un homme tout angélique. Cet homme tout de Dieu, ne tenant plus rien de la terre, et ne respirant plus que le paradis, quitta volontairement le gouvernement de l'évêché d'Evreux et la conversation des hommes pour ne plus converser qu'avec les anges dans le désert. Après avoir donc laissé son cher peuple, qui l'avait conduit à deux lieues de la ville d'Evreux, où l'on a édifié, en mémoire de ce dernier adieu, une dévote chapelle en l'honneur de la très-sacrée Vierge, dame spéciale et patronne de ce diocèse, et en l'honneur de saint Michel, chapelle appelée vulgairement Notre-Dame du Gaud; cet éminent prélat se retira dans une solitude près Granville, sur le bord de la mer et à cinq lieues, comme nous avons dit, du Mont-Saint-Michel, où ayant fini ses jours, et ses précieuses reliques y étant demeurées, Dieu, qui prend plaisir à manifester ceux qui se cachent pour l'amour de lui, ne s'est pas contenté de les glorifier dans le temps de sa précieuse mort, mais encore cinq cents ans après il en découvrit la gloire par la première découverte de son corps, qui fut pour lors trouvé tout entier, et laissé dans le sépulcre où il avait été enterré. Grand nombre de miracles se firent pour lors, et ce lieu fut un asile pour toutes les personnes affligées. Mais, dans la suite des siècles, environ encore cinq cents ans et plus après cette première invention, la divine Providence a voulu encore révéler les grandeurs de son saint par la seconde invention qui en a été faite il y a un peu plus de trois ans, et qui a été suivie de plusieurs miracles; ce qui rend à présent ce lieu très-illustre et très-favorable à ceux qui viennent implorer les intercessions de saint Gaud. Je serais très-ingrat si je ne publiais les secours que j'ai reçus de ce grand saint dans une extrême maladie où les médecins avaient jugé ma mort comme assurée : que Dieu soit à jamais béni pour ses grandes miséricordes, qu'il ne cesse de faire aux hommes par le mérite de sa très-digne Mère, de ses anges et de ses saints. On voit proche le tombeau de saint Gaud celui de saint Paterne, évêque d'Avranches, et de saint Scubilion, abbé, qui avaient été ses compagnons dans sa retraite. Saint Sénateur y est aussi enterré, et plusieurs autres saints personnages. L'on voit encore quelques restes des ermitages de ces divins solitaires.

On fait la fête de saint Gabriel le 18 mars, et en quelques lieux le 24 du même mois, veille de la fête de la sacrée Mère de Dieu. On célèbre celle de saint Raphaël le 20 novembre, et en quelques endroits l'un des dimanches qui arrivent entre Pâques et la Pentecôte. Celle des anges gardiens se solennise le premier jour d'octobre non occupé par une fête de neuf leçons, et elle est encore célébrée le premier jour de mars. Tous ces jours doivent être des jours solennels pour les dévots des saints anges. Il faut y communier, y entendre la messe en leur honneur, y pratiquer quelque mortification, quelque œuvre de charité; mais, outre cela, au moins à l'une ou plusieurs de ces fêtes, l'on doit s'y préparer avec grand soin. Saint François jeûnait quarante jours pour se disposer à la fête de saint Michel; et ce fut durant cette quarantaine qu'un séraphin lui imprima les sacrés stigmates. Sainte Elisabeth faisait la même chose, mais elle jeûnait au pain et à l'eau. J'ai déjà parlé de sainte Mectilde, qui avait demandé à Notre-Seigneur ce qu'elle pourrait faire pour honorer les anges, il lui répondit : « Ma fille, vous direz neuf fois le *Pater* en l'honneur de leurs neuf chœurs. » Elle en ajouta encore neuf en l'honneur de son bon ange, afin qu'il présentât sa dévotion à ces glorieux esprits. L'on pourrait se préparer par une neuvaine,

y faisant les choses que nous avons marquées au chapitre précédent. De plus, il ne faut pas oublier à en faire l'octave, s'acquittant tous les jours de quelques devoirs de piété envers ces princes du ciel.

L'on aura soin de réciter l'office et les litanies de ces saints esprits, au moins en de certains jours et temps de l'année. Il y a un chapelet en l'honneur du saint ange gardien. Sur la croix l'on dit le *Credo* ou le *Te Deum*, ensuite l'Oraison dominicale, la Salutation angélique; et puis, sur les gros grains, ou le *Gloria Patri*, ou l'*Ave, Maria;* et sur tous les petits grains l'*Angele Dei;* ou, pour ceux qui ne le savent pas, cette courte prière: *Mon bon ange, je vous aime et vous veux aimer.* Si on le veut dire en l'honneur de tous les neuf chœurs, l'on se servira de ces autres paroles: *Saints anges, je vous aime et vous veux aimer.* L'usage des oraisons jaculatoires est d'une merveilleuse utilité. Si l'on aime les esprits célestes, souvent on leur parlera, on répandra son cœur en leur présence; il n'y a rien de plus aisé, à un cœur qui aime, que de leur dire sa douleur sur les ingratitudes des hommes, son étonnement sur l'oubli où ils sont de leurs perfections et de leurs bontés; rien de plus aisé que de leur témoigner ses reconnaissances pour leurs soins, les désirs que l'on a d'en profiter; rien de plus facile que de les appeler à notre secours en nos besoins, que de les prier d'agir auprès de Jésus et Marie, pour nous les rendre favorables, pour leur dire ce que nous voudrions bien leur dire, et, hélas! ce que nous ne pouvons pas. Nous ne savons rien au langage de la cour du paradis; ces princes de la cour nous sont nécessaires pour y parler pour nous. On peut dire cela durant le jour, en deux ou trois petits mots enflammés, tantôt d'une manière et tantôt d'une autre.

J'oubliais à vous dire une pratique pour faire tantôt la fête d'un ange et tantôt celle d'un autre; il faut pour cela prendre le dessein, quand vous ferez la fête d'un saint, de faire en même temps celle du saint ange qui le gardait lorsqu'il vivait ici-bas. Cela ne multipliera pas vos pratiques; il ne faut que prendre l'intention d'honorer le saint ange du saint par toutes les bonnes œuvres que vous ferez en son honneur, et cependant vous passerez l'année de la sorte à faire la fête des différents anges. Vous obligerez les saints de rendre ainsi vos respects à ces glorieux esprits, à qui ils ont tant d'obligations; vous gagnerez les bonnes grâces de tous ces anges, et vous attirerez toutes les plus douces bénédictions du paradis.

## HUITIÈME PRATIQUE.

*Visiter les églises ou oratoires qui sont consacrés à Dieu en l'honneur des saints anges.*

Les hérétiques, à qui toute piété est odieuse, blâment les pèlerinages que la sainte Eglise catholique approuve, et qui les a en telle considération que le Souverain-Pontife, qui en est le chef, dans le temps même qu'il accorde ses pouvoirs, se réserve souvent la dispense des vœux des pèlerinages de Rome, de Jérusalem et de Saint-Jacques en Galice. Dieu fait assez paraître combien ces dévotions lui agréent, puisqu'il y attache tant de grâces et de faveurs particulières, qu'il ne donne pas en d'autres lieux. On peut, à la vérité, et on doit recourir à sa bonté paternelle, implorer la protection de la très-sacrée Vierge, des anges et des saints en toutes sortes d'endroits, en toutes les églises et chapelles; mais on ne peut pas nier qu'il y ait de certains lieux que ce Dieu de miséricorde honore de miracles, ce qu'il ne fait pas autre part, approuvant par ces témoignages d'une puissance et d'une bonté extraordinaires la dévotion des pèlerins qui y viennent en foule de tous côtés. Nous avons des saints reconnus pour tels par l'Eglise catholique, qui ont passé la meilleure partie de leur vie dans ces sortes de dévotions; et le grand archevêque de Milan, saint Charles Borromée, en avait une telle estime, qu'il a fait plusieurs pèlerinages, quoique longs et fâcheux, avec de très-grandes peines, tout chargé qu'il était de grandes affaires qu'il avait entre les mains, et avec les contradictions des premières personnes du monde. L'église du mont Gargan, dédiée à Dieu en l'honneur de saint Michel, est l'un de ces lieux célèbres où les pèlerins abordent de toutes parts; et Othon III, tout empereur qu'il était, y alla nu-pieds de la ville de Rome, quoiqu'elle en soit fort éloignée.

Mais comme il y a peu de personnes qui soient en état de faire de si longs voyages, l'on peut y suppléer en allant en dévotion à quelque chapelle ou autel dédié en l'honneur de ce prince de la milice céleste, ou des autres saints anges. Depuis quelques années, il a plu à Notre-Seigneur de réveiller dans les cœurs la dévotion à ces bienheureux esprits en la ville de Rouen, capitale de la Normandie, et il s'est servi pour cette fin de ce moyen, donnant le mouvement à quantité de personnes de piété d'aller tous les mois visiter une chapelle qui est bâtie sur une haute montagne assez proche de cette grande ville, en l'honneur de l'archange saint Michel. Voici, selon que je l'ai appris, comme la chose est arrivée. Deux ou trois serviteurs de Dieu, allant faire leurs dévotions à une église célèbre, où la très-sainte Vierge est invoquée sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours, se sentirent incités à aller faire leurs prières à la porte de la susdite chapelle de Saint-Michel, qui n'en est pas fort éloignée, et en même temps furent puissamment touchés de voir cette chapelle délaissée; la dévotion y ayant été si grande, à ce que l'on peut apprendre par le témoignage des anciens, et par la vue même d'un chemin pavé de grandes pierres, que l'on y avait fait tout exprès avec beaucoup de dépense et de difficulté, et dont on remarque encore les restes. Cela les obligea à prendre résolution d'y venir de temps en temps, et ayant communiqué leur dessein à quel-

ques autres personnes, elles y entrèrent facilement. Or il a plu au Dieu de toutes bontés d'y donner une telle bénédiction, que dans la suite de peu d'années, y ayant très-peu que cette dévotion a commencé, il se trouve un si grand nombre de personnes au jour que l'on prend au commencement de chaque mois, que l'on est obligé de faire le sermon au dehors de la chapelle : l'on est sensiblement touché de voir tout ce monde assis avec modestie sur le sommet de cette montagne, entendre dans un profond silence les discours qui s'y font à la louange des saints anges; car l'on ne manque pas de s'assurer d'un prédicateur pour tous les mois, comme aussi d'y faire célébrer la sainte messe où il se fait quantité de communions. Cette dévotion ayant été inspirée ensuite d'un voyage à Notre-Dame de Bon-Secours, l'on peut croire avec fondement que c'est une faveur de cette souveraine des anges, et un effet signalé de son bon secours.

J'ai vu dans une autre ville, que vers la fête de Saint-Michel, ou au commencement de mars, l'on députait pendant neuf jours des personnes pour aller rendre leurs respects aux saints anges en l'une de leurs chapelles, et quelquefois même neuf personnes s'acquittaient tous les jours de ce devoir, sans parler de plusieurs autres qui y allaient offrir leurs vœux le matin et le soir; l'on y faisait célébrer tous les jours le saint sacrifice de la messe, et on y faisait brûler chaque jour neuf cierges.

## NEUVIÈME PRATIQUE.

*Avoir une grande confiance en la protection des saints anges, et recourir à eux en tous ses besoins corporels ou spirituels.*

*Ceux qui se confient au Seigneur seront inébranlables comme le mont de Sion, celui qui a établi sa demeure en la céleste Jérusalem sera à jamais immuable en sa fermeté; Dieu l'environne de montagnes sacrées, et le Seigneur se met lui-même à l'entour de son peuple.* (*Psal.* CXXIV, 1, 2.) Or ces montagnes qui servent comme de boulevards et de forteresses imprenables à l'âme qui met toutes ses espérances au Dieu des miséricordes, ne sont autres que les saints anges; ce sont ces saintes montagnes du Psalmiste (*Psal.* XIX, 3), dont il assure que lui venait son secours. Oh! que bienheureuse est l'âme qui vit sous une telle protection! elle sera délivrée des piéges des chasseurs, les frayeurs nocturnes ne lui feront aucune peur, elle ne recevra aucun mal de ces flèches qui volent durant le jour, ni des conseils qui se prennent dans les ténèbres, non plus que du démon du midi. Pendant que mille tombent à la droite, et dix mille à la gauche, elle demeurera ferme, parce qu'elle est à la garde des anges, elle foulera aux pieds les aspics et les basilics, elle marchera par-dessus le ventre des lions et des dragons, sans en être endommagée. Sa demeure est si sûre et si élevée que le mal n'en peut approcher; elle volera comme les aigles au milieu des airs sans aucune crainte, et prendra son essor jusqu'au plus haut des cieux, soutenue de ces glorieuses puissances célestes. Qu'elle aille et qu'elle revienne, les anges partout lui serviront de corps de garde; ce sont ces soldats dont parle le prophète Zacharie, qui environnent la puissance du Seigneur : ils la tiendront au milieu d'eux, comme autrefois ce généreux Machabée, et la couvriront de leurs armes, faisant main-basse sur ses adversaires, lançant des traits et des foudres redoutables sur tous ses ennemis.

« Pourquoi donc craindre, disait saint Bernard, ayant des amis si fidèles, si sages et si puissants? » — *La joie soit toujours avec vous*, disait saint Raphaël archange à Tobie, *je vous conduirai et reconduirai.* (*Tob.* V, 11.) Il est vrai que je ne vois pas comme nous pouvons jamais être tristes, étant assistés en toutes nos voies d'un si puissant secours. Que les monstres sortent pour nous dévorer, nos fidèles gardiens nous en tireront sans peine. Que tout l'enfer conspire contre nous, que tous les hommes s'arment pour nous détruire; nos cœurs doivent être sans frayeur, si les chœurs des anges nous donnent leur protection. Quelle douceur de penser à ce grand nombre d'anges dont nous avons parlé dans le premier traité de ce petit ouvrage, et de savoir qu'ils sont tous au service des hommes! Quelque part donc que j'aille, et en quelque lieu que je sois, j'ai les mille millions de ces soldats célestes qui veillent à ma défense. O mon âme! pourquoi te troubles-tu? Pourquoi toutes ces inquiétudes? Ne vois-tu pas que tout le ciel combat pour ton salut? Tu penses quelquefois être bien seule et bien délaissée, bien dépourvue de secours humains; mais ne songes-tu pas que tu as des armées terribles, composées d'une multitude innombrable de soldats invincibles, qui t'accompagnent et te défendent? Pendant que nous dormons, il y a plus d'yeux ouverts pour notre garde, qu'il n'y a d'étoiles au firmament. L'on nous dit que de tous les côtés les créatures de la terre s'élèvent contre nous : il y a plus d'anges du paradis qui nous soutiennent, qu'il n'y a d'atomes aux rayons du soleil et de gouttes d'eau dans l'Océan.

Disons donc, ô mon âme! Nous en avons plus avec nous, que nos adversaires n'en ont avec eux. Mais, ô aveuglement des hommes! rien ne nous touche que ce que nous voyons par les yeux de la chair. Nous sommes tout à fait sensibles aux approches des créatures de la terre ou à leur éloignement; quand nous en voyons un bon nombre pour nous ou contre nous, nos pauvres cœurs s'ouvrent à la joie ou se trouvent fermés par la tristesse. L'on a beau nous dire et nous parler des secours du ciel, nous n'entendons rien à ce langage : en cela semblables au serviteur d'Elisée, qui, voyant des troupes d'élite et un grand nombre de soldats aguerris de l'armée du prince de Syrie qui étaient venus pour prendre son maître, ne pouvait se rassurer, quelque chose que lui pût dire

le saint prophète pour lui ôter sa crainte. Il avait beau lui dire qu'ils en avaient plus avec eux pour leur défense, ce pauvre valet ne s'arrêtait qu'à ce qu'il voyait; les troupes invincibles du Dieu des armées ne lui donnaient aucune assurance, parce qu'il ne les voyait pas, bien au contraire de l'homme de Dieu qui agissait par la foi, et dont la confiance en cette rencontre a été si hautement louée par saint Ambroise, qu'il s'écrie lorsqu'il la considère : « O la foi du saint prophète ! » Il ne craint pas ses ennemis qu'il voit, parce qu'il sait que les anges de Dieu sont avec lui, quoiqu'il ne les voie pas. Mais, ô la bonté de Dieu ! la sainteté d'un homme, ajoute ce Père, lui attire plus de défenseurs du ciel, que la malice des hommes ne lui suscite d'adversaires sur la terre. » Qu'il serait nécessaire de nous mettre en prière dans nos ténèbres, comme ce saint homme fit au sujet du peu de foi de son serviteur, et de dire avec lui : O Seigneur ! ouvrez les yeux, non pas pour en obtenir un miracle, et découvrir des montagnes pleines de chevaux et de chariots de feu, mais pour nous augmenter la foi et nous en faire vivre et agir en toutes choses par cette vertu.

Il faut que j'avoue ici que je ne sors pas d'étonnement, quand je considère le peu de confiance des hommes en la protection du ciel. « O l'avarice du cœur humain, » dit une fois Notre-Seigneur à sainte Thérèse, « il lui semble que la terre lui manquera ! » L'on ne remarque que des inquiétudes, et pour le temporel, et pour le spirituel. Quand il n'y aurait aucune Providence, l'on ne s'attacherait pas davantage aux moyens humains. Mais quelle pitié de voir des personnes spirituelles, sous prétexte de prudence, être si plongées dans les soins de ce qui les touche, et faire tant d'appui sur leur industrie ! O maudite prudence de la chair, je te déteste pour jamais ! ô amoureuse prudence de mon Dieu, je m'abandonne sans réserve entre vos mains ! Que les hommes disent et fassent ce qu'ils voudront, qu'ils s'unissent tant qu'il leur plaira contre nous, je sais, mon Dieu, je sais, et je n'en puis douter, et je le sais plus certainement que je ne connais que j'écris ces lignes, que malgré tous leurs efforts et toute la rage des démons, vos divins conseils s'exécuteront. Celui que vous voulez sauver ne sera jamais perdu, s'il ne le veut lui-même; les hommes ont beau l'abattre, lorsqu'ils pensent qu'il ne s'en relèvera jamais, c'est pour lors que vous le rendez plus glorieux. Vous l'élevez de la poussière et de la boue, de l'ordure de la terre où ses humiliations le mettent, pour le faire asseoir avec les princes de votre peuple, et lui donner un trône de gloire. Oh ! qui est comme vous, qui habitez dans les cieux, et qui regardez avec plaisir de votre sanctuaire les choses les plus viles du monde, ôtant les puissances de leur siége, pour y élever les abjects? Vous faites bien voir, comme il est écrit en la *Sagesse*, ce que vous êtes, donnant la mort aux ennemis de votre peuple, et mettant en déroute leurs adversaires avec de simples mouches, pendant que vous rendez victorieux vos enfants et tous vos serviteurs, et que le venin le plus dangereux des dragons ne leur fait aucun mal.

Mettons donc toutes nos pensées au Seigneur et tous nos soins en sa divine providence, qui veille sur nous par ses saints anges, avec des bontés ineffables. Levons nos mains et nos yeux vers ces saintes montagnes, en tous lieux et en toutes sortes d'occasions. Nous avons assez fait voir les puissants secours que nous en recevons, soit pour le spirituel, soit pour le temporel : j'ajouterai seulement ici quelque chose de ce qui a été dit, qu'en mille rencontres les anges se sont rendus visibles pour porter les misérables pécheurs à la confession de leurs fautes, et au sacrement de Pénitence. Ils ont souvent administré le très-saint Sacrement de l'autel, comme à saint Onuste, à qui ils le portaient tous les huit jours dans le désert. Ils assistent au saint sacrifice de la messe en grandes troupes, comme le témoigne saint Nilus; et il rapporte que saint Jean Chrysostome les a vus aider avec soin les prêtres, lorsqu'ils communiaient le peuple. Ils répondent quelquefois à la sainte messe, comme il se voit en la personne de saint Oswald évêque. Ils s'unissent avec les hommes dans leurs prières, et les récitent avec eux, comme il arriva au grand saint Ouen, archevêque de Rouen, qui a été singulièrement dévot à la très-sacrée Vierge leur reine; car ce saint homme ayant commencé un verset du Psalmiste dans l'Eglise de Saint-Pierre de Rome, il entendit les anges qui l'achevèrent. Ils font voir à ceux qui combattent pour Jésus-Christ, les glorieuses couronnes qui leur sont préparées.

Quand un cœur a de la peine à se donner parfaitement à Dieu seul, il ne faut que s'adresser à eux. Saint Ignace s'en trouva bien, et ce fut le moyen dont il se servit pour gagner saint François Xavier; ainsi c'est à ces glorieux esprits que le Japon a l'obligation de son apôtre. Le saint ordre des Carmélites a donné à notre France des âmes admirables en sainteté : l'on en est encore obligé aux anges ; et saint Michel, le premier de ces sublimes intelligences, parut tout armé, et comme une personne qui viendrait du combat, à la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, quand la résolution fut prise d'amener ces saintes filles du royaume d'Espagne en notre France, malgré toutes les oppositions que l'enfer y fit, cet archange voulant faire connaître la victoire qu'il avait remportée sur les démons, et sur les obstacles que les hommes y formaient. Enfin, Notre-Seigneur s'étant servi des anges en sa naissance, en sa vie, après sa mort et en son ascension, il nous apprend qu'en toutes nos actions et en toutes nos voies, nous devons recourir à eux, et implorer leur assistance.

—

## DIXIÈME PRATIQUE.

*Travailler à la conversion des âmes et à leur soulagement dans les flammes du purgatoire, en l'honneur des saints anges.*

Que pourrait-on faire de plus agréable aux anges, que de travailler avec eux à l'établissement de la gloire de notre divin Maître? C'est la vue de cette gloire qui occupe le nombre presque infini de ces purs esprits à veiller avec tant d'attention sur des créatures chétives et mortelles, et qui les arrête tous, selon le témoignage de l'Apôtre (*Hebr.* I, 14), au service des hommes. Celui qui connaît Dieu ne peut trouver rien de bas, quand il s'agit de ses divins intérêts; et s'il est difficile de comprendre la charité, la patience et les emplois des anges à l'égard de si viles créatures comme nous, cessons de nous étonner, lorsque nous considérons que c'est la gloire de leur Souverain qui leur fait faire et souffrir des choses si surprenantes. Le moindre petit degré de la gloire de Dieu, l'ombre même de ses intérêts mérite toutes les souffrances du monde et les anéantissements de toutes les créatures. O mon Dieu, que ne vous connaît-on? Mais que notre terre est bien la terre d'oubli à l'égard de ce que vous êtes et de ce que vous méritez! L'on ne peut pas y penser sans ressentir de grands désirs d'en sortir bien vite, pour entrer dans le pays des lumières, où l'on verra, mais bien tard, qu'il fallait oublier toutes choses, ou n'y penser que pour vous.

Regardons donc avec les saints anges l'intérêt de Dieu dans les âmes; et dans ce regard faisons tout pour y faire glorifier notre Souverain. Un Dieu-Homme ayant donné sa vie au milieu d'une infinité de tourments indicibles pour ce sujet, il faut renoncer au christianisme, ou il faut donner tout ce que l'on peut donner dans son ordre pour y établir sa gloire. L'on doit ici s'en prendre à ses yeux, et pleurer inconsolablement dans la vue de ce qui s'y passe. Quelles dépenses ne fait-on pas pour un malheureux corps qui s'en va tous les jours dans la pourriture, pour le nourrir et orner, pour l'ambition et la vanité? Que de revenus tous les ans employés, que de sommes immenses par toute la terre, pour la terre! Considérez en passant ce qui en reviendra dans cent ans à tous les hommes qui vivent à présent, et considérez cette vérité à loisir, et dans le recueillement. Après cela, perdons-nous dans un abîme d'étonnement, voyant le peu de part que l'intérêt de Dieu a en toutes ces dépenses. Perdons-nous dans un abîme de douleur, voyant même que les biens consacrés uniquement à l'honneur de Dieu, comme les revenus ecclésiastiques, sont employés, ou pour mieux dire, prodigués en tout autre usage. Ah! cieux, déchirez-vous, et soyez grandement étonnés sur l'épouvantable aveuglement et endurcissement du cœur des Chrétiens. L'on a vu imprimé, dans une relation de la Grèce qui a été distribuée dans les premiers lieux du christianisme, que mille écus de revenu suffiraient pour y entretenir toutes les missions nécessaires, et je ne sais si dans tout le christianisme ce revenu s'est trouvé. O Chrétiens, il s'agit d'acquérir de nouveaux empires à Jésus-Christ et sa très-sacrée Mère; je le répète, de nouveaux empires, (hélas! pour la conquête d'une seule ville, que ne fait-on pas!) en contribuant de quelque chose pour les missions étrangères dans les Indes, la Chine, le Japon, ou dans le Canada; et vous y êtes insensibles!

Presque toutes nos campagnes sont désolées par le règne du péché et l'ignorance de nos saints mystères : quelque contribution, pour y faire des missions, serait un grand remède, et il y a bien peu de personnes qui s'en mettent en peine. Oui, pour un mouchoir, l'on trouvera des sommes considérables, pour un habit, pour le jeu, pour des chevaux, pour des meubles, pour de la vaisselle, pour entretenir des chiens : il n'y a que pour l'intérêt de mon Dieu que l'on n'a rien, et que l'on ne peut rien. O Chrétiens! mais en vérité, savez-vous ce que vous faites? Et vous, ô bénéficiers, pouvez-vous vivre? pouvez-vous prendre un moment de repos, voyant en vos logis tant de beaux meubles, de beaux tableaux, de belle vaisselle d'argent, voyant les autres dépenses que vous faites du patrimoine des pauvres? Si vous preniez vingt sous à un pauvre, dix sous même pour vous en réjouir, que diriez-vous? que dirait-on? Si vous alliez dans les troncs des églises y prendre un écu pour vos plaisirs, si vous preniez des offrandes que l'on y fait la même somme, n'auriez-vous pas quelque trouble en votre âme? Et vous prenez tous les ans aux pauvres et aux églises des sommes effroyables au-dessus de votre nécessaire, et vous en avez de réserve en vos coffres; et vous gardez tous ces buffets magnifiques, ces tableaux, qui sont le prix de cet argent; et peut-être mourrez-vous dans cet état sans en faire restitution, les laissant à vos héritiers, et pillant de la sorte les biens des églises et des pauvres après votre mort même; et après cela vous riez, vous passez le temps sans crainte. O l'horreur et la désolation! je vois bien, mon Dieu, la vérité de vos paroles, qu'il y en a bien peu de sauvés.

L'exemple des saints anges est étrangement puissant, non-seulement pour nous faire tout faire et tout donner pour la gloire de Dieu dans les âmes, mais encore pour ne se lasser jamais, pour jamais ne se rebuter des peines que l'on y souffre. L'Apôtre nous enseigne qu'il faut instruire les âmes en toute sorte de patience et de doctrine. Ce peu de paroles renferme tout : qui dit toute sorte de patience et de doctrine, n'excepte ni peine ni mépris, ni travail, ni aucune instruction, soit en public, soit en particulier, soit par sermons, soit par catéchisme. Hélas! les anges pensent toujours à nous, quoique nous ne pensions presque jamais à eux; sans cesse ils nous recherchent, nonobstant nos rebuts et nos mépris. Après avoir

offensé Dieu durant tout le cours de notre vie, ce qui est grandement les offenser, ils ne laissent pas de nous bien faire, et leur amour triomphe en toute rencontre. C'est pourquoi saint Ignace le proposait à ses enfants, pour les encourager quand leurs emplois seraient sans effet. En vérité, toutes nos ferveurs ne sont que glaces, si on les compare aux belles flammes du pur amour qui animent ces esprits. Où trouverez-vous un directeur, un prédicateur qui, après avoir donné cent et cent avis pendant plusieurs années, et n'en ayant reçu que des affronts, continue à en donner avec la même bonté? et les anges persévèrent avec une fidélité inviolable, après quarante et soixante années, après les mille millions d'inspirations qu'ils nous auront données. Ils voient bien que tant d'infidèles et hérétiques dont ils prennent soin s'en vont en enfer, et que toutes leurs peines demeureront inutiles; cela ne les empêche pas de veiller avec amour sur eux jusqu'au dernier soupir de leur vie. Redisons encore ici : Où est le jardinier qui arrosât un arbre avec soin, s'il savait qu'il ne porterait jamais de fruit? Mais les bontés des anges sont incomparables. Tous les directeurs, prédicateurs, confesseurs, missionnaires, et tous ceux qui travaillent en quelque manière que ce soit pour le prochain, doivent leur être bien dévots, pour obtenir quelque part à leur charité et à leur patience infatigable.

Comme les soins de ces esprits immortels s'étendent même au delà des temps et après la mort, ils sont aussi bien imitables en cet amour persévérant. C'est leur faire un grand plaisir, que d'aider les âmes qui brûlent dans le feu du purgatoire après cette vie; et ils reçoivent une consolation toute particulière de nous voir portés à leur soulagement. Secourez donc ces pauvres âmes par le saint sacrifice de la messe, par des oraisons ou prières, par des aumônes et visites des pauvres, que vous ferez à leur intention, par des jeûnes et mortifications, par des indulgences que vous leur appliquerez. Si vous avez quelque médaille bénite, examinez les indulgences qui y sont appliquées pour les trépassés; achetez, pour ce sujet, le petit livre qui les rapporte, et faites usage souvent de ce trésor pour ces pauvres âmes. Comme il y a plusieurs indulgences accordées aux médailles, je parle des indulgences même ordinaires, et que l'on peut appliquer aux trépassés, quand on récite, les ayant sur soi, cinq fois le *Pater* et l'*Ave*, en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur; ou trois fois le *Pater* et l'*Ave*, en l'honneur de la très-sainte Trinité, devant quelque image de Notre-Seigneur ou de Notre-Dame; il vous sera facile, plusieurs fois par jour, de donner quelque soulagement à ces âmes si tourmentées.

Je connais des personnes qui, allant à l'église, ne manquent pas à cette pratique, qui ne se couchent pas sans s'en acquitter; et il est aisé de le faire, puisqu'il suffit d'avoir une de ces médailles, et qu'il est facile de trouver une image de notre Sauveur ou de sa sacrée Mère, qui se rencontrent dans toutes les heures et bréviaires et autres livres de piété, quand il n'y en a pas dans la chambre où l'on se trouve, ce qui ne doit jamais être. J'en connais qui passent quelque temps à dire et redire plusieurs fois ces prières, pour gagner davantage pour ces âmes captives de la justice divine : car posons pour exemple qu'il y eût cent jours ou dix ans de rémission de peine à chaque fois qu'on les dirait, ce serait beaucoup d'années qu'on leur ôterait, si on les récitait dévotement pendant une demi-heure, ou une heure. J'en connais qui voulant obtenir quelque chose de Dieu, tâchent de fléchir sa miséricorde par cette miséricorde qu'ils exercent auparavant.

Hélas! si un chien brûlait, il vous ferait pitié; si une maison brûlait, chacun courrait à l'eau pour en éteindre le feu; il n'y a ni nuit, ni mauvais temps qui en détournent; tout le monde y vole avec empressement : et après tout, tant l'aveuglement des Chrétiens est prodigieux, ce qui est ordinaire en toutes les choses spirituelles, les âmes faites à l'image de Dieu brûlent impitoyablement, votre père, votre mère, votre mari, votre femme, votre meilleur ami, et l'on n'y pense pas! Les premiers jours après la mort, parce que c'est la coutume, l'on y songe, ou durant une année, et après cela on les laisse brûler tout à loisir, ces personnes à qui vous aviez tant témoigné d'amitié. Oh! qu'elles voient bien pour lors votre infidélité; et comme c'est une haute folie que de s'arrêter à l'amitié des créatures, et qu'il fait bien bon de s'attacher à Dieu seul, qui est le véritable ami en la vie, en la mort, après la mort! Il y a des révélations bien authentiques, qui nous apprennent qu'il y a des âmes condamnées aux feux du purgatoire, pour plusieurs centaines d'années, et quelquefois, hélas! pour une vanité : une dame, pour la vanité de ses habits; et après cela vous vous en oubliez si tôt et si facilement.

Nous avons dit dans notre livre *De l'admirable Mère de Dieu*, combien c'est une chose avantageuse de mettre entre les mains de la très-sacrée Vierge toutes nos bonnes œuvres, pour les appliquer aux âmes qu'il lui plaira : au moins remettez-lui en sa disposition les bonnes œuvres de quelques mois ou années; vous ne savez pas qu'il ne faut quelquefois qu'une certaine action pour délivrer une âme du purgatoire. Le P. de Coret, de la Compagnie de Jésus, en son livre *De la dévotion des saints anges gardiens*, rapporte sur ce sujet deux histoires très-remarquables. Il dit qu'une âme, souffrant dans le purgatoire, apprit de son bon ange qu'un enfant était né, qu'il serait quelque jour prêtre, et qu'il la retirerait de ce lieu de peines, par le premier sacrifice de la messe qu'il offrirait à Dieu. Il ajoute, et nous en avons déjà parlé, que l'année 1634, en la ville de Vienne en Autriche, trois autres âmes apparurent à un Jésuite, et lui dirent que leurs bons anges leur avaient apporté,

dans les flammes du purgatoire, la nouvelle du jour de sa naissance, les assurant que quelque jour il serait leur libérateur. Sainte Thérèse a écrit qu'elle eut une révélation que l'âme de l'un de ses bienfaiteurs devait sortir du purgatoire le jour que l'on célébrerait la première messe en l'une de ses maisons; ce qui la pressait grandement de travailler à achever cette maison, sachant que cette âme brûlerait toujours, jusqu'à ce qu'on fût en état d'y pouvoir célébrer le saint sacrifice de la messe. Je vous laisse à faire les réflexions que ces révélations peuvent vous donner, si vous avez un peu de lumière; il y a quantité de choses à y remarquer et de grande utilité.

## ONZIÈME PRATIQUE.

*Pratiquer quelque vertu, ou s'abstenir de quelque vice en l'honneur des saints anges.*

Si nous voulons aimer véritablement les anges, il faut aimer ce qu'ils aiment, et haïr ce qu'ils haïssent. De cette manière, il nous faut donc avoir de l'amour pour la vertu, et de l'éloignement pour le péché. « Ils demandent de nous, dit un saint Père, la sobriété, la chasteté, la pauvreté volontaire, de fréquents soupirs vers le ciel, et surtout la vérité et la paix. » Ce jeune gentilhomme nommé Falcon était bien persuadé de ces maximes, lorsqu'ayant promis de ne mentir jamais, en l'honneur de son bon ange, et ayant tué un homme sans qu'il y eût aucun témoin, il avoua franchement la malheureuse action qu'il avait faite, de peur de mentir, aimant mieux perdre la vie que de ne pas tenir sa promesse à son bon ange. Le voilà donc condamné à mort : mais comme le bourreau voulait lever le bras pour lui trancher la tête, il en fut empêché par un ange qui parut, et qui arrêta encore le bras de trois autres qui s'étaient mis en devoir de le faire mourir. Ce miracle obtint sa grâce, et ensuite il changea son nom de Falcon en celui d'Ange, et quitta le monde, pour avoir plus de lieu de converser avec les anges.

L'humilité, la pureté et l'oraison sont les aimables vertus que ces esprits célestes recherchent dans tous ceux qui font profession de les honorer. Ils ne peuvent supporter les superbes, et l'humilité est leur première vertu, dont ils font un continuel exercice parmi nous.

La pureté est absolument nécessaire pour entrer dans leur amitié : ils sont les amis des chastes, et spécialement des vierges ; car d'autant plus, dit saint Ambroise, que les personnes sont pures, d'autant plus les anges les chérissent : aussi appelle-t-on la virginité *une vertu angélique*, et ceux qui la pratiquent, *les anges de la terre;* et avec bien du fondement, puisque ce sont elles qui ont plus de ressemblance avec ces purs esprits. O vierges, qui que vous soyez, souvenez-vous que vous possédez un trésor dont le prix est inestimable, et qui est préférable aux couronnes et aux empires : si l'on en connaissait la valeur, notre terre deviendrait un ciel, et il ne se trouverait personne qui n'en fût saintement passionné. Ç'a été la chère vertu de Jésus, Marie et Joseph, de saint Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus, de saint Jean l'évangéliste son aimable favori, et le grand Apôtre proteste, dans la lumière qu'il en a, qu'il voudrait que tout le monde en fût dans la pratique. C'est le grand conseil de notre Maître, et ses priviléges sont inexplicables, qui dureront autant que l'éternité même. Il n'y a point de vie que l'on ne doive perdre pour sa conservation, point de peine que l'on ne doive souffrir, point de plaisirs qu'on ne doive quitter. Je ne puis m'empêcher ici de dire un mot, en passant, de l'étonnement où je suis de voir quantité de directeurs qui conseillent facilement le mariage à des personnes qui ont inclination pour cette vertu, sous prétexte de quelques difficultés qui peuvent se rencontrer. En vérité, en vérité, il faut tout faire pour la conservation d'une grâce si précieuse. Non, jamais l'adorable Jésus ne manquera à ceux qui pour lui plaire davantage passeront leur vie dans le célibat. C'est le même Dieu qui a assisté tant de vierges, et dans un âge si tendre, qui leur a fortifié le courage, qui les a soutenues contre toute la rage des démons et des hommes. Oh! gens de peu de foi que nous sommes! une mouche nous fait peur, la moindre difficulté nous abat le courage; il n'y a qu'à prendre une bonne résolution. Dieu ne peut donner que de bons conseils, l'on ne peut mieux faire que de les suivre avec générosité.

L'oraison est encore la vertu qui nous rend plus semblables aux anges; aussi les a-t-on vus assister d'une manière extraordinaire toutes les personnes qui en sont dans l'exercice. Saint Bernard eut un jour la consolation de les voir marquer les prières de ses religieux, des uns en lettres d'or, des autres en lettres d'argent, de quelqus-uns avec de l'encre, et de quelques autres avec de l'eau, selon la ferveur ou la tiédeur de leur disposition intérieure.

On peint ces esprits célestes nu-pieds et marchant sur les nues, pour nous marquer leur entier dégagement de toutes les choses de la terre. Ils ne respirent que Dieu seul, et ils sont saintement jaloux des moindres choses qui regardent ses divins intérêts. Saint Jérôme rapporte sur ce sujet une chose bien terrible, et qui fait assez voir que les anges sont jaloux des intérêts de leur Souverain. Hymetius, mari de Prétextat, et oncle de la vierge Eustochium, avait commandé à sa femme de parer cette vierge, et de la rendre belle aux yeux des hommes, pensant par là lui faire passer toutes les inclinations qu'elle avait pour la virginité. Mais l'ange du Seigneur, saintement indigné, parut à cette femme, qui avait exécuté les volontés de son mari, et lui dit ces paroles rapportées par le Père de l'Eglise que je viens de citer : « Vous avez donc été assez hardie que de préférer le commandement d'un mari à celui de Jésus-Christ, et vous avez eu la témérité

de toucher le chef d'une vierge avec vos mains sacriléges? Ces mains sècheront tout maintenant, afin que cette peine vous fasse connaître ce que vous avez fait, et dans cinq mois vous serez conduite dans le chemin des enfers; et si vous persévérez dans votre crime, vous perdrez tout à la fois votre mari et vos enfants. » Or ce grand docteur de l'Eglise assure que tout cela arriva comme l'ange l'avait prédit.

Si vous voulez donc être dévot des saints anges, il faut tâcher de leur plaire; et pour leur plaire, il faut être dans la solide pratique de la vertu. Etudiez-vous particulièrement avec le secours du ciel, à acquérir celles qui leur sont plus agréables, et qui vous sont plus nécessaires, et en même temps apportez tous les soins possibles à détruire en vous tout ce qui peut leur déplaire. Déclarez donc une guerre continuelle au péché, et surtout à l'impureté. Saint Basile disait que ce péché éloignait de nous nos saints anges, comme la fumée chassait les abeilles, et la puanteur les colombes. L'on rapporte de ce saint, qu'étant ordinairement favorisé d'une vision céleste auparavant que de célébrer les sains mystères, en étant un jour privé, il apprit que c'était à raison d'un diacre qui était présent, qui était tombé dans l'impureté; et l'ayant fait retirer, il jouit aussitôt du même privilége. L'ange de sainte Françoise, la grande dévote de ces aimables favoris de Jésus et de Marie, paraissant en forme visible, se cachait les yeux à la moindre faute ou imperfection qui se commettait en sa présence. Prenez donc bien garde de rien faire qui puisse offenser des yeux qui vous regardent toujours; et comme nous avons tous quelque inclination prédominante, quelque humeur qui nous attache davantage, et qui est la source de presque tous nos déréglements, appliquez-vous à combattre cette humeur en l'honneur des saints anges; faites-en des examens particuliers de temps en temps, voyez si vous vous en corrigez; prenez à tâche d'offrir tous les jours à votre saint ange quelque mortification de cette humeur, de cette inclination; c'est le présent le plus agréable que vous lui puissiez faire, et souvenez-vous que ce n'est pas une légitime excuse, de dire que c'est notre faible: ceux qui sont en enfer y sont allés par leur humeur qu'ils n'ont pas domptée, par ce faible qui les a fait perdre. C'est par où le diable prend les hommes, et gagne les âmes; c'est là où il nous faut veiller davantage, où nous avons plus besoin de la protection angélique.

Saint Bernard conseille de nous souvenir souvent de la présence de notre ange gardien, pour ne pas tomber en nos défauts. Cette pensée est grandement utile, et nous aide beaucoup à nous surmonter. C'est une chose merveilleuse, que les anciens philosophes ont même conseillée. Un de ces philosophes rapporte que c'était le sentiment de Platon, selon que je l'ai lu dans le livre *De l'ange gardien* du P. Drexelius, où ce philosophe dit que tous les hommes ont des témoins invisibles qui sont toujours auprès d'eux, et qui regardent non-seulement leurs actions, mais encore leurs pensées; et qu'après la mort d'un chacun, le témoin qui l'a gardé le conduit au jugement qui se fait de sa vie, selon le témoignage qu'il en rend. C'est pourquoi, continue cet homme, vous tous, qui en m'écoutant entendez le sentiment divin de Platon, disposez toutes vos actions et toutes vos pensées comme des gens qui devez savoir que vous n'avez rien de caché à ces témoins ou gardiens, soit au dedans soit au dehors de vous. Ensuite il en marque la protection: mais il faut, déclare-t-il, que ce témoin soit religieusement honoré et connu, comme il l'a été de Socrate, par son innocence et justice. Ne diriez-vous pas que c'est un Chrétien qui parle? et croirait-on que ces pensées ont été les sentiments d'un infidèle?

## DOUZIÈME PRATIQUE.

*Procurer par toutes sortes de voies l'établissement de la dévotion des neuf chœurs des saints anges.*

Si les saints anges font tout ce qui se peut faire pour le service des hommes, les hommes sont bien obligés de ne se pas épargner, et de se servir de tous les moyens possibles dans l'ordre de Dieu pour l'augmentation de leur gloire; et puisque non-seulement les anges du dernier chœur, mais les anges de toutes les hiérarchies veillent avec amour sur nous, nos reconnaissances doivent être générales, aussi bien que nos devoirs; et puis Dieu seul est le grand et pressant motif qui nous doit faire agir: et comme il règne dans tous les chœurs des anges, et d'une manière plus spéciale dans ceux qui sont les plus élevés, qui ont plus aimé ce Dieu tout aimable, et qui en ont été plus aimés, c'est ce qui nous doit suffire pour leur avoir à tous une singulière dévotion, et pour la procurer dans les autres par toutes sortes de voies. Un bon cœur entrera volontiers dans ces justes sentiments: il ne faut qu'aimer pour en être persuadé, et prendre de fortes résolutions de travailler de toutes ses forces à l'établissement de la gloire des anges.

Si vous me demandez après cela ce que vous avez à faire, je vous ai tout dit en vous disant que vous devez n'omettre rien, que vous devez tout faire, et travailler de toutes vos forces, dans l'ordre de Dieu, à l'établissement de la dévotion des saints anges. Faites réflexion sur ce peu de paroles, et vous verrez qu'elles vous fournissent une ample matière; et que si vous les entendez bien et les pratiquez, on pourra croire que votre amour pour les anges est bien sincère; seulement souvenez-vous d'avoir de l'amour pour des objets si aimables; car s'il est véritable, je n'ai encore qu'à vous dire le beau mot de saint Augustin: « Aimez, et faites ce qu'il vous plaira. » L'amour est tout plein d'industrie et de riches inventions; il vous en insinuera tout plein pour faire honorer

ces princes du ciel ; car c'est le propre de l'amour cordial et véritable

Cependant, pour vous dire simplement mes pensées, il me semble qu'un des moyens qui peut servir à les faire honorer, c'est de distribuer des images de ces glorieux esprits, et particulièrement dans les campagnes, à ces pauvres gens qui les habitent; comme aussi aux pauvres des villes, où l'on trouve de l'ignorance plus que l'on ne pense; l'expérience faisant voir que grande quantité de personnes, même dans les plus grandes villes, ne savent pas les mystères de notre sainte religion. On peut insinuer aux riches et à ses amis d'en avoir dans leurs chambres ; leur vue porte à ce qu'elles représentent, et touche souvent sensiblement le cœur. Saint Chrysostome ayant vu l'image du saint ange qui défit l'armée de Sennachérib, en fut touché jusqu'aux larmes. Si on a le moyen d'en donner des tableaux pour placer dans les églises, en quelque chapelle ou autel, c'est un moyen excellent pour en donner la dévotion aux peuples. Constantin le Grand fit faire quatre images des saints anges; mais elles étaient d'une grandeur extraordinaire, et toutes brillantes de l'éclat des pierres précieuses dont elles étaient richement ornées.

Un autre moyen excellent, et l'un ce me semble des meilleurs, est de faire une bonne et ample distribution des livres composés en leur honneur, ou d'inviter doucement à avoir de ces livres. Je ne sais rien qui soit plus capable de procurer leur honneur. Ce moyen renferme presque tous les autres, puisqu'il les enseigne et les donne. Entre plusieurs de ces livres, l'*Horloge de l'ange gardien*, du P. Drexelius; la *Dévotion aux anges*, du P. de Barry; la *Dévotion aux anges*, du P. Nouet; la *Dévotion des saints anges gardiens*, du P. de Coret, tous quatre religieux de la Compagnie de Jésus, inspirent avec tant de douceur et de force l'amour et le culte de ces bienheureux esprits, que j'estime qu'il est très-difficile de les lire sans en être vivement touché, et sans concevoir de grands désirs de les honorer grandement le reste de sa vie. On trouve les trois premiers dans la plupart des grandes villes, ou à Paris ; et le dernier se vend en la ville de Caen, chez Jean Gaultier.

Les personnes qui ont des richesses, contribueront beaucoup à la gloire des anges, de les employer à l'édifice de quelque église, chapelle, ou autel en leur honneur; et cela d'autant plus qu'elles ne travailleront pas seulement pour les saints anges pendant leur vie, mais autant de temps que ces édifices dureront, qui serviront d'occasion à toutes sortes de personnes pour les honorer, et à un grand nombre qui n'y auraient jamais pensé. Ç'a été la dévotion de Constantin, empereur, qui fit bâtir deux magnifiques temples en l'honneur de saint Michel. L'empereur Justinien en fit bâtir six en l'honneur de ce saint archange et des autres anges. Sainte Hélène en fit édifier en l'honneur de ces mêmes intelligences, au lieu où l'on croit qu'apparut l'ange aux pasteurs. Il y en a qui ne pouvant fournir à une si grande dépense, peuvent au moins donner des ornements à leurs chapelles, y faire brûler des cierges, et y donner des tableaux. Nous avons dit en un autre lieu que Jules III, Souverain Pontife, dédia une église en l'honneur des sept premiers princes qui sont auprès du trône de Dieu.

Les prédicateurs zélés serviront beaucoup à l'établissement de la dévotion des anges, s'ils veulent en instruire les peuples, et de temps en temps les y animer puissamment. J'en connais qui seraient bien fâchés de passer par un lieu sans y donner quelque sermon touchant ces glorieux esprits ; et les effets qui en arrivent font connaître que ce moyen est l'un des plus avantageux : il ne tiendra qu'aux prédicateurs que Dieu appelle à prêcher en différentes villes et provinces, de s'en servir utilement ; et je ne doute pas, si cela était, que l'on ne vît dans peu, avec consolation, la dévotion des saints anges établie de tous côtés. Qui empêcherait un prédicateur, pendant son Avent et Carême, de destiner un jour ou deux pour y donner des sermons en leur honneur? Les missionnaires pendant leurs missions pourraient facilement faire la même chose, y ajoutant quelques catéchismes pour instruire les âmes de leurs perfections et bontés. Les personnes séculières peuvent fonder ces sermons et catéchismes en quelques églises, donnant quelque revenu pour cette fin. Un maître de famille en sa maison, un père parmi ses enfants, une personne à la campagne parmi les paysans, ou en la visite de quelques pauvres, ou lorsqu'on leur donne l'aumône, peuvent établir cette dévotion, en apprenant ce que l'on doit croire des anges, et les secours que les hommes en reçoivent, insinuant quelques pratiques pour leur rendre ses devoirs, les faisant faire par ceux sur qui on a quelque pouvoir, et rapportant quelques exemples qui y portent et y incitent. On peut faire la même chose parmi ceux avec qui l'on voyage, prenant occasion de tant d'anges qui sont dans les lieux par où l'on passe, les saluant même publiquement et devant les autres, pour avoir sujet de s'en entretenir.

Les archidiacres et autres visiteurs des églises paroissiales peuvent exhorter tous les curés de faire tous les ans quelques exhortations ou catéchismes touchant cette dévotion. C'est encore un des plus grands moyens de l'établir de tous côtés. Les visiteurs réguliers peuvent aussi beaucoup y contribuer dans les monastères et couvents de leurs juridictions ; tous les supérieurs dans les maisons qui dépendent d'eux, mais surtout les prélats dans leurs évêchés, établissant quelque association en l'honneur de ces nobles esprits dans beaucoup de lieux de leurs diocèses, recommandant de temps en temps à leurs curés et aux prédicateurs, pendant l'Avent et le Carême, d'en instruire les peuples, témoignant en cela les désirs qu'ils en ont, et donnant à connaître com-

bien ce leur sera une chose agréable.

Enfin, les personnes zélées peuvent se voir, pour traiter ensemble des moyens d'établir et augmenter cette dévotion ; elles pourront en parler aux prélats avec lesquels elles ont quelque accès, aux curés et autres supérieurs; elles pourront en écrire dans les provinces où elles ont de l'habitude, y faire de saintes liaisons pour ce sujet, y envoyer quelques livres et y procurer quelque sainte association.

—

CONCLUSION DE CE PETIT OUVRAGE, PAR LE DESSEIN D'UNE ASSOCIATION EN L'HONNEUR DES NEUF CHOEURS DES ANGES.

Il y a plusieurs confréries ou associations, dont les fins sont bien différentes; car les unes ont pour fin la délivrance de quelque mal temporel, quoique Dieu y soit considéré principalement et en premier lieu, ce qui est absolument nécessaire ; ainsi l'on voit des confréries en l'honneur de saint Sébastien, pour être préservé de la peste, et d'autres en l'honneur de saint Firmin, pour être délivré de la goutte. Il y en a d'autres qui ne regardent que l'intérêt spirituel, comme, par exemple, pour obtenir la grâce d'une bonne mort, et d'être délivré de l'enfer. Or celle dont nous parlons n'aura qu'une seule et très-unique vue en toutes choses, le seul intérêt de Dieu seul, dans un entier oubli de tout ce qui n'est pas Dieu : et comme il y va de son intérêt que l'empire de Jésus et de Marie soit établi par toute la terre, elle aurait pour fin cet heureux règne de cet adorable roi, et de cette grande souveraine des anges et des hommes. Il y a tant de gens qui sont occupés par tout le monde de leurs propres intérêts et des intérêts des créatures leurs semblables ; c'est l'intérêt qui donne le branle et le mouvement à toutes choses, qui est la cause de la division des plus proches, de toutes les disputes et procès, des tristesses, des ennuis, des inquiétudes, des guerres dans les Etats, des empressements dans toutes les affaires, du trouble dans les consciences, et enfin de tous les malheurs que nous voyons en cette misérable vie. S'il se trouve quelques personnes dégagées de l'intérêt temporel, elles seront attachées avec imperfection à leur intérêt spirituel et il est bien rare de trouver des âmes qui ne veulent plus que Dieu seul. C'est à quoi cette dévotion tâche de remédier, ne considérant que le pur intérêt de Dieu. Hélas ! toutes les rues des villes sont pleines d'une foule de monde, les palais d'une multitude nombreuse de personnes qui vont, qui courent, qui s'inquiètent pour le propre intérêt. On court la poste, on fait de longs et pénibles voyages, l'on passe les mers, on s'y expose mille fois à la mort, on va jusqu'aux extrémités de la terre, on abandonne parents, enfants, amis, et tout ce que l'on a de plus doux en la vie pour le soutenir ; on lève des armées, on assemble des soldats, on sacrifie la vie pour sa défense, l'on s'engage dans des états sans vocation, exposant son salut éternel pour l'intérêt du propre honneur, pour posséder le revenu de quelques bénéfices, pour entrer dans quelque charge : l'on y engage le salut de ses enfants : il n'y a que le seul intérêt du grand Dieu des éternités qui est négligé. Hélas! que font les hommes pour cet intérêt sacré ? Or cette association tend à lier des âmes pour une si noble fin, et à faire de saintes troupes pour le grand roi Jésus et son aimable Mère, qu'il a associée à ses grandeurs, et rendue participante de ses couronnes.

L'association serait en l'honneur de tous les neuf chœurs des anges, pour les prier de s'unir avec nous, et faire une sainte union du ciel et de la terre, pour obtenir l'avénement du règne de Dieu. Comme ce sont des esprits entièrement désintéressés, qui n'ont jamais eu le moindre mouvement pour leur propre intérêt, qui ont été toujours tout perdus dans le pur amour, dans l'amour de Dieu seul, qui ont combattu dès le commencement du monde pour l'intérêt de Dieu, et pour la querelle du Verbe incarné; l'on ne peut choisir de meilleurs protecteurs, ni des intercesseurs plus puissants pour obtenir la grâce du règne du pur amour de Jésus et de Marie. On les honore tous, on les invoque tous, afin d'appeler tout le ciel à notre secours, et rendre notre union plus forte contre la rage de l'enfer et la malice des hommes, qui travaillent sans cesse à la destruction de l'empire de Dieu par l'empire du péché.

Les associés, le jour de leur entrée, ou quelques jours auparavant, feraient une confession générale de toute leur vie, s'ils n'en ont jamais fait, prenant garde, s'ils en ont fait, de ne pas recommencer par scrupule ; ainsi ils ne feront rien en cela que selon l'avis de leur directeur. Ces confessions sont très-nécessaires à la campagne, plusieurs de ces pauvres gens ayant honte de se confesser de leurs péchés aux prêtres avec qui ils sont fort souvent ; c'est pourquoi il est bon que leurs pasteurs, d'eux-mêmes, leur insinuent quelque bon confesseur extraordinaire, prenant garde non-seulement à sa capacité et bonté, mais à la facilité et ouverture de cœur qu'ils y pourront avoir, leur témoignant qu'ils leur feront plaisir d'en user de la sorte, et les y invitant doucement et par plusieurs fois, bien loin de leur en faire froid, et leur en marquer de la répugnance. Outre la honte que l'on a de dire les péchés mortels, le défaut de regret et de dessein de s'en corriger demande une bonne confession générale, par une revue de toute sa vie.

L'on communierait le jour de l'entrée, et tous les ans à la fête de Saint-Michel, le premier jour ou le premier dimanche de mars, et l'on serait exhorté de le faire encore tous les mois au dimanche que l'on aura choisi pour y honorer spécialement les saints anges.

Tous les jours on réciterait neuf fois le

verset *Gloria Patri*, ou neuf fois la Salutation angélique, en l'honneur des neuf chœurs des saints anges, et l'on se souviendrait de dire de temps en temps, par forme d'oraison jaculatoire, ces paroles du *Pater : Adveniat regnum tuum :* « O Seigneur, que votre règne arrive! » mais on les dirait bien plus de cœur que de bouche, entrant dans des désirs ardents de l'empire de Jésus et de Marie

On choisirait un dimanche le plus commode dans le mois, et le moins occupé ordinairement aux autres dévotions de confréries, comme, par exemple, le troisième; et dans ce jour, à l'imitation des autres saintes confréries, l'on célébrerait une messe en l'honneur des anges, si cela se peut commodément, et en cas qu'il y ait plusieurs prêtres en la paroisse, l'office du dimanche ne devant pas être interrompu; s'il n'y a que le seul curé qui est obligé à la messe paroissiale, on y ferait la procession après vêpres, y chantant des hymnes et répons en l'honneur de ces glorieux esprits, et l'on y pourrait porter l'image du saint ange, que l'on ferait faire à ce dessein : on tâcherait d'y donner aussi quelque sermon, ou petit discours, ou instruction au sujet de cette dévotion.

Tous les ans on prendrait un jour plus particulièrement qui serait la grande fête de l'association, comme le jour de saint Michel à la fin de septembre; ou parce que souvent en ce temps les personnes des villes sont à la campagne, et celles de la campagne dans les occupations qui leur restent de la moisson ou de la vendange, on pourrait prendre le premier dimanche de mars, qui donnerait occasion d'avoir un prédicateur avec facilité, à raison du carême; ou le dimanche le plus proche après le huitième de mai, que se fait la fête de l'apparition de saint Michel; et ce jour on demanderait une permission à l'ordinaire d'exposer le très-saint sacrement, on le porterait en procession, on ferait l'office solennel, il y aurait sermon, et tous les associés ne manqueraient pas d'y communier et de la célébrer avec toute la dévotion possible. La veille, si l'on n'y jeûnait pas hors le temps de carême, au moins l'on y ferait quelque abstinence; et, pour s'y disposer, l'on ferait la visite de quelque pauvre ou l'on donnerait quelque aumône, si l'on en avait le moyen. L'on visiterait quelque chapelle ou autel dédié à Dieu, sous l'invocation de ces princes du ciel.

Tous les mardis seraient des jours d'une dévotion spéciale, consacrés particulièrement à ces bienheureux esprits. On entendrait la messe ce jour en leur honneur, si la commodité le permettait, et l'on se souviendrait de penser à eux avec encore plus d'application qu'à l'ordinaire. De plus, la fête de Notre-Dame des Anges, qui se célèbre le second d'août, serait dans une vénération très-particulière, comme le jour auquel la très-sacrée Vierge est honorée en qualité de leur souveraine et bien-aimée dame et maîtresse.

Il y aurait un registre ou livre pour y écrire les noms de tous les associés de l'un et l'autre sexe qui seraient reçus par le supérieur de l'association, ou par quelque autre député de sa part, sans prendre quoi que ce soit pour la réception des confrères et sœurs, pour donner lieu aux personnes les plus pauvres d'y entrer sans difficulté, laissant à la liberté d'un chacun de donner à sa dévotion pour l'entretien des ornements, luminaires et autres choses nécessaires. Je ne doute pas que dans les grandes villes l'on ne trouve toujours suffisamment pour faire célébrer les messes et pour les autres dépenses nécessaires. Mais comme il est plus difficile dans les villages, on travaillerait à y procurer quelques fondations, ce qui serait aussi à souhaiter pour les villes; et l'on pourrait recevoir quelque peu de chose, comme, par exemple, deux sous des confrères tous les ans, prenant garde néanmoins à ne rien demander des pauvres; et pour ce sujet il y aurait un trésorier ou une trésorière qui recevrait ce qui serait donné, et qui en rendrait compte chaque année dans un jour arrêté par la confrérie.

Tous les trois mois, ou au moins deux fois l'année, le supérieur avec les principaux de l'association s'assembleraient pour délibérer des moyens d'établir et d'augmenter la dévotion des saints anges : et pour cette fin on y lirait le chapitre précédent, qui en donne de différentes vues, chacun proposant simplement les lumières qu'il en aurait.

Tous les confrères se souviendraient que l'association ayant pour fin l'empire de Jésus et de Marie, qui ne s'établit que par la connaissance et l'amour de Dieu, ils ont une obligation spéciale de faire instruire leurs enfants et domestiques des mystères de la foi, et en apprendre eux-mêmes les vérités les plus nécessaires, qu'ils n'ignorent que trop souvent. Ils ne manqueraient pas de les enseigner aux pauvres qu'ils visitent ou à qui ils donnent l'aumône, de travailler par leurs soins auprès des prélats ou curés, à ce que le catéchisme se fasse avec exactitude; de procurer, selon leur pouvoir, des missions dans les campagnes, et surtout de contribuer en tout ce qu'ils pourront pour les missions étrangères, qui est le moyen de faire régner Jésus-Christ dans ces pays infidèles assujettis à la tyrannie du démon.

Ils auraient grand soin du très-saint sacrement de l'autel et de tout ce qui le regarde, comme des ciboires, calices, tabernacles, ornements, corporaux, autels; et ils tâcheraient de l'accompagner quand on le porte aux malades, gardant une modestie extrême dans nos églises, ayant en horreur les moindres irrévérences qui s'y commettent, n'y parlant jamais, tâchant d'empêcher les immodesties qui s'y font. Ils seraient exhortés à la fréquentation des sacrements avec la disposition requise, à l'oraison mentale, à la lecture des bons livres, à l'examen de conscience, à prier Dieu en commun tous les soirs avec toute leur famille, à assister

les pauvres, et à la solide pratique de toutes les autres vertus.

Ils fuiraient avec horreur le péché et toutes les occasions de péché, surtout l'impureté, qui est le péché le plus opposé à la pureté des anges. Ils éviteraient toutes les choses qui y portent, comme la trop grande familiarité entre personnes de différents sexes, les paroles à double entente, les privautés indécentes, les chansons et lectures qui peuvent choquer le moins du monde les oreilles chastes; et ils travailleraient à ruiner ce maudit péché, le plus grand ennemi du règne de Jésus-Christ, non-seulement en leurs personnes, mais en toutes celles où ils pourraient avoir de l'accès. Ils tâcheraient de gagner à Notre-Seigneur les âmes malheureusement engagées dans ce vice, et leur donneraient, avec douceur et une charité toute cordiale, toute la subsistance nécessaire pour les en retirer, prenant bien garde de leur donner sujet de continuer dans leurs offenses par le défaut de secours, par leurs rebuts ou certaine dureté de cœur, dont plusieurs répondront sévèrement au rigoureux tribunal de Dieu. Toutes les inimitiés, querelles, médisances doivent être bannies des cœurs des personnes qui font profession d'aimer les anges; mais elles doivent aimer ceux qui les haïssent, et faire du bien à ceux qui ne leur font que du mal.

Enfin, dans les grandes villes, l'on pourrait prendre neuf jours, qui seraient destinés pour faire une grande solennité en l'honneur des neuf chœurs des anges. L'on pourrait pendant tout ce temps-là exposer le très-saint sacrement, à l'exception du temps où le peuple s'assemble pour entendre le sermon (c'est une chose qui est bien digne d'être remarquée, car il s'y fait toujours mille irrévérences); si l'on pouvait, il y aurait tous les jours sermon, et l'office des anges s'y ferait les jours qui ne seraient pas empêchés; il y aurait chaque jour une messe solennelle, et un salut au soir, et l'on n'y oublierait rien de ce qui se pratique dans les plus grandes fêtes, et de tout ce qu'une sainte dévotion peut suggérer. L'on choisirait quelque temps pour ce sujet qui serait le plus libre de fêtes, afin de pouvoir, avec plus de liberté, faire l'office des anges. Il semble que le dimanche de la Quasimodo serait propre pour commencer cette solennité, arrivant souvent dans le mois d'avril, qui est peu occupé, et puis c'est dans ce temps-là que le monde est plus dans les villes, et par suite qu'il y peut se rencontrer un plus grand concours de peuples.

## ORAISON

### AUX NEUF CHOEURS DES SAINTS ANGES.

Esprits bienheureux de la cour céleste, défenseurs invincibles de l'intérêt de Dieu, après avoir adoré, loué, béni et remercié ce Dieu de toute bonté, des grâces incomparables qu'il vous a faites, après vous avoir fait une protestation sincère du meilleur de nos cœurs que nous y prenons toute la part possible, nous réjouissant de vos joies et de la gloire inénarrable que vous possédez; après vous avoir conjurés de recevoir bénignement la résolution inviolable que nous prenons de vous avoir le reste de nos jours une dévotion très-spéciale, et d'en procurer par toutes les voies qui seront en notre pouvoir l'établissement et l'augmentation partout où nous le pourrons; nous implorons le secours de toutes vos troupes glorieuses, pour l'avancement du règne de l'adorable Jésus et de l'aimable Marie, sur tous les infidèles, hérétiques, schismatiques, sur toutes les personnes véritablement soumises à la sainte religion catholique, apostolique et romaine, et particulièrement sur le Souverain Pontife, qui en est l'unique chef visible en terre, et sur tous les autres prélats; afin que tous les peuples faisant profession d'une même foi, s'attachant à la pureté de ses maximes, menant une vie conforme à ses règles, les sacrés intérêts de Dieu seul vivent et règnent de siècle en siècle dans tous les cœurs. C'est la grâce, ô redoutables princes de la milice céleste, que nous demandons au Père des miséricordes par vos puissantes intercessions; c'est la consolation que nous demandons au Dieu de toute consolation, que son nom soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté se fasse en la terre comme au ciel, que l'empire du péché et des démons soit détruit, que l'Evangile soit annoncé à toutes les nations, qu'il soit reçu par toute la terre, que le saint nom de Dieu y soit honoré et glorifié, que tous les esprits y louent le Seigneur, l'y adorent, l'y aiment et soient dans une entière et parfaite soumission à ses divines volontés. Venez donc, anges, archanges, accourez à l'établissement des intérêts de Dieu dans les royaumes et provinces, dans les villes et campagnes, dans toutes les personnes qui y habitent; sacrées principautés, gouvernez les cœurs, soyez-en les maîtres, pour les assujettir à l'empire de Jésus et de Marie: admirables puissances, confondez les démons qui s'y opposent; ruinez les desseins de l'enfer et la malice de tous les sorciers et magiciens, et autres ennemis de Dieu; divines vertus, faites marcher les âmes dans les solides voies du divin amour; glorieuses dominations, découvrez, pour ce sujet, aux hommes la volonté divine sur eux: aimables trônes, établissez dans le plus intime de leurs cœurs la paix que Notre-Seigneur nous a laissée; chérubins, princes de la science du ciel, communiquez-en les belles lumières en notre terre; et vous, séraphins, princes du pur amour, faites que les hommes ne vivent que de ses flammes, afin que Dieu seul soit le digne souverain et le maître absolu de tout ce que nous sommes, et de tout ce que nous faisons. Ainsi soit-il, ainsi soit-il. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul.

## *ADDITION.*

Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, et qui appelle les choses qui ne

sont pas comme celles qui sont, ayant bien voulu tirer sa gloire de mon abjection et de mon rien, a répandu une bénédiction si abondante sur ce petit livre de *La dévotion aux neuf chœurs des saints anges*, que sa divine providence, toujours ma très-bonne et très-fidèle mère, m'a fait donner au pubic, que les étranger sl'ont traduite en leur langue, et même un ex-provincial des religieux de la Compagnie de Jésus en Pologne, l'ayant traduite en polonais, s'est encore obligé par vœu de la traduire en langue latine : c'est ainsi, comme parle l'Apôtre aux Corinthiens, que *Dieu choisit ceux qui semblent sans esprit dans le monde pour confondre les sages, et les faibles pour confondre les puissants, et qu'il se sert de ceux qui sont vils et misérables, et de ceux qui ne sont rien, afin qu'aucun homme ne se glorifie devant lui.* (*I Cor.* I, 27.)

—

Ayant parlé des profanations qui arrivent à l'égard du sacré corps de Notre-Seigneur, nous croyons devoir avertir que le grand moyen pour empêcher un grand nombre qui arrivent par le détachement des particules, qui souvent tombent par terre, lorsque l'on communie les peuples, est d'attacher le couvercle au ciboire, le portant sous la bouche de ceux qui communient, pour les recevoir; c'est pour ce sujet qu'aux grandes messes le diacre porte la patène, et la met sous la bouche de ceux qui communient.

—

## LITANIES DES SAINTS ANGES.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus, écoutez nous.
Jésus, exaucez-nous.
Père céleste, vrai Dieu, ayez pitié de nous.
Fils de Dieu, rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Saint-Esprit, vrai Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Trinité, un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, reine des Anges, priez pour nous.
Saint Michel, priez pour nous.
Saint Gabriel, priez pour nous.
Saint Raphaël, priez pour nous.
Saints Séraphins, priez pour nous.
Saints Chérubins, priez pour nous.
Saints Trônes, priez pour nous.
Saintes Dominations, priez pour nous.
Saintes Vertus, priez pour nous.
Saintes Puissances, priez pour nous.
Saintes Principautés, priez pour nous.
Saints Archanges, priez pour nous.
Saints Anges, priez pour nous.
Vous qui environnez le trône sublime et élevé du grand Dieu, priez pour nous.
Vous qui chantez incessamment devant Dieu, *Saint, Saint, Saint, Dieu des armées*, priez pour nous.
Vous qui dissipez nos ténèbres et éclairez nos esprits, priez pour nous.
Vous qui annoncez les choses divines, priez pour nous.
Vous qui avez de Dieu la charge de garder les hommes, priez pour nous.
Vous qui contemplez toujours la face du Père céleste, priez pour nous.
Vous qui avez une grande joie de la conversion d'un pécheur, priez pour nous.
Vous qui avez retiré le juste Lot du milieu des pécheurs, priez pour nous.
Vous qui montiez et descendiez par l'échelle de Jacob, priez pour nous.
Vous qui avez donné la loi de Dieu à Moïse sur la montagne de Sina, priez pour nous.
Vous qui avez annoncé la joie au monde en la naissance du Sauveur, priez pour nous.
Vous qui lui avez servi dans le désert, après son jeûne de quarante jours, priez pour nous.
Vous qui avez porté le Lazare au sein d'Abraham, priez pour nous.
Vous qui avez paru en habits blancs auprès du sépulcre de Jésus, priez pour nous.
Vous qui avez parlé au disciple aussitôt que Jésus fut monté au ciel, priez pour nous.
Vous qui accompagnez Jésus en son dernier jugement, priez pour nous.
Vous qui présentez nos oraisons à Dieu, priez pour nous.
Vous qui nous fortifiez au dernier combat, à l'heure de la mort, priez pour nous.
Vous qui tirez du purgatoire les âmes qui sont assez purgées, priez pour nous.
Vous qui faites les miracles par la puissance divine, priez pour nous.
Vous qui présidez aux Etats et monarchies, priez pour nous.
Vous qui avez délivré les amis de Dieu des prisons et autres dangers, priez pour nous.
Vous qui avez consolé les martyrs dans leurs tourments, priez pour nous.
Vous qui protégez d'un soin particulier les prélats et les princes, et tous les ordres et hiérarchies des bienheureux esprits, priez pour nous.
De tout malheur et danger, délivrez-nous, Seigneur.
De toute attaque et malice du démon, délivrez-nous, Seigneur.
De tout schisme et hérésie, délivrez-nous, Seigneur.
D'une mort soudaine et surprenante, délivrez-nous, Seigneur.
De la mort et damnation éternelle, délivrez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.
℣ Seigneur, exaucez ma prière.
℟ Et que mes cris parviennent jusqu'à vous.
*Oraison*. Seigneur, qui partagez avec un

ordre admirable les divers ministères et fonctions des anges et des hommes, accordez-nous, par votre grâce, que ceux qui assistent toujours dans le ciel en votre présence, pour vous servir, défendent aussi notre vie sur la terre. Ainsi soit-il.

## PRIÈRE A TOUS LES ANGES.

O anges si saints et si purs! esprits véritablement bienheureux, qui assistez devant votre Seigneur et qui contemplez avec une si grande joie le divin visage de ce Salomon céleste, qui vous a communiqué une sagesse si éclairée, qui vous a ennoblis de tant de prérogatives et vous a rendus dignes d'une gloire si éminente; vous, dis-je, qui êtes ces brillantes étoiles qui paraissez avec tant d'éclat dans le ciel empyrée, répandez, je vous prie, dans mon âme vos bienheureuses influences. Conservez ma foi dans sa pureté, mon espérance dans sa fermeté, mes mœurs dans leur intégrité, et faites que j'avance toujours dans l'amour de Dieu et du prochain; je vous prie encore, ô bienheureux anges, qu'il vous plaise, par votre céleste pouvoir, me conduire dans la voie de l'humilité, dont vous nous avez montré l'exemple dès vos heureux commencements, afin qu'après cette vie, je mérite de contempler avec vous la souveraine beauté du Père céleste et d'être mis en la place de quelqu'une de ces étoiles qui, par leur orgueil, sont autrefois tombées du ciel.

---

L'ouvrage de Boudon intitulé : *Dévotion à Saint Joachim*, devrait être placé ici, mais il est tellement rare que nous n'avons pu le découvrir ni dans les bibliothèques publiques, ni dans les bibliothèques privées, ni dans la librairie moderne, ni dans la librairie ancienne, ni par la voie des journaux, ni par celle des correspondances manuscrites. En conséquence, nous avons été forcé d'en renvoyer la reproduction à la fin du volume.

---

LA

# VIVE FLAMME D'AMOUR

## DANS LE BIENHEUREUX JEAN DE LA CROIX,

### PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ ET COADJUTEUR DE SAINTE THÉRÈSE DANS LA RÉFORME DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

## A LA GLORIEUSE TRINITÉ.

O Trinité suradorable des trois personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu, pendant que les séraphins, les premiers princes du ciel, révèrent avec une frayeur respectueuse votre sainteté, et par là votre infinie pureté, votre infini dégagement de tout l'être créé, votre infinie application à vous seul, et qu'ils expriment par votre sainteté, votre divinité tout entière, et qu'en chantant le cantique perpétuel, ils publient les excellences de toutes les autres perfections qui sont renfermées dans votre essence divine; vous avez voulu avoir des séraphins en terre, qui imitassent leurs respects et leurs adorations, vous rendant gloire, honneur et bénédiction, et qui chantassent avec eux les sublimes louanges de votre sainteté.

Votre saint, le P. Jean de la Croix, a été l'un de ces séraphins terrestres qui a exalté votre sainteté avec un amour plus enflammé; il l'a exaltée par ses paroles, en manifestant les grandeurs suradorables, et en parlant d'une manière qui tenait plus de la langue des anges que de celle des hommes; il l'a exaltée l'exprimant en ses mœurs, sa vie ayant été une imitation de votre sainteté.

O glorieuse Trinité! après m'être laissé abîmer dans mon néant devant votre grandeur infinie, je vous demande en toute humilité, m'unissant avec votre Eglise, que vous me

fassiez l'honneur et la gloire de chanter éternellement le cantique de votre sainteté dans le ciel avec tous les bienheureux, mais cependant de le chanter ici-bas en terre avec vos saints dans tous les moments qui me restent de vie. Que je le chante avec votre saint, le P. Jean de la Croix, exaltant votre sainteté, comme il l'a fait, avec des paroles toutes de feu de votre pur amour, l'exaltant par l'imitation de ses saintes mœurs. Et comme ce séraphin de la terre, à l'imitation de ceux du ciel, l'a chanté de toutes ses forces et avec de si grands cris, que sa voix s'est fait entendre aux peuples de tant de nations différentes qui en ont été divinement ébranlées, j'ose vous consacrer uniquement ce petit ouvrage qui en marque le principe, la vive flamme d'amour, qui ayant brûlé continuellement dans ses ardeurs les plus sacrées au milieu de son cœur durant toute sa vie, l'a consumé heureusement à sa précieuse mort. Que ce petit ouvrage, ô Trinité suradorable, vous glorifie; que tout mon être et les actions de mon être vous rendent gloire; que tout ce que je suis, tout ce que je puis faire, tout ce que je puis souffrir, soit à jamais une pure victime à votre grandeur infinie. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

---

## A NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

Admirable Mère de Dieu, toujours vierge et toujours immaculée, même dès le premier instant de votre toute sainte conception, me voici à vos pieds, le lieu ordinaire de ma demeure, où je continue à vous offrir les petits ouvrages qu'il plaît à la divine Providence me faire donner au public. Mais après vous avoir dédié celui de l'oraison, sous la qualité de Notre-Dame du Mont-Carmel, je vous consacre encore celui-ci sous le même titre, avec bien de la justice, puisqu'il publie les richesses et la magnificence de cet ordre, dont vous êtes si singulièrement la Dame et la Mère, et qu'il découvre à même temps la vive flamme d'amour de celui que vous lui avez donné pour sa sainte réforme. Glorieuse Vierge, qui en avez pris des soins de mère, et qui en toutes sortes d'occasions l'avez traité comme votre enfant bien-aimé, souvenez-vous qu'il a publié vos grandeurs, vos excellences, vos incomparables bontés avec un zèle nonpareil durant tout le cours de sa précieuse vie. Manifestez présentement sa gloire dans tout le monde, mais spécialement à ceux qui liront ce petit ouvrage. Obtenez-leur, et à votre pauvre et indigne serviteur qui l'a écrit, quelque part à la vive flamme d'amour qui l'a consumé si divinement. O Mère du bel amour, c'est à vous à qui il appartient en la vertu de Jésus-Christ votre Dieu et votre Fils adorable, de l'introduire, de le faire vivre et régner dans les cœurs. C'est la grâce que nous vous demandons en toute humilité, qu'il vive et règne le divin amour, pour jamais dans tout ce que nous sommes. Ainsi soit-il.

---

## AUX SÉRAPHINS.

Aimables esprits, esprits si aimants, et hélas! si peu connus et si peu aimés des hommes! après vous avoir fait une amende honorable pour toutes les méconnaissances, les froideurs et les glaces de ces hommes aveugles et ingrats, après avoir dédié à votre reine cet ouvrage de la vive flamme d'amour d'un séraphin de notre terre, je vous le présente comme un témoignage de mes profonds respects, et du zèle que j'ai pour votre gloire. Ah! s'il était en mon pouvoir, vous seriez hautement connus et parfaitement aimés de tous les peuples de la terre, pour la gloire de la suradorable et divine Trinité, qui est la fin de toutes choses. En mon particulier, mes plus ardents désirs avec le secours de la grâce, vont à vous honorer d'un culte particulier, et à vous regarder comme les grands saints de ma plus spéciale dévotion. Je m'adresse à vos bontés célestes, afin que vous m'obteniez le Saint-Esprit qui m'embrase des mêmes feux qui vous brûlent si divinement, à l'imitation de cet incomparable séraphin terrestre le bienheureux Jean de la Croix. Autrefois, esprits glorieux, vous avez bien voulu transpercer son cœur de vos flèches sacrées, pour en faire un cœur tout séraphique. Grands princes de l'éternité, voilà le mien que je vous mets à nu; charitables esprits, transpercez-le d'un de vos dards divins, pour en faire sortir tout amour créé, afin qu'il n'y ait plus que le pur amour de Dieu seul en trois personnes dans l'union de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Oh! Dieu seul, Dieu seul, et toujours et à jamais Dieu seul. Ainsi soit-il.

---

## DESSEIN DE L'AUTEUR.

Ce n'est pas ma pensée d'écrire ici la Vie du bienheureux Jean de la Croix, ce sujet ayant été traité amplement en plusieurs langues par des personnes de piété et d'érudition. Il est vrai néanmoins qu'il reste toujours bien des choses à dire de cet homme admirable, dont l'excellence et la multitude des grandes choses que Dieu a faites en lui et par lui, sont une matière inépuisable, mais qui mérite des

écrivains plus éclairés dans la science des saints, plus morts à eux-mêmes et plus unis à Dieu que je ne le suis. Car c'est aux saints proprement qu'il appartient de travailler pour les saints, et non pas à un pécheur, comme moi, de raconter leurs justices. Cependant, me confiant en la multitude des miséricordes de notre bon Sauveur Jésus-Christ et de la vierge Marie, son immaculée Mère, j'ai osé écrire quelque peu de chose du divin amour ; car je puis assurer de ce grand saint ce qu'autrefois saint Jérôme a écrit de sainte Paule : que quand tous les membres de mon corps seraient changés en autant de langues, je ne pourrais rien dire qui fût digne de son incomparable sainteté. J'avoue que je m'en suis senti si pressé, et il y a longtemps, qu'après avoir pris résolution plusieurs fois de n'en rien faire, je n'ai pu résister à l'attrait intérieur qui m'y poussait, et que je serais sorti de ce monde avec quelque douleur si je n'avais satisfait au mouvement que m'en a donné la dévotion particulière que j'ai pour ce saint. J'y ai, par occasion, parlé des grâces de l'ordre du Carmel, dont il a été le digne réformateur avec la séraphique sainte Thérèse. Peut-être que l'antiquité et les autres priviléges de l'ordre pourront surprendre plusieurs, qui ne se sont pas appliqués beaucoup à l'étude de cette matière ; et c'est ce qui est cause qu'ils ont été combattus par des personnes d'une grande érudition, la multitude de leurs grandes occupations ne leur ayant pas permis de les examiner avec assez de loisir et de dire ce qui en a été rapporté par les anciens Pères. Je connais l'un des plus célèbres docteurs de la Faculté de théologie de Paris, qui, en lisant ce que des personnes doctes ont écrit, a avoué ingénument qu'il avait appris bien des choses qu'il ignorait. Au reste, comme je n'écris pas un discours pour la controverse, mais seulement pour tâcher d'animer à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je n'ai pas cité les lieux en particulier des saints Pères ou des auteurs que j'ai rapportés, que l'on peut voir exactement cités dans les doctes Traités que l'on a donnés au public sur ce sujet. En cela, je dis avec saint François de Sales que les savants n'en ont pas besoin et que les autres ne s'en soucient point. C'est ainsi qu'il parle à l'égard de l'un de ses livres, où il n'avait pas marqué les lieux des citations des saints et des autres auteurs dont il s'était servi. Que Dieu seul en trois personnes soit seulement glorifié dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

---

LA

# VIVE FLAMME D'AMOUR

## DANS LE BIENHEUREUX JEAN DE LA CROIX,

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ ET COADJUTEUR DE SAINTE THÉRÈSE DANS LA RÉFORME DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

## PREMIÈRE PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

*La vive flamme d'amour dans cet homme divin.*

*Dieu est amour*, s'écrie le disciple bien-aimé, *et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui.* (*I Joan.* IV, 16.) *Toutes choses ont été faites par lui* (*Joan.* I, 3) ; et ce sont des ouvrages de son divin amour, puisque c'est l'amour qui lui a tout fait faire. Toutes les créatures donc qui sont capables d'amour ont des obligations indispensables de l'aimer. C'est un devoir de la dernière justice qu'elles ont à lui rendre, en quelque différence de temps qu'on les puisse considérer. C'est pourquoi, dès l'ancienne loi, la Sagesse incréée crie dans les places publiques, invitant les hommes à son saint amour. Il est pourtant vrai que depuis qu'elle s'est incarnée, et qu'elle s'est rendue sensible à nos yeux, nous avons des sujets tout nouveaux et infiniment pressants d'être sans réserve au pur amour. Aussi ce Dieu incarné, dans un grand jour de fête, criait au divin amour. Il disait dans une autre occasion, qu'il était venu apporter le feu sur la terre, et qu'il ne voulait rien, sinon qu'il s'allumât.

Or ce feu sacré n'est autre chose que son divin amour ; de là vient que comme Dieu est l'amour même, il est appelé par l'Apôtre un feu dévorant. (*Hebr.* XII, 29.) Il s'est fait voir sous cette forme plusieurs fois dans l'ancienne loi. C'est de cette manière qu'il parut à Moïse dans le buisson ardent et sur le mont Sinaï ; qu'il fit voir son trône à Daniel, comme une flamme de feu ; et ses yeux parurent de cette manière au disciple bien-aimé dans la loi nouvelle ; c'est de la sorte qu'il descendit sur les disciples le jour de la fête de la Pentecôte.

C'est donc à l'imitation du Fils de Dieu que le B. Jean de la Croix, voulant traiter de l'amour divin, l'a appelé un feu, et le plus pur amour de Dieu seul une vive flamme : car de même, écrit-il, que le feu mis dans le bois, encore qu'il lui soit uni et qu'il le brûle, néanmoins s'allumant davantage et le pénétrant plus longtemps, devient plus ardent et jette de tous côtés des étincelles et des flammes ; ainsi l'âme, quoique unie avec Dieu par sa divine grâce, se perfectionnant de plus en plus, et pour ainsi dire se concentrant davantage dans l'amour, brûle plus divinement et jette des flammes d'une dilection toute sainte. C'est ce qui arrive par l'o-

pération du Saint-Esprit dans l'âme qui lui est parfaitement unie, dans laquelle les actes qu'il lui fait produire sont de brûler et de jeter des flammes sacrées : et c'est par ces actes qu'elle aime très-hautement.

Lors donc que cet homme de Dieu a voulu écrire de la plus sainte union divine, il a appelé le traité qu'il en a fait *La vive flamme d'amour ;* et il assure, quoiqu'il ait parlé dans ses autres traités des plus hauts degrés de la perfection, que néanmoins dans celui-ci de la vive flamme, il y parle de l'amour le plus consommé ; il déclare qu'il a de la peine à expliquer ce qui se passe dans cet état, parce que ce sont des choses si intérieures et si relevées, qu'il n'est pas facile de les comprendre. Il est vrai qu'il est plus aisé de les connaître par expérience que de les expliquer par paroles. C'est ce qu'enseigne avec lui la séraphique sainte Thérèse, dont la doctrine est qualifiée par l'Eglise de céleste. Et c'est même ce qui n'a pas été ignoré par les véritables savants. Le grand cardinal de Richelieu, l'un des beaux esprits de notre siècle, reconnaît avec beaucoup d'humilité cette vérité dans son livre *De la perfection.*

Mais si le bienheureux Jean de la Croix a eu de la peine à faire entendre les plus hauts degrés du divin amour dans les traités admirables qu'il en a composés, il les a fait connaître dans un grand jour en sa personne, en sa vie, dans les actions qu'il a faites, et dans les croix qu'il a portées. C'est ce qui m'a donné lieu d'appeler ce traité, que la divine Providence me fait écrire, la vive flamme d'amour dans cet homme divin, où l'on verra réduit en pratique ce qu'il a enseigné si saintement. Et comme notre grand Maître nous assure qu'il est venu apporter le feu en terre, j'ai pensé que ce traité pourrait contribuer à faire brûler ce feu sacré dans les cœurs, qui est ce que nous devons désirer, puisque notre aimable Sauveur nous déclare (*Luc.* XII, 40) qu'il ne veut autre chose. Ah ! s'il est tout amour, s'il fait, s'il souffre tout par amour, s'il crie à haute voix à l'amour, il est bien juste que nous fassions tout, que nous souffrions tout en l'amour, par l'amour et pour l'amour; et pour ce sujet que nous renoncions généralement et particulièrement à toutes les choses dans lesquelles le divin amour ne se rencontre point, et qu'ainsi nous n'ayons plus de connaissances, plus d'affections, plus de désirs que pour le saint amour; mais que nous vivions et mourions dans la pureté de ses divines flammes.

C'est le grand commandement de Dieu, et c'est, dit saint Augustin, la dernière des misères de ne le pas aimer. Nous sommes entrés dans le christianisme par un baptême, que la divine parole appelle un baptême du Saint-Esprit et de feu. Ce feu doit être perpétuel dans nos cœurs. Dieu qui est, comme le déclare Isaïe (XXXI, 9), *un feu brûlant dans Sion, et une fournaise ardente dans Jérusalem*, c'est-à-dire dans son Eglise, ne peut être dignement honoré que par ce feu qu'il a apporté du ciel en terre.

Saint Cyprien assure que de grands maux arrivèrent aux Chrétiens des premiers siècles, parce que les persécutions ayant cessé sous deux empereurs, ils s'étaient refroidis dans le divin amour. L'Esprit de Dieu, dans l'*Apocalypse*, menace de punition le grand saint Timothée, de ce qu'il avait laissé affaiblir son premier amour. C'était autrefois une grande injure, de dire à un homme qu'il n'aimait point Dieu ; et Richard duc de Normandie fit une loi par laquelle il était ordonné de payer une amende pour cette injure. Certainement, si tout l'homme consiste à aimer Dieu, dès lors qu'il ne l'aime plus il n'est plus homme, car il n'est plus raisonnable.

Moïse admirait autrefois, à la vue du buisson ardent, comment il pouvait subsister dans le feu sans se consumer au milieu de ses flammes; mais voici bien un autre sujet d'étonnement. Le grand Apôtre nous crie d'un côté que nous vivons, que nous agissons, que nous sommes dans Dieu (*Act.* XVII, 28) ; et d'autre part que ce Dieu est un feu dévorant. (*Hebr.* XII, 29.) Nous voilà donc tout plongés et abîmés dans un feu immense; eh ! comment donc ne point brûler, et n'être point entièrement consumés dans ses divines ardeurs? Le comprenne qui pourra : mais malheur infini à ceux qui n'en auront pas été brûlés en cette vie, puisqu'ils brûleront éternellement dans les brasiers de l'enfer !

L'amour divin est donc d'une nécessité indispensable. Il faut absolument aimer Dieu. Mais si les exemples de ses serviteurs, selon le témoignage de saint Augustin, sont comme des charbons vifs et ardents, qui jetés dans le sein de l'esprit, l'échauffent, le brûlent, et le mettent tout en flammes; les actions et les souffrances du bienheureux Jean de la Croix, qui a paru dans l'Eglise aussi bien que son père saint Elie, un homme tout de feu, sont bien capables de réchauffer les cœurs les plus glacés, et d'enflammer de plus en plus les âmes les plus parfaites. Voilà la fin de ce petit ouvrage. Je voudrais bien crier à tous les hommes qu'ils aimassent Dieu ; mais comme cela n'est point en mon pouvoir, au moins le dirai-je à tous ceux qui liront ce petit écrit. O Saint-Esprit mon Dieu, qui êtes l'amour même, dites-le à leurs cœurs, dites-le au mien, afin que tous ensemble nous ne respirions plus que votre pur amour. C'est la grâce que je vous demande au nom de Jésus et de Marie, au nom de tous les bons anges et de tous les saints.

## CHAPITRE II.

*Le feu du divin amour dans l'enfance et la jeunesse du bienheureux Jean de la Croix.*

Rien n'arrive sans la divine Providence, et un cheveu ne tombe pas de notre tête, sans ses ordres. Ç'a été donc par sa conduite que le bienheureux Jean de la Croix est venu au monde, dans un temps où l'hérésie y faisait des ravages lamentables. Il naquit à Hontibère, ville d'Espagne, l'année MDI

cinq cent quarante-deux. Il eut pour père Gonzalès d'Yèpes, et pour mère Catherine Alvarez ; personnes considérables pour leur vertu et leur naissance, mais bien pauvres des biens temporels. Il fut nommé Jean au saint baptême par une disposition spéciale de celui qui donne même à toutes les étoiles leur nom. Les rapports de grâce qu'il devait avoir avec le grand saint Jean-Baptiste, et l'aimable saint Jean l'évangéliste, demandaient qu'il portât aussi leur même nom.

On peut dire de lui, comme du Précurseur de Jésus-Christ : *Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Car il est venu pour rendre témoignage à la lumière* (*Joan.* I, 6, 7), dans un siècle dans lequel les ténèbres de l'hérésie couvraient une partie de la terre. Il est venu *pour donner la science du salut à son peuple, pour faire connaître la grande et profonde miséricorde de Dieu, par laquelle le soleil levant nous est venu visiter du ciel pour éclairer ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort* (*Luc.* I, 77-79) ; il a été la voix qui a crié dans le désert du Carmel, *Aplanissez le chemin du Seigneur.* (*Matth.* III, 3.) Il y a mené une vie cachée aux hommes dans la pratique des austérités les plus affreuses à la nature. Il y a vécu en ange. Il a été une lampe ardente et luisante ; et la pureté de ses lumières ne pouvant être supportée par les yeux malades, on la mit dans un cachot pour tâcher de les couvrir et de les cacher.

Mais s'il a eu tant de rapports avec le plus grand des prophètes de l'ancienne loi, s'il a été comme lui un autre Elie en esprit, il n'en a pas eu moins avec le prophète de la loi nouvelle, l'admirable saint Jean l'évangéliste, dont les prophéties, selon le sentiment de saint Jérôme, renferment autant de mystères que de paroles. Car il a eu comme lui des visions mystérieuses : les secrets les plus cachés de la vie spirituelle lui ont été révélés, et il en a écrit d'une manière si céleste, qu'on le peut appeler l'aigle entre les docteurs mystiques. Il a eu part d'une manière singulière à la filiation de la très-sainte Vierge, qu'il a considérée dès son enfance comme sa bonne mère, en ayant été traité comme son véritable enfant. Il a bu au calice du Sauveur ; il a été l'enfant de la croix ; et les faveurs extraordinaires dont il en a été honoré, donnent lieu de dire et de croire qu'il en a été le disciple bien-aimé. Mais s'il en a été le disciple bien-aimé, il en a été le disciple très-aimant, le feu de son saint amour ayant brûlé dans son cœur dès son enfance, et dans sa jeunesse.

A peine eut-il commencé de vivre, que ce feu sacré jetait déjà des flammes toutes divines, qui ont pris toujours des accroissements incroyables jusqu'au ciel, lieu de leur origine. Le divin amour, dès sa jeunesse, lui faisait pratiquer si saintement les vertus que l'on en était merveilleusement édifié. On voyait dès ce temps-là les prémices de cet esprit de pénitence dont il devait être pleinement animé durant tout le cours de sa vie. Il avait dès l'âge de neuf ans une si sainte haine de soi-même, que sa mère le surprenait fort souvent hors de son lit couché sur un peu de sarment. Il était revêtu du nouvel homme, ayant comme un élu de Dieu saint et chéri, des entrailles de miséricorde, de douceur, d'humilité, de modestie et de patience. Dès ses premières années, Dieu en avait fait un prodige de grâces, le rendant semblable en cela à la séraphique Thérèse, dont il devait être le coadjuteur ; et on pouvait dire de lui, comme de saint Jean-Baptiste : *Qui pensez-vous que sera cet enfant? car la main de Dieu était avec lui.* (*Luc.* I, 66.)

Le démon conjecturant par ces merveilles que Dieu opérait, les grands desseins qu'il avait sur ce béni enfant, commença dès lors à lui faire une cruelle guerre, et il n'oublia rien pour le faire périr. Il lui parut lorsqu'il n'avait encore que l'âge de sept ans, sous la forme d'un monstre épouvantable, qui s'avançait vers lui pour le dévorer ; mais cet enfant, sans beaucoup s'étonner, s'armant du signe de la croix, fit crever de dépit ce monstre de l'enfer.

## CHAPITRE III.

*Sa vocation à l'amour séraphique, entrant dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.*

On ne peut douter que l'ordre du Carmel ne soit destiné à l'amour séraphique, après les témoignages miraculeux que le ciel même en a bien voulu donner dans les apparitions qu'il a fait voir dans les reliques du bienheureux Jean de la Croix ; puisque dans l'une de ces apparitions on y a vu la très-sainte Vierge, la dame de l'ordre, donner un paquet blanc qui en marquait la règle à sainte Thérèse et au bienheureux ; et ce qui est remarquable, c'est que ce paquet était porté sur la tête d'un séraphin enflammé, ce qui fait assez connaître que ce doivent être des âmes séraphiques qui sont appelées à son observance.

Aussi ce saint ordre, dans son origine, a eu le grand Elie pour fondateur, dont saint Epiphane rapporte dans les *Vies des prophètes*, qu'étant encore dans le sein de sa mère, il fut vu par son père Sabach être salué par des anges, qui l'enveloppaient en des langes de feu, et qui le nourrissaient de feu ; ce qui était une marque évidente que cet enfant serait un homme tout de lumière et d'amour, comme le grand prêtre l'expliqua à son père. Saint Chrysostome assure aussi qu'il était tout brûlé, et divinement consumé dans les feux du divin amour ; ce qui fait dire à saint Augustin que le Saint-Esprit, qui est l'amour même, a été l'esprit d'Elie. Et l'Ecriture, qui nous apprend que saint Jean-Baptiste a été rempli de cet esprit adorable, nous déclare qu'il est venu en l'esprit et en la vertu d'Elie. (*Luc.* I, 17.)

Cet esprit d'Elie ayant passé dans Elisée, comme la divine parole nous l'enseigne, a persévéré saintement dans leurs succes-

seurs ; mais enfin dans la succession des siècles, s'étant refroidi de sa première ferveur, il a été renouvelé par la séraphique sainte Thérèse, et par le bienheureux Jean de la Croix, dont la vie céleste s'est passée au milieu des feux et des flammes du divin amour, qui leur a servi de nourriture, aussi bien qu'à leur glorieux patriarche le prophète Elie. Il était convenable que le ciel choisît de telles personnes pour rétablir le premier esprit de l'ordre. Tout le monde le sait de la glorieuse Thérèse ; mais il est vrai aussi de notre bienheureux, Dieu ayant voulu lui-même en rendre témoignage par une voix céleste qui se fit entendre à ce saint, et qui lui dit : « Tu me serviras dans une religion dont tu réveilleras le premier esprit, et en renouvelleras l'ancienne perfection. » Il fallait des personnes séraphiques pour rétablir un ordre séraphique.

Nous pouvons dire avec justice que les séraphins qu'Isaïe (VI, 2) vit debout proche du trône de Dieu, en étaient une excellente figure. Si les interprètes disputant du nombre, quelques-uns pensent qu'il y en avait un très-grand nombre, et les autres estiment, comme le chante l'Eglise, qu'il y en avait deux, il est facile de concilier ces opinions, si l'on dit, que quelque nombreuse que fût la troupe de ces esprits admirables, il y en avait deux principaux qui étaient les plus proches du trône de Dieu ; et de cette manière le grand nombre représentait tous les véritables religieux et religieuses de l'ordre du Carmel ; mais les deux ulus sublimes, qui se faisaient discerner, indiquaient sainte Thérèse et le bienheureux Jean de la Croix.

Aussi tous les deux ont mérité d'être blessés singulièrement par un séraphin d'une profonde plaie du plus pur amour. Le ciel les a fait voir tous deux dans les images miraculeuses dont nous avons parlé, comme des séraphins couronnés, et tous deux ayant une colombe sur la tête, c'est-à-dire le Saint-Esprit. Il est descendu visiblement sur la grande Thérèse en forme de feu, comme sur les premiers disciples, l'environnant de toutes parts de flammes sacrées ; et l'on a vu une colombe miraculeuse, figure de cet esprit adorable, paraître durant une année entière sur le toit de la cellule du bienheureux Père, qui s'en alla à même temps que le saint changea de couvent, et le suivit au lieu où il devait demeurer.

Si les séraphins d'Isaïe paraissent debout auprès du trône de Dieu, nos bienheureux n'ont jamais fait aucune chute qui pût salir la blancheur de leur innocence baptismale. Si ceux-là se font voir dans l'étonnement, et comme perdus dans l'admiration, ces grandes âmes se trouvent divinement abîmées à la vue des excellences et des perfections incompréhensibles de l'être de Dieu ; et non-seulement elles courent dans la voie de ses divins commandements, mais elles volent sur les ailes du pur amour au moindre signe de ce qu'il lui plaît. Les séraphins ont six ailes, ce qui est le signe de leur incomparable perfection : car si le nombre de trois, selon le témoignage de saint Denis, marque la perfection, quand ce nombre est redoublé, il signifie une perfection achevée. C'est ce sublime état où ont été élevés nos bienheureux d'une manière admirable, qui tous deux par les hautes lumières qui leur ont été infuses, et par leur doctrine céleste, ont appris aux hommes qu'il faut se couvrir le visage, à l'imitation de ces sublimes intelligences, devant la grandeur infinie de l'être de Dieu, ses excellences, qui sont sans bornes, ne pouvant être comprises ; et reconnaître, comme ces glorieux esprits, qui se voilent leurs pieds, que tout ce qu'il y a de plus parfait parmi les créatures n'est rien devant la sainteté du Créateur. Mais si ces purs esprits volent avec deux de leurs ailes, sainte Thérèse et le bienheureux Jean de la Croix ont couru avec ardeur dans les plus saintes voies du divin amour, par une entière application de leur entendement et de leur volonté.

Les séraphins, parmi les anges, sont le plus profondément abîmés en Dieu qui est un feu dévorant, comme parle l'Apôtre (*Hebr.* XII, 29) ; et ce sont eux qui doivent être appelés singulièrement des flammes de feu, selon l'expression du Prophète-Roi : aussi le mot de séraphin, qui est un terme hébreu, signifie ardent et brûlant ; de même les cœurs des saints réformateurs de l'ordre du Carmel, ayant été embrasés de pareilles ardeurs, doivent être nommés de vives flammes de l'amour sacré. C'est pourquoi feu M. Gallemant, célèbre docteur de Sorbonne, homme puissant en paroles et en œuvres, décédé en odeur de sainteté, disait que les personnes religieuses de cet ordre, qui doivent brûler dans les mêmes feux divins, étaient destinées par la divine Providence pour remplir les siéges vides des séraphins apostats. Mais, mon cher lecteur, et vous et moi, n'avons-nous pas des cœurs capables du même amour ? Sera-t-il dit qu'ils demeureront arrêtés à la terre par leurs malheureux attachements, sans s'élever saintement à Dieu avec le secours de sa grâce ? Ne commencerons-nous jamais à aimer un Dieu qui n'a jamais commencé à nous aimer, son amour étant éternel ? Mais comment l'aimerons-nous? Donnons-nous bien de garde de ces erreurs, qui sont communes parmi les hommes qui s'imaginent qu'il suffit de ne le pas offenser. Est-ce une même chose que de n'offenser pas une personne, et de l'aimer ? Il est écrit : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur* (*Matth.* XXII, 37), et non pas seulement « Tu ne l'offenseras pas. » Ce grand commandement ne souffre point de réserve ; qui dit de tout le cœur, n'en laisse aucune partie, quelque petite qu'elle soit, pour en disposer autrement. O mon Seigneur et mon Dieu, j'en garderai donc toute la force pour vous ! ou ôtez-le-nous par votre grande miséricorde, ou faites-en sortir tout ce qui n'est pas vous : qu'il n'y ait plus que vous seul, par la séparation de tout l'être créé ; afin que nous vous aimions unique-

ment et séraphiquement, embrasez-nous du même amour que les séraphins. O célestes esprits, venez au secours de notre faiblesse, faites fondre les glaces de nos cœurs par les ardeurs de vos divins feux, et faites que nous brûlions tous ensemble dans les mêmes flammes divines !

Saint Macaire l'ancien, dans l'une de ses homélies, rapporte qu'il y a des brebis qui vivent en de certaines montagnes qui jettent le feu de toutes parts; que ce feu leur sert de nourriture; qu'il les fait subsister, et leur conserve la vie; que ce feu, au lieu de consumer leur laine, ne sert qu'à la rendre plus blanche et en ôter toutes les ordures; et qu'enfin elles vivent de telle manière au milieu de ces flammes, qu'elles meurent aussitôt qu'elles sont transportées dans un autre lieu. Voilà, dit ce saint, comme doivent être tous les Chrétiens : celui qu'ils reconnaissent tous pour maître leur crie qu'il est venu apporter en terre le feu de son amour. C'est cet amour qui leur doit servir de nourriture spirituelle, qui les doit purifier de leurs taches, qui leur doit conserver la vie de la grâce: c'est l'air divin qu'ils doivent respirer, en sorte qu'en sortir, c'est mourir. O mon Seigneur et mon Dieu ! faites-nous plutôt mourir que d'en sortir. Ah ! plutôt mourir de mille morts, que de cesser un moment de vous aimer ! O moment cruel et funeste, image de l'enfer, dans lequel, mon Dieu, vous ne seriez pas aimé! adorable Jésus! ne le souffrez jamais : nous vous demandons cette grâce par le sang que vous avez répandu pour nous.

## CHAPITRE IV.

### *Les priviléges du divin amour dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.*

*Toute la terre est pleine de la gloire de Dieu* (*Isa.* VI, 3), et toute la terre est inondée de son divin amour. Il n'y a rien dans sa vaste étendue qui ne crie hautement à l'amour de Dieu; mais il faut l'aimer pour entendre ce divin langage, qui est une langue étrangère et inconnue à ceux dont les cœurs ne sont pas embrasés du feu sacré que le Fils de Dieu est venu apporter en terre. La vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, fidèle compagne de sainte Thérèse, a été une âme vraiment séraphique : à peine, dès son enfance, commençait-elle à marcher, qu'elle allait à grands pas dans les voies de la sainte dilection : aussi toutes les créatures avaient pour elle une langue secrète qui lui parlait du divin amour. Nous avons connu une personne, comme nous l'avons écrit dans l'un des livres que la divine Providence nous a fait donner au public, qui, se trouvant dans un lieu élevé, d'où l'on voyait une grande rivière, des prairies, des arbres, des pierres, il lui semblait que ce fleuve, ces prés, ces bois et ces pierres mêmes étaient tout remplis du divin amour, qu'ils le publiaient d'une manière admirable; et son pauvre cœur en fut tellement touché, qu'elle a assuré que c'est l'un des sermons les plus forts qu'elle ait entendus pendant toute sa vie. Il y aurait bien sujet ici de répandre des larmes sur les ténèbres des hommes, qui leur sont causées par leurs attachements imparfaits, qui font qu'ayant des yeux ils ne voient point. Comment néanmoins peut-on ne pas voir l'amour de Dieu en toutes choses, puisque les démons ont été contraints d'avouer, malgré eux, qu'il se rencontrait même dans l'enfer? et c'est une doctrine de la théologie, que Dieu ne punissant pas les damnés autant qu'ils ont mérité, pendant qu'il récompense les saints au delà de leurs mérites, il a encore de la bonté pour eux

Ecrions-nous donc avec le Psalmiste : *Vous êtes bon envers tous les hommes*, *Seigneur*, *et les ouvrages de votre bonté surpassent ceux de votre puissance.* (*Psal.* CXLIV, 9.) Mais il y a des peuples choisis que le Seigneur bénit de la sainte Sion, à qui il découvre les biens de la Jérusalem céleste, dans qui il établit sa paix dans toute son étendue; qu'il rassasie du plus pur froment de sa parole; à qui il annonce les règles de sa justice et ses jugements : et il ne traite point de la sorte toutes les autres nations. Nous pouvons dire que les religieux du Carmel sont de cet heureux nombre, Dieu les ayant honorés de ses plus singulières faveurs; et c'est une vérité que leur ordre est d'une manière spéciale l'ordre bien-aimé de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère. Il a été aimé de Dieu particulièrement à raison de son antiquité : en cela sa grâce est singulière, saint Elie l'ayant établi près de mille ans auparavant l'incarnation du Fils de Dieu. On en peut voir de fortes preuves dans plusieurs auteurs d'une rare érudition, qui ont traité amplement et avec beaucoup de doctrine de ce sujet. Il suffira pour notre dessein de rapporter en abrégé quelque chose de ce que ces grands hommes en ont écrit.

Le docte Suarez reconnaît que c'est une tradition si ancienne, que les religieux Carmes ont pris leur origine de saint Elie, qu'il la reçoit comme une véritable tradition. Et Gaspard Sanchius, célèbre commentateur sur l'Ecriture, assure que cette tradition n'est pas seulement de l'ordre, mais de toutes sortes de peuples, et il estime qu'elle seule suffit pour établir cette vérité. Plusieurs des saints Pères ont été dans ce sentiment : saint Jérôme, dans une *Epître à saint Paulin*, déclare que si l'on veut chercher la source de l'état monastique dans l'Ecriture sainte, Elie en est le conducteur et le chef. Saint Jean Chrysostome appelle Elie le chef et l'instituteur de la vie monastique. Cassien et Rupert ont dit la même chose. Le bienheureux cardinal Pierre Damien dit qu'Elie dans l'Ancien Testament a institué la vie érémitique.

Les Souverains Pontifes, dans leurs bulles, comme Sixte IV, Jules II et Grégoire XIII, ont déclaré que les religieux Carmes tiennent leur succession héréditaire des saints prophètes Elie et Elisée, et autres Pères qui ont demeuré sur le mont Carmel. Et Paul V décide dans une bulle que les

saints prophètes Elie et Elisée sont auteurs de l'institut des Carmes, comme l'ont déclaré les Papes ses prédécesseurs.

Mais Dieu même a bien voulu révéler cette vérité par plusieurs apparitions miraculeuses de celles que l'on a vues manifestement dans la chair du bienheureux Jean de la Croix. Plusieurs fois saint Elie y a paru ; et ce qui est très-remarquable, c'est qu'on y a vu ce saint prophète avec la très-glorieuse Vierge, et plus bas sainte Thérèse et le bienheureux P. Jean de la Croix, qui tenaient leurs yeux attachés sur la Mère de Dieu, comme la Dame du Carmel, et sur saint Elie, comme le fondateur de l'ordre, qui semblaient tous deux leur communiquer leur esprit. Saint Elie s'est manifesté aussi à la séraphique sainte pendant qu'elle était en vie ; et la sainte a dit qu'il s'est fait voir quatorze ans auparavant qu'il y eût des Carmes déchaussés, habillé comme eux, à Béatrix, qui depuis a été religieuse Carmélite de l'ordre, en présence de quatre personnes qui toutes le virent en cet habit. Il a paru aussi à la vénérable Catherine de Cardonne, qui a été un prodige de la grâce dans ces derniers temps, tenant un habit de Carme déchaussé entre les mains, lorsqu'elle était dans son désert, et auparavant qu'elle eût vu aucun religieux de la réforme ; et il lui ordonna de donner sa grotte à ces religieux. Ensuite elle disait qu'elle avait vu le saint Père Elie en chair et en os en la même manière que sont les autres hommes. Lorsque l'on tenait le chapitre provincial à Valladolid, la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy aperçut dans une vision céleste au haut du couvent le saint Père Elie dans une nuée très-resplendissante, qui étendait sa chape sur le lieu du chapitre, comme un père qui les couvrait de son ombre, et les tenait sous sa protection. Aussi depuis le Père provincial déclara à la bienheureuse Anne que les religieux entrant dans le chapitre s'étaient trouvés tout embrasés de l'amour de Dieu.

Toutes ces apparitions font assez connaître que saint Elie est le patriarche des religieux Carmes, qui ont été appelés de la sorte à raison du mont Carmel, où ils ont premièrement demeuré. C'est une montagne qui est située à deux lieues de Nazareth, à quatre du mont Thabor, et à quinze lieues environ de la ville de Jérusalem. L'étendue de cette montagne contient environ treize lieues de circuit, et est dans la Galilée. Elle est divisée en plusieurs collines, au pied desquelles on trouve quantité de bourgs. Elle est plantée au bas d'oliviers et de lauriers, et au sommet de pins et de chênes. Il y a une caverne taillée dans la montagne, dans laquelle demeurait le saint prophète Elie. Il y a en cette montagne la célèbre fontaine que l'on appelle de Saint-Elie, et dont une ancienne tradition apprend qu'elle ne donne point d'eau lorsqu'il n'y a point de religieux Carmes. C'est ce dont l'on a eu un témoignage assuré depuis quelques années : car les religieux Carmes déchaussés qui y ont quelques cellules et un oratoire, ayant été plusieurs fois obligés de sortir parce que les princes de ce lieu voulaient augmenter excessivement les tributs qu'ils leur font payer, la fontaine a cessé de couler, et s'est tarie toutes les fois qu'ils se sont retirés, et à même temps qu'ils sont retournés, a recommencé aussitôt à faire couler ses eaux en abondance. L'on voit encore présentement en cette sainte montagne plus de mille cavernes qui étaient habitées par les religieux Carmes, et dans plusieurs, des fenêtres et des lits taillés dans le rocher. On remarque sur la cime les ruines d'un couvent ; et à deux cents pas se trouve la chapelle qui a été bâtie la première en l'honneur de la sainte Vierge après son bienheureux décès. Ce fut sur la partie la plus haute de la montagne que la très-pure Vierge fut révélée au saint prophète sous la figure d'une petite nuée.

C'était dans ce lieu saint qu'il menait une vie céleste. Le ciel lui servait de toit, la terre de lit, le désert de table, où il ne trouvait pour tous mets que de l'eau et des herbes ; et si Dieu voulait qu'il mangeât du pain, il le lui envoyait miraculeusement par le ministère d'un corbeau, d'une veuve et des anges. Jamais on n'a gardé une plus grande pauvreté ; ce qui a donné lieu à saint Grégoire de Nazianze de l'appeler le plus pauvre de tous les pauvres ; et à saint Jean Chrysostome de dire, que l'on ne pouvait être plus pauvre que ce saint homme, ni observer une plus rigoureuse pauvreté que celle qu'il avait choisie ; que c'est cette vertu sublime qui lui donnait la liberté de reprendre les premières puissances du monde, car il n'avait rien qu'il pût perdre.

Tous les Pères disent qu'il a été vierge, et saint Grégoire de Nysse écrit que toutes les grandeurs de saint Elie et de saint Jean-Baptiste viennent de ce qu'ils ont mis toutes leurs affections en Dieu, s'étant dégagés des choses matérielles, comme des femmes ; et ce Père croit qu'ils ne fussent jamais arrivés à une élévation si glorieuse s'ils se fussent mariés. Ensuite il les propose comme des modèles de la virginité, à laquelle il exhorte puissamment d'aspirer. Saint Ephrem enseigne que la virginité sert comme de chariot, pour élever dans le ciel ceux qui la gardent avec Elie, et il exhorte beaucoup à demander le don de cette sublime vertu. Saint Jérôme, saint Ambroise et saint Augustin le reconnaissent pour vierge. Saint Jean Damascène assure que la puissance de fermer le ciel, de ressusciter les morts, et de diviser le Jourdain, lui a été accordée à raison de sa virginité.

Saint Bernardin de Sienne enseigne que saint Elie s'est rendu recommandable par son obéissance ; et saint Augustin le propose comme la figure de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Il a jeûné quarante jours et quarante nuits, comme Notre-Seigneur ; il a paru comme un feu tout dévoré du zèle de la gloire de Dieu, prêchant et reprenant les pécheurs, leur annonçant les voies de la

justice et de la sainteté. Il a fait des miracles, il a ressuscité les morts comme le Fils de Dieu. Il l'a représenté en ses persécutions, il a été une figure de son admirable ascension, ayant été enlevé dans un char triomphant. Notre divin Maître nous apprend dans l'Evangile de saint Marc (IX, 11), qu'Elie rétablira toutes choses; et que, comme il est écrit du Fils de l'homme, il doit souffrir beaucoup et être méprisé, c'est-à-dire qu'il convertira tous les Juifs, et souffrira à l'imitation du Sauveur : car comme ce sera par l'antechrist, plein du démon, et agissant par son esprit, son martyre sera l'un des plus grands qui fut jamais. Ensuite il ressuscitera trois jours après sa mort, et il montera au ciel à la vue de tous ses ennemis.

Il aura un pouvoir admirable, comme le dit saint Jean (*Apoc.* XVIII, 1), c'est-à-dire sur la terre, l'air, les vents et les foudres; il en disposera comme il voudra, pour soutenir la cause de l'adorable Jésus. Ce que Dieu promet de lui donner dans l'*Apocalypse* n'est point spécifié, disent saint Albert le Grand et saint Thomas, à cause qu'il est ineffable, et qu'il ne peut être exprimé. Enfin il doit être l'un des plus grands saints de Jésus-Christ, parce qu'il doit combattre l'antechrist, le plus grand adversaire qu'il ait jamais eu.

Il ne faut pas s'étonner après cela, s'il est appelé tant de fois dans l'Ecriture l'homme de Dieu par excellence; si en témoignage des grandeurs de saint Jean-Baptiste, l'ange révèle qu'il viendra en la vertu et en l'esprit d'Elie; si Notre-Seigneur même l'a appelé Elie; si ce saint prophète, selon que l'écrit saint Epiphane, en même temps qu'il a été né, a été salué avec de profonds respects par les anges; s'il a été élevé à une haute sainteté dès sa jeunesse, comme le dit saint Ambroise; si l'angélique Docteur estime qu'il a été l'incomparable entre les prophètes. Génébrard rapporte qu'il y avait une chapelle bâtie sur le mont Carmel en son honneur par les Juifs, et que ce fut là que fut rendu l'oracle à Vespasien, dont parle Suétone, c'est-à-dire, que l'un des solitaires qui habitaient sur la sainte montagne lui prédit qu'il serait heureux dans quelques entreprises.

C'est de cette manière que Dieu tout bon a voulu favoriser par des priviléges si singuliers de son divin amour l'ordre du Carmel, en l'établissant tant de siècles auparavant l'incarnation du Verbe, et en lui donnant pour fondateur un saint, l'incomparable entre les anciens prophètes et l'admirable en sainteté. Mais son esprit, comme nous l'avons déjà remarqué, passa dans Elisée. Dieu lui avait commandé, comme il se voit dans l'Ecriture, de l'oindre prophète pour lui, c'est-à-dire de le mettre en sa place. Et il est écrit dans l'*Ecclésiastique* (XLVIII, 8) qu'il a eu des prophètes pour ses successeurs, dont saint Jérôme, dans sa *Lettre à Rustique*, a écrit qu'ils étaient moines qui se bâtissaient des cellules ou petites maisons près du Jourdain, et que quittant les villes ils vivaient de farine d'orge et d'herbes champêtres. Rupert, dans son *Commentaire*, dit qu'Elie a été le premier auteur et instituteur de ceux qui ont été appelés enfants des prophètes, que les Pères reconnaissent avoir été moines dans l'ancien testament. Saint Isidore de Séville reconnaît que ce sont eux qui dans l'ancienne loi ont les premiers fait une profession spéciale de la pauvreté et de la chasteté. Théodore remarque que la pauvreté des enfants des prophètes était extrême, puisqu'ils se contentaient de pauvres logements faits avec des branches et de bois; qu'ils les avaient faits eux-mêmes et que pour les faire ils s'étaient servis d'une cognée et d'instruments même empruntés. Saint Jérôme écrit que plusieurs d'eux étaient vierges. Dans la suite des temps, ceux qui leur ont succédé ont été appelés Réchabites et Esséens. Ce nom leur fut donné lorsque la prophétie ne fut plus si commune parmi les Juifs, et qu'il n'y avait presque plus de prophètes; et ainsi le nom d'enfants des prophètes cessa. L'abbé Rupert dit qu'ils furent ensuite appelés Assidéens ou Esséens; et des savants ont estimé que ce nom d'Esséens tire son origine de celui d'Elisée. Josèphe et Philon écrivent qu'ils menaient une vie très-austère, ne mangeant que du pain et des légumes, et ne buvant jamais de vin; qu'ils portaient un habit blanc, et qu'ils vivaient dans la pauvreté; et Josèphe rapporte que voyageant ils ne portaient aucun argent, et qu'ils avaient tout en commun; et Philon, qu'ils avaient une si perpétuelle présence de Dieu, que même en dormant ils ne rêvaient qu'aux choses célestes. Le savant Tostat remarque que le Fils de Dieu n'a point crié contre les Esséens qui vivaient dans le temps de sa conversation visible avec les hommes, comme il a fait contre les pharisiens et les sadducéens, parce que jamais ils ne l'ont contrarié, ni ne se sont opposés à sa divine doctrine. Philon dit aussi qu'ils s'appliquaient à une philosophie, c'est-à-dire à une manière de vie qu'ils avaient reçue de leurs prédécesseurs. Ils ne faisaient donc que continuer ce qui avait été observé.

Plusieurs d'entre eux s'étant retirés en Egypte, avec un grand nombre d'autres Juifs, ils y furent convertis par saint Marc, et ils embrassèrent la religion chrétienne. Et il faut observer que tout ce qu'écrit Philon des Esséens qui étaient en Egypte, ne peut pas être entendu de tous les Chrétiens qui vivaient dans Alexandrie, puisqu'il dit qu'ils ne se mariaient pas, et qu'ils vivaient en continence, ce que ne faisaient pas tous les Chrétiens. Ce sont ces esséens qui depuis ont été appelés moines : et au IIe siècle que vivait sainte Eugénie, Baronius avoue que le monastère où elle se retira, après avoir changé l'habit de son sexe, était un monastère d'Esséens; et ce monastère était ancien, selon qu'on le peut remarquer par les actes de la *Vie* de la sainte.

Le même Baronius dit que saint Antoine n'a pas été l'instituteur des moines; mais qu'il avait rétabli l'institut des Esséens qui avaient fleuri sous saint Marc en Egypte.

Enfin les moines qui avaient succédé à Elie sur le Carmel ont été appelés Carmes dans la continuation des siècles. Ils s'étaient répandus en beaucoup de lieux sous le nom d'Esséens, ayant pris ce nom, comme il a été remarqué, quand ils cessèrent d'être appelés les enfants des prophètes; et il est rapporté de saint Onuphe, qui vivait dans le IIIe siècle, qu'auparavant qu'il se fût retiré dans le désert, il avait été dans un monastère où il y avait cent moines qui reconnaissaient saint Elie pour leur père. Mais il y en avait eu ordinairement sur la sainte montagne du Carmel. Quand le prophète Michée prie Dieu de nourrir les solitaires du mont Carmel, c'est ce qui marque évidemment qu'il y en avait. Saint Grégoire de Nysse, qui parle de se retirer au Carmel d'Elie, fait voir que de son temps il était habité par des religieux. Jean, patriarche de Jérusalem, qui vivait dans le IVe siècle, dit que depuis Elie jusqu'à son temps le Carmel avait toujours été habité par des moines, et que ceux qui en étaient sortis pour demeurer ailleurs ne laissaient pas d'être successeurs d'Elie. Dans le IXe siècle, plusieurs Papes ont accordé des grâces à ceux qui visiteraient les églises des religieux Carmes dans l'Orient; et dans le Xe ils ont fait les mêmes faveurs à ceux qui visiteraient les églises des mêmes religieux dans l'Occident. Mais, dès le VIIIe siècle, Thomas, évêque de Florence, témoigne qu'il y avait une église dans sa ville desservie par les religieux de Notre-Dame du Mont-Carmel. Saint Odilon, abbé de Cluny, dit que l'ordre monastique qui a commencé en Elie a continué jusqu'au temps des apôtres, et ensuite jusqu'au temps où il vivait.

Au XIIe siècle, Aimerique, patriarche d'Antioche et légat du Saint-Siége, assembla tous les moines successeurs d'Elie, et les mit en congrégation, leur donnant pour général saint Berthold, son frère. Il leur fit aussi bâtir un monastère sur le mont Carmel, les moines qui y étaient pour lors vivant en des cellules séparées. Depuis, sous le second général, saint Brocard, saint Albert, patriarche de Jérusalem, leur donna une règle, selon la demande qu'ils en firent, parce que, quoiqu'ils eussent leurs pratiques, qu'ils avaient reçues des Esséens, et que Jean, patriarche de Jérusalem, leur eût prescrit quelque manière de vivre, cependant tout cela ne descendait pas assez dans le particulier. Ainsi, saint Albert leur donna cette règle, où l'on voit plusieurs choses conformes à la manière de vivre des Esséens. L'année 1244, quelques religieux du mont Carmel vinrent s'établir dans une solitude près de Marseille; et, l'année 1254, saint Louis en amena en France, sous le généralat de saint Simon Stock, l'un des grands favoris de l'admirable Mère de Dieu.

Et c'est l'un des priviléges singuliers de tout l'ordre, d'être honoré particulièrement des faveurs extraordinaires de cette grande reine des anges et des hommes. Aussi est-il appelé l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il y a des ordres qui prennent leur nom de leurs saints fondateurs, comme les religieux de saint Benoît, que l'on nomme Bénédictins; celui des Carmes s'appellera l'ordre de la bienheureuse Vierge. C'est ainsi que les Souverains Pontifes le qualifient; et comme quelques personnes s'opposaient à ce glorieux titre que les religieux Carmes prenaient, Urbain VI non-seulement le confirma, mais donna trois ans et trois quarantaines d'indulgences à ceux qui les appelleraient les Frères de la très-heureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. Sixte IV a décidé, dans une bulle, qu'ils doivent être appelés les Religieux de Notre-Dame du Mont-Carmel. Le bienheureux P. Jean de la Croix qualifiait le rétablissement dans sa première observance, la réforme des Déchaussés de la sainte Vierge. Sainte Thérèse se réjouissait de ce qu'elle portait l'habit de Notre-Dame; c'est de la manière qu'elle en parlait. Mais Notre-Seigneur même, dans une révélation, dit à la séraphique sainte, comme le rapporte le célèbre évêque de Tarassone : « Tu verras en tes jours l'ordre de la Vierge bien avancé. »

Ce n'est donc pas sans une disposition très-particulière de la divine Providence, que la très-glorieuse Vierge, à qui cet ordre appartient si singulièrement, a été révélée à saint Elie, qui en a été le fondateur plus de neuf cents ans auparavant qu'elle fût. C'est le sentiment commun des Pères, qui estiment qu'il en eut une lumière surnaturelle à la vue d'une petite nuée de la grandeur du pas d'un homme, qui sortait de la mer, et qui devait arroser toute la terre, qui était desséchée, par l'abondance de la pluie. Saint Methodius, évêque de Patras et ensuite de Tyr, qui, selon saint Jérôme, a été martyrisé dans le IIIe siècle, dans une homélie qu'il a faite le jour de la fête de la Purification de Notre-Dame, enseigne que saint Elie a prévu la pureté de Notre-Dame, et qu'il prit résolution de l'imiter. Mais Jean, patriarche de Jérusalem, rapporte que, selon une ancienne tradition, quatre choses furent montrées au saint prophète dans la vision dont nous venons de parler. La première que la sainte Vierge, représentée par cette petite nuée, devait être la Mère du Messie; la seconde que, comme la nuée sortait de la mer sans avoir part à son amertume et à sa pesanteur, de même qu'elle ne devait pas contracter le péché originel qui infecte toute la nature humaine; la troisième que, comme cette nuée avait le vestige d'un homme sans la perte de sa pureté, de même qu'elle devait être Mère de Dieu sans perdre sa virginité; la quatrième que, comme la pluie qui sortait de la nuée inonda toute la terre, aussi la très-heureuse Vierge serait une source féconde de bénédictions à toutes sortes de personnes.

Après cela, ce n'est pas une chose difficile à croire, ce que quelques-uns ont écrit,

que saint Elie avait dédié un oratoire à la Vierge qui devait enfanter. Il y a bien une ancienne tradition en France, que les druides avaient fait une image que l'on montre encore aujourd'hui dans l'église de Notre-Dame de Chartres, qu'ils avaient dédiée en la même manière à la Vierge qui doit enfanter. Si l'on estime que Dieu a fait cette grâce à des gens qui vivaient dans les ténèbres, à plus forte raison le peut-on penser de l'un des plus grands prophètes. Ce sont ses enfants qui, les premiers, comme il a été remarqué, ont fait bâtir une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu, après sa glorieuse assomption. Le grand cardinal Bellarmin a approuvé les leçons de l'office des Carmes, qui se disent le jour de la solennité de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, dans lequel cette tradition est remarquée.

La très-heureuse Vierge, de sa part, a toujours eu pour son ordre une bonté vraiment maternelle. Si les religieux du Carmel ont toujours eu pour cette reine du ciel des cœurs d'enfants, elle a toujours eu pour eux un cœur de mère. Elle s'est montrée leur souveraine et leur dame, les défendant puissamment contre leurs ennemis; leur protectrice, les soutenant efficacement dans toutes les choses fâcheuses qui leur sont arrivées; leur avocate, en leur impétrant toutes sortes de grâces de la souveraine bonté; mais elle s'est montrée leur très-douce et très-fidèle mère, par les soins charitables qu'elle en a pris, obtenant même de la toute-puissance de Dieu des miracles en leur faveur.

Cette mère de bonté a voulu quelquefois exhorter elle-même quelques-uns à entrer dans son ordre, comme elle a fait au bienheureux Simon Stock. Elle a impétré de son Fils des personnes d'une rare et éminente sainteté pour son rétablissement, comme le bienheureux Jean de la Croix. Elle en a voulu révéler la perpétuité et les excellences, pour en donner et en augmenter l'estime; ce que l'on remarque dans saint Pierre Thomas, à qui elle a révélé que son ordre subsisterait jusqu'à la fin du monde, et que saint Elie, son instituteur, avait obtenu cette grâce de Dieu. Elle a pris le soin de le multiplier, c'est ce qui se peut voir dans le commandement qu'elle fit au vénérable P. Nicolas, qui a été depuis général de l'ordre, de donner des religieux Carmes à saint Louis, pour les faire passer en France. Elle l'a secouru dans ses plus pressants besoins; c'est ce que l'on peut considérer dans la délivrance miraculeuse du bienheureux Jean de la Croix, le faisant sortir de sa prison pour soutenir la réforme qui était attaquée violemment de toutes parts. Dieu a voulu lui-même apprendre par les apparitions miraculeuses que l'on a vues dans les reliques de ce bienheureux, qu'elle était vraiment la Dame du Mont-Carmel, comme nous l'avons déjà remarqué; et ce n'a point été sans une conduite spéciale de sa divine providence, que le Père général Rubéo ait accordé, au nom de la sainte Vierge, à sainte Thérèse, le pouvoir d'établir les premiers monastères de la réforme; ce qu'elle n'avait jamais pu obtenir par tous les autres moyens dont elle s'était servie. Mais enfin, que peut-on dire de plus fort pour prouver efficacement que l'ordre du Carmel est singulièrement aimé de l'adorable Mère de Dieu, et lui appartient extraordinairement, que de déclarer ce que la séraphique Thérèse en assure, que Notre-Seigneur, à raison des soins qu'elle en a pris, l'a remerciée du service qu'elle avait rendu à sa très-sainte Mère?

Cependant on ne peut passer sous silence le grand privilége qu'elle a accordé au bienheureux Simon Stock, en faveur de tout l'ordre. Cet homme de Dieu, prévenu des bénédictions de sa douceur, a fui le monde dans un âge où à peine pouvait-il le connaître, s'en étant retiré à douze ans pour habiter un désert où il ne vivait que de fruits sauvages, et ne buvait que de l'eau. Il a été surnommé *Stock*, qui veut dire en anglais *tronc*, parce que, dans sa solitude, il n'avait qu'un tronc qui lui servait de chambre et de lit. Heureux et divin état dans lequel, manquant de toutes choses, il avait tout, Dieu seul lui étant toutes choses en tout. Il demeura vingt ans dans cette grande séparation des créatures, et ensuite, étant rempli du Saint-Esprit, il prêchait la pénitence comme un autre saint Jean-Baptiste, aux peuples qui venaient pour voir un homme qu'ils regardaient comme un ange du ciel. Dans ce temps-là quelques religieux du Carmel étant passés en Angleterre, où ils ne restèrent pas, le bienheureux Simon en reçut l'habit de l'ordre, y étant entré par un commandement exprès de la Mère de Dieu; et il les suivit, et demeura avec eux sur le mont Carmel, où on lui donna une grotte séparée, dans laquelle il a vécu sept ans, nourri par les saints anges d'une manne céleste; et ensuite étant repassé en Occident, il fut élu général de l'ordre, et Dieu le rendit célèbre en miracles.

Quand Dieu veut accorder quelque faveur extraordinaire à ses saints, souvent il leur donne le mouvement de la lui demander avec d'instantes prières; c'est ce qu'on peut remarquer dans le bienheureux Simon qui, excellant dans une rare dévotion à la très-pure Vierge, lui demandait par des prières réitérées quelque privilége pour son saint ordre. Tant de prières faites à la mère de bonté ne furent pas sans un heureux effet, car cette auguste reine du paradis lui paraissant, lui donna un scapulaire en témoignage de son amour et de ses incomparables bontés pour tout l'ordre, l'assurant que ceux qui mourraient avec ce gage de son saint amour, c'est-à-dire les religieux et les religieuses de l'ordre du Carmel, seraient préservés des flammes éternelles; ce qu'il faut expliquer des personnes religieuses qui l'auront porté dignement; de même que l'on doit interprêter plusieurs paroles dictées par le Saint-Esprit dans les saintes Ecritures, par exemple, celles-ci : *Quiconque aura invoqué le nom du Seigneur sera sauvé* (*Rom.*

x, 13); car il les faut entendre de ceux qui auront invoqué dignement le nom du Seigneur, par l'observance de ses commandements. Ces paroles cependant en elles-mêmes marquent une promesse absolue, comme celle de la très-sainte Vierge au bienheureux Simon; et comme néanmoins elles demandent nécessairement d'être expliquées, il faut dire la même chose de celles de Notre-Dame; et, en cette occasion, il ne faut pas s'étonner si la très-digne épouse du Saint-Esprit parle comme cet esprit adorable. Si l'on objecte que ce privilége, étant pris dans ce sens, sera commun à tous les Chrétiens qui auront gardé les commandements de Dieu, et aux religieux qui auront observé leur règle et constitution, je répons que la très-sacrée Vierge s'est engagée par sa promesse d'obtenir des grâces particulières aux personnes religieuses du Carmel, pour les aider à vivre et à mourir saintement, ce qui est un privilége très-spécial.

Mais cette incomparable reine et mère de la miséricorde ne s'est pas contentée de favoriser si singulièrement les religieux de l'ordre, elle a voulu faire part de ses faveurs aux personnes qui leur seraient associées, révélant au Pape Jean XXII qu'elle les soulagerait le premier samedi d'après leur mort, pourvu qu'elles gardassent les conditions qu'elle leur demande. Or ces conditions sont, de réciter tous les jours le bréviaire, ou l'office de Notre-Dame, pour ceux qui le peuvent faire; et pour ceux qui en sont dans l'impuissance, de s'abstenir de chair tous les mercredis et samedis d'après Noël dans les lieux où l'on en mange, jusqu'à la fête de la Purification, et de plus de garder la chasteté chacun selon son état. Ces conditions supposées, ce privilége n'est pas si commun, et c'est une injustice de dire qu'il sert d'occasion à l'impénitence, puisqu'il demande une si grande fidélité à la prière, qu'il porte si efficacement à la mortification des sens et à la garde de la chasteté. Mais, dira-t-on, tous les associés ne le regardent pas dans cet esprit; et combien de Chrétiens regardent-ils le christianisme comme ils le doivent faire? Toujours est-il vrai que l'association du sacré scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel (c'est de la manière que le Pape Clément X l'appelle dans sa bulle) est reçue par le Saint-Siége apostolique, puisque Jean XXII, Alexandre V, Clément VII, Pie V, Grégoire XIII, Clément VIII et Paul V l'ont approuvée. On ne peut pas dire que ces approbations ont été obtenues obrepticement, par surprise, ou bien que l'on n'a pas considéré les choses avec assez de loisir, puisqu'elles ont été données par tant de Papes, et examinées dans tant de siècles différents, dans le XIII^e, le XIV^e, le XV^e et le XVI^e. Si toutes les bulles que l'on allègue ne sont pas dans le bullaire, il ne faut pas en être surpris, puisqu'ils sont compilés depuis peu, et qu'il y en manque un très-grand nombre d'autres très-importantes, dont l'on ne combat pas la vérité. Cependant on trouve assez de bulles chez Roderic et Chérubins qui établissent la vérité de la dévotion du saint scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Et si ces bulles ne se rapportent pas en tout, soit pour les dates ou les paroles, on doit savoir que l'incertitude des circonstances des choses ne doit pas faire révoquer en doute la substance. Les différentes opinions du temps de la naissance de Jésus-Christ, de l'année qu'il a été crucifié, n'en doivent en rien diminuer la vérité.

Mais que peut-on répondre au décret de Paul V, qui confirme le privilége du samedi accordé par la sainte Vierge? Peut-on dire que ce décret est faux, puisqu'on en voit l'original à Rome dans le couvent de Sainte-Marie Transpontine? Or ce grand Pape ne prononça sur cette matière qu'après un long et sévère examen, et il déclare qu'il est permis de prêcher publiquement dans les églises, et d'annoncer aux fidèles que le peuple chrétien peut pieusement croire le privilége accordé par la sainte Vierge aux confrères de l'association du Carmel au premier samedi après leur mort, quand ils auront gardé fidèlement les conditions prescrites par la glorieuse reine du ciel.

Mais le Pape Clément X, après avoir donné ordre au cardinal Bona, dont la singulière érudition est connue et révérée de toutes sortes de personnes, de faire une exacte recherche des grâces et des priviléges accordés par les Papes ses prédécesseurs à l'association du sacré scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, pour ôter tous les doutes (dit ce Souverain Pontife) qui peuvent arriver sur ce sujet, prononce dans une bulle donnée le huitième de mai, l'année 1673, que Jean XXII a publié le privilége accordé par la très-sainte Mère de Dieu, en faveur des confrères du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel pour le premier samedi d'après leur mort; ce qu'il approuve et soutient de son autorité apostolique. Après cela, peut-on dire avec justice que cette association et ses priviléges n'ont pas été approuvés par le Saint-Siége? Mais étant approuvés de la sorte, sans difficulté, ils demandent de la vénération; et c'est une chose bien indigne d'un catholique, qu'un enfant de l'Eglise blâme témérairement ce qui est loué par celui qui en est le chef, et n'approuve pas une dévotion reçue par le Saint-Siége, pratiquée dans tous les royaumes et provinces catholiques, et qui est selon l'usage de l'Eglise, et par suite, véritable et légitime. On en célèbre tous les ans la fête avec grande solennité dans Rome même, et on y prêche publiquement les priviléges du scapulaire; on en donne le petit habit aux personnes de toute sorte d'états; et tout cela aux yeux des Souverains Pontifes. Serait-il bien possible que si c'était un abus en matière de dévotion, et d'une dévotion si commune et si publique, il eût été souffert de tant de Papes depuis l'établissement de cette confrérie, sans qu'il s'en fût trouvé un seul qui y eût trouvé à redire? Serait-il bien possible que dans Rome, où l'ordre est si

sévère pour empêcher les erreurs, le Saint-Siége apostolique étant la chaire de vérité, on permît d'en prêcher de si considérables ?

Il est vrai néanmoins que les priviléges du saint scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel n'ont pas manqué d'oppositions, qui n'ont servi qu'à en rendre la vérité plus assurée, par le sévère et exact examen qui en a été fait de temps en temps ; et c'est ce qui doit ôter tous les doutes que l'on pourrait avoir, que cette matière n'a pas été assez éclaircie. Au siècle dernier, en l'an 1569, après une longue dispute, l'Université de Salamanque a prononcé sur ce sujet en faveur de ce privilége, et un célèbre prédicateur de l'ordre de Saint-François assure qu'il est témoin oculaire des seings manuels des docteurs de cette célèbre Université. Ces priviléges ont été fortement examinés plusieurs fois par la sacrée congrégation du Saint-Office en l'an 1606 et 1613. On y a écouté avec loisir tout ce que l'on y pouvait opposer, et enfin, après un jugement contradictoirement donné, elle les a approuvés. Le tribunal de l'inquisition dans le royaume de Portugal a fait de même, par un décret donné à Lisbonne, le 14 de juin 1628, dans lequel le décret de la congrégation du Saint-Office est rapporté en termes exprès. Les plus célèbres docteurs de Sorbonne ont donné la même résolution le 18 août 1648, et ils ont répondu à la demande que leur avait faite sur ce sujet l'un des premiers et des plus illustres archevêques de France :

1° Que la confrérie peut être conservée dans les lieux où elle est déjà, et érigée où elle n'est pas. 2° Que les indulgences accordées aux confrères peuvent être publiées. 3° Que pour la bulle appelée Sabbatine, il s'en faut tenir au décret de Paul V, en date du 11 de février 1613, signé, Hennequin, J. Charton, J. Périquet, R. Duval, Hallier, N. Cornet, M. Grandin, Le Maistre.

On ne pouvait pas juger d'une autre manière dans les fameuses universités, dans les tribunaux de l'inquisition et dans la congrégation du Saint-Office, où les priviléges du scapulaire ont été examinés, après l'approbation de tant de Souverains Pontifes, comme nous l'avons déclaré ci-dessus.

La plupart de ceux qui sont opposés à cette dévotion blâment ce qu'ils ignorent, et que peut-être ils n'ont jamais bien entendu. Ils devraient considérer sans passion, qu'il n'est pas possible aux particuliers de faire un examen exact de cette matière, puisqu'il s'agit de quantité de choses de fait, dont ils ne peuvent pas avoir une entière connaissance, comme les personnes établies pour en juger par une autorité légitime, et particulièrement les Souverains Pontifes, qui outre l'autorité que Dieu leur a donnée de juger de ces choses, et la lumière spéciale qu'ils reçoivent du Saint-Esprit pour le bien faire, peuvent mieux voir que toute autre personne, si les témoignages que l'on allègue en leur faveur sont véritables, ayant un plein pouvoir de se faire apporter et d'examiner tout ce qui peut justifier ou détruire les priviléges. Ils devraient faire réflexion que l'examen en ayant été fait plusieurs fois, et en différents siècles, ces priviléges ont toujours été approuvés, sans que l'on puisse marquer une seule fois, quand ils ont été examinés par une autorité légitime, dans laquelle l'on en ait jugé d'une autre manière. Après cela, qu'ils regardent sans passion, s'il est juste que des particuliers qui ne peuvent pas avoir une pleine connaissance de ces choses, les condamnent; de plus, s'ils doivent préférer leur jugement à celui des Souverains Pontifes, et blâmer entre eux ce qui a été approuvé dans Rome, dans l'Italie, la France, l'Espagne et le Portugal, après l'examen exact qui en a été fait par ceux qui ont eu droit de le faire.

Si l'on objecte que ces priviléges ne sont pas croyables, je réponds qu'après l'examen des docteurs des plus célèbres universités du monde, de plusieurs grands prélats, de la congrégation des cardinaux et des Souverains Pontifes qui les ont approuvés, on a un juste fondement de les croire pieusement, et cela doit suffire. Et il est du bon sens de tenir une chose pour croyable quand les Papes en ont décidé de la sorte ; et que les prélats sur les difficultés qu'on leur a proposées, ont apporté toute la diligence possible pour connaître si les approbations qu'on avait alléguées du Saint-Siége étaient véritables ; ayant pour ce sujet fait assembler les docteurs des plus fameuses universités, qui ont déclaré qu'il n'y avait point de surprise.

De plus, les priviléges étant bien expliqués, comme nous l'avons fait ci-dessus, il n'y a pas lieu d'y former les difficultés que plusieurs y font, et on ne peut pas dire, comme il a été remarqué, qu'ils donnent aux pécheurs aucune occasion d'impénitence ou de présomption, si les conditions en sont fidèlement gardées. Au reste, pour ce qui regarde le soulagement des âmes du purgatoire le premier samedi après leur mort, quand elles auront gardé la chasteté conformément à leur état, lorsqu'elles étaient au monde ; qu'elles auront dignement récité tous les jours le bréviaire ou le petit office de Notre-Dame, ou si elles ne l'ont pu réciter, qu'elles se seront abstenues de manger de la viande les samedis après Noël, et tous les mercredis de l'année, et qu'elles auront observé tous les jeûnes commandés de l'Eglise (car c'est une des conditions), on peut bien croire pieusement ce secours de la Mère de miséricorde : car si l'Eglise l'appelle le réfuge des pécheurs, qui sont les ennemis de son Fils et ses propres ennemis ; si elle leur obtient tant de grâces pour les délivrer des peines infinies de l'enfer, doit-on avoir de la difficulté à croire qu'elle obtienne pour des âmes qui ne respirent plus que le pur amour, le soulagement dans quelques peines temporelles ? Certainement, s'il y a quelques personnes capables de priviléges, sans doute ce sont celles qui non-seulement aiment Dieu souverainement, mais qui l'aiment

sans le plus offenser, par un amour pur, immuable et éternel; qui s'en vont dans le royaume de leur Père, héritières de Dieu, cohéritières de Jésus-Christ.

Après tout, pour peu de temps que souffrent ces âmes, qui sont autant de princesses du ciel, dans ces prisons de la justice de Dieu, dont les peines surpassent celles de la vie présente les plus cruelles, et les tourments même des martyrs, dont la seule pensée fait trembler, n'est-il pas vrai que c'est encore beaucoup pour ces bien-aimées du Roi du ciel? Un pécheur à la mort fait un acte d'une véritable contrition, toute la théologie demeure d'accord que par cet acte il est délivré des tourments qu'il devait souffrir pour jamais dans l'enfer. Voilà une délivrance bien étonnante, et, ce semble, pour peu de chose! Mais c'est le prix du sang d'un Dieu que cette grâce. Le privilége de la sainte Vierge n'est-il pas aussi l'un des fruits des mérites du même Sauveur, qui n'est accordé qu'aux âmes à qui le bienfait de la rédemption est déjà appliqué pour leur salut, et à des âmes qui ont dignement honoré cette Mère du Rédempteur avec beaucoup de fidélité? Mais dira-t-on encore, il faudrait donc enseigner fortement aux peuples quel est l'esprit de cette confrérie, et ce qu'il faut pour participer aux grâces qui y sont accordées; et c'est dont il faut demeurer d'accord; et c'est dont je prie le Père de miséricorde, par les mérites de la passion de son Fils bien-aimé, notre Sauveur, et le Sauveur de tous les hommes. Enfin il semble que d'autant plus que cette dévotion est combattue, Dieu prenne davantage de plaisir à la soutenir et à la défendre par les miracles qu'il fait en sa faveur, qui sont des preuves plus puissantes que toutes les raisons que l'on pourrait apporter. Nous avons déjà traité du même sujet dans le petit livre intitulé : *Avis catholiques touchant la véritable dévotion à la bienheureuse Vierge :* mais nous croyons que Dieu tout bon sera glorifié, si nous répétons les mêmes choses qui y ont été dites au sujet d'une matière que plusieurs combattent sans l'entendre.

## CHAPITRE V

### *La sainteté du divin amour dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.*

Le divin amour dans sa sainteté sépare du monde, de ses joies, de ses faux plaisirs, aussi bien que de ses honneurs, et de ses biens apparents; il rompt tous les liens qui attachent à la terre, il embrasse une souveraine mortification, qui exclut les satisfactions propres les plus innocentes. Il fait mourir généralement à tout ce qui n'est pas Dieu : il dégage même l'âme de son propre corps, et d'elle-même. C'est la grâce que notre bon Sauveur a demandée à son Père pour les Chrétiens, lorsqu'il le prie de les sanctifier dans la vérité (*Joan.* XVII, 17); c'est-à-dire de les séparer du monde par un vrai détachement, et selon toute la pureté de la foi. C'est pour leur obtenir une grâce si précieuse qu'il déclare qu'il se sanctifie lui-même, c'est-à-dire qu'il se sépare du monde en leur nom, et en accomplissant pour eux dans son cœur, ce qui se doit accomplir en eux.

Cette grâce d'un esprit vraiment mort à toutes les choses créées est la grâce de tous les Chrétiens, qui doivent être dans le monde comme s'ils n'y étaient pas. Cependant il faut avouer que c'est dans la solitude que règne la sainteté du divin amour. C'est dans le désert que l'on est inaccessible à tous les attraits du siècle; que l'on n'a des oreilles et des yeux que pour les fermer à toutes les choses périssables. Le parfait solitaire est parfaitement saint, c'est-à-dire séparé. Il n'a plus d'amour pour les créatures, dit saint Jean Climaque, qui le possède, plus de soins qui l'occupent, plus d'inquiétudes qui le troublent, ni pour ses parents, ni pour ses amis, ni pour les biens et la gloire du monde, en ayant rejeté toute l'affection et toute l'attache : il n'a plus de pensées des choses temporelles, à peine en connaît-il le nom : il emploie son temps à considérer le néant de la vie, il se répute mort au monde: il vit comme s'il ne vivait plus: il ne fuit pas moins les hommes que les autres les recherchent : toute sa vie est un continuel sacrifice; et elle est considérée par les Pères comme une espèce de martyre; et dans leur sentiment les solitaires ont succédé aux martyrs pour servir de témoins à Jésus-Christ.

Mais si c'est dans une terre déserte, sans route et sans eau, que l'on est ainsi présenté à Dieu, dans son sanctuaire, comme nous l'assure le Prophète-Roi, il faut dire que la sainteté du divin amour se trouve extraordinairement dans l'ordre du Carmel, qui fait une profession spéciale de retraite. Aussi les Pères ont considéré le grand saint Elie, qui en est le fondateur, comme le Père des solitaires, et l'instituteur de la vie monastique. Ses enfants dans l'ancienne loi vivaient dans des lieux séparés du reste des hommes; et ceux qui leur ont succédé dans la loi de grâce ont mené une vie fort retirée; c'est pourquoi la séraphique Thérèse, quand elle parle des anciens ermites, les appelle ses pères. La retraite est si véritablement l'esprit de cet ordre, que l'on rapporte une révélation dans laquelle Dieu a fait connaître qu'il perdrait sa splendeur quand il la quitterait, et que ses religieux se mêleraient dans les affaires séculières. Le bienheureux Jean de la Croix, que Dieu avait choisi pour rétablir le premier et véritable esprit de ce saint ordre, s'opposa fortement pour ce sujet au P. Jérôme Gratien, premier provincial de la réforme, parce qu'il se donnait beaucoup au dehors sous prétexte d'assister le prochain, et qu'il agissait avec trop d'indulgence à l'égard des religieux; et dans le second chapitre provincial de la réforme on pensa sérieusement à remédier à ces défauts. La grande sainte Thérèse, dans laquelle Dieu a renouvelé les prémices de l'esprit de l'ordre du Carmel, quitta la fondation d'un monastère, quoiqu'il y eût quatorze ans qu'elle

eût été acceptée, et qu'il y eût une belle église et plusieurs chapelles, parce que le monastère était dans un lieu qui était trop fréquenté des séculiers. Aussi la règle oblige les religieux à demeurer dans leurs cellules, et ils ne doivent se promener ni dans le cloître, ni dans les jardins sans juste sujet. Ce saint ordre a encore présentement ses déserts, où l'on imite la vie des anciens solitaires. Nous avons dit que l'amour séraphique lui est particulièrement appliqué; c'est pourquoi comme les séraphins, qui sont les premiers dans l'amour, sont les esprits qui sont les plus séparés des choses créées : de même cet ordre a des déserts qui le séparent davantage des hommes, et c'est dans ces lieux sacrés qu'à l'imitation de ces admirables intelligences il chante incessamment le cantique de la sainteté de Dieu.

Mais si le Carmel a des déserts pour les hommes, il a des solitudes pour les filles qui l'habitent : elles n'y sont pas seulement séparées par leurs hautes murailles des personnes du dehors ; mais elles leur sont cachées par les grilles fermées qui les empêchent d'en être vues et de les voir. Elles n'ont point de chambre commune pour s'employer au travail des mains, de peur que le silence ne soit interrompu et la solitude violée. Elles récitent de suite toutes les petites heures de l'office, pour pouvoir demeurer plus longtemps dans leurs cellules sans être obligées d'en sortir. Sainte Thérèse dit que la solitude est le paradis de ses religieuses, et la retraite toute leur béatitude; que ce leur est un tourment insupportable de voir qui que ce soit, quand même ce serait l'un de leurs parents : ce qui faisait qu'elles ne recevaient pas de visites, et lorsqu'elles y étaient obligées, elles les regardaient comme de pesantes croix, ce qui fit dire à une dame de grande condition, parlant des premières religieuses de la réforme, que ce n'étaient pas des créatures du monde, mais des personnes du ciel descendues de cette région de lumière et de sainteté.

Mais peu servirait de vivre dans la retraite extérieure et l'éloignement des créatures, si l'on n'était pas véritablement séparé de soi-même par le renoncement enseigné dans l'Evangile. Les Juifs qui étaient sortis d'Egypte de corps, y ayant rentré de cœur, de six cent mille combattants il n'y en eut que deux qui entrèrent dans la terre promise. Il faut être saint de corps et d'esprit, pur dans le cœur comme dans les sens. C'est pourquoi le Mont-Carmel signifie science de circoncision, parce qu'il devait être le lieu où l'on devait enseigner la science d'une circoncision spirituelle, par laquelle l'homme se circoncit non-seulement par une séparation extérieure des créatures, mais encore dans son corps, dans son entendement et dans sa volonté. Il signifie encore un agneau circoncis, parce qu'il devait imiter le Messie. Davantage il signifie la couleur d'écarlate, à raison du martyre de la pénitence; et certainement toute l'Europe a vu avec étonnement les austérités des anciens Pères du désert, renouvelées en ces derniers temps dans la réforme de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Le seul couvent d'Altomire, dit de Notre-Dame du Secours, comme nous l'avons écrit autre part, peut suffire pour convaincre de cette vérité. Ce couvent était situé dans un pays de glaces et de neiges; leur maison était si chétive que la neige y tombait de tous côtés, en sorte que les religieux s'en trouvaient tout couverts dans le peu de temps qu'ils donnaient au sommeil par pure nécessité; ils marchaient nu-pieds sans sandales sur les pointes des rochers, qui étaient tout glacés; et quelquefois ils se trouvaient ensevelis dans les neiges, et en danger de mourir. Le froid y était si âpre, qu'un Frère, revenant de la fontaine où il allait prendre de l'eau, fut obligé de s'approcher du feu pour déprendre ses mains qui étaient gelées à la cruche qu'il portait : et toutes ces rigueurs leur étaient des délices. Dans un autre de leurs couvents, il n'y avait pas un seul siége pour s'asseoir; et l'un des Pères ayant proposé d'avoir un petit banc quand on serait en communauté, tous les autres rejetèrent cette proposition, et ils témoignèrent d'être dans une grande crainte que cette pensée ne fût un commencement de quelque relâchement de leur sainte rigueur. Ils ont eu des maisons où ils ne mangeaient que des herbes qu'ils allaient cueillir dans les champs, et telles que la terre les produisait, sans être cultivée; et ils n'y mêlaient de l'huile ou du sel qu'aux grandes fêtes, comme celles de Pâques, de la Pentecôte et de Notre-Dame.

Ces austérités si extraordinaires n'ont pas été seulement pratiquées par les hommes, mais encore par les filles dans la faiblesse de leur sexe. Il s'en est trouvé qui ont jeûné des quarante ans au pain et à l'eau. Il y a eu des temps où les religieuses ne se nourrissaient que de feuilles de vigne et d'un peu de gland pour leur collation. Elles jetaient de l'aloès, de l'absynthe et de la cendre sur leur pauvre nourriture. Elles passaient les jours entiers sans manger. Elles étaient tellement occupées de Dieu, que leurs habits tenaient à la terre par la gelée lorsqu'elles étaient à genoux, sans qu'elles s'en aperçussent. Elles se disciplinaient avec des chaînes, des orties, des chardons. Elles mettaient dans leurs chaussures des lames de fer percées à jour. Les unes dormaient seulement assises ou couchées sur le bois, et les autres se roulaient sur des ronces et des épines.

C'est de cette manière que l'amour divin règne dans sa sainteté parmi les religieux et les religieuses de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, les séparant saintement de toute propre satisfaction, et ayant pour exercice continuel de mourir incessamment à eux-mêmes. Mais cet amour qui est saint dans sa séparation de tout l'être créé, l'est dans sa bienheureuse union avec Dieu. C'est la fin de la retraite des créatures C'est, dit Cassien, la plus haute perfection et la fin du solitaire. Cette bienheureuse union est ac-

compagnée d'une application ordinaire par l'exercice de la sainte oraison qui n'était presque point interrompue par les solitaires, qui étant tout pénétrés de la grandeur infinie de Dieu, le priaient avec des respects inexplicables. Cassien, parlant de l'assistance des moines à l'église, dit qu'on n'y entendait personne tousser, ni cracher, ni faire le moindre bruit; il s'y gardait un tel silence qu'il semblait qu'il n'y avait personne : et cependant il s'est trouvé des cinq et six mille moines qui s'assemblaient les dimanches pour prier en commun. Dans le monastère du grand saint Euthyme pas un moine n'eût osé dire un seul mot dans le lieu où l'on s'assemblait pour la prière. Si, dit saint Basile, ceux qui parlent aux princes, le font avec tant de respects, que doivent faire de chétives créatures lorsqu'elles parlent à Dieu? Si j'avais une véritable foi, dit saint Jérôme, je purifierais ce cœur par lequel on voit Dieu en m'approchant de lui par la prière, j'arroserais mes joues de mes larmes, tout mon corps serait saisi d'une sainte horreur, la pâleur serait peinte sur mon visage, je me jetterais aux pieds de mon Dieu, je les tremperais de mes pleurs, je m'attacherais au tronc de la croix. Où est ma foi, si je tiens une autre conduite? Il y aurait ici un juste sujet de répandre des torrents de larmes de sang sur celle d'un grand nombre de Chrétiens, qui pires que les démons, qui tremblent en la présence de Dieu, profanent honteusement ses églises par leurs irrévérences en mille et mille manières. C'est ce qui nous a pressé, avec son divin secours, d'en composer un traité entier sous le titre des *Horreurs des profanations des églises*, dans lequel nous avons tâché d'en marquer un très-grand nombre : ce qui nous paraît si désolant que nous pouvons assurer que dans cette vue la vie nous est ennuyeuse. Oh! qu'il est juste, s'écrie saint Ephrem, d'être dans la crainte et le tremblement, lorsqu'on veut s'appliquer à la prière! Saint Grégoire nous enseigne que les démons font tous leurs efforts pour en distraire l'esprit, et qu'ils pensent avoir beaucoup gagné quand ils ont été les maîtres de l'esprit par la distraction, quand elle ne serait que d'un moment (il faut l'entendre de la distraction volontaire); et de vrai, c'est une chose épouvantable à celui qui a la foi, de se détourner un instant volontairement de la majesté infinie de Dieu pour s'arrêter au rien de la créature. Malheur à vous, s'écrie un prophète, qui vous vous entretenez de pensées inutiles! Les séraphins qui chantent le cantique de la sainteté de Dieu dans le ciel se voilent à même temps la face, pour marquer leur anéantissement en sa présence adorable.

C'est ce divin cantique que chante l'ordre du Carmel, non-seulement en se séparant des choses créées, mais dans son union avec Dieu par la sainte oraison, qui est son exercice ordinaire, à l'imitation des anciens solitaires; et il a pour règle de méditer dans la loi du Seigneur le jour et la nuit. On a vu ses religieux, au milieu des rigueurs d'un froid excessif du pays qu'ils habitaient, paraître immobiles comme des statues dans la prière, dont la pratique était si continuelle que, de peur de s'en distraire, ils faisaient cuire, dans un seul jour, les légumes qu'ils mangeaient le reste de la semaine, pour avoir plus de temps à s'y appliquer. Enfin, la solitude très-étroite, l'oraison continuelle, la pénitence extrême, sont ce qui est de plus essentiel au saint ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

## CHAPITRE VI.

### *La magnificence du divin amour dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.*

La terre déserte et sans chemin, dit le prophète Isaïe, se réjouira, la solitude sera dans l'allégresse et elle fleurira comme le lis; elle poussera et elle germera de toutes parts; elle sera dans une effusion de joie et de louanges. Des sources d'eau sortiront de terre dans le désert, et des torrents dans la solitude : c'est-à-dire que c'est dans le désert que toutes les grâces se rassemblent, et que Dieu prend plaisir de se communiquer. Saint Basile remarque aussi que c'est dans la solitude que Jacob vit cette échelle mystérieuse qui allait jusqu'au ciel, et que les armées des saints anges apparurent à ce patriarche; que c'est dans la solitude que le peuple d'Israël fut purifié et reçut la loi de Dieu; que c'est par le désert qu'il fut conduit en la terre promise; que c'est là qu'Esdras se retira par l'ordre de Dieu et nous donna les divines Ecritures qui lui furent dictées par le Saint-Esprit; que c'est dans le désert que le saint précurseur du Sauveur des hommes a été élevé; que c'est là qu'on voit la montagne des Oliviers, qui servait de retraite à cet adorable Sauveur, quand il y allait pour faire ses prières et nous apprendre à prier; que c'est là qu'il nous a fait connaître l'amour qu'il avait pour la solitude qu'il a regardée avec préférence: aussi les solitaires ont été les délices de son cœur, et il a voulu régner sur eux dès ce monde même, comme il règne sur ses anges, ayant fait du désert comme un nouveau ciel dans lequel il a pris plaisir à établir son royaume.

Ce qui se passe aussi dans le ciel arrive dans la solitude. Les saints dans le ciel n'ont qu'une occupation, qui est de contempler, d'aimer et de louer Dieu par des actions qui ne sont pas interrompues. L'application des solitaires tend à n'en perdre jamais la présence; ils n'ont qu'un but, de lui plaire et de lui donner des marques de leur amour; ils n'ont des oreilles et des yeux que pour les fermer à toutes les choses mortelles, des mains que pour les lever incessamment vers le ciel, des bouches que pour chanter les louanges de Dieu, de l'esprit et de la raison que pour méditer incessamment ses perfections infinies, et un cœur que pour le laisser consumer comme une victime sacrée dans les feux du divin amour.

On y vit comme si l'on était seul avec Dieu dans l'univers; on le possède sans interruption, l'on se repose dans son sein avec une tranquillité profonde.

Saint Grégoire de Nazianze dit que les larmes, les prières, les stations nocturnes, les jours et les nuits continués à la méditation de la loi du Seigneur, les sentiments de joie et de jubilation sont leur partage; que leur gloire est dans le mépris, leur puissance dans l'infirmité, leur fécondité dans le célibat (car cette lignée, qui est selon l'esprit et selon Dieu, est beaucoup plus noble que celle qui est selon la chair); qu'ils n'ont rien au monde et sont au-dessus du monde, qu'ils vivent en la chair hors de la chair, qu'ils sont pauvres pour régner, et qu'ils règnent par leur pauvreté.

Dieu les cache au monde pour leur cacher le monde; il ne les en retire que pour se les appliquer uniquement. S'il les sépare de toutes choses, et même des occupations charitables envers le prochain, il se met à la place de toutes les choses dont il les sépare; et si l'on voyait leurs actions, on n'y remarquerait rien qui ne fût divin. La parfaite solitude qui prive de tout, ne laisse que Dieu seul; et dans les assemblées des solitaires on y remarquait Dieu de toutes parts.

Saint Bernard estime que la vie solitaire n'est point inférieure à la pureté des célestes esprits; toujours y a-t-elle des rapports admirables. C'est aux autres, dit ce Père, à servir Dieu, aux solitaires de lui être unis parfaitement: aux autres de le croire, de le connaître, de l'aimer; à eux d'entrer dans les lumières de sa sagesse et de son intelligence, pour le voir et pour en jouir. Saint Jérôme tient que c'est une béatitude anticipée; ce sont des anges dans des corps mortels. L'éternité est toute seule leur partage; et c'est dans ce sens qu'on peut expliquer ces paroles de l'Esprit de Dieu, par un prophète: *J'édifierai des déserts éternels.* (*Isa.* LVIII, 12.) C'est là qu'il allaite les âmes de sa dilection, et qu'il leur parle cœur à cœur; que l'homme étant devenu solitaire s'assiéra, se taira, s'élèvera au-dessus de soi-même, et de tout l'être créé, et qu'il sera participant de ce béni silence qui se fait dans le ciel, comme il est dit dans l'*Apocalypse* (VIII, 1).

C'est là que l'âme se repose dans la beauté d'une paix qui sert de trône à la Divinité, que le monde ne peut donner, et qui surpasse tout ce que la nature peut sentir, concevoir ou imaginer: elle se repose dans des tabernacles de confiance, et dans un repos plein d'abondance. Celui qui y habite demeure dans la protection du Dieu du ciel; aucun mal ni aucune plaie n'approcheront point du lieu de sa retraite, ni la flèche qui vole durant le jour, ni l'air contagieux qui se glisse dans les ténèbres, ni la mortalité qui ravage en plein midi. (*Psal.* XC, 1, 6.)

Il n'y aura ni clameur, ni tristesse; et si dans le ciel on ne connaît plus de nécessité, les solitaires se passent des choses qui paraissent plus nécessaires à la vie; leur vie est une image du paradis: ils pensent à Dieu, et ils l'aiment; voilà tout ce que font les bienheureux dans le ciel. Ils imitent d'une façon très-sublime les deux actions éternelles, nécessaires et immanentes de Dieu, qui font toute sa vie divine et toute sa gloire. Tout ce que Dieu produit au dehors de lui-même n'est rien à l'égal; ainsi les biens extérieurs que l'on peut faire n'approchent pas de la contemplation et de l'amour de sa divinité: c'est l'occupation des véritables contemplatifs qui ne regardent que d'une même vue Dieu, et toutes les autres choses en Dieu et pour Dieu; et ils se trouvent plus fortement appliqués à l'attention à Dieu par les mêmes choses qui en distrairaient les autres.

La tranquillité des solitaires est inaltérable, et la mort, qui selon la nature est ce qu'il y a de plus terrible, leur devient douce; car comme elle les sépare des choses du monde, c'est ce qu'ils souhaitent davantage. Le jugement même leur est doux; car c'est la gloire de Dieu qu'ils cherchent sans s'inquiéter de leur salut. Ils sont contents que Dieu dispose d'eux pour sa plus grande gloire, qu'ils aiment uniquement sans plus s'aimer eux-mêmes, et tout ce qui les regarde. « La violence de l'amour qui les unit à Jésus-Christ, dit saint Ephrem, leur a déjà donné le coup de la mort. » Plusieurs sont morts dans la ferveur de leurs prières; il y en a qui, se promenant avec leur simplicité ordinaire, sont morts dans les montagnes qui leur ont servi de sépulcre; quelques-uns sachant que le moment de leur délivrance était arrivé, confirmés dans la grâce de Jésus-Christ, après s'être armés du signe de la croix, se disposaient eux-mêmes, et se mettaient de leurs propres mains dans le tombeau; d'autres se sont reposés dans le Seigneur, en mangeant quelques herbes que la divine Providence leur avait préparées; il s'en est trouvé qui, en chantant les louanges de Dieu, ont expiré dans le moment et dans l'effort de leur voix, la mort seule ayant terminé leurs prières et fermé leurs bouches. Les saints les ont regardés comme des anges incarnés, élevés incomparablement au-dessus de toutes les choses de la vie, plus grands que tous les grands de la terre. Saint Basile assure que leur condition surpasse les bornes de la nature des hommes, et qu'il n'y a point d'image assez noble pour représenter leur excellence.

Ces grâces sont la magnificence du divin amour dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel; aussi le prophète Isaïe déclare que le désert se changera au Carmel, qui se prend dans l'Ecriture pour un champ délicieux, cultivé et plein de fruits: et anciennement, quand on voulait marquer une grande abondance de toutes choses, on se servait du seul mot du Carmel pour l'exprimer, ce qui était passé en proverbe. Aussi Isaïe avait prédit que la Justice se reposerait dans le Carmel (*Isa.* XXXII, 16); que la paix serait l'ouvrage de la Justice; que le silence le

cultiverait, et qu'on y trouverait à jamais une heureuse tranquillité. Cette prédiction regarde l'ordre du Carmel jusqu'à la consommation des siècles ; mais, dès son origine, il a eu la bénédiction de la terre déserte à qui la beauté du Carmel est donnée, et dans laquelle on verra la gloire du Seigneur et la magnificence de notre Dieu, saint Elie, selon le sentiment de saint Basile, ayant vu Dieu autant qu'il est permis à un homme qui est encore mortel. Les siècles qui ont succédé à ce saint prophète ont été pleins de grâces pour ses enfants, et dans l'ancienne loi et dans la nouvelle. Saint Grégoire de Nazianze parlant de ce qui se passait de son temps sur la sainte montagne du Carmel, en admire les grâces, et dit que le Carmel est plus sublime que le monde.

Mais ses eaux, qui étaient si pures dans leur source, après avoir coulé à torrents durant tant de siècles, se conservant dans leur pureté, dans la suite des temps, se sont gâtées dans le mélange de la terre, par le relâchement du premier esprit, et le trop de conversation avec les séculiers. Cependant il a plu au Seigneur de consoler Sion, et de la consoler de toutes ses ruines; il fera tout de nouveau de l'ordre un lieu de délices ; il en fera son jardin sacré ; on y verra partout la joie et l'allégresse, on y entendra les actions de grâces, et les cantiques de louanges.

C'est ce qui avait été divinement prédit par le célèbre saint Vincent Ferrier, qui, parlant de la réforme des Carmes, dit qu'ils mèneraient une vie toute céleste ; qu'ils n'auraient d'autres pensées, ni d'autres discours que de Dieu, et qu'ils ne sauraient autre chose que Jésus-Christ crucifié ; qu'ils n'auraient point d'affection pour les choses de la terre ; qu'ils se déclareraient ennemis de leur propre corps, et demeureraient dans un oubli général d'eux-mêmes; qu'ils seraient absorbés par la contemplation dans la gloire du Dieu vivant; que leur vie serait dans le ciel avec les bienheureux, soupirant sans cesse après le souverain bien ; que la libéralité du Très-Haut les comblerait de grâces inénarrables, et les préviendrait de l'abondance de ses richesses et de ses faveurs; qu'ils boiraient à longs traits de cette eau vive dont les bienheureux sont enivrés; qu'ils nageraient dans ce torrent de volupté qui est le partage des saints; et il assure qu'il les regardait dans cet état glorieux comme des anges visibles qui, par leur voix et leurs cantiques, composent une musique céleste, et envoient jusqu'au trône de Dieu vivant les louanges de sa gloire.

Le Seigneur, qui est véritable en toutes ses paroles, et saint en toutes ses actions, a accompli fidèlement, dans ces derniers temps, toutes ces promesses ; ce qui a fait écrire à un savant historiographe, parlant de la bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy, fidèle compagne de sainte Thérèse, que l'Europe avait vu avec étonnement et respect dans la réforme de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, cette ancienne ferveur des saints, cet esprit si sublime, cette abnégation et ce mépris universel de toutes choses, et que non-seulement toute l'Europe, mais encore tout l'univers avait admiré les vertus des anciens Pères, et des vierges solitaires ramenées à leur première pureté, et comme ressuscitées et renouvelées dans leur première beauté. Il appelle ces grandes choses, que celui qui est tout-puissant et de qui le nom est saint a faites, des prodiges et des miracles inouïs.

Il ne faut pas s'étonner ensuite, si notre bon Sauveur a dit à sainte Thérèse qu'il prenait plaisir dans ses maisons, qu'elles étaient le paradis de ses délices ; s'il lui a dit qu'il n'était pas temps de se reposer, mais qu'elle se hâtât de faire des fondations, parce qu'il se récréait avec les personnes religieuses qui s'y assemblaient ; s'il a bien voulu même remercier les personnes qui y ont contribué, comme on le rapporte de Marie d'Ocampe à qui il parut pour ce sujet visiblement ; si on a vu sensiblement la divine Hostie se détacher des mains du prêtre, pour aller à la séraphique Thérèse ; si on a vu les religieuses, comme elles achevaient de communier, couvertes de robes violettes, et leur visage être changé en celui de Notre-Seigneur, en sorte qu'on n'y voyait autre chose que l'adorable Jésus. On rapporte une pareille chose de sainte Catherine de Sienne. Certainement on pouvait bien dire avec beaucoup de vérité ce que nous avons écrit des assemblées des anciens solitaires, que dans les maisons des hommes et des filles de la réforme, on n'y remarquait que Dieu de toutes parts. Les feux sacrés du pur amour avaient tellement investi, et pénétré si vivement de toutes parts dans la sainteté de leurs flammes, le bienheureux Jean de la Croix, premier religieux de la réforme, qu'il était comme absorbé en Dieu ; je veux dire que l'on ne voyait en lui que Dieu seul : c'est pourquoi sainte Thérèse l'appelait l'Homme divin. Enfin, Notre-Seigneur parlant lui-même de ce renouvellement du premier esprit, dit à cette séraphique sainte : Attends, ma fille, et tu verras de grandes choses. C'est ce qui prouve invinciblement la magnificence de son amour envers cette réforme, puisque les choses qui s'y passent sont grandes à ses yeux divins, devant qui tout ce qu'il y a de plus grand aux yeux de l'homme n'est rien.

## CHAPITRE VII.

*La protection du divin amour envers l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.*

Les grandes œuvres de Dieu ne manquent jamais de contradictions ; il ne faut que considérer ce qui s'est passé depuis les premiers siècles jusqu'à celui dans lequel nous vivons, et on verra toujours l'esprit du monde opposé à l'esprit de Dieu, qu'il ne peut recevoir : on remarquera toujours de violents efforts des démons contre ses desseins adorables : mais à même temps on connaîtra

qu'il n'y a point de puissance qui soit capable de lui résister; il protége ceux qui connaissent son nom, et il les délivre, parce qu'ils ont mis leur espérance en lui. Il les couvre de ses épaules, pour parler avec le Psalmiste, lorsqu'ils espèrent sous ses ailes. Sa vérité les environne comme d'un bouclier, et ses anges les gardent en toutes leurs voies. (*Psal.* xc, 4, 5, 11) : quelques efforts que l'on fasse pour les renverser, Dieu les fait croître en nombre et en force. Ils sont, dit saint Jérôme, comme ces îles dont parle le prophète Isaïe; la solidité de leur foi les rend inébranlables à toutes les persécutions qui les environnent, comme les îles sont environnées de toutes parts des eaux de la mer. Ceux qui ont la loi du Seigneur gravée dans leurs cœurs, ne craignent point l'opprobre des hommes qui seront mangés des vers comme un vêtement, et consumés par la pourriture comme la laine : mais le salut que Dieu leur donnera sera éternel, et sa justice subsistera en eux dans la suite de tous les siècles. Le Seigneur élèvera son bras comme il a fait dès le commencement du monde. Ils ne doivent point avoir peur de l'homme mortel, qui sèche comme l'herbe. Le Seigneur qui a créé et étendu les cieux et fondé la terre, qui a séché la mer et la profondeur de l'abîme, qui a fait un chemin au fond de ses eaux, pour y faire passer ceux dont il était le libérateur, sera leur protecteur : il vengera les affronts qu'on leur fait, et les retirera de leur oppression. N'a-t-il pas fait des millions de prodiges et des miracles sans nombre, pour soutenir, conserver et délivrer ceux qui le servent? (*Isa.* LI, 5-15.)

Que Dieu est bon et incomparablement meilleur que nous ne pouvons dire, à tous ceux qui l'adorent en esprit et en vérité! L'ordre du Carmel dans son origine, dans le progrès du temps et dans nos derniers siècles, en est un illustre exemple. Le grand prophète Elie, qui en a été le fondateur, a été fortement persécuté, et par les premières personnes du monde; Elisée qui lui a succédé a aussi eu ses persécutions : mais Dieu qui est le protecteur des siens a déployé la force de son bras, renversant l'orgueil de leurs persécuteurs et dissipant tous leurs desseins. Combien de fois dans la succession des temps a-t-on combattu ses priviléges, a-t-on disputé ses prérogatives? Et le Seigneur qui est près de ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent dans la vérité, les a soutenus autant de fois par les décisions des Souverains Pontifes, des plus fameuses universités et des tribunaux les plus célèbres.

Mais lorsqu'il a plu au Dieu de toute bonté d'augmenter sa magnificence, arrêtant ses yeux divins sur l'ordre par une réforme très-sainte, lorsqu'il a voulu y répandre ses dons et ses libéralités, le pécheur l'a vu, et il en a frémi de colère; il a grincé les dents de rage, et il a séché de dépit. Des personnes de toutes sortes d'états l'ont environné comme des abeilles irritées, embrasées comme d'un feu qui brûle dans les épines : il a été poussé avec effort, il a été près de tomber; mais le Seigneur l'a soutenu, le Seigneur a été sa force et sa gloire, il a été son Sauveur. Sa droite a signalé sa force et il l'a élevé en gloire. (*Psal.* CXVII, 12, 13, 14, 16.) Qui racontera les miracles du Seigneur? Qui publiera toutes ses louanges? Heureux ceux qui gardent les règles de sa justice, et qui font en tout temps ce qui est juste!

C'est cette justice qui repose dans le Carmel, selon le témoignage de la divine parole, qui lui a attiré tant de contradictions. Comme sa réforme est l'ouvrage de l'esprit de Dieu, le monde et les démons n'ont rien oublié pour le détruire. En vérité c'était une chose bien capable non-seulement d'étonner les hommes, mais de jeter la terreur dans l'enfer, de voir que Dieu avait laissé tant de grands hommes, en pouvoir, en piété et en doctrine, et tant de généraux de l'ordre qui avaient soupiré après sa réforme sans l'avoir pu faire, et qu'il se servait pour un si grand dessein d'une fille qui avait pour dispositions des faiblesses et des maladies dans son corps. Ce fut même sa nièce Marie d'Ocampe, qui était encore séculière, qui en fit la première ouverture.

C'est donc avec bien du sujet que sainte Thérèse s'écrie dans une prière qu'elle fait à Notre-Seigneur : Arrière l'amour du siècle, arrière la prudence de la chair, je sais que la sainte Vierge notre mère m'a prise en sa protection, et que c'est par son secours et ses mérites que vous avez renouvelé l'ancien esprit du Carmel; mon glorieux père saint Joseph m'a toujours favorisée dans une si sainte entreprise. Tous les saints de notre ordre m'ont environnée et m'ont fortifiée de leurs continuelles assistances. Une œuvre si glorieuse à Dieu, si utile à l'Eglise et à tous les fidèles, afin de n'être point ébranlée, demandait que les saints, comme des montagnes, fussent autour d'elle, et que le Seigneur même l'environnât.

De vrai, à peine sait-on l'établissement du premier monastère, qu'on ne parle d'autre chose dans les compagnies, et c'est le sujet ordinaire des railleries des mondains. Ceux qui s'y opposent plus fortement, sont les mieux goûtés : les nobles résistent, les magistrats ne le veulent point souffrir, le peuple crie, les religieux ne l'approuvent pas, les personnes même spirituelles y contredisent. Les religieuses du couvent de l'Incarnation menacent la sainte fondatrice de la mettre en prison; le gouverneur en colère crie qu'il fera rompre les portes du pauvre couvent pour en chasser les premières religieuses; il harangue dans une assemblée de ville contre elles; toutes les communautés y députent : jamais on n'a vu dans ce lieu une assemblée si célèbre : enfin la populace, après beaucoup de paroles injurieuses, entreprend de ruiner le monastère.

*Mais il n'y a point de sagesse*, dit le Saint-Esprit, *il n'y a point de prudence, il n'y a point de conseil contre le Seigneur.* (*Prov.* XXI, 30.) *Ce qui semble folie en Dieu, est plus sage que les hommes; et ce qui semble fai-*

*blesse en Dieu, est plus puissant que les hommes.* (*I Cor.* I, 25.) *Mais Dieu a choisi ceux qui semblent sans esprit dans le monde, afin de confondre les sages, et il a choisi les faibles pour confondre les puissants; et il s'est servi de ceux qui étaient méprisables dans le monde, et de ceux qui n'étaient rien, pour détruire ce qui était grand et illustre, afin qu'aucun homme ne se glorifie devant lui.* (*Ibid.*, 27, 29.) Où sont tous ces savants, tous ces nobles, tous ces magistrats, tous ces peuples avec toutes leurs oppositions à l'œuvre de Dieu? Ils ne sont plus, et l'œuvre du Seigneur demeure. Lui qui tient les cœurs des rois en sa main, fit casser par le roi d'Espagne dans son conseil tout ce que la ville et le gouverneur avaient fait pour empêcher l'établissement du premier monastère.

Mais si les oppositions au premier monastère de quelques filles avaient été si étranges et si extraordinaires, que ne devait pas craindre la sainte et séraphique Thérèse, quand elle entreprit la réforme des hommes, puisqu'il ne s'agissait plus de la résistance d'une ville, mais d'autant de villes, de provinces, de royaumes, de gouverneurs et de magistrats, qu'il devait y avoir de monastères des Carmes. Mais ceux qui espèrent au Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles, et ils voleront comme l'aigle, ils courront sans se fatiguer, et ils marcheront sans qu'ils se lassent.

Les troubles furent si grands dans le monastère de l'Incarnation qui était mitigé, au sujet de la réforme, que le provincial, qui avait promis à sainte Thérèse d'accepter le premier couvent de l'observance de la règle primitive, fut obligé de changer de résolution. Mais il s'éleva bien d'autres tempêtes quand il fut question de la réforme des hommes; pour lors la sainte pouvait bien dire avec le Prophète-Roi : *Sauvez-moi, mon Dieu, car les eaux ont pénétré jusque dans mon âme ; je suis tombée dans la profondeur de la mer ; je me lasse à force de crier, ma gorge en est devenue enrouée, mes yeux se sont affaiblis pendant que j'espère en mon Dieu; ceux qui me haïssent sans sujet, sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête : Seigneur Dieu des armées, que ceux qui mettent en vous toute leur attente ne soient point confus à cause de moi; que ceux qui vous cherchent, ô Dieu d'Israël, ne rougissent pas de honte sur mon sujet ; car c'est pour l'amour de vous que j'ai souffert cet opprobre, et que j'ai le visage couvert de confusion, parce que le zèle de votre maison m'a dévorée.* (*Psal.* LXVIII, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 10.)

Et de vrai, c'était le seul zèle de la gloire de Dieu qui lui attirait toutes les persécutions qu'elle souffrait. Elles furent bien grandes en toute manière au sujet de la réforme des hommes, qui même après son établissement semblait souvent être toute proche de sa ruine. Elle pouvait dire dans ces temps-là : *Que je publie, mon Dieu, votre puissance et votre justice élevée au-dessus des cieux, et les grandes choses que vous avez faites : ô Dieu, qui est égal à vous! Combien m'avez-vous fait sentir d'afflictions cuisantes et pénibles! Vous vous êtes retourné vers moi, et vous m'avez rendu la vie : vous m'avez retirée du fond des abîmes de la terre.* (*Psal.* LXX, 18-20.) Notre bon Sauveur, dont toutes les voies sont la miséricorde et la vérité envers ceux qui cherchent son alliance et ses lois; qui est l'appui de ceux qui le craignent, et dont l'alliance fait qu'il se manifeste à eux, voulait bien lui-même l'instruire de tous les moyens propres ou nécessaires pour le rétablissement du premier esprit de l'ordre. Il lui avait enseigné ce qu'elle devait faire au sujet du premier couvent des filles; et il lui indiqua une certaine voie pour envoyer à Rome, lui promettant qu'il ferait qu'on en recevrait les dépêches pour la réforme des hommes.

Cependant le P. Pierre des Anges, religieux mitigé, qui avait passé dans la réforme, fut envoyé à Rome pour la défendre, et au lieu de le faire il la quitta et rentra parmi les mitigés, et leur mit entre les mains tous les papiers qu'il portait en sa faveur.

Le provincial qui était lorsque le général Rubéo accorda la permission de l'établissement de la réforme, s'il y consentait, demeura ferme à n'y pas donner son consentement. Mais le plus grand orage qui se forma, vint du nonce Séga, qui prit le dessein d'exterminer les Carmes Déchaussés; et pour ce sujet, il donna un bref, par lequel, il les soumettait au gouvernement des mitigés. Il fit emprisonner les principaux religieux de la première observance, et il défendit de n'y plus recevoir aucun novice. Pour lors, ces véritables enfants de saint Elie pouvaient dire avec le grand Apôtre : *Nous sommes pressés de toutes parts, mais non pas opprimés ; nous sommes dans la perplexité, mais non pas dans le désespoir ; nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés ; nous sommes abattus, mais non pas réduits à la mort : c'est pourquoi nous ne perdons point courage, parce que les afflictions si courtes et si légères que nous souffrons en cette vie, produisent en nous la durée éternelle d'une gloire incomparable.* (*II Cor.* IV, 8, 9, 16, 17.)

Nous croyons ici devoir avertir que dans les premières éditions du livre des *Saintes voies de la croix*, que la divine Providence nous a fait donner au public, parlant de cette persécution, on a mis sans y penser le nonce Hormanete, au lieu du nonce Séga, ce qui est bien contraire à la vérité, puisque le nonce Hormanete, qui avait précédé Séga, avait favorisé la réforme en toutes choses. Il était de sainte vie, et il mourut si pauvre, que le roi d'Espagne fut obligé de le faire enterrer à ses dépens. C'est ce que nous sommes obligé de déclarer, et ce que nous faisons d'une grande volonté, pour réparer l'erreur qui s'était glissée dans le livre que nous avons marqué. Mais il n'est pas possible de faire connaître parfaitement la grandeur et le nombre des persécutions qu'ont souffertes sainte Thérèse et le bienheu-

reux P. Jean de la Croix, son très-digne coadjuteur. Nous avons fait un chapitre entier des souffrances de la sainte dans le livre des *Saintes voies de la croix ;* nous parlerons avec le secours divin dans plusieurs chapitres de celui-ci de celles de son saint coadjuteur. Cependant nous pouvons assurer qu'il a souffert dans l'établissement de la réforme, à l'imitation de l'Apôtre dans celui de l'Evangile : il a été comme lui (*II Cor.* XI, 25 et seq.) dans beaucoup de travaux ; il a été en prison ; il a été fouetté et battu de verges ; il a été en péril dans les villes, en péril dans la solitude, en péril de la part des faux frères ; il a été dans l'affliction et la douleur ; dans de longues veilles, dans la faim, dans la soif, dans beaucoup de jeûnes, dans le froid et dans la nudité ; et outre toutes ces afflictions extérieures, que n'a-t-il point souffert intérieurement ? Mais Dieu qui proteste qu'encore que les mères en vinssent là que d'oublier leurs enfants, il ne ferait pourtant jamais comme elles, n'a pas oublié son serviteur ; il a eu pour lui un souvenir que rien ne pourra ôter de sa pensée et de son cœur, et il l'a tiré comme par la main des vexations étranges de ceux qui l'opprimaient. (*Isa.* XLIX, 15 et seq.) *Hé ! qui a jamais espéré en lui et est demeuré confus ?* (*Eccli.* II, 11 ; *Psal.* XXX, 1.)

Mais nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde et des ténèbres, et contre les esprits corrompus qui sont dans l'air. Ces détestables esprits ont déployé toutes leurs forces, et ils ont déchargé leur rage contre la réforme du Carmel : vexation bien plus dangereuse et plus redoutable que celle des hommes.

On a vu ces esprits d'enfer en troupes, s'animer pour faire la guerre aux enfants du saint prophète Elie : ils ont dans cette vue de prime abord fait tous leurs efforts pour détruire leurs monastères ; ensuite, Dieu le permettant de la sorte, ils en ont fait tomber plusieurs : ils ont tourmenté cruellement ceux qui les habitaient, quelquefois par des spectres horribles, quelquefois les battant même impitoyablement. Un jour ils rompirent le pied à une religieuse, ils en élevèrent une autre sortant du réfectoire assez de temps en l'air : ils tuèrent une sœur converse, ils firent mourir un des neveux de sainte Thérèse, l'accablant sous le pan d'une muraille qu'ils avaient fait tomber. Mais que peut faire toute la rage de l'enfer contre les desseins de Dieu ? Tous ces efforts des démons ne servirent qu'à en augmenter la gloire. S'ils font mourir quelques personnes, Dieu en ressuscite par sainte Thérèse pour faire éclater la grandeur de sa toute-puissance ; et les âmes des autres sont délivrées du purgatoire pour en glorifier la très-sainte Trinité plus promptement et plus hautement dans le ciel. Quelquefois même le divin Sauveur a paru visiblement pour châtier les malins esprits, et défendre les personnes qui le servent.

Comme sainte Thérèse, et le bienheureux P. Jean de la Croix étaient les personnes dont la divine Providence se servait principalement pour une si grande œuvre, c'était à elles que les démons faisaient la plus cruelle guerre, et par des peines extérieures et intérieures. Des légions entières venaient fondre sur la sainte pour l'étouffer, et ils ont fait leurs efforts pour étrangler le bienheureux Père : mais Dieu se levant, ses ennemis ont été dissipés ; ils ont été dissipés comme la fumée et comme la cire fond devant le feu ; ces méchants ont péri devant Dieu, pendant que les justes au contraire ont été comme dans un festin et dans la joie en sa présence, et qu'ils ont été comblés d'allégresse, lui chantant des cantiques, et disant des hymnes à la gloire de son nom, et célébrant la splendeur et la gloire de sa majesté sainte.

Après tout, pendant que le monde et l'enfer conspirent contre la réforme du Carmel, tout le ciel veille pour la soutenir : c'est assez de savoir que jamais il n'a été dit, ni ouï qu'une personne ait eu une solide dévotion à l'immaculée Mère de Dieu, et qu'elle en ait été délaissée, pour être persuadé qu'étant la dame singulière de l'ordre du Carmel, elle l'a défendu par son puissant crédit auprès de Dieu son Fils bien-aimé. Mais cet adorable Sauveur en a bien voulu donner des témoignages miraculeux. Un jour après complies, sainte Thérèse vit Notre-Dame revêtue d'un manteau blanc éclatant de gloire, qu'elle étendait dessus toutes les religieuses, pour marque de sa protection. Elle l'a vue une autre fois descendre au milieu d'une nombreuse troupe d'anges, en la place où elle avait fait mettre son image, lui cédant la chaire où se mettait la prieure, et cette souveraine du ciel lui dit : « Vous avez fait sagement de me mettre en votre place, je m'y rendrai présente pour assister aux louanges des religieuses, et les présenter à mon Fils. » La sœur Isabelle de la Croix, pendant que l'on chantait le *Salve, Regina*, voyait la très-pure Vierge qui laissait couler de ses yeux des rayons d'une tendresse admirable sur toutes les religieuses.

Cette Mère du bel amour a bien voulu donner des secours aux religieuses du Carmel avec des bontés inénarrables. Une sacristine n'ayant point de cierge pour mettre dans le monument la semaine sainte et s'étant adressée à cette reine de la miséricorde, elle lui en envoya miraculeusement, et des anges, travestis en hommes, parurent qui l'ornèrent et disparurent aussitôt. Une autre religieuse, à cause d'un mal qu'elle avait au pied, ne pouvant aller au chœur, ayant imploré le secours de la très-sainte Vierge, fut en même temps guérie et y alla aussitôt. Une autre étant dans une telle extrémité, qu'elle ne pouvait recevoir le saint viatique à raison du mal qui l'empêchait, à la seule vue d'une image de cette auguste reine, se trouva en état de le recevoir. Elle a assisté miraculeusement les infirmières dans leurs offices ; elle a paru visiblement à

des novices pour les soutenir contre les tentations des démons et leurs vexations diaboliques, et les conserver dans leur vocation.

Mais qui pourrait expliquer toutes les tendresses du cœur maternel de la très-miséricordieuse Vierge envers son ordre? Elle a pris les mains de la séraphique Thérèse, elle l'a revêtue d'un habit céleste, elle l'a ornée magnifiquement, elle a bien même voulu revêtir d'un habit blanc le P. Yvagnez, Dominicain, le remerciant des assistances qu'il avait rendues à la sainte, qui était tellement convaincue que c'était cette reine des anges qui prenait soin de la réforme, que, dans une procuration qu'elle avait donnée à un religieux de la compagnie de Jésus pour agir en son nom, elle dit qu'ayant appris que des personnes pieuses désiraient lui bâtir une église, elles le font, inspirées de Notre-Seigneur et excitées par la sainte Vierge, la patronne de l'ordre. Dans une lettre écrite à un fondateur de l'une de ses maisons, elle écrit : « Je ne doute aucunement que Notre-Seigneur et sa glorieuse Mère, notre dame et notre patronne, n'aient touché puissamment votre cœur. »

La divine Providence ayant honoré l'ordre du Carmel d'une protection si puissante comme celle de l'immaculée Mère de Dieu, a voulu encore lui donner pour singulier protecteur l'admirable saint Joseph, afin qu'il fût soutenu par les deux premières personnes d'entre les pures créatures, et que ce qu'il y a de plus grand dans le ciel parmi les saints veillât à sa défense. Aussi Notre-Seigneur, paraissant à sainte Thérèse, lui déclara que la sainte Vierge prendrait le soin de son premier monastère avec saint Joseph, et il voulut que cette première maison fût nommée de *Saint-Joseph* pour marque qu'il en serait le père, et de toute la réforme. Dès le temps qu'elle était dans le monastère de l'Incarnation, cet incomparable saint lui faisait connaître tout ce qui s'y passait, l'entretenant familièrement ; il l'a encouragée lorsqu'elle n'avait pas une maille pour faire marché avec des ouvriers, se confiant en la sainte Providence. Il a paru plusieurs fois visiblement dans les monastères, et enfin la séraphique sainte assure qu'elle n'a jamais rien demandé à Dieu par son intercession qu'elle ne l'ait obtenu. Une âme d'une éminente sainteté de notre siècle a dit avoir appris de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il accorderait volontiers toutes les justes demandes qu'on lui ferait, l'en priant par les services que saint Joseph lui a rendus pendant sa vie voyagère. Notre-Dame s'intéresse si fortement sur ce qui regarde son honneur, qu'elle a bien voulu remercier sainte Thérèse de ce qu'elle procurait la gloire de cet admirable saint.

Il fallait encore que cet ordre si favorisé de Dieu et de sa très-sainte Mère eût pour défenseur le disciple de la grande faveur, l'aimable saint Jean l'évangéliste, dont tout ce que l'on peut dire de plus glorieux sera toujours bien au-dessous des louanges qui lui sont dues. Heureux, et mille fois heureux disciple, qui a eu tant de part aux plus douces et plus saintes effusions des cœurs sacrés de Jésus et de Marie, mais dont la vraie dévotion (hé! quel moyen de n'être pas tout dédié à son amour et à son service?) est une source féconde des plus abondantes grâces. Ce disciple donc si aimé et si aimant a bien voulu donner des marques de sa puissante protection envers l'ordre, lorsque, dans un grand trouble qui s'éleva dès le commencement de la réforme, la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, ce prodige de la grâce, le vit avec saint Joseph, saint Jacques et saint Barthélemy s'intéressant auprès de Dieu pour apaiser tout ce trouble, et particulièrement pour en délivrer un couvent, dans lequel elle voyait saint Jean l'évangéliste répandre de l'eau bénite d'un vase d'or qu'il tenait, et qui lui disait : Nous garderons cette maison ; et, en effet, elle fut toujours dans la paix.

Enfin les anges de Dieu, comme des sentinelles sacrées, veillent avec des soins extraordinaires sur le Carmel. Ils ont pris des soins ineffables du grand prophète Elie, qui en est le fondateur. A peine commença-t-il de vivre, comme il a été dit, qu'ils marquèrent des respects étonnants pour ce béni enfant, selon le témoignage de saint Epiphane ; ils l'ont assisté d'une manière toute singulière durant le cours de sa vie, et enfin ils l'ont enlevé, dans un chariot de feu, dans le lieu secret où il est encore présentement. Leur protection a éclaté envers Elisée, son disciple et son successeur, dont la sainteté, dit un Père de l'Eglise, lui a attiré plus de défenseurs du ciel que la malice des hommes de la terre ne lui avait suscité d'adversaires ; ce qui lui faisait dire à ceux qui en craignaient et la puissance et le nombre : Nous en avons plus pour nous que contre nous, parlant des esprits célestes qui venaient à sa défense contre les troupes ennemies d'un prince de la terre. Cette considération est bien capable de relever le courage des âmes les plus abattues, si l'on fait réflexion sur la force et la douceur de la divine Providence. Ainsi nous lisons dans la *Vie des Pères du désert*, qu'un solitaire étant tout à fait découragé par la multitude des démons qui paraissaient visiblement pour le combattre, se vit tout à coup animé et plein de générosité et de ferveur, à la vue d'un bien plus grand nombre d'anges bienheureux qui venaient à son secours. Que tous les Chrétiens donc servent le Seigneur dans la joie et dans la confiance, puisqu'ils peuvent tous dire avec le prophète Elisée : nous en avons plus pour nous que contre nous ; et qu'ils bénissent à jamais un Dieu si bon qui veut bien nous envoyer les princes de sa cour céleste pour nous garder, chétives créatures que nous sommes. Qu'ils reconnaissent en toutes les manières possibles, selon l'ordre de Dieu, des esprits si obligeants à qui nous sommes tant redevables.

La protection qu'ils ont donnée au Carmel dès son origine, a toujours continué dans la suite des temps, et elle s'est fait ressentir

d'une manière admirable dans sa réforme, qui rétablissant le premier esprit, qui le séparant des créatures de la terre, lui a donné plus de société avec ces bienheureuses créatures du ciel. Aussi la séraphique sainte qui a commencé la réforme reçut un ordre de Dieu, par lequel il lui fut dit de ne plus converser avec les hommes, mais avec les anges. Elle a reçu des faveurs étonnantes des premiers de ces sublimes esprits, aussi bien que son digne coadjuteur, le bienheureux Jean de la Croix. Ces invincibles soldats du Dieu des armées ont combattu visiblement contre les démons, venant au secours des personnes religieuses du Carmel. Ils les ont accompagnées sensiblement, et on les a vus, lorsqu'elles heurtaient et étaient prêtes de tomber, les prendre pour les en empêcher; ils ont conversé familièrement avec elles; on les a vus à leurs côtés offrir leurs prières à Dieu, témoignant de la joie à proportion de leur dévotion; on les a aperçus leur donnant, lorsqu'elles étaient dans le chœur, un pain couvert de fleurs, et à celles qui en étaient absentes pour des causes légitimes, mais non pas à celles qui étaient absentes sans des sujets bien justes, qui étaient privées de cette faveur. Il s'en est trouvé qui appelaient leur bon ange le portier de leur cœur; et de vrai, il n'y laissait entrer que de bonnes pensées; il avait soin de les avertir en toute rencontre, et il les reprenait de leurs fautes. L'une ayant oublié un psaume de matines dans la fête de la Dédicace, son bon ange, dans sa cellule commençant le premier verset, ils achevèrent ensemble. Oh! que nous avons un Dieu parfaitement bon et admirable en ses bontés! Que la providence qu'il exerce par ses anges est douce et aimable! Que ces bienheureux esprits sont dignes d'amour et de reconnaissance! Mais qui pourrait comprendre les excès de l'amour d'un Dieu envers ceux qui l'aiment; il ne lui suffit pas de leur donner ses anges, qui sont comme des montagnes autour d'eux, lui-même les environnera et leur servira de mur et de défense. Après leur avoir tout donné, ô vérité capable de jeter l'étonnement dans toute la glorieuse éternité, il se donnera encore soi-même sans réserve. C'est ce que connut un jour sainte Thérèse, dans une vision céleste où elle entendit le Père éternel qui lui dit : Je t'ai donné mon Fils, je t'ai encore donné mon Saint-Esprit, je t'ai encore donné cette Vierge, parlant de Notre-Dame. Dans une autre occasion, notre débonnaire Sauveur lui déclara qu'il n'avait rien qui ne fût à elle; qu'il lui avait donné ses douleurs et ses travaux; qu'elle les pouvait présenter à son Père, comme ses propres mérites. Il lui dit plusieurs fois : Ma fille, tu es toute à moi et je suis tout à toi. Ensuite elle s'écriait : Je ne me soucie plus de moi-même, mais seulement de vous, ô mon Seigneur! Elle disait: Je ne sais plus ce que je suis devenue. Thérèse n'était plus Thérèse : Jésus était toutes choses en elle. De vrai, voyant son âme transparente comme un miroir, ce miroir ne représentait pas la personne qui le regardait comme les autres miroirs, mais Jésus-Christ, qui lui dit encore ces paroles d'une excessive charité : Si je n'avais pas créé le ciel, je le créerais pour toi seule. Oh! si les hommes savaient ce que c'est que d'aimer Dieu sans réserve et d'être tout à lui!

Le bienheureux P. Jean de la Croix le savait bien par son heureuse expérience, étant tout consumé dans la vive flamme du plus saint amour. Il ne vivait plus, il n'y avait plus que Jésus qui vivait en lui. (*Galat.* II, 20.) C'est pourquoi sainte Thérèse l'appelait, et nous l'avons déjà dit, l'*Homme divin*. On ne voyait que Dieu seul en lui : il était véritablement revêtu de Jésus-Christ, non comme d'une robe qui ne couvre que l'extérieur, mais comme le corps est revêtu de l'âme, comme toute matière l'est de sa forme, comme le fer chaud l'est du feu.

## CHAPITRE VIII.

*L'amour anéantissant, le fondement de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel*

Plût à Dieu que les Chrétiens entendissent bien cette vérité, que tous cependant doivent savoir, puisque c'est la première leçon que notre commun Maître fait à tous ses disciples : *Que celui*, dit-il, *qui veut venir après moi, renonce à soi-même.* (*Matth.* XVI, 24.) Toute l'étude donc du Chrétien doit être d'apprendre cette divine leçon, et tous ses soins le doivent appliquer à la pratiquer. Mais, ô mon aimable Sauveur! quel moyen de n'en être point instruit, après que vous nous l'avez enseignée dès le premier instant que vous vous êtes fait homme? O paroles du grand Apôtre incompréhensibles! ô paroles d'un amour consommé! ô paroles capables de jeter dans un abîme éternel d'admiration tout esprit humain et angélique! Celui qui possède l'Etre divin, s'écrie cet homme de Dieu, *s'est anéanti lui-même en prenant l'être d'un esclave, en se rendant semblable aux hommes.* (*Philip.* II, 7.) Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur! que vos pensées sont profondes, ô Père éternel! lorsque dans la plénitude des temps vous voulez rétablir toutes choses en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, soit ce qui est dans le ciel, soit ce qui est dans la terre, vous le faites par l'anéantissement de votre Fils.

C'est de cette manière que Dieu tout-puissant commence de rétablir toutes choses. Voilà le fondement de la loi de grâce et de la religion chrétienne. Ce sera aussi le fondement et le rétablissement de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il commencera par l'anéantissement à tout ce qui domine davantage dans le siècle, l'attachement aux biens temporels, aux honneurs et aux plaisirs, et il sera rétabli en la même manière. Les Pères de l'Eglise ont dit, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'il n'y avait rien de plus pauvre que le bienheureux Elie; et il n'y a eu rien de plus dégagé de tout ce que le monde estime et recherche. Les enfants des prophètes ses successeurs l'ont imité dans son renoncement à toutes

les choses du siècle, et ils ont été qualifiés de premiers instituteurs de la pauvreté.

Le renouvellement de ce premier esprit par la réforme de l'ordre a commencé par le même anéantissement. Les deux premières maisons et des hommes et des filles sont une représentation parfaite de la première maison du Fils de Dieu incarné. Les deux petites et chétives maisons de Duruelle et de saint Joseph d'Avila sont une véritable image de l'étable de Bethléem. Bienheureux Carmel dans les rapports qu'il a dans la naissance de sa réforme avec la naissance d'un Dieu fait homme qui vient réformer tout l'univers ! aussi sainte Thérèse reçut l'ordre de ce débonnaire Sauveur pour l'établissement du premier couvent pendant la communion sacrée de son corps adorable, mystère tout d'anéantissement, pour montrer que le Carmel doit être un ordre tout anéanti aux choses créées, et tout dévoué à ce divin mystère.

Duruelle a été le premier couvent de la réforme des hommes, exposé de toutes parts à la rigueur des vents et aux ardeurs du soleil dans une campagne. Son logement consistait dans un portail accompagné d'une chambre fort petite, si basse que l'on touchait presque de la tête les planchers. Le dessus était un galetas si renfermé que la lumière n'y pouvait entrer que par l'ouverture d'une tuile qui servait de fenêtre, avec un petit lieu où l'on faisait cuire leur pauvre nourriture. Sainte Thérèse l'ayant considéré, le regarda comme un second antre de Bethléem. Le galetas ou grenier servait de chœur, dont l'entrée était si petite, qu'il fallait se baisser pour y entrer. Ce pauvre lieu était si humide, qu'il fallait le remplir de foin pour pouvoir y rester : deux pierres y servaient de chevet : une image en papier pour tout ornement de la chapelle, avec des croix et des têtes de morts. Mais voici une pauvreté qui à peine trouvera rien de pareil ; quelques restes de cruches de terre, que de pauvres paysans avaient jetés ne pouvant plus s'en servir, y servaient pour mettre et garder l'eau dont on avait besoin. S'il tombait de la pluie, ou s'il neigeait, ce pauvre lieu était plein de pluie et de neige. La séraphique sainte assure que ceux qui l'accompagnaient, lorsqu'elle vit en passant ce premier couvent, ne faisaient que pleurer, en étant touchés au dernier point ; mais ce qui est plus étonnant, est que les pauvres paysans, quoique accoutumés à voir et à demeurer dans de chétives maisons, étaient tellement surpris de l'extrême pauvreté de ce premier monastère, qu'ils ne pouvaient contenir leurs larmes.

Ces merveilles de la pauvreté n'ont pas seulement éclaté dans le couvent de Duruelle, elles ont glorifié le saint enfant de Bethléem et sa crèche en plusieurs autres lieux. Dans le couvent d'Altomire, dit de Notre-Dame du Secours, et dont nous avons parlé, elles ont paru d'une manière admirable. Ce couvent était situé dans un pays de glaces et de neiges, et si ouvert de tous côtés, que les religieux se trouvaient à leur réveil tout couverts de neige ; et cependant ils n'avaient que deux couvertures pour toute la communauté : ils marchaient nu-pieds sans sandales sur les pointes des rochers qui étaient tout glacés, et quelquefois ils se trouvaient ensevelis dans les neiges et dans le danger de mourir : et parmi les rigueurs d'un pays si fâcheux, ces bons religieux paraissaient immobiles dans l'exercice de l'oraison qui était presque continuelle.

Dans un autre couvent, un colombier leur servait de maison, et les petits trous de ce colombier de cellules, ou pour mieux dire de tombeaux : il n'y avait pas un seul siége pour s'asseoir. La pauvreté a été si grande dans le premier couvent d'Italie, sous le titre de Sainte-Anne, que l'on fit d'un grenier quatre cellules, et d'un autre grenier proche, la chapelle. On peut dire que pour lors la prophétie de saint Pacôme a été accomplie, lorsque douze cents ans auparavant il lui fut révélé qu'il sortirait dans la suite des siècles des religieux de son ordre si parfaits, qu'ils surpasseraient en sainteté ceux qui vivaient pour lors dans la plus grande perfection de l'état monastique. Or Sozomène écrit que les religieux de saint Pacôme avaient embrassé la rigueur de vie et l'habit du saint prophète Elie.

Pendant que les religieux de la réforme rendaient à l'auguste et ineffable majesté de la suradorable Trinité, devant qui les colonnes du ciel tremblent, toutes les louanges et toutes les bénédictions dont les petites créatures sont capables avec un aveu sincère, et une véritable reconnaissance qu'elle est tout, et que nous ne sommes rien, que nous lui appartenons infiniment, et qu'elle a un pouvoir absolu de disposer de nous en la sorte qu'il lui plaira, et sur ce principe vivant dans un esprit continuel de sacrifice par un anéantissement général des créatures et de tout ce que le monde estime et aime, les filles religieuses de leur côté lui apportaient des hosties vivantes, s'immolant continuellement par un renoncement général aux créatures, au siècle, et à toutes les choses du siècle ; et elles chantaient ainsi un cantique nouveau à la louange du Seigneur, bénissant son saint nom, annonçant tous les jours le salut qu'il nous a donné, et solennisant ainsi la possession de son règne.

Si la vive flamme du divin amour qui brûlait si ardemment dans le bienheureux Jean de la Croix lui avait fait faire de Duruelle une noble image de la pauvreté du saint enfant de Bethléem, la séraphique sainte Thérèse ne l'avait pas moins représenté dans le premier couvent des filles de la réforme dans Avila. Pour concevoir combien il était affreux à la nature, il faut savoir que l'un des frères de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, ayant su le dessein qu'elle avait de s'y faire religieuse, et l'ayant pour ce sujet considéré, en fut tellement effrayé, qu'il n'oublia rien pour l'obliger de choisir quelque autre maison, estimant que les personnes qui s'y

étaient retirées, étaient comme enfermées dans des cachots, et comme ensevelies toutes vivantes dans le tombeau. Hélas! nous l'avons déjà dit, il fallait que la pauvreté de ce premier monastère fût bien extrême, puisqu'il s'est rencontré des jours que les religieuses ne se nourrissaient que de feuilles de vigne et d'un peu de gland pour leur collation; et que sainte Thérèse y allant, pour tous meubles emprunta une natte. Après cela il ne faut pas s'étonner si le P. Jean-Baptiste Rubéo, général de l'ordre, ne put s'empêcher de pleurer à la vue d'un si grand dénûment de toutes choses.

« Mais quel moyen, disait la sainte, de n'être pas pauvre à la vue de Jésus pauvre? afin que l'amitié soit bonne, et de durée, il faut que les conditions soient semblables. Joie des anges, s'écriait-elle, quand je considère ceci, je voudrais me consumer toute, et m'anéantir en vous aimant. » Ces vues pénétrantes sont données aux petits et humbles de cœur, pendant que le Seigneur du ciel et de la terre les cache aux sages et aux prudents du siècle. Marie de Jésus qui établissait aussi un couvent de Carmélites réformées en même temps, et dont sainte Thérèse était ravie, l'y exhortant même, bien loin de l'empêcher (ce qui arrive ordinairement sous de beaux prétextes), donne conseil à la sainte d'établir sa première maison en pauvreté, pendant que les personnes doctes et savantes l'en dissuadent. Mais ce ne sont pas, lui écrit saint Pierre d'Alcantara, les beaux esprits qu'il faut consulter sur la matière de la perfection, il faut s'arrêter au conseil d'un Dieu, qui ne peut être que bon. Les véritables pauvres, ajoute encore cet homme de Dieu, mènent ici-bas une vie bien heureuse : mais la doctrine de la pauvreté ne s'entend pas bien que par ceux qui la gardent. Il ne faut pas objecter, enseigne la séraphique sainte, que la pauvreté cause la dissipation; bien au contraire, quand elle est saintement gardée, elle met dans le recueillement, et elle délivre de tous les soins inquiets de la vie. C'est pourquoi notre divin Maître l'ordonne à ses apôtres quand il les envoie prêcher par toute la terre, pour être plus libres dans leurs fonctions apostoliques. Après tout il faut bien dire qu'elle renferme des biens inénarrables, puisqu'il vaut mieux tout risquer, et tout souffrir que de ne la pas avoir. C'est ce que l'on peut apprendre de ce qui arriva au sujet du premier couvent. Le gouverneur de la ville, après avoir donné une sentence par laquelle il le détruisait, voyant qu'elle avait été cassée au conseil du roi, enfin prit résolution de l'accepter, pourvu seulement qu'il fût renté : tous les amis de la sainte conclurent qu'il fallait accepter la condition, et que l'on ne devait pas désister d'une œuvre si grande et si glorieuse à Dieu, pour une chose qui n'était pas tout à fait nécessaire. La sainte, dans cette vue de la gloire de Dieu (et elle n'en avait point d'autre), étant en doute de ce qu'elle ferait, saint Pierre d'Alcantara lui parut avec un visage sévère, lui marquant par là son indignation, et il lui dit que le couvent devait être pauvre. Bien plus, Jésus même, le Roi de tous les saints, lui fit une défense expresse de recevoir aucune rente. Oh! que la conduite de l'esprit de Dieu est éloignée de celle de l'esprit de l'homme.

La pauvreté fut donc gardée très-étroitement dans cette première maison : mais cette précieuse vertu régna dans sa plénitude en plusieurs autres couvents; dans celui de Médine, un même lieu servait de dortoir, de réfectoire et de cuisine; et quoique le froid y fût sensible, les religieuses y ont été durant huit ans sans se chauffer : à mesure que la pauvreté s'augmentait dans les monastères, la joie y devenait plus grande.

Elles ont été dans un couvent pendant quelque temps sans aucune lumière pour se coucher : elles n'avaient que deux couvertures et une paillasse pour toute la communauté : une sardine ou un œuf, qu'elles partageaient à trois, pour leur repas : elles n'avaient qu'une pierre pour briser leur sel, et c'était un temps pour elles de joie et d'allégresse. Dès lors qu'elles commencèrent d'être assistées, sainte Thérèse en fut si affligée qu'elle semblait être comme une personne désolée à qui l'on a ôté tous les biens. Les religieuses étant dans la même tristesse, et la sainte leur en demandant la raison, elles répondirent, « A voir les assistances que l'on nous fait, il semble que nous ne soyons plus pauvres. » Aussi la sainte ne recevait pas toutes les aumônes qu'on lui présentait, se contentant du nécessaire. Une novice apportant trop de meubles, elle lui dit : « Ma fille, n'envoyez pas de meubles davantage, autrement je vous mettrai dehors avec tous vos meubles; » et ayant ensuite reçu une pauvre fille, elle disait : « Sachez que Notre-Seigneur m'a donné plus de joie m'adressant cette pauvre fille que lorsqu'il m'adressa celle qui était si riche, et qu'il me paye très-abondamment avec cette seule consolation, tous les travaux que j'ai endurés en l'établissement de ce monastère. » O mon Seigneur et mon Dieu, que les sentiments de vos saints sont opposés aux jugements de ceux qui ne vous servent pas dans la pureté de vos voies! Mais cette science des saints est rare, parce que, selon le témoignage de notre sainte, nous ne nous donnons qu'en partie à Dieu. « Nous nous faisons pauvres, dit-elle, mais nous avons trop de soin que rien ne nous manque : » nous avons des choses superflues, et tâchons d'avoir des amis qui nous les procurent : nous devons quitter tout, et c'est ce qui ne se fait pas.

Cependant il est très-vrai qu'à proportion que l'esprit de Dieu est dans une personne, elle se vide des choses créées. Si l'on n'en a point, on demeure tout plongé dans l'amour de ce qui se passe sur la terre. Si l'on en a peu, il y a peu de détachements. Si l'on en a beaucoup, le dénûment est grand. Si l'on en a la plénitude, toutes les choses créées sortent du cœur pour donner place à Dieu seul. Ainsi, les saints, qui étaient divinement remplis de cet Esprit, étaient insatia-

bles de pauvreté; ils la recherchaient en toutes choses ; dans leurs paroles, dit notre sainte, dans leurs habits, dans leur manière d'agir, dans leurs maisons. Aussi, elle choisissait les plus pauvres vêtements, les cellules les plus incommodes, les plus pauvres bréviaires.

« Je vous demande, disait-elle, mes sœurs et mes pères, pour l'amour de Notre-Seigneur, que vous n'oubliiez jamais d'être modérés en ce qui est des grandes maisons. Ayons devant les yeux nos vrais fondateurs (elle entend saint Elie et les enfants des prophètes), qui sont ces saints Pères de qui nous sommes descendus, que nous savons être parvenus à la gloire par la pauvreté et l'humilité. Et de vrai, si les bâtiments magnifiques ne sont pas opposés à la sainte pauvreté, pourquoi les saints les ont-ils eus tant en horreur? Pourquoi quelques-uns les ont-ils fait abattre étant déjà achevés? Pourquoi tous les anciens religieux les ont-ils si fortement méprisés? Pourquoi les anciens fondateurs du Carmel ont-ils choisi de si chétives cabanes? »

Le B. P. Jean Soreth, expliquant la règle donnée par saint Albert, lorsqu'il vient à parler de la petitesse des cellules du Carmel, dit que c'est cette pauvreté qui conserve l'humilité dans la religion ; que c'est elle qui détache les cœurs de la pompe du monde ; que c'est elle qui, en secret et sans bruit, forme les saints ; que c'est elle enfin qui opère les plus éclatantes merveilles, où les sens n'aperçoivent autre chose que des ténèbres. Sainte Thérèse assurait que par son expérience elle trouvait plus d'esprit et plus de joie dans les bâtiments pauvres. Et très-certainement Dieu y attache de certaines grâces, que l'on n'a plus lorsque l'on est mieux logé et plus assisté. Notre sainte et ses religieuses, qui se trouvèrent si désolées et comme des gens qui ont perdu tous leurs biens, quand l'extrême pauvreté du couvent dont nous avons parlé fut modérée, n'étaient pas déchues de leur perfection ni de l'amour qu'elles avaient pour Notre-Seigneur. Que leur était-il donc arrivé de nouveau, sinon qu'elles n'étaient plus dans leur pauvreté extrême? Elles n'avaient plus les grâces qui y sont attachées.

De là vient que la sainte, parfaitement savante de la science de Dieu, ne voulut pas que la charpenterie du couvent de Saint-Joseph fût élevée, ni que les chambres fussent grandes, et qu'il y eût la moindre curiosité ; et elle disait qu'il n'y avait pas d'apparence que des pauvres fussent logées dans un palais; que ce serait une chose ridicule, que la maison d'un pauvre fît grand bruit tombant au jour du jugement; que c'est faire affront à la sainte Vierge que d'avoir de beaux édifices. Que ceux qui pensent lui avoir de la dévotion fassent réflexion sur ce sentiment. Mais, ce qui est terrible, elle prie Dieu, si elle le peut en conscience, que les belles maisons tombent et accablent sous leurs ruines celles qui les auront fait bâtir. Notre-Seigneur l'avait bien voulu instruire lui-même de l'obligation d'avoir des bâtiments pauvres et d'une manière qui l'épouvanta; car l'esprit humain demeure tout court dans cette occasion, s'il s'arrête à son raisonnement. Elle avait eu le dessein de joindre une petite maison proche à un monastère, parce que le lieu était trop étroit. Que paraît-il en cela à l'esprit de l'homme qui ne soit dans l'ordre et très-réglé? Et néanmoins ce fut à ce sujet que notre bon Sauveur lui dit : « O convoitise du genre humain, qui pense même que la terre lui doive manquer! » Si ces divines paroles ont été dites à une sainte si dénuée de toutes choses, si elles la mirent dans la frayeur, que doivent craindre les personnes qui font tant de bâtiments, ou qui tâchent de les augmenter?

Des premières religieuses de la réforme décédées dans une grande opinion de sainteté parurent après leur mort dans des tourments terribles. L'une déclara qu'elle souffrait de la sorte, parce qu'elle avait gardé en sa cellule une boîte pour y mettre une aiguille et du fil à coudre; et néanmoins c'était avec permission. Faut-il s'étonner si, après cela, la sainte a fait mettre en prison une religieuse pour avoir pris une demi-feuille de papier sans licence?

Ceux qui sont parfaitement unis avec Notre-Seigneur Jésus-Christ voient les choses bien d'une autre manière que les personnes qui sont dans une justice commune. Ils les verront encore dans un plus grand jour en l'autre vie. On rapporte de saint Bernard, l'un des saints des plus éclairés dans les voies de Dieu, que se faisant voir après sa mort, il ne laissa pas de déclarer qu'il sortait du pays des ténèbres. Une des âmes dont nous venons de parler, qui endurait tant de peines, et qui passait pour sainte, dit à une religieuse : « Ah! ma sœur, que l'on voit ici bien plus clair que dans le monde! Sachez que ce qui paraît en la terre digne de louange ne mérite ici que des châtiments. »

Nous avons été dans une maison religieuse où l'on nous apprit la révélation bien certaine d'une de la maison, qui parut à la supérieure dans un corps tout pénétré de feu, et qui étincelait de toutes parts. Comme elle avait vécu dans une grande régularité, la supérieure étonnée lui demandant la cause de ses peines, elle lui répondit que c'est qu'elle avait gardé quelques petites choses dans sa cellule; et la supérieure lui répliquant : « Mais, ma sœur, n'en aviez-vous pas la permission? » elle fit un cri épouvantable, et elle lui dit : « Ah! que souvent Dieu condamne ce que les supérieurs permettent! » Ensuite elle lui appliqua la main sur l'une des siennes, qui en demeura toute grillée, ce qui a été vu de toute la communauté. Il est vrai que Dieu n'approuve pas les permissions qui causent le relâchement, ou qui y tendent; et tout le déréglement des ordres est venu de ces permissions.

Mais l'homme animal, c'est-à-dire, comme l'explique un savant et pieux interprète, celui qui n'est pas seulement dominé par ses sens, mais celui qui étant justifié n'est pas

parfait, ne vit pas du seul esprit de Dieu : celui-là même ne conçoit pas la sainteté des voies de Dieu, il ne comprend pas les choses de Dieu, parce qu'elles lui paraissent des folies ; et il n'est pas capable de les concevoir, parce que c'est par l'esprit qu'elles se discernent toujours (*I Cor.* II, 14) : et il est très-vrai que dans les commencements des ordres, qui ont reçu les prémices de l'esprit de Dieu, la pauvreté y a été plus grande, et l'observance plus étroite ; que dans la suite, où l'esprit de nature s'est plus mêlé, il y a eu moins d'esprit de pauvreté. Hélas ! les saints dans le dénûment de toutes choses ont été pleins des richesses de la grâce ; et en faisant des bâtiments bien pauvres, ils ont élevé des édifices pour la gloire qui sont inestimables : et pendant que l'on bâtit bien pour la terre, que l'on cherche ses aises en ce monde, on se prive des dons de Dieu, et on tombe en de grandes misères spirituelles. Nous lisons du grand saint abbé Gérasimus, que l'on ne fermait jamais la porte d'aucune cellule des moines dont il était abbé, afin qu'il fût permis à un chacun d'y venir prendre ce qu'il aurait de besoin avec permission ; c'est que toutes choses étaient en commun, et qu'aucun solitaire n'avait rien à soi. Ce renoncement à toute propriété par une entière pauvreté, n'est cependant selon le sentiment des Pères que le commencement des voies de la perfection. Il y a d'autres dégagements plus nécessaires et plus rares, le renoncement au plaisir et à l'honneur. Nous avons assez fait voir la mortification singulière de l'ordre du Carmel à l'égard de toutes les aises de la vie, elle n'a pas été moindre à l'égard du vain honneur. Les premiers religieux de la réforme l'ont regardé comme une malédiction ; et il a été insupportable à la séraphique sainte, et à ses premières filles, dont l'on peut dire que les mondains ne recherchent pas avec tant d'empressement le point d'honneur qu'elles l'ont fui avec horreur. La séraphique sainte se tint même offensée de ce que le P. Jérôme Gratien faisait des recherches de sa noblesse. Il me suffit, disait-elle, d'être fille de l'Eglise, le roi ne s'appelle pas Seigneur d'un petit village. Elle avait été instruite de Notre-Seigneur même sur la vanité de l'honneur du monde : lorsque des personnes prudentes selon le siècle lui ayant conseillé de ne donner la qualité de fondateur qu'à un grand seigneur, lorsqu'il s'agissait de la fondation du monastère des Carmélites de Tolède, notre bon Sauveur lui dit : « Ma fille, vous vous trompez beaucoup si vous voulez avoir égard aux lois et aux coutumes du siècle ; tournez les yeux sur moi, et vous verrez que je suis pauvre et méprisé : croyez-vous que les grands de la terre soient grands devant moi pour leur qualité ? Ce doit être de la vertu et non pas de l'extraction, que les personnes qui me suivent doivent tirer toute leur gloire. Le B. Jean de la Croix n'a-t-il pas été l'incomparable dans la fuite et dans l'horreur de tout ce que le monde estime, et dans l'amour des humiliations les plus anéantissantes ? C'est sur la profondeur de ces fondements vraiment chrétiens, que Dieu tout bon a élevé l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel à la hauteur d'une gloire admirable.

---

## SECONDE PARTIE.

—

### CHATITRE PREMIER.

*Le divin amour crucifie avec Jésus-Christ le B. Jean de la Croix.*

Il est certain, selon la doctrine du grand Apôtre (*Rom.* VI, 5 et seq.), que nous sommes entés en Jésus-Christ, et par suite que nous devenons un seul homme avec lui, comme la branche devient une avec l'arbre où elle est entée. Ce qui s'est donc passé en lui sur la croix nous a été commun. Nous avons donc été crucifiés avec lui : c'est une science que nous devons posséder, comme nous l'apprend encore le grand Apôtre ; nous devons savoir que notre vieil homme a été crucifié avec notre Sauveur, le vieil homme qui se corrompt dans ses désirs trompeurs, en obéissant à ses passions insensées et en s'éloignant de l'origine et de la vérité de sa nature dans l'état d'innocence. Car c'est en cela que consiste sa corruption.

C'est la vue de cette grande vérité qui a fait tant de martyrs qui, dans l'union du Sauveur de tous les hommes, sont allés à la croix avec une générosité étonnante : mais le temps de la persécution des tyrans ayant cessé, l'esprit du martyre a toujours continué ; car enfin tous les Chrétiens, en quelque différence de temps qu'ils se trouvent, dans quelque état et condition qu'ils puissent être, doivent porter leur croix à la suite de leur Maître, et ils ne doivent pas ignorer cet oracle de sa bouche sacrée : *Quiconque ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi.* (*Luc.* XIV, 27.) Or entre les Chrétiens qui portaient leur croix, les saints solitaires ont mené une vie parfaitement crucifiée dans l'entier dégagement de toutes les choses du siècle. Ç'a été particulièrement le premier esprit du saint prophète Elie, qui a été dans l'ancienne loi l'une des plus vives figures de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cet esprit a continué dans ses disciples, et dans ces derniers temps il a été abondant dans le B. Jean de la Croix, conformément au choix que la divine Providence en avait fait avec la séraphique Thérèse pour le renouveler et le rétablir, et l'on peut dire avec justice de tous

les deux qu'ils ont été des premiers de ces admirables martyrs que le monde ne connaît point, et dont parle la B. Madeleine de Pazzi, religieuse du Carmel.

C'est pour ce sujet que le chœur des saints martyrs s'est trouvé à la précieuse mort de la grande Thérèse, comme autrefois à la mort du saint solitaire Sabas, voulant par cette présence marquer l'alliance étroite qu'ils avaient avec eux par leur vie crucifiée, qui a été un continuel martyre. Et c'est cette vie crucifiée qu'a menée continuellement notre bienheureux Père, en cela mille et mille fois heureux, pouvant dire en toute sincérité avec l'Apôtre (*Galat.* II, 19; VI, 14): J'ai été crucifié avec Jésus-Christ, au monde et aux désirs, plaisirs, biens et honneurs du monde.

Comme l'esprit du martyre de la pénitence et d'une parfaite mortification à l'égard du siècle, et de toutes les choses du siècle, devait se renouveler dans la réforme du Carmel, ce n'est pas sans une conduite particulière de la divine Providence que les premiers ont représenté dans leurs surnoms Jésus-Christ crucifié : le P. Antoine d'Hérédie ayant pris le nom de Jésus, un frère appelé Joseph celui de Christ, et le B. P. Jean, qui s'appelait de Saint-Matthias, celui de la Croix. Il y a été attaché incessamment jusqu'au dernier soupir de sa vie, et particulièrement par la douleur, la pauvreté et l'abjection, qui ont été comme les clous qui l'y ont attaché inséparablement.

Il a toujours été un homme de douleurs, et il a commencé à châtier son corps et à le réduire en servitude d'une manière même étonnante dès qu'il a commencé d'être dans le Carmel, quoique pour lors il fût parmi les mitigés et qu'il fît encore ses études; dès ce temps il jeûnait presque toujours. Ses disciplines étaient ordinaires, mais si rigoureuses qu'il faisait sortir de son corps le sang en abondance. Il portait sur la chair nue une chemisette faite d'un certain jong très-rude et très-grossier; il se servait de caleçons tissus de même matière. Sa cellule était fort étroite, et si obscure qu'il avait été obligé de faire un trou au toit qui regardait sur la petite table où étaient ses livres, pour pouvoir lire. Son lit était en façon d'une fosse, qui avait pour chevet un ais creux qui lui servait comme de coussin.

Mais ce martyr de la pénitence fut bien plus grand lorsque Dieu renouvela le premier esprit en sa sainte personne. Nous avons dit que toute l'Europe avait vu avec étonnement, dans ces derniers temps, les austérités les plus affreuses des anciens solitaires renouvelées dans la réforme du Carmel. La vie que l'on y menait communément tenait du prodige dans la grandeur de ses pénitences, et cependant le bienheureux Père en faisait encore d'extraordinaires. Ses veilles étaient plus longues, ne dormant que deux heures ou un peu plus. Son lit était plus austère que celui des autres. Dans quelques couvents, il ne dormait que sur des bottes de romarin ou de sarment tissues en forme de claies, et d'ordinaire sur des pierres lorsqu'il faisait voyage. Ses disciplines étaient et plus fréquentes et plus longues, et il les prenait avec tant de rigueur que non-seulement on en était touché au vif par compassion, mais que l'on en tremblait de frayeur. Ses cilices épouvantaient. Il se serrait d'une chaîne terrible dont les pointes entraient dans sa chair innocente. Quelquefois, étant fatigué du chemin, il prenait, proche de quelque fontaine ou ruisseau, son repas, qui n'était que d'un peu de pain ou d'herbes qu'il trouvait dans les ruisseaux, à l'imitation des Pères du désert. Comme on remarqua, dans les dernières années de sa vie, que les forces de son corps étaient beaucoup affaiblies, on voulut un peu modérer ses austérités ; mais il persévéra dans le martyre de la pénitence avec un courage invincible, et même dans la dernière maladie dont il mourut.

Certainement on peut dire avec bien de la vérité qu'il a vécu et qu'il est mort dans la douleur, à l'imitation de notre bon Sauveur l'homme de douleurs. Il a eu des maladies si longues et si pénibles, qu'on lui coupait par morceaux la chair des parties malades; de telle sorte qu'il causait même de l'horreur et de l'étonnement, non-seulement aux personnes qui l'assistaient, et qui n'étaient pas si capables de juger des douleurs aiguës de ses maux, mais encore aux médecins et aux chirurgiens, qui les pénétrant davantage l'admiraient et le considéraient comme un autre Job. Après cela, la divine Providence qui l'avait choisi pour en faire une véritable et vivante image de Jésus-Christ crucifié, voulut qu'il eût cinq ulcères aux pieds en forme de croix. C'est ainsi que le divin amour l'avait transformé en cet adorable Sauveur. O bienheureux saint ! vous pouviez bien dire pour lors avec l'Apôtre : *Au reste qu'aucun de vous ne me donne de l'inquiétude, c'est assez que je porte dans mon corps les marques du Seigneur Jésus.* (*Galat.* VI, 17.)

Le saint homme les portait, parce que, étant à Jésus-Christ, il avait crucifié sa chair et qu'il tenait le vieil homme toujours cloué à la croix, par la pauvreté et l'abjection. C'était sa pratique, et c'était sa doctrine, enseignant que la voie qui conduisait véritablement à Dieu se trouvait dans une seule chose nécessaire, qui est de savoir se mortifier et renoncer à soi-même, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, se donnant entièrement aux souffrances, et s'anéantissant en tout par imitation de Jésus-Christ qui est la vérité, la voie et la vie.

C'est une grande vérité, qu'à proportion que l'on est à cet aimable Sauveur, on cesse d'être à soi-même; qu'à mesure que l'on participe à sa divine plénitude, l'on se vide des choses créées. La convoitise du monde est insatiable, on accumule argent sur argent et on ne dit jamais, c'est assez. Au contraire l'esprit de Dieu porte à un dénûment parfait; partout où il se rencontre, le détachement s'y trouve : c'est pourquoi les saints qui ont été riches ont été en même

temps de véritables pauvres d'esprit : ils ont usé des biens de la terre, comme s'ils n'en avaient point eu : ils les ont soufferts avec peine, et toute leur affection a été pour la pauvreté : mais ceux à qui Dieu tout bon a fait la grâce et l'honneur de vivre dans une pauvreté réelle et actuelle, se sont trouvés heureux, ils se sont réjouis de n'avoir rien ; et ils n'ont rien oublié, mais ils ont tout fait pour augmenter leur pauvreté.

Certainement il est bien difficile de ne la pas beaucoup aimer, et de n'en pas faire sa chère vertu, pour peu que l'on considère les amours inénarrables que Dieu a eus pour elle. Comment arrêter ses yeux sur un Homme-Dieu tout pauvre dès le moment de sa sainte naissance dans une chétive étable parmi les bêtes, tout pauvre durant tout le cours de sa divine vie, tout pauvre à sa mort, mourant tout nu sur une croix, et ne pas ensuite donner ses plus tendres affections à la pauvreté? C'est bien ici qu'il faut dire qu'ayant des yeux on ne voit point. Oh ! si nous les avions ouverts ! Ceux de notre bienheureux Père ont été favorisés des plus pures lumières à l'égard de cette vertu, et de là vient que sa pauvreté était universelle. Son habit était très-grossier, et rude comme du poil de chèvre ; et lorsqu'il était supérieur, quand il allait visiter le lieu où l'on conserve les habits, s'il y apercevait quelque chose qui fût comme au rebut et tout usé, il le prenait pour lui. Il cherchait toujours la cellule la plus étroite, et étant premier définiteur et vicaire de Ségovie, il en avait une si petite, qu'à peine pouvait-elle contenir une planche sur laquelle il dormait : et parce qu'il n'y avait point de place pour y mettre une table, il avait un ais attaché avec des gonds qui lui servait de table quand il écrivait. Comme il était homme de Dieu à l'imitation de son Père saint Elie, bien loin d'avoir quelque inégalité à raison de sa supériorité (ce qu'il abhorrait dans les maisons religieuses où les personnes supérieures, ou autres, ont des accommodements qui leur sont particuliers), tout ce qu'il avait, était toujours ce qu'il y avait de plus pauvre.

Il était pauvre en ses livres, n'ayant dans sa cellule que la seule Bible : et s'il avait besoin de quelque autre livre, il le prenait dans la bibliothèque et l'y reportait aussitôt. Il avait pour tout ameublement dans sa cellule une image de papier et une croix de roseau. Son lit était fait quelquefois, comme il a été remarqué, de sarment en forme d'une claie. Jamais il ne voulut avoir de chapelets que de bois, et des plus grossiers ; encore quitta-t-il celui qu'il avait, pour en prendre un qu'il se fit de petits os de poissons. Cet homme, divinement éclairé, savait que l'amour-propre se glisse partout, et même dans les choses de dévotion, dont plusieurs personnes, d'ailleurs spirituelles, se rendent malheureusement propriétaires. Ainsi comme un jour on le pressait de prendre une petite image fort bien peinte, et dont la vue lui avait inspiré des mouvements de piété, jamais il ne la voulut accepter. Il quitta aussi une image de sainte Thérèse qu'il avait portée quelque temps après sa mort, quoiqu'elle lui fût utile dans le souvenir qu'elle lui donnait des grandes choses qu'elle avait faites pour la gloire de Dieu, dans la crainte qu'il eut qu'il ne se glissât quelque propriété. C'est pourquoi quand il faisait la visite en quelque monastère, étant vicaire provincial, et qu'il trouvait quelque chose de curieux, quoique ce fût en choses de dévotion, il l'ôtait aux religieux. Ce fut par le même zèle qu'il s'opposa fortement à quelques prédicateurs qui avaient des crucifix curieux, sous prétexte qu'ils s'en servaient dans leurs sermons pour toucher les peuples.

Cet homme, vraiment pauvre, voulait même que la pauvreté parût jusque dans les églises des religieux, disant qu'il fallait laisser la magnificence des parures et des ornements aux cathédrales et aux paroisses, et que la somptuosité ne convenait pas à de pauvres religieux. C'est pourquoi, quoiqu'il désirât que tout ce qui appartenait au culte divin fût très-propre, néanmoins il voulait qu'il n'y eût rien qui fût riche et curieux : de là vient que dans les couvents où il était supérieur, les ornements étaient d'une étoffe commune, et il faisait vendre ceux qui n'étaient pas conformes à la pauvreté dont on y fait profession. Il fit servir une chape blanche d'un religieux pour parement à la chaire du prédicateur durant quelque temps ; ce qui édifia tellement les peuples, que la chaire, ainsi parée d'ornement pauvre, servait d'un grand et efficace sermon. Ce serait une chose superflue si après cela on voulait parler de l'horreur qu'il avait pour les bâtiments magnifiques, et dont nous avons parlé, faisant voir combien l'esprit du Carmel en a toujours été éloigné.

Cependant, si l'on n'y veille exactement, peu à peu l'esprit de pauvreté diminue dans les ordres les plus réguliers ; et à peine pourrait-on croire, si l'expérience ne laissait aucun lieu d'en douter, que les plus petites choses, qui dans le commencement ne paraissent rien, donnent lieu, dans la suite des temps, à de grands relâchements.

Le démon, dont il est difficile, sans avoir une lumière bien pure, de découvrir les artifices, introduit de prime abord des défauts contre la pauvreté qui semblent peu de chose, mais qui deviennent considérables. C'est à quoi les supérieurs doivent bien prendre garde, et qu'ils sachent que, comme il est facile de remédier dans les commencements aux fautes au sujet de la pauvreté, quelquefois il est très-difficile, quand le défaut d'observance a duré quelque temps, d'y apporter le remède. Ce sera un compte terrible à rendre au jugement de Dieu, à tous ceux qui, par une molle condescendance, ont donné lieu à ce relâchement. La pauvreté doit être générale et commune. Les grands désordres que l'on voit arriver, viennent des permissions qui souffrent des choses singulières, soit dans la matière ou la forme des

habits, dans la disposition des cellules, ou de quelques petits ameublements, dans les pensions que l'on donne à des particuliers; et c'est ce qui fait des ravages pitoyables à l'égard de la sainte pauvreté ; dans les présents que l'on reçoit des parents, et que l'on ne met pas dans le commun ; dans la licence que l'on accorde de conserver de certaines choses pour les donner. S'il est juste, comme il arrive en de certaines occasions, de faire quelques présents, c'est la communauté qui le doit faire, ou donner ce qui est nécessaire aux particuliers pour le présenter. Oh! que bienheureux est le véritable pauvre qui n'a rien à donner! et c'est une vérité, que les séculiers en sont beaucoup plus édifiés. Enfin notre glorieuse maîtresse, la très-sainte et toute immaculée Mère de Dieu, chante divinement dans son cantique, que Dieu remplit de biens ceux qui sont dans le besoin; et l'une de ses plus dignes filles, la glorieuse Thérèse, assurait qu'elle trouvait plus d'esprit de Dieu où il y avait davantage d'indigence. Son saint et fidèle coadjuteur, notre bienheureux Père, avait les mêmes sentiments, lorsqu'il renvoyait des novices qui se présentaient à lui à d'autres couvents, parce qu'étant riches, ils voulaient faire quelques dons, de peur que la maison où il était n'en fût plus accommodée. Mais ces sentiments sont rares et sont peu goûtés, et il n'y a que les véritables pauvres qui les comprennent et qui les aiment. O sainte pauvreté, ô parfaite nudité de toutes les choses créées, que vous êtes peu aimées et peu connues!

C'est ce qui fait le petit nombre des personnes véritablement crucifiées avec Jésus-Christ, quoique tous les Chrétiens doivent porter leur croix à la suite de leur divin maître. Mais il y a encore un autre obstacle bien plus difficile à vaincre, comme il a été déjà remarqué : savoir, le désir de l'honneur que l'on prétend des créatures. Sainte Thérèse, dont l'Eglise qualifie la doctrine de céleste, nous enseigne que ce désir fait de furieux ravages; qu'il n'est point de poison qui donne la mort aussi irrémissiblement au corps, comme celui-ci détruit la perfection de l'âme; que le moindre petit point de ce maudit honneur est une peste; que la personne qui va par là tient un chemin égaré, qu'il lui est impossible ( remarquez ce terme, *impossible*), d'être unie à Jésus-Christ, qu'elle a sujet de craindre d'être un Judas, et qu'enfin elle prie Dieu de la vouloir délivrer de ces gens qui le veulent servir, et avoir soin de leur honneur, craignant l'infamie. Je n'ajoute rien en cela aux paroles et aux sentiments de la sainte; mais ce qu'il faut encore bien peser, est l'avis qu'elle donne, qu'en cette matière le pis est que le démon fait croire que l'on est obligé à ce point d'honneur, et qu'il y a des personnes qui en font encore cas, parce qu'elles disent que c'est prudence, que c'est pour conserver leur autorité, afin de faire plus de profit. Après cela elle assure que par nos péchés, il y a peu de gens qui n'aient trop de discrétion, ce qui empêche les âmes d'avancer; qu'il n'y a pas même jusqu'aux prêtres, aux religieux et aux religieuses qui ne tombent dans cette faute; que la raison pour laquelle il y a si peu de personnes qui se convertissent par les sermons, est parce que les prédicateurs ont trop de prudence, il faut l'entendre de la prudence humaine.

Notre bienheureux, qui était instruit dans la même école du Saint-Esprit que la séraphique sainte, était entièrement conforme dans ses sentiments et dans sa pratique, et c'est une vérité, que jamais ambitieux n'a recherché avec tant d'ardeur l'estime et l'honneur, qu'il a fait le mépris et l'abjection. C'est ce qu'il faisait paraître en toutes sortes d'occasions, et particulièrement en des sujets où la plupart des hommes sont fort sensibles, comme celui d'une naissance pauvre. C'est ce qu'il montra lorsqu'un religieux célèbre, et provincial dans son ordre, parlant de ses alliances, qui étaient considérables selon l'esprit du monde, il lui dit simplement que pour lui, il était fils d'un tisserand. C'est ce qui l'obligeait de produire son frère qui était pauvre et mal vêtu avec son habit vil et un manteau tout pelé, devant les personnes qualifiées qui le venaient voir; et ce lui était un plaisir singulier de voir sa mère dans le même état pauvre et abject.

Il s'occupait avec une satisfaction singulière dans les emplois les plus bas et les plus abjects, comme de balayer, laver, et autres semblables. L'on remarque qu'il s'y trouvait toujours. Il aidait aux ouvriers qui venaient travailler aux maisons où il était, il conversait plus volontiers avec les pauvres qu'avec les riches, et il fuyait la conversation des personnes considérables. Dans les récréations il s'asseyait ordinairement à terre, il recherchait l'entretien des frères convers et des ignorants. Il allait toujours à pied pendant que les forces de son corps le lui permettaient, et quand il ne l'a pu faire à cause de ses infirmités, il se servait d'un âne avec son bât. Il avait un éloignement extrême de toutes les charges, et ce lui était un tourment quand il était obligé de les accepter.

Cet homme vraiment humble ne voulait rien qui eût de l'éclat. Il était très-petit et anéanti même à ses yeux; bien loin d'avoir quelque estime de lui, il ne remarquait rien en sa personne selon ses pensées qui ne fût digne de mépris. Malheur à nous! pendant que les saints sont grands aux yeux de Dieu, que leur vie est admirable, qu'ils sont pleins de grâces et de richesses spirituelles, ils ne voient en eux que pauvreté et misères; et nous qui sommes véritablement la misère même, tout remplis de défauts et de péchés, nous pensons être quelque chose.

C'est une chose rare et merveilleuse, on ne trouvait point de défauts dans le saint, et il s'en voyait rempli. Il assura même à sa mort qu'il n'aurait pas voulu justifier une seule de toutes les actions de sa vie. Que deviendra ici la superbe du cœur humain, qui pense avoir fait des merveilles? Le bien-

heureux Jean de la Croix a été, comme nous le dirons avec le secours divin, un homme céleste, qui a paru en notre terre comme un séraphin incarné. Il a fait des actions d'un désintéressement parfait et d'une sainteté achevée; et néanmoins il déclare n'en pas connaître une seule dont il ne craigne. En vérité, quand il répondit à notre bon Sauveur qui lui donnait le choix de lui demander tout ce qu'il voudrait, qu'il le priait seulement de lui accorder de nouvelles souffrances et de nouveaux mépris, il semble que cette prière était bien pure et toute sainte; il semble qu'il était difficile que l'ombre de l'amour-propre en approchât; et après tout, elle est du nombre des actions de sa très-sainte vie, dont il ne veut en justifier aucune. C'est qu'il savait cet oracle de la divine parole, que les cieux ne sont pas purs devant la sainteté infinie de Dieu.

Mais ce n est pas assez d'être petit et anéanti à ses yeux, il faut être bien aise de l'être dans l'estime des autres : et c'est ce que l'on a remarqué d'une manière singulière dans le saint. La nouvelle la plus douce et la plus agréable qu'on pût lui dire, était, lorsqu'il apprenait qu'il était perdu d'estime et de réputation, non-seulement parmi les gens du monde, mais encore parmi les personnes de dévotion. C'était pour lui une récréation extraordinaire, des joies, des consolations indicibles de se voir déshonoré. D'autre part, c'était une chose pitoyable que de l'entendre soupirer lorsqu'il se voyait en quelque considération, et dans cet état il donnait de la compassion; mais son unique consolation était de se voir plongé dans l'abjection. Les injures lui étaient des mets délicats, et un festin délicieux. On l'a vu pendant qu'un religieux, son sujet, lui disait quantité de choses fâcheuses, se prosterner la bouche contre terre, demeurant dans un silence respectueux jusqu'à ce qu'il eut fini. Ses plus ferventes oraisons tendaient à obtenir de l'infinie bonté de notre Sauveur, une vie cachée, inconnue ou méprisée.

Mais il n'oubliait rien de sa part pour marcher dans ce chemin étroit, et que si peu trouvent. Il avait une sainte industrie à cacher ses grâces et ses talents: il était convenu que l'on ne parlerait jamais de ce qu'il avait fait dans les commencements de la réforme, tâchant s'il eût pu d'ensevelir dans un oubli éternel les grandes choses que celui qui est tout-puissant avait faites par lui, au moins la part qu'il y avait. Il avait beaucoup d'érudition, ce qu'il cachait de telle manière, qu'on l'aurait pris pour quelque ignorant parmi ceux qui ne le connaissaient pas. Il fuyait avec soin tout ce qui pouvait lui attirer quelque estime, et il recherchait avec une ardeur inexplicable tout ce qui pouvait le rendre vil et méprisable. C'est que la vive flamme du pur amour de Dieu seul embrasait divinement son saint cœur, et que ses ardeurs sacrées, comme le dit saint Chrysostome, ôtent de l'esprit et du cœur de l'homme toutes les élévations comme nous voyons que le feu amollit la cire.

## CHAPITRE II

*Le divin amour fait souffrir en toutes les manières le bienheureux Jean de la Croix.*

Le divin amour est comparé au feu à cause de sa force, parce que comme un peu de feu allumé par quelques poudres sous la terre, quoique ce soit peu de chose, renverse de grands édifices et des montagnes, de même le saint amour ne trouve rien qui lui résiste; il triomphe de toutes choses, dit saint Augustin, c'est pourquoi le Saint-Esprit dans les Cantiques (VIII, 6) déclare qu'il est fort comme la mort, à laquelle il faut que tous les hommes cèdent et se soumettent. Mais quand il en va jusqu'au zèle, il nous le représente dur et impitoyable comme l'enfer, parce que comme dans l'enfer on n'y vit que de peines, le zèle du divin amour ne se nourrit que de croix comme dans l'enfer on souffre sans aucune pitié, le zèle du divin amour est dur et impitoyable à affliger et tourmenter ceux qui en sont touchés; comme dans l'enfer les tourments que l'on souffre ne cessent jamais, quand l'amour est zélé, et qu'il est question de souffrance, il ne dit jamais, c'est assez.

Voila l'état du bienheureux P. Jean de la Croix qui était tout consumé dans les plus vives flammes du pur amour. Et c'est dans cet état heureux qu'il est crucifié en toutes les manières, souffrant en tout ce qu'il était, souffrant en tout ce qu'il faisait, souffrant en toutes sortes d'occasions et de lieux, souffrant toutes sortes de peines, souffrant de toutes sortes de personnes, souffrant de la terre, souffrant de l'enfer, souffrant du ciel, souffrant des démons, souffrant des hommes, souffrant de Dieu. Ah! grand saint, vous êtes bien le Père de la Croix, et ce n'est pas sans providence que l'on vous a changé de nom! On vous avait donné le nom de Jean de Saint-Mathias, ce qui marquait le choix que Dieu tout bon avait fait de vous pour le grand ouvrage de la réforme de l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel. Mais ce nom vous sera changé en celui de la Croix, car, à l'imitation de votre bon Maître, vous serez un homme de douleur, un homme tout de croix : l'amour qui vous a transformé en lui vous fera porter la croix dans toute son étendue, comme il l'a portée par les divins excès de l'amour qu'il a eu pour tous les hommes.

Mon cher lecteur, c'est ici que je me sens pressé de fléchir les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que par la magnificence de sa gloire il nous communique sa vertu pour être fortifiés par son esprit dans l'homme intérieur, c'est-à-dire l'homme comme régénéré, comme mort à la chair, comme vivant selon l'esprit, selon Jésus-Christ ressuscité : *Car l'homme animal*, vivant à soi-même *ne peut comprendre les vérités de Dieu* (*I Cor.* II, 14), *quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de la charité de Jésus-Christ* qui a été attaché à la croix pour nous (*Eph.* III, 18) et qui passe toute science, et les dimensions de la croix

de notre bienheureux Père qui sont semblables à celles de notre commun Maître. Nous aurions besoin d'être remplis de Dieu en toute plénitude, pour découvrir le secret caché des richesses incompréhensibles de sa grâce dans le mystère de la croix, qu'il a destiné à faire paraître dans ces derniers siècles en la personne de notre incomparable saint.

Car comment pénétrer la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de ses souffrances? C'est comme un abîme qui se présente, où il faut se perdre. Quelle largeur, puisqu'elles s'étendent sur toutes sortes de peines! Quelle longueur, puisqu'elles durent jusqu'à sa mort! Quelle hauteur, puisqu'une partie a été faite immédiatement de Dieu même! Quelle profondeur ensuite, étant travaillé par sa main toute-puissante! Ses peines ont été universelles dans leur largeur, perpétuelles dans leur longueur, étonnantes dans leur hauteur, incomparables dans leur profondeur. Nous avons dit que le Carmel dans sa signification veut dire *circoncision*, ou *agneau circoncis*, il faut donc qu'il porte avec soi la douleur et la peine, et que la vie que l'on y mène, soit une vie innocente et pénitente, une vie de douleur et de croix. Les croix sont les richesses du Carmel. Ensuite il ne faut pas s'étonner si notre bienheureux en a été comblé, puisque la très-sainte et immaculée Vierge l'avait demandé à son Fils pour être le premier Père de la réforme : et nous pouvons dire sans aucune exagération, que depuis l'établissement de l'Evangile, c'est une des personnes à qui ces précieux biens ont été donnés dans une plus riche abondance.

Allons, mon cher lecteur, laissons-nous à l'esprit de notre bon Sauveur, et considérons comme il est fait *un spectacle au monde, aux anges et aux hommes*. (*I Cor.* IV, 9.) Un spectacle de crainte et de terreur au monde, un spectacle d'amour et de joie aux anges, un spectacle d'admiration aux hommes. Considérons comme il souffre toutes sortes de peines, et de toutes sortes de personnes. Il souffre des personnes du dehors, par des malheureux qui étant pleins de la rage du démon à cause des proies qu'il lui enlevait, lui déchargent tant de coups de bâton, qu'ils le jettent par terre presque mort, accablé par une grêle de coups qu'il reçoit. Il souffre de ses frères, qui l'enferment prisonnier dans un cachot, parce qu'il établissait la réforme. De prime abord ils lui ôtèrent son habit, et après l'en avoir dépouillé, ils le mirent dans un lieu qui n'avait que six pieds de largeur et environ dix de longueur, sans fenêtre ni aucune ouverture, qu'un petit trou qui était au toit, et qui n'était large que de trois doigts. Le saint entrant dans ce lieu, le regarda à son égard comme le paradis terrestre. Ce lieu était la garde-robe de la salle prochaine où l'on recevait les hôtes; lieu qui servait à recevoir les immondices et les plus grandes saletés; et voilà ce vaisseau d'élection, ce vase d'honneur et de gloire, qui est traité en vaisseau d'ignominie et de confusion, et placé dans les lieux où l'on jette les plus grandes ordures du monde, et c'est ce qui le charme et le ravit. Il demeura dans ce cachot l'espace de neuf mois, d'où on ne le faisait sortir que tous les vendredis pour aller au réfectoire, où on lui faisait manger à terre un peu de pain, et où on lui donnait un peu d'eau; et pour dessert une discipline circulaire, c'est-à-dire que tous les religieux du couvent tour à tour les uns après les autres le fouettaient inhumainement, et ils ne s'y épargnaient pas, puisque bien des années après sa sortie, les marques en paraissaient encore sur ses épaules toutes déchirées. Après un traitement si cruel, on le renvoyait à sa prison pour tout soulagement; et le saint s'y en retournait les mains jointes avec une douceur angélique, et une modestie capable de charmer tout ce qu'il y a de plus farouche au monde. Dans la suite des temps, lorque les chaleurs de l'été commencent à se faire ressentir, et qui sont grandes dans le pays où il était, il tomba dans une telle faiblesse qu'il pensa mourir; et il en fit le sacrifice de bon cœur : toujours fut-il réduit à une telle extrémité, que le ciel, et celle qui en est la grande et l'aimable reine en furent touchés, quoique les religieux n'en eussent aucune compassion.

Mais ce n'est pas assez que ses frères les religieux mitigés travaillent avec la divine Providence à lui faire des croix; ses enfants, les religieux de la réforme seront de la partie. Pour lors, il pouvait dire avec le Prophète-Roi : *Mes amis et mes proches se sont approchés, et se sont élevés contre moi.* (*Psal.* XXXVII, 12.) Encore si c'eût été mes ennemis; mais c'étaient ceux qui n'étaient qu'un cœur avec moi, qui étaient mes intimes amis, qui mangeaient et marchaient avec moi dans la maison du Seigneur. Un définiteur de l'ordre crut qu'il rendrait gloire à Dieu de faire le procès au Père et premier religieux de la réforme. Il crut qu'il n'était pas à propos qu'il fût commissaire, ou qu'il eût un soin général des monastères des religieuses de l'ordre. Hélas! le saint n'y pensait pas. Et, pour cela, par un faux zèle de l'ordre et de la religion, il s'imagina qu'il était nécessaire de le détruire dans l'esprit des religieuses; et il prit à tâche de leur rendre sa conversation suspecte, pour empêcher qu'il n'en fût supérieur. Pour venir à bout de son dessein, il commença, en qualité de commissaire, à faire de grandes informations contre le bienheureux, et il se servit de l'excommunication même pour obliger les personnes à en dire tous les défauts qu'elles auraient pu remarquer.

Le prieur du couvent où il acheva saintement sa course y finissant sa vie, n'oublia rien de son côté pour mettre la dernière perfection à sa croix. Il semble qu'il n'en devait attendre que tous les témoignages possibles d'une tendre amitié et d'un profond respect; mais, ô conduite de la divine Providence, que vous êtes admirable! Voici le traitement que ce Père commun en

reçoit, et à la mort. Ce prieur se sert de tout ce qui lui peut donner de la peine pour le tourmenter. Il défend à ses religieux d'aller le voir dans sa maladie, et s'il lui envoie quelque particulier, ce n'est que pour lui porter des nouvelles fâcheuses, et lui dire tout ce qui est capable de l'affliger; et parce qu'il s'aperçut que celui qui lui servait d'infirmier en prenait soin avec bonté, ce fut assez pour lui donner lieu de le changer. Si lui-même allait quelquefois le visiter, c'était pour lui dire des paroles outrageantes, et lui faire des reproches de la mauvaise édification qu'il donnait, lui dont sa patience était capable de donner une sainte envie aux anges. C'était pour lui reprocher qu'il détruisait la sainteté de la réforme par la recherche de ses aises, lui qui n'était qu'une pure croix. Il avait de la peine à lui donner les besoins nécessaires, et il ne pouvait souffrir qu'il les reçût des personnes charitables du dehors; car, ou il renvoyait brusquement les secours que la charité des personnes miséricordieuses lui envoyait, ou, s'il les acceptait, il ne voulait pas qu'il en fût assisté; et pour lui faire plus de peine, il lui faisait savoir qu'il en usait de la sorte.

Ce n'est pas tout, il n'a pas eu seulement à combattre *contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde et des ténèbres, et contre les esprits corrompus qui sont dans l'air.* (*Ephes.* VI, 12.). Aussi avait-il pris toutes les armes de Dieu pour pouvoir leur résister au jour mauvais, qui est tout le temps de la vie. Il était parfaitement muni pour soutenir contre eux le combat. Il n'ignorait pas ce que nous dit la divine parole, du démon, qu'il n'y a pas de force sur la terre qui égale la sienne; que le fer, à son égard, n'est que comme de la paille; que le feu sort de sa bouche; que sa seule haleine allume les charbons, et qu'il engloutit les fleuves tout entiers. Il savait que si Dieu ne liait sa puissance, il n'y a point d'homme qui pût lui résister. C'est pourquoi il se tenait debout, comme le grand Apôtre (*Ephes.* VI, 11) nous en donne avis, portant sur ses reins la ceinture de vérité, et se revêtant de la cuirasse de la justice, et en toute rencontre, prenant le bouclier de la foi, par lequel il éteignait tous les traits enflammés de ce maudit esprit.

L'Apôtre appelle les traits du démon enflammés (*Ibid.*, 16), parce qu'ils brûlent par l'ardeur des passions dont il se sert pour nous combattre. Et c'est la plus cruelle guerre que nous ayons avec ces esprits d'enfer. Mais celle qu'ils ont faite à notre bienheureux a été toute extraordinaire dès l'âge de sept ans. Son éminente et héroïque vertu, les âmes qu'il délivrait de leur tyrannie, les grandes choses qu'il faisait pour la gloire de Dieu, lui attiraient des persécutions effroyables de ces malins esprits, qui lui suscitaient des affaires de toutes parts, qui s'emparaient même de l'imagination des bons pour leur en donner de fâcheuses idées, et qui, non contents de le faire souffrir par le moyen des hommes dont ils se servaient, le maltraitaient encore eux-mêmes très-fréquemment, ayant conspiré contre sa vie, et s'étant mis en état de l'étrangler. Comme leur force surpasse toutes celles de la terre, on ne peut expliquer les maux qu'il en a soufferts. Ce n'est pas cependant dans toutes les peines que la terre et l'enfer, les hommes et les démons lui ont pu faire, que se terminent ses croix. Il en a eu d'autres à souffrir bien plus terribles, qui ont été opérées immédiatement de Dieu, qui purifie les âmes par les peines intérieures, comme l'or et l'argent se purifient par le feu, afin que, ne tenant plus rien d'imparfait d'elles-mêmes, elles puissent être plus parfaitement unies à Dieu qui est la pureté souveraine. Dans cet état, l'âme est travaillée de tentations. C'est ce que saint Bernard avoue de lui-même dans le traité *De la maison intérieure*, lorsqu'il dit : « Quand je veux retourner à mon cœur, la saleté des désirs charnels et le tumulte des vices dissipent mes pensées par leurs tentations; et plus le tumulte des pensées qui me pressent est grand, plus je dois insister et persévérer ardemment dans l'oraison. » Saint Jérôme déclare ingénument que souvent, dans ses oraisons, il était tourmenté de distractions. Saint Grégoire le Grand enseigne que celui qui est le plus élevé en contemplation, souvent est plus travaillé de tentations.

Le même saint docteur ajoute que quelquefois tout ce que l'homme prépare pour son repos, est changé en trouble. Quelquefois, dit notre bienheureux dans son traité *De la nuit obscure*, l'on ne peut goûter aucune chose ni divine ni humaine; les affections de l'âme étant arrêtées, comme liées, sans pouvoir se mouvoir, ni trouver appui en quoi que ce soit; l'imagination liée sans pouvoir faire aucun bon discours, la volonté sèche et resserrée, et toutes les puissances vides : et sur tout cela une épaisse et pesante nuée sur l'âme, qui la tient en angoisse, et comme éloignée de Dieu. Le saint parlait par son expérience. La tentation, dit saint Bonaventure, est consommée, lorsque rejetant toute consolation humaine, elle n'en a point dans les choses spirituelles. Ainsi pour lors on se dégoûte de tout bien, l'on s'ennuie de prier, de lire, d'entendre de bonnes choses, d'en faire, d'assister aux choses divines. On ne saurait se consoler, ni avec les personnes de la terre, ni avec les saints du ciel, ni avec le Dieu du ciel. On est peiné dans la conversation, on souffre dans la solitude, il semble que l'on ne se soit jamais souvenu de Dieu; c'est comme parle sainte Thérèse, et elle déclare que tout ce que les confesseurs peuvent dire pour lors, ne console point, tous les efforts que l'on fait servent de peu, et l'on demeure toujours sec au dedans. Les grâces passées sont comme un songe, ou bien on pense y avoir été trompé. Avec tout cela on est attaqué de tentations terribles contre la foi,

de blasphèmes contre Dieu. On est tenté de désespoir, on pense que l'on est réprouvé. Si on veut recourir à Dieu, il semble qu'il n'y en ait point. C'est ce que le saint livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* appelle *l'exil du cœur ;* car il semble que l'on soit banni de Dieu qui en est le centre. Et ce livre admirable nous apprend que c'est peu de chose d'être privé des consolations humaines quand on jouit des divines : mais que ce qui est véritablement grand, est d'être privé des unes et des autres, et de porter l'exil du cœur. Dans tout ce que nous venons de dire, nous n'avons rien avancé de nous-même, touchant toutes ces peines, nous n'avons parlé que par les saints.

Or ces angoisses spirituelles sont des peines qui dans le sentiment de la séraphique Thérèse ne se peuvent nommer, et qu'on ne peut mieux les comparer qu'à celles que souffrent les damnés dans l'enfer. Ce sont ses propres paroles. Il est toujours vrai que les peines qui peuvent arriver des causes naturelles, des hommes, des anges bienheureux ou malheureux, ne sont pas comme celles qui sont opérées immédiatement de Dieu. Car ce que Dieu fait de soi-même, il le fait en Dieu, c'est-à-dire, d'une manière qui puisse faire connaître qu'il est Dieu. Nous avertissons cependant que nous ne voulons pas dire, parlant de toutes les peines dont nous venons d'écrire, qu'elles viennent immédiatement de Dieu, mais seulement qu'au milieu de toutes ces peines il en opère immédiatement pour purifier les âmes, et il le fait à l'égard de toutes celles qui sont en purgatoire, qui en souffrent d'inexplicables, et qui les mettent dans des angoisses que l'on ne peut nommer.

C'est par le feu et les flammes de cet amour purifiant en cette vie que le saint a passé : il a beaucoup souffert par des tentations de scrupule, contre la foi et l'espérance. Il pensait être perdu, et qu'il voyait l'enfer tout ouvert pour y être abîmé ; la divine Providence en disposant de la sorte, afin que l'on ne serve pas Dieu pour des récompenses, mais dans la seule vue de ce qu'il est. On ne peut expliquer quel tourment c'est à l'âme qui pense que Dieu l'a en horreur, et qui croit en être rejetée. Notre bienheureux pour en dire quelque chose, assure que c'est comme si l'on était dévoré par quelque bête sauvage et cruelle. Il semble à l'âme qu'on la sépare d'elle-même, ce qui lui cause des douleurs inexplicables. Le saint fut plusieurs années dans ce purgatoire de la vive flamme du saint amour ; mais il souffrit encore d'autres angoisses intérieures terribles. Dieu permit au démon, pendant que les religieux mitigés le tenaient prisonnier, de lui représenter qu'il avait très-mal fait d'entreprendre la réforme, parce que c'était ce qui troublait la paix de l'ordre, et causait tant de bruit ; il lui apportait toutes les raisons que l'on donne ordinairement pour condamner les singularités, tâchant par ces artifices, non-seulement de l'affliger, mais encore de le décourager de ce qu'il avait entrepris si saintement ; et la tentation du diable était d'autant plus dangereuse, que le saint était seul sans pouvoir être soutenu de personne.

Davantage, le Seigneur, comme parle un prophète étendit la main sur lui pour le purifier de toute écume par le feu, et pour ôter tout l'étain qui était en lui (*Isa.* I, 25), le dépouillant du vieil homme pour le revêtir du nouveau ; ce qui n'arrive pas sans de grandes douleurs. De plus l'âme, pour être parfaitement unie à Dieu, non-seulement doit être délivrée de ses imperfections qui sont opposées à Dieu, mais elle en doit recevoir une blancheur ou pureté achevée, qui est plus grande à proportion du degré de la divine union, à laquelle elle est appelée : et comme il y a une distance infinie entre la sainteté de la créature telle qu'elle puisse être, et celle de Dieu, à mesure qu'on lui est divinement uni, il communique une nouvelle pureté ou ressemblance, ce qui se fait ordinairement par les croix. De là on peut juger de la grandeur de celles qu'a portées le séraphique Père Jean de la Croix, Dieu le destinant non-seulement à une perfection admirable, mais pour être le premier d'une réforme dans laquelle la sainteté devait régner.

C'est ainsi que ses croix ont été universelles, souffrant de la terre, de l'enfer et du ciel, des hommes, des démons et de Dieu. Mais s'il a été si douloureusement affligé de toutes parts, il l'a encore été en tout ce qu'il était. Nous venons de dire quelque peu de chose de ses peines intérieures, car il est vrai qu'elles ne se peuvent expliquer ; mais il faut qu'il soit en tout ce qu'il est une pure croix vivante, une croix parfaite. Il sera, comme nous l'avons déjà remarqué, un homme de douleurs dans son habit, dans sa nourriture, dans son logement, et il le sera en tout son corps. Certainement il pouvait bien dire avec l'Apôtre : *J'ai été dans l'affliction et dans la douleur, dans de longues veilles, dans la faim, dans la soif, dans beaucoup de jeûnes, dans le froid et dans la nudité. J'ai été battu de verges* (*I Cor.* XI, 27, 25) ; mais non pas seulement trois fois, mais toutes les semaines pendant les neuf mois de ma prison ; j'ai été souvent près de la mort.

Certainement on peut lui appliquer avec bien de la justice ces paroles d'Isaïe, que depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y avait rien de sain en son corps. Car dans sa dernière maladie, ce n'était que blessure et qu'une plaie enflammée, que l'huile n'adoucissait point. Il avait cinq plaies au-dessus du pied en forme de croix, les quatre aux deux côtés, et une au milieu, dont il sortait tant de matière que l'on en remplissait plusieurs plats, et elles étaient si pleines de fistules, qu'elles le tourmentaient jour et nuit : il ne pouvait en aucune manière se remuer, ni changer de côté, parce que ses jambes, ses hanches et tout son corps étaient pleins d'ulcères.

Il est donc l'homme de douleurs en ce qu'il souffre de tout côté, et en tout ce qu'il est, en son corps, en son esprit ; il souffrira

encore en tout ce qui le regarde. Saint Bernard enseigne qu'il manque quelque chose aux âmes les plus parfaites et les plus saintes, lorsque l'on ne touche pas à leur réputation ; puisqu'en cela ils ne sont pas conformes à Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est ce qui ne manquera pas à notre bienheureux. Nous avons remarqué que l'on avait fait des informations publiques contre lui, ce qui dans l'ordre devait supposer quelque infamie, quoiqu'il fût regardé comme un saint; et elles furent faites d'une manière si irrégulière, et avec tant de chaleur, que sa réputation en demeura noircie, non-seulement parmi les gens du monde, mais ce qui est plus sensible, parmi les gens de bien et de vertu, et ce qui est tout à fait touchant, parmi les personnes d'une grande sainteté, qui ne savaient ce qu'ils en devaient penser. Mais encore il a cela de commun avec plusieurs âmes d'élite : ce qui lui est singulier, et étrangement étonnant, est que le bruit courut qu'on lui ôterait l'habit. Oter l'habit à celui qui en a été revêtu le premier par la grande Thérèse, car ce fut elle qui fit les premiers habits aux deux premiers religieux de la réforme ; ôter l'habit à celui l'a donné à tant de saints religieux de la première observance ; ôter l'habit à celui qui l'a tant honoré par l'édification d'une vie qui a servi d'admiration à tout le monde ; ôter l'habit, et chasser de l'ordre celui que la divine Providence a destiné pour en rétablir la première observance ; ôter l'habit, et faire sortir de la réforme celui que la très-sainte Vierge a choisi pour y renouveler le premier esprit : ôter l'habit, et chasser comme un scandaleux celui dont la sainteté était une odeur de Jésus-Christ à tous les fidèles ; ôter l'habit comme à un homme qui détruisait l'esprit de pénitence et d'austérité, et qui cherchait ses aises, lui qui ne se nourrissait que de douleurs et de croix ; ôter l'habit comme à un incorrigible et un apostat, lui qui était obéissant jusqu'à sacrifier sa vie, et qui était un modèle achevé de toutes les vertus ; ôter l'habit au Père commun de la réforme, et lui l'ôter à la mort, afin qu'à l'imitation de son maître il expirât accablé d'ignominies et de confusion, dans une pauvreté et une nudité entière.

Pour lors son nom fut en abomination, selon la prédiction du Fils de Dieu à ses apôtres, et sa réputation fut si déchirée qu'il se trouva abandonné de ses disciples, comme le Sauveur de tous les hommes. Ceux qui avaient reçu plus de secours de lui, et qui étaient ses meilleurs amis n'osaient pas dire qu'ils avaient eu quelque liaison de grâce avec lui. On disait qu'on ne le connaissait point. Ceux qui avaient de ses lettres les brûlaient, et c'était presque un crime de passer pour son ami. En vérité, il a bien été le Père de la croix en toutes manières, et l'un des hommes qui a le plus souffert depuis les premiers siècles.

Le Père provincial passant par le couvent où le bienheureux mourut, et ayant appris que le prieur défendait à ses religieux de le voir, s'écria avec beaucoup de véhémence : « Que l'on ouvre les grandes portes du monastère, pour y faire entrer les séculiers mêmes, afin que non-seulement les religieux, mais ceux de dehors voient avec admiration cet exemplaire d'une patience consommée, et qu'ils en soient puissamment édifiés ! » Hélas ! nous qui écrivons ses héroïques vertus, et vous qui les lisez, arrêtons un peu nos yeux sur ce Job évangélique ! O mon Seigneur et mon Dieu, où en sommes-nous, que faisons-nous, et que deviendrons-nous? Les petites croix qui nous arrivent nous paraissent bien grandes; il semble quelquefois à nous entendre parler qu'à peine y en a-t-il de semblables. On ne se lasse point d'en parler et de les exagérer. On voudrait que tout le monde compatît à notre douleur, on se dit malheureux : et cependant ce n'est presque rien, si on les compare à celles des saints. Ah ! qu'elles sont légères si nous les considérons par rapport à celles de notre bienheureux ! Mon cher lecteur, humilions-nous puissamment devant Dieu; laissons-nous anéantir devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, et devant son saint; que notre faiblesse nous soit présente durant tout le jour, et que la honte couvre notre visage.

## CHAPITRE III.

*Le divin amour lui donne une haute estime, et un amour insatiable des croix.*

*Vous devez avoir les mêmes sentiments que Jésus-Christ*, s'écrie le grand Apôtre (*Philip.* II, 15); et comment en pouvoir avoir d'autres, puisque nous n'avons point d'autre esprit en qualité de Chrétiens? Voilà la matière d'un grand et sérieux examen pour tous les fidèles. Oh ! combien s'en trouve-t-il qui aient les mêmes sentiments que Jésus-Christ ! Les sentiments du vieil homme ne sont-ils pas l'esprit dominant parmi la plupart des Chrétiens? Ne voit-on pas l'estime des biens temporels, des faux honneurs et des vains plaisirs régner de toute part ? Qui estime et qui aime la pauvreté, le mépris et la douleur ? C'est pourtant ce qu'un Dieu fait homme a recherché et aimé; toute sa vie, dit le saint livre de l'*Imitation*, a été une continuelle croix et un perpétuel martyre. La vie de notre bienheureux Père lui a été très-conforme, et en a été une parfaite image ; c'est que la vive flamme du pur amour l'avait tout transformé en cet adorable Sauveur.

Il a aussi écrit que lorsque l'âme est tellement enflammée d'amour qu'il semble qu'elle se consume dans cette flamme, elle passe à un nouvel être : elle devient une nouvelle créature en Jésus-Christ, comme l'enseigne le grand Apôtre. (*Galat.* VI, 15.) Et dans l'union qu'elle a avec cet adorable Dieu-Homme, renonçant à ses propres sentiments et à ses propres inclinations, qui ne tendent qu'à la vie aisée, elle est mue de l'Esprit de Dieu, qui l'élevant au-dessus de sa nature, lui donne des mouvements qui en sont bien éloignés : et ainsi elle est si animée à souf-

frir, dit encore le saint, que ce lui est une peine de se voir sans beaucoup de souffrances.

C'est ce qu'il savait par sa propre expérience, puisque ce lui était une pesante croix de n'en point avoir, de se voir honoré, ou de recevoir des consolations. Il était dans ces états si désolé, comme il a été dit, qu'il avait besoin de consolations. Ainsi un jour, son frère, qui était pauvre des biens de la terre, mais très-riche des biens du ciel, l'ayant trouvé qu'il paraissait tout triste contre son ordinaire, car on le voyait toujours parfaitement content, et lui en ayant demandé la raison, il lui répondit qu'il était affligé de n'avoir pas des sujets d'affliction; que ce lui était une grande douleur de se voir pour lors considéré par les personnes du lieu où il était, et que ses prières n'étaient pas exaucées. Une autre fois, la communauté s'étant trouvée sans pain, et étant sortie du réfectoire sans y avoir pu prendre le repas ordinaire, son âme en fut remplie d'une divine allégresse, et son esprit, ravi de joie, en rendit grâces à Dieu, son Sauveur. Il parla à ses frères avec tant de véhémence du bonheur des souffrances, qu'ils demeurèrent plus contents dans leur faim que s'ils eussent fait un repas délicieux. Mais comme quelque temps après, un frère lui apporta une lettre par laquelle on lui mandait qu'on leur envoyait des vivres, il ne put contenir ses larmes en la lisant. Hélas! disait-il en soupirant, malheureux que nous sommes, nous n'avons pas été trouvés dignes de souffrir la faim au moins un jour tout entier. Sa consolation eût été de manger du pain de larmes, et boire l'eau de ses pleurs, que ses larmes fussent devenues son pain durant le jour et la nuit : c'est-à-dire de vivre dans une douleur continuelle, qui était à son goût une manne céleste. Il ne se nourrissait que de croix, et sans cette divine nourriture, il aurait pu dire avec le Psalmiste : *J'ai été frappé comme l'herbe, et mon cœur est devenu comme sec, parce que j'ai oublié de manger mon pain.* (*Psal.* CI, 5.) Mais, s'il était comme une personne désolée et qui a tout perdu, lorsque les croix lui manquaient, ce qui lui était bien rare, car il a toujours abondé en souffrances, ce qui lui était une joie extrême lorsque la divine Providence lui faisait l'honneur de lui en donner de bonnes occasions. C'est ce qui lui fit dire, quand il fut jeté par terre à coups de bâton, que de sa vie il n'avait jusqu'alors reçu une consolation pareille. Il dit jusqu'alors, car le ciel lui réservait bien d'autres occasions plus favorables et plus heureuses. Il assurait que les coups de bâton lui avaient été bien doux, comme les pierres à saint Étienne.

La divine Providence, la meilleure et la plus fidèle des mères, lui gardait bien d'autres sujets de douceurs. Elle l'avait destiné pour le grand ouvrage de la réforme de l'ordre de la Vierge, c'est ce qui fit trembler tout l'enfer, et lui donna lieu de conspirer sa ruine. Mais que peut faire l'enfer et tous les hommes contre les desseins de Dieu? Pour ce sujet, il se servit de quelques religieux qui ne laissaient pas d'avoir de bonnes intentions, dont le diable ne laisse pas aussi de se servir. Ils avaient même quelque fondement à leur entreprise, car ils agissaient selon un décret d'un chapitre général de l'ordre, qui ordonnait que l'on se saisirait du bienheureux Jean de la Croix, parce que l'on prétendait qu'il troublait toute la congrégation. Quelques religieux donc, en suite de ce décret, allèrent secrètement pour le prendre. Il fallait en cela, comme dans le reste, qu'il fût semblable à notre aimable Sauveur, dont le saint Evangile nous dit (*Matth.* XXVI, 5, 6) que l'on tint conseil pour le prendre adroitement, de peur qu'il ne se fît quelque émotion parmi le peuple. Ces religieux vinrent encore accompagnés de gens armés, comme ceux qui prirent notre bon Sauveur, et qui étaient envoyés par les chefs et les anciens de l'ordre, et ils vinrent la nuit pour se saisir de sa personne. Ceux qui étaient présents ont déposé qu'il fit paraître une douceur si charmante à l'égard de ceux qui le prenaient, que sa prise était une vive image de celle du Sauveur.

Le voilà donc qu'on l'enlève, et qu'on le mène avec des manières si dures et si cruelles, tant en paroles qu'en faits, qu'un pauvre muletier, qui aidait à le conduire, en fut touché au vif, et prit résolution de le faire évader : ce qu'il lui proposa secrètement; et, à cette proposition si favorable à la nature, et même ce semblait à la grâce, puisque cette capture paraissait servir d'obstacle à ses conduites, le saint homme le remerciant humblement, lui dit qu'il ne s'affligeât point pour les mauvais traitements qu'on lui faisait, et que pour lui il était sans affliction et sans ennui.

En vérité, il fallait bien que sa consolation fût dans la peine, puisqu'il était sans ennui pour les mauvais traitements qu'il recevait, qui touchaient au vif les personnes que ces fâcheux traitements ne regardaient pas, et les touchaient si puissamment que, quoique l'homme de Dieu pût dire, le pauvre muletier ne pouvait s'empêcher d'être dans la dernière douleur. L'hôte même où ils logèrent, quoiqu'il ne le vît qu'en passant, fut tellement ému de compassion à la vue de ses souffrances, qu'il lui proposa aussi de le faire évader; et à tout cela le serviteur de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère ne répondit autre chose, sinon qu'il allait de grand cœur, très-content et dans la dernière satisfaction au lieu où on le conduisait. En vérité il faut bien se plaire dans les peines pour en agir de la sorte. Mais sa joie dans la douleur était de la nature de celle dont parle l'Apôtre, qui est une joie perpétuelle et qui dure toujours. Ainsi quand il fut dans son cachot, il y était content comme un ange du ciel. Nous avons dit que sa prison lui fut un paradis terrestre, et c'est pourquoi le religieux qui le gardait a déposé que jamais, oui jamais, non pas même une seule fois, il ne l'a entendu se

plaindre. Jamais il ne sortit de sa sainte bouche le moindre murmure : s'il parlait, c'était pour excuser tout le monde, et particulièrement ceux qui étaient auteurs de ses peines. Jamais on ne l'a vu affligé; il paraissait toujours, et il était effectivement dans la dernière satisfaction. C'est une remarque admirable que l'on a faite, qu'il ne voulut jamais que l'on blâmât ceux qui l'exerçaient, et ceux mêmes qui le traitaient plus indignement et avec une espèce de cruauté. Il cherchait des raisons pour les justifier et pour les défendre ; et pendant que l'on faisait des informations contre lui (ce qui lui était beaucoup ignominieux), il tâchait de persuader que c'était bien avec sujet que l'on faisait une si exacte recherche de ses fautes, qu'il jugeait être en si grand nombre, que jamais on ne les pourrait assez connaître.

Enfin l'on peut dire qu'il était comblé de joie dans toutes ses souffrances; aussi était-ce ce qu'il avait tant désiré, et la joie est l'accomplissement des désirs. Nous allons encore voir cette vérité dans les douleurs de sa dernière maladie. Nous ne répéterons point ici qu'il était comme un autre Job, plein d'ulcères, sans pouvoir se remuer; que les chirurgiens lui coupaient la chair par morceaux; que ses douleurs étaient extraordinairement aiguës ; que, dans un état si douloureux, on le privait des secours charitables qu'on lui offrait; qu'on lui faisait de sanglants reproches; qu'on le menaçait de lui ôter l'habit, comme à une personne du dernier scandale; que l'on informait contre lui ; qu'il était délaissé de ceux à qui il avait rendu de plus signalés services; que c'était comme un péché de passer pour son ami ; que l'on n'osait pas dire que l'on en était du nombre, par un désaveu que l'on en faisait; que parmi toutes ces désolations il était encore délaissé de Dieu : et cependant au milieu de tant de martyres, jamais on ne lui entendit proférer la moindre parole de plainte, on remarquait toujours en lui un visage égal et content. Toutes les paroles qu'on lui entendait dire n'étaient que des louanges à Dieu pour le remercier de la grâce qu'il lui faisait de souffrir quelque chose pour son amour ; et il semblait être dans une oraison continuelle. S'il parlait à ceux qui l'assistaient, ce n'était que pour les remercier et pour leur demander très-humblement pardon des peines qu'il leur donnait. Jamais on n'a vu une personne et plus humble et plus reconnaissante pour les plus petits services qu'on lui rendait : mais ceux qui l'ont vu au milieu de tous ces martyres ont déposé qu'il ne les souffrait pas seulement avec une patience héroïque, mais avec joie et allégresse. Si ce lui était un tourment de ne pas souffrir, ce lui était une joie extrême d'être accablé de douleurs.

Comme la vive flamme d'amour l'avait transformé en l'adorable Jésus, il avait ses mêmes sentiments. Il savait que son divin Maître avait désiré d'un grand désir sa passion ; qu'il en appelait le temps son heure par tendresse ; qu'il était dans la contrainte jusqu'à ce qu'elle fût accomplie; qu'il avait traité de Satan l'un de ses plus fervents disciples, parce que par un amour naturel il souhaitait qu'il n'endurât pas; qu'il avait regardé comme un ami et donné le baiser de paix à Judas, qui l'avait livré à ses ennemis; que la pensée, le souvenir et l'amour de sa croix l'occupaient si fortement, que dans le temps même qu'il avait destiné pour faire paraître quelque chose de sa gloire dans sa transfiguration, il s'en entretenait avec Moïse et Elie : ainsi notre bienheureux Père dans l'union et dans l'imitation du Sauveur ne respirait que les souffrances.

Ce qu'il faisait parce qu'il en connaissait le prix et la valeur, et qu'il avait reçu pour cela des lumières admirables; d'où vient qu'il en avait une estime qu'on ne peut expliquer. C'est une conduite de la divine Providence, lorsqu'elle destine les personnes à des croix extraordinaires, de les préparer par des lumières singulières qu'elle leur en donne, ce qu'il est facile de remarquer dans ceux qui ont beaucoup souffert. Notre bon Sauveur avait choisi saint Paul pour en faire un spectacle d'opprobres et de toutes sortes de maux, et à même temps il en a fait le grand docteur de la science de la croix. Saint Chrysostome a eu des persécutions cruelles et a été tourmenté d'une manière étonnante. Aussi, quoiqu'il fût l'un des plus éloquents de son siècle, il s'est surpassé soi-même quand il a parlé du bonheur des peines; il a plus parlé de la langue des anges que des hommes, son éloquence est devenue toute céleste.

Ne nous étonnons donc plus si notre bienheureux Père a eu de si hauts sentiments des souffrances; il en avait reçu des connaissances du ciel, qui étaient admirables, et il en était si vivement pénétré, qu'aux moindres choses que l'on en disait, il entrait en extase; ce qui l'obligeait d'en détourner son application, de peur d'avoir des ravissements en public. Un jour, comme une religieuse commençait de l'entretenir, il lui fit signe pour ce sujet qu'elle cessât; et quoiqu'elle en eût dit peu de choses, son esprit était déjà tellement élevé, qu'il fut contraint de prendre la grille à deux mains, de peur que le corps ne suivît l'esprit, demeurant près de deux heures dans cet état. Quel sujet de confusion pour la plupart des Chrétiens qui ont des sentiments si bas, et même si indignes, de la doctrine de celui qu'ils reconnaissent pour leur grand Maître et pour leur Dieu, qui nous a enseigné avec tant de clarté et de force le bonheur des croix ! L'on en pense et l'on en parle plutôt en païen et en infidèle qu'en Chrétien, et encore quelquefois beaucoup plus mal qu'un honnête païen. O mon Seigneur et mon Dieu! que faisons-nous? Pendant que nous faisons profession de la religion de Jésus-Christ, nous en démentons les plus divines vérités et par nos paroles et par nos actions. Si nous croyions que ce fût un bonheur de souffrir, comme la foi nous l'enseigne, serions-nous

affligés dans la douleur et dans les peines? Car s'afflige-t-on d'être bienheureux? n'est-on pas dans la joie quand quelque bonheur arrive? ne s'en réjouit-on pas et pour soi et pour les autres? Aussi le saint recevait une consolation singulière quand il voyait les personnes et les familles dans les peines. Oh! heureuses les maisons qui sont marquées au signe de la croix, qui est le signe du salut: c'est ce qui distingue présentement les maisons des personnes consacrées à Dieu d'avec les maisons des personnes séculières; mais il faut que la croix soit au dedans aussi bien que sur la porte.

Mais d'où vient que l'on a si peu de foi de ce que l'on doit croire? d'où vient que l'on se rapporte si peu à un Dieu, pendant que l'on donne tant aux sens et à l'opinion des hommes? C'est que l'on ferme les yeux aux divines lumières, qui n'entrent point dans les âmes attachées à la terre, de laquelle pour se détacher il faut se mortifier; et c'est ce que l'on ne fait pas. C'était l'une des maximes de notre bienheureux, que pour entrer dans la sagesse de Dieu, il fallait passer par les croix; que tous voudraient bien entrer dans l'abondance des richesses d'une grâce si divine, mais qu'il y en a peu qui veulent entrer par le chemin étroit qui y mène. Le saint y ayant couru avec ardeur comme un géant, c'est ce qui lui a attiré les plus saintes lumières de Dieu, qui lui ont donné une si haute estime des croix durant tout le cours de sa vie, et qui l'a fait paraître même après sa mort avec son habit religieux parsemé d'étoiles, ayant une couronne d'or en tête, disant que c'était ce que l'on estimait dans le ciel, comme il l'a révélé plusieurs fois depuis sa précieuse mort. Il a écrit que l'âme qui a commencé d'entrer dans les secrets de Dieu, connaissant que les souffrances sont les grands moyens pour arriver aux communications les plus divines, elle se sent pressée de désirer de passer par les voies les plus crucifiantes de la vie, parce qu'elle sait que c'est ce qui conduit aux unions les plus divines; pour lors l'entendement étant parfaitement éclairé, la volonté est toute portée à souffrir pour l'amour de son Seigneur et de son Dieu. C'était dans cet état que les désirs de souffrir le pressaient tellement, qu'il n'y a point de cerf poursuivi par des chasseurs qui cherche les eaux avec tant d'ardeur, comme il souhaitait de pâtir. C'est une vérité qu'il en avait un amour insatiable, son entière union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ le mettant dans cette disposition.

Car cet adorable Sauveur de tous les hommes, comme le dit un savant et pieux interprète sur l'*Epître aux Colossiens*, a eu dans le cœur un zèle infini de souffrir par amour pour son Père, et par haine contre le péché, toutes sortes de maux et de supplices, quoiqu'il n'ait dû mourir qu'une fois. Et il ajoute que si saint Ignace d'Antioche s'offrait à tous les tourments que le démon pouvait inventer, et faire porter aux hommes, le Fils de Dieu n'a pas voulu limiter ni à aucun temps, ni à aucun lieu, ni à aucune espèce de peines, sa disposition intérieure et son désir même d'honorer son Père, pour détruire le péché et pour sanctifier les hommes. Tous les saints qui souffrent de nouveaux tourments et des persécutions différentes par toute la terre, et en tous les pays, accomplissent ce que Jésus-Christ a enduré dans son esprit, et ils sont par ce moyen, ce que l'Apôtre appelle dans l'*Epître aux Ephésiens* la plénitude de celui de qui tout ce qui se passe de saint dans eux est l'accomplissement; et à mesure que les saints entrent par participation dans ces désirs de souffrances de Jésus, ils lui sont plus unis, et dans sa parfaite union on ne respire plus que le pur amour; amour qui dans sa pureté est impitoyable, et non-seulement dur à se tourmenter, mais qui ne se lasse jamais de tourments; qui ne dit jamais c'est assez. C'est ce que le bienheureux P. Jean de la Croix montra bien à la mort, lorsque étant accablé de douleurs, il dit ces paroles : *C'est ici mon repos dans les siècles des siècles.* (*Psal.* CXXXI, 14.) Ah! grand saint qui êtes attaché sur la croix, tant d'années de tourments ne vous suffisent-elles pas? n'êtes-vous pas encore content des peines que vous endurez à la mort? pourquoi dire que vous voulez vous y reposer dans les siècles des siècles? Sans doute que c'est que la vie est trop courte pour contenter vos désirs. Il a les mêmes sentiments que sainte Thérèse. *Ou mourir, ou souffrir;* mais il passe plus avant, il voudrait souffrir, et ne pas mourir pour continuer ses croix.

Cette disposition si sainte était cause que non-seulement il les demandait à Notre-Seigneur, mais qu'il l'en priait avec instance. En voici un rare exemple, et peut-être inouï. Un jour priant devant une image de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec une ferveur extraordinaire, ce bon Sauveur lui parlant par son image, lui dit : « Jean, que voulez-vous pour les travaux que vous avez endurés? » Remarquez qu'il lui donne le choix de lui demander sans réserve tout ce qu'il voudra. O bienheureux serviteur de Dieu! pensez donc à tout ce qu'il y a de glorieux dans les cieux, à tout ce que l'on peut souhaiter sur la terre, il n'y a rien de réservé, demandez, tout est à votre choix.

Vous pouvez lui demander des biens, car c'est à ce Seigneur qu'appartient la terre et tout ce qui la remplit, le monde et tous ceux qui l'habitent, mais vous considérez ces choses comme de la boue et de la fange. Vous pouvez lui demander des honneurs, de l'estime, de la réputation, de l'amitié; mais je vois que vos prières ordinaires y sont opposées, puisqu'elles tendent à obtenir que vous mouriez sans charge, que vous viviez et mouriez inconnu, et que vous le soyez encore après votre mort. Mais vous pouvez lui demander des sciences, de la sagesse; autrefois Salomon l'a bien fait, et en cela même il a été agréable à Dieu. Mais vous faites profession de n'avoir point d'autre science, d'autre sagesse, que la science, la sagesse de la croix. Demandez au moins la

grâce de la persévérance finale, demandez la délivrance de l'enfer, demandez la possession du paradis, demandez l'une des premières places dans la gloire. Ces choses méritent bien qu'on les demande, et tout est à votre choix. Mais vous préférez la grâce des souffrances à la gloire du ciel ; vous aimez mieux ici-bas endurer les croix les plus terribles, que d'occuper dans les cieux la première place des séraphins ; vous ne demandez donc qu'à souffrir et à être méprisé.

Mais, ô admirable serviteur de Dieu ! vous ne prenez pas garde que le Seigneur vous ordonne de lui demander des récompenses pour vos souffrances et vos mépris. Comment donc le priez-vous de vous donner des mépris et des souffrances? C'est qu'en vérité pour vous (ce qui vous est tout à fait singulier) les récompenses des croix et des grandes croix, sont de nouvelles et de plus grandes croix. Mais quelle nature de croix demandez-vous? Voulez-vous souffrir dans l'intérieur ou dans l'extérieur? voulez-vous que ce soit des hommes, ou des démons, ou de Dieu? Il faut dire que comme notre Sauveur ne met point de bornes aux récompenses qu'il laisse à votre choix, vous n'en mettez point aussi aux peines, qui est la seule chose que vous désirez pour toute récompense. Sa prière fut exaucée, et il obtint effectivement ce qu'il avait demandé.

Après cela il ne faut pas penser que la vive flamme du pur amour l'arrêtât à des désirs et à des prières ; il n'oubliait rien, il faisait tout pour entrer dans la pratique effective de ce qu'il souhaitait; sa grande application était à éviter toutes les satisfactions, et à se procurer toutes sortes de peines. Notre bon Sauveur lui avait plusieurs fois révélé les persécutions qu'on lui préparait, comme son emprisonnement ; ce qui lui donnait le pouvoir de les éviter; c'est pourtant ce qu'il n'a jamais voulu faire. Quand il avait le choix d'aller ou de demeurer en de certains lieux, il n'y avait point à hésiter, on était certain qu'il irait toujours où il aurait plus à souffrir. C'est ce qu'il marqua par un exemple qui fait trembler la nature. Ayant choisi le couvent d'Ubéde, et dans une extrémité de maladie qui le mena à la mort, parce qu'il savait que le prieur étant irrité contre lui le ferait beaucoup souffrir, dans un état où il semble qu'il y a de la justice à rechercher quelque soulagement; et n'ayant pas voulu accepter un autre couvent où il devait espérer d'y trouver toute sorte de satisfaction de la part de celui qui en était supérieur. Non, on ne peut jamais assez le répéter : Il était une vraie croix vivante. La vive flamme d'amour qui l'avait transformé en Jésus-Christ, l'avait aussi tout transformé en sa croix. Il en était si divinement passionné, qu'il célait ses maux lorsqu'il en était plus accablé, de peur d'en recevoir la plus petite consolation; ce qu'il observait non-seulement à l'égard de ses peines extérieures, mais encore à l'égard des intérieures.

Oh ! quelle différence de cet homme de Dieu, d'avec les hommes du siècle qui sont gens d'aises et de plaisirs ! Oh ! quelle différence même d'avec les personnes qui font une profession spéciale de vertu, qui souvent sont si tendres sur elles-mêmes et sur ce qui les touche, qui pensent et parlent continuellement de leurs petits maux, lesquels elles regardent par une fausse imagination comme de grandes croix, qui veulent qu'on les plaigne, qui recherchent en tant de manières leur soulagement, qui désirent d'être consolées, qui estiment que l'on ne prend jamais assez de soin d'elles, qui se laissent aller à l'ennui et à la mauvaise humeur quand leurs peines ont quelque durée. Cependant nous n'avons point d'autre Dieu à servir, ni d'autre maître à suivre que n'avait le bienheureux P. Jean de la Croix ; nous n'avons point un autre Evangile, ni une autre doctrine à croire; nous n'avons point d'autre Sauveur à qui nous conformer, point d'autre exemple à imiter, point d'autre règle à suivre. O mon Seigneur et mon Dieu, que faisons-nous ?

## CHAPITRE IV.

*L'amour divin le fait vivre de la mort.*

*Ne savez-vous pas*, dit le grand Apôtre, *que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, avons été baptisés dans sa mort? (Rom.* VI, 3)? c'est-à-dire, que la mort de Jésus-Christ a été le principe et l'exemplaire de notre mort au vieil homme. Cette expression de l'homme apostolique fait assez voir que les Chrétiens ne doivent pas ignorer la nature de leur baptême. *Ne savez-vous pas*, s'écrie-t-il, comme s'il voulait dire, êtes-vous encore dans l'ignorance de l'un des fondements de la religion que vous professez, qui est qu'à même temps que vous avez commencé d'être Chrétiens, vous avez commencé de mourir. *Car il est certain*, ajoute-t-il, *que nous sommes entés en lui par la ressemblance que nous avons eu à sa mort.* (*Ibid.*, 5.) Or étant entés en lui, et devenant une même chose avec lui, comme la branche devient une avec l'arbre avec lequel elle est entée, tout ce qui se passe en lui nous devient propre, sa mort et tout le reste : nous sommes donc morts avec Jésus-Christ.

La vie du Chrétien est donc une mort; et toute sa vie une continuelle mort. Nous ne vivons que de la mort. L'esprit de mort est la science du Chrétien, que si peu savent et si peu pratiquent. C'est ce qui causait une sensible affliction au bienheureux P. Jean de la Croix, qui était pénétré de douleur de voir que non-seulement les gens du monde, mais encore la plupart des personnes spirituelles entendissent si peu l'une des plus grandes et des plus nécessaires vérités du saint Evangile, quoique notre divin Maître la propose de prime abord à tous ceux qui veulent être du nombre de ses disciples. C'est ce qui l'a obligé d'en faire le grand principe de toute la doctrine céleste, qu'il nous a laissée dans ses divins écrits, où l'on

remarque dès le commencement une figure mystérieuse et admirable qui renferme toute la science de l'esprit de mort.

On y voit une âme qui se repose sur le haut d'une montagne, qui représente la perfection en laquelle la seule gloire et honneur de Dieu habitent, où l'on trouve la sagesse divine, où règne le silence divin, où il y a un banquet perpétuel. Mais le sentier étroit par lequel on y monte, est un vide de tout ce qu'il y a de défectueux, c'est un chemin de mort. C'est pourquoi on y voit écrit cinq fois, *rien :* rien dans les sens extérieurs, rien dans les sens intérieurs, rien dans l'entendement, rien dans la mémoire, rien dans la volonté; par tout rien, par tout l'esprit de renoncement à soi-même, par tout une mort universelle.

C'est cet esprit de mort et de renoncement que le saint a enseigné toute sa vie à l'imitation de son divin Maître, et qui lui a attiré à son exemple tant de persécutions de tous côtés. Dites-nous des choses qui nous plaisent, c'est comme parlent dans l'Ecriture les gens qui vivent à eux-mêmes. Un prédicateur, un directeur diront des merveilles, ils se feront admirer, et seront dans l'estime lorsqu'ils ne toucheront que superficiellement au dégagement de toutes choses. Ils vivront et mourront dans une haute réputation et sans contradictions. Mais s'ils sont pleins de l'Esprit de Dieu, et s'ils enseignent le chemin étroit de l'Evangile, qui consiste dans le renoncement de soi-même, ils ne manqueront pas de contradictions. Le vide de la créature cause de l'horreur à la nature, et est en rebut à ceux qui ont du vieil homme. C'est ce que l'expérience de tous les siècles a fait voir dans les hommes apostoliques qui n'ont pas manqué de croix.

Mais ce qui leur en suscite d'extraordinaires est la rage du démon, qui, ne se pouvant prendre à ces morts vivants où il n'y a rien, tâche de s'en venger, et d'empêcher les effets des abondantes bénédictions que notre bon Sauveur répand sur leurs emplois, en les décriant par des bruits fâcheux qu'il fait courir contre eux, en noircissant leur réputation, en donnant de fausses idées dans les esprits, en leur suscitant même des gens de bien qui les persécutent par de fausses préventions : car il n'y a rien que les démons craignent tant, comme des hommes véritablement morts à eux-mêmes et à toutes les créatures, à cause de leur plénitude en Dieu seul. De là vient qu'ils travaillent par leurs artifices à les détruire dans les esprits des prélats pour leur interdire l'accès dans les maisons religieuses, prévoyant la gloire que notre bon Sauveur en recevrait : et c'est une chose étonnante qu'ils sont traités avec des rigueurs si particulières, que si dans leur vie ils sont tombés en quelque faute, on devient inexorable à leur égard, pendant que l'on supporte tant de personnes pleines de défauts, et dans lesquelles on remarque peu de changement, sans considérer que les autres sont purifiées de leurs taches, s'ils en ont eues, et remplies de bénédictions célestes.

Comme le bienheureux P. Jean de la Croix enseignait partout avec une force divine l'esprit de mort, l'enfer avait conspiré sa ruine. et quelques démons qui possédaient les corps furent contraints par l'autorité de la sainte Eglise d'avouer, et nous pensons l'avoir déjà remarqué, que depuis les premiers siècles de l'Eglise, c'était la personne qui leur avait fait plus de peur. Mais il serait difficile d'expliquer l'opiniâtreté qu'ils firent paraître pour n'en pas dire la raison. On fut bien du temps, on employa beaucoup de prières; l'exorciste usa de bien de menaces de la part de Jésus-Christ pour les y contraindre : ils marquaient une résistance invincible, dans la crainte qu'ils avaient du bien qui en pouvait arriver. Cependant, étant forcés enfin par le pouvoir que Notre-Seigneur a donné à son Eglise, ils déclarèrent en hurlant que ce qui avait fait trembler l'enfer, était le chemin du *rien* qu'il avait montré. Et certainement c'est ce qui est bien capable de jeter la terreur parmi toutes ces troupes malheureuses. Car enfin, répétons-le, comment se prendre où il n'y a rien?

Or la voie que notre saint montre, est le sentier du rien. C'est pourquoi en la figure mystérieuse dont nous parlons, on voit encore deux âmes à côté de ce chemin étroit, et qui n'y peuvent entrer, parce qu'elles sont arrêtées par l'attachement à elles-mêmes. Une de ces âmes y paraît attachée par les grosses chaînes des faux biens de la terre, les plaisirs, les honneurs, les sciences, le faux repos, et une malheureuse liberté. L'autre demeure liée par de petites cordes de la recherche imparfaite des biens du ciel, des douceurs, des goûts, des consolations spirituelles, des lumières et de la propre satisfaction : car ce vrai mort demandait un détachement général. Sa grande maxime était que pour posséder le grand tout, qui est Dieu seul, il fallait quitter le rien qui est la créature. *Retenez une parole courte et consommée*, dit le saint livre de l'*Imitation de Jésus-Christ : Laissez toutes choses, et vous trouverez le repos. Si quelqu'un n'est délivré de toutes les créatures, il ne pourra pas vaquer librement aux choses divines.* Ce saint livre nous apprend encore, que de donner tout son bien aux pauvres sans l'esprit de mort, n'est rien: que quand un homme posséderait lui seul toutes les sciences, il ne serait pas grand chose sans ce dénûment; que sans cela toutes les pénitences les plus austères, et les dévotions les plus ardentes laissent toujours éloignées les personnes du chemin parfait : qu'une chose est nécessaire, se quitter entièrement soi-même, après avoir laissé tout le reste.

C'est ce qu'enseignait notre bienheureux, et par ses écrits et par ses paroles; mais il enseignait à l'imitation et dans l'union de son Maître, comme ayant autorité, comme il s'est vu dans un couvent qui était un collége, ce qui rend la chose plus considérable :

car ses paroles de mort faisaient tant d'impression sur les religieux qui y étudiaient, qu'ils représentaient au vif la vie apostolique, marchant à grands pas par la voie étroite de l'Evangile, dans une mortification générale à toutes les choses créées : ils n'avaient des yeux que pour regarder ce qui était absolument nécessaire ; leurs pénitences donnaient de l'étonnement, et toute leur vie crucifiée était d'édification à toutes sortes de personnes. Le P. Fernandez, commissaire apostolique, et excellent religieux de l'ordre de Saint-Dominique, en fut ravi. Il leur témoigna la consolation qu'il avait reçue de voir tant de dégagement parmi les *lettres*, il les exhorta à persévérer constamment, et à ne se relâcher en rien de l'esprit de mort, sous prétexte d'études, parce que leur vie mortifiée prêcherait plus hautement et plus efficacement que les sermons qui se faisaient ordinairement ; qu'en cela ils rendaient un grand service à l'Eglise, dans un temps (hélas ! nous pouvons bien le dire encore plus du nôtre) où il y a tant de gens qui s'appliquent aux sciences, qui ont beaucoup d'érudition et d'éloquence, où l'on voit tant de docteurs, mais si peu qui étudient à porter leur croix, à renoncer à eux-mêmes, et à imiter Jésus-Christ, le suivant dans la voie de la pauvreté, du mépris et de la douleur.

Le saint soutenait fortement les avis du commissaire apostolique. Il insistait fortement que la sagesse du ciel ne s'apprenait pas par les arguments et les subtilités de l'école, mais qu'elle était donnée aux petits et humbles de cœur; que les grands docteurs, s'ils n'étaient vraiment humbles et saintement détachés, étaient de grands ignorants dans la science des saints; que l'oraison était le moyen efficace pour s'y rendre très-savant ; et que dans le temps que l'on s'y appliquait, il fallait bannir de son esprit tous les arguments de l'école, parce qu'on y allait pour être instruit de Dieu par une voix plus céleste ; que le diable faisait tous ses efforts pour détourner de l'application à Dieu, et faire demeurer l'homme dans l'homme, que l'étude sans l'oraison non-seulement était inutile, mais très-dangereuse. L'Apôtre nous apprend que *la science enfle* (*I Cor.* VIII, 1); que sans l'oraison et le détachement on demeurait sec et vide de l'Esprit de Dieu, et beaucoup rempli de soi-même.

L'homme de Dieu parlait de la sorte : et ses paroles, animées du feu intérieur dont il brûlait si ardemment, embrasaient les cœurs de ceux qui l'entendaient : mais ses actions d'autre part étaient des sermons efficaces. Et de vrai, la vue d'un véritable mort à soi-même est quelque chose de bien puissant, mais aussi bien rare, comme nous l'insinue le saint homme Job, quand il dit : Où trouvera-t-on un homme dépouillé et anéanti ? Mais quand il se rencontre, il n'y a rien de plus touchant. Il ne faut donc pas être surpris si à la vue de notre bienheureux les cœurs étaient si puissamment touchés, puisque toute sa vie était une continuelle mort. Il était mort à l'égard de toutes les choses extérieures : le siècle ne lui était rien, et il n'avait aucune part au monde : son cœur se portait si peu aux biens temporels, aux honneurs et aux plaisirs, que celui d'un homme mort, et privé de la vie naturelle. Il estimait avec l'Apôtre (*Philip.* III, 8) que tout n'était qu'une perte, et il considérait toutes choses comme de la boue : il portait partout avec lui en son corps la mortification de Jésus-Christ : il l'avait mortifié dès le commencement de la réforme avec des rigueurs si sévères, que les pauvres gens de la campagne, quoique nourris et élevés dans la pauvreté dès le berceau, et accoutumés à toutes les incommodités de la vie, ne cessaient d'admirer la vie pénitente qu'il menait; et assurément elle était bien surprenante. Le froid du pays qu'il habitait étant extrême, il allait toujours à pieds nus, même sur la neige et les glaces, ayant souvent les jambes écorchées, de sorte que le sang en coulait. Les ongles des doigts lui tombaient, et ils changeaient de peau. Ses habits étaient si chétifs, qu'ils ne pouvaient pas le défendre de la rigueur du froid ; et il s'était réduit dans une telle misère, qu'il tirait les larmes des yeux des personnes les plus accoutumées aux souffrances. Il semblait à le voir ou que ce fût quelque intelligence dans un corps emprunté, ou que son corps fût devenu insensible ; car il en regardait les peines, comme les maux d'une personne étrangère. En vérité c'est être bien mort à la vie des sens : on pouvait dire de lui qu'il avait des yeux et qu'il ne voyait point; qu'il avait des oreilles et qu'il n'entendait point ; qu'il avait des narines sans sentir rien ; des mains et qu'il ne touchait point : c'est pourquoi quand on l'invitait à voir des choses curieuses, comme des bâtiments magnifiques, de beaux jardins, ou choses pareilles, il répondait : Nous autres Carmes déchaussés ne devons pas penser à voir, mais à ne pas voir. Et certainement ceux qui ont une vive foi, ont bien d'autres choses à considérer que les objets qui se présentent aux sens, trouvant partout les trois personnes divines de la suradorable Trinité, dont les grandeurs infinies méritent bien nos occupations.

Mais il n'était pas seulement mort à ses sens extérieurs et intérieurs, sa mort était générale, qui ne regarde pas seulement une partie de l'homme, mais l'homme tout entier C'est le chemin du ciel, disait cet homme anéanti, qui ne consiste pas dans une multiplicité de goûts et de moyens ; mais en une seule chose nécessaire qui est de savoir se mortifier et renoncer à soi-même, non-seulement selon l'extérieur, mais l'intérieur, s'anéantissant en toutes choses. L'entendement ne doit agir que par la foi, la mémoire ne doit se souvenir que de Dieu, ou pour Dieu ; car elle doit se souvenir des choses créées dont la pensée est nécessaire. La volonté doit mettre toute sa joie en Dieu seul, renonçant à toutes sortes de goûts, qui ne sont pas purement pour Dieu, ou au moins

s'en détachant d'affection, quand on ne peut pas s'en priver en effet.

C'est ce qu'ont enseigné les saints et les Pères de la vie spirituelle. Saint Basile déclare que l'on connaît l'amour-propre quand, dans les actions, l'on recherche sa propre commodité ; car on ne doit pas s'attacher au profit particulier, quoique licite ; et c'est ce qui faisait dire à sainte Thérèse : « Notre-Seigneur sait bien, ou je suis beaucoup aveugle, qu'il n'y a honneur, ni vie, ni gloire, ni bien aucun, soit au corps, soit à l'âme, qui m'arrête, et que je ne veux ni ne désire mon profit, mais seulement sa gloire. Les paroles que j'ai coutume de dire, et à mon avis je les dis en vérité, sont celles-ci : O mon Seigneur et mon Dieu ! je ne me soucie pas de moi, mais seulement de vous. »

« Comme Dieu, » dit saint Bernard, « a voulu que toutes choses fussent pour lui, ainsi il faut que nous ne voulions pas être à nous-mêmes ni à autre chose, si ce n'est purement pour Dieu, à cause de sa seule volonté, et non pas pour notre plaisir. » Le bienheureux Albert le Grand est dans le sentiment que l'âme soit comme s'il n'y avait rien que Dieu seul et elle. Mais il faut, selon la doctrine de saint Bonaventure, qu'elle s'oublie encore d'elle-même. Le célèbre prélat dom Barthélemy des Martyrs remarque que, comme une lame d'or posée devant les yeux n'empêche pas moins la vue qu'une lame de fer, de même les choses bonnes sont des empêchements s'il y a de l'amour-propre, comme celles qui sont défectueuses. Il conseille ensuite de ne désirer jamais l'amitié d'aucune créature, quelque sainte qu'elle puisse être, et ne dire jamais, soit de bouche ou de cœur : Je veux cela, ou je ne le veux pas, ayant égard à soi-même et à sa propre commodité. Quand cela est, on ne fait pas le bien pour la consolation que l'on en reçoit, ni on ne désiste pas de le faire par le défaut du goût, ou à raison de la peine que l'on y trouve ; vu qu'au contraire on doit recevoir ce qui est insipide, fâcheux et dégoûtant, autrement on ne détruira pas l'amour-propre, et on ne fera pas de grands progrès dans le pur amour de Dieu.

« Mais hélas ! » s'écrie le prélat que nous venons de citer, dom Barthélemy des Martyrs, « qu'il y en a peu qui arrivent au parfait dénûment, puisqu'une petite affection de la créature, une parole inutile, une bouchée de pain prise autrement qu'il ne faut, et d'autres choses semblables, quoique pailles fort menues, empêchent que l'âme n'arrive à la parfaite union avec Dieu ; » et la raison en est bien claire, car ce qui est imparfait et défectueux ne peut pas être uni entièrement avec une pureté souveraine. « C'est une règle générale, » dit le pieux Grenade, auteur qui peut être cité avec bien de la justice, « que pour être parfaitement uni à Dieu, il faut anéantir tout ce qui lui est contraire, et même ce qui ne lui ressemble pas. Ainsi, ajoute-t-il, le feu et l'eau ne peuvent pas être unis, parce qu'ils sont contraires, et l'eau et l'huile ne le peuvent pas, parce que, quoiqu'ils ne soient pas contraires, ils sont dissemblables. » C'est pourquoi saint Thomas enseigne que l'image de Dieu, sur laquelle l'âme a été créée, doit être rétablie dans sa parfaite pureté, pour être unie à Dieu dans le ciel où l'union est entière.

C'est ce que Dieu fait par des opérations divines, qui, dans la doctrine de notre bienheureux P. Jean de la Croix, sont comme des flèches de feu qui blessent l'âme, et qui s'appellent des blessures ou des plaies d'amour, qui causent quelquefois tant de peines en ceux qui les reçoivent, que, sans le secours spécial de Dieu, ils mourraient incontinent de la mort naturelle, et cependant ils souffrent au delà de ce que l'on peut penser, Dieu les disposant de la sorte à sa parfaite union, par le dépouillement des imperfections et dissemblances du vieil homme.

Sa suprême majesté fait quelquefois ces opérations par les séraphins, comme il est arrivé à saint François d'Assise, à la séraphique Thérèse, et à notre bienheureux Père qui, en parlant par son expérience, nous apprend que, par cette opération séraphique, le feu du divin amour s'augmente avec des accroissements admirables, comme dans une fournaise allumée lorsqu'on y remue le bois, la flamme s'échauffe et le feu devient plus vif. D'autres fois Dieu tout bon agit par son opération immédiate qui perce le centre de l'âme, et la divise, pour ainsi parler, d'avec elle-même ; car la parole de Dieu, comme l'écrit l'Apôtre *aux Hébreux* (IV, 12), vivante et efficace, c'est-à-dire, selon de célèbres interprètes, le Verbe qui procède toujours d'un principe vivant, et qui est la vie même, s'insinue entre l'âme et l'esprit, c'est-à-dire entre l'âme animante en tant qu'elle renferme l'homme terrestre et sensuel, et l'âme en tant qu'elle est toute spirituelle, dans les ligaments des os et des moelles, c'est-à-dire ce qui est plus caché et plus difficile à découvrir, comme sont les emboîtures des os enveloppés de plusieurs cartilages et autres liens et couvertures, et les moelles qui sont dans le sein des os. Dieu tout bon pénètre ainsi l'âme dans tout ce qu'elle a de plus secret et de plus intime, pour lui ôter la vie du vieil homme.

C'est dans cet état que l'amour sacré est plus ardent, et que sa vive flamme, comme nous l'enseigne notre docteur céleste, le saint P. Jean de la Croix, étant semblable au fer embrasé d'un feu naturel qui, étant appliqué sur une plaie l'augmente, en sorte que, si on le lui mettait bien des fois, il détruirait le sujet ; de même cette flamme, brûlant l'âme dans son centre par son opération immédiate et divine, elle lui accroît les blessures du pur amour, qui lui ont déjà causé bien des langueurs sacrées ; et à force de ces divines blessures, enfin l'âme expire heureusement par une mort

entière à tout ce qui est de la nature corrompue.

Prenons ici des lumières pour juger combien la mort spirituelle du saint à toutes les choses créées a été grande et universelle. Combien de plaies le vieil homme a-t-il reçues en lui par les peines qu'il s'est données dans ses sens, dans tout son corps? Combien de coups mortels a-t-il reçus par les tourments que les hommes et les démons lui ont fait souffrir? par la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur des croix terribles qu'il a portées? Une vie si crucifiée, et si continuellement crucifiée a-t-elle pu subsister sans que la mort se soit ensuivie? Mais après tant de plaies souffertes de toutes sortes de créatures et de lui-même, Dieu venant encore au secours, par de nouvelles blessures de sa divine main, et dans le plus intime de son âme, quel moyen de subsister encore? Où est la créature qui puisse résister? Il lui a donc fallu mourir ou ne plus vivre que de la mort.

C'est où tendent les conduites de l'aimable Providence, qui ne nous envoie des peines, et qui ne nous fait souffrir des croix que pour nous rendre de véritables Chrétiens, nous faisant mourir à la nature corrompue. Ce sont des effets des plus grandes miséricordes et des plus doux soins d'une si bonne mère, qui ne donne ses médecines amères à ses chers enfants que pour les guérir de leurs maux : mais malheureux et aveuglés que nous sommes, au lieu de recevoir avec amour ces remèdes divins, nous les rebutons indignement. Tous les Chrétiens doivent porter leur croix, et la plupart font tous leurs efforts pour n'en point avoir ou pour s'en défaire. Il a fallu néanmoins, nous assure la divine parole, que Jésus-Christ ait souffert, et qu'il soit ainsi entré dans sa gloire. Si le Seigneur du ciel n'y a voulu entrer qu'à cette condition, comment peuvent espérer d'y arriver en ne la gardant pas ceux à qui n'appartient que l'enfer? *Personne ne me verra, et ne vivra*, dit le Dieu d'infinie majesté. (*Exod.* XXXIII, 20.) Il faut mourir à soi-même pour le posséder glorieusement; on est crucifié pour mourir : la voie de la croix est la voie de la mort chrétienne. Comment pensons-nous aller à cette mort divine sans marcher par le chemin qui y conduit? Vivons donc à l'imitation de notre bienheureux Père, et ne vivons que de la mort.

## CHAPITRE V.

*L'amour divin le fait vivre d'une vie céleste.*

*Le premier homme*, écrit l'Apôtre aux Corinthiens, *fut fait terrestre étant tiré de la terre; le second homme étant sorti du ciel est céleste. Comme donc nous avons été semblables au terrestre, soyons aussi semblables au celeste.* (*I Cor.* XV, 47.) Mais comment serons-nous semblables au second homme céleste qu'en l'imitant? Et comment l'imiterons-nous, qu'en pratiquant ce qu'il a fait? Or, de toutes les actions de Jésus-Christ, il n'y en point à laquelle il se soit appliqué davantage qu'à l'oraison et à la contemplation des grandeurs infinies de son Père : contemplation qui n'a pas eu la moindre interruption depuis le moment de l'Incarnation jusqu'au dernier instant de sa précieuse vie. Voilà le modèle de l'occupation du Chrétien intérieur, qui doit être conforme à Jésus-Christ en cette application autant que la fragilité humaine le peut permettre.

Mais l'Apôtre nous apprend que *tel qu'a été l'homme terrestre, tels sont les hommes terrestres.* (*Ibid.*, 48.) On est sorti de la terre et on demeure dans la terre. Ce qui s'y passe, ce que l'on y estime et recherche, fait l'occupation de l'esprit et du cœur. Les jours, les mois, les semaines, les années et la vie se passent de la sorte. A peine élève-t-on son esprit aux choses célestes. Si l'on assiste à l'action la plus divine de la religion, qui est le très-saint sacrifice de la messe, souvent on se plaint de ce que le prêtre est trop long. Une petite demi-heure ennuie, et hélas! souvent, pendant ce peu de temps, le pauvre esprit pense à toute autre chose qu'à Dieu. Je ne parle pas de ces impies profanateurs qui parlent et causent dans la maison de Dieu, gens tellement terrestres, que, dans le lieu et le temps de l'oraison, ils agissent en bêtes brutes sans raison, ne considérant pas qu'ils font tout autre chose qu'ils ne doivent faire, et contre la fin qui les fait venir à l'église; en cela pires que les démons qui tremblent en la présence de Dieu, à qui ces misérables insultent. Saint Chrysostome s'étonne comme les foudres du ciel ne les écrasent pas, et même les ecclésiastiques qui, par une molle et criminelle lâcheté, comme des chiens muets, n'ouvrent pas seulement la bouche pour empêcher leurs irrévérences. Quelle misère effroyable de voir que la vie se passe dans la désoccupation de Dieu, et que l'on en est encore désoccupé dans le lieu et le temps qui sont destinés pour s'y appliquer! N'est-ce pas une chose ordinaire de voir la plupart des personnes assemblées pour entendre la parole de Dieu, causer et s'entretenir ensemble? O Dieu, quelle préparation! la divine Providence nous a fait donner un livre au public, et nous en avons déjà parlé, des horreurs de ces profanations, où nous avons traité en particulier de la plus grande partie de celles qui se commettent.

*Mais tel qu'est l'homme céleste, tels sont les hommes célestes.* (*Ibid.*) Si l'adorable Jésus a toujours été occupé à son Père, *nous avons les uns et les autres*, écrit l'Apôtre aux Ephésiens (II, 18, 19), *accès par lui dans un même esprit auprès du même Père. Nous ne sommes donc plus étrangers, mais citoyens avec les saints et domestiques de Dieu*, c'est-à-dire citoyens de la même ville que les saints. *Dieu*, dit encore notre Apôtre aux Colossiens (I, 13), *nous a transférés dans le royaume de son cher Fils*, nous y devons vivre comme les saints habitants de ce royaume divin, comme les citoyens de la ville de Dieu, qui

n'ont d'autre occupation que de penser à cette majesté infinie et de l'aimer.

« De plus, penser à Dieu et l'aimer, » dit un auteur très-pieux, « ce n'est pas seulement faire ce que font les bienheureux dans le ciel, mais c'est imiter de la manière la plus sublime les deux actions éternelles, immanentes et nécessaires de Dieu, qui font toute sa vie et sa gloire. » Tout ce que Dieu produit au dehors de lui n'est rien à l'égal; ainsi tous les biens extérieurs que vous sauriez faire (et nous l'avons déjà remarqué) n'approchent pas de l'application intérieure à contempler et aimer Dieu. « J'aimerais mieux, » dit le même pieux auteur, « une seule bonne pensée de Dieu, et un seul acte de son amour, que tous les empires du monde : et si Dieu m'avait donné le choix de créer un monde de nouveau tout aussi grand que celui-ci, ou de produire un acte d'amour; j'aimerais mieux un acte d'adoration, ou d'amour de Dieu, que la création de vingt mondes, et c'est la vérité qu'il vaut mieux. »

Après tout, il n'est pas difficile de converser avec Dieu, dont l'accès est si facile, qu'il n'est pas si aisé d'aborder la moindre créature. Il est partout, et partout il nous recherche et nous prévient le premier. Hélas! il le faut dire avec larmes, une si grande bonté n'est pas aimée. Quand la volonté affectionne quelque chose, l'entendement y pense facilement, la mémoire s'en souvient, la langue ne se lasse point d'en parler, les yeux s'y arrêtent; car ils se plaisent de regarder ce qu'ils aiment. Ceux qui aiment Dieu le regardent, et s'ils voient les autres choses qui sont nécessaires, ils voient Dieu en toutes ces choses. Et quand l'amour est dans sa pureté, ils ne regardent que d'une même vue Dieu et toutes les choses qu'ils traitent en Dieu et pour Dieu; et ils se trouvent plus fortement appliqués à Dieu par les mêmes choses qui en distrairaient les autres.

C'était le divin état du bienheureux P. Jean de la Croix, qui lui faisait mener une vie céleste. L'amour qui brûlait son cœur était, dans ses plus vives flammes, un amour que saint Denis appelle surfervent, parce que, élevant l'esprit au-dessus de soi et de toutes choses, il fait que, s'oubliant de tout et de soi-même, il prend l'essor, va à Dieu, et est dans un continuel mouvement vers cet Etre suradorable, comme à la sphère de son feu divin. L'esprit du saint était tellement enflammé de ce feu sacré, que, vivant en terre, il était ravi dans le ciel et participait à la vie céleste des saints anges. C'est pourquoi on disait de lui qu'il n'était pas un homme d'ici-bas, mais un homme du ciel.

Aussi était-il appliqué continuellement à Dieu, comme les habitants du paradis : ce qui était bien convenable dans l'ordre de la divine Providence, puisqu'il devait être le Père de tant d'enfants qui devaient vivre selon le véritable esprit de la règle qui ordonne de méditer dans la loi du Seigneur, et le jour et la nuit. Il était tellement abîmé en Dieu, que ce lui était une pénible mortification de penser à autre chose. O mon Seigneur et mon Dieu! quelle différence, de ceux qui vous aiment uniquement, de ceux qui ne vous aiment pas, ou même qui vous aiment imparfaitement! C'est un tourment, à ceux qui sont éloignés de vous par leur déréglement, quand ils veulent s'en approcher par leurs pensées. Ceux même qui vous aiment imparfaitement ont de la peine à s'appliquer à vous, et vos saints souffrent de ne s'y pas appliquer. C'est ce qui fit dire à notre bienheureux que l'attention nécessaire qu'il était obligé de donner aux besoins d'ici-bas lui était un grand tourment. L'attention aux choses de la terre lui était un martyre : ce qui faisait qu'il disait quelquefois au frère qui venait l'appeler pour parler : « Laissez-moi, je vous en prie, car je ne suis pas propre à parler aux créatures. »

Dans cette vue, il ne cherchait que les déserts et les lieux solitaires. Ses plus chères délices étaient de s'enfoncer dans quelque grotte ou de se cacher dans quelque trou. La vue continuelle qu'il avait de Dieu lui donnait un éloignement perpétuel de la vue des hommes. Il savait que si les villes étaient le pays des hommes, la solitude était le pays de Dieu. « C'est dans les villes, » disait saint Jérôme, « où chacun est appliqué à rendre des visites aux créatures et à en recevoir, pendant que dans la solitude, où il n'y a que Dieu seul, on n'a point d'autres conversations qu'avec sa divine majesté. » Les saints habitants des déserts avaient une conversation familière avec les anges du ciel, parce qu'ils ne conversaient plus avec les hommes. C'est l'ordre que la sainte réformatrice du Carmel a reçu de Dieu, parce que la vie du Carmel est dans la retraite des créatures. « Il ne faut plus, Thérèse, » lui dit une voix céleste, » que tu converses avec les hommes, mais avec les anges. »

C'est ce que pratiquait son saint coadjuteur, autant que l'ordre de Dieu le lui pouvait permettre. Ses plus fortes inclinations tendaient toujours à la solitude; et lorsque la divine Providenc lui en donnait l'occasion, il menait ses religieux en des lieux retirés, par les montagnes et les rochers, où, après leur avoir parlé à son ordinaire, c'est-à-dire avec des paroles toutes de feu, il les séparait pour parler seuls à Dieu seul; et ensuite il se cachait lui-même. Et, tous se disposant de la sorte aux communications divines, Dieu tout bon les comblait de ses grâces; et ils sortaient tous de l'oraison embrasés des plus divines ferveurs.

Mais si, dans de certaines occasions, la charité et l'obéissance l'obligeaient de converser avec les hommes, c'était une chose merveilleuse de voir les efforts qu'il fallait qu'il fît pour s'en rendre capable. C'est pour ce sujet qu'il avait fait mettre tout exprès de certaines pointes contre les murailles, pour s'y frapper quand il serait dans l'entretien, afin de se tirer de son absorbement par la douleur aiguë qu'il se faisait. Pour lors il se donnait de si grands coups aux jointures des

doigts, qu'il se les mettait tout en sang et s'y faisait de douloureuses plaies, pour pouvoir un peu se tirer de son profond recueillement. « Allons, » s'écriait-il dans ses entretiens, « allons en haut, allons au ciel. Que faisons-nous ici-bas? Allons à la vie éternelle. » Ce qu'il entendait de ce monde ici, par la sainte contemplation. Pour cela, ses conseils et ses maximes étaient qu'il fallait se taire, fermer la porte des sens, aimer à être seul, se tenir dans un grand oubli de toutes les créatures et de tous les événements humains, encore même que le monde s'abîme; car celui qui se divertit à ces choses ne peut pas beaucoup vaquer à Dieu, et Dieu aime mieux que l'âme se réjouisse en lui qu'en aucune créature, pour excellente qu'elle puisse être. Le parler ne fait que distraire, et le silence recueille et fortifie l'esprit. On peut ici remarquer un grand amusement qui arrive à plusieurs personnes spirituelles, sous prétexte de direction ou d'entretiens intérieurs; car une des plus solides maximes de la vie chrétienne est de parler beaucoup à Dieu et peu aux créatures. Il vaut mieux prier que parler.

Cet absorbement intérieur si divin, mais si rare, nous fait assez connaître que le saint homme menait ici-bas une vie céleste : et certainement elle tenait plus du ciel que de la terre, plus propre à un ange qu'à un homme. Des saints de la vertu la plus héroïque, et des plus admirables en dons extraordinaires, n'ont pas laissé d'être sujets à des égarements de l'imagination, qui les désoccupaient de Dieu, et leur donnaient quantité de pensées inutiles et fâcheuses, dont ils ne se déprenaient pas facilement, ce qui doit consoler les bonnes âmes dans leurs distractions involontaires; mais le bienheureux Jean de la Croix avait tellement l'esprit abîmé en Dieu, qu'à peine pouvait-il s'en désappliquer pour vaquer aux autres choses; quoiqu'en se tirant de l'actuelle occupation à Dieu, il ne le perdît jamais de vue.

Nous avons dit que le divin amour, l'élevant au-dessus de soi-même et de toutes choses, lui faisait prendre l'essor vers la sphère de ce feu divin, le tirant en quelque manière de l'état de cet exil; mais quelquefois, cela se faisait avec tant de force, que l'esprit emportait le corps après soi; et on le trouvait élevé dans les airs d'une manière miraculeuse. Ces élévations glorieuses, et les ravissements fréquents qui lui arrivaient (car à peine pouvait-on parler de Dieu en sa présence, durant un certain temps, qu'il n'entrât en extase), l'obligeaient quelquefois d'éviter ce qui le pouvait recueillir, de peur que l'on ne remarquât en lui des choses extraordinaires; car, comme il était véritablement humble, il fuyait les choses singulières qui donnent de l'admiration. Il disait un jour sur ce sujet : « La consolation que mon âme reçoit est si grande, que je n'ose me mettre dans une disposition dans laquelle je puisse beaucoup être recueilli, parce que je ne vois pas que la faiblesse de la nature puisse supporter les impétueux mouvements d'amour qui m'en arrivent : je m'abstiens quelquefois de célébrer la sainte messe pour cela, j'ai prié mon bon Sauveur avec instance, ou qu'il dilate mon cœur et augmente mes forces naturelles, ou bien qu'il me retire de ce monde. » O Dieu, quelle confusion pour nous! le saint est obligé d'éviter ce qui peut servir à l'attention intérieure à Dieu, de peur d'y être appliqué avec trop de véhémence et de paraître un homme extraordinaire; et nous, avec tous nos chétifs soins, et tous les moyens dont nous pouvons nous servir pour entrer dans le recueillement, nous nous trouvons encore dans une dissipation pitoyable.

Ces extases des sens étant devenus plus rares dans la suite des temps, et son esprit, plus fortifié pour souffrir les choses divines, sa vie fut une extase perpétuelle qui n'empêchait plus les fonctions des sens, mais qui l'éloignait de la vie imparfaite, laissant son âme dans une pleine liberté pour exercer ses fonctions intérieures et extérieures; et en cela il portait l'image du second homme qui, étant sorti du ciel, est céleste. Saint Grégoire le Grand remarque que Dieu, ayant créé l'homme pour le chercher au dedans de soi comme dans un paradis intérieur, il fut chassé de ce paradis intérieur aussi bien que du terrestre par le péché; et ensuite il fut obligé de chercher la connaissance de Dieu par les voies obscures et ténébreuses des créatures. Mais quand l'âme est rétablie par un renouvellement intérieur que l'Esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ opère, elle jouit du royaume de Dieu, qui est au dedans de nous, qui consiste dans la justice, dans la paix et la joie du Saint-Esprit, grâces qui viennent de la divine présence et du pur amour. Or cette présence spéciale se donne, selon saint Thomas, par un dénûment des images des choses créées, et il dit que pour lors l'homme sort en quelque façon de la condition de l'homme, pour participer à celle des anges. Il reçoit, dans cet état, de ces lumières appelées ressemblances expresses, parce qu'elles découvrent d'une manière admirable les grandeurs de l'être de Dieu. Dans cette découverte, l'âme ne se peut lasser de les regarder, la volonté devient tout embrasée de leur amour, et jouit des plaisirs divins inénarrables. « Ces personnes, » dit saint Denis, « sont dans une continuelle contemplation. » C'est la vie céleste de notre bienheureux Père dans ce lieu même de bannissement, où, à l'imitation de nos saints anges gardiens, il voyait toujours la face de notre Père qui est dans les cieux. Et, après avoir passé sa vie dans une perpétuelle contemplation, il l'a finie et il est mort dans une oraison actuelle.

« Ah! » s'écrie saint Augustin, « que bienheureux sont ceux, ô Seigneur! qui pensent toujours à vous, dont vous êtes l'unique espérance, et dont la vie est une continuelle oraison! » Mais pourquoi y en a-t-il si peu qui y pensent au moins fréquemment? C'est que l'on pense trop à soi-même et aux créa-

tures. *Voilà la raison,* dit le saint livre de l'*Imitation de Jésus-Christ, pour laquelle il se trouve si peu de contemplatifs.* Dieu ne fit pleuvoir la manne aux enfants d'Israël que quand ils n'eurent plus de la farine qu'ils avaient apportée d'Egypte. L'oraison est une manne divine qui ne se donne qu'à ceux qui sont détachés des choses de ce monde. Quand les Israélites voulurent mêler leurs viandes grossières avec cette nourriture céleste, la colère de Dieu s'alluma contre eux. Les hommes rebutant ce pain des anges sont délaissés de Dieu à leurs propres inclinations terrestres; et à peine peuvent-ils penser à ce qu'il est, et à ses perfections infinies, pendant qu'ils sont tout plongés dans le souvenir du monde et des choses du monde. L'oraison est une rosée du ciel qui ne tombe dans le désert qu'après que les viandes de la terre ne sont plus en usage. Quand Dieu veut parler à Moïse, il ne veut pas que les bêtes prennent leur pâture à la vue de la montagne sur laquelle il se manifeste. Il ne faut laisser paître les appétits de la nature, ni se laisser aller à ses passions, si on veut avoir l'honneur de converser avec la majesté suprême du Souverain des êtres. Oh! que *bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur, car* dans leur nudité *ils verront Dieu!* (*Matth.* v, 8.)

## CHAPITRE VI.

### *La vive flamme du pur amour le fait vivre d'une vie divine.*

Il y a eu une grâce pour Adam dans l'état d'innocence. Il y a eu une grâce pour l'ange; mais la grâce du christianisme est la grâce de Jésus-Christ, et par suite qui est digne de la grandeur et de la sainteté du Verbe incarné. Et il faut qu'il y ait autant de différence entre la grâce du premier homme auparavant sa chute, et celle de l'ange, et entre la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il y en a entre le fils et les serviteurs. Cependant c'est de la grâce de notre Sauveur que la nôtre est émanée. Nous ne sommes riches que de sa plénitude. Si donc nos actions sont conformes à leur principe, elles doivent être plus qu'humaines, et même plus qu'angéliques : en sorte que la vie du Chrétien n'est pas seulement une imitation de la vie d'un homme parfait, comme était Adam dans son innocence, mais d'un Homme-Dieu, ou plutôt c'est la vie de cet Homme-Dieu dans l'homme chrétien.

O grâce! ô bonté! ô amour incompréhensible d'un Dieu envers le Chrétien, dont la vie doit être la continuation de la vie de Jésus-Christ! Et il le faut bien, puisque nous avons l'honneur d'être ses membres, et que son Saint-Esprit est notre Esprit. Nous voilà donc une même chose avec un Dieu fait homme. Vérité capable de faire mourir d'amour tous les Chrétiens; mais vérité infaillible, de la dernière certitude, et incontestable; puisqu'elle nous est révélée par le Saint-Esprit qui est la vérité même.

Or si nous devons vivre de la vie de Jésus, il faut que son Esprit en soit le principe, puisque les membres n'ont point d'autre esprit que le chef. Si le Saint-Esprit nous anime, et est le principe de notre vie, et de nos actions, elles doivent être conformes à leur principe, et partant notre vie et nos actions doivent être divines. Nous devons penser et parler comme Jésus-Christ. Nous devons, non pas par la seule lumière raisonnable, qui suffit pour agir en homme, mais par sa lumière divine, voir et juger de toutes choses. Le Chrétien regarde tous les objets naturels et surnaturels, selon la connaissance que Dieu en a et qu'il nous en a donnée, sans s'arrêter à ses propres sentiments, ni à l'opinion des hommes; et il agit conformément à cette connaissance sans se mettre en peine de ce que le monde en pourra dire, ou des difficultés qui en pourront arriver.

Le Chrétien qui ne voit les choses que comme Dieu les voit, ne les aime que comme il les aime : ainsi il ne regarde ni ses inclinations, ou répugnances, ni l'intérêt, ni le plaisir, ni seulement parce que l'ordre naturel le demande, ou parce que la raison le veut; mais il aime par les purs mouvements de la grâce, et suivant les inclinations de son chef. Ses affections sont au-dessus de la nature, ayant un principe divin, des motifs divins, une fin divine. Ainsi comme il aime ses amis en Jésus, et par Jésus, il aime de même ses ennemis. Il faut indispensablement qu'il aime tout ce que Jésus aime, étant une même chose avec lui : il est donc obligé d'aimer ses ennemis; cet adorable Sauveur de tous les hommes les ayant aimés jusqu'à donner sa vie pour eux. Faire d'une autre manière est une chose monstrueuse, puisque ce seraient les membres d'un même corps divisés d'avec le Chef.

O Dieu! quelle pureté, quelle sainteté, quelle perfection héroïque se doit trouver dans toutes nos actions, et les plus petites, et les plus viles à l'extérieur, puisqu'elles doivent être toutes dignes de Dieu, et toutes divines. Redisons ici ce que nous avons écrit plus au long dans le livre, que la divine Providence nous a fait donner au public, intitulé : *La science et la pratique du Chrétien.* Il faut se perdre dans l'admiration de la hauteur de notre grâce : il faut se consumer d'amour pour Jésus qui nous l'a méritée : il faut éclater en soupirs, et fondre en larmes dans la vue de l'éloignement où la plupart des Chrétiens en sont. Hélas! ils doivent vivre d'une vie divine, et à peine vivent-ils en hommes raisonnables! Grand nombre même de Chrétiens ne savent pas ce que c'est que d'être chrétien. Ils réduisent le christianisme à un culte extérieur, et ils s'en contentent : et ils ignorent ce que notre sainte religion a de plus essentiel, comment donc le pratiqueraient-ils?

Dieu cependant qui ne se lasse point de bien faire à ses pauvres et indignes créatures et dont les miséricordes continuent, et s'augmentent dans la continuation et le progrès des siècles, a voulu faire paraître dans

ces derniers temps des personnes éminentes dans les grâces les plus pures et les plus saintes de la religion chrétienne, et dans lesquelles il en a renouvelé le premier et le plus pur esprit. Et entre ces personnes éminentes dans la plus haute perfection, il a rendu son saint admirable, le bienheureux P. Jean de la Croix, dont nous avons écrit avec bien de la justice dans le chapitre précédent, qu'il a mené une vie céleste ; mais nous disons encore avec autant de vérité qu'il a mené une vie divine.

L'amour surfervent, comme parle saint Denis, l'ayant élevé au-dessus des choses créées, l'avait rendu en quelque manière semblable aux anges; ce qui faisait dire de lui, qu'il était un homme angélique, ou un séraphin incarné. Mais la vive flamme du pur amour, qui selon sa doctrine transperce tellement l'âme, qu'il semble qu'il y ait en elle une mer de feu, tout étant rempli et comblé d'amour, et étant saintement perfectionné en son être, et en ses puissances, et divinement régénérée, la transforme en Jésus ; en sorte que dans cet heureux état, elle s'écrie avec l'Apôtre : *Je vis, mais non, je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.* II, 20.)

Le divin amour avait été dominant dans le bienheureux dès ses premières années, ayant commencé à aimer Dieu en vérité, en même temps qu'il avait commencé à vivre. On a écrit de lui que depuis son bas âge jusqu'à sa mort, il a toujours été consacré au saint amour de Dieu avec tous ses sens, ses puissances et ses facultés, sans que l'on puisse remarquer aucun temps depuis qu'il eut l'usage de raison, où il ne rapportât et ordonnât à Dieu toutes ses actions intérieures et extérieures. En cela mille fois bienheureux, puisqu'il est allé incessamment à sa fin, et qu'il a toujours glorifié Dieu. Il a mené une vie si pure qu'on ne pouvait remarquer dans ses actions aucune imperfection manifeste ; et une sainte âme apprit du ciel que Dieu lui avait donné l'innocence d'un enfant sans malice et sans duplicité. Aussi un religieux très-pieux et très-savant ayant entendu sa confession générale, il n'en demeura pas seulement édifié, mais comme tout interdit, dans l'admiration d'une vie qui semblait plus angélique qu'humaine. On a déposé en des couvents où il a demeuré, qu'on ne lui a pas entendu dire la moindre parole qui pût passer pour oiseuse. La sainteté de sa vie était si singulière, que la séraphique Thérèse, en parlant de lui, a dit qu'il était une des plus pures et des plus saintes âmes que Dieu eût dans son Eglise, et à qui il avait fait de plus grandes grâces. Ce n'est pas que nous voulions dire que durant tout le cours de sa très-sainte vie il ait été exempt de fautes vénielles, au moins de celles qui se commettent sans une entière réflexion; mais elles ont été si rares et si légères, qu'on ne pouvait pas s'en apercevoir.

Davantage, comme ses passions étaient vraiment mortifiées, renonçant à toute sorte de propre satisfaction, Dieu demeurait dans son âme comme dans sa maison, y commandant et y gouvernant toutes choses. Le feu du divin amour brûlait saintement dans son cœur. Mais c'est une vérité que dans cette vie l'on peut toujours se perfectionner et concentrer de plus en plus dans le pur amour. De même que le feu mis dans le bois, quoiqu'il lui soit uni et qu'il le brûle, néanmoins le pénétrant plus longtemps il s'allume davantage. « C'est, dit le saint, de même que la pierre qui étant dans la terre est dans son centre, néanmoins qui n'est pas au plus profond quand elle n'est pas dans le milieu, où elle descend si on ôte les empêchements qui sont entre deux. Aussi l'âme, qui est en Dieu par amour, est dans son centre; mais comme ce divin centre est infini, elle trouve toujours à se plonger et à se laisser perdre de plus en plus en ce Dieu suraimable. » — « Le feu de l'amour, dit saint Denis, anime toujours l'âme à aimer, et son mouvement le portant toujours à s'unir davantage à Dieu, il pénètre jusqu'au centre, où il résiste particulièrement, et pour lors non-seulement il brûle, mais il consume; non-seulement il est un feu ardent, mais il est consumant. C'est pour lors, dit notre bienheureux, que l'âme toute enflammée se consume divinement dans la vive flamme d'amour, qu'il appelle vive parce qu'elle la fait vivre spirituellement. »

C'est ce qu'il connaissait par son expérience, puisqu'étant arrivé à cet état, on a dit qu'il semblait qu'Adam n'avait point péché en lui. Il était une vive et éclatante image de Jésus-Christ, dont il était si parfaitement revêtu, que dans toutes ses paroles, dans tous ses desseins, dans toutes ses actions on voyait une admirable ressemblance avec cet adorable Sauveur. Comme l'ombre représente parfaitement le corps et le suit en tous ses mouvements et postures, de même dans tout ce qu'il faisait il représentait Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ses appétits étaient spiritualisés, et ses affections en quelque manière déifiées; et vous eussiez dit que non-seulement ses puissances l'étaient, mais encore ses sens, vu le peu de résistance qu'ils lui faisaient. Dans ses dernières années, il était même exempt des attaques des tentations : ce qui procède, dit l'angélique Docteur, de la perfection de la charité, qui met la paix entre les puissances et les sens, étant le propre de cette divine vertu de faire vivre de la vie de l'esprit; car à mesure qu'elle prend possession du sujet où elle est, elle le spiritualise, afin qu'il vive et opère d'une manière divine. La communication de Dieu qui arrive par cette vertu sanctifie l'âme comme celle des créatures la souille. C'est ce qui rendait participant le saint de la blancheur de la pureté de Dieu, par l'éloignement de toutes les choses inférieures. Il demeurait dans son centre comme dans un paradis intérieur dans lequel la divine Majesté habitait d'une manière singulière.

Et certainement son âme était comme un

paradis par l'imitation de la vie que l'on mène dans le ciel. La vive flamme du pur amour lui donnait un continuel mouvement vers Dieu autant que la condition de cet exil le peut permettre. Toutes les trois personnes suradorables de la glorieuse Trinité s'y communiquaient d'une manière admirable. Et le saint assure que l'on goûte quelque chose de la vie éternelle, qui élève à une opération divine. « Ces personnes, dit saint Denis, dès cette vie ont un commencement de l'autre, et vivant parmi les hommes elles imitent la vie des anges en toute tranquillité d'esprit et invocation du nom de Dieu. »

Saint Thomas enseigne que l'on appelle les vertus de cet état les vertus de l'esprit purgé, parce que la prudence ne regarde plus que les choses divines, la tempérance ne sait plus ce que c'est que des désirs terrestres, la force ignore les passions, la justice est unie avec l'Esprit divin en l'imitant. Et après que ce saint docteur a déclaré que ces vertus sont propres aux bienheureux, il dit qu'elles le sont encore à quelques personnes en cette vie qui sont très-parfaites. Le bienheureux Albert le Grand enseigne la même doctrine.

Le bienheureux P. Jean de la Croix était dans les mêmes sentiments que ces grandes lumières de la théologie, ce qui lui fait dire dans ses Cantiques, que Dieu dans cet état parfait laisse voir sa beauté, c'est-à-dire qu'en manifestant par des espèces infuses ses excellences, il confie ses dons et ses vertus; que l'Esprit de Dieu comble l'âme de beauté et d'honneur pour accomplir ce qu'il dit dans les *Proverbes* (VIII, 31) : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes;* qu'il lui donne un nom que personne ne sait que ceux qui le reçoivent; qu'elle trouve dans lui autant de douceur et d'amour qu'elle y sent de pouvoir, de seigneurie et de grandeur; que là les habits royaux et leurs parfums, qui sont les vertus admirables de Dieu, la splendeur de l'or qui est la charité, le brillant éclat des pierreries, à savoir les notices surnaturelles et une lumière extraordinaire du Verbe rempli de grâces investissent et revêtent cette reine de manière que transformée en ces vertus du Roi du ciel elle se voit devenue reine, et qu'on peut dire véritablement d'elle ce que dit David (*Psal.* XLIV, 13) : *La reine s'est tenue à votre droite avec un habillement d'or, étant environnée d'une variété d'ornements.* Enfin, il dit que ces grâces sont inexplicables; qu'il veut s'en taire, parce qu'il voit clairement qu'il n'en saurait parler, et que ce qu'il en dirait les ferait paraître au-dessous de ce qu'elles sont.

Oh! que celui-là est heureux qui sert et qui aime Dieu parfaitement! Oh! si les hommes savaient ce que c'est que d'être uniquement à lui seul, et combien ses bontés et ses faveurs envers ses pauvres créatures surpassent tout ce que l'on en pourrait jamais penser! La paix d'un cœur qui est à Dieu seul, ne peut être troublée par tous les efforts des hommes et des démons même : il est comme dans un festin perpétuel, jouissant continuellement des délices toutes divines, et lors même que toutes sortes d'afflictions viennent fondre sur lui avec excès C'est pourquoi il ne craint point quand la terre serait ébranlée, et quand les montagnes seraient transportées dans le milieu de la mer. Chose admirable! que l'âme unie à Dieu seul possède dès ce monde une félicité divine, dont elle jouit au milieu de toutes les peines que l'on y peut souffrir; et que celle qui demeure encore dans elle-même n'a jamais un entier repos parmi tout ce qu'il y a dans la vie qui semble le plus capable de satisfaire. Cette paix divine a été, pour me servir des paroles de l'Ecriture, dans le bienheureux, comme une puissante rivière : il a passé par les eaux de toutes sortes de contradictions, et il a surnagé; il a été au milieu des flammes sans être brûlé : il s'est assis en la beauté de la paix, et son repos affermi a duré au milieu de tout ce qui pouvait l'ébranler : son saint cœur n'a point perdu la paix dans la guerre, ni son assiette dans l'agitation. Il a pris un plaisir extrême à baisser la tête sous les coups de la divine main, qui l'a exercé en tant de manières et par tant de sortes de personnes; et toutes les afflictions n'ont servi qu'à le consoler avec un excès de joie toute divine.

Pendant que l'homme de Dieu participait si heureusement dans son âme, comme l'état de l'exil présent le peut permettre, à la félicité du ciel, il jouissait dans son corps d'une pureté angélique. Il est vrai qu'entre les plus grands saints il s'en est trouvé qui ont été beaucoup exercés par des tentations importunes, fâcheuses et violentes contre la chasteté; tentations qui n'ont servi qu'à en accroître l'angélique blancheur, comme des lis qui croissent dans la boue et le fumier. C'est pourquoi personne ne doit ni s'étonner, ni se décourager, quand on est tourmenté de ces tentations fâcheuses. Mais c'est un privilége en notre saint d'être exempt même des attaques. Nous l'avons dit, il semblait qu'Adam n'avait point péché en lui. C'est ce qui jetait dans l'étonnement ses confesseurs, admirant le calme dont il jouissait dans un sujet qui cause tant de guerres parmi même les personnes d'une éminente sainteté, et particulièrement dans les occasions qui ont coutume de causer quelque émotion aux plus mortifiées et retenues.

Cependant un privilége si rare et si céleste ne lui ôtait rien des soins les plus exacts que l'on doit apporter à la garde d'une vertu si précieuse. Il n'ignorait pas que plusieurs qui étaient élevés comme les cèdres du Liban dans les voies de la plus sublime perfection, ont fait des chutes terribles pour n'avoir pas été assez retenus dans les occasions. Cet ange incarné, qui semblait n'avoir rien à craindre, craignait tout. S'il était obligé de parler aux femmes, c'était avec une circonspection étonnante dans ses paroles, dans sa vue, dans toutes ses actions. Etant un jour arrivé à un village la nuit, avec un religieux

grave et âgé, qui lui servait de compagnon, et ne pouvant trouver où loger que chez une femme qui lui parut trop libre, jamais il ne voulut accepter l'offre qu'elle lui fit de le loger, quoique son compagnon l'en pressât, parce qu'ils ne trouvaient aucun lieu pour se retirer. Il protesta qu'il coucherait dehors, et qu'il aimerait mieux demeurer en la compagnie de plusieurs démons, qu'en celle d'une femme qui ne fût pas assez modeste. Il avait une si grande pudeur, qu'il assurait qu'il choisirait plutôt la mort, que de laisser voir quelques parties de son corps, quoiqu'il y eût de la nécessité; et il parla de la sorte à l'occasion de deux glandes qu'il eut dans quelque partie secrète dans un temps de peste.

Ce privilége si rare d'une pureté angélique ne s'arrêtait pas à sa personne, il l'imprimait divinement dans ceux avec qui il conversait. On rapporte que sa modestie était une chose si vénérable et si extraordinaire, qu'elle lui donnait un ascendant spirituel si plein de vénération sur toutes les personnes qui conversaient avec lui, qu'elles le respectaient comme un saint, et le regardaient comme un ange qui imitait ceux du ciel en sa vie. Sa composition et son extérieur prêchaient le recueillement, et il ne fallait que le regarder pour devenir modeste. Sa seule vue causait la pureté, en cela semblable avec la Reine des vierges, que l'Eglise appelle la virginité même, et dont elle dit qu'elle était comme les lis entre les épines. Car les autres femmes ont été des épines ou à leur égard, ou à l'égard des autres; mais la très-pure et très-sainte Vierge a été plus pure que les anges, et elle imprimait la pureté dans tous ceux qui avaient la grâce de la voir, quoiqu'elle fût d'une beauté achevée.

Il était juste que l'enfant ressemblât à la mère, et comme cette glorieuse dame du Carmel avait choisi une vierge, la séraphique Thérèse, pour en renouveler le premier esprit parmi les filles, il était convenable que celui-là fût aussi vierge, qu'elle destinait pour en rétablir la première perfection parmi les hommes; et qu'il eût même du rapport au don extraordinaire de cette Reine des vierges pour imprimer dans les autres la vertu de la pureté. Plusieurs personnes ont assuré qu'elles en ont ressenti des effets miraculeux dans sa conversation, ce qui les obligeait d'aller le voir de temps en temps, et entre autres une qui souffrait des tentations épouvantables contre la chasteté, a déclaré qu'aussitôt qu'elle était en la présence du bienheureux, à même temps toutes les mauvaises pensées et rébellions fâcheuses cessaient, et qu'elle éprouvait un calme merveilleux, et se sentait pénétrée de l'esprit de pureté.

C'est ainsi que l'âme et le corps du saint, avec tous ses sens et puissances étaient spiritualisés dans le service de Dieu; car lorsqu'on est arrivé par une divine transformation en Jésus-Christ que donne la vive flamme de son pur amour, on est uniquement à Dieu seul en tout ce que l'on est. Ainsi, comme l'enseigne le saint dans ses Cantiques, on ne cherche plus ses propres intérêts, ni ses goûts, l'âme dans cet état n'a ni affections de volonté, ni intelligence de l'entendement, ni soin de quoi que ce soit, que de la plus grande gloire de Dieu. C'est pour ses divins intérêts qu'elle emploie toutes ses forces tant de la partie sensible, que de la raisonnable; elle se sert de toutes ses passions, de ses sens intérieurs et extérieurs pour le service de Dieu seul; elle ne se réjouit plus qu'en Dieu, elle n'espère plus qu'en Dieu, elle ne s'attriste que selon Dieu, et elle ne craint que Dieu, elle ne se soucie point de ce que dira le monde, c'est pourquoi elle fait le bien librement sans aucune honte; ce qui est bien rare selon la doctrine de notre saint, qui assure que peu de spirituels arrivent à cette sainte liberté, ayant toujours quelque petite vue des créatures qu'ils ne peuvent perdre; ce qui est cause qu'ils ne sont jamais entièrement à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le pur amour de Dieu seul l'ayant dépouillé de toutes les imperfections du vieil homme, et l'ayant revêtu du nouveau, comme une nuée représente le soleil même, quand elle est toute pénétrée de ses brillantes clartés; de même notre bienheureux étant pénétré de toutes parts de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le divin soleil de justice, il le faisait connaître en tout ce qu'il était, en tout ce qu'il faisait, en tout ce qu'il souffrait : Jésus-Christ était toutes choses en lui, c'est ce qui le faisait appeler par sainte Thérèse l'homme divin. Aussi sa vie était une vie divine, puisque Jésus-Christ vivait en lui. Il devait avoir du rapport à son P. saint Elie, dont saint Jean Chrysostome a dit qu'il menait une vie angélique dans un corps humain, et par conséquent qu'il était un ange terrestre et un homme céleste. Saint Ambroise en a encore parlé de la sorte; et saint Bernard considérant l'état présent du glorieux prophète, s'écrie : « Oh ! l'homme heureux qui, étant délivré de tout ce qui peut empêcher l'esprit et la volonté de s'occuper de Dieu, ne vit plus que pour Dieu seul, ne connaît plus que Dieu seul, et ne désire plus que Dieu seul ! »

Le bienheureux P. Jean de la Croix participait à cette béatitude; et, comme dans le bois, lorsqu'il est entièrement brûlé, on n'y voit que du feu, de même il était si saintement consumé dans la vive flamme du feu sacré que le Fils de Dieu est venu apporter en terre, qu'on ne remarquait en lui que l'amour divin; et quelquefois la vive flamme du feu du divin amour brûlait avec tant de force dans son intérieur, qu'il en rejaillissait des clartés et des splendeurs admirables sur son extérieur. On a vu plusieurs fois sortir du treillis du confessionnal où il était un éclat d'une lumière extraordinaire qui opérait des effets miraculeux. On l'a vu environné de clartés célestes que les yeux de l'homme ne pouvaient supporter. Des religieuses ont déposé qu'en recevant la sacrée

communion de sa main, son visage paraissait tout plein de clarté, ce qui leur donnait beaucoup de dévotion. On le voyait, comme un autre Moïse, avec un visage couvert de splendeurs, et on découvrait en lui une majesté plus qu'humaine, qui imprimait un respect extraordinaire, et si grand, qu'un célèbre docteur, chanoine et pénitencier d'une cathédrale, a assuré qu'il remarquait en lui quelque chose de si divin, et une communication si admirable de la grandeur de Dieu, qu'il l'honorait au-dessus des autres hommes, ne pouvant pas assez admirer combien la majesté de Dieu se manifestait en lui.

C'est ce qui le rendait redoutable à tout l'enfer d'une façon terrible. Car, selon sa doctrine dans ses cantiques, l'âme étant unie avec Dieu en transformation d'amour, les démons la craignent parce qu'ils redoutent Dieu dont elle est pleine. Non-seulement ils n'osent pas la regarder, mais ils tremblent en sa présence. C'est ce qui s'est remarqué à l'égard de sa sainte personne. Un jour une âme, divinement éclairée, vit dans une église où il était un grand nombre de démons qui étaient comme cachés dans un coin, et qui en voulaient sortir pour divertir de l'attention à Dieu ceux qui s'occupaient à la prière; mais à même temps que l'homme de Dieu paraissait, ils fuyaient devant lui, tremblant de crainte, et ils se retiraient. Il y avait, dans un monastère de religieuses, une fille, âgée d'environ vingt ans, et qui n'avait jamais appris aucune science, qui expliquait l'Ecriture avec tant de clarté et tant de subtilité qu'elle passait pour un prodige. Les hommes de lettres la venaient voir, plusieurs professeurs de théologie, ceux qui étaient les plus doctes, et tous demeuraient dans l'étonnement de trouver tant d'érudition dans une fille qui avait été mise dans le monastère dès l'âge de cinq ans, sans y avoir fait aucune étude, et ils pensaient que c'était une science infuse. Mais le saint ayant été obligé, à la prière de ses supérieurs, de lui parler, aussitôt qu'elle fut en sa présence, elle demeura tout interdite, et sans pouvoir dire la moindre parole. Le démon, qui parlait par sa bouche, étant devenu muet et étant en crainte devant le saint qui, le contraignant, en la vertu de Jésus-Christ, de découvrir ce qu'il avait fait dans cette religieuse, déclara que, dès l'âge de six ans, il avait travaillé à la séduire; qu'elle s'était donnée à lui par une cédule, à condition qu'il en ferait une savante, ce qu'il avait fait; et ensuite il fut obligé à rendre la cédule entre les mains du bienheureux, dont la divine Providence se servit non-seulement pour la détromper et pour en chasser les démons, mais pour la faire entrer dans un vrai esprit de pénitence.

Nous avons déjà remarqué qu'ils ont été contraints d'avouer que c'était l'une des personnes qui, depuis les premiers siècles, avait jeté plus de terreur parmi leurs troupes infernales. Ce qui est facile de juger, puisqu'il a été l'un des saints qui a été le plus rempli de Dieu, et un homme tout divin. La plupart des gens du monde leur servent de jouet, étant vides de Dieu et pleins de la créature. Plusieurs de ceux qui vivent dans la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ ont peu de pouvoir sur eux, à cause du mélange de leurs propres lumières et de leur propre volonté, où ces esprits d'iniquité s'attachent. Nous avons écrit de ce sujet dans la Vie du grand serviteur de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère, le P. Jean-Joseph Surin, religieux de la Compagnie de Jésus, dans laquelle nous avons remarqué que les plus petits attachements, qui sont presque imperceptibles, donnent prise aux démons. De là vient que notre bienheureux, quand il voulait les chasser des possédés, avait beaucoup de recours à la prière, et ensuite il s'appliquait à mortifier les passions de ceux qui en étaient tourmentés, et à les délivrer de leurs attachements, qui leur servent de lieu de retraite; car, lorsque ceux qui en sont possédés corporellement entrent dans une grande union divine par la séparation de ce qu'il y a d'imparfait dans l'humain, ces esprits maudits y souffrent beaucoup, et ils n'y sont plus retenus que par la toute-puissance de Dieu, qui s'en veut servir malgré eux pour l'établissement de sa gloire.

Comme le bienheureux P. Jean de la Croix était tout transformé en Notre-Seigneur Jésus-Christ, il commandait, à l'imitation de son grand Maître, et en sa vertu, avec empire à ces esprits impurs, et ils lui obéissaient. La grande Thérèse le savait bien; c'est pourquoi elle lui adressait ceux qui souffraient des vexations diaboliques. Ces puissances infernales, pour se soutenir, s'assemblaient à grandes troupes, et il en venait quelquefois des légions entières; mais ils ne pouvaient résister à la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui était en lui. Quand, en de certaines occasions ils se mêlaient dans les tempêtes, avec le seul signe de la croix il les apaisait. Ils étaient dissipés devant sa face comme la fumée se dissipe, et comme la cire fond devant le feu, ces méchants périssaient en sa présence. (*Psal.* LXVII, 3.) C'est une chose assez considérable qu'en plusieurs années qu'il a demeuré en de certains lieux, jamais ni les tonnerres, ni les tempêtes n'y ont fait aucun dommage.

Enfin l'innocence de sa vie, la sainteté du plus pur amour de Dieu seul, et l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'avaient mis dans l'état de la nouvelle créature, dont parle l'Apôtre (*II Cor.* v, 17), qui est régénérée par le Saint-Esprit, par lui réformée et comme créée de nouveau selon Jésus-Christ glorieux et céleste, et qui, pour parler encore avec le même Apôtre, ne tient plus rien de l'ancienne, parce qu'elle est toute renouvelée. (*Ibid.*) Dans cet état on n'est plus du monde présent, on entre dans un nouveau monde, qui est le monde de la grâce, dans lequel on vit selon Jésus-Christ

ressuscité : ce qui fait dire au grand saint Basile, que la vie des vrais Chrétiens était une vie ressuscitée. L'innocence d'une vie si pure et si divine était respectée dans le saint même par les créatures dépourvues de raison, et participant en quelque manière à la vie d'Adam, dans l'état d'innocence, il participait aussi à ses priviléges. Les animaux les plus cruels et les plus furieux s'apprivoisaient en sa présence, et devenaient doux et traitables en quittant leur naturel farouche. Les plus sauvages s'approchaient de lui ; et l'on en a vu qui dans leurs besoins s'y adressaient pour en être secourus par un instinct qui ne leur pouvait être naturel.

Nous ne pouvons, et nous ne devons prétendre à ces priviléges : mais nous pouvons et nous devons non-seulement aspirer, mais travailler avec le secours de la grâce à être une nouvelle créature en Jésus-Christ, à être de ce peuple qui sera créé, et qui louera le Seigneur, de ce peuple qu'il s'est acquis pour faire honorer sa gloire. C'est la précieuse grâce que Jésus-Christ nous a méritée, c'est la divine grâce de la vocation des Chrétiens.

Mais qu'il est vrai que la grâce de notre vocation est peu connue ! Qu'il est vrai qu'il est rare de la réduire en pratique ! *Offrons donc nos prières*, avec l'Apôtre, *afin que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire nous donne l'esprit de sagesse et de lumière pour le connaître, qu'il éclaire les yeux de notre cœur ;* c'est-à-dire, des yeux non-seulement pleins de clartés, mais pleins du divin amour, *afin que nous sachions quels biens sa vocation nous fait espérer, quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints, et quelle est la suréminente grandeur de sa puissance sur nous, qui croyons que l'efficace de sa force très-vive, par laquelle il a puissamment agi sur Jésus-Christ, en le ressuscitant, et en l'établissant à sa droite au-dessus des cieux.* (*Ephes.* I, 16-20.)

Ne dirait-on pas que l'Apôtre ne trouve point de paroles qui le satisfassent pour expliquer l'opération de Dieu sur Jésus-Christ et sur nous? Car il ne l'a point considéré sans ses membres. Son opération sur nous, selon un pieux et savant interprète, s'étend à tout ce qui regarde Jésus-Christ, parce que nous ne sommes pas moins en lui pour toutes les choses saintes, qu'en Adam pour le péché, et pour ses suites. Après cela ce savant homme remarque que la vie du Chrétien se compte par saint Paul depuis la résurrection de Jésus-Christ. Sa mort lève les obstacles qui nous empêchaient d'être aimés de Dieu, sa vie établit notre vie éternelle, dont le commencement est la grâce qui est la première résurrection. Notre vie est une vie de ressuscité, notre vie est une vie divine.

## CHAPITRE VII.

### *Le divin amour l'applique par une dévotion singulière à l'immaculée Mère de Dieu, aux bienheureux anges et aux saints.*

Celui qui est uni véritablement à Jésus-Christ, aime ce qu'il aime, et il hait ce qu'il hait. L'union des sentiments, et des inclinations est la grande marque qu'il demeure dans une âme. Il fallait donc que le bienheureux P. Jean de la Croix eût un amour singulier pour la très-pure Vierge, pour les glorieux anges et les saints, étant si divinement transformé en cet aimable Sauveur, qui a eu des inclinations si fortes et si tendres pour ces saintes créatures.

Mais comme cet adorable Dieu-Homme a aimé incomparablement sa très-digne Mère, le bienheureux a eu pour elle un amour qui était grand, rare et extraordinaire. De plus, dans son union avec Dieu il devait entrer dans ses desseins : et comme ce Souverain des êtres avait destiné la glorieuse Vierge pour être la dame et la mère du Carmel (ce qui exige de l'ordre des honneurs particuliers), il était juste que le saint lui fût appliqué par une dévotion toute singulière. C'est un rare privilége de l'ordre du Carmel que son antiquité, qui compte tant de siècles auparavant la venue du Messie : mais c'est une faveur qui lui est particulière d'avoir honoré celle qui en devait être la sainte mère neuf cents ans auparavant qu'elle ait été. Sa dévotion dans l'ordre est aussi ancienne que l'ordre, qui a commencé de la respecter après la révélation divine qui en fut faite à saint Elie, son fondateur, et dont la dévotion a persévéré inviolablement jusqu'à ces derniers temps, où elle a pris des accroissements considérables avec bien du sujet, à cause des grâces extraordinaires que l'ordre a reçues d'une si puissante protectrice.

C'est une vérité qu'il en a toujours reçu de puissants secours, que la très-pure Vierge a toujours été d'une manière singulière la Dame du Carmel : mais en ces derniers temps elle a voulu faire éclater sa protection par ses soins vraiment maternels, en voulant en être la réformatrice, ce qu'elle a fait connaître par plusieurs témoignages miraculeux. Aussi le Sauveur de tous les hommes l'a bien voulu nommer dans une révélation céleste l'ordre de la Vierge. Cet aimable Sauveur paraissant à saint Pacôme, (et nous l'avons déjà dit), lui prédit qu'il sortirait quelque jour de son ordre des religieux si parfaits, qu'ils surpasseraient les plus saints qui étaient pour lors dans l'ordre monastique ; ce qui marquait les religieux du Carmel, car saint Pacôme faisait profession de l'ancien institut du grand prophète Elie.

Quelques-uns voulant rechercher la cause d'une perfection si éminente, l'ont attribuée à ce que la glorieuse Mère de Dieu a voulu prendre elle-même les soins de la réforme, comme il est aisé de voir par les avis qu'elle a donnés elle-même à la séraphique Thérèse. Ainsi, si saint Pacôme représentait la personne de saint Elie dans sa réforme, sainte Thérèse et le bienheureux Jean de la Croix ont représenté dans la dernière réforme la personne de la glorieuse Vierge. C'est pourquoi, disent-ils, il ne faut pas s'étonner si elle surpasse la première en ses

effets, la surpassant incomparablement dans sa cause.

Nous ne devons pas non plus être surpris si après cela le bienheureux Jean de la Croix a excellé en la dévotion de cette dame et Mère du Carmel. Si elle a été aussi ancienne dans l'ordre que l'ordre même, elle a commencé dans le saint à même temps presque qu'il a commencé d'être, au moins dès lors qu'il a eu l'usage de raison, et il l'a conservée jusqu'au dernier soupir de sa vie avec une fidélité inviolable. Dès son bas âge il l'avait choisie pour sa mère, il l'avait aimée tendrement comme il l'assurait lui-même ; et le motif qui l'avait obligé d'entrer dans l'ordre des Carmes, était, de ce qu'il lui appartenait d'une manière spéciale ; il récitait tous les jours son petit office à genoux. Ses chères délices étaient de s'entretenir avec cette Reine des anges, d'y penser et d'en parler. Il disait toujours des merveilles quand il parlait des choses spirituelles; mais c'était un plaisir de l'entendre publier les louanges de sa chère maîtresse. Son amour pour cette souveraine du ciel était ingénieux à inventer des éloges à son honneur, à lui appliquer à l'imitation de l'Eglise les grandes choses de l'Ecriture. Ce qu'il en disait, et la manière dont il le disait, était si divin qu'il ravissait tous ceux qui l'écoutaient. Ses grandeurs, ses bontés, ses miséricordes, ses louanges faisaient souvent le sujet de ses entretiens; et il témoignait en mille manières, et dans toutes sortes d'occasions, les obligations incroyables qu'il avait à sa maternelle bonté : ce qu'il faisait avec des sentiments si vifs d'un amour vraiment filial, qu'il en inspirait saintement la dévotion. Son cœur était si plein de tendresse pour cette Mère de bonté, qu'à la moindre vue des choses qui pouvaient lui en causer le souvenir, il se sentait tout embrasé de son pur amour. Il lui suffisait de regarder quelqu'une de ses images pour être vivement touché.

La seule pensée de cette Mère du bel amour le consolait dans ses peines. Sa grande récréation était de se souvenir d'elle. Pour se délasser et prendre quelque repos parmi les fatigues des voyages, il s'occupait de ses perfections et de ses faveurs. Il chantait des cantiques à sa louange dans la solitude; et partout il faisait paraître qu'il ne respirait que son service.

Il serait difficile de déclarer la confiance qu'il avait en son béni cœur, cœur le plus aimé qui fut jamais entre les pures créatures, cœur le plus aimant, cœur le plus aimable, cœur la source d'une infinité de bénédictions, cœur tout plein de miséricorde, cœur le sanctuaire de la Divinité, cœur un abîme de grâces, de dons, de miracles ; c'était dans ce cœur sacré qu'il se retirait pour se mettre à couvert de tous les maux que les hommes et les démons lui faisaient. C'était le lieu de son asile, son réfuge, sa protection. C'est où il avait recours dans tous ses besoins, et où il trouvait du secours dans toutes ses nécessités. Enfin il allait à la très-douce et très-miséricordieuse Vierge comme un enfant à une bonne mère, et avec une entière confiance, qui était suivie d'un assistance infaillible, et d'une protection même miraculeuse.

On peut assez juger d'un amour si fervent et si solide, avec quelle piété il honorait tout ce qui regardait son culte : mais sa dévotion éclatait singulièrement dans la solennité de ses fêtes qu'il célébrait avec une rare édification ; et surtout la fête de son Immaculée Conception. Sainte Brigitte, dans ses révélations, assure que la très-pure Vierge lui a elle-même déclaré que sa Conception avait été immaculée, ayant été préservée du péché originel. Si l'on objecte à cette révélation céleste le sentiment contraire de sainte Catherine de Sienne, il est facile de répondre qu'il y a bien de la différence entre les opinions des saints ou les révélations célestes qui leur ont été faites. On doute que ce qu'on lit sur ce sujet de sainte Catherine de Sienne, soit véritablement d'elle, et des savants estiment qu'il y a de l'apparence qu'on l'a ajouté. Mais quand on accorderait que ce sentiment est de la sainte, on n'en peut inférer autre chose, sinon qu'elle a parlé selon son opinion. Il n'en est pas de même de sainte Brigitte, qui assure qu'elle a appris la vérité de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge même, dans une révélation; et l'on sait assez l'estime que l'Eglise fait des révélations de cette glorieuse sainte. Elle déclare de plus que la même très-pure Vierge lui a révélé que, n'y ayant pas une obligation étroite de croire la vérité de ce mystère, l'Eglise n'ayant pas décidé que ce fût une vérité de foi, elle voyait la bonne volonté et le zèle véritable pour ses intérêts en ceux qui la soutenaient.

Après cela il ne faut plus s'étonner si le mystère de l'Immaculée Conception de la toute sainte Vierge était le sujet de la grande dévotion de notre bienheureux : il était trop saintement intéressé pour sa glorieuse maîtresse, pour n'être pas engagé dans son parti. Certainement il est difficile de ne s'y pas mettre. Puisqu'on en a la liberté, comment ne pas le faire? puisqu'on peut soutenir un privilége si glorieux à la Mère de Dieu, comment ne le pas défendre? Un célèbre théologien a dignement écrit sur ce sujet que, si l'on disputait la noblesse à une personne, d'ailleurs l'une des plus qualifiées du royaume, et que l'affaire étant portée devant le roi, ce souverain ne décidât pas absolument que cette personne fût d'une origine ancienne et noble, mais qu'il laissât la liberté d'en penser ce que l'on voudrait; si ensuite quelques-uns venaient encore à lui disputer sa noblesse, il aurait sujet de croire que ces gens ne seraient pas de ses amis : car s'ils l'étaient, ils n'entreprendraient pas de lui ravir un honneur qu'ils pourraient lui accorder, sans qu'il leur en coûtât rien.

Mais si le roi, ajoute ce savant personnage, avait de plus témoigné qu'on lui ferait même plaisir d'accorder cet honneur ;

s'il avait même promis qu'il ferait des récompenses à ceux qui en useraient de cette manière : il faudrait dire que ceux qui ne le feraient pas, seraient étrangement opposés à la personne, puisqu'ils aimeraient mieux se priver des récompenses promises, que de plaire au roi, et d'en recevoir des faveurs.

Ensuite, il fait assez voir que c'est ce qui arrive à ceux qui disputent à la Mère de Dieu sa Conception Immaculée, puisque, non-seulement l'Eglise permet de la soutenir, mais défend de prêcher les sentiments opposés, et invite encore, par ses grâces et par la distribution de ses trésors, qui sont les indulgences, à honorer ce mystère. Il est bon de remarquer ici qu'il est faux que le petit office de l'Immaculée Conception de Notre-Dame ait été défendu par le Pape Innocent XI. Il est vrai qu'on mit dans l'index, à Rome, un livre italien, imprimé à Milan, dans lequel se trouvait l'office de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu. La défense ne tombait pas sur l'office même de la Conception, qui est connu et autorisé dans l'Eglise, il y a longtemps; mais ce décret regardait d'autres choses fausses et téméraires, qui se trouvaient imprimées dans le même livre. De plus, quand le décret aurait regardé l'office de la Conception, imprimé à Milan, combien se trouve-t-il d'impressions de livres qui traitent des plus grandes vérités de la religion, qui sont falsifiées et pleines d'erreurs? N'est-ce pas ce qui a lieu, même à l'égard de l'Ecriture sainte? Ne s'en est-il pas fait des éditions, en plusieurs lieux, qui ont été censurées? Cela doit-il ôter rien du respect et de la créance des divines Ecritures : mais que peut-on dire à l'approbation qu'Innocent XI a donnée au petit office de l'Immaculée Conception de Notre-Dame, après ce décret contre ce livret, imprimé à Milan? Et comment le Souverain Pontife aurait-il pu condamner un office que ses prédécesseurs avaient approuvé.

Mais qui ne sait que tout l'ordre de Saint-François récite publiquement, dans toutes leurs églises, un office qui lui est propre, et qui est tout de l'Immaculée Conception de la très-pure Vierge? Il y a plusieurs diocèses même, où cet office est inséré dans les bréviaires, et autorisé par les Papes, qui ont donné permission de s'en servir aux évêques qui leur ont demandé cette grâce.

Au reste, c'est l'un des priviléges singuliers de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel d'avoir toujours honoré le mystère de l'Immaculée Conception de la glorieuse Mère de Dieu. Nous avons déjà remarqué qu'il a été révélé à saint Elie, son fondateur; mais nous ajoutons qu'il le déclara à ses enfants qui demeuraient sur la montagne du Carmel, et qu'il le laissa par écrit dans le livre qui traite des fondements de sa religion. Ces écrits ont été soigneusement gardés dans tous les siècles de l'Ancien Testament, et Philon, Juif, en parle comme témoin oculaire, appelant ces écrits : *Les Commentaires des anciens.* Josèphe rapporte que l'on faisait faire un serment à ceux à qui on les confiait de les garder dans leur entier, sans y rien ajouter ou diminuer. Jean, patriarche de Jérusalem, assure que ces anciens mémoires, qu'avait laissés le saint prophète Elie, se conservaient encore de son temps; et, dans la connaissance qu'il en avait eue, il avait appris l'ancienne tradition de la révélation qui fut faite à saint Elie, que la très-sainte Vierge serait préservée du péché originel.

Il était bien juste qu'un ordre, appelé par excellence l'ordre de la Vierge, fût entièrement dans ses intérêts, et ce lui est une obligation spéciale de croire, de soutenir et d'honorer un mystère qui lui est avantageux. C'est pourquoi les deux premières personnes de la réforme, la séraphique sainte Thérèse, et le B. Jean de la Croix, ont eu pour ce privilége de leur dame et maîtresse une dévotion toute particulière, et ils ont prouvé avec zèle qu'il fut honoré. Entre les figures miraculeuses approuvées authentiquement par les évêques qui ont paru en la chair du saint P. Jean de la Croix après sa mort, une des plus fréquentes a été l'image de la très-pure Conception de la Reine du ciel. Dieu a voulu, par ces figures miraculeuses, en témoigner la vérité, ce qu'il a fait en tant d'autres occasions, opérant de grands et d'assurés miracles en sa faveur, ce qui est encore un motif très-pressant pour nous en persuader la vérité; mais il a encore voulu, par ces images miraculeuses, faire voir, imprimé dans la chair de ce second Elie, le mystère qu'il avait gravé dans l'esprit du premier tant de siècles auparavant, et, à même temps, insinuer l'ancienne obligation qu'a l'ordre du Carmel d'honorer ce mystère, non pas seulement comme les autres ordres religieux, mais d'une manière très-spéciale; et, de plus, de faire connaître le grand soin que le B. Jean de la Croix a eu de satisfaire à cette obligation. Sa grande dévotion à ce privilége, qui est singulier à la sainte Vierge, entre toutes les pures créatures d'ici-bas, lui a attiré mille bénédictions pendant sa vie, et les miracles opérés en sa chair, montrent combien elle est agréable à Notre-Seigneur et à son immaculée Mère.

O mon Dieu, qui m'avez instruit dès ma jeunesse, et qui par une miséricorde inénarrable m'avez donné tant de mouvement de piété envers le mystère de la toute sainte Conception de votre immaculée Mère, faites par votre grâce que j'en publie les merveilles dans ma vieillesse, et dans l'extrémité de ma vie. O ma sainte dame, ma bonne maîtresse, et très-fidèle mère, après avoir fait vœu dès mon bas âge, par une grâce très-particulière de votre Fils bien-aimé, de le soutenir jusqu'au dernier soupir de ma vie, je tiendrais à grand honneur de mourir pour sa défense.

Il était donc le sujet de la grande dévotion de notre saint; mais pendant qu'il n'oublie rien de sa part, et qu'il fait tous ses efforts pour honorer et pour procurer l'honneur de la Reine des anges, elle l'assiste de son côté

comme la meilleure des mères. Dès l'âge de cinq ans étant tombé dans un étang où il devait être infailliblement noyé, elle le soutint sur la surface de l'eau, le tenant entre ses mains maternelles, et lui paraissant avec une beauté ravissante : les personnes qui étaient présentes ne pouvant assez s'étonner d'un effet dont ils ignoraient la cause. A l'age de douze ans étant encore tombé dans un puits, cette aimable mère le reçut en son manteau royal, et elle l'y tint jusqu'à ce qu'on l'eût tiré du danger. Passant un jour une rivière monté à cheval, le démon qui lui déclarait une guerre perpétuelle, s'étant déjà efforcé de l'étouffer, le fit tomber dans une rivière et son cheval, dans le dessein de lui faire perdre la vie. A même temps il eut recours à son refuge ordinaire ; il appela à son secours celle qui a brisé la tête de ce serpent infernal, et aussitôt elle lui parut dans l'éclat d'une beauté ravissante, et le prenant par le bout de sa chappe, elle le tira du fond de l'eau. Il n'arriva pas même aucun mal au cheval sur lequel il était monté. Elle a encore empêché qu'il ne fut accablé des ruines de sa cellule, qui tombèrent sur lui, étant renversée par une muraille prochaine abattue.

Pendant qu'il était enfermé dans sa prison de Tolède, elle ne lui manqua pas dans ses besoins ; car pendant qu'il y était privé de toutes les consolations des hommes de la terre, cette mère de bonté et de miséricorde lui parut plusieurs fois, le consolant avec des douceurs du paradis qui se peuvent mieux penser qu'expliquer; et après lui avoir inspiré les moyens de sortir de sa prison, dont les particularités sont merveilleuses, elle se fit voir sous une lumière si brillante dans une petite nue, que ses yeux en demeurèrent éblouis durant plusieurs jours ; et après lui avoir dit : *Suis-moi*, elle l'enleva du lieu où il était tombé en tâchant de sortir ; et elle le mit dans une place hors de tout péril. Mais qui pourrait dire le déluge des plus saintes bénédictions spirituelles qu'elle lui a impétrées? Certainement c'est avec bien de la raison qu'il a été appelé le grand et incomparable favori de la très-pure Vierge : car elle lui a servi de mère dès son enfance, elle en a continué les offices tout le cours de sa vie, et particulièrement à sa mort ; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle a été si précieuse. Remarquons ici que la bonne mort est un effet ordinaire de la dévotion à la mère de miséricorde. Nous lisons dans l'histoire ecclésiastique avec frayeur, la mort terrible de quelques personnes éminentes en sainteté qui ont fait des chutes formidables par leur infidélité à la grâce : mais on ne trouvera pas qu'aucun de tous ceux qui ont persévéré dans une dévotion solide à la très-glorieuse Vierge se soit jamais perdu. Il y a plus, la mort de ses véritables dévots est pleine de toutes sortes de bénédictions, et quelquefois on en voit mourir contents comme des anges célestes, et déjà dans les avant-goûts des joies du paradis. Le fameux Juste-Lipse qui a écrit dignement des miracles que la toute-puissance de Dieu opère par l'image miraculeuse de la Vierge honorée à Halles en Flandre, qu'il avait servie dans sa congrégation de la Compagnie de Jésus, étant proche de la mort, assurait qu'il n'eût jamais pensé que la mort des serviteurs de Marie eût été si douce, et si pleine de consolations divines.

C'est ce que l'on remarque dans celle de notre bienheureux, qui sortit de l'exil de cette vie à un jour de samedi si privilégié pour le Carmel, et dans l'octave de la fête de l'Immaculée Conception ; cette grande dame l'ayant voulu délivrer des maux de la vie présente, dans le temps qu'il honorait avec tant de ferveur le privilége qui l'avait préservée elle-même du plus grand mal de la terre, qui est commun au reste des hommes. Plusieurs fois après la mort du saint, elle s'est fait voir avec lui pour assister les personnes qui imploraient le secours du bienheureux ; ce qui a donné lieu d'écrire qu'elle ne se contente pas que les habitants du paradis voient l'honneur qu'elle lui fait, mais qu'elle désire que les hommes de la terre en aient aussi la connaissance. Elle prend plaisir à faire des faveurs extraordinaires quand on la prie par l'amour qu'il a eu pour elle. Un jour son frère après son décès portant l'un de ses bras qu'on lui avait confié pour être donné à un couvent de l'ordre, les démons qui le regardent toujours comme l'un des plus redoutables ennemis de leurs malheureuses troupes, suscitèrent une tempête si effroyable que cet homme vertueux crut qu'il allait périr. Il eut recours à Dieu par d'instantes prières; mais la tempête continuait toujours. Enfin ayant imploré l'assistance de la très-douce Vierge par les services que son frère lui avait rendus, au même instant qu'il prononça ces paroles tout l'orage fut dissipé. Continuant son chemin, et la nuit l'ayant pris dans des lieux très-difficiles, très-dangereux et éloignés de toutes sortes de personnes, ne sachant que faire il eut recours encore à la très-miséricordieuse Mère de Dieu en la même manière, dont il vit incontinent l'effet : car il aperçut une lumière extraordinaire qui lui montrait doucement le chemin ; et portant sa vue vers le ciel il découvrit qu'elle venait de deux corps lumineux, l'un dont la clarté était blanche, et l'autre comme dorée, l'un était à la main droite, et l'autre à la gauche, et tous deux envoyaient des rayons qui le conduisaient au milieu d'eux, et lui montraient le chemin qu'il devait tenir.

Ici, ma glorieuse Dame, je m'écrie vers vous du plus profond de mon cœur : O ma très-honorée Dame, écoutez ma voix ; rendez, s'il vous plaît, vos oreilles attentives à ma prière ; regardez selon la multitude de vos miséricordes du plus haut des cieux où vous êtes élevée dans une gloire incomparable au-dessus de tous les chœurs des anges et des saints, votre pauvre et indigne serviteur ; envoyez quelques rayons de la céleste lumière qui me montre toujours le sentier

étroit qui conduit à Dieu seul, et qui apaise les tempêtes des passions de la nature corrompue, me donnant le calme de la véritable union avec mon Sauveur Jésus-Christ : c'est la faveur que je vous demande en toute humilité, prosterné à vos pieds sacrés, par tous les services que mon bienheureux P. Jean de la Croix vous a rendus, et par toutes les faveurs que vous lui avez accordées. Après tout, pendant que nous racontons les bontés surprenantes de la très-pure Vierge envers le saint, et les amours, les respects et les honneurs qu'il lui a rendus, souvenons-nous que si elle a été vraiment sa mère, elle est aussi très-certainement la nôtre. Elle a été donnée à tous les Chrétiens, en cette qualité, dans la personne de l'aimable saint Jean l'Evangéliste sur le Calvaire. O vérité capable d'apaiser tous nos troubles, d'affermir les consciences les plus timides, de consoler les plus affligés et de nous consumer d'amour ! Avoir pour mère la Mère d'un Homme-Dieu ! Le croyons-nous ? Sans doute que si nous en avions une vraie foi on en verrait les effets; néanmoins il n'y a point à en douter; notre bienheureux a cru cette vérité, et a agi conformément à sa créance. Hélas ! si nous la croyons avec lui, pourquoi n'agissons-nous point comme lui ? O quelle différence !

Son amour encore pour les saints anges était rare et grand, ce qui suit de la parfaite union qu'il avait avec Dieu, et qui engage indispensablement à aimer tout ce qu'il aime; et comme Dieu a eu des amours admirables pour les saints anges, il faut nécessairement en avoir beaucoup pour ces sublimes esprits. Il est vrai que l'application à ces glorieuses intelligences n'est pas commune parmi les personnes d'une médiocre vertu ; mais elle a été grande dans les saints. La raison est que l'on doit être dégagé de la matière pour converser avec de purs esprits. C'est pourquoi même on voit plus de dévotion aux anges gardiens, qui sont ordinairement du dernier chœur, qu'aux anges des premières hiérarchies, parce que dans leur sainteté ils sont plus séparés des choses matérielles.

Néanmoins ce doit être la grande dévotion de tous ceux qui aspirent au pur amour. La dévotion aux Trônes pour obtenir la grâce de la paix divine, qui calme l'intérieur et qui le rend capable des plus saintes opérations de l'Esprit de Dieu. La dévotion aux Chérubins, pour obtenir les plus pures lumières du grand Tout, de Dieu seul, et du rien de tout l'être créé. La dévotion aux Séraphins, pour brûler divinement dans la vive flamme du pur amour, et particulièrement aux sept premiers, qui sont les plus proches du trône de Dieu et dont nous savons les noms de trois, Michel, Gabriel et Raphaël. L'Ecriture nous fait voir en plusieurs endroits comme Dieu se sert de ces sept esprits pour faire de grandes choses. La dévotion aux puissances, pour en être assisté contre la force terrible des malins esprits. La divine Providence nous a fait donner un livre au public, *De la dévotion aux neuf chœurs des saints anges*, où nous avons traité de ces choses; ce que nous estimons une très-grande grâce.

L'union que notre bienheureux a eue avec ces esprits du ciel, et spécialement avec les Séraphins, a été très-singulière. Ce sont ces esprits d'amour qui lui ont transpercé tout l'intérieur d'un dard sacré, et dont la divine Providence s'est servie pour y faire brûler le plus saint amour dans ses plus vives flammes; mais elle a encore voulu en rendre des témoignages convaincants, faisant paraître des séraphins dans les images miraculeuses que l'on a vues en sa chair après sa mort.

Glorieux Séraphins, je répète ce que je vous ai dit dès le commencement de ce petit ouvrage : aimables esprits, esprits si aimants, et hélas ! si peu connus, si peu aimés des hommes de la terre, souffrez que je vous fasse une amende honorable pour toutes les méconnaissances, les froideurs et les glaces de ces hommes aveugles et ingrats ; souffrez que je m'adresse à vos bontés célestes, pour obtenir du Saint-Esprit le pur amour de Dieu seul ; faites, par votre puissante faveur, que je sois embrasé jusqu'au dernier soupir de ma vie des mêmes feux qui vous brûlent si divinement, à l'imitation et en l'honneur de ces deux incomparables séraphins de notre terre, la grande sainte Thérèse et le glorieux P. Jean de la Croix. Autrefois, célestes esprits, vous avez bien voulu percer le cœur de ces personnes saintes de vos flèches sacrées pour en faire des cœurs tout séraphiques, c'est-à-dire des cœurs qui ne vivaient que des plus vives flammes du divin amour. Grands princes de l'éternité, voilà le mien que je vous mets à nu pour être transpercé de vos dards divins, afin qu'il n'y ait plus que l'amour net, l'amour pur, le seul amour de Dieu seul. Sainte Vierge, ma très-bonne et très-fidèle mère, je ne puis jamais vous oublier, vous en êtes la reine. C'est à vous à qui il appartient d'introduire, de faire vivre et de faire régner ce pur amour.

La dévotion aux saints est encore un excellent moyen pour obtenir cette grâce. Et c'est pourquoi le bienheureux les honorait avec des respects d'une édification charmante et exemplaire ; mais surtout les saints martyrs. Nous avons dit que les mortifications des ordres religieux austères étaient un martyre qui succédait, dans la paix de l'Eglise, aux martyres qu'elle a soufferts dans le temps de ses persécutions; et comme notre saint a été l'un des plus grands martyrs de la vie mortifiée et crucifiée, il ne faut pas s'étonner si le divin amour l'appliquait si singulièrement aux saints martyrs des siècles.

## CHAPITRE VIII.

*Le divin amour l'applique entièrement à la glorieuse Trinité et à l'humanité sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Certainement tout ce que les anges et les hommes pourraient se figurer capable de

donner un saint amour se rencontre dans l'aimable Jésus. Jésus est infiniment aimable à raison de ses divines grandeurs. Il possède la plénitude de la Divinité corporellement, Divinité qui ne s'était jamais vue communiquée substantiellement, sinon aux personnes divines dans la suradorable Trinité, en sorte que Jésus est Dieu. Jésus est infiniment aimable à raison des obligations infinies que nous lui avons. L'enfer est quelque chose qui est bientôt dit, mais dont la signification ne se peut comprendre ; car qui pourrait comprendre l'extrémité de ses tourments, dont la durée n'aura jamais de fin? Ce sont des maux infinis dont cet adorable Sauveur nous a délivrés. Il est infiniment aimable pour les biens qu'il nous a procurés ; biens que l'œil n'a jamais vus, que l'oreille n'a jamais entendus, et qui surpassent toutes les pensées que l'on en pourrait prendre ; biens infinis dans leur grandeur, puisque c'est la possession de Dieu même ; biens infinis dans leur durée, puisqu'ils sont éternels. En vérité, c'est être bien redevable à l'adorable Jésus que de lui être redevable de tout, et il est vrai qu'il n'y a, n'y a eu et n'y aura jamais aucune grâce que par ses mérites, et que tout ce qu'il y aura de bienheureux dans le paradis lui devront leur éternité bienheureuse. O mon âme! point de ciel et point d'espérance du ciel qu'en sa faveur, et sans cette divine faveur nous serions damnés pour jamais. O vérité épouvantable! Jésus est infiniment aimable à raison de la manière dont il nous a aimés. Sa vie est divinement humaine, dont chaque moment est plus précieux que toute l'éternité des bienheureux, et cependant il l'a voulu donner pour nous. Ah! il est né, et il n'a pris la vie que pour nous la donner. Il n'a parlé que pour nous instruire, il est plus à nous qu'aucune chose du monde. La moindre de ses actions est d'une valeur infinie, et il nous les a toutes données. Son amour excessif l'a fait penser à nous auparavant que nous fussions, et pendant que son sang coulait de toutes parts, et qu'il était plongé dans une mer de douleurs incompréhensibles, il s'occupait de nous, il arrêtait ses pensées sur nous, il s'entretenait de nos maux pour nous en délivrer, il pensait aux biens infinis qu'il voulait nous faire. O mon cœur! élargissons-nous ici pour nous laisser perdre dans cet abîme d'amour! Mais pourrons-nous bien contenir nos larmes sur nos froideurs, nos glaces et nos ingratitudes? Ah! oui, il en faudrait répandre des torrents intarissables qui coulassent autant de temps qu'il nous reste de moments de vie!

Je vois bien que tous les Chrétiens conviennent de ces vérités ; mais je vois en même temps que la plupart y sont presque insensibles. Hélas! on passe les jours, les semaines, les mois et les années de la vie dans une occupation presque perpétuelle de la terre, et des créatures de la terre, pendant que l'on est dans l'oubli de ces obligations infinies dont nous sommes redevables à l'aimable Jésus! Quelle part a-t-il dans les desseins des hommes, dans leurs soins, dans leurs pensées, dans leurs paroles, dans leurs actions? Quelle part a-t-il dans leurs entretiens, dans leurs conversations? Mais, hélas! quelle part lui donne-t-on, même dans la part que l'on dit qu'on lui donne, je veux dire dans nos chétives prières, dans les actions de piété? En est-on occupé? Hélas! ce n'est que comme des bagatelles du siècle. Et, avec cela, une demi-heure d'une si chétive occupation, qui souvent est plutôt une distraction, paraît bien longue et donne de l'ennui.

Il s'est glissé même une erreur parmi plusieurs personnes spirituelles, qui, sous prétexte d'une contemplation abstraite, ne pensent presque jamais à cet aimable Dieu-Homme. Il est vrai que les voies de Dieu sont différentes dans les âmes. Il s'en est trouvé d'appliquées extraordinairement à la Divinité par une application immédiate, et elles l'étaient par l'Esprit de Dieu, quoique toujours par les mérites de Jésus. Si ces personnes, selon le sentiment de saint François de Sales, dans cet état, ne sont pas occupées des mystères particuliers, elles ont l'essentiel de tous les mystères. Mais grand nombre se mettent d'elles-mêmes dans des dispositions qu'elles s'imaginent être cet état extraordinaire, et ainsi elles demeurent dans une fausse oisiveté. Il y en a d'autres qui, par une impuissance naturelle, sont incapables de beaucoup raisonner et, par suite, de beaucoup méditer sur les mystères du Sauveur ; mais elles peuvent bien, au moins, y penser affectueusement et les regarder avec amour. Sainte Thérèse, la grande maîtresse de l'oraison, témoigne qu'elle n'avait jamais pu beaucoup méditer ; mais elle remarque en même temps que, si la même impuissance se trouve en d'autres, au moins qu'elle ne conçoit point comment ils ne se souviennent point de notre bon Sauveur, et qu'ils ne s'en occupent pas, ce qui se peut faire, et ce qu'elle a si saintement fait sans se servir de tant de raisonnements et de discours.

C'est pourquoi elle remarque trois maux considérables qui arrivent de cette contemplation abstraite, quand on n'y est pas mis par une opération singulière de l'Esprit de Dieu. Le premier, qu'elle fait tomber dans une grande ingratitude, dans la désoccupation d'un Homme-Dieu à qui nous ne pouvons jamais assez penser. Le second, que l'âme allant par cette nue abstraction, ne fera jamais les progrès qu'elle aurait faits dans les voies de la perfection. Le troisième, que cet état abstrait fait perdre la dévotion de Notre-Dame et des saints. Voilà la doctrine de la sainte, et qu'elle recommande à ses filles.

Le bienheureux P. Jean de la Croix avait les mêmes sentiments. Il ne voulait pas que l'on quittât la méditation (il parlait de ceux qui la pouvaient faire) sans avoir les marques de l'attrait de Dieu à la contemplation, et il en donne plusieurs ; mais il enseignait que,

dans la contemplation même, on ne devait jamais se procurer l'oubli de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La raison est que, s'il est la voie, il est la vérité et la vie. (*Joan.* XIV, 6.) S'il est le moyen, il est le terme; s'il est homme, il est Homme-Dieu. Si quelquefois Dieu en ôte le souvenir, ce n'est, dit notre séraphique sainte, que pour le mieux trouver.

Notre saint enseignait que la connaissance des mystères de Jésus-Christ était la plus haute sagesse à laquelle on pût arriver en cette vie, et que c'était avec raison que saint Paul avait déclaré que tous les trésors de la sagesse de Dieu y étaient cachés. Chaque mystère de Jésus-Christ, disait-il, est très-profond en sagesse, et a tant de plis et de replis cachés, qu'encore que les saints y aient découvert tant de secrets et de merveilles, et que les âmes contemplatives, dans leur état de transformation, y aient entendu des choses si divines, il reste cependant toujours des choses nouvelles et admirables à pénétrer.»

Comme il était convaincu de ces vérités, il les a toujours pratiquées. Comme il a enseigné que la première chose que l'on a à faire dans les voies de Dieu est de se conformer à Jésus-Christ, et que, pour s'y conformer, il en fallait considérer la vie et les actions; dès qu'il commença à s'appliquer à l'oraison, il méditait avec grand soin et assiduité la vie et la passion du Sauveur de tous les hommes; et les dernières années de sa vie son esprit demeurait dans ses divines plaies, et il y apprenait la profonde sagesse de la suréminente charité de Jésus-Christ, qui remplit les esprits de la plénitude de Dieu. Il enseignait que Dieu communiquait la science des mystères de notre bon Sauveur dans l'état de la perfection la plus achevée, et que c'étaient les plus saintes et les plus hautes grâces qu'il faisait aux âmes qui lui étaient les plus unies.

On a écrit que son esprit était comme abîmé dans les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais, entre tous les mystères, il avait une tendre dévotion à sa très-sainte enfance. Il n'est pas possible de déclarer avec quel respect, quel amour, quelle joie il en célébrait la fête. L'amour, qui est plein d'industrie, lui faisait trouver mille moyens pour en inspirer la dévotion. Il faisait exposer la représentation du mystère d'une manière si pieuse, que tout le monde en était vivement touché. Je dois cependant remarquer ici qu'il faut avoir une grande prudence quand on expose dans les églises ces représentations aux peuples, qui souvent n'y considèrent que la curiosité, et qui d'autre part commettent mille irrévérences dans la maison de Dieu. «Ce que j'ai vu dans l'une des premières villes de l'Europe, où la représentation de la sainte naissance du Sauveur, parfaitement bien faite, étant exposée dans une église, il y eut un flux, pour ainsi dire, et reflux continuel des peuples qui, y venant seulement par curiosité, allaient droit à la représentation, faisant un bruit insolent dans la maison de Dieu, sans aucun respect pour les divins mystères que l'on célébrait, ni pour le corps du Fils de Dieu qui était sur l'autel, et sans aucun mouvement de piété.

L'homme de Dieu, dans ce temps de la naissance de notre Rédempteur, était si vivement transporté du saint amour, qu'il en ressentait des mouvements extérieurs qui le mettaient dans une jubilation toute divine. Mais le même divin amour qui l'avait transformé dans les douleurs de son bon Maître, ayant imité sa passion par ses souffrances, l'avait tellement plongé dans le mystère de la croix, qu'il y avait de certains temps où il ne pouvait penser ni parler d'autre chose. Il paraissait tout absorbé dans les mystères de la sainte humanité; et quand il en parlait, c'était avec des sentiments d'une dévotion si sainte, si tendre et si enflammée, qu'il en inspirait une merveilleuse à tous ceux qui l'écoutaient. Son âme en était tellement pénétrée par la vive flamme d'un amour consumant, que le feu en rejaillissait au dehors, et jusqu'à l'extérieur de son corps, en sorte qu'il pouvait dire avec l'Apôtre qu'il y portait les marques du Seigneur Jésus.

Mais sa grande dévotion à cet aimable Sauveur paraissait toute singulière à l'égard du sacrement de son amour, le très-saint sacrement de l'autel; et si la charité immense de ce Dieu fait homme est dans son excès dans ce mystère admirable, l'amour de notre saint y était tout triomphant. On a remarqué que le jour qui est consacré à cette fête, et pendant l'octave, il paraissait comme hors de lui-même, passant les jours et les nuits au pied des autels, de sorte que ses religieux le pressant de prendre un peu de repos : « Laissez-moi, mes enfants, leur disait-il, je trouve ici mon repos et ma gloire ; » et si la condition de cette vie ne lui permettait pas d'y rester toujours, au moins ses affections y demeuraient. Et l'on peut dire que si l'on avait cherché son béni cœur, on l'aurait trouvé au pied du tabernacle.

Quand il célébrait le très-saint sacrifice de la messe, c'était avec une piété si rare, que tous ceux qui y assistaient en demeuraient saintement charmés. Il paraissait à l'autel comme un séraphin revêtu d'un corps humain: et quoiqu'il fût petit de corps, et de peu d'apparence, et qu'il n'eût pas de ces qualités naturelles qui plaisent aux yeux des hommes, néanmoins on voyait en lui quelque chose de la Divinité, qui lui donnait une majesté plus que d'un homme, et particulièrement quand il célébrait les divins mystères. Aussi quelquefois son visage brillait comme une étoile, et il semblait qu'il en sortait des feux et des flammes dans le temps du divin sacrifice. On le voyait environné d'une lumière céleste qui, sortant du tabernacle rejaillissait sur lui de telle manière que, se tournant vers le peuple, il répandait des clartés et des splendeurs admirables.

Quand il parlait de ce mystère, il en disait

tant de merveilles que ceux qui l'entendaient en demeuraient ravis ; mais c'était d'une ferveur si ardente, et en étant si vivement pénétré, qu'il entrait dans des extases sacrées, où il restait des temps considérables. Quelle confusion pour nous si, levant nos yeux vers ce second Elie, homme tout de feu du divin amour comme le premier, et les abaissant sur nous, nous y remarquons tant de glaces ! Oh ! c'est ici qu'il faut s'écrier, si jamais, au Dieu inconnu !

Oh ! grand Dieu des éternités, comment êtes-vous traité dans le mystère de la consommation de votre divin amour ? Pourrait-on bien le croire, si la malheureuse expérience que nous en avons, ne nous ôtait tout lieu d'en douter ? Oui, il s'est trouvé des infidèles, qui ayant pris résolution de se faire Chrétiens, et étant venus exprès dans les pays catholiques pour y recevoir le saint baptême, ayant remarqué l'indévotion, et même les irrévérences qui se commettent dans nos églises, en présence du Dieu de majesté qui y réside, ont changé de dessein, et s'en sont retournés sans embrasser la religion chrétienne, disant qu'il n'était pas possible que ce fût la véritable religion, puisque, d'un côté, on croyait que le Dieu que l'on adorait résidait corporellement dans nos temples, et que, d'autre part, on s'y comportait avec si peu de modestie et si peu de respect.

On a écrit que le bienheureux P. Jean de la Croix célébrait le divin sacrifice de la messe avec autant d'attention et de respect, que s'il eût vu des yeux du corps la majesté infinie de Dieu qui y est présente ; et qu'il ne s'approchait du saint autel que saisi d'une divine frayeur. Mais hélas ! que faisons-nous, nous qui avons l'honneur d'être prêtres comme lui ? Est-ce que nous n'avons pas la foi de ce mystère comme lui ? Ne sommes-nous pas dans la même créance ? Oui, et cependant nous nous comportons comme si nous ne croyions pas ce que nous croyons. Ah ! nous avons des yeux et nous ne voyons pas.

Les puissances des cieux, ô mon Sauveur ! tremblent seulement d'être en votre présence. Ah ! que doivent faire de chétifs hommes et de petits vermisseaux de terre, qui vous ont entre leurs mains, à qui vous confiez votre sacré corps, à qui (ce qui est incompréhensible) vous vous assujettissez ? *Levez-vous, Seigneur, jugez vous-même votre propre cause* (*Psal.* LXXIII, 22) ; levez vos mains pour empêcher les irrévérences qui se commettent dans votre sanctuaire : *Levez-vous, Seigneur, pourquoi dormez-vous?* (*Psal.* XLIII, 23.) Car il semble que vous ne connaissez pas les traitements que vous font vos chétives créatures. Saint François d'Assise n'a jamais osé être prêtre, après avoir connu l'éminente sainteté qui était requise pour entrer dans le sacerdoce : notre bienheureux Père a eu de la peine à se soumettre quand il lui a fallu accepter une dignité si divine, et il craignait après l'avoir acceptée de s'approcher du saint autel. C'est que ces âmes pures connaissent Dieu. Plusieurs s'ingèrent dans le sacerdoce, plusieurs célèbrent les redoutables mystères sans peine, sans crainte, parce qu'ils les connaissent peu, parce que leur âme est abaissée jusqu'à la poussière, comme parle le Psalmiste (*Psal.* XLIII, 25) et que leur ventre est collé à la terre.

Quand le bienheureux célébrait, on voyait en lui des éclats glorieux de la Divinité, qui inspiraient la dévotion et le recueillement ; et plusieurs traitent les sacrés mystères avec si peu de piété qu'ils causent de la distraction. Le bienheureux paraissait plus qu'homme au saint autel. Oh ! plût à Dieu que tous les prêtres au moins y parussent comme de bons hommes ! quelques-uns y parlent avec tant de précipitation, qu'il n'y a personne qui ne passât pour ridicule s'il parlait avec cette vitesse à son valet. Les saintes cérémonies s'y observent avec si peu de décence, que l'on donne sujet aux hérétiques d'en faire des railleries.

Ah ! quelle attente redoutable du jugement à la mort ! quel compte terrible de tant de messes célébrées ! quel compte à un Dieu de Dieu même, qui s'est livré entre nos mains, qui nous a obéi, qui nous a confié son corps, son âme, sa divinité ! Quiconque avait violé la loi de Moïse était condamné à la mort sans rémission. Il est écrit que la vengeance appartient à Dieu, et qu'il la prendra. (*Deut.* XXXII, 35.) Il est écrit que *c'est une chose terrible de tomber entre les mains de Dieu vivant.* (*Hebr.* X, 31.) Hélas ! que lui dirons-nous, nous qui l'avons eu entre les nôtres par une soumission qui jettera l'étonnement dans toute l'éternité ! Ici il faut être entièrement insensible, si l'on ne tremble pas de frayeur.

Nous avons remarqué que le bienheureux avait une crainte toute respectueuse de Dieu ; et comme il est écrit, que celui qui le craint, ne néglige rien, ses soins pleins d'une vénération extrême s'étendaient jusqu'aux moindres choses qui regardaient le très-saint sacrement de l'autel, et enfin tout le culte divin. Il voulait que les ornements de l'église des religieux séparés du siècle, comme nous l'avons déjà dit, fussent pauvres ; mais il donnait ordre qu'ils fussent très-propres, et dans une grande netteté. Ce lui était un plaisir singulier d'aider aux sacristains à parer et à orner les autels ; mais surtout il prenait un soin extraordinaire des nappes, des corporaux, des calices et des ciboires, comme des choses qui regardaient de plus près le sacrement de l'amour.

Ceux qui ont traité dans ces derniers temps avec plus d'exactitude des ciboires sacrés, ont remarqué qu'ils doivent être d'une grandeur modérée, parce qu'on les doit approcher tout contre la bouche, ou sous la bouche de ceux qui communient, de peur que les divines particules ne tombent par terre. Un savant et pieux Dominicain qui a donné de doctes traités de théologie au public, qui s'appelle Jacques de Saint-Dominique, je le nomme par honneur, a composé un traité plein d'érudition touchant la manière d'administrer la communion vivifiante du corps du Sauveur de tous les hommes, dans

lequel il prouve très-clairement qu'il se fait tous les jours une infinité de profanations au corps adorable de Jésus-Christ, par le peu d'application que l'on a à communier les peuples avec les précautions nécessaires. Et il est vrai, par une expérience convaincante, qu'il se détache de temps en temps des particules sacrées des divines hosties, dont la moindre renferme ce corps adorable. Si donc il y a le moindre intervalle entre le ciboire et la bouche de ceux qui communient, elles tomberont par terre dans la poussière et elles seront foulées aux pieds : le linge ou la nappe dont l'on se sert ne remédiant pas à ces profanations, de la manière en laquelle présentement presque tous les peuples le tiennent entre leurs mains ; et de plus on ne regarde pas s'il y est tombé des divines particules ; et quand on y prendrait garde, il serait très-difficile d'y discerner celles qui sont petites, et de plus on le laisse aussitôt tomber d'entre les mains.

Ce savant religieux souhaiterait que les couvercles fussent attachés aux ciboires pour pouvoir les approcher dessous la bouche de ceux qui communient, et que les particules y fussent reçues. Autrefois c'était l'usage, qui ne compatit pas avec les ciboires qui sont fort grands. Dans plusieurs rituels il est ordonné que les couvercles seront attachés au ciboire pour ce sujet. Il est vrai que ce serait le moyen le plus propre pour remédier à tant de profanations ; car il est très-difficile, et quelquefois impossible, d'approcher le ciboire sous la bouche à cause de la largeur, ou de la hauteur des balustres où l'on communie. Quand on le peut faire, il faut prendre garde que le vase sacré ne soit pas rempli d'hosties, et qu'il n'y en ait qu'environ jusqu'au milieu, de peur que l'air ou l'haleine ne les jettent par terre. Je sais une congrégation de religieux réformés dans laquelle on porte avec le ciboire la patène entre les doigts, quand on donne la communion aux peuples, ce qui n'est pas difficile quand on en a l'usage, comme il se voit dans la pratique de toute cette congrégation : mais il faut pour cela que les ciboires, comme il a été dit, soient d'une médiocre grandeur. N'est-ce pas pour cela que dans les messes solennelles le diacre porte la patène, lorsque le prêtre communie? Mais n'y a-t-il point autant de sujet de craindre les profanations du divin sacrement dans les messes particulières que dans les solennelles?

Le remède facile et assuré dans toutes les maisons de filles religieuses, est de mettre dans la petite grille de la communion une espèce de patène qui est une plaque d'argent doré, de telle sorte que les religieuses puissent avoir leurs bouches dessus quand elles communient, et que le prêtre puisse, d'autre part, approcher le saint ciboire tout proche ; car de cette manière les divines particules y sont reçues, que le prêtre prend quand il y en est tombé, rapportant la plaque avec soin sur l'autel, et la purifiant avec exactitude. Or l'expérience apprend que de temps en temps on y trouve de ces particules sacrées, qui sans cela seraient perdues, et tombées, et foulées aux pieds.

La divine Providence nous ayant fait la grâce d'inspirer cette pratique à un saint et célèbre couvent de religieuses, nous trouvâmes, la première fois que nous leur donnâmes la divine communion, sept particules; et dans le même pays, dans une autre maison de saintes filles, on nous assura qu'elles avaient trouvé plusieurs fois des particules divines tombées dans leur chœur au milieu de la poussière, auparavant qu'elles se fussent servies de ce moyen. Il est aisé aux visiteurs et supérieurs de l'ordonner; ce qui remédiera à une infinité de profanations. Je demande ici à tous ceux qui connaissent Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui l'aiment, ce qu'ils voudraient faire pour empêcher ces humiliations si profondes d'un Homme-Dieu. En vérité, il me semble, et il le semblera à tous ceux qui seront un peu pénétrés de sa grandeur infinie, que quand le corps du Sauveur n'aurait été foulé aux pieds qu'une seule fois depuis l'institution de cet adorable sacrement, tous les Chrétiens devraient tout faire, devraient tout souffrir, appliquer toutes leurs pensées et tous les soins imaginables pour empêcher que cet anéantissement étonnant n'arrivât plus par le défaut d'attention et de précautions nécessaires. Et voici qu'il s'agit d'empêcher des millions de profanations qui arrivent tous les jours, comme l'expérience ne laisse aucun lieu d'en douter. Nous ne devons pas seulement dire à Dieu, comme autrefois le Prophète-Roi (*Psal.* LXXIII, 7) : *Seigneur, ils ont profané sur la terre le tabernacle où l'on révère votre nom*; mais : Ils vous ont profané vous-même.

L'estime de sa divine majesté faisait que notre bienheureux était appliqué à l'oraison vocale aussi bien qu'à la mentale, avec des respects angéliques. Quand il faisait des voyages, il récitait l'office à genoux tout pénétré de Dieu. C'est à quoi plusieurs personnes spirituelles doivent veiller, qui, par une je ne sais quelle erreur ou défaut de réflexion, s'acquittent de leurs prières vocales avec moins de respect que de l'oraison mentale, ne considérant pas que c'est le même Dieu d'une infinie majesté à qui elles parlent.

Enfin ce saint, si élevé dans la hauteur de la contemplation, si abstrait dans ses divins recueillements, si passif dans les opérations mystiques et sacrées, était tout appliqué aux mystères de Notre-Seigneur et de Notre-Dame; pratiquait quantité de dévotions extérieures, faisait des reposoirs, honorait les images dont la vue lui attirait des grâces signalées : et il assurait que ces témoignages extérieurs de dévotion étaient des moyens très-efficaces pour arriver à la plus haute perfection.

Il ne faut donc point penser que les saints les plus élevés dans l'oraison la plus sublime ne s'en servent, au moins de temps en temps, si ce n'est par quelque conduite singulière ; car enfin Dieu est le maître de ses voies, et

son divin esprit ne doit pas être assujetti à nos manières ordinaires d'agir. C'est ce que l'on peut voir dans saint François d'Assise, dans sainte Thérèse, et quantité d'autres saints, qui ont été de très-grands contemplatifs, et qui néanmoins se servaient de plusieurs pratiques extérieures de piété avec une bénédiction extraordinaire, non-seulement pour eux, mais pour les autres. Il est vrai que ceux qui sont mus ou poussés par l'Esprit de Dieu sont appliqués à ces moyens extérieurs par des opérations divines qui leur sont singulières, et d'une manière bien différente des autres, qui sont plus laissés à leur opération ordinaire, quoique secourus de la divine grâce; et étant tout entre les mains de Dieu, il fait de grandes choses en eux et par eux.

C'est pourquoi c'est une erreur de s'imaginer que les personnes d'une éminente oraison ne sont pas propres aux fonctions extérieures; bien au contraire, comme elles sont parfaitement unies à Dieu, elles remplissent parfaitement les devoirs de leur état et d'une manière plus divine que les autres, et Dieu se sert d'elles pour faire les plus grands ouvrages de sa grâce. Il ne faut que faire attention aux saints fondateurs d'ordre, qui ont été des gens d'une grande et sublime oraison. Quelles merveilles n'a-t-il pas opérées par leur moyen? On a vu dans ces derniers temps le grand Xavier, dont les paroles ont retenti par toute la terre et jusqu'aux extrémités du monde, qui, au milieu des fonctions apostoliques, était aussi uni à Dieu par l'oraison que les plus divins solitaires au milieu des déserts, et qui y passait quelquefois les nuits entières. Mais, sans sortir du Carmel, il a fait reluire sa magnificence et sa gloire dans l'ouvrage de sa réforme, pour le bien de son Eglise, par sainte Thérèse et le B. Jean de la Croix, tous deux élevés aux plus hauts degrés de la contemplation la plus divine.

Ç'a été dans cet état angélique que tous les deux ont vu des choses dont il n'est pas permis à l'homme de parler, et particulièrement de la connaissance ineffable qui leur a été donnée du mystère de la suradorable Trinité. Notre bienheureux Père dit un jour sur ce sujet ces paroles: «Dieu communique à ce pécheur le mystère de la sainte Trinité, de telle sorte que si sa majesté ne fortifiait ma faiblesse par un secours particulier, il me serait impossible de vivre.» Les trois personnes divines se manifestaient au saint par des espèces toutes déifiées, qui sont créées de Dieu et infuses immédiatement dans l'entendement, qui les font connaître avec tant de majesté et de grandeur, que si l'on n'en était soutenu par une force spéciale il faudrait perdre la vie. L'expérience fait assez voir que la plupart des Chrétiens sont très-peu pénétrés de cet adorable mystère. On l'apprend néanmoins dès l'enfance: mais le grand mal des catéchistes est qu'ils apprennent les vérités seulement par mémoire, sans donner la connaissance de ce qu'elles renferment. Ainsi les enfants (nous parlons de ceux qui ont l'usage de la raison) vous disent qu'il y a un Dieu en trois personnes, et ensuite (nous en parlons par l'expérience des visites de nos paroisses) ils vous disent, si vous les interrogez, que leur père est autant que Dieu. Nous en avons trouvé qui faisaient bien le discernement de leur gentilhomme d'avec leur père, pendant qu'ils ne le pouvaient faire d'avec Dieu.

Il ne faut pas s'étonner après cela si la dévotion de ce mystère suradorable est si rare, quoiqu'il soit le principe, le centre et la fin de tous les autres mystères; si la fête s'en célèbre avec si peu de dévotion, si on y est si peu appliqué intérieurement, si dans les exercices de piété on en pratique si peu en son honneur: ce qui marque le peu de progrès que l'on fait dans les voies intérieures, parmi même les personnes spirituelles. Car enfin c'est à la dévotion de la suradorable Trinité que toutes les autres se doivent réduire, et c'est pour elle qu'elles se pratiquent toutes; c'est à elle que tous les autres mystères se terminent.

De là vient que le bienheureux P. Jean de la Croix était tout absorbé dans ce divin et ineffable mystère à la fin de sa vie. Il en parlait d'une manière surprenante et avec une sagesse et une force si efficace qu'il ravissait ceux qui l'entendaient, et les laissait tout embrasés de son pur et saint amour. Un jour on le trouva ravi et élévé en l'air dans un parloir d'un côté de la grille, et la séraphique Thérèse ravie pareillement de l'autre. C'était, à ce que témoigna la sainte, que l'homme de Dieu avait parlé d'une manière céleste et angélique des trois personnes de la suradorable Trinité: mais cependant à la fin de sa vie il y était comme abîmé.

Il honorait ce mystère incompréhensible en bien des manières. On remarquait qu'il en célébrait souvent la messe, et quoiqu'il la célébrât toujours, comme il a été dit, avec une dévotion qui tenait plus du ciel que de la terre, néanmoins cet éclat de la Divinité qui se faisait voir en lui, paraissait pour lors davantage.

On peut pratiquer plusieurs exercices de piété en l'honneur des trois personnes divines: faire durant trois semaines des mortifications intérieures et extérieures, ou au moins durant trois jours de temps en temps; entendre la messe, ou la célébrer, faire des aumônes, visiter les prisonniers et les pauvres honteux, réciter le chapelet, ou au lieu de la Salutation angélique, on récite (et il le faut bien faire), le verset *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto*, etc., visiter trois églises ou trois autels. Surtout, il faut s'accoutumer à se souvenir de leur présence, qui est partout, à toutes les heures du jour, et les adorer ensuite: et si l'on est seul, se mettre à genoux, ou se prosterner pour le faire avec plus de respect. Il y a des maisons où toute la famille le fait. Il est bon d'insinuer cet exercice parmi les pensionnaires des maisons religieuses; et j'en sais où il se pratique. La divine Providence nous

en a fait donner au public un petit traité intitulé : *Dieu présent partout.*

Mais heureuses les âmes qui voient par la foi et par le don de la sagesse ces personnes divines de la glorieuse Trinité en tous lieux et en toutes choses : qui les voient dans toutes les bonnes œuvres comme leur principe, et qui les rapportent à leur gloire comme à leur fin; qui y sont appliquées dans toutes leurs autres occupations, qui les honorent dans tous les honneurs qu'elles rendent à l'humanité sainte, à la très-sainte Vierge, aux bons anges et aux saints, qui les remercient par les actions de grâces infinies de Jésus-Christ ; qui satisfont à leur justice par toutes ses satisfactions infinies ; qui en implorent les secours par ses mérites infinis ; qui ne veulent plus être, plus vivre, plus opérer, ni plus souffrir que pour leur seule gloire dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, qui n'ont plus de pensées, plus de desseins, plus d'affections que pour leur seul honneur; qui ne cherche plus autre chose dans tout ce qu'elles cherchent, qui en sont occupées dans tous leurs exercices ; qui en célèbrent sans cesse les grandeurs dans toutes les grandeurs des mystères de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère, dans toutes les grandeurs des bienheureux anges et des saints, qui en tout ce qu'elles opèrent, tout ce qu'elles souffrent, tout ce qu'elles font pour leur particulier, ou pour le public, se reposent et s'arrêtent dans la glorieuse Trinité comme dans le centre de tout ce qui est. O suradorable Trinité, soyez à jamais notre unique tout en toutes choses. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

# TROISIÈME PARTIE.

## CHAPITRE PREMIER.

*Le pur amour lui donne un entier abandon à la divine Providence.*

La confiance suit ordinairement l'amour, particulièrement quand il est certain que l'on est réciproquement aimé. Ceux donc qui aiment Dieu se confient en lui; car ils ne peuvent douter qu'ils n'en soient aimés : et si la bonté est l'objet de la confiance, on peut bien s'y confier infiniment, puisque sa bonté est infinie. Le monde qui ne connaît, et qui n'aime pas Dieu ne s'y appuie guère. Il est tout plongé dans l'estime et dans l'amour des choses de la terre, et sa confiance est dans les moyens humains, dans ses richesses, dans ses industries, dans ses emplois, dans ses amis, et dans les enfants des hommes qui ne nous peuvent sauver.

Le bienheureux P. Jean de la Croix s'affligeait beaucoup quand il considérait l'aveuglement des hommes, qui mettent leur joie et leur confiance en des choses qui ne sont rien; et il assurait que la plupart des misères de la terre venaient de ce désordre. Pour lui il avait une parfaite confiance en la divine Providence, parce qu'il aimait parfaitement Dieu. Aussi il en recevait des secours admirables, et rien ne lui manquait. Dans cet état du pur amour, Dieu prend soin des personnes, non-seulement par une Providence générale, mais très-particulière : et si l'âme est toute à Dieu, Dieu est tout à l'âme. étant une même chose avec lui, il semble qu'il n'a autre chose à faire que de penser à elle, et tous les biens deviennent communs. *Se peut-il faire*, s'écrie le grand Apôtre, *qu'en nous donnant son Fils, il ne nous ait pas donné toutes choses ?* (*Rom.* VIII 32.) Certes, depuis l'union de ce Fils bien-aimé à la nature humaine, nous sommes os de ses os, et chair de sa chair. Etant unis avec Jésus-Christ comme ses membres, le Père éternel prend soin de nous comme de son Fils, ce Fils adorable comme une partie de soi-même, et le Saint-Esprit comme des membres de Jésus. O vérités étonnantes, mais certaines, mais peu connues, et auxquelles on ne fait point presque de réflexion ! Car comment après cela n'avoir pas la paix et un repos divin pour partage! Il faut le répéter : être aux soins du Père éternel, comme Jésus y est : être aux soins de Jésus, comme une partie de lui-même; être aux soins du Saint-Esprit, comme membres de Jésus: après cela il faut dormir, et se reposer dans une paix perpétuelle.

On peut dire que cette paix divine a été le lit de repos de notre saint au milieu d'une vie si pleine d'orages et de tempêtes qui se sont élevées contre lui de tous côtés, de la part des hommes et des démons. On peut dire que jamais mère n'a eu des soins de son enfant, comme la divine Providence en a eu de lui. Elle l'a toujours porté dans son sein, elle l'a béni en toutes choses; sa bénédiction l'a accompagné à la ville et aux champs, elle est entrée et elle est sortie avec lui; elle l'a couvert, pour me servir des termes du Psalmiste (*Psal.* XC, 4), de ses épaules, elle l'a fait espérer sous ses ailes qu'elle a étendues sur lui, comme l'aigle sur ses petits. Tout le cours de sa vie n'a été qu'une continuelle protection d'une si bonne et si fidèle mère, et à l'égard de son corps, et à l'égard de son âme, et à l'égard du temporel, et à l'égard du spirituel, et à l'égard de sa personne, et à l'égard de tous ceux qui ont été proches de lui, ou qui lui ont appartenu en quelque manière.

Nous avons remarqué comme la divine Providence lui avait donné des secours miraculeux par la très-douce Vierge dès son bas âge ; ce qu'elle a continué jusqu'à sa

précieuse mort. Il était pauvre, et elle donna le mouvement à un vertueux gentilhomme de le faire nourrir et élever dans un lieu dédié à l'Immaculée Conception de Notre-Dame, comme dans la maison de sa bonne et fidèle Mère. Elle inspira à la séraphique Thérèse, fille de cette immaculée Vierge, d'ordonner à ses religieuses de prendre soin de tous les besoins de sa pauvre mère, ce qu'elles firent jusqu'à son décès. Elle a étendu ses divins soins sur son frère, qu'elle a assisté dans toutes ses nécessités, avec une bénédiction abondante. Toutes les maisons où l'Homme-Dieu a demeuré ont été des maisons de dons et de grâces, et il semblait que Dieu prenait plaisir à y faire du bien et à les combler de ses bienfaits. Ses besoins furent grands dans sa dernière maladie, parce que le couvent où il était n'avait pas ce qui était nécessaire à ses maux, et que, d'autre part, le supérieur de ce lieu, pensant rendre service à Dieu en l'affligeant, empêchait qu'on ne lui rendît les assistances qu'on pouvait lui donner. Mais il est écrit des justes : Fiez-vous au Seigneur, vous qui le voyez, et vous ne serez point frustrés de vos attentes. Considérez que nul n'a jamais espéré au Seigneur, qui n'ait recueilli les effets de ses espérances. (*Eccli.* II, 11.) Ce Seigneur devint le refuge de son pauvre serviteur, son appui dans le besoin et dans le temps de l'affliction ; il sauva son âme des nécessités qui la pressaient. Pendant qu'il était un sujet de crainte à ceux qui le connaissaient, Dieu donna de forts mouvements à une dame de qualité qui ne le connaissait point, de le rechercher. Pendant que ceux qui étaient à l'entour de lui, s'en éloignaient, et qu'ils l'oubliaient comme un mort effacé du cœur, une personne du dehors lui donna tous ses soins, de telle manière qu'elle n'épargna ni travail ni dépense pour lui procurer quelque soulagement.

Cependant comme les justices du Seigneur sont droites et qu'elles remplissent le cœur de joie, cette dame trouva bientôt une grande récompense dans les services qu'elle rendait à l'un de ses plus grands serviteurs, par la multitude des consolations célestes dont elle fut remplie, et par les progrès qu'elle fit dans la pratique des vertus. C'est ce qui faisait que son mari, qu'elle aimait extraordinairement, étant tombé malade dans ce même temps, la grâce surpassant la nature, elle se trouvait plus appliquée à l'homme de Dieu qu'à son mari même, Dieu faisant voir de son côté combien ses soins lui étaient agréables, en ce que, lorsqu'il s'agissait de trouver quelque chose pour le bienheureux Père, quoiqu'elle fût rare, on la trouvait aussitôt, et avec facilité, pendant qu'on avait bien de la peine à rencontrer des choses ordinaires et aisées pour son mari. Il y avait même comme une sainte envie parmi ceux qui étaient occupés à lui rendre quelque service, comme les serviteurs de la maison, à cause de la joie et de la satisfaction intérieure qu'ils en recevaient, et dont ils furent privés en même temps qu'ils n'y furent plus appliqués.

On avait toujours célé au saint qu'on apprêtait ce qui lui était nécessaire chez cette dame ; mais dès qu'il s'en aperçut, aussitôt il ne voulut plus en aucune manière en recevoir rien, estimant que c'était donner quelque entrée au relâchement, et qu'il importait moins qu'il mourût, que d'être cause que l'on introduisît quelque coutume qui n'est pas conforme à une sainte et étroite observance. Ainsi, depuis ce temps-là, la dame se contentait d'envoyer au couvent ce qui lui était nécessaire, sans rien apprêter dans sa maison. On ne peut jamais assez dire combien il faut peu de chose pour donner entrée au relâchement dans les communautés les plus réglées, et à moins que d'y veiller avec une étroite exactitude, les démons s'y mêlant, des riens, à ce qui semble dans le commencement, font de grands ravages dans la suite du temps. Quel compte les supérieurs en rendront-ils au redoutable jugement, quand ils souffrent ces petits relâchements par une molle condescendance, et qui sont cause de tant de maux ? Mais chantons des cantiques au Seigneur qui habite dans Sion, parce qu'il n'abandonne point ceux qui le cherchent ; et que ceux qui connaissent son nom espèrent en lui. Le couvent ne pouvant fournir aux linges dont le saint avait besoin pour ses plaies, parce que, jetant beaucoup de matière, il fallait les renouveler souvent, la divine Providence inspira à deux demoiselles vertueuses de se charger de laver ces linges, et, quoiqu'elles fussent sujettes au mal de cœur, jamais elles ne ressentirent aucune incommodité de ces linges tout remplis de pus et de l'ordure de ses plaies, où l'on trouvait quelquefois des morceaux de chair qu'on lui avait coupés, quoiqu'on leur en portât des paniers tout pleins. Au contraire, elles sentaient je ne sais quoi de céleste et de divin qui les remplissait de joie. Or, on connut clairement que c'était un privilége particulier à l'égard de ces linges pleins du pus du saint homme ; car une fois ceux d'un autre religieux, qui était aussi malade, y ayant été mêlés, et ces vertueuses demoiselles l'ignorant, elles furent saisies d'une si mauvaise odeur en les prenant, qu'elles vomirent sur-le-champ, et elles ne les purent laver, ce qui les étonna, n'en sachant pas la cause, qu'elles apprirent du frère qui avait mêlé ces linges, que l'on pouvait par la seule odeur séparer de ceux du bienheureux.

C'est ainsi que le Seigneur envoie son secours de son sanctuaire, et son assistance de Sion, et que le salut que donne sa droite est puissant, à ceux qui ont mis leur confiance en son aimable Providence. La plupart des hommes s'en rendent indignes, s'appuyant sur la créature ; et ce qui est bien étrange, n'en ayant presque point de foi. Les plus divines flammes du pur amour avaient établi dans le bienheureux P. Jean de la Croix une ferme confiance en cette Providence, qu'il voyait universellement en toutes cho-

ses : et il le faut bien, puisque Dieu tient un compte exact de nos cheveux, sans en laisser tomber un seul que par son ordre. Après cela peut-on dire ou penser qu'il arrive quelque chose sans sa conduite ? Il la voyait dans une lumière admirable disposant de toutes choses pour sa gloire, et même, (ô amour infini de Dieu envers l'homme) pour notre bien. C'est ce qui lui donnait cette joie continuelle à laquelle l'Apôtre nous exhorte (*Rom.* v, 3) au milieu de tout ce qu'il y a dans la vie de plus capable d'affliger un esprit, et ce qui l'empêchait de s'inquiéter de rien. C'est ce qui lui donnait la paix de Dieu qui passe tout entendement, qui gardait son cœur et ses pensées parmi tous les orages les plus furieux qui se sont élevés contre lui : car si les fleuves ont élevé leurs vagues avec le bruit des grandes eaux ; si les soulèvements de la mer irritée de ce monde ont été puissants, ont été étonnants contre lui, le Seigneur qui règne, qui est revêtu de gloire et de force, a été infiniment plus puissant pour l'affermir, et empêcher qu'il ne fût ébranlé : et il pouvait dire avec le Prophète-Roi : *Je me reposerai dans ma paix, parce que c'est vous, Seigneur, qui m'avez seul affermi dans l'espérance.* (*Psal.* iv, 9, 10.)

Il croyait fermement que la divine Providence nous donnait toujours le nécessaire, à moins que l'on ne s'en rendît indigne : car la parole d'un Dieu ne peut manquer, qui nous dit : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données par surcroît.* (*Matth.* vi, 33.) Toutes les assurances que les hommes prennent des contrats les mieux faits, qu'ils passent avec les autres, n'égalent pas cette certitude. C'est une vérité de notre foi. Si nous manquons du nécessaire, c'est que nous manquons au service du grand maître ; c'est ce qui faisait dire à l'homme de Dieu, quand il arrivait dans des couvents où l'on n'avait pas quelquefois le nécessaire : « C'est une marque que nous n'avons pas cherché le royaume de Dieu, comme nous le devions, et c'est pour cela qu'il ne nous a pas envoyé de quoi manger. »

Mais comme son unique soin était que ses religieux servissent Dieu en esprit et en vérité, ils ne tardaient guère à en être assistés par une Providence spéciale. Il disait à ce sujet que les religieux, par le vœu de pauvreté, faisaient comme un pacte avec cet adorable Souverain, eux de leur part de le servir, et lui de son côté de leur donner le nécessaire comme aux gens de sa maison : et que, s'ils lui gardaient leur promesse, jamais il ne manquerait à la sienne. C'est pourquoi il blâmait grandement les soins inquiets que plusieurs prenaient, soit qu'ils fussent supérieurs, ou bien qu'ils ne le fussent pas, puisque c'était une marque que l'on ne se fiait pas aux paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'était sur cet appui qu'il envoya huit novices d'une maison à une autre, sans leur donner rien pour leur dépense. Ce qui surprenant le religieux qui les conduisait, celui-ci remontra au bienheureux Père que le nombre était trop grand pour vivre d'aumônes. Mais il lui répondit : « Ils sont bien pourvus, puisque la divine Providence les accompagne. » Ils partirent donc tous à pied sans autre provision que la foi, et la confiance de leur supérieur, et ils arrivèrent au couvent où ils allaient, ayant reçu tant d'aumônes, qu'outre la dépense du voyage, il leur était resté trois cents réales. Il avait la même confiance en Dieu seul à l'égard généralement de toutes choses, évitant autant qu'il pouvait toutes les petites négociations, qui ne laissent pas de se glisser parmi les gens de bien, les ménagements, les sollicitations secrètes même pour le bon succès des affaires dans quelque dessein ou entreprise que ce pût être, assurant que ces soins de l'homme étaient rarement fondés en foi, et dénués de tout propre intérêt, quoiqu'ils eussent pour prétexte de bons motifs, ce qui était cause que Notre-Seigneur ne les bénissait pas ; ce qu'il faisait avec abondance de grâces, quand on n'avait point d'autre appui que sa divine Providence, et que dans sa seule confiance on s'adressait à lui par l'oraison, sans se mêler de toutes ces petites intrigues des créatures, dont il savait bien disposer malgré toutes leurs vues et leurs desseins. C'est donc une vérité de foi que le nécessaire ne manquera jamais à ceux qui cherchent le royaume de Dieu en vérité. Mais comment accorder cette promesse, avec l'expérience qui fait voir que plusieurs serviteurs de Dieu, et très-fidèles, se sont trouvés réduits dans des nécessités extrêmes ? C'est qu'à proprement parler les biens de la vie présente ne sont nécessaires qu'en tant qu'ils nous conduisent à Dieu qui est le véritable bien et le seul nécessaire. Ainsi la divine Providence ne manque pas au nécessaire, lorsqu'elle prive de certains secours naturels, quoique l'on en ait besoin, eu égard à la vie présente, si cette privation sert et contribue à la plus parfaite possession de Dieu en ce monde et en l'autre. Cette vue était grande dans notre bienheureux, et elle lui donnait des pensées et des paroles toutes divines pour animer ses religieux à bénir l'aimable Providence quand elle les éprouvait par une pauvreté extrême. Mais il savait de plus que ces épreuves étaient des effets d'une singulière providence qui ne s'en servait pas seulement pour notre bien, mais pour notre plus grand bien, et pour sa plus grande gloire. Ainsi l'on compare l'âme au milieu des flots des plus fortes tribulations de la vie à l'arche de Noé, qui s'élevait d'autant plus vers le ciel, que les eaux du déluge croissaient et se multipliaient. L'homme de Dieu qui était rempli des plus saintes clartés du ciel à l'égard de cette grande vérité, était comblé de joie, quand il n'y avait pas un seul morceau de pain pour la communauté : et pour lors faisant entrer ses religieux dans le réfectoire, il leur donnait une nourriture divine par ses paroles pleines du Saint-Esprit, qui les animaient si efficacement à souffrir, qu'ils s'en retournaient dans leurs cellules se ré-

jouissant de ce que Notre-Seigneur les rendait dignes d'endurer quelque chose pour sa gloire, et infiniment plus contents que les grands du monde dans l'abondance des mets délicats de leurs tables. Ce qui faisait l'innocente récréation et les délices du saint homme, était les nouvelles qu'on lui apprenait, (soit qu'il fût dans le couvent, ou en voyage), qu'il n'y avait rien à manger. Mais on l'a vu pleurer tendrement quand on lui faisait savoir les prompts secours qui ne tardaient guère, comme nous l'avons dit, et il s'écriait : « Malheureux que nous sommes de n'avoir pas été dignes de souffrir plus longtemps ! » Quand il apprit l'abondance des secours de la divine Providence à l'égard des novices dont nous avons parlé, à qui il était resté trois cents réales de leur voyage, il s'écria : « Oh ! que j'aurais bien mieux aimé qu'ils fussent retournés bien pourvus de pauvreté, de misères et de toutes sortes de croix ! » Et il est vrai, tous ces maux passent et bien vite, et les biens immenses qu'ils nous procurent, ne finiront jamais. C'est ce que notre glorieuse maîtresse dit au bienheureux, le consolant dans ses pesantes tribulations : « Mon fils, ces maux passeront bientôt. »

Cependant il est toujours très-certain que Dieu veille sur ceux qui l'aiment, par une providence singulière. Les anges sont occupés à leur garde, et ils ont des millions de sentinelles posées pour leur sûreté ; et Dieu ne se contentant pas de la protection de ces nobles et aimables créatures, il veut lui-même en prendre des soins qui sont inénarrables. « Ne craignez point, leur dit-il, vous que je porte dans mon sein, que je puisse jamais venir à vous mettre en oubli : votre nom est écrit dans mes mains : et encore que les mères vinssent à oublier leurs enfants, je ne ferai pourtant jamais comme elles ; rien ne vous pourra ôter de ma pensée ni de mon cœur. » (*Isa.* XLIX, 15, 16.)

Après cela où est le Chrétien un peu raisonnable, qui en suite de promesses si expresses, de tendresses si touchantes, d'amours si caressants, de bontés si charmantes, puisse ne pas mettre sa confiance en Dieu ? Oui, ou il ne le faut pas connaître, ou si on le connaît il faut s'y reposer par une pleine et entière confiance. Seulement il le faut aimer, et à mesure que nous l'aimerons, nous sentirons croître notre espérance.

En vérité le peu de confiance est un grand signe du peu d'amour : de là vient, comme nous l'avons déjà remarqué, que les soins inquiets affligeaient beaucoup le bienheureux Père. Et c'est pour ce sujet qu'il modérait les soins des procureurs des maisons les reprenant de leur peu de confiance, et leur disant qu'ils employassent tous ces soins à chercher premièrement le royaume de Dieu : ce qui ne les contentait pas quelquefois, parce qu'ils étaient accoutumés à s'appuyer sur leurs diligences. Mais l'homme de Dieu leur soutenait que les procureurs des monastères devaient être des hommes pleins d'espérance, des hommes d'oraison, qui attirassent du coin de leurs cellules tous les secours nécessaires ; et l'expérience faisait voir que leur oraison devenait une grande provision.

Aussi le saint homme, quand les religieux et les séculiers le pressaient de visiter les personnes riches et de qualité, pour en avoir des aumônes, il s'en excusait, disant que si Notre-Seigneur voulait se servir de ces personnes pour les assister, il ne manquerait pas de leur en donner l'inspiration. « Laissez, s'écriait-il, toutes ces recherches importunes, puisque Notre-Seigneur a soin de nous ; car si sa majesté veut que les personnes nous assistent, elles le feront sans que nous nous en mettions en peine. » C'est pourquoi il retranchait les visites ordinaires, assurant même qu'elles édifiaient peu.

Cette conduite vraiment chrétienne, car elle est selon les règles de l'Evangile, a été autorisée du ciel par la glorieuse sainte Thérèse depuis sa sainte mort ; car paraissant à la très-illustre vierge Catherine de Jésus, religieuse du Carmel, elle lui ordonna de dire de sa part au Père provincial, qu'il empêchât, dans les monastères, d'y procurer l'accroissement des biens temporels et spirituels par les voies dont se servent les séculiers, parce que c'était le moyen de n'avoir ni les uns ni les autres ; mais que l'on y mît sa confiance en Dieu, et que l'on y gardât la retraite : car pensant profiter aux séculiers et à l'ordre, communiquant avec eux, ils perdraient leur crédit ; et au lieu de leur donner l'esprit de dévotion, ils en prendraient l'esprit du siècle, et ses manières d'agir ; et qu'ainsi le diable profiterait beaucoup, d'autant que par les soins du temporel, l'esprit de distraction entrerait dans l'ordre, et les ténèbres dans l'esprit. La sainte ajoutant que le Père provincial s'étudiât à pratiquer ce qu'il dirait aux autres, afin que Dieu y donnât sa bénédiction, elle ordonna à cette illustre religieuse, par un commandement exprès, de lui envoyer le tout par écrit.

La glorieuse sainte avait toujours été dans les mêmes sentiments, parce qu'elle avait toujours été remplie de l'Esprit de Dieu. Ainsi elle a écrit : « Ne pensez pas, mes sœurs, que pour ne pas contenter les gens du monde, les vivres vous doivent manquer. Jetez les yeux sur votre Epoux ; c'est lui qui vous doit pourvoir. S'il est une fois content, il vous amènera des gens qui vous donneront, quoiqu'ils ne le veuillent pas. Que si après tout, vous mouriez de faim, oh ! que vous seriez heureuses ! Mais un serviteur contentant son maître, dit-elle dans un autre lieu, son maître a soin de le nourrir, s'il en a le pouvoir, et le serviteur n'a que faire de demander à manger à son maître : c'est assez qu'il le serve. » — « Il ne faut, disait le grand saint François de Sales à la mère de Chantal, de sainte mémoire, n'avoir point soin de nous-mêmes, non plus qu'un voya-

geur qui est embarqué de bonne foi sur un navire, qui ne prend garde qu'à s'y tenir et à y vivre, laissant les soins de prendre les vents, de tendre les voiles et de le faire voguer, au pilote sous la conduite duquel il s'est mis. »

Les saints qui sont persuadés des mêmes vérités sont tous dans la confiance en Dieu seul, parce qu'ils sont tous animés du même esprit. Ceux qui se laissent conduire à l'esprit de l'homme agissent en hommes; aussi ils n'ont que des effets humains. Ceux qui n'ont point d'autre appui que la divine Providence en sont assistés d'une manière digne d'elle. Quand le bienheureux faisait voyage, la divine Providence était toute sa provision, et il en était secouru si abondamment, qu'il lui restait pour faire des aumônes. Il disait souvent que l'espérance était le patrimoine des pauvres, et avec cette espérance les couvents où il demeurait étaient toujours grandement assistés. Il choisissait ordinairement ceux qui étaient les plus pauvres, pour donner plus de lieu à la confiance; et lorsqu'on envoyait au couvent des secours qui n'étaient pas nécessaires, il les renvoyait avec une grande reconnaissance.

S'étant trouvé dans un monastère où, à cause d'une maladie contagieuse qui s'était étendue dans tout le pays, il y avait dix-huit religieux malades, sans qu'il y eût dans ce couvent un seul lit, aucuns draps, ni rien des autres choses dont l'on avait besoin pour les traiter dans leurs infirmités, il dit au procureur qui lui demandait permission d'aller faire une quête dans la ville : « Je désire beaucoup que les malades soient bien secourus, et charitablement; mais nous avons Notre-Seigneur dans la maison; employons auprès de lui le temps que nous donnerions à aller solliciter des assistances auprès de nos bienfaiteurs : c'est lui qui les doit inciter à nous secourir. » Et le lendemain on apporta plus de vingts matelas, quantité de draps et trente poulets.

Les procureurs l'avertissant qu'il était nécessaire de sortir pour les provisions de la maison, comme de blés, d'huile et d'autres choses semblables, il leur disait qu'au lieu de sortir, ils allassent les demander à Notre-Seigneur, et on apportait tout ce que les procureurs pensaient être nécessaire. Les séculiers, qui témoignaient être bien plus satisfaits de la retraite des religieux, qui les édifiait extraordinairement, que de toutes les visites qu'ils eussent pu leur rendre, venaient d'eux-mêmes offrir du blé, du vin, et tout ce dont on pouvait avoir besoin. Aussi sa maxime ordinaire était (car il disait souvent): « O bienheureuse espérance qui obtiens autant que tu espères ! » Dans cette vue, il n'y avait rien, quelques difficultés qui pussent se rencontrer, qu'il n'entreprît pour la gloire de son maître, d'un courage intrépide, et avec une générosité invincible. Dans cette vue, son cœur se dilatant par les mouvements d'une pleine confiance en la divine Providence, il donnait libéralement aux pauvres; et non-seulement il ne s'inquiétait pas pour les besoins des maisons, mais il assistait abondamment du peu qu'il y avait les personnes qui étaient dans la nécessité. On l'a vu, dans un temps de famine, secourir libéralement et les pauvres ordinaires et les autres que la honte empêchait de demander; mais avec tant de bénédictions, qu'il avait toujours de quoi leur donner. Cependant il avait été obligé de faire de la dépense pour le bâtiment du monastère où il était pour lors; il avait nourri ses religieux; et après avoir encore abondamment assisté un grand nombre de pauvres, il y était encore resté du blé, ce qui fut regardé comme une chose miraculeuse. On a écrit de lui que son espérance n'avait point de bornes; mais qu'elle était en lui avec une espèce d'immensité, parce qu'il la mesurait par la toute-puissance de Dieu, et non pas par la petitesse des industries humaines. C'est ce qui l'a poussé, en de certains couvents où il était supérieur, de n'y pas recevoir des novices qui y apportaient quelque chose de leurs biens temporels, les envoyant prendre l'habit en d'autres monastères, ne voulant avoir rien qui pût servir d'appui à l'homme.

Dieu tout bon faisait même couler de la plénitude de son espérance, un esprit de confiance dans les autres, qui les affermissait dans leurs doutes et toutes leurs difficultés. Ses paroles en cette matière avaient une secrète vertu qui animait et encourageait ceux qui étaient les plus tentés de défiance, et qui imprimait efficacement l'abandon à la divine Providence, qui a plus de volonté de nous faire du bien que nous de le recevoir; mais ce qui l'empêche est le peu de confiance que nous y avons.

## CHAPITRE II.

*La plénitude du divin amour lui donne la plénitude de la science des saints.*

La science des saints n'est pas comme celle que l'on enseigne dans les écoles, qui instruit bien des vérités de la religion, mais qui s'arrête dans la spéculation que l'on en fait; elle porte autant d'ardeurs sacrées dans la volonté que de pures lumières dans l'entendement : et encore à l'égard des lumières faut-il remarquer cette différence, qu'elles découvrent les vérités tout d'une autre manière. On peut bien enseigner dans les écoles le grand tout de Dieu, et le néant des créatures en sa présence divine; mais, après les preuves les plus convaincantes que l'on en donne, on en est si peu pénétré que l'on s'amuse misérablement dans les créatures et dans la désoccupation de Dieu. Est-il rien de plus ordinaire que d'entendre dire, le monde n'est rien, et est-il rien de plus commun que de voir les attachements que l'on y a comme à quelque chose de grand et d'estimable ! Qu'il est donc vrai, qu'avec les sciences acquises Dieu est peu connu, et que ses plus grandes et divines vérités font peu d'impression !

Oh ! qu'il n'en va pas de même, selon la doctrine du saint livre de l'*Imitation de Jé-*

*sus-Christ*, d'un homme savant dans les lettres, ou d'un homme de Dieu divinement éclairé. Car les pures clartés qu'il reçoit de celui qui est la lumière même, lui découvrent dans un si grand jour le rien de tout l'être créé, et qu'il n'y a, à proprement parler, que Dieu qui est, qu'il ne peut assez s'étonner sur l'aveuglement de la plupart des Chrétiens, qui s'arrêtent aux créatures; et il répand des torrents de larmes quand il considère le peu d'estime et d'amour que l'on a pour Dieu. Quelle misère plus extrême se peut-il concevoir, s'écrie-t-il dans la pureté de ses saintes clartés, que de voir, que d'entendre, enseigner, prêcher et écrire que le monde n'est qu'une vraie vanité, et de voir ensuite ceux qui parlent et écrivent de la sorte, dans un empressement pour des ombres, et pour ce qui n'est qu'une figure. Ainsi on recherchera, après avoir dit et redit tant de fois que le monde n'est rien, tout ce que le monde estime; on recherchera l'estime, l'applaudissement des hommes; on se réjouira de les avoir, on s'affligera d'en être privé, on recherchera des bénéfices et des commodités temporelles, les aises de la vie, l'honneur, l'éclat d'une réputation; on sera sensible au point d'honneur; les humiliations, les mépris, la pauvreté et les autres croix feront peur; on fera ce que l'on pourra pour s'en exempter; on sera désolé, si on les souffre. Voilà ce qui arrive souvent avec toute la doctrine de l'école.

*La science des saints apprend plus dans un instant*, dit encore le saint livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, *que l'application à l'étude des sciences de l'école durant bien des années*. Car enfin elle apprend à mépriser tout ce que le monde estime, à estimer tout ce que le monde méprise; elle donne une sainte horreur de ce qui paraît grand dans le siècle; elle fait voir dans une lumière admirable la fausseté, la bassesse, la vanité et le rien de tout ce qui y charme trompeusement les mondains, et même bien des personnes qui d'ailleurs ont de la vertu. Quand dans cette lumière on entend dire qu'il y a quelque chose de beau, de rare en la terre, on en ressent une vive douleur, on soupire sur les illusions, on se sent obligé intérieurement de dire : O mon Dieu ! il n'y a que vous seul qui est, et ceux qui ne vous connaissent point, s'amusent à des ombres. Mais quelle plus grande folie que de s'y arrêter? Cependant on court après ces figures, on tâche de prendre le vent, et c'est ce qui a fait prononcer cet oracle au Saint-Esprit dans les divines Ecritures, que *le nombre des fous est infini*. (*Eccle.* I, 15.) Après tout, on trouve peu de personnes, même parmi les spirituelles, qui aient entièrement l'esprit purgé de ces illusions. Oh ! qu'il est rare de rencontrer une âme qui marche toujours dans la vérité et dans la pure vue du grand tout de Dieu, et du rien de tout l'être créé ! Hélas, s'embarrasserait-on, se mettrait-on en peine de tout ce qui arrive dans la vie, si l'on était persuadé vivement que ce tout n'est rien ! Car une personne raisonnable pourrait-elle s'inquiéter de rien? Oh ! que l'expérience fait bien voir que les gens même de dévotion regardent encore ce qui se passe dans ce monde comme quelque chose de considérable ! O grandeur infinie de mon Dieu, quand sera-ce que vos pauvres créatures vous connaîtront !

La grande et lumineuse connaissance de cet Etre infiniment suradorable est réservée au divin amour. Il est vrai que, pour aimer Dieu, il le faut connaître; mais il est vrai ensuite qu'il se manifeste à proportion qu'on l'aime. C'est pourquoi la plénitude de sa connaissance est donnée à la plénitude de son amour, et cette connaissance est la science des saints. Mais où apprend-on cette science divine? où trouve-t-on la sagesse, dit le Saint-Esprit, parlant par le saint homme Job? Ce n'est pas, assure-t-il, parmi les delices de la vie; ce n'est point dans l'abîme; quelque profonde que soit la doctrine d'un savant, elle ne la donnera point : la mer dit qu'on ne la rencontre pas dans toute sa vaste étendue; ces anciens philosophes qui l'ont passée pour aller la chercher dans les pays étrangers, ne l'ont pas trouvée; elle ne s'achète point au prix de l'or; ce sont les riches qui y ont le moins de part; tout ce qu'il y a de plus éminent et de plus élevé ne l'égale pas; les plus beaux et les plus forts esprits n'y arriveront point. En quel lieu donc trouvera-t-on cette divine Sagesse? Tout homme qui vivra à soi-même ne la trouvera point : elle se cache aux oiseaux du ciel, aux âmes qui aspirent à la perfection, si elles ne sont entièrement détachées. Il n'y a que la seule mort et l'anéantissement à l'égard des choses créées qui en puissent dire des nouvelles. (*Job*, XXVIII 12 et seq.) Quand on a trouvé la mort par un entier renoncement à soi-même, on peut bien dire en vérité ces autres paroles de Job : *Nous avons trouvé la sagesse*. Mais, dit cet homme divin et tout de douleurs, *où est l'homme* dépouillé et anéanti? Oh ! que la Sagesse divine est grande, parce que le dénûment entier à peine se trouve-t-il !

C'est néanmoins la première leçon que notre grand Maître fait à tous ses disciples. Nous pensons l'avoir déjà dit; c'est cette leçon que l'on n'a pas encore apprise à la fin de la vie. C'est pourtant cette leçon que nous devons incessamment étudier, dont le Saint-Esprit est le docteur, qui s'apprend aux pieds de Jésus-Christ dans l'école de la crèche, de sa vie cachée, méprisée, pauvre, pleine de douleurs; dans l'école du Calvaire où il est crucifié, et où il meurt. C'est dans cette école que des pauvres gens sans lettres, des personnes simples, sans doctrine, des filles, des femmes ayant bien fait leurs études, par le renoncement à elles-mêmes, sont devenues si savantes dans la science des saints, en sorte qu'il y en a eu comme les Antoine, les Pacôme, les Brigitte, les Thérèse, qui ont été l'étonnement de leur siècle, pendant que des gens qui se fatiguent et passent leur vie dans l'étude des lettres, entendent si peu cette sagesse du ciel, de-

meurant, comme le remarque saint Augustin, avec leurs doctrines dans la chair et dans le sang.

« Ah ! s'écrie ce Père, si vous voulez avoir la plénitude de la science divine, écoutez l'Apôtre qui vous dit que *l'amour est la plénitude de la loi.* (*Rom*, XIII, 10.) Il n'y a donc plus d'excuse ; sondez votre cœur : si vous y trouvez le divin amour, vous y rencontrerez la plénitude de la science; vous serez un chérubin, et par suite le lieu où Dieu est assis : et si vous êtes le siége de Dieu, il n'y a plus rien à craindre ; que toute la terre s'élève contre vous, que fera-t-elle à celui qui est devenu le trône de Dieu? Comment craindrez-vous la terre, vous qui êtes devenu un ciel ? »

C'est ainsi que ce Père parle, et c'est ce qui est arrivé à notre bienheureux ; il a joui d'un calme parfait au milieu de toutes les agitations de la vie; car son âme était élevée au-dessus de la terre, étant devenue un ciel et le trône de Dieu. Il en était le siége comme les Chérubins; il brûlait dans les plus vives flammes du pur amour, comme les Séraphins. Aussi a-t-on remarqué, dans les figures miraculeuses qui ont paru en sa chair après sa mort, tantôt des séraphins et tantôt des Chérubins. On y a vu des chérubins qui semblaient lui parler. Il participait à la plénitude de leur science, comme il participait à la plénitude de l'amour des séraphins. C'était un séraphin et un chérubin ; un homme tout consommé par le divin amour, parce qu'il était tout anéanti à soi-même ; un homme tout rempli des plus divines lumières de la science des saints. Vraiment il ne faut pas s'étonner, après cela, si sainte Thérèse disait : « Je trouve tout dans mon Père Jean de la Croix. »

On a écrit de lui que son âme était comme un temple de Dieu surnaturellement éclairé, où se rendaient à toute heure des oracles divins. Mais ce sont des choses dont il n'est point permis à l'homme de parler. Dans l'état de la parfaite union divine, notre bienheureux enseigne que les communications de Dieu sont ineffables, parce que l'on n'en peut rien dire, de même que l'on ne peut rien dire de Dieu qui soit comme lui, ou qui en approche. Il semble à l'âme que tout ce qu'elle savait auparavant n'est qu'une pure ignorance par rapport à cette science. Car l'âme ne demeure pas seulement comme anéantie et aliénée de toutes les autres choses, mais encore de soi-même. Elle n'a ni intelligence, ni affection, ni soin de quoi que ce soit, qui n'aille à Dieu : elle ne cherche plus ses goûts, ni ses propres intérêts : elle emploie toutes ses forces tant de la partie sensitive que de la raisonnable au service de Dieu ; elle ne se réjouit plus qu'en Dieu, elle n'espère plus qu'en Dieu, elle ne s'attriste que selon lui, elle ne craint que lui, elle ne se soucie que de lui, n'aimant que lui seul, soit que l'on manque au temporel ou que l'on souffre dans le spirituel ; elle n'a plus de vains respects ; elle ne craint plus les confusions des hommes ; elle agit comme s'il n'y avait que Dieu seul, faisant ce qu'il y a de son service. Dans cet état, Dieu donne une science pleine de goût, parce que c'est une science d'amour qui est goûtée par la volonté.

Cette doctrine est du bienheureux Père Jean de la Croix, dont il avait divinement la pratique. Il était du nombre de ces esprits dont parle Hugues de saint Victor sur saint Denis, qui reçoivent leurs clartés immédiatement de Dieu, et qui sont exempts de la grossièreté qui se mêle dans nos lumières ordinaires par le moyen des sens. C'est ce qui l'a rendu admirable dans la science des saints, les lumières divines lui étant communiquées dans leur pureté, parce qu'il avait le cœur net et l'âme pure; car il est écrit : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu* (*Matth.* v, 8) ; ce qui se doit entendre même dès cette vie, autant que Dieu y peut être vu dans l'ordre de son aimable providence.

Il connaissait les créatures par les espèces infuses d'une manière angélique; ce qui lui fait dire dans ses Cantiques, qu'à l'égard des créatures dans toutes leurs différences, l'âme y aperçoit une admirable convenance et disposition de la Sagesse divine. Elle découvre que toutes en général et dans le particulier, ont une certaine correspondance à leur auteur, et que chacune en sa manière publie ce que Dieu est en elle, de sorte qu'il semble à cette âme que cet accord est une harmonie d'une musique toute sublime, qui surpasse tous les concerts et toutes les mélodies de ce monde. Ces âmes sont appelées par saint Vincent Ferrier les chantres de la chapelle des anges, parce qu'elles publient la gloire de Dieu dans les créatures d'une manière angélique.

Mais si le bienheureux découvrait le nom du Seigneur si admirable dans toute la terre qui est pleine de ses richesses; si ses ouvrages qu'il a faits avec une sagesse infinie lui paraissaient si grands et d'une magnificence si élevée, que doit-on penser des lumières qui lui manifestaient les grandeurs de cet Être suprême ? Sainte Thérèse a grande raison de dire que celles du soleil ne sont rien, si elles leur sont comparées. Ces illuminations divines sont appelées des vérités nues, parce qu'étant communiquées à l'entendement par des espèces infuses fort spirituelles, elles sont manifestées à découvert. Elles sont encore appelées des ressemblances expresses, parce qu'elles découvrent des particularités, des grandeurs et des excellences de Dieu qui sont des secrets cachés à tous ceux qui ne sont pas favorisés de ces grâces. Faut-il s'étonner s'il faisait tant de difficulté à entrer dans le sacerdoce, étant si vivement pénétré de la grandeur infinie d'un Dieu qui s'y assujettit à l'homme? O prêtres, que votre dignité est élevée, mais qu'elle est terrible ! Celui que vous tenez tous les jours entre les mains est un Dieu devant qui les puissances des cieux tremblent. Chétifs vermisseaux de terre que nous sommes, où nous mettons-nous?

Que n'avons-nous un peu des clartés des saints! Mais il faut être uni au Saint des saints, et pour lui être uni, il faut être séparé de soi-même et des autres créatures. « Quand l'âme, dit saint Macaire, est véritablement unie au Saint-Esprit, elle devient toute lumière, tout œil, tout esprit. » C'est peut-être dans ce sentiment qu'Origène a dit que Moïse avait été changé en esprit. Nous pourrions dire de notre saint qu'il était devenu tout lumière. C'est ce qui lui mettait toutes les consciences à découvert. Il n'était pas nécessaire de travailler beaucoup pour lui découvrir les plis et replis de son cœur. Il connaissait mieux ce qui se passait dans les consciences des personnes que les personnes mêmes. Il disait les choses auparavant qu'on les lui eût communiquées, et il en manifestait la vérité à ceux qui s'y trompaient et les déclaraient d'une autre manière par leur ignorance. C'est qu'il voyait les choses en Dieu, que les personnes ne découvraient que par leur connaissance naturelle. Cette connaissance surprenait étrangement; mais elle touchait efficacement les âmes, et d'une manière si puissante, que plusieurs ensuite ont quitté le monde pour se faire religieux.

Que les hommes sans jugement, pour parler avec le Prophète-Roi, reviennent à eux-mêmes, que les insensés deviennent enfin sages; qu'ils sachent que leurs pensées sont vaines; que celui-là est heureux que le Seigneur a instruit, et à qui il a enseigné sa loi (*Psal.* XCIII, 8, 11, 12), et que c'est aux petits et humbles de cœur qu'il révèle ses secrets. (*Luc.* X, 21.) C'est ce que l'homme de Dieu apprenait fortement, déclarant hautement que l'humilité est la porte par laquelle on entre dans la divine Sagesse, et à laquelle on n'arrive pas par les arguments et les subtilités de l'école. C'est ce qui l'obligea de donner pour tous livres le catéchisme des enfants à un docteur qui entra dans le noviciat de l'Ordre, ayant remarqué que ce savant avait été surpris de ne pas trouver des livres de la science à laquelle il s'était appliqué jusqu'à ce temps-là. Il lui laissa un temps considérable ce catéchisme à étudier, lui disant qu'il fallait devenir petit comme un enfant pour devenir savant dans la science des saints, et le docteur ayant obéi simplement comme un enfant, devint grand dans le royaume de Dieu.

Après que le ciel a révélé que notre saint avait l'innocence d'un enfant, on peut voir la disposition qu'il avait à la science des saints. Mais son amour étant comme une mer d'un feu immense, nous nous servons ici de ses expressions, il étincelait de toutes parts et jetait de vives flammes. Pour lors, selon la doctrine de saint Denis, il a une propriété éclatante, illuminative et persécutrice des ténèbres, qui les manifeste et les chasse. C'est pourquoi on avait recours à lui de tous côtés, comme à un oracle, pour découvrir les illusions: car, étant plein du Saint-Esprit, il connaissait les artifices des démons et des hommes dans une clarté admirable. Ce qui parut beaucoup dans cette fameuse fille de Portugal, qui avait trompé tant de personnes éclairées, et si généralement, que les Pères les plus graves des ordres religieux, assemblés dans leurs chapitres, allaient la voir par respect; mais elle ne put se couvrir aux lumières célestes de notre bienheureux, qui dit ce qu'elle était et fit voir toutes ses illusions.

Il procédait même de ces clartés intérieures un certain éclat qui rejaillissait jusqu'à l'extérieur, et dont nous avons déjà dit quelque chose, et cet éclat paraissait quelquefois plein de splendeurs admirables, qui causaient de la dévotion et de la componction dans ceux qui les voyaient particulièrement quand il achevait de célébrer le sacrifice redoutable, ou à la sortie de l'oraison. Quelquefois ces splendeurs divines continuaient un temps considérable, comme on a vu une fois pendant toute une élection d'une prieure. Ce qui est même surprenant, est que des personnes lui parlant le soir ou dans le temps de la nuit, elles se voyaient comme dans un grand jour par les lumières qui l'environnaient. Ces clartés miraculeuses l'ont encore accompagné après sa mort; car on en a vu sortir de si grandes de son tombeau, que toute l'église en était éclairée; tous les religieux du couvent étant les témoins de ces merveilles, et ce qui est très-remarquable, c'est que ces lumières qui sortaient de ce sacré tombeau venaient du tabernacle, et allaient droit à la place du cœur de son saint corps. Ce qui faisait bien voir leur principe, et le moyen par lequel elles se communiquaient. Elles allaient au cœur et non pas à la tête. Elles étaient données à l'amour et non pas à la spéculation de l'esprit. Aimons donc Dieu, et aimons Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, sous la protection de son immaculée Mère, de ses bons anges et de ses saints, et nous aurons tout. Tous les hommes n'ont pas un grand esprit, et il n'est pas nécessaire : mais tous les hommes ont une volonté capable d'aimer Dieu avec le secours de sa sainte grâce, qu'il donne dans une abondance suffisante; ainsi tous le peuvent aimer. O mon Seigneur et mon Dieu! d'où vient donc que les hommes ne vous aiment point?

## CHAPITRE III.

*Les excellences, la sûreté et les avantages de la doctrine qui lui a été donnée par le divin amour.*

Nous avons remarqué dans le chapitre précédent que la grande science du P. Jean de la Croix n'était pas une science acquise par le travail et par les forces de l'esprit humain; mais qu'elle lui avait été infuse par l'Esprit de Dieu dans la sainte oraison, et par l'exacte pratique d'une mortification universelle sans aucune réserve. Il l'avait reçue en la manière que saint Denis enseigne, que le grand Hiérothée connaissait les choses divines en les souffrant et y étant

uni, et non pas par une étude humaine. Science sacrée que l'on apprend, que l'on enseigne, comme le dit saint Thomas, par les effets que l'on reçoit de Dieu en la volonté. C'est la différence, dit le pieux Grenade, qu'elle a avec la doctrine de la théologie de l'école; car dans celle-ci on s'y avance par les actes de l'entendement, et dans l'autre par les actes de la volonté, qui font goûter dès cette vie par participation de ce torrent de joie que Dieu réserve pour les siens; c'est pourquoi il est meilleur dans la vie présente d'aimer les choses divines que de les connaître : comme au contraire il est plus avantageux de connaître les choses viles et basses, que de les aimer : car à mesure que nous les connaissons, nous les ennoblissons et les rendons en quelque façon intelligibles et spirituelles; mais si nous y mettons notre amour, en même temps nous abaissons notre volonté. Aussi par une raison opposée nous n'ajoutons rien aux choses divines quand nous les connaissons, nous les avilissons plutôt, les proportionnant à notre entendement pour les pouvoir comprendre. Que si nous les aimons, nous ne les changeons pas en nous, mais nous sommes heureusement changés en elles; puisque, comme le déclare saint Augustin, nous sommes tels que les choses que nous aimons.

L'étude donc de la science des saints est toute dans l'amour, et dans un entier renoncement à soi-même. C'est pourquoi un simple frère y sera quelquefois plus savant que les plus grands docteurs, « et une pauvre vieille a quelquefois, dit sainte Thérèse, plus de cette largesse du ciel que des personnes d'érudition. » — « O amour embrasé, s'écrie notre bienheureux dans sa *Vive flamme*, que tu me glorifies tendrement avec tes mouvements, en la plus grande force et capacité de mon âme; c'est à savoir, en me donnant une intelligence divine, selon toute l'habileté de mon entendement! » Ce qui arrive de la sorte, et plus qu'on ne saurait exprimer, lorsque la flamme d'amour s'élève dans l'âme : car d'autant qu'elle est toute purgée et très-pure, la sagesse l'absorbe en soi avec sa flamme très-profondément et très-subtilement, laquelle sagesse pénètre d'un bout à l'autre, et en cet absorbement, le Saint-Esprit exerce les glorieux élancements de la flamme d'amour. L'œil spirituel ne voit point dans l'attachement qu'il a, quoiqu'il reçoive de divines lumières, parce que les choses de la terre, qu'il aime, l'aveuglent.

Notre bienheureux a tiré ses écrits de ses expériences : et quand il écrivait ses livres, c'était après une haute contemplation. C'est pourquoi quand on le priait de les expliquer, il répondait qu'il fallait attendre qu'il fût dans le même état, dans lequel il les avait composés; qu'il devait, pour le faire dignement, attendre le même esprit qui lui avait été donné. Sainte Thérèse parlait de la même manière; et il assurait qu'il fallait être dans les expériences des voies de l'oraison, pour bien écrire de l'oraison. O quelle différence il y a entre ceux qui en écrivent parce qu'ils en ont appris dans les livres, et ceux dont le cœur pousse au dehors une bonne parole, selon l'expression du Psalmiste (*Psal.* XLIV, 2), composant leurs ouvrages pour leur Roi!

L'Homme de Dieu avait reçu les premières lumières de ses divins écrits parmi les obscurités de son cachot, dont les ténèbres n'étaient point obscures pour lui, et dont la nuit à son égard était éclairée comme le jour : et s'il est vrai, comme il l'enseigne, qu'on ne peut entrer dans la profondeur de la sagesse de Dieu, qu'auparavant on n'entre dans la profondeur des souffrances, il ne faut pas s'étonner s'il a possédé la sagesse divine dans un degré si sublime, ayant passé par des voies crucifiantes si terribles.

Il les a commencés, et il les a achevés dans le désert, en cela semblable à l'aimable saint Jean l'Evangéliste (dont nous ne pouvons nous lasser dans toutes les occasions de recommander la dévotion, désirant de l'aimer et de l'honorer en toutes les manières qui seront dans l'ordre de la divine Providence), en cela, dis-je, semblable à ce bien-aimé et très-aimant disciple, ce cher favori de Jésus, aussi bien que dans la filiation spéciale de la très-pure Vierge, l'immaculée Mère de Dieu, puisque cet admirable apôtre et évangéliste a écrit son *Apocalypse* dans le désert de Pathmos. Aussi a-t-on dit des livres du bienheureux, ce que l'on a écrit de l'*Apocalypse*, qu'ils contiennent autant de mystères que de paroles; aussi a-t-il été appelé pour ce sujet l'oiseau du ciel et l'aigle entre les docteurs mystiques. Il était tout plein d'yeux, comme ces animaux mystérieux qui furent montrés au prophète Ezéchiel.

Mais si sa doctrine a été admirable dans ses excellences, elle est très-certaine et assurée, et elle a des avantages qui lui sont particuliers. C'est une doctrine qui a pour principes et fondements la pure foi; qui a pour morale la morale de l'Evangile; qui a pour pratiques l'usage de l'Eglise. Dans ses principes et ses fondements, elle préserve de toutes les illusions et de toutes les tromperies; dans sa morale, elle est opposée à tout le relâchement qui se peut glisser dans les mœurs; dans ses pratiques, elle éloigne de tous les exercices d'une dévotion qui ne serait pas solide.

Notre bienheureux, comme nous l'avons répété, qui était un séraphin en amour, était un chérubin dans sa connaissance; et, à l'imitation de ces esprits sublimes, il ne voyait les choses que dans la lumière de Dieu. C'est pourquoi toute sa doctrine n'a pas d'autre fondement que la foi; et c'est ce qui la rend si assurée, que l'on peut bien dire de ses livres ce que saint Jérôme a autrefois dit de ceux de saint Hilaire : « Qu'il n'y a rien à craindre dans leur lecture; et il serait à désirer que tout le monde les eût entre les mains. » Il y a des livres mystiques qui en eux-mêmes sont excellents et très-divins, mais qui ne sont pas générale-

ment à conseiller, particulièrement à de certaines personnes qui se forment facilement des états de ceux qu'elles lisent dans les livres, ou dont elles entendent parler. L'esprit vif et une forte imagination concevant et se représentant facilement les choses, ensuite elles se persuadent qu'elles les ont en vérité, et comme plusieurs ont facilité d'en parler, elles en font des discours élevés; et hélas souvent pendant que nous parlons comme des anges, à peine sommes-nous de bons hommes!

Or, les livres de notre saint écartent de tous ces dangers; car ils conduisent l'âme par la pure foi, et, sur ce fondement, ils délivrent de toutes les illusions et de toutes les tromperies. Ils conduisent droitement, sûrement, et par un sentier raccourci à Dieu seul par Jésus-Christ. Ils enseignent que la foi est le moyen immédiat qui unit à Dieu, et qu'ainsi il ne faut pas s'arrêter aux vues, aux paroles, aux goûts qui sont surnaturels; et en voici la raison, qui est excellente à l'égard des visions bonnes et surnaturelles. Toutes ces visions qui se présentent à l'âme ne sont pas Dieu, quoiqu'elles soient de Dieu, soit qu'elles arrivent extérieurement, soit qu'elles se passent dans l'imagination, ou qu'elles soient données dans la partie intellectuelle; ainsi elles ne sont que des moyens pour aller à Dieu. Il ne faut donc pas s'y arrêter non plus qu'à des tableaux et saintes images, mais passer de là à leur fin. Or, si les visions sont de Dieu, dit notre saint docteur, elles auront leurs effets indépendamment de nos réflexions; de là vient qu'il déplorait l'amusement des confesseurs et des directeurs, qui passent tant de temps à les examiner, et qui souvent, après tous ces examens, approuvent tout ce qui n'est pas de Dieu, et condamnent ce qui vient de son Esprit. Sa doctrine est qu'il les faut laisser pour telles qu'elles sont devant Dieu, sans s'en occuper, demeurant dans l'exercice de la foi qui nous apprend sans crainte ce que que nous avons à faire dans le service du grand Maître.

Ce sont les avis qu'il donna à un provincial qui donnait trop de créance aux visions des religieuses, et, par suite, qui leur donnait lieu de s'y arrêter. Et la grande sainte Thérèse, qui demeurait unie à notre saint, dans le ciel aussi bien que sur la terre, et qui était dans ses mêmes sentiments, paraissant à la très-illustre religieuse Catherine de Jésus, lui commanda de dire les mêmes choses de sa part au susdit Père provincial. « Qu'on n'écrive point, dit la séraphique sainte, toutes ces révélations, et que l'on n'en fasse point de cas. Pour une qui sera véritable, il y en aura des multitudes qui seront fausses, et il est difficile de les discerner. »

Nous convenons ici qu'il faut excepter de cet ordre quelques grandes âmes que Dieu destine pour le bien de son Eglise, et de grand nombre de peuples auxquels il révèle plusieurs choses qu'il veut rendre publiques, comme il est arrivé à la même sainte Thérèse; mais ces conduites sont rares, et il ne faut pas, sous ce prétexte, faire écrire facilement les femmes et les filles, comme font plusieurs directeurs. « C'est, dit encore la séraphique Thérèse à la même Catherine de Jésus, ce qui dissipe et détruit le véritable esprit de religion, » ordonnant encore de le faire savoir de sa part à ce provincial, qui les entretenait dans ces occupations. Nous pouvons assurer ici ce que nous savons par notre propre expérience : nous avons connu des prédicateurs célèbres, des directeurs, des confesseurs d'une éminente piété et de doctrine, qui sont tombés dans de fâcheuses illusions, et à leur égard et à l'égard des autres, pour avoir cru avec trop de facilité aux visions et révélations; et, nous le répétons, c'est un abus qui n'est que trop commun, de faire écrire aux femmes ce qui se passe dans leur intérieur touchant ces conduites extraordinaires, ou les lumières qui leur sont données. C'est un piége que le démon leur tend pour les faire tomber dans une secrète superbe ou vaine suffisance, particulièrement quand elles s'aperçoivent que l'on fait quelque estime de ce qu'elles écrivent. Il ne faut pas même beaucoup s'entretenir avec elles de ces grâces singulières; il en faut demeurer à la foi, et aux règles du saint Evangile.

C'était la pratique du bienheureux P. Jean de la Croix, qui était si agréable à Notre-Seigneur, que sainte Thérèse, après avoir ordonné de donner de sa part les avis dont nous venons de parler au Père provincial, à même temps elle ajouta que l'on déclarât au P. Jean de la Croix de s'appliquer à la conduite des religieuses; qu'en cela il ferait plus de profit dans un jour, que les années entières en d'autres occupations, parce qu'il conduisait les âmes à la pure union avec Dieu, et qu'il y avait peu de directeurs et de confesseurs qui y fussent propres : que d'autre part une âme qui sert Dieu dans la perfection, le glorifie davantage que mille imparfaites, quoiqu'elles soient dans la grâce. C'est une vérité qu'il y a peu de directeurs propres aux âmes qui marchent dans les voies saintes du pur amour de Dieu seul. Et quand il s'en rencontre, tout l'enfer se soulève pour leur susciter des contradictions, comme il a été dit; pour les décrier, pour les rendre suspects, pour en donner de la peur. Enfin les démons n'oublient rien pour les empêcher d'agir, et surtout qu'ils n'aillent aux maisons religieuses, prévoyant bien la gloire que Dieu en recevrait, et le progrès des âmes dans la perfection.

C'est ce qui a fait tant d'affaires à notre saint; c'est ce qui lui a suscité de si furieuses et étranges persécutions du côté de la terre et de l'enfer, pendant que le ciel le regardait avec complaisance et amour. C'est de ce séjour glorieux que sainte Thérèse paraissant déclare qu'elle l'aime grandement. Aussi était-il parfaitement dans toutes les dispositions qu'elle voyait en Dieu nécessaires pour le glorifier hautement. Il avait une foi si vive, qu'il était sans le désir des expériences miraculeuses qui la soutiennent,

et il ressentait beaucoup que les personnes spirituelles désirassent ce qui est extraordinaire. Il tâchait par toutes manières de dénuer les âmes contemplatives de ces affections, afin qu'elles allassent à Dieu par la pure foi. Il proposait là-dessus la doctrine de saint Thomas qui enseigne, que les désirs des visions et des révélations sont un défaut de foi, et que plus on s'y appuie, plus on se retire de l'exercice qui lui est plus essentiel, qui est une habitude obscure; et, de vrai, la parole d'un Dieu nous doit bien suffire. C'est lui faire tort, ce n'est pas la bien croire, que de chercher quelque appui d'autre part. Les sécheresses et les rebuts consolaient notre bienheureux, parce qu'il y avait plus de lieu d'y exercer la foi.

Sa doctrine était sûre et exempte de tout ce qui peut approcher de l'illusion, appuyée sur ces principes; mais sa morale était toute sainte, parce qu'elle était la même que celle de l'Evangile, qui consiste dans le dégagement de toutes les choses créées, et le renoncement à soi-même. Le chemin qu'il tenait et qu'il enseignait aux autres, était un chemin où, de toutes parts, au commencement, au milieu et à la fin, il n'y avait que le néant, et le rien de la nature corrompue. C'est ce qui faisait trembler les démons. Dans ses livres *De la Montée du Mont-Carmel*, il dénue l'âme de tout ce qui la peut détourner de l'union avec Dieu. Dans l'*Obscure nuit*, il la soutient dans les croix qu'il faut qu'elle porte pour être purifiée de toutes ses souillures. Dans les livres des *Cantiques*, et dans la *Vive flamme d'amour*, il enseigne les plus saintes et les plus divines communications de Dieu à l'âme; et partout, il la sépare de l'attachement aux honneurs, aux plaisirs, aux biens temporels, à la vaine science, à l'imperfection qui se rencontre dans les biens spirituels, et enfin généralement à tout ce qui n'est pas Dieu, ce qui est la pure morale de l'Evangile.

Sa doctrine si sûre dans ses principes, si sainte dans sa morale, est de plus entièrement solide dans sa pratique. Elle dénue bien de tout attachement aux choses créées, mais elle n'exclut pas les moyens qui sont dans l'usage de l'Eglise. Il enseigne que les images sont de grande importance au service divin, et nécessaires pour donner de saints mouvements à la volonté, comme l'approbation de notre mère la sainte Eglise, et l'usage qu'elle en a, le montrent; et il déclare que l'on doit s'en servir : ce qu'il a pratiqué lui-même avec une piété exemplaire.

Il est vrai qu'il fait voir l'imperfection qui se mêle dans leur usage qui est saint, comme de s'arrêter à leur valeur, à leur façon ou à la curiosité. Et il condamne avec les conciles le mauvais usage que l'on en fait quand on les orne selon les vaines modes du monde, et que, dans leur sculpture ou leur peinture, elles paraissent d'une manière qui a été en horreur aux saints qu'elles représentent. Il dit que c'est une invention du diable et des mondains, qui tâchent d'autoriser de la sorte leurs vanités. Il veut que les personnes spirituelles qui en ont en particulier, ne les possèdent pas avec propriété, et que l'on n'attache pas son affection à la forme, mais qu'on élève son esprit à ce qu'elles représentent.

Il évite les deux extrémités de ceux qui veulent arrêter toutes les âmes à la méditation, ou qui les veulent élever à la contemplation. Il déplore la misère des directeurs peu expérimentés dans les voies spirituelles, et qui n'en ont pas les vraies lumières, qui arrêtent les âmes dans leur manière ordinaire d'agir par leurs discours et leurs raisonnements, craignant où il n'y a pas de sujet d'avoir peur, quand il plaît à Dieu de les élever à lui par des attraits simples. Il déclare que ces directeurs en souffriront en l'autre monde, pour s'être opposés aux mouvements de Dieu, étant cause, par leur ignorance, que les âmes résistent à Dieu, et qu'elles se privent de grandes et particulières grâces qu'elles auraient reçues, si elles avaient été fidèles à ses divins attraits. D'autre part, il fait connaître que l'on doit se servir de la méditation, et il donne des marques quand il la faut quitter, évitant l'erreur de ceux qui veulent mettre les âmes généralement dans la contemplation. Il est cependant vrai, comme il a déjà été remarqué, qu'il y a des personnes qui, par leurs qualités naturelles ne peuvent pas méditer, et sainte Thérèse assure qu'elle ne l'a jamais pu faire. Mais au moins peut-on penser, et se souvenir avec piété des saints mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne pas se tenir dans une abstraction volontaire de toutes bonnes pensées.

Enfin, sa doctrine a été qualifiée par des personnes d'une profonde éruditon et d'une éminente piété, de théologie céleste; et il y en a qui ont assuré, qu'ayant lu plusieurs auteurs qui ont traité des voies spirituelles, elles n'ont jamais rencontré une doctrine plus solide et plus élevée. Il y a eu de savants docteurs qui ont déclaré qu'ils savaient que ceux qui lisaient avec dévotion ses écrits, se trouvaient pleins de lumières pour aller à Dieu, et en même temps remplis d'une divine ardeur pour l'aimer, ce qui leur en donnait une haute estime et une grande vénération; et ce qui les obligeait de s'en servir, et de les conseiller aux autres, soit qu'ils fussent doctes ou sans lettres, qui tous en demeuraient beaucoup édifiés, et dont Dieu tirait une grande gloire.

## CHAPITRE IV.

*La vive flamme d'amour l'a rendu puissant en paroles et en œuvres.*

« Le divin amour, dit sainte Thérèse, est un si grand feu qu'il ne s'éteint point par l'eau des afflictions : quand même toute la mer des tentations l'inonderait, elle ne l'empêcherait pas de brûler. » Il était bien grand dans notre séraphin terrestre, que

nous pouvons qualifier de la sorte aussi bien que les séraphins du ciel qui tirent leur nom de leurs effets, brûler en eux-mêmes et brûler les autres. Il brûlait en lui-même ; et ce divin feu s'allumant toujours de plus en plus, jetait des étincelles sacrées et de vives flammes du plus saint amour qui embrasaient divinement les autres. Son amour devint un amour surfervent, comme l'appellent les saints ; et ils disent que dans cet état, c'est à peu près comme l'eau bouillante qui sort dehors de ses bornes par une violente pénétration de la chaleur, puis s'élevant au-dessus de soi, étend loin son action, et fait un grand mouvement par la force de l'ardeur intérieure cachée. De même l'amour, qui était auparavant aigu (saint Denis le nomme de la sorte) pour pénétrer toutes choses, les rebutant pour l'amour du Bien-aimé, devient surfervent, sortant hors de ses limites et se répandant de toutes parts. « La personne qui aime véritablement, dit la séraphique Thérèse, est semblable à ces sources dont l'eau bouillonne sans cesse et va toujours bondissant; car elle veut toujours agir pour le Bien-aimé, et elle voudrait que tous les autres eussent aussi de l'amour. » Elle assure que dans cet état il lui venait des impétuosités de se mettre en pièces pour Dieu. « Oh ! que bienheureux est celui qui peut pour lors prêcher, s'écrie-t-elle, ou parler du Dieu que l'on aime ! »

« Dans cet amour enflammé, dit notre séraphin, l'âme parle transformée et consumée intérieurement en feu d'amour ; et non-seulement elle est unie à ce feu divin, mais il lui fait jeter une vive flamme. » Certainement *la bouche du juste méditera la sagesse, et sa langue parlera de ce qui est juste, car la loi de son Dieu est dans son cœur.* (*Psal.* XXXVI, 30, 31.) Le véritable Chrétien parlera des paroles de Dieu, (car il ne doit pas seulement parler en homme), ainsi il évitera ce qui est séculier ou inutile. « Mais les paroles, dit le bienheureux P. Jean de la Croix, des âmes purgées et nettes, sont un langage que Dieu parle par elles ; et elles sont aussi ardentes que le feu, selon que nous l'apprend le Psalmiste. » (*Psal.* XVI, 31.)

C'est de la manière dont il parlait, en sorte que l'on pouvait dire de lui ce que notre bon Sauveur a dit autrefois du grand saint Jean-Baptiste, qu'il était une lumière qui brûlait et qui éclairait. On en pouvait dire ce que saint Bonaventure écrit de l'humble saint François, que ses discours étaient enflammés : car ce n'étaient pas des discours de l'homme, mais de Dieu qui parlait par sa bouche. Notre séraphin, dans tous ses entretiens, n'y mêlait rien qui pût passer pour inutile, et si quelqu'un voulait y discourir des choses de la terre, il disait : « Laissons là ces bagatelles, et parlons de Dieu. » Il en parlait donc toujours, et cependant il n'ennuyait jamais; au contraire, on le priait de continuer, et bien que quelquefois il semblât dans le temps des récréations que l'on eût besoin de quelques autres entretiens pour donner plus de force à l'esprit, néanmoins, il avait une telle grâce en ce qu'il disait, que l'on se faisait un plaisir de l'entendre.

Il était venu, comme son adorable Maître, pour apporter le feu en terre (*Luc.* XII, 49), et il l'allumait de tous côtés. « La voix des prédicateurs, dit saint Grégoire, a deux effets : elle se fait entendre, et elle touche. Le premier effet est commun à tous les prédicateurs, on les écoute; mais le second est propre aux prédicateurs séraphiques, ils touchent en même temps qu'ils éclairent. » C'était la grâce des paroles et des écrits de notre saint, de ses sermons, de ses entretiens particuliers, de ses lettres et de ses livres; et quoique quelquefois dans ses discours il ne dît rien que de très-commun, néanmoins tout y était particulier par les effets divins qu'ils opéraient. Il y avait un je ne sais quoi de Dieu qui faisait des choses extraordinaires dans les âmes, et qui les changeait et renouvelait entièrement. C'est ce qui a fait appeler ses paroles *des paroles substantielles*, c'est-à-dire, qui opèrent toujours ce qu'elles signifient. Une illustre religieuse, qui avait été plusieurs fois supérieure dans l'ordre du Carmel réformé, assure qu'elle l'a plusieurs fois expérimenté en elle-même, et qu'elle s'en trouvait tellement touchée, qu'il lui semblait que son cœur voulait sortir de son corps ; ce qui l'obligeait de se tenir cachée, et étant dans sa cellule, de demeurer prosternée devant une image de Notre-Seigneur, pour se reposer un peu de la véhémence des ardeurs divines qui l'embrasaient. Plusieurs autres personnes ont assuré la même chose, et on en demeurait étonné : car on voyait que les discours qu'il faisait étaient en même temps suivis de l'exécution. Il paraissait avoir un empire sur les passions et affections des autres, pour les porter efficacement à la vertu ; en sorte que l'on disait que ce n'était pas un homme de la terre, mais un homme du ciel, un divin enchanteur, un homme tout divin. On pouvait lui appliquer ce qui est rapporté dans l'Evangile, du Sauveur de tous les hommes : *Il enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes* (*Matth.* VII, 29), c'est-à-dire, comme ceux qui ne sont pas remplis du Saint-Esprit : et ceux qui l'écoutaient pouvaient aussi dire, avec les disciples d'Emmaüs : *Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous-mêmes lorsqu'il nous parlait?* (*Luc.* XXIV, 82.) Ses paroles étaient de celles que marque le prophète Zacharie, qui sont comme une flèche semblable à la foudre.

Mais ce qui y attirait des bénédictions si extraordinaires, c'était la pratique de ce qu'il enseignait. Hélas ! s'écriait saint Jean Chrysostome sur le sujet de ceux qui travaillent pour le prochain : que faisons-nous? Douze pauvres hommes, vils et abjets, convertissent tout le monde, et tout le monde présentement qui est rempli de prédicateurs, ne se convertit point. Oh ! plût à Dieu que l'on eût fortement imprimées ces paroles de l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Il a commencé à faire et à enseigner* (*Marc.* IV, 1) : que tous ceux qui s'emploient à la conversion des âmes, commençassent à faire auparavant

que d'instruire; qu'ils fussent gens d'oraison, de mortification, d'un parfait détachement du siècle, de l'estime et de l'amitié des créatures, gens de peines et de croix, auparavant que d'enseigner les autres; qu'ils eussent fait l'étude des vérités évangéliques aux pieds de Jésus-Christ! On a vu, de notre temps, un homme de Dieu qui soupirant sur le peu de disposition que l'on apporte à la prédication évangélique, proposait d'établir des séminaires pour une fonction si divine, où ceux qui y sont destinés seraient saintement exercés dans la pratique solide de ce qu'il y a d'essentiel au christianisme. C'est un des plus grands malheurs de ces derniers temps; jamais on n'a vu plus de prédicateurs, jamais on n'a plus dit, et hélas! que fait-on? Quelle misère plus extrême, que de voir des gens si éloignés dans leur mœurs des vérités qu'ils enseignent dans les chaires? On crie à la mortification, au dégagement; on prêche une morale sévère: et dans la pratique c'est une pitié d'y remarquer le peu de détachement, d'y voir tant d'intérêts, tant de recherches de s'établir par les bénéfices, par le crédit et l'amitié des créatures, tant d'empressement pour être connu, pour se faire des habitudes auprès des personnes considérables.

Saint Denis remarque dans ceux qui sont brûlés de l'amour séraphique, qu'eux-mêmes, dans leur façon d'agir, deviennent une forme très-exemplaire de ce qu'ils enseignent aux autres, ne prêchant pas moins par œuvres que par paroles. Dans cette pensée, l'admirable saint François d'Assise allait par les rues pour se montrer, afin que les peuples édifiés de son rare détachement du monde, entrassent dans un saint mépris de tout ce qui est dans le siècle. Notre séraphin, investi et pénétré de toutes parts des plus pures lumières divines, connaissait bien la nécessité de l'exemple. Il faisait voir que, dans ces derniers siècles, l'Eglise avait grand nombre de prédicateurs, de directeurs, qui étaient gens de lettres, gens savants et éloquents; mais que l'on devrait désirer, et travailler à en avoir, qui fussent dans une sincère et véritable pratique de ce qu'ils enseignaient. C'est pourquoi il disait que les religieux de la réforme de l'ordre de la bienheureuse Vierge devaient être prédicateurs d'exemple, se souvenant de leurs anciens, dont la perfection de la vie et l'entière mort au siècle avaient donné de l'admiration aux princes même et aux rois; que c'était ce qu'ils devaient imiter. Ses exhortations, qui étaient si efficaces, eurent une telle bénédiction parmi les religieux, et même ceux qui étaient encore dans l'étude des lettres, qu'ils menèrent une vie de renoncement entier à eux-mêmes, et à toutes les choses créées, ce qui édifia tellement le commissaire apostolique qui les visita (et nous en avons déjà parlé), qu'il les encouragea puissamment à ne rien relâcher de leur vie mortifiée, leur faisant connaître qu'ils prêcheraient plus efficacement par leurs exemples, et seraient plus utiles à l'Eglise, que par tous les discours les plus relevés et les plus éloquents qu'ils pourraient faire dans les chaires; que dans ces derniers siècles on avait besoin de prédicateurs qui fussent imitateurs de la vie apostolique, de la pauvreté, du mépris, des souffrances, des douleurs et des croix des saints apôtres.

Toute la vie de notre séraphin ayant été une parfaite imitation de la vie apostolique, il ne faut pas s'étonner des effets merveilleux qui en sont arrivés. Dès son noviciat il était un grand maître de la perfection chrétienne; à le regarder seulement on devenait modeste, et chacun prenait garde de ne pas commettre d'imperfection en sa présence. Sa seule vue, d'aussi loin qu'on l'apercevait, mettait dans le recueillement et portait à aimer Dieu, et il est même arrivé que, paraissant dans l'église, on criait, par un mouvement extraordinaire, que c'était un ange.

C'était assez pour être touché vivement et entrer vivement dans un véritable esprit de pénitence, que de l'approcher, et peu de personnes traitaient avec lui sans un grand changement de vie. Il détruisait dans les âmes le règne du péché, et les filles et les femmes les plus mondaines sortaient de son confessionnal comme des Madeleine. L'on en a vu qui étaient le scandale de toute une ville par leur galanterie et par leur beauté, au lieu des habits somptueux qu'elles portaient et de toutes les pierreries dont elles étaient chargées, se revêtir d'un habit de vile étoffe, se couvrir la tête d'une toile grossière, prendre de gros souliers, jeûner ordinairement au pain et à l'eau, changer leurs conversations en une retraite rigoureuse, et leurs délices en de sanglantes disciplines. Sa grâce faisait les mêmes impressions sur les hommes et sur les savants aussi bien que sur les autres. Il convertissait les plus grands pécheurs, et quelquefois d'une manière miraculeuse; on en a vu tomber à ses paroles et demeurer pâmés, et ensuite faire une grande pénitence. Un jour, deux cavaliers se battaient avec fureur; arrivant là-dessus, il ne fit que leur parler, et aussitôt ils mirent les armes bas, paraissant tout consternés, et ils se demandèrent réciproquement pardon. Il ne rebutait personne, à l'imitation de notre bon Sauveur; il recevait les pécheurs avec beaucoup de douceur; il leur parlait avec une charité extraordinaire: ainsi les cœurs s'ouvraient à sa débonnaireté, pendant qu'ils se ferment à ceux qui sont rudes et sévères, et qui souvent déchargent leur humeur sous prétexte de zèle, ce qui est cause de la perte des âmes, et dont ces confesseurs et directeurs répondront d'une manière terrible au redoutable jugement de Dieu. On a bien dit que tout est possible à la douceur; c'est pourquoi les personnes les plus timides lui découvraient facilement leurs consciences; et il a remédié par cette voie aux mauvaises confessions que l'on avait faites. L'expérience apprend qu'un air et des paroles rudes ôtent la liberté aux pau-

vres pécheurs de dire nettement leurs crimes : et, au contraire, la douceur les gagnant, ils découvrent ce qui leur fait plus de honte. Il s'est trouvé des gens qui ayant fait grand nombre de sacriléges en célant leurs péchés par honte, et s'étant adressés à des confesseurs charitables, dans le dessein de continuer leur crime, tout à coup ont pris une résolution contraire, manifestant ce qu'ils n'avaient osé dire, à raison qu'on les avait traités avec bonté.

Il avait une grâce spéciale pour les personnes affligées, et particulièrement de peines d'esprit. Celles qui étaient scrupuleuses trouvaient en lui de puissants secours. Il avait ce qui leur est nécessaire, une grande lumière pour leur faire voir qu'ils craignent où il n'y a point sujet d'avoir peur ; pour empêcher la répétition de leurs fautes passées, et la réitération des confessions générales, lesquelles, si elles ôtent un scrupule, en font renaître dix ; pour ne pas souffrir qu'elles s'accusent de mille doutes dans la crainte qu'elles ont d'avoir consenti au péché : et ce n'est pas même une matière suffisante pour l'absolution, qui ne leur doit être donnée que sur ce qui est certain. Et enfin, pour les consoler, la glorieuse sainte Thérèse disait que les scrupuleux étaient assez affligés sans les affliger encore.

Les personnes tentées trouvaient en lui le remède à leurs maux, les personnes tristes leur consolation, celles qui étaient dans la défiance, un véritable appui. Il éclairait et il donnait de la force à la manière des saints anges. Il encourageait les plus abattus et il leur faisait connaître que le découragement ne vaut rien à rien ; qu'il vient toujours du démon, ou de la nature corrompue ; qu'il ne remédie pas aux fautes, mais qu'il en fait faire de nouvelles ; que l'on doit bien s'humilier dans ses chutes, mais jamais s'abattre, quelque grandes qu'elles puissent être. Et que servirait à un homme tombé dans la boue d'y demeurer, sous prétexte de découragement, et de ce qu'il en aurait fait plusieurs de semblables ? Ne passerait-il pas pour un insensé, s'il y restait sous ces prétextes ? Il n'aimait pas la mélancolie dans les âmes, sachant que le démon s'en sert, et qu'il tâche de les tenir dans une tristesse qui n'est pas selon Dieu.

Surtout il avait un don extraordinaire pour les angoisses intérieures des personnes d'oraison, que l'Esprit de Dieu purifie par des voies terriblement crucifiantes ; et dont il a si saintement écrit dans son *Obscure nuit*. Il serait difficile d'expliquer les secours qu'elles en recevaient, et qui sont assez rares, se trouvant peu de gens qui pénètrent ces voies, dont l'expérience est assez nécessaire. Aussi, quand la divine Providence destine les directeurs pour conduire les âmes dans ces états pénibles, elle les y fait passer auparavant.

Il avait une grâce admirable pour dissiper toutes sortes d'ennuis, d'anxiétés et de peines d'esprit, de quelque cause qu'ils pussent venir : privilége que Dieu a encore accordé après sa mort à ses intercessions et à ses précieuses reliques. Ceux qui souffraient le plus, après l'avoir entendu, non-seulement portaient leurs croix avec patience, mais ils s'en réjouissaient. Il s'en est trouvé qui enduraient des peines extraordinaires, dont ils n'avaient pu trouver aucun soulagement, les directeurs à qui ils les avaient communiquées ne les entendant point, qui à sa première vue, sont entrés dans un état qui les a mis dans le repos. Il suffisait de lui parler pour entrer dans une sainte liberté d'esprit, et jouir d'une paix divine. C'était le caractère de sa grâce spéciale, d'assister tous les affligés en quelque manière qu'ils le fussent, et il leur compatissait avec une charité si douce, si patiente, qu'ils en recevaient une consolation indicible.

L'expérience de tant de croix qu'il avait portées, lui avait appris à aider aux autres à porter celles que la divine Providence leur envoyait. Mais sa charité ne s'arrêtait pas seulement aux peines intérieures, elle le portait à secourir généralement dans toutes sortes de maux. Quand il était vicaire provincial, lorsqu'il arrivait en quelque couvent, la première chose qu'il faisait, après avoir pris la bénédiction de Notre-Seigneur au très-saint Sacrement, c'était de visiter les malades, de s'informer de leurs nécessités et des remèdes qu'on y apportait. S'il n'était point supérieur, il les visitait souvent, et par ses discours tout célestes il leur donnait beaucoup de consolation. S'il remarquait qu'ils fussent sans appétit, il tâchait de leur procurer ce qu'ils pourraient manger avec plus de facilité.

Ses soins s'étendaient également à tous, sans s'arrêter à la dépense, disant que pour les malades il ne fallait rien épargner, quoique le couvent fût pauvre ; parce que, regardant Jésus-Christ en leurs personnes, sa divine Providence ne manquerait pas. L'un des plus grands désordres qui arrivent de la propriété dans les maisons religieuses, où on laisse la liberté d'avoir les choses en particulier, est que les malades n'ont pas de quoi être assistés, dont les besoins sont quelquefois si grands qu'on aurait de la peine à le croire, Dieu donnant sa malédiction à la maudite propriété. Et, au contraire, c'est dans les couvents les plus pauvres, où les malades sont le mieux traités, quand toutes choses sont communes, comme elles le doivent être.

Le bienheureux Père étant prieur dans un monastère, il y eut un Frère convers malade d'une dangereuse maladie, et dont les douleurs étaient très-aiguës, les médecins disant qu'il n'en pouvait échapper, mais que l'on pourrait bien lui donner quelque soulagement dans ses douleurs par un remède qui coûterait bien soixante réales, ou six ducats. Aussitôt le saint ordonna qu'on l'achetât, et il voulut lui-même le donner au malade, se trouvant présent à tous les remèdes qu'on lui faisait prendre. Or il ne secourait pas seulement les malades par tous les bons traitements qu'il leur faisait, et par

des infirmiers charitables qu'il leur donnait; mais encore de sa personne, faisant leurs lits, et les servant dans toutes leurs nécessités. Il ressentait beaucoup quand ils n'étaient pas assez secourus, particulièrement quand c'étaient des religieux qui n'étaient pas si considérables, comme les Frères convers, ayant en horreur cette inégalité, et la considération des personnes, plutôt que de Jésus-Christ que l'on doit regarder universellement en tous.

La vive flamme du pur amour brûlait si puissamment dans son saint cœur, qu'il n'y avait personne qui se cachât à sa chaleur. Surtout les pauvres en ressentaient les effets par les assistances qu'il leur rendait. Il les a toujours aimés tendrement, et dès son bas âge il les consolait d'une manière angélique. Mais son amour surfervent et séraphique, qui l'élevait au-dessus de l'homme, a éclaté dans l'amour qu'il avait pour ceux qui lui faisaient du mal. Il faisait du bien à ceux qui le haïssaient; il priait pour ceux qui le persécutaient et qui le calomniaient, comme un véritable enfant de notre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. (*Matth.* v, 45.) Bien loin de résister au mal, on s'y laissait surmonter, il surmontait le mal par le bien : il bénissait ceux qui le persécutaient, il rendait des bénédictions pour les malédictions ; bien loin de se plaindre d'eux, personne n'en osait parler en sa présence, que pour les louer. Jamais on ne l'a entendu murmurer ni se plaindre de personne, et de ceux même dont il avait été plus maltraité ; il trouvait toujours des raisons pour les excuser et pour les défendre, et il en disait de grands biens.

Certainement c'était un homme tout divin, tout dépouillé du vieil homme, tout revêtu du nouveau, homme tout de grâce, dans lequel on ne voyait que Jésus-Christ, qui opérait de si grandes choses dans son véritable serviteur, non-seulement à l'égard des pécheurs, comme nous l'avons dit, mais à l'égard des âmes, qui marchaient dans les voies de la grâce, leur faisant faire des progrès admirables dans la sainteté et la perfection la plus achevée. Notre-Seigneur lui avait donné pour cela le don d'une prudence toute divine, conduisant les âmes avec une patience singulière, les relevant doucement dans leurs chutes; leur donnant courage dans leurs abattements; leur apprenant, avec le saint livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, que la perfection n'est pas un ouvrage d'un peu de temps. C'est une erreur et un abus de quelques directeurs qui, pressant trop les âmes, au lieu de les faire avancer, les font reculer, et voulant trop tôt qu'elles soient parfaites, les jettent dans le découragement. Ce ne serait pas être raisonnable de vouloir qu'un enfant de huit ans eût la grandeur et la perfection du corps qu'il aura à l'âge de vingt. Il en va de même à l'égard de la perfection des âmes; il faut avoir de la patience, et non-seulement attendre, mais, comme parle le Psalmiste (*Psal.* XXXIX, 1), attendre en attendant. Il faut imiter l'Apôtre (*I Cor.* III, 2), donner du lait et non pas de la viande solide, quand on n'est pas encore assez fort. Il déclare même qu'il aurait bien des choses à dire qu'il n'explique pas, parce que l'on n'est pas assez fort pour les entendre : Que ceux que l'on nourrit de lait en sont incapables, parce qu'ils sont encore enfants, et que la viande solide est pour les parfaits. Mais il faut imiter Jésus-Christ même, qui dit à ses disciples : *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'en êtes pas capables présentement.* (*Joan.*, XVI, 12.) Ce débonnaire Sauveur a révélé à la bienheureuse Catherine de Gênes, qu'il ne lui avait pas découvert plusieurs imperfections de peur de la décourager, et néanmoins elle avait déjà fait de grands progrès dans les voies du pur amour.

Les justes disposent dans leurs cœurs des moyens d'avancer vers Dieu dans cette vallée de larmes; ils vont de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'ils voient le Dieu des dieux en Sion. (*Psal.* LXXIII, 8.) Les conduites de notre séraphin, qui allaient à l'oubli et au mépris des choses de la terre, et aux désirs de celles du ciel, faisaient aller les âmes doucement, mais fortement à la perfection. Ses paroles étaient pleines d'une force à laquelle on ne pouvait résister. On eût dit que tous les esprits lui étaient ouverts, et qu'il pénétrait ce qu'il y avait de plus caché dans les consciences ; et il connaissait ce qui s'y passait, soit que les personnes fussent présentes ou absentes. Il semblait que c'était assez que d'être son disciple pour être saint. Et combien y a-t-il eu de saints sous sa conduite !

Mais Dieu, qui est admirable dans ses saints, a fait éclater sa magnificence et sa force sur la montagne du Carmel, où il a désiré d'habiter, où ce Dieu d'Israël a donné lui-même la vertu à son peuple qui y demeure (*Psal.* LXVII, 36) : terre sainte, sur laquelle les personnes qui y vivent, sont comme ravies de joie, et deviennent plus blanches que la neige de Selmon. Oh ! heureuses âmes, rendez gloire à Dieu pour ce qu'il fait sur votre sainte montagne ; chantez-lui des hymnes, chantez-lui des cantiques; et vous, mon Dieu, commandez à votre vertu ; confirmez, ô Dieu ! et rendez ferme ce que vous avez fait !

Quoique notre séraphin ait conduit à Dieu toutes sortes de personnes de différents états, quoique les maîtres des universités où il demeurait se plaignissent, non-seulement de ce que leurs écoliers, mais les premiers d'entre eux quittaient les sciences humaines pour ne plus s'appliquer qu'à la science de l'école de Jésus-Christ; cependant c'est dans le désert du Carmel que ce second Jean a fait entendre sa voix avec plus de force. Tous les couvents d'hommes et de filles où il a été en sont des preuves éclatantes, et ce qui est admirable, ceux-mêmes qui semblaient être les moins propres à la sainte perfection.

Le couvent des religieuses de l'Incarnation d'Avila était une maison mitigée, et par suite opposée à l'étroite observance. Le commissaire apostolique y avait mis sainte Thé-

rèse pour supérieure, pour le réformer, au moins en quelque manière. La sainte crut que le bienheureux Père Jean de la Croix lui aiderait efficacement en connaissant la grandeur de sa grâce et de son héroïque vertu, et elle fit en sorte de l'avoir pour confesseur du monastère. Elle ne se trompa point dans son dessein, car on eût dit, à voir les ferveurs extraordinaires des religieuses, qu'un séraphin était descendu du ciel pour mettre dans ce monastère le feu dont ces célestes esprits sont embrasés. Les religieuses admiraient sa patience à supporter leurs imperfections après les avoir reprises plusieurs fois, et les élevant sans aucune violence de l'état imparfait à la perfection. Le sujet imparfait ne pouvant être bien conduit par des voies parfaites, et le faible par des moyens forts, mais par ceux qui sont doux et plus modérés, et qui conviennent à la faiblesse et à l'imperfection. C'est ce que n'entendaient pas quelques directeurs de sainte vie, qui, ne pouvant supporter de certaines imperfections de sainte Thérèse, et ne compatissant à la faiblesse où elle était en ce temps-là, l'abandonnèrent et crurent que les grâces qu'elle recevait de Dieu étaient des illusions, ne sachant pas, comme le remarque très-bien l'illustre évêque qui a composé sa Vie, que Notre-Seigneur fait quelquefois de grandes grâces à des âmes qui sont encore imparfaites, pour les élever à son pur amour.

Ici l'on peut remarquer deux extrémités de deux sortes de personnes : les unes qui condamnent ce qu'elles ignorent, et les autres qui l'approuvent trop facilement. Nous avons remarqué la doctrine de notre saint à l'égard de ceux qui s'attachent trop aux choses extraordinaires. La séraphique sainte, d'autre part, crie contre les autres, dont elle dit qu'ils paraissent plus étonnés si on leur rapporte quelques grâces singulières, comme des visions ou des révélations, que si on leur parlait de blasphèmes. C'est ainsi qu'elle s'exprime : « Les doctes, dit-elle en ce sujet, doivent s'humilier, voyant que Dieu donne plus de sagesse en ces matières à une pauvre vieille que ne leur en donnent toutes leurs sciences. »

Ces deux séraphins terrestres conduisant les religieuses de l'Incarnation avec la sagesse du ciel, qu'ils avaient reçue dans une si grande abondance, les firent arriver à une haute perfection, en sorte qu'entre les religieuses de la réforme et celles de ce couvent mitigé, à l'exception de l'habit, il y avait peu de différence. Ils se servirent, pour ce sujet, principalement de l'oraison, de la mortification et de la retraite; et, pour y réussir, ils en bannirent deux sortes de gens, ceux qui fréquentaient les parloirs, et les confesseurs qui les conduisaient par des maximes larges et qui n'avaient pas l'esprit d'oraison. On eut bien de la peine à leur ôter ces confesseurs, qui firent tous leurs efforts pour y demeurer, blâmant la conduite du bienheureux. Mais tous les parloirs dans peu furent fermés et si peu fréquentés, que l'on en vit les siéges tout couverts de poussière. C'est par cette séparation des créatures que les religieuses s'approchant de Dieu par la sainte oraison, se trouvèrent élevées aux plus sublimes degrés de l'union divine, et qu'elles répandirent une odeur de sainteté de toutes parts.

Mais si les maisons mitigées, quoique d'ordinaires opposées aux états les plus parfaits, se sont néanmoins trouvées si pleines d'une ferveur extraordinaire par les ardeurs qui embrasaient le bienheureux Père Jean de la Croix, ce n'est pas une chose moins surprenante de voir les feux sacrés qu'il avait allumés parmi les religieux qui étaient dans les études au collége de Baëça, dont il était prieur, et dont nous avons déjà remarqué la vertu. On sait assez que l'application à l'étude dissipe, à moins d'une grâce spéciale, l'esprit d'oraison; et néanmoins le saint fit des étudiants de ce collége des séraphins. On a écrit que, pour expliquer la perfection et l'étroite observance de ces religieux étudiants, il fallait se servir des exemples des siècles anciens, parce que l'on n'en trouvait point dans le nôtre qui en pût donner une pleine connaissance. D'où vient que les docteurs de cette université comparaient leur vertu à la vie la plus parfaite des religieux des déserts de l'Egypte. Si bien que tous en demeuraient édifiés et les regardaient comme des saints, leur en donnant même le nom. Les religieux cependant allaient prendre leurs leçons dans les écoles de l'Université; mais c'était avec des exemples si rares d'un esprit de mort à toutes les choses créées, que leur vie était une prédication bien touchante, et qui faisait bien d'autres effets que les sermons les plus relevés et les plus éloquents. Car enfin, dans ces sermons, c'est l'homme qui parle, et c'est Dieu qui prêche par les exemples d'une sainte vie.

Après tout cela, l'homme de Dieu pensait qu'il était un serviteur inutile, et il se croyait incapable de la direction des âmes. O mon Seigneur et mon Dieu, les saints font de grandes choses, et en font de miraculeuses ; ils sont capables de tout en vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ils croient qu'ils ne font rien, et qu'ils ne sont capables de rien ; et des gens tout rampants en terre par leur peu de dégagement, s'introduisent d'eux-mêmes dans la direction, s'empressent pour avoir celle des personnes considérables, s'imaginent pouvoir tout et faire de grandes choses. Ces désordres faisaient soupirer cet homme de lumière, qui déplorait beaucoup les abus qui arrivent dans la direction des âmes. «Les directeurs, a-t-il écrit, doivent souvent se souvenir qu'ils ne doivent pas les conduire selon leurs propres lumières, en voulant les faire marcher par leur voie, mais qu'ils sont les instruments de Dieu pour les mener par le chemin où il les conduit : ils doivent considérer ce que Dieu demande d'elles, et ne leur pas donner des avis conformément à leur inclination. Ce qui les met dans le trouble, et quelquefois dans des angoisses inexplicables; car, n'étant pas où Dieu les veut, elles sont hors de leur centre,

et par suite toujours dans l'agitation et dans le mouvement, sans pouvoir trouver aucun repos. »

« Ces gens commettent une grande irrévérence, dit encore notre grand maître des voies intérieures, mettant leur main grossière dans les opérations de Dieu, et ils font une injure signalée à sa divine majesté. Et il ne faut pas qu'ils pensent qu'ils soient excusables, parce qu'ils agissent par un bon zèle, parce qu'ils ne doivent pas se mêler de ce qu'ils n'entendent pas. Ils ne seront pas aussi exempts de châtiment, parce que le gain ou la perte sont presque infinis par la bonne ou mauvaise conduite.

« Du moins ne pourront-ils pas s'excuser de les avoir toujours arrêtées à eux, ne leur donnant pas la liberté d'en consulter d'autres, et s'imaginant tout savoir. Tous ceux qui savent polir du bois n'en savent pas faire une image, et tous ceux qui la savent tailler ne peuvent pas la polir. Ceux qui ont l'industrie de la polir n'y peuvent pas mettre les peintures, et tous les peintres ne sont pas assez habiles pour y mettre la dernière perfection. Ainsi tous les directeurs ne sont pas propres à toutes sortes de personnes dont les voies sont si différentes. Cependant, ajoute encore notre divin docteur, il y en a qui sont jaloux des personnes qu'ils dirigent, comme les maris de leurs femmes, s'ils savent que l'on en a consulté d'autres qu'eux; ce qui n'est pas un zèle de l'honneur de Dieu, mais un zèle d'orgueil et de présomption. Et comment savent-ils qu'elles n'ont pas besoin d'aller à d'autres? Dieu s'irrite fort contre ces gens-là. » Il crie ensuite contre ceux qui apportent beaucoup de difficultés à ceux qui veulent quitter le siècle, et qui pis est, les en détournent quelquefois, parce qu'eux-mêmes ont l'esprit du monde, ou parce qu'ils craignent où il n'y a pas sujet d'avoir peur. Ce mal est bien commun aux pères et aux mères, qui souvent en cette occasion sont les plus grands ennemis de leurs enfants. « Oh! aveuglement incroyable! ils temporisent, ils prennent des précautions excessives (je parle de ceux qui d'autre part ont la crainte de Dieu), pour examiner si leurs enfants s'engageront dans un chemin assuré, et qui est conseillé par Dieu même; et, sans aucune délibération, ils les laisseront aller dans les voies dangereuses du siècle, où la plupart périssent. Car, quel examen de vocation font-ils pour laisser engager leurs enfants dans le mariage? De plus, quand on serait certain du salut, ne compte-t-on donc pour rien les biens inestimables de la grâce, et ensuite la gloire que l'on a fait perdre dans les voies imparfaites? »

Notre chérubin, tout plein de clartés célestes, n'approuvait pas encore que les directeurs parlassent beaucoup avec les personnes qu'ils dirigeaient. Il assurait que ces entretiens ne servaient qu'à la dissipation, et que le silence portait au recueillement et donnait de la force; qu'on avait plus besoin de faire que de dire; que ceux qui veulent toujours apprendre sont semblables à ceux qui mangent auparavant la digestion faite, qui au lieu de changer ce qu'ils mangent en leur substance, le convertissent en de mauvaises humeurs; qu'il n'y avait rien de meilleur que de souffrir, d'opérer et de se taire; que le directeur doit plus prier que parler.

Le saint pratiquait ce qu'il disait; d'où vient que la grande et séraphique Thérèse procurait avec un grand soin qu'il conversât avec ses religieuses, pendant que le démon et les hommes, quoique spirituels, mais en cela trompés, faisaient tous leurs efforts pour l'en éloigner. Elle-même lui proposait toutes ses difficultés, se souvenant combien elle avait souffert l'espace de tant d'années, sans rencontrer des directeurs qui l'entendissent. Quand il était éloigné d'elle, elle le regrettait, et elle portait une sainte envie à ceux qui jouissaient de sa présence. Voici quelque chose d'une lettre qu'elle écrivit à une prieure de l'ordre, qui se plaignait à elle du besoin de ce secours spirituel. « Ma fille, vous me faites une plaisante plainte, ayant là mon Père Jean de la Croix qui est un homme céleste et divin. Or, je vous dis, ma fille, que depuis qu'il est là, je n'en ai trouvé aucun dans la Castille qui lui fût semblable. Vous ne sauriez croire le ressentiment que j'ai de son absence. Considérez que vous avez un grand trésor en ce saint, et faites-en bien de l'estime. « Mais, ce qui est bien considérable, et nous l'avons déjà remarqué, c'est que depuis sa précieuse mort, demeurant dans le pays des lumières, où l'on voit tout le monde à découvert et sans aucun nuage, et où l'on ne peut plus être trompé, elle a paru, déclarant qu'elle eût voulu le pouvoir mettre dans tous ses monastères.

C'est qu'elle a trouvé en lui le zèle ardent des seuls intérêts de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui l'avait si divinement dévoré, et qui lui avait fait dire ces paroles toutes de feu et de flammes: « O Père éternel, il faut qu'il y ait quelqu'un qui parle pour votre Fils! Or, mes filles, il faut que ce soit nous, parlant à ses religieuses, quoique ce nous soit une trop grande hardiesse. Supplions sa divine majesté qu'il lui plaise par sa bonté de pourvoir de remède aux indignités qui se commettent contre lui. » Puis s'adressant à Dieu, elle s'écrie: « O mon Seigneur, ou faites finir le monde, ou remédiez à de si grands maux; il n'y a point de cœur qui le puisse supporter, non pas même les nôtres, quoique mauvais. Je vous prie, ô Père éternel! que vous ne le souffriez pas. Considérez que votre Fils est encore au monde, ne le faites pas pour l'amour de nous, mais pour l'amour de votre Fils: puisqu'il a obtenu de vous de demeurer ici bas, ayez soin de lui. »

On peut dire que les désirs véhéments de cette glorieuse sainte ont eu des effets admirables en la personne de notre saint, qui a été un second Elie tout consumé du zèle de l'homme de Dieu. Il regardait uni-

quement les seuls intérêts de son Fils bien-aimé Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans aucune considération humaine. Il avait une constance inébranlable et une générosité invincible, sans se mettre en peine de ce que l'on dirait ou de ce que l'on ferait, quand il s'agissait de soutenir ce qui regardait sa gloire. C'est ce qui lui a attiré tant d'oppositions, et qui lui a causé tant de tourments, qui, bien que quelquefois on jugeât qu'il lui en coûterait la vie, jamais cependant ils n'ont pu altérer en rien sa constance et son courage. Le ciel, pour marque de l'approbation qu'il donnait à une générosité si divine, l'a fait voir avec un diadème, couronné de splendeurs, le faisant paraître comme un grand roi, pour la liberté avec laquelle il soutenait les intérêts de Dieu.

Ce zèle a éclaté à l'égard des particuliers et à l'égard même de toute l'Eglise. C'est pourquoi on l'a comparé à un profond étang de la sagesse divine, dont coule une source perpétuelle qui se répand de tous côtés. Mais il faut avouer qu'il s'est fait voir d'une manière admirable à l'égard de la réforme de l'ordre de la bienheureuse Vierge, et particulièrement dans la force divine qui lui a été donnée pour en ôter tous les exercices étrangers, qui, quoique bons et saints, n'étaient pas selon l'esprit de l'institut, et pour y faire pratiquer ce qui était conforme à sa fin; comme le peu de conversation avec les séculiers, la solitude, le mépris de ce que le monde estime, et surtout pour y conserver avec une fidélité inviolable l'esprit de l'oraison. Les sentiments de l'homme de Dieu furent autorisés par une révélation divine à la séraphique Thérèse, qui reçut un ordre exprès de Notre-Seigneur de les faire savoir de sa part aux religieux de la réforme : révélation qu'elle crut si certaine, qu'elle la signa de son nom, *Thérèse de Jésus :* et c'est l'unique qu'elle a signée de la sorte. Or, Notre-Seigneur lui fit connaître, dans cette révélation, quatre choses conformes entièrement aux sentiments du bienheureux. La première, que les chefs fussent conformes. La seconde, qu'il y eût peu de religieux dans chaque maison. La troisième, qu'ils conversassent peu avec les séculiers. La quatrième, qu'ils enseignassent plus par œuvres que par paroles; et que, pendant qu'ils seraient dans l'observance de ces choses, l'ordre aurait toujours abondance de bénédictions, dont il serait privé s'ils n'y étaient pas fidèles, et tomberait dans le relâchement. Et de vrai, la décadence des saints ordres est arrivée par le relâchement du premier esprit.

Celui du Carmel a été renouvelé puissamment dans le bienheureux P. Jean de la Croix. Aussi, après sainte Thérèse, il a été comme la pierre fondamentale de la réforme, en ayant pris le premier l'habit. C'est ce que la sainte avait appris par révélation divine, et qu'il servirait à l'immaculée Mère de Dieu dans cette occasion, comme celle qui est à la dame et la mère du Carmel. Elle lui avait obtenu pour cette œuvre (où il s'est fait de si grandes choses selon le témoignage même du Fils de Dieu) les plus divines ardeurs du pur zèle des seuls intérêts de Dieu ; ardeurs sacrées, dont les vives flammes l'ayant embrasé durant sa vie, l'ont divinement consumé à sa sainte mort, ayant expiré dans ces paroles : *Gloire à Dieu.*

Ce sera cette gloire, si nous marchons dans la vérité, qui fera toute notre occupation et à la vie et à la mort. Car la vérité est que Dieu est le grand tout, et que tout le reste n'est rien. S'il est donc le grand tout, comment pouvoir nous occuper d'autres choses? et cependant l'erreur et l'aveuglement règnent si fortement, que les empressements de la plupart des hommes ne vont qu'aux intérêts des créatures qui ne sont rien, et dont les intérêts sont moins que rien. Hélas! que ne fait-on pas, que ne souffre-t-on pas pour les intérêts humains? Mais dans quelle tiédeur, et quelle insensibilité est-on pour ceux de Dieu; à peine oserait-on les défendre, on en rougit même. Ainsi on entendra blasphémer son saint nom, on verra commettre mille irrévérences dans son saint temple, et d'autres offenses contre sa divine majesté ; et parmi tout cela on garde le silence, au lieu que l'on crierait, si l'on avait un chien que l'on battît sans sujet. O mon Dieu, que vous êtes peu connu !

## CHAPITRE V.

*La vive flamme d'amour le fait mourir.*

Enfin le divin amour, après avoir blessé si souvent des flèches de la sacrée dilection le cœur de notre bienheureux, après lui avoir causé tant de langueurs divines, tant d'extases et de ravissements, lui donna le coup de la mort en séparant son âme de son corps.

Il faut dire que l'amour divin est quelque chose de bien grand, puisqu'il n'y a rien dans le ciel et dans la terre de plus haut, de plus noble et de plus relevé. Celui qui le possède, dit un serviteur de Dieu, est riche, il est grand, il est puissant, il est heureux plus que tout ce que le soleil a jamais vu de grand, d'heureux, de puissant et de riche; c'est lui qui fait les saints, et une âme n'est grande que par l'amour qui l'enflamme. Quiconque aime beaucoup est extrêmement grand; qui aime peu, est peu considérable ; et qui n'aime point Dieu, n'est rien du tout, quelque grand qu'il paraisse en tout le reste. Dieu n'a point de plus haute occupation que de s'aimer. Ce grand Dieu ne fait rien que pour l'amour. L'amour est le principe de ses ouvrages, et il aime toutes ses actions et ses opérations au dehors.

Notre saint (dont la vie, selon l'exhortation du grand Apôtre [*Ephes.* v, 1], a été une imitation de la vie de Dieu) n'a été animé que de son saint amour, et enfin, après avoir toujours vécu dans l'amour, non-seulement il est mort dans l'amour, pour l'amour et par l'amour, mais même il est mort d'amour.

Certainement la mort de tous les justes est précieuse, parce que tous meurent dans l'amour qui, les unissant à Dieu en ce monde, les fait entrer dans sa glorieuse possession pour l'éternité bienheureuse. Mais il y en a, comme l'a écrit si dévotement l'incomparable saint François de Sales, qui, non-seulement sont morts dans l'amour, mais dans l'actuel exercice du divin amour. C'est ce qui est arrivé heureusement à notre saint. Nous avons dit qu'il était mort un samedi, dans l'octave de la fête de l'Immaculée Conception de Notre-Dame, ayant eu pour ce saint mystère une dévotion toute singulière. Mais il faut remarquer ici qu'il témoignait de grands sentiments d'amour, de reconnaissance et de joie, de ce que la très-pure Vierge lui obtenait la grâce de sortir hors de ce monde dans un jour de samedi qui lui est si particulièrement consacré, et qui est si plein de faveurs pour le Carmel. « O ma reine ! s'écriait-il, ô ma bonne maîtresse ! grâces immortelles vous soient rendues pour la faveur que vous m'obtenez de mourir dans un jour qui vous est si spécialement consacré. » Et comme il savait, par révélation, le moment de son décès, qui arriva immédiatement après la minuit, il disait qu'il irait chanter matines au ciel avec la très-sacrée Vierge. Il se fit lire quelque chose du livre divin des *Cantiques*, et comme il en avait une intelligence infuse, et qu'il goûtait d'une manière toute spirituelle le sens mystérieux que ce livre renferme, on l'entendait dire de temps en temps : Oh ! les précieuses perles ! Il invitait tous les religieux à lui aider à louer et à magnifier le Seigneur de toutes choses. Entendant sonner matines, il s'écria : *Gloire à Dieu.* C'était ce qu'il avait cherché si ardemment pendant toute sa vie, et c'est ce qu'il voulut uniquement à sa mort. Après cela, baisant amoureusement un crucifix, il expira dans une oraison actuelle, qui avait été la vie de sa vie ; ainsi il mourut dans l'exercice actuel du pur amour.

Mais il faut dire de plus qu'il est encore mort pour l'amour et par l'amour. S'il est vrai que les glorieux martyrs ont sacrifié leur vie pour l'amour qu'ils portaient à Dieu, ah ! certainement la vie du bienheureux P. Jean de la Croix a été un long martyre pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne s'est achevé qu'en même temps qu'il a cessé de vivre. Comme ce débonnaire Sauveur lui avait fait l'honneur de l'associer à sa vie pauvre, abjecte, méprisée, persécutée, et qu'il en avait fait, par une faveur extraordinaire, un homme de douleurs comme lui, il voulut encore à sa mort lui faire part du calice de sa Passion. On a écrit que le dernier jour de sa vie il fut crucifié par des peines intérieures si extrêmes, jointes aux corporelles qu'il endurait, et que l'abandonnement auquel il fut réduit fut si grand, qu'en cela il fut une vive image de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix. Il pouvait dire pour lors avec lui : *Mon âme est saisie d'une tristesse mortelle* (*Matth.* XXVI, 38) ; et : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (*Matth.* XXVII, 46.) C'est-à-dire, sans consolations ni intérieure ni extérieure. C'est pourquoi le P. Antoine de Jésus, qui avait commencé la réforme avec lui, lui voulant donner quelque consolation parmi toutes ses angoisses, tout cela fut sans effet, aussi bien que tout ce que purent lui dire les autres religieux.

Ce fut pour lors que ses douleurs et ses peines parurent, quoiqu'il les eût toujours cachées durant sa maladie ; en cela, encore semblable à son Sauveur, dont le saint Evangile nous apprend qu'il cria à haute voix en mourant, et même avec larmes, selon le témoignage de l'Apôtre. (*Hebr.* V, 7.) Aussi assura-t-il qu'il était consumé de douleurs. C'est une vérité que les peines et toutes sortes de croix lui ont bien pu abréger ses jours, comme il est arrivé à plusieurs autres saints, et qu'ainsi sa vie a été consumée par la douleur et par les grandes souffrances que l'amour lui a fait endurer, et qu'il est mort de la sorte par l'amour.

Cependant, comme il était un véritable membre de Jésus-Christ, et qu'en cette qualité il lui était parfaitement uni, il a fallu qu'il ait participé à tous ses états. Pendant donc que la partie inférieure, et même la raisonnable de son âme, était abîmée en la douleur, il jouissait d'une paix profonde dans la suprême partie. La paix y était abondante, comme les eaux d'une rivière. C'est, dit le grand saint Jean Chrysostome, ce qui paraît impossible à ceux qui demeurent dans le raisonnement humain ; néanmoins, ajoute ce Père, il faut que cela se puisse, puisque saint Paul nous exhorte (*Philip.* IV, 4) à une joie continuelle. Mais c'est le privilége de la grâce du christianisme ; depuis qu'en Jésus-Christ les extrémités se sont trouvées unies, elles se trouvent à proportion dans ses membres ; comme sa sainte âme, en même temps qu'elle souffrait des tristesses mortelles dans la partie inférieure, jouissait de la même gloire, des mêmes délices qu'elle possède présentement dans son centre, de même celui qui est son véritable membre, trouve à même temps la douleur et le plaisir, le trouble et le repos, la privation et la jouissance. Et tant s'en faut que les croix le privent de la paix divine qui passe tout sentiment, qu'au contraire elles servent à l'augmenter ; et à proportion qu'elles sont accablantes, la joie en devient plus pure, parce que l'union avec Dieu, qui est le centre de la joie, en est plus grande. L'apôtre a été l'un des hommes qui a le plus souffert, et il s'écrie qu'il surabonde de joie au milieu de ses souffrances. (*II Cor.* VII, 4.) O précieuse grâce du christianisme, qui fait que les plus misérables sont les plus heureux! Oh ! si les Chrétiens la savaient estimer ! Notre saint en avait des lumières divines, et il la connaissait par son expérience ; il était plongé dans une mer de douleurs, et il chantait au milieu de ses peines. A la pre-

mière nouvelle de la mort qu'il reçut des hommes, car il en avait déjà appris du ciel, il commença à chanter avec David : *Je me suis réjoui lorsqu'on m'a dit que nous irons en la maison du Seigneur.* (*Psal.* CXXI, 1.)

Pour lors un globe de feu d'une clarté céleste et admirable parut dans le lieu où il était, qui l'environna, et l'investit des splendeurs d'une lumière divine et miraculeuse ; et il semblait, au milieu de ces feux et de ces flammes sacrées, brûler délicieusement dans les ardeurs du plus saint amour. Il avait écrit que le feu d'amour, auparavant qu'il s'unisse dans le plus intime de l'âme par une parfaite pureté, sa flamme y détruisant les imperfections, lui cause de la peine, mais qu'elle lui devient douce lorsqu'elle est purifiée : que dans cet état elle désire sa mort, de telle manière que sa vie prendrait bientôt fin, si elle n'était divinement soutenue : car la vive flamme du pur amour lui donne tant d'atteintes et de blessures, qu'à chacune elle sortirait de ce monde, la partie inférieure n'ayant pas la force de supporter un si grand feu. Comme néanmoins elle est parfaitement unie avec Dieu, et que parmi tous ses désirs elle ne peut vouloir que ce qu'il veut, elle ne laisse pas d'attendre avec paix l'heure que la divine Providence a déterminée de sa mort. C'est pourquoi, comme elle dit : *Votre royaume nous arrive*, elle dit aussi, *votre volonté soit faite en la terre comme dans le ciel.* (*Matth.* VI, 9.) Elle soupire après son Dieu, comme un cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux ; elle a une soif ardente pour son Dieu, qui est fort, qui est le Dieu vivant ; et ses larmes lui servent de pain durant le jour et durant la nuit, jusqu'à ce qu'elle paraisse devant sa face. Elle se console de ses peines dans la connaisance qu'elle a que Dieu abrége la vie à plusieurs de ses amis. Et c'est ce qui est arrivé à notre bienheureux, étant décédé à l'âge de quarante-neuf ans. Mais aussi elle attend avec une douce patience qu'il la tire des misères du siècle présent. Et enfin, étant désappropriée, et ornée des plus précieuses richesses de la grâce, la vive flamme d'amour l'investit avec tant de force, et à même temps avec tant de douceur, qu'elle la sépare de son corps.

C'est de cette manière que la très-sainte Vierge est sortie de ce bas monde ; mère, dit le glorieux saint François de Sales, la plus aimante, et la plus aimée qui pouvait jamais être ; mais aimante et aimée d'un amour incomparablement plus éminent que celui de tous les ordres des anges et des hommes, à mesure que les noms de mère unique, et de fils unique sont aussi des noms au-dessus de tous autres noms en matière d'amour. C'est de la sorte que la séraphique Thérèse a fini sa sainte vie ; et c'est la précieuse mort du bienheureux Père Jean de la Croix. Comme de vrais enfants de la mère du Carmel, ils ont dû tous deux mourir de la mort de leur mère. Nous avons dit que les personnes religieuses de cet ordre sont appelées à l'amour séraphique ; qu'elles sont destinées pour remplir les siéges vides des séraphins apostats, et qu'ainsi elles ne doivent vivre que du pur amour ; il est donc juste que l'amour les fasse encore mourir. C'est cet amour qui a séparé l'âme de notre bienheureux d'avec son corps ; et ainsi, non-seulement il est mort dans l'habitude du divin amour, dans son actuel exercice, non-seulement pour cet amour, et par cet amour, mais il est encore mort d'amour. O mort plus douce, et qui vaut mieux que toutes les vies ! O mort qui fait entrer glorieusement dans la participation de la vie et de la gloire de Dieu même !

Notre bienheureux entra dans cette vie éternelle au même moment qu'il quitta la vie présente. La vive flamme du plus saint amour l'avait mis dans une parfaite pureté, et dans la première pureté avec laquelle l'homme a été créé, pureté qui, selon la doctrine de saint Thomas, est nécessaire pour jouir de la vision de Dieu. Et comme cette pureté est très-rare parmi les justes, il y en eu très-peu qui ne soient dans le besoin d'être purifiés dans les feux du purgatoire. C'est pourquoi nous lisons dans l'histoire que quelques saints, honorés de miracles, ont brûlé dans ces flammes purifiantes, parce qu'il leur restait encore quelque chose à expier, et que l'image de Dieu n'était pas rétablie en eux parfaitement.

Ç'a été donc une faveur singulière du pur amour dans notre saint, qui, dans cet état, comparait l'âme à la colombe qui, étant sortie de l'arche après avoir passé sur les eaux, qui sont les marques de nos misères, s'en retourna aussi blanche qu'elle en était sortie, portant dans son bec le rameau d'olive, c'est-à-dire la marque de la miséricorde de Dieu envers elle. C'est aussi une remarque qui a été faite, que les âmes de plusieurs saints ont été vues aller au ciel en forme de colombe. C'est de la manière que celle de sainte Thérèse parut entrant dans la gloire, comme le chante l'Eglise. Celle du glorieux P. Jean de la Croix fut vue sous la même forme, éclatante d'une blancheur admirable, lorsqu'elle se sépara de son corps. La divine Providence qui avait rendu si semblables ces deux premières personnes de la réforme du Carmel en leur vie, ayant encore voulu qu'elles le fussent en leur mort.

O mort des saints, que tu es douce, puisque tu donnes des goûts et des prémices de la gloire, des pressentiments de la bienheureuse éternité ! Le port paraît tout proche ; lorsque la terre se retire de devant les yeux, la sainte cité de la Jérusalem céleste commence à se découvrir, qui comble l'âme par avance des consolations du paradis. Les saints anges redoublent leurs soins pour repousser toutes les attaques des démons. La très-pure Vierge augmente sa protection maternelle : l'adorable Jésus fait ressentir puissamment les secours qu'il nous a mérités par son sang : toutes les trois personnes divines les remplissent de l'abondance de

leurs grâces et de leurs plus saintes bénédictions. Elles quittent les créatures, le monde, toutes les choses du siècle, les personnes les plus proches, sans peine et avec joie, puisqu'elles s'en vont au Créateur, dans le ciel, et dans la possession du bonheur de Dieu même par participation. S'il y a quelque chose digne d'une sainte envie, c'est cette précieuse mort.

Mais nous voudrions bien mourir de la mort des saints, sans vivre de la vie des saints. Oh! que notre âme meure de la mort des justes, mais qu'elle vive de la vie des justes! Il n'y a personne qui ne voulût aller droit au ciel en sortant de ce monde, comme notre bienheureux; mais où trouvera-t-on une personne qui s'applique au détachement de toutes les choses créées, et au renoncement de soi-même, à la vie crucifiée et anéantie par toutes sortes de douleurs, de pauvreté et de mépris comme ce saint a fait? Hélas! il est pourtant vrai qu'il est plus aisé de passer par le feu de toutes les tribulations de la vie présente, que de passer par celui du purgatoire, dont les tourments surpassent tous ceux que l'on peut souffrir en ce monde. C'est ce que l'on dit, c'est ce que l'on entend; et c'est à quoi l'on ne pense guère. O aveuglement, et insensibilité des hommes! A peine veut-on se contraindre à pratiquer quelques mortifications, à porter quelques croix, qui ne sont rien, quelque grandes qu'elles puissent être, comparées aux peines du purgatoire, et on ne pense pas qu'il faudra souffrir des supplices qui surpassent toute pensée. O souffrances! ô humiliations et mépris! ô persécutions! ô peines et angoisses intérieures, que vous êtes douces et avantageuses! puisqu'étant souffertes dans l'union avec Jésus-Christ, vous délivrez ou diminuez au moins ces tourments si terribles. Je ne puis ici m'empêcher que je ne crie bien haut au feu! au feu! pour courir au plus vite pour l'éteindre dans les âmes qui y brûlent. La divine Providence nous a fait donner pour ce sujet un petit imprimé, intitulé: *La gloire de la sainte Trinité dans le secours des âmes du purgatoire*. Mais brûlons dans les plus vives flammes du pur amour de Dieu seul; c'est un grand moyen de ne pas brûler dans les flammes de sa divine justice.

## CHAPITRE VI.

*Le divin amour le comble de gloire après sa mort.*

*Le Seigneur est véritable en toutes ses paroles.* (*Psal.* CXLIV, 13.) Les cieux et la terre passeront, mais sa parole subsistera éternellement. (*Matth.* XXIV, 35.) O mon Seigneur et mon Dieu vous avez dit : *Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera.* (*Joan.* XII, 26.) Cette vérité se fait voir de siècle en siècle, où l'on voit des rois, et tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, fléchir les genoux devant les cendres des saints, parce qu'ils ont été fidèles serviteurs de Jésus. Dans cette vue, dit un pieux auteur, ils honorent en eux les plus frêles reliques de leur mortalité; ils s'en approchent avec des soumissions respectueuses; ils en révèrent les ombres et les cendres. Ils demandent la vie à des cendres éteintes; ils vont prendre la santé dans des restes de mort; ils croient leur nom mieux placé en leur mémoire que dans l'histoire de tous les peuples. Mais y a-t-il rien de glorieux comme de servir Dieu? puisque dès ce monde même on rend des honneurs incomparables aux moindres personnes de la terre, à des laboureurs, à des bergers, à des mendiants qui l'ont servi saintement. Car où est le monarque qui n'est point saint, dont l'on célèbre la fête en prêchant par tout le monde ses grandeurs, dont l'on porte les ossements richement enchâssés, et dont l'on demande un peu de ses cendres pour les porter sur soi avec vénération.

O mon Dieu et mon roi, soyez glorifié dans vos saints, et que votre nom y soit béni dans tous les siècles et dans toute l'éternité! que tous les âges louent les grandes choses que vous avez faites en eux; qu'ils publient votre puissance, et combien vous y paraissez admirable. Mais faites-nous célébrer la splendeur et la gloire de votre majesté dans ces derniers temps, en la personne de votre saint le bienheureux P. Jean de la Croix, et en réciter les merveilles. Que vous êtes grand et digne de louange! Que votre grandeur est infinie et incompréhensible dans ce que vous avez opéré dans ce juste!

Son corps couvert de plaies, tout plein d'ulcères et de pus, devait causer une mauvaise odeur en mourant, et encore plus après sa mort; et il en sortait une odeur divine, que non-seulement on sentit dans le lieu où il était, mais qui se répandit comme un parfum céleste par tout le couvent. La mort donne naturellement de la frayeur et de l'horreur; mais celle de notre juste remplit de joie et d'une consolation du paradis, et les religieux et les séculiers qui y furent présents. *Oh! que la mort des saints est douce et précieuse!* (*Psal.* CXV, 15.)

Le Seigneur qu'il avait toujours eu présent devant lui, parce qu'il était à sa droite de peur qu'il ne fût ébranlé, faisant reposer sa chair en espérance, n'a point permis qu'elle descendît dans la pourriture. Il n'a point permis que son saint éprouvât la corruption, et ayant dégagé son corps de la servitude (*Psal.* XV, 8-10), des religieux, non-seulement de l'ordre du Carmel, mais des autres ordres, virent éclater une splendeur divine et une majesté si admirable dans ce saint corps, que les uns furent obligés de s'en éloigner par respect, et les autres tombèrent comme pâmés, saisis d'une sainte frayeur. Nous avons remarqué que pendant sa vie il sortait de son visage une lumière miraculeuse comme d'un autre Moïse, qui était si brillante, qu'on ne pouvait le regarder à cause de la gloire qui y paraissait; c'est ce qui est encore arrivé après sa mort : puisqu'on a vu des clartés admirables s'élever de son glorieux sépulcre qui éclairaient

toute l'église, qui causaient une crainte pleine de respect et d'une vénération singulière.

Ce respect extraordinaire allait jusqu'à n'oser marcher sur la terre qui couvrait ce saint corps, ce que Dieu voulut approuver lui-même. Car un religieux s'y étant mis sans y faire réflexion, pour y prendre la discipline, jamais il ne le put, ressentant une vertu secrète qui l'empêchait de pouvoir remuer la main : ce qu'ayant considéré et s'étant retiré de dessus la terre où il s'était mis, à même temps l'empêchement cessa, et il eut la liberté de prendre la discipline à l'ordinaire. C'était une terre sainte, comme celle où se trouva Moïse, et d'où il ne fallait approcher que les pieds déchaussés.

Mais, ô mon Dieu ! que vos amis sont élevés en gloire, et que leur principauté est puissamment affermie ! A peine la sainte âme du bienheureux avait-elle quitté son corps, qu'aussitôt les religieux et les séculiers qui étaient présents, furent remplis de mouvements d'une vénération très-particulière, ce qui les obligea de baiser les mains et les pieds de ce saint corps avec des respects extraordinaires. Mais aussitôt que sa précieuse mort fut sue dans la ville, tant de monde y accourut pour l'honorer qu'on ne pouvait fermer les portes du monastère, et que la maison n'était pas capable de les contenir. Mais lorsqu'on le porta en terre, le couvent se trouva si plein de toutes sortes de personnes de tout âge, de tout sexe et de toutes conditions, qu'on n'avait pas la liberté de passer dans la rue. On n'entendait que louanges et acclamations qui faisaient voir la haute estime que l'on avait de son éminente sainteté. Les religieux de l'ordre environnèrent le corps pour empêcher qu'on ne lui coupât ses habits. Cependant toute leur précaution fut inutile, car il en resta peu, chacun en tirant autant de relique qu'il pouvait. On regardait comme une grâce très-grande d'avoir la moindre chose qui l'eût touché, jusqu'à la corde dont il se servait pour se tourner sur son lit. On s'estimait même heureux d'avoir quelque morceau des linges où il y avait encore du pus de ses ulcères. Y a-t-il rien qui approche de ces respects parmi tous les honneurs que l'on rend et que l'on a rendus à ceux que l'on appelle les grands de la terre ? O mon Dieu ! que les grandeurs où vous élevez vos saints sont admirables, ensuite des humiliations passagères qu'ils ont souffertes !

Il semblait, pendant la vie du bienheureux, que l'humiliation en était inséparable, et des honneurs pleins de gloire le suivent partout après sa mort, en tout ce qui le regarde. Lorsque son saint corps fut porté à Ségovie, les religieux n'oublièrent rien pour le tenir secret, parce qu'il n'était pas encore béatifié ; mais la divine Providence en disposa tout d'une autre manière, inspirant à l'évêque, qui en eut connaissance, de se rendre au monastère, accompagné des chanoines et des officiers de son église, pour l'honorer. Le gouverneur de la ville, avec les échevins, eurent le même mouvement ; quantité de noblesse s'y rendit aussi dans le même dessein.

Pendant ce temps-là le peuple, qui était aux portes de l'église et du couvent, y frappait si fortement, poussant de grands cris, que, de peur qu'il ne les rompît, on fut obligé d'apporter le saint corps dans la grande chapelle de l'église, qui fut incontinent pleine de monde. Or, comme la rue en était remplie, à mesure que les uns sortaient, les autres entraient ; ce qui dura si longtemps que plusieurs personnes de considération, qui s'y rencontrèrent, ont assuré, dans leurs déclarations sous serment, que durant plusieurs jours on ne pouvait passer par la rue qui est devant le monastère, ni à pied, ni à cheval, à cause de la multitude des personnes qui venaient l'honorer.

Chose étonnante ! qu'un homme, il y avait peu de temps, si décrié que l'on n'osait pas dire que l'on était de ses amis, dont l'on brûlait les lettres de peur que l'on ne crût que l'on avait quelques habitudes avec lui, soit dans une si haute estime que le ciel et la terre semblent disputer quel lieu aura l'honneur d'être le dépositaire de ses saintes reliques. La ville d'Ubède et celle de Ségovie furent en grande contestation pour son saint corps. L'affaire en alla jusqu'à Rome, et il fallut que le Pape Clément VIII la terminât. Mais la contestation ne s'arrêta pas parmi les hommes, elle se rencontra même parmi les anges, comme l'Ecriture nous rapporte qu'il y en eut entre l'ange du peuple de Dieu et l'ange de Perse. Les anges protecteurs d'Ubède tâchaient d'empêcher que l'on n'en enlevât le corps du saint. Ils réveillèrent un religieux du couvent pour cela, lui disant de se lever, et qu'on voulait l'emporter, ce qui se passait secrètement la nuit à l'insu de la communauté, n'y ayant que le prieur qui en eût connaissance. Ceux qui l'emportaient entendirent des voix miraculeuses qui leur crièrent en des montagnes désertes par où ils passaient : Où emportez-vous le corps du saint ? Laissez-le où il était. C'est ainsi que la droite du Seigneur a signalé sa force, c'est ainsi que la droite du Seigneur l'a élevé en gloire.

O Seigneur, que votre saint vous en rende des louanges, qu'il annonce votre puissance pour faire connaître aux hommes la grandeur de votre force et la majesté glorieuse de votre empire dans les miracles que vous avez opérés en sa faveur ! Ils ont été innombrables, et à l'égard de toutes sortes de maux. Son corps mort, aussi bien que celui de son père, saint Elisée, a ressuscité les morts. A peine se trouvera-t-il quelque infirmité ou maladie en laquelle Notre-Seigneur n'ait secouru miraculeusement, par ses mérites, ceux qui les souffraient. Cependant on a remarqué une assistance plus ordinaire et plus spéciale du bienheureux à l'égard des maux qui ont des douleurs plus aiguës. Comme il avait été un homme de douleurs pendant sa vie, il favorise d'une

protection particulière les personnes qui sont en de plus grandes souffrances. Ainsi ceux qui ont eu des maux de cœur plus violents en ont été secourus singulièrement. Ceux qui étaient sujets au mal caduc et à la goutte; et lorsque les malades en étaient tourmentés, à mesure qu'on appliquait quelque relique du bienheureux à la partie du corps affligée, la douleur cessait, et ils en demeuraient parfaitement guéris. Les douleurs d'une femme qui enfante sont grandes, selon le témoignage même de la divine parole, et ce sont les personnes de cet état qui en ont ressenti très-souvent des assistances miraculeuses.

Mais ce qui est très-considérable dans les miracles que la toute-puissance de Dieu a faits en sa faveur, est qu'il s'en est fait de plus grands et de plus fréquents dans les lieux de ses persécutions, ce grand saint voulant marquer, par cette disposition de la divine Providence, l'estime et la tendresse qu'il a encore après sa mort pour les humiliations et les croix. Aussi nous avons dit que, paraissant après son décès, il avait hautement déclaré que c'était les souffrances de la terre que l'on estimait dans le ciel. Ce sont donc les croix que l'on estime dans le pays des lumières, où tout est dans la vérité; c'est ce qui est grand et glorieux, et utile aux yeux de Dieu et de ses saints; et, après tout cela, nous n'en avons que du mépris et de l'éloignement. O insensés que nous sommes, qui nous a ainsi enchantés pour ne pas obéir à la vérité!

Mais *que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit* (*Psal.* LXXII, 1), et qui l'ont adoré en esprit et en vérité! La toute-puissance de Dieu ne s'est pas servie seulement du corps du saint pour faire un nombre prodigieux de miracles, mais de la terre de son sépulcre, des morceaux de sa bière, de ses images, des planches où l'on avait tiré son portrait, et, pendant qu'il était encore en vie, de la chaîne dont il avait été lié lorsqu'on le conduisit en prison.

C'est ainsi que Dieu est admirable en ses saints, et qu'il y fait éclater sa divine gloire par les prodiges qu'il opère en leur faveur. (*Psal.* LXVII, 36.) Mais voici ce qui est assez particulier à notre bienheureux : les apparitions miraculeuses et extraordinaires qui se font depuis plus de quatre-vingts ans dans ses reliques. Ce sont des miracles qui ont été examinés avec la dernière rigueur au tribunal des prélats, et que l'on a jugé ne pouvoir pas arriver ni par art de perspective ni de situation; car ce n'est pas seulement dans un lieu, non-seulement en différentes provinces, mais dans plusieurs royaumes. De plus, un nombre de figures ont paru dans des choses très-petites, et des représentations différentes à diverses personnes dans un même temps. Et ce qui est davantage, c'est que des esprits forts, qui se piquent de ne rien croire, et qui s'en étaient raillés, les ayant vues, en ont été si divinement touchés, qu'ils ont changé de vie. Nous avons connu plusieurs personnes qui ont été favorisées de la vue de ces apparitions extraordinaires, dont l'une, qui était un homme docte et pieux, nous a assuré qu'il avait vu distinctement l'image miraculeuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la très-sainte Vierge et de saint Jean l'Evangéliste, dans l'une de ses reliques, qui était si petite, qu'à peine pouvait-elle être bien discernée.

Les effets surprenants que ces figures miraculeuses ont produits et dans les corps et dans les âmes ne laissent pas lieu de douter que le doigt de Dieu n'y soit. Elles ont consolé les plus affligés; elles ont fait naître la confiance dans le cœur des plus désespérés; elles ont guéri les corps et les âmes par des conversions exemplaires; elles ont renouvelé saintement des communautés tout entières. Une esclave maure, que jamais on n'avait pu convertir à la foi, ayant vu ces apparitions, en fut si touchée, qu'elle demanda et reçut le saint baptême avec des témoignages d'une grâce particulière. Certainement l'on peut dire que c'est l'une des choses les plus extraordinaires qu'on ait vues, ouïes ou lues d'aucun saint.

Aussi faut-il avouer qu'il a été l'incomparable dans son propre anéantissement. Cet homme, plein de grâce et du Saint-Esprit, ne voyait rien de bon en lui ni dans les plus saintes actions de sa vie; cet homme, qui, en la vertu de Jésus-Christ et sous la protection de son immaculée Mère, avait commencé le grand ouvrage de la réforme du Carmel, qui avait dit et écrit des choses si divines, qui avait fait et souffert des choses si étonnantes, qui avait été le prodige de la grâce dans ces derniers temps, pensait n'avoir rien fait. Il ne voulait pas justifier une seule de ses actions, et celles même où il ne paraît rien que de tout divin, où il semble que la nature n'a pu se trouver. Il était convenu avec le révérend P. Antoine de Jésus, qui était avec lui l'un des premiers de la réforme, de ne parler jamais de la part qu'ils y avait eue; et à sa mort il pria le même de ne lui parler d'autres choses que de ses péchés, lui dont le ciel avait révélé qu'il était tout plein d'innocence. Il assurait qu'il ne se souvenait que de ses péchés et des mérites de Jésus-Christ. C'est de cette manière que tous les Chrétiens doivent mourir. Ils doivent sortir de ce monde dans ces deux dispositions, dont l'une est la vue de leurs péchés, et l'autre, celle des mérites de Jésus-Christ; d'un côté, étant persuadés qu'il ne leur appartient que l'enfer, et de l'autre, espérant le ciel avec une entière confiance aux satisfactions et aux mérites de notre bon Sauveur.

Quelle mort à soi-même! Le prieur du couvent où il décéda l'ayant traité avec une espèce de cruauté, bien loin de penser que ce supérieur n'eût pas raison, il le demanda, non pas, hélas! pour se plaindre au moins doucement de ses mauvais traitements, mais pour lui demander très-humblement pardon de la peine qu'il lui avait faite. Quel anéantissement, de s'appliquer uniquement à jus-

tifier tous ceux qui le persécutaient, qui le menaçaient de lui ôter l'habit, qui défendaient qu'on eût aucun commerce avec lui, sous peine d'être regardés et traités comme des complices de ses désordres! C'est ainsi qu'ils parlaient de cet ange terrestre, et cependant il ne pouvait pas même souffrir qu'on les blâmât en aucune manière. Vraiment, c'était bien l'homme du cœur au dedans, dont parle l'apôtre saint Pierre, et qui est très-riche devant Dieu lorsqu'il est misérable à ses yeux et qu'il désire d'être connu tel aux yeux des autres. (*I Petr.* III, 4.)

Mais comme c'est une vérité indubitable (et qui la croit?), que celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'humilie sera élevé, l'homme de Dieu, qui avait toujours cherché à lui plaire seulement, fuyant pour ce sujet tout ce qui pouvait le faire connaître aux hommes, ne soupirant qu'après la vie cachée, ne demandant que des abjections et des mépris, ne désirant que des outrages, sera manifesté d'une manière admirable. Il avait eu recours aux conduites extraordinaires de la divine Providence, pour être caché aux yeux de tous les hommes, même de ses plus proches, de ses frères et de ses enfants; et la même divine Providence fera des miracles inouïs pour le faire connaître. La terre et les hommes de la terre feront tous leurs efforts pour en faire un homme inconnu; car, un peu auparavant son décès, on avait pris résolution de l'envoyer dans les pays étrangers, et le ciel ne veut oublier rien pour en révéler les excellences.

L'adorable Jésus s'est fait voir plusieurs fois en ses reliques dans ses plus saints mystères. N'est-ce pas pour nous apprendre qu'il en avait l'esprit, et nous découvrir la singulière dévotion qu'il avait à ses divins états? On y a vu un calvaire et des croix, qui marquent assez qu'il était tout crucifié. On y a vu une Véronique; c'est-à-dire qu'il avait toute la passion du Fils de Dieu dans le cœur. Une colombe y a paru, parce qu'il était rempli du Saint-Esprit. On y a admiré la figure miraculeuse de la très-pure Vierge, et très-particulièrement du saint mystère de son Immaculée Conception; Dieu, tout bon, voulant par cette conduite nous apprendre combien son fidèle serviteur avait été à sa très-pure Mère, et que singulièrement il avait été le défenseur, à l'imitation des anciens Pères de l'ordre, du privilége de son Immaculée Conception, et en même temps en confirmer la vérité par des miracles.

Les séraphins et les chérubins qui s'y sont fait voir publient hautement ses lumières célestes et son amour vraiment séraphique: saint Joseph, qu'il a été le grand saint de la vie cachée: saint Elie, qu'il en a renouvelé l'esprit; saint Jean-Baptiste, qu'il lui a été semblable en innocence et en pénitence; sainte Madeleine, qu'il a été l'un des grands amants de Jésus; sainte Catherine, vierge et martyre, qu'il en avait la pureté virginale et l'esprit du martyre; saint François d'Assise, qu'il lui était semblable dans l'amour de la pauvreté; saint François Xavier, qu'il en avait le zèle apostolique, le courage et la fermeté invincible à soutenir les intérêts de Dieu; le vénérable frère François de l'Enfant Jésus, qu'il était tout abandonné à la divine Providence comme lui.

Enfin, s'il n'a rien oublié pour se cacher, Dieu fait tout pour le manifester, et comme il a souffert des humiliations singulières de toutes sortes de personnes, Dieu se sert de toutes sortes de moyens pour faire éclater l'éminente grandeur de sa sainteté. Cet homme qui a voulu qu'on ne lui parlât que de ses péchés est aujourd'hui déclaré bienheureux par le Souverain Pontife; il est en honneur dans toute l'Eglise et est révéré comme un grand saint par les rois et les princes, et par tous les peuples dans toute la terre habitable. Mais le ciel veut encore rendre témoignage de son incomparable sainteté. C'est pour ce dessein que les saints que nous venons de nommer ont paru miraculeusement dans ses reliques. Les anges bienheureux et ce qu'il y a de plus élevé parmi leurs troupes glorieuses s'y joignent. Le Saint-Esprit, Jésus-Christ, la très-pure Vierge veulent bien encore rendre témoignage de ses admirables perfections. Mais qui pourrait jamais penser la haute gloire où il est élevé dans le ciel? Si, selon la doctrine de l'angélique Docteur, la gloire essentielle est le prix du divin amour, quelle gloire possède-t-il dans la bienheureuse éternité, lui qui avait comme un amour immense de Dieu? Aussi l'a-t-on vu dans les apparitions miraculeuses de ses reliques comme un séraphin couronné. De plus, Notre-Seigneur et son immaculée Mère ont déclaré qu'ils le tenaient près d'eux dans le paradis. O heureuses et mille fois heureuses les séparations des créatures qui nous unissent si glorieusement à Dieu! Oh! qui pourrait dire, oh! qui pourrait penser le bonheur d'une personne vraiment chrétienne, ou qui est inconnue aux créatures, ou, si elle en est connue, qui n'en reçoit que des rebuts, et qui ne trouve dans les esprits que de vrais mépris, et dans les cœurs un entier éloignement ou aversion!

Certainement le Père éternel tient la même conduite sur ses fidèles serviteurs que sur son Fils bien-aimé. Quel sujet donc d'une consolation indicible quand on s'en voit traité de la même manière, que l'on n'a aucune part au monde et à ce que le monde estime et aime, et que l'on passe sa vie dans la pauvreté, le mépris et la douleur! Quel sujet d'une désolation inexplicable lorsque l'on se voit dans les richesses, les honneurs et les plaisirs du siècle! *Pourquoi*, dit l'Apôtre, parlant du Sauveur de tous les hommes, *est-il monté, sinon parce qu'il était premièrement descendu au plus profond de la terre? Le même qui était descendu est monté au-dessus de tous les cieux.* (*Ephes.* IV, 9.) Le Sauveur, dit saint Jean Chrysostome, est descendu dans les parties les plus basses de la terre, au-dessous desquelles il n'y en a point d'autres, comme il est monté par-

dessus tout, au-dessus de quoi il n'y a plus rien. *Il s'est humilié lui-même*, dit encore le même apôtre, *c'est pourquoi aussi Dieu l'a élevé par-dessus toutes choses et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom.* (*Philip.* II, 8, 9.)

Voilà la conduite du Père éternel sur son Fils bien-aimé, et celle qu'il a tenue sur le bienheureux Jean de la Croix, dont nous ne pouvons assez réitérer qu'il a été l'une des plus nobles images de Jésus-Christ; il l'a fait descendre dans les plus profondes humiliations durant sa vie, il l'a humilié jusqu'à la mort, où il lui a fait porter des anéantissements surprenants : on peut inférer de là jusqu'à quel degré de gloire il l'a fait monter dans le ciel.

## CHAPITRE VII

*Le divin amour comble de grâces ceux qui ont recours à sa puissante protection.*

Il faudrait être bien pénétré de la largeur, de la longueur, de la hauteur et de la profondeur de la divine charité de Jésus-Christ pour se former une juste idée de la charité de ses saints, qui est une participation de celle de cet aimable Sauveur. O douce et surprenante vérité ! *Celui qui s'unit au Seigneur devient un même esprit avec lui* (*I Cor.* VI, 17), et par suite il entre dans dans une glorieuse communication des trésors de ses grâces. Après cela faut-il s'étonner si la charité des saints est si pleine de bonté et de miséricorde ?

Cette reine des vertus a toujours été la dominante dans le bienheureux P. Jean de la Croix pendant toute sa vie ; mais comme cette divine vertu ne se perd jamais, elle demeure et elle prend des accroissements incroyables dans la glorieuse éternité, et c'est dans cette vie éternelle qu'elle éclate depuis sa sainte mort d'une manière admirable. A peine y était-il entré dans le moment qu'il mourut, qu'il visita plusieurs personnes, et en particulier celles qui lui avaient rendu quelque service : ce fut une visite céleste ; aussi elle fut accompagnée d'une paix divine et d'une joie du paradis. Il y marqua de la reconnaissance des secours charitables qu'on lui avait donnés. Oh ! qu'il est avantageux de faire du bien à ceux qui sont vraiment à Dieu !

Mais que ce Dieu de toute grandeur est bon et libéral envers ses saints ! Dans le même instant d'une mort si précieuse, il voulut sans aucun retardement honorer son fidèle serviteur par un grand miracle, et bien grand, puisqu'il regarde l'âme aussi bien que le corps, l'éternité comme le temps. Un misérable, abusant d'une femme, était allé durant les ténèbres de la nuit pour commettre son infâme péché ; et pendant qu'il dormait après l'avoir commis, les amis de cette malheureuse ayant appris cette honteuse pratique, vinrent en nombre, et bien armés, à dessein d'ôter la vie à cet homme, qui avait ravi l'honneur de leur famille. Mais dans le temps qu'ils s'approchaient, et qu'ils étaient sur le point d'exécuter leur dessein, il se sentit réveillé tout à coup, et on lui fit voir le danger où il était, avec assurance qu'il en serait délivré en faveur des mérites d'un religieux qui venait de mourir au couvent des Carmes Déchaussés. Il le pria aussitôt, et je m'assure avec bien de la ferveur, et ensuite il passa à travers ces gens armés, qui avaient l'épée nue à la main pour le tuer, sans en recevoir la moindre blessure. C'est ce qui l'obligea à l'heure même de venir au couvent, et d'y frapper fortement à la porte, en faisant de grands cris. Les religieux y étant allés à ce bruit pour voir ce que c'était, trouvèrent cet homme encore tout effrayé du danger où il s'était trouvé, et si troublé qu'il n'était pas à lui-même. Seulement il criait qu'on le laissât entrer dans le monastère pour honorer le saint qui venait de mourir, parce que par son moyen il avait été délivré de la mort corporelle et spirituelle. Les religieux, tout étonnés d'un miracle arrivé si promptement, et lui ayant demandé d'où venait qu'il savait que le religieux qui était décédé était un saint, vu qu'il ne le connaissait point, et comment il avait pu même apprendre sa mort, il leur rapporta la révélation qui lui en avait été faite, et comme tout s'était passé : ce qui le touchait si vivement, qu'il ne pouvait cesser de bénir Dieu et son saint, donnant de grandes marques d'une véritable pénitence. On a écrit qu'il semblait que comme le salut avait été accordé au bon larron à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour gage et commencement de toutes les âmes qui devaient être sauvées par ses mérites ; de même cet homme avait été préservé de la mort éternelle à la mort de celui qui en était le véritable imitateur ; ce qui était un préjugé de la multitude de tant d'âmes qui seraient délivrées du péché par ses intercessions et en sa faveur.

Il est vrai que le Seigneur fait la volonté de ses saints ; que ses yeux sont sur eux, et que son oreille est attentive à leurs prières. (*Psal.* XXXIII, 16.) Quand tu auras gardé mes commandements, dit-il par le prophète Isaïe, *tu invoqueras le Seigneur, et il t'exaucera ; tu l'appelleras, et il te dira : Me voici* (*Isa.* LVIII, 9), je suis présent pour tout ce que tu voudras. *Si vous demeurez en moi*, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, *et si vous gardez mes paroles, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et rien ne vous sera refusé.* (*Joan.* XV, 7.) Il prévient même les mouvements de la volonté, et il va au-devant des prières de ses saints pour en prévenir les effets. Ainsi on rapporte de sainte Gertrude, que plusieurs personnes venant la remercier des grâces qu'elle avait obtenues par ses prières : comme elle en était surprise, parce qu'elle n'avait pas pensé à elles, notre bon Sauveur lui fit connaître qu'elles leur avaient été néanmoins accordées en sa faveur, parce qu'il prévoyait qu'elle l'aurait prié, si elle y avait pensé. Mais nous avons un témoignage plus certain : *Le Seigneur*, dit le Psalmiste, *a exaucé le désir des pauvres, son oreille a*

*écouté la préparation de leur cœur.* (*Psal.* x, 17.)

Cet homme dont nous avons parlé, secouru si miséricordieusement, est une grande preuve de cette vérité; il ne connaissait point le saint homme, et le saint homme ne le connaissait point; et cependant Dieu l'assiste miraculeusement dans son extrême besoin, en considération de son serviteur. Nous avons dit, dans le chapitre précédent, qu'il avait fait un nombre infini de miracles en sa faveur à l'égard des corps; mais il faut dire ici qu'il serait difficile de faire connaître tous ceux qu'il a opérés à l'égard des âmes; et particulièrement de celles qui ont eu des peines intérieures, et qui ont été éprouvées par les tentations. Les secours sont admirables qu'en ont reçus les personnes qui ont eu des peines d'esprit, et qui ont été pressées d'angoisses intérieures; Dieu voulant récompenser ses travaux par ces assistances extraordinaires.

Une chose qui est ordinaire dans les saints, est qu'ils ont une grâce spéciale pour assister dans les peines qu'ils ont souffertes, et dans les voies par lesquelles ils ont été conduits. Ainsi notre saint, qui a été un homme tout d'oraison en sa pratique, et un divin maître de la vie intérieure, a reçu de Dieu un pouvoir tout particulier pour donner du secours aux personnes d'oraison, parmi les difficultés qui arrivent dans ce chemin de la perfection; difficultés qui, selon le témoignage de la séraphique sainte Thérèse, surpassent tous les travaux de la vie active.

Voici ce qu'en a déposé un religieux de l'ordre de Notre-Dame de la Merci. « J'ai connu, dit-il, par ma propre expérience, les grâces dont il est parlé dans les informations que l'on fait des faveurs que Dieu accorde à ceux qui ont recours au bienheureux Jean de la Croix. Je sais combien il m'est avantageux de l'avoir pris pour mon patron dans les voies de l'oraison, et pour prêcher la parole de Dieu aux peuples. Je lui ai une singulière dévotion, et plusieurs autres religieux de notre ordre, afin de pouvoir marcher sûrement dans le chemin de la perfection, et d'avoir le véritable esprit d'oraison. Je le regarde comme mon guide, je traite souvent le jour avec lui des affaires de mon âme, et de celles des autres, qui se présentent à moi : et je trouve dans ce saint une protection fort continuelle, et je ressens de grands effets de sa sainteté : car pour me recueillir en l'oraison, et prendre de la ferveur, il me suffit de me souvenir de lui, de penser à sa vie et à ses vertus, et d'implorer son secours : et lorsque (comme je suis misérable) je suis combattu de quelques passions, je m'en trouve incontinent délivré par l'invocation de son saint nom, ou m'appliquant à penser à ses mérites : car en un instant tous ces nuages dont le démon me couvrait les yeux sont dissipés; de sorte que je m'aperçois bien du pouvoir qu'il a auprès de la divine Majesté, puisque sa seule invocation produit de si bons effets. Et comme je connais par mon expérience les grands biens qui arrivent de sa dévotion, je la conseille à tous ceux qui communiquent avec moi. Je leur recommande d'être beaucoup dévots à ce grand saint, d'en lire les écrits, de le prendre pour maître, et d'implorer son secours. Car à mon avis c'est l'un des plus efficaces moyens que je leur puisse donner pour leur avancement dans les voies de Dieu, et je remarque que tous s'en trouvent bien. »

Mais la longue et fréquente expérience des puissants secours que l'on en reçoit dans les voies divines, sont des motifs plus que suffisants d'entrer dans de pareils sentiments. Oh! qui que vous soyez qui avez pris le dessein de marcher dans la voie étroite de la perfection, prenez-le pour guide, et vous marcherez en assurance. Si vous y rencontrez des ténèbres, il vous servira de lumière; si vous y souffrez des aridités et des sécheresses, des abattements et des délaissements, il vous fortifiera; si vous avez des tentations, il vous en fera tirer du profit; si les démons vous y combattent, il vous les fera vaincre; si les hommes vous y font des oppositions, il ruinera tous leurs efforts; si vous y faites des chutes, il vous relèvera; si vous y trouvez des dangers, il vous en délivrera. On y a besoin d'une générosité courageuse, d'une généreuse humilité, d'une foi vive, d'une espérance inébranlable, d'un amour pur, d'un entier renoncement à soi-même, d'un zèle pour la pauvreté, le mépris et la douleur, pour toutes sortes de souffrances, d'une application fidèle à l'oraison, d'une union intime avec Dieu; son puissant crédit auprès de la divine Majesté vous obtiendra tout. Ayez recours à sa protection en toutes choses; qu'il soit le grand saint de votre dévotion, et elle vous deviendra une source féconde de toutes sortes de bénédictions. Honorez-le et tâchez de procurer son honneur, et d'établir sa dévotion parmi les autres, et assurez-vous que la très-sainte et suradorable Trinité sera beaucoup glorifiée; ce qui doit être notre seule et unique fin en toutes choses.

Nous ne pouvons ici omettre (car le zèle qu'il a plu à notre bon Sauveur nous donner dès notre bas âge pour tout ce qui regarde son immaculée Mère, ce que nous regardons comme une grâce inestimable, ne le permet pas) que cette grande reine des anges et des hommes veut bien joindre sa faveur avec les prières du bienheureux auprès de son Fils bien-aimé, pour en obtenir ce qu'on lui demande. Et c'est ce que nous avons déjà remarqué. Après cela que ne doit-on pas espérer du fidèle serviteur et du Fils et de la Mère? Elle a paru plusieurs fois à diverses personnes en même temps que le saint, pour marque de l'honneur qu'elle lui fait, et de la part qu'elle prend à ce qu'on lui demande; et ces personnes qui étaient affligées, ou qui souffraient des angoisses intérieures, sont entrées dans un calme et dans un repos admirable. Il ne faut pas s'étonner si sous une si puissante protection, des personnes qui étaient accablées de douleur et

tentées de désespoir, ne sachant plus que faire et que devenir, ont trouvé le remède à tous leurs maux.

Les personnes particulièrement qui sont tourmentées de tentations contre la pureté, en reçoivent des assistances tout extraordinaires : c'est l'un des priviléges de sa grâce de délivrer de ces tentations. Il a été admirable durant sa vie, et il l'est encore après sa mort. On rapporte d'un religieux qu'il était tenté pitoyablement, et presque sans intermission de ces tentations fâcheuses et importunes qui s'augmentaient beaucoup pendant la nuit; car, se retirant en sa cellule, il semblait que tout l'enfer allumait ce feu sensuel d'une manière encore plus forte. Après y avoir employé beaucoup de remèdes, de pénitence et de saints exercices, sans que son mal diminuât, il prit une vieille couverture de l'homme de Dieu, car il se servait toujours des choses les plus viles et les plus délaissées, et l'emportant dans sa cellule, il s'en couvrit durant la nuit, et s'en étant couvert, aussitôt les tentations cessèrent, et il sentit un si grand calme au corps et à l'esprit, qu'il se trouva tout autre : et depuis cette expérience miraculeuse toutes les fois qu'il ressentait ces combats, il avait recours à la même défense; et sur-le-champ il en était délivré. Un autre, exercé par les mêmes épreuves, après avoir eu recours à plusieurs remèdes sans effet, s'étant revêtu d'une vieille tunique du saint, dans le même moment toutes ses tentations cessèrent. Un autre, qui était tenté de désespoir, accablé presque par la multitude des pensées impures qui le travaillaient, ce qui le réduisait dans une peine extrême, et son confesseur même qui voyait que tous les secours qu'il lui pouvait donner lui étaient inutiles; enfin après que le confesseur lui eut ordonné plusieurs mortifications, plusieurs pratiques de piété en l'honneur de différents saints, il lui conseilla d'avoir dévotion au bienheureux P. Jean de la Croix, et de lui faire une neuvaine à son sépulcre; ce qu'ayant fait, aussitôt qu'il l'eut commencée, il fut délivré de toutes ses tentations qu'il avait souffertes l'espace de dix ans.

Mais l'apôtre nous apprend que nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais contre les puissances de l'enfer (*Ephes.* VI, 12); et c'est contre des ennemis si terribles qu'il est un puissant protecteur; ce que les démons ont été obligés de confesser par l'autorité de la sainte Eglise, comme il a été dit, avouant qu'il était l'un de leurs plus puissants adversaires, qui leur faisait une plus cruelle guerre, et qu'ils craignaient le plus. L'union singulière qu'il a toujours eue avec la glorieuse Mère de Dieu, dont l'Eglise chante qu'elle est terrible comme une armée rangée en bataille à ces esprits de l'enfer, ne laisse pas lieu d'en douter (*Cant.* VI, 3.) Car c'est une chose remarquable, que plusieurs fois, lorsqu'on l'a invoquée par les services que le bienheureux lui a rendus, elle a obtenu des secours miraculeux à ceux qui l'ont prié de cette manière. Enfin notre saint s'est montré le protecteur de l'ordre; après sa mort il a été comme le boulevard des villes où on l'a invoqué, et où ses précieuses reliques ont été honorées, en détournant les calamités publiques et particulières, et y attirant les bénédictions de Dieu. Une ville où il demeurait, vivant encore dans cet exil, étant menacée d'un incendie effroyable par le feu qui s'y était allumé, en fut heureusement préservée par ses prières; où dans le temps de son oraison on le vit miraculeusement élevé en l'air. Et depuis sa mort, un orage furieux s'étant formé sur la ville d'Ubède (le lieu où s'est élevée la plus grande tempête de ses persécutions), qui menaçait de ruine toute la ville et les compagnes voisines par les grosses pierres qu'il jetait, et par les carreaux de foudre qu'il lançait; tous les peuples étant dans la dernière consternation, et implorant son assistance, il parut au milieu des nues, et toute la tempête fut dissipée. Mais nous avons un illustre témoignage de sa protection, en la lettre que le roi de Pologne Casimir a écrite au Souverain Pontife, dans laquelle il reconnaît que par les secours de ce saint, son honneur et son royaume lui ont été conservés.

## CHAPITRE VIII.

### *Les faveurs du divin amour par les exemples des saints*

Certainement le divin amour est un abîme inépuisable d'une bonté infinie. Ah! il est juste de s'y laisser perdre! Ah! il est juste de n'en sortir jamais! Ah! il est juste de passer tous les moments de la vie, et enfin de mourir au milieu de ses divines flammes! Qu'il est difficile à celui qui sait un peu ce qu'il est, qui en connaît les faveurs, de ne pas se laisser heureusement consumer dans la sainteté de ses ardeurs! Mais, mon Dieu, pourquoi voulez-vous donc que vos chétives créatures vous aiment, et pourquoi les aimez-vous? Il faut bien ici que tout esprit se perde; il faut entrer dans des admirations qui ne finissent jamais.

Mais que faire, mais que devenir quand on considère que non-seulement un Dieu a de l'amour pour les hommes, mais ce que l'amour fait faire à un Dieu pour les hommes. Non il est vrai, toute l'éternité ne sera pas assez longue pour le considérer. Mais, parmi une infinité de grâces du divin amour, les faveurs qu'il nous fait par ses saints, par la vie et les exemples de ses saints, sont des bontés conquérantes, qui doivent enlever tous les cœurs, et ruiner toutes les excuses des hommes ingrats pour se défendre du divin amour. Car que dirons-nous, dit l'un de ces saints, nous excuserons-nous sur la corruption de notre nature, et la fragilité de notre chair. Les exemples de ces justes s'opposent à toutes nos excuses, parce que vivant dans la fragilité de la chair, sans s'y laisser aller, mais s'en rendant victorieux, ils ont montré que ce qu'ils ont fait, pouvait assurément se faire par la miséricorde de Dieu. Ils n'ont

pas eu une nature ni plus excellente ni plus forte que la nôtre; ils ont été sujets aux mêmes tentations, et souvent à de plus grandes que nous; ils ont eu les mêmes combats, les mêmes difficultés de la part des hommes, du monde et des démons; et même ordinairement on leur a livré une guerre plus cruelle que celle qu'on nous fait; ils ont souffert des peines plus difficiles à supporter; ils ont passé par des chemins pleins de croix incomparablement plus terribles que celles qui nous arrivent : pourquoi donc ne ferons-nous pas ce qu'ils ont fait? pourquoi ne pourrons-nous pas ce qu'ils ont pu, étant assistés de la grâce divine de laquelle Dieu donne une riche et abondante suffisance, ayant les mêmes sacrements, les mêmes espérances, et le même paradis qu'eux.

Ce second Elie, le bienheureux Jean de la Croix, était un homme semblable à nous, sujet aux mêmes infirmités; mais il a eu une exactitude pour la vertu que nous n'avons pas, et avec les secours de la grâce il a surmonté toutes sortes de difficultés, et a fait des actions héroïques de la plus haute perfection. Arrêtons les yeux sur ce bel astre que Dieu a fait briller d'éclatantes clartés en ses derniers siècles de son Eglise, pour servir d'une grande lumière à tous les fidèles, et pour les conduire à lui. Il nous semble qu'en le considérant, ces paroles du Saint-Esprit : *Prenez pour exemple de la fin des maux et travaux portés en patience, les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur* (*Jac.* v, 10), se font entendre hautement et nous pénètrent jusqu'au plus intime de nos cœurs.

Réglons-nous donc sur ces exemples : apprenons de son innocence à nous tenir dans une entière pureté de corps et d'esprit, de ses austérités et de ses mortifications, que la vie du Chrétien est une continuelle pénitence; de son détachement universel, à renoncer au siècle et à ce que le siècle désire, à renoncer à nous-mêmes, et à ne plus vivre que de la mort. Mais apprenons de toutes les croix qu'il a portées à porter les nôtres.

J'entends notre divin Maître qui enseigne à tous ses disciples l'obligation indispensable de les porter. Il dit à tous : *Si quelqu'un veut venir après moi qu'il porte sa croix* (*Matth.* XVI, 24); il n'y a donc personne à qui ces divines paroles ne s'adressent. O mon Sauveur et mon Dieu, vous me parlez! Il vous parle encore à vous qui lisez ceci. Mais ne sont-ce pas des paroles d'un Homme-Dieu, qui nous marquent la condition de tous ceux qui veulent être à sa suite? Il ne s'agit pas seulement d'être Chrétien de nom, il faut l'être en effet. Autant qu'il y a de véritables Chrétiens, ce sont autant de gens qui ont renoncé à eux-mêmes, au monde, aux honneurs, aux plaisirs du monde, et aux biens temporels par un vrai détachement ; ce sont autant de morts. Mais si nous sommes morts avec Jésus-Christ, selon la doctrine de l'Apôtre (*Rom.* VI, 8, et seq.), aux choses de ce monde, pourquoi, comme si nous vivions encore dans le monde, écoutons-nous ses maximes? Nous nous glorifions du nom de Chrétien, et nous ne sommes rien moins que Chrétiens. Les Chrétiens, selon la divine parole, sont des morts; le sommes-nous?

Bien loin de prendre ou d'accepter les moyens qui conduisent à une si heureuse mort, nous faisons ce que nous pouvons pour les éviter. Pour mourir avec Jésus-Christ, il faut être crucifié avec Jésus-Christ, et comme nous avons une obligation très-étroite de mourir continuellement, ce grand Maître nous ordonne aussi de porter notre croix tous les jours. C'est ce que nous ne voulons point.

Cependant nous fuyons ce que nous estimons dans les autres. *Voici*, dit l'Ecriture, *que nous déclarons bienheureux ceux qui ont souffert :* c'est en ces termes que saint Jacques, dans son *Epître canonique* (v, 11), parle à tous les fidèles, et n'est-ce pas la manière dont nous parlons nous-mêmes? Et de vrai que pouvons-nous mieux faire que de parler comme Dieu parle, et de voir les choses comme Dieu les voit? Et d'où vient donc que nous agissons d'une manière si opposée à ce que nous disons et à ce que nous pensons?

Chose étrange! tous les hommes veulent être bienheureux, et presque tous les hommes ne veulent point prendre le chemin qui conduit au véritable bonheur. Encore c'est ce qui est en quelque façon plus tolérable parmi les infidèles qui ne connaissent point ce chemin, quoiqu'ils soient inexcusables dans leur erreur, s'étant aveuglés volontairement par leur malice. Mais y a-t-il rien de plus surprenant que ce qui se passe parmi les Chrétiens, qui sont des enfants de lumière, qui, sachant la voie de la vie éternelle, n'y veulent pas marcher?

Dieu tout bon suscite ses saints, qui y ont entré avec un courage invincible, et qui y ont persévéré avec une fidélité inviolable, malgré toutes les difficultés qui s'y trouvent et toutes les croix qui s'y présentent, qui avaient un corps composé de chair et d'os comme les nôtres, et qui ressentaient les mêmes difficultés que nous à résister à leurs passions et à pratiquer la vertu, pour nous ôter tous les prétextes dont nous tâchons en vain de couvrir notre lâcheté. Nous convenons que ces saints sont des bienheureux, et c'est ce que nous publions hautement tous les jours. Nous savons que leurs souffrances, quelque grandes qu'elles puissent être, et quand elles dureraient toute leur vie, sont bien légères et bien courtes par rapport à la glorieuse éternité où elles se terminent.

Nous disons donc que tous les saints, qui tous ont souffert, sont des bienheureux : c'est ce que nous reconnaissons en particulier, avec toute l'Eglise, du saint homme le P. Jean de la Croix. Ah! si nous voulons nous persuader fortement de la fin des peines et des travaux qu'il faut souffrir en la vie présente, arrêtons nos yeux sur cet homme de douleurs, qui a enduré en tant de manières;

jugeons du bonheur des croix par la béatitude de ce saint, qui en a porté de si terribles; mais jugeons-en par le témoignage de notre propre conscience. Qu'en pensons-nous? Qu'en disons-nous? N'est-il pas vrai que nous le disons bienheureux, et que nous le croyons comme nous le disons?

Il a été néanmoins le Job de notre temps, et les croix ont été le caractère particulier de sa grâce. Ce qui le distingue d'avec les autres saints, est que non-seulement il a été crucifié comme eux, mais qu'il a été crucifié par des croix presque inouïes, ayant été selon les sens, selon le monde, selon l'homme, une des personnes les plus malheureuses qui fut jamais, dont la vie a été traversée des plus fâcheuses disgrâces; qui a le plus souffert en son corps, en son esprit, en sa santé et en son honneur; du côté du ciel, du côté de la terre, de la part de ses frères et de ses enfants; durant sa vie et à la mort. Et après tout cela le chef de l'Eglise le déclare bienheureux, et toute l'Eglise avec son chef: tous les Chrétiens dans les royaumes, d'un bout du monde à l'autre, le publient bienheureux. Certainement il faut donc bien croire que les souffrances sont bien précieuses.

Mais pour les bien aimer en suite de la haute estime que nous en devons concevoir, le divin amour est entièrement nécessaire. Apprenons de notre bienheureux Père à aimer les croix à son imitation, mais imitons-le dans le divin amour. Il a écrit qu'il y a des âmes qui ont comme un amour immense, qui sont toutes plongées dans une mer d'amour: et, en écrivant si divinement de ce saint état, il s'y est trouvé heureusement lui-même. Saint François de Sales rapporte de Gerson, chancelier de Paris, qu'ayant expliqué les cinquante propriétés du divin amour marquées dans les *Cantiques*, trois jours après, montrant un visage et un cœur fort vifs, il expira, prononçant et répétant plusieurs fois ces saintes paroles, tirées des mêmes *Cantiques: O Dieu, votre dilection est forte comme la mort!* (*Cant.* VIII, 6.) Et de là il conclut que non-seulement il est mort dans l'amour, mais dans l'actuel exercice de l'amour. Certes chacun sait assez que le bienheureux P. Jean de la Croix a expliqué d'une manière séraphique les plus divins effets de l'amour sacré, que le Saint-Esprit nous représente dans les *Cantiques;* mais il faut savoir qu'il les a exprimés admirablement en sa personne, et dans les actions et les souffrances de sa vie, qui a été une vie toute d'amour; et qu'enfin l'amour lui a fait finir comme nous l'avons remarqué, et qui lui arriva après s'être fait lire le *Livre des cantiques* du saint amour, expirant glorieusement par la vive flamme de son divin feu.

O mon Seigneur et mon Dieu, la honte couvre ici mon visage, et mon ignominie m'est bien présente! O vous, qui êtes mon protecteur dès le sein de ma mère, qui êtes mon espérance dès ma jeunesse, qui m'avez instruit dès mon bas âge, vous savez que dès ce temps-là, non-seulement vous me donniez de saints attraits à votre amour, mais que vous me faisiez crier à votre divin amour. Vous me faisiez dire et redire que je voulais votre saint amour, que je vous le demandais, et que c'était tout ce que je cherchais; depuis ce temps-là, vous m'en avez fait parler une infinité de fois. Combien de fois, annonçant votre sainte parole aux peuples, m'avez-vous fait prêcher que je n'avais point d'autre dessein que d'allumer le feu de votre divin amour dans les cœurs? que c'était tout ce que j'avais à faire dans la vie présente, prenant pour texte ces paroles que vous avez autrefois si miséricordieusement proférées dans les excès de votre charité: *Je suis venu apporter le feu en terre, et que veux-je sinon qu'il y brûle?* (*Luc.* XII, 49.) N'ai-je pas une infinité de fois écrit aux particuliers? et combien de fois l'ai-je fait dans ce qu'il a plu à votre divine providence me faire donner au public, qu'il n'y a que vous seul, tout le reste n'étant rien en votre présence suradorable, et ainsi que vous seul devez être incomparablement aimé? Hélas! comment, après des touches si pressantes, des mouvements si doux, puis-je avoir encore un cœur si glacé, puis-je vivre au milieu de tant de froideurs?

O Seigneur, amollissez la dureté de ce cœur, brisez-le par la plus vive douleur d'une contrition parfaite! Ah! que ma vie soit affaiblie dans cette douleur, et que si quelques années me restent, elles se passent dans les gémissements, et ces gémissements inénarrables que votre Saint-Esprit produit dans les âmes! Que je repasse devant vous toutes les années de ma vie passée dans l'amertume de mon âme! O amour de mon Dieu, que vous êtes aimable, et que je vous ai peu aimé! Seigneur, c'est donc ainsi que j'ai vécu, et que la vie de mon cœur s'est écoulée! Faites que je pleure mes ingratitudes le jour et la nuit, et que j'annonce vos miséricordes depuis le matin jusqu'au soir. Mais que je trouve ma paix dans mon affliction la plus amère, me souvenant que vous avez délivré mon âme et que vous l'avez empêchée de périr

Cependant vos grâces me font peur, leur grandeur et leur multitude me découvrant davantage les excès de mes ingratitudes. O mon Père! car j'ose vous appeler de la sorte, appuyé sur les ordres que vous nous en avez donnés, je les ai commises devant vous; je les confesse en votre présence et devant tous ceux qui liront ce discours. Je voudrais pouvoir m'en confesser devant tous les hommes; je le fais devant tous vos anges, devant la très-pure Vierge, mon asile et mon refuge, et je les prie tous de se joindre à moi pour implorer vos miséricordes.

O amour de mon Dieu, je le répète, et je ne saurais assez le dire, que vous êtes aimable et que je vous ai peu aimé! Mais faites que désormais je vous aime, et que je vous aime souverainement, incessamment et très-uniquement. (*Psal.* XVII, 2.) *Seigneur, que j'entre dans votre force, que je ne me sou-*

*vienne que de votre seule justice. Augmentez votre magnificence..., que je loue votre vérité..., que je vous chante des cantiques. Mes lèvres auront de la joie lorsque je vous chanterai des louanges, et mon âme que vous avez rachetée en tressaillira. Ma langue aussi méditera votre justice pendant tout le jour, et elle publiera les grandes choses que vous avez faites. O Dieu, qui est égal à vous!* (*Psal.* LXX, 18, 19, 21, 22, 23, 24.)

Mais si les exemples de vos serviteurs, comme nous l'avons dit dès le commencement de ce traité, sont comme des charbons vifs et ardents, selon le témoignage de l'un de vos saints, lesquels jetés dans le sein de l'esprit l'échauffent, le brûlent et le mettent tout en flamme. Comment tant d'exemples de l'un de vos plus grands amants qui fut jamais, n'allumeront-ils point des incendies de feux et de flammes divines de votre saint amour en tout ce que je suis? Ah! puissent-elles, selon la multitude de vos bontés infinies et de vos miséricordes incompréhensibles, s'allumer si puissamment, que, me consumant entièrement, elles me transforment totalement en elles! Que je ne sois plus rien à moi-même, ni à aucune créature, afin que je sois tout à votre pur amour! Que je cesse de vivre de ma propre vie, pour ne plus vivre que du pur amour! O aimable Jésus, qu'ayant l'honneur d'être l'un de vos membres, je ne sois plus animé que de votre Saint-Esprit, le Dieu de l'amour et l'amour même! Que cet Esprit d'amour soit l'esprit de mon esprit, l'âme de mon âme, la vie de ma vie, le cœur de mon cœur, la lumière de mon entendement, le souvenir de ma mémoire et l'amour de ma volonté! Qu'il sanctifie en vérité mon âme et toutes ses puissances, mes sens intérieurs et extérieurs, en séparant tout ce qui n'est point de votre grâce! Que je n'agisse plus, que je ne souffre plus qu'en votre amour, par votre amour, et pour votre amour! Que toutes mes pensées, mes paroles et mes actions, mes désirs, mes inclinations, tous mes mouvements aient pour principe et pour fin votre pur amour! O amour! ô amour de mon Dieu! faites-moi vivre uniquement dans la pureté et la sainteté de vos feux sacrés, et que vos plus vives flammes me fassent mourir pour ne cesser jamais de vous aimer, pour vous aimer toujours, pour vous aimer à jamais, pour vous aimer éternellement! Ah! Dieu seul! Dieu seul en trois personnes, et à jamais Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ! Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

—

# ÉLEVATION DE CŒUR

## AU BIENHEUREUX JEAN DE LA CROIX.

—

Admirable saint, dans la grandeur et la multitude de vos grâces, dans la haute gloire que vous possédez dans le ciel, dans les grandes choses que celui qui est puissant a faites en vous et par vous : admirable saint en votre vie qui a tenu plus du ciel que de la terre, dans laquelle on a vu unie l'innocence, et la pénitence dans un éminent degré, qui n'avez vécu que de la mort, qui ne viviez pas, mais dans qui Jésus-Christ vivait : admirable saint dans vos souffrances, qui ont été extrêmes, universelles, et toutes singulières, qui vous ont fait avec l'Apôtre un spectacle au monde, aux anges, et aux hommes : charitable et incomparable saint dans l'amour tout divin que vous avez eu pour ceux qui vous ont persécuté cruellement, ayant pour eux des égards qu'on aurait de la peine à avoir pour les personnes les plus obligeantes : aimable saint dans les secours que vous avez donnés à toutes sortes de personnes pendant votre vie mortelle, que vous continuez encore plus miséricordieusement depuis votre entrée dans la gloire, me voici prosterné à vos pieds comme aux pieds de mon bon père, de mon maître céleste, et de mon puissant protecteur. Tournez vos yeux de miséricorde vers votre pauvre et indigne enfant, traitez-le en père, ayez pour lui des soins dignes de votre bonté paternelle : rendez-le savant de la science des saints, apprenez-lui ce chemin du rien que vous avez autrefois enseigné; honorez-le de votre protection continuelle. Mais séraphique saint, qui êtes venu à l'imitation et dans l'union du Sauveur de tous les hommes apporter le feu du pur amour en terre, et qui ne vouliez autre chose, sinon qu'il y brulât, envoyez-moi du plus haut des cieux, où vous êtes élevé si admirablement, quelques-unes de ces célestes flammes de l'amour de Dieu seul, qui y est toutes choses en tout. Ne permettez pas, ô charitable saint! que ces paroles divines, *Dieu seul*, que j'ai répétées tant de fois de vive voix, et dans mes écrits, aient été dites en vain et inutilement! O le grand saint de Dieu seul, Dieu seul ayant fait la plénitude de votre sacré cœur, faites par vos puissantes intercessions que ce Dieu seul soit mon unique tout en toutes choses, ma vie, tous mes plaisirs, tous mes biens, tous mes honneurs, toute ma science, tous mes amis, tout mon appui, toute ma consolation, mon ciel, ma terre, et toute mon éternité! Ainsi que je passe ce qui me reste de la vie dans le pur amour, que je meure dans le pur amour, et du pur amour, pour ne cesser jamais d'aimer le Dieu de l'amour! Glorieuse Vierge, toujours vierge, toujours immaculée, même dès le premier moment de votre sainte conception; vraie Mère de Dieu, je finis ce petit

ouvrage à vos pieds comme je l'ai commencé et continué. Souvenez-vous des services que votre saint Enfant vous a rendus pendant sa vie : c'est en leur considération que je vous demande en toute humilité, qu'unissant ses intercessions avec votre tout-puissant crédit auprès de Dieu votre Fils bien-aimé, vous m'en obteniez les miséricordes que j'implore, vous m'obteniez le pur amour de Dieu seul. Je vous présente, et à votre bienheureux enfant le P. Jean de la Croix, ce petit ouvrage qu'il a plu à la divine Providence ma bonne mère de m'inspirer de faire, en reconnaissance de votre bonté maternelle, et des mouvements de piété qu'elle m'a donnés pour ce grand et charitable saint, afin que je tâche en la vertu de notre bon Sauveur d'en inspirer la dévotion à tous ceux qui le liront, et qu'ainsi Dieu seul en trois personnes, la suradorable Trinité, l'unique fin de toutes choses (et c'est uniquement ce que je prétends) en soit glorifié, exalté, et surexalté à jamais : oui à jamais, Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

# L'HOMME INTÉRIEUR

OU

# VIE DU VÉNÉRABLE PÈRE JEAN CHRYSOSTOME,

RELIGIEUX PÉNITENT DU TROISIÈME ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

—

## A LA REINE DE TOUS LES SAINTS.

—

Aimable Marie, vraie Mère de Dieu, vierge avant l'enfantement, vierge dans l'enfantement, vierge après l'enfantement, toujours immaculée, et même dès le premier instant de votre toute sainte conception; vérités pour lesquelles, avec le secours de votre Fils bien-aimé, sans lequel nous ne pouvons rien, je voudrais tout faire et tout souffrir : car enfin, ma bonne Maîtresse, ma glorieuse Dame, et par un excès de l'amour du tout aimable Jésus envers les hommes, à qui il a bien voulu vous donner pour Mère, ma très-douce, très-miséricordieuse, très-chère et très-fidèle mère, tout ce qui vous regarde me touche un million de fois plus que moi-même. Ah ! que ne voudrais-je pas faire pour vos sacrés intérêts, qui ne sont autres que les intérêts de mon divin Sauveur? et c'est dans lui que je vous regarde entièrement comme tout absorbée, comme tout abîmée en son cœur adorable. C'est ce que nous représente cette figure mystérieuse, dont parle votre disciple bien-aimé dans son *Apocalypse;* ce grand signe qui lui parut dans le ciel, une femme couverte du soleil. Aussi Jésus-Christ, Homme-Dieu, nous doit toujours être tout en toutes choses. Dans cette vue, mon auguste Dame, il me semble qu'assisté de la grâce de votre Fils adorable, qui est toute notre force, il n'y a rien que je ne voulusse quitter, il n'y a rien que je ne voulusse faire, il n'y a rien que je ne voulusse souffrir pour le moindre degré de votre gloire. Oui, il m'est doux de le répéter, et c'est avec joie que je le dis publiquement, et que je laisse par écrit ce que je voudrais signer jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Aimable Mère de Dieu, je vous aime incomparablement plus que moi-même, et je n'ai point d'intérêt que je ne sacrifiasse à Dieu seul pour le plus petit des vôtres. Toutes les prérogatives singulières, dont le Dieu de toute bonté vous a si extraordinairement favorisée, me donnent une joie inexplicable, et particulièrement le grand privilége de votre Immaculée Conception. J'adore, je bénis, je loue, je remercie la divine Providence des mouvements qu'elle a inspirés à plusieurs universités des plus célèbres de la terre, de soutenir et de défendre un privilége qui vous est si avantageux; et que la même divine Providence soit à jamais aimée et glorifiée, de m'avoir bien voulu donner le même mouvement dès ma plus tendre jeunesse. Ce sont les miséricordes de cette aimable Providence qui m'a toujours servi de la meilleure des mères, que je publie et que je désire chanter éternellement.

Mais, ô bienheureuse Vierge et la Vierge des vierges, comme l'Eglise vous appelle la reine de tous les saints, et c'est avec bien de la justice que je vous dédie ce petit ouvrage de la vie de l'un de vos plus zélés serviteurs, puisqu'il a marché dans les voies les plus pures de la plus éminente sainteté, et que je vous le dédie sous ce titre glorieux de reine de tous les saints, qui vous appartient par tant de raisons. Mais une seule et bien capable de nous

en convaincre pleinement, c'est que dans le corps mystique de Jésus vous tenez la première place après lui, comme l'enseignent les saints docteurs. De là vient qu'ils disent que c'est par vous que coulent toutes les grâces que ce Chef divin influe sur toutes les parties de son corps mystique; ainsi vous êtes la reine de tous les saints, non-seulement par l'élévation incomparable de votre grâce et de votre gloire au-dessus d'eux tous, mais encore parce que c'est par vous que le Saint des saints les a fait arriver à leur sainteté : et, en effet, vous êtes le grand moyen dont se sert sa divine providence pour exécuter ses desseins.

O ma bonne Dame, me voilà entre vos charitables mains: regardez en pitié votre pauvre et indigne serviteur, et ne permettez pas que mes infidélités rendent inutiles les desseins d'une si aimable Providence sur ma chétive et misérable personne. Que ce *Dieu seul*, que j'ai tant de fois dit et redit, devienne enfin pour moi, en toute vérité, mon seul, mon grand et unique tout en toutes choses, dans l'union avec mon Sauveur Jésus-Christ; et qu'ensuite en parlant, en écrivant des saints, je les imite, je parle, j'agisse, je souffre comme ils ont parlé, comme ils ont agi, comme ils ont souffert. O reine de tous les saints, que je vive, que je meure dans la même dépendance de votre sacrée conduite qu'ont eue tous les saints. Que je participe à la pureté, à la sainteté, à la grandeur, à la fidélité, à la constance et au zèle de leur pur et saint amour pour vous. Ah! que je vous aime avec eux et comme eux, de l'amour héroïque et généreux qu'ils vous ont porté pour l'honneur et la gloire de Dieu seul en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, le principe, le centre et la fin dernière de toutes choses. Ainsi soit-il.

---

## A TOUS LES SAINTS.

—

Grands de l'Empyrée, glorieux princes du ciel, ô saints et saintes de Jésus, me voici prosterné à vos pieds pour vous présenter ce petit ouvrage, après l'avoir dédié à votre auguste Reine. Je vous le présente comme un témoignage de la reconnaissance que j'ai pour vos miséricordieuses bontés envers votre pauvre et indigne serviteur, en actions de grâces de toutes les faveurs que j'ai reçues par vos charitables intercessions. Je vous le présente comme une marque de la dépendance de vos grandeurs, dans laquelle je veux vivre, et dans laquelle je désire de mourir. Je vous l'offre comme à la plus noble partie du corps mystique de l'adorable Jésus, ayant été les temples de son Saint-Esprit, les sanctuaires de son pur amour, et ayant vécu de sa vie divine. O bienheureux saints et saintes, votre gloire est incompréhensible, et elle surpasse tout ce que l'œil a vu, tout ce que l'oreille a entendu, et tout ce qui peut monter au cœur de l'homme ; vos joies toutes divines sont un abîme que l'esprit humain ne peut pénétrer, puisqu'elles sont une participation de la joie de Dieu même. C'est donc dans cette joie que le Seigneur de toutes choses vous a fait si heureusement entrer, et dans laquelle vous êtes comme inondés des torrents de plaisirs tout célestes et qui vous font goûter des délices inexplicables. Oh! que vous êtes heureux, puisque vous êtes heureux du bonheur de Dieu même par la glorieuse communication que vous en avez! Cela est bien dit, mais qui pourra jamais le concevoir? Entrer dans la joie d'un Dieu, être bienheureux du bonheur d'un Dieu, régner éternellement avec Dieu, posséder une félicité achevée et parfaite pour un jamais, c'est la gloire que le Dieu de toute grandeur donne à tous les saints. O bienheureux saints et saintes, je ne puis me lasser de vous le dire, hé! que vous êtes bienheureux! Mon cœur et toute mon âme s'en réjouissent plus que je ne saurais vous le dire, prenant part entièrement à vos sacrés intérêts. Ah! que j'ai donc une douce et sainte consolation de votre gloire! Mais, grands saints, cette gloire que vous possédez, ce bonheur dont vous jouissez, tout cela ne vous arrive que parce que Dieu seul est toutes choses en vous, et qu'il n'y a plus rien de ce vous-même imparfait. Et ce Dieu seul n'est en vous qu'à raison de la sacrée et divine union que vous avez eue avec Jésus par une sincère et entière séparation de tout le créé. Tirez-nous donc par vos puissantes et miséricordieuses intercessions de toutes créatures, ôtez-nous à nous-mêmes par un véritable renoncement. Ah! faites par votre grand crédit auprès de l'adorable Jésus, que nous remplissions en sa divine vertu les devoirs du Chrétien; que nous cessions d'être à nous-mêmes pour être tout à l'aimable Jésus; que nous mourions à toutes choses, afin qu'il vive en nous; que nous devenions en vérité sa nouvelle créature. Glorieux saints et saintes, hé, ne permettez pas que votre pauvre serviteur parle si souvent et écrive de vous sans vous imiter; parle et écrive des voies de la perfection, par lesquelles vous avez marché, sans vous y suivre. Hé, ne le souffrez pas, non à raison de mes intérêts, qui ne méritent pas que vous les regardiez, mais pour l'amour, l'honneur et la gloire de notre commun roi, l'adorable Jésus. Considérez que sa divine volonté est que je sois saint, puisque tout Chrétien est appelé à la sainteté. Faites donc que je le devienne pour l'honneur de cette volonté divine. Que je meure de la mort des justes, qui est votre mort, mais que je vive de votre vie; ou obtenez-moi de notre Dieu que je sorte du monde ou que je n'aie plus de part au monde ni à son esprit; mais impétrez des grandes miséricordes

de notre Sauveur, que je n'en sorte qu'après en être sorti, que je ne meure qu'après y être mort. Ah! que Dieu seul dans l'union avec l'aimable Jésus soit mon tout dès cette vie, pour être mon tout pour un jamais. Dieu seul donc, Dieu seul à jamais, au grand jamais Dieu seul. Dieu seul durant tout le cours de cette vie, Dieu seul à la mort et dans l'instant de la mort, Dieu seul pendant toute l'éternité. Mon bon Sauveur, adorable et infiniment aimable Jésus, hé, je vous demande cette grâce en toute humilité, par les mérites de votre douloureuse passion, par le sang que vous avez répandu pour moi, par tout l'amour de votre divin cœur et du cœur très-charitable de votre immaculée Mère Vierge. Pour ce sujet, multipliez, augmentez vos faveurs et vos miséricordes, par les intercessions de tous vos saints, de toutes vos saintes que je vous présente, à qui j'ai recours, puisque vous avez ordonné de la sorte; et j'ai intention de vous présenter continuellement cette humble prière par ce petit écrit, que je désire être comme une voix perpétuelle, qui crie aux oreilles de votre divine Majesté incessamment, pour en obtenir cette grâce. Ainsi soit-il.

---

# L'HOMME INTÉRIEUR

OU

# VIE DU VÉNÉRABLE PÈRE JEAN CHRYSOSTOME,

RELIGIEUX PÉNITENT DU TROISIÈME ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

## PREMIÈRE PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

*De l'homme intérieur.*

Le grand Apôtre, dans son *Epître aux Ephésiens* (III, 16), nous découvre l'homme intérieur; et cet homme intérieur est le nouvel homme dont il est parlé dans la même épître (IV, 24), qui est créé selon Dieu dans la justice et dans la sainteté de la vérité. Il l'appelle dans son *Epître aux Galates* (VI, 15), *la nouvelle créature de Dieu*, parce qu'étant régénéré par le Saint-Esprit, il est réformé, et comme créé de nouveau, selon Jésus-Christ. Ainsi il enseigne qu'il est créé selon Dieu dans la justice et dans la sainteté de la vérité; parce qu'étant une nouvelle créature, il n'a plus de part au monde, et est saintement séparé des choses présentes par un parfait détachement, et tout consacré et appliqué à Dieu, non selon le mensonge du monde, qui est tout dans l'erreur et dans les bagatelles du siècle, mais selon la vérité et la pureté de Dieu le Père, et de Jésus-Christ son Fils, qui lui a demandé qu'il sanctifiât ses fidèles en vérité.

Cet homme donc intérieur n'est point né de la chair et du sang, ni de l'homme même, mais de Dieu. Il est mort à la chair et au monde, il vit d'une vie divine selon le Saint-Esprit, et selon Jésus-Christ ressuscité; c'est de ce chef adorable qu'il reçoit l'influence, la lumière et le mouvement (*Act.* XVII, 28); c'est de son esprit qu'il est animé et conduit; c'est par son esprit qu'il opère. (*Ephes.* III, 16.) Il est le temple de Dieu, où il habite glorieusement (*II Cor.* VI, 16); il est même un membre de l'Homme-Dieu, dans lequel il est transféré du vieil homme, comme nous l'enseigne encore notre apôtre aux Ephésiens. (V, 30.)

Après cela il ne faut pas s'étonner si saint Ambroise dit que l'homme extérieur ayant plusieurs membres, l'homme intérieur consiste tout en sagesse et en grâce. Si saint Grégoire de Nazianze assure que c'est dans l'homme intérieur que se trouve la beauté cachée et le secret agrément; si le Psalmiste nous apprend (*Psal.* XLIV, 14) que *toute la gloire de la fille du roi vient du dedans* (car il faut avouer que les apparences extérieures sont bien vaines); la robe d'or qui, selon le même Psalmiste, orne l'homme intérieur, est la divine charité, qui surpasse toute science. Et s'il nous représente cette robe semée de diverses fleurs, c'est pour nous apprendre que les différents dons de Dieu s'y trouvent avec le divin amour. Mais il faut dire de plus, avec saint Paul, que non-seulement l'homme intérieur est rempli des dons de Dieu, mais encore de Dieu même, et en toute plénitude, et c'est ce qui fait dire au même apôtre, *que l'œil de l'homme n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment* (*II Cor.* II, 9); car qui pourrait comprendre ce que c'est que l'Etre infini de la majesté suradorable d'un Dieu qui se donne à sa créature avec des excès d'un amour si étonnant?

C'est pour ce sujet que le même saint prie le Dieu de toute bonté, afin que, selon la magnificence de sa gloire, il communique sa vertu aux fidèles, pour être fortifiés par son esprit dans l'homme intérieur.

C'est cet homme intérieur qui, comme nous l'avons remarqué, contient la mort aux sens et aux passions, qui renferme un saint recueillement en Dieu, qui possède la grâce de Jésus-Christ, et Jésus-Christ même, et le Saint-Esprit; que nous nous sentons pressés en la vertu de celui sans lequel nous ne pouvons rien, de découvrir en quelque manière dans l'abrégé de la vie du vénérable P. Jean Chrysostome, religieux du troisième ordre de Saint-François; abrégé que nous commençons à décrire, non sans une spéciale conduite de la divine Providence, sans laquelle rien ne se fait, le même jour que celui où il est sorti de ce monde, et qui, selon le langage de l'Eglise, est le jour de la naissance des bienheureux, et le commencement de leur vie parfaitement glorieuse.

Nous disons que le désir nous est donné de découvrir en quelque manière l'homme intérieur dans le fidèle serviteur de Jésus-Christ et de son immaculée Mère, parce que nous savons que les grâces de cet homme qui est trop riche devant Dieu, comme nous le déclare le prince des apôtres, ne peuvent être tout à fait expliquées. Ce sont des richesses incompréhensibles, selon le langage de saint Paul (*Ephes.* III, 8); c'est pourquoi saint Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus, assurait que tout ce que nous apprenons de plus admirable dans la vie des saints, n'est pas grand'chose si on le compare à ce que l'esprit de Jésus-Christ a opéré dans leur intérieur, et qui nous est inconnu; et ce qui lui faisait dire, sans rien perdre de sa profonde humilité, qu'il n'aurait pas voulu changer ses grâces avec celles des plus grands saints, s'ils n'en avaient eu d'autres que celles que nous lisons dans leurs vies quant à l'extérieur.

Ce sentiment pourra surprendre l'*homme animal*, qui, selon la doctrine de l'Apôtre, pleine d'une vérité que l'on ne peut combattre sans hérésie, *ne comprend point les choses de l'esprit de Dieu, parce qu'il les traite de folies, et qu'il n'est pas capable de les concevoir.* (*I Cor.* II, 14.) Mais de plus, remarque un savant et pieux interprète sur ces paroles, non-seulement l'homme animal qui est dominé par les sens, mais encore celui qui, étant justifié, n'a pas encore renoncé à la sagesse séculière, ne conçoit pas la pureté de la vie de l'homme intérieur.

Comme le sens, dit l'Angélique docteur, ne juge pas la raison, ni un homme endormi celui qui veille; de même les sages et les prudents du siècle n'entendent pas la conduite de Dieu, que le père des lumières, par un juste et terrible jugement, leur tient cachée. *Ce qui se passe dans le cœur de Dieu,* dit l'Ecriture, *n'est connu que de l'esprit de Dieu;* c'est pourquoi le saint Apôtre s'écrie: *Nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits.* (*I Cor.* II, 11, 12.) Ceux qui ont encore quelque chose de cet esprit ténébreux du monde, n'entendent rien dans les voies les plus pures et les plus lumineuses de Dieu. Les grandes miséricordes de Dieu sur ses saints, les bontés ineffables de son divin cœur dans la communication de ses dons, leur paraissent incroyables; en cela bien éloignés de l'admirable lumière des âmes les plus éminentes dans le pur amour de Dieu seul dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne peuvent douter que ce Dieu très-bon et très-miséricordieux n'ait fait à ses saints des grâces incomparablement plus grandes que toutes celles que nous en connaissons. Je n'ai point de peine, disait saint François de Sales, à croire les merveilles et les miracles les plus étonnants que nous lisons des saints. Cette disposition est ordinaire dans les personnes qui sont les plus unies à Notre-Seigneur, ou qui sont appelées spécialement à la perfection. Les philosophes, ces savants amateurs du siècle, sont trop éloignés du règne de Dieu pour connaître les merveilles qui s'y opèrent: ils s'évanouissent par une vaine suffisance dans leurs pensées; et jugeant des choses qu'ils ignorent par leur propre lumière, ils estiment ce qu'il faut mépriser, et ils méprisent ce qu'il faut estimer. Ils n'entendent point les opérations de Dieu dans ses saints; et si on leur parle de leurs voies, ils ne les peuvent goûter. C'est ce qui a fait dire à l'Apôtre (*I Cor.* III, 18, 19) que nous ne pouvons nous lasser de citer: *Que nul ne se trompe soi-même; si quelqu'un d'entre vous se croit sage selon le monde, qu'il devienne fou pour être sage, parce que la sagesse de ce monde est folie devant Dieu, l'Ecriture disant: J'arrêterai les sages dans leurs subtilités.* (*Job* V, 13.) Et en un autre endroit: *Dieu a connu les pensées des sages, et en a découvert la vanité.* (*Psal.* XCIII, 11.)

L'homme intérieur qui est appelé par le prince des apôtres, *l'homme du cœur au dedans* (*I Petr.* III, 4), parce que sa principale opération consiste dans l'amour, et que toutes les autres se réduisent à celle-là, ne peut être connu que par des yeux que saint Paul appelle des yeux du cœur (*Ephes.* I, 18), c'est-à-dire des yeux non-seulement éclairés, mais pleins d'amour; par des esprits non-seulement lumineux, mais divinement embrasés. *Je prie donc Notre-Seigneur Jésus-Christ*, avec le même Apôtre aux Ephésiens (*Ephes.* XVII, 18), *qu'il éclaire*, mon cher lecteur, *les yeux de votre cœur, afin que vous sachiez quels biens sa vocation nous fait espérer, quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints.* Elles ont été admirables dans le serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, dont nous pensons à écrire quelque chose de la vie. Des personnes des plus éclairées de notre siècle, et des plus éminentes dans les voies de la

sainteté, qui l'ont connu très-intimement, m'en ont parlé il y a bien des années d'une manière étonnante, par la haute estime qu'elles faisaient de son incomparable vertu; mais ces personnes ayant achevé les jours de leur pèlerinage par une précieuse mort, ne nous peuvent plus dire les merveilles de la grâce qu'elles avaient remarquées dans l'homme de Dieu. D'un autre côté, la plupart de celles qui ont conversé le plus avec lui ne sont plus aussi dans cette terre d'exil; ainsi le public est privé de bien des choses édifiantes de sa sainte vie. C'est ce qui m'a fait dire que je n'en donnerais qu'un abrégé, qui m'a été donné fidèlement par quelques-unes des personnes qui ont eu une liaison particulière de grâce avec lui, et qui restent encore en ce monde, et qui sont des témoins irréprochables et authentiques de sa pure vertu et de ses grâces, en ayant appris même plusieurs particularités, soit dans des mémoires qu'il a laissés par une conduite particulière de la divine Providence, soit par les personnes dont j'ai parlé, et qui sont décédées en odeur de sainteté.

Il ne me resterait ensuite qu'à pouvoir dire en vérité avec l'Apôtre : *Pour nous, nous avons le sens de Jésus Christ*, afin de pouvoir un peu pénétrer les opérations de son divin esprit dans ce bon et fidèle serviteur. (*I Cor.* II, 16.) Au moins je dirai avec l'homme apostolique, au sujet des dons que Dieu lui a faits : Nous en parlons non pas avec le langage étudié de la sagesse humaine, mais avec la doctrine de l'esprit, proportionnant les choses spirituelles aux hommes spirituels; nous laissant entièrement à l'opération et à la vertu de notre adorable Sauveur, et renonçant de tout notre cœur à ce que la nature y pourrait mêler, afin que Jésus-Christ soit tout en toutes choses.

## CHAPITRE II.

### *La naissance et l'éducation du vénérable Père Jean Chrysostome.*

L'un des plus grands serviteurs de Dieu de notre siècle, le feu père de Condren, de sainte mémoire, disait que Dieu avait voulu, dans l'ancienne loi, que les généalogies fussent distinguées, afin de faire discerner celle de son fils; mais que depuis que saint Luc et saint Matthieu l'ont rapportée, le Saint-Esprit n'en a fait écrire aucune autre, parce qu'il veut que tous les hommes, de quelque lignée qu'ils soient, se viennent confondre en celle-là; et que naissant de nouveau en Jésus-Christ, ils oublient leur naissance selon la chair : j'entre de tout mon cœur dans les sentiments de ce saint homme; et la qualité de Chrétien que je porte par un excès d'une miséricorde inénarrable du Dieu de toute bonté ne me permettant pas d'envisager autre chose que Jésus-Christ, c'est à lui seul que je m'arrête; et sans regarder dans le Père Jean Chrysostome ce qui est né du sang et par la volonté de la chair et de l'homme, comme parle saint Jean, je n'y considère que sa naissance spirituelle par la régénération divine, qui, l'élevant glorieusement à la qualité de membre de Jésus-Christ, le fait ensuite entrer dans l'alliance admirable des trois personnes divines, et de tous les princes du paradis.

Le serviteur de Dieu naquit en la paroisse de Saint-Frémond, en la basse Normandie, diocèse de Bayeux. Il eut le bonheur d'avoir des parents fort catholiques; et ayant été fait enfant de Dieu par le saint baptême, il y reçut le nom de Joachim. Comme ce nom, selon la remarque de saint Jean Damascène, signifie *la préparation du Seigneur*, ce n'est point sans une conduite particulière de la divine Providence qu'il lui a été donné, puisque son âme étant prévenue des plus saintes bénédictions de la douceur de Dieu, elle était préparée par ces grandes grâces pour servir de temple à la magnificence de sa gloire. Disons encore que la divine Providence le destinant pour appartenir à la très-pure Vierge par une liaison de dévotion toute singulière, il était convenable qu'il eût un rapport particulier au grand saint Joachim, son bienheureux père, en recevant son nom en sa naissance spirituelle, ce qui le mettait sous la dépendance spéciale de sa puissante protection. Comme c'est Jésus-Christ que je regarde dans sa famille, sa grâce m'y fait voir un de ses frères qui a eu l'honneur d'entrer dans l'ordre du séraphique P. saint François, parmi les religieux Capucins; et une de ses sœurs qui a vécu sous la règle étroite de sainte Claire, dans le monastère de ses filles qui est à Rouen. Il a eu aussi un oncle religieux de la très-sainte Trinité de la Rédemption des captifs, que l'on appelle communément Mathurins, et qui a été supérieur de l'une des maisons de cette charitable congrégation, qui a été donnée à l'Eglise par une révélation céleste, faite même au Souverain Pontife, pour la secourir dans l'un de ses plus pressants besoins, je veux dire dans la captivité de ses fidèles sous la cruelle tyrannie des mahométans; car, comme les pauvres captifs y souffrent des tourments inexplicables, et qu'ils sont quelquefois dans le danger de perdre la foi, l'on peut dire que c'est l'une des plus grandes œuvres de miséricorde, et pour le corps et pour l'âme, que de leur procurer quelque soulagement; et je ne puis assez m'étonner du peu de zèle de la plupart des Chrétiens sur ce sujet.

Le serviteur de Dieu, dès son enfance, fit paraître tant de dispositions au vrai bien, que l'on eût dit que la vertu était née avec lui. Il était d'une humeur douce et aimable, d'un naturel honnête, civil et obligeant, d'un accès facile et très-agréable. Je ne m'arrête à ces choses, qu'autant qu'elles ont servi de nobles instruments à la grâce. Comme ma qualité de Chrétien m'oblige de vivre de la la foi, je ne veux voir que par sa divine lumière, qui, nous faisant estimer les choses selon l'estime que Dieu en fait, ne nous découvre rien d'estimable que ce qui est en Jésus-Christ. Ah! que tout le reste est digne de mépris et de compassion! Combien de réprouvés ont eu des dons excellents de na-

ture, soit du corps, soit de l'esprit, qui souvent ont attiré l'estime et l'amour des créatures, et qui présentement gémissent dans les enfers, y servant de jouet aux malheureux démons, et d'une aversion cruelle aux autres misérables damnés! Mais dites au juste, selon l'ordre du Saint-Esprit, que tout va bien pour lui. Comme il est sanctifié dans la vérité et selon la prière que le Fils de Dieu en a faite à son Père, se séparant de toutes les fins basses que l'imperfection de la nature lui pourra donner, il fait une consécration de tout ce qu'il est à la pure gloire de Dieu. Ainsi notre bon enfant se dédiait entièrement au service du Créateur, à qui il s'appliquait par une oraison si fréquente et si pleine de ferveur, que son précepteur eut quelque crainte qu'il n'y eût de l'excès; c'est ce qui l'obligea de lui remontrer qu'il prît garde à ne pas tomber dans une dévotion indiscrète, et qui lui pourrait causer quelque mal. Mais le jeune homme lui répondit, qu'il ne se trouvait jamais mieux que lorsqu'il était auprès de Dieu, et que l'oraison, à son égard, était bien plutôt un doux soulagement qu'une peine.

Il fut envoyé à Rouen pour y étudier au collége des Pères de la Compagnie de Jésus, où il eut pour maître en rhétorique le célèbre père Caussin. Cet excellent homme fit bientôt un grand état de son disciple, dans lequel, par sa grande lumière, il voyait des marques de ce qu'il devait être un jour. Dès lors notre jeune étudiant s'appliqua d'une manière extraordinaire à la pénitence, et avec une telle austérité qu'il demeura sans boire pendant trois mois entiers. Dieu est admirable dans ses saints, dit le Psalmiste; et, de vrai, il les conduit par des voies étonnantes qui leur réussissent bien, parce qu'ils y marchent par son esprit. Ceux qui voudraient s'y engager par eux-mêmes s'y égareraient infailliblement, et c'est ce qu'il faut remarquer dans les vies des saints; car si l'on doit toujours admirer leurs exemples, il ne faut pas cependant les imiter toujours, particulièrement en ce qui regarde les austérités corporelles.

Dans le temps de ses premières études aux lettres humaines, il y fit paraître beaucoup de vigueur et de solidité d'esprit; mais le feu du divin amour, qui brûlait dans son cœur, le porta puissamment à rechercher au dehors tous les moyens possibles d'accroître l'ardeur de ses plus saintes flammes. Ç'a toujours été une grande pratique des âmes animées de l'Esprit de Dieu, de se faire des habitudes sacrées avec de saintes personnes, que Dieu honore de ses plus pures grâces. Comme Dieu réside, dans une plénitude surabondante, dans ces personnes choisies, il est bien difficile de s'en approcher sans ressentir quelques effets de l'effusion du divin amour qui règne souverainement dans leurs cœurs. Ces enfants de lumière portent souvent de grandes clartés dans l'esprit, et servent d'instrument à l'Esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour en dissiper heureusement les ténèbres : ils découvrent d'une manière admirable les plus secrets sentiers qui conduisent à l'union divine. Ces vérités, étant appuyées de l'expérience de tous les siècles, n'ont pas besoin de preuves. J'ai connu une personne qui, étant mue par un fort mouvement intérieur d'en aller voir une autre qui avait beaucoup de grâces de Notre-Seigneur Jésus-Christ, se trouva, en l'abordant, remplie d'une joie divine qu'il serait bien difficile d'expliquer. Pour lors, se souvenant de la bienheureuse société de tous les saints dans le ciel, elle disait en elle-même : Oh! combien doit être grande la douceur céleste qui arrive de l'union de tous les saints avec Jésus-Christ dans le paradis, puisqu'en cette vie, qui n'est qu'une vallée de larmes, elle cause des consolations si saintes! Cette personne peut assurer en vérité qu'elle n'a point de paroles pour expliquer la joie divine dont elle fut remplie; et elle peut compter ce jour pour l'un des plus heureux de sa vie. Elle en ressentit durant huit jours des effets très-particuliers de grâce; car, enfin, c'est de la sorte que Dieu honore ses saints, non-seulement en les comblant de biens, mais en les répandant avec largesse sur les autres en leur considération. O hommes! que ne savez-vous combien il fait bon de servir un tel maître! Cette même personne, dans la rencontre de plusieurs serviteurs de Dieu, s'est trouvée inondée de consolations divines, et si abondantes, qu'elle avait peine à les supporter dans la faiblesse de la partie inférieure.

Il faut remarquer ici comme l'Esprit de Dieu se communique beaucoup par les personnes dans lesquelles il réside dans sa plénitude; de même, la malignité de l'esprit diabolique se répand fortement par les personnes qui lui sont assujetties par la corruption de leurs mœurs. Comme c'est une des choses les plus utiles que la conversation des gens qui sont à Dieu, il n'y a rien de plus dangereux que la compagnie des méchants. Si les saints sont une bonne odeur de vie en Jésus-Christ à ceux qui les fréquentent, les mondains sont comme un air contagieux qui porte l'infection dans ceux qui les approchent. Oh! combien d'âmes innocentes se sont perdues par ces malheureuses conversations! Oh! combien d'âmes qui allaient à la sainte perfection, dans la pureté des maximes évangéliques, se sont pitoyablement relâchées en entrant dans les sentiments d'une morale trop humaine! Et c'est une chose très-remarquable que non-seulement les méchants, mais les gens qui ont trop de l'esprit humain, qui soutiennent et flattent la nature, qui en sont les partisans, sont très-dangereux aux âmes qui veulent aller à Dieu en esprit et en vérité. Oh! que bienheureuse est l'âme où il n'y a que Dieu seul! C'est une image vivante de la gloire du ciel et le vrai paradis de la terre. Dieu, qui y demeure comme dans son trône, y départ ses grâces avec des libéralités étonnantes. Les paroles de cette âme sont paroles de vie; sa conversation

céleste dégage saintement de la terre, et l'on peut dire ici avec le Psalmiste : Oh! que c'est une chose excellente et agréable que de vivre dans l'union de ces personnes! Cette union est semblable à une excellente huile de parfum : *Elle est comme la rosée d'Hermon, qui tombe sur la montagne de Sion. Car c'est là que le Seigneur répand ses bénédictions et donne une vie éternelle.* (*Psal.* CXXXII, 1-3.)

Notre serviteur de Dieu, pénétré de ces vérités, a toujours fait une haute estime de la société avec les personnes saintes; il en a ménagé la connaissance avec bénédiction durant tout le cours de sa vie; il la conseillait à ceux qui prenaient ses avis; et le célèbre auteur du *Chrétien intérieur*, qui a été l'un de ses premiers disciples, comme nous le dirons, avec le secours divin, dans la suite de ce discours, en faisait un si fidèle usage, qu'il a fait des voyages dans le seul dessein de chercher des personnes toutes à Dieu. Ainsi l'on entendait dire agréablement à ce grand homme, quand on lui demandait où il allait, dans quelques-uns de ses voyages avec d'autres serviteurs de Dieu : *Nous allons chercher les saints.* Je sais bien que cet attrait, qui est grand et fort durant certains temps, se modère en d'autres, où Dieu se veut communiquer immédiatement; mais il est vrai aussi qu'il a demeuré en de certains saints presque jusqu'à la fin de leur course, comme il se voit dans saint Antoine, qui, étant tout cassé de vieillesse, alla chercher saint Paul, anachorète, avec des peines et des fatigues incroyables, si l'on considère son grand âge, si l'on fait réflexion qu'il le cherchait sans savoir le lieu de sa retraite, dans une solitude où il n'y avait personne à qui il en pût demander des nouvelles, cheminant dans des déserts où il n'y a aucune route, et qui sont destitués de toutes les choses même les plus nécessaires à la vie.

Or, ce mouvement intérieur, que l'Esprit de Dieu donne à ceux qu'il anime, ne s'est pas trouvé seulement dans le P. Jean Chrysostome, lorsqu'il avait fait de plus grands progrès dans les voies de la perfection, et dans un âge plus avancé, mais dès lors même qu'il faisait ses premières études au collége de Rouen; et ce fut en ce temps-là qu'entendant parler de M. de la Forest, qui était en réputation de sainteté, il n'oublia rien, tout petit écolier qu'il était, pour s'en procurer la connaissance; et, comme il n'était pas en son pouvoir d'aller le voir, il prit la liberté de lui écrire. Cet homme de Dieu, éclairé du Saint-Esprit, s'aperçut bientôt de la grâce du petit écolier qui lui écrivait. Il recevait donc les lettres avec une sainte joie en Notre-Seigneur (et il n'y en a point d'autre véritable), et il lui faisait réponse avec beaucoup d'exactitude. Ces lettres du saint homme, qui étaient pleines du feu du Saint-Esprit, trouvant l'âme du petit écolier comme une matière toute préparée, y produisaient bientôt l'ardeur de ses plus vives flammes. Son pauvre cœur, à leur lecture, se trouvait tout embrasé; et, comme il prenait un singulier plaisir à les lire et à les relire, les flammes du divin amour s'augmentaient toujours de plus en plus dans ce jeune homme si béni de Dieu. Remarquons encore ici que, comme la lecture des choses divines est l'un des plus grands moyens pour s'unir à Jésus-Christ, de même la lecture non-seulement des mauvais livres, mais des livres qui, bien qu'indifférents d'autre part, sont composés par des personnes qui ne sont pas à Dieu, a des effets très-fâcheux dans les âmes. Saint Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus, fit bien expérience de cette vérité, lorsque lisant quelques livres d'Erasme, qui étaient des livres de science et de bonnes lettres, cependant il remarqua que l'Esprit de Dieu s'éloignait de lui pour cette lecture : c'est qu'Erasme, fort habile dans les lettres humaines, s'était laissé aller à quelques nouveautés à l'égard de la religion. Enfin, comme Dieu, partout où il réside dans la plénitude de son Esprit, en fait ressentir les effets, de même où le péché habite, et par suite l'esprit du démon, il en arrive de grands maux. J'ai ouï un jour prêcher à feu M. le Gauffre, digne successeur du célèbre P. Bernard, décédé en grande odeur de sainteté, qu'assistant à la mort un jeune ecclésiastique qui achevait sa vie dans une grande paix, un huguenot de ses amis l'étant venu voir pour lui rendre les dernières civilités, en même temps le malade s'écria : « Je suis tenté contre la foi. » Le démon, qui était dans cet hérétique comme dans son fort, se servit de ce moyen pour attaquer ce moribond avec plus de vigueur; et c'est la remarque qu'en faisait ce serviteur de Dieu, qui est bien digne de considération, et particulièrement dans l'état de la mort, qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel d'une âme.

## CHAPITRE III.

### *Son entrée dans le cloître.*

Comme les personnes qui sont possédées de l'esprit du monde ont de l'estime pour les choses du siècle et y demeurent misérablement attachées, ceux qui sont animés de l'esprit de Jésus-Christ ne font état que de Dieu seul, ou de ce qui regarde ses divins intérêts. Dans la sainte union qu'ils ont avec cet adorable Sauveur, ils regardent, dans sa divine lumière, le monde comme un lieu d'obscurités et de ténèbres, et toutes ses grandeurs, ses plaisirs et ses richesses comme un songe et une pure illusion. Il ne faut pas s'étonner ensuite s'ils sortent si volontiers de ce lieu de ténèbres, s'ils renoncent avec tant de force à ce qui n'est que vanité et mensonge. L'amour de Jésus-Christ leur fait considérer comme des pertes ce que les gens du monde regardent comme de grands avantages, et, en effet, les biens du siècle appauvrissent plutôt dans les voies de la grâce qu'ils n'enrichissent : souvent ils sont accompagnés d'une grande bassesse, et, ne donnant que des plaisirs apparents, ils causent une véritable douleur. Les

vrais Chrétiens qui sont obligés de les garder par leur état en usent, pour parler avec l'Apôtre, comme n'en usant point. (*I Cor.* VII, 31.) Cependant, selon la doctrine du même Apôtre, les embarras du ménage et d'une famille leur tiennent le cœur partagé. (*Ibid.*, 33.) C'est pourquoi cet homme de Dieu, prévenu des miséricordes du Seigneur, donne conseil de ne s'y point engager. Il assure que ceux qui s'y seront liés ne seront pas exempts d'affliction, et saint Augustin estime que les maux en sont si grands, que c'est une folie de s'y exposer. Ceux qui en sont heureusement délivrés ont soin de servir le Seigneur et de se rendre agréables à Dieu.

Après des vérités si certaines et si claires, il est bien difficile de concevoir l'aveuglement déplorable des parents qui ont tant de difficulté, et qui apportent tant de résistance aux volontés de leurs enfants ou de leurs proches, lorsqu'ils désirent embrasser les conseils du Fils de Dieu, par le renoncement au monde et l'entrée dans le cloître. Car, si c'est l'amour qu'ils leur portent qui leur sert de prétexte, puisque aimer n'est autre chose que de vouloir et de procurer un véritable bien, comment peuvent-ils dire que leur affection est sincère qui les éloigne non-seulement de leur faire avoir ce qui leur est plus avantageux, mais qui les pousse à les engager dans un état de misère? S'ils répondent que ce n'est pas leur pensée, que répondront-ils aux sentiments du Saint-Esprit? Cet Esprit adorable nous révèle, dans l'Ecriture, que ceux qui se marient souffriront de l'affliction; c'est pourquoi l'Apôtre qui parle par son divin mouvement dit ces paroles dans la *Ire Epître aux Corinthiens* (VII, 26) : *Je crois donc qu'à cause des misères présentes, un homme fait bien de ne se point marier.* Ces gens qui disent qu'ils croient à la parole de Dieu peuvent-ils juger d'une autre manière? Le même Apôtre s'écrie qu'il désirerait que tous fussent comme lui; qu'il déclare à ceux qui ne sont pas mariés qu'ils feront bien de demeurer fermes dans l'état où il est; qu'au reste, il dit ces choses pour l'avantage de ceux qu'il exhorte de la manière, et pour les porter à un état honorable. (*Ibid.*, 33, 35.)

C'est donc un avantage de ne se pas engager dans le monde par les liens du mariage; c'est donc un état honorable, quoique les hommes puissent penser ou dire. Pourquoi donc envier ce bien? pourquoi donc empêcher cet honneur? honneur qui est aussi solide, aussi réel, aussi vrai aux yeux de Dieu, que les grandeurs et les richesses de la terre sont trompeuses en présence de cette Majesté suradorable. Mais, dit le Psalmiste, les hommes dont le cœur s'égare dans la malice de leurs paroles pour chercher des excuses dans leurs péchés (*Psal.* CXL, 4), objectent que l'on peut se sauver dans le monde. Il est vrai que l'on peut s'y sauver, mais, pour quelques-uns qui s'y sauvent, un très-grand nombre y périt. Notre-Seigneur le fit voir à sainte Thérèse comme un lieu tout plein de dangers d'une mort épouvantable. Toutes les personnes qui lui furent montrées dans ce lieu funeste, lui paraissaient armées d'épées, de lances et d'autres sortes d'armes, dont elles se poursuivaient et se blessaient les unes les autres d'une manière lamentable. Saint Anselme le vit dans une extase comme un fleuve très-impétueux, dont les eaux bourbeuses, vilaines et sales, entraînaient quantité d'ordures et il entendit une voix qui lui dit : Voilà ce que c'est que le monde ; voilà les eaux dont les hommes du siècle sont abreuvés. Mais nous avons la parole de Dieu qui est plus affermie, et qu'il fait bon de considérer, pour parler le langage du prince des apôtres, comme une lampe qui éclaire dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour paraisse, et que l'étoile du matin se lève dans nos cœurs. (*II Petr.* I, 19.) Que ces ennemis donc de l'âme, comme le Fils de Dieu les appelle, écoutent ce que le Saint-Esprit dit à toutes les Eglises dans la *Ire Epître de saint Jean* (II, 15-17), que tout le monde est dans la malice. Qu'ils écoutent ce que celui qu'ils reconnaissent pour leur Dieu, leur enseigne dans l'Evangile, que son royaume n'est point de ce monde (*Joan.* XVIII, 36), que le diable en est le prince. (*Joan.* XII, 10.) Qu'ils fassent ensuite une sérieuse réflexion, s'ils sont encore capables de la divine lumière et si leurs cœurs ne sont pas endurcis ; si c'est aimer une personne que de la retenir au milieu de tant de dangers et d'empêcher qu'elle sorte d'un lieu si lamentable.

Mais que ce père, que cette mère, que ce parent considèrent ce que le même Saint-Esprit nous révèle par l'Apôtre (*I Cor.* VII, 40), que la personne qui ne s'engagera point dans le siècle par le mariage sera plus heureuse. Ce qui se doit bien plus entendre du bonheur de l'éternité sainte que de celui de la vie présente. Quand donc le ciel aurait manifesté, par une révélation expresse, que cette personne serait sauvée, comme dans la maison du Père céleste, il y a plusieurs demeures, pourquoi lui envier une des plus glorieuses? Ah! sera-t-il dit qu'il n'y aura que ce qui arrive dans le temps, que ce qui se passe sur la terre qui sera considéré? Les hommes ici-bas ont de la peine à mettre des bornes à leurs désirs, et pour eux et pour les personnes qui les touchent à l'égard des choses temporelles. Que ne fait-on pas, que ne souffre-t-on pas pour agrandir les familles, pour en accroître les biens, pour les élever de plus en plus dans les honneurs périssables de la terre? N'y aurait-il que pour des grandeurs divines et éternelles que l'on sera insensible? O aveuglement infiniment déplorable parmi même les enfants de lumière! Mais quel sujet digne de torrent de larmes, de voir cet aveuglement en des personnes qui font une profession spéciale d'être à Dieu, et même qui fréquentent les sacrements! Certainement la vertu solide est bien rare, qui va sacrifier à Dieu tout ce que l'on a de plus cher.

Mais ces gens ne comptent-ils pour rien l'obéissance que l'on doit aux inspirations du Saint-Esprit? Qui sera le maître, du Créateur ou de la créature? Le Père qui est aux cieux attire un enfant à une vie dégagée du siècle, et le père de la terre s'y opposera. C'est ainsi que le rien s'élève honteusement contre le grand tout; et ce chétif néant se rendra souvent si insolent dans ses entreprises, qu'il osera bien vouloir tout ce qu'un Dieu ne veut pas. Dieu appellera un enfant au cloître; des parents, parce qu'il leur plaît, voudront le retenir dans les embarras du monde. Ils voudront qu'un autre, qui ne sera pas appelé à l'état religieux, y entre, parce que cela est conforme à leurs inclinations, ou avantageux à la famille. O attentat terrible de la créature contre les ordres de Dieu! Je sais que quelques parents répondent qu'ils ne résistent que parce qu'ils ne connaissent pas la divine volonté. Mais, après un examen raisonnable de la vocation, pourquoi continuent-ils à s'y opposer? Qu'ils sachent, comme le remarque très-bien l'Angélique docteur, qu'il n'y a point tant à délibérer dans un état qui est le plus parfait, qui est le plus sûr, qui rend la personne qui l'embrasse plus heureuse. Qu'ils sachent que s'il faut bien consulter, s'il faut délibérer beaucoup, s'il faut prendre de grandes et de longues précautions, c'est lorsqu'il est question de se marier ou d'entrer dans cette charge; et cependant combien trouve-t-on de pères et de mères qui fassent ces choses à l'égard de leurs enfants lorsqu'ils les retiennent dans le monde? Mais quelle folie et que enchantement! Si dans un voyage où on penserait à prendre un chemin assuré et aisé, on en prenait tout d'un coup un autre environné de précipices et plein de voleurs, que penserait-on, que dirait-on d'une conduite si extravagante? Je sais que l'on répondra que l'état religieux a ses dangers; mais tout catholique doit demeurer d'accord qu'il est le plus parfait: l'on ne peut combattre sans infidélité la doctrine de l'Apôtre, qui est celle du Saint-Esprit, et que nous avons rapportée, qui nous déclare nettement que c'est mieux fait de ne se pas marier; que ceux qui ne se marieront pas seront plus heureux; que le conseil qu'il en donne est pour l'avantage des personnes à qui il le conseille, et non pour les engager dans un piége. Enfin, que l'iniquité se ferme la bouche, il faut que les conseils d'un Dieu l'emportent sur toutes les pensées des hommes.

Ce furent ces divins conseils qui enlevèrent au monde le serviteur de Dieu dont nous écrivons les saintes actions, et qui l'obligèrent de quitter tout, afin de vivre dans les sentiments de Jésus-Christ, qui a choisi d'être pauvre, de riche qu'il était, comme parle l'Apôtre. Il voulut prendre la condition que le Fils de Dieu a choisie, et il crut bien ne se pas tromper quand il tiendrait les voies dans lesquelles il a marché. Il se mit peu en peine, dans cette occasion, des sentiments des hommes; il s'arrêta aux pensées et aux exemples de Jésus-Christ. Il n'écouta point les mouvements de la nature, mais les inspirations de la grâce, qui lui firent oublier sa nation, comme dit le Psalmiste, et la maison de son père. Il exécuta même son dessein à l'insu de ses parents; et de vrai, souvent dans ce sujet ils sont de fort mauvais conseillers. Souvent, dans cette occasion, les paroles du Fils de Dieu se trouvent bien accomplies: Que les domestiques de l'homme seront ses ennemis. Notre jeune homme en fit bientôt l'expérience, lorsque son généreux dessein fut connu de son père; car aussitôt qu'il eut appris que son fils avait saintement pris l'habit de religieux dans le troisième ordre de la pénitence du séraphique saint François, au couvent de Picpus, proche Paris, il n'oublia rien pour l'en faire sortir. Mais son esprit ne fut point ému de tout ce qu'il lui put dire; il voulut juger des choses selon le jugement de Dieu. Il ne regarda point à l'humeur de ses proches, mais aux inclinations de Jésus-Christ, qui n'a point eu de pente pour les honneurs, pour les richesses et les plaisirs de la vie, et qui a rejeté toutes ces choses comme indignes de sa divine personne. L'amour paternel n'affaiblit en rien celui qu'il devait à son Dieu. Il n'acquiesça point à la chair et au sang, non plus que saint Paul. Son père, voyant que tous ses efforts étaient inutiles, voulut tenter d'autres moyens. Il eut recours à ses amis du monde, qui entrèrent bientôt, selon la coutume déplorable du siècle, dans ses desseins. Ils se joignent donc à ce père affligé, et particulièrement un magistrat considérable du parlement de Normandie; ils s'unissent ensemble pour rendre l'attaque plus forte; mais, à tout ce qu'ils peuvent dire, à toutes les raisons apparentes dont ils se peuvent servir, le jeune homme répond que Dieu le demandant à un état, il n'y a rien qui soit capable de l'en détourner. Il savait qu'il n'était pas à lui-même, ni à son père, mais à un maître qui a donné son sang et sa vie pour le délivrer d'une captivité éternelle. Il demeura donc ferme dans sa résolution, et, après l'année du noviciat, il fit heureusement profession le troisième jour de juin, jour consacré à la glorieuse mémoire du grand saint Antoine, âgé de dix-huit ans. Ce ne fut pas sans une spéciale providence de Dieu, puisqu'elle l'avait destiné pour être l'un des ornements de l'ordre du séraphique P. saint François dans notre siècle, comme ce grand et admirable saint en a été autrefois l'honneur et la gloire.

## CHAPITRE IV.

*Ses excellentes vertus dans l'état religieux.*

Heureux l'homme, ô mon Dieu et mon Sauveur, que vous avez choisi et que vous avez pris à vous, le sanctifiant en vérité par une sainte séparation du siècle! Il habitera dans votre maison, et il sera rassasié des biens célestes que vous y répandez avec tant de bénédiction. Vous qui préparez et

affermissez les montagnes par votre force, vous le revêtirez de votre puissance, vous remplirez son âme d'une paix divine pendant que les mondains seront saisis de troubles, et seront effrayés de vos adorables conduites. Vous l'enivrerez des pluies et des torrents de vos consolations, pendant que les sectateurs du siècle seront accablés d'ennui et de tristesse au milieu de toutes leurs vaines joies. Vous le comblerez des richesses abondantes de votre grâce, pendant que les autres demeureront vides et pauvres des véritables biens. (*Psal.* LXIV, 5, et seq.) Qu'ainsi vos autels soient ma demeure, ô Seigneur, Dieu des armées, mon roi et mon Dieu. Oh! que bienheureux donc sont ceux qui habitent dans votre maison (*Psal.* LXXXIII, 4, 5), qui se lèvent au milieu de la nuit pour vous louer, à cause de la souveraine justice de vos ordonnances (*Psal.* CXVIII, 62); qui veillent à vous, et vous cherchent dès le point du jour (*Psal.* CXVIII, 148); qui dès le matin se présentent devant vous, et reconnaissent que vous n'êtes pas un Dieu qui aimez l'iniquité (*Psal.* V, 5); qui, s'étant enfuis bien loin de la Babylone du monde, et demeurant dans la solitude, racontent et publient vos louanges, le soir, le matin et à midi! (*Psal.* LIV, 18.) Les plaines de leur désert deviendront grasses et fertiles, et les coteaux en seront tout riants par les fruits dont ils seront revêtus. Leurs vallées auront du froment en abondance : partout on entendra des cris de joie et des chants de réjouissance (*Psal.* LXIV, 13, 14); car ayant mis toute leur joie en vous, ils seront toujours dans une divine allégresse, dans une paix que le monde ne peut donner, et qu'il ne peut recevoir. Ils iront de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'ils vous voient dans la sainte Sion. Oh! que vos tabernacles sont aimables! En vérité, un seul jour dans votre maison, vaut mieux que mille dans les palais des rois; et il est bien plus avantageux d'y être le dernier, que d'être des premiers dans la maison du plus grand monarque de la terre. (*Psal.* LXXXIII, 8, 2, 11.)

Le serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, dont nous parlons, a toujours été dans une heureuse expérience de ces vérités. A peine avait-il commencé son noviciat, qu'il se vit rempli de grâces célestes. L'on remarquait dans ce jeune novice la maturité et la retenue d'un sage vieillard; et l'on y voyait une conduite si réglé dans toutes ses actions, accompagnée d'une profonde humilité, que dès lors, l'un des plus sages magistrats de notre siècle en porta ce jugement: Que ce novice joindrait le bon sens avec l'humilité, et la prudence du serpent avec la simplicité de la colombe. Comme son âme se glorifiait dans le Seigneur, et qu'il s'était approché de lui, il en fut divinement éclairé. Son esprit se trouva investi de brillantes clartés, qui, lui découvrant la grandeur du souverain Etre, lui montraient en même temps le néant des créatures. Il bénissait son Sauveur qui avait délivré ses pieds de leurs piéges; sa louange était toujours dans sa bouche. Dans ces lumières il connaissait l'éminence de la grâce de sa vocation, et le bonheur de l'état où il avait été appelé; ainsi il avait une haute estime de tout ce qui le regarde, et de toutes les observances qui s'y pratiquent. Il ne faut pas être surpris si, après cela, il était si exact à tous les exercices réguliers. Quand une fois l'âme a reçu une véritable intelligence des lois de Dieu, elle les médite, et elle les garde de tout son cœur.

Il était tres-sobre dans le boire et dans le manger, sachant avec l'Apôtre (*Rom.* XIV, 17), que ce n'est pas en cela que le royaume de Dieu consiste, mais dans la justice, dans la paix, et dans la joie du Saint-Esprit. Comme il savait que nous devons rendre, au redoutable jugement de Dieu, un compte exact de toutes les actions inutiles, et qu'il n'y a point de moment dans la vie, où un homme qui agit en Chrétien n'ait beaucoup plus à faire que tous les hommes ensemble dans tout ce qui regarde le temporel; puisqu'un seul degré de grâce est plus que tous les biens du monde, et que c'est ce que nous avons le plus à ménager, il était toujours saintement occupé; il travaillait assidûment dans les emplois que sa règle et ses supérieurs lui donnaient. A l'imitation des anciens solitaires, ou il lisait, ou il faisait l'oraison : il dormait peu, et il veillait beaucoup, autant que l'obéissance lui permettait; car hors de cette règle, l'on tombe dans l'illusion du démon et de la nature, et les plus saints exercices se trouvent gâtés par l'amour-propre, outre que souvent l'on se ruine mal à propos le corps et la santé. Il était doué d'une rare modestie, qui édifiait ceux qui le regardaient. C'est une vertu que le grand Apôtre a estimée si considérable, qu'il désire des premiers fidèles que leur modestie soit connue de tous les hommes (*Philip.* IV, 5); et quand il les conjure, dans sa *IIe Epître aux Corinthiens* (X, 1), d'entrer dans les sentiments qu'il leur inspire, il le fait par la douceur et la modestie de Jésus-Christ son maître. Nous lisons de saint Lucien, martyr, dans l'histoire ecclésiastique, que sa modestie était si grande, que plusieurs païens à sa seule vue se convertissaient; ce que l'empereur Maximien, qui le fit mourir, ayant appris, il n'osa jamais le regarder lorsqu'il le cita devant lui, de peur qu'à la vue de son incomparable modestie, il ne fût obligé de se convertir. Il faut avouer que l'esprit de recueillement y contribue beaucoup; et c'est cet esprit qui a toujours dominé dans le P. Jean Chrysostome. C'est cet esprit qui le rendait si grand observateur du silence; les personnes peu intérieures se répandent facilement au dehors, et parlent beaucoup; c'est une marque qu'un vaisseau est vide, lorsqu'en le touchant il résonne et fait du bruit. Une sainte âme disait que dans la famille sacrée de Notre-Seigneur, saint Joseph parlait peu, la très-sainte Vierge encore moins, et que l'adorable Jésus gardait encore un plus grand silence. Je dis même qu'il est bien difficile à

celui qui est bien recueilli avec Dieu dans l'intérieur, de parler aux créatures; c'est ce qui faisait que le serviteur de Dieu donnait très-peu de temps aux conversations même les plus saintes, et n'y parlait que pour la nécessité. Il pouvait bien dire en ce sujet avec le Prophète-Roi : *Je n'ai pas dit même de bonnes choses : je garderai mes voies pour ne pas pécher par ma langue.* (*Psal.* XXXVIII, 1). O Seigneur, vous aviez mis une sûre garde à sa bouche, et une porte à ses lèvres. Il serait bien difficile d'expliquer combien les anciens Pères ont été exacts à observer le silence. Notre saint homme y exhortait d'une manière toute singulière, aussi bien qu'à la retraite et à la solitude. C'est une chose louable à un homme religieux, dit le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, de ne pas vouloir voir les créatures. Dès lors que le divin amour s'empare d'un cœur, il le porte à être solitaire : la retraite fait ses délices, et il n'est jamais plus content que dans la séparation de tout ce qui n'est pas son Dieu. Une personne religieuse qui désire la conversation des créatures, marque qu'elle a peu de Dieu, et est très-digne de compassion.

Nous ferons voir dans la suite que notre serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, avait une pente merveilleuse pour la solitude et la vie cachée; mais il faut ici remarquer qu'il avait élevé solidement le haut et admirable édifice de tant de vertus dont Notre-Seigneur l'avait orné, sur le fondement d'une profonde humilité, qui a toujours été sa chère vertu. C'est ce qui le rendait si doux dans tous les maux qui lui sont arrivés, et si modéré dans tous les déplaisirs secrets et publics qu'il a eus à souffrir. Rien ne lui pouvait faire perdre cette paix divine dont parle saint Paul, et *qui surpasse tout sentiment.* (*Philip.* IV, 7.) Elle avait établi sa demeure dans le plus intime de son âme, parmi toutes les angoisses dont quelquefois sa partie même inférieure raisonnable était toute crucifiée. On l'a toujours vu dans une tranquillité admirable au milieu des orages dont il a été battu, et parmi les tempêtes qui ont été excitées contre sa congrégation : mais disons, en un mot, parlant en général dans ce chapitre de ses vertus, qu'il les a toutes possédées d'une manière éminente, qu'il en a fait sa grande étude durant tout le cours de sa sainte vie; que Dieu tout bon et très-miséricordieux a donné à ses soins ses plus douces et plus abondantes bénédictions. « Croyez-moi, disait-il, nous n'avons point de temps à perdre ; la mort vient, où il faudra rendre un compte épouvantable d'une vocation si sainte, comme est celle à l'état religieux : n'attendons point à cette heure; amassons des trésors de pure vertu et de bonne mortification ; faisons profiter les grâces, Dieu en est jaloux, et c'est une chose horrible que le compte qu'il en demandera. »

## CHAPITRE V.

### *Sa parfaite pauvreté.*

Le Chrétien qui, croyant que Jésus est Dieu, et que ce Dieu qu'il adore s'est fait pauvre, n'a pas une haute estime pour la pauvreté, est dans un état qui ne se peut comprendre; car s'il croit que Jésus est Dieu, peut-il douter de l'infaillibilité de ses lumières infinies? Et si le jugement qu'il fait des choses est infaillible, peut-on douter que l'état de pauvreté ne soit quelque chose de bon et d'excellent, puisqu'il l'a bien voulu choisir! Mais quel moyen de ne le pas aimer, puisqu'il en a fait les chères délices de son divin cœur ! O mon âme, ô mon âme, arrêtons-nous ici pour écouter ces paroles du Fils bien-aimé du Père éternel : *Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* (*Luc.* IX, 58.) Allons ensuite en esprit à la crèche, sur le Calvaire, pour y considérer l'entrée de ce grand roi dans le monde, et sa sortie ; c'est là que l'étonnant spectacle de ces grandes vérités se fait voir dans un jour tout de lumières; c'est là que le Dieu du ciel et de la terre n'a pas où reposer son divin chef. Mais suivons-le encore dans le désert où il est mené par le Saint-Esprit, et voyons-le dans cette affreuse solitude, sans maison, sans chambre, sans lit, sans paille, sans pain, destitué de tous les secours humains, sans avoir une seule personne à qui il les pût demander. O mon âme! je te demande si jamais l'on se peut même figurer une plus grande pauvreté. Mais contemple encore que les déserts ne sont pas de ces agréables solitudes, où la vue au moins peut se contenter; que l'on n'y trouve pas d'arbres pour se défendre des ardeurs du soleil à la faveur de leur ombre, ou pour s'y mettre à couvert des pluies et des orages sous leurs branches et leurs feuilles : le désert est une terre inculte et qui ne produit rien. Ainsi, ô mon Sourain, ô mon aimable Maître, ô adorable Jésus, vous voilà sans aucun lieu pour vous retirer, sans un seul morceau de pain pour vous nourrir. Votre évangéliste saint Marc nous apprend que vous étiez avec les bêtes de la terre; mais ces bêtes avaient des tanières pour se retirer; et vous, mon Dieu, vous n'aviez rien pour vous reposer ; vous étiez sans maison et sans aucun lieu de retraite, n'ayant que la terre et les pierres de ce désert, et y étant exposé à toutes les rigueurs des saisons et de l'air.

O mon divin roi ! ces vues de votre état dans une pauvreté si extrême, me font bien concevoir pourquoi vous dites par votre évangéliste saint Luc, que les riches sont malheureux, et qu'ils sont malheureux parce qu'ils ont leur consolation. Car quand les riches de ce monde n'auraient point d'autre désavantage que de vous être peu semblables, c'en serait toujours un bien grand que d'être riches. O mon Seigneur, vous qui êtes Dieu, et qui êtes dans la dernière pauvreté, et que je sois riche; ah ! ne le permettez pas. Quoi ! le grand Dieu des éternités se privera de toutes choses, et nous voudrons après cela être à notre aise, c'est ce qui ne se peut souffrir. Après cela, je cesse de m'étonner,

si le Saint-Esprit, dans l'*Epître catholique de saint Jacques* (v, 1 et seq.), laisse aux riches pour partage les pleurs et les cris, et des cris semblables aux hurlements des bêtes désolées. Certainement il faut qu'il y ait des riches, dans l'ordre que la divine Providence a établi dans l'univers; mais en vérité c'est une condition bien malheureuse, que les véritables Chrétiens supportent avec patience et beaucoup de confusion. Feu M. de Renty, qui était un véritable Chrétien, engagé dans un état où la Providence lui avait donné beaucoup de biens temporels, gémissait de l'obligation où sa famille le réduisait de les conserver. On l'a vu dans cette disposition se jeter à genoux devant son directeur, lui disant, dans une grande ferveur d'esprit : « Mon Père, n'y a-t-il pas moyen d'être pauvre ? » Nous écrivons ceci le jour de sa précieuse mort. Feu M. de Bernières, qui était aussi riche par sa naissance, mais qui était en état de se défaire de ses biens, m'a autrefois dit, dans les difficultés et les oppositions que sa famille lui formait au sujet du dessein qu'il avait pris de se faire pauvre, qu'enfin ses biens lui étaient tellement insupportables, que s'il ne pouvait pas s'en dépouiller en faveur de ses parents (et il avait des raisons pour les leur laisser), il avait envie de les donner à qui les voudrait prendre.

Je conçois bien les mouvements saintement impétueux, les ardeurs sacrées , les amours tendres de tant de saints pour un état qu'un Dieu a tant aimé. Le P. Jean Chrysostome rapportait singulièrement en ce sujet l'exemple de l'admirable saint Scocelin. Ce saint, qui vivait du temps de saint Bernard, étant épris d'un amour incomparable pour la pauvreté, se retira dans un désert de la basse Allemagne , pour la pratiquer dans la dernière rigueur. Pour ce sujet, à la vue de Jésus tout nu sur la croix, il se dépouilla entièrement, à la réserve d'un haillon dont la bienséance ne lui permit pas de se défaire. Dans les grandes rigueurs de l'hiver, qui est très-fort dans ces pays, il couchait nu sur la terre nue, ne buvant que de l'eau et ne mangeant que des herbes. Quand il se voyait réduit à l'extrémité, et sur le point de mourir par la rigueur du froid, il appelait à son secours la divine Providence, et elle ne lui manquait pas. Eh ! à qui cette mère, la meilleure de toutes les mères, a-t-elle manqué, quand on a mis sa confiance en ses soins ? Un jour, elle secourut saint Scocelin, le couvrant d'une épaisse neige comme d'un habit, pour le mettre à l'abri de la gelée. Saint Bernard ayant appris cet état extrême de pauvreté, l'admira, et en fut beaucoup consolé en Notre-Seigneur. Dans la haute estime qu'il conçut du saint, il l'envoya visiter par un de ses religieux, et lui fit donner un habit pour le vêtir. L'homme de Dieu le reçut par respect, il s'en voulut même vêtir pour un moment, mais au même temps il s'en dépouilla aussitôt, disant au bon religieux qui le lui apportait : L'homme apostolique m'a bien ordonné de me vêtir de cet habit, mais non pas de le retenir. Enfin ce véritable pauvre se voyant proche de la fin de sa vie, il s'en alla dans un village qui était l'un de ceux qui étaient les plus proches de son désert, pour y recevoir les divins sacrements; ce qu'il fit avec la piété que l'on peut croire ; et après cela il mourut tout nu sur la terre nue, dans l'union de l'esprit et de l'amour du bon Jésus pour la pauvreté.

Tous les siècles sont pleins d'exemples des saints à qui la pauvreté volontaire a été précieuse. L'on a vu , dans le dernier, le célèbre Avila, prédicateur apostolique, annoncer les vérités évangéliques avec une force nonpareille dans l'Espagne, vivant dans une étroite pauvreté, quoiqu'il fût prêtre séculier, comme l'on parle, c'est-à-dire qu'il ne fût pas engagé dans le cloître. L'on a vu, de nos jours , M. Bardon, décédé en odeur de sainteté, quitter tous ses biens, sans se réserver quoi que ce soit, demandant l'aumône, même dans le lieu où il était connu, et au milieu de ses parents, foulant aux pieds généreusement toutes les humiliations et les mépris qui lui en arrivaient, sans avoir le moindre respect humain. Mais je ne puis oublier ici l'exemple édifiant du père de Condren, que le feu roi Louis XIII , de glorieuse mémoire, a appelé le plus saint homme de son royaume, et l'éminentissime cardinal de Richelieu, le plus désintéressé. Cet homme, plein du Saint-Esprit, étant appelé à la cléricature, crut en même temps être appelé à un parfait dénûment de toutes choses. Car ceux, écrit le digne auteur de sa vie, le feu P. Amelotte, qui comprennent combien la religion du clergé, comme parlent les conciles et les Pères, est sainte et divine, n'auront pas peine à concevoir que son esprit demande un singulier amour pour la pauvreté. C'est pour cela qu'anciennement les clercs renonçaient à leurs biens, du moment que l'évêque leur avait coupé les cheveux et donné l'habit de la sainte religion, selon le langage de l'Eglise. C'est pour ce sujet que le grand saint Jérôme a dit, que celui de qui Jésus-Christ est la portion, et qui dit avec le prophète (*Psal.* xv, 5) , le Seigneur est la part de mon héritage , n'en peut avoir d'autre que lui, ou, s'il en possède quelque autre, Jésus-Christ ne sera pas son partage. C'est ce qui a fait dire à l'illustre saint Augustin, que si, dans les autres diocèses il était permis aux clercs d'avoir quelque chose en propre, il ne le permettrait jamais dans celui d'Hippone. C'est ce même esprit qui conduit l'Eglise, qui autrefois a produit les défenses de posséder des bénéfices à ceux qui étaient riches de patrimoine. De là est venue la grande et redoutable aversion que les conciles et les Pères ont toujours fait paraître contre la pluralité des titres ; de là tant de rigoureux canons, et de sévères invectives des saints Pères contre les clercs qui amassent des trésors sur la terre

Le P. de Condren, qui était conduit de l'esprit qui a toujours animé les saints Pères et les conciles, se voyant appelé à l'état ecclésiastique, ne se contenta pas de faire

un grand mépris de tous les biens temporels, par un saint et parfait détachement du cœur, mais il prit le dessein d'être entièrement pauvre par un actuel dépouillement de tout ce qu'il pouvait prétendre en la terre. Pour cette fin, comme il était l'aîné de sa famille, il fit une déclaration devant les notaires, par laquelle il céda son droit, et renonça même à l'hérédité de ses parents. Il envoya cet acte à son père, et le supplia d'avoir pour agréable, que puisqu'il était consacré à Dieu par les saints ordres, il vécût selon l'esprit de sa profession ; lui protestant que puisqu'il avait pris Jésus-Christ pour son partage, il n'en désirait point d'autre en la terre ; qu'au reste il espérait que Dieu pourvoirait à ses besoins par sa providence, et qu'il n'était pas en peine de sa subsistance, puisque Dieu prenait soin même des herbes et des lis sauvages. Mais les douces et fortes inclinations qu'il avait pour la pauvreté ne s'arrêtèrent pas là ; comme il avait quelques livres pour ses études, il voulut encore les vendre, pour en donner le prix aux pauvres ; et quelque amour qu'il eût pour des meubles qui lui étaient si nécessaires, la tendresse qu'il avait pour la pauvreté et les pauvres, prévalait par-dessus l'avidité de la lecture. Il est vrai qu'il ne put pas exécuter ce dessein de vendre tous ses livres, en étant empêché par les personnes dont il prenait avis. Cependant il a déclaré depuis, dans un âge avancé, qu'il doutait que le conseil qu'on lui donna de ne pas suivre ce mouvement, fût de l'esprit de Dieu.

C'est de cette sorte que les saints qui sont intimement unis à Jésus-Christ, entrent dans ses inclinations ; c'est cette bienheureuse et divine union qui y a fait entrer si puissamment le P. Jean Chrysostome, qui a été un vrai pauvre de Jésus-Christ. Il serait difficile de faire connaître les divines lumières qu'il avait reçues sur la vertu de pauvreté. Il assurait qu'elle était le solide fondement des vertus. C'est pourquoi, écrivant à feu M. de Bernières, qui lui avait mandé que ce qui le soutenait beaucoup dans les voies de Dieu, était l'amour de la pauvreté et du mépris, il lui fit cette réponse : « Tenez ferme sur ces fondements sur lesquels Jésus-Christ a édifié et édifiera, jusqu'à la fin des siècles, la perfection de ces chers amants. » C'était à ce vertueux personnage que notre serviteur de Dieu avait écrit, qu'il était rare de parvenir à la pureté d'une haute perfection, que par l'usage d'une pauvreté souffrante, qui, faisant mourir les délices de la chair, anéantit l'esprit mondain ; et que le pur amour ne se peut trouver que dans le cœur évangélique très-pauvre sans réserve. C'est à lui qu'il dit dans quelques lettres : « Quant à moi, je vous trouverais très-propre à faire un parfait pauvre et un parfait méprisé, même dans votre ville ; les souhaits que vous en avez sont une grâce qui vient du cœur de Jésus-Christ. Je vous trouverais très-heureux si vous étiez réduit dans cet état. Dieu tout bon vous veut pauvre évangélique. Je crois que vous n'aurez aucun repos que vous n'en usiez de la sorte, parce que vous ne seriez pas dans le centre de votre grâce : cependant souvenez-vous que le diable est bien rusé pour l'empêcher. »

Il disait encore que la pauvreté avait des beautés admirables ; que c'est le vrai moyen d'entrer dans les pures communications avec Jésus-Christ ; qu'il ne savait rien de plus ravissant en ce monde que le mépris et la pauvreté de la croix ; que celui-là est très-heureux qui est très-pauvre ; que le fidèle amant doit être pauvre à pauvre, méprisé à méprisé avec Jésus ; que celui qui communie souvent, et est dans un grand dénûment, est rempli de la bonne odeur de Jésus-Christ pauvre et souffrant, que le temps de la pauvreté est celui du pur amour ; que dans l'état d'une entière pauvreté et de la privation de toutes choses, c'est pour lors que Jésus devient heureusement le grand et unique tout ? qu'il sert de père, de mère, de parents, d'amis, de biens, d'honneurs et de plaisirs. C'est pourquoi il remarquait très-véritablement, que le véritable pauvre non-seulement rejette le superflu, mais est ravi de manquer du nécessaire, et se réjouit et se plaît à être délaissé de toutes les créatures. Il proposait pour exemple, le séraphique saint François, qui était consolé d'être abandonné de son père, d'être moqué par les enfants dans les rues, et d'être traité publiquement comme un fou et misérable insensé. Il estimait que celui-là n'est pas véritablement religieux, qui cherche l'amitié, l'appui et la conversation des créatures ; et en vérité, il est infiniment juste de se contenter de Dieu seul.

Ces sentiments si purs étaient accompagnés d'une sincère pratique : c'était un véritable pauvre, pauvrement vêtu, et fait en véritable pauvre. Il avait une sainte négligence en tout ce qui le touchait, il a porté ses sandales des jours entiers le devant derrière. Ce n'est pas que la propreté ne compatisse très-bien avec la pauvreté ; mais je ne sais, il y a toujours à craindre dans les choses qui nous plaisent. L'amour-propre est un venin très-dangereux et très-subtil qui se glisse partout ; c'est ce qui lui fit écrire à un ecclésiastique : « Sur ce que vous dites des vêtements, je vous dirai que la propreté trop ajustée ne me plairait pas ; je l'aimerais un peu pauvre, je n'oserais dire négligée. » C'est une chose digne de compassion que la misère de l'homme, qui porte, et quelquefois imperceptiblement, à se rechercher jusque dans les choses où il semblait qu'il dût moins se trouver. L'on en verra qui auront l'esprit vain et l'air mondain dans un habit de pénitence, et qui de soi ne porte qu'à l'abjection. L'on aura quelquefois de la curiosité et de l'attache à une pauvre cellule, à une chaise de paille faite d'une certaine manière. Notre serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, était bien éloigné de ces défauts. On l'a vu quelquefois à la récréation avec quelques pièces de vieux drap, dont il raccommodait ses habits.

qu'il cousait avec du fil blanc. Mais voici ce que l'on a trouvé dans ses résolutions : « Je veux, en vue de mon vœu de pauvreté, ne me réserver que Jésus tout pauvre, et n'avoir à notre usage, que ce qui sera nécessaire. Je veux trouver des inventions pour pratiquer la pure pauvreté, et désirer souvent d'en ressentir les indigences et les mésaises qu'a soufferts le plus pauvre de tous les hommes, qui est mon Seigneur Jésus-Christ. Je veux le conjurer de ne jamais permettre que je coure après mes commodités, mais qu'il m'associe avec lui pour vivre et mourir avec lui, dans la pure pratique de la pauvreté; car les pauvres ont Dieu pour leur portion et leur héritage. »

Il aimait avec tendresse tout ce qui ressentait la pauvreté. Ah! disait-il, que toutes les pratiques en sont bonnes! Un jour, étant invité par une personne de grande qualité, à dîner, et après s'être rendu chez elle, ayant trouvé lieu de s'en excuser, il s'en alla chez une pauvre femme proche, et lui demanda par aumône un morceau de pain et une fois à boire. Cette bonne femme lui ayant présenté un grand pain et du vin, il le prit et en donna un morceau à son compagnon; mais pour lui il n'en prit qu'une soupe, qu'il mit dans un verre d'eau avec autant de vin qu'il en fallut pour remplir une cuiller, et après cela il marcha jusqu'au soir, sans rien prendre davantage. C'est cet amour qui lui donnait de si douces inclinations pour les pauvres. Il écrivit sur ce sujet à M. de Bernières : « Je serais bien aise, quoique je désire la solitude, d'être dans les missions parmi les pauvres, ou dans les hôpitaux auprès d'eux, ou dans les prisons où ils sont détenus. »

Il prêchait les excellences de la pauvreté d'une manière admirable, il y exhortait d'une manière efficace, il la conseillait avec bénédiction. Ç'a été par ses avis que M. de Bernières l'a embrassée avec un si heureux succès. J'ai connu un jeune homme de qualité, qui, ayant été bien avant dans les vanités trompeuses du siècle, et s'étant entièrement converti à Dieu, par un coup de sa droite, a quitté tout son bien par son conseil. Il avait fait assembler pour cette fin plusieurs grands serviteurs de Dieu; mais il m'assura que de tout ce nombre il n'y eut que le P. Jean Chrysostome et le feu P. Joseph de Morlaix, Capucin, dont le rare mérite est assez connu, qui furent d'avis qu'il quittât son bien : aussi ils étaient les deux seules personnes qui vivaient en pauvreté. Cette remarque me fait souvenir de ce qu'écrivit saint Pierre d'Alcantara à la séraphique Thérèse, que lorsqu'il s'agit de s'engager dans un état de pure pauvreté par un entier abandon à la divine Providence, si l'on a à prendre des avis, il faut s'adresser à ceux qui en sont dans la pratique; parce que souvent les autres, quoique gens de bien et vertueux, y sont peu préparés, par leur timidité et leur peu de lumière, au moins à l'égard d'une chose qu'ils ne voient que de bien loin.

Il y en a même plusieurs, comme le remarque le digne auteur de la vie du P. Condren, qui sont des esprits si inquiets et si défiants, qu'ils ne se troublent pas seulement de leurs propres craintes, mais ils se travaillent pour d'autres personnes, qui, appuyées sur la divine Providence, vivent contentes dans le dénûment de toutes choses. Aussi est-il bien juste que ceux qui ne veulent pas chercher leur assurance et leur paix en Dieu, rencontrent partout hors de lui l'agitation et le trouble, et qu'ils ne soient pas seulement tourmentés par leurs propres inquiétudes, mais qu'ils le soient encore par le repos et la tranquillité d'autrui. Cette remarque est faite au sujet de quelques personnes, qui, voyant que M. de Condren avait renoncé à tous ses biens, alléguaient que l'heure pourrait venir qu'il se trouverait privé de toute assistance. Mais cet homme, plein de l'esprit de Dieu, répondait que la divine Providence ne manque jamais à ceux qui ont mis leur confiance en ses soins; qu'après tout un vrai pauvre doit avoir de la joie de mourir de faim, parce que c'est proprement mourir par pauvreté; que toute mort doit être indifférente à un Chrétien, qui est une victime qui ne doit rien désirer qu'accomplir au plus tôt son sacrifice : cependant la mort de la croix est la plus souhaitable de toutes.

Mais ceux de qui la sagesse tient plus de la chair que de l'esprit, n'entendent pas cette doctrine. Ils y trouvent même bien à redire, et ils traitent souvent d'indiscrets ceux qui la soutiennent et la pratiquent. Mais laissons à ces gens leur prudence de la chair, qui, dans le sentiment de l'Apôtre (*Rom.* VIII, 6), n'est qu'une mort; qu'il nous suffise de savoir Jésus-Christ, et Jésus-Christ tout pauvre, nu et crucifié sur la croix. Or, cette science n'est pas seulement combattue de l'esprit humain, mais par les princes et les puissances des ténèbres. L'un de ces esprits apostats a été forcé par l'autorité de l'Eglise dans un exorcisme, d'avouer qu'il n'y a rien qui lui soit opposé que la pauvreté; parce que, disent les saints Pères, ils ne sauraient où se prendre, quand ils ne trouvent rien, et c'est de là que les mêmes saints ont enseigné qu'il fallait être nu pour bien combattre avec des ennemis nus, c'est-à-dire qu'il fallait être dénué de toutes choses, pour ne pas donner prise à un pur esprit. Mais, dit un grand serviteur de Dieu de notre temps, c'est l'un des pas les plus difficiles de la vie spirituelle, parce qu'un homme pauvre est méprisé, qu'il est fui et négligé; et que la grandeur de son état est inconnue à plusieurs personnes même bien spirituelles. Il faut être bien pénétré de l'esprit de Jésus-Christ, pour en connaître les excellences; et comme cet esprit est rare dans sa pureté, le mélange de l'esprit humain est cause qu'on ne sait pas assez estimer la pauvreté, ni les moyens qui l'établissent et la conservent, et que l'on passe légèrement sur quantité de choses, ou

qui vont à sa destruction, ou qui l'affaiblissent beaucoup.

Ainsi, dans les communautés régulières qui, en vertu du vœu de pauvreté que l'on y fait, doivent être les images de la vie des premiers fidèles, qui avaient toutes choses en commun, comme nous le témoigne l'histoire sacrée : les particuliers offusqués par le mélange du propre esprit avec l'esprit de Dieu, voient peu les fautes qu'ils commettent, quand ils ont quelque chose de singulier, soit pour leur chambre, soit pour leur habit, soit pour leur vivre, ou en quelque autre manière que ce puisse être. Il est vrai qu'ils disent que c'est avec permission ; mais les supérieurs sont pour faire garder le vœu de pauvreté, et par conséquent pour maintenir que toutes choses soient en commun, et non pas pour introduire des choses, qui peut-être dans leur commencement sont fort légères, mais qui ont des effets très-fâcheux. Une religieuse fort vertueuse paraissant après sa mort dans de terribles peines, elle déclara qu'elle souffrait pour avoir eu, en de certaines occasions, quelque chose de particulier; mais celle à qui elle paraissait, lui ayant répondu qu'elle avait eu permission de la supérieure, elle s'écria : Ah ! que ces permissions sont désagréables à Dieu ! Et afin que celle à qui elle parlait ne doutât pas de la vérité de ces peines, lui ayant appliqué l'une de ses mains, la partie de son corps qui en fut touchée, demeura brûlée.

Il est vrai que deux choses peuvent être une cause légitime de ces permissions. La première, la nécessité quand elle est véritable; mais en ce cas, l'on doit exercer la même charité envers toutes les sœurs, quand elles sont dans les mêmes besoins, et pour lors ce n'est plus une particularité, mais une charité commune. Ainsi, la sœur qui ne reçoit aucun secours du dehors, ou qui n'aura pas apporté grand'chose à la communauté, sera également secourue. La seconde cause légitime, est lorsque le couvent qui n'est pas d'un ordre mendiant, a si peu de revenu, qu'il n'est pas possible de fournir à la dépense nécessaire de toutes les religieuses; car en ce cas les sœurs peuvent recevoir avec permission, ce qui leur est donné pour leurs besoins. Mais ces maisons sont bien à plaindre : c'est ce qui a fait dire à sainte Thérèse, qu'elle désirait que les maisons de son ordre fussent tout-à-fait pauvres, et qu'elles ne subsistassent que par les aumônes, ou bien qu'elles fussent bien rentées, pour ôter tout lieu à ces particularités. La pratique sincère de la pauvreté évangélique demande que toutes choses soient en commun : ainsi si les parents ou les amis donnent quelque chose à leurs parentes ou amies religieuses, tout cela doit être appliqué à la communauté, aussi bien aux besoins de la dernière sœur destituée de tout secours, qu'à ceux de la personne pour laquelle le don a été fait; autrement comment pourra-t-on dire que toutes choses soient en commun ? Mais l'on dira que les parents ne donneront plus rien, s'ils savent que l'on en use ainsi. Ah ! qu'il vaut bien mieux que ces secours manquent, que ces particularités s'introduisent. N'est-ce pas une chose déplorable de voir une religieuse dire à une supérieure : Il me reste encore tant d'argent de ce qui m'a été donné ? Mais, dit-on, cet argent n'est pas entre ses mains ? En est-il moins à elle pour cela ? Ce serait une grande commodité pour les séculiers que leur argent fût gardé sûrement; et ce leur serait une grande douceur de n'en avoir pas le soin. L'on répliquera que cet argent n'est donné que par la permission de la supérieure; mais c'est une permission qu'il faut bien qu'elle accorde : si elle en disposait autrement, l'on verrait les esprits qui ne seraient pas contents, et qui seraient irrités.

Mais nous avons déjà dit que le P. Jean Chrysostome remarquait, dans sa divine lumière, que le diable est bien rusé pour empêcher l'exercice de la sainte pauvreté. Nous avons dit qu'il n'y a rien à quoi il s'oppose avec plus de rage. Je sais un monastère, où un ecclésiastique ayant eu bénédiction pour persuader aux religieuses de n'avoir rien qui ne fût entièrement commun, le diable en fut tellement irrité, qu'il suscita contre cet ecclésiastique une forte et très-longue persécution, avec des circonstances surprenantes, et qui venaient des ruses et de la rage de cet esprit d'enfer.

Les saints, au contraire, qui sont unis à l'esprit de Jésus-Christ, sont pleins de zèle pour établir et conserver le véritable esprit de la pauvreté évangélique. Ils sont revêtus d'une force puissante pour renverser, pour détruire ce qui est opposé. C'est par cette grâce que plusieurs ont fait abattre des couvents entiers, parce qu'ils n'étaient pas bâtis conformément à la pauvreté religieuse; c'est par la même grâce que sainte Thérèse a prié que ces sortes de bâtiments tombassent et écrasassent ses filles, s'il leur arrivait jamais de les édifier. Comme nous avons parlé de ce sujet dans la vie du P. Seurin, nous ne répéterons pas ici plusieurs choses que nous y avons dites. Seulement nous ne pouvons encore nous empêcher de déplorer avec larmes, l'aveuglement lamentable de ces supérieures qui font des dépenses extraordinaires pour faire des bâtiments magnifiques, plus propres aux seigneurs du monde qu'à de pauvres religieuses, et qui cependant refuseront de dignes sujets qui se présentent pour être admis à la sainte profession de la vie religieuse, parce qu'ils n'ont pas assez de bien ; et qui laisseront les pauvres dans leurs besoins, alléguant que la maison n'est pas en état de les secourir. Oh ! quel trésor de colère amassent ces supérieures, pour le moment redoutable de leur jugement. Pour lors les yeux seront ouverts, mais il ne sera plus temps, et les vains applaudissements des hommes ne leur serviront de rien.

Notre serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, qui avait une dévotion spéciale aux saints qui avaient été revêtus de l'esprit d'un plus pur zèle pour la pauvreté, était

tout pénétré de leurs sentiments et de leurs inclinations; et il ne se peut dire combien il avait en aversion la somptuosité des bâtiments et les moindres particularités dans les communautés religieuses. Il ne se peut dire quelle estime il faisait de tout ce qui ressentait l'esprit de pauvreté. Un jour une dame le voulant arrêter chez elle, ce qu'il ne voulut pas, aimant bien mieux se retirer dans sa pauvre cellule dans sa maison conventuelle, s'en étant fâchée, et lui ayant reproché les aumônes qu'elle faisait à ses religieux : « Ah! madame, » s'écria-t-il, « j'estime moins tous les biens de la terre, que la boue de nos sandales; un bon religieux avec un oignon est plus content, que les plus riches du monde avec tous leurs biens et tous leurs plaisirs. »

## CHAPITRE VI.

### *Sa pureté angélique.*

L'adorable Jésus parlant de la résurrection, nous enseigne (*Luc.* xx, 35) qu'il n'y aura point de mariage, ni de femme à prendre ou à donner; mais que les hommes seront comme les anges de Dieu dans le ciel. C'est donc mener une vie angélique, selon la doctrine du Fils de Dieu, et avoir une sainte ressemblance avec les bienheureux esprits de l'Empyrée, que de ne se pas marier pour l'amour de lui, et l'on peut dire que les personnes qui vivent purement dans le célibat, sont les anges de la terre. O bienheureux, ô saint, ô divin état, si tu étais connu! Les saint Henri, les saint Edouard, et plusieurs autres monarques t'ont préféré à toutes les délices de la cour, et aux plaisirs même légitimes qu'ils pouvaient prendre dans le mariage. Un saint Casimir, héritier d'un florissant royaume, l'a préféré à sa vie même, aimant mieux mourir pour ne pas perdre la blancheur de sa pureté virginale, que de se marier, comme les médecins le lui conseillaient, pour le recouvrement de sa santé. Combien de jeunes vierges dans un âge tendre, et avec un corps faible, ont-elles aimé mieux souffrir tous les tourments que la rage des tyrans leur faisait porter, que de s'engager même dans des noces légitimes! Ah! certes, c'est une grande vérité, qu'il faut que les beautés, les excellences, les biens de la virginité soient cachés à tous ceux qui perdent ce trésor précieux. Nous en parlons en plusieurs endroits des petits ouvrages que la divine Providence nous fait donner au public : mais en vérité nous ne pouvons nous lasser de publier les excellences de cette vertu angélique. Tant que nous aurons une langue et une bouche, nous y exhorterons en la vertu de notre divin Maître, le Roi des vierges, et sous la protection de son immaculée Mère, la Vierge des vierges, sous la protection des célestes esprits, les défenseurs et les amis des vierges : répétons-le encore, ô glorieux, admirable, ô divin état, si tu étais connu!

Notre serviteur de Dieu et de la Vierge des vierges en avait reçu de grandes lumières, ce qui lui en avait donné de fortes inclinations dès sa jeunesse : il serait difficile de déclarer les soins qu'il a pris avec le secours de la divine grâce, pour s'éloigner non-seulement du péché qui est contraire à la pureté, mais encore pour éviter avec une force nonpareille les choses qui pourraient en quelque manière que ce pût être y servir d'occasion. Il tremblait aux moindres apparences, les seules ombres lui causaient de la frayeur. C'était assez dans sa jeunesse pour lui donner la fuite, qu'une femme lui parlât. Etant religieux il ne voulut jamais permettre à sa mère de l'embrasser. Ceux qui ignorent combien l'esprit de Dieu est pur dans les saints, auront peut-être de la peine à goûter ce procédé; ce qui sera facile à ceux qui ont de véritables lumières de la sainteté de Dieu, qui, le séparant à l'infini des créatures, se communique aux personnes qui lui sont intimement unies, par des impressions saintes qui les éloignent d'une manière extraordinaire de tout l'être créé. C'est par ces impressions divines que le bienheureux Louis de Gonzague ne voulait pas parler seul à sa mère : c'est par les mêmes impressions que plusieurs autres saints, s'étant retirés du siècle, n'ont plus voulu parler à leur mère, à leurs sœurs, ou aux autres personnes leurs plus proches. J'ai eu la grâce de connaître un grand archevêque, qui ne voulait pas demeurer seul avec l'une de ses nièces, quoique très-vertueuse.

Le P. Jean Chrysostome était dans la dernière exactitude sur ce sujet. Un jour une religieuse lui ayant demandé une demi-heure pour lui parler, et pour aider un peu à le délasser dans le temps de la récréation, il ne voulut jamais; et comme cette sœur lui dit : « Mon père, vous ne savez que nous mortifier ; » il lui répondit : « Ma sœur, grande pureté d'âme, grande pureté de corps, grande pureté de conscience. Vous êtes des vierges consacrées à Jésus-Christ, vous ne devez pas rechercher de converser avec les créatures. » Comme elle lui répliqua : « La nature ne trouve guère de consolation auprès de vous, vous êtes un père de fer, vous n'entendez qu'à prendre le monde pour l'égorger, et pour l'écorcher depuis les pieds jusqu'à la tête. » Il s'écria : « Ah! c'est ce qu'il faut faire. » A peine pouvait-il souffrir que les religieuses qu'il gouvernait, pensassent à lui. C'est ce qui lui fit dire à une qui lui demandait comment il se portait, le voyant faible et abattu : « Allez, il ne faut pas qu'une religieuse se mette tant en peine de la santé de son confesseur. » C'est cet esprit de pureté de Jésus-Christ qui dominait en lui, qui l'obligea de dire à une fille, à laquelle la divine charité l'ayant fait parler avec quelque sorte de tendresse, à raison qu'elle avait été cause d'une terrible persécution qu'on lui avait suscitée : « Je vous ai témoigné de l'affection plus qu'à l'ordinaire; mais à l'avenir, comme votre opposition est passée, je ne vous parlerai plus de la sorte. » Une si grande exactitude obtint du ciel ses plus saintes grâces pour mener

ici-bas une vie angélique : et il eut cette faveur dans la suite des années, de ne plus ressentir du tout les mouvements de la nature corrompue.

Il est vrai que quelquefois la divine Providence les laisse à des personnes qui lui sont très-chères pour l'exercice de leur vertu, comme il est tout visible dans le grand Apôtre : ainsi personne ne se doit décourager de passer par ces épreuves qui servent à perfectionner la vertu : mais aussi il faut prendre garde à n'y donner aucune occasion, à vivre dans la dernière retenue à l'égard d'un sujet si dangereux, à fuir avec force tout ce qui pourrait y porter, à résister avec promptitude et de prime abord aux tentations qui en arrivent ; car c'est une maxime des saints, qu'où le serpent infernal passe sa tête, il y fait entrer tout son corps. La négligence à résister promptement aux suggestions des diables, leur donne beaucoup de prise, et leur donne lieu à de nouvelles attaques, ce qu'ils font avec plus de hardiesse ; mais lorsqu'ils trouvent des cœurs généreux qui les repoussent avec le secours d'en haut, en même temps qu'ils se présentent, cette victoire les terrasse, diminue de leurs forces, leur donne de la crainte de revenir de nouveau à la charge, dans la peur qu'ils ont de donner occasion à des triomphes. O mon Dieu, si un charbon ardent tombait sur notre habit, tarderions-nous le moins du monde à le secouer au plutôt ; et pour peu que nous l'y laissassions n'en demeurerait-il pas gâté ? Notre serviteur de Dieu et de la très-pure Vierge, après tant de victoires qu'il avait remportées sur la partie animale, l'avait tellement sanctifiée par le Saint-Esprit, dont son corps était le temple vivant, que l'on ne sentait en lui que Jésus-Christ et la pure vertu.

## CHAPITRE VII.

*Son exacte obéissance.*

Tous les holocaustes de l'ancienne loi ne pouvant satisfaire à la justice divine pour le péché, l'adorable Jésus s'est présenté au Père éternel, et lui a dit, comme parle le Psalmiste, en sa personne : *Me voici. Il est écrit de moi à la tête du livre, que je ferai votre volonté : mon Dieu, je le désire, et j'ai votre loi dans le milieu de mon cœur* (*Psal.* XXXIX, 8, 9) ; c'est-à-dire comme le considérait le P. Jean-Chrysostome, que la bénie âme de Jésus, au premier moment de son être, se soumit à tous les desseins et décrets du Père éternel, qu'elle a exécutés parfaitement durant tout le cours de sa vie voyagère, et jusqu'au dernier instant de sa mort. Ah ! c'est donc Jésus, s'écriait-il, qui est le parfait exemplaire de toute véritable obéissance : c'est dans sa vue et en sa divine union que l'homme spirituel se détache entièrement de sa propre volonté, cherchant en tout et par tout de suivre et de faire incessamment la volonté divine. C'est donc l'aimable Jésus qu'il se proposa pour modèle dans la sainte obéissance, aussi bien que dans tout le reste de ses actions, comme nous le dirons ensuite.

Dans cette vue il se prescrivit une règle, où il dit : « Je veux, en vue de mon vœu d'obéissance, travailler incessamment à me dépouiller de ma propre volonté : je veux obéir toute ma vie simplement, promptement, entièrement et universellement ; » et ce sont ces quatre choses qui font un véritable obéissant parfait.

Car premièrement la simplicité est requise pour saintement obéir. Les personnes qui réfléchissent beaucoup sur ce qui leur est commandé, qui en recherchent et qui en veulent savoir toutes les raisons, se trouveront bien éloignées de la perfection de la vertu d'obéissance. La soumission de l'entendement est nécessaire avec celle de la volonté : de là vient l'estime singulière que les anciens Pères ont faite de l'obéissance aveugle : de là tant de pratiques qu'ils ont ordonnées, qui en soi paraîtraient ridicules, si ce n'était à raison de leur fin, qui tendait à humilier l'esprit, et à le détacher par un entier renoncement à toute propre lumière. Quelle conduite peut être plus surprenante que celle du Père éternel sur l'adorable Jésus? Il est son Fils bien-aimé, qui lui est consubstantiel, qui est véritable Dieu comme lui ; il s'est fait homme pour délivrer les hommes de leurs erreurs, et pour leur donner la science du salut ; et le voilà réduit par les ordres de son Pere, à travailler caché et inconnu dans une pauvre boutique, jusqu'à l'âge de trente ans. Cette conduite n'a-t-elle pas été un scandale aux Juifs et une folie aux gentils? La très-sacrée Vierge, et son virginal époux, le glorieux saint Joseph, savent par révélation divine que Jésus est Dieu, et cependant par la même révélation ils fuient avec ce tout-puissant devant un chétif homme, qui n'est qu'un pur néant en sa divine présence ; ils le voient sujet à toutes les infirmités des autres hommes à l'exception de l'ignorance et du péché : ils prennent soin de le nourrir et de l'élever comme les autres enfants, sans examiner les profonds secrets de la conduite du Père éternel, et s'y soumettant avec une parfaite simplicité d'esprit. O mon Dieu, que serait devenu l'esprit de l'homme, s'il avait voulu s'arrêter à son raisonnement, dans la vue d'une conduite si incompréhensible ? Sans doute qu'il se serait perdu dans cet abîme. O abîme des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles, et que ses voies sont inaccessibles ! Mais l'homme a de la peine à retenir son esprit captif ; la corruption de la nature lui a donné une hauteur qui s'élève même quelquefois contre la vérité de Dieu. Or ces esprits hauts, qui s'évanouissent dans leurs pensées, tombent dans un grand aveuglement ; et c'est d'eux que l'on peut dire ce que l'Apôtre écrit aux Romains (XI, 6) : *Dieu leur a donné un esprit d'assoupissement, des yeux qui ne voient pas, et des oreilles qui n'entendent pas.* C'est pourquoi les saints se sont appliqués si fortement à

mortifier la propre lumière par des exercices qui paraissent une folie à l'esprit humain; et Dieu tout bon, qui se plaît à donner ses grâces aux petits et aux humbles, a donné une bénédiction si abondante à ceux qui les ont pratiquées en la simplicité de leur cœur, que souvent ils sont arrivés à une éminente sainteté.

Mais, secondement, si l'obéissance doit être simple, elle doit être aussi prompte. C'est cette obéissance que le Psalmiste admire dans les anges du ciel, et qui lui sert de motif pour les convier à bénir le Seigneur de toutes choses. *Anges du Seigneur*, dit-il, *bénissez-le tous, vous qui avez tant de force et de pouvoir pour faire ce qu'il commande, et pour ouïr la voix de ses ordonnances.* (*Psal.* CII, 20.) On les peint avec des ailes pour marque de leur promptitude à exécuter les ordres de leur souverain. Le vrai obéissant, à l'imitation de ces célestes esprits, à la moindre parole, au moindre signe de son supérieur, va et court incontinent où son ordre l'appelle. Mais n'est-il pas écrit de l'Homme-Dieu : *Il a, comme un géant, couru avec ardeur dans sa voie?* (*Psal.* XVIII, 6.)

L'obéissance, en troisième lieu, doit être entière pour remporter les victoires que la divine parole nous dit qui lui sont accordées : il ne suffit pas de faire ce qui est commandé parfaitement bien en partie, l'on doit obéir jusqu'au bout, jusqu'à l'entier accomplissement.

L'obéissance doit faire commencer ce que l'on ordonne, elle le doit faire continuer, et enfin achever. Après cela, l'obéissance doit être, en quatrième lieu, universelle, à l'égard des grandes et des petites choses, à l'égard de toutes sortes de personnes à qui l'on doit obéir. C'était la fidèle pratique de notre serviteur de Dieu et de son immaculée Mère. « Je ne veux, » avait-il écrit dans les règles qu'il s'était prescrites, « jamais dire non, sur quoi que ce soit que l'on m'ordonne. Je veux tendre à l'obéissance passive, et souvent me voir devant Dieu et les créatures comme une bête de charge. » Il considérait que le bon Jésus avait toujours été obéissant et sans aucune réplique, et pour les choses les plus fâcheuses, comme la mort ignominieuse de la croix. O mon Sauveur, après cela peut-on faire quelque réserve? Il regardait cet aimable Sauveur obéissant dans les plus petites choses, aussi bien que dans les grandes. « Je ne pouvais, » a-t-il écrit, « me rassasier de chaque acte d'obéissance du bon Jésus, dans les moindres occupations; et plus les choses étaient petites, et plus je trouvais que l'obéissance en était relevée. Je voyais cette obéissance si admirable, que mon entendement y demeurait attaché sans s'en pouvoir séparer. Je vous dis en vérité que je l'aimais, et l'adorais de tout mon cœur. » Mais il l'admirait et la bénissait dans la dépendance où cet homme Dieu a voulu être à l'égard de toutes sortes de créatures. C'est une chose infiniment surprenante, qu'un Dieu ait bien voulu obéir à la très-pure Vierge et à saint Joseph; mais il faut que tout esprit se perde dans un abîme d'admiration, de voir qu'il obéisse même à ses bourreaux, et s'assujettisse aux démons, s'y laissant transporter où ils veulent, comme la parole sacrée nous l'assure. Mais, hélas! dans quelle dépendance épouvantable est-il en la divine Eucharistie? De qui ne dépend-il pas? Où est le lieu où il ne soit dans cette dépendance? Quel temps y mettra des bornes? Quand cessera-t-elle? Si ce n'est quand il n'y aura plus de temps, à la consommation des siècles. Je ne suis pas surpris ensuite si saint François assurait qu'il eût aussi volontiers obéi à un novice, qu'aux plus anciens et plus qualifiés pères de l'ordre. Je ne suis pas surpris si les saints se sont mis au-dessous du reste des hommes, et quelques-uns même au-dessous des bêtes, comme il est rapporté du saint homme le Père de Condren, qui, s'étant trouvé réduit à coucher dans une étable, et s'apercevant qu'il était sur la paille sur laquelle couchait un chien, il la quitta aussitôt pour céder la place à cette bête.

Voilà quatre conditions de l'obéissance, que le serviteur de Dieu a exactement pratiquées selon le dessein qu'il en avait pris aux pieds de notre bon Sauveur, et en sa sainte union. C'était lui qu'il regardait en la personne des supérieurs; et il a écrit dans ses règles, qu'il voulait leur obéir comme si c'eût été Jésus qui l'eût conduit visiblement. Les témoignages que l'on a rendus de sa fidélité en ce sujet, portent qu'elle a toujours été très-exacte, même dans les choses les plus répugnantes à la nature et au point d'honneur. Aussi son sentiment était que l'on devait se laisser dévorer aux peines de l'obéissance; et il disait, avec son père saint François, que le vrai obéissant devait être comme un corps mort; que cet heureux état arrache de l'âme les propriétés de la volonté humaine, et produit en elle cette volonté toute divine.

## CHAPITRE VIII.

*Sa fidélité inviolable aux exercices spirituels.*

Dieu est souvent appelé dans l'Ecriture *le Dieu fidèle;* et l'adorable Jésus dans l'*Apocalypse* (III, 14) y est nommé par excellence *le fidèle et le véritable.* Les saints participent glorieusement à cette qualité de leur Seigneur; et le serviteur à qui il est dit dans l'Evangile : *Entrez dans la joie de Notre-Seigneur* (*Matth.* XXV, 21), est celui qui y est qualifié de *bon et de fidèle.* La même qualité est donnée dans l'*Apocalypse* (II, 10) à celui que le Fils de Dieu récompense de la couronne de vie, abondante, glorieuse et céleste. Le P. Jean Chrysostome considérait beaucoup cette qualité dans la sainte âme de notre Sauveur, qu'il regardait comme l'unique fidèle à Dieu d'une manière incomparable; et c'était dans l'union de cet aimable Rédempteur qu'il travaillait fortement à sa bienheureuse acquisition. Il en avait même reçu cette instruction particulière du cie ;

car, comme un jour il se trouva attaqué d'une certaine lâcheté et dégoût dans les saints exercices, embrassant amoureusement un crucifix, et le baignant de ses larmes, il lui dit : « Hélas ! Seigneur, pourquoi ne vous serais-je pas fidèle dans mes petites peines, puisque vous me l'avez tant été dans votre douloureuse mort de la croix? » Il lui fut dit intérieurement : Prends courage, et pratique la fidélité de tes exercices dans l'union de la fidélité de mes souffrances. Cette voix dissipa sa tentation et le fortifia d'une force inénarrable, qui depuis l'accompagna en tous ses combats et travaux.

Mais *qui pensez-vous*, dit mon divin Maître, *qui est le serviteur fidèle?* (*Matth.* XXIV, 45.) Car *il s'agit*, nous enseigne l'Apôtre en sa *Ire Epître aux Corinthiens* (IV, 2), *d'en trouver un*. Le serviteur fidèle, disait le P. Jean Chrysostome, est celui qui en toute vocation, en toute action et en toute œuvre va droit où il voit plus Dieu, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur. Or, ce vrai fidèle, s'écriait-il, est le Seigneur et le roi de tout le monde, ne se souciant que de Dieu seul. C'est ce fidèle qui sait ce que c'est que pure vertu et pure perfection ; c'est lui qui peut et qui doit parler du divin amour. Un seul de ces fidèles est plus agréable au Dieu de l'éternité, qu'une milliade d'infidèles et d'imparfaits. Il fut dit intérieurement que Dieu faisait un paradis d'une âme fidèle, et que tout homme spirituel n'avançait en la perfection qu'à proportion du progrès qu'il faisait en la vertu de fidélité. C'est proprement ce qui fait une si grande différence dans la multitude des personnes qui vivent dans les mêmes communautés, sous les mêmes règles. Elles se lèvent, elles se couchent en même temps, elles ont la même manière de vie, les mêmes exercices, elles font les mêmes choses, et cependant à peine y en a-t-il deux semblables dans les voies de la sainte perfection ; c'est que leur fidélité est inégale. Le défaut de cette vertu rendra inutiles grand nombre d'actions, qui en soi étaient très-saintes ; la négligence que l'on y aura eue, fera qu'à peine trouvera-t-on rien de bon dans la vie.

Cependant notre serviteur de Dieu considérait qu'entre les personnes même qui font profession de dévotion, il y en a peu qui soient fidèles dans les pratiques du pur amour, qui supposent un détachement général en toutes choses; car quel moyen d'être fidèle au Dieu d'une pureté infinie que par une pureté sans réserve? Ces vues d'un petit nombre de vrais fidèles au Dieu de toute fidélité le faisait soupirer inconsolablement; elles lui faisaient répandre quantité de larmes. O mon Dieu, s'écriait-il, faut-il mourir avant que de vous avoir servi fidèlement ! Mais quel compte épouvantable à la mort de la fidélité que l'on a dû avoir dans tous ses exercices, de l'exactitude du silence, du chœur, de l'oraison, du pur usage des sacrements, de la pureté des vertus !

Il racontait sur ce sujet ce qui est arrivé dans une communauté très-reformée dans Paris, qu'un religieux d'une grande innocence, ayant été présenté à Dieu durant son agonie, avait vu dans une extase combien la justice de Dieu était sévère à l'égard de ceux qui étaient infidèles dans leurs exercices, et particulièrement dans l'observance du silence, et qu'étant revenu à soi il s'écria auparavant que de mourir : Oh ! que si vous saviez, mes chers frères, ce que c'est que de vivre négligemment dans des cloîtres ! hélas ! j'ai vu le compte épouvantable que l'on rendra des paroles inutiles. Oh ! que c'est une chose pitoyable qu'un religieux tiède, et particulièrement quand il a aidé à détruire la perfection ! hélas ! que son jugement sera effroyable ! Je ne puis passer cette vérité sans remarquer l'étonnement où je suis à l'égard de certaines personnes religieuses, d'ailleurs éclairées, et quelquefois considérables pour leur doctrine, qui se mettent si peu en peine, ou du relâchement qu'elles causent dans les observances régulières, ou des moyens que l'on propose pour y remédier. Il y a bien plus, c'est que quelquefois elles n'oublient rien pour s'y opposer. De là viennent tant de peines qu'il faut avoir pour introduire une sainte réforme dans les ordres; de là viennent des contradictions si véhémentes; de là viennent tant de troubles, tant de bruits et d'orages. Mais est-ce une chose qui se puisse comprendre, que des gens qui par état font profession de servir Dieu et de tendre à la perfection, qu'on laisse même en liberté de vivre à leur ordinaire, ne puissent souffrir qu'on établisse les saintes voies de la perfection, qu'on remette les observances selon le premier esprit, que leur règle soit gardée en sa pureté, et selon le mouvement que Dieu en a donné aux saints fondateurs. A-t-on peur que Dieu ne soit adoré en esprit et en vérité? Mais je veux même qu'il soit honoré dans ces maisons : pourquoi lui envier une grande gloire? pourquoi s'y opposer? pourquoi l'empêcher? Gloire sacrée de mon Dieu, dont le moindre degré vaut mieux que tous les biens de la terre ! Ah ! que dirait-on d'une personne qui pourrait en priver celui qui posséderait tous ces biens? De quelle injustice cette personne serait-elle coupable? quel compte en rendrait-elle au tribunal de Dieu? O mon Seigneur et mon Dieu ! où en sommes-nous? L'on dit, et il est vrai, qu'un homme commet une injustice considérable lorsqu'il prive un autre de quelque chétif bien de la valeur de trente ou quarante sous. Que doit-on penser de celui qui le priverait, dans la supposition que nous avons faite, de tous les biens qui sont au monde? Cependant toute la théologie enseigne, après l'Angélique docteur, qu'un seul degré de gloire de Dieu est plus que tous ces biens. Hélas ! ne comptera-t-on donc pour rien l'empêchement qu'on y apporte? Mais quel aveuglement lamentable des supérieurs et des supérieures, qui, en des maisons bien saintes, sont cause, par leur négligence, par leur molle condescendance, par leur insupportable lâcheté, que le relâchement s'y

glisse! Ce qui arrive quelquefois par des principes qui dans leur commencement ne paraissent rien, à moins que d'avoir les yeux bien ouverts aux pures lumières de l'esprit de Dieu. Or, ces commencements funestes arrivent ordinairement par la négligence du silence, de l'oraison, de la retraite; par la trop grande fréquentation avec les séculiers; par les maximes larges que l'on prend; par le trop de liberté que l'on donne aux grilles, y envoyant sans assistance, ou y donnant celle que l'on y souhaite, et qui sera de même humeur un peu libre, y laissant trop longtemps, quoique ce soit avec des personnes vertueuses; ne tenant pas les grilles assez serrées, et dans l'état où les constitutions l'ordonnent; recevant des pensionnaires qui ont l'esprit et l'habit du monde, et qui insensiblement en inspirent l'affection et l'estime; mais surtout permettant des particularités dans le vivre, dans l'habit, dans la chambre; ne tenant pas toutes choses en commun, par de maudits respects humains, par des considérations de chair et de sang, des parents, par des vues malheureuses de l'intérêt; n'ayant pas soin de se servir de personnes pleines de l'esprit de Dieu, personnes intérieures et d'oraison, de mortification, de détachement; personnes éclairées sur les observances régulières, sur les règles et les constitutions que l'on observe; mais au contraire, appelant des personnes peu intelligentes dans les voies spirituelles; qui qui ont peu d'esprit d'oraison, peu d'esprit de pauvreté et de renoncement à soi-même; qui disent des choses qui plaisent; qui ne trouvent rien à reprendre; qui n'ont aucune vigueur et force pour maintenir les constitutions, ni pour s'opposer à tout ce qui peut causer du relâchement; qui ont peu du pur zèle du seul intérêt de Dieu seul; qui se regardent encore, et leurs propres intérêts; qui font des entretiens peu utiles, ne traitant pas les vérités à fond, ou ne parlant pas de celles qui sont propres; qui sont gens à flatter la propre humeur, partisans de la nature, soutenant la créature, son estime, son amitié, n'étant pas fâchés eux-mêmes d'y avoir part. Oh! que ces supérieurs, ces supérieures seront dans un lamentable état au jour de leur mort! Que leur serviront pour lors les respects humains; la vue et l'amitié des créatures se trouveront-elles devant leur redoutable juge pour les y défendre! Mais que diront-ils au grand Dieu des éternités, lorsque le voile qui leur couvre les yeux sera levé, et qu'ils verront une infinité de déréglements dont ils sont cause dans la suite quelquefois de plusieurs siècles? Cependant l'on a peine à supporter les personnes véritablement dégagées et pleines de l'esprit de Dieu, qui viennent avec leur maître, non pas pour apporter une fausse paix de nature, mais le saint glaive de séparation de toute attache. C'est contre ces gens que l'on se révolte; ce sont eux que l'on ne goûte point, que l'on ne veut point, que l'on écarte; « et quelquefois, dit sainte Thérèse, le diable qui suscite toutes ces contradictions, entraîne la moitié du monde aveuglé après soi. »

Le saint homme dont nous écrivons les actions, était tout dévoré d'un saint zèle, pour apporter en la vertu de Jésus-Christ quelque remède à ces désordres. Il proposait dans cette vue ce qui est rapporté dans les histoires de plusieurs ordres, de certains religieux qui avaient péri misérablement pour avoir vécu négligemment; et il remarquait que dans celles des frères Mineurs, il s'y lit qu'un grand prédicateur et docteur, ayant vécu dans le relâchement et par négligence, était perdu pour l'éternité; que sa négligence fut odieuse, que saint François parut visiblement, brûla son corps avec tout ce qui était dans la cellule, pour apprendre aux autres religieux à quel danger s'expose celui qui est relâché dans ses observances. Il assurait de plus, qu'ayant connu et chéri particulièrement avec beaucoup d'estime un religieux, fameux prédicateur et fort intelligent dans les choses spirituelles, il lui était apparu après sa mort, et avait dit qu'il était damné, à raison de l'habitude générale d'infidélité dans ses exercices. Il fut touché extraordinairement de la grandeur des jugements de Dieu sur ce prédicateur; ce qui l'obligea de se retirer tout pensif dans sa cellule, après les avoir appris, et d'y pleurer amèrement, tout saisi d'une divine frayeur. « Allons, disait-il ensuite, allons d'année en année en esprit d'humilité et de componction, et souvent ne trouvant qu'amour-propre et impureté dans nos actions, et qu'infidélité dans nos exercices, confondons-nous devant Dieu, implorons ses grandes miséricordes, et entrons en la vertu de sa grâce dans de forts et généreux desseins de ne plus vivre que pour lui. »

Etant tout pénétré de ces vues, il alla consulter un grand serviteur de Dieu touchant la vertu de fidélité, et voici ce qu'il en a laissé par écrit. Comme il était un organe du Saint-Esprit, et plein de grandes lumières, il m'enseigna trois maximes, qui tirent une admirable impression dans mon âme. Mon cher frère, me disait-il, si vous voulez faire un bon progrès en la vertu de fidélité des saints exercices, faites trois choses. La première est, que vous preniez garde de ne vous point occuper par impulsion de nature, mais toujours par obéissance en vue de la volonté de Dieu. La seconde est, que vous fassiez tous les samedis au soir un bon examen de toutes les infidélités que vous avez commises en la semaine, et que vous renouveliez de bonne sorte vos résolutions d'être plus fidèle. La troisième, que vous travailliez à l'oraison; et tenez pour une vérité indubitable, que tous ceux qui dans les cloîtres vivent sans oraison, ne sont et ne seront jamais fidèles dans leurs saints exercices. Ces paroles, dites en l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne furent pas reçues en vain dans une âme pure et innocente, et embrasée du divin amour, comme était celle du P. Jean Chrysostome.

Les effets qui en ont paru en toute sa vie, ne laissent pas lieu d'en douter. Mais voici ce que nous en avons trouvé dans les règles qu'il s'était faites, et dont nous avons déjà plusieurs fois parlé. Je veux, écrit-il dans ces règles, être très-perpétuel et très-fidèle dans mes exercices. Je veux faire mes lectures chaque jour une heure ou plus si j'en ai le temps. Je veux, le jour de chaque mois que j'irai en retraite, renouveler mes vœux de baptême et de la sainte profession religieuse; et à l'égard des vœux de ma profession religieuse, je désire être très-jaloux dans leur pure observance, qui renferme tout ce que l'on a promis dans le saint baptême; et je veux croire qu'il y en a plusieurs dans les enfers qui maudiront Dieu à toute éternité, d'autant qu'ils ont voué sans avoir observé leurs vœux. Je veux faire de très-bons usages de toutes les occasions de vertu qui se présenteront, parce que je sais bien que les grands trésors s'amassent de ces petits gains. Je veux passer chaque jour comme le dernier de ma vie, et me souvenir que Dieu est le Dieu d'une pureté infinie, devant lequel mon âme doit paraître, et être jugée pour l'éternité. O mon Dieu! avec quelle pureté dois-je vivre, pour n'être pas surpris dans aucun moment de ma vie! Je veux, lorsque je tomberai en quelque faute, pratiquer trois choses. La première, m'humilier bien devant Dieu, et demander pardon de ma faute. La seconde, aimer et chérir l'humiliation qui m'en revient. La troisième, être plus sur mes gardes pour l'avenir. Je veux marquer mes infidélités, et tous les samedis je veux prendre une demi-heure pour faire un sérieux examen de toute la semaine, et faire oblation de mon petit travail, demander pardon de mes fautes, et avoir recours au grand Dieu, pour commencer tout de nouveau à le servir en pur amour. Je veux toutes les semaines lire ce petit écrit, être ponctuel en son observance, et m'imposer quelques pénitences pour les fautes que j'y commettrai. Voilà les résolutions du serviteur de Dieu, qu'il a fidèlement exécutées avec le secours de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et l'on assure qu'il était si ponctuel en ses exercices, que si l'on eût commencé de lui parler, quand on ne lui aurait voulu dire qu'un mot, il quittait aussitôt, entendant sonner la cloche qui appelait.

Au reste, il avait trois grandes maximes principales, au sujet de la vertu de fidélité : La première, qu'il fallait chercher, aimer et servir Dieu fidèlement en tout temps, le grand Dieu que l'on sert étant toujours le même. Il y aurait ici sujet de répandre beaucoup de larmes, dans la vue du peu de connaissance de Dieu parmi même les enfants de lumière. O mon Souverain, qu'il est toujours vrai que vous êtes le Dieu caché! Ah, mon âme! qu'il y aurait encore de justice parmi les beaux jours de la grâce, de crier par tout le christianisme, *au Dieu inconnu!* (*Act.* XVII, 23.) Car, ô grandeur suradorable! est-ce vous connaître, que de ne vous pas servir en tout temps avec la même fidélité? comme si vous étiez plus ou moins Dieu dans la différence des temps : comme si vous n'aviez pas toujours la même excellence. O mon Dieu! ô Dieu d'une majesté infinie, ne dois-je pas vous aimer dans le temps de la récréation aussi bien que dans celui de l'oraison? parmi les conversations aussi bien que dans la retraite? dans les actions les plus viles aussi bien que dans les plus relevées? dans les jours de réjouissance aussi bien que dans ceux de la pénitence? Je parle pour la disposition du cœur, pour la recherche de votre gloire, pour la soumission à vos ordres, pour l'innocence de la vie, et non pas pour les actions extérieures qui sont différentes selon la diversité des choses, des lieux, des occupations et des temps. O mon Dieu! ne dois-je pas être autant à vous en la meilleure santé qu'à l'instant de ma mort? Ah! aurez-vous plus d'excellence dans ce moment, que vous n'en avez dans les autres? Je vois donc bien ce qui tient la plupart des hommes, c'est leur propre intérêt, quoique bon et spirituel. Ils pensent plus à vous à la mort, parce qu'ils vont tomber entre vos mains, et qu'ils craignent les foudres de votre justice vengeresse. Mon Seigneur, ce n'est pas que je n'honore la crainte de vos divins jugements; mais je veux de tout mon cœur vous servir dans la seule vue de vous-même, à raison de ce que vous êtes, et ce m'est une consolation en vous, et pour l'amour de vous, de vous dire, de vous crier du plus intime de mon âme, en votre divine présence (car vous m'êtes ici plus présent que moi-même), en la présence de vos anges et de vos saints, et de le laisser par écrit, ce que je voudrais avoir signé de la dernière goutte de mon sang, afin que je le dise à qui je le pourrai faire savoir : que quand il n'y aurait point d'autre vie que la présente, quand même il n'y aurait que des peines infinies et éternelles, réservées à ceux qui vous servent, je voudrais vous servir, je voudrais vous aimer de tout mon cœur. O mon Souverain! quand les félicités du paradis me seraient assurées par votre grande miséricorde, s'il y avait un seul degré de votre gloire à n'y aller jamais : ah! de tout mon cœur, oui, ô saint ange, qui êtes destiné à ma garde! oui, du plus profond de mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, je renoncerais à y aller jamais. Eh bien, mon âme! nous serions malheureux; eh bien! Dieu serait glorifié, et cela nous doit entièrement suffire. O Dieu seul! Dieu seul! Dieu seul! à jamais, au grand jamais Dieu seul! O seul intérêt de Dieu seul! perte générale, anéantissement entier du propre intérêt, et temporel et spirituel. O mon Dieu! le Dieu de mon cœur et ma part éternelle, eh! que veux-je que vous seul au ciel et en la terre! Que mon esprit, que mon cœur, que mon âme et toutes ses puissances, que mon corps et toutes ses facultés intérieures et extérieures, que mon être et mes opérations s'aillent perdre heureusement en vous, ô mon divin, ô mon

sacré abîme! ô mon cher abîme, ô mon cher abîme! O Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans lequel et par qui nous sommes tout ce que nous sommes, et nous pouvons tout ce que nous pouvons! mais Dieu très-uniquement seul en toutes choses, à la vie, à la mort, après la mort, dans le temps et durant toute la longueur interminable de l'éternité.

La seconde maxime du saint homme était, que les milliades d'enfer lui semblaient moins insupportables qu'une infidélité au Dieu du pur amour. Oh! que de bon cœur je souscris à cette divine maxime! En vérité, toutes les peines imaginables ensemble n'égalent point une infidélité à Dieu. O mon Dieu, que les hommes ne vous connaissent-ils! que ne savent-ils un peu ce que vous êtes!

Sa troisième maxime était qu'il n'y avait pas un seul moment à perdre dans le service de Dieu. Mon âme, disait-il, opérez pendant qu'il est jour, parce qu'il viendra une nuit dans laquelle personne ne pourra rien faire. Quels regrets, pour lors, d'avoir eu tant de grâces, tant de moyens divins, tant de secours de notre bon Sauveur, qui nous mettait en état de le servir incessamment, non pas par une application actuelle et continue, qui est un don fort extraordinaire, non pas par un bandement de tête, ce qui serait un grand défaut, non pas par une contention d'esprit gênante; mais par une disposition intérieure d'état, qui tient toujours l'âme dans une volonté fidèle d'être à Dieu seul sans réserve, et jamais à soi-même; jamais à aucune chose créée, lorsqu'elle y fait réflexion. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul dans l'union avec notre bon Sauveur, et sous la protection de son immaculée Mère, des bienheureux anges et des saints.

## CHAPITRE IX.

*Ses sentiments sur la vie régulière.*

Le grand Apôtre écrivant aux fidèles d'Ephèse leur dit : *Je vous supplie, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vivre d'une manière digne de votre vocation* (*Ephes.* IV, 1); et il assure de lui-même, *Epître aux Philippiens* (III, 14), qu'il s'efforce d'atteindre la fin de sa carrière, d'obtenir le prix que la vocation céleste de Dieu lui propose par Jésus-Christ. Il désire que tous ceux qui sont parfaits, c'est-à-dire qui font profession de la vie parfaite, soient dans ce même sentiment. Et, en vérité, il est bien juste que nous nous efforcions, et que nous fassions tout le possible en la vertu de Jésus-Christ, pour arriver à la fin de notre vocation qui est toute céleste. Or, il est bien certain que ces parfaits dont parle l'Apôtre, étaient des Chrétiens qui, par la sainteté de leur religion, font tous profession d'une vie surnaturelle. Mais il faut avouer que, dans le relâchement énorme où sont présentement la plupart des fidèles, ceux qui vivent dans les cloîtres sont ceux qui font une profession plus spéciale de la perfection, et qui y doivent tendre avec une sainte application.

C'est une chose infiniment surprenante que l'étrange aveuglement de la plupart des Chrétiens qui ménagent si peu les grâces immenses que Dieu tout bon et très-miséricordieux leur fait ensuite de leur vocation céleste. Mais il y a encore plus à s'étonner, si les personnes qui vivent dans les cloîtres ne le font pas, la divine Providence leur en facilitant les moyens d'une manière extraordinaire. Voici une grande vérité, mais dont bien peu de personnes sont pénétrées. Il n'y a pas un seul moment dans la vie, où le Chrétien n'ait entre les mains une plus grande affaire que toutes les affaires temporelles ensemble de tous les hommes de la terre. Nous l'avons déjà dit, qu'un seul degré de grâce ou de gloire de Dieu, est quelque chose incomparablement plus considérable que tous les biens de l'univers. Or, comme il n'y a point de moment où nous ne puissions et ne devions augmenter en grâce, nous avons sans cesse ou à acquérir ou à perdre plus que tout le monde ensemble. Rentrons un peu ici dans nous-mêmes, pour considérer avec attention cette grande vérité. Ah! que penserions-nous, ah! que dirions-nous d'une personne qui serait négligente dans une occasion où il s'agirait de perdre tout son bien? Mais si c'était une personne qui possédât de très-grands biens, si c'était un prince, si c'était un monarque, qui fussent en danger de perdre, l'un sa principauté, l'autre son royaume, et de perdre en même temps toutes leurs richesses, tous leurs honneurs? Mais si c'était une personne qui possédât tout le monde entier, et tout ce qu'il y a au monde? Une négligence si surprenante pourrait-elle se comprendre? Et, après tout, celle que nous avons dans le ménagement de la grâce est bien plus étrange. C'est donc bien avec raison que la divine parole nous enseigne qué celui qui craint Dieu ne néglige rien.

« Les personnes des communautés qui sont négligentes, » dit le P. Jean Chrysostome, « me semblent comme des morts et des cadavres; » mais il disait en soupirant : « Hélas! que de malheureux dans les monastères, qui, dans la fidélité de leurs saints exercices, peuvent dans peu d'années parvenir à la sainte perfection, et néanmoins, aveuglés d'une subtile tentation, s'en détournent avec beaucoup de peines qui les suivent. Hélas! vivre en religion, et vivre sans l'observance des règles, n'est-ce pas un égarement effroyable? Quel salut et quelle perfection peuvent prétendre ces infidèles dans les saints monastères? » Cependant, assurait-il, beaucoup s'y trompent, et il paraît assez que les diables les aveuglent dans leurs infidélités, vu qu'ils vivent sans y penser, en toute sûreté de conscience, et courent des périls manifestes de leur damnation éternelle. C'est pourquoi il s'écriait avec le prince des apôtres : *Soyez sobres, et veillez* (*I Petr.* V, 8); car le diable, disait-il, est subtil à nous aveugler dans la pratique de nos obligations, et à nous jeter

dans les empressements de notre nature, et propriété de notre volonté. De là vient que des actions qui paraissent être vertu, ne sont que des effets de l'amour-propre ; et ainsi quelquefois de grandes austérités et d'affreuses pénitences, ou d'autres actions qui éclatent beaucoup aux yeux des hommes, et qui font admirer ceux qui les pratiquent, ne sont rien aux yeux de Dieu. Il lui fut dit un jour intérieurement, que le grand Dieu très-saint et très-pur faisait plus d'état d'un seul vraiment fidèle dans les saints exercices, que de milliers d'autres faisant de grandes choses, mais vivant d'ailleurs dans l'infidélité, ou la propriété de leurs pratiques. Ceux qui font de grandes choses et qui, d'autre part, vivent dans l'infidélité à leurs obligations, les font ordinairement par l'amour-propre qui y a la meilleure part.

Il enseignait que tout fidèle aux saints exercices parvenait en peu de temps à la perfection; mais que, pour être fidèle, il le fallait être sans réserve dans l'observance de toutes ses règles, et cela jusqu'à la mort, depuis le commencement de chaque jour jusqu'à la fin. Il rapportait la révélation faite à un saint homme, supérieur d'une communauté, à qui Dieu avait fait voir l'état de son monastère, dont quelques-uns étaient purs et fidèles, et il y en avait bien peu. Il lui montrait qu'il les mettait sur son très-béni cœur, et les consommait d'amour. Il lui en fit voir d'autres qui tendaient à la fidélité, mais avec de petites chutes et fragilités; et ceux-là ne laissaient pas de lui être agréables, et de recevoir beaucoup de grâces de son divin cœur, sans néanmoins y entrer. Enfin il lui en montra qui vivaient dans une négligence habituelle de leurs exercices, et ceux-là lui étaient très-odieux et comme insupportables.

Il y a de ces personnes négligentes, personnes de peu d'oraison et de mortification, qui, ayant beaucoup d'esprit et de talents naturels, sont fort considérées au dehors par les gens du siècle, et même souvent en sont recherchées : et quelquefois même elles s'acquièrent beaucoup d'estime et de crédit au dedans, et elles y sont regardées comme des gens qui servent aux communautés ; car enfin l'homme a de la peine à sortir de l'homme, pour s'élever par la grâce à l'ordre surnaturel où Dieu l'a appelé si miséricordieusement, et où l'on ne voit les choses que par les yeux de la foi. Il y en a peu qui ne voient que Dieu seul en toutes choses, et, pour me servir des termes du séraphique docteur, qui aient l'esprit purgé. Les vues humaines se mêlent avec les vues divines, parmi les gens qui font une plus haute profession d'esprit de mort ; et leurs lumières n'étant pas pures à raison de ce mélange, ils ne voient pas assez Dieu, et ils voient trop la créature. Ainsi elle leur paraît être quelque chose : ses industries leur paraissent nécessaires, ils s'y appuient, ils en attendent du secours; le propre intérêt, la propre satisfaction s'y trouvent.

Notre serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, qui était plein de l'esprit et de la lumière de Dieu, ne regardait les créatures en elles-mêmes que comme des néants en la présence de l'être suradorable du Créateur; et le Créateur qui lui était très-présent, se manifestant à lui dans une grande clarté, il ne pouvait voir autre chose. C'était donc lui seul qu'il regardait dans les créatures, et il en faisait état à proportion qu'elles participaient à sa divine plénitude. C'était ce qui le pressait, lorsqu'il était provincial, de rechercher et de s'arrêter particulièrement à de simples frères convers dans ses visites, quand il y remarquait beaucoup d'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisant peu d'estime de l'esprit et des talents naturels, où il y a peu d'esprit de la grâce. « Ah souvent, disait-il, un pauvre frère simple et abject aux yeux des créatures, qui semble être inutile et même à charge à une maison, soit par le défaut d'industrie, soit à raison de ses infirmités et maladies, en est la bénédiction devant Dieu, Dieu y accordant en sa faveur beaucoup de grâces, et même d'assistances temporelles : pendant que des religieux qualifiés, que l'on s'imagine être le soutien d'une communauté par leurs connaissances et habitudes auprès des riches et des puissants du siècle, par leurs intrigues et industries, par leur faveur et crédit, y font des dommages pitoyables, y devenant les partisans de la nature. « Il rapportait sur ce sujet le jugement de quatre religieux qui fut révélé à un serviteur de Dieu. Le premier était un habile homme et un grand bâtisseur de couvents ; le second était un grand homme de lettres, un savant personnage; le troisième était un négociateur d'affaires, qui était fort intrigué dans le beau et grand monde, et tous ces trois religieux d'autre part étaient des gens dissipés à l'extérieur, de peu d'application à l'intérieur, et très-lâches dans leurs exercices : ces trois furent condamnés aux flammes éternelles. Le quatrième, était un pauvre simple et abject, mais bien à Dieu; et celui-ci fut béni de la sentence du salut éternel, et conduit dans les cieux en grand triomphe. Il assurait de lui-même, que s'étant trouvé dans une abbaye de religieuses, Notre-Seigneur lui révéla la damnation de six, dont l'une souffrait étrangement pour le relâchement qu'elle avait voulu introduire dans les saints exercices; ce qu'elle n'avait pu faire sans avoir du crédit et de l'estime. Or, le saint homme remarquait que l'une des choses qui sert d'occasion au relâchement de la vie régulière, est la maladie, si l'on ne veille avec soin à en faire un grand usage : et il rapportait d'un grand serviteur de Dieu, qui était infirme, qu'il disait, que si l'on ne veillait continuellement quand on est dans cet état, la lâcheté dérobe toujours quelque chose qui appartient à Dieu. Il faut donc, disait-il, veiller avec attention, et souffrir purement les incommodités en la vue de la justice divine, et dans l'union des souffrances de notre bon Sauveur : j'approuve même quelques austé-

rités dans les personnes infirmes, pourvu qu'elles n'aillent pas à détruire le corps. Les saints et les saintes de tous les siècles sont entrés avec bénédiction dans cette pratique que l'esprit trop prudent, selon la chair, condamne. Il est vrai qu'il faut prendre ses besoins quand on est infirme, et c'est une faute de faire le contraire sans conseil et direction. Pour ne pas tomber dans les extrémités, il faut, dans les maladies, dire sincèrement ses maux, et leurs circonstances aux supérieurs. C'est le plus pur et le plus parfait, pour faire ensuite ponctuellement tout ce qui sera conseillé, quoique la nature y répugne extrêmement; puis tendre à une pure désoccupation de son mal, de ses états, de ses charges si l'on en a. Il rapportait que, dans une conférence de serviteurs de Dieu, l'on avait arrêté trois choses au sujet des religieux infirmes. La première, que plusieurs religieux devenaient infidèles à leurs exercices par leurs infirmités et maladies; la seconde, que plusieurs s'étant généreusement roidis et avec discrétion contre les lâchetés qui provenaient de leurs maladies, avaient fait un progrès merveilleux dans les saintes voies de la perfection; la troisième, qu'il fallait absolument que tout infirme se réglât avec son directeur, de tout ce qui lui conviendrait faire selon son état.

Mais l'un des grands moyens qu'il conseillait après l'oraison, et qu'il établissait de tout son pouvoir avec le secours divin, était d'avoir dans les communautés, des livres de la bonne mortification et de la bonne vertu, et de les lire et faire lire avec soin. L'on peut dire sur ce sujet que c'est un des moyens dont la divine Providence se sert davantage pour établir le règne de Dieu; comme au contraire, c'est l'ordinaire du démon de plonger les âmes dans la nature, dans l'amour d'elles-mêmes, et d'y établir son empire par la lecture des livres pleins de curiosités, qui ne laissent qu'une enflure d'une vaine science, et une malheureuse suffisance d'esprit. C'est à quoi particulièrement il faut prendre garde dans les communautés de filles, où quelquefois on glisse des livres pleins de questions qui leur sont inutiles et dommageables; des traités de la prédestination et de la grâce, et des matières les plus hautes de la théologie, qui, outre la vaine suffisance qu'ils inspirent, causent souvent de grandes peines à l'esprit; et j'en ai su des effets funestes arrivés à la mort. Ils mettent aussi ordinairement la division, les esprits se partageant sur ces matières. Il y a encore un malheur qui règne à ce sujet dans notre siècle, c'est l'attache à la politesse du style et au beau langage; et il s'y mêle une propriété inexplicable de l'amour-propre, qui est d'autant plus dangereuse, qu'elle est couverte d'une honnête apparence. Une personne qui ne voit plus que Dieu seul, qui ne sait plus rien que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, s'arrête peu aux belles paroles qu'elle connaît n'être rien; l'estime que l'on en fait marque assez que l'âme est encore bien éloignée de ces deux grandes vérités qui font le solide fondement de la vie spirituelle; que Dieu est le grand tout, et tout le reste rien en son adorable présence. Oui, ô mon Seigneur et mon Dieu, dès lors que l'âme a découvert dans vos pures lumières vos divines grandeurs, tout le reste ne lui paraît que comme un néant. Quoique le monde, sa propre lumière, son propre esprit, et tout son raisonnement humain lui puisse dire, elle ne peut plus trouver rien de beau qui lui plaise, rien de grand que vous seul; et les ténèbres d'un grand nombre de personnes sur ce sujet, qui d'ailleurs font une profession spéciale de vous servir, la font soupirer inconsolablement. Que cherche donc une telle âme dans la lecture qu'elle fait des livres, sinon uniquement et purement ce qui vous y plaît, et non pas ce qui la contente: elle y cherche l'esprit de grâce qui y est renfermé, la substance solide de vos saintes vérités, sans s'amuser à l'écorce des paroles. Comme elle est, et qu'elle veut vivre dans un entier oubli de soi-même, elle méprise, elle s'éloigne, elle fuit ce qui lui plaît; elle ne se soucie ni de donner de la satisfaction à ses sens, ni de contenter son esprit; ô mon Dieu, ô grandeur infinie, toutes ses pensées, toutes ses inclinations vont uniquement à ce qui vous glorifie.

Mais le Fils de Dieu n'a-t-il pas voulu que les vérités de l'Ecriture sainte nous aient été laissées dans un style simple? Son grand Apôtre ne déclare-t-il pas (*I Cor.* II, 4) qu'il ne les annonce point par un discours élevé, ni ne prêche avec des paroles que la sagesse humaine emploie pour persuader ce qu'elle désire; mais avec la démonstration de l'esprit et de la puissance. Dans nos derniers temps, une des âmes les plus éclairées des pures lumières du ciel, la séraphique sainte Thérèse, n'a-t-elle pas témoigné qu'elle désirait que ses filles fussent pauvres en paroles? qu'elle ne pouvait goûter les esprits curieux, les livres et les lettres d'une science et d'un langage élevé. Elle disait un jour d'une lettre « qu'elle l'aurait trouvée assez bien faite, s'il n'y avait pas eu du latin. » Elle était donc bien éloignée de le faire apprendre dans ses maisons. Elle en rejeta une fille qu'elle avait reçue, et qui était près d'entrer, s'apercevant qu'elle s'appliquait à une lecture élevée, quoique très-bonne et toute sainte. Saint Augustin a autrefois remarqué que les hérétiques affectaient beaucoup le beau langage; c'est parce, que étant destitués de la puissance de l'esprit de Dieu, ils ont besoin de ce qui plaît et attire les hommes. Mais Dieu a choisi, comme l'enseigne l'Apôtre, en sa *I^re Epître aux Corinthiens*, ce qui n'était rien pour détruire ce qui était grand et illustre, afin qu'aucun homme ne se glorifie devant lui; ce qui semble folie en Dieu, étant plus sage que les hommes, et ce qui semble faiblesse étant plus puissant. *Où sont donc*, s'écrie encore le même Apôtre, *les philosophes? où sont les docteurs de la loi? où sont les curieux des secrets de la nature? Dieu n'a-t-il pas change*

*la sagesse de ce monde en folie?* (*I Cor.* I, 20.)

## CHAPITRE X

*Sa vertu éminente dans ses différents emplois, et les bénédictions abondantes que Dieu y a répandues.*

Nous lisons dans les *Actes des apôtres* (x, 38), que l'adorable Jésus a vécu en faisant du bien à tout le monde, parce qu'il avait l'onction et la vertu du Saint-Esprit, parce que Dieu était avec lui : mais il y était d'une manière incomparable, car il possédait l'Etre divin, et ainsi il était Dieu; la forme de Dieu qu'il avait, comme parle l'Apôtre, signifiant l'essence de Dieu. Les saints apôtres ont fait des prodiges par toute la terre, parce que Dieu était avec eux. Il faut dire la même chose de toutes les personnes dont la divine Providence s'est servie pour faire de grandes choses pour sa gloire; elles les ont faites parce qu'elles avaient beaucoup de Dieu : ceux qui en ont peu ne feront jamais rien de bien considérable pour ses divins intérêts. De là vient la nécessité de la plénitude de l'esprit de Dieu, pour pouvoir agir saintement au dehors, et c'est une chose que l'on doit beaucoup considérer, que les apôtres, après avoir reçu leur mission pour aller prêcher à toutes les nations, reçurent l'ordre de sainteté jusqu'à ce qu'ils eussent l'onction et la vertu du Saint-Esprit. Le Fils de Dieu leur avait dit : *Allez par tout le monde, et prêchez l'Evangile à tous les hommes.* (*Marc.* XVI, 15.) Après cela, ils ne pouvaient plus douter de leur vocation; l'ordre de Dieu ne leur pouvait être signifié plus certainement : d'autre part, les besoins des âmes ne pouvaient être plus pressants; il semblait qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Cependant le même Fils de Dieu leur dit ensuite : *Tenez-vous, ou arrêtez-vous jusqu'à ce que vous soyez revêtu de la vertu du Très-Haut.* (*Luc.* XIV, 49.) Notre adorable Sauveur choisit saint Paul pour porter son nom, et annoncer son Evangile aux grands et aux petits de la terre, à tous les peuples; mais auparavant il faut qu'il soit rempli du Saint-Esprit. « Ah! s'écriait autrefois le grand saint Jean Chrysostome, douze pauvres personnes convertissent l'univers : et que font une infinité de prédicateurs dans toutes les villes et les campagnes, si on compare les effets de leurs sermons avec ceux des saints apôtres? » Mais, dans ces derniers temps, n'a-t-on pas vu un seul homme, saint François Xavier, baptiser plus d'un million de personnes, prêcher dans vingt-quatre royaumes, annoncer le nom de Jésus-Christ depuis un bout du monde jusqu'à l'autre? Qui fait la différence de ces hommes apostoliques d'avec ceux qui ne le sont pas? C'est qu'ils sont pleins de l'esprit de Dieu, et les autres en ont bien peu, et beaucoup de leur propre esprit.

Mais pourquoi a-t-on peu de l'esprit de Dieu, si ce n'est parce qu'on a beaucoup de l'esprit de la nature? Les hommes de grâce sont rares, parce que les hommes demeurent trop dans l'homme : l'on s'élève peu vers les choses célestes, l'on demeure trop dans la terre. Mais si l'on demande encore d'où vient que la nature domine si ordinairement, il est facile de répondre avec une très-grande vérité, que c'est que l'on s'applique peu à la mortifier. L'on s'étudie peu au renoncement de soi-même, à porter sa croix, à suivre Jésus-Christ. C'est pourtant là sans doute la grande philosophie, la grande théologie de tous les Chrétiens, et à plus forte raison de ceux qui en doivent être les maîtres, les guides, les pasteurs et les pères. O mon Sauveur, que devenir ici! combien d'années passe-t-on dans les écoles pour y apprendre les sciences! Quelle application n'y donne-t-on pas! Après cela il est vrai que l'on sait du latin, quelque chose de la philosophie et de la théologie. L'on fait des sermons, l'on prêche; tout cela est bien : mais quelle est la pratique chrétienne de toute cette science? où est même la véritable science de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ crucifié. Nous le reconnaissons pour notre Dieu, et nous faisons bien : mais quelle véritable persuasion avons-nous de sa pure doctrine? Nous l'avons dit : en voilà l'abrégé que nous tenons de sa divine bouche. Qui veut être son fidèle disciple, il faut aller après lui, il faut renoncer à soi-même, il faut porter sa croix, il faut l'imiter. (*Matth.* XVI, 24.)

Ah Dieu! écrions-nous ici, est-ce renoncer à soi-même, que de rechercher en tant de manières ses propres intérêts? que de fureter partout des moyens de s'établir en terre? que de poursuivre les charges, les dignités, les bénéfices ecclésiastiques? Est-ce renoncer à soi-même, que de vivre d'une vie aisée et commode, que de donner tant de soins à être si proprement logé, si proprement vêtu, à avoir tant de beaux meubles, un magnifique train, tout ce qu'il y a de plus agréable à la vie? Est-ce renoncer à soi-même que de faire tant d'intrigues, tant d'habitudes pour être connu, pour avoir de l'estime, pour s'acquérir de la réputation? Est-ce renoncer à soi-même que de donner tant à ses inclinations, à sa propre humeur? Mais est-ce porter sa croix que de fuir les peines autant que l'on peut? Est-ce porter sa croix, que de se plaindre dans les maux que l'on est obligé de souffrir? Est-ce porter sa croix que de pratiquer si peu de mortifications, d'austérités, de pénitences? Est-ce porter sa croix que de savoir si peu endurer les contradictions qui arrivent, les pertes, les confusions, les privations, les délaissements des créatures? Mais, disons encore, est-ce imiter l'adorable Jésus, que d'avoir tant de soins pour les biens de la terre, lui qui y a voulu être dans la dernière pauvreté? Est-ce imiter Jésus abject et méprisé, que de faire tant de cas du point d'honneur, que de rechercher la gloire des hommes? Est-ce imiter Jésus, l'homme de douleurs, que de vouloir vivre dans le plaisir? Quelle conformité ces savants ont-

ils avec ses maximes? En bonne vérité, sont-ils bien persuadés que les riches sont malheureux, eux qui ont leurs aises et leurs consolations en la terre? Sont-ils bien persuadés que c'est un grand bonheur que d'être pauvre, d'être haï, d'être maudit, d'être décrié, d'avoir une réputation noircie, n'y donnant pas de sujet? Oh! qu'il fait bon étudier dans cette science de Jésus-Christ! mais pour l'entendre, il la faut pratiquer; c'est par la pratique que l'on y devient un grand docteur.

Oh! qu'il serait à désirer que l'on y fît un bon noviciat! L'on a vu dans Paris, il y a quelques années, un homme de mérite et de capacité, et très-bon serviteur de Dieu, qui soupirait sur le peu d'application que l'on donnait aux maximes et à la pratique de l'Evangile, avant que de l'annoncer. Hélas! disait-il, n'y aurait-il point quelque maison où les prédicateurs fassent un bon noviciat, avant que de se rendre maîtres des âmes? Il est vrai qu'il y a des séminaires qui sont des écoles de piété et des maisons de vertu, que l'on ne peut assez considérer : mais souvent l'on y va par considération humaine, l'on y entre avec l'esprit du monde, et l'on en sort avec le même esprit. A la vérité, l'on s'y rend aux exercices, et il le faut bien; l'on y fait comme les autres extérieurement; mais qui en sort l'esprit dénué de désirs de charges et de biens ecclésiastiques? Qui en sort détaché du monde, qui en sort dans le mépris de soi-même, qui en sort homme de mortification et d'oraison, qui en sort n'estimant plus que Dieu et dans une sainte haine de tout ce que le monde aime? Nous ne disons pas que cela n'arrive point, mais nous soupirons sur le peu de personnes à qui cela arrive.

Cependant comment donnera-t-on ce que l'on n'a pas? comment faire régner l'esprit de Jésus-Christ, s'il ne règne pas en nous. Je veux même que le directeur, que le prédicateur, que les pasteurs des âmes vivent dans la grâce : après tout, s'ils sont encore attachés aux choses de la terre, ils n'iront jamais bien loin. Je veux même que ce ne soient que des filets qui les tiennent liés : s'ils ne les rompent, ils demeureront toujours arrêtés. Oh! que c'est une bonne et agréable chose, qu'un homme qui est tout entre les mains de Dieu, pour y être tout ce qu'il veut qu'il soit, pour n'être rien de ce qu'il ne veut pas; qu'un homme dont le cœur est entièrement vide, où il n'y a plus que Dieu seul; qu'un homme que l'esprit de Jésus-Christ anime, qu'il conduit, qu'il gouverne; qu'un homme qui ne vit plus, n'y ayant plus que Jésus-Christ qui vive en lui; qu'un homme qui n'agit plus que par l'opération divine; qu'un homme mort à soi-même, au monde et à toutes les choses du monde; qu'un homme qui est rempli du Saint-Esprit! Oh! que c'est une chose lamentable qu'un homme de plaisirs, qu'un homme de richesses, qu'un homme de désirs d'honneurs et de charges! N'est-ce pas à ces hommes qu'il faudrait dire ces paroles du Sauveur : *Tenez-vous dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu du Très-Haut?* (*Luc.* XXIV, 49.) Tenez-vous dans votre vie privée, tenez-vous dans vos occupations particulières; arrêtez vos prétentions, vos désirs, vos poursuites; tenez-vous dans la retraite, arrêtez-vous à l'étude de la haine de vous-même, dont parle si hautement le saint Evangile, à l'étude de l'oraison, à l'étude des livres qui en traitent, et de la pure mortification : arrêtez-vous à vous exercer dans les saintes pratiques des maximes de l'Evangile; arrêtez-vous à vous déprendre de vos attaches; arrêtez-vous à vous détacher de l'amitié et de l'estime des créatures; arrêtez-vous à vous persuader la vanité des choses du siècle; arrêtez-vous à considérer que la figure du monde passe, que bientôt, car ce bientôt arrivera promptement, dans quelque âge que vous puissiez être, il ne vous restera rien des bénéfices où vous aspirez ou de ceux que vous possédez, rien de toutes les choses qui vous agréent davantage. Tenez-vous en retraite dans quelque séminaire de vertu ou en quelque autre lieu en solitude, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu du Très-Haut.

L'innocence de vie du P. Jean Chrysostome, accompagnée de l'oraison, et d'un grand détachement de toutes les choses créées, ayant donné lieu au Saint-Esprit de le revêtir de cette vertu, et de le remplir de sa divine onction, il ne faut pas s'étonner si on le jugea sitôt digne d'entrer dans les charges de son ordre : car à peine commençait-il d'entrer dans sa vingt-cinquième année, qu'on le fit lecteur en philosophie et en théologie. Mais comme il était plein de grâce et de vertu, en même temps qu'il rendait savants ses écoliers par la saine doctrine qu'il leur enseignait, il embrasait leurs cœurs par l'ardeur du divin amour qui régnait dans son cœur, et que le sacerdoce dont il venait d'être honoré, augmentait encore. Il les animait puissamment à la sainteté par les exemples d'une vie parfaitement édifiante; et il y en a eu qui ont été l'appui et l'ornement de leur congrégation. Dans ce temps-là, où il lui était libre de ne se pas trouver toujours aux offices du chœur, selon la permission que les statuts en donnent aux lecteurs à cause de leur occupation, il pouvait bien dire avec l'Apôtre, que si tout lui était permis, il ne lui était pas expédient de tout faire (*I Cor.* VI, 12) : car il n'y manquait jamais ni de jour ni de nuit. La lâcheté est le propre de l'homme animal et sensuel, qui se plaint toujours, qui trouve toujours qu'il est surchargé, qu'il ne peut pas faire les choses. L'ardeur est le propre de l'homme de Dieu, qui pense toujours faire peu en faisant beaucoup, qui ne néglige rien, qui est exactement fidèle à tous les saints exercices.

Il fut élu définiteur de la province de France, l'année 1622, puis l'année 1625, définiteur général de son ordre, et gardien du couvent de Picpus, qu'il gouverna l'espace de six ans. Il fut élu nouvellement définiteur

général l'année 1631. L'année 1634, on le fit provincial de la province de France, et l'année 1640, premier provincial de la province de Saint-Ives, après que la province de France eut été séparée en deux; savoir en celle de Saint-François et en celle de Saint-Ives, pour de bonnes raisons, et conformément aux autres sociétés religieuses qui ont diverses provinces et divers provinciaux, quand il y a assez de couvents pour les composer. Le temps de son second provincialat étant expiré, on le mit confesseur des religieuses de Sainte-Elisabeth de Paris qui fut son dernier emploi, ayant heureusement quitté la terre pour aller au ciel à la fin de sa troisième année.

Mais dans tous ces différents emplois une seule chose l'occupa toujours, et ce fut Dieu seul, et ses seuls intérêts. Sans s'occuper avec empressement de la multitude des affaires, sans s'y distraire, et y avoir l'esprit partagé avec inquiétude, sans se tourmenter de beaucoup de choses, il s'arrêta à une qui est nécessaire: Dieu seul lui remplit toujours l'esprit et le cœur. C'est de là qu'il a conservé toujours une grande régularité, et même pendant qu'il était confesseur des religieuses de Sainte-Elisabeth, il se rendait ponctuellement au couvent des religieux qui en est proche, pour assister à tous les exercices de sa communauté. Cependant il ne laissait pas d'aller au confessionnal dès cinq heures du matin, et il rendait service aux religieuses avec une assiduité incroyable. A peine quelquefois se donnait-il le loisir de manger, ne prenant pour son dîner qu'un peu de pain et de potage, pour retourner aussitôt au confessionnal. Que ne peut point faire ensuite un homme de la sorte tout plein de Dieu? Quelles grâces, quels secours n'obtient-il pas de sa divine libéralité? *Les yeux du Seigneur*, dit le Psalmiste, *sont sur les justes: et ses oreilles sont attentives à leurs prières: ils ont crié, et il les a exaucés.* (*Psal.* XXXIII, 16, 18.) L'on peut dire que non-seulement Dieu très-bon et très-miséricordieux entend leurs prières, exauce leurs désirs: mais que son oreille écoute encore la préparation de leur cœur. Leur oraison donne plus de force que les armées entières; elle gagne tout, elle triomphe de tout, comme l'on peut remarquer en la personne de Moïse. C'est le divin moyen par lequel le ciel fait couler toutes ses plus précieuses grâces, toutes ses libéralités et pour le spirituel et pour le temporel. L'oraison des amis de Dieu est un grand revenu aux maisons où ils demeurent, quoique destituées de biens; leur confiance en la divine Providence y attire toutes sortes de bénédictions. Lorsque les maisons de saint Dominique étaient réduites à la dernière nécessité, ce saint patriarche ne disait autre chose à ses frères, sinon qu'ils eussent recours à l'oraison; et leur oraison, dit l'histoire, devenait une grande provision. *O vous tous*, s'écrie le Prophète-Roi, *qui êtes les saints du Seigneur, craignez-le: car rien ne manque à ceux qui le craignent. Les riches sont tombés dans la nécessité et dans la faim: mais ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront d'aucun bien.* (*Ibid.*, 10, 11.) C'est une grande vérité, que les personnes, les communautés qui se relâchent dans son service, ou qui s'appuient beaucoup sur leurs amis, sur leurs habitudes; qui pour ce sujet ont des intrigues et de molles complaisances; qui quittent volontiers leur retraite pour voir, pour converser avec les séculiers, se trouveront souvent, avec leurs revenus, ou, si elles n'en ont pas, avec le secours de leurs amis, dans des besoins qui les inquiéteront; mais à ceux qui cherchent le royaume de Dieu et sa justice, les choses temporelles même leur sont données par surcroît. Les couvents et les religieux que le P. Jean Chrysostome gouvernait, firent une heureuse expérience de cette vérité, se voyant comblés de bénédictions spirituelles et temporelles; et il est certain que jamais la Providence et les religieux n'ont eu tant de prospérité que lorsqu'il en a été supérieur. Dans l'union avec son adorable Sauveur, il était puissant en œuvres et en paroles. Il était, à l'imitation de son divin précurseur, une lampe ardente et luisante: à l'exemple de son père saint François, sa vie pure et détachée portait à la vertu; ses paroles, animées de l'esprit de Dieu, enflammaient divinement les cœurs. Ah! il pouvait dire avec son maître: *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que veux-je sinon qu'il s'allume?* (*Luc.* XII, 49.) Et de vrai, durant ses visites, il alluma ce feu sacré de tous côtés.

Les religieuses de Sainte-Elisabeth du couvent de Paris furent celles qui en ressentirent les flammes plus vivement. Elles virent en sa personne les promesses du Fils de Dieu à ses apôtres véritablement accomplies: *Dieu vous inspirera les paroles que vous devrez dire; car ce ne sera pas vous qui parlerez, mais ce sera l'Esprit de votre Père qui parlera en vous.* (*Matth.* X, 19, 20.) Aussi ces vertueuses religieuses ont témoigné qu'il paraissait en lui quelque chose de plus que l'humain quand il leur faisait des exhortations; il est vrai qu'il les faisait d'une manière simple; il ne voulait pas, avec l'Apôtre (*I Cor.* II, 13), annoncer les vérités chrétiennes avec des paroles étudiées, de peur que la croix de Jésus-Christ ne fût anéantie, mais dans la puissance de Dieu. Il savait, avec le même homme apostolique, que le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans la force. Il est bien vrai que la nature y règne, que l'esprit humain, que les oreilles y trouvent leur satisfaction, et qu'un auditoire est content quand le prédicateur a prêché d'une manière sublime et avec des discours que la sagesse humaine emploie; mais il en revient peu de gloire à Dieu. Comme ce n'est que l'homme qui parle, les cœurs n'en sont pas véritablement touchés; les démons ne s'en mettent guère en peine. Aussi ces gens sont applaudis, sont recherchés, font de grandes habitudes parmi le beau monde, pendant que les hommes

pleins de Dieu jettent la terreur dans l'enfer, qui leur suscite de terribles persécutions, des oppositions de toutes parts, qui en fait courir mille bruits désavantageux, qui leur fait imposer quantité de desseins auxquels ils ne pensent pas, qui fait croire qu'ils font mille choses rebutantes pour en dégoûter et pour empêcher le fruit de leurs discours apostoliques. J'ai connu de ces hommes de Dieu qui, parlant en la puissance de l'Esprit-Saint à des communautés, l'on s'étonnait que les personnes qui les écoutaient avec bénédiction, et même avec estime, étaient saisies d'une frayeur secrète, et sans aucun sujet : mais c'était un effet de l'esprit malin qui prévoyait la destruction de son empire. Il faut ajouter que ces gens, qui ne parlent que de l'esprit de mort, du détachement parfait, du rien de tout ce que le monde estime, qui déclarent une sainte guerre à la nature, lui sont fort à charge. Les gens terrestres qui aiment leurs aises et leurs petites commodités, l'estime et l'amitié des créatures, leur établissement, ont de la peine à les supporter : ils veulent, comme ces personnes dont il est parlé dans l'Ecriture, qu'on leur dise des choses qui leur plaisent.

Le P. Jean Chrysostome, bien éloigné de cette corruption, pouvait dire avec saint Paul aux Galates (I, 10) : *Est-ce aux hommes que je désire de plaire? Si je cherchais encore à plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.* Il pouvait dire avec le même saint aux Thessaloniciens : *Nos exhortations ne procèdent pas de l'erreur. Mais nous prêchons l'Evangile, comme ayant été trouvés de Dieu fidèles pour l'annoncer; non comme voulant plaire aux hommes, mais à Dieu qui sonde nos cœurs.* (*I Thess.* II, 3, 4.) C'était aussi véritablement l'Evangile qu'il annonçait; tous ses discours n'étaient remplis que de la sainteté de ses maximes. Il se servait aussi souvent du saint livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui est plein de la pureté de la même doctrine. Mais les religieuses dont nous avons parlé ont déposé que, durant ses exhortations apostoliques, elles lui voyaient, comme il est rapporté de saint Etienne dans les *Actes* (VI, 15), le visage comme le visage d'un ange. Elles disent de plus, dans un autre témoignage qu'elles en ont rendu : « Il nous paraissait comme un chérubin tout rempli de lumières divines, et il nous semblait qu'une splendeur extraordinaire nous manifestait l'état de nos consciences et nous portait à les lui découvrir. Il nous paraissait comme un séraphin tout embrasé de charité : comme un saint François pauvre et humble, tout anéanti à lui-même, comme tout dévoré du zèle de la gloire de Dieu, tout extasié à la vue des grandeurs de Dieu et des mystères de Jésus-Christ, tout rempli de désirs d'établir le règne de Jésus-Christ dans les cœurs, et de détruire celui du vieil homme et de la corruption de la nature. Il avait des paroles de foudre dont il brisait les cœurs, quand il représentait un Dieu terrible dans sa justice ; il avait des paroles toutes de feu, quand il faisait voir les amours d'un Dieu envers les hommes; on peut dire : Il faisait voir; car il représentait les choses avec tant de force, qu'il semblait faire voir ce qu'il disait. Il finissait toutes ses exhortations par une oraison qu'il adressait à Jésus-Christ; ce qu'il faisait d'une manière si sensible que tout le monde en demeurait touché. L'esprit divin semblait parler par sa bouche, et, quoique ses exhortations fussent simples, elles enlevaient les cœurs. Ayant été élu provincial, et étant venu à notre monastère, il commença sa première exhortation par le désir que les âmes doivent avoir de la sainte perfection ; et comme ses paroles n'étaient que l'expression du même désir qui embrasait son cœur, il fit ce premier discours avec une force si divine, avec des sentiments si remplis d'amour, que les cœurs de toute la communauté en demeurèrent embrasés : ce qui leur donna depuis une haute estime pour sa personne et pour son rare mérite.

« Mais tous les autres sujets dont il nous a depuis entretenues ont fait les mêmes impressions. Il avait un attrait spécial pour la sainteté de Dieu et les profonds anéantissements du Verbe fait chair ; et il se servait de termes si expressifs quand il en parlait, que l'on entrait dans sa lumière, qui a demeuré dans plusieurs de celles qui ont eu la grâce de le voir, et qui continue encore à présent à quelques-unes, depuis plus de trente-cinq ans après sa mort. Il nous parlait aussi bien particulièrement de la fidélité aux saints exercices et de l'observance régulière. Il la portait au dernier point, il nous en découvrait les moindres défauts, et il nous y faisait voir de si grands avantages, que facilement l'on s'y portait avec plaisir. Il en faut dire autant de toutes les autres vertus, dont il nous a fait des conférences trois ou quatre ans une fois la semaine, ce qui a été pour notre monastère une singulière bénédiction. Mais ce qu'il avait plus et au cœur et à la bouche, était Dieu seul ; et il l'insinuait dans les âmes, d'une manière efficace, leur faisant faire de grands progrès dans le détachement de toutes choses, pour n'être qu'à Dieu seul sans réserve. Ce peu de paroles, Dieu seul, portait dans l'esprit la lumière de ce qu'elles comprennent, et l'amour dans le cœur, pour en ôter tout ce qui pouvait faire obstacle à sa pure et divine union. Enfin, ses exhortations étaient tellement pleines de l'onction du Saint-Esprit, qu'il semblait qu'elles ne duraient pas un moment, quoique quelquefois il parlât l'espace de deux heures. Nous pensions pour lors n'être plus sur la terre, et l'on ressentait des goûts du paradis.

« Les travaux qu'il a pris pour assister sa communauté sont incroyables. Il ne se couchait pas après matines, pour donner plus de temps à l'oraison, et dès cinq heures du matin il était dans le confessionnal. Plusieurs lui faisaient des confessions générales qui étaient suivies d'une abondante bénédiction, et il avait un don particulier pour consoler les personnes qui les faisaient, pour leur ouvrir

le cœur, et les soutenir dans leurs peines. Il n'est pas croyable le fruit qu'il fit dans le monastère; et Dieu versa tant de grâces et de faveurs par son ministère, que plusieurs faisaient comme un jour de fête tous les ans, avec une dévotion particulière, le jour de leur confession générale, comme un grand jour pour elles. »

Tel est le témoignage qu'ont rendu à l'homme de Dieu ces vertueuses religieuses, après l'heureuse expérience qu'elles ont faite des grâces que le ciel verse si libéralement par le ministère des vrais serviteurs de Dieu et de son immaculée Mère. Oh! qu'heureuse est la maison que ces gens, qui ne sont plus du monde et qui ne tiennent plus à la terre, fréquentent! Oh! que bienheureuses les âmes qui sont nourries de leur doctrine céleste, et éclairées de leurs pures lumières! Quelle gloire n'en revient-il pas au Dieu de toute majesté, quelle confusion n'en reçoit pas l'enfer! Mais nous l'avons dit, l'enfer aussi ne manque pas de leur susciter des contradictions étranges, de susciter des cabales et des ligues contre eux : les gens qui suivent la nature, ne manquent pas de leur former des oppositions. Les croix sont attachées aux plus grandes et plus saintes fonctions du ministère de Dieu, quand il est soutenu dans sa pureté. Nous en avons un merveilleux exemple dès la primitive Eglise, en la personne de saint Paul : car le Fils de Dieu ayant dit de lui : *Cet homme est dans mon dessein un vase d'élection, pour porter mon nom devant les gentils, et les rois et les enfants d'Israël ;* en même temps il ajouta : *Car je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom.* (*Act.* IX, 15, 16.) Avant que de finir ce chapitre, il sera bon de remarquer, pour la gloire de notre bon Sauveur, que le père Jean Chrysostome, quand il allait aux monastères, y allait comme à une mission du pur et saint amour. A la vérité, c'est une excellente chose que de travailler aux missions pour détruire le péché, et pour empêcher que Dieu ne soit offensé : mais n'est-il pas infiniment juste de s'appliquer à le faire purement aimer? O misères infinies des hommes! ô état infiniment lamentable! ô mon Seigneur, mon souverain, où sommes-nous réduits? Quand il n'y aurait qu'un seul péché véniel dans toute la terre, tous les hommes et tous les anges devraient bien tout faire en votre vertu pour ne le pas souffrir, pour l'anéantir, et vous sacrifier tout ce qu'ils sont, s'il était nécessaire pour ce sujet. Mais quels désordres incompréhensibles de voir cette foule de péchés qui inondent presque tout le monde! quel sujet digne de larmes de sang, de trouver si peu de personnes qui vous aiment purement! A peine, ô mon aimable Jésus, oserait-on prêcher votre pur amour. L'on dit que l'on n'entendait pas ce langage. O terre! ô terre! tu es bien une terre d'oubli à l'égard de ton Dieu et de ton Créateur. Sainte Thérèse rapporte sur ce sujet, qu'un prédicateur qu'elle entendit, ayant fait un excellent discours du divin amour, les auditeurs assuraient qu'ils ne savaient ce qu'il disait, et ils firent peu d'état de ce discours que la sainte goûtait et admirait. Voilà pourquoi il y a si peu de prédicateurs qui annoncent les voies du pur amour : mais cependant il serait bien à désirer qu'au moins on les publiât dans les maisons qui y sont entièrement consacrées ; et l'on peut dire que l'une des causes pour lesquelles il n'y a pas tant de perfection, c'est que l'on y en parle trop peu : et quelquefois les sermons qui s'y font, sont plus propres pour les gens du siècle, que pour des personnes qui en sont séparées. Après tout, une âme qui est à Dieu sans réserve, lui est plus chère qu'un grand nombre d'autres : ainsi il est bien nécessaire qu'il y ait des prédicateurs qui s'appliquent à ces âmes. Faut-il que les plus saintes et les plus chères épouses de Jésus-Christ ne soient pas assistées? O mon Dieu, envoyez des ouvriers qui, à l'imitation de votre fidèle et zélé serviteur, fassent des missions de perfection de votre pur amour.

## CHAPITRE XI.

### *Ses sentiments à l'égard de la supériorité.*

L'adorable Jésus doit être notre divin exemplaire en toutes choses ; c'est le modèle parfait sur lequel tous les Chrétiens se doivent former, mais particulièrement ceux que Dieu destine pour en être les guides dans l'ordre de son aimable providence : de là vient que le P. Jean Chrysostome, qui n'en détournait jamais les yeux, considérant ce qui est rapporté de ce premier et souverain supérieur des âmes dans les *Actes des apôtres* (I, 1), *qu'il a commencé à faire et à enseigner*, et qu'ainsi le Saint-Esprit propose ses actions divines avant ses saintes et sacrées instructions; il tenait pour l'une des premières et principales maximes à l'égard de la supériorité, qu'il faut enseigner par exemple : « Une personne supérieure, » disait le saint homme, « doit être un vrai exemplaire de toute solide vertu; et il est nécessaire qu'elle ait l'expérience par elle-même de toutes choses, pour en parler et les faire pratiquer, soit pour le vivre, le travail, les pénitences, l'oraison, la pauvreté, le dégagement des créatures, et tout le reste; car autrement cela fait dire aux personnes inférieures, qu'il est plus aisé de dire que de faire, et l'on doit bien prendre garde d'être contraire par œuvres à ce que l'on dit de paroles. » Mais comme il savait que sans l'aimable Jésus l'on ne peut rien faire, et que, pour porter beaucoup de fruit, il faut demeurer en lui, et il faut qu'il demeure en celui qui agit, il enseignait, avant toutes choses, que l'on devait s'unir à cet adorable Sauveur, pour entrer dans tous ses desseins et dans toutes les intentions qu'il avait de glorifier son Père par l'état où sa divine Providence le mettait, pour agir purement en sa vertu et par sa divine opération, se laissant unir à lui, comme les membres avec leur chef, comme les sarments avec la

vigne. Il conseillait d'offrir tous les jours la supériorité à ce débonnaire Sauveur, la lui remettant entièrement entre ses divines mains; ne se regardant que comme un instrument, pour être et faire tout ce qui lui plairait. Il conseillait encore d'avoir un singulier recours à la très-sainte Vierge; et c'est avec joie en Notre-Seigneur (car il n'y en a point d'autre véritable), que je puis assurer que toutes les communautés et maisons qui se mettent sous sa spéciale et maternelle protection, sont des lieux de bénédiction, et l'on sait assez le succès heureux qui en arrive à toutes ces maisons. Il voulait ensuite, sur toutes choses, qu'une personne supérieure fût une personne d'oraison; autrement il la regardait, avec l'angélique docteur, comme un soldat sans épée, comme un corps sans âme, destitué de toute vigueur spirituelle : et comme il soupirait avec larmes sur les communautés dans lesquelles l'esprit d'oraison ne régnait pas, il ne pouvait assez déplorer leur misère, quand elles étaient dépourvues de supérieures qui ne conversaient pas avec Dieu. Il désirait pour ce sujet que ceux qui étaient en charge fissent un examen sévère sur les défauts qu'ils pouvaient commettre en ce point; qu'ils examinassent avec exactitude s'ils s'appliquaient beaucoup à Dieu par cet exercice angélique; qu'au reste ils le devaient préférer à tout autre besoin. C'est ce qu'insinuait le grand saint Bernard au Pape Eugène, lui remontrant que, quelques affaires qu'il pût avoir (et il était chargé de toute l'Eglise), il devait toujours trouver du temps tous les jours pour l'oraison. Hélas! y a-t-il personne qui n'en trouve pour boire, pour manger, pour dormir, quelque multitude d'affaires dont elle soit pressée? Il souhaitait qu'en toutes sortes d'occupations on eût premièrement recours à l'oraison; et de vrai, l'oraison est cette tour de David, d'où pendaient mille boucliers et toute l'armure des plus forts. (*Cant.* IV, 4.) Elle est la force, le soutien, la défense de toutes les maisons régulières. Il ne pouvait approuver qu'on allât aux moyens humains, qu'après les divins. Il disait qu'il fallait beaucoup prier pour les personnes que l'on avait sous sa conduite, et particulièrement pour celles qui étaient tentées; beaucoup recommander à Dieu tout le spirituel et le temporel. Il avertisssait de joindre les austérités, les jeûnes et autres mortifications avec les prières, sans oublier l'aumône, selon la doctrine de la divine parole, pour demander la perfection de la communauté. Mais il eût désiré que l'on se fût oublié de tout propre intérêt, et même spirituel, pour ne regarder que le seul intérêt de Dieu, et qu'ainsi dans cette pure vue l'on eût demandé l'avénement de son règne, se contentant uniquement de sa gloire; et certainement Dieu seul est infiniment suffisant.

C'était dans cette pure vue du seul intérêt de Dieu, qu'il insistait si fortement que l'on eût à travailler généreusement à la perfection, et que ce fût le grand soin des communautés; c'est pourquoi, comme il a été remarqué, il commença par là sa première exhortation aux religieuses de Sainte-Elisabeth. Il tenait que le dessein de la sainte perfection est le fondement de la vie spirituelle; que les âmes qui n'y tendent pas avec courage, ne feront jamais grand'chose : que, pour ce sujet, il faut de prime-abord vouloir être à Dieu sans réserve, aspirer au détachement général, se donner bien de garde de vouloir être à lui à demi : qu'il faut tendre à l'imitation des saints selon la capacité de notre grâce : que c'est tarir les coulants des plus heureuses grâces, que de mettre des bornes quand il s'agit d'aimer un Dieu qui nous aime infiniment : qu'il faut établir puissamment ces vérités dans le noviciat; qu'au reste l'on doit bien en même temps encourager et fortifier les âmes, et leur apprendre que la perfection n'est pas l'œuvre d'un jour ni d'une année : surtout qu'il ne faut jamais demeurer abattu, quelques chutes que l'on fasse : que l'on ne doit pas s'étonner pour les peines qu'il faut endurer dans ce travail, ni jamais perdre l'espérance, quelque faible que l'on puisse être : que l'adorable Jésus fera en son temps ce que nous ne pouvons faire : que seulement il est nécessaire de persévérer dans son service sans jamais se décourager. C'est ce soin de la perfection qu'il recommandait singulièrement aux personnes en charge : il désirait qu'elles en eussent une sainte soif, et qu'elles fissent paraître hautement le désir qu'elles en avaient, travaillant incessamment, en la vertu du Fils de Dieu, à en détruire les obstacles, et principalement à ruiner l'attache aux créatures. Il donnait avis de s'appliquer plus spécialement aux âmes qui allaient avec plus de courage à la perfection; cependant qu'il y en avait différents degrés, qu'il ne la fallait pas demander égale d'un chacun, quoiqu'il n'y eût personne qui n'y dût aspirer : que, pour ce sujet, il était à propos de considérer les voies de la grâce dans les âmes; que l'on devait préférer le soin et l'application de l'intérieur à tout le reste; que le démon suscite quantité d'occupations dans les monastères pour anéantir l'intérieur; qu'il y fallait bien prendre garde, et se défendre de cette malignité diabolique qui fait périr une infinité d'âmes dans les religions : ce sont ses propres termes.

Mais que l'on considère, enseignait le serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, en prenant soin de la perfection des autres, de ne pas oublier l'attention que l'on doit avoir pour la sienne. Pour cette fin, que l'on veille à régler son temps, étant très-rare de subsister dans la vie intérieure parmi la multitude des affaires; que l'on s'en décharge en partie sur quelque personne intelligente, fidèle et de vertu, plusieurs se relâchant dans les charges, parce qu'ils s'occupent de trop de choses, ou s'occupent des nécessaires avec esprit de nature. « Oh ! qu'ils sont misérables, » s'écriait-il ! « Il faut donc, » disait-il, « être fort réglé dans la dis-

tribution du temps, et en prendre autant que l'on pourra pour faire l'oraison. » Il ajoutait qu'il était nécessaire de faire court dans les affaires, afin qu'en de certaines heures l'on entrât seul à seul avec le très-cher et très-pur amant de notre âme, qui nous y attend ; qu'il ne se fallait donner aux affaires que pour la pure nécessité, et s'occuper même avec modération de celles qui sont bonnes et saintes ; que, quelque occupations que l'on ait, il était à propos d'avoir de certaines heures où l'on soit inaccessible, et travailler à cela fortement ; car le démon fait tous ses efforts par des occupations colorées et prétextées de bien, de divertir de ce règlement, pour, ensuite, jeter dans la lâcheté, ce qui en fait périr plusieurs pour s'être trop donnés aux choses extérieures. Il remarquait qu'il y a cependant peu de spirituels qui se défendent du superflu des occupations ; que plusieurs s'y flattent sous de spécieux prétextes du bien ; que le démon en trompe beaucoup ; qu'enfin il était à propos, comme il a déjà été dit, de prendre quelqu'un pour aider à porter une partie de la charge, mais que ce devait être l'âme des plus parfaites personnes de la maison. Après cela il ajoutait, qu'à l'égard des inférieurs, quoique l'obéissance sanctifiât les occupations qu'on leur donnait, les supérieurs néanmoins devaient empêcher qu'ils ne fussent excessivement occupés, d'autant que l'excès cause beaucoup de mauvais effets.

Il disait qu'il fallait qu'une personne supérieure se persuadât que l'on n'est pas en charge pour sa consolation, ni pour quelque autre intérêt, mais pour servir les autres dans l'union, et à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; que la supériorité est à embrasser comme une pesante croix, s'offrant à Notre-Seigneur pour boire son calice. Qu'une personne supérieure doit être douce et humble à l'exemple du premier et grand supérieur Jésus-Christ, qu'il faut imiter en sa débonnaireté, en sa patience et en sa tranquillité ; qu'à l'égard de la douceur, il est nécessaire de s'examiner si l'on ne dit point de paroles offensantes et qui irritent ; si l'on n'impose point de trop grandes pénitences, si l'on ne montre point un visage trop sévère ; si enfin, dans la vérité, on possède l'esprit de la douceur chrétienne, plusieurs l'étant de paroles, qui ne le sont pas en effet. Pour ce qui regarde l'humilité, l'on doit avoir de très-bas sentiments de soi-même, ne s'estimer pas habile et capable pour le gouvernement, n'éviter pas les actions basses et humiliantes pour donner exemple aux autres, n'humilier pas trop les autres et ne pas demander d'en être trop considéré ; croire que le peu d'avancement qu'on y remarque vient souvent de notre faute ; qu'après cela il faut mettre sa confiance en l'entière bonté de Dieu sans s'inquiéter, puisqu'il fait souvent de grandes choses par celles qui sont basses ; que pourvu que l'on tende fortement à la sainte abjection et à la fidélité de ses obligations, ne cherchant que la pure gloire de Dieu seul, l'on devient capable de tout.

Il demandait beaucoup qu'une personne supérieure veillât exactement à l'observance de la règle et des constitutions ; que deux choses pour cela étaient nécessaires, la douceur et la force ; car, quoiqu'il n'y ait rien qui gagne tant que la douceur, et qu'en quelque manière tout lui soit possible, cependant il y a à craindre qu'elle ne dégénère dans une molle condescendance. C'est pourquoi la force est tout à fait nécessaire, et sans ce don du Saint-Esprit, les communautés, et ceux qui les gouvernent, sont dans un grand danger. De là vient que, quoiqu'il possédât la douceur chrétienne dans un éminent degré, et qu'il fût d'un naturel porté à la compassion, il n'était nullement lâche à corriger les défauts qui s'introduisent dans les communautés, et il gardait une juste sévérité en ce sujet, à l'égard de toutes sortes de personnes, sans aucun respect humain, sans considérer si elles étaient ses proches, sans regarder si elles étaient en état d'en marquer leur sentiment ; comme il ne voyait que Dieu seul, il s'oubliait heureusement de toute autre chose, et il pouvait dire avec l'Apôtre, qu'il ne craignait rien de toutes les afflictions qui lui pouvaient arriver, pourvu qu'il achevât le ministère qu'il avait reçu du Seigneur Jésus. Il le montra bien par sa fermeté, qui lui a causé l'une de ses plus grandes persécutions. Il a dit un jour confidemment, qu'ayant différé pour quelques raisons à empêcher une chose qui était désagréable à Dieu, Notre-Seigneur lui parut et lui en fit de grands reproches ; et qu'ensuite, ayant passé par-dessus toutes les considérations qui le retenaient, il eut la consolation d'avoir été fidèle à Dieu ; mais il n'évita pas le blâme des hommes, qui trouvèrent bien à redire à sa conduite. O mon Seigneur ! que vos voies sont différentes de celles des créatures ! que souvent vous approuvez ce qu'elles condamnent, condamnant ce qu'elles approuvent ! Il y a quantité de gens qui font même une profession spéciale de piété, qui, n'étant pas vides de l'amour d'eux-mêmes et des autres créatures, ni des craintes de ce qui leur en peut arriver, sous prétexte d'une douceur trompeuse et d'une fausse charité, tolèrent bien des choses qu'elles ne doivent pas souffrir, et dont Dieu leur fera rendre un terrible compte à la mort. Oh ! qu'il est vrai que le don de force est rare ! mais qu'il est vrai qu'il est nécessaire, particulièrement dans les personnes qui sont en charge.

Or, le P. Jean Chrysostome estimait que, pour bien faire garder les règles, les supérieurs et tous les officiers devaient bien veiller à s'y rendre les plus exacts qu'ils pourraient, et à ne s'en pas dispenser sans un très-juste sujet, sous prétexte de supériorité ; qu'ils devaient avoir soin de les faire lire avec attention, et que chaque particulier se rendît fidèle à leur observance ; qu'il fallait avoir dans les communautés de bons livres spirituels, et en faire la lecture

avec une grande attention; que, dans celles des filles, il était nécessaire de beaucoup veiller aux grilles, soit pour les tenir dans l'état que les constitutions demandent, soit pour empêcher que l'on y parlât trop, même sous de bons prétextes; soit pour en éloigner les personnes qui ont l'esprit du monde, ce qui se rencontre quelquefois par un grand malheur, dans celles mêmes qui, par leur état, en sont séparées; mais il conseillait beaucoup l'habitude avec les vrais fidèles serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vivent dans un entier détachement de toutes les choses créées, dans un parfait mépris d'eux-mêmes, qui aiment à être méprisés et à souffrir, qui portent généreusement leur croix, qui sont amateurs de la sainte pauvreté, qui sont tout occupés de Dieu par l'oraison, qui ont de véritables lumières de la vie intérieure et des différentes voies par lesquelles l'esprit de Dieu conduit les âmes. Il disait et il écrivait à ceux qui avaient confiance en lui, de voir et de parler avec un homme de Dieu; il donnait avis de les faire venir aux monastères, d'y procurer qu'ils y fissent de saintes exhortations. C'était bien aussi l'avis de la séraphique sainte Thérèse: Et, sans ces gens-là, s'écriait cette admirable sainte, hélas! que serais-je devenue?

Il faisait voir les bénédictions d'une communauté, dans laquelle tous les sujets vivent dans une parfaite intelligence, et, n'ont comme les premiers Chrétiens, qu'un cœur et qu'une âme; et les malheurs que l'on ne peut pas assez pleurer, de celles où il se trouve des partialités et des divisions. « Si la supérieure, disait sainte Thérèse à ses filles, s'aperçoit de la moindre petite désunion, qu'elle prie et qu'elle crie miséricorde.» Pour bien maintenir la paix commune, le P. Jean Chrysostome croyait qu'une personne supérieure devait se faire saintement toute à toutes, pour gagner toutes les âmes à Jésus-Christ; qu'elle ne devait point témoigner d'amitié particulière, surtout ne se point lier avec les personnes moins vertueuses, ce qui serait très-mal; mais faire paraître une charité commune.

Il disait que, dans les maisons de filles, les supérieures ne doivent point faire connaître leurs inclinations naturelles; car les filles sont complaisantes et dissimulées, louant une chose en présence, et la blâmant en derrière: qu'elles doivent se montrer fort dégagées quand il s'agit de pacifier les différends; qu'elles doivent agir également dans les occasions, ayant le jugement droit et juste; dire toujours les choses telles qu'elles sont, car il n'y a rien qui empêche la créance, et qui détruise plus, que de passer pour une personne qui n'est pas sincère: ne se montrer jamais importunée de satisfaire aux choses qui sont de son devoir; ne se troubler jamais dans la diversité des affaires; conserver toujours une grande paix et une grande sérénité en son visage, la douceur dans ses paroles; ne se laisser abattre de douleur ni de tristesse, ou d'autres passions, et n'en donner aucunes marques; ne condamner jamais personne sans entendre ses raisons, et pour cela jamais reprendre avec précipitation; user d'une correction suave, et dans les corrections distinguer les fautes de fragilité et de malice; s'adoucir quand la personne reprise se met en colère, car autrement ce serait un combat; ne point disputer avec les esprits de contradiction, car peut-être ils obligeraient à participer à leur imperfection; quand on refuse quelque chose, faire paraître que c'est avec regret; quand on ordonne, ou que l'on défend quelque chose, il est mieux de dire, la règle défend telle chose, ou y exhorte et la recommande; user de toute la douceur possible pour gagner celles qui ont quelque peine contre elles; la conserver entièrement dans le cœur et au dehors envers leurs inférieures, quelque sujet de mécontentement qu'elles en aient reçu, mais d'agir comme si rien ne s'était passé; avoir un grand soin des malades, prendre garde si on ne les laisse point manquer de leur nécessaire; si celles qui les gardent les assistent en toutes choses avec grande charité, avec grand soin; si on les visite, si on les console; avoir une grande compassion de celles qui ont des peines d'esprit; faire tous ses efforts pour les soulager dans leurs désolations, soit par soi-même, soit par d'autres, particulièrement par les personnes expérimentées dans ces voies; prier, et faire prier pour elles; ne les rebuter pas, quoiqu'elles en donnent quelque sujet; car, comme le remarque sainte Thérèse, elles sont déjà assez affligées, sans qu'on les afflige davantage; ne pas faire paraître dans les affaires les inclinations des unes et des autres, ou leur répugnance, mais considérer uniquement l'intérêt de Dieu; avoir une personne sage et vertueuse qui avertisse des fautes que l'on fait, et de celles des autres; ne pas exposer facilement les sœurs dont on se sert, aux occasions qui peuvent donner de la peine contre elles; car plus on les estimera, et plus elles seront utiles pour aider au gouvernement; bien prendre garde de faire connaître les personnes qui donnent avis des fautes; se servir toujours des plus parfaits principes, quand on recommande la vertu; que ce qui est moins parfait soit plutôt toléré que conseillé; car, quoique cela fît plaisir à quelqu'une, elle-même étant plus avancée, ou apprenant d'ailleurs le contraire, aura ce qu'on dira pour suspect: quoique l'on doive tenir ferme pour les observances, prendre garde cependant à n'être pas trop difficile lorsqu'il y a un juste sujet d'en dispenser; considérer bien si, à l'égard du temporel, l'on n'y est point trop porté; si l'on n'y donne point son affection sous prétexte d'avancer la maison; si l'on n'est point trop dur soit aux pauvres, soit aux domestiques; si l'on paye bien ce que l'on doit. J'ai appris sur ce sujet que ce grand serviteur de Dieu donnait avec grande libéralité, et faisait part aux pauvres des aumônes que l'on distribuait aux maisons dont il était supérieur;

et cependant, comme il a été remarqué, jamais elles n'ont eu plus tous leurs besoins. Il savait ce que notre Maître nous a dit dans l'Evangile : *Donnez, et il vous sera donné.* (*Luc.* VI, 38.) Les communautés qui font une profession plus particulière d'être à Dieu doivent s'y confier avec plus d'assurance, et ne pas craindre de manquer en exécutant ses ordres ; et certainement, s'ils obligent tous les Chrétiens à assister les pauvres, les communautés régulières ne doivent pas penser d'en être exemptes.

## CHAPITRE XII.

*Un mot du bonheur de l'état régulier.*

Après qu'un Dieu a dit à ses disciples : *Vous êtes bienheureux, vous qui êtes pauvres ; vous êtes bienheureux vous qui souffrez maintenant la faim; vous êtes bienheureux, vous qui pleurez maintenant* (*Luc.* VI, 20, 21), il n'y a plus à douter de l'excellent bonheur de l'état régulier ; car n'est-ce pas dans cet heureux état tout consacré d'une manière spéciale au culte de Dieu, que l'on quitte les biens de la terre pour embrasser la pauvreté ? N'est-ce pas dans cet heureux état que l'on souffre la faim par la pratique des jeûnes et par la privation de la bonne chère du monde ? N'est-ce pas dans cet heureux état que les sens, que la nature, que l'homme animal pleurent par les mortifications du corps et de l'esprit, par les croix que l'on y porte, par le renoncement à soi-même ! Oh ! que bienheureux est donc cet état ! que bienheureuses sont les personnes que la divine Providence y appelle par une grâce très-spéciale ! N'est-ce pas de leur pauvreté très-profonde, pour me servir des paroles de l'Apôtre, que nous pouvons dire qu'elle est *abondante dans les richesses de sa simplicité* (*II Cor.* VIII, 4) ; que c'est cette très-haute pauvreté qui rend les personnes qui la pratiquent riches en toutes manières, en foi, en parole, en science, en tout zèle, en amour, comme parle encore le même Apôtre. (*Ibid.*, 7.) N'est-ce pas de leur état de mortifications et de croix que l'on peut dire, et de ceux qui les portent, ces paroles du Psalmiste : *Ceux qui sèment avec larmes, recueilleront avec joie. Ils allaient et marchaient en pleurant, mais ils viendront avec allégresse.* (*Psal.* CXXV, 5, 6.) On dira, parmi les nations, le Seigneur a fait de grandes choses pour ce peuple. Mais ne peuvent-ils pas dire eux-mêmes : Le Seigneur a fait de grandes choses pour nous? Le Seigneur nous avait délivrés de la captivité du siècle, la joie que nous en devons ressentir nous doit bien transporter. Ah ! que notre bouche pousse des cris de joie, et notre langue des chants d'allégresse ! Achevez, Seigneur, de rompre notre captivité, avec la même violence qu'un torrent poussé par le vent du midi, force tous les obstacles qui s'opposent à son cours.

Les saints, dans la vue de ces vérités, n'ont pas fait difficulté d'assurer, que si les personnes qui restent dans le siècle connaissaient le bonheur de la vie religieuse, dans peu le monde deviendrait un désert, et serait saintement changé en un cloître. Et de vrai, si les hommes au milieu d'une si grande diversité d'affaires qui les occupent, ne cherchent tous qu'une même chose, qui est d'être bienheureux, sans doute que, s'ils savaient bien où le bonheur se trouve véritablement, qu'ils ne manqueraient pas de l'y chercher. Les savants ont disputé et présentement ne s'accordent pas encore touchant le lieu du paradis terrestre : mais ne peut-on pas dire qu'il est en autant de lieux qu'il y a de maisons vraiment religieuses, où l'esprit du monde n'a plus d'entrée, où l'esprit de Jésus-Christ domine. Ces lieux sont bien le paradis de la terre, puisque c'est à ceux qui les habitent qu'appartient très-particulièrement le royaume des cieux, non-seulement par les glorieuses espérances qu'ils en ont, appuyés sur les promesses qu'un Dieu en a faites d'une manière si forte dans l'Evangile, à tous ceux qui quittent tout pour le suivre ; mais encore parce que dès cette vie même ils participent par avance à ses félicités. La vie éternelle consiste, selon le témoignage de la vérité même (*Joan.* XVII, 3), dans la connaissance du vrai Dieu, et de son Fils Jésus-Christ. Mais où les lumières sont-elles plus pures et plus vives des grandeurs infinies du premier des êtres, et des épouvantables anéantissements de son incarnation, que dans ces lieux retirés, où l'adorable Jésus, après avoir tiré à l'écart les âmes, se transfigure glorieusement, et découvre, dans des rayons d'une clarté sacrée quelque chose de la gloire de la céleste Jérusalem ? C'est dans ces solitudes divines où il parle à l'âme, où il lui manifeste ses secrets, où il fait voir ses plus grandes vérités. Mais comme dans le paradis l'amour est inséparable de la lumière, c'est ce qui se trouve en sa manière parmi les vrais religieux, dont le pur amour qui les sépare des convoitises du monde et qui fait une division d'eux-mêmes, les unissant à Jésus-Christ, les porte à ne l'aimer pas seulement de parole et de langue, mais par œuvre et en vérité. La joie qui naît de l'amour de Dieu dans le ciel, est ce qui fait leur béatitude achevée ; et c'est proprement cette joie céleste et cette paix divine qui surpassent tout sentiment, qui ont établi leur demeure dans les âmes vraiment religieuses. Ah ! si les mondains savaient ce qui se passe dans leur intérieur ! Ils voient bien, disait autrefois saint Bernard, nos peines et nos travaux ; mais ils ne savent guère les onctions délicieuses que le Saint-Esprit nous communique dans l'intime de nos âmes. C'est ici qu'il faut s'écrier, qu'un seul jour dans ces maisons du Seigneur vaut mieux que mille dans celles des pécheurs. (*Psal.* LXXXIII, 11.) Les heureux habitants de la céleste Sion y sont divinement occupés dans une louange perpétuelle de leur Créateur. (*Ibid.*, 5.) Mais n'est-ce pas la sainte occupation de ceux qui sont retirés dans les cloîtres durant les jours et

les nuits? Ne peuvent-ils pas dire avec le Prophète-Roi : *O Dieu, ô mon Dieu, je veille et vous cherche dès le point du jour?* (*Psal.* LXII, 2.) *Le soir, le matin et à midi, je raconterai et j'annoncerai vos louanges* (*Psal.* LIV, 51) : *les pensées de mon cœur seront toujours en votre présence.* (*Psal.* XVIII, 15.) Dans le paradis il n'y a point de mariages, il n'y en a point non plus dans les cloîtres. *Les enfants de ce siècle*, dit notre Maître au chapitre XXV[e] de saint Luc, *se marient; mais ceux qui seront jugés dignes de l'autre siècle et de la résurrection des morts, ne se marieront point.* (*Luc.* XX, 34.) Les religieux en cela sont semblables aux anges qui sont dans le ciel; aussi sont-ils les anges de la terre. Dans le paradis, dit l'éloquent saint Jean Chrysostome, ces tristes et froides paroles de mien et de tien ne se trouvent plus; paroles qui font de si funestes ravages dans cette terre d'exil. Mais ne sont-elles pas aussi bannies des communautés vraiment religieuses, dans lesquelles le maudit *propre* n'a aucun lieu. L'état des bienheureux dans le ciel est permanent et ne change point : or c'est le privilége de l'état religieux en cette vie présente, parce que celui qui s'y engage par les vœux, donne non-seulement le fruit, mais l'arbre et le fond, c'est-à-dire la volonté qui est liée, déterminée et obligée par ces vœux. Le paradis est un assemblage de tous les biens ; l'état régulier est comblé de toutes sortes de grâces. *Heureux donc tous ceux qui y craignent le Seigneur, et qui y marchent dans ses voies! le Seigneur les bénira de la sainte Sion, et leur fera voir les biens de la céleste Jérusalem tous les jours de leur vie.* (*Psal.* CXXVII, 1, 5.)

Il n'en est pas ainsi des mondains ; il n'en est pas ainsi. Malheur à eux avec leurs richesses, selon la doctrine de Jésus-Christ, parce qu'ils ont leur consolation ! Malheur à eux avec leurs bonnes et magnifiques tables, parce qu'ils auront faim ! Malheur à eux qui rient maintenant, parce qu'ils gémiront et pleureront ! Malheur à eux avec les bénédictions que les hommes leur donnent ! Malheur à eux avec leur argent, car il est difficile que les riches entrent dans le royaume de Dieu ! et si quelquefois ils sont touchés par des inspirations saintes, ou par la divine parole, le soin de ce monde, la tromperie des richesses et les plaisirs de la vie étouffent toutes ces grâces. Oh ! que bienheureux sont ceux que Dieu tire de la main des enfants étrangers dont la bouche est pleine de mensonge ! *Heureux le peuple qui a le Seigneur pour Dieu !* (*Psal.* CXLIII, 7, 8.) *Oh! qu'il est bon de s'attacher à lui, et d'y mettre toute son âme!* (*Psal.* LXXII, 28.)

Finissons ce chapitre par cette réflexion, qu'après tout il n'y a point d'homme, en quelque état qu'il soit, quand il serait monarque, qui puisse délibérer s'il a à demeurer attaché aux choses du monde pour un peu de temps, ou à s'en déprendre, puisque absolument il faut que tous les hommes quittent tout à la mort. Pour lors le détachement ne sera point en partie, il n'y aura point de réserve, il faudra porter une privation générale de tous les plaisirs des sens, de tous les biens, de tous les honneurs, de toutes les créatures, soit parents, proches ou éloignés ; soit bonnes, soit mauvaises, il faudra rompre avec toutes leurs amitiés. Mais pour lors quelle confusion sera-ce à l'âme, quand elle se verra devant Dieu, de n'avoir jamais voulu faire par amour ce qu'elle est obligée de faire par force ! O mon Seigneur et mon Souverain, ne le permettez pas. Ah ! que votre pur amour soit en nous fort comme la mort, en nous détachant par une bonne volonté en votre divine vertu, de tout ce qu'il nous faudra quitter par une nécessité inévitable. O sainte Vierge, obtenez-moi cette grâce ; ô bienheureux anges, ô glorieux saints, impétrez-la par vos charitables et puissantes intercessions.

—

## ÉLÉVATION AU PÈRE ÉTERNEL

### ET A LA TRÈS-SAINTE VIERGE, SA FILLE BIEN-AIMÉE.

Père éternel, Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre et de toutes les choses visibles et invisibles ; Dieu d'une majesté infinie, devant qui tout l'univers n'est que comme une goutte de rosée ; devant qui toutes les créatures ne sont qu'un pur néant ; devant qui les colonnes des cieux tremblent, les séraphins et les chérubins se voilent la face ; le soleil, la lune et les étoiles n'ont plus de lumières ; les anges, tout purs qu'ils soient dans leur nature, ne sont pas sans défauts ; qui gouvernez toutes choses par votre divine providence dont les soins aimables s'étendent jusqu'aux herbes des champs, et sans laquelle la moindre feuille ne tombe pas des arbres ; ô Père des lumières, de qui tout bienfait descend et tout don parfait vient d'en haut, soit dans l'ordre de la nature, de la grâce ou de la gloire ; qui n'êtes sujet à aucun changement ni à aucune ombre de révolution! O Père en la présence duquel tous les autres ne méritent pas de porter ce nom ! Père, qui n'êtes engendré de personne, et qui engendrez, de toute éternité votre Fils, qui vous est égal, environné de l'éclat et des splendeurs de votre gloire infinie; qui produisez avec lui votre Saint-Esprit ; Père céleste, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ; que nous soyons de ces véritables adorateurs que vous demandez, qui vous adorent en esprit et en vérité ; donnez-nous toujours votre bon esprit, nous vous en prions, en toute humilité, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre unique et adorable Fils, appuyés sur sa divine et infaillible parole, qui nous assure que, si nous vous demandons quelque chose en son nom, vous nous le donnerez. Ah ! donnez-nous donc toujours votre Saint-Esprit par les mérites de notre bon Sauveur, notre avocat auprès de vous ; que nous soyons une nouvelle créature en lui, et que tout ce qui est de l'ancienne passe ; que notre société soit avec

vous et avec votre aimable Fils; que la grâce, la miséricorde et la paix de votre part, et de Jésus-Christ, votre Fils, soient avec nous, dans la vérité et dans l'amour!...

O très-sainte Vierge, la fille bien-aimée du Père éternel, par les faveurs incomparables que vous en avez reçues, et au corps et à l'âme; par les grâces toutes singulières dont il vous a prévenue, vous préservant de tout péché originel et actuel, et vous rendant une créature toute parfaite et sans aucune tache; vous élevant au comble de toute perfection, comme le grand chef-d'œuvre de sa grâce; vous mettant dans une gloire inénarrable : je vous salue, je vous loue, je vous glorifie, je vous aime, en cette glorieuse qualité de fille bien-aimée du Père éternel, prenant part à tout ce qui vous touche un million de fois plus qu'à tout ce qui me regarde, et vous aimant mieux incomparablement que moi-même, dans l'union avec votre Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, et selon sa sainte volonté! O Vierge très-pieuse, souvenez-vous que jamais vous n'avez délaissé personne qui ait eu un véritable recours à votre miséricordieuse bonté : servez-moi donc toujours de fidèle avocate auprès du Père éternel! Ah! que je vive et que je meure sous votre douce et puissante protection, pour l'honneur et la gloire de Dieu seul en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

---

# DEUXIÈME PARTIE.

## CHAPITRE PREMIER.

*De sa haute estime pour Dieu.*

*Que le Seigneur est grand*, dit le Psalmiste, *et qu'il est digne de louange! Il est le grand roi élevé au-dessus de tous les dieux; il tient dans sa main les extrémités de la terre; il jette ses regards sur les plus hautes montagnes* (*Psal.* XCIV, 3-4), qui se fondent comme la cire à sa vue. (*Psal.* XLVI, 5.) La mer lui appartient, et il l'a faite; et ses mains ont formé la terre, qui tremble en sa présence. Elle frémit de crainte lorsque ses éclairs brillent dans toute son étendue. (*Psal.* XCIV, 5; XCVI, 4.) Les cieux sont lesouv rages de ses mains, il a formé la lune et les étoiles. Sa magnificence est élevée au-dessus des cieux, et son nom est partout admirable; mais il est environné d'obscurité et de nuages, parce que sa grandeur est infinie et qu'elle est incompréhensible. (*Psal.* VIII, 4-2.) Quelques lumières donc qu'en puissent avoir en cette vie les âmes les plus pures et les plus simples, à qui il prend plaisir de se manifester davantage, elles seront toujours infiniment éloignées de ces excellences infinies, et la gloire qu'il possède est inaccessible.

Cependant l'application de l'âme doit être de se pénétrer dans la pureté de la lumière divine, de la grandeur suprême de sa majesté suradorable : et l'on peut dire que la haute estime qu'elle en aura lui deviendra une source féconde de toutes sortes de grâces et de bénédictions. C'est ce que l'on peut remarquer dans un grand jour en la personne du vénérable Père dont nous écrivons les vertus, qui ont été extraordinaires et admirables; à raison de la haute estime qu'il avait de Dieu, dont son âme étant vivement pénétrée, toute son application a été de le servir et de l'adorer en esprit et en vérité.

C'était aussi l'une de ses maximes, que le premier fondement qu'il faut mettre dans l'âme, c'est une haute estime de l'être de Dieu et de ses excellences; et c'était dans cette vue qu'il donnait pour l'ordinaire de prime abord des méditations sur ce sujet. Et de vrai, l'on peut dire que le véritable bien de l'âme dépend de la connaissance qu'elle a de Dieu; et qu'à mesure qu'elle avancera en sa lumière, elle croîtra en vertu, et fera plus de progrès dans les saintes voies de la perfection. Quand l'Ecriture nous veut apprendre la cause des désolations qui inondent la terre, elle nous dit que c'est qu'elle n'a pas la science de Dieu; mais lorsque notre Maître céleste nous veut instruire du plus grand bonheur que l'on y puisse posséder, il le met dans cette connaissance. Le Saint-Esprit nous enseigne dans la *Sagesse*, que la connaissance de Dieu est une perfection achevée. Si les plus grands saints ont bien su mépriser le monde, ses honneurs, ses plaisirs et ses richesses : s'ils ont regardé toutes ces choses comme de la boue et de l'ordure, c'est parce qu'ils ont bien su estimer Dieu : si au contraire les mondains demeurent misérablement attachés aux biens périssables de la terre, c'est parce qu'ils le connaissent bien peu; ainsi les mondains sont appelés dans l'Evangile, les enfants de ténèbres; et les saints, des enfants de lumière.

C'est même de cette lumière que dépend l'avénement du règne de Dieu, et l'établissement de sa gloire. L'âme qui marche à la faveur de ses divines clartés, a des horreurs inexprimables pour tout ce qui est opposé à l'empire de son souverain; et c'est ce qui lui cause une haine irréconciliable contre le péché qui en est le cruel ennemi, à qui elle déclare une guerre perpétuelle, et qu'elle combat partout où elle le trouve. C'est ce que les personnes qui ont fréquenté le plus le vénérable père Jean Chrysostome, ont toujours remarqué en lui; et elles en ont rendu ce témoignage qu'il n'est pas croyable

combien il a souffert pour s'être opposé courageusement au péché, et avoir travaillé de toutes ses forces en la vertu de son maître, pour le détruire. Ce zèle fort et désintéressé pour les intérêts de son Dieu, qui lui a gagné des couronnes immortelles, lui a suscité des persécutions étonnantes : mais comme il était plein de l'esprit de Dieu, plein de sa divine lumière, il n'y avait rien qu'il ne fût prêt à faire, rien qu'il ne fût prêt à souffrir pour les intérêts d'une majesté suprême, devant qui toutes celles de la terre ne sont qu'un peu de poussière et de cendre.

Il avait pour Dieu une estime qui ne se peut dire, qui le pressait d'enseigner de tous côtés, qu'à proprement parler, il n'y avait que Dieu seul, qu'il était le grand tout, et que tout le reste devant lui n'était rien; disant, s'écriait-il quelquefois, mon Dieu est de soi, je voyais que toutes les créatures n'étaient qu'un pur néant : il assurait que cette vue l'occupait fort, et quelquefois tellement, qu'il ne pouvait comprendre comme elle n'abîmait pas toutes les âmes dans sa contemplation.

Considérez, disait-il, des mille millions de créatures, mille et mille fois plus parfaites que celles qui sont à présent, tant dans les voies de la nature, que dans les voies de la grâce. Réitérez à l'infini votre multiplication, et comparez ensuite ces créatures si parfaites au grand Dieu des éternités : dans cette vue elles deviennent à rien.

Je prenais, ajoutait-il, un grand plaisir dans cette multiplication, et de voir qu'en même temps que l'être de Dieu paraissait, ces créatures qui se faisaient voir si excellentes et si pleines de gloire, se retiraient d'une rapidité incroyable dans leur centre qui est le néant. Oh ! que dans la vue de l'être de Dieu les créatures sont petites, et à vrai dire, un parfait néant, que l'on ne saurait expliquer ! A mesure qu'on les considère dans de différentes vues, il semble que c'est ajouter des infinités de riens à une infinité de riens. Que c'est, à mon avis, poursuivait-il, un grand coup à l'âme, de concevoir dans le rayon d'une lumière surnaturelle l'infinité de cet abîme ! il en reste un si grand mépris et un si grand dégoût des créatures, que cela est incroyable. Il disait encore que Dieu dans sa sublimité est retiré dans une solitude ineffable.

Ces vues si hautes et si pénétrantes de la majesté infinie de Dieu, lui donnaient pour tout ce qui regarde son culte des respects inénarrables. Il en paraissait bien quelque chose dans son extérieur, où l'on voyait une modestie angélique; mais il n'est pas possible de montrer au dehors ce qui se passait dans le fond de son âme. C'est le propre de l'homme intérieur de renfermer toute sa plus grande gloire au dedans; ainsi les grandeurs et les richesses de sa grâce sont choses inconnues aux hommes qui n'ont pas le discernement de l'esprit de Dieu. L'on rapporte de saint Martin, qu'il était toujours debout ou à genoux dans l'église, dans une posture qui marquait une grande crainte; et, lorsqu'on lui en demandait la raison, il répondait : Comment voulez-vous que je ne tremble pas, Dieu qui est le Dieu d'une si haute majesté, étant présent d'une manière si spéciale dans nos églises? L'on a écrit de saint Ignace, le glorieux fondateur de la compagnie de Jésus, qu'il faisait paraître des respects incroyables pour la Divinité dans les moindres choses qui regardaient son service. S'il ouvrait la bouche pour en dire la moindre parole, on le voyait tout abîmé dans le respect, et c'est ce respect qui lui a fait donner l'ordre que l'on ne se servît jamais d'aucune chose où son nom serait écrit, pour des usages bas et profanes. Je connais des personnes qui, dans cette disposition respectueuse, ont des vénérations singulières pour tout ce qui est consacré au culte du Dieu de toute grandeur. J'aurais de la peine à en rapporter les particularités, peu de personnes étant capables de les bien prendre. Je dirai seulement que tous les lieux et toutes les choses qui sont consacrés au service de Dieu, comme les temples, les chapelles, leurs ornements, les cimetières, les images, les chapelets, les scapulaires, leur sont dans une vénération inexplicable. Elles se donneraient bien de garde de faire un passage de nos églises, ou des cimetières, à moins qu'elles n'y aillent pour y rendre leurs adorations à la suprême majesté de Dieu. Si elles font voyage, et qu'elles passent devant nos églises, elles ne manquent pas de descendre de cheval si elles y sont, pour donner des marques de leur respect. Elles sont saisies d'une divine frayeur en même temps qu'elles entrent dans nos temples; et si elles sont obligées par la seule nécessité d'y dire une parole, elles le font à voix basse et d'une manière qui marque assez combien elles sont pénétrées de la présence de Dieu. Si, dans quelque lieu que ce puisse être, elles en entendent dire quelque chose, dans l'instant elles se sentent comme jetées dans un abîme d'humiliation devant cet être infini : en cela, bien éloignées de ces personnes, et qui même font profession de piété, qui parlent de Dieu avec si peu d'attention, et en de certaines occasions, en riant et badinant avec les créatures.

Cependant il est certain que tous les respects extérieurs des personnes qui honorent plus Dieu, n'approchent pas de ce qu'elles lui rendent dans leur intérieur : aussi notre adorable Maître nous a appris que le règne de Dieu est au dedans de nous. Si nous avions les yeux parfaitement ouverts pour voir leurs anéantissements devant la souveraine majesté de Dieu, nous connaîtrions des choses admirables; nous saurions les respects profonds du serviteur de Dieu pour sa grandeur infinie, qui sont pour nous des mystères cachés; c'est ce qui nous a fait écrire qu'ils étaient inénarrables.

Mais en donnant nos attentions au respect qu'ont pour Dieu ceux qui le craignent et qui l'aiment, il ne nous est pas possible de ne pas faire réflexion sur les irrévérences de ceux qui le déshonorent. Nous l'avons fait dans

plusieurs des petits ouvrages qu'il a plu à la divine Providence de nous faire donner au public; nous le faisons dans tous les lieux où il plaît à la même divine Providence de nous faire annoncer les vérités de l'Evangile. Ah ! nous voudrions le crier par toute la terre : c'est un spectacle digne de larmes, mais digne de larmes de sang, de voir les profanations de nos temples, par les irrévérences et les immodesties de grand nombre de personnes qui les fréquentent. Oui, les Chrétiens font de la maison d'oraison une maison de conversations profanes, y causant et y parlant comme dans des maisons purement séculières, et encore quelquefois (ce qui fait horreur) avec bien moins de retenue. Si l'on y prend garde, la préparation de ces gens pour entendre la parole de Dieu, est de faire de sa maison comme une halle ou un marché : ainsi vous verrez toutes nos églises pleines en ce temps-là, de personnes qui parlent et s'entretiennent, sans penser à la majesté d'un Dieu qui réside corporellement sur nos autels, et devant qui les puissances des cieux, qui lui tiennent compagnie, tremblent.

Ils diront que pour lors on ne célèbre aucun office; mais je leur demande si pour cela la maison de Dieu devient une maison séculière? si le grand Dieu des éternités en retire sa présence sur nos autels? N'ont-ils pas des maisons pour s'entretenir et parler? Faut-il qu'ils portent la confusion dans la sainteté de nos temples? Mais quelle misère de ces Chrétiens si peu chrétiens! Que font-ils tous les jours depuis le matin jusqu'au soir? quelle attention donnent-ils à Dieu, à l'éternité, à la grande affaire du salut? combien de temps emploient-ils pour vaquer à ces choses, qui sont d'une conséquence infinie? Hélas! l'expérience ne nous apprend que trop que c'est Dieu et les affaires de l'éternité qui les occupent le moins. Cependant, et cela se peut-il concevoir? dans le temps et les lieux uniquement destinés pour y penser, l'on s'en oublie encore, et l'on pense et l'on s'entretient de toute autre chose. Oh! que notre divin maître dirait bien aux cœurs de ces gens, s'ils ne lui étaient pas si fermés, ce qu'il a dit autrefois à ses disciples, lorsqu'ils n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit : *Vous ne pouvez pas veiller une heure avec moi!* (*Matth.* XXVI, 46.) Je me suis bien des fois étonné comme durant ce temps que l'on s'assemble pour le sermon, on laisse le précieux corps de notre aimable Sauveur exposé sur nos autels. O mon Dieu, que faisons-nous? le prédicateur monte en chaire, et il n'oserait parler qu'on ne voile ce sacrement adorable; et cependant alors il ne parle que pour les intérêts de ce Dieu caché; et on ne le voilera pas, on le laissera exposé, pendant que l'on crie, que grand nombre de personnes parlent de bagatelles, que des laquais font des insolences, que l'on commet des irrévérences!

Mais ce n'est pas où se borne le peu de respect des Chrétiens pour le Dieu qu'ils adorent; ils vont jusqu'à ce point d'insolence et d'impiété, que de profaner le plus auguste de nos mystères, le redoutable sacrifice de notre religion. Le désordre ne se termine pas à l'oubli de sa majesté, en parlant les uns aux autres dans sa maison, qui n'est destinée que pour le prier : les anges du ciel ne voient pas seulement ceux qui se disent disciples du Fils de Dieu, amassés par troupes dans les grandes églises, s'entretenant librement comme dans des lieux profanes : mais ce qui fait trembler, ils en voient dans ces irrévérences pendant que l'on célèbre nos plus divins et plus redoutables mystères. Ah ! Chrétiens, indignes du saint nom que vous portez, à quoi pensez-vous, et que faites-vous quand vous vous comportez de la sorte? L'on vous entend dire que vous allez à la messe, que vous venez de la messe : est-ce donc que l'on va à la messe pour y profaner ce mystère divin? Est-ce que l'on va à la messe pour y voir les créatures, pour y parler aux créatures, pour s'y comporter avec irrévérence en la présence d'un Dieu qui vous doit juger? Vous venez de la messe, dites-vous, mais vous ne pensez pas que vous venez d'y donner lieu à l'arrêt de votre condamnation. A peine oserais-je dire ici ce que le grand saint Jean Chrysostome a autrefois prêché; ce qu'il dit encore présentement à toutes les Eglises par ses saints écrits qu'il nous a laissés. Cet homme, plein de l'esprit apostolique, ose bien soutenir qu'il y en a même qui font de nos temples un lieu infâme. C'est ce que font ces malheureuses femmes, qui s'y font voir avec des nudités honteuses ; c'est ce que font les malheureux qui y arrêtent et leurs yeux et leur cœur. Maudites créatures, qui viennent disputer les cœurs au Créateur de toutes choses, jusque dans sa propre maison ! Oserait-on dire ce qu'on déplore en tant de lieux de différentes provinces? On a l'insolence de se trouver comme à des rendez-vous, à de certaines heures, au lieu où est célébré l'adorable sacrifice de notre religion. C'est ce qu'on appelle le beau monde; mais c'est ce qu'il faut appeler, selon le langage de l'Evangile, le monde corrompu, le monde condamné par le Fils de Dieu, le monde qui ne s'assemble que pour lui faire la guerre par ses immodesties et par ses insolences.

Je me suis plusieurs fois étonné comment le prêtre, qui dans l'action qu'il fait est uni à Jésus-Christ, médiateur entre son Père et les hommes, pour en détourner les fléaux de sa justice vengeresse, peut se taire et retenir son zèle, lorsque ces âmes rebelles en attirent les effets les plus terribles de sa colère. J'ai de la peine à comprendre comment les supérieurs des lieux n'y veillent pas, et ne travaillent pas de toutes leurs forces, avec le secours du grand maître qu'ils servent, à ne pas souffrir des désordres si peu tolérables : comment ils permettent que l'on célèbre l'action la plus sainte de notre religion, pendant que le monde maudit est tout dans l'immodestie, l'insolence et l'impiété. « Certainement, s'écrie saint Chrysostome, nous méritons bien d'être écrasés par les foudres

du ciel, et ceux qui commettent ces irrévérences, et ceux qui ne font pas leur possible pour les en empêcher.» Faut-il le dire? si l'on a un chien, et que quelqu'un le frappe, on parle, on demande pourquoi on le frappe. O mon adorable Sauveur! vous êtes cruellement offensé, et à peine oserait-on dire une parole.

Mais qui pourrait assez déplorer la dureté de cœur et l'aveuglement malicieux des bénéficiers ou des seigneurs, qui prennent tant de soin d'être bien logés, d'avoir de magnifiques meubles, et que rien ne leur manque, pendant que les églises ou chapelles qui dépendent d'eux sont dans un désordre lamentable? O l'horreur des horreurs! l'on comptera pour rien d'être servi en vaisselle d'argent, pendant que le corps adorable d'un Homme-Dieu est dans des vaisseaux d'étain, et quelquefois d'une noirceur insupportable. Les créatures sont servies en linge blanc, bien délié, bien propre; et les autels du grand Dieu sont couverts de nappes malpropres et sales ; souvent les images qui y paraissent sont mal faites, mutilées, les ornements en mauvais ordre; ce qui est très-ordinaire dans les chapelles qui dépendent des bénéficiers, dont un grand nombre en reçoivent le revenu sans les avoir jamais vues, et pendant quelquefois qu'elles servent à leurs fermiers à retirer les fruits, et à d'autres usages profanes : profanation qui est assez commune, parce qu'il est assez ordinaire de ne pas visiter ces chapelles, dont la négligence est en partie cause de ces irrévérences.

C'est ainsi que l'abomination de la désolation est dans le lieu saint, et qu'une désolation si outrageante pour le respect qui est dû à Dieu, est cause des plus grands maux qui désolent toute la terre : mais si l'on en recherche l'origine, on la trouvera dans le peu d'estime que l'on a de la grandeur de Dieu, et l'on verra que le peu d'estime de cette majesté suprême vient de son peu de connaissance; que son peu de connaissance vient des ténèbres qui nous environnent; et nos ténèbres, de nos péchés qui nous aveuglent malheureusement. Cependant les païens, au milieu de toutes leurs obscurités, ont encore aujourd'hui, comme nous l'apprenons des relations des missionnaires apostoliques, un respect étonnant dans les temples consacrés à leurs fausses divinités, où les démons se voient honorés avec des vénérations surprenantes, pendant que le vrai Dieu est traité si insolemment par ceux qui font profession de l'adorer. Les mahométans ont partout des respects indicibles pour leurs temples; et souvent nous ne trouvons que des sujets de soupirs et de larmes, considérant ce qui se passe dans nos églises. Ces infidèles, aussi bien que les Ninivites, se lèveront au jugement, avec la nation chrétienne, et ils la condamneront.

Mais, ô Seigneur, levez-vous; que l'homme ne se fortifie point; que les peuples soient jugés devant vous; qu'ils sachent qu'ils sont hommes. Seigneur, pouquoi vous êtes-vous retiré si loin, lorsque l'impie devient superbe? Il ne vous a point devant les yeux, la crainte de vos jugements en est effacée. Combien a-t-il commis d'impiétés dans votre sanctuaire! Ceux qui vous haïssent se sont glorifiés fièrement au milieu de votre solennité : ils ont profané sur la terre le tabernacle où l'on révère votre nom. Mais, ô mon Dieu, jusqu'à quand votre adversaire vous irritera-t-il de la sorte? Souvenez-vous, Seigneur, que votre ennemi vous a outragé, et qu'un peuple insensé a irrité votre nom. Levez-vous, jugez vous-même votre propre cause, souvenez-vous des outrages que les insensés vous font, n'oubliez pas l'insolence de ceux qui s'élèvent contre vous, et qui va toujours croissant. Mais ne les abandonnez pas entièrement, changez leurs cœurs, fortifiez leur foi, et leur inspirez la révérence de la majesté des lieux où vous avez établi votre demeure.

## CHAPITRE II.

*Du pur amour que le vénérable P. Jean Chrysostome a eu pour Dieu.*

Il n'y a rien de plus grand, de plus glorieux, que le pur amour; puisqu'il rend celui qui le possède participant de la nature divine, et par suite il n'y a rien de plus saint et de plus divin. Mais s'il est grand dans ses élévations glorieuses et toutes divines, il est infiniment riche dans ses biens ; ce qui faisait dire au vénérable P. Jean Chrysostome, qu'il fallait que les hommes fussent bien aveugles pour ne pas aspirer à des grandeurs si divines, et pour négliger des trésors si riches. Les douceurs qu'il fait goûter dans sa simplicité sont si pures, qu'il n'y a que ceux qui en ont l'heureuse expérience qui puissent le comprendre. C'était dans la vue de cette vérité que notre serviteur de Dieu s'écriait: « Tendre au pur amour de Dieu, c'est l'unique vrai bien et le paradis de cette vie; tout le reste n'est que vanité et qu'affliction d'esprit. »

Et de vrai, quand vous mettriez dans une seule personne la jouissance de tout ce que le monde appelle biens, plaisirs et honneurs ; quand elle serait dans la paisible possession de tout l'univers et de tout ce que ce bas monde renferme de plus agréable ; voilà où toutes les prétentions des hommes de la terre peuvent aller; cependant si elle était sans le pur amour, elle serait toujours misérable ; car enfin il n'y a que Dieu seul qui donne le pur amour, qui peut rendre un cœur parfaitement content. C'est ici où l'on peut remarquer la cause de toutes les peines qui inquiètent les esprits et agitent les cœurs, c'est que les esprits ne demeurent pas dans les simples lumières du pur amour de Dieu seul ; c'est que les cœurs ne s'arrêtent pas aux seules affections du pur amour. De là vient que l'on trouve si peu de personnes pleinement contentes, parce qu'il y en a si peu qui veulent se contenter de Dieu seul. Or c'est une grande vérité, que comme la moindre poussière fait du mal à nos yeux, qui ne peuvent supporter la plus petite ordure, de même le cœur de l'homme ne peut admettre le moindre mélange d'aucun amour

étranger, sans en souffrir de la peine : c'est pourquoi non-seulement parmi les mondains, mais même parmi les gens de bien, qui vivent dans la justice commune, disons encore quelque chose de plus, parmi ceux qui tendent à la perfection, l'on en trouve si peu dont la paix soit immuable ; je parle de la paix qui surpassant tout sentiment, souvent n'est pas aperçue des sens, ni même quelquefois de la partie inférieure raisonnable, et qui néanmoins ne laisse pas de résider dans une grande plénitude dans le centre de l'âme, au milieu de toutes les agitations et les tempêtes qui peuvent s'élever dans ses parties inférieures, soit raisonnable, soit sensitive.

Les recherches subtiles de nous-mêmes, qui se glissent dans les choses les plus saintes, l'amour-propre qui se mêle avec le divin amour dans ce que nous faisons et dans ce que nous souffrons, laissent toujours l'âme dans l'agitation ; et toutes les fois que nous nous inquiétons avec liberté, c'est une marque que le pur amour n'est pas dans sa netteté au dedans de notre cœur. Notre serviteur de Dieu et de son immaculée Mère avait grande raison de dire que le saint amour fait le paradis de la vie où il se trouve. O vous qui lisez ces vérités, faites-y attention, et apprenez-y une bonne fois qu'il n'y a point de joie pure que dans le pur amour. Mais je vous demande à vous-même, et je vous prie de vous interroger exactement sur cette vérité, avez-vous jamais été dans un contentement plein et parfait, ne désirant plus rien, ne voulant plus rien, quelque satisfaction que vous ayez eue de celles que les hommes désirent, si vous ne vous êtes pas contenté de Dieu seul ? J'avoue avec saint Bernard que ces choses peuvent amuser, mais je soutiens avec lui qu'elles ne peuvent pas rassasier : que l'expérience le fait bien voir tous les jours, qui ne nous montre de tous côtés que des gens embarrassés, inquiets, et dans le chagrin, quelques honneurs et plaisirs qu'ils puissent posséder !

S'il se trouve des cœurs tranquilles parmi tous les plus furieux orages de la vie, c'est qu'ils se reposent uniquement en Dieu seul. Car enfin, voici ce qui est de plus propre à tous les vrais et fidèles amants du pur amour de Dieu seul, c'est que le repos dont ils jouissent dans le centre de leur âme, ne peut être troublé par tous les accidents de la vie, par toutes les peines intérieures et extérieures, par tous les hommes et tous les démons de l'enfer. Ce centre que Dieu seul habite et remplit, est si élevé au-dessus de tout le créé, qu'aucun mal n'en peut approcher. Ainsi les vrais amants du pur amour ont été paisiblement contents parmi tout ce qu'il y a de plus horrible sur la terre. Saint Laurent, archidiacre de l'Eglise romaine, était dans ce glorieux état au milieu de toutes les cruautés que la rage des tyrans lui faisait souffrir ; et jamais mondain, non jamais les hommes amateurs d'eux-mêmes, n'ont été si contents sur la délicatesse de leurs lits somptueux, comme cet admirable saint l'a été sur son gril où son corps était rôti et brûlé à petit feu.

Ecrions-nous ici avec le Psalmiste : *Il est bon de s'attacher à Dieu.* (*Psal.* LXXII, 28.) O grandeur souveraine ! Eh ! que les hommes ne vous connaissent-ils ! O hommes, écoutez ; il faut bien dire qu'il est plus doux que l'on ne peut penser, de servir purement Dieu, puisque dès cette vie l'on trouve un paradis dans son service, parmi tous les maux de la terre. Eh ! que sera-ce dans le ciel de l'éternité bienheureuse, où les délices infinies que l'on y goûte sont sans le moindre mélange du plus petit mal ? Oh ! qu'il fait bon de vivre dans le pur amour de Dieu seul ! qu'il est doux d'y mourir ! mais de dire ce que c'est que d'y demeurer éternellement, cela ne se peut en aucune manière. Cependant voilà pourquoi nous sommes créés, pourquoi nous sommes au monde. Notre serviteur de Dieu, méditant cette vérité et considérant que tous les anges et tous les hommes étaient créés pour le divin amour, les cieux, tous les éléments, et enfin toutes choses ; que les commandements et conseils étaient donnés à cette fin ; que toute l'économie de l'incarnation allait là, il avouait bonnement que ces vues le ravissaient, et mettaient son pauvre cœur dans une jubilation extraordinaire. Un jour, comme dans ces vues il s'occupait de ces paroles : *Mon Dieu, pourquoi m'aimez-vous ?* il entendit cette réponse : *C'est afin que tu m'aimes ;* et cette réponse le navra tout d'amour. « Hélas ! disait-il, qu'est-ce que ceci ? le grand Dieu des éternités et mon Créateur, le Dieu de mon amour me veut aimer, et cela afin que je l'aime ! » Ces bontés se peuvent-elles comprendre ? et après cela doit-on s'occuper de l'amour des créatures, puisque Dieu nous veut occuper de son amour infini ? « Ah ! disait-il, aimons donc Dieu purement et uniquement, et cela suffit. » Il enseignait que le pur amour faisait mourir à soi-même, à toute créature, à tout propre intérêt : qu'il ne tendait en toutes choses qu'au seul intérêt de Dieu seul ; qu'il ne regardait que Dieu seul, et pour Dieu seul, pour sa seule excellence, et indépendamment de ses bienfaits, et qu'il servait Dieu tout seul uniquement pour lui seul. Assistant un jour un serviteur de Dieu qui se mourait, et lui ayant demandé s'il était prêt à souffrir éternellement pour satisfaire à la justice divine ; et lui ayant répondu qu'oui, pourvu qu'il fût dans l'amour, il s'écria : « Voilà ce que doit faire tout aspirant au pur amour ; car le pur amour souhaite toute justice pour l'intérêt de Dieu seul, sans considérer ses propres intérêts. » Il rapportait de l'admirable sainte Christine, qu'étant proche de la mort, elle pria qu'on la laissât mourir seule, pour mourir sans l'assistance d'aucune créature, et mourir d'amour, seule avec Dieu seul ; car le pur amour ne veut rien autre chose, Dieu seul lui suffisant en toutes choses, dans toutes sortes d'états.

Cet amour pur et net fait sortir si heureusement la personne qu'il possède, d'elle-

même et de tout l'être créé, qu'il semble qu'elle est toute transformée en lui ; et là-dessus le saint homme citait un solitaire qui s'était tellement consacré au pur amour en son être, ses pensées, ses actions, ses desseins et ses œuvres, qu'il semblait être tout d'amour, de sorte qu'en tout il se disait appartenir au divin amour. Si on lui demandait, à qui êtes-vous? à l'amour, disait-il ; d'où venez-vous ? de l'amour ; où allez-vous? à l'amour ; où est votre centre? en l'amour ; quelle est votre vie ? l'amour ; de quoi vous nourrissez-vous? d'amour ; où vont vos travaux ? à l'amour ; que souhaitez-vous ? le divin amour, et rien davantage. Mais le vrai modèle de tous les fidèles amants du pur amour, est le tout aimable Jésus, qui était tout au pur amour dans tous les moments de sa bénite vie, dans toutes ses pensées, dans tous ses desseins et toutes ses œuvres.

Comment après cela, disait notre vénérable Père, ne point aimer Dieu, et lui qui demande que nous l'aimions, et qui, à proprement parler, est le seul véritable ami? Les créatures en nous aimant, s'aiment elles-mêmes, et y cherchent ou leurs intérêts ou leur satisfaction : il n'arrive que du trouble et de l'inquiétude de leur amour ; de plus, cet amour passe avec la vie, et comme il dure si peu, pourquoi s'y amuser? Si toutes choses passent, et nous avec elles, ne devons-nous pas bien en ôter notre affection ? il n'y a que l'amour de Dieu seul qui ne finira jamais. Là-dessus élevant son esprit, il considérait avec un plaisir insatiable, que les bienheureux aiment Dieu seul à toute éternité ; et cette éternité d'amour le ravissait si fort, qu'il lui semblait que l'homme était bien malheureux qui s'occupait d'autre chose. Il s'écriait : « Dieu n'a jamais commencé de nous aimer, et il nous aime incessamment. Il a vu de toute éternité des hommes à l'infini qu'il pouvait créer et qu'il ne créera pas; et il a délibéré de nous donner l'être. De toute éternité, il nous a prévus pécheurs, tels que nous sommes, et il n'a pas laissé de nous aimer, et de nous aimer jusqu'à nous faire une même chose avec son Fils, nous faisant l'honneur d'être les membres de son corps mystique. Hélas ! ce Dieu de bonté pouvait bien sauver les hommes sans tant de marques de sa bienveillance ; de plus, ce Dieu de toute grandeur a marqué dans toutes les créatures l'image de son amour, ou plutôt, les a faites comme des langues d'amour qui y invitent continuellement. Eh ! quel moyen de ne pas aimer un Dieu si aimable? »

Voici quelques moyens qu'il donnait pour y arriver : tendre à la fuite des moindres péchés, et même de toute imperfection, de sorte que les fautes ne soient que pures fragilités qu'il faut supporter patiemment en esprit d'abjection ; cela veut dire qu'il n'en faut faire jamais avec une entière vue; mais il faut remarquer que ce n'est pas commettre une faute de propos délibéré, lorsque la lumière en étant donnée, qui la fait voir, l'âme n'en fait pas usage autant qu'elle devrait, par quelque sorte de négligence, sans que néanmoins la volonté s'y détermine. Renoncer à l'esprit sensuel et de nature, à toute affection des créatures et de nous-mêmes, pour petite qu'elle soit; car afin qu'il n'y ait que Dieu seul dans le cœur, il le faut vider entièrement de tout l'être créé, et l'âme ne lui sera unie qu'à proportion qu'elle sera séparée d'elle-même et des autres créatures : ainsi qui veut tendre à la pureté du divin amour, doit tendre à la pureté de mortification; c'est ce qui oblige de travailler fortement en la vertu de Jésus, à l'anéantissement de la propre volonté, et ne pratiquer rien, non pas même les choses les plus saintes, comme les austérités et pratiques de dévotion, par élection propriétaire, et par impulsion de nature; ainsi, qu'il faut bien se donner de garde de s'affectionner imparfaitement aux sensibilités de la dévotion, aux contentements de l'esprit, aux joies spirituelles ; aimer les peines et les croix, ou Dieu dans les croix et les souffrances, et particulièrement dans les voies abjectes et humiliantes; tendre courageusement à l'exercice des vertus, être fidèle dans leurs pratiques; s'unir à Jésus et par Jésus à l'amour infini que Dieu se porte, et dans cette union, l'aimer dans toute l'étendue de son être et de sa grâce. Il assurait ensuite que Dieu enflammait dans le haut et pur amour ceux qu'il trouve dans ces dispositions, et qu'au contraire, il punissait les autres, qui, ne faisant pas usage de ses grâces, vivent pleins de sensualités, de nature et d'amour-propre ; que ces gens sont de grands obstacles à la gloire divine, et dans eux et dans les autres, et spécialement dans les cloîtres, et qu'ils en rendront un compte terrible au moment de leur mort.

C'est de cette manière qu'il enseignait les voies du pur amour, dans lesquelles on peut dire, pour parler avec le Psalmiste (*Psal.* XVIII, 6), qu'il a couru comme un géant, avec ardeur. Voici des résolutions qu'il en avait prises et qu'il a laissées écrites : « Je ne veux jamais rien faire pour mes intérêts, mais tout pour Dieu. Je veux avoir en ma volonté une certaine tendance habituelle pour la pure perfection, et telle qu'elle ne me fasse rien épargner pour le grand Dieu. Je veux en toute action tendre au plus parfait. Je veux prendre pour ma devise intérieure ces beaux mots du Frère Giles : *Une seule âme à un seul Dieu, et cela immuablement.* Je veux sur toutes choses butter à la pure gloire de Dieu. Je veux trouver en elle tout mon repos, mes plaisirs et ma satiété pour jamais. » Voilà les résolutions de ce saint homme. Mais que lui-même nous expose ce qui lui est arrivé ensuite dedans son intérieur, et que nous ne saurions pas, si la divine Providence ne l'avait obligé de le manifester. Voici donc ce qu'il a écrit : « Voyant que le grand Dieu était en moi, et plus en moi que je n'y étais moi-même, j'en ressentais une joie inexplicable, je me réjouissais bien fort de lui être si uni, et je ne pouvais comprendre

comment il était possible d'avoir Dieu en soi et partout, et de s'occuper des créatures. Dans la vue que j'avais qu'il était immuable, j'avais une grande horreur de l'effroyable mutabilité des créatures; je me réjouissais bien fort de ce que son éternité était interminable ; car cela demande un amour qui ne finisse jamais, et c'est ce que je souhaitais. J'étais ravi qu'il fût le seul infini, et je vous dis en vérité qu'en disant : *En mon Dieu tout est Dieu*, ma volonté était touchée d'un si grand et si ardent amour, qu'il me semblait que tout l'être créé me disparaissait, qu'à jamais je ne serais plus occupé que de lui seul. Je ne puis expliquer l'infinie jubilation de mon cœur dans la vue de ses grandeurs; mais voyant ses grandeurs incompréhensibles, et d'autre part mon néant avec toutes les misères qui l'accompagnent, j'allais de l'infini à l'infini, et je me trouvais incapable de l'infini à l'infini de l'aimer comme je l'aurais voulu, ce qui me faisait souffrir inénarrablement; car plus je me trouvais impuissant de l'aimer d'un amour réciproque, plus un secret amour me dévorait intérieurement. Dans ce dernier sentiment j'allais cherchant des secrets dans ma bassesse, comme navré et enivré d'amour, ne connaissant pas ce que je faisais, et chose étrange, dans cette opération, ces saillies de l'infini à l'infini de ma bassesse, m'étaient autant de feux d'amour qui me consumaient dans leurs ardeurs. »

C'était parmi ces divins feux et ces flammes sacrées qu'on l'entendait soupirer inconsolablement de ce que Dieu, qui est infiniment aimable, était si peu aimé. L'on rapporte la même chose de l'humble et grand saint François et du bienheureux Jacobon. Nous lisons de l'admirable sainte Christine, que revenant de ses extases, elle pleurait amèrement de ce que Dieu n'était pas aimé. Quelquefois, notre serviteur de Dieu étant vivement blessé d'une douleur intime que lui causait la divine dilection, allait en esprit, depuis le centre de la terre jusqu'au plus haut des cieux, cherchant des amants du Dieu de l'amour, et souvent ne trouvant que des sujets d'une affliction extrême. Dans l'enfer, il n'y trouvait qu'une haine éternelle de Dieu; sur la terre il voyait que la plupart des hommes ne l'aimaient pas, et parmi ceux qui l'aimaient, beaucoup d'imperfections, ce qui l'obligeait de s'écrier : « Les fidèles amants de Dieu sont très-rares ; plusieurs crient à la perfection, et en font une profession particulière, qui en sont bien éloignés. » A la vérité, il trouvait dans le ciel le pur amour, mais cela ne le contentait pas ; car tous les amours des bienheureux lui paraissaient peu, comparés à l'excellence de Dieu ; mais voyant l'amour de l'âme de Jésus, il demeurait satisfait, et il s'en réjouissait beaucoup, et il lui en rendait de tout son cœur toutes sortes d'actions de grâces. « C'est à cet amour, disait-il, que s'unissent tous les vrais et fidèles amants, et à qui il nous faut tous unir, aimant Dieu par l'amour infini de Jésus. Adorable Jésus, s'écriait-il, pourquoi ne me transformez-vous pas en votre amour, ou pourquoi ne me faites-vous pas mourir de votre amour? O mon Dieu, je veux ou la mort ou votre pur amour, qui me fasse un avec vous, et avec vos chers membres. » Mon cher lecteur, disons les mêmes choses du plus intime de notre âme : sortons entièrement de l'abîme où nos attaches nous retiennent, quittons le monde et ce qu'il aime, séparons-nous saintement des créatures, allons à l'aimable Jésus, que son divin et pur amour nous fasse passer de ce que nous sommes en ce qu'il est, par la sainte union de sa grâce. Ou mourir ou l'aimer, et mourir et l'aimer, pour ne cesser jamais de l'aimer.

## CHAPITRE III.

### *De sa profonde humilité.*

La grande et séraphique sainte Thérèse nous apprend qu'ayant recherché avec attention en la présence de Dieu, d'où venait qu'entre toutes les vertus, l'humilité lui était si chère, elle avait connu que c'est parce que Dieu est le Dieu de la vérité, et que c'est le propre de cette vertu de nous tenir, et de nous faire marcher dans la vérité. Et de vrai, comme l'esprit de Dieu repose sur l'humble, il le remplit de sa pure lumière, qui lui fait prendre une juste estime des choses. C'est dans cette lumière qu'il découvre d'une manière admirable que Dieu est le grand tout, qu'à proprement parler il n'y a que Dieu seul; que toutes les créatures, pour nobles qu'elles puissent être, ne sont rien devant lui. Voilà les grands fondements de la vie intérieure et spirituelle : celui qui marche par cette voie tient un chemin assuré; pour peu que l'on s'écarte, l'on se perd dans des sentiers égarés. *Celui*, dit le grand Apôtre aux Galates (VI, 3), *qui se croit quelque chose, n'étant rien, se trompe lui-même.* C'est donc être dans l'illusion, selon la doctrine de l'homme apostolique, qui est celle de l'esprit de Dieu, que d'avoir la plus petite estime de soi-même. Mais le Fils de Dieu parlant de la chute du démon, ne nous a-t-il pas enseigné qu'il n'avait pas persisté dans la vérité, parce que la vérité n'était pas en lui? la raison est qu'il n'avait pas demeuré dans la vraie lumière, pensant être quelque chose par une vaine complaisance dans les excellences de sa nature, oubliant son néant et les grandeurs infinies de celui qui est, du Dieu d'infinie majesté. Le véritable humble, dit notre serviteur de Dieu, et de son immaculée Mère, entre dans la connaissance de son rien, il s'anéantit entièrement devant son Créateur; ce qui faisait dire à saint François : Mon Dieu, qui êtes-vous, et qui suis-je?

Comme le saint homme était rempli de la pure lumière de Dieu, son rien lui était manifesté d'une manière admirable dans cette clarté céleste. L'on a su de lui-même, qu'il lui fut montré un jour combien il dépendait hautement de Dieu ; et cette vue, à ce qu'il assurait, lui causait une joie extraordinaire ; car en cette dépendance il voyait

que Dieu était tout, et qu'il n'était rien. « Oh ! que je disais de bon cœur, s'écriait-il : Mon Dieu est tout, et moi rien ; je suis tout de Dieu, et à Dieu. » Pour lors il disait : Mon âme est dans la vérité. C'est dans cet état qu'il vit, quoique d'une manière imparfaite, l'éloignement infini qui est entre Dieu et la créature.

Après cela je ne suis plus surpris si entre les résolutions qu'il avait faites, l'on a trouvé celle-ci : « Je veux entre toutes les vertus choisir l'humilité, et pour en pratiquer les actes, avoir 1° une très-basse opinion de ce que je suis ; 2° vouloir que les créatures me connaissent pour être tel que je parais devant Dieu, et 3° qu'elles me traitent comme je le mérite : permettre à toutes sortes de personnes de me faire, de me dire et de penser ce qu'elles voudront de moi. » Des résolutions si chrétiennes furent exécutées par le saint homme avec une fidélité inviolable. Il n'est pas possible d'expliquer ici le peu d'estime qu'il avait de lui-même : il se regardait comme un homme tout corrompu, et qui n'avait jamais rien fait qui valût durant toute sa vie ; et on l'entendait crier souvent : « Que je trouve de misères en moi, que de pauvretés ! l'orgueil, l'amour-propre, le propre intérêt me dévorent jusqu'aux entrailles. » Puis élevant son esprit vers notre Seigneur, il disait : « Vous êtes le seul pur, le seul saint, le seul fidèle. » C'est ainsi que les saints pensent et jugent d'eux-mêmes, pendant que les mondains, les pécheurs sont tout pleins de leur propre estime. Il y a plus, à mesure que les saints avancent en la perfection, et croissent en lumières, les sentiments vils et abjects qu'ils ont d'eux-mêmes s'augmentent : ainsi un saint François disait, et croyait bonnement, qu'il était le plus grand pécheur du monde ; ainsi la merveille des apôtres écrivant à Timothée, se dit le plus grand des pécheurs. Malheur inexplicable aux esprits suffisants, dont le cœur est enflé, et les yeux élevés, qui contemplent avec admiration leurs propres démarches !

Le P. Jean Chrysostome avait vécu dans l'innocence dès son jeune âge ; il ne s'était point arrêté dans la voie des pécheurs, mais au contraire il avait mis toute son affection dans la loi du Seigneur ; et cependant il se regardait comme un homme tout corrompu de péchés. Nous le verrons dans la suite de sa vie dans des amours presque inouïs pour la vie abjecte et méprisée, et il crie que l'orgueil le dévore aussi bien que le propre intérêt, lui dont le parfait désintéressement l'a rendu la merveille de la grâce de notre siècle. O mon Seigneur et mon Dieu, que les voies de vos saints, aussi bien que les vôtres, sont éloignées de celles du commun des hommes ! Que diront et que feront ici ces âmes qui à peine commencent à marcher dans les voies chrétiennes, et encore pesamment et lentement, et qui s'imaginent être beaucoup avancées ? Que diront ces petites âmes, et très-petites aux yeux de Dieu, qui sont grandes à leurs propres yeux, et qui ont si bonne opinion d'elles-mêmes ?

Notre serviteur de Dieu, dans les progrès d'une sainteté admirable, se regardait comme un monstre, et il se qualifiait de misérable serpent. Ses lettres étaient pleines de la basse opinion qu'il avait de lui-même, et il n'y a rien de plus commun que d'y voir combien il s'estimait pauvre de vertu et misérable, et combien il pensait que sa misère était grande. « Priez, » écrivait-il, « pour mes besoins, qui sont grands ; priez pour ma pauvreté, qui est très-grande ; je me prépare à la mort, elle me paraît épouvantable. » Hélas ! si cela se fait au bois vert, que ne sera-t-il point fait au bois sec, pour parler dans les termes de l'Evangile ? Les sentiments de l'Apôtre sont bien conformes à ceux du saint homme, lorsqu'écrivant aux Corinthiens il proteste qu'il a peur d'être réprouvé ; et il enseigne aux Hébreux que c'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.

Quelques personnes éclairées ont assuré qu'il faudrait avoir une lumière toute divine pour exprimer celle qu'il avait de son néant. Dans la pureté de cette lumière il voyait très-clairement son indignité à recevoir les dons de Dieu, et il disait : « Que Dieu est grand, et que je suis petit et indigne de ses dons ! » C'était l'une de ses maximes, que l'homme étant pécheur se doit reconnaître indigne de toutes faveurs, et ne doit courir qu'après les humiliations : c'est ce qui lui faisait souvent un mortifiant abandon des créatures, et lui faisait dire : « En vérité, l'âme n'est point bien si elle n'est seule à seule avec son Créateur. » Dieu lui ayant fait voir quelques dons et grâces gratuites qu'il lui faisait, plus la vue de ces dons croissait, plus celle de son indignité augmentait. Il priait même instamment le Dieu de toute bonté de ne lui plus communiquer ces sortes de grâces, parce qu'elles servent à l'élévation de la créature, et de sujet, si l'on n'y prend bien garde, à concevoir quelque opinion de soi-même ; et il enseignait que tout spirituel ne va pas droitement s'il penche, pour peu que ce soit, du côté de sa propre excellence, ce qui lui arrive quand il désire les grâces gratuites, étant vrai que l'humiliation convient aux créatures, et l'exaltation au Créateur. Mais il prenait grand plaisir à considérer les dons de Dieu dans toutes les autres âmes, les aimant mieux dans les autres que dans sa propre personne, et pensant qu'elles en feraient un meilleur usage. « Le bon chemin de perfection, disait-il, c'est de se voir toujours comme rien, et se réjouir des dons de Dieu et des grâces qui sont dans le prochain. »

Il faut néanmoins remarquer que tous ses abaissements ne lui servaient qu'à l'élever plus glorieusement dans les voies de Dieu, qui prenait plaisir à le rendre grand en sa présence et celle de ses anges, pendant qu'il était si petit à ses propres yeux. Il avait une plénitude de dons et de grâces qui était tout à fait admirable ; et après tout, il pensait n'être propre à rien. Ayant été fait con-

fesseur des religieuses de Sainte-Elisabeth, il écrivit à un serviteur de Dieu : « Ayez pitié de moi dans le besoin où je suis de conduire cette grande communauté à la perfection. » Dans une autre occasion il écrivit à une autre personne qui lui demandait avis : « Je ne me sens pas capable de l'honneur que vous me faites; votre humilité me fait confusion. » Il dit dans une autre lettre à une personne spirituelle : « Je suis très-indigne de dire mes sentiments sur des lumières si saintes. » Mais ce qui est bien digne de remarque, c'est qu'il faisait si peu d'état de ses sentiments, qu'il les soumettait avec joie au jugement des autres : c'est ce qu'il déclare à une religieuse à qui il écrit en ces termes : « Je vous dirai en toute sincérité mes pensées, que je soumets en toute humilité aux meilleurs avis que les bons serviteurs de Dieu, qui ont plus de lumières et de grâces que moi, vous pourront donner. » L'humilité, le dégagement, le désintéressement paraissent beaucoup dans cette conduite, qui est si rare parmi les directeurs, qui attachent trop les âmes et à leurs personnes et à leurs avis. Mais ce vrai humble n'en demeurait pas là : son profond anéantissement allait à s'abaisser beaucoup au-dessous de ceux mêmes que la divine Providence assujettissait à sa direction. Ecrivant vers la fin de sa vie, tout consommé dans l'exercice des plus hautes vertus, et dans la longue expérience qu'il avait en la conduite des âmes, il parle de la sorte à l'une de ses filles spirituelles : « Priez Dieu que je m'humilie de la bonne sorte, je me vois infiniment éloigné de la perfection. Je vous écris avec confusion et pour vous obéir, vous donnant mes petits avis, car vous avez plus de vertu que moi. » Quand il donnait des instructions aux personnes qui lui en demandaient, il déclarait que c'était pour obéir à leur humilité : il disait que les lettres de ses enfants spirituels le fortifiaient merveilleusement pour être à Dieu.

Il voyait tous les autres au-dessus de lui, et il ne se regardait qu'au-dessous du reste des hommes ; ceux qui l'ont pratiqué plus familièrement en ont rendu ce témoignage. Son humilité était profonde, et c'est ce que nous admirons davantage en lui ; c'est ce qui nous faisait rentrer merveilleusement en nous-même, car il était si humble, et s'estimait si peu de chose, qu'il n'avait de l'estime que pour les autres. Son sentiment était que le vrai humble prend plaisir à s'anéantir au-dessous de toutes les créatures. Il parlait de la sorte, et il pratiquait fidèlement ce qu'il disait : toutes ses paroles tendaient toujours à l'abaissement, ce qui paraissait dans tous ses entretiens tant publics que particuliers. Il assurait qu'il était un vieux pécheur, et qu'il n'avait que faire d'étudier pour connaître les misères humaines, que dans la connaisance de ce qu'il était. Comme il parlait avec joie et facilité des grâces particulières que Dieu faisait à ses bons serviteurs, et qu'un jour on lui eut dit : « Mais, mon Père, vous ne dites jamais rien de vous ? » pour toute réponse il dit : « Je suis un vieux pécheur, un misérable serpent. »

L'on rapporte du bienheureux Godric, solitaire, illustre pour sa rare dévotion à la Mère de Dieu, qu'un bon religieux l'étant allé voir, et le priant de lui dire bonnement quelque chose de la vie édifiante qu'il menait, ce qui lui pourrait servir à sa perfection, le serviteur de la très-sainte Vierge lui répondit : « Godric était autrefois un paysan usurier, trompeur, flatteur, vilain, parjure : maintenant c'est une puce écrasée, un chien puant, glorieux, insupportable, indigne de marcher sur la terre ; voilà ma belle vie. » C'est ainsi que l'esprit de Dieu qui est dans les saints, les pousse à s'abaisser en toutes choses. Cependant il faut savoir qu'en de certaines occasions ils ont parlé simplement des dons qu'ils avaient reçus de Dieu, pour l'honneur et la gloire de leur divin auteur : c'est de la sorte que la Reine des saints en son divin cantique, chante que *toutes les nations la diront bienheureuse, et que celui qui est puissant a fait en elle de grandes choses.* (*Luc.* I, 48, 49.) Sainte Thérèse remarque que la sainte dame de Cardonne parlait sans difficulté des grâces qu'elle avait reçues, mais en même temps elle donne avis qu'il faut être très-uni à Dieu pour en user de la manière ; et de vrai ce serait une chose très-dangereuse à des âmes moins parfaites. Le bon P. Jean Chrysostome pouvait bien parler des dons de Dieu qui étaient en lui, dans la lumière admirable qu'il avait du grand tout de cet être suprême et de son propre néant : mais son humilité ne lui permettait pas, ce qu'il témoigna assez à une religieuse, qui ayant écrit quelque chose à sa louange, après lui avoir marqué que cela n'était pas vrai, il ajouta qu'à la vérité l'on pourrait écouter des choses pareilles, si l'on pouvait entendre d'un même esprit les louanges et les mépris; mais qu'il était bien éloigné de cet état-là, qu'il la priait que jamais cela ne fût vu. Ah ! les saints pensent toujours n'être rien, et ne pouvant rien faire, étant si grands devant Dieu, et pouvant tout en sa divine force : et les misérables mondains qui ne sont rien qu'ordure et que faiblesse, s'imaginent être grand'chose, et pouvoir faire beaucoup.

Ce vrai humble ne se contentait pas de se voir bien petit aux yeux de Dieu : mais, comme nous l'avons dit en parlant de ses résolutions, il désirait de tout son cœur paraître tel aux yeux de toutes les créatures. Il était ravi quand la divine Providence lui en donnait les heureuses occasions : sa grande joie était ensuite lorsqu'on le traitait comme un homme de néant, ou comme un criminel. Bien loin de se plaindre de ceux qui le maltraitaient, il les excusait avec une charité incomparable. A l'entendre, tout le monde avait toujours raison lorsqu'il en était humilié : il n'y avait que lui qui était en tort, et qui fût coupable. Parmi toutes les abjections qu'on lui a fait porter, et les souffrances qu'il a endurées, il publiait

hautement qu'il en méritait bien davantage, qu'il était digne d'être mis entre les mains des bourreaux, et d'être fouetté dans les places publiques. De vrai, après que l'on a vu l'Homme-Dieu gémir sous une multitude effroyable de coups de fouets, passer pour l'opprobre des hommes, être condamné au gibet, et y mourir d'une mort ignominieuse; l'homme pécheur, s'il est véritable Chrétien, peut-il jamais se plaindre, et ne doit-il pas mettre toute sa gloire, avec l'Apôtre, dans l'ignominie de la croix, et son plaisir dans la douleur des plus affligeantes peines?

Sa profonde humilité qui était la chère vertu de son cœur, se manifestait en toutes manières, dans ses paroles, dans ses habits, dans sa conversation. S'il paraissait quelquefois avec les autres hommes, comme il y était obligé, on l'y voyait comme tout anéanti. Dans ses voyages, il avait coutume de porter une besace dans laquelle il mettait son bréviaire et quelques autres livres : il la portait sur ses épaules; et ce lui était une douce satisfaction, étant provincial, d'aller en ses visites en cet équipage, et de se montrer en cette humble posture, par les villes et bourgs par où il lui fallait passer. C'était la même vertu qui l'éloignait entièrement de tout ce qu'il y a d'éclatant au dehors, comme des premières dignités ecclésiastiques : et un jour une personne de la plus haute qualité l'assurant d'un évêché, cette proposition lui fit peur, et le fit s'écrier : « Oh! que j'aime bien mieux ma pauvreté et l'abandon de mon état, que toutes les grandeurs et les plus hautes élévations où l'on puisse arriver dans l'ordre ecclésiastique! »

## CHAPITRE IV.

### *De sa parfaite désoccupation des créatures.*

Dieu seul qui sera à jamais toute l'occupation de l'éternité glorieuse, est ce qui fait la félicité achevée de tous les anges et de tous les saints qui y règneront à jamais. Le paradis n'est rempli que de bienheureux, parce qu'il n'est plein que de la seule occupation de Dieu seul. Jamais l'ombre même du plus petit mal n'y aura d'accès, parce que jamais l'occupation des créatures n'y aura d'entrée. Si cette terre d'exil est inondée de tant de maux, c'est parce que la vie des hommes qui l'habitent est presque un continuel amusement des créatures. Si nous y prenons bien garde, mon cher lecteur, nous verrons qu'ordinairement les premières pensées qui nous viennent dans les desseins que nous avons, sont des pensées de quelque chose de créé; les premières idées qui se forment dans les difficultés et afflictions qui nous arrivent, sont des recherches des secours des créatures; mais quelle est l'occupation de la plupart des hommes dans leurs soins, leurs différents états et emplois, dans leurs conversations, dans tous leurs desseins, et extérieurement, et intérieurement, sinon une occupation des choses créées? Chose étrange, la créature trouve place, et s'introduit même jusque dans ce qu'il y a de plus saint et de plus divin, et par ce malheureux mélange infecte les meilleures choses. Ce désordre a fait soupirer souvent les saints, et les a pressés de demander instamment à Dieu la délivrance d'une captivité si fâcheuse que nous souffrons en cette terre d'exil.

Mais la divine ardeur de la gloire de Dieu dont ils étaient animés, les a poussés fortement à ne rien oublier en la vertu de leur Seigneur et maître, pour se mettre en la liberté glorieuse des enfants de Dieu, en se tirant de l'amusement et de la servitude. Le commun des hommes, et même les justes, et parmi les justes ceux qui font une profession plus spéciale de vertu, n'étant pas entièrement dépris des liens des choses créées, donnent souvent lieu aux pensées inutiles qui leur en viennent : la vraie sainteté qui en dégage parfaitement, porte efficacement à leur désoccupation. C'est ce qui a paru d'une manière admirable en la personne du P. Jean Chrysostome, homme tout plein de Dieu et tout vide d'autre chose. Pour connaître ce qui se passait à ce sujet dans l'intérieur de ce saint homme, il ne faut que lire le petit traité qu'il a fait de la désoccupation des créatures. La manière dont il y parle, quoique très-simple, les maximes qu'il y enseigne, les règles qu'il y donne, l'onction du Saint-Esprit qui y est répandue, font assez voir l'éminence de sa grâce et la fidélité de sa vertu dans cette voie. Il avait eu de forts désirs de s'y exercer courageusement; et dans l'une de ses lettres à une personne d'une rare piété, voici ce qu'il lui en mande : « Je vois que toutes les créatures arrêtent l'homme, et dans cet état je gémis après une profonde solitude : j'ai besoin de m'exercer dans la désoccupation, et je vais y travailler. » Voici les résolutions qu'il en prit : « Je veux quitter, oublier et abhorrer toutes les créatures jusqu'au dernier soupir de ma vie pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je veux me souvenir que je me fais plus de tort en m'occupant des créatures, que tout le monde et tout l'enfer ensemble ne m'en sauraient faire. Je veux garder exactement la solitude intérieure au regard de toutes les créatures, n'admettant en mon âme aucune image, et non pas même une seule idée étrangère, afin que Dieu tout bon et tout pur habite et demeure avec plaisir dans mon intérieur. »

Ces résolutions n'étaient pas stériles dans ce serviteur fidèle; il les a pratiquées dans une exactitude parfaite, jusque-là même qu'il s'imposait des pénitences quand il se laissait aller à des pensées inutiles, quand elles n'auraient duré que l'espace d'un *Ave*, s'il y remarquait de la négligence. C'est ce qui lui donnait un si grand amour pour la solitude, afin que, dans l'éloignement des objets, il en perdît plus facilement les images. Il fuyait même dans cette vue les bonnes conversations, quand elles n'étaient pas nécessaires; et, à l'exemple du Prophète-Roi,

il se taisait et quelquefois ne disait pas de bonnes choses. Il est vrai qu'il disait, comme nous l'avons déjà remarqué, que la conversation des serviteurs de Dieu était utile et en de certaines occasions nécessaire, quand ils sont fervents et portés à l'oraison : qu'il fallait s'en servir quand la divine Providence en donnait l'ouverture. « Croyez-moi, ajoutait-il, pour purs que nous soyons, l'esprit mondain qui nous environne nous flétrit, et celui de Jésus qui est caché dans ses parfaits serviteurs, nous vivifie. » Il conseillait aux communautés de se servir de ces personnes toutes à Dieu ; il assurait que leurs exhortations et conférences étaient un moyen très-efficace pour leur progrès dans les saintes voies de la perfection, mais que la fréquentation de ceux qui n'étaient pas expérimentés dans les voies de Dieu, et à plus forte raison de ceux qui vivent encore dans la nature, qui demeurent dans l'homme, à qui il reste encore quelque chose de la prudence de la chair, qui font encore état du point d'honneur, qui n'aiment point la pauvreté, le mépris et la douleur, qui sont sensibles à ce qui les touche, qui ont peu de conversation avec Dieu, qui n'ont pas une grande intelligence des différentes voies par lesquelles Dieu conduit l'âme ; il enseignait, dis-je, que la fréquentation de ces personnes était dangereuse et beaucoup préjudiciable aux communautés. Mais après tout cela, il voulait que l'on apprît bien que la conversation avec Jésus était l'unique qui nous consommait dans son pur amour et nous rendait célestes.

Pour arriver à cette conversation divine dans l'éloignement des choses créées, il se servait de vues différentes. Quelquefois il regardait le néant des créatures, et comme avant la création elles n'étaient rien ; et dans ce regard combien elles étaient méprisables, puisque dans leur origine elles n'étaient qu'un pur rien, et n'avaient pu se tirer de ce rien ; ce qui montrait beaucoup leur faiblesse et causait un surcroît de mépris. Il disait encore que ce regard servait beaucoup à leur sainte désoccupation ; car que voulons-nous trouver en elles, puisque leur indigence est si extrême qu'elle va jusqu'à l'infinité du rien ? Disons encore que c'est une chose bien affligeante, que les âmes dans l'instabilité de cette vie mortelle s'occupent de choses qui passent comme des éclairs et des songes. D'autres fois il considérait les grandeurs infinies de Dieu, et cette vue lui faisait disparaître tout le reste. Ecoutons-le parler sur ce divin exercice. « Je voyais, disait-il, que toutes les imperfections des créatures ne pouvaient approcher de mon Dieu ; je tressaillais de joie, car je l'aimais ce me semble d'un grand amour ; et cette vue des perfections de Dieu me rendait l'occupation des créatures insupportable. Voyant mon Dieu si beau, il me semblait qu'il ne me serait jamais possible de m'amuser à d'autres objets que lui ; et lorsque l'âme est pénétrée de la pure lumière d'une si adorable beauté, elle y demeure comme tout absorbée dans un grand oubli de la terre et de ce qui s'y passe. Pour lors elle a pour son plus délicieux cantique : la beauté divine est ma joie et mon amour. Il s'écriait : Oh ! que le Dieu de mon amour est infiniment beau et infiniment aimable ! Hélas ! est-il possible de connaître son infinie amabilité et de s'arrêter encore dans l'attention des créatures ? » Comme il considérait un jour Dieu au milieu de ses créatures, et lui semblant qu'il se plaignait de leur peu d'amour, cela l'affligeait beaucoup et lui faisait grande pitié, et il disait : « Hélas ! pourquoi l'amour de mon Dieu ne me suffira-t-il pas ? Maudite soit à jamais la vaine occupation des créatures : qui voit bien Dieu en soi, comment pourra-t-il jamais s'en occuper ? apprenons que son pur amour est le seul digne sujet de notre occupation. Cette vue me faisait dire souvent : Mon Dieu, pourquoi m'aimez-vous, et pourquoi voulez-vous que je vous aime ? »

Ces vues lui servaient beaucoup à entrer dans un profond oubli des créatures, et pour ne se plus souvenir que de Dieu. Mais voici les avis qu'il donnait pour en avoir la plus solide pratique : « Faites et réitérez souvent une fervente résolution de tendre sans réserve à la sainte désoccupation ; souhaitez que cette désoccupation soit selon le goût de Dieu et non pas selon le vôtre ; protestez de vouloir souffrir patiemment l'occupation volontaire de votre imagination, et sachez que l'on peut être occupé et désoccupé en même temps, d'autant que l'âme peut être excessivement agitée par les bruits de l'imagination, pendant qu'elle sera désoccupée dans sa suprême partie, sa volonté tendant incessamment à une sainte désoccupation : or la sainte désoccupation réside dans la partie intellectuelle, et non dans l'imagination, et pourvu que celle-là soit unie à Dieu, il n'importe pas que celle-ci crucifie l'âme par le bruit de ses idées, et de ses fantaisies. Les saints Pères enseignent même que, quelquefois l'âme est très-pleine de Dieu dans sa cime, dans le temps de la contemplation, quoique l'imagination fasse la folle et coure après la confusion de ses espèces. Or il n'est pas toujours possible d'être vide de ses espèces ; cependant renoncez à vouloir vous y appliquer volontairement : pensez que pour vos péchés vous êtes indigne d'être désoccupé dans votre imagination, ou pensez que Dieu vous fait grâce de souffrir en cette partie. Passez outre, et pensez que pour vos péchés vous mériteriez d'être plein d'horreurs et de confusions à la manière des damnés ; ajoutez que c'est une grâce d'être traité si doucement, souvenez-vous qu'autant que la volonté tend à Dieu, et est résolue de se désoccuper, autant effectivement elle est désoccupée ; et cela se fait par adhérence intime et application de cette faculté à Dieu. Remarquez que d'autant plus vous souffrirez dans cet exercice, vous en serez d'autant plus agréable à Dieu, qui agrée merveilleusement le crucifiement intérieur. »

Il ajoutait à ces avis qu'il fallait bien pen-

ser aux maux et châtiments qui arrivent aux personnes occupées des créatures. « Sainte Thérèse, » disait-il, « pour s'en être trop occupée dans des conversations inutiles, se trouva dans un très-grand danger. Oh ! que Dieu est pur et jaloux du pur amour ! voilà une très-grande âme en péril d'une ruine extrême, par le trop de conversation à la grille. Notre-Seigneur lui apparut à la colonne tout couvert de plaies, pour l'en détacher, et avec un regard terrible, lui faisant entendre combien cette infidélité lui déplaisait ; et cependant il y a une si grande malédiction dans ces pratiques, que cela fut pour lors sans effet. Oh ! que cela doit apprendre à fuir l'inutilité des grilles, à y faire court, à y dire peu et seulement pour la nécessité ! » Mais il remarquait que pour bien entendre ces vérités, ce n'est pas assez de se vider du péché, mais qu'il faut se vider de l'affection et de l'idée volontaire des créatures; car pour lors les vérités surnaturelles sont manifestées dans une grande lumière à l'âme, et ensuite son cœur en demeure vivement touché. Voilà la vraie raison pour laquelle souvent les idiots et les plus simples femmelettes sont si fort pénétrés de la grandeur de Dieu, et d'une manière si efficace qu'elle les porte généreusement au mépris de toutes les choses créées, qu'elles regardent toujours comme des riens, pendant que les savants, enflés de leur science, connaissent si peu Dieu et les voies intérieures qui conduisent à sa divine union, demeurant toujours dans la chair et dans le sang, dans l'amour de ce qui éclate dans le monde, dans la recherche de l'estime et de l'amitié des créatures, des honneurs, des plaisirs et des biens périssables de la terre, n'étant pas même capables de concevoir la sainteté et la pureté des voies de Dieu, que quelquefois ils condamnent, parce qu'ils les ignorent. Ces gens auraient bien de la peine à entendre le sentiment de notre serviteur de Dieu, qui marque d'une manière admirable et son union à Dieu, et son dégagement parfait de tout l'être créé, qui lui faisait dire qu'il eût aimé mieux des milliades de tous les tourments les plus cruels, que de jamais admettre volontairement la moindre ombre de l'occupation des créatures; et nous l'avons déjà remarqué dans ce chapitre : sa fidélité à Dieu était si grande dans ce généreux dessein, qu'il s'imposait des pénitences pour des négligences qui ne paraîtraient rien à des âmes moins éclairées.

## CHAPITRE V.

*De son entier abandon à la divine Providence.*

Celui, dit le Psalmiste, *qui se retire dans l'asile du Très-Haut, et qui demeurera sous la protection du Dieu du ciel, dira au Seigneur : Vous êtes mon protecteur et mon refuge : il est mon Dieu, je mettrai en lui ma confiance.* (*Psal.* xc, 1, 2.) Mais il n'appartient pas à tout le monde, dit le dévot saint Bernard, de parler de la sorte. Il est vrai, remarque ce saint, que toutes les choses créées, si elles étaient douées d'intelligence, pourraient dire à Dieu : vous êtes mon Créateur ; tous les animaux lui pourraient dire, vous êtes mon pasteur; car les yeux de toutes les créatures espèrent en vous, ô Seigneur, et vous leur donnez leur nourriture au temps favorable. Vous ouvrez votre main, et vous remplissez tout ce qui vit de vos bénédictions. Tous les hommes lui peuvent dire, vous êtes mon Sauveur ( remarquez que ce Père parle de tous les hommes sans aucune réserve ); mais il n'appartient qu'à celui qui a établi sa demeure sous sa protection, de lui dire, vous êtes mon protecteur et mon refuge.

La plupart des hommes mettent leur confiance dans les choses créées; les uns dans leur argent et leurs richesses, mais ils ne pensent pas à ce que le Saint-Esprit nous apprend par le Prophète-Roi (*Psal.* LXXV, 6), que tous *les riches ont dormi leur sommeil; et lorsqu'ils se sont éveillés, ils n'ont rien trouvé dans leurs mains;* les autres dans leur force, leur industrie, leur esprit, leur politique; mais ils ne considèrent pas ce que nous enseigne le même Esprit de Dieu, que *l'homme ne sera point sauvé par la vigueur de sa force*, non pas même les rois par leur grande puissance ; que *le Seigneur dissipe le conseil des nations, et qu'il réprouve les pensées des peuples.* (*Psal.* XXXII, 10 et seq.) Quelques-uns mettent leur appui sur la faveur des personnes puissantes; mais ils ne voient pas que celui-là est maudit qui fait de la chair son appui, selon le langage de l'Ecriture (*Jer.* XVII, 5); car toute chair est comme l'herbe qui flotte dessus l'eau ; vous croyez qu'elle vous servira à passer une rivière qui en est couverte, et à peine avez-vous mis le pied dessus que vous tombez dans le fond, et vous êtes misérablement noyé.

Ecrions-nous ici, mon cher lecteur, avec le Psalmiste, et disons de tout notre cœur avec lui : *Heureux celui qui a le Dieu de Jacob pour son défenseur, et qui met son espérance au Seigneur son Dieu, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent ; qui conserve éternellement la vérité de ses promesses !* (*Psal.* CXLV, 5, 6.) Car, quoique le ciel et la terre doivent passer, ses paroles ne passeront jamais. Oh ! quelle douceur à l'âme qui a mis en lui toutes ses espérances, d'entendre ces vérités, et qu'il lui est doux de dire et redire : Oui, le Seigneur est fidèle en toutes ses paroles ! Quelle paix pour elle quand elle médite bien ces instructions et ces promesses du Dieu de toute vérité : *Ne vous mettez pas en peine, disant : Que mangerons-nous, que boirons-nous, ou de quoi serons-nous vêtus? Ce sont les gentils qui s'inquiètent de toutes ces choses; car votre Père céleste sait que tout cela vous est nécessaire.* (*Matth.* VI, 31.) Ah ! dit-elle, si notre divin Maître ne veut pas que nous nous mettions en souci pour tout ce qu'il y a de plus nécessaire en la vie, pourquoi nous inquiéter pour tant de choses superflues? Si son esprit

divin nous crie par la bouche de son apôtre de ne nous mettre en peine de rien, sera-t-il bien possible de s'embarrasser pour quoi que ce soit au monde? Il n'y a donc qu'à chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les choses nécessaires nous seront données par surcroît. C'est ce qui faisait dire à notre bon serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, que ceux qui ne se soucient de rien, parce qu'ils ne s'occupent que du royaume de Dieu, s'abandonnant en toute simplicité et sans réserve à sa divine providence, pour être fait d'eux selon son bon plaisir : Dieu seul leur étant toutes choses, ils vivent tranquilles au milieu de toutes les tempêtes de la vie, et possèdent le paradis de la terre. Le saint roi savait bien ces grandes vérités lorsqu'il disait : *Dieu est notre refuge, notre force; il est notre secours dans les afflictions qui sont venues fondre sur nous avec excès; c'est pourquoi nous ne craindrons point quand la terre serait ébranlée et quand les montagnes seraient transportées dans le cœur de la mer.* (*Psal.* XLV, 2, 3.) Il y a plus, tout ce qui est le plus capable d'abattre les plus grands courages des hommes et de la terre est ce qui relève et anime davantage l'esprit et le cœur de ceux qui se confient uniquement en Dieu seul. *Le Seigneur est mon protecteur*, dit le grand roi que nous venons de citer; *quand je serais assiégé par une armée campée à l'entour de moi, mon cœur ne sera point dans la crainte; quand une guerre s'élèverait contre moi, j'espérerai dans le combat.* (*Psal.* XXVI, 1, 3.) La pure confiance en Dieu seul cause une paix qui surpasse tout sentiment, qui demeure dans le fond de l'âme; dès lors qu'elle a dit une bonne fois en vérité au Seigneur qu'il est son espérance, qu'elle a pris le Très-Haut pour son refuge, *il ne lui arrivera aucun mal, et la plaie n'approchera point de sa maison* (*Psal.* XC, 9, 10), pour parler avec la divine parole. Dieu donne même ordre à ses anges de la garder en toutes ses voies; ils la porteront sur leurs mains, de peur qu'elle ne heurte son pied contre la pierre; elle marchera sur l'aspic et le basilic, elle foulera aux pieds le lion et le dragon; il la comblera de gloire : non-seulement Dieu mettra la protection de ses anges et de ses saints autour d'elle, mais il l'environnera lui-même et il sera sa défense. (*Ibid.*, 12, 16.)

Le vénérable P. Jean Chrysostome avait donc bien sujet de dire que lorsque la vue de la divine Providence est bien établie, l'on ne doute plus de rien. « Mais comment, ajoutait-il, pourrait-on ne pas s'y reposer pleinement si l'on considère ses amours inénarrables envers nous dans tous les mouvements et ressorts de notre vie, dans tant de secours spirituels et temporels que nous en avons reçus? Qui l'a poussée à nous faire naître catholiques et à nous séparer de tant de millions d'infidèles? à nous donner tant de lumières, tant de bons mouvements, tant de grâces si spéciales, tant de bénédictions si extraordinaires? Après tant de bontés, comment s'inquiéter ou pour le spirituel ou pour le temporel? Suivons donc, disait-il, la divine Providence, abandonnons-nous à sa divine conduite. Toutes nos affaires qui regardent l'intérieur ou l'extérieur doivent être pratiquées en esprit de patience et de direction, selon les ouvertures qu'elle nous présente; autrement elles ne rendront point le fruit de bénédiction : toute la perfection consiste à s'y donner en proie. » Il proposait là-dessus l'adorable Jésus qui, dans l'excès d'une rigoureuse pauvreté, de tourments inouïs, d'opprobres épouvantables, de rebuts de personnes de toutes sortes d'états, de délaissements de personnes qui lui étaient si chères, ne savait où trouver aucun secours parmi les créatures. Chose étrange, il était même délaissé de son Père éternel dans sa partie inférieure, et abandonné à mourir sur un gibet sans aucune ressource; et cependant il était toujours soumis et parfaitement abandonné à la providence de son Père éternel, demeurant dans une paix divine dans la suprême partie de son âme.

Comme il était uni à cet aimable Sauveur d'une manière très-intime, il participait à ses saintes dispositions, et il vivait dans une dépendance admirable de la divine Providence à l'égard de toutes choses. La qualité de pauvre qu'il avait embrassée par la profession de la vie religieuse et dans l'ordre de Saint-François, qui est tout dédié à honorer la pauvreté de Jésus-Christ, l'engageant très-étroitement dans une exacte privation des biens de la terre et des moyens humains, le mettait dans une dépendance plus spéciale des secours du ciel. Aussi est-ce une grande vérité, que les communautés pauvres et les personnes qui les habitent sont à la charge de la divine Providence. C'est ce qui a fait dire au Psalmiste, que *le pauvre est laissé entre les mains de Dieu.* (*Psal.* X, 14.) Les autres qui ne manquent pas de moyens humains sont entre les mains des créatures. Ah! qu'heureuse donc, et infiniment heureuse est la privation de tous les appuis de la terre, pour n'avoir plus d'autre appui que Dieu seul! Certainement sa providence est générale, elle s'étend sur tous les hommes, sans qu'il y ait personne qui se cache à ses soins. Ceux qui dépendent plus des moyens humains doivent cependant ne s'y pas reposer, mais se confier pleinement à l'aimable providence de Dieu, qui en est la distributrice. Mais ses soins divins sont extraordinaires, et même miraculeux à l'égard de ceux qui l'ont pour toutes choses; comme les personnes les plus pauvres, si elles savent bien mettre en elle toute leur confiance, et en attendre avec une grande foi tous leurs secours. Nous aurions bien des choses à dire sur un sujet qui nous est bien doux : mais comme nous en avons donné au public, avec le secours divin, un traité entier, intitulé : *La conduite de la divine Providence, et l'adoration perpétuelle qui lui est due*, nous ne répéterons pas ici ce que nous y avons écrit; mais nous ne pouvons pas omettre que le saint homme

dont nous parlons a vécu dans l'expérience des soins extraordinaires et miraculeux de la divine Providence, parce qu'il y était abandonné sans réserve.

Un jour, lorsqu'il allait faire les visites des couvents, étant provincial, il se détourna de son chemin pour aller en dévotion au lieu où le grand saint Bernard a été enterré et où ses reliques sacrées reposent : s'étant égaré avec ses compagnons, ils se trouvèrent au bord d'un bois, où il n'y avait aucun chemin et qu'il leur fallut passer. Le bon Père, sans demander le secours du Père qui l'accompagnait, ni même du frère convers, marcha le premier à travers les chardons et broussailles qu'il arrachait pour se faire un chemin; et enfin étant arrivés à une grande plaine, et proche de la nuit, ils ne découvrirent aucun lieu où ils pussent s'arrêter. Le Père provincial demeurant dans sa paix ordinaire, eut aussitôt recours à Dieu, son protecteur et son refuge : il dit à ses religieux de faire la même chose, et aussitôt ils entendirent une voix qui chantait fort mélodieusement, ce qui les invita de marcher du côté où elle se faisait entendre. Mais ayant cessé, et eux ayant recommencé à prier, cette voix se fit encore entendre, et cela jusqu'à trois diverses fois; ce qui les obligeant de continuer d'aller du côté de la voix, enfin ils arrivèrent à un village chez de pauvres gens qui les logèrent, où s'étant enquis quelle pourrait être cette personne qui avait chanté de la sorte, jamais ils n'en purent apprendre aucune nouvelle. O mon Seigneur, qu'il est bon de se confier en vous ! Que toutes les créatures vous louent pour vos bontés; qu'Israël chante maintenant les miséricordes de votre providence ; elles ne s'arrêtèrent pas à ce secours donné si favorablement à ce fidèle serviteur. Le lendemain de cette journée, ne pouvant se remuer, peut-être à cause de l'extrême fatigue qu'il avait soufferte et du travail qu'il avait fait, arrachant toutes ces broussailles, l'on fut obligé de le monter sur un âne jusqu'à Clairvaux ; et là s'étant traîné comme il put jusqu'au lieu saint où reposent les sacrées reliques de saint Bernard, il se trouva entièrement délivré de son incommodité, et il continua le reste de son voyage sans aucune lassitude.

Lorsqu'il allait en Espagne par l'ordre exprès de la reine, pour visiter de sa part la mère Louise, dont nous avons parlé ailleurs, il tomba dans une marnière. Mais comme la moindre feuille d'un arbre ne tombe pas sans la conduite de la divine Providence, cette chute dangereuse, et qui était capable de le faire mourir, ne fut pas sans un secours particulier de la même divine Providence; car elle disposa les choses d'une telle manière, qu'il demeura arrêté dans sa chute par sa robe qui se prit à un bâton, ou quelque chose de pareil, ce qui donna lieu de le retirer sans qu'il en reçût aucun mal. Et afin qu'on ne puisse nullement douter qu'il n'ait été assisté d'une manière toute spéciale de Dieu tout bon dans cette occasion, la mère Louise l'en assura, lui en ayant parlé d'elle-même dans leur entretien, et lui en ayant marqué les circonstances, quoiqu'il fût très-difficile, et même presque impossible qu'elle en eût nouvelle ou connaissance par aucune voie humaine, lui ayant de plus témoigné qu'elle offrait pour lors ses prières à Dieu pour lui.

Mais qui pourrait-dire combien de fois, en combien de lieux et d'occasions la divine providence de Dieu a assisté son serviteur, par des voies tout extraordinaires? Il a cru lui-même par reconnaissance, et pour la gloire d'une si bonne et si fidèle mère, devoir laisser par écrit ce témoignage, qu'il en a été assisté, et sa congrégation, dans des occasions très-fâcheuses, jusqu'au miracle. C'est ainsi qu'elle signale ses miséricordes sur ceux qui espèrent en elle; qu'elle les garde comme la prunelle de l'œil, qu'elle les couvre sous l'ombre de ses aîles ; que sa vérité les environne comme d'un bouclier; qu'elle combat ceux qui les combattent; qu'elle se lève pour les secourir. Mais il faut publier avec le Prophète-Roi, qu'elle fait sentir ses miséricordes selon que l'on espère en elle. Le P. Chrysostome, qui y avait mis toutes ses espérances, en attendait tout son secours, et pour lui, et pour ses frères. L'on pouvait bien dire qu'il n'était point né du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. La sagesse du siècle, qui ne se trouve que trop parmi plusieurs qui y ont renoncé, n'avait point de part en l'homme de Dieu. Je l'appelle homme de Dieu; car l'homme animal, l'homme de la terre, l'homme purement humain, ne dominaient plus en lui. L'esprit qui l'animait, qui était l'esprit de Jésus-Christ, faisait toute sa conduite; il se réglait donc par ses pures lumières, et à l'imitation des divins exemples qu'il nous a laissés. Les fortes habitudes qu'il pratiquait n'étaient qu'avec les anges et les saints, et le Roi et la Reine des saints. Dans tous ses besoins et ceux de ses maisons, son recours était à l'oraison, qui lui devenait, comme on rapporte de saint Dominique, une grande provision; et de vrai, comme je pense l'avoir déjà remarqué, jamais les couvents de sa congrégation n'ont été plus secourus que lorsqu'il les a gouvernés; car enfin l'on ne peut jamais mieux être que lorsque l'on est tout à la charge de la divine Providence. La sagesse de la prudence humaine s'évanouit comme la fumée dans les airs, pendant qu'elle est tout appliquée à se procurer la connaissance des personnes considérables, à se faire des amis parmi les hommes de la terre, à trouver de l'appui parmi les créatures. Le saint homme, qui avait pour tout appui Dieu seul, était bien éloigné de toutes ces voies; ce qu'il fit bien paraître dans une occasion où il fallait être un homme de Dieu seul, comme il était, pour ne pas s'y laisser engager. Il y avait à Paris, dans le temple qui est tout proche de la maison conventuelle où il demeurait, un commandeur de l'ordre de Malte, qui était un personnage il-

lustre pour sa naissance, ce qui n'est pas grand'chose aux yeux de Dieu et de ses anges, mais très-recommandable pour son insigne piété, qui avait un respect extraordinaire pour notre bon religieux. Ses paroles lui étaient une odeur de vie à la vie, et sa conversation, pleine de l'onction du Saint-Esprit, l'animait merveilleusement à s'avancer de plus en plus dans les plus saintes voies du pur amour. C'était l'unique vue qu'il avait, quand il fit une très-humble prière au Père de le venir voir quelques jours de la semaine, et de prendre quelques repas avec lui, pour lui donner part aux ardeurs sacrées qui l'embrasaient si divinement; il lui assura ensuite qu'il en aurait toute la reconnaissance possible, et que même il s'engageait à fournir aux frais et à la dépense nécessaires pour faire la plus grande partie de son bâtiment de son couvent que l'on bâtissait pour lors. Tout paraissait saint, tout paraissait avantageux dans ces propositions; mais le Père, qui se conduisait par de plus hautes lumières, et qui était d'un entier désintéressement, à l'exemple de son Père saint François, ne voulait bâtir que sur la pauvreté, et, dans la privation des moyens humains, mettre toute son attente en la divine Providence. Il crut même que, pour le bien spirituel de ce seigneur, il valait mieux beaucoup prier que parler; qu'il lui serait plus utile en soupirant aux pieds d'un crucifix dans le secret de sa cellule, que par les conversations fréquentes qu'il pourrait avoir avec lui, quoique bonnes et saintes; qu'au reste ses frères en demeureraient plus édifiés, et qu'il avait crainte, sous quelque bon prétexte que ce pût être, de laisser quelque occasion à ceux qui le suivraient, d'une trop grande fréquentation avec les personnes du dehors, et de quelque relâchement dans la vie retirée et séparée des créatures; que, pour les avantages qu'il proposait pour le couvent, il n'attendait rien de l'homme par ces sortes de voies, mais tout uniquement de la divine Providence; que le grand moyen pour faire que Dieu pensât à nous, était de mettre toute sa pensée en lui; et que, s'il y pensait, cela devait bien suffire.

C'étaient encore toutes ces vues de pure foi qui le rendaient si libéral à donner largement aux pauvres, et à leur faire part des aumônes qu'on faisait au couvent, autant que sa condition et profession religieuse le lui pouvait permettre. C'est une chose surprenante, mais qui est très-commune; il ne faut qu'être fort riche pour être attaché au bien, et avoir beaucoup d'argent pour n'en savoir donner, ou bien peu et avec beaucoup de peine. L'on voit des gens, dans un état fort médiocre, qui donnent assez libéralement, et qui, lorsqu'ils arrivent à de grands biens, deviennent avares et changent tout à fait d'inclination. J'ai vu au contraire plusieurs fois des personnes qui n'avaient rien et qui donnaient avec une facilité admirable du peu que la divine Providence leur fournissait dans leurs besoins. J'ai connu de pauvres écoliers, mais bien riches des grâces de Dieu, qui demeuraient ensemble dans une chambre à Paris : or un jour, s'étant trouvés sans pain et sans avoir de quoi s'en procurer, à la réserve d'un seul à qui il restait encore cinq sous, celui-ci, sans délibérer, les offrit aux autres d'un grand cœur sans se mettre en peine de ce qu'il ferait lui-même, et sachant, d'autre part, que ceux à qui il les offrait n'étaient pas en état de les lui rendre. Ce n'est donc pas une chose étonnante si le P. Jean Chrysostome, qui était un vrai pauvre, se montrait si libéral, lorsqu'il était supérieur des maisons, envers ceux qui étaient dans le besoin. Feu M. Burel, ecclésiastique d'une continuelle oraison, où il était éclairé d'une manière extraordinaire par l'esprit de Dieu, personnage d'une intime union avec Dieu et d'une grande séparation de l'être créé, homme beaucoup considéré pour sa rare piété du saint cardinal de Bérulle, de feu M. de Bernières de Caen, et d'autres grands serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, m'a autrefois rendu ce témoignage de notre excellent religieux, qu'il faisait une bonne part aux pauvres des aumônes que l'on donnait aux couvents qu'il gouvernait; que lui-même en avait eu l'expérience dans un voyage qu'il avait fait à Paris, où, s'étant trouvé sans subsistance, il en avait été secouru avec une charité vraiment désintéressée, et, comme il alléguait que lui-même et ses religieux étaient dans le besoin, il lui répondit qu'il ne s'en mettait pas en peine, que la divine Providence y pourvoirait toujours assez.

Mais sa confiance en l'aimable providence de Dieu était universelle, aussi bien pour le spirituel que pour le temporel, pour l'éternité aussi bien que pour le temps, pour l'affaire du salut comme pour les autres choses, disposition qui est assez rare parmi un grand nombre de personnes, même de vertu. Et de là viennent tant de scrupules, d'agitations d'esprit, de troubles de conscience; l'on ne se confie pas assez aux miséricordes de Dieu. Comme, un jour, notre serviteur de Dieu et de son immaculée Mère était affligé pour ses défauts, il fut persuadé que Notre-Seigneur lui disait intérieurement : « Contemplez la résignation que j'ai eue, par la permission de mon Père, à l'égard de tous les péchés, vertu que ma mère a aussi pratiquée, et qui doit servir de modèle. » Une autre fois, faisant ses dévotions devant une image de Notre-Dame, et lui demandant le chemin de la perfection, il lui sembla entendre cette réponse : que la bonne et pure confiance en Dieu, dans une vue humble de ses défauts, lui servirait beaucoup. « Vérité admirable, dit-il, dont j'ai tiré de grands secours dans mes travaux et combats; car, à vrai dire, comment Dieu, tout bon et tout amour, pourrait-il abandonner une créature fragile, pleine néanmoins de bonne volonté, et qui met sa confiance en lui ? où je remarquais qu'opérant avec cette confiance, mon pauvre cœur s'épanouissait et ressentait en soi comme un flux de la force du cœur de notre bon Sauveur. » Et certainement c'est

de l'aimable Jésus que nous avons toutes choses, vérité que j'écris avec une joie qu'il ne m'est pas possible d'expliquer. Aussi le P. Chrysostome a assuré avoir vu quelquefois très-clairement, dans sa partie intellectuelle, que l'esprit de confiance consiste dans celle que l'âme a aux mérites de Jésus-Christ, et il assurait que dans le même moment il vit avec une grande clarté comme cette confiance était l'échelle pour monter au sommet de cette vertu, mais qu'elle devait être bien pure et sans le mélange d'aucun autre appui humain. Quantité de personnes dévotes manquent à cette règle, en s'inquiétant si fort pour leurs directeurs, ne voyant pas assez que tout le véritable bien qui peut venir par ces canaux découle de l'unique source de toutes les grâces, Jésus-Christ, notre véritable Dieu et Sauveur. Mais, selon ce qu'enseignait le saint homme, le spirituel qui correspond au trait de dépendance de la divine Providence, premièrement, perd la vue des créatures ; secondement, il s'oublie de soi-même ; en troisième lieu, il arrive à une vue intellectuelle d'une vive confiance en Dieu, comme tout grand, tout bon et lui voulant tout bien, et il entre ensuite dans un repos immuable en sa suprême partie, ne s'inquiétant et ne s'embarrassant de rien.

## CHAPITRE VI.

*De la sainte haine qu'il s'est portée.*

*Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas même sa propre vie*, dit notre divin Maître, *il ne peut pas être mon disciple.* (*Luc.* XIV, 26.) O paroles d'une vérité infaillible, puisqu'elles ont été proférées par celui qui est la vérité même ! mais que leur sens est infiniment terrible ! C'est donc une chose hors de doute qu'il faut que le détachement du Chrétien, après nous avoir dépris des choses qui nous sont le plus chères, aille jusqu'à une sainte haine de nous-mêmes. Après s'être dégagé de tout, il faut de plus se dégager de soi-même. La sainte haine de nous-mêmes est une condition inséparable de la qualité de disciple de Jésus-Christ ; sans cette condition, il ne faut pas y prétendre. Cependant cette expression du Fils de Dieu n'est pas vaine et inutile ; sans doute qu'elle emporte sa signification. Que le Chrétien donc médite aux pieds de son adorable Maître ce que veut dire haïr quelque chose, et qu'il sache qu'il en doit remplir saintement la signification.

Ah ! se haïr, et haïr jusqu'à sa propre vie, de bonne foi est-ce vouloir suivre ses inclinations, ou ne point contraindre la propre humeur, et désirer faire sa volonté, ou rechercher les aises de la vie, les commodités, les délicatesses du corps, les plaisirs des sens, les divertissements du monde, l'estime et l'amitié des créatures? Le seul sens commun ne dicte-t-il pas assez que cette conduite n'est pas se haïr soi-même, mais s'aimer beaucoup? Cependant, hélas! quelle différence trouvons-nous des Chrétiens et des infidèles, dans un sujet si important selon l'Evangile, à qui tous les Chrétiens disent qu'ils croient, et que tant de Chrétiens pratiquent si mal? O désordre bien digne de nos soupirs! souvent l'on verra moins de luxe, plus de modération dans les plaisirs de la vie parmi des mahométans que parmi ceux qui se disent disciples de Jésus-Christ. O mon Dieu! que de recherches de tous côtés pour mettre le corps bien à l'aise, pour mener une vie molle et délicieuse, pour contenter les sens, pour tâcher de satisfaire vainement l'esprit, pour venir à bout de ses inclinations! Que d'éloignements de la sainte mortification, que l'on évite autant que l'on peut! Que d'impatiences lorsque la divine Providence, par une conduite pleine d'une miséricorde inénarrable, suppléant à nos faiblesses, vient elle-même à notre secours par des peines affligeantes qu'elle nous fait porter, soit au corps, soit à l'esprit, soit de la part des démons ou des hommes! Cependant c'est une vérité infaillible, que celui qui ne se hait pas saintement ne peut pas être véritable Chrétien, puisque Jésus-Christ, le Dieu de toute vérité, proteste qu'il ne peut pas être son disciple. C'est une vérité de la dernière certitude, que celui qui aime sa vie la perdra; et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle.

Notre vénérable Père enseignait donc bien, conformément à la doctrine de son Maître, que l'homme sensuel n'entrera jamais dans le bienheureux état de l'esprit de pénitence, qui ferme toutes les avenues aux vains plaisirs des sens; qu'il faut être spirituel, comme nous l'enseigne l'Apôtre, pour y parvenir après beaucoup de combats et de victoires. C'était à cet esprit de pénitence que le séraphique P. saint François exhortait si souvent ses religieux, ne pouvant comprendre que l'esprit de Jésus-Christ pût résider dans un homme de chair et sensuel. C'est ce qui a pressé cet admirable saint d'en instituer un ordre, qu'il a voulu être tout consacré à cette vertu, qui, selon les Pères, doit faire toute la perfection des Chrétiens. C'est dans cet ordre sacré que l'on a vu, dans tous les siècles qui ont suivi son institution, des personnes qui ont marché par les voies les plus rigoureuses de la sainte pénitence, qui ont condamné par leur vie mortifiée les mœurs relâchées de tant de gens qui se disent être à la suite de Jésus-Christ. Mais l'on peut dire que notre siècle a reçu une grande grâce par les exemples du P. Chrysostome, l'un des plus grands et plus saints religieux de cet ordre, dont la vie pénitente est un puissant secours aux âmes les plus ferventes, comme un sujet d'une terrible condamnation aux personnes sensuelles, que le pur esprit de grâce, qui résidait en lui, lui faisait peine de supporter

Voici l'une des règles qu'il s'était prescrites, pour pratiquer solidement la vertu qui fait le caractère particulier de l'ordre où la divine Providence l'avait appelé : « La vie religieuse n'étant qu'un état de pénitence,

je veux souvent déplorer les abominations de ma vie passée (c'est comme les saints appellent leurs moindres défauts), et voir que Dieu, par un amour infini, me donne le temps d'en faire pénitence. Je veux donc consacrer tous les moments de ma vie à la pénitence, et vivre en fuyant toutes les satisfactions vaines et inutiles, prenant mes soulagements et récréations seulement par obéissance, humilité et mortification. » Mais le grand motif qui l'y animait le plus efficacement était la vue de Jésus, son bon Maître, qui a fait tant de pénitences, lui qui était l'innocence même, pour les hommes criminels. « Il faut bien, disait-il, que le véritable spirituel s'afflige par veilles, jeûnes et autres macérations, s'abstenant autant qu'il peut des délices de la chair et des sens, Jésus, qui est notre parfait modèle, ayant affligé son corps sacré par tant de rigueurs et de peines. Combien de fois ai-je dit : Faut-il donc que le bon Jésus, mon créateur, souffre tant de tourments pour moi, et par amour, et que je souffre si peu de chose! Oh! combien de fois ai-je été transi d'horreur, contemplant ses travaux et ses peines! Ah! je suis coupable du sang de Jésus-Christ. Dans cette vue, je veux souvent me condamner comme criminel, et demander à Dieu et à sa justice que toutes les créatures se vengent des injustices que j'ai commises contre l'aimable Jésus, mon rédempteur. » Et de vrai, il est fort difficile d'être bien pénétré de cette vue sans prendre de grandes et de généreuses résolutions de satisfaire de toutes ses forces, avec le secours de la grâce, à la justice de Dieu. L'on voit tous les jours des hommes qui, dans la privation de leurs biens, de leur honneur, perdent leur vie sur les gibets et les roues, et quelquefois au milieu des feux et des flammes, et cela pour avoir offensé des créatures mortelles comme eux. Après cela, que ne doit point faire, que ne doit pas souffrir l'homme criminel de lèse-majesté divine? Ici je cesse d'être surpris de toutes les pénitences des saints. Mais, mon Dieu, faites-nous un peu connaître ce que vous êtes, afin que nous sachions au moins en quelque manière ce que nous vous devons. Ah! si les hommes vous connaissaient!

Celui dont nous parlons ayant été rempli des plus pures lumières de cet être suradorable, il ne faut pas s'étonner s'il s'est déclaré une si rude et si continuelle guerre, pour venger en sa personne les injures faites au Créateur. Ce n'est pas, comme nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois, que sa vie n'eût été assez innocente; mais c'est ce qui arrive ordinairement dans les voies des justes : ils font d'épouvantables pénitences pour de légères fautes, pendant que ceux qui sont coupables des plus grands crimes s'en exemptent et ne veulent rien souffrir. Notre innocent pénitent avait une sainte horreur de son corps; mais il en avait une très-grande pour les soins immodérés que l'on en prend, sous prétexte d'incommodités et d'autres vaines excuses. Il châtiait le sien et le réduisait en servitude, à l'imitation de l'Apôtre, et le mortifiait en toutes choses : ordinairement il ne lui donnait à manger qu'une seule fois par jour, et quelquefois il était un jour et demi sans rien prendre. Le pain était sa nourriture la plus commune, qu'il trempait quelquefois dans du verjus, ou d'autres sauces insupportables. Dans les jours de viande, il n'en mangeait presque point. Si dans quelques occasions il était obligé de manger chez quelques-uns de ses amis, c'était lui faire grande chère, que de lui donner quelque morceau de pain d'orge : et si on voulait lui donner quelque chose de particulier dans un temps où il était travaillé de plusieurs incommodités, il s'en privait pour le donner aux autres. Etant provincial, quoiqu'il fît de grandes journées, et à pied, durant ses visites, il mangeait si peu, que l'on s'étonnait comment il pouvait vivre. Il prenait peu de chose le matin, et marchait incessamment jusqu'au soir sans autre nourriture. Si la soif le pressait, il se contentait d'un peu d'eau qu'il puisait dans le fond de sa main dans les fontaines ou rivières qu'il rencontrait. Un grand nombre de fois allant par la ville, et étant obligé de donner un peu de temps à grand nombre de personnes qui demandaient ses avis (car il restait peu chez chacun), il ne prenait qu'un peu de pain jusqu'au soir, et quelquefois même il revenait sans avoir rien pris; et et après tout cela, il ne laissait pas, en de certaines occasions, de faire des exhortations aux religieuses de Sainte-Elisabeth, lorsqu'il était de retour au couvent. Mais il avait une viande à manger, à l'imitation de son Maître, que les hommes ne savaient pas; et cette viande était de faire la volonté de celui qui l'avait envoyé, et d'accomplir son œuvre.

Comme il était désiré de plusieurs personnes illustres, pour être secourues de ses avis dans leurs besoins spirituels; si elles étaient pressées de maladie, et qu'il fût obligé de se servir de quelque commodité pour aller les assister, il n'en voulait point d'autre que celle d'un âne, pour se rendre imitateur de son bon Sauveur en toutes choses; et dans le voyage qu'il fit par l'ordre du roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, pour aller voir de sa part la reine-mère, Marie de Médicis, il ne fut jamais possible de lui faire accepter les commodités avantageuses qu'on lui offrait. Quoi que les médecins lui pussent dire, dans une fâcheuse maladie qui lui arriva, pour modérer ses austérités, jamais ce vrai pénitent ne voulut se relâcher de ses exercices. Il dormait très-peu; le cilice et les chaînes de fer étaient les instruments ordinaires dont il faisait souffrir sa chair. Il a porté une ceinture de petits crampons de pointes de fer, qui était enfoncée dans son corps et qui lui avait fait des plaies dont sortait le pus. Enfin son plaisir était de se faire bien du mal, afin que se haïssant ainsi saintement en ce monde, il se conservât pour la vie éternelle. Ce lui était même une bonne souffrance que de ne pas souffrir; et s'il arrivait que quelques personnes sécu-

lières lui donnant à manger, voulussent lui faire bonne chère, il disait : « Ces pauvres séculiers pensent me faire plaisir, et ils me font un grand tourment. »

L'on peut dire que toutes ses grandes austérités lui ont diminué notablement ses forces, et abrégé les jours de son pèlerinage en cette terre d'exil; mais il a fait en cela ce que plusieurs des plus grands saints ont fait, et particulièrement saint François son bienheureux père, qui marquait assez à sa mort que ses pénitences avaient été excessives. Dieu est admirable dans ses saints, et il les conduit par des voies extraordinaires que tout le monde ne doit pas suivre, mais qui nous sont des sujets d'une extrême humiliation en sa divine présence; en sorte que la lecture que l'on en fait nous doit bien couvrir de honte et de confusion, et nous aider efficacement à nous tenir toujours bien humbles, et à nous faire voir notre pauvreté et notre misère, nous souvenant que le peu de chose que nous faisons, et que notre orgueil nous fait paraître grand, n'est rien du tout comparé aux actions et aux souffrances des glorieux serviteurs de Dieu et de son immaculée Mère. Cependant il faut donner un avis, qui est d'une très-grande importance dans la vie chrétienne et spirituelle; et c'est une remarque qui a été faite par le sage et pieux Grenade, que souvent les personnes qui commencent à pratiquer d'une manière plus spéciale la piété, sont tentées de faire des veilles, des jeûnes et d'autres austérités jusqu'à l'excès; et cette tentation est souvent accompagnée d'une forte attache à la propre lumière et à la forte volonté : ce qui porte ces personnes à faire ces austérités à l'insu de leur directeur, ou à leur en dissimuler une partie, ou à en obtenir la permission à force d'importunités, ou enfin à ne pas obéir quand on ne le leur accorde pas; ce qui étant plein d'amour-propre, d'une vaine suffisance et d'attache à soi-même, est cause de grands maux dans ces personnes qui se ruinent quelquefois le corps et l'âme par leurs dévotions indiscrètes, et tombent dans les piéges du démon qui les remplit de ses illusions. Le vrai remède, et qui est dans l'ordre de Dieu, est de ne rien faire, particulièrement dans ces choses, que par conseil, Dieu aimant mieux l'obéissance simple que toutes pénitences que l'on pourrait faire dans cet esprit.

## CHAPITRE VII.

*De sa mortification intérieure.*

Qui dit un Chrétien, dit un mort. La mort spirituelle, qui consiste dans le dégagement de toutes choses et de soi-même, est le premier pas que l'on doit faire à la suite du Fils de Dieu, selon que lui-même nous l'enseigne par ces paroles : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.* (*Matth.* XVI, 24.) C'est par cette mort que l'on fait son entrée dans la religion chrétienne; c'est pourquoi la sainte Eglise, dans les cérémonies du sacrement de baptême, veut que le prêtre qui le confère demande à celui qui doit être baptisé, ou à ceux qui répondent pour lui, quand il n'a pas encore l'usage de raison, s'il renonce au diable et à ses pompes, qui sont le monde et ses vanités, avant que de le faire Chrétien par ce premier des sacrements; et l'Eglise n'y admet qu'à cette condition. Et de vrai, comme le Chrétien doit être revêtu de Jésus-Christ, il faut qu'il soit dépouillé du vieil homme par une circoncision spirituelle de la chair d'Adam, de son alliance et de toutes les choses qu'il a profanées, pour remettre Dieu dans ses droits usurpés par l'amour-propre. Il faut être crucifié intérieurement et extérieurement; ce qui faisait dire à l'Apôtre (*Galat.* II, 19), qu'il était cloué à la croix avec Jésus-Christ; ce qui ne se peut faire que par un esprit de mort. Dans la doctrine du même Apôtre, un Chrétien est un homme qui est enseveli avec Jésus-Christ : c'est un homme qui ensuite est ressuscité à une nouvelle vie; ce qui a fait dire au grand saint Basile que la vie des Chrétiens est une vie de personnes ressuscitées, et ce sentiment est celui même des divines Ecritures; mais l'on ne sort du tombeau, mais l'on ne ressuscite qu'après être mort. Le Chrétien, par la grâce de sa vocation divine, est élevé à la haute qualité de membre de Jésus-Christ; il faut donc nécessairement qu'il soit uni à son esprit, qui est un esprit de sacrifice; qui, pour nous montrer que tout l'univers doit être immolé à la gloire de Dieu, et que devant la majesté infinie de son Père éternel tout doit être dans l'anéantissement, a bien voulu lui sacrifier sa vie. Or si Jésus notre chef s'immole de la sorte en perdant sa précieuse vie, il faut par une suite nécessaire que tous ses membres soient sacrifiés avec lui. C'est le raisonnement de l'homme apostolique, lorsqu'il s'écrie : Jésus est mort, donc tous sont morts. Le Chrétien, dans l'union qu'il a avec Jésus, devient en même temps allié avec les trois personnes divines de la suradorable Trinité, et avec tous les princes qui composent sa cour céleste : or cette alliance le sépare du siècle présent; ce qui faisait que notre adorable Maître disait à ses disciples : *Vous n'êtes plus du monde* (*Joan.* XV, 19); ce qui arrive en s'imprimant un esprit de mort à l'égard de ce monde malheureux, et à l'égard de tout ce qu'il aime. Toutes ces vérités ne nous laissent plus aucun lieu de douter que le christianisme ne soit une mort au péché, au monde, aux vanités du siècle, aux inclinations de la nature corrompue, à la propre humeur, aux créatures et à nous-mêmes, et que tous les véritables Chrétiens ne soient autant de morts.

Mais il faut avouer avec larmes que la plupart des Chrétiens ignorent la grâce de leur vocation divine, et qu'ils savent bien peu ce que c'est que d'être véritable chrétien. Grand nombre se contentent de pratiques extérieures; peu vont à ce que la religion de Jésus-Christ a de plus essentiel. Il est rare de trouver parmi les fidèles une

vive foi, une forte persuasion des vérités et des maximes de l'Évangile. Ces enfants de lumière aiment mieux les ténèbres du monde, que les célestes clartés du soleil de justice : ils s'arrêtent donc malheureusement parmi les obscurités du siècle, et vivent sans s'en mettre beaucoup en peine parmi les ombres de la mauvaise mort. L'homme animal domine, qui ne connaît point ce qui est de l'esprit de Dieu; et, pendant que le règne du péché et de la nature exerce un cruel empire sur ceux que leur grâce avait fait entrer dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu, le règne de Jésus-Christ a peu de lieu dans les esprits et dans les cœurs.

Cependant Dieu tout bon et miséricordieux, ne se lassant point de faire du bien aux hommes, et ses miséricordes immenses surpassant toutes nos iniquités, a établi dans l'ordre de son aimable Providence les cloîtres, qui sont comme autant de maisons de refuge, pour s'y mettre à couvert de la corruption qui est si ordinaire dans le siècle, et pour y adorer Dieu en esprit et en vérité : c'est dans ces heureuses retraites que l'on s'applique plus spécialement à la connaissance et à la pratique des vérités et des maximes chrétiennes : c'est pourquoi on appelle ceux qui les habitent, des gens qui ont tout quitté, qui ne sont plus du monde. Aussi est-il vrai que les véritables religieux, je dis les véritables, sont des hommes qui n'ont plus de part au siècle, et qui sont autant de morts.

Toutes les personnes qui ont connu plus intimement celui dont nous écrivons, en ont rendu ce témoignage : que c'était un homme vraiment mort. Nous avons fait voir dans le chapitre précédent qu'il était mort à la chair et aux sens; mais c'est ce qui était commun avec plusieurs autres qui ont crucifié leur chair, puisqu'il s'en trouve encore un bon nombre qui s'étudient à mortifier la vie sensuelle : mais il est plus rare d'en rencontrer de morts à la vie civile et morale, et même aux biens spirituels. Vous en verrez qui mènent une vie fort pénitente, et toute crucifiée par leurs grandes austérités, qui sont tout vivants à l'égard du respect humain et du point d'honneur, qu'une calomnie ou un mépris inquiète, que l'amitié d'une créature embarrasse. Le saint homme n'était pas de ces demi-morts, dont l'on peut dire que le vieil homme règne dans leur principale partie : il était un vrai mort à l'égard de toutes choses; aussi pour l'être véritablement, il faut l'être tout à fait. Un homme peut avoir quelque partie de son corps privée de vie; mais si le reste est vivant, on ne dira pas que cet homme soit mort. Il faut raisonner à peu près de la sorte de la mort mystique; l'on ne peut pas dire qu'une personne y soit, qui n'est détachée qu'en partie des choses créées.

C'est ce qui nous a fait déjà rapporter, dans quelques autres des petits ouvrages qu'il a plu à la divine providence nous faire donner au public, le sentiment de saint Jean Chrysostome sur ce sujet, qui disait que la véritable mort spirituelle avait des effets pareils à ceux de la mort naturelle, à l'égard des détachements ; et que, comme un corps mort n'était plus touché ni des biens apparents de cette vie, ni des maux, qu'il était insensible et aux honneurs et aux plaisirs de la terre; de même la mort mystique mettait dans un parfait dégagement de toutes les choses créées. Il n'y a donc plus d'exception dans cette voie de séparation de l'être créé. Il faut, disait notre fidèle serviteur de Dieu et de sa sainte Mère, que le parfait amant de Dieu n'ait aucune réserve ; ainsi ce n'est pas assez qu'il se vide du péché, mais, de plus, de l'affection et de l'idée des créatures; c'est pour lors que le sentiment de glorifier Dieu touche et pénètre vivement le cœur. Ces vues lui avaient fait prendre cette résolution suivante dans l'une des règles qu'il s'était prescrites : « Je veux tendre sans réserve à toute séparation des créatures, et à une grande désoccupation intellectuelle. »

C'est ce qu'il a exécuté, par le secours divin, avec une fidélité inviolable. Aucune créature ne trouvait plus de place, ni dans son esprit, ni dans son cœur : il portait un cœur tout à fait vide de l'être créé; c'est ce qui faisait qu'il ne pouvait plus souffrir aucune amitié particulière. Ceux qui s'y trouvent encore embarrassés ont de la peine à comprendre cette conduite : ils s'imaginent, pour couvrir leurs défauts de quelques prétextes, qu'il n'est pas possible au cœur humain d'être sans quelque amitié bonne et louable ; et comme leur faiblesse ne leur permet pas de se délivrer de cette captivité, ils flattent leurs inclinations, en ce qu'ils pensent que les autres ne s'en sont pas tirés. Ils objectent une sainte Thérèse qui y a été sujette; mais ils ne considèrent pas que c'est ce qui a empêché dans cette grande âme, durant un long temps, qu'elle n'arrivât à l'union divine où elle était appelée : ils ne prennent pas garde qu'elle-même, depuis que la grâce céleste eut rompu ses liens, appelle ces amitiés *cruelles*, et assure qu'elles causent des dommages inexplicables, et qu'on aura de la peine à croire. Il est vrai que c'est une tentation très-difficile, et l'une de celles, selon le témoignage de saint Augustin, qui dure davantage; mais que ne peut pas un cœur chrétien dans l'union de Jésus-Christ, le Dieu tout-puissant? Son pur amour dans sa simplicité, ainsi que l'assure sainte Catherine de Gênes, ne peut plus souffrir aucun amour étranger. Un à un, disait le bienheureux frère Gilles; et, dans cet état, c'est une pure vérité que l'on n'aime plus que Dieu seul en toutes choses. C'était l'état où était notre bon religieux, et qui le jetait dans un détachement merveilleux de toutes sortes de créatures, même des plus saintes, et de celles qui le touchaient de plus près, comme de celles que la divine Providence lui avait unies pour prendre ses avis dans les voies de la perfection. On l'a vu passer par des villes où il y avait de ces

personnes, et très-qualifiées, sans qu'il en allât voir une seule. La pureté de son amour pour Dieu seul lui fit dire un jour aux religieuses de Sainte-Elisabeth, dans une conférence publique, qu'il n'en aimait pas une seule, et que sa volonté était bien déterminée, avec le secours de la grâce, de n'en aimer jamais : que si l'on en voyait quelqu'une lui parler un peu plus que les autres (et toutes lui parlaient très-peu), que l'on se donnât bien de garde de penser qu'il eût plus de liaison avec elle ; mais que l'on devait bien croire que c'était la pure nécessité qui l'y obligeait.

Allant par les rues, il assurait que les créatures lui paraissaient comme autant de chenilles qui rampent sur la terre ; sainte Thérèse les voyait comme une vilaine fourmilière de vers. Parmi ces pures lumières qu'il recevait du ciel, il ne faut pas s'étonner s'il ne tenait plus à la terre. C'est une vérité qu'il y paraissait comme un homme de l'autre monde. L'on remarquait en lui un entier désintéressement, ce qui est si rare sur la terre, où tout le monde cherche ses intérêts; et l'on en pouvait dire ce qui autrefois a été dit par un grand personnage d'un autre, qu'il semblait qu'Adam en ce sujet n'eût point péché en lui. Le point d'honneur qui ne laisse pas de se rendre sensible à plusieurs, qui d'ailleurs ont assez de vertu, lui était en horreur : il était sans respect humain ; l'amour des lettres et des sciences, qui sert d'une fine attache à quelques spirituels, ne lui faisait plus aucune impression ; il ne s'en servait que par nécessité, et il les faisait uniquement servir à Jésus-Christ crucifié, qui était toute sa science. Tout ce qu'il y a de plus agréable en la terre, n'avait plus d'agrément pour lui; et j'ai su d'une personne, dont la belle voix était ordinairement admirée par tous ceux qui l'entendaient, que comme un jour elle eut chanté en sa maison fort agréablement en sa présence, jamais il n'en dit autre chose, sinon ces paroles : Que Dieu est admirable !

Cet homme divin avait perdu de vue toutes les créatures et tout ce qui leur appartient. Il était de plus saintement dégagé des biens spirituels, dont l'attache imparfaite retient plusieurs âmes qui, d'autre part, ne tiennent plus au reste. Et Dieu tout bon et très-miséricordieux lui avait même bien voulu apprendre, par sa propre expérience, combien la moindre de ces attaches, pour légère qu'elle puisse être, lui est désagréable ; car, ayant appris les merveilles extraordinaires que la toute-puissance de Dieu opérait par la mère Louise, religieuse d'Espagne, dont nous parlons en plusieurs endroits de cette Vie, et s'étant glissé imperceptiblement de l'activité naturelle et quelque légère curiosité dans le désir que la grâce lui inspirait de la voir et de l'entretenir du royaume de Dieu, il en fut puni par une grande et dangereuse maladie qui lui arriva dans le voyage qu'il fit pour aller visiter cette grande âme, qu'il crut voir, quoiqu'elle fût bien éloignée du lieu où il était, lui disant que sa curiosité était cause de la maladie qu'il avait. Elle avait une haute estime de sa vertu et lui parlait avec beaucoup de confiance. L'on a même conjecturé qu'elle lui avait prédit les terribles croix qu'il a portées depuis ce temps-là. Elle lui en donna quantité de figures, lui faisant présent d'un nombre de croix et de chapelets, que la reine voulut avoir à son retour, à raison de l'estime qu'elle faisait de la rare sainteté de cette illustre religieuse, qui ne tarda guère, après le départ du Père, de passer par les épreuves ordinaires des favoris de Dieu, qui sont les grandes tribulations qu'il leur envoie.

Elle avait prié le Père de différer pour quelque temps son retour en France, prévoyant bien les puissants secours qu'elle en recevrait au milieu des contradictions qui lui devaient arriver par les orages et les tempêtes que des personnes très-considérables lui devaient susciter ; mais, comme elle ne s'expliqua pas ouvertement sur cette matière, le Père, qui d'ailleurs aspirait après la retraite de son couvent, ne différa point son retour. Mais à peine était-il arrivé en France, qu'il apprit les grandes contradictions de cette vertueuse religieuse, ce qui le toucha beaucoup et lui donna un sensible regret de n'être pas resté plus longtemps auprès d'elle ; car enfin ceux qui ont l'esprit de Dieu aiment ce qu'il aime, les croix et les personnes de croix ; en cela bien opposés à ceux qui ont l'esprit du monde, qui ne craignent rien tant que les croix, et qui fuient avec grand soin les personnes humiliées et crucifiées. Cet exemple marque combien il faut veiller sur les plus légères imperfections, quoique leur attache ait pour prétexte les biens spirituels. Notre vertueux religieux n'en voulait qu'autant que la divine Providence désirait lui en donner, tout prêt à être privé de ceux dont il jouissait, si le bon plaisir divin en ordonnait de la sorte. Il était, comme cet ancien prophète, prêt à se dépouiller, prêt à être revêtu, prêt à entrer dans toutes les voies où il plairait à Dieu tout bon de le mettre, pour pénibles qu'elles pussent être; prêt à en sortir quand il en disposerait de la manière. Toute la terre et tout le ciel même ne l'arrêtaient plus; le seul Dieu du ciel était toute sa suffisance; aussi Dieu seul était sa chère devise. Dieu seul était son grand et unique tout en toutes choses.

Il ne faut pas être surpris si le grand vide où il était était rempli d'une plénitude tout extraordinaire de Dieu. Il est vrai que l'on trouve Dieu où la créature manque ; et Dieu habite dans sa plénitude dans le rien de tout l'être créé. Elle était admirable dans ce saint homme, qui, dans un merveilleux oubli de toutes les créatures et de soi-même, n'étant plus occupé que de Dieu seul, ne pensait plus et ne pouvait plus parler que de lui. Nous lui avons ouï dire, assure une religieuse de Sainte-Elisabeth, qu'il parlerait de Dieu ou se tairait; et effectivement tous ses entretiens n'étaient que de Dieu;

du reste il n'avait point de parole, à moins qu'elle ne fût nécessaire, et cela succinctement. De là venaient ses résolutions d'être inviolable au saint silence; et quand il serait nécessité de parler, de ne parler qu'à voix basse, hors le temps des récréations. On l'a vu venir de loin à une petite maison de retraite où étaient des religieuses, dans les chaleurs de l'été, et par suite beaucoup fatigué, allant à pied et chargé d'un habit grossier, tel qu'il le portait; et comme de prime abord ces bonnes religieuses lui demandaient comme il se trouvait, elles n'en avaient point d'autre réponse que cet unique mot: Dieu, qu'il répétait avec une ferveur étonnante, ne disant autre chose. Et comme s'il se fût soulagé par cette effusion de sa plénitude regorgeante.

O mort, ô mort donc qui vaux mieux que toutes les vies! que mon âme te désire incessamment le reste de mes jours, que je ne veux plus être que des jours de mort! O mon aimable Jésus! que je ne vive plus que de cette mort, afin que vous viviez uniquement en moi. Oh! que bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur! Cette vérité est si précieuse à l'esprit de Dieu qu'il a bien voulu en donner une révélation expresse au disciple du pur amour, le bien-aimé saint Jean l'Evangéliste; et elle est de telle importance qu'il lui a ordonné de l'écrire, afin que la mémoire en demeurât dans tous les siècles, que le souvenir s'en conservât dans toutes les églises, et que tous les Chrétiens en fussent instruits. *Ecrivez*, dit l'esprit de Dieu au disciple de la dilection sacrée : *Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur.* (*Apoc.* XIV, 13.) Mais il faut bien remarquer que, dans ces paroles, l'on fait mention de deux sortes de morts, de la mort mystique et spirituelle, et de la mort naturelle; car s'il n'y était parlé que de la mort naturelle, l'on n'y dirait pas que les morts meurent, puisque la mort suppose la vie; mais l'esprit de Dieu veut dire qu'heureux sont ceux qui, étant morts à eux-mêmes et à tout le reste de l'être créé, meurent après cela de la mort naturelle: comme, au contraire, malheureux ceux qui, étant encore tout vivants de la vie sensuelle et mondaine, meurent et sortent de ce monde en cet état. Il est vrai que ce langage n'est pas de la terre, où les hommes mondains estiment et disent que ces morts au monde sont malheureux; mais aussi l'Apôtre de l'amour déclare que la voix qui lui révèle le bonheur de ces illustres morts est une voix du ciel. O vous qui lisez ces choses, et moi qui les écris, arrêtons-nous au ciel qui parle; laissons là la terre et ses amateurs dans leurs illusions, puisqu'ils n'aiment que la vanité et ne recherchent que le mensonge. Que la vérité de Dieu demeure en nous pour toujours; et puisqu'elle nous assure que le bonheur est dans la mort, mourons, mourons, et que notre vie ne soit plus qu'une continuelle mort!

---

## CHAPITRE VIII.

### *De son rare amour pour la vie cachée.*

Nous disons que l'amour de la vie cachée est un amour rare; car comme il tend à la destruction de la propre excellence, qui est si fort enracinée dans la nature corrompue, peu de personnes en veulent : et, au contraire, l'on n'oublie rien pour paraître, et être quelque chose dans l'esprit et dans le cœur des créatures. Cette inclination que l'amour-propre donne ne s'arrête pas seulement parmi les amateurs du siècle, elle se trouve dans les personnes qui font profession de la vie spirituelle; elle se glisse même dans celles qui en semblent les plus éloignées, comme les personnes de retraite : elle s'introduit encore jusque dans celles qui lui font la guerre, et la combattent par leurs discours. Vous en trouverez un très-grand nombre, qui s'emploient volontiers à l'assistance des malades, à la visite des hôpitaux et des prisons, qui y souffrent avec courage toutes les peines que les sens y portent; mais il s'en rencontrera peu dans ce grand nombre qui ne recherchent plus ni l'estime, ni l'approbation des créatures. Hélas! et il le faut dire en soupirant, dans ce qu'il y a de plus saint, l'on s'y recherche, et en se recherchant, l'on veut l'estime et l'amitié de la créature. Ce malheureux *nous-mêmes* ne peut souffrir d'y être anéanti; et, parce que la vie cachée est l'un des moyens les plus efficaces pour arriver au saint anéantissement, on ne la peut supporter. Si le prédicateur qui déclame en chaire contre l'amour de la propre excellence, se voit laissé et son auditoire peu fréquenté, s'il n'a bien recours à Dieu, en prouvant qu'il ne faut pas paraître, qu'il faut se mettre peu ou point en peine de l'estime des créatures, il se dégoûtera et aura du chagrin de n'être pas assez considéré. L'on entreprendra quelquefois de grandes œuvres qui tendent à la gloire de Dieu; l'on pense, l'on assure que ce sont ses divins intérêts que l'on y cherche; mais si le succès n'en arrive pas, l'on s'en trouble, l'on s'en tourmente, ou si l'on n'y reçoit pas l'approbation que l'on pense qui soit due. Enfin il est facile de dire : Dieu seul; mais il n'est pas aisé de l'avoir en vérité; on trouve peu de cœurs où vive le pur amour de Dieu, parce que le mélange du pur amour se rencontre presque partout.

Or c'est le propre de la vie cachée de donner de grands secours pour faire une sainte séparation de ce malheureux mélange, et il est vrai que c'est la voie la plus sûre pour arriver à la divine union qui conduit à Dieu seul. C'est la raison pour laquelle l'Eglise permet aux religieux de quitter l'observance de leur institut, pour embrasser la vie solitaire qui se pratique dans ceux qui en font profession. C'est l'ordinaire de l'époux, disait notre saint religieux, de tirer l'âme son épouse du bruit des créatures, et de la conduire à une solitude très-intérieure, et même souvent à l'extérieure. C'est là qu'il la délivre du filet du chasseur, pour parler avec

le Psalmiste, et de la corruption de la peste : qu'il la couvre de ses épaules contre les terreurs qui surprennent durant la nuit, contre la flèche qui vole durant le jour, contre l'air contagieux qui se glisse dans les ténèbres, contre la mortalité qui ravage en plein midi. C'est ce qui fit dire au P. Jean Chrysostome à une personne qui lui parlait de sa demeure dans un couvent fort retiré, et qui lui objectait que dans ces maisons solitaires, l'on n'y voyait que Dieu, et l'on n'y trouvait que les démons à combattre : « Tant mieux, répondit-il, c'est le plus sûr; tandis que nous nous en tiendrons-là, les hommes ne nous pourront faire de mal et nous n'en pourrons faire à personne. »

Mais l'on peut dire encore que non-seulement la vie cachée est une voie sûre pour la perfection, mais excellente et avantageuse pour rendre une grande gloire à Dieu, qui est l'unique but où nous devons aspirer ; car enfin si la gloire de cet Etre suprême consiste dans sa connaissance et dans ses louanges, peut-on en marquer une plus haute estime que dans la séparation de tout le reste, pour lui adhérer uniquement ? Que je travaille avec son secours pour le prochain, que je lui amène des âmes, sans doute que Dieu en est glorifié : mais si au milieu de ces fonctions sacrées je m'occupe de la créature, j'y demeure encore attaché, quoique par des liens assez subtils, certainement il faut avouer que cette basse occupation, que cet engagement terrestre est un témoignage que je ne suis pas assez persuadé du rien de l'être créé, et que je ne connais pas assez Dieu : car, si je le connaissais bien, je verrais clairement qu'en sa présence tout doit disparaître ; je verrais évidemment que toutes les créatures ne sont rien : et comment s'attacher après cela à ce qui n'est pas? Mais, au-dessus de tous les raisonnements que l'on pourrait former sur ce sujet, la conduite de la divine Providence ne nous laisse aucun lieu de douter que la vie cachée ne rende à Dieu une gloire incomparable, puisqu'elle a fait marcher par cette voie les plus grands saints du ciel, qui ensuite y glorifient Dieu d'une plus haute manière. Oh! que les jugements de ce Dieu de majesté sont éloignés des sentiments des hommes! Assurément il a fait des grâces aux apôtres qui leur sont toutes singulières ; assurément ils tiennent les premiers rangs dans le ciel empyrée : cependant de qui des apôtres peut-on dire qu'un Homme-Dieu lui a été sujet? ce que la divine parole nous assure de l'homme du monde qui a été le plus caché, le glorieux saint Joseph, et dont la grâce, qui l'a fait appartenir d'une façon si extraordinaire au mystère de l'Incarnation, l'a mis dans une élévation incomparable. A qui des créatures du ciel et de la terre, le Verbe incarné peut-il dire : Vous êtes ma mère, comme il a fait à une Vierge dont la vie a été extraordinairement cachée. Et qui des anges et des hommes le glorifient comme elle? Il faut dire, de plus, que ce qui rend la vie cachée tout à fait recommandable, est qu'elle a fait la meilleure partie de la vie d'un Homme-Dieu. S'il emploie trois ans et demi à sanctifier la vie conversante, à en donner des exemples à toute son Eglise, il met trente années à sanctifier la vie cachée pour apprendre à tous ses disciples que c'est une vie céleste, qui honore son Père d'une manière admirable. Oh ! qu'il faut donc bien dire qu'elle renferme des grandeurs et des excellences toutes divines, puisqu'il n'est pas possible qu'un Dieu se trompe dans le choix qu'il en a fait, et que si nous n'en comprenons pas parfaitement les avantages, toujours est-il vrai qu'ils sont bien grands, l'amour que l'adorable Jésus a eu pour cette vie, ne nous laissant pas lieu d'en douter. Mais que cet amour est surprenant dans le plus divin de nos mystères, l'adorable Eucharistie ! Peut-on voir rien de plus caché que la demeure qu'il y fait depuis tant de siècles, et en tant de lieux différents de la terre habitable, et qu'il y continuera jusqu'à la fin du monde ?

Ecrivant ces divines vérités, leur vue m'accable et me jette dans un abîme où je me perds. Ah ! est-il donc vrai que le Dieu de toute grandeur se cache à l'infini sous la forme de l'homme, et que, quoique infiniment caché sous cette forme qu'il cache encore dans les ténèbres d'une vie inconnue et toute couverte des plus profondes humiliations, il veut de plus demeurer caché, et comme Dieu, et comme homme, sous de petites apparences de pain jusqu'à la consommation des siècles? Et l'homme, ce morceau de boue, qui n'est que cendre et poussière, voudra paraître, voudra connaître, voudra être connu jusque dans ce qu'il y a de plus saint, en disputant ainsi une partie de l'honneur et de la gloire au Saint des saints. Ces vérités, pénétrant vivement notre saint religieux, lui donnaient des inclinations si tendres pour la vie cachée qu'on l'entendait soupirer avec des ardeurs incroyables après tous les moyens qui y pouvaient contribuer. S'il y avait quelque lieu de dévotion à l'écart, quelque chapelle bien retirée, c'étaient les lieux où sa fervente piété le conduisait le plus. Allons, disait-il aux bonnes âmes qui l'accompagnaient dans ces pèlerinages, allons aux lieux les plus solitaires; et c'est ce qui le faisait aller célébrer le sacrifice redoutable de notre religion, avec des sentiments d'une dévotion ravissante, dans la chapelle souterraine du glorieux saint Millon, l'un des premiers archevêques de Rouen, qui est dans l'église paroissiale dédiée à Dieu sous l'invocation de saint Gervais, dans l'un des faubourgs de cette ville. L'on a su qu'il avait résolu de se retirer dans quelque solitude si on le lui eût permis ; et ne pouvant obtenir cette permission, il méditait une retraite dans quelque couvent éloigné, et, d'une autre province, pour tâcher d'y vivre inconnu. Ces attraits si puissants l'obligeaient à vivre le plus solitairement qu'il pouvait des récréations communes : mais comme c'était un vrai humble, dès qu'on lui eût donné avis de ne

le pas faire, aussitôt il se soumit avec une profonde humilité; mais sa récréation se passait à rapporter les vies des anciens Pères du désert, et il assurait que, quoi qu'on fît, l'on revenait toujours de la conversation avec quelque défaut; c'est ce qui lui faisait écrire à un grand serviteur de Dieu, et l'un de ses disciples : « Je serais bien aise d'être avec vous dans quelque profonde solitude, éloigné de toute créature, pour ne plus vaquer qu'à Dieu seul. » Et ce même lui mandant que l'une des principales inclinations de sa grâce était de ne rien vouloir être sur la terre, il lui répondit : « Suivez cette grâce, et réitérez souvent ce souhait; car autant que le spirituel entre dans ce saint anéantissement, autant est-il disposé à recevoir purement les motions divines. »

Un vertueux frère, qui lui avait servi longtemps de compagnon durant ses voyages, a attesté que, quelques années avant sa mort, il avait souvent en la bouche ces paroles, *pain et eau*, voulant dire que tout son cœur était à la solitude, où l'on ne trouve guère d'autres mets; et s'il eût vécu davantage, ajoute ce frère, son attrait pour la retraite était si puissant, qu'il lui eût fallu sortir de Paris; car dans les dernières années de sa vie il ne pouvait plus supporter l'abord des gens du monde, et surtout de ceux qui y ont le plus d'éclat. Les déserts qui étaient l'objet de ses plus fortes inclinations faisaient le sujet de ses gémissements. Et de vrai, quand l'âme a une bonne fois goûté combien le Seigneur est doux, toute la terre et ses douceurs apparentes lui deviennent insipides, et les conversations des hommes un cruel tourment. « Ah ! qu'elle est amère, » s'écriait le saint homme, « à ceux qui désirent la privation des créatures, pour jouir plus purement du Créateur ! Que la plus profonde solitude devient aimable dans cet état, où l'un des plus innocents plaisirs que l'on y goûte est de désirer d'être anéanti parmi tous les hommes, d'y multiplier ses désirs et de s'en rassasier à l'aise ! » En vérité il faut avouer que, pour peu que le cœur soit véritablement uni à Jésus-Christ, il a un grand dégoût de la compagnie des créatures, où ordinairement l'on ne parle que de la terre et des choses de la terre, où l'on n'estime que ce que l'esprit de Jésus-Christ a en horreur, où l'on approuve ce qu'il condamne, où l'on donne un démenti presque continuel à ce Dieu de toute vérité, appelant bien ce qu'il dit mal, et qualifiant de mal ce qu'il nous déclare un vrai bien ; où ses divines maximes ont si peu de place, où les sentiments du monde l'emportent, où le ciel, la bienheureuse éternité et le Dieu de l'éternité sont presque oubliés. Voilà pourtant ce qui se passe ordinairement parmi les conversations des hommes : mais quel tourment à un cœur vraiment chrétien de s'y trouver ! quel ennui d'être obligé d'y rester ! Je me suis rencontré il y a peu de temps dans l'une de ces conversations, où une personne que je connais ne pouvant trouver aucune ouverture, pour y parler du Dieu de son amour, et n'y entendant que des entretiens des bagatelles de la terre, y souffrit un étrange tourment ; et dans l'excès de sa peine elle fut pressée de dire aux personnes les plus considérables de la compagnie qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait porté un tel ennui ; et certainement à peine se souvenait-elle d'avoir été si exercée depuis plusieurs années. Malheur épouvantable aux sectateurs du monde, à qui il ennuie d'entendre parler de leur Créateur et de ses divines bontés; à qui une demi-heure qu'ils donnent pour assister au sacrifice de notre religion, où le Dieu des éternités s'immole, semble si longue, qui disent qu'ils ne sauraient faire l'oraison mentale, c'est-à-dire converser avec Dieu, pendant qu'ils passent les jours et une partie des nuits dans l'entretien et l'amusement des créatures. Faut-il s'étonner après cela si ce monde corrompu est maudit de Dieu : mais, misérables amateurs du monde, si vous avez la malédiction de Dieu, quelle bénédiction pouvez-vous attendre?

Le P. Jean Chrysostome qui n'en était point en évitait la rencontre autant qu'il le pouvait, et ses plus chères délices étaient dans son éloignement : ce qu'il montra bien lorsqu'il fut envoyé gardien au couvent de Franconville à la sortie de son provincialat. Ce couvent est situé dans une solitude, au coin d'une forêt, et que peu de religieux habitent, et par suite tout propre à ne plus voir les créatures, mais à beaucoup voir Dieu. Il serait difficile d'expliquer la sainte joie de son béni cœur à la nouvelle qu'il reçut que la divine Providence le destinait pour ce lieu qu'il regarda dès lors comme son lieu de délices; aussi ne tarda-t-il pas à s'y rendre au plus tôt : il ne fit qu'aller dans sa cellule pour y prendre ses écrits, et les mettre dans une besace, dont il se chargea les épaules à son ordinaire ; et ce qui est remarquable, c'est que, sortant pour lors du couvent de Picpus, et passant au travers de Paris, il le fit sans voir ni parler à une seule personne de toutes celles qui prenaient ses avis, quoiqu'il y en eût un bon nombre de très-illustres. C'est que le pur amour qu'il avait pour la retraite ne pouvait souffrir aucun retardement, outre que le grand oubli, où son occupation de Dieu seul le mettait, ne lui permettait guère de penser aux créatures. O mon Sauveur et mon Dieu, donnez-nous quelque part aux voies pures de vos saints ! Hé, nous vous en prions par leurs mérites et leurs suffrages, et particulièrement par les mérites et la puissante faveur de votre immaculée Mère auprès de votre souveraine majesté. Ah ! que nous nous oubliions des choses créées et de nous-mêmes, pour ne nous plus occuper que de vous seul. Ah ! Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul !

## CHAPITRE IX.

*De son amour admirable pour la vie abjecte.*

Le saint livre de l'*Imitation de Notre-Sei-*

gneur *Jésus-Christ* conseille deux sortes d'amours au véritable Chrétien : le premier est d'aimer à être inconnu et caché; le second est d'aimer à passer et être tenu pour une personne de néant. Voilà en peu de paroles de grandes instructions, que tout le monde lit, ce livre sacré étant si ordinairement entre les mains de toutes sortes de personnes, mais que si peu de gens entendent et encore moins pratiquent. O mon Seigneur et mon Dieu, combien l'aveuglement des hommes est-il grand ! Y a-t-il rien de plus commun, que d'entendre dire que le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* est un excellent livre? Les gens du monde ne le disent-ils pas eux-mêmes? Mais quelle déplorable misère d'en faire si peu d'usage! Les mondains se détrompent-ils de leurs illusions, en y lisant les pures vérités qu'il renferme; en changent-ils leurs mœurs? Mais quel usage en font plusieurs personnes spirituelles? mais quel usage en faisons-nous nous-mêmes? Je vous le demande, mon cher lecteur, et je me le demande à moi-même. Prenons pour exemple cet avis dont nous venons de parler : Aimez-vous à être inconnu, et à passer pour une personne de rien? N'est-il pas vrai que cette doctrine est peu entendue parmi même les personnes de dévotion? Combien est-on éloigné d'aimer ces états anéantissants, puisqu'il semble que c'est faire beaucoup que de les souffrir avec patience. Ce sont pourtant ces états qui ont fait le sujet des plus douces complaisances et des plus fortes inclinations du vénérable P. Jean Chrysostome; en sorte qu'il est vrai de dire que son amour pour l'abjection a été en lui comme son esprit dominant, comme sa vertu principale, comme le caractère particulier de sa grâce. Et comme c'est une grâce si rare et si extraordinaire, et que cet amour lui est si particulier, j'ai cru le devoir qualifier d'admirable; et certainement il faut avouer qu'il est bien étonnant dans la corruption de la nature où nous vivons.

Disons donc que l'amour, que le fidèle imitateur de Jésus-Christ et de sa très-pure Mère a eu pour l'abjection, est bien plus admirable : admirable dans ses pensées et ses industries, dans ses inclinations et ses pratiques. Il a été admirable dans ses inclinations; car les personnes les plus ambitieuses ne désirent pas tant de paraître, n'aiment pas tant à être considérées, à avoir de l'honneur et de l'éclat parmi les hommes, comme cet homme véritablement anéanti à lui-même a désiré et a aimé de vivre et de mourir abject et méprisé de toutes sortes de créatures. Oui, il faut encore dire que jamais avare n'a été plus attaché à son argent qu'il l'a été à la vie méprisée; que jamais homme de plaisir n'a plus recherché ses aises qu'il a fait les humiliations; que jamais amant passionné n'a plus chéri l'objet de ses affections qu'il a aimé les états les plus abjects. « Oh ! que l'abjection est aimable, écrivait-il à un grand serviteur de Dieu ! je vois qu'elle est comme l'unique voie de la perfection. Si je me croyais, et qu'il me fût licite, je me jetterais aveuglément dans les pratiques les plus humiliantes. » Voyez-vous comme ses inclinations le portaient aux humiliations, et comme la pente que la divine grâce lui donnait le poussait à embrasser celles qui étaient les plus abjectes; et cela sans aucune réserve et à l'aveugle, comme l'on dit, par un amour tout à fait admirable. C'est ce qui lui faisait dire : Il faut être en tout et par tout abject, vivre abject et mourir abject. Il avait pour cet état un si grand amour qu'il désirait que l'on y pensât, et les matins et les soirs, et le long des jours. Il en était si divinement épris, qu'il souhaitait qu'on le demandât instamment au Père des miséricordes, qu'on eût recours à la prière, pour obtenir de la divine bonté de devenir vil et abject en cette vie, dans la multitude des occasions que la divine Providence en donne. Il assurait que l'espérance des états anéantissants renferme une onction admirable, et cause beaucoup de consolation. Il disait, dans ce sentiment, qu'il s'attendait bien que Dieu tout bon lui ferait la grâce d'être bien avant dans le mépris avant que de mourir; et comme un jour on le congratulait, après des succès très-considérables que la divine Providence avait donnés à ses emplois, il répondit à la personne qui lui parlait : « Dieu me sera meilleur que vous, car vous m'applaudissez, ce qui peut me donner occasion de m'élever; mais j'espère que Dieu donnera permission au démon, qui a bien été terrassé, de me procurer quelque bonne touche, ce qui pourra servir à me tenir bien bas. »

Cet amour, si admirable dans ses inclinations pour l'abjection, lui inspira des moyens pour l'établir, dont l'histoire peut-être ne nous laisse aucun exemple; aussi sa grâce en ce sujet est tout à fait extraordinaire. Il institua donc une société parmi plusieurs personnes fort spirituelles et très-dégagées de la matière, qu'il appela la Société de la sainte abjection. En vérité voilà une institution qui est comme inouïe, et un instituteur bien rare. Les siècles qui nous ont précédés nous apprennent diverses sociétés établies dans l'Église, et nous font voir différents fondateurs; mais je ne sais pas s'il s'en trouvera un seul qui ait insitué une pareille société. Hé ! qui a jamais ouï parler d'une telle confrérie. Le saint homme enseignait qu'entre les dispositions de l'esprit de Jésus-Christ, l'une des principales était le pur amour de l'abjection et de l'anéantissement; c'est pourquoi il s'écriait : « Si vous aimez bien le tout aimable Jésus, vous devez vous proposer fortement de l'imiter dans ses voies humiliantes, et pour lors vous verrez des merveilles dans la conduite de sa grâce. » C'était cet esprit de l'adorable Sauveur du monde, dont il était rempli, qui, lui communiquant ses dispositions, lui avait donné la pensée d'établir une société qui fût toute dédiée à honorer ses états humiliants. C'est pourquoi il la consacra à Jésus méprisé et abject, la dédiant aux fidè-

les amants et imitateurs de la sainte abjection, et désirant que la très-humble Vierge fût reconnue de tous les associés pour la grande directrice. Voici une partie de la protestation qu'il souhaitait que les associés fissent ensuite de la communion vivifiante du précieux corps de notre bon Sauveur et notre Dieu. « Je me consacre et me donne sans réserve à l'esprit et aux dispositions de Jésus, mon Seigneur et mon Sauveur, pour entrer en la communion de tous les différents états et pratiques de mépris et d'abjection de sa vie voyagère, et pour aimer purement et souffrir patiemment toute abjection, tout mépris, rebut, délaissement, toute persécution, injure et calomnie de qui que ce soit, sans exception, promettant, ô mon Dieu ! d'en remercier votre divine providence, comme d'une faveur très-particulière. » Il composa un excellent livre à ce sujet, divisé en quatre parties : Dans la première, il traite de la société spirituelle de la sainte abjection ; dans la seconde, des états différents et diverses pratiques de cette vertu ; dans la troisième, il donne des méditations sur les états humiliants de Jésus, notre bon Sauveur ; dans la quatrième, il en donne d'autres en la vue de la Divinité.

Or cet homme, que nous appelons avec tant de justice l'homme intérieur, n'oubliant rien pour établir une vertu dont la plupart du monde ne veut point, et dont même l'on a de l'horreur, entre plusieurs instructions qu'il en a laissées, nous enseigne qu'il y a une abjection de providence, qui est celle que Dieu envoie sans l'avoir procurée, qui vient tantôt des amis, tantôt des ennemis, quelquefois des mauvaises rencontres, quelquefois des faiblesses ou infirmités corporelles ou spirituelles; et il disait que cette abjection est beaucoup efficace et plus fructueuse que celle qui vient d'ailleurs : d'où l'on voit que ceux qui en font usage font un très-grand progrès en la sainte perfection, et que, pour en faire un saint usage, il faut ouvrir largement son cœur dans telles occasions, recevant tout sans réserve; que l'on doit particulièrement regarder la conduite de la divine Providence dans l'abjection des contradictions, et s'y appliquer souvent. Il remarquait que, dans l'abjection qui vient de l'inutilité, celui qui l'agrée rend une très-grande gloire à Dieu, et souvent bien davantage qu'un grand nombre de personnes, qui semblent fort utiles et très-nécessaires; et ainsi que l'on doit se contenter de son peu d'esprit et d'habileté pour les choses, ne pas se mettre en peine pour ses défauts corporels; que le trouble qui en arrive marque un fond extrêmement humain et mondain même, supposé que la partie supérieure y adhère. Il y a une abjection de pauvreté des créatures qu'il entendait du dépouillement ou délaissement des parents et des amis, de la nécessité des choses temporelles, de la privation des bonnes dispositions corporelles, et des lumières et talents de l'esprit, et il disait qu'autant que le spirituel en est pauvre, autant entre-t-il en la communication de la vie divine du Créateur, ce qui est bien difficile lorsque l'on est dans l'abondance des créatures. Il assurait que l'abjection qui arrive de ce que l'on quitte l'esprit humain et mondain qui recherche l'éclat pour prendre l'esprit de Jésus, inconnu et méprisé, est grandement traversé du démon, qui en prévoit les saints effets, et du monde qui l'estime folie et pure extravagance ; qu'il s'en trouve bien peu qui soient véritablement vides de cet esprit humain et mondain ; ce qui est, à plusieurs, un très-grand obstacle à la perfection, et ce qui leur fait omettre plusieurs bonnes œuvres par de vains respects, opposés en cela à la manière d'opérer de Jésus, qui ne regardait que le seul intérêt et la seule gloire de son Père. Après tout, il estimait que l'abjection que cause la fuite de ce que le monde estime le plus est très-nécessaire ; car la propre excellence que l'on y recherche fait passer inutilement et misérablement la vie dans le mensonge. Que l'on doit regarder cet état comme un état de malédiction !

Il recommandait le silence dans l'abjection, sans dire mot, ni se plaindre, considérant que c'est une grande faveur du ciel : et il donnait avis que cette pratique doit être fort étendue à l'égard de toutes les confusions, de quelque part qu'elles pussent venir, soit par railleries, médisances ou calomnies, soit par autres mauvais traitements: mais il enseignait que l'on ne peut solidement profiter dans ces voies humiliantes que par la science des saintes abjections de Jésus, et que par suite il était nécessaire de s'y appliquer souvent. Et de vrai, sans cette science, ces voies paraissent ridicules à l'esprit humain ; c'est ce qui fait dire au saint homme, au commencement de son livre *De la sainte abjection :* « Si vous êtes possédé de l'esprit humain et mondain, ne lisez pas ce livre, car il vous ferait mal au cœur, et vous n'y comprendriez rien. » Il est bien certain que les amis de la nature n'entendront rien dans ces matières, qu'ils abhorrent extrêmement, et dont la seule pensée les fait trembler ; qu'elles seront comprises au contraire de ceux qui sont possédés de l'esprit de Jésus-Christ, qui les estiment, et qui les aiment ardemment.

Nous avons fait voir les amours admirables du P. Jean Chrysostome pour ces états d'anéantissements ; seulement il faut encore ajouter qu'il en était insatiable, et que, pour parler avec lui, il les désirait à l'infini, et était tellement pénétré de la grandeur de leur grâce, qu'il promettait à ceux qui se rendraient fidèles dans la pratique de quelque abjection une humiliation toute nouvelle, comme la grande récompense à leur fidélité.

Au reste, cet homme véritablement intérieur n'était pas de ces gens qui ne sont riches qu'en pensées et vaillants dans les combats imaginaires qu'ils donnent contre des ennemis qui ne paraissent pas, et dont la vertu n'est grande que dans la spéculation : sa pratique dans les voies de l'abjec-

tion, était bien conforme à ses lumières et à ses inclinations. En voici des preuves entièrement convaincantes. Il s'était imposé, comme une règle, de demander à Dieu avec instance la foi des pures humiliations, et de vivre et mourir sans en être désaltéré. Et certainement il faut demeurer d'accord que cette soif lui fut accordée abondamment, puisque l'auteur du *Chrétien intérieur* nous a dit que ce bon père, dont il était le disciple, comme nous le dirons dans la suite de ce traité, avait fait un vœu de jeûner cent jours en l'honneur de saint Joseph, en action de grâces, s'il obtenait, par sa puissante faveur auprès de l'adorable Jésus, la précieuse grâce d'être méprisé de toutes sortes de personnes. Qui considérera bien ce vœu admirable, demeurera persuadé du solide et véritable amour de Dieu pour les humiliations et abaissements; car, si c'est beaucoup, parlant communément, de les recevoir quand elles viennent avec patience et une humble soumission; si c'est quelque chose de grand de les rechercher avec soin; si la vertu héroïque est de les aimer, de s'y plaire, de s'en glorifier; que devons-nous penser de cet homme incomparable, qui non-seulement les recherche, les aime, y met sa gloire, mais s'en fait un plaisir si doux, et les regarde comme une faveur de Dieu si précieuse, qu'il s'oblige par vœu à des austérités si extraordinaires, comme à un jeûne de cent jours, qu'il a recours au plus puissant des saints, après l'incomparable Mère de Dieu, pour impétrer des grandes miséricordes de notre bon Sauveur d'être méprisé, et méprisé de toutes sortes de personnes. Quelques-uns ont assuré qu'il avait même jeûné un carême extraordinaire, afin que les humiliations qu'il obtiendrait durassent jusqu'à la mort. Cette dévotion correspondait bien à la règle, qu'il s'était prescrite, de vivre et de mourir sans être désaltéré de la sainte abjection. Mais voici encore un autre vœu qui est certain et bien étonnant : il s'était obligé, par vœu, à la pratique des humiliations qui lui donneraient plus de peine; et, ce qui est encore plus surprenant, de faire tout ce qu'il pourrait, sans néanmoins sortir de l'ordre de Dieu, pour se faire mépriser des créatures. En vérité, il est bien difficile d'aller plus avant dans ces voies de l'abjection; et, c'est avec grand fondement que nous avons dit que c'était comme le caractère particulier de sa grâce. Nous lisons bien qu'il y a eu des âmes éminentes, qui ont demandé à Dieu, pour récompense, le mépris des créatures; mais je ne sais où l'on trouvera dans l'histoire des personnes qui se soient obligées par vœu de faire tout leur possible et de ne rien oublier pour se procurer ces mépris. Si l'un des Pères des premiers siècles a dit que saint Jean l'Evangéliste, le disciple bien-aimé de Jésus et de Marie, à qui tous les fidèles doivent avoir une dévotion spéciale, est plus qu'homme, à raison des grands mystères qui lui avaient été révélés et qu'il nous a appris : ne pouvons nous pas dire que le serviteur de Dieu et de son immaculée Mère s'est élevé au-dessus de la nature, à raison de ses lumières et de ses pratiques si éloignées de l'esprit et du pouvoir de l'homme. O homme donc plus qu'homme, et capable de donner une sainte envie aux anges immortels, qui, dans l'excellence de leur nature, ne peuvent souffrir rien de pareil pour la gloire de leur souverain !

Or il ne faut pas penser que tant de désirs, de prières, de vœux, de jeûnes inspirés par la grâce, soient demeurés stériles et sans effet. Il est écrit que Dieu ne méprise pas les prières des humbles. (*Psal.* L, 19.) Aussi celles du bon Père furent favorablement écoutées de sa divine majesté. Il demandait des humiliations, et des humiliations jusqu'à la mort : le ciel, qui prend plaisir à de telles prières, lui en a accordé largement et jusqu'à sa mort, et, par surcroît de faveur, après sa mort même, et longtemps d'abondantes après sa mort. C'est ainsi que notre adorable roi traite ses plus chers favoris, les faisant communiquer à ses plus profonds abaissements, pour les rendre davantage participants de sa gloire. O notre bon Maître, qu'il est bon de demeurer de la sorte ici-bas avec vous, vous tenant compagnie dans vos états d'abjection, pour être auprès de vous éternellement dans l'éclat immense de votre gloire! Il faut encore ajouter ici que les humiliations qui lui sont arrivées ont été bien grandes, et en des matières les plus sensibles, et par des personnes fort religieuses, dont quelques-unes ont été de grande autorité, d'une piété considérable, et qui étaient des personnes d'esprit et de doctrine; la divine Providence en disposant de la sorte, afin que son fidèle esclave fût plus humilié : car il est très-vrai, ce qu'a remarqué l'évêque de Tarragone au sujet de sainte Thérèse, que lorsque des personnes d'autorité, de doctrine et de piété en accusent une autre, ou en ont quelque mauvaise estime, cela fait une grande impression sur les esprits, et même c'est en quelque façon les offenser que de ne les pas vouloir croire.

## CHAPITRE X

*De son amour insatiable pour les croix.*

Toutes les voies humiliantes ont leurs croix; mais toutes sortes de croix ne portent pas toujours de l'humiliation. C'est ce qui nous oblige d'en parler séparément et de faire deux chapitres différents, des voies de l'abjection et de la croix. Cependant il est bien vrai que l'homme de Dieu dont nous écrivons, a eu pour sa grâce particulière la croix, aussi bien que l'amour de l'abjection : et comme Dieu tout bon et très-miséricordieux le destinait dans l'ordre de son aimable providence, pour en faire un homme de douleur, il le prépara à un si haut état par une estime extraordinaire des souffrances. Souvent ce Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation tient

cette conduite dans les âmes qu'il veut faire souffrir d'une manière spéciale. Il les pénètre de vives et de grandes lumières sur l'excellence et le bonheur de la vie crucifiée; il leur en donne une haute estime, afin que leurs esprits étant disposés de la sorte, leur volonté et leur cœur s'y portent et s'y affectionnent, dans les temps et les heureux moments assignés par son adorable providence, pour entrer dans ces voies de bénédiction et de grâce, quelque rudes qu'elles soient à la nature. C'est ce que l'on peut remarquer dans l'histoire des saints, qui, entre un grand nombre de preuves qu'elle donne de cette vérité, nous laisse un exemple admirable en la personne du grand saint Jean Chrysostome. Cet incomparable prélat, qui a été nommé *bouche d'or*, à raison de sa rare éloquence, se surpasse lui-même, quand il est question de parler des avantages et de la gloire des croix : il en dit des choses si sublimes, il en découvre tant de merveilles, il en fait voir des suites si glorieuses, il en montre tant de grandeurs, tant de biens, tant de gloire, qu'il est bien difficile de réfléchir un peu sur ces choses, sans se trouver épris de l'amour des souffrances, sans les regarder comme le bonheur achevé de cette vie mortelle. Aussi Dieu le destinait-il pour le faire paraître dans son Eglise, comme un homme tout de croix, et comme le miroir d'une patience consommée.

Notre serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, à qui le nom de ce grand saint avait été donné par une conduite singulière de Dieu, l'ayant eu ensuite pour patron, en a été une fidèle copie. Son esprit était tout plein de grandes lumières au sujet des croix, il en parlait divinement, et son pauvre cœur en était tout embrasé d'amour. « Non, » disait-il, » l'adorable Jésus ne voyait rien de plus beau que sa croix, d'où ensuite il n'estimait et n'aimait rien tant qu'elle, dans la vue du décret de son Père. Ainsi l'âme quand elle lui est bien unie, ne voit rien qui lui plaise davantage, et pour quoi elle se porte avec plus d'ardeur. » Il rapportait sur ce sujet, qu'un jour notre bon Sauveur, paraissant à une personne, lui dit : Remerciez-moi du soin particulier que j'ai pris de vous attirer à moi, par les voies des afflictions, que vous devez mettre au nombre de mes plus grandes miséricordes. Demandez-moi pardon de ce que vous n'avez pas assez bien souffert, vous privant ainsi du fruit d'une grâce que j'avais résolu de vous donner par la voie des peines. Ces dernières paroles de notre divin Maître à cette sainte âme, nous donne bien lieu de regretter amèrement les pertes immenses que font la plupart des Chrétiens dans le peu d'usage de leurs peines : et entre plusieurs causes que l'on en pourrait donner, l'on peut dire que c'est parce qu'on s'y regarde trop, et ses propres intérêts; et en s'y regardant, comme l'on s'aime beaucoup, la tendresse s'y mêle : ainsi l'on regarde ses souffrances comme de bien grandes croix, l'on se plaint, et l'on désire que les autres nous plaignent, l'on se fâche quand on ne le fait pas. Le propre intérêt qui s'y trouve nous emporte et nous dérègle, et dans nos paroles et dans nos actions. C'était pour remédier à ce premier désordre que le saint homme s'était prescrit cette résolution dans l'une de ses règles : « Je veux souffrir les peines intérieures et extérieures que Dieu me voudra envoyer, les supportant avec soumission et retranchant toutes les tendresses qui me pourraient arriver sur moi-même, me souvenant des peines et innombrables souffrances que Jésus-Christ a endurées, lequel s'est fait appeler l'homme de douleurs. » Il disait qu'il y avait peu d'âmes qui souffrissent bien, à raison de la tendresse qu'elles avaient sur elles-mêmes : mais, dans toutes les tempêtes que les hommes et les démons ont suscitées contre lui, il oubliait toujours ses intérêts, pour ne penser qu'à ceux de Dieu seul.

Le commun des hommes, tout au contraire, ne regardant que ce qui les touche, en sont grandement occupés, en sorte qu'ils en parlent souvent, et jusqu'à fatiguer ceux qui les entendent. Ils y pensent et y réfléchissent beaucoup, ce qui leur cause une grande distraction dans leurs prières, les détourne de plusieurs exercices spirituels, et les empêche de s'acquitter bien de ceux qu'ils pratiquent. L'homme de Dieu était bien éloigné de ces déréglements, puisqu'il avait fait vœu de ne se pas occuper de ses peines avec vue la longueur d'un *Ave, Maria*. C'était même dans les temps qu'il en avait le plus qu'il donnait plus de temps à l'oraison. Excellente conduite, qui serait suivie de mille et mille bénédictions, si l'on s'y rendait fidèle. Oh! combien de personnes, parmi leurs souffrances intérieures et extérieures, gémissent et se laissent accabler l'esprit et le corps, se rendent ennuyeuses aux autres et à elles-mêmes, parce qu'elles sont toutes dans l'occupation des choses créées, des moyens humains, de recherches de consolation, de secours et d'appui parmi les créatures, pendant qu'elles sont désoccupées de Dieu, à qui, pour l'ordinaire, l'on n'a recours qu'après la créature, et dont l'esprit est tout vide, pendant que l'on est tout plein de la terre.

C'est donc la terre et ce qui s'y passe que l'on considère, ce sont les causes secondes que l'on envisage ; l'on jette peu les yeux sur la main adorable d'un Dieu, qui conduit et se sert de toutes choses pour sa gloire et le bien même des personnes affligées. Ainsi l'on s'irrite contre les personnes qui nous sont opposées et qui nous font souffrir. Notre serviteur de Dieu voyait sa divine providence en tout ce qui lui arrivait, ce qui faisait que jamais on ne lui entendait dire une seule parole contre tous ceux qui l'affligeaient. Dans un orage qui s'éleva dans sa congrégation, il demeura dans une paix admirable, sans se plaindre de ceux qui en étaient les auteurs ou qui y coopéraient; seulement il disait qu'il y fallait regarder Dieu et ne se pas troubler, quoique le diable y fît bien ses affaires. L'on peut remarquer

ici deux choses : la première, que le diable se sert dans ces occasions des bonnes intentions, et qu'ainsi ce n'est pas une bonne excuse pour ceux qui affligent les autres, de dire qu'ils ont de bonnes et de droites intentions ; car ils doivent de plus prendre garde à ne se pas tromper dans leurs lumières, ou dans les accusations qu'ils entendent, ou dans les desseins qu'ils prennent, ou dans la manière dont ils usent, ne précipitant rien, ou ne s'emportant dans aucun excès, mais gardant de justes mesures, selon que le demande l'ordre de Dieu et la charité de Jésus-Christ notre bon Sauveur. La seconde chose dont on doit se souvenir, est que les personnes affligées ne doivent pas se troubler, ou s'emporter, sous prétexte de la gloire de Dieu et du mal qui se fait, ayant devant les yeux celui dont nous ne les devons jamais détourner, dont la demeure est dans la paix, et dans une paix infinie, au milieu de toutes les offenses que l'on commet tous les jours contre sa divine Majesté. Le P. Jean Chrysostome qui lui était si saintement uni, participait heureusement à une paix divine dans toutes les contradictions qui lui arrivaient ; ce qui lui causait une douceur incroyable pour toutes les personnes qui lui étaient opposées. Un jour qu'on lui parlait d'une que l'on croyait de ce nombre, il répondit avec des paroles les plus obligeantes du monde pour cette personne ; bien loin de s'en plaindre, il dit : Que c'était une âme fort noble et un homme bien droit. Et dans une autre occasion, comme l'on s'étonnait de ne le voir point touché à l'égard d'une autre, et qu'on lui disait : « Est-il possible que vous n'ayez point de ressentiment contre elle, puisqu'elle est la cause de toute la tragédie funeste que l'on a faite contre vous ? » — Il répondit : Je sens dans mon cœur un désir de la servir, si j'en avais l'occasion. Ces dispositions, qui sont communes à tous les véritables disciples de Jésus Christ, les mettent en état d'acquérir des biens ineffables par le moyen de leurs croix, que les autres perdent malheureusement par le mauvais usage qu'elles en font.

L'on peut bien juger sainement que le bon Père dont nous parlons s'est procuré des couronnes infiniment glorieuses dans le royaume éternel de Dieu, par la fidélité inviolable qu'il a eue à tous les desseins de son aimable providence sur lui, dans toutes les voies crucifiantes par lesquelles elle l'a conduit ; il fallait qu'elle fût bien grande, puisqu'il a avoué à une personne de confiance que sa conscience ne le reprenait d'aucune infidélité connue dans les grandes souffrances qu'il avait eues, et qu'il croyait avoir fait en ce sujet ce que la grâce demandait de lui. C'était beaucoup dire à un homme éclairé comme il était ; car c'est le propre des enfants de lumière de découvrir des fautes où les autres quelquefois ne voient que de la perfection. Cependant il est vrai qu'il se glisse de certains atomes d'imperfection, pour ainsi parler, qui sont si imperceptibles, qu'ils se dérobent même aux lumières des saints. C'est ce que l'on peut remarquer en la vie de la bienheureuse Catherine de Gênes, où il est rapporté que notre bon Sauveur lui découvrit de certains défauts qu'elle n'avait pas vus au milieu de tant de clartés dont elle était divinement favorisée. L'on pourrait donc penser que si le serviteur de Dieu et de son immaculée Mère ne sentait aucun reproche d'infidélité parmi toutes les croix, cela ne l'exempterait pas de quelques-unes qui lui seraient inconnues. Mais, après le témoignage que Notre-Seigneur Jésus-Christ a bien voulu rendre lui-même, il n'y a plus à douter qu'il n'ait été un serviteur véritablement fidèle au milieu de toutes ses peines.

Un jour donc qu'une sainte âme priait pour lui dans le temps de ses contradictions, notre Sauveur lui a dit : Mon serviteur m'a été fidèle, et, parce qu'il m'a été fidèle, ma croix va au-devant de lui, le caresse et l'embrasse. Certainement il avait bien raison d'écrire : que la vraie fidélité à la pratique d'une croix est récompensée par une nouvelle. C'est ainsi que le Dieu de toute bonté en use envers ses plus chers favoris ; les souffrances étant les plus précieuses faveurs dont il les honore : quand elles sont reçues de bonne grâce, il en fait largesse. Il ne faut donc pas s'étonner s'il en a donné si abondamment à son fidèle serviteur, puisqu'il en a toujours fait un si saint usage. Et de vrai, selon le témoignage que nous venons de rapporter de notre bon Sauveur, la croix allait au-devant de lui, le prévenant miséricordieusement dans les occasions ; la croix le caressait, lui faisant part de ses plus dures peines ; car les plus grandes souffrances sont les plus chères caresses de l'aimable Jésus. Sa croix l'embrassait, se tenant à lui fortement et inséparablement jusqu'à la fin de sa vie.

Il a bien été caressé de la croix du Sauveur, ayant souffert de très-grandes croix, fort sensibles à la nature et très-contraires à sa réputation et à son honneur. Les démons lui ont suscité d'étranges persécutions, les hommes lui en ont causé de très-cruelles, qu'il a portées même de la part de ses amis, ce qui était le plus capable de le toucher. Pour lors il pouvait bien dire avec le Psalmiste : *Mes amis et mes proches se sont élevés contre moi ; ceux qui étaient auprès de moi s'en sont éloignés.* (*Psal.* XXXVII, 12.) Mais il pouvait encore bien ajouter avec le même Prophète-Roi : *J'ai été affligé et humilié jusqu'à l'excès.* (*Psal.* XXXVII, 9.) Car ce qu'on aurait de la peine à croire, si l'on n'en avait de certaines assurances, la divine Providence en disposant de la sorte et laissant agir le démon, il animait si furieusement de certaines personnes, qui d'ailleurs étaient gens de probité, qu'elles s'emportaient jusqu'à le vouloir battre, lui qui avec son humilité extrême et sa douceur incroyable était capable d'inspirer de la débonnaireté aux personnes les plus farouches. Mais il faut considérer que sa plus grande croix

était au dedans, par les peines intérieures qu'il endurait, par les délaissements et soustractions qu'il portait d'une façon à faire pitié. Dieu lui-même voulait appesantir sa main adorable sur son âme : il pénétrait son pauvre cœur de ses flèches; et il pouvait pour lors s'écrier avec le Prophète que nous venons de citer : *Il n'y a plus rien de sain dans ma chair à la vue de votre colère : mon cœur est agité de trouble, ma force m'a abandonné, la lumière de mes yeux me quitte, et elle n'est plus avec moi : je suis préparé aux châtiments, et ma douleur est toujours présente devant mes yeux.* (*Psal.* XXXVIII, 4, 11, 18.) Il se trouva abandonné, aussi bien que son divin Maître, à la peine; et il pouvait dire dans cet état avec lui : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* (*Matth.* XXVI, 38.) Il n'est pas possible d'expliquer ici les agonies par où il a passé, les délaissements où il s'est trouvé, l'accablement où sa partie inférieure, non-seulement sensitive, mais raisonnable, a été réduite. « Ah ! que l'on ne sait guère, disait-il dans ces angoisses, ce que l'on veut quand on demande des croix ! » Il voulait dire qu'on aurait eu de la peine à s'en imaginer la pesanteur; et il ne faut pas penser par ces paroles qu'il relâchât rien de sa générosité chrétienne à souffrir, ou qu'il conçût le moindre regret des demandes qu'il en avait faites. Nous en allons voir des preuves qui nous ôteront bien tous les moindres soupçons que l'on pourrait s'en former.

Ce grand amant de la croix de Jésus, en portant d'extrêmes à la fin de sa vie, son esprit étant tout crucifié, son pauvre corps consumé d'austérités demeura comme accablé, à raison de l'union qu'il a avec l'âme. Il sentit pour lors son corps dans une amertume inexplicable, et qui ne pouvait presque plus respirer pour l'angoisse et la tristesse qui le surchargeait. Mais, ô amour rare de la croix de notre bon Sauveur, ô amour inouï, amour dont on aura de la peine à trouver l'exemple ! Etant ainsi tombé dans un abîme, où il ne trouvait point de fond, les eaux de la tribulation ayant pénétré jusque dans son âme, et la tempête l'ayant submergé, pour parler le langage de l'Ecriture, une personne très-considérable, et qui est encore en vie (et c'est d'elle que je sais la chose), lui ayant un jour demandé à quoi il pensait et quelle était l'occupation de son âme dans des états si affligeants, il lui répondit : « Qu'il était occupé à demander à Dieu de nouvelles répugnances pour ses croix, outre celles qu'il avait, afin qu'elles lui fussent de plus grandes, de plus pénibles et de plus sensibles croix. » Mon cher lecteur, je vous le demande, peut-on pousser plus avant l'amour de la croix? et ne peut-on pas bien dire que, s'il était caressé de la croix, il avait pour elle des caresses fort réciproques?

Il s'est bien trouvé des saints qui ont demandé de nouvelles souffrances, et c'est ce qu'il a fait avec eux. Nous avons dit que son amour en était insatiable : il s'offrait à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour porter de nouvelles peines, et de tout son cœur; car c'est ainsi qu'il s'exprimait dans cette occasion. Il rapportait sur ce sujet que notre Sauveur avait appris à une sainte âme que ceux qui travaillent à la sainte perfection dans les souhaits insatiables de souffrir, arrivent à la pure union tant de la sainte humanité, que de son adorable divinité. Il citait ces paroles du même Sauveur à une autre : Je veux que vous preniez résolution de souffrir toutes sortes de peines, sans jamais en demander la fin. Mais il donnait pour exemple le même adorable Jésus qui, dans tous les moments de sa pure vie, envisageait le douloureux sacrifice qu'il avait à faire sur le Calvaire, désirant incessamment de souffrir. Ainsi il ne pouvait donner des bornes à ses désirs dans les voies crucifiantes; et c'est ce qu'il a eu de commun avec plusieurs autres âmes éminentes dans la pratique la plus héroïque de la vertu. Mais de demander, de prier, pour obtenir de nouvelles répugnances, de nouveaux dégoûts, de nouvelles aversions pour les croix, afin de les porter plus pesantes, en vérité c'est ce qui est tout à fait admirable. Cependant il est bon d'avertir ici que les grands désirs et les instantes prières auprès de la divine majesté, pour en obtenir des souffrances, ne sont pas propres à toutes sortes de personnes; et il y en a plusieurs qui pourraient avoir ces désirs et faire ces prières avec beaucoup d'inconsidération et de témérité, ne le faisant pas par mouvement de grâce et par la conduite du Saint-Esprit. Mais il n'y a point d'âme qui ne doive être disposée à recevoir toutes les croix sans réserve qu'il plaira à la divine Providence lui envoyer; car enfin il est infiniment juste que Dieu soit le maître en toutes choses, et qu'il dispose de sa créature en toutes les manières qu'il voudra; et la moindre exception à l'égard de sa divine conduite, pour pénible qu'elle soit, non-seulement est une infidélité, mais un traitement indigne et insupportable dans une créature qui n'est et ne subsiste que par sa pure bonté.

Il est vrai que l'on a besoin du don de force pour cette disposition chrétienne, qui doit être dans tous les fidèles; et encore plus pour tendre, comme parle notre bon Père, à la généreuse entreprise des choses grandes, pénibles et laborieuses. Mais Dieu est fidèle, comme nous l'enseigne l'Apôtre aux Corinthiens, et il ne permettra point que nous soyons tentés au-dessus de nos forces; mais en nous communiquant sa force divine, il nous donnera le pouvoir de supporter avec courage tout ce que la nature craint davantage, et ce qui lui est insupportable. C'est pourquoi notre excellent religieux assurait que jamais l'âme n'est tellement agitée, qu'elle ne puisse, par la vertu de la force, tendre à l'union intellectuelle avec son bon Dieu et Seigneur, quoique la partie inférieure soit comme absorbée dans la peine. Il ajoutait que l'amour des croix est l'un des hauts degrés de cette belle vertu, que c'était

par elle que plusieurs grands saints étant interrogés par Notre-Seigneur, de ce qu'ils voulaient lui demander, ne lui demandaient pas la béatitude, mais les souffrances; qu'elle était nécessaire durant les maladies et au moment de la mort; que la très-sainte Vierge en avait pratiqué d'excellents actes, spécialement dans le temps de la passion de son Fils adorable; qu'elle était, à proprement parler, la vertu des martyrs; que toutes les autres vertus sont languissantes si elles n'en sont vivifiées; que le défaut de cette vertu est cause que la plupart des personnes en charge, soit dans l'état ecclésiastique, soit dans l'état séculier, ne s'acquittent pas de leur devoir par une molle complaisance pour les créatures et par de malheureux respects humains ; que les prédicateurs et directeurs ne disent pas les vérités de l'Evangile, ou les déguisent par le mélange des maximes du siècle; que les bénéfices ne sont pas donnés aux plus dignes, comme le veulent les conciles, mais par des considérations humaines et du propre intérêt; que les couvents reçoivent des sujets qui ont peu de vocation, ce qui est une source de désordres déplorables, et que les parents s'opposent aux personnes qui y sont véritablement appelées, et qu'enfin le défaut de la vertu de force cause des maux innombrables et remplit la terre de calamités; mais que ce défaut est très-commun et fort ordinaire.

## CHAPITRE XI.

*Que le bonheur des Chrétiens consiste à souffrir en ce monde.*

Tous ceux qui ont écrit la vie des saints, et qui ont laissé leur histoire à la postérité, ont appris à tous les siècles que le bonheur de la vie présente consiste à souffrir en ce monde. Les prédicateurs apostoliques depuis la publication de l'Evangile jusqu'à nos derniers temps, ont prêché cette vérité, que la pratique des saints a soutenue d'une force merveilleuse. Mais nous qui lisons ces vies, qui entendons ces vérités en approuvant ces exemples, en louant cette doctrine, n'en demeurons-nous pas d'accord? Où est le Chrétien, non-seulement parmi les personnes d'élite et d'une singulière vertu, mais parmi les gens mêmes qui sont les moins éclairés, parce qu'ils sont plus à eux-mêmes, et qu'ils se laissent aller davantage à leurs passions, qu'ils n'estiment le bonheur des saints? Cependant, comme il n'y a point de solide perfection, selon le témoignage de notre serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, qui est celui des Pères de l'Eglise et de tous les saints, qui ne soit épurée par les souffrances, et que les états de peine sont donnés pour disposer à une haute sainteté par une profonde mort des sens et une pleine séparation des créatures, il faut dire que les saints sont arrivés au bonheur inexplicable qu'ils possèdent par la voie des croix, ce qui fait chanter à l'Eglise : «Oh! combien tous les saints ont-ils souffert de peines! » Si donc la béatitute des saints est si glorieuse, si la félicité dont ils jouissent est si parfaite, qu'ils en sont appelés les bienheureux par excellence, et qu'il suffit, pour parler d'un saint de l'éternité glorieuse, et pour le faire discerner, de dire que l'on parle d'un bienheureux; et que d'autre part ils sont entrés dans leur gloire par un grand nombre de tribulations; ne doit-on pas demeurer entièrement convaincu que le bonheur de la vie présente se trouve dans une vie parfaitement crucifiée? Ne le voyons-nous pas dans les exemples que nous a laissés le vénérable P. Jean Chrysostome, qui sont une bonne odeur de Jésus-Christ à tous les fidèles? Sa justice demeure dans les siècles des siècles, sa mémoire sera éternelle, sa force sera élevée dans la gloire ; mais ses tribulations n'ont-elles pas été en grand nombre comme celles des autres justes? Dieu tout bon et tout miséricordieux l'a mis dans le lieu de rafraîchissement, ne l'a-t-il pas fait passer par le feu et par l'eau? S'il est entré présentement dans la maison du Seigneur, et s'il y rend les vœux que ses lèvres ont prononcés, sa bouche ne les a-t-elle pas faits lorsqu'il était en ce monde dans l'affliction et sous le pressoir de l'amertume?

Mais peut-on se figurer rien de plus fort pour nous convaincre du bonheur des peines que ce que le Saint-Esprit nous enseigne sur ce sujet, dans l'*Epître catholique de saint Jacques*, où ce saint apôtre, qui est l'un de ceux que saint Paul, dans l'*Epître aux Galates* (II, 9), appelle les colonnes de l'Eglise, qui a été surnommé le Juste, comme l'étant par excellence, qui a été considéré par l'antiquité comme le défenseur de la religion, parlant aux fidèles qui étaient dispersés dans le monde, leur dit : *Mes frères, tenez pour un sujet de tres-grande joie les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience, et que la patience contient la perfection de l'œuvre, afin que vous soyez parfaits et accomplis, et que rien ne vous manque. Heureux celui qui souffre la tentation, parce qu'après qu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie, que Dieu a promise à ceux qui l'aiment.* (*Jac.* I, seq.) Où il faut remarquer sur ces dernières paroles avec un savant et pieux interprète, qu'il ne dit pas seulement qu'il aura l'héritage dont les enfants même baptisés jouiront en vertu de la grâce de l'adoption, quoiqu'ils n'aient fait encore aucune œuvre; mais il dit : *Il recevra la couronne* de ceux qui ont aimé Dieu et qui ont bien combattu pour lui, en portant leur croix pour l'amour de lui.

Mais écoutons encore la doctrine céleste du saint Apôtre. *Mes frères*, dit-il, *regardez-vous sur l'exemple des prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur, considérant leur mort douloureuse, leurs afflictions et leur longue patience. Vous savez que nous appelons bienheureux ceux qui ont persévéré dans les souffrances.* (*Jac.* V, 10, 11.) C'était donc une chose connue de tous les fidèles, que

ceux qui sont dans les souffrances sont bienheureux. Voilà une des parties de la science du Chrétien, qui s'enseignait, que l'on apprenait dans les premières écoles de notre sainte religion: C'est pourquoi le même Apôtre continuant à parler aux disciples de Jésus-Christ, ajoute : *Vous avez appris la patience de Job, et vous avez vu quelle fin le Seigneur lui a fait avoir; car le Seigneur est riche en bonté et en miséricorde.* (*Jac.* v, 11.)

Mais voici un raisonnement dont les Pères se sont servis, qui nous doit bien persuader que le bonheur de la vie présente se trouve dans les croix. Il y a un Dieu, disent-ils, et il n'y a point de créature au monde qui ne le dise en sa manière. Toutes les choses créées sont autant de voix qui le publient hautement. Elles nous crient : Reconnaissez que le Seigneur est Dieu; c'est lui qui nous a faites, et nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes. Hé! qui pourrait s'imaginer ridiculement que tant de choses inanimées se fussent elles-mêmes produites? qui pourrait penser sainement que la terre, la mer, les airs, les cieux fussent des ouvrages d'une créature? qu'une diversité si admirable que l'on y remarque, fût une production de son esprit? C'est ce qui a fait dire avec bien de la justice au Psalmiste (*Psal.* IV, 7) : *La lumière de votre visage, Seigneur, est gravée sur nous.* Le grand saint Antoine enseignait à ses moines, sur ce sujet, que tout l'univers est un grand et excellent livre, où l'on peut lire dans de brillantes clartés les perfections admirables de celui qui en est l'auteur : et c'est une consolation pour les personnes ignorantes des lettres d'avoir toujours ce livre, où les personnes sans science peuvent aussi bien étudier les grandeurs de la Divinité que celles qui ont plus de doctrine : et même souvent elles sont bien plus propres à y découvrir les excellences adorables du Créateur, que les plus habiles; car il est écrit, et c'est une vérité révélée par la Vérité même, que la science enfle, et cette vaine enflure grossit ceux qui en sont attaqués. Or le Fils de Dieu nous apprend que son Père révèle ses secrets aux petits. Pour être susceptible de ses pures lumières, il faut pouvoir dire avec le Psalmiste : *Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé, et mes yeux ne se sont point élevés : je ne me suis point porté aux choses grandes et illustres, qui étaient au-dessus de moi : si je n'ai eu de bas sentiments de moi-même, et si j'ai élevé mon âme, que mon âme tombe dans le même état qu'un petit enfant que la mère sèvre de son lait.* (*Psal.* CXXX, 1, 2.) Mais Dieu qui se cache au superbe, en sorte que l'on ne peut dire, comme de ces idoles des païens : *Ils ont des yeux, et ne verront point; ils ont des oreilles, et n'entendront point; ils ont des narines, et ne sentiront rien* (*Psal.* CXXXIV, 17), prend plaisir à se manifester aux humbles de cœur. Ce sont ces gens qui voient son nom admirable en toute la terre, sa magnificence élevée au-dessus des cieux, qui les contemple comme les ouvrages de ses mains aussi bien que la lune et les étoiles qu'il a formées. Oh! que la lumière du Créateur est brillante à leurs yeux dans toutes les créatures! Elles y entendent une voix secrète qui leur dit d'une manière admirable : Il y a un Dieu, il y a un Dieu.

Mais ce Dieu qui est l'auteur et le principe de toutes choses, ayant tout fait, est sans aucun principe et ne tient son être que de soi-même; ce qui fait que ses perfections sont infinies : car qui pourrait les lui avoir bornées? Il est donc juste sans doute et infiniment juste; sa justice donc la plus sainte que l'on puisse concevoir, et qui surpasse toute pensée, ne lui permet pas de laisser le crime impuni et la vertu sans récompense. Or, supposé ce fondement, qu'aucune raison ne peut ébranler, nécessairement il faut admettre une autre vie que celle d'ici-bas, où les crimes soient châtiés et les bonnes actions reçoivent leur récompense : car il est évident que souvent en ce bas monde l'impie prospère, et le juste est affligé. Ces pauvres païens, au milieu de leurs ténèbres, n'ont pas laissé d'apercevoir ces grandes vérités, dont la lumière se découvre assez parmi toutes leurs fables, où ils nous racontent des supplices pour les méchants, et des châtiments qui durent toujours dans l'autre monde, des plaisirs et une gloire bien grande pour les personnes qui ont excellé dans la vertu : car ils voient bien qu'en cette terre où nous vivons le mal n'est pas toujours puni, et le bien toujours récompensé. Conduite adorable de l'aimable providence de Dieu, quoique les raisons nous en soient inconnues; ce qui a servi quelquefois d'une tentation pénible aux personnes même pieuses et éclairées. Ainsi le Psalmiste, après s'être écrié :

*Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit!* dit ensuite ces paroles : *Cependant mes pieds ont presque été ébranlés, et mes pas ont été tout près de glisser; parce que j'ai regardé les injustes avec un œil jaloux, en voyant la paix des méchants : car il n'arrive rien de considérable à leur mort, et ils n'ont point de plaie profonde : ils ne sentent point les misères humaines comme les autres, et ils ne souffrent point les châtiments que souffre le reste des hommes; c'est pourquoi l'orgueil s'est saisi d'eux : leur injustice et leur impiété sont comme un habit dont ils se revêtent : leur iniquité, comme à force de s'être engraissée, est sortie au dehors, ils ont passé dans toutes les passions de leur cœur : leurs pensées et leurs paroles n'ont respiré que la malice, ils ont trouvé de l'injustice dans le Très-Haut : ils ont porté leur bouche jusque dans le ciel par leurs blasphèmes, et leur langue a passé sur la terre sans épargner personne; ils ont dit : Comment Dieu peut-il savoir cela, le Très-Haut a-t-il connaissance de ces choses? Voilà ces méchants, et ces heureux du siècle, qui possèdent des richesses. C'est donc bien en vain, ai-je dit, que j'ai rendu mon cœur juste, que j'ai lavé mes mains avec les personnes innocentes; puisque je ne laisse pas d'être frappé de plaies durant tout le jour, et*

*que je suis châtié dès le matin*. C'est ainsi que parle le Prophète-Roi (*Psal.* LXXII, 1-14), et qu'il exprime sa peine dans la vue des prospérités temporelles des impies, et des afflictions des gens de bien. Mais voici les lumières que la grâce lui donne parmi tant de pensées que son esprit et sa seule raison lui causent. *Si je dis*, poursuit ce grand roi, *que je m'arrête à ce sentiment, je fais injure à tout le parti de vos enfants. Je pensais comprendre ce secret, mais je travaille inutilement, jusqu'à ce que je sois entré dans le sanctuaire de Dieu, et que je considère leur fin. Dans quelle désolation sont-ils tombés? que leur chute est arrivée promptement! Ils ont péri tout d'un coup, à cause de leur iniquité, comme un songe qui s'évanouit au moment qu'on se lève*. (*Ibid.*, 15, 20.) Et de vrai, leurs prospérités passent avec la vie qui ne dure guère, et tous leurs plaisirs et grandeurs s'évanouissent comme un songe à la mort: de même les afflictions des justes finissent avec le temps, que l'Apôtre appelle un temps bien court (*Rom.* VIII, 18), et leur gloire après leur mort ne passera jamais, et durera éternellement.

C'est dans cette éternité bienheureuse que la bonne vie sera couronnée de couronnes immortelles, pendant que les méchants souffriront pour jamais dans les enfers. Si donc le bien n'est point récompensé en ce monde, c'est un témoignage manifeste que Dieu en réserve le prix à l'autre vie : et, au contraire, le méchant qui n'est point châtié ici-bas doit bien s'attendre à être puni dans l'éternité. Or, comme les méchants, dit le grand saint Jean Chrysostome, font quelquefois de certaines actions qui sont bonnes, et que les justes tombent en plusieurs occasions dans quelques petits déréglements, il n'y a personne qui ne doive être récompensé et puni. Si donc, raisonne ensuite ce Père, l'impie a des honneurs et des biens temporels, c'est une marque que Dieu, qui est très-juste, les lui donne en ce monde pour les bonnes actions qu'il y fait, se réservant la punition de ses crimes pour toute l'éternité; ce qui fait voir son état de prospérité comme la chose du monde la plus terrible. Et, au contraire, quand le juste est affligé, c'est un signe évident que Dieu veut lui faire porter la peine de ses défauts dans le temps, lui réservant une béatitude éternelle. C'est de cette sorte que ce Dieu de toute grandeur en a agi dès le commencement du monde jusqu'à nos derniers siècles. Dans toutes les lois, soit de la loi de nature, soit de la loi écrite, soit de la loi de grâce, son aimable providence a toujours tenu la même conduite : tous les saints ont toujours été exercés en bien des manières par un bon nombre de tribulations, pendant que ses ennemis souvent ont été dans l'abondance des biens, des honneurs et des plaisirs de la terre.

Ces vues, si elles sont bien méditées, pénètrent entièrement l'âme des avantages des souffrances, et ne laissent plus de doute que le bonheur de la vie présente consiste à y souffrir. « O Seigneur, s'écrie-t-elle pour lors, il m'est bon que vous m'humiliiez, il m'est avantageux que vous me fassiez souffrir, il m'est glorieux que vous me donniez quelque part à vos croix. » Ce peu que nous venons présentement de dire est bien suffisant pour nous donner de grandes et de fortes lumières de ces vérités. Nous ne disons rien de la gloire incomparable qui est attachée à une vie saintement crucifiée, et de ce que les premières places du royaume de Jésus sont destinées aux plus grandes croix : ce qui montrerait, dans un jour tout plein de clartés, que la félicité de la vie présente consiste à y avoir bien des maux. Comme la divine Providence nous en a fait donner un traité au public, intitulé : *Les saintes voies de la croix*, nous ne répéterons pas ici ce qui y a été dit. Mais les pensées, la haute estime, les mouvements, les fortes et tendres inclinations du serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, dont nous écrivons les saintes actions et souffrances, pour tout ce qu'il y a de plus crucifiant, nous donnent, dans les exemples qu'il nous a laissés, quelque chose de plus fort que tout ce que l'on en pourrait penser ou dire : sa mémoire est en bénédiction et est glorieuse. Présentement tous ceux qui connaissent ce qu'il a été le disent bienheureux, et cependant sa vie a été toute semée d'épines et pleine des plus humiliantes et des plus pénibles croix. Disons donc, et reconnaissons qu'en même temps que nous pensons qu'il est bienheureux, dès lors nous avouons hautement et publiquement que le bonheur des Chrétiens consiste à souffrir en ce monde.

## CHAPITRE XII.

*Soupirs sur la foi languissante des vérités que nous croyons.*

*Seigneur, prêtez l'oreille à mes paroles, écoutez mes cris, soyez attentif à la voix de ma prière, mon Roi et mon Dieu ; car c'est à vous que j'adresse ma prière*. (*Psal.* V, 2, 4.) *J'ai crié vers vous, je vous ai dit : Vous êtes mon espérance; c'est en votre présence que j'expose toutes mes peines* (*Psal.* XLI, 6, 3); *entendez mon humble demande, n'entrez point en jugement avec votre serviteur*. (*Psal.* CXLII, 2.) *Jusqu'à quand m'oublierez-vous, m'oublierez-vous pour jamais? Jusqu'à quand détournerez-vous votre visage de moi? jusqu'à quand mon âme sera-t-elle agitée de différentes pensées, et mon cœur saisi de douleur pendant le jour? jusqu'à quand mon ennemi s'élèvera-t-il au-dessus de moi? Mon Seigneur et mon Dieu, éclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort, et que mon ennemi ne puisse dire : Je l'ai vaincu. Ceux qui m'affligent seront ravis de joie, si je suis ébranlé; mais, pour moi, j'ai mis mon espérance dans votre miséricorde*. (*Psal.* XII, 1-6.) Cependant ma vie s'affaiblit dans ma douleur, et mes années se passent dans les gémissements, parce que les vérités sont affaiblies parmi les enfants des hommes, et languissent même parmi ceux qui vous servent. (*Psal.* XI, 2.) Adorable Jésus, avec

combien de sujet pouvez-vous nous reprocher notre incrédulité et la dureté de notre cœur!

Vous vous levez, Seigneur, pour nous secourir dans nos faiblesses, éclairant nos ténèbres par les lumières que nous recevons de vos saints, et nous fortifiant dans nos langueurs par les exemples qu'ils nous donnent. Nous les honorons pour leurs mérites, nous les louons pour leurs vertus, nous les estimons pour leurs grâces. Hélas! nous disons et pensons qu'ils sont bienheureux; nous en parlons comme personnes qui ne doutons nullement de leur félicité. Hélas! nous croyons qu'il fait bon être saint, et après cela à peine faisons-nous rien pour être saints. Quel étrange déréglement dans nos conduites, et qu'il est digne de larmes! N'avoir que de l'estime, des louanges, des vénérations sacrées pour la sainteté, sans se mettre en peine d'arriver à la sainteté!

Cependant, c'est une chose générale dans toute la terre et parmi tous les hommes : l'on aspire à ce qui paraît grand, à ce que nous pensons nous être avantageux et agréable. Que l'on parcoure tout le monde, et l'on trouvera partout les mêmes inclinations. D'où vient donc que l'on aspire si peu, ou avec tant de langueur, à la sainteté, puisque c'est elle qui élève au comble de toutes les véritables grandeurs, et qu'elle est une source de biens et de plaisirs incompréhensibles? Oh! quel honneur, quelle gloire, d'être un grand roi dans le royaume du ciel; d'y avoir une puissance devant laquelle toute celle des monarques n'est rien; d'y tenir assujettis tous les peuples; de venir avec le grand Roi des rois, l'adorable Jésus, leur divin souverain, à la fin des siècles, pour être les juges de tout l'univers, pour être les juges de tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront jamais! Quel comble de grandeur d'être les fils du Très-Haut, et des dieux même par participation! Cependant, c'est une gloire qui est réservée à tous les saints du Seigneur. Mais, de plus, ne seront-ils pas comblés de joie dans ce comble de grandeurs? Oui, ô mon Dieu! *ils seront enivrés de l'abondance de votre maison, et vous les ferez boire du torrent de vos délices; car la source de vie est en vous.* (*Psal.* XXXV, 9.) Oh! que vous avez caché de biens et de douceurs à ces âmes bienheureuses! (*Psal.* XXX, 20.) Non, *l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu ce que vous leur préparez.* (*I Cor.* II, 9.) Ils entreront, ô vérité infiniment étonnante! ils entreront dans la participation de votre joie même, ils seront bienheureux de votre bonheur. C'est ce qui surpasse toute pensée : c'est une félicité admirable, dont la terre et les enfants des hommes ne nous peuvent pas donner la moindre idée. Ensuite, après tous ces honneurs, après tous ces divins plaisirs, que leur pourra-t-il manquer, vous possédant? Ne jouiront-ils pas de richesses inénarrables? N'auront-ils pas tous les biens imaginables quand ils vous auront?

Si après cela j'interroge les hommes sur ces vérités, ils me répondront qu'elles sont incontestables. Vos fidèles me diront qu'ils les croient et qu'ils n'en doutent nullement. Mais comment accorder cette créance avec leurs œuvres? Comment peut-on croire ce que l'on croit, et faire ce que l'on fait? Que j'aille en esprit dans toutes les villes, j'y verrai les rues pleines de boutiques de marchands et d'artisans, et ces boutiques pleines de personnes qui vendent, qui achètent, qui travaillent; des multitudes nombreuses de gens dans les places publiques, qui s'empressent avec grande activité pour quelques besoins de la vie. Si je vais dans les campagnes, j'y verrai tout plein de laboureurs, de vignerons, et d'autres sortes de personnes qui se peinent et travaillent pour se soutenir chétivement dans leurs nécessités temporelles. L'amour de quelque lucre fait passer les mers et aller jusqu'au bout du monde. Enfin, si je demande à tous ces gens, et à tous les autres qui vivent dans cette terre d'exil, quel est le sujet de tous leurs travaux, de tous leurs soins, de toutes leurs attaches, ils me diront que c'est ou l'honneur, ou le plaisir, ou le bien; et, en le disant, ils disent vrai. Si je les interroge ensuite s'ils croient que ces honneurs ou biens temporels sont comparables à ceux que l'on possède dans l'éternité bienheureuse, ils me répondront sans hésiter qu'il n'y a aucun rapport. Si je poursuis, et que je leur réplique d'où vient donc que, se donnant tant de soins et de peines pour des biens qui ne sont biens qu'en apparence, qui ne sont que des ombres et des figures, ils s'appliquent si peu à des biens éternels et infinis, ils s'excuseront sur leur peu de foi et sur leur faiblesse. Si néanmoins on les presse, ils soutiendront qu'ils croient un paradis et toutes les grandeurs des saints qui y règnent. Ah! que cela fait bien voir que notre foi est bien languissante!

Mais que l'iniquité se ferme la bouche à elle-même, et que l'homme ne cherche plus des excuses dans ses péchés, tâchant de couvrir ses infidélités de prétextes de faiblesse et de peu de foi. Vous, ô mon Dieu! qui l'appelez à la sainteté, comme votre divine parole nous l'assure, vous ne l'obligez point à la perfection sans lui donner les moyens d'y arriver. Vous ne commandez rien d'impossible; mais votre divine grâce, suppléant à notre impuissance, nous donne des forces dans notre faiblesse pour exécuter tout ce que vous demandez de nous. Ainsi, ô mon adorable Sauveur! désirant de l'homme qu'il soit saint, vous lui donnez vos grâces pour être saint : ce n'est donc que le misérable abus qu'il en fait qui l'en empêche. Il peut donc bien être saint, s'il le veut, dans votre sacrée et divine union, et par le secours de votre grâce céleste. Mais, ô mon Souverain! comment est-il possible qu'il ne fasse pas bon usage d'une grâce si précieuse, cet homme qui fait tant de choses, qui souffre tant de choses pour ce qui ne fait que passer? Ici, ô aimable Jésus! je sens mon esprit

défaillir et se perdre dans un abîme d'étonnement; j'entends, je vois que la plupart du monde s'étonne de voir un saint; mais, j'ose le dire en votre divine présence, je ne vois rien d'étonnant de trouver quelques personnes saintes : mais il n'y a rien de plus surprenant que de savoir qu'il y en ait une seule qui ne le soit pas. Et, de vrai, s'étonnerait-on de voir un homme à qui l'on voudrait donner une terre de 100,000 livres de rente prendre la peine de faire un voyage pour aller recevoir ce don de son bienfaiteur? S'étonnerait-on d'en voir un autre qui, ayant été élu roi d'une grande monarchie, souffrirait quelque fatigue durant le chemin pour aller prendre la couronne qui lui serait destinée. Au contraire, ne serait-on pas bien surpris, si, sous prétexte de quelques légères peines, il refusait le don qu'on lui veut faire et la couronne qu'on lui présente? Eh! que devons-nous dire, si les saints ont souffert quelques travaux pour un empire éternel et pour une gloire et des biens incompréhensibles? Est-ce une chose qui doive surprendre, que, par quelques croix légères et d'un moment, l'on arrive à un bonheur infini? Mais toute notre vie ne devrait-elle pas se passer dans l'admiration du peu que l'on fait pour un si grand bien et pour une gloire d'un poids immense? Je confesse, ô mon Dieu! en votre sainte présence et celle de vos saints anges, que, considérant attentivement ces vérités, je ne puis concevoir comme il y a une seule personne au monde qui ne soit sainte; et, partant, je dois bien jeter des rugissements, par le gémissement de mon cœur, sur l'excès de mes misères, qui m'éloignent de cette grâce. O Seigneur! que mon gémissement, qui ne vous est point caché, soit regardé en pitié de votre grande miséricorde. (*Psal.* XXXVII, 10.)

*Je sens que mon cœur s'enflamme au dedans de moi, et qu'il s'y allume un feu pendant que je médite ces choses. Ma langue vous dit : Seigneur, faites-moi connaître ma fin, et quel est le nombre de mes jours, afin que je sache ce qui me manque : je vois que vous avez mis une courte mesure à mes jours, et mon être est comme le néant à vos yeux. Certes, tout homme vivant est un abîme de vanité; car l'homme passe comme l'ombre, et c'est en vain qu'il s'agite de trouble; mais pour moi, quelle est mon attente? n'est-ce pas le Seigneur? vous êtes mon bien et tout mon trésor : écoutez ma prière et ma demande, ne vous rendez pas sourds à mes larmes, ne demeurez pas dans le silence, parce que je suis étranger et voyageur devant vous, comme l'ont été tous mes pères : donnez-moi quelque relâche, afin que je reprenne mes forces avant que je m'en aille, et alors je ne serai plus.* (*Psal.* XXXVIII, 4, 5, 6, 7, 8, 13, 14.) Entendez enfin mes prières, après vous avoir entendu : tirez-moi du fond de la misère et de l'abîme de la boue; affermissez mes pieds sur la pierre, et conduisez mes pas : que vos miséricordes, qui m'ont toujours gardé, ne s'éloignent jamais de moi : prenez soin du pauvre, *vous êtes mon secours, vous êtes mon protecteur, ne tardez pas à me secourir* (*Psal.* XXXIX, 3, 12, 18.) *Purifiez-moi, et je serai net; lavez-moi, et je deviendrai plus blanc que la neige; faites-moi entendre une parole de consolation et de joie, et mes os, que vous avez humiliés, tressailleront d'allégresse : détournez votre visage de mes péchés, et effacez toutes mes offenses : créez un cœur pur en moi, et renouvelez l'esprit de justice dans mes entrailles : ne me rejetez pas de devant votre visage, et ne retirez pas de moi votre Esprit saint; rendez-moi la joie de votre salutaire, et fortifiez-moi par un esprit qui me fasse volontairement agir :* et ne méprisant point un cœur contrit et humilié, donnez à votre pauvre serviteur des jours pleins, pleins de foi, pleins de votre grâce, pleins de votre Saint-Esprit. (*Psal.* L, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 19.) O mon Sauveur, je ne désire et je ne veux aucun jour de l'homme; que tous les jours qui me restent soient de ces jours que vous avez faits; jours de votre gloire, où la nature, où les créatures n'aient plus de part; jours de vos saints, où ne vivant plus à eux-mêmes, par une continuelle mort à tout l'être créé, ils ne vivaient plus que de votre divine vie.

C'est uniquement où vont tous mes désirs, où se terminent tous mes vœux; c'est l'unique prétention qui me reste en ce bas monde. Ou en sortir, ou n'y être plus que pour vos seuls intérêts; ou mourir ou ne vivre plus que pour vous et de vous : ou n'y faire plus rien, ou y faire tout pour votre seul honneur, et y souffrir tout selon les ordres de votre divine volonté; ou n'avoir plus d'esprit, ou ne l'occuper que selon tous vos desseins; ou n'avoir plus de mémoire, ou la remplir de votre souvenir : ou n'avoir plus de cœur, ou vous aimer tout seul. Ah! que je vous aime, que je vous aime, vous qui êtes ma force, mon appui, mon refuge, mon libérateur, mon soutien, mon espérance et la force de mon salut; mais que je vous aime avec vos saints, et comme vos saints : et comme la foi est le fondement de votre amour, ôtez-en miséricordieusement toutes les langueurs. Vous qui avez dit (*Marc.* XIX, 23.) que tout est possible à celui qui croit, aidez la faiblesse de ma foi : Vous qui avez dit (*Luc.* XVII, 10.) que rien ne serait impossible à celui qui aurait la foi comme un grain de senevé, nous vous disons en toute humilité avec vos apôtres : Augmentez-nous la foi. Mon divin et adorable Maître, je laisse ces vœux et ces soupirs sur ce papier, et dans l'histoire de la vie de votre bon et fidèle serviteur, afin que tant qu'elle durera, ce soit comme une voix qui crie incessamment aux oreilles de vos plus grandes miséricordes, et lui en demande l'accomplissement. C'est l'intention que j'ai par votre grâce aux pieds de votre souveraine Majesté, pour vos seuls intérêts, votre seul honneur, votre seule gloire.

—

## ELEVATION

### AU VERBE INCARNÉ ET A SA TRÈS-DIGNE ET BIENHEUREUSE MÈRE.

Verbe incréé, qui êtes avant toute créature et avant tout commencement, par qui toutes choses ont été faites, et sans qui rien n'a été fait; par qui le Père éternel nous parle, et par lequel même il a créé tous les siècles; qui êtes la splendeur de sa gloire et l'impression de sa personne; qui soutenez toutes choses par votre toute-puissante parole; qui êtes d'autant plus excellent que les anges, que le nom dont vous avez hérité est plus relevé que celui des esprits immortels. Et de vrai, ne sont-ils pas tous des esprits envoyés pour servir ceux qui hériteront du salut. Mais vous, Seigneur tout-puissant, vous êtes le créateur de toutes choses; les cieux, qui sont les ouvrages de vos mains, périront, et vous demeurerez; ils vieilliront tous comme un vêtement, vous les changerez comme un manteau, et ils changeront de face; mais pour vous, vous êtes toujours le même (*Psal.* CI, 26-28). Cependant vous avez bien voulu vous faire chair et habiter parmi nous, afin de détruire par votre mort celui qui tenait l'empire de la mort, c'est-à-dire le démon; et de délivrer de la crainte de la mort ceux que, pendant toute leur vie, cette crainte soumettait à la servitude; et pour cela vous ne vous êtes pas uni aux anges, mais au sang d'Abraham, vous rendant semblable en toutes choses à vos frères (car c'est ainsi que vous voulez bien appeler les hommes par une excessive charité), pour être un pontife miséricordieux et fidèle à Dieu, qui expiât les péchés de son peuple et qui compatît à nos infirmités, ayant été tenté comme nous par toutes sortes de maux, excepté le péché.

Quand je vous considère comme le Verbe incarné, mon esprit se perd aussitôt dans un abîme d'étonnement, et mon cœur s'abîme dans un océan immense d'amour. Car où est l'esprit parmi les anges et les hommes qui puisse comprendre que celui qui possède l'Etre divin se soit anéanti lui-même, en prenant l'être d'un esclave, en se rendant semblable aux hommes et en se faisant tel que les autres hommes? Mais, adorable Verbe incarné, quelle peut être la cause d'un anéantissement si prodigieux, sinon l'amour, et l'amour que vous avez pour de viles et abjectes créatures? O amour, ô amour, ô amour donc de mon Dieu, que vous êtes ravissant! Ah! que tout mon amour se perde glorieusement dans votre amour, afin qu'il ne m'en reste plus ni pour moi, ni pour aucune chose créée. Que je vous aime donc vous seul, et ensuite que je n'aime plus rien; car dans tout ce que j'aimerai selon vos ordres, c'est vous seul que j'y veux aimer tout seulement et très-uniquement. O séparation à l'infini de tout l'être créé, pour un jamais, pour un jamais! Ah! faites, mon aimable et unique Sauveur, que ces paroles que votre grâce m'a fait tant de fois réitérer en votre divine présence, et particulièrement lorsque je suis près de vous tenir entre mes mains, quand je suis à votre saint autel et que j'y célèbre vos plus divins et vos plus redoutables mystères, se trouvent enfin accomplies en votre pauvre et indigne esclave, l'esclave de Dieu seul.

Et vous, ô sainte Vierge, en qui celui qui est saint et puissant a fait de grandes choses, ayant déployé la force de son bras, afin qu'en s'incarnant dans vos pures entrailles, il vous élevât à la glorieuse qualité de sa véritable mère; insigne faveur qui vous fera nommer bienheureuse dans la succession de tous les siècles; me voici à vos pieds comme au lieu de mon refuge ordinaire pour vous demander en toute humilité, que selon vos miséricordes, qui sont inénarrables, et dont toute ma vie, et dès mon plus âge, est une expérience continuelle, vous intercédiez auprès de votre Fils bien-aimé pour votre pauvre serviteur, afin que, faisant sortir de mon cœur tout amour étranger, il n'y reste plus que son seul et pur amour. O pur amour, ô pur amour, ô pur amour de mon Jésus! O mon Dieu et mon Sauveur, soyez-moi tout en toutes choses, et durant le reste de mes jours et à ma mort. Ah! que j'y respire, que j'y vive, que j'y meure, pour y demeurer éternellement. Amen, amen, amen.

---

# TROISIEME PARTIE.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Les sources dont les vertus du vénérable P. Jean Chrysostome sont découlées.*

Le grand Apôtre, aux Colossiens (III, 11), nous apprend que Jésus-Christ est tout en tous. Et de vrai, s'il est, comme nous l'enseigne saint Augustin, l'esprit de notre esprit, et plus l'esprit de notre âme que notre âme ne l'est de notre corps, il faut bien inférer de cette vérité que cet adorable Sauveur est tout en nous, remplissant tous nos devoirs par l'étendue de sa grâce. Comme c'est notre âme qui agit en tout ce que nous faisons, et que sans elle nous ne pouvons pas avoir le moindre mouvement, de même c'est l'adorable Jésus, c'est son divin esprit qui est le principe de toutes nos bonnes actions, et sans lui nous ne pouvons rien du tout, non pas dire une seule parole chrétienne, ni même avoir la moindre bonne pensée. Comme il est vrai que l'âme est aussi bien dans le bout du doigt qu'elle est dans la tête, et que si elle entend dans la

tête et aime par le cœur, elle agit aussi dans tout le reste des parties du corps, il faut pareillement dire que le même esprit de Jésus qui est dans lui comme dans le chef, à l'égard de son corps mystique, est dans tous les membres de ce corps, qui lui a été donné par son Père pour satisfaire à l'ardeur de ses affections immenses et infinies qu'il a de le glorifier.

C'est dans ce sens que notre apôtre appelle les Chrétiens *la plénitude de Jésus-Christ* (*Ephes.* IV, 13); car, quoiqu'il soit parfait en sa personne, il prend de l'accroissement en ses membres, à peu près, pour demeurer dans la comparaison de l'âme à l'égard du corps, comme l'on peut dire qu'elle augmente dans un enfant par la faculté qu'elle a de l'animer de plus en plus, de le mouvoir, de sentir, de raisonner, quoiqu'elle soit achevée dès le premier moment de sa création. Or, il a été comme nécessaire que son Père éternel lui donnât ce corps mystique qui fut répandu dans toute la terre et dans la durée de tous les siècles et de l'éternité, pour contenter les désirs infinis qu'il avait de le glorifier. Car comme cet aimable Sauveur a infiniment plus reçu de son Père que toutes les créatures, et qu'il a reconnu plus parfaitement son infinie grandeur, il a d'autant plus brûlé du désir de le glorifier par son sacrifice, par son amour, par toutes sortes de services qu'il aurait voulu lui rendre en tous lieux et en tous temps, et, comme les limites de son corps naturel ne le lui permettaient pas, il a été comme nécessaire qu'on lui donnât un second corps, qui est composé de tous les fidèles qui ont l'honneur d'être ses membres, pour accomplir tous ses desseins. Ainsi, comme il n'a souffert qu'une mort en son corps naturel, quoiqu'il en souhaitât une infinité, il substitue en sa place les martyrs, dans lesquels, comme dans ses membres, il étend, multiplie et prolonge ses supplices; ce qui a fait dire à l'homme apostolique qu'il accomplit ce qui manque aux passions de Jésus-Christ. Mais c'est encore lui qui a parlé par la bouche de ses apôtres, qui a exhorté par leurs exhortations, qui a prié par leurs oraisons, qui a fait toutes les actions de piété que l'on remarque dans tous ses saints, vérité que saint Augustin répète souvent dans la vue des actions de ces âmes éminentes. C'est l'unité de Jésus-Christ qui est en elle, dit ce Père, qui parle par leurs paroles édifiantes; c'est Jésus-Christ qui prie par leurs prières, c'est Jésus-Christ qui pleure par leurs larmes, c'est Jésus-Christ qui souffre par leurs pénitences, leurs austérités et toutes leurs croix; cet adorable Sauveur est la source de toutes leurs vertus.

C'est donc de cette source sacrée que sont découlées toutes celles du vénérable P. Jean Chrysostome, et il enseignait que toutes les actions pratiquées dans l'union de l'aimable Jésus, en étant vivifiées et informées, sont d'un grand prix et d'une valeur incomparable, parce qu'elles la prennent du principe surnaturel de l'union de cet adorable Sauveur. Il rapportait, sur ce sujet, qu'il lui fut révélé un jour que, pour pratiquer solidement la vertu et rendre ses actions agréables à Dieu, il les fallait mettre dans le cœur amoureux de cet aimable Dieu-Homme, et, par son entremise, les présenter au Père éternel en la vertu du Saint-Esprit. Il disait ensuite : « Jamais cette doctrine ne partit de ma mémoire, et en la pratiquant je recevais de grands secours et je me trouvais extrêmement fortifié. Chose admirable! je voyais souvent très-clairement qu'en faisant oblation de mes œuvres au Père éternel, au même moment elles se revêtaient d'une grande pureté, qu'elles tiraient de la pureté des saintes actions de notre bon Sauveur Jésus-Christ, et je m'écriais : Oh! que le pur cœur de Jésus est admirable, qu'il purifie divinement tout ce qui le touche! »

Il disait que le grand moyen d'avancer dans la vertu est, dans toutes ses pratiques, de s'unir aux intentions que Jésus avait lorsqu'il en faisait de pareilles, et à celles qu'il voulait que nous prissions. Par exemple, si l'on allait prier, prêcher, converser, manger; si l'on souffrait quelque chose, s'unir aux intentions que Jésus avait de glorifier son Père dans la prière, dans ses sermons, dans ses conversations, dans les nécessités de la vie auxquelles il avait bien voulu s'assujettir, dans toutes les souffrances qu'il avait portées, et entrer dans tous les desseins qu'il avait sur nous dans ces actions et souffrances, et il assurait que toutes ces actions et toutes ces croix étant vivifiées de ces intentions, avaient une toute autre valeur que les autres qui avaient un autre motif. Mais il faut ajouter ici qu'à proportion que l'âme est intimement unie à son Sauveur, à mesure ses vertus sont grandes, solides et excellentes. C'est à cette divine et bienheureuse union que tous les Chrétiens sont appelés d'une manière bien spéciale, puisque, comme nous l'avons dit, tous ont l'honneur d'être les membres d'un chef si adorable. Nous ne sommes donc pas en lui seulement, et nous ne demeurons pas en lui, comme une personne dans la maison de son hôte, ou comme un enfant dans celle de son père; mais nous lui sommes unis aussi étroitement en quelque sens, que la branche de la vigne l'est à son cep. C'est pourquoi il dit à tous les fidèles dans la personne de ses disciples: *Je suis la vigne, et vous êtes les sarments : celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit, car vous ne pouvez rien faire sans moi. Ce sera la gloire de mon Père que vous rapportiez beaucoup de fruit.* (*Joan.* XV, 4, 5, 8.)

Or cette bienheureuse et divine union qui doit être commune à tous les Chrétiens, a des degrés bien différents, et n'est pas égale dans les fidèles. Comme c'est l'amour que le Verbe incarné a eu pour nous, qui est la cause d'une grâce si admirable, c'est l'amour que nous avons pour lui qui augmente et donne accroissement à cette grâce; ainsi sa divine union est d'autant plus grande, que

son saint amour est plus pur : voilà ce qui fait une si grande différence parmi les justes dont, si l'on peut dire que toutes les âmes sont les épouses de Jésus-Christ, cependant il y en a qui le sont d'une manière qui leur est toute singulière, comme nous le voyons dans les saintes Catherine, dans sainte Thérèse et plusieurs autres. L'histoire même de sainte Thérèse nous apprend que cet aimable Sauveur voulut la prendre pour son épouse avec une cérémonie extraordinaire. La fidélité à l'amour de ce Dieu-homme ne manque jamais d'en recevoir des faveurs infiniment étonnantes.

J'ai rapporté dans la Vie du saint homme le P. Seurin, religieux de la Compagnie de Jésus, Vie qui n'a point encore été donnée au public, l'une de ces faveurs qui est bien admirable, et bien capable de toucher un bon cœur. Cet homme de Dieu (et c'est de la sorte que je l'ai considéré dans l'histoire de sa vie ; car en vérité il en était tout plein, et bien vide de lui-même,) avait toujours été à Jésus-Christ, ayant toujours conservé la pureté de l'innocence baptismale, parmi les combats les plus furieux que l'enfer lui avait livrés. Le feu du pur et du divin amour avait toujours été vivement allumé dans son chaste cœur, dans lequel n'y trouvant point d'obstacle, ses flammes sacrées croissaient tous les jours de plus en plus, et y devenaient plus lumineuses et plus ardentes. Mais enfin, un jour de la fête de l'Ascension, son bon Maître et divin Roi qui est le Dieu du pur amour, dans ce jour de son triomphe voulut faire triompher son amour dans son fidèle serviteur : il lui sembla que Notre-Seigneur lui paraissait visiblement, et qu'il imprimait cet amour d'une manière si sainte et si divine à son âme et à toutes ses facultés, jusqu'à ses sens mêmes, que, depuis cet heureux jour, il lui sembla n'être plus lui-même. Il ne voyait que Jésus-Christ en lui, et cela allait quelquefois jusqu'à son extérieur, qui, en de certaines occasions en prenait la figure. Nous avons montré en plusieurs lieux des petits ouvrages qu'il a plu à la divine Providence de nous faire donner au public, que cette faveur a été accordée, pour la figure extérieure, à plusieurs saintes âmes. Depuis ce temps il pouvait bien dire avec saint Paul : *Je vis, mais non, ce n'est pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.* II, 20.) Et de vrai, l'on a bien vu qu'il était revêtu d'une force toute divine par les actions de la vertu la plus héroïque qu'il a pratiquées, et par les croix les plus terribles qu'il a portées d'une manière plus qu'humaine, et qui, sans aucune exagération, sont un digne spectacle aux anges et aux hommes, et bien capable d'animer les plus lâches dans le service de Dieu, d'échauffer les plus tièdes, et d'embraser les plus saints dans les pures flammes du divin amour.

C'est de la sorte que le Dieu que nous servons, et qui est toujours le même, toujours riche en miséricorde sur tous ceux qui l'adorent en esprit et en vérité, se communique aux âmes qui lui sont fidèles, les favorisant de dons extraordinaires, et les comblant de grâces inestimables. C'est une haute tromperie de s'imaginer le contraire, et de borner ses faveurs spéciales aux siècles qui nous ont précédés, comme s'il n'était pas le Dieu du nôtre, comme des autres ; c'est la remarque qu'a faite le savant et pieux cardinal Bellarmin, qui, parlant en ce sujet de sa propre connaissance, assurait que notre siècle avait ses saints, aussi bien que les autres ; mais le diable et le monde, qui sont opposés à la sainteté, font tous leurs efforts pour faire glisser cette dangereuse illusion, que ce n'est plus le temps, pour détourner les hommes de l'application qu'ils y doivent donner, selon même leur vocation chrétienne, tous les chrétiens étant appelés à être saints. Cependant la divine Providence, pour détruire cette erreur, ne manque pas de temps en temps de donner au monde des personnes d'une rare sainteté, dont la vie, les actions et les souffrances sont de brillantes lumières, qui renversent tous les faux prétextes dont les pécheurs et les amateurs du siècle tâchent de couvrir leur lâcheté, pour ne pas tendre à la perfection où Dieu les appelle, et qui font voir dans un grand jour qu'il ne tient qu'à nous, avec le secours de la grâce, de pratiquer la vertu, et d'avancer dans la sainteté des voies divines.

C'est ce que nous voyons en la personne du vénérable P. Jean Chrysostome, que Dieu, tout bon et tout miséricordieux, a fait paraître dans nos jours comme un exemplaire achevé d'une parfaite sainteté, à laquelle il est arrivé par l'union intime qu'il a eue avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Saint des saints, et la sainteté même ; car c'est une vérité, enseigne l'angélique docteur, que, plus une chose approche de son principe, plus elle participe à son effet : par exemple, un homme reçoit d'autant plus de chaleur, qu'il est plus près du feu. Ainsi le P. Jean Chrysostome a dû participer d'une manière toute singulière à la sainteté de Jésus-Christ, lui ayant été uni par un amour tout à fait extraordinaire ; amour que nous pouvons dire avoir été rare dans sa pureté, grand dans son étendue, et admirable dans sa divine union ; puisque l'on voyait en sa vie et en ses mœurs une image vivante de la vie et de la passion du Sauveur de tous les hommes. Mais voici un témoignage que le Dieu de toute bonté a voulu rendre lui-même de cette vérité. L'homme de Dieu, par les mouvements de sa grâce et d'une sainte confiance en la bonté de son Dieu, avait promis à une personne avec laquelle l'esprit de son aimable Maître l'avait uni très-saintement, qu'avant trois jours après son décès, il la viendrait entretenir du royaume de Dieu, à l'imitation de son divin Sauveur, dont il est rapporté dans les *Actes des Apôtres*, qu'il leur apparut, après son humiliante mort et sa glorieuse résurrection, leur parlant beaucoup du règne de Dieu. La personne à qui il avait fait cette promesse, fut persuadée qu'elle fut accomplie par Notre-Seigneur

même, qui lui dit, dans l'intérieur de l'âme, que son bon serviteur lui avait été tellement uni, qu'il était comme un autre lui-même, et qu'ainsi il voulait qu'elle sût qu'il lui paraissait en sa personne sacrée, et que c'est ainsi qu'il s'acquittait de ce qu'il lui avait promis. Eh bien! mon cher lecteur, je vous le demande, fait-il bon aimer le tout aimable Jésus? Y a-t-il rien de pareil à ses divines bontés? Fait-il bon servir un tel maître? Quelle récompense, mon Dieu, oh! quelle récompense donnez-vous à ceux qui vous servent fidèlement? Ah! être une même chose, une même chose avec vous! Est-ce donc à un si heureux terme que conduit votre pur et divin amour? Ici toute parole manque, et l'esprit se sent défaillir. O mon Dieu et mon Sauveur, je ne saurais me lasser de dire : Ah! si les hommes vous connaissaient, s'ils savaient l'immensité de vos miséricordes sur ceux qui vous appartiennent en vérité! Faites-leur connaître, mon Seigneur et mon Souverain, ce que vous êtes; donnez-leur vos divines lumières, afin qu'ils découvrent vos aimables bontés; et faites que tous ensemble nous vous aimions, nous vous aimions de toute l'étendue de nos forces, animées de votre esprit vivifiant. Croix, que vous êtes aimable! pauvreté, mépris, délaissements, rebuts des créatures, que vous êtes dignes de l'amour du cœur des Chrétiens! que vos peines, quelque cruelles qu'elles soient, deviennent douces dans leurs heureux états! que vos humiliations deviennent glorieuses dans leur fin! Hé quoi! pourrons-nous encore appeler peines, des souffrances qui nous introduisent dans un bonheur infini? pourrons-nous nous ennuyer de nos croix, comme si elles duraient beaucoup, puisque, passant avec la vie, elles nous procurent des plaisirs inénarrables pour une éternité? Oh! qu'elles sont appelées justement, par le saint Apôtre, des peines d'un moment! (*II Cor.* IV, 17.) Ne nous laissons donc plus, ne nous laissons plus aller aux illusions communes du siècle, qui est tout dans la vanité et le mensonge, aussi bien que dans la malignité. Laissons cet aveugle dans ses erreurs, puisqu'elles lui sont volontaires, et qu'il les aime mieux que la lumière qu'un Dieu est venu apporter au monde. Tournons-nous, et nous arrêtons aux divines clartés du soleil de justice, l'adorable Jésus; en le suivant, nous n'errerons jamais; que le monde crie et se tourmente tant qu'il voudra, pour nous il est bon de nous attacher à celui qui doit être notre grand et unique tout. Que ce soit notre résolution constante et invariable pour jamais, et cependant souvenons-nous que l'union du P. Jean Chrysostome avec Jésus a été l'une des plus admirables que nous lisions dans l'histoire des saints; mais que si elle a été si extraordinaire, c'est parce que sa séparation de lui-même et de toute créature a été incomparable, et qu'il s'en est saintement et véritablement séparé par l'amour de l'abjection, de tout ce qu'il y a de plus humiliant et de plus crucifiant. Amour tout divin, et où l'amour de l'homme a été bien écarté, qui est arrivé à un si haut degré, qu'il n'est pas possible de l'expliquer, et c'est ce qui l'a élevé à des grandeurs qui surpassent toutes les pensées que l'on en pourrait prendre. Oh! homme plus qu'homme, infiniment heureux d'avoir été incomparablement misérable selon le siècle!

## CHAPITRE II.

*De son amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Nous venons de dire que l'union du vénérable P. Jean Chrysostome avec l'adorable Jésus, a été toute singulière et vraiment admirable; ce qui a été en lui la source de toutes les vertus héroïques qu'il a pratiquées, et que cette bienheureuse et divine union s'est faite par un amour extraordinaire; et c'est de cet amour dont nous avons à parler dans ce chapitre et le suivant; car enfin l'on ne peut jamais assez parler du pur et du divin amour. Ah! que les heures où l'on en parle devraient sembler courtes, puisque l'éternité ne sera pas trop longue pour le pouvoir faire. Mais, ô éternité! que dans cette seule vue vous êtes désirable, puisque ce sera dans vous que l'on s'occupera incessamment et sans fin de ce saint et divin amour. Ah! quand sera-ce, quand sera-ce, ô aimable Jésus, que nous vous aimerons invariablement et éternellement? Pour lors mon cœur se réjouira de ce que vous aurez été mon Sauveur. Je vous chanterai de saints airs pour les biens dont vous m'avez comblé; ô Seigneur, je louerai votre nom par mes cantiques!

Il semble que le serviteur de Dieu et de son immaculée Mère jouissait en quelque manière dès cette vie mortelle, de la félicité que possèdent les bienheureux dans le ciel par leur amour invariable et éternel; car il en était si divinement transporté, qu'il paraissait ne penser à autre chose, dans les choses les plus ordinaires, et dont presque tout le monde se trouve occupé au moins pour quelques moments. Il s'oubliait tellement soi-même, et tout le reste, qu'il ne semblait pas un homme de la terre, tant il était occupé de Dieu et désoccupé de la créature. C'était l'occupation de son esprit, le sujet de ses entretiens; et toutes les conversations lui étaient insupportables quand on parlait d'autre chose. Oh! s'écriait-il, l'âme pure ne peut rien voir dans les créatures qui la contente, que Jésus qui est l'objet de son amour. Il commençait ordinairement ses lettres par ces saintes paroles : Jésus soit à jamais notre unique tout.

Cet aimable Sauveur était bien son unique tout en toutes choses; car il ne respirait, il ne vivait que de lui, et pour lui. Il était bien l'objet de son amour; car en toutes choses il se le proposait et se le mettait devant les yeux. Il était le grand motif qui l'obligeait à travailler à la sainte perfection avec la divine ardeur qui l'a toujours animé. Voici ce qu'il en a laissé par écrit dans les règles qu'il s'é-

tait prescrites. « Je veux me servir pour la manière d'opérer dans chacune de mes actions, de jeter la vue sur Jésus faisant la même action que je dois faire, l'adorant, m'unissant à lui, et en tirant imitation, tant pour mon intérieur que pour mon extérieur. Je veux faire mon examen tous les jours deux fois sans y manquer, et y regarder Jésus comme mon juge. Je veux sans cesse m'abîmer et me purifier en la pureté de Jésus-Christ, parce que je ne suis qu'un composé d'impureté et d'imperfection. » Mais l'adorable Jésus était tellement l'objet de sa vue en toutes choses, tellement sa règle universelle, qu'il rapporte qu'un jour il se sentit grandement affligé de ce qu'il lui semblait qu'il ne le pouvait prendre pour son exemplaire en se supportant paisiblement dans ses défauts, à cause qu'il n'en avait jamais eu aucun. Mais ce bon Sauveur voulut consoler l'amour de son fidèle serviteur, en lui disant intérieurement : « Contemple la résignation que j'ai eue dans la permission de mon Père à l'égard de tous les péchés; c'est ce qui te doit servir de modèle. » Il considérait avec une attention toute singulière en ce béni Sauveur, son amour et sa fidélité. « Oh ! s'écriait-il, combien grand, combien pur et haut était l'amour de l'âme du bon Jésus envers son Père éternel ! Oh ! quel est, et quel sera durant toute l'éternité cet amour ! Oh ! que ne puis-je aimer de l'amour de cette sainte âme ! » Il en méditait avec grand soin la fidélité; et un jour Notre-Seigneur voulut bien lui-même l'en instruire par ces paroles : Toutes les actions de ma vie n'ont été que des fidélités à l'observance des choses qui m'étaient ordonnées par mon Père éternel, et cela par pur amour. « De vrai, disait ensuite le saint homme, pourquoi s'est-il fait circoncire et a-t-il fait tant d'autres choses, sinon pour être fidèle observateur des lois avec le reste des hommes, et se rendre conforme à nous en ses observances et manière de vie? »

Or si Jésus était la règle générale sur laquelle il formait toute sa vie et toutes ses actions, il était aussi le modèle qu'il conseillait aux autres pour s'en servir dans toutes les occasions. Il enseignait sur ce sujet, qu'au jugement particulier et universel nous serons jugés selon la conformité ou opposition que nous aurons à lui ; que dans le ciel les bienheureux lui seront éternellement conformes, comme à leur divin exemplaire, et que dans l'enfer, au contraire, les damnés lui seront pour jamais opposés. Il assurait que s'il était nécessaire de tendre à notre propre destruction, c'est-à-dire à l'anéantissement du règne du péché, de la vie d'Adam, de tout propre intérêt, pour faire quelque chose de bien en nous et dans le prochain, il fallait pour cela entrer dans la vie, dans la volonté, dans le règne, dans les dispositions et les vertus de Jésus-Christ, par adhérence et union avec ce bon Sauveur, par une pure confiance en sa bonté et en sa grâce, mais que l'âme ne fait progrès en cette union et conformité, qu'autant qu'elle avance en la pureté de vertu et de mortification. C'est pourquoi il écrivait aux personnes qui prenaient ses avis : « Demandez instamment la pureté de vertu à Jésus très-pur et très-saint, n'ayant autre intention que de le glorifier, et par lui et en lui la très-sainte Trinité; que la seule pureté de Jésus nous rassasie et nous contente. Oh ! que l'attrait que l'on a à la science et à l'amour de ce divin Rédempteur est bon et utile! qu'il est saint, qu'il est efficace pour produire de grands fruits, et qu'il faut le suivre avec fidélité ! »

Il était tout transporté du divin amour quand il pensait aux obligations que nous avons au Père éternel, de nous avoir donné son Fils en notre chair, comme un modèle sans défaut, pour nous renouveler dans une règle infaillible à son imitation, et pour réparer son image que le péché avait gâtée en nous. Et de vrai, quelle bonté ineffable du Père des lumières sur de misérables pécheurs ! *C'est ainsi*, dit le disciple de l'amour, *que Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle; car Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui* (*Joan.* III, 16, 17); et il ne peut être sauvé par lui qu'en s'y rendant conforme. C'est pourquoi ce Fils adorable dit en saint Jean (XIV, 6), qu'il est *la voie, la vérité et la vie.* Il est la voie par le mérite, par la doctrine, par l'exemple, par l'esprit et l'humilité duquel seul on va au Père; il est la vérité essentielle et exprimée par les paroles; il est la vie qui fait vivre dans la grâce et dans la gloire. Ce qui a fait dire à saint Paul, dans l'*Epître aux Romains* (VIII, 29), que les prédestinés lui doivent être conformes ; et c'est dans cette conformité que l'image de Dieu, qui était gâtée en nous par le péché, comme nous l'avons dit, se trouve heureusement réparée, et qu'ensuite étant ennemis de Dieu, nous lui sommes réconciliés selon la multitude de ses grandes miséricordes. Ces vues étaient autant de flèches divines qui transperçaient le cœur de l'Homme-Dieu, et y faisaient de grandes et profondes plaies d'un amour très-ardent, qui lui causaient des langueurs sacrées et des défaillances amoureuses; en sorte que dans cet état il pouvait bien dire, aussi bien que l'épouse dans les *Cantiques* (II, 5) : *Dites au bien-aimé que je languis d'amour pour lui.*

Mais son pauvre cœur demeurait tout navré du même divin amour, lorsqu'il pensait que Dieu ayant laissé l'ange dans sa perte après un seul péché, il avait relevé l'homme de sa chute avec tant de bonté et de miséricorde. « O mon Dieu ! s'écriait-il, qu'est-ce que l'homme, pour que vous pensiez à lui si miséricordieusement? Et que vous a-t-il fait pour le rendre digne de vos miséricordes? Est-ce parce qu'il vous a désobéi, ô Souverain de toutes choses? Est-ce parce qu'il s'est révolté contre vous, ô Majesté suprême? est-ce parce qu'il vous a offensé, ô bonté infinie? » Ces considérations le je-

taient dans des étonnements d'où il ne pouvait revenir; mais quand, après ces considérations, il voyait que c'était en Jésus que toutes choses avaient été rétablies, et que les hommes lui étaient redevables de la délivrance des peines éternelles de l'enfer et de la gloire infinie de la bienheureuse éternité, s'ils veulent faire un bon et saint usage des grâces que ce très-doux Sauveur leur a méritées; que les hommes lui doivent tout ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent être dans l'ordre de la grâce et de la gloire; qu'étant morts par le péché à la grâce, en laquelle consiste la vie spirituelle, il n'avaient plus d'eux-mêmes aucun moment de temps pour vivre spirituellement; et que tous ceux que nous avons pour faire pénitence nous ont été rendus par la miséricorde de Jésus; quand il pensait, dis-je, à ces choses, son cœur était comme sous le pressoir; et, en effet, peut-on s'imaginer rien de plus pressant que ces bienfaits inestimables de notre Rédempteur? Ah! si les obligations signalées, et qui ne sont pas communes, que l'on a à une personne, particulièrement lorsqu'elle est d'un rare mérite et d'une condition fort élevée, touchent un bon cœur, certainement les nôtres doivent être bien vivement touchés de celles que nous avons au tout aimable Jésus. Car qui jamais en a entendu de pareilles? qui jamais a ouï parler d'un si digne et si grand bienfaiteur? En vérité, il faut que le cœur de l'homme soit d'une étrange nature pour n'en être pas pénétré. C'est cependant le déplorable état de la plupart des hommes, qui n'ont point d'amour ou, s'ils en ont, qui n'en ont guère.

Dans ces vues, le zèle du saint homme l'emportait à inviter les saints anges et même les personnes divines à soutenir les intérêts de l'adorable Jésus. C'était aussi la pratique d'une âme toute pleine du divin et pur amour, la séraphique sainte Thérèse, qui soupirait ardemment aux pieds du Père éternel, lui demandant instamment qu'il défendît la cause de son Fils bien-aimé, et qu'il ne permît pas que les cœurs des hommes fussent si insensibles à ses bienfaits divins. Mais quelle apparence de ne point entrer dans ce zèle! En vérité, tout malheureux que je suis, et au milieu de toutes mes glaces, je ne puis comprendre comment l'on peut faire autrement. Il me prendrait envie d'aller crier de ville en ville, de village en village, de province en province, de royaume en royaume, à l'amour, à l'amour du tout aimable Jésus. Ce que ne pouvant pas assez faire de vive voix, c'est ce qui m'a obligé de le faire par écrit dans le traité que nous avons donné au public intitulé : *La science et la pratique du chrétien*, où je fais voir les amours inestimables du divin cœur de notre grand Roi envers ses fidèles, pour leur marquer ensuite les amours qu'ils doivent avoir pour lui. Ah! si la justice, la reconnaissance, la droite raison, le bon sens nous obligent d'avoir de notre part en quelque manière un amour réciproque, hélas! que deviendrons-nous ici, et que pourrons-nous faire? Disons avec le Psalmiste : *Que rendrons-nous au Seigneur pour tous les biens qu'il nous a faits?* Mais disons avec lui : *Nous prendrons le calice du salut et nous invoquerons le nom du Seigneur.* (*Psal.* cxv, 12, 13.) Quand nous irions chercher parmi les pures créatures, dans tout le ciel et dans toute la terre, des louanges, des actions de grâces, des remercîments qui fussent proportionnés à ses mérites, nous ne les trouverons jamais, puisque toutes les créatures, tout excellentes qu'elles soient, sont bornées, et que les bienfaits de notre divin Roi sont infinis. Jamais donc nous ne le pourrons aimer comme il nous aime. Mais, nous l'avons dit plusieurs fois, il est notre tout en toutes choses. Laissons-nous donc une bonne fois, sortons de nous-mêmes pour aller à lui : entrons, unissons-nous à son amour, laissons-nous perdre dans cet heureux abîme, et aimons-le par cet amour; le Père éternel nous l'ayant donné, en nous le donnant, il nous a donné toutes choses. Oh! que c'est bien dit, que c'est une grande et solide vérité, qu'il est toute notre espérance. L'on a appris du vénérable P. Jean Chrysostome qu'il lui fut un jour dit dans sa partie intellectuelle très-clairement, que l'esprit de confiance consiste dans celle que l'âme a aux mérites de Jésus-Christ; et que dans le même moment de la formation de cette voix, il vit très-clairement comme cette confiance était l'échelle pour monter au sommet de cette vertu ; et qu'il voyait de plus que cette confiance doit être bien pure et sans mélange d'aucun autre appui humain. C'est une misère très-commune que ce mélange malheureux, qui ne se trouve pas seulement parmi les personnes, dont les attaches grossières, les tenant arrêtées à la terre, elles y tiennent toujours ; mais encore parmi celles qui paraissent en être déprises, et élevées à Dieu par leur état, par leur profession, et même par leurs exercices. Il est rare de trouver des esprits et des cœurs entièrement vides; qui n'aient plus aucun regard vers la créature, qui n'en attendent, qui n'en espèrent plus rien, et qui puissent dire en vérité avec l'Apôtre: *Jésus-Christ tout en toutes choses*, qui se contentent uniquement de lui, à qui il soit toute leur suffisance.

Ce mélange est cause que le pur amour est très-rare; amour que la bienheureuse Catherine de Gênes appelait l'amour net, parce qu'il n'était point souillé par le mélange d'aucun autre amour étranger. C'était cet amour pur qui faisait la vie de notre excellent religieux ; c'était cet amour pur qui dominait dans tous ses desseins et toutes ses actions : c'était cet amour pur qui était son grand roi, et qui triomphait d'une manière admirable dans son cœur : c'était cet amour pur qui lui avait fait mettre dans l'une de ses règles : « Je veux quitter, oublier et abhorrer toutes les créatures jusqu'au dernier soupir de ma vie pour l'amour de Jésus-Christ. » Cette expression pourra paraître forte, et un peu trop peut-être à ceux qui n'entendent pas le langage du pur amour,

parce que leur peu de pratique les éloigne beaucoup de ses véritables lumières ; car la science de cet amour net ne s'acquiert ni dans les écoles, ni par la spéculation, mais par une fidèle et solide pratique, et aux pieds de l'adorable Crucifié. Notre bon Père citait sur ce sujet l'un des grands docteurs de cette science, le bienheureux Henri de Suso ; car il était extrêmement savant et éclairé dans la science du pur amour, qui faisait l'homme comme la vie de son cœur, qui ne respirait qu'amour et que pure dilection.

## CHAPITRE III.

### *De sa dévotion aux mystères de l'aimable Jésus*

Si les mystères de l'aimable Jésus renferment toutes ses actions et ses souffrances, tout ce qu'il a fait extérieurement, et son intérieur sacré, où il s'est passé des choses si divines, que ce sont des secrets pour les hommes et les anges, qui ne sont connus que de son Père, il n'est pas possible d'avoir un amour sincère pour cet adorable Dieu-Homme, sans avoir une solide dévotion pour ses mystères. Quelle apparence, selon le jugement de l'une de ses plus grandes amantes et des plus éclairées dans les véritables voies de son divin amour, la séraphique sainte Thérèse, de penser que l'on aime en vérité le Sauveur de tous les hommes, sans penser à ce qu'il a fait et à ce qu'il a souffert pour tous les hommes? Quand l'amour est véritable et grand, il est infailliblement occupé, et de la personne qu'il aime, et de tout ce qui la regarde. Mais comment n'être pas tout amoureusement pénétré des anéantissements d'un Dieu qui s'est fait homme, et des humiliations infinies qu'il a portées, particulièrement quand il est mort d'amour pour nous sur une croix ! Comment ne le voir, ne lui être appliqué que par les vues de sa divinité dans ses grandeurs incompréhensibles, sans penser à lui abîmé pour nous dans toutes sortes de mépris, d'injures, d'opprobres et de douleurs? Le laisserons-nous seul dans un océan de peines, sans au moins lui tenir compagnie de pensée ? Hélas ! il le faut dire; mais, ô mon âme, le pourrons-nous bien dire sans être vivement touchés, sans au moins être auprès de lui de pensée? Eh ! ne serait-il pas bien juste que nous y fussions en souffrant actuellement avec lui? mais ses douleurs immenses ne nous coûtent guères. Ah ! nous ne parlons présentement que d'y penser; au moins nous ne lui refuserons pas quelque pensée.

Le grand saint François de Sales, dans son excellent livre *De l'amour de Dieu*, rapporte sur ce sujet une chose merveilleusement touchante. Il dit donc que, dans l'île de Sestos, il y avait une jeune demoiselle qui avait élevé une petite aigle avec les soins que les jeunes personnes donnent ordinairement à de telles occupations, et que l'aigle étant devenue plus grande, commença peu à peu à voler, et à aller à la chasse des oiseaux selon son instinct naturel; mais jamais elle ne revenait qu'elle n'apportât très-fidèlement sa proie à sa chère maîtresse. Or il arriva qu'un jour cette pauvre bête étant allée à la chasse, la demoiselle mourut, et que son corps fut mis sur un bûcher, et exposé au public, pour y être brûlé selon la coutume du temps et du pays. Mais comme le feu commençait de s'en saisir, l'aigle survint à grands traits d'ailes, et voyant ce triste et inopiné spectacle, outrée de douleur, elle lâcha ses serres, et, abandonnant sa proie, se jeta sur le corps de sa pauvre chère maîtresse, le couvrant de ses ailes pour le défendre des flammes, ou pour l'embrasser de pitié; et pour lors elle demeura ferme et immobile, brûlant et mourant courageusement avec elle, et se rendant de la sorte la victime et l'holocauste de son brave et prodigieux amour. Après cette histoire, cet admirable prélat s'écrie : « Vrai Dieu, Théotime, quel essor nous fait prendre cette aigle ! Voyez-vous le divin Rédempteur étendu sur la croix, comme sur le bûcher d'honneur où il meurt d'amour pour nous, et d'une mort plus amoureuse que l'amour même? Eh, que ne nous jetons-nous en esprit sur lui, pour mourir en croix avec lui ! Je le tiendrai, devrions-nous dire, et je ne le quitterai jamais : je mourrai et je brûlerai dans les pures flammes de son amour. Un même feu divin consumera le Créateur et sa chétive créature. »

Mon cher lecteur, pour peu que votre cœur soit tendre, vous aurez de la peine à ne le pas sentir touché de l'exemple de cette aigle, que rapporte ce saint prélat de la dilection sacrée. Ah ! oui, disent les Pères, l'aimable Jésus apportera en témoignage contre nos froideurs et nos glaces, les oiseaux et les autres bêtes, quoique dépourvus de raison. Ah ! Dieu ! que dirons-nous sur celui de cette aigle? quel amour pour une chétive créature, à raison de la nourriture qu'elle en avait reçue ! et voici qu'avec toute notre raison, et les secours divins qui nous sont donnés libéralement et abondamment, nous n'avons que des insensibilités et des ingratitudes inconcevables, nous qui ne sommes que des riens, pour un Dieu-Homme, à qui nous devons tout, qui non-seulement perd la vie, mais la perd d'amour pour nous, ce que la maîtresse de cette aigle ne faisait pas pour elle. Faut-il que nos cœurs, après cela, demeurent toujours dans leur dureté? et ne s'amolliront-ils point une bonne fois sous les coups d'un amour si touchant? Eh ! comment pouvoir vivre, si ce n'est de l'amour de celui que l'amour a fait naître, que l'amour a fait agir, que l'amour a fait souffrir, que l'amour a fait vivre, que l'amour a fait mourir?

Voilà ce que renferment les mystères du Sauveur, que les saints évangélistes nous ont rapportés avec tant de soins, que les saints apôtres ont prêchés avec une force si divine, que les premiers Chrétiens ont adorés avec des vénérations si grandes. C'étaient ces mystères qu'ils avaient dans l'esprit, qu'ils

avaient dans leur bouche, qui faisaient le sujet de leur occupation intérieure, le sujet de leurs entretiens, de leurs conversations, de leur grande application. Saint Paul, la merveille des apôtres, en était tout plein; il ne faut que lire ses épîtres sacrées, pour demeurer persuadé de cette vérité : partout on y lit les mystères, partout on n'y voit et on n'y entend que Jésus. Les Pères de la primitive Eglise qui ont approché de plus près de ces heureux siècles, où la grâce du christianisme était le plus dans sa ferveur, se sont ressentis davantage des ardeurs du feu divin de l'amour de Jésus et de ses adorables mystères. Cet esprit, qui est le véritable esprit de notre sainte religion chrétienne, a toujours continué dans la succession des temps. Saint Bernard a excellé dans la dévotion de l'enfance et de la passion de notre Sauveur : l'humble saint François d'Assise avait soin même de faire représenter le mystère de la naissance du Sauveur dans une crèche, qu'il faisait exposer au public, et où il prêchait avec une onction du Saint-Esprit inexplicable les amours étonnants du saint enfant de Bethléem. Les plaies de l'adorable Jésus qu'il a portées sur son corps font assez voir son application à la passion du Fils de Dieu. Saint Bonaventure, l'un des docteurs que la divine Providence a donnés à son Eglise, nous enseigne bien par sa pratique la dévotion à Jésus et à ses mystères. On lui a trouvé un crucifix qu'il avait tout usé à force de le baiser. Qui pourrait dire la dévotion que sainte Thérèse a eue à ces mystères adorables? Qui pourrait expliquer celle de son saint coadjuteur en la réforme de l'ordre sacré du Carmel, le bienheureux Jean de la Croix, notre bon père? car c'est ainsi que je l'appelle. Dans les représentations que ce séraphin de la terre faisait faire des mystères du Sauveur, il parlait d'une manière si touchante, que ses paroles toutes de feu embrasaient tous les cœurs de ceux qui étaient présents. Saint Ignace le fondateur de la compagnie de Jésus et saint François Xavier, ont été admirables dans leur application, leur amour et leur dévotion pour toutes les actions et souffrances de notre divin Rédempteur. C'est l'esprit véritable des disciples du Fils de Dieu; c'est notre grâce, c'est notre vocation.

Comme le vénérable P. Jean Chrysostome était en vérité un des fidèles disciples de Jésus-Christ, il avait son esprit, et la grâce de notre vocation chrétienne d'une manière abondante : aussi sa dévotion aux mystères de ce Sauveur de nos âmes surpasse tout ce que l'on en pourrait dire : son esprit y était, aussi bien que son cœur, tout absorbé. Quand il en parlait, c'était avec des ardeurs qui mettaient le feu divin de tous côtés; particulièrement quand il faisait des conférences de l'anéantissement d'un Dieu dans le mystère de l'Incarnation, il paraissait comme tout accablé sous les grandes lumières qu'il en recevait, et qu'il communiquait avec des effets extraordinaires de grâce.

Sa dévotion pour le saint nom de Jésus était toute singulière; il en a composé un petit traité en forme de méditation, qui le montre bien : que n'y dit-il pas, pour enflammer divinement les cœurs à l'aimer? Si les hommes désirent être sauvés, il leur enseigne, avec le Prince des apôtres, qu'il n'y a point d'autre nom que celui de Jésus, par qui nous le puissions être. Il enseigne même, avec saint Bernard, que c'est en la vertu de son nom que les anges bienheureux ne sont pas tombés, et que les anges apostats se sont perdus pour s'en être écartés; qu'il est la porte de la félicité du paradis pour les anges et pour les hommes. Mais s'il faut, pour être sauvé, détruire le péché, pratiquer la vertu, surmonter le monde, le démon et la nature corrompue, il assure que la dévotion à ce saint nom cause en nous, et avance bien fort l'esprit de componction, l'horreur du péché, l'affection des vertus, et le feu du pur amour; que sa seule prononciation chasse les diables, réjouit les anges, console les pécheurs; que le prononcer souvent, comme Notre-Seigneur l'a bien voulu révéler lui-même à saint Edmond, c'est le moyen d'être préservé de mort subite; qu'il a la vertu de faire toutes sortes de miracles; qu'effectivement il en a fait d'innombrables, et que l'on obtient tout de Dieu en sa faveur.

Il rapportait que Clovis, le premier de nos rois chrétiens, invoquant ce saint nom, se convertit et défit tous ses ennemis, quoiqu'il fût le plus faible; que le bienheureux Jean Capistran, par son invocation, fit triompher l'armée des Chrétiens, d'une armée innombrable de Turcs; qu'une vierge, pratiquant tous les jours quelques actes de vertu, et spécialement de mortification en son honneur, reçut ce nom précieux dans son cœur par la propre main du bon Jésus, et qu'elle mourut d'amour en le prononçant. Qu'un pauvre paysan lui ayant une dévotion particulière, mérita pour l'avancement de sa perfection d'être beaucoup affligé, et fort longtemps, car ce sont là les faveurs du Roi du ciel, Notre-Seigneur lui ayant dit de regarder toujours son divin nom, comme sa grande espérance dans tous ses maux, et qu'il lui parut à sa mort, ayant écrit sur son front : *Jésus, notre espérance*, ce qui ayant beaucoup consolé ce pauvre affligé, il mourut en disant : O Jésus, Jésus, Jésus, mon espérance éternelle, ma miséricorde éternelle.

Voici quelques pratiques qu'il conseillait pour honorer ce sacré nom : l'exercice des actes de mortification et de pure vertu; en méditer les grandeurs, les beautés, les perfections et l'amour; se prosterner plusieurs fois, adorant le Sauveur qui l'a porté; tâcher d'en avancer le culte, comme de le faire écrire dans quelque tableau, et le faire exposer sur quelque autel, le faire porter en procession; appeler tout le paradis à notre secours pour nous aider à le vénérer, et pour nous donner quelque part à l'amour et au zèle qu'il en a; avoir une dévotion spéciale à la sainte Vierge, à saint Joseph, aux pas-

teurs, aux mages, qui en sont les premiers adorateurs, à saint Jean-Baptiste, à saint Pierre et à saint Jean l'Evangéliste, qui l'ont aimé si ardemment, à saint Paul qui ne pouvait se lasser de le prononcer, à saint Ignace, martyr, qui le laissa gravé dans son cœur; à saint François, qui léchait ses lèvres quand il l'avait prononcé; à saint Bernardin de Sienne, qui ne cessait de prêcher partout les honneurs qui lui sont dûs; à saint Ignace de Loyola, qui a institué un ordre à dessein de le faire révérer; au bienheureux Louis Japonais, qui est mort martyr à l'âge de sept ans, dont l'âme se sépara de son corps par un coup de lance et un effet d'amour, prononçant le saint nom de Jésus. Ah! que mon âme, mon très-doux Sauveur, se sépare de mon corps en prononçant votre même nom! O aimable Jésus! et plus aimable un million de fois que l'amour même, que je vous aie toujours en la bouche et au cœur. Ah! que je vive toujours et de vous et pour vous, et que je meure en la même manière; soyez toujours mon unique tout, en toutes choses! O anges! ô saints de Jésus, me voici prosterné devant vos grandeurs célestes, vous demandant en toute humilité que vous m'obteniez cette grâce, et je vous la demande par le cœur de cet adorable Rédempteur.

C'était particulièrement sa douloureuse passion qui emportait toutes les affections du P. Jean Chrysostome. Il en considérait les cinq plaies comme des sources sacrées, d'où sortaient comme des rivières de sang qui inondaient toute la terre, et il pleurait amèrement de ce que tant de pécheurs ne voulaient pas être lavés et purifiés dans ce sang précieux. Il demandait que ses grands et petits défauts fussent tellement noyés dans ce pur sang, que jamais il ne pût voir en eux que sa très-profonde humiliation, et la très-grande et ineffable miséricorde de son Sauveur. Il rapportait qu'un jour, étant furieusement tenté de désespoir, et lui semblant qu'il n'y avait plus de salut pour lui, parce que toutes les actions de sa vie lui paraissaient des péchés et des imperfections, et qu'il voyait en tout ce qu'il y avait de plus beau et de plus net, de secrètes, mais réelles imperfections, il fut encouragé par la vue de ce précieux sang, et par une voix intérieure qui lui dit : Qu'il avait été répandu pour tous ses péchés et défauts. Voilà le fondement de toute notre confiance, et notre consolation au milieu de tous nos péchés, qui méritent l'enfer. C'est là qu'il faut se reposer entre les extrémités du désespoir et de la présomption : d'un côté, nous persuadant fortement que nous ne méritons que l'ire de Dieu, et que l'enfer nous appartient, reconnaissant devant Dieu, les anges et les hommes, dans toute la sincérité de notre cœur, que de nous-mêmes, vu nos péchés, nous ne sommes dignes que de la damnation éternelle : et d'autre part, espérant entièrement aux grandes miséricordes du Créateur, et attendant avec confiance que le ciel nous sera ouvert par les mérites du sang de Jésus, dont le prix et la valeur ont satisfait pour toutes nos dettes, et nous ont obtenu toutes les grâces qui nous sont nécessaires. O mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, voilà les sentiments sincères de mon cœur, dans lesquels je désire vivre et je veux mourir; que je veux avoir avec le secours de votre grâce, et au cœur et en la bouche; que j'écris sur ce papier, afin qu'ils soient vus de tous ceux qui le liront, et que je voudrais publier à toutes les créatures intelligentes si je le pouvais.

Le très-auguste et le très-saint Sacrement de l'autel était encore l'un des mystères de la plus tendre et plus spéciale dévotion de notre bon Père. L'on assure qu'il paraissait comme un ange au pied des autels, où le Dieu de toute majesté résidait corporellement, et que c'était assez de l'y regarder pour avoir de la dévotion. C'était là comme le lieu de son centre, où il tendait par un poids incroyable que lui donnait son amour, et où il allait se rendre de toutes parts; en sorte que, revenant quelquefois de ville tout fatigué, et son pauvre habit tout percé de pluie, s'oubliant heureusement lui-même, il allait au chœur pour y adorer son bon Maître et son divin Roi, et il y restait longtemps sans penser ni à sa lassitude, ni à ses autres incommodités, ni aux infirmités et maladies qui lui en pouvaient arriver. Et de vrai, quelles infirmités peut-on craindre auprès de celui qui est la vie; et y a-t-il quelques fatigues qui ne s'adoucissent auprès de celui qui est notre véritable repos? Le bon Père y trouvait si bien le sien, que les jours ne lui donnaient pas assez de temps pour y demeurer: il y passait encore une partie des nuits, et quelquefois les nuits toutes entières. Comme il était tout pénétré de la grandeur infinie de Dieu qui y est présent d'une manière toute spéciale, il n'est pas possible d'exprimer le respect qu'il y gardait; ce qui dans la vérité ne doit nullement surprendre. Mais, ce qui est incompréhensible, est de voir le peu d'attention qu'y ont la plupart des fidèles, et même, ce qui est tout à fait étrange, plusieurs personnes qui d'ailleurs font une particulière profession de piété : si ces choses n'étaient communes, à notre grand malheur, on ne pourrait jamais les penser. Non, jamais un infidèle un peu raisonnable, qui serait instruit de nos vérités, ne se le pourrait imaginer. Oh mon Dieu, c'est donc de la sorte que vos amis mêmes vous traitent! mais comment ne point trembler dans ce lieu terrible? comment n'être point saisi d'une divine frayeur, lors même que l'on est dans la rue, et que l'on en approche? comment y pouvoir ouvrir les yeux pour s'arrêter à des objets créés? comment y pouvoir ouvrir la bouche pour y dire la moindre parole? comment, si la vraie et pure nécessité oblige indispensablement à en dire quelqu'une, ne la pas dire d'une manière qui fasse paraître hautement la foi que l'on a de la présence corporelle d'un Dieu, la prononçant à voix très-basse et pleine d'une sainte crainte? Il faut bien dire que la moindre petite légèreté en ce lieu saint, est d'une importance

plus grande que l'on ne pense, puisque les démons font tant d'efforts pour la donner. Ah! si l'on connaissait Dieu, si l'on connaissait Dieu, comment faire pour s'en distraire un seul moment volontairement, et pour s'appliquer à soi-même, ou à une autre créature, nous qui ne sommes que de chétifs néants? que les religieuses fassent réflexion sur ces vérités quand elles viennent dans leur chœur, qui, à raison de la grille fermée, pourrait quelquefois donner quelque occasion d'une moindre attention à la sainteté du lieu. Notre saint religieux, qui était aussi parfait dans son zèle que dans toutes les autres vertus, pouvait dire ce qui est écrit de son Seigneur et Maître : Qu'il était dévoré du zèle de la maison de Dieu. (*Psal.* LXVIII, 10.) Il entrait dans une juste indignation à la vue des moindres irrévérences, et la molle complaisance qui fait garder le silence à tant de gens qui devraient parler dans ces occasions pour soutenir l'honneur de leur Souverain, n'avait aucune place dans son cœur généreux; il le montra bien dans un sujet qui, de soi, était assez pardonnable. Pendant qu'il était gardien dans l'un des couvents de sa congrégation, quelques religieux, par une fragilité qui est assez naturelle à l'homme, ne purent s'empêcher de rire, durant l'office divin, à cause de quelque sujet imprévu qui les y portait. Cependant l'homme de Dieu ne laissa pas cette faute, quoique involontaire, sans pénitence, et il ordonna sur-le-champ la discipline à ces religieux, qu'ils prirent aussitôt dans la sacristie, sans que jamais l'on pût en obtenir la dispense, quoi que des évêques, et d'autres personnes de la première qualité, qui avaient assisté à l'office, pussent dire, et quelques prières qu'ils lui en fissent. Pour moi je suis entièrement convaincu que la plus petite irrévérence commise en la présence du Dieu de toute grandeur dans nos églises, demanderait que tous les hommes de la terre fissent réparation d'honneur à cette majesté souveraine, et qu'elle demanderait les larmes de toutes les créatures raisonnables.

## CHAPITRE IV.

### *De son Oraison.*

Il semble que c'est une chose superflue, quand on parle d'un homme de Dieu, de dire qu'il était un homme d'oraison ; car s'il est à Dieu, il n'y peut être sans l'aimer; et comment l'aimerait-il, sans y penser? Or, l'oraison n'étant autre chose qu'une élévation de l'esprit à Dieu, celui qui pense à Dieu affectueusement, comme toutes les personnes qui l'aiment en vérité y pensent, celui-là fait oraison. Tout amour donc véritable suppose l'application au sujet aimé; et qui ne voit cette vérité dans toutes les personnes attachées? Où est l'avare qui ne rêve beaucoup à son malheureux argent? où est l'ambitieux qui ne pense aux vains honneurs du siècle? où est la créature malheureusement attachée à une autre, qui ne s'en occupe? Car enfin, il n'est pas possible d'aimer beaucoup, sans s'occuper beaucoup de ce que l'on aime. Comment donc après cela les saints, qui ne sont saints qu'à raison du grand et extraordinaire amour qu'ils ont pour Dieu, ne penseraient-ils pas fréquemment et ardemment à Dieu? oh non, certes, c'est ce qui n'est pas possible! Si donc le souvenir de cet être infiniment aimable occupe peu l'esprit, c'est un signe qu'il y a peu de son amour dans le cœur. Ici il y aurait à soupirer inconsolablement dans la vue de ce qui se passe parmi même les Chrétiens. O que l'occupation de Dieu est rare et celle de la créature commune! Oserons-nous le dire? Mais, mon Dieu, mon adorable souverain, on ose bien le faire; si tous les jours, de vingt-quatre heures, on donne une petite demi-heure pour assister au redoutable et très-saint sacrifice de la messe, l'on compte ce peu de temps pour une chose considérable! et hélas! plusieurs le trouvent bien long. L'on se plaindra d'un prêtre qui emploiera une bonne demi-heure à célébrer un sacrifice qui sera l'étonnement des esprits immortels éternellement. Mais, durant ce peu de temps, comment encore est-on appliqué à Dieu? Le pauvre esprit souvent n'est-il pas tout rempli de mille pensées des vaines choses du monde? tant il est vrai, mon Dieu, que vous êtes peu aimé!

Il n'en est pas ainsi de ceux qui vous aiment, il n'en est pas ainsi : votre divin souvenir les suit partout, parce que partout leur cœur est uniquement à vous. Ce souvenir ne les quitte point parmi les embarras des diverses affaires où votre divine Providence les engage, parce que leur unique affaire dans toutes les affaires, est de vous y aimer. Oui, les jours leur semblent trop courts pour s'appliquer à vous, les nuits entières leur passent encore trop tôt, parce que l'on ne se lasse pas de penser et repenser à ce que l'on aime beaucoup. Nous ne le voyons, hélas! que trop dans l'amour-attaché des créatures; ainsi ces gens qui s'y laissent prendre deviennent rêveurs, aimant à être seuls, et parlant de leurs attaches jusqu'à fatiguer ceux qui les écoutent. Il ne sera donc pas dit qu'entre tous les amours, il n'y ait que le seul amour divin qui soit sans la pensée de son objet adorable. J'entends que l'on me dira qu'il faut craindre l'indiscrétion, que plusieurs se sont affaibli le cerveau et ruiné l'estomac, par trop d'application; je l'avoue avec eux, quand elle est gênante, quand elle va au bandement de tête, à des considérations multipliées et fortes, qui lassent et affaiblissent, quand on y fait des efforts inconsidérés pour empêcher les distractions. Nous le disons aussi, qu'il faut éviter ces indiscrètes applications, qui peuvent avoir des suites très-fâcheuses : mais l'oraison dont nous parlons n'a rien du tout qui puisse faire peine, puisqu'elle n'est autre chose qu'un doux souvenir du Dieu que l'on aime; et dans cet heureux état du divin amour, ce serait un grand effort, et qui ferait bien mal à la tête, de n'en être pas occupé. A la vérité, c'est une peine quand il

faut lire des sujets, quand on les médite avec plusieurs raisonnements, quand il faut grandement travailler pour se tenir dans le recueillement; et, pour lors, il faut garder de certaines mesures, et régler des temps, pour ne pas excéder.

L'homme de Dieu avait fait ces choses dans ses commencements, comme on le peut voir dans l'une des règles qu'il s'etait prescrites, où il dit : « Je veux tendre à la vraie oraison, et ne manquer jamais à prendre le temps que l'obédience me donne, à prévoir mes sujets, lesquels je prendrai selon ma disposition : je me servirai de la préparation éloignée, et de la prochaine, et je demanderai très-instamment à Dieu, par Jésus-Christ, la grâce d'oraison ; parce que sans l'oraison je ne saurais rien faire qui vaille en la voie pure de la sainte perfection. » Mais le divin amour ayant fait en lui le progrès que nous y admirons, il ne fut plus assujetti à toutes ces méthodes. C'est une maxime de saint Augustin, qui est bien véritable, qu'il ne faut qu'aimer Dieu, pour entrer dans une sainte et divine liberté en tout ce que l'on fait; la raison est que sans règle particulière, tout y sera toujours très-bien réglé ; autrement il n'y aurait plus de véritable amour de Dieu. Ainsi, dans cet état de pur amour, le bon P. Jean Chrysostome était dans une occupation continuelle de Dieu ; et nous pouvons dire de lui, ce que le feu P. Binet, de la Compagnie de Jésus, personnage d'une éminente piété et d'un rare mérite, et dont la mémoire est en bénédiction, a écrit du bienheureux Stanislas, novice de la compagnie, qu'il ne faisait qu'une fois le jour l'oraison, mais qu'elle durait depuis le matin jusqu'au soir; et même il faut encore dire quelque chose de plus, puisque la nuit, après matines, le bon Père ne se couchait point, comme les autres religieux, pour penser plus à l'aise au Dieu de son cœur et sa portion éternelle. Quoique l'ardent amour qu'il avait pour cette majesté suprême le tînt toujours occupé, cependant il ne laissait pas de choisir de certains temps où, dans le silence et l'éloignement des créatures, il pût s'y appliquer. C'est pourquoi tous les jours il prenait une partie des nuits, parce que c'est le temps comme du silence universel du monde, et où toutes les créatures sont retirées ; il passait même quelquefois les nuits tout entières dans la sainte oraison ; il faisait de longues retraites, et on lui en a vu faire d'un mois entier au couvent de Meulan, où il avait accommodé, au bout d'une allée, des branches d'arbres et de feuillages, pour s'y retirer durant tout le jour. Oh ! qui aurait pu entendre dans cette solitude les soupirs amoureux de son cœur ; qui aurait pu pénétrer les affections embrasées de sa volonté, les pieuses et saintes dévotions de son esprit, qu'il aurait découvert de grandes choses que celui qui est tout-puissant fait dans ceux qui le recherchent en vérité ! qu'il aurait bien vu combien il fait bon quitter les créatures et leurs conversations, pour converser avec le Créateur, et que la retraite, qui est si ennuyeuse aux gens du monde, est un vrai paradis pour ceux qui n'en sont plus. O monde, ô monde ! que tu ne sais guère ce que vaut le divin amour ! que tu ne sais guère ce que c'est que de goûter combien le Seigneur est doux ! Que bienheureux, ô mon Seigneur et mon Dieu, est celui que vous avez retiré des mensonges de ce monde aveuglé, pour le mettre dans les voies de la vérité, qui sont uniquement les voies qui tendent et conduisent à vous.

Or, comme la sainte oraison dissipe les ténèbres qui nous environnent, et qu'elle nous ouvre les yeux aux plus belles lumières de la grâce; qu'elle nous découvre le vrai trésor qui renferme tous les biens imaginables, qui est Dieu, et qu'elle est le grand moyen de le posséder par son union divine qu'elle nous procure ; l'âme qui en a l'heureuse expérience, a de la peine à se tenir, comme le remarque très-bien la séraphique sainte Thérèse ; elle voudrait aller crier de toutes parts, et dire à toutes sortes de personnes le bien qu'elle a trouvé. Comme il est immense, infini, elle ne craint pas qu'on le partage comme dans les biens temporels. Quelque communication qu'en puissent avoir les autres, son bien n'en est en rien diminué : bien au contraire, son zèle qui la porte à le produire, ne sert qu'à l'accroître et à en augmenter la divine possession. C'était l'état où se trouvait le P. Jean Chrysostome quand il portait les âmes avec tant de force à la pratique de l'oraison, dont il montrait la nécessité par des raisons insurmontables.

Voici quelques avis excellents qu'il donnait pour la faire. Premièrement, il avertissait beaucoup que les voies que Dieu tout béni tient sur les âmes sont bien différentes; que telle pratique qui sera bonne à l'un, ne sera pas propre à l'autre; que les uns doivent se servir de méthode de l'oraison qui se fait par le discours et le raisonnement, comme le font ceux qui méditent ; que les autres doivent se tenir dans une simple vue par la contemplation active, et enfin qu'il y en a qui doivent se laisser aller au trait extraordinaire de l'esprit de Dieu, dans l'oraison passive ; que, dans ces différentes voies, et dans ces diverses espèces d'oraisons, les âmes qui y sont conduites, y sont encore menées par des attraits tout différents, et qu'ainsi tous ceux qui méditent, ne méditent pas en la même manière, aussi bien que ceux qui contemplent; que tout ce qu'il y a à faire, est de bien discerner la voie par laquelle Dieu tout bon nous appelle, et que c'est une grâce toute singulière, de trouver un directeur éclairé et expérimenté, qui sache bien nous la découvrir, et qui ne tombe pas dans les extrémités, ou de ceux qui arrêtent toutes les âmes à la méditation, ou de ceux qui les élèvent toutes à la contemplation. Comme la divine Providence nous a fait donner au public un livre intitulé : *Le règne de Dieu en l'oraison mentale*, et où nous avons traité amplement de ce sujet, où il y a peu de difficultés de l'oraison qui n'y soient

éclaircies, la même divine Providence en ayant disposé de la sorte, nous ne parlerons pas ici davantage sur ce premier avis; seulement nous remarquerons que le grand saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, blâmait fort les directeurs qui voulaient conduire les âmes par une même voie, et de vrai, qu'est-ce faire autre chose que de s'opposer à celles de Dieu qui sont différentes, comme nous venons de le dire, et mettre ensuite ces pauvres âmes dans des gênes insupportables, les tirant du chemin où Dieu les met, pour les faire marcher dans ceux de l'homme, ce qui est les faire sortir hors de leur centre, et les jeter dans des mouvements inquiets et des agitations pénibles, qui leur dureront autant qu'elles seront hors du lieu que la divine Providence leur a destiné.

Notre saint religieux, dont l'un des plus grands personnages de notre temps a dit qu'il avait des lumières immenses, enseignait, pour remédier à ce désordre, qu'il faut laisser les âmes dans une grande liberté, pour suivre les attraits de l'esprit de Dieu, dans quelque voie qu'elles marchent. Cependant, sans ôter rien de cette liberté de grâce, il donnait avis que ceux qui méditent, demeurent libres dans les sujets de leur oraison, et, suivant en cela la motion et la lumière intérieure, doivent néanmoins incliner à s'occuper de la divinité et de la sainte humanité de Jésus-Christ, et que la méditation ou contemplation de l'humanité sainte, unie à la Divinité, était le genre d'oraison le plus efficace pour la perfection. Il estimait que, pour le pratiquer avec plus de bénédiction, il faut commencer par la vue des perfections divines, parce que, disait-il, le premier fondement qu'il faut mettre dans l'âme, est une haute estime de l'être de Dieu et de ses excellences, n'y ayant rien qui pénètre plus l'entendement, et qui porte plus efficacement à la destruction du péché, à la séparation du monde et de soi-même, et à la pratique de la pure vertu : de plus, qu'il est de grande importance que, dans la vue des actions ou des souffrances de Jésus-Christ, l'on soit vivement pénétré que c'est un Dieu fait homme qui agit et qui souffre, et un Dieu d'une grandeur infinie, et d'une majesté incompréhensible; et que, pour en rendre la méditation plus forte ou la contemplation, l'on doit tâcher d'acquérir une haute estime et un grand amour de la Divinité. C'est pourquoi, écrivant à une personne, il lui dit : « Je vous conseille de vous rendre savante, et de vous exercer beaucoup présentement dans les perfections divines: votre âme en a besoin pour concevoir une véritable et forte estime de Jésus-Christ, et pour se tirer de sa chair et de ses inclinations mondaines qui la traversent. » C'était l'avis qu'il donnait ordinairement de prime abord, et il conseillait pour ce sujet Alvarez en son tome II, *De l'Oraison*, qui en donne une ample matière. Ensuite il disait, qu'étant bien fondé dans les vues de la Divinité, il fallait s'appliquer fortement à la sainte humanité sans la séparer de la Divinité, et que l'on en verrait des bénédictions admirables. Il gardait en cela l'ordre que notre adorable Sauveur nous prescrit lui-même dans son Evangile en saint Jean (XVII, 3), où il dit, parlant à son Père : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.*

Il insinuait fort la préparation éloignée, qui consiste dans la mortification, le dégagement, la pureté de cœur : car à la vérité les personnes attachées sont peu propres à la sainte oraison : elles la doivent néanmoins faire, comme l'enseigne très-bien sainte Thérèse; car il n'y a point de pécheur quel qu'il soit, qui puisse justement s'en exempter; et c'est l'effet d'une des plus artificieuses ruses du démon, de ne pas s'adonner à l'oraison mentale, sous prétexte qu'elle n'est propre que pour les personnes avancées dans l'amour de Dieu. Le démon, dit la grande sainte dont nous venons de parler, sait bien que tôt ou tard, si un pécheur persiste à faire l'oraison mentale avec le secours de la grâce, il sera délivré de sa tyrannie; c'est pourquoi il fait tous ses efforts pour l'en empêcher. Cette considération est bien digne de remarque; mais il faut aussi avouer, comme le dit très-bien le saint livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que la raison pour laquelle il y a peu de contemplatifs, c'est-à-dire de gens qui aient fait quelque progrès considérable dans les voies de l'oraison, c'est parce qu'il y en a peu qui soient détachés des choses du siècle. L'homme de Dieu, pour s'en déprendre, portait beaucoup à leur éloignement: ainsi il conseillait de se ménager des temps de retraite et de silence, autant qu'on le pouvait faire conformément à son état et vocation ce qu'il pratiquait avec une sainte exactitude, car il observait un grand silence; et quand il faisait des voyages, il marchait souvent un peu éloigné de ses compagnons, pour le mieux garder, et avoir plus de lieu de s'entretenir avec Dieu. Il avait coutume de dire, que ceux qui parlaient beaucoup, et s'entretenaient facilement des choses de la terre, portaient un grand empêchement à la conversation avec Dieu; c'est pourquoi il avait une grande aversion de la lecture des gazettes; et dans tous les temps qu'il a gouverné sa province, il a toujours fait des ordonnances par lesquelles il défendait de les lire ni en public ni en particulier; ordonnances qu'il faisait observer exactement; en sorte qu'un jour les ayant trouvées entre les mains d'un religieux, il les lui arracha avec un zèle tout divin, et les jeta aussitôt dans le feu. L'on objecte à ce saint zèle, qu'il y a plusieurs communautés où on les lit; mais le saint livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* fournit une bonne réponse à cette objection, en disant, que l'entretien des choses séculières est un grand empêchement, quand même cela se ferait avec une bonne et pure intention. O mon Dieu, nous l'avons déjà dit, et nous le répétons: nous disons tous que ce livre est un livre tout divin; je ne

sais où est la personne qui le désapprouve : mais hélas ! pourquoi donc ne le pas pratiquer? L'on peut encore ici ajouter une chose pour la défense du zèle de l'homme de Dieu, c'est qu'il sera difficile de trouver dans l'histoire des ordres, que dans leurs commencements, qui étaient pleins de l'esprit primitif de leur grâce, il y ait eu de tels usages : mais, bien loin de ces coutumes séculières, l'on ne voyait qu'un esprit d'éloignement et d'une sainte aversion de ces sortes de pratiques. Pour lors les lectures, les occupations n'étaient que des affaires de Jésus-Christ.

Il donnait encore avis que la sobriété discrète et le retranchement des viandes, qui ne servent qu'au plaisir, était très-nécessaire à l'esprit d'oraison ; que l'état des souffrances y contribuait beaucoup, ce qui provenait, selon sa pensée, de la vertu de notre bon Sauveur, qui est accordée à cet état. Mais il conseillait de demander instamment, et avec grande humilité, le don de la sainte oraison, selon les desseins de Dieu ; de là vient qu'écrivant à un ecclésiastique, il lui dit : « Faites des dévotions et pèlerinages pour obtenir le secours du ciel, afin que vous puissiez vous établir de bonne sorte dans la voie de l'oraison, de laquelle dépend votre perfection. » Il estimait que, pour bien marcher dans cette voie, l'on doit faire toutes ses lectures spirituelles dans l'esprit d'oraison, c'est-à-dire avec quelques petites réflexions douces et suaves, sans aucune violence ni contrainte. Sur toutes choses il recommandait la fidélité et la persévérance dans ce saint exercice ; et certainement sans cette fidélité et le grand courage qui la doit accompagner en la force de notre aimable Sauveur, l'on est en grand danger de le quitter, et de perdre toutes les grâces qui y sont attachées. Sainte Thérèse assure que Notre-Seigneur lui fit connaître que, si elle n'eût repris l'oraison, l'ayant quittée sous le beau prétexte qu'elle était indigne de s'y occuper, elle eût été damnée, et qu'il lui fit voir le lieu de l'enfer qui lui était préparé. La même sainte dit que l'on a besoin de grand courage, à raison des oppositions du démon, de l'ennui de la nature, des peines qui y arrivent, soit de la part des distractions, soit de la part des répugnances que l'on souffre, ou des tentations qui attaquent ; mais, qu'à quelque prix que ce soit, il faut persévérer, quand l'on devrait mourir en la peine, et que l'on en devrait souffrir toutes sortes de travaux, et qu'il semblerait que l'on y serait inutile.

Le bon P. Jean Chrysostome donnait un excellent avis au sujet de l'impuissance ou de l'inutilité que plusieurs prétendent pour ne se pas adonner à l'oraison. Il disait donc, que lorsque l'on ne pouvait méditer, il fallait se tenir doucement et simplement en la présence de Dieu, ou dans le souvenir pur et simple de Jésus-Christ, dont la seule pensée, selon les saints Pères, porte avec soi de grandes bénédictions ; et il ajoutait, qu'il avait vu plusieurs serviteurs de Dieu, qui, ne pouvant se servir de l'oraison du discours, et s'étant appliqués à adorer Dieu dans ses vérités universelles, et Jésus-Christ dans ses états, y avaient fait un tel fruit et reçu tant de bénédictions, qu'ils étaient parvenus à une pure contemplation, qui n'agite point l'imagination et ne fait aucun mal à la tête ; ce qui est bien propre aux infirmes. Il remarquait encore qu'il y a de certains états de peines, dans lesquels il ne se faut pas violenter par une application distincte, se contentant d'une vue confuse de la présence de Dieu. Que l'on peut, en de certains temps dans ces états, prononcer quelques actes, quoiqu'il semble que cela ne se fasse qu'à l'extérieur, et que l'on n'y trouve aucun goût, mais de la répugnance.

Il avertissait qu'il ne faut pas interrompre son recueillement sous prétexte de ses besoins spirituels, comme de penser à ses défauts; et aussi, que les prédicateurs doivent bien prendre garde à ne pas faire une étude de leur oraison, s'occupant de ce qu'ils doivent prêcher, et se tirant de la pure application à Dieu, ce qui est une grande tromperie, mais qui n'arrive pas lorsque les prédicateurs, étant remplis de la plénitude de l'esprit de Dieu qu'ils ont reçu dans leur oraison, vont la communiquer; mais cela suppose une grande occupation de Dieu, et une grande désoccupation de soi-même et de ce qui nous regarde. Or, cette plénitude de Dieu ne se doit pas prendre simplement lorsqu'elle se manifeste en la contemplation par une abondante lumière; mais encore en ce que, hors le temps de cette jouissance, elle ne laisse pas de séparer l'âme des créatures, et de l'élever à son divin objet par une vive, mais secrète tendance d'amour.

Il enseignait que c'est une chose dangereuse de résister à l'attrait passif, et que l'on se prive de biens immenses; et que les directeurs qui empêchent les âmes de s'y laisser aller, ou par ignorance, ou par des craintes mal fondées, en répondront sévèrement au tribunal de Dieu ; que, dans cet état d'oraison passive, plus la lumière monte haut dans la partie intellectuelle, et est dégagée de l'imagination et du sensible, plus elle est pure, forte et efficace ; et que quelquefois elle est si pure, qu'au sortir de l'oraison l'on ne s'aperçoit pas que l'on y ait rien fait; que pour les abstractions, extases, suspensions qui y peuvent arriver, il faut avoir recours à la direction pour les prévenir, et empêcher autant que l'on peut dans l'excès de leurs effets; car quelquefois l'opération est si impétueuse et si violente, qu'il faut doucement s'en divertir, et sainte Thérèse conseillait pour lors à ses prieures d'occuper les filles qui souffraient de telles opérations, au travail extérieur. Mais il recommandait beaucoup, à l'égard des vues extraordinaires, spécialement quand elles regardent le prochain, d'en user humblement, sobrement et charitablement, parce qu'autrement l'on tomberait dans de très-fâcheuses illusions, dont notre siècle n'a que trop d'exemples, aussi bien que les précédents. Il est vrai que ces grâces sont promises par Dieu même

dans l'Ecriture : il est vrai qu'elles ont été accordées dans nos derniers temps, aussi bien que dans les premiers siècles de l'Eglise ; mais comme souvent la nature, l'imagination, le démon se mêlent et se trouvent dans beaucoup de personnes, il faut y être plus retenu que l'on ne peut dire ; et d'autant plus que ce mélange se rencontre quelquefois dans celles mêmes qui ont le véritable esprit de Dieu ; c'est pourquoi la doctrine du bienheureux Jean de la Croix ne peut jamais être assez louée en ce sujet, qui enseigne qu'il faut laisser ces choses extraordinaires pour telles qu'elles sont en la présence de Dieu, et cependant ne se conduire que par la foi. Au reste notre excellent religieux disait très-judicieusement qu'il ne faut jamais fonder sa perfection ni celle des autres, dans les lumières, mais dans la bonne mortification et dans la vertu. Et, pour finir ce chapitre, remarquons encore avec lui, qu'il faut toujours prendre quelque temps pour l'oraison actuelle, quoiqu'il arrive que l'on soit habituellement occupé d'une certaine tendance, conversion et application à Dieu, qui est une espèce d'oraison continuelle.

## CHAPITRE V.

### *De sa dévotion à l'immaculée Mère de Dieu.*

C'était l'une des règles qu'il s'était imposées que celle-ci : « Je veux souvent en la journée renouveler ma volonté générale pour honorer la très-sainte Trinité, en l'union de Jésus, de la sainte Vierge et des saints. » La très-sainte et suradorable Trinité des personnes divines était le terme où s'arrêtaient toutes ses dévotions, comme elle le doit être, puisqu'elle est la fin de toutes choses. Il lui avait une dévotion admirable, et il prenait un singulier plaisir à répéter le verset que l'Eglise chante en son honneur à la fin de tous les psaumes : Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit : car c'est à elle que la gloire est due. Il renouvelait souvent, durant la journée, les desseins que la grâce lui avait inspirés, d'être uniquement aux trois Personnes divines, et cette pratique mérite bien nos réflexions pour nous engager saintement à son imitation. Mais plusieurs se plaignant qu'ils oublient de réfléchir le long de la journée sur les bons desseins qu'ils ont pris le matin, il sera bon ici de les avertir qu'ils peuvent se servir des horloges et des heures qu'elles sonnent, pour s'en ressouvenir rentrant dans eux-mêmes à toutes les heures du jour, et particulièrement pour se mettre en la présence de Dieu, qui est plus dans les lieux où ils se trouvent, qu'ils n'y sont eux-mêmes, et ensuite l'adorant avec de profonds respects, se mettant même à genoux, et se prosternant lorsque l'on est seul, pratique que j'ai vue établie dans des familles entières, où dès que l'horloge sonne, aussitôt tous ceux qui y sont, et maîtres et domestiques, se jettent à genoux pour rendre leurs adorations à la très-sainte Trinité qui est très-présente. Il est aussi bon de faire de même lorsqu'on est entré dans sa chambre, et que l'on revient de quelque lieu; et cet exercice ainsi pratiqué contribuerait beaucoup à l'établissement de la présence de Dieu en toutes choses.

Notre bon Père, tout dédié et tout consacré à la très-sainte Trinité, dans la vue de l'exécution de ses ordres, avait une dévotion singulière à la bienheureuse créature qui est la fille bien-aimée du Père Eternel, la très-digne Mère du Fils, et la très-sainte épouse du Saint-Esprit. Et de vrai, comment être bien et en vérité à Dieu, si l'on n'entre dans ses desseins? Il est vrai qu'il n'a besoin d'aucune créature; car qui dit Dieu, dit un être infiniment suffisant à soi-même : mais s'il veut s'en servir par son infinie bonté, il est le maître ; et qui peut lui dire *pourquoi le faites-vous?* Comme donc sa divine volonté est de se servir de la bienheureuse Vierge, et cela d'une manière tout extraordinaire, comme il paraît assez dans le mystère de l'Incarnation; et que dans le choix qu'il a fait d'elle par sa pure bonté, il a eu pour elle des amours inénarrables, n'est-il pas bien juste que les hommes imitent la conduite de leur Créateur?

C'étaient ces vues divines qui embrasaient le cœur du P. Jean Chrysostome d'un amour ardent pour la très-pure Vierge, en sorte qu'il en était occupé en Dieu et pour Dieu d'une manière qui ravissait tous ceux qui le voyaient, et qui les animait saintement à avoir pour cette bienheureuse créature une dévotion toute particulière. Quand il était à genoux devant ses images sacrées, il était tellement transporté d'un saint amour qu'il y paraissait comme extasié et hors de lui-même. Il en écrivait, il en parlait avec des termes si tendres et si dévots, qu'il était bien difficile de n'en pas être touché. Après Jésus et en Jésus, il se la proposait comme le modèle qui lui devait servir de règle en ses actions. « Je veux, avait-il écrit dans ses règles, m'appliquer à la sainte acquisition des vertus en la vue de Jésus et de Marie; » et c'est de cette manière qu'il la proposait aux autres : « Car, disait-il, la très-sainte Vierge est la reine et la mère de tous ceux qui veulent plaire uniquement à Dieu, d'autant que dès le premier instant de sa conception immaculée elle lui a été agréable, et que, dès ce premier instant, elle s'est déterminée à lui plaire uniquement, ce qu'elle a exécuté avec une fidélité inviolable. » Il la proposait comme le modèle de toute véritable obéissance, et assurait que si, étant plus pure que les anges bienheureux, elle s'était assujettie à la loi de purification qui supposait des mères pécheresses, c'était sans doute pour nous apprendre à être conformes aux saintes lois que les autres pratiquent. Il désirait qu'on la regardât comme le modèle de toute fidélité, et c'était ce qu'il avait appris d'elle-même, lorsque, priant devant l'une de ses images miraculeuses, et lui demandant la grâce de l'imiter en ses saintes vertus, il entendit une voix qui lui dit : « Imi-

tez en moi la vertu de fidélité, c'est comme le principe et la consommation de toute vertu. »

Surtout il souhaitait beaucoup qu'on la considérât sous le glorieux titre que l'Eglise lui donne, de Mère du bel amour : « Et de vrai, disait-il, son saint amour pour Dieu a toujours été un amour tout pur et sans aucune tache, n'ayant jamais aimé que Dieu seul et ne s'étant jamais aimée elle-même. » Il ajoutait que tous les moments de sa vie avaient été non-seulement des moments de grâce, mais des moments tout pleins de grâces ; que l'on ne pouvait pas en marquer le moindre instant qui n'eût été plein de Dieu ; que, dès le premier, qui fut celui de son immaculée conception, elle avait été remplie du Saint-Esprit ; qu'elle avait été élevée, dès ce monde, à la vue de l'essence divine ; qu'elle était morte d'amour, et que son amour dans le ciel surpassait tous les amours des anges et des saints, y étant plus élevée en gloire ; qu'elle était arrivée à une si haute gloire par la conformité qu'elle avait eue avec l'adorable Jésus son Fils, que cette admirable conformité l'avait mise dans une gloire qui surpassait même toute la gloire des bienheureux ensemble. Il méditait que c'était elle qui avait imposé le très-doux nom de Jésus à son Fils bien-aimé ; que c'était elle qui, la première des créatures de la terre, avait mérité d'entendre proférer ce saint nom, et que ce béni moment causa en elle comme un paradis de lumières, d'amour et de toutes sortes de grâces ; que, dans ce moment, son entendement reçut une lumière ineffable des hauts mystères et des profonds secrets d'amour, signifiés par le saint nom de Jésus, et que sa volonté fut toute pénétrée et embrasée des feux sacrés de son amour divin. Ah ! Dieu, s'écriait-il, eh ! que ne prenons-nous nos pauvres cœurs pour les jeter en esprit d'humilité et de pur amour dans tant de feux sacrés et de flammes divines !

Mais, s'il proposait la très-sacrée Vierge comme l'exemplaire de toutes les vertus, il conseillait d'avoir recours à elle, comme au véritable refuge des pécheurs, pour être délivré du vice. Aussi est-ce une doctrine constante parmi les saints et les docteurs de l'Eglise, qu'elle a été donnée par la divine Providence comme une mère de miséricorde à tous les fidèles, et toute l'Eglise même a recours à elle sous cette qualité. Tous les siècles nous donnent des témoignages irréprochables de ses grandes miséricordes, et saint Bernard, l'un de ses plus zélés dévots, a bien osé assurer que jamais personne ne s'était adressé à elle, qui en eût été rebuté. C'était aussi le grand conseil que donnait notre bon Père à toutes sortes de personnes qui avaient une volonté sincère de travailler, avec le secours de la grâce, à la destruction de leurs vices, d'implorer les secours de cette reine de miséricorde. Il donnait ces conseils et aux grands pécheurs, pour se tirer de leurs crimes, et aux justes, pour être délivrés des attaques de leurs passions, que Dieu, tout bon, leur laisse pour leur servir d'exercice et les faire avancer solidement en la vertu. Ecrivant un jour à un grand serviteur de Dieu, il lui manda, sur ce qu'il s'était plaint à lui qu'il était attaqué de mouvements de colère : « Portez-les patiemment, faites des actes contraires, et puis offrez-les à la sainte Vierge, et la priez d'en faire l'oblation à l'adorable Jésus. »

Il désirait, comme il a déjà été dit en la première partie, que toutes les communautés et les particuliers la prissent pour leur puissante protectrice ; que l'on se mît sous sa protection maternelle par un vrai amour filial, par une confiance d'enfant, par une dépendance très-étroite : que tous les supérieurs et supérieures des maisons lui offrissent tous les jours leur gouvernement. La vie de la séraphique sainte Thérèse peut leur donner sur ce sujet un exemple tout plein d'une consolation extraordinaire : car il est rapporté de cette aimable sainte, qu'ayant remis la supériorité d'une maison où elle avait été élue prieure, entre ses bénies mains, et ayant fait mettre la sainte image de cette auguste Reine du ciel et de la terre en la place de la prieure, comme lui cédant ; et de plus, lui ayant fait apporter les clefs de la maison, cette souveraine des anges et des hommes lui parut dans une grande gloire, accompagnée d'une multitude glorieuse d'esprits immortels, et lui dit qu'elle avait bien fait de lui remettre la supériorité de cette maison, et que désormais elle en prendrait soin comme d'une chose qui lui appartenait. C'est ainsi que le Dieu tout-puissant, que son auguste mère, se déclarent pour de pareilles dévotions, pendant que quelques esprits suffisants, et qui pensent être quelque chose, en font le sujet de leurs railleries. Mais il est doux, et bien plus doux que l'on ne peut penser, d'être méprisé du monde et de ses sectateurs, pour l'amour, l'honneur et la gloire de la Reine du ciel, et de l'incomparable Mère de Dieu, qui servira d'une plus puissante protectrice à ses zélés dévots, que si tout le monde ensemble avait conspiré pour les défendre.

L'on peut dire avec beaucoup de vérité que notre saint religieux a éprouvé en sa personne d'une manière très-spéciale cette vérité ; car si son béni cœur a eu toujours pour l'immaculée Mère de Dieu une affection d'enfant, cette grande reine a eu toujours pour lui un véritable cœur de mère. Il n'y avait point d'occasion où il ne se déclarât hautement pour tout ce qui regardait ses priviléges et son culte ; mais son zèle se faisait paraître avec une sainte ardeur dans la défense de l'Immaculée Conception. Il est vrai que ce zèle pour ce privilége de la Mère de Dieu, est commun à tous ceux de son ordre, et si le saint homme Alphonse Rodriguez, religieux de la Compagnie de Jésus, a assuré que la très-pure Vierge lui avait révélé, que l'une des raisons pour lesquelles cette Compagnie avait été donnée à l'Eglise, était pour la défense de la Conception Immaculée, l'on peut dire qu'autant qu'il y a

de religieux dans l'ordre séraphique de Saint-François, ce sont autant de bouches et de voix qui la soutiennent. Ordre bienheureux dans son zèle pour l'admirable Mère de Dieu, et pour en défendre avec vigueur ce privilége qui lui est tout singulier; ce qui lui sera toujours une source féconde des plus douces bénédictions et des plus grandes grâces du ciel. Ordre bienheureux dans les témoignages qu'il rend à son auguste reine, de sa dévotion sincère; puisqu'elle a bien voulu elle-même révéler à sainte Brigitte, non-seulement que sa bénie conception était toute pure; mais que son Fils n'avait pas encore voulu que cette prérogative, qui lui est si singulière, fût décidée comme de foi, afin qu'elle pût connaître ceux qui lui seraient plus affectionnés par la créance de ce sentiment. Ordre bienheureux, par les combats qu'il a donnés avec tant de succès, et de si glorieuses victoires pour le soutenir. Ce qui s'est fait avec tant de courage et tant de zèle, qu'il s'est trouvé des religieux qui, par une inspiration particulière du Saint-Esprit, se sont offerts d'entrer dans des feux ardents pour en prouver la vérité, comme il est rapporté du saint homme le P. Gabriel-Marie, noms qui lui furent donnés par Léon X, à cause de sa dévotion extraordinaire à la très-pure Vierge, qui a été si rare qu'il ne pouvait se lasser de parler de sa bonne maîtresse dans toutes sortes d'occasions, et ne prenant jamais d'autres sujets de tous ses sermons que le *Magnificat*, divin cantique de cette aimable princesse, quoiqu'il ait prêché un grand nombre d'années les avents et les carêmes entiers : et enfin il mourut en l'expliquant encore à ses frères. Il a été le fidèle coadjuteur de la bienheureuse Jeanne de France dans l'établissement de l'ordre de l'Annonciade des dix Vertus de Notre-Dame, et ça été par ses avis qu'il a été tout dédié à la glorieuse Mère de Dieu. Mais ce qui marque encore la rare dévotion de cet ordre pour le privilége de la très-pure Vierge, est l'office de son Immaculée Conception qu'il fait tous les samedis qui ne sont pas empêchés, et qui lui est particulier pour le jour de la fête, et durant toute l'octave, et qui se fait dans Rome, tous les ans, avec une grande solennité, avec l'approbation des Souverains Pontifes, qui ont donné même la permission de le faire dans des évêchés tout entiers d'Italie, selon l'humble supplication qui leur en était faite par les évêques et chapitres. Après tout, si les mahométans accordent cette faveur à la glorieuse Vierge, il ne doit pas être bien difficile aux Chrétiens de la lui donner.

Mais enfin il n'y avait rien dans la sainte Vierge que notre bon religieux n'honorât avec des sentiments d'une piété éminente. Il se réjouissait beaucoup de ses joies, il prenait part à toutes ses faveurs; sa joie était si grande pour les dons qu'elle avait reçus du Saint-Esprit, et pour les grâces dont elle en avait été comblée, qu'il estimait surpasser toutes les pensées que l'on pourrait s'en former; mais il désirait aussi que les autres s'en réjouissent. Il assurait que son béni cœur répandait sur les hommes toutes sortes de biens; que nous lui avions des obligations incroyables pour ses bienfaits; et il en était bien persuadé, comme il le montra dans un pèlerinage qu'il fit à Notre-Dame de Liesse, sans se servir d'aucune commodité, quoiqu'il eût mal à une jambe, et jeûnant très-rigoureusement; car il le fit pour remercier cette Mère de bonté, attribuant à ses secours des grâces que sa congrégation avait reçues dans quelques troubles qui s'étaient élevés. C'était l'une de ses dévotions que d'aller en pèlerinage aux églises ou chapelles consacrées à Dieu sous l'invocation de Notre-Dame, et il y allait en grand silence et pénitence. Quelquefois il y restait neuf jours pour y faire des neuvaines, il y jeûnait tous les jours durant ce temps-là, et quelquefois au pain et à l'eau, et y passait les nuits entières en oraison. Il assurait que ces pèlerinages, faits en esprit et en vérité, étaient accompagnés de très-grandes grâces que Dieu tout bon y accordait. C'est pourquoi écrivant à l'auteur du *Chrétien intérieur*, il lui dit : « Faites des pèlerinages particulièrement aux églises de la sainte Vierge. » Et dans une lettre adressée à une personne qui lui avait mandé que les longues retraites étaient contraires à sa santé, il lui fait cette réponse : « Je vous conseillerais au lieu de telles retraites, d'aller deux ou trois fois tous les ans en pèlerinage en quelques lieux dédiés à la sainte Vierge, et de demeurer là pour l'honorer l'espace de trois jours; et afin de rendre cet exercice doux et agréable, ayez avec vous quelque bon prêtre, qui vous entretienne de fois à autre de la vie et des miracles de la sainte Vierge. Cette pratique simple est très-utile et de grande bénédiction, et assurément vous en recevrez beaucoup de fruit, et en demeurerez très-satisfait. Portez avec vous quelque livre, comme celui de la *Triple Couronne* du révérend P. Poiré, ou autres semblables. » Il conseillait ces sortes de lectures, comme très-propres pour enflammer dans le saint amour de l'aimable Mère de Dieu; et l'on a trouvé cette résolution dans l'une de ses règles qu'il s'était prescrites : « Je veux apprendre des histoires bien appuyées de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, pour les dire à mes frères, et coopérer par ce moyen à leur perfection. »

## CHAPITRE VI.

*De sa dévotion aux bons anges et aux saints.*

Comme c'est le propre de l'amour d'unir la personne qui aime à l'objet aimé, il la fait entrer dans ses intentions; et l'éloignant de tout ce qui ne lui plaît pas, il la porte à tout ce qui lui est agréable; ainsi l'âme qui est saintement unie à Dieu, se rend conforme à la divine volonté. Elle ne veut rien de ce qu'il ne veut pas, et elle veut tout ce qu'il veut. De là vient l'aversion extrême qu'elle a pour le péché, qu'elle

déteste plus que tous les maux imaginables : de là vient l'horreur même qu'elle conçoit des plus légères fautes, dont elle ne voudrait pas commettre la moindre de propos délibéré, ou avec une entière connaissance, quand il lui faudrait souffrir mille morts. Sur quoi je crois devoir ici remarquer, pour tirer de peine plusieurs âmes qui aspirent vraiment au pur amour, qu'il y a une grande différence entre la lumière qui nous fait connaître une faute, ou la détermination de la volonté à la commettre ; ce qu'il ne faut pas confondre, et dont le peu d'intelligence embarrasse les personnes qui sont à Dieu ; car elles s'imaginent dès lors qu'elles ont eu quelque vue d'un défaut, qu'elles l'ont commis avec une pleine résolution ; ainsi elles se tourmentent, croyant tomber dans le péché véniel avec une parfaite connaissance. Mais il faut savoir que la lumière peut être donnée, que l'on va commettre un péché véniel, sans que la volonté s'y détermine; et cependant, dans l'intervalle du temps où l'on ne prend aucune résolution, insensiblement l'on tombe dans le péché. Par exemple, l'on est distrait dans le temps de la prière, il vient une vue de distraction, et sans aucune résolution de demeurer distrait, cette vue se retirant, l'on continue dans cette distraction. Sans doute que c'est là un péché véniel, car l'on est en faute de n'avoir pas aussitôt fait usage de la lumière que l'on a eue ; mais ce n'est pas un péché véniel de propos délibéré, car on l'a commis sans en prendre aucune résolution; et si on avait eu assez de réflexion pour pouvoir délibérer, l'on aurait mieux aimé mourir que de s'y laisser aller. Or, cette matière est d'une grande importance dans les voies du pur amour, parce qu'il est vrai qu'une seule faute commise avec une entière volonté, y apporte plus d'obstacle que mille qui se font imperceptiblement par fragilité ou impétuosité de nature; ainsi l'on doit plus prendre garde à la manière dont ces légères fautes se commettent, qu'au nombre. Il faut dire encore quelque chose de plus, qui est que Dieu ne pouvant vouloir aucune imperfection, l'âme, qui lui est intimement unie, doit travailler à s'en séparer, autrement l'union ne sera pas parfaite. C'est ce qui fait la nécessité des terribles flammes du feu purifiant du purgatoire, l'âme ne pouvant entrer dans le ciel, où l'union avec Dieu est dans sa totale perfection, si elle n'est délivrée de toute imperfection : car il faut, pour être entièrement uni à Dieu, ne vouloir rien de ce qu'il ne veut pas.

Mais, d'autre part, on doit aussi vouloir tout ce qui lui est agréable, et par conséquent aimer tout ce qu'il aime, et aimer singulièrement tout ce qu'il regarde avec un amour particulier. Et c'est ici le fondement de la dévotion aux bienheureux anges et aux saints; car comme il est certain que Dieu les a aimés d'un amour extraordinaire, si l'on est véritablement dans sa divine union, nous les devons aimer singulièrement, à l'imitation de son divin amour; autrement il faudrait s'écarter de ses adorables inclinations et en même temps de sa sainte union. Que l'hérétique nous dise ici que Dieu n'a aucun besoin de ses saints, qu'étant infiniment suffisant à lui-même, les créatures ne lui sont pas nécessaires, nous avouerons ces vérités de tout notre cœur ; mais que concluent-elles contre le respect que nous leur portons? Si le Dieu de toute grandeur, n'ayant aucun besoin de ses créatures, ce qui est très-vrai, veut néanmoins s'en servir, et que dans l'ordre de son aimable providence il les destine comme des moyens pour aller à lui ; qui sommes-nous pour être contraires à ses ordres et résister aux dispositions de sa divine providence? Il n'a, certes, dans l'ordre naturel aucun besoin ni du soleil pour nous éclairer, ni de l'air pour nous faire respirer, ni du feu pour nous chauffer, ni de la nourriture qu'il nous donne pour nous conserver la vie; et cependant qui ne voudrait pas s'en servir, ne s'opposerait-il pas à l'ordre qu'il a établi dans l'univers, et ne passerait-il pas pour ridicule? Il faut dire la même chose à l'égard de l'ordre de la grâce. La divine parole ne nous enseigne-t-elle pas qu'il a commandé à ses anges de nous garder dans toutes nos voies; et, sous prétexte que Dieu n'en a aucun besoin, faudra-t-il refuser leur protection, ou n'avoir pas de reconnaissance et d'amour pour ces célestes esprits qui nous obligent d'une manière si bienfaisante? Il est donc juste d'aimer ceux que Dieu aime, et d'honorer ceux qu'il rend honorables, de glorifier ceux qu'il glorifie. Le saint homme dont nous écrivons la vie était trop uni à Dieu pour ne pas suivre ses divines inclinations; ainsi il a beaucoup aimé les objets qui ont été les sujets de ses plus douces complaisances, comme les bienheureux anges et les saints; et il a excellé dans leur solide et sainte dévotion.

Il était très-appliqué aux saints anges, parce qu'il disait qu'ils étaient admirables dans leur pure et invariable application à Dieu seul : et de vrai, on peut bien les appeler les créatures de Dieu seul, parce que l'on ne peut pas assigner un seul instant de leur vie, dans lequel ils n'aient été pleins de son seul et pur amour et vides de tout amour-propre. J'avoue que cette vue me presserait fortement de dire beaucoup de choses de ces esprits immortels; mais comme l'aimable providence de Dieu m'en a fait donner un traité au public, intitulé : *La dévotion aux neuf chœurs des anges*, je ne répéterai point ici ce que j'en ai dit. Seulement il faut considérer qu'il est bien difficile de se défendre d'aimer de purs esprits, qui ont toujours été aimés de Dieu, qui ont toujours aimé Dieu, qui l'ont toujours aimé lui seul, qui ne se sont jamais aimés eux-mêmes, qui n'ont jamais été attachés à rien de créé, et qui par conséquent ont toujours été dans le pur amour, aucun amour étranger n'ayant jamais eu la moindre entrée dans leurs pures affections; ainsi toutes ces troupes sublimes

et glorieuses sont des troupes toutes belles et sans la moindre tache. Je ne m'étonne pas ensuite si la divine Providence s'est servie si fréquemment de ces esprits tout d'amour pour élever les âmes au pur amour, dont on peut dire qu'ils sont les patrons et les prophètes. Et, à vrai dire, qui considérera bien les choses, verra que les plus grands saints ont eu une particulière dévotion pour tous les chœurs de ces bienheureux esprits : ce qui peut faire inférer justement qu'elle est la marque non-seulement de prédestination, mais d'une haute prédestination ; l'on verra que c'est par leur dévotion que les plus hautes faveurs du ciel ont été accordées, comme il est très-évident en la personne du séraphique P. saint François, qui a reçu les sacrées stigmates de notre bon Sauveur et Seigneur Jésus-Christ par un séraphin, et dans le temps qu'il faisait un carême de quarante jours en l'honneur des anges. L'on peut remarquer la même chose en la personne de l'aimable sainte Thérèse, dont le cœur fut transpercé d'une flèche du pur amour par les mains d'un séraphin. Mais ce qui est considérable est l'ordre qu'elle reçut du ciel de ne plus converser qu'avec les anges, lorsqu'il plut à la divine Miséricorde de la délivrer de ses imperfections ; comme si Dieu tout bon eût voulu par là nous instruire que la conversation avec ces célestes esprits, au contraire de celle que l'on a avec les créatures d'ici-bas, qui est bien dangereuse et qui, pour l'ordinaire, laisse toujours quelque tache ou souillure, ne sert qu'à nous enflammer des plus vives flammes du pur amour. Il me semble que c'est parce qu'ils n'ont jamais commis aucune offense, qu'ils ne se sont jamais tirés hors de l'ordre de Dieu, qu'ils ont toujours été remplis de son seul amour; ainsi qu'ils sont très-propres à conduire, à faire avancer, à perfectionner les âmes dans les voies du pur amour. C'est ce que le bon P. Chrysostome désirait que l'on considérât dans la mission des anges gardiens, qui ne sont envoyés que pour cette glorieuse fin.

C'est pourquoi il leur portait une dévotion extraordinaire, qui en vérité devrait être bien commune à tous les Chrétiens; mais de plus, il avait beaucoup de dévotion pour les séraphins et pour les premiers de ce sublime chœur, comme pour saint Michel et pour saint Gabriel. Il désirait que l'on pensât avec réflexion sur la bonté et la douceur de la divine Providence, qui, au milieu de toutes les faiblesses qui nous environnent, nous donne le secours des anges pour coopérer avec nous aux actes de force, soit dans les combats externes des démons et des mondains, soit dans les combats internes des passions et de la chair. « Implorez, disait-il, le secours des saints anges, et en particulier de votre bon ange gardien, pour acquérir la vertu de la force, et afin que vous ne soyez pas surpris, et qu'au temps de la tentation et de la guerre vous ayez de quoi résister, et que vous ne succombiez pas honteusement. » Sur ce sujet, il proposait les exemples de saint Pierre, qui renia son bon Maître, et de Judas qui le trahit. Mais il assurait que saint Michel et saint Gabriel étaient les protecteurs de la vertu et de la force ; parce que le premier, par un acte particulier de force, avait chassé du paradis les anges rebelles et les avait précipités dans les enfers, et que l'autre avait été le très-fidèle économe du mystère de l'Incarnation, qui est le très-véritable trésor de cette belle vertu.

Cette vue avait toutefois animé si efficacement le grand saint Bernard, qu'il s'écriait : « Qu'avons-nous à craindre sous une telle protection? » en parlant de celle des anges bienheureux. De là vient qu'il exhortait si fortement à les aimer, à se rendre familière leur céleste conversation, à leur avoir une dévotion toute singulière. Et il est vrai que la conversation avec ces esprits tout d'amour attire mille grâces du ciel, et qu'il est bien doux et très-avantageux de les voir intérieurement, de les saluer souvent, de prendre quelquefois des quarts d'heure, des demi-heures ou plus, pour s'entretenir avec eux des affaires du royaume de Dieu ; ce qui se doit entendre non-seulement de nos anges gardiens mais des anges tutélaires des diocèses où nous sommes, des personnes que nous rencontrons, soit dans les chemins ou les maisons, spécialement de celles que nous fréquentons ou dont nous avons besoin. Je me sens ici pressé d'insinuer une pratique pour les temps des voyages et même lorsqu'on demeure dans un lieu, qui pourra servir à la gloire de notre bon Sauveur, qui est l'unique fin que nous devons prétendre; et cette pratique consiste en trois choses. La première, à la vue d'une église, d'y adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui y réside corporellement. La seconde, de faire quelque élévation d'esprit ou de cœur à l'infinie miséricorde de ce bon Sauveur, pour les âmes dont les corps sont enterrés dans ce lieu. Et la troisième, de saluer les saints anges qui tiennent compagnie à notre bon Maître, auprès du très-saint sacrement de l'autel, et tous les saints anges de toutes les personnes qui sont dans la ville ou le village où l'on passe, ou bien où l'on demeure, et de penser et s'entretenir avec eux; ce que les personnes de communauté peuvent faire à l'égard des anges de toutes celles qui la composent. L'on peut ajouter les saints patrons des lieux, et les saints dont il y a des reliques.

Il est encore bon, quand on salue quelqu'un, d'avoir l'intention de saluer l'ange qui le garde ; d'avoir l'intention, quand on célèbre la fête de quelque saint, d'honorer en même temps l'ange gardien qu'il avait quand il était dans ce bas monde; ainsi, sans multiplier les exercices de piété, l'on fera sans peine tantôt la fête d'un ange, et tantôt la fête d'un autre. Il est bon de faire des neuvaines pour honorer les neuf chœurs des anges bienheureux, ou faire neuf actes de vertu en leur honneur, donner neuf aumônes, ou faire neuf prières. L'on a recours

aux séraphins pour obtenir le pur amour; aux chérubins pour obtenir la vraie lumière et la connaissance de Dieu, de Jésus-Christ et des maximes de l'Evangile; aux trônes pour obtenir la paix divine; aux dominations pour le don de force; aux vertus pour la solide pratique de la pure vertu; aux puissances pour résister et triompher des diables; aux principautés pour l'empire que nous devons exercer sur nos passions; aux archanges pour le zèle de Dieu; aux anges pour la pureté et la sainteté. Et enfin il faut savoir qu'il est très-avantageux d'avoir recours à tous ces esprits bienheureux universellement pour toutes choses, soit pour les affaires publiques, soit pour les particulières, dans les temps de peste, de guerre, de famine, dans les besoins de pluie ou de beau temps; dans tous les besoins particuliers, soit de l'âme, soit du corps, dans la prospérité ou adversité; puisqu'ils sont les ministres dont la divine Providence se sert pour l'exécution de ses desseins sur les hommes. Il y en a sept, selon le témoignage de l'Ecriture, qui sont les plus proches du trône de Dieu; elle nous donne le nom de trois, qui sont saint Michel, saint Gabriel et saint Raphaël. L'Ecriture et la tradition nous en apprennent une protection admirable envers les hommes, ce qui nous doit obliger à avoir encore pour eux une dévotion très-particulière.

Mais comme non-seulement les anges bienheureux, mais encore les saints, sont les sujets des plus douces complaisances de Dieu; les motifs pris de l'union que nous devons avoir avec ce Dieu de toute bonté et de toute miséricorde, qui nous pressent d'honorer les uns, nous engagent pareillement à vénérer les autres. C'est pourquoi la dévotion du bon P. Jean Chrysostome s'étendait généralement sur les anges et sur les saints. L'on rapporte qu'ordinairement, quand on célébrait la fête de quelque saint dans des églises ou chapelles qui n'étaient pas éloignées du couvent où il se trouvait, il les allait visiter avec des respects qui partaient d'un fonds de piété admirable. Quelquefois même il passait les nuits entières en oraison dans ces églises avant le jour de la fête; ce qu'il a fait plusieurs années dans une église de Saint-Leu et de Saint-Giles, en action de grâces et de reconnaissance de la guérison miraculeuse d'un mal incurable, qu'il avait reçue en sa jeunesse par l'intercession de ces saints. Mais il avait une dévotion spéciale aux saints qui ont vécu dans l'humiliation et la pénitence, et à ceux qui ont été élevés à la plus haute perfection. Ainsi il honorait extraordinairement le glorieux saint Joseph; et comment pourrait-on en user d'une autre manière, soit que l'on considère ce qu'il a été à Notre-Sauveur et à son immaculée Mère, et les services qu'il leur a rendus; soit que l'on regarde le pouvoir qu'il a auprès d'eux; soit que l'on fasse réflexion sur les secours que l'on en reçoit? Sainte Madeleine était aussi la sainte de sa grande dévotion; et dans ses solitudes il s'appliquait à en considérer l'ardent amour et sa retraite angélique de trente années dans une caverne, sans autre conversation que celle des anges. Il disait que dans l'une de ces solitudes il avait connu que cette incomparable sainte avait pratiqué la vertu de résignation à la vue de ses défauts dans un souverain degré de perfection, quoique ses défauts fussent des péchés qui lui avaient été pardonnés; car bien que cette vertu consiste principalement à supporter l'abjection de ses défauts présents, néanmoins elle s'étend aussi à la vue de ce qui s'est passé. Il révérait encore très-singulièrement le glorieux P. saint François et ses premiers compagnons, et entre autres le bienheureux Jacopon, saint Pierre d'Alcantara, sainte Marie Egyptienne, et sainte Marine. Enfin l'on assure que lorsqu'il parlait des saints, et qu'il en rapportait les exemples, il le faisait avec tant d'onction de l'esprit de Dieu, que les cœurs en demeuraient vivement touchés.

## CHAPITRE VII.

### *De sa charité pour le prochain.*

La grâce de notre vocation chrétienne est quelque chose de si élevé et de si divin, que pour peu que l'on en soit pénétré, l'on entre dans des étonnements où l'esprit se perd dans un abîme d'admiration. Mais c'est un abîme sans fond, où l'esprit se perd toujours de plus en plus, selon que la mesure de la lumière de la grâce chrétienne lui est donnée. Ces vérités se manifestent d'une manière très-sensible dans l'obligation que nous avons d'aimer le prochain: car certainement elle est bien surprenante et tout à fait admirable, si nous la considérons comme nous le devons faire. Et de prime abord nous la devons regarder en la manière que notre adorable Maître nous la propose, c'est-à-dire, comme un commandement nouveau; car c'est de la sorte qu'il s'exprime dans l'Evangile de saint Jean (XIII, 34), par ces paroles: *Je vous fais un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres.* Et, de vrai, c'est un commandement bien nouveau, en ce qu'il n'est pas seulement fondé sur la droite raison, qui veut que nous nous aimions les uns les autres, comme hommes, et qui sommes d'une même nature, mais qui a pour fondement l'union qui est entre nous dans celle de Jésus-Christ qui, nous faisant les membres d'un même chef, nous rend plus proches l'un à l'autre que des frères.

Aussi il ajoute aussitôt, qu'il veut que nous nous aimions entre nous, comme il nous a aimés. Ah! Chrétien, que cet ordre est précis, que ce commandement va loin! Eh quoi donc, il faut que nous aimions le cher prochain, comme Jésus-Christ, cet aimable Dieu-Homme l'a aimé, comme il nous a aimés! Vraiment voilà le commandement d'un amour bien nouveau; de ne pas aimer seulement un homme, et comme les hommes, mais d'aimer comme un Dieu aime;

et comme il nous a aimés, jusqu'à donner sa propre vie pour nous, l'amour donc que nous devons avoir pour nos frères va jusqu'à mourir pour eux, s'il était nécessaire; et c'était une chose inconnue avant ce divin commandement.

Mais cet adorable Jésus ne nous dit-il pas encore en saint Jean, (XV, 9) : *Je vous ai aimés, comme mon Père m'a aimé: persévérez en mon amour.* C'est donc une vérité qui ne laisse aucun lieu de douter, que notre très-doux et très-débonnaire Sauveur nous aime comme son Père l'aime. Eh! mon aimable Sauveur, que faites-vous? jusqu'où va votre amour pour l'homme? Vous l'aimez comme votre Père vous aime, et vous voulez qu'il aime son prochain comme vous l'aimez. En vérité voilà un commandement d'un amour bien singulier, et il le doit bien être; car comment le Chrétien agissant en chrétien, pourrait-il aimer d'un autre amour que de celui de Jésus-Christ puisqu'il n'est animé que de son esprit; et que nous sommes tous un seul corps en cet aimable Sauveur, et chacun les membres les uns des autres, comme nous l'enseigne l'Apôtre aux Corinthiens, où il s'écrie : *Vous êtes le corps de Jésus-Christ, et les membres liés l'un à l'autre* (*I Cor.* XII, 27), c'est-à-dire, explique l'angélique Docteur, liés l'un à l'autre dans un même corps. Or notre divin rédempteur, pour nous faire son corps mystique, nous a voulu donner son corps naturel en la sacrée Eucharistie, par laquelle nous sommes un avec lui et entre nous : c'est pourquoi il a choisi des signes où l'unité se forme de plusieurs grains de blé, pour montrer l'unité que nous avons avec lui et entre nous. C'est encore la doctrine de saint Paul aux Corinthiens, où il dit: *Nous ne sommes qu'un pain et un corps, nous tous qui participons à un même pain.* (*I Cor.* X, 17.)

Mais voici des paroles infiniment pressantes de notre aimable Maître, pour marquer l'unité dont nous parlons. C'est au chapitre XVII (vers. 11, seq.) de l'Evangile de saint Jean. *Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la vérité. Mais ce n'est pas seulement pour eux que je vous prie, c'est aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole; afin qu'ils soient tous un, ainsi que vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'ils soient aussi un en nous.* L'unité donc du Fils avec le Père, est la règle de celle des chrétiens entr'eux. Après cela peut-on s'imaginer une règle d'une union plus parfaite? Or voici ce que dit encore notre divin Maître un peu après les paroles rapportées, parlant toujours à son Père : *Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée* (c'est-à-dire, par ses promesses et par sa destination) *afin qu'ils soient un, comme nous sommes un* (*Ibid.*, 22); comme s'il voulait dire, la communion de notre divine essence est le modèle de la communion de vie qu'ils auront avec moi et entre eux: puisque comme je vis par vous, de même celui qui me mangera, vivra par moi. Je suis en eux, et vous êtes en moi; et par conséquent ils sont par moi remplis de vous, et unis avec vous; ainsi ils sont consommés en un entre eux, par un aussi grand lien d'unité, qu'est votre demeure par moi en eux tous, et avec nous par notre présence en leur esprit et en leur corps. C'est de cette sorte qu'un savant interprète fait parler Notre-Seigneur sur ses paroles en saint Jean, que nous venons de citer.

Il faut avouer qu'il ne se peut rien dire, ni même imaginer de plus fort, que ce que le Fils de Dieu dit ici, pour montrer l'union que les Chrétiens doivent avoir entre eux; puisque l'unité qu'il a avec son Père en doit être la règle, et que c'est ainsi qu'ils doivent être *consommés en un.* Voilà l'un des grands principes de notre religion; voilà la doctrine qu'un Dieu nous a enseignée; voilà les grandes vérités que les saints apôtres ont écrites, ont prêchées; voilà notre foi, voilà la créance de toute l'Eglise. Mais comment nous attachons-nous à ces principes? comment recevons-nous cette doctrine? comment écoutons-nous et lisons-nous ces vérités; comment les croyons-nous? Je vois bien que les premiers chrétiens les croyaient, puisqu'il est rapporté dans les *Actes des Apôtres* (IV, 32), *que toute la multitude de ceux qui croyaient n'étaient qu'un cœur et qu'une âme.* Mais quels témoignages, nous autres, rendons-nous de notre foi? où est cet amour que nous devons avoir les uns pour les autres, et qui doit être une fidèle copie et une véritable image de l'amour de Jésus? où est cet amour qui doit être une représentation en sa divine union de l'unité des personnes divines? où est cet amour qui nous doit consommer en un, en sorte que nous prenions part à tout ce qui regarde le prochain, soit à l'égard des biens qui lui arrivent, soit à l'égard des maux qu'il souffre, comme nous ferions à nos propres biens et à nos propres maux? O mon Dieu, que l'on trouve peu parmi les fidèles ce que l'on y devrait trouver le plus! Ne voit-on pas parmi même plusieurs qui font profession de croire davantage les grandes vérités de la foi, et qui s'appliquent spécialement à la dévotion, des froideurs, des éloignements du prochain, des duretés à son égard, et tout cela causé quelquefois par des affaires de rien? Cependant Jésus l'a dit : *Tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* (*Joan.* XIII, 35.) Rentrons ici avec une exacte attention sur toute la conduite que nous tenons envers les autres; et après un bon et sérieux examen, considérons si nous avons les marques des véritables disciples de Jésus-Christ, si nous remplissons nos devoirs de Chrétiens, si nous sommes, si nous vivons dans l'union divine avec le prochain, comme le demande la grâce de notre vocation, comme l'Evangile nous l'enseigne; et spécialement comme notre adorable Maître nous le montre par

ses paroles sacrées, dans le chapitre XVII de l'Evangile de saint Jean, dont nous avons plusieurs fois parlé.

Mais voyons cet Evangile pratiqué en la personne du vénérable P. Jean Chrysostome, dont l'une des maximes était, qu'il ne fallait regarder le prochain qu'en charité et en vérité dans l'union intime avec Dieu ; ceux qui le voient d'une autre manière, c'est-à-dire par leurs yeux de chair, selon l'esprit de l'homme, par leurs inclinations ou aversions naturelles, ne le regardent pas dans la charité de Jésus-Christ, qui est toute surnaturelle, qui n'écoute ni inclinations ni aversions, et qui ne se porte vers les autres ni par amour purement naturel, ni ne s'en éloigne par aucune aversion naturelle, mais qui suit en cela les mouvements de la grâce et les inclinations de Jésus-Christ; et pour lors l'on demeure dans la vérité, comme l'on est dans l'erreur et dans le mensonge, lorsque l'on s'écarte de ce chemin de la foi. Ces erreurs, qui sont assez communes, et qui font souvent prendre le change, confondant l'amour humain avec le divin, étaient bien éloignées du P. Jean Chrysostome, qui avait pris pour l'une de ses règles, de ne voir le prochain que dans les très-pures plaies de Jésus-Christ. C'est la manière dont il le considérait comme tout teint de son sang adorable; ainsi sa charité était universelle, et sans aucune réserve; et, de vrai, si nous savions qu'une seule goutte du sang précieux de notre Sauveur fût tombée en quelque endroit que ce pût être, dès lors le lieu et la chose qui en serait teinte nous seraient en respect. Quand ce serait de la terre et de la boue même, cette terre, cette boue nous seraient en vénération; on recueillerait le tout avec tout l'honneur possible. Comme donc il n'y personne qui ne soit le prix du sang de l'aimable Jésus, il n'y en a point que nous ne devions honorer et aimer, sans regarder ce qu'elle est en elle-même, si elle est digne d'honneur, ou si elle est méprisable, si elle nous plaît, ou si elle nous est désagréable, si elle nous aime, ou nous hait; de même qu'en l'exemple rapporté, nous ne nous arrêtons ni à la terre ni à la boue; mais au sang adorable d'un Homme-Dieu, qui est tombé, et qui se trouve dans ce morceau de terre ou de boue; c'est ce qui faisait dire au saint homme : « Je veux estimer et aimer le prochain dans les plaies de Jésus; c'est dans ce saint lieu que je le veux supporter, et n'avoir aucun égard à tout ce qui pourrait me contrarier, ni à toutes les humeurs qui me sont plus opposées. C'est là que je veux faire bonne provision de complaisance, de condescendance et de douce adhérence envers un chacun, particulièrement envers ceux pour qui j'ai moins d'inclination ; » et ses résolutions étaient gardées avec une entière fidélité; en sorte qu'un vertueux religieux, qui est encore en vie, qui lui a servi de compagnon, et qui l'a observé particulièrement, m'a assuré qu'il ne l'a jamais vu en colère, mais toujours dans un esprit d'une douceur véritablement chrétienne envers toutes sortes de personnes, en supportant les défauts avec une très-grande charité. Et, pour le pouvoir bien faire, il s'était encore prescrit les règles suivantes : « Je ne veux penser, parler ni m'occuper des défauts de personne. Je veux m'imposer une loi très-rigoureuse, pour ne m'en entretenir jamais. Je veux éviter les paroles qui tiennent du mépris ou de la raillerie, qui sont indiscrètes, et tout ce qui peut blesser ou diminuer la charité. Je veux me comporter humblement, cordialement, et respectueusement envers tout le monde. »

Or, il a pratiqué toutes ces choses si saintement qu'on peut le proposer comme un parfait modèle de la divine charité, dont il a fait tant d'œuvres, et de toutes sortes, soit corporelles, soit spirituelles, qu'il serait difficile de les rapporter : mais l'on peut dire en peu de paroles qu'il n'a jamais laissé passer aucune occasion d'assister le prochain, dont il n'ait fait un saint usage. Sa charité était abondante envers les pauvres (comme il a déjà été remarqué), pour les soulager dans leurs nécessités temporelles; et dans toutes les maisons où il a été supérieur, il a toujours fait de grandes aumônes. Se souvenant de ces paroles de notre Sauveur : *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux* (*Luc.* VI, 36); et considérant que les miséricordes du Père céleste sont infinies, il ne pouvait donner de bornes aux siennes, il les étendait autant que son pouvoir lui permettait de le faire. Il ne craignait pas en cela de faire tort à ses couvents; car comme il avait un don excellent de foi, il croyait fermement à ces paroles de son Dieu fait homme pour nous : *Donnez, et il vous sera donné. On vous versera dans le sein une bonne mesure, pressée et entassée, et qui se répandra par-dessus, car on vous fera la même mesure que vous aurez faite aux autres.* (*Ibid.*, 38.) Or, sa foi n'était pas sans les bénédictions qui l'accompagnent. Nous l'avons déjà dit autre part, jamais les maisons de sa province n'ont été pourvues si abondamment de tous leurs besoins, que lorsqu'il en a été supérieur; et certainement l'on peut assurer avec une grande vérité, après notre divin Maître, qu'il n'y a qu'à donner afin qu'on nous donne. Mais, de plus, les communautés ne sont pas exemptes de l'obligation générale de tous les Chrétiens, de la loi qui leur est imposée d'assister les pauvres dans leurs besoins; et celles qui ne le font pas sous prétexte d'une malheureuse épargne, tôt ou tard en seront sévèrement punies, et se priveront de la bénédiction de Dieu. Celles que le saint homme a gouvernées, ont été bien éloignées de ces malédictions, par leurs aumônes abondantes. L'on rapporte qu'étant gardien au couvent de Nazareth, proche le Temple, à Paris, dans un temps où les pauvres souffraient extrêmement, il donna pour pénitence dans le chapitre aux religieux de leur donner une partie de leur dîner; et pour lui il donnait presque tout, se réservant très-peu de chose à manger, comme un peu de potage et de salade; et cela dans les jours

même de jeûne, où l'on a besoin de faire un repas raisonnable ; mais les besoins des autres l'emportaient incomparablement au-dessus des siens ; car la divine charité ne se recherche point.

Mais s'il était si miséricordieux pour les besoins temporels, il l'était encore bien davantage pour les spirituels. Comme nous parlerons, avec le secours divin, dans le chapitre suivant, de sa charité divine envers les âmes, nous ne nous étendrons pas ici sur cette matière ; seulement nous dirons en un mot qu'il était tout à tous avec le grand Apôtre, pour les gagner à Jésus-Christ ; mais très-particulièrement aux gens grossiers et ignorants, comme les paysans des campagnes qui, n'ayant rien de ces attraits de nature que l'on trouve dans les personnes de qualité, ou bien élevées, donnent un plein lieu à la grâce et à l'esprit de Jésus-Christ, de travailler purement pour Dieu seul ; ce qui est un bonheur incomparable, et qui néanmoins est peu recherché. Mais voici un exemple rare et bien digne de remarque de sa charité admirable, et qui nous donne bien lieu de dire de lui, ce que nous lisons de notre charitable Sauveur en saint Jean, qu'*ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.* (*Joan.* XIII, 1.) Comme il était dans la maladie qui le fit passer de ce monde à son Père céleste dans l'éternité bienheureuse, une personne de grande qualité qui prenait ses avis pour se conduire dans les voies de Dieu, voulut encore lui faire une confession générale. Cette proposition semblait peu recevable, vu l'état où il était, qui approchait de son agonie ; et apparemment elle aurait été reçue de peu de personnes. Mais la charité du Père était comme celle que le Saint-Esprit nous propose par son apôtre, c'était une charité qui souffrait tout, une charité patiente et bénigne. Et de vrai il entendit cette confession générale, qui dura bien deux ou trois heures, avec une patience et une douceur angélique, s'oubliant ainsi heureusement lui-même dans un temps où les personnes les plus désintéressées s'y appliquent, puisque c'était dans les dernières heures de sa vie ; car ayant reçu l'extrême-onction, il mourut la nuit suivante. O charité bien rare, mais très-digne d'un vrai disciple de Jésus-Christ ! c'est celle qui le portait non-seulement à ne se pas plaindre de ceux qui le persécutaient, mais à en dire des choses fort obligeantes, et à les obliger dans les occasions, à les servir effectivement, par un exemple que l'on imite peu, mais que tous les véritables Chrétiens devraient imiter.

## CHAPITRE VIII.

### *De la sainteté de sa conduite. — Eloge de M. de Bernières et de M. de la Forêt.*

Dieu tout bon et très-miséricordieux, ayant choisi le P. Jean Chrysostome pour en faire le guide d'un grand nombre d'âmes, l'avait pourvu abondamment de toutes les qualités nécessaires pour un emploi si divin. Il avait l'esprit éclairé et le jugement bon ; il était grand théologien, et il excellait dans la théologie morale ; il était l'un des savants de notre siècle, dans celle qu'on appelle mystique, c'est-à-dire qu'il était parfaitement éclairé dans la science des voies intérieures. Voici ce qu'il en écrit lui-même à une personne pour laquelle il n'avait point de secret sur ce qui le touchait : « Présentement je suis dans une fort grande vue de la sainte perfection, des vertus et manières d'y aller ; ensuite de cette vue je vois bien clairement la distinction des états des âmes, et je puis servir à celles qui tendent à la perfection. Mais je connais bien que peu y tendent purement ; et celles qui n'y tendent pas, me semblent quelquefois si éloignées du vrai bien, que cela m'est inexplicable. J'ai une vue incroyable de la pureté de l'âme. » Mais cette personne à laquelle il écrivait avec cette confiance, et qui a été l'un des grands serviteurs de Dieu de notre temps, et des plus spirituels, m'a dit en parlant du saint homme, qu'il avait des lumières immenses des voies de la perfection : c'est la manière dont il s'expliquait, pour marquer l'estime qu'il faisait de ses hautes connaissances dans les voies des saints.

Or, il joignait l'expérience de ces divines voies avec la sublime science qu'il en avait. Ce que la séraphique Thérèse jugeait très-nécessaire pour la conduite des âmes spécialement appelées à la sainte perfection ; et elle enseigne au chapitre trente-quatrième de sa Vie, que c'est un abus de vouloir connaître l'esprit sans l'avoir ; qu'un homme docte peut gouverner une âme d'une voie extraordinaire, en voyant si ces grâces ne sont point contraires à l'Ecriture sainte ; mais, pour le reste, qu'il ne se rompe point la tête, et ne s'alambique pas le cerveau ; qu'il ne pense pas comprendre ce qu'il n'entend pas, et qu'il n'étouffe point l'esprit. Que le savant s'humilie de ce que Notre-Seigneur en cela fait une petite vieille plus savante que lui, quoiqu'il soit très-éminent en doctrine. Quand donc la sainte enseigne d'ailleurs que les docteurs ne l'ont jamais trompée, elle entend dans les conseils qu'elle en a reçus pour régler l'intérieur et l'extérieur dans la voie naturelle, et pour ne rien penser dans les choses surnaturelles qui soit contraire à la foi ; mais, pour le reste, elle déclare nettement qu'ils ne se rompent pas la tête, et que c'est un abus de croire que l'on entendra avec les années, ce qui ne se peut savoir en aucune manière que par expérience. Saint Bernard, saint Bonaventure, le pieux et savant Gerson, sont dans le même sentiment, que nous ne rapportons pas ici en particulier, l'ayant fait dans le livre *Du règne de Dieu en l'oraison mentale*, dans lequel nous avons traité assez amplement des qualités du directeur qui agit dans l'ordre de Dieu.

Certainement l'on peut assurer qu'elles se trouvaient toutes dans un degré éminent en la personne du P. Jean Chrysostome, et spé-

cialement dans l'expérience des choses divines, qu'il avait eue d'une manière très-parfaite, dans un âge où la plupart des autres n'en possèdent que les commencements; le Dieu de toute bonté l'ayant enrichi de ses dons, dès sa jeunesse, d'une manière extraordinaire, ce qui a fait que plusieurs personnes lui demandaient ses avis lorsqu'il n'était encore que diacre. Mais cet exemple, et d'autres particuliers, ne doivent pas avoir de suites; autrement, ceux qui les voudraient imiter seraient exposés à de grands dangers. Dieu tient des conduites sur ses saints, qu'il nous faut plus admirer qu'imiter.

Il possédait de plus, avec la science et l'expérience des choses divines, le don d'une prudence singulière dans la conduite des âmes, dont il examinait les voies en la présence de Dieu, et par les pures lumières de son divin esprit, pour les faire marcher dans les voies où la divine Providence les appelait, et non pas dans les voies de l'homme; c'est-à-dire qu'il les conduisait à la mode de Dieu, et non pas à la sienne. Ecueil dangereux, où plusieurs directeurs font de grandes chutes, lorsqu'ils veulent mener les âmes selon leur propre esprit, et non pas selon l'esprit de Dieu. Ainsi ils leur donnent des conseils, des pratiques, des méthodes selon leur fantaisie, sans beaucoup considérer si ces choses leur sont propres, et souvent ils voudraient que les âmes que Dieu attire en tant de manières, n'en suivissent qu'une. Il est vrai que cela arrive quelquefois de leur peu d'intelligence; mais ils en répondront sévèrement au jugement de Dieu, se voulant mêler de ce qu'ils n'entendent pas. Eh quoi! un artisan sera-t-il excusable, si dans son art il veut entreprendre des choses qui surpassent sa capacité? et s'il gâte par sa faute les ouvrages qu'on lui donne, n'en sera-t-il pas responsable en toute sorte de justice? et lui suffira-t-il de dire qu'il a pensé bien faire? Cependant nous voudrons tout faire dans les ouvrages de Dieu, et qui lui ont coûté son sang, nous les gâterons par notre peu de lumière, et nous penserons en être quittes au redoutable jugement de Dieu, en disant que nous n'avons pas eu de mauvaises intentions. Le saint homme qui avait de véritables lumières, ne donnait ni ses propres pensées ni ses propres voies pour règles aux âmes; il les faisait aller par où Dieu les attirait. Il ne demandait pas des âmes faibles ce qu'il désirait de celles qui étaient avancées; il les laissait toutes dans leur degré de grâce. Il les faisait suivre l'attrait de l'esprit de Dieu, sans violenter ses divins mouvements; ainsi elles se trouvaient dans leur centre, et leur demeure était dans la paix; ce qui n'arrive pas à celles que l'on tire hors de leur grâce; car, n'étant plus dans leur centre, qui est l'ordre de Dieu, elles sont toujours dans l'agitation et le trouble, et elles ne peuvent trouver de véritable repos: je parle de celui qui est dans l'intime de l'âme, à raison de l'union qu'elle a avec Dieu, son principe et sa fin, et non pas de celui que l'on ressent dans la partie inférieure, dont il se faut peu mettre en peine, pourvu que l'âme, dans son fond, demeure toujours en sa divine union. Il conduisait donc les âmes en autant de manières que les attraits de leurs grâces étaient différents: il n'était ni trop crédule ni trop incrédule; mais il examinait les choses, comme nous l'avons dit, en la présence de Dieu. Il gardait une juste règle dans ses avis, qu'il proportionnait à la grâce des personnes, les donnant bien différents, selon les divers besoins et la mesure différente des dons de Dieu. Il ne retenait pas les âmes qu'il faisait, avec le secours divin, avancer à grands pas dans les voies saintes; mais il prenait garde que les excès d'une ferveur indiscrète ne s'y mêlassent, ce qui faisait qu'il modérait sagement leurs ardeurs, et surtout en matière d'austérités corporelles, dont il permettait néanmoins un grand usage aux personnes que Dieu y appelait. Il ne voulait pas que l'on divulguât les grâces extraordinaires; ce qui souvent a des suites très-fâcheuses, et ce qui est très-dangereux pour les personnes à qui elles arrivent; mais, dans toutes ces voies, il recommandait surtout que l'on s'attachât au solide, c'est-à-dire à la pure foi, et à la pure et vraie vertu.

Il avait, dans la vue de Notre-Seigneur, une grande soif de la perfection des âmes. « Allons, » disait-il à celles que Dieu tout bon lui adressait, « allons sans réserve à la sainte perfection, tendons au pur amour; au pur amour, au pur amour: pauvreté et mépris des créatures, souffrances sans consolation: voilà le fond où la croix fait des merveilles. » Pour ce sujet, il enseignait que l'affaiblissement de la vie d'Adam et de la vie animale, le dégoût des créatures et la vue de leur vanité étaient d'excellents moyens pour y arriver, et de grandes marques de la communion de l'esprit de Jésus-Christ et de la vie divine. Or, ces enseignements étaient accompagnés d'une bénédiction singulière, l'esprit de Dieu semblait parler par sa bouche, il était puissant en œuvres et en paroles. Ses exemples et ses discours opéraient des merveilles dans les âmes de ceux qu'il gouvernait: on aurait de la peine à croire les progrès qu'il faisait faire dans le chemin de la vertu. Quand il faisait ses visites étant provincial, il allumait le feu divin de toutes parts. Plusieurs religieux, touchés de sa vie exemplaire et de ses divines exhortations, faisaient des confessions générales et se trouvaient tout animés à la sainte perfection. C'était le grand sujet de ses entretiens, et dans les villes et les campagnes, et dans les monastères, et dans les maisons séculières; partout il parlait, il exhortait au pur amour de l'aimable Jésus, et les cœurs se sentait embrasés des pures flammes de sa dilection sacrée, lorsqu'il leur parlait; car ses paroles étaient toutes de feu, toutes pleines des ardeurs du Saint-Esprit qui l'animait uniquement.

Il n'était donc pas de ces directeurs dont parle sainte Thérèse, qui font aller l'âme comme les crapauds, ce sont les paroles de

la sainte, qui disent que les saints sont bons à admirer; mais que pour les pécheurs ce n'est pas leur fait que de les vouloir imiter; que le démon par là pourrait bien faire un grand mal. Il est bien vrai qu'il y a des choses miraculeuses dans les saints, qui ne sont propres qu'à être admirées, et donner occasion de louer le Dieu tout-puissant qui les a faits: mais nous parlons ici de l'imitation des vertus solides des saints, dont la vie est le saint Evangile pratiqué. Cependant notre saint et sage directeur remarquait judicieusement qu'il y a de certaines âmes faibles qu'il ne faut pas trop presser, de peur qu'en arrachant l'ivraie, l'on n'arrachât le bon grain; qu'il les faut attendre en patience; que l'on voit tous les jours de grands accidents par la précipitation des directeurs, soit dans leurs pensées, jugeant comme un état de grâce ce qui ne vient que de la nature; ou jugeant pure nature, l'opération de la grâce; soit dans les pratiques qu'ils ordonnent ou conseillent, qui ne sont pas celles que Dieu demande. Le P. Jean Chrysostome, qui était plein de l'esprit de Dieu, n'agissant que par ses pures lumières, évitait parfaitement toutes sortes d'excès: et c'est ce qui faisait que toutes sortes de personnes avaient recours à sa sainte direction. Les pécheurs s'y adressaient, et ils en recevaient des secours puissants pour se tirer du vice, et faire des fruits dignes de pénitence. Les personnes peinées y trouvaient un soulagement admirable dans leurs maux, particulièrement celles qui étaient inquiétées de scrupules; car il avait le don de pacifier les âmes. Sa charitable douceur, qui était une vive image de celle de notre débonnaire Sauveur, ne rebutait personne; elle lui ouvrait le cœur aux plus misérables, à celles qui se rendent les moins supportables, soit par leur humeur, ou leur peu d'esprit, soit par leurs craintes importunes, et vains scrupules. Il était l'homme de tous ceux qui étaient travaillés et chargés; et Dieu tout bon lui avait donné un don tout particulier pour consoler les affligés. C'était assez d'être pauvre, abject, méprisé, grossier, rustique, ignorant, d'être peu considéré dans le monde, de n'avoir rien que de dégoûtant, d'être rebuté d'un chacun, pour avoir toutes sortes d'accès auprès de lui. Mais surtout les personnes qui étaient dans des croix extraordinaires, et comme la balayure du monde, lui étaient dans une considération qu'il serait difficile d'expliquer. Il n'en avait pas peur, comme la plupart des gens qui fuient les croix et ceux qui les portent; tant il est vrai que la nature se trouve partout, et que partout elle est dans la crainte de perdre quelque chose de ses droits. Comme il ne rougissait pas de l'Evangile, il n'avait pas honte de participer aux états d'abjection qui y sont si efficacement recommandés. On remarquait en lui dans ces occasions une fermeté inébranlable, et un courage invincible, à soutenir ces personnes crucifiées, et à se déclarer hautement leur ami.

Mais la sainteté de sa conduite était admirable dans son parfait dégagement de toutes les personnes qui prenaient ses avis. Il n'avait pas la moindre attache pour aucune, parce qu'il ne voulait que Dieu seul. C'est ce qui lui faisait dire dans une grande ferveur d'esprit, qu'il n'en aimait pas une: et de vrai, Jésus-Christ lui étant tout en toutes choses, il n'aimait que lui seul, et en lui seul tout ce que sa divine charité l'obligeait d'aimer. Dans cette pure et divine union avec l'adorable Jésus, il jouissait d'une pureté angélique; ce qui n'a pas empêché la calomnie de travailler à le noircir des plus honteux péchés; mais il n'y a pas à s'étonner si la divine providence a souffert cette injure; puisqu'elle a bien permis que la plupart des plus grands saints aient été soupçonnés des plus grands crimes. Il faut remarquer néanmoins qu'il apportait une exactitude indicible dans la direction des femmes, avec lesquelles il ne conversait que par la seule nécessité; et après tout cela on l'entendait soupirer sur l'obligation que la divine charité lui en imposait pour les intérêts de son bon Maître. Ah! s'écriait-il, ne serai-je jamais délivré de ces conversations? Mon cher lecteur, ces soupirs vous marquent assez combien son cœur en était éloigné, mais sa manière d'agir en est une preuve invincible. Il savait assez combien de personnes d'un rare mérite et d'une piété extraordinaire se sont brisées contre ces écueils, combien de saints y ont fait naufrage: il était pénétré d'une vive crainte que des exemples si terribles doivent donner. Il n'ignorait pas que grand nombre de directeurs, pour n'avoir pas été assez retenus dans la conduite des femmes, se sont égarés malheureusement dans les voies de la perdition. Il croyait fermement que l'on ne pouvait apporter trop d'exactitude dans leur entretien, et dans tous les rapports que la divine charité oblige d'avoir avec elles. Comme il était très-savant dans la science des saints, il avait appris que l'une des plus grandes ruses dont le démon se sert pour perdre les serviteurs et les servantes de Dieu, est de faire entre eux des liaisons de nature qui se forment insensiblement par les sympathies, le rapport d'humeurs, d'inclinations, ou par la vue des obligations que que l'on a aux personnes par les soins qu'elles prennent, par les témoignages d'une honnête amitié qu'elles rendent, et même par les spécieux prétextes du besoin que l'on en a pour son salut. C'est pourquoi l'homme de Dieu était inexorable à tout ce que la nature peut donner. Nous avons rapporté que dans une exhortation publique qu'il fit aux religieuses de Sainte-Elisabeth, lorsque la divine Providence le leur donna pour confesseur, il dit hautement et publiquement qu'il n'en aimait pas une. C'était son ordinaire, lorsqu'il était appelé aux monastères des religieuses, de leur déclarer, en y entrant, qu'il fallait lui parler en peu de paroles. Oh! qu'il serait à désirer qu'une si sainte conduite eût bien des imitateurs! C'est pourtant pour cela que les religieux

parlent aux femmes dans les églises, afin qu'ils n'y disent que le pur nécessaire, et le pur nécessaire pour la seule gloire de l'infinie majesté de Dieu qui y est présente d'une manière si spéciale, et avec le respect qui est dû à une majesté si adorable pour s'en occuper uniquement, sans s'arrêter à une présence sensible d'une créature, dont la vue et l'occupation sont plus dangereuses que les regards des basilics et des dragons. O Dieu ! quelle effroyable misère, lorsque, dans ces lieux si terribles, à raison de la présence particulière du Dieu de toute sainteté, l'on y dit des paroles inutiles, et quelquefois bien éloignées du respect extrême qui est dû à ces maisons du Seigneur !

Notre fidèle serviteur de Dieu, non-seulement dans les églises, mais en toutes sortes de lieux, ne disait que le nécessaire, ce qu'il observait même très-exactement dans le confessionnal, où il usait de peu de paroles; comme, par exemple, de celles-ci : Dieu, Dieu: ou, allez à Dieu, je vous donne à Dieu : ou, à la mort; et ce peu de paroles avait des effets admirables pour porter à la vertu, parce que c'étaient des paroles de Dieu, et par suite des paroles puissantes et efficaces qui n'ont rien de la faiblesse des paroles de l'homme, dont la multitude et la plus grande force ne servent qu'à la nature, qui n'est rien que misère sans la grâce. C'est cette divine grâce qui le séparait si saintement de lui-même et de tout regard d'aucune créature dans des emplois qui ne doivent rien avoir que de divin. Ainsi sa charité étant toute pure, elle était parfaitement désintéressée; ce qu'il a montré avec une édification exemplaire dans les occasions où il a refusé de grandes aumônes, que tout autre que lui aurait acceptées sans aucune difficulté; mais, en vérité, c'est qu'il ne tenait plus à la terre, il n'était plus du monde, c'était un homme tout de grâce. Son entier détachement faisait encore qu'il avait en horreur toute propriété dans la direction des âmes, que l'on s'attache quelquefois imperceptiblement, en ne parlant cependant, et ne prêchant que le dégagement; car il y a certains directeurs qui sont plus jaloux de leurs dévotes, que les maris ne le sont de leurs femmes. C'est comme en parle le bienheureux Jean de la Croix, dans ses livres divins qui sont entre les mains de tout le monde: ainsi nous ne faisons pas de difficulté de rapporter ici ce que cet admirable saint a écrit par l'esprit de Dieu, et qui assure que ces directeurs ne demeureront pas impunis; car, quoiqu'il soit vrai qu'il n'est nullement à propos de consulter ordinairement plusieurs personnes, et qu'on ne doit pas, par une légèreté d'esprit, parler à toutes celles qui sont en estime, cependant il ne faut pas ôter la liberté que Dieu et son Eglise donnent, et ne pas tellement se captiver, qu'en temps et lieu, quand il est à propos, on ne puisse demander avis aux serviteurs de Dieu expérimentés: « et, sans ces gens-là, » dit sainte Thérèse, « que serais-je devenue ? » C'est pourquoi le même bienheureux P. Jean de la Croix soutient qu'on doit laisser la liberté aux âmes, et même quelquefois leur conseiller d'aller à d'autres; et que faire autrement, procède d'une folle superbe et d'une présomption; que ce n'est pas le zèle de l'honneur de Dieu, quoiqu'il serve de prétexte, mais le zèle de son orgueil qui pousse à arrêter les âmes de la sorte; car comment peuvent-ils savoir si une âme n'a pas besoin d'autres avis que de ceux qu'ils lui donnent? Il ajoute que Dieu s'irrite fort contre ces directeurs, et qu'il les punira. Ajoutons au sentiment de ce grand saint celui du serviteur de Dieu, le P. Baltazar Alvarez, religieux de la Compagnie de Jésus, et l'un des principaux directeurs de sainte Thérèse, et qui est rapporté par le P. Louis du Pont, religieux de la même compagnie, dans la Vie qu'il en a composée. En voici les propres paroles : « Que les confesseurs accordent volontiers et à cœur ouvert la permission de se confesser à d'autres qu'à eux, encore que cela vienne de faiblesse. Qu'on tâche d'éviter la trop grande affection des pénitents; et qu'au contraire l'on soit porté à les faire changer prudemment de confesseur, qui ne doit être excessif à vouloir que ces pénitents fassent toutes choses par ses avis, et qui ne doit aussi se mêler de leurs affaires. » Le vénérable P. Jean Chrysostome était entièrement dans les sentiments de ces grands personnages, et disait qu'il faut laisser une sainte liberté dans la conduite.

Il la laissait tout entière aux personnes qui prenaient ses conseils, et il en était si dégagé qu'il passait quelquefois, en faisant voyage, par des villes où il y en avait un nombre considérable, et de très-qualifiées, sans en voir une seule; cependant son parfait détachement ne servait qu'à lui attirer, de toutes parts, des gens qui avaient recours à ses saints avis. Comme il était un véritable mort, rien ne le touchait en toutes ces personnes, que le pur intérêt de Dieu seul dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ; et comme la nature se glisse facilement dans ce qu'on appelle, dans le siècle, le beau monde, il avait une très-grande peine de s'en charger, et spécialement des gens de grande qualité; et il assurait que le danger où l'on s'expose, dans leur conduite, est plus grand que l'on ne peut penser. La raison est qu'il est difficile de ne leur pas être complaisant. Si on l'est, l'aveuglement arrive; ensuite, l'on se forme une conscience large et facile; l'on prend l'air du monde, et l'on s'en infecte; comme l'on y est considéré, parce que c'est un moyen pour avoir de l'accès auprès des grands, l'on est beaucoup recherché; dans ces recherches, l'on se trouve bien occupé; l'on converse si souvent avec les hommes de la terre; l'on y a tant d'affaires qu'il ne reste guère de loisir pour penser aux affaires du ciel, et converser avec le Dieu du ciel; l'on perd l'esprit d'oraison; l'on devient humain, et tout extérieur : mais ce qui est encore infiniment terrible, c'est que les grands ont de grandes affaires, souvent des

emplois où il y a bien à craindre qu'il ne se commette une infinité d'injustices et d'oppressions, bien des charges à donner, bien des bénéfices à pourvoir. O mon Dieu! quel compte épouvantable, s'il faut rendre raison au juste tribunal de Dieu d'une parole oiseuse! Et que sera-ce? Quel compte effroyable, quand il n'y aurait que les seuls bénéfices où l'on a pourvu? Hélas! le saint concile de Trente veut que ce soit aux plus dignes, et comment se fait-il pour l'ordinaire? Après tout, les directeurs et confesseurs sont chargés de ces consciences. Il est donc bien évident que le danger en est plus grand que l'on ne peut dire et que l'on ne peut penser; car, enfin, comment donner l'absolution à plusieurs? Je connais des serviteurs de Dieu, très-éclairés, savants et pieux, qui, dans ces vues, n'oseraient presque confesser des personnes en charge; car, pour l'ordinaire, l'on ne s'accuse point des péchés de son état. Ainsi, une supérieure de filles religieuses, par exemple, souffrira le relâchement dans les observances, dans les matières mêmes des vœux, comme au sujet de la pauvreté; elle verra des conversations trop libres d'hommes, aux grilles, et de pareils désordres qui auront des suites auxquelles, dans la succession des temps, l'on ne pourra plus remédier; elle n'a pas le courage d'y apporter l'ordre, et néanmoins elle fréquentera les sacrements. Comment pouvoir donner l'absolution à cette supérieure, supposé que, par sa molle lâcheté, il se glisse dans sa maison un relâchement notable? Le P. Jean Chrysostome était d'une intégrité irréprochable, qui ne voulait pas plaire aux hommes, mais à Dieu seul; cependant, à sa mort, il a témoigné de la peine d'avoir confessé les grands du siècle. Mais l'on rapporte, dans la vie de saint Louis Bertrand, quelque chose qui a trait à ce sujet, et dont nous avons parlé autre part, et qui est bien terrible : c'est du père de ce saint, qui a souffert des peines épouvantables, en purgatoire, durant huit années. Dieu voulait, pour le soulagement de cette âme, que saint Louis Bertrand en connût les supplices; et, pour cela, il l'entendait jeter de pitoyables cris, entrecoupés de gémissements lamentables. Le saint, qui avait une extrême charité pour tout le monde, n'oubliait rien pour le soulagement de son pauvre père. Il offrait souvent le très-saint sacrifice de la messe; il récitait une infinité de psautiers et de rosaires; il jeûnait avec des rigueurs excessives; il se disciplinait tous les jours jusqu'au sang, et il a continué, durant huit ans, cet espèce de martyre pour l'âme de son père, sans en avoir pu obtenir la délivrance avant ce temps-là; cependant, il faut ici remarquer deux choses très-considérables : la première, que ce père du saint était un homme d'une singulière probité, orné de dons et de grâces extraordinaires; honoré de l'apparition de plusieurs saints; la seconde, que son saint fils obtenait presque toujours du Dieu de toute bonté tout ce qu'il lui demandait, jusque même aux miracles que Dieu tout-puissant opérait souvent par lui en sa faveur; et, après tout cela, cette âme demeure huit années dans les feux du purgatoire, le saint disant que c'était parce que son père avait été trop attaché au service d'un grand de la terre.

Notre vertueux religieux était si éloigné de ces attaches, qu'il ne se trouvait qu'avec peine avec les personnes de qualité, et à moins que l'intérêt de Dieu l'obligeât d'aller les voir, ou de passer quelques jours dans leurs maisons de campagne, jamais il ne voulait manger à leur table; cependant, il arrivait que c'était quelquefois des cardinaux, des archevêques, des évêques et des premiers de l'Etat qui lui faisaient cet honneur, et qui le pressaient de manger avec eux; mais cet homme, véritablement humble et parfaitement dégagé, ne le voulait accepter, aimant mieux manger peu de chose, et dans quelque lieu retiré, pour imiter davantage la vie abjecte et humble de son divin Maître.

Mais si sa charité, comme le veut saint Paul, ne cherchait pas ses propres intérêts, d'autre part elle souffrait tout, comme le désire le même Apôtre. Elle était patiente et débonnaire, en supportant avec douceur les défauts du prochain; elle allait jusqu'au point de se mettre en sa place, et à l'obliger à faire pénitence pour ceux qui avaient recours à lui au tribunal de la pénitence. Il se regardait comme criminel en leurs personnes, et dans l'union avec son aimable Sauveur; et à son imitation il souffrait, il s'affligeait, et faisait des pénitences austères pour eux. Après tout, quand il avait tout dit, quand il avait tout fait, il avait recours à l'oraison, son refuge ordinaire; et il estimait que dans la direction des âmes, aussi bien que dans tout le reste des choses, il fallait plus prier que parler. C'était dans cette occupation divine, dans ces entretiens célestes, dans ces conversations avec Dieu, qu'il obtenait les grâces singulières et les abondantes bénédictions que l'on a remarquées dans grand nombre de personnes qui prenaient ses conseils. L'on a écrit de lui qu'il faisait des saints, à raison des éminentes et extraordinaires vertus de plusieurs qui ont vécu sous sa conduite; et je puis assurer ici que j'ai ouï dire à l'un des grands serviteurs de Dieu de ces derniers temps, qu'il avait une grâce toute singulière pour conduire les âmes à une perfection consommée; ce qui est conforme à ce que l'on en a appris d'une personne honorée de Dieu par quantité de communications célestes, et par des grâces admirables, qui disait qu'il était destiné de la divine Providence pour mettre la dernière main aux tableaux.

En effet, l'on a vu plusieurs personnes, de celles qui suivaient ses avis, marcher à grands pas, ou, pour mieux dire, courir avec ferveur dans les voies les plus saintes de la haute perfection. Je me contenterai de faire voir ici une ou deux de ces personnes illustres dans la pratique héroïque des vertus, dont la rare piété a été assez connue parmi

ceux qui font une profession spéciale d'être et de servir notre adorable Maître.

La première est feu M. de Bernières, de Caen; je parle de la sorte pour le distinguer de feu M. de Bernières, maître des requêtes. Bernières était le nom de famille de celui dont nous allons parler. M. de Bernières, maître des requêtes, ne se nommait de la sorte, qu'à raison d'une terre dont il était seigneur, qui portait ce nom. Le disciple du vénérable P. Jean Chrysostome était trésorier de France à Caen, et il vécut toujours dans le célibat. Sa précieuse mort est arrivée environ la cinquante-septième année de son âge. Il s'était donné à Dieu dans les plus belles années de la vie; et dès ses commencements il avait fait, comme l'on parle, des coups de maître. L'esprit d'oraison, l'amour de la vie retirée, pauvre et abjecte, était le caractère de sa principale grâce. Ce n'est pas qu'il ne s'adonnât aussi aux œuvres de charité; et l'on peut dire qu'il s'en est peu fait de considérables dans les lieux où il a demeuré, où il n'ait eu grande part; en sorte qu'il pouvait dire avec le Prophète-Roi : *Seigneur, je suis lié d'affection et de société avec tous ceux qui vous craignent et qui gardent vos commandements.* (*Psal.* CXVIII, 63.) Il aimait les pauvres tendrement, et il n'oubliait rien pour les assister dans tous leurs besoins. On l'a vu aller les chercher dans leurs chétives maisons, pour conduire ceux qui étaient malades à l'hôpital; et ce qui est bien extraordinaire, pour une personne de sa qualité, et encore plus rare dans un jeune homme comme il était pour lors, il leur servait de portefaix, ou pour mieux dire, de père; car il les portait lui-même, comme un père ferait de son enfant; et c'était un agréable spectacle aux yeux de Dieu et de ses anges, pendant que les gens du siècle en riaient, de voir une personne de sa qualité et de son âge, passer tout au travers d'une grande ville, comme est celle de Caen, et au milieu des rues, où il se trouve une plus grande affluence de peuple, portant sur son dos des pauvres malades à l'hôpital, qui est à l'une des extrémités de cette ville. Que pouvait-on espérer de tels commencements? et faut-il s'étonner s'il est arrivé à la fin de sa sainte vie à un si parfait mépris de lui-même, ayant commencé par des mortifications si humiliantes devant le monde; aussi est-il vrai que l'amour de l'abjection a toujours été le sujet de ses grandes inclinations? Il avait reçu cet esprit abondamment de Notre-Seigneur crucifié, par les communications de son saint directeur, qui avait établi, comme on l'a remarqué, une société spirituelle que l'on appelait la confrérie ou société de la sainte abjection. L'on peut bien croire que cette société n'eut pas grand nombre de confrères, il s'en trouva néanmoins qui s'y rangèrent et avec une générosité vraiment chrétienne dans l'union de Jésus abject et méprisé, faisant plus d'état de participer à ses opprobres, que de tous les honneurs de la terre. Or, M. de Bernières fut l'un des premiers et plus ardents confrères de cette société : et comme la pauvreté renferme l'abjection, cette vertu fut aussi sa chère vertu; et il voulut prendre la qualité, et être nommé dans le particulier parmi ses amis spirituels, frère Jean (et Jean était son propre nom) de Jésus pauvre. Il serait bien difficile de déclarer ici les forts mouvements qu'il avait pour être pauvre, avec l'Homme-Dieu pauvre, l'adorable Jésus; il avait même des tendresses merveilleuses pour la pauvreté, à l'imitation de son bon Sauveur. C'était dans cette vue qu'il mangeait dans de la vaisselle de terre, comme les religieux capucins : qu'il ne voulait pas qu'il y eût aucune tapisserie dans le lieu où il logeait; qu'il mangeait du gros pain, que l'on appelle en Normandie du pain bis, et que l'on nomme autre part du pain noir; et que lorsqu'il était obligé de prendre quelque chose le matin, il le prenait sec, sans vouloir manger rien qui y pût donner du goût, comme, par exemple, du beurre.

Or, cet amour pour une vertu dont on veut si peu dans le monde, et que presque tout le monde fuit, qui est même si rarement goûtée parmi bien des gens de dévotion, fit de si grands progrès dans son cœur, qu'enfin il voulut actuellement être pauvre par un entier dépouillement de tout son bien, qui était considérable. Cent et cent fois il avait regardé ce dépouillement comme l'un des plus heureux états de la vie. L'un de ses plaisirs était de se figurer quelque conduite de providence qui, lui ayant fait perdre tout son bien, l'obligerait à aller mendier son pain de porte en porte. Il ne pouvait envisager cet état que comme le paradis de la vie présente. Le P. Jean Chrysostome lui avait écrit que l'actuelle pauvreté était le centre de sa grâce, et qu'il n'aurait jamais de parfait repos qu'il n'y fût comme dans son centre. Ce sentiment d'un directeur si éclairé dans les voies de l'Evangile, adressé à un disciple qui les aimait si fortement, en augmentait les ardeurs d'une manière incroyable. Ainsi il commença tout de bon à chercher les moyens d'être pauvre; mais comme son bon directeur n'était plus ici-bas en ce monde, il ne trouvait presque personne qui ne s'y opposât. Ce n'est pas qu'il eût pris d'autre directeur depuis la mort du saint homme, se réglant toujours par les conseils qu'il en avait reçus, et demeurant même dans cet état par ses avis. Il lui avait bien demandé quel directeur il choisirait après sa mort, mais il lui avait répondu confidemment qu'il n'en connaissait point qui lui fût propre : ce qui a assez de rapport à ce que dit saint François de Sales, qu'entre dix mille l'on a peine à en trouver un qui ait toutes les qualités que Dieu demande; ainsi il n'en a point eu d'autre. Cependant, comme il était très-humble, il ne laissait pas de prendre quelques avis des serviteurs de Dieu dans les occasions. Mais où en trouver qui conseillassent à un trésorier de France, qui prenait soin de toutes les bonnes œuvres du pays et qui était l'asile de tous les nécessiteux, qui

lui conseillassent de quitter tous ses biens? Bien davantage, madame sa belle-sœur, par une conduite très-généreuse et bien contraire à l'humeur ordinaire, s'y opposait fortement, quoiqu'elle sût qu'il ne se dépouillait de ses possessions qu'en faveur de messieurs ses enfants; M. de Bernières jugeant en devoir user de la sorte, et croyant ne devoir pas vendre son bien pour le donner aux pauvres, comme l'Evangile le conseille, pour de bonnes raisons qui lui étaient particulières en cette rencontre, et qu'il regardait dans l'esprit de l'Evangile. Il avait donc de grands obstacles à surmonter; et, parmi toutes les difficultés qu'on lui faisait, il me dit un jour: Ma belle-sœur fait de son mieux pour empêcher que je ne sois pauvre : elle me fait parler pour ce sujet par de bons religieux; mais enfin il n'est pas en mon pouvoir d'être plus longtemps riche. Je ne saurais plus supporter les biens temporels, et, si ma famille ne veut pas prendre ceux que je possède, je les vendrai pour les donner à ceux qui se présenteront : il n'y a plus moyen de n'être pas pauvre. Effectivement il le montra bien, car il fallut le laisser faire et le laisser dépouiller de tout ce qu'il possédait. Il fut donc véritablement pauvre, et, dans ces dernières années, il vivait de ce qu'on lui donnait : ce que son illustre famille faisait à la vérité abondamment, mais toujours il était dans la dépendance, et il n'avait plus rien en propre.

Un si grand dégagement donna lieu aux plus saintes grâces du ciel, qu'il versait avec largesse dans le cœur d'un homme qui avait tout quitté pour le posséder. Sa mortification intérieure suivait son dégagement extérieur; Dieu seul lui était tout en toutes choses dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il avait une conscience si pure, qu'il m'a témoigné un jour qu'il souffrait de ce qu'étant allé en pèlerinage à un lieu consacré à Dieu en l'honneur de son immaculée Mère, sous le titre de Notre-Dame de la Délivrance, dans la compagnie de plusieurs saintes personnes, il en avait reçu une joie sensible dans les entretiens de ces personnes d'élite et d'une rare vertu, et il craignait que la nature n'y eût pris quelque part; c'était la matière qu'il avait pour se confesser, comme il me l'avoua bonnement. La vue de Dieu seul, qui lui faisait mener une vie si pure, lui inspirait un grand zèle pour établir la même pureté dans ses amis spirituels ; ce qu'il me fit assez paraître un jour, lorsqu'étant invité d'aller chez une personne de qualité, où l'on devait toucher un instrument de musique, il me dit, me parlant de l'un de ses amis qui tendait beaucoup à Dieu : Je ne sais si je l'y dois mener, j'ai peur qu'il ne soit pas encore assez fort, et que la nature ne prenne part au plaisir de la musique ; mais voici des sentiments bien capables de faire voir l'extrême pureté où il était arrivé. Il assurait que la désolation d'une province, où tout ce qu'il avait de plus cher serait engagé, n'y considérant que les pertes et les maux temporels qui en arriveraient, lui serait quelque chose de moins insupportable qu'une seule action indifférente, supposé qu'il y en ait. Or voici la raison qu'il en rendait : C'est que dans le Chrétien, disait-il, tout doit être surnaturel et divin dans ses opérations ; c'est l'Esprit de Jésus-Christ qui l'anime, qui le gouverne, qui agit par lui. Si donc il agit purement en homme, il fait cesser l'opération de Jésus-Christ pour substituer la sienne en sa place : ce qui lui semblait une chose étrange, quand bien même l'action ne serait qu'indifférente et qu'il n'y aurait pas de péché. C'est, disait-il, tomber plus haut que du ciel en terre, puisque c'est tomber de l'opération d'un Homme-Dieu dans l'opération d'une pure créature. Eh! que dirait-on si on voyait ce Dieu de toute grandeur visiblement vouloir mettre sa main à une chose, et qu'une créature fût assez présomptueuse pour l'empêcher et y mettre la sienne à sa place? Mais n'est-ce pas ce que nous faisons quand nous cessons d'agir en Chrétiens, surnaturellement, et par l'Esprit de Jésus-Christ, pour agir seulement en hommes?

Cette pureté si simple venait de sa grande union avec Notre-Seigneur dans l'oraison, qui a fait la grande occupation de sa vie. Son saint directeur lui avait conseillé pour y vaquer avec plus de liberté, de faire bâtir un logis dans l'entrée de la maison des religieuses ursulines de Caen, près de la grande porte de leur cour extérieure, l'assurant qu'un jour elle servirait à plusieurs serviteurs de Dieu pour s'y retirer. Ce fut le bon Père qui en donna et traça le dessin, le nombre et la grandeur des chambres, et tout ce qui devait accompagner ce petit bâtiment; l'on a bien vu par la suite que le Père parlait par l'esprit de Dieu. On appelait ce lieu l'Ermitage, parce que, quoiqu'il fût dans une grande ville, on y menait une vie retirée, et toute d'oraison. Je puis assurer avec sincérité, qu'ayant eu la grâce d'y passer deux ou trois mois, je n'y ai jamais ouï d'autres entretiens durant tout ce temps-là, que ceux de l'oraison. L'on n'y parlait d'autre chose, et durant le temps de la récréation, aussi bien qu'en tout autre temps : et en vérité, c'était la plus douce récréation de ce saint lieu ; et ce qui est de merveilleux, c'est que l'on ne s'en ennuyait jamais. L'on y passait les jours, les mois et les années en parlant toujours de la même chose, qui semblait toujours nouvelle ; et c'est qu'elle tendait uniquement à Dieu seul, le seul lieu de notre véritable repos. Les discours du monde, les nouvelles de la terre n'y avaient aucun accès : il n'y avait aucun exercice particulier de piété réglé, parce que l'oraison perpétuelle en faisait toute l'occupation. L'on s'y levait de grand matin, et durant toute la journée c'était une application continuelle à Dieu. M. de Bernières sortait pour les affaires de Dieu et pour les fonctions de sa charge : mais ceux qui l'ont connu, savent qu'il ne sortait jamais de l'union avec Dieu. Il avait passé par différents degrés de l'oraison, et enfin il y était élevé dans ce

qu'il y a de plus sublime ; et l'on peut dire, sans exagérer, qu'il a été, tout trésorier de France qu'il était, un des plus grands contemplatifs de notre siècle.

C'était dans cet exercice angélique qu'il avait puisé les divines lumières que toute l'Europe admire dans ses traités de la vie intérieure. Mais je dois avertir ici, qu'ils n'ont paru qu'après l'heureux décès de leur digne auteur, qui a dicté toutes les lumières que l'on y voit sans aucun dessein qu'elles fussent données au public, ni d'en composer aucun livre ; il les dictait seulement à un bon prêtre qui logeait avec lui, et qui les écrivait, parce qu'il ne pouvait le faire lui-même, à cause qu'il était fort incommodé de la vue. Il les dictait par pure obéissance à son directeur, qui par inspiration divine le lui avait ordonné ; et nous pouvons dire qu'on lui en a l'obligation tout entière, en ce que l'esprit de Notre-Seigneur s'est servi de lui, pour ne pas laisser ensevelir tant de grâces. Il y a encore bien des sublimes vérités que le public n'a pas vues : je me souviens d'en avoir vu quatre tomes de manuscrits fort amples, qui peuvent servir d'une vaste matière à en composer de nouveaux traités, comme ils ont servi à composer le *Chrétien intérieur*, car, comme je l'ai remarqué, M. de Bernières dictait seulement les lumières de son oraison par pure obéissance, sans dessein d'en faire aucun livre. L'onction divine qui s'y fait goûter marque assez de quel esprit partaient toutes ces pures lumières ; c'est ce qui a fait que le livre du *Chrétien intérieur* a été lu de tous côtés dans les communautés d'hommes et de filles, qu'il a été goûté par les doctes, aussi bien que par les ignorants : qu'on l'a vu entre les mains de personnes de toutes sortes d'états, et de la première qualité ; qu'il a passé de la France dans les autres royaumes ; qu'il a été traduit en plusieurs langues ; qu'il a paru à Rome, et y a été reçu avec un accueil extraordinaire ; que les cardinaux et les évêques en ont fait leur lecture ; et qu'enfin partout il a été un livre de bénédiction.

Or, son digne auteur n'en a pas seulement distribué les grandes vérités par cette voie, dont la divine Providence s'est voulu servir, mais il les a de plus établies de vive voix par une vocation assez extraordinaire : je l'appelle extraordinaire, en ce qu'étant laïque, grand nombre de personnes avaient recours à lui, pour en recevoir les conseils pour la direction de leurs consciences. J'avoue en même temps que ces sortes de voies ne doivent tirer à aucune conséquence, puisqu'elles ne sont pas dans la conduite ordinaire de la divine Providence, et que ce serait une dangereuse illusion de vouloir les imiter. Après cela il faut demeurer d'accord que Dieu a suscité dans l'ancienne loi des prophètes d'une manière singulière pour annoncer ses vérités ; qu'il est le maître dans nos temps aussi bien que dans ces siècles, et qu'il fait ce qu'il lui plaît. Il serait difficile de dire le nombre de personnes différentes et de divers états qui demandaient des avis spirituels à cet homme si éclairé dans les voies intérieures. Non-seulement il était consulté par les laïques, mais par les ecclésiastiques et les religieux. Grand nombre de ces derniers ont fait des retraites dans sa maison avec la permission de leurs supérieurs ; et les supérieurs mêmes de plusieurs ordres lui ont demandé des conseils. Je sais un ordre qui en a reçu des bénédictions signalées, et auquel il a merveilleusement contribué, pour le mettre dans la parfaite régularité dans laquelle on l'a vu. L'on peut écrire de lui qu'il a fait des saints ; comme on l'a écrit de son digne directeur ; car c'était une chose admirable de voir le changement que l'on remarquait dans les personnes qui avaient des liaisons spéciales avec lui, et particulièrement dans les ecclésiastiques et les religieux. Ceux qui aspiraient aux dignités et aux charges, qui se piquaient de science et d'honneur, ne pensaient et ne parlaient plus que de la vie cachée, abjecte et pauvre, de n'être plus rien dans les esprits et dans les cœurs des hommes ; de faire leur grande étude aux pieds de Jésus-Christ crucifié, de vivre d'une vie continuelle de mort, pour ne plus vivre que de la vie divine.

L'on ne peut objecter qu'une seule chose à tant de grâces, c'est l'indiscrétion de quelques jeunes gens, emportés par leur zèle, qui avaient demeuré avec lui dans cet ermitage ; mais il est aisé d'y répondre puisque la chose n'est arrivée que longtemps après sa précieuse mort ; elle n'a donc pu être faite par ses avis, puisqu'il n'était plus en ce bas monde pour les leur donner. Après tout, il ne faut pas tant être surpris si quelques disciples de M. de Bernières, après son décès, se sont laissés aller à quelques excès de zèle, puisque Jésus-Christ le souverain directeur des âmes, en a eu des multitudes qui se sont égarés, même dans de mauvaises erreurs, interprétant mal son saint Evangile. Je demande après cela s'il faut s'en prendre à notre adorable Maître, et si les illusions de ces Chrétiens trompés doivent être rejetées sur celui dont ils faisaient profession d'être les disciples. Mais afin que les lecteurs qui ignorent ce que nous écrivons, puissent être instruits de la vérité, je dirai que l'emportement de quelques jeunes gens qui avaient demeuré avec M. de Bernières, leur est arrivé par un pur excès de zèle qu'ils avaient pour la foi catholique ; ce qui les obligea d'aller crier par les rues dans un habit abject, et pouvait les faire passer pour ridicules, et publier hautement leurs sentiments. Ils furent quelque temps dans cet excès de zèle ; mais ce qui est remarquable, c'est qu'il n'y en a pas eu un seul de toute cette troupe, je parle de ceux qui avaient demeuré avec l'auteur *du Chrétien intérieur*, qui se soit démenti de la pratique solide de la vertu. On les a vus, après cet emportement, exceller dans les plus sublimes vertus, tenir une conduite fort sage et très-réglée, travailler pour le prochain avec des bénédictions surprenantes : il y en

a qui ont beaucoup servi au gouvernement de plusieurs diocèses, dont on a pris les avis, et qui ont été consultés généralement avec des succès tout particuliers : il y en a qui sont morts dans une grande odeur de sainteté. J'ai cru devoir faire cette remarque en passant, au sujet de la mémoire de M. de Bernières, que quelques-uns ont voulu combattre au sujet de ces jeunes gens, sans en avoir un véritable fondement.

Mais c'est avec sujet que nous pouvons dire qu'elle est en bénédiction, pour les grâces que le ciel lui a faites, et pour les vertus solides qu'il a pratiquées. Il recevait assurément des grâces de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui étaient très-particulières. Ses paroles étaient pleines d'une force divine, et gagnaient les cœurs à Dieu. L'ayant un jour averti de quelques manquements d'une personne qui dépendait de lui, je remarquai qu'il fut assez longtemps sans lui en rien dire; et j'admirai après cela, que lui ayant fait voir ses défauts en très-peu de paroles, et pour ainsi parler, sans presque lui rien dire, cette personne demeura tout à coup comme terrassée sous le poids du peu de paroles qu'il lui avait dites, et apporta le remède à ses manquements. Je vis bien qu'il avait tardé à l'avertir, non pas par aucune négligence, mais attendant le mouvement de l'esprit de Dieu qui agissait en lui. S'il lui eût parlé plus tôt, il l'eût fait en homme, et ses avis n'eussent pas eu les effets qui arrivèrent.

Dieu lui donnait des lumières extraordinaires sur les besoins extérieurs et intérieurs (10). J'ai connu une personne qui, étant dans une ville éloignée de celle où il demeurait, qui, ne vivant que des purs secours de la divine Providence, et étant dépourvue pour lors de toutes choses; pour pouvoir faire un voyage qu'elle devait entreprendre, comme elle ne savait que faire, demeurant cependant dans une profonde paix et sans s'inquiéter du lendemain, Dieu tout bon voulut faire connaître son besoin au saint homme, et il lui en donna lumière tout à coup dans son oraison; ce qui le pressa de lui envoyer cent francs (et c'est l'unique fois qu'il lui a donné quelque chose) qu'elle toucha la veille ou le matin du jour qu'elle devait partir. Un jour m'ayant dit ses sentiments au sujet de quelque chose qu'il pensait que Dieu demandait de moi, peu après il me dit tout le contraire, et m'assura qu'il en avait reçu la lumière, dans son oraison, que je ne puis douter venir de Dieu, par la longue expérience que j'en ai eue, et que j'ai encore parfaitement. Il avait le don de la foi dans un très-éminent degré, portant une opposition extraordinaire à toutes les nouveautés en fait de doctrine. Le respect qu'il avait pour les indulgences était très-singulier, et il portait toujours sur lui plusieurs médailles bénites : il avait une profonde vénération pour les plus petites cérémonies de l'Eglise. Sa dévotion pour la très-sacrée Vierge, et spécialement envers son Immaculée Conception, était toute particulière. Il était de sa congrégation, érigée dans les maisons de la Compagnie de Jésus, et qu'il a fréquentée assidûment jusqu'à sa mort, ayant toujours conservé une liaison de grâce très-grande avec les enfants de saint Ignace de Loyola, qui la gouvernent. Il a excellé dans le culte des anges bienheureux et des saints; et comment n'aurait-il pas grandement honoré les saints du paradis, ayant eu tant de respect pour les saints de la terre? Il est parti plusieurs fois de la basse Normandie, pour faire des voyages sans autre motif ou dessein que d'aller, comme il disait, chercher les saints.

Et de vrai, il a eu habitude, avec grand nombre de personnes qui ont éclaté en sainteté; et, après avoir bien cherché les saints, les saints sont venus le chercher; sa maison, comme il a déjà été dit, et selon la prédiction du bon P. Jean Chrysostome, ayant servi de retraite aux serviteurs de Dieu et de son immaculée Mère. Je sais plusieurs personnes de grand mérite qui y ont été et qui sont maintenant élevées à la dignité épiscopale. Entre ce nombre, feu Mgr l'évêque de Bérite, l'un des premiers évêques de la Chine, est bien remarquable. Ceux qui ont lu les relations de ce vaste et éloigné pays, savent les excellentes vertus de ce très-digne prélat, et les grandes bénédictions que Dieu tout bon a données à ses fonctions apostoliques. Mgr l'évêque de Québec en Canada mérite bien aussi d'être considéré pour ses rares mérites; et il est juste de remarquer que la divine Providence s'est voulu servir de M. de Bernières pour le bien de la religion et la propagation de la foi dans les extrémités du monde, dans l'empire de la Chine et dans tout le pays du Canada. Ceux qui voudront savoir les grands secours que ce dernier pays en a reçus pourront les lire dans la vie de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, supérieure des religieuses Ursulines de Québec, qu'il alla prendre à Tours pour la conduire jusqu'au port où elle devait s'embarquer quand elle y passa de France. Cette vaste et étendue charité qu'il avait pour toutes sortes de nations et de peuples était fondée sur une foi vive qu'il avait de celle de Jésus-Christ, qui s'étend universellement sur tous les hommes; et il était si saintement et si ardemment zélé pour cet amour sans réserve de notre débonnaire et miséricordieux Sauveur, qu'il s'était fait faire un cachet qui portait l'image de ce Sauveur crucifié, avec cette inscription : *Jésus est mort pour tous les hommes.* Il a même voulu que ces paroles fussent écrites sur son tombeau, afin qu'il pût en cette manière continuer à publier hautement les sentiments de sa foi touchant la mort de son divin Maître. Et comme il avait assez marqué sa volonté à ce sujet durant sa vie, elle a été fidèlement exécutée, et on lit ces paroles écrites en gros carac-

(10) C'est de lui-même que Boudon parle ici en tierce personne.

tères sur le tombeau du serviteur de Dieu et de son immaculée Mère : *Jésus-Christ mort pour tous les hommes.* Ainsi, tant que durera ce tombeau, qui est dans l'église des Ursulines de Caen, dont sa très-digne sœur, qui en a été longtemps supérieure, a été aussi la fondatrice, il apprendra à tous ceux qui l'approcheront l'amour universel de l'aimable Jésus pour tous les hommes. L'on rapporte plusieurs miracles faits sur des personnes qui ont eu recours à ses intercessions ; mais il en faut laisser le jugement aux prélats, à qui il appartient d'en décider. Seulement je crois devoir dire que les personnes qui ont cru avoir été secourues miraculeusement sont des personnes du monde, de qualité, de bon esprit, et qui ne donnent pas légèrement créance aux choses extraordinaires, étant très-retenues en ces rencontres.

La seconde personne que nous pensons devoir nommer, et qui a fait des progrès admirables dans les voies de la pure vertu sous la conduite du vénérable P. Jean Chrysostome, a été feu M. de la Forêt. Nous avons dit que le bon Père étant encore jeune écolier, prenait la liberté de lui écrire sans le connaître, et sur la seule réputation de sa sainteté, afin de s'enflammer par ses lettres dans les flammes du pur amour. Nous avons dit comme M. de la Forêt ne rebutait pas ses lettres, et voulait bien même lui faire réponse. Mais quelques années après, ce jeune écolier s'étant fait religieux, et ayant été envoyé à Paris, il eut une sainte liaison avec ce grand serviteur de Dieu, qui ayant découvert en lui des lumières admirables qui lui étaient données pour mener les âmes à Jésus-Christ, et qui étaient accompagnées d'une haute sainteté, il n'eut pas honte de se rendre disciple de celui dont il avait été le maître, et de se mettre sous sa conduite. Le Père composa sa vie après sa mort, dans laquelle il a décrit dignement ses éminentes vertus et les grâces signalées qu'il avait reçues de Dieu. Il est enterré en la chapelle de la sainte Vierge, chez les religieux pénitents de Picpus, proche Paris, avec une épitaphe écrite sur un marbre, que le même Père a composée.

L'on pourrait rapporter ici un bon nombre d'autres grandes âmes qui, comme des géants, pour me servir des paroles de l'Ecriture, ont couru avec ardeur dans les voies de la sainteté sous un si bon guide; car le Seigneur lui avait donné la science des saints et un zèle extraordinaire pour l'établissement du règne de Jésus-Christ dans les cœurs, sans y voir et sans y chercher autre chose. « Il ne faut voir que Dieu seul, » disait-il; « les directeurs qui mêlent leur propre esprit avec le sien, et leurs propres intérêts avec ses divins intérêts, ne font point avancer les âmes; mais surtout il faut savoir « que le directeur humain, mondain et plein de la prudence de la chair est extrêmement préjudiciable aux pauvres âmes. » Et de vrai, comment donner ce que l'on n'a pas? Un homme qui a l'esprit du monde n'est point propre à communiquer l'esprit de Jésus-Christ.

Sainte Thérèse, dans la 3[e] demeure du *Château intérieur*, remarque très-bien que le directeur ne doit pas avoir l'humeur mondaine, c'est-à-dire qu'il ne doit pas aimer ses aises, ses intérêts, l'estime, l'amitié des créatures, leur appui, leurs connaissances et leurs habitudes. Elle déclare encore dans un autre lieu que les personnes qui estiment le point d'honneur, et qui pensent même être obligées de l'avoir, empêcheront les autres de profiter ; car les bons, dit cette grande sainte, ne se soucient non plus de tout perdre que de tout gagner, pour ce qui regarde leurs intérêts. C'est pourquoi elle assure qu'elle ne faisait que désirer qu'il y eût des personnes détachées, particulièrement celles qui s'emploient pour le prochain, et c'est à ce sujet qu'elle s'écrie : « O mon Jésus ! que fait une âme embrasée de votre amour ! combien devrions-nous supplier sa divine majesté de la laisser en vie ! » Dans le *Château intérieur*, elle déclare qu'il faut que le directeur soit saint ; cela encourage, ajoute-t-elle : c'est comme les petits oiseaux qui, ne pouvant sitôt imiter leurs pères se lançant à tire d'ailes dans les airs, néanmoins se dressent peu à peu. Mais comme il est difficile de trouver de ces directeurs saints, désintéressés, qui ne voient, qui ne cherchent que Dieu, le P. Chrysostome conseillait de ne se pas hâter dans le choix que l'on en doit faire, de ne se pas aheurter à demeurer sous une conduite quand le choix en est fait, si l'on connaît que Dieu sera plus glorifié sous un autre. Cependant il donnait avis de ne pas changer légèrement, ou par une subtile tentation de nature qui aime à satisfaire ses inclinations, ou par un secret dégoût que les hommes et les démons en donnent, démons qui, ne pouvant supporter la pureté d'une conduite qui va uniquement à Dieu seul, n'oublient rien pour en détourner, et quelquefois causent de grandes peines, et à l'intérieur et à l'extérieur, pour la faire quitter, ce qu'ils gagnent souvent, y ayant peu d'âmes qui soient fidèles à Dieu.

## CHAPITRE IX

### *De ses traités spirituels.*

Le vénérable P. Jean Chrysostome était du nombre de ceux que l'Apôtre appelle, dans son *Epître aux Ephésiens* (v, 8), non-seulement enfants de lumière, mais *la lumière* même *en Jésus-Christ.* Il était de ceux à qui le Fils de Dieu a dit : *Vous êtes la lumière du monde.* (*Matth.* v, 14.) De même donc, pour parler avec notre bon et divin Maître, qu'*une ville située sur une montagne ne peut être cachée, et qu'on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison* (*Ibid.*, 15), ainsi sa lumière devait reluire devant les hommes, afin qu'ils en donnassent la gloire à notre Père qui est dans les cieux. Une per-

sonne de grande vertu qui n'avait jamais vu le P. Chrysostome lui dit un jour que la volonté de Dieu était qu'il fît part aux autres des lumières qu'il lui avait données; et ses lumières étaient comme immenses, selon le sentiment de feu M. de Bernières dont nous avons parlé. C'est de cette manière qu'il s'en est expliqué en me parlant de lui, et l'on peut dire qu'il était très-capable d'en juger. Or, comme ces lumières étaient reçues dans un sujet très-pur, elles passaient jusqu'aux autres dans une clarté admirable, et elles portaient avec elles une onction efficace pour imprimer dans l'âme le vrai amour de Dieu. Il ne faut qu'en faire l'expérience; car, pour peu de disposition que l'on ait à être à Dieu, l'on sentira bientôt son cœur touché de son amour. C'est le propre de tout ce qui part de son esprit divin, à la différence des productions de l'esprit humain, qui ne font qu'éclairer bien faiblement et qui n'ont rien pour la volonté; c'est ainsi qu'il plaît à Dieu de confondre la sagesse des sages du monde et la prudence des prudents, afin qu'aucune chair ne se glorifie en sa présence. Il a voulu, pour ce sujet, que sa divine parole fût prêchée et fût écrite non pas dans la politesse du beau langage, mais dans un style simple. C'est en cela qu'il montre qu'il est le maître et le souverain des cœurs, les gagnant par sa propre puissance et sans se servir des moyens les plus nécesaires aux créatures, qui demeurent bien inutiles, à moins qu'il n'y donne sa sainte bénédiction. Il le fait quand il lui plaît; mais ordinairement il n'y a pas grande bénédiction aux paroles et aux ouvrages où il y a beaucoup de l'homme et peu de la grâce; ce que l'on voit assez souvent en des sermons et en des livres composés avec bien de la peine et avec beaucoup d'étude, mais avec peu d'esprit de Dieu, à raison de la recherche de la nature qui s'en est mêlée, et des vues de la créature qui y ont eu part. Tout au contraire, l'on entendra des discours, l'on verra des ouvrages sans agrément et sans tous ces ornements d'éloquence qui enrichissent si agréablement les productions des savants, qui ayant peu de l'homme, et étant tout pleins de Dieu, ont des effets admirables. Le saint livre de l'*Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ* est un témoin irréprochable de cette vérité; l'on en pourrait citer plusieurs autres que l'on peut dire être aux soins de la divine Providence, comme ils en sont les purs effets. Ainsi on voit ces petits ouvrages, qui semblent si peu de chose aux yeux des savants, traduits en toutes sortes de langues, et, après avoir paru dans l'Italie, dans la France, dans l'Allemagne, dans l'Espagne, dans la Pologne et dans toute l'Europe, passer jusqu'aux nations les plus éloignées des autres parties de la terre; et, pendant que de grands et de savants ouvrages qui ont bien fait suer leurs auteurs, pour ainsi dire, qui leur ont coûté bien des veilles, bien de longues recherches, bien de l'application, et quelquefois de l'argent pour les faire imprimer, souvent demeurent dans les boutiques des libraires, qui ont assez de difficulté à s'en défaire; l'on verra des cent mille et des deux cent mille exemplaires de ces petits ouvrages de Providence que l'on a faits sans peine, sans application, l'esprit et le cœur contents en Dieu seul que l'on a regardé seulement, être distribués de tous côtés. On les trouvera dans les villes, dans les campagnes, dans les solitudes les plus écartées, dans les quatre parties du monde. Mais ce qui est considérable, c'est qu'on les trouvera au redoutable tribunal de Dieu, approuvés de son divin jugement, bénis de sa sainte bénédiction, honorés de ses magnifiques récompenses, où les auteurs et les ouvrages de l'esprit vain et suffisant qui allaient à rechercher la gloire des hommes y seront rejetés, désapprouvés et condamnés. Pour lors l'on saura ce que c'est que de parler, d'agir, d'écrire seulement pour Dieu seul, et ce que c'est de discourir, de travailler, de composer pour la créature.

Notre saint religieux, qui y était entièrement mort, était bien éloigné de lui donner part dans ses célestes écrits. Je les appelle de la sorte, car ils sont tous remplis des grâces et des bénédictions du ciel. Comme il était plein du Saint-Esprit, c'était par ses divins mouvements et inspirations sacrées qu'il agissait. La pure gloire de Dieu seul était tout son motif et l'unique fin de tous ses desseins. C'était donc dans cette vue qu'il a composé tous ses traités spirituels, et par les mouvements que l'esprit de Dieu lui en inspirait. Or, comme le fondement de la vie chrétienne et intérieure est la connaissance de Dieu et de son Fils Jésus-Christ, il s'est appliqué à donner plusieurs traités spirituels pour en établir et en augmenter les plus vives lumières. Il a, pour ce sujet, composé celui qu'il intitule *Des cent noms divins*, qui est écrit d'un style de feu, j'entends de ce feu que le Fils de Dieu est venu apporter sur la terre, et qu'il désire qu'il y soit allumé. Il en a fait deux autres *De la toute-puissance de Dieu.* L'on trouve dans son livre *De la sainte abjection* vingt-neuf méditations des grandeurs de la Divinité. Comme il en était intimement pénétré, et d'une manière qu'il serait difficile d'expliquer, il eût voulu aller crier à tous les hommes, *Au Dieu caché*, à l'imitation de l'Apôtre; c'est-à-dire, qu'il eût bien voulu que les hommes se fussent fortement persuadés une bonne fois que le Dieu de toute grandeur, et leur souverain Créateur, a des perfections et des excellences incompréhensibles, qui ne seront jamais comprises dans toute leur étendue infinie que de lui seul; mais que cependant ces perfections, infiniment sublimes et adorables, devaient être l'objet de leurs applications et de leur estime. Et comme il n'ignorait pas que le peu d'amour que l'on a pour Dieu vient de son peu de connaissance, il était porté très-particulièrement à parler de sa beauté infinie. « Hélas! » disait-il, « les hommes estiment, recherchent et aiment tant ce qui est beau.

Que n'a point fait faire la vile et chétive beauté des créatures? Jusqu'où la passion des hommes s'est-elle emportée pour la posséder? Eh donc, si ces hommes savaient un peu ce que c'est que Dieu, s'ils connaissaient un peu la beauté divine, ses attraits infiniment ravissants, qui feront pour jamais la félicité des bienheureux; que ces bienheureux contempleront incessamment, et durant toute l'éternité glorieuse, sans jamais s'en ennuyer, sans jamais s'en lasser! » C'est ce qui le pressa de faire un petit traité, en forme de méditations, *De la beauté divine*, et il disait ; « Si Dieu a rendu les créatures aimables par de petites parcelles de sa beauté, qu'il a mises en elles, qui toutes ensemble ne font pas un petit atome en comparaison de celle de Dieu ; eh, combien le Dieu d'une beauté infinie doit être aimable! »

Ces vues de la grandeur infiie de Dieu le pénétrant, il découvrait dans une grande lumière le néant des créatures, et c'est ce qui suit infailliblement de la connaissance du Créateur; et l'on peut dire que celui qui estime beaucoup la créature, estime bien peu Dieu; car dans sa vive lumière tout le reste disparaît. C'était dans cette lumière qu'il a écrit des vérités méditatives pour concevoir devant Dieu notre abjection infinie; qu'il a écrit un excellent livre *De la sainte abjection*, où il établit une société spirituelle pour pratiquer cette vertu ; qu'il a fait un exercice sur la reconnaissance de notre indignité à recevoir les dons de Dieu.

Mais comme la vie éternelle consiste dans la connaissance de Dieu, et de celui qu'il a envoyé, son Fils Jésus-Christ, qui nous est donné par le Père éternel pour notre exemplaire, et le modèle sur lequel nous devons former toutes les actions de notre vie, il a composé des méditations sur Jésus, le fidèle de Dieu par excellence, et sur Jésus, notre exemplaire. Et comme l'Apôtre nous enseigne qu'il n'y a point d'autre nom que celui de Jésus, en la vertu duquel nous puissions être sauvés, il a fait un excellent traité, en forme de méditation, *Du saint nom de Jésus*. Il a fait de très-dévotes méditations des douleurs extrêmes de l'aimable Jésus dans le jardin des Olives, et des peines qu'il souffrait en y allant; de la très-douloureuse flagellation de ce bon Sauveur, dont il a décrit l'histoire en abrégé; de son obéissance et de son extrême abjection. Il savait que cet aimable Sauveur est notre voie, et, par suite, qu'il faut connaître ce chemin pour ne se pas égarer, n'y en ayant point d'autre qui nous y mène. Il savait qu'il est la vérité à laquelle nous devons adhérer avec une fidélité inviolable. Il savait qu'il est la vie, et que hors de l'adorable Jésus il n'y a que mort et perdition.

Or, sachant d'autre part la nécessité indispensable de l'observance des dix commandements de Dieu, pour faire un véritable usage de la grâce de Jésus-Christ, il a fait un exercice méditatif sur ces dix commandements; sur la manière de plaire à Dieu pour employer fructueusement l'année, et parvenir à la perfection religieuse; du bon usage du temps ; mais son petit traité *De la désoccupation des créatures*, dont on peut dire qu'il n'y a rien de plus petit et de plus grand, rien de plus petit dans son étendue, rien de plus grand dans l'esprit de grâce qu'il renferme, a eu des bénédictions extraordinaires. Comme son digne auteur était un homme entièrement vide, et parfaitement désoccupé des créatures, il semble qu'il ait communiqué de sa grâce à ce petit livret, dans lequel l'on goûte une onction toute divine, et dont les instructions saintes sont merveilleusement utiles à toutes les âmes qui veulent servir Dieu en vérité. Ce petit traité est beaucoup à conseiller et l'on n'en peut jamais assez recommander la lecture; mais comme l'homme de Dieu connaissait la nécessité du don de force, pour se déprendre des créatures, et que la faiblesse de la plupart des hommes les tient toujours engagés dans de misérables respects humains, ou dans la recherche de leurs propres intérêts, il composa des méditations sur la vertu de la force. Il écrivit une relation spirituelle d'un serviteur de Dieu sur ses pratiques de fidélité dans les saints exercices; car enfin tout est donné à la fidélité, et la vie la plus sainte du monde deviendra inutile, si elle n'est accompagnée de la persévérance.

De plus, voulant donner des motifs pressants pour acquérir et soutenir ces vertus, il a composé des traités de pensées méditatives de l'éternité, et des vues qu'en ont eues quelques solitaires, du compte épouvantable que l'on doit rendre à la mort, et en particulier du compte effroyable de l'âme religieuse négligente, du saint exercice que l'on doit faire pour s'y disposer. Mais comme le divin amour est, pour ainsi dire, l'âme de toutes les vertus chrétiennes, il a écrit un exercice méditatif, une solitude de dix jours pour l'acquérir, des entretiens du Saint-Esprit, qui en est le Dieu et l'auteur. Et de vrai, sans cet Esprit adorable, que pouvons-nous espérer dans les voies de la divine dilection ? Mais que ne devons-nous pas attendre en sa divine vertu? Il est donc nécessaire que l'âme qui aspire au pur amour lui soit unie intimement : et, pour lui être unie, il faut qu'elle l'aime comme son Dieu, de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toutes ses forces. Pour cela elle lui doit avoir une dévotion très-grande, très-spéciale, et y être appliquée avec beaucoup d'attention. Elle doit penser souvent à ce Dieu d'amour et l'amour même : elle le doit invoquer fréquemment, et soupirer amoureusement en sa divine présence. Le saint homme Balthazar Alvarez ayant conseillé à sainte Thérèse, qui était encore pour lors dans des faiblesses qui empêchaient les desseins de Dieu tout bon sur elle, d'avoir recours à cet Esprit adorable, et de l'invoquer souvent par le *Veni, creator Spiritus;* et cette sainte ayant observé le conseil du serviteur de Dieu, elle se trouva tout à coup changée, et, depuis cet heureux moment,

elle marcha, ou courut dans les plus saintes voies de la perfection.

Or, l'expérience faisant voir que les exemples des saints sont des moyens très-efficaces pour y engager, le P. Chrysostome a écrit plusieurs *Vies*, où en a fait des remarques excellentes et très-touchantes : comme de saint François, son patriarche, de sainte Elisabeth de Hongrie de son troisième ordre, de sainte Christine l'admirable, de saint Scocelin l'incomparable dans la vertu de la pauvreté. Nous avons encore de lui un abrégé des états de grâce et de gloire du serviteur de Dieu, le P. Bernard, surnommé le pauvre prêtre, qui est décédé à Paris en grande odeur de sainteté; comme aussi la *Vie* de M. de la Forest. Mais, parce que dans la vie intérieure, où l'on travaille généreusement à être saint, l'on a besoin d'une grande patience, et qu'il faut savoir se supporter en ses défauts, sans les aimer, il a dressé un exercice méditatif sur la vertu de la résignation pacifique en ses défauts, dont nous avons rapporté plusieurs choses dans cette histoire. Enfin, comme l'oraison est le grand moyen pour pratiquer solidement toutes les vertus, et pour arriver à la sainteté, il a voulu écrire une manière d'oraison, que l'on peut pratiquer mentalement ou vocalement, à l'imitation de Jésus notre bon Sauveur. Il a encore écrit d'excellents avis aux supérieurs des religieuses pour le bon gouvernement. Je ne dis rien de ses lettres, qui sont toutes pleines de l'onction de l'esprit de Dieu, comme le reste de ses ouvrages, ou plutôt, pour mieux dire, des ouvrages que l'esprit de Dieu lui a inspirés. Il a fait encore plusieurs autres traités spirituels, dont j'ai j'ai vu quelques-uns, dont ma mémoire ne me fournit que confusément le sujet, ce qui m'empêche d'en parler en particulier.

## CHAPITRE X.

*De sa dernière maladie et précieuse mort.*

La mort des saints du Seigneur est toujours précieuse devant ses yeux, en quelque manière qu'elle arrive, puisqu'ils meurent tous en sa grâce et en son divin amour. Mais il y a de ces justes que sa divine providence y dispose par de fréquentes vues qu'elle leur en donne et par une application spéciale, et c'est la conduite qu'elle a tenue sur l'un de ses plus fidèles serviteurs, le P. Jean Chrysostome. La préparation à la mort était l'une de ses grandes pratiques, et voici ce qu'il en écrit dans l'une des règles qu'il s'était imposée : « Je veux me disposer à un bon escient à la mort, et je me veux examiner journellement sur ce sujet. » C'était donc pour lui un exercice journalier. Il y pensait souvent, il en parlait souvent, il la regardait toujours comme très-proche de lui, il en faisait souvenir dans ses exhortations ; quand il parlait aux religieuses, il disait : « Mes sœurs, quand je serai mort, souvenez-vous bien de ce que je vous dis. » Il en a composé des *Méditations* tout à fait touchantes, et un jour qu'une religieuse de Sainte-Elisabeth lui avait demandé les étrennes pour la communauté, ce furent ces *Méditations* qu'il leur donna à toutes pour étrennes. Le Saint-Esprit, dans la divine parole, nous exhorte d'y penser; mais que doit faire le Chrétien qui croit une éternité dans laquelle elle nous fait passer, puisque des gens qui vivaient dans une extrême ignorance des choses de l'autre vie, ont jugé que la méditation de la mort est la vraie philosophie de cette vie? Le bon Père s'en formait quelquefois une idée fort utile pour en découvrir les vanités. Il se représentait un grand seigneur, un homme puissant dans le monde, qui est à la dernière extrémité de sa vie, et sur le point de mourir. Il le regardait en cet état, soufflant presque à chaque moment, ayant de la peine à respirer. Il considérait ensuite que, si pour lors on venait lui dire des nouvelles de la cour, il ne pourrait y répondre qu'en soufflant; si on lui faisait quelque proposition d'une belle charge, il ferait la même chose ; si on lui parlait de quelque bénéfice de trente à quarante mille livres de rente, il se comporterait de la même sorte, et ainsi généralement tout le reste des choses que le monde estime et recherche davantage, il les rejeterait toutes en soufflant, comme on ferait un brin de paille ou de poussière, lorsque l'on est en parfaite santé. O Dieu ! s'écriait-il ensuite, cet état est une belle image de ce que nous devrions faire durant tout le cours de notre vie. En vérité, ce n'est pas la peine de s'y amuser, puisque les moments s'en écoulent si vite, et qu'elle passe si promptement. C'était le sentiment du grand Apôtre, qui, voulant exhorter les Chrétiens au détachement de tout ce qui peut arrêter davantage au monde, se sert de ce motif comme d'un motif entièrement pressant et tout à fait invincible. C'est dans la *Ire Epître aux Corinthiens* (VII, 29-31), où il parle de la sorte : *Je vous déclare, mes frères, que le temps est court, et qu'il faut désormais que ceux qui sont mariés vivent comme ne l'étant point; ceux qui pleurent, comme ne pleurant point; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point; ceux qui achètent, comme ne possédant point ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point, parce que la figure de ce monde passe.* Et de vrai, est-ce la peine à des gens qui font le grand voyage de l'éternité, de s'amuser dans le lieu de notre pèlerinage, où nous ne faisons que passer? Est-ce la peine de s'y attacher, d'y mettre sa joie, puisqu'il en faut sortir si tôt, et le quitter pour n'y revenir jamais? Est-ce la peine de s'inquiéter, de s'affliger des souffrances que l'on y porte ? Il me semble, disait la séraphique Thérèse, que toutes les croix de la vie ne sont que la peine d'un mauvais gîte d'une nuit.

C'étaient ces pensées qui, occupant l'esprit du P. Jean Chrysostome, lui détachaient entièrement le cœur de toute affection pour les choses créées, et c'est ainsi que, pensant souvent à la mort, il se disposait à faire une mort saintement chrétienne, se rendant de la sorte du nombre de ces bienheureux dont

parle le disciple de l'amour, l'aimable saint Jean l'évangéliste, et dont il dit qu'*ils meurent étant morts* (*Apoc.* XIV, 13), la mort naturelle leur arrivant dans un état de mort mystique et spirituelle par un divin anéantissement à toutes les choses du siècle, et à eux-mêmes. Le Père était donc dans ce bienheureux état de mort mystique, lorsqu'il se trouva malade de la maladie qui le fit mourir de la mort naturelle. Ce ne fut pas sans une spéciale providence qu'elle lui commença la veille de la fête de la naissance du Sauveur de tous les hommes, et le jour de sa divine entrée en ce monde, puisqu'elle le devait faire entrer par ses mérites dans la gloire éternelle, en lui faisant quitter la terre. Ce jour de la sortie bienheureuse des saints de la terre est appelé par l'Eglise le jour de leur naissance; car, à proprement parler, c'est le jour de leur naissance glorieuse, dans lequel ils reçoivent la perfection de l'être de la grâce qu'ils ont reçue, et arrivent à l'âge de l'homme parfait et de la plénitude de Jésus-Christ. Il ne laissa pas, quoiqu'il se trouvât mal, de faire l'exhortation la veille d'une si grande solennité pour tous les Chrétiens, et ce fut la dernière de sa vie. Il y parla avec plus de zèle que jamais et même avec plus de liberté. Il semblait tirer des forces de sa faiblesse, et ses paroles étaient des paroles toutes de feu. Il recommanda avec une vigueur nonpareille aux personnes supérieures de soutenir l'esprit de mortification et de piété dans le monastère; (et sans ces deux choses qu'est-ce qu'une communauté?) aux inférieurs l'obéissance et la soumission; à toutes la charité et la paix, et par un mouvement extraordinaire de l'esprit de Dieu, il maudit celles qui la rompraient; ce qu'il fit d'une voix terrible, en sorte que les cœurs en demeurèrent tout pénétrés. Il finit à son ordinaire par une oraison pathétique à l'aimable Jésus. Il faut remarquer ici que ce mouvement de l'homme de Dieu qui le porta à donner sa malédiction, ne lui est pas singulier. L'on en trouve plusieurs exemples dans l'histoire des saints; mais celui de son patriarche, l'humble et le grand saint François, suffira assez pour le justifier. Il est donc rapporté de cet admirable saint, que passant un jour par une des maisons de son ordre, il y remarqua que sous prétexte d'études, l'on s'y appliquait trop à la dispute des choses curieuses, et à des raisonnements subtils qui ne servaient pas à la science qui édifie, mais à celle qui enfle. Il en donna avis au supérieur de la maison, afin qu'il y apportât l'ordre qu'il jugea tout à fait nécessaire pour empêcher que l'esprit humain, vain et élevé, ne s'introduisît parmi ses religieux, et qu'il n'anéantît celui de Jésus-Christ. Ce supérieur le lui promit, sans néanmoins exécuter l'ordre qui lui avait été donné : peut-être parce qu'il faisait peu d'état de la chose, ne voyant pas combien l'esprit de Dieu est pur et saint, et qu'il ne peut souffrir dans sa pureté et sainteté, l'impureté et l'attache que la créature a à elle-même par un amour déréglé qu'elle se porte. Ce malheur est grand, quoique très-souvent peu connu, ce qui fait que le relâchement se glisse imperceptiblement dans les communautés; que l'esprit de nature s'y établit, que celui de la grâce se retire, et que les personnes séparées véritablement du siècle, dans l'éloignement de tout ce que le monde estime et aime, deviennent tout humaines, immortifiées, et recherchant leurs propres intérêts. Saint François ayant appris la négligence molle de ce supérieur, entra dans le zèle de l'esprit de Dieu, il lui donna sa malédiction. Mais, chose étrange, à quelque temps de là, comme l'on priait le saint d'avoir pitié de ce religieux, il répondit avec une grande force : « Je l'ai maudit, et il demeurera maudit. » Dieu fit bien voir dans la suite que ces paroles redoutables n'avaient pas été proférées par l'impétuosité d'un esprit emporté; car la foudre tomba sur cette maison, et, ayant percé plusieurs chambres, vint dans celle où était ce supérieur, et le tua roide mort. Que les supérieurs apprennent de cet exemple à ne point donner lieu à aucune chose qui soit cause que l'esprit de mortification, de pauvreté et de dégagement se diminue, sous de spécieux prétextes que la nature et l'esprit humain donnent toujours assez. Celui de ce pauvre supérieur ne semblait-il pas beau en apparence, puisqu'il était appuyé de l'étude des lettres et de la science des écoles?

Revenons à notre digne et excellent religieux. Sa maladie commença par une fièvre quarte, qui l'abattit si fort que les médecins lui ordonnèrent de garder la chambre, ou au moins de ne plus sortir du couvent. Dès lors il se regarda comme un homme qui devait bientôt partir du monde, et qui n'en était plus, et il y avait déjà longtemps qu'il en était sorti par son entier et parfait dégagement. Depuis ce temps-là, si on lui écrivait, il répondait en peu de paroles, sans plus souscrire ni mettre son nom, comme s'il n'eût plus rien été, Jésus étant toutes choses en lui. C'est pourquoi, au lieu de sa signature, il mettait : Jésus-Christ soit notre unique amour; ou bien : Aimons Dieu sans réserve, Dieu soit notre vie et notre unique tout par son Fils Jésus-Christ. O heureux, ô aimable, ô divin rien qui nous fait passer si glorieusement dans le grand et véritable tout! Qu'il est doux et infiniment doux d'être au monde comme si l'on n'y était point, caché et perdu aux yeux des créatures, enseveli dans un profond oubli, comme les morts qui sont dans le sépulcre, pour être tout à Jésus, tout caché et abîmé en Jésus. O mon Dieu, mon Dieu, que tout le reste de notre vie soit enseveli avec l'aimable Jésus dans le tombeau! Ah! que nous ne soyons plus, afin qu'il soit; que nous cessions de vivre, afin qu'il vive seulement en nous!

C'était cet adorable Sauveur qui vivait uniquement dans le P. Chrysostome, pendant que son corps s'en allait peu à peu à la mort. Sa maladie, qui était causée par une mélancolie violente, lui donnait de

grands accès qui le prenaient tout à coup, quoique son esprit fût fort paisible; et il lui semblait qu'on lui déchirait le cœur, de sorte qu'il était obligé de prendre son estomac avec ses deux mains, et de pousser quelques soupirs au dehors pour trouver un peu de soulagement. Mais, en même temps que son corps gémissait sous le poids des douleurs, son esprit demeurait accablé de pesantes croix. Nous avons vu comme il les avait demandées à Dieu; et Dieu, qui avait pris plaisir à ses demandes, parce que c'était lui qui les lui avait inspirées, les lui accorda abondamment. Il désirait de souffrir sans réserve, il fut aussi crucifié en toutes manières; mais ce qui rendait sa croix comme accablante, c'est qu'elle était sans consolation, sans appui sensible, sans douceur. Parmi une multitude de douleurs qui l'environnaient de toutes parts, ses forces corporelles étant épuisées, son esprit était réduit comme aux abois, et il pouvait bien dire avec son Seigneur et son Sauveur : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* (*Matth.* XXVI, 38.) Les obscurités où il avait été jeté n'avaient point de clarté, et ses ténèbres étaient sans lumière; ses nuits n'étaient suivies d'aucuns beaux jours; ses angoisses n'avaient point de soulagement; enfin, il était comme tout noyé dans une mer immense de douleur. Il est vrai que la paix demeurait toujours dans la cime de son âme; mais cette paix n'était point aperçue, mais démentie par ses sens, mais combattue même par sa partie inférieure raisonnable. On pouvait bien dire de lui ce qui a été écrit de son Maître, qu'il était *l'homme de douleurs.* (*Isa.* LIII, 3.) Les plus grandes croix deviennent faciles, et leur amertume se change en douceur lorsqu'elles sont goûtées dans l'intérieur; mais lorsque les souffrances sont pures et sans mélange d'aucune consolation, et à l'extérieur et à l'intérieur, la pauvre âme se trouve réduite dans d'étranges angoisses. Dans cet état que portait le P. Chrysostome, il pouvait bien dire avec le Psalmiste : *Les douleurs de la mort m'ont environné; les douleurs de l'enfer m'ont affligé; les filets de la mort m'ont prévenu.* (*Psal.* XVII, 5.) Cependant il ne faut pas s'imaginer que pour lors il soit retourné en arrière; que dans le temps de la tempête il ait regretté la bonace : son fonds est toujours demeuré le même, quelque agitation qu'il ait soufferte dans la partie sensitive et inférieure raisonnable. L'amour de la croix est demeuré constant et inviolable dans la cime, ou partie suprême de son âme.

Ayant été soulagé de sa fièvre quarte, il s'en alla à Saint-Maur, qui n'est pas éloigné de Paris, pour y voir la révérende mère du Saint-Sacrement, maintenant supérieure générale des religieuses bénédictines du Saint-Sacrement. Pour lors il n'y avait pas longtemps qu'elle était sortie de Lorraine, à raison des guerres, et elle vivait avec un très-petit nombre de religieuses dans un hospice, sous les soins de la divine Providence, qui la réservait pour les desseins que nous voyons maintenant heureusement accomplis. Elle était l'une des filles spirituelles du bon Père, et en cette qualité il voulut qu'elle fût témoin de son agonie; il passa environ neuf ou dix jours à Saint-Maur, proche de la bonne mère, et ce fut là où il dressa un écrit fort exact de la confession générale qu'il fit peu de jours après, avant que de mourir. Il écrivit tout ce que sa mémoire lui put fournir de toutes ses fautes, et jusqu'aux moindres petits manquements, avec une exactitude si singulière, qu'il se levait la nuit de temps en temps pour écrire aussitôt tous les défauts dont il se souvenait. Il n'y avait pas longtemps cependant qu'il avait fait une confession de toute sa vie; mais l'extrême pureté de sa grâce le pressait de se purifier de plus en plus dans le sang de Jésus-Christ, dont les mérites sont appliqués par le sacrement de pénitence. C'était cette vue qui le portait aussi à s'approcher très-souvent de ce sacrement, durant le reste de sa vie. Et nous lisons de plusieurs saints, qu'ils se confessaient tous les jours, et quelques-uns plusieurs fois par jour. Ce qui ne me surprend nullement, quand je considère d'un côté la faiblesse de l'homme qui leur a été commune avec les autres, et qu'à raison de cette faiblesse, il est aisé de tomber dans quelques légères fautes, non pas avec une entière vue et une volonté délibérée, car les saints auraient aimé mieux mourir de mille morts, que de commettre le moindre péché véniel en cette manière; mais par quelque considération, négligence ou surprise, par le défaut d'une assez grande attention; et quand je vois d'autre part le grand amour qu'ils ont eu pour Dieu, puisqu'il n'est pas possible de l'aimer beaucoup, et de remarquer la plus légère offense de son infinie bonté, sans en concevoir une horreur inexplicable, et entrer aussitôt dans l'esprit de pénitence. Mais je dois remarquer ici que la réitération des confessions générales aux personnes scrupuleuses n'est qu'un effet de leur amour-propre, et souvent d'un aheurtement à leur propre volonté, aussi bien que la répétition des péchés passés (11) dans leurs confessions ordinaires, qu'elles multiplient mal à propos. Aussi ces confessions, qu'un amour déréglé de soi-même fait faire, et nullement le véritable amour de Dieu, quoique ces personnes se le veuillent imaginer, ne sont point suivies de bénédiction, et au lieu de mettre l'âme dans la paix, ne servent qu'à continuer ou augmenter le trouble. Or ces personnes ne doivent non plus faire de confessions générales à la mort qu'en autre temps; car ce n'est nullement l'esprit de Dieu

(11) Cela ne veut pas dire qu'un pénitent qui n'a que des péchés véniels ne puisse s'accuser d'une manière générale de quelque faute considérable de sa vie passée. C'est la pratique de plusieurs sages communautés et de beaucoup de gens de piété dans le monde; rien n'est plus propre à assurer la matière du sacrement. On n'a pas toujours une contrition véritable des fautes dont on se confesse toutes les semaines.

qui les y pousse. Le saint homme, qui était exempt de scrupules, agissait par des vues de l'infinie pureté de Dieu, ce qui l'obligeait et à s'approcher souvent du sacrement de pénitence, et à faire des confessions générales.

Au retour de Saint-Maur, une petite fièvre continue l'ayant pris, il ne dura que cinq jours, et passa des misères de cette vie dans la bienheureuse éternité. Il avait eu durant toute sa maladie de grandes craintes des jugements de Dieu et de la mort; mais cette crainte s'augmenta beaucoup pendant les quatre derniers jours, et extraordinairement durant les deux qui précédèrent son bienheureux décès. Toutes ses grandes lumières s'éclipsèrent, toute la ferveur sensible de sa dévotion s'éteignit, il entra dans d s ténèbres lamentables, son esprit devint tout stupide, et il pouvait bien dire avec son bon Maître : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (*Matth.* XXVII, 46.) Voici, dans cet état, ce qu'il écrivit aux religieuses de Sainte-Elisabeth : « Mes chères sœurs, Jésus soit à jamais notre très-unique amour. Il est bien tard d'attendre à bien faire à la mort, et bien douloureux de n'avoir rien fait qui vaille en sa vie. Soyez plus sages que moi, et employez sans réserve toutes vos petites forces pour amasser du pur amour, de la mortification et de la pure vertu. C'est une chose bien fâcheuse et bien terrible à une personne qui professait la sainte perfection, de mourir avec de la paille. Je sens présentement tout ce que je vous écris. Le plus grand plaisir que vous me pourriez faire, est de pratiquer beaucoup de fidélité et de m'en faire part. Je vous recommande surtout une grande charité envers vos sœurs, et particulièrement pour votre révérende mère supérieure. »

C'est ainsi que les saints meurent, reconnaissant sincèrement, et le déclarant hautement, après tant de bonnes œuvres qu'ils ont faites, qu'ils sont des serviteurs inutiles, comme notre divin Maître nous l'ordonne. Le bienheureux P. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé, qui a paru comme un séraphin en notre terre, assurait à sa mort qu'il n'aurait pas voulu justifier aucune action de sa vie. Toute créature, pour sainte qu'elle puisse être, a sujet de s'humilier infiniment devant Dieu, et de ne se confier qu'en ses miséricordes. Il n'y a personne, quelque juste qu'il soit, qui ne doive partir de ce monde, dit saint Augustin, dans un grand et sincère esprit de pénitence. C'est pourquoi notre saint religieux demandait humblement que l'on priât pour lui obtenir une véritable contrition de ses péchés, et il supplia instamment le Père provincial de lui permettre de mourir avec le cilice; et de vrai, notre partage est l'enfer, et l'ire de Dieu. « Ma grande science, » disait saint François de Borgia, religieux de la Compagnie de Jésus, et la chose que je sais de plus, « est que je ne suis digne que de l'enfer; » et cet humble saint voulait soutenir publiquement ce sentiment, comme l'on fait des thèses de théologie dans les écoles. Ce sont les sentiments dans lesquels nous devons finir notre vie; et comme je ne sais point si j'aurai le loisir, ou la liberté d'esprit et de la raison, à l'heure redoutable de ma mort, ô mon Dieu, mon Dieu, je déclare maintenant en votre divine présence, en la présence de mon bon ange gardien (et ce m'est une grâce, une faveur signalée de le pouvoir crier à tous ceux qui liront cet ouvrage, et ainsi non-seulement de le dire à ma mort, mais encore après ma mort), que je ne mérite que votre colère éternelle et l'enfer, et un million d'enfers; que je ne sais pas une seule action de ma chétive vie que je voulusse justifier; qu'il n'y en a pas une seule dont je n'aie sujet de craindre, et qui ne me fasse trembler. Je suis prêt, non-seulement d'attester ces vérités publiquement et à tout le monde par cet écrit, mais encore de les signer de mon sang.

Toute notre confiance doit être aux mérites de Jésus-Christ, qui est bien notre véritable et unique tout en toutes choses. C'est au milieu de ces deux forts, de la crainte et de la confiance, qu'il faut que nous dormions au Seigneur (car la mort des Chrétiens est appelée un sommeil), afin d'être comme *des colombes, dont les plumes sont argentées, et dont les ailes sont éclatantes comme l'or* (*Psal.* LXVII, 14), pour pouvoir voler dans le sein de notre divin Epoux, et y trouver un repos sans fin. La présomption et l'abattement sont des extrémités qu'il faut éviter. Comme nous ne devons rien attendre de nous-mêmes, que les supplices que nous méritons, nous devons tout espérer des miséricordes de Jésus-Christ qui nous a mérité le ciel. Ah! que son béni et charitable cœur nous doit bien être un sujet de la dernière confiance! qu'avons-nous à craindre appuyés sur ses mérites? Ce Dieu de toute bonté pourra-t-il nous refuser son paradis, après nous avoir donné sa vie et jusqu'à la dernière goutte de son sang, après nous avoir donné tant de fois son précieux corps en nourriture? Pourrions-nous bien après cela douter des bontés infinies et de l'amour immense qu'il a pour nous? Aimons-le donc, aimons-le seulement, puis demeurons dans sa divine paix. Cependant en pensant, en nous souvenant des mérites, des miséricordes, des amours inénarrables du tout aimable Jésus, pensons, souvenons-nous de nos démérites, de nos ingratitudes, de nos offenses, pour les regretter, pour les détester, pour nous en humilier, pour nous confondre sans nous en abattre, sans en perdre courage, sans nous en inquiéter; c'est la juste modération qu'il faut garder à l'égard de soi-même, et la conduite qu'il faut tenir à l'égard des autres. C'est celle que tenait notre vénérable Père; et sur ce sujet l'on rapporte, qu'assistant à la mort d'une personne de grande vertu, et lui ayant dit qu'elle irait bientôt jouir de celui qu'elle avait toujours aimé, faisant réflexion sur ses paroles, il l'humilia beaucoup ensuite, et lui dit qu'elle méritait l'enfer.

Enfin, après avoir souffert beaucoup durant

sa vie, et porté de pesantes croix à l'imitation et dans l'union de son divin Chef, et comme l'un de ses véritables membres; après avoir été dans une rude agonie et douloureusement crucifié, il expira sur la croix, et mourut le lendemain de la fête de l'Annonciation de l'immaculée Mère de Dieu, à laquelle il avait été si singulièrement dévot, le vingt-sixième de mars de l'année mil six cent quarante-six, qui est environ le temps dans lequel plusieurs estiment que le Sauveur de tous les hommes est mort pour leur salut. Il était âgé de cinquante-deux ans, et l'on peut dire de ses années les paroles du Psalmiste, que *des jours pleins se sont trouvés en elles*. (*Psal.* LXXII, 10.) Nous pouvons bien croire qu'au moment d'une mort si précieuse il entra dans l'heureuse expérience de ce qui lui avait été un jour révélé : que le Dieu de toute bonté abîmerait ses fidèles amants et leur amour dans son pur amour, au jour de leur mort et de leur éternité. L'on remarqua que la plupart des religieux du couvent de Nazareth, où il mourut, fondaient en larmes, et même les deux ou trois jours qui précédèrent sa mort, et cela sans qu'ils pussent s'en empêcher. J'ai fait la même remarque dans la *Vie* du P. Seurin, dont j'ai déjà parlé par occasion en cette *Vie*. Quantité de Pères, et des plus graves du collége de Bordeaux, qui se trouvèrent à la mort de ce saint homme, ne pouvaient contenir leurs larmes, et ils ne purent pas s'empêcher encore de pleurer publiquement à la cérémonie des obsèques; c'est ce qui est arrivé plusieurs fois à la mort des saints. Comme toute la nature semble languir lorsque le soleil s'éclipse, les cœurs se trouvent dans la douleur en la privation des saints, que le Fils de Dieu appelle la lumière du monde, et qui en sont le soutien et l'appui en sa divine présence et en sa vertu. Les religieuses de Sainte-Elisabeth lui donnèrent leurs larmes, aussi bien que les religieux de son couvent. Il fut regretté de tous côtés, dans les maisons religieuses, dans les maisons séculières, parmi les petits et les grands; chacun soupirait sur cette perte commune. Son corps fut deux jours sans être mis dans le tombeau, et il fut longtemps exposé pour satisfaire à la dévotion des peuples et des personnes de grande qualité, et des premières de la cour. Il s'y fit un grand concours de toutes sortes de personnes, et l'on eut assez de peine à l'enterrer, ôtant ce corps qui avait été le temple du Saint-Esprit, de devant les yeux d'une si grande multitude qui désirait le voir. Il repose dans un sépulcre qui est vis-à-vis du grand autel, dans un lieu hors du balustre, mais qui n'en est pas éloigné.

## CHAPITRE XI.

*Sa memoire est en bénédiction.*

L'Apôtre parlant aux Ephésiens de l'admirable élévation de notre aimable Sauveur, pose pour fondement d'une élévation si glorieuse ses extrêmes abaissements. Or *pourquoi est-il monté*, écrit cet homme apostolique, *sinon parce qu'il était premièrement descendu au plus profond de la terre? Le même qui est descendu est monté au-dessus de tous les cieux*. (*Ephes.* IV, 9, 10.) *Il s'est humilié soi-même*, écrit-il encore aux Philippiens, *en obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; c'est pourquoi aussi Dieu l'a élevé par-dessus toutes choses*. (*Philip.* II, 8, 9.) Il faudra raisonner de la même manière de ses vrais et fidèles serviteurs, qui ont soutenu dignement en sa vertu la glorieuse qualité de ses membres; car ne faisant qu'un même corps avec lui, ils entrent en participation de ses humiliations et de sa gloire. Ce qui fait dire au disciple bien-aimé dans son *Apocalypse* (I, 9) : *Moi Jean, qui suis votre frère, je participe aux afflictions, au règne et à la patience de Jésus-Christ*. L'homme de Dieu, dont nous écrivons les saintes actions, pouvait bien dire la même chose avec cet apôtre de la dilection sacrée. Il pouvait bien dire comme lui : *Moi Jean, je participe aux afflictions, au règne et à la patience de Jésus-Christ*. S'il a été humilié avec ce divin Sauveur, il a été élevé avec lui. Comme Dieu prend plaisir à confondre la sagesse des prudents du siècle, renversant leurs desseins ambitieux, et humiliant avec confusion ces gens dont le cœur était enflé, qui se portaient aux choses grandes et illustres, et qui étaient au-dessus d'eux; de même il élève ceux qui ont de bas sentiments d'eux-mêmes, et fait paraître ceux qui sont les plus appliqués à se cacher. Nous avons dit comme le vénérable P. Jean Chrysostome recherchait les abjections les plus humiliantes avec plus d'ardeur que les personnes les plus mondaines ne recherchent tout ce qu'elles s'imaginent de plus grand et de plus éclatant dans le siècle; je dis ce qu'elles s'imaginent de plus grand dans le siècle; car aux yeux de l'âme véritablement éclairée, et qui marche dans la vérité, il n'y a rien de considérable dans le monde. Tout n'est que vanité, qu'une haute tromperie, que de purs néants. Mais nous allons faire voir présentement combien la divine Providence, notre bonne mère, a pris soin de faire connaître avec estime, et des premières personnes de la terre, celui qui désirait et qui travaillait avec tant de force à vivre et à demeurer inconnu à toutes sortes de personnes en ce bas monde.

Le feu roi Louis XIII en avait une haute estime et l'honorait beaucoup, et il s'est servi de lui dans des affaires très-fâcheuses, et qui regardaient le bien public du royaume. La reine mère Marie de Médicis et la reine Anne d'Autriche avaient une vénération singulière pour sa vertu, qui était vraiment héroïque; elles prenaient un saint plaisir dans sa conversation, qui était toute céleste; elles avaient en lui une entière confiance, ce qui les obligea de l'envoyer en Espagne à la révérende mère Louise de l'Ascension, religieuse de Sainte-Claire au monastère de Burgos, pour la visiter et la consulter de leur part. C'était une religieuse favorisée de grâces bien extraordinaires, et qui avait le don

de prophétie ; ainsi ces grandes reines l'envoyaient consulter sur plusieurs difficultés qu'elles avaient. Mais il faut remarquer sur ce sujet que ces sortes de consultations sont grandement exposées à la tromperie ; premièrement, parce que quelquefois les personnes qui passent pour avoir le don de prophétie ne l'ont point, et que ce qu'elles ont dit qui pourrait donner quelque sujet à cette créance est arrivé par occasion, ou a été prévu par une subtile conjecture, dans laquelle les démons se sont mêlés avec leurs ruses ordinaires ; secondement, parce que le don de prophétie ne demeurant pas toujours dans la personne que Dieu tout bon et tout puissant en gratifie, elle peut prendre ses propres lumières pour des lumières divines ; ainsi il est vrai que le prophète ne parle pas toujours en prophète ; et enfin parce que Dieu très-juste punit quelquefois la curiosité de ceux qui consultent. Cependant je ne prétends nullement blâmer par cette remarque l'action pieuse de ces grandes reines, et la condescendance du saint homme à leurs désirs ; mon intention n'est que de faire voir le danger de ces sortes de consultations, mais non pas de les improuver généralement, puisqu'elles peuvent être faites par une conduite particulière de l'esprit de Dieu, et pour lors elles ont leur bénédiction ; ce qui est arrivé bien des fois, comme nous le lisons dans l'Ecriture et dans les *Actes des saints*. Mais la reine Marie de Médicis fit assez voir la haute estime qu'elle avait du P. Chrysostome, car lui ayant offert un évêché qu'il ne voulut pas accepter, elle résolut de n'en disposer qu'en faveur de la personne qu'il jugerait la plus digne.

L'éminentissime cardinal de Richelieu le considérait extraordinairement ; et comme c'était un homme de grande lumière, il connaissait beaucoup le mérite du Père, dont il approuvait la conduite chrétienne, et admirait ses pénitences et ses austérités. Il témoigna de la joie du choix que l'on en avait fait pour l'envoyer en Espagne, et il voulut lui donner de l'argent pour la dépense du voyage ; mais le serviteur de Dieu, qui était un vrai pauvre et un véritable enfant de saint François, l'en remercia, ne voulant point d'autres secours que ceux de la divine Providence qui est la meilleure des mères, et qui ne manque jamais aux besoins de ceux qui ont mis leur confiance en sa maternelle bonté.

Le cardinal de Valançay l'honorait beaucoup. Mgr d'Estampes, arhevêque de Reims, ayant appris sa mort, écrivit une lettre, datée du 22 avril 1646, dans laquelle il assure que si d'un côté la triste nouvelle de sa mort lui a fait beaucoup de peine et lui donne baucoup de déplaisir, tant à cause de l'estime particulière qu'il faisait de sa personne, que parce que toute la congrégation du troisième ordre de saint François perdait beaucoup en lui, d'autre part il y a sujet de se consoler, considérant que la fin de sa vie lui a fait obtenir la récompense de ses bonnes actions, et que, comme il le croit bienheureux, il ne peut douter d'être assisté de ses prières. Ainsi l'homme du monde qui aimait le plus à y être abject, à y vivre caché et inconnu, pendant qu'il fuyait avec tous les soins imaginables les créatures, en était recherché de tous côtés. Les princes, les princesses, les chanceliers, gardes des sceaux, surintendants des finances et autres personnes des plus qualifiées du royaume l'avaient dans une vénération toute singulière.

Mais l'un des témoignages les plus forts que la divine Providence nous ait laissés de son éminente piété, a été la haute estime qu'en ont eue les personnes de la plus rare vertu et sainteté qui ont vécu de son temps. Le feu P. de Condren, général de l'Oratoire de Jésus, a été un homme admirable dans la séparation des créatures, et dans son union avec Dieu. Il semble qu'il n'a été au monde que pour en faire un sacrifice général à Dieu ; il a vécu et est mort dans cet esprit de sacrifice, ne se regardant que comme une victime qui devait être incessamment immolée à la grandeur de celui qui doit être tout en toutes choses. Il ne voyait rien que dans cette vue ; et à peine commençait-il de connaître les choses par les premières lumières de la raison, qu'il les anéantissait toutes devant le premier et le souverain de tous les êtres ; jusque-là qu'à l'âge d'environ sept ans, comme nous l'avons remarqué autre part, il ne put, tout jeune enfant qu'il était, mais déjà bien avancé dans la perfection des voies les plus saintes de la religion, il ne put, dis-je, souffrir son tableau, que l'on avait mis dans une salle, de peur que cette peinture ne servît d'occupation aux personnes qui ne doivent être occupées que de Dieu seul, ou pour Dieu seul. Ainsi ne pouvant le prendre pour le déchirer, à raison de sa petitesse, il se servit de flèches qu'il tira dedans, jusqu'à ce qu'il l'eût mis en pièces. Ce grand vide de l'être créé donnant un lieu libre aux pures lumières divines, il s'en vit rempli avec des splendeurs ineffables. L'on a écrit qu'il avait des lumières angéliques et que les grandes clartés de son esprit le faisaient paraître dans cette terre de ténèbres, comme une intelligence céleste ; ce témoignage de cet homme de l'umières en est un bien grand pour l'homme de Dieu dont nous écrivons, puisqu'il a eu une si haute estime de sa sainteté.

Il faut dire la même chose de l'estime de feu M. Vincent, général des prêtres de la mission de France, que Dieu a suscité dans ces derniers temps, pour éclairer ceux qui vivaient dans les ténèbres au milieu des ombres de la mort ; pour apporter le remède au plus grand des maux, et qui est la malheureuse source de tous les autres, je veux dire l'ignorance de Dieu et de son Fils Jésus-Christ, la divine Providence s'étant servie de lui et de ses enfants pour enseigner la science du salut aux pauvres peuples des campagnes, qui souvent demandent ce pain de vie, sans trouver personne qui le leur donne.

Le profond respect que feu l'abbé Ollier a eu pour le P. Jean Chrysostome, est encore

une grande marque de son rare mérite. Cet abbé a été favorisé des plus précieuses grâces du ciel.

Il a encore eu des liaisons intimes avec feu M. Bernard, surnommé le pauvre prêtre, dont la charité toute singulière s'est fait ressentir aux pauvres, aux captifs, aux affligés de toutes sortes d'états et de conditions, et dont la sainte vie a fini par une très-précieuse mort, qui a laissé une grande odeur de sainteté à toute la ville de Paris, où son corps repose en la chapelle de la très-sacrée Vierge, Mère de Dieu, des frères de la Charité de l'ordre du bienheureux Jean de Dieu, au faubourg Saint-Germain. Comme rien n'arrive sans la divine Providence, puisqu'il est de foi qu'une feuille ne tombe pas sans sa conduite, ce n'est pas par ce que le monde appelle hasard, que le corps de ce saint prêtre repose au pied d'un autel qui est dédié à Dieu sous l'invocation de sa bienheureuse Mère, puisque c'était aux pieds de cette Mère de miséricorde qu'il trouvait son asile et son refuge en tous les besoins. L'expérience qu'il avait de son secours et de sa protection maternelle, faisait qu'il en recommandait la dévotion en toutes les manières qu'il pouvait, et spécialement il donnait avis d'avoir recours à cette Mère de toute bonté par l'oraison : *Memorare, o piissima Virgo Maria*, que quelques-uns attribuent a saint Augustin, et les autres à saint Bernard, et dont l'usage a été suivi d'un succès miraculeux en la personne de saint François de Sales, qui fut délivré d'unè cruelle et dangereuse tentation, dont il était presque accablé depuis un temps considérable, en récitant cette oraison en la chapelle de Notre-Dame de la Délivrance, en l'église de Saint-Etienne-des-Grés, à Paris. Pour ce sujet, ce bon prêtre l'avait fait imprimer, et la distribuait de toutes parts.

C'était ainsi que le P. Jean Chrysostome etait lié d'affection et de société avec ceux qui craignaient le Seigneur et qui gardaient ses commandements, qui disaient de lui, comme entre autres feu M. l'abbé Ollier, qu'ils n'avaient jamais trouvé un homme plus intelligent et plus expérimenté dans les voies de Dieu, ni qui expliquât dans une plus grande lumière les secrets de la vie spirituelle. Mais toute cette science était une science d'amour, qui venait du Saint-Esprit, qui est appelé par l'Eglise la lumière des cœurs, parce que les clartés qu'il donne, à la différence des faibles lumières des hommes, qui ne sont qu'obscurités, échauffent et embrasent davantage la volonté et le cœur, qu'elles n'éclairent l'entendement. S'il a donc été heureux dans les pures lumières, il l'a été incomparablement davantage par la pureté de son amour ; c'est ce qui rend la mémoire de ce juste éternelle. *Il n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi ; mais ils seront semblables à la poussière que le vent emporte de dessus la terre.* (*Psal.* I, 4.) Il est vrai que leur mémoire périt avec quelque bruit et éclat; mais ce bruit passe sans qu'il en reste rien, et cet éclat disparaît comme la fumée dans les airs. Pour nous, chantons avec le Psalmiste des cantiques au Seigneur qui habite dans Sion. Annonçons parmi les peuples l'ouvrage de la divine Providence dans son fidèle serviteur, afin que cette lumière reluise devant les hommes, et qu'ils en donnent la gloire à notre Père qui est dans les cieux. C'est ce que font plusieurs personnes de mérite et de vertu qui viennent le louer au tombeau du saint homme, que ce Père céleste a rendu glorieux, le glorifiant de ce qu'il a fait en lui de grandes choses, et de ce qu'il l'a rempli des biens de ses plus saintes grâces.

## CHAPITRE XII.

*Merveilles opérées durant sa vie et après sa mort.*

Que le Seigneur est grand, et qu'il est digne de louanges! Que sa grandeur est infinie, qu'elle est incompréhensible ! Toutes les créatures le doivent glorifier pour tous ses ouvrages ; mais les saints lui rendent des louanges toutes particulières pour les merveilles qu'il a opérées en eux, ayant daigné regarder la bassesse de ses serviteurs. Ce sont eux qui publient sa puissance, qui racontent sa grandeur et ses merveilles, qui célèbrent la splendeur et la gloire de sa majesté sainte, qui annoncent la souveraineté de ses jugements terribles, qui honorent la mémoire de sa bonté suprême, qui chantent les louanges de sa justice, qui montrent combien il est prêt à faire du bien et magnifique dans ses faveurs ; qui font voir combien il est bon envers tous les hommes, et que sa bonté paraît plus dans ses ouvrages que sa puissance ; qui publient la gloire de son règne, et font connaître aux hommes la grandeur de sa force et la majesté glorieuse de son empire qui sera un empire éternel et dont le règne durera dans la suite de tous les âges ; qui enseignent que le Seigneur est près de tous ceux qui l'invoquent, mais qui l'invoquent dans la vérité; qu'il fait la volonté de ceux qui le craignent, qu'il écoute leurs prières, et qu'il les sauvera ; qu'il garde tous ceux qui l'aiment : et ils bénissent de la sorte la sainteté de son nom dans tous les siècles et dans la durée de toute l'éternité. (*Psal.* CXLIV, 3 et seq.)

Nous parlons avec le Psalmiste ; mais disons encore avec lui, que *Dieu est admirable dans ses saints.* (*Psal.* LXVII, 36.) Et certainement l'on peut dire qu'ils en sont le sanctuaire dans lequel il le faut louer; qu'ils en sont le firmament où éclate sa puissance; qu'il le faut louer dans les merveilles qu'il y a faites, selon sa grandeur qui n'a point de bornes. C'est ce que je veux faire de tout mon cœur, avec son divin secours, dans ce dernier chapitre ; c'est de cette manière que je désire finir l'histoire ou l'abrégé de la vie du serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, louant le Seigneur dans les merveilles qu'il a faites en sa personne, et durant sa vie et après sa mort. Mais nous venons de remarquer que ce que nous rapportons est

peu de chose de ce qu'il a fait, secouru, aidé et mû par l'esprit de Dieu; et de ce que Dieu tout bon et tout-puissant a fait en lui et par lui : ce peu néanmoins étant bien capable de faire vivre et régner le divin amour dans nos cœurs, qui est la grande chose à laquelle nous devons tous prétendre en toutes choses.

C'est une chose assez commune, dans toutes les vies des saints, que les faveurs extraordinaires dont Dieu a pris plaisir de les honorer · c'est ce que l'on peut remarquer dans le serviteur de Dieu dont nous écrivons. Comme sa grande étude était de vivre caché et inconnu à la terre, que sa grande science allait à ne savoir rien de ce qui s'y passe, le ciel lui révélait ses secrets, et l'on a sujet de croire qu'il en avait reçu le don de prophétie. Je dirai en cette occasion ce que j'ai appris moi-même d'une des religieuses bénédictines du Saint-Sacrement. Elle avait été quelque temps séculière dans le petit hospice de Saint-Maur, dont il a été parlé, et alors elle avait une aversion extraordinaire pour la sainte profession de la vie religieuse. Dans ce temps, le P. Jean Chrysostome y allait quelquefois pour y visiter les religieuses que la nécessité des guerres avait obligées de sortir de Lorraine, et de se réfugier en ce petit lieu; et comme il y allait tout plein de Dieu, toutes ses paroles étaient comme autant de charbons ardents et enflammés pour allumer le feu de l'amour divin. Cette demoiselle ayant ouï dire qu'il avait une grâce spéciale et même extraordinaire pour porter efficacement à la séparation du siècle et au mépris de toutes les vanités de la grande Babylone du monde, et à engager à la solitude du cloître, craignait beaucoup de lui parler, à raison de l'éloignement extrême qu'elle avait de la vie régulière, comme je viens de dire. Cependant, ayant été un jour surprise lorsqu'il entra dans le petit hospice, et prenant aussitôt la fuite, il lui cria : « Vous avez beau fuir, vous serez religieuse : » ce qu'elle a exécuté avec bien de l'édification, et contre toute sorte d'apparence.

Parlant un jour de certaines personnes qui lui étaient grandement opposées, il assura que, quelque éloignées qu'elles fussent de lui, dans la suite des temps elles y auraient recours, et le prendraient pour le directeur de leur conscience; ce qui est arrivé. Mais comme entre ces personnes il y en avait une particulièrement qui ne le pouvait souffrir, il lui dit à elle-même qu'elle prendrait ses avis; ce qu'elle fit par un mouvement de l'Esprit de Dieu si pressant, qu'il ne lui fut pas possible de s'en défendre.

Une religieuse le pressant fort de lui permettre de voir ses parents, et le saint homme ne le trouvant pas à propos, parce qu'il jugeait qu'une véritable religieuse est une morte au siècle, et que, comme les morts n'ont plus de rapport avec ceux qui y vivent, de même elle n'y devait plus avoir de commerce, il ne voulut pas lui en donner la permission : cependant cette fille persistait dans sa demande, et faisait même prier par ses amis pour obtenir cette grâce; ce que l'homme de Dieu voyant, il assura, dans une impétuosité de zèle que le Saint-Esprit lui donna, qu'elle mourrait dans six mois; ce qui arriva contre toutes les apparences possibles, cette fille étant d'une santé vigoureuse et dans la force de son âge; et, ce qui est de merveilleux, c'est qu'en la maladie qui l'enleva de ce monde présent, contre tout le jugement qu'en faisaient les médecins qui disaient qu'elle en réchapperait, il assura toujours qu'elle mourrait; et s'étant mis en oraison dans un coin de la chambre où elle était malade, et ayant passé environ une demi-heure, tout à coup il s'écria, sans la voir, et étant éloigné d'elle : « Elle s'en va mourir, » et en même temps elle entra dans l'agonie.

Dieu l'avait encore favorisé d'une force admirable qu'il donnait à ses paroles, et il semblait qu'elles étaient comme ces paroles que les théologiens mystiques appellent *substantielles*, qui produisent l'effet qu'elles signifient; il parlait comme ayant puissance; aussi était-il revêtu de la force de Dieu. Etant allé visiter une religieuse dangereusement malade et qui était sur le point de mourir, et lui ayant dit : « Ne mourez pas sans moi, » elle languit encore la nuit et le lendemain jusque sur les cinq heures du soir; mais ayant demandé le Père, qui lui dit : « Mourez au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la sainte obéissance; » en même temps et dans le même instant, ayant baissé la tête à l'imitation de son Sauveur, elle expira.

C'est ainsi que Dieu honore ses saints, leur faisant part de son pouvoir et sur la vie et sur la mort. Ce qui est bien remarqué dans la *Vie* de saint Basile, où il est dit qu'un célèbre médecin, qui n'était pas Chrétien, l'ayant assuré qu'infailliblement il devait mourir, et qu'il n'était pas possible qu'il vécût plus longtemps; et le saint lui ayant répondu qu'il obtiendrait la prolongation de sa vie s'il le voulait de la sorte, à quoi le médecin lui ayant répliqué que cela ne se pouvait pas, saint Basile pria Dieu, et Dieu tout bon écouta ses prières, et il demeura plusieurs jours sans mourir. Cet homme vit bien que les saints peuvent tout en celui qui les fortifie. Cette vérité le toucha si vivement qu'il se fit Chrétien; et étant venu voir le saint, il lui dit : « En vérité, ô grand Basile! je vois bien qu'il ne tenait qu'à vous de vivre encore plus longtemps, et que le Dieu que vous adorez ne vous refuse rien de ce que vous désirez. » Un jour le P. Jean Chrysostôme rencontrant une des personnes qui lui étaient opposées, il ne lui fit que dire ces paroles : « Mon enfant, prenez garde à vous, » et aussitôt, comme si ce peu de paroles eussent été pour elle des foudres, elle se vit comme terrassée sous leur poids, et sentit de si grands changements en elle, qu'elle ne put s'empêcher de lui

déclarer tous les mouvements de son âme, et elle fit tout ce qu'il désirait.

De plus, comme il vivait dans une grande désoccupation des créatures de la terre, en fuyant les approches, et évitant leurs conversations autant qu'il le pouvait, il a eu l'honneur de converser plusieurs fois avec le Créateur de toutes choses et celle qu'il a choisie pour être sa très-pure et immaculée Mère. Notre-Seigneur, lui ayant apparu une nuit, lui fit de grands reproches de ce qu'il n'empêchait pas avec assez de force des choses qui étaient préjudiciables à quelques âmes. Cette apparition est bien digne de nos réflexions, et elle nous doit enseigner que, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de Dieu, il faut mettre toute considération bas, et soutenir avec un courage invincible tout ce qui regarde sa gloire, évitant une molle condescendance qu'une nature douce et bénigne peut donner, sans aucun respect humain, sans considération de l'homme, étant prêt à donner mille vies, s'il était nécessaire, pour un seul degré de l'intérêt de Dieu. On lui a fait voir les admirables beautés des dons de Dieu dans les saints bienheureux, dans l'immaculée Mère Vierge, et surtout dans la très-digne et sainte âme de l'adorable Jésus; et il voyait ces dons dans ces âmes dans une très-grande et comme infinie différence, c'est-à-dire comme la lumière dans les petites étoiles, dans la lune et dans des brillants soleils. On lui a découvert, quoiqu'à la vérité d'une manière imparfaite, l'éloignement infini qui se trouve entre Dieu et la créature. Ainsi le ciel se plaisait à se communiquer à lui, pendant qu'il mettait une de ses grandes satisfactions à se retirer des communications de la terre. O l'heureux échange! et que les privations sont douces lorsqu'elles conduisent à une si glorieuse jouissance! Parmi toutes ces conversations célestes, de grandes vérités lui furent enseignées. Nous en rapporterons quelques-unes, que nous croyons être très-utiles et d'un soutien particulier aux âmes qui tendent en esprit et en vérité à Dieu.

Pleurant une fois ses défauts, il entendit une voix céleste qui lui dit : « Prends garde que ton amour-propre ne s'y mêle; » et il connut que l'empressement qu'il avait pour la perfection venait de cet amour déréglé. Il se voyait une autre fois fort affligé de quantité de pensées qui lui causaient de la peine; la même voix du ciel lui dit : « C'est un secret amour-propre qui t'afflige. » Comme il se plaignait à notre bon Sauveur, lui disant : « Hélas! Seigneur, que faut-il faire pour vous agréer dans le combat de ses défauts? » il lui fut répondu : « J'aime la longanimité de l'âme dans la correction de ses défauts; ne te décourage point dans leur combat. » Il lui a été dit dans la communion vivifiante du précieux corps de Jésus-Christ :

Pourquoi te tourmentes-tu, puisque tes défauts ne sont point volontaires? Viens, et jette tes fragilités en ce sacrement, où mon amour est inépuisable. » Il assurait que ces paroles le pénétrèrent et le touchèrent bien fort, et qu'il disait : « Je sais bien ce que je ferai : je combattrai toutes les imperfections avec force en la vertu de Jésus-Christ; quand je m'y laisserai tomber, j'en ferai pénitence, et je crierai à l'amour de mon Dieu et à l'humiliation de ma pauvre âme. » Il lui fut montré que les âmes qui travaillent avec la grâce à la perfection, si à raison de quelques défauts involontaires elles veillent à la porte au dehors, et n'entrent pas encore dans les palais des divines et pures unions, que néanmoins elles y seront admises, si elles persévèrent avec fidélité. C'est dans cet heureux travail et dans ces glorieux combats que le fidèle serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, ayant inviolablement persévéré, a enfin remporté la couronne de justice avec un succès si avantageux, qu'il a été révélé qu'il était allé droit dans le ciel, sans passer par le purgatoire. Chose bien rare, à la vérité, puisque l'angélique docteur enseigne que l'âme, pour être unie à Dieu comme à sa fin dans le ciel, doit être aussi pure que l'âme d'Adam lorsqu'elle sortit de ses divines mains, comme de son principe, par la création. Mais l'on peut croire que sa dernière maladie, causée par des peines intérieures et très-humiliantes, les frayeurs terribles des jugements de Dieu qu'il y a portées, les abandonnements extrêmes qu'il a soufferts, les agonies épouvantables qu'il a endurées, ont achevé en ce saint homme ce qui pouvait lui rester à expier. Ce qui doit être bien remarqué, pour nous apprendre et nous persuader de plus en plus qu'il est bon d'être humilié sous la puissante main de Dieu, et que les plus rigoureuses croix qui viennent de son aimable providence sont les plus grands avantages que nous en puissions recevoir, et même, ce qui est bien à observer, les plus doux traitements qu'elle nous puisse faire en cette vie, puisque les peines qu'elles nous causent en ce monde, quelque grandes qu'elles puissent être, sont très-peu de chose, et presque rien, si on les compare à celles de l'autre vie, dont elles nous préservent, si nous en faisons un usage chrétien.

Ce sont donc ces bienheureuses croix, ces humiliations anéantissantes, cette extrême désoccupation, qui ont élevé si promptement et si glorieusement le vénérable P. Jean Chrysostome à des grandeurs de la sainte éternité qui surpassent toute pensée. La divine Providence en a cependant voulu donner quelque légère idée, en ce qu'un ecclésiastique d'une vertu singulière fut persuadé et crut voir ce bon Père après son décès, comme un grand roi dans la majesté d'une gloire ineffable, dans un triomphe admirable de l'enfer, du monde et de la chair. C'est ainsi que sont honorés ceux que Dieu de toute grandeur veut honorer.

## ÉLÉVATION AU SAINT-ESPRIT
### ET A LA TRÈS-PURE VIERGE, SA TRÈS-DIGNE ÉPOUSE.

O Saint-Esprit, mon Dieu, qui procédez du Père et du Fils, qui êtes digne des mêmes adorations, des mêmes louanges, des mêmes actions de grâces, des mêmes amours, je vous adore avec tous les esprits bienheureux du ciel, avec tous les saints de la terre, me laissant à votre divine grâce pour m'anéantir en votre adorable présence, reconnaissant que tout le monde et les millions de mondes devant vous ne sont que de purs néants. O mon Dieu, je ne suis donc rien devant vous; sans vous je ne puis rien; sans vous tout ce qu'il y a de plus grand n'est pas un atome, ce n'est qu'un néant. Mettez donc les richesses de votre grâce dans ce rien et dans ce néant; mettez votre vertu dans ma faiblesse : votre pureté, votre sainteté qui me sépare heureusement de moi-même et de tout ce qui n'est pas vous. Ah! que je vous bénisse, que je vous remercie incessamment durant tout le reste de ma vie, que je vous aime pendant que je vivrai, et à l'heure de ma mort par la grâce finale, afin que je ne cesse jamais de vous aimer durant toute l'éternité. Que je vive donc de votre pur amour, que j'y meure, que j'y demeure pour jamais. Soyez l'esprit de mon esprit, l'âme de mon âme, le cœur de mon cœur, afin que, ne vivant plus à moi, ni à aucune autre créature, je ne vive que pour vous, pour votre seule gloire, dans l'union avec mon aimable Sauveur. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

Bienheureuse Vierge, qui tirez tout votre bonheur de l'union intime que vous avez eue avec le Saint-Esprit, votre Dieu et votre époux, et qui êtes l'incomparable entre toutes les pures créatures, parce que l'étroite union que vous avez eue avec cet Esprit adorable ne peut souffrir de comparaison, et que vous n'avez jamais été sans lui adhérer par un amour admirable, et c'est ce qui a rendu votre bénie conception toute pure et immaculée : privilége dont le souvenir comble ma pauvre âme d'une joie qui me ravit, prenant et voulant prendre un million de fois plus de part à ce qui vous regarde qu'à tout ce qui me touche; car c'est une protestation que je fais ici de tout cœur, que je vous aime et veux toujours vous aimer plus que moi-même, et plus que tout le reste des pures créatures du ciel et de la terre, y ayant plus de Dieu en vous, en ayant été plus favorisée et plus aimée; ô ma sainte Dame, ma bonne Maîtresse, très-digne épouse du Saint-Esprit, obtenez à votre pauvre serviteur, de ce Dieu de l'amour, et qui est l'amour même, le vrai, le divin et le pur amour, qui m'absorbe et me consume dans les saintes ardeurs de ses flammes sacrées. Qu'il soit ma vie, qu'il soit mon roi, qu'il triomphe à jamais de tout ce que je suis et de tout ce que je ferai ou souffrirai. Amen, *fiat*.

# DE L'AMOUR
## DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

OU IL EST TRAITÉ DE L'AVEUGLEMENT D'UN GRAND NOMBRE DE CHRÉTIENS QUI NE SAVENT CE QUE C'EST D'ÊTRE CHRÉTIEN; ET DES MOYENS DE REMÉDIER A UN SI GRAND MAL PAR LE BON USAGE DE LA FOI.

### A LA TRÈS-SAINTE ET SURADORABLE TRINITÉ, PÈRE, FILS, ET SAINT-ESPRIT, UN SEUL DIEU.

O Trinité suradorable, Père, Fils, et Saint-Esprit, un seul Dieu, vos grandeurs infinies surpassent infiniment toute pensée; aussi sont-elles incompréhensibles à toute créature, sans en excepter une seule. Vous êtes ce que l'on ne peut penser, ce que l'on ne peut dire. Que l'on dise que tout l'univers n'est qu'une goutte d'eau en comparaison de vos divines perfections, que le soleil, la lune, les étoiles n'ont plus de lumière en votre divine présence, que les têtes couronnées avec tout le reste des hommes ne sont qu'un peu de poussière, que les cieux ne sont pas nets, que les anges ont des défauts, et que tous les anges et hommes ensemble, même la très-sacrée Vierge, tous les cieux et la terre ne sont que de purs néants. Que l'on dise que le silence vous est dû, même dans la sainte Sion, et que les séraphins dans la gloire se voilent la face d'étonnement et d'admiration. Que l'on dise que vous êtes le commencement et la fin de toutes choses, que vous êtes le Dieu créateur de tout ce qui est, qui avez tiré toutes choses de leur rien, qui les conservez par une continuelle providence, sans laquelle elles retomberaient aussitôt dans leur néant, qui opérez toutes choses en tous, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce ou de la gloire, qui êtes le grand, l'unique et véritable bien souverain, qui faites vous seul le bonheur de ceux qui sont bienheureux, dont le service est préférable à toutes les couronnes, dont la désobéissance est punie par des supplices éternels. Que l'on dise que vous êtes le Saint des saints, la sagesse, la bonté même; enfin que la bienheureuse Vierge, tous les anges et tous les saints disent tout ce qu'ils pourront des grandeurs admirables de votre Être et de vos perfections; vous êtes encore toute autre chose que ce qu'ils disent et peuvent dire. Ah! vous êtes donc le grand tout incompréhensible. Mon âme, tout abîmée dans son néant, reconnaît, confesse de cœur et de bouche, adore ces grandes vérités. Elle confesse de cœur et de bouche que vous êtes un seul Dieu en trois personnes, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit; que ces personnes divines, quoique distinctes entre elles, n'ont qu'un même sentiment, un même vouloir, un même pouvoir, une même essence; que le Père engendre son Fils de toute éternité, que le Fils en est engendré sans aucun commencement, étant coéternel et consubstantiel à son Père, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et est digne des mêmes honneurs et de même gloire. Je proteste en face du ciel et de la terre, en présence de la glorieuse Vierge, de tous les bienheureux anges et saints, et particulièrement de mon bon ange et de mes saints patrons, vouloir vivre et mourir dans la confession, adoration et amour de ce Dieu, qui est un en trois personnes. Je voudrais mourir plusieurs fois avec le secours de la grâce pour la défense de ce mystère suradorable. Je condamne, j'anathématise avec la sainte Église catholique, apostolique et romaine, toutes les erreurs et hérésies opposées à la vérité de ce divin et incompréhensible mystère. O Trinité infiniment suraimable! je vous rends et vous offre ce témoignage sincère de ma foi; et reconnaissant, avec tous les sentiments de gratitude dont mon cœur est susceptible, tenir tout de vous, et dans l'ordre de la nature, et dans l'ordre de la grâce, je vous remets tout entre vos divines mains, mon corps et tous ses sens, mon âme et toutes ses puissances, mon

être et toutes les opérations de l'être, ma vie, ma mort, mon éternité ; dédiant et consacrant sans la moindre réserve toutes ces choses à votre unique gloire ; et en particulier ce petit ouvrage, composé pour vos divins intérêts : mais comme tout cela est bien peu de chose, ô personnes suradorables ! louez-vous et vous aimez vous-mêmes dans les temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

A LA DIVINE MARIE, LA REINE DU PUR AMOUR DE JÉSUS.

O ma très-bonne et très-fidèle Maîtresse ! ce petit ouvrage, aussi bien que tous les autres de votre pauvre esclave, vient se rendre entre vos mains, comme chose qui vous appartient, aussi bien que tout le reste que je fais, et tout ce que je suis. Bénissez-le des plus saintes bénédictions du divin amour. Qu'il serve à faire vivre le pur amour de Jésus dans mon cœur, et dans tous les cœurs par une mort véritable au vieil homme ; qu'il serve à en établir le règne par la destruction du péché, de l'amour du monde, et de tous les désirs du siècle ; qu'il serve à en procurer la gloire par un grand et sincère zèle de ses seuls intérêts, anéantissant la recherche du propre intérêt, et en donnant une sainte horreur ; qu'il serve à la conquête des cœurs, pour en faire autant de victimes sacrées au pur amour de Jésus seul. O Mère de la belle dilection ! je laisse entre vos virginales mains mon cœur pour toujours, et sans aucune réserve, par un don irrévocable, afin que vous en disposiez selon votre très-sainte volonté, afin que vous l'immoliez, et sacrifiiez vous-même, que vous en fassiez une hostie vivante aux seuls intérêts du pur amour de Jésus. O mon saint ange gardien ! servez-moi de fidèle avocat auprès de notre commune Reine, pour m'obtenir une si précieuse grâce. Je vous invoque, ô glorieux saint Norbert ! la divine Providence ayant voulu que j'écrivisse ceci le jour de votre fête, mais c'est avec joie, et une entière confiance que j'implore les secours charitables de vos intercessions auprès de la sainte Mère de Dieu ; puisqu'elle vous a toujours caressé amoureusement, comme une bonne et douce mère son enfant, mais avec des tendresses capables de jeter l'étonnement dans le paradis, puisque, de votre côté, vous avez été l'un des plus grands dévots et des plus zélés pour ses sacrés intérêts, particulièrement en la défense de son immaculée Conception, que vous avez soutenue avec une ardeur incroyable, laissant l'esprit du même zèle pour ce très-pur mystère à vos enfants, à tout l'ordre saint de Prémontré, dont vous êtes le bienheureux père et fondateur ; et désirant marquer la pureté immaculée de votre glorieuse dame, par la blancheur de tous les habits de vos disciples ; ce qui est tout particulier à vos enfants. O grand saint ! la lumière du monde, le soleil des fidèles, le modèle admirable de toute perfection aux personnes retirées, l'honneur du sacerdoce, parfait exemplaire des prédicateurs, et de la vie apostolique, la gloire de l'épiscopat, vos enfants m'ayant bien voulu associer aux travaux, fonctions apostoliques, et autres bonnes œuvres de votre saint ordre, j'ai recours à vous, comme à mon bon Père. Montrez-vous donc toujours être mon Père, et faites que je sois toujours l'un de vos véritables enfants, et spécialement en l'amour, en la dévotion de la très-sacrée Vierge, de sa Conception immaculée, et de tous ses intérêts ; afin que, par le crédit d'une si puissante dame, le pur amour de Jésus seul vive, et règne dans mon cœur, et dans tous les cœurs. Ainsi soit-il.

# DE L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE PREMIER.

*Jésus est Dieu.*

Ecoutez, anges, écoutez hommes. O cieux, ô terre, écoutez-le, écoutez-le, ô mon âme, Jésus est Dieu ; mais, cieux, terre, anges et hommes après l'avoir écouté, laissez-vous anéantir de respect et d'amour en sa divine présence. Perdons-nous, mon âme, dans des abîmes d'humiliation, mais perdons-nous dans des abîmes d'amour. Jésus est le tout aimable, puisque ses adorables beautés ont des attraits si divins, qu'elles ne lasseront jamais les âmes glorieuses qui en jouissent, puisqu'elles sembleront toujours nouvelles durant toute la longue et interminable éternité, puisque leur bienheureuse possession en augmente le désir, puisqu'elles raviront pour un jamais, pour un jamais tout le beau paradis. Ah! si le corps du moindre des bienheureux aura plus de clarté dans le ciel que le soleil ; que dois-tu penser, mon âme, du précieux corps de l'adorable Jésus? Arrêtons-nous ici un peu à considérer avec attention le grand nombre des bienheureux. Le nombre en est si grand (quoique petit si on le compare au nombre des réprouvés) que le disciple du saint amour, le glorieux saint Jean l'évangéliste, assure que personne ne l'a pu compter. Oh! que de beaux soleils donc dans l'aimable paradis! Que d'aimables beautés dans ce séjour de gloire! Ensuite, élevons nos pensées pour considérer que le corps de Jésus a plus de lumières lui seul que tout ce nombre innombrable de corps lumineux. O Dieu, quelle immensité de lumières! Après cela joignez à tous ces brillants, tous ces éclats de lumières, une blancheur inconcevable, dont la parfaite vue dans le ciel ne sera aucunement empêchée par toutes ces célestes clartés : ah! quelle ravissante beauté! Cachez-vous, chétives beautés de ce monde, en présence de cette beauté de la grande éternité. Chrétiens, cachez-vous, mourez de confusion, vous qui en avez quelque estime, et, hélas! qui même les aimez. Ah! pouvez-vous vous imaginer qu'il y ait des beautés sur la terre, croyant les beautés célestes de Jésus? et comment pouvez-vous les aimer? Jésus ayant paru à l'une de ses plus généreuses amantes, la séraphique Thérèse, et lui ayant fait voir la blancheur de ses mains, elle ne trouvait point de termes pour en donner quelque idée de la ravissante beauté. Oui, disait cette grande sainte, la blancheur de la neige n'est en comparaison qu'une vilaine noirceur. Où en êtes-vous, créatures mortelles qui vous piquez de beauté, si la neige n'est qu'une vilaine noirceur comparée à la blancheur de la main de l'aimable Jésus? que devez-vous penser de la vôtre qui vous donne de si misérables attaches? C'est une laideur si horrible aux personnes véritablement éclairées, qu'elle fait bondir le cœur : mais le mal est que la

plupart du monde est comme enchanté dans son aveuglement. Cependant cette main que Jésus fit voir à Thérèse, n'était qu'une image de sa divine main, une image à la vérité miraculeuse, mais enfin ce n'était pas sa véritable main. Ajoutez à toutes ces divines beautés des grandeurs inénarrables, des richesses, des trésors immenses, des délices qui surpassent tout ce que l'on en peut penser. Oui, la seule vue même de ces beautés et grandeurs fait couler des torrents de plaisirs et de joies dans tous les cœurs de ceux qui les regardent. Un seul objet renfermant en soi tous ces biens honorables, agréables et utiles, n'est-il pas vrai qu'il mérite avec bien de la justice l'amour des cœurs? je vous demande ici, ô hommes, quel est le sujet de votre perte éternelle? est-ce l'amour du bien? est-ce l'amour du plaisir ou de l'honneur? il n'y a point à en douter; voilà les trois sources du malheur éternel de tous les damnés. Mais, à le bien considérer, est-ce une chose concevable? Se perdre, se damner pour un jamais, parce que, disent les hommes, quel moyen de se défendre de l'amour de ce qui est agréable, grand, ou utile? Si cela est, ô hommes, je vous veux prendre par vous-mêmes. Rentrez donc dans votre cœur, considérez, mais avec attention, que si vous vous damnez par l'amour des biens de cette vie, qui dans la vérité n'ont que les apparences et les ombres des biens solides; oui, je veux bien m'en rapporter à vous-mêmes, n'y a-t-il pas bien plus de raison de vous sauver glorieusement pour un jamais par l'amour de l'aimable Jésus, qui renferme et possède tous les biens véritables que vous pouvez désirer? Je vous demande à vous qui lisez ces lignes, que direz-vous à Dieu dans l'instant de la séparation de votre âme avec son corps, dans le moment de votre redoutable jugement? Encore une fois que lui direz-vous, et de quelle excuse pourrez vous vous servir? Faites réflexion sur ces vérités, et pensez-y à loisir.

Mais pensez à l'aise et avec toute l'affection possible que Jésus est Dieu. Ces motifs de son saint amour, que nous venons de rapporter, ne sont qu'une très-légère et très-petite idée des excellences de son corps glorieux. Mais la foi, qui nous apprend que Jésus est Dieu, nous enseigne à même temps qu'il mérite des amours infinis. Grande reine de l'Empyrée, heureuse mère de cet adorable Jésus, donnez sans réserve toute la liberté aux amours inénarrables de votre chaste cœur, océan immense de l'amour sacré; aimez Jésus autant que vous le pourrez aimer. Séraphins qui ne vivez que des feux divins du pur amour, poussez, laissez aller vos flammes jusques à leur dernière hauteur. O vous tous qui régnez dans le royaume de l'amour bienheureux, faites vos derniers efforts pour aimer le tout aimable Jésus. Après tout, il sera toujours vrai de dire que vous ne pouvez pas aimer Jésus autant qu'il mérite d'être aimé, puisqu'il est vrai que Jésus est Dieu.

Mais que cela est bientôt dit, Jésus est Dieu, quoique pourtant jamais aucune créature ne le puisse comprendre : non, ni tous les saints de la terre, favorisés des plus belles lumières de la grâce, ne l'ont jamais compris; ni tous les saints du ciel, jouissant de la lumière de gloire, ne le comprendront jamais. Il est bien vrai qu'ils connaissent Dieu tel qu'il est, ils le voient face à face, à découvert et sans aucun voile, mais ils ne le peuvent comprendre; puisque ce sont des créatures toujours limitées et finies, et que Jésus qui est Dieu est infini et sans aucunes bornes. C'est donc avec grand sujet, ô adorable Jésus, que le Psalmiste chante, selon une version, que l'hymne du silence vous est dû même dans la sainte Sion. Oui, il faut même que les esprits, qui sont tout de lumière, se voilent la face de leurs ailes devant les brillants et les éclats de vos grandeurs infinies. Marie toute reine qu'elle est des plus divines clartés du paradis, quoique couronnée d'étoiles, ayant la lune sous ses pieds et revêtue du soleil, au milieu de toutes ces grandes et admirables lumières, baisse sa vue, avouant que vos grandeurs sont incompréhensibles : car enfin il faut encore le répéter, elles sont infinies.

Jugez de là combien mon adorable Jésus est aimable, jugez de là combien nous le devons aimer. Ah! tous les saints du ciel et de la terre, avec tous les anges et la reine des anges, ne le peuvent pas aimer autant qu'il le mérite; que ferons-nous donc, petites et chétives créatures que nous sommes? ô mon âme, que ferons-nous? tu vois que ses grandeurs et excellences surpassent tous les amours créés; mais vois-tu bien qu'au moins tu le dois aimer autant que tu le pourras aimer? Ah! point de bornes donc à l'amour de Jésus. La mesure que l'on y doit garder est de l'aimer sans aucune mesure. Hélas! ô hommes, entendez-vous bien ce que vous dites quand vous parlez de l'aimer bassement et imparfaitement? quand vous dites que vous ne prétendez pas à être saints, et par suite à l'aimer de l'amour généreux des saints, que vous vous contentez de ne le pas offenser en choses notables. O paroles, ô pensées terribles et capables de faire mourir de frayeur toute personne qui aime de l'amour pur le tout aimable Jésus. Ah! il le faut aimer sans vouloir lui déplaire en la moindre chose. Ah! il le faut aimer désirant de lui plaire en toutes choses. Ah! il le faut aimer désirant de lui plaire autant qu'il se pourra faire. Non-seulement la gloire de Jésus, mais la plus grande gloire de Jésus en toutes choses.

## CHAPITRE II.

### *Jésus est homme.*

Le saint Évangile nous dit (*Joan.* I, 1) qu'au commencement était le Verbe, et ce commencement n'en a point. Le Verbe consubstantiel à son Père, Dieu comme lui, qui n'a point été fait, en est engendré de toute éternité : et voici que dans la plénitude de temps il a été fait chair. O mon âme, tu viens d'entendre que Jésus est Dieu, et ensuite tu apprends que le même Jésus est homme; le conçoive qui pourra. Celui qui est incompréhensible, s'écrie le grand saint Léon, est compris dans les entrailles d'une vierge, celui qui est éternel commence d'être dans le temps, le Seigneur de toutes choses s'abaisse jusqu'à prendre la forme de serviteur, un Dieu qui ne peut souffrir devient un homme de souffrances, et l'immortel s'assujettit aux lois de la mort. Enfin celui qui est dans le rien, le grand Tout est anéanti. Arrêtons-nous ici un peu, mon âme; hélas! que dirons-nous? Le grand Tout est

anéanti. N'est-ce point un blasphème que nous venons d'avancer? car n'est-ce pas attribuer à Dieu ce qu'il n'a pas? Le néant à celui qui est l'Etre des êtres, le grand et souverain Etre, qui porte pour l'un de ses noms qu'il est Celui qui est, subsistant par soi-même et ne tenant son être de personne, infiniment suffisant à soi-même, toutes choses ayant été faites par lui, et étant dans un besoin continuel de son divin secours. Cependant, ô miracle! ô prodige! Jésus, qui est Dieu, est homme, et ce Dieu d'infinie majesté en se faisant homme s'est anéanti. Vérité si certaine qu'elle est indubitable; le Saint-Esprit Dieu nous l'ayant révélée par la bouche du grand Apôtre.

Que de sujets d'admiration, d'étonnement et d'amour dans la vue de cette vérité. Malheur aux hommes qui sont si peu touchés, si peu pénétrés d'une conduite si admirable, et si amoureuse d'un Dieu! Le bienheureux Silveria, glorieux martyr de Jésus-Christ, assurait avoir appris, par révélation divine, que les anges, ces sublimes intelligences, ayant connu ce mystère adorable, furent comme dans une extase, ces esprits célestes avec toute leur force se perdant comme dans un abîme d'étonnement. Saint Pierre d'Alcantara entendant un jour ces paroles : *Le Verbe a été fait chair* (*Joan.* I, 14), son pauvre esprit en fut ravi par une impétuosité sacrée du divin amour, qui enlevant son corps aussi bien que l'âme, on le vit fendre les airs comme un aigle, et ensuite venir fondre d'une force et vitesse incroyable auprès du tabernacle, où il demeura quelque temps suspendu et élevé de terre. L'humble saint François entendant un jour les mêmes paroles : *Le Verbe a été fait chair* (c'était dans le temps qu'on en faisait la lecture durant le réfectoire), son pauvre cœur en fut tellement attendri, que, devenant semblable à une cire molle, qui se fond devant le feu, il fut obligé de quitter la table et sa place, et, se jetant par terre, il se mit à soupirer et à pleurer d'amour. Hélas! nous sommes bien éloignés de ces lumières et de ces tendresses de l'amour des saints, nos péchés et les désirs du siècle aveuglant nos esprits et endurcissant nos cœurs comme des rochers. Cependant les nuits les plus sombres doivent cesser au lever du soleil de justice, et il n'y a point de dureté qui ne doive s'amollir sous les touches sensibles de son amour. Autrefois, dit le dévot saint Bernard, on disait : Le Seigneur est grand et beaucoup louable. A présent il faut dire : le Seigneur est petit par le mystère de son Incarnation, mais grandement aimable. Oui, pour ôter toute excuse à l'homme qui en cherche toujours, afin qu'il ne prétendît plus aucune excuse dans l'éloignement du Créateur, où le met sa qualité de créature, le Créateur se fait homme, cachant toutes ses grandeurs infinies sous le voile de son humanité. O mon Dieu! vous voilà comme l'un de nous, pour t'apprendre, ô homme, que si Jésus est le tout aimable, il est tout à fait facile et aisé de l'aimer.

## CHAPITRE III.

*Jésus est un Dieu-Homme par l'excessive charité qu'il porte aux hommes.*

O mon Dieu! vous voilà donc dans les humiliations abîmales d'un anéantissement infini : et je vois que c'est ce qui jette l'étonnement dans l'Empyrée, aussi bien que sur la terre. C'est ce qui fera le sujet à jamais des admirations de la bienheureuse éternité. Mais quand j'en recherche la cause, et que je découvre par une vérité de foi, que c'est pour nous autres hommes, et pour notre salut que vous vous réduisez dans un état si épouvantable, mon esprit se perd, et je ne sais plus que devenir. O divin soleil qui rétrogradez de neuf degrés, laissant là les neuf chœurs des anges, pour vous arrêter à l'homme! hélas que faites-vous à l'homme qui n'est qu'un peu de boue, qui n'est que cendre et poussière : à l'homme qui est votre ennemi; à l'homme ce criminel de lèse-majesté divine, qui vous a tant de fois si outrageusement et si ingratement offensé; à l'homme qui fait un continuel abus de vos miséricordes, et qui profane malheureusement vos dons, et vos plus saintes grâces? Quoi! c'est sur cet homme, ce néant, cet ingrat, ce profane, ce criminel, que vous arrêtez vos yeux divins si miséricordieusement? que vous pensiez seulement à lui, ô mon Dieu, c'est ce qui surprend d'une manière étonnante; mais de voir, mais de savoir, sans en pouvoir douter, que vous l'aimez jusqu'à vous faire homme comme lui par le zèle de ses intérêts, c'est ce qui jette l'âme dans un abîme d'admiration, d'où l'on ne se peut jamais tirer. Quoi! il est donc vrai que Dieu s'anéantit par amour pour l'homme. Dites, ô disciple bien-aimé, dites à la bonne heure, c'est ainsi que Dieu a aimé le monde; mais cet ainsi ne se peut expliquer. Il est même inconcevable. Ah! qu'il est vrai ce que nous apprenons de l'Apôtre, que c'est une charité excessive. O amour, ô amour donc de mon Jésus, vous êtes un amour excessif. Anges du ciel, hommes de la terre que je vous crie donc, ah! l'excès, ah! l'excès de l'amour de mon Jésus! Ah! que mon Jésus est aimable! ah! que mon Jésus est aimable! mais quand sera-ce qu'il sera fidèlement aimé?

## CHAPITRE IV.

*Jésus est dans la pauvreté, le mépris et la douleur.*

Ce n'est pas assez au Dieu d'amour de se faire homme, pour donner de l'amour au cœur de l'homme : comme il sait qu'il y a beaucoup à souffrir en ce monde, qui est appelé pour ce sujet avec bien de la justice par l'Eglise, une vallée de larmes, il veut encore lui tenir compagnie dans ses misères, à condition toutefois que jamais homme au monde n'y a enduré tant de maux, qu'il y souffrira de peines. Adorable Jésus, si vous voulez bien descendre du plus haut des cieux, pour vous faire comme l'un de nous, et vivre en notre terre, au moins y devez-vous vous y servir de toutes les richesses qui y sont, puisque c'est à vous qu'appartient la terre et tout ce qui la remplit, le monde, et tous ceux qui l'habitent; au moins y devez vous commander à toutes les créatures, exercer un empire absolu depuis l'orient jusqu'à l'occident, voir toutes les nations assujetties à vos lois, et tenir tous les cœurs en vos divines mains, puisque vous êtes le Créateur de toutes choses, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs; au moins y devez-vous prendre d'innocents plaisirs, et y goûter de

saintes joies, vous qui êtes l'auteur de toute bonne joie, et sans lequel il est impossible de rencontrer jamais aucune véritable satisfaction : car quand même vous auriez pris tous les biens, toutes les grandeurs et tous les plaisirs innocents de notre terre, ne serait-il pas toujours vrai de dire que vous portez un anéantissement épouvantable, votre majesté infinie ayant pris notre nature humaine. Ah! n'est-ce point assez à un Dieu de s'anéantir soi-même! Non, ce n'est pas assez à votre amour; il faut que non-seulement vous soyez homme, mais le plus pauvre, le plus méprisé et le plus affligé des hommes; ah! quelle bonté! mais quelle consolation! Après cela où est le malheureux qui ne doive être consolé? O qui que vous soyez qui êtes pauvre, dans le mépris ou la douleur, arrêtez un peu vos yeux sur l'aimable Jésus, et considérez que non-seulement il veut bien vous instruire par ses divines paroles, que le grand bonheur de la vie chrétienne est d'être dans la pauvreté, mépris et douleur, mais encore il veut être notre compagnon dans tous ces états, y souffrant plus incomparablement que vous ne faites, et ne sauriez jamais faire. Après cette vue est-il bien possible qu'il y ait un seul homme sur la terre, pour malheureux qu'il soit, qui ose se plaindre.

Vous êtes pauvre, et Jésus l'est; vous avez été pauvre dès votre naissance, et Jésus l'a été; mais vous n'êtes pas de qualité à l'être, et Jésus ne l'est pas non plus; mais vous vous voyez dépouillé des grands biens que vous avez autrefois possédés, et Jésus qui possède des trésors de richesses immenses ne s'en est-il pas privé? votre pauvreté vous réduit dans de grandes misères, entendez celle du Fils de Dieu par sa propre bouche : *Les oiseaux ont des nids et les renards des tanières, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* (*Matth.* VIII, 20.) La divine Providence le fait naître dans une chétive étable, dans laquelle une personne un peu accommodée n'aurait pas voulu loger ses chevaux; c'était un lieu abandonné, et c'est ce lieu que le Père éternel destine à son Fils bien-aimé, à qui il donne pour partage, venant en ce monde, une chétive crèche, des pierres avec un peu de foin ou de paille. Le Fils de Dieu entrant au monde ne trouve point de place dans les lieux mêmes où les personnes étrangères et les plus inconnues en rencontrent pour elles, pour leurs valets et pour leurs chevaux; et lorsqu'il est sur le point de le quitter, il meurt tout nu sur un gibet infâme au milieu de deux larrons. Durant le cours de sa très-sainte vie, ou il gagne sa nourriture travaillant dans la boutique d'un charpentier, ou il est nourri par les travaux de ce charpentier et de sa pauvre mère, ou des aumônes de quelques bonnes dames qui l'assistaient dans ses besoins; et bien des fois, comme il l'a revélé à sainte Thérèse, il a été obligé de coucher dehors et sur la plate-terre, n'ayant point de maison, ou de chambre pour se retirer.

Le mépris et la douleur, suites ordinaires de la pauvreté, ont tenu bonne et fidèle compagnie à Jésus pauvre. L'Ecriture parlant de ses abjections dit (*Psal.* XXI, 7) qu'il a paru au monde comme le dernier des hommes, il faut répéter cette vérité, comme le dernier des hommes Hélas! le Dieu de toute grandeur pouvait-il choisir un lieu plus bas parmi les hommes? O vous tous qui vous inquiétez, qui vous plaignez de ce que l'on ne vous considère pas assez, qui vous plaignez de vos humiliations, venez ici et voyez-y un Dieu au-dessous de tous les hommes. Venez ici, vous qui vous piquez du point d'honneur, vous qui disputez, vous qui faites tant de bruit pour vos rangs, pour vos places, voyez-y un Dieu au dernier lieu. Ah! que lui direz-vous à votre mort, quand vous paraîtrez en sa redoutable présence, vous qui vous dites Chrétiens, qui avez été cause de tant de profanations, d'impiétés, d'irrévérences en nos églises sous prétexte d'y disputer vos rangs et vos places? vous qui dites que vous croyez sa divine présence dans le très saint sacrement de l'autel, où il y cache toutes ses grandeurs infinies sous une petite parcelle d'apparence de pain. Disons plus : non-seulement il est le dernier des hommes, mais il en est l'opprobre, et son abjection est si extrême, qu'il est dit de ce divin Sauveur, qu'il est un ver de terre, et non pas un homme. Davantage, il a épousé en ce monde la croix, c'est un époux de sang, il est l'homme des douleurs; mais nous verrons cette vérité au chapitre suivant. Seulement ici un peu de réflexion. En vérité, croyons nous ce que nous croyons? Les Chrétiens sont-ils des Chrétiens? Les fidèles ont-ils de la foi? Car quel moyen de croire la pauvreté de Jésus, et se plaindre de la pauvreté? O mon Dieu! bien plutôt, quel moyen de n'en pas devenir saintement passionné? Quelle apparence de croire Jésus le dernier et l'opprobre des hommes, et se mettre en peine du point d'honneur. Maudit point d'honneur, qui fait des ravages pitoyables, non-seulement parmi les séculiers, mais parmi les ecclésiastiques, religieux, docteurs, et prédicateurs! Quelle apparence de s'inquiéter pour les rangs et les places, pour les charges et emplois honorables! Comment peut-on croire Jésus le plus affligé de la terre, et n'y chercher que des plaisirs et des contentements! La religion des Chrétiens est une religion qui met le bonheur dans la pauvreté, mépris et douleur; est-ce donc être de la religion des Chrétiens? reste-t il encore quelque ombre du christianisme à des gens qui ont en horreur ces choses, qui les décrient, qui les fuient, qui s'impatientent, qui murmurent quand elles leur arrivent. Mais quel sujet avons nous de nous plaindre? si le Père éternel nous traite comme il a fait à son Fils bien aimé, comme il a fait à la mère de ce Fils adorable, comme il a fait à tous ses meilleurs amis, avons-nous encore quelque ombre de bon raisonnement? Est-il juste de murmurer contre une providence divine qui nous conduit, et qui nous fait entrer en partage de l'héritage de Jésus, et Marie et des plus grands saints? Que je vous demande ici à vous qui lisez ces lignes, quel tort vous fait le ciel de vous traiter de la même manière que son divin Roi et son aimable Reine l'ont été? Mais, en bonne vérité, n'est-ce pas pour vous un honneur incomparable, et un sujet de la plus douce joie qui vous puisse jamais arriver? La divine Providence vous a fait naître pauvre, ou bien, si elle ne vous a pas fait cet honneur en votre naissance, elle a si heureusement travaillé pour vous par les divins ressorts de sa conduite, qu'enfin vous l'êtes

devenu, ou bien elle vous donne de l'abjection, des hontes et des confusions ou de bonnes croix ; ah ! que vous devez faire estime, que vous devez aimer une conduite si amoureuse ! Savez-vous bien que vous devez grandement vous étonner d'être traité comme les favoris du paradis, et le digne roi du paradis? Ces richesses, ces honneurs, ces plaisirs que vous aimez, que vous recherchez, sont accordés souvent aux plus grands ennemis de Dieu ; l'enfer est tout rempli de riches, de grands, de gens qui ont eu leurs aises en ce monde. Les peines intérieures et extérieures sont les moyens qui ont élevé les amis de Dieu aux premières places du ciel. Ce sont les plus précieux dons que Notre-Seigneur nous fait dans l'excès de ses grandes miséricordes ; et puis ensuite continuez à vous plaindre de ces présents du paradis ! fuyez-les et vous en éloignez ! N'est-il pas vrai que vous devez fondre en amour, en action de grâces, en reconnaissance, si vous êtes assez heureux pour en être favorisé? Voila, me direz-vous, des sentiments bien contraires au monde; mais ne savez-vous pas que le monde ne connaît pas Dieu, que Jésus y a donné sa malédiction, qu'il n'en est pas le roi, que le diable en est le prince, qu'il ne faut ni croire au monde, ni espérer au monde, ni aimer le monde, mais croire à Dieu seul, espérer en Dieu seul, et n'aimer que Dieu seul ?

## CHAPITRE V.

### *Jésus portant sa croix.*

C'est une chose commune que les croix durant la vie présente, et il n'y a jamais eu personne sur la terre qui n'y ait souffert quelque chose, et par suite qui n'y ait eu sa croix. Mais ce qui est inouï, et si extraordinaire que jamais il ne s'est passé rien de semblable, est de voir un homme, dont la croix renferme d'une manière éminente toutes les croix de tous les hommes ; et c'est ce qui arrive à l'Homme-Dieu, l'adorable Jésus. La croix de Jésus est donc composée de toutes les croix ; Jésus portant sa croix, porte les croix de tous les hommes. O mon âme, pendant que notre esprit se perd d'étonnement dans la pensée d'une telle croix, notre cœur pourra-t-il bien nous demeurer, et enfin ne se perdra-t-il pas d'amour ?

Votre croix, mon aimable Sauveur, a été bien grande, puisque vous avez souffert en votre corps virginal depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, puisque vous y avez enduré en toutes ses parties, puisque votre chair délicate a été déchirée par tant de mille coups de fouets, et votre tête sacrée percée si cruellement par tant d'épines ; vos mains et vos pieds adorables cloués si inhumainement sur une croix. Votre croix a été bien grande, puisque vous avez été dépouillé et exposé tout nu sur un infâme gibet, à la vue de tout le peuple. Votre croix a été bien grande, puisque vous avez été accusé de crimes de lèse-majesté divine et humaine, de péchés contre Dieu, contre vous-même et le prochain, et d'intelligence secrète avec les démons de l'enfer; puisque en votre présence les larrons et homicides sont estimés dignes de pardon ; puisque vous avez été condamné dans toutes sortes de tribunaux, par les évêques, par les rois, par les gouverneurs de province ; puisque votre condamnation a été sollicitée par les prêtres, par les docteurs, par ceux qui faisaient profession de la plus haute piété, puisque les peuples ont demandé à haute voix votre mort. Votre croix a été bien grande, dans l'abandonnement de vos meilleurs amis, en la trahison de l'un de vos apôtres, et le reniement de l'autre. Votre croix a été bien grande, vous laissant enlever par le démon qui vous a fait aller et monter en plusieurs lieux, comme le saint Evangile nous l'apprend. O sagesse incréée et infinie, votre croix a été bien grande, puisque vous avez passé, ô Jésus, pour un furieux, pour un fou et insensé. Votre croix a été bien grande, puisque le ciel, la terre, l'enfer, les puissances célestes, terrestres et infernales ont contribué à la faire.

Mais ce qui est inconcevable, est que votre croix, comme il a été dit, est composée de toutes les croix. O aimable et infiniment aimable Jésus ! vous connaissiez et ressentiez d'une manière admirable toutes les souffrances de vos serviteurs, tous ces martyres épouvantables qu'ils ont endurés, et dont la moindre idée cause de la frayeur ; l'ingratitude des hommes et l'énormité de tous leurs péchés, tous les maux des schismes et des hérésies, des Turcs et des infidèles, la misère infinie des damnés qui rendaient le bienfait de votre mort inutile par leur mauvais usage. Il est écrit de vous que les opprobres de ceux qui méprisent Dieu sont tombés dessus vous ; ô tout aimable Jésus, quelle épouvantable charge ! ô combien est pesante votre croix !

Un seul péché véniel mérite d'étranges confusions, puisqu'il mérite tous les fléaux et châtiments qui ont été, qui sont et qui seront en notre terre, toutes les pestes, guerres, famines et désolations, et qu'il vaudrait mieux que tous les anges et saints du ciel fussent anéantis, qu'un seul et le moindre de tous fût commis. O péché, mal familier mais peu connu de hommes, Si cela est, comme il est indubitable, que ne méritent point tous les péchés véniels, qui ont été et seront commis par les hommes, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin ? Disons davantage, que ne mérite point un péché mortel? mais disons que ne méritent tant de centaines de millions de millions de péchés mortels, ou pour mieux dire, le nombre innombrable des péchés mortels que les hommes ont commis? Ah ! je vous vois, mon cher Maître, tout chargé de la honte et de la confusion que méritent tous ces péchés. Je ne suis pas surpris, si, à la vue d'un tel spectacle, le soleil se cache et la terre se couvre de ténèbres, le ciel et la terre devenant tout honteux de la honte de leur Créateur.

O Jésus, le divin amant des hommes, tous les hommes vous ont fait souffrir. Tous les hommes sont la cause de votre mort. Mais, ô mon âme, que disons-nous? Oh ! quelle vérité se découvre à notre esprit ; tous les hommes ont fait souffrir Jésus notre divin Sauveur. Compte, si tu le peux, combien il y en a eu depuis que le monde est monde, dans toutes les parties de la terre ; représente-toi combien il y en aura encore jusqu'à la consommation des siècles : tous ces hommes sont autant de croix à Jésus, et toutes ces croix sont sa croix. Nous lisons que les barbares du Canada, ayant pris en guerre quelque captif, s'attroupent en grand nom-

bre, et se mettant en haie des deux côtés, font passer ce pauvre malheureux au milieu d'eux, lui déchargeant une grêle horrible de coups de bâtons. Cette cruauté barbaresque nous fait horreur. Hélas! voici bien un autre spectacle. Ce n'est plus une centaine d'hommes, ni mille, ni dix mille, ni cent mille qui frappent à grands coups sur quelque pauvre misérable, c'est tous les hommes qui crucifient l'aimable Jésus, c'est un Dieu-Homme accablé sous les coups mortels de tous les hommes; qui ne travaillent pas seulement à sa mort, le traitant cruellement durant mille ou deux mille ans, durant quelques siècles, mais durant tous les siècles. Aussi est-il dit de cet innocent Agneau, qu'il est occis depuis le commencement du monde. O mon âme, mon âme, que devenir ici? que deviendrez-vous, vous qui lisez ces vérités, puisque et vous et moi sommes du nombre de ceux qui ont causé la mort à un Dieu-Homme?

Ce n'est pas tout. La grande, épouvantable et excessive croix que font tous les hommes à Jésus, n'est pas encore ce qu'il y a de plus terrible en sa croix. Le voici bien frappé d'une autre main, et c'est de la main de son Père éternel. J'avoue que je tremble écrivant cette vérité. Oh! quel coup, et qu'il est infiniment terrible, quand il vient de la mort d'un Dieu! Aussi cet innocent Agneau n'avait rien dit à tous les tourments de l'enfer et de la terre; les anges l'abandonnent à la cruauté de ses ennemis, il ne dit mot; les démons inspirent une rage d'enfer contre lui, il garde le silence; ici il crie, et crie à haute voix; c'est qu'il est touché de la main de son Père éternel, qui le traite, remarquez-bien ceci, comme s'il avait commis les péchés de tous les hommes, et non-seulement comme un homme qui égalât en malice tous les pécheurs, mais comme une personne qui devait donner à sa justice une satisfaction surabondante, et qui surpasserait le démérite de tous les pécheurs. Ensuite son cœur et son âme font une mer de tourments, où toutes les eaux de la colère d'un Dieu se viennent décharger. C'est donc avec grande raison que l'Eglise chante que sa douleur est grande, comme celle de la mer; hélas! l'on peut bien dire encore plus grande que celle de la mer, car toutes les gouttes de l'Océan ne pourraient pas égaler la multitude de ses douleurs.

C'est pourquoi les saints enseignent que notre bon Sauveur a plus souffert lui seul, que tous les martyrs ensemble, et cependant il y a tel martyr dont le seul récit des souffrances fait trembler de frayeur. Pour soutenir cette pensée, repassez un peu par votre esprit les martyres des saints que vous avez lus ou entendus. Considérez-en quelques-uns que l'on rôtit sur des grils lentement et à petit feu, d'autres que l'on écorche cruellement, les uns que l'on mange à belles dents, les autres que l'on coupe par morceaux. Ressouvenez-vous de mille et mille autres genres de supplices, dont les tyrans et bourreaux animés d'une rage d'enfer ont tourmenté les témoins de notre divin Maître. Considérez de plus la multitude innombrable de ces généreux martyrs. On en compte dans la seule ville de Rome près de cinq millions. Après tout, Jésus lui seul a souffert des peines qui surpassent toutes celles des martyrs ensemble. Pour ce sujet Dieu s'est servi de son pouvoir, lui fortifiant et augmentant la puissance passive d'une manière admirable; ce que nous devons bien penser, puisqu'il est visible, que Dieu pouvant accroître la puissance active d'un seul homme jusqu'à un tel point, qu'il aura plus de force que tous les hommes ensemble; de même il peut fortifier de telle manière la puissance passive, qu'un homme seul sera capable de porter des souffrances, qui surpasseront toutes les autres créatures. Aussi l'Apôtre nous enseigne *aux Hébreux*, que Jésus s'est offert en sacrifice par le Saint-Esprit. Il fallait que le Saint-Esprit Dieu se mêlât d'une telle croix, dont la douleur a été si excessive, que si elle était partagée dans tous les cœurs des hommes, elle serait capable de les faire tous mourir.

Je vous invite ici, ô hommes, pour apprendre et vous instruire de l'amour dont Jésus vous a aimés, et pour connaître combien Jésus est aimable. Ah! est-il possible que vous ne soyez pas touchés d'amour à la vue de tant de tourments endurés pour vous, à la vue d'une telle croix? Cependant sachez que l'amour de Jésus n'est pas encore content de toutes ses peines. Son amour est insatiable de croix, quand il s'agit de souffrir pour vos intérêts. *Jésus sachant*, dit le disciple de l'amour, *que toutes choses étaient consommées, il dit : J'ai soif.* (*Joan.* XIX, 28.) Ah! ce n'était pas tant de la soif corporelle qu'il parlait, s'écrie ici le dévôt saint Bernard, que de la soif de nouvelles croix. Tout était achevé. L'homme de douleurs était tout consommé par une multitude innombrable de tourments, dont le ciel, la terre et l'enfer l'avaient affligé, et, après tout cela, son cœur amoureux se sent pressé de souffrir davantage; il a encore soif, il porte des désirs extrêmes de nouvelles souffrances. Il faut ici avouer que l'amour de Jésus est un amour étrangement surprenant. Il n'en peut plus, il est à bout accablé sous des torrents, sous des déluges de tourments qui sont inconcevables. Dans cet état pitoyable, s'il peut encore proférer quelque parole, ne diriez-vous pas que c'est pour marquer l'excès de ses peines? Tout au contraire, il ne parle que pour faire voir qu'il ne souffre pas assez selon ses désirs, et qu'il ne respire qu'après de nouvelles douleurs. J'ai soif, dit cet aimable amant des hommes, o Dieu! quelle soif, et qu'elle est admirable!

Ce divin Sauveur en avait toujours été grandement pressé durant tout le cours de sa très-sainte vie. Au même moment qu'il entre au monde, au même instant il est pris fortement de la soif de la croix : c'est une soif qui ne le quitte ni le jour ni la nuit, et qui lui dure jusqu'à la mort. C'est ce qui lui faisait appliquer son entendement et imagination à se représenter ses croix avec les mêmes circonstances qu'elles doivent arriver, et la parfaite connaissance qu'il en avait lui appliquait à chaque moment, tout à la fois, ce qu'il devait souffrir successivement; c'est pourquoi il dit en saint Marc, qu'il boit le calice, et non pas qu'il le boira. Toute la vie de Jésus-Christ, dit le saint livre de l'*Imitation*, a été un martyre. Ses souffrances ont été continuelles. Il a porté sa croix l'espace de plus de trente-trois ans en tout temps, à toute heure,

en tous lieux. Mais encore ne trouverons-nous point quelque état où il se soit exempté de souffrir? Au moins n'y aura-t-il point quelque exception pour le peu de temps qu'il choisit pour faire paraître quelque éclat de sa gloire sur le Thabor à ses plus chers disciples? O merveille, ô miracle de l'amour d'un Dieu-Homme pour les souffrances! Dans le temps même que les joies coulaient à torrents sur toutes ses facultés, et que sa gloire portait ses effets jusque sur ses vêtements, il en divertit sa pensée pour ne penser qu'aux horreurs de sa passion.

Autrefois les Juifs, voyant pleurer ce débonnaire Sauveur sur la mort de Lazare, disaient : Voici comme il l'aimait. Je vous appelle ici, ô hommes, non pas pour voir un Dieu qui jette quelques larmes pour l'amour de vous, non pas seulement pour l'y voir répandre des larmes de sang dans le jardin des Olives à votre occasion, et de toutes les parties de son sacré corps, avec une abondance si prodigieuse, qu'elle suffit pour faire couler des ruisseaux de sang sur la terre, mais encore pour le regarder abîmé durant trente-trois ans et plus dans une mer de douleurs, et pour ensuite vous crier : Fasse le ciel que ma voix soit entendue de vos cœurs! voici comme Jésus vous aime.

Après cela il faut que je vous demande comment vous aimez Jésus. Voilà l'amour que Jésus a pour vous, ô homme; en portant sa croix pour votre salut; quel amour avez-vous pour Jésus en portant la vôtre? Mais, hélas! quel amour avez-vous pour vous-même? car si un Dieu-Homme souffre si excessivement pour vous tirer de l'enfer, que devez-vous endurer pour en être vous-même délivré avec son divin secours et les mérites de sa douloureuse passion? Pouvez-vous avoir quelque réserve soit pour la qualité, soit pour le nombre, la grandeur ou la durée de vos croix? Je veux qu'elles soient bien extraordinaires en leur qualité; mais je vous demande, le sont-elles plus que celles de Jésus? vous en avez beaucoup; en avez-vous plus que cet aimable Sauveur? elles sont bien pesantes; sont-elles plus grandes que la croix de ce Dieu-Homme? il y a longtemps qu'elles vous durent, et vous n'y voyez point de fin; sont-elles plus longues que les souffrances de notre cher Maître, qui ont été continuelles durant tout le cours de sa divine vie? Vous êtes innocent, me direz-vous, vous ne savez ce que vous dites; c'est assez que d'avoir fait un seul péché, pour léger qu'il soit, une fois en sa vie pour ne l'être pas; mais Jésus était-il criminel? Ce qui vous afflige le plus est que les bons, les ecclésiastiques, des personnes consacrées à Dieu vous persécutent; Jésus a été persécuté des évêques, des prêtres, des docteurs et des pharisiens qui faisaient profession d'une dévotion particulière; il a été délaissé de tous ses apôtres, trahi par l'un de ses disciples et livré aux Juifs ses ennemis, renié par celui qui paraissait avoir plus de courage pour son service; et tous les jours n'est-il pas offensé cruellement par tant de Chrétiens qui sont ses frères, ses enfants et ses propres membres? Ne soyez pas donc surpris si vos amis vous délaissent, si vos plus proches vous maltraitent, si les personnes que vous avez le plus obligées n'ont que de l'ingratitude et de la méconnaissance pour vous, si vous êtes abandonné de gens avec qui vous étiez lié d'une amitié particulière, si ceux-là même qui sont obligés de vous soutenir contre toute sorte de raison s'éloignent de vous dans votre besoin, et à peine osent dire qu'ils vous connaissent, s'ils se bandent même contre vous et vous desservent, si l'on vous fait des injustices, si l'on vous fait perdre votre bien mal à propos; si vous êtes réduit dans la dernière pauvreté, souvenez-vous de la pauvreté du Roi du ciel et de la terre, qu'il a embrassée si tendrement pour vous acquérir des richesses éternelles. Mais, si c'est l'honneur qui vous touche, si vous êtes sensible au sujet de votre réputation que l'on attaque et que l'on vous ôte, considérez le grand Dieu des éternités, dont l'on parle très-mal, contre lequel on crie à haute voix publiquement, que l'on accuse, que l'on juge, que l'on condamne à la mort, et qui expire entre deux larrons sur une croix infâme, comme un homme qui n'est propre qu'au gibet. Si vous avez de la peine des crimes dont l'on vous accuse, consolez-vous avec ce Dieu d'infinie majesté à qui l'on impute les crimes les plus horribles, comme sont les crimes de lèse-majesté divine et humaine, et d'intelligence avec les démons; et considérez encore pour votre consolation que, s'il n'a pas été accusé d'impureté, il a permis que sa virginale Mère, la vierge des vierges, ait été soupçonnée d'adultère par le glorieux saint Joseph, l'un des plus grands saints qui fut jamais; considérez la doctrine qu'il a laissée à ses apôtres et, en leurs personnes, à tous les fidèles, que c'était être bienheureux non seulement lorsque l'on dit du mal de vous, mais même quand l'on en dit toute sorte de mal : parler de la sorte, c'est ne faire aucune exception.

Arrêtez-vous donc toujours aux paroles et aux exemples de ce divin modèle, pratiquez avec fidélité et soin le grand avis de la séraphique sainte Thérèse, d'avoir toujours les yeux de l'esprit collés sur l'adorable Jésus. Si votre corps est affligé de maladies, d'incommodités, de douleurs cuisantes, jetez les yeux sur l'homme de douleurs, et apprenez que vos plus grands tourments ne sont rien, comparés à ses extrêmes souffrances. Entrez généreusement dans un entier abandon et sans aucune réserve à toutes les conduites de la divine Providence sur vous. Si votre âme est comme une terre sèche et sans eau; si vous marchez au milieu des obscurités dans des lieux où il ne paraît aucun chemin; si vous n'avez que des aridités en vos meilleures actions; si vous êtes privé de tout le sensible de la dévotion, de toutes sortes de consolations; souvenez vous que l'aimable Jésus prive sa partie inférieure de la joie qui lui devait arriver de la vue béatifique, et qu'en cela il n'est pas privé seulement comme vous de dons et consolations ordinaires, mais de plaisirs émanés de la gloire essentielle. Si ce vous est une chose bien rude de n'avoir aucune satisfaction dans ce qu'il y a même de plus saint; apprenez du grand Apôtre que notre Sauveur n'a pris aucune complaisance, non pas seulement dans les plus innocentes joies, dans les plus saintes consolations, mais encore en soi-même : C'est aux *Romains* (xv, 3 seq.) que l'homme apos-

tolique nous enseigne cette grande vérité. Si l'enfer vous attaque, s'il vous combat, si vous gémissez sous d'horribles tentations, si par permission divine vous souffrez ou l'obsession ou la possession des diables, consolez-vous avec le tout aimable Jésus, qui a été tenté par le diable dans le désert, dont le précieux et divin corps en a été emporté et enlevé en plusieurs lieux, selon le témoignage de la divine parole, dont le corps adorable, qu'il nous a laissé dans l'Eucharistie, a été porté tant de fois aux impies et détestables assemblées des sorciers, pour y être profané d'une manière qui fait horreur. Mais après tout il vous semble qu'il n'y a plus de salut pour vous, que vous êtes rejeté des mains de Dieu, qu'il n'y a plus d'accès pour votre âme auprès de sa divine majesté; vous n'en portez que des rebuts et des abandonnements terribles; le Ciel devient de bronze à votre égard, à peine pouvez-vous avoir la moindre bonne pensée, ou, si vous en avez, elles vous donnent des doutes, des inquiétudes, des craintes, votre pauvre intérieur est consommé de tristesse, de dégoûts, d'ennuis, de perplexités; il vous semble que vous n'avez rien fait qui vaille, que tout ce que vous avez fait est mal, et ce que vous faites, même à l'égard de vos confessions et communions, quoique de sages confesseurs vous disent le contraire; des pensées affreuses remplissent votre imagination. Ah! si vous pouviez un peu connaître les peines intérieures de notre Sauveur; si vous aviez quelque lumière de leur excès; si vous pouviez un peu peser le délaissement de son Père éternel, sans doute qu'au moins dans la suprême partie de votre âme, vous demeureriez fortement persuadé que cet état qui vous paraît un état de réprouvé, est l'une des marques les plus certaines d'un amour spécial de Dieu sur vous.

Enfin répétons ici des vérités dont il a déjà été traité au chapitre précédent, et disons qu'en un mot il faut une bonne fois se convaincre que Jésus a été le plus misérable dans les souffrances qui fut jamais. Il faut donc conclure nécessairement que l'état des peines est très-bon, très-avantageux et très-glorieux, que c'est un bonheur que de souffrir en ce monde; que ceux-là sont plus heureux qui y souffrent davantage, et que le plus grand bonheur de la vie présente consiste à y être le plus misérable, soit pour les peines extérieures, soit pour les peines intérieures; cette vérité est plus claire que le jour au Chrétien qui a quelque foi: car n'en est-ce pas une entière et dernière conviction si l'on considère que le Père éternel a donné à son Fils pour présent des maux et des peines qui surpassent les maux et les souffrances des plus malheureux; que le Saint-Esprit l'a conduit à une si terrible croix; que Jésus même a refusé à sa partie inférieure les plaisirs divins qui lui devaient arriver de la vision béatifique par préférence à la croix dont il s'occupait continuellement. Car si le Père éternel, si le Saint-Esprit, si Jésus même traite de la sorte Jésus, nécessairement il faut conclure que c'est le meilleur état auquel la divine Providence fait jamais entrer une personne. De plus, pour nous convaincre toujours davantage de cette vérité, il n'y a qu'à considérer qu'à proportion que les personnes ont été chéries de Dieu, à proportion elles en ont été affligées. Jésus est le Fils bien-aimé du Père éternel, il est Dieu même, jamais personne n'a porté de peines semblables; après lui, c'est la Vierge sacrée sa très-digne Mère, qui a le plus souffert; ensuite les apôtres et les plus grands saints. N'est-ce pas donc une vérité tout à fait sensible? jugez ensuite, quelque malheureux que vous soyez, si vous avez bonne grâce de vous plaindre d'être traité comme un Dieu, comme sa très-sainte Mère, comme ses plus chers favoris l'ont été. Mais ne devez-vous pas vous estimer indigne du grand honneur de la croix, n'en devez-vous pas être étonné, ne devez-vous pas fondre en bénédictions, en actions de grâces, en louanges d'un si grand bienfait? Arrêtez-vous ici pour penser un peu ce que vous avez fait par le passé sur ce sujet, et prenez de bonnes et saintes résolutions pour l'avenir; communiez, faites des aumônes, pratiquez quantité de bonnes œuvres pour remercier Dieu tout bon et sa très-sainte Mère de vos peines et croix: remarquez bien que les richesses, honneurs et plaisirs souvent sont accordés aux réprouvés, que c'est ce que Dieu donne à ses plus grands ennemis, comme au grand Turc et à tant d'autres personnes qui sont en sa disgrâce: eh! à quoi pensez-vous? voulez-vous donc être traité comme les plus grands ennemis de Dieu?

Etant une bonne fois convaincu de ces vérités, ayez une haute estime et un grand amour pour la croix et pour toutes les personnes dont la divine Providence se sert pour vous les donner, vivez en Chrétien à l'avenir, changez de pensées, de langage et d'action, regardez comme vos plus grands amis vos ennemis qui vous font le plus de mal, quittez la vue de leur méchante conduite, ne regardez pas la haine qu'ils vous portent et le mal qu'ils vous font, envisagez la conduite d'un Dieu qui se sert de leur malice pour vous enrichir des solides et grands biens de l'éternité, qui veut se servir des humiliations où ils vous mettent pour vous mettre un diadème de gloire sur la tête pour un jamais dans le ciel: en vérité des gens qui travaillent, quoique sans y penser, à vous faire un grand roi, sont-ce de véritables ennemis? Le mal qu'ils vous procurent, qui vous élève à un empire infini, n'est-ce pas un véritable bien? dites et pensez le même de toutes les pauvretés, mépris et douleurs qui vous arrivent; voyez Jésus qui baise Judas et qui l'appelle son ami, c'est parce qu'il le livre aux Juifs qui ont conspiré sa mort; voyez ce doux Sauveur qui va au-devant des bourreaux les prévenant d'honnêteté, c'est qu'il en attend des tourments épouvantables; apprenez de là à faire honneur aux croix, à les recevoir de bonne grâce, et apprenez encore que Jésus appelle Satan le prince des apôtres, quand il le dissuade de souffrir, vous enseignant que ceux qui souvent passent pour nos meilleurs amis, sont nos plus grands adversaires quand ils nous détournent des voies humiliantes du christianisme, quand bien ce seraient nos pères ou nos mères ou ceux qui nous marquent plus d'amitié humaine: chose admirable, dit un excellent auteur, Jésus traite avec rigueur et reproche le premier de ses apôtres, parce qu'il le veut empêcher de souffrir, et il se laisse embrasser et emporter par le démon, parce qu'il en est affligé par la tentation; il donne ses peids à la

Madeleine, à saint Jean, son cher favori, sa divine poitrine; mais le baiser de la bouche est réservé à Judas. Ces vérités demandent d'être méditées à loisir et avec attention, c'est ce que vous devez faire, vous qui les lisez ou entendez lire en ce petit ouvrage.

## CHAPITRE VI.

### *Jésus expirant sur le Calvaire.*

L'amour de Jésus envers l'homme n'étant point content des peines qu'il lui fait souffrir, enfin il lui donne le coup de la mort, et en le faisant mourir il lui ôte la plus belle des vies; il lui fait perdre une vie qui vaut mieux que toutes les vies des créatures ensemble, qui est plus précieuse que le ciel et la terre, et que toutes les vies des anges et des saints du ciel et de la terre; en un mot c'est tout dire que de dire que c'est un Homme-Dieu que l'amour fait mourir; nous disons que c'est l'amour qui est cause de la mort, car l'amour l'ayant fait descendre des cieux, l'amour l'ayant fait naître, l'amour l'ayant fait vivre, il n'y avait que le seul amour qui le pût faire mourir. En vérité, en vérité, s'ecrie un saint Père, c'est l'amour qui triomphe de la sorte du Tout-Puissant; mais c'est l'amour de l'homme, et pour cet homme un Dieu se livre à la mort, pour lui redonner la vie, et afin qu'il ne meure jamais.

Qu'il est difficile de n'être pas touché dans la vue d'un tel amour ! Considère, ô homme, que le soleil s'éclipse, que la terre tremble, que les pierres et les marbres se fendent, que toute la nature est en deuil, que les choses les plus insensibles témoignent en leur manière leurs ressentiments ; et qu'il n'y a que toi qui demeures dans une dureté plus grande que celle des rochers : c'est pourtant pour l'homme que ces merveilles se passent; ce n'est pas pour les astres qui cachent leurs lumières, ni pour les pierres qui se brisent. Le grand saint François de Sales, en son digne livre de l'*Amour de Dieu*, a excellemment remarqué que le Calvaire est le lieu de l'académie de la sainte et véritable dilection. Les anciens philosophes, qui se sont partagés en tant de sectes, avaient tous des académies différentes. L'adorable Jésus a aussi son école, et c'est sur le Calvaire qu'il enseigne et qu'il donne ses divines leçons. Le Calvaire est une montagne, un lieu éminent ; il a choisi ce lieu pour en être écouté avec plus de facilité ; la croix où il est attaché est la chaire d'où il parle, ses premiers disciples sont sa bienheureuse Mère, saint Jean l'Evangéliste, sainte Madeleine, et les bienheureuses Marie Jacobé et Salomé ; mais après tout c'est le rendez-vous de tous les Chrétiens, c'est où nous devons tous étudier au divin amour. Ah ! que les plaies de notre aimable Sauveur, qui y paraissent si admirablement, nous prêchent d'une manière bien forte qu'il nous faut aimer Jésus, que son amour qui le fait expirer sur une croix est bien capable de nous enlever les cœurs : hé quoi ! sera-t-il dit que parmi les choses mêmes qui n'ont aucun sentiment, il s'en trouvera qui, par une vertu secrète de la nature, ne laisseront pas de s'attirer et de s'attacher ce qui est insensible ; et que le Dieu et l'auteur de la nature n'aura pas le pouvoir de gagner le cœur de l'homme qui est si sensible ? Oh! non jamais assez aimé Jésus, vous disiez que si une fois vous étiez élevé de terre, parlant de votre croix, vous attireriez toutes choses à vous ; ô aimant sacré des cœurs, tirez donc les cœurs des hommes à vous ; ô hommes, laissez-vous tirer les cœurs par ce divin aimant ; ô mon cœur, allons, courons, volons au cœur tout aimable de Jésus, pour demeurer à jamais attachés et collés, unis, perdus et transformés en ce cœur adorable.

Cependant écoutons une leçon de l'amour que l'un des plus illustres amants de Jésus qui fut jamais nous enseigne, écrivant aux Corinthiens. *L'amour de Jésus-Christ nous presse,* dit ce grand Apôtre (*II Cor.* v, 14, 15), *que si un est mort pour tous, donc tous sont morts, et Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux, mais à celui qui est mort et ressuscité pour eux;* apprenons donc que l'amour ayant conduit Jésus à la mort, il faut qu'il nous y mène : allons, mon âme, et mourons avec notre débonnaire Sauveur. Apprenons que la grâce de Jésus est une grâce de mort, que l'esprit du christianisme est un esprit de mort : apprenons que la pente du Chrétien doit être vers la mort, que c'est à la mort que doivent tendre ses inclinations; et la raison en est très-évidente; car si les Chrétiens sont les membres de Jésus, nécessairement ils doivent suivre leur chef; ils doivent avoir la même pente, ne pouvant être véritablement animés que de son esprit, qui n'est pas autre dans les membres que dans le chef. Ces vérités sont très-claires, mais elles sont terribles; car où en sont ici la plupart des Chrétiens? je les conjure de les méditer avec de profondes et sérieuses réflexions. Pour être Chrétien, il faut être membre de Jésus-Christ, c'est une vérité de foi que l'Ecriture nous déclare expressément, pour être membres de Jésus-Christ il faut être animés de son esprit; car il le faut répéter, l'esprit n'est pas autre dans les membres qu'il est dans le chef; la même âme qu'informe le corps d'un homme est la même dans la tête et dans toutes les autres parties du corps : il est donc d'une nécessité indispensable au Chrétien d'avoir en soi les sentiments de Jésus, très-nécessairement il le faut suivre, il faut aller où il va, ou autrement il n'y a plus de véritable christianisme, et il faut être séparé de Jésus : tout de même que le membre d'un corps qui ne serait plus animé de son âme, cesserait de vivre et tomberait dans la pourriture et corruption ; si donc je ne suis pas Jésus sur le calvaire, si je ne le suis pas dans l'amour de la croix; si je m'en sépare lui tournant le dos par l'attache au monde, aux plaisirs, honneurs et biens de la terre, je ne suis plus un véritable Chrétien ; celui qui me sert, disait ce cher maître, sera où je suis : les vérités que nous venons de toucher ne laissant aucun lieu d'en douter. C'est pourquoi le divin Paul nous disant que Jésus est mort, à même temps par une suite infaillible, il dit que *tous sont morts.* (*II Cor.* v, 14.) Quand la tête ne vit plus tous les autres membres du corps sont morts : tous les Chrétiens donc doivent mourir par amour, par une mort spirituelle qui consiste dans un entier dégagement d'eux-mêmes, et de toutes les créatures du monde, et de toutes choses qui sont

au monde; n'est-ce pas encore pour cela que le même Apôtre parlant aux fidèles, il les appelle des morts? (*Col.* III, 3.) Disons donc, Jésus est mort, et par suite il nous faut mourir, il ne faut plus vivre à nous-mêmes, mais à celui qui est mort et ressuscité pour nous; *vous n'êtes pas à vous* (*Ibid.*), dit l'homme apostolique que nous avons cité plusieurs fois. Oh! quelle illusion et tromperie que de vouloir disposer de nous comme si nous étions à nous-mêmes! un pauvre valet ne va pas où il veut, ne fait pas ce qu'il veut; tout le long des jours il fait les affaires de son maître, il travaille pour son service, et cela pour trente livres de gage ou quarante ou environ tous les ans. Le Chrétien est à Jésus bien d'une autre manière, il lui appartient en qualité de Créateur qui l'a tiré du néant, qui lui a donné l'être et toutes les suites de l'être, et il en est dans une telle dépendance que s'il cessait un seul moment de le conserver, au même instant il périrait; il lui appartient en qualité de Rédempteur, et il a été racheté par lui par le prix infini de son sang. Après tout cela, le Chrétien s'abandonnera à sa propre volonté, ne suivra que ses inclinations, il pensera être le maître de ses actions et de ses desseins, il s'imaginera pouvoir disposer de lui-même à son plaisir. L'on crie après un misérable valet qui perd le temps à d'autres choses qu'au service de son maître, on lui dit qu'il est un larron, qu'il dérobe les gages qu'on lui donne; hé! pauvres aveugles que nous sommes, ne voyons-nous pas qu'un moment pris de notre vie à Jésus, le rapportant à notre propre satisfaction, et non pas à la gloire de ce Sauveur, c'est un larcin d'une chose qui lui a coûté un prix infini? Elevons ici notre esprit, et considérons que si l'on fait pendre un homme qui aura dérobé un cheval, quelque somme d'argent, ou choses semblables, que nous fera notre redoutable juge dans l'instant de notre mort, pour tant de moments de notre vie que nous lui avons dérobés, et qui lui ont coûté sa divine vie? L'Apôtre disait donc avec bien de la justice, *soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites toutes choses pour la gloire de Dieu.* (*I Cor.* x, 31.) Ne vivons plus à nous-mêmes, ni au monde, mais à Dieu seul par Jésus et en Jésus.

## CHAPITRE VII.

### *Jésus au très-saint Sacrement de l'autel.*

Il n'y a personne, dit notre aimable Maître, qui ait un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis: la mort est le plus fort et le plus grand témoignage que l'on puisse donner de l'amour: c'est la mort qui sert de bornes à tous les efforts de l'amour le plus violent et le plus sincère; mais cela se doit entendre de l'amour de la pure créature; il n'en est pas de même de l'amour d'un Homme-Dieu; il trouvera encore des moyens tout nouveaux, mais très-divins de bien donner d'autres marques de sa charité excessive. Si c'est une chose grande de faire des profusions de dons et de présents à ceux qui nous aiment; si elle est plus grande d'honorer de telles faveurs des personnes étrangères et inconnues; et si c'est un excès de traiter de la sorte ses ennemis, et d'en aller même jusque-là que de donner sa propre vie pour leurs intérêts, que dirons-nous de l'amour de Jésus, et de quels termes le qualifierons-nous, qui lui fait donner sa chair divine en nourriture et son sang en breuvage? Il faut ici que tout discours cesse, il n'y a point de parole, point d'éloquence ni humaine, ni angélique, point de langue ni au ciel ni en la terre, qui nous puisse dire ce que c'est que cet amour. Il faut que tout esprit demeure, n'y ayant point de pensée qui le puisse faire comprendre: si nous pouvons dire quelque peu de chose, il faut s'écrier, ô prodiges, ô miracles, il faut crier aux anges et aux hommes à l'excès de l'amour.

Mais, ô Dieu d'infinie majesté, quelle est la cause d'une charité si excessive? que trouvez-vous en l'homme qui mérite de telles faveurs; est-ce que l'homme est un néant en son origine, une masse de boue et quelque chose de si honteux en sa conception qu'on n'oserait le dire? est-ce qu'il est un criminel, digne pour jamais de votre ire, coupable de l'enfer, esclave du diable? est-ce parce qu'il est un ingrat, un méconnaissant, un cruel, un misérable, qui sans cesse se révolte contre vos ordres, un déicide? Que trouvez-vous en cet homme, en ses actions, qui puisse vous porter à lui faire de telles caresses? Ecoutons mon âme, écoutons, écoutez, ô hommes; renonçons au péché qui nous aveugle, pour nous rendre susceptibles des plus saintes lumières, afin que nous entendions comme il faut les prodigieuses merveilles du divin amour.

L'amour ayant fait descendre le grand Dieu des éternités des cieux, et comme c'est son propre de rendre les personnes en quelque façon égales, afin qu'il y ait quelque ressemblance, l'ayant abaissé jusqu'à se faire homme, il a conversé visiblement durant plusieurs années avec ses créatures, pour allumer le feu sacré de son amour, qu'il était venu apporter en terre, et pour gagner saintement les cœurs. Mais les créatures, au lieu de se consommer divinement en amour et en actions de grâces, au lieu de reconnaître des faveurs qui étonnent le ciel, et que toute l'éternité bienheureuse ne se lassera jamais d'admirer, n'ont que des rebuts pour leur Créateur. Il vient les visiter selon la multitude de ses plus grandes miséricordes, et elles ne le veulent pas recevoir. Elles le traitent avec des insolences, des impiétés, des cruautés qui ressentent davantage l'enfer, qu'une terre que les hommes habitent: elles en vont même jusque-là, que de le faire mourir ignominieusement sur un infâme gibet; après cela, que peut-on penser autre chose de ce Dieu de toute grandeur, sinon que c'est fait du monde et de tous les hommes, que le monde va être anéanti, et les hommes punis par les plus rigoureux supplices de la justice divine? O mon Dieu, souffrez que je m'écrie ici avec votre prophète (*Psal.* LXXVI, 4): *J'ai considéré vos œuvres et suis tombé en défaillance et en pamoison.* Ah! le conçoive qui pourra, l'accroissement des iniquités des hommes ne sert qu'à multiplier les miséricordes divines: le comble de leurs plus horribles offenses attire les plus grands excès des amours d'un Dieu. Oh! quel étrange combat des ingratitudes de l'homme et des amours d'un Dieu! ô adorable Jésus, regarderez-vous encore l'homme après de semblables

traitements? jetterez-vous les yeux sur une terre où vous avez été reçu si cruellement? non-seulement ce Dieu d'une bonté infinie pardonnera de si énormes offenses, mais son amour, non content des tourments inouïs qu'il a soufferts, non content de s'être donné en proie à la mort, le pressera de revenir tout de nouveau en notre terre, pour s'y donner en viande et en breuvage à ces malheureux qui l'ont fait mourir, et qui sont la cause de toutes ses peines. O cieux, étonnez-vous sur un amour si surprenant; mais cieux, déchirez-vous, et vous, portes du firmament, soyez grandement désolées sur l'insensibilité du cœur de l'homme.

Mais, ô mon âme, rentrons un peu dans nous-même, écartons-nous de toutes les créatures qui pourraient empêcher notre attention; retirons-nous dans quelque lieu solitaire et de silence, prenons un temps de repos, afin qu'à loisir nous puissions méditer ou contempler ce que l'amour fait faire au Dieu de l'amour pour l'homme en la divine Eucharistie. Ange du ciel, divin titulaire de mon corps et de mon âme, favorisez de votre sainte protection et de vos célestes lumières l'attention que je dois avoir à des bontés si excessives. O Vierge très-sacrée, donnez-y votre sainte bénédiction, et faites que j'aie quelque part aux sentiments et aux reconnaissances des âmes les plus saintes.

Considérons donc, avec les plus profonds respects dont nous sommes capables, qu'un Dieu venant au monde et s'y faisant homme, y a paru en sa naissance comme un enfant, et comme un homme, l'opprobre des hommes en sa très-précieuse mort : mais après les plus ignominieux et les plus barbares traitements que l'on puisse jamais souffrir, il revient tout de nouveau demeurer avec ces ingrates et cruelles créatures, se mettant sous les apparences du pain et du vin au très-saint Sacrement de l'autel. La première fois en son incarnation, au moins il s'unit à une nature raisonnable, il cache sa divinité sous la forme de l'homme; dans le très-saint Sacrement, il se met et cache toutes ses grandeurs, non pas sous le voile d'une nature raisonnable, non pas sous le voile au moins d'une substance, mais sous des accidents; ce n'est pas sous du pain et du vin, mais sous les apparences du pain et du vin; sous quelquefois une parcelle si petite, qu'à peine pourra-t-elle être vue et aperçue; encore en sa naissance il y paraissait comme un enfant, et en sa mort comme un homme; ici il n'y paraît point du tout, et si l'on n'en jugeait que par les yeux du corps, l'on n'y verrait qu'un chétif morceau de pain et quelque peu de vin. O mon Dieu, ô mon Dieu, que vous voilà anéanti! O divin Paul, c'est bien à cette fois qu'il faut dire que Dieu s'est anéanti soi-même. Au moins en sa naissance s'il avait les pieds et les mains liés de bandelettes, il avait la liberté de soupirer et de répandre des larmes pour marquer ses peines; s'il était attaché à la croix, encore pouvait-il y parler, y remuer les yeux; ici on a beau lui faire des outrages, il n'y soupire, il n'y parle, il n'y donne pas la moindre petite marque de ce qu'il est.

En sa première venue au monde, il n'habita qu'en quelques lieux, et dans un petit endroit de la terre; en sa seconde, au très-saint Sacrement de l'autel, il sera en autant de lieux qu'il y aura d'églises, de chapelles et d'autels où l'on célébrera le très-saint sacrifice de la Messe; en sa première, il ne s'unira qu'à la nature humaine; en la seconde, il s'unira, quoique d'une autre manière, à tous les individus de la nature humaine qui seront en état de le recevoir par la très-sacrée communion; en la première, peu de personnes peuvent l'aborder, et encore souvent avec grande peine; en la seconde, l'accès en est tout à fait facile : tout le monde peut entrer en nos églises, et les portes en sont ouvertes aux dernières des créatures, aussi bien qu'aux plus élevées. Chose admirable, il ne se rend pas seulement présent dans un royaume, non-seulement dans une province, non-seulement dans un diocèse, en quelque lieu particulier, mais partout, dans toutes les villes, bourgs et villages. Il y a plus, ô homme, dans les grandes villes, en autant de lieux presque qu'il y a de rues, au moins dans tous les quartiers de ces villes, pour t'épargner tes pas, pour t'ôter la moindre peine, et cependant quelle compagnie lui tiens-tu? oui, s'il n'était qu'en un seul lieu de la terre, que ne ferais-tu pas pour y aller? combien de pas fait-on tous les jours, et c'est bien fait, et il y a grande bénédiction pour aller en des lieux de dévotion, où reposent les reliques des saints? Voilà le Dieu de tous les saints qui est à nos portes, et l'on est insensible. Est-il possible que si Dieu n'aimait pas tant les hommes, les hommes n'auraient pas tant de dureté; est- il possible que les excès de l'amour d'un Dieu ne causent que des excès de froideurs et de glaces? Jésus, durant sa vie voyageuse, n'a demeuré avec les hommes que durant trente-trois ans accomplis; après en avoir reçu la mort, il y restera tout le long des jours et des nuits, jusqu'à la consommation des siècles, et en tous les endroits habitables du monde, où il y aura des Chrétiens.

Il est écrit de sa première venue qu'il obéissait à la très-sacrée Vierge et à saint Joseph; c'est ce qui a fait l'admiration de tous les saints; en la seconde, à autant de personnes qu'il y a eu, qu'il y aura, et qu'il y a de prêtres; et cela à quatre paroles d'un prêtre, sans y manquer une seule fois; ah! combien de fois déjà depuis plus de mille et six cents ans! et d'un prêtre dont il prend l'heure et la commodité, et d'un prêtre qui quelquefois est un de ses plus grands ennemis, d'un prêtre qui en fera ce qu'il lui plaira, d'un prêtre qui le portera où il voudra, d'un prêtre qui le livera à qui bon lui semblera.

Ses humiliations, sa pauvreté, ses mépris ont été extrêmes en sa première venue. En la crèche il avait de grands besoins, mais encore sa très-digne Mère avait-elle quelque linge pour l'envelopper. Il est vrai qu'il était tout nu sur la croix, mais ce n'était qu'en un lieu; en combien d'endroits à présent au très-saint Sacrement, n'a-t-il que des corporaux tout sales, troués, pleins de taches, quelques haillons tout déchirés qui couvrent le ciboire, des ciboires et des calices si noirs, si hideux qu'ils font bondir le cœur, des tabernacles pleins d'araignées? Hélas! nous parlons de ce que nous avons vu et touché. Nous avons trouvé son corps adorable au milieu des araignées, le saint ciboire étant renversé; nous avons trouvé dans les saintes espèces des

vers horribles. Si l'on parle d'une telle pauvreté du corps d'un Dieu, l'on nous répond que l'église ou la fabrique n'a pas le moyen de lui donner quelquefois pour un écu de toile, pendant que de pauvres paysans ne se laissent pas de trouver de quoi avoir des chemises. Un pasteur entend cela, il dira qu'il n'y est pas obligé, que c'est à la fabrique. Riches bénéficiers qui avez des abbayes, des prieurés ou d'autres bénéfices, oui, vous aurez bien de quoi avoir des meubles précieux, de la vaisselle d'argent, des bijoux, de beaux cabinets, de quoi tenir une bonne table, des chevaux, vous aurez de quoi faire bâtir non-seulement de belles maisons, mais de belles écuries pour de vils animaux : et pour le corps du Dieu du ciel et de la terre, vous n'avez rien. Vous ne lui donnerez pas pour le loger ce que vous dépensez pour loger vos chevaux. Messieurs et Mesdames, qui avez tant de soin de vos misérables carcasses, hélas! quel soin prenez-vous du corps d'un Dieu, du Dieu du ciel et de la terre? O aimable Jésus venant en notre terre, y trouvez-vous de la foi? Qui croit véritablement en vous? Dans quelque expérience que j'ai, j'avance une vérité, qu'il est très-facile, si les personnnes qui ont des bénéfices, les gentilshommes et dames, ou autres qui ont un peu de bien, voulaient un peu appliquer leur foi, et ensuite en faire usage, d'orner nos églises en peu de temps, et de n'y souffrir que des calices, ciboires et soleils d'argent, d'y tenir tout le linge et tous les ornements dans la décence et propreté. Y a-t-il rien de plus facile à messieurs les abbés connmendataires et autres bénéficiers d'épargner tous les ans quelque somme pour un Dieu pauvre, et dans une pauvreté si extrême dans nos églises. Quoi! sera-t-il dit que de tant de sommes d'un revenu si notable, il n'y en aura rien pour un Dieu? Dix, vingt mille livres, trente, quarante mille livres de rentes ne seront point épargnées pour des habits, des meubles, pour traiter un malheureux corps, pour prendre de chétifs plaisirs, et cela tous les ans, et l'on ne voudrait pas prendre cent écus, deux cents écus sur le revenu de chaque année, pour tirer le corps d'un Dieu d'un état pitoyable. Vous qui n'avez qu'un revenu très-médiocre, au moins ne pourrez-vous pas donner à l'adorable Jésus, tous les ans, une partie de ce que vous employez à donner des repas à vos amis? c'est une chose infiniment étonnante : à peine trouverez-vous des bénéficiers, quelque peu de revenu qu'ils aient, qui ne reçoivent leurs amis chez eux, qui ne les traitent; il n'y a que pour vous, ô mon Dieu et mon souverain, que l'on n'a rien. Est-ce qu'un gentilhomme, une dame ne pourront pas épargner quelque chose sur ce qu'ils dépensent en leurs habits et à avoir quelquefois des choses assez inutiles? Oh! combien ces faiseurs de bâtiments, de jardins, ces gens qui achètent de si belles terres pourraient-ils donner de calices. de ciboires, s'ils voulaient bien réserver à leur Souverain quelque petite partie de ces sommes immenses qu'ils donnent à leur plaisir. Un petit nombre de personnes rendent témoignage de leur foi par les soins qu'elles prennent du corps de l'adorable Jésus; mais elles ne peuvent pas apporter le remède à l'indigne traitement que l'on fait à un Dieu en tant de diocèses et en tant de lieux de ces diocèses; diocèses cependant où il y a des gens qui ont des revenus considérables, soit ecclésiastiques, soit laïques, où il y a des seigneurs, où il y a des gentilshommes et des dames; mais, ô mon Dieu! est-il possible qu'il y ait de la foi? Je prie toutes ces personnes de considérer de quelle manière elles recevraient le roi, s'il voulait bien leur faire l'honneur de les visiter. Si elles le feraient servir avec de la vaisselle sale et noire, pleine de taches, si elles lui donneraient du linge malpropre, si elles le logeraient en des chambres pleines de poussière, d'ordures. Je les prie de faire attention sur ce qu'elles feraient. Je leur demande si volontiers elles ne feraient pas quelque dépense extraordinaire? Certainement il n'y a point à douter : elles seraient même toutes ravies de joie d'un si grand honneur. Ensuite je les prie de me répondre ce qu'elles croient de la majesté infinie d'un Dieu devant qui toutes les puissances de la terre ne sont rien, qui vient non-seulement les visiter en passant, mais demeurer dans les lieux où elles sont, ce qu'elles pensent de l'honneur qui lui est dû? Après cela, je leur demande comment ce Dieu de toute grandeur est reçu, et ce qu'elles font pour lui rendre leurs respects? Ah! il faudrait, s'il y avait un peu de foi, que tous les Chrétiens s'unissent pour voir tous ensemble aux moyens qu'il faudrait tenir pour empêcher les irrévérences qui se commettent sans cesse en tant d'endroits à l'égard du Souverain de toutes choses. Oui, je le dis assurément, s'il y avait un grain de vive foi, et que l'on apprît que dans quelque lieu du monde pour éloigné qu'il fût, le corps de Jésus notre Dieu y fût placé, comme il est en tant de lieux de la terre, à nos portes, et dans les lieux que nous habitons, ce serait assez pour jeter la désolation dans tous les royaumes chrétiens. Cela serait plus que suffisant de tirer les larmes de tous les fidèles, et plus que capable de faire fendre les cœurs de douleur. Oui, à même temps, quand ce serait au bout du monde, l'on députerait des gens pour y aller au plus vite, toute sorte de personnes contribueraient pour remédier au plutôt à une telle indignité. Quoi, s'écrierait-on, est-il possible que le Créateur de toutes choses veuille bien demeurer avec ses créatures, et qu'il y soit reçu si indignement? Est-il possible que des gens qui croient que c'est le corps d'un Dieu le traitent d'une manière si honteuse? assurément cela mettrait un silence universel dans tous les pays des chrétiens, par l'étonnement qui s'emparerait de tous leurs esprits. Hélas! si quelque grand prince de la terre était maltraité en quelque lieu de son obéissance, que de gentilshommes à cheval, que de courriers par les chemins, combien de monde sous les armes? Mon Dieu, ô mon Dieu! mais quels sentiments vos créatures ont-elles de votre majesté infinie? Cela se peut-il comprendre, le comprenez-vous bien, vous qui lisez ces vérités, et que faites-vous? Certainement, certainement, considérant ces choses, on se sent pressé d'un grand désir de mourir et de quitter un malheureux monde où il se passe des choses si étranges. Redisons-le encore une fois, on trouve de l'argent pour loger des chevaux, des pourceaux et autres animaux, on n'en trouve point pour loger le corps d'un Dieu. Encore s'il fallait des sommes immenses, il les mériterait bien, mais

n'y aura-t-il pas moyen d'épargner quelque repas, de se priver de quelque plaisir, de ménager quelque peu d'argent, au moins, au moins chacun dans sa paroisse? je dis cela avec honte ; car quel moyen de pouvoir garder un sou, sachant des lieux où le très-saint Sacrement de l'autel est si indécemment placé? Après tout, Chrétiens, quelle est votre attente, qu'espérez-vous en l'autre vie? quel logement voulez vous qu'un Dieu vous y donne, l'ayant logé en cette vie comme vous l'avez fait? O horreur des horreurs, ô la désolation de toute désolation ! Il faut qu'un cœur soit étrangement dur pour ne se pas briser ici d'amour, de confusion, et de regret. Il faut qu'un Chrétien soit plus insensible que les rochers, pour ne pas prendre de fortes résolutions de faire tout son possible à l'avenir, et de n'épargner rien pour empêcher des désordres si injurieux à la foi, à sa qualité de Chrétien, si injurieux au Dieu qu'il adore, et de qui dépend tout son bonheur.

Mais continuons encore à considérer les profusions excessives de l'amour d'un Dieu, sur les hommes en la divine Eucharistie. Autrefois en sa passion les Juifs l'ont traité de ridicule, l'ont méprisé, et enfin l'ont crucifié; mais il ne souffrait ces outrages que de ces Juifs, qui ne le connaissaient point; à présent les anéantissements qu'il porte en l'Eucharistie lui viennent de personnes qui le reconnaissent pour Dieu. Ces malheureux qui vont à l'église, et qui y parlent impudemment, qui y rient, et qui s'y comportent avec si peu de religion; ces petites coquettes, et ces éventées qui s'y produisent pour y faire la guerre à Dieu, pour y attirer par le luxe de leurs habits, ou la nudité de leur chair infâme, la vue, l'attention, et l'attache des esprits et des cœurs qui appartiennent au Créateur, ces misérables qui sont les plus forts instruments dont les diables se servent, tous ces gens avouent que Dieu, le grand Dieu des éternités, est présent sur nos autels, ils le croient, ils vous disent qu'ils n'en doutent pas; tous ceux qui font des communions indignes demeurent d'accord que c'est leur Souverain qu'ils reçoivent. Anges du firmament, que dites-vous à des impiétés si exécrables? On sait, on croit fermement que Dieu est très-présent au très-saint Sacrement de l'autel, et l'on commet des insolences dont l'on se donnerait bien de garde, si on était chez une personne qui fût un peu de qualité. Il ne suffit pas au Chrétien d'offenser son bon Sauveur, il faut qu'il aille dans nos temples pour lui insulter en sa présence, pour le braver, pour se moquer de lui. Ce n'est pas notre pensée, me direz-vous, mais vous le faites, vous l'outragez de l'a sorte, vous commettez ces détestables irrévérences. Autrefois Jésus a eu l'un de ses apôtres qui l'a renié, un Judas qui l'a trahi; à présent qui pourrait compter le nombre de ses disciples qui le renient, soit par leurs paroles, soit par leurs actions. O ciel, ô terre, combien de Judas de tous côtés, de perfides, qui ne le mettent pas seulement entre les mains des Juifs, mais qui, le recevant en péché mortel, le placent avec le diable ! Il s'en est trouvé qui l'ont foulé aux pieds, qui l'ont jeté aux chiens, qui l'ont porté au Sabbat. Sacrée amante du Fils de Dieu, bienheureuse Madeleine, vous disiez autrefois parlant de ce corps adorable : Où l'avez-vous mis? dites à présent du ciel, et que tous les anges et les saints de ce céleste séjour le disent avec vous. O hommes, où le mettez-vous?

L'aimable Jésus, prenant le dessein de demeurer corporellement jusqu'à la fin du monde avec les hommes, connaissait clairement toutes ces choses : mais les feux sacrés de son amour infini, plus fort et plus grand que toute la malice des créatures, ne peuvent s'éteindre par toutes les eaux de ces indignes traitements.

Que fera donc ce Dieu de l'amour? il restera par sa présence corporelle avec ces ingrats jusqu'à la consommation des siècles; il y a plus, il s'incorporera avec les Chrétiens, ils ne seront qu'une même chose avec lui. Prodigieux effets d'un amour qui ne dit jamais c'est assez. Qui a jamais ouï parler d'une chose semblable? O homme, que feras-tu? s'écrie ici l'éloquent saint Jean Chrysostome, que pourras-tu faire, ô barbare, pour te défendre de l'amour? tu as beau prendre la fuite; ne vois-tu pas que Dieu qui est l'amour même s'incorpore avec ton corps? Eloigne-toi donc de l'amour, si tu peux bien t'éloigner de toi-même. Mais quel moyen après cela de vivre d'autre chose que de l'amour, pour mourir à force d'aimer ?

## CHAPITRE VIII.

### *Jésus le Sauveur des hommes.*

Non il n'est pas possible de se défendre du divin amour. L'homme a beau faire, de quelque côté qu'il se tourne, il sera toujours dans une obligation indispensable d'aimer le tout aimable Jésus. Ah ! oui, ou il faut n'avoir plus de cœur, ou il faut le donner à l'amour de Jésus, ou il faut cesser de vivre, ou il ne faut vivre que de son amour. Il est vrai que les cœurs des hommes sont bien différents. Il y en a de généreux, il y en a de mercenaires, il y en a qui se laissent conduire par la crainte. Mais de quelque trempe que soit votre cœur, ô homme, je vous dis, et je le proteste en face du ciel et de la terre, que vous ne pouvez pas vous excuser de l'amour sacré du non jamais assez aimé Jésus. Si vous êtes du nombre de ces personnes généreuses qui n'envisagent que l'objet aimé, en trouverez-vous un plus parfait, ou qui ait plus de mérite? nous l'avons dit et en un mot nous le répétons : Jésus est Dieu, Jésus est Dieu.

En voilà trop pour emporter l'amour de tous les hommes du monde et d'un million de mondes, s'il plaisait à Dieu d'en créer un aussi grand nombre. Mais la plupart des cœurs ne sont pas vides de tout intérêt propre. Un jour Notre-Seigneur faisant voir cette vérité à l'un de ses amants, il lui apprit que d'un grand nombre de personnes à peine y en avait-il cent qui l'aimassent, et que de ces cent presque aucun ne l'aimait seulement pour l'amour de lui seul. Comme ce contemplatif ne respirait que le pur amour de Dieu seul, cette connaissance l'affligea incroyablement et lui coûta bien des larmes. A la vérité l'amour divin est si peu généreusement aimé, qu'il y aurait bien du sujet de pleurer inconsolablement tous les jours de notre vie, mais celui qui n'a pas le pur amour est peu sensible à une si grande vérité.

Cependant, ô homme je te veux presser ici le cœur, et au moins, si tu n'aimes pas parfaitement Jésus, aime-le toujours, pourvu que ton amour soit véritable. Eh bien! tu es de ceux qui ont égard à la récompense, ou à la peine; là-dessus j'ai deux ou trois vérités à te dire, si tu les écoutes bien il faut que ton cœur soit bien étrange, ou il faut qu'il se rende à l'amour de Jésus. Je te demande donc ici, as-tu jamais pensé comme il faut à l'enfer? mais as-tu jamais bien pensé que tu y étais inévitablement engagé par tes crimes? As-tu jamais considéré avec une forte attention que dans l'enfer l'on y souffre ce que je te vais dire? Premièrement, des peines extrêmes en leur grandeur, qui non-seulement surpassent toutes les peines du monde ensemble, je dis ensemble, mais encore tout ce que l'esprit en peut penser. O mon Dieu, la seule idée des tourments si extrêmes fait sécher de peur. Souffrir de tels tourments un moment, les souffrir un quart d'heure, une heure, c'est ce qui est effroyable. S'il te fallait être rôti sur un gril ardent une heure seulement, où en serais-tu? Secondement, les tourments épouvantables que l'on y endure ne finiront jamais. Autant que Dieu sera Dieu, à jamais, à jamais, durant toute une éternité. Ce que tous les damnés connaîtront clairement dès le moment qu'ils commenceront de souffrir d'une manière si terrible. O quelle rage, quels désespoirs! souffrir des tourments extrêmes, et savoir qu'ils n'auront jamais de fin! En troisième lieu, ces tourments sont sans la moindre petite consolation, le moindre petit soulagement, ce sont de purs tourments. Le mauvais riche ne demande qu'une goutte d'eau parmi ces feux et flammes inexplicables. Elle lui est refusée. En quatrième lieu, l'on est privé de Dieu, que l'on aura à jamais pour ennemi, qui fera couler à jamais les torrents de sa divine colère sur ces malheureux, qui porteront durant toute une éternité son ire; l'on aura pour jamais la très-sacrée Vierge pour ennemie, et tous les anges et saints du ciel; tous ceux même qui habitent dans ce lieu de supplices se porteront une haine enragée, l'homme et la femme, le père et l'enfant, et enfin toute créature sera opposée à ces misérables. Voilà cet enfer que tu mérites, ô homme. Le sang ne te glace-t-il point quand tu y penses? Qui t'en a retiré? Jésus, voilà les peines dont Jésus te sauve; misérable, insensible que tu es, si une chétive créature t'avait délivré de la potence, et ce n'est rien comparé à l'enfer, quelle reconnaissance en aurais-tu? aurais-tu encore le courage de vouloir attenter à la vie d'une personne dont tu tiendrais ta propre vie, ne l'aimerais-tu point? Regarde ici comme tu es à l'égard de Jésus. Quiconque fait un péché mortel le crucifie derechef, selon le langage de l'Ecriture. Conçois-tu bien cette vérité?

Je poursuis et ajoute que Jésus, en nous sauvant, ne nous sauve pas seulement d'une éternité de peines, mais nous acquiert une éternité de gloire, un bonheur achevé, dont les plaisirs divins sont si purs, qu'ils ne peuvent pas souffrir la moindre petite peine. Un bonheur si grand que jamais ni l'œil de l'homme n'a vu, ni oreille entendu, ni jamais la pensée d'un bien semblable n'a entré dans le cœur; je dis davantage, que c'est même une participation glorieuse du bonheur de Dieu, c'est entrer dans sa joie. N'est-il pas donc bien vrai que c'est ce qui surpasse toute pensée? Après ces vues je te demande si tu n'aimeras pas Jésus ton Sauveur? Quels sentiments aurais-tu pour un roi qui te ferait héritier de son royaume, quoique d'un royaume qui passe bientôt, et dont les roses des couronnes sont toutes parsemées d'épines? Après la considération de ces vérités, est-ce un songe que ce que nous voyons? rêvons-nous? est ce une vérité que le cœur de l'homme sera encore dans sa dureté? est-ce qu'il ne se rendra point au divin amour?

Comme tous les hommes, selon le témoignage du Saint-Esprit, sont morts en Adam, ils reçoivent tous la vie en Jésus-Christ; ce qui a fait dire au grand saint Léon, que comme il n'y avait personne au monde qui ne fût coupable, de même Jésus est venu pour délivrer tous les criminels; Jésus est donc le Sauveur de tous les criminels; Jésus est donc le Sauveur de tous les hommes; ta perte, ô Israël, dit l'Ecriture, vient de toi-même. Jésus est le divin médecin qui vient au monde pour guérir toutes nos maladies. Autant qu'il est en lui, autant qu'il est en ce médecin, dit saint Augustin, il vient pour rendre la santé au malade. Celui-là ne guérit pas, et se fait mourir qui ne veut pas garder les ordonnances de ce médecin céleste. Pleurons donc amèrement sur le mauvais usage que nous faisons des remèdes que Jésus a apportés en terre. Un des meilleurs moyens pour ne les pas rendre inutiles à notre égard, est de prendre quelque temps tous les jours, ou au moins toutes les semaines pour penser avec de sérieuses réflexions à ce que c'est que l'enfer, dont Jésus nous a sauvés, à ce que c'est que le paradis où Jésus veut nous sauver. O Jésus, ô bon Jésus, soyez-moi toujours Jésus, c'est-à-dire Sauveur, soyez-moi Jésus durant toute ma vie, en ma mort et après ma mort! Mon Jésus, à la faveur de votre très-douce Mère, des bons anges et saints, permettez-moi de dire à votre divin cœur, que j'entends que toutes les lignes de ce petit ouvrage tout dédié à votre amour, soient comme autant de voix qui vous crient sans cesse, que vous me soyez Jésus, en tout ce que je suis, en tout ce que je fais, dans toutes mes paroles, pensées et actions. Bienheureux ange qui êtes député à ma garde demandez toujours à Jésus qu'il me soit Jésus, O Jésus, Jésus, Jésus.

## CHAPITRE IX.

### *ésus est toutes choses à tous.*

Nous avons dit que Jésus est Dieu et homme : en tant que Dieu, il est notre Créateur; en tant que l'Homme-Dieu, il est notre divin réparateur; en tant que Dieu, il nous donne l'être et toutes les opérations qui en suivent; il nous donne notre âme et ses puissances, notre corps et toutes ses facultés: c'est lui qui nous a tirés du néant, et s'il cessait un moment de nous conserver l'être qu'il nous a donné; dans ce même instant nous retomberions dans le rien d'où nous avons été tirés; sans lui nous ne pouvons rien, non pas même remuer les yeux ou les mains, ou avoir le moindre petit mouvement, et tous les biens que nous avons sans aucune réserve, soit au dedans, soit au dehors, ne viennent que de sa pure bonté.

Si cela est très-assuré dans l'ordre de la nature, il n'est pas moins véritable dans l'ordre de la grâce et de la gloire; nous recevons l'être divin qui nous est donné dans l'ordre de la grâce de Jésus l'Homme-Dieu, et nous ne pouvons le conserver sans ses miséricordes, et son secours. La dépendance où nous sommes de cet aimable Sauveur est si étroite et absolue dans cet état surnaturel, que sans lui nous n'y sommes rien, et nous n'y pouvons rien. Elle est si générale qu'elle s'étend sans la moindre exception sur tout ce qui s'y fait, aussi bien dans les plus petites choses, que dans les plus grandes, en sorte qu'il est très-vrai que nous ne pouvons pas y proférer la moindre parole ni avoir la moindre bonne pensée, que ce ne soit par son secours. Elle est si continuelle, qu'il n'y a point de moment où nous ne soyons dans le besoin de son assistance, pour opérer le bien de la grâce.

Jésus est l'âme de notre âme, l'esprit de notre esprit, puisque c'est lui qui anime tout son corps mystique, et tous les membres de ce corps, que composent avec lui tous les Chrétiens. Il est notre unique vie, et hors lui il n'y a qu'une funeste mort. Il est notre unique salut, et hors lui il n'y a que damnation et une perte éternelle. Il est notre lumière, sans lui il n'y a que ténèbres, obscurités et aveuglements. Il est notre science, sans lui les plus grands génies, les plus forts esprits, les premières têtes du monde, ceux qui en peuvent être regardés comme les oracles par leur doctrine, sont dans une profonde ignorance et dignes d'une grande pitié. Il est la voie du ciel, celui qui tient un autre chemin s'égare, se perd et se précipite pour un jamais. Il est notre force, sans son pouvoir nous ne sommes que pure faiblesse, et, nous l'avons dit, nous ne pouvons rien du tout. Il est notre véritable bien, notre honneur, notre plaisir, hors lui il n'y a que des pauvretés déplorables, des abjections honteuses et des plaisirs intolérables. Si nous sommes dans les bonnes grâces d'un Dieu, c'est lui qui nous en fait le don précieux. Si nous sommes dans le péché, c'est lui qui nous en relève, et qui est autant de fois notre charitable et infiniment charitable Sauveur, qu'il nous tire de ce mal infini, et dans lequel nous resterions pour un jamais, n'étant nullement en notre pouvoir de nous en tirer par nous-mêmes et par le secours d'aucune créature, soit au ciel et en la terre, sans sa grande miséricorde. Si nous avons recours à Dieu, ce n'est qu'en sa vertu. Si nous prions il est notre oraison. Si nous avons du goût pour les choses célestes, que nous en ayons une connaissance solide et douce, il est notre sagesse. Il est notre nourriture, nous nourrissant de son corps et de son sang. Il est toute notre véritable joie, toute notre véritable satisfaction, tout notre bonheur. Que l'homme fasse ce qu'il voudra, qu'il aille où il lui plaira, partout et en toutes choses, sans Jésus il ne trouvera que des chagrins fâcheux, des inquiétudes, des troubles et des grandes misères.

Jésus nous sert de père et de mère, de frère et de sœur, d'époux, de conducteur, de guide, d'avocat, de juge, de médecin, de maître, de docteur de gouverneur, de prince, de roi, d'amant, d'ami; il nous sert de cœur, d'esprit, d'yeux, de mains et de pieds, nous donnant la vie, l'amour, la clarté, l'intelligence, le mouvement, le soutien et toute notre force. Nous ne pouvons espérer rien dans l'ordre de la gloire que par ses mérites. Sa divinité y fera le bonheur essentiel des bienheureux. Son humanité glorieuse sera l'objet ravissant des yeux corporels des saints. Ce divin Agneau sera la lumière de l'Empyrée, comme nous l'apprenons de saint Jean en son *Apocalypse;* ses plaies sacrées seront les beaux soleils de la céleste Sion. Enfin quand on serait réduit dans l'extrémité de toutes les misères, si l'on est bien avec Jésus c'est un paradis; quand on posséderait tous les honneurs et toutes les joies imaginables, si l'on est mal avec Jésus c'est un enfer.

O mon âme, avons nous jamais bien pesé ces vérités? n'être rien, n'avoir rien sans Jésus; avoir tout, tenir tout de Jésus. Pouvons-nous en être dans une plus grande dépendance? mais pouvons-nous lui être plus amoureusement obligés? En vérité, c'est être bien obligé à une personne que de lui être obligé de tout. O mon aimable Jésus, les obligations que je vous ai sont générales et elles sont infinies. Que ce peu de mots a une signification étendue, en voilà assez pour servir de beaux sujets de méditation durant tout le cours de la vie; particulièrement si vous y ajoutez la considération de ce que vous êtes, et de ce qu'est Jésus, si vous considérez pourquoi Jésus nous aime, et pourquoi il veut que vous l'aimiez. Vraiment Dieu a bien besoin de sa créature, et n'est-il pas infiniment suffisant à soi-même? Hélas! il n'en est pas de même de nous. O mon Dieu, mon Dieu, que l'amour de Jésus est pressant, si on sait l'estimer! Après un si grand amour, certainement les cœurs des hommes doivent bien être sous le pressoir de la sainte dilection. Ainsi soit-il, ainsi soit-il.

*Oraison à la très-sacrée Vierge.*

Nous vous saluons, ô Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance; nous crions à vous du plus profond de nos cœurs dans cette vallée de larmes, afin que Jésus y vive dans nos âmes et dans toutes les âmes, afin que Jésus, votre fils bien-aimé, exerce un empire absolu dans tous les cœurs, afin que son pur amour y triomphe du diable, du monde et de la chair par la destruction du péché. O grande et souveraine Reine du ciel et de la terre, détruisez par vos puissantes intercessions auprès de la divine majesté l'empire du péché; impétrez le don de la foi aux infidèles, la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, le Seigneur absolu de toutes les créatures; obtenez pour les hérétiques l'esprit d'obéissance à la sainte Eglise, pour les schismatiques l'esprit d'union, et à tous les Catholiques qui sont dans le péché une véritable conversion; obtenez un accroissement de grâces à tous les amis de votre très-aimable Fils, afin que son pur et chaste amour soit le maître de tous les cœurs sur la terre comme il l'est au ciel. O très-pure Vierge, que le règne de l'amour de Jésus arrive dans mon cœur et dans tous les cœurs, et qu'ils en soient une entière conquête pour le temps et l'éternité! Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

# LIVRE SECOND.

## CHAPITRE PREMIER.

*S'appliquer à la connaissance de la qualité de Chrétien.*

Si c'est un grand malheur de ne se pas connaître soi-même et une chose bien digne de compassion qu'un homme ne sache pas ce que c'est que d'être homme, on peut bien dire que c'est un désordre extrême et une source des plus grands désordres que les Chrétiens ignorent ce que c'est que d'être Chrétien. Or ils l'ignorent parce que jamais ils ne se sont appliqués comme il faut à la connaissance d'une qualité si noble et si divine. De là vient qu'un très-grand nombre de fidèles s'imaginent que le christianisme se réduit à assister à la Messe, aux Vêpres et aux autres offices divins, à entendre quelques sermons et à faire quelques prières le matin et le soir, ou au plus à réciter tous les jours quelque office, à faire quelque lecture pieuse, à aller à confesse de temps en temps et recevoir la sacrée communion, à donner quelques aumônes et ne pas tomber dans des péchés qui ôtent la réputation d'une honnête personne, même parmi les gens du monde, comme sont les péchés d'impureté, d'injustice, d'ivrognerie et autres semblables.

C'est de la manière que vivent la plupart des Chrétiens, sans savoir véritablement ce que c'est que d'être Chrétien ; et ce qui est tout à fait digne de larmes, c'est qu'ils passent toute leur vie dans une si funeste ignorance et qu'enfin ils meurent. Mais comment ensuite paraître au redoutable jugement de Dieu, qui ne juge pas selon l'extérieur seulement, qui ne s'arrête pas aux apparences, mais qui recherche et demande la vérité ? Hélas ! que deviendront en ce jour terrible tant de Chrétiens qui n'ont point mené une vie chrétienne et qui ont été bien éloignés de vivre en véritables Chrétiens, puisqu'ils n'ont jamais su ce que c'est que le christianisme ? Car comment bien faire une chose que l'on ne sait pas ? C'est pourquoi il faut dire, et il le faut dire en pleurant, que les exercices de notre sainte religion se pratiquent ordinairement par routine et par habitude, et qu'il est rare qu'on y agisse par esprit intérieur et par grâce : on se confesse et on communie une ou deux fois tous les ans, parce que les autres le font, parce que c'est l'usage. On va à l'église, aux Vêpres et au sermon, parce que nos pères et nos grands-pères y allaient, parce qu'on est né, que l'on demeure en des lieux où la coutume est d'y aller. On se contente de ces choses, et en les faisant on passe pour honnête personne, pour homme de bien, pourvu que d'autre part on ne tombe pas en des péchés qui parmi le monde détruisent l'estime et la bonne opinion. Et après tout il se trouve au jugement de Dieu qui ne peut être trompé que l'on a porté seulement le nom de Chrétien, et qu'au lieu de participer aux couronnes promises à ceux qui suivent en vérité Jésus-Christ, on sera condamné avec les infidèles aux feux de l'enfer, la qualité de Chrétien qui n'a pas été accompagnée d'une vie chrétienne ne servant qu'à augmenter par le mauvais usage que l'on en a fait les peines de la damnation.

Si l'on considère avec attention ces vérités, il n'est pas possible de ne pas voir très-clairement la nécessité qu'il y a de s'appliquer à la connaissance de la qualité de Chrétien ; c'est à quoi je vous invite, vous qui lisez ceci, vous conjurant par le sang d'un Dieu-Homme répandu pour vous, par tant de peines qu'il a endurées pour vous faire avoir la qualité divine que vous possédez, de ne point recevoir en vain une grâce si précieuse. Rendez-vous donc attentifs à ce que je vais vous dire, et je prie le Saint-Esprit Dieu par sa très-pure Epouse la très-sacrée Vierge, qu'il vous pénètre de sa divine lumière, afin que vous connaissiez une bonne fois ce que c'est que d'être Chrétien, mais je vous conjure encore par votre propre salut de ne pas passer légèrement sur un sujet de si grande conséquence, mais de le méditer à loisir et souvent, et en des temps où vous serez plus retiré des créatures et votre esprit plus tranquille.

Considérez donc qu'il ne suffit pas pour être véritable Chrétien, d'être ce qu'on appelle dans le monde un homme d'honneur, et d'avoir une réputation bien établie ; je dis plus, qu'il ne suffit pas de régler sa vie selon la raison seulement. Il y a eu plusieurs de ces gens d'honneur qui ont vécu et sont morts dans l'infidélité : mais comme l'état du christianisme où nous sommes appelés est surnaturel, non-seulement il faut vivre selon la raison, mais encore il faut être au-dessus de la raison ; car par exemple, la raison ne nous apprend pas à aimer le mépris, la pauvreté et la douleur.

Considérez qu'un véritable Chrétien est celui qui, ayant reçu le saint baptême, fait profession de la doctrine de Jésus-Christ, marche à la suite de ce maître adorable, rejette toutes les erreurs condamnées par la sainte Eglise, à laquelle il obéit de cœur et d'esprit, demeurant inviolablement dans le respect et la soumission sincère à notre saint Père le Pape, le Père et le pasteur de tous les fidèles.

Considérez qu'un véritable Chrétien croit très-fermement les vérités pratiques de notre sainte religion, aussi bien que les vérités spéculatives : par exemple, il croit sans aucun doute le mystère de la très-sainte Trinité, le mystère du très-saint Sacrement de l'autel, l'invocation des saints, le purgatoire, parce qu'il a plu à Dieu de nous les révéler : mais il croit aussi indubitablement que les pauvres sont bienheureux, que les riches sont malheureux, qu'il est bon de souffrir en ce monde, d'y être contredit, rebuté, délaissé, d'y être haï, calomnié, parce que le même Dieu nous a enseigné ces vérités pratiques aussi bien que les spéculatives, parce qu'étant le Dieu de toute vérité et la vérité même, et ayant des lumières infinies il ne se peut tromper, ni tromper jamais en aucune chose. Souffrez ici que je vous demande raison de votre foi. Croyez-vous également toutes les vérités de notre sainte religion ? vous croyez sans doute qu'il y a trois per-

sonnes en Dieu, que le corps de Jésus-Christ est réellement et véritablement au très-saint Sacrement de l'autel ; mais croyez-vous que c'est une bonne chose d'être pauvre en ce monde, que c'est un malheur d'y être riche, qu'il y faut souffrir en portant la croix ? ou si vous le croyez, comment le croyez-vous? La fermeté de la foi exclut toutes sortes de doutes, ainsi à la rencontre des croix, des souffrances, de la pauvreté et autres peines, vous devez sans hésiter vous estimer bienheureux : le faites-vous ? Car si vous le faites, pourquoi vous plaindre et vous tourmenter d'un malheur qui vous arrive ? Je vois bien que vos sens, l'opinion des hommes contredisent à ces vérités ; mais vos sens ne sont-ils pas contraires à ce que vous croyez du très-saint Sacrement de l'autel, et l'esprit des hommes peut-il comprendre le mystère de la très-sainte Trinité ? Si cependant vous ne laissez pas de croire ces vérités, pourquoi votre foi ne triomphera-t-elle pas des oppositions que vous ressentez à croire les vérités pratiques dont je viens de vous parler. Après tout, que pensez-vous faire? N'est-il pas vrai qu'un Dieu mérite d'être cru également en toutes choses? Ne prenez-vous point garde que d'hésiter, de n'avoir point de foi à la moindre des choses qu'il a révélées, que c'est lui donner un démenti ; ce qui fait horreur et est exécrable. Ah ! qu'il y a bien lieu ici de soupirer; car en vérité où trouverons-nous un véritable Chrétien ? Autrefois un philosophe allait dans les rues un flambeau allumé a la main en plein midi pour trouver un homme, à ce qu'il disait ; voulant marquer par là le peu d'hommes qu'il y avait parmi les hommes, c'est-à-dire le peu d'hommes véritablement raisonnables. Hélas ! pourrait-on point faire quelque chose de semblable parmi les Chrétiens? allez de ville en ville, de village en village, et partout où trouverez-vous des fidèles qui parlent et vivent selon les règles de l'Evangile ? Dans presque toutes les compagnies n'y entendrez-vous pas parler avec estime des richesses, des plaisirs et des honneurs ? N'y entendrez-vous pas parler avec rebut et mépris et éloignement de la pauvreté, de la douleur, des croix et souffrances? Où trouvera-t-on donc de la foi sur la terre? Oui, il le faut dire à notre confusion, il s'est trouvé de ces anciens philosophes dont les sentiments au milieu de leurs ténèbres approchent davantage des vérités de la foi, que les sentiments mêmes des fidèles.

Considérez que tous les Chrétiens ne font qu'un corps avec Jésus-Christ, et par suite Jésus étant le chef de ce corps, tous les Chrétiens en sont les membres. Disons donc qu'être Chrétien c'est être le membre de Jésus-Christ, c'est être animé de son esprit : et comme dans toutes les parties différentes du corps humain il n'y a qu'une seule âme qui leur donne la vie et le mouvement ; de même c'est le seul esprit de Jésus-Christ qui vivifie, et meut tous les membres de son corps mystique. Rentrez ici en vous-même avec une profonde attention, et regardez sérieusement si jamais vous avez bien pensé ce que c'est que d'être Chrétien. Avez-vous jamais bien pensé que vous fussiez le membre véritable d'un Dieu-Homme ? Certainement cette pensée donne une sainte frayeur ; ô anges, ô ciel, ô terre, être le membre d'un Dieu, quel respect cette qualité ne demande-t-elle pas ? Auriez-vous bien le courage de profaner nos temples, les tabernacles de nos églises, les ciboires sacrés, les saints calices? Mais plutôt quelle vénération n'avez-vous pas pour toutes ces choses saintes ? Mais, hélas ! qu'avez vous fait, comment vous êtes-vous comporté à l'égard de votre corps et de votre âme ? Les avez-vous traités comme les membres d'un Dieu, et peut-être ne les avez-vous point souillés par les honteuses profanations du péché ? Comment vous êtes-vous comporté à l'égard des autres Chrétiens, les avez-vous considérés comme une partie de Jésus-Christ? davantage si nous ne devons avoir que le seul esprit de Jésus-Christ qui nous gouverne, nos pensées, nos paroles, nos actions doivent être des pensées, des paroles, des actions de Jésus-Christ. Hélas, où en sommes-nous, quelle est notre vie? Nous avons dit qu'il ne suffisait pas qu'elle fût seulement raisonnable, elle doit être surnaturelle et divine. O mon Dieu, que devenir à la vue de cette vérité? L'expérience ne nous apprend-elle pas que la plupart des Chrétiens mènent une vie sensuelle et souvent criminelle? Cependant l'esprit doit être le même dans les membres que dans le chef : dans Jésus je n'y vois qu'éloignement des honneurs, des plaisirs et richesses de la terre ; je n'y vois qu'une tendance incroyable à la pauvreté, au mépris et à la douleur ; je n'y vois que le désir d'accomplir la volonté du Père éternel en toutes choses ; il proteste qu'il ne cherche pas sa gloire, le seul intérêt de la gloire de son Père le consomme, pour l'établir il souffre des tourments épouvantables et n'épargne pas sa propre vie; je vois en Jésus un délaissement entier, même de ses disciples et amis, des contradictions de toutes parts, des calomnies qui font peur, et je vois cet adorable Jésus mourir d'amour pour tous les hommes, et même pour ceux qui le maltraitaient de la sorte. Voilà la vie, voilà l'esprit de Jésus, c'est donc la vie et l'esprit du Chrétien, dont la vie est une continuation de la vie de Jésus, dont toutes les actions doivent être animées de son esprit. Il faut par suite agir en toutes choses par principe de grâce, par le mouvement du Saint-Esprit, et s'élevant au-dessus de la nature et de la pure raison, avoir pour fin l'intérêt de Dieu et sa gloire, dans les choses même les plus viles et les plus basses. Jamais le Chrétien ne doit rien faire par pure nature, sa vie étant surnaturelle et divine; comme il est élevé glorieusement à la qualité d'enfant de Dieu, de cohéritier, de membre de Jésus-Christ ; comme il est appelé à une couronne d'un empire qui n'aura jamais de fin, il doit, en toutes choses, agir conformément à ces divines qualités, et ne pas dégénérer honteusement d'un état si glorieux. Il est vrai que la raison élève beaucoup l'homme au-dessus des bêtes ; et il est aussi vrai que le christianisme l'élève incomparablement au-dessus de l'homme : mais que diriez-vous d'un homme qui, sans se mettre en peine de la raison, agirait en bête, quand bien ce ne serait que pour un peu de temps? mais que dites-vous de vous-même quand vous suivez la pure nature et n'agissez point surnaturellement ? Oh ! que c'est tomber de bien haut, disait un grand serviteur de Dieu de notre siècle, celui qui a com-

posé le digne livre du *Chrétien intérieur*, puisque c'est tomber de l'infini au fini, quittant l'opération d'un Dieu, pour demeurer dans la simple opération de l'homme ; ce qui paraissait si effroyable à ce véritable Chrétien, qu'il disait qu'une seule action indifférente, une action de pure nature lui faisait plus de peur que la perte de tous ses biens, qu'il a quittés volontairement à la fin de sa vie, et que la perte même de tous les biens d'une province.

Le Chrétien est un grand roi du ciel qui s'en va dans son royaume, il ne doit rien faire dans le voyage de ce monde qui ne ressente sa personne royale. Un mot ici en passant aux pauvres, à ceux qui sont rebutés. Consolez-vous, ô pauvres! pauvre homme, pauvre femme, consolez-vous : encore un peu, et vous vous trouverez la couronne sur la tête; encore un peu, et ce valet, ce pauvre paysan, s'ils vivent chrétiennement, seront de grands rois, cette pauvre femme sera une grande reine. Le Chrétien est un enfant de Dieu, il doit donc imiter son Père céleste; il est le membre d'un Homme-Dieu, sa vie doit être toute divine, il doit parler divinement, ses pensées et ses actions doivent être dignes d'un membre de Jésus. Oh ! qu'elles doivent donc être pures, saintes et divines! L'on peut remarquer à ce sujet d'où vient que la moindre action chrétienne mérite le paradis, d'où vient que Dieu a promis un bonheur infini pour un verre d'eau donné en son nom; quel rapport peut-il y avoir entre un verre d'eau et le paradis? en voici la raison, c'est qu'il n'y a point d'action chrétienne qui n'ait pour principe le Saint-Esprit, ainsi il ne faut pas s'arrêter seulement à l'action, mais au principe de l'action.

Après avoir considéré toutes ces vérités, vous pouvez voir très-clairement que le christianisme ne consiste pas seulement à aller à l'église, à entendre la Messe et les sermons, à réciter des offices et autres prières, à donner l'aumône, à aller visiter les malades, les hôpitaux et prisons, à jeûner et faire de grandes pénitences extérieures, à se trouver en des assemblées de piété et parmi les gens de dévotion ; mais il faut de plus renoncer à soi-même, porter sa croix, suivre Jésus-Christ en imitant sa vie, renoncer aux désirs du siècle; si l'on est riche, n'avoir point d'attache à ses richesses, mais reconnaître que c'est un état bien dangereux, aussi bien que les honneurs du monde; si l'on devient pauvre ou méprisé, accepter de bon cœur cet état, car la foi nous apprend que c'est un présent très-précieux que Dieu tout bon nous fait; si on est pauvre de naissance, si on a de la peine à vivre, si on est réduit en de grandes extrémités, en bénir beaucoup Notre-Seigneur, puisque ces choses nous donnent plus de rapport à sa sainte vie; si on souffre grandement au corps, ou en l'esprit, se bien persuader que c'est la voie la plus assurée pour le ciel; si on a des ennemis, leur pardonner de bon cœur, tâcher de les obliger, chercher des occasions de leur bien faire, dire du bien de ceux qui médisent de nous; combattre la propre humeur; mortifier ses inclinations, dompter ses passions, se rendre fidèle aux mouvements de la grâce, se soumettre avec amour et respect à toutes les conduites de Dieu sur nous, pour pénibles qu'elles nous paraissent, dans la privation même de ce qu'on a de plus cher; comme par exemple, en la privation d'un enfant, à qui Dieu fait l'honneur de l'appeler à quelque ordre religieux, ou bien en la mort des personnes qui nous sont plus proches, ou dans les peines qui nous arrivent, quand elles sont extrêmement affligeantes, ou en des maux semblables que souffrent des personnes que nous aimons tendrement; procurer à ses enfants ou amis des états qui leur aident à les sauver et non pas à les perdre, foulant aux pieds pour ce sujet toutes les vues humaines, et ne regardant que l'éternité; dans cette vue jamais ne solliciter aucun bénéfice, jamais ne le donner, jamais même permettre que les personnes sur lesquelles nous avons quelque pouvoir en possèdent, si elles n'y sont appelées de Dieu, si elles n'en sont dignes, non-seulement par la capacité de leur esprit, mais bien plus par la probité de leur vie, par leur désintéressement et par le zèle de l'intérêt de Dieu ; jamais ne faire aucun péché, ni rien qui choque la qualité de Chrétien, pour la considération d'aucune créature telle qu'elle puisse être, quelque bien que nous en puissions attendre ; être prêt de souffrir tout, et la mort même, plutôt que de perdre l'amitié de Dieu par le péché. C'est en cela que consiste le christianisme ; vivre de la sorte, agir de cette manière, c'est être véritablement Chrétien. C'est ce que doivent faire les personnes de toutes conditions et états sans aucune réserve.

## CHAPITRE II.

*Avoir une horreur extrême du péché mortel.*

Il faut avouer que l'aveuglement du péché ne se peut comprendre, mais quand il va jusqu'au péché mortel, c'est en ce sujet ou jamais qu'il paraît en sa dernière extrémité; et ce qui est digne de larmes de sang est que c'est un aveuglement volontaire. Le pécheur se procure par sa propre malice les ténèbres épaisses qui l'environnent et qui l'aveuglent. S'il marche au milieu des obscurités d'une fâcheuse nuit, c'est qu'il ferme les yeux aux lumières divines du Soleil de justice; sa perte vient de lui-même, c'est lui qui est la véritable cause de ses malheurs; souvent même il ne veut pas entendre de peur de bien faire. Je prie le Saint-Esprit Dieu, et j'écris ceci le jour de sa fête, qu'il lui ouvre les yeux par l'abondance de ses grâces, afin qu'il soit pénétré vivement des vérités que j'ai à lui dire en la vertu et avec le secours de cet Esprit adorable. Il sera bien difficile de les entendre avec quelque attention, sans en être grandement touché.

Pécher mortellement, c'est tomber dans la plus honteuse des confusions; puisque de grand roi que l'on était, d'enfant, de membre d'un Dieu, l'on devient misérablement esclave, l'enfant et le membre du diable ; puisque l'on devient diable par l'union que l'on a avec lui. O Dieu, quel étrange changement! c'est contracter une laideur et une difformité, dont la seule pensée fait une peur effroyable ; car si les diables, qui avaient une beauté naturelle si charmante, sont devenus si hideux, pour avoir commis un seul péché, que doit-on penser de l'homme qui n'est pétri que de boue, quand il se laisse aller à ce désordre? Mais disons encore, hélas ! combien est effroyable la laideur d'un pécheur

qui n'aura pas seulement commis une offense mortelle, mais qui se sera souillé de cent, de mille, de dix mille péchés mortels, n'est-ce pas être cent mille et dix mille fois plus horrible que les diables? O messieurs et mesdames, qui êtes si curieux d'une vaine beauté extérieure, que pensez-vous faire quand vous tombez en ces péchés notables? ah! que si Dieu vous faisait voir ce que vous êtes, si Dieu faisait connaître la laideur de vos âmes, oui, tout le monde s'enfuirait de vous, vos meilleurs amis vous abandonneraient, tous vos valets ne pourraient pas vous supporter; vous vous seriez insupportables à vous-mêmes; vous ne trouveriez pas de cavernes assez sombres pour vous cacher. Ah! si l'on savait la difformité du péché, la seule vue serait capable de faire mourir les millions d'hommes, s'ils en étaient éclairés par une lumière spéciale. C'est se ravaler au-dessous des dragons et des serpents, à qui le pécheur le doit céder, ces bêtes ne s'étant jamais révoltées contre leur Créateur. Oh! monsieur, madame, qui vous piquez d'honneur, savez-vous que, dans cet état, vous devez céder le pas aux crapauds et aux serpents. C'est une folie la plus haute de toutes les folies, puisque c'est préférer le sens à la raison, le temps à l'éternité, et la créature au Créateur. Oh! que de ces insensés sur la terre, et quelquefois de ces gens qui sont les sages du monde, qui y passent pour de grands génies et pour les plus forts esprits! Vous qui lisez ceci, n'êtes-vous point du nombre de ces insensés?

Pécher mortellement, c'est se haïr exécrablement. C'est se faire plus de mal que toutes les créatures ensemble ne nous pourraient faire. C'est s'engager à des maux dont tous les maux de cette vie n'en sont que de faibles images, c'est s'engager à l'enfer, à des tourments qui surpassent toute pensée. L'on ne peut lire sans frayeur les tourments que les tyrans ont fait souffrir aux martyrs, et cependant tout cela n'est nullement comparable à ce que tu te prépares, ô pécheur. Qu'il est vrai que tu es à toi-même un furieux tyran! Aie pitié de ton malheur. Aurais-tu le courage de faire à un chien ce que tu ne fais point de difficulté de te faire à toi-même? C'est tout perdre, corps, âme, grâces, mérites, gloire, le paradis, un empire éternel et Dieu même.

Pécher mortellement c'est une trahison sans exemple, puisque c'est trahir celui à qui nous devons tout. C'est une perfidie inexplicable, puisque c'est fausser la fidélité que nous devons à notre Créateur. C'est une sédition inouïe, puisque c'est prendre les armes contre le souverain du ciel et de la terre. C'est une ingratitude détestable, puisqu'elle est commise à l'égard de celui à qui nous sommes redevables de notre être et de toutes les opérations de l'être, et généralement de tous les biens de la nature et de la grâce. C'est une cruauté qui tient plus de l'enfer que de la terre, puisque c'est être cause de tant de peines et supplices qu'a soufferts pour nous celui qui nous tient lieu de père, de mère, de frère, d'avocat, de médecin, de roi, de sauveur, de Dieu. C'est une rage exécrable, c'est l'abomination de toute désolation, puisque c'est donner la préférence au diable par-dessus un Dieu, que c'est fouler aux pieds son précieux sang. C'est un désespoir enragé, car c'est s'élever, c'est se prendre à celui sans lequel nous ne sommes, et nous ne pouvons rien, de qui nous attendons tout ce que nous pouvons espérer. C'est une malice infinie, puisque c'est offenser une bonté qui n'a point de bornes. C'est un parricide, car c'est ôter la vie à son père; un crime de lèse-majesté royale, car c'est donner la mort à son roi; un crime qui est inconcevable, car c'est un crime de lèse-majesté divine. C'est un attentat incompréhensible, puisque c'est attenter à la personne d'un Dieu. C'est renoncer à l'amitié de la très-sacrée Vierge, de tous les bons anges et saints.

Je vous demande après cela s'il est bien possible de connaître les horreurs du péché, et s'y laisser aller. Mais l'on n'y pense pas, me direz-vous; mais je vous réponds : A quoi donc pensez-vous? si vous étiez menacé d'être pendu, d'être brûlé vif, n'y penseriez-vous pas? mais, ô malheur des malheurs, il est vrai qu'on n'y pense pas, et cependant on s'engage par faute d'y penser, à toutes ces cruautés, ces rages, ces désespoirs, ces attentats abominables et ces supplices infinis; et pourquoi? pour un chétif plaisir des sens, pour quelque argent qui est l'excrément de la terre, pour quelque honneur qui disparaît comme les ombres et qui s'évanouit comme la fumée. Oh! soyez plus sage, vous qui lisez ces vérités, considérez-les à loisir les unes après les autres, mais pensez-y bien, et ne vous lassez jamais d'y penser.

## CHAPITRE III.

*Avoir une haine particulière contre l'impureté, la vengeance, la médisance, l'injustice, l'orgueil et les irrévérences qui se commettent dans les églises.*

Tout péché mortel mérite une haine infinie, et il n'y en a pas un seul qui ne nous rende coupables de l'enfer. Il ne faut pas s'en étonner, puisque les hommes punissent de la privation de la vie, pour ne retourner plus en ce monde, des gens qui auront tué un seul homme, ou qui auront volé une seule fois sur le grand chemin une chétive somme d'argent. Mais il faut remarquer qu'entre tous les péchés il y en a de certains qui causent de plus grands désordres, et qui sont plus opposés à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je mets l'impureté dans le premier rang. C'est un péché trop opposé à Dieu; car comme il est tout dans les sens, et que Dieu est un pur esprit, il en éloigne l'âme d'une manière qu'on ne peut pas concevoir. Il est très-ignominieux à Jésus-Christ, souillant le Chrétien qui est membre de ce Dieu-Homme d'une façon très-honteuse. Il cause en l'âme des ténèbres effroyables, en sorte qu'en voyant elle ne voit point, en entendant elle n'entend point. Il cause un endurcissement qui fait horreur, car il met dans une insensibilité sans exemple. Ni l'enfer, ni le paradis, ni Dieu même ne touchent plus : ce qui se voit très-clairement dans ceux qui s'y abandonnent, et qui, par leur état et profession, sont obligés de fréquenter les sacrements; car vous les voyez aller souillés de ce vice tous les jours ou très-souvent aux sacrements et à l'auteur de tous les sacrements, sans presque aucun remords de conscience; et ce qui serait capable de faire mourir de peur une personne à laquelle il resterait encore quelque sentiment de piété, devient à ces misérables comme une

chose de rien. O abomination de désolation, ô horreur des horreurs, oser s'approcher d'un Dieu, d'une majesté infinie, et recevoir son corps adorable, et son sang précieux dans un état si honteux, et cela sans en être presque touché. Voilà l'endurcissement infernal où ce péché réduit. Ajoutez à cela que la nature corrompue y donne une grande pente, qu'il est facile de s'y laisser aller, qu'il est très-difficile et comme impossible moralement parlant de s'en retirer, que nous en portons l'occasion en nous-mêmes, sans parler des occasions qui se rencontrent au dehors. Enfin c'est un péché qui fait perdre presque tous ceux qui sont damnés. Pensez un peu à loisir combien il est à fuir, puisqu'il est si opposé à Dieu, si contraire à Jésus-Christ, si funeste en ses effets, et cependant si ordinaire et si commun. Les remèdes sont de se défier beaucoup de soi-même, de ne se pas confier aux victoires que l'on aurait pu en emporter par le passé, de se tenir grandement sur ses gardes, de combattre ce péché en fuyant, d'éviter les moindres occasions qui y portent, de ne se pas laisser surprendre aux ruses du diable, qui engage en des amitiés qui durant un long temps n'ont rien de criminel, et qui tout à coup, et lorsqu'on y pense le moins, nous ravissent la grâce de Dieu; résister promptement aux mauvaises pensées, car quand le maudit serpent infernal passe sa tête en quelque endroit, il lui est facile d'y passer tout son corps. Considérez ce que vous feriez si un charbon rouge tombait sur votre habit, tarderiez-vous à vous en défaire au plus tôt? Pour l'amour de Dieu, pour votre salut faites le même à l'égard de ces pensées impures qui sont autant de charbons d'enfer. Avoir recours à l'oraison, à la mortification, à la dévotion de la très-sacrée Vierge et des saints anges; et surtout souvenez-vous qu'une grande et véritable humilité en est le souverain remède. Ce péché sert de punition ordinairement aux superbes et orgueilleux.

La haine du prochain et la vengeance doivent aussi être dans une particulière horreur à tous les Chrétiens, puisque ceux qui en sont entachés ne peuvent ni communier, ni prier, ni avoir aucune espérance solide de leur salut. Celui qui est dans la haine de son prochain ne peut pas souvent communier, il ne le peut à Pâques, il ne le peut à la mort. O malheureux et déplorable état! L'Evangile y est exprès, et cela ne servirait qu'à augmenter la damnation. Mais voici ce qui est de bien particulier à ce péché, c'est qu'il prive celui qui l'a commis de ce qui sert de remède à tous les autres crimes. Encore dans les autres vices on a recours à la prière pour en être délivré, et c'est ce qu'on a de la peine à faire en celui-ci. Encore une fois, ô malheureux et déplorable état! Hélas! qui le concevrait bien? N'oser se servir de l'oraison dominicale, n'oser se servir de la prière journalière et commune de tous les Chrétiens: car comment dire à Dieu: *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés;* puisque, si on ne les pardonne pas, c'est dire à Dieu: ne me pardonnez point. Y avez-vous jamais bien pensé? cela ne vous fait-il pas horreur? Considérez ici qu'il ne suffit pas de dire: je ne veux point de mal à mon prochain, si vous ne l'aimez, et ne lui voulez du bien; car disant à Dieu qu'il vous traite comme vous traitez les autres, c'est donc lui dire qu'il ne vous fasse plus de grâces, et vous seriez perdu. C'est ce qui fait bien voir que dans cet état on n'a plus lieu d'espérer au salut, se souvenant encore de l'Evangile, qui nous assure que nous serons mesurés à la même mesure que nous aurons mesuré les autres.

La médisance est une maladie, dit un saint et savant cardinal, dont tout le monde est presque malade. Celui qui aurait ôté ce péché de la terre, en aurait ôté la meilleure partie des péchés selon le sentiment de saint François de Sales. Ceux qui sont exempts de tous les autres vices tombent ordinairement en celui-ci, selon la doctrine de l'angélique Docteur. Ces vues sont bien capables de nous en donner une aversion très-spéciale, particulièrement si l'on considère selon ces témoignages, et l'expérience ne laisse pas lieu d'en douter, que c'est le vice commun et ordinaire des compagnies, qui est d'autant plus à craindre qu'il est aisé de le commettre. Une parole, un mot est bientôt dit. Or il faut remarquer que c'est un abus de s'imaginer que l'on ne médit pas, quand la chose rapportée est véritable; car, quoique ce que vous dites soit très-vrai, si c'est une chose secrète, et dont la manifestation nuise notablement à la réputation d'autrui, c'est un péché mortel. Secondement il faut remarquer que l'on est obligé à restitution. En troisième lieu il faut savoir qu'il y a des péchés légers qui étant découverts font un tort notable à l'estime de certaines personnes, comme par exemple des personnes qui sont en estime de sainteté. Enfin il faut prendre garde à ne pas écouter volontiers les médisants; le diable, disent les saints, est sur la langue des uns et sur les oreilles des autres. Davantage, considérez que ce péché se commet par des gens qui passent pour gens d'honneur, et parmi le monde à peine y fait-on réflexion. Si la médisance est dite avec esprit, ou raillerie, l'on n'en fait que rire. Considérez qu'une personne dans les bons jours, le jour qu'elle aura communié, ordinairement fait quelque attention pour ne pas tomber dans les autres fautes, mais on ne pense presque pas à celle-ci. Au sortir de la communion l'on se trouve en compagnie, insensiblement on s'y laisse aller; au lit même de la mort quelquefois on s'y entretient encore des défauts du prochain. Ces choses font connaître bien clairement que la médisance est un péché très-dangereux et très-funeste entre tous les péchés.

Quant à ce qui regarde l'injustice, où est celui qui a été en de grands emplois, soit de la guerre, soit de judicature, soit de trafic et marchandise, ou qui a eu des affaires en quelque manière que ce soit avec le prochain, et qui en soit sorti net et sans aucune tache d'une si grande corruption? Qui est celui-là? et il mérite de grandes louanges; car on en peut dire ce que l'Ecriture nous assure du riche qui s'est conservé dans l'innocence, qu'il a fait des merveilles en sa vie. Avoir du bien d'autrui la valeur de vingt ou trente sous, c'est un péché notable et qui oblige à restitution: mais qu'il est aisé aux gens qui ont été dans les charges, emplois, ou dans la marchandise, d'avoir fait tort de la valeur de cette somme à leur prochain? Cependant on dort à son aise là-dessus, et l'on ne pense guère que si c'est une vérité de foi que nous rendrons compte au jour

de notre jugement d'une parole oiseuse, à plus forte raison rendrons-nous compte de toute injustice faite à l'égard du prochain. Cependant plusieurs tâchent d'apaiser leurs consciences en ce sujet, s'imaginant que la longueur du temps effaçant de leur mémoire peu à peu les injustices qu'ils ont commises autrefois, soit à l'armée, soit en d'autres emplois ou affaires, il en ira de même au terrible jugement de Dieu. Ainsi ils n'y pensent plus, ni à la restitution. Il y en a qui ne s'en confessent jamais, parce que leur aveuglement leur cache les fautes qu'ils commettent en cette matière. C'est pourquoi je conjure tous ceux qui ont encore quelque soin de leur salut, de prendre avis d'un homme savant et expérimenté, pour connaître ce qu'ils peuvent faire en conscience dans leurs emplois, et à quoi ils sont obligés, s'ils y ont commis quelque injustice par le passé. En ce rencontre plusieurs seigneurs, gentilshommes, juges, marchands sont dans un état plus pitoyable aux yeux de Dieu quand ils se laissent aller à l'injustice, que les larrons et voleurs qui pillent et prennent ouvertement le bien d'autrui; car encore ceux-ci, s'ils ont loisir de faire pénitence, en demandent pardon à Dieu et apportent le remède qu'ils peuvent à leurs désordres quand ils sont véritablement touchés, mais les autres s'aveuglant eux-mêmes ne reconnaissent point leur état déplorable, dans lequel ils vivent et y meurent. Par exemple, vous verrez quelquefois des gentilshommes qui ont tenu longtemps des dîmes ou autres revenus ecclésiastiques au-dessous de ce qu'elles valaient, personne n'osant les prendre à raison de leur autorité; il est bien clair que ces messieurs font une injustice évidente aux ecclésiastiques ou églises à qui appartiennent les revenus; cependant combien y en a-t-il qui fassent la restitution, et même à leur mort? Un patron qui nomme à un bénéfice une personne indigne, commet un péché d'une très-grande injustice; mais qui pense à remédier à ce désordre et à en faire la restitution? Combien y a-t-il de personnes dans la judicature qui donnent avis, ou qui trouvent des moyens de faire entreprendre des procès mal fondés, ou qui les font poursuivre étant commencés, qui les prolongent par leurs adresses, ou qui en font appeler pour lasser les parties qui ont le bon droit, et qui quelquefois sont obligées, contre leur volonté, de s'accorder, et par cet accord forcé de relâcher une partie de ce qui leur appartient? Je sais qu'on ne fait point de tort à un homme qui cède son bien de sa bonne et franche volonté; mais il est évident qu'il y en a très-peu qui le fassent sans y être contraints, ou parce qu'ils craignent le procès, ou parce qu'ils appréhendent leurs parties, ou parce qu'ils n'ont pas assez de force pour les poursuivre. C'est à quoi il faut bien prendre garde, et même les personnes qui servent d'arbitres; car enfin l'on ne peut en aucune manière disposer du bien d'autrui, et il est très-rare de trouver des gens qui le donnent sans y être forcés; et s'ils s'accordent à relâcher quelque chose de leur droit, c'est à raison des difficultés qu'on leur forme, en sorte que sans ces oppositions ils n'en feraient jamais rien. Mais le Seigneur, dit la divine parole, jugera les injustices, et au jour terrible de son divin jugement plusieurs gagneront leurs procès qui les avaient perdus en ce monde, et plusieurs les perdront, et seront condamnés pour un jamais, avec tous ceux qui leur ont donné conseil et faveur, qui les avaient gagnés sur la terre. Combien y en a-t-il qui en vendant gardent une entière sincérité, et fassent à autrui ce qu'ils voudraient qu'on leur fît? Fait-on difficulté d'acheter à vil prix les meubles ou terres des personnes pauvres, ou incommodées, qui sont contraintes de vendre leur bien par nécessité? Fait-on difficulté de prendre des droits qui ne sont pas dus, quand on a assez d'autorité ou d'industrie pour se les faire payer? Et au contraire se met-on en peine de satisfaire pour les droits légitimement dus; si on peut s'en échapper? Mais qui pourrait dire toutes les injustices qui règnent sur la terre, et le nombre incroyable d'âmes que ces péchés envoient dans les enfers? Il semble que l'obligation inviolable où l'on est de n'avoir rien du bien d'autrui et de ne lui faire tort en quoi que ce soit, soit par force, soit par adresses d'esprit, par avis et conseil, par conseil et crédit, soit une pure fable; ou bien l'on s'imagine qu'il n'y a presque que les larrons qui volent ouvertement qui soient injustes; pourvu que l'injustice soit couverte de quelque prétexte, et qu'elle ne détruise point la qualité d'honnête homme, l'on ne s'en met pas en peine, l'on n'en parle pas même au tribunal de la pénitence : on meurt de la sorte, et on n'ouvre les yeux, mais trop tard, qu'après la mort.

Notre-Seigneur, découvrant à une sainte âme les ravages des sept péchés capitaux, il les lui représenta sous des similitudes sensibles, comme sept grands torrents qui faisaient un déluge dans le monde. Mais entre tous ces torrents, il y en avait un qui, au milieu des six autres, lui parut extraordinairement effroyable, entraînant dans la rapidité de ses eaux sales et noires un très-grand nombre d'âmes, et en particulier plusieurs de celles qui font quelque profession d'une plus grande piété, mais qui se laissent aller à ce péché, qui n'est autre que le péché d'orgueil. On ne peut jamais assez dire combien ce péché est à fuir. C'est ce péché qui a arraché, pour ainsi dire, les anges du sein de Dieu, pour les précipiter dans les enfers; qui se trouvant dans une âme, pour sainte qu'elle puisse être d'autre part, la rend digne de la haine de Dieu, qui s'éloigne, qui est opposé et qui résiste aux superbes. Comme ce péché est spirituel, les beaux esprits, les savants y tombent facilement, les personnes qui sont dans l'applaudissement et l'estime pour leurs qualités. Insensiblement on se laisse aller à une secrète présomption et suffisance de soi-même. On croit être quelque chose et l'on s'en fait accroire, si on a beaucoup lu, fortement étudié, si on a le talent de bien parler, et spécialement en public; si on a une bonne plume, si on sait beaucoup. On fait état de ses pensées, on s'arrête à ses propres lumières, à son propre jugement; on méprise facilement les sentiments des autres; on fait de l'esprit fort. L'on décide de toutes choses, l'on examine tout, l'on ne fait pas même quelquefois de difficulté de censurer la conduite et les jugements de ceux que Dieu a mis au-dessus de nos têtes. On n'épargne pas les Souverains Pontifes. On traite de bagatelles les dévotions ou exercices de piété que l'on n'entend pas. Il semble qu'il n'y ait rien de bien que ce que l'on approuve. Mais ce qui est bien

déplorable, est que ces gens menant une bonne vie d'autre part, et quelquefois même austère et pénitente, ne s'aperçoivent pas, quoique par leur faute, de ce péché qui, étant spirituel, n'est pas sensible. Ils ne le voient pas, et les autres ne le découvrent pas en eux. Ils vivent dans une paix trompeuse, leur conscience ne leur reprochant pas les autres péchés. Ils meurent en cet état, après avoir reçu tous leurs sacrements, laissant beaucoup d'estime pour quantité de bonnes œuvres qu'ils ont pratiquées durant leur vie, et au jugement de Dieu ils sont condamnés aux flammes éternelles; il faut remarquer que ce péché est presque incurable, et qu'ordinairement l'on y persévère jusqu'à la mort. Il a cela de propre qu'il fait croire fortement à ceux qui en sont les plus infectés, qu'ils en sont bien éloignés. Ce sont les premiers à invectiver contre ce vice. C'est un serpent horrible qui demeure caché et qui ne se fait pas voir à ceux chez qui il se retire.

Enfin, celui qui aime Jésus-Christ, et quel moyen de ne le pas aimer! aura une haine extrême pour toutes les irrévérences et profanations qui se commettent dans nos églises. Péché bien familier, mais peu connu des hommes; mal très-commun, mais qui est l'une des causes des plus grands fléaux que Dieu envoie au monde. Oh! que si les hommes savaient, s'ils connaissaient la majesté infinie d'un Dieu, qu'ils traitent d'une manière si honteuse! Je conjure ceux qui verront ce petit écrit de faire réflexion sur quelques vérités que j'ai à dire, avec le secours de celui sans lequel tout ce que nous disons sera inutile. O très-sacrée Vierge, esprits bienheureux qui êtes les tutélaires de nos églises, obtenez une ample bénédiction à mes chétives paroles. Ecoutez donc, ô Chrétiens, et après avoir écouté, dites aux autres les vérités que vous aurez entendues.

Les irrévérences de nos églises sont assez connues, mais peu de personnes en connaissent l'énormité. Je dis plus, peu de personnes y font réflexion. Au moins, vous, ô prêtres du Seigneur; vous, prédicateurs de sa divine parole, ouvrez les yeux à ces profanations, ouvrez vos cœurs à la juste douleur qu'ils en doivent concevoir. Ouvrez vos esprits aux moyens d'y apporter le remède, ouvrez vos bouches pour en conférer avec les personnes zélées des lieux où vous êtes, mais ouvrez-les pour crier opportunément et importunément contre un mal si commun et si grand. Faites entendre vos voix, comme les trompettes du Dieu des armées, annoncez à la maison de Jacob ses crimes, et ne vous lassez jamais de parler en particulier et en public de ce que le grand Dieu des éternités est honteusement moqué dans sa propre maison par ses enfants, par ses domestiques et par ses serviteurs.

Ecrivons ici ce que nous avons vu parmi un peuple qui se dit chrétien, et puisque la faiblesse de notre voix ne peut pas se faire entendre partout, écrivons-le sur ce papier, mettons-le sur ces feuilles qui seront comme autant de voix qui le publieront en tous les lieux où elles seront portées. Mais, mon âme, nous serons bien insensibles, si nous pouvons arrêter nos larmes. Oui, mon cœur, il faut que tu sois bien dur, pour ne pas éclater de douleur et d'amour au récit des choses que nous avons à dire.

Au reste, je ne prétends pas parler ici des profanations et des impiétés des magiciens et hérétiques. Je veux parler des irrévérences qui se commettent tous les jours dans nos temples et par des personnes qui ne sont ni dans l'hérésie, ni liées au diable par magie, mais qui sont fidèles, et qui disent qu'elles aiment Dieu. Mais est-ce un songe ou une illusion, toutes ces irrévérences qui se commettent? Est-il possible qu'elles arrivent parmi un peuple catholique et fidèle? Hélas! tout cela n'est que trop vrai.

Disons-le donc en pleurant. J'ai vu en plusieurs grandes villes le Dieu de toute majesté servir au rendez-vous des coquets et des coquettes. Le sacrifice du corps et du sang d'un Dieu servir à des misérables créatures, je veux dire à ces beaux messieurs et à ces belles demoiselles du monde, dont le Fils de Dieu a dit que le diable en était le prince; leur servir, dis-je, pour s'assembler, badiner, rire et cajoler. Pour ce sujet, on appelle en ces lieux-là le sacrifice le plus redoutable de nos mystères, la belle Messe; elle se dit et célèbre sur les onze heures du matin ou vers le midi, afin que tout ce monde diabolique ait le temps d'y paraître orné et paré de ses vanités ordinaires. O ciel, ô terre, où est la foi? et s'il y en a, quelle impiété, quel attentat de traiter de la sorte la grandeur infinie d'un Dieu? mais comment un prêtre peut-il avoir le courage de célébrer et d'exposer le corps de son Seigneur et maître, d'un Dieu, à de telles profanations? J'entends que l'on me dit que ce sont des fondations qu'il faut exécuter en ce temps-là. Mais si dans ce temps-là le Juge souverain des vivants et des morts est honteusement et indignement traité, y a-t-il considération qui l'emporte? O sacrés pontifes, permettez-moi de vous le dire, prélats de l'Eglise, comment pouvez-vous être en repos, sachant ces choses? Autrefois l'adorable Jésus, le plus doux des enfants des hommes, a pris un fouet pour chasser d'un temple qui n'avait que les ombres de la réalité que possèdent les nôtres, des gens dont le défaut de respect n'approchait pas de nos irrévérences. Comment ne pas défendre au moins la célébration de ces Messes? Quelle apparence de ne pas crier, de n'y pas aller avec un zèle dévorant de la maison du Seigneur? J'ai vu plusieurs grandes églises servir de rendez-vous pour s'assembler très-souvent, afin d'y causer de nouvelles et de s'y entretenir de choses du monde. En plusieurs lieux, elles servent de passage. S'il y a des maisons à vendre, des marchés à faire, des avis, des ordonnances séculières à publier, toutes ces choses sont affichées aux portes de la sainte maison de Dieu; et ce qui est encore bien plus terrible, est que souvent les curés sont obligés de les publier à leurs prônes. O mon Dieu, quel rapport des ténèbres à la lumière, de la terre au ciel, des choses profanes aux divines? Hélas! dans un temps où le prêtre du Seigneur va crier à haute voix, que les cœurs s'élèvent vers le ciel, pour les préparer au sacrifice redoutable d'un Dieu. Mais est-il possible que les hommes le croient? Dans ce temps-là même on leur remplit l'esprit et l'imagination de

choses de la terre. En vérité, n'est-ce pas se moquer de Dieu? Dites-moi si l'enfer voulait donner des distractions et attacher à la terre l'esprit du Chrétien qui doit être par pensée dans le ciel, pourrait-il mieux s'y prendre? Ce qui reste de consolation est que l'éternité viendra bientôt, et que le Dieu de toute majesté saura bien en avoir la raison. Les seigneurs des paroisses, en plusieurs lieux, font servir les cloches des églises, que l'on bénit avec des cérémonies si saintes, pour appeler leurs suites à leur justice, et quelques-uns même la font tenir dans ces maisons de Dieu. En combien de lieux des campagnes ai-je trouvé nos églises profanées par ces gens qui sonnent les cloches à la mort des personnes décédées, y mangeant et buvant insolemment, sous prétexte de quelque peu de peine qu'ils ont à sonner; mais particulièrement les profanations y sont grandes le jour de la mémoire des fidèles trépassés à la Toussaint; ces gens y commettant mille insolences durant toute la nuit qu'ils emploient à sonner. Le remède est de les faire cesser à huit ou neuf heures du soir, et les envoyer manger en des maisons séculières. Combien d'immodesties et d'irrévérences se font encore aux processions des Rogations et autres semblables, par plusieurs qui, précédant de beaucoup lesdites processions, courent en hâte à l'église, se saisissent des cloches, et quelquefois en se battant, et y commettent mille indignités contre la révérence due à la majesté d'un Dieu qui y réside d'une manière si spéciale! Le remède est de faire tirer les cloches au haut du clocher, et y laisser une personne ou deux de probité pour y sonner selon l'ordre de l'Eglise, comme aussi de prescrire un temps modéré pour la sonnerie des cloches en quelque temps que ce soit. Je ne puis omettre sous silence ces femmes qui, apportant leurs enfants aux églises, y passent le temps à jouer et badiner avec ces petites créatures, faisant même servir à leur jeu ce qui n'est destiné que pour la prière, comme leur chapelet; et ensuite, non-seulement n'assistent pas dignement à la célébration du saint sacrifice de la Messe, mais, de plus, elles empêchent les autres de s'acquitter véritablement de ce devoir, et font servir ces pauvres enfants d'instruments aux diables, pour divertir de l'attention à Dieu. Notre-Seigneur a fait connaître à une âme de notre siècle d'une éminente piété, que ces femmes attiraient ses malédictions, et que ces irrévérences seraient grandement punies. Je sais qu'elles disent qu'elles n'ont personne pour garder leurs enfants à la maison, et cependant elles trouvent bien le moyen de ne les pas porter avec elles, quand elles vont aux marchés ou travailler au dehors. Je ne dis rien de ces créatures qui vont la gorge découverte, les bras nus aux lieux saints, pour y assister aux divins offices; c'est une effronterie qui parle de soi-même. C'est aller faire la guerre à Dieu, lui disputer la conquête des cœurs, vouloir l'emporter par-dessus sa parole divine que l'on prêche aux sermons, et par-dessus son amour qui est consommé dans le mystère du très-saint Sacrement de l'autel. Je ne puis encore oublier ces gens qui ne fléchissent qu'un genou en terre assistant à la sainte Messe ou aux divins offices. Vous diriez qu'ils ont peur de s'humilier devant le souverain du ciel et de la terre: mais quelle posture pour des pécheurs, pour des criminels qui méritent l'enfer!

Enfin il serait long de rapporter toutes les irrévérences qui se commettent dans nos églises. Je m'arrête à celles qui sont les plus ordinaires, comme d'y causer et discourir; et je désire parler à ces gens qui, après avoir assisté à une Messe avec modestie, ne font difficulté de s'entretenir ensemble durant les Vêpres ou autres offices divins, ou bien même devant le sermon, ou après la célébration des saints offices.

Je demande à ces gens si la maison de mon Dieu est moins digne d'honneur que celle des rois de la terre. Voyez dans la chambre d'un roi, tout le monde est dans le respect: personne n'y est couvert, on y est tout debout; les dames n'y font pas porter la queue de leurs robes; chacun donne toute son attention à la majesté royale; les civilités les plus communes, comme par exemple de se saluer et autres compliments ordinaires, y sont abandonnés: car enfin c'est le roi à qui l'on s'attache et qui y est considéré.

Je demande si la maison de mon Dieu est moins digne de vénération que les temples de Mahomet. A peine oserait-on cracher dans ces temples; et si l'on avait été assez hardi de passer devant ces mosquées sans descendre de carrosse ou de cheval, à même temps on est arrêté et puni d'un grand nombre de bastonnades. O Chrétiens! ces gens ne s'élèveront-ils pas au jour du jugement contre vous? Sachez qu'une grande partie des pays habités par les fidèles leur a été donnée pour châtiment de nos péchés, et en particulier de ceux qui se font dans nos églises.

Mais je vous dis que c'est renier votre foi, que c'est apostasier de manquer de respect pour la présence corporelle du Dieu de toute grandeur. Ne vous étonnez pas si je parle de la sorte, après que vous aurez su comme le Saint-Esprit s'exprime. Si quelqu'un, dit-il, n'a pas soin de ses domestiques, celui-là est pire qu'un infidèle, et a renié la foi. O bonté infinie! que doit-on dire donc d'un Chrétien qui n'a pas soin non-seulement des siens, mais du corps de son bon Seigneur et Maître? Oui, ô Chrétien! tu es pire que les mahométans, et tu renies bien ta foi par tes malheureuses actions! Tu me répondras que tu crois que Jésus est au très-saint Sacrement en nos églises; et je te réponds: est-ce le croire que d'agir comme tu fais? Il faut ici répéter ce qui a été dit. Y fais-tu ce que tu ferais dans la chambre du roi? Si tu me répliques qu'après tout tu as la foi catholique de ce mystère, ah! je te dis ce que nous apprenons de l'Ecriture, que les diables croient, mais à même temps qu'ils tremblent. En cela tu es encore pire que les diables d'enfer, puisque, au lieu d'être saisi d'une sainte frayeur dès l'entrée de nos églises, tu y vas comme dans un lieu profane, regardant de tous côtés, y marchant à la hâte et sans aucune considération, et ne faisant en rien paraître la foi que tu dois avoir de la majesté suradorable du corps d'un Dieu qui y réside. Si tu insistes encore en me répondant que tu n'y parles pas du-

rant les offices divins, je te prie de rentrer en toi-même, et de considérer que le corps adorable de Jésus ne quitte pas nos tabernacles et autels, quoique l'office divin cesse. Je te prie de faire réflexion que l'on est obligé de garder le respect dans la chambre d'un souverain de la terre, quand bien même il n'y est pas présent.

Davantage, pourquoi vient-on à l'église? Est-ce pour y causer? et n'avez-vous pas des maisons? Faut-il que la maison d'un Dieu serve à vos divertissements? Est-ce pour y prier? Que ne le faites-vous donc? J'entends que vous me dites que vous y avez prié Dieu, pourquoi donc ne vous retirez-vous pas? Faut-il que le diable et le monde y aient leur part? Je ne vous dis rien de vos prières, hélas! que souvent l'on en peut dire que c'est une oraison, qui devient un nouveau péché, de la manière que vous la faites. Mais quelle folie inconcevable! La vie se passe en bien des misères, bien des péchés, nos temples sont les sacrés asiles des pécheurs, pour s'y réconcilier avec un Dieu offensé, et c'est dans ces lieux sacrés que l'on ajoute péché sur péché, et que l'on attire les plus grandes malédictions du ciel. Le comprenne qui pourra. Un Chrétien est obligé, sous peine de damnation éternelle, d'assister à la Messe les dimanches et jours de fêtes. N'y pas assister quand on le peut, c'est un péché mortel; mais y parler durant un temps notable, c'est encore un péché mortel bien plus énorme. Faire une insulte à un honnête homme dans sa propre maison, c'est un affront tout extraordinaire. Ici c'est de rechef y crucifier Jésus-Christ. Ah! malheureux pécheur, cruel et barbare que tu es, as-tu bien la cruauté de traiter de la sorte ton Dieu? qu'il aurait bien mieux valu pour toi que tu fusses tombé mort en sortant de ta maison! Méchant hypocrite, pourquoi viens-tu te moquer de ton souverain, pourquoi viens-tu le braver dans sa propre maison? Misérable créature, qui que tu sois, monsieur, madame, apprends que l'on ne se moque pas de Dieu. Criminels de lèse-majesté divine encore, où allez-vous? vous allez paraître devant ce Dieu dont vous êtes coupables de la mort, et vous riez, vous badinez, vous parlez au tiers ou au quart. Oui, les voûtes de nos églises devraient retentir de nos cris, nous devrions en arroser le pavé de nos larmes, et comment faisons-nous? pourquoi si peu de fruit de tant de sermons que l'on entend? c'est qu'au lieu de s'y préparer dans une grande componction de cœur, l'on cause dans nos temples comme l'on ferait au milieu d'une halle ou marché. Je prie les gens de piété particulièrement de remarquer cette vérité, et de prendre garde de ne se pas laisser distraire l'esprit par la douceur des agréables musiques, ou par la vue de ce qui peut plaire, comme des belles tapisseries ou tableaux; tout cela doit servir à nous rendre attentifs à Dieu, et ordinairement ne sert qu'à nous en retirer par notre mauvais usage. Encore un mot sur un désordre effroyable, et qui n'est que trop commun dans les grandes villes. S'il y a quelque belle voix qui chante, il y a de l'empressement à l'entendre, et dans le temps qu'elle chante quelque foule de monde qui y soit, partout vous entendez un merveilleux silence; cesse-t-elle de chanter, aussitôt il se fait un murmure pitoyable, chacun parle à qui mieux mieux, et il est très-vrai que l'on ne donnera point à la présence de son Dieu et de son juge ce que l'on donne à une belle voix qui chante; et l'infidélité est si grande parmi les fidèles, que cela se fait même dans les temps où l'on célèbre la mémoire douloureuse de la mort de notre Sauveur que nous avons crucifié, lorsqu'il y a quelque agréable musique durant l'office divin. Je laisse à juger si, quand les désordres sont grands, l'on doit continuer, ou faire cesser ces musiques.

Pour remédier à ces irrévérences, il serait à désirer que les prédicateurs prêchassent fortement et de temps en temps sur ce sujet, ne se contentant pas d'en parler en général, mais remarquant en particulier toutes les fautes qui s'y commettent. Il serait à désirer que les pasteurs criassent saintement dans leurs prônes contre ces abus, que les confesseurs et directeurs eussent le zèle d'y tenir fortement la main, que les prélats envoyassent des mandements ou lettres pastorales dans tout leur diocèse, pour corriger ces désordres, que les supérieurs des maisons religieuses y veillassent, que les personnes séculières de piété considérassent devant Dieu les moyens dont on pourrait se servir, et qu'ensuite ils en conférassent avec leurs pasteurs et autres ecclésiastiques, soit séculiers ou réguliers, pour ôter ces profanations de la maison de Dieu. J'ai su de grandes églises, où les irrévérences étaient si communes et si générales, que s'y trouvant des troupes de peuples si nombreuses qu'elles étaient toutes remplies; de tous côtés on n'y voyait ou n'entendait que parler; et cela parmi des personnes de toutes qualités et états, des magistrats, gentilshommes, dames, demoiselles, marchands, artisans et les derniers du peuple. O mon Dieu! quel spectacle! spécialement ceux qui devraient ôter les désordres y tombent eux mêmes. Il faut que j'avoue que je ne comprends pas comment il est possible que ces choses se fassent à la vue de tout le monde, et que personne ne s'y oppose. C'est, mon Dieu, qu'il ne s'agit que de vos intérêts. Il est vrai que de tout ce grand nombre de personnes qui sont dans les villes ou lieux où se font ces profanations, je soutiens qu'il n'y en a pas une qui ne se ressentît si l'on attaquait ses propres intérêts; mais pour ceux de Dieu, on y est insensible; ou si l'on en est touché, l'on n'a pas la hardiesse de dire mot. J'ai connu un curé qui faisait le tour de son église avec grand soin pour y faire garder le silence et la modestie; cela paraît rare, tant il est vrai que l'on est peu appliqué à ce qui regarde l'honneur de Dieu. Pourquoi n'y aura-t-il pas des ecclésiastiques qui tour à tour prennent de semblables soins? pourquoi n'y en aura-t-il pas qui se trouvent dans les églises où l'on s'assemble pour y causer, pour y soutenir l'honneur de leur bon Maître? Mais l'on a peur, mais l'on est faible, on n'a pas le courage de prendre le parti de Dieu, quoique l'on soit du nombre de ses ministres sacrés. La maudite prudence de la chair s'y oppose, l'on craint le monde, et le monde ne craint pas Dieu. Ainsi il faut que Dieu le cède, et que les créatures l'emportent. O mon Seigneur, rendez-moi digne de soutenir hautement et publiquement vos divins intérêts. Eh bien! le monde nous

en regardera de mauvais œil, il nous traitera d'insensé. Adorable Jésus, ce me sera trop d'honneur d'être traité comme un insensé pour l'amour de vous. Oui, que l'enfer et tous les diables de l'enfer s'arment, et qu'ils conspirent avec le monde maudit pour nous maltraiter, pourvu seulement que nous vous ayons, ô Jésus! vous nous suffisez bien. Ah! Dieu seul, Dieu seul. Quand il faudrait, mon aimable Sauveur, en perdre la vue, et mille vies, être pendu, roué, brûlé dans une place publique pour la défense de vos divins intérêts, ce nous serait trop de gloire; assurément que nous en sommes bien indignes. Enfin l'un des moyens dont l'on pourrait encore se servir pour ôter les irrévérences de la maison de Dieu, serait de faire imprimer des vérités pressantes sur cette matière, de les faire afficher en plusieurs lieux des églises, et même d'en faire donner aux personnes qui n'y gardent pas là modestie requise. Je considère avec attention ce que j'ai vu en plusieurs endroits. De pauvres gens de la campagne donnent des gages à de certaines personnes pour veiller les jours et les nuits, afin d'empêcher que leurs blés ne soient mangés ou gâtés par les bêtes, et tout le public fournit à la dépense. O Chrétiens! le corps de Jésus est le divin froment des élus, n'y aura-t-il personne qui fasse des fondations pour des prêtres zélés, dont le soin sera de veiller pour empêcher qu'il ne soit déshonoré? En vérité, il n'y a point de foi, il n'y a point de zèle. Un pauvre public qui à peine a de quoi vivre, fournira des gages pour de chétifs intérêts; et des villes riches, des seigneurs qui gagent des gens pour être à leur porte, et même les ministres sacrés de la maison de Dieu n'auront pas le courage de rien faire pour en ôter les honteuses profanations. Il y a encore un moyen très-saint que j'ai vu pratiquer dans l'une des plus grandes paroisses de Paris, pour empêcher les irrévérences des temples; c'est qu'on choisit un certain lieu dans lequel on place généralement tous les enfants; ce lieu est rempli de siéges, afin qu'ils y soient commodément, ils ont tous des Heures ou chapelets pour la prière; et autant qu'il se peut faire, on doit donner des Heures aux enfants qui peuvent lire, cela arrête davantage et leur esprit et leurs yeux. Il y a toujours un ecclésiastique auprès d'eux qui veille incessamment pour les retenir dans la modestie et le respect.

## CHAPITRE IV.

*S'éloigner de toute affection au péché véniel.*

Il est vrai que le péché véniel ne nous prive pas de l'amitié de Dieu, et de l'union d'amour que nous avons avec Notre-Seigneur Jésus-Christ : mais il est aussi vrai qu'il éloigne de l'âme les plus saintes bénédictions de cet aimable Sauveur. C'est un vent qui dessèche et tarit les courants les plus doux et les plus abondants de la divine grâce. Il rend l'âme négligente, il lui cause de grandes ténèbres, il la rend peu sensible aux touches de l'amour sacré, et la met dans une tiédeur très-dangereuse. La personne qui s'y abandonne imperceptiblement quitte sa première ferveur, se relâche dans les exercices de piété, devient infidèle à la pratique de l'oraison mentale, se répand dans les choses extérieures; la solitude lui est ennuyeuse, elle goûte les conversations des créatures et les recherche; son esprit qui auparavant n'estimait que Dieu seul, s'obscurcit peu à peu, et insensiblement se laisse aller à l'estime de l'honneur, des biens et des plaisirs, et ensuite il les aime, il craint de ne les pas avoir ou de les perdre s'il les possède; l'on s'attache à la créature par de vaines amitiés, quoique couvertes de prime-abord de prétextes de piété ou de zèle de leur salut; et ce qui est terrible, l'on a vu des gens qui, négligeant les petites choses et se mettant peu en peine du péché véniel, sont tombés dans le péché mortel. Il y en a eu, selon la remarque du pieux Grenade, qui sont même tombés dans l'hérésie. Il s'est rencontré des ecclésiastiques et des religieux qui ont apostasié, dont le crime n'a point eu d'autres commencements qu'une négligence grande à se mortifier et à se séparer des créatures.

Ces vérités sont bien capables de donner de l'horreur pour le péché véniel. Mais c'est assez à une personne qui a quelque générosité chrétienne, de savoir qu'il déplaît au Dieu de son amour et que c'est un péché qui l'offense. En vérité, il faut avoir un cœur bien barbare, il faut être cruel pour se résoudre à offenser un Dieu qui n'a que des bontés infinies pour nos âmes. Je vous demande, à vous qui lisez ceci, pourriez-vous bien traiter une personne qui vous est bien chère, comme vous faites un Dieu? croiriez-vous une personne fort votre amie, qui en cent et cent occasions ferait des choses qui vous déplaisent, vous ferait mille petits affronts quoiqu'en choses légères? et estimeriez-vous que ce serait une bonne excuse de vous dire qu'après tout on n'attente pas à votre vie, et que l'on ne vous rompt ni bras ni jambe? Répondez-moi à cette demande après avoir interrogé votre cœur. Que diriez-vous de cette personne amie? mais voudriez-vous lier une amitié bien étroite avec une telle personne? Je vous demande encore, auriez-vous bien le courage d'en user de la sorte à l'égard d'un bon et véritable ami? non, il est vrai que la créature ne pourrait supporter un tel procédé, et cependant il faut qu'un Dieu le souffre.

Prenez donc garde de ne jamais penser ou dire que ce n'est pas grand'chose que de commettre des péchés qui ne sont que véniels, à en négliger les remèdes, et ne vous pas mettre en peine d'en éviter les occasions; secondement, prenez une forte résolution au pied du crucifix, et faites des dévotions à la très-sacrée Vierge, aux bons anges et saints, pour obtenir cette grâce de ne jamais commettre aucun péché véniel de propos délibéré, avec une pleine et entière connaissance. Sur quoi je dirai ici pour les bonnes âmes, qu'il leur arrive quelquefois une lumière qui ne fait que passer, qui leur découvre quelque faute dans l'action qu'elles font ou qu'elles vont faire, et cependant insensiblement elles s'y laissent aller; par exemple si l'on est dans la distraction, une clarté est donnée qui fait voir ce défaut dans lequel on persévère imperceptiblement, quoique la volonté n'ait pris aucune résolution sur ce sujet; il peut s'y rencontrer de la négligence, mais il n'y a pas de propos délibéré, ainsi ces sortes de péchés véniels ne se commettent pas avec une pleine et entière connaissance.

De plus il faut remarquer qu'une âme qui marche dans les voies généreuses du divin amour, ai-

merait mieux mourir cent millions de fois, tout perdre et tout souffrir, que de faire le moindre péché véniel. Secondement, il faut savoir que ces âmes généreuses ne laissent pas d'y tomber, mais jamais de propos délibéré. En troisième lieu, les directeurs doivent connaître qu'il y a de ces âmes qui commettent plus de péchés véniels, que d'autres moins parfaites, soit à raison du tempérament de leur corps, ou des occasions où elles se trouvent par obligation de leur état; et cependant elles sont très-élevées dans les voies du divin amour; car dans le fond du cœur elles n'estiment, n'aiment, ne se soucient et ne recherchent que Dieu seul, et au contraire il y en a d'autres qui tombent plus rarement, mais dont l'amour faible est bien éloigné de l'amour généreux de celles-ci. Enfin, un seul péché véniel, commis de propos délibéré, fait un obstacle plus grand qu'il ne peut se dire aux pures unions du pur amour, quand bien même l'on ne commettrait qu'un seul de ces péchés une fois l'année. Les péchés légers des saintes âmes ne se commettent que par promptitude, mégarde, et n'y faisant pas une entière réflexion. Adorable Jésus, hé! quel moyen de pouvoir faire une chose qui vous est désagréable, si l'on y réfléchit, et qu'elle soit bien connue!

## CHAPITRE V.

### *Combattre la propre humeur.*

*Celui qui veut venir après moi*, dit notre aimable Sauveur (*Matth.* XVI, 24), *qu'il renonce à soi-même.* C'est donc une obligation indispensable au Chrétien que de renoncer à soi-même. Un Chrétien, sans mortification, n'a rien du véritable christianisme que les apparences. O âme chrétienne, qui que vous soyez, apprenez d'un Dieu qui n'a point d'état, de condition, de qualité, d'âge qui exempte de cette obligation. Apprenez d'un Dieu-Homme, l'adorable Jésus, que pour être de sa suite, il ne faut pas suivre ses inclinations. A la vérité tous les Chrétiens ne sont pas obligés de jeûner et de pratiquer d'autres austérités corporelles, car les personnes malades ne le peuvent pas. Tous ne sont pas obligés de vivre en solitude, car il y a des personnes qui sont appelées par vocation divine à la conversation. Tous ne sont pas obligés de se renfermer dans les cloîtres; il y a des gens qui doivent dans l'ordre de Dieu demeurer dans les embarras du monde. Mais il y a une obligation dont aucun Chrétien ne peut être dispensé, soit que l'on soit sain ou malade, savant ou ignorant, riche ou pauvre, grand ou petit, dans l'embarras du monde ou dans la vie retirée des cloîtres, et c'est le renoncement de soi-même.

Tenez donc pour maxime indubitable si vous êtes Chrétien, mais ne l'êtes-vous pas, vous qui lisez ceci? que pour vous acquitter du devoir du christianisme, nécessairement il faut vous résoudre au renoncement de vous-même. Sans cela assistez à la Messe tant qu'il vous plaira, entendez des sermons, faites des aumônes et autres bonnes œuvres; si vous ne mortifiez vos inclinations, vous n'êtes point dans la vérité à la suite du Fils de Dieu. Je vous conjure ici de considérer si jamais vous avez bien pensé à cette vérité.

Or le renoncement de soi-même consiste particulièrement à combattre la propre humeur. Pour ce sujet vous prendrez garde que nous avons une inclination qui prédomine en nous. Dans les uns c'est une pente aux plaisirs sensuels, aux voluptés du corps; dans les autres c'est l'affection aux richesses. Il y en a qui sont portés à ce qui éclate, à l'honneur. Quelques-uns sont enclins à la colère, quelques autres à l'amour; il y a des personnes qui sont grandement paresseuses et négligentes de leur naturel; il y en a qui se plongent dans la mélancolie, la tristesse, la crainte; il y en a que la joie emporte; il s'en rencontre qui sont timides, qui ont peur ou des maladies, ou des peines d'esprit, ou des mépris des hommes, ou de la pauvreté, ou de la perte de leurs amis; il s'en trouve qui ne se soucient de rien, et qui sans aucune réflexion s'engagent à des suites bien fâcheuses: enfin chacun à son humeur. On ne l'ignore pas, on le dit assez, et ce qui est déplorable, l'on s'en sert pour s'excuser dans ses fautes. Que voulez-vous? dira-t-on, c'est mon humeur. Un peu d'attention, je vous en conjure, sur cette vaine et folle excuse. Sachez que tous ceux qui sont damnés, sont damnés par leur propre humeur. Cet avare qui brûle dans les flammes de l'enfer, c'est que son humeur lui faisait trop aimer le bien. Cet impudique qui y souffre des tourments inconcevables, c'est que son humeur le portait à se donner du plaisir. Il faut dire le même des autres. Si donc vous voulez n'être pas damné, il faut ne vous pas laisser aller à la propre humeur. Au contraire si vous voulez être sauvé, il la faut combattre; et tenez pour certain, que vous ne ferez aucun progrès dans la vertu, qu'à proportion que vous vous efforcerez avec le secours divin de résister à vos inclinations Considérez tous les bienheureux qui jouissent de la gloire, ils avaient comme vous des passions et des humeurs qui leur donnaient de la peine, et la plupart d'entre eux avaient plus à combattre que vous n'avez; cependant, par le renoncement d'eux-mêmes avec le secours de Notre-Seigneur, ils sont arrivés à la gloire.

Il faut donc nécessairement et indispensablement, si vous voulez non-seulement porter le nom de Chrétien, mais encore vivre conformément à cette divine qualité, que vous vous appliquiez à combattre la propre humeur. Or une excellente pratique pour le bien faire, est de choisir tous les jours quelque peu de temps pour faire un examen particulier sur l'humeur qui prédomine en vous, et de ne vous contenter pas seulement de l'examen général de votre conscience, que vous devez faire tous les soirs. Considérez donc avec attention les fautes que votre propre humeur vous fait faire; prenez à tâche particulièrement de vous en corriger; prévoyez les moyens qui vous seront propres, évitez tout ce qui peut vous y faire tomber, c'est-à-dire autant que vous le pourrez dans l'ordre de Dieu; car il ne faut pas omettre les obligations de son état. Surtout invoquez souvent le secours de Dieu; servez-vous pour cette fin d'oraisons jaculatoires fréquemment, par exemple: O mon Dieu, venez à mon aide; ô Seigneur, hâtez-vous de me secourir. O Jésus, soyez-moi Jésus, c'est-à-dire Sauveur. O mon bon Sauveur, sauvez-moi; délivrez-moi des fautes que mon humeur me fait faire. Ado-

rable Jésus, faites qu'en votre vertu je résiste à mes inclinations. Faites des neuvaines. Allez à quelques lieux de dévotion. Donnez des aumônes, pratiquez d'autres œuvres de charité. Faites des dévotions à la très-sacrée Vierge, le refuge des pécheurs, aux bons anges et saints. Ensuite, tous les mois prenez quelque temps pour examiner si vous avez fait quelque progrès dans ce combat, pour voir si vous avancez ou reculez. Conférez mois avec mois, année avec année, et comme je vous l'ai dit, examinez-vous tous les jours en particulier sur un sujet qui vous est de telle conséquence. Hélas! c'est de là que dépend tout votre bonheur éternel. Le paradis est à vous si vous savez bien dompter la propre humeur avec le divin secours, qui ne vous manque pas. Vous êtes perdu pour jamais si vous vous y abandonnez. Ce que nous avons dit de l'examen particulier au sujet du combat de la propre humeur, se doit aussi appliquer au sujet de la vertu dont nous avons plus de besoin.

## CHAPITRE VI.

*Renoncer aux désirs du siècle.*

*Le Verbe s'est fait chair* (*Joan.* I, 14), le Dieu de toute majesté s'est incarné non-seulement afin que les hommes renonçassent à l'impiété, mais encore aux désirs du siècle. C'est une vérité de foi tirée de la divine parole, et qui ne peut être révoquée en doute sans tomber dans l'infidélité. Mais qu'il est rare que ces vérités chrétiennes soient entendues des Chrétiens! Vous, ô âme chrétienne à qui je le dis, je vous demande si vous les avez sues. Savez-vous bien que le devoir de la sainte religion que vous professez, vous oblige de renoncer aux désirs du siècle? Prenez garde que je vous parle de renoncer aux désirs du siècle, et non pas de quitter le siècle. Ne confondez pas ces deux choses, ce qui arrive ordinairement par les artifices du diable, de la nature et des hommes. Ne dites pas qu'il faudrait être renfermé dans un cloître pour vivre en bon Chrétien. A la vérité c'est un très-grand avantage, et bienheureux ceux que la divine bonté y appelle. Mais tout le monde n'y est pas appelé, quoique tous les Chrétiens soient obligés de vivre chrétiennement en quelque état et quelque lieu qu'ils soient. Il n'est donc pas nécessaire absolument de quitter le siècle, mais il est nécessaire de renoncer à ses désirs; c'est-à-dire qu'il faut s'en séparer d'affection et n'y avoir pas d'attache. Si donc vous êtes engagé dans le monde par l'ordre de Dieu, demeurez-y, mais prenez bien garde à n'y pas mettre votre affection. Ecoutez bien cette instruction du grand Apôtre (*I Cor.* VII, 31), *que ceux qui usent de ce monde soient comme des gens qui n'en usent point, car la figure de ce monde passe.* O mon Dieu, que ce motif est pressant! Hélas! que pensons-nous faire? Vous ne voulez pas ou vous ne songez pas à vous détacher du monde, et cependant il faudra bien malgré vous vous en déprendre par la mort. Faites donc de bonne volonté ce qu'il vous faudra faire de force. Que l'amour de Dieu vous détache d'affection d'un monde que vous serez obligé de quitter indispensablement par la nécessité de la mort. Mais considérez quel jugement effroyable vous attend si la mort vous trouve encore attaché aux choses du monde, lorsqu'elle vous en séparera. Hé quoi! est-il possible que vous considériez si peu Dieu, que vous ne vouliez pas faire pour son amour ce qu'enfin il faudra que vous fassiez nécessairement. Mais quelle étrange folie, puisqu'il faut le faire de force? C'est bien ici qu'il faut dire, qu'il faut faire de nécessité vertu.

Le Chrétien donc doit renoncer aux désirs du siècle. Or ces désirs sont, désirs d'honneurs, de plaisirs et de richesses. Désirs de grandes dignités, soit dans l'état ecclésiastique ou séculier; désirs de grands revenus ecclésiastiques, de gros bénéfices, désirs de grands emplois, de belles connaissances et habitudes, d'être applaudi et considéré dans ses fonctions, d'avoir part à l'amitié des créatures, de passer pour savant et habile homme, d'être bien venu parmi le beau monde, d'avoir du crédit auprès des personnes puissantes, de visiter et d'être visité par des personnes considérables, de goûter les aises de la vie, et d'être exempt des misères qui l'accompagnent. Le Chrétien doit renoncer à tous ces désirs, car ils font tomber dans les piéges du diable; ils ouvrent la porte à toutes sortes de tentations, ils conduisent au péché, et ensuite à la damnation éternelle. Oh! que vous êtes malheureux, si vous possédez ce que le monde désire! puisqu'en cela vous êtes bien éloigné de la vie de celui que vous reconnaissez pour votre Dieu. Si vous étiez véritablement Chrétien, tout ce que vous pourriez faire, serait de supporter cet état en patience, bien loin de vous y affectionner. Mais quel malheur déplorable pour vous, si vos désirs vous y attachent!

## CHAPITRE VII.

*Eviter les conversations et amitiés mauvaises ou dangereuses.*

Je n'ai qu'un mot à vous dire. Si vous aimez votre salut, prenez garde sur toutes choses à faire un bon choix des personnes avec qui vous converserez, et a plus forte raison avec qui vous lierez amitié. Oh! combien il y a de personnes qui sont damnées pour s'être trouvées en des compagnies mauvaises ou dangereuses, et combien y en a-t-il qui se sont conservées dans la grâce et l'amitié de Dieu, qui se seraient perdues si elles avaient évité ces conversations et amitiés! L'expérience nous apprend tous les jours qu'insensiblement on prend les maximes et les mœurs des gens que l'on fréquente. Si vous voyez souvent de véritables Chrétiens qui ne font état que des sentiments de Jésus-Christ que l'Évangile nous enseigne, et qui n'ont que du mépris pour les choses de la terre, peu à peu vous entrerez dans ces sentiments; et n'est-il pas vrai que quand vous êtes avec ceux qui aiment Dieu, votre cœur se sent porté au divin amour? Ne dites-vous pas quelquefois que vous deviendriez bon si vous étiez toujours avec des gens de bien?

Au contraire, si vous fréquentez des gens curieux ou des gens qui estiment beaucoup le monde et ce que le monde aime; quand vous seriez très-vertueux d'autre part et très-éclairé par une vive foi, imperceptiblement votre esprit se laissera aller à l'estime des choses du siècle et vous prendrez goût au monde et à ses biens et honneurs. Combien a-t-on vu de Catholiques perdre la foi ou devenir libertins au sujet de la religion, doutant sur

plusieurs vérités ou blâmant les cérémonies de l'Église, trouvant à redire à ce qu'ils n'entendent pas, parce qu'ils ont fréquenté des gens qui étaient dans l'erreur et des opinions fausses! Combien d'âmes qui marchaient à grands pas dans les voies de la vertu, se sont relâchées malheureusement par une vie molle, ayant conversé avec des personnes tièdes et lâches! Un ecclésiastique se trouvera ordinairement avec des messieurs qui n'aspirent qu'aux honneurs, aux abbayes et autres bénéfices, qui ne parlent que de nouvelles du monde, de promenades, de divertissements, qui se trouvent dans les belles compagnies, qui ne rêvent qu'à faire une bonne fortune, qui font servir, ô l'horreur! les choses saintes, comme par exemple les sermons, à leurs desseins; qui ne regardent dans les sermons que ce qui plaît au monde, comme les belles pensées, les gestes et les belles paroles, qui ont un air mondain en leurs habits, en ce qu'ils disent, en ce qu'ils font; il ne faut pas s'étonner si cet ecclésiastique devient mondain avec ces mondains. Un jeune gentilhomme en fréquente d'autres qui sont peu chastes, qui boivent avec excès, qui jurent, qui ne s'occupent que de la vie présente; facilement il tombera dans les mêmes désordres. Un marchand s'associe avec d'autres marchands qui commettent des injustices, il aura bien de la peine à ne pas faire comme ses associés. Une demoiselle converse avec des femmes, des filles qui ont peu de retenue, qui sont trop libres avec les hommes, qui porteront la gorge découverte, elle aura honte de n'être pas habillée et de ne pas faire comme elles. O pères et mères qui laissez aller vos enfants dans ces sortes de compagnies, vous devez attendre un terrible jugement de Dieu. Enfin disons que les amitiés entre personnes de différent sexe sont très-dangereuses, qu'il y faut être toujours extrêmement sur ses gardes, se défier beaucoup de la nature et n'y agir que par grâce, et autant que Dieu le demande et rien de plus.

## CHAPITRE VIII.

### *De la confession ordinaire.*

Il faut avouer que l'on connaît bien peu ce que c'est que Dieu. Oh! qui saurait ce que c'est que ce Dieu d'une majesté infinie, qui aurait un peu de lumière de sa grandeur souveraine, sans doute qu'il serait tout pénétré de douleur à la vue, hélas! non pas seulement d'une offense notable, mais du moindre petit péché. L'âme qui a quelque peu de pur amour a des horreurs inexplicables de la seule ombre du péché véniel. C'est pourquoi l'on peut remarquer ici que les personnes qui sont le plus à Dieu peuvent se confesser plus souvent que les autres. Comme leur lumière est plus grande, elles découvrent des fautes où des âmes moins parfaites n'en voient point; comme leur amour est incomparablement plus grand, elles n'en ont pas sitôt la moindre petite vue qu'elles en conçoivent une douleur très-forte, et il n'y a point d'offense pour légère qu'elle soit dont elles n'aient toute l'horreur possible. Elles aimeraient mieux mourir de dix mille morts que de commettre aucun péché véniel; de là vient qu'elles ne s'y laissent jamais aller de propos délibéré et avec une entière connaissance; ces personnes pourraient quelquefois se confesser plusieurs fois par jour, comme il est rapporté de quelques saints. Mais toujours il ne faut jamais approcher du sacrement de pénitence qu'avec douleur et amour, et prendre garde à n'y pas aller par habitude et par routine, mais par esprit de grâce et vue de Dieu.

Remarquez, quand on parle de la douleur nécessaire pour la confession, qu'il suffit qu'elle soit dans la suprême partie de l'âme et qu'elle ne laisse pas d'être très-véritable, quoiqu'elle ne soit pas sensible. C'est une tromperie ordinaire, particulièrement parmi les personnes qui n'ont pas de doctrine, de s'imaginer n'avoir pas de contrition, si elles n'en ont le sentiment. Il y a eu de grands saints qui avaient une douleur extraordinaire de leurs fautes, quoique dans la partie inférieure ils fussent insensibles comme des pierres. Remarquez encore qu'il y a des personnes qui, s'approchant du sacrement de pénitence par véritable esprit de grâce, ne font pas de réflexion sur la douleur qu'elles ont de leurs péchés, et ainsi elles se trouvent ensuite de leur confession embarrassées, pensant n'avoir pas eu de contrition; cependant elles se trompent, car elles ont eu une douleur sincère de leurs péchés; et c'est même cette douleur qui les a fait confesser. Douleur qui n'est pas seulement interprétative ou virtuelle, mais qui est très-actuelle; mais parce qu'elles n'y ont pas fait de réflexion, elle ne leur a pas été perceptible. C'est ce que les confesseurs doivent distinguer et qui doit servir pour tirer de peine plusieurs âmes qui se sont approchées chrétiennement et comme il faut du sacrement de pénitence, et non pas pour favoriser en rien celles qui sont dépourvues d'amour de Dieu, et de regret véritable de leurs offenses, et qui ne se confessent que par esprit de nature. De plus il faut faire encore le discernement des inclinations et sentiments au péché, d'avec la volonté de pécher. Nous ne pouvons pas nous exempter des sentiments, mais nous pouvons avec le secours divin n'avoir aucune volonté de pécher et nous le devons. Par exemple, vous trouverez des personnes qui sont disposées à faire tout ce que le christianisme les oblige à l'égard de leurs ennemis, mais parce qu'elles en ressentent de l'aversion et qu'elles n'ont pas pour eux un amour sensible, elles croient et disent qu'il leur est impossible de les aimer et de ne les pas haïr. Il suffit dans le fond de l'âme d'avoir de l'amour pour eux, d'être prêt de les servir dans les occasions, et quand elles se présentent de le faire effectivement; de ne rien faire qui les désoblige, de leur donner des marques d'amitié, de se réconcilier sincèrement et à la bonne foi, et pour les sentiments d'aversion que l'on en porte, il n'y faut pas consentir, mais quelquefois il n'est pas possible de ne les pas ressentir. Davantage il faut considérer qu'il y a bien de la différence entre prévoir que l'on tombera encore dans le péché, ou avoir le dessein de retourner au péché. Celui qui n'a pas une sincère résolution de se corriger de ses fautes, n'est pas en état de se confesser et sa confession serait mauvaise; mais il n'en va pas de même de celui qui,

ayant un véritable dessein de mourir plutôt que d'offenser Dieu, ne laisse pas de prévoir que sa fragilité est si grande qu'il y a bien de l'apparence qu'il tombera encore. Ce qui me paraît bien clair en la confession des péchés véniels. Certainement les saints qui se confessaient de quelques négligences vénielles en avaient bien du regret et une grande volonté de ne s'y plus laisser aller, mais ils prévoyaient assez que leur vie n'en serait pas exempte.

Quant à ce qui regarde la douleur, il faut savoir qu'il y a une douleur parfaite et une douleur imparfaite. La parfaite n'envisage que le pur intérêt de Dieu; le motif qui la fait concevoir n'est autre que Dieu offensé. Quand il n'y aurait point de paradis, point de récompense; quand il n'y aurait point d'enfer, point de châtiment, l'âme aurait toujours tout le regret possible de toutes ses offenses. Elle ne s'arrête pas même aux bienfaits de Dieu, elle ne le regarde qu'en lui-même. Sa grande douleur d'avoir péché contre Dieu vient de ce que Dieu est Dieu, à raison de ce qu'il est. L'imparfaite, appelée attrition, a bien l'amour de Dieu, mais cet amour est mêlé de propre intérêt. On regarde l'intérêt de Dieu et l'on regarde le sien propre; l'on a égard à la récompense ou à la peine; l'on aime Dieu, mais d'une manière servile; l'on a regret d'avoir offensé Dieu, mais on regrette d'avoir perdu le paradis si l'on ne fait une véritable pénitence; l'on a peur d'aller en enfer. Après cela il ne faut pas ignorer que cette douleur imparfaite renferme toujours l'intérêt de Dieu et l'amour de Dieu, quoique nos propres intérêts s'y rencontrent; car autrement ce serait une douleur très-méchante. Par exemple, une personne se trouve en danger de sa vie; comme elle voit que ses péchés la conduisent en enfer, elle craint ce lieu de supplices; elle a regret d'avoir péché de peur seulement d'être tourmentée; voilà tout ce qui fait sa douleur; d'amour de Dieu elle n'en a point, il n'y a que l'amour de soi-même et la crainte d'être damnée. Or cet état est infiniment déplorable; y mourir, c'est être damné pour jamais. Il faut encore savoir qu'une douleur purement naturelle ne suffit pas. Une personne qui regrette ses péchés à raison des maladies dont ils sont la cause, à raison de la perte des biens qui en arrivent, ou quelques autres motifs semblables purement naturels, n'est pas en la disposition requise pour se bien confesser. Que les personnes mondaines fassent des réflexions bien sérieuses sur ces sortes de douleurs; car il est très-vrai qu'il est bien difficile d'avoir de l'amour pour Dieu quand on a passé sa vie dans l'amour de soi-même et du monde, et souvent on fait une pénitence fausse; il n'y a rien de Dieu, et plusieurs pour cette raison, après avoir reçu tous leurs sacrements, passent de cette vie à une mort éternelle.

C'est encore une connaissance très-nécessaire que d'apprendre, qu'à la vérité la douleur imparfaite, appelée attrition, est suffisante avec le sacrement de pénitence : mais si l'on était surpris en état de péché mortel, et qu'on ne pût pas se confesser, quelque grande et véhémente que fût cette douleur, elle ne mettrait pas l'âme dans la grâce et amitié de Dieu et n'empêcherait pas la damnation éternelle. Apprenez donc que le désir de se confesser ne suffit pas pour être sauvé, n'ayant que l'attrition. Mais que ferai-je, me direz-vous? il m'est impossible de me confesser. Je vous réponds qu'en cela vous ne péchez pas, Dieu n'oblige pas à l'impossible; mais vous pourriez bien avec le secours de sa grâce faire un acte de douleur parfaite, et cet acte serait suffisant pour votre salut, proposant de vous confesser si vous le pouviez. C'est donc votre pure faute, premièrement d'avoir été si misérable que d'offenser Dieu par un péché mortel, et dès lors vous avez mérité l'enfer. Secondement, c'est votre faute de ne regretter pas vos offenses purement pour Dieu, parce que Dieu est Dieu.

Je vous exhorte donc, ô Chrétien ! d'aimer Dieu pour Dieu. Que diriez-vous d'un enfant qui aimerait son père parce qu'il en espère de bons héritages, ou parce qu'il a peur d'en être maltraité? Un enfant bien né aime son père parce qu'il est son père, et il l'aimerait quand bien même il n'en attendrait rien et qu'il n'en craindrait rien. Tâchez de vous habituer chrétiennement à faire des actes d'une douleur parfaite; faites-en de temps en temps tous les soirs auparavant que de vous coucher, toutes les fois que vous vous confesserez; car assurez-vous qu'il est bien difficile de vous en servir dans le besoin, si vous n'en avez une habitude chrétienne. Souvenez-vous aussi de ne vous pas tromper en un sujet qui vous est d'une conséquence infinie. Plusieurs s'imaginent dans un danger de mort, ne pouvant se confesser, se délivrer de leurs péchés par la sensibilité de leur douleur, fondant en larmes, criant à hauts cris : miséricorde! et demandant beaucoup pardon à Dieu. Cela est bon, mais encore une fois, ne vous y trompez pas : si tous ces cris, ces larmes n'ont point d'autres causes que la douleur imparfaite, cela ne vous mettra pas dans la voie de salut.

Oh! que bienheureux est celui qui, s'oubliant de ses intérêts propres, n'est plus touché que de l'intérêt de Dieu seul? Si donc vous avez été assez misérable que de commettre quelque péché mortel, tâchez, avec l'aide de la grâce, d'en concevoir une douleur amoureuse dans la pure vue que c'est une offense de Dieu, pour la seule considération des intérêts de Dieu seul. Ne soyez pas si insensé que de demeurer un moment dans un état si funeste; car quel moyen de pouvoir vivre, de pouvoir rire, manger et dormir dans un état dans lequel l'on est véritablement au diable, dans lequel on mérite d'être damné pour jamais, dans lequel l'on a un Dieu pour ennemi? Oh! que voilà de terribles vérités en peu de paroles! Quel moyen de différer d'un demi-quart d'heure, d'un instant, à en sortir? O qui que vous soyez ! entendez que vous n'avez point au monde de plus grande affaire, ni plus pressée que de vous en délivrer. Allez donc, laissez tout pour aller au sacrement de pénitence. Si vous n'avez pas de confesseur proche de vous, allez en chercher sans aucune remise, allez à pied, montez à cheval, il n'y a rien que vous deviez omettre. Ah Dieu! votre vie ne tient à rien, voilà l'enfer qui est ouvert, les diables ne font qu'attendre pour vous y précipiter. Hé quoi! est il bien

possible que vous puissiez être en repos? Oui, il faut que je vous l'avoue, je ne puis concevoir comment il est possible de demeurer un seul moment dans un état si horrible. C'est ce qui me semble surpasser toute pensée. C'est un aveuglement indicible, c'est une folie inconcevable, c'est une rage furieuse, c'est une cruauté envers vous-même, la plus barbare que l'on puisse jamais exercer. C'est un dernier désespoir. Oh non! croire un Dieu, un paradis, un enfer, et vivre un seul instant avec un péché mortel, c'est ce qui est incompréhensible. Au moins si vous différez de quelques moments de vous confesser, ne différez pas de faire un acte d'amour parfait avec le secours divin. Vous pouvez même, toujours avec la grâce divine, passer de la crainte à l'amour. Vous pouvez vous servir des vues du paradis, de l'enfer pour être touché plus fortement au moins dans le fond de l'âme, et puis ensuite vous élever à ne plus envisager que Dieu et ses seuls intérêts, lui disant que quand il n'y aurait ni enfer, ni paradis, vous auriez le même regret. Il faut encore vous dire que les bienfaits divins, ses grâces, ses miséricordes, ce qu'il a fait pour nous sont des sujets qui nous doivent grandement percer le cœur, mais il ne faut pas s'en arrêter là. Le pur amour fait aimer Dieu pour l'amour de lui-même et non pas pour les biens que l'on en reçoit.

On doit de plus apprendre que la douleur, soit parfaite, soit imparfaite, si elle est véritable, elle est toujours accompagnée d'une résolution sincère de plutôt tout perdre, tout souffrir, tout faire que de se laisser aller jamais à aucun péché mortel. Il faut que Dieu voie cette résolution, et par suite, elle doit être véritable. On peut bien tromper un confesseur et, hélas! l'on se trompe bien aussi soi-même, mais Dieu ne peut être trompé. Ici l'on peut remarquer qu'il est bien difficile aux personnes engagées dans le péché d'en sortir et de faire une bonne confession. Il est plus aisé d'avoir du regret pour le passé, mais il est rare de concevoir un dessein sincère de plutôt perdre la vie et toutes choses que de retourner à ses offenses. Ce défaut souvent est cause que lorsque le confesseur prononce l'absolution et dit: Je vous absous de vos péchés, Dieu dans le même temps prononce la sentence de notre condamnation et dit: Je vous condamne. Enfin il n'y a point d'excuse pour quoi que ce soit au monde, l'on est obligé d'aimer Dieu par-dessus toutes choses. Quand vous auriez la sainteté d'un saint Jean-Baptiste, si une seule fois vous préférez à Dieu en chose de conséquence contre ses commandements quoi que ce puisse être, quand il s'agirait de tous vos biens, de tous vos amis, de tout votre honneur, de tous vos emplois ; quand il s'agirait d'une couronne, dans le même moment vous tombez en sa disgrâce, et toute votre sainteté n'empêcherait pas que vous ne fussiez damné, si vous mouriez en cet état. L'attrition donc, aussi bien que la contrition parfaite, doit être une douleur par-dessus toutes choses d'avoir offensé Dieu, elle doit être accompagnée d'une résolution d'aimer Dieu à l'avenir par-dessus toutes choses sans en excepter rien. Il faut de plus être dans une volonté sincère de remédier à ses désordres, de quitter absolument toutes les occasions prochaines du péché, c'est-à-dire les occasions dans lesquelles ordinairement on pèche : La conversation d'une femme ou d'un homme qui nous engage dans l'impureté, les compagnies qui engagent à l'ivrognerie, ou à d'autres débauches; les sociétés qui nous font commettre des injustices; les personnes dans l'erreur qui nous rendent faibles dans la doctrine de l'Église. C'est en ces rencontres que Notre-Seigneur nous dit : *Si ton œil te scandalise*, c'est-à-dire c'est occasion de péché, *arrache-le*. (*Matth.* XVIII, 9.) Il veut dire, ce bon Sauveur, que quand une chose nous serait chère comme nos yeux, il faut nous en séparer. Il vaut bien mieux en être privé, que d'être damné. Il est encore très-nécessaire de restituer au plus tôt le bien d'autrui, et de le dédommager du tort qu'on lui a pu faire, ce qui arrive en mille manières dans le monde. Il faut restituer l'honneur. Il faut à quelque prix que ce soit, autant qu'il est en soi, se réconcilier avec ses ennemis, les aimer, leur vouloir du bien, ne leur point faire du mal, les servir dans les occasions, et leur donner des marques de bienveillance.

Tous les péchés véniels doivent être en horreur à ceux qui aiment bien Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme il a été montré dans l'un des chapitres précédents. Mais comme ils ne privent pas de l'amitié de Dieu, l'on n'est pas obligé nécessairement de s'en confesser, et il y a plusieurs autres moyens qui les ôtent ; comme par exemple un acte de véritable douleur que l'on en conçoit. Cependant le péché véniel est une matière suffisante de la confession, et il est très-louable, très-utile et glorieux à Dieu de s'en accuser au sacrement de pénitence. Nous avons dit qu'il y a eu des saints qui s'en sont confesssés tous les jours, et quelquefois plusieurs fois par jour. Nous disons ici pour les âmes qui marchent dans les voies de la grâce et du divin amour, qu'ordinairement parlant il est très-avantageux de se confesser deux fois la semaine, ou tout au moins une fois. Outre l'augmentation de grâce que l'on reçoit par le sacrement, l'âme en devient plus forte à résister aux inclinations de la nature, et à suivre les mouvements de l'esprit de Dieu. Elle en devient plus pure, plus éclairée, plus disposée aux communications divines.

Les personnes qui se confessent souvent ne doivent pas s'embarrasser d'un long examen de conscience. Il est bien difficile qu'elles ne se souviennent de ce qui est un peu considérable, et quand l'on commence de vouloir servir Dieu en vérité, la moindre faute fait peine, et il ne faut pas long examen pour s'en souvenir. Au reste pour ce qui regarde les péchés véniels, comme il n'y a pas d'obligation de s'en confesser, et qu'on peut même ne les pas dire quoique l'on s'en souvienne, pourquoi s'inquiéter à en faire une si longue recherche? Je dis cela à l'occasion de quantité de personnes qui s'embarrassent l'esprit d'examens superflus, et fatiguent les autres par la longueur ennuyeuse de leurs confessions. Dites bonnement et simplement vos fautes même vénielles, mais sans vous embarrasser ni inquiéter. Vous n'avez point d'obligation à les dire, mais dites-les pour les raisons qui ont été dites. Ne les celez pas à votre directeur par su-

perbe, et crainte d'humiliation. Concevez-en un véritable regret, et souvenez-vous de ce qui a été remarqué qu'il suffit qu'il soit dans la suprême partie de l'âme. Si vous êtes assez faible pour n'avoir pas encore une véritable résolution de vous faire quitte de toutes sortes de péchés veniels, prenez garde à vous confesser au moins de quelqu'un dont vous voulez sincèrement vous corriger. Vous pouvez encore dire les autres pour en prendre avis, et pour vous en humilier. Il n'en va pas de même des péchés mortels, dont l'un ne peut se remettre sans les autres. Il faut que la douleur s'étende généralement sur tous, ou il faut être damné. Si quelquefois vous ne vous souvenez pas d'aucune faute en particulier (oh! qu'il y en a que l'on ne voit pas), accusez-vous de quelque péché du passé, et il est bon de ne pas toujours dire le même, mais tantôt l'un, tantôt l'autre.

Après tout évitez de réitérer vos confessions par scrupule. Pour cela rapportez-vous-en entièrement à votre confesseur. S'il vous dit d'aller communier sans retourner à confesse, allez-y en simplicité. N'écoutez point vos pensées, ne vous arrêtez point à vos raisons, renoncez à votre propre jugement. Soumettez vos lumières au prêtre établi pour en faire le discernement. Faire autrement, c'est s'attacher malheureusement à soi-même, c'est déplaire à Dieu, c'est s'abandonner à l'amour-propre. L'obéissance est suivie de bénédiction, il n'y a rien à craindre. C'est l'affaire du confesseur d'examiner vos difficultés, c'est à vous à obéir, sans vous imaginer qu'il ne vous a pas bien entendu, qu'il ne vous connaît pas assez. Tout cela n'est qu'artifice de la nature et du démon. Nous avons traité de ce sujet dans un petit livre des saintes voies de la croix, dans lequel il y a un chapitre touchant les scrupules. Seulement je dirai ici en passant, qu'il n'y a point d'obligation de se confesser des doutes que l'on a d'avoir consenti aux péchés dont l'on a été tenté. Je dis plus que tous ces doutes, quand vous voudriez vous en accuser de cent et de mille, ne sont pas une matière qui nous oblige au sacrement de pénitence.

Je me sens étroitement obligé devant mon Dieu de dire ici que les enfants qui ont l'usage de raison doivent se confesser. Une grande et longue expérience que j'ai par quelques emplois que j'ai eus en différentes provinces pour les intérêts de Dieu, et par cent et soixante paroisses que mon ministère m'oblige de visiter tous les ans depuis un long temps, me perce le cœur de douleur, quand je pense au peu de soin que l'on prend de ces pauvres enfants. Celui qui considérera comme il faut de quel prix est une âme qui a coûté la vie d'un Dieu, et ce que c'est que la damnation éternelle, entrera facilement dans mes sentiments, et ne pourra s'empêcher de soupirer avec moi sur la perte d'un grand nombre d'enfants qu'on abandonne, sans se mettre en peine de les disposer par le sacrement de pénitence à paraître devant Dieu.

Pour remédier à ce malheur infini, je le répète, infini, premièrement il faut remarquer que, quoiqu'il soit vrai qu'ordinairement l'usage de raison arrive aux enfants environ l'âge de sept ans, cependant il faut considérer qu'il y en a à l'âge de six ans, et même plus tôt, qui ont assez de raison pour discerner le bien avec le mal, et qui peuvent pécher mortellement. Ainsi c'est un abus que de s'arrêter absolument à l'âge de sept ans, mais il faut voir et discerner leur lumière et leur raison. Remarquez que souvent l'on s'y trompe. J'en ai connu qui étaient tombés en de grands péchés, et qui savaient bien qu'ils faisaient mal, comme ils me l'ont témoigné dans le particulier, les parents ne laissaient pas de les négliger au sujet de la confession sous prétexte que c'étaient des enfants. Oh! combien il y en a qui périssent par ce désordre! Il y a de certains lieux dans les campagnes, où le jeudi saint on les envoie à une cérémonie qui se fait qu'on appelle l'absolution, qui n'étant pas sacramentale ne les ôte pas de l'état du péché quand ils y sont. Les pasteurs y doivent prendre garde, et examiner si dans toutes les familles les enfants qui ont l'usage de raison se sont confesssés. Pour ce sujet il serait bon que l'on prît quelque temps auparavant la quinzaine de Pâques, ou après pour s'appliquer au soin de ces âmes avec plus de loisir, le temps de Pâques étant grandement occupé. Surtout il faut veiller à leur salut lorsqu'ils sont en danger de mourir. C'est pourquoi c'est une louable coutume que l'on ne doit pas ôter, d'appeler toujours les prêtres pour venir visiter les enfants qui sont en péril de mort, ou bien malades, quand bien même ils n'auraient pas encore l'usage de raison; et il y a des bénédictions en quelques manuels pour ce sujet : parce que cet usage remédie au désordre qui pourrait arriver si on laissait au jugement des parents et amis à discerner quand il est nécessaire d'avoir recours au prêtre. Il n'y a rien de plus commun que de dire : ce sont des enfants, et sans pénétrer plus avant les laisser mourir sans le sacrement de pénitence. Je conjure les prêtres de Notre-Seigneur par la mort douloureuse qu'il a soufferte pour eux, de ne négliger rien de leur part en une matière de si grande conséquence, et de considérer ce qu'ils répondront au redoutable tribunal de Dieu, s'il arrive la perte de l'âme d'un seul de ces enfants par leur faute. Le grand archevêque de Cosence, que l'on peut bien citer, ayant été un prélat d'un mérite extraordinaire, et d'une grande expérience en la conduite des âmes, dans les règlements qu'il a faits pour son diocèse, qui sont en telle estime que plusieurs évêques ont commandé par leurs statuts synodaux à leurs curés de s'en servir, ce grand prélat, dis-je, ordonne de prendre un soin très-spécial de faire confesser les enfants, et même de leur donner l'absolution sous condition dans un doute raisonnable de leur lumière et de leur raison. Il serait à désirer que l'on se comportât en la même manière à l'égard de ceux qui sont muets et sourds; car quelquefois ces personnes ont plus de connaissance que l'on ne pense; Dieu tout bon suppléant par son amoureuse providence à ce que la nature leur a dénié. Saint François de Sales, quoique chargé des affaires de tout un diocèse, n'a pas laissé de s'appliquer avec une charité admirable au soin de l'une de ces sortes de personnes; car enfin celui qui aime Dieu ne peut rien négliger quand il y va de la perte d'une âme qui a coûté la vie de l'adorable Jésus. Après

tout, il n'est pas difficile, avec la grâce de Notre-Seigneur, de disposer les enfants à produire des actes d'une véritable douleur. Il y a bien d'autres difficultés dans les pécheurs qui ont vieilli dans le crime, et dont le cœur, par le péché, est devenu dur comme les pierres et les rochers. Si l'on m'objecte que souvent les enfants ne commettent que des péchés véniels, je réponds que c'est une matière suffisante, et j'ajoute que quelquefois ils tombent en des péchés notables et qui sont mortels. C'est pourquoi on doit les faire approcher du sacrement de pénitence, le grand remède que notre débonnaire Sauveur a préparé à toutes les maladies de l'âme. Il faut, de plus, considérer qu'un enfant s'accusant avec la douleur requise de bonne foi, de tous les péchés dont il peut se souvenir, si par défaut de mémoire il s'oubliait d'une faute notable, elle lui serait remise par le moyen du sacrement. Or, plusieurs ont commis des péchés mortels dont ils ne se souviennent pas ; ainsi, il ne faut rien risquer en une matière d'une telle conséquence.

## CHAPITRE IX.

### *De la confession générale.*

La confession générale est nécessaire à tous ceux qui, dans leurs confessions précédentes, ont celé volontairement, et avec connaissance de ce qu'ils faisaient, soit par honte ou par quelque autre considération, un péché mortel, ou quelque autre péché qu'ils jugeaient mortel par une conscience erronée. Je ne prétends pas parler ici des personnes scrupuleuses qui, trouvant de grands péchés où il n'y en a point, ne s'en accusent pas par l'avis de leur confesseur, ou de quelque personne savante et expérimentée, quoiqu'elles croient selon leur propre lumière devoir s'en confesser. Non-seulement il n'y a point de mal, mais c'est très-bien fait de soumettre ses sentiments et son jugement aux avis de ceux que Dieu a mis dans son Eglise pour y servir de lumière. De plus, la confession générale est nécessaire à ceux qui se sont approchés du sacrement de pénitence sans avoir un véritable dessein de se convertir. Sur quoi il faut remarquer que ce défaut arrive très-souvent aux impudiques, à ceux qui ont des inimitiés ou qui ont commis quelque injustice à l'égard du prochain. C'est pourquoi la plupart de ces gens sont obligés à la confession générale, leurs confessions étant souvent de grands sacriléges devant Dieu. Ce sont gens qui veulent et ne veulent pas. Ils sont touchés, ils vont à confesse; mais qu'il est rare qu'ils soient dans une entière disposition d'apporter le remède nécessaire à leurs maux, exécutant sans réserve et avec une sainte générosité chrétienne, malgré leurs attaches, les vues humaines et leurs propres intérêts, tout ce que le christianisme les oblige de faire.

Il est très-louable, quand bien même l'on n'aurait pas d'obligation de nécessité à la confession générale, d'en faire une fois en sa vie. Nous pouvons avoir commis bien des défauts en nos confessions ordinaires, quoiqu'ils nous soient cachés; c'est ce qui peut arriver parmi les gens du monde qui vont à confesse à Pâques seulement, ou les grandes fêtes, plutôt par coutume que par esprit de grâce, ou bien qui sont tout plongés dans l'affection des choses du siècle, entièrement occupés d'affaires de la terre, et, hélas! qui pensent peu sérieusement à l'éternité et au grand Dieu de l'éternité ; il n'est pas si aisé à ces gens là de bien faire une chose dont ils se mettent si peu en peine, de se réconcilier véritablement avec un Dieu qu'ils connaissent si peu, qu'ils offensent si facilement, dont l'amour leur est si peu considérable. De plus, j'estime qu'il est grandement à conseiller à une personne qui veut donner ordre à sa conscience, de le faire par une confession de toute sa vie ; c'est le moyen de remédier au peu de soin que l'on a eu de son salut en sa jeunesse et dans les autres temps de sa vie passée. C'est le moyen de satisfaire à toutes les injustices que l'on a pu commettre à l'égard du prochain. C'est le moyen de satisfaire à toutes les obligations pour l'avenir. C'est le moyen de réparer les fautes passées dans les charges et emplois où l'on a été, soit que ces emplois aient été ecclésiastiques ou séculiers. C'est le moyen de se mettre en état de servir Dieu en vérité. Dieu y donne de grandes bénédictions, il y éclaire l'âme, il la fortifie, il la comble de ses miséricordes.

Les confessions générales sont inutiles et préjudiciables aux personnes qui les veulent réitérer par scrupule et peines d'esprit. Elles sont inutiles à ces personnes, car pour un scrupule qu'elles ôtent, elles en font regermer dix, comme l'enseigne le glorieux apôtre des Indes, saint François-Xavier, et l'expérience ne laisse pas lieu d'en douter. Elles sont préjudiciables par la gêne qu'elles donnent aux consciences, par les troubles qu'elles causent, par les inquiétudes qu'elles produisent ; la pauvre mémoire en demeure accablée aussi bien que l'imagination, l'esprit en reste obscurci, la volonté appesantie ; l'on est saisi de chagrin et d'ennui. L'on devient inhabile à la pratique des exercices spirituels ; à peine peut-on rien faire comme il faut, l'on est tout occupé des recherches de sa vie, le diable s'y mêle et porte l'âme au découragement, il la plonge dans la tristesse et tâche de lui rendre odieux le service de Dieu, le lui rendant trop pénible. Dieu n'en est pas glorifié, ces confessions ne venant que d'amour-propre ou de tentation du diable. C'est pourquoi le sage directeur ne les doit pas permettre, et les personnes qui ont des peines au sujet des confessions générales qu'elles ont faites, doivent entièrement s'en rapporter à ses avis Qu'elles sachent que c'est l'ordre de Dieu, que c'est un grand déréglement d'agir par sa tête, et qu'une des choses les plus nécessaires dans le service divin, est de tenir son esprit dans une sainte joie et liberté chrétienne. Je ne veux pas parler ici des personnes qui, sans scrupule ni peine, sans trouble et dans une grande paix, se sentent pressées de s'accuser plusieurs fois de quelques péchés déjà confessés pour s'en humilier devant Dieu et le confesseur, et pour en obtenir miséricorde; mais cela se fait dans une entière liberté d'esprit, sans aucune inquiétude ni gêne de la conscience. En cela aussi bien que dans les autres choses, il faut suivre avec fidélité et soumission les avis qui nous sont donnés

Quant à ce qui regarde la confession générale qui est nécessaire, pour la bien faire, regardez-la

comme l'affaire d'où dépend votre salut. Persuadez-vous fortement qu'elle vous est d'une conséquence infinie, et ensuite considérez qu'elle mérite bien que vous vous y appliquiez de la bonne manière. Donnez-y au moins les soins que vous prendriez pour un chétif procès. Ah! Dieu, il s'agit ici ou de votre salut éternel, ou de votre damnation éternelle. Choisissez donc quelque temps raisonnable, où quittant toutes vos autres affaires, vous ne pensiez qu'à cette grande affaire du salut. Donnez-vous le loisir, durant quelques jours, de repasser par votre esprit toutes les années de votre vie, et de remarquer les fautes que vous avez pu commettre dans les différents états où vous vous êtes trouvé, surtout examinez-vous bien sur les péchés de l'état où vous êtes engagé. Il est bon quelquefois de les écrire pour soulager la mémoire, ensuite concevez-en une véritable douleur, et soyez disposé à faire tout ce qui vous sera ordonné selon les règles de l'Eglise. Ah! qu'il n'y ait rien qui puisse empêcher une véritable réconciliation avec Dieu. O âme chrétienne, ne perdez pas Dieu pour une misérable créature qui vous tient attachée, pour un peu de bien que vous devez restituer, pour quelque satisfaction de vengeance à laquelle vous devez renoncer. O mon Dieu, ô mon Dieu, eh! quoi, serait-il bien possible que vous aimiez mieux vous damner pour un jamais que de quitter une occasion, une habitude vicieuse, un peu de bien que la mort vous ôtera malgré vous, que de renoncer à une inclination, ou vous faire force pour accomplir ce que la loi de Dieu vous commande?

Cette résolution généreuse étant prise avec le secours divin, souvenez-vous bien de concevoir une grande douleur de vos péchés comme il a été dit; je le répète, afin que non-seulement vous repassiez par votre mémoire les fautes de votre vie, mais que vous en ayez un véritable regret. Lisez ce qui est écrit sur ce sujet dans le chapitre précédent. Après cela, choisissez un confesseur savant, dévot et expérimenté. Il doit être savant, pour faire un juste discernement du bien d'avec le mal, pour vous faire connaître ce qui vous oblige en conscience, ce qui est de précepte ou de conseil, pour ne vous imposer pas des obligations que vous n'avez pas. Car enfin, celui qui tire au delà du but, n'y arrive non plus que celui qui tire au deçà du même but. Dieu est le Dieu de vérité, il veut être servi en vérité et en esprit. Il y a des confesseurs qui sont la cause de la perte des âmes par une morale trop relâchée; il y en a qui les perdent par une morale trop sévère. Il doit être dévot; sans l'amour divin et la dévotion, il n'aura jamais comme il faut le zèle de l'intérêt de Dieu en votre âme. Il doit être expérimenté, car il est très-vrai que l'expérience est un merveilleux moyen pour assister les âmes particulièrement au tribunal de la pénitence, soit pour leur ordonner des remèdes convenables à leurs maux, soit pour leur aider à les connaître en les interrogeant. De plus, prenez garde à choisir un confesseur pour qui vous ayez ouverture de cœur et facilité à vous découvrir. Ce point est d'une dernière conséquence, et ç'a été la pierre d'achoppement de plusieurs qui, n'ayant pas cette ouverture de cœur, ont continué de celer dans leurs confessions générales ce qu'ils n'avaient osé dire dans les ordinaires. Je conjure les confesseurs ordinaires de considérer avec attention ce malheur, et de ne pas permettre qu'une âme timide et infirme périsse en la voulant gêner; âme pour laquelle Jésus-Christ Dieu est mort. Pour ce sujet, il est à propos non-seulement de leur donner la liberté entière de se confesser à qui bon leur semblera, leur recommandant de prendre des personnes savantes et zélées, mais encore il les y faut engager doucement, et surtout ne leur pas faire froid, ou donner la moindre marque de mécontentement; au contraire, leur faisant connaître, dans les occasions, la joie que l'on en porte. Au reste, quand il s'agit du salut, il faut mettre bas tout respect humain. Que le confesseur ordinaire en pense ce qu'il voudra, sauvez-vous à quelque prix que ce soit. Que diriez-vous d'un malade qui se laisserait mourir, n'osant prendre d'excellents remèdes d'un médecin extraordinaire, parce qu'il craindrait de déplaire à son médecin ordinaire? Mais que penseriez-vous de ce médecin, s'il ne voulait pas que son malade s'en servît? n'accuseriez-vous pas le malade de folie et le médecin de cruauté? Mais il ne faut pas craindre, l'on a trop d'amour pour la vie présente pour tomber dans une telle folie. Il n'y a que la pauvre âme qu'on néglige, il n'y a que Dieu, le paradis, l'enfer et l'éternité dont l'on se mette peu en peine.

Après tout comme l'examen des péchés de l'état est celui dont l'on s'occupe le moins, en sorte que l'on n'y apporte pas même le remède par les confessions générales, j'ai estimé qu'il y allait de la gloire de mon divin Maître et de sa bienheureuse Mère, de remarquer brièvement quelques désordres de plusieurs états, renvoyant le lecteur aux livres qui en ont traité amplement, ou aux personnes habiles qui peuvent l'en instruire. Seulement je dirai encore auparavant ces remarques, qu'il y a de ces péchés qui envoient bien du monde en enfer; la raison est qu'on n'y fait pas de réflexion par un aveuglement qui ne laisse pas d'être criminel arrivant par notre faute. Ainsi l'on passe sa vie dans ces péchés, quoique l'on approche des autels très-souvent, que l'on se confesse souvent, l'on ne s'en accuse pas, et enfin l'on y meurt. Ce grand Pape dont il est parlé dans l'histoire ecclésiastique, et qui était d'autre part personnage d'une vertu signalée, pensa être damné sans le secours de la très-sainte Vierge, pour des fautes qu'il ne voyait pas; c'est le sentiment du cardinal Bellarmin, et ayant été délivré de l'enfer par les charitables intercessions de la Mère de miséricorde, il fut condamné jusqu'au jour du jugement aux flammes terribles du purgatoire. Or l'on rapporte que l'une de ces fautes qu'il avait commises sans y faire assez d'attention était d'avoir eu des meubles trop précieux. Il est écrit du vénérable P. de Mataincourt que son évêque s'étant adressé à lui pour se confesser, et lui ayant dit qu'il ne tarderait guère, ayant peu de choses à s'accuser; l'homme de Dieu après s'être longtemps excusé de cet office, et y ayant été obligé, lui repartit, que si de sa part il avait peu de choses à lui dire, de son côté il en avait beaucoup à lui faire connaître; et de vrai ce

prélat ne fit pas de difficulté de raconter depuis sa confession, qu'il avait été examiné fortement sur les devoirs de sa charge pastorale, que ce lui avait été une miséricorde de Dieu très-particulière, et qu'il avait pris de bonnes résolutions de s'acquitter tout d'une autre manière qu'il n'avait pas encore fait des obligations de son état.

Pour entrer donc dans l'examen de quelques péchés de plusieurs conditions, commençons à remarquer ceux qui se commettent par les ecclésiastiques et personnes consacrées à Dieu. Ce qui se fera avec toute la vénération due à un état si saint, évitant les choses particulières dont la connaissance pourrait faire quelque peine, et ne parlant que de choses communes et très-connues par le pur motif du seul intérêt de Dieu seul. Un ecclésiastique doit examiner par quel motif il a entré dans un état si saint, s'il a eu une véritable vocation, et de quels moyens il s'est servi. Si ses motifs n'ont pas é é chrétiens, il les doit rectifier, si Dieu ne l'a pas appelé, il doit regarder au choix d'une autre vocation, s'il n'est pas engagé dans les ordres sacrés; n'exposant pas son âme au péril d'une damnation éternelle par la crainte de déplaire à ses proches, ou de peur de perdre les revenus temporels qu'ils tirent de ses bénéfices; s'il est lié par les ordres sacrés, il faut qu'il sache qu'il a besoin de grâces particulières pour faire son salut, dans des voies où Dieu ne l'a pas mis; et qu'ainsi il doit avoir recours à la miséricorde de Dieu d'une manière très-spéciale, invoquant souvent son secours, s'adonnant à l'oraison mentale, veillant sur ses actions avec beaucoup d'attention, travaillant fortement à dompter ses passions, évitant soigneusement les occasions du péché, et surtout ayant une dévotion grande à la Mère de Dieu, la Reine de toute miséricorde et le refuge des pécheurs. J'ai dit qu'il est obligé d'avoir recours à la divine bonté d'une manière très-spéciale; car s'étant écarté de l'ordre de Dieu, il aura plus de peine à arriver à sa bienheureuse possession. Il le pourra pourtant avec sa divine grâce, mais ce ne sera pas sans beaucoup de difficulté. Mais que ne faut-il point faire pour ne pas perdre Dieu, pour ne pas perdre son âme, pour n'être pas damné? Davantage, il doit examiner de quels moyens il s'est servi, et s'ils ont été légitimes et justes. Il faut considérer si l'on n'est point tombé dans quelque censure ecclésiastique; si l'on n'a point encouru la peine de suspension et si elle était réservée, si l'on a exercé les fonctions des ordres sacrés dans cet état auparavant que d'en avoir reçu l'absolution par celui qui en avait le pouvoir, si l'on a contracté l'irrégularité. Si ces malheurs étaient arrivés, il faut consulter des personnes savantes sur les remèdes, et ne pas s'endurcir le cœur, continuant misérablement à s'approcher des autels dans un état si déplorable, ce qui enfin attire les plus terribles vengeances de la colère de Dieu. Or, afin que personne ne s'abuse sur un sujet de si grande conséquence, il faut savoir que les lois ayant pour but le bien commun, elles obligent les particuliers, quoiqu'à l'égard de plusieurs elles semblent inutiles, ou même fâcheuses. Par exemple, un évêque ordonne la peine de suspension aux ecclésiastiques qui vont au cabaret, et le glorieux saint François de Sales l'avait ainsi ordonnée, quoiqu'il fût d'une incomparable douceur. Cette loi paraît fâcheuse à l'égard de quelques ecclésiastiques très-vertueux qui, allant en quelques rencontres dans ces sortes de lieux, y étant invités par des personnes honnêtes, y donneraient bon exemple; cependant ils n'y peuvent aller sans encourir véritablement la peine portée, parce que la loi est donnée pour le bien commun, qui est préférable au bien particulier. Il faut dire la même chose des autres peines ordonnées contre ceux qui ne portent pas l'habit ecclésiastique, ou qui n'observent pas quelque autre statut de leur diocèse commandé sous peine d'excommunication ou de suspension, encourue *ipso facto*, comme l'on parle.

Un ecclésiastique doit examiner s'il ne se hâte pas trop quand il récite son office, ou célèbre la sainte Messe, spécialement aux paroles de la consécration qui doivent être prononcées distinctement, posément et avec attention et grand respect, comme toutes les autres paroles qui sont essentielles aux autres sacrements. La difficulté de bien prononcer que quelques-uns ont, ou la grande précipitation des autres les faisant manquer à ce qui est essentiel aux sacrements, il n'y en a point, ce qui est cause de très-grands malheurs. Il est bon d'examiner s'il se prépare avec récollection pour célébrer les mystères redoutables, si, après la célébration, il demeure quelque temps dans la méditation de ce divin mystère et en action de grâces. Grenade remarque fort judicieusement que ce défaut est à considérer, et il est écrit que celui-là est maudit qui fait l'œuvre de Dieu négligemment. S'il prend bien garde à ne pas laisser aucune parcelle de la sainte Hostie sur le corporal ou sur la patène, ce qu'il doit faire regardant premièrement avec soin s'il n'en aperçoit pas sur le corporal; en ce cas il lui sera aisé de les recueillir respectueusement sur la patène, et pour celles qu'il n'est pas facile de découvrir, l'on doit passer la patène plusieurs fois sur le corporal afin de les pouvoir prendre, et ensuite il faut regarder avec attention tous les endroits de la patène, pour en faire tomber les particules consacrées qui y sont dans le saint calice. Plusieurs commettent en ces choses des fautes grandement considérables, allant vite, et se précipitant dans une matière d'une telle conséquence, et quelquefois y agissant plus par habitude que par raison. Il ne faut point diviser la sainte Hostie après l'Oraison dominicale avec la patène, ce qui est un abus que j'ai remarqué en quelques lieux. Il faut toujours la prendre et remuer doucement de peur d'en jeter quelques parcelles au loin au derrière ou côtés du corporal. Il ne faut point frapper de la patène sur le calice pour en faire tomber les particules; car c'est s'exposer à les faire tomber hors du saint calice, quand il y a des parcelles sur les bords et à l'entour de la patène. Il faut prendre garde à ne pas lever les bords du corporal qu'on n'y ait passé plusieurs fois la patène: et de plus on ne doit jamais le secouer indiscrètement, autrement on jettera les sacrés fragments en d'autres lieux dudit corporal, et même sur la nappe. Quand l'on consacre sur un autel portatif,

qui ne devrait jamais être bien éloigné du bord de la table, comme l'on en voit plusieurs, il faut veiller à ce que le corporal soit étendu jusque sur le bord de ladite table, afin que le prêtre, après la consécration, puisse avoir toujours les doigts qui ont touché la sainte Hostie vis-à-vis dudit corporal, et non pas seulement de la nappe, ou, ce qui serait encore pis, de ces bords de bois dont l'on se sert à la vérité pour attacher plus commodément les devants d'autel, mais ce qui n'est pas fort conforme aux rubriques, pour les inconvénients qui en arrivent, les parcelles y pouvant tomber des doigts du prêtre s'il y en a, où de la sainte Hostie à son élévation, lorsqu'on n'a pas le soin d'avancer assez le corporal. Il est très à propos que le prêtre purifie ses doigts dans le calice, ce qui se fait en un moment, toutes les fois qu'il a touché la sainte Hostie, qu'il n'élèvera jamais par dessus sa tête, mais il la doit élever de telle manière qu'il la puisse voir en la montrant au peuple. Si l'autel portatif n'est pas assez grand pour recueillir les fragments avec soin, comme parle la rubrique, l'on est nécessité de prendre le précieux sang pour mettre le calice hors de l'enclos du petit autel, et ensuite pour pouvoir recueillir les parcelles sacrées. Davantage, s'il y a des peuples à communier, immédiatement après la communion l'on doit regarder s'il ne reste point aux doigts quelque particule pour la faire tomber dans le saint ciboire, autrement on la mettra dans l'eau qui sert à purifier, et ensuite elle sera jetée dans la piscine. Plusieurs tombent dans cette faute par défaut d'attention, comme aussi en plusieurs autres qui ont été marquées. Mais après tout comme la foi nous apprend que le corps d'un Dieu est véritablement sous la moindre petite partie d'une hostie consacrée, on ne saurait trop veiller à ce qu'il ne soit pas traité indignement. O mon Dieu! si nous vous connaissions un peu, ah! que ne ferait-on point? Oui, j'ose l'assurer, si nous avions un peu de foi, et que nous sussions qu'une seule fois depuis mille six cents ans, une parcelle sous laquelle est le corps d'un Dieu serait tombée par le peu d'attention et par la négligence d'un prêtre, cela serait capable de jeter l'effroi dans tout le monde et faire trembler de peur tous les hommes. O mon Seigneur, pour l'honneur de votre nom, faites-vous connaître, manifestez-vous pour votre gloire. O Père éternel, regardez votre Fils bien-aimé; ô Saint-Esprit, regardez ce corps virginal qui a été conçu par votre divine vertu, inspirez aux prêtres le zèle qu'ils en doivent avoir, inspirez aux prélats le soin qu'ils en doivent prendre. Un mandement, une lettre pastorale qui marquerait les défauts qui se commettent à l'égard du Dieu du ciel et de la terre caché sous les espèces sacramentales, pourrait y apporter le remède. O sainte Vierge, obtenez les plus saintes lumières du ciel pour empêcher tant d'irrévérences qui se font contre le corps de votre divin enfant. O anges du firmament, ô saints, ô saintes, intéressez-vous fortement pour les intérêts de notre commun Maître. O vous tous qui vivez en cette terre d'exil et de larmes, qui avez la foi de la présence réelle de l'adorable Jésus au très-saint Sacrement, si vous l'aimez n'oubliez rien, faites tout pour en empêcher la profanation. Parlez-en à ceux qui y peuvent apporter l'ordre, ah! je vous le demande au nom de ce Dieu d'amour. Peut-être avez-vous soin des pauvres, des prisonniers, des délaissés, vous les assistez de vos aumônes, vous en cherchez auprès des personnes puissantes; vous allez, vous courez, vous parlez en leur faveur; mais n'oubliez pas le tout aimable Jésus, souvenez vous de l'honneur de son divin corps, parlez, agissez, entreprenez tout pour ses sacrés intérêts.

Un ecclésiastique qui a un bénéfice doit examiner s'il y est entré par les voies canoniques, s'il n'y a point eu quelque pacte, et quel il est; s'il n'a point donné ou consenti que l'on ait donné quelque chose pour l'avoir. Quand il le possède par résignation ou permutation, s'il ne s'est point obligé d'acheter les meubles, ou le revenu de l'année de celui avec qui il permute ou qui lui résigne, s'il n'a point acheté ces choses plus qu'elles ne valent; car il est évident que c'est une véritable simonie, quoique de certaines personnes n'y fassent pas grande attention. Je leur demande pourquoi il achètent ces meubles ou revenus? je leur demande de bonne foi s'ils en donneraient ce qu'ils leur coûtent sans la considération du bénéfice? mais qu'on se souvienne que Dieu ne peut pas être trompé. Un bénéficier doit examiner s'il a porté et porte l'habit ecclésiastique, y ayant étroite obligation, quand bien même il ne serait pas dans les ordres sacrés. C'est pourquoi il faut dire que les bénéficiers vêtus en séculiers ne sont point en état de grâce et sont incapables d'absolution pendant qu'ils demeurent en ce misérable état. Mais ce qu'ils doivent grandement considérer est l'usage qu'ils font de leurs revenus. Le saint Pape Urbain, glorieux martyr de Jésus Christ, enseigne, et avec lui les Pères et les conciles, que les biens ecclésiastiques sont les vœux des fidèles et le patrimoine des pauvres. Quel péché donc commettent ceux qui les emploient en festins, en meubles précieux et autres dépenses superflues? Ne compte-t-on à rien de festiner aux dépens des pauvres, de faire des acquisitions, soit de maisons ou de terres, pour soi ou pour ses proches, des revenus de leur patrimoine? Prendre la valeur de vingt ou trente sous qui ne nous appartiennent pas, c'est un péché mortel; et si c'est à une personne pauvre, cinq sous ou dix sous suffisent pour tomber dans un péché notable. Que doit-on donc penser de ceux qui dérobent aux églises et aux pauvres, tous les ans, toutes ces sommes d'argent qu'ils dépensent en choses superflues? O mon Dieu, quel étrange et extrême aveuglement! plusieurs passent leur vie dans ces désordres, s'approchant des autels, ou recevant les sacrements, se réjouissant et dormant à leur aise, ayant beaucoup d'estime et de réputation parmi les hommes, et de vrai ils ont de la vertu d'autre part, et enfin ils y meurent sans y avoir donné ordre, sans y penser et personne n'y pensant pour eux par un juste, mais terrible jugement de Dieu. Vous verrez de ces honnêtes bénéficiers, dont on aura de la peine à tirer quelques pistoles pour les pauvres, qui, avec joie et la plus grande facilité du monde, en emploieront cent, cinq cents pour un ameublement, pour des curiosités, pour leurs plaisirs. Un bénéficier doit de plus examiner très-exactement si toutes les églises, maisons et terres dépendantes de son bénéfice sont en bon état, si les

réparations s'en font avec soin, et particulièrement si les églises sont bien décorées, si elles sont pourvues d'ornements et de vases sacrés; si les réparations où il est obligé à l'égard des églises des paroisses de sa dépendance sont en bon ordre. Hélas! quelquefois ces lieux menacent de ruine, où la pluie y tombe en abondance. Je ne parle point du corps de Jésus-Christ qui y est en des ciboires d'étain, de chétifs calices et tout vilains pour recevoir le sang d'un Dieu. Non, ces messieurs auraient honte d'avoir chez eux de la vaisselle semblable pour y faire manger leurs laquais; et l'épargne de quelques repas de bonne chère que l'on fait à son corps suffirait pour bien placer le corps d'un Dieu, et il ne serait pas bien difficile de temps en temps de faire cette épargne.

Si le bénéficier a charge d'âmes, il doit examiner, outre les choses ci-dessus rapportées qui lui sont propres, si de sa part il n'a rien omis ou négligé pour assister les âmes qui lui sont commises, et s'il n'est point arrivé (ce qui serait effroyable) qu'une seule de ces âmes se soit perdue par sa faute. Pour ce sujet il doit savoir, que de droit naturel, divin et humain, il est obligé indispensablement, non seulement de célébrer la messe, chanter l'office, administrer les sacrements, mais que de plus il a une obligation très-étroite sous peine de damnation éternelle de les instruire des vérités fondamentales de la religion. Ce qui se peut faire, premièrement en ne recevant personne au mariage ou à être parrain ou marraine qui ne sache les principes de la foi; secondement en interrogeant au confessionnal de ces mêmes principes. Dans les instructions publiques on aurait de la peine à interroger une personne d'âge, et c'est ce qui se peut faire dans le particulier et dans un temps où l'on expose des péchés qui sont capables de bien donner une autre confusion; en troisième lieu en faisant le catéchisme publiquement. Sur quoi il faut remarquer que l'instruction doit être de deux sortes de vérités: des vérités spéculatives dont la connaissance est nécessaire, des vérités pratiques sans l'exercice desquelles il n'y a point de salut. La foi est de nécessité de salut, mais sans les bonnes œuvres elle est morte. C'est pourquoi il faut donner aux peuples des motifs pour la pratique des vertus et les y animer par la crainte de la mort, des jugements de Dieu et de l'enfer, ou par la vue du paradis, par la grandeur infinie de Dieu. Il est très-utile de rapporter des exemples tirés de l'Ecriture sainte, de la Vie des saints et des bons auteurs qui en ont écrit. Ce ne serait donc pas assez de leur enseigner les principes de la foi, si on ne les animait à la pratique des vertus et des commandements divins.

Or, il faut insinuer fortement aux peuples la connaissance d'un Dieu en trois personnes, du mystère de l'Incarnation, du très-saint Sacrement de l'autel et du sacrement de pénitence; prenant bien garde de ne leur pas apprendre ces choses seulement par mémoire, comme l'on pourrait faire à des perroquets, mais de leur en donner l'intelligence selon la capacité de leur esprit autant qu'elles peuvent être entendues. C'est ce qui m'oblige de remarquer ici un abus dont j'ai beaucoup d'expérience, particulièrement au sujet des enfants qui ont l'usage de raison. Vous en verrez qui vous disent tout ce qui sera dans un catéchisme, qui vous rapporteront toutes les définitions des sacrements, et qui au même temps ne sauront pas le moindre principe de la foi. Ils ont appris tout cela par mémoire et n'en entendent rien. Pour remédier à ce désordre, à la vérité, il est bon d'apprendre les vérités de foi par mémoire; mais ce qui est absolument nécessaire est d'en avoir quelque intelligence; et afin de s'y bien prendre, il faut raisonner avec les personnes que l'on instruit, ne les pas toujours interroger en la même manière, ne leur enseigner pas trop de choses de prime abord, mais tantôt une vérité et tantôt l'autre, insistant spécialement en la doctrine des vérités nécessaires. On enseigne après à loisir les autres vérités. Surtout il faut travailler à donner une haute estime de Dieu, et à ne se pas contenter seulement de dire qu'il y a un Dieu en trois personnes; car il y a de pauvres gens de la campagne qui savent cette vérité qu'il y a un Dieu, et l'on peut dire qu'ils ne la connaissent pas en la connaissant; la raison est qu'ils en ont une si basse idée que cela fait la dernière pitié. Ainsi, en leur parlant de Dieu, on doit faire connaître comme il a créé toutes choses, la dépendance absolue que nous en avons, comme nous recevons tous les biens qui nous viennent de sa libérale main, qu'il n'a rien de semblable, que la très-sacrée Vierge dont il faut beaucoup leur recommander la dévotion, tient tout ce qu'elle est de lui, qu'il n'y a point de comparaison entre Dieu et elle. Il faut se souvenir de cet article, car comme dans la plupart des catéchismes l'on n'en dit rien, ensuite l'on n'en parle pas, et les pauvres gens s'imaginent que la sainte Vierge, Mère de Dieu, est égale en pouvoir et en grandeur à Dieu. J'ai connu par beaucoup d'expériences qu'il n'est pas si difficile d'instruire les plus simples et même les enfants qui ont l'usage de raison, lorsqu'on raisonne avec eux, qu'on explique les vérités, qu'on les éclaircit par des similitudes, pourvu qu'on leur enseigne ces vérités doucement, et une seule vérité à la fois, ne leur accablant pas l'esprit de matières.

Davantage un très-grand abus est de s'imaginer donner l'instruction nécessaire aux âmes, leur apprenant l'Oraison dominicale, récitant le Symbole des apôtres et les commandements de Dieu. Cela est bon, et il faut le faire, mais si l'on n'en donne l'intelligence, cela ne servira pas pour le salut, et le pasteur sera coupable de la perte de ces âmes. Au reste, si l'on rencontre des personnes si pauvres de mémoire, que, quoi qu'on puisse faire, elles ne puissent retenir les vérités fondamentales, comme il se voit à l'égard de plusieurs personnes des campagnes qui sont beaucoup âgées, il faut leur en faire faire des actes de temps en temps, dans le confessionnal, auparavant de leur donner l'absolution, d'autres fois en d'autres occasions, et surtout auparavant leur mort. De plus il est bien à considérer que l'obligation de l'instruction chrétienne ne s'arrête pas seulement aux enfants, mais généralement à toutes les personnes dont on a la charge; ainsi c'est un abus d'y penser satisfaire parce qu'il y aura une école pour les enfants où l'on fait le catéchisme. Les personnes qui sont les plus

âgées, sont celles qui sont le plus en danger, étant ordinairement plus proches de leur mort et de la grande et interminable éternité.

Le catéchisme se doit donc faire publiquement dans l'église. Selon le sacré et dernier concile, il se doit faire tous les dimanches et les fêtes. Je ne vois pas que l'on puisse s'en dispenser beaucoup, et j'estime tout au plus que tout ce que l'on en peut exempter est le temps de la moisson et des vendanges. L'expérience fait voir que les vérités chrétiennes s'échappent facilement de la mémoire des bonnes gens de la campagne, en sorte qu'après toutes les instructions qu'ils auront reçues durant le temps d'une sainte mission, à peine s'en souviennent-ils quelque temps après, si l'on ne prend le soin de les leur répéter. Mais afin que ces instructions ne soient pas ennuyeuses dans leurs répétitions, il faut mêler de la morale comme il a été remarqué ci-dessus. Le catéchisme se doit faire quand les peuples sont assemblés, car que sert d'enseigner dans des temps où ils ne se trouvent pas ? Mais que ne s'y trouvent-ils, dira-t-on ? je réponds que leur ignorance en est la cause, car comme ils connaissent peu de quelle importance est leur salut, ils ne s'en mettent pas en peine ; ainsi il est du devoir du pasteur de s'accommoder à leur faiblesse. Un berger court après une brebis que le loup emporte, à plus forte raison doit-on courir au salut des âmes. O mon Dieu ! souvenons-nous que le Dieu du ciel et de la terre nous est venu chercher du ciel ici-bas, et qu'il lui en a coûté la vie. Pour ce sujet donc il faut faire l'instruction dans les campagnes dans le temps du prône des Messes, car ordinairement parlant, il n'y a jamais tant de personnes assemblées aux Vêpres. Il ne faut pas oublier ici un abus bien grand de ceux qui s'imaginent satisfaire à leur devoir par la seule récitation du prône, il faut le répéter ; à moins que l'on n'explique les vérités, et qu'on n'en donne l'intelligence, il n'y a point de salut.

Quand il y a deux Messes, le catéchisme se doit faire tantôt à la première et tantôt à la grande : la raison est que l'obligation de l'instruction est générale, ainsi elle doit être donnée à tous. Or, il y en a qui assistent presque toujours aux premières messes comme les serviteurs, bergers ou autres, et d'autres assistent ordinairement aux grandes, en sorte que si l'on n'instruit en ces deux temps différents, plusieurs demeureront sans nourriture spirituelle. L'instruction ne doit pas se faire ni devant, ni après la Messe, parce que cela donnerait lieu à plusieurs de s'en aller, et ordinairement à ceux qui ont plus besoin d'être instruits. Elle doit être courte, comme d'une petite demi-heure. Il faut traiter les personnes malades spirituellement, comme de certains qui sont infirmes de corps auxquels l'on donne peu à manger à la fois, mais souvent. Or la doctrine chrétienne doit être enseignée en deux manières pour en retirer quelque profit, mais particulièrement afin que notre bon Sauveur en soit glorifié. La première, en interrogeant les enfants publiquement, parce que les vérités s'insinuent plus facilement par les demandes et réponses, et les personnes âgées qui les entendent les conçoivent et s'en souviennent mieux. La seconde, par une explication claire de ces vérités et par une exhortation à leur pratique. De plus, il est à considérer que dans les lieux où il ne se célèbre qu'une Messe et à laquelle souvent les bergers et autres serviteurs ne peuvent pas assister, il est nécessaire de choisir quelque temps qui leur soit libre, comme par exemple à l'égard des bergers lorsque leurs bêtes sont dans la bergerie, afin de leur enseigner les voies du salut. Il faut encore remarquer la nécessité du catéchisme à la première Messe, dans les lieux où elle se célèbre, à raison que se trouvant plusieurs villages circonvoisins dans lesquels il n'y a qu'une seule Messe, tout le simple peuple vient en foule de toutes ces paroisses pour entendre cette première Messe et comme il ne retourne pas à une autre Messe, et qu'il ne le peut pas même, si l'on enseigne la doctrine de salut en ce temps-là, tout ce pauvre peuple sera toujours dans l'ignorance ; et c'est à quoi les prélats doivent donner ordre dans leurs diocèses. Après cela, l'on doit encore se persuader fortement, que l'on ne peut pas omettre l'instruction sous prétexte qu'elle est ennuyeuse aux gentilshommes ou à quelques autres personnes. Le sang d'un Dieu répandu pour les âmes nous doit être plus considérable et la perte de ces pauvres âmes pour un jamais. Que les pasteurs se souviennent que les gentilshommes ne les suivront pas au redoutable jugement de Dieu pour les défendre, quand le Dieu de toute grandeur leur demandera compte des âmes commises à leurs soins. Mais ces gentilshommes n'entendront pas la Messe, dira quelqu'un ; je réponds que ce sera par leur faute ; je dis que l'intérêt de Dieu à l'égard de toutes les personnes d'une paroisse est préférable à leur intérêt ; je dis que d'autre part ils sont en très-mauvais état de vouloir empêcher la doctrine chrétienne, et qu'ils font insulte à Dieu en sa propre maison, d'y assister au saint sacrifice de la Messe, dans une si malheureuse disposition ; je dis que le pasteur est obligé de s'acquitter de sa charge sous peine de damnation éternelle, ce qu'il ne pourra faire s'il s'arrête aux volontés de gens, qui ayant peu de lumière ne doivent pas être suivis en ce qu'ils désirent.

Mais en peu de paroles répétons ici ce qui a été dit, qu'un bénéficier qui a charge d'âmes est obligé de leur donner la nourriture spirituelle par droit naturel, humain et divin ; par droit naturel, car ces personnes sont ses enfants spirituels, et il est leur père ; de plus, il a un revenu pour cette charge. Que diriez-vous d'un homme à qui l'on payerait une pension considérable pour être nourri, s'il ne le faisait pas ? y a-t-il justice au monde où il ne fût condamné ? Par droit humain, puisque les ordonnances des conciles, des Papes et des évêques y obligent très-étroitement ; par droit divin, l'Ecriture nous marquant expressément les commandements que Jésus-Christ, Dieu et homme, en a fait. Il n'y peut donc avoir d'excuse à l'égard de a doctrine chrétienne. Si l'on m'objecte qu'il y a des pasteurs qui ne peuvent instruire à raison de plusieurs difficultés qu'on peut alléguer, je réponds qu'en ce cas ils sont obligés indispensablement d'avoir un prêtre qui s'acquitte bien de ce devoir en leur place : si l'on réplique que le bénéfice est d'un

revenu trop modique pour entretenir le pasteur et un prêtre; à cela l'on ne peut dire autre chose, sinon que ce pasteur ne peut en aucune manière garder son bénéfice; la raison en est très-évidente et incontestable, car étant obligé par droit naturel, humain et divin de donner la nourriture spirituelle, s'il ne le peut pas faire par soi-même, ou au moins par quelqu'autre, il faut nécessairement qu'il quitte une charge dont il ne peut s'acquitter; s'il ne le fait pas, il n'est point en sûreté de conscience, et il ne peut s'approcher des sacrements. Mais le grand mal est que plusieurs s'aveuglent sur une affaire d'une conséquence infinie, en sorte qu'ils n'y font pas de réflexion; ils ne s'en accusent pas et quelquefois à la mort même, et les confesseurs n'y pensent non plus qu'eux. Je n'ai qu'un mot à dire là-dessus me tenant dans l'exemple que j'ai déjà cité; un homme serait-il satisfait donnant une pension à un autre pour être nourri, si on lui disait en recevant néanmoins son argent, qu'on ne peut pas lui donner sa nourriture? Très-certainement en toute justice, il serait condamné ou à le nourrir ou à ne pas recevoir sa pension. Davantage ce n'est pas une excuse suffisante de dire qu'on y fait tout de son mieux, qu'on n'en peut faire davantage; car si en faisant tout de son mieux, l'on ne peut s'acquitter de son devoir, c'est une raison qui n'est pas recevable. Je vous demande à vous qui vous en servez : si un homme se mêlait de vous faire un habit ou même des souliers, et qu'en faisant tout de son mieux il n'en pût pas venir à bout, mais gâtât tout : encore une fois, je vous demande que lui diriez-vous? n'est-il pas vrai que vous ne recevriez pas son excuse? n'est-il pas vrai qu'en justice il lui serait défendu de pratiquer un métier qu'il ne sait pas? quand il alléguerait cent fois qu'il a fait tout son possible, ô ciel, ô terre, cependant il ne s'agirait que de la perte d'un chétif habit, que de la perte de souliers. Ici il s'agit de la perte des âmes, de la profanation du sang de Jésus-Christ, d'une éternité, de la perte de Dieu même, et, hélas! on y est insensible. Après tout disons encore qu'un bénéficier à charge d'âmes doit avoir un soin extrême de leur administrer les sacrements; ne les rebuter jamais ou faire froid en quelque temps qu'on les demande (ceci est bien à considérer); n'attendre pas dans les maladies à visiter les malades quand on y est appelé, mais les prévenir; ne pas remettre leur confession sous prétexte qu'ils ne sont pas en danger. Je le dis avec la dernière douleur : combien de personnes sont mortes sans confession par ce prétexte déplorable! mais quand bien même l'on serait certain qu'elles n'en mourraient pas, ne faut-il pas se servir de cette occasion pour les réconcilier avec Dieu? Est-il possible qu'on puisse différer pour peu de temps que ce soit la réconciliation d'une âme avec Dieu? ensuite, l'on ne se doit pas contenter de leur administrer les sacrements, mais il faut les visiter de temps en temps durant leur maladie et particulièrement quand elles sont proches de la mort. C'est une louable coutume de plusieurs diocèses de donner le sacrement de l'extrême-onction aux enfants qui ont l'usage de raison. Enfin, un bénéficier à charge d'âmes doit savoir qu'il est obligé d'exposer sa vie, et de la perdre même quand il s'agit du salut de quelque âme commise à ses soins; ainsi il n'y a point d'heure, soit du jour, soit de la nuit, en laquelle il ne doive courir pour administrer le sacrement de pénitence, quelque danger qu'il y puisse avoir; il n'y a point d'affaire qu'il ne doive quitter, il n'y a point d'obstacle qu'il ne doive surmonter.

Si un ecclésiastique est en dignité dans l'Eglise, il doit examiner avec crainte et tremblement s'il s'est acquitté exactement de ses obligations. Oh! qu'elles sont grandes et terribles en quelques-uns, et que ce n'est pas sans sujet que les Pères ont appelé leurs charges redoutables même à la force des anges! Oh! que de biens arrivent par les soins laborieux d'un saint prélat! mais quels malheurs n'arrivent-ils point si les veilles et les soins d'une conduite pastorale manquent! Mais ce n'est pas assez à un prélat de s'employer, et suremployer, pour me servir des termes de l'Ecriture, pour le salut des âmes, il est obligé rigoureusement de faire un choix très-particulier de tous ses officiers, de tous ses domestiques, afin qu'il n'y ait personne en sa maison qui n'édifie, bien loin d'y donner quelque mauvais exemple. Il doit sur toutes choses choisir un official, dont la prudence et la science soient accompagnées d'un grand amour et zèle de l'intérêt de Dieu. Le défaut de cet amour et de ce zèle sont cause très-souvent que les corrections et châtiments des ecclésiastiques deviennent inutiles. On ne s'applique qu'à les juger et punir, et à peine pense-t-on à remédier à leur intérieur, en leur parlant fortement de leur salut, en leur procurant la visite de quelques personnes zélées qui y travaillent, en leur faisant faire une bonne confession générale, en leur donnant de bons livres et conférant cordialement avec eux des moyens qu'ils peuvent prendre pour s'éloigner du mal à l'avenir et pratiquer le bien. Vous verrez quelquefois de ces ecclésiastiques sortir des prisons épiscopales sans aucun sentiment de conversion; et ce qui est digne de larmes de sang, ils y auront demeuré un temps notable sans s'être approchés du sacrement de pénitence, sans donner les moindres marques de douleur, ne rêvant qu'à leurs affaires extérieures, dont ils se mettent grandement en peine, et pour lesquelles ils n'oublient rien, employant tous leurs amis et toutes sortes de moyens, sans penser presque à la grande affaire de l'éternité. L'une des causes qui contribuent beaucoup à ce désordre déplorable, est que souvent les concierges qui ont soin des prisons épiscopales y tiennent comme un cabaret, et comme il y va de leur intérêt de vendre et distribuer beaucoup de vin, c'est une occasion très-dangereuse pour ceux qui y sont arrêtés, comme aussi les femmes et servantes qui demeurent dans ces lieux. Qu'il serait à désirer que l'on ne mît dans ces charges que des hommes sages, de probité, qui ne fussent pas mariés et qui eussent le zèle de Dieu! Le choix d'un promoteur est également nécessaire, qui considérant l'intérêt de Dieu travaille conjointement avec l'official à gagner les cœurs, à en ôter le vice et y établir l'amour de Dieu. Mais surtout il est de la dernière conséquence de procéder selon les formes du droit, et après cela de poursuivre constamment les appels, soit au métropolitain, soit au parlement. Sans cette poursuite

l'on travaille sans effet, on en prend sujet de demeurer dans le désordre et l'on se moque impunément des ordonnances épiscopales. Je sais ce qu'un promoteur peut objecter, qu'il n'est pas obligé de poursuivre les causes à ses frais et que de plus s'il le voulait faire exactement, il serait nécessité de quitter le lieu où il est attaché pour la poursuite des affaires. C'est pourquoi le remède à ces maux est d'avoir des procureurs à gages à la cour métropolitaine et à la cour du parlement, afin de poursuivre incessamment des affaires, qui sont les affaires de Dieu. Hélas! l'on en a bien pour les affaires du temporel, qui ordinairement ne sont pas négligées. Si l'on pouvait trouver un homme de zèle, qui demeurât sur les lieux pour veiller à ces causes de Jésus-Christ, ce serait un excellent moyen de les bien soutenir. Après tout, quand l'on dépenserait quatre ou cinq cents livres ou plus tous les ans, pour établir l'empire de Jésus-Christ dans un diocèse, et pour y détruire le règne du diable et du péché, qu'est-ce que cela? et n'est-il pas vrai qu'à le bien considérer ce n'est rien? Cependant, souvent les causes demeurent par le défaut d'une somme que l'on emploie facilement à des choses de peu de conséquence. Le corps de Jésus-Christ demeure entre les mains de ses plus grands ennemis, qui le profanent sacrilégement, menant une méchante vie et s'approchant des autels en état de péché mortel. O mon Seigneur, quelle pitié! pour quelque peu d'argent dont l'on gagerait quelques personnes, le vice serait châtié et ne demeurerait pas impuni, et vous ne seriez plus outragé, mon souverain maître et Seigneur de toutes choses. Oui, il se trouve des gens qui font des fondations, qui laissent des biens pour assister les pauvres. O mon Dieu, ô mon Dieu, je le dis avec larmes, ne pensera-t on pas à vous? C'est encore un moyen avantageux, mais nécessaire, après les ordres que l'on a donnés dans les synodes généraux ou particuliers, d'examiner soigneusement s'ils ont été gardés, soit pour la correction des mœurs, soit pour l'établissement de la discipline; et pour ce sujet d'envoyer sur les lieux de temps en temps, comme de trois mois en trois mois, pour en faire la recherche. Il est très-assuré que cette voie est puisssante, que ce soin donne bien à penser à ceux sur qui l'on veille, et je puis dire que sans cette application, l'on se fait à entendre tous les ans dans les synodes de bonnes et belles ordonnances, et l'on se met peu en peine de les exécuter. Tous les ans on les ordonne, et jamais elles ne se pratiquent. De plus c'est un secours merveilleux d'avoir des personnes de probité, de zèle et de jugement, dans plusieurs lieux différents du diocèse, qui, sans se précipiter, sans emportement d'un zèle qui n'est pas selon la science, donnent avis dans le particulier de ce qui s'y passe, leur gardant fidèlement le secret. J'ajoute qu'ordinairement parlant, il faut se servir de la douceur, qu'il faut tâcher de gagner les cœurs et agir comme un bon père avec ses enfants, n'usant de la rigueur que dans la nécessité, quand il n'y a point de changement, de conversion, ou que l'on n'apporte pas les remèdes qui sont nécessaires.

Si un ecclésiastique est obligé par sa dignité de faire la visite des églises et paroisses, comme les archidiacres et autres visiteurs, il doit examiner très-sérieusement et avec beaucoup d'attention la manière dont il s'acquitte de ses devoirs. Il doit considérer s'il fait ses visites en propre personne, à moins que d'être arrêté par maladie. ou par quelque autre empêchement légitime et canonique, comme serait quelque grande affaire pour l'intérêt de Dieu dans l'Eglise; et en ce cas, il est très-étroitement obligé de travailler à présenter à son prélat une personne pleine de l'amour de Dieu, de zèle pour sa gloire, qui soit intelligente et qui ait de l'expérience, pour s'acquitter dignement en sa place de tous les devoirs des visites. Car, que dira-t-on à Dieu, si une seule âme se perd par votre faute? Cependant combien d'âmes peuvent périr si les pasteurs n'y veillent pas assez! et plusieurs pasteurs peut-être n'y feront pas toute l'attention, les visiteurs n'en prenant pas assez de soin. Quand il n'y aurait qu'une seule paroisse où le catéchisme ne se fait point, si c'est par le défaut des soins du visiteur, ah Dieu! quel compte terrible en faudra-t-il rendre? C'est au salut de ces âmes qui ont coûté la vie d'un Dieu, que les visiteurs doivent sur toutes choses s'appliquer; c'est là la grande fin des visites qui selon les conciles sont établies principalement pour l'établissement de la doctrine chrétienne, pour la réformation des mœurs, et pour exhorter les peuples à la pénitence. Nous avons remarqué ci-dessus, comment et en quel temps le catéchisme doit être fait. C'est à quoi le visiteur est obligé de veiller sur toutes choses; et pour ce sujet ce n'est pas assez de demander généralement si la doctrine chrétienne est enseignée, mais il faut descendre dans le particulier pour en examiner la manière et le temps, en conférant doucement avec les personnes qui ont obligation d'en instruire; évitant, autant qu'il se pourra faire, ce qui sent la domination en ce sujet et en tout autre; car enfin tout est possible à la douceur, et pour l'ordinaire l'on ne doit user de sévérité que lorsque les autres moyens deviennent inutiles.

Le visiteur doit examiner si les confesseurs s'appliquent à l'étude de la théologie qui leur est nécessaire; s'ils ont quelques livres de la théologie morale, et s'ils les lisent; s'ils ont des livres de piété qui traitent de l'amour de Dieu et de la dévotion; car puisque la lecture de ces livres est tant recommandée par les saints, et que toutes les personnes qui font profession de vertu ne manquent guère de s'en servir, que doivent faire les prêtres qui sont les dépositaires de la science des voies de Dieu? Comment conduiront-ils dans le chemin de perfection en ignorant les moyens? et comment les apprendront-ils s'ils ne s'appliquent à la lecture des livres spirituels qui les enseignent? mais que bienheureux ceux qui en puisent la science dans les livres de piété, et qui s'y rendent savants par la pratique! Que bienheureux ceux, par exemple, qui auront assez de lumière pour conduire les âmes dans les voies de l'oraison mentale, et qui, par l'exercice qu'ils en auront, en expérimenteront les bénédictions! Oh! qu'il est difficile, sans l'exercice de l'oraison mentale, de s'approcher comme il faut des autels, et de s'acquitter digne-

ment des devoirs de sa charge! C'est une chose bien pitoyable de rencontrer des ecclésiastiques sans livres : mais, comme il a été dit, il ne suffit pas d'en avoir qui traitent des sciences spéculatives quoique sacrées, il est nécessaire d'en avoir qui nous instruisent, et même en particulier, des moyens de fuir le vice et pratiquer la vertu. De plus, le visiteur doit examiner si les sages-femmes sont bien instruites de la matière et de la forme du baptême, et tâcher de donner ordre aux abus qui s'y commettent. Il y en a qui sont trop timides, d'où arrivent de grands maux. Le premier est que dans les accouchements difficiles elles laissent mourir les enfants sans baptême, les pouvant cependant baptiser. C'est pourquoi il faut se donner de garde de les intimider sur ce sujet, mais les encourager doucement à s'acquitter de leur charge en ces occasions, leur apprendre à baptiser sous condition dans le doute raisonnable de vie ou de mort; leur faire voir avec bonté les défauts qu'elles ont commis, si cela arrive; car après tout, si l'enfant ne meurt pas, on y apporte le remède, et en cas de mort, le plus grand mal qui lui puisse arriver, est d'être abandonné. Le second mal est que ces femmes ayant peur se troublent et ne prononcent pas la forme du baptême.

Davantage, le visiteur doit examiner s'il y a des écoles, si les filles sont enseignées par des personnes de leur sexe, et les garçons de même; si dans le besoin tout au moins on sépare dans l'école les garçons d'avec les filles. Saint Charles Borromée et saint François de Sales allaient encore plus avant, avertissant leurs diocésains de se donner bien de garde de faire coucher en même lit les frères et sœurs, quoique jeunes; et à plus forte raison les personnes mariées de coucher dans leur lit leurs enfants. J'ai cru parlant de l'honnêteté des écoles ne devoir pas oublier cet avis si nécessaire de ces deux grands prélats touchant la pureté. C'est une chose bien glorieuse à Dieu d'avoir soin que les enfants apprennent à lire dans de bons livres; comme par exemple, en l'*Introduction de la vie dévote* du saint évêque de Genève, dont nous venons de parler dans le *Pédagogue chrétien*, que l'on peut faire acheter en petit volume, comme il a été fait auparavant sans augmentation et qui coûte peu. Tant d'impressions qui se sont faites de ce livre, traduit en tant de langues différentes, la grande approbation que lui ont donnée les prélats, l'usage presque universel que l'on en fait en toute l'Eglise, dans tant de royaumes différents, sont des témoignages plus que suffisants de la solidité et utilité de ce livre. Ces livres de piété ne servent pas seulement aux enfants, mais aux pères et mères des enfants; si l'on a soin que les enfants les lisent à leurs parents les jours de fêtes, et particulièrement les soirs durant l'hiver. C'est un grand moyen de détruire les abus des soirées, ou des assemblées qui se font le soir à la campagne; et pour le faire plus facilement, il faut se servir de livres, où il y ait quantité d'exemples et saintes histoires, pour leur rendre la lecture plus agréable et moins ennuyeuse. C'est l'une des grandes œuvres que les personnes de vertu peuvent faire, distribuant de ces livres dans les campagnes, comme aussi des cantiques spirituels, pour s'opposer aux diables qui travaillent, et, hélas! avec trop de suites à faire vendre dans les marchés et foires, et même dans les plus grandes villes comme dans Paris, des chansons peu honnêtes, qui ensuite se distribuent parmi les personnes de la campagne, dont la plupart s'occupent à chanter ces sortes de chansons qu'elles apprennent et retiennent avec grande facilité, quoique d'autre part elles soient dans une très-grande ignorance de Dieu. Je me suis quelque fois étonné du peu d'ordre que les magistrats apportent à un si grand mal, ne défendant pas la vente de ces chansons qui sont la cause de tant de péchés, et je ne comprends pas comment ils passent si souvent dans les rues où elles sont chantées avec tant d'effronterie, sans en dire un seul mot. Ah! si le prince était attaqué par des injures insolentes, où est le magistrat qui le souffrît? O mon Seigneur et mon Dieu, il n'y a que vous dont les intérêts sont négligés. Disons encore qu'il faut ôter des écoles les livres fabuleux, les Vies de Notre-Seigneur et des saints, où la malice des hérétiques a mêlé plusieurs choses fausses et ridicules.

Le visiteur doit examiner s'il y a des pécheurs publics, et faire en sorte de leur parler, et même d'aller les chercher en leurs maisons avec bénignité à l'imitation de notre bon Sauveur. L'expérience fait voir de temps en temps que Dieu tout bon y donne sa bénédiction, et quand cela ne réussirait qu'une seule fois, ne doit-on pas encore se tenir trop heureux? Or pour pouvoir y travailler saintement pour la gloire de Dieu, il est nécessaire de se servir de motifs spirituels, de leur montrer avec douceur les suites malheureuses de leur état, de leur témoigner avec grande cordialité que la seule vue que l'on a en travaillant pour les en faire sortir, n'est autre que la gloire de Dieu et leur véritable intérêt, qui est le seul intérêt éternel, ce qu'il leur faut faire bien peser. C'est pourquoi il faut les avertir, et leur en faire donner avis auparavant par d'autres, que l'on est très-éloigné de les vouloir traiter avec sévérité; car souvent la préoccupation qu'ils en ont, et dont le diable se sert, les fait fuir la visite, et absenter même de leurs maisons. On ne doit pas aussi se servir de l'excommunication que dans l'extrémité; parce que souvent celui qui n'est pas disposé dans un temps à se convertir, fait une véritable conversion avec le secours divin dans un autre; et le mal qui arrive de presser trop un pécheur par la voie de rigueur, est que quelquefois il s'approche des sacrements par respect humain, et commet des sacriléges, où il s'emporte en des derniers excès, et en de certaines occasions, à se séparer de l'Eglise. J'ajoute qu'il y a de certaines personnes qui sont arrêtées par des choses qui passent, comme par exemple par un procès qui sera la cause des querelles; or il est de la prudence, après avoir fait son possible, pour les mettre dans leur devoir, d'attendre avec patience que la cause n'étant plus, les effets en cessent. Il faut à l'imitation de Dieu avoir grande compassion des pécheurs, et dissimuler en certaines rencontres leurs péchés, les attendant à pénitence.

Le visiteur doit veiller au temporel des églises. Quand les comptes se rendent devant lui, ce qui

devrait être toujours, les examiner exactement, les calculant, ou faisant calculer par plusieurs fois de peur d'être trompé, ce qui arrive fréquemment, et faisant attention à tous les articles de la recette, et dépense. N'entendre pas les comptes à la vérité, et les renvoyer ordinairement pour être examinés par d'autres, est une source de grands abus; et nous voyons dans les diocèses où cela se pratique, qu'il y a des comptes de dix et douze années, et même de plus longtemps à rendre; ce qui apporte un grand préjudice à l'Eglise. Le visiteur doit veiller à ce qu'il y ait dans toutes les paroisses un inventaire exact de tous les papiers, titres, et contrats de l'église, et l'on doit marquer dans ledit inventaire, le temps, le lieu, et pardevant qui lesdits contrats ont été passés pour y avoir recours au besoin. Davantage, il faut obliger tous les marguilliers, ou trésoriers entrant en charge, de signer comme ils se sont saisis de tous les papiers de la fabrique, afin qu'ils en répondent quand ils sortent de leurs fonctions, et les remettent entre les mains de ceux qui leur succèdent. La négligence en cette matière est cause que les contrats se perdent, ou qu'ils sont soustraits malicieusement et ensuite que les fondations cessent, de quoi l'on répondra sévèrement au jugement de Dieu. Si on acquitte des rentes, on doit les remplacer au plus tôt, faisant mention dans le contrat d'où l'argent provient, et les charges des fondations, afin que rien ne soit omis. Un grand désordre qui se commet en ce sujet, est l'emploi que l'on fait de l'argent de ces rentes acquittées, aux réparations de l'église, sans le remplacer; car quoique de prime abord le service des fondateurs soit continué parce que l'on en connaît l'obligation, dans la suite des temps cela s'oublie, et les fondateurs sont privés du secours pour lequel ils ont aumôné leurs biens. Il doit y avoir un tableau dans la sacristie, ou autre lieu, où tous les services des fondations avec les charges sont marquées par ordre tous les mois. Les confessionnaux sont très-nécessaires, et l'on doit procurer qu'il y en ait autant que de confesseurs. On doit donner ordre qu'on ne boive et mange dans l'église, et régler le temps que l'on sonne les cloches pour empêcher les irrévérences qui se commettent dans le lieu saint. Pour cela l'on ne doit permettre au jour de la Toussaint que l'on sonne plus tard qu'environ neuf heures du soir; ne permettre aux femmes de sonner les cloches, d'avoir des coffres en l'église pour y garder leurs meubles, d'où arrivent des désordres très-grands; défendre qu'on ne fasse aucune procession auparavant le jour, sous prétexte d'arriver plus tôt au lieu où l'on va, ce qui cause encore des abus qui ne doivent pas être soufferts.

Le visiteur doit sur toutes choses veiller à ce que jamais on ne laisse les clefs du tabernacle, des fonts baptismaux, des lieux où sont enfermées les saintes reliques et les saintes huiles, en de certains endroits qui ne ferment point. Les abus épouvantables qui se commettent en ce sujet sont de laisser lesdites clefs sous les nappes de l'autel, ou les mettre en quelque coin de la sacristie, ou si elles sont en des coffres qui ferment, laisser les clefs desdits coffres en pareils lieux, ou si on les porte au presbytère, les laisser exposées à la vue d'un chacun. Les sacriléges abominables qui arrivent de ce peu de soin, sont capables de jeter l'effroi dans tout le christianisme. Nous en parlons sans en pouvoir douter, ayant tenu entre nos mains une hostie consacrée enveloppée dans un morceau de cire du cierge pascal, qui avait servi à des abominations impies; or cette sainte hostie avait été prise dans le tabernacle, le curé du lieu en ayant laissé la clef sans être enfermée. Le diable cependant n'oublie rien, pour faire continuer un désordre si horrible. Il persuade qu'on ne saura pas le lieu où l'on cache la clef dans la sacristie, ou sous quelques nappes, qu'il n'y a personne dans la paroisse qui soit assez méchant pour tomber en de si grands crimes, qu'au reste l'on emporte la clef de l'église chez soi, sans penser pourtant qu'il la faut donner pour sonner les cloches, et appeler le monde au divin service, et que dans très peu de temps on peut ouvrir le tabernacle; et de la sorte le corps d'un Dieu et les choses saintes demeurent exposées aux profanations. L'on apporte encore pour excuse qu'on laisse lesdites clefs, afin que durant son absence, le curé voisin les puisse prendre et s'en servir pour administrer les sacrements s'il en est besoin; comme s'il fallait les laisser toujours sous prétexte d'une absence qui ne peut arriver que rarement, ou s'il n'y avait pas d'autre voie, comme par exemple les mettre dans un lieu sûr du presbytère, en avertissant et donnant le soin à une personne sage et fidèle. Le grand saint Charles Borromée avait ordonné à tous les curés de porter sur eux continuellement lesdites clefs, et en cas d'absence de les mettre entre les mains du prochain curé, ou de quelque autre prêtre. Je n'ai qu'un mot à dire à ce sujet, est-il bien possible que nous ne prenions autant de soin du corps d'un Dieu et des autres choses saintes, que l'on fait d'un malheureux argent? C'est une chose étrange que l'aveuglement que le diable donne dans cent choses de cette conséquence. J'ai vu des églises, dans lesquelles l'on n'y voyait personne durant des temps considérables, cependant on y laissait toujours la clef au tabernacle sous prétexte que l'on pourrait y communier: mais je remarquais à même temps le grand soin que l'on prenait d'emporter les moindres ornements dans la sacristie que l'on fermait avec exactitude, de peur qu'on n'y volât quelque chose. O mon Dieu, il n'y avait que votre corps qui fût dans l'abandon! Dans les églises des campagnes le cierge pascal doit être enfermé hors des temps où l'on ne s'en sert pas. Autant que l'on peut il faut procurer que les ciboires soient d'argent, ou au moins s'ils sont de cuivre ou d'étain, que la concavité soit remplie d'une feuille d'argent, qu'il est facile d'y faire appliquer par les orfèvres, en sorte qu'elle soit bien proportionnée, et bien attachée. C'est le moyen de remédier aux profanations qui arrivent des petits corporaux que l'on met dans les ciboires d'étain ou de cuivre, soit à raison de leur saleté quand on les y laisse longtemps, soit à raison d'une multitude de parcelles consacrées qui s'y attachent, et dont quelques-unes y restent si l'on n'y veille extraordinairement, quand on les fait blanchir. C'est aussi ce qui remédie aux profanations qui peuvent arriver par les voleurs et impies, le peu de

valeur de ces ciboires ne servant pas de tentation à leur avarice. On doit encore prendre garde aux corporaux s'ils ne sont point troués, et d'une toile trop déliée. Il n'y devrait point avoir de grande dentelle, ce qui est contre l'usage que l'on en doit faire. Si les ceintures des aubes ne sont point rompues, et si le nombre est suffisant des corporaux, des ceintures, des purificatoires, n'étant pas possible de les tenir en la netteté requise, s'il n'y en a un nombre raisonnable. Si les calices et patènes d'étain sont propres (il serait à désirer qu'il n'y en eût que d'argent, ou tout au moins que la coupe en fût); souvent c'est une horreur que de voir la noirceur des calices et patènes, et j'ose assurer qu'on ne voudrait pas boire ni manger en des vaisseaux semblables. Sur quoi je prie de remarquer une doctrine constante de tous les théologiens, qui enseignent qu'il y a péché mortel à célébrer la sainte Messe avec des ornements notablement sales, comme par exemple des aubes ou chasubles. Mais que doit-on dire si l'on met le corps d'un Dieu sur un corporal qui fait mal au cœur, sur une patène très-noire, si l'on met le sang d'un Dieu dans un calice semblable ? Oh ! que de péchés mortels se commettent en ce sujet ! mais quel compte les visiteurs auront-ils à rendre de tant de profanations du corps et du sang d'un Dieu, s'ils souffrent l'usage de ces calices, patènes et corporaux ?

Je ne puis ici omettre ce qui est à déplorer avec larmes de sang, que c'est une chose assez ordinaire que ces désordres dans les chapelles des bénéfices simples. Je ne sais comment je puis vivre après y avoir vu le pitoyable état des ornements et vaisseaux sacrés. Cependant le bénéficier n'oublie pas d'en tirer le revenu, bénéficier qui quelquefois n'a jamais vu son bénéfice, que l'on n'y connaît que par ses agents qui viennent recevoir de l'argent, et qui ne laissera pas de s'approcher des sacrements dans un état si malheureux, traitant si indignement le corps et le sang de son Maître. Quelquefois ces chapelles servent en partie aux fermiers pour y mettre leurs grains ou leurs fruits ; et le grand mal est que dans beaucoup de diocèses l'on n'en fait presque jamais la visite ; ainsi continuellement le Fils de Dieu y est indignement traité. Je ne dis rien des charges et fondations qui ne sont point exécutées. Le remède serait non-seulement de les visiter, mais de les interdire jusqu'à ce que tout y fût dans l'ordre. Défendre à tous prêtres, et avec peines, de se servir des ornements qui y sont, et qui sont indécents ; ce qui doit être fait en toutes sortes de lieux ; poursuivre par les voies de droit les bénéficiers et par saisie de leur temporel, invoquant le secours du bras séculier, s'il en est besoin, pour la réparation et décoration desdites chapelles et pour l'exécution des charges et fondations qui y sont. Ce n'est pas un des moindres soins de la visite, que celle des autels portatifs, dont la petitesse, particulièrement quand ils sont élevés sur la table, est cause que l'on ne peut pas recueillir comme il faut les parcelles sacrées ; mais nous en avons déjà parlé. Il serait à désirer qu'ils fussent enchâssés proprement, pour pouvoir reculer le saint calice et prendre mieux sur la patène les particules sacrées. Enfin le visiteur doit donner tout le temps nécessaire pour examiner toutes choses à loisir, et y apporter l'ordre. Que sert de faire grand nombre de visites, et les faire mal ou imparfaitement, ne remédiant pas aux désordres, ou ne le faisant qu'en partie, examinant à la hâte ce qui doit être visité, soit pour le temporel ou le spirituel? Dieu serait bien plus glorifié, et l'Eglise plus honorée d'en faire peu et de les bien faire ; ce qui demande assurément un temps considérable, particulièrement dans les villes où il y a grand nombre de choses à régler. Mais il faut remarquer avec soin tout ce qui a été ordonné, et considérer dans la suite du temps si les ordonnances ont été exécutées ; autrement souvent les visites sont sans effet, et l'on en tire peu de fruit.

Si le bénéficier ou ecclésiastique est supérieur de maisons religieuses, il doit examiner s'il n'est point arrivé par sa faute quelque relâchement en la discipline régulière ; s'il n'y a point donné quelque lieu par négligence ou lâcheté, par une molle condescendance aux désirs et prières, par respect humain. Il doit examiner s'il a l'intelligence nécessaire de la discipline religieuse, et en particulier des *règles* et *constitutions* des maisons qui sont sous sa charge ; car comment réglera-t-il ce qu'il ignore? Or il est obligé très-étroitement de faire observer les règles et constitutions, et considérer avec beaucoup d'attention devant Dieu que le déréglement des maisons religieuses arrive de quelque relâchement, qui semble n'être rien lorsqu'il commence. C'est ce qui doit faire trembler les supérieurs et supérieures, qui verront au jugement de Dieu que leur peu de fermeté et de soin aura été cause, en n'empêchant pas de petits relâchements, de tous les désordres qui dans la suite des temps en seront arrivés. Mais il sera bien tard d'ouvrir les yeux quand ils ne pourront plus y remédier. Qui saurait la grande gloire que Dieu tire des maisons religieuses dont l'observance est en vigueur, et de quel honneur privent ce Dieu de toute majesté les supérieurs qui y souffrent le relâchement, et de combien de maux ils sont cause ! Or le relâchement s'introduit par le peu d'exactitude à l'oraison mentale ; par le trop d'épanchement au dehors, conversant souvent et longtemps avec les séculiers, et s'entretenant de nouvelles et autres choses du monde ; par la négligence des grilles, soit en les ouvrant facilement dans les lieux où le saint usage est qu'elles demeurent fermées, soit en ne les tenant pas dans l'état que les constitutions ordonnent ; par le peu de soin à tenir le voile baissé lorsqu'on parle la grille ouverte ; par le changement dans les habits et meubles quant à la forme ou la matière ; par l'entrée que l'on donne au dedans aux personnes séculières ; par le défaut d'exactitude touchant la clôture ; par la liberté que l'on prend de parler dans le temps du silence ; par l'empressement que l'on a de bâtir, ce qui se doit seulement faire pour la nécessité, lorsqu'il y a un revenu suffisant pour la nourriture et l'entretien entier des religieuses, prenant garde de n'y point faire de dépenses superflues pour l'ornement desdits bâtiments, qui doivent à la vérité être bons et solides, mais nullement mondains, je veux dire n'ayant rien qui ressente la curiosité et les orne-

ments superflus des maisons séculières. Il faut se souvenir que ce sont personnes qui font profession de pauvreté, et que le bâtiment doit être pour des pauvres. Les manquements que l'on fait en ce sujet ne sont pas petits, et l'expérience n'apprend que trop la malédiction que Dieu y donne et la ruine des familles religieuses qui en arrive. La vie des saints nous marque assez l'horreur qu'ils ont eue de ces vains bâtiments. Enfin le relâchement en fait de pauvreté est tout à fait à craindre, et il arrive insensiblement, par de certaines dispenses que l'on accorde, par de petites particularités qui s'introduisent, par l'argent que donnent les parents, et qui n'est pas mis dans les coffres communs, ou, s'il y est mis, par le malheureux usage qui s'en permet; les religieuses le demandant à la supérieure ou dépositaire jusqu'au dernier sou, à peu près comme une personne séculière demanderait son argent à une autre qui prendrait la peine de le garder. De là arrive l'inégalité soit pour la nourriture, soit pour l'étoffe des habits, soit pour les chambres, soit pour de petits meubles, ce qui est bien éloigné de la pauvreté évangélique, qui demande que toutes choses soient en commun, en sorte que toutes les religieuses doivent être traitées également dans la santé et la maladie, à l'égard de leurs habits et logements et de toutes choses; ce qui doit avoir lieu à l'égard de celles qui n'ont point de parents, ou qui n'en reçoivent rien, aussi bien qu'à l'égard des autres. Je sais que l'on répond que le supérieur ou supérieure permettent cette inégalité; je l'avoue, mais il est visible que ces permissions sont des pouvoirs de se relâcher de la pauvreté évangélique, et que les petits défauts que l'on commet en cette matière ont des suites bien fâcheuses. O mon souverain ! s'il est indubitable que vous nous demanderez compte d'une parole inutile, que ferez-vous et que direz-vous à ceux qui permettant le relâchement dans les maisons religieuses vous privent d'une très-grande gloire et sont cause de tant de maux qui dans la suite des temps en arrivent? Pour obvier à ces abus, les supérieurs ou supérieures doivent donner à toutes les personnes religieuses, avec un très-grand soin et très-grande charité, tout ce qui est raisonnable, soit pour la nourriture, soit pour le vêtement, et veiller à ce que rien ne manque, particulièrement à celles qui sont infirmes et malades. Il faut dire encore que l'introduction de certaines coutumes, de certaines manières d'agir ou de parler qui ressentent l'air du monde, de livres curieux, ou de petits meubles, sont la peste de la religion : mais le plus grand des maux est d'y recevoir des personnes qui n'ont point ou peu de vocation. Oh ! que si ceux qui le permettent, ou ceux qui les reçoivent, savaient quelle injure ils font à Dieu, et quel tort ils font à la sainte religion, sans doute qu'ils aimeraient mieux mourir cent fois que de commettre une telle faute qui ne sera point excusée au tribunal rigoureux de Dieu par les prétextes de l'utilité temporelle, ou de la lâche complaisance aux créatures.

Les patrons des bénéfices doivent examiner quel choix des personnes ils ont fait pour les posséder. Ils sont obligés de considérer devant Dieu, si ce sont des bénéfices qui ont charge d'âmes, entre les mains de qui ils ont mis ces âmes qui ont coûté la vie d'un Dieu; et quand les bénéfices seraient simples, entre les mains de qui ils ont mis le patrimoine des pauvres, et les aumônes des personnes pieuses qui en ont fait la fondation ; entre les mains de qui ils ont mis les maisons de Dieu, comme les églises et chapelles, et le soin des vaisseaux sacrés, le soin de placer dignement le corps et le sang du Souverain de toutes choses. Si les personnes choisies en sont indignes, c'est un péché mortel contre la justice, qui oblige à restitution. Mais quand bien même elles ne seraient que moins dignes que plusieurs autres sur qui on aurait pu jeter les yeux pour les prendre, c'est un tort que l'on fait à Dieu et à l'Eglise, et qu'il est difficile d'expliquer. Or pour en avoir quelque lumière, considérez que les âmes rachetées par le prix infini du sang d'un Dieu; considérez que le patrimoine des pauvres, valent bien les revenus que vous tirez de vos fermes. Cela est plus que sensible. Considérez ensuite si vous donneriez vos fermes à un fermier qui les ruinerait, ou qui ne les ferait pas valoir. Regardez si vous les donneriez à un fermier quoique riche, qui vous les ferait valoir la moitié moins qu'un autre bon fermier. Seriez-vous d'humeur à perdre sur le revenu de chaque année mille livres, cinq cents livres? Je vous demande, donneriez-vous vos maisons et terres à ferme sur une simple recommandation, sans vous donner le loisir de faire recherche des qualités et du bien de la personne recommandée? Les donneriez-vous à une personne sur quelques conjectures, sur un peut-être, sur des apparences que quelque jour vous en pourriez bien être payée? Voudriez-vous risquer vos revenus à des apparences, sans avoir rien d'assuré? Seriez-vous assez timide pour ne pas prendre la liberté de supplier un grand seigneur, ou un ami de trouver bon que vous prissiez vos sûretés à l'égard d'un fermier qui vous serait recommandé de leur part? Certainement c'est ce qui est sans difficulté, et il est constant que les hommes du siècle n'exigent de telles faveurs ni ne les accordent. Il s'agit de quelque revenu périssable, l'on a honte de demander d'un homme qui y est intéressé, qu'il n'y prenne pas toutes ses mesures et assurances, et si on lui faisait de telles prières, sans doute qu'il s'en excuserait. O Dieu du ciel et de la terre, il n'y a que vos intérêts sacrés qui ne sont point considérés ! Entendez, ô hommes, mais entendez-le bien. Il n'y a donc que le prix infini du sang d'un Dieu que l'on méprise. Sur un simple mot de lettre on donne un bénéfice, l'horrible lâcheté en va jusque-là que de n'oser pas dire que l'on est dans la résolution de faire un choix des plus dignes. Car quelle différence, ô mon Dieu, entre un homme de bien d'une vertu commune et un homme d'une excellente vertu? Quel bien ne fait pas un homme d'une vertu exquise, non-seulement dans le lieu où il est, mais dans tous les lieux circonvoisins? Que d'âmes tirées du péché, que d'âmes qui avancent dans les voies de la vertu ! Et dans les bénéfices simples, que de pauvres secourus, que de familles ruinées rétablies, que de beaux et magnifiques ornements dans les églises et chapelles, que de catéchismes ou instructions chrétiennes données par les mis-

sions ou autres moyens? Non, le patrimoine des pauvres est employé à faire grand chère à ses amis, à avoir des chevaux et de beaux meubles. Ces gens d'une singulière vertu n'en font pas seulement l'usage que l'on est obligé d'en faire en rigueur de conscience, mais s'oubliant d'eux-mêmes ils consacrent tout au pur intérêt de Dieu seul. Ne comptez-vous donc à rien de préférer une personne digne, à celle qui est plus digne? Mais que dites-vous quand vous procurez des bénéfices à de jeunes gens, qui à peine savent ce que c'est que la sainteté de l'état ecclésiastique, sur un peut-être qu'ils en feront quelque jour bon usage? Je vous conjure de vous représenter le moment de votre mort, et de voir ce que vous voudriez avoir fait en cette heure si terrible. Est-il déraisonnable de vous demander d'avoir autant de considération pour le sang d'un Dieu, pour ses intérêts que vous en avez pour les revenus de vos terres? Après cela ne pensez pas que ce vous soit une excuse d'alléguer que vous présentez les personnes choisies à l'évêque pour les recevoir. Car le prélat ou les grands vicaires ne peuvent pas refuser une personne d'une capacité suffisante, à moins qu'il n'y eût des plaintes, et encore faudrait-il qu'elles fussent prouvées de quelque crime notable. Mais les supérieurs ne peuvent pas donner l'amour et le zèle de la gloire de Dieu, et d'autres talents qui sont à désirer à ceux qui ne les ont pas. Ne vous y trompez donc pas, souvenez-vous que l'on ne se moque pas de Dieu. Ah! que si vous aviez un peu de son véritable amour, que vous en useriez bien d'une autre manière! Souvenez-vous encore qu'en ces matières, il faut prendre avis de personnes attachées au seul intérêt de Dieu seul. Hélas! comment voulez-vous vous régler en ces sujets par ceux qui ne se règlent pas eux-mêmes? Mais ce sont ecclésiastiques, religieux; voyez comme ils se comportent en la nomination ou collation des bénéfices. Si Dieu seul y est regardé, si on ne se laisse pas aller à la considération de la parenté, des amis, des personnes dont l'on a affaire.

Les seigneurs et gentilshommes doivent examiner si par leur autorité ils n'ont point fait quelque tort à leurs sujets ou à d'autres personnes; s'ils n'ont point tenu les dîmes des ecclésiastiques sous leur nom, ou sous un nom emprunté au-dessous de ce qu'elles valaient; s'ils n'ont point vexé de corvées leurs sujets, les obligeant à des charges qu'ils ne devaient pas, ou leur en demandant plus qu'ils ne devaient; s'ils n'ont point gâté leurs blés et autres grains allant à la chasse, s'ils n'ont point fait décharger de taille les personnes riches et accommodées, étant cause ensuite du trop que les autres en ont porté. Si leurs domestiques ont exercé quelque violence, si ç'a été par leur ordre, ou s'ils les ont soufferts laissant le crime impuni; s'ils ont procuré la délivrance d'un méchant homme accoutumé à mal faire; car ordinairement ces gens étant en liberté continuent leurs désordres et font de grands maux; si leurs maisons n'ont point servi de retraite à ces sortes de personnes; s'ils n'ont rien pris de leurs curés ou sujets, comme grains et autres choses sans leur payer; ou s'ils n'ont point exigé d'eux des dons et présents; s'ils n'ont point autorisé le vice, par exemple, les jurements, ivrogneries, impuretés, injustices, soit par leur exemple, soit par leur condescendance. S'ils ont fait leur possible pour détruire et empêcher ces désordres; s'ils ont choisi des personnes d'intégrité pour leurs intendants, juges et officiers; s'ils ont veillé à ce qu'ils s'acquittassent avec justice de leurs emplois et charges; s'ils ont fait raison des plaintes qu'on leur en a faites; si même ils ont fait recherche de la manière dont ils se comportent dans leurs emplois, souvent les personnes vexées n'osant s'en plaindre; s'ils ont veillé à l'observance des commandements de Dieu et de l'Eglise, parmi leurs domestiques et sujets; s'ils ont empêché les désordres des cabarets qui sont dans leur dépendance, comme par exemple, de les tenir ouverts durant le divin service, ou d'y recevoir autres que les passants éloignés de leur demeure; s'ils ont traité peu respectueusement leurs curés et prêtres, exigeant d'eux des devoirs contre la discipline ecclésiastique, et ne les laissant pas en liberté de prêcher, catéchiser, célébrer les divins offices aux heures réglées par leurs évêques, ou les obligeant de prévenir ou retarder l'heure réglée, ne considérant pas le bien public, mais leur commodité.

Si ce sont personnes qui ont porté les armes, et particulièrement qui ont commandé, ils doivent examiner le tort qu'ils ont fait au prochain, soit par eux-mêmes, soit par les autres, ou en commandant ou en n'empêchant pas. Si ce sont juges ou magistrats, ils sont obligés d'examiner s'ils ont la science requise pour s'acquitter de leurs charges; s'ils s'appliquent avec la diligence et l'attention requise aux affaires qu'ils ont entre les mains, et s'ils s'y sont toujours appliqués. L'ignorance et le défaut de la diligence requise n'excusent point; si à plus forte raison par faveur ou par crainte, ils n'ont point violé la justice; s'ils n'ont point jugé selon les lois; s'ils n'ont point fait justice des personnes criminelles et les ont mises en liberté; car en ce cas ils sont responsables des maux qui en arrivent; s'ils n'ont point vidé les causes aussitôt qu'ils l'ont pu; s'ils n'ont point différé, prolongé le temps pour ennuyer les parties et les forcer de la sorte à céder leur droit, ou le tout en partie; s'ils ont tenu la main à la police; s'ils ont puni les blasphémateurs. Le défaut de justice en cette matière est cause de tant d'insolences et d'outrages que l'on fait à Dieu, et qui en attire ses plus grands fléaux : et ce qui est étrange, est de voir l'impunité de ces crimes après tant d'arrêts et d'ordonnances de nos rois. Que les magistrats sachent qu'un jour ils auront affaire à un Dieu, dont ils ont trahi si malheureusement les intérêts. Oui, ils poursuivront une personne qui aurait offensé un de leurs valets, qui aurait tué un chien de chasse, un de leurs pigeons. Voilà, ô mon Dieu, comme les hommes vous traitent. S'ils ont chassé les usuriers publics, donné ordre à empêcher les autres crimes. Si ce sont avocats ou procureurs, ils doivent examiner aussi bien que les juges s'ils ont la capacité requise, s'ils n'entreprennent point de mauvaises causes, ou donnent avis qui soient cause de quelque dommage au prochain. Enfin tous les officiers de justice, médecins, chirurgiens, marchands, hô-

tes, artisans, et qui que ce soit, doivent beaucoup examiner les péchés de leur état : et pour ce sujet il faut prendre une personne habile avec laquelle l'on en puisse conférer comme nous avons dit et particulièrement au troisième chapitre de ce second livre, qu'il sera bon de lire au sujet des péchés d'injustice. Il sera encore grandement utile, comme il a été remarqué, de se servir de livres qui traitent des péchés des différents états : la brièveté de ce petit livre ne nous ayant permis d'en parler qu'en passant. Je prie notre bon Sauveur par son sang précieux, et par le cœur virginal de sa très-pure Mère, qu'il ouvre les yeux à tant de personnes qui vivent et qui meurent dans la participation des sacrements, sans presque réfléchir sur les péchés de leur état, demeurant dans un aveuglement et une insensibilité déplorables, qui les conduisent dans une perte éternelle.

*Oraison à la très-sainte Vierge, reine de toute pureté.*

O Vierge des vierges, toute pure en votre Immaculée Conception, toute sainte dans toutes les actions de votre vie divine, nous vous supplions par les mérites de votre Conception Immaculée, par les mérites de votre virginale pureté, par les mérites de toutes les actions de votre vie céleste, par les mérites de tous les anges, de votre bien-aimé époux saint Joseph, de votre fidèle gardien saint Jean l'évangéliste, et de tous les hommes angéliques, de nous obtenir de votre cher Fils l'adorable Jésus, notre bon Sauveur, la pureté du corps et de l'esprit : afin qu'il n'y ait rien en nous qui serve d'obstacle à ses amoureux desseins, afin que son pur et divin amour vive et règne en tout ce que nous sommes, et en tout ce que nous faisons. Ainsi soit-il.

# LIVRE TROISIÈME.

## CHAPITRE PREMIER.

*S'appliquer a la connaissance de la fin pour laquelle nous sommes au monde : et de l'extrême aveuglement de la plupart des Chrétiens, qui n'y pensent pas.*

Plusieurs choses sont difficiles à entendre, et il y en a qui ne se comprennent pas, comme l'aveuglement de la plupart des Chrétiens, qui non-seulement vivent dans un oubli profond de leur fin, mais qui à peine en ont une légère connaissance. Avoir une âme raisonnable, être éclairé de la foi, avoir l'honneur d'être chrétien, et ignorer ou connaître bien peu, ou ne s'appliquer pas avec grande attention à la fin dernière ; c'est ce qui me paraît incompréhensible. Cependant y a-t-il rien de plus commun que cet oubli et ces ténèbres? Chose étrange, que l'une des premières, des plus ordinaires, et plus faciles leçons du christianisme, est celle qui est la plus ignorée. A peine les enfants commencent-ils à raisonner, qu'on leur enseigne la fin pour laquelle nous avons été créés et mis au monde, et c'est ce que les personnes les plus âgées ne conçoivent que très-faiblement. Je m'explique et je dis qu'il y a peu de gens dans le commun des Chrétiens, et même parmi plusieurs qui vivent assez bien, qui sachent et entendent bien notre fin dernière : la raison est qu'ils la mettent dans le salut, dans leur bonheur, sans considérer que notre salut en tant qu'il est un bonheur parfait pour nous n'est pas notre dernière fin : mais en tant que Dieu est glorifié par notre salut.

Certainement Dieu tout bon veut le salut de tous les hommes, et nous le devons désirer avec lui, et par suite nous devons vouloir et travailler à notre salut. Il n'y a personne qui ne puisse réciter le Symbole de la foi qui est chanté dans toute l'Eglise universelle et qui ne puisse dire en toute vérité ces paroles qui y sont contenues : Que le Verbe éternel Dieu *consubstantiel à son Père est descendu des cieux pour nous autres hommes, et pour notre salut.* (*Symb. de Nicée.*) C'est ainsi que Dieu a aimé le monde d'une charité excessive : mais comme ce Dieu d'infinie grandeur a pour fin sa gloire dans l'œuvre de notre salut ; et que même il lui est impossible d'avoir une autre fin que soi-même, car c'est pour soi-même, dit la sacrée parole, qu'il a fait toutes choses : ainsi la créature ne doit avoir d'autre fin dans son salut, dans tous ses intérêts les plus saints, que l'intérêt et la gloire de Dieu, et que Dieu même. Que l'on dise donc à la bonne heure que la grande affaire est le salut ; que nous n'avons autre chose à faire qu'à nous sauver. Que l'on agisse, que l'on souffre pour le salut. Nous sommes bien éloignés d'y trouver à redire quand cela se fait chrétiennement : mais nous disons que le Chrétien doit savoir que notre propre salut a pour fin la gloire de Dieu. Voyez-vous comme ce Dieu d'amour nous a tirés du rien pour le connaître et l'aimer, pour le servir ici-bas en ce monde, et pour jouir de la gloire éternelle en l'autre? Voyez-vous comme il récompense ses bons serviteurs (ah ! qu'il fait bon de le servir !) d'un bonheur achevé de tous points, d'un bonheur infini? Voyez-vous combien il honore ceux qui l'ont honoré, et la gloire inestimable qui est réservée à ceux qui ont recherché sa gloire? O mon Dieu, que vous êtes un bon maître ; ah ! que les hommes ne vous connaissent-ils! Mais considérez que toute la gloire du paradis dont nous jouirons a pour fin la gloire du Dieu du paradis.

Ecoutez donc, ô hommes. Mon Dieu, que je voudrais bien en être entendu de tous pour vos divins intérêts ! Ne vous y trompez pas, vous n'êtes pas au monde, vous n'avez pas été tirés du néant pour vous ni pour aucune créature, vous n'êtes pas à vous-même. Vous n'êtes pas à la créature ni pour la créature. Vous êtes à Dieu et pour Dieu. Quelle est donc votre folie et votre aveuglement de mettre votre joie dans les honneurs, les plaisirs, les richesses de la terre, ou de vous attrister et de vous peiner si vous en êtes privés, de rechercher l'estime et l'amitié des créatures, ou d'en souffrir avec peine les mépris et abandonnements ! Etes-vous au monde pour le monde? Que vous serviront les créatures dans peu et bien plus tôt que vous ne pensez?

Ah! que vous nuiront les pertes, les disgrâces et privations des choses de la terre? Ne savez-vous pas qu'il faut mourir? Pourquoi donc tant d'empressement pour ce qu'il vous faut quitter sitôt et de vive force? Rentrez, ô hommes, rentrez en vous-mêmes et apprenez que vous avez été créés et mis au monde pour y servir Dieu.

C'est donc là, à proprement parler, l'affaire de tous les hommes, mais affaire si générale, qu'elle est de tous sans excepter un seul. A la vérité il y a des moyens bien différents de servir Dieu. Ceux qui sont dans le cloître et dans le célibat, le servent d'une autre manière que ceux qui vivent dans les embarras du mariage; mais quoique les manières soient différentes, l'obligation du service de Dieu est commune à tous les hommes de toutes sortes d'états, de conditions, de qualités et d'âges. Les rois, les princes, les généraux d'armées, les gentilshommes, les soldats sont au monde pour y servir Dieu, aussi bien que les plus simples personnes et sans emploi, ceux qui vivent dans le siècle, aussi bien que les Capucins et les Chartreux. Nous n'avons tous qu'une même fin. Le religieux n'a point d'autre Dieu à aimer, à craindre, que celui qui vit dans le siècle. Or, c'est ici qu'il y aurait sujet de répandre bien des larmes, la plupart des hommes vivant comme s'ils ne devaient jamais mourir, s'attachant aux biens, plaisirs et honneurs de la terre, comme si ces choses étaient leur dernière fin; car en vérité, quand cela serait, pourrait-on s'en empresser davantage? et au contraire se mettant si peu en peine du service et de la gloire de Dieu, que l'on peut dire qu'ils regardent l'intérêt de Dieu comme une affaire de néant. Etrange renversement des choses! Faire de l'accessoire le principal, et du principal l'accessoire, y peut-il y avoir un aveuglement plus extrême, mais y peut-il avoir un malheur plus terrible?

Apprenez donc, ô Chrétien, que votre grande affaire, et l'affaire de toutes vos affaires, est de servir Dieu. Apprenez qu'il n'y a rien qui vous en puisse dispenser, qu'en cette matière l'on n'y peut jamais avoir de véritables excuses. Ne me dites donc pas que les grands soins que vous donnent votre état, vos emplois, vos occupations, ne vous donnent pas le loisir de servir Dieu. Si cela était, je vous crierais, quittez votre état, vos emplois, abandonnez vos occupations et vos affaires; car après tout y a-t-il affaire, charge, occupation qui soit préférable à ce que vous devez à Dieu? Mais je vous prie de considérer que, pourvu que vos états et occupations soient dans l'ordre de Dieu, vous pouvez sans doute l'y servir, rapportant le tout à sa gloire; et pour ne rien confondre, sachez que le service de Dieu ne consiste pas seulement à assister aux offices divins, à réciter des prières, faire de bonnes lectures, œuvres de charité, et autres actions semblables : mais que celui-là sert Dieu dans la vérité qui exécute les ordres de sa divine providence, en s'acquittant des devoirs et fonctions de son état en vue de la divine volonté, dans la vue du bon plaisir de Dieu. Ainsi les juges et autres officiers servent Dieu en rendant la justice, en prenant les soins nécessaires pour bien examiner les affaires qu'ils ont entre leurs mains; ainsi un soldat en portant les armes, et dans les travaux de la guerre; ainsi un marchand, un artisan dans les emplois de leurs boutiques; ainsi un laboureur, un vigneron dans leurs peines et exercices; ainsi une personne mariée dans les soins de la famille : la raison en est bien claire, puisque tous ces états et emplois ont été établis de Dieu pour le bon ordre de l'univers, et que sans cet ordre toutes choses seraient dans la confusion. C'est donc une vérité constante que l'on peut et doit servir Dieu dans toutes sortes de conditions, quoiqu'il soit vrai qu'il y en ait de plus assurées, ou de plus dangereuses. Le grand secret du salut est d'entrer et de se tenir dans la condition où nous sommes appelés de Dieu. Ceci supposé, demeurez en repos regardant, honorant, et aimant Dieu dans votre état, et toutes les suites de votre état. Si vous êtes riche, servez Dieu en crainte dans le bon usage de vos richesses, et ne vous y attachant pas. Si vous êtes pauvre, servez Dieu avec joie dans votre pauvreté, en souffrant paisiblement toutes les incommodités. S'il vous arrive des pertes, de grandes afflictions, servez Dieu dans vos croix, vous soumettant amoureusement aux conduites de la divine Providence. Enfin en quelque état que vous puissiez être, vous ne pouvez jamais être dispensé d'y servir le souverain Créateur de toutes choses. Il est vrai que si le service de Dieu ne se trouvait que dans l'assistance à la sainte Messe, aux divins offices, vous pourriez avoir une excuse légitime du service divin; de même que s'il ne se rencontrait qu'à faire des aumônes, à réciter tous les jours un grand nombres de prières : puisque les malades ne peuvent pas aller à l'église, les personnes grandement occupées réciter une multitude si nombreuse d'oraisons, les pauvres faire des aumônes. Mais nous avons dit que le service de Dieu est dans l'accomplissement de sa divine volonté, en exécutant et pratiquant les obligations de notre état chrétiennement; c'est-à-dire n'agissant pas seulement par nature, mais par grâce; non-seulement par des motifs surnaturels, et qui touchent nos propres intérêts, mais par des motifs surnaturels, et qui regardent l'intérêt de Dieu, parce que tel est le bon plaisir divin, qui nous ayant engagé dans une condition il veut que nous en portions et acquittions des charges; soit que l'état soit pauvre, ou riche; sa divine Providence disposant de toutes ces conditions ou aisées ou pénibles.

Persuadez-vous donc une bonne fois que votre affaire est de servir Dieu au milieu de tous les embarras du siècle, aussi bien, et aussi véritablement que si vous en étiez séparé, et renfermé dans un cloître, quoique ce ne soit pas en la même manière. Prenez quelque temps tous les ans pour considérer cette vérité à loisir, et pour travailler à sa pratique. Tous les matins levez-vous dans cette pensée et dessein, n'ayant point d'autre volonté que de servir Dieu en toutes choses. Je dis en toutes choses; car premièrement on le doit servir, comme il a été dit, dans tous les emplois de son état; secondement il n'y a point d'action ni de moment dans la vie, où vous ne deviez chercher la gloire de Dieu. Dans la récréation, dans la promenade, dans le boire et manger, dans le dormir, dans vos habits,

vos meubles, et toutes choses sans en excepter la plus petite. Ah ! moment, que tu serais funeste, action, que tu serais terrible, si mon Dieu ne pouvait être servi, aimé, et glorifié en toi ! Servez-vous à la bonne heure des méthodes d'offrandes de toutes les actions à la gloire de Dieu, mais souvenez-vous que le cœur doit parler. Plusieurs offrent tous les matins leurs actions à Dieu, mais avec peu d'effet, n'étant pas persuadés de la nécessité et obligation que nous avons de référer notre être, et toutes les opérations de notre être, nos états et tout ce qui les accompagne, à la gloire de notre Souverain, et n'en ayant pas un dessein assez sincère. Le tout consiste à demeurer ferme dans une résolution inviolable de n'être et de ne vivre au monde que pour Dieu, et de ne faire aucune action avec réflexion qui ne soit pour son honneur : en sorte que dès lors qu'on rentre dans soi-même, en quelque temps que ce puisse être, et quoi que l'on fasse, l'on reconnaisse dans son fond que c'est Dieu que l'on cherche. Cherchez donc Dieu généralement, et sans aucune réserve, non-seulement dans les actions qui de soi sont bonnes et saintes, mais les plus viles et plus basses. Cherchez Dieu entrant dans un état, dans l'acquisition, ou conservation du bien temporel, dans la poursuite de vos affaires, de vos procès, dans l'éducation de vos enfants, en leur procurant des emplois, dans l'amitié de vos proches, de vos amis. Mais prenez garde que vous devez bien faire vos actions pour pouvoir y servir Dieu, qu'elles doivent être dans l'ordre de Dieu, et exemptes de péché. Manger ou boire avec excès, dormir trop, donner trop de temps à la récréation sont choses qui ne sont pas agréables à Dieu, et partant ce serait une chose ridicule de penser les lui offrir. Ne mentez donc pas au Seigneur, donnez-lui vos actions, et tenez-lui votre parole avec le secours de sa sainte grâce.

Considérez un pauvre valet qui est au service de quelque seigneur. Premièrement il tient à honneur de le servir, il le dit, il le publie. Secondement il en fait sa grande affaire ; et cela est si vrai que, si vous lui demandez ce qu'il fait, aussitôt il vous répondra : Je sers monsieur un tel, et cela sans hésiter. C'est sa pensée, c'est son dessein, c'est son état. En troisième lieu, il fait son occupation du service de son maître ; ainsi tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir il agit, il travaille, pour son maître, où il est dans l'attente de ses commandements. Or, si quelqu'un venait le prier d'aller à la promenade, ou de faire quelque autre chose, aussitôt il s'excuserait en disant qu'il est en service, et par suite qu'il est lié, et qu'il ne peut pas disposer de son temps et de sa personne. En quatrième lieu, non-seulement il sert son seigneur, mais il le sert en la manière qu'il lui ordonne. S'il lui donne des commissions et l'envoie au dehors, il ne demeure pas en la maison ; s'il l'arrête auprès de lui, il se donne bien de garde de sortir ; s'il lui donne la charge de quelques affaires, il s'y emploie ; s'il ne lui en donne pas l'ordre, il ne s'en mêle pas. Enfin il sert son maître pour une chétive récompense, quelquefois même il en est bien maltraité, et après tout, la condition servile a toujours je ne sais quoi de bas et d'abject. Après ces considérations, faites-en une application au service que vous devez à Dieu, quel estime en faites vous ? comment en parlez-vous ? en faites-vous votre grande affaire et votre occupation parmi toutes vos affaires et occupations ? sondez votre cœur. N'y a-t-il point quelque moment dans lequel on vous pourrait surprendre, dans lequel vous ne diriez pas en vérité je suis au service de Dieu ? Regardez-vous ce service du Créateur, comme l'unique chose nécessaire ? tous vos autres desseins s'accordent-ils à ce dessein ? l'avez-vous sans réserve en tout ce que vous faites, en tout ce que vous entreprenez ? dites-vous avec fidélité que toutes vos pensées vont à l'honneur et à l'amour de l'adorable Jésus ? dites-vous au diable, au monde et à la chair, lorsqu'ils tâchent de vous divertir du Créateur pour vous amuser aux créatures, que vous êtes lié au service d'un grand et bon maître, qui ne vous le permet pas ? Sera-t-il dit qu'un pauvre valet aura cette fidélité pour une autre créature, et que vous ne l'aurez pas pour Dieu ? Chose étonnante ! un berger se donnera bien de garde de quitter ses moutons, quand ce ne serait que pour une heure, sous prétexte qu'on le prie d'aller se promener. Il passera sa vie malheureusement, dans la solitude et séparation des compagnies, souffrant les incommodités du temps et des saisons, et cela presque pour rien, et le Chrétien pour des récompenses infinies, pour une gloire incomparable, n'aura pas la fidélité et le courage de tenir ferme dans le service de son souverain ! Oh ! que Dieu est mal servi et qu'il est peu servi ! Enfin voulez-vous bien servir Dieu à sa mode ? n'êtes-vous point de ces gens qui voudraient bien que Dieu s'accommodât à leurs petites pensées, qu'il ne les fît marcher que par les voies qui leur plaisent ? Oh ! servez Dieu en sa manière par les voies de consolation ou désolation, dans l'abondance ou la pauvreté ; et persuadez-vous que nous ne sommes jamais mieux, que lorsque nous sommes dans un état que nous ne prenons pas par notre choix, mais qui nous arrive par l'ordre de la divine Providence.

Enfin apprenez donc une bonne fois que nous sommes au monde non-seulement pour nous y sauver, mais pour y glorifier Dieu dans notre salut : et considérez que le défaut de cette connaissance est cause de deux grands désordres. Le premier est beaucoup d'offenses contre Dieu ; car plusieurs ne s'occupant pas assez de la gloire de Dieu dans leur salut, s'abandonnent au péché, sous prétexte d'une bonne pénitence qu'ils espèrent de faire, et dans la pensée qu'après cela ils seront sauvés ; ce qu'ils ne feraient jamais s'ils regardaient l'honneur qu'ils sont obligés de rendre à Dieu en se sauvant. Le second est une grande perte du temps, une vie molle et sensuelle, peu de conformité à la vie de notre bon Sauveur, peu d'attention à l'obligation que nous avons de le servir en toutes choses ; car comme l'on pense se sauver menant une vie aisée, sans se mettre beaucoup en peine d'imiter Notre-Seigneur, on néglige grandement son service. Mais il faut se souvenir que nous avons été créés pour le connaître, aimer et servir ; et que quand nous serions assurés de notre salut par révélation divine, nous aurions toujours la grande affaire que nous avons, qui est de servir Dieu en toutes choses.

## CHAPITRE II.

*Travailler à l'acquisition de notre fin dernière, comme à l'unique affaire d'importance.*

Ce n'est pas assez de connaître le bien, il faut le pratiquer. Peu servirait d'avoir beaucoup de lumières de la fin pour laquelle nous sommes créés, si nous ne travaillions à l'acquérir avec le secours divin, puisque ne l'acquérir pas c'est tout perdre. Mettez-vous donc bien dans l'esprit ce peu de paroles, et ne les oubliez jamais. Posséder tout le monde, et ne posséder pas Dieu, c'est ne rien avoir, et tout perdre. Dites-moi donc, vous qui lisez ceci, quelles sont vos prétentions et vos desseins? sans doute que ce n'est pas l'empire de l'univers; vos pensées ne sont pas si ridicules. Cependant si la possession de tous les honneurs, plaisirs et biens de la terre ne nous servirait de rien, sans la bienheureuse jouissance de Dieu, hélas! que vous servira ce peu que vous en avez, et qui vous attache si malheureusement? que vous servira ce que vous prétendez, et qui fait le sujet de vos empressements? Où sont ces conquérants du monde, les Alexandre et les César? Ils brûlent et brûleront à jamais dans les enfers; hé! que leur servent leurs grandeurs et leurs délices? Quel profit en tirerez-vous, vous à qui je parle, dans peu de temps, à l'instant de votre mort? Non, non, c'est une vérité incontestable que nous tenons de la Vérité même. *Que profite à l'homme s'il gagne tout le monde, et perd son âme?* (*Matth.* XVI, 26.)

Il est donc bien clair que tout le bonheur de l'homme consiste à connaître, aimer, servir Dieu ici-bas en terre, et jouir de lui en l'autre vie. C'est pourquoi je vous dis que c'est l'unique affaire de conséquence. Figurez-vous un homme le plus misérable qui fut jamais, le plus pauvre, le plus délaissé et méprisé, le plus souffrant; et je veux même que cet homme passe toute sa vie dans toutes ces misères : si d'autre part il sert Dieu en vérité, le voilà après sa mort dans des joies infinies, et pour un jamais. Figurez-vous d'autre côté l'homme du monde le plus heureux, imaginez-vous même qu'il jouit sur la terre de nouveaux plaisirs, et qu'il possède une gloire qui n'a rien eu de semblable; s'il ne sert Dieu, après sa mort, le voilà dans des tourments qui ne finiront point. Il n'y a donc point, et il n'y peut avoir d'autre véritable bonheur, que celui qui se trouve dans le service de Dieu.

Après cela je vous demande à vous-même, n'est-il pas vrai que le service de Dieu est l'unique affaire d'importance? n'est-ce pas une folie déplorable de s'empresser, de s'inquiéter, et de se tourmenter pour les autres affaires? Mais n'avez-vous point été du nombre de ces insensés? mais n'en êtes-vous point encore? mais seriez-vous assez aveuglé pour demeurer dans un état si funeste? rendez-vous susceptible de la divine lumière, et en faites un bon usage. Appliquez-vous le reste de votre vie à l'acquisition de votre bienheureuse fin, comme à l'unique affaire de conséquence : pour ce sujet il faut tout faire, tout quitter, tout souffrir, s'il est nécessaire. Mais je vous demande au moins une chose que l'on ne peut pas refuser s'il reste encore quelque peu de raison. Donnez vos soins à cette grande affaire éternelle, comme vous les donneriez à une affaire temporelle qui vous toucherait. Si vous aviez un procès vous y appliqueriez votre esprit avec attention, assurément il ne serait pas besoin de travailler à vous en faire souvenir; vous penseriez aux moyens de le gagner, vous en demanderiez avis à des avocats, et certainement vous prendriez les moyens propres; vous auriez recours à la faveur de vos amis, vous solliciteriez les juges, vous n'y épargneriez rien des peines nécessaires. N'est il pas bien juste au moins d'en faire autant pour la glorieuse possession de Dieu? Après cela je vous dis que si vous travailliez de la sorte pour la bienheureuse éternité, qu'infailliblement, avec le secours de notre bon Seigneur et Maître, vous seriez sauvé. Ah! que direz-vous donc au jugement de Dieu? que lui répondrez-vous sur le mépris ou peu d'estime de sa gloire et de votre bonheur éternel; de n'avoir pas donné à votre éternité bienheureuse des soins que vous avez pris avec ardeur et empressement pour un procès d'un chétif intérêt temporel?

## CHAPITRE III.

*Prendre les moyens qui conduisent à notre fin.*

Nous venons de dire qu'il faut travailler à l'acquisition de notre fin dernière, comme à l'unique affaire de conséquence : et nous disons que pour y travailler avec succès, c'est une nécessité indispensable de se servir des moyens qui y conduisent. Que sert de dire, je veux aller à Dieu, si l'on ne marche dans les voies qui conduisent à Dieu? Plusieurs, mais que dis-je, plusieurs; tous les hommes sans réserve désirent d'être bienheureux. D'où vient donc qu'il y en a si peu qui arrivent à ce bonheur, qui est le sujet des désirs et des recherches de tous les hommes, si ce n'est parce que l'on ne se sert pas des moyens nécessaires pour le posséder? O mon cher lecteur, ne vous y trompez pas comme les autres. Considérez que l'enfer est plein de ces gens qui disaient qu'ils voulaient être sauvés, qui espéraient quelque jour d'être bienheureux dans le paradis, qui disaient que Dieu ne nous avait pas créés pour nous damner, et qu'il était infiniment miséricordieux, qu'il était mort pour nous sur une croix. Il est vrai que ces malheureux avaient raison de penser et croire que Dieu tout bon ne voulait la perte d'aucune âme; mais ils étaient bien aveuglés de ne pas voir qu'il faut nécessairement coopérer aux desseins amoureux d'un Dieu sur nous. Ceux qui sont damnés étaient créatures de Dieu comme nous; Jésus Christ était mort pour eux. C'est donc une illusion diabolique de négliger la pratique des bonnes œuvres sous ce prétexte des bontés de Dieu; autrement il faudrait dire qu'il n'y a point d'enfer, puisque tous les hommes qui y brûlent sont des créatures que Dieu n'avait pas mises au monde pour les damner, mais pour les rendre bienheureuses par sa glorieuse possession. Notre perte vient de nous-mêmes, et nous nous perdons parce que nous ne gardons pas les conditions sans lesquelles il n'y a point de salut.

*Si vous voulez entrer dans la vie,* disait autrefois

notre divin Maître, parlant de la vie éternelle, *gardez les commandements de Dieu.* (*Matth.* XIX, 17.) En peu de mots, il faut éviter le mal et faire le bien. Or, pour la fuite du péché et la pratique de la vertu, l'on a besoin de s'adonner à la prière, et surtout à l'oraison mentale, faire quelque retraite de temps en temps, faire de bonnes lectures, fréquenter les sacrements, prendre avis d'une personne pieuse et sage, converser avec les gens de bien, avoir une singulière dévotion à la sacrée Mère de Dieu, aux bons anges et saints, prier pour les âmes du purgatoire, soulager les nécessiteux par des aumônes, s'appliquer à dompter avec le secours divin la propre humeur, s'éloigner sur toutes choses des amitiés et conversations dangereuses ou mauvaises, travailler à la destruction des mauvaises habitudes, s'appliquer aux devoirs de son état, veiller avec soin sur ses domestiques et sur toutes les personnes qui dépendent de nous, et enfin prendre les moyens qui nous sont propres ou nécessaires pour servir Dieu en vérité. Mais nous parlerons de plusieurs de ces moyens dans les chapitres suivants. Nous finissons celui-ci, en vous demandant ce que vous penseriez d'un homme qui, voulant aller en quelque lieu, prendrait un chemin qui y serait opposé : ne le traiteriez-vous pas de ridicule et d'insensé? Pour l'amour de Dieu, et, hélas! pour l'amour de votre bien éternel, prenez garde de tomber en cette folie, mais folie qui regarde toute une éternité. Je vous demande encore, mais est-ce tout de bon que vous voulez vous sauver? car si cela est, il faut que vous en preniez les moyens. Un homme me dit qu'il veut être riche, qu'il veut avoir de l'honneur, je le vois bien et je n'en puis douter; car je m'aperçois qu'il n'oublie rien, et fait tout de son mieux pour être honoré et avoir des richesses. En usez-vous de même à l'égard de votre salut?

## CHAPITRE IV.

### *Prendre une généreuse résolution de porter sa croix.*

Qui dit un Chrétien, dit un homme de croix; en voici la raison : le Chrétien, en tant que membre de Jésus-Christ, ne peut posséder ou conserver une qualité si divine sans une grande pureté d'âme et de corps. Mais la pureté du corps et de l'âme ne se peut acquérir ou conserver, dans l'état de corruption où nous sommes, sans beaucoup de travail et de peine; donc le Chrétien est obligé indispensablement de souffrir. C'est pourquoi il faut remarquer que les souffrances sont tellement attachées au christianisme, que quand le Chrétien serait seul dans un désert, il n'en serait pas exempt. Nous avons donc beau faire, quoi que nous fassions et quelque part que nous allions, partout nous trouverons des croix, puisque partout nous nous trouverons nous-mêmes, et en nous trouvant, nous ne manquerons pas de croix, par la résistance qu'il nous faut faire à nos propres inclinations, à nos passions et aux mouvements de la nature corrompue. Ajoutez à ceci les contradictions qui arrivent des hommes et des démons, et les peines que Dieu même envoie pour nous purifier et sanctifier. Ajoutez les peines qui viennent des difficultés des affaires, des états, des conditions, des qualités de l'esprit, de l'humeur naturelle, du tempérament du corps, dont les infirmités et maladies sont en si grand nombre. Ajoutez la nécessité de la pénitence pour nos péchés. Ajoutez encore le rapport qui doit se rencontrer entre le membre et le chef. Par toutes ces raisons, il faut ou vivre dans la plus haute des tromperies et des illusions, ou il faut prendre une généreuse résolution de souffrir.

Mais je vous demande, en bonne vérité, que prétendez-vous? êtes-vous Chrétien et êtes-vous dans la résolution de persévérer dans le christianisme? si cela est, il faut donc porter la croix; lorsque vous ne voulez pas souffrir ou que vous souffrez avec impatience et murmure, pensez-vous bien que c'est renoncer aux conditions sans lesquelles il n'y a point de véritable christianisme? Avez-vous bien pensé à cette vérité dans le cours de votre vie passée? mais y pensez-vous bien à présent? y ferez-vous de bonnes réflexions le reste de vos jours? ne vous plaignez donc plus ni ne vous étonnez si vous avez des peines. Souvenez-vous que les croix sont le partage des Chrétiens : mais vous auriez grand sujet de vous affliger et de vous étonner si vous n'en aviez pas, puisqu'elles sont inséparables de l'union avec notre divin Sauveur. Ceux qui sont à Jésus-Christ, selon le témoignage de l'Apôtre, sont des crucifiés; mais notre bon Maître nous enseigne très-clairement que celui qui veut être de sa suite doit porter sa croix.

Après cette vérité de foi, je vous conjure de penser à loisir et sérieusement à ce que vous voulez faire. Si vous voulez suivre l'aimable Jésus notre Dieu, il faut porter votre croix; car il en a ainsi ordonné et a bien voulu nous le déclarer de sa propre bouche. Si vous ne la voulez pas porter avec patience et résignation à ses divins ordres, il faut donc n'être plus de sa suite. Ah! cette pensée me fait trembler. Où irez-vous donc et que deviendrez-vous? Considérez de plus l'obligation que vous avez de porter non-seulement la croix, mais votre croix, notre Maître ayant dit que celui qui veut aller après lui doit porter sa croix.

## CHAPITRE V.

### *Des différentes croix.*

Il faut souffrir et il faut souffrir en la manière qu'il plaît à Dieu. Il ne suffit donc pas de dire j'accepte de bon cœur l'état des souffrances, puisque mon Dieu en a ainsi ordonné; mais il y en a de certaines que je ne puis souffrir. Quelle apparence, dira quelqu'un, d'être réduit dans une entière pauvreté, ayant vécu dans l'aise et honorablement, ou étant personne de qualité? S'il n'y avait que moi, dira un autre, je ne me soucierais pas de mes misères; ce sont mes pauvres enfants, ma famille et mes proches, dont les peines me semblent intolérables. Vous en verrez qui sont contents de leurs maladies, mais ils s'affligent des incommodités qui en arrivent aux autres, ou des suites qui servent d'obstacles à leurs desseins et même à leurs bons desseins. Vous en verrez qui méprisent les médisances, mais ils s'emportent si on touche à leur honneur. Il y en a qui souffrent volontiers plusieurs croix intérieures, et l'exercice qu'ils portent du

côté des hommes ou des démons ou de leurs passions, mais ils s'impatientent sur une certaine humeur qui leur est naturelle, qui les rend fâcheux à eux-mêmes et aux autres, sur quelque disgrâce de corps, quelque défaut d'esprit, à l'égard de certaines tentations honteuses et pénibles, à l'égard de certaines contradictions ou délaissements de leurs meilleurs amis ou des personnes de probité, à l'égard de certaines privations de secours dont ils croient avoir besoin, soit pour le spirituel, soit pour le temporel. On peut dire à tout cela, que ces réserves, quelques prétextes dont l'on se serve, sont de hautes tromperies. Vous dites que vous voulez souffrir, parce que Dieu le veut ainsi : mais ne voyez-vous pas que ce Dieu de toute grandeur qui a ordonné les souffrances, veut que vous portiez celles qui vous arrivent? Qui êtes-vous pour donner des bornes à ses divines conduites, et n'en vouloir que ce qui vous plaît? Qui êtes-vous, qui trouvez à redire aux ordres de la divine Providence, ou qui les voulez régler à votre mode? Qui êtes-vous, pour y apporter la moindre exception? Mais il me semble, me direz-vous, que cette croix ne m'est pas même utile pour mon salut. Je vous réponds que vous êtes dans une grande erreur. Sachez une bonne fois que vous vous pourriez bien tromper dans le choix des souffrances que vous feriez de vous-même, quoiqu'avec de saintes intentions; mais qu'il n'y peut avoir de tromperie dans l'acceptation de celles qui nous arrivent. Nous sommes personnes à nous faire des croix ou trop longues ou trop courtes, ou trop pesantes, ou trop légères; mais il n'en va pas de même de l'adorable Jésus : il nous les fait très-justes, et ce sont toujours les plus avantageuses pour nous, quoiqu'il nous semble le contraire. Celles donc que vous ne voulez pas, ce sont celles qui vous sont propres, et ce sont celles que Dieu veut que vous ayez, et cela vous doit suffire. Laissez aux autres leurs croix, ce ne sont pas les souffrances que Dieu demande de vous; il veut que vous portiez votre croix et non pas celle des autres, sinon par compassion et en leur rendant tous les secours charitables que vous pourrez.

Considérez les différentes croix des amis de Dieu, et ne vous affligez ni ne vous étonnez des vôtres. Il y a eu de grands princes, des souverains même, qui ont été méchamment chassés de leurs royaumes, qui ont été réduits à l'hôpital, qui ont été emprisonnés, que l'on a fait mourir cruellement, et que Dieu tout bon a élevés à une haute gloire dans le ciel, par ces voies d'ignominies, de pauvreté, de privation et de mort. Il y a eu des saints qui ont passé leur vie dans des maladies continuelles et très-douloureuses. Il y en a eu qui ont été décriés, baffoués, déchirés par les médisances, qui ont perdu leur honneur et réputation, contre lesquels on a prêché publiquement et semé des libelles diffamatoires. Il y en a eu qui non-seulement ont souffert des méchants, mais des bons, des gens qui étaient dans une grande estime de vertu, non-seulement des personnes mal intentionnées ou qui leur étaient opposées, mais des gens qui pensaient rendre service à Dieu, de leurs amis, de gens qu'ils avaient beaucoup obligés. Il y en a eu qui ont porté de grandes souffrances, non-seulement des personnes étrangères, mais de leurs plus proches; des maris de leurs femmes, des femmes de leurs maris, des pères de leurs enfants, des frères de leurs sœurs, des sœurs de leurs frères. Il y en a eu qui ont beaucoup enduré de leurs confesseurs, directeurs et supérieurs. Il y en a eu qui ont été délaissés et abandonnés de tous côtés, dont on n'osait pas parler ni garder les lettres, dont on rougissait, que l'on n'osait pas voir à raison de leurs confusions extrêmes. Quelques-uns ont été exercés par des croix extérieures, par des procès, par des pertes, par des injustices. Quelques autres ont été crucifiés par des croix intérieures, par des scrupules qui leur ôtaient toute consolation, par des aridités et sécheresses, par des insensibilités dans le service de Dieu, par des dégoûts, des ennuis, par des tentations contre la pureté, par d'horribles pensées contre la foi, contre Dieu et ses saints. Il s'en est rencontré qui non-seulement ont porté quelques croix, mais qui ont souffert en toutes manières, extérieurement et intérieurement, non-seulement de la part des hommes, mais des diables, qui quelquefois les ont ont obsédés ou possédés, non-seulement durant un certain temps de leur vie, mais jusqu'à la mort et même après la mort. Enfin, considérez les souffrances des martyrs et des apôtres, de la très-sacrée Vierge, les croix épouvantables du tout aimable Jésus, et ensuite considérez qu'assurément les souffrances sont le chemin royal du paradis, le grand chemin, le chemin assuré du ciel; qu'il faut être bien déraisonnable de s'affliger ou de s'étonner, si l'on est assez heureux de se trouver et de marcher dans un chemin qui nous mène au plus grand bonheur qui nous puisse jamais arriver; qu'il faut être grandement reconnaissant d'une si précieuse grâce et en faire un bon usage avec une fidélité entière. Si vous voulez en savoir les moyens, nous en avons traité dans le livre que nous avons donné au public, intitulé *Les saintes voies de la croix*.

## CHAPITRE VI.

*Ne s'ingérer de soi-même dans aucun état et emploi, mais suivre la vocation divine.*

C'est ici que je vous conjure de rentrer en vous-même, s'il vous reste encore quelque désir de votre salut et quelque zèle de l'intérêt de Dieu, pour considérer avec la dernière attention, que votre bonheur ou malheur éternel dépend en partie du choix que vous ferez de votre état et de vos emplois. Si vous aimez donc Dieu, mais si vous vous aimez vous-même, n'entrez jamais, je dis jamais, dans aucun état ou emploi, par quelque considération humaine que ce puisse être. C'est dans cette occasion que vous devez fermer les yeux à tout intérêt temporel, à tous les honneurs et plaisirs que vous pourriez attendre. Ah! que l'éternité, l'éternité vous doit être bien plus considérable! C'est dans dans cette occasion que vous devez vous oublier de votre père, de votre mère, des considérations de famille, de proches et d'amis : vous êtes plus à votre Père céleste qu'à toutes ces personnes. Pensez bien qu'il n'y en a pas une qui vous puisse donner le paradis, ou vous délivrer de l'enfer. Oh!

la folie épouvantable des Chrétiens! qui risquent leur salut éternel pour quelques commodités d'une vie qui passe si vite, ou par complaisance à des créatures qu'il faudra quitter si tôt. Oh! que ces commodités et ces créatures vous serviront de peu à l'instant de votre mort! Mais que le compte que vous en rendrez à Dieu sera terrible! Oh! combien de bénéficiers pour lors voudraient n'avoir jamais eu de bénéfices? combien de seigneurs voudraient n'avoir jamais commandé? combien de juges n'avoir jamais eu aucune charge? Demeurez donc ferme, demeurez donc dans une constance inébranlable, quoi que l'on puisse dire, quoi que l'on puisse faire, quoi que vous puissiez souffrir, pour n'accepter jamais aucun état ou emploi, que par l'ordre de Dieu. Ce que je vous dis à l'égard de votre particulier, je vous le dis à l'égard de toutes les personnes qui sont en quelque dépendance de vous. Pères et mères, je vous le dis à l'égard de vos enfants. Seigneurs, je vous le dis à l'égard de vos sujets. Patrons ou collateurs des bénéfices, je vous le dis à l'égard des personnes que vous présentez, ou à qui vous les conférez. A bas, à bas toute vue humaine, quand il s'agit de Dieu et de notre salut éternel, ou du salut de vos enfants et amis. Ah! ne vous perdez pas pour un jamais, à tout jamais pour quelque respect humain, pour quelque commodité passagère.

Mais que faut-il faire pour cela? me direz-vous. Je vous réponds qu'il ne faut envisager que l'éternité, et le Dieu de l'éternité. Je vous dis que vous devez consulter des personnes non-seulement habiles et savantes, mais zélées pour l'intérêt de Dieu; car sans le pur zèle de l'intérêt de Dieu, les doctes avec toutes leurs sciences ne sont pas de forts bons conseillers dans ces matières, se laissant aller assez facilement aux vues humaines. Je vous dis que vous devez avoir recours à Dieu, à la très-sacrée Vierge, la Dame du bon conseil, aux bons anges et saints, faire quantité de dévotions, donner des aumônes si vous le pouvez, faire quelque retraite; mais surtout vous devez vous tenir dans une entière indifférence à l'égard de toutes sortes d'états, n'en voulant point d'autre que celui où vous serez appelé de Dieu. Tout le reste, sans cette indifférence, n'est pas suffisant. C'est à quoi doivent prendre garde certaines gens, qui ont recours à Dieu à la vérité, mais cependant le penchant qu'ils ont à une chose par attache, et quelquefois secrète, leur fait croire facilement que Dieu veut ce qu'ils veulent. Si vous êtes attiré à la sainte religion hors des embarras du siècle, l'angélique Docteur est d'avis qu'il n'est pas nécessaire de tant délibérer, quand il n'y a pas sujet d'en craindre de mauvaises suites; et la raison qu'il en apporte, est que les vœux qui s'y gardent sont les conseils du Fils de Dieu, qu'il est très-bon de suivre sans aucune difficulté. Cependant il faut examiner si Dieu demande de nous l'observance de certains conseils, et se donner bien de garde de s'y engager, comme il a été dit, par aucun respect humain. Mais, ô mon Dieu! qu'il faut examiner sa vocation, quand il est question d'accepter des bénéfices, soit à charge d'âmes, soit autrement! car, combien sont damnés par le mauvais usage des revenus temporels des bénéfices? Qu'il faut examiner, si l'on entre dans quelque charge du siècle, dans les emplois du monde! Qu'il faut examiner lorsque l'on s'engage dans le monde, qui est tout dans la malignité, selon le propre témoignage de Dieu! Remarquez ici en passant un aveuglement extrême. Si l'on a dessein d'entrer dans l'état religieux, qui est une voie assurée, facile et avantageuse pour aller à Dieu, l'on crie de tous côtés, prenez bien garde, examinez bien la chose; et si l'on pense à s'engager dans le monde, à se marier et avoir des charges, qui sont des choses environnées de toutes parts de mille périls du salut, toutes pleines de précipices, à peine en demande-t-on avis. Qui pense à faire une retraite pour ce sujet? Où sont les pères et mères qui s'en mettent en peine pour leurs enfants?

La grande maxime dans cette occasion, doit être: il ne faut envisager que la gloire de Dieu et son service. Tout mélange d'autre vue est grandement à craindre. Par exemple, une personne veut accepter, permuter, résigner, ou quitter un bénéfice: s'il n'a aucune vue humaine, il recherchera uniquement ce qui sera plus à la gloire de Dieu; mais s'il considère ses intérêts, ou les intérêts de sa famille, il lui sera bien difficile de ne pas se départir de l'intérêt de Dieu. Il verra des personnes capables de glorifier hautement notre commun Seigneur et Maître, et sa très-sacrée Mère; mais ces gens ne lui voudraient pas donner de pension, car en bien des rencontres on ne le doit pas faire; ou la pension ne serait pas si forte; ou ils n'ont pas de bénéfices à donner pour les neveux, ou autres proches. Cela fait qu'on laisse les plus dignes! et Dieu veuille qu'on en choisisse de dignes. Je tremble, quand je pense que même à la mort, l'on tombe dans ce malheur. Hélas! vous verrez des bénéficiers, sur le point de rendre l'âme, signer une résignation par considération humaine, et quelquefois mettre les âmes qui ont coûté la vie d'un Dieu, ou le revenu des bénéfices simples, qui est le patrimoine des pauvres, en des mains qui en feront un étrange usage. O quelle pitié, quel aveuglement, quelle folie! Etre sur le point de paraître devant Dieu, et trahir si indignement ses intérêts; mais cela se peut-il faire? Mais qui se met en peine du salut d'une telle personne, qui souvent n'aura auprès de soi que des gens intéressés pour la créature? Faut-il le dire, les confesseurs quelquefois sont les premiers à engager dans ces affaires malheureuses.

Oh! que bienheureux sont ceux qui envisagent les intérêts de leur Créateur et Souverain en toutes choses! Apprenez, ô créatures, à vous soumettre à ses volontés, et que ce n'est pas à vous à disposer de vos personnes, ni de celles de vos enfants, les destinant à des états et emplois selon vos pensées et inclinations. Ne les engagez pas dans des charges et emplois dans le siècle, sans consulter Dieu et considérer son honneur. Ne les engagez pas dans les bénéfices ou dans les cloîtres par considérations humaines. Autrement, assurez-vous d'une effroyable malédiction de Dieu, et sur vous et sur vos enfants. Ne les empêchez pas d'entrer dans l'état religieux s'ils y sont appelés, et ne vous trompez pas vous-mêmes par les prétextes que la

nature donne quand on les veut dans le monde; car on ne manque pas de dire que l'on peut se sauver dans le siècle, aussi bien que dans le cloître. Il est vrai que l'on peut se sauver dans le monde, mais il n'est pas vrai que l'on puisse s'y sauver aussi facilement que dans l'état religieux. Eh! pourquoi donc enviez-vous à vos enfants la sûreté de leur salut? Il est de foi que c'est mieux fait de ne se pas marier que de se marier, la parole de Dieu y étant expresse: pourquoi enviez-vous un plus grand bien à vos enfants? Mais prenez garde que c'est le plus grand honneur qui vous puisse arriver, et à votre famille, si Dieu en prend quelque personne pour lui être consacrée dans son service d'une manière particulière. Où est votre foi? En useriez-vous de la sorte si un prince souverain appelait auprès de sa personne l'un de vos proches? Après tout, sachez que Dieu est le maître et qu'il doit être obéi. C'en est assez pour renoncer à votre volonté, votre petite consolation, vos petits intérêts, pour son bon plaisir divin. Oh! que vous devez attendre un terrible jugement à votre mort, si vous ne le faites!

Disons un mot à ceux qui s'engagent ou engagent les autres dans l'état ecclésiastique sans vocation divine, ou dans le doute de la vocation de Dieu, par exemple lorsque les personnes sont encore jeunes. Qu'ils se souviennent que les bonnes intentions et bonnes qualités ne suffisent pas. Qu'ils apprennent de l'Apôtre que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne s'est pas introduit de lui-même dans son sacerdoce, mais par l'ordre de son Père. C'est une vérité de foi. Or, je vous demande, est-ce qu'il n'avait pas de bonnes intentions et de bonnes qualités? Après cela, qui êtes-vous, qui osez entrer ou faire entrer dans l'état ecclésiastique sous ce prétexte, et sous le prétexte qu'on mettra ces gens dans des séminaires? Sachez que si le Seigneur ne bâtit la maison, en vain travailleront ceux qui tâchent de l'édifier. L'expérience ne nous apprend que trop les désordres qui en arrivent, quelque éducation que l'on ait eue, et en quelque lieu que l'on ait demeuré.

## CHAPITRE VII.

### *Servir Dieu avec fidélité dans son état.*

Après avoir examiné votre vocation à l'état dans lequel vous vivez, et la vocation des personnes que vous avez engagées dans leurs emplois; si vous connaissez que Dieu n'y a pas appelé, travaillez aussitôt à quitter ou faire quitter un état qui vous met hors de l'ordre de Dieu. Mais si vous ne le pouvez pas, à raison de l'engagement qui ne le permet point; comme par exemple, l'engagement dans les ordres sacrés, ou le mariage, souvenez-vous que vous avez besoin de grâces bien particulières pour arriver à Dieu, et qu'ainsi vous devez vous appliquer extraordinairement à l'affaire de votre salut, ayant grand sujet de craindre la perte de votre âme dans une voie où Dieu ne vous a pas mis. Ne soyez donc pas assez insensé pour en prendre occasion de vous relâcher, ou, ce qui serait abominable, d'offenser Dieu: mais que le danger où vous êtes vous serve d'un puissant motif pour prendre toutes les précautions possibles, afin de ne vous pas damner. Après tout il faut se sauver à quelque prix que ce soit; et en ce cas ou jamais, il faut faire de nécessité vertu. Si la vocation à votre état est de Dieu, examinez si la maladie, des affaires qui surviennent, ou autres empêchements, ne vous ôtent pas le pouvoir de vous acquitter dignement de toutes vos obligations et devoirs; car, nécessairement, il y faut apporter le remède.

Après cela je vous dis, si vous êtes bien appelé, ne vous rendez pas indigne de votre vocation. Que jamais ces paroles du Fils de Dieu ne sortent de votre esprit: *Plusieurs sont appelés, mais il y en a peu d'élus.* (*Matth.* xx, 16.) Jamais personne n'a été mieux appelé que Judas. Sa vocation divine à l'apostolat était toute certaine, puisqu'il avait été choisi par Jésus même, notre Dieu et Sauveur; et cependant il s'est perdu, et s'est perdu après une si divine vocation, et dans la compagnie d'un Dieu incarné. Quel moyen, après un exemple si terrible, de n'être pas saisi de frayeur? Oh! que l'Apôtre disait donc avec beaucoup de sujet: Opérez votre salut avec crainte et tremblement! Tremblez, ecclésiastiques; tremblez, gens du siècle; tremblez, juges; tremblez, marchands, artisans, et qui que vous soyez. Judas s'est damné, conversant et vivant avec celui qui est la vie même et notre souverain bonheur. Hélas! que ferons et que deviendrons-nous, conversant et vivant avec des créatures fragiles et misérables comme nous; étant exposés de toutes parts à des occasions si dangereuses, à des périls si redoutables?

C'est ce qui demande très-assurément des soins plus grands qu'on ne peut jamais dire, des soins pour éviter toutes les occasions de notre perte, ou des relâchements qui y conduisent; des soins pour nous appliquer à Dieu, et nous servir des moyens qui nous y portent. Oh! combien de personnes ont commencé en bons Chrétiens et en saints, et qui ont fini en réprouvés et méchants! Mais remarquez que ce changement arrive insensiblement. Pour l'ordinaire, on ne va pas d'une extrémité à l'autre. L'infidélité commence par la négligence de l'oraison et des autres pratiques chrétiennes; quelque temps après on les quittera en partie; ensuite l'on mènera une vie molle, sensuelle; l'on prendra le grand air du monde, l'on se trouvera dans les belles compagnies; on ne sera plus exact aux devoirs de sa charge; si l'on s'en acquitte, ce sera avec tiédeur; Dieu se retire, et l'on tombe dans le péché. Oh! qu'il y en a peu qui demeurent dans leur première ferveur! Vous, mon cher lecteur, n'êtes-vous point de ce nombre?

Grande fidélité donc, grande fidélité au service de Dieu dans votre état. Pour cela appliquez-vous entièrement à vous acquitter de vos devoirs, ne vous occupant pas l'esprit des autres états qui ne vous regardent point. C'est une ruse ordinaire du diable, de nous faire penser à toute autre chose qu'à ce que nous devons. Le solitaire pensera au bien qu'il ferait dans la conversation; celui qui converse, au bonheur de la solitude; celui qui est dans le ménage, qui a des affaires, au bien de l'état de ceux qui n'en ont point. Ceux qui sont sans charge s'occupent de la gloire que l'on peut rendre à Dieu dans les emplois. Le diable amuse de la

sorte quantité de personnes, les empêchant de jamais bien faire ce qu'ils doivent faire. Appliquez-vous donc solidement à vos obligations, ne vous laissant point aller à mille pensées et désirs d'autres états, que de celui où vous êtes. Mais vous y avez bien de la peine, me direz-vous?—Dieu, qui vous a mis dans l'état, veut que vous en souffriez toutes les incommodités. — Mais il y en a d'autres qui sont dans des voies plus faciles. —Dieu étant notre Souverain, c'est à nous à nous soumettre : et qui sommes-nous, pour lui demander raison de ce qu'il fait? Au reste, apprenez que votre bonheur éternel dépend de la fidélité que vous aurez à servir Dieu chrétiennement dans votre état et emplois.

## CHAPITRE VIII.

*Mettre la dévotion où elle est.*

Si vous voulez servir Dieu dignement, servez-le en esprit et en vérité. Mais remarquez que, pour le servir en esprit et en vérité, il ne faut pas être dans l'erreur, mettant la dévotion où elle n'est pas, et ne la mettant pas où elle est. Comme nous avons parlé de ce sujet plus amplement dans le livre *Du règne de Dieu en l'oraison mentale*, nous dirons ici en peu de paroles que l'erreur, en fait de dévotion, est une source de beaucoup de maux. C'est ce qui fait que les mondains la regardent comme impossible; c'est ce qui fait crier contre, quoique mal à propos ; c'est ce qui la rend odieuse; c'est ce qui produit l'inquiétude et la peine dans les esprits de ceux qui tâchent de la pratiquer; c'est ce qui empêche le progrès véritable dans la vertu, qui fait tomber dans l'illusion, et qui sert d'obstacle pour arriver à la sainte union de l'âme avec Dieu.

Apprenez donc que pour être dévôt il n'est pas nécessaire d'être dans un cloître ou dans la solitude. Si la dévotion consistait dans la retraite, tous les bergers seraient dévots; si elle était renfermée dans le cloître, plusieurs saints et saintes qui ont vécu au milieu des embarras du monde ne l'auraient pas été ; si dans les jeûnes, pénitences et austérités corporelles, grand nombre de schismatiques seraient dans une haute union avec Dieu, ce qui est faux, puisqu'ils sont séparés de l'Eglise. Ajoutez que les faibles et infirmes ne peuvent pas pratiquer de grandes austérités. Si dans les grands emplois pour le service de Dieu, les femmes ne ne pourraient y prétendre, leur état ne leur permettant pas de prêcher, de confesser et d'aller aux missions. Si dans les visions, révélations et miracles, plusieurs âmes d'une éminente sainteté ne seraient jamais arrivées à la haute perfection à laquelle elles ont été élevées ; et en particulier c'est une vérité de foi, puisque l'Ecriture nous en rend témoignage, que saint Jean-Baptiste n'a jamais fait aucun miracle. Si dans les goûts, tendresses et consolations sensibles, plusieurs hérétiques seraient de grands dévots qui abondent en ces sentiments quand ils récitent leurs prières.

En quoi donc consiste la dévotion? Dans une résolution ferme et prompte de servir Dieu en la manière qu'il veut ; soit dans la solitude, dans le cloître, soit dans le monde et la conversation, soit dans la vie active, soit dans la contemplative, soit avec goûts, lumières et inclinations sensibles, soit avec peine, dégoûts, sécheresses et insensibilité , soit en faisant peu ou beaucoup. La dévotion véritable est à faire ce que Dieu veut que nous fassions; à entrer dans l'état où il nous appelle, et à nous acquitter des obligations de notre état; en sorte que ce serait une tromperie d'abandonner ou négliger ses devoirs, le soin de ses affaires, de sa charge, de son ménage, sous prétexte d'une multitude de prières que l'on veut réciter à l'Eglise ou autre part, et cela hors de temps, ou d'autres bonnes œuvres que Dieu ne demande pas de nous. Ce serait une tromperie de vouloir faire plus de bien que Dieu n'en demande de nous ; par exemple, de trop jeûner, veiller, ou de n'en pas faire assez par immortification et amour de nous-mêmes. Redisons-le donc en un mot, le véritable dévot est celui qui fait ce que Dieu demande de lui en s'acquittant avec fidélité des obligations de son état. Cela étant, je vous demande à quoi tient-il que vous ne soyez dans la véritable dévotion, puisqu'il n'y a personne au monde qui n'y puisse et doive être? Tout le monde peut être dévot, cela est bien clair par ce qui en a été dit, mais tout le monde le doit être; car y a-t-il une créature sur la terre qui puisse s'exempter de servir son Créateur en la manière qu'il le demande d'elle? A quoi pensez-vous donc quand vous dites, et vous le dites en riant, que vous n'êtes pas du nombre des dévots? Si vous savez ce que c'est que la dévotion, cela fait trembler. A quoi pensez-vous quand vous dites que vous n'en voulez pas être? Mais savez-vous ce que vous dites? Que faites-vous quand vous la renvoyez aux religieux, ou à quelque petit nombre de personnes qui sont dans le siècle? Mais, hélas! que faites-vous quand vous en riez, ou que vous criez contre? Sachez après cela que la dévotion véritable ne gâte rien, ne trouble rien, n'empêche en aucune façon les devoirs de personne ; mais que son propre est de perfectionner tout, de faire que l'on s'acquitte non-seulement de ses obligations, mais que l'on s'en acquitte très-dignement. Sachez qu'elle ne doit pas répondre des fautes que commettent ceux qui en font une profession particulière, qu'elle n'en est pas cause, mais la faiblesse et l'imperfection de ces personnes.

## CHAPITRE IX.

*De l'oraison mentale et de la retraite.*

Un serviteur de Dieu étant pénétré d'une grande et vive lumière, qui lui découvrait d'une manière admirable les grandeurs de l'être suradorable de Dieu et la longueur inestimable de l'éternité, qui lui donnait une connaissance merveilleuse des joies inénarrables du beau paradis et des supplices infinis de l'enfer; et considérant d'autre part le peu d'application que les hommes avaient à Dieu, au paradis, à l'enfer, à l'éternité, ne s'amusant et ne s'occupant que du monde et des choses du monde, qui passent si vite et qu'il faut quitter nécessairement, quoi que l'on fasse, pour un jamais, se trouva comme abîmé dans des étonnements dont il n'a jamais pu revenir. *O enfants des hommes*, s'écria-t-il avec le Psalmiste, *jusques à quand serez-vous pesants*

*de cœur et aimerez-vous le mensonge?* (*Psal.* IV, 3.) Ah! qu'il faut bien dire que le cœur humain porte par sa propre malice une étrange pesanteur, de demeurer tout plongé dans la terre, sans pouvoir s'élever vers le ciel! Ah! qu'il faut bien dire que l'homme aime la vanité et court après le mensonge, de s'arrêter, de s'attacher aux vains honneurs, plaisirs et commodités de la vie présente, qui n'ont rien de solide, qui n'ont que les apparences et les ombres du véritable bien. Certainement, disait-il encore, il faut reconnaître avec l'Apôtre que ce désordre est un enchantement, il faut reconnaître avec la divine parole dans un autre lieu, que c'est un enchantement de niaiserie et de bagatelles. Mais ce qui le touchait inexplicablement était la vue d'une vérité, rapportée ci-devant, qui est étrangement surprenante. Voici comme il la rapportait. Un homme, disait-il, qui prendrait autant de soin, qui donnerait autant d'application à l'affaire de son salut comme il en donne à un chétif procès, il serait sauvé avec le secours de notre divin Sauveur. Son pauvre cœur était navré et tout percé de douleurs dans la connaissance d'une chose si inconcevable, mais dont la pratique est si ordinaire, et afin de vous en ôter tout doute, je vous demande en répétant une chose dont j'ai déjà parlé dans quelques-uns des chapitres précédents, vous qui lisez ces vérités, je vous conjure de rentrer en vous-même et de considérer, et avec attention, si par le passé vous avez pensé à votre salut éternel comme vous avez fait aux affaires de cette vie temporelle. Conférez heure avec heure, mois avec mois, année avec année. Ah! combien avez-vous donné de ces heures, de ces mois, de ces années, à l'affaire de votre salut, et combien en avez-vous donné aux affaires temporelles? mais je vous demande le peu de temps que vous avez employé pour le salut de votre âme, comment l'avez-vous employé? Regardez d'un côté la manière dont vous vous y êtes pris pour des intérêts chétifs et malheureux d'une vie qui va disparaître bientôt et plus tôt que vous ne pensez; regardez d'autre part la manière dont vous avez agi pour la longue et interminable éternité. Ah! que d'empressements, que d'ardeurs, que de soins, que d'attention pour ce qui passe; que de négligence, que de froideur pour ce qui ne passera jamais!

Après cela, entrez dans des confusions honteuses, perdez-vous dans des humiliations abîmales; mais que pensez-vous faire? en bonne vérité pouvez-vous espérer au salut? mais avez-vous la foi d'un Dieu, d'un paradis, d'un enfer? Pour vous faire voir clairement que vous n'en avez pas la foi, ne demeurerez-vous pas d'accord que l'on s'applique, que l'on donne ses soins aux choses à proportion qu'elles sont ou plus ou moins considérables? On veut vous ravir cent pistoles, vous vous échauffez, vous disputez, vous plaidez, pourquoi cela? parce que la chose vous est de conséquence. On veut vous ôter un double, une épingle, vous vous en riez, vous traitez la chose de bagatelle; c'est qu'elle n'est pas de conséquence pour vos intérêts. Je vous laisse à faire l'application de cette réflexion tout à votre loisir: mais en un mot je vous dis, si cela se pouvait, il faudrait prendre des soins infinis pour ce qui est éternel, et n'avoir que des mépris pour ce qui passe, puisqu'il ne nous en restera rien après la mort. Mais, ô mon Dieu! quel renversement des choses! l'on s'occupe de Dieu, du salut comme si c'étaient des affaires de rien; l'on s'occupe des choses du monde comme si elles faisaient notre bonheur éternel. O aveuglement! ô folie! ô l'enchantement!

Cependant, pour vous traiter en faible, en malade, en aveugle, je vous demande peu de choses. Une fois l'année une retraite de huit ou dix jours, vous avouerez que ce n'est pas grand'chose, de trois cents soixante et tant de jours, n'en prendre que huit ou dix pour une retraite. Il y a des lieux où les hommes peuvent se retirer, il y en a aussi pour les femmes. En passant, j'avertis que Dieu tire une grande gloire des lieux où l'on reçoit en retraite des pauvres filles ou femmes, des servantes et personnes semblables, et que ce Dieu de bonté comblera de toutes ses bénédictions toutes les personnes qui coopéreront à un dessein qui lui est si glorieux. Au moins je vous demande un jour tous les mois ou quelques jours tous les ans. Au moins je vous demande quelque espace de temps les dimanches et fêtes pour considérer sérieusement pour quelle fin vous êtes au monde, pour considérer qu'il y a un paradis, un enfer, pour considérer qui sont ceux qui sont sauvés ou damnés, pour considérer si vous prenez les moyens qui conduisent au bonheur éternel, pour considérer les vérités chrétiennes, les mystères de notre sainte religion, pour considérer ces vérités, au moins, je rougis de confusion en écrivant ceci, au moins comme vous pensez à vos affaires temporelles, comme vous penseriez, comme il a été dit tant de fois, à un chétif procès. Dites votre chapelet, à la bonne heure; récitez vos Heures; mais ne vous en arrêtez pas là, comme fait la plupart du monde; regardez avec attention, considérez, examinez l'affaire de votre salut. Si vous êtes en la campagne et que vous n'y trouviez pas les secours qui sont dans les villes, faites-moi une bonne provision de bons livres, comme par exemple de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales et autres semblables qui vous puissent servir de sujet d'entretien, qui vous instruisent des voies de Dieu, qui vous apprennent l'oraison mentale. Car je vous dis que vous avez besoin de cet exercice pour connaître et faire bon usage des moyens du salut; je vous dis que vous avez besoin de donner tous les jours quelque temps à ce saint exercice, qu'il n'y a rien qui vous en doive empêcher; je vous dis que ceux qui vivent dans les embarras du monde la doivent pratiquer et en ont plus de besoin que ceux qui sont dans les cloîtres; je vous dis que, quelques occupations que vous ayez, vous trouvez du temps pour vaquer à un procès s'il vous en arrive, et je vous dis ensuite, n'en trouverez-vous pas pour l'affaire de l'éternité? Je vous recommande cet exercice uniquement; ne vous découragez point des difficultés que vous y pourriez avoir, continuez avec persévérance malgré vos distractions, vos sécheresses, vos peines. Je vous donne avis d'avoir un excellent livre pour ce sujet, intitulé *Alphabet pour lire en Jésus-Christ*, composé par un religieux de la Merci. C'est un livre tout plein d'instructions très saintes pour l'oraison, qui en aplanit les voies les plus difficiles, qui en lève bien des difficultés,

qui soutient et console les âmes d'une manière très-particulière. Enfin les saints ont comparé l'oraison mentale au boire et au manger, ils l'ont appelée la nourriture de l'âme, ils ont assuré qu'elle en était la lumière et la force : jugez de sa nécessité. Sans sa pratique les plus doctes ne savent pas grand'chose; les prédicateurs, directeurs et confesseurs se privent de grandes bénédictions dans leurs emplois, et les âmes qui tendent à Dieu, des plus saintes faveurs du paradis. Je finis avec cette remarque tirée des écrits de sainte Thérèse, qui assure avoir appris par révélation divine qu'elle eût été damnée si elle n'eût pas persévéré dans la pratique de l'oraison mentale, et que c'était fait de son salut si elle n'en eût repris l'exercice, l'ayant discontinué durant quelque temps sous de beaux prétextes, mais qui dans la vérité, selon son propre témoignage, étaient la plus dangereuse tentation du diable qui lui fût arrivée. Elle assure qu'elle tremblait en y pensant, voyant dans quel danger cette tentation l'avait mise. Hélas! que faites-vous, vous qui ne faites point d'oraison mentale, ou qui la négligez, ou qui en avez quitté l'exercice? Sainte Thérèse avait son innocence baptismale, sainte Thérèse était comblée des plus précieux dons du paradis, sainte Thérèse jouissait de grâces tout extraordinaires, sainte Thérèse avait des amours admirables pour Notre-Seigneur Jésus-Christ; et cependant elle connaît par révélation divine qu'elle eût été damnée sans la pratique de l'oraison mentale, et elle vit dans l'enfer le lieu qui lui était préparé. La raison est que sans le secours de la très-sainte oraison, elle fût tombée dans le péché mortel. O mon Seigneur et mon Dieu, que pensez-vous faire et que pensez-vous devenir, vous qui êtes bien éloigné de l'innocence de cette sainte, de ses grâces et de son amour?

*Oraison à la très-sainte Vierge, Dame des vertus.*

Bienheureuse Vierge, c'est avec bien de la justice que l'Eglise vous appelle la porte du ciel, notre divin Sauveur se servant de vous pour en donner l'entrée aux âmes qui y jouissent de la félicité éternelle ; mais parce que la pratique des vertus, qui sont agréables à votre Fils bien-aimé, est nécessaire pour arriver au bonheur infini qu'il destine aux hommes dans les excès de sa divine miséricorde, l'Eglise vous honore encore sous la qualité de Notre-Dame des vertus, Dieu en faisant le don précieux à votre faveur et par vos charitables intercessions. Obtenez donc, ô ma très-sainte Dame et Maîtresse, de la divine bonté, à votre pauvre esclave et à tous les hommes, les vertus dont nous avons besoin pour plaire à l'aimable Jésus, pour l'aimer sincèrement, pour nous avancer en son chaste et pur amour, pour vivre et mourir en sa dilection et pour chanter ses louanges et les vôtres après notre mort à jamais, pendant toute la glorieuse éternité. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

---

# LIVRE QUATRIÈME.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Vivre de la foi.*

*Mon juste*, dit l'Apôtre, *vit de la foi* (*Rom.* I, 17), et c'est la vie du Chrétien. Grande vérité et très-certaine, mais bien peu connue. La connaissez-vous, vous qui la lisez présentement? Peut-être n'ignorez-vous pas que le Chrétien qui agit par ses sens mène une vie sensuelle. Peut-être êtes-vous persuadé qu'il mène une vie mondaine, s'il se règle par les sentiments et les maximes du monde. Mais savez-vous bien que, s'il ne s'élève au-dessus de la raison, il vit en politique, en philosophe, et non pas en Chrétien? Je vous demande ensuite quelle est votre vie? comment agissez-vous en tout ce que vous faites? Ne vous laissez-vous point aller à l'estime et à l'amour de ce que vos sens vous font paraître beau et aimable? des choses dont le monde fait état, et qu'il aime? N'en demeurez-vous point aux lumières de la raison? qui n'apprend point que la pauvreté, les mépris, les douleurs soient les plus précieuses faveurs du ciel?

Examinez-vous donc fortement sur un sujet de telle conséquence. Jugez-vous vous-même, auparavant que d'être jugé. Considérez que la qualité de Chrétien ne nous servira pas pour être justifiés au redoutable jugement de Dieu, si notre vie n'y a pas été conforme, mais qu'une si grande grâce sera le sujet de notre condamnation, qui sera d'autant plus grande, que les miséricordes de Notre-Seigneur sur nous ont été plus spéciales. Lisez ce que nous en avons dit au chapitre premier du second livre.

Mais disons encore ici que, la vie du Chrétien étant une vie de foi, elle n'a point d'autre règle, d'autre guide, que la lumière de Dieu. Le Chrétien voit toutes choses dans cette lumière divine, et il se donne bien de garde de les regarder jamais seulement par la lumière naturelle, par la lumière que les sciences acquises lui donnent, ou l'opinion des hommes. Regardant les choses comme Dieu les regarde, il les voit toujours dans leur vérité, il donne à chaque chose son prix et sa valeur. Il en prend l'estime qu'il en doit avoir ; et ensuite il s'étudie en la vertu de son Sauveur de régler sa vie et ses actions conformément à son estime. Ce qui fait que tant de Chrétiens mènent une vie si peu chrétienne, est que leurs esprits, se servant d'autres lumières que de celles de la foi, ils tombent dans des erreurs, où sont sujettes les lumières humaines. Comme la volonté se porte à l'amour ou à l'aversion des choses, selon que l'entendement les fait voir aimables ou dignes de haine, ce n'est pas de merveille si l'on s'attache aux honneurs, aux biens et plaisirs, l'esprit étant persuadé que ce sont des biens aimables, se réglant par l'estime

que le monde en fait, et se laissant aller à ses sens. Les véritables Chrétiens, qui ont méprisé le monde et tout ce que le monde estime et aime, ont en cela suivi la lumière de la foi, qui apprend que toutes ces choses ne sont rien. C'est par la même lumière de la foi qu'ils ont pratiqué la sainte haine d'eux-mêmes qui nous est enseignée par l'Evangile, qu'ils se sont consolés dans les plus grands maux de la vie, qu'ils ont aimé les croix, et tout ce qui paraît de plus horrible à la nature. Ils ne se sont jamais arrêtés à ce que pense le monde, à ce qu'il dit. Jamais ils ne se sont arrêtés à leurs sens. S'élevant au-dessus de leur raison, ils ont toujours regardé les choses en la manière que Dieu les voit. Ce qu'il faut faire toujours, et non-seulement dans le temps de l'oraison, ou en d'autres temps que l'esprit est dans l'abondance de lumière sans la résistance des sens, mais encore, remarquez bien ceci, lorsque les sens et l'esprit humain font plus de résistance. Pour lors, malgré toutes les difficultés que l'on ressent, il faut en demeurer à la foi, quoique sans aucun sentiment. Dans l'oraison vous découvrez à l'aise que tout le monde n'est rien. Hors de l'oraison vos sens, votre propre lumière, vous font paraître qu'il est quelque chose d'aimable. Vos sens vous sollicitent à l'amour de ce qui leur agrée, vos lumières vous portent à rechercher ce qui fait l'estime des hommes. Si vous êtes fidèle à vous servir de la foi, mais c'est une fidélité bien rare, même parmi plusieurs personnes de piété, demeurez ferme dans la croyance du néant de tout ce qui n'est pas Dieu, malgré la contradiction de vos sens, de vos lumières, et des lumières des hommes. Enfin souvenez-vous que Dieu prend plaisir d'augmenter le don de la foi dans les âmes humbles et simples; les savants et prudents du siècle s'en éloignant par leur suffisance d'esprit, et la conduite de leurs propres lumières.

## CHAPITRE II.

### *Entrer dans les inclinations de Jésus.*

*Celui qui n'aime pas Jésus*, dit le divin Paul, *soit anathème.* (*I Cor.* XVI, 22.) Mais pouvons-nous l'aimer sans entrer dans ses inclinations? C'est le propre d'une personne qui aime véritablement d'entrer dans les inclinations de la personne aimée; et il n'est pas possible que l'amitié subsiste, pour forte qu'elle puisse être, dans une diversité d'humeurs, de pensées et de volontés. Ne vous y trompez donc pas. L'amour de l'adorable Jésus ne consiste pas en paroles; il faut que le cœur soit conforme à la langue. *Mes petits enfants*, dit le disciple de l'amour, *n'aimons pas de parole et de langue, mais par œuvres et en vérité.* (*I Joan.* III, 18.)

Je vous laisse ensuite à examiner si vos inclinations ont rapport à celles de Jésus; et afin de parler clairement en ce sujet, il ne faut pas confondre les inclinations de la nature corrompue que vous souffrez avec les mouvements de la volonté. Vos inclinations naturelles ne sont pas en votre pouvoir, mais bien les affections de votre volonté, avec le secours divin. Quand je vous parle donc de conformer vos inclinations à celles de notre divin Sauveur, je ne prétends pas vous imposer une loi qui est au-dessus de vos forces. Je ne veux pas dire que vous prétendiez à une exemption de passions, à une insensibilité des mouvements de la partie inférieure, don qui n'a pas été accordé au grand Apôtre; mais ce que Dieu tout bon demande de vous est que, ne consentant point aux sentiments de la nature, et vous élevant avec le divin secours au-dessus de tout sentiment naturel et de toute inclination naturelle, malgré toutes les contradictions de la partie inférieure, vous entriez par les affections libres de votre volonté dans les inclinations de l'aimable Jésus.

Que la nature donc fasse ce qu'elle pourra, que le monde crie, que les diables enragent, à quelque prix que ce soit, il faut aimer le tout aimable Jésus; et comme il ne peut pas être véritablement aimé sans désirer ce qu'il désire, sans vouloir ce qu'il veut, toute notre occupation doit être de nous rendre conformes à ses divines inclinations. Allons donc, mon âme, allons fidèlement à la suite de ce Dieu-Homme, soyons inséparables de sa divine compagnie, arrêtons immuablement nos yeux sur toutes les actions de sa très-sainte vie, aimons ce qu'il a aimé, recherchons ce qu'il a désiré, éloignons-nous des choses dont il s'est éloigné. Ah! quelle différence, si nous le considérons bien, entre ses inclinations et celles des mondains! Regarde-le, ô mon âme, dans la crèche, regarde-le sur une croix, pour en découvrir plus fortement les dispositions sacrées. Regardons ensuite si les nôtres y ont quelque rapport, et souvenons-nous que le ciel est donné aux âmes qui lui sont semblables.

## CHAPITRE III.

### *De l'amour de Notre-Dame, des anges et saints.*

Nous sommes bien obligés, par toutes sortes de titres et de raisons imaginables, d'aimer le tout aimable Jésus; et il faut être étrangement dépourvu de raison pour ne le pas aimer. Mais si nous ne pouvons l'aimer en vérité sans entrer dans ses inclinations, c'est une suite nécessaire d'en avoir de bien douces et bien fortes pour l'aimable Marie, puisqu'entre toutes les pures créatures elle en a été la plus aimée, puisqu'elle a fait le sujet de ses plus amoureuses complaisances. En peu de mots c'est tout dire, que de dire qu'il l'a choisie pour sa Mère, qualité admirable, qui l'élève, selon l'angélique Docteur, à une dignité presque infinie. Oh que cet amour inénarrable du cœur divin de Jésus pour Marie doit donner un grand amour au cœur de l'homme pour cette incomparable Reine du ciel et de la terre! Oh que la dépendance dans laquelle a voulu être à son égard Jésus Dieu porte d'obligation à toute créature, de dépendre avec des soumissions les plus respectueuses, de cette Souveraine des anges! Il est vrai que Dieu n'a nul besoin de la très-sacrée Vierge, étant infiniment suffisant à soi-même. Il est vrai que la glorieuse Vierge, sans Dieu, n'est rien, et que tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle a, vient de sa pure libéralité. Elle est obligée de poser toutes ses couronnes à ses pieds, les tenant uniquement de sa divine bonté; et si toutes les nations la disent bienheureuse, c'est parce qu'il a regardé sa bassesse, et a fait en elle des choses grandes. Mais enfin, puisqu'il veut se servir d'elle, il est le maître; ce n'est pas à nous de lui demander le pour-

quoi, mais bien de lui obéir. Nous honorons donc la très-sacrée Vierge, parce que tel est le bon plaisir divin. C'est la même raison qui nous doit donner une grande dévotion aux bons anges et saints, Dieu voulant être loué, aimé et servi dans le service, l'amour et les louanges de ces heureuses créatures. Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de vous découvrir ici les douceurs, les utilités et les avantages inestimables de la véritable dévotion de la glorieuse Mère de Dieu, des anges et des saints !

Comme nous avons traité assez amplement de la dévotion à la très-sacrée Vierge dans le livre que nous avons donné au public sous ce titre, *Du saint esclavage de l'admirable Mère de Dieu*, et de la vénération et amour des esprits célestes dans le livre *De la dévotion aux neuf chœurs des saints anges*; je dirai seulement ici en peu de paroles, que la dévotion de la très-sacrée Vierge demande de vous une très-haute estime de ses grandeurs, de son culte, des confréries et congrégations érigées en son honneur, des pratiques de dévotion que l'on peut exercer pour sa gloire, et enfin de tout ce qui regarde ses intérêts. Je vous conseille surtout d'avoir des livres qui traitent de sa dévotion, et si vous en avez le moyen d'en donner aux autres ; souvenez-vous du même avis touchant la dévotion aux anges et saints Ce moyen est merveilleux pour procurer la gloire de la Mère de Dieu, des bons anges et saints, dedans nous et dedans les autres. Vous apprendrez par ces livres plusieurs pratiques solides d'une véritable dévotion à l'égard de la très-sacrée Vierge, comme par exemple de jeûner tous les samedis en son honneur, de ne manquer jamais tous les jours à lui rendre quelque respect particulier, de vous dignement préparer à la solennité de ses fêtes, d'en célébrer saintement les octaves, de visiter les lieux qui sont consacrés à Dieu sous son invocation, de vous mettre dans quelque confrérie érigée en son honneur, de pratiquer les vertus et vous abstenir des vices, afin que vous ne lui soyez pas désagréable, ce qui est aussi une solide pratique pour honorer dignement les saints anges : comme aussi de visiter les prisonniers et malades, de revêtir les nus, et faire d'autres œuvres de miséricorde. Choisissez encore un jour toutes les semaines pour honorer plus spécialement ces bienheureux esprits. Le mardi est un jour qui est destiné par l'Eglise spécialement en leur honneur. On fait la grande fête de saint Michel au mois de septembre, la fête de son apparition sur le mont Gargan en Italie le huitième de mai, la fête de son apparition sur le mont de Tumbe en Normandie le seizième d'octobre, la fête de saint Gabriel le vingt-quatrième ou le dix-huitième du mois de mars; la fête de saint Raphaël le dix-neuvième novembre, ou l'un des dimanches entre Pâques et la Pentecôte. N'oubliez pas, dans toutes ces fêtes, de les célébrer comme l'on a coutume de faire la solennité des saints de la plus particulière dévotion. Ayez un amour tendre et fort pour votre bon ange gardien, et ne laissez jamais passer de jour sans lui rendre vos respects. Hélas ! ce prince du ciel prend un soin continuel de vous. Accoutumez-vous saintement à converser avec lui, avec les saints anges des personnes que vous fréquentez, des lieux où vous êtes, et par où vous passez ; mais souvenez-vous de tous les neuf chœurs des anges, que vous pouvez honorer par neuf génuflexions dans votre particulier; par neuf aumônes, par neuf actes de vertu, récitant neuf fois le verset *Gloria Patri*, etc., et choses semblables. Ayez une dévotion spéciale au saint dont vous portez le nom, aux saints patrons des lieux, villes et diocèses où vous demeurez, à saint Joseph, aux bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, à saint Jean l'Evangéliste, à saint Joachim, à sainte Anne et autres saints, que la grâce vous incitera d'aimer plus particulièrement.

## CHAPITRE IV.

### *Penser souvent à Jésus.*

Comme c'est le propre des personnes qui aiment beaucoup de penser souvent à l'objet aimé, et que même il leur serait bien difficile de n'y pas penser; il ne se faut pas étonner si les amants de l'adorable Jésus étaient si fortement occupés de son cher et aimable souvenir. Ils pensaient durant le long des jours à ce divin souverain de leurs cœurs; et les jours ne suffisant pas à leur amour, ils employaient une partie de la nuit dans la pensée de ce prince de leurs âmes : il s'en est même trouvé qui, ayant passé les nuits entières dans cette occupation d'amour, se plaignaient au lever du soleil, comme si cet astre, en découvrant aux yeux de leurs corps les créatures de la terre, eût donné quelque sorte de distraction à leur esprit. Ils fuyaient la conversation des hommes, ils aimaient la retraite et la solitude pour converser plus à l'aise avec l'aimable Jésus ; et s'ils étaient obligés de voir et fréquenter les créatures de la terre au milieu de toutes les compagnies, qu'ils ne souffraient qu'en patience, leur esprit était tout par pensée auprès de Jésus, leur grand et unique tout. Ils regardaient le monde et ce que le monde estime et aime indigne de leurs affections, et comme ils n'avaient aucun amour pour la terre, ce n'est pas de merveille s'ils en étaient si peu occupés.

Malheur à toi monde, malheur à tous tes sectateurs, qui étant tous plongés dans l'affection de la chair et du sang, de leurs corps, des affaires temporelles, de leurs intérêts, du point d'honneur, du respect humain, de leurs familles, ne pensent et ne rêvent à autre chose ! Leur pauvre esprit est toujours inquiet, toujours dans l'empressement et l'application de ces choses, parce qu'ils les aiment; souvent même le repos qu'ils tâchent de prendre par le sommeil en est troublé, et jamais ils ne sont dans une véritable paix, parce qu'ils la cherchent où elle n'est pas. Mais comme ces gens qui ont tant d'amour pour eux-mêmes et pour le monde en ont si peu pour Jésus leur Dieu, ce leur serait un tourment de donner tous les jours une ou deux heures, et même une demi-heure à l'exercice de l'oraison mentale dans la méditation ou contemplation d'un Dieu fait homme pour eux, et de ses mystères ; la raison n'en est que trop sensible, c'est qu'ils ne l'aiment pas. N'est-ce pas une chose ordinaire d'entendre ces gens se plaindre de la longueur d'une Messe qui est d'obligation les dimanches et les fêtes ? ne les voyez-vous pas dans l'impatience si elle dure une bonne demi-heure ou un peu plus ? eux.

qui passent les jours et une partie des nuits ou dans la conversation ou dans le souvenir des créatures. Disons plus, hélas! que font-ils durant la demi-heure qu'ils donnent à entendre la Messe? souvent ils ne rêvent qu'à eux et leurs intérêts, et pendant que leur corps est dans les églises, leur esprit en est bien loin. Ils sont si secs et si peu touchés du divin amour, qu'à peine peuvent-ils dire une parole de cœur; ils vous diront franchement qu'ils n'ont su prier Dieu, parce qu'ils n'avaient pas leurs Heures ou leur chapelet. Cependant c'est la manière dont la plupart des Chrétiens vivent; Chrétiens si peu chrétiens; car est-il concevable qu'un Chrétien, qui est une partie du corps mystique de Jésus-Christ, aime si peu et pense si peu à Jésus-Christ? A-t-on jamais ouï dire qu'un homme fût dans un oubli profond de son propre corps, de sa vie et de tout ce qui le regarde? il ne faut pas craindre, l'on se souviendra assez de manger, de boire et de dormir.

O âme chrétienne, entrez dans une véritable horreur de cet oubli de Jésus-Christ. Aimez Jésus, ah! aimez-le, et sachez qu'il ne peut jamais être assez aimé. Mais comment l'aimer sans penser à lui et y penser souvent? Pensez-y les matins, pensez-y les soirs, tâchez de vous en souvenir quand l'horloge sonne, plutôt en rentrant en vous-même par quelque pensée affectueuse, que par le récit de quelques prières vocales, qui souvent se disent sans attention. Je veux aussi vous parler, à vous qui êtes appliqués par l'opération de son divin esprit, et non pas par imagination ou faux repos de la nature, à la présence spirituelle de Dieu, à la vue simple de la très-sainte Trinité; suivez l'attrait du Saint-Esprit, mais sachez que cet esprit adorable demande qu'au moins de temps en temps vous vous souveniez d'un Dieu anéanti pour vous. Ce serait une haute ingratitude et une dureté extrême de lui tenir compagnie dans sa gloire et le délaisser dans ses anéantissements, en la crèche, sur la croix et en ses autres mystères. Pour ce sujet, ne le regardez pas seulement comme homme, mais comme un Dieu-Homme; et après tout, quelque passif que soit votre état, n'est-il pas vrai qu'il vous laisse encore la liberté de voir et de parler avec des créatures vos semblables? Si cela est, pourquoi ne pourrez-vous pas voir, contempler et vous souvenir de l'adorable Jésus? Certainement, disait autrefois sainte Thérèse, il ne se faut pas imaginer être si spirituels qu'on ne puisse jamais penser à Notre-Seigneur, à sa très-sacrée Mère et aux saints, et ce serait le moyen de faire perdre leur dévotion. Il est vrai, comme nous l'avons dit, qu'il y a des temps où l'âme est toute appliquée par une vue très-simple et imperceptible de Dieu et des trois personnes divines, et en cela il faut suivre l'attrait divin, sans se troubler et se mettre en peine.

## CHAPITRE V,

*Avoir soin de visiter Jésus au très-saint sacrement de l'autel.*

Adorable Jésus, croire indubitablement que vous êtes Dieu, ah! je le répète, que vous êtes Dieu, et que vous demeurez corporellement en la divine Eucharistie sous les espèces sacramentales; et après cela, se mettre si peu en peine de vous y visiter et de vous y tenir compagnie, c'est ce qui surpasse toute pensée. Ne vous étonnez pas, ô Chrétiens, si en tant de lieux de ce petit livre je répète la même chose, si je dis que le peu de pratique de notre foi est une chose incompréhensible; il faut parler conformément à ses pensées; or je vous avoue qu'en écrivant les vérités dont je parle, mon esprit s'y perd dans un abîme d'étonnement, qui s'augmentant toujours de plus en plus, je ne sais que faire et devenir. Envie me prendrait d'aller criant de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume: O hommes, ô hommes, est-il bien possible que vous croyiez ce que vous croyez, et que vous agissiez comme vous agissez? Mais, ô mon Dieu! comment se peut-il faire que ces hommes vous croient Dieu et qu'ils agissent avec vous en la manière dont ils en usent? Savent-ils, ces morceaux de boue, ces vermisseaux de terre, savent-ils un peu, au moins ont-ils la moindre petite lumière des grandeurs infinies de votre être suradorable? Je vois bien qu'ils savent que les rois de la terre, les grands du monde sont élevés au-dessus des autres hommes; aussi je vois en même temps qu'il y a presse à aller leur rendre ses respects, qu'on tient à grand honneur de les approcher, qu'on n'oublie rien, qu'on fait tout le possible pour en être vu, pour avoir la faveur de leur entretien. Mais vous, mon Dieu, devant qui tous les souverains ne sont qu'un peu de poussière et de véritables néants, êtes le seul qui êtes délaissé. L'accès des grands n'est pas facile, mais que ne fait-on pas pour y avoir quelque entrée? Nos églises sont ouvertes aux plus pauvres et abjects aussi bien qu'aux premières personnes de l'Etat, et on est insensible à une grâce si étonnante. O monde, c'est que tu ne connais point Dieu, et l'on aurait grand sujet d'aller prêcher partout que l'on ne connaît pas Dieu, d'aller crier partout *au Dieu inconnu.* (*Act.* XVII, 23.) Il est vrai qu'il s'en est trouvé quelques-uns pénétrés de sa divine lumière, mais aussi quels respects et quel soin n'ont-ils pas eus pour tenir compagnie au Dieu du ciel et de la terre, au très-saint Sacrement de l'autel? Il y en a eu qui, pendant que la plupart du monde est enseveli dans le sommeil, veillaient les nuits au pied des autels en son amoureuse présence; et il s'en est rencontré, et des personnes de qualité, et même des princes, qui, quittant la douceur et la délicatesse de leurs lits, allaient passer la nuit dans les cimetières et aux portes des églises où repose le divin Amant de nos âmes. Il y en a eu qui se sont logés proche de nos temples, afin d'être presque toujours de corps aussi bien que d'esprit en la présence de l'aimable Jésus au très-saint Sacrement de l'autel. D'autres ne pouvaient se lasser d'y demeurer, au moins autant que les obligations de leur état le permettaient, et si la nécessité les pressait de quitter ce paradis de la terre, ils y laissaient leur cœur entier. En quelque lieu qu'ils fussent, quelque part qu'ils allassent, ils étaient toujours en esprit auprès de Jésus, le Dieu de leur amour. Quelques-uns ne manquaient jamais d'aller le visiter dans nos églises un grand nombre de fois tous les jours, et quelques autres, n'y pouvant pas

aller à leur ordinaire, étant arrêtés par maladie ou par quelque autre besoin, ne s'oubliaient pas de prier leurs amis de visiter à leur place leur bon Sauveur, et de lui faire amoureusement leurs excuses.

Mais que voulez-vous faire, vous qui entendez ces saintes pratiques du divin amour? Si vous aimez, je n'ai rien à vous dire, l'amour vous donnera assez de moyens pour tenir compagnie à Jésus, le prince de nos âmes. Cependant je vous conjure de ne passer aucun jour de votre vie sans visiter cet aimable Sauveur. Si vous demeurez à la campagne, ce vous doit être une joie d'avoir plus de lieu de marquer vos respects à votre Souverain, surmontant la peine qui peut se rencontrer à raison du chemin qu'il faut faire, les maisons étant quelquefois fort éloignées des églises. Oui, il est doux à la personne qui aime, quelque temps qu'il fasse et parmi même les rigueurs de l'hiver, d'aller rendre visite à Jésus son unique tout. Il lui est doux d'y aller quelquefois plusieurs fois par jour, et si en de certains temps on se retire à la campagne pour s'y divertir et s'y promener, ô le doux et agréable divertissement! ô la belle et délicieuse promenade, d'aller en visite chez le Souverain des anges et des hommes! Mais ne serez-vous point touché d'amour, si vous pensez à l'étrange solitude où il est dans les églises de nos campagnes? Quoi! aurez-vous bien le courage de le laisser ainsi seul? ne prendrez-vous pas plaisir quelquefois de vous tourner du côté des lieux où il réside corporellement, soit que vous soyez en votre chambre, soit que vous soyez en votre jardin, pour l'adorer, pour lui témoigner vos affections? Pourquoi ne vous mettez-vous pas en un lieu d'où vous puissiez voir quelque église, afin de penser plus amoureusement à Jésus qui y demeure? Mais en quelque lieu que ce puisse être, mettez-vous à genoux si vous pouvez pour adorer ce Dieu créateur de toutes choses, faites vos prières les matins et les soirs vous tournant du côté des lieux des églises; si vous passez auprès de quelques-uns de ces temples du Seigneur, donnez la liberté à vos soupirs sur les froideurs et les glaces des cœurs des hommes, tâchez de descendre de cheval ou de carrosse pour lui donner des témoignages de votre foi; les Turcs ne manquent jamais d'en user de la sorte à la rencontre de leurs mosquées; ô quelle confusion pour vous! Si vous êtes dans une ville, il n'y a rien de plus aisé que de visiter plusieurs fois par jour notre débonnaire Sauveur au très-saint Sacrement. Il y en a qui lui rendent trois visites en l'honneur de la très-sainte Trinité; il y en a qui lui en rendent cinq pour l'honorer dans ses plaies; quelques-uns sept, pour le remercier des sept joies principales de sa bienheureuse Mère; d'autres neuf en action de grâces de la grande gloire des neuf chœurs des anges et de tous les bienheureux, s'entretenant avec tous ces esprits du paradis de l'amour de notre commun roi, les priant de suppléer à nos défauts, et les priant de nous obtenir quelque part à leurs célestes ardeurs. Enfin, tenez compagnie à Jésus quand on porte son divin corps aux malades ou en procession; mais souvenez-vous bien de vous y tenir dans le dernier respect. N'allez pas lui donner un baiser de Judas, par les offenses que vous lui feriez en causant ou pensant volontairement à d'autres choses qu'à lui, lorsque vous serez en sa divine présence.

## CHAPITRE VI.

*Aimer fortement tout ce qui regarde l'honneur et le service de Jésus.*

Comme tout notre bonheur éternel dépend du véritable amour de Jésus, ce n'est pas seulement une chose de grande conséquence, mais de la dernière et d'une infinie conséquence pour vous, de ne vous y pas tromper. Or les effets sont les plus grandes marques que vous en pouvez avoir; l'amour, comme nous l'avons déjà dit autre part, ne consiste pas seulement en pensées et en paroles, mais en œuvres et en vérité. Si vous voulez donc savoir, ou avoir quelques signes de votre amour pour Jésus, regardez ce que vous faites dans les occasions, quand il s'agit de son service et de son honneur. Regardez si vous vous portez avec zèle pour soutenir ses intérêts, si vous vous opposez fortement à tout ce qui lui est contraire. Considérez si vous faites tout le possible pour détruire le péché, son ennemi capital; si vous vous opposez aux médisances dans les compagnies; si vous travaillez à empêcher les jurements; si vous vous appliquez à ôter le vice de l'impureté, soit en soutenant, et assistant les personnes qui sont dans le péril de peur qu'elles ne tombent, soit en retirant celles qui y sont tombées: mais souvenez-vous que la vue d'un Dieu doit bien au moins avoir autant de force sur votre esprit et sur votre cœur pour ne rien commettre dans ces occasions, comme la vue d'un chétif plaisir en a sur l'esprit et le cœur de ces misérables qui cherchent leurs satisfactions sensuelles. Il est vrai, on n'épargne rien pour un misérable plaisir, ni douceur, ni complaisance, ni argent, ni honneur; mais pour un Dieu, hélas! que l'on fait peu de chose! et encore souvent c'est d'une manière étrange. Oh quelle différence de ce que l'on emploie, de ce que l'on donne pour le plaisir, ou de ce que l'on fait pour Dieu! et après tout il semble que Dieu en doive beaucoup de reste; ces personnes se font solliciter, se font prier pour assister de pauvres créatures; on ne leur parle qu'avec rebut; à la moindre rechute on ne veut plus en entendre parler, et notre dureté sera cause souvent que des âmes périssent, pour lesquelles Jésus-Christ est mort. Que les personnes de dévotion fassent réflexion sur ces vérités. Je ne puis me lasser de crier, où est la foi? et pour vous montrer qu'à peine en avez-vous, que feriez-vous, que ne donneriez-vous pas pour délivrer votre père, votre mère, votre mari, vos enfants de la mort? Considérez ensuite ce que vous faites pour empêcher le péché mortel, et tant de péchés mortels, par lesquels on se rend coupable de la mort d'un Dieu; mais pour détruire particulièrement le vice de l'impureté, vous aurez soin que vos domestiques, et toutes les personnes sur lesquelles vous avez quelque pouvoir, vivent dans l'honnêteté, ôtant toutes les occasions de l'impudicité, comme les familiarités trop libres entre personnes de divers sexe, les paroles à double entente, qu'il ne faut jamais souffrir, toutes les chansons qui peuvent y

porter, toutes sortes de cajoleries, les nudités honteuses, les tableaux et statues où il s'en rencontre : en vérité comment peut-on dire que les lieux où ces sortes de tableaux et statues se trouvent soient des maisons chrétiennes ? O Chrétiens qui n'en avez que le nom, sépulcres blanchis au dehors, qui ne renfermez que des charognes puantes au dedans. Le jour viendra bientôt qu'on vous lèvera le masque, et que, vivant en païens plutôt qu'en fidèles, votre part sera avec eux dans les flammes éternelles. Si vous souffrez encore la lecture des méchants livres, si vous ne les brûlez pas, sachez que le Dieu des vengeances en fera une terrible justice. Ces sortes de livres sont les moyens dont le diable se sert davantage pour faire la guerre à Dieu. Or il faut comprendre sous les livres dont la lecture est mauvaise ou dangereuse, non-seulement les livres impurs, mais tous les livres défendus, et tous ceux qui sont dangereux en la foi, soit qu'ils traitent de doctrines nouvelles et curieuses, ou de sciences trop élevées pour les personnes qui les lisent, comme par exemple les matières de la prédestination et de la grâce, qui ont fait tomber dans le précipice plusieurs femmes ou hommes peu versés en la théologie.

Mais le véritable amour ne s'arrête pas seulement à détruire tout ce qui est opposé à la personne aimée, il fait tous ses efforts pour soutenir son honneur et procurer sa gloire en toutes les manières possibles. Si vous aimez donc en vérité Jésus, que ne ferez-vous pas pour l'honneur de son corps adorable ? Lui dénierez-vous quelque argent, à lui qui vous a donné tout ce que vous êtes et ce que vous avez, pour acheter des corporaux, des calices, des ciboires, des tabernacles, pour placer avec quelque sorte de décence ce corps divin ? Se passera-t-il bien quelque année où vous n'épargniez quelque chose pour un si digne sujet ? Lisez ce que nous en avons écrit au chapitre septième du premier livre de ce petit ouvrage. Mais que ne ferez-vous pas pour lui acquérir des empires ? considérez l'ignorance de tant de pauvres gens de la campagne, considérez la malice de tant de pécheurs : peut-être n'êtes-vous pas prêtre ou prédicateur, pour enseigner ces peuples et les exhorter à se donner à Dieu ? mais si vous pouvez contribuer à quelques missions, vous ne laisserez pas de travailler par ce moyen à assujettir ces âmes au règne de l'adorable Jésus. Les relations de la Grèce nous apprennent que peu de chose suffirait pour y faire des biens incomparables. Souvenons-nous que la France doit les premières instructions de sa foi aux hommes apostoliques que Dieu tout bon nous a envoyés de ce pays. Mais quelle gloire arrive à notre bon Sauveur par les missions des pays étrangers, du Canada, du Tonquin, de la Chine, des Indes orientales et occidentales ? Je vous conjure ici de rentrer dans vous-même, pour penser à loisir et avec grande attention aux dépenses immenses que les princes de la terre font pour soutenir les frais d'une guerre, et cela pour défendre quelque ville de leur obéissance, ou accroître d'une place les limites de leur royaume. Ici il s'agit de la conquête de pays tout entiers, de grands royaumes, d'empires vastes, à l'obéissance de Jésus, et on est insensible. Oui, ô mon Dieu ! le monde ne vous connaît point. Disons encore que si vous aimez Jésus, vous garderez ses intérêts en donnant d'excellents pasteurs au gouvernement des cures, en remplissant les bénéfices simples de personnes très-dignes ; mais remarquez bien qu'il ne suffit pas de choisir des personnes savantes, si elles ne sont pleines du divin amour et du zèle de l'intérêt de Dieu. Enfin, si vous aimez Jésus, ayez grand soin des pauvres, des prisonniers, des malades, qui sont d'une manière spéciale ses membres ; ayez grand soin des pauvres ames qui brulent si pitoyablement dans les flammes du purgatoire ; préparez-vous avec de saintes dispositions à célébrer toutes les fêtes de cet aimable Dieu-Homme, faites-en les octaves avec une dévotion particulière, ayez de ses images en votre chambre, faites-en la distribution aux pauvres et surtout dans les campagnes ; ayez des livres qui enseignent à l'aimer, et ne manquez pas, si vous pouvez, d'en donner aux autres ; c'est un des plus puissants moyens d'avancer son honneur et sa gloire. Après tout il ne faut rien dire à un cœur qui aime. Pour peu d'amour sincère que l'on ait pour le tout aimable Jésus, on court, on vole, on souffre ; on fait tout, quand il s'agit de ses divins intérêts.

## CHAPITRE VII.

*Mettre toute sa confiance en Jésus.*

*Celui-là est maudit, qui fait de la chair son appui* (*Jerem.* XVII, 5) ; *car toute chair est foin.* (*Isa.* XL, 6.) Ces sentiments sont tirés de la divine parole. Ne vous appuyez donc jamais sur aucune chose créée ; ne mettez pas votre confiance en vos biens et richesses, en vos charges et honneurs, en l'estime et amitié de créature vivante telle qu'elle puisse être ; en votre crédit, en la faveur auprès des grands, en vos industries et en votre esprit ; car enfin tout le créé n'est qu'un pur néant devant Dieu ; et n'est-ce pas une haute folie de se confier, de s'appuyer sur ce qui n'est rien ?

Mettez toutes vos espérances en celui qui est le grand, le véritable et l'unique Tout. Espérez en lui, vous souvenant de ce que le Saint-Esprit nous enseigne, que jamais personne n'a mis en lui son espérance, qui n'y ait trouvé son secours. Confiez-vous en Jésus ; puisque non-seulement il est bon, mais qu'il est la bonté même ; puisque non-seulement sa bonté est très-grande, mais qu'elle est infinie ; mais confiez-vous en lui seul très-uniquement, confiez-vous en lui seul généralement et sans la moindre petite réserve en toutes choses et pour toutes choses, aussi bien pour le temporel que pour le spirituel. Ne faites pas comme la plupart des gens, qui ordinairement se confient assez à Jésus pour leur salut, pour leur éternité, et quelquefois même cela dégénère en présomption : mais vous les verrez dans l'inquiétude et le trouble à l'égard des choses temporelles, d'une vie qui disparaît aussitôt qu'elle commence de paraître : il leur semble que la terre leur manquera toujours. Pauvres gens bien abusés, qui tenant leurs esprits en repos par la confiance qu'ils ont en Dieu leur Sauveur au sujet de toute une éternité, répétons-le, de toute une éternité, car c'est ce qui nous doit bien faire trembler, à peine peuvent-ils y avoir quelque confiance pour des choses qui ne font que passer, et ainsi ils sont toujours

inquiets et ne possèdent jamais la véritable paix de l'âme.

Mais ne croirez-vous jamais aux paroles de la vérité même, de l'adorable Jésus ? ah! qu'elles sont tendres, qu'elles sont consolantes ! Lisez-les dans le saint Evangile, et souvenez-vous des petits oiseaux dont il est parlé. Quoi donc? l'amoureuse providence de mon Dieu en prendra des soins si doux, et vous penserez qu'elle s'oubliera de l'homme! C'est donc, me dira quelqu'un, que je ne dois plus rien faire, laissant le soin de toutes choses à la divine Providence. Je vous réponds que vous devez agir de votre côté, ne rien négliger de ce que Dieu demande de vous selon les ordres qu'il en a établis : mais faisant votre possible de votre part, sans empressement néanmoins et sans inquiétude, conservant votre âme dans une sainte paix ; pour la confiance, il la faut mettre tout entière en Jésus, car c'est lui seul qui peut faire réussir tous vos travaux. Apprenez ensuite, que si vos peines et travaux ne réussissent pas, comme vous l'avez pensé, comme vous le souhaiteriez, après y avoir fait de votre côté ce que vous avez dû, sachez qu'il est plus à propos pour votre salut qu'il en arrive de la sorte. O combien de gens qui, étant à leur aise, dans l'honneur et l'abondance, se sont sauvés parce qu'ils sont devenus pauvres, misérables et dans le mépris ! Mais il vous semble le contraire, et vous vous imaginez que vous auriez servi Dieu plus fidèlement si les choses vous avaient mieux réussi : tenez pour certain que c'est une tromperie ; car Dieu, qui est notre père, fait toujours pour le mieux et pour notre plus grand bien. Après tout, apprenez encore une vérité de foi : qu'une feuille ne tombe pas d'un arbre, ni un cheveu de notre tête, sans sa divine conduite.

Une âme toute pénétrée de la confiance en Dieu seul s'écriait : Oh non, je ne pourrais jamais, même pour un seul moment, avoir aucune ombre d'appui sur quoi que ce soit de créé! Cette unique parole, Jésus, ou Marie, prononcée avec un esprit chrétien, me rend plus forte, relève plus un million de fois et incomparablement mes espérances que si j'étais assurée de la protection et de l'amitié de toutes les têtes couronnées de la terre. Ah ! dire une fois Jésus, ou Marie, me met plus en assurance, plus en repos, que si tous les hommes d'un royaume étaient sous les armes pour moi, ou si j'en possédais toutes les richesses et honneurs. Après cela, croyez indubitablement qu'à proportion que vous mettrez votre confiance en Jésus, vous en ressentirez les secours. Le défaut de cette confiance est la cause de nos malheurs et nous prive des biens inestimables que sans doute nous recevrions de la main libérale d'un Dieu.

## CHAPITRE VIII.

*N'estimer et n'aimer que Jésus seul.*

Celui-là qui disait qu'il ne connaissait plus personne, n'avait plus d'amour pour personne; car il n'est pas possible d'aimer ce que l'on ne connaît pas. Heureuse et mille fois heureuse l'âme qui, à l'imitation de cette âme vraiment apostolique, ne voyant ni n'estimant que Jésus seul en toutes choses, donne, dédie et consacre toutes ses affections au seul Jésus. Cette âme n'a plus que des mépris pour tout ce que le monde considère davantage. Oh ! que ce monde lui fait pitié dans l'estime qu'il a des honneurs, des richesses et plaisirs ! Elle découvre si parfaitement le rien de toutes les créatures, que quand tous les hommes conspireraient pour lui persuader le contraire, elle ne pourrait jamais sortir de cette grande vérité, Dieu est tout, et tout le reste n'est rien. Ce n'est pas qu'elle ignore l'être que les créatures ont reçu de Dieu ; mais elle sait qu'elles ne le tiennent pas d'elles-mêmes, que leur origine est le néant, et que, si Dieu cessait un moment de les conserver, elles retomberaient dans ce néant dont elles ont été tirées par sa pure bonté ; qu'après tout, tout l'être créé ensemble n'est qu'un véritable rien devant l'être de Dieu. Elle n'ignore pas non plus les grandeurs incomparables de la divine Marie, la gloire de tous les saints; mais elle regarde dans Marie et dans tous les saints l'auteur de toutes leurs grâces et de toute leur gloire. Son plaisir est de dire avec toutes les nations que la Vierge très-sacrée est bienheureuse ; mais elle sait que c'est par Jésus, qui a fait en elle de grandes choses ; elle sait que Jésus est le seul saint, le seul grand ; car sans Jésus il n'y a ni véritable grandeur ni véritable sainteté. Elle ne connaît donc plus que Jésus seul en tout ce qu'elle connaît. C'est Jésus seul par suite qu'elle aime en tout ce qu'elle aime.

Elle aime Jésus souverainement au-dessus de toutes choses, et le préférant à toutes choses, à sa propre vie, à tout ce qu'elle a de plus cher. Elle aime Jésus généralement en toutes choses, cherchant son honneur et sa gloire en tout ce qu'elle pense, en tout ce qu'elle dit, en tout ce qu'elle fait; dans les moindres actions, aussi bien que dans les plus considérables; dans tous les emplois, dans tous ses états. Mais, non contente d'aimer Jésus au-dessus de tout ce qu'elle affectionne, et généralement en tout ce qu'elle veut, elle l'aime uniquement ; en sorte qu'elle n'aime pas plusieurs choses, mais Jésus seul en toutes choses. Jésus seul est son paradis, sa vie, son honneur, ses biens, ses plaisirs ; Jésus seul est toute sa science, tout son appui, toute son estime, tout son amour. Jésus seul est tous ses désirs, toute son ambition, toutes ses prétentions, toute sa gloire. Elle ne se soucie que de lui, elle n'aspire qu'après lui. Il lui est indifférent de tout perdre, biens, réputation, joies, consolations extérieures et intérieures, proches, amis, pourvu qu'elle ait Jésus. Ses délices sont dans la dernière pauvreté, dans les rebuts, calomnies, médisances, privations, abandonnements, douleurs, et peines de corps et d'esprit, parce que ce sont les voies de Jésus. Elle ne vit plus, sa mort est générale à l'égard du monde et de toutes les choses du monde ; et comme elle est sans propre vie, il ne se faut pas étonner si elle se rit des maux qu'elle porte, si elle est insensible, je dis dans la suprême partie de l'âme, à tous les affronts qu'on lui peut faire, si elle n'est plus touchée du propre intérêt ; c'est le propre des morts de ne plus sentir rien : aussi quelquefois vous verrez une personne de la sorte parler de tous ses maux comme si c'étaient les maux d'une personne qui lui fût inconnue

et qui ne la touchât en rien. Elle ne vit plus que de la vie de Jésus ; c'est ce qui fait qu'étant glorieusement transformée en ce Sauveur, qui fait son unique tout, elle n'a plus de désirs que de sa gloire, elle n'est plus touchée que de ses divins intérêts. Parlez-lui de tout ce qu'il vous plaira, elle n'entendra à rien qu'à ce qui peut glorifier son aimable tout. Vous la verrez toujours prête de tout faire, de tout souffrir, de tout quitter, s'il y va du moindre degré de ses intérêts sacrés. Vous la verrez toujours dans un entier oubli de ce qui la regarde, quand bien même il s'agirait de la conquête d'un empire. Ah! Jésus seul, Jésus seul, Jésus seul !

## CHAPITRE IX.

*Communier souvent et saintement.*

Le Chrétien qui aime véritablement le tout aimable Jésus, et qui croit par la foi qu'il demeure amoureusement sous les espèces sacramentales, pour servir de nourriture céleste à nos âmes et nous unir divinement à lui, soupire incessamment après son adorable présence, et ses plus véhéments désirs le portent uniquement à s'unir à ce Dieu d'amour par la communion vivifiante de son précieux corps. Ses délices seraient de le pouvoir recevoir à toutes les heures du jour; mais, comme il ne le peut pas, au moins il communie autant qu'il le peut faire. Je n'exagère en rien quand j'assure qu'il ne perdrait pas une seule communion pour un million d'or, pour tous les biens de la terre, pour toutes les couronnes. J'avance de plus qu'il me semble incompréhensible que l'on puisse faire autrement; car enfin croire indubitablement qu'en recevant la divine Eucharistie, on reçoit le corps d'un Dieu, son sang, son âme, sa divinité, ce qui est plus considérable infiniment que le ciel et la terre, et s'en priver par sa faute, c'est ce qui surpasse toute pensée, et il faut mourir dans l'étonnement d'un aveuglement si déplorable. Je voudrais demander ici à tous les hommes, et je vous le demande à vous qui lisez ce petit ouvrage, si durant quelque temps on vous ouvrait un trésor immense, où tous les jours à une certaine heure vous puissiez prendre à votre aise de l'or et de l'argent, seriez-vous négligeant à vous rendre à l'heure marquée au lieu de ce trésor pour en prendre ce que vous souhaiteriez? Le divertissement, la compagnie, le plaisir et choses semblables seraient-ils capables de vous en empêcher? Après cela, je vous demande où est votre foi? D'un côté ne me direz-vous pas que vous croyez très-fermement que le corps d'un Dieu est véritablement en la divine Eucharistie, et que vous le recevez très-véritablement par la sacrée communion; d'autre part vous demeurerez d'accord que tous les trésors, tous les honneurs ne sont rien, si on les compare avec ce Souverain de toutes choses ; comment donc accordez-vous vos sentiments avec votre pratique? Tout ce que l'on peut répondre est que c'est un aveuglement et une dureté incompréhensibles. O hommes! ô hommes! pensez-vous que le Fils de Dieu venant en ce monde, et y demeurant au très-saint Sacrement de l'autel, trouve de la foi sur la terre?

Ensuite de ces vérités, si vous me demandez s'il faut donc communier souvent, vous en voyez la réponse par ce qui a été dit. Davantage pour m'expliquer, je vous dirai, sans sortir des sentiments que vous venez de lire, que je ne comprends pas que l'on perde une seule communion par sa faute. Je ne sais comment il se peut faire que l'on ne communie pas tous les jours. Je vois bien que l'on me dira qu'il faut être bien mortifié pour recevoir cette grâce, qu'il faut être dans un grand détachement du monde et dans l'amour des vertus évangéliques, et j'en demeure d'accord. Mais tout cela n'est-il pas nécessaire, pour aimer de la belle manière le tout aimable Jésus? est-ce donc qu'une bonne fois vous ne prendrez pas une résolution de l'aimer de la bonne façon? Ah! aimez donc le non jamais assez aimé Jésus, et puis approchez-vous avec confiance tous les jours de la communion vivifiante de son précieux corps. Quoi donc! sera-t-il dit qu'une attache à quelque créature, à vous-même, vous empêchera d'un tel bien? Vive Dieu, s'il fallait donner ou quitter mille mondes, sacrifier mille fois son honneur, sa vie pour une seule communion, s'il fallait souffrir toutes les peines imaginables, pourrait-on hésiter le moins du monde? y aurait il à délibérer? Ç'a donc, je vous mets d'une part le corps de Jésus, votre Dieu ; et d'autre côté le plaisir, l'honneur mondain, ou quoi que ce soit, qui, par l'attache que vous y avez, vous serve d'obstacle à la divine communion; considérez ensuite ce que vous ferez : préférerez-vous quelque chose à votre Dieu? il me semble que la pensée vous en fait horreur, mais n'est-ce pas ce que vous faites?

J'ai dit qu'il n'était pas possible à celui qui aime de perdre une communion par sa faute; afin que vous sachiez que vous en pouvez et devez perdre quand la divine volonté en dispose de la sorte ; volonté divine qui vous sera manifestée, et par l'impuissance que vous en aurez quelquefois, soit à raison de maladie, ou du lieu où vous êtes, par exemple, dans une congrégation en laquelle on désire que vous ne communiiez pas plus souvent que les autres; ou bien par l'ordre de votre directeur, qui doit bien prendre garde à n'en pas priver, par son opinion particulière, ou sous de faux prétextes de piété. Je vous dis encore que c'est l'amour qui vous doit faire approcher de la sacrée communion, et non pas un empressement de la nature, une recherche quoique très-subtile de vous-même, quoique tout cela soit couvert d'un amour apparent de Notre-Seigneur Jésus-Christ; c'est ce qui arrive quelquefois à de certains dévôts ou dévotes, gens attachés à leurs sens, et qu'il est très à propos de mortifier fortement ; car enfin, si vous voulez communier souvent, aimez en vérité notre bon Sauveur, mais sachez qu'il n'y a point de véritable amour divin sans une véritable mortification. C'est ce qui me donne lieu de remarquer que les supérieures des maisons religieuses, où la communion est fréquente de toute la communauté, doivent grandement veiller à établir l'esprit de détachement et d'amour chrétien dans les âmes; autrement, il y a bien à craindre Non, ce n'est pas assez de porter un habit religieux, si l'esprit de mort et de renoncement à soi-même et aux autres créatures n'anime l'état et la profession de la vie religieuse. Je finis ce petit ouvrage en disant toujours qu'il faut aimer Jésus sans

écouter, sans s'amuser ni aux sens ni aux plaisirs des sens, sans s'amuser au monde et à toutes les choses du monde, sans faire état du qu'en dira-t-on, se mettant peu en peine de ce que pensent et disent les créatures. O âme, qui que tu sois, est-il possible qu'un point d'honneur, une complaisance, quelque respect humain te servent d'obstacle pour te donner entièrement à Jésus? Pense un peu, mais pense bien et souvent, que te serviront les créatures après ta mort? Hélas! tu n'as que quelques moments à vivre ici bas avec elles, et il faut t'en séparer à l'égard de la terre pour un jamais. Tâche de plaire à Jésus, que tu verras bientôt dans l'instant de la séparation d'avec ton corps, pour être bien avec lui pour une éternité, pour n'être pas mal avec lui pour une éternité. Aime-le durant le moment de cette vie, et tu l'aimeras à jamais. Dieu seul. Dieu seul. Dieu seul.

---

## ORAISON A LA MÈRE DE LA BELLE DILECTION DE JÉSUS.

—

Grande Reine, je finis comme j'ai commencé ce petit ouvrage, à vos pieds. Fasse le ciel qu'il en aille de la sorte pour tout le reste de mes actions. Que je les commence toutes, ô aimable Souveraine des anges et des hommes, que je les continue et que je les achève à vos pieds sacrés, en votre honneur et pour la gloire et les seuls intérêts de Jésus seul. O Mère de la belle dilection de Jésus, obtenez-moi le pur amour de Jésus seul. Que cet amour unique de Jésus me soit tout en toutes choses. Qu'il soit tout mon honneur, tout mon plaisir, toutes mes richesses. Qu'il soit toute mon estime, toute mon amitié, tous mes amis, toute ma consolation, toutes mes prétentions, tous mes désirs, toutes mes inclinations. Qu'il soit toute ma science, toute ma gloire; qu'il soit ma vie, vivant de l'amour de Jésus, vivant en l'amour de Jésus, vivant pour l'amour de Jésus. Mais, ô Dame de tout bon secours, qu'il soit la fin de ma vie. Pour ce sujet, prosterné devant le trône de vos plus grandes miséricordes, j'en implore les plus douces et favorables assistances, pour obtenir de Jésus mon Dieu et mon Sauveur la grâce finale, le don de persévérance dans son divin amour. O Mère de Jésus mon Dieu, ma souveraine Reine, ma très-bonne Dame et très-fidèle Maîtresse, ne permettez jamais que votre pauvre esclave soit séparé de vous. Que je vive à vos pieds, que j'y meure, que j'y sois à jamais durant toute l'éternité. C'est la très-humble prière que je vous présente du plus profond de mon cœur, désirant que tous les mots de ce petit Traité soient comme autant de voix qui vous crient et demandent cette grande miséricorde, la grâce finale, en autant de lieux que paraîtra cet ouvrage, et qui vous la demandent jour et nuit continuellement et sans aucune intermission. O sainte Vierge, souvenez-vous que jamais personne n'a été délaissé de vous, qui a mis véritablement sa confiance aux bontés excessives de votre cœur maternel; ne délaissez donc point votre pauvre esclave, car vous savez que vous êtes toutes ses espérances, son appui, sa joie, son honneur, ses biens; le tout en Jésus seul, par Jésus seul, pour Jésus seul, à qui seul, avec le Père et le Saint-Esprit, soit honneur et gloire ès siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# MÉDITATIONS

## SUR CES MOTS : *DIEU ET MOI*,

### POUR UNE RETRAITE SPIRITUELLE DE DIX JOURS,

RECUEILLIES DE DIVERS LIVRES PIEUX.

—

### AU LECTEUR.

—

Une personne religieuse ayant désiré quelques méditations sur ces mots, DIEU ET MOI, son père spirituel recueillit de divers livres pieux quelques dévotes pensées pour lui

donner la satisfaction qu'elle avait demandée. Depuis, ces mêmes Méditations ayant été communiquées, avec augmentation, à une dame de haute condition et d'une vertu éminente, elle en fit part à une communauté religieuse qui, malgré les prières et les oppositions de qui on avait fait le recueil, en a procuré l'impression. Je vous donne la troisième, revue et corrigée, en souhaitant que ces réflexions sur les plus importantes vérités du christianisme vous soient aussi utiles qu'elles l'ont été à plusieurs qui s'en sont servis.

## *AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.*

Aucun bibliographe n'a classé parmi les ouvrages de Boudon l'opuscule intitulé : *Méditations sur ces mots : Dieu et moi.* Cependant il est une preuve irréfragable que le premier auteur de ce petit opuscule a bien été le pieux archidiacre d'Evreux. A la suite de l'une des éditions du *Chrétien inconnu*, ouvrage bien authentique de Boudon, le libraire-éditeur publie un catalogue des écrits du même auteur qui se trouvent en vente dans sa librairie. Or dans ce catalogue figure en toutes lettres celui qui a pour titre : *Dieu et moi.* N'est-il pas évident que si cet opuscule, qui avait déjà eu trois éditions du vivant même de Boudon, n'avait pas été son œuvre, le libraire ne l'aurait pas placé dans la liste de ses ouvrages. Tout le monde sait que la propriété littéraire n'était point réglée dans le XVII^e^ ni dans le XVIII^e^ siècle comme elle l'est aujourd'hui. Le privilége se bornait quelquefois à deux ou trois ans, à compter de la date de ce privilége ; puis l'ouvrage tombait dans le domaine public et chacun pouvait le rééditer du vivant même de l'auteur. Il n'est donc pas étonnant que l'on ait pu, même pendant la vie de Boudon, corriger, augmenter et reimprimer son opuscule *Dieu et moi*, comme l'a fait le P. Dalier, jésuite, en 1679, deux ans avant la mort du véritable auteur.

En outre, l'imprimeur avertit le public que cet ouvrage a été livré à l'impression malgré les oppositions de l'auteur, par une communauté religieuse qui en possédait le manuscrit. De là vient sans doute qu'il n'a jamais porté ouvertement le nom de Boudon. Le P. Dalier a donc pu en donner une édition revue et corrigée comme nous le voyons par la permission de reimprimer en date du 2 février 1679 ; ainsi, quoique la troisième édition que nous reproduisons ici dans les OEuvres de Boudon porte qu'elle a été revue et corrigée par un Père de la compagnie de Jésus, il n'en est pas moins vraisemblable que Boudon en est l'auteur, comme l'a déclaré le libraire éditeur de ses ouvrages

# DIEU ET MOI.

## PREMIÈRE JOURNÉE.

### MÉDITATION I.

*Dieu seul, et moi en solitude.*

Figurez-vous, au premier prélude, le Sauveur dans le désert, et que le Saint-Esprit, qui l'obligea de s'y retirer, vous conduit dans la solitude pour y être seul avec Dieu seul.

Au second prélude, demandez la grâce de bien concevoir la nécessité, l'excellence et la fin de cette retraite.

*Première considération.* — Je me mettrai devant les yeux un Dieu appliqué à lui-même et séparé de tout être créé, ne goûtant et ne pouvant goûter, dans son adorable solitude, que ce qu'il est en lui-même. Ensuite je verrai qu'il a dessein de me faire copier ce divin original. Pour cela il me fait la grâce de me conduire dans cette retraite, où il veut parler à mon cœur et lui faire entendre ses desseins sur moi ; c'est-à-dire qu'il exige de moi que j'y sois seul avec lui seul.

*Affections.* — De grand cœur, ô mon Dieu ! Solitaire à solitaire, seul à seul, faites-m'en la grâce en m'éloignant de toutes les créatures, pour avoir lieu de ne penser qu'à vous et de n'écouter que vous.

Ah ! chère solitude, vous êtes le paradis que mon cœur désire maintenant, sachant que vous me ferez part de la vie de Dieu, qui ne vit que de sa reconnaissance et de son amour. En vous, je reconnaîtrai combien il est dur et amer d'avoir quitté mon Dieu pour m'attacher aux fausses douceurs des choses créées. En vous j'expérimenterai combien il est doux de voir et de goûter Dieu dans le silence et dans la séparation des objets sensibles. C'est dans vous que j'apprendrai à estimer mon Créateur par le mépris des créatures.

*Seconde considération.* — Je peserai devant Dieu le besoin que j'ai de cette retraite, en me voyant rempli d'imperfections, lesquelles je néglige, faute d'y faire la réflexion nécessaire, en remarquant que je suis dans un grand aveuglement pour les choses de Dieu, et dans une lâche tiédeur pour le service divin dont, par une dissipation criminelle d'esprit, je me mets peu en peine ; en reconnaissant que je suis dans la dernière fai-

blesse lorsqu'il s'agit de la perfection de ma vocation, à quoi, manquant de recueillement, je ne remédie point. Enfin, en considérant que je suis le jouet de mes passions, qui me font tomber en plusieurs péchés, et par l'égarement éternel de mon esprit je n'en entreprends pas fortement la défaite.

*Affections.* — Etrange désordre, qui me couvre de confusion, de regret et presque de désespoir, en voyant que tant de sacrements, tant de grâces, tant de remords de conscience et tant de lectures n'y ont point apporté de remède.

A mon secours, chère solitude. Dieu, m'y appelant avec tant de bonté, me fait tout espérer. Quel bonheur! je n'ai qu'à coopérer à cette grâce et à m'abandonner à Dieu; ah! que volontiers je me jette aveuglément entre ses bras. Parlez, s'il vous plaît, mon Seigneur; je me propose de ne vous rien refuser, quelque violence qu'il me faille faire pour me porter à ce que vous désirerez de moi.

*Troisième considération.* — Je ferai grande attention sur la fin de ma retraite, qui est : 1° pour vider mon cœur de tout ce qui y déplaît à Dieu en mettant obstacle à sa grâce; 2° de reconnaître particulièrement ce que Dieu désire de moi. Ce sont là les deux grandes choses qui exigent une solitude entière, et un silence autant intérieur qu'extérieur, les affaires de grande importance ne se traitant que dans le secret, et la voix de Dieu ne se faisant pas ouïr dans le bruit et dans l'embarras.

*Affections.* — Béni soyez-vous à jamais, ô mon Dieu! de ce que vous me donnez le lieu, le temps et la volonté de m'appliquer à ces grandes affaires. J'estime cette faveur comme je dois, et je vous en remercie cordialement, comme d'une grâce bien précieuse que vous ne faites pas à toutes les âmes. Me voici, par votre miséricorde, disposé à jouir des avantages qu'elle m'offre, bien marry d'y avoir si mal coopéré par le passé.

Mon bon ange, que j'ai choisi pour mon protecteur et pour le seul témoin de ma solitude, obtenez-moi de Dieu le puissant secours dont ma faiblesse a besoin pour n'en pas perdre le fruit.

Et vous, bienheureux solitaires, qui avez sanctifié vos déserts sur la terre, faites sur le ciel, par vos prières, que je sanctifie ici ma retraite. Ainsi soit-il.

*Suivra le colloque affectueux avec Dieu à la fin de chaque méditation.*

MÉDITATION II.

*Dieu créateur, et moi créature.*

*Première considération.* — Dieu étant suffisant à lui-même, et n'ayant nul besoin de moi, par un excès de bonté toute pure, prit la résolution de me donner l'être en laissant dans le néant une infinité d'autres dont il aurait reçu plus de gloire, et il continue par la conservation de me donner l'être à chaque moment, dans le dessein que je sois tout à lui en adoration, en amour, en louanges, et qu'ensuite il ait lieu de se donner tout à moi, maintenant dans ses grâces, et un jour dans la gloire.

*Affections.* — O ciel! que je suis heureux de me voir créé pour une si digne fin; puissé-je en être reconnaissant dans le temps et dans l'éternité.

Ah! que c'est de grand cœur que j'accepte l'être pour cette grande fin; mais que volontiers je m'engage de la remplir en ne respirant que pour un Dieu. — Années de ma vie passée, malheureusement diverties de cette noble fin, que ne puis-je vous rappeler? — Du moins je ferai honneur à celles qui me restent, en les employant uniquement dans les vues de Dieu et de son service.

*Seconde considération.* — Mon adorable Créateur me demande avec justice que, n'étant faite que pour lui, je me contente de lui seul, de manière qu'en mes desseins, en mes discours et en ma vie, je ne cherche que sa sainte volonté et que son divin amour, ne regardant en toutes choses que sa gloire et que son bon plaisir, sans aucune réflexion sur moi, sur mon intérêt et sur mon honneur, afin que je n'aie que le seul et unique soin de me rendre digne de lui. Pesez ces derniers mots : je dois être digne de Dieu, considérez-en l'obligation, l'excellence, etc.

*Affections.*—Oh! qu'ainsi soit que je me rende digne de Dieu. Mais, hélas! que j'ai sujet de craindre que mes mauvaises habitudes ne m'entraînent dans les égarements passés. — Créatures, vous ne serez donc plus l'objet de mes pensées, et beaucoup moins de mes recherches. — Amour-propre, tout réfléchi sur tes petits intérêts, tu ne seras plus mon idole. — Satisfactions des sens, douceurs de la vie, je vous renonce à jamais. — Estime, amour, caresses, je vous dis le grand adieu, j'ai pris parti. — Mon cher ange tutélaire, vous êtes le témoin de ma résolution, puissiez-vous l'être de ma fidélité.

*Troisième considération.* — Toutes les choses créées ne sont en ce monde que pour favoriser ce beau dessein et cette sainte résolution; c'est-à-dire, pour me conduire uniquement à mon adorable Créateur, en me servant de degré pour m'élever et pour m'attacher à lui; ainsi je les dois rebuter, quelque chères qu'elles me soient, d'abord qu'elles s'appliqueront à me débaucher, en me voulant lier à elles de quelque affection ou de quelque intérêt propre.

*Affections.* — C'en est donc fait, mes chaînes sont brisées par la miséricorde divine. — Me voici, par la grâce de mon Créateur, dans une grande indifférence pour toutes les choses créées. — Oui, santé, je vous haïrai si vous ne me portez à mon Dieu, et si vous ne m'occupez uniquement en lui et pour lui. — Maladies et faiblesses, je vous caresserai si vous me faites mourir à l'amour des choses commodes et plaisantes à mes sens, et si vous me détachez des bagatelles du siècle, que l'opinion trompée met à si haut prix dans l'esprit du monde. — Faveurs, vous serez l'objet de mon rebut, si

vous m'éloignez de la vue de ma fin ; et vous, disgrâces, délaissements et infidélités, vous ferez mon attrait si vous me donnez sujet d'abandonner tout ce qui n'est pas Dieu.

### MÉDITATION III.

*Continuation de Dieu créateur*, etc.

*Première considération.* — L'homme, dans la justice originelle, était créé pour être semblable à Dieu, en richesses, en honneur et en félicité. Pour cela il fut établi dans le paradis terrestre et dans la possession de toutes sortes de biens. En cet état il ne s'appropriait rien, et ne se cherchait en quoi que ce fût, rapportant tout à son Créateur, le voyant parfaitement en ses créatures, n'en usant que pour la gloire de son Dieu, qu'il reconnaissait, qu'il admirait et qu'il aimait uniquement en toutes choses.

*Affections.* — Heureux état d'innocence, que nous sommes malheureux de l'avoir perdu ! — Quel avantage pour nous en cet usage innocent et sanctifiant des créatures ! — Qu'il faisait beau voir l'homme regarder Dieu en tout, s'élever de tout à Dieu, et goûter plus Dieu en tout que les choses créées ! — Ah ! que ferai-je pour rentrer en cet heureux état ? s'il ne faut que prier et se mortifier, je prierai et je me mortifierai.

Mon amour-propre a beau prendre l'alarme de cette résolution, il en passera par là, avec le secours du ciel.

*Seconde considération.*—La désobéissance de l'homme l'ayant chassé du paradis terrestre, Dieu changea de conduite en son endroit, en le condamnant au travail, à l'humiliation et à mille maux ; surtout il lui fit entendre qu'étant criminel, il ne devait pas prétendre de couler ses jours dans les délices, mais de vivre dans l'éloignement et dans la séparation des plaisirs et des commodités créées, jusque-là que, dans l'usage du manger, du dormir et des autres choses nécessaires, il n'y doit envisager que l'ordre de Dieu, et n'en prendre que sobrement ce que son service exigera.

*Affections.*—Oh ! quelle rigueur ! quelle sévérité ! voir sans voir, goûter sans goûter, posséder sans posséder, être parmi les choses commodes et plaisantes comme si l'on n'y était pas, s'en nourrir avec rebut, s'en habiller avec mépris et en jouir avec dédain. — Ce n'est pas que je ne mérite semblable rigueur, le mauvais usage que j'ai fait des créatures pour lesquelles j'ai eu trop d'empressement, m'en rend convaincu. — L'arrêt étant donc très-juste, j'y veux obéir ; ainsi, plaisir de terre, vous perdrez le temps à vous montrer sous vos appas, je n'aurai qu'insensibilité pour vos charmes. — Commodités, qui jusqu'ici avez fait une puissante impression sur mon pauvre cœur, vous n'avez à en espérer que rebut. — Enfin, choses créées qui touchez tendrement mon inclination, je ne veux avoir de commerce avec vous que par une nécessité dont je ne pourrai me dispenser. — Dieu sera mon monde, mon plaisir et mon tout. Ainsi soit-il.

*Troisième considération.* — Si le dessein d'avoir peu d'habitude avec les choses créées est beau, et le propre d'une âme religieuse, la pratique en sera encore plus belle : pour y réussir je regarderai Dieu en tout, les belles choses me parleront de sa beauté, les excellentes en bonté me feront souvenir de la bonté souveraine, les bienfaisantes me feront un crayon des libéralités divines, les magnifiques me remettront en l'esprit la majesté adorable de mon Dieu ; enfin, de tout ce qui frappera ma vue, je prendrai occasion de m'élever à Dieu, n'estimant, n'aimant et n'admirant que le Créateur en sa créature.

*Affections.* — Ah ! que j'ai été aveugle jusqu'à ce moment ! Dieu se montrait à moi sous les créatures, et je ne l'y voyais pas.

Combien pitoyable a été ma conduite de m'arrêter à la figure et au portrait, au lieu de porter ma pensée et mon cœur à Dieu, représenté sous cette figure et déguisé sous ce portrait.

Pardon, mon Créateur, j'aurai de meilleurs yeux à l'avenir, je vous adorerai comme lumière sous le soleil, comme chaleur sous le feu, comme fermeté sous la terre, comme beauté sous les fleurs, comme bonté sous les douceurs, comme immensité sous le ciel, et comme éternité sous les temps.

Oui, mes yeux et mon esprit, remplissez-vous tellement des idées de mon Dieu, qu'en tout vous ne voyiez et ne goûtiez que lui. Ainsi soit-il.

## SECONDE JOURNÉE.

### MÉDITATION I.

*Dieu offensé, et moi avouant mon crime.*

*Première considération.* — Je n'eus pas plutôt l'usage de la raison qu'en trahissant la digne fin de ma création, je perdis la vue de mon adorable Créateur, j'abandonnai mon devoir en son endroit, m'appliquant tout à moi, ne pensant qu'à mes vanités, qu'à mes plaisirs et à mes intérêts, même parmi les choses spirituelles : voilà effectivement ma vie de toutes les années et de toutes les heures.

*Affections.* — O égarement étrange d'une âme qui a la foi, et qui, croyant que Dieu est sa fin, sait qu'elle n'est faite que pour lui !

O conduite honteuse à qui n'a pas manqué de lumières et d'attraits divins !

O ingratitude digne de la colère et de l'indignation de mon Créateur !

Ah ! qui me donnera des sources de larmes pour y noyer mon infidélité ?

Mon Dieu, quelque offensé que vous soyez, je ne le puis et je ne le veux espérer que de vous.

*Seconde considération.* — Je suis ou serais encore dans ce désordre pitoyable, si Dieu, par une bonté toute particulière, ne m'avait

ouvert les yeux pour en découvrir la laideur et l'infamie : sans doute je suis ou je serais encore tout vain, tout sensuel, tout ennemi de la croix et de la mortification, tout sans dévotion solide et véritable, sans recueillement intérieur et extérieur, tout sans humilité, sans support du prochain, sans union à mon Créateur, enfin tout en péché.

*Affections.* — Mes yeux, où sont tes larmes; où tes regrets, mon pauvre cœur? paieras-tu du moins, à ce coup, d'une véritable résolution de te tirer de ta mauvaise posture par une sincère pénitence? — Hélas! il me semble qu'oui, mais ma fragilité et ma malice passée me font une juste peur du contraire. — Ah! que je crains ma faiblesse, ma lâcheté, et mes mauvaises habitudes à trahir la grâce, et ma conscience pour me contenter en toutes choses. — Mon Dieu, appuyez mon néant d'une grâce toute puissante, etc.

*Troisième considération.* — J'ai donc imité le malheureux Lucifer qui, oubliant le bienfait et la fin de sa création, se révolta contre son Créateur pour satisfaire à sa vanité. J'ai donc copié l'exemple funeste d'Adam qui se divertit criminellement de cette même fin ; et celui de ses enfants aussi infidèles à leur Créateur que leur père, puisque je me suis considéré comme une divinité, rapportant tout à moi, me cherchant en tout, soit en plaisirs, soit en commodités et vanités, n'ayant autre prétention effective que de me contenter.

*Affections.* — 1. Confusion, horreur de ma conduite. — 2. Sainte crainte d'un Dieu outragé. — 3. Dessein de venger sur moi un Dieu méprisé, et de lui satisfaire par des mortifications et par des pénitences, surtout par une fidélité inviolable à ne plus regarder en mes actions que la gloire de mon Créateur. — 4. Abandon à la justice divine, dont il faut être le grand dévot. — M'en ferez-vous la grâce, mon adorable Seigneur? Je l'attends de votre miséricorde.

Sainte Vierge, soyez mon avocate, s'il vous plaît, en m'obtenant une véritable pénitence et un grand regret de mes péchés.

### MÉDITATION II.

*Continuation de Dieu offensé*, etc.

*Première considération.* — Oui, j'ai péché, étant Chrétien, etc., prévenu de mille bienfaits, ensuite obligé à Dieu par une infinité de titres, nourri du pain des anges, éclairé de saintes lumières, tenu pour fils, pour ami et pour serviteur de Dieu, n'étant effectivement que terre, que poudre et que néant, j'ai eu la hardiesse insolente d'offenser la majesté divine.

*Affections.* — Hélas! je ne sais où j'en suis de confusion, en vue de mon effronterie. — Je ne puis, mon adorable Juge, je ne puis assez m'étonner de votre longue patience à me souffrir. — C'est tout de bon que j'en ai du regret et que je condamne ma vie. — O ciel! que ne puis-je faire renaître mes années et mes jours, souillés de tant de crimes! — Ah! au moins puissé-je les noyer dans l'amertume et dans les regrets d'une constante contrition.

*Seconde considération.* — Mais, qu'ai-je fait en péchant? j'ai provoqué Dieu à colère, j'ai contristé les bons anges, j'ai donné grande joie aux démons, j'ai perdu ou éloigné la grâce, j'ai joué malheureusement ma qualité de fils, d'ami et de serviteur de Dieu ; je me suis engagé au purgatoire ou à l'enfer, j'ai rendu mon cœur faible à résister aux tentations, et indigne des caresses du ciel ; enfin j'ai mis en danger évident mon salut et mon éternité.

*Affections.* — Fut-il jamais un dérèglement pareil et une malice plus punissable? — J'ai donc pu préférer une créature au Créateur, et mon plaisir au plaisir de Dieu. — Humiliations, confusions, regrets, venez à mon secours et aidez-moi à faire satisfaction à un Dieu offensé.

Glorieux Saint-Esprit, que j'ai si souvent contristé en profanant mon corps et mon âme, qui étaient vos temples, brûlez, de grâce, brûlez mes fautes dans le feu d'une sainte componction. — Mais accordez-moi la faveur de tirer de mes désordres l'avantage de l'abjection de moi-même.

*Troisième considération.* — Ce qui me doit percer le cœur d'une vive douleur, c'est que j'ai péché en la présence de Dieu que j'ai méprisé; j'ai péché en la vue de mon prochain, que j'ai scandalisé ; j'ai péché dans l'église, qui, étant consacrée à Dieu, doit être sans tache et sans reproche ; enfin j'ai péché au fond de mon cœur où Dieu me faisait l'honneur de vouloir loger et y prendre ses délices.

*Affections.* — Redoublement de douleur cordiale, de contrition, d'admiration, de la patience et de la longanimité divine à me souffrir. — Etonnement de ce qu'il m'a conservé une vie dont j'ai fait un usage si coupable. — Offre à la justice de Dieu, me montrant préparé à souffrir les fléaux et toutes les peines qu'elle ordonnera pour ma déloyauté. — Résolution d'embrasser une vie pénitente qui puisse essuyer les châtiments dus à mes crimes. — Fortifiez, ô mon Dieu! ma faiblesse, et armez-moi d'une sainte haine de moi-même.

### MÉDITATION III.

*Continuation de Dieu offensé*, etc.

*Première considération.* — Quel désespoir! J'ai péché par les mêmes puissances, par la mémoire, par l'entendement, par la volonté, par les mêmes sens, par les mêmes yeux, par les mêmes oreilles, par le même goût, par la même langue, etc., que Dieu m'avait destinés pour procurer sa gloire et pour les employer à son service. C'est ainsi que je me suis servi de ses présents pour le fâcher : c'est ainsi que des créatures faites pour m'attirer au Créateur, j'en ai fait des occasions pour m'en éloigner.

*Affections.* — Mon Dieu! où trouverai-je d'assez grandes larmes pour pleurer une in-

gratitude aussi prodigieuse que celle-là ? — Que j'ai de déplaisir d'avoir ainsi souffert la débauche de mes sens et de mes puissances au dépens de ma conscience. — Mon affliction croît en voyant que j'en ai usé de cette manière pour une fumée de vanité et pour un maigre plaisir. — Hélas ! j'ai bien pu préférer ces satisfactions de néant à l'obligation que j'avais d'obéir et de plaire à Dieu en l'usage de ses bienfaits. — Mais, que j'ai honteusement trahi mes propres intérêts, en prostituant à des objets indignes ma mémoire, mon entendement et ma volonté, que je pouvais mieux conduire en les tournant à des emplois sanctifiants !

*Seconde considération.* — La manière dont j'ai péché me fait peur : car je l'ai fait avec une espèce d'effronterie, sans remords de conscience, sous douleur de petits péchés, et au reste vivant aussi assuré après tous mes manquements volontaires, que si j'eusse su que Dieu était satisfait de ma conduite, me formant une conscience qui ne se touchait pas de beaucoup des choses, sous prétexte qu'elles n'étaient pas importantes, lesquelles toutefois me doivent faire appréhender les jugements de Dieu, aux yeux de qui elles sont considérables, puisqu'elles ruinent ses desseins sur moi et qu'elles sont indignes d'une personne qui lui est consacrée.

*Affections.* — Mille grand merci, mon Dieu, de ce que vous m'avez souffert en mes déréglements, m'attendant avec tant de bonté à pénitence. — Me voici résolu de l'entreprendre aux frais de la même sensualité qui m'a jeté dans le désordre passé. — Résolument je prendrai d'autres mesures, et il n'y aura point de petites fautes à la tendresse de ma conscience. — Cependant je demande pardon du passé avec un cœur qui, brisé de douleur, déteste son libertinage.

*Troisième considération.* — Ce que j'ai en vue m'ôterait toute espérance, si je n'étais persuadé de la miséricorde infinie du même Dieu, que j'ai maltraité ; c'est le nombre de mes péchés, je suis infiniment alarmé de cette multitude de fautes, laquelle surpasse le nombre des grains de sable qui sont au rivage de la mer, et dont Dieu seul sait précisément la quantité. Mais quel sujet de trembler à qui croit qu'un seul péché mortel mérite un enfer, et un seul véniel un purgatoire ? Et qui ne peut douter ensuite qu'il ne mérite plusieurs enfers et plusieurs purgatoires ?

*Affections.* — Ah ! mon Dieu, que j'ai de sujet de craindre et de pourvoir à mes affaires par une pénitence prompte et proportionnée au grand nombre de mes crimes. — Sans délai j'y vais entrer, intérieurement par des regrets infinis, et extérieurement par des généreuses mortifications. — Et certes, il n'est pas juste qu'ayant avec beaucoup de libertinage offensé Dieu, je sois scrupuleux à lui satisfaire par de saintes rigueurs. — Plût à mon Dieu que ce qui est fait ne le fût pas : je me conduirais bien d'une autre manière. — Mais ce sont des paroles, venons-en aux effets, mourons absolument au péché et aux plaisirs des sens pour ne plus vivre qu'à la grâce de pénitence.

## TROISIÈME JOURNÉE

### MÉDITATION I.

### *Dieu vengé, et moi puni.*

*Première considération.* — Dieu irrité du mauvais usage de l'innocence baptismale, et de ses grâces, m'a privé avec justice de ses divines lumières : dont il arrive, que vivant dans un pitoyable aveuglement d'esprit, je prends le mal pour le bien, je préfère les maximes du siècle corrompu à celles de l'Evangile, les plaisirs du temps à ceux de l'éternité, les douceurs de la nature aux saintes rigueurs de la grâce, et l'amour de moi-même à l'amour divin ; ce qui a rempli ma vie de désordres, dignes de la colère de Dieu, et de toutes sortes de peines.

*Affections.*—Justice de mon Dieu, je vous adore sous ce fléau épouvantable, j'accepte l'abjection qui me revient de cet humiliant aveuglement, mais je déteste le mauvais choix que souvent il m'a fait faire. Hélas ! —Dieu de bonté, permettrez-vous que votre justice m'y laisse toujours tremper ?—Tirez-m'en, s'il vous plaît, au plutôt, pour l'intérêt de votre gloire qui en souffre infiniment. —Surtout donnez-moi la grâce de me défier des fausses lumières de la prudence de la chair, pour me conduire uniquement par les lumières de la foi.

*Seconde considération.*—La seconde peine de ma rébellion contre Dieu, c'est le désordre malicieux de ma volonté, car, bien loin de se porter au bien qu'on lui découvre de la vie surhumaine, presque toujours elle se porte au mal, en prenant le parti de la chair toujours tournée au sensible ; et bien que la foi la tire de l'erreur où la tient l'entendement aveugle, en lui découvrant la laideur de la vie sensuelle, et en lui montrant la beauté de la vie surnaturelle et mortifiée ; toutefois sa malice, trahissant cette lumière, l'attache aux objets qui flattent les sens, et la chair l'entraîne au plaisant, au commode, et à l'honorable.

*Affections.*— Encore ici, je vous adore, justice divine, et j'accepte l'anéantissement où me tient cette disgrâce la plus funeste des disgrâces.—Je suis pourtant bien déterminé, avec le secours que j'attends de vos grâces, de m'en délivrer, en ne me réglant plus par cette volonté malicieuse que j'assujettirai indispensablement à la sainteté de la vôtre.—Je n'aurai donc plus de propre volonté, n'écoutant que la volonté divine, dont j'exécuterai fidèlement tous les ordres, soit de commandement ou de conseil. — Ce sera, Dieu aidant, la vengeance innocente que je prendrai des maux où m'a engagé ma volonté, en ne me portant à quoi que ce soit que par son inspiration.

*Troisième considération.* — La troisième punition de ma révolte est que Dieu permet que je gémisse sous la tyrannie de mes passions, de la colère, de l'impatience, des vaines joies, des vaines tristesses, des désirs

inutiles, des craintes, etc., et que je sois obligé de vivre sous une perpétuelle opposition au bien et à mon devoir, étant dans une chair de péché, qui ne respire que le péché, qui combat perpétuellement contre l'esprit, et qui ne me porte qu'au plaisir.

*Affections.* — O Dieu! quelle punition de me voir révolté contre moi-même! — Ah! pauvre raison, que tu es maltraitée par tes passions violentes! hâte-toi d'en secouer le joug, en te soumettant parfaitement à Dieu. —Guerre déclarée à la chair, je ne verrai ses inclinations que pour les mortifier, je serai dans la méfiance et dans l'aversion de tout ce qui viendra d'elle.—Il est temps de donner autant d'empire et d'avantage à l'esprit animé de la grâce, que la chair en avait usurpé.—Miséricorde, mon Dieu, adoucissez les rigueurs de votre justice en ce point, afin qu'étant le maître chez moi, vous en soyez absolument le souverain.—Je sais, mon Seigneur, qu'en suite de ma rébellion, vous avez commandé à toutes les créatures de vous venger de ceci; je ne demande point de dispense, j'aime cette persécution, de la soif, de la faim, du chaud, du froid, des maladies, des accidents fâcheux, etc.

### MÉDITATION II.

*Continuation de Dieu venge*, etc.

*Première considération.* — Dieu, outre ces peines de la vie présente, lesquelles affligent le corps et l'âme m'a condamné à mourir; il est donc assuré que je mourrai, et que je serai séparé de mes parents, de mes amis, de mon corps, dont je suis idolâtre, de tous les plaisirs, de toutes les vanités: et cette séparation sera forcée et sans mérite. Quel mal y aurait-il de m'en séparer pendant la vie avec mérite? il le faudra faire un jour, faisons-le aujourd'hui, le plus tôt sera le meilleur.

*Affections.*—Quel aveuglement de ne point penser à la mort, de vivre comme si jamais on ne devait mourir!—Quelle mauvaise conduite, que de me lier d'affection à des objets que bon gré malgré, il me faudra abandonner, avec d'autant plus de désespoir que mon attachement aura été plus grand! — Ah! quel moment que celui de la mort, lequel porte conséquence pour l'éternité bienheureuse ou malheureuse. — Que ne voudrais-je avoir fait en ce temps-là? pourquoi ne le pas faire maintenant?—Ah! moment effroyable! que je ne te perde jamais de vue et de pensée.

*Seconde considération.*—Comme il est certain que je mourrai, l'heure et le moment, le lieu et l'état sont extrêmement incertains, peut-être aujourd'hui, peut-être demain. Il en est qui sont morts en mangeant, d'autres en dormant, d'autres en s'habillant, en tout et partout on peut mourir; mais en quel état? de grâce ou de péché? ce sont des secrets impénétrables. Mourrai-je d'une maladie de peu de jours, ou d'une longue infirmité? me verrai-je mourir, ou serai-je surpris? ce sont lettres closes.

*Affections.*—Ah! la pensée désolante que cette incertitude! les plus grands saints en ont tremblé; que dois-je donc faire? — Puis-je rire de bon cœur dans l'ignorance de l'état où la mort me trouvera? — Certes, puisque les choses en sont là, je ne vivrai que pour mourir en me mortifiant. — Je regarderai chaque jour comme le dernier de ma vie, et j'entrerai le soir dans mon lit comme dans mon cercueil.—J'aurai pendant ma santé le même mépris de tout ce que le monde estime, que j'aurai pendant ma dernière maladie.

*Troisième considération.* — Il faut faire grande attention sur la posture où l'on est réduit au lit de la mort, sur le peu de moyens que les douleurs laissent au malade de penser à Dieu, et de s'appliquer aux affaires du salut. Il faudra se réfléchir sur l'appréhension que l'on aura des jugements de Dieu, sur l'incertitude de la véritable contrition, sur le remords de la conscience, qui découvrira l'importance et la grièveté des vanités, des sensualités, et des autres fautes contre le prochain et contre Dieu, lesquelles pendant la vie on a méprisées.

*Affections.* — Je ne diffère donc plus de mettre ordre à ma conscience; je m'en vais confesser comme pour mourir, après quoi je prendrai une méthode de vie, où paraîtra une conversion entière.—Ensuite je forme le dessein de faire un fervent apprentissage de la patience, de la résignation, de la contrition et de l'amour que je prétends de pratiquer en cette heure fatale à mon bonheur. — Je veux même souvent envisager l'état où je serai réduit après la mort, et j'accepte de grand cœur la poudre où mon corps tombera en exécution de l'arrêt divin. —Je prends plaisir de confondre ma vanité présente, en pensant à l'horreur que l'on aura de mon cadavre, et à la diligence que l'on fera d'en éloigner l'infection et la puanteur.—Mais est-ce donc là cette charogne qui m'est si chère, que j'ai tant caressée, pour laquelle je me mets en danger d'être damné? O aveuglement inconcevable!

### MÉDITATION III.

*Continuation du même sujet, Dieu vengé, et moi puni.*

*Première considération.* — Mon âme étant séparée de son corps par la mort, elle se trouvera d'abord en la présence de son juge, avec ses bonnes œuvres et avec ses crimes: en ce moment l'âme qui en cette vie n'a que des yeux de chair pour considérer les intérêts des sens, et qui ne goûte volontiers que les objets qui touchent agréablement les inclinations naturelles, prend des yeux bien différents, et juge bien autrement des plaisirs et des grandeurs de la terre, qu'elle regarde, à l'exemple de l'Apôtre, comme des voiries; ensuite elle tombe dans la dernière confusion, pour s'y être attachée avec tant d'empressement et avec crime, ayant pour eux abandonné les affaires du salut et le service de son Dieu. Cette vue la jettera dans une affliction inconcevable.

*Affections.* — Mon âme, prenons sans délai nos mesures, ouvrons de bonne heure les yeux sur la sottise et sur la vanité des choses créées. — Objets plaisants, vous ne me débaucherez plus; je ne vous veux regarder qu'avec le mépris que j'en ferai au jour du jugement. — Mortification, qui seule me ferez compagnie devant mon juge, vous serez dès ce moment ma grande et unique amie. — Présence redoutable de mon juge, je me veux, s'il vous plaît, rendre familier avec vous, et vous rendre exactement compte tous les jours.

*Seconde considération.* — Ce juge sévère me demandera compte depuis le premier usage de la raison jusqu'au dernier moment de ma vie, de toutes mes pensées, de toutes mes paroles, de toutes mes actions, des lumières méprisées, des sacrements sans profit, d'une infinité de grâces négligées, des oraisons mal faites, des lectures, de la psalmodie distraite, de l'exemple des saints et des saintes que je n'ai pas imités, des préceptes violés, de l'excès au manger, au dormir, des divertissements, des visites, etc.

*Affections.* — C'est bien en la pensée de cet examen que j'ai occasion de trembler.— Hélas! où en serai-je alors? Il me sera impossible de me cacher, et insupportable de paraître. — Les yeux allumés de colère de mon juge m'épouvantent déjà; je crains sa parole foudroyante, que sera-ce d'être l'objet de sa vengeance? — Sans doute, mon Seigneur, si vous me jugez sans miséricorde, je suis perdu sans ressource.—Mais puisqu'il y a encore du temps pour me mettre en sûreté et pour payer par avance mes dettes, en me jugeant moi-même, je me condamne de grand cœur à passer toute ma vie en pénitence.

*Troisième considération.* — Si Dieu, en son lit de justice, me trouve criminel, il me condamnera au feu, au désespoir, à la rage et à la confusion éternelle; et, ce qui est l'enfer de l'enfer, il me privera pour jamais de sa vision, pour qui j'étais fait, et, dans cet état, je serai réduit à ne pouvoir jamais aimer mon Dieu, ni m'empêcher de le maudire pendant toute l'éternité.

*Affections.* — O éternité malheureuse! qui as épouvanté les plus grands saints, et converti tant de grands pécheurs.—Oh! qui pourrait bien concevoir les maux que tu enfermes? — O feux effroyables! que n'êtes-vous incessamment devant les yeux des hommes? O confusion dont j'ai mérité d'être couvert autant que Dieu sera Dieu! — O enfer! puisses-tu faire une salutaire peur à quiconque est tenté de pécher mortellement. — Ah! chère vertu de pénitence, allons ensemble éteindre ces brasiers. — A moi, souffrances de peu de jours, vous m'épargnerez les peines de l'éternité. — Punissez, mon Dieu, punissez en cette vie ce coupable, vengez-vous libéralement en ce monde, en me faisant grâce de ce que j'ai mérité de souffrir en l'autre.

---

## QUATRIÈME JOURNÉE.

### MÉDITATION I.

*Continuation de Dieu vengé et moi puni.*

*Première considération.* — Dieu acceptant l'offre de lui satisfaire en cette vie, sa justice demande que mille fois le jour j'égorge sur son autel les inclinations du fils d'Adam, les plus douces et les plus innocentes : jusque-là, que dans les récréations et dans les conversations je n'oublie jamais de lui ménager son divertissement par quelque mortification, soit en arrêtant l'empressement qui m'y porte, ou par une modestie exemplaire, ou par le support du prochain quand il est rebutant.

*Affections.* —Mon Dieu, s'il y a de la justice en cet ordre, il y a bien de la douceur, et votre bonté éclate, même en cherchant les intérêts de votre justice. — Donc, pour faire ma paix avec elle, il ne faut que faire un grand commerce avec la mortification; dès ce moment je me jette entre ses bras. —Mes yeux, mes oreilles, mes autres sens, faites-vous-en honneur, autrement je vous y contraindrai. — Oui, bonté de mon Dieu, vous agréerez que, pour faire le compte à votre justice, je renonce souvent aux plaisirs innocents que vous m'aurez préparés. — N'est-il pas très-raisonnable que je me prive souvent du licite, puisque souvent je me suis porté au défendu? — Malheureuse sensualité, qui m'avez séduit jusqu'ici, éloignez-vous, me laissant faire pénitence des fautes dont vous m'avez rendu coupable.

*Seconde considération.* — La justice divine m'ordonne de regarder mes confesseurs comme ses grands vicaires, en ne les abordant qu'avec respect et soumission, accompagnés d'une sincère résolution de suivre leurs avis et de remplir la pénitence qu'ils m'imposeront; de même elle m'oblige de considérer mes supérieurs comme ses anges qui veillent sur ses intérêts; c'est-à-dire que je ne me dois jamais plaindre du traitement des confesseurs, regardant les murmures contre eux et contre mes supérieurs comme des blasphèmes contre la justice de Dieu. D'ailleurs, j'acquiescerai avec indifférence aux emplois qu'ils me donneront, les recevant de la main de la même justice, quoique par la bouche de ses intendants.

*Affections.* — O Dieu! je ne connaissais pas la douceur de votre justice. — Elle ne ne me demande donc que soumission à mon confesseur, j'accepte cette condition, je suivrai aveuglément ses ordres sans réplique et sans défaite, bien loin de les accuser de dureté ou de rigueur. — Ah! que je suis coupable de n'avoir pas traité mes supérieurs comme les députés de la justice, en murmurant de leur conduite, en croyant qu'ils n'avaient pas de bonté pour moi, en me fâchant qu'ils exigeassent de moi l'observance de mon devoir! etc. — J'aurai à l'avenir grand respect pour eux, comme pour les tuteurs des droits de la justice de Dieu.

*Troisième considération.* — La justice de Dieu attend que je fasse bon visage aux fléaux publics et particuliers qu'elle enverra; que je voie avec résignation sortir le bien des maisons, le sang des veines, l'âme des corps des personnes qui me sont les plus chères, en bénissant la justice qui fait le coup; qu'après avoir souffert mille maux en silence, je me contente de lui dire avec David : *Je me suis tu parce que vous l'avez fait* (*Psal.* XLIX, 21); et même, bien loin de la prier de retirer sa main affligeante, je lui ferai civilité, en lui disant : Justice de mon Dieu, satifaites-vous pleinement à cette heure; si elle paraît de mauvaise humeur contre moi en m'épargnant, je tâcherai de l'adoucir en me traitant mal moi-même, dans les desseins de l'obliger par cette caresse de se réconcilier avec moi.

*Affections.* — A la bonne heure, saisons incommodes, glacées ou brûlantes; maladies, infirmités actuelles et habituelles, faim, soif, veilles, travaux, rebut, mépris, calomnies, paraissez; vous venez de la part de la justice divine, soyez les bienvenus, puisque vous m'aidez à la contenter.

Oui, justice de mon Dieu, usez-en avec cette liberté, vous avez tout pouvoir; plus de maux vous me ferez, plus d'amour vous me témoignerez et plus je vous aimerai. — Au reste, quelque rigueur que vous puissiez user en mon endroit, vous me ferez la grâce de me permettre d'y ajouter des rudes pénitences, des jeûnes qui ne seront pas commandés et de bonnes mortifications de jugement et de volonté. — Enfin frappez, humiliez, tuez, je vous pardonne de grand cœur les peines du temps, pourvu que vous me fassiez grâce des peines de l'éternité

MÉDITATION II.

*Dieu me montrant la mauvaise posture où je suis et moi désirant d'en sortir.*

*Première considération.* — Dieu se contentant de m'avoir fait peur, m'offre l'amnistie, si je veux me tirer du mauvais état où je suis, et lequel il me veut découvrir, en m'obligeant, en premier lieu, de considérer ma conduite envers Dieu, mon peu de ferveur, de respect et d'attention en mes prières, le défaut de pureté d'intention, de reconnaissance et de zèle pour sa gloire; le peu de regret que je ressens des offenses commises contre lui, le peu d'inclination que j'ai à converser avec lui dans le recueillement; l'oubli de sa présence, le mépris de ses inspirations, etc.

*Affections.* — Mon Seigneur, comment m'avez-vous pu voir et souffrir en cette posture pendant tant d'années? j'ai peine de m'y souffrir moi-même. — Est-il maître ou maîtresse qui voulût conserver un serviteur ou une servante aussi peu attachés d'affection et de soin à leur personne et à leur intérêt, que je l'ai été à mon Dieu et à son service? — Mon Dieu! j'en rougis de honte et de confusion, et je prends à témoin le ciel et la terre, du changement de conduite que je prétends de faire pour ce qui vous touche. — J'entrerai à l'avenir dans le respect, dans l'amour, dans tout l'esprit de religion de mon Sauveur; j'adorerai, je louerai, je remercierai, et j'offrirai étant dans ses saintes dispositions, moyennant votre grâce. Ainsi soit-il.

*Seconde considération.* — En second lieu, Dieu désire que je fasse attention sur la manière de vivre que je garde envers ma religion; sur ma négligence à me porter à la sainteté qu'elle me propose, et à l'imitation de mon Sauveur; sur ma lâcheté à observer mes règles; sur le chagrin provenant de mon immortification, lequel m'a fait trouver pesant le joug de la religion; enfin sur le peu d'amour et de reconnaissance que je lui ai témoignée n'ayant point pris le soin de lui faire honneur, en lui donnant un saint religieux.

*Affections.* — Que j'ai de regret d'avoir été si ingrat envers ma bonne mère l'Eglise, qui m'a élevé avec tant de soin et de zèle! que je suis affligé d'avoir si peu fait valoir les excellents moyens qu'elle m'a donnés pour me sanctifier! — Qu'elle serait à plaindre si elle n'avait point de fils plus mortifié, plus fervent et plus spirituel que moi! — Ange mon protecteur, je vous demande très-humblement pardon, de ce que je vous ai souvent contristé par les mauvais exemples que j'ai donnés à mon prochain.

Puissé-je à l'avenir ne plus flétrir l'honneur du christianisme, et vivre en véritable Chrétien!

*Troisième considération.* — En troisième lieu, Dieu me demande une réflexion envers le prochain : ai-je eu un amour sincère, cordial, et universel envers tous? Combien ai-je reconnu en diverses conjonctures des sentiments d'aversion, de jalousie, d'indignation, d'amertume de cœur contre lui! N'ai-je pas souvent manqué de respect, d'estime et de support? Quelle facilité à censurer ses actions, à m'en expliquer peu charitablement, et à en prendre ombrage! Ai-je toujours eu joie pour son bien, et tristesse pour son mal? Surtout l'ai-je bien édifié?

*Affections.* — Pauvre charité, que je t'ai maltraitée! Ah! que j'ai bien oublié la recommandation que l'Evangile m'en a faite! — En vérité il semble que je n'ai pas cru que le Sauveur prend ses intérêts, qu'il s'attribue le traitement que j'ai fait à mes frères. — Ouvrez-moi les yeux, mon charitable Maître, sur ce point, et faites-moi bien comprendre que qui blesse la charité blesse la prunelle de votre œil.

*Quatrième considération.* — Enfin Dieu veut que j'éclaire la méthode que je garde envers moi. J'ai ordre de me haïr et j'ai un amour excessif de ma personne; je suis obligé de vivre dans l'humiliation et dans l'anéantissement, et je cherche partout l'estime et l'honneur des créatures; l'Evangile m'ordonne de n'adhérer jamais aux inclinations naturelles, et je suis en tout leurs mouvements, en fuyant la croix, dont le seul nom me fait peur; pour la mortification de

mes passions, je ne la connais que de nom.

*Affections.* — Mon Dieu, c'est bien en cette vue que j'ai horreur de moi-même. — Je suis donc un glorieux, n'en ayant nul sujet, puisque je ne suis que néant et que péché; quelle extravagance! — Je sais que je suis le plus grand ennemi que j'aie, et je ne cesse de me caresser, de m'épargner; n'y a-t-il pas en cela de la folie? Je veux donc recouvrer mon bon sens, et me traiter selon mon mérite, avec mépris, avec rigueur, dans une abnégation entière de moi-même.

MÉDITATION III.

*Continuation du même sujet.*

*Première considération.* — Dieu a la bonté de me découvrir ensuite les sources principales de mon désordre, dont la première est de n'avoir pas toujours devant les yeux la fin de ma création et de ma vocation; d'ailleurs je n'ai pas eu de véritables désirs d'en remplir la perfection, me contentant des demi-volontés et des faibles résolutions prises en mes confessions et en mes oraisons sans en venir à la pratique; je n'ai fait attention que sur l'obligation générale de vivre parfaitement, sans concevoir en même temps une forte volonté d'en choisir les moyens, et former des résolutions appliquées aux actions particulières.

*Affections.* — Est-il vrai de dire avec saint Bernard, que l'enfer est plein de bonnes volontés, et le paradis de bons effets? — Cela fait naître en moi une juste crainte, sur ce que jusqu'ici je me suis satisfait de la volonté d'être saint en général, sans mettre en particulier la main à l'œuvre. — J'aurais voulu acquérir la perfection de mon état, sans me faire aucune violence et sans mortification. — Commençons donc et disons avec David : *Nunc cœpi* (*Psal.* LXXVI, 11); dès ce moment je me vais appliquer à vaincre ma vanité et mon impatience, à régler mes passions, à aimer l'humiliation, le recueillement, etc.

*Seconde considération.* — La seconde source du mauvais état où je me vois, c'est l'inconstance en l'entreprise de la vertu chrétienne; je plie sous la moindre difficulté, d'abord je me lasse et je tombe en dégoût, ce qui arrive de ce que je n'estime pas assez la sainteté, et ensuite je n'en conçois pas un véritable désir. Les personnes du siècle estimant les richesses et les honneurs, sont constantes à les rechercher, essuyant mille fatigues, et digérant mille travaux pour les acquérir; de même si j'étais persuadé du prix de la perfection, je tiendrais bon en sa poursuite, et rien ne serait capable de me la faire abandonner.

*Affections.* — Malheureuse inconstance, qui ruines tous les bons commencements, je te déteste de tout mon cœur. Quelle confusion pour moi en vue de l'opiniâtreté inflexible des gens du monde à garder les lois du siècle malgré la pensée de l'enfer! — Que ne fais-je pour Dieu et pour le salut, ce que tant de personnes font pour se perdre en tenant ferme dans leurs pratiques criminelles? — Glorieux Saint-Esprit, gratifiez-moi du don de force; à moins de cela je serai ce que j'ai été, une personne faible et changeante, flottant au gré du vent comme un roseau.

*Troisième considération.* — La troisième racine de mes maux, c'est d'avoir pris de fausses mesures, me réglant sur les exemples gâtés des imparfaits, qui, se contentant d'une vertu fort médiocre, vivent suivant les inclinations naturelles, au lieu d'arrêter mes yeux sur les fervents et sur les mortifiés, qui se font une louable violence pour acquérir la vertu éminente où leur profession les appelle; en quoi j'ai hasardé mon salut, étant difficile qu'un bon Chrétien se dispense de la vertu parfaite qu'il est obligé de suivre, sans péril de se perdre, Dieu ne me voulant sauver que par les voies de ma condition, qui exige la sainteté en moi.

*Affections.* — Conduite humiliante! en tout le reste je veux le meilleur, et en matière de vertu, je me contente du pire. — Pourquoi m'arrêter à l'exemple des lâches et des sensuels? Fallait-il pas envisager mon adorable Rédempteur et ses dignes enfants, qui ont donné des saints à l'Eglise? — Ils étaient des hommes comme moi, faibles, et naturellement amoureux d'eux-mêmes comme moi; mais aidés de la grâce ils se sont élevés au-dessus de leur faiblesse. Pourquoi ne les pas imiter? — C'est trop marchander pour ma confusion : ma grande règle sera mon devoir, et l'obligation de vivre selon que la bonté de Dieu demande de moi. — Vierge sainte, appuyez cette belle résolution, et obtenez-moi d'en faire ma conduite.

## CINQUIÈME JOURNÉE.

MÉDITATION I.

*Dieu m'offrant les remèdes de mes maux, et moi les acceptant.*

*Première considération.* — Le premier remède est de considérer que l'état tiède et imparfait déplaît infiniment à Dieu et le fâche. 1° En lui rendant mal pour bien. 2° En suspendant le fruit de sa vocation. 3° En s'opposant à sa gloire. 4° En faisant déshonneur à son épouse qui est l'Eglise.

*Affections.* — Osé-je lever les yeux et paraître devant Dieu que j'ai si mal traité? — Je suis donc assez malheureux pour avoir été un objet de perpétuel mécontentement à Dieu, j'en ai le cœur brisé de douleur, et une confusion infinie. — Tirons-nous, ma chère âme, de cet état infâme, et faisons possible l'impossible, pour donner à Dieu autant de complaisance que nous lui avons donné de rebut par le passé. — Ange mon aimable gardien, prêtez-moi votre crédit auprès de Dieu, et procurez-moi la grâce de suivre vos enseignements, afin que je lui puisse plaire en toutes mes actions.

*Seconde considération.* — La seconde réflexion sera qu'un Chrétien peu fervent en l'amour de Dieu fait souffrir une grande

injustice à la religion chrétienne. 1° Il mène une vie imparfaite en l'école de la perfection. 2° Il ne tient pas à son exemple lâche qu'il n'exile la sainteté. 3° Il lui donne sujet de gémir, se voyant chargée d'un mauvais Chrétien. 4° Il rebute ceux qui auraient de bons desseins, etc.

*Affections.* — Dieu de bonté! comment n'avez-vous pas arraché de votre paradis terrestre un arbre de si mauvais fruit? — C'est là un effet de votre patience infinie, qui attend qu'enfin je me rende digne d'être un de vos enfants. — Oui, j'y suis résolu, et avec le secours de vos grâces, j'espère d'avoir autant de ferveur qu'il en faut pour réparer ma lâcheté passée, et porter de bons fruits à l'avenir. — Mon glorieux ange gardien, encore ici j'ai grand besoin du secours de vos prières, pour ne vous plus désobliger en m'éloignant de ce que Dieu demande de moi.

*Troisième considération.* — La troisième réflexion se doit faire sur le tort que l'imparfait se fait à lui-même. 1° Il ne jouit jamais d'une véritable paix, le reproche de sa conscience le troublant continuellement. 2° Il manque à sa promesse faite à ses confesseurs, de se porter à la perfection, de vivre mortifié, d'être fidèle à Dieu et à la grâce. 3° Il se prive malheureusement d'une infinité de grâces. 4° il se met en évident péril d'être rebuté de Dieu pour le temps et pour l'éternité, suivant la menace de l'Ecriture en ces mots : *Il a mal vécu en la terre des saints, il ne verra jamais la gloire de Dieu.* (*Isa.* XXVI, 10.)

*Affections.* — Que ma conduite est honteuse ! que j'ai été ennemi de moi-même ! que mon aveuglement a été grand ! — Mais durera-t-il plus longtemps? serai-je toujours infidèle? ne remplirai-je jamais ce que j'ai promis à Dieu et à ceux qui tiennent sa place? — Certes, il est temps de pourvoir au péril dont je suis menacé, de crainte que si je diffère davantage, je ne sois abandonné de la grâce, et laissé à moi-même. — Saintes mortifications, venez à mon secours, avec vous je ferai merveilles. Ah ! puissé-je faire avec vous une alliance inviolable ! — Me voici derechef à vous prier, mon aimable ange, afin que sous votre aimable conduite, j'augmente le nombre des enfants de Dieu.

### MÉDITATION II.

*Continuation du même sujet.*

*Première considération.* — Le second remède sera de remarquer que je me suis accoutumé à mal faire mes actions, me contentant de les faire, sans prendre soin de les bien faire, et toutefois, c'est peu et presque rien de faire extérieurement ce qui est marqué ; de prier, de psalmodier, de se confesser, de communier, de prendre la discipline, etc., si tout cela ne se fait pas avec l'esprit d'un bon Chrétien, et de pénitence, etc. Je pèserai donc soigneusement que l'action extérieure de vertu est sans profit, si l'esprit et l'intérieur de la même vertu ne l'accompagnent pas ; l'extérieur n'étant que l'écorce de la vertu, et comme un corps qui sans l'âme n'a ni vigueur, ni sentiment; de manière que l'oraison vocale sans l'élévation intérieure du cœur à Dieu, l'humiliation extérieure sans le mépris intérieur de soi-même ; la pénitence extérieure, qui ne procède pas d'un cœur contrit et pénitent, etc., ne sont que des vertus superficielles, qui ne méritent pas le nom de vertus.

*Affections.* — O Dieu ! cela étant indubitable, qu'il est peu de vertu véritable, peu de véritable dévotion, peu de véritable charité, et peu de véritable obéissance ! etc. — O ciel ! quelle pitoyable illusion de se payer d'une simple montre et d'un simple dehors ! C'est en quoi je me suis misérablement mépris. — Ah ! que je suis ici bien anéanti, ne pouvant pas dire que j'aie fait une seule action de véritable vertu ! — Ah! que je puis bien m'écrier avec un saint Père : Ma vie m'épouvante, je n'y vois que péché, ou que stérilité et hypocrisie ! — Mon Sauveur, il me semble d'être à l'heure de la mort, et que vous me dites : Tu as été pesé, et tu n'es pas de poids. — Mettons-y ordre incessamment, ma chère âme, appliquons-nous dès ce moment à bien faire toutes nos actions, joignant l'intérieur à l'extérieur.

*Seconde considération.* — C'est pour ôter le masque à la fausse vertu, que le Sauveur, entreprenant la réformation des mœurs, ouvre sa première leçon sur la montagne par la vertu intérieure, et qu'il n'a jamais parlé avec plus de chaleur que contre la justice des pharisiens, qu'il ne blâme d'hypocrisie que parce qu'elle n'était qu'extérieure, en mines, en grimaces et en cérémonies. Il faut donc faire grande attention sur les paroles du Fils de Dieu (*Matth.* v, 3 seqq.) : Bienheureux sont les pauvres d'esprit, bienheureux qui possède la pureté de cœur, bienheureux qui a faim et soif de la justice, etc., où je verrai qu'il exige l'esprit, le cœur et l'intérieur, comme désavouant la vertu qui n'émane pas de l'esprit et du motif intérieur, dont l'extérieur doit être inspiré.

*Affections.* — Mille grands mercis, mon Seigneur, de cette précieuse instruction. — Je suis bien déplaisant de l'avoir si tard apprise, ou de l'avoir si peu pratiquée. Imprimez-la si avant dans mon cœur, que j'en fasse ma grande dévotion en allant à l'oraison et à l'office divin, poussé par l'esprit de religion, pour adorer, pour louer, pour remercier Dieu et pour reconnaître le besoin continuel que j'ai de lui et la dépendance de ses grâces. — Maintenant je m'appliquerai au travail et à l'emploi ordonné, par esprit d'obéissance et de pénitence, le péché ayant condamné l'homme au travail. — Pour le manger, pour le dormir et pour le divertissement, je n'en prendrai que ce qu'une nécessité scrupuleuse en demandera, dans le dessein d'être ensuite plus propre à servir Dieu.

*Troisième considération.* — Je pénétrerai les raisons qui obligent Dieu d'exiger la

vertu intérieure. 1° Dieu étant esprit il est juste qu'il soit adoré en esprit. 2° Dieu veut en son épouse la véritable sainteté attachée à la sainteté intérieure ; l'Ecriture sacrée nous apprenant (*Psal.* XLIV, 14) que la beauté de la fille du roi est au dedans d'elle. 3° Dieu veut que l'âme mérite en ses actions, d'ailleurs le mérite dépend de la volonté et de l'intérieur.

*Affections.* — J'en suis convaincu, mon Seigneur, mon Dieu, ensuite je vais devenir une personne intérieure, qui vous adorera, louera, aimera, et servira en esprit et en vérité. — Pour cela je veux être recueilli et vivre sous vos yeux, qui lui parleront éternellement de cet aimable intérieur, lequel fait votre attrait comme il fait la vertu solide. La belle chose qu'une âme ainsi disposée ! laquelle anime toutes ses actions de l'esprit et du motif qui les rend vertueuses et dignes d'un Chrétien. — N'en serai-je jamais de ces âmes choisies et vraiment spirituelles ? Mon Sauveur, je l'espère de votre grâce.

MÉDITATION III.

*Sur le même sujet.*

*Première considération.* — Le troisième remède et sans doute le souverain, c'est d'entreprendre sérieusement la mortification. J'en pèserai la raison : dans le dessein de Dieu, le corps était sujet à l'âme, les passions à la raison, et la raison à Dieu ; mais le péché ayant renversé cette belle subordination, je ne puis la rétablir (ce qui est de la dernière nécessité) que par le secours de la mortification, qui seule peut dompter la rébellion de la chair, assujettir les passions, humilier l'esprit et faire revivre en nous l'empire de l'âme, de la raison et de Dieu.

*Affections.* — Oh ! que n'est-il permis de ressusciter ce siècle d'or de l'état d'innocence où tout était si bien réglé ! — Hélas ! mes souhaits sont inutiles, la seule mortification peut suppléer à son défaut.

Faisons-en donc la principale de nos pratiques dévotes, ne nous glorifions point des autres si elles ne sont unies à celle-ci. — Le malheur est que cette mortification, pour faire le bon effet que j'en prétends, doit être, 1° universelle, et s'étendre sur tout ce qui flatte la nature ; 2° continuelle, parce que la chair choque incessamment l'esprit. — N'importe, je me mets sans réserve et pour toujours sous la direction de cette chère vertu que je consulterai en tout et partout.

*Seconde considération.* — Ce qu'il faut mortifier en moi, c'est sans difficulté, 1° l'amour de moi-même tout appliqué à la recherche de ce qui fait son repos et la satisfaction de sa vanité, avec un grand éloignement de la peine, de l'humiliation, et de tout ce qui le peut tant soit peu incommoder ; 2° les passions dominantes de colère, d'impatience, de tristesse, d'amour, d'aversion, etc., qui mettent plus d'obstacle au dessein de devenir maître chez moi, pour être un plus digne serviteur de Dieu. 3° l'attachement aux créatures, aux parents, aux amis, etc., attachement qui se découvre par la fréquente pensée que nous en avons, et par la répugnance à les quitter, par l'empressement à les voir, à en recevoir des nouvelles, etc.

*Affections.* — Voilà bien d'affaires ! Il faut pourtant en venir à bout, et commencer par la défaite de ce petit révolté d'amour-propre ; il criera, il murmurera, il demandera de temps en temps grâce, mais la résolution en est prise, je lui déclare une guerre impitoyable.

Et vous, inclinations naturelles, j'ai beaucoup de tendresses pour vous, toutefois vous en mourrez. — Raison humaine, il faut plier sous la raison divine. Lumières de la prudence de la chair, faites place aux lumières de la foi qui doivent régler ma conduite. — Pour cela il faut se mortifier puissamment. Soit ; j'y suis disposé, quoi qu'il m'en doive coûter.

*Troisième considération.* — Les moyens qui me rendront cette belle entreprise très-facile, sont : 1° Faire grand état de la mortification, n'y ayant rien de plus honorable et de plus plaisant que d'être maître chez soi, par l'assujettissement des passions. 2° Je n'aurai jamais une paix solide, ni un véritable repos qu'en arrêtant la fougue de ces mutines. 3° Mon salut même ne sera en sûreté qu'après leur défaite. Maintenant le souverain moyen d'en venir à bout, c'est le recueillement et l'attachement à la présence divine, parce que sous les yeux de Dieu et sous le désir de lui plaire, la mortification ne coûte pas beaucoup.

*Affections.* — Voilà trop de raisons : je suis convaincu de la nécessité qu'il y a de faire de la mortification la dévotion de tous les jours et de toutes les heures.

Je ne demande plus de saintes pratiques aux spirituels, j'ai la pratique universelle en la seule mortification, j'ai tout avec elle, et sans elle je n'ai rien. — Sainte mortification, recevez-moi en votre compagnie, j'espère de vous être fidèle ; ne m'abandonnez jamais, ni aux visites, ni aux récréations, ni au repos, je suis à vous.

Oui, beautés mondaines, je fermerai les yeux à votre rencontre. Musiques charmantes et concerts, je n'aurai point d'oreilles pour vous. Morceaux friands, viandes délicates, vous n'aurez point d'attrait pour mon goût.

Me voilà donc en la posture où la grâce me demande, y puis-je tenir bon ! *Amen.*

## SIXIÈME JOURNÉE.

MÉDITATION I.

*Dieu me montrant mon Sauveur comme un divin original, et moi le copiant.*

*Première considération.* — Dieu, voyant tous ses efforts inutiles à ma conversion et à ma sanctification, envoie son Fils dans l'Incarnation, qui y coopérera par ses divines maximes et par ses exemples sanctifiants.

Ici je considérai la nécessité de copier ses

divins exemples, et de conformer ma vie à la sienne, puisque saint Paul me dit (*Rom.* VIII, 29) qu'il n'y a de prédestiné que celui qui sera conforme à l'image du Fils de Dieu. Pesez ce mot, *prédestiné*, et voyez que cet avantage est uniquement attaché à l'imitation de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il faut aimer ce qu'il a aimé, la pauvreté, les abjections, les souffrances; et mépriser ce qu'il a méprisé, les plaisirs, les vanités, les richesses, etc.

*Affections.* — Père éternel, que je vous suis obligé de m'avoir donné un si parfait original! Que les anges et tout le paradis vous en remercient pour moi.

Exemples gâtés du siècle, maximes du monde, vous ne me tromperez plus, mon Sauveur m'apprenant que vous n'êtes que corruption et que mensonge.

Mon Dieu, imprimez votre vie divine-humaine sur la mienne. Ah! que je ne vive plus en enfant d'Adam, mais en fils de Jésus-Christ!

Plus d'amour que pour ce que mon Sauveur a aimé, plus d'estime que pour ce qui me fera semblable à lui. Ma faiblesse me fait peur, mais je puis tout en lui.

*Seconde considération.* — Pour m'affermir en ce généreux dessein, je prends plaisir de reconnaître que tous les biens s'y trouvent. 1° L'honnête, n'y ayant rien de plus honorable au serviteur de l'Homme-Dieu, que de ressembler à son divin maître. 2° L'utile, parce que je m'enrichirai à peu de frais, par l'application de ses actions méritantes aux miennes. 3° Le plaisant, puisque par cette imitation, je m'unis au Sauveur, objet de la complaisance de son Père, et qui porte avec lui une onction laquelle embaume les âmes qui lui sont fidèles des douceurs du paradis.

*Affections.* — Pardon, mon pauvre cœur, du mauvais traitement que je t'ai fait, en t'amusant après des objets pleins d'amertume, et après de maigres satisfactions, dont il ne me reste que honte et que confusion. — Je pouvais, et devais t'enivrer saintement des véritables délices qui se trouvent en l'imitation du Sauveur, j'avoue que j'ai tort de toi, et je proteste à l'avenir que j'aurai plus de soin de tes intérêts.

Que j'ai de joie d'avoir découvert cette source adorable du vrai bien, de l'honneur solide, et des contentements innocents! Mon Dieu, montrez-la à tant d'âmes qui même dans les cloîtres ne soupirent qu'après des consolations mensongères et sensuelles. — J'ai autant de regret que de honte d'avoir longtemps été de ce nombre.

*Troisième considération.* — Pour imiter Jésus-Christ, je ne dois jamais rougir de faire et de souffrir ce qu'il a fait et souffert; mais je dois être dans la confusion de ne pas faire et de ne pas souffrir comme lui; j'aurai pour cela devant les yeux saint Paul, qui ne se glorifiait que dans la croix de son maître, et les autres apôtres qui triomphaient de joie dans les humiliations et dans les souffrances, lesquelles leur faisaient part de la vie souffrante et humiliée de Jésus-Christ.

*Affections.* — Que j'ai été jusqu'ici éloigné de ce beau sentiment! J'aurais volontiers querellé la Providence dans les plus petits sujets de souffrir. — Je confesse que je n'ai pas connu la beauté et le prix de l'abjection, mais Dieu soit loué de ce qu'il me la découvre en son Fils.

J'avais grand'peur de la pauvreté en ses effets, soit au manger, ou aux habits, et en la demeure; maintenant je serai ravi d'en ressentir quelqu'un, à l'exemple de mon Sauveur. — En un mot, je veux être fidèle en l'imitation de Jésus-Christ : trop d'honneur de lui être semblable, si je sais bien le connaître. — Mon Dieu, faites-moi cette grâce, qui est la grâce de la sainte faveur.

MÉDITATION II.

*Sur le même sujet.*

*Première considération.* — Je pèserai mûrement que le plus grand don dont le Père éternel ait gratifié les hommes, a été d'envoyer son Fils pour les sauver, en leur servant de règle pour bien vivre, et de voie pour aller à Dieu; ensuite, après l'en avoir remercié pour ma part, je considérerai que si je ne l'imite pas, en aimant ce que le Fils adorable a aimé, et en méprisant ce qu'il a méprisé, je rends inutile le dessein du Père éternel, et la venue du Verbe incarné infructueuse. Le comprends-je bien? conçois-je bien ce que mériterait un pareil désordre? Dieu ne serait-il pas obligé de m'abandonner comme un réprouvé qui ne veut point de conformité avec l'idée des prédestinés?

*Affections.* — Oh! que j'ai mal compris ces importantes vérités, puisque j'ai si lâchement et si cruellement trahi le dessein de Dieu! — En quelle conscience ai-je pu me dire Chrétien, en me réglant par les exemples réprouvés des enfants d'Adam, idolâtres de la satisfaction des sens? — En quelle conscience ai-je passé pour Chrétien? c'est-à-dire pour obliger à faire revivre aux yeux du siècle l'exemple du Sauveur, humble, méprisé et mortifié, au point de ne s'être jamais contenté en quoi que ce soit. *Christus non sibi placuit.* (*Rom.* XV, 3.)

C'est un reproche que je ne puis plus souffrir; je renonce donc à cette conduite molle qui m'a animé par le passé, pour embrasser les manières sévères de l'Homme-Dieu.

Tous les saints et toutes les saintes n'ont point eu d'autre méthode, ainsi étant comme eux obligé de me sanctifier, je veux prendre leur voie et être imitateur de Jésus-Christ.

*Seconde considération.* — En quittant l'imitation de mon Sauveur je lui fais trois sanglants affronts : 1° Je suis injurieux à sa sagesse, comme si je lui reprochais qu'il n'a pas su choisir la meilleure vie et le plus juste chemin de la gloire, lorsqu'il a fait choix de la pauvreté, de l'abjection, du mépris, des travaux, etc. 2° A sa bonté, comme s'il m'avait conseillé le pire et qu'il eût manqué de charité. 3° A sa puissance, comme si, nous ayant donné des exemples si forts et

si incommodes, il n'avait pas donné en même temps les secours et les adoucissements nécessaires à notre faiblesse.

*Affections.* — Admirable patience de mon Sauveur, à souffrir si longtemps ces sensibles affronts! — Que je me veux mal d'avoir eu pour lui cette cruauté! et je m'en vengerai. — Sagesse, bonté, puissance, me voici prêt à vous en faire une amende honorable. — Je me rends, et demeure d'accord que c'est la meilleure vie que j'ai résolu d'embrasser. — C'est ainsi que je réparerai le scandale et les mauvais exemples que j'ai donnés à mon prochain.

*Troisième considération.* — On dit, et il est vrai, que c'est un grand crime de renier Jésus-Christ; par effet, tout débonnaire qu'est le Sauveur, il a dit qu'il renierait ceux qui l'auraient renié. Mais n'est-ce pas mon crime? ne l'ai-je pas renié en me dispensant de son imitation? n'ai-je pas renié son humilité par mon orgueil et par ma vanité? n'ai-je pas renié sa pauvreté dans les soins empressés de mes commodités? n'ai-je pas renié sa croix et sa passion par mes sensualités? etc. Pèse maintenant, mon âme, de quel délaissement de grâces tu mérites d'être punie. Saint Pierre pleurant pour ses reniements t'apprend par quelle voie tu peux arrêter la colère du Sauveur renié.

*Affections.* — Ah! mon débonnaire Jésus! abattu au pied de cette même croix que j'ai indignement reniée, je tremble de mon crime. — S'il ne faut que s'en confesser, je confesse en vue du ciel et de la terre que je vous ai renié mille et mille fois. — J'avoue que je n'ai été Chrétien que de nom, ni dévot qu'en apparence. — O ciel! que je crains d'être renié du Sauveur selon sa juste menace, plusieurs ayant été reniés de lui, qui l'avaient moins mérité que moi!

Miséricorde, je viens à vous, obtenez-moi grâce du passé, sous le propos que je fais de réparer mes reniements par une confession fidèle, attachée à l'imitation de mon Sauveur.

## MÉDITATION III.

### *Dieu anéanti et moi anéanti.*

*Première considération.* — Donc pour venir en particulier à l'imitation de mon divin original, je le veux envisager en ses particuliers états: premièrement en son incarnation, où voyant les cœurs des hommes peu émus de la pensée de la mort, du jugement et de l'enfer, il se fit homme et vint en personne travailler à leur conversion, et par ses exemples les tirer du désordre où ils vivaient, tout appliqués à la vanité, et à l'estime de la gloire du monde et de la fausse grandeur; pour cela il sort des splendeurs de sa gloire, et se dépouille de tous les atours de sa majesté, se produisant dans l'anéantissement, dans la faiblesse, dans le mépris, pour nous découvrir la voie que nous devions prendre pour ne nous pas perdre ou égarer dedans les autres voies où il n'y a qu'illusion et que péché.

*Affections.* — D'admiration profonde de cette bonté incomparable. — D'adoration, d'amour, d'offre sincère de me mettre à la suite du Sauveur. — Ah! qu'il est juste de me régler par cet exemple! donc anéanti à anéanti, méprisé à méprisé. — Verbe incarné, vous aviez droit à la gloire, ainsi il est merveilleux de vous voir anéanti; mais mon néant et mes crimes ne me laissent autre prétention que l'abjection, et quand je suis dans l'anéantissement je suis en ma place. — Demeurons-y donc, mon cœur, et trouvons bon tout ce qui nous humilie, de quelque main qu'il parte.

*Seconde considération.* — Le Verbe est donc homme, mais comme son humanité subsiste en la personne divine et non pas en la sienne propre, elle ne se recherche en quoi que ce soit, elle n'a aucun intérêt particulier, ne regardant en tout que la gloire et le bon plaisir de la Divinité; et parce que le Sauveur qui sait que Dieu, lequel sur l'empirée se glorifie en l'exaltation des créatures, ne veut sur la terre se glorifier que dans leur anéantissement; pour rendre à son Père une gloire selon son goût, il ne se porte qu'à l'humiliation et m'invite à marcher sur ses pas, sans écouter la pente de l'amour-propre, qui désirerait de servir Dieu dans l'éclat des grands emplois, ce qui est une illusion évidente, n'y ayant point de meilleure méthode pour glorifier Dieu que l'imitation de son Fils.

*Affections.* — Hélas! mon cher Sauveur, que je suis éloigné de l'imitation de votre prodigieux anéantissement et de cet oubli de mes intérêts! — Je suis toujours appliqué à des réflexions sur moi, sur ce qui me plaît ou m'accommode, je ne songe qu'à mon intérêt, y ayant toujours beaucoup de moi en tout ce que je fais. Ne pourrai-je jamais dire que je ne vis pas en moi, mais en Jésus, en ses inclinations élevées au-dessus des sens et de la nature? — Ah! c'est bien assez, mon chétif cœur, c'est bien assez avoir vécu mollement et naturellement. — Revêtons-nous de mon Sauveur, pensons, parlons, agissons dans ses vues, et comme lui, ne respirons que pour la gloire de son Père. — Voilà qui est dit, mais quand sera-t-il? Secours, mon charitable Sauveur, enlevez-moi à moi-même malgré ma résistance.

*Troisième considération.* — Je te veux ici détromper, ma chère âme; tu as vu, tu as admiré, et tu as adoré le Verbe incarné; mais as-tu pris garde à ce qui revient à l'humanité de l'alliance avec la Divinité? Elle est sans doute entrée dans la possession des véritables biens, ce ne sont toutefois que la plus grande abjection qui ait paru sur la terre, et la dernière des humiliations. Voilà tout l'avantage que l'homme tire de l'union hypostatique avec Dieu. Quel mystère est cela? c'est qu'il est entré dans l'intérêt de Dieu, il a voulu réparer sa gloire blessée par notre vanité, ce qui ne s'est pu faire que par les humiliations dans lesquelles il s'est anéanti en la vie et à la mort.

*Affections.* — Que tous les hommes regardent l'honneur mondain comme une pièce de la félicité ; pour moi je dirai, tout homme est menteur, Jésus m'a ouvert les yeux sur cette vérité. — Mais puisqu'il ne m'a voulu sauver qu'en quittant la grandeur, il y aurait de l'extravagance de croire que je me puisse sauver par une voie différente. — Il est vrai, mon aimable rédempteur, que quand je le pourrais je ne le voudrais pas ; trop d'honneur de porter les livrées de Jésus humilié. — Je veux donc à l'avenir considérer comme mes bienfaiteurs, ceux qui me procureront de l'abjection, et me donneront lieu d'imiter Jésus anéanti.

## SEPTIÈME JOURNÉE.

### MÉDITATION I.

*Jésus pauvre et moi pauvre.*

*Première considération.* — Le Sauveur incarné ayant demeuré neuf mois dans le sein de sa Mère, paraît dans le monde, mais en quel équipage? Il naît comme en exil, hors de la maison de sa mère, et ne trouvant retraite que parmi les bêtes, d'ailleurs souffrant la disette des éléments les plus communs, comme le feu si nécessaire pendant les rigueurs de l'hiver, et ne pouvant être échauffé que du souffle des animaux. Le dernier des hommes est-il né dans une si grande pauvreté?

*Affections.* — Divin enfant, êtes-vous le Fils unique du Père éternel dans cet étable? Est-ce bien vous, Roi de gloire et Seigneur de l'univers, qui êtes si dépouillé de bien? — Que vous êtes adorable dans le sein de votre Père, où vous possédez des trésors immenses et infinis! mais que vous êtes aimable dans le sein de votre Mère où vous êtes environné de pauvreté!

Voilà, anges du paradis, voilà le sujet de vos ravissements, le ciel n'ayant rien de si charmant à vos yeux; mais que vous aviez bien raison de publier aux hommes qué cet enfant était dans les maillots de la pauvreté!

O aimable pauvreté de mon Sauveur! je vous adore, et je vous demande pardon de ne vous avoir pas imitée selon l'obligation que j'en ai; je le ferai à l'avenir de toute l'étendue de mon affection.

*Seconde considération.* — J'étudierai la posture de Marie et de Joseph en vue de la pauvreté extrême dans laquelle ils voyaient l'enfant de Dieu; quelle était leur extase sur ce point! quel fut leur acquiescement aux ordres du Père éternel, quelques sévères qu'ils leur parussent! quelle douceur leur fut nécessaire pour ne se point fâcher ou indigner des rebuts peu charitables de ceux qui ne les avaient pas voulu loger dans un coin de leurs maisons? mais qu'ils étaient joyeux dans la participation des incommodités de cette extraordinaire pauvreté, dans laquelle ils résolurent de vivre et de mourir, suivant l'exemple du divin Enfant!

*Affections.*—Oh! le beau et l'imitable dessein! vive la pauvreté, elle gagne mon cœur, qui verra les providences qui le mettront en quelque pratique de cette vertu avec joie et avec remercîment. — Oui, vive la pauvreté; Jésus est pauvre, Marie est pauvre, Joseph est pauvre, quel honneur d'être pauvre avec eux! — Non, mon Sauveur, quand le royaume du ciel ne serait pas pour les pauvres, ce serait être trop payé d'avoir la grâce d'être pauvre avec vous. — Il est donc conclu que je ne posséderai jamais rien en propre où mon cœur soit attaché; enfin je veux vivre et mourir le plus pauvre de cœur qui soit au monde.

*Troisième considération.* — Je regarderai avec attachement la justification de la prophétie qui fait dire au Sauveur : *Je suis pauvre et dans les travaux dès mon enfance* (*Psal.* LXXXVII, 16), car effectivement dès sa naissance il a été dans l'expérience laborieuse de la pauvreté, il en a éprouvé l'amertume et les incommodités; ce qu'il a continué toute sa vie, n'ayant vécu que d'aumônes, n'ayant rien possédé, n'ayant pas disposé de la moindre des choses, et étant mort dans la dernière nudité.

*Affections.* — C'est être véritablement pauvre, hélas! ma pauvreté n'en mérite pas le nom, rien ne me manquant ou bien peu de chose.— Ah! que je l'ai bien peu aimée dans la pratique, grondant et me troublant dès qu'il me manquait quelque chose; j'en ai grande confusion, et je suis bien déterminé d'avoir une autre conduite, en souffrant joyeusement les effets de cette sainte vertu, et en n'ayant nul attachement à ce qui sera à mon usage, dont j'éloignerai tout ce qui sentira tant soit peu les richesses du siècle. — Je désire encore d'être traité en pauvre, de manière que je ne recevrai les habits ni la nourriture que Dieu me donnera dans ce monde qu'en titre d'aumône; ainsi les plus chétifs habits et les plus dégoûtants morceaux seront mon appétit, parce qu'ils seront plus avenants à la pauvreté promise.

### MÉDITATION II.

*Jésus circoncis, et moi mortifié.*

*Première considération.* — Il était dû au Sauveur un corps glorieux et impassible, soit pour la dignité de sa personne, ou pour la béatitude de son âme qui voyait Dieu, et toutefois il en a voulu prendre un qui fût passible pour avoir lieu de souffrir pour nous en satisfaction de nos sensualités. Voilà bien de quoi confondre ma délicatesse et mon amour-propre. Je désirerais volontiers d'être impassible, du moins je déploie tous mes efforts pour ne rien souffrir, et mon Sauveur fait miracle pour pouvoir endurer.

*Affections.* — Qu'il y a peu de lumière sainte dans ma conduite! que je suis peu éclairé, puisque je ne cherche que le plaisant et l'agréable aux sens! que ne fais-je pour m'éloigner de tout ce qui porte apparence de souffrance? Hélas! si je pouvais je me dispenserais des misères communes;

tant il me fâche d'avoir faim, d'être sujet à la rigueur du froid, aux atteintes des maladies, etc. — Que je suis bien éloigné de ces généreux imitateurs du zèle du Sauveur pour la souffrance, qui ajoutent aux misères communes de continuelles mortifications dont ils se persécutent! — Mon Sauveur, qui n'avez commencé de vivre que pour commencer de souffrir, appuyez-moi de vos grâces fortement, sans cela je continuerai de vivre ennemi de votre croix et de vos souffrances.

*Seconde considération.* — J'envisage avec compassion l'aimable Jésus sous le cruel couteau de la circoncision, et sous le sang adorable qui coule de la plaie. Est-ce bien vous, mon divin Sauveur? Fallait-il de si bonne heure répandre du sang? votre adorable personne vous en devait-elle pas dispenser? Mais qu'a fait votre innocence pour être ainsi ensanglantée? surtout l'amour avec lequel vous me donnez ce sang me ravit; car dès ce moment vous êtes prêt à me le donner jusqu'à la dernière goutte.

*Affections.* — Non, mon cher Jésus, c'est assez, une seule goutte peut sauver toutes les âmes. — Mais que je vous suis obligé de cet exemple de mortification que vous vous êtes hâté de me donner! — Ah! si dès l'usage de la raison jusqu'à ce jour j'avais commencé à me circoncire et à mortifier les inclinations de la nature.

Vanité, amour d'excellence, il vous en doit coûter la vie. Quoi! l'Enfant-Dieu et l'innocence même prend la marque du pécheur, et vous étant criminel, vous voulez paraître saint!—Vive Jésus circoncis, cela ne sera plus, pourvu qu'il lui plaise de m'appliquer le mérite et le secours d'une goutte de son précieux sang.

*Troisième considération.* — Le Sauveur, après les douleurs très-sensibles de la circoncision, fut honoré du beau nom de Jésus: je l'adorerai avec tous mes respects, après quoi je pèserai mûrement que si l'office et le nom du Sauveur n'a été rempli qu'en souffrant et en donnant du sang, c'est-à-dire que ne nous ayant mérité le salut que par les souffrances et par les douleurs, c'est une folie d'espérer l'application de ce mérite et le salut par une autre voie que par la sainte rigueur de la mortification. Jésus circoncis est Sauveur, l'âme mortifiée sera sauvée, il faut passer par là ou périr.

*Affections.* — O Dieu! si cela est, qu'il y aura peu de sauvés, y ayant si peu de mortifiés! — En effet, quelle extravagance de fuir avec tant d'industrie et de soin les occasions mortifiantes auxquelles est attaché le salut! — Sacré couteau de la circoncision, qui étonnes les cœurs sensuels, pourrais-tu pas te faire à mon usage? — Il le faut, puisque j'ai dessein de me sauver, mais il le faut en pratique; mon Dieu faites-m'en la grâce, je vous en conjure par le sang de votre Fils circoncis.

Vierge sainte, dont le cœur fut percé d'un couteau de douleur en même temps que votre cher Fils fut blessé par celui de la circoncision, obtenez-moi cette faveur.

### MÉDITATION III.

### *Jésus s'offrant au Père éternel, et moi avec lui.*

*Première considération.* — Il y a un saint plaisir de considérer l'enfant Jésus porté au temple, où d'abord, à la faveur de l'usage de la raison dont il jouissait, il s'offrit à son Père en lui présentant son âme, son corps, sa vie, sa mort sous les tourments dont dès lors il avait la vue, et il s'offrit uniquement pour la gloire de son Père et pour mon salut, m'ayant en particulier devant ses yeux.

*Affections.* — Quelle bonté! je vous en remercie mon divin Jésus, et je prie les anges de vous en remercier pendant toute l'éternité. — Ah! que je suis bien obligé d'user de quelque retour, en m'offrant à vous pour faire et pour souffrir tout ce qu'il vous plaira, quoi qu'il m'en puisse coûter. — Mais que cette offrande fut agréable au Père éternel, qui n'avait vu les autres que comme figure de celle-ci! — Que j'ai de confiance en la part que mon charitable Sauveur m'y donna, et en la grâce qu'il me mérita pour offrir à son Père mes bonnes œuvres!

*Seconde considération.* — Je ferai attention sur les conditions qui rendirent infiniment agréable et méritante l'offrande de mon Sauveur. 1° Il s'offre avec un respect infini, fondé sur l'estime infinie de la Divinité, dont en tant que homme il se reconnaissait créature. 2° Avec un amour incomparable et avec un désir immense de s'immoler à la gloire et au service de son Père. 3° Il confirma son offrande avec un beau vœu. 4° Il s'offrit avec tout ce que lui inspira la vertu de religion, et tout ce qui était nécessaire pour remercier son Père pour moi et pour tous les hommes, pour satisfaire à sa justice pour mes péchés, et pour impétrer toutes les grâces nécessaires à ma sanctification.

*Affections.* — Plût à Dieu que mes offrandes fussent revêtues de toutes ces saintes conditions! hélas! que les miennes en sont dépouillées! — Oui, à l'avenir, je veux contretirer ce respect, cet amour, cette fermeté et tous ces beaux motifs, en ce que j'offrirai à Dieu, soit en mes oraisons, ou en mes communions. — Pour commencer, abîmé de respect dans le fond de mon néant, et poussé d'un ardent désir de plaire à Dieu, je lui offre de nouveau toutes mes bonnes œuvres. — Et afin, ô mon Dieu! que vous les receviez en holocauste et en odeur de suavité, j'unis mon offrande à celle de l'adorable Jésus.

*Troisième considération.* — J'arrêterai ma pensée sur la fidélité de mon Sauveur, qui en sa vie n'a jamais manqué de parole à son Père, rapportant toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses actions à la gloire de son même Père. Jamais il n'a cherché sa satisfaction propre, jamais il n'envisagea son intérêt, sa réputation et son plaisir; son festin, di-

sait-il (*Joan.* IV, 34), c'était de faire la volonté de son Père, comme ses grands soins étaient de lui renvoyer la louange qu'on lui donnait, sans s'attribuer quoi que ce fût, témoin celui qui l'ayant traité de bon, en fut repris avec ces mots : *Il n'y a de bon que Dieu* : « *Nemo bonus nisi solus Deus.* » (*Luc.* XVIII, 19.)

*Affections.* — Oh ! que cela est merveilleux de ne s'être jamais satisfait ! que cela est digne de notre admiration et de notre imitation ! — Quelle épouvantable confusion pour moi ! qui me cherche en tout, qui, dans ce qui se présente, envisage d'abord ou ma commodité ou mon plaisir. — Je sais qu'en qualité de créature, tenant tout du Créateur, je lui dois tout rapporter, n'agissant qu'en vue de Dieu et pour Dieu, qui est la fin universelle de toute créature, et toutefois, par une infidélité extrême, je ne regarde que mon intérêt. — En vain j'ai engagement par mon baptême à cela, en vain j'ai renouvelé mille fois cet engagement, je demeure toujours appliqué à moi-même. — Enfin pourrai-je faire une fois une bonne résolution et la garder? hélas ! mon Sauveur, si vous ne me faites cette miséricorde, je continuerai d'être infidèle en continuant d'être intéressé.

## HUITIÈME JOURNÉE.

### MÉDITATION I.

*Jésus obéissant et moi obéissant.*

*Première considération.* — Je me réfléchirai : 1° sur celui qui obéit, sur sa personne adorable, c'est l'Homme-Dieu; 2° sur ceux à qui il a obéi, c'est à Marie, c'est à Joseph ; 3° en quoi il obéissait : en des choses fort viles et humiliantes, faisant tout ce que les fils des charpentiers et les enfants des pauvres ont coutume de faire. Je porterai ma pensée aussi sur l'obéissance que le Sauveur rendit à tous les ordres de son Père, également laborieux et humiliants, sans avoir fait une seule fois sa propre volonté.

*Affections.*—Oh ! que cette conduite est divine ! La volonté de Jésus était toute sainte, et pourtant il ne l'a jamais suivie, pour être toujours obéissant. — Quel reproche pour moi qui adhère si souvent à ma volonté toute portée au mal et au libertinage ! — Quoi ! mon Sauveur, votre charmant exemple ne fera-t-il pas une impression salutaire sur mon âme? — N'apprendrai-je jamais de mon divin Maître à obéir singulièrement dans les emplois humiliants et pénibles ? — Courage, mon cœur, entreprenons aujourd'hui de ne vivre que pour obéir. Ainsi soit-il.

*Seconde considération.* — Je verrai comme cette obéissance faisait croître l'enfant Jésus en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, suivant le mot de l'évangéliste (*Luc.* II, 52), c'est-à-dire que tous les jours il faisait des actions où il paraissait plus de grâce et une sagesse plus haute ; on y remarquait de plus héroïques actes de vertu, d'humilité, de zèle, de charité envers Dieu et envers les hommes; et cela pour me faire concevoir que d'être obéissant, c'est avoir la sagesse du ciel; et que l'obéissance prompte, exacte, joyeuse, est une marque que l'on est en grâce et que l'on y fait grand progrès.

*Affections.* — Admirables effets de l'obéissance, que vous êtes mal connus ! si l'on en était bien instruit, on se lierait inséparablement à cette vertu. — Que je serais riche en grâce et en perfection, si je me fusse conduit par cette lumière ! quelle fortune j'aurais faite auprès de Dieu, qui ne favorise que les obéissants de ses grandes bénédictions. — Je ne rougirais pas sous une si honteuse pauvreté de vertu, j'aurais il y a longtemps dompté mes passions, et je serais en état d'être l'exemple de mon prochain que j'édifie mal par mes désordres. — Quel remède ? je serai fidèle en l'obéissance, dont je renouvelle la promesse que j'en ai faite à mon Dieu, avec toute la ferveur que les véritables Chrétiens ont eue.

*Troisième considération.* — J'admirerai en cette vie obéissante et cachée du Sauveur l'espace de trente ans, la conduite de Dieu bien éloignée de la conduite des hommes, qui ne cherchent que l'éclat, que l'indépendance et que la liberté : donc je condamnerai de folie la sagesse du monde, car Dieu ou le monde se trompant, si la sagesse divine (dont les trésors sont dans la sainte humanité de Jésus) met la gloire dans la subjection, il faut demeurer d'accord que la sagesse du siècle, qui ne veut recevoir l'ordre de personne, est dans l'extravagance.

*Affections.* — Esprit du monde libertin, je te déteste; tu as secoué le joug, en disant, je ne serai pas sujet ; pour moi, je fais gloire d'être obligé à vivre et à mourir soumis et obéissant. — Oui, je serai plus glorieux quand j'aurai vécu un jour sous la direction de la sainte obéissance, que si j'avais vécu cent années sur un trône dans l'indépendance. — Jésus obéissant jusqu'à la mort me persuade l'obéissance de la vie, que je ne veux conserver que pour avoir le bien d'obéir plus longtemps. — Ah ! que je suis en colère contre moi-même de m'être si souvent dispensé de l'obéissance due aux saints préceptes, et d'avoir fait violence à la volonté de mes supérieurs ! Cela ne sera plus. *Amen.*

### MÉDITATION II.

*Jésus débonnaire, et moi sans fiel.*

*Première considération.*—Le prophète Isaïe me donne une grande idée de la mansuétude du Sauveur quand il dit (XLII, 3), qu'il n'aurait jamais voulu éteindre une lampe fumante, ni fouler aux pieds un roseau à demi froissé. Jamais le Sauveur n'a jeté une œillade de colère sur le plus enragé de ses bourreaux, jamais il ne se vengea de ses ennemis par une amertume de cœur contre eux; cette vertu était si excellente en Jésus-Christ, que quand saint Paul veut obtenir quelque chose des Chrétiens, il les en conjure par la mansuétude de Jésus-Christ.

*Affections.* — Oui, mon très-cher Sauveur, toutes vos vertus étaient infiniment aimables, toutes étaient également charmantes;

pourtant votre débonnaireté emporte mon cœur. Puisse-t-elle emporter ma mauvaise humeur, et désarmer pour jamais ma colère, qui me met en feu intérieurement, et même extérieurement quand on me fâche. — Hélas! de combien d'indignation, de désirs de vengeance, de paroles aigres et piquantes ai-je blessé la débonnaireté du Sauveur! — Serai-je toujours si emporté dans toutes les conjonctures qui me choquent? — Mon adorable Jésus, par votre mansuétude, arrêtez mes fougues, faites, s'il vous plaît, que je porte devant les yeux cette aimable vertu, et que mes frères en ressentent les effets dans les occasions.

*Seconde considération.* Je remarque avec plaisir comme le doux Jésus a fait du bien à tout le monde, et n'a jamais fait du mal à personne. Je me ressouviens qu'il ne voulut pas même confondre la femme adultère qu'on voulait immoler à la haine publique; il baisa Judas qui le trahissait, et il le baisa d'un baiser qui était plein d'amour et de désir de le sauver; il a prié pour ses bourreaux, et il a voulu excuser à son Père la cruauté de ses persécuteurs sous le nom d'ignorance.

*Affections.* — Hors de mon cœur, pensées d'aversion et d'aigreur contre qui m'aura désobligé; paroles rudes, impatientes, vous ne sortirez plus de ma bouche; mon visage même sera toujours peint de la sérénité et de la douceur de cette belle vertu.

Passions mal mortifiées, vous êtes la cause de mes emportements et de mes péchés contre la débonnaireté, il est juste que vous en fassiez la pénitence. — J'estime beaucoup les débonnaires, pourquoi n'estimerais-je pas cette vertu en moi? Mais la douceur de Dieu en mon endroit me doit persuader d'en user envers mon prochain.

*Troisième considération.* — Je suis ravi de voir le désir que mon Sauveur a que je suive les exemples qu'il m'a donnés de débonnaireté, en me disant: Apprenez de moi à être débonnaire. (*Matth.* XI, 29.) En effet il a été débonnaire par excellence. Quelle débonnaireté à traiter volontairement avec les enfants, souffrir leurs impertinences! Quelle douceur qui ne s'est jamais rebutée des esprits grossiers qui l'abordaient, et de la conduite peu civile des apôtres, entre autres de saint Pierre, quand il lui demanda qu'est-ce qu'il leur donnerait pour avoir tout quitté! bien que ce tout ne fût qu'une barque et des chétifs filets; à quoi le Sauveur ne faisant nulle attention, répondit avec une débonnaireté adorable: Vous aurez le centuple et l'éternité. (*Matth.* XIX, 27, 28.) Et ce qui est le plus surprenant, il usait de la même douceur envers ceux qui le voulaient surprendre par leurs demandes.

*Affections.* — C'est sérieusement que je prétends être le disciple de Jésus le débonnaire. — Je ne veux donc plus regarder l'indignité des choses qui semblent demander de la chaleur et de la colère envers tous et contre tous; je me déclare pour la douceur; sérénité du visage, affabilité, support du prochain et de ses faiblesses, je vous retiens pour faire le train de ma débonnaireté. — Au reste, si je veux avoir de la colère ou de l'indignation, ce sera contre moi, pour qui je n'ai eu pour le passé qu'une douceur criminelle: donc rigueur pour moi, débonnaireté pour mon prochain. Ainsi soit-il.

### MÉDITATION III.

*Jésus souffrant et moi compatissant.*

*Première considération.* — Après avoir réveillé ma foi, qui me montre mon Sauveur trahi, vendu, renié, abandonné de ses disciples, lié comme un scélérat, accusé de blasphème, joué, moqué, outragé par des soldats insolents; mais après m'être réfléchi, 1° sur la personne qui souffre, c'est l'Homme-Dieu; 2° sur qui est l'auteur de ces souffrances, c'est l'homme criminel; 3° sur le sujet qui a obligé la justice divine d'en user ainsi, c'est le péché; j'ai peine de me tirer de l'étonnement où cette réflexion me jette pour faire place à la compassion.

*Affections.* — Oui, compassion de mon chétif cœur, où es-tu, si tu ne te prodigues en cette conjoncture? Et vous, anges de paix, qui, suivant le témoignage du prophète (*Isa.* XXXIII, 7), pleuriez amèrement en vue de la cruauté exercée contre votre adorable Maître, comment vous contentiez-vous des seules larmes? — Quoi! vous ne vengez pas sanglamment l'attentat insupportable commis en la personne de votre roi! Vous l'avez donc pu voir baisé par un Judas, saisi et garrotté comme un malfaiteur, conduit par les rues d'une ville comme un scélérat, sans dire un mot! — Comment n'avez-vous point armé votre zèle de fureur en considérant le plus beau des visages flétri par un infâme soufflet, et le Saint des saints exposé à l'insolence des soldats dans la maison du pontife?

*Seconde considération.* — Il n'était pas encore bien jour, lorsque les prêtres ayant concerté la mort de Jésus, ils le conduisirent devant Pilate, où ils le chargèrent d'ambition, d'attentat contre César, et d'autres crimes qu'ils soutinrent mériter la croix. Sur ces impostures on le déchire de six mille six cent soixante-six coups de fouets: quelle barbarie! on lui perce la tête en soixante-douze endroits, avec une couronne d'épines entrelacées: quelle cruauté! on l'adore avec dérision après lui avoir mis en main un roseau en forme de sceptre: quelle impiété!

*Affections.* — Ma compassion, redouble ici tes efforts en vue du Sauveur tout couvert de plaies et de sang. — Et puisque mes péchés ont attiré sur lui ce traitement inhumain, où sont mes regrets? où est ma contrition? — Puis-je souffrir que mon adorable Jésus se plaigne de l'abandon de ses amis, et qu'en vain il cherche en moi quelque adoucissement, en prenant part à ses souffrances? *Quæsivi qui me consolaretur, et non inveni.* (*Psal.* LXVIII, 21.) — Chose étonnante, mon cher Sauveur, c'est ma sensualité qui vous rend l'homme de douleur, et je

n'en suis pas touché ! c'est ma vanité que ces moqueries sanglantes punissent, et je n'en meurs pas de regret !

Jusques à quand aurai-je pour vous un cœur de métal, pour ne pas pleurer les maux que je vous fais souffrir?

*Troisième considération.* — J'envisage mon aimable Rédempteur en la posture que Pilate le fit voir sur ce balcon, en disant : *Ecce Homo*, « *Voilà l'Homme* » (*Joan.* XIX, 5); mais le puis-je voir en cet équipage sans tomber en défaillance, étant convaincu que ce sont mes péchés qui l'ont revêtu de cette robe de confusion, qui lui ont mis ce diadème meurtrier sur la tête, qui l'ont couvert de plaies depuis la tête jusqu'aux pieds? Encore n'est-ce pas tout, ses ennemis ne sont pas satisfaits de cette boucherie, je les entends crier. Crucifiez-le, crucifiez-le ; sans doute Pilate se laissera vaincre au respect humain, et immolera l'innocent Jésus au nom de César, que malicieusement on suppose ici intéressé.

*Affections.* — O ciel ! voilà l'Homme qui mérite toutes les adorations des anges et des hommes, traité comme le plus vil et le plus scélérat de la terre. — Père éternel, voilà l'Homme que vous avez hautement reconnu pour votre Fils, et pour l'objet de vos complaisances. Ah ! en quelle posture l'ont réduit mes péchés ? — Hélas ! dois-je espérer d'être regardé de vous sans indignation, moi qui suis la cause de ses souffrances et de ses ignominies? — Mais quel sujet de craindre pour moi qui suis le coupable, en considérant que la justice divine se venge si sanglamment de l'innocent qui s'est rendu ma caution !—Au reste, mon cœur, voilà l'Homme qui t'aime avec tant d'excès, qu'il prodigue son sang et son honneur, attendant de te donner sa vie sous des supplices encore plus épouvantables.

Faudrait-il pas ici emprunter les feux de tous les séraphins et fondre en dilection? oserais-tu à l'avenir faire la moindre diversion de ton amour? Certes tu te devrais multiplier à l'infini, pour user de quelque retour, et rendre amour pour amour.

## NEUVIÈME JOURNÉE.

### MÉDITATION I.

### *Jésus en croix et moi crucifié.*

*Première considération.* — Un Dieu attaché à la croix, et y mourant pour l'amour des hommes, quel spectacle ! qui fend les pierres, qui jette le soleil dans la nuit, qui ébranle la terre, qui met toute la nature en deuil et en désordre. Mais qui peut ouïr sans indignation, qu'il n'y ait d'insensible que l'homme, pour l'intérêt duquel le Sauveur endure cette violente mort? mais l'indignation doit s'augmenter en celui qui remarquera que bien loin de se toucher de compassion, de regret, d'amour, et de gratitude envers cet illustre bienfaiteur, il l'offense, il est ennemi de la croix, voyant son Dieu sur ce poteau avec des yeux secs, et n'en étant pas moins passionné pour la vanité et pour la sensualité.

*Affections*— O excès de bonté en Dieu expirant sur la croix ! o excès d'ingratitude en l'homme fuyant la croix ! Ah ! mon insensible cœur, comment ne te brises-tu pas de compassion, de contrition, et d'amour, en vue de Jesus crucifié? — N'est-il point un Dieu étranger? ses souffrances ne sont-elles point une aventure fabuleuse, pour te laisser en cette dureté et cette indifférence? — Comment as-tu pu offenser en mille manières cet ami fidèle, qui meurt et s'immole pour toi? y aura-t-il assez d'un enfer pour te punir de cette ingratitude brutale? auras-tu le front de l'offenser à l'avenir par le plus petit péché véniel volontaire?

*Seconde considération.* — Voilà ton Dieu prêt à expirer sur cette croix ; mais fais grande attention sur ce qu'il meurt dans le sein de l'amour de ses bourreaux, pour lesquels il demande grâce à son Père : entre en esprit dans ce cœur mourant, et tu verras qu'il pense à toi en particulier, et que par application spéciale il offre à son Père quelques gouttes précieuses de son sang divin, pour obtenir la grâce de ta conversion à Dieu, et la volonté de te crucifier; après quoi il remet son âme entre les mains de son Père, et meurt.

*Affections.* — Permettez-moi ici, Père éternel, de vous découvrir mon admiration, qui ne peut concevoir comme vous n'avez pas plutôt laissé périr tous les hommes. — Ce qui augmente mon extase, c'est qu'il était plus juste que tous les hommes fussent éternellement damnés, que si votre Fils souffre la moindre de ses blessures. — Est-ce donc, Père éternel, que les âmes vous soient plus chères que la vie de mon Sauveur, l'objet de votre amour? — Chose étonnante ! Jésus mis sur la croix comme dans un des bassins d'une balance, et les âmes de l'autre, celles-ci l'emportent sur celui-là. — O mon Dieu ! en cela vous n'avez consulté que votre amour qui me ravit le mien ; car quand je considère qu'au milieu de vos souffrances vous avez pensé à moi en particulier, je ne suis plus à moi, et je voudrais avoir mille cœurs pour témoigner ma gratitude.

*Troisième considération.* — Mon Sauveur est donc mort sur la croix pour l'amour de moi, et il est mort pour me mériter la grâce de crucifier mon amour-propre, et de faire mourir en moi l'esprit de sensualité qui a régné si tyranniquement en mon cœur. Pesons en cet endroit le bonheur de ceux qui, obéissant à cette grâce crucifiante, meurent aux plaisirs sensibles, aux vains honneurs et aux caresses des créatures, les regardant avec mépris et rebut, et ne s'en touchant non plus que les morts, sur lesquels elles sont incapables de faire impression.

*Affections.* — De confusion, de me voir si éloigné d'inclination de ce divin esprit crucifié, et mort au sentiment des plaisirs créés. — D'abandon à ce même esprit pour disposer de moi par petites ou par grandes croix, comme il lui plaira. — D'obéissance fidèle à ses inspirations, quelque sévères ou incommodes qu'elles puissent être. — Je

sais que les amis de Dieu, étant prédestinés à être conformes à Jésus son Fils unique, ils sont prédestinés à la croix ; et ensuite je quitterais la prédestination si je quittais la croix. —Je veux donc être fidèle suivant du crucifié, et l'enfant du Calvaire ; s'il est mort pour moi, je me mortifierai pour lui. — Votre grâce, mon Sauveur, me fera dire avec justice : *Jésus crucifié et moi en croix, Jésus mort et moi mortifié.*

### MÉDITATION II.

*Jésus ressuscité et montant au ciel, et moi entrant dans une nouvelle vie et quittant la terre.*

*Première considération.* — Je contemplerai le Sauveur dans la pompe de sa résurrection et les belles qualités dont il est paré; la clarté dont son corps brille de toutes parts, l'impassibilité dont il jouit, la subtilité qui lui donne lieu de sortir du tombeau sans y faire brèche, l'agilité qui dans un moment le porte d'un lieu à un autre, et ensuite méditerai quelle fut la gloire des anges qui, ayant été en deuil pendant la passion de leur souverain, furent en fête en ce beau jour de sa résurrection. De la joie des anges je passerai à la joie de la sainte Vierge visitée par son Fils glorieux, je me figurerai d'entendre ce qui se passa en cette charmante conversation; de même je prendrai plaisir de me représenter l'agréable saisissement de sainte Madeleine et de ses compagnes, et celui des apôtres dans les apparitions dont il les honora ; j'entrerai dans leurs sentiments.

*Affections.*— Adorable Jésus, qu'il est bien que vous soyez ainsi revêtu de gloire et d'éclat! Que de plaisir je reçois de vous voir triomphant de la mort et de l'enfer dépouillé ! — Quelle fête pour mon cœur, en cette vue et cette conjoncture où vous commencez d'être traité en Dieu !

Justice de mon Dieu, j'avais peine de vous aimer en considérant le mauvais état où vous aviez réduit mon Sauveur en sa passion, mais je vous pardonne aujourd'hui en contemplant sa gloire.

Vierge sainte, comment n'en mourûtes-vous pas de joie? Faut-il dire avec un de vos dévots que, comme ce fut un miracle que vous ne mourûtes pas de tristesse au jour de sa mort, c'en fut un autre que vous ne mourûtes pas de joie au jour de sa résurrection? Permettez-moi, s'il vous plaît, d'adorer avec vous votre Fils ressuscité, de remercier le Père éternel de l'honneur qu'il lui a rendu, et de prendre part en vos sacrés transports.

*Seconde considération.* — Jésus ressuscité m'invite d'entrer dans une vie nouvelle, il ne s'arrête sur la terre que pour obéir aux ordres de son Père, vivant au reste dans une sainte impatience de monter au ciel; en quoi il me fait une riche instruction de m'éloigner de cœur des choses d'ici-bas et de soupirer après les éternelles : d'ailleurs, bien que le Sauveur parût de temps en temps à ses disciples, c'était fort rarement; s'il mangeait avec eux, c'était avec dégoût, pour m'apprendre d'être sur la terre sans attachement, sans y prendre aucune consolation en l'usage des choses nécessaires, d'y vivre avec dégoût et aversion de tout le sensuel.

*Affections.* — Ai-je bien pu me plaire si longtemps au lieu de mon bannissement, et avoir attachement aux plaisirs de la terre? il n'en fallait user que par pure nécessité et à regret. — Donnez-le-moi, mon Sauveur ressuscité, donnez-le-moi ce saint dégagement et ce dédain constant des créatures, autrement je ne l'aurai jamais. — Que mes affections ont été dans un étrange égarement! Aimons, mon pauvre cœur, aimons en meilleur lieu : que le ciel et le Dieu du ciel soient l'objet de tes désirs et de tes recherches. Ne soyons plus sur la terre que de corps; vivons-y en ressuscités, soupirant après l'empirée, qui est le lieu des ressuscités, et comme eux ne nous touchons de quoi que ce soit de terrestre.

*Troisième considération.* — Me voici sur la montagne des Olives, d'où le Sauveur ressuscité s'élève dans les cieux. Il y est, et les apôtres qui le suivaient des yeux sont avertis par deux anges de se retirer en Jérusalem pour y attendre le Saint-Esprit ; ils obéissent, les voilà de corps en Jérusalem; car de cœur, d'affection, de conversation, ils sont dans le ciel avec leur bon maître ; c'est pour me dire que si je m'arrête encore sur la terre, ce doit être avec l'éloignement du cœur des objets créés. Plus donc de vaine joie, plus de penchement et de goût au manger, au dormir, au divertissement, à la conversation des créatures; plus d'attachement aux parents, aux amis : je dois regarder le monde avec rebut comme les âmes du ciel, et avec saint Paul comme un pendu, comme un objet d'horreur. *Mihi mundus crucifixus.* (*Galat.* VI, 14.)

*Affections.* — Mon Sauveur, que je suis ravi de vous adorer à la droite de votre Père! mais puisque vous emportâtes en montant au ciel les cœurs de vos disciples, ravissez-moi le mien. — Ah! qu'il est honteux de s'être amusé à goûter les chétives satisfactions de cette vie, sous couleur qu'on les goûtait sans crime et comme par nécessité ! — Il y a un sensible déplaisir de s'être privé de l'heureux état des âmes ressuscitées en esprit et montées au ciel. — Enfin, il faut imiter ces cœurs fidèles à la grâce, qui ne touchent la terre que par nécessité de condition, et comme eux être insensible au commode et au plaisant. — Votre secours, mon Sauveur ; cela est dit, mais il est encore bien éloigné d'être fait.

### MÉDITATION III.

*Dieu envoyant son Saint-Esprit, et moi devenant spirituel.*

*Première considération.* — Mon Sauveur, voyant le peu d'avantage que j'ai tiré de ses exemples et de ses mystères, et me considérant encore tout matériel, tout idolâtre de

l'amour de moi-même, tout tourné vers les objets agréables aux sens, il fait un dernier effort de bonté en m'envoyant son Saint-Esprit : quel présent! la troisième personne de la très-auguste Trinité, l'amour du Père et du Fils. Mais il faut peser ce que le Sauveur prétend par cette surprenante libéralité : c'est que son divin Esprit soit uniquement ma conduite, que je ne vive plus de mon esprit propre en moi et pour moi ; mais qu'animé uniquement de son Esprit, je vive en lui, par lui et comme lui, dans ses abaissements, dans sa douceur, dans sa séparation de tout ce qui est sur la terre.

*Affections.* — Quelle grâce! quelle bonté! l'éternité suffira-t-elle pour l'en remercier dignement? — Mon âme, sommes-nous préparés pour loger ce grand hôte? il se plaît avec les humbles, avec les débonnaires et avec les dévots. Soyons du nombre, et il se plaira avec nous. — Ne crains point, il n'y a pas tant de choses à faire, tu n'as qu'à éloigner ce chétif esprit propre ; qu'il soit donc banni, que je n'agisse plus, que je ne parle plus et que je ne craigne ou espère plus en mon esprit. — Divin Esprit, je reçois avec respect et avec joie la grâce qu'il vous plaît de me présenter ; venez, à la bonne heure, venez sans délai, vous commanderez chez moi et vous serez obéi, vos lumières seront suivies, vos ordres exécutés. Ainsi soit-il.

*Seconde considération.* — Le Saint-Esprit a donc la bonté de vouloir venir chez moi pour séparer mon âme d'elle-même et des intérêts de sa chair, l'établissant en son zèle et en sa haine contre cette même chair, à laquelle il ne permet pas de prendre aucune consolation dans les choses auxquelles elle a inclination, la mortifiant en tous ses désirs et la tenant dans une mortification indispensable; ainsi l'amour-propre n'est plus consulté ni écouté, parce que l'âme, gouvernée par l'Esprit divin, n'est plus celle qui était ordinairement tournée vers l'utile, vers l'honorable et vers le délicieux; mais étant entrée en Dieu, elle est uniquement dans les desseins de sa gloire, qui en ce monde se tire avantageusement de l'anéantissement de l'esprit et de la volonté propre.

*Affections.* — L'aimable état, où l'âme par une sainte extase sort d'elle-même pour se perdre heureusement en Dieu! — Serait-il possible que je connusse si peu le bonheur qui s'offre à moi, que de différer malheureusement ce bien incomparable? — Esprit propre, tout couvert d'erreur, d'ignorance et de faiblesse, n'espérez plus de faire ma conduite. — Il est temps de quitter la place à l'Esprit divin, dont je prendrai ma direction, quoique je sois instruit de sa sévérité inexorable envers l'amour-propre. — Que mes voies seront belles! qu'elles seront élevées sous cet adorable directeur! Mais que j'ai besoin du don de force pour en venir là! Esprit divin, vous êtes le maître, faites-m'en une aumône.

*Troisième considération.* — Comme le Sauveur est infiniment libéral à communiquer son Saint-Esprit, il est infiniment délicat et facile à le reprendre lorsque l'âme à qui il est donné ne le considère pas selon ses mérites, et que par des recherches d'elle-même, elle veut l'obliger à relâcher de sa rigueur extrême contre l'amour et l'esprit propre ; cette conduite lui étant un affront signalé, lorsqu'elle prétend de préférer l'inclination naturelle, qui fait l'attrait de la volonté propre, à l'inspiration de l'Esprit divin, ou du moins d'associer l'une à l'autre; le maître ne pouvant donner quartier à son esclave, ni souffrir que celui-ci donne les ordres où il est; il faut donc exiler absolument l'esprit et l'amour-propre, et ne suivre jamais sa pente au plaisir et à la vanité, ce serait contrister le Saint-Esprit.

*Affections.* — A Dieu ne plaise que je fâche jamais l'Esprit adorable pour contenter mon esprit propre tout couvert d'imperfections et de péchés. — Satisfaction de mon amour-propre, je veillerai comme il faut sur vos premières atteintes, vos charmes ne débaucheront plus la fidélité que je dois au Saint-Esprit. — Par effet, étant à ce divin Esprit qui a pris possession de mon âme, je ne suis plus à moi, ainsi je n'ai point de droit de vivre de mon esprit, et pour moi et pour mes intérêts. — C'est bien en cet état que n'agissant et ne vivant qu'en l'esprit de Dieu, je pourrai dire en bonne conscience : Dieu m'a envoyé son Saint-Esprit et je suis devenu spirituel.

## DIXIÈME JOURNÉE.

### MÉDITATION I.

*Dieu me demandant mon amour, et moi le lui donnant.*

*Première considération.* — Dieu n'a envoyé à l'homme son Saint-Esprit qui est son amour substantiel, que pour être aimé, ensuite du commandement : *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur.* (*Matth.* XXII, 37.) Je pèserai tous les mots de ce beau commandement : *Tu aimeras ton Dieu*, etc. Aimer, c'est vouloir du bien à celui que l'on aime, c'est être ravi qu'il en ait, c'est y contribuer si l'on peut : donc Dieu m'obligeant de l'aimer, il m'oblige d'être ravi qu'il soit riche de tous les attributs qu'il possède, de me réjouir de ce qu'il est grand, puissant, indépendant, infini, éternel, immense, etc. ; de désirer et de procurer qu'il soit connu et adoré, d'avoir grand déplaisir de ce qu'il est si peu aimé, et même offensé de plusieurs, etc.

*Affections.* — Quoi! mon Seigneur et mon Dieu, vous qui êtes aimé de vous-même autant que vous êtes aimable, vous avez la bonté de vouloir être aimé d'une petite créature comme moi? — Quoi! vous me commandez de vous aimer, beauté souveraine, et vous me menacez de votre indignation si je ne vous aime pas! C'était trop de grâce de me permettre de vous aimer. — Que les séraphins vous remercient pendant toute l'éternité de l'honneur que vous me faites, et que j'accepte de tout mon cœur. — Mais m'a-t-il fallu un commandement pour m'obliger d'aimer mon Dieu, mon Créateur, etc., à qui

je dois tout, et qui est mon tout? j'en ai grande confusion. — Oui, je vous aimerai, mon Seigneur, je vous aimerai, et je ne veux vivre que pour vous aimer. Ainsi soit-il.

*Seconde considération.* — Je m'arrêterai sur les autres paroles de ce ravissant commandement : *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces.* (*Ibid.*) 1° *De tout ton cœur.* C'est-à-dire non-seulement de paroles, mais de cœur, et de tout le cœur; point d'autre amour qui ne soit soumis et subordonné à l'amour divin. 2° *De toute ton âme.* Par l'âme on entend la vie que l'âme donne au corps, de sorteque toute la vie doit être consacrée à Dieu, faisant tout pour son amour. 3° *De tout ton esprit,* qui doit être tout acquis à Dieu, n'occupant ta mémoire, ton entendement et ta volonté qu'au service de Dieu, en souvenir, en pensée et en amour, ce qui sera l'aimer *de toutes tes puissances;* comme en souffrant les choses incommodes patiemment, constamment, joyeusement, je l'aimerai *de toutes mes forces.*

*Affections.* — C'est là, mon cœur, le premier et le grand commandement : voilà l'abrégé de toute la loi : si tu aimes Dieu, tu remplis la loi. — Qu'il est facile de remplir cette divine loi! puisqu'il ne faut qu'aimer un Dieu tout aimable, tout bienfaisant, tout aimant. — Anathème à qui ne l'aimera pas. Hélas! il est le seul parfait, et ensuite le seul aimable, rien n'étant aimable que pour l'amour de lui. — Qu'aimerais-je donc si je ne l'aimais pas? Les créatures n'étant que néant et que péché, elles n'ont rien qui mérite mon amour. — Ah! que n'ai-je tous les cœurs pour aimer mon Dieu? Il n'en faut qu'un, ô mon âme! mais il le faut tout entier. — Que je suis malheureux de l'avoir partagé! cela ne sera plus, quand j'aurai trop d'amour pour mon Créateur, j'en ferai part aux créatures.

*Troisième considération.* — Je méditerai que l'amour de Dieu pour avoir tout son train doit être : 1° Logé dans une conscience très-pure et très-innocente, à qui les plus petits péchés fassent grande peur. 2° Il est obligé d'être grand, s'étendant à tout ce que Dieu aime, et l'aimant avec tout l'effort dont le cœur est capable, ce qui le rendra insatiable en amour et infatigable en travaux. 3° Il doit se montrer généreux et désintéressé, regardant simplement Dieu et sa gloire. 4° Il faut qu'il soit seul et ensuite éloigné de tout amour déréglé et attachant.

*Affections.* — Tout cela est juste, mon Dieu étant un bien infini et le seul bien, il mérite d'être infiniment et uniquement aimé. — Que je me repens de l'avoir aimé si faiblement, et d'avoir associé à son amour tant d'autres chétifs amours! — Hélas! si je mesure mon amour par l'amour séraphique des grandes âmes, mon amour est indigne du nom d'amour. — Que de lâchetés en ce mien amour! que de faiblesses! la moindre carresse des créatures le débauche, la moindre souffrance le met en désordre. — Pardon, mon Dieu, pardon, à qui n'oubliera rien pour acquérir ce saint, ce fort, ce grand et cet unique amour.

MÉDITATION II.

*Dieu voulant uniquement être envisagé, et moi n'envisageant que lui.*

*Première considération.* — L'amour auquel je viens de m'engager étant jaloux, il exige de moi la pureté d'intention qui consiste à me proposer uniquement Dieu pour la fin de tous mes desseins, de toutes mes pensées, de toutes mes paroles et actions, n'y prétendant que de lui plaire, sans aucune recherche d'intérêt propre, ou de plusieurs, même dans les dévotions et dans les choses spirituelles, où je ne dois regarder que la gloire de Dieu sans aucun retour sur mon profit ou sur ma consolation.

*Affections.* — Le grand désordre, mon pauvre cœur, d'avoir si souvent opéré avec une intention intéressée, en me regardant plus que Dieu! — Changeons de conduite, considérons uniquement les yeux de Dieu; pourvu qu'ils soient satisfaits, c'est tout. — Ainsi adorons également tous les desseins de Dieu sur nous, qu'il se glorifie en nous par des providences douces ou rigoureuses, peu importe, il suffit que ce soit son bon plaisir. — Me voici donc dans la suprême indifférence à tout état, c'est assez que Dieu en ordonne pour sa gloire, laquelle sera mon attrait en toutes choses, sans me réfléchir sur le commode et sur l'honorable, ou sur l'incommode et sur l'humiliant.

*Seconde considération.* — Je considérerai que cette pureté d'intention est due à Dieu par justice, étant fondée : 1° sur la grandeur et sur l'excellence divine qui mérite que l'on rapporte tout à sa gloire; 2° sur le souverain domaine de Dieu sur tout ce qui est créé, et sur le concours qu'il nous prête en toutes nos actions; dont il est juste de lui en faire restitution par la pureté d'intention; 3° sur l'obligation de servir uniquement mon Créateur, mon conservateur, mon maître et mon souverain, ne pouvant, sans injustice, et ne devant en qualité de son serviteur, de son sujet et de sa créature, prendre autre dessein que de lui plaire.

*Affections.* — Je me rends à ce juste devoir, tout sera pour mon Créateur, pour mon souverain et pour mon maître, je n'y prétends rien pour moi. — Quelle apparence de m'en attribuer quelque chose? les bonnes actions étant surnaturelles, elles ne peuvent être mon ouvrage. — Je ne veux pas même y voir mon intérêt spirituel, et prendre pour motif que rien ne sera récompensé que ce qui sera fait avec pureté d'intention. — Mon Dieu, votre volonté, votre gloire sera toute ma vue et tout mon dessein. — Ah! je ne veux pas imiter la conduite qui est esclave des yeux créés, je la condamne hautement comme basse, faible et même extravagante.

*Troisième considération.* — Pour ne pas me tromper en cette pureté d'intention, j'en étudierai les conditions, dont la première est qu'elle doit être simple, sans mélange d'aucune autre intention. 2° Il faut qu'elle soit universelle, s'étendant aux petites choses comme aux grandes. 3° Il est nécessaire qu'elle soit fervente et efficace, cherchant en tout avec chaleur et zèle la gloire divine. 4° Elle est obligée d'être autant qu'elle le peut, actuelle en chaque action.

*Affections.* — Mon Sauveur, le divin modèle que je dois copier, vous m'en avez donné un bel exemple, ne vous étant jamais considéré, et ayant toujours cherché uniquement la gloire de votre Père. — C'est avec le secours de cet exemple et de vos grâces, que j'espère de vous imiter en ce point. — Anéantissez donc, s'il vous plaît, en moi toute autre vue, que dès ce moment je déteste de tout mon cœur. Je sais que j'ai été uniquement créé pour chercher Dieu en tout et sa gloire, je veux uniquement vivre pour trouver l'un et l'autre; ainsi dans les divertissements et dans les choses plaisantes, je n'y regarderai ni plaisir ni sensualité, mais le plaisir de Dieu qui s'y trouve, puisque je n'y serai que par la volonté divine, signifiée par l'obéissance.

### MÉDITATION III.

*Dieu voulant que sa volonté soit faite, et moi m'y conformant.*

*Première considération.* — Le véritable amour se trouve dans la conformité de volonté, parce que l'âme amante, par sa conformité à la volonté divine, 1° témoigne la grande estime qu'elle fait de Dieu, en se portant à tout ce qu'il veut, étant persuadée que tout ce qu'il veut est saint. 2° Elle fait le plus grand de tous les sacrifices, immolant sa volonté à celle de Dieu. 3° Elle fait éclater la perfection de son amour, laquelle consiste à vouloir tout ce que veut la personne aimée, et à ne vouloir quoi que ce soit de ce que cette même personne ne veut pas.

*Affections.* — La belle, la rare, la digne chose que cette conformité à la volonté toute sainte et toute sanctifiante de Dieu! Oh! que j'estime les âmes qui la possèdent!

O Dieu! que j'en suis éloigné, puisque j'attire autant que je puis la volonté de Dieu à la mienne; et si sa providence la choque, je suis tenté d'en murmurer. — Voilà un grand égarement, j'en veux revenir, et ne plus souffrir que la propre volonté donne la loi chez moi. — Je veux donc, ô mon Dieu, tout ce que vous voulez et tout ce que vous permettez, soit pour moi ou pour mes amis, et en tout ma consolation sera, Dieu le veut.

*Seconde considération.* — Je tâcherai de découvrir la beauté de cette conformité; 1° parce qu'il ne peut rien arriver que par la volonté toute sainte de Dieu. 2° Parce que encore que ses desseins nous soient cachés, ils sont toutefois très-justes et très-raisonnables, et ensuite bien loin de les quereller ou de nous révolter contre eux, il les faut adorer avec respect et nous y soumettre aveuglément. 3° Il est le maître, c'est-à-dire qu'il peut ordonner des choses comme il lui plaît. *Dominus est, quod bonum est in oculis ejus, faciat.* (*Isa.* XXXVIII, 3.)

*Affections.* — Dieu me garde de cette insolente témérité qui me voudrait inspirer de contrôler la volonté de Dieu, ou de murmurer contre elle. — J'avoue, mon Dieu, votre sagesse souveraine, le respect que j'ai pour elle éclatera en l'acquiescement à ses ordres dans les événements les plus fâcheux. Oui, mon Seigneur, tout venant également de votre part, il sera également le bien venu, étant bien résolu de ne faire plus d'attention sur ce qui flatte ou choque mon inclination; Dieu le veut, c'est assez. — Et certes, s'il est juste de se conformer aux ordres des souverains, quand ils s'en expliquent avec ces mots impérieux, *tel est notre bon plaisir :* il est bien juste de se conformer à la volonté d'un Dieu, puisque tel est son plaisir divin.

*Troisième considération.* — Pour n'être point inquiété en cette conformité à laquelle je m'engage, je veux une bonne fois peser les raisons que Dieu a d'envoyer des maux de peine et de permettre des maux de coulpe. 1° Dieu en qualité de souverain peut faire ce qu'il lui plaît. 2° Nous sommes criminels, il est de sa justice de nous punir. 3° Etant bon et voyant que le plaisir et la félicité nous tirent du devoir, il nous y rappelle par la rigueur et par l'adversité. 4° Il nous aime, il nous veut donc unir à lui, pour cela il nous envoie des croix qui nous réduisant à la prière, à la patience, à la pratique des autres vertus, nous forcent saintement de nous lier à lui.

*Affections.* — Je vous suis infiniment obligé, ô mon Dieu! votre conduite me paraissait sévère, mais je ne connaissais pas le bien qui m'en revenait. — J'aurai donc le reste de ma vie une parfaite conformité à vos volontés, et quand je pourrais sans crime changer vos providences les plus dures, je ne les changerais pas. — Soyez, mon Dieu, soyez absolument le maître; commandez, j'obéirai; défendez, je m'abstiendrai; permettez, je souffrirai. — Ah! que je porte une sainte envie à cette âme fortunée que vous nommiez votre volonté. *Voluntas mea in ea.* Ne pourrai-je point aspirer à cet honneur? oui avec votre sainte grâce. Ainsi soit-il.

—

### MÉDITATION POUR LA CONCLUSION DE LA SOLITUDE.

*A la plus grande gloire de Dieu.*

Au prélude, figurez-vous que le temps est venu où il vous faut sortir de la retraite, et y recevoir la dernière instruction avec la bénédiction de Dieu. Pour cela, demandez lumière et grâce.

*Première considération.* — Voyez comme

Dieu vous a gouverné en cette retraite et le bien qu'il vous y a fait, et l'ordre qu'il a tenu. 1° Il vous a fait remarquer la fin de votre création et vous a instruit de l'usage des choses créées par le rapport à cette fin. 2° Parce que le péché ruine cette même fin et pervertit l'usage des créatures, Dieu vous a obligé de le détester en vous montrant les peines dont la justice l'a puni. 3° Après vous avoir découvert les sources de vos imperfections, il y a appliqué les remèdes. 4° Et parce que ce n'est pas tout de quitter le péché, et qu'il faut encore pratiquer les vertus, il vous les a fait voir en son Fils dans un beau jour, pour vous porter à les imiter. 5° Enfin il vous a ouvert le chemin de l'union avec lui par le saint amour, et par la conformité à la volonté divine.

*Affections.* — De remercîment cordial. D'admiration de cette grande grâce que Dieu n'a pas faite à plusieurs qui en auraient mieux profité. De nouvelles résolutions de faire valoir les lumières reçues, et de garder les bons propos. De prières à votre bon ange et aux saints de votre dévotion, afin qu'ils vous aident par leurs prières à tenir bon dans vos résolutions.

*Seconde considération.* — Dans la défiance de vous-même et dans la connaissance de votre inconstance, armez-vous contre tout ce qui peut vous ébranler ; ce sont : 1° les tentations et les efforts du démon, dont saint Pierre écrit qu'il se faut défendre par la vigilance et par la prière. 2° Les habitudes mauvaises de sensualité, de dissipation d'esprit, de libertinage, etc. Il les faut ruiner en y substituant des habitudes contraires, de recueillement, de mortification, d'obéissance, etc. 3° Les mauvais exemples et la conduite lâche des imparfaits, sur lesquels il ne se faut pas régler, mais envisager les fervents et copier leur ferveur, leur exactitude, etc. 4° Les occasions qu'il faut éviter avec grand soin, en sê défiant fort de vos forces.

*Affections.*— Humiliez-vous profondément en vue de votre fragilité, que vous avez sujet de craindre et dont vous devez avoir une grande défiance. Craignez de perdre en peu de temps le fruit de votre solitude, comme il est arrivé à plusieurs, et peut-être à vous-même dans vos retraites passées. — Sortez-en dans un esprit de recueillement qui, vous faisant vivre sous les yeux de Dieu, vous fortifiera en l'exécution de vos projets. — Surtout prenez garde de ne vous pas épancher tout à coup au dehors et dans les conversations; mais proposez-vous de conserver l'onction de la retraite et d'être solitaire et seul avec Dieu seul, même hors de la solitude.

*Troisième considération.* — Il faut arrêter l'esprit sur un exellent moyen de vous affermir en vos saintes résolutions ; c'est : 1° D'estimer comme vous devez infiniment Dieu, et de faire tant de cas de son service et de l'honneur de lui plaire, que tout hors de là vous soit à mépris : par effet hors de Dieu tout n'est rien. 2° Vous estimer beaucoup vous-même, non pas par espèce de vanité, mais parce que vous êtes l'image de Dieu, capable de la sainteté et de la vie de Dieu, racheté du sang de l'Homme-Dieu ; ne vous dégradez donc pas en vous attachant d'amour aux plaisirs des sens et aux chétifs honneurs du siècle, vous qui êtes fait pour avoir part en la gloire de Dieu même. N'ayez ensuite que mépris pour les choses du temps, et n'en prenez que par pure nécessité, honteux d'avoir besoin de choses si basses.

*Affections.* — Oui, mon Dieu, je n'estime que vous, je n'ai rien à perdre ni à gagner que vous ; vous êtes tout bien, hors de vous il n'y a que néant et que misère. — Mille remercîments de ce que vous m'avez fait à votre image, capable de grâce et de gloire ; la foi m'apprend ce que je vaux, et je veux tenir mon rang, ne regardant qu'avec rebut les bagatelles du siècle. — Faites-m'en la grâce, mon Sauveur. Votre secours, sainte Vierge. Vos prières, saints et saintes du paradis. *Amen.*

*A la plus grande gloire de Dieu.*

---

# TABLE DES MATIÈRES


DU RESPECT DU A LA SAINTETE DES EGLISES ET DES PROFANATIONS QUI S'Y COMMETTENT.

A la très-sainte et suradorable Trinité. 9

A l'admirable Mère de Dieu, toujours Vierge et immaculée dans sa toute sainte conception. 11

Soupirs sur les profanations de la sainteté de la maison de Dieu. 11

LES HORREURS DES PROFANATIONS DES ÉGLISES.

Première horreur. — Chapitre premier. — Les profanateurs des églises sont des personnes sans raison. 25

IIe. — Chap. II. — Les profanateurs des églises tombent dans la dernière et la plus haute des folies. 29

IIIe. — Chap. III. — Les profanateurs des églises ont moins de sentiment que tout ce qu'il y a d'insensible. 36

IVe. — Chap. IV. — Les profanateurs des églises déclarent hautement et publiquement la guerre à Dieu. 40

Ve. — Chap. V. — Les profanateurs des églises sont les plus cruels ennemis du divin amour. 49

VIe. — Chap. VI. — Les profanateurs des églises sont des apostats de la foi. 56

VIIe. — Chap. VII.—Les profanateurs des églises sont cause que le nom de Dieu est blasphémé. 74

VIII°. — Chap. VIII. — Les profanateurs des églises sont pires que les infidèles. 80
IX°. — Chap. IX. — Les profanateurs des églises sont plus insolents que les démons. 84
X°. — Chap. X. — Les profanateurs des églises sont cause des plus grands fléaux de Dieu sur la terre. 88
XI°. — Chap. XI. — Les profanateurs des églises sont cause des plus terribles délaissements de Dieu. 93
XII°. — Chap. XII. — L'insensibilité étonnante de ceux qui négligent d'apporter le remède aux profanations des églises. 97

LES SAINTES VOIES DE LA CROIX OU IL EST TRAITE DE PLUSIEURS PEINES INTERIEURES ET EXTERIEURES, ET DES MOYENS D'EN FAIRE UN BON USAGE.

A Notre-Dame de Pitié. 107
A saint Jean l'Evangéliste et aux bienheureuses Maries sur le Calvaire. 107
LIVRE PREMIER.
Chapitre premier. — La science de la croix est un mystère caché. 109
II. — S'il est à propos d'écrire des voies de la croix. 112
III. — La voie de la croix est le grand chemin royal de la bienheureuse éternité. 115
IV. — Qu'il faut nécessairement marcher par la voie de la croix. 117
V. — Que le bonheur du Chrétien consiste à souffrir en ce monde. — Réponse à quelques difficultés que l'on objecte sur ce sujet. 120
VI. — Les croix sont une marque de prédestination, et d'une haute prédestination. 131
VII. — Les croix élèvent à une gloire incomparable. 133
VIII. — Les croix sont le paradis de la terre. 133
Oraison à la très-sainte Vierge, la reine de toutes les plus saintes lumières de la grâce. 138
LIVRE DEUXIÈME.
Chapitre premier. — Les voies de la croix sont différentes. 137
II. — Que chacun doit porter sa croix et de quelle manière il faut la porter. 140
III. — Suite du même sujet. 142
IV. — Des croix corporelles. 146
V. — De la perte de l'honneur. 148
VI. — Des persécutions des hommes. 151
VII. — De la contradiction des bons. 155
VIII. — De l'abandonnement des créatures, et particulièrement des amis. 157
Oraison à la très-sainte Vierge, la consolation des affligés. 160
LIVRE TROISIÈME.
Chapitre premier. — Des peines d'esprit, et premièrement des tentations d'infidélité et de blasphème. 159
II.—Des tentations de réprobation, de découragement et de désespoir. 164
III. — Des sécheresses, ténèbres, distractions et répugnance aux bons exercices 168
IV. — Des tentations contre la pureté. 171
V. — Des doutes et des scrupules. 174
VI. — Des peines causées par le démon. 179
VII. — Des peines surnaturelles. 188
VIII. — Continuation du sujet précédent. 192
Oraison à Notre-Dame des Martyrs. 196
LIVRE QUATRIÈME.
Chapitre premier. — Des œuvres des croix. 197
II. — Pourquoi Dieu souvent ne nous exauce pas quand nous le prions qu'il nous délivre de nos souffrances. 199
III. — Des ennemis de la croix, et des ruses dont l'amour-propre et la prudence de la chair se servent pour se tirer de ses voies. 200
IV. — Nous devons avoir une haute estime de la croix, et nous en tenir indignes. 204
V. — Que nous devons aimer la croix. 207
VI. — Qu'il faut recevoir les croix avec joie, avec actions de grâces, avec étonnement. 209
VII. — Qu'il faut porter sa croix avec toutes ses dimensions. 212
VIII. — La parfaite croix en la personne de la séraphique sainte Thérèse. 216
Oraison à la très-sainte Vierge, la perfection des voies de Dieu. 227

LE MALHEUR DU MONDE.

A la sainteté de Dieu seul en trois personnes. 227
A la sainteté de l'immaculée Vierge, Mère de Dieu. 229
Chapitre premier. — Ce que l'on entend par le monde. 229
II. — Le malheur du monde dans sa malice. 234
III.— Le malheur du monde dans ses ténèbres. 236
IV. — Le malheur du monde en ce qu'il ne connaît point Dieu et son Fils Jésus-Christ. 254
V. — Le malheur du monde dans ses richesses. 260
VI. — Le malheur du monde dans ses plaisirs. 265
VII. — Le malheur du monde dans ses honneurs. 269
VIII. — Le malheur du monde dans les dangers où il se trouve. 274
IX. — Le malheur du monde pour les scandales. 278
X. — Le malheur du monde dans ses occupations. 284
XI. — Le malheur du monde dans son opposition à Jésus-Christ. 291
XII. —Le malheur du monde en ce qu'il ne peut recevoir le Saint-Esprit. 297
XIII. — Le malheur du monde en ce qu'il n'est point du royaume de Dieu. 302
XIV. — Le malheur du monde en ce que le démon en est le prince. 306
XV. — Le malheur du monde dans les peines de cette vie et dans les tourments de l'autre. 310
XVI. — Le malheur du monde dans son insensibilité. 313
XVII. — Des moyens d'être dans le monde, sans être du monde. 316

AVIS CATHOLIQUES TOUCHANT LA VERITABLE DEVOTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE.

Au lecteur. 325
Première section. — La bienheureuse Vierge veut être servie en esprit et en vérité. 327
II°. — Il faut prendre garde en ôtant les abus du peuple touchant le culte de la très-sainte Vierge, d'en diminuer la véritable dévotion. 331
III°. — La dévotion de la bienheureuse Vierge est véritable quand elle est réglée par l'usage de l'Eglise. 334
IV°. — La très-sainte Vierge est louée avec prudence et discrétion, quand elle l'est selon l'usage de l'Eglise. 344
V° — Honorer la très-sainte Vierge, comme notre Dame, notre Avocate et notre Mère et avoir souvent recours à elle, c'est l'honorer selon l'usage de l'Eglise et la conduite de Dieu même. 344
VI°. — Entrer dans les confréries érigées en l'honneur de la très-sainte Vierge; visiter ses églises, orner ses autels et ses images, ce sont des dévotions selon l'usage de l'Eglise. 354
VII°. — Soutenir les prérogatives de la très-sainte Vierge, et les honorer, c'est une dévotion selon l'usage de l'Eglise. 363
Oraison à la très-sainte Vierge, Mère de Dieu. 367
Extraits de quelques Pères sur la sainte Vierge. 367

DIEU SEUL OU LE SAINT ESCLAVAGE DE L'ADMIRABLE MERE DE DIEU.

A la Vierge fidèle.
Au grand saint Jean l'Evangéliste.
PREMIER TRAITÉ.
Chapitre premier. — De la dévotion de la très-sainte Vierge en général, et en particulier de la dévotion de son saint esclavage. 377
II. — Ce que c'est que la dévotion du saint esclavage de la Mère de Dieu. 379
III. — De l'origine et du progrès de la dévotion de l'esclavage de la sainte Mère de Dieu. 382
IV. — Dieu seul est le fondement de l'esclavage de la sainte Vierge. 384
V. — De l'excellence de la dévotion du saint esclavage de la sainte Vierge. 387
VI. — Eclaircissement des difficultés que l'on peut proposer contre la dévotion de l'esclavage de la sainte Vierge. 392
VII. — Les Souverains Pontifes et prélats de l'Eglise approuvent la dévotion de l'esclavage de la sainte Vierge, et accordent quantité d'indulgences en sa faveur. 402
VIII. — La dévotion de la sainte Vierge est prouvée par les saints Pères, l'autorité des conciles, l'usage de l'Église et la conduite de Dieu même. 406
IX. — La dévotion de la très-sacrée Vierge est une source de toutes sortes de bénédictions et de grâces. 417
X. — Le sujet précédent est continué. 422
DEUXIEME TRAITÉ.
Chapitre premier. — Avoir une affection singulière à

tout ce qui regarde le service de la Mère de Dieu. 431
II. — Avoir une dévotion particulière à l'Immaculée Conception de la très-pure Vierge. 435
III. — Honorer avec toute sorte de respect la maternité divine, et l'amour incomparable du précieux cœur de la glorieuse Vierge. 442
IV. — Pratiques de dévotion pour tous les ans, les mois, les semaines et les jours. 447
V. — De la foi de la très-sainte Vierge. 448
VI. — De l'espérance de la très-sainte Vierge. 465
VII. — De la charité incomparable de la très-sainte Vierge. 471
VIII. — De l'humilité de la très-sainte Vierge. 478
IX. — De la pauvreté de la très-sainte Vierge. 482
X. — De la chasteté de la très-sainte Vierge. 487
XI. — Des souffrances de la très-sainte Vierge. 491
XII. — De l'estime et de l'amour des croix. 494
XIII. — Suite du discours commencé. 503
XIV. — La doctrine de la croix est un mystère caché. 511
XV. — Les grands biens des voies crucifiantes sont montrés par des exemples très-remarquables. 518
XVI. — Suite du sujet précédent. 524
XVII. — Le discours des avantages des croix est continué. 535
XVIII. — De l'oraison de la très sainte Vierge. 539
XIX. — Aimer tout ce que la très-sacrée Vierge a aimé.
XX. — Avoir une dévotion particulière à saint Jean l'Evangéliste. 560
XXI. — Avoir un respect singulier pour les neuf chœurs des anges. 568
XXII. — Les illustres esclaves de l'auguste Mère de de Dieu. 571
Oraison pour bénir les chaînettes. 582
Oraison pour s'offrir à la très-sainte Vierge, en qualité d'esclave. 583

LA DÉVOTION A L'IMMACULÉE VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU.
A la très-immaculée Vierge, Mère de Dieu. 587
Préface. 589
LIVRE PREMIER. — *De la dévotion à la sainte Vierge en général.*
Chapitre premier. — *Premier motif :* La volonté de Dieu. 591
II. — *IIe motif :* L'esprit de l'Eglise. 597
III. — *IIIe motif :* Le soin particulier qu'a l'Eglise d'honorer la sainte Vierge, et les éloges qu'elle lui donne. 601
IV. — *IVe motif :* L'antiquité de sa dévotion. 609
V. — *Ve motif :* La piété générale de tous les fidèles. 613
VI. — *VIe motif :* Ses bontés incomparables. 618
VII. — *VIIe motif :* Sa puissante protection. 625
VIII. — *VIIIe motif :* La doctrine et l'exemple des saints. 629
IX. — *IXe motif :* Les oppositions des démons et des hérétiques. 635
X. — *Xe motif :* La gloire de la très-sainte et très-adorable Trinité. 645
LIVRE DEUXIÈME.
Chapitre premier. — De la dévotion aux trois principaux priviléges de la bienheureuse Vierge. 647
II. — De la dévotion à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. — L'Immaculée Conception de la Mère de Dieu est prouvée par les passages de l'Ecriture que l'Eglise lui applique. 649
III. — L'Immaculée Conception de la très sainte Vierge est prouvée par l'inclination de l'Eglise. 652
IV. — L'Immaculée Conception est prouvée par l'autorité des Souverains Pontifes. 654
V. — L'Immaculée Conception de Notre-Dame est prouvée par les fêtes et les offices, par les églises et les autels, par les ordres et sociétés qui sont en son honneur. 657
VI. — La vérité de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge est prouvée par les saints docteurs et les universités catholiques. 661
VII. — La vérité de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu est prouvée par le sentiment commun des peuples catholiques. 665
VIII. — L'Immaculée Conception de la Mère de Dieu est prouvée par de fortes raisons. 667
IX. — L'Immaculée Conception de la sainte Vierge est prouvée par les révélations. 673
X. — L'Immaculée Conception de la très-pure Vierge est prouvée par les miracles. 676
XI. — On examine les difficultés que l'on objecte de l'Ecriture. 679
XII. — On répond aux objections que l'on fait au sujet de la tradition, et on apporte de nouvelles preuves tirées des Pères. 680
XIII. — On satisfait aux difficultés des saints docteurs que l'on oppose. 683
XIV. — Réponse aux raisons que l'on objecte. 688
XV. — De la dévotion à la perpétuelle virginité de la Mère de Dieu. 690
XVI. — De la dévotion à la maternité de la glorieuse Mère de Dieu. 695
LIVRE TROISIÈME. — *Des pratiques de la dévotion à la très-sainte Vierge.*
Première pratique. — Honorer la sainte Vierge en esprit et en vérité. 699
IIe. — Imiter les vertus de la très-sainte Vierge. 703
IIIe. — Entrer dans les associations érigées en l'honneur de l'admirable Mère de Dieu. 714
IVe. — Célébrer les fêtes de l'admirable Mère de Dieu avec une dévotion singulière. 723
Ve — Honorer la très-sainte Vierge par différents exercices de piété. 734
Oraison à l'Immaculée Vierge, Mère de Dieu. 754
Acte de consécration. 754

LES GRANDS JOURS DE LA DIVINE PROVIDENCE PAR LA TRÈS-SAINTE VIERGE, MÈRE DE DIEU, INVOQUÉE SOUS LE TITRE DE NOTRE-DAME DU REMÈDE, DANS L'ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ ET DE LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.
A la très-sainte et suradorable Trinité. 755
A Notre-Dame du Remède. 757
Chapitre premier. — Les dangers extrêmes au milieu desquels nous vivons. 757
II. — La multitude des maux qui nous environnent de toutes parts. 760
III. — Les ennemis que nous avons à combattre. 761
IV. — L'impuissance où nous sommes de nous délivrer de nos maux. 764
V. — Les desseins de Dieu, dans l'ordre de sa divine providence, sont de nous donner le remède à nos maux par la très-sainte Vierge. 765
VI. — Les desseins de Dieu manifestés font voir que c'est avec justice que la sainte Vierge est honorée sous le titre de Notre-Dame du Remède. 769
VII. — La fidélité que nous devons apporter aux desseins de Dieu. 770
VIII. — Confrérie dans l'ordre de la Très-Sainte Trinité et de la Rédemption des captifs, sous l'invocation de Notre-Dame du Remède, par une conduite particulière de la divine Providence. 775
IX. — Les grandeurs de l'ordre de la Sainte-Trinité et de la Rédemption des captifs. 780
X. — Le secours de la divine Providence dans la mission des anges. 787
XI. — Les grands priviléges de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, et de Notre-Dame du Remède. 788
XII. — La certitude des priviléges de la confrérie de la Très-Sainte-Trinité, et de Notre-Dame du Remède. 791
XIII. — Eclaircissements de quelques difficultés au sujet des indulgences accordées aux confrères de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité et de Notre-Dame du Remède. 792
XIV. — Ce qu'il faut faire pour gagner les indulgences accordées à la confrérie de la Très-Sainte-Trinité et de Notre-Dame du Remède. 794
XV. — Remarque considérable. 795
XVI. — Du peu de foi de grand nombre de Catholiques à l'égard des indulgences. 797
XVII. — Du peu de foi du purgatoire parmi un grand nombre de fidèles. 800
XVIII. — Avis pour l'assistance des âmes du purgatoire. 805
XIX. — Secours extraordinaire de la divine Providence, en nos derniers temps, par la très-sainte Vierge, invoquée sous le titre de Notre-Dame du Remède. 812
XX. — Exhortation à l'assistance charitable des pauvres captifs. 814
Bénédiction du scapulaire. 817
Formule pour donner le scapulaire. 817
Bulle d'Innocent XI, touchant le scapulaire. 818

LA DÉVOTION AUX NEUF CHOEURS DES SAINTS ANGES.
A Notre-Dame des Anges. 823
A l'ange gardien. 823

Exhortation à l'amour et à la dévotion des saints anges. 827
PREMIER TRAITÉ.
Premier motif. — Les perfections admirables de ces sublimes intelligences. 833
II. — Les bontés incomparables de ces esprits d'amour. 837
III. — Tous les saints anges sont au service des hommes. 839
IV. — Tous les hommes sont assistés des saints anges. 841
V. — Les saints anges font tout ce qui se peut faire pour le bien des hommes. 844
VI. — Les saints anges nous assistent dans les choses temporelles. 847
VII. — Les saints anges nous rendent de grands services pour l'éternité. 850
VIII. — La protection des saints anges contre les démons, particulièrement au sujet de leurs différentes tentations, dont il est ici traité. 854
IX. — Les grands secours que les saints anges nous donnent à l'heure de la mort, et après la mort. 878
X. — La dévotion des saints anges est une marque d'une haute prédestination. 880
XI. — La gloire de la très-sainte Vierge. 883
XII. — Dieu seul. 884
DEUXIÈME TRAITÉ.
Première pratique. Avoir une dévotion singulière aux anges, archanges et principautés. 889
IIe. —Honorer particulièrement les Puissances, les Vertus et les Dominations. 897
IIIe. —Avoir de profonds respects et des amours extraordinaires pour les Trônes, chérubins et séraphins. 899
IVe. —Avoir une grande dévotion à saint Michel, à saint Gabriel, à saint Raphaël, et aux autres quatre anges qui sont auprès du trône de Dieu. 903
Ve. —Converser intérieurement avec les saints anges. 906
VIe. — Faire des neuvaines en l'honneur des neuf chœurs des anges. 911
VIIe. —Prendre de certains jours tous les mois et toutes les semaines, pour honorer plus spécialement les saints anges, et célébrer les fêtes avec tous les respects possibles. 914
VIIIe. —Visiter les églises ou oratoires qui sont consacrés à Dieu en l'honneur des saints anges. 919
IXe.— Avoir une grande confiance en la protection des saints anges, et recourir à eux en tous ses besoins corporels ou spirituels. 921
Xe. —Travailler à la conversion des âmes et à leur soulagement dans les flammes du purgatoire, en l'honneur des saints anges. 925
XIe. —Pratiquer quelque vertu, ou s'abstenir de quelque vice en l'honneur des saints anges. 929
XIIe. —Procurer par toutes sortes de voies l'établissement de la dévotion des neuf chœurs des saints anges. 932
Conclusion de ce petit ouvrage, par le dessein d'une association en l'honneur des neuf chœurs des anges. 935
Oraison aux neuf chœurs des saints anges. 939
Litanies des saints anges. 941
Prière à tous les anges. 943
LA VIVE FLAMME D'AMOUR DANS LE BIENHEUREUX JEAN DE LA CROIX.
A la glorieuse Trinité. 943
A Notre-Dame du Mont-Carmel. 943
Aux séraphins. 945
Dessein de l'auteur. 945
PREMIÈRE PARTIE.
Chapitre premier. — La vive flamme d'amour dans cet homme divin. 947
II. — Le feu du divin amour dans l'enfance et la jeunesse du bienheureux Jean de la Croix. 950
III. — Sa vocation à l'amour séraphique, entrant dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. 952
IV. — Les priviléges du divin amour dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. 955
V. — La sainteté du divin amour dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. 969
VI. — La magnificence du divin amour dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. 974
VII. — La protection du divin amour envers l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. 978
VIII. — L'amour anéantissant, le fondement de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. 988
SECONDE PARTIE.
Chapitre premier. — Le divin amour crucifie avec Jésus-Christ le B. Jean de la Croix. 995
II. — Le divin amour fait souffrir en toutes les manières le B. Jean de la Croix. 1004
III. — Le divin amour lui donne une haute estime, et un amour insatiable des croix. 1012
IV. — L'amour divin le fait vivre de la mort. 1020
V. — L'amour divin le fait vivre d'une vie céleste. 1027
VI. — La vive flamme du pur amour le fait vivre d'une vie divine. 1035
VII. — Le divin amour l'applique par une dévotion singulière à l'immaculée Vierge, Mère de Dieu, aux bienheureux anges et aux saints. 1043
VIII. — Le divin amour l'applique entièrement à la glorieuse Trinité, et à l'humanité sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1052
TROISIÈME PARTIE.
Chapitre premier. — Le pur amour lui donne un entier abandon à la divine Providence. 1063
II. — La plénitude du divin amour lui donne la plénitude de la science des saints. 1072
III. — Les excellences, la sûreté et les avantages de la doctrine qui lui a été donnée par le divin amour. 1078
IV. — La vive flamme d'amour l'a rendu puissant en paroles et en œuvres. 1084
V. — La vive flamme d'amour le fait mourir. 1098
VI. — Le divin amour le comble de gloire après sa mort. 1103
VII. — Le divin amour comble de grâces ceux qui ont recours à sa puissante protection. 1111
VIII. — Les faveurs du divin amour par les exemples des saints. 1116
Elévation de cœur au bienheureux Jean de la Croix. 1121
L'HOMME INTERIEUR OU VIE DU VENERABLE PERE JEAN CHRYSOSTOME.
A la reine de tous les saints. 1123
A tous les saints. 1125
PREMIÈRE PARTIE.
Chapitre premier. — De l'homme intérieur. 1127
II. — La naissance et l'éducation du vénérable P. Jean Chrysostome. 1131
III. — Son entrée dans le cloître. 1136
IV. — Ses excellentes vertus dans l'état religieux. 1140
V. — Sa parfaite pauvreté. 1145
VI. — Sa pureté angélique. 1153
VII. — Son exacte obéissance. 1155
VIII. — Sa fidélité inviolable aux exercices spirituels. 1158
IX. — Ses sentiments sur la vie régulière. 1165
X. — Sa vertu éminente dans ses différents emplois, et les bénédictions abondantes que Dieu y a répandues. 1171
XI. — Ses sentiments à l'égard de la supériorité. 1180
XII. — Un mot du bonheur de l'état régulier. 1187
Elévation au Père éternel, et à la très-sainte Vierge, sa fille bien-aimée. 1190
DEUXIÈME PARTIE.
Chapitre premier. — De sa haute estime pour Dieu. 1191
II. — Du pur amour que le vénérable P. Jean Chrysostome a eu pour Dieu. 1198
III. — De sa profonde humilité. 1204
IV. — De sa parfaite désoccupation des créatures. 1209
V. — De son entier abandon à la divine Providence. 1215
VI. — De la sainte haine qu'il s'est portée. 1221
VII. — De sa mortification intérieure. 1225
VIII. — De son rare amour pour la vie cachée. 1232
IX. — De son amour admirable pour la vie abjecte. 1236
X. — De son amour insatiable pour les croix. 1242
XI. — Que le bonheur des Chrétiens consiste à souffrir dans ce monde. 1249
XII. — Soupirs sur la foi languissante des vérités que nous croyons. 1254
Elévation au Verbe incarné et à sa très-sainte Mère. 1259
TROISIÈME PARTIE.
Chapitre premier. — Les sources dont les vertus du vénérable P. Jean Chrysostome sont découlées. 1259
II. — De son amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1266
III. — De sa dévotion aux mystères de l'aimable Jésus. 1271

IV. — De son oraison. 1277
V. — De sa dévotion à l'immaculée Mère de Dieu. 1285
VI. — De sa dévotion aux bons anges et aux saints. 1290
VII. — De sa charité pour le prochain. 1296
VIII. — De la sainteté de sa conduite. — Eloge de M. de Bernières et de M. de la Forêt. 1301
IX. — De ses Traités spirituels. 1320
X. — De sa dernière maladie et précieuse mort. 1325
XI. — Sa mémoire est en bénédiction. 1333
XII. — Merveilles opérées durant sa vie et après sa mort. 1338
Elévation au Saint-Esprit et à la très-pure Vierge, sa très-digne épouse. 1343

DE L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

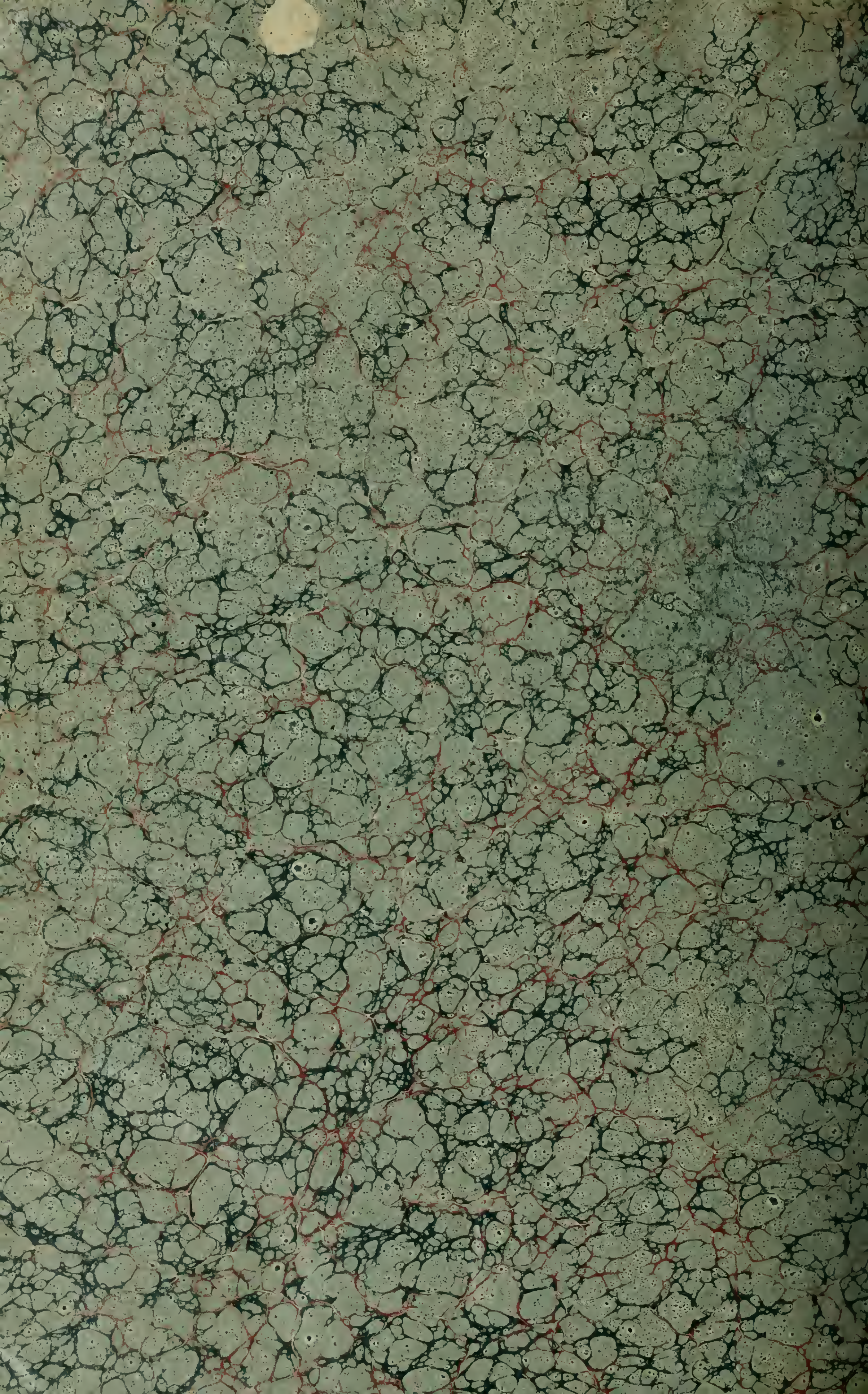
A la divine Marie, la reine du pur amour de Jésus. 1345
LIVRE PREMIER.
Chapitre premier. — Jésus est Dieu. 1345
II. — Jésus est homme. 1348
III. — Jésus est un Dieu-Homme par l'excessive charité qu'il porte aux hommes. 1349
IV. — Jésus est dans la pauvreté, le mépris et la douleur. 1350
V. — Jésus portant sa croix. 1353
VI. — Jésus expirant sur le Calvaire. 1361
VII. — Jésus au très-saint Sacrement de l'autel. 1363
VIII. — Jésus le Sauveur des hommes. 1370
IX. — Jésus est toutes choses à tous. 1372
Oraison à la très-sainte Vierge. 1374
LIVRE DEUXIÈME.
Chapitre premier. — S'appliquer à la connaissance de la qualité de Chrétien. 1375
II. — Avoir une horreur extrême du péché mortel. 1380
III. — Avoir une haine particulière contre l'impureté, la vengeance, la médisance, l'injustice, l'orgueil et les irrévérences qui se commettent dans les églises. 1382
IV. — S'éloigner de toute affection au péché véniel. 1393
V. — Combattre la propre humeur. 1395
VI. — Renoncer aux désirs du siècle. 1397
VII. — Eviter les conversations et amitiés mauvaises ou dangereuses. 1398
VIII. — De la confession ordinaire. 1399
IX. — De la confession générale. 1407
Oraison à la très-sainte Vierge, reine de toute pureté. 1434
LIVRE TROISIÈME.
Chapitre premier. — S'appliquer à la connaissance de la fin pour laquelle nous sommes au monde : et de l'extrême aveuglement de la plupart des Chrétiens, qui n'y pensent pas. 1434
II. — Travailler à l'acquisition de notre fin dernière, comme à l'unique affaire importante. 1439
III. — Prendre les moyens qui conduisent à notre fin. 1440
IV. — Prendre une généreuse résolution de porter sa croix. 1441
V. — Des différentes croix. 1442
VI. — Ne s'ingérer de soi-même dans aucun état ou emploi, mais suivre la vocation divine. 1444
VII. — Servir Dieu avec fidélité dans son état. 1447
VIII. — Mettre la dévotion où elle est. 1449
IX. — De l'oraison mentale et de la retraite. 1450
Oraison à la très-sainte Vierge, Dame des vertus. 1454
LIVRE QUATRIÈME.
Chapitre premier. — Vivre de la foi. 1454
II. — Entrer dans les inclinations de Jésus. 1455
III. — De l'amour de Notre-Dame, des anges et des saints. 1456
IV. — Penser souvent à Jésus. 1458
V. — Avoir soin de visiter Jésus au très-saint Sacrement de l'autel. 1459
VI. — Aimer fortement tout ce qui regarde l'honneur et le service de Jésus. 1462
VII. — Mettre toute sa confiance en Jésus. 1464
VIII. — N'estimer et n'aimer que Jésus seul. 1465
IX. — Communier souvent et saintement. 1467
Oraison à la Mère de la belle dilection de Jésus. 1469

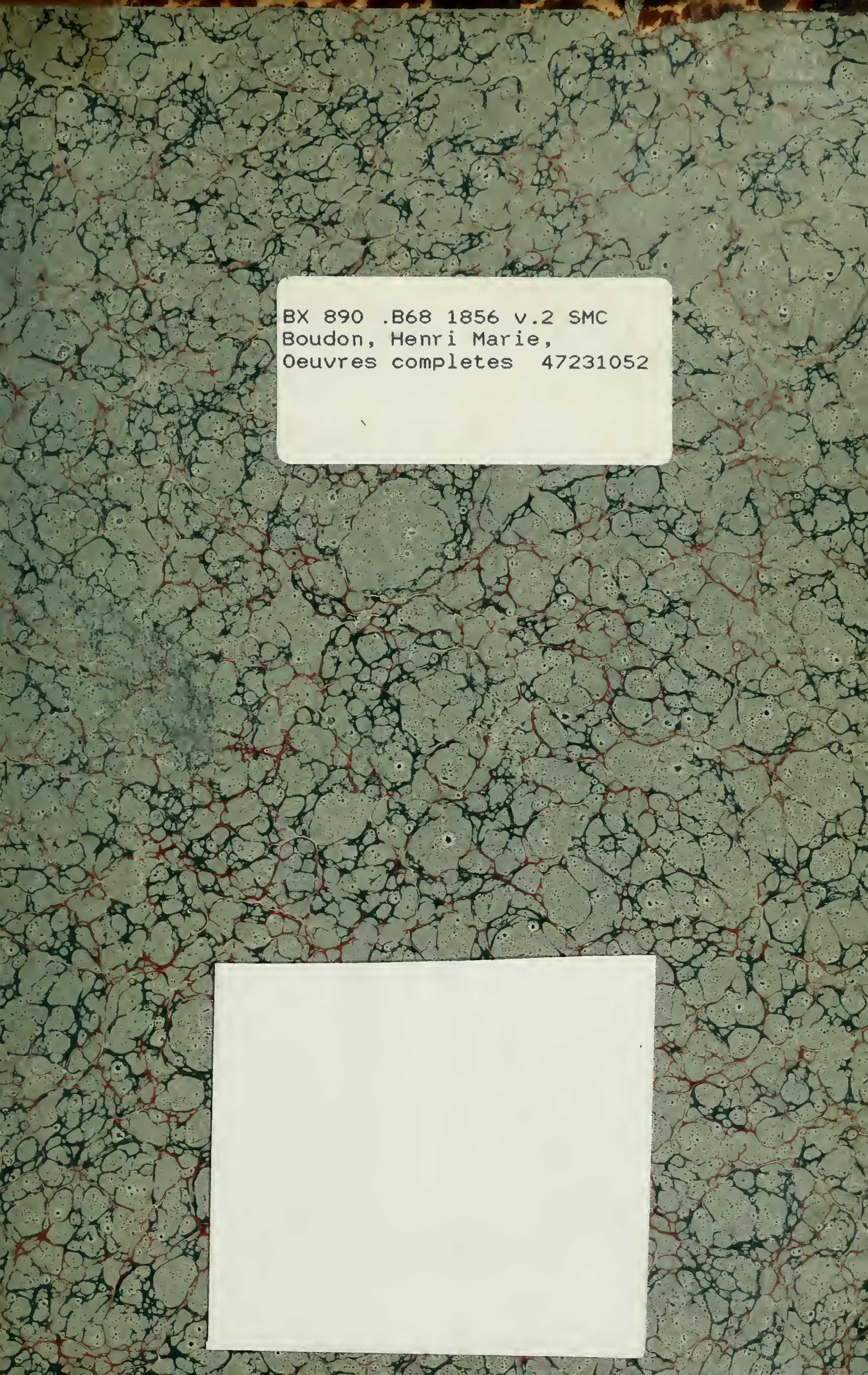
MEDITATIONS SUR CES MOTS : *DIEU ET MOI.*

Au lecteur. 1469
PREMIÈRE JOURNÉE.
Méditation première. — Dieu seul, et moi en solitude. 1471
II. — Dieu créateur, et moi créature. 1473
III. — Continuation de Dieu créateur, etc. 1475
SECONDE JOURNÉE.
Méditation première. — Dieu offensé, et moi avouant mon crime. 1476
II. — Continuation de Dieu offensé, etc. 1477
III. — Continuation de Dieu offensé, etc. 1478
TROISIÈME JOURNÉE.
Méditation première. — Dieu vengé et moi puni. 1480
II. — Continuation de Dieu vengé, etc. 1481
III. — Continuation du même sujet. 1482
QUATRIÈME JOURNÉE.
Méditation première. — Continuation de Dieu vengé et moi puni. 1484
II. — Dieu me montrant la mauvaise posture où je suis, et moi désirant d'en sortir. 1485
III. — Continuation du même sujet. 1487
CINQUIÈME JOURNÉE.
Méditation première. — Dieu m'offrant les remèdes de mes maux, et moi les acceptant. 1488
II. — Continuation du même sujet. 1489
III. — Sur le même sujet. 1491
SIXIÈME JOURNÉE.
Méditation première. — Dieu me montrant mon Sauveur comme un divin original, et moi le copiant. 1492
II. — Sur le même sujet. 1494
III. — Dieu anéanti, et moi anéanti. 1495
SEPTIÈME JOURNÉE.
Méditation première. — Jésus pauvre, et moi pauvre. 1497
II. — Jésus circoncis, et moi mortifié. 1498
III. — Jésus s'offrant au Père éternel, et moi avec lui. 1500
HUITIÈME JOURNÉE.
Méditation première. — Jésus obéissant, et moi obéissant. 1501
II. — Jésus débonnaire, et moi sans fiel. 1502
III. — Jésus souffrant, et moi compatissant. 1504
NEUVIÈME JOURNÉE.
Méditation première. — Jésus en croix, et moi crucifié. 1505
II. — Jésus ressuscité et montant au ciel, et moi entrant dans une nouvelle vie et quittant la terre. 1507
III. — Dieu envoyant son Saint-Esprit, et moi devenant spirituel. 1508
DIXIÈME JOURNÉE.
Méditation première. — Dieu me demandant mon amour, et moi le lui donnant. 1510
II. — Dieu voulant uniquement être envisagé, et moi n'envisageant que lui. 1512
III. — Dieu voulant que sa volonté soit faite, et moi m'y conformant. 1513
MÉDITATION POUR LA CONCLUSION DE LA SOLITUDE. 1514

FIN.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.




BX 890 .B68 1856 v.2 SMC
Boudon, Henri Marie,
Oeuvres completes 47231052

